



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLVIII

H

55

NAPOLI

LEGATORIA
Nicola Salvatore
Via Giovanni Paladino, 19
NAPOLI



XLVIII. 4. 55

JOURNAL

DE

Mr DE SAINT AMOUR

Docteur de Sorbonne,

*De ce qui s'est fait à Rome dans l'Affaire
des Cinq Propositions.*

Non enim possumus quæ vidimus & audivimus non loqui.
Act. 4, versu 20.

Le Docteur de Sorbonne



Imprimé par les soins dudit Sieur DE SAINT AMOUR,
en la presente Année

M. DC. LXII.

XLVIII. H. 55

JOURNAL

DE

Mr DE SAINT AMOUR

Docteur de Sorbonne,

*De ce qui s'est fait à Rome dans l'Affaire
des Cinq Propositions.*

Non enim possumus quæ vidimus & audivimus non loqui.
Act. 4, versu 20.

Quodlibet Proposita



Imprimé par les soins dudit Sieur DE SAINT AMOUR,
en la présente Année

M. D C. L X I I.



P R E F A C E

sur la publication de ce Journal.



L'Affaire des Cinq Propositions estant devenue par ses suites si considerable qu'elle est à present la principale partie de l'Histoire de l'Eglise de ce siecle, ces mesmes suites qu'on prévoit d'abord, & que plusieurs des plus illustres Evêques de l'Eglise Gallicane me chargerent de représenter au Saint Siege, me l'ont toujours fait considerer comme estant de très-grande consequence: & le compte exact que je creus devoir estre toujours prest de rendre à ces Evêques & à l'Eglise de tout ce que j'y aurois fait & de tout ce que j'aurois pu observer de ce qui s'y seroit passé, m'a obligé de m'y appliquer avec d'autant plus de soin que j'estimois davantage la chose au dessus de moy, & que je la regardois comme un engagement particulier qui me venoit de la providence de Dieu qui se plaist quelquefois à se servir des plus foibles instruments pour les plus grandes choses. De sorte qu'après mon retour de Rome quand je voulus reduire en un corps d'Histoire tout ce que j'y avois fait & remarqué, je n'eus presque qu'à transcrire les mémoires que j'en avois déjà dressés à Rome, & à joindre ensemble les principales pieces que j'en avois rapportées sur ce sujet. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup d'histoires plus agreables que celle-cy pour le style & pour la difference des matieres, mais il n'y en eut peut-estre jamais de plus exacte & de plus fidele. Je n'ay escrit que ce que j'ay veu ou entendu & lorsque j'en avois encore la memoire toute fraische, & j'ay toujours eu en veüe de ne rien dire de faux & qui me pust estre reproché non seulement devant les hommes mais beaucoup plus devant Dieu, sçachant assés que s'il est dit generalement que nous serons justifiés ou condamnés par nos paroles, cela regarde encore plus des paroles aussi importantes que celles-cy par les-quelles on rend un telmoignage public à toute l'Eglise de ce qui s'est fait dans une affaire où elle est interessée toute entiere.

Je n'ay donc eu proprement pour but en escrivant que de dire la verité, mais parce qu'il n'est pas toujours temps de la publier, & qu'il ne le faut faire que lorsqu'on s'y void obligé par de grandes & solides considerations, quoy qu'il y en eust plusieurs qui me donnassent beaucoup de desir de faire imprimer ce Journal si-tost qu'il fut achevé, il y en avoit d'autres neantmoins qui me retenoyent, & quelques-unes mesmes qui me faisoient souhaitter de pouvoir le supprimer tout à fait. J'ay passé plusieurs années dans cette irresolution, mais à la fin les relations * pleines de faussetés qu'on a données au public de ce qui s'estoit fait à Rome dans cette affaire & tant de faux bruits qu'on en a respandus, m'ont tout à fait convaincu de l'obligation que j'avois de le détromper sur ce sujet en luy endonnant une histoire veritable. La difference des choses qu'on en a dites, a fait desirer à tous les sçavans de connoistre certainement la verité de ce qui s'estoit passé, & ils ont cru qu'il estoit du services de l'Eglise qu'une Histoire qui peut estre si utile à l'esclaircissement des contestations presentes ne demeurast pas plus long temps dans la confusion & dans l'obscurité où elle estoit.

J'ay esté confirmé dans cette pensée par la satisfaction extreme que l'assemblée du Clergé de France de l'année 1655 témoigna à Monseigneur l'Evêque de Lodève maintenant Evêque de Mont-pellier du récit qu'il luy avoit fait de ce qu'il avoit appris de la bouche d'Innocent X sur ce sujet, qui fut telle qu'elle le

P R E F A C E.

pria de le vouloir donner par escrit, afin qu'il fust inferé dans le proces * verbal qu'elle en fit imprimer peu de temps après. Car cela m'a fait juger que si cette Illustre Assemblée a esté si satisfaite de ce récit, où les choses ne sont au fonds rapportées qu'en gros & assés confusément, qu'elle a trouvé qu'il meritoit d'estre donné au public sous son nom & par ses ordres; il y auroit bien un autre sujet de satisfaction tant pour le Clergé en general que pour le reste des fideles, de voir distinctement & en détail les particularités contenues dans ce Journal touchant les mesmes choses qui n'estoyent rapportées qu'en un mot dans ce recit. Le soin mesme que le Pape Innocent X dit à mondit Seigneur de Montpellier qu'il avoit pris de faire compiler tout ce qui avoit esté fait sur cette affaire dans un Volume qu'il avoit fait mettre en depost dans les archives de Saint Pierre apres en avoir fait un acte de declaration dans le Consistoire qu'il avoit tenu à cet effet, Ce soin, disje, monstrant clairement le desir qu'a eu ce Pape de conserver à l'Eglise la memoire & l'instruction de tout ce qui s'estoit passé sur cette affaire, & le Volume qu'il en fit compiler ne pouvant guere contenir d'autres pieces que celles qui sont ou entieres ou assés exactement descrites dans ce Journal, j'ay creu que je seconderois ses bonnes intentions si je les donnois au public.

Enfin j'ay considéré qu'outre ces pieces il y avoit beaucoup de choses dans ce Journal qui pourroyent estre verifiées non seulement par les autres preuves que j'en puis avoir, mais aussi par les tesmoignages des personnes considerables que j'y en prends à tesmoin en les citant, & plusieurs depuis qu'il est fait estant déjà passés à une autre vie, j'ay apprehendé si je différois davantage de le publier qu'on ne m'reprochast quelque jour que je ne citerois que des morts & des personnes incapables de me démentir. C'est pourquoy la fidelité que j'y ay gardée m'empeschant de craindre qu'il y ait personne qui y trouve rien qui nesoit très veritable, j'ay creu que le plustost que je pourrois le mettre en lumiere, ce seroit le meilleur pour avoir plus de tesmoins de tout ce que j'ay dit & de la sincerité avec laquelle je l'ay dit.

Tout cela m'a fait resoudre à l'impression que j'en ay fait faire cette presente année 1662. afin de consommer ainsi l'œuvre de la commission à laquelle il a plu à Dieu de m'employer quelque incapable & indigne que j'en fusse, & de pouvoir mourir avec plus de repos ayant rendu en cela à l'Eglise ce que j'ay cru luy devoir.

Mais parce que ce Journal est escrit dès la fin de l'année 1653, & en 1654, j'avertis ceux qui le liront de s'en souvenir, pour ne se pas tromper en de certaines choses qu'il auroit falu exprimer autrement s'il avoit esté escrit en ce temps cy. Ainsi par ces paroles *M. l'Archevesque de Toulouse dernier mort*, il ne faut pas entendre M. de Marca, mais M. de Montchal son predecesseur, puisqu'il n'y avoit que luy dont elles pussent estre entendues lorsque je les escrivois, & lors mesme qu'elles ont esté imprimées. Quand je nomme le Pape, il faut toujours entendre Innocent X. parce que ç'a esté sous son Pontificat que toute cette affaire s'est passée & qu'elle a esté redigée par escrit. Et quand je parle de Monsignor Ghiggi ou de M. le Cardinal Ghiggi, il faut aussi toujours entendre le Pape Alexandre VII, presentement assis sur la Chaire de St Pierre, parce que pendant tout le temps que j'ay employé à ce Journal il n'y avoit point d'autre Cardinal Ghiggi que luy mesme.

* Voirs ce proces verbal dans la Seconde Addition qui est après la fin du Journal, page 177.

A Paris ce 25 de Novembre 1662.

T A B L E

TABLE DES CHAPITRES.

JOURNAL

De ce que j'ay remarqué des choses qui se sont passées à Rome dans l'affaire des cinq Propositions.

Division de cet ouvrage.

Page 1

PREMIERE PARTIE.

Contenant ce qui s'est passé à Paris concernant l'affaire des cinq Propositions, particulièrement en plusieurs Assemblées de la Faculté de Théologie, qui se sont tenues durant les années 1646, 1647, 1648, & 1649.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier jour d'Octobre, 1646. D'un discours prononcé à la Grand-Chambre par M. Omer Talon, Advocat general, le vendredi dixième jour de May, 1647. Et de l'arrest qui y fut rendu le quatorzième sur ses remontrances.

CHAP. II. De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier de Mars, 1647, sur la suppression d'un libelle des Jésuites contre Pierre Arden.

CHAP. III. De ce qui se passa dans les Assemblées de la Faculté du second jour de May, du premier de Juin, & du premier de Juillet de l'année 1648, sur la suppression d'un libelle du P. Vieux.

CHAP. IV. De diverses choses qui se passèrent dans plusieurs Assemblées de la Faculté de la même année 1648, touchant le nombre des Religieux Mendiants qui pourroient être admis dans les Eglises & dans les Assemblées.

CHAP. V. De ce qui s'est passé ailleurs en l'année 1648, touchant le nombre des Religieux Mendiants dans ces Assemblées; & des anciennes bulles de M. Cornet avec eux & avec les Jésuites.

CHAP. VI. De ce qui se passa en l'Assemblée de la Faculté du 1. de Juillet 1649, dans laquelle M. Cornet produisit les cinq Propositions, pour les y faire confondre.

CHAP. VII. De ce qui se passa durant le reste du mois de Juillet en conséquence de la députation des Docteurs nommée par les Bacheliers pour l'examen de ces Propositions.

CHAP. VIII. Des écrits qui furent mis au jour durant ce même mois de Juillet par les disciples de S. Augustin touchant les mêmes Propositions.

CHAP. IX. De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier d'Aoust survant & le reste de ce mois-là sur la suppression d'une Requête que nous présentâmes au Parlement contre l'entreprise de M. Cornet.

CHAP. X. De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier de Septembre de la même année 1649.

CHAP. XI. D'une seconde Confessure qui fut publiée durant le mois de Septembre contre ces Propositions. Et d'une seconde Requête que nous présentâmes au Parlement.

CHAP. XII. De l'arrest qui intervint sur ces deux Requêtes, & de ce qui se passa au Parlement sur ce sujet.

CHAP. XIII. De ce qui se passa durant le mois d'Octobre & de Novembre touchant l'écrit de M. Haillet sur les Jésuites.

CHAP. XIV. De ce que se fit dans l'Assemblée du premier Décembre, 1649, pour l'accord que M. le Premier Président nous eut tancegal de faire que nous y fussions.

CHAP. XV. De ce qui se passa en conséquence de cette Assemblée jusqu'en septième Décembre pour l'accord que nous eûmes fait.

SECONDE PARTIE

Contenant une Relation de diverses choses qui se passèrent ou que j'appels à Rome pendant 4 ou 5 mois que j'y sejourai depuis la fin de Novembre 1650, jusqu'en mois de Juin 1651, que j'y retournai pour l'affaire des cinq Propositions.

CHAPITRE PREMIER.

De mon voyage de Paris à Rome en l'année 1650, & de ce que l'appel étant à l'usage des jansénistes contre M. Herfon.

CHAP. II. De la lettre de M. de Valres, Evêque des Jésuites, contre les Heres traduits en France, Combien ceux qu'on appelle Jansénistes s'en sont étonnés à Rome.

CHAP. III. Plumes des Jésuites. Marc-Aurèle traitant fait à M. l'ambassadeur. Lettre du Roy aux Cardinaux pour s'en plaindre. Entrevue avec M. le C. Barberin sur les Heres & sur la lettre de Monsieur de Valres.

CHAP. IV. Fausse Confessure des Propositions envoyée à Rome pour y être confondue. Lettre écrite à Paris sur ce sujet: & autres reçues de Paris.

CHAP. V. Diverses visites où il fut parlé des cinq Propositions: & d'une circonstance remarquable sur ce sujet. Combien il y avoit peu de gens à Rome qui fussent bien instruits de ces matières: & pourquoi.

CHAP. VI. Lettres écrites à Paris contenant les raisons qui faisoient croire qu'il eût été bon d'envoyer à Rome, & celles qui faisoient craindre que cela fût inutile & préjudiciable: en concluant néanmoins qu'il étoit nécessaire d'y envoyer.

CHAP. VII. Nouvelle de Paris sur la réimpression de ce qu'avait écrit M. Haller en l'Assemblée de la Faculté du 1. de Février 1651. Entrevue avec M. le C. Lago, Propositions du Sermon de M. Herfon accusées & justifiées. Sacre étrange de ce qui se passa à l'Inquisition.

CHAP. VIII. Visite de M. le C. Lago, Vaisseau de la Bulle d'Urban VIII. Empoisonnement de M. Aliberti contre S. Augustin. Confessure de Valladolid.

CHAP. IX. De ce qui se passa à Paris en ce temps-là. Hivernois solitaires. Plumes de quelques Evêques à M. le Nuncio des protestants des Jésuites pour faire signer la lettre de M. de Valres. Ces Evêques pensent à envoyer à Rome. Proposition de Confessure.

CHAP. X. Qui le harette fatout, est ce qui a rendu Jansénius si odieux à Rome. Diverses déclarations de M. le C. Barberin que la Bulle d'Urban VIII n'est que provisionnelle, & ne touche point au fond de la doctrine de Jansénius. Zèle des Generaux des Dominicains & des Augustins pour S. Augustin, accompagné de craintes d'en recevoir des mécontents.

CHAP. XI. Avec qui je courus fortune d'être mis à l'Inquisition. De la Malincomie d'Arlesius Avitru. Explication de l'Harette fatout. On élève des Assemblées de l'Inquisition ceux qu'on croit portez à défendre Jansénius. Audience du Pape.

CHAP. XII. Diverses confirmations de l'aveu qu'on m'avoit donné du péril que je courais. Dessin pris par ces Evêques d'écire & d'envoyer à Rome. Difficultez sur ces envoyés si prompts. Découverte entière du dessein qu'on avoit presque pris de m'arrêter. Sortie de Rome.

CHAP. XIII. Lettre écrite de Florence pour m'excuser absolument de retourner à Rome, quoique j'eusse promis. Ce que je vis de plus considérable à Milan.

CHAP. XIV. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XV. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XVI. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XVII. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XVIII. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XIX. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XX. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XXI. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

CHAP. XXII. Lettre de Paris reçue à Gènes, pour m'obliger de retourner à Rome. Ce que on y fit savoir de quelques Jésuites que j'eusse pris au contraire. Mon retour à Rome.

TROISIÈME PARTIE,

Contenant ce qui s'est passé à Rome depuis que j'y suis retourné comme député des Evêques le 15 Juin 1651, jusqu'à la fin de cette année.

CHAPITRE PREMIER.

Lettre des Evêques au Pape. Déclaration d'il la sainte rendre. Résolution de la faire.

CHAP. II. Visite de M. le C. d'Elle qui me fait entendre qu'il n'y a pas pour moi de dévotion à Rome. Mais sans pourvoir à rien. Desvues visées sur le sujet de mon retour. Envois au P. d'Almeida.

CHAP. III. Visite de la fin du mois de Juin. On du amonester de l'Église de la dévotion des évêques qu'on faisait contre les Jésuites. Avec qu'on me rendait visite à l'Université.

CHAP. IV. Audiences du Pape le 10 Juillet en lui rendant la lettre des Evêques. On lui expose qu'on a fait.

CHAP. V. De ce que je passe dans l'Église des Jésuites. Réponse de toutes les objections que les Jésuites avaient faites contre. On qu'on ne fut pas dans l'Église qu'à cause d'une Bulle de Pie V qu'on disait avoir défendu toutes les traductions de l'Office de la Vierge en langue vulgaire. Emportement de M. d'Almeida.

CHAP. VI. Desvues visées dans la fin du mois de Juillet & du commencement d'Août, principalement de M. le Cardinal Spada, Rome, Barberan, & de M. l'Ambassadeur qui était revenu à Rome de Trévise.

CHAP. VII. Visite pendant le mois d'Août aux Qualifications du Saint Office. Lettres de M. Haller plaine d'importunes. Desvues de ce qu'on a fait de la Faculté envoyée à Rome sans le nom de la Faculté.

CHAP. VIII. Visite du mois de Septembre. Écrit plein d'importunes d'un Augustin Docteur de la Faculté qui se débattait secrettement dans Rome. De la Bulle d'Urban. Du P. Drouet & de celle de Clément VIII pour la doctrine de la grace. Recommandé de verser foi de ne point parler de l'Université.

CHAP. IX. Histoire de la fête de Saint M. Haller se faire pour recevoir un Cardinal vénéralisé nommé le P. Malard, en qualité de docteur de la Faculté. Avec quelle hardiesse ce Cardinal qui n'avait été au Concile de Trente, & puis d'après ce qu'on y avait vu cette qualité enfoncée en parlant au Pape.

CHAP. X. Visite de la fin de Septembre & du commencement d'Octobre. Histoire de Clément VIII. Manifestes des Congrégations de Auxiliis dans la Bibliothèque des Augustins. De celui d'Avril & de celui de la Faculté en vue d'attirer les Dominicains de leur côté.

CHAP. XI. Lettres de Paris que conformément la résolution des Evêques de ne rien faire que dans une Congrégation réglée, & où les Théologiens participassent en présence les uns des autres.

CHAP. XII. Audiences du Pape du 17 Octobre. Lettres de M. l'Evêque de Grasse, qui fut rendus au Pape dans cette audience.

CHAP. XIII. Visite de la fin d'Octobre & de tout le mois de Novembre. Manifeste de la Bulle de Paul V contre l'Église dans la Bibliothèque des Augustins. Des secrets avec lequel on agissait dans l'affaire des Propositions. Manège de M. Haller & du P. Malard. Emportement de M. d'Almeida.

CHAP. XIV. De l'arrivée des autres Députés qui fut le 5 Décembre, & des Visites que nous fîmes ensemble jusqu'à la fin du même mois.

CHAP. XV. Récit de quelques Predications que M. Brouffe fit en passant à Die contre les Calvinistes de cette ville. La touchant la possibilité des commandements de Dieu.

CHAP. XVI. Chose passée à Paris vers la fin de l'année 1651. Accusation faite contre moi par M. Grandin

Syndic de l'Influence de M. le Nance, comme si je m'étais dit à Rome Député de la Faculté. Les Jésuites se venaient de la façon dont ils s'affaiblissent que les Propositions furent condamnées à Rome. Lettre d'opposition du P. Brouffe Jésuite contre les Religieuses du Port Royal, censurée par M. l'archevêque de Paris.

QUATRIÈME PARTIE, Contenant ce qui s'est passé durant les premiers six mois de l'année 1652.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui se passa tout à Paris qu'à Rome durant les trois premiers semaines du mois de Janvier.

CHAP. II. De la première audience que nous eûmes ensemble du Pape le 21 de Janvier 1652, à la fin de laquelle le non lui donnaient notre premier Memorial.

CHAP. III. Déclaration de l'Original des Décrets de M. Pégna Doyen de la Rote touchant les Congrégations de Auxiliis. Desvues touchant que nous fîmes touchant le rétro du mois de Janvier. & le commencement de Février.

CHAP. IV. De ce que nous fîmes à la fin du mois de Février. Transcription de Cardenas, entre lesquels fut M. de Ghibbi. D'un Memorial que nous présentâmes au Pape contre un livre du Père Annet qui était sur la presse & des visites que nous continuâmes à rendre à une laïcité Collège.

CHAP. V. Des Visites que nous continuâmes durant les premiers jours du mois de Mars tant au sacré Collège, qu'aux Confesseurs & Qualificateurs qui étaient ordinairement employés à Rome dans les matières de doctrine.

CHAP. VI. Consommation de ces visites & de ce qui se passa jusqu'à la fin du mois de Mars. De la nécessité qu'au M. Brouffe à cause de la santé de s'en retourner en France. Des deux copies des mémoires de M. Pégna que nous fîmes collationner très exactement à son Original. Et du succès qu'ont nosre Memorial contre le livre du P. Annet.

CHAP. VII. D'un petit traité des principes de la doctrine de Saint-Augustin contre les Pelagiens & les Semi-pélagiens que nous présentâmes au Pape & au premier après l'original des traverses qu'on nous faisait contre cette exposition.

CHAP. VIII. Histoire incidente des objections auxquelles du Saint-Église d'Almeida, & de l'Université de plusieurs saints qu'on avait en ce temps-là. & de l'appui de ces grandes particularités par une visite au Pape.

CHAP. IX. D'un ancien Memorial que nous tombâmes sur les nouvelles touchant une affaire de M. Germain Paraclete d'Aquila, par lequel je recommence que la fin de toutes les matières en question avait été examiné & décidé dans le Concile de Trente.

CHAP. X. Des autres choses moins importantes qui se passèrent entre celles des trois Chapitres précédents durant les mois d'Avril & de Mai, entre autres de l'arrivée à Rome de M. Haller, Lagarde, & de plusieurs Docteurs de notre Faculté, & de la déclaration qu'ils nous firent en présence de M. l'Ambassadeur qu'ils venaient demander une Congrégation des cinq Propositions comme de choses déjà condamnées, & sans faire dessein aucun examen par Congrégation.

CHAP. XI. De ce que je passe durant tout le mois de Juin & le commencement de Juillet.

CINQUIÈME PARTIE, Contenant ce qui s'est passé durant les derniers six mois de l'année 1652.

CHAPITRE PREMIER.

De la Déclaration qui nous fut faite le 11 Juillet par M. le C. de Rome, que le Pape avait délégué la Congrégation que nous lui avions demandée. Des visites que nous fîmes jusqu'au 21 aux Cardinaux qui en assistent, pour leur en expliquer notre résolution. & d'un lettre que nous en écrivîmes aux Evêques qui nous avaient envoyés.

CHAP. II. Des premiers sermons que nous eûmes, que nos adversaires tâchèrent d'empêcher ce qui étoit de plus essentiel à cette Congrégation, & qui étoit en nous d'un autre côté en présence les uns des autres. Des discussions que nous fîmes sur cela le reste du mois; & sur ce que nous avions découvert qui en valait mieux en cette Congrégation des personnes qui nous étoient tout à fait suspectes. Lettre incidente très considérable que je reçus en ce temps-là. 265

CHAP. III. De la distribution que nous fîmes au commencement du mois d'Avril, de nostre petit tome de S. Augustin. 271

CHAP. IV. D'une audience que j'eus du Pape, le 9 d'Avril, en présentant à sa Sainteté ce même tome de S. Augustin. 273

CHAP. V. De la sommation extraordinaire qui nous fut faite par M. le C. Roma à la sollicitation de M. Allen, de fournir dans quinze jours les écritures que nous avions à donner. Des deux premiers écrits que nous eûmes prêts dans ce terme, & que nous signâmes le jour de S. Augustin. 275

CHAP. VI. De deux conférences tenues à Paris durant ce mois d'Avril, entre M. de Sainte-Beuve Docteur & Professeur de Sorbonne, & le P. l'Abbé Isidore. Autres lettres que nous eûmes aussi écrites de Paris durant ce mois-là, pour nous obliger à ne point comparaître qu'en présence de nos adversaires. 283

CHAP. VII. Du contenu en nos deux premiers écrits. De l'effet de ce qui y étoit passé dans l'affaire des cinq propositions, & l'autre de l'autorité de S. Augustin. 285

CHAP. VIII. De la lettre de M. Hallier & de ses Collègues qui nous tomba par hazard entre les mains. 287

CHAP. IX. Des poursuites que nous fîmes pendant tout le mois de Septembre, pour obtenir que nos écrits, que nous présentâmes aux Cardinaux, fussent communiqués à nos adversaires. De la lettre de M. le C. Roma qui arriva pendant ce mois. Des Congrégations secrètes qui commencent à se tenir chez M. le C. Spada. 288

CHAP. X. Lettre qui nous vint de Paris pendant le mois de Septembre, & par laquelle on nous accusait d'être troupes de ne nous point engager dans la Congrégation, qui se conduisait d'être entre nos adversaires. Dans un mois cinquième remarquable qui arriva aux Jésuites pendant ce temps-là. 299

CHAP. XI. Nouvelles poursuites pour la communication de nos écrits. & d'un second écrit de M. Hallier qui nous tomba entre les mains. 301

CHAP. XII. Des lettres qui nous furent écrites de Paris pendant le mois d'Octobre, sur le sujet de la conduite qu'en y avons eue, qui se tint à Rome dans la Congrégation. 314

CHAP. XIII. De ce que nous continuâmes à faire tout le mois de Novembre, principalement en poursuivant nos auditeurs auprès du Pape pour lui présenter nos écrits & obtenir qu'ils fussent communiqués à nos adversaires, avec une espèce de la même chose. 318

CHAP. XIV. De ce qui se passa à Paris durant le même mois, principalement des visites que les Jésuites firent entre quelques Docteurs de Sorbonne de S. Augustin pour les offrir de leurs emplois. 329

CHAP. XV. De la communication des poursuites que nous fîmes durant le mois de Décembre, pour avoir du Pape l'audience que nous lui demandâmes après les poursuites que nous eûmes de nos adversaires; & un pour faire communiquer nos écrits. Et l'autre comme le P. Malest, M. Allen, & les Jésuites. 339

CHAP. XVI. De la manière dont nous fîmes à la fin du mois de prendre l'occasion du retour d'une promenade du Pape pour lui présenter nos écrits & ces mêmes lettres. D'un entretien avec M. l'Ambassadeur, & de autres choses qui j'apprenus jusqu'à la fin de Noël de l'année 1653. 339

CHAP. XVII. D'une délibération que nous fîmes nos Collègues & moy, si j'allois qu'à présent à Rome, de ne vouloir rien de nous pour en revenir & ce jura, & que des informations secrètes & particulières nous devrions à la fin nous valoir de leur en donner de ce se faire. Des lettres que nous avions pour & contre. Des lettres que nous en écrivâmes à Paris, & des réponses qui nous en revinrent. 339

SIXIÈME PARTIE.

Contenant ce qui est passé durant le premier

Séjour de l'année 1653.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelles poursuites faites au commencement de l'année 1653 pour la communication de nos écritures. Entretien que j'eus avec divers personnes, particulièrement avec M. le C. Spada & M. l'Ambassadeur. 353

CHAP. II. De l'offre que M. le C. Spada nous fit vers la fin du mois de Janvier de nous attendre dans la Congrégation qui se tenait chez lui, & de la réponse que nous lui fîmes que nous eûmes tout prêts d'y comparaitre dès qu'on nous aurait fait justice sur les conditions que nous avions demandées. De la lettre que j'en écrivis à Messieurs les Evêques qui nous avaient députés. 363

CHAP. III. Comme nous observâmes que la Congrégation qui se tenait chez M. le C. Spada, n'étoit qu'une partie de celle de l'inquisition. De l'audience qu'en y donna à M. Hallier & ses Collègues. De la lettre que j'en écrivis à M. l'Advocat général Dignon, & d'un entretien que j'en eus avec M. l'Ambassadeur sur ce qui y étoit passé. 370

CHAP. IV. De ce que j'apprenus que se passait à Paris & ailleurs à l'occasion de ces conférences, par les lettres qui m'en furent écrites durant le même mois de Janvier. 375

CHAP. V. Certains de ce qui se passa les premiers jours de Février, particulièrement d'un Memorial dressé par le General des Augustins touchant ces cinq propositions. 378

Et d'une lettre que nous écrivâmes à Messieurs de ce que la Congrégation qui nous étoit destinée par le Pape prenait la qualité de Congrégation du Saint Office. D'un écrit de M. Hallier qui nous tomba par hazard entre les mains. 378

CHAP. VI. De la Conférence qui se fit le 14 jour de Février entre M. Hallier & ses Collègues d'une part, & avec le General des Dominicains & quelques principaux Pères de son Ordre d'autre part. 384

CHAP. VII. D'une longue audience que j'eus ce jour-là même 14 Février de M. le C. Ghiggi. 393

CHAP. VIII. De deux Memorians que nostre Advocat presenta pour nous au Pape dans une audience qu'il en eut le 17 de Février. 396

CHAP. IX. Des écrits que le General des Dominicains voulait présenter au Pape avec son Memorial pour intervenir en cette affaire. 400

CHAP. X. De ce qui se passa à Rome depuis le 19 de Février jusqu'au dernier jour du même mois. 408

CHAP. XI. De divers ouvrages qui furent mis au jour à Paris par les Partisans de Molina durant le même mois de Février. De divers bruits & menaces qu'il y eut pendant. Et des lettres qui nous furent écrites de Paris durant tout ce mois & au commencement de Mars, tant sur ce sujet que sur les réponses que nous avions faites à l'offre de M. le C. Spada. 405

CHAP. XII. Visite intelligente de M. Hallier & de ses Collègues avec les Jésuites, par les écrits que ces Docteurs avaient présentés aux Confesseurs & qui s'imprimèrent à Paris sous le nom du P. Amas, que je sais, mais assez incertainement, de découvrir à M. le Cardinal Ghiggi & Spada. Nouveaux discours d'un écrit de M. Hallier sur la troisième proposition. 415

CHAP. XIII. Propositions que fit M. le C. Berber-

rin sur la doctrine des Thomistes. Commencement des Congrégations devant le Pape. Réconciliation du Pape avec la Signora Olympia qui le traite à déshonneur le jour de l'Annunciation avec ses parents qui luy font peur, mais en vain, de son application à ces Congrégations. Livre de nos écrits fait pour M. le C. Pamphile, que nous ne trouvons pas le temps de luy présenter en plusieurs jours que nous allâmes chez luy pour le faire.

418

CHAP. XIV. Visite que je fis à M. l'Ambassadeur touchant ces Congrégations. Assurance qu'il me donna que nous serions entendus favorablement & tant que nous voudrions. Propositions nouvelles à celles que nous examinâmes, la plus-part connues en termes encore plus odieux. Le jugement que M. de Sacra-Beruo en fit dès qu'il les eut vus. Quatre Congrégations qui se tiennent un bout de jour devant le Pape pour les finir avant Pâques.

425

CHAP. XV. Arrivée à Rome du P. Des-mares & de M. Manasser. Notable changement d'un disciple xé de Molana qui le devint ardent de S. Augustin par la lecture du petit tome que je luy avais donné, & des deux principales maximes de la joy Chrétienne touchant la grâce qu'il renvoye en autant de disciples Latins. Memorial calomnieux qui courut dans Rome & par toute l'Italie comme présentée au Pape par le Clergé de France sur cette affaire. Autre écrit de nos adversaires fait pour tromper les Dominiens, & ardemment rempli d'impostures.

428

CHAP. XVI. Déclaration de nos sentimens touchant la grâce suffisante de quelques-uns des Thomistes, agréée par les Pères de cet Ordre. Congrégation tenue le 18 d'Avril par les cinq Cardinaux & par M. Albizzi, sans Consulateurs. Audience que nous pourrions pour le P. Des-mares & M. Manasser. Parole digne de remarque du Prince Gallicien. Raïson qui a obligé le Pape à venir que nous fussions entendus en sa présence.

434

CHAP. XVII. Des lettres qui me furent écrites de Paris durant tout ce mois d'Avril sur l'estat à l'en finissant que cette affaire estoit à Rome.

436

CHAP. XVIII. De la première nouvelle affaire que je reçus le 4 jour de May que la Constitution estoit faite contre les cinq propositions. Et de l'audience que le P. Des-mares & M. Manasser eurent en jour-là du Pape.

440

CHAP. XIX. Entretien que M. le C. Ghiggi eut avec un autre Cardinal, sur le sujet de cette Italie, dans la Constitution du 5 jour de May. Raïsons qui nous portèrent à aller dire au Pape que nous serions prêts à comparaitre devant luy quand il voudroit. & en la manière qui seroit agréable à sa Sainteté.

444

CHAP. XX. Déclaration que nous fîmes à M. l'Ambassadeur de cette résolution. Soins qu'il prit pour la faire parvenir au Pape & pour luy en demander le jour. Attentivement qu'il donna à M. Hallier & à ses Collègues qu'ils se tinssent prêts pour comparaitre aussi devant le Pape un jour ou deux après nous. Visite que nous rendîmes sur ce sujet aux Cardinaux de la Congrégation. Bulle dressée & reçue tout à tour par ces Cardinaux.

446

CHAP. XXI. Des écrits que nous préparâmes pour les présenter au Pape à la fin de l'audience à laquelle nous nous étions engagés de nous trouver.

451

CHAP. XXII. De la grande audience que le Pape nous donna le 19 jour de May, qui fut la première & la dernière que nous eûmes eue de toutes celles que nous aurions eues remises.

460

CHAP. XXIII. Lettre que nous écrivîmes le 24 de May aux Evêques qui nous avoient écrits touchant la grande audience que le Pape nous avoit donnée le 19.

504

CHAP. XXIV. Pour justifier pour avoir la permission d'imprimer nos écrits pour les présenter aux Cardinaux & aux Consulateurs. Visite que nous fîmes aux Cardinaux de la Congrégation pour leur présenter notre écrit de la distinction des sens, & les remontrer de s'y être trouvés, à des-

tre grande audience. Congratulations que nous en recûmes de leurs Eminences & d'autres. Calomnies que M. le Card. Rapaccini nous fit luy avoir été faites par M. Hallier & ses Collègues contre nostre doctrine.

511

CHAP. XXV. Bruits que se remuoient de la Bulle contre les propositions. Parole considérable de M. le C. Ghiggi à nostre service sur ce sujet. Entrée publique de M. le Card. Farnese à Rome, qui prend cette occasion mais, mais inutilement, pour détourner le Pape du dessein de sa Bulle. M. Hallier & ses Collègues ne font point venir devant le Pape, & pourquoy. Dernier courrier que j'eus avec M. le C. Ghiggi. Promotion frustrée du P. Modeste au General de son Ordre.

516

CHAP. XXVI. Des lettres qu'on m'écrivit de Paris durant les mois de May & de Juin sur ce que j'avais rapporté qui se passoit à Rome durant ce mois de May.

520

CHAP. XXVII. Des choses que nous apprîmes, & des visites que nous fîmes depuis le premier jour de Juin jusqu'au 13. De la manière dont la Constitution contre les cinq propositions fut publiée. Avec que la restriction & circumscription nous nous résolvîmes de finir à leur condamnation en cas que le Pape eût exigé cela de nous.

527

CHAP. XXVIII. M. Hallier & ses Collègues demandent une audience au Pape pour se plaindre de la voye publique que nous témoignâmes par tous Rome des déclarations que le Pape nous avoit faites dans nostre audience de congé, que le Pape leur confirme. Le General de S. Augustin nous donne des lettres d'affiliation à son Ordre. M. l'Ambassadeur conforme par une lettre à M. le Comte de Brissac Secrétaire d'Etat la manière dont j'ay dit dans tout ce Recit que nous avions parlé des propositions, & que le Pape les a condamnées.

540

CHAP. XXIX. Contenant une relation de ce qui se passa à l'assemblée des Jésuites les Curés de Paris le lundi 9 Juin 1653. & chez le Roy le mercredi d'après à l'occasion de cette assemblée.

545

SEPTIESME PARTIE, Contenant ce qui s'est passé à nostre parlement de Rome & depuis jusqu'à nostre arrivée à Paris; & ce que j'ai observé de particulier depuis que nous y avons esté arrivés jusqu'à la conclusion de ce Journal.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant la Constitution du Pape contre les cinq propositions; nostre parlement de Rome; nostre arrivée à Florence; une lettre que nous y écrivîmes aux Evêques; quelques restrictions que nous avions faites sur nostre départ de Rome; nostre parlement de Florence, nostre arrivée à Venise; le séjour que nous y fîmes.

547

CHAP. II. Contenant les lettres que je reçus de Rome sur la nouvelle Constitution du Pape pendant nostre séjour à Venise.

552

CHAP. III. Contenant les lettres qui me furent écrites de Paris aussi-tôt que la nouvelle affaire y fut venue de la Constitution du Pape; & la réponse que le P. Marin Prestre de l'Oratoire fit à son de ses Confesseurs qui l'avoient consulté sur le sujet de la même Constitution.

558

CHAP. IV. De nostre voyage de Venise à Paris; & de nostre passage par la Suisse.

562

CHAP. V. Des choses particulières venues à ma connaissance depuis nostre retour à Paris. Calomnie répandue à Rome, que nous avions fait imprimer à Venise un livre contre la Constitution du Pape. Le Pape donne avis au Consistoire de sa Constitution & de la soumission avec laquelle elle estoit reçue. Pressin du P. Nolani Dominicain & faussement attribué à la doctrine de la grace efficace.

569

CHAP. VI. Le retour de M. Hallier & de ses Collègues. Calomnies qu'il répandit contre moy. Nouvelles venues de Rome & de la fin de l'année 1653.

569

De ce que j'ay remarqué des choses qui se sont passées à Rome dans l'affaire des cinq propositions.

Division de cet ouvrage.

CE qui s'est passé à Rome dans l'affaire des cinq propositions est une chose si digne d'estre connue, & elle l'est néanmoins si peu, que je me croy obligé de mettre par écrit tout ce qui en est venu à ma connoissance pendant deux ans entiers que j'ay employez en cette affaire; & de le mettre en estat ou de pouvoir estre imprimé de mon vivant s'il arive des occasions qui le demandent & qui le permettent, ou de passer à la connoissance de la posterité par le moyen de quelques copies que j'en seray faire pour les garder en des Bibliothèques.

J'ay eu le soin pendant ces deux années d'écrire de jour en jour tout ce que je faisois ou que j'apprenois sur ce sujet. J'en ay écrit en France toutes les semaines, ainsi que j'y estois obligé, les principales particularitez. En sorte que pour composer le recit que je me propose, je n'auray qu'à extraire du Journal que j'en ay fait & de la copie des lettres que j'ay gardées les choses qui ne seront pas indignes de la lumiere publique, laissant à part celles qui ne meriteront pas d'y estre produites. Il se peut faire néanmoins que j'en écrive quelqueune qui paroisse d'abord superflue & peu importantes; mais j'espere que l'on reconnoitra dans la suite que celles qui sembleroient les moins considerables en elles mesmes, serviront à l'éclaircissement de celles qui le seront davantage. Pour le moins je suis assuré que je n'en diray aucune qui ne soit tres véritable, parce que quand on ne dit que les choses que l'on sçait, & en la maniere qu'on les sçait, il n'est pas possible d'en dire de fausses si on ne le veut; & par la grace de Dieu j'en ay la volonté entierement éloignée.

Je diviseray le Journal de ce qui s'est passé à Rome en quatre parties, dont chacune comprendra six mois de ces deux années; & j'y en adjouteray une cinquième qui comprendra ce qui est venu à ma connoissance particuliere depuis nostre partement de Rome jusqu'à la fin de l'année dernière 1653. Mais parce que ces propositions ne furent portées à Rome qu'en consequence de la requisition que M. Cornet Docteur & pour lors Syndic de la Faculté de Theologie de Paris fit en Sorbonne dans l'assemblée du premier de Juillet 1649, qu'on nommât des Docteurs pour les exami-

ner & les censurer, il y aura deux parties qui precederont ces cinq, dont la premiere contiendra ce qui se passa à Paris sur ce sujet; où pour ne rien omettre de ce qui pourroit contribuer à un parfait éclaircissement de cette affaire, je reprendray d'autres choses qui precederent cette assemblée, sans la connoissance desquelles on ne pourroit pas si bien entendre les avis de quelques Docteurs qui y opinerent, ny penetrer assez les suites qu'elle eut. La seconde sera de ce que j'appris à Rome dans un premier voyage que j'y fis en l'année sainte 1650 lors que cette affaire paroissoit tout à fait assoupie dans la Faculté. Car y ayant alors séjourné trois ou quatre mois, quoique je n'y fusse nullement pour ce sujet, j'appris néanmoins par occasion des choses qui y avoyent du rapport; & ce que j'en manday à Paris fut possible la cause qui porta quelques-uns de Messieurs les Eveques de France à m'obliger de retourner à Rome pour cette affaire lors que j'estois dans le dessein & en chemin de m'en revenir en France. Voicy donc quelles seront les sept parties de cet ouvrage.

La premiere contiendra ce qui s'est passé sur ce sujet à Paris particulièrement en plusieurs assemblées de la Faculté dans les années 1646, 1647, 1648, & 1649.

La seconde contiendra diverses choses qui se passerent ou que j'appris à Rome pendant quatre ou cinq mois que j'y séjournay comme particulier, depuis la fin de Novembre de l'année 1650 jusqu'au mois de May de l'année 1651.

La troisième contiendra ce qui se passa à Rome depuis que j'y fus de retour en qualité de Deputé de quelques Eveques à la fin du mois de Juin de la même année 1651 jusqu'à la fin de cette année là.

La quatrième contiendra ce qui se passa à Rome durant les premiers six mois de l'année 1652.

La cinquième, ce qui s'y passa durant les derniers six mois de la même année.

La sixième, ce qui s'y est passé depuis le commencement de l'année dernière 1653 jusqu'au mois de Juin que nous en partîmes pour revenir en France.

Et la septième contiendra la suite de nostre voyage jusqu'à nostre arrivée à Paris, & ce qui est venu à ma connoissance particuliere depuis que nous y sommes de retour, jusqu'à la fin de la même année 1653.

PREMIERE PARTIE:

Contenant ce qui s'est passé à Paris concernant l'affaire des cinq propositions, particulièrement en plusieurs Assemblées de la Faculté de Theologie, qui se sont tenues durant les années 1646, 1647, 1648, & 1649.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier jour d'Octobre, 1646. d'un discours prononcé à la Grand-Chambre par M. Omer Talen Advocat general, le Vendredi dixième jour de May, 1647. & de l'Arrest qui y fut rendu le quinziesme sur ses remonstrances.



U commencement de l'année 1646, ma Licence estant achevée, & les ceremonies de la distribution des lieux ayant esté remises apres Pasques, je crus devoir employer cet intervalle de temps au voyage d'Italie, y estant invité par celuy que M. de Souvré Chevalier des Ordres du Roy & premier Gentilhomme de sa chambre, M. l'Abbé de Bassompierre à present Eveque de Xaintes, & quelques autres personnes de condition que j'avois eu l'honneur de connoistre à la Cour, y alloient faire. M. Bourgeois Docteur de Paris, & M. Duchesne ancien Professeur en Philosophie, estoient alors à Rome par l'ordre de M. le Cardinal de France, les Eveques qui avoient approuvé le livre de la Frequent Communion, pour le defendre contre les poursuites que les Jesuites y faisoient afin de le faire censurer. Pendant le peu de séjour que j'y fis, M. Bourgeois & M. Duchesne me dirent que le livre de la Frequent Communion estoit entierement hors d'atteinte; mais que les Jesuites avoient tourné tous leurs efforts contre un autre livre auquel celuycy avoit donné occasion, qui estoit celuy de la Grandeur de l'Eglise Romaine: mais qu'ils pensoient avoir fait voir si nettement à plusieurs de M. le Cardinal les Cardinaux la force des passages de ce livre qui établit dans les deux Princes des Apostres S. Pierre & S. Paul l'autorité dont il estoit question, qu'ils le croyoient alors hors de tout peril de Censure.

J'en parlay en ces termes à plusieurs de nos Confreres qui m'en demanderent des nouvelles à mon retour, qui fut au mois d'Aoust de la mesme année. Et au mois de Septembre suivant ayant pris le bonnet de Docteur, la premiere fois que j'eus l'honneur d'entrer dans l'Assemblée de la Faculté (qui fut le premier d'Octobre de l'année 1646.) M. Cornet qui estoit alors Syndic, dit à la Faculté que M. le Nonce

luy avoit dit qu'il luy estoit venu des Gazettes manuscrites de Rome, où il estoit dit, qu'il y avoit à Rome deux Docteurs qui s'y disoient deputez de la Faculté, pour y maintenir comme orthodoxe un livre fait pour montrer qu'il pouvoit y avoir deux Chefs dans l'Eglise; qu'il en avertissoit la Faculté pour l'interest qu'elle y pouvoit prendre, & la prioit de luy declarer, si elle avoit envoyé des Docteurs à Rome pour la defense de ce livre-là. Cette proposition estoit faite d'une maniere si odieuse & si capiteuse contre ce livre, que M. Chastellain, qui estoit ami de M. Bourgeois, & qui estoit persuadé de la bonté du livre qu'il defendoit à Rome, mais dans lequel il scavoit bien aussi qu'on ne soutenoit point, qu'il y eust deux Chefs dans l'Eglise, creux que c'estoit faire assés pour ce livre & pour M. Bourgeois, que de declarer à M. le Nonce, que perlonne dans la Faculté n'avoit seulement entendu parler d'aucun livre fait pour ce sujet; & deputa M. Pereyret & quelques autres Docteurs pour aller porter cette réponse à M. le Nonce. Ce desaveu contre un livre imaginaire, fut fort agreable à ceux qui estoient ennemis du livre veritable, que M. Bourgeois defendoit: car ils voioient bien, qu'il ne leur seroit pas mal aisé de le faire retomber sur ce livre-là: C'est pourquoy cet avis fut universellement suivi, bien qu'avec des fins & des veüs differentes.

Mon rang d'opiner ne venoit que le dernier; mais je ne laissai pas de faire quelque ouverture du mauvais usage que je craignois qu'on ne fust de cette declaration; & quand je la vis arrestée par la Conclusion de la Faculté, parlant apres l'assemblée aux Docteurs à qui j'avois dit sur les assurances que M. Bourgeois & M. Duchesne m'avoient données, que je tenois ce livre hors de peril de censure, je leur dis qu'apres cette declaration de la Faculté je tenois cette Censure indubitable; & que je ne croiois pas qu'il se passast deux mois sans qu'elle parust. De plus, parce que je voiois l'honneur de M. Bourgeois & de M. Duchesne injustement attaqué, je leur rendis dans cette Assemblée le témoignage que je croiois leur devoir, estant si fraichement de retour de Rome, où j'avois veu, comme j'en asseurai l'Assemblée, qu'ils ne prenoient point de qualité de Deputés de la Faculté, que tous les gens d'honneur qui les connoissoient, les consideroient comme envoyés

par

par ceux de Messieurs les Prelats de France, qui avoyent approuvé le livre de la Frequent Communion, & qu'il n'y avoit que des faiseurs de gazettes qui pussent en parler autrement.

Cependant la Conclusion passa sur cette Gazette qui estoit venue à M. le Nonce, & de sa part à la Faculté : M. Pereyret l'alla visiter suivant la Commission qui luy en avoit esté donnée; & bien qu'il n'en eut point receu de laisser rien par écrit à M. le Nonce, il ne laissa pas de luy donner un memoire de ce qu'il luy avoit dit, qu'il dressa tel qu'il voulut, & sans en communiquer à la Faculté.

Le terme de la Publication du Decret de l'Inquisition de Rome, qui a paru contre ce livre en consequence de cette declaration de la Faculté, fut plus long que je n'avois cru qu'il seroit; car elle fut différée jusqu'au vingt-cinquième jour de Janvier de l'année suivante 1647. qui est celuy mesme de la Conversion de S. Paul; que je ne puis m'empêcher d'observer icy, puisque je ne puis douter qu'il n'ait esté affecté par les auteurs de ce Decret.

Ce Decret vint en France à M. le Nonce quelque temps apres, avec commandement de la part du Pape de le faire imprimer & de l'envoyer aux Ordinaires des lieux; & il fut aussi imprimé par cet ordre & pour cet effet chez Sebastien Cramoisy. Je ne diray point d'autres particularités de ce Decret, que celles qui sont dans le discours de desunct M. Talon Advocat general, dont j'eus copie & de l'Arrest qui s'ensuivit, que j'inscray icy pour les conserver à la posterité, quoy qu'ils aient esté imprimés depuis, mais dans des feuilles volantes qui perissent & qui se perdent.

Discours prononcé à la Grande Chambre par Monsieur Omer Talon Advocat general, le Vendredi dixième jour de May, 1647.

MESSEURS:

Nous receufmes mecredi ordre de la Cour de nous informer de la verité d'une Bulle imprimée depuis quelques jours, & de la sentence rendue par le Prevost de Paris lundi dernier, par laquelle il a condamné un petit écrit & libelle contenant une feuille de papier, lequel écrit est contraire à l'autorité de cette Bulle. Outre plus le mesme jour nous entendifmes ce qui se passa en la presence de la Reine touchant la mesme affaire, où il vous pleut, Monsieur (en s'adressant à M. le premier President), faire entendre les mouvemens de la Compagnie, & les raisons qu'elle avoit de s'opposer à l'entreprise de M. le Nonce du Pape, lequel vouloit insensiblement établir une Jurisdiction nouvelle dans le Royaume. En suite duquel discours la Reine nous ayant appellés, & ayant entendu par nostre bouche quelque

chose du detail de cette affaire, & depuis eil ayant esté parlé avec M. le Cardinal Mazarin, M. le Chancelier nous fit entendre qu'il falloit faire difference entre la Bulle emanée de l'autorité du saint Siege, pour l'impression & publication de laquelle il y avoit eu privilege du Roy, & ce qui pouvoit estre du mandement ou certification de M. le Nonce, lequel ne faisoit point partie de la Bulle.

Sur quoy, Messieurs, pour vous dire nos pensées concernantes cette Bulle, nous y avons trouvé trois choses principalement à redire.

La premiere, qu'on ait imprimé en France, publié & voulu executer un Decret de la Congregation de l'Inquisition du Saint Office, & qu'on l'ait intitulé, *Decretum Sanctissimi D.N.D. Innocenti dromà providenti Pape*, sous le pretexte que le Pape a assisté & s'est trouvé present à cette Congregation. Car nous reconnoissons en France l'autorité du Saint Siege & la puissance du Pape chef de l'Eglise, Pere commun de tous les Chrestiens. Nous luy devons toute sorte de respect & d'obeissance. C'est la croyance du Roy Fils aîné de l'Eglise, la croyance de tous les Catholiques & de tous ceux qui sont dans la veritable communion. Mais nous ne reconnoissons point l'autorité ny la Jurisdiction des Congregations qui se tiennent en Cour de Rome, lesquelles le Pape établit comme bon luy semble. Mais les decrets & les arrefts de ces Congregations n'ont point d'autorité try d'execution dans ce Royaume; & lors que dans l'occasion des affaires contentieuses tels decrets se sont presentés comme en matiere de dispense, de nullités de vœux, de translations de Religieux & autres semblables, la Cour a déclaré que les Brefs de cette qualité estoient nuls & abusifs, sans aux parties à se pourvoir par les voyes ordinaires, c'est à dire dans la Chancellerie, dans laquelle les Actes sont expédiés au nom de Nostre Saint Pere le Pape, en la personne duquel reside l'autorité legitime. Et pour ce qui regarde les matieres de la foy & de la doctrine; elles ne doivent pas se terminer dans ces Congregations, sinon par forme d'avis & de conseil & non pas de puissance. Il est vray que dans ces Congregations se censurent les livres suspects d'heresie & de mauvaises doctrines, & que dans icelle se fait l'*Index expurgatorum*, lequel s'augmente tous les ans: Et c'est là qu'autrefois ont esté censurés les Arrefts de cette Cour, mesme l'Arrest rendu contre Jean Chastel, l'histoire de M. le President de Thou, les Libertés de l'Eglise Gallicane, & tous les autres qui regardent la conservation de la Personne Sacrée de nos Roys & l'établissement de la Justice Royale.

Que si le Decret dont il est question, & les autres de cette qualité, estoient publiés & au-

étorisés dans ce Royaume, ce seroit en effet y recevoir l'Inquisition, par cette remarque qui semble ne pouvoir recevoir de réponse; savoir est, que cette Congregation prend cette qualité, *Generalis & Universalis Inquisitio in Universa Republica Christiana adversus hereticam pravitatem*: par le moi de quoy ils prétendent pouvoir faire le procès aux sujets du Roy, & ils pensent avoir droit de le faire aux livres qui sont imprimés dans le Royaume. Ainsi ayant examiné le titre de ce Decret émané de l'Inquisition avec ces paroles telles que nous les avons représentées qui témoignent une prétention d'autorité universelle, nous avons cru être obligés de les remarquer à la Cour pour luy en faire nos protestations suivant le devoir de nos charges.

La seconde chose que nous avons remarquée est le mandement ou certification de M. le Nonce imprimé au pied de cette Bulle, dans lequel il se qualifie Nonce proche la personne du Roy & dans tout le Royaume de France, termes insolites & extraordinaires; parce que le Nonce faisant en France fonction d'Ambassadeur, & n'en pouvant faire d'autre, il n'en a aucune dans le Royaume; & s'il a pensé devoir parler du Royaume, il a dû parler du Royaume de France & de Navarre, étant certain que l'omission du dernier est d'ordinaire affectée, & ne se fait pas sans dessein.

Il y a une seconde remarque à faire sur ce mandement, & elle consiste en une parole, que le Nonce dit avoir reçu commandement du Pape de faire imprimer ce Decret; laquelle impression étant chose purement temporelle, & faisant partie de la police, ne peut être que par l'autorité du Roy ou de son Magistrat.

La troisième chose est en ce qu'il dit que l'original de ce Decret est demeuré dans les archives de la Nonciature; laquelle maniere de parler ne convient pas à nos mœurs: parce que le Nonce n'a point en France de greffe ny d'archives, non plus que les Ambassadeurs des autres Princes, ny que l'Ambassadeur du Roy n'en a point lors qu'il est à Rome.

En dernier lieu il a ajouté que cette Bulle sera envoyée aux Evêques & Archevêques de la Nonciature, comme si la qualité de Nonce avoit aucun territoire certain & limité. Et d'autant que cette maniere de parler est une entreprise nouvelle & naissante, nous estimons qu'il y a lieu d'y pourvoir.

Ce discours fut suivi d'un Arrest portant ces termes:

*Extrait des Registres du Parlement,
du 15 May, 1647.*

Ce jour la Cour ayant délibéré sur la remontrance & conclusions du Procureur ge-

neral du Roy contenues és registres du 10 de ce mois, concernant certain libelle intitulé, *Decretum Sanctissimi D.N.D. Innocenti X, divina providentia Pape, adversus propositionem istam: Sanctum Petrum & Sanctus Paulus sunt duo Ecclesie principes, qui unum efficiunt, & libris in quibus ista propositio asseritur & defenditur*, imprimé à Paris par Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, en la presente année 1647. à la fin duquel est copie d'un acte fait à Paris le 13 Mars dernier, signé, *Nicolaus Archiepiscopus Athenarum*, par lequel ledit Archevêque d'Athenes se dit Nonce Apostolique pres le Roy Tres-Chrestien & en tout le Royaume de France, & que par special mandement de sa Sainteté donné à Rome il a fait imprimer la copie dudit Decret sur son Original gardé dans les archives de la Nonciature, pour l'envoyer à tous les Ordinaires de ladite Nonciature, & autres à qui il appartient. Ce qui est une nouveauté & entreprise contre l'autorité du Roy. Et veu ledit Decret fait en l'Inquisition de Rome le 25 Janvier dernier, & autres Bulles & Brefs; Tout considéré ladite Cour a fait inhibitions & défenses à tous Archevêques & Evêques, leurs Vicaires & Officiaux, Recteurs & supposés des Universitez, de recevoir, faire publier & exécuter les Decrets & autres actes de la Congregation de l'Inquisition de Rome, comme aussi toutes autres Bulles & Brefs sans la permission du Roy vérifiée en la Cour; sans néanmoins que les provisions des benefices & expéditions ordinaires concernant les affaires des particuliers, qui s'obtiennent en Cour de Rome suivant les ordres du Royaume & loix de l'Estat, soient comprises és susdites défenses. A ordonné & ordonne, que tous les exemplaires dudit Decret de l'Inquisition en date du 25 Janvier dernier seront saisis à la requeste du Procureur general, & apportez au greffe de ladite Cour pour être supprimés. Fait défenses à toutes personnes de les avoir & retenir, sous les peines des ordonnances. Enjoint à tous Imprimeurs & Libraires garder & observer les reglemens sur le fait des impressions, à peine d'amende arbitraire; & au Substitut dudit Procureur general faire diligence de faire exécuter le present Arrest, & d'en certifier la Cour au mois; & à cette fin sera envoyé aux Baillies & Seneschauflées à la diligence dudit Procureur general. Fait en Parlement, le quinzième May, mil six cens quarante-sept. Signé, Du Tillet.

CHAPITRE II.

De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier de Mars, 1647. Sur le Sujet d'un Libelle diffamatoire contre Petrus Aurelius.

Entre les libelles qui se publient cette année e-à même par les Jésuites ou leurs par-

tians,

tisans, il y en eut un en Latin, intitulé la *Theologia de Petrus Aurelius, ou ses principales erreurs contre la foy & les bonnes mœurs*, qui estoit un libelle plein d'une infinité d'impostures & de calomnies : qui imputoit à cet Auteur celebre des erreurs directement contraires à ses sentimens, ou qui prenoit pour erreurs des veritez Catholiques. Dans l'Assemblée de la Faculté du premier de Mars M. Pereyret suivant la charge qu'il avoit eue auparavant, de lire ce libelle & d'en faire ce jour-là son rapport, dit qu'il avoit trouvé que ce libelle contenoit cent propositions dont la plus-part estoient extraites toutes entieres & mot à mot des œuvres de Petrus Aurelius, & les autres composées de ses paroles, mais prises de divers endroits, & ajustées en sorte qu'elles faisoient un sens parfait : Et que l'Auteur de ce libelle à chacune de ces cent propositions avoit adjouté autant de conclusions, par lesquelles il attribuoit diverses erreurs à Petrus Aurelius. Qu'au surplus ce seroit une chose non seulement inutile, mais aussi prejudiciable que d'entreprendre d'examiner ce libelle, parce qu'il occuperoit la Faculté non seulement plusieurs mois, mais mesme beaucoup d'années, *multos annos*, si, comme il estoit juste & nécessaire, elle discutoit selon sa diligence & fidelité accoutumée & conformement aux regles de la Theologie la sincerité des propositions extraites, & la verité des consequences qui en estoient tirées. C'est pourquoy il conclut qu'il luy sembloit estre de l'intérêt & de la dignité de la Faculté d'enfevelir toute cette affaire dans un profond silence, veu principalement que l'epistre mise à la teste de ce libelle avoit desja esté lacerée par la main du bourreau, & le livre condamné par une sentence de M. le Lieutenant Civil renduë à la requeste de Messieurs les Agens du Clergé. Ce fut l'Adresse dont M. Pereyret se servit pour engager la Faculté à abandonner celuy qui l'avoit si genereusement defendue. Mais comme on se porte aisément à ce qui exempte de peine, il n'y trouva pas d'opposition.

CHAPITRE III.

De ce qui se passa dans les assemblées de la Faculté du second jour de May, du premier de Juin & du premier de Juillet de l'année 1641. Sur le sujet d'un libelle du Pere Veron.

EN l'année suivante mil six cens quarante-huit il se publia un autre libelle intitulé, *le Baillet des Janseuistes & Armandistes*, dont le P. Veron estoit Auteur. Il fut vendu par tous les Col-porteurs de Paris sur la fin du Carême. Il contenoit des maximes si scandaleuses & si prejudiciables au salut & à l'edification des fideles; il estoit rempli de tant d'in-

jures & de calomnies; & il pouvoit si aisément troubler la tranquillité publique; que M. le Lieutenant Civil en ayant pris connoissance se sentit obligé pour ne pas manquer au devoir de sa charge, de le faire supprimer. Il manda pour cet effet le Syndic & les Jurés des Libraires, il leur fit defenses de le vendre, & donna ordre que cette defense fust imprimée & affichée.

Le P. Veron fut plustost irrité par cette defense, que convaincu du mal que son libelle pouvoit faire. Il l'avoit d'abord publié sans aucune approbation, il se mit en peine d'en chercher par tout, & n'en pouvant trouver à Paris, il en fit venir une d'un Docteur Cordelier qui estoit à Troyes; & en supposa une fausse d'un autre Docteur aussi Cordelier qui estoit à Chartres, & avec ces approbations il fit derechef publier & debiter son livre apres Pasques.

Entre les erreurs & calomnies dont ce libelle estoit rempli, sur tout contre les saints Peres & les Conciles, il y avoit page 6 de la premiere impression, qu'*anciennement plusieurs n'estimoient pas qu'il fust commandé de Jesus Christ de se confesser mesme à la mort, bien moins qu'il y eust precepte de la faire avant sa communion, ny mesme à ceux qui avoient peché mortellement, pensant que la seule contrition suffisoit*, & qu'il n'y avoit alors aucun precepte de se confesser chaque année, fait seulement au 4 Concile de Latran en l'année 1215. Et page 7. *Qu'ainsi ne parussent que rarement en l'antiquité l'usage & pratique du Sacrement de penitence, & la confession mesme pour les pechés mortels, & avant la communion, & mesme à la mort.*

La nouvelle publication de ce libelle avec ces approbations pouvant donner quelque cours aux pernicieuses maximes qui y estoient contenues, & faire tort à la Faculté, à cause des approbations de ceux de son corps dont il estoit autorisé; M. Guillebert Docteur de Sorbonne fit plainte dans l'Assemblée du second jour de May suivant contre ce libelle & contre les Docteurs qui en paroissoient les approbateurs.

Si-tost que ceux qui estoient en l'Assemblée, eurent entendu lire à M. Guillebert une ou deux des maximes de ce libelle, ils en furent tellement touchés, qu'ils estoient prests à nommer des députés pour le lire & en faire rapport suivant la coutume en l'Assemblée suivante; Mais M. Cornet divertit cela en demandant qu'avant de deliberer de cette affaire, on mandast les Docteurs qui en estoient approbateurs, pour rendre raison de leur fait : A quoy la Faculté s'arresta, & donna charge au P. Lavaux, qui estoit alors Gardien des Cordeliers, de leur en écrire.

En l'assemblée du mois de Juin le P. Charreau comparut & soutint son approbation avec toute la hardiesse que pouvoit avoir un homme qui se sentoit appuié par des gens assés forts dans la Faculté pour le protéger & le tirer de cette affaire. Il s'emporta à beaucoup de discours contre le livre de la Frequent Communion & contre celui de Janſenius: tant qu'il voulut parler il ne fut interrompu par personne & fut écouté tres paisiblement. Lors que M. Guillebert voulut en suite représenter avec une moderation singuliere & en assés peu de mots quelques uns des points principaux & des maximes des plus pernicieuses qu'il trouvoit dans ce libelle, il fut interrompu diverses fois par plusieurs Docteurs, & particulièrement par M. Cornet, qui n'omit rien de ce qu'il put faire pour le troubler à chaque moment, pour faire perdre la suite de son discours, & pour empêcher qu'il ne fut écouté & entendu. En fin le temps de cette Assemblée s'estant écoulé & aiant esté conformé en diverses altercations qui paroissent clairement affectées pour cet effet, elle se separa en donnant charge à M. Guillebert de faire un extrait des Propositions de ce libelle qu'il trouveroit les plus dangereuses, pour les représenter à la Faculté dans l'Assemblée suivante qui devoit estre le premier Juillet.

M. Guillebert le fit, & ce jour là il presenta à la Faculté son écrit, où il avoit reduit à trois chefs principaux ce qu'il trouvoit digne de Censure dans ce libelle, dont le premier contenoit ce que le P. Veron y avoit avancé pour ruiner la confession, le second ce qu'il y disoit contre la penitence, & le troisieme ce qu'il y soutenoit contre l'autorité des Conciles. M. Cornet serendit encore dans cette assemblée là le protecteur du P. Veron, comme il avoit fait dans les precedentes. Il y voulut justifier le P. Veron en ce qu'il attaquoit les Propositions de l'Evesque d'Ipre, dont il soutint qu'il estoit necessaire de faire aussi l'examen, si l'on vouloit examiner ce libelle, quoyque ce que M. Guillebert y avoit repris n'eust aucune liaison avec ces memes propositions. Et M. Cornet fit mesme dans les formes une requisition expresse de cela, de peur que si la Faculté examinoit & improuvoit ce libelle là seulement, ce ne fust un préjugé en faveur de ceux contre lesquels il estoit écrit. Sur quoy M. Pereyret n'ayant pas manqué de représenter amplement, comme il avoit déjà fait l'année precedente, la longueur du temps & la grandeur du travail qu'il faudroit employer pour cet examen, jusques-là mesme qu'il dit que pour le bien faire il faudroit lire d'un bout à l'autre & Janſenius & S. Augustin & bien d'autres livres, & qu'apres mesme qu'on y auroit em-

ployé dix années, on ne seroit pas encore beaucoup avancé: La Conclusion de la Faculté fut que pour le bien de la paix il falloit s'abstenir de l'examen tant de ce libelle du P. Veron que des propositions opposées.

J'ay passé legerement sur cette affaire, & j'en ay omis plusieurs circonstances tres considerables, pour ne m'arrestar qu'à ce qui fait à mon sujet; mais il y en a deux que je ne puis passer sous silence. L'une, que M. Cornet dressa cette Conclusion du premier de Juillet 1648, ainsi qu'il luy plut, & que lors qu'elle fut releuë le premier du mois d'Aoust suivant M. Guillebert demanda à l'Assemblée que l'enoncé en fust corrigé, comme n'estant pas veritable, ny conforme à ce qu'il avoit représenté à la Faculté sur le sujet de ce libelle; ce qui fut néanmoins empêché par les adresses & par les pratiques de M. Cornet.

La seconde est la queüe qui fut adjoutée à cette Conclusion; portant que si toutefois nonobstant les difficultez qui rendoient alors cet examen si difficile qu'il n'y falloit point du tout penser, il plaistoit à Dieu d'inspirer à quelqu'un de presenter à la Faculté quelques propositions pour y estre examinées & decidées, il luy seroit libre de le faire à deux mois de là. En quoy outre la contradiction manifeste qui paroist dans les pensées de gens qui sont semblant d'estre amateurs de la tranquillité de la Faculté, & qui sont néanmoins tout prests à la troubler à deux mois de-là; qui trouvent en ce moment-là un examen si difficile, qu'ils sont pourtant au mesme instant tout disposés de l'entreprendre deux mois apres; il est visible qu'ils avoient déjà dans le cœur le dessein tout formé de l'entreprise des cinq propositions, dont ils ne differerent l'exécution jusques au mois de Juillet de l'année suivante, qu'à cause des broüilleries de Paris. Car lors qu'on en fit ce jour-là la proposition en Sorbonne, M. l'Abbé de l'Isle Marivaux, Docteur de Navarre, dit à un de ses amis de qui je l'ay scëu, que M. l'Evesque de Rhodéz luy avoit dit avant que le Roy partist de Paris le jour des Roys 1649, qu'on luy avoit déjà montré ces memes propositions pour estre censurées au premier jour par la Faculté.

CHAPITRE IV.

De diverses choses qui se passerent dans plusieurs des assemblées de la Faculté de la mesme année 1648. touchant le nombre des Religieuses Mendians qui pouvoient estre admis dans les licences & dans les Assemblées.

DAns la mesme Assemblée du second jour de May 1648, dans laquelle on fit la premiere plainte du libelle du P. Veron, il y eut

eut une autre semence de division qui éclata & qui dura bien davantage. Presque tous les Religieux Mendians qui estoient Docteurs de la Faculté estoient tellement liez avec M. Cornet & M. Pereyret, qu'ils n'avoient point d'autre regle de leur sentiment sur quelque chose que ce fust dont il falloit deliberer, que les avis de ces deux Docteurs; de sorte que leurs avis estoient presque toujours conceus en ces termes: *Sequitur sententiam Domini Pereyret: Idem cum Domino Pereyret.* Mais ces Docteurs ausy pour reconnoistre ces bons offices & multiplier les voix qui leur estoient si assurées, conspiraient avec les autres Docteurs seculiers qu'ils pouvoient attirer à leur party, à faire recevoir dans les licences & élever au degré de Docteur tout autant de Religieux Mendians qu'ils en pouvoient introduire par dessus le nombre prescrit par les Statuts de la Faculté & par les Arrêts du Parlement. Dans cette Assemblée il y eut deux Jacobins qui demanderent d'y estre receus surnuméraires, outre trois Cordeliers & un autre Jacobin qui y avoient déjà esté receus de melme. Je representay dans l'Assemblée le statut qui nous empêchoit de pouvoir leur faire cette grace, & je declaray que si on passoit outre à la vouloir faire, je m'y opposois. On ne laissa pas de la leur faire à la pluralité des voix; je m'opposay à la Conclusion, & M. de Roux Docteur de la maison & société de Sorbonne se joignit à mon opposition.

Nous presentâmes nostre Requête au Parlement; & il y eut Arrest par lequel les parties qui pretendoient se prevaloir de cette Conclusion, estoient appellées à la Cour au premier jour, & cependant défense de l'exécuter.

Cet Arrest fut signifié à la Faculté le troisième jour de Juin, & tous les Docteurs seculiers (à l'exception peut-estre de M. Cornet & de ses plus intimes) qui n'avoient consenty à faire grace à ces Religieux Mendians que par condescendance, & qui n'avoient pas esté instruits sur cette matiere, suivirent tous d'une voix avec joye l'avis de M. Messier, qui fut qu'il falloit obeir à l'Arrest, sauf aux Religieux de se presenter, si bon leur sembloit, à Messieurs les gens du Roy pour leur représenter leurs raisons s'ils en avoient quelques unes.

Les quatre Ordres Mendians intervinrent pour ceux de leurs Bacheliers qui estoient en cause. Elle fut plaidée l'onzième d'Aoust. Cet Arrest fut confirmé, & de plus ordonné qu'ayant aucunement égard à nostre Requête, mais faisant droit sur les Conclusions de M. le Procureur general du Roy, les Arrêts de l'année 1626, par lesquels conformement aux statuts & autres Arrêts, le nombre des Docteurs Mendians qui peuvent avoir entrée dans nos

Assemblées est restreint à deux de chaque Ordre, *Seroient leus tous les ans le premier jour d'Octobre dans nostre Assemblée, afin que la memoire & l'exécution en fut immortelle, avec injonction aux Doctes & Syndes de tenir la main à leur execution, à peine d'en répondre en leurs noms.*

L'Université ayant ouy parler de ce proces, & en ayant considéré l'importance, avoit conclu le 13 de Juin d'y intervenir si besoin estoit; mais cet Arrest fut rendu sans qu'il eust esté fait mention en la cause de son intervention ny de l'intérêt qu'elle y prenoit.

Ce dernier Arrest du onzième d'Aoust fut signifié & lu dans l'Assemblée du premier Septembre: mais tant s'en faut qu'il y fust exécuté par les Religieux Mendians, qu'au contraire non seulement eux, mais ausy plusieurs Docteurs seculiers gaignez par M. Cornet, se rendirent avec eux opposans à son execution. Ils furent mandez à la Cour sur cette opposition, & le 3 Septembre ils se rendirent au Palais avec lesdits Religieux Mendians au nombre de dixhuit, parmi lesquels estoient Messieurs Pereyret, Morel, le Moyne, Amiot, Grandin, Bail, Denis Guyard & autres. Les Mendians furent ouïs par la bouche du frere Bernard Guart Jacobin, & ces Docteurs seculiers par celle de M. Pereyret; & intervint Arrest ce jour là, par lequel il fut dit qu'ils seroient ouïs plus amplement sur leurs causes d'opposition au premier jour apres la Saint Martin, mais que cependant les susdits Arrêts seroient exécutez.

Ils ne le furent pas pourtant dans l'Assemblée du premier d'Octobre, quoique ce dernier y fust signifié, & nonobstant toutes les instances que M. de Roux & moy pussions faire pour en procurer l'exécution. Il y eut au contraire une nouvelle résistance de la part des Docteurs Mendians, & de ceux des seculiers qui s'estoient joints en cause avec eux.

De quoy M. de Roux & moy ayant fait à la Cour de Parlement de nouvelles plaintes, fut rendu Arrest le 27 Octobre, par lequel il fut derechef ordonné que lesdits Arrêts seroient exécutez; qu'à cette fin Messieurs Viole & Broussel se transporteroient avec un des Substituts de M. le Procureur general dans l'Assemblée de la Faculté qui se tiendroit le quatrième Novembre suivant; & que ce qui seroit fait & ordonné par lesdits sieurs Conseillers, seroit exécuté nonobstant oppositions ou appellations quelconques & sans préjudice d'icelles.

Le quatrième jour de Novembre suivant, Mes-dits sieurs Broussel & Viole assistés de M. Bechefer Doien des Substituts de M. le Procureur general, de M. Boisseau greffier de la Cour, & de deux huissiers, se transportèrent

en effet en Sorbonne dans nostre assemblée. Ils y firent faire lecture par M. Boileau de tous les Arrêts dont j'ay parlé cy-dessus. Et apres ils adjouterent plusieurs remonstrances & injonctions pour obliger les Docteurs Mendians d'obeïr à ces Arrêts & M. Cornet d'en procurer l'exécution selon le deu de sa charge. Mais ny les Mendians ny M. Cornet ne desferent à quoy que ce fust de ce qui leur fut dit & enjoint par Messieurs Broussel & Viole; au contraire eux & quelques autres Docteurs seculiers leur firent des reparties fort peu respectueuses, & qui les obligerent, apres en avoir témoigné leur mécontentement, de dire qu'ils en chargeroient leur procès verbal, & informeroient la Cour de la desobeïssance qu'ils avoient trouvée en cette assemblée pour ses Arrêts. Ils se leverent donc & defendirent nommément à M. Cornet de continuer l'assemblée apres leur depart la jugeant illegitime, à cause qu'il y avoit plus de deux mendians de chaque Ordre; mais on ne laissa pas d'y revenir & de la continuer apres qu'ils furent partis.

Plusieurs Docteurs jusqu'au nombre de plus de cinquante, parmi lesquels estoient M. Mellier à present Doien de la Faculté, M. de Heu Curé de Saint Severin, M. de Mincé, M. Hennequin, M. le Curé de S. Roch, M. Duchefne de Sorbonne, M. Breda Curé de S. André, M. Dabes, M. Sachot, M. Renier & plusieurs autres qui n'estoient point soupçonnés d'aucune attache à la doctrine qu'on veut faire passer pour nouvelle, afin de se purger du reproche qu'ils jugerent que meritoit la resistance qu'on avoit apportée aux Arrêts de la Cour à la face mesme des Commissaires qu'elle avoit envoyés pour les faire exocuter, declarerent apres cette assemblée que tant s'en faut qu'ils eussent part à cette resistance, qu'au contraire leur *volonté & intention estoit d'observer les-dits Arrêts, & qu'ils estoient qu'il estoit tres-important pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, la conservation de l'autorité du Pape & autres Prelats Ecclesiastiques, le service du Roy & Estat de France, la paix & la liberté entiere de ladite Faculté en toutes ses résolutions & conclusions concernant la doctrine, comme aussi pour sa police & discipline, que les-dits Arrêts fussent maintenus, gardés & exécutés inviolablement*, ainsi que le portent les termes de l'écrit pour ce signé d'eux le quatrième Novembre 1648 & autres jours suivans.

Le dessein de Messieurs Broussel & Viole estoit de faire à la Cour le rapport de tout ce qui s'estoit passé dans cette assemblée avant le premier jour de Decembre suivant, afin qu'elle pourveust ainsi qu'elle aviserait bon estre à tout ce qu'elle trouveroit necessaire pour estre

obeïe & pour faire executer ses Arrêts. Mais il s'estoit passé dans cette assemblée si grand nombre de choses extraordinaires & surprenantes, que M. Broussel, qui outre sa lenteur & son exactitude ordinaire se trouvoit alors chargé de plusieurs autres affaires, n'eut pas formé entierement son procès verbal avant la fin du mois de Novembre, & ne put en faire le rapport dans le peu de jours qui s'écoulerent jusqu'au premier Decembre depuis que Messieurs furent rentrés apres la S. Martin.

Tellement que ce rapport fut différé au mois suivant. Mais cependant M. Cornet fit le sien, je veux dire la conclusion ou relation de ce qui s'estoit passé en nostre assemblée du 4 de Novembre, qu'il dressa comme il luy pleut pour la faire relire suivant la coustume dans l'assemblée du premier Decembre. Il le fit en effet: mais elle estoit si remplie de choses fausses & calomnieuses, que M. de Mincé s'en plaignit & en demanda acte à M. Bouvot greffier de la Faculté, qui le luy delivra à l'instant; & que M. de Roux & moy nous nous trouvâmes obligés de presenter une nouvelle requête à la Cour contre les paroles injurieuses que M. Cornet avoit mises dans cette relation ou conclusion à nostre prejudice, par laquelle nous supplions la Cour d'ordonner qu'elles en seroient raiées & biffées; que ce faisant cette conclusion seroit reformée & reduite aux termes du procès verbal qui seroit dressé par Messieurs Broussel & Viole; nous remettant au surplus à la Cour des moyens d'empescher M. Cornet d'user dores en avant de telles & semblables falsifications & entreprises, dont nous nous plaignions qu'il avoit usé depuis nostre premiere opposition aux desseins qu'il avoit de multiplier de plus en plus les Religieux Mendians dans nostre Faculté.

Cette requête fut incontinent suivie d'une autre que nous nous trouvâmes encore M. de Roux & moy obligés de presenter contre un libelle qui fut composé & distribué par les Docteurs Mendians, dans lequel nous nous plaignions qu'estoient contenues beaucoup de choses scandaleuses & diffamantes non seulement contre nous & contre les anciens Docteurs qui s'estoient joints avec nous dans la poursuite de l'exécution de ces Arrêts, contre les Notaires qui avoient fait le procès verbal de ce qui s'estoit passé dans l'assemblée du premier de Septembre, & contre l'huissier de la Cour qui avoit fait celui du premier d'Octobre, mais aussi contre l'honneur & le respect deu à la Cour & à ses Arrêts.

Mais avant que le rapport de toutes ces choses pust estre fait à la Cour, survint la funeste division qui partagea tout le Royaume & qui tint Paris aliégé les trois premiers mois de l'an-

l'année 1649, laquelle obligea d'attendre un temps plus calme & plus favorable pour pourvoir aux besoins particuliers de la Faculté.

CHAPITRE V.

De ce qui s'est passé autrefois en l'année 1626 touchant le nombre des mesmes Religieux dans ces assemblées, & des anciens usages de M. Cornet avec eux & avec les Jésuites.

LE principal moien sur lequel M. Cornet appuya sa résistance à tous ces Arrêts & à tout ce que Messieurs Broussel & Viole luy dirent pour l'obliger à en procurer l'exécution dans l'assemblée où ils le trouverent, merite bien d'estre rapporté & expliqué avant que je passe outre à la relation que j'ai entreprise; puis qu'encore qu'il semble un peu éloigné de la matiere principale que je me suis proposée, il pourra neantmoins contribuer quelque chose pour en donner un parfait éclaircissement.

En l'année 1626 il parut en France un livre imprimé à Rome composé par un Jésuite nommé Sanctarel, qui s'y debitoit & qui s'y debite encore aujourd'uy, avec la permission & l'aveu des Superieurs. Si tost qu'il eut esté veu en France, & qu'on y eust reconnu que les sentimens de cet Auteur estoient seditioneux & contraires au respect à l'obeissance & à la soumission deus aux Roys, la Faculté s'assembla extraordinairement le 16 jour de Mars de l'année 1626, & elle deputa Messieurs Rumer, Daultruy, Dupuis & Chappellas pour l'examiner & en faire leur rapport à l'assemblée ordinaire du premier jour d'Avril suivant.

Ils rapportèrent ce jour-là qu'ils avoient trouvé aux chapitres 30 & 31 ces propositions : *Que le Pape pouvoit punir de peines temporelles les Roys & les Princes, & dispenser leurs sujets de l'obeissance qu'ils leur devoient : Que cette confusion avoit touz jrs esté dans l'Eglise, mesme pour d'autres causes que l'heresie, comme pour des fautes par eux commises, s'il estoit expedient, si les Princes estoient negligens, pour leur incapacité, & pour l'inutilité de leurs personnes ; & quelques autres encore pareilles à celles-là, lesquelles furent censurées & par les deputés & par les autres Docteurs de la Faculté assemblée le 1 d'Avril suivant, comme contenant une doctrine faulx, erronée, contraire à la parole de Dieu ; qui donna sujet de concevoir de la haine pour la dignité du Pape, qui ouvrit le chemin au Schisme, qui derogent à la Souveraine autorité des Roys, laquelle ne depend que de Dieu, & qui pouvoit empêcher la conversion des Princes infidelles & heretiques, troubler la tranquillité publique, détourner les sujets de l'obeissance & soumission deus à leurs Princes, & exciter des rebellions, des seditions, & des parricides.*

Cette censure fut confirmée le jour de S. Ambroise 4 d'Avril dans une assemblée extraordinaire, & publiée aussitost avec une satisfaction toute particuliere du Roy Louis le Juste de glorieule memoire, & l'applaudissement de toute la France. Mais peu de temps apres il s'éleva diverses personnes & du corps mesme de la Faculté qui entreprirent de faire revoquer ou au moins miniger cette Censure. Les sollicitations & brigues qui agiterent la Faculté pour ce dessein, & qui à la fin furent inutiles, durerent près d'un an ; mais ce qui fait à mon sujet, est qu'on ne pouvoit se promettre cette revocation que par le secours des Docteurs Mendians qu'on faisoit venir pour cet effet à Paris des Provinces les plus éloignées par les commandemens qui leur en venoient du lieu où leurs Generaux font leur residence.

C'est pourquoy trente anciens Docteurs de la Faculté, parmi lesquels estoit M. Hardvilhier depuis Archevesque de Bourges, M. Hollandre Curé de S. Sauveur, M. Faict Curé de S. Paul, & M. Tonnellier Curé de S. Eustache dernier mort, voians ce concours extraordinaire de Docteurs Mendians resolutent en consequence d'une Conclusion de la Faculté du 15 de Juin 1626, de se pourvoir à la Cour sur l'exécution des articles 19 & 16 de ses statuts, de se porter parties formelles, & qu'il fust plaidé en leurs noms, s'il estoit besoin, pour supplier la Cour de faire executer son Arrêt de l'an 1552, qui oblige les Religieux mendians Docteurs de se retirer en leur maison de profession, si-tost qu'ils ont pris la bonnet ; & savoir de ladite Cour, si elle s'entendait pas que les-dits Religieux Docteurs sejournaient à Paris, pour quelques charges qu'ils y auroient dans leurs Convents, ou pource que leurs professions y auroient esté fautes, ou autrement, que les-dits Docteurs, dix, fussent restraints à certain nombre, comme à deux tout au plus, pour avoir suffrage aux assemblées, & ce afin que la Faculté pût estre en paix & retenir ses droits en toute liberté à l'accomplissement du service de Dieu, du Roy & de toute la France. Ce sont les termes de l'écrit qui fut signé pour ce sujet par ces trente anciens Docteurs le sixième jour de Juillet 1626.

L'Arrêt de l'année 1552 dont ils parlent, fut rendu sur un Bref que les Cordeliers avoient obtenu du Pape Jules III pour augmenter de deux le nombre des Bacheliers qu'ils pouvoient mettre en licence, & sur les lettres Patentes du Roy pour la verification de ce Bref ; & tant ce Bref que ces lettres Patentes furent enregistrés, mais à la charge que conformément au serment * que tous les Docteurs Mendians ont toujours fait & font encore au-

(*) Item jurabunt quod sine fraude aut dilatione non recipiant in Conventum in quo professionem faciunt.

jourd'hui si-tost qu'ils ont pris le bonnet, de se retirer sans fraude & sans delay dans les Convents de leur profession, ils ne manqueroient pas de s'y retirer si-tost qu'ils auroient pris le bonnet, & ainsi seroient hors d'estat de se trouver aux assemblées de la Faculté.

Conformement à ce statut, à cette coustume observée de tout temps dans la Faculté depuis que les Religieux mendians y ont esté reçus, à cet Arrest de l'année 1552, & aux intentions de l'écrit cy-dessus du 6 de Juillet, fut rendu Arrest par le Parlement le 24 du mesme mois qui fut interpreté & confirmé par un autre du premier jour d'Aoust suivant, par lesquels le nombre des Religieux mendians qui pouvoient avoir entrée & voix deliberative dans les assemblées de la Faculté fut restreint à deux de chaque Ordre tout au plus.

Au prejudice de ces Arrests il en fut rendu un autre au Conseil le 2 de Novembre de la mesme année 1626, par lequel la connoissance de cette matiere estoit interdite au Parlement, & ordonné que nonobstant ces Arrests du Parlement tous les Docteurs mendians se trouveroient en tel nombre que bon leur sembleroit dans nos assemblées.

Il m'est venu entre les mains la minute d'une lettre que M. Fillelac Doien de la Faculté écrivit à M. le Cardinal de Richelieu sur le sujet de cet Arrest du Conseil, laquelle pourra informer le Lecteur de quelle maniere & par quelles infigrations il fut rendu. Je l'inscrerai icy tout entiere à ce dessein.

Lettre de M. Fillelac à M. le Cardinal de Richelieu.

MONSEIGNEUR.

« Ce ne sera vostre seule qualité de Proviseur
« de Sorbonne, de laquelle je suis le moindre,
« mais aussi vostre bonté naturelle que chacun
« reconnoist, & tous les bons serviteurs du Roy,
« bons François ressentent journellement, qui
« m'aura donné cette hardiesse de vous représen-
« ter nos justes plaintes & veritable apprehension
« de la persecution que l'on minute contre nous.
« Cet Arrest du Conseil donné en faveur des
« Religieux Mendians ces jours passés, & dont
« tout Paris est abreuvé, nous fournit de preuve
« tres asseurée & sujet indubitable de creance du
« mal que l'on projette contre nous. Vostre dou-
« ceur & benignité incomparable me donnera la
« liberté entiere de luy représenter franchise-
« ment & sans rien dissimuler ce qui nous greve
« le plus. *Inimici nostri sunt Indices.* M. le Gar-
« de des Seaux est nostre Juge & partie tout en-
« semble. Ce qui se verifie par plusieurs rai-
« sons. Premièrement on sçait comme depuis

vingt ans & plus il a contracté une étroite amiti-
« té & familiarité avec le Docteur du Val. Cela
« s'est cimenté & entretenu soigneusement par la
« commune direction qu'ils ont des Carmelites,
« l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel.
« Je laisse les autres communications qu'ils ont
« ensemble ordinairement, & chacun recon-
« noist que ledit Docteur du Val est nostre prin-
« cipale partie, lequel a excité toute cette tem-
« peste en faveur des Religieux pour l'exécution
« de ses desseins. Voire M. le premier President
« a déclaré à quelques-uns de nos Docteurs que
« ledit sieur du Val luy estoit venu recomman-
« der les-dits Religieux Mendians. D'ailleurs
« chacun sçait que M. le Cardinal Spada avec
« toute instance poursuit cette affaire, & qu'il a
« une si parfaite correspondance avec M. le Gar-
« de des Seaux, que lors que sa Majesté luy don-
« na les Seaux, en estant averti, il dit en presen-
« ce de quelques uns de Messieurs les Evêques,
« *Io non temo più, perche Marillato a i Signi Rea-
« li.* Et d'abondant nous voions dans Sorbonne
« la frequentation journaliere dudit sieur du
« Val avec ledit sieur Cardinal, lequel selon
« l'instruction qu'il a receuë venant en France
« n'a pu faire autrement. Cette dite instruction
« selon ce qui m'a esté écrit de Rome, porte en-
« tre autres choses, que le Nonce se logera le
« plus près que faire fe pourra proche de Sorbon-
« ne; qu'il aura perpetuelle correspondance avec
« le Docteur du Val, duquel il se servira pour
« veiller la Sorbonne. Finalement on a reconnu
« de tout temps, comme ledit sieur Garde des
« Seaux est l'un des plus affidés Defenseurs &
« Protecteurs des Jésuites: ce qui a esté remar-
« qué autant de fois que lesdits Peres ont eu be-
« soin de son assistance. Or que ces Peres ne
« soient les parties formelles de Sorbonne, per-
« sonne ne le peut nier, & tout Paris en a vu les
« experiences en Predications, Placards & libels
« les diffamatoires. Et j'ajouteroi qu'ils ont
« parmi nous le Docteur du Val, lequel leur a
« servi de puissant instrument en nos assemblées,
« lors qu'il a esté question de nous garantir à
« l'encontre d'eux; & luy estant remonstré
« qu'il faisoit contre son serment & contre sa
« mere la Faculté, respondit qu'il ne pouvoit
« faire contre lesdits Peres, *quia, dit il, commu-
« serunt mihi secretum suum.* Au surplus nous
« n'ignorons point comme M. le Garde des
« Seaux est grandement fortifié en l'averfion
« qu'il a de nous par le P. B. qui le possede, soit
« à cause du commun employ qu'ils ont eu des
« Carmelites, soit pour autres raisons. Or ce dit
« Pere ne peut porter patiemment le decret par-
« ticulier qui a esté fait en la maison de Sorbonne
« pour l'exclusion des Docteurs de ladite mai-
« son qui sont entrés & entreront cy apres en la
« Congregation dudit Pere, qui est aussi le grief
« du-
« du-

„ dudit Docteur du Val, lequel comme intime
 „ ami du sus-dit P. B. a pratiqué & sollicité sept
 „ Docteurs de la maison de Sorbonne pour son-
 „ der & établir cette dite Congregation en
 „ ayant esté les premiers associés d'icelle au
 „ grand scandale de la maison de Sorbonne.
 „ Voila, Monseigneur, la juste apprehension
 „ de nostre ruine que nos ennemis poursuivent
 „ avec tant de violence & aigreur. Voila nos
 „ parties adverses tout ouvertement déclarées
 „ sans comprendre celles qui par interest ne s'o-
 „ sent déclarer, au nombre desquels je com-
 „ prendrai un Cardinal, lequel parlant de vostre
 „ tres genereux dessein pour le bastiment de vos-
 „ tre Sorbonne dit qu'il l'estimoit grandement
 „ en soy, mais qu'il estoit marry que cela fust
 „ affecté à des Schismatiques. Au moins, Mon-
 „ seigneur, si cet Arrest pretendoit nous doit estre
 „ signifié, Nous vous supplions tres humble-
 „ ment que cela ne se fust point publiquement
 „ en nostre assemblée le lendemain des festes
 „ qui sera un mecredi. En somme quelque vi-
 „ étoire que nos adversaires puissent emporter sur
 „ nous, la gloire nous demeurera toujours en-
 „ vers la posterité, que nous trente qui avons esté
 „ terrassés pour avoir esté fideles à nostre Roy
 „ & bons François, avons signé cette cause com-
 „ mune pour le Roy & la France.

Cette remonstrance de M. Fillefac à M. le Cardinal de Richelieu n'empescha pas cet Arrest d'avoir son cours, & en consequence on renouvela plus que jamais les sollicitations & les brigues pour faire revoquer cette Censure. Mais le Parlement rompit l'effort de ces brigues & de ces sollicitations par divers Arrests qu'il rendit pour la maintenir, & par l'ordre qu'il donna à M. le President le Jay & à quatre Conseillers de la grande Chambre de se transporter, comme ils firent, en Sorbonne pour empescher toute innovation sur cette affaire dans l'assemblée du mois de Fevrier 1647, dans laquelle il y avoit sujet de craindre qu'il n'en Arivast quelque une, si le Parlement n'employoit son autorité pour l'empescher.

Les affaires demeurèrent en ces termes jusqu'en l'année 1631, que l'Université de Paris ayant meurement examiné le prejudice qu'elle recevoit tant de cet Arrest du Conseil du 2 de Novembre 1626, que d'un autre du mesme Conseil rendu le 18 Juillet precedent sur le mesme sujet; & considéré avec attention la necessité qu'il y avoit tant pour son interest que pour celui du Roy & de l'Estat qu'elle se pourveust contre ces Arrests, alla trouver le Roy desunt à S. Germain en Laie pour luy presenter une requête par laquelle elle se plaignoit de ces deux Arrests comme ayant esté rendus par surprise contre tout droit & sur de fausses

suppositions, & en demandoit à sa Majesté la cassation. M. le Recteur ayant à la main cette requête alla trouver le Roy en Personne, il parla pendant trois quarts d'heure à sa Majesté de l'importance de cette affaire. Le Roy l'entendit avec attention & avec plaisir. Il prit luy mesme la requête que M. le Recteur tenoit en sa main. Il la fit rapporter en son Conseil en sa présence, & le 8 Juillet 1631 il y fut rendu Arrest par lequel les deux cy dessus du 18 de Juillet & 2 de Novembre 1626, & tous autres qui seroient prejudiciables aux statuts & privileges de l'Université, furent annulés; & il en fut expédié pour l'Université des Lettres patentes.

M. Cornet ne pouvoit ignorer tout cela; car j'en avois renouvelé la memoire à tout le monde dans l'assemblée du premier d'Octobre 1648, où il avoit esté besoin d'en parler pour répondre à ces deux Arrests du Conseil du 8 de Juillet & 2 de Novembre 1626, qui m'avoient esté signifiés de nouveau ce jour-là par l'ordre & à la requête des Docteurs Mendians; & neantmoins il ne faisoit pas dans l'assemblée du 4 de Novembre d'opposer ces deux memes Arrests aux instances que M. Broussel & Viole luy faisoient, qu'il eust à procurer selon le deu de sa charge l'exécution de ceux de la Cour.

Mais il semble qu'il n'y ait pas grand sujet de s'estonner de ce que M. Cornet consideroit si peu ces Lettres patentes du 8 de Juillet 1631 seize ans apres qu'elles avoient esté accordées à l'Université; puisque si-tost qu'elles l'eurent esté, il se mit en estat d'empescher de tout son possible l'effet qu'elles pouvoient avoir, en se faisant installer luy mesme avant qu'il se fust passé trois mois par une brigade toute de Docteurs Mendians dans la charge de Syndic, dans laquelle il ne manqueroit pas de moins de reconnoître les bons offices qu'il recevoit d'eux, & de bien entretenir la foy & la correspondance qu'il avoit jurée avec eux. Je ne diray rien de ce qui se passa en cette election que ce que j'en ay appris par une autre lettre que M. Fillefac en écrivit à M. le Cardinal de Richelieu le 5 de Novembre 1631, dont la minute m'est venue entre les mains avec la réponse qu'y fit M. le Cardinal de Richelieu, & dont voicy les termes.

Autre Lettre de M. Fillefac Doien de la Faculté à M. le Cardinal de Richelieu.

M O N S I E U R :

Selon le commandement qu'il vous a pleu me faire pour vous éclaircir de l'élection de nostre Syndic, je vous diray en premier lieu que Dieu m'ayant visité par sa miséricordieu-

„ je justice en l'affliction de l'un de mes domesti-
 „ ques (*), j'aurois esté contraint d'abandonner
 „ Paris ; & en mon absence le premier jour
 „ d'Octobre, selon nostre Statut on auroit pro-
 „ cédé à l'élection d'un Syndic le precedent
 „ s'estant depesé le temps de sa charge expiré.
 „ En cette Assemblée se trouverent cinquante
 „ Docteurs. Estant à Paris je voulus sçavoir
 „ comme l'affaire s'estoit passée. Plusieurs Do-
 „ ctours nos Confreres m'estant venu voir, me
 „ representent deux defauts considerables,
 „ l'un est de la personne, l'autre en la forme de
 „ l'élection.

„ Quant au premier, ils me le representent
 „ comme un jeune Docteur il y a environ cinq
 „ ans, qui ne sçait ny nos Statuts ny nos Cou-
 „ stumes ny nos Formes; de plus il a tousjours
 „ esté élevé & instruit par les Jesuites, mesme
 „ aiant eu volonté de se ranger à leur Societé, &
 „ pour cet effet mis en leur Noviciat où il auroit
 „ esté exercé quelque temps, & n'eust esté la
 „ maladie qui luy survint il seroit peut-estre
 „ maintenant de leur Societé, à laquelle nean-
 „ moins il demeure attaché d'affection. Et cha-
 „ cun sçait le peu de sujet que nous avons de
 „ nous louer d'eux, veu tant de libelles diffam-
 „ matoires, qu'ils ont écrit contre nous par cy
 „ devant, & n'agueré ceux qu'ils ont publié con-
 „ tre nostre Censure prononcée contre deux li-
 „ vres composés par deux Jesuites Anglois ; &
 „ où il arriveroit quelque semblable écrit par-
 „ tant de ladite Societé, ledit Syndic ne man-
 „ queroit de traverser cette affaire, & generale-
 „ ment toute autre qui regarderoit icelle Socie-
 „ té, comme il est arrivé assés souvent, qui seroit
 „ un perpetuel sujet de trouble & de division en-
 „ tre nous. Nosdits Confreres remontrent qu'un
 „ Syndic de nostre Faculté n'est autre qu'un
 „ Censeur ; & quelle Censure sçaurroit-il faire
 „ estant ignorant de nos Loix & Coustumes ?
 „ Et d'ailleurs comment un plus ancien que luy
 „ recevra en bonne part la reprimande qu'il luy
 „ sera n'aiant aucune creance & autorité estant
 „ jeune Docteur ? Pour ce qui est du second de-
 „ faut, des cinquante Docteurs qui se trouve-
 „ rent en l'élection le premier d'Octobre, il y
 „ en eut vingt quatre qui opinerent qu'il falloit
 „ attendre le retour du Doyen ; & les autres
 „ vingt six eleurent ce nouveau Syndic ; & en ce
 „ nombre se trouverent dixhuit Religieux Men-
 „ dians pratiqués par M. le Nonce, & parmi
 „ iceux il y avoit deux Religieux Mendians in-
 „ terdits par la Faculté. Vous considererez, s'il
 „ vous plaist, Monseigneur, que cela ne s'est
 „ jamais veu que le Nonce de sa Sainteté se mé-
 „ last de nos affaires, & entreprist de nous don-
 „ ner des Syndics, au prejudice des droits du
 „ Roy, des libertés de l'Eglise Gallicane &

(*) Un de ses domestiques avoit eu la peste.

Maximes de la France. Que si l'on agréé ce
 „ procédé, & ce pouvoir de M. le Nonce soit
 „ confirmé, je crois en conscience me devoir
 „ descharger du Decanat, avant que de voir de
 „ mes yeux la ruine évidente de nostre dite Fa-
 „ culté par la perte de sa liberté. Il eust bien
 „ mieux valu retenir l'ancien Syndic & ancien
 „ Docteur tres bien versé en nos affaires, & qui
 „ sçavoit maintenir nostre discipline. C'est ce
 „ que j'ai remontré à mondit Seigneur le Nonce
 „ s'estant opiniâtre à retenir ce nouveau Syndic.
 „ Il me semble n'estre plus à propos d'envoyer
 „ M. de Nantes, puisque M. l'Abbé de S. Marc
 „ vostre aumosnier estant entré en nostre As-
 „semblée a déclaré que vostre intention estoit
 „ que ledit Syndic fust retenu en sa charge & en
 „ fist la fonction ; ce qui semble ne s'accorder
 „ pas avec les termes de vostre lettre qui ne vont
 „ qu'à la surseance, jusqu'à ce que vous soies
 „ plus particulièrement averti de l'estat auquel
 „ seroit l'affaire. En donnant pouvoir au Syndic
 „ d'en faire la fonction, c'est le confirmer & ou-
 „ trepasser la teneur de la lettre ; partant il sem-
 „ bleroit n'y avoir plus lieu de remontrance,
 „ mais bien de plaintes que je continuerai en ma
 „ retraite, où je ne laisseray jusqu'au dernier sou-
 „ pir de ma vie de prier Dieu pour vostre pro-
 „ sperité & santé, comme estant,

De Paris ce 5 No-
 vembre 1631.

*Vostre tres-humble & tres-
 obeissant serviteur*

I. FILLESSAC.

*Réponse de M. le Cardinal de Richelieu
 à la precedente lettre.*

MONSIEUR.

J'ai veu la lettre que vous m'avez écrite où
 „ il y a des raisons bien considerables. Quand
 „ nous serons à Paris je serai bien-aîsé que vous
 „ preniez la peine de me voir, pour aviser avec
 „ vous ce qu'il sera nécessaire de faire en ce sujet.
 „ Cependant je vous puis asseurer qu'il n'y a
 „ personne qui desire plus maintenir la maison
 „ en sa liberté & procurer son avantage en tou-
 „ tes occasions que moy, qui suis en vostre par-
 „ ticulier,

MONSIEUR,

*Vostre tres-affectionné à vous
 servir*

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

De Chasteau-Thierry ce
 15 Novembre 1631.

Faut-il s'étonner apres cette lettre écrite
 avec tant de ressentiment par un Doyen de la
 Facul-

Faculté si celebre, dont les remontrances estoient receuës & estimées par le premier Ministre d'Etat, & dont les Deputés du Parlement qui estoient venus en Sorbonne dès le deuxième Février 1627, reconnurent tellement le merite qu'en chargeant leur procès verbal, ils regretterent pour l'intérêt de la France que ses années s'avancassent si fort; Faut-il, dis-je, s'étonner, apres que cette Lettre & ces remontrances sont demeurées sans effet, de la liaison que M. Cornet a tousjours conservée depuis si étroitement tant avec les Jesuites qu'avec les Docteurs mendiants qui l'avoient élevé & maintenu dans ce syndicat; & qu'il ait si heureusement travaillé à la ruine de la liberté de la doctrine & de la discipline de la Faculté, quelques obstacles qu'aient tâché de mettre à ses changeuses pratiques des Docteurs des plus clairvoians & des mieux intentionnés? Mais quand il plaist à Dieu pour l'exécution de ses secrets jugemens, souvent impenetrables mais tousjours justes, d'humilier les plus grandes & les plus illustres Compagnies; il sçait bien les laisser dans la dépendance de ceux qui sont capables de les ruiner; & personne ne peut en empêcher la revolution & la decadence.

CHAPITRE VI.

De ce qui se passa en l'Assemblée de la Faculté du 1 de Juillet 1649, dans laquelle Monsieur Cornet produisit les cinq propositions, pour les y faire censurer.

Lors que la tranquillité Publique eust esté rendue au Royaume par la paix qui se fit à Ruel au commencement d'Avril de l'année 1649, nous ne desirions rien tant que de voir cette benediction accompagnée de l'avantage particulier du reſtabliſſement du bon ordre dans nostre Faculté par l'exécution de ses statuts & des Arrests de la Cour dont j'ay parlé. Il falloit pour cela que le rapport se fust de tout ce qui s'estoit passé dans nos assemblées à leur prejudice, & des Requestes que M. de Roux & moy avions presentées pour avoir la réparation des injures que M. Cornet nous avoit faites dans les conclusions de la Faculté qu'il avoit dressées & dont il avoit esté le maître. Mais le souvenir des divisions & des animosités particulieres qui avoient esté excitées entre les Docteurs par l'occasion des poursuites que nous avions faites pour l'exécution de ces Arrests & pour le reſtabliſſement de nos statuts & discipline, nous faisoient craindre que si nous recommencions ces memes poursuites, elles ne reveillaſſent nos divisions & n'excitassent un nouveau bruit; comme nous en avions esté même menacés par des Docteurs Mendiants qui avoient bien osé dire à

M. Brouſſel & à M. Talon l'Advocat general jusque chés eux, qu'ils mourroient martyrs plutôt que de consentir à se retirer de nos assemblées, & qu'on ne les y obligerait pas sans qu'il se fust de nouvelles barricades qui seroient peut-estre plus dangereuses que celles qui s'estoient faites l'année precedente; nous nous trouvâmes obligés de différer nos poursuites jusqu'à ce que nous viſſions les esprits plus remis qu'ils n'estoient encore de l'agitation dont ils ne faisoient que de sortir.

Nous continuâmes à vivre dans cette retenue & circonspection, & nous preſerions la douceur de la tranquillité dans laquelle la Faculté sembloit respirer à ses plus grands interets & aux nôtres propres; lors que M. Cornet troubla entierement cette paix par les propositions qu'il mit en avant dans l'Assemblée du premier de Juillet de l'année 1649, & fut lesquelles il requit la Faculté de delibérer.

Quoyque ce dessein eust esté formé il y avoit plus d'un an, ainsi que je l'ay remarqué par la pierre d'attente qui y fut mise à la fin de la Conclusion qui fut prise à pareil jour l'année precedente sur l'affaire du P. Veron; on ne s'en estoit point néanmoins encore appercu jusqu'à ce jour là que le concours des Docteurs tant reguliers que ſeculiers que M. Cornet y avoit fait venir de toutes parts, sans qu'ils sceussent eux memes pourquoi ils estoient venus, commença à faire soupçonner qu'ils ne s'estoient point ainsi trouvés en si grand nombre, sans qu'il y eust quelque coup d'importance à faire. M. Cornet luy mesme parut plus agité & plus pensif qu'à son ordinaire; & bien qu'il eust eu tout le loisir qu'il luy falloit pour se rendre familiere cette resolution extraordinaire, il hesitoit pourtant & paroissoit interdit lors qu'il estoit sur le point de l'exécuter: comme si Dieu luy eust voulu donner quelque presentiment des maux effroyables qu'il alloit faire à l'Eglise par cette proposition. Quand il voulut commencer à parler pour en faire ouverture aussitost que les suppliques & les relations ordinaires furent achevées, apres avoir ouvert à demi la bouche deux ou trois fois, il la ferma & baissa la veuë à terre; puis la relevant, il se tourna vers la porte de l'Assemblée de laquelle il estoit tres éloigné, car c'estoit dans la grande ſalle de Sorbonne que cette Assemblée ſe tint; & voyant cette porte tant soit peu entrebaillee, il recommanda à celui qui la gardoit de la fermer entierement.

Enfin apres estre demeuré beaucoup en ſuſpens, & avoir tenu l'Assemblée ſi long temps dans l'attente de ce qu'il avoit à proposer; il dit qu'il avoit par le passé fait tout son possible pour maintenir le repos & l'union dans la Faculté, & que l'affection qu'il avoit

de l'y conserver tousjours, l'avoit fait descendre à signer plusieurs Theses dans lesquelles il avoit bien reconnu qu'on s'efforçoit de glisser des opinions nouvelles : mais qu'il avoit dissimulé & s'estoit accommodé autant qu'il avoit pu dans l'esperance d'y remedier par la douceur, & que pour ne mecontenter personne, il s'estoit contenté d'ajouter dans les Theses ce qu'il avoit trouvé nécessaire seulement pour empêcher que la verité ne fust offensée & que les decrets de la Faculté ne fussent violés. Mais qu'à present il voyoit bien que toute son adresse & sa patience estoient inutiles, qu'on en abusoit contre son intention, & qu'on prenoit son silence & celui mesme de la Faculté pour une tacite approbation de ces opinions-là, & qu'il ne croioit pas pouvoir en conscience dissimuler davantage ces desordres sans en avertir la Faculté & sans la supplier d'y apporter les remedes nécessaires. Que ce mal estoit passé si avant, que le mois de Juin precedent apres qu'il eust corrigé à un Bachelier une These, ce Bachelier dans son Acte n'avoit pas defendu cette These ainsi qu'elle avoit esté corrigée, mais selon qu'il l'avoit mise d'abord ; & que le President de la These avoit disputé contre luy non pas selon la These corrigée & imprimée, mais selon la declaration qu'il avoit pleu à ce Bachelier de faire de vive voix de son sentiment en soutenant cette These. Qu'il estoit arrivé en ce mesme Acte une chose qui n'avoit point accoustumé d'estre faite dans la Faculté, sçavoir qu'un Docteur parlait des escoutes, lors qu'il y en avoit un President dans l'Acte, & que M. de Sainte Beuve n'avoit pas laissé de le faire en celui cy. Que la liberté que se donnoient les Bacheliers estoit encore allée plus loin, parce que ce mesme Bachelier avoit fait imprimer une These autrement qu'elle ne luy avoit esté corrigée. Que si la Faculté ne remedioit à cette hardiesse inouïe, il ne falloit plus esperer d'ordre ny de soumission dans les Bacheliers. Mais qu'il esperoit qu'ils pourroient tous estre rappelés aux termes de leur devoir, s'il plaisoit à la Faculté de declarer son sentiment sur quelques propositions qui donnoient occasion à tous ces desordres & qui excitoient toutes ces chaleurs & contentions. Qu'il y avoit peu de propositions de cette qualité, & qu'il estimoit qu'elles pouvoient toutes estre reduites à six ou sept principales qu'il rapporta. Les cinq qui ont depuis tant fait de bruit estoient les premières. Il y avoit encore celle cy, *omnia infidelium opera sunt peccata*, & une autre touchant la penitence. A la fin de son discours il requit que la Faculté deliberast sur ce qu'il avoit proposé, & supplia qu'entre les députés qu'on nommeroit on mist principalement des Professeurs.

M. de Sainte Beuve se trouva à cette assemblée, & aiant esté accusé par M. Cornet d'avoir parlé des escoutes dans cet Acte, il se sentit obligé d'informer la Faculté de la façon dont il l'avoit fait.

M. Mulot y presidoit comme Doyen, & si-tost que M. de Sainte Beuve eust témoigné vouloir parler, M. Mulot l'interrompit en colere & luy dit qu'il seroit bien mieux d'enseigner, comme il devoit, des doctrines reueuses, que de scandaliser le monde, comme il faisoit par ses écrits, & faire bruit.

Quand M. Mulot eut achevé, M. de Sainte Beuve reprit la parole, & dit, qu'estant arrivé dans cet acte qu'un Bachelier disputant (& qu'on a sceu depuis avoir esté envoyé exprès pour faire cette querelle) avoit appelé par plusieurs fois le Répondant perfide & parjure, parce, disoit ce Disputant, que la These du Répondant estoit remplie de doctrines condamnées par la Faculté, il s'estoit creu obligé s'estant trouvé le plus ancien des Docteurs qui estoient dans les écoutes & ceux qui y estoient l'en aiant prié, de dire à ce Disputant que la Faculté trouvoit mauvais qu'il dit des injures au Répondant, & qu'il condamnaist, comme il faisoit, des Propositions qui estoient contenues dans une These signée par son Syndic & par le President de l'Acte. Ce que M. de Sainte Beuve fit, n'arrive pas tous les jours, mais il a souvent esté pratiqué, lors que les occasions l'ont rendu nécessaire & à propos, comme quand on fit taire plusieurs fois des escoutes le Pere Arnould Confesseur du Roy, que defunt M. le Prince de Condé vouloit faire disputer dans une Tentative.

M. de Sainte Beuve aiant ainsi justifié ce qu'il avoit fait, M. Mulot dit encore quelques mots pleins de colere contre luy, & mit en suite en deliberation ce que M. Cornet avoit proposé.

M. Mellier fut d'avis qu'on examinaist les Propositions dont M. Cornet avoit parlé, & pour cet effet nomma pour Deputés, de la maison de Sorbonne M. Hennequin M. Morel & M. Grandin, de celle de Navarre M. Pereyret & M. Chappellais, & pour le surplus M. Bail, M. Pignay, & le P. Nicolai Jacobin.

M. Mellier en faisant le choix de ces Deputés avoit hesité comme une homme qui les cherchoit en sa memoire, & à qui ils avoient esté suggerés ; & en effet il en oublia un. M. Henriot qui opina le second, pourveut à cet inconvenient : car aiant esté prié au sortir de la Chapelle de monter à la chambre de M. Mulot, sur ce qui luy fut dit qu'il estoit à propos pour une affaire que M. Cornet avoit à proposer, de nommer tels & tels Deputés ; de crainte que sa memoire luy manquast il en voulut prendre les

les noms par écrit, qu'on luy donna dans un billet qui estoit écrit de la main de M. le Moyne, ainsi que le reconnurent les Docteurs qui estoient derriere luy, & entre autres M. de Hodencq; & dans ce billet qu'il tira de sa poche pour opiner, outre ceux que M. Messier avoit nommés estoit encore écrit le nom de M. Gaudelin de Navarre que M. Messier avoit oublié. Ainsi M. Henriot le nomma avec les autres, & sur cette seule nomination il resta par la Conclusion du nombre des députés, quoy qu'il fust aux champs, & quoy que presque tous les autres Docteurs qui nommerent des députés pour cette affaire, n'ayant pas pris garde à la difference qu'il y avoit entre l'avis de M. Messier & celuy de M. Henriot, eussent dans les leurs suivi simplement celuy de M. Messier.

M. Pereyret qui opina le troisième avoit d'avantage observé cette difference: car dans son avis il nomma ceux qui avoient esté nommés tant par M. Messier que par M. Henriot; mais ce fut sans que les Docteurs ses adherans y prissent garde. Car s'ils l'eussent remarqué, ils n'auroient pas manqué de le dire aussi. M. Pereyret adjouta à cette nomination, qu'il ne doutoit point que parmi les Propositions dont M. le Syndic avoit parlé, il n'y en eust d'evidemment Herétiques, & qui ne meritoient aucun examen pour estre condamnées.

M. Coppin dit, que si ces matieres devoient estre examinées, il falloit qu'elles le fussent par tous les Docteurs generalement; que ce n'estoit pas une affaire de Députés; qu'il falloit donner à chaque Docteur en particulier une liste par écrit de ces propositions, afin qu'on les examinast à loisir, & qu'on vinst préparé pour en dire son avis.

Il y en eut quelques-uns de si zelés pour secourir M. Cornet, qu'ils furent d'avis qu'on fust une Assemblée extraordinaire au quinzième du mois pour y faire le rapport de ces propositions & y terminer toute cette controverse. M. Chappellas au contraire & le P. Nicolai mesme parurent fort réservés & dirent qu'il ne falloit rien precipiter.

M. Bourgeois dit qu'il estimoit, que l'affaire dont M. le Syndic avoit parlé estoit peut-estre la plus grande & la plus importante que la Faculté eust jamais eue: que M. Cornet avoit mis en avant des Propositions sur lesquelles les Conciles generaux & le Saint Siege s'estoient abstenus de prononcer un jugement definitif, quoy que ces matieres eussent esté agitées devant eux; qu'il falloit beaucoup d'étude, de lecture, de meditation, de loisir & de prieres pour les entendre parfaitement, & encore plus pour en pouvoir rendre aucun jugement, & qu'ainsi il estoit d'avis que chacun voulust s'occuper serieusement à les

étudier avant qu'on parlast d'en faire aucune decision, ny de nommer aucuns Députés pour en faire rapport à la Faculté.

M. de Hodencq; témoigna quelque indignation de la precipitation & de la partialité avec laquelle on vouloit traiter cette affaire; & parce qu'il avoit vu le choix affecté qu'on avoit fait de personnes toutes preoccupées d'un costé, il voulut leur faire sentir l'injustice de leur choix par une nomination toute opposée, & pour ce sujet il dit que s'il falloit en faire quelque examen il deputoit pour cet effet M. Chastellain, M. Coppin, M. Bachelier, M. Bourgeois, & M. Retart.

M. de Launoy nomma aussi des Députés tout à fait differents des uns & des autres. Il choisit des personnes dont je ne veux point rapporter les noms: parce qu'ils estoient tous si peu capables de ces matieres, qu'un d'eux, qui estoit d'ailleurs fort homme de bien & fort raisonnable, s'entendant nommer pour cette affaire, s'en sentit offensé, & dit à Monsieur de Launoy qu'il le prioit de ne se pas moquer.

M. de Sainte Beuve dit que la requisition de M. Cornet de mettre à l'examen les Propositions dont il avoit parlé, s'estoit faite sans aucune necessité; puis que n'ayant fondé sa demande que sur les Bacheliers dont il s'estoit plaint, il estoit certain que s'ils mettoient dans leurs Theses quelque chose de mal M. le Syndic avoit tout pouvoir de l'effacer avant qu'ils les fissent imprimer; & que s'ils s'eschappoient en suite dans leurs réponses au prejudice de la correction de leurs Theses, il estoit du devoir du Syndic de s'en plaindre, & de celuy de la Faculté de les chasser. Quant à ce qui estoit de la matiere des Propositions mises en avant par M. Cornet, qu'il ne nous estoit pas loisible d'en prononcer le jugement; mais que nous devions laisser la liberté aux Theologiens selon les volontés de Paul V. en suite de la Congregation de auxiliis, puis que c'estoit de cette mesme matiere qu'il s'agissoit, bien qu'on s'efforçast de la déguiser. Que si toutefois la resolution de la Faculté alloit à en parler, il demandoit qu'on examinast aussi quelques propositions qu'il proposeroit. Et en effet il en dit plusieurs à l'heure mesme. M. Cornet accepta sur le champ l'ouverture de M. de Sainte Beuve, & plusieurs autres à l'exemple de M. Cornet temoignerent aussi qu'ils en demeuroient d'accord. M. de Sainte Beuve parla en suite contre l'artifice de la requisition que M. Cornet avoit faite, & il dit qu'il n'estoit point necessaire de prononcer sur la possibilité des commandemens de Dieu dans les justes, qu'il estoit de foy par le Concile de Trente qu'ils estoient possibles; que tous les Catholiques en demeuroient d'accord, parce que,

possible

possible est quod per gratiam est possibile. Or nul, dit-il, si-non un heretique ne nie que par la grace ils se soient possibles. Mais que la question estoit de sçavoir si tous les justes ont toujours toute la grace nécessaire pour les garder, & sans laquelle on ne le peut. Que c'estoit en ce point que l'Ecole estoit divisée, Molina tenant l'affirmative, & les disciples de S. Augustin & de S. Thomas qui reconnoissent la grace efficace par elle même estre nécessaire à chaque action, tenant la negative. Qu'il en estoit de même de cette autre proposition de la resistance à la grace interieure. A l'égard des infideles, il dit qu'il estoit de foy, que les infideles pouvoient se disposer à la grace du baptême; mais que la question estoit de sçavoir, si sans grace ils pouvoient faire quelque bien moral & quelque action de vertu; *non solum quantum ad officium, sed etiam quantum ad rectum finem.* Pour le point de la satisfaction, qu'il n'y avoit point de Theologien qui ne reconnust que c'estoit une erreur de dire qu'elle doit de nécessité preceder l'absolution; que Sixte IV l'avoit condamnée; mais que la question estoit, de sçavoir s'il n'estoit pas à propos dans beaucoup de rencontres de ne donner pas l'absolution immediatement apres la confession. Ensis M. de Saiote Beuve expliqua si clairement ces propositions & dans un sens si orthodoxe, que les Dominicains qui opinerent apres luy, spécialement le P. Bernard Guyart, aiant esté convaincus qu'il les avoit toutes reduites au point capital de la grace efficace par elle même nécessaire à chaque action de pieté, & consequemment que c'estoit à cette grace qu'on en vouloit, le nommerent pour estre du nombre des deputés.

M. Retart rappella en son avis la memoire de l'affaire du P. Veron dont j'ai parlé cy-dessus. Il dit que lors qu'il avoit esté question de plusieurs maximes & injures scandaleuses avancées par ce Pere dans son libelle, M. Pereyret & la plus-part de ceux qui nommoient en cette assemblée à des deputés pour l'examen des propositions avancées par M. Cornet, avoient esté d'avis qu'on ne pouvoit toucher à ce livre, parce que la Censure ne s'en pouvoit faire sans tenir la Faculté occupée plus de dix ans à cause de la liaison que les choses avancées par le P. Veron avoient avec les matieres de la grace & de la penitence, sur lesquelles on ne pouvoit rien prononcer sans examiner auparavant S. Augustin, Janfenius, Petrus Aurelius, M. Arnauld, l'Evangile; & qu'il s'etonnoit comment depuis un an cela estoit devenu si facile à decider. Cet argument pressoit beaucoup M. Pereyret & les autres de son parti; & M. Pereyret le detourna aucunement en interrompant M. Retart sur le mot d'Evangile que

M. Pereyret disoit n'avoir pas compris entre les choses qu'il avoit dit alors qu'il faudroit examiner. M. Retart soutint à M. Pereyret qu'il l'avoit dit. M. Pereyret se teut, & M. Retart conducit que les mêmes raisons qui avoient alors porté la Faculté à laisser l'examen du libelle du P. Veron subsistant encore alors & estant beaucoup plus fortes & plus evidentes dans la rencontre des propositions que M. Cornet avoit mises en avant, où il s'agissoit de la doctrine de S. Augustin, il estoit d'avis qu'on en différât l'examen.

M. Guillebert dit que pour pouvoir dignement satisfaire à cet examen il falloit estre homme de grand loisir, de grand travail & de grande lecture; que M. Coqueret qui s'estoit plaint de ce que M. de Launoy l'avoit nommé pour cela, & qui ainsi s'en estoit excusé, l'avoit fait avec beaucoup de prudence à cause de ses grandes occupations, & que sa modestie meritoit d'estre louée & de servir d'exemple à plusieurs.

M. Marcan pressa derechef avec une tres grande vigueur l'argument de la conclusion qui avoit esté prise l'année precedente sur le livre du P. Veron, doot M. Retart s'estoit servi cootre M. Pereyret. Il representa, comme avoient fait aussi plusieurs autres, l'importance dont estoit cette affaire, s'y agissant de la doctrine de S. Augustin tant de fois autorisée par les Papes & par les Conciles, & suivie si generalement dans tous les siecles par tous les Theologiens Catholiques, laquelle il estoit juste avant toutes choses de mettre hors de danger de toute atteinte. Il dit, comme avoient aussi desja fait quelques Docteurs avant luy, qu'on n'avoit point coustume dans la Faculté d'examiner des propositions sans qu'on marquât les lieux d'où elles estoient tirées, & sans qu'on dist les auteurs qui les avoient avancées, afin que chacun pût reconnoistre dans les lieux mêmes d'où elles estoient prises l'intention des Auteurs. Que M. Cornet n'avoit point dit où il avoit pris celles qu'il avoit mises en avant, qu'il le supplioit de le dire, & que jusqu'à ce qu'il l'eust fait, il ne pouvoit pas ny consentir à leur examen, ny prendre sur la requisition de M. Cornet une resolution plus expresse. Il adjousta: Qu'oo voioit bien neanmoins que sous pretexte de ces propositions on en vouloit à Janfenius, & que le dessein estoit d'en faire un jour retomber la censure sur cet Auteur. Mais M. Cornet qui vouloit detourner & étouffer dans la Faculté cette pensée autant qu'il pouvoit, estant surpris de voir parler M. Marcan de cette sorte, & se servant de quelque ascendant d'autorité qu'il avoit eue & qu'il pensoit avoir encore sur luy, creut qu'il l'empêcheroit d'en dire davantage s'il luy disoit

disoit une parole pour luy tesmoigner qu'il n'en estoit pas content. C'est pourquoy si-tost que M. Marcan eust nommé Janfenius, M. Cornet se laissa aisément porter à luy dire brusquement, mais accortement toutesfois, qu'il n'en estoit pas question, & par conséquent qu'il n'en devoit pas parler : *Non agitur*, luy dit il, *de Janfeno, Domine mi*. Mais M. Marcan nonobstant sa disposition fort modeste & fort respectueuse, n'eut aucun esgard à ce que luy dit M. Cornet; il se fit violence à luy même pour passer pour la verité qu'il connoissoit au dessus des respects qui l'engageoient & qui le soumettoient à M. Cornet, & il demeura ferme dans son avis qu'il réitéra en respondant à ce que M. Cornet luy avoit dit. Ce qui estonna autant M. Cornet qu'aucune autre chose qui se passoit en cette Assemblée.

Il se teut à tout le reste. On avoit beau représenter quoyque ce fust, il demouroit dans le silence, & contentant que les avis coulassent toujours, & étant bien assuré que ceux qui estoient venus à cette Assemblée pour y favoriser son entreprise ne considéreroient pas ce que les autres pouvoient dire, mais seulement ce qu'ils estoient venus faire, & quelles estoient les intentions de ceux qui les avoient mandés.

Quand je dis le mien, je dis que les soins de M. Cornet eussent esté bien mieux employés à procurer la publication de la Censure du livre du P. Bauny qui estoit faite depuis si long temps, & qui estoit si nécessaire en ce siècle pour arrêter le débordement des usures que cet auteur enseigne si hardiment, qu'à en solliciter une nouvelle sur les matieres qu'il venoit de proposer. Mais que s'il estoit nécessaire d'en faire quelque examen, je ne l'empêcherois pas, pourveu qu'on fust toutes choses suivant nos Statuts, nos Coustumes & les Arrêts de la Cour, parce que s'ils estoient violés en quelque chose (je me servis de ce passage, *Nisi omnia fiant in pondere, numero & mensura*; que je repete icy, parce que M. Cornet qui l'a repeté même dans la Conclusion qu'il a dressée, en a retranché le mot *numero* qui regardoit le nombre excessif des Religieux Mendians qui y estoient) je me sentirois obligé de m'y opposer en toute occasion & parce que je vois deslors plusieurs choses qui m'en donnoient sujet, je m'y opposois en effet en tant que besoin estoit.

M. le Doien ne laissa pas de conclurre suivant la pluralité des suffrages qu'on examineroit ces Propositions & que pour le faire on deputoit ceux que M. Messier & M. Henriot avoient nommés. Il fut dit de plus qu'on feroit une liste de ces Propositions pour en don-

ner un exemplaire à chaque Docteur pour en deliberer à la prochaine Assemblée du premier jour d'Aoust: que cependant les Deputés en conféreroient ensemble; & qu'ils feroient venir devant eux le Bachelier dont M. le Syndic s'estoit plaint qu'il avoit fait imprimer dans sa These des Propositions qu'il luy avoit corrigées.

CHAPITRE VII.

De ce qui se passa durant le reste du mois de Juillet en consequence de la deputation des Docteurs nommés par la Faculté pour l'examen de ces Propositions.

J'E n'ai point rapporté cy dessus les six ou sept Propositions auxquelles M. Cornet avoit dit que se pouvoient rappeler toutes ces controverfés, parce que j'ai creu qu'il seroit mieux de les reserver pour les représenter cy-apres ainsi qu'elles furent imprimées dans le billet qu'on en distribua aux Docteurs cinq ou six jours apres dans un Acte de Docterie dont on prit l'occasion pour leur faire plus commodement la distribution de ce billet. Mais j'ai remarqué celle qui regarde les œuvres des infidèles dont il avoit parlé & demandé l'examen, *Omnia infidelium opera sunt peccata*, parce que ne se trouvant point dans ce billet, c'est une marque certaine de la liberté que M. Cornet se donnoit d'ajouter & de diminuer aux Conclusions de la Faculté.

Il en usa de la même sorte pour ce qui estoit des Propositions que M. de Sainte Beuve avoit demandé qu'on examinast aussi si la Faculté vouloit examiner celles qu'il venoit de proposer; car il n'en mit qu'une dans ce billet qui est la dernière qui regarde l'attrition; & tant s'en faut que M. de Sainte Beuve se fust retrainé à celle-là seule, qu'au contraire il en avoit dit plusieurs sur le champ, & encore ce n'estoit que par exemple & comme un échantillon de toutes celles qu'il estimoit bien plus nécessaire d'examiner que celles de M. Cornet. De sorte que pour agir avec quelque ordre & quelque justice apres le consentement que M. Cornet avoit donné luy même & presque toute la Faculté avec luy, qu'on examinast aussi les Propositions dont M. de Sainte Beuve avoit fait plainte, il falloit luy en demander son memoire par écrit & l'ajouter à celui de M. Cornet.

Cependant voicy la forme en laquelle elles furent toutes imprimées & distribuées dans le billet dont j'ai parlé sans qu'il y eust rien qui pût faire croire que l'on pretendist qu'elles eussent esté enseignées par aucun auteur, comme aussi n'en avoit il nommé aucun dans l'Assemblée, y ayant même déclaré qu'il ne s'agissoit point de Janfenius.

Alqua Dei precepta hominibus injisse volentibus & continentibus secundum presentes quas habent vires, sunt impossibilia: deest quoque in gratia, quâ possibilis siam.

Intervi gratia in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Sempelagiani admittunt prævenientis gratiæ interitum necessitatem ad singulos actus, etiam ad voluntatis fides; & in hoc erant Hæretici, quod velent eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

Sempelagianorum error est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fuisse.

Sensu olim Ecclesia privatam sacramentalem penitentiam pro peccatis oculis non sufficere.

Naturalis attritio sufficit ad Sacramentum Penitentia.

Les accusations que M. Cornet avoit faites contre les Bacheliers dont il avoit parlé n'estoient que de vains pretextes sur lesquels il taschoit d'appuyer le dessein qu'il avoit de faire condamner ces propositions, qu'il ne cherchoit qu'à colorer par quelque occasion apparente. Car dans la verité le Bachelier dont il s'estoit plaint, n'avoit du tout rien soutenu dans ses réponses que ce que M. Cornet avoit approuvé en termes exprés par sa signature; & tant s'en faut qu'il eust fait imprimer dans sa Thèse autre chose que ce que M. Cornet luy avoit signé, qu'au contraire M. Cornet s'estant avisé long temps depuis luy avoir signé une proposition assez importante, de luy dire qu'il la retranchast; ce Bachelier luy obéit sans aucune résistance, quoyque déjà une grande partie de ses theses fust imprimée. Aussi ces députés quoyqu'ils fussent choisis ainsi que j'ay dit, & qu'ils épluchassent de fort près dans leurs assemblées particulières ce qui regardoit ces Bacheliers, ne trouverent pas lieu d'en faire à la Faculté aucun rapport au desavantage des mesmes Bacheliers.

Ils estoient moins favorables aux propositions. Car dans quelques assemblées particulières qu'ils firent durant ce mois-là pour en dire leurs avis entre eux, presque tous concluoient à leur condamnation. Mais il est à propos de considerer de quelle façon ils procedoient à leur examen. J'ai appris ce que j'en sçais de deux lettres que j'ai encore entre les mains; d'un article des moiens d'abus joints à la requeste dont je parleray cy-après, que nous presentâmes contre cette deputacion; & de ce que M. Hennocquin qui en estoit le Doien, dit sur ce sujet dans une occasion celebre à la face du Parlement, comme je le rapporterai en son lieu.

La premiere de ces lettres est écrite par un Docteur qui estoit dans un carrosse avec Monsieur Chappellais un jour qu'ils revenoient de S. Denis, après avoir assisté à un service que les Maîtres & Bourriers du College de Navarre ont coutume de celebrer tous les ans en cette Eglise pour le repos des ames du Roy & de la Reine qui ont fondé leur College. M. Brouffe, M. Taignier, & M. Tallendier y estoient, & c'est l'un de ces trois qui l'a écrite. En voicy les termes. On proposa à M. Chappellais de quelle consequence estoit le jugement que pretendoient faire tous les députés qui avoient esté nommés avec luy pour l'examen de ces propositions. On luy dit que c'estoit une chose honteuse qu'on voulust terminer une affaire de cette consequence en si peu de temps, & qu'on voulust exposer S. Augustin à la Censure en un temps où les heretiques ne manqueroient pas de relever toutes les fautes qui se feroient par les Docteurs catholiques. Là dessus M. Chappellais repondit; qu'il avoit tres bien reconnu la consequence de ce jugement; qu'il en avoit fait luy mesme la description à tous les Examineurs en une assemblée qui s'estoit tenue chez M. Bouvot, en leur proposant que ces propositions n'estant point extraites d'aucun livre qui parust & aiant beaucoup de rapport avec des opinions qui n'estoient point condamnées dans l'Eglise, mais qui y estoient receues, il seroit tres difficile d'en porter aucun jugement, qu'on ne les comparast avec ces opinions, & qu'on n'examinast les livres dans lesquels ces opinions estoient expliquées; que pour luy il croioit qu'il estoit nécessaire que pour ce point on procedast à l'examen de ces propositions en cette maniere. Il répondit encore; qu'il avoit tresbien reconnu la liaison qu'il y avoit de ces propositions avec la doctrine de S. Augustin, & entre autres de la premiere proposition, puisque c'estoit sur celle-là qu'on avoit déjà parlé; qu'il l'avoit representé aux Examineurs, & qu'il leur avoit remonstré qu'il falloit reconnoistre dans la doctrine de ce Saint une grace discernante qui vinst de Dieu, & qui fist subsister la verité de cet Oracle sacré: *Quis te discernit? quid habes, etc.* que cette grace n'estoit point donnée à tous les Justes, mais seulement à ceux qui accomplissoient les commandemens, par laquelle ils estoient discernés d'avec ceux qui ne les accomplissoient pas; qu'il falloit encore reconnoistre que cette grace estoit absolument nécessaire pour accomplir le commandement de Dieu; puisque sans elle celui qui l'accomplissoit ne pouvoit point estre discerné d'avec celui qui ne l'accomplissoit pas que par la force de sa volonté; & par conséquent

sequent qu'il estoit necessaire de faire une tres-grande attention sur cette Proposition.

Il nous dit en suite, qu'on l'avoit interrompu pour luy dire qu'on ne devoit point se mettre en peine, si ces Propositions estoient de S. Augustin, ou si elles avoient rapport avec sa doctrine, ou avec celle d'aucun Docteur Catholique; qu'il suffisoit de les considerer sur les decisions du Concile de Trente & sur l'Ecriture Sainte, & de voir le rapport qu'elles avoient avec la Doctrine des Heretiques qui avoient esté condannés par ce sacré Concile: que c'estoit là l'unique regle qu'il falloit suivre dans leur jugement de ces cinq Propositions: que de s'arrester à la doctrine de S. Augustin ou à celle d'aucun Docteur Catholique, ce seroit s'engager en des difficultés inexplicables qui empescheroient qu'on ne pût faire aucun jugement. Que sur cela il avoit remontré que les jugemens de l'Eglise ne se faisoient point autrement, qu'en considerant ce que les Saintes Escritures & les Conciles & les Saints Peres avoient dit sur les choses qu'on devoit juger; que l'Eglise avoit tousjours cru estre obligée de suivre la doctrine de ses Saints Peres comme faisant une partie de la Tradition; que la Faculté n'estoit point plus relevée que l'Eglise, & que par ainsi il falloit qu'elle se conformast aux regles de sa mere, & qu'elle considerast les Saints Peres aussi bien qu'elle; & parce que cette premiere Proposition avoit du rapport avec la doctrine de S. Augustin, il persistoit dans son premier sentiment, qu'il falloit considerer avec les Saintes Escritures & le Concile de Trente la doctrine de S. Augustin. Sur cette remonstrance quelques-uns des Examineurs aiant voulu passer outre, comme si ce qu'il disoit n'eust esté que son simple avis, il nous assura qu'il avoit insisté pour maintenir ce qu'il avoit avancé, & qu'il empescha qu'on ne passât plus avant. De sorte que ces Messieurs les Examineurs voiant qu'il vouloit qu'on considerast la doctrine de S. Augustin comme la regle en partie de la Censure qu'ils pretendoient faire des Propositions, rompirent cette Assemblée.

J'ajouterai encore une chose fort considerable, c'est qu'il nous dit qu'un des Examineurs avoit apporté dans cette Assemblée la decision de la premiere proposition & la qualification qu'il en croioit faire dans cette Assemblée. Et sur ce que je luy dis que je croiois que ce fust Monsieur Pereyret, il ne me repartit aucune chose; de sorte qu'il est aisé de juger que cette decision des cinq Propositions estoit déjà fabriquée par ceux qui les avoient malicieusement composées. Je vous supplie de vous servir de ce témoignage & de le faire va-

loir devant qui vous trouverés à propos; je vous assure qu'il est tres-sincere, & que je le soutiendrois en presence de qui que ce soit.

La seconde lettre parle d'une autre rencontre qui se fit dans les écoutes de Sorbonne entre M. de Launoy & le P. Nicolai, & à laquelle M. Grandin se trouva aussi. En voicy pareillement les termes. Je me fens obligé de vous donner un avis qui pourra servir à la cause que vous defendés. J'ai parmi mes memoires une remarque que je fis, lors que les Deputés qui devoient censurer les cinq Propositions en un mois de temps, triomphoient dans les écoutes de Sorbonne, comme estant asseurés du gain de leur cause, puisqu'ils s'en estoient eux-mêmes établis les Juges. Le P. Nicolai Dominiquain l'un des Deputés s'entretenant avec M. de Launoy Docteur tres-celebre de nostre Faculté, dit que l'intention des Deputés n'estoit point de considerer si les cinq Propositions avoient du rapport avec la doctrine de S. Augustin, mais seulement quel rapport elles avoient avec la doctrine des Heretiques qui avoient esté condannés dans le Concile de Trente; qu'il n'y avoit point d'obligation de prendre la doctrine de S. Augustin ny de se la proposer pour regle dans le jugement de la Faculté, & qu'ainsi on ne s'y arresteroit pas. Et sur ce que M. de Launoy luy dit que la doctrine de S. Augustin n'avoit point esté condannée & qu'elle avoit douze cens ans, & qu'ainsi il ne falloit pas que des Docteurs qui n'avoient pas soixante & quinze ans entreprissent de la condamner; ce pere luy répondit qu'on condamneroit tout ce qui seroit contraire au Concile de Trente & à l'Ecriture Sainte, & qu'on ne parleroit de la doctrine de qui que ce soit, mais seulement des cinq Propositions. M. de Launoy luy rapporta ce qui estoit de la doctrine de S. Augustin touchant la premiere Proposition, & il luy dit en sa maniere agreable que S. Augustin estoit trop vieux pour estre mis sur les bancs des Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris. Le P. Nicolai luy dit: Cette doctrine prise dans le sens des Heretiques merite d'estre condannée, mais il ne s'agit que de censurer ou de juger des cinq Propositions.

M. Grandin dit qu'on n'estoit point obligé de suivre S. Augustin: Il montra quelques sentimens de S. Augustin qu'on ne devoit pas suivre maintenant. Ce qui est une evasion honteuse & indigne d'un homme Chrestien. Voilà ce qui est dans mon memoire, servés vous en comme d'une chose assurée & qui vous est témoinnée par celuy qui est, &c.

Pour ce qui est des moiens d'abus sur lesquels nous appuions la requeste dont je parleray plus bas; entre dix qu'il y en avoit dans

un memoire attaché à cette requeste, le trois-
 21 me portoit ces termes. La Faculté n'a point
 22 donné pouvoir à ces Deputés les uns en l'ab-
 23 sence des autres de travailler, & neantmoins
 24 ils ne se font jamais trouvés ensemble, & n'ont
 25 pas laissé de proceder. M. Pignay apres la pre-
 26 miere Assemblée s'est retiré mécontent, &
 27 n'y est plus retourné. M. Chappellas s'est
 28 retiré apres la seconde conference, parce
 29 qu'ayant résisté à celuy qui avoit opiné devant
 30 luy, & qui qualifioit la premiere Proposition
 31 d'Herésie, ledit sieur Chappellas soutenant
 32 qu'elle estoit Catholique & de S. Augustin,
 33 neantmoins la pluralité conclut qu'elle estoit
 34 heretique. M. Gauquelin arriva à l'Assemblée
 35 sur le milieu de l'examen, & ayant veu le pro-
 36 cédé qu'on y tenoit ne s'y voulut plus trou-
 37 ver. M. Hennequin n'a point assisté à la der-
 38 niere Assemblée, où les Deputés signerent
 39 leur resultat en la presence de M. le Doien,
 40 qui s'y trouva pour conclure, quoyqu'il
 41 n'eust pas assisté aux autres Assemblées. Car
 42 il y a une Loy qui commence, *Si duo extri-*
 43 *bui, &c.* qui defend que des Commissaires
 44 puissent proceder en l'absence les uns des au-
 45 tres, si leur commission ne le porte expresse-
 46 ment. *Duo ex tribus Inductus uno absente*
 47 *judicare non possunt, quippe omnes judicare*
 48 *jussu sunt. D. de re judicata. L. 39.*

CHAPITRE VIII.

*Des Escriis qui furent mis au jour durant ce
 mesme mois de Juillet par les disciples de
 S. Augustin touchant les mesmes Proposi-
 tions.*

A vant que ce mois-là fut expiré, on mit
 au jour trois ouvrages sur le sujet des
 Propositions que M. Cornet avoit présentées
 à la Faculté. L'un estoit intitulé *Molue Cal-*
laternumque adversus S. Augustini doctrinam ap-
paratus. L'autre commençoit par ces mots,
In nomine Domini. Et le troisieme avoit pour
 titre, *Considerations sur l'entreprise faite par*
Maistre Nicolas Cornet; & de celuy-cy il y en
 eut trois editions. On se plaignit en cha-
 cun de ces trois ouvrages de la malignité
 avec laquelle ces Propositions avoient esté
 fabriquées & rendues capables de divers sens
 tres-oppoſés, dont les uns estoient certain-
 nement Catholiques & les autres évidem-
 ment Herétiques, afin qu'estant exposées
 à l'examen, elles pussent estre condamnées
 sous pretexte des sens Herétiques qu'elles pou-
 voient enfermer, & qu'apres que sous ce pre-
 texte les auteurs de cette conspiration en au-
 roient obtenu une censure, ils pussent l'ap-
 pliquer comme bon leur sembleroit & la faire

retomber sur le sens Catholique qu'elles en-
 fermoient aussi, & qui estoit celuy auquel
 M. Cornet & ses Complices en vouloient
 principalement, quoyqu'ils n'osassent pas se
 declarer contre ce sens.

On fit tenir de ces ouvrages, principalement
 des *Considerations*, à Messieurs les deputés a-
 vant qu'ils eussent achevé leurs assemblées par-
 ticulieres: on en fit tenir à tous les Docteurs à
 qui l'on en put donner, avant que le premier
 jour du mois d'Aoust fust arrivé. Et je ne puis
 assez m'étonner comment ven la clarté avec la-
 quelle on y exposoit le déguisement & l'artifice
 de ces propositions frauduleuses & les suites
 deplorables de toute cette entreprise, neant-
 moins ceux qui l'avoient commencée y
 furent aussi opiniâtres qu'auparavant, & ceux
 qu'ils avoient gagnés aussi disposés qu'eux à
 conclure dans l'assemblée du premier Jour
 d'Aoust une condamnation non moins equi-
 voque que les propositions mesmes, si rien au-
 tre chose que ces ouvrages ne les en eust em-
 pêchés.

Ces ouvrages meritoient d'estre icy insé-
 réés tous entiers pour l'importance des choses
 qui y sont contenues, & principalement pour
 detromper ceux qu'on a entretenus dans la
 croiance que nous avions autrefois soutenu
 absolument ces propositions. Car ils verroient
 dans toutes les pages de ces ouvrages, que nous
 avons d'abord parlé de ces propositions comme
 nous en avons parlé depuis, sçavoir comme
 de propositions equivoques, trompeuses,
 ambiguës, fabriquées avec malice, pour les
 rendre capables de divers sens tres oppoſés,
 dont les uns estoient tres certainement catho-
 liques & les autres tres evidemment hereti-
 ques. Mais je me contenteray de rapporter
 quelques lignes de celuy des *Considerations*,
 qui seront voir clairement ce que je dis aux
 personnes les plus obstinées & les plus preoc-
 cupées. Le 22 article & le 23 de ces *Consi-*
derations portent ces termes:

XXII.

Aussi est-il clair qu'ils ont voulu combattre
 saint Augustin en renards & non en lions, &
 que pour couvrir la honte qu'ils avoient de fai-
 re les maîtres & les censeurs du plus grand
 maistre de toute l'Eglise apres saint Paul en
 ces matieres, & avec luy des Papes, des Con-
 ciles, & de toute l'antiquité, ils ont exprimé
 toutes les propositions en des termes ambigus &
 confus, afin qu'estant vrayes en un sens & fausses
 en un autre, ils pussent s'excuser devant les
 hommes intelligents, en disant qu'ils ont vou-
 lu seulement condamner ce qu'elles avoient de
 mauvais, sans avoir intention de blesser Saint
 Augustin, & cependant les décrier devant les
 simples & les ignorants qui sont le plus grand

nom=

nombre, comme absolument condamnées aussi, bien dans le sens de Saint Augustin, qui est celui-luy qu'ils ont principalement dessein de ruiner, que selon les autres.

XXIII.

Cela se voit clairement dans la première proposition, *Aliqua Des precepta*, &c. laquelle selon Saint Augustin, & selon Monsieur l'Evesque d'Ippe, qui l'a produite & expliquée excellemment par une multitude de passages clairs & indubitables, ne veut dire sinon que les Justes ne se trouvent pas toujours dans une même disposition, & une même vigueur intérieure, & qu'ils sont quelquefois si affaiblis qu'ils ne sauraient gagner sur eux-mêmes de faire des choses qui sont de leur devoir, encore qu'ils sachent que Dieu les commande, & qu'ils aient désir de les faire, comme il est manifeste par Saint Paul, qui crie qu'il ne peut faire le bien qu'il veut selon l'explication des Peres. En ce sens si vray & si conforme non seulement à S. Augustin & à l'Ecriture, mais aussi aux prières ordinaires de l'Eglise, & à l'expérience continuelle des plus grands Saints, & de tous ceux qui tâchent de servir Dieu fidèlement, cette Proposition ne peut recevoir aucune atteinte de l'envie même. Mais étant prise d'une autre sorte & selon la lettre, elle peut signifier entre autre chose qu'il y a des Commandemens de Dieu que les Justes ne peuvent jamais garder par les forces qui leur sont données dans la vie présente, quelque grace que Dieu leur communique, & quelque volonté qu'ils puissent avoir de les accomplir; ce qui est une erreur & une hérésie avancée par Calvin, puisque c'est rendre les Commandemens de Dieu absolument impossibles en ce monde; & cependant c'est l'un des sens qu'on veut donner à cette Proposition pour la rendre odieuse, & pour faire croire au peuple & aux ignorans, que c'est ce que S. Augustin & ses disciples enseignent. Car on l'a proposé en mêmes termes sous le nom de Luther & de Calvin, dans les Theses infames (*) du College de Clermont que M. le Nonce obligea les Jésuites de retracter. Et il est clair que Calvin au même lieu, qui est ci-

té dans ces Theses, ne soutient que l'erreur & l'hérésie que nous venons de marquer. Sçavoir qu'il est impossible de garder la loy de Dieu, non seulement au commun des fideles, mais aux plus grands Saints, aux Prophetes & aux Patriarches, quelque volonté forte qu'ils aient de s'en acquiescer & quelque secours qu'ils reçoivent de l'Esprit de Dieu, *Utrumque Des Spiritu adjuvantur*, & qu'il n'y a jamais eu personne qui ait fait ny qui ait peu faire ce que Dieu luy a commandé, & n'y en aura jamais. De sorte que d'une Proposition particuliere en tous les points, on en fait une Proposition universelle dans tous les mêmes points, & au lieu qu'on dit que quelques Justes sont quelquefois dans l'impuissance de faire quelque commandement, lequel ils ont fait eux-mêmes & seront peut-être peu après, & que cette impuissance vient de ce qu'ils ne veulent que faiblement, & que Dieu ne les fortifie point de sa grace, comme il a fait & fera à l'advenir, ainsi qu'il le fait toujours esperer, on fait dire à S. Augustin & à Monsieur l'Evesque d'Ippe avec Calvin, que tous les Justes sont toujours dans l'impuissance à l'égard des Commandemens de Dieu, & que nulle grace ne les en delivre jamais quelque grande qu'elle puisse être, & quelque désir qu'ils aient de les accomplir; & c'est-là l'un des échantillons des conformitez que ces bons Juges trouvent entre la doctrine de Saint Augustin & celle de Calvin.

Et en suite de cet article commençant à parler des autres Propositions cet ouvrage dit de la seconde, qu'elle est aussi captieuse que la précédente; de la troisième, qu'elle est encore plus ouvertement trompeuse; de la quatrième, qu'elle est aussi pleine d'obscurité & de tenebres que les autres; de la cinquième, qu'elle contient un artifice & une malice qui est si visiblement empruntée des Sempelegiens, qu'il est étrange qu'on n'ait pas eu honte de s'en servir publiquement dans une occasion si importante. En suite dequoy il explique en particulier la diversité des sens dont on les a rendues capables. Il declare en termes si exprés ceux qu'il maintient estre Catholiques & ceux qu'il reconnoist estre faux & Hérétiques, qu'il est difficile que personne puisse parler plus clairement sur aucun sujet. Il montre en suite que ces equivoques & ces tenebres dont ces Propositions avoient esté couvertes & embrouillées, avoient esté affectées pour surprendre la Faculté & l'engager dans une Censure dans laquelle la doctrine de S. Augustin se trouveroit enveloppée. Il fait voir l'excès de cet attentat qui ne s'adressoit pas seulement à S. Augustin, mais aux Papes, aux Saintes Peres, aux Conciles & à toute l'Eglise generalement dont ce Saint avoit esté

(*) *Theses Clermontanae ann. 1644. lib. 4. c. 12. Sacramenta est, & copia (Calvinus Lutherique Invenio, qua statuant, Calvinus in antid. ad cap. 12. Sess. 6. Lutherus in Latern.) est in lege gratia quodam homini precepta, illi secundum statum & vires in quibus constitutus est, impossibilia. & tam impossibilem etiam in fidelibus reperiri, nec tantum quando volunt precepta implere, sed etiam quando volunt.*

Calvinus in antidoto Concil. Trident. Sess. 6. cap. 12. Mili sufficit nomen expressum, namque qui legi Dei servaverit, nec ullum possit inveniri. Ibid. Apostolus preculdubio significat imperiis fuisse ab initio universis mortalibus legi servandum, hodieque esse.

la voix & l'organe contre les Heretiques qu'il a combatus. Il explique les consequences funestes qui arrivoient d'une condamnation de cette qualite, si elle se faisoit jamais. Il offre de verifier tout ce qu'il avance, & d'entrer pour cet effet dans une conference legitime de vive voix ou par écrit devant toutes sortes de personnes non seulement sçavantes mais simplement raisonnables & de bon sens. Et il consent enfin de tenir pour refuté & pour condamné tout le livre de Janſenius, s'ils veulent seulement examiner le Chapitre, d'où il leur reproche qu'ils avoient tiré la premiere Proposition, mais en y apportant des alterations notables; s'ils veulent entreprendre la refutation exacte de ce seul Chapitre; s'ils peuvent montrer quelque difference entre ce que Janſenius y soutient & la doctrine de S. Augustin dont il y rapporte un grand nombre de passages, sur lesquels cet auteur appuie tout ce qu'il dit; & s'ils peuvent rien répondre à ces passages qui ne soit trouvé ridicule & impertinent au jugement des hommes doctes. Mais il fut de cet ouvrage & des deux autres, comme s'ils n'avoient point été écrits; on ne les considéra nullement; on n'y répondit que par le silence; & tout ce qu'il y avoit de plus fort, ne servit qu'à rendre les auteurs & les partisans de cette entreprise plus inexcusables devant Dieu & devant les hommes.

CHAPITRE. IX.

De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier d'Aoust suivant & le reste de ce mois-la sur le sujet d'une requeste que nous presentâmes au Parlement contre l'entreprise de M. Cornet.

Comme je reconnus que des lumieres si vives & si éclatantes ne produisoient aucun changement, que les Deputés avoient toujours agi de la mesme forte dans leurs Assemblées particulieres, qu'ils se dispoſoient à faire leur rapport le premier d'Aoust, & que plusieurs autres Docteurs attendoient & ce rapport & ce jour avec impatience, pour voir ces Propositions condamnées sans aucune distinction ny éclairciſſement de sens; je crus estre obligé de le prevenir en convertissant en un appel comme d'abus l'opposition que j'avois formée à cette entreprise le premier jour de Juillet, & dans les termes de laquelle j'étois demeuré tout ce mois. Je le fis donc le dernier jour de ce mesme mois-la par un Acte que j'en pris pardevant Notaires dont la minute demeura chez M. Hervi qui estoit l'un de ceux pardevant lesquels il fut passé.

Je fis le Lundi suivant second jour du mois d'Aoust signifier cet Acte d'appel à l'Assem-

blée qui se tenoit en Sorbonne en parlant pour tous les Docteurs qui y estoient à la personne de M. Tallin petit Bedeau de la Faculté qui leur en donna avis. Il y en eut soixante tous Seculiers & un Religieux Augustin, qui trouverent cet appel si juste & si important, que non seulement ils l'approuverent, mais s'y joignirent eux memes par un autre Acte qui en fut aussi passé pardevant Notaires. Mais ce ne fut pas cela principalement qui empecha ce jour-la les Deputés de faire leur rapport, & les Docteurs gagnés par M. Cornet de conclure avec eux à la Censure. Ce fut que M. Loyſel Curé de S. Jean en Greve & Chancelier de Nostre Dame pretendait le droit de presider à nos Assemblées, lors qu'il s'y agit de quelque Censure, se trouva à cette Assemblée, y prit la premiere place avant que M. le Doyen y fust arrivé, lequel la trouvant occupée quand il y vint, la demanda comme luy appartenant; & dans la contestation qui s'éleva entre eux fur sujet tout le temps de cette Assemblée se consumma, sans qu'on y pût parler d'aucune autre chose, quelques efforts que fissent M. Cornet & ses adherans pour deliberer de ces Propositions afin de les condamner.

Il se passa après quelques jours, qui ne furent employés qu'à dresser la requeste que nous connusmes bien qu'il estoit nécessaire de presenter au Parlement, pour arrester la resolution dans laquelle M. Cornet & ses adherans persisteroient de condamner ces Propositions sans faire aucune distinction des sens differens dont elles estoient capables. Elle fut dressée & mise entre les mains de M. Brouſſel pour en faire le rapport ainsi qu'elle fut.

A Noffeigneurs de Parlement.

Supplient humblement Antoine de Heu premier Archiprestre de Paris & Curé de S. Severin; François Ytier Chastellain Chanoine de l'Eglise de Paris, Prevost de Normandie en l'Eglise de Chartres, & Principal du College de Fortet; Claude Emerets Chanoine de l'Eglise Royale de S. Quentin; Pierre Copin Curé de Vaugirard lez Paris; Elie du Fresne de Mincé Curé de S. Pierre de Gonesse; Jean Rouſſe Curé de S. Roch; Hierosime Bachelier Conseiller & Predicateur du Roy, Archidiacre & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Soissons, & Conseiller au bureau de la Chambre Ecclesiastique de Paris; Pierre le Gendre Curé d'Aumalle; Jacques Brouſſe Chanoine de S. Honoré; Antoine de Breda Curé de S. André des Arcs; Charles Meusnier Doien & Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Orléans; Nicolas Drujon Chanoine de l'Eglise Collegiale de S. Benoît à Paris; Alexandre de Hodencq Chanoine,

noine de S. Firmin à Amiens; Jean Bourgeois
 Prechantre & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Verdun, & Prieur de Sainte Catherine de Lofeliere; Henry de Creil Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Beauvais; Jacques Tirement Chanoine de ladite Eglise de Beauvais; François Heron Prieur Commendaire de nostre Dame du Champ Arien; François Blondel Curé de S. Hippolite au Fauxbourg S. Marcel à Paris; Louis le Noir Curé de S. Hilaire à Paris; Henry Holden; Jacques de Sainte Beuve Professeur Royal en Theologie en Sorbonne; Jacques de Paris; Pierre Sarrazin Chanoine Theologal en l'Eglise Cathedrale de Chartres; Robert Constantin Chanoine & Archidiaque de l'Eglise Cathedrale d'Angers; Elie Foujeu Descures Archidiaque de Dreux & Chanoine en l'Eglise Cathedrale de Chartres; François Castell Curé de Compan; Claude Vacquette Curé & Prieur de Clermont; Jacques Maléu Curé de Groslay lez Paris; Nicolas Goffet Chanoine & Curé de Sainte Opportune; Jacques Esnard; Jean Guillebert; Michel le Blanc; René de Robbeville Chanoine Theologal & Chantre de l'Eglise Cathedrale d'Amiens; Claude Grenet Curé de S. Benoist; Jean Callaghan; Henry du Hamel Curé de S. Mederic; Georges de Nuilly Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Beauvais; Frere Alpie Roussel Religieux Augustin Professeur en Theologie au Couvent des petits Augustins au Fauxbourg Saint Germain avec la licence de son Provincial; Nicolas D'aignaux Chanoine de S. Cloud; Claude Taignier; Noël de Laine Abbé de Valcroissant; Jean Baptiste de Chassebras Archiprebre & Curé de la Magdelaine à Paris; Jean Banneret Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Reims; François Retart Curé de Magny-Lessart lez Paris; Michel Taillandier; Jean Jacques Dorat; Mathieu Feydeau; Jean l'Abbé; Jean Baptiste Gaultier; Mathurin Queras; Thomas Fortin; Louis de Saint-Amour; Michel Dobbaires; Jean Perou; Claude le Cappellain; Philippe Marcan; Gabriel Dabes; Pierre Renier; Michel Moreau Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Noyon; Philippe de Loniérgan; Pierre Barbereau; Jean Martin & confreres; tous Docteurs en la sacrée Faculté de Theologie de Paris au nombre de plus de soixante, DISANT que le Jeudi premier jour de Juillet en l'Assemblée ordinaire de ladite Faculté de Theologie de Paris, tenuë dans la grande salle de la maison & College de Sorbonne, ledit Louis de Saint Amour l'un desdits Supplians se seroit opposé à la Proposition faite par M. Nicolas Cornet Docteur & Syndic de ladite Faculté de deliberer & condamner des Propositions cy-attachées, aiant ledit Cornet à cette

fin fait venir en ladite Assemblée plusieurs Docteurs Religieux & Seculiers, que luy Syndic & ses adherans avoient convoqués exprès & de maison en maison, pretendans par leur nombre représenter ladite Faculté. Et nonobstant l'opposition dudit de Saint Amour auroit esté par ledit Cornet & ses adherans passé outre à ladite deliberation, mesme deputé aucuns d'entre eux pour preparer la determination & condamnation dedites Propositions, & de ladite deputation fait & dressé un Acte qu'ils entreprennent de faire passer sous le nom de Conclusion de ladite Faculté, & en suite de ce ont fait plusieurs Assemblées particulieres, dont ne peut reussir qu'une division tres-pernicieuse à ladite Faculté: Que de cette opposition a esté requis par ledit de Saint-Amour Acte pardevant des Notaires le 31 dudit mois de Juillet dernier, & par iceluy persisté en icelle opposition, inefame appellé comme d'abus de tout ce qui avoit esté & seroit fait & passé tant en ladite Assemblée dudit premier jour de Juillet, qu'en autres particulieres, & pris à partie en leurs propres & privés noms tant ledit M. Nicolas Cornet qui avoit proposé & requis estre deliberé sur lesdites Propositions, que M. Jean Mulot Docteur & Doien de ladite Faculté qui avoit mis l'affaire en deliberation, avec protestation de la part dudit de Saint-Amour de se pourvoir en la Cour, à laquelle seule appartient la connoissance & jurisdiction dudit appel comme d'abus. Lequel Acte d'appel a esté signifié auxdits Mulot & Cornet & à M. Maugin Tassin petit Bodeau faisant la charge de Scribe par Casault Huissier de la Cour le second jour du present mois d'Aoust; & neantmoins lesdits M. Jean Mulot Doien & M. Nicolas Cornet Syndic avec leurs adherans n'ont laissé de faire tous leurs efforts pour faire deliberer sur lesdites Propositions & les faire condamner en l'Assemblée ordinaire dudit second jour de ce mois d'Aoust; ce qui auroit esté d'une consequence tres-perilleuse, & auroit mis toute ladite Faculté en grand trouble, si la plus grande partie des Docteurs d'icelle pour conserver le bien de la paix & l'honneur de leurs corps, n'avoit par une meilleure conduite empêché ladite deliberation. Et d'autant que lesdits M. Jean Mulot, Nicolas Cornet & leurs adherans pourroient encore continuer à l'avenir dans les mesmes entreprises, & par ce moyen mettre ladite Faculté de Theologie en division, nonobstant ledit appel comme d'abus, s'il n'y est pourveu; lesdits Supplians auxquels ledit Tassin faisant la charge de Scribe, a dans ladite Assemblée du second jour du present mois d'Aoust fait sçavoir la signification à luy faite dudit Acte d'appel, duquel ils ont pris com-

« communication, ont avisé pour obvier aux
 « desordres que peuvent causer telles entrepri-
 « ses, de se joindre audit de Saint-Amour, &
 « conjointement avec luy estant appellans à la
 « Cour deduire, comme ils seront en temps &
 « lieu, les causes & moïens dudit appel comme
 « d'abus, pour par elle estre pourveu sur le tout
 « par sa prudence accoutumée. Ce considéré,
 « Nosseigneurs, & attendu qu'il vous appert
 « par les Propositions cy-attachées qu'a fait im-
 « primer ledit Cornet, de quelle consequence el-
 « les sont; qu'au prejudice de l'opposition l'on
 « n'a pu ny deu passer outre à ladite deputation
 « ny édictes Assemblées particulieres, & que
 « tout ce qui s'est fait est abusif, comme estant
 « contraire aux Saints Decrets & Constitutions
 « Canoniques & aux statuts de ladite Faculté &
 « Arrests de la Cour confirmatifs d'iceux; que
 « d'ailleurs les Supplians ne tendent qu'à la con-
 « servation de l'honneur & de la paix de ladite
 « Faculté, que lesdits Mulot Cornet & leurs ad-
 « herans veulent troubler: Il vous plaist rece-
 « voir les Supplians appellans comme d'abus de
 « ladite pretendue Conclusion du premier Juil-
 « let dernier passé & de ce qui s'en est ensuivi,
 « tenir ledit appel pour bien relevé, permettre
 « aux Supplians faire assigner & intimer en la
 « Cour ledit Cornet & ledit Mulot en leurs pro-
 « pres & privés noms & tous autres qu'il appar-
 « tiendra, pour proceder sur ladite opposition &
 « appel comme d'abus, & ordonner que sur
 « iceux les parties viendront plaider à tel jour
 « qu'il plaira à la Cour, & cependant deslors
 « de passer outre, ny de relire & enregistrer la-
 « dite pretendue Conclusion du premier de Juil-
 « let ny autre Acte fait par les pretendus Depu-
 « tés & leurs adherans, ny en aucune autre fa-
 « çon passer outre, jusques à ce que par ladite
 « Cour en ait esté ordonné; & vous serés bien.

Cette requeste fut répondu le 12 jour
 d'Aoult & communiquée à M. le Procureur
 General, qui y mit ses conclusions conformes à
 celles que nous avions prises.

M. Broussel en voulut faire rapport à la
 Cour peu de jours apres. M. Molé à present
 Garde des Sceaux qui estoit alors Premier Pre-
 sident, & qui sera tousjours celui dont j'en-
 tendrai parler, quand je nommerai simple-
 ment dans ce récit la personne de M. le Pre-
 mier President, avoit esté prevenu par nos
 parties; & nostre requeste avoit desja fait as-
 sés d'éclat dans Paris, avant que M. Broussel
 en parlât à la Grand-Chambre. Car d'un
 costé les *Considerations* dont j'ai parlé qui y
 avoient esté veuës par beaucoup de personnes
 curieuses de toutes sortes de conditions, &
 d'ailleurs le grand nombre de Docteurs qui
 s'opposoient à cette entreprise, parmi lesquels
 il y en avoit plusieurs qui estoient Curés de

Paris, faisoient beaucoup considerer cette affai-
 re. De sorte que si-tost que M. Broussel ou-
 vrit la bouche pour faire son rapport de nostre
 requeste, M. le Premier President se trouva
 préparé à la luy fermer; & sans donner de
 temps à M. Broussel de deduire les moïens de
 nostre appel & d'expliquer les fins de nostre
 requeste, il prit la parole & dit que c'estoit
 une affaire à examiner plus à loisir, avant que
 d'en rien ordonner; que nous estions des gens
 qui disoient que Jesus Christ n'estoit pas mort
 pour tout le monde; que les Commandemens
 de Dieu estoient impossibles mesme aux per-
 sonnes justifiées; qu'il falloit regarder de bien
 près à tout cela. Et dans la grande autorité
 que M. le Premier President avoit dans la
 Compagnie il fit passer à l'instant à une autre
 affaire sans donner le temps à M. Broussel de
 luy repliquer, comme il en avoit envie; &
 bien qu'il taschast de le faire une fois ou deux,
 il ne le put faire, M. le Premier President re-
 prenant sans cesse la parole, dès que M. Brou-
 sel disoit deux mots pour luy répondre. Ce
 fut une chose dont je fus moy mesme témoin,
 la porte de la Grand-Chambre du costé du
 Greffe estant demeurée quelque temps en-
 treouverte, & moy m'y estant rencontré,
 dans ce moment-là.

Un jour ou deux après qui fut le 20
 d'Aoult, M. Chastellain m'écrivit à huit
 heures du soir qu'il venoit d'apprendre que
 M. le Premier President luy avoit envoyé dire
 ce jour-là qu'il l'allast trouver à six heures;
 mais que l'heure de l'assignation estant passée
 ce jour-là, il se resolvait de laller trouver
 le lendemain à l'issuë de son dîner; & que
 puisqu'il y avoit du temps pour s'y trouver
 plusieurs, il estoit d'avis que je l'y accompa-
 gnasse & quelques autres anciens Docteurs aus-
 si qu'il me designoit. Nous fûmes d'avis que M.
 Chastellain aiant esté mandé seul, y allast seul,
 d'autant plus que nous n'estions pas asseurés
 que ce fust pour nos affaires que M. le Premier
 President l'eust mandé.

M. Chastellain y alla donc seul le lende-
 main vingt-unième. M. le Premier President
 le caressa & luy demanda avec un visage riant,
 mais accompagné de sa gravité accoutumée,
 s'il n'y avoit pas moïen d'accommoder cette
 affaire; Que cette division dans nostre corps
 estoit fâcheuse, qu'elle faisoit du bruit dans
 Paris; Qu'il en pouvoit naistre de grands in-
 conveniens: Qu'il en avoit dit autant à nos ad-
 versaires; qu'il les avoit trouvés préparés à la
 paix & disposés ou à abandonner tout à faire
 leur entreprise, ou du moins à se donner trois
 ou quatre mois de relasche sans rien faire d'a-
 vantage que ce qu'ils avoient desja fait, pour
 donner aux esprits pendant cet intervalle le
 loisir

loisir de se calmer, & pour travailler à chercher les moïens d'un solide accord, sans à prolonger ce terme pour cet effet, apres que ces trois ou quatre mois-là seroient passés, s'ils n'y avoient pas suffi. M. Chastellain témoigna à M. le Premier President que nous estions disposés à la paix pour le moins autant que nos adversaires; Que ce n'estoit pas de nostre part que le trouble estoit venu mais de la leur; Que pour le faire cesser il falloit qu'ils renonçassent à ce qu'ils avoient excité; Que leur pretendu deputation n'eust plus de lieu; & qu'en un mot toutes choses fussent remises en l'estat auquel elles estoient avant le premier de Juillet, & qu'en ce faisant, lors qu'on reliroit au premier de Septembre suivant la Conclusion qui n'avoit pas esté releuë dans l'Assemblée du second d'Aoust, il falloit que ce fust sans faire mention ny dans l'une ny dans l'autre de rien autre chose que des Suppliques ordinaires. Qu'il ne pouvoit donner parole de rien avant que de nous avoir fait participans de tout cela; mais qu'il ne doutoit point qu'à ces conditions-là nous ne fussions tres-aisés de vivre en paix dans l'exercice de nos fonctions ordinaires. M. Chastellain vint nous les proposer. Nous les agreasmes. Il retourna en donner parole pour nous à M. le Premier President, qui la luy donna aussi pour nos adversaires.

Nous avions bien quelque étonnement de ces trois ou quatre mois de trêve qui nous estoient proposés, & nous soupçonnions que c'estoit pour rallentir nos poursuittes & se prevaïoir contre nous de nostre silence & de silence; mais nous n'en comprenions point encore le mystere, comme nous le reconnusmes depuis, ainsi que je le dirai en son lieu. Il suffira icy de remarquer, qu'on nous faisoit assez entendre que c'estoit pour laisser ensevelir doucement la memoire de cette entreprise, & la laisser perdre tout à fait avec le temps, sans vouloir obliger nos adversaires d'y renoncer tout d'un coup lorsqu'ils estoient encore dans la premiere chaleur. Mais ce mesme temps nous a appris que c'estoit en effet pour leur donner moïen dans cet intervalle de poursuivre aupres du Pape une Censure de ces Propositions apres l'avoir manquée dans la Faculté. Ils n'ignoroient pas qu'à Rome on est fort jaloux de maintenir l'autorité des Decrets qui en peuvent emaner, & que cette consideration oblige ceux qui les font de prendre garde de près, avant que d'en faire, aux dispositions & facilités qu'on se peut promettre pour leur execution. Ils vouloient proposer au Pape une Censure faite par les Deputés de la Faculté, comme estant avouée & autorisée par tout le corps, pour en obtenir une pareille de sa Sainteté. Ils craignoient que si nostre opposition

éclatoit davantage, & que si le Parlement y aiant égard leur defendoit de passer outre, il n'en vinst quelque bruit à Rome qui seroit avorter cet expedient. C'est pourquoy ils estoient bien-aisés de nous tenir dans le repos & dans le silence durant ces trois ou quatre mois qui estoit le temps dont ils croioient avoir besoin pour obtenir celle qu'ils vouloient poursuivre à Rome; ou s'ils n'en estoient pas encore venus à bout durant cet intervalle, prolonger encore le terme de nostre silence & de nostre repos; c'est à dire tout autant de temps qu'ils auroient besoin de nous y tenir, jusqu'à ce qu'ils eussent executé leur entreprise.

Mais comme j'ai dit nous ne voïons pas encore assez clair pour penetrer tout à fait dans ce dessein, c'est pourquoy nous nous accommodasmes tres volontiers à cet expedient, estant assez satisfaits de voir, ce nous sembloit, leurs conseils sinon tout à fait avortés, au moins arrestés & plus d'à demi rompus. Mais bien qu'ils eussent un si grand besoin de cette trêve, ils ne purent neantmoins l'entretenir, & ils manquerent peu de jours apres aux conditions qu'ils avoient promises, & sous lesquelles nous y avions acquiescé.

CHAPITRE X.

De ce qui se passa dans l'Assemblée de la Faculté du premier de Septembre de la mesme année 1649.

Ces conditions avoient esté qu'il ne devoit rester dans nos registres aucun vestige de ce qui s'estoit fait sur ce sujet dans l'Assemblée du premier de Juillet & dans celle du mois d'Aoust. C'est pourquoy les Conclusions de ces deux mois-là furent releués par le Greffier dans l'Assemblée du premier Septembre suivant, sans qu'il y fust fait aucune mention de ce qui regardoit les Propositions de M. Cornet.

Mais ceux qui avoient menagé cet accommodement pour pouvoir obtenir la Censure qu'ils esperoient de Rome contre les mesmes Propositions, ne s'en tenoient pas pourtant tellement assurés qu'ils ne voulussent tâcher de se reserver un moïen, si elle venoit à leur manquer, d'en renouveler leurs poursuittes dans la Faculté dans une occasion plus favorable que celle-cy ne leur avoit esté. C'est pourquoy ne pouvant se résoudre à voir leur pretendu deputation s'en aller en fumée, ils vouloient tâcher de la faire subsister, afin que lors qu'on s'en desferoit le moins, ils pussent quelque jour faire le rapport de cette deputation, & expedier en une matinée l'affaire de cette Censure lors qu'il ne se trouveroit personne à l'Assemblée pour leur resister.

Pour cet effet si-tost que les Conclusions de ces deux mois-là furent releuës, M. Amiot prit la parole, & dit dans l'Assemblée que personne ne devoit s'étonner de ce qu'il n'y estoit point fait mention des Deputés qui avoient esté nommés le premier de Juillet pour l'examen de ces Propositions. Que cela avoit esté omis, M. le Premier President l'ayant ainsi désiré, pour voir, s'il y auroit moien dans trois ou quatre mois de-là de s'accommoder sur ce sujet.

Personne n'ignoroit dans la Faculté l'accommodement qui s'estoit fait, de sorte qu'il fut visible que M. Amiot n'en donnoit pas ce mot d'avertissement pour l'apprendre à personne, mais seulement pour le faire inserer dans les registres le mois suivant, lors qu'on reliroit les choses qui se seroient passées ce jour-là. De sorte que M. Chastellain qui comprenoit bien cette adresse, fit aussitost reproche à M. Amiot de ce qu'il violoit la parole donnée à M. le Premier President & les Conditions de l'accord qu'on avoit fait. Il luy dit que s'il y eust eu quelque rapport à faire de ce qui s'estoit passé chez M. le Premier President, ce n'estoit pas à luy (M. Amiot) qui estoit le plus jeune de faire ce rapport; mais que quand il auroit esté le plus ancien, il n'auroit pas deu le faire avant qu'ils en eussent convenu ensemble. M. Amiot repartit à cela qu'ils avoient bien promis à M. le Premier President de ne rien faire avant quatre mois, mais qu'ils n'avoient pas promis de ne rien dire. On fist cette réponse double & equivoque comme tout à fait indigne du lieu & de la matiere dont il s'agissoit; & les choses demurerent en cet estat pour ce jour-là.

CHAPITRE XI.

D'une fausse Censure qui fut publiée durant le mois de Septembre contre ces Propositions. Et d'une seconde Requête que nous presentâmes au Parlement.

IL parut vers le milieu de ce mois-là par des marques plus solides & plus considerables, que la paix que nous avions faite, n'estoit pas dans le cœur de ceux avec lesquels nous l'avions faite. On vit courir dans Paris entre les mains de bien du monde un projet de Censure de ces Propositions, & nous en recuevîmes mesme des copies toutes conformes que plusieurs de nos amis nous envoierent de diverses villes du Royaume, tant pour nous en avertir, que pour s'informer de nous de ce qui estoit de la verité de cette piece. Elle estoit conceüe aux mesmes termes & dressée dans la mesme forme que je m'en vas l'insérer & la représenter icy.

Propositiones Baccalariorum.

1. Aliqua Dei precepta hominibus iustis voluntibus & conantibus secundum presentes quas habent vires sunt impossibilia; deest quoque iis gratia, quæ possibilia fiant.

2. Interiori gratia in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

3. Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

4. Semipelagiani admittunt prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei; & in hoc erant hæretici quod vellet eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

5. Semipelagianorum error est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse.

6. Sensu olim Ecclesiæ privatum sacramentalem penitentiam pro peccatis occultis non sufficere.

7. Naturalis attritio sufficit ad sacramentum penitentiae.

8. Ita visum est Doctoribus Magistris, Jacobo Hennequin Decano Professorum in Theologia.

Jacobo Pereyret summo Moderatori Regis Collegii Navarra & Professori in Theologia.

Claudio Morel Doctore Sorbonico & librarius Censori.

Censura Doctorum.

1. Hac doctrina est hæretica.

2. Hac propositio est contraria sacris scripturis.

3. Hac doctrina destruit rationem meriti & demeriti, & est hæretica.

4. Hujus propositionis prima pars est falsa & temeraria: secunda verò quæ asserti hæreticorum esse admittit gratiam cuiusvis humana voluntas resistere, est hæretica.

5. Hac propositio est falsa & scandalosa, infamulans errorem quendam sacris scripturis consentaneum & in Concilio Tridentino declaratum.

6. Hac propositio vel spectat ad questionem juris, & sensus est, sensus etiam privatum sacramentalem penitentiam ratiōis & absolutionis pro peccatis occultis non sufficere, & est hæretica errorum infallibilis Ecclesiæ assensum. Vel spectat ad questionem facti, & sensus est, sensus olim Ecclesiæ ex illius temporis disciplina, non sufficere privatum penitentiam sacramentalem pro peccatis, & falsa est & temeraria.

7. Hac propositio intellecta de attritione mere naturali non sufficiens ad sacramentum penitentiae cum esset gratia justificationis recipiendum, est hæretica.

8. Ita visum est Doctoribus Magistris, Jacobo Hennequin Decano Professorum in Theologia.

Jacobo Pereyret summo Moderatori Regis Collegii Navarra & Professori in Theologia.

Claudio Morel Doctore Sorbonico & librarius Censori.

*Nicolaus Cornet Syndicus Facultatis Parisiensis.
Marquartus Ganquelius Doctor Navarrius.
Ludovicus Basil Proponentissimus Parisiensis.
F. Joanni Nicolai Pumaris Regenti in Theolo-
gia apud Fratres Prædicatores.*

*Martinus Grandin Professor Theologiae moralis
in Sorbona.*

*Deputatis in sacra Facultate in Comitiis gene-
ralibus primis mensis Julii 1649 ad examen præ-
dictarum Propositionum.*

Après avoir bien fait reflexion sur cette piece & sur le papier volant que M. Pereyret avoit donné autrefois à M. le Nonce qui fut capable d'attirer le Decret & la Censure de l'Inquisition dont j'ai parlé cy-dessus, nous creusmes qu'asseurement ils n'avoient pas dressé cette Censure seulement pour la faire courir en France où l'on connoist assés la forme des Censures de la Faculté, mais qu'ils s'en vouloient servir à Rome pour l'effet que j'ai marqué. Nous n'en sçavons pourtant encore rien de certain, & nous ne l'estimions ainsi que par une simple conjecture. Nous creusmes neantmoins que cela n'estoit point à negliger, & qu'il estoit nécessaire que nous nous pourveussions au Parlement tant contre le cours & les auteurs de cette Censure pretenduë, que contre le capital de l'entreprise de M. Cornet contre laquelle nous avions desja présenté une requeste.

Nous en presentâmes une seconde vers la fin de ce mois-là que nous mîmes entre les mains de M. Broussel qui avoit desja reçu la premiere, nous y attachâmes une copie de cette Censure; & apres avoir représenté par cette seconde requeste ce qui s'estoit passé depuis la premiere entre les fabricateurs de ces Propositions & nous, nous nous plaignions de ce qu'ils n'avoient peut-estre pas publié cette Censure seulement en France, mais qu'ils l'avoient aussi envoyée hors le Royaume, & nous conclusions à ce qu'il nous fust fait droit sur nostre premiere requeste; & que lesdits M. Nicolas Cornet Syndic, M. Jacques Pereyret, Morel & autres sous le nom desquels on faisoit courir ladite pretenduë Censure, fussent assignés à la Cour pour reconnoître, avouer ou desavouer ladite pretenduë Censure, pour sur leur declaration estre prie par nous plus amplement Conclusions.

CHAPITRE XII.

*De l'Arrest qui intervint sur ces deux Requestes
& de ce qui se passa au Parlement sur ce sujet.*

IL arriva un incident tres considerable le premier jour d'Octobre dans l'elction de M. Hallier au Syndicat; mais parce qu'il eut beaucoup de suite, pour ne point interrompre ce qui regarde cette Censure & ces Re-

questes sur lesquelles intervint Arrest le cinquiesme jour du mesme mois, je réserve à parler de l'affaire de M. Hallier apres que j'aurai parlé de cet Arrest & de ce qui le preceda, & qui a liaison avec les choses desquelles je viens de parler.

Je ne puis passer sous silence le desir & le soin que Messieurs Tristan, Julien, Guerin, le Fèvre, le Blond de Sorbonne, de Sainte Helcine & Mefnidré eurent le 1 & le 4 jour de ce mois-là d'avoir part à la reddition de ces Arrests. Car ils prirent Acte ces jours-là pardevant Notaires qu'apres avoir eu communication des appels comme d'abus interjettes tant par moy que par les autres Docteurs nommés dans la requeste cy-dessus, ils y adheroient, se portoient appellans comme nous de tout ce qui s'estoit fait & passé dans l'Assemblée du premier Juillet & de tout ce qui s'en estoit ensuivi; prenoient à partie M^{re} Cornet & Mulot, comme nous les avions pris; & vouloient que toutes poursuites requises & nécessaires pour cette affaire se fissent en leurs noms aussi-bien qu'aux nostres.

M. Broussel aiant donc parlé le quatrième jour d'Octobre 1649 en la chambre des vacations de nos deux requestes & du projet de Censure cy-dessus inseré dont il y avoit une copie attachée à nostre seconde requeste, il y fut arresté qu'il feroit avertir M^{re} Cornet & Pereyret & tel autre qu'il trouveroit bon de ceux dont les noms estoient souscrits à cette Censure, avec quelques-uns aussi de ceux qui s'en estoient plaints, afin que les uns & les autres se trouvasent le lendemain au Palais à sept heures du matin en ladite chambre pour y estre ouïs.

J'allai voir M. Broussel au sortir du Palais. Il me dit cela & qu'il estimoit à propos outre M^{re} Cornet & Pereyret d'avertir aussi M. Hennequin qui estoit le plus ancien de ceux qui avoient souscrit. J'en fis d'abord difficulté & je representai à M. Broussel que nous ne prenions point M. Hennequin à partie, qu'il ne trempoit point dans cette entreprise, mais que ceux qui en estoient les auteurs l'avoient fait nommer à cause de quelques impressions qu'ils sçavoient qu'il avoit contre les verités qu'ils vouloient combattre; & qu'ils estoient bien-aîsés de couvrir d'une part, autant qu'ils pouvoient, leur conspiration & leur cabale par la bonne odeur du nom de cet ancien Docteur qu'on ne pouvoit pas en soupçonner, & de l'avoir de l'autre favorable à leurs dessein par la disposition de ses sentimens. Que sa candeur me faisoit de la peine, & que je craignois qu'il n'en eust en se croiant attaqué par nous s'il estoit mandé par la Cour.

Cette Consideration fit consentir M. Broussel

fel à ne mander que M^{rs}. Pereyret & Cornet. Après l'avoir quitté aiant fait reflexion que la Cour ne pourroit estre mieux informée & plus veritablement des choses qui se feroient passées que par la bouche d'un homme qui en parleroit avec naïveté comme M. Hennequin, & que je pouvois l'avertir en particulier que ce ne seroit que pour ce sujet qu'il seroit mandé, je retournai voir M. Brouffiel pour le luy dire. Il l'agrea & suivit sa premiere pensée, & je l'as-furai pour nous que nous ne manquerions pas de nous y trouver M. de Mincé & moy.

M^{rs}. Pereyret & Cornet furent le lendemain plus diligens que nous. Dés qu'ils furent arrivés un Huissier en avertit la Cour, & ils y furent aussi-tôt introduits; dans la pensée, comme j'estime, que nous y fussions les uns & les autres. Ils eurent l'avantage de parler seuls à la Cour environ un quart d'heure durant & de pouvoir la prevenir, sans que nous y fussions pour observer ce qu'ils diroient; & je n'ai point scu autrement les choses qui s'estoient passées durant ce quart d'heure, que par ce que M. le President le Coigneux qui estoit en fonction pendant cette semaine-là, nous dit aussi-tôt que M. de Mincé & moy y fumes aussi introduits.

Il nous parla à peu près en ces termes: La Cour avant que de rien prononcer sur les requêtes que vous avés présentées a esté bien-aïse de vous entendre les uns & les autres pour tâcher à vous mettre d'accord & vous obliger de vivre en paix. Vous vous plaignés d'une certaine Censure écrite à la main qui court par le monde sous le nom de quelques Docteurs qui se disent Deputés de vostre Faculté pour examiner certaines Propositions. Voilà vos Parties qui disent qu'ils n'ont point donné de charge à personne de la publier; Que c'est contre leur gré qu'elle s'est publiée; Qu'ils ne l'ont donnée à personne, ny dit à personne d'en donner aucunes copies; Qu'ils défavoient tous ceux qui l'ont fait: desirez-vous quelque chose davantage pour estre satisfaits & vivre en bonne intelligence les uns avec les autres?

M. de Mincé prit la parole en suite de ce discours & répondit aussi à peu près en ces termes. Messieurs il y a quatre ou cinq ans que lors qu'on commença à s'échauffer de part & d'autre sur les sentimens de la doctrine que touchent les Propositions dont est question, la Faculté par un consentement universel de tous les Docteurs, afin d'éviter les contentions & les divisions qui pourroient arriver entre eux sur ce sujet, ordonna qu'on n'en parleroit de part ny d'autre. Depuis ce temps on est demeuré dans le silence & dans la paix jusqu'au premier Juillet dernier, que M. Cornet Syndic (ainsi que j'ai appris depuis, dit M. de Min-

cé, car je n'estois pas à cette assemblée) par une entreprise manifeste contre cette Conclusion de la Faculté, a mis en avant & requis qu'il fust deliberé sur certaines Propositions qui avoient rapport à cette doctrine. En quoy il n'a pas seulement violé la resolution que la Faculté avoit faite de n'en point parler, mais il a encore fait contre l'ordre receu & pratiqué de tout temps en ladite Faculté, qui n'a point coustume de deliberer sur aucunes Propositions, sans qu'on marque & qu'elle examine les livres & les endroits des livres d'où ces Propositions sont tirées: parce que l'intelligence & le vrai sens d'icelles dependent bien souvent de ce qui precede & de ce qui suit. Or les Propositions que M. Cornet a faites & mises en avant dans cette assemblée du premier de Juillet sont des Propositions vagues & en l'air, sans qu'il ait marqué les lieux ny les Auteurs d'où elles peuvent estre tirées. Depuis cette assemblée du premier Juillet il ne s'est rien dit davantage de ces Propositions: car toute celle du mois d'Aoust s'est passée sur une contestation survenue touchant une pretention de M. le Chancelier de l'Université. Dans celle du premier Septembre la Faculté n'en a rien dit non plus. Et cependant il s'est publié dans ce mois-là une Censure sous le nom de pretendus députés qui n'ont point de pouvoir de ce faire; cela n'appartient qu'à la Faculté dans une assemblée juridique & legitime. C'est pourquoy, Messieurs, nous demandons que cette pretendue Censure soit declarée de nulle valeur & autorité, comme de fait elle n'en a aucune.

M. de Mincé aiant achevé, & M. le President aiant tourné la teste vers M. Cornet, il dit (luy M. Cornet) que quand ils avoient dit qu'ils défavoient ladite Censure, ils entendoient dire qu'ils la défavoient bien quant à la publication, mais non pas quant à la doctrine. Et que quant à ce que M. de Mincé avoit dit, que ce n'estoit point la coustume de la Faculté de censurer des Propositions sans examiner auparavant les lieux des Auteurs d'où elles estoient tirées, il en alloit autrement. De fait que les registres de la Faculté estoient pleins de Censures qui avoient ainsi esté faites sur de simples Propositions sans marquer les Auteurs dont elles estoient. Noramment que cela se voioit durant l'espace de vingt ans depuis l'année 1540, jusques en l'année 1560. qui estoit le temps que Luter & Calvin commencerent à paroître & à publier leurs erreurs. Et qu'encore l'année passée aiant esté parlé de censurer un livre dans la Faculté, elle ne voulut pas toucher à cet Auther à cette heure là; Mais qu'elle ordonna que les Particuliers auxquels il plairoit proposer des Propositions

positions après deux mois de temps, elle leur en donnoit la liberté.

A quoy fut repliqué par M. de Mincé, que ce qui estoit dit par M. Cornet n'estoit pas veritable; & que l'exemple de l'année precedente qu'il avoit apporté faisoit contre luy en ce que le fait estoit, qu'ayant esté l'année precedente publié un libelle sous le nom du P. Veron, dans lequel il y avoit plusieurs choses reconnues évidemment mauvaises par toute la Faculté, & plusieurs invectives & injures contre la memoire & l'honneur de M. l'Abbé de S. Cyran & de Messieurs les Arnaulds; sur ce que quelques-uns s'aviserent de dire dans la Faculté, qu'il y avoit des choses dans ce libelle qui avoient du rapport & qui estoient liées avec les matieres qui regardent les propositions en question, la Faculté ordonna qu'on differeroit la Censure dudit livre, de peur que les esprits ne s'échauffassent, & ne se divisassent à l'occasion desdites matieres qui estoient touchées en passant & par reflexion dans ce libelle. Ce qui faisoit voir avec combien peu de raison M. Cornet avoit apporté cet exemple, & combien il avoit eu de tort de violer sans sujet la resolution si prudente & si necessaire que la Faculté avoit faite il y a quatre ou cinq ans de ne rien decider de ces matieres de part ny d'autre.

Sur cela M. Hennequin arriva & fut introduit dans la Chambre, & comme il avança du costé du bureau où estoient Messieurs Pereyret & Cornet, M. Cornet luy alla un pas ou deux au devant comme pour luy dire à l'oreille quelque chose, avant qu'il fust en lieu de parler. Monsieur Hennequin s'estant aperceu de cela, mit la main audevant de sa poitrine & de sa face pour arrester M. Cornet, & faire connoître aux Juges qu'il ne vouloit rien dire de ce que M. Cornet avoit dessein de luy suggerer. Estant arrivé au lieu du bureau où il s'arresta, M. le President luy dit, nous vous avons fait venir pour apprendre de vous ce qui est d'une Censure de certaines propositions qui court sous vostre nom & dont voilà de vos Confreres, en montrant M. de Mincé & moy, qui ont fait plainte à la Cour.

M. Hennequin répondit, qu'il diroit la verité sincerement, comme il en avoit toujours fait profession, & qu'il y estoit obligé en conscience. Il dit, qu'à la verité en consequence de ce qu'il avoit esté mis parmi les deputés qu'on avoit nommés dans l'assemblée du premier de Juillet pour l'examen de ces propositions, il s'estoit trouvé diverses fois avec eux dans la maison du scribe de la Faculté, & qu'ils avoient bien marqué les lieux de l'Ecriture & des Peres qui leur avoient semblé contraires à ces propositions à dessein d'en faire rapport à

la Faculté & de luy en laisser le jugement, comme il luy en appartenoit & non à eux; mais que pour avoir jamais qualifié ces propositions, ny signé ou arreté aucune Censure, qu'ils ne l'avoient point fait. Qu'il avoit cependant esté étonné qu'estant à Troies où il avoit fait un voiage depuis peu, il en avoit veu plusieurs copies venues de divers endroits; Qu'il avoit aussi veu d'autre costé des livres faits pour la defense de ces propositions; Que tout cela n'estoit pas bien, & qu'il falloit demeurer d'accord qu'il y avoit un peu trop de chaleur de part & d'autre.

M. Le President dit qu'il falloit que nous travaillions tous à la moderer, & que la Cour y contribueroit de son costé ce qu'il luy seroit possible; & sembloit terminer là tout ce qu'il avoit à entendre de nostre bouche & nous congédier. Ce que moy voyant, & n'estimant pas que les choses qu'il y avoit à dire pour obtenir l'arrest que nous pretendions eussent esté suffisamment éclaircies, au lieu de nous retirer, je pris la parole & je dis à la Cour que M. de Mincé avoit souvent esté absent de Paris pendant tout ce qui s'estoit passé dans cette affaire, & qu'il n'avoit pas pu en représenter à la Cour plusieurs circonstances importantes qui n'estoient pas venues à sa connoissance; & qu'avec sa permission je reprendrois la chose dès le commencement, & j'en exposerois à la Cour toute la suite, si elle avoit agreable de me donner pour cela un quart d'heure d'audience. La Cour me l'accorda avec une grande bienveillance, & je fis un recit exact de tout ce qui s'estoit passé depuis le premier de Juillet jusqu'alors. J'ajoutai aux choses que j'en ai dites cy-dessus que le nombre des Religieux mendians qui estoient venus à cette assemblée par-dessus celuy qui est ordonné par les Arrests rendoit leur deputation invalide, & j'en pris à temoin M. Hennequin, qui en demeura d'accord. Je fis encore observer par la Cour comme M. le Premier President s'estoit entremis pour nous accommoder, & comme son entremise avoit esté inutile pour nous conserver en paix avec nos adversaires, parce qu'ils avoient violé les paroles qu'ils luy avoient données & qu'il nous avoit données pour eux. Je rapportai la réponse que M. Amiot avoit faite dans l'assemblée du premier Septembre, quand on luy reprocha que la Supplique qu'il y avoit faite estoit contraire à la parole qu'ils avoient donnée à M. le Premier President de ne rien faire davantage sur cette affaire, sçavoir qu'il avoit dit qu'il estoit vray qu'ils avoient promis à M. le Premier President de ne rien faire, mais qu'ils n'avoient pas promis de ne rien dire; & je demandai à la Cour sur cela, si les actions qui se passoient en-

tre nous pouvoient confister en autre chose qu'en des paroles, & quelle apparence il y avoit de se reposer sur celles de gens qui interpretoient ainsi les leurs. Je conclus que pour nous mettre en paix & en repos il estoit nécessaire qu'il pleust à la Cour de nous y obliger par un Arrest, & qu'à moins de cela quelques promesses que ces Messieurs là pussent faire apres les experiences que nous avions de leur conduite toute pleine de déguisemens & d'artifices, nous ne nous y fierions jamais, & que nous serions tousjours dans des inquietudes & des agitations continuelles.

M. le President me dit; Quoy ? si ces Messieurs vous promettent de bonne foy en presence de cette Compagnie qu'ils ne penseront plus à ce qui s'est fait, & qu'ils n'y feront rien davantage à l'avenir, craignés-vous qu'ils y manquent ?

Je répondis; Messieurs, si c'estoit M. Hennequin qui vous donnast cette parole là, & que l'execution dependist de luy, nous nous en tiendrions assurez, parce que c'est un homme de probité & sincere; Mais nous n'avons pas cette idée là de ces Messieurs là, nous ne pouvons pas nous y fier.

M. le President s'adressant à M. Cornet luy demanda s'il ne vouloit pas essayer de nous contenter, & promettre de bonne foy à la Compagnie de demeurer en repos sur ce sujet là.

M. Cornet répondit en ces propres termes, **MONSIEUR NOUS PROMETTONS DE TENIR TOUT CE QUE NOUS AVONS PROMIS À M. LE PREMIER PRESIDENT.**

M. le Coigneux luy repliqua aussi en ces propres termes: **HA MESSIEURS PARLES FRANÇOIS, CES PAROLES VAGUES ET CES PROMESSES GENERALES NE SONT POINT DES DISCOURS À TENIR EN CETTE COMPAGNIE-CY: LA SORBONNE N'EST POINT EN REPUTATION D'USER D'EQUIVOQUES.**

La réponse enveloppée & ambiguë de ces Docteurs qui faisoient connoître si clairement à la Cour la nécessité de l'Arrest que je demandois, me donna la hardiesse de reprendre & de continuer mon discours, en priant la Cour de se souvenir de l'Arrest qu'elle avoit esté obligée de rendre contre un decret qui estoit venu de l'Inquisition de Rome sur le sujet d'un livre qui prouvoit l'égalité de l'autorité qui estoit dans S. Pierre & dans S. Paul. Je dis que ce decret avoit esté rendu en cette sorte. Que M. le Nonce avoit envoié à la Faculté une gazette de Rome qui disoit qu'elle y avoit des Docteurs qui soutenoient qu'il pouvoit y avoir plusieurs chefs dans l'Eglise, &

qu'il la prioit de luy dire, si cela estoit veritable. Que sur cette proposition on avoit député à M. le Nonce M. Pereyret pour luy dire que non. Que M. le Nonce avoit demandé à M. Pereyret la réponse par écrit, qu'il la luy avoit donnée telle qu'il l'avoit voulu sans la consulter à la Faculté. Qu'on avoit fait passer à Rome cet écrit de M. Pereyret pour un desaveu de la Faculté contre le livre de l'autorité de S. Pierre & de S. Paul, & que ce prétendu desaveu avoit attiré ce decret de l'Inquisition qu'on n'avoit pas osé faire à Rome auparavant, & contre lequel la Cour avoit esté obligée de rendre l'arrest qui estoit intervenu. Que sans doute ils vouloient faire de même de cette prétendue Censure, qu'ils n'avoient desavouée que quant à la publication & non quant à la doctrine, parce qu'ils eussent souhaité qu'elle eust esté secrette, pour la faire valoir à Rome comme une piece autentique, & sur laquelle ils en pussent extorquer encore quelque decret qui ne serviroit qu'à nous troubler & nous tourmenter, & qui obligerait encore la Cour d'y pourvoir, comme elle avoit desjà fait en cette autre occasion.

M. Pereyret s'écria là dessus en propres termes que tout ce que je disois estoit *faux comme le demon*.

Je repliquay à M. Pereyret & je protestai à la Cour que je ne disois rien qui ne fust tres-veritable. Que s'il plaisoit à la Cour de depuier deux de Messieurs pour en informer, en cas qu'il se trouvast quelque chose de faux en ce que j'avois avancé; je me soumettois à toutes les peines que meritent les calomnieurs. Mais que M. Pereyret s'estoit eschappé de dire si hardiment qu'il estoit faux, parce qu'il craignoit l'Arrest dont je faisois instance à la Cour, à cause que ce seroit une piece autentique qui ruineroit l'effet qu'ils se promettoient de leur prétendue Censure, & qui en seroit voir la nullité.

M. le President reprit la parole & dit encore qu'il seroit bien mieux que sans rendre cet Arrest & sans donner rien par écrit nous nous accordassions de nous mesmes. Que la guerre estoit allumée dehors & dedans le Royaume; que nous avions souffert la famine, qu'il y avoit encore d'autres fléaux qui nous menaçoient; que cela n'estoit pas de bonne odeur de voir la division entre les Docteurs. Que la Cour nous traçoit avec honneur agissant avec nous de la sorte en nous invitant à nous reconcilier ensemble charitablement, & voulant bien se contenter de nos paroles. Qu'après cela nous devions nous accorder & vivre en paix.

Je repartis à M. le President, que nous reconnoissions bien l'honneur & la charité que

la Cour nous vouloit faire, & que si de nostre part nous ne pouvions pas l'accepter, c'estoit la qualité des adversaires à qui nous avions à faire, qui ne nous permettoit pas de nous tenir en assurance avec eux sans un Arrest que nous supplions tres-humblement la Cour de nous accorder.

M. le President ne répondit plus rien d'avantage sinon que la Cour nous seroit justice.

Comme nous quittions les barreaux de part & d'autre pour nous retirer, M. Pereyret arrestant la veüe fixement sur moy, me demanda comme tout en colere & d'un ton de voix fort haut, *Voulés vous lier les mains au Pape?* Je me rapprochai du barreau pour prier la Cour d'observer comme il venoit par cette parole qui sortoit de l'abondance de son cœur ce que je luy avois reproché & qu'il avoit dit estre si faux; mais quelques-uns de Messieurs me firent signe de la main que j'en avois assez dit. Je n'ajoutai aussi rien d'avantage avec la langue, mais je montrai avec la main le lieu, où M. Pereyret qui estoit desja passé venoit de me faire cette demande, & tous Messieurs sans cela l'avoient comme je crois assez observé. Nous nous retirâmes & en nous retirant aiant rejoint M. Pereyret je luy fis réponse tout bas entre luy & moy à la demande qu'il m'avoit faite, & je luy dis que mon dessein n'estoit pas de lier les mains au Pape, mais de les empêcher, si je pouvois, de le surprendre.

Quand nous fûmes retirés Messieurs delibererent sur nos requestes & sur ce qu'ils avoient ouï en cette audience privée: je l'appelle privée, parce qu'il n'y avoit du tout qu'eux & nous. Et voicy l'Arrest qui intervint.

Extrait des Registres de Parlement.

Veu par la Chambre des vacations la requête présentée à la Cour le douzième Aoust dernier, par Antoine de Heu premier Archiprestre de Paris & Curé de S. Severin, François Ithier Chastellain Chanoine de l'Eglise de Paris, Prevost de Normandie en l'Eglise de Chartres & Principal du College de Portet, Claude Emerets Chanoine de l'Eglise Royale de S. Quentin, Pierre Coppin Curé de Vaugirard lez Paris, Elie du Fresne de Mincé Curé de S. Pierre de Gonelle, Jean Rouffe Curé de S. Roch, Hierosime Bachelier Conseiller & Predicateur du Roy, Archidiacre & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Soissons & Conseiller au bureau de la Chambre Ecclesiastique de Paris, Pierre le Gendre Curé d'Aumalle, Jacques Brousse Chanoine de S. Honoré, Antoine de Breda Curé de S. André des Arcs, Charles Meusnier Doien & Chanoine de l'Eglise Cathedrale

d'Orleans, Grand Vicair & Official du sieur Eveque dudit Orleans, Nicolas Drujon Chanoine de l'Eglise Collegiale de S. Benoist à Paris, Alexandre de Hodencq Chanoine de S. Firmin à Amiens, Jean Bourgeois Prechantre & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Verdun & Prieur de Sainte Catherine de l'Ordre de S. Felice, Henry de Creil Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Beauvais, Jacques Thirement Chanoine de ladite Eglise de Beauvais, François Heron Prieur commendataire de Nostre Dame du Champ Arien, Jean Blondel Curé de S. Hippolite Fauxbourg S. Marcel à Paris, Louis le Noir Curé de S. Hilaire, Henry Holden, Jacques de Sainte Beuve Professeur Royal en Theologie en Sorbonne, Jacques de Paris, Pierre Sarrazin Chanoine Theologal de l'Eglise Cathedrale de Chartres, François Castel Curé de Compan, Claude Vaquette Curé & Prieur de Clermont, Jacques Maleu Curé de Groslay lez Paris, Nicolas Goffet Chanoine & Curé de Sainte Opportune, Jacques Esnard, Jean Guillebert, Michel le Blanc, René de Robbeville Chanoine Theologal & Chantre de l'Eglise Cathedrale d'Amiens, Claude Grenet Curé de S. Benoist, Jean Callaghan, Henry du Hamel Curé de S. Mederic, Georges de Nully Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Beauvais, Frere Alipie Religieux Augustin Professeur en Theologie au Convent des petits Augustins au Fauxbourg S. Germain avec la licence de son Provincial, Nicolas Daignaulx Chanoine de S. Cloud, Nicolas Taignier, Noël de Lalane Abbé de Valcroissant, Jean Baptiste de Chassebras Archiprestre & Curé de la Magdelaine à Paris, Jean Banneret Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Reims, François Retart Curé de Magni Lésart lez Paris, Michel Taillandier, Jean Jacques Dorat, Mathieu Faydeau, Jean l'Abbé, Jean Baptiste Gaultier, Mathieu Quéras, Thomas Fortin, Louis de Saint-Amour, Michel Dobbaires, Jean Perou, Claude de le Cappellain, Philippes Marcan, Gabriel Dabes, Pierre Renier, Michel Moreau Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Noyon, Philippes de Lonergan, Pierre Barheureau, Jean Martin & consors, tous Docteurs en la Sacrée Faculté de Theologie de Paris, au nombre de Soixante & plus. Contenant que le Jeudi premier jour de Juillet dernier en l'Assemblée ordinaire de ladite Faculté, tenue dans la grande Salle de la maison & College de Sorbonne, ledit Louis de Saint-Amour l'un des Supplians, se seroit opposé à la Proposition faite par M^r. Nicolas Cornet Docteur & Syndic de ladite Faculté, de deliberer & condamner certaines Propositions, aiant ledit Cornet à cette fin fait venir en ladite Assemblée plusieurs

seurs Docteurs Religieux & Seculiers, que ledit Syndic & ses adherans auroient convoqué exprés de maison en maison, pretendans par leur nombre représenter ladite Faculté; & nonobstant ladite opposition dudit de Saint-Amour, auroit esté par ledit Cornet & ses adherans passé outre à ladite deliberation, & mesme député aucuns d'entre eux pour préparer la détermination & condamnation desdites Propositions, & de ladite députation fait & dressé un Acte qu'ils entreprennent de faire passer sous le nom de Conclusion de ladite Faculté; & en fuite de ce ont fait plusieurs Assemblées particulieres, dont ne peut résulter qu'une division tres-pernicieuse à ladite Faculté. Que de cette opposition a esté requis par ledit de Saint-Amour Acte pardevant des Notaires le trente un dudit mois de Juillet dernier, & par iceluy persisté en icelle opposition, mesme appellé comme d'abus de tout ce qui auroit esté fait & passé tant en ladite Assemblée du premier jour de Juillet, qu'es autres particulieres, & pris à partie en leurs propres & privés noms, tant ledit M^r Nicolas Cornet, qui avoit proposé & requis estre deliberé sur lesdites Propositions, que M^r Jean Mulot Docteur & Doien de ladite Faculté, qui avoit mis l'affaire en deliberation, avec protestation de la part dudit de Saint-Amour de se pourvoir en ladite Cour, à laquelle seule appartient la connoissance & juridiction dudit appel comme d'abus; lequel Acte d'appel a esté signifié ausdits Mulot & Cornet, & à M^r Maugin Tassin petie bedeau faisant la charge de Scribe, par Cazault Huissier de la Cour le second jour du mois d'Aoust: & neantmoins lesdits M^{rs} Jean Mulot Doien, & Nicolas Cornet Syndic avec leurs adherans n'ont laissé de faire tous leurs efforts, pour faire deliberer sur lesdites Propositions & les faire condamner en l'Assemblée ordinaire dudit second jour d'Aoust. Ce qui auroit esté d'une conséquence perilleuse, & auroit mis toute ladite Faculté en grand trouble, si la plus grande partie des Docteurs d'icelle, pour conserver le bien de la paix & l'honneur de leur corps, n'avoient par une meilleure conduite empêché ladite deliberation. Et d'autant que lesdits M^{rs} Jean Mulot & Nicolas Cornet & leurs adherans pouvoient encore à l'avenir continuer dans les memes entreprises, & par ce moien mettre la Faculté de Theologie en division, nonobstant ledit appel comme d'abus, s'il n'y estoit pourveu; lesdits Supplians, auxquels ledit Tassin faisant la charge de Scribe, a dans ladite Assemblée fait savoir la signification à luy faite dudit Acte d'appel, duquel ils ont pris communication, ont avisé pour obvier aux desordres que pouvoient causer telles entrepri-

ses, de se joindre audit de Saint-Amour, & conjointement avec luy estant appellans à la Cour deduire, comme ils seront en temps & lieu, les causes & moiens dudit appel comme d'abus, pour estre par elle pourveu sur le tout. A ces causes requeroient estre receus oppoans avec ledit de Saint-Amour & appellans comme d'abus de ladite pretendue Proposition & Conclusion du premier Juillet dernier, & de tout ce qui s'en est ensuivi, tenir ledit appel pour bien relevé, permettre aux Supplians faire assigner & intimer en la Cour lesdits Cornet & Mulot en leurs propres & privés noms, & tous autres qu'il appartiendroit, pour proceder sur ladite opposition & appel comme d'abus, & ordonner que sur iceux les parties viendront plaider à tel jour qu'il plaira à ladite Cour, & cependant defences de relire & enregistrer ladite pretendue Conclusion du premier de Juillet ny autre Acte fait par les pretendus Députés & leurs adherans, ny passer outre, jusqu'à ce que par ladite Cour en eust esté ordonné. Autre requête desdits Supplians, afin d'enterinement de la procedure, & outre que lesdits M^r Nicolas Cornet Syndic, M. Jacques Pereyret, Morel & autres sous le nom desquels on fait courir une pretendue Censure, fussent tenus reconnoître, avouer ou desavouer ladite pretendue Censure. Veu aussi les Actes & pieces attachées ausdites requêtes, conclusions du Procureur General du Roy. Et apres que lesdits Cornet, Pereyret, de Mincé & de Saint-Amour & M. Jacques Hennequin ancien Docteur de Sorbonne pour ce mandés ont esté ouïs, & que lesdits Pereyret & Cornet ont déclaré qu'ils n'ont publié l'écrit ou projet de Censure fait par quelques particuliers Docteurs commis pour examiner les Propositions y contenues, n'ont donné charge au Scribe de ladite Faculté ny à autre d'en delivrer aucun Acte, ou copie, ains luy ont expressement defendu de le communiquer, publier ou divulguer, en desavouant la publication, si aucune a esté faite, & ont adjouté que ledit écrit n'est signé d'aucun d'eux trois, ny des autres Docteurs commis pour l'examen desdites Propositions, & qu'audit projet baillé audit Scribe, lesdites Propositions n'estoient point qualifiées comme elles sont en la copie attachée à ladite requête, ains seulement les passages de l'Ecriture & des Peres que lesdits Docteurs commis ont estimé contraires ausdites Propositions cités par eux, le tout en intention d'en faire rapport à ladite Faculté assemblée, consentent que toutes choses demeurent en estat, & donnent parole de ne rien faire sur ce sujet directement ou indirectement, jusqu'à ce que par la Cour en ait esté ordonné.

„*Tout considéré*, ladite Chambre a receu & reçoit
 „ lesdits Supplians oppoſans & appellans, les a
 „ tenus & tient pour bien relevés, ordonne
 „ que ſur le tout les parties auront audience au
 „ premier jour d'après la S. Martin. Cepen-
 „ dant après la ſuſdite déclaration a fait & fait in-
 „ hibitions & deſenſes auſdites parties reſpecti-
 „ vement de part & d'autre, tant de publier ledit
 „ écrit & projet de Cenſure, que d'agiter &
 „ mettre en queſtion les Propoſitions y conte-
 „ nues, écrire ou publier aucunes choſes ſur
 „ icelles directement ou indirectement en quel-
 „ que ſorte & manière que ce ſoit, juſqu'à ce
 „ qu'autrement par la Cour en ait eſté ordonné.
 „ Fait en vacations le cinquième Octobre mil
 „ ſix cens quarante neuf.

CHAPITRE XIII.

*De ce qui ſe paſſa durant les mois d'Octobre & de
 Novembre touchant l'élection de M. Hallier
 au Syndicat.*

M Onſieur Hallier avoit eſté dans des ſentimens & des intereſts ſi différens de ceux de M. Cornet en pluſieurs choſes, que c'en eſtoit une aſſés ſurprenante de voir que M. Cornet penſaſt à ſortir du Syndicat dans le cours de l'entrepriſe qu'il avoit formée & peu avancée juſques-là; & qu'en voulant ſortir il penſaſt à avoir M. Hallier pour ſuccesseur en cette charge. Ils n'avoient eu que je ſçache avant ce temps-là rien de commun que la liaiſon & la dependance avec quelques perſonnes de la Cour de Rome, & en tout le reſte une aſſés grande antipathie. Neantmoins M. Hallier eſtoit porté au Syndicat par toute la brigade de M. Cornet, & la perſonne du Syndic eſtoit d'une extreme conſequence pour le ſuccès de cette entrepriſe, ſoit pour la correſpondance qu'il eſtoit neceſſaire d'avoir avec Rome pour les choſes qui en dependoient, ſoit pour entreprendre & appuyer celles qui auroient à ſe faire dans la Faculté.

D'un coſté la conduite pleine de juſtice & de diſintereſſement qui m'avoit paru en M. Hallier dans quelques affaires academiques où nous avions agi de concert enſemble, m'empêchoit de croire qu'il puſt ſe réſoudre à favoriſer l'entrepriſe de M. Cornet; & d'autre coſté il eſtoit tout à ſait viſible, que M. Cornet aiant en ſa diſpoſition les ſuffrages neceſſaires pour le Syndicat, n'avoit réſolu de les donner à M. Hallier qu'après avoir tiré de luy toute ſorte d'aſſurance de ſeconder ſes deſſeins. Mais laiſſant à part ce qui pouvoit avoir eſté le lien de ces deux perſonnes ſi oppoſées, je ne conſiderai qu'une choſe que j'eſtimai devoir me ſervir de regle en cette élection lorsqu'elle fut venue à ma connoiſſance, bien que j'eulle

aſſés de douleur de m'en ſervir, parce que juſques-là nous avions toujours eſté M. Hallier & moy ſont bons amis, & que lors que j'avois l'honneur d'eſtre Recteur de l'Univerſité, je l'avois veu ſort bien agir contre les pourſuites que les Jeſuites firent pour la ruïner en ſ'eſforçant de ſe faire de ſon corps & de participer à ſes privileges.

Mais ſaçant qu'il avoit approuvé la doctrine de Sanctarel en donnant ſon approbation au livre de Cornelius à Lapidé Jeſuite ſur les Epîtres Canoniques dans l'année meſme que la Faculté l'avoit condamné, & que toutes les Univerſités du Royaume en avoient receu & confirmé la Cenſure; je crus que ce ſeroit agir contre ce que je devois au Roy & au public, que de le laiſſer entrer dans la ſeule Magiſtrature qu'il y ait dans la Faculté de Theologie, ſur tout n'y aiant que moy entre tous les Docteurs, comme je le penſois, qui ſceult qu'il eult donné cette approbation. C'eſt pourquoy M. Hallier aiant eſté nommé pour Syndic dans l'Assemblée du premier d'Octobre 1649, & la deliberation eſtant venue juſqu'à moy, ſans que perſonne ſe fuſt plaint de l'incapacité qu'il y avoit en luy d'entrer dans cette charge après avoir donné cette approbation, je me ſentis obligé de m'en plaindre & de m'oppoſer pour ce ſujet à ſon élection.

Je ne m'arreſterai point icy à deduire les choſes qui ſe paſſerent ſur ce ſujet dans cette Aſſemblée, parce qu'elles ſont exactement contenues dans le procès verbal qui en fut dreſſé & imprimé auſſi-toſt après. Je me contenterai de dire que M. de Heu Curé de S. Severin, M. Chaſtellain, M. Coppin, M. de Mincé, M. Rouſſe, M. Bachelier & M. Brouſſe ſe joignirent à l'oppoſition que je fis à cette élection.

M. Hallier employa pluſieurs de ſes amis, afin que nous entraſſions avec luy dans quelque accommodement; & nous en avions de noſtre part autant de deſir que luy meſme ſelon que la qualité & les circonſtances de l'affaire pouvoient nous le permettre, & pourveu que nous euſſions des aſſurances ſuſſiſantes que cet accommodement reſtitueroit à l'honneur & à la paix publique de la Faculté auſſi-bien qu'à la ſatiſfaction des parties intereſſées.

La premiere fois qu'il m'en fut parler ce fut le 12 d'Octobre par un Docteur qui eſtoit ſort de ſes amis & deſeins qui me joignit au ſortir d'une Docterie qu'il y avoit ce jour là, & qui me dit que M. Hallier eſtoit dans une colere „ prodigieufe contre moy, ſur ce qu'on luy a-
 „ voit dit que je voulois pourſuivre au Parle-
 „ ment l'oppoſition que j'avois formée contre
 „ ſon élection au ſyndicat. Que M. Hallier luy „
 „ avoit „

„ avoit donné charge de m'assurer qu'il estoit
 „ tout prest de vivre en paix avec moy & de fai-
 „ re tout son possible pour celle de la Faculté.
 „ Qu'il ne demandoit pas mieux que d'étouffer
 „ les divisions arrivées en consequence de l'en-
 „ treprise de M. Cornet, de concilier ensemble
 „ les opinions différentes touchant les proposi-
 „ tions faites le premier Juillet, & de faire reve-
 „ nir à un juste temperament & à une muruelle
 „ concorde les esprits les plus échauffés. Qu'il
 „ donnoit parole en homme d'honneur d'en user
 „ ainsi & de se comporter si bien envers nous
 „ dans son syndicat, que nous aurions sujet de
 „ nous louer de luy, si nous le laissions en repos
 „ & en liberté de faire les fonctions de sa charge
 „ de syndic. Mais que si on le pouloit devant
 „ le Parlement sur l'accusation que j'avois for-
 „ mée contre luy, nous devions attendre de luy,
 „ & moy en particulier, tous les traitemens que
 „ l'on doit craindre d'un homme justement irri-
 „ té & offensé en son honneur qui luy estoit
 „ cher & qu'il vouloit conserver au peril de tou-
 „ te autre chose. Que nous sçavions bien qu'il
 „ avoit assés d'habitude & de credit à Rome
 „ pour en obtenir ou pour y retenir une Bulle
 „ contre nous. * Qu'il interesseroit le Pape &
 „ M. le Nonce en son affaire. Qu'il remueroit le
 „ Clergé de France dont il avoit esté Promoteur
 „ en l'assemblée dernière de l'année 1645; Et
 „ qu'il seroit jouer à la Cour des ressorts dont
 „ nous aurions peine à nous defendre. Que
 „ quand tout cela seroit joint ensemble contre le
 „ Parlement, tout cela pourroit bien balancer son
 „ autorité & le preserver de ses atteintes. Quant
 „ à moy qu'il me perdroit, & qu'on luy avoit
 „ promis des informations contre moy.

„ J'aurois peine à croire toutes ces choses, si
 „ je ne les reprenois d'une lettre que j'écrivis le
 „ lendemain, lors qu'elles estoient encore toutes
 „ fraîches à ma memoire, à un de nos amis com-
 „ muns, à qui je croiois en devoir donner avis;
 „ Et voicy pareillement en propres termes ce
 „ que je répondis aux menaces de M. Hallier.

„ Je répondis à tout cela que je desirois la paix
 „ autant comme luy, que je l'avois tousjours de-
 „ sirée, & que quoy qu'il arrivast, je serois tous-
 „ jours tout ce que je pourrois pour cela; mais
 „ que je la souhaittois bonne, feure & honora-
 „ ble. Que je n'estois pas d'humeur pour une
 „ paix fourrée de trahir lâchement la cause de
 „ Dieu & celle du Roy. Que toutes les puis-
 „ sances dont il me menaçoit ne me faisoient pas
 „ peur, parce que j'esperois que la justice de ma
 „ cause & de mon procédé leur estant connuë el-
 „ les approuveroient ma conduite, & qu'il n'y
 „ auroit aucune division pour ce sujet entre elles
 „ & Nos Seigneurs de la Cour de Parlement.
 „ Que j'avois de la douleur de ce qu'il se trou-
 „ voit engagé dans cette affaire; mais que les in-

„ terests particuliers ne m'estoient rien, où il s'a-
 „ gissoit des publics. Que quoy qu'il pust dire
 „ ou faire, je n'omettrois rien de mon devoir &
 „ de tout ce qui seroit en mon pouvoir pour le
 „ service de Dieu & du Roy & pour la defense
 „ de la verité & de la justice.

Quelques jours après venoit la feste de Saint-
 te Ursule qui est celle de la maison de Sorbon-
 ne à laquelle tous les Docteurs qui en sont, &
 qui ne sont pas dans les Provinces éloignées, se
 rencontrent pour la celebrite avec laquelle on
 la solemnise. M. l'Archevesque d'Ambrun y
 devoit prescher cette année là, & la Reine y
 devoit venir. Ma Chambre fut choisie pour
 y retirer M. l'Archevesque d'Ambrun devant
 & apres la predication, & il s'y rendit dès le
 matin sur les neuf heures.

Dès qu'il fut arrivé il ne manqua pas de me
 parler de cet accord d'une maniere un peu plus
 douce qu'on ne m'en avoit parlé dans la ren-
 contre cy-dessus, & de m'y inviter par des rai-
 sons qui ne regardoient pas seulement les Do-
 cteurs particuliers & toute la Faculté, mais qui
 interessoient mesme tout le corps de l'Estat. Ce
 Prelat peut se souvenir qu'il n'eut pas grande
 peine à m'en convaincre, parce qu'il m'y trou-
 va tout préparé non seulement par ces consi-
 derations publiques, & par le desir qu'il me té-
 moigna que la Reine avoit que cet accord se
 pust faire, mais aussi parce que j'en avois moy
 mesme autant de desir que l'on puisse ima-
 giner. Neantmoins tout l'entretien que nous
 eusmes M. l'Archevesque d'Ambrun & moy
 sur cette matiere se termina à des discours assés
 generaux, & nous ne parlâmes pas des condi-
 tions que l'on y pouvoit apporter ny à cette
 heure là ny en deux ou trois autres occasions
 qu'il m'en parla encore le reste de ce jour. Il y
 eut encore une autre personne de la Maison
 fort affectionnée à M. Hallier nommé M. Se-
 gures qui m'en parla aussi de mesme façon sans
 en specifier les conditions, & qui connut aussi
 le desir que j'en avois; mais je ne trouvai pas en
 estant demeurés en ces termes avoir rien avan-
 cé pour cet accommodement ny avec l'un ny
 avec l'autre.

De sorte que le temps pressant où de le con-
 clure, si M. Hallier estoit disposé à faire les
 choses necessaires pour y entrer, ou de pour-
 suivre mon opposition au Parlement dans le
 peu de jours qui en restoit pour avoir sur ce
 sujet un reglement de la Cour avant nostre as-
 semblée suture du 4 jour de Novembre, si les
 interests publics ne pouvoient pas compatir
 avec les dispositions particulieres de M. Hal-
 lier: Je me résolus d'aller voir le lendemain M.
 Segures pour luy dire cela, pour le prier d'en
 avertir M. Hallier, pour luy proposer ce que
 je pouvois desirer de luy, afin que j'eusse lieu
 de

de me desister de la poursuite que je serois obligé sans cela de faire contre luy, & pour sçavoir apres qu'il luy en auroit parlé; il auroit agreables les conditions de l'accommodement dont M. Segure luy auroit fait la proposition.

M. Segure fit plusieurs visites à M. Hallier durant deux ou trois jours de temps, pendant lesquels toutes poursuites estoient suspendues contre luy, sur les expédients & conditions qu'il y avoit à prendre pour la conclusion de cet accord. Je ne les specifierai point icy, parce qu'elles seront contenues dans un billet dont je mettrai cy-apres la copie en son lieu; je me contenterai de dire icy que M. Hallier ne faisoit point de difficulté de les promettre & d'en donner toutes les assurances verbales que l'on pourroit desirer devant des personnes d'honneur & d'autorité qui pourroient l'obliger à l'exécution de ce qu'il auroit promis; mais il ne vouloit point signer ce qu'il promettrait, parce qu'il croioit que ce luy seroit un deshonneur, ou que nous n'eussions pas voulu nous fier à sa parole, ou que l'on püst dire qu'il eust acheté son Syndicat par sa signature.

Nous luy promettons que nous la tiendrions tout à fait secrette; qu'il n'y auroit que Monseigneur le Coadjuteur de Paris, maintenant Cardinal de Retz, auquel M. Hallier s'estoit aussi adressé pour le prier de s'entremettre de cet accommodement, qui en seroit le depositaire; & qu'elle ne serviroit que pour y avoir recours & regler les choses, en cas qu'il arrivast que durant son Syndicat on se plainnist qu'il eust manqué à quelqu'une des choses promises. Que le Syndicat passé sa signature luy seroit rendue pour la mettre au feu. Nous luy offrîmes pour luy lever cette difficulté de signer aussi de nostre part ce que nous luy promettrions. Nous nous relâchâmes mesme jusqu'à ce point que nous nous contenterions qu'il écrivit les choses qui auroient esté promises de part & d'autre sans les signer, afin qu'il restast une regle certaine des conditions de l'accord à laquelle on püst recourir en cas de besoin. Mais quoyqu'on püst dire à M. Hallier, jamais il ne voulut consentir à rien signer ny à rien laisser par écrit de ces conditions.

Ce qui nous obligea voiant qu'il ne restoit plus que deux ou trois jours du Parlement, & que nous n'avancions rien avec M. Hallier, de luy faire dire par M. Segure, qu'il ne devoit pas trouver mauvais après le refus qu'il avoit fait de l'accommodement que nous luy avions offert, si nous continuions à poursuivre le rapport de la requeste que nous avions présentée contre luy.

Nous en sollicitâmes le rapport comme

nous avions dit que nous serions; ce qui n'empecha pas que M. Segure ne vinst encore le dernier jour pour nous faire une nouvelle ouverture d'accommodement dont M. l'Evêque de S. Malo luy avoit parlé; sçavoir que les choses que M. Hallier promettrait seroient écrites, & demeureroient entre les mains de Monseigneur le Coadjuteur, non pas comme M. Hallier y aiant esté obligé par nous, mais comme Monseigneur le Coadjuteur les aiant écrites pour s'en souvenir, & comme les aiant desirées de M. Hallier & de nous reciproquement.

J'acceptai volontiers cette ouverture, mais apres que je l'aurois communiquée aux Docteurs qui prenoient part en cette affaire aussi bien que moy, & sans le conseil desquels je ne voulis rien conclure sur ce sujet. Mais comme j'estois sur le point de la leur communiquer, nous apprîmes que le matin mesme de ce jour-là qui estoit le 27 le Parlement avoit rendu Arrest sur nostre requeste, par lequel la Cour nous receut appellans de l'élection de M. Hallier au Syndicat, & ordonna que sur l'appel les parties auroient audience le lendemain de la S. Martin; cependant fut desfermé à M. Hallier de s'immiscer & ingerer en ladite charge de Syndic & d'en faire aucune fonction; & enjoignit à M. Corneille d'en faire les fonctions comme il faisoit auparavant que M. Hallier en eust esté élu, jusqu'à ce qu'autrement par La Cour en eust esté ordonné. Qu'au surplus les Arrests rendus contre les Religieux Mendians, qui avoient aussi tous contribué de leurs suffrages à cette election en plus grand nombre que de deux, quoyque jusqu'à cette occasion il y eust eu une antipathie & une guerre continuelle entre eux & M. Hallier, seroient executés.

Nous considérâmes cet Arrest comme un nouvel obstacle à nostre accommodement, parce que nous n'estions plus si fort maîtres de l'affaire comme nous l'estions auparavant, & que les fonctions du Syndicat estant interdites à M. Hallier par cet Arrest, il en falloit un autre pour l'y rétablir.

On ne laissa pas neantmoins de continuer à chercher les moyens de cet accommodement sur tout durant les deux dernieres sèsses de la Toussaints, & M. Des-Chasseaux qui estoit alors Recteur de l'Université en prit beaucoup de soin. Mais enfin les Docteurs avec lesquels j'estois lié dans cette affaire n'y voulurent point entendre que M. Hallier ne signast ce qu'il promettrait, & que l'écrit n'en demeurast entre les mains de Monseigneur le Coadjuteur pour l'effet & pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Le memoire des conditions que nous demandions que M. Hallier signast contenoit,

1 Qu'en demeurant dans le Syndicat il promettoit pour remettre la paix qui estoit dans la Faculté avant le mois de Juillet & pour l'y conserver, de garder l'égalité entre les deux partis, en les laissant dans la liberté de leurs sentimens, tant pour les prononcer de vive voix que pour les écrire dans les Theses. De plus de ne point poursuivre en quelque façon que ce fust l'entreprise de M. Cornet faite au mois de Juillet concernant l'examen & Censure des Propositions & la nomination des D^octeurs pour ledit examen & Censure. Comme aussi de ne point rejeter ny dans les Theses ny par autre voie la doctrine & autorité de S. Augustin, comme elle est contenue dans ses livres, & comme elle avoit esté enseignée dans l'Ecole jusqu'alors par exemple par M. de Sainte Beuve. 2 Et en cas qu'il fust obligé, luy Syndic, de quitter Paris il promettoit de proposer son dessein à Messieurs N. & N. avant que d'en parler à la Faculté, pour prévenir les difficultés qui pourroient arriver sur la substitution d'un autre qui auroit dessein de foment^{er} la division dans la Faculté. 3 Qu'il s'obligeoit aussi, luy Syndic, & promettoit de ne point empêcher en cette qualité ny autrement l'exécution des Arrests rendus pour le reglement des suffrages des Docteurs Médi^{ans}és Assemblées & deliberations de la Faculté. 4 Et attendu qu'il avoit nié publiquement & persistoit à nier avoir donné approbation au livre de Cornelius à Lipide sur les Epistres Canoniques, & consentoit toutes sortes de condamnations qui pourroient estre demandées & poursuivies contre les Propositions contenues en cet auteur dont on avoit fait plainte à la Faculté; les Docteurs qui s'estoient opposés à son élection promettoient aussi de desister de leur opposition, & de le laisser paisiblement exercer les fonctions de cette charge.

Il estoit onze heures du soir le troisieme jour de Novembre 1649, quand M. Hallier se resolut d'écrire de sa main les Conditions de cet accord, d'en mettre le lendemain matin avant l'Assemblée son memoire entre celles de Monseigneur le Coadjuteur, & de luy promettre de les executer, ainsi qu'elles sont cy-dessus dressées. On m'en avertit le quatrieme qui estoit le jour de l'Assemblée entre six & sept du matin, afin que je me rendisse chez mondit Seigneur le Coadjuteur, ainsi que je fis avec M. Tagnier; & M. Hallier y estoit desja quand nous y arrivâmes.

Mais apres quelques legeres contestations qui ne regardoient point le fond de l'affaire, M. le Coadjuteur l'ayant pris à part, & luy ayant donné à lire les Conditions qu'il avoit promis d'écrire afin qu'elles demeurassent en-

tre les mains de M. le Coadjuteur, M. Hallier les ayant lus luy dit quelques paroles tout bas. Apres quoy nous estant rapproché de M. le Coadjuteur, il nous dit que non seulement M. Hallier ne vouloit pas écrire, mais mesme qu'il n'estoit pas en resolution de promettre de bouche le fond des choses contenues dans le billet. Il nous témoigna grand déplaisir de voir cette affaire hors d'apparence d'accommodement. Car, dit il, s'il n'y alloit que de la façon & des circonstances des choses on chercheroit des biais pour les faciliter, mais il n'est pas mesme d'accord de la substance. Nous témoignâmes nos regrets à M. le Coadjuteur de l'éloignement où M. Hallier estoit, & nous le suppliâmes de se souvenir, comme nous n'estions nullement cause que cet accommodement manquast à se faire.

Nous retourâmes donc en Sorbonne, afin que les significations de l'Arrest qui n'avoient point encore esté faites à M. Hallier ny à M. le Doyen ny à M. Bouvot Greffier le fussent avant l'Assemblée. Je ne rapporterai rien icy en particulier de ce qui s'y fit, le tout estant contenu amplement dans le procès verbal qui en fut deslors imprimé & signé par l'huissier de la Cour qui vint à l'Assemblée pour l'y signifier. Je dirai seulement en cet endroit que nonobstant cet arrest qui interdisoit à M. Hallier par provision toutes les fonctions de Syndic, il ne laissa pas de les faire toutes dans cette assemblée, mais avec un estrange mépris pour l'autorité du Parlement, tant de la part dudit sieur Hallier que de tous les Docteurs qui l'avoient élu à cette charge.

Quand le jour de cette assemblée fut passé il fallut attendre le retour de Messieurs du Parlement pour leur représenter les contraventions qui y avoient esté faites contre leurs arrest. Nous leur présentâmes une nouvelle requeste par laquelle nous les suppliâmes d'y pourvoir & de les faire executer. Nous avions attaché à cette requeste le procès verbal de l'huissier & une sommation faite à M. Bouvot le 18 de Novembre, à ce qu'il eust à déclarer qui avoit fait jusqu'à ce jour-là les fonctions de Syndic depuis l'Assemblée du 4 Novembre; à laquelle M. Bouvot avoit répondu que c'estoit esté M. Hallier.

Cependant M. Hallier n'avoit pas laissé de renouveler ses sollicitations pour tâcher d'entrer avec nous, nonobstant tout ce qui s'estoit passé, dans un accommodement. Il avoit eu recours pour cet effet à M. l'Evesque d'Amiens & à M. le Coadjuteur, & les avoit de nouveau assurés & priés qu'ils nous assurassent qu'il traiteroit également les uns & les autres pour les matieres de la grace, de la predestination & du libre arbitre, & qu'il ne rejetteroit point

dans

dans les Theses les sentimens de S. Augustin.

Après ce qui s'estoit passé nous ne voions pas grand jour à aucun accommodement & nous considerions peu tout ce qui pouvoit nous estre proposé de la part de M. Hallier. Mais nous n'eûmes pas la peine de deliberer sur ce qu'il avoit dit à ces deux Prelats. Car avant qu'ils nous l'eussent fait savoir M. Hallier alla trouver M. le Coadjuteur & le pria de luy rendre sa parole & de l'excuser s'il ne pouvoit s'en promettre.

Le Vendredi 26 Novembre M. Broussel rapporta nostre nouvelle requeste, & sur le rapport qu'il en faisoit M. le Premier President dit, voilà une affaire fort considerable, de reprocher à un honneste homme une approbation qu'il a donnée dès l'année 1626. Quis sont les Supplians ? M. de Broussel dit ; Il faut lire la requeste, vous verrés, Monsieur, quels sont les Supplians, & vous reconnoistrés que cette affaire n'est pas de si petite consequence que vous le dites. La requeste fut leue. Quand on me nomma, M. le Premier President dit, hâ le voilà, voilà la partie. On mit enfin sur la requeste le Soit montré. M. le President de Mesmes seconda assés les mouvemens que M^r le Premier President avoit de pacifier les choses ; mais sur ce qu'il y fut parlé des Docteurs Mendians, M. le President de Mesmes dit, Encore ne peut-on pas tousjours vivre de cette sorte, il faut que nous en forçons.

Après dix heures M. le Premier President envoya querir M. Cazaut, & luy demanda s'il avoit fait le proces verbal, de ce qui s'estoit passé en Sorbonne. M. Cazaut luy répondit qu'oui, & que ce proces verbal l'estonneroit. Que jamais on n'avoit veu une telle rebellion aux Arrests de la Cour. M. le Premier President s'en fit apporter la minute, la copie n'en estant pas encore faite.

Nous allâmes le mesme jour chez M. Bignon, à qui nous disîmes que nous serions sommer nos parties de se trouver le lendemain au Parquet pour communiquer, & il nous répondit que nous y serions entendus.

La communication des autres causes estant faite, M^{rs} les Gens du Roy firent retirer tout le monde horsmis nous. Comme M. Langlois Advocat qui estoit chargé de nostre fac commençoit la communication, nous estions vers les fenestres, il parut de l'autre costé un Procureur qui dit, Messieurs, on vous communique là une cause, dont je suis chargé, mes parties n'ont esté averties que d'hier au soir de cette communication, ils n'ont point d'Avocat préparé. M. Talon dit là dessus, où sont vos parties ? Le Procureur répondit, ils sont là dans la salle. M. Talon dit, faites les venir, il n'y a qu'un mot à cela, nous les entendrons par leurs

bouches. Le Procureur dit, ils ne sont pas instruits de leurs affaires, & il se retira. Nous achevâmes de communiquer, & outre ce que l'Advocat fit l'ouverture de l'estat de nostre affaire ; M^{rs} de Mincé & Broussen en parlerent au fonds. Entre autres choses qui y furent dites, nous nous plainâmes aussi du Coriolan r'imprimé de nouveau par M. Bail, contenant la mesme doctrine que le Cornelius à Lapide, & M^{rs} les Gens du Roy nous dirent que quand ces mauvais Livres se publicoient il ne falloit pour en avoir justice que les apporter droit au parquet. Leurs conclusions furent qu'ils n'empeschoient pour le Roy que nous eussions audience au premier jour, & nous dirent que nous n'avions qu'à aller voir M. le Premier President qui nous signeroit un placet pour en venir à lundi matin.

M. le Premier President voulant empêcher qu'on ne nous donnast arrest & nous reduire à traiter d'accommodement avec nos parties, fit plusieurs difficultés de nous donner cet à venir ; mais nous luy en fîmes tant d'instance suivant les regles du Palais nonobstant les difficultés & les refus qu'il nous en faisoit, qu'il prit la plume & commença à l'escire sur nostre placet. A la fin neantmoins en l'escrivant il se résolut de nous le denier absolument ; il nous rendit la plume que nous luy avions présentée pour l'escire, & au lieu d'en venir par advocats comme nous devions faire suivant l'ordre acoustumé, il nous renvoya à nostre Rapporteur, par lequel il nous dit que nous fissions encore parler le lundi de nostre requeste. Quand nostre Rapporteur voulut en parler le lundi conformément à ce que nous luy avions dit que M. le Premier President nous avoit dit qu'il l'ist ; M. le Premier President l'empescha par un nouveau détour qu'il luy donna ; & au lieu de cela il nous envoya dire à dix heures de l'aller trouver l'après disnée. Nous nous y rendîmes, & nous y trouvâmes nos parties ; & tant dans cette visite que dans d'autres que nous y fîmes, nous y eûmes avec eux en sa presence divers entretiens qu'il n'est point necessaire de rapporter. J'en diray seulement deux circonstances qui sont trop considerables pour les omettre.

L'une est, que M. Hallier aiant dit dans une de ces visites à Monsieur le Premier President qu'il n'avoit peu avoir la paix avec nous parce qu'il n'avoit pas voulu signer les Propositions de Janſenius, nous luy disîmes sur le champ qu'on ne luy en avoit pas parlé. M. Hallier repliqua que nous le luy avions fait demander par M. le Coadjuteur. Nous luy repartîmes qu'il n'en estoit rien. Mais estant retournés le lendemain chez M. le Premier President, M. de Lalane, qui dans cet entre-

temps avoit veu sur ce sujet M. le Coadjuteur, dit à M. le Premier President; Monsieur, j'ai charge de M. le Coadjuteur de vous dire de sa part, qu'il n'a point demandé de la nostre à M. Hallier de signer les Propositions de Jansenius, comme M. Hallier vous le dit hier. A quoy M. le Premier President aiant répondu qu'il n'estoit pas question de cela: M. de Lalane luy repartit; Monsieur, il n'est pas juste que M. Hallier impose à M. le Coadjuteur & à nous, & que nous n'en disions rien.

La seconde est que quelques instances que nous pussions luy faire d'agréer que nos contestations se decidassent dans les voies ordinaires par le jugement de la Cour, il ne voulut point y consentir, mais il nous dit qu'il falloit que nous travaillions nous mesmes à les terminer par un accommodement; à quoy il ajouta que c'estoit l'intention de la Cour, de laquelle il nous témoigna qu'il avoit receu ordre de nous le dire.

CHAPITRE XIV.

De ce qui fut fait dans l'Assemblée du premier Decembre 1649, pour l'accord que M. le Premier President nous avoit témoigné désirer que nous y fissions.

LE premier jour de Decembre 1649 étant arrivé, M^r Charton dit à l'Assemblée de la Faculté que M. le Premier President nous avoit mandés les uns & les autres, & qu'il nous avoit dit que la Cour de Parlement desiroit que nous cherchassions entre nous les moyens de nous accorder.

M. de Mincé parla en suite & témoigna que le sentiment de M. le Premier President n'estoit pas de renvoyer les affaires au jugement de la Faculté, mais de nous inviter les uns & les autres à chercher entre nous les voies de nous accommoder, si nous pouvions les trouver.

M. Hallier dit je ne sçai quoy qui fit naître une contestation entre M. de Mincé & luy, & qui fut causée que M. de Mincé luy aiant dit qu'il ne devoit pas s'ingerer dans les fonctions du Syndicat; M. Hallier déclara qu'il ne pretendoit pas en faire aucune dans cette Assemblée-là.

M. Mulot mit en deliberation ce qui avoit esté proposé par M. Charton. M. Meslier Sous-Doien opinant le premier dit que pour les Propositions il faudroit nommer deux Docteurs de chaque costé, afin qu'ils conserassent ensemble de ce qu'il y auroit à faire. On l'avertit qu'il ne s'agissoit pas des Propositions, il changea sa deliberation, & dit qu'il estoit que la voie d'accord estoit d'exécuter les Arrêts de la Cour.

Personne ne parla plus des Propositions jus-

qu'à M. Pereyret, dont les avis pour l'ordinaire sont un pronostic infallible & les plus certaines regles des sentimens de tous ceux de ce parti. Il dit que pour avoir une paix solide, il falloit penetrer la principale cause de la division, prendre garde à ce qui nous avoit principalement irrités, & que c'estoit la doctrine. Que ce qui regardoit le Syndicat & les autres choses, n'estoit pas le principal, mais des accessoires. Qu'il falloit apporter le remede à la racine du mal. Que c'estoit cela principalement qu'il falloit examiner, & dont nous pouvions davantage attendre la paix. Que tout ce qui avoit esté fait procedoit de ce principe. C'est pourquoy il nous falloit donner contentement là-dessus, & pour cela prendre encore du temps pour en deliberer, & cependant inviter tout le monde à les examiner. Qu'eux qui estoient Deputés en feroient de mesme. Que pendant ce temps il falloit vivre en amitié & intelligence les uns avec les autres, & pour ce faire, ne rien écrire, ne rien dire sur lesdites Propositions, ne les point mettre dans les Theses. Que si cependant quelques Bacheliers ou quelques Docteurs entreprenoient quelque chose au prejudice de ce reglement, ou dans les Theses, ou dans les Livres, il falloit que la Faculté les punist grièvement & severement par ses Censures; que non seulement Monsieur le Premier President, mais aussi tous Messieurs les autres Presidents & Conseillers qu'ils avoient esté voir, leur avoient dit qu'il en falloit user de la sorte; & c'estoit là ce qu'ils pretendoient faire dans cet accommodement.

M. Copin voyant que cet avis alloit à renouveler l'entreprise du premier Juillet, il dit tant en son nom, qu'en celui de grand nombre de Docteurs, dont la pensée n'a jamais esté de fuir l'examen de ces Propositions ny d'autres, mais au contraire qui ont toujours désiré qu'on l'entreprist, pourveu qu'il se fust avec les conditions necessaires pour l'éclaircissement de la verité & pour l'établissement d'une paix solide entre les Docteurs. Il dit, dis-je, tant en son nom qu'en celui de ces Docteurs, que si la resolution se prenoit de faire cet examen, il demandoit qu'on y observast de certaines conditions que toutes les personnes équitables estimeroyent estre justes & necessaires pour le bien faire, & qu'il alloit proposer à la Faculté. Il prit en main pour en faire lecture le papier où il les avoit écrites; & sur cela il s'excita un grand bruit qui estoit causé en partie par ceux qui ne vouloyent point entendre parler de ces conditions, & en partie par d'autres qui se plaignoyent de ce que nous les propositions, parce qu'en cette Assemblée-là il n'estoit pas question de cet examen.

Nous

Nous répondîmes qu'en effet M. le Doien ne l'avoit pas mis en deliberation; mais que M. Pereyret n'avoit pas laissé d'en deliberer, & qu'il avoit donné tout sujet par son discours de croire qu'on vouloit conduire à ce point là la deliberation de la Faculté. M. Pereyret voulut s'en defendre, mais il ne le put faire valablement. Et M. Amiot soutint que M. Pereyret avoit eu raison de dire qu'il s'agissoit de cet examen, puisqu'on avoit proposé de chercher des voies d'accord; & que puisqu'on estoit en différend sur la doctrine il en falloit parler. Comme M. Coppin insistoit toujours pour faire lecture de ce papier, parce qu'il n'auroit plus esté temps de le lire apres que la conclusion auroit esté faite pour cet examen, & que d'ailleurs il ne pouvoit avoir un moment d'audience, parce que le bruit continuoit toujours; D'un costé M. Mulot Doien arracha par force & par caprice ce papier à M. Coppin, & M. Pereyret de l'autre pour appaiser le bruit qui s'augmentoit de plus en plus changea d'avis ou l'interpreta, & ne conclut plus à examiner les Propositions ni à defendre de les soutenir. M. Mulot rendit aussi à M. Coppin ce papier, & M. Coppin le mit entre les mains de M. Bouvot, afin qu'il l'enregistra pour servir & y avoir recours toutes les fois qu'il plairoit à ces Messieurs d'entreprendre l'examen de ces matieres contestées.

M. Charton opinant ne laissa pas de conclurre encore à l'examen des Propositions sans rien dire ny avoir aucun égard pour les conditions présentées par M. Coppin; M. Morel fut du même avis de M. Charton, & dit que cet examen estoit desja fait par les députés, qu'il ne restoit plus qu'à en faire leur rapport, qu'il falloit encore le différer, & cependant defendre aux Bacheliers de soutenir ces Propositions; mais qu'il ne falloit point nommer d'autres députés pour en parler: & pour M. Hallier, qu'il falloit faire en sorte qu'il demeurât dans le syndicat.

M. Hallier dit qu'il en sortiroit volontiers, si besoin estoit; Qu'il estoit pourtant d'avis que huit ou dix Docteurs conférassent ensemble, de ce qu'il y auroit à faire; Mais qu'il ne falloit point parler de condamner ny les uns ny les autres.

M. Amiot dit que le temps accordé pour ne point parler de ces Propositions & du reste de ce qui avoit esté fait au premier Juillet estoit expiré; qu'il en falloit parler, & faire valoir alors ce qui n'avoit esté jusque-là que suspens.

Comme je vis que cet avis de parler des Propositions estoit proposé par plusieurs Docteurs, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne prevaleût, je fis avertir un Huissier de la Cour que

j'avois fait tenir prest pour signifier en cas de besoin l'Arrest rendu le cinquième Octobre dont j'ay parlé cy-dessus, par lequel il leur estoit defendu de passer outre sur le sujet des Propositions. M. Tassin qui reçut la signification de cet Arrest l'apporta à la Faculté sur le bureau. Ils ne sçavoient ce que c'estoit & ne pensoient plus à cet Arrest, car on en avoit toujours différé la signification, tant qu'on ne l'avoit pas veu nécessaire, c'est pourquoy ils se résolurent aisément de le faire lire pour apprendre ce que c'estoit. Comme on le lisoit M. Pereyret & M. Cornet nierent avoir dit ce que l'Arrest portoit expressément qu'ils avoient dit en presence de la Cour quand ils avoient esté ouïs. M. de Saint Roch leur repartit qu'ils n'avoient qu'à s'inscrire en faux contre l'Arrest; & M. Brouffe demanda acte du dementi qu'ils donnoient à toute la Cour.

Apres que cet Arrest fut leu les deliberations continuerent. M. Cornet dit que la signification de cet Arrest troubloit la paix, & empêchoit qu'on ne deliberât des voies d'accord, puis qu'on avoit les mains liées. On luy répondit qu'on cherchoit les voies d'accord sur l'affaire de M. Hallier, que cet Arrest ne regardoit que l'examen des Propositions, dans lequel il defendoit de passer outre, & ainsi n'empêchoit pas qu'on n'essât de trouver les moiens de s'accorder. Et M. Cornet continuant sa deliberation dit qu'il estoit donc de l'avis de M. Chappellais & que ces contestations devoient estre accommodées suivant le desir de M. le Premier President qui avoit fait l'ouverture de suspendre l'affaire des Propositions durant trois ou quatre mois, & que luy Cornet estoit d'avis qu'on prolongeât ce terme; & neantmoins parce que l'affaire du Syndic pressoit, qu'on nommât trois Docteurs de chaque costé, & trois au nom de la Faculté, qui tous ensemble convinssent des moiens d'accommoder ces contestations.

M. Amiot ne laissa pas apres cet avis de demander Acte de la signification de cet Arrest, comme si c'eust esté un attentat commis contre les intentions du Parlement par ceux qui l'avoient fait signifier. Et M. Brouffe en demanda aussi un du temps auquel il avoit esté signifié sçavoir apres que plusieurs avoient opiné pour la continuation de l'examen des Propositions. M. Brouffe expliqua aussi de vive voix en general ce que contenoit l'écrit des Conditions qui avoit esté présenté par M. Coppin, & demanda d'abord que M. Bouvot ne manquât pas de l'enregistrer.

Depuis la lecture de cet Arrest on ne parla plus de proceder à l'examen des Propositions, mais seulement de deputer sur l'affaire de M. Hallier; & enfin après divers expediens dont

on parla, la pluralité des suffrages fut que M. Hallier nommeroit trois Docteurs de sa part, & M. de Mincé trois autres, & l'on nomma comme au nom de la Faculté pour indifferens M. Chappellais, M. Gauquelin & M. du Val afin que ces neuf se vissent pour chercher entre eux les moyens d'accord, & qu'ils fussent rapport à la Faculté le septième de ce même mois de ce qu'ils auroient pu faire pour cet accommodement.

Le procédé des Docteurs à qui nous avions affaire estoit assés estrange dans toute cette deliberation. Car ils opinoient en la même manière qu'ils auroient fait, s'ils avoient esté les arbitres souverains de cet accommodement, & comme si la Cour eust renvoyé toute l'affaire à ce qu'ils en ordonneroient. Et quoyque nous fussions tous divisés en deux partis dont les uns y estoient plus eschauffés & les autres moins, ils pretendoient néanmoins qu'il y avoit un troisième corps entre eux & nous qu'ils appelloient la Faculté, & qui n'estoit pourtant composé que d'eux mêmes, parce qu'avec le secours des Religieux Mendians leur nombre estoit sans difficulté plus grand que le nostre. Nous ne manquâmes pas de leur faire observer fort distinctement en deux ou trois occasions dans cette Assemblée, qu'il n'y avoit point dans la Compagnie un troisième parti qui composât la Faculté; que la Cour ny M. le Premier President ne nous y avoit pas renvoyés pour estre jugés par eux mêmes, mais seulement pour chercher entre eux & nous les moyens de nous accommoder, & à la charge que si nous ne le faisions pas, nous aurions recours à la Cour de Parlement, pour y estre jugés. Et néanmoins quoyque nous taschassions de nous expliquer assés clairement sur ce sujet, ils ne pouvoient qu'à peine comprendre nostre langage, ny s'empescher d'agir comme s'ils eussent esté les maîtres absolus de nos differends, & comme si la Faculté eust esté quelque chose de different d'eux & de nous.

Aussi M. Broulle s'opposa à ce resultat tant en son nom que pour nous. Il dit qu'on ne pouvoit nommer de Deputés de la part de la Faculté qui n'estoit point partie en cette affaire, mais qui estoit toute divisée en deux partis. Il dit que s'il falloit chercher quelques Docteurs qui fussent les mediateurs entre ceux qui seroient nommés de part & d'autre, ce seroit à eux à les choisir & à en convenir, s'ils ne pouvoient pas s'accorder ensemble. Il dit que notamment ceux qu'on avoit nommés pour indifferens ne l'estoient pas, parce qu'ils s'estoient déclarés trop ouvertement dans cette Assemblée-là pour M. Hallier; & somma ledit Sr Hallier & M. le Doien d'exécuter les Arrests rendus; & qu'à faute de ce il faisoit con-

tre eux toutes les protestations en tel cas requises, & persifloit dans toutes les oppositions, appellations & protestations auparavant faites. M. le Doien ne laissa pas de sommer M. de Mincé de nommer trois Docteurs de la part des opposans pour travailler à cet accord. M. de Mincé répondit que sans prejndice des declarations & protestations faites par M. Broulle, il les nommeroit dans ce jour & les donneroit par écrit à M. Bouvot Greffier. M. Hallier fut sommé de même par M. le Doien, & nomma pour luy sur le champ M^{rs} Perreyret, Morel & le Moine. Cette Assemblée-là finit ainsi.

Les conditions pour examiner la doctrine de la grace que M. Coppin presenta pour nous à la Faculté, n'ont pas esté enregistrées dans nos registres quelque instance que nous en aions pu faire, parce que M. Cornet a tousjours esté depuis ce temps-là maître de nos registres, & qu'il n'y a mis que ce qu'il a voulu; mais elles furent imprimées presque aussitost qu'elles furent présentées, & l'on encore esté depuis, & néanmoins je ne laisserai pas de les faire copier dans le recueil des pieces que je me propose de mettre apres ce Journal. Je remarquerai seulement qu'il y est dit en termes exprez que les Propositions que M. Cornet avoit présentées à la Faculté pour y estre censurées, estoient equivoques & ambiguës, & n'estoient soutenues par personne dans le sens qu'elles sembloient avoir d'elles mêmes. *Postquam omnibus innotuit quomodo provocasset M. Nicolaus Cornet Propositiones quasdam de gratia ambiguas & equivocas a Nullo Autore in sensu quem præ se ferre videntur assertas, vocaverit in medium, & examinandas Facultati exhibuerit, &c.*

CHAPITRE XV.

De ce qui se passa en conséquence de cette Assemblée jusqu'au septième Decembre pour l'accord dont on avoit parlé.

Quoyque nous ne fussions point obligés de suivre le resultat de l'Assemblée du matin, qu'autant que nous jugions à propos de nous y conformer; néanmoins pour ne pas rejeter cette voie d'accocomodement, si elle pouvoit avoir quelque bon succès, & siant considéré que nous aurions tousjours dans les conférences particulieres qui se feroient sur cette affaire la liberté d'accepter ou de rejeter ce que nous trouverions bon; M. de Mincé donna l'apresdisnée à M. Bouvot un écrit par lequel il nommoit M. Chastellain, M. Bachelier & moy pour conférer avec les Docteurs nommés par M. Hallier pour accommoder le procès intemé contre sa pretendu éléction au Syndicat,

ou plustost pour chercher les moyens de l'en faire sortir bonnement, parce que (luy de Mincé) estoient toujours que M. Hallier n'avoit point deuy estre élu: c'est pourquoy il faisoit cette nomination de Deputés sans prejudice de nostre opposition.

M. Chastellain qui estoit le plus ancien de ces neuf Deputés nous assembla suivant la coustume à la maison de la Faculté chez M. Bouvot le quatrième Decembre sur les neuf à dix heures du matin. Lors que nous nous y fûmes tous rendus, il nous proposa le sujet pour lequel nous estions assemblés, & mit l'affaire en deliberation parmi nous comme on a coustume de les mettre dans la Faculté, afin que chacun en dist son avis.

M. Pereyret qui estoit le premier à parler sur la Proposition faite par M. Chastellain dit le sien ainsi qu'il sera rapporté cy-apres. Cependant il est bon de remarquer que tout ce qui s'estoit passé dans les divers entretiens que nous avions eus chez M. le Premier President touchant nos affaires, nous avoit fait remarquer en sa personne tant d'opposition à souffrir qu'elles fussent conduites par les voies ordinaires de la justice, & une si grande resolution que nous travaillions nous memes à les terminer; que nous nous elbions sentis obligés dès avant cette Assemblée du premier Decembre de nous y résoudre & de penser aux conditions que nous devrions apporter dans l'accommodement que nous pourrions estre obligés de faire, afin que nous pussions en le faisant vivre dans la Faculté avec quelque sorte de paix & de liberté.

Ces conditions outre celles qui regardoient le Syndicat de M. Hallier & qui seront dites cy-apres, estoient, 1. Que les deux ans de son Syndicat estant expirés M. de S. André qui avoit eu dans l'Assemblée de son élection la pluralité des suffrages legitimes, le feroit aussi & en exerceroit les fonctions durant les deux années suivantes. 2. Que pendant le temps que M. Hallier seroit obligé de s'absenter de Paris soit pour les necessités de son Archidiaconat de S. Malo, soit autrement, M. de S. André en exerceroit les fonctions. 3. Que M. Hallier viendrait en Sorbonne trois fois la semaine à jours nommés pour satisfaire aux Docteurs & Bacheliers qui auroient à faire à luy. 4. Que M. Hallier ne pourroit oster des Theses les Propositions de l'ancienne Doctrinne de la Faculté & de la France touchant l'Eglise, les Conciles, le Pape, la Souveraineté du Roy & les libertés de l'Eglise Gallicane: pour lesquelles soutenir les Bacheliers qui auroient leurs Theses signées de leurs grands Maîtres & Presidents seroient laissés par luy dans une entiere liberté. Qu'il ne pourroit

point non plus en rejeter la doctrine de S. Augustin touchant la grace, la predestination & le libre arbitre, & qu'il ne pourroit garder les dites Theses ny rien changer en tout l'ordre & la discipline de la Faculté. 5. Que les Conclusions dont on s'estoit plaint depuis un an ou dix huit mois seroient reveuës & mises dans nos registres conformément à la verité des choses qui s'estoient passées & en des termes qui pussent ne blester personne & estre soufferts par ceux qui y estoient interressés. 6. Que les deux Conscripteurs qui avoient esté nommés contre les formes en l'absence des opposans lors de l'élection de M. Hallier, & qui estoient gens tout à fait partiaux, seroient changés ou l'un d'eux, & qu'on mettroit en leurs places deux autres Conscripteurs dont l'un conviendrait, ou que l'un d'eux quitteroit cette fonction & seroit mis en sa place tel Docteur que les opposans voudroient nommer, pour avoir soin tant des conclusions qui seroient dressées cy-apres, que des Docteurs qui on nommeroit pour le l'examen des Bacheliers, afin d'empescher que lors qu'on en connoistroit quelques-uns qu'on croiroit estre dans des opinions qui ne seroient pas agreables à l'un des partis, on leur donnast des examinateurs entierement opposés à leurs sentimens, & qui seroient d'humeur à les mal-traiter dans leurs examens. 7. Que Messieurs les Advocats generaux seroient avertis de toutes les conditions de nostre accord, afin qu'ils vissent ce que nous aurions pu omettre qui seroit de l'interet public, du service du Roy & du devoir de leurs charges.

M. Bachelier qui estoit en rang de parler dans cette Assemblée particulliere après M. Pereyret, proposa en opinant quelques-unes de ces conditions, & M. Pereyret avant que les autres continuassent à dire leurs sentimens, dit que pourveu qu'on fust d'accord du principal des contestations tout ce que demandoit M. Bachelier ne souffriroit point de difficulté, & seroit fort facile à executer. Mesme il ajouta que ces choses n'avoient pas besoin d'estre demandées, qu'elles se sousentendoient assez sans qu'on en parlât, comme aussi que les frais qui avoient esté faits de part & d'autre dans ces contestations seroient remboursés aux dépens & des deniers publics de la Faculté.

Tous ces autres Messieurs qui parlerent depuis M. Bachelier jusqu'à moy, furent de l'avis de M. Pereyret & dans la substance & dans les circonstances de ce que M. Bachelier y avoit adjouté, excepté que quelques-uns dirent qu'il ne dependoit pas de nous de faire des Conscripteurs & qu'il falloit les faire nommer par la Faculté; mais tous demeuroient d'accord, qu'il estoit juste de les faire, comme ils

avoient esté propofés, & que la Faculté fe trouveroit fort difpofée à nommer ceux dont nous ferions convenus fous fon bon plaifir.

Je fus obligé de fuivre l'ordre que tous ces Meffieurs avoient gardé, & je parlai le dernier. Je témoignai que j'avois beaucoup de joie des difpofitions que je vois à notre paix; mais que pour en mieux juger & en parler plus affeurement, il falloit écrire & voir les conditions avec lefquelles on la faisoit, afin de les exécuter avant que de l'estimer tout à fait conclué & arrêté. Que j'y contribuerois de ma part tout ce qui pourroit dependre de moy. Que j'avois beaucoup d'efperance que toutes ces conditions s'exécuteroient, & parce que je les croiois juftes, & parce que je vois qu'elles leur estoient agreables; mais qu'en ces fortes d'occasions, il ne falloit point remettre apres les accommodemens ce qui les doit preceder ou pour le moins accompagner. Un chacun me dit que je n'apprehendois rien; qu'on me donneroit contentement; & l'on fut bien-aifé que M. Pereyret dictât à M. Bouvot Greffier qui estoit prefent les chofes qu'il avoit dites dans fon avis. M. Pereyret luy dicta donc le billet qui fuit comme eftant tout rempli de fa matiere, l'ayant fans doute concertée auparavant avec M. Cornet, & la poffédant entierement.

Du 4 jour de Decembre 1649.

” MESSIEURS.....

” Deputés par la Faculté font demeurés d'accord qu'attendu que fur les Propositions dont est question, il a esté fuffifamment pourveu par les definitions Ecclefiaftiques & par les anciens decrets de la Faculté, qu'il n'estoit point neceffaire de proceder à un examen ou Censure, ains fuffisoit d'enjoindre au Syndic de tenir la main à l'exécution des decrets cy-devant faits tant pour la doctrine que pour la discipline: Et en cas qu'il vienne à naître quelques difficultés touchant les fufdites Propositions ou autres fur la matiere de la grace & de l'auxilium, ledit Syndic prendra l'avis de tous Messieurs nos Maîtres qui l'ont devancé en la charge de Syndic.

” Et en ce qui concerne le Syndicat, après que M. Hallier aura reiteré la declaration qu'il fit en la Faculté le 4 Novembre, qu'il n'avoit point approuvé le livre de Cornelius à Lapidé, & qu'il improuve la doctrine qui y est contenue concernant la puiffance des Princes temporels, & qu'il adhère entierement à la doctrine de la Faculté en ce point & aux Censures qu'elle en a faites & entre autres le 1 & 4 Avril 1626, que pour justifier son innocence en ce point il presentera requête à la Cour

tendante à ce que defences foient faites à tous Imprimeurs d'imprimer ledit livre Cornelius à Lapidé avec ladite fupposée Approbation aux peines qu'elle avifera contre les contrevenans & en consequence d'un commun consentement son élection sera approuvée. Ainsi signé,

Chastellain, Pereyret, Chappellais, Bachelier, Gauquelin, Le Moyne, Morel, Du Val.

Après que Messieurs cy-dessus ont signé, M. de Saint-Amour interpellé de signer à demandé temps pour deliberer & copie de la presente deliberation.

Ainsi signé, Ph. Bouvot.

J'estois fort attentif à ce que M. Bouvot écrivoit pendant que M^r Pereyret luy dictoit, & j'observai bien aisément les equivoques avec lefquelles cet accord estoit conceu sur le fujet des Propositions. Je creus que c'estoit une nouvelle semence de divisions dans toutes les occasions où chacun auroit fujet de l'interpreter à son avantage. Que nos adversaires étant en plus grand nombre que nous, seroient quand ils voudroient les maîtres de son interpretation. Et enfin que le renvoi qu'on faisoit aux anciens Syndics des difficultés qui pouvoient naître sur les Theses, estoit établir un petit tribunal & une efpece d'Inquisition dans la Faculté en leur attribuant une jurisdiction qui appartenoit à tous les Docteurs en corps, laquelle pourroit à la fin apporter quelque gehenne & contrainte à leurs sentimens qui devoient estre conservés dans la liberté qui leur avoit esté jusque-là si avantageuse. Ce que je trouvois d'autant plus dangereux qu'entre six Docteurs qui avoient esté Syndics M^{rs} Pereyret & Cornet étant du nombre & M. Hallier le demeurant, je n'en trouvois pas tant qui nous fussent equitables qu'il y en avoit de preoccupez contre nous. C'est pourquoy quand on parla de signer cet écrit si-tôt qu'il fut achevé, & avant que perfonne l'eust signé, je tirai à part M. Chastellain & M. Bachelier, & les suppliai de vouloir se donner une journée de temps pour le relire & l'examiner auparavant, tant pour les raisons cy-dessus que je leur marquai en partie, que parce qu'il n'y estoit fait mention d'aucune des conditions que nous avions demandées pour cet accord, & que je ne croiois pas qu'il fust expedient que nous en signaffions aucun qu'elles ne fussent toutes exécutées. Que nous avions affaire à des gens qui ne nous rechercheroient pas d'accommodement, comme ils faisoient, s'ils ne se sentoient pressés par la justice des pourfuites que nous avions à faire

CONTRE

contre eux, & qui se moqueroient apres-de nous & de tout ce qu'ils nous auroient promis, si nous nous relâchions de ces poursuites si justes & si nécessaires sans en prendre les avantages que nous devons pour le retablissement de l'ordre, de la discipline & de la doctrine ancienne de la Faculté. Que nous les avions rangés à la raison pour l'affaire des Propositions par l'Arrest du cinquième Octobre. Que celle du Syndicat estoit infailible; qu'elle ne se passeroit pas sans qu'on en prist occasion de faire le rapport des contraventions qu'ils avoient apportées aux Arrests de la Cour touchant les Religieux Mendians, notamment lors que M. Broussel & M. Viole s'estoient transportés dans la Faculté, & sans qu'on fist toutes les choses nécessaires pour reparer les desobeissances qui avoient esté commises contre l'autorité de la Cour & pour procurer l'exécution de ces mêmes Arrests, qu'ils sçavoient estre si importante au bien de la Faculté. Que pour l'honneur de Dieu ils se donnassent une apres-dînée de patience pour examiner tout ce qu'il y avoit à considerer sur ce sujet. Mais quelque chose que je pusse leur représenter je n'en pus jamais obtenir aucun delai. M. Chastellain estoit fort travaillé d'un mal de jambe & s'estoit fait porter avec beaucoup de peine de son logis jusque chez M. Bouvot, il ne put se résoudre à s'obliger d'y revenir encore une fois, ny M. Bachelier à faire autre chose que ce qu'il verroit faire à M. Chastellain. Ainsi ils signerent tous huit cet écrit, comme il est cy-dessus; & en le signant les autres confirmèrent à M. Chastellain & à M. Bachelier qu'ils ne manqueraient pas aux conditions que nous leur avions demandées.

Je me trouvai fort surpris de rester seul à le signer de neuf personnes qui estoient toutes sans comparaison plus anciennes, plus expérimentées & plus clairvoyantes que moy; je vois bien que je ne pouvois éviter qu'on ne me reprochast d'estre un opiniaître, d'estre tout seul la cause des divisions de la Faculté, & d'estre bien-aisé de l'entretenir dans le trouble, comme on m'en avoit desjà fait quelques reproches avec moins d'apparence qu'il n'y en avoit en cette occasion; mais d'ailleurs je ne pouvois me résoudre pour éviter ce vain reproche de signer une chose qui me paroissoit si évidemment mauvaise.

On me pressa pourtant de signer en me menaçant meisme de faire par tout des plaintes de moy & de m'imputer tout le mal qui pourroit arriver de nostre defension; mais je ne pus m'y résoudre, & tout le temperament que je pus trouver dans cette fâcheuse conjoncture, fut de demander du temps pour deliberer de ce que j'aurois à faire & copie de la deliberation

qu'ils vouloient que je signasse, ainsi qu'il fut écrit par nostre Greffier au pied de cette meisme deliberation, comme il a esté veu cy-dessus.

Quand je l'eus communiquée à plusieurs de nos Confreres je n'en trouvai point qui ne fust fort aisé de la résistance que j'y avois apportée; plusieurs s'appliquerent à en représenter les conséquences à M. Chastellain & à M. Bachelier; Et enfin M. Chastellain & M. Bachelier estant persuadés que j'avois eu quelque raison, particulièrement pour le petit Tribunal qui s'alloit eriger parmi nous devant Messieurs les autres Syndics qui se rendroient seuls les regles & les maîtres de la doctrine, M. Chastellain se resolut de nous rappeler derechef pour revoir & mettre en Latin ce qui avoit esté signé, afin qu'il fust en estat d'estre rapporté à la Faculté; & ne pouvant pas pour son indisposition revenir au logis de la Faculté il nous pria de nous rendre chez luy.

Ce fut le jour de Saint Nicolas apres dînée. Quand j'y arrivai le nouveau resultat en Latin estoit desjà dressé & signé par tous ces Messieurs les Deputés à la reserve de M^{re} Chappelas & le Moyne qui ne s'y estoient pas trouvés. On me le presenta tout dressé & signé ainsi que je vais l'insérer icy afin que je le signasse aussi.

Anno Domini 1649, die quarta mensis Decembris, honorandi Magistri nostri Chastellain, Perreyre, Chappellain, Bachelier, Moriel Sorbonicus, Gangetinus, le Moine, Du Val, & de Saint-Amant, respectivi à Facultate deputati in publicis comitiis ejusdem mensis concluderunt & conveniunt inter se ad Facultatem referendum esse satis provisum fuisse tam circa Propositiones de quibus est controversia, quam circa eas qua tangunt materiam de gratiâ & de auxilio divini per Defunctos Ecclesiasticos & antiqua Decreta ipsius Facultatis, atque ideo non esse necesse procedere ad examen vel judicium earundem, sed sufficere, si D. Syndico injungatur ut curis executioni mandari decreta antea facta tam pro doctrinâ quam pro disciplinâ; quod si aliqua difficultas occurrat circa predictas Propositiones aut alias circa materiam de gratiâ aut de auxilio divinis, idem D. Syndicum consulat Facultatem: Si verò res ita urgeat ut non possit commodè convocari, consilium assumat omnium sapientissimorum Magistrorum qui erunt in officio & manente Syndicatu processerunt.

Quod verò spectat ad Syndacatum, postquam honorandus M. N. Hallier declarationem à se factam die quartâ superserius mensis Novembris in publicis comitiis reiteravit, videlicet se nunquam approbavisse librum Cornelii à Lapide in Epistolas Canonicas, atque improbare se doctrinam in eo contentam, qua tangit potestatem Principi

pum temporalium, seque penitus adherere doctrina Facultatis circa illud punctum, atque etiam Censuris ab eadem de eo factis & inter alias decreto facto contra Santarellum, neque suam circa illud momentum innocentiam testificetur libellum supplexem supremæ Curia Parlamenti offerret eo sive ut omnibus Typographis & Librariis interdicatur sub penis eadem Curia reservatis in deficientes aut contravenientes, ne imprimant aut vendant dictum librum Corneliu à Lapide cum dictâ suppositâ approbatione. Et in prædictorum consensum unanimi omnium consensu ejus electio ad Syndicatum probabitur. Ainsi signé.

Chastellain,	Pereyret,
Bachelier,	Moré,
Gauquelin,	R. du Val.

En lisant ce résultat ainsi refait en Latin, j'y trouvai une nouvelle difficulté outre celles que j'y avois trouvées la première fois. Car pour remédier à celle que j'avois faite d'avoir recours aux anciens Syndics, on avoit mis qu'en cas qu'il y arrivast quelque difficulté sur les mêmes Propositions M. le Syndic en consulteroit la Faculté, & que si la chose pressoit si fort, qu'elle ne pût pas s'assembler commodément, alors il prendroit conseil de tous Messieurs les anciens Syndics. Et il me sembla que d'un côté cette ouverture qu'on faisoit au Syndic de consulter la Faculté dessus ces Propositions, donnoit quelque atteinte à l'Arrest du cinquième Octobre & quelque lieu de réveiller quand on voudroit l'entreprise de M. Cornet; & que de l'autre la liberté qu'on luy donnoit & l'obligation qu'on luy imposoit en même temps de recourir à tous les anciens Syndics si l'affaire ne permettoit pas d'assembler la Faculté, estoit toujours eriger ce Tribunal dans la Faculté en luy donnant lieu d'y recourir lors qu'il le desireroit, & luy imposer d'ailleurs un joug & une gène que nostre Syndic n'avoit pas accoustumé de porter. De sorte que je m'excusay encore, mais avec plus de confiance, quoy qu'avec plus de douleur, de souscrire ce nouvel écrit.

Le lendemain septiesme jour de Decembre la Faculté s'assembla extraordinairement pour entendre le rapport de ce que nous aurions fait sur cette affaire. M. Chastellain dit que le résultat touchant les Propositions & le Syndicat estoit entre les mains de M. Bouvot qui le liroit, & qu'on n'y avoit rien mis des autres conditions dont on estoit convenu, comme de la nouvelle élection des Conscripteurs & de la revision des Conclusions, parce qu'on s'en estoit reposé sur la parole que les députés en avoient donnée & sur la confiance que l'assemblée les approuveroit.

M. Bouvot leut dans l'assemblée ce résultat

dans les mêmes termes dans lesquels je l'ay transcrit cy dessus.

Après qu'il fut leu je témoignay à la Compagnie le déplaisir que j'avois de ne l'avoir peu signer, & en exposai les raisons avec tout le respect que je pus pour tous Messieurs les députés. Ce qui n'empêcha pas que M. Chastellain & M. Chappellas n'en témoignassent un peu de colere contre moy; & sur l'ambiguité des termes dont je me plaignois, M. Chappellas dit qu'on n'y avoit point entendu de finesse, ny eu de dessein de faire prejudice à aucun parti, mais que jugeant qu'il ne falloit plus parler de cet examen, il avoit fallu y trouver quelque raison, & qu'on y avoit mis celle là, de sorte qu'on pouvoit dire des deux côtés, *causa quam putatis vittricem causâ ceciderit*; & trouva bon qu'on mist en cet accord *sanctiones* au lieu de *definitiones*, M. Hennequin en aiant fait ouverture dans son avis.

La plus-part des Docteurs aussi qui opinèrent devant moy estimèrent qu'il falloit retrancher de cet accord ce que j'y avois trouvé mauvais; Que le Syndic s'il se presentoit des difficultés consulteroit la Faculté ou recourroit aux anciens Syndics; & en effet cela en fut retranché. Ce que voiant, & d'ailleurs plusieurs de mes amis me pressant d'acquiescer à cet accord, bien que je n'en fusse pas encore satisfait, neantmoins parce qu'il falloit considérer toutes choses & prendre ce qu'on pouvoit de mieux quand on ne pouvoit pas obtenir tout ce que l'on eust bien désiré, je dis quand mon rang vint d'opiner que j'y consentois aussi & que j'estois prest à le signer eu égard aux choses cy-dessus, pourveu qu'on s'obligeast d'exécuter ponctuellement les conditions des Conscripteurs & de la revision des Conclusions dont M. Chastellain avoit parlé. On nous deputa ensuite tous neuf pour aller remercier M. le Premier President, Messieurs les gens du Roy & quelques-uns de Messieurs les Presidents au mortier qui s'estoient meslés de nostre accommodement; & nous y allâmes en même temps. Il fut dit aussi qu'on mettroit entre les mains de Messieurs les gens du Roy le Corneliu à Lapide & le Coriolan pour la décharge de la Faculté.

M. Hallier ne se trouva pas à cette assemblée, & M. de SainteBeuve opinant touchant ce qui regardoit l'article du Syndicat, dit qu'encores qu'il trouvast rude ce qu'on avoit ordonné de M. Hallier sur ce sujet, il estoit chargé neantmoins de dire de sa part à la Faculté qu'il seroit tout ce que la Faculté desireroit. M. Cornet y fit le Syndic, & commença dès que nous fûmes partis pour aller faire nos visites de contrevenir aux conditions qui n'avoient esté promises que de bouche. Car au lieu

lieu qu'on avoit dit qu'il faudroit revoir les Conclusions qui avoient esté enregistrees depuis un an ou dix huit mois pour en ôter des paroles fausses & offensantes qui y estoient, il fit relire à la fin de cette assemblée, apres que les suppliques ordinaires eurent esté faites, les Conclusions des assemblées precedentes qui n'avoient pas encore esté releuës. Et M. l'Abbé de Valcroissant qui estoit demeuré par hazard à la fin de cette assemblée, aiant remarqué dans ces conclusions quelque chose au prejudice des opposans, dit qu'il luy sembloit que puisque la paix estoit faite il estoit raisonnable que suivant ce qu'on avoit proposé les mesmes deputés revissent ces conclusions pour voir ce qui pourroit y estre à corriger; Et la plus-part de ceux qui estoient restés témoignoiënt trouver cela tres juste. M. Cornet voulut le divertir, & dit qu'il n'y avoit pas assés de monde pour deliberer là dessus, & que la Faculté n'estoit plus assemblée. M. Marcan repliqua à M. Cornet, que s'il y avoit eu assés de monde pour les relire, il y en avoit assés pour en deliberer. Ce qui pressa fort M. Cornet, & l'obligea de dire qu'on les reverroit avant que de les écrire dans les registres de la Faculté; & tous ceux qui estoient prefens témoignèrent que cela estoit juste.

Mais qu'il est peu seur dans les accommodemens de remettre l'exécution des conditions avec lesquelles ils ont esté faits, lors qu'on a affaire à des gens qui ont peu de franchise & de bonne volonté! Pour ne point apporter d'obstacles à celui-cy nous nous estions relâchés en diverses choses outre mesure, & dès la premiere assemblée qui fut après celle-ci, savoir le quatrieme de Janvier de l'année 1650, il fallut faire diverses plaintes de ce qu'on n'exécutoit aucune des conditions qu'on avoit promises. Il y eut de nouvelles contestations dans la Faculté sur le sujet des Conscripteurs qu'on ne voulut point changer, & sur celuy des Conclusions qu'on ne voulut relire que comme M. Morel & M. Cornet les avoient dressées. Il fallut faire au bureau de la Faculté de nouvelles protestations: il y fallut présenter de nouveau les conditions que M. Coppin y avoit

mises le premier Decembre: il fallut se plaindre pardevant Notaires de l'iniquité & du manque de parole de ceux avec qui l'on avoit conclu cette paix trompeuse, & y declarer que si elle ne s'entretenoit que comme lesdits sieurs Hallier, Cornet & leurs adherans la vouloient entretenir, elle ne seroit rien autre chose qu'une renonciation pure & simple que nous aurions faite à nos oppositions & à nos poursuites qui estoient si justes & si necessaires. Il fallut enfin demander divers actes à la Faculté, & y declarer formellement qu'on persistoit dans toutes les oppositions, appellations & protestations cy devant faites; protester de nouveau qu'on appelloit comme d'abus de ce qui pouvoit avoir esté fait auparavant & seroit fait après, tant au prejudice d'icelles, que des statuts & Arrests rendus par la Cour; qu'on y poursuivroit aussi-tost que cela se pourroit le jugement de toutes les instances qui y estoient pendantes entre les Docteurs; & qu'on y demanderoit réparation de tout ce qui pourroit de nouveau & cependant estre entrepris au prejudice des mesmes instances, protestations & Arrests.

Il y eut divers Docteurs qui en prirent acte pardevant Notaires ce mesme jour là, ne l'aient peu obtenir à l'assemblée. Et s'il y eust eu quelque apparence que les avenues de la Justice ne nous eussent point esté fermées, il est sans doute que nous nous y fussions présentés tout de nouveau pour l'obtenir. Mais les difficultés que M. le Premier President venoit de nous apporter, lors que nous l'avions poursuivie, jointes à toutes les autres qui sont inseparables des procès, lorsque l'on a mesme les visages des juges les plus favorables, nous obligèrent de demeurer en repos. Il fallut nous résoudre à laisser la Faculté entre les mains de ceux qu'on en avoit rendus les Maîtres en arrestant le cours de nos poursuites, lors que nous en esperions plus de succès pour son rétablissement; & nous fumes réduits à nous contenter de gémir devant Dieu de sa ruine & de laisser devant les hommes des monumens qui seroient voir à la posterité qu'elle ne seroit point arrivée par nostre faute.

SECONDE PARTIE

Contenant une Relation de diverses choses qui se passerent ou que j'appris à Rome pendant 4 ou 5 mois que j'y sejournei depuis la fin de Novembre 1650 jusqu'au mois de Juin 1651 que j'y retournai pour l'affaire des cinq Propositions.

CHAPITRE PREMIERE.

De mon voyage de Paris à Rome en l'année 1650, & de ce que j'appris estant à Venise des poursuites contre M. Herfent.



Ais enfin quoyque cette paix fust de celles dont on pouvoit asseurer avec sujet qu'on avoit dit que la paix estoit où n'y avoit point de paix, puisqu'elle estoit accompagnée de tous les mouvemens & de toutes les partialités d'une véritable division : il ne fallut pas laisser de s'accommoder au temps, & de tâcher de nous abstenir de toutes les occasions qui pouvoient faire du bruit en les laissant couler doucement, en dissimulant tous nos déplaisirs & toutes les plaintes dont nous avions tant de sujet, & en vivant en un mot avec nos adversaires comme si nous eussions esté avec eux dans une parfaite intelligence. Car M. le Premier President s'estoit montré si difficile & si opposé à la justice de nos poursuites, que nous ne pouvions guère esperer qu'elle nous fust faite tant qu'il auroit dans le Parlement l'autorité qu'il y possédoit, & nous ne pouvions pas la chercher ailleurs.

Ainsi la Faculté vivoit dans cette tranquillité extérieure, & l'Assemblée du second jour de May 1650 s'estoit encore passée sans aucune apparence de division, lors que je partis de Paris l'après-dînée pour aller joindre un Gentil-homme de qualité dont j'honorais très particulièrement le mérite & la famille, & l'accompagner dans le voiage d'Italie qu'il alloit faire.

C'estoit un jeune Gentil-homme de très-illustre naissance pour lequel j'avois beaucoup d'estime; & ce qui m'avoit entre autres choses fait résoudre à luy promettre de l'accompagner en ce voiage, estoit que dans quelques entretiens que nous en avions eus ensemble, j'avois vu qu'il entreprenoit non pas comme font la plus-part de ceux qui s'y engagent dans le jeune âge où il estoit alors, pour y voir des tableaux & des statues, mais pour y connoître & pratiquer dans tous les lieux où il iroit le plus qu'il pourroit de gens de lettres & de

condition, afin non seulement d'avoir des habitudes dans les Pais estrangers, mais aussi pour apprendre en leur conversation de la maniere la plus avantageuse la diversité des genies & des mœurs des differents peuples. C'est pourquoy il prit à Paris avant partir un grand nombre de lettres de recommandation pour toutes les villes par où il devoit passer.

Je n'avois pas pu estre prest à partir aussitôt que luy, en partie, parce que j'estois bien-aisé avant que de partir de voir encore comment se passeroit cette Assemblée de la Faculté du second jour de May 1650. Et je ne le joignis qu'à Geneve le Samedi septième jour du même mois. Je le trouvai en la compagnie de M. Godefroy, qui estoit alors l'un des deux Syndics de cette ville-là, à qui il avoit esté adressé & qui prenoit le soin de la luy faire voir. Quand M. Godefroy me vit, il se souvint & me fit souvenir qu'autre-fois aiant esté envoyé vers le Roy par la Republique pendant que j'avois l'honneur d'estre Recteur de l'Université, & m'ayant trouvé au Louvre où il me pria de luy rendre un petit office pour lequel il me vint voir en Sorbonne; je le luy avois rendu le plus civilement qu'il m'estoit possible; & il me dit qu'il en estoit encore mon redevable, & que s'il y avoit quelque chose en quoy j'eusse besoin de son service en ce lieu-là, il seroit ravi de m'en témoigner son ressentiment. Tout cela se termina à des civilités reciproques, & fit que lors que nous partismes le lendemain Dimanche 8 du même mois, donnant à ce Gentil-homme une lettre pour Zurich adressante à M. Ulric Premier Ministre de cette ville-là, il me recommanda aussi à luy avec des termes très-obligeans & pleins de plus d'estime de moy que je nely avois donné d'occasion.

Nous arrivâmes à Zurich, & pendant un jour que l'on y sejourne d'ordinaire par la voie des voiturins de Lion à Venise pour y prendre un peu d'haleine & donner aux chevaux un peu de repos, M^r Ulric nous fit rendre toutes les civilités qu'il put. On nous apporta du vin de la part de la Seigneurie, & suivant la coutume du Pays quelques personnes choisies pour cet office disnerent en suite avec nous, & après dîné ils nous menerent voir l'Arsenal & la

Biblio-

Bibliothèque où M. Ulric se trouva & nous entretint, & me fit paroître en mon particulier des marques de l'estime que luy avoit donnée pour moy ce que M. Godefrôy luy avoit écrit en ma faveur. Il nous donna aussi quelque nouvelle connoissance dans les Grisons, & nous donna pareillement des lettres pour Padovè & pour Venise.

Nous passâmes le reste de cet esté-là à Venise & dans les terres fermes qui sont sous la domination de cette celebre Republique. Une fièvre tierce mais violente me prit à Veronne au mois de Septembre qui m'arresta au lit trois semaines; de laquelle si-tôt que je fus guéri, nous retournâmes à Venise pour y faire nos adieux & nous disposer à partir pour Rome le plus tôt que nous pourrions.

Incontinent apres que nous fûmes de retour à Venise, nous y apprîmes la nouvelle du Sermon que M. Herfent avoit fait cette année-là à Rome le jour de Saint Louïs dans l'Eglise de ce nom. Nous y vîmes un exemplaire de l'impression qu'il en avoit fait faire; & l'on nous dit le dessein qu'on avoit eu de l'arrestier par ordre du Pape pour ce sujet. L'on sceut que M. Albizzi Assesseur du S. Office s'estoit transporté dans un Carosse vers le Palais Bourguèze, qui n'estoit pas loin de celui de M. l'Ambassadeur de Malte où il avoit eu avis que M. Herfent estoit, & au sortir duquel il avoit donné ordre à des Shirres de le guetter, & de le luy emmener à ce Carosse afin de le conduire en suite au Palais du S. Office où sont les prisons de l'Inquisition. On nous dit même qu'on estoit à Rome cette affaire si privilégiée, qu'ils avoient ordre d'aller prendre M. Herfent jusque dans le Palais de cet Ambassadeur s'il eust tardé à en sortir; mais que M. Herfent le craignant, n'avoit point trouvé d'autre seureté pour sa personne, que de se jeter à l'instant dans un Carosse de M. l'Ambassadeur de France qui passa heureusement pour luy dans cet entretemps pardevant la porte de celui de Malte, & qui l'emmena sans retardement chez celui de France où il trouva un azile inviolable & une protection assurée.

Cette nouvelle ne fut pas seulement apportée à Venise par des lettres. Des personnes qui estoient à Rome quand la chose s'estoit passée arriverent à Venise bientoit après, & en publièrent les circonstances & les suites qu'ils en prevoioient; entre autres un Capucin celebre (Je crois que c'estoit le P. George) en entretint amplement M. Matharel qui estoit pour lors Résident pour le Roy près cette Republique, & qui y soutenoit cette charge depuis deux ou trois années qu'il n'y avoit point d'Ambassadeur, avec beaucoup de suffisance

& de reputation. Il me fit la faveur de me venir voir ensuite de leur entretien, pour me représenter combien cette fâcheuse rencontre mettroit encore en plus mauvaise odeur à Rome tous ceux qui y passeroient pour Janfenistes. Il me dit que l'affection particuliere que nous avions contractée ensemble pendant mon séjour à Venise, & le soin general qu'il devoit prendre autant qu'il pouvoit qu'aucun François ne se trouvast embarrassé dans des affaires difficiles & odieuses en ces pais là, parce que cela retournoit toujours au deshonneur de la nation, l'obligeoit de me témoigner les craintes qu'il avoit si j'allois à Rome si-tôt apres ce dernier mecontentement que M. Herfent venoit d'y donner de luy, qu'on entraist en jalousie de moy dès qu'on me verroit; qu'on ne me considerast comme un homme substitué en sa place pour les interets de la même cause; & qu'on n'y prist resolution de prevenir en me mettant en lieu de seureté toutes sortes d'intrigues & d'autres choses desagréables qu'on craindroit que j'y pourrais faire si l'on n'avoit le soin de m'en empêcher. Il me dit qu'il n'avoit jamais esté plus surpris que d'apprendre que cette disgrâce fust arrivée à M. Herfent pour ce sermon apres l'agrément avec lequel un chacun l'avoit receu, lors qu'il l'avoit prononcé en présence de tout ce qu'il y avoit de gens curieux à Rome qui entendoient le François, & entre autres non seulement de M. l'Ambassadeur, mais aussi de M^{rs} les Cardinaux Barberin, Urfin & d'Este, dont il y en avoit deux de la Congregation du S. Office; & que cela devoit augmenter mes craintes aussi bien que les siennes; puisque ce changement si subit estoit une marque qu'on estoit à Rome extraordinairement delicat sur ces matieres là, & que le moindre soupçon fustoit pour y rendre un homme criminel. Que j'avois fait diverses choses en France contre les Mendians & contre M. Cornet & M. Hallier qui ne seroient pas fort goûtées à Rome, & qu'il ne pouvoit me dissimuler que sa pensée estoit que je serois fort bien, si je pouvois me refoudre de n'y point aller. Ce Gentilhomme avec lequel j'estois party de France qui avoit beaucoup de desir que je continuasse avec luy le voiage qu'il s'estoit proposé en Italie, & qui sçavoit que je n'y avois nulle autre affaire ny rien de commun avec ce qui regardoit M. Herfent; ne laissoit pas d'estre touché de ces raisons & de condescendre à mon retour en France, si j'eusse penché de ce costé là; Mais il fut fort aise quand il me vit opposer à toutes les raisons de M. Matharel le témoignage de ma conscience qui ne me reprochoit rien qu'on pult m'objecter avec justice, & de voir que comme elle ne me laissoit aucun regret de

tout

tout ce que j'avois fait par le passé, elle ne me donnoit nulle apprehension pour l'avenir; mais qu'au contraire j'estois résolu de soutenir & de justifier à Rome & par-tout ailleurs dans toutes les occasions qui pourroient en arriver tout ce que j'avois fait en France.

Après donc avoir remercié M. Matharel de son affection & de ses avis salutaires; après luy avoir rendu grâces des civilités que nous avions reçues de luy pendant nostre séjour à Venise, & pris congé de nos autres amis, nous en partîmes pour Rome le trentième jour d'Octobre & nous n'y arrivâmes que le vingtième de Novembre, tant parce que nous prîmes nostre chemin par Lorette, qu'à cause que de petits restes de l'indisposition que j'avois eüe à Veronne apportèrent quelques jours de retardement à nostre voiage.

CHAPITRE II.

De la lettre de M. de Vabres. Dessin des Jésuites contre les Hérétiques traduits en François. Combien ceux que l'on appellloit Jansenistes estoient eduiez à Rome.

Estant arrivé à Rome vers la fin du mois de Novembre 1650 on m'y rendit des lettres dont les plus vieilles avoient esté écrites à Paris le 7 Octobre, par lesquelles on me donnoit avis de la premiere découverte qu'on avoit faite de celle que M. l'Evesque de Vabres avoit dressée pour porter le Pape à condamner les Propositions que M. Cornet avoit voulu faire censurer l'année precedente par la Faculté à l'exclusion des deux dernieres. On me mandoit que M. de Vabres avoit remué tant qu'il avoit pu dans l'Assemblée du Clergé pour tâcher de faire souscrire cette lettre par cette Assemblée: mais que voyant à la fin que s'il y mettoit cette affaire en deliberation elle y échoueroit sans doute par l'opposition qu'y feroient des Prelats tres-éclairés & tres-zelés qui estoient de l'Assemblée, & qui estoient fort bien informés de l'iniquité & de l'injustice dont tous les gens d'honneur avoient condamné l'entreprise de M. Cornet, dont la memoire estoit encore toute recente: il s'estoit résolu de n'en parler qu'aux Evesques particuliers qu'il croitroit pouvoir gagner, & desquels il esperoit pouvoir ménager les signatures. On m'en envia une copie qu'on avoit prise sur une imprimée qu'un Docteur qui alloit visiter M. Hallier avoit trouvée par hazard sur sa table: ce qui m'ontroit, me mandoit-on, qu'il falloit qu'il eust part à cet affaire, puisqu'il en avoit le secret: & l'on me prioit d'observer à Rome le plus soigneusement qu'il me seroit possible pendant le séjour que j'y ferois, si cette lettre y avoit esté envoyée & comment elle

y estoit reçue: parce qu'il y avoit plusieurs Prelats tres-illustres en sçavoir & en pieté, lesquels prévoient beaucoup de suites funestes de cette lettre, ne manqueroient pas sans doute d'en avertir le Pape afin qu'il y prist garde, si-tost qu'ils seroient asseurés qu'il l'auroit reçue. La copie qu'on m'en envia estoit manuscrite & en Latin de la teneur qui suit.

BEATISSIME PATER.

Majores causas ad sedem Apostolicam referri solent. Ecclesia mos est, quem fides Petri nunquam deficiens perpetuo retinet pro jure suo posulat. Aequissima hinc legi obsequentes de gravissimo circa Religionem negotio Sanctitati tuae servandum esse censuimus. Decennium est ex quo vehementissimus turbis Gallia magno nostro mare commoveatur ob librum possibulum & doctrinam Reverend. Cornelii Jansenii Sponsi Episcopi. Tales quidem motus sedari oportebat tum Concilio Tridentino auctoritate, tum bulla illius quam Urbanus VIII felici memoria adversus Jansenii dogmata pronuntiavit & decreta Pii V ac Gregorii XIII in Balam edita confirmarunt. Atque hujus quidem bullae veritatem ac robur novo diplomate vindicasti, sed quia nulli sigillatim Propositionum certa Censura nota missa fuit, locus etiamnum aliquis quorundam cavillis & effugio relictus est. Intercludendum autem penitus speramus si ut precamur Sanctitati tuae quid in hac re sentiendum sit clare distincteque definias. Obtestamur ergo ut has praesentium Propositiones de quibus disceptatio periculosior ac contentio ardentior est, Sanctitati tuae expendas ac perscrutemur & certam de unaquaque sententiam ferat.

I. Aliqua Dei Praecepta hominibus iustis voluntibus & conantibus secundum praesentes quas habent vires sunt impossibilia, desit quoque eis gratia quae possibilia fiant.

II. Interiori gratia in statu naturae lapsae nunquam resistitur.

III. Ad merendum & demerendum in statu naturae lapsae non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

IV. Semipelagianum admittit ad praeventis gratiae interioris necessitatem ad singulos actus etiam ad ultimum fides: & in hoc erant Haeretici, quod vellet eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

V. Semipelagianum est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fuisse.

Experta est nuper Beatitudo tua quantum Apostolica sedes in gemini Jansenii Capitis errore profugando valuerit auctoritas: continuo sedata est tempestas, atque ad Christi vocem & imperium venit & mare obediunt. Quamobrem flagamus, Beatissime Pater, ut clara firmitate de Propo-

Propositionum istarum sensu prolata sententia cui etiam Reverend. episc. Iansenius mortis proximus opus suum subiecit, caliginem omnem diffundit, animos fluctuantes componat, dissidia probet, Ecclesie tranquillitatem splendoremque restituat. Dum hac spei mentibus nostris affulget, Sanctitati tue multis & prosperis annis, saculorum beatissimum aeternitatem Rex saculorum immortalis adjuvat optimis ac votivis.

Outre cette affaire dont on me parloit, on me mandoit aussi que le P. Annat Jésuite, qui estoit alors à Rome l'Assistant François auprès de son General, avoit écrit au P. l'Abbé son Confrere qu'il obtiendrait assurément une condamnation contre les excellentes prières avec la traduction des Hymnes en vers qui avoient nouvellement été recueillies & présentées au Roy par le sieur du Mont, & que le Calendrier luy seroit un puissant moien pour les faire censurer; & l'on me prioit pareillement de reconnoître ce qui en pouvoit estre, & de faire ce qui seroit en moy pour garantir ce livre d'une atteinte si indigne & si injuste, & qui pourroit donner tant d'avantages aux ennemis de la verité, & à ceux même du S. Siege.

Je répondis à ces lettres comme un homme qui concevoit assez l'importance des affaires qui m'étoient recommandées, & qui avoit pour cela tout le zele nécessaire & pour ceux de la part desquels on me parloit toute la sollicitation & tout le respect possible; mais je fus aussi obligé de témoigner le peu d'apparence que je vois de pouvoir bien faire ce qu'on desiroit de moy estant nouvellement arrivé dans un lieu où j'avois peu d'habitude, où je pouvois estre un peu suspect, où mes démarches seroient observées, où j'avois d'autres engagements qui ne me permettroient pas de disposer entièrement de moy même, & où les affaires pour lesquelles on me prioit de m'intéresser estoient odieuses. Je promis néanmoins de chercher les moiens d'y faire ce qu'on desiroit de moy & de n'en négliger aucune occasion. J'en cherchai en effet autant que toutes ces circonstances & une santé foible que j'avois qui n'estoit pas encore bien réparée pouvoient le souffrir: & quelque diligence que je fisse jusqu'à la fin de cette année-là, je ne pus rien découvrir des Heures; & tout ce que j'appris de la lettre fut qu'elle avoit déjà été envoyée, & que le P. Richome Jésuite un des Penitenciers François qui sont à S. Pierre s'estoit vanté, qu'elle estoit soussignée de cinquante Evêques.

Celuy qui me le dit estoit fort clairvoiant dans ces affaires & dans toute la conduite des personnes de qui elles dependoient; & entre

les choses qu'il me dit sur ce sujet, j'en remarquai deux principales. L'une qu'il ne croioit pas que cette lettre fust capable de rien attirer de nouveau contre M. Jansenius, parce que ces Messieurs connoissoient bien qu'on n'en avoit que trop fait; mais que pour tout ce qui viendrait de la part de ceux qu'on connoistroit attachés à ses intérêts, on ne pardonneroit rien, parce qu'ils estoient fort mal en cette Cour: de sorte que lors même qu'on n'y pourroit rien découvrir de mauvais qui méritast par soy même d'estre condamné, ce seroit néanmoins assez pour le condamner qu'il vint de la part de gens suspects. Cette maxime fit que je cessai de m'étonner de la condamnation qui avoit été prononcée contre le Catechisme de la grace, de laquelle quel qu'un m'avoit aussi écrit en particulier, en se plaignant de ce qu'en cette condamnation on accusoit ce petit livre de contenir des Propositions condamnées par les Bulles de Pie V & de Gregoire XIII, quoy qu'en effet il n'y en eust point; au lieu qu'elle ne faisoit que noter en passant d'une simple défense le Catechisme que les Jésuites avoient publié contre celui-là sous le nom d'un Docteur de Douïy, seulement parce qu'il traitoit de la matiere de la grace, quoy qu'en effet il contiust plusieurs Heresies formelles. Cette prevention de la Cour de Rome contre ceux qu'on y faisoit passer pour Jansenistes, me diminua beaucoup le desir que j'avois de représenter à quelqu'un qui fust capable de le faire connoître aux maîtres de ces Censures, jusqu'où ils se laissoient emporter par les poursuites des Jésuites, comme j'en estois encore prié par celui de mes amis qui m'en avoit écrit, pour tâcher à les rendre dans la suite plus réservés, & cependant faire réformer ce decret, s'il se pouvoit. Mais cette personne me fit bien entendre qu'il n'y falloit pas penser du tout; & ce fut la seconde chose que je remarquai le plus dans son entretien: parce que le Tribunal, me dit-il, d'où cette condamnation estoit émanée, ne sçavoit ce que c'estoit que de reculer & de regarder en arriere; qu'il estoit entier & immuable dans ses résolutions; & que quand une fois une chose y avoit passé, pour rien du monde il n'estoit possible de la faire changer.

Pour ce qui est de M. Herlent, il s'estoit déjà sauvé de Rome, avant que j'y arrivasse. On me dit que lors qu'on le sceut dehors on avoit laissé son affaire, qu'on n'en avoit point parlé depuis, qu'il sembloit qu'on n'eust voulu l'obliger qu'à cette suite; parce qu'autrement on se voiroit obligé, & on se seroit résolu de le mettre en lieu de sécurité. Et M. le Bailly de Valençai, qui estoit pour lors Ambassadeur pour le Roy à Rome, & dont l'abord estoit aussi

aussi facile à tout le monde, que l'entretien civil & agreable, m'en parlant un jour me dit, que pendant que M. Herfent avoit esté retiré chez luy, M. Herfent luy avoit témoigné plusieurs fois, que sans cette crainte il eust paru volontiers devant les Juges de l'Inquisition pour y defendre tout ce qui estoit dans le sermon qu'il venoit de faire imprimer, & pour lequel il estoit en peine. Qu'à la priere de M. Herfent il avoit demandé plusieurs fois au Pape liberté & seurété de sa personne pour cet effet, & que jamais le Pape ne s'estoit voulu engager à cela; que jamais il n'avoit rien répondu sur ces instances que *vedremo, vedremo, noni vettens, noni vettens*. Qu'il croioit que c'estoit que le Pape estoit fort reservé sur ces matieres-là, & qu'il ne vouloit point en parler du tout. Qu'il l'avoit pressé plusieurs fois de la part de la Reine de luy répondre sur quelques questions qu'il luy avoit proposées par ordre de sa Majesté, & qu'il n'avoit jamais pu obliger sa Sainteté à se declarer, ny en tirer une parole, quelque pressante sollicitation qu'il luy en eust faite. Que le Pape agissoit en toute rencontre avec une pareille réserve, & qu'il avoit traité de cette sorte des Capucins, entre autres le P. Joseph de Morlaie, qui s'estant trouvés à Rome avoient désiré pour le repos de leurs consciences luy proposer avant que de partir deux difficultés, & qu'ils n'avoient jamais pu en tirer aucune réponse ny éclaircissement. Qu'ainsi il ne s'étonnoit pas, si le Pape n'avoit pas voulu donner à M. Herfent la liberté qu'il demandoit de parler sur ces matieres. Mais d'autres me dirent que ce n'estoit pas ce qui avoit davantage aigri l'esprit du Pape contre luy; que c'estoit la negligence qu'il sembloit dans son épistre reprocher à sa Sainteté sur la doctrine de la grace; sa fidelité si particuliere qu'il disoit estre si bien connu du Pape; les louanges qu'il y donnoit à Janfenius; & plus que toute autre chose la réponse qu'il avoit faite, quand au lieu de rendre les exemplaires que l'Imprimeur luy avoit fournis de cette épistre & de ce sermon, il dit lors qu'on les luy redemanda, qu'il les avoit déjà envoiés en France.

Le sujet qu'il avoit de vanter sa fidelité envers le S. Siege estoit sans doute fondé sur le livre d'*Operatus Gallus de cavendo Schismate*, qu'il avoit fait de concert avec M. le Nonce pour montrer que feu M. le Cardinal de Richelieu tendoit à faire un Schisme en France, pour lequel certainement il se mettoit en danger d'estre perdu sans ressource s'il eust esté decouvert: de sorte qu'il est assez estrange qu'on ait traité si mal & avec si peu de sujet une personne qui s'estoit si fort exposée pour les interets de la Cour de Rome. Mais il n'y a rien d'ordinaire

de plus odieux aux Grands que le reproche des services qu'on leur a rendus, & ils ayment mieux perdre un homme que de confesser qu'ils luy sont redevables en quelque chose, sur tout lors qu'il semble que ce soit luy même qui les veuille obliger à cette reconnaissance.

Il y eut un Dominicaïn qui souffrit le contrecoup du mécontentement qu'on avoit eu de l'impression de ce livre, sçavoir celuy sur le rapport duquel le Maître du sacré Palais en avoit donné la permission; car il fut mis en arrest dans le Couvent de la Minerve jusqu'à ce qu'il eust rendu compte de la part qu'il avoit en cette affaire, & il y demeura long temps bien qu'elle semblaît toute assoupie.

Du costé d'Espagne j'appris que les Jesuites, qui avoient toujours gouverné la nouvelle Reine, l'avoient obligée pour la premiere demande qu'elle feroit au Roy son mary, que ce fust d'enjoindre de recevoir par tous ses Estats la Bulle contre M. Janfenius; & que le Roy s'estant estonné de cette priere y avoit reparti fort sagement, en disant que c'estoit des choses de doctrine où il ne connoissoit rien; qu'il falloit en parler aux Docteurs; & que s'ils jugeoient que ce que la Reine luy demandoit se pult faire, il le feroit tres-volontiers.

CHAPITRE III.

Plainte des Venetiens. Mauvais traitement fait à M. l'Ambassadeur. Lettre du Roy aux Cardinaux pour s'en plaindre. Entretien avec M. le Cardinal Barberin sur les Heures & sur la lettre de M. de Vabres.

ON me dit encore en ce temps-là, que la Republique de Venise se trouvant fort accablée des dépenses extraordinaires qu'elle avoit faites depuis tant d'années en defendant elle seule la Candie contre le Turc sans recevoir mesme du Pape aucune assistance; elle l'avoit fait avertir par son Ambassadeur dans l'audience qu'il en avoit eue le neuvième jour de Decembre, qu'elle se trouveroit à la fin contrainte d'abandonner cette place, si les Princes Chrestiens ne pensoient autrement à la secourir contre un ennemi commun & qui estoit si puissant; & que cet Ambassadeur en avoit fait à sa Sainteté de grandes protestations, mesme adjoutoit-on quelques reproches.

Mais il estoit arrivé environ quinze jours auparavant un demeslé bien plus grand entre celuy de France & sa Sainteté. Car M. l'Ambassadeur ayant retiré à l'ombre de son Palais & de sa protection des Napolitains qui s'y estoient refugiés; la nuit du 21 au 22 Novembre il y en eut trois d'assassinez par quel-

ques-uns des autres , & un des gens de M. l'Ambassadeur tué, lequel estoit lorty du logis pour voir ce que c'estoit. Les auteurs de ces assassinats ne les avoient pas faits si secretement qu'ils le pouvoient souhaiter pour leur seureté. M. l'Ambassadeur dont la maxime a toujours esté comme j'ay appris par sa bouche de ne retirer dans son logis que des gens coupables par malheur, & non pas de crimes enormes, ny d'en appuyer aucun quand il a esté commis par un homme qui estoit desja refugié dans sa maison, estoit demeuré d'accord avec la justice du Pape, de livrer à quelques Sbirres qu'elle enverroit le jour dont il conviendrait les auteurs des assassinats, & de faire mesme assister ces Sbirres par tous ses gens. On le vint avertir le Jeudy au soir que les Corses, Sbirres, &c. toute la Cavalerie & Infanterie de la Garde du Pape commençoient à se disposer pour la prise de ces coupables; & il fit réponse qu'il estoit bien demeuré d'accord de les faire livrer à des Sbirres, mais non pas si l'on y venoit avec ce grand appareil. Remarque que c'estoit pour le Vendredi, & que l'heure de l'audience ordinaire qu'il a tous les quinze jours du Pape estoit prise pour le Vendredi matin; & ce matin-là mesme, sans qu'on luy eust parlé davantage, tous ces gens de guerre virent en armes saisir toutes les avenues de son Palais, visiterent toutes les maisons voisines, entrerent jusques dans sa cour, & tinrent toutes les portes sées. M. l'Ambassadeur aiant vu cela de ses fenestres, envoia dire au Barisfel, qui est le Prevost qui les conduisoit, de luy venir parler. Le Barisfel en fit d'abord difficulté, apprehendant quelque mauvais traitement. Deux Chevaliers de Malte l'ayant assuré qu'il ne luy seroit fait aucun tort, il se resolut à monter. On le fit desarmer au pied du degré, & paroissant sans armes & teste nue devant M. l'Ambassadeur, M. l'Ambassadeur luy demanda qui le faisoit si hardy d'entrer dans sa maison; qu'il prist garde à ce qu'il faisoit; qu'il estoit dans la maison du Roy, & qu'il pourroit quelque jour se repentir d'y estre entré. Le Barisfel fit réponse qu'il avoit receu cet ordre de son maistre. M. l'Ambassadeur repartit, que s'il passoit plus avant, il sçavoit bien comme il le traitteroit, & comme son Maistre traitteroit le sien. Le Barisfel se retira & fit faire halte à son monde, envoia ces nouvelles en un lieu, d'où il vint ordre de faire retirer en leurs quartiers tous ces gens de guerre. Ils firent neantmoins prisonniers quelques pauvres hommes & femmes logez dans les environs du quartier où les meurtres s'estoient faits pour en deposer ce qu'ils en sçavoient, & pour ne pas s'en retourner sans rien faire. M. l'Ambassadeur dépêcha aussitôt

à la Cour pour y donner avis de tout ce qui s'estoit passé; & le Roy l'ayant appris, il se trouva obligé d'en écrire une lettre circulaire à tous M^{rs} les Cardinaux qui estoient à Rome, dont voicy les termes.

A mon Cousin le Cardinal N.

Mon Cousin. Après avoir esté bien informé de la verité de ce qui s'est fait par les officiers du Pape, qui ont violé tout respect en forçant le Palais de mon Ambassadeur, je luy ai commandé de sortir presentement de Rome, en attendant que j'examine les moiens que j'aurai à tenir pour repousser une si grande injure. Dequoy j'ai bien voulu vous informer ne mettant point en doute que vous ne vous interessiez en une cause si juste qui doit estre commune en ce qu'elle viole le droit des gens & l'intereit de tous les Princes, ainsi que mon Ambassadeur vous fera sçavoir plus particulièrement, auquel me remettant, je prierai Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte garde. Ecrit à Paris le 29 Decembre 1650. signé Louis; & plus bas De Lomenie.

Lorsque cette lettre fut arrivée à Rome; M. l'Ambassadeur alla visiter tout le sacré College pour rendre à chacun de M^{rs} les Cardinaux celle qui estoit pour luy, & prendre congé de leurs Eminences avant que de partir de Rome & se retirer comme il fit peu de jours après à Tivoli.

L'action de ce Barisfel s'estoit passée trois jours après que nous fûmes arrivés à Rome; & le mécontentement que M. l'Ambassadeur m'avoit témoigné en avoir, m'ayant fait craindre qu'il ne fust pas satisfait que des François vissent le Pape dans une conjoncture où il estoit si peu edifié de sa conduite, je creus devoir luy représenter l'obligation que j'estimois avoir de le faire aiant l'honneur d'estre Docteur de Sorbonne & en aiant desja esté autrefois sort bien receu, avec dessein toutefois d'attendre à le voir que cette mesintelligence fust passée si je reconnoissois que M. l'Ambassadeur estimast qu'il fust à propos d'y apporter cette réserve. Je compris en effet par ce qu'il me dit que c'estoit là la seule pensée; & je m'y conformai entierement, bien que le desir que j'avois de saluer sa Sainteté augmentast tous les jours par les lettres qu'on m'écrivait de Paris & par les choses que j'apprenois à Rome: non pas que j'eusse dessein n'ayant point de qualité pour cela, de luy parler de propos delibéré de plusieurs choses dont je voiois qu'il estoit si necessaire qu'il fust informé, & que je n'estimois pas qui vinssent à sa connoissance; mais par ce que le souvenir que j'avois, que dans une audience que j'en avois eue autrefois, il m'avoit parlé de son mouvement de plusieurs

affaires de cette nature qui regardoient ma profession, me donnoit sujet de croire que l'audience que j'aurois de luy ne se passeroit pas sans qu'il me mist encore sur ces matieres, & me donnast ainsi luy mesme occasion de luy en dire ce que je desirerois; & sans qu'il m'en decouvrist quelques-unes dont on estoit fort en peine en France & dont je ne pouvois par autres voies penetrer à Rome rien de certain.

Je fus dans cette perplexité, entre le desir d'avoir audience de sa Sainteté & la consideration qui m'olstoit la hardiesse de la demander, jusqu'au commencement de l'année 1651, qu'ayant appris dans une visite que je fis à M. l'Ambassadeur qu'il s'estoit contenté de faire sçavoir à la Cour tout le procedé dont il se plaignoit, qu'il en attendoit réponse, & que jusques-là il ne vouloit pas de luy mesme aigrir les choses & les porter à la rupture; Je creus qu'il ne falloit pas laisser passer cet intervalle sans tacher d'obtenir cette audience. J'allai pour ce sujet deux diverses fois à l'Antichambre de sa Sainteté, mais je ne la pus obtenir, quoyque Monseigneur Torreiani Archevesque de Ravennes qui estoit introducteur des étrangers m'y eust conduit une fois exprés, & qu'il fist ce qu'il put pour me la faire avoir; & depuis ne s'estant plus présenté d'occasion de la pouvoir demander jusqu'à l'arrivée de la lettre du Roy cy-dessus, & M. l'Ambassadeur s'estant ensuite retiré à Tivoli, je ne pensai plus de m'y presenter qu'avec le Gentilhomme que j'accompagnois en son voiage peu de jours avant que nous deussions partir de Rome pour revenir en France, comme je dirai en son lieu.

Je n'avois pas cependant negligé les autres moyens que j'avois pu trouver d'apporter quelque remede aux inconveniens que l'on craignoit. M. le Cardinal Barberin m'en avoit offert un tres-avantageux, car son Eminence, dont l'estime & l'autorité sont si grandes dans Rome qu'il ne peut pas quasi arriver qu'une affaire y aille mal à laquelle elle sera favorable, s'estant souvenu d'une ancienne connoissance que j'avois eu l'honneur de contracter avec elle par lettres, lors que j'écrivis au feu Pape Urbain VIII contre le dessein que les Jesuites avoient d'envahir les Privileges de l'Université de Paris pendant que j'en estois Recteur, avoit eu la bonté de la vouloir renouveler de plus près, & m'avoit envoyé inviter à dîner avec elle le dixième jour du mois de Janvier. Il avoit aussi invité à ce dîné M. l'Abbé Antenore Gentil-homme Romain fort accompli qui avoit fait ses études à Paris au College de Clairmont, & dont il n'estoit pas facile de discerner la patrie en l'entendant parler François tant il le parloit naturellement, &

M. Lucas Holstenio dont le merite est assés connu par ceux qui savent les conversions auxquelles il a travaillé & qui ont vu les ouvrages dont il est auteur.

Nostre entretien avant le dîné & durant le dîné mesme avoit esté de matiere de livres dont son Eminence a une connoissance fort vaste & fort generale, & de diverses contestations qui s'estoient meües entre les personnes de lettres. On n'y oublia pas la bevue de M. Pereyret qui avoit pris le Comte Boniface à qui S. Augustin a écrit tant de lettres pour le Pape Boniface; ce qui avoit fait dire à ce Docteur que le Pape Boniface avoit donné charge à S. Augustin d'écrire pour l'Eglise contre les Pelagiens à cause qu'ils avoient esté amis pendant que ce Pape portoit les armes. Et pour donner sujet de parler de la Lettre de M. de Vabres dont j'eusse bien voulu apprendre quelque nouvelle, je m'avisai de dire la raillerie agreable qu'on avoit fait depuis peu de cet Eveque de s'estre vanté dans un de ses ouvrages d'avoir plus écrit d'histoires Ecclesiastiques que ses adversaires n'en avoient leu; parce qu'en effet on demuroit d'accord, qu'il en avoit écrit quelques-unes que jamais personne n'avoit leuës.

Mais cela ne fit point parler M. le C. Barberin sur cette lettre, soit qu'il n'en sceust encore rien, soit qu'il voulust le taire; & le reste de ce jour se seroit passé de mesme sans que j'eusse tiré aucun éclaircissement de cette favorable occasion, si je ne me fusse resolu de luy parler un peu plus expressement des nouvelles Heures dans la Bibliotheque où il nous avoit menés passer l'apres-dînée, & où l'on avoit tout sujet de se divertir avec autant de satisfaction que de profit parmi un si grand nombre de bons livres & placés en si bon ordre, qu'apres celle du Vatican, qui n'a point de pareille, il n'y en a point dans Rome qui puisse entrer en comparaison avec celley.

M. le C. Barberin me dit sur ces Heures, qu'on en parloit beaucoup, & qu'on s'en plaignoit pour deux choses. L'une à raison du Calendrier qu'on y avoit mis; & l'autre parce que cette epithete de *Redempteur de tous* n'avoit pas esté exprimée dans la traduction des hymnes où il est dans le Latin.

Je ne pus que luy répondre sur le Calendrier, sinon que l'ayant leu tout entier, je n'avois point reconnu ce que l'on pouvoit y reprendre. Il me repartit qu'il pouroit y avoir plusieurs impressions de ces Heures, & que peut-estre on auroit mis dans les autres impressions ce qui ne se trouvoit pas dans la mienne. Je luy repondis que je ne sçavois pas s'il s'en estoit fait plusieurs impressions, que j'avois pris l'exemplaire que j'avois des austrois qu'il

les furent en vente peu de jours avant mon départ pour les-pouvoir lire durant mon voiage, & sans les connoître encore alors autrement que par la grande estime que j'en avois ouï faire à plusieurs personnes de merite pendant mesme qu'on les imprimoit. M. le C. Barberin me demanda si je les avois encore; & me témoigna qu'il ne les avoit pas, & qu'il seroit bien-aise de les voir. Je luy promis de les luy porter: & cependant pour cette epithete de *Redempteur de tous*, je luy dis qu'il verroit qu'il avoit esté omis sans aucune affectation dans la traduction des vers qui répondent à ceux où il est, mais seulement par la contrainte qu'on souffre dans les vers dont l'auteur fait mesme quelque excuse dans la Preface; puis qu'il reconnoistroit que dans le premier hymne où il a esté passé au premier couplet, il a esté exprimé en termes équivalens au second & au quatrième; qu'il avoit encore esté exprimé en divers autres endroits de cette traduction & mesme en des lieux où il n'est point dans le Latin; Que la qualité de Créateur de toutes choses n'avoit pas esté exprimée en termes plus generaux que celle de Redempteur de tous; & que celle de Redempteur des fideles, qui en est une par laquelle on eust peu restreindre celle de Redempteur de tous si l'on eust eu du dessein, avoit aussi esté exprimée d'une façon qui faisoit voir évidemment qu'on n'avoit eu nulle pensée de prendre aucun avantage de cette traduction pour les matieres qui pouvoient estre en contestation.

Nous passâmes le reste de l'après-dînée en d'autres entretiens. J'allai porter le Dimanche suivant à ce Cardinal l'exemplaire que j'avois des Heures allés bien relié, & je l'offris à son Eminence pour mettre en sa Bibliothèque. Il l'accepta, mais à la charge que je l'y enverrois querir tant que j'en aurois affaire aussi bien que tous les autres livres qu'il m'avoit déjà offerts de mesme, mais avec tant de bonté & de civilité qu'il ne se peut rien imaginer de plus obligant. Je luy donnai avec ce livre un petit memoire que j'avois dressé où j'avois marqué les pages où il pouroit voir tout ce que je luy avois dit pour le justifier; & après quelques autres entretiens nous descendîmes de sa chambre, & il me fit monter en carosse avec luy pour aller à la promenade. J'eus le temps & la commodité de luy dire tout ce qu'on m'avoit mandé de la lettre de M. de Vabres. Je luy parlai aussi des observations qu'on m'avoit écrit qu'on feroit sur cette lettre; qu'on m'avoit promis de me les envoyer sitost qu'elles seroient imprimées; Que si-tost que je les aurois je les porterois à son Eminence. C'estoit pour luy donner lieu de faire suspendre la resolution qu'on pouroit prendre à Ro-

me sur cette lettre, jusqu'à ce qu'on eust veu ce qu'il y auroit à dire contre, & pour luy donner aussi sujet de me dire ce qu'il en savoit; mais il ne s'ouvrit point, & se contenta de me témoigner qu'il avoit agreable tout ce que je luy disois & que je luy serois plaisir de luy faire voir tout ce que je luy promettois.

CHAPITRE IV.

Fausse Censure des Propositions envoyée à Rome pour y estre confirmée. Lettre écrite à Paris sur ce sujet: & autres recenes de Paris.

DAns l'intervalle du temps qui s'estoit passé depuis la premiere visite que j'avois faite à ce Cardinal jusqu'à la seconde, j'en avois encore visité un autre très-recommandable pour sa simple & solide pieté & pour sa haute science, qui à peine avoit entendu le premier compliment que je luy faisois, que me connoissant pour Docteur de Paris, il m'avoit fait des reproches de la Censure qu'il supposoit que nostre Faculté eust faite contre les cinq Propositions mises au jour par M. Cornet. Ce reproche m'avoit surpris, & je m'en estois defendu en disant que tant s'en faut que j'eusse contribué à cette Censure qu'il me reprochoit, que j'avois au contraire esté le premier à m'opposer à cette dangereuse entreprise pour les suites funestes qu'elle pouvoit avoir; que plus de soixante Docteurs s'estoient joints à mon opposition; & que non seulement la Faculté n'avoit point fait de Censure sur ce sujet, mais que ceux mesmes qui en avoient eu dessein en avoient esté empêchés par des desenfes que le Parlement leur en avoit faites sur nos remonstrances. Ma réponse surprit autant ce Cardinal que son reproche m'avoit surpris: il cacha toutefois autant qu'il put l'etonnement qu'il en avoit; mais niant reconnu comme je pense qu'elle estoit ingenuë & veritable; & voiant par consequent, ainsi que je le sceus depuis, qu'on leur avoit supposé une fausse Censure pour obliger le Pape en la confirmant à se declarer, il se contenta de me dire qu'il l'avoit creu sur ce qu'il en avoit paru une à Rome il y avoit quelque temps; & il passa à d'autres matieres.

C'en estoit allés pour exciter ma curiosité sur cette fourbe dont nous avions soupçonné Messieurs Cornet & ses adherans il y avoit déjà plus d'un an, & dont nous leur avions reproché le dessein à la face du Parlement, devant lequel aussi ils le desavouèrent; mais ce n'estoit pas allés pour éclaircir toute cette intrigue & pour me contenter. C'est pourquoy j'avois aussi recherché les moiens de m'en informer plus particulièrement avec une personne que je connoissois & qui sçavoit la

chose, & à qui j'avois témoigné en le visitant que j'en estois assez instruit pour l'obliger à m'en dire ce qu'il en sçavoit. Cette personne me confirma en effet que la Censure qui avoit esté portée à Rome contre ces Propositions, & qui y avoit passé comme aiant esté faite par nostre Faculté, estoit le projet mesme qui avoit couru dans les Provinces au mois d'Aoust & de Septembre de l'année 1649, sous le nom des députés qui avoient esté nommés sur la requisi-tion de M. Cornet, duquel nous nous estions plaints par la seconde requeste que nous avions présentée au Parlement sur cette affaire, & que M^r Cornet & Pereyret avoient désavoué en plein Parlement le cinquième jour d'Octobre de la mesme année, ainsi que je l'ai rapporté cy dessus. Il m'assura que ce projet de Censure imaginaire avoit non seulement esté porté à Rome comme une Censure véritable de nostre Faculté, mais qu'il avoit esté porté devant le Pape dans l'Assemblée du Saint Office pour estre le sujet de la deliberation de sa Sainteté & de tout ce Tribunal: Qu'il y avoit eu quatre Consultants qui avoient esté nommés pour l'examiner particulièrement, & pour en donner leur sentiment par écrit: Que trois de ces Consultants alloient nettement à la confirmation de cette Censure, & que le quatrième qui estoit le P. Abbé Hilarion Bernardin en avoit parlé & écrit avec quelque reserve à cause des sens differens dont ces Propositions estoient susceptibles: Que la deliberation cependant parmi Messieurs les Cardinaux alloit en general à la confirmation absolue de la Censure, excepté celuy qui m'en avoit parlé, & qui prenant ces Propositions absolument dans le sens de la grace efficace & dans la connexion qu'elles ont avec elle, s'estoit opposé à ce torrent & avoit soutenu avec vigueur que ce n'estoit pas les Propositions qui estoient heretiques, mais bien les Censures qu'on en avoit faites, parce qu'elles pouvoient donner atteinte à cette grace. Que la fermeté de ce Cardinal avoit étonné & arrêté le Pape, & que sans sa resistance cette chimerique Censure alloit sans difficulté estre confirmée par sa Sainteté.

Je sçavois tout cela lorsque j'allai rendre à M. le Cardinal Barberin la visite du 15 de Janvier à laquelle je reviens; mais je n'avois nulle envie de luy faire paroître que j'eusse pénétré si avant dans ces mysteres, de-peur de luy donner occasion de rechercher l'intelligence particuliere par laquelle je les avois pénétrés. Je ne me proposois que deux choses dans tout ce que je luy en dirois: l'une de luy faire un recit sincere de tout ce qui s'estoit passé en France sur ce sujet, afin qu'il reconnoist les supercheres avec lesquelles on nous jouoit & le S. Siege encore plus que nous, agissant en son

endroit avec des déguisemens si grossiers & des fourbes si manifestes. Et la seconde, de reconnoistre moy mesme la retenue ou l'ouverture avec laquelle M. le Cardinal Barberin se comporteroit envers moy dans l'occasion que je luy donnerois de parler de choses que je sçavois qu'il sçavoit si bien & qui s'estoient passées en sa presence. Je luy rapportai donc toute cette hystoire comme une chose qui luy pouroit estre nouvelle, au moins dans les circonstances que je luy dirois qui ne luy auroient pas esté dites. Je luy parlai de nos requestes, de nos protestations, de ce qui s'estoit passé au Parlement entre nos adversaires & nous, du désaveu qu'ils y avoient fait de cette Censure, de l'Arrest qui y estoit intervenu. Je luy promis de luy faire voir toutes ces pieces à mesure que je vois qu'il prestoit attention & agréement aux choses que je luy disois. Il entendit & receut tout avec beaucoup de civilité; il témoigna qu'il seroit bien-aise de voir tout ce que je luy promettois; mais il ne s'ouvrit sur rien, non plus qu'il avoit fait sur ce que je luy avois dit de la lettre de M. de Vabres: de sorte que ce me fut une preuve assurée que ce n'en estoit pas une qu'il ignoraist cette lettre, encore qu'il ne m'en eust rien dit.

En consequence de ces visites je mandai nettement deux choses à ceux qui m'avoient écrit de Paris sur la lettre de M. de Vabres. L'une qu'il n'y avoit nulle certitude qu'elle n'eust pas esté envoyée au Pape, quoy qu'on n'en parlast pas à Rome, parce que ceux qui vouloient s'en servir pour obtenir du Pape ce qui les avoit portés à la procurer, avoient le don du secret & de la conduite aussi-bien que ceux auxquels sa Sainteté pouvoit l'avoir communiquée; que l'affaire de cette fausse Censure y avoit esté long temps sur le bureau, & qu'elle y avoit fait autant d'éclat qu'une chose en pouvoit faire parmi tous ceux qui ont part aux affaires de cette nature, & que neantmoins ce que je leur en avois mandé & que j'ai rapporté cy-dessus n'estoit venu à ma connoissance que par un bonheur tout particulier, sans lequel toute cette intrigue seroit demeurée dans les voiles de l'obscurité qui l'avoient cachée jusqu'à lors; que quelque recherche que je pusse faire de cette lettre, je ne serois peut-estre pas si heureux dans sa découverte que je l'avois esté dans celle de cette Censure; & que j'estimois mesme qu'il n'y avoit point lieu de douter qu'elle n'eust esté envoyée, parce qu'il n'y avoit nulle apparence, qu'après avoir porté si loin avec une hardiesse si estrange une fausse Censure fabriquée sous le nom de huit ou dix Docteurs particuliers nonobstant les plaintes si publiques qu'on en avoit faites, on laissast en arriere une veritable lettre signée, comme on disoit,

disoit, par cinquante Eveques dont on ne voioit personne qui se plaignist.

En second lieu, qu'ils voioient combien de déguisemens, de fourbes & de calomnies il y avoit lieu de presumer que nos adversaires avoient mis en œuvre à Rome pour en obtenir tout ce qu'ils en avoient obtenu jusque-là, si l'on en pouvoit juger par les dereglemens de leur conduite dans cette dernière action, dans laquelle ils avoient dépouillé toute sorte de pudeur & de retenue, mis sous les pieds toutes les loix non seulement d'une conscience Chrestienne, mais mesme d'une honesteté purement civile, & violé à l'égard du S. Siege pour lequel ils faisoient profession d'estre si remplis de zele, les devoirs les plus essentiels auxquels des payens sont obligés envers les derniers des hommes, qui est de ne les point surprendre en ce qu'ils leur disent, de ne leur point mentir, de ne leur point deguïser les choses, mais de les leur représenter telles qu'elles sont : Et que par-là ils pouvoient conclurre, combien il seroit de l'intérest du S. Siege & du service de Dieu qui l'a fondé, aussi bien que de celui de l'Eglise dont il est le centre, que toutes ces fourbes, ces calomnies & ces impostures luy fussent découvertes; combien lors qu'on les auroit reconnus à Rome, elles y seroient en horreur aussi-bien que ceux qui en seroient reconnus coupables, & quels avantages il y auroit à en esperer pour les verités saintes que ces gens-là couvroient tous les jours de plus en plus de tenebres si epaisses, & qu'ils combattoient avec des outrages & des emportemens si violens.

Les lettres qu'on m'écrivit de Paris quasi en mesme temps que j'écrivois celles-là à Rome, n'estoient pas bien éloignées des sentimens auxquels les miennes pouvoient porter ceux de Messieurs les Eveques qui estoient en peine sur cette affaire, & qui attendoient avec beaucoup de desir les éclaircissmens qu'on leur avoit dit qui pouroient en arriver de ma part. Car on me mandoit, qu'une personne fort entendue dans les desseins des Jesuites & fort affectionnée pour la verité, les avoit asseurés que les Jesuites esperoient un merveilleux effet de la lettre de M. de Vabres, que le Pape ou quelques-uns de ses principaux ministres avoient dit à leurs Peres de Rome que s'ils pouvoient tirer une lettre signée seulement par douze Eveques, la Saincteté censurerait particulièrement les cinq Propositions; qu'il y avoit desja vingt cinq Eveques qui l'avoient signée; que M. le Nonce avoit encore confirmé aux Jesuites il n'y avoit pas long temps, qu'il y auroit une Censure expresse sur cette lettre: mais que ces Eveques qui estoient en peine de l'effet que la mesme lettre pourroit

produire, en avoient aussi à se persuader que Rome se laissait emporter si aisément dans la plus importante affaire de l'Eglise & de la foy Chrestienne, & qu'ils avoient quelque pensée d'en écrire au Pape, ou mesme d'y envoyer quelqu'un exprès pour représenter à sa Saincteté les perils de cette affaire & les precautions avec lesquelles il estoit necessaire que sa Saincteté y procedast pour la terminer utilement pour la verité & pour l'edification de l'Eglise.

On me donnoit avis par les lettres de ce mesme temps-là à propos du decret qui avoit esté fait contre le Carechisme de la grace, que ce decret avoit esté mis par M. le Nonce entre les mains d'un des Agens du Clergé pour le proposer à l'Assemblée & faire en sorte qu'elle en ordonnast la publication par les Provinces; que cette Proposition y avoit esté faite; mais que cette Assemblée ne s'estoit pas trouvée disposée à condescendre à cette recommandation de M^r le Nonce. Qu'elle avoit au contraire resolu de ne s'en point meler, & mesme ordonné, qu'il ne seroit rien écrit de la Proposition que leur Agent leur en avoit faite. De plus que non seulement ce Decret-là avoit souffert ce refus; mais aussi qu'on avoit fait dessus d'excellentes reflexions; & que la Cour de Parlement avoit rendu contre un Arrest celebre, sur les remonstrances que Messieurs les gens du Roy luy en avoient faites, après en avoir receu au parquet les plaintes de Monsieur le Recteur de l'Université, qui s'y estoit présenté pour ce sujet.

CHAPITRE V.

Diverses visites où il fut parlé des cinq Propositions; & d'une circonstance remarquable sur ce sujet. Combien il y avoit peu de gens à Rome qui fussent bien instruits de ces matieres, & pourquoi.

MAIS cependant avant que j'eusse receu ces lettres-là & qu'on eust receu à Paris celles que j'y avois envoyées, je continuai à Rome de prendre toutes les occasions qu'il m'estoit possible sans faire aucun éclat, pour penetrer toujours davantage l'estat où estoient les choses.

Je vis entre les autres le General des Augustins, dont nous avions connu dès Paris l'esprit plein de zele pour S. Augustin, par la lettre qu'il avoit écrite au P. Alpie du mesme Ordre aussi-tost apres l'entreprise de M. Cornet. Je m'entretins principalement avec luy des deux manieres différentes dont on attaquoit S. Augustin, dont l'une consistoit à rejeter ouvertement l'autorité de sa doctrine, comme M. Pereyret avoit fait & beaucoup d'autres gens avec luy; & l'autre, de faire semblant de reconnoître

luy plaist, très-Saint Pere; je ne dis pas cela. Je ne dis pas que ces Messieurs les Consultants soient Heretiques, mais je dis que ce sont leurs Censures qui sont Heretiques. Il est bien vrai qu'en eux le seroient, s'ils y demouroient opiniastrement. Ce qui estoit en son sens tres-veritable, car comme il prenoit toutes ces Propositions dans celui de la grace efficace, il avoit raison d'accuser d'Herésie des Censures qui eussent condamné ces Propositions en ce sens. Cette particularité ne m'ayant point esté dite la premiere fois qu'on me parla de cette deliberation qui avoit esté faite devant le Pape, manquoit au recit que j'ai fait cy-dessus de ce qui l'avoit arresté dans le branle où l'on avoit mis la Sainteté pour la confirmation de cette fausse Censure dont j'ai parlé tant de fois.

On m'écrivit en ce temps-là une autre nouvelle de Venise, sçavoir que M. le Nonce du Pape qui y estoit, y avoit fait imprimer le Decret contre le Catechisme de la grace; qu'il en avoit fait tirer un assés grand nombre d'exemplaires; & qu'on en avoit porté dans tous les Monasteres non seulement de Venise, mais aussi de tout l'Estat Venicien.

Je fus surpris de cette nouvelle, tant parce que les Jesuites ne regnent pas en ce lieu-là, que parce que ni l'un ni l'autre des livres qui estoient condamnés par ce Decret, n'y ayant esté veus en aucune sorte, je ne voyois pas quel sujet il pouvoit y avoir d'y publier ce Decret avec tant de diligence; & la lecture que j'en avois faite ne me faisoit paroître aucune instruction ny edification que les fideles en pussent tirer. Mais je laissai passer cette nouvelle comme beaucoup d'autres sans m'en scandaliser davantage, & je continuai à considerer les choses à Rome autant que l'estat où j'estois m'en pouvoit donner de liberté.

J'y vis par occasion dans le Couvent de la Minerve un fort bon Religieux, fort spirituel, fort équitable & fort entendu, nommé le P. Barelrier qui y estoit Assistant de France auprès de son General. Nous nous entretinmes de tout ce qui nous regardoit dans l'air indifférent que l'on suit quand on ne se connoist pas encore bien les uns les autres, & il m'en parloit avec autant de prudence & d'équité qu'en pouvoit parler un homme qui n'avoit eu jusque-là aucune lumiere de toutes les choses qui s'estoient passées. Et comme je m'étonnois avec un autre plus informé que luy que je vis ailleurs, comment il se pouvoit faire qu'un homme d'esprit comme le P. Barelrier, d'un Ordre aussi engagé que celui des Dominicains dans les sentimens de la grace efficace, & qui estoit dans un employ si considerable dans cet Ordre, fust si peu instruit de toutes les contestations qui estoient dans l'Eglise sur ces ma-

tières: il me dit, que j'aurois beaucoup plus de sujet de m'étonner si j'en trouvois beaucoup qui le fussent au lieu où j'estois. Que le P. Barelrier par exemple estoit dans un employ considerable à la vérité dans cet Ordre, mais que ce mesme employ luy donnoit tant d'autres occupations pour recevoir en ce lieu-là toutes les lettres des besoins & des contestations des Monasteres & des Religieux particuliers qui estoient répandus en France, que pouvant à peine y suffire, il ne pouvoit pas estre beaucoup attentif à d'autres choses qui n'avoient nulle liaison à ses fonctions particulières. Que d'autres personnes, outre les occupations qui demandoient leur soin & leur application personnelle, avoient des desseins de s'avancer chacun dans les degres differents où ils tendoient, qui consommant encore une bonne partie de leur temps, ne leur en laissoient guere de reste pour penser à d'autres choses. De plus que depuis les dernieres Congregations de Auxiliis, qui apres un examen si long & si diligent n'avoient enfin abouti qu'à une imposition de silence aux parties, on avoit eu grand soin de tenir ces matieres assoupies & dans l'oubli de peur de voir renaître des contestations pareilles qui dennoient beaucoup d'exercice & qui n'apportoient nulle utilité. Que la plus-part ne tenoient leurs pensées attachées que sur les différentes Cours du Pape, des Cardinaux, des Ambassadeurs, & des Princes & Princesses, dont la multitude estoit grande à Rome. Qu'ils n'y consideroient que les différents interets & pretensions des uns & des autres, & qu'il y en avoit peu qui s'arrestassent à les voir pour les considerer seulement; mais que c'estoit aussi pour tâcher d'y mesler les leurs & d'y trouver les moiens & les occasions de les avancer; à quoy tant s'en faut que de prendre quelque part à ces contestations-là & d'en paroître bien informé pût servir de quelque chose, qu'au contraire c'estoit un obstacle. Qu'après tout quand chacun s'appliqueroit autant à ces matieres que tout le monde s'en éloignoit, il ne pouvoit pas se faire que nous y trouvassions beaucoup de gens qui en fussent informés autrement que selon les connoissances que les Jesuites leur en auroient données: parce que ces Peres avoient gagné les devans: qu'ils avoient considéré ceux qui pouvoient estre employés en ces affaires, qu'ils les avoient prevenus: qu'ils leur en avoient donné & de nous aussi les impressions qu'ils avoient voulu: qu'ils leur avoient fait present de leurs livres; qu'ils avoient eu soin d'en faire venir chez les Libraires; que j'allasse par exemple demander chez M. Blaise Marchand libraire François à Rome, le livre du P. Petau de la penitence publique, on ne manqueroit

pas de me le fournir aussi-tôt; mais que j'y demandasse celui de M. Arnauld de la Frequent Communion, contre lequel estoit fait celui du P. Petau, on ne m'en pourroit rendre aucune raison; Et ainsi que personne n'ayant parlé jusque-là pour nous, personne n'ayant eu de soin d'y faire voir de nos livres, & les Jesuites aiant eu celui d'empescher qu'ils ny fussent veus, je ne devois point m'étonner de ce que ny le P. Barellet ny une infinité d'autres personnes moins capables & moins laborieux que luy, ou n'eussent point du tout de connoissance de nos affaires, ou s'ils en estoient tant soit peu informés, ils le fussent à nostre desavantage.

M. le C. Ludovisio qui estoit grand Penitencier à Rome, peu de temps après cette visite me confirma la verité de ce qu'on m'y avoit dit de la rareté de nos livres. Car simplement sur ce qu'il avoit sceu, depuis que j'étois à Rome, qu'il y avoit un Docteur de Sorbonne, il vint un homme me trouver de sa part, qui me témoigna le desir qu'il auroit de voir le livre de la Frequent Communion qu'on luy avoit dit qu'on devoit traduire en Latin, & me demanda s'il l'estoit. Il l'estoit il y avoit plus de trois ans: je le dis à celui qui m'estoit venu faire cette demande, & je témoignai mon déplaisir de m'estre défaut par le voiage de deux exemplaires que j'en avois pris en cette langue en partant de Paris: parce que j'eusse esté tres-aisé de satisfaire le desir qu'il me témoignoit que ce Cardinal avoit de le voir. Mais cependant cela montre la sterilité qu'il y avoit en ce Pays-là des plus excellens ouvrages qui n'estoient pas au gré des Jesuites.

Outre cette difficulté qui regardoit tout le monde, il y en avoit une autre de la part de MM. les Cardinaux qui pouvoient estre employés sur ces matieres. Car le Pape ne pouvoit pas vraisemblablement prendre de resolution sur cette affaire qu'après en avoir delibéré avec Messieurs les Cardinaux, & il ne pouvoit monter jusqu'au Trofne de sa Sainteté guere de lumieres pour l'en éclaircir qu'elles n'y fussent portées par leur entremise. Or il estoit tres certain qu'ils n'estoient gueres plus instruits de ces matieres que le reste des Romains, & qu'ils avoient un peu moins de disposition à s'en laisser informer. Les divertissemens continuels qu'ils estoient obligés de souffrir dans tant d'audiences qu'ils devoient à ceux qui avoient affaire à leurs Eminences, dans tant de Congregations où il falloit qu'ils se trouvassent, dans tant de visites actives & passives dont ils ne pouvoient se dispenser, & dans tant de fonctions publiques & autres occupations exterieures auxquelles ils estoient assujettis, leur en laissoient bien moins de loisir. On avoit

pris beaucoup plus de soin de les prevenir à nostre desavantage & contre les verités que nous pourrions avoir à defendre: ils estoient bien moins disposés à se resoudre au travail qui estoit necessaire pour les penetrer à fonds n'ayant point esté nourris en cette sorte d'étude; & ils estoient bien plus jaloux de l'autorité des Decrets émanés de leurs Tribunaux, de la conservation ou de la ruine desquels on leur disoit qu'il s'agissoit dans toutes les choses qui avoient le moindre rapport à ces matieres.

CHAPITRE VI.

Lettres écrites à Paris contenant les raisons qui faisoient croire qu'il eust esté bon d'envoyer à Rome, & celles qui faisoient craindre que cela fust inutile ou prejudiciable: en concluant néanmoins qu'il paroissoit meilleur d'y envoyer.

Toutes ces reflexions faisoient, que si d'un costé ce que j'avois mandé par les lettres precedentes, pouvoit exciter MM. les Evêques d'écrire & d'envoyer quelques Ecclesiastiques pour representer l'importance de cette affaire, & les circonspctions & diligences avec lesquelles il estoit à propos de la traiter: d'autre part je considerois que ces raisons-là mesme pouvoient bien augmenter la necessité d'une deputation pour ce sujet, mais toutefois qu'elles devoient faire craindre que la deputation ne fust inutile, si elle n'estoit pas assés forte pour surmonter toutes ces dispositions faucheuses & suppleer à tous ces besoins.

J'écrivis donc encore un coup sur ce sujet avec plus de soin que je n'avois fait auparavant; & j'exposai autant que je le pus exactement, toutes les raisons que je vois capables ou de faire conclure cette deputation ou de l'empescher, afin qu'après les avoir toutes pesées, on suivist celles qui seroient trouvées les meilleures & les plus pressantes.

J'ajoutai à celles qui sont cy-dessus contre la deputation, qu'elle n'auroit peut-estre aucun bon effet; parce que le Pape ne se plaisoit nullement à traiter de ces matieres; qu'il ne vouloit point en entendre parler; & qu'il emploieroit peut-estre à leur examen des personnes qui n'y seroient pas fort intelligentes. Que les Jesuites estoient très-puissans sur plusieurs des Officiers de l'Inquisition, Cardinaux & autres, & qu'ils y dominoient d'une façon qui n'estoit pas concevable. Que toutes ces dispositions estant si contraires & le Pape fort avancé dans l'age, il estoit peut-estre expedient de laisser passer son Pontificat avec le plus de reserve & le moins de bruit qu'il se pourroit, pour en attendre un autre qui seroit plus favorable; & en attendant lequel cette affaire pourroit venir à une plus grande maturité.

rité. Et qu'enfin cette raison me touchoit beaucoup pour la crainte qu'on doit avoir de gâster les affaires de Dieu en les traitant par les affections & précipitations d'une sagesse un peu trop humaine, & non pas dans l'humble respect & la patience Chrétienne que l'on doit avoir pour sa sainte providence.

Je disois d'ailleurs que le mal estoit grand, & qu'il pressoit; que les Decrets qu'on obtenoit tous les jours de Rome, comme l'on avoit fait nouvellement celui contre le Catechisme, servoient de triomphe à la vanité & à l'ignorance des Jésuites, & mettoient en quelque sorte dans l'oppression les disciples de S. Augustin & sa doctrine; & engageoient tousjours la Cour de Rome de plus en plus. Qu'on devoit craindre que la lettre de M. de Vabres n'extorquât encore quelque condamnation mal digérée qui seroit honteuse au S. Siege & prejudiciable à la vérité & à l'Eglise. Qu'on pouvoit aussi apprehender qu'en suite on ne passât encore plus avant & qu'on ne s'accoutumât de plus en plus à condamner les meilleurs livres, quand ils ne plairoient pas aux Jésuites. Que le plus-tôt qu'on pouvoit remédier au mal c'estoit le meilleur, & que plus on se hâteroit d'y remédier plus on avoit sujet d'attendre un salutaire effet du remède qu'on y apporteroit. Que bien qu'on ne pût pas peut-être espérer encore une satisfaction entière & une protection vigoureuse de la doctrine de S. Augustin, on obligeroit au moins dans l'état présent des choses ceux dont on pouvoit dire qu'elle dependoit principalement, à estre désormais plus circonspects en leur conduite & à se défier davantage des accusations & des pratiques des Jésuites. Qu'après tout les momens n'estoient pas en nostre puissance; que nous pouvions bien voir ce que les hommes pouvoient faire, mais que nous ne savions pas ce que Dieu vouloit, qu'il falloit toujours satisfaire à son devoir, parler hautement & avec respect pour la vérité; que c'estoit à Dieu à donner à ce travail & à ce zèle la benediction qu'il luy plairoit; mais que cependant pour l'entreprendre il falloit moins consulter la prudence de la chair & du siècle que celle de l'esprit & de l'Evangile. Que parmi MM. les Cardinaux aussi bien que dans tous les autres Ordres de l'Eglise, Prelats, Prestres, Religieux, il y en avoit à Rome aussi-bien qu'ailleurs, quoiqu'en petit nombre, qui aimoient & connoissoient la vérité & qui gémissoient aussi-bien que nous des mauvais traitemens qu'elle recevoit tous les jours; que nous aurions ceux-là favorables à nos poursuites; qu'ils estoient dans l'impuissance d'en faire aucune qui fût utile; & qu'ils seroient ravis d'avoir la consolation de pouvoir nous seconder dans les nos-

tres par tous les moïens qu'ils en auroient. Que des autres il y en avoit de trois sortes, les uns absolument contraires & preoccupés qui ne paroissent susceptibles d'aucune raison opposée à leurs preventions, les autres prevenus à la vérité mais équitables & capables d'écouter ce qu'on leur représenteroit, & les troisièmes indifférents qui ne s'en mettoient guere en peine & qui estoient comme des tables rases qui n'avoient encore reçu aucune impression sur ces matieres. Que ceux-cy s'éveilleroient, quand ils entendraient les voix qui parleroient pour les éclaircir; que les autres considereroient aussi les remontrances que nous ferions pour ce sujet; & que peut-être Dieu seroit la miséricorde aux uns & aux autres de leur en ouvrir l'intelligence & de leur en donner le goût: & pour les troisièmes mêmes, qui estoient nos adversaires les plus opiniâtres, il ne falloit point les negliger; parce qu'il y en auroit peut-être quelques-uns que Dieu tireroit de leurs tenebres, & que ceux qui voudroient y perseverer malgré toutes les lumieres qui leur en seroient présentées, recevraient pour leur confusion ce qu'ils ne voudroient pas recevoir pour leur edification.

Autrefois j'avois dit ma premiere Messe à Lorette, & en reprenant le chemin de France j'estois venu coucher le lendemain à Senogailles dont M. le C. Fachinetti estoit Evêque; & aiant soupé avec luy & couché chez luy, nous nous y estions assés entretemus pour avoir conservé la connoissance d'un Prelat si civil & qui a tant d'excellentes qualités. Il arriva à Rome lors que j'estois dans ces inquietudes; & quelques jours après son arrivée estant allé le saluer, il les éclaircit & les augmenta sans y penser, mais avec une intention fort droite & une entière franchise. Car nostre entretien s'estant porté sur le sujet de ces matieres, il me dit que dans quelques-unes des visites qu'il avoit déjà faites à plusieurs de MM. les Cardinaux, il y en avoit eu quelques-uns qui luy avoient dit qu'ils avoient représenté à sa Sainteté qu'il seroit tres-nécessaire de travailler à leur decision, afin de mettre le monde en repos & d'oter aux fideles tout sujet de division. Je ne demandois autre chose sinon que cela se fît comme il faut, mais je craignis que ces Cardinaux-là dont celuy-cy me parloit, n'eussent pas eu ces pensées pour l'intérêt qu'ils prirent dans la doctrine de S. Augustin; & je ne doutai presque pas, qu'ils n'y eussent esté poussés par les Jésuites, pour faire avoir effet à la lettre de M. de Vabres, puis que personne comme il me sembloit ne pouvoit en avoir parlé à leurs Eminences que par l'instigation de ces Peres.

Il y avoit dans Rome un autre homme admirablement vif & intelligent dans ces matieres, prudent au possible, & zélé au dernier point ; dont j'avois eu la connoissance fort heureusement, & sans le conseil duquel je ne croiois pas devoir rien faire ny rien écrire sur ce sujet. Je luy en avois déjà parlé deux fois. Nous avions agité ensemble les raisons pour & contre que j'ai apportées cy-dessus ; & il n'avoit jamais esté de l'avis de cette deputation, ny creu que les difficultés du grand credit des Jesuites, de la preoccupation des esprits, & du peu de science de plusieurs entre autres du Pape se pussent surmonter que par le temps & la patience ; de sorte qu'il croioit qu'il falloit attendre un Pontificat plus favorable & un Pape mieux informé & plus versé dans ces matieres que n'estoit celui à present assis dans la chaire de S. Pierre. Je visistai une troisième fois cet excellent homme, pour voir s'il persistoit toujours dans cette pensée ; & outre les raisons cy-dessus que je luy rebattis, je luy representai de nouveau l'insolence avec laquelle les Jesuites triomphoient du S. Siege, de l'Eglise, de la verité, de la doctrine de S. Augustin, & de l'innocence de ses disciples ; le grand ascendant qu'ils prenoient à Rome, parce qu'il n'y avoit personne qui contredist en rien leurs accusations ny qui decouvrist la malignité de leur conduite & les égaremens de leurs pernicieuses maximes : & je luy demandai, s'il ne croioit pas enfin, que s'il y avoit quelqu'un qui apprit de l'autorité d'une deputation considerable parlant comme il faut de ces dereglemens, si, dis-je, il ne croioit pas que cela seroit capable d'empêcher qu'on ne suivist leurs passions avec une servitude si aveugle qu'estoit celle avec laquelle plusieurs embrassoient la protection de leurs interets ; & que si cette deputation n'avoit pas tout le succès qu'elle meriteroit, au moins pendant qu'on seroit aux prises avec eux, elle les empêcherait d'avancer plus avant, & serviroit à éclaircir beaucoup de choses pour les disposer de loin à estre un jour tout à fait réglées, lors qu'il plairoit à Dieu faire à son Eglise une plus grande misericorde. Il acquiesça enfin, il l'approuva, & même il desira de la voir conclure, & outre les raisons cy-dessus, celle qui le toucha davantage, fut qu'au pis aller le Pape qui connoissoit fort bien le peu de connoissance qu'il avoit de ces matieres, quand il se verroit pressé des deux partis contraires, demeureroit irresolu, & n'accorderoit rien aux uns au prejudice des autres ; que dans ce conflict chacun seroit excité de s'informer du sujet de la contestation ; & qu'ainsi les verités que les Jesuites avoient entrepris de ruiner, pourroient par ce moien estre soutenues contre

leurs attaques & tirées de l'oppression extreme où ces Peres les reduisoient.

Nous n'estions qu'à la fin du mois de Janvier de l'année 1651, lors que j'écrivis toutes ces choses, afin de contribuer tout ce qui m'estoit possible de lumiere à la deliberation qu'il y avoit à faire sur ce sujet. Je les ai rapportées icy fort exactement, car je les ai extraites presque mot à mot, en abregant toutefois beaucoup de choses, des lettres que j'avois écrites alors, & qui m'ont esté remises entre les mains pour cet effet depuis mon retour. Je donnai avis aussi que je ne serois à Rome que jusqu'à Pasques ; & que tout aussi-tost que cette solemnité seroit passée, j'en partirois pour retourner en France, afin que MM. les Evêques se hastassent d'y envoyer ceux qu'ils voudroient y envoyer, s'ils avoient envie qu'ils m'y vissent avant que j'en fusse parti, pour leur donner de vive voix à leur arrivée plusieurs petites instructions & habitudes dont on a tousjours besoin quand on est nouvellement arrivé en un pays estranger.

CHAPITRE VII.

Nouvelle de Paris sur la reprimende qu'avait reçue M. Hallier en l'Assemblée de la Faculté du 1 de Février 1651. Entretien avec M. le C. Lugo. Propositions du sermon de M. Hensent accusées & justifiées. Secret étrange de ce qui se passe à l'Inquisition.

DAns le progrès du temps qui se passa jusqu'à Pasques je ne laissai pas de continuer à faire la guerre à l'œil, d'observer tout ce que je pus à Rome & d'en donner avis à Paris, comme aussi l'on m'avertissoit reciproquement de tout ce qui s'y passoit digne de remarque dans les contestations qui estoient émeuës.

Dans l'assemblée de la Faculté du premier de Février 1651 M. de Mincé fit plainte contre M. Hallier qui estoit Syndic d'avoir signé une These qui s'estoit soutenue le mois de Janvier precedant, dans laquelle il y avoit des Propositions contraires à la doctrine de la Faculté, dont l'une estoit qu'on ne peut pas appeler du Pape à un autre, & la seconde que c'est estre opiniaître, desobeissant & rebelle que de s'opposer à ses Decrets. On me mandoit que M. Hallier s'en estoit defendu si foiblement & dans des principes si conformes à ses sentimens pour les interets de la Cour de Rome, qu'il avoit fait toutes les ouvertures & donné tous les sujets possibles pour se faire condamner. Que neanmoins plusieurs des Docteurs qui consideroient moins ce qui estoit de justice que ce qui pouvoit estre de la satisfaction des autres qu'ils appelloient Jansenistes, s'estoient contentés de reprimander M. Hallier dans cet-

te assemblée & de luy recommander de ne plus signer de Theses où seroient ces sortes de Propositions; & avoient empêché qu'on n'écrivist rien dans les registres de ce qui regardoit cet article. Que M. Brouffe avoit fait de vives remonstrances sur ce procédé; Qu'il avoit demandé que les Propositions fussent inferées dans les registres avec une defense expresse au Syndic de les plus signer, afin de faire connoître au Roy & au Parlement combien la Faculté estoit éloignée d'approuver ces nouvelles doctrines si contraires à ses anciennes maximes. Que pour ce il avoit protesté & demandé acte de sa declaration & de sa demande, mais qu'on le luy avoit dénié; ce qui l'avoit obligé d'insister & de dire, que si tout n'estoit écrit dans la conclusion, lors qu'on la reliroit dans l'assemblée du premier de Mars, il s'y opposeroit & s'en plaindroit à Messieurs les gens du Roy. Le Docteur qui m'écrivit cela s'estoit joint en tout à M. Brouffe, & me mandoit qu'ils estoient résolus de pousser cette affaire où elle pourroit aller avec toute la moderation possible. Il me remarquait aussi, que parmi les Docteurs qui avoient fait reprimende à M. Hallier il y avoit eu un Carme qui s'en estoit si bien acquitté, que cette seule touche devoit luy donner beaucoup de mortification.

Les jours que le Pape tient Chapelle, M. M. les Cardinaux se rendent chez luy à l'heure ordonnée dans une sale où il vient prendre ses ornemens quand ils font tous assemblés, pour de là aller en Chapelle en ordre & comme en procession. Tous M^{rs} les Cardinaux marchent deux à deux apres la croix qui les precede, & entre eux marchent aussi devant chacun d'eux toutes les personnes de leur Cour qui les accompagnent en cette fonction. J'y avois accompagné le jour de la Chandeleur M. le Cardinal d'Este Protecteur de France, & son rang vint ce jour-là à marcher avec M. le C. Lugo. M. le C. d'Este prit plaisir à nous joindre & à nous faire parler ensemble M. le C. Lugo & moy, en me faisant approcher de luy & en luy disant que j'estois Docteur de Sorbonne. M. le C. Lugo me témoigna d'abord en trois mots l'estime qu'il me dit qu'il faisoit de nostre Faculté; & me demanda aussi-tost, si j'estois de ceux qui avoient approuvé le livre de M. Arnauld de la Frequentee Communion. Je luy répondis que non; mais au mesme instant il me vint une secreete apprehension, qu'il ne prist ma réponse pour un desaveu de cet excellent ouvrage; c'est pourquoy de peur de trahir en quelque forte la verité en cette legere rencontre, si j'en demourois là sans m'expliquer davantage, j'adjoutai aussitost, que je n'estois pas encore Docteur quand il fut imprimé, & que si je l'eusse esté, je l'eusse approu-

vé volontiers, parce que je l'avois leu en ce temps là & depuis encore, & que je n'y avois rien remarqué quoje n'eusse trouvé tres conforme aux sentimens de l'Eglise & des Saints Peres. M. le C. Lugo me repliquant sur une confession si ingenuë & si franche commença par ces deux mots, *pian, piano*, qui veulent dire, *doucement, doucement*, & me dit que ce n'estoit pas là le sentiment de tout le monde, & qu'il n'avoit pas esté trouvé tel à Rome; & me designa mesme quelque chose de la Proposition de la preface où parlant de S. Pierre & de S. Paul il dit, *ces deux chefs de l'Eglise qui s'en font qu'un*. Je repartis à ce Cardinal, que cette Proposition, quelle qu'elle fust, ne regardoit pas le fond de la doctrine de ce livre dont j'avois voulu parler en luy témoignant l'estime que j'en faisois; & que pour cette Proposition là mesme, M. Arnauld avoit expliqué comment il l'entendoit. M. le C. Lugo ajouta encore quelques paroles qui regardoient le fond de la doctrine, qu'il n'avoit pas bien prise pourtant; mais il en parloit conformément aux objections éloignées que les Jesuites avoient faites contre. Et comme tout ce que nous dismes estoit en chemin faisant, nous arrivâmes à la Chapelle sans que je luy repartisse rien davantage, & estant arrivés à la Chapelle il fallut finir nostre entretien.

Je fis le cinquième jour de ce mois là une visite où j'appris d'une personne qui estoit par fois assés instruite des choses qui se passoient dans la Congregation du S. Office, qu'on y travailloit tout de bon à l'examen du sermon de M. Hersent, dont je croiois que la memoire fust tout à fait ensevelie. On me dit mesme les Propositions, que ceux qui en poursuivoient la condamnation, en avoient extraites pour l'obtenir. Il n'y en avoit que deux; dont l'une estoit, *que le Franc arbitre est si faible, particulièrement depuis la perte qu'il a faite de l'innocence & de la justice dans le premier homme, que s'il n'est arrêté & soutenu de la grace de Dieu, il n'est plus propre qu'à offenser Dieu*, c'en sont les propres termes contenus en la page 28 de ce sermon imprimé: Et la seconde estoit, que les Saints obeissent aux mouvements de la grace de Dieu, *d'une obeissance d'autant plus volontaire qu'elle est libre, & d'autant plus libre qu'elle est volontaire*; celley est de la page 23 de ce mesme livre. Ceux qui avoient attaqué ces deux Propositions, les avoient d'abord attaquées absolument en elles mesmes, & celuy qui les avoit soutenues l'avoit fait avec tant de force & de succès, qu'il avoit defarmé ses adversaires, & convaincu ses juges des choses qu'il avoit entrepris de leur prouver. Mais on me dit que ce n'avoit pas esté sans une grande résistance; & qu'elle avoit esté telle sur la pre-

miere Proposition, qu'elle l'avoit engagé à en soutenir une troisième, pour laquelle il avoit aussi fait un écrit particulier aussi-bien que sur les deux autres, bien qu'elle ne fust point extraite de ce sermon, sçavoir, *que toutes les actions faites par les seules forces de la nature estoient des pechés*. Enfin les juges qui avoient examiné les Apologies qu'on leur avoit données pour la defense de ces trois Propositions considérées en elles mesmes, en avoient déjà esté tout à fait contents & convaincus; & les accusateurs du sermon estoient par conséquent réduits au silence & à la retraite. Mais n'estants pas d'humeur à acquiescer si facilement contre l'engagement où ils se trouvoient, ils s'estoient avisés de dire, que bien que ces Propositions se pussent soutenir comme elles avoient esté expliquées par celui qui les avoit défendues, neantmoins elles estoient mauvaises dans ce sermon & dans ce livre, à cause qu'il ne faisoit qu'un corps avec l'épître qui est à la teste, par rapport à laquelle il estoit juste & nécessaire de considerer ces deux Propositions dont il estoit question; & qu'en les considerant de cette sorte elles seroient sans doute trouvées dignes de censure, à cause que dans cette épître il y estoit parlé avec éloge de Jansenius, qui estoit un auteur condamné par la Bulle d'Urbain VIII, & dont il estoit clair neantmoins par cette épître que l'auteur du sermon prenoit & soutenoit les sentimens.

On me dit que ceux qui s'estoient avisés de cet artifice, l'avoient fait avec d'autant plus d'esperance d'y réussir, qu'ils voioient celui qui avoit soutenu ces Propositions absolument en elles mesmes comme elles sont dans ce sermon, tout à fait hors d'affaire; parce que c'estoit le Religieux sur la foy duquel le Maître du Sacré Palais avoit donné la permission de l'imprimer, & qu'il n'avoit point parlé dans son billet de l'épître, mais seulement du sermon; qu'il disoit hautement qu'il n'avoit veu que le sermon; qu'on ne luy avoit point du tout parlé d'épître; que c'estoit une addition que M. Herfent y avoit faite purement de son chef, sans qu'il luy en eust dit un seul mot, & sans qu'il eust eu aucun sujet mesme d'y penser. Tellement qu'ils tenoient pour tout allégué, que les Apologies de cet approbateur, aiant esté fort bien receuës, & luy se voiant délivré de tout embarras & honoré mesme des eloges de quelques-uns de ses juges pour la beauté & pour la solidité qu'ils avoient trouvée en ses écrits, il n'auroit garde de s'engager à un nouveau travail dont le succès estoit incertain, & non seulement plus dangereux que le premier, mais capable mesme de luy en faire perdre tout le fruit. Mais que ce Religieux les avoit trompés: parce que cette nouvelle attaque luy

aïant donné la curiosité de voir Jansenius sur le sujet de ces mesmes Propositions, & n'y aiant trouvé que la doctrine que luy mesme venoit de défendre & qui venoit d'estre approuvée par les mesmes juges devant lesquels il auroit encore à la soutenir, bien que son interest ne l'engageast nullement à la defense de ces Propositions prises par relation à cette épître & aux sentimens de Jansenius, toutefois il s'y estoit creu obligé par l'amour de la verité & par reconnaissance envers ses juges. C'est pourquoy il y travailloit alors actuellement. On me dit que ce Religieux s'appelloit le P. du Four, & qu'il estoit tres-intime ami de M. l'Abbé de Loiac qui estoit Camerier d'honneur du Pape & nommé par sa Sainteté à l'Evesché de Toul, avec lequel on sçavoit que j'avois beaucoup d'habitude; & l'on me donna mesme quelque esperance que par son moyen je pourrois avoir ses écrits qu'on m'asseura estre dignes d'estre leus, & qu'ils estoient fort abrégés & fort decififs. Je n'avois que trop de curiosité de les voir, & j'eusse mesme esté fort-aise selon qu'on m'en avoit parlé & à cause de la qualité de l'affaire d'en avoir copie. C'est pourquoy je recourus incontinent à M. l'Abbé de Loiac qui me donna fort aisément & fort volontiers la connoissance de ce Pere. Je le trouvai de tres-grand esprit, d'un entretien fort agreable & fort second, tres-éclairé dans la doctrine, mais aussi prudent dans la conduite qu'un homme de cette qualité pouvoit l'estre apres avoir passé près de soixante ans dans le monde, dont les vingts derniers avoient esté dans le séjour de Rome. C'est pourquoy je fus toujours le tres-bien-venu auprès de luy, il me receut tousjours quand je l'allai voir avec une fort grande civilité; mais je le trouvois si serré quand je voulois le mettre sur ces matieres, & il en divertissoit si-tost le discours, que j'eusse blessé la bien-seance & fait une demande inutile, si je luy eusse seulement fait la moindre ouverture de ses écrits: parce qu'il y alloit de tout pour luy, si ses Juges eussent reconnu qu'il les eust communiqués, tant ils veulent que le secret de toutes les choses qu'ils traittent soit inviolable. Il n'y avoit que M. Herfent dont il parloit librement, quand on le mettoit sur ce sujet; parce que ce fait là estoit public, & il ne pouvoit se lasser de se plaindre, de ce qu'il ne luy avoit pas dit un seul mot de son épître aiant esté traité avec honneur comme il l'avoit esté pour son sermon. J'excusois un peu M. Herfent par la coustume qu'on a en France, mesme dans nostre Faculté, de ne montrer que les Theses & les livres aux approbateurs, & de faire au surplus pour les épîtres & les prefâces selon sa prudence & sa discretion. Mais il ne pouvoit goustier ces excusés

excuses là, parce qu'il y avoit à Rome une autre coustume qu'il falloit suivre & en estre instruit; Et parce, disoit il, que si M. Herfent luy eust fait voir son epistre, il l'eust mise en estat, en y supprimant & y changeant quelques mots, d'estre imprimée sans qu'on en eust pris aucun ombrage, & sans qu'on en eust fait aucunes plaintes non plus que du sermon. Mais pour revenir à ses écrits, je crois qu'il n'en eust pas mesme accordé la lecture à M. de Loiae, bien qu'il veseust avec luy dans une amitié & une correspondance la plus étroite qui puisse estre entre deux personnes d'esprit, d'honneur & de piété, tant le secret & l'excommunication, sous peine de laquelle ils sont obligés de le garder dans cette Congregation, sont des choses sacrées en ce Pays là.

Je dirai en son temps le succès dont fut suivie la resolution genereuse que le P. du Four prit de défendre ces deux Propositions, mesme en les considerant par rapport à cette epistre & à la doctrine de Jansenius: mais cependant l'exactitude de ce secret me fait souvenir d'une chose que M. l'Ambassadeur m'avoit dite en une ou deux rencontres à propos de l'affaire de M. Herfent, que ce secret estoit si religieusement observé qu'il avoit tasché plusieurs fois d'avoir quelque éclaircissement de M. le Cardinal d'Este qui estoit de cette Congregation de l'estat où cette affaire y estoit, & où ce Cardinal estoimoit qu'elle pouvoit aller, pour en pouvoir dire quelque chose à M. Herfent qui en estoit fort en peine; mais que jamais il n'avoit pu en tirer ny la moindre parole ny le moindre signe par où il en pust rien penetrer, quelque industrie qu'il y eust apportée, quelque instance qu'il en eust faite à ce Cardinal, quelque parfaite intelligence qu'il y eust entre eux pour toute autre chose, & bien qu'il eust d'ailleurs esté fort aisé de pouvoir obliger M. Herfent & pour sa consideration particuliere & pour celle de la nation. Apres quoy certainement je ne m'étonnerai jamais que les mysteres des choses qui se passent dans cette Congregation soient si cachez & si impenetrables: car il ne se peut guere imaginer une personne plus industrieuse qu'estoit cet Ambassadeur pour penetrer ce qu'il souhaitoit d'apprendre, ni une mieux faisante & plus civile qu'estoit ce Cardinal, ni deux personnes plus unies qu'ils estoient ensemble.

CHAPITRE VIII.

Viste de M. le Cardinal Lugo. Falsification de la Bulle d'Urban VIII. Emportement de M. Albizzi contre S. Augustin. Censure de Vailledud.

LA faveur que ce mesme Cardinal m'avoit fait de me joindre avec M. le Cardinal

Lugo dans la rencontre dont je viens de parler, me fit croire qu'après avoir eu cet entretien avec luy par cette occasion, j'estois obligé de luy aller rendre mes devoirs en sa maison; & que si j'y manquois, je ne témoignerois pas faire un assez grand estat ny de luy ny de celui qui me l'avoit fait connoître, ou que je pourrais estre accusé de negligence envers une personne élevée à cette eminente dignité, ou soupçonné d'une secreete averfion contre luy, parce qu'il avoit esté Jésuite. Je l'allai donc visiter cinq ou six jours après, & je le trouvai chez luy. Il me receut fort civilement; & apres quelques discours touchant les études que l'on faisoit à Paris en Theologie, il me dit qu'il y en avoit qui étudioient trop. Je l'entendois bien; mais je voulois l'obliger à parler plus clairement & à se mettre luy mesme en matiere. C'est pourquoy je luy répondis qu'il falloit éviter les excès en toutes choses, & bien que l'obligation d'un homme qui fait profession de lettres desirast de luy beaucoup d'assiduité sur ses livres, neantmoins on sçavoit assez à Paris y mettre la moderation & le temperament nécessaire. Enfin il se declara, & m'objecta le livre de l'autorité de S. Pierre & de S. Paul qui estoit un recueil de passages dont l'intelligence & l'application venoient de ce trop dont il m'avoit parlé, &c. Que la Censure aussi s'en estoit ensuivie, &c. (ces &c. &c. sont ordinaires en Italie: on s'en sert beaucoup en parlant, mesme dans les discours les plus polis; & on les prononce pour abreger & suppléer tout ce qu'on pourroit adjoindre pour une plus ample explication, supposant aussi que celui à qui on parle entend bien ce qu'on luy veut dire & qu'il est capable de le suppléer.) Je luy dis, quant au passages de ce livre, que M. Bourgeois pendant qu'il estoit à Rome luy en avoit fait voir les plus forts & les plus clairs, & qu'il en avoit pu juger. Pour la Censure, que nous n'estimions pas à Paris qu'elle touchast en rien ce livre à cause qu'elle condamnoit seulement l'égalité qui estoit entre ces deux Apôtres, *Sine ulla subjectione, Sans aucune subordination*; & que le livre avoit des Chapitres exprés où il y en avoit plusieurs expliquées. Il me dit que le livre ne parloit que de celle qui regarde le temps. Je luy répondis, que j'avois toujours ouï faire estat à ceux qui avoient leu ce livre, qu'il y en avoit plusieurs autres; & que pour ce qui estoit du fond de l'égalité de la puissance qui estoit entre ces deux Apôtres, des gens qui n'estoient nullement interessés pour ce livre, l'avoient considérée comme une chose tres-honorable & tres-avantageuse au S. Siege. Il demeura ferme dans ce qu'il n'y avoit en ce livre aucune subordination que celle du temps, & il passa à la

à la grace suffisante dont il tira l'origine de Jesus Christ & de S. Paul avec autant de certitude, que l'on sçauroit en deduire celle qui est tousjours victorieuse. Je luy dis que les disciples de S. Augustin ne faisoient point de difficulté d'en admettre comme ceux de S. Thomas, sçavoir qui donnoient un certain *posse*, mais qui ne donnoient jamais le *velle* (sçavoir le parfait) ny le *facere*; & outre lesquelles, il en falloit encore une qui fust efficace pour en venir à l'action: mais que des suffisantes qui fussent soumises à la volonté comme celle que le premier homme avoit receuë dans l'estat de sa justice originelle, c'estoit ce qu'on ne pouvoit pas admettre, parce qu'on l'estimoit contraire à la doctrine de l'Ecriture & de l'Eglise. Il insista au contraire, & moy de mesme. Enfin je luy dis que c'estoit ce qui estoit en différend entre les Theologiens, & que pour les éclaircir & pacifier leurs divisions il seroit à souhaiter qu'on écoutast les raisons des uns & des autres, qu'on examinast le tout, &c. Il rejeta bien loin cet expédient; disant qu'il ne falloit point d'examen pour une affaire qui estoit jugée. Et pour preuve de son dire, il m'apporta la Bulle de Pie V. Je luy dis que je demeurais d'accord de la vérité de cette Bulle, mais que toutes les Propositions qui y estoient contenues, n'estoient pas pour cela condamnées; & sur ce que je luy apportai l'exception, *Quoniam earum aliqua possint aliquo modo sustineri in rigore & proprio verborum sensu ab auctoribus intentis*, il me dit, que ces dernières paroles devoient se rapporter à ce qui suit, & que le sens estoit, que *quoniam aliquo modo sustineri possint, tamen in proprio auctorum sensu erant Hæretica*, &c. Je luy dis que ce sens ne m'estoit jamais venu en l'esprit lors que j'avois leu cette Bulle, nonobstant les différentes ponctuations qui y avoient esté mises dans les différentes impressions qu'on en avoit faites, & que les paroles ne s'y accommodoient pas. Il me dit qu'il avoit consulté l'original de la Bulle & que les virgules estoient ainsi disposées. *Hoc dato non concessi*; je luy dis que les premières paroles de l'exception n'avoient pas esté mises en cette Bulle sans sujet, & qu'il falloit bien qu'il y eust au moins quelque sens auquel ces Propositions se pussent donc soutenir à la rigueur; & que c'estoit ce qu'il falloit voir, quel estoit ce sens. Il ne s'en put dédire; mais il changea de batterie & recourut à l'Ecriture aux Saints Peres & aux Papes sur lesquels il pretendoit que la grace suffisante fust établie. Je luy répondis que nous estimions l'Ecriture & les Saints Peres & les Papes de nostre côté; & que si la chose alloit comme il disoit, si les opinions de S. Augustin n'estoient pas celles qu'il faut suivre, le nom-

bre de ceux qui les soutiennent, tant parmi les anciens Docteurs de nostre Faculté que parmi les jeunes, ne s'augmenteroit pas tous les jours comme il faisoit. Il eut recours aux pensions & aux benefices, à l'argent que l'on donnoit, me dit-il, pour faire ces disciples: il dit qu'ils en estoient bien informés, qu'ils avoient des avis certains de toutes ces pratiques. Je luy dis que tant s'en faut, la Cour estoit allés contraire à ces maximes; que le moien de mettre un obstacle à son avancement temporel c'estoit de les soutenir; & je luy témoignai nettement que ce qu'il venoit de me dire n'estoit nullement véritable; qu'on ne pouvoit faire une plus grande injure à des Docteurs qu'en les accusant de s'attacher à la vérité par des considerations & des interêts lâches & serviles; & que ceux qui connoissent & aiment la vérité ne l'embrassent que pour elle mesme. Il se mit sur l'insinuation du S. Siege & rapporta ce passage, *Ego dixi tibi, Petre, non deficiet fides tua*. Je luy dis que c'estoit celle-là que nous suivions; que hors celle-là il n'y avoit point de salut; & que les portes d'enter ne prevaudroient pas contre elle. Ce fut la fin de nostre Conférence, qui se passa toute avec une allés grande moderation de part & d'autre, & avec tout le respect que je devois à une personne de cette eminente dignité.

Je n'ay pu rapporter dans cet entretien que ce qui fut dit entre M. le C. Lugo & moy; mais je ne puis omettre icy une chose remarquable que j'eusse pu ajouter en luy parlant sur un des points dont nous discourûmes, si j'eusse veu que cela eust esté de quelque utilité & bienfaisance. C'est touchant ces différentes ponctuations qui ont esté faites dans les diverses impressions de la Bulle de Pie V, inserée dans celle d'Urbain VIII. Lorsqu'elle fut imprimée la première fois à la Stampe Apostolique en l'année 1643, elle estoit ainsi ponctuée.

Quas quidem sententias stricte coram nobis examine ponderatas, quoniam nonnulla aliquo pacto sustineri possint in rigore, & proprio verborum sensu ab auctoribus intentis, Hæreticas, erroneas, suspectas, temerarias, scandalosas, & in præsens offensionem immittentes reprobavimus: præsentium auctoritate damnamus. Ce qui fait voir que le vrai sens de cette Bulle est qu'il y a quelques-unes de ces Propositions attribuées à Baius, qui se peuvent soutenir à la rigueur & dans le propre sens de ceux qui les avoient avancées. *Quoniam nonnulla aliquo pacto sustineri possint in rigore, & proprio verborum sensu ab auctoribus intentis.* Mais cette exception n'agréant pas aux Jésuites; ils ont tâché d'en alterer le sens, en faisant ajouter une virgule entre ces deux mots, *possint & in rigore*, pour joindre ce dernier & les suivants aux condamnations

damnations prononcées contre ces Propositions, & former cette idée & signification des paroles de cette Bulle, qu'encore que les Propositions dont elle parle pussent aucunement estre soutenuës, toutefois en les prenant à la rigueur & dans le propre sens de ceux qui les avoient avancées, elles estoient Herétiques, scandaleuses & le reste. C'est une falsification qui a esté commise dans diverses éditions depuis la premiere qui fut faite comme j'ai dit cy-dessus à la Stampe Apostolique en l'année 1643, de laquelle je garde quelques exemplaires dont je me pourvus étant à Rome pour convaincre de fausseté à l'occasion celles qui ne s'y trouveront pas conformes. Mais ce qui est encore plus remarquable & qui fait voir la grande attache que les Jesuites avoient à ce changement, aussi bien que leur grand crédit ou leur adresse envers les Officiers de qui ces choses dependent à Rome, est que ce n'a pas esté seulement dans les Provinces éloignées qu'on a imprimé cette Bulle avec l'addition de cette virgule entre ces deux mots, *possent & in rigore*, mais aussi dans une qui s'est faite à la mesme Stampe Apostolique depuis celle de l'année 1643. L'entreprise de cette mesme falsification avoit autrefois paru encore plus à decouvert, car ceux qui l'avoient tentée avant ces éditions dont j'ai parlé, ne se contentoient pas d'ajouter une virgule entre *possent & in rigore*, mais ils avoient aussi adjouté une parole, *scavoir tamen*, après *in rigore*, pour faire mieux quadrer la mesme Bulle à leurs intentions. Mais avec tout cela, il ne laissoit pas d'estre évident, comme je le dis à M. le C. Lugo & qu'il en demeura d'accord, que les premieres paroles de l'exception n'y *avaient pas esté mises sans sujet*, il falloit bien qu'il y eust au moins quelque sens auquel ces Propositions se pussent soutenir à la rigueur, & que c'estoit ce qu'il falloit voir, quel estoit ce sens.

Deux ou trois jours auparavant cette visite, un des Secretaires de M. l'Ambassadeur dit en une Compagnie où j'estois, que parlant à M. Albizzi il y avoit deux ou trois mois touchant l'affaire de M. Hericnt; cet Assesseur luy avoit répondu que S. Augustin estoit à la verité un grand Docteur, mais que ce qu'il avoit traité touchant la grace estoit justement la lië de ses œuvres & le point où il y avoit quelque chose à dire. J'en allai des le lendemain avertir le General des Augustins afin de luy donner de la defiance dudit sieur Albizzi, dont il m'avoit témoigné faire quelque estat, & en considerer les pensées comme d'un homme affectionné à S. Augustin. Et ce qui m'obligea de l'en aller avertir si promptement, fut que dans une visite que j'avois rendue à ce General il y avoit quinze jours, après luy avoir dit plusieurs

choses de la nécessité qu'il y avoit de s'opposer sans relâche & sans delay aux attaques & aux embûches des ennemis visibles & invisibles de S. Augustin, il avoit bien reçu avec agreement & approuvé tout ce que je luy avois dit, mais il ne m'avoit pas paru s'échauffer autant que je l'eusse désiré, & que je croiois qu'une personne affectionnée à S. Augustin comme luy devoit le faire sur les choses que je luy avois représentées; au contraire il m'avoit semblé se refroidir & se reposer sur des esperances de satisfactions à l'avenir, que je n'estimois capables que de l'empêcher d'agir pour ruiner cependant toutes choses sans obstacles avec plus de facilité; & après dans la suite, lors que tout seroit au point de l'accablement où l'on desiroit de le conduire, oublier toutes les promesses qu'on luy auroit faites.

La Censure de Vagliadolid contre les vingt deux Propositions contraires à l'autorité de la doctrine de S. Augustin, avoit esté en partie l'occasion ou toute l'occasion de ces promesses. Il y avoit eu un memorial présenté au Pape pour obtenir de sa Sainteté la confirmation de cette Censure, & il en avoit esté prié par une lettre du Roy d'Espagne qui luy avoit esté rendue avec ce memorial. Ce memorial avoit mesme esté renvoyé à une Congregation secretairement instituée pour l'examen des affaires de cette qualité. Voilà l'esperance de la justice qui paroissoit qu'on avoit envie d'en faire: mais on avoit adjouté en mesme temps qu'il ne falloit rien trop presser sur ce point-là; parce qu'il falloit auparavant mettre à couvert l'autorité du S. Siege, qui ne pouvoit y estre que par une execution pleine & absolue de tous les Ordres, de tous les Brefs, & generalement de tous les Decrets qui en estoient émanés. C'est pourquoy il falloit commencer par là; & qu'après on pourvoiroit au reste avec le temps, & qu'on n'auroit garde de manquer à donner toute la satisfaction qui pouvoit estre souhaitée dans une chose où le S. Siege mesme estoit le premier intéressé. Nous en avons veu depuis des effets bien considerables: mais ne passons pas outre sans dire un mot de ce qui se faisoit à Paris en ce temps-là.

CHAPITRE IX.

De ce qui se passoit à Paris en ce temps-là. Hibernois sollicités, Plaintes de quelques Evêques à M. le Nonce des pratiques des Jesuites pour faire signer la lettre de M. de Vabres. Ces Evêques pensent à envoyer à Rome. Proposition de conference.

D'Un costé il y avoit des personnes qui alloient dans tous les Monasteres pour leur faire signer des declarations contre les cinq

Propositions, & pour les envoyer en suite à Rome, afin de rendre les Romains plus hardis à les condamner par la multitude de ceux qui suiviroient sans doute leur Censure quand elle seroit faite; puisqu'ils se declaroient auparavant en sa faveur, lorsqu'elle n'estoit encore qu'en idée. Il n'y eut pas jusqu'à de simples Prestres & de simples Écoliers Hibernois qui estoient entretenus par les charités d'autrui, dont on ne poursuivist les souscriptions pour cet effet. M. le Recteur de l'Université qui fut averti de la nouveauté & de l'irregularité de cette conduite, la cassa & en chastia tous les complices par un decret solennel qui fut apres le sujet de beaucoup de contestations & de divisions dans l'Université par les brigues que M. Cornet & ses adherans y firent pour exciter contre ce decret de M. le Recteur grand nombre de Docteurs qui le choquerent en tout ce qu'ils purent. Mais il en faut réserver l'histoire à d'autres qui en ont esté témoins, c'est allés pour le sujet que je traite d'avoir rapporté ce que j'en ai dit.

Les soins que les Auteurs de cette entreprise avoient pris de prevenir tout le monde à Rome des qu'ils eurent résolu de l'y porter apres l'avoir manquée dans la Faculté, ne commencerent à éclater à Paris qu'environ en ce temps-là, mais ils n'avoient pas laissé de les employer des l'année precedente. J'en eus une belle preuve par une lettre qui tomba entre mes mains que le Pere Nicolai Dominicain Docteur de nostre Faculté qui avoit esté du nombre des Deputés du premier Juillet 1649, choisit par M. Cornet, avoit écrite à son General dès le vingtroisième jour de May de l'année 1650. Il taschoit dans cette lettre de le détourner de prendre la protection de Janfenius en luy mandant qu'il estoit étonné que ses freres fussent si ardens à le defendre, *Uita nostri fratres ad defensionem ejus exardescant*. Les raisons par lesquelles il pretendoit l'en estoigner, n'estoient fondées que sur les calomnies que ce bon Pere ami des Jesuites avoit apprises d'eux, sçavoir que Janfenius n'enseigne pas seulement une grace efficace mais aussi necessitante pareille à celle de Calvin; *Necessitatem in voluntate inferi qualem ipse Calvinus*. Ce qu'il y avoit de sincere & veritable dans cette lettre, est que le P. Nicolai confessoit dès le commencement, qu'il n'avoit pas eu le temps de bien lire Janfenius & qu'il ne l'avoit pas mesme voulu, *Censere mihi universum non licet, quia nec percurrere totum librum, nec vacavi*, & qu'il y reconnoissoit encore, que lorsqu'on proposa les cinq Propositions en Sorbonne, on n'avoit nul dessein de les attribuer à Janfenius mais seulement d'en juger en general. *Nec Janfenius tamen vel umbra tenui no-*

men prefixum illi fuit, sed universum tantum proposita illa sunt, ut sine nullo prejudicio censerentur.

D'autre part l'Assemblée du Clergé se tenoit tousjours à Paris, & l'on n'y parloit point de la lettre de M. de Vabres, mais on poursuivoit tousjours en particulier & en secret les souscriptions de ceux que l'on esperoit pouvoir gagner. Rien ne sçauroit mieux faire connoître qui estoient ceux qui s'en méloient & comment ils y agissoient, qu'un billet qu'en avoit écrit le P. Dinet Jesuite Confesseur du Roy à M. Hallier, qui tomba de la poche du dit sieur Hallier en une occasion où il se trouva en Sorbonne en ce temps-là, & qui fut ramassé par un de nos Confreres qui me l'envoya à Rome. Ce billet portoit au dehors cette inscription; *Pour Monsieur le Docteur Hallier Syndic de La Faculté de Theologie de Paris à l'hostel de Villeroi*; & contenoit ces termes: *Monsieur, Monsieur de Tarbe nous envoie sa signature avant hier. Monsieur de Troies son frere est à present en cette ville, & promet hier qu'il pourroit faire le mesme quand il en auroit pris avis de quelques Docteurs de vostre Faculté. Navez vous point quelqu'un de vos amis qui le puisse voir la dessus? Cest, Monsieur, vostre tres-humble & obeissant E. N. S. signé Dinet*.

Toutes ces brigues & autres pareils procédés depleurent enfin à d'autres Prelats, qui reconnoissoient de plus en plus la nécessité d'empêcher les mauvais effets que cette lettre pouvoit avoir, & celle de prendre une autre conduite s'il falloit enfin entrer dans une discussion & un jugement de cette affaire. MM. l'Archevesque d'Ambrun qui estoit un des Presidents de l'Assemblée, & les Evêques de Valence, d'Agen, de Châlons, de Cominge, & d'Orleans, envoierent demander audience à M. le Nonce le lundi 20 de Fevrier. Il les attendit. Ils l'allerent voir & luy dirent qu'ils luy declaroient, que ce n'estoit point de la part du Clergé que M. de Vabres & les autres avoient écrit: que ce procedé ne leur agreoit point du tout; qu'ils l'improuvoient; que la qualité d'Evêques leur donnoit la puissance de juger des controverses qui estoient nées dans leurs Diocèses; que cette puissance recevoit une atteinte tres signalée par la lettre que M. de Vabres avoit écrite; que cette affaire meritoit plus qu'aucune autre un soin & une circonspection toute extraordinaire. Ils luy dirent de plus, le peril qu'il y auroit d'en juger sans l'avoir auparavant bien examinée & sans avoir appelé les parties. Ils luy representerent le bruit que pouvoit faire une Censure telle qu'on la demandoit par cette lettre; & sur tout la nécessité qu'il y auroit eue, qu'auparavant toutes choses, les Propositions dont il s'agit.

s'agissoient eussent esté discutées & reconnues sur les lieux où elles avoient esté produites au jour. Enfin ils le prièrent d'avertir le Pape de la declaration qu'ils estoient venus luy faire, & de mander à sa Sainteté les choses qu'ils luy avoient dites.

M. l'Archevesque de Sens devoit aussi estre de cette visite, mais quelque autre affaire l'ayant empêché de s'y pouvoir trouver ce jour-là, il alla huit jours après accompagné de quelque autre Evêque voir M. le Nonce sur le même sujet, & luy inculquer de nouveau la nécessité qu'il y avoit que le Pape procedast en cette affaire avec meure deliberation & dans les formes requises selon les Canons & selon l'ordre des jugemens Ecclesiastiques.

Mais cette diligence ne satisfist pas ces Prelats entierement : comme ils n'avoient laissé que des paroles à M. le Nonce, ils craignirent qu'il ne s'en oubliast quelqu'une, ou mesme que la lettre que M. le Nonce pourroit en écrire au Pape n'estant pas rendue immédiatement à sa Sainteté, elle ne tombast auparavant entre les mains de personnes amies des Jesuites, qui pour les favoriser pourroient la retenir tant qu'il leur plairoit, ou ne la presenter au Pape, que quand elle ne pourroit estre leue par sa Sainteté qu'en passant, ou enfin si le cas y escheoit la supprimer entierement : c'est pourquoy ils prirent des-lors le premier dessein d'écrire au Pape la lettre dont il sera parlé cy-après. Mais comme elle ne pouvoit pas estre si-tost en estat d'estre envoyée & signée de tous ceux de qui elle devoit l'estre, M. de Valence écrivit cependant à M. l'Archevesque de Toulouze dernier mort tout ce qui s'estoit fait jusque-là, & l'on m'envoya de sa part à Rome un duplicata de sa lettre, signé de luy, afin que je pusse la faire voir à tous ceux à qui je verrois qu'il seroit utile de la montrer, pour arrester autant que j'en aurois d'occasion le cours des pratiques qui estoient fondées sur celle de M. de Vabres. Voicy la copie de cette lettre de M. de Valence à M. l'Archevesque de Toulouze.

A Paris le 3 Mars 1651.

MONSEIGNEUR :

Vous aurez appris en lisant les considerations qui ont esté faites sur une lettre envoyée à Nostre Saint Pere par quelques uns de Nostreigneurs les Prelats, tout ce qui s'est passé sur cette affaire. Je n'ay rien sceu de cette lettre ny de tout ce dessein que l'on a tenu fort secret, sinon depuis que je suis arrivé à Paris, & ay eu un déplaisir extreme de voir tous les artifices dont les Molinistes se servent pour empêcher un examen solennel de toutes les questions de la grace qui sont en dispute, qui

est ce me semble la voye unique d'apporter la paix & de faire reconnoître la verité. Nous avons recherché icy entre nous les moyens dont nous pourrions nous servir pour remédier au mal que pourroit apporter cette Lettre contre l'intention de Nostreigneurs les Prelats qui l'ont signée, & avons jugé qu'il seroit expédient d'en parler à Monseigneur le Nonce, & de le prier d'en écrire à sa Sainteté. Pour cet effet Lundy 22 de Fevrier Messieurs l'Archevesque d'Ambrun, les Evêques d'Agen, de Chalons, d'Orléans, de Cominge & moy allâmes trouver Monseigneur le Nonce. Nous luy declarâmes que ce n'estoit point le Clergé de France qui eust signé cette Lettre, mais seulement quelques-uns de Nostreigneurs les Evêques qui l'avoient fait en particulier & en secret sans en parler à l'Assemblée, quoyque le Clergé estant assemblé à Paris il fust inouï d'écrire à sa Sainteté d'une affaire qui regarde toute l'Eglise, & particulièrement celle de France, sans en parler à l'Assemblée.

Monseigneur l'Archevesque d'Ambrun luy représenta l'importance de cette affaire, & le péril qu'il y avoit de juger de ces questions sans ouïr & appeller les parties : Qu'il y avoit beaucoup de choses à dire sur les Propositions que l'on presentoit à sa Sainteté, & que pour en bien decider il faudroit examiner & connoître exactement tout ce qui s'est passé icy sur cette affaire ; voir en quel sens les Disciples de S. Augustin les soutiennent ; discerner le sens de S. Augustin mesme avant toutes choses, de peur d'envelopper ce Saint Docteur de la grace en une Censure qui donneroit occasion à nos heretiques de dire que le Saint Siege condamne ce qu'il a toujours approuvé, & que dans l'Eglise Romaine on abandonne l'ancienne Tradition des Peres sur les points de la grace. Monseigneur le Nonce nous promit de faire sçavoir à sa Sainteté nostre visite & ce que nous luy representations, & nous témoigna qu'il ne croyoit pas que sa Sainteté rendist aucun jugement, veu que ce n'estoit pas le Clergé en Corps qui luy eust écrit ; mais seulement quelques Prelats en particulier. Monseigneur l'Archevesque de Sens qui devoit venir avec nous chez Monseigneur le Nonce, ayant eu quelque empêchement y a esté huit jours apres avec quelque autre Prelat, & a déclaré, comme j'ay appris, que si on ne procedoit à Rome en cette affaire avec toutes les formes requises selon les Canons & selon l'ordre des jugemens Ecclesiastiques, ny luy ny plusieurs autres Prelats de France n'auroient aucun égard à ce qui seroit fait. Nous avons cru outre cela qu'il seroit à propos que nos écritions à sa Sainteté pour luy dire nous mesmes nos sentimens. L'on vous doit envoyer demain cette lettre qui est

esté signée par huit ou neuf Prelats. Si on avoit assez de temps pour l'envoyer dans les Provinces (comme il y a cinq mois que l'on fait courir l'autre lettre) nous aurions sans doute un grand nombre de Prelats qui y souscriroient. Mais parce que l'on nous avertit que cette affaire pressée à Rome, lors que vous aurez signé avec quelques-uns de vostre Province, il faudra l'envoyer à Rome, & se contenter de moins de signatures dans le peu de temps que nous avons; quoyque je ne puisse croire que le S. Siege se porte à rien prononcer de la sorte sur des questions d'une si grande importance. J'ay pensé que vous seriez bien-aisé d'apprendre tout ce que nous avons fait, & ay cru qu'ayant autant de zele que vous avez pour la sainte doctrine, pour la justice, & pour la dignité de nostre caractère, vous approuverez tout ce que nous avons fait dans le seul esprit de la paix, de la verité, & du devoir de nostre ministère. C'est,

MONSIEUR,

Vostre tres humble, & tres obéissant
Serviteur & Confrere.

Ainsi signé

LEBERON E. de Valence & Duc.

Mais avant que de recevoir à Rome ny cette lettre de M. de Valence, ny deux autres qui m'apprirent ce que j'en ay extrait cy-dessus des visites faites chez M. le Nonce, j'en receus une qui avoit esté écrite dès le 17 Janvier, dans laquelle on me mandoit diverses nouvelles; & premierement; que l'on parloit à Paris d'une conference devant Monseigneur l'Archevesque & quelques autres Prelats & Magistrats: Que l'on avoit demandé d'y avoir six personnes, & offert aux Molinistes d'y venir en assez grand nombre qu'ils voudroient: Que M. de Rhodéz Precepteur du Roy avoit esté sollicité par le P. Paulin Confesseur du Roy de signer la lettre de M. de Vabres, & qu'il l'avoit refusé: Que M. de Saint Flour en avoit fait autant, quoiqu'il fust extraordinairement pressé par les Jesuites: Que M. de Viviers avoit dit qu'il l'avoit signée, mais qu'il n'avoit pretendu faire aucune note contre Janfenius ny contre les propositions, & qu'il desiroit seulement un jugement pour le bien de la paix, & qu'on ne prioit point le Pape en cette lettre de faire une Conference, parce que l'on ne doutoit point qu'estant tres sage, il ne manqueroit pas avant que de rien prononcer d'appeler les plus habiles Theologiens de part & d'autre, & de faire un examen solennel de cette question qui ne pouvoit estre bien terminée que par cette voye: Enfin que c'estoit là assurément

l'esprit de la plupart des Eveques qui avoient signé cette lettre.

Celuy qui me mandoit ces nouvelles, m'écrivit encore le 17 Fevrier, & me parlant des Congregations tenues sous les Papes Clement VIII & Paul V, il le faisoit en ces termes: Il faut inculquer sans cesse aux Romains que nos disputes sont toutes les mesmes; & qu'il ne s'agit que de la grace efficace & de la suffisante soumise au libre arbitre; & que ni Janfenius ni nous ne tenons les propositions qu'entant qu'elles se reduisent à la grace efficace.

CHAPITRE X.

Que le heretico fateor, est ce qui a rendu Janfenius si odieux à Rome. Diverses declarations de M. le C. Berberon que la Bulle d'Urbain VIII n'est que provisionnelle, & ne touche point au fond de la doctrine de Janfenius. Zele des Generaux des Dominicains & des Augustins pour S. Augustin, accompagné de crainte d'en recevoir du mécontentement.

S'il est vrai, comme ces lettres le disent avec quantité de personnes doctes & très claires-voiantes qui ont leu fort soigneusement le livre de Janfenius, qu'il n'ait point tenu d'autre doctrine que celle de la grace efficace qui est toute celle de S. Augustin, & que nous verrons dans la suite avoir toujours esté dans une approbation & dans une estime generale à Rome; ce n'est pas un petit sujet d'étonnement, comment il s'estoit pu faire que son nom & ses sentimens fussent des-lors devenus si odieux & si suspects aux Romains. J'en remarquai en ce temps là une des causes capitales, si ce n'est l'unique; sçavoir l'endroit de son livre, où s'estant objecté contre la doctrine de S. Augustin les Bulles de Pie V & de Gregoire XIII, il répond en disant, qu'il est à la verité surpris de ces Bulles, *heretico fateor*; mais qu'il ne voit pas aussi d'ailleurs ce qu'on peut repliquer à la doctrine de S. Augustin qui a tant de fois esté approuvée par le S. Siege. Ce doute & ce combat apparent dans lequel il met d'un costé les Bulles de ces deux Papes, & de l'autre costé la doctrine de S. Augustin tant de fois approuvée par le S. Siege, quoyqu'au fond il accorde & concilie ensemble ces Bulles & cette doctrine avec une suffisance & un respect tres particulier envers le S. Siege, a donné de si grandes prises aux Jesuites contre luy & contre son livre; que non seulement cela leur a facilité tous les moiens qu'ils ont voulu prendre pour le faire considerer pour un ennemi déclaré du S. Siege par les personnes preoccupées du faux zele de ces Peres, mais aussi qu'ils l'ont rendu par ce moien suspect à plusieurs autres que j'ai reconnus tres intelligentes tres judicieuses & tres

tres équitables, & meisme allés bien intentionnées en faveur de ce Prelat pour tout le reste; jusque-là meisme qu'en l'improuvant en ce point là seul elles témoignoient de la douleur de ce qu'il avoit donné sur luy cette prise: tant l'impression de l'infailibilité du Pape est puissante sur les esprits des Romains, & tant tout ce qui peut la choquer tant soit peu de près ou de loin est un crime delicat & une offense mortelle à leurs yeux. De sorte qu'après avoir veu comme cet Eve sque est admirablement purgé de celuy-là par *Aurelius Avitus* dans la dissonance 22 de la *Molinomachie* qui me fut présentée par un Cardinal à qui on l'avoit envoyée par la poste; je pouvois bien souhaiter d'effacer les soupçons & les mécontentemens qu'on avoit receus à Rome de cet endroit du livre de *Janfenius* toutes les fois que j'en entendois parler, ce qui arivoit allés souvent; mais c'estoit un ouvrage réservé à d'autres qu'à moy. Les preventions estoient si grandes & si fortes là-dessus, que si j'eusse dit tout ce que je desirois de pouvoir dire pour l'Apologie de M. l'Evesque d'Ipre sur ce sujet, je me fusse plustost rendu criminel que je ne l'eusse justifié. C'estoit aussi une chose de laquelle je m'abstenois d'autant plus volontiers & plus nécessairement, que n'estant pas à Rome pour ce sujet là, ny prié par personne d'aucune chose qui eust aucune liaison nécessaire avec celle-cy, je me contentois de parler de celles qui m'estoient recommandées, ou qui venoient dans l'entretien, selon que les visites où je me rencontrois le pouvoient permettre.

J'en avois fait une à M. le C. Barberin des le 27 de Janvier dans laquelle il parla entre autres choses allés amplement des grands services que S. Bernard avoit rendus au S. Siege, & de l'affection ardente dont il avoit toujours esté animé pour luy. Je reconnus avec M. le C. Barberin qu'il avoit grande raison d'en parler avec les eloges qu'il faisoit; & en meisme temps je le suppliai aussi de remarquer, que cette affection ayant esté le premier mobile qui donnoit le branle à tous les autres mouvemens qu'il avoit pour le S. Siege & à tout le reste de ses actions qui le regardoient, il avoit usé d'une liberté & d'une franchise toute singuliere envers le meisme S. Siege, lorsqu'il s'estoit veu obligé de remontrer aux Papes que le remplissoient les choses qui pouvoient donner quelque sujet de se plaindre de leur conduite & de leurs decrets. J'ajoutai meisme que tous ceux qui avoient du zele pour le service du S. Siege devoient le témoigner principalement dans ces occasions, où il est si fort de son interest de reconnoître les choses où il auroit esté surpris, ou dans lesquelles on pourroit le surprendre. Que les Papes aussi pour remedier aux maux

qui peuvent naître des surprises qu'on leur fait, avoient ordonné dans le droit Canon C. y. de *rescriptis*, qu'on ne deferast point à leurs decrets, quand on y verroit de la difficulté; mais qu'on la leur representast, afin qu'ils peussent y apporter l'ordre & le remede nécessaires. M. le C. Barberin témoigna agréer ce discours, & le confirma meisme par une decision ou maxime qu'il dit que l'on suivoit dans la Rotte. Il ajouta pourtant que les livres de S. Bernard de la *consideration* n'estoient pas les ouvrages de ce Saint qu'on estimoit le plus à Rome; qu'ils avoient couru risque en certaines occasions, sinon d'estre condamnés, au moins d'estre supprimés & retranchés; & que cela auroit possible esté fait sans la consideration de son eminente Sainteté.

Je luy rendis une autre visite le 17 de Fevrier où je luy laissai les observations qu'on avoit faites sur la lettre de M. de Vabres, qu'il me renvoia deux jours après cachetées en ayant desja fait la lecture & son extrait. Et dix jours après je luy en fis encore une autre, dans laquelle il me témoigna approuver ces observations, mais faire plus d'estat des reflexions sur la Censure du Catechisme. Il me dit aussi qu'on l'y faisoit fort bien parler, (c'est à dire qu'il estoit content de ce qu'on y avoit rapporté de luy) mais que la lettre de M. Albizzi qui y estoit produite & les autres choses qu'on y disoit de cet Assesseur, le faisoient; & son Eminence me fit entendre qu'ils s'interessent tous les uns pour les autres, & reputoient l'offense que l'on faisoit à quelqu'un de leurs officiers comme faite à leurs propres personnes. Sur quoy je luy répondis, que c'estoit sans doute avec regret qu'on s'en prenoit à M. Albizzi; mais qu'on ne l'avoit pas fait, sans qu'il en eust donné sujet & que l'on s'y fust veu obligé.

Et dans une autre rencontre, où je me trouvai avec ce meisme Cardinal au commencement de Mars, il me dit allés intelligiblement; que lorsqu'on ne les traitoit pas eux & leurs officiers avec le respect qu'ils estiment leur estre deu, ils se roidissent & soupçonnent & trouvent à redire à beaucoup de choses, desquelles autrement ils ne tiendroient pas grand compte &c. Et à ce sujet, qu'il falloit taicher de ne pas attaquer de front des decisions, & entre autres la Bulle d'Urban VIII d'heureuse memoire; mais montrer que ce que les adversaires pretendent y estre contenu, n'y est pas en effet, & qu'elle ne se doit entendre qu'avec cette restriction & celle-là &c. Qu'il falloit un peu condescendre aux grands embarras des Papes, qui les empêchent d'estre si exacts à tout &c. A quoy je répondis deux choses. L'une qu'il n'y a pas quelquefois moien de nier des paroles qui y sont tres expressees, ny y satisfaire qu'on

qu'en mettant en avant la surprise. La seconde que les disciples de S. Augustin estoient pleins d'un grand amour & d'un sincere respect pour le S. Siege & pour les Papes. Que je ne doutois nullement qu'ils ne fussent toujours disposés à interpreter leurs intentions & leurs paroles le plus benignement qu'il seroit possible. Que si son Eminence mesme vouloit y penser, & me faire ouverture d'un moien avantageux en cette rencontre; comme de donner à Rome quelque explication favorable à la Bulle; je ne doutois point, qu'il ne fust accepté tres volontiers par tous les disciples de S. Augustin, pourveu qu'il ne fust point prejudiciable à la verité qui leur estoit absolument inviolable.

Nostre entretien passa si loin sur ce sujet, & M. le C. Barberin me témoigna en estre si satisfait, que je croiois qu'il vouloit penser tout de bon à procurer une declaration claire du S. Siege sur les motifs & l'étendue de la Bulle d'Urbain VIII, qu'il m'avoit deja expliqués en plusieurs occasions; & se servir de mon entremise pour faire en sorte que ceux qui y avoient trouvé des difficultés, auprès desquels il estoit que j'avois quelque habitude, y acquiesçassent dans l'étendue & avec les gloses & conditions recevables, auxquelles il m'avoit dit que cette Bulle avoit esté faite & qui seroient exprimées dans cette declaration. Ce qui estoit certainement une pensée digne d'un si grand & si celebre Cardinal, tant pour l'honneur de la memoire d'Urbain VIII son oncle & l'exécution de ses intentions; que pour ne pas provoquer à la colere, selon l'expression de l'Ecriture, par la continuation d'une obscurité & d'un silence étudié, de tres-humbles enfans de l'Eglise Catholique, tres zelés pour elle & pour le S. Siege, & tres capables de le servir contre leurs communs ennemis.

Je me souviens que je tenois cette resolution comme prise par ce Cardinal, & que j'estimois si bien que l'exécution deust s'en ensuivre luy l'ayant entrepris, & ceux qui avoient témoigné quelque résistance contre ceste Bulle estant comme je m'en tenois assuré tres disposés à embrasser toutes les ouvertures de la paix qui seroient comparables avec la conservation de la verité: qu'au retour d'un petit voyage que je fis quelques jours après avec le Gentil-homme dont j'ai parlé à Civitta Vecchia, aux mines de l'un, & à Caprarole, ayant trouvé une citation affichée contre M. Herfent dans laquelle j'avois remarqué des paroles qui pouvoient encore aigrir les esprits affectonnés à S. Augustin; j'allai aussi-tôt voir ce Cardinal pour m'en plaindre à luy, & luy témoigner la douleur que j'avois de voir ce nouvel obstacle au dessein qu'il m'avoit témoi-

gné de vouloir porter les choses à un accommodement salutaire & permanent en donnant à la Bulle une interpretation favorable. Or cette citation estoit decernée au nom de M^{rs} les Cardinaux Roma, la Cueva, Spada, Ginetti, S. Clement, Panzirole, de Lugo, Colonna, d'Este, & au nom mesme de M. le C. Barberin, & elle parloit de la doctrine de Jansenius & de celle dont M. Herfent demandoit la protection au Pape qui n'estoit autre que celle de S. Augustin, comme d'une doctrine condamnée purement & simplement, quoique pour celle de S. Augustin tout le monde la reconnoist à Rome comme une doctrine assurée & approuvée par le consentement general de l'Eglise dans tous les siècles; & quoique pour celle de Jansenius M. le C. Barberin m'eust dit plusieurs fois, que telle qu'elle estoit, elle estoit encore en son entier, & n'avoit receu aucune atteinte au fond par la Bulle de son oncle. Tellement que cette citation, qui pouvoit estre portée par tout dans les Provinces éloignées, & qui donnoit un fondement assez plausible d'en parler autrement à tous ceux qui seroient ennemis de S. Augustin & de Jansenius; donnoit aussi occasion à ceux qui s'interesseroient pour l'un ou pour l'autre ou pour tous les deux, de s'aliéner & de s'agrir; & mettoit en compromis l'honneur du S. Siege, duquel on la regardoit comme émanée portant le nom & la signature de leurs Eminences qui en estoient des membres, des Officiers, & des appuis les plus considerables.

M. le C. Barberin témoigna estre étonné de ce que je luy dis, & il me répondit qu'il verroit la chose dont je luy parlois, & qu'il en avertiroit ces Messieurs. Qu'il se souvenoit bien d'avoir signé quelque chose, mais que c'estoit sans avoir eu aucune part à l'affaire. Qu'il avoit esté à la campagne la semaine precedente & indisposé celle-là; & que toutes ces choses se faisoient à la requisition du fîc, qui inferoit dans ces sortes d'actes tout ce que bon luy sembloit, & prenoit toujours les choses au plus criminel. Il passa en suite à me parler encore de la Bulle d'Urbain VIII, & me dit que nous devions passer legerement par-dessus, & ne nous pas heurter si fort allencontre: parce que cette Bulle & autres semblables n'estoient données & ne se devoient entendre, que supposé que les livres dont est question, continssent effectivement les Propositions dont ils estoient accusés, qui estoient des choses de fait dans lesquelles les Papes pouvoient estre surpris & trompés: Et que posé que ces livres ne continssent point les Propositions qu'on leur imputoit, telles condamnations ou plustost prohibitions, comme il me dit, ne les touchoient point, ne leur donnoient aucune atteinte, &

ne leur faisoient aucun prejudice. Et pour celui de Jansenius en particulier, il ajouta, que la Bulle d'Urbain VIII ne le condamnoit pas, mais le defendoit seulement sur le rapport qui en avoit esté fait à sa Sainteté. Je luy témoignai que j'estois fort aisé d'apprendre de son Eminence l'interprétation & l'étendue qu'il falloit donner à ces Decrets & à ces Bulles; mais je luy dis que les Jésuites & leurs adherans ne les entendoient pas de cette façon, & ne les resseroient pas dans ces bornes. M. le C. Barberin me repliqua, que c'estoit là-dessus que nous devions tenir ferme & les presser. Je luy repliquai qu'on le faisoit aussi & qu'on l'avoit fait tant qu'on avoit pu; mais que S. E. abregeroit beaucoup ces contestations qui n'estoient d'aucun fruit ny d'aucune édification, si au lieu de laisser les Theologiens se chicaner les uns les autres sur ces pointilleries, il procuroit quelque Bulle ou Decret du S. Siege, par lequel il seroit ouvertement & sincerement une declaration & explication sur ceux qui en estoient jusque-là émanés pareille à celle que S. E. venoit de me faire. Mais je ne pus preser cette matiere davantage: & M. le C. Barberin m'ayant fait revenir sur ce que j'ai rapporté cy-dessus de la visite de M. l'Archevesque d'Ambrun & des autres Prelats qui furent chez M. le Nonce, & de ce qui s'estoit passé dans l'Université à l'occasion des Hibernois; il me dit, qu'il seroit bon que le Pape eust tousjours auprès de luy deux ou trois personnes de France & autant d'Espagne, pour informer sa Sainteté des choses qui se passoient en ces Pays éloignés touchant la doctrine. Je luy répondis que cela seroit bon, mais qu'outre les autres difficultés qui s'y rencontreroient, la façon dont ils traittent les affaires en secret & couvertement, rebuttoit beaucoup ceux qui pourroient avoir envie d'y envoyer & d'y venir. Il me répondit que c'estoit l'ordre qui s'observoit exactement parmi eux de ne rien reveler des affaires qu'ils traittent journellement; mais que dans celles qui partageoient alors les esprits, & dont nous nous estions tant de fois entretenus, il ne se pourroit rien faire que publiquement, sans une communication reciproque, & que dans une Congregation établie exprés pour ce sujet.

J'avois encore eu l'honneur de voir M. le C. Barberin le Samedi de devant cet entretien, & de l'accompagner aux Celestins à une Thèse de Theologie qui luy estoit dediée le Samedi 19 de Mars 1651. La Thèse entre autres estoit sur la matiere de la grace & de la predestination à la gloire, qui y estoit soutenuë comme se faisant gratuitement & efficacement avant la prévision des merites: duquel point celui de la grace efficace & toutes les autres

verités Chrestiennes que nous soutenions sur le sujet des cinq Propositions estant des consequences claires & infaillibles, j'en fis ce jour-là même à son Eminence à l'occasion de cette Thèse une breve reduction à la grace efficace par elle même, qui estoit la seule chose à la defense & à l'établissement de laquelle je luy dis que nous nous attachions, à l'exclusion de la grace suffisante soumise au libre arbitre. M. le C. Barberin me témoigna estre satisfait de cette reduction & de cette declaration; & il me dit, qu'il estimoit, que c'estoit là le moiën de sortir bien-tost d'affaires.

Je me souviens qu'au sortir de l'audience où j'avois communiqué à S. E. la lettre de M. de Valence, j'allai voir M. Luca Holstenio, à qui je la montrai aussi. Il la trouva si bonne & si judicieuse & même si conforme aux dispositions qu'il avoit remarquées dans le Pape dans un entretien familier qu'il avoit eu avec sa Sainteté durant une heure entiere touchant ces matieres là peu de temps auparavant, qu'il me pria de la traduire en Italien, & de luy en donner une copie pour la faire voir au Pape, & le confirmer par là dans la resolution qu'il luy avoit témoignée de vouloir ne rien haster ny hazarder sur ces contestations. Le sujet de leur entretien avoit esté, que le Pape s'estant ouvert à luy de la peine que luy faisoient les sollicitations continuëles qu'il recevoit de la part de France de faire quelque decision sur ces matieres là qu'il n'entendoit point, & à l'étude desquelles il ne s'estoit jamais appliqué; M. Luca Holstenio luy avoit répondu, que sa Sainteté seroit fort bien de ne pas commencer en l'age où il estoit, à se mettre en peine de les entendre, & encore moins de les decider: parce qu'elles estoient d'elles mêmes fort difficiles à comprendre, qu'elles n'avoient pas seulement émeu de grandes disputes dans tous les siècles de l'Eglise parmi les fideles depuis la naissance de Jesus Christ, mais aussi qu'elles avoient partagé tous les plus grands Philosophes de l'Antiquité, dans la difficulté qu'ils avoient trouvée de concilier la liberté humaine avec la connoissance si claire & si infaillible que Dieu avoit des choses futures & avec la resolution si immuable de ses decrets éternels; sur quoy les uns s'estoient emportés dans des sentimens, les autres dans d'autres, comme les esprits faisoient encore aujourd'huy, & comme ils seroient tant qu'il y auroit des hommes au monde. Tellement que ne se pouvant faire de decision sur ces points là qui les satisfisoit, sa Sainteté seroit fort bien de ne point penser à en faire ny de s'en mettre en aucune peine, mais de laisser couler les choses comme elles estoient jusqu'à ce qu'elles s'appaisassent d'elles mêmes, comme elles feroient sans doute, quand les uns ou

les autres ou tous ensemble feroient les de disputer & de vouloir faire embrasser leurs sentimens à leurs adversaires. Ce qui avoit esté si fort agréé par le Pape, qu'il s'estoit réjoui avec M. Luca Holstenio de l'ouverture qu'il luy en avoit faite; & luy avoit dit, qu'il se garderoit bien d'en user d'une autre sorte que selon l'avis qu'il luy en donnoit.

En ce mesme temps un homme d'honneur me vint visiter, & me dit qu'il avoit veu depuis deux jours le Maître du sacré Palais, & que ce pieux Religieux luy avoit parlé avec grand sentiment des maximes de S. Augustin expliquées par M. l'Evesque d'Ipre, & avec une sainte horreur de la perfection qu'elles souffroient; & qu'il luy avoit promis d'apporter de sa part autant de retardement & d'obstacle qu'il pourroit aux mauvais desseins qu'il reconnoissoit qu'on avoit contre ces Saintes Maximes & contre ceux qui les defendoient; mais qu'il estoit fâché que nous fissions si peu de choses de nostre part pour informer le monde à Rome, & qu'abandonnant tout à fait comme nous faisons le champ de Bataille à nos adversaires, il ne falloit pas s'étonner s'ils emportoient tout ce qu'ils vouloient.

Je creus aussi que je devois aller avertir le General des Augustins de la citation affichée contre M. Herfent, & du danger qu'il y avoit que les Jesuites ne s'en servissent encore dans les Provinces éloignées comme d'une nouvelle preuve que la Doctrine de S. Augustin estoit considérée & traitée à Rome comme une doctrine condamnée; Et je luy fis toucher au doigt, que plus il dissimuleroit les outrages qu'on faisoit tous les jours à la doctrine & à l'autorité de ce grand Saint, moins il luy seroit aisé d'y apporter de remede. Il demeura convaincu de ce que je luy disois; mais il me proposa de faire moy mesme les plaintes que je luy inspirois: de quoy luy aiant fait mes excuses qu'il agréa, reconnoissant luy mesme qu'il pourroit s'en mesler avec plus de raison, de seureté & de succès que moy, il haussa les yeux & les épaules, & battant des mains sur les bras de sa chaire, il exprima sa douleur & sa pensée par ces mots qu'il dit deux fois, *Non si può parlar, non si può parlar*: Il n'y a pas moyen de parler, il n'y en a nulle liberté. Sur quoy luy aiant dit qu'il en estoit temps ou qu'il ne le feroit jamais, afin qu'il le vist encore mieux & qu'il avisât aux moïens qu'il pourroit prendre pour le faire. Je luy laissai une copie de la citation de M. Herfent, de l'epistre & du sermon. Il les accepta volontiers; mais il me demanda ce qu'il répondroit, si l'on venoit à luy demander de qu'il les auroit eus. Je luy dis qu'il ne falloit point me nommer, ce qu'il me promit. Mais j'observe cecy pour faire voir

la contrainte dans laquelle on estoit à Rome sur ces matieres, puisqu'un homme de sa qualité craignoit d'estre interrogé & obligé de déclarer de qui il auroit receu ces pieces si publiques; & lesquelles se pouvoient trouver entre les mains de tout le monde. Aussi me témoigna-t-il la juste crainte qu'il avoit de faire des remonstres si necessaires & qui luy estoient si bien-feintes, par l'exemple d'un Cardinal, dont il me dit qu'en aiant voulu faire de pareilles il y avoit peu de temps sur ces matieres, il en avoit receu de la mortification & du mécontentement.

CHAPITRE XI.

Avis que je courrois fortune d'estre mis à l'Inquisition. De la Molonomachie d'Aurelius Aversus. Explication de l'Hæreo fateor. On éloigne des Assemblées de l'Inquisition ceux qu'on croit portez à defendre l'Injennu. Audience du Pape.

JE sus averti vers ce mesme temps, que je courrois fortune moy mesme d'en recevoir, à cause, dit celui qui vint donner cet avis au Gentil-homme avec lequel j'estois, que dans des visites que j'avois rendues à des Cardinaux j'avois parlé un peu trop librement de ces sentimens qui passoient à Rome pour Heretiques: qu'il ne falloit sur ces matieres en cette ville-là qu'un simple *oui-dire* pour s'y saisir d'une personne & la mettre en lieu seur, c'estoit à dire à l'Inquisition: que quand on y estoit une fois il n'estoit pas aisé d'en sortir, & qu'ainsi j'avois tout sujet de prendre garde à moy. Celui qui vint donner cet avis, estoit un Jesuite qui faisoit en ce temps-là la fonction de Secrétaire pour la France auprès de son General, & avec qui m'estant trouvé plusieurs fois en compagnie de ce Gentil-homme qui luy avoit esté recommandé par quelques lettres de ses Confreres de France, j'avois contracté quelque habitude & quelque amitié. Je ne la croiois pas toutefois si grande qu'elle pût prevaloir aux interêts de la Compagnie, & je n'avois presque aucun doute qu'il ne fust venu me donner cet avis de concert avec ses Confreres, ou pour me faire peur, ou pour d'autres raisons qu'ils en avoient eues. Quoy qu'il en fust, ce Pere fust remercié de la charité qu'il témoignoit me vouloir faire; mais au fond on luy fit sentir aussi, que ne me trouvant coupable de rien, je ne craignois rien. Ce qui n'empêcha pas, que comme il ne restoit alors guerre que trois semaines jusqu'au temps que nous avions marqué pour nostre depart, je ne m'observasse encore plus soigneusement que je n'avois fait auparavant, de peur de donner lieu à traverser nos desseins en don-

donnant quelque occasion de prise sur moy. Nous commençons à faire nos adieux, & nos achats des petites curiosités que nous voulions rapporter de Rome en France; & entre diverses belles tailles douces que j'y pris chez un imager, j'achetai aussi cinq feuilles de papier sur lesquelles il y avoit plus de cent portraits de divers Jésuites qui y estoient canonisés comme aiant répandu leur sang pour la Religion Chrestienne, parmi lesquels celui-cy estoit en son rang *Pater Henricus Garnetii Anglicus Londini pro fide Catholica suffensus & scilicet* 3 Mars 1606. Personne n'ignore qu'il y souffrit le dernier supplice pour la conjuration des poudres, dont il fut accusé & convaincu, & dont il se reconnut luy mesme coupable avant que de mourir; jusques-là que dans les regrets qu'il témoigna de sa faute sur quelques reproches qu'on luy en faisoit comme aiant pretendu en la commettant parvenir à la gloire du Martire, il répondit que c'estoit une chose inouïe qu'on mist au rang des Martirs les traîtres & les parricides: *Namquam audatum fuit parricidam esse Martirem*; ainsi que le dit en ces termes, si je m'en souviens bien, un Auteur celebre qui en a écrit l'histoire. De sorte que je pris ces tailles douces, qui s'estoient toujours vendues à Rome à l'enseigne de l'Aigle près l'Eglise de S. Marcel avec permission des Superieurs, pour m'en servir quelque jour contre ceux qui trouvoient qu'il falloit condamner les Heures à cause que M. de Berulle fe trouvoit dans l'une des impressions au calendrier avec cette lettre B. qui vouloit dire *bien-heureux*: qui est une qualité que les Censeurs de cet excellent ouvrage, disoient qu'il n'estoit permis de donner à personne que par l'autorité & approbation du Pape, en mesme temps qu'ils souffroient que la qualité de Martyr eust esté donnée publiquement & sans contredit depuis quarante ans à des gens morts dans la derniere infamie & pour des crimes enormes.

M. le C. Barberin nous fit l'honneur de nous visiter le 25 jour de Mars; & j'observai qu'estant descendu de carrosse avec son chapeau, & l'aïant porté jusqu'au pied de l'escalier, il y prit son bonnet & s'en servit dans le reste de la visite. Cela me confirma la pensée que j'avois eue & communiquée à des gens pratiques de la Cour de Rome qui l'avoient approuvée, & me la fit mander en France; que s'il venoit à Rome des Docteurs Deputés de la part de quelques Evêques, il seroit à propos qu'ils s'y servissent de robes & de bonnets comme ils font à Paris dans leurs visites de ceremonies; & que la coutume en estant encore plus observée à Rome, cette ceremonie dont ils useroient, ne pourroit apporter que plus de poids à leur deputations, & conci-

liër plus d'estime & de veneration pour leurs personnes. Mais revenant à cette visite nous y parlâmes entre autres choses de la Molinomie d'*Anselm Avila*. M. le C. Barberin me demanda le sujet de cet ouvrage. Je luy dis qu'il estoit fait sur la prétention que les Jésuites avoient que les Propositions condamnées par la Bulle de Pie V estoient conformes à la doctrine de Janſenius; & que ce livre faisoit voir avec une solidité merveilleuse, & une clarté invincible, que cette conformité pretendue estoit au fond nulle & impertinente & malicieusement & fausement mise en avant par les Jésuites; & que leurs artifices & calomnies horribles en toute cette affaire estoient mises au jour par l'Auteur de cette Molinomie. Entre autres je luy parlai de la 22 conſonance pretendue par les Jésuites dans laquelle ils rapportent cette Proposition de Pie V, *Deus non potuisset ab initio talem creare hominem qualis nunc nascitur*. Je luy dis que j'avois verifié ce que la Molinomie en disoit; & que j'avois reconnu que Janſenius l'aïant rapportée en son livre comme une objection pour l'éclaircir, & l'aïant en effet éclairci solidement; ils l'avoient eux extraite de ce mesme lieu, comme si Janſenius l'avoit dite en l'assurant comme de luy mesme, sans mettre les paroles de devant qui montrent qu'il en parle comme d'une objection, & supprimant aussi-tôt tout ce que cet Evêque apporte pour faire voir qu'elle a esté bien condamnée dans le sens où elle a esté prise par Pie V, mais que ce sens ne fait rien à celui de S. Augustin qu'il rapporte & qu'il explique. M. le C. Barberin témoigna estre surpris de ce que je luy disois, & il ne pouvoit s'imaginer, quoy qu'il le creust, comme je l'en assureois & que je m'engageois à le luy faire voir; il ne pouvoit, dis-je, s'imaginer que des hommes pussent se résoudre à des faussetez si noires. Mais pour mieux entendre l'affaire, il me fit encore la difficulté solemnelle dont j'ai parlé cy-dessus, que les Jésuites faisoient à toute occasion pour decréditer Janſenius, sur ce que s'objectant ces Propositions, il dit, *Hæc, fateri, sed quid ad doctrinam S. Augustini?* comme si Janſenius oppoſoit à Pie V & à Gregoire XII l'autorité de S. Augustin. Et veritablement il m'en parla comme estimant me presser par cette instance; mais je luy dis que c'estoit là encore une des fourbes des ennemis de cet Evêque, & qui estoit aussi découverte par la Molinomie. Que Janſenius en effet ne terminoit pas là son discours; que c'estoit une méchanceté intolérable de supprimer le reste, par lequel il explique cette Proposition; & il accorde le S. Siege avec luy mesme avec beaucoup de soin, d'estime & de veneration. Que le lieu entier portoit:

Sed quid ad doctrinam S. Augustini clarissimam inuicissimamque, quam toties probauit cy sequitur sequendamque monuit Apostolica Sedes ? Qu'il n'en demeurât pas là encore ; mais qu'un peu après il ajoutât & se fît à luy même cette question comme hors de toute apparence, sçavoir si le S. Siege pouvoit estre contraire & opposé à soy même ; à quoy il répondoit que cette absurdité ne se pouvoit dire ; & qu'en suite il montrait, qu'en cela le S. Siege estoit effectivement d'accord avec luy même, & que la doctrine de S. Augustin approuvée par les Papes n'avoit rien de commun avec les Propositions condamnées par Pie V & Gregoire XIII. Cette repartie éclaircit & satisfît M. le C. Barberin, & il ne me repliqua plus rien.

L'auersion contre ce Prelat avoit tellement préoccupé quelques esprits de ceux qui estoient ordinairement employés à Rome dans les matieres de doctrine, qu'il y en avoit plusieurs qui ne vouloient rien souffrir qui pût contribuer à l'éclaircissement de ses intentions & à sa justification. M. Albizzi, comme je l'ai appris depuis, avoit fait en sorte il y avoit quelque temps, que le Pere Luca Vadingo Supérieur & comme Fondateur de la maison de S. Idore, où sont des Religieux de S. François tous Hibernois, l'un des Consultants du S. Office, homme d'une singuliere pieté & de tres grand esprit, avoit esté contraint de s'absenter des Assemblées de cette Congregation, à cause qu'il avoit dit qu'il falloit examiner le livre de Janfenius, & luy laisser avoir cours apres qu'on auroit retranché ce qui s'y trouveroit à reprendre, si l'on y trouvoit quelque chose qui méritât cette correction. Et le P. Abbé Hilarion de l'Ordre des Bernardins, quelque temps après qu'il eut fait l'écrit dont j'ai parlé cy-dessus, par lequel il avoit marqué les sens differents dans lesquels ces Propositions pouvoient estre prises, receut un ordre de M. le C. Spada de ne se plus trouver aux Congregations où il s'agiroit de ces matieres. Ce qui se passa en cette sorte. M. le C. Spada luy dit, qu'il n'estoit pas nécessaire qu'il se trouvât davantage aux Congregations qui seroient tenues touchant cette affaire. Le P. Hilarion luy répondit, qu'il estoit obligé d'obeïr à son Eminence. M. le C. Spada luy repliqua, qu'il ne disoit pas cela ; mais qu'il le prioit d'avoir agreable de ne s'y plus rencontrer. Et quand le P. Hilarion m'en fit cerécit, il me dit, que M. le C. Spada luy avoit dit cela, parce qu'il avoit esté d'avis qu'on examinât & qu'on expliquât le sens de Janfenius sur le sujet des Propositions. Et quant au P. Luca Vadingo, qu'il en avoit eu une prohibition expresse par les intrigues & sollicitations de M. Albizzi.

Le P. Campana Procureur general des Dominicains prêchoit ce Careme-là à Rome dans l'Eglise de S. Pierre ; & c'estoit le trois ou quatrième Careme qu'il y prêchoit : car c'est l'ordinaire à Rome que quand on retient un Predicateur pour une Eglise, ce n'est pas seulement pour une année mais pour plusieurs jusqu'à ce qu'il arive quelque occasion qui l'oblige à desister de cet employ. Je l'allois entendre tant que je pouvois ; c'estoit un fort excellent homme, & j'en estois beaucoup édifié. Je m'y trouvai le Mardi de la semaine de la Passion, il annonça pour le Mercredi le sermon de la predelination. Mais quoy, dit-il, plusieurs diront que c'est un sermon curieux, & qu'il n'est pas à propos de la prêcher au peuple ! O, répondit-il, ce n'est pas là le sentiment de S. Augustin, qui dit que *prædestinatio Sanctorum populo Christiano prædicanda est, ut qui gloriantur in Domino glorientur*. J'y retournai le Mercredi, & il fit une predication fort bonne & fort solide sur ce sujet.

Nous avions résolu le Gentil-homme avec qui j'estois & moy, de partir incontinent apres la celebration & les ceremonies de la feste de Pasques ; & pour n'estre point retardés par une audience que nous souhaitions d'avoir du Pape avant nostre depart, nous la sollicitâmes à la fin du Careme. Nous l'obtinâmes le Lundi Saint, & le Pape nous y traita avec beaucoup de douceur, de bienveillance & de familiarité, pendant une demie heure de temps environ qu'elle dura. Je tournai tant que je pus à deux diverses reprises le discours sur des choses approchantes des contestations du temps, pour donner au Pape sujet d'y entrer ; mais le Pape au contraire s'en éloignoit adroitement & nous n'en disâmes pas un seul mot de prèsny de loin.

Je m'étonnois grandement en ce temps-là, que le Pape se fût resserré si fort dans les deux occasions que je luy avois données de parler des choses qui regardoient ma profession, veu que dans l'audience que j'en avois eue il y avoit cinq ans en la compagnie de M. l'Abbé de Bassompierre à présent Eveque de Xaintes, de M. le Marquis de Mareuil Beau-frere de M. d'Angoulême, de M. Sanguin le fils Premier Maître d'hôtel du Roy, & de M. l'Abbé Bontemps à présent Premier Vallet de Chambre de Sa Majesté, le Pape n'avoit laissé aucune des contestations qui estoient excitées entre les Catholiques, sans m'en dire quelque chose & sans me donner luy même occasion d'en dire ma pensée à sa Sainteté, quoyque la Compagnie où j'estois alors fût beaucoup plus nombreuse, & qu'il eust bien moins de sujet & de temps pour fixer avec moy son entretien, qu'il n'en avoit en cette occasion-cy, où je le vois seul

seul avec ce Gentil-homme. De sorte que je ne pouvois alors attribuer sa retenue & son silence sur ces matieres, qu'à la resolution qu'on m'avoit dit tant de fois qu'il avoit faite de ne vouloir en entendre parler en aucune sorte, parce qu'elles ne faisoient que l'importuner sans aucun fruit ; & peut-être cette consideration y avoit quelque lieu. Mais depuis que j'eus appris, comme je le vais dire présentement, que j'avois esté accusé devant luy pour un des plus zelés de ceux qu'on appelloit Jansenistes, & qu'il s'y estoit aussi trouvé quelqu'un qui m'avoit defendu de ce reproche ; je creus que la raison principale de son silence estoit de reconnoître ceux qui avoient dit vrai de mes accusateurs ou de mes defenseurs, & qu'il avoit voulu m'en laisser venir tout seul sans rien repliquer de sa part qui me donnast occasion de parler, pour voir jusqu'où mon zele dont on luy avoit fait des plaintes que j'ignorois encore alors, pourroit se porter. Tellement que depuis les avoir apprises, je trouvai que c'estoit un assez grand bonheur pour moy, de m'estre tenu dans les bornes du respect & de la circonspection que je devois au chef de l'Eglise, & de ne luy avoir rien dit des affaires qui la touchoient & qui estoient au dessus de ma portée, sans qu'il m'eust huy mesme donné lieu de luy en dire ce que j'en connoissois ; ce que j'eusse pu faire en ce cas, & que j'eusse fait dans toute la sincerité Chrestienne & dans l'étendue dont j'estois capable.

CHAPITRE XII.

Diverses confirmations de l'avis qu'on m'avoit donné du peril que je courais. Dessin pris par les Evêques d'écrire & d'envoyer à Rome. Difficultez sur cet envoy si prompt. Découverte emise du dessin qu'on avoit presque pris de m'arrestier. Sortie de Rome.

LE premier avis que je receus des plaintes qu'on avoit faites de moy, me fut donné par la charité du Jesuite dont j'ai parlé ; & quoyque je ne fisse pas grand fond sur cet avis pour en pouvoir rien croire de certain ny en rien conclurre, toutefois je ne l'avois pas oublié. Il me servit à entendre un compliment fort peu ordinaire que me fit M. le C. de S. Clement, lorsque j'allai prendre congé de luy, le remercier de l'accueil favorable qu'il m'avoit fait en deux ou trois visites que je luy avois rendues, & luy offrir le peu de service que je serois capable de luy rendre. Car si-tost que je luy eus dit le sujet qui m'amenoit, la seule réponse qu'il me fit, fut de me dire qu'il s'en réjouissoit & de me demander si je partirois bientôt ; & moy luy ayant répondu que je croiois que ce seroit dès le lendemain des Festes le 13

ou le 14 du mois d'Avril qui estoit déjà commencé, il me repliqua que ce seroit bien fait & que le plus-tost seroit le meilleur. Il passa à l'instant avec la civilité si commune à leurs Eminences à un autre discours qu'il trancha pour-tant à son ordinaire en peu de mots ; mais je fus plus attentif à ce qu'il m'avoit dit d'abord qu'à tout le reste. Car ce que le Jesuite avoit dit à ce Gentil-homme mon ami me revint à la memoire, & je commençai à croire qu'il en estoit quelque chose.

J'allai visiter pour le mesme effet M. le C. Barberin de qui j'avois reçu tant de traitemens obligans pendant tout mon séjour à Rome ; Et entre autres choses qu'il medit, il me demanda si je connoissois M. le C. de S. Clement. Je dis à M. le C. Barberin que j'avois visité deux ou trois fois M. le C. de S. Clement, & que je trouvois sa vieillesse fort vigoureuse & qu'on voyoit en luy autant de témoignage d'un esprit Eminent qu'il paroissoit de marques de modestie & de pieté sur son visage. M. le C. Barberin me dit que je n'avois pas perdu mon temps dans ces visites, & que j'estois fort bien dans son esprit. J'avois le mien rempli de son compliment & de l'avis du Jesuite, & ce discours m'estoit une nouvelle ouverture qui me confirmoit les sentimens que j'avois pris des deux autres, & qui me donnoit la curiosité d'en penetrer davantage. Je repartis à M. le C. Barberin, que c'estoit un pur effet de la bonté de M. le C. de S. Clement ; que je luy avois donné peu de sujet d'avoir pour moy cette bonté ; & que puisque luy, (M. le C. Barberin) m'avoit fait la faveur de m'apprendre ce bon-heur que j'avois sans le sçavoir, que je le suppliois de me dire comment il l'avoit appris luy mesme. Il me parut quelque petite alteration dans le visage de M. le C. Barberin qui ne pouvoit venir que de ce qu'il croioit m'en avoir trop dit, ou de ce qu'il estoit en peine de la réponse qu'il me feroit de sorte que je vis aussi-tost, que de quelque cause que cette alteration procedast, il y en avoit davantage que M. le C. Barberin ne m'en vouloit dire ; & apres qu'il m'eust dit en termes generaux, que c'estoit qu'il avoit ouï parler M. le C. de S. Clement avantageusement de moy, je n'osai pas le presser davantage. Mais je vis bien qu'il falloit qu'on en eust parlé quelque part où ils se fussent trouvés ensemble, & d'ordinaire ils ne se trouvoient guere ensemble que dans des Congregations du S. Office. Cela avec l'avis du Jesuite m'estoit une preuve tres certaine, qu'il falloit que c'eust esté dans ces Congregations ; & que si c'avoit esté dans quelqu'une de ces Congregations que M. le C. de S. Clement en avoit parlé avec avantage, il falloit, puisqu'on en avoit fait des plaintes, qu'il y en eust eu

d'autres qui n'en eussent pas parlé de mesme.

Je commençois à voir aussi, qu'il falloit que les plaintes en eussent esté portées jusqu'au Pape: parce que c'est un ordre accoustumé pour la Congregation du S. Office, que MM. les Cardinaux qui la composent s'assemblent chez les Dominicains à la Minerve tous les mécredis au matin; que l'apres-dinée le Secretaire ou Assesseur de cette Congregation va trouver le Pape pour dire à sa Sainteté tout ce qui s'est traité le matin dans l'assemblée de Messieurs les Cardinaux, afin de preparer sa Sainteté à la determination qu'elle en doit faire le lendemain, & de luy donner la nuit pour y faire plus de reflexion; que le jeudi matin ces mesmes Cardinaux se rassemblent chez le Pape; & que là en presence de sa Sainteté ils parlent de nouveau de toutes les choses dont ils ont parlé ensemble le jour precedent & en disent leurs derniers sentimens, apres lesquels le Pape les ayant ouïs, sa Sainteté se determine à ce qu'il luy plaist.

Il m'arriva dans ces conjonctures des lettres de Paris du 17 Mars, par lesquelles on me mandoit, que Messieurs les Evêques qui estoient allés chez M. le Nonce & quelques autres avec eux avoient enfin resolu d'écrire au Pape à l'occasion de la lettre de M. de Vabres, pour supplier le Pape s'il vouloit faire quelque decision touchant ces matieres, qu'il la fist de telle forte qu'elle pût terminer les contestations qui estoient entre les Theologiens Catholiques, établis la paix entre eux, éclaircir & affermir la verité que les uns & les autres devoient reconnoître; & que cela ne se pouvoit bien faire que dans une Congregation solennelle pareille à celle qui avoit esté ordonnée par les Papes Clement VIII & Paul V: Veu principalement que ces matieres estoient espineuses & qu'elles avoient esté fort embrouillées par la fuite des années & par la malice des hommes. De plus qu'ils avoient resolu, attendu que les lettres ne font que des remonstrances mortes qui n'ont quelque foisguere plus de durée que le temps dont il est besoin pour les lire, d'envoyer aussi quelques Theologiens qui fussent des lettres vivantes qui procurassent l'effet des autres, & qui obtinrent l'établissement de cette Congregation. On me man doit que ces mesmes Prelats vouloient que je fusse du nombre de ces députés; & que puisqu'il j'estois sur les lieux, ils me prioient d'y demeurer en attendant l'arrivée des autres qui viendroient me joindre & qui seroient porteurs de leurs lettres.

On me mandoit en mesme temps que je redoublasse cependant ma vigilance sur cette affaire: parce qu'il y avoit apparence qu'on vouloit avoir l'effet de la lettre de M. de Vabres;

Qu'on remuoit toutes les machines possibles pour en venir à bout; & que tout fraîchement on avoit obtenu une lettre de la Reine par laquelle sa Majesté pressoit le Pape d'avoir égard à celle de tant de Prelats & aux besoins de ses peuples, & pour ce sujet de se déterminer sur les Propositions contestées & qui luy avoient esté présentées pour en avoir sa decision.

Il ne restoit plus alors que quatre ou cinq jours jusqu'à celui que nous avions marqué pour nostre départ. Nous avions fait une partie de nos adieux, nous en avions encore quelques-uns à faire, & nous estions dans les embarras des ceremonies des Festes que nous voulions voir, & dans les autres empressements dont on est toujours accablé, lorsqu'on se dispose à sortir d'une grande ville pour un grand voiage. Je ne laissai pas d'aller voir cet homme que j'avois trouvé si clairvoyant dans les dispositions de la Cour de Rome & dans toutes les autres circonstances de cette affaire, qui avoit enfin consenti à l'expedient de cette deputation pour les besoins extremes qu'il en voioit que j'ai rapportés. Je luy communiquai tout ce qu'on me mandoit par les lettres que j'avois reçues. Il fut surpris de voir les choses si avancées du costé de France. Il me dit qu'il avoit bien donné les mains à cette deputation, mais que c'estoit pour l'effectuer, lorsqu'elles le seroient davantage du costé de Rome. Qu'il falloit donner le temps à des gens qui avoient travaillé à Rome à dresser quelques instructions touchant ces disputes, pour informer de l'estat veritable où elles estoient quelques-uns de Messieurs les Cardinaux desquels on dependroit dans la suite de l'affaire. Que jusqu'à ce qu'on eust pris les biais & les mesures nécessaires pour faire entendre à leurs Eminences ce qu'on s'estoit proposé de leur représenter, il n'y avoit rien de bon à en attendre. Cet excellent homme me representa encore quelques autres raisons que j'ai touchées cy-dessus & que je ne repete point icy, auxquelles j'opposai les besoins extremes qu'il y avoit d'apporter quelque obstacle aux puissantes sollicitations que les Jesuites faisoient pour obtenir le mauvais effet qu'ils se proposoient de la lettre de M. de Vabres. Il me dit qu'il estoit convaincu plus que moy de la nécessité pressante qu'il y avoit d'apporter quelque remede à ce mal qui augmentoit tous les jours; mais qu'il n'estoit pas tousjours temps d'apporter les remedes quoyque nécessaires, & qu'il falloit attendre les circonstances propres pour en tirer le soulagement qu'on en esperoit. Que pour ce qui estoit du mauvais effet que je craignois, il n'y avoit nulle apparence qu'il arrivât si viste; & qu'après tout s'il arrivoit, comme ce seroit une chose faite contre l'ordre, contre la verité & sans

sans parties ouïes, cela ne pourroit pas subsister, & qu'il y auroit toujours lieu d'y revenir. Qu'il demeureroit ferme dans ce sentiment; & qu'il falloit supplier Messieurs les Evêques de France de suspendre l'effet de leurs bonnes intentions jusqu'à ce que les choses fussent mieux disposées à Rome pour en espérer satisfaction. Qu'on travailleroit incessamment sans bruit à les disposer; & que s'il plaisoit à Dieu de benir ce travail, on ne manqueroit pas de m'avertir soigneusement, afin que les bons desseins de ces Evêques pussent non seulement s'exécuter pour ce qui dependoit d'eux, mais aussi estre suivis d'un succès digne de leur patience & de leur zele.

Ce fut là la substance des réponses que je fis le lundi de Pâques dixième jour d'Avril bien plus amplement qu'elles ne sont rapportées icy, aux lettres dont je viens de parler. Qu'ainsi fondé sur toutes ces raisons, & sur ce que l'on ne m'avoit point envoyé leur lettre; qu'elle ne viendrait pas si-tost; & que j'estois fort-aise de faire quelque compagnie à mon ami en retournant comme je la luy avois faite en venant, je partirois sans faute de Rome le jeudi suivant pour France. J'ajoutai que toutefois pour ne pas sembler abandonner une cause si importante & si juste, pour ne pas manquer de correspondre à l'esperance que Messieurs les Evêques dont je viens de parler avoient eue de ma soumission à leurs ordres, & pour ne pas renverser tout à fait de mon mouvement une résolution qu'ils avoient prise; attendu qu'il y avoit encore lieu de repliquer sur les raisons que je leur mandois, je marquois la route que je devois suivre, & le moyen de me faire tenir leurs lettres aux principales villes où je passerois, afin que s'ils me vouloient donner quelques ordres nouveaux sur ce que je leur représentois, je pusse les recevoir & y obéir.

Toutes choses cependant se dispoisoient pour nostre depart le jeudi suivant, & je ne sçavois point encore le detail de ce qui s'estoit passé sur les plaintes qu'on avoit faites de moy. Il ne nous restoit plus que deux jours, & il falloit en employer un, comme nous fîmes, pour aller à Tivoli prendre congé de M. l'Ambassadeur qui y estoit toujours retiré depuis sa sortie de Rome. L'autre fut si plein d'autres visites actives & passives, qu'il nous en resta encore une à faire le matin du jour de nostre depart à M. le C. d'Este, pour prendre congé de son Altesse. Nous le fîmes aussi. Mais enfin je fus encore assés heureux apres l'avoir quitté, pour voir une personne qui estoit tres bien informée de ce dont j'estois en peine, & qui m'en parla assés librement. Car cet ami m'ayant témoigné la joie qu'il avoit de me voir partir en la bonne disposition où j'estois, & s'estant lais-

sé aller à me dire en passant que le Jesuite dont j'ai parlé avoit eu raison, & que je l'avois eschappé belle; & moy pour mettre cet ami tout à fait en train de me dire à ce depart ce qu'il sçavoit qui me regardoit, je luy répondis que je n'avois pas ignoré jusques-là qu'il y avoit eu du bruit chez le Pape à ma considération & sans que j'en eusse donné de sujet; mais que si j'avois esté bien attaqué, j'avois aussi esté bien défendu. Cela fit croire à cet ami que j'estois instruit de tout le secret; de sorte que ne faisant plus de scrupule de m'en parler à découvert, il prit plaisir de m'en dire toutes les circonstances qu'il sçavoit, & moy un fort grand à les écouter. Il me dit que la chose avoit esté fort en balance, & que sans qu'un Cardinal avoit parlé fortement pour moy, je courrois risque de faire à Rome un séjour fort ennuyeux. Que la raison en estoit, parce que dans les entretiens que j'avois eus avec quelques-uns de Messieurs les Cardinaux, j'avois témoigné quelque affection pour Janfenius; (je n'en avois néanmoins rien dit autre chose que ce que j'ai rapporté cy dessus). Que pour peu qu'on découvrit les inclinations de son cœur sur-tout en des matieres odieuses comme estoit celle-là, on devine le reste; qu'on avoit présumé que j'en avois davan tage que je n'en avois fait paroître; en un mot que j'estois Janfeniste, & qu'il estoit à propos de m'arrestez & de me mettre dans les prisons de l'Inquisition. Que sur cela le Cardinal qui avoit parlé en ma défense, avoit dit que je l'avois aussi visité deux ou trois fois; & qu'à la vérité je luy avois témoigné quelque zele pour la doctrine de S. Augustin, mais que je ne luy avois pas dit un seul mot de Janfenius. Qu'il demanda quelle preuve il y avoit de l'accusation que l'on faisoit contre moy? où estoient les livres, où les écrits, par lesquels on pourroit me convaincre de ce dont on m'accusoit? Qu'il dit qu'il ne falloit pas aller si viste à l'égard d'une personne qui appartenait à un corps celebre tel qu'estoit la Faculté de Theologie de Paris, qui pourroit se trouver blessée qu'on eust fait cette injure à l'un de ses Docteurs sur des paroles en l'air, sur de simples ouï-dire, sans preuve à la main, sans conviction. Que quand mesme je serois coupable de ce dont on m'accusoit, il falloit avoir entre les mains dequoy en informer le public & justifier le procédé qu'on auroit tenu. Que si l'on faisoit cette action, elle seroit improuvée de tout le monde, puisque je n'estois allé à Rome qu'à l'occasion de l'année Sainte; & si peu pour y traiter aucune affaire, que tout ce que j'attendois pour m'en retourner en France, c'estoit que la solennité des Festes de Pâques qui approchoient fust passée; & qu'ainsi il ne

voit pas de fondement assez équitable pour prendre la résolution de m'arrêter. Qu'enfin le Pape dans ce partage & diversité d'opinions se trouvant empêché par ces raisons, avoit incliné de mon côté, & prononcé sa sentence sur mon affaire en ces deux mots, *Lasciatelo andare, Laissez-le aller.*

Je m'estimai très redevable à la providence de Dieu, à la protection de ce Cardinal, & à la bonté du Pape, de ce qu'il avoit rendu cette sentence en ma faveur; très-heureux de le sçavoir, & très-obligé à cet ami de m'avoir expliqué si clairement ce mystère que je n'avois veu jusque-là que fort obscurément. Je ne luy témoignai pourtant que la moitié de l'obligation que je luy avois; mais parce qu'il estoit d'ailleurs fort mon ami, en me conjouissant avec luy de ce qu'il avoit plu à Dieu de me faire éviter ce peril, je l'embrassai, & depuis, après avoir pris congé de luy, je n'eus le temps que de disner & de monter à cheval, comme nous devions faire & que nous fîmes à midi sonnant ce jour-là 13 d'Avril 1651, pour aller coucher à Montérose.

CHAPITRE XIII.

Lettre écrite de Florence pour m'excuser absolument de retourner à Rome, quoique je l'eusse promis. Ce que je vis de plus considérable à Milan.

Ce fut lors que je me vis hors de Rome, & que j'eus le temps en chemin de considérer avec plus d'attention le danger que j'avois couru, que je fus plus étonné de cette attaque qu'on avoit faite contre moy, que je ne l'avois esté de tous les avis que j'en avois reçeus dans le temps même qu'on me les donnoit. Je croiois à peine ce que je voiois, & j'admirois comment j'avois évité ce danger aiant esté si près d'y tomber. Je résolus positivement de ne m'y plus remettre, puisque je l'avois évité & qu'il me sembloit que s'auroit esté tenter Dieu que de m'exposer de nouveau à un peril si évident. Et comme la raison capitale qui me l'avoit fait éviter estoit que le Pape avoit considéré que j'estois sur le point de partir de Rome pour m'en retourner en France, je résolus d'écrire par le premier Courier pour faire de très-humbles excuses à Messieurs les Evêques de la promesse que j'avois faite par le precedent de revenir à Rome s'ils me l'ordonnoient; afin que s'ils persistoient dans le dessein d'y envoyer quelqu'un, ils pensassent sans retardement à d'autres qu'à moy.

Je le fis en effet dès que nous fûmes arrivés à Florence, & je mandai même par les lettres que j'y écrivis le 20 d'Avril, que non seulement je ne retournerois pas à Rome, comme

j'avois promis de faire en cas que j'en receusse par les chemins l'ordre de Messieurs les Evêques & leurs lettres au Pape; mais de plus que j'écrirois à un Pere de l'Oratoire fort rempli d'esprit, de piété & de zèle, nommé le P. Petit (que j'avois prié d'ouvrir en mon absence les pacquets qui pourroient m'estre envoyés pour en exécuter ce qu'il pourroit, s'il y avoit des choses pressées, mais que je n'avois pu voir depuis avoir reçu ce dernier avis) de ne se mêler d'aucune chose & de ne rien faire de tout ce que je luy avois dit: parce que supposé les choses que je sçavois & que je ne pouvois dire alors, il ne pouvoit non plus que moy faire quoyque ce fust pour cette affaire à moins d'en avoir un ordre exprès & un pouvoir autentique, sans exposer & la cause & sa personne à un peril évident.

Je mandois expressement par ces lettres qu'il n'y avoit point à hésiter sur cette résolution, que tous ceux à qui je pourrois la dire de bouche lorsque je serois de retour à Paris, en demeureroient convaincus; & que j'espérois cependant que le Pape ne se hâteroit pas de rien déterminer, quelques sollicitations qu'on luy en pût faire, & je remarquois entre autres raisons que j'en avois, qu'aient disné avec M. l'Ambassadeur la veille de nostre partement, & dans l'entretien d'après le disné luy aiant lu la lettre de M. l'Evêque de Valence à M. l'Archevêque de Toulouse, il l'avoit entendue sans rien dire jusqu'à un endroit où M. de Valence témoignoit de la crainte qu'on ne pressât cette affaire à Rome, & que le Pape ne se déterminât avant que la chose eût esté bien examinée; mais que sur cet endroit M. l'Ambassadeur en suivant le premier mouvement de la connoissance qu'il avoit par une infinité d'expériences de la résolution que le Pape avoit prise de demeurer dans le silence sur ces matieres, avoit dit ces paroles: *Vraiment oui, c'est bien dit, à qu'il n'a garde, je luy en ai parlé cent fois, & je n'ai jamais pu en tirer une parole.*

J'observois encore par ces mêmes lettres, & je l'avois aussi dit par celles que j'avois écrites à Rome par le Courier precedent, que s'il y venoit des Deputés il estoit absolument nécessaire qu'ils s'abstinsent tout à fait du nom de Janſenius, quelques persuadés qu'ils pussent estre de la vérité de ses sentimens & de sa fidélité à exposer ceux de S. Augustin, & quelque ardeur qu'ils pussent avoir pour les intérêts de la cause particuliere de ce Prelat: parce que s'ils le faisoient, non seulement ils n'y gagneroient rien pour luy, mais qu'ils ruineroient par-là l'affaire generale pour laquelle ils seroient envoyés à Rome; & qu'asseurement les choses y estoient tellement disposées, après

apres le heres fateur, &c. que si-tost qu'on auroit ouï le nom de Janfenius sortir de leur bouche, ils se mettroient en un danger inevitable de rendre inutile tout le reste de leurs remonstrances les plus necessaires & les plus justes.

Nous fumes à Florence & aux environs pres de trois semaines, en partie en attendant un passe-port de Milan qui y estoit menagé pour nous par M. Rinuccini Resident en cette ville là pour le grand Duc de Toscane. Apres nous allasmes à Bologne, à Modene, à Parme, à Mantouë, & apres y avoir demeuré autant de temps qu'il en falloit pour voir ces Estats & y saluer les Ducs qui en sont les souverains, nous descendis encore jusqu'à Venise & nous nous y trouvâmes le jour de l'Acfension qui y est si celebre par la ceremonie qui s'y fait du renouvellement de l'alliance de la Republique avec la mer. Nous en partîmes pour Gennes par le Duché de Milan nous vîmes tout cet Estat là & cette grande & belle ville qui y donne le nom avec toutes les facilitez possibles. On nous fit mesme faire le tour des grandes Galerics couvertes qui sont tout au haut sur les murailles de l'ancienne Forteresse carrée qui est au milieu & qui domine absolument tous les bastions de la nouvelle Citadelle qui est si belle, si reguliere & si bien munie. Nous y passâmes une apres-dînée chez M. Stella Chanoine de la Cathedralle, qui nous y fit voir son cabinet si digne d'estre mis entre les choses les plus rares, non seulement pour les curieuses qui s'y trouvent, mais aussi pour celles qu'il a travaillées de sa main, tant des Mathematiques que de l'Optique, & des instruments de Musique qui y sont en si grand nombre qu'il y en a jusqu'à environ de cinquante especes differentes, qu'il a faites luy mesme & qu'il sçait fort bien toucher. Il nous fit aussi voir le grand hofiel-Dieu & les seminaires que S. Charles a bastis, & nous fit monftrer la belle chaise de cristall dans laquelle son corps est encore entier revestu de ses ornemens Pontificaux, & qui s'est si bien conservé nonobstant les injures du temps qui a commencé d'en miner les paupieres & le bout du nés, qu'il me sembla encore à la joue gauche qui est celle qui paroist du costé qu'on le voit, avoir sur les levres & le menton quelque air des portraits que l'on voit de luy. Mais je n'escaurois oublier la courtoisie particuliere de M. Rinuccini qui nous donna la connoissance de ce Chanoine, & qui nous fit beaucoup d'autres civilitez. Il nous accompagna avec ce mesme Chanoine à l'Eglise Cathedralle, dont le dessein est si vaste & la structure si magnifique tant par le marbre dont elle est toute bastie au dehors que par le grand nombre des statues exquisies qu'il y a tout autour en mille endroits. Il nous con-

duisit en divers autres lieux de la ville. Il nous donna à dîner chez luy un jour ou deux apres que nous y fumes arrivés: c'estoit un Jeudy; & M. le Marquis de Caracene luy ayant envoyé un fort grand poisson, il nous invita à en venir manger le lendemain, mais il l'assaisonna entre plusieurs autres choses agreables qui entrerent dans nostre entretien, d'une demande qu'il me fit, qui vaut bien la peine d'estre mise icy, pour faire voir à plusieurs Ecclesiastiques qui pouront la lire quelque jour, les justes reproches que nous meritions quelque fois de recevoir des gens du monde. Il me dit qu'il s'etonna de ce que presque tous les Ecrivains d'aujourd'huy s'occupent principalement à deux choses; l'une à amplifier de plus en plus la puissance du Pape & à étendre tous les jours son autorité bien au delà des bornes que nostre Seigneur luy a données: la seconde à faire approcher les hommes tout le plus qu'ils peuvent des actions criminelles & defendues par les loix de Dieu & par celles de l'Eglise, & à les exciter de les commettre avec impunité & sans aucun remord de conscience, en usant de toutes sortes de subtilitez pour en separer le peché qui les noircit & quien inspire de l'honneur. Il me demanda d'où venoit cela? Et il ne fut pas mal satisfait de la réponse que je luy fis, en luy disant que s'il s'en etonnoit je m'en etonnois aussi-bien que luy, & que puisqu'il m'en demandoit la raison c'estoit signe qu'il ne l'ignoroit pas non plus que moy.

CHAPITRE XIV.

Lettre de Paris recue à Gennes pour m'obliger de retourner à Rome. Ce qui m'y fit respondre quelque resolution que j'eusse prise au contraire. Mon retour à Rome.

Nous arrivâmes à Gennes un jour ou deux avant la feste Dieu. J'avois tous-jours esté depuis mon depart de Rome dans la resolution de n'y point retourner, à moins qu'il survinst des choses si fortes pour me la faire changer, qu'elles passioient dans mon esprit pour presque impossibles. Plus j'avois fait de reflexion par les chemins sur la fortune que j'avois courue & sur la raison qui avoit dissipé les entreprises qu'on y avoit faites pour m'y retenir; plus cette resolution s'estoit fortifiée. J'estois encore dans cette disposition, quand j'allai voir M. le Marquis Giustiniani Resident pour le Roy pres cette Republique, pour le saluer, & pour luy demander les lettres qu'il auroit reçues pour moy, afin de voir quelle auroit esté la resolution de Messieurs les Evêques sur les dernieres lettres que j'avois écrites à Rome le 3 d'Avril, & sur celles que j'avois écrites le 20 du mesme mois à Florence.

J'esperois

J'espérois que toutes les réponses que je recevrais, au moins celles des lettres de Florence, me seroient autant de remises qu'on me feroit de la parole que j'avois donnée auparavant, de retourner à Rome si cela estoit jugé nécessaire; & je crois que si l'on eust sçu en France le détail que j'ai rapporté cy-dessus, de la manière dont j'avois échappé les pièges qui m'avoient été tendus, on me l'auroit sans doute renduë. Mais que ce sont deux choses différentes de voir les affaires de près & de les découvrir de loin; de n'en entendre parler qu'en general & de les considérer en particulier! On me manda par toutes les lettres que je receus tant du 18 d'Avril sur les miennes du 3, que par celles du 5 & du 12 de May sur les miennes de Florence, qu'il falloit retourner à Rome quelque raison que je pusse avoir au contraire. Qu'on y avoit envoyé des lettres tant pour le Pape que pour quelques-uns de Meilleurs les Cardinaux desquelles je parlerai cy-après, qu'on avoit ordre de ne remettre qu'à moy mesme; qu'il falloit que je les rendisse à ceux à qui elles estoient écrites, & que je me gardasse bien de les laisser inutiles par ma negligence dans une affaire aussi importante qu'eltoit celle dont il s'agissoit, si je ne voulois estre responsable de toutes les mauvaises suites que cette affaire pourroit avoir, en cas que ces lettres manquaissent d'estre rendues par ma faute & par mon absence. On ne pouvoit écrire plus expressément en ne parlant qu'en general, que j'avois fait à Florence pour faire connoître que je ne devois nullement retourner à Rome au moins tout seul; & l'on ne pouvoit aussi employer des termes plus forts & plus pressans que ceux dont on se servoit pour me faire retourner, sans que l'on me permît mesme d'en deliberer.

Ce qu'on me mandoit neantmoins n'estoit pas pour moy une conviction que je deusse revenir à Rome. Car quelques fortes que j'eusse dit qu'eltoient les raisons qui devoient m'empêcher d'y revenir, je n'avois pas voulu en découvrir le particulier. Je sçavois bien qu'on n'avoit pas pu le deviner, & je me persuadois que si on l'eust sçu on m'eust parlé d'une autre sorte.

Comme j'estois seul sur le quay de Genes dans les agitations que cette deliberation me pouvoit donner; celle qui s'estoit faite sur moy chez le Pape, & qui m'éloignoit plus qu'aucune autre considération de la pensée de retourner à Rome, m'en fit venir une qui tout d'un coup me mit dans une disposition toute opposée à celle qu'elle m'avoit donnée jusquelà, & qui me fit mesme mépriser tous les autres obstacles qui pouvoient m'empêcher d'y retourner. Je fis reflexion que Dieu ne m'a-

voit peut-estre conservé ma liberté contre les attaques & les artifices de ceux qui avoient eu dessein de me la ravir, qu'afin que je l'emploiasse pour son service, pour celuy du S. Siege, pour celuy de la verité, & pour celuy de toute l'Eglise dans cette affaire de laquelle je delibererois; & je conclus après cela, que je serois coupable devant luy de méconnoissance & d'infidélité si j'en deliberois davantage. Que s'il m'avoit une fois protégé contre ces attaques, il pourroit bien le faire encore une fois contre de pareilles ou contre de plus fortes; & s'il plaisoit à sa providence que j'y succombasse dans une autre rencontre, je luy devois consacrer de bon cœur ma liberté & ma vie, & que je ne le pouvois faire dans une meilleure occasion, dans laquelle j'avois sujet d'espérer de sa miséricorde que je ne perdrois rien dans la fuite qu'elle ne me rendit un jour au centuple. De sorte que je resolu de retourner à Rome pour l'effet des choses que je deduirai, lorsque je parlerai de ce que je fis quand j'y fus de retour; mais je le resolu avec des conditions & circonspctions qui meritoient d'estre gardées dans les fâcheuses circonstances où je me trouvois, & où je sçavois que toutes choses estoient à Rome sur ces matieres.

La principale estoit de ne point paroître à Rome quand j'y serois arrivé, mais de m'en revenir sur mes pas sans y rendre les lettres de ces Prelats, si après que je les aurois communiquées & exposé ma commission au celebre personnage & si clairvoiant dont j'ai parlé cy-dessus qui n'approuvoit pas qu'on se mist si tost en devoir de rien faire sur ce sujet, il estoit d'avis que je me retirasse sans paroître & sans rien faire. Comme au contraire s'il consentoit que je m'acquiescasse de ce dont j'estois chargé, je trouvois que je devois le faire avec le plus d'éclat & d'assurance qu'il me seroit possible, afin que ceux qui avoient formé les mauvais desseins que j'ai dit contre ma liberté pendant le séjour que j'y venois de faire, n'eussent plus la hardiesse de les renouveler.

Je prenois mes mesures pour cela, & je creus que je devois arriver à Rome un jour ou deux après le Jeudi ou le Jeudi mesme; afin qu'avant qu'il revinst un autre Jeudi qui est le jour des deliberations ordinaires sur les choses & les personnes qui ont quelque rapport aux matieres de doctrine, je pusse ou en estre reparti s'il le falloit, ou avoir fait connoître ma qualité d'envoyé par des Eveques de France, qui devoit me mettre à couvert de toutes sortes d'entreprises & de violences, & rendre ma personne sacrée & inviolable par les maximes du droit des gens. Car je considerois au contraire que

si j'a-

si j'arivois à Rome un jour ou deux seulement avant le Jeudi, & que mon retour vint par malheur à estre découvert avant que je pusse le publier avec les solennités requises, j'avois à craindre que ceux qui avoient desja parlé au Pape contre moy, ne laissassent pas passer leur Assemblée suivante sans en avertir sa Sainteté, sans la convaincre que leurs accusations avoient esté bien sondées, & que ma sortie hors de Rome n'avoit esté qu'une pure feinte : sans confondre le Cardinal qui avoit eu la bonté de me défendre en luy faisant voir qu'il s'estoit trompé dans le jugement qu'il avoit fait de moy ; & sans l'obliger à me considérer de là en avant comme une personne artificieuse & suspecte, & à consentir luy même avec eux à ma detention ; & qu'au lieu que dans la precedente deliberation il avoit porté le Pape par ses raisons à dire *Laissez-le aller*, sa Sainteté après cela me voiant de retour dist à M. Albizzi *Faites-le prendre*. Ce qu'il eust esté fort aisé à executer à l'instant, & à quoy il est certain qu'on n'eust pas manqué de diligence.

Et quoy que les lettres dont on m'eust trouvé chargé eussent deu en bonne justice me faire relâcher des le lendemain, neantmoins il estoit à craindre qu'on ne les eust supprimées & gardées en tout cas pour un autre temps, les Officiers à qui on eust donné charge de m'arrestier estant persuadés qu'il y alloit de l'intérêt du S. Siege que la lettre de M. de Vabres eust son entier effet ; & que trois ou quatre Evêques (comme M. Albizzi m'en a parlé en les méprisant même depuis avoir veu leurs lettres) par lesquels j'estois envoyé, ne devoient estre considérés non plus que moy que comme des ennemis du S. Siege.

Mais supposé encore qu'on m'eust fait toute la justice que j'eusse pu désirer aiant esté arrêté de cette façon, & qu'on m'eust rétabli dès le lendemain dans une entière liberté d'agir suivant les commissions que j'avois reçues, l'eusse-je pu faire avec quelque honneur ? eusse-je eu allés de front pour paroître dans Rome après y avoir esté noté en mon particulier par cette infamie ? & la cause qui m'avoit esté confiée, qui n'y estoit desja que trop décriée, n'en eust-elle point reçu de prejudice ? eust-elle esté bonne à commettre à d'autres ? qui l'eust voulu prendre estant ainsi decredité ?

Ce furent toutes ces considerations qui m'obligèrent à retarder mon parlement de Gennes de deux ou trois jours, pour y prendre la poste avec le Courier ordinaire de France lorsqu'il y passeroit, & ariver avec luy à Rome sur la fin de la semaine suivant sa coustume :

Mais une galere qui devoit aller de Gennes à Cività Vecchia presqu'à vuide, pour aller prendre un Relident de cette Republique près du Pape qui y avoit achevé son temps & qui n'attendoit plus que cette galere pour s'en revenir, s'estant mise en estat de lever l'ancre dès le Samedi suivant apres dîné ; & des gens experts m'aient asseuré qu'il estoit moralement impossible selon la disposition du temps & de la saison, qu'elle fust plus de deux ou trois jours ou environ à ariver à Cività Vecchia ; je la pris comme une occasion que la Providence divine m'offroit pour seconder ma résolution & mon voiage ; avec dessein si elle arivoit à Cività Vecchia quelques jours avant le Jeudi de l'attendre pour en partir ; & si le beau temps ne continuoit pas & ne correspondoit pas à l'esperance qu'on m'en avoit donnée, de prendre terre & des chevaux où elle seroit arrestée le long de la coste, pour ariver tousjours en tout cas à Rome à la fin de la semaine.

Le Samedi apres dîné estant venu, je pris congé du Gentil-homme, pour l'amour duquel je m'estois engagé à ce voiage, & de quelques autres que nous avions connus à Rome & trouvés à Gennes suivant un petit rendez-vous que nous avions pris là avec eux pour repasser en France de compagnie. Il y avoit aussi un Chanoine de Noion nommé M. Viuar homme tres commode & fort plein de cœur, avec qui nous avions tousjours esté depuis nostre depart de Rome ; & ils eurent tous la bonté pour moy, aussi-bien que ce Gentil-homme mon ami, de me venir accompagner jusqu'à la galere où fut le lieu de nostre séparation.

Nostre voiage fut pour mon dessein de la durée la plus juste que j'eusse pu le souhaitter. Car nous arivâmes à Cività Vecchia le Mécredi sur les trois heures après midi, avec un homme plus que nous n'estions quand nous partîmes de Gennes, qui fut aussi satisfait que moy de se trouver à Cività Vecchia, quoyque pour un sujet bien different. C'estoit un Napolitain homme fort bien fait & qui portoit dans le visage des marques de beaucoup d'esprit, âgé de 50 ans environ, que nous avions trouvé en pleine mer tout seul dans un petit esquif qu'il conduisoit comme il pouvoit avec deux rames & sa chemise qu'il avoit tendue pour en faire un petit voile. Nous le levâmes en passant dans nostre galere luy & son esquif, & il nous dit que les Espagnols l'avoient pris à Naples par force pour porter les armes, & l'avoient conduit en garnison à Portolongon où il se fauvoit.

Si-tost que nous eusmes pris terre à Cività Vecchia, je donnai ordre à avoir des chevaux

L

pour

pour en partir dès le soir & marcher toute la nuit pour ariver, comme je fis, le lendemain matin à Rome dans le temps mefine que l'Assemblée de l'Inquisition se tiendrait devant le Pape, où personne n'avoit garde de leur por-

ter de mes nouvelles; & pour avoir franche par ce moiën une semaine entiere pour donner ordre à mes affaires & me manifester avant qu'ils pussent faire sur mon sujet aucune deliberation.



TROISIÈME PARTIE

Contenant ce qui s'est passé à Rome depuis que j'y fus retourné comme Député des Evêques le 15 Juin 1651, jusqu'à la fin de cette année.

CHAPITRE PREMIER.

Lettre des Evêques au Pape. Deliberation s'il la falloit rendre. Résolution de la faire.



Estant donc arrivé à Rome le 15 de Juin 1651, environ une heure avant midi, j'envoyai aussitôt querir les lettres qu'on y avoit envoyées pour m'y attendre de la part de Melleigneurs les Evêques; & j'écrivis un billet à celui que j'y avois veu le dernier avant mon départ qui m'avoit dit les particularités de ce qui s'estoit passé chez le Pape sur mon sujet, par lequel je l'avertissois de mon retour, & le suppliois de me venir voir le plus tost qu'il pourroit après dîner.

Parmi ces lettres il y en avoit quelques-unes pour le Pape, d'autres pour Messieurs les Cardinaux d'Este, Spada & Barberin, & d'autres pour moy. Celles qui estoient pour moy, contenoient les ordres que MM. les Evêques qui les avoient écrites me donnoient de presenter les leurs à sa Sainteté & à leurs Eminences; & d'en poursuivre l'effet, qui estoit l'établissement d'une Congregation solennelle à l'instar de celles qui avoient esté tenues sous Clement VIII & Paul V, dans laquelle les Theologiens Catholiques divisés de sentimens sur les matieres de la grace fussent appellés, & pussent estre entendus pleinement en contradictoire de vive voix & par écrit dans les formes accoutumées & avec une entière liberté ecclesiastique, avant que le Pape prononçast aucun jugement sur les cinq Propositions équivoques qui luy estoient présentées; pour rendre par ce moien celui qu'il prononceroit plus celebre, plus assuré, plus venerable à tout le monde, & plus capable d'éclaircir toutes les difficultés, d'affirmer la verité, & d'établir une paix solide entre tous les Theologiens Catholiques. Les lettres qui estoient pour ces MM. les Cardinaux estoient cachetées; on me mandoit qu'elles estoient de M. d'Angers qui les connoissoit particulièrement, & qu'il les supplioit d'appuyer la poursuite d'une si juste demande, & de me favoriser de leur protection où je pourrois en avoir besoin. Celles qui estoient pour le Pape estoient encore ouvertes. En voicy la traduction. Elles estoient adressées: *Au tres Saint Pere le Pape Innocent X. à Rome.* Elles portoitent ces termes.

TRES SAINT PERE.

Nous avons appris que quelques-uns de Messieurs nos Confreres ont écrit à Vostre Sainteté touchant une affaire tres importante & tres difficile; & qu'ils la supplient par leur lettre de vouloir decider clairement & nettement quelques Propositions qui exciterent l'année dernière un grand trouble sans aucun fruit dans la Faculté de Theologie de Paris: ce qui ne pouvoit réussir d'une autre sorte, puisqu'ayant esté faites à plaisir & composées en des termes ambigus, elles ne pouvoient produire d'elles memes que des disputes plénes de chaleur dans la diversité des interpretations qu'on y peut donner, comme il arrive tousjours dans les Propositions équivoques. Ainsi Messieurs nos Confreres nous permettront s'il leur plaît de dire que nous ne scaurions approuver leur dessein en cette rencontre: Car outre que les questions de la grace & de la predestination divine sont plénes de difficultés, & qu'elles ne s'agitent d'ordinaire qu'avec de violentes contestations; il y a encore d'autres raisons tres considerables qui nous donnent sujet de croire que le temps où nous sommes n'est pas propre pour terminer un différent de cette importance, si ce n'est que V. S. veuille pour en porter un jugement solennel (ce qui ne semble pas estre leur intention) y proceder selon les formes pratiquées par nos peres, reprendre l'affaire dès son origine & l'examiner toute entiere & de nouveau; en appellant & entendant les parties, comme le firent il n'y a pas long temps les Papes Clement VIII & Paul V, de Sainte memoire. Car si V. S. n'en usoit pas de la sorte, ceux qui seroient condamnés se plaindroient avec justice de l'avoir esté par les calomnies & les artifices de leurs adversaires, sans avoir esté entendus dans leurs raisons. A quoy ils ajouteroient peut-estre, que cette Cause auroit esté portée à V. S. avant que d'avoir esté jugée dans un Concile d'Evêques. Et pour sortir la justice de leurs plaintes par des exemples de l'ancienne discipline de l'Eglise, ils allegueroient le Concile d'Alexandrie contre Arius, celui de Constantinople contre Eutyches, ceux de Carthage & de Mileve contre Pelage, ceux de Valence & de Langres tenus en nostre France pour la mesme matiere dont il s'agit, & d'autres Conciles con-

tre d'autres heretiques. Et certes, très-Saint Pere, s'il estoit à propos d'examiner & de décider ces Propositions, l'ordre legitime des jugemens de l'Eglise Universelle joint à la coutume observée dans l'Eglise Gallicane veut que les plus grandes & les plus difficiles questions qui naissent en ce Royaume soient d'abord examinées par nous. Ce qui estant, l'équité nous obligeroit de considerer meurement, si ces Propositions dont on se plaint à V. S. ont esté faites à plaisir pour rendre odieuses quelques personnes & pour exciter quelque trouble; en quels livres, par quels auteurs, & en quels sens elles ont esté avancées & soutenues; d'entendre sur cela de part & d'autre ceux qui contestent; de voir tous les ouvrages faits de ce touchant ces Propositions, d'en distinguer les sens veritables d'avec les faux & ambigus; de nous informer avec soin de tout ce qui s'est passé sur ce sujet depuis que l'on commence d'en disputer; & apres cela de faire entendre au S. Siege tout ce que nous aurions fait & ordonné dans cette affaire où il s'agit de la foy, afin que tout ce que nous aurions prononcé avec justice sur cette matiere fust confirmé par vostre autorité Apostolique. Mais en s'adressant comme l'on fait directement à vostre Siege sans que nous aions auparavant examiné & jugé la cause, par combien d'artifices la verité ne peut-elle point estre opprimée? Par combien de calomnies la reputation des Prelats & des Docteurs ne peut-elle point estre noircie? Et par combien de tromperies V. S. ne peut-elle point estre surprise dans cette grande affaire qui regarde des points de foy? Car d'un costé l'on voit ceux en faveur desquels MM. nos Confreres ont écrit à V. S. soutenir fermement & opiniastrement, que le plus grand nombre des nouveaux Scholastiques est de leur opinion, & que leur Doctrine est la plus conforme à la bonté de Dieu & à l'équité de la raison naturelle. D'autre part ceux qui s'attachent entierement à S. Augustin, declarent, non en secret mais en public, que les questions dont il s'agit ne sont plus douteuses & problematiques, mais que c'est une affaire finie & terminée il y a long temps; que ce sont les decisions constantes des anciens Conciles & des Papes; que leurs decrets sur cette matiere sont très évidents; & principalement ceux du Concile de Trente, qu'ils soutiennent estre presque entierement composés des paroles & des maximes de S. Augustin, comme le sont ceux du second Concile d'Orange. Ainsi ils témoignent, qu'au lieu d'apprehender nostre jugement & le vostre, ils ont plus-tost raison de le desirer, aiant tout sujet de se promettre de V. S. qu'estant assistée de l'inspiration du S. Esprit, qui daigne la conduire lorsqu'elle le

consulte & l'exaucer lorsqu'elle le prie, elle ne se departira point en la moindre chose de ce qui a esté ordonné par les Saints Peres, afin qu'il n'arrive pas, ce que Dieu ne veuille permettre, que la reputation du S. Siege Apostolique & de l'Eglise Romaine tombe dans le mépris des heretiques, qui observent de près jusqu'aux moindres de ses actions & de ses paroles. Mais nous avons sujet d'esperer que cela n'arrivera jamais, principalement si pour retrancher à l'avenir toute contestation, il plaist à V. S. en marchant sur les memes traces de vos predecesseurs, d'examiner à fond cette affaire, & d'entendre selon la coutume les defenses & les raisons des parties. Aiés donc agreable, très-Saint Pere, ou de permettre que cette dispute si importante, qui dure depuis plusieurs siecles sans que l'unité Catholique en ait esté alterée, continue encore un peu de temps; ou de decider toutes ces questions en y observant les formes legitimes des jugemens Ecclesiastiques. Et que vostre Sainteté emploie, s'il luy plaist, tous ses soins & tout son zele pour faire que les interets de l'Eglise qui a esté confiée à sa conduite, ne soient blessés en aucune sorte dans cette rencontre. Dieu veuille durant plusieurs années combler V. S. de toute prosperité & de tout bon-heur. Nous sommes,

TRES-SAINT PERE,

De Vostre Sainteté,

Les tres-humbles fils & serviteurs en Jesus Christ. Ainsi Signé en plusieurs Copies;

Dans l'une,

Louis Henry de Gondrin. A. de Sens.

B. Delbene. Ev. d'Agén.

Gilbert. Ev. de Comenge.

La Beron. Ev. de Valence & Die.

A. Delbene. Ev. d'Orléans.

Bernard. Evêque de S. Papoul.

J. Henry de Sallette. Ev. de Lescar en Bear.

Felix. Ev. & C. de Châlens.

Dans l'autre,

François. Ev. d'Amiens.

Dans une troisieme,

Henry. Ev. d'Angers.

Et dans une quatrieme,

Nicolas. Evêque & C. de Beauvais.

L'ami que j'avois supplié de me venir voir, se rendit aussi-tost apres-dinner au logis où je luy avois mandé que j'estois arrivé. Nous considerâmes ces lettres, & apres avoir discoursu de toutes choses amplement, je le pria d'en aller conferer avec l'autre personne qui n'estoit pas si portative, laquelle n'avoit point trouvé à propos qu'on se pressât si fort de cet-

te deputation ; & de l'asseurer que si la disposition presente de Rome ne pouvoit pas encore souffrir la poursuite de cette affaire, j'estois en mon particulier tout disposé à reprendre dès le lendemain le chemin de Cività Vecchia, pour m'en retourner à Gennes par la galere dans laquelle j'estois venu & qui devoit y retourner dans peu de jours.

Je confiai mes lettres à cet ami. Il les alla porter à cette autre personne ; & après avoir conféré ensemble il me revint encore voir le même jour. Je crois que si les choses eussent esté tout à fait en leur entier, nous eussions esté tous trois d'avis de les laisser encore quelque temps en même estat, & d'attendre que les esprits eussent esté plus préparés qu'ils ne l'estoient à recevoir nos remontrances, & à considérer les vérités que nous aurions à défendre dans la suite de cette affaire, si l'on nous y faisoit la première justice que nous demandions, sur laquelle il ne paroistroit pas qu'il pût y avoir aucun doute étant appuyée par des personnes aussi celebres entre leurs confreres qu'estoient les Evêques de France qui avoient signé les lettres dont j'estois porteur. Mais comme il n'estoit pas absolument en nostre pouvoir d'aller si directement contre leurs intentions & contre leurs ordres à moins d'en avoir des raisons évidemment convaincantes & entierement indubitables, & que, quoy qu'il y en eust de tres sortes qui nous faisoient croire qu'il estoit expedient de ne se pas tant hâster de produire leurs lettres & de faire la poursuite qu'ils me prescrivoient, il y en avoit aussi d'autres qui n'estoient pas moins puissantes qui nous persuadoient que cette poursuite pourroit estre utile & qu'elle estoit necessaire ; nous creusmes tous trois qu'il falloit la faire. Nous considerâmes que l'affaire estoit dans un peril trop évident de quelque façon que l'on pût s'y comporter, & que si je n'agissois, on ne manqueroit jamais d'en attribuer le mauvais succès à une conduite si irreguliere qu'eust esté la mienne. Que ce mauvais succès estoit presque inevitable, parce qu'il y avoit déjà une Congregation établie qui travailloit secretement sur ces affaires, & qui ne recevant point ny d'opposition ny d'instruction contraire aux impressions qui luy estoient données par la lettre de M. de Vabres signée de tant d'Evêques, & par tant d'autres personnes qui conspiroient & sollicitoient pour la condamnation qu'on s'estoit proposée d'obtenir en l'écrivant, ne manqueroit jamais de suivre ces impressions & de conclure à cette condamnation. Que dans le haut crédit & la grande autorité des personnes qui s'estoient intéressées dans la poursuite qu'on en faisoit, de qui il dependroit d'en faire telle application & tel usage que

bon leur sembleroit, elle causeroit autant de mal, & auroit des suites aussi fâcheuses de quelque façon qu'elle fust accordée, que si elle l'estoit nonobstant les lettres que je rendrois & les remontrances que je pourrois faire. Mesme que ces lettres & ces remontrances de quelque façon qu'elles fussent reçeûs & quelque égard qu'on y eust, pourroient toujours empêcher quelques-uns de ces mauvais effets & de ces fâcheuses suites. Car où l'on passeroit outre à cette condamnation nonobstant ces lettres & ces remontrances & sans accorder la Congregation que je demanderois ; & en ce cas, cette condamnation estant informe, inouïe, faite contre toute sorte d'équité & de regles, se detruiroit d'elle même & attireroit au moins dans un temps à venir l'indignation de toutes les personnes tant soit peu judicieuses & équitables : ou cette Congregation seroit accordée à nos instances, & l'affaire y seroit examinée dans les formes ; & en ce cas, il ne se pourroit pas faire que pour le moins une grande partie de ceux qui y seroient employés ne reconnussent de quel costé seroient la vérité & la justice, par la nécessité où chacun seroit de s'appliquer à l'examen des écrits que nous donnerions de part & d'autre, à la discussion des choses qui se diroient dans les conférences qui se feroient entre nous en leur presence, & à l'étude particulière des matieres dont ils verroient qu'il seroit question entre nous. Il ne se pourroit pas faire aussi qu'il ne se trouvast dans cette grande ville quantité d'autres personnes qui sont attachées à d'autres emplois & à d'autres études, qui étant éveillées par la célébrité de cet examen auroient aussi la curiosité & le bonheur de s'en instruire, ce qui seroit toujours un grand fruit de nos travaux. Et qu'enfin il ne se pourroit pas faire que le Pape, qui bien que peu versé & peu intelligent dans ces matieres estoit neantmoins tres prudent & tres circonspect, comme il l'avoit montré il y avoit peu de temps, lorsqu'estant déjà tout porté par le commun consentement de la Congregation du S. Office à la confirmation qu'on luy demandoit de la Censure pretendue de la Faculté de Paris, il avoit changé d'avis & avoit esté arrêté par la seule resistance qu'un Cardinal y avoit apportée, ne fust touché bien plus vivement du nombre de ceux qui luy témoigneroient estre dé trompés & instruits de la vérité qu'ils auroient auparavant ignorée ; & que les reflexions qu'il y seroit, ne le portassent ou à s'abstenir de prononcer aucun jugement sur cette affaire qui fust indigne de la Majesté du S. Siege, ou plutôt à en prononcer un qui en seroit digne. De sorte que nous conclusmes tous trois, que ces considerations m'obligeroient de m'acquiescer de

ma commission, qu'il falloit que je rendisse mes lettres, que je commençasse mes sollicitations, & que je le fusse le plus tôt & avec le plus d'éclat qu'il seroit possible.

J'eus encore le temps ce même jour-là d'envoyer querir un tailleur pour me faire faire une robe & un chapperon fourré pour le Dimanche suivant, comme nous les avons en Sorbonne; & un bonnetier pour me faire un bonnet à quatre cornes, la plus-part de ceux dont on se sert à Rome n'en aiant que trois, & d'une grandeur un peu proportionnée à ceux que j'avois coutume de porter, ceux dont on se sert à Rome me semblaient par trop petits.

CHAPITRE II.

Vûte de M. le C. d'Este qui me fait entendre qu'il n'estoit pas sûr pour moy de demeurer à Rome. Mais sans me pouvoir ébranler. Diverses vûtes sur le sujet de mon retour. Entretien avec le P. Annat.

JE demeurai après sans sortir de la chambre jusqu'au soir du Samedi suivant 17 de Juin, qu'ayant esté assuré que tout mon equipage seroit prêt pour le lendemain, je m'en allai saluer Monsieur le C. d'Este, à qui je croiois devoir ce respect avant toutes choses, tant parce qu'il n'y avoit point pour lors à Rome d'Ambassadeur que parce qu'il estoit protecteur de France, & pour faire ce que je pouvois afin de le rendre aussi le mien. Je luy presentai la lettre de M. d'Angers qui m'avoit esté envoyée pour son Altesse, & je luy dis le sujet de mon retour. Il me parut fort surpris de me voir en ce Pays-là, & sa surprise venoit de l'affection qu'il avoit pour la nation & pour moy, & de ce qu'il voioit le peril où je me mettois: car il s'estoit trouvé dans l'Assemblée du S. Office dans laquelle on avoit parlé de moy chez le Pape, & il sçavoit ce qui s'y estoit passé.

Après qu'il eust leu la lettre de M. d'Angers & pensé en la lisant à ce qu'il me diroit, il me témoigna les sentimens d'affection & d'estime qu'il avoit pour M. d'Angers: il me dit aussi qu'il croioit que j'estimois qu'il en avoit quelqu'une pour moy, & qu'il n'avoit que faire de me donner d'autres assurances de la disposition où il estoit tant pour la consideration de M. d'Angers que pour la mienne de faire pour moy tout ce qui pourroit dépendre de luy. Mais il me demanda, si j'avois bien pensé à la resolution que j'avois prise quand j'avois résolu de revenir, & encore de revenir pour ces affaires-là. Il me representa que j'avois passé à Rome les quatre ou cinq mois que j'y avois esté avec honneur & avec succès; que les affaires pour lesquelles j'estois revenu

y estoient fort odieuses & capables de rendre suspects tous ceux qui pourroient s'en mesler; mais que pour moy en particulier, pour des raisons qu'il en avoit & qu'il ne pouvoit me déclarer, il me prioit de trouver bon qu'il me dist, qu'il n'y avoit personne moins propre que moy à s'en mesler; que j'y nuirais au lieu d'y servir; & que pour me conseiller en ami, il se sentoit obligé de m'avertir que je ne devois pas paroître davantage, mais me résoudre de m'en retourner & au plus tôt.

Si je n'eusse point pénétré la raison qui portoit M. le C. d'Este à me parler de cette sorte, j'en eusse esté plus surpris que je ne fus: je ne laissai pas d'en témoigner à S. A. de l'étonnement, parce que d'un costé j'estois bien-aise de reconnoître jusqu'où il se découvroit de ce qui s'estoit passé chez le Pape, dont je me gardai tousjours de paroître avoir aucune lumiere; & que de l'autre je ne voulois nullement acquiescer à son conseil. Car encore que je fusse assuré de l'affection, de la sincerité, & de la generosité de celui qui me le donnoit, j'estois assuré aussi qu'il ne me le donnoit pas après avoir examiné le fond des choses, mais en regardant simplement ma seureté & mon interet. Je dis donc à M. le C. d'Este que j'avois tant de respect & de deference pour les sentimens, que j'y soumettrois sans doute les miens de la façon dont S. A. me parloit, si l'affaire qui m'avoit fait revenir m'estoit particuliere; mais qu'elle regardoit des plus illustres Eveques de France qui me l'avoient confiée, qui s'estant promis de ma soumission pour leurs ordres que je le suivrois de point en point quand je les aurois receus, s'en estoient reposés sur moy, sans fe mettre en peine de chercher quelque autre personne plus capable d'y agir que moy, comme ils auroient pu faire s'ils ne s'estoient pas attendus à moy, & que je ne pouvois pas manquer de correspondre à leur attente dans une affaire aussi importante qu'ils estimoient celle qu'ils m'avoient commise: & pour luy faire connoître en quels termes ils m'en parloient, je tirai de ma poche les lettres qu'ils m'avoient écrites pour les luy faire voir. M. le C. d'Este me répondit à ces lettres; que ces Prelats n'estoient point en France informés de l'estat où les choses estoient à Rome comme ceux qui y estoient & qui voioient clair en ces affaires; qu'il seroit réponse à M. d'Angers & l'assureroit & le prioit d'assurer tous ces autres Messieurs de ma bonne volonté, & que je ne me ferois déporté de la commission qu'ils m'avoient donnée que pour des raisons auxquelles il estoit impossible de ne se pas rendre. Je dis à M. le C. d'Este que je ne voiois point ces raisons-là; qu'il m'obligeroit de me les dire, s'il en avoit quel-

quelques-unes, comme je n'en doutois point; mais que je ne pouvois pas m'imaginer qu'il y en pût avoir d'assés fortes pour rendre tolerable un desistement pareil à celui dont S. A. me parloit, estant convaincu, comme je l'estois, de l'importance de l'affaire dont ou m'avoit chargé. Qu'au reste je ne craignois point qu'on m'en fît à Rome de reproche quand on l'auroit considérée; parce que j'estois certain, que le S. Siege y estoit plus intéressé que personne, & que dans la poursuite que j'avois à faire il y alloit encore davantage de son service que de celui des Prelats qui m'avoient obligé de revenir.

M. le C. d'Este me voyoit si ferme me dit que je serois ce que je voudrois, mais que j'y prisse garde; Que pour luy il estoit convaincu de la nécessité de l'avis qu'il me donnoit, qu'il m'exhortoit toujours (mais en ami) de le suivre; & qu'avant que de m'en departir, je parlasse au moins à MM. les Cardinaux Spada & Barberin qu'il me croioit affectionnés; que je verrois ce que leurs Eminences m'en diroient. Je dis à M. le C. d'Este que je verrois MM. les Cardinaux Spada & Barberin, mais non pas pour changer d'avis; car si j'avois à en changer ce seroit sur ce que S. A. m'avoit dit; mais que ne pouvant pas manquer à présenter les lettres que ces Messieurs les Prelats m'avoient envoyées pour sa Sainteté, je suppliois S. A. de me procurer le plus-tost qu'il se pourroit faire l'audience dont j'avois besoin pour cet effet.

Je reconnus bien certainement que je faisois peine à M. le C. d'Este de demeurer entier dans cette resolution; qu'il me consideroit comme un homme qui s'alloit sacrifier; qu'il eust fort souhaité de me faire éviter le malheur où j'allois tomber; & qu'il estoit comme il me le dit que si j'eusse seu ce qui l'obligeoit à me donner ce conseil, je l'aurois pris de moy mesme, sans qu'il eust esté besoin d'aucune raison pour me le faire trouver nécessaire. Mais l'communication sous peine de laquelle il estoit obligé à ce secret si religieux qu'il gardoit au S. Office, le faisoit plus-tost consentir à ma disgrâce qu'il croioit inevitable nonobstant l'affection qu'il avoit pour moy, qu'à me dire un mot qui l'eust violé quand ma delivrance y eust esté attachée. C'est pourquoy il me promit que si je recevois la moindre difficulté ou retardement à l'audience que je souhaitois d'avoir de sa Sainteté, il me seroit recommander de sa part à quelques officiers qui le considéroient extremement & qui pouvoient beaucoup pour accélérer cette audience; mais il dit qu'il ne croioit pas sa recommandation nécessaire, veu la connoissance que j'avois desja eue par son entremise il n'y avoit pas long temps à

ces memes officiers, qui ne l'auroient pas encore oubliée. Pour ce qui estoit des Prelats qui avoient signé les lettres que j'avois à présenter, il m'en demanda le nombre. Je me dispenfai de le luy dire, en respondant que leurs lettres estoient cachetées, comme en effet elles l'estoient alors. Et j'en usai ainsi, parce que je n'eus pas encore receu de tous ceux qui devoient les envoyer. J'esperois qu'elles arriveroient avant que je pusse obtenir audience de sa Sainteté; & j'estois bien-aise qu'on apprît leurs noms tous ensemble, pour empêcher autant que je pouvois que la premiere idée qu'on auroit de leur nombre fust desavantageuse à la reputation de l'affaire, dans un pays où je scais qu'on mesuroit beaucoup les choses par l'exterieur & par l'éclat. Je sortis enfin aussi edifié de cette visite, pour l'affection que M. le C. d'Este m'avoit témoignée par la cordialité avec laquelle je vois qu'il s'efforçoit de me persuader que je n'allasse pas plus avant dans cette affaire; qu'il l'estoit peu de la resolution que je luy témoignai que j'avois de la pousser jusqu'au bout, à cause du peril où S. A. croioit que je me mettois.

Le lendemain Dimanche 18 de Juin je me presentai à l'antichambre du Pape en robe & bonnet & chapperon fourré pour en avoir audience; j'y entendis sa Messe & y passai toute la matinée; mais d'audience il n'y en eut point pour moy, & M. le C. de la Cueva qui prit ce jour là congé de sa Sainteté pour aller en son Evêché en Espagne, l'occupa toute entiere. Tous les Assistans Jesuites la demandoient aussi pour donner avis au Pape du deced de leur General qui estoit mort le jour précédent. Comme je vis l'audience desespérée pour moy ce jour là, je me résolus de m'en retourner au logis; mais je crus qu'il estoit à propos avant que de sortir que j'allasse aborder & saluer le P. Annat qui estoit avec tous ces autres Assistans & avec lequel j'avois contracté quelque legere habitude. Je creus devoir cela à ce Pere par bienséance & par civilité; mais je l'estimai encore plus nécessaire pour leur ôter à tous la pensée de nouvelles intrigues contre moy, en leur faisant voir, sans aucune affectation pourtant, que je me montrerois hardiment & que je n'avois nulle apprehension estant envoyé comme j'estois pour une cause publique & par des personnes si considerables dans l'Eglise. Je dis au P. Annat en l'abordant qu'il ne croioit pas lors que je partis me revoir si-tost, ny moy luy; mais que j'avois esté arrêté en chemin & obligé de le rebrousser pour venir présenter au Pape une lettre de quelques Evêques de France, qui me sachant en ce pays là m'en avoient voulu charger plus-tost que d'y envoyer exprés quelque autre personne. Quand il entendit parler

d'une "

„ d'une lettre d'Evesques (ce sont les termes de la
 „ lettre que j'écrivis le lendemain sur l'entretien
 „ que j'avois eu avec luy) il jugea bien que c'es-
 „ toit pour le sujet des cinq Propositions, & je
 „ ne luy dissimulai nullement. Il me dit que
 „ c'estoit fort bien fait que les uns & les autres
 „ eussent recours à l'oracle. Il me dit qu'il ne se
 „ pouvoit rien de plus civil que ce que deman-
 „ doient ceux qui avoient écrit de l'autre part
 „ (Je crois qu'il usa de ces termes *qui ont écrit*
 „ *pour nous*.) sçavoir un simple jugement sans
 „ dire ny pour ny contre. Je luy dis que ceux
 „ par l'ordre desquels j'estois revenu n'en de-
 „ mandoient guere davantage, sçavoir qu'on en-
 „ tendist auparavant les Theologiens, pour dis-
 „ tinguer les divers sens de ces Propositions,
 „ afin que la Censure ne tombast que sur celui
 „ qui estoit mauvais, & que tout le monde re-
 „ connoistroit tel, & que le Catholique aussi fust
 „ réservé & exempt de cette Censure; & que
 „ les uns & les autres aient esté ouïs, chacun re-
 „ ceust le jugement de sa Sainteté avec respect,
 „ sans bruit, & sans qu'aucun eust sujet de se
 „ plaindre de n'avoir pas esté entendu & de faire
 „ de nouvelles remontrances, ce qui seroit re-
 „ naître le différent tout de nouveau. Il trouva
 „ tout cela juste, & néanmoins il ne put dissi-
 „ muler le dessein qu'ils avoient de faire conda-
 „ mner les Propositions absolument. Car il m'ad-
 „ jouta que nonobstant que les Propositions
 „ fussent susceptibles d'un sens Catholique, si
 „ néanmoins absolument & en elles mesmes el-
 „ les les avoient un sens Heretique, il les falloit
 „ condamner en elles mesmes. Sans faire sem-
 „ blant d'avoir observé sa pensée, & pour ne
 „ point disputer en cet endroit-là, je me con-
 „ tentai de luy dire qu'il falloit condamner ab-
 „ solument le sens Heretique, mais sauver abso-
 „ lument le sens Catholique, & apres luy avoir
 „ dit cela je pris congé de luy & m'en separai ci-
 „ vilement.

J'allai voir l'apres-dinée M. le C. Spada
 avec le mesme habit que j'avois porté le matin
 à l'antichambre du Pape. Je luy dis qu'estant
 à Genes sur le point de repasser en France,
 j'avois receu quelques lettres de Messieurs
 les Evesques de ce Royaume-là, qui m'a-
 voient obligé de revenir à Rome pour en pre-
 senter une au Pape qu'ils avoient écrite à sa
 Sainteté touchant une affaire d'une extreme
 consequence, & de laquelle ils m'avoient
 aussi chargé de procurer l'effet avec tout le
 soin & toute la diligence que cette affaire me-
 ritoit. Que c'estoit touchant cinq Proposi-
 tions faites à plaisir & composées de termes
 obscurs, ambigus, & équivoques, pour les
 rendre capables de divers sens tres opposés se-
 lon les diverses interpretations qu'on y pou-
 voit donner. Que quelques-uns de ces sens

estoient évidemment Heretiques, que d'au-
 tres aussi estoient tres certainement Catholi-
 ques & contenoient des verités capitales de la
 Foy & de la Religion Chrestienne. Que les
 Auteurs de ces Propositions, les avoient ainsi
 fabriquées pour pouvoir en obtenir sous pre-
 texte de ces mauvais sens une condamnation
 pure & simple, & l'appliquer apres aux sens
 Catholiques & aux verités orthodoxes qu'el-
 les contenoient. Qu'ils en avoient usé de cette
 sorte, parce qu'ils estoient prevenus de senti-
 mens contraires à ces verités; & que les voiant
 maintenant si solidement établies qu'ils n'a-
 voient pas lieu de les pouvoir attaquer avec
 succès s'ils se declaroient ouvertement contre,
 ils s'estoient avisés de composer ces Proposi-
 tions pour les opprimer en les enveloppant
 dans une mesme condamnation avec les er-
 reurs qui estoient contenues dans ces mesmes
 Propositions. Que c'estoit M. Cornet qui les
 avoit mises le premier au jour en les exposant
 à la Faculté de Paris il y avoit près de deux
 ans pour les faire censurer: mais que grand
 nombre de Docteurs s'estant aussi-tost apper-
 çus de cet artifice, & en aiant découvert les
 perilleuses suites tant au public par quelques
 ouvrages qui avoient esté publiés contre cette
 entreprise, qu'à la Cour de Parlement par
 deux requestes qu'ils s'estoient trouvés obli-
 gés d'y presenter pour en arrester le cours;
 elle avoit merité l'indignation de toutes les
 personnes sçavantes & équitables qui l'avoient
 sçeuë, & avoit esté reprimée par un Arrest de
 la Cour qui avoit défendu à M. Cornet & à
 tous autres de la poursuivre. Qu'aiant man-
 qué leur dessein du costé de la Faculté en l'an-
 née 1649, M. Cornet & ceux qui y avoient
 contribué avec luy, avoient creu que l'Assem-
 blée du Clergé qui se tiendroit l'année d'apres
 pourroit estre une occasion favorable pour
 le reprendre; parce que M. l'Evesque de
 Vabres qui s'y estoit engagé avec eux & qui
 seroit de l'Assemblée y pourroit faire les pra-
 tiques ne cessaires pour cela envers Messie-
 gneurs ses Confreres: mais que plusieurs
 d'entre eux qui estoient aussi de l'Assemblée,
 aiant fort bien sçeu l'affaire dont la memoire
 estoit encore toute fresche & en horreur;
 & M. de Vabres aiant bien jugé, que s'il en
 faisoit la moindre ouverture, il ne manque-
 roit jamais de s'y en trouver quelqu'un qui
 représenteroit à l'Assemblée, combien elle
 avoit causé de bruit sans aucun fruit l'année
 precedente, combien elle avoit esté trouvée
 éloignée de la sincerité & de l'honneur, com-
 bien par conséquent elle seroit indigne de
 leur Compagnie, & qu'ainsi sa Proposition
 n'y auroit assurément aucune suite, il n'avoit
 osé entreprendre de la faire. C'est pourquoy

cette

cette affaire n'ayant pas réussi du costé de la Faculté, & n'ayant pu estre tentée envers le Clergé de peur d'un pareil succès; ils s'estoient résolus de la hazarder auprès du S. Siege, n'estimant pas que personne deust luy représenter toutes les particularités qui pouvoient luy rendre cette entreprise si odieuse, en luy faisant connoître de quelle façon on vouloit l'engager dans une Censure dont on ne se serviroit que pour appuier l'erreur. Qu'ils avoient d'autant plus esperé de pouvoir faire prendre au S. Siege la resolution d'une decision de cette sorte qui ne pouvoit que luy estre honteuse à la fin, & qu'engendrer de la confusion & de plus grandes disputes dans l'Eglise, mais qui estoit l'unique soutien qu'ils pouvoient pretendre dans la miserable cause où ils se voioient engagés; que le S. Siege n'auroit de ceux qui poursuivroient cette decision aucun soupçon ny defiance, parce qu'ils avoient tousjours fait une profession particuliere d'estre attachés à ses interets & consacrés à son service. Mais que ce seroit aussi, comme je l'estimois, ce qui donneroit au Pape & à leurs Eminences plus d'indignation contre cette entreprise, lorsqu'ils auroient reconnu que ceux qui en seroient les Auteurs se serviroient de l'apparence & de l'éclat de ce faux zele pour le S. Siege, afin de le surprendre & le faire tomber plus facilement dans les embûches qu'ils luy avoient préparées. Qu'ils les avoient couvertes de l'autorité & de la reputation de plusieurs Prelats qu'ils y avoient fait tomber eux mesmes en les engageant chacun en particulier par divers bons motifs & des considerations specieuses qu'ils leur avoient représentées selon qu'ils avoient creu que chacun d'eux estoit capable d'en estre touché, à signer les uns apres les autres une lettre adressante au Pape, par laquelle ils demandoient à sa Sainteté un jugement sur ces Propositions. Que la crainte qu'avoient eu ceux par l'ordre desquels j'estois revenu, que cette autorité & recommandation de leurs Confreres ne fust capable de faire quelque impression sur l'esprit du Pape, & que les promoteurs de cette entreprise n'abusassent de leurs lettres contre leurs intentions; les avoit portés à en écrire une autre à sa Sainteté, par laquelle ils l'avertissoient des suites prejudiciables que pourroit avoir sa decision sur ces Propositions, s'il en faisoit une avant que d'avoir examiné pleinement toutes les circonstances de cette affaire, & penetré clairement le fond de la matiere dont il s'agissoit. Que n'ayant pas estimé que cela se pût faire que dans une Congregation solennelle, dans laquelle tous les Theologiens qui estoient divisés sur ces matieres pourroient estre entendus tant de vive voix que par écrit en presence les

uns des autres, pour y représenter toutes leurs raisons & répondre à celles de leurs adversaires; le soin qu'ils devoient avoir de prevenir les troubles qui pouvoient naître dans l'Eglise, & l'affection qu'ils avoient pour le service & les interets du S. Siege, les avoient portés à supplier le Pape d'ordonner & établir cette Congregation. Qu'ils esperoient que cette demande seroit agreable à sa Sainteté, parce que sans cette Congregation il n'estoit pas possible ny d'établir solidement la paix entre les Theologiens Catholiques, dont la concorde est si nécessaire à l'edification de toute l'Eglise; ny d'éclaircir & maintenir la verité, dont la defense & le soutien estoient des premiers devoirs & des plus essentielles obligations du S. Siege; ny de conserver le respect deu à ses Decrets, dont il falloit tâcher de rendre l'autorité inviolable, en apportant pour les faire toute la circonspection & la diligence qu'il estoit possible.

J'ajoutai à M. le C. Spada que ce que j'avois représenté à son Eminence, seroit plus au long & plus clairement expliqué dans les lettres que j'avois à rendre au Pape de la part de Messieurs les Evêques qui m'avoient obligé de revenir; & de plus que pour ce qu'il faudroit ajouter de bouche pour deduire plus amplement tant à sa Sainteté qu'à leurs Eminences toutes les particularités & les considerations qu'il y auroit à représenter dans une si grande & si importante affaire, un homme seul n'y pouvant pas satisfaire dignement & pleinement, ils enveroient encore l'Automne suivant quelques Docteurs ou autres Theologiens pour ne rien omettre de ce qu'ils croient devoir au S. Siege & à l'Eglise dans cette occasion. Mais que cependant la crainte qu'ils avoient eue, qu'on ne pressât cette affaire à Rome, avant que ceux qu'ils vouloient y envoyer y fussent arrivés, & que sa Sainteté n'estant point avertie du peril qu'il y auroit d'en rien ordonner avant qu'elle eust esté examinée entierement, elle n'accordast quelque decret aux poursuites qu'on luy en pourroit faire; aiant sceu que j'estois déjà dans le Pays & accoustumé aux chaleurs qui sont quelque fois si prejudiciables à ceux qui y arrivent de nouveau, ils m'avoient obligé d'en venir donner ce premier avertissement.

Je rendis à M. le C. Spada une lettre que M. d'Angers luy écrivoit en particulier pour luy recommander ma personne & l'affaire que j'avois à poursuivre; & je le suppliai d'appuier de son autorité la poursuite que j'en ferois, & de croire qu'après le service de Dieu, de la Verité, & de l'Eglise, qui m'avoit principalement porté à revenir à Rome pour obeir à des personnes si recommandables pour leur

M

merite

merite particulier aussi-bien que pour leur dignité qui m'y avoient obligé nonobstant le desir & l'interet particulier que j'avois de retourner en France, je m'y estois encore trouvé engagé pour ne pas manquer à l'affection que je devois avoir pour le service du S. Siege, que son Eminence reconnoitroit à la fin plus interessé que personne en cette affaire.

Je trouvai une grande difference (aussi le sujet le requeroit) entre la maniere dont M. le C. Spada se gouverna dans cette visite & le procedé qu'il tint dans une autre que je luy avois renduë par civilité le Careme précédent : car autant qu'il s'estoit communiqué dans celle-là, autant il fut resserré dans celle-cy : il entendit tout ce que je luy dis, comme j'ai expérimenté depuis qu'il se pratique pour l'ordinaire dans l'Italie dans toutes les audiences qu'on y donne, avec grand silence, attention & gravité. Il reçut les lettres que j'avois pour luy ; & apres quelques témoignages qu'il me donna de l'estime qu'il avoit des Evêques de France, & en particulier de celui dont je luy avois présenté la lettre, il me dit qu'il esperoit que le Pape ne manqueroit pas de prendre en cette affaire toutes les mesures nécessaires afin qu'elle réussist à l'honneur de Dieu & de son Eglise ; & que pour luy, dans ce qu'il pourroit y contribuer, si sa Sainteté l'y employoit, il y apporteroit tous les soins possibles.

Je me levai pour me retirer de la chaire qu'on m'avoit donnée en entrant vis à vis de celle de son Eminence, il se leva en mesme temps pour me conduire ; & de la chambre où il m'avoit reçu, il m'accompagna jusque dans sa salle où il me laissa ; quoyqu'entre sa chambre & sa salle il y eust deux antichambres à passer. Et quand il m'eust quitté, je fus salué par quelques-uns de sa Cour qui m'accompagnèrent encore jusqu'à l'escalier. Ce que je remarque icy non pas comme une chose extraordinaire, mais pour expliquer à ceux qui ne le sçavoient pas la façon dont ces audiences ont coutume de se donner, qui est fort civile & fort commode : car on est reçu seul à seul, & on a le temps de déduire à son aise & tout au long tout ce qu'on a dessein de représenter.

Au sortir de chez M. le C. Spada j'allai chez M. le C. Barberin, & je fus encore assés heureux pour le trouver & luy parler autant que je le desirai ce mesme jour-là. Je ne repeterai point icy ny ailleurs ce que je dis à son Eminence sur le sujet de mon retour. Car dans toutes les visites que je fis pour parler de cette affaire, ce ne fut qu'une redite continuelle & quelquefois amplifiée plus ou moins selon l'occasion qu'on m'en donnoit, tant de ce que j'avois dit à M. le C. Spada, que de ce que j'ai rapporté auparavant qui avoit esté fait à Paris

& à Rome, sur le sujet de ces Propositions. Et pour ce qui s'estoit passé à Rome, quelquefois j'ai trouvé des gens, lesquels m'en voient parler & m'en croiant plus informé que je n'estois, m'ont non seulement confirmé ce que j'en sçavois desjà, mais mesme m'en ont appris des particularités que je ne sçavois pas encore, & dont je suis devenu assés clairvoiant pour ne pas craindre d'asseurer au Pape mesme dans des écrits signez de nostre main toutes celles que j'ai rapportées cy-dessus.

Mais pour revenir à M. le C. Barberin, je luy dis tout ce que j'avois dit à M. le C. Spada non pas dans le mesme ordre & sans interruption comme je l'avois dit à M. le C. Spada. Car la grande familiarité que M. le C. Barberin m'avoit donnée dans tous les entretiens que j'avois eus avec luy pendant le séjour que j'avois fait à Rome l'hyver précédent, & une connoissance plus particuliere qu'il avoit de toutes les choses & les personnes dont j'eluy parlois, luy donnant sujet de me faire quelques fois des reparties & des interrogations sur ce que je luy avois dit ; je me trouvois obligé de continuer apres mon discours selon le sujet & le loisir qu'il m'en avoit donné ; mais toujours je reprenois la suite de mon affaire, & je n'omis rien en luy parlant de ce que j'avois dit à M. le C. Spada.

Je luy parlai outre cela d'une autre affaire, qui estoit touchant les Heures dont je l'avois desjà auparavant entretenu, & dont M. l'Evêque d'Angers m'avoit aussi recommandé de prendre soin, & de les soutenir & justifier tant que je pourrois contre les poursuites & accusations qu'il sçavoit qu'on faisoit contre M. le C. Barberin me dit qu'il y avoit long temps qu'il n'en avoit ouï parler ; qu'il ne croioit pas qu'on y pensast plus ; que M. l'Evêque d'Angers les luy avoit recommandées par une lettre qu'il en avoit reçuë il y avoit quelques jours ; & qu'il esperoit que par la réponse qu'il y feroit le lendemain, M. d'Angers en auroit contentement. Je ne me souviens pas presentement des particularités qu'il m'en dit, & je n'ai point retrouvé ce que j'en écrivis alors ; mais je sçai bien que selon que son Eminence m'en parla, je creus que ces Heures estoient hors de tout danger & entièrement à l'abri de la calomnie.

CHAPITRE III.

Visite de la fin du mois de Juin & du commencement de Juillet où je découvris les objections qu'on faisoit contre les Heures. Avec qu'on me voulut mettre à l'Inquisition.

J'Emplisai le Lundi 19 de Juin à répondre aux lettres que j'avois reçuës à mon arrivée, pour en avvertir ceux de Messieurs les

Prelats qui me les avoient écrites, & leur dire les premières visites que j'avois faites pour l'affaire dont ils m'avoient fait l'honneur de me charger. J'emploiai le mardi 18 à me ménager un logement dans la Communauté des Prestres François qui sont à S. Louis, afin d'estre en un lieu plus convenable à mon estat & à mon employ que je ne pouvois pas estre dans une auberge ordinaire. Et je dis le sujet de mon retour aux personnes qu'il falloit que je visse pour obtenir ce logement, entre autres à M. du Noiset Doien de la Rotte de qui il dependoit absolument, parce qu'il estoit Supérieur de cette Communauté. J'allai le Mercredi à Tivoli, où M. le Bailly de Valancey Ambassadeur du Roy auprès du Pape estoit encore retiré, pour le saluer & l'informer aussi de la commission dont j'avois l'honneur d'estre chargé, ainsi que j'y estois obligé. Il me fit un accueil très favorable, & me promit de faire ce qu'il pourroit du lieu où il estoit, pour me faciliter & accélérer l'audience du Pape à laquelle je luy témoignai avoir un grand desir d'estre admis sans retardement pour l'importance dont il estoit que le Pape fust averti promptement de la qualité de l'affaire dont j'avois à luy parler, afin d'empêcher les surprises qui sans cela estoient à craindre.

En revenant le soir de Tivoli j'appris que M. le C. Barberin m'avoit envoyé dire que j'allasse le voir sur le soir, & qu'ayant sceu que j'estois allé à Tivoli il avoit renvoyé dire que j'allasse donc le voir le lendemain matin environ sur les sept heures de France; J'ajoute ce mot de France, parce qu'en Italie on commence à compter les heures lorsque le soleil est couché, & on les compte au nombre de vingt quatre jusqu'au lendemain à pareille heure; de sorte qu'on ne donne guere d'assignation à sept heures du matin, car en ce temps-là mesme que les jours sont plus grands ce seroit environ à trois heures du matin, & ainsi pour dire à nos sept heures on dit à onze heures; mais parce qu'écrivant en François & pour des François, qui pour la plus-part ne comprendroient pas bien les heures que je voudrois marquer si je les marquais à l'Italienne, principalement quand je parlerois de treize heures, de dix huit heures, de vingt une heures, j'estime qu'il est plus à propos quand il arivera que j'aurai à en marquer d'autres, de les reduire toutes à nostre coutume de compter, comme j'ai fait cy-dessus, mais sans y ajouter cy-après ces deux mots-là *de France*, car ils y seront toujours soustendus.

Je me rendis donc le Jeudi matin vingtième de Juin à sept heures chez M. le C. Barberin suivant son ordre. Il me dit qu'il m'avoit mandé pour me dire qu'il estoit à propos que

j'allasse voir diverses personnes qu'il m'indiqua, pour leur dire tout ce que je luy avois dit en faveur des Heures, soit pour répondre aux accusations qu'on faisoit contre, soit pour les informer de la grande estime en laquelle elles estoient en France auprès des personnes d'esprit & d'honneur qui en jugeoient avec desintéressement. Les personnes qu'il me dit que j'allasse voir pour ce sujet estoient Messieurs les Cardinaux Roma, Spada, Ginetti & Cechini, Monsignor Albizzi & le Maître du sacré Palais.

J'accompagnai en suite chez le Pape M. le C. Barberin qui s'y rendit pour l'assemblée du S. Office, qui se tient, comme j'ai dit, tous les Jours en présence de sa Sainteté; & ayant passé dans son antichambre à entretenir autant que je pus de monde de l'affaire pour laquelle j'estois revenu pendant tout le temps que dura cette assemblée, quand elle fut finie M. Albizzi s'estant trouvé pres de moy assés favorablement pour luy dire le dessein que j'avois de l'aller voir suivant ce que M. le C. Barberin m'en avoit dit, je ne voulus pas perdre cette occasion de surmonter la difficulté qu'il y avoit d'abord sur nostre affaire ce homme qui s'estoit déclaré ouvertement en plusieurs rencontres tout à fait contraire à tout ce que je pouvois pretendre & entierement engagé dans les mouvemens & interets des Jésuites. Il receut pourtant fort civilement ce que je luy dis du dessein qui m'amenoit, & me dit que je serois toujours le bien-venu chez luy.

J'allai l'après-dînée de ce jour-là chez M. le C. Roma; mais je ne pus parler à luy parce qu'il y avoit chez luy une Congregation de Cardinaux, & c'estoit ceux dont M. le C. Barberin m'avoit dit les noms le matin; & parce que je n'estois pas encore assés informé des choses pour sçavoir que M. Albizzi y estoit aussi, j'allai pareillement pour le voir, mais ne l'ayant pas rencontré & me trouvant au quartier de Sant' Onuphrio, j'allai voir M. Holstenio qui s'y estoit retiré il y avoit quelque temps pour y prendre l'air, & recouvrer ses forces apres une indisposition qu'il avoit eue. Nous fûmes deux heures ensemble; & je finis formai amplement de ma commission. Il me dit qu'il falloit que je me préparasse à prendre patience; & que le Pape assurément n'accorderoit pas la Congregation que je venois de demander: sur quoy ne le souvenant pas sans doute qu'il m'avoit desjà rapporté l'entretien, qu'il avoit eu sur ce sujet avec le Pape, il me le redit encore une fois tout de mesme que je l'ai marqué dans la 1^{re} Partie Chapitre 10. Cela m'obligea de faire une ouverture à M. Holstenio afin qu'il la fît au Pape s'il la trouvoit à propos, & de luy dire qu'il me venoit en l'esprit un moient

par lequel la Sainteté pourroit s'en dégager fort honnestement, & en obligeant mesme les Evêques de France selon cette parole de l'Ecriture *bonere invicem præsentes*, c'est à sçavoir en leur renvoyant à eux mesmes la décision des Propositions, dont ils luy demandoient son jugement. Et ma pensée en cela n'estoit pas de decliner la Congregation que j'estois venu demander, mais de faire en sorte, si cette ouverture eust peu réussir, que les Evêques de France se trouvant obligés en consequence de ce renvoy d'approfondir ces matieres, cette cause fust jugée par des personnes mieux informées & plus solennellement que je ne croiois qu'elle püst l'estre à Rome dans la Congregation que je demandois, en cas que le Pape l'accordast; ou en cas qu'il ne l'accordast pas, comme j'avois sujet de le craindre, tant M. Holstenio me representoit que la Sainteté en estoit éloignée, de faire au moins que par ce renvoy les Evêques de France ne pussent pas s'en exempter. Mais M. Holstenio me repliqua sur cette ouverture, que le Pape n'auroit garde de penser à renvoyer au Tribunal des Evêques une cause qu'ils avoient portée à celui de la Sainteté qui estoit superieur au leur. Et quoy, que je fisse quelque instance pour montrer, que le Pape faisant cela de son mouvement apres la deference que les Evêques auroient eue pour luy, les droits de la Sainteté ne seroient point offensés, & qu'il y auroit toujours lieu de recourir à luy, en cas que quelqu'un se sentist blessé du jugement qui auroit esté rendu par les Evêques; neantmoins M. Holstenio demeura toujours ferme qu'il n'y avoit nul lieu d'esperer aucun succès de cette ouverture.

Le Vendredi 24 de Juin j'allai saluer M. Gueffier ancien Resident pour le Roy à Rome; & au sortir de chez luy M. le C. de S. Clement. L'apres-dinée je retournai chés M. le C. Roma à qui je parlai aussi; & tout ce que j'adjoutai dans ces trois visites à l'information generale sur l'affaire pour laquelle j'estois revenu, fut ce que je dis touchant les Heures à M. le C. Roma, qui ne me témoigna pas qu'il en eust ouï parler depuis peu. Il adjouta qu'on n'en parleroit peut-estre pas devant eux au S. Office, mais seulement à la Congregation de l'Indice; & que les defenses generales qu'il y avoit de mettre en langue vulgaire quelque chose de l'Ecriture sainte & des offices de l'Eglise, avoient fait la principale difficulté qu'on y avoit trouvée.

Il n'est pas hors de propos de dire ce qui m'empêcha d'en parler à M. le C. de S. Clement, veu qu'il estoit aussi de la Congregation du S. Office où toutes ces sortes de matieres avoient coustume de se traiter. C'est

qu'on l'avoit exclus des deliberations qui se faisoient sur ces mesmes matieres, & on les regloit toutes sans luy en parler. On avoit pris resolution d'en user ainsi sur ce que dans des occasions où l'on avoit proposé quelque chose contre ceux qui en parloient selon les sentimens de S. Augustin, & entre autres où l'on avoit attaqué M. Janſenius; il avoit trop éclairci les choses, & si bien résisté aux personnes qui l'avoient attaqué, que ce qu'ils avoient entrepris n'avoit pas eu de suite ny de succès. De sorte que pour pouvoir agir en cela avec plus de liberté & moins de contradiction, on dit que pour faire en sorte que les resolutions qu'on y prendroit fussent plus équitables & plus alleuées & se prissent plus facilement, il en falloit exclure ceux qui pouvoient y estre intéressés; & pour avoir pretexte d'en exclure M. le Cardinal de S. Clement en qualité de Dominicain, on en exclut M. le Cardinal Lugo en qualité de Jesuite; & de sept ou huit Cardinaux qui assistoient d'ordinaire aux deliberations communes de toute la Congregation du S. Office, on prit les quatre cy dessus nommez, Roma, Spada, Ginetti, & Cechini, pour former la Congregation particuliere devant laquelle seroient proposées toutes les affaires où il y auroit quelque chose qui regarderoit ces controverses. Ainsi sans luy parler de ces Heures je me contentai de l'informer en general du sujet de mon retour, & autant que je m'y sentois obligé par la reconnoissance que je devois aux témoignages de bienveillance qu'il m'avoit donnés dans les visites precedentes que je luy avois faites.

La matinée du Samedi jour de la feste de S. Jean Baptiste fut employée par la Chapelle que Messieurs les Cardinaux tiennent pour la celebrer dans l'Eglise de S. Jean de Latran.

J'allai voir l'apres-dinée Monsignor Albizzi, auquel j'exposai le plus amplement & le plus doucement qu'il me fut possible le sujet de ma commission, & l'ordre que j'avois de demander au Pape, qu'il püst à la Sainteté d'établir une Congregation solennelle dans laquelle toutes les parties intéressées dans les matieres de ces Propositions pussent estre entendues avant que la Sainteté en ordonnast rien. M. Albizzi apres m'avoir entendu assés patiemment, me répondit qu'il n'avoit pas encore ouï parler de ces Propositions; & il me donna quelque esperance que si l'on venoit à en faire quelque chose & à les examiner, il m'en seroit avertir; mais qu'au reste il falloit que je sçeusse que dans cette affaire il n'y avoit aucunes parties à entendre, parce qu'il n'y avoit point de parties à entendre dans les matieres de doctrine, mais seulement où il estoit question des personnes; & qu'en cette affaire

des Propositions, il n'estoit question d'aucune personne, puis qu'on ne voyoit point d'auteur qui les eust avancées. Ce qui avoit porté M. Albizzi à me répondre d'abord qu'il n'en avoit point où parler, estoit sans doute le dessein qu'il avoit de ne point s'ouvrir avec moy en aucune forte; & oeantmoins dans la suite de son discours, il se laissa aller à m'en parler comme un homme qui n'avoit pas ignoré jusque là ce qui estoit de cette entreprise. Je luy repliquay que quoyque les matieres de doctrine ne regardassent pas directement & par elles mesmes les personnes, mais qu'elles en pussent estre separées; neantmoins que la foy estant aussi chere aux fideles que la prunelle de leurs yeux, il n'y avoit point d'affaires plus importantes aux personnes que celles-là mesme, lors qu'il y avoit des personnes qui s'y vouloient interesser, ou pour répondre aux calomnies & fausses accusations qui estoient faites contre la pureté de leurs sentimens, ou pour accuser d'autres personnes de dogmes pernecieux contre la pureté de la Foy & de la Morale Chrestienne. Que cela se trouveroit en cette occasion, si jamais il s'estoit trouvé en aucune; & que les Evêques pour lesquels je parlois, s'estant entrepris pour supplier le Pape de faire cette justice aux Theologiens Catholiques qui estoient en differend sur ces matieres, que de reconnoistre ceux qui défendoient la verité avec simplicité & ceux qui l'attaquoient avec artifice, ils meritoient bien que le Pape eust égard à leur recommandation qui estoit si equitable; & que sa Sainteté reconnoistroit à la fin avoir esté faite pour son interet que pour le leur. M. Albizzi me répondit que le Pape estoit le maître; qu'il en useroit comme bon luy sembleroit; que pour faire des dogmes de foy il n'avoit nul besoin de s'arrester à tout ce qui luy pouvoit estre representé, ny de considerer de quels sentimens estoient ou n'estoient pas les Theologiens; mais qu'il suffisoit qu'il fust sa decision ainsi que bon luy sembleroit, & ainsi que le S. Esprit, dont l'assistance ne pouvoit luy manquer pour l'insaisissabilité que Dieu luy avoit promise, la luy dicteroit; & que cette decision estant faite, tous les Theologiens estoient obligés de s'y conformer & de s'y soumettre. Mais que toutesfois sa Sainteté pourroit bien, avant que rien prononcer, faire cette faveur à ceux qui la luy demanderoient, & qui voudroient s'entreprendre dans le jugement de ces Propositions, que d'entendre ou recevoir par écrit ce qu'ils voudroient luy représenter, pour tout consideré en ordonner tout ce qu'elle estimeroit à propos. Je prenois garde autant qu'il m'estoit possible de ne point aigrir cette personne, que je sçavois estre desja tres prevenu pour les Jesuites, & de ne luy point

donner de prise sur moy: c'est pourquoy sans insister davantage sur ce mot de partie dont il ne vouloit point demeurer d'accord, ny sur ce qu'il disoit que le Pape pouvoit ou ne pouvoit pas observer dans ses jugemens, je me contentai de ce qu'il me donnoit dans cette premiere visite, & je dis que c'estoit tout ce que nous demandions que le Pape receust & escoutast tout ce qu'on voudroit luy représenter sur cette affaire suivant la coustume & dans les formes qui avoient toujours esté observées dans l'Eglise. Il me dit que s'il falloit les garder toutes, & entendre tout ce que l'on auroit à repartir & repliquer de part & d'autre, ce ne seroit jamais fait; & que le Pape cependant ne condamnant point les opinions qui meritoient de l'estre, seroit soupçonné de les favoriser, comme il estoit arrivé à Honorius qui avoit esté estimé heretique par quelques-uns qui le décrioient, parce qu'il n'avoit pas assez promptement condamné les heretiques qui s'estoient élevés de son temps. M. Albizzi me parla de cette histoire de façon qu'il me fit croire qu'on s'en serviroit auprès du Pape pour le porter à condamner ces Propositions, en luy disant que s'il ne les condamnoit on l'accuseroit de les soutenir; mais sans rien relever de ce que M. Albizzi me disoit qui n'estoit pas essentiel à mon sujet, je me contentai de luy dire clairement & en termes exprés, que je n'estois point venu pour detourner le Pape de condamner le mauvais sens dont ces Propositions estoient capables; mais pour le supplier d'examiner celuy que l'on maintenoit estre Catholique, & d'établir une Congregation dans laquelle tous les Theologiens qui auroient à se soutenir ou à l'attaquer pussent estre entendus pleinement pour declarer ensuite qui d'eux soutiendroient la verité, & établir entre eux en la maintenant une paix ferme & solide. Et tout cet entretien se passa entre M. Albizzi & moy assez paisiblement & civilement.

Je le remis en suite sur le sujet des Heures pour lesquelles M. le C. Barberin m'avoit dit de le visiter. Il m'en parla d'abord comme d'une affaire évanouie, & à laquelle on ne pensoit plus. Il se mit après à declamer contre, & pour me faire voir combien cet ouvrage estoit digne de Censure, il me dit que la version qui y estoit du premier commandement de Dieu où il est parlé des images, estoit conforme à celle de Geneve sur ce point. Il me leur celle des Heures dont les termes sont; *Vous ne ferez point d'idole ny d'IMAGE TAILLÉE ny aucune figure pour les adorer*: il me montra après une bible de Geneve où ce commandement est traduit, & y trouvant le mot d'IMAGE TAILLÉE il pretendoit avoir trouvé la conformité dont il se plaignoit. Mais je luy dis que le mot

d'image taillée est le propre mot de l'Ecriture Sainte SCULPTILE, & je luy representai que le mauvais usage que les Heretiques faisoient de ce commandement de Dieu ne consistoit pas en ce mot *d'image taillée*, mais en ce qu'ils ne reconnoissoient pas que Dieu ne desendoit que de faire des images taillées pour les adorer, ce qui avoit esté marqué en termes exprés par l'Auteur des Heures, & qu'ainsi tant s'en faut qu'on pût l'accuser de conformité avec Geneve, qu'il estoit visible au contraire que sa version en estoit toute differente, & conforme entierement au sentiment des Catholiques. M. Albizzi comprit fort bien la raison de cette difference; mais il me répondit qu'elle estoit bonne pour les doctes mais non pas pour le simple peuple, & que tant s'en faut que ces paroles *pour les adorer* adjoutées dans la version de ces Heures les rendissent plus excusables, qu'elles en estoient au contraire plus criminelles, parce que le vulgaire les prendroit & entendroit comme si on ne devoit pas se mettre à genoux devant les images. Je luy répondis que si son objection avoit lieu contre cette version à cause du mauvais sens qu'on pouvoit donner à ces paroles contre l'intention du Traducteur, elle seroit aussi recevable contre les paroles mesmes du texte de l'Ecriture desquelles on pouvoit faire un mesme abus & une mesme fausse interpretation; mais comme on ne pouvoit en rien imputer contre l'Ecriture Sainte, on ne pouvoit pas non plus en rien conclurre au prejudice du Traducteur qui y avoit gardé une fidelité toute entiere. M. Albizzi me fit encore quelques autres objections sur ces Heures, mais parce qu'elles furent le sujet d'un memorial que je presentai à Messieurs les Cardinaux du S. Office dont il sera parlé cy-après, dans lequel ces objections seront contenues, pour éviter les redites je m'en tais icy. J'ajouterai seulement qu'après qu'il me les eut faites, & que je luy eus répondu, il se mit encore à crier en general contre la liberté d'écrire & d'imprimer qu'on prenoit en France; & il tira de sa poche certaines petites Heures Françoises *pour les Cavaliers* & me montra une petite image de S. Paul au bas de laquelle sont ces paroles, *S. Paul Cavalier Prince des Apôtres*, & m'en fit de grandes plaintes. Mais sans vouloir entrer en cette matiere, je luy dis que je ne prenois nul interest dans ces petites Heures qu'il m'avoit montrées, que je n'estois chargé que de répondre aux calomnies qu'on faisoit contre celles dont je luy avois parlé, & de dissiper les soupçons malicieux qu'on tâchoit de donner des Ecrivains à qui le public estoit redevable d'un si excellent ouvrage. Je le suppliai de nouveau de vouloir le traiter favorablement

& avec justice en ce qui dependroit de luy, & je me levai pour me retirer.

Il y avoit au travers de sa sùle un paravant couvert de toiles peintes qui la séparoit en deux. Comme nous sortions de son antichambre, le P. Morel Religieux Augustin Docteur de nostre Faculté entroit dans le passage de ce paravant. Si-tost qu'il m'apperceut, il fut surpris; il se retira en arriere, & il se cacha derriere ce paravant. Mais aiant comme je crois, fait reflexion, que cette peur qu'il avoit témoignée que je l'eusse veu aller visiter M. Albizzi, pouvoit me faire présumer qu'il y avoit plus de correspondance entre eux qu'il ne souhaitoit peut-estre que je creusse qu'il y en eust, il revint & se montra, & tâcha de reparer autant qu'il put le desordre de l'étonnement subit où les premiers mouvemens de sa surprise l'avoient mis.

Je continuai les jours suivans les visites que je pus faire tant pour expliquer le sujet principal de ma deputation touchant les Propositions à ceux qui devoient en estre avertis, que pour leur recommander l'affaire des Heures. Je vis le Dimanche matin 25 de Juin sur l'un & sur l'autre M. le C. Ginetti: & l'après-dînée sur le soir le Maître du Sacré Palais, après l'avoir passée presque toute entiere chez M. le C. Panzirole pour attendre l'occasion de luy parler, sans que je la pusse avoir ce jour-là. Je vis derechef le Mardi 27 Messieurs les Cardinaux Barberin & Spada touchant les Heures; & enfin apés avoir employé les autres jours de cet intervalle le plus utilement que je pouvois pour cette affaire, & esté quatre fois chez M. le C. Panzirole sans pouvoir luy parler, je fus remis pour cet effet au Vendredi matin 7 jour de Juillet.

Comme j'arivai chez luy, je trouvai à l'entrée de son antichambre son Maître de chambre, qui me dit, qu'il m'avoit attendu en cet endroit pour me dire que je n'avois que faire de prendre ma robbe pour parler à son Eminence. Je l'avois toujours portée jusque-là dans mes visites; & je luy dis que j'avois parlé en cet habit à Messieurs les autres Cardinaux, & que je l'avois pris par respect pour leurs Eminences. Il me dit que M. le C. Panzirole luy avoit dit de me dispenser de cette sujétion à son égard, parce qu'ayant peut-estre à venir plusieurs fois chez luy, cela me seroit trop importun de changer tousjours d'habit. Je luy répondis que son Eminence avoit trop de bonté pour moy, & que j'userois fort volontiers de la liberté qu'elle me donnoit. Je fis donc un tour hors de son logis, & demi-quart d'heure après j'y revins avec mon manteau, & je fus aussi-tost introduit dans sa chambre. Il estoit au lit & en son seant. A peine eus-je le temps

de commencer à luy expliquer l'affaire en fort peu de mots, qu'il me coupa court & me dit en une parole, que si c'estoit concernant quelque chose du contenu en la Bulle d'Urbain VIII le Pape n'écouterait personne qu'auparavant on n'eust obéi. Que si c'estoit quelque chose de nouveau, sa Sainteté entendroit volontiers les uns & les autres, & que certainement elle ne précipiteroit & ne halteroit rien. Je luy repliquai qu'aucune de ces cinq Propositions n'estoit contenuë en la Bulle d'Urbain VIII. Mais sans me laisser entrer plus avant en matiere, il me dit que je visse M. Albizzi, & que c'estoit luy sur lequel on se reposoit du soin de ces affaires; & il me trancha cela si nettement, que je pus à peine adjoûter un mot d'assurance de nostre respect & affection pour le Saint Siege, que je fus obligé de me retirer.

J'appris le Samedi 8 Juillet quelque chose de considerable touchant les Heures; mais pour dire tout ce qui les regarde d'une mesme suite, je remettrai à en parler apres que j'aurai rapporté ce qui se passa dans l'audience que j'eus du Pape le Lundi dixième sur la principale affaire: avant quoy encore je dirai ce qui se passa dans une visite qu'un Ecclesiastique me fit pour me donner avis du peril où j'estois qu'on ne m'arrestast & du sujet que j'avois de pourvoir à ma seurété.

J'ai douté quelque temps avec quel dessein l'Ecclesiastique qui me vint donner cet avis avoit eu cette charité pour moy; car je ne le connoissois que fort generalement, & il n'y avoit que la qualité de François & de Prestre de la Mission qui pust l'y porter. Je creus d'abord que c'estoit pour m'intimider & pour reconnoître quelle impression les craintes qu'il me donneroit pourroient faire sur moy; mais on m'a assuré depuis que c'estoit avec une intention & une affection tres sincere.

Ce fut le premier jour de Juillet qu'il me vint voir, & il se pressa de me parler bien que je vinsse d'estre saigné pour une indisposition qui ne souffroit point que je differasse ce remède à une autre saison plus propre. Il me dit & m'en recommanda le secret (comme je luy garde encore, puisque je ne le nomme pas) qu'un Docteur de nostre Faculté luy avoit dit le jour de devant, que je disois qu'il devoit venir à Rome d'autres Docteurs avec moy pour l'affaire dont j'estois chargé; mais qu'il en viendroit aussi d'autres contre moy; & que ny moy ny ceux qui y viendroient apres moy pour la mesme affaire n'y seroient pas trop bien venus. Que nous estions des gens qui outre les cinq Propositions qui estoient le sujet de mon voiage, en voulions avec le temps introduire bien d'autres pernicieuses. Que ce Do-

cteur disoit qu'il y en avoit quatorze extraites de diverses Theses qui avoient esté presentées au Syndic par des gens qui defendoient les mesmes opinions que nous, lesquelles eussent esté mises au jour & soutenues dans les Actes de Theologie à Paris, si le Syndic ne l'eust empêché. Qu'il en avoit des copies autentiquement collationnées, & qu'on seroit venir à Rome les originaux qui estoient mesme signés des grands Maîtres & Directeurs d'étude des Bacheliers. Cet Ecclesiastique me dit plusieurs Propositions de ces quatorze dont ce Docteur s'estoit plaint à luy, mais je n'en remarquai que cinq. La 1, que le Pape estoit entre les Evêques ce que l'A est entre les lettres. La 2, Que le Concile de Trente n'estoit pas un vray Concile, mais une Assemblée politique. La 3, Que celui qui péchoit apres son Baptême, en perdoit le caractère. La 4, Que les Prestres qui tomboient en quelque péché perdoient aussi le caractère de leur Prestreise. Et la 5, Que le Corps de nostre Seigneur n'estoit dans l'Eucharistie que comme Dieu estoit dans l'ame du juste. Cet Ecclesiastique me dit qu'on pourroit bien m'accuser d'estre un de ceux qui soutenoient ces sentimens, & que sous ce pretexte il pourroit bien ariver qu'on me mettroit à l'Inquisition. Que c'estoit une prison fort redoutable; qu'il estoit fort mal-aisé d'en sortir quand on y estoit une fois; & que si l'on avoit ce dessein contre moy, on l'executeroit sans bruit. Qu'on viendroit à S. Louis où j'estois logé en plein minuit en faire ouvrir les portes par l'ordre du Pape, qu'on m'enleveroit sans dire où l'on me meneroit, & qu'on defendroit sous peine d'excommunication à tous ceux qui auroient connoissance de mon enlèvement d'en rien dire à personne. Que je ne devois pas tant considerer l'innocence de mes sentimens & la candeur de mon procedé dont j'estois persuadé, que je ne fisse aussi reflexion à la puissance & au credit de ceux qui n'estoient pas satisfaits de mon retour. Et qu'encore que nous fussions obligés de faire beaucoup de choses & de nous exposer à toutes sortes de disgrâces pour le service de Dieu; neantmoins quand nous voïions que nous ne pouvions pas y réussir, & que ce n'estoit pas nostre faute, il falloit céder au temps & pourvoir à nostre seurété & conservation.

Je répondis à cet Ecclesiastique que je ne croiois pas qu'on violast le droit des gens sous de vains soupçons & des calomnies extravagantes de cette nature. Que j'estois personne publique estant envoie par des Prelats considerables qui ne souffriront pas qu'on me fist de tort, ny que je disparusse sans se mettre en peine de ce que je serois devenu. Que je croiois leurs Eminences & sa Sainteté trop avisées pour

pour entreprendre un coup de cette nature; & que si toutefois ils l'entreprenoient pour des considérations qui les y portassent, & qui ne pouvoient pas m'entrer dans l'esprit, ils seroient plus empêchés que moy, quand ils me tiendroient entre leurs mains, car plus ils m'examineroient, moins ils trouveroient qu'ils auroient eu de sujet de m'arrêter. Que si pourtant contre ma pensée il arivoit qu'ils me voulussent traiter autrement, & qu'ils exerçassent quelque violence & cruauté contre moy, je n'en craignois aucune: parce que plus il plairoit à Dieu de me faire souffrir dans cette innocence & pour une cause aussi juste & aussi nécessaire qu'estoit celle pour laquelle j'estois revenu, plus je m'estimerois redevable à sa divine miséricorde. Et qu'ainsi tant que je serois en état d'agir pour cette cause, je n'y manquerois pas, Dieu aidant. Et quelque chose que cet Ecclesiastique me put dire davantage dans l'entretien qu'il eut avec moy sur ce sujet durant deux heures entières qu'il me tint non-obstant ma seignée, il ne put tirer de moy autre chose.

CHAPITRE IV.

Audience du Pape le 10 Juillet en luy rendant la lettre des Evêques, & luy en expliquant le sujet.

Celuy que j'eus avec le Pape le Lundi 10 de Juillet 1651, fut bien différent & bien plus agréable que celui-là. Après les trois genuflexions ordinaires que l'on fait, l'une en entrant dans la chambre du Pape dès qu'on l'apperoit, la seconde environ au milieu du chemin qu'on a à faire pour ariver auprès de la chaire où il est assis, & la troisième quand on est auprès de luy pour luy baiser les pieds suivant la coutume; je luy dis estant à genoux, que je m'en retournois en France rempli des ressentimens que je devois avoir de la bienveillance avec laquelle sa Sainteté m'avoit traité & des faveurs que j'en avois reçues l'hyver precedent, lors que par les chemins j'avois reçu des lettres que quelques uns de Messigneurs les Evêques de France luy écrivoient, avec d'autres pour moy par lesquelles ils m'ordonnoient de retourner promptement pour luy presenter celles qu'ils écrivoient à sa Sainteté, & pour en procurer l'effet anpres d'elle comme estant pour des choses très importantes & très pressantes. Le Pape attendit à peine que j'eusse achevé ce discours pour me dire que si je croiois avoir reçu quelques témoignages de sa bienveillance par le passé, je devois me tenir aisé que je n'en recevrais pas moins à l'avenir; & il me demanda le sujet des lettres que j'avois à luy presenter. Je

luy dis que c'estoit à l'occasion d'autres lettres que d'autres Evêques de France luy avoient écrites, par lesquelles ils demandoient à sa Sainteté une claire détermination sur cinq certaines Propositions fabriquées avec artifice & composées de termes ambigus qui pouvoient avoir des sens très différents & très opposés. Qu'elles pouvoient recevoir un sens heretique; mais qu'il n'y avoit personne qui les soutinst en ce sens; que d'ailleurs aussi, elles pouvoient avoir un sens très Catholique; & que sa Sainteté devoit remarquer, que c'estoit ce sens Catholique qui estoit combattu par ceux qui avoient sollicité la lettre que ces autres Prelats luy avoient écrite, à cause que ce sens ne pouvoit pas s'accommoder à la nouveauté de leurs doctrines; & que sous pretexte du sens heretique ils vouloient tâcher d'obtenir une Censure pour l'appliquer après au sens Catholique, ce qui seroit de très grands desordres & auroit des suites très perilleuses. Que les Evêques par l'ordre desquels j'estois revenu, supplioient sa Sainteté, qu'en cas qu'il luy pluist faire quelque nouvelle détermination touchant ces Propositions, ce ne fust point sans avoir auparavant entendu des personnes qui me suivroient de près & qui luy declareroient & seroient reconnoître clairement, qu'il n'y avoit ny Evêque ny Docteur ny Prestre qui soutinst ces Propositions dans leur mauvais sens; & pour luy faire voir aussi les preuves certaines & invincibles sur lesquelles estoit établi le sens Catholique qu'ils defendoient & duquel ces Propositions estoient capables. Que cette demande estoit la plus juste qui pouvoit estre faite à sa Sainteté de la part de personnes Ecclesiastiques, & que si nous estions obligés en toutes choses de *providere bona non tantum coram Deo sed etiam coram hominibus*, c'estoit principalement quand il estoit question de faire voir à l'Eglise & au Vicaire de Jesus Christ que la foy estoit entiere & sincere dans nos cœurs, & que nous n'estions entachés d'aucune pensée qui y fust contraire. Quant à sa Sainteté, qu'elle ne pouvoit qu'elle n'eust beaucoup de satisfaction de reconnoître cela à l'exemple de S. Jean qui disoit dans une de ses épistres, *Majorem bonum non habeo gratiam quam ut sciam filios meos in veritate ambulare*. (Je n'osai pas pour lors parler plus ouvertement de la Congregation dont je devois pour suivre l'établissement, & je n'osai pas mesme user de ce mot de Congregation à cet abord, de peur de choquer en quelque chose l'esprit du Pape qu'on m'avoit allégué estre très éloigné de vouloir entrer en aucune discussion de ces matieres.) Si-tost que j'eus achevé de dire le passage que je viens de rapporter, le Pape sourit de l'application que j'en faisois; & il me dit que les Evêques de France

France n'avoient que faire de se mettre en peine de luy faire sçavoir leur devotion envers le S. Siege & la sincerité de leurs sentimens : qu'il en avoit eu trop de preuves dans le voiage qu'il avoit fait en France dans la legation de M.le C. Barberin ; & il me raconta allés au long toutes les civilités qu'ils en avoient receuës dans les Dioceses où ils avoient passé, & celle que le Clergé en Corps fit à Monsieur le Legat avant qu'il partist luy estant venu dire adieu & souhaiter un bon voiage au nombre de cinquante-six. Quant aux Propositions ; que si elles estoient contenues dans la Bulle d'Urbain VIII ou plustost de Pie V, elle avoit esté donnée avec trop de connoissance de cause pour y trouver à redire & gloser dessus. Que si c'estoit des choses nouvelles, tout seroit examiné avec soin & loisir ; & qu'il n'avoit rien tant à cœur que de faire les choses avec toute la prudence & la circonspection qui se pouvoient desirer. Que c'estoit là toute la réponse qu'il me pouvoit faire alors & avant avoir veu ce qui estoit porté par les lettres que j'avois à luy rendre. Je dis au Pape quant à la Bulle d'Urbain VIII, qu'elle avoit esté receuë & publiée par M. l'Archevesque de Paris, & que des cinq Propositions en question il n'y en avoit aucune qui y fust contenuë ; qu'il y en avoit quatre principalement qui n'avoient aucun rapport à celles de cette Bulle, & qu'il y en avoit une à la verité qui paroïssoit semblable à quelques-unes de celles qui estoient dans cette Bulle, mais qu'il y avoit toutefois plusieurs differences. Que sa Sainteté sçavoit bien qu'il ne falloit qu'un mot pour y apporter de grands changemens, & le Pape me dit qu'il ne falloit pour cela qu'une virgule. J'ajoutai que les Eveques qui m'avoient envoié, n'avoient nul dessein de faire retoucher à cette Bulle, mais seulement d'empêcher sa Sainteté d'estre prevenuë & surprise sur ces cinq Propositions ; & de donner à cause du mauvais sens qu'elles pouvoient avoir, une Censure qui seroit après appliquée au sens Catholique selon lequel elles pouvoient estre entendues. Que ceux qui les avoient inventées, parloient en France de la Censure qu'ils attendoient de Rome, comme s'ils avoient dans leur bouche la langue de sa Sainteté & sa plume entre les mains. Le Pape me répondit là-dessus en me montrant un Crucifix qu'il me dit estre son conseil en ces sortes d'affaires, & qu'après avoir ouï ce qui pouvoit luy estre representé par ceux qui luy en parloient, il se mettoit à genoux devant ce Crucifix pour prendre à ses pieds sa resolution suivant l'inspiration qui luy en estoit donnée par le S. Esprit dont l'assistance luy avoit esté promise & ne luy pouvoit manquer.

Le Pape me dit plusieurs fois dans cet entretien que je me levais ; & comme j'en fis par respect quelque sorte de difficulté, il me dit que je le fisse, & qu'il me vouloit montrer en cela l'estat qu'il faisoit de moy. Il fallut luy obeïr, & vers la fin de son discours il me dit que je visse M. Albizzi. Je n'osai encore alors dire au Pape combien nous estimions M. Albizzi préoccupé pour les Jesuites & opposé à toutes les affaires qui n'estoient pas dans l'approbation de ces Peres-là ; mais je pris occasion de luy dire que j'avois une tres-humble priere à faire à sa Sainteté, sçavoir de n'ajouter aucune créance à tous les mauvais rapports qu'on pourroit luy faire contre moy, & contre tous ceux qu'on tascheroit de mettre en mauvaise estime auprès de luy, parce que nous avions à faire à des gens tres-pleins d'artifice & tout à fait hardis à forger des calomnies. Et entre autres preuves que je pus apporter au Pape de la liberté de médire que nos adversaires se donnoient ; je luy en dis un exemple qui me regardoit du temps que j'avois eu l'honneur d'estre Recteur de l'Université. Je luy dis que les Jesuites aiant à la fin de l'année 1642 entrepris d'envahir ses privileges, je me trouvais obligé d'en écrire au Pape Urbain VIII pour les empêcher d'obtenir de luy par surprise quelque bref qui eust favorisé leurs desseins, s'il n'en eust point esté averti. Que la lettre que je luy écrivis s'estant trouvée dans les termes respectueux que le demandoient la personne à qui j'écrivois & le sujet dont je luy parlois ; les Jesuites dans une Apologie qu'ils firent imprimer peu de temps après pour leur société, en avoient pris occasion de se plaindre de ma lettre comme si j'eusse blessé le service du Roy & les interets de l'Estat en écrivant cette lettre ; & que pour en triompher contre moy ils en avoient faussement rapporté dans leur livre des termes qui n'estoient contenus dans aucun endroit de ma lettre ny ensemble ny separément. Et que je suppliois sa Sainteté de considérer à quels excès de calomnies ils pouvoient s'emporter dans le secret, s'ils n'avoient pas de honte & ne faisoient pas de difficulté d'avancer publiquement des choses si importantes contre une personne qui estant dans une charge tres-considerable dans Paris pouvoit se plaindre de cette injure en tous lieux & les convaincre si aisément devant toutes sortes de personnes de la fausseté de leur accusation. Le Pape me dit que j'avois raison, & me promit qu'il s'empêcheroit bien d'estre prevenu par aucune calomnie. Je le suppliai de trouver bon que je l'avertisse dans les occasions qui se presenteroient de tout ce que je verrois qu'il seroit necessaire de luy estre representé dans cette affaire, & que je le serois

tousjours avec verité & retenuë, mais dans la liberté Chrestienne que la justice de la cause pour laquelle je parlois & le service de l'Eglise le desireroit; & il me dit qu'il m'entendrait tousjours tres volontiers. Je tenois dans la main les lettres que j'avois à luy presenter, le Pape les voulut prendre pour les mettre sur un placet qui estoit près de luy où il avoit desja mis les Memoriaux qu'il avoit receus ce jour-là, & j'y mis moy mesme ces lettres, & comme je les y mettois le Pape en me presentant la main pour les recevoir me dit que les Evêques qui avoient signé la premiere lettre estoient en tres grand nombre. Je luy répondis que les lettres que je luy presentois seroient comme je croiois aussi agreables à sa Sainteté, & luy paroistroient plus necessaires que celles qu'il avoit desja receuës; & apres m'estre remis à genoux & avoir receu sa benediction je me retirai.

Il faut confesser que les audiences que l'on a du Pape sont tout à fait douces & agreables. On y est admis seul, & tant qu'elles durent il n'y a personne que le Pape qui soit present & qui puisse rien entendre de ce qu'on luy dit; & ainsi l'on peut luy ouvrir son cœur, & luy dire sur une affaire dans une pleine liberté tout ce qu'on trouve necessaire de luy estre representé. Il n'y a point de sujet de craindre d'estre trop long ny de l'ennuyer. Car tant s'en faut qu'il faille penser à se retirer & à finir, que ce seroit au contraire une incivilité & une faute de le faire avant que le Pape eust témoigné luy mesme vouloir mettre fin à l'entretien qu'on a avec luy par la benediction qu'il donne quand il trouve qu'il n'est pas besoin ou qu'il n'a pas le temps d'en entendre davantage.

CHAPITRE V.

De tout ce qui se passa dans l'affaire des Heures. Réponse à toutes les objections que les Jesuites avoient faites contre; & qu'elles ne furent mises dans l'Index qu'à cause d'une Bulle de Pie V qu'on disoit avoir defendu toutes les traductions de l'Office de la Vierge en langue vulgaire. Emportemens de M. Albizzi.

Ce fut le 10 jour du mois de Juillet que j'eus l'audience que je viens de rapporter, & j'eusse esté bien-aise d'y parler encore au Pape de l'affaire des Heures, à cause de ce que j'en avois appris le jour precedent. Mais comme ce n'estoit pas la principale affaire pour laquelle j'estois retourné, & que je n'estois pas assuré qu'il fust besoin d'en parler à sa Sainteté pour y remedier, je ne trouvai pas qu'il fust à propos de le faire.

Ce que j'en avois appris estoit, qu'il y avoit environ deux mois qu'on avoit envoyé au Secrétaire de la Congregation de l'Index une

liste de livres defendus, parmi lesquels ces Heures estoient contenues. Qu'il y avoit desja quelque temps que M. Albizzi pressoit ce Secrétaire de faire les diligences pour la publier; & qu'elle avoit esté empêchée de l'estre, entre autres retardemens, par les sollicitations que les Jesuites avoient faites pour en faire ôter un livre d'un de leurs Peres nommé *Amico* qui estoit Auteur d'un ouvrage où diverses pernicieuses maximes notamment sur le meurtre estoient enseignées; mais que tout ce qu'ils avoient pu obtenir estoit que la qualité de Jesuite ne seroit pas exprimée dans ce Decret, & qu'on adjouterait cette clause à la condamnation de son livre, *donec corrigatur*, & qu'ainsi cette affaire aiant esté réglée de cette sorte la liste estoit effectivement chez l'Imprimeur, & en estat d'estre publiée au premier jour; & que les Heures y estoient.

Je compris bien alors ce que M. le C. Roma m'avoit dit, que peut-estre on ne parleroit plus de ces Heures à la Congregation du S. Office, mais seulement à celle de l'Index; mais je ne comprenois pas aussi facilement à quoy pouvoient servir les sollicitations & recommandations generales que M. le C. Barberin m'avoit dit de faire pour ce livre à leurs Eminences. C'est pourquoy je retournai chez M. le C. Barberin, & sans ôser luy dire ouvertement la connoissance que j'avois de l'estat où cette affaire se trouvoit, car je l'avois eue par une voie fort particuliere & retourne; apres luy avoir parlé de la visite que j'avois rendue à M. le C. Panzirole, & qu'il ne m'avoit pas donné le temps de luy parler de ces Heures, tant il m'avoit coupé court; je luy demandai s'il seroit encore temps & à propos que j'en parlasse à M. le C. Cechini, lors que je le trouverois assés peu occupé pour entendre ce que j'aurois à luy dire: car la charge de Datuire l'obligeoit à répondre à tant de personnes que je l'avois tousjours trouvé accablé de monde toutes les fois que je l'avois rencontré chez luy. M. le C. Barberin ne m'ayant répondu à cela ny oui ny non, je continuai & je luy dis, que les Jesuites continuoient à se vanter qu'ils estoient assurés d'une Censure de ces Heures, si ce n'estoit du S. Office au moins de la Congregation dell'Index. Je luy dis de plus, que j'avois ouï dire que M. Albizzi parlant d'une liste de livres defendus qui devoit estre publiée dans quelque temps, avoit dit qu'elle le seroit avant que la semaine suivante fust passée. Je luy remis aussi devant les yeux ce que M. le C. Roma m'avoit dit que peut-estre cette affaire ne passeroit pas pardevant la Congregation du S. Office, mais pardevant celle dell'Index: & que tout cela me faisoit craindre que le service qu'il avoit témoigné vouloir rendre à M. l'Evêque

l'Evesque d'Angers ne fust inutile, si par hazard ce livre estoit parmi ceux qui estoient contenus dans la liste qui devoit estre publiée peu de jours apres. Qu'on m'avoit asseuré que la chose dependoit absolument de M. le C. Spada qui estoit le chef de cette Congregation, qui pouvoit faire venir cette liste, voir si cet ouvrage y estoit & l'en oster si bon luy sembloit. M. le C. Barberin me répondit à tout cela qu'il ne se trouvoit pas à toutes les Congregations, & qu'il seroit à propos que je visse M. le C. Spada pour luy représenter tout ce que je venois de lui dire, & repeter encore tout ce qui se pouvoit dire pour la defense & la justification des Heures. Je repiquai à M. le C. Barberin que je verrois volontiers M. le C. Spada pour luy dire tout ce qu'il luy plairoit; mais que s'il vouloit faire son affaire de celle-là, comme il me l'avoit témoigné, il seroit beaucoup plus à propos qu'il en parlât luy mesme à M. le C. Spada que non pas moy; & que M. le C. Spada considereroit bien davantage la moindre chose qu'il luy diroit, que tout ce que je pourrois luy dire. Je ne pus neanmoins obtenir de M. le C. Barberin qu'il me promist de voir M. le C. Spada, quelque instance que je luy en fisse; & je fus obligé de me retirer, sans qu'il m'eust donné aucune esperance de le voir; il me fit au contraire entendre fort clairement qu'il s'en remettrait à tout ce que j'en pourrois faire.

Cette indifference si extraordinaire que M. le C. Barberin faisoit paroître pour une affaire dont il m'avoit témoigné qu'il vouloit faire la sienne, me donnant sujet de croire qu'il ne vouloit plus s'en mesler parce qu'il ne voioit pas d'apparence d'y réussir, m'en estoit à moy mesme toute l'esperance, & avec l'esperance tout le courage d'y travailler; & j'avois d'autant plus sujet d'en perdre tout le dessein, que je pouvois la considerer comme entierement consommée, & comme toutes les instances & sollicitations que je pouvois faire pour l'empêcher estant désormais inutiles & hors de temps: puisque je sçavois certainement que l'Imprimeur avoit desja apporté au secretaire de la Congregation *dell' Indice* l'épreuve de cette liste & que les Heures y estoient, quoique je n'osâse pas le dire ouvertement à M. le C. Barberin, l'importance, la necessité & l'obligation du secret de la voie par laquelle je l'avois appris, m'estant preferables à tout autre avantage que je pouvois tirer pour ces Heures en le divulgant. Mais de plus j'estois obligé de prendre garde qu'on ne reconnust que je sceusse l'estat où se trouvoit cette affaire, mesme pour l'interest de ces Heures: parce que je craignois que si Messieurs du S. Office venoient à découvrir que je le sceusse si asseuré-

ment, ils ne perdisent toute la bonne volonté & disposition qu'ils auroient eue d'ailleurs de faire à cet excellent ouvrage la justice que je leur demanderois, pour l'importance de la réputation de leur Tribunal qu'ils croiroient flétrir, s'ils donnoient lieu de croire qu'il fust sujet à quelques vicissitudes & capable de changer de resolution. De sorte que j'avois esté obligé de me renfermer dans ces bornes avec M. le C. Barberin, & de me contenter de luy représenter le plus efficacement que j'avois pu les dangers où je presumois que ces Heures pouvoient estre de recevoir quelque atteinte par les raisons que je luy en proposai, pour l'obliger à la prévenir selon l'affection qu'il auroit à les defendre; & voiant qu'il s'en remettrait tout à fait à moy, je ne pouvois plus considerer cette affaire que comme une affaire desesperée & sans remede.

Neanmoins pour ne me point repentir d'avoir pu faire pour ces Heures quelque remonfrance & ne l'avoir pas faite, je me resolus à ce que M. le C. Barberin me venoit de dire, d'aller encore voir M. le C. Spada pour faire auprès de luy un dernier effort. Comme j'arrivay chez luy il recut une visite d'une personne de condition avec qui il fut environ une heure, à la fin de laquelle il vint un estafier de M. le C. Barberin sçavoir si M. le C. Spada estoit chez luy. Je me doutai aussitost que M. le C. Barberin depuis mon departement avoit changé de resolution, & que c'estoit pour l'affaire dont je luy avois parlé qu'il vouloit venir voir M. le C. Spada. J'eus quelque envie de me retirer sans parler à M. le C. Spada de peur de gaster quelque chose en luy parlant, & pour laisser à M. le C. Barberin l'affaire en son entier, & le moi en d'y faire tout ce qu'il trouveroit à propos pour la faire réussir: neanmoins le Marquis qui estoit avec M. le C. Spada s'estant retiré presque aussitost que la nouvelle dela venue de M. le C. Barberin fut apportée, & m'estant venu en pensée que M. le C. Barberin seroit peut-estre bien-aise que j'eusse dit quelque chose à M. le C. Spada avant luy, suivant l'ordre qu'il m'en avoit donné, j'employai le petit intervalle de temps qu'il y eut entre la visite de ce Marquis & la venue de M. le C. Barberin, à représenter en peu de mots & avec le plus de reserve que je pus à M. le C. Spada les memes choses que j'avois dites à M. le C. Barberin. Je luy dis le pouvoir absolu qu'on m'avoit asseuré qu'il avoit en cette affaire, les inconveniens & facheuses suites qu'il previeroit en faisant ce dont je le suppliois, & les obligations qu'on auroit à son Eminence du bon traitement qu'on y auroit receu. M. le C. Spada me répondit en me parlant ouvertement de cette liste qu'on parloit

de publier dans laquelle seroient ces Heures; mais il m'en parla comme d'une defense peu considerable, & qui ne pouvoit pas faire à ces Heures beaucoup de prejudice, y aiant trente ou quarante livres compris ensemble dans une mesme prohibition; Que neantmoins si je voulois l'empescher il faudroit recourir au S. Office pour y donner ordre, & que pour luy il n'y pouvoit rien tout seul.

M. le C. Barberin y arriva *incognito* par le petit escalier. M. le C. Spada ne laissa pas de luy aller au devant, & je fus avec M. le C. Spada jusqu'à ce que M. le C. Barberin y fut arrivé. J'allai l'attendre chez luy quoy qu'il fust desja assés tard pour sçavoir à son retour, ce qu'il auroit fait dans cette visite. Elle dura une grande heure, & il ne revint chez luy qu'à la nuit. Il me dit quand il fut de retour, que je visse de nouveau tous ces Messieurs les Cardinaux que j'avois desja veus sur le sujet des Heures. Il prit la peine de me deduire par le menu tout ce que je devois leur représenter; & il me donna par tout ce qu'il me dit beaucoup de sujet d'esperer qu'ils estoient disposés à avoir égard à mes remonstrances. Il me dit que je dressasse un Memorial pour leur presenter, & mesme qu'après qu'il seroit fait, il seroit bien-aïse que je le luy fisse voir, afin qu'il me dit s'il seroit bien. Enfin touchant la robe & le bonnet que j'avois portés jusque là dans les visites que j'avois rendus à Messieurs les Cardinaux, il me dit qu'ils ne me voioient pas bien volontiers en cet habit, & qu'il croioit qu'ils seroient bien-aïses que je ne le portasse plus. Je remerciai M. le C. Barberin de tous les soins qu'il prenoit de cette affaire; Et pour l'habit je luy dis, que je serois fort-aïse d'estre dispensé de la sujettion & de la peine de le porter, & que je ne l'avois porté jusque-là qu'avec quelque incommodité, mais par deference & respect pour leurs Eminences; ainsi qu'il avoit veu luy-mesme que nous en usions en France dans les occasions d'honneur & de ceremonie.

Cet avertissement fut cause que devant que de me presenter à l'antichambre du Pape pour en avoir l'audience dont j'ai parlé, j'allai voir le Dimanche 9 de Juillet au matin le Maître de Chambre du Pape dans son appartement pour luy demander en quel habit il trouveroit bon que je me presentasse à l'audience de sa Sainteté, & que je luy offris de moy mesme d'y aller avec ma soutane & mon manteau. Et il me dit que cela seroit mieux, à cause de la nouveauté pour laquelle il faudroit parler au Pape pour sçavoir si sa Sainteté agréeroit que je portasse la robe & le bonnet, veu que les autres Docteurs qui y avoient esté avant moy ne s'estoient présentés pour le voir qu'avec leur sçutane & manteau. Sur quoy je n'eus garde

de ne pas accepter l'offre qu'il me faisoit pour ne pas donner occasion à differer mon audience par la discussion d'une difficulté de cette sorte, puisque d'ailleurs la cause principale qui m'avoit fait prendre la robe & le bonnet, sçavoir pour faire observer d'abord que j'estois revenu à Rome pour une fonction publique, estoit cessée alors par toutes les visites que j'avois faites dans lesquelles j'avois expliqué le sujet de mon retour.

Ce mesme jour Dimanche 9 de Juillet je vis encore pour les Heures Messieurs les Cardinaux Ginetti le matin & Roma l'après-dinée, & ce dernier me fit de nouvelles instances sur la difficulté de la version du premier commandement touchant les images. J'achevai le Mardi matin le Memorial que je presentai à leurs Eminences sur ce sujet, j'en fis faire des copies, & je les portai l'après-dinée à Messieurs les Cardinaux Ginetti, de S. Clement, Spada & Barberin. Et ce dernier me donna encore avis de voir un peu le Catechisme du Concile de Trente, comment il y estoit parlé sur le sujet des images. Et parce que le temps pressoit pour leur assemblée qui devoit estre le Mercredi matin, & qu'il n'y avoit encore aucun ordre que je sceusse de suspendre la publication de la liste dont j'ai parlé, je laissai ce Memorial aux logis de ceux de Messieurs les Cardinaux que je ne trouvai pas en personne pour le leur presenter. Dans ce Memorial apres avoir dit quelque chose du dessein de ces Heures, je passois ainsi à la réponse des objections qu'on y avoit faites.

Ce livre aiant esté receu presque universellement de tout le monde avec un si grand applaudissement, qu'il en a esté fait six éditions différentes en moins d'un an; il a excité la jalousie de certaines personnes, qui ne pouvant y rien trouver à redire de considerable, ont esté réduits à ne pouvoir luy rien reprocher que trois choses tres legeres.

La premiere d'avoir negligé de traduire du Latin la parole de *Redempteur de tous*, comme si le Traducteur l'avoit laissée à dessein & de propos delibéré.

Mais les Auteurs de cet ouvrage sçavent trop bien ce que dit S. Paul dans la seconde aux Corinthiens chapitre cinquième, que *Jesús Christ est mort pour tous*; Et ce qui est dit aussi dans la premiere epistre de S. Jean chapitre second, qu'il est le *prix & la rançon de nos pechés*, & non seulement des nostres, mais aussi de ceux de tout le monde. Ils reconnoissent trop bien que Jésus Christ nostre Seigneur est le Sauveur de tous, pour vouloir malicieusement retrancher cette parole de *Redempteur de tous*; & celer une verité qu'ils reconnoissent de foy & pour laquelle ils seroient prêts de répandre leur sang.

Et

« suffisantes pour ôter tous les soupçons qu'on
 « peut donner contre les bonnes intentions de
 « l'Auteur de cet ouvrage, & que vos Eminen-
 « ces jugerassent qu'il fust nécessaire d'ajouter à
 « ce livre quelque préface ou explication ou au-
 « tre chose semblable pour plus grande assuran-
 « ce de la sincérité & des bons desseins de cet
 « Auteur; on exécutera ponctuellement ce qu'il
 « plaira à la prudence de vos Eminences d'or-
 « donner sur ce sujet; on vous apportera dans
 « trois mois le livre rimprimé avec cette nouvel-
 « le déclaration, & on ne l'imprimera jamais au-
 « trement.

« Au reste le livre est de tres grande utilité &
 « edification pour les fideles, ne contenant rien
 « autre chose que les principales & plus neces-
 « saires maximes de la vie Chrestienne tirées de
 « l'Ecriture Sainte & des Saints Peres de l'Egli-
 « se. Et ce seroit une chose tout à fait fascheu-
 « se & deplorable, que les peuples se pussent
 « imaginer que vos Eminences les eussent con-
 « damnés, comme les ennemis de ce livre s'es-
 « forceroient de le persuader s'il recevoit quel-
 « que flétrissure, quoyqu'il ne soit pas possible
 « à leur mesdisance d'empêcher le grand applau-
 « dissement qu'il reçoit de tout le monde. C'est
 « pourquoy outre le bien que vos Eminences
 « feront & le scandale qu'elles empêcheront,
 « elles obligeront encore beaucoup de per-
 « sonnes pieuses & sçavantes, qui tascheront de re-
 « connoistre ce favorable traitement par tous
 « les moiens possibles, & prieront Dieu pour la
 « longue & heureuse conservation & exaltation
 « de vos Eminences que Dieu benisse, &c.

Mon dessein estoit de me trouver le Mécène
 le matin 12 de Juillet à la Minerve demie heu-
 re avant le temps que j'avois appris que Mes-
 sieurs les Cardinaux s'y rendoient pour leur
 Congregation, afin de les saluer à mesure qu'ils
 ariveroient, tant pour leur dire la nécessité où
 je m'estois trouvé de laisser la veille ce Memo-
 rial en leurs maisons n'ayant pas le temps d'y
 retourner pour le presenter à eux mesmes, que
 pour les informer de ce que j'avois le soir
 précédé dans le Catechisme du Concile de
 Trente. Mais ils s'y rendirent beaucoup plus-
 tost qu'à leur ordinaire; parce que M. le C.
 Pamphile qui vouloit y prendre ce jour-là sa
 premiere séance ne pouvoit pas y venir plus
 tard; & ainsi ils estoient tous entrés quand
 j'arivai, à la reserve de M. le C. Roma, à qui
 je presentai une copie de ce Memorial que je
 n'avois pu luy donner la veille.

Je craignis aussi que le Seigneur Albizzi ne
 se creust méprisé & ne s'irritast encore plus
 contre nous, si je ne luy en presentois aussi une
 en particulier; & cela fut cause que je de-
 mandai s'il n'y avoit pas moi-même de le faire for-
 tir un moment de l'Assemblée, afin que je la

luy presentasse. On me dit que non; mais que
 si je voulois dire quelque chose à l'Assemblée
 que je pourrois y entrer, qu'on alloit bien-
 tost demander ceux qui pourroient avoir
 quelque chose à y proposer. J'eus quelques
 peine à m'y résoudre, craignant de donner su-
 jet à cette Congregation de pretendre, si je
 m'y presentois, qu'un François & un Docteur
 de Sorbonne auroit reconnu sa jurisdiction. Je
 me résolus pourtant d'y entrer dans le même
 esprit & la même veüe, dans laquelle je m'es-
 tois resolu d'y adresser un Memorial, sçavoir
 non pas comme reconnoissant en cette Con-
 gregation quelque jurisdiction & superiorité
 à l'égard de la France ny du luy ny de l'Au-
 teur pour lequel je m'entremettois; mais seu-
 lement pour prévenir s'il se pouvoit les scanda-
 les qui pouvoient naistre des Decrets d'une
 Compagnie de personnes qui tiennent en effet
 dans l'Eglise un rang tres considerable, eu
 égard à la maniere dont quantité de Catholi-
 ques en France mesme envisageoient ces De-
 crets, au mauvais usage que divers particuliers
 en faisoient, & aux faulx & pernicieuses con-
 sequences qu'ils en tiroient.

Ils estoient assis au tour d'une table en cet
 ordre. MM. les Cardinaux Roma & Barberin
 estoient au bout, à leur main droite d'un mes-
 me costé le long de la table estoient MM. les
 Cardinaux Ginetti, de S. Clement, Lugo &
 Pamphile; vis à vis de ces deux derniers M.
 Albizzi & le P. Commissaire du S. Office
 estoient assis sur des sieges plus bas, & devant
 eux il y avoit un bureau joignant cette table;
 & du long de la muraille que regardoient
 MM. les Cardinaux, estoient aussi assis sept ou
 huit de leurs Consultants. Je m'approchai pour
 parler au bout de cette table qui estoit vuide;
 & je leur dis en Latin que pour ne leur estre
 point ennuyeux en repetant ce que je leur avois
 représenté tant de vive voix que par mon Me-
 morial, je n'avois à y adjouter autre chose si
 non qu'ayant leu le soir precedé le Catechis-
 me dressé pour les Curés par l'ordre du Con-
 cile de Trente traduit en langue vulgaire &
 imprimé par le commandement de Pie V, j'a-
 vois observé que le commandement touchant
 les images y estoit exprimé dans les mêmes
 termes que dans les Heures & mesme d'une
 maniere encore plus forte & plus dangereuse si
 les raisons de ceux qui faisoient cette objection
 contre les Heures meritoient d'estre receuës.
 Car ce Catechisme portoit en propres termes;
*Non ti farai alcuna imagine sculpta, tu ne
 te feras aucune image taillée, sculpta*, ce qui
 sembloit plus choquer les accusateurs de ces
 Heures; Et qu'au lieu que dans les Heures il y
 avoit simplement qu'on n'en feroit point pour
 les adorer, il y avoit dans ce Catechisme qu'en

ne les adorerai point, & mefine qu'on ne les hono-
rerai point, NON LE ADORERAI NE LE
HONORERAI. Que si les Heures meritoient
d'être condamnées pour cette traduction, le
Catechisme le meritoit beaucoup plus; & que
si au contraire le Catechisme ne l'avoit pas esté
depuis un siecle qu'il estoit imprimé, les Heu-
res meritoient bien moins de l'estre. Je dis en-
fin que s'il y avoit quelque autre chose qu'on
eust à objecter contre ces Heures outre ce
qu'on m'avoit dit, non seulement j'esperois
qu'il ne me seroit pas plus difficile d'y répondre
solidement qu'il me l'avoit esté de le faire aux
objections qui m'avoient esté faites jusque-là;
mais aussi que si leurs Eminences desiroient
quelque autre chose des Auteurs de ces Heures
pour une plus ample justification de leur droi-
te foy, de leur conduite sincere, & de leur de-
serence pour leurs Eminences, je les assurerois
qu'ils leur donneroient une entiere satisfaction
dans le temps qu'il leur plairoit de prescrire.

M. le C. Roma parlant pour eux tous me
dit, qu'ils considereroient ce que je leur avois
representé de vive voix & par écrit & qu'ils me
seroient réponse; & *dabimus responsum*; & en
me retirant je laissai une copie de mon Memo-
rial à M. Albizzi, & je mis sur le bureau devant
luy le Catechisme traduit en Italien que j'avois
recourré la veille, & que je croiois estre une
piece decisive sur la difficulté capitale qu'on
m'avoit faite contre ces Heures.

J'attendis M. Albizzi au sortir de cette as-
semblée, tant pour apprendre de luy en quali-
té de Secretaire de cette Congregation ce qu'il
pouvoit avoir à me dire de ce qu'on auroit re-
solu sur ce que j'y avois representé, que pour
luy faire excuse de ce que je n'avois pas pu luy
presenter plustost ce Memorial & le luy porter
à son logis. Il ne me répondit rien autre chose,
sinon que c'estoit allés que j'informasse les
autres.

J'allai voir l'apres-disnée M. le C. Pamphile
que je n'avois point encore salué. Je luy dis
que je viendrois l'informer au premier jour du
sujet principal qui m'avoit fait revenir à Ro-
me, outre ce qu'il en pouvoit desja avoir appris
par les lettres des Eveques que j'avois presen-
tées au Pape; mais que je venois cependant ce
jour là luy expliquer ce que c'estoit que l'af-
faire de ces Heures. Je la luy dis en effet, mais
en allés peu de mots, étant obligé d'estre bien
court par le grand nombre de personnes qui
estoient à la porte de son antichambre & qui
demandoient audience de son Eminence.

Je vis encore cette apres-disnée à M. le C.
Barberin: je luy presentai un Memorial: je luy
parlai des Heures que le P. Adam venoit de met-
tre au jour & qu'il avoit intitulé *Catholiques*
pour opposer à celles-cy, comme si elles eus-

sent esté heretiques, traitant indignement &
avec beaucoup d'emportement & de calomnie
ceux qui avoient eu soin de les dresser. Il me
répondit comme si tous ces Meilleurs les Car-
dinaux eussent esté suffisamment éclaircis &
satisfaits sur toutes les objections sur lesquelles
j'avois répondu, & comme ne leur restant plus
d'autre difficulté sur ces Heures-cy que de ce
qu'elles estoient en langue vulgaire. Je luy ré-
pondis que la version en langue vulgaire, n'es-
toit defendue que de toute la S. Ecriture en-
tiere, à cause de quelques endroits particuliers
dont les simples pouvoient estre supris & mal
edifiés; mais qu'on n'avoit jamais defendu d'en
extraire & d'en traduire des lieux principaux
qui pouvoient servir à l'instruction & à l'edi-
fication du peuple. Qu'en particulier les Heures
du P. Adam estoient en langue vulgaire com-
me celles-cy; qu'on ne pouvoit rien reprocher
à celles-cy sur ce sujet qui ne deust aussi estre
reproché à celles du P. Adam; & qu'elles pou-
voient de plus entre autres choses estre accu-
sées d'avoir alteré & corrompu dans leur tra-
duction toutes les collectes où la force de l'es-
ficacité de la grace estoit exprimée dans le
Latin. Nous parlâmes de l'audience que j'a-
vois eue du Pape le jour précédent, dont je
rapportai toutes les particularités à M. le C.
Barberin; & entre les choses qu'il me dit à
cette occasion, il me souvient qu'il me repeta
ce qu'il m'avoit desja dit plusieurs fois, qu'il
s'étonnoit de ce que le Pape avoit tant fait d'in-
stance & de sond sur la Bulle d'Urbain VIII
comme si elle eust esté decisive de quelque
chose, puisqu'il estoit certain qu'elle n'estoit
que provisionnelle, non point pour condam-
ner la doctrine de Jansenius, mais pour la
defendre ou prohiber seulement, jusqu'à ce
qu'elle eust esté examinée & approuvée.

M. le C. Spada, ny M. le C. Panzirole, n'a-
voient point esté à la Minerve le Mercredi ma-
tin, & je n'avois pu les trouver l'apres-disnée:
c'est pourquoy me tenant comme assuré
qu'on parleroit le Jeudi matin devant le Pape
de l'affaire de ces Heures; & m'ayant esté dit
que les sentiments de ces deux Cardinaux es-
toient en grande estime aupres de sa Sainteté,
j'allai chez eux pour les voir tous deux avant
qu'ils se rendissent à l'Assemblée qui se devoit
tenir ce jour-là en presence de sa Sainteté.

Le premier que je vis fut M. le C. Spada. Je
luy dis deux choses dont je ne luy avois point
parlé en le visitant, & dont je n'avois rien dit
dans mon Memorial. L'une estoit ce que j'a-
vois representé la veille à la Minerve du Cate-
chisme du Concile de Trente sur le sujet des
images; & la seconde l'avis que j'avois reçu
de l'impression des Heures du P. Adam. Je
luy dis qu'on me mandoit qu'elles estoient rem-

remplies d'impofures & de médisances qu'il avoit mêlées avec les prières de l'Eglife; qu'il les avoit intitulées Catholiques, comme fi celles-cy eftoient Herétiques; qu'il avoit traduit les Hymnes en vers burlefques & ridicules; que bienque je n'en euſſe reçu la nouvelle que par le dernier ordinaire, on me mandoit qu'il y avoit neantmoins trois ou quatre mois qu'elles eftoient publiques; & que je le priois de confiderer ce qu'on pourroit dire, fi celles-cy venoient à être comprises dans un decret parce qu'elles eftoient en François, & que celles-là qui eftoient auſſi Françoiſes en fuſſent exemptes. M. le C. Spada me dit que ſi j'avois les Heures du P. Adam, & que je m'en plaigniſſe à leur Tribunal, comme d'autres y avoient accuſé celles que je deſendois, ils ne condamneroient point les unes qu'ils ne condamnaſſent auſſi les autres. Je luy répondis que je ne les avois pas; que ſ'il deſiroit les voir je les ferois venir pour les luy montrer, afin qu'il puſt en comparant les unes avec les autres connoître plus clairement & juger plus aſſurément de la juſtice de mes remonſtrances; & que pour cela je le ſuppliois d'en procurer le temps, en faiſant ſuſpendre & diſſer le jugement qu'on pourroit faire de celles-cy; mais que de porter mes plaintes à leur Tribunal contre celles du P. Adam, je n'y voiois aucune apparence; & que ſi les Heures que je deſendois avoient à être ſtetées par un Decret où elles ſeroient comprises, j'aurois autant qu'elles le fuſſent ſeulement que dans la compagnie de celles du P. Adam; parce qu'il ne falloit pas accouttumer ces Peres à compoſer un mauvais livre dès qu'ils en verroient paroître un bon qui ne leur plairoit pas, dans l'eſperance qu'ils auroient de faire condamner l'un & l'autre ſous l'ombre de tenir la balance égale & de mettre la paix entre les uns & les autres, ny donner occaſion à leurs Eminences d'en uſer de cette forte.

Au ſortir de chez M. le C. Spada j'allai à l'appartement de M. le C. Panzirole qui étoit par bas à Montécaval où le Pape logeoit alors. Je ne pus parler à luy avant qu'il ſortit de ſon appartement pour monter chez le Pape. Il étoit environné de pluſieurs perſonnes de condition, Evêques, Gentil-hommes & Prelats Romains, qui s'eſtoient trouvés chez luy pour luy faire la Cour & l'accompagner depuis ſon appartement juſqu'à celui du Pape. Je l'abordai au milieu de tout ce monde ne l'ayant pu autrement; & en luy préſentant mon Memorial, je luy dis ſelon que la diſpoſition du lieu me le permettoit, que je venois implorer ſa protection pour un livre dont l'excellence & la generale approbation luy avoit attiré quelques envieux, qui ne pouvant pas le repren-

dre en choſes conſiderables, s'eſtoient réduits à des objections tres foibles, comme il le reconnoitroit par le Memorial que je luy preſentois, & qu'il l'entendrait dire comme j'eſperois dans l'Assemblée qui s'alloit tenir devant ſa Sainteté. A peine eus-je achevé ce diſcours, que M. le C. Panzirole au lieu de me répondre ſe tourna vers M. Albizzi qui étoit l'un de ceux qui le cortégeoient, & luy demanda ce que c'étoit que l'affaire dont je luy parlois. M. Albizzi luy répondit d'un ton de voix fort haut & fort animé, en luy diſant deux fois ces paroles, *Si burla il Signor di Sant'Amor, ſi burla, &c. Ad. de Saint-Amour ſe moque, c'eſt un moqueur*. Ces paroles offénçantes & humiliantes ne m'auroient pas fait grande peine, ſi M. Albizzi me les euſt dites dans quelque audience particulière; où j'eufſe eu le moiën de luy repliquer devant tous ceux qui les euſſent entendues; mais dans un endroit auſſi public qu'étoit celui-là, devant une ſi grande Aſſemblée, & dans un entretènement où il n'y avoit pas lieu de grande repliche (car c'étoit à demi en chemin faiſant, & nous eſtions deſjà preſque au pied de l'eſcalier par où l'on montoit chez le Pape) elles me furent un aſſés rude apprentiſſage du traitement altier & imperieux qu'il falloit me préparer de recevoir, lorſque je ſerois obligé de voir M. Albizzi. Et nonobſtant la juſte émotion qu'elles m'avoient cauſée, une ſecrete crainte que j'eus qu'il ne me les euſt dites pour m'irriter & pour m'obliger à quelque réponſe un peu forte, comme en effet il la meritoit, mais de laquelle il euſt pu prendre avantage contre moy; je ne luy adreſſai pas ma réponſe, mais à M. le C. Panzirole, & aſſés haut autant que je pus pour la faire entendre à la plus grande partie de ceux qui voioient ce ſcémelle, en luy diſant que ſon Eminence verroit, ſi je me moquois, quand elle auroit veu le Memorial que je luy preſentois. Qu'au fonds je m'eſtois adreſſé à luy, pour le ſupplier de faire entendre à ſa Sainteté que quelques-uns des Evêques dont je luy avois préſenté les lettres, & qui ſça voient ce que c'étoit que ce livre, eſtimeroient fait à eux mêmes le traitement qu'il recevroit; & que je n'en avois pas parlé au Pape, lors que je luy préſentai leurs lettres, parce que je ne prevoiois pas alors qu'on deuft parler de ce livre, au moins ſi-toſt, devant ſa Sainteté.

Pendant que je diſois cela à M. le C. Panzirole, M. Albizzi étoit toujours derrière luy un peu à côté, & aiant pris celivre quelque part où il l'avoit ſur luy, il le tint à la main beaucoup élevé, & le montrait à toute cette Aſſemblée en le remuant & menaçant, diſant que j'en avois dit ce que bon m'en avoit ſemblé, mais qu'on alloit voir là haut ſi j'avois

raison.

raison. Aiant laissé passer M. le C. Panzirole, je répondis à cela à M. Albizzi, que c'estoit te que j'attendois, mais que je m'étonnois cependant du traitement qu'il faisoit à ce livre & à ma personne. M. Albizzi continua tout irrité en me disant que je croiois hier avoir beaucoup avancé en ce que j'avois dit du Catechisme dont j'ai parlé cy-dessus mais que j'aurois deu voir auparavant tout au long le lieu que j'avois cité & qui s'expliquoit nettement comme le demandoit le sens Catholique, mais que l'Auteur de ces Heures ne s'expliquoit pas. Je luy repliquai que ce Catechisme estoit plus ample & s'étendoit davantage dans l'explication de ce commandement que non pas ces Heures dans la traduction qui y estoit; mais que dans le peu de mots qu'elle contenoit, elle estoit assés bien expliquée & assés nette sans qu'il fust besoin d'autre commentaire pour la bien entendre. M. Albizzi me reparut que le commun du monde ne la pouvoit pas bien entendre estant ainsi resserée. Je luy dis que pour peu d'intelligence qu'on eust il estoit tres facile à toute personne de l'entendre. Il me replica que les femmes ne l'entendoient pas. Je luy dis que les femmes les plus simples l'entendoient bien; & que tous ceux qui faisoient tous les jours le Catechisme aux femmelettes & aux enfans avoient trop de soin de l'expliquer pour y laisser de l'obscurité; & qu'en France il n'y avoit point de Catholique qui l'ignoraît. Il continua à me parler en grondant & en s'offensant du soin que j'avois pris de la défense de ces Heures, comme si j'eusse voulu en cela faire quelque violence à la Religion & au S. Siege, & l'obliger à tolérer une chose laquelle ne pouvoit pas l'estre. Je luy répondis que ce n'estoit pas mon intention ny ma pensée d'engager le S. Siege à quoy que ce soit contre ses inclinations & ses intérêts, mais de le servir en faisant connoître au Pape les embûches qui luy estoient dressées sous les Propositions équivoques dont on luy demandoit la décision, & en l'informant le plus soigneusement que je pourrois du véritable estat de toutes les choses desquelles je serois chargé. Et quant à luy que je le suppliois de vouloir écouter ce que j'aurois à luy dire avec quelque sorte d'égalité, & de ne pas rejeter la justification évidente que je pourrois faire tant de la pureté des maximes contenues dans ces Heures, que de la pureté des intentions de ceux qui les avoient dressées, laquelle il estoit tres-aisé de reconnoître, puisque mesme dans tout le livre on pourroit à peine trouver aucun fondement raisonnable du moindre mauvais soupçon. M. Albizzi me replica qu'on ne voioit que trop clairement la mauvaise intention de cet Auteur, & que tout ce

qu'on avoit dit des mauvais desseins de ces gens-là contré le S. Siege dont ils estoient les ennemis n'estoit que trop véritable. Comme je reconnus par cette réponse de M. Albizzi qu'il estoit absolument gaigné contre nous, & que la moderation & la patience que j'avois gardées dans tout ce discours ne faisoient que l'aggraver & luy donner occasion de s'emporter de plus en plus contre moy; j'entrai dans la juste indignation que sa conduite me devoit donner, & je luy répondis avec fermeté, que ce qu'il disoit ne se trouveroit point véritable, & que je ne souffrirois jamais que personne fust une injure aussi sensible qu'il venoit de faire à des gens de bien dont je connoissois la solide pieté & les sinceres intentions, sans me plaindre de cette injustice & sans faire voir le tort qu'on leur feroit d'avoir d'eux une croiance si prejudiciable & si fausse, & qui ne pouvoit avoir d'autre fondement que des calomnies & des impostures. M. Albizzi ne me replica rien à ce discours qu'entre ses dents & en grondant; de sorte que n'ayant ouï aucune de ses paroles, & voyant les miennes fort inutiles envers luy, j'en demeurai là; & ce silence me fut d'autant plus aisé que tout ce que nous avions dit, nous l'avions dit en montant à l'appartement du Pape où nous arivions quand nous cessâmes de parler.

Le Vendredi 14 de Juillet j'assistai à la Messe où Messieurs les Cardinaux se trouvent en chapelle aux Cordeliers de la place Colonne pour la Feste de S. Bonaventure, & j'entendis une harangue en Latin qu'un jeune Cordelier y fit à l'issuë de la Messe à la louange de ce Saint. J'allai voir l'après-dînée trois Cardinaux à qui je parlai sur le sujet de ces Heures. Le premier fut M. le C. de S. Clement dans l'entretien duquel je reconnus deux choses assés remarquables. L'une estoit que ce que j'avois dit & représenté dans la Congregation du S. Office le Mercredi, y avoit esté fort bien receu; mais que toutefois j'eusse mieux fait de ne point paroître en personne dans cette Congregation pour garder davantage de circonspection & de gravité dans ma conduite. L'autre, que la plus grande occasion des plaintes & des poursuites qu'on faisoit contre ces Heures n'estoit pas ce qu'on y remarquoit comme mauvais, mais la mauvaise opinion qu'on avoit des gens qui les avoient mises au jour. Le second Cardinal que je vis fut M. le C. Roma, qui me dit que mon Memorial n'avoit point esté leu dans leur Congregation de Mercredi, mais qu'il le feroit dans une particuliere qui se tiendrait chez luy sur ce sujet, pour estre en suite rapporté à la generale; mais que cependant je fusse sans inquietude; qu'il ne se feroit rien qu'après une meure & serieuse

rieuse deliberation. Et comme je pris occasion de luy dire ce qui s'estoit passé le Jeudi entre M. Albizzi & moy, dont je devois craindre par consequent l'animosité & le pouvoir qu'il avoit de me nuire, si charge de Secrétaire de leur Congregation luy donnant tant d'occasions de parler au Pape & à leurs Eminences des affaires de cette nature; M. le C. Roma reconnut bien qu'il avoit beaucoup de tort, mais il l'excusa avec une benignité encore plus grande en me disant que je n'y pris pas garde, que c'estoit son humeur, qu'il agissoit mesme bien souvent avec leurs Eminences avec impetuosité, & que je ne laissasse pas de le voir, comme si ce qui s'estoit passé ne fust point arrivé. Le troisième fut M. le C. Lugo, à qui je ne laissai pas de porter un Memorial nonobstant sa liaison avec les Jésuites.

Les Samedis, les Dimanches, & les Lundis, n'estoient pas pour moy ordinairement des jours de grande sollicitation; parce que le Courier partant les Samedis pour toutes les villes d'Italie, presque toutes les personnes que je pouvois aller voir estoient occupées à leurs dépêches; & que le Courier de France partant le Lundi, bien souvent je commençois le Dimanche après-dîner les lettres que j'avois à faire pour rendre compte de ce qui se passoit dans les affaires dont j'estois chargé. C'est pourquoy je ne pus continuer que le Mardi 18 de Juillet les sollicitations que j'avois commencées pour ces Heures, ayant esté obligé les jours précédens de mander exactement aux Evêques & aux autres personnes qui me les avoient recommandées tout ce qui s'estoit passé jusques-là sur ce sujet.

J'avois aussi dressé un second Memorial touchant ces Heures par lequel Messieurs les Cardinaux de la Congregation du Saint Office estoient suppliés de donner lieu à la justification de la droite foy & de la sincere intention de ceux qui les avoient dressées; & pour cet effet de faire lire tout le livre entier & de faire donner un memoire de tout ce qu'on y trouveroit à redire, afin que si apres que les difficultés qu'on pourroit proposer seroient expliquées, ils trouvoient qu'il fust à propos de corriger quelque chose dans le livre ou d'y ajouter quelque explication pour ôter les plus legers soupçons & éclaircir les moindres doutes, on pût satisfaire à tout ce qui seroit ordonné par leurs Eminences dans le temps qu'il leur plairoit de prescrire, & qu'on l'exécuteroit avec toute la diligence que leurs Eminences pourroient attendre de personnes tout à fait remplies de soumission & d'obéissance.

Je communiquai donc le Mardi 18 de Juillet le dessein de ce second Memorial à des personnes fort éclairées dans la conduite qu'on

devoit garder en ce Pays-là en ces sortes d'affaires. On m'assura que suivant les loix & les coutumes du Tribunal de l'Inquisition, on ne pouvoit ny me refuser ce que je demandois par ce Memorial, ny passer outre avant que d'y faire droit. Ainsi on me conseilla de le donner; mais que ce seroit assés que je le portasse le lendemain matin à M. le C. Roma pour toute la Congregation, avant qu'il sortist de son logis pour s'y rendre. J'eus encore le temps ce jour-là de visiter M. le C. Barberin, & il agreea que je luy fisse lecture de la copie de la lettre que je luy dis que j'avois écrite la veille aux Evêques de ce qui s'estoit passé jusques-là touchant ces Heures, ce que je ne pouvois considérer que comme fort avantageux pour leur defense, quand ce Cardinal considereroit & pourroit dire aux autres la part que prenoient en cet ouvrage des Personnes si Illustres dans toute la France pour leur dignité & pour leur mérite, & combien tout ce qui se faisoit à Rome sur ce sujet leur estoit mandé exactement.

J'allai le Mercredi matin porter ce second Memorial à M. le C. Roma. Il me dit qu'il n'estoit pas encore temps de le luy donner: parce qu'on ne parleroit pas ce jour-là de mon affaire; mais que je le luy portasse pour le jour qu'on tiendrait cette Congregation particuliere de laquelle il m'avoit parlé. J'appris que ce seroit pour le lendemain apres-dîner; & je ne manquai pas de luy porter ce second Memorial demie-heure avant que cette Congregation fust assemblée.

J'attendois sans inquietude qu'on me fît justice sur tout ce que j'avois représenté, & j'allois le Vendredi apres-dîner et de Juillet voir M. le C. Barberin pour fortifier par des exemples sans repliche de livres que j'avois recouvrés à Rome ce que je luy avois dit en faveur de celui-cy; lorsque je vis affiché à la *Stampé Apostolique* le nouveau Decret des livres defendus par l'Inquisition durant le cours de cette année-là, dont je sçavois qu'on ne différoit la publication qu'en attendant ce qui seroit ordonné touchant les Heures. Je fus d'abord fort-aisé de le voir affiché ne m'imaginant nullement qu'elles y fussent comprises; mais au contraire me persuadant ou qu'elles en estoient tout à fait exemptes, ou qu'au moins la publication de ce Decret n'avoit esté résoluë, que parce qu'on voioit que la discussion de ce qui concernoit les Heures occuperoit plus de temps qu'il n'estoit à propos suivant leur usage d'apporter de retardement à cette publication; mais la lecture que je fis de la liste de ces livres defendus m'apprit que les Heures y estoient comprises.

C'est en vain que je dirois l'extreme étonnement

nement où je fus d'un succès si peu attendu; mais quelque grand qu'il pût estre, il ne m'empêcha pas de considérer à l'instant l'usage que j'en devois faire & le fruit que j'en pourrois tirer pour la principale affaire dont j'estois chargé. Et comme ce n'est pas un petit avantage de connoître autant qu'on peut le monde avec qui l'on a à traiter, je remis la visite que j'allois faire à M. le C. Barberin pour m'en revenir sur mes pas chez M. le C. Roma. Je luy parlai comme si je n'eusse rien sçu de la publication de ce Decret; & je luy demandai simplement s'ils avoient vu mes deux Memoriaux, & si je pouvois esperer justice sur ce que je leur avois représenté. M. le C. Roma me répondit avec une entière sincérité, que c'estoit une affaire réglée & conclue dont on ne parleroit plus; & de luy mesme il me raconta comme la chose s'estoit passée dans la conference qu'ils avoient eue sur ce sujet. Il me dit que dans la Congregation particuliere qu'ils avoient tenuë pour ces Heures, on n'avoit plus fait d'instance sur la qualité de B. qui avoit esté donnée à M. de Berule dans le Calendrier, ny sur la version du *Redemptor omnium*, mais qu'on avoit encore parlé des images, & que l'on avoit produit sept ou huit Catechismes de France, entre autres celui de M. le C. de Richelieu, dans lesquels ce commandement n'estoit pas traduit dans les termes qu'il estoit dans les Heures; & qu'on en avoit au contraire aussi fait voir un heretique où il estoit traduit comme dans les Heures; mais qu'on avoit toutefois bien reconnu que la version des Heures sur ce point-là pouvoit avoir un bon sens & estre bien entendue. Il me dit en second lieu, que le seul titre de ces Heures conçu en ces termes *l'Office de l'Eglise* pris à la rigueur avoit depleu & avoit esté jugé digne de reprehension, parce que l'Office de l'Eglise proprement ne peut estre que celui qui est ordonné par l'Eglise mesme, & qu'un recueil de prieres quoy que toutes de l'Eglise fait par qui que ce pût estre sans l'ordre & sans l'aveu de la mesme Eglise, ne pouvoit pas estre appelé l'Office de l'Eglise. Mais qu'on avoit bien veu aussi dans quel sens les Auteurs l'avoient voulu dire, & qu'encore que ces paroles à la rigueur fussent mal, elles n'avoient pas esté le principal fondement de la resolution prise dedans leur Congregation. En troisieme lieu il me dit, qu'on n'avoit pas esté bien-aise de voir que certaines prieres & oraisons, entre autres pour dire devant & après la Confession & Communion, qui avoient coustume d'estre ordinairement dans les autres Heures, eussent esté retranchées de celles-cy; qu'il estoit facheux que chacun prist la liberté d'en faire à sa mode; & que cette diversité de prieres n'es-

toit point d'édification. Qu'il voioit bien toutefois que cela n'estoit point sans repartie; & qu'il ne me le disoit pas aussi comme n'y aiant point de réponse, mais seulement pour m'claircir de ce qui s'estoit dit & de la maniere dont la chose s'estoit passée, & me faire connoître aussi qu'elle avoit esté bien examinée; & que si la conclusion avoit esté faite au desavantage de ce livre, ce n'avoit pas esté sans avoir eu égard à mes remonstrances. Et qu'en un mot ce qui les avoit enfin absolument arrestés & obligés de ne pas souffrir ces Heures sans les condamner, s'avoit esté une Bulle de Pie V. qu'on avoit rapportée & représentée à leurs Eminences par laquelle ce *S. Pape* avoit fait des defenses expressees d'imprimer en langue vulgaire en quelque maniere que ce fust l'Office de la Vierge: que cette Bulle leur estant une regle inviolable qu'ils devoient suivre, & une des principales parties de ce livre consistant en la version de cet Office, il ne leur avoit pas esté possible de le laisser passer sans condamnation.

Cette raison me surprit d'abord, & je la supposai aussi bien que ce Cardinal comme convaincante; c'est pourquoy tout ce que je pus y repliquer sur le champ, n'ayant jamais eu connoissance de cette Bulle de Pie V, fut que je m'étonnois, cela estant, comment donc on ne condamnoit pas tant d'autres Heures dans lesquelles cet Office estoit traduit en langue vulgaire. A quoy M. le C. Roma me repartit, que c'estoit qu'ils n'en avoient nulle connoissance, personne ne les accusant & n'en poursuivant la condamnation, comme on avoit fait de celles-cy; ce qui n'empêchoit pas que celles-cy ne la méritassent, quoy que les autres qui estoient également coupables en fussent exemptes; de mesme, ajouta-t-il, qu'un voleur qu'on envoie au supplice l'a mérité, bien qu'il y en ait bien d'autres beaucoup plus coupables que luy qui en sont exemptes, parce qu'on ne les a pas poursuivis devant les Juges, comme on a poursuivi celui qu'ils ont condamné; & que tout de mesme aussi que ces juges condamneroient ces mesmes voleurs qu'ils laissent encore en liberté, s'ils venoient à estre accusés devant eux, ainsi il n'y auroit aucune de ces Heures dans lesquelles l'Office de la Vierge estoit en François qui ne fussent condamnées par leur Tribunal, si elles y estoient accusées.

Il me sembloit que cela ne s'accordoit pas avec ce que m'avoit dit M. Albizzi, qu'en matiere de doctrine il n'y avoit point de parties. Je trouvois aussi que selon cela, il estoit bien aisé aux Jesuites de faire condamner les livres qu'ils vouloient, puisqu'ils estoient tousjours à Rome pour s'en rendre les accusateurs; &

qu'il étoit au contraire bien difficile que leurs livres fussent condamnés, puisque ceux qui eussent peu les accuser n'étoient point à Rome. Et enfin je comprenois bien, que lors qu'il ne s'agissoit que de sçavoir s'il y avoit quelque chose en particulier de mauvais dans un livre, il falloit qu'il se trouvast quelqu'un qui en avertist l'Inquisition : Mais dans une chose aussi notoire comme est de sçavoir si des Heures sont traduites en François, je ne vois pas à quoy un accusateur étoit nécessaire, & je ne pouvois pas même douter que l'Inquisition ne condamnast d'elle même une infinité de livres sans que personne s'en mêlast que ses Officiers.

Mais je dissimulai toutes ces pensées, & me contentai de témoigner à M. le C. Roma que j'étois bien redevable à la bonté avec laquelle il m'avoit informé de ce qui s'étoit passé dans l'affaire de ces Heures, à laquelle il ne falloit plus penser, après qu'elle avoit été ainsi terminée. Je pris occasion de luy rafraîchir la mémoire de ce que je luy avois dit touchant celle des cinq propositions, que je luy dis qui étoit bien d'une autre conséquence que celle des Heures, & ne pouvoit pas se régler qu'avec une discussion bien plus exacte & bien plus longue. De sorte que je le suppliai d'employer son autorité pour faire en sorte qu'on donnast le lieu & le temps à tous les Theologiens Catholiques, qui pourroient y prendre intérêt, & qui voudroient faire au S. Siege leurs remontrances sur les matieres dont il s'agissoit, de le pouvoir faire ; & particulièrement à ceux avant lesquels j'étois venu, & qui devoient se rendre à Rome au mois d'Octobre suivant. M. le C. Roma me dit que je ne me misse point en peine de cela ; que cette affaire assurément tireroit de long ; qu'elle n'iroit pas comme celle des Heures ; que s'agissant de faire une détermination, on n'auroit garde de se hâter. Que pour faire une décision de foy il falloit bien d'autres études & préparations, que pour faire une prohibition conforme à une ordonnance d'un Pape. Que ceux qui voudroient représenter au S. Siege ce que bon leur sembleroit de vive voix ou par écrit, seroient les tres bien venus ; qu'on les écouterait tres volontiers ; qu'on leur auroit obligation ; qu'ils rendroient service au S. Siege, qui ne pouvoit prendre trop d'éclaircissement sur une affaire de cette importance. Que c'étoit à luy à juger & à décider des matieres contestées entre les fideles ; mais qu'après qu'il les avoit décidées, tous les fideles & ceux mêmes qui ne l'étoient pas jugeroient de ses décisions ; & que cela l'obligeoit d'y apporter toute la précaution possible, afin de ne se pas tromper. Qu'assurément j'aurois plus de temps que je n'en souhaiterois ; que

j'avois peur maintenant qu'on ne precipitast quelque chose, mais qu'au lieu de cela je me plaindrois quelque jour qu'on ne se hâteroit pas assez : tellement que je devois être en repos là-dessus, & mander à ces Theologiens qu'ils pouvoient venir en toute assurance, & qu'ils trouveroient à leur arrivée les choses au même état où je les vois.

Je sortis de chez M. le C. Roma fort satisfait de ma visite particulièrement sur cette affaire, & même sur celle des Heures à cause de l'éclaircissement qu'il m'en avoit donné & de la raison capitale & essentielle sur laquelle il m'avoit appris que leur prohibition étoit fondée. J'eus quelque temps après la curiosité de m'en instruire davantage, & je consultai le Bullaire. J'y trouvai la Bulle de Pie V, qui défend les Offices de la Vierge en langue vulgaire ; mais après l'avoir fort examinée, je ne trouvai point que ces défenses pussent s'étendre aux Heures dont étoit question. Ce qui avoit donné occasion à ces défenses étoit que la cupidité de quelques libraires & la malice ou la bestise de quelques autres gens liés avec eux dans ce dessein, leur avoit fait publier à l'envi les uns des autres plusieurs Offices de la Vierge, ou plustost de petits libelles sous ce titre, dans lesquels il y avoit diverses prières qu'ils avoient forgées & qui étoient pleines de superstitions & d'autres sortites pour surprendre les simples & procurer du débit à leurs libelles. De sorte que Pie V ayant reconnu cet abus, & considéré combien cette licence effrenée que des particuliers prenoient de débiter de tels ouvrages, étoit scandaleuse & pouvoit être dommageable à la conscience & à l'édification des fideles, il défendit tous ces prétendus Offices de la Vierge, & non seulement ceux qui étoient déjà publiés, mais aussi tous ceux qui le pourroient être à l'avenir.

Certainement cette Bulle de Pie V ne regardoit que les Offices superstitieux & scandaleux de la qualité dont étoient ceux desquels elle se plaignoit & qui luy avoient donné occasion ; tel que certainement aussi n'étoit pas celui qui étoit contenu dans les Heures pour lesquelles j'avois parlé. Je n'eusse pas manqué de le représenter fort efficacement & fort clairement à Messieurs les Cardinaux, si après qu'elle leur eust été produite ils eussent tant soit peu suspendu leur jugement, & si avant que de le publier ils m'eussent fait communiquer la même Bulle comme une règle qu'ils vouloient suivre, & que les auteurs de ces Heures n'eussent pas osé violer. Mais elle fit une telle impression sur leur esprit à l'instant qu'elle leur fut proposée, qu'ils en conclurent sans hésiter la condamnation de ces Heures ; & si-tôt qu'ils l'eurent conclue,

le decret en fut publié & affiché si diligemment, qu'entre leur jugement & son execution il n'y eut aucun lieu ny à reflexion ni à remontrances.

Cependant quoique cette affaire eust eu un succès si desavantageux, je pris garde à ne m'en pas émuouvoir, & à n'en pas paroître abbattu; & je creus même devoir aller remercier M. le C. Barberin des soins qu'il avoit témoigné en vouloir prendre. J'allai le voir pour cet effet le dimanche 23 de Juillet l'après-dînée avec un air assés libre & un vilage assés gai. Cela fut cause qu'il ne sçavoit presque comment il devoit répondre au remerciement que je luy fis, ni s'il me devoit dire que les Heures fussent comprises dans ce decret; parce que, comme il me dit dans la suite, il ne sçavoit pas si ce decret estoit publié, & il craignoit que sa conscience ne luy permît pas de me le dire avant qu'il le fust, à cause du secret auquel ils s'obligeoient sous peine d'excommunication, & dont ils font serment solennel à leur Congregation. Je luy témoignai que j'en estois parfaitement éclairci; que dès le vendredi precedent j'avois bien sçeu que c'estoit une affaire faite; & que je n'avois pas ignoré comment elle s'estoit passée. M. le C. Barberin me repliqua comme pour me consoler de l'atteinte que les Heures avoient receüe, que ces decrets là ne se publioient pas à Paris; il entendoit parler de tous ceux qui sortoient de l'Inquisition, comme celui qui estoit contre les Heures. Je luy répondis que les Jesuites ne laisseroient pas d'en triompher par tout où il y auroit de leurs partisans. Il demeura quelque temps pensif sans répondre sur cela; & puis changeant de matiere, il me dit tout à coup, qu'il falloit penser d'obeir à la Bulle (il parloit de celle d'Urbain VIII son Oncle contre Janfenius) & que jusqu'à ce qu'on y eust obéi, on ne devoit pas esperer aucune satisfaction. Je luy répondis que la Bulle avoit esté publiée à Paris, & que d'ailleurs les Heures n'avoient rien de commun avec la Bulle. Il me dit que c'estoit en quoy je vois qu'il falloit obéir à la Bulle, & qu'une mauvaise affaire faisoit tort à une bonne; & qu'on ne devoit esperer autre chose jusqu'à ce qu'on y eust obéi, que c'estoit par où il falloit commencer. Je luy dis que j'estois fâché que l'affaire des Heures n'eust pas eu un succès plus avantageux, sur tout apres l'esperance qu'on avoit eue de la protection que son Eminence y avoit promise; mais que j'estois fort-aise d'estre delivré de l'embarras & de l'inquietude que me donnoient les difficultés qu'on y avoit formées, pouvant d'un costé estre vuaidées favorablement, & de l'autre y aiant quelques ouvertures à les sêtir par une Censure; que le succès me tenoit en peine;

mais que la resolution en aiant esté prise comme elle venoit de l'estre, j'en estois hors de souci, & que je n'avois plus qu'à me reposer & à étudier en attendant qu'on voulast travailler à l'affaire des cinq propositions, & que j'en fusse averti suivant la priere que les Eveques de France dont j'avois présenté les lettres au Pape en avoient faite à sa Sainteté. M. le C. Barberin me repliqua, qu'il ne falloit pas m'y endormir; qu'il falloit que je visse Messieurs les Cardinaux Roma, Spada, Ginetti, & Cechini, pour les informer de ce que j'avois à leur représenter sur le sujet de ces cinq propositions. Il me dit aussi que je serois bien de voir quelques gens habiles en ces matieres & qui avoient ordre de les étudier: il me nomma le P. Campanella Carme mitigé, le P. Abbé Hilarion Bernardin, le General de *Chierici minori*, & un Jesuite nommé Alziato ce me semble, qu'il me dit qui avoit esté en balance avec le C. Lugo pour estre promu au Cardinalat. Je répondis à M. le C. Barberin, que j'estois fort obligé à son Eminence des bons avis qu'il me donnoit; mais que je n'aurois garde de voir personne sur le fond de la doctrine de laquelle il s'agissoit à l'occasion des propositions pour en donner aucune sorte d'information, parce que je n'avois aucune charge ny dessein de traiter cette affaire à taison & sans voir comment les choses que j'aurois à représenter seroient considérées, sans que je fusse aussi informé de celles que diroient nos adversaires, afin de pouvoir decouvrir & faire connoître ce qu'il y auroit de faux & de vrai dans leurs écrits, & sans estre assuré qu'on leur communiquast aussi les miens pour les obliger à y répondre soit en les refusant soit en y acquiesçant. M. le C. Barberin me repliqua, que si je ne voulois pas communiquer les choses que j'avois à dire, il y avoit à craindre qu'on ne passast outre; Qu'on se despeschoit quelque fois beaucoup à Rome; que le *Tigre* alloit quelque fois bien viste; Qu'il n'y avoit personne en particulier engagé en cette affaire; que n'estoit pas un procès; Que le Pape pouvoit faire si bon luy sembloit une determination sans avoir besoin d'entendre personne. Je luy répondis qu'on pouroit aller si viste qu'on voudroit; que je ne m'en mettois nullement en peine; que ce n'estoit pas mon affaire; que c'estoit celle du Pape & de l'Eglise; que je n'y prenois interest ny moy ny personne que pour cela. Que je venois pour donner au S. Siege les premiers avis d'une des entreprises les plus malicieuses qui eust jamais esté faite pour le surprendre & l'engager contre une des principales & des plus importantes verités de la Religion Chrestienne, en attendant qu'il vinst d'autres personnes plus habiles que moy pour

luy mettre en plus grande évidence les embûches qu'on luy avoit préparées sous les cinq Propositions équivoques, dont la détermination luy estoit demandée pour cet effet. Que si on vouloit recevoir à Rome les avis & les éclaircissements que Dieu avoit peut-être préparés pour aider le S. Siege en cette occasion par nostre entremise & par les soins des Evêques qui nous avoient envoiés, on le pouvoit faire; mais qu'il falloit que ce fust dans l'ordre, & en sorte que nous pussions nous persuader qu'ils fussent considérés; sans cela, que nous n'avions rien à dire. M. le C. Barberin me dit que pour cela il faudroit faire une nouvelle Congregation de Auxiliis; & que le S. Siege ne se trouvoit pas alors en disposition de vouloir décider cette matiere. Je luy dis qu'il ne pouvoit donc rien prononcer sur ces Propositions, parce qu'elle y estoit entièrement comprise & enveloppée. Il passa à me demander, si ce n'estoit pas nostre intention qu'on ne fust rien contre la victoire & l'efficacité de la grace. Je répondis que pourveu qu'on établît ce point, nous ne demandions rien davantage; & que nous y réduisions toutes nos pensées & nos prétentions, parce que tout le reste de nos sentimens en estoit dépendant & inseparable. Il me dit que peut-être le S. Siege ne se trouvoit pas en disposition d'en rien établir; & il me demanda si ce n'estoit pas assez qu'il ne fust rien contre, sans qu'aussi il ruinât la grace suffisante des Jésuites. Je luy répondis que le S. Siege ne pouvoit conserver ou épargner la grace suffisante des Jésuites sans faire tort à la grace efficace: Que c'estoit deux choses tellement opposées & contradictoires, qu'il falloit que l'une ou l'autre tombât par terre, qu'il n'y avoit point de milieu; & que nous ne pouvions pas demeurer d'accord que le S. Siege mist ou souffrît comme probable une maxime qu'il avoit toujours condamnée, & qui estoit diamétralement opposée à une autre, qu'il avoit toujours établie & soutenue comme la sçoy & comme celle de toute l'Eglise. Nous tombâmes sur S. Augustin, & il m'en parla comme si ses sentimens eussent été difficiles à reconnoître, & comme si quelques-uns de ses ouvrages eussent été favorables aux maximes de la grace que nous défendions, & que dans les autres il y eust eu des principes conformes aux opinions des Jésuites. Sur quoy je luy dis que la doctrine de S. Augustin touchant la grace estoit claire & constante. Que je m'en tenois si certain, que si l'on pouvoit me montrer un seul de ses ouvrages où il eust traité à fond cette matiere, dans lequel son sentiment pust être présumé conforme à la grace suffisante des Jésuites, j'offrois d'y donner les mains; & que si au contraire la gra-

ce efficace pour laquelle j'avois à parler n'estoit établie généralement dans tous ses ouvrages faits sur ce sujet & dans chacun d'eux en particulier, je renoncerois aux poursuites que je me proposerois de faire pour l'établir. Je ne sçai comment il me mit sur Paludanus qui avoit écrit en Flandre fort avantageusement pour la Bulle, quoyqu'il ne fust pas de l'opinion des Jésuites; & il me dit que si un homme comme cela écrivoit à la Sainteté pour l'affaire présente des Propositions, cela pourroit être de grand poids & faire un bon effet. Je dis ensuite à M. le C. Barberin le sujet que j'avois de me plaindre du traitement que M. Albizzi m'avoit fait, & le peu de confiance que je devois avoir que ce que je pourrois luy dire fust capable de faire aucune impression sur son esprit, puisque nous considérant, comme il faisoit, pour des gens qui avoient de mauvais desseins contre l'Eglise & le S. Siege quoyque nous ne les témoignassions pas, il ne pouvoit pas bien recevoir quoyque je pusse luy dire, mais il devoit au contraire l'avoir pour suspect & le négliger, dans la croiance qu'il auroit toujours qu'il seroit dit sans sincérité & à mauvais dessein. M. le C. Barberin me dit que cela estoit considérable, & que je pouvois le représenter au Pape & à Messieurs les Cardinaux.

CHAPITRE VI.

Diverses visites dans la fin du mois de Juillet & du commencement d'Aoust, principalement de MM. les Cardinaux Spada, Roma, Barberin, & de M. l'Ambassadeur qui est revenu à Rome de Trivoli.

Après que cette affaire eust été ainsi terminée, j'appliquai tous mes soins à celle pour laquelle j'estois envoié, & je ne vis que deux choses que je pusse faire pour cela; dont l'une estoit de visiter toutes les personnes auxquelles je pouvois avoir accès & qui pouvoient dans les occasions contribuer à manifester l'entreprise des fabricateurs de ces cinq Propositions quand je les aurois informées de tout ce qui s'estoit passé en France sur ce sujet & du contenu dans les lettres des Evêques que j'avois rendus à la Sainteté; & la seconde de renouveler de temps en temps mes visites à ceux de Messieurs les Cardinaux, que je vois capable de procurer en cette affaire le retardement dont elle avoit besoin pour être bien examinée, en considérant tout ce que les Théologiens que j'attendois, & les autres qui pourroient venir, auroient à représenter de vive voix ou par écrit en cette occasion.

M. le Bailly de Valency Ambassadeur du Roy à Rome, après avoir passé environ six mois à Trivoli, en estoit revenu le Lundi 17 de

de Juillet suivant les instances que M. l'Ambassadeur de Venise, qui s'étoit entremis pour accommoder son différend avec le Pape, luy en estoit allé faire de la part de sa Sainteté. Il alla dès le Mardi suivant au matin voir le Pape, *inognato*; & j'eus l'honneur de l'accompagner en cette visite, à l'issuë de laquelle je luy rafraichis la mémoire de tout ce que j'estois allé luy dire à Tivoli, où il estoit à mon arrivée à Rome, & je luy fis un recit sommaire de tout ce que j'avois fait depuis l'avoir veu.

Je visitai le 25 M. Michel Angelo Ricci Gentil-homme Romain fort sage & fort studieux dans l'entretien duquel j'observai cette particularité, qu'ayant les ouvrages de *Petrus Aurelius* imprimés par l'ordre du Clergé de France & qu'il me presta mesme; il me dit que pour luy, il n'avoit pas osé les lire à cause d'un Decret de l'Inquisition rendu le 19 Mars 1633, & publié à Rome le 16 Fevrier 1641, par lequel ce Tribunal avoit défendu tous les livres faits pour ou contre dans les contestations arrivées concernant M. l'Evesque de Calcedoine & sur le sujet des livres des Jésuites d'Angleterre qui avoient esté censurés par la Faculté de Theologie de Paris & par le Clergé de France. Je remerciai ce Gentil-homme de la faveur qu'il me fit de me prêter cet Auteur celebre quoiqu'il luy fust alors inutile n'osant le lire, mais je ne luy dis rien de la maniere dont ce Decret avoit esté receu & traité en France, où les Evesques en l'année 1643 renouvelé leurs Censures contre les livres d'Angleterre avec les vrais noms des Jésuites qui en estoient les Auteurs, avoient aussi censuré de nouveau un libelle fait pour sa défense par un de ces Peres. Je n'en dirai aussi rien d'avantage en cet endroit, mais je pourrai mettre les principales pieces qui le regardent entre les curieuses qui seront à la fin de ce Journal.

Le 26 j'allai communiquer à une personne fort illustre & pour sa dignité & pour sa science, l'empressement avec lequel M. le C. Barberin m'avoit donné sujet de craindre que cette affaire ne se terminast. Et cette personne me répondit sur ce sujet en ces termes, *Se fanno una definitione precipitosa, so quel e' ho da far; la Chiesa sarà la sua regola; bisognerà veder chi avrà ragione, o di questo Papa, o de gli altri: S'ILS SONT une definitione precipitée, je sçai ce que j'aurai à faire; l'Eglise sera ma règle; il faudra voir qui aura raison, ou de ce Pape, ou des autres qui l'ont précédé.*

Le 27 je retournai voir M. le C. Roma pour luy témoigner la mesme crainte, en luy donnant assurance de la venue des Docteurs qui me devoient suivre & qui se dispoient à partir. M. le C. Roma me répondit qu'ils pouvoient venir en toute assurance; que tres

certainement il ne se feroit rien touchant cette affaire avant leur arrivée. Que les Papes ne se hastoient jamais quand il estoit question de définir quelque chose, mais que celui d'aujourd'hui estoit plus lent & plus circonspect qu'aucun autre. Je luy témoignai la defiance que j'avois de M. Albizzi. Il me dit que M. Albizzi n'estoit pas le maître, & m'invita de traiter tant avec luy qu'avec d'autres le plus pacifiquement que je pourrois. Et le lendemain un des amis de ce Cardinal qui estoit le mien, me dit que son Eminence luy avoit dit confidemment, qu'il s'estoit étonné de la conduite modeste & judicieuse que j'avois tenuë jusque-là; parce qu'il attendoit toute autre chose de moy dans les mauvaises impressions qu'on luy en avoit données; qu'il ne sçavoit pas si je continuerois à agir de cette façon, mais que si je me gouvernois toujours de mesme, on luy avoit fait de moy des rapports tres faux & tres calomnieux.

Pendant le séjour que j'avois fait l'hyver précédent à Rome, j'avois eu assés de liaison & de correspondance d'amitié particuliere avec le P. le Maire Jésuite Secrétaire pour la France près de son General, & jo creus estre obligé de l'aller visiter étant revenu. Je le fis le 28 de Juillet, & entre les autres choses que nous dîmes, il me demanda pourquoi nous voulions empêcher qu'on ne condannast en elles mesmes des Propositions que nous confessions déjà estre heretiques en un des sens desquels elles estoient susceptibles; puisque mesme dans celuy que nous estimions Catholique elles estoient jugées mauvaises par plusieurs des Catholiques, (il entendoit les Peres de sa Compagnie & leurs sectateurs) & pour sa raison il me disoit, que la foy estoit une chose si delicate & si precieuse, & l'Herésie d'ailleurs si dommageable & si pernicieuse, qu'il ne falloit point faire de difficulté de la defranchir jusqu'au fond, ny de condamner & supprimer tout ce qui pouvoit en donner le moindre ombrage. Et moy je luy repliquai sur son mesme fondement, que la foy estoit une chose si chere & l'Herésie si detestable, qu'il falloit bien se garder de les confondre & de les traiter également: c'est pourquoy de peur de bleiser la foy en voulant détruire l'Herésie, tout le monde devoit souhaiter & demander, qu'on fît la distinction des sens différens dont ces Propositions estoient capables, pour en conserver le bon en condamnant le mauvais. Il persistoit neantmoins dans son sentiment, & pour le soutenir comme équitable, il m'apporta pour instance la Bulle de Pie V contre Bais, dans laquelle on ne pouvoit pas douter que parmi ces Propositions condamnées il n'y en eust qui estoient en ter-

munis de S. Augustin, ce qui n'empêchoit pas que tout le monde ne demeurât d'accord qu'elles n'y estoient pas condamnées dans le sens de S. Augustin; qu'ainsi, quand les cinq dont il estoit question seroient condamnées *in terminis*, ce ne pourroit estre que dans leur mauvais sens, ce qui n'empêcheroit pas que par après il ne fust loisible d'en revendiquer toujours le sens Catholique. Je luy soutins tres fermement que son expedient n'estoit guere propre à éclaircir la verité & à procurer la paix parmi les Theologiens Catholiques, mais au contraire tres capable de couvrir la verité de nuages tres obscurs, & d'exciter parmi les Theologiens de tres funestes divisions.

J'allai voir le 29 M. le C. Barberin pour l'accompagner où il devoit aller ce jour-là; & en attendant l'heure de partir, il me joignit avec M. l'Archevesque de Benevent, & entre autres choses qu'il me dit, il me montra comme quelque chose de nouveau le dernier chapitre de la lettre de Celestin premier aux Evêques de France copié à la main sur une demie feuille de papier. La conséquence qu'il en vouloit tirer, estoit qu'il n'estoit pas necessaire que le Pape se disposât à faire la decision des matieres contestées entre nous & les Jesuites, fondé sur ces paroles contenues en ce chapitre: *Profundiores verò difficultioresque partes incertissimum questionum quam latius pertractarunt qui Hæreticis resistunt, sicut non audemus contemnere, ita non necesse habemus asserere*. Je dis à M. le C. Barberin que j'estois fort aise de voir entre les mains de son Eminence des extraits d'une lettre d'un grand Pape, laquelle nous estoit si avantageuse & qui suffisoit seule pour decider tous les differends que nous avions sur ces matieres. Il me dit que je ne devois pas avoir peur que l'on fît à Rome quelque chose contre la lettre de ce Pape. Je luy dis que c'estoit allés, & que je n'en demandois pas davantage. Il passa incontinent à la grace suffisante; sur laquelle voiant qu'il m'avoit encore remis, je luy dis que j'avois desjà dit plusieurs fois à S. E. & que je luy réiterois encore à present, en presence de M. l'Archevesque de Benevent, que nous ne disputons point du tout contre celle des Thomistes; mais que quant à celle des Jesuites, suivant la lettre de Celestin dont il me venoit de montrer l'extrait, elle ne pouvoit pas subsister avec la foy de l'Eglise. Le temps de partir estant venu M. le C. Barberin me dit en nous separant, qu'il falloit penser à obéir à la Bulle, & qu'en suite tout iroit bien.

J'allai voir le premier jour du mois d'Aoust M. le C. Spada & le supplier de me vouloir dire, si je pouvois écrire en toute assurance aux Evêques qui m'avoient fait revenir, qu'ils

fissent partir au mois de Septembre les autres Theologiens qu'ils avoient résolu d'envoyer, en cas que les choses fussent encore en ce temps-là en leur entier; & si je ne me trompois point dans la confiance que j'avois qu'on ne feroit rien jusqu'à l'arrivée de ces Deputés. M. le C. Spada me répondit que je luy parlois de choses dont il n'estoit pas le maître, & qui outre cela estant secretes, il ne pouvoit pas m'en rien dire; mais qu'il ne croioit pas que je me trompassé dans la pensée que j'avois. Et à cette occasion il me fit de sa part une demande, sçavoir s'il viendrait aussi des Docteurs du parti contraire, presupposant que pour agiter une affaire devant une Congregation il falloit qu'il y eust des personnes contestantes de part & d'autre: sur quoy je luy repliquai que pour cela il n'estoit point besoin qu'il vinst d'autres Docteurs que nous, parce que les Jesuites qui estoient nos principales parties, estoient tout portés & toujours presens sur les lieux. Je luy dis en second lieu ce qui s'estoit passé entre M. Albizzi & moy, & qu'après cela je ne voisais aucune apparence de pouvoir rien traiter avec luy dans la pensée qu'il avoit que toutes nos intentions ne tendoient qu'à desservir & attaquer le S. Siege. M. le C. Spada me répondit que ce n'estoit qu'un Secretaire qui n'avoit point de voix deliberative dans leurs Assemblées, & avec lequel nous n'aurions rien à faire ny à dire si nous ne voulions.

Le 6 Aoust le P. le Maire me vint rendre la visite que je luy avois faite, & je m'étonne en relisant ce memoire qu'il fust des-lors si éclairé dans des choses qui se sont faites bien long temps depuis. Il m'en dit deux de cette nature; l'une qu'il viendrait aussi à Rome des Docteurs du parti contraire, & la seconde que le Pape expedieroit cette affaire apres qu'il auroit ouï les uns & les autres en une ou deux Congregations. Ce qui m'en fait d'autant plus volontiers croire une troisième qu'il m'avoit dite, & qui estoit d'une chose desjà passée, bien que depuis je n'en aie pu avoir aucun autre éclaircissement; c'est à sçavoir que leur lettre (il appelloit ainsi celle de M. de Vabres) arriva à Rome la premiere fois signée de soixante & douze Evêques, & que depuis il y en avoit encore eu plusieurs autres qui l'avoient souscrite, de sorte qu'alors elle l'estoit de quatre vingte trois.

Après que le P. le Maire m'eut quitté, j'allai encore voir M. le C. Barberin, & luy parlai de deux nouvelles lettres que j'avois reçues pour le Pape, dont l'une estoit de M. l'Archevesque de Toulouse dernier mort, & l'autre de M. l'Evêque de Grasse, qui joignoient leurs prières à celles des autres Evêques qui avoient demandé au Pape une Congregation

gregation solennelle sur l'affaire de ces cinq Propositions avant que d'en rien ordonner. Cette demande de Congregation paroissoit à ce Cardinal si éloignée des dispositions du Pape & de toute la Cour Romaine, que la pensée seule en paroissoit à son Eminence tout à fait étonnante & hors de saison. Mais pour luy montrer que ce n'estoit point une chose si déraisonnable, je luy dis qu'il me sembloit que l'ordre que son Eminence m'avoit dit que le Pape avoit donné à quelques Theologiens & à quelques-uns même de Messieurs les Cardinaux d'étudier ces propositions, en estoit un commencement. M. le C. Barberin me dit que je visse donc ces Messieurs les Cardinaux qu'il m'avoit indiqués, & que je leur disse qu'ils s'y engageoient insensiblement. Je luy dis qu'il n'y avoit nul besoin que je les visse doresnavant sur ce sujet, que lorsque les Theologiens qui devoient venir après moy seroient arrivés. Mais, me dit-il, prenez garde qu'on ne les attende pas pour terminer cette affaire. Je luy dis que j'aurois mieux y laisser tout faire comme on l'entendroit, que de m'y empresser mal à propos. En suite il me demanda, si j'avois aussi vu M. le C. Spada sur ce qui s'estoit passé entre M. Abbizzi & moy. Je luy répondis qu'oui, & que M. le C. Spada m'avoit dit que je ne me misse point en peine dudit sieur Albizzi, & qu'il n'avoit point de voix pour juger. Mais vous voyés pourtant, me dit M. le C. Barberin, que les Heures ont esté mises dans la liste des livres défendus. Je luy dis que cela estoit de peu d'importance. Et à l'instant M. le C. Barberin réfléchissant sur ce qu'il venoit de me dire, adjouta, que ce n'estoit pas qu'il voulust dire tout à fait que M. Albizzi en estoit la cause; & qu'après tout quand cela seroit, qu'il estoit obligé au secret. Il me mena en suite à la promenade durant laquelle nous discourûmes de beaucoup de choses; entre autres touchant M. Hallier, sur les louanges duquel il s'étendit fort, & dont il dit par excellence qu'au moins on ne pouvoit pas nier qu'il ne fust très souple & très obeissant: & après la promenade Son Eminence me fit l'honneur de me ramener à S. Louis où j'estois logé.

Le dimanche matin 6 jour d'Aoust après la Messe, j'allai voir un bon Religieux François de l'Ordre des Carmes, qui me dit qu'il avoit appris la veille que M. Hallier avoit écrit contre nous diverses choses que ce bon Pere me dit: mais je ne me souviens que de deux, dont l'une estoit, que si le Pape ne se hastoit de condamner les Jansenistes (c'est ainsi qu'il nous appelloit) on verroit bientôt la face de l'Eglise tout à fait changée; & M. Hallier apportoit pour preuve de cette imposture, la plus

part des bruits tout-à-fait faux qu'on avoit fait courir pour nous calomnier. La seconde chose estoit qu'il se faisoit fort, que si le Pape envoie en France quelque decret contre nous, lequel fust émané comme de la personne de sa Sainteté, & non du Tribunal de l'Inquisition, que ce decret seroit reçu par le Roy, par les Evêques & par le Parlement.

J'allai voir en suite M. l'Ambassadeur & luy donnai avis des nouvelles lettres que j'avois reçues de Messieurs de Toulouse & de Grasse pour donner au Pape, & d'autres particulieres que quelques-uns des autres Evêques m'avoient écrites par lesquelles ils me chargeoient de nouveau de poursuivre l'établissement de cette Congregation, comme l'unique voie qu'ils jugeoient capable d'éclaircir la vérité & de procurer la paix dans l'Eglise. M. l'Ambassadeur recut fort bien ce que je luy dis, & il m'offrit avec beaucoup de civilité de me faire avoir audience du Pape, afin que je pusse luy en faire mes remontrances dès que la disposition des affaires le luy permettroit.

Je vis l'après-dînée M. le C. Spada, à qui je dis en peu de mots, outre quelques autres choses rapportées cy-dessus dans le dernier entretien que j'avois eu avec M. le C. Barberin, que les Evêques qui m'avoient envoyé m'avoient ordonné par leurs deux dernieres lettres que je ne manquasse pas de leur mander l'estat où estoit l'affaire de laquelle ils m'avoient chargé; mais que toutes les choses qui regardoient cette affaire estoient si obscures & si secretes, que tout ce que je pouvois leur mander, estoit que depuis un mois que j'avois rendu au Pape leurs lettres, je n'avois peu rien découvrir que je pusse leur mander comme certain. Que j'avois bien quelques conjectures qui me faisoient croire qu'il y avoit une Congregation ordonnée, mais que je ne sçavois point les Cardinaux ny les Consulteurs qui estoient retenus pour en estre; & que je ne voyois rien du tout que je pusse leur écrire, sinon que j'estimois qu'ils devoient faire partir les Theologiens qu'ils avoient résolu d'envoyer me joindre. Dans la suite de mon discours j'inclinai deux fois à son Eminence la nécessité extreme qu'il y avoit pour éclaircir la vérité & procurer la paix entre les Theologiens d'écouter les parties. Et tout ce que je pus observer dans la réponse que M. le C. me fit d'un ton de voix assez bas, est qu'il se souviendroit de ce que je luy avois dit.

Le mardi huitième d'Aoust j'allai encore voir l'après-dînée M. le C. Roma sur le sujet cy-dessus, & entre autres choses que je luy dis, je luy parlai de la diligence extreme avec laquelle un Jesuite qui m'estoit venu voir (c'estoit le

P. le Maire) se propoſoit que la détermination devoit eſtre faite après nous avoir donné une ou deux audiences. M. le C. Roma me dit qu'il falloit que ce Jeſuite fuſt François, mais qu'on n'alloit pas ſi viſte à Rome. Que je ne me miſſe point en peine; que nos affaires ne manqueroient pas ſaute de temps. Qu'il n'y avoit perſonne qui ne viſt combien il étoit juſte & néceſſaire d'ouvrir les Theologiens de différens ſentimens en la maniere que je demandois avant que de rien prononcer ſur ces matieres. Mais que ſi tout le monde négligeoit une ſi juſte demande, luy meſme la pourſuivroit, & en feroit ſa propre affaire. Et il m'inculquoit tout cela avec tant de ſoin & de certitude, qu'il me paroïſſoit avoir quelque peine que je n'en demeurâſſe pas tout à fait perſuadé. Ce qui m'obligea de luy dire qu'après les aſſurances que ſon Eminence m'en donnoit, je m'en repoſerois doréſnavant ſur ſon autorité & ſur ſes ſoins. Nous entraſmes tant ſoit peu en matiere ſur le ſujet des propoſitions, & j'eus occaſion de luy parler de cette propoſition contenuë dans le livre de *Petrus Aurelius* imprimé pluſieurs fois par l'ordre de l'aſſemblée du Clergé de France, ſçavoir que *Dieu ne veut pas ſauver ceux qu'en eſſet il ne ſauve pas*. Et ce Cardinal me répondoit, & qui en peut douter? Et s'élevant un peu ſur la preuve de cette vérité, il rapporta entre autres ces deux paſſages de l'Evangile; *Sans moy vous ne pouvez rien faire*; &, *perſonne ne peut venir à moy ſi mon Pere ne le ture*.

CHAPITRE VII.

Viſites pendant le mois d'Août aux Qualificateurs du Saint Office. Lettres de M. Haller plumes d'impoſtures. Diverſes découvertes de la fauſſe Cenſure envoyée à Rome ſous le nom de la Faculté.

M Onſieur le C. Barberin m'avoit fait la faveur de m'envoyer deux volumes in folio manuſcrits afin que je les viſſe, contenant ce que le P. Lemos, ce Dominicain illuſtre qui avoit ſi bien defendu la cauſe de la grace de Dieu contre les Jeſuites dans les Congregations de *auxiliis* tenuës ſous Clement VIII & Paul V, avoit écrit ſur ce ſujet. J'en allai remercier ce Cardinal ſi obligeant le Mercredi 9 Août. Et aiant fait reflexion l'entretenant, que dans celle que j'eſperois que le Pape établiroit pour la diſcuſſion de l'affaire des cinq propoſitions, il ſ'y trouveroit ſans doute pluſieurs Conſulteurs & Qualificateurs du Saint Office; afin que ceux qui ſeroient choiſis pour en eſtre, ne manquaſſent pas d'eſtre informés de la qualité de cette affaire,

je me reſolus de les aller tous viſiter. Ce que je fis d'autant plus volontiers, que cela ne pouvoit ſervir au ſond qu'à la faire connoiſtre davantage, & conſequemment à attirer contre les auteurs de cette entrepriſe l'indignation de tous les gens de bien.

Le premier que je vis ce jour là meſme, ce fut le Pere Hilarion avec lequel j'eus une aſſés ample conference. Il me parut d'abord tres homme de bien, & je trouvois qu'il avoit de fort bons ſentimens touchant la grace; mais il eſtimoit que pour le bien de la paix & eu égard à l'infirmité & à l'égarement de beaucoup de perſonnes peu éclairées de cette matiere, il étoit néceſſaire de ſe faire de beaucoup de vérités qui la regardoient. Il diſoit toutefois qu'il y en avoit deux qui ne pouvoient eſtre trop inculquées aux fideles; ſçavoir en premier lieu qu'ils ont en eux meſmes un fond de malice aſſés capable de les precipiter dans le péché & de leur faire meriter avec juſtice la punition deüë à leurs crimes. L'autre étoit pour les perſonnes dégagées par la grace de la ſervitude du péché, ſçavoir que tout le bien qu'ils ſont vint de Dieu qui le leur donne; & que ſi la grace dont il les favoriſe vient à leur manquer, ils retournent incontinent au péché. Je demeurai d'accord avec luy que c'étoit là des vérités dont les fideles ne pouvoient eſtre trop inſtruits; mais je luy dis que toutes celles qui regardent la grace dependant d'un meſme principe & eſtant toutes liées enſemble par un enchaînement invincible, on pouvoit tirer de ces deux là les meſmes conſequences que des autres, & il en demeura d'accord avec moy.

J'en viſtai deux le vendredi matin 12 d'Août dont l'un étoit le P. Fani Compagnon du Maïſtre du Sacré Palais, que je trouvai ſpirituël, viſ & clairvoiant dans ces matieres, & rempli de tres ſinceres & tres droites intentions. Le Second étoit le P. Modeſte Procureur des Cordeliers conventuels que j'entretins aſſés amplement, mais dans lequel je ne reconnus que des ſentimens Moliniſtes, & peu ou point du tout de lecture de S. Auguſtin.

Il y avoit quelques jours que le Pape étoit tombé dans une maladie que la plus-part du monde eſtimoit mortelle, & pluſieurs prenoient déjà leurs meſures pour un nouveau Pontificat. Je voiois par conſequent l'affaire arreſtée juſqu'à un ſutur conclave. Mais je ne laiſſai pas de continuer le cours de mes viſites, comme s'il euſt eſté dans la meilleure ſanté du monde. J'allai voir ce meſme jour-là l'après-dînée M. Albizzi, quoyque je ne le conſideraſſe que comme un homme entierement gaigné & poſſédé contre nous; mais la maniere dont je

me proposois de me conduire avec luy, me faisoit espérer que cette visite ne me pourroit estre qu'avantageuse, quand je n'en retirerois point d'autre fruit que de le voir répondre aux choses que je luy drois. En effet dans une demie heure environ que nostre entretien dura, il correspondit à mon attente & il la surpassa mesme de beaucoup. Je luy dis le plus sérieusement que je pus, que lorsque j'avois eu audience du Pape en luy présentant les lettres qu'il sçavoit que j'avois rendues à sa Sainteté, il avoit esté tres satisfait des intentions & des prévoiances de ceux de Messieurs les Eveques qui les avoient écrites; Qu'il m'avoit promis qu'il ne se feroit aucune détermination sur les Propositions en question que les Theologiens que ces mesmes Eveques devoient envoyer au mois d'Octobre suivant, ne fussent arrivés & n'eussent exposé de vive voix & par écrit tout ce qu'ils auroient à représenter sur ce sujet; & qu'il m'avoit dit que je visse cependant M. Albizzi. Que c'estoit pour satisfaire à cet ordre de sa Sainteté que je le venois voir ce jour là, & l'assesseur que ces Theologiens ne manqueroient pas d'arriver à Rome au mois d'Octobre; & sçavoir aussi de luy cependant, si le Pape avoit établi quelque Congregation particuliere sur ce sujet, & s'il avoit donné commission à quelques-uns de Messieurs les Cardinaux ou de Messieurs les Consultants & Qualificateurs ou autres Theologiens de les étudier. M. Albizzi me répondit brusquement & à demi en fe moquant, qu'il ne sçavoit rien, qu'il n'avoit ouï parler de rien, qu'il n'avoit rien à me dire. Il ajouta qu'il m'avoit dit dès le commencement que pour faire une détermination de quelque point de doctrine ou de foy que ce pult estre, le Pape n'estoit point obligé d'écouter personne. Que cela estoit bon dans les procès où il y avoit des parties interessées, mais qu'en ces matieres il n'y avoit point de parties. Je luy dis que je ne m'arrestois pas à vouloir estre ouï comme partie, que je n'insistois pas sur cette formalité dont il faisoit un si grand fort, que je ne la disputois pas; que c'estoit assés que le Pape m'eust promis de ne rien déterminer en cette occasion sans nous ouïr, & que pour cet effet en attendant ceux qui devoient conjointement avec moy représenter les choses que nous aurions à dire, j'estois venu le voir pour obeïr à sa Sainteté, & le supplier de me dire cependant s'il y avoit une Congregation établie pour cette affaire. Il me repartit que je ne pensasse pas luy tirer rien de la bouche; Que je n'aurois de luy aucune parole; qu'il n'avoit reçu aucun ordre de me rien dire; que quand il l'auroit reçu il ne manqueroit pas de me le faire sçavoir. Je luy repliquai, que neantmoins il eust esté bon que j'eus-

se seu les personnes qui estoient destinées pour cette Congregation; parce qu'encore que je ne leur eusse pas donné sur ces Propositions les instructions principales qui ne devoient estre fournies que lorsque mes Compagnons seroient arrivés, & que la Congregation seroit tout à fait ouverte, je pourrois neantmoins les informer de quelques accessoirs & dependances de cette affaire qu'ils seroient bien-aîsés d'apprendre & qu'il seroit utile qu'ils sceussent dès cette heure: comme par exemple, quel estoit le dessein avec lequel ces Propositions avoient esté fabriquées; de quelle façon M. Cornet avoit requis dans la Faculté qu'on en delibérast; comment la Faculté en avoit rejetté l'examen; & plusieurs autres pareilles circonstances. M. Albizzi me dit qu'il estoit bien informé de tout cela & mieux que moy. Et pour mé le montrer il ajouta que veritablement la Faculté en avoit voulu faire une decision; mais que les Jansenistes qui y estoient avoient fait du tumulte, & avoient empêché par leurs remuemens les bons desseins de la Faculté. Je luy repartis que pour en estre informé il estoit raisonnable qu'il me le cedast, puisque je m'estois trouvé à toutes les assemblées de la Faculté sur cette affaire; Que j'avois eu une assés grande part à toute la resistance qu'on avoit faite aux desseins de M. Cornet; & que j'avois esté celuy qui s'estoit opposé le premier à cette dangereuse entreprise. Qu'au reste il s'abusoit quand il disoit que cet empêchement avoit esté mis par les Jansenistes, parce qu'il n'y en avoit aucun dans la Faculté. Que ce nom estoit un nom odieux de secte, avec lequel les adversaires de ceux qui s'attachoient à la doctrine de S. Augustin, s'estoient avisés de les decrier. Que veritablement il y avoit assés grand nombre de Docteurs de la Faculté qui s'estimoient heureux & qui faisoient gloire de suivre la doctrine de ce grand Saint; lesquels avoient estimé servir l'Eglise & le S. Siege en s'opposant à M. Cornet, puisqu'ils avoient empêché par-là qu'une doctrine qui estoit hereditaire à l'Eglise & au S. Siege ne fust condamnée, & qu'une Faculté particuliere n'en decidast au prejudice des defences du S. Siege qui s'en estoit reservé la connoissance. M. Albizzi me dit que je pourrois bien me tromper si je croiois avoir servi en cela le S. Siege. Je luy repartis qu'il pourroit bien se tromper luy mesme, s'il estimoit que je ne l'eusse pas servi en procurant que les defences qu'il avoit faites de decider de ces matieres fussent executées en cette rencontre. M. Albizzi me dit que je ne prenois pas bien la chose. Que ces defences ne s'étendoient pas à cela; qu'elles n'estoient pas pour empêcher qu'on ne fît des Censures doctrinales, mais

seulement qu'on n'établit quelque dogme en soutenant une de ces deux opinions comme de soy. Je luy repartis qu'il mettoit de la différence entre des choses dans lesquelles il n'y en avoit aucune, & qu'en même temps qu'on condamnoit une Proposition on établissoit par nécessité sa contradictoire. M. Albizzi se voyant pris, & ne sachant que me répondre là dessus, chercha une défaite, & me dit que les Facultés n'avoient pas de droit de faire un article de soy; que cela n'appartenoit qu'au S. Siege; qu'elles avoient bien la vertu coercitive pour obliger ceux qui dependoient d'elles, comme le Recteur depuis peu l'avoit fait injustement contre de pauvres Hibernois, qu'il avoit déclarés decheus des degrés, seulement pour avoir obeï au Pape. Je laissai passer ce discours incident pour le suivre ailleurs; & je luy dis, qu'encore que des Facultés ne pussent pas faire des articles de soy par leurs Censures, ces Censures ne laissoient pas toutefois de porter de grandes suites, quand les Facultés qui les faisoient estoient en estime de science & d'intégrité, comme estoit celle de Paris dont les sentimens avoient toujours esté en singulière veneration par toute la France. Il me dit qu'elles avoient toujours esté beaucoup estimées à Rome; & que quand on luy auroit encore laissé faire celle de ces cinq Propositions, on auroit bien fait; parce qu'elle n'auroit nullement esté contre les intentions de la Bulle donnée à l'occasion du livre de Jansenius. Car pour me dire la vérité, ajouta-t-il, cette Bulle n'avoit pas esté donnée pour rien déterminer de la doctrine, ny pour empêcher les décisions qu'en pourroient faire ceux qui en auroient l'autorité, mais seulement pour remédier au bruit qui s'estoit élevé & à la division qui s'estoit mise parmi les Catholiques en consequence de l'impression de ce livre post-hume, qui peut-estre n'auroit pas encore esté imprimé si son auteur ne fust point mort. Qu'on n'avoit aussi rien décidé de part ny d'autre pour la doctrine, mais seulement imposé silence pour empêcher les uns & les autres d'écrire pour ny contre, de-peur que les choses ne s'échauffassent & que les divisions ne s'augmentassent de plus en plus. Je luy repartis qu'elles s'échauffoient bien autrement par une Censure pour ou contre qui portoit un grand coup, que par tous les livres imaginables des particuliers, qui n'avoient de quelque costé qu'ils fussent aucune autorité considerable. Il me dit que neantmoins les Jésuites s'estoient tenus grandement offensés de celuy de Jansenius. Que s'il estoit vrai que je ne l'eusse pas leu, comme je le luy avois dit, il ne me conseilloit pas de le lire; mais que si je le lisois jamais, je prisse garde dans le troisième livre; que je ver-

rois que ce n'estoit qu'une médisance continuelle contre Vasquez, Suarez, Gregorius à Valentia, le C. Bellarmin, &c. Je dis à M. Albizzi que je m'étonnois comment cet Eveque avoit entrepris le C. Bellarmin, qui meritoit assurément du respect pour sa qualité & pour sa science. Cette conformité de sentimens dans laquelle j'entrois avec M. Albizzi, luy agreea en quelque sorte, & le mit en humeur de m'en dire davantage. Il continua en me disant que cet Eveque estoit tout rempli de venin contre ces Peres & contre toute la société; qu'il s'estoit emporté contre eux en des excès inimaginables; que cela les avoit grandement irrités & animés contre son livre, & les avoit obligés d'en solliciter auprès d'Urbain VIII la défense qu'il en avoit faite; Que s'il ne les avoit point attaqués, peut-estre on n'y auroit point pensé, mais qu'après qu'il les avoit entrepris & outragés comme il avoit fait, il ne falloit point s'étonner de ce qu'ils avoient taché de s'en revancher. Que je sçavois bien que la défense estoit naturelle à chacun quand on se sentoit attaqué soit en sa personne soit en celle de ses amis, & qu'elle le devoit estre davantage à une grande & celebre compagnie comme estoit celle des Jésuites qui se voyoit attaquée & offensée indignement par un seul particulier. Il continua à m'exaggerer les excès de cet auteur qui ne s'en estoit pas pris seulement à cette société, mais aussi aux autres Theologiens, & qui s'estoit même emporté contre les Papes ainsi que le faisoit voir entre plusieurs autres endroits de son livre, celuy où il dit *heres fateri* &c.

Après avoir quitté M. Albizzi je visital le Procureur fiscal du S. Office, que je trouvai fort civil, & le Commissaire du S. Office qui me dit qu'il soutiendrait la vérité au peril de sa vie & comme disciple de S. Augustin & comme Dominicain. Il me pria même que nous nous vissions une fois la semaine pour conférer ensemble; qu'il se rendroit pour cet effet une fois à mon logis, & qu'après j'irois le voir reciproquement, ce qui n'a pu toutefois depuis avoir aucune execution.

Au sortir du Saint Office j'allai encore voir aux Carmes le P. Campanella, qui me dit qu'il croioit qu'il s'estoit fait il y avoit plus d'un an une Censure secreete des Propositions dont je luy parlois. Que toutefois avant qu'il m'en pût assurer, il falloit qu'il les vist par écrit; & il me pria de les luy porter.

Je vis le dimanche 13 un homme qui m'assura qu'un de ses amis avoit veu & leu une lettre de six pages que M. Hallier avoit écrite à M. Albizzi, dont tout le dessein & la conclusion estoit, que les Jansenistes estoient des gens qui aimoient les nouveautés & qui ne

tendoient

tendoient qu'à faire un ſchiſme dans l'Egliſe. Qn'on avoit fait lecture ou rapport au Pape du contenu en cette lettre; & qu'elle eſtoit accompagnée d'une lettre de M. le Nonce qui n'eſtoit qu'un Panegyrique de M. Halher & qui en parloit comme du plus illuſtre & plus zélé ſerviteur qu'eût le S. Siege. Que meſme dans cette conjoncture-là un benedice qu'il avoit demandé, où il y avoit quelque compereur ou difficulté, luy avoit eſté donné auſſi-toſt.

J'allai le jeudi 17 jour d'Aouſt voir M. le C. Barberin pour l'accompagner chez le Pape. M. le C. Barberin me fit compliment & me congratula de la viſite que le Commiſſaire du S. Office luy avoit dit que je luy avois faite. Je donnai avis à ſon Eminence d'une explication latine nouvellement imprimée en France & qu'on m'avoit envoieé touchant le ſens dans lequel ſeulement nous ſoutenions les Propoſitions. Cet eſcrit eſtoit intitulé, *Quinque Propoſitionum de gratiâ quæ Facultati Theologica Pariſienſi M. Nicolai Cornet ſubdoctæ exhibuit primâ Julii anni 1649, vera & Catholica expreſſio juxta mentem diſcipulorum Sancti Auguſtini*. Il commençoit par ces mots; *Beati Auguſtini doctrina adverſariorum ſuorum calumnias ſemper appetita eſt, ac ſub alienis & ſiliis ad libitum aſſertionibus &c.* Il finiſſoit par ceux cy; *Sancti Auguſtini diſcipuli ſuam ſententiam hanc de quinque propoſitionibus iſtis ſubdoctæ conſignatis ad ſtrandem, omnibus Episcopis, Archiepiſcopis, Romano Sedi, univerſæ Eccleſiæ palam faciunt, ne quid jam ſubſiti calumnias, triumphatiſque malis artibus diſſeas aliquando ſilere lover, & victricis Chriſti gratiâ vindicem Auguſtinum cum univerſâ Eccleſiâ celere.* Il eſtoit daté; *Pariſiis, Kal. Jul. anno ſalutis per gratiam reparata M DC LI.* Quoy qu'il ait eſté imprimé dès ce temps là j'en mettray un exemplaire dans le Recueil des pieces que je me propoſe de faire à la fin de ce Journal, pour le conſerver à la poſterité avec ce meſme ouvrage. Cependant parce que je le ſis voir à Rome à diverſes perſonnes, & en donnai pluſieurs exemplaires; lors que j'en parleray dans la ſuite de ce diſcours, pour le désigner en un mot, je l'appelleray noſtre Maniſeſte Latin.

Quand j'eus dit ſommairement ce que c'eſtoit à M. le C. Barberin, il me demanda, puis que nous n'avions point an fond d'autres ſentimens que ceux des Thomiſtes, pourquoy nous nous éloignons ſi fort de leur ancienne façon de parler. Je luy répondis que nous ne combations point leurs ſentimens de la grace ſuffiſante quant à la choſe ſigniſiée, mais que nous ne nous croions pas obligés de nous ſervir de ce mot équivoque & capiteux dont S. Auguſtin & S. Thomas ne ſe

font pas ſervis. Mais que quant à celle des Jeſuites ſoumiſe au libre arbitre, nous eſtions obligés de l'attaquer & ne la pouvions ſouffrir, parce qu'elle eſtoit contraire à la doctrine de l'Egliſe. Qu'à la vérité nous ſerions fort aiſés que leurs ſentimens y fuſſent conformes, afin de ne rien avoir à demêler avec eux; mais que tant qu'ils y perſiſteroient, noſtre devoir nous obligeoit à les combattre autant que nous le pourrions. M. le C. Barberin continua à me dire que, puis que nous n'eſtions pas éloignés de la doctrine des Thomiſtes, nous ſerions bien auſſi de ne nous pas éloigner de ces anciens termes de l'Ecole. Et comme quelqn'un ſervint qui nous divertit, M. le C. Barberin me dit que nous nous reverrions.

Quand je l'eus accompagné chez le Pape; je demetrai dans l'antichambre de ſa Sainteté juſqu'à leur sortie de cette Congregation qui ne dura pas long temps; & j'allai en ſuite voir M. le C. Cechini à qui je n'avois encore pu parler, parce que toutes les fois que j'avois eſté pour le voir il eſtoit ou ſorti, ou je l'avois trouvé ſi accablé de monde qu'il avoit aſſaire à luy pour les affaires de la Daterie que je n'avois pas creu le devoir aborder dans cet embaras. Je le trouvai enfin ce jour là en quelque eſtat de me donner audience, mais encore toutefois ſi occupé qu'il me donna à peine le temps de luy expoſer le ſujet de ma legation. En ſuite de quoy il me demanda, ſi ces cinq Propoſitions dont je luy avois parlé eſtoient dans la Bulle d'Urban VIII contre Janſenius. Je luy répondis qu'elles n'eſtoient nulle part, & que je venois de luy dire qu'elles avoient eſté forgées à plaiſir par M. Cornet pour tromper le Pape & ſurprendre le S. Siege, & c'eſt pourquoy j'eſtois venu en avertir ſa Sainteté & leurs Eminences, afin qu'il ne ſ'en fiſt aucune deciſion avant que d'avoir diſcuté toute l'affaire & entendu les Theologiens qui pourroient ſ'y intereſſer de part & d'autre. Il me dit que le Pape n'avoit pas beſoin d'entendre perſonne pour faire une determination, quand il n'y avoit point d'auteur qui euſt avancé une doctrine; que le Pape définiſſoit comme bon luy ſembloit, & qu'auſſi-toſt que la définition eſtoit faite, il falloit y obeir & ſ'y ſoumettre. Je luy repliquai quelque choſe pour luy faire entendre la neceſſité & l'utilité qu'il y avoit d'entendre les parties dans une Congregation ſolemnelle avant que de rien définir; & comme je vis qu'il ne le recevoit pas bien, je luy dis pour abrégier que le Pape m'avoit promis de le faire, & que je ſuppliois tres-humblement ſon Eminence de vouloir contribuer de ſa part aux occaſions qu'elle en auroit à entretenir le Pape dans cette bonne diſpoſition.

tion. Il me dit qu'il en faudroit user comme sa Sainteté l'ordonneroit. Je luy dis qu'il reconnoitroit luy mesme l'extreme importance dont il estoit d'entendre les parties dans une Congregation telle que je l'avois demandée au Pape, s'il avoit agreable d'en peser les raisons que j'avois à luy déduire : & dans cet entretemps aiant ouï un peu de bruit derrière moy, je tournai la teste ; & aiant veu la portiere de sa chambre levée par une foule de monde qui s'empressoit pour luy parler, je me levai pour prendre congé de luy, & je luy dis que s'il l'agreoit je viendrois une autre fois les luy représenter. Il me demanda si j'estois venu pour la lettre qui estoit signée de tant d'Evesques. Je luy dis que non, mais que je n'estois pas aussi venu contre, parce que la plus-part des Evesques qui l'avoient signée, avoient estimé sans doute que la determination qu'ils y demandoient ne manqueroit pas d'estre precedée d'un examen celebre, & qu'ainsi ils demandoient tacitement ce que ceux qui m'avoient envoyé demandoient aussi mais plus expressement.

Au sortir de chez M. le C. Cechini j'allai voir le Procureur General de l'Ordre des Servites. Apres avoir ouï avec toute la patience & l'attention nécessaires ce que j'avois à luy exposer ; il me répondit qu'il n'avoit pas encore ouï parler en son particulier de l'affaire de ces cinq Propositions ; mais que c'estoit peut-estre pour ce sujet que le Pape avoit ordonné une Congregation qui s'assembloit tous les Jedis apres-dîner chez M. le C. Roma, & en laquelle se trouvoient avec luy qui en estoit le Doien, Messieurs les Cardinaux Spada, Ginetti & Cechini. Qu'au fond, quant à luy, il estimoit la demande que je faisois tres équitable ; qu'elle estoit tres conforme à la coutume du S. Siege, & qu'elle ne pouvoit manquer d'estre fort bien receuë par le Pape & par tous Messieurs les Cardinaux. Qu'il ne croioit point du tout que leurs Eminences en terminassent rien sans en faire part à des Theologiens, & que s'il estoit un de ceux à qui elle seroit communiquée il en feroit son devoir. Qu'il estimoit que les Peres Hilarion Bernardin, & Lucas Vadingo Cordelier, y auroient part ; & que je ne devois pas apprehender que les Jesuites avec tout l'effort de leur credit qui estoit sans doute tres grand à Rome, pussent faire aller visite en cette affaire, parce que l'empressement dans une rencontre de cette nature estoit une chose entierement contraire à l'esprit du Pape & de Messieurs les Cardinaux ; mais que ce que je devois craindre estoit qu'ils n'eussent l'adresse de faire nommer sous main pour cette Congregation des Theologiens qui seroient dans les sentimens de leur société. Comme je

vis ce Qualificateur entrer si fort dans les miens touchant la demande que je faisois de cette Congregation, je creus devoir luy communiquer la difficulté que quelques-uns m'en avoient faite, sur ce qu'ils disoient que le Pape n'estoit point obligé d'entendre personne pour faire une décision, lorsqu'on ne voioit point d'Auteur qui parust, qui eust avancé une doctrine ou fait un livre, & qui fust instance d'entendre sa defense & de considerer ses raisons ; parce que hors cette hypothese il n'y avoit point de partie qui y fust interessée & qui obligest d'entrer en connoissance de cause pour la discussion & la conservation de ses interets. Et il me répondit que toute personne qui y en vouloit prendre estoit une veritable partie. Qu'ainsi les Jesuites avoient defendu autant que bon leur avoit semblé le livre d'un de leurs Peres nommé *Amicus* qui estoit mort, & qui avoit enseigné l'homicide comme permis en conscience. Qu'ils avoient donné des écrits pour luy plus elpais de quatre doigts ; & que notamment quatre ou cinq jours avant que ce Jesuite eust esté condamné, il avoit luy mesme esté obligé par un Cardinal de prendre encore un nouvel écrit en faveur de ce Jesuite, où il y avoit quarante six feuillets d'écriture.

Je vis encore le mesme jour il *Signor Camillo Piazza* Procureur des accusés ; *Monsieur Paulucci* le plus ancien des Prelats de Rome, qui avoit encore la memoire tres fraische de ce qui s'estoit passé sous Clement VIII & Paul V, dans la Congregation de *auxilia*, & qui depuis ce temps-là avoit passé une grande partie de son temps dans la lecture de S. Augustin ; & le Procureur General des Capucins ; dans la visite desquels je ne remarquai rien qui fust digne d'une observation particuliere, non plus que dans celle de M. le C. Ginetti que je vis le lendemain Vendredi 19 l'apres-dînée, quoy que je l'entreteins fort long temps & fort commodement, & que je luy parlasse presque de toutes les choses que j'ai rapportées cy-dessus, excepté certaines particularités qui n'estoient pas propres pour l'entretien que j'avois avec luy.

Le Samedi matin 19 je visitai le P. *Delbene* ; lequel apres avoir entendu tout le recit que je luy fis de cette affaire, me dit que je ne luy avois parlé que de cinq Propositions, & qu'il luy sembloit qu'il y en avoit sept, qu'il me dit qu'on leur avoit données à examiner il y avoit prés de deux ans dans une forme tout à fait nouvelle ; parce que luy & ses Collegues n'en avoient jamais parlé ensemble une seule fois, mais qu'ils en avoient tous donné au Pape chacun en particulier leur sentiment signé d'eux & cacheté. Que pour luy il avoit dans son écrit distingué les sens, & mis à chacun des sens

sens les qualifications convenables. Que depuis cela on n'en avoit pas ouï parler. Sa franchise me donna la hardiesse de luy demander, ou plustost de luy dire comme une chose certaine de laquelle j'ellois d'ailleurs informé, que lorsqu'on leur avoit donné ces sept Propositions desquelles il m'avoit parlé, on les leur avoit présentés conjointement avec les Censures que la Faculté de Paris en avoit faites. Il fut quelque temps sans me répondre, craignant sans doute s'il me le disoit de pecher contre le secret qu'il avoit juré à ce Tribunal, & contre la vérité s'il le nioit. Le voyant dans cette perplexité, je luy repetai le mesme discours d'une façon qui le pressoit davantage de me répondre. Enfin il ne me répondit pas que cela estoit; mais une rougeur qui luy vint au visage, me fut un assez grand témoignage que la chose estoit ainsi, & j'eus encore cette nouvelle preuve qu'effectivement lorsqu'on avoit présenté au Pape la premiere fois ces Propositions, outre les mauvais sens dont on les avoit rendues susceptibles en elles mesmes, on les avoit encore rendues odieuses par une Censure d'une Faculté celebre dont on supposoit qu'elles estoient desja flétries. Mais quand je dis au P. Delbene que cette prétendue Censure n'avoit jamais esté faite par la Faculté; & que c'estoit un ouvrage de ceux mesmes qui avoient fait les Propositions, il en fut extraordinairement surpris, & il ne put s'empêcher de me dire qu'ils avoient toujours considéré cette Censure comme veritable, & que je ne devois pas manquer d'avertir de sa fausseté tous ceux à qui je parleroie de cette affaire.

Je repassai ensuite chez le P. Procureur General des Servites pour luy porter un papier, que je luy avois promis de luy faire voir lorsque je le visitai. Il me parla ce jour là de l'affaire comme en aiant eu quelque lumiere depuis que je l'avois veu: & il me dit qu'il estoit assuré qu'on n'en decideroit rien sans l'avoir communiquée non seulement aux plus habiles Theologiens de Rome, mais encore à quelques-uns des pays estrangers que l'on manderoit pour cet effet. Que pour lors les Cardinaux ne saisoient encore que deliberer s'il estoit à propos d'en faire une decision. Que l'Assistent des Jesuites de France qui estoit fort informé de ce qui se passoit en France sur ce sujet, disoit hautement que cette decision y estoit merveilleusement souhaitée de tous les gens de bien, & quasi generalement de tout le monde; que si l'on ne la faisoit promptement, toutes choses y seroient bien-tost dans un renversement general: parce que les Propositions y estoient soutenues mesme dans leur mauvais sens, au moins par ceux, qui estant capables de s'y arrester en les entendant avancer à d'au-

tres, & ne l'estant pas de faire la difference des sens qu'elles pouvoient avoir, les estoimoient veritables & les soutenoient selon le sens naturel qu'elles enfermoient. Je dis à ce Qualificateur qu'il alloit un peu trop loin, & que si le P. Annat qui estoit alors l'Assistent de France à Rome asseuroit cela comme veritable, les avis qu'il recevoit de France sur ce sujet ne l'estoient pas; parce qu'en effet il n'y avoit en France aucun Catholique de quelque condition qu'il fust qui fust assez malheureux & assez mal instruit pour estre dans cette croiance: Mais que ces bons Peres & leurs associés dans la cabale de ces cinq Propositions, le disoient ainsi pour en obtenir plus facilement la condamnation.

Le dimanche 20 j'allai encore à la promenade avec M. le C. Barberin, où entre autres choses je luy parlai d'un Cardinal de ses creatures (c'est comme on parle à Rome) que j'avois entretenu sur le sujet de ces cinq Propositions, & qui m'avoit dit qu'ayant examiné la doctrine de Janfenius touchant ces Propositions il trouvoit tous ses sentimens tres catholiques, bien qu'en quelques autres points particuliers, comme touchant les œuvres des infideles, il le trouvoit different des siens & par consequent contraires aux veritables, ce qui suffisoit, disoit ce Cardinal, pour avoir donné lieu à la Bulle d'Urban VIII contre luy. M. le C. Barberin me dit, que, quoy que les sentimens de Janfenius fussent veritables non seulement en ces points là, mais aussi en toutes les autres parties de son livre generalement, la Bulle neantmoins estoit bien donnée parce qu'elle n'estoit nullement pour la condamnation non plus que pour l'établissement d'aucune maxime, mais seulement une simple prohibition provisionnelle du livre en attendant qu'il fust éclairci, & que les esprits qui estoient échauffés par sa publication fussent rendus très dans le calme qu'ils devoient avoir. Il me dit encore, que si l'on consideroit ainsi cette Bulle, & qu'on s'y soumît sans difficulté comme l'on devoit faire, toutes choses pourroient s'ajuster & ceux qui y avoient résisté jusqu'alors, recevoir le contentement qu'ils ne devoient pas esperer sans cela.

Je visitai le mardi matin Monsignor Spada Patriarche de Constantinople, qui apres m'avoir entendu, me demanda s'il viendrait aussi à Rome des Theologiens du parti contraire à celui pour qui j'estois; & je luy répondis que je n'en sçavois rien, mais qu'il y en avoit tousjours sur les lieux (à Rome où j'estois) parce que les Jesuites estoient nos veritables parties.

Cela ne m'empêcha pas de visiter encore le P. le Maire le lendemain; auquel aiant demandé dans l'entretien, s'il ne sçavoit point au vray
s'il

s'il viendrait de nos Docteurs contre nous, comme on me l'avoit dit en divers endroits, & qu'il m'avoit luy mesme témoigné le croire il n'y avoit pas long temps. Il me répondit qu'il ne croioit pas qu'il deust en venir. Que les raisons de ceux qui avoient esté de cet avis, estoient, que quant à eux ils estoient comme en possession de la doctrine de l'Eglise (jusqu'à quel point monte peu à peu la présomption des gens après avoir échappé une condamnation qu'ils avoient si justement meritée !) que par conséquent ils n'avoient rien à dire pour la soutenir : qu'ils ne devoient point se mettre en peine d'une chose dont tout le monde demeurait d'accord, & que de voir quelqu'un comparoître icy pour y défendre ses sentimens cela estoit bon à ceux qui en avoient de suspects ou de condamnés. Que la seule raison des autres qui estoient d'avis qu'il y vint des Docteurs contre nous, estoit qu'il n'y avoit point de si bonne cause qui n'eust besoin d'aide ; mais que les premiers disoient que si le Pape jugeoit à propos qu'il y en eust de leur part qui fussent écoutés, qu'il pourroit en mander ou en prendre sur les lieux. Il me dit en second lieu une distinction assez remarquable qu'ils faisoient des cinq Propositions, sçavoir, qu'il les falloit considerer & examiner en deux manieres, l'une à l'égard du peuple, & l'autre à l'égard des Doctes : & que quand il se trouveroit qu'estant prises par rapport aux Doctes, elles auroient des sens capables d'estre receus & soutenus parmi eux, si neantmoins estant prises par rapport au peuple, elles estoient capables d'exciter du bruit dans l'Eglise & de jeter du scandale & du scrupule dans les ames simples, il ne falloit point du tout les épargner mais les condamner. Parce qu'enfin, en France on voioit évidemment comme deux partis opposés tout à fait formés & deux Religions differentes. Qu'on avoit vu des Heures differentes ; qu'on avoit fait un nouveau Catechisme de la grace : que les Ecclesiastiques, & mesme les familles Seculieres estoient divisées, &c. Qu'il falloit remédier à ces desordres & en retrancher la cause, & cette cause il l'attribuoit aux Propositions. En troisieme lieu la maniere dont il se figuroit qu'on deust faire les conferences que j'estois venu poursuivre sur ce sujet, estoit assez admirable. Il en parloit comme toute l'affaire devant se reduire à quelques interrogations qu'il disoit qui nous seroient faites sur les sens dans lesquels nous entendions ces Propositions, & apres nos réponses & nos distinctions, nous estre faites si besoin estoit de nouvelles interrogations jusqu'à ce qu'on eust bien compris nostre sentiment ; apres quoy nous devions selon sa pensée estre renvoyés chez

nous, & puis le jugement estre prononcé à la commodité du Pape & de ceux du ministère desquels sa Sainteté voudroit se servir dans cette affaire, ce qui selon le compte de ce Jesuite devoit estre une regle inviolable de nostre soy. Car en quatrieme lieu il me parla de l'insaisissabilité de tout ce que le Pape faisoit, soit dans les jugemens de l'Inquisition, soit dans tous les autres en quelque maniere que ce fust, & dans son lit mesme où sa Sainteté estoit alors tres indisposée, comme de choses certaines & indubitables, & comme le S. Esprit & son assistance n'estoit pas plus attachée aux Conciles generaux qu'à ces sortes de determinations : ce qu'il étendoit mesme & par exemple à tout ce qui s'estoit fait & se feroit dans l'affaire de M. Herfent.

Je vis le mesme jour le General des Dominicains, qui me dit le nouveau mandement qu'il avoit envoyé il y avoit peu de temps à tous les Religieux de son Ordre de prescher & d'enseigner la doctrine de S. Augustin ; & il m'en parla avec beaucoup d'estime & de zele, me disant qu'il l'avoit ainsi fait pour satisfaire en ce point à ce qu'il devoit à Dieu & à l'Eglise. Et au sortir de cette visite, je fis celle du P. Bardonne Religieux du tiers Ordre de S. Francois, en qui je trouvai une grande sincerité & beaucoup d'estime & d'affection pour la doctrine de S. Augustin.

Je vis encore ce jour-là mesme un autre General d'Ordre, sçavoir celui des Sommasques nommé le P. *Thalano*. Il me dit quant au fond de la doctrine, qu'il y avoit peu de personnes qui fussent mieux informez que luy des sentimens des Jesuites, parce qu'il avoit fait deux ou trois cours en Theologie dans lesquels il les avoit enseignés, comme il les avoit autrefois appris luy mesme ; mais qu'à la fin la misericorde de Dieu & la lecture de S. Augustin luy avoient fait reconnoître ses égaremens. Qu'il admiroit comme il y estoit autrefois attaché, & comme il les soutenoit fermement pour des verités solides ; qu'il benissoit Dieu de s'en voir detrompé ; & qu'il luy demandoit la mesme grace pour tous ceux qui estoient encore amoureux de leurs tenebres. Quant au recit des choses que je luy avois dit qui s'estoient passées à l'occasion de ces Propositions, il me pria d'en faire une petite histoire abrégée, parce qu'il croioit qu'il ne faudroit que cela pour dissiper toute cette conspiration nonobstant le grand crédit des Jesuites. Et quant aux Congregations du S. Office dont il estoit Qualificateur ; qu'il y avoit desja assez de temps qu'il s'en estoit comme retiré tout à fait, & ne s'y trouvoit plus depuis les intelligences & les pratiques qu'il avoit reconnu que les Jesuites y entretenoient,

noient afin de ne rien avoir à démeler avec eux, &c.

Je montrai le jeudi 24 au P. Campanella les cinq Propositions écrites, & il reconnut que c'estoit celles-là même sur lesquelles on leur avoit demandé leurs sentimens par écrit il y avoit environ deux ans; mais il me dit qu'alors il y en avoit encore deux autres, & c'estoient celles qui estoient les dernières dans la fausse Censure qu'on avoit présentée au Pape comme faite par la Faculté.

Le jour de S. Louis Messieurs les Cardinaux assistent en chapelle à la Messe qui se dit en l'Eglise de ce nom. Lorsque M. le C. Barberin y arriva, son Maître de Chambre me dit que son Eminence estoit venu *incognito* le mercredi précédent pour me prendre & me mener à la promenade. Au sortir de la Messe je témoignai à son Eminence le déplaisir que j'avois de ne m'estre pas trouvé au logis à l'heure qu'il prit la peine d'y venir. Il me dit qu'il n'avoit qu'une parole à me dire, qu'il me la diroit une autre fois; & comme je luy dis que j'irois l'apprendre chez luy, il me la dit sur le champ. C'estoit qu'on avoit fait des plaintes de moy, de ce que je faisois des conventicules avec les Peres de l'Oratoire qui sont à Rome au nombre de six logés dans la maison de S. Louis où j'estois aussi pour lors logé, en attendant que j'eusse arreté une maison propre pour nous. M. le C. Barberin adjouta que je serois mieux d'attendre que les Docteurs qui devoient venir me joindre fussent arrivés, pour parler alors conjointement avec eux de nostre affaire à ceux à qui il seroit à propos de la communiquer, & de demeurer cependant en repos; que de donner du mécontentement de moy en m'empresant de la dire à tout le monde, & d'attirer des personnes dans mes sentimens & mes interets. Je répondis à M. le C. Barberin que depuis que j'estois à Rome, je n'avois vu d'ordinaire de Pere de l'Oratoire que le P. Petit qui estoit leur Supérieur, & qui venoit assés souvent à l'issuë des repas me visiter avec M. Chibert qui estoit aussi le Supérieur des Prestres de cette Maison; & que dans les entretiens familiers que nous avions ensemble, je parlois le moins que je pouvois de mon affaire, parce que j'estois obligé d'en tant parler ailleurs aux autres personnes que je pouvois voir pour cet effet, que le discours m'en devenoit ennuyeux & importun hors les occasions necessaires. Que je n'avois pas vu jusque-là à quoy les Peres de l'Oratoire qui estoient à Rome pouvoient contribuer à l'effet de la poursuite que j'avois à faire, & que la premiere pensée de les attirer à moy ne m'estoit pas encore venue dans l'esprit. M. le C. Barberin me dit qu'il sçavoit bien que j'agis-

sois avec circonspection & prudence, mais qu'il me donnoit cet avis afin que je prisse garde de ne pas donner sujet de faire des plaintes de moy. Je remerciai M. le C. Barberin de l'affection qu'il me témoignoit, & luy repliquai que j'agissois avec autant de franchise & de simplicité que de prudence; que j'estois venu pour manifester au S. Siege & à tous ceux qui prenoient part à ses interets une des plus noires entreprises qui fut jamais formée pour le surprendre; que je tascherois de m'acquitter de ma commission, quoyqu'on en pult dire; & que les plaintes qu'on pourroit faire de moy ne me mettroient pas beaucoup en peine, quand elles seroient aussi mal-fondées que celle dont il m'avoit parlé sur le sujet de ces Peres de l'Oratoire, laquelle ne l'estoit pas mieux, qu'une autre que j'avois apprise par les dernières lettres que des Docteurs partisans de M. Cornet avoient faite de moy à Paris, sçavoir que je me disois à Rome Député de la Faculté, de quoy je faisois juge Son Eminence, qui trouva sur le champ cette calomnie tout à fait ridicule & sans raison.

Ce ne fut pas seulement au sortir de l'Eglise de S. Louis que toutes ces choses furent dites entre M. le C. Barberin & moy; mais nous nous en entretenîmes encore l'apres-dînée sur les memes principes de part & d'autre dans une visite que je crus estre obligé de luy rendre chez luy pour le remercier du soin qu'il avoit pris de m'en donner avis, comme il avoit fait, & apres ce que nous en dismes la chose en demeura là. Mais cela n'empêcha pas que les Jesuites qui sçavoient l'affaire, ne prissent de là occasion de me décrier en divers endroits dans Rome, comme aiant desja esté déferé à l'Inquisition, pour avoir infecté de ma doctrine plusieurs Prestres de S. Louis & principalement les Peres de l'Oratoire qui y estoient. C'estoit une médisance d'autant plus fautive qu'elle se faisoit avec quelque apparence de fondement, mais il falloit l'essuier aussi bien que d'autres sans s'en mettre en peine, & ne laisser pas d'aller droit à l'affaire principale qui estoit le sujet de ma legation.

J'oublois que pour rendre la ceremonie de la feste de S. Louis plus celebre, & l'excommunication decernée au S. Office contre M. Herse, parce qu'il n'y avoit pas comparu nonobstant les citations publiées contre luy, plus éclatante, on avoit choisi le jeudi veille de cette feste pour la publier & l'afficher imprimée. Qui fut un choix remarquable aussi, parce que c'estoit le bout de l'an du sermon qu'il avoit prêché dans cette Eglise, auquel pourrât comme je l'ai dit ailleurs on n'avoit pu trouver aucune Proposition condamnable ny absolument ny par relation à Jansenius, quelque re-

cherche

cherche curieuse qu'on en eust pu faire, & quelque application & interpretation désavantageuse qu'on se fust aussi efforcé d'en faire.

Mais quand je considère que le même M. Hersent étant à Rome en l'année 1643 y avoit distribué luy même un Memorial signé de sa main pour la justification de Jansenius qu'il soutenoit n'avoir enseigné que la doctrine de Saint Augustin & de Saint Paul, & où il parloit avec une étrange force contre la Bulle d'Urbain VIII, sans qu'alors on luy en eust fait aucune peine, je ne puis assez m'étonner de l'inégalité de ce procédé. Quoy qu'il en soit, j'ai ce Memorial entre les mains qui a pour titre : *Super Bulla Urbani VIII adversus Jansenium, & libro Antonii Arnaldi, adnotationes quodam SS. D. Pontifici Innocentio pro Memoriali offerenda*. Et qui commence par ces termes : *Magnum & perniciosum in doctrina Theologica incendium*. Et finit par ceux-cy : *Hoc Memoriali summo Pontifici offerendum curavit Carolus Hersent Doctor Theologus, & Regis Christianissimi Conceptor ordinarius, pro suo summo in Sedem Apostolicam & SS. Patrem Innocentium studio & amore, salva in omnibus Apostolica Sede & summi Pontificis reverentia*. Ainsi signé *Carolus Hersent* avec Paraphe.

J'allai le matin le mardi 29 visiter l'Eglise de S. Jean décolé, & après y avoir fait mes prières, je trouvai sous le Cloître M. Fernier Docteur de nostre Faculté qui me vint joindre. Il me parla bonnement du grand credit de M. Albizzi dans les affaires pour lesquelles j'estois venu, de son étroite liaison avec les Jesuites, & de l'estime en laquelle il estoit auprès du Pape & des Cardinaux d'homme sçavant & entendu. M. Fernier poussa si loin cet avis charitable, que je m'en sentis obligé de luy répondre, que je ne redoutois ny la personne ny la puissance de M. Albizzi, quand il voudroit l'employer au désavantage de la vérité : parce que Dieu qui en estoit le Protecteur ne laisseroit faire de mal contre elle à M. Albizzi ny à d'autres qu'autant qu'il plairoit à son impenetrable & invincible Providence.

CHAPITRE VIII.

Visite du mois de Septembre. Ecrut plein d'impudences d'un Augustin Docteur de la Faculté qui se devoit secrettement dans Rome. De la Bulle d'Urbain. Du P. Lemos; & du zele de Clement VIII pour la doctrine de la grace. Recommandé diverser fois de ne point parler de Jansenius.

LE troisieme jour de Septembre un Ecclesiastique de la Communauté des Presbres de S. Hierosime de la charité, homme

pieux, sçavant & plein de zele, que je visait ce jour-là pour la seconde ou troisieme fois ; Apres avoir ouï le recit que j'euy fis de cette affaire, il me dit franchement qu'il avoit esté jusque-là informé de ces matieres d'une autre façon, & me communiqua un écrit dont il m'avoit desja parlé auparavant & qui estoit intitulé *De controversia inter Jansenium & Anti-Jansenium*, qu'il me dit, comme en effet j'en eus depuis des preuves tres asseurées, avoir esté fait par le P. Morel Augustin Docteur de nostre Faculté à la requisition de M. Albizzi qui l'avoit prié de luy dresser un memoire de l'estat de ces controverses.

Il nous represente dans cet écrit sous le nom de Jansenistes, comme des gens qui ne sont animés que de passion & de haine contre le S. Siege, & qui n'ont pour but que de combattre & de ruiner son autorité. Que c'est cette aversion qui est l'origine de toutes les disputes qui sont arrivées sur tous les points de doctrine contestés. Qu'on n'a entrepris d'écrire des matieres de la grace, de la frequente Communion & des autres, que pour avoir occasion de decréditer par-là les plus zelés desenseurs du S. Siege, en les faisant passer au près du peuple pour des ignorans qui ont corrompu les sentimens des Saints Peres & qui ne sont imbus que des erreurs Semipelagiennes & Pelagiennes, afin de pouvoir en suite dire impunement tout ce qu'on voudroit de cette autorité sacrée pour la détruire, lorsque ceux qui la defendent seroient sans credit & sans estime. Que c'estoit pour cet effet la même qu'on les a voulu exclure (eux Religieux Mendians) des Assemblées de la Faculté, en restreignant leur nombre à deux de chaque Ordre. Qu'on s'achettoit pour la même fin à beaux deniers comptans des Docteurs, des Predicateurs, des Bacheliers, des Etudiants dans toutes les Universités & dans toutes les Villes de France ; afin que non seulement dans les occasions publiques, mais aussi dans les entretiens familiers, ils gagnassent du monde & qu'ils leur inspirassent non seulement leurs sentimens touchant la grace & la predestination, mais aussi des maximes épouvantables que nous soutenions contre les Sacremens de l'Autel & de la penitence & contre l'autorité du Concile de Trente. Que nous nous elions emparés de l'esprit de plusieurs personnes de qualité riches & puissantes, qui fournissoient liberement des sommes immenses de deniers pour subvenir aux dépenses necessaires pour faire réussir des desseins si pernicieux. Que nous avions en divers endroits des Seminaires & des Assemblées de Sectateurs qui n'estoient uniquement appliqués qu'à machiner des moiens pour en venir à bout. Que c'estoit pour cet effet que nous

„ nous nous attachions à tort & à droit à soutenir des dogmes de Janſenius, parce qu'ils y estoient fort propres. Qu'après toutefois que nous avions reconnu que nous n'avancions pas en cette affaire autant que nous l'eussions souhaité par les ouvrages faits sur la grace; nous n'avions pas pu retenir davantage le venin que nous couvions il y avoit long temps contre le S. Siege & contre l'Eglise; & que nous avions enfin vomi ce venin en mettant au jour les livres de la frequente Communion & de la Tradition de la penitence, dans lesquels nous accusions l'Eglise d'estre corrompue, & de laquelle nous disions que nous estions les medecins & les reformateurs. Que nous avions toujours empêché par toutes sortes de voies que les Bulles des Papes ne fussent receuës ny dans les Dioceses ny par les Facultés; & que lorsque les adresses qu'on avoit employées pour cette fin n'avoient pas réussi, nous avions eu recours à d'autres voies, jusqu'à exciter des seditions lorsque nous l'avions pu & que nous les avions jugées nécessaires. Qu'enfin tout cela estant inutile, la rage & la fureur nous avoit portés à reveiller & à soutenir par toutes sortes de voies, toutes les anciennes erreurs & maximes scandaleuses de la matiere de la grace & des Sacrements que les Papes avoient auparavant condamnées: & que s'avoit esté pour cette raison, que ceux qui dans la Faculté avoient à cœur de maintenir l'autorité du S. Siege, & d'arrester le cours des calamités & des desordres dont ces commencemens menaçoient toute l'Eglise, se voians sans comparaison le plus grand nombre à l'égard de ceux qui estoient les ennemis de cette mesme autorité, avoient choisi comme les plus scandaleuses entre plusieurs autres Propositions que nous répandions parmi le peuple, celles que M. Corneille avoit mises en avant, pour les censurer en general & sans avoir égard si elles estoient avancées par Janſenius, par M. Arnauld, par les Jesuites ou par quelque autre personne que ce pût estre. Qu'au reste le S. Siege devoit extremement prendre garde de ne pas prestre l'oreille à ces Janſenistes, parce qu'ils estoient mêlés & unis avec les Richeristes; c'est à dire avec les Sectateurs du Docteur nommé Richer, qui avoit tant écrit contre la Monarchie Ecclesiastique, & que toute leur faction n'ambitionnoit & ne se proposoit rien de plus d'ardeur que d'avilir l'autorité du S. Siege. C'est pourquoy ce zélé donneur d'avis & ce fidelle Conseiller apres avoir dans ce mesme écrit marqué en particulier les noms de quelques-uns de ceux qu'il supposoit coupables de ces factions & de ces desseins, & les noms aussi de quelques autres des principaux serviteurs du S. Siege qui s'y opposoient, conclut enfin

cet écrit par son avis qu'il y proposoit avec quelque moderation apparente, en disant, que le plus court en cette affaire seroit d'imposer silence à chacun; mais en persistant au fond dans les belles idées qu'il avoit données de nous, & en persuadant au Pape de nous traiter avec toutes les défiances & les precautions qu'on peut prendre avec des ennemis déclarés, & de nous accabler tous les jours par de nouvelles Bulles & Decrets pour nous réduire à l'obeissance, & d'agir avec les autres comme avec ses enfans bien-aimés & ses serviteurs les plus fideles, & pourvoir autant qu'il seroit possible à leur interest & satisfaction.

Mais quoique tout ce que je viens de rapporter de cet écrit en soit extrait mot à mot, il est mal-aisé sans le lire de se le representer tel qu'il est. C'est pourquoy bien qu'il soit un peu long, j'ai cru qu'on seroit bien-aisé de le trouver entre les pieces que je joindrai à ce Journal afin d'y voir un modele des impressions déavantageuses, qu'on donnoit de nous & de nos intentions à Rome au Pape & à ses principaux Officiers, pour nous y rendre suspects & odieux & les irriter contre nous; & qu'on puisse reconnoître par cet exemple de quelle maniere les Papes sont quelquefois mal-informés de la verité des choses qu'on leur expose. C'estoit un bon Religieux, Docteur de Paris, de l'Ordre de S. Augustin, à qui on avoit demandé l'estat sincere de ces disputes en France. Cet écrit qu'il avoit dressé se communiquoit comme venant de luy & comme un ouvrage rare, fidele & secret; ce qui donnoit à tout le monde la curiosité de le voir.

Tous ceux qui le lisoient y ajoutoient toute créance, personne n'estoit à Rome pour le contredire; & quand j'y fus mesme arrivé, bien que je fusse nommé en particulier dans cet écrit, ceux pour qui il avoit esté dressé estoient obligés à un secret qui les eust empêchés de m'en rien dire, quand ils l'eussent d'ailleurs souhaité. De sorte qu'il avoit son cours à Rome entierement libre, aussi bien sans doute que plusieurs autres dont je n'ai jamais pu rien découvrir; & il me fut demeuré inconnu aussi bien que les autres de pareille qualité, sans la charité & la cordialité de ce bon prestre qui me le donna en aiant eu luy mesme par hazard communication.

Il me fut confirmé qu'il venoit du P. Morel par Monsieur l'Archevesque Sacristain du Pape qui avoit esté pris de l'Ordre des Augustins suivant la coutume pour estre élevé à cette dignité & office. Mais je suis obligé de rendre ce témoignage au P. Morel que *mon dit Signer Sacrista* luy aiant reproché l'aigreur avec laquelle il parloit dans cet écrit contre des gens qui faisoient non sans quelque

fondement profession d'estre inviolablement attachées à la doctrine de S. Augustin dont ils se disoient les défenseurs, & l'ayant invité à le refaire; le P. Morel croiant qu'il seroit allés pour la satisfaction de Monsignor Sacrista, s'il y ajoutoit quelque chose pour l'adoucir, il y ajouta les deux derniers paragraphes qui y sont après ces paroles (*quod omen avertat Deus*) par lesquelles il le finissoit d'abord, & outre ces deux paragraphes il y ajouta encore ce qui y est dit de M. Loyfel Curé de S. Jean & Chancelier de l'Université à la fin du paragraphe *Debet sancta Sedes summi cavere*. On verra cet écrit entier à la fin de ce Journal tant en la maniere qu'il fut fait d'abord, qu'avec ce qui y fut adjouté quand ce Religieux le retoucha.

Les prières de 40 heures qui sont tousjours à Rome dans plusieurs Eglises en des quartiers differents, avoient esté commencées à S. Louis à l'ordinaire le jour de la feste, & elles m'y avoient retenu jusqu'à ce qu'elles fussent finies, sçavoir jusqu'au 28 jour du mois d'Aoust feste de S. Augustin, que je quittai la demeure de S. Louis pour aller prendre possession du logis qui j'avois retenu pour moy & pour les autres Theologiens qui devoient venir me joindre, lequel estoit prest quelques jours auparavant.

Aussi-tost après que j'y fus establi, le jour de la naissance du Roy étant venu qui est le 5 de Septembre, je pris l'occasion de ce jour qui doit estre cher & en veneration à tous les François, pour prier à disner quelques prestres de S. Louis que j'avois veus plus familièrement pendant que j'y estois demeuré, & le Pere Guérin chanoine regulier de S. Augustin & Procureur de l'Ordre à Rome, dont j'avois acquis le voisinage par cette nouvelle demeure qui estoit aussi tout proche de celle des prestres de la Mission rue Gregorienne.

A peine avions nous achevé de disner que j'y receus une nouvelle visite du Pere le Maire Jesuite, qui m'entretint fort au long des sentimens de sa Compagnie touchant la grace, laquelle il disoit ne manquer jamais à la volonté quand elle a obligation de faire le bien, mais qu'elle l'acceptoit ou la rejettoit selon qu'il luy plaisoit ou qu'il ne luy plaisoit pas de s'en servir. Il me parla aussi de la Censure qui avoit esté faite à Vagliadolid de 22 Propositions contraires à l'autorité de S. Augustin, comme d'une chimere & d'un compie fait à plaisir; quoy qu'elle fust très asseurée & qu'il en fust venu à Rome de Vagliadolid des exemplaires imprimés & autentiques. En fin il me parla de la maniere dont il se tenoit assuré que le Pape jugeroit toute cette controverse, en me disant comme il avoit déjà fait en quelque autre ren-

contre, que nous donnerions nos memoires, que nous nous retirerions, & qu'après nous laisserions faire l'Eglise.

La mort de M. le C. Panzirole estoit arrivée le jour précédent, & il fut enterré ce jour-là mesme à S. Sylvestre avec les ceremonies accoustumées qui se font aux funerailles de leurs Eminences.

M. le C. Barberin me mena encore à sa Bibliothèque l'après-dinée du Mercredi sixième. Je luy rendis ce jour-là quelques cahiers manuscrits qu'il m'avoit obligé de lire d'un Auteur nommé Paludanus. Je luy dis que j'y avois trouvé un expedient assez favorable pour oster les difficultés de la reception de la Bulle d'Urbain VIII, sçavoir dans le lieu où il examine la plus grande raison qu'on y oppose, qui est parce qu'elle dit, qu'il y a dans le livre de Janfenius des Propositions condamnées par la Bulle de Pie V. Mais, dit cet Auteur, en parlant à ceux qui sont cette difficulté; vous en demeurez-vous mesme d'accord, & Janfenius aussi; car luy & vous, vous mettez en peine d'expliquer la diversité des sens de vos Propositions & de celles de Baius; & il ne seroit pas besoin de faire cela, si les paroles n'en estoient semblables. Or, dit-il, la Bulle d'Urbain VIII ne dit pas que ces Propositions qui sont dans Janfenius contiennent le mesme sens que celles de Baius, c'est donc assez pour la faire valoir & la recevoir qu'elles aient entre elles de la conformité pour ce qui est des paroles encore que les sens en soient differents; & cela suffisoit à Urbain VIII pour avoir un juste sujet de faire sa Bulle d'abord que ce livre parut, dans l'apprehension qu'il pouvoit avoir qu'elles n'y fussent aussi dans le mesme sens, sauf après à le decharger de cette condamnation quand on auroit après un exact examen reconnu la verité & la sincerité de ses sens & la difference qu'il y avoit entre ces mesmes sens & ceux qui furent condamnés en la personne de Baius. M. le C. Barberin fut assez satisfait de ce discours, & me dit gaiement que recevoir cette Bulle c'estoit le moien de couper bras & jambes aux Jesuites. *Quando recoveret la bolla, tagliarete le gambe alli Gesuiti*, je luy dis que c'estoit là ce que j'avois leu de principal dans les cahiers qu'il m'avoit donnés de ce livre; & il me fit une réponse qui marqua son activité & sa grande diligence à lire les livres, sçavoir qu'il avoit leu celui là presque tout entier dans son Carosse en faisant les sept Eglises.

Pendant cet intervalle de temps qui se passa depuis mon établissement en mon nouveau domicile jusqu'au dimanche 10 de Septembre, outre ces deux visites dont je viens de faire le recit, j'en fis encore plusieurs autres où il ne se dit

dit rien de fort remarquable. Je vis M. l'Évesque de Cavaillon Gentil-homme Avignonnais de qualité & d'esprit; M. le Marquis *Del buffalo* General de l'Artillerie du Pape, avec qui j'avois contracté pendant mes premiers voyages une connoissance & amitié particulière; M. *Michel Angelo Ricci*, & le P. *Mariana* son intime ami; M. *Paolo de Rossi* grand Jurisconsulte & qui avoit connu autrefois M. *Pegna* Doien de la Rotte; *Monsieur Sacristas* M. *Ricardo de Alcala* Curé de S. Sauveur à Rome, Gentil-homme de naissance Florentin, Qualificateur de la Congregation dell' *Indice* & grand Theologien fort instruit de la hierarchie & de la discipline ecclesiastique, qu'il avoit apprise, disoit-il, dans S. Cyprien, & non pas dans nos flatteurs de Docteurs qui l'avoient toute défigurée par leurs écrits; mais l'insigne sur toutes choses pour la connoissance & l'indignation qu'il avoit de la conduite toute politique des Jésuites, & de leurs pernicious sentimens dans la Morale & dans la Foy; M. *Dorigny* Superieur des Prestres de la Mission qui estoient à Rome; le P. *Barelier* Assistant François des Dominicains auprès de leur General; le P. Commissaire du S. Office; & ceux de tous ces Messieurs que je n'avois pas encore salués, je les informai du sujet de mon retour & de ma negociation à Rome, & quant à ceux qui l'estoient deja je leur prestai ou donnai de nos Manifestes Latins, & des Antitheses ou differences qu'il y avoit entre la doctrine de Calvin & celle de S. Augustin qui estoit la nostre, que l'on m'avoit nouvellement envoyées de France. Ce que je fis néanmoins apres en avoir long temps deliberé en moy mesme, & tousjours avec quelque repugnance à cause que le nom de Janfenius estoit inseré dans le premier de ces écrits, & que ce nom pouvoit tout seul les rendre suspects & les faire mépriser. Mais je considerois la necessité qu'il y avoit de faire connoître à Rome nos sentimens le plus tost & au plus grand nombre de personnes que je pourrois, comme aussi que si quelqn'un me reprochoit cette faute, je pourrois la rendre aucunement supportable en representant qu'on n'y auroit touché que tres legerement ce qui regardoit cet Auteur, & en promettant que je serois mon possible afin qu'on n'y tombast plus.

Mesme j'avois soin en les donnant de prévenir ce reproche selon que je le voiois à propos à l'égard de ceux à qui je les presentois; & s'il s'en trouvoit quelqn'un par hazard que je craignisse qu'il ne les prît les recevant de ma main, comme une information que j'eusse à donner sur le sujet des Propositions, je m'en expliquois fort nettement avant que de les donner, & disois expressement que je ne les

donnois pas pour ce sujet, & que ce que je donnois n'estoit point ce que nous aurions à dire devant la Congregation que je demandois quand elle seroit établie, mais seulement un léger craion de nos sentimens qu'on avoit mis au jour en France pour defabufer le monde des calomnies qu'on pouvoit répandre contre nous; & je demandois précisément qu'on ne le receust de moy qu'à cette condition-là. Aussi le Pere Commissaire du S. Office en recevant de moy ce Manifeste Latin; apres m'avoir entendu, pour me signifier en deux mots qu'il avoit bien compris ce que je luy voulois dire, il me dit que je luy donnois & qu'il le recevoit avec, *non juridici*.

J'avois deja contracté tant d'amitié & de bonne correspondance avec tout l'Ordre dont estoit ce Pere, & ils avoient trouvé si judicieux & si juste tout ce que je leur avois proposé touchant cette affaire, que sur une simple ouverture que je leur fis de l'importance dont il estoit pour la conservation de la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas dans nostre Faculté d'élire au mois d'Octobre suivant un Syndic qui fust affectonné à cette doctrine, le General en écrivit exprés aux Religieux de son Ordre qui estoient Docteurs de nostre Faculté. Il m'en envoya la lettre le 9 de Septembre si-tost qu'elle fut écrite, afin que j'en disposasse, pour la faire rendre entre les mains de ceux de les Religieux que je trouverois à propos, lorsque le temps de cette election seroit venu.

J'allai l'en remercier le mesme jour; & par mesme moien je vis un de ses plus illustres & recommandables Religieux, dans la conference duquel j'appris qu'un Gentil-homme, qui venoit autrefois assés souvent visiter le P. Lemos & qui luy apporta un jour un Breviaire dont Clement VIII luy fit present pour luy donner ce petit gage de sa bonne volonté & de l'estime qu'il faisoit de sa capacité & de sa vigueur à defendre contre les Jésuites les sentimens de S. Augustin, de S. Thomas & de l'Eglise touchant la grace, avoit dit apres la mort de ce Pape qui arriva au mois de Mars, que son dessein & sa resolution estoient de publier la veille de la Pentecoste suivante à l'issuë des vespres sa Bulle contre Molina, & de faire en suite le P. Lemos Cardinal en presence des Jésuites & des Dominicains. Que le C. Monopoli, à qui Clement VIII s'estoit aussi ouvert de cette pensée, l'avoit pareillement déclaré apres la mort de ce Pape. Que durant le temps qu'il travailloit & faisoit travailler à l'examen de ces matieres, outre les soins qu'il prenoit pour s'en informer par une étude solide, & par la lecture des ouvrages de S. Augustin aussi bien que des écrits qu'on luy presentoit

tant de la part des Jésuites que de celle des Dominicains qu'il voyoit avec une application singulière; il avoit quelque fois esté trouvé de grand matin allant sans suite & à pied, couvert d'un sac de penitent, de Montecaval à Sainte Marie Majeure; & que souvent aussi il avoit passé deux ou trois heures durant la nuit dans la priere à genoux *ad lumina Apostolorum*. C'estoit des particularités que ce sçavant & zelé Dominicain avoit dites à M. le C. Roma, avant que de me les dire; & M. le C. Roma en avoit esté tres sensiblement touché & édifié, & avoit dit en suite dans la satisfaction qu'il en avoit mais avec sa simplicité ordinaire ces propres paroles, *O sans sens, & digne d'un Pape! s'achève state questo un santo, se non havevte lasciato tanti beni d' suoi parents, Ho 215 saintes pensées! & qu'elles sont dignes d'un Pape! Celuy-la aurait esté un Saint, s'il n'avoit pour luy tant de biens d' ses parents.*

Le dimanche 10 au matin j'allai voir M. le C. Barberin pour luy montrer une lettre qui m'avoit esté écrite à Paris le 25 d'Aoust & qui m'avoit esté apportée à Rome par l'occasion d'un Courier extraordinaire qui y estoit venu pour une vacance. Cette lettre m'avoit esté écrite de la part des Prelats par l'ordre desquels j'estois revenu, & contenoit entre autres une chose que je voyois qui devoit estre tres agreable à ce Cardinal. C'estoit que ces Messieurs les Prelats estoient resolu d'admettre la Bulle d'Urbain VIII, mais de ne la considerer jamais que comme provisionnelle & comme un fait de police, par lequel ce Pape sur les premieres plaintes qu'on luy avoit faites de ce livre sans l'avoir examiné ny jugé, mais aiant égard à ces plaintes & pour obvier aux mauvaises suites que ces plaintes luy faisoient craindre de ce livre, en avoit arresté le cours & interdit la lecture jusqu'à ce qu'après l'avoir meurement examiné il en eust ordonné autrement. Ce qui estoit au fond la mesme chose que ce que M. le C. Barberin m'avoit dit vingt fois. Aussi il fut fort aisé de cette bonne nouvelle, & comme j'adjoutai qu'il falloit aussi s'il y avoit moien obliger les Jésuites à se restreindre dans ces bornes, & à cesser de pretendre comme ils avoient fait jusque-là que cette Bulle ne defendoit pas seulement ce livre par police, mais en condamnoit la doctrine comme mauvaise & pernicieuse: M. le C. Barberin me répondit que nous ne devions pas nous mettre en peine de ce que disoient les Jésuites, mais nous arreste & nous en tenir à ce que disoit la Bulle, *Lasciateli dire, voi state à quello che dice la Bolla*: Que nous devions estre satisfaits, puisque nous sçavons qu'elle n'avoit esté donnée que dans cette étendue & pour cet effet; qu'il n'y avoit personne qui

sçust mieux que luy les intentions que son Oncle avoit en la faisant, & son Eminence mesme en y travaillant: que véritablement elle pouvoit bien estre un peu plus claire qu'elle n'estoit; mais qu'on ne faisoit pas tousjours toutes choses avec la circonspection & dans la perfection que l'on devoit.

Le Bibliothecaire de M. le C. Barberin auquel son Eminence donnoit ordre de m'envoyer les livres qu'il desiroit que je visse, me confirma par occasion ce que M. le C. Barberin m'avoit dit tant de fois & tant d'autres avec luy, que la Bulle d'Urbain VIII ne faisoit dans le fond aucun préjudice à la doctrine d'aucun Auteur en particulier, mais qu'elle estoit également decernée contre tous ceux tant d'une part que d'autre qui avoient écrit de la matiere d'auxilius sans permission du S. Siege. Car ce Bibliothecaire nommé le *Signor Carlo Meroni*, homme d'esprit & fort civil, m'envoiant par l'ordre de son maitre le livre de Ripalda, il le fit avec les mesmes précautions qu'il eust apportées à celui de Jansenius s'il me l'eust envoyé, en me recommandant de ne le pas lire si je n'en avois la permission parce qu'il estoit compris dans les defences generales qu'on avoit fait à Rome sur ce sujet. Il y a de l'apparence qu'il ne me donna pas cet avertissement sans en avoir receu quelque petit ordre de M. le C. Barberin aussi bien que de m'envoyer le livre. Je ne sçais pas précisément quand ce fut, car il n'y a point de date à la lettre qu'il m'écrivit en me l'envoiant, mais ce fut vers le temps sur lequel je suis, & en voicy les termes.

Molto illustre e reverendissimo Signore mio osservantissimo

L'Eminentissimo Signor Cardinale Barberino mi ha comandato che io mandassi V. S. questo tomo del Ripalda. Ma perche l'Eminentissimo si ritrova impegnato di doverlo prestare fra tre o quattro giorni ad un personaggio, la supplico à volerlo rimandare in tempo. Quando questo libro s'intende compreso nella proibitione, credo che V. S. ne haverà la licenza. Ne altro mi occorre se non di rassegnarmi à V. S. molto illustre e reverendissimo humilissimo Servitore. Ainsi signé
Carlo Meroni.

J'allai voir l'apres-disnée le General des Augustins, mais je ne pus rien faire avec luy à cause de la defiance qu'il avoit du P. Morel qu'il consideroit comme un espion de M. Albizzi auprès de luy; & de qui il sçavoit que le P. Morel avoit receu quelques bons offices & faveurs particulieres en recompense de l'écrit qu'il luy avoit fourni, duquel j'ai parlé cy-dessus.

Le Mardi 12 j'allai le matin voir M. l'Abbé de la paix, qui pour la profession qu'il faisoit d'estre disciple & Religieux de S. Augustin, me dit qu'il s'emploieroit volontiers pour m'aider dans la cause où il voioit par le recit que je luy en avois fait, que la doctrine de ce grand Docteur de l'Eglise estoit si indigne-ment & si malignement attaquée.

J'allai voir l'apresdînée M. le C. Urfin, qui pour la part qu'il prenoit à la satisfaction du Royaume & de l'Eglise de France, eust bien souhaité avec moy que ces contestations se fussent éclaircies, & eussent esté terminées comme je venois le demander; mais il me parla de diverses raisons politiques & Theologiques qui à son avis en rendoient fort difficile & comme impossible la discussion & la decision. Et comme il estoit protecteur de Pologne, il me dit qu'on luy avoit dit que ces disputes y estoient aussi en estat de s'y eschauffer; & me parla, mais avec quelque obscurité, d'une certaine lettre du Roy de Pologne que le Pape avoit receuë sur le sujet du Confesseur de la Reine, qu'on disoit estre Arnaudiste & engagé dans les sentimens qui partageoient aujourd'huy l'Eglise. Je luy dis que je le connoissois pour un fort habile & fort honneste homme Docteur de nostre Societé de Sorbonne, qui se defendroit toujours fort bien des vaines accusations que l'on pourroit faire contre luy. Ce que M. le C. Urfin receut avec sa civilité accoustumée, & me dit que je luy ferois plaisir de luy communiquer quelques écrits qui pussent l'informer plus particulièrement de l'estat de nos controverses.

Au sortir de chez luy je retournai chez le P. Campanella à qui je prestai jusqu'au dimanche suivant nostre Manifeste Latin; il s'en tint obligé & le recut avec satisfaction, mais à condition que quand il me le rendroit, je le dispenserois de m'en dire les sentimens.

Le Mercredi 13 apres-dîner je fis rencontre de M. Fernier qui estoit avec un autre Chanoine d'Auxerre. J'allai avec eux à la Bibliothèque de M. le C. Barberin, & en suite à la promenade. M. Fernier m'apprit qu'un certain Cordelier nommé le P. Mulard, dont je ferai cy-apres un article à part, estoit arrivé à Rome le jour précédent, & qu'il avoit esté la veille tout scandalisé des choses indignes qu'il avoit ouï dire à ce Cordelier des son arrivée au mépris des Eveques dont j'avois apporté les lettres au Pape; par exemple de M. d'Amiens que c'estoit un bon beuveur de biere, & des autres de semblables injures basses & honteuses.

J'allai le jeudi 14 avvertir de l'arrivée de ce Cordelier, ce bon Religieux qui m'avoit donné avis de la longue lettre de M. Hallier de laquelle j'ai parlé cy-dessus, & qui m'avoit aussi

dit qu'il en venoit encore d'autres dont ce Cordelier estoit porteur. Ce Religieux me confirma que ce qu'il m'avoit dit de la lettre de M. Hallier estoit veritable; qu'il en avoit depuis encore esté mieux informé; qu'elle avoit esté écrite à M. Albizzi, mais qu'elle avoit esté montrée au Pape; qu'elle estoit de six pages dans lesquelles il avoit mis plusieurs petites choses, qui ne tendoient toutes qu'à représenter à sa Sainteté que le Janfenisme estoit embrassé quasi par tous les Predicateurs, qu'il estoit aussi suivi par les Confesseurs, qu'on y engageoit tout le monde, qu'on y vouloit embarquer toute l'Eglise de France, & que si le Pape n'y prenoit garde avant qu'il fust dix ans ce seroit un mal auquel il ne se pourroit apporter aucun remede.

J'avois reconnu que les quatre Cardinaux, que M. le C. Barberin m'avoit nommés & dit de voir, Roma, Spada, Ginetti & Cechini, continuoient à s'assembler tous les jeudis l'apres-dînée avec quelques Theologiens chez M. le C. Roma; & dans l'incertitude où j'estois s'ils commençoient ou non à travailler sur le sujet des Propositions, je souhaitois de m'en éclaircir, & qu'ils sceussent mesme que les assemblées qu'ils faisoient seroient considérées en France comme les premieres de la Congregation que j'estois venu demander, afin d'un costé qu'ils se creussent davantage engagés de l'établir, & que neantmoins ils se sentissent moins libres d'y rien regler sur ce sujet avant d'avoir ouï les parties en contradictoire de vive voix & par écrit, ainsi que je le poursuivois ouvertement & publiquement. C'est pourquoy je me resolus d'aller voir cette apres-dînée à M. le C. Roma pour le prendre au sortir de cette Congregation, & me trouver chez luy lors que ceux qui la composoient en sortiroient. Je le fis donc, & après qu'ils furent retirés & que je fus introduit seul à seul à l'ordinaire avec M. le C. Roma, je luy dis que je me venois conjouir avec luy de ces premieres dispositions à l'établissement de la Congregation que j'estois venu demander au Pape; que je m'estois estimé obligé de mander aux Eveques de France au nom desquels j'estois à Rome, ce que j'en avois reconnu, & l'esperance que j'en concevois dans la suite pour l'entier accomplissement de leurs desirs & de la requeste qu'ils avoient faite au Pape par leurs lettres, & qu'assurément ils auroient beaucoup de joie de l'apprendre à cause de l'extreme importance dont ils connoissoient que cette affaire estoit pour toute l'Eglise. M. le C. Roma me parla comme un homme un peu fatigué de la Congregation d'où il sortoit mais toujours plein d'affection & de zele pour l'entier éclaircissement de ces disputes. Il me dit qu'il n'épar-

n'épargneroit jamais rien de tout ce qui seroit en son pouvoir pour le service de l'Eglise, qu'il faudroit tâcher de venir à bout de cette affaire, mais qu'elle seroit de difficile discussion & de longue haleine. Je luy repartis qu'à la verité il seroit necessaire d'y apporter un peu d'étude & de travail, mais qu'il y auroit tous-jours moiën d'en ménager & d'en fauver beaucoup, si l'on vouloit se prendre à cette affaire d'un bon biais. Que ce ne seroit pas par l'examen des Propositions qu'il seroit necessaire de commencer ce jugement: parce qu'outre qu'elles ne nous touchoient point du tout & que personne ne les avoit avancées; mais qu'elles avoient esté fabriquées à plaisir & par malice par ceux qui les vouloient faire condamner; si l'on s'attachoit à vouloir en prononcer avant que d'avoir pénétré le fond des choses, il s'y rencontreroit mille difficultés & perplexités où l'on se trouveroit embarassé, & qu'on ne pourroit comment résoudre; au lieu que si la matiere capitale & essentielle estoit discutée & réglée auparavant, il seroit apres tout à fait facile de decider de ces Propositions & d'une maniere claire & indubitable, en les rapportant à la matiere capitale qui auroit esté établie. C'est pourquoy nostre dessein seroit sans doute d'entrer d'abord en cette matiere dès que la Congregation seroit établie, & que les Jesuites qui avoient corrompu la foy de la grace de Jesus Christ dans l'Eglise, comme nous esperions les en accuser & les en convaincre, y comparoistroient devant nous. M. le C. Roma me répondit que j'avois raison; & de plus il me dit, qu'il faudroit sans doute condamner la grace suffisante de ces Peres, si l'efficace que nous soutenions estoit declarée & reconnue pour la foy Catholique & Orthodoxe, parce qu'en effet une doctrine ne pouvoit estre vraie que sa contradictoire ne fust fausse. Je pris la confiance de luy dire encore, que certainement il ne faudroit plus épargner l'opinion de ces Peres comme on avoit fait autrefois, si elle se trouvoit toute opposée à la foy Chretienne comme nous le pretendions, parce que leur hardiesse estoit montée jusqu'à present à un tel point qu'ils vouloient maintenant la faire passer pour la foy de l'Eglise aiant passé tant de temps sans estre condamnée depuis qu'elle avoit esté accusée: au lieu qu'au commencement tout ce qu'ils pretendoient, estoit de la rendre tolerable. Ce que voiant qu'ils ne pouvoient pas obtenir de l'Inquisition d'Espagne où le livre de Molina fut deferé la premiere fois si-tost qu'il fut mis au jour, ils avoient eu l'adresse d'elquiver la condamnation qui estoit sur le point d'y estre prononcée en faisant evoker l'affaire à celle de Rome où cette mesme condamnation avoit aussi esté arrestée, mais re-

tenuë dans l'obscurité à cause de la mort de Clement VIII, qui survint lorsqu'il estoit tout prest & tout resolu à la publier. M. le C. Roma me dit que cela & toute autre chose se verroit dans le progrès de l'affaire, & je luy donnai le bon soir.

J'eus encore le temps d'aller voir ce mesme jour M. le C. Ginetti, à qui je parlai à peu près comme j'avois fait à M. le C. Roma. M. le C. Ginetti me répondit en me demandant qui estoient ces Deputés. Je luy dis que premiere-ment son Eminence en estoit; il me repliqua, mais les autres; je les luy nommai, il en demeura d'accord & comme il vit que j'en estois informé, alors il s'ouvrit avec liberté, & me donna par ses paroles autant de témoignages qu'il put des soins tous particuliers & de la diligence extraordinaire qu'il vouloit de sa part contribuer à la pleine & entiere discussion de cette affaire.

Je voulois tâcher de voir encore ce jour-là sur le soir le Procureur General des Augustins, & pour cet effet en m'en revenant au logis je passai à leur Couvent. Comme j'y arrivois le Pere Delbene en sortoit. J'avois esté ce jour-là deux fois chez luy pour apprendre de luy quelque chose que M. le C. Barberin m'avoit dit que ce Pere avoit à me dire. Il voulut remettre la partie à un autre jour à cause qu'il estoit tard; mais le desir que j'avois de l'apprendre sans retardement fit que je le priai de monter dans le Carosse où j'estois, dans lequel je le remenerois chez luy & il me diroit en chemin faisant ce qu'il avoit à me dire. Il accepta mon offre, & il me dit que M. le C. Barberin l'avoit chargé de me recommander deux choses. L'une que je ne me remuasse point tant pour donner moins d'occasion de prise sur moy; & la seconde, que quand je parlerois de cette affaire à ceux qui devroient en estre avertis, je ne parlasse que du fond des Propositions, sans me mettre nullement en peine de Jansenius. Je répondis au P. Delbene qu'il sçavoit si dans aucun des entretiens que j'avois eus avec luy, je luy avois dit un seul mot de près ny de loin du livre de cet Eveque. Il me repliqua, qu'il avoit aussi rendu ce témoignage de moy à M. le C. Barberin quand son Eminence luy en avoit parlé. Et quant au premier chef de son avertissement je luy repliquai, qu'à mon avis ce conseil m'estoit donné par l'artifice des Jesuites qui ne cherchoient que l'occasion de me faire faire quelque piece, ou du moins celle de pouvoir dire que ma personne & mes sentimens avoient esté suspects à Rome; mais que tout cela ne m'empêcheroit pas de satisfaire à mon devoir aussi entierement que je le pourrois. Que je n'estois venu à Rome que pour avertir le Pape, & avec luy tous ceux qui

qui devoient prendre soin des intérêts du S. Siege, de la plus pernicieuse entreprise qui eust jamais esté faite pour le surprendre; & laquelle ne tendoit qu'à luy faire faire une action qui ravaleroit son estime devant toutes les personnes éclairées qui vivoient aujourd'hui; & qui luy seroit honteuse dans tous les siècles à venir. C'est pourquoy au lieu de ralentir l'ardeur avec laquelle j'avois parlé jusque-là des mauvais desseins qu'avoient les Auteurs de ces cinq Propositions, je m'estimois au contraire obligé de les faire éclater de plus en plus, afin qu'on y prist garde avec plus de soin, & qu'on les observast de plus près. Que je ne sçavois personne à qui je pusse raisonnablement m'adresser pour les découvrir, que je ne visitasse aussi-tost. Que si autrefois il s'estoit trouvé un fils qui aiant perdu dès sa naissance l'usage de la voix, la recouvra enfin quand il vit qu'on alloit tuer son Pere; je me sentoiso obligé d'élever la mienne de plus en plus, en voyant attaquer si indignement le chef de l'Eglise & le premier pere de tous les fideles, & de pratiquer à l'égard de nos adversaires, qui sous de fausses apparences de zele pour le S. Siege l'attaquoient dans la partie qui luy devoit estre la plus sensible, cette parole de l'Ecriture : *Quod in aures auditis, predicate super tellus*. Que j'espérois que Dieu me feroit la grace de n'en pas user autrement, & que luy P. Delbene me feroit plaisir d'en asseurer M. le C. Barberin. J'entretins le P. Delbene de cette façon jusqu'à son logis, & je m'en revins au matin dans cette résolution.

Le vendredi 15 j'accompagnai M. l'Ambassadeur à son audience ordinaire chez le Pape; & après je me trouvai à une chapelle qui fut tenue par Messieurs les Cardinaux, où ils firent chanter le *Te Deum* pour une victoire signalée remportée par les Polonois. Je repassai chez M. l'Ambassadeur, & j'y fus retenu à dîner. L'entretien de la table tomba incontinent sur le sujet de l'affaire qui m'avoit ramené à Rome; & j'en pris occasion de dire à M. l'Ambassadeur, que les Docteurs qui y devoient venir après moy pour se joindre à mes pourfuites, estoient partis de Paris le lendemain de la Nativité de la Vierge. M. l'Ambassadeur me dit qu'il ne pensoit pas que le Pape nous donnast d'audience, ny qu'il établît la Congregation que je luy avois demandée. Qu'il l'avoit entretenu ce jour-là demie-heure durant sur nos affaires, & qu'il parloit d'imposer silence aux uns & aux autres. Je repliquai à M. l'Ambassadeur que mes Condeputés estoient partis sur l'esperance qu'ils avoient de cette Congregation, & pour en poursuivre l'entier établissement conjointement avec moy; mais qu'ils sçavoient que déjà il y en

avoit à Rome un petit commencement, en ce que le Pape avoit donné ordre à quatre Cardinaux sçavoir Roma, Spada, Ginetti & Cechini, de s'appliquer particulièrement à ces matieres; qu'ils s'assembloient tous les jeudis apres dîner avec quelques Theologiens chez M. le C. Roma; & que je les avois vus la veille sortir de leur Assemblée, ainsi que je l'ai dit cy-dessus. M. l'Ambassadeur me dit que s'il estoit du Roy, il termineroit bien ces differends sans s'arrester à cette Congregation. Qu'il diroit nettement qu'il ne voudroit avoir que deux Religions dans son Royaume sçavoir la Romaine & la Calviniste; & qu'il emploieroit son autorité & les moyens que Dieu luy en auroit mis entre les mains, pour reduire tous ses sujets à l'une ou à l'autre de ces Religions. Je luy repartis qu'il falloit que cela fust; mais que nous estimions que nous maintenions la foy de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine touchant la grace de Jesus Christ; que nous n'avions point d'autres desseins que d'y reduire avec nous tous ceux qui en seroient éloignés; & que dans la pourfuite que nous faisons, nous cherchions les moyens de reconnoître qui la defendoit en effet de nous pu de ceux que nous aurions à accuser de la corrompre. M. l'Ambassadeur me dit qu'il n'avoit pas dit ce qu'il avoit dit comme aiant rien à me reprocher, mais seulement par les mouvemens que le Roy pouvoit avoir & avoir en effet; sçavoir de mettre la paix dans son Royaume, & d'obliger le Pape à la mettre dans le Spirituel, pendant que sa Majesté travailleroit à la mettre dans le temporel. Qu'il me parloit d'une façon & qu'il parloit aussi aux autres d'une autre. Mais que cependant ce qui dominoit en effet quelque crainte que les divisions qui estoient à present parmi les Ecclesiastiques du Royaume, ne produisissent de plus mauvais effets auxquels on ne pourroit pas aisément remédier à la fin, estoit qu'autrefois on avoit veu Calvin commencer comme nous faisons, parler de reforme, de penitence publique, & ainsi du reste. Que tous les Curés de Paris faisoient depuis ces disputes si fort les rencheris quand il s'agissoit de donner une absolution. Que Calvin n'avoit pas fait en si peu de temps tant de progrès que la nouvelle doctrine qu'on nous imputoit; & que neantmoins parce qu'on ne s'estoit pas d'abord opposé aux nouveautés de cet Heresiarque, on avoit veu tout d'un coup tant de monde infecté de son venin qu'il n'avoit pas esté possible d'y trouver de contrepoison & de remede. Quelle necessité il y avoit que nous nous attachassions si fort à ces nouveautés; & pourquoy nous ne nous en attendions pas à ce qu'en regleroient nos bons & anciens Docteurs, ces barbes blan-

ches & venerables , tel qu'étoit M. Hallier (je crois que M. l'Ambassadeur ne le connoissoit pas encore) lequel avoit écrit il y avoit peu de temps une excellente lettre sur les occurrences presentes à M. le C. Panzirole, dont luy, M. l'Ambassadeur, avoit eu communication. Je luy repliquai qu'il me seroit grand plaisir s'il l'avoit encore de me la communiquer aussi; mais que de luy répondre & le satisfaire sur tout ce qu'il me disoit, cela me seroit fort difficile, s'il ne vouloit se donner la peine d'examiner le fond des choses & ne pas s'arrester sans bonne preuve à des bruits vagues que la calomnie répandoit par tout contre des personnes tres innocentes & tres Catholiques; & que si par exemple j'avois seulement cette lettre de M. Hallier dont il me parloit, je ne doutois point que je n'y trouvasse dequoy le convaincre s'il la vouloit examiner, qu'on nous traitoit avec toute sorte d'injustice. M. l'Ambassadeur me promit qu'il tascheroit de recouvrer cette lettre de M. Hallier & qu'il me la donneroit (ce que pourtant depuis il n'a jamais fait, bien que je la luy aie demandée quantité de fois) & cependant il me demanda quelle charge M. Hallier avoit dans la Faculté, & si elle estoit à vie. Je répondis à M. l'Ambassadeur que M. Hallier y exerçoit la charge de Syndic; mais que je ne demeuroid pas d'accord qu'il le fust véritablement, parce que le Parlement luy avoit fait defense d'en prendre la qualité & d'en faire les fonctions, attendu qu'il avoit approuvé une doctrine contraire à celle de la France touchant la puissance du Pape sur les Roys dans le temporel: Qu'au reste cette charge n'estoit que pour deux années, que celles de l'intrusion de M. Hallier estoient prestes à expirer, & qu'il en sortiroit à la Saint-Remi suivante si l'on ne l'y continuoit; mais que si j'estois à Paris, je tascherois d'empêcher sa continuation pour le scandale qu'il y avoit qu'un homme qui ne s'estoit point purgé des accusations qui avoient esté faites contre luy pour cette doctrine, fust souffert dans une charge que tant de Docteurs autres que luy pouvoient remplir dignement. M. l'Ambassadeur continua apres le disner à metenir beaucoup d'autres discours revenans la plus-part aux précédens & ressentans tous les impressions faulxes que les Jesuites donnoient de nous: mais comme il y melloit aussi beaucoup de maximes & de reflexions fort bien fondées, je fus obligé de luy dire que je ne pouvois luy répondre à tout ce qu'il me disoit, parce que dans son discours qu'il faisoit assés continu & sans interruption, il disoit beaucoup de choses qui estoient veritables, mais beaucoup d'autres aussi qui ne l'estoient pas, & que pour y répondre il estoit necessaire de

les démesler; mais dés que j'avois commencé à repartir à quelque particularité de ce qu'il avoit avancé, aussitost il reprenoit la parole & en disoit d'autres. M. l'Ambassadeur me repartit gaiement, que c'estoit aussi son dessein de m'empêcher de parler, & qu'il n'avoit qu'une chose à me recommander qui estoit la paix, & de tascher de faire en forte que toutes ces contestations pussent bien-tost y aboutir. Je luy repliquai que nous taschions d'en prendre le chemin en suppliant, comme nous faisons, le Pape qu'il voulust se refoudre à les éclaircir; & je supplai M. l'Ambassadeur de me dire s'il avoit remarqué quelque chose dans nostre conduite qui ne tendist pas à cette paix qu'il me recommandoit. Il me répondit que non; mais qu'il estoit encore question de savoir, si après que cette determination que je venois demander que le Pape fît seroit prononcée, si l'on s'y tiendroir. Je luy répondis que la charité vouloit toujours qu'on presumast que nous nous y tiendrions; mais que je n'estois pas marri d'avoir cette occasion de luy declarer, que c'estoit à condition qu'elle se fît dans l'ordre & selon les regles de l'Eglise; comme au contraire si l'on pensoit la faire faire contre les formes par M. Albizzi, ou par quelques autres gens aussi mal intentionnés, aussi ignorans & aussi dependans des Jesuites qu'il estoit, on ne desferroit nullement à cette determination & l'on n'y auroit aucun égard. Que j'avois ordre des Prelats de qui j'estois envoie de parler de la sorte. Et que s'il luy plaisoit de voir toutes les lettres que j'avois receuës de leur part depuis un mois sur ce sujet, il reconnoitroit qu'elles ne me recommandoient autre chose. M. l'Ambassadeur me dit qu'il faudroit que ce fust quelque jour en quelque petit rendés-vous que nous prendrions, quand il auroit deux ou trois heures de temps qu'il pourroit donner à cela.

J'allai l'après-dînée voir M. le C. Spada. Je rencontraï dans son antichambre le P. Delbene & le Procureur general des Capucins; & les aiant entretenus ensemble touchant les Propositions, ils tomberent tous deux d'accord devant moy qu'on les avoit obligés à donner par écrit leurs sentimens touchant ces cinq Propositions, sans qu'ils en eussent jamais conféré ensemble; ce qu'ils reconnoissoient n'avoir point accoustumé d'estre pratiqué, & qui leur estoit un grand moien de trouver la verité en s'éclaircissant les uns les autres, & pouvant corriger comme il leur arrivoit souvent leurs pensées sur celles des autres. Je fus appelé à l'audience de M. le C. Spada, & apres luy avoir fait le mesme compliment & dit à peu près les mesmes choses qu'à MM. les Cardinaux Roma & Ginetti, dans les visites que je leur avois faites

faites la veille, il me répondit que tout cela dependroit de toute la Congregation, des Cardinaux, des Consultants & des Qualificateurs; quant à luy s'il pouvoit quelque chose pour la discipline & bonne conduite de la Congregation qu'il y apporteroit tous ses soins, afin que les choses allaissent bien. Je luy dis que les Theologiens que je luy avois dit qui devoient venir apres moy, estoient partis le lendemain de la Nativité de la Vierge; il m'en demanda les noms, & je les luy dis.

Au sortir de chez luy j'allai voir le Procureur General des Augustins que j'entretins amplement & commodement de tout ce qui s'estoit passé en France & à Rome sur ces cinq Propositions, ainsi que je l'ai dit cy-dessus. Je le trouvai homme fort capable d'entendre raison & fort équitable. Lorsque dans le cours du recit que je luy fis, je luy eus dit que dans la deliberation qui en avoit esté faite devant le Pape, il s'estoit trouvé un homme qui avoit dit que ce n'estoit pas les Propositions qui estoient Heretiques, mais les Censures qu'on en avoit faites; il me repartit en riant; *Quello era un Fratre, CELUY-LA estoit un Religieux*: je luy repliquai, *Si, mais vestu du rosso*, O u t, dis-je, *mais vestu de rouge*; il me repartit encore, *Si, mais per la baretta*, O u t, dit-il, *mais par le bonnet*. Et ainsi je vis qu'il estoit bien informé de cette insigne fourberie qu'on avoit commise devant le Pape dans cette affaire; & la connoissance qu'il en avoit, m'en fut une nouvelle confirmation.

Depuis que j'avois reçu les lettres pour le Pape de M. l'Archevesque de Toulouze dernier mort, & de M. Godeau alors Evêque de Grasse & Vence, & maintenant seulement de Vence, je n'avois encore pu penser à les rendre à sa Sainteté. J'allai le dimanche 17 au matin à son antichambre demander audience pour les luy presenter; mais je n'y fus pas appelé.

Le Mardi 19 l'apres-dînée j'allai voir le P. Luca Vadingo à S. Isidore. Il me dit que le P. Mulard l'estoit allé voir le matin pour le mesme sujet dont je luy faisois le recit; qu'il estoit venu de la part de la Faculté de Paris, & qu'il luy en avoit laissé une Conclusion pour l'execution de laquelle il estoit venu, & il venoit encore après luy deux Docteurs Seculiers de la mesme Faculté lesquels estoient en chemin, & mesme desja, disoit-il, assez proche de Rome. Il luy avoit aussi dit que le P. Annat Assistant auprès du General des Jesuites pour la France, l'avoit conduit chez M. Albizzi, & le luy avoit présenté en cette qualité. Comme j'informai amplement le P. Luca Vadingo de tout ce qui s'estoit passé en cette affaire tant à Rome qu'à Paris, il trouva bien de la difference entre ce qu'il avoit appris du

P. Mulard & ce que je luy en dis; & comme il souhaita de moy quelque chose par écrit par où il pult s'informer plus nettement & plus à loisir de la verité des choses & de nos pretensions, je ne pus encore luy faire voir autre chose que nostre Manifeste Latin; & en échange il me presta la Conclusion de la Faculté que le P. Mulard luy avoit laissée.

Le mercredi 20 je p'eus point de rencontre plus considerable que celle du P. Mulard qui me dit 1, Qu'il venoit de chez M. l'Ambassadeur où le P. Assistant (il entendoit le P. Annat) s'estoit aussi trouvé avec luy. 2, Luy aiant demandé s'il ne savoit point de nouvelles, il me répondit que je ne pouvois pas ignorer que le Pape avoit institué une Congregation de Cardinaux qu'il me nomma, sçavoir Roma, Spada, &c. que M. Albizzi le luy avoit dit; qu'il estoit temps de donner ses memoires & instructions. 3, Que le C. S. Clement, ny le C. Lugo, ne seroient pas de cette Congregation pour éviter les contestations & le partage qui pourroit y survenir entre eux. Le veritable sujet qui les en avoit fait exclure tous deux sous ce pretexte apparent, c'estoit en effet, parce que M. le C. S. Clement en bien des rencontres avoit si puissamment éclairci les matieres dont il y avoit à deliberer, & parlé si à propos & si fortement contre les intentions de ceux qui ne tendoient qu'à condamner ce qu'il plaisoit aux Jesuites & à leurs partisans qu'ils condamnaient, que ces bons gens n'avoient pu luy repartir & s'estoient trouvés réduits au silence & obligés d'attendre d'autres Congregations, où il n'estoit pas, pour venir à bout des condamnations qu'ils vouloient faire: de sorte qu'on ne pouvoit dire veritablement de luy; *Nemo poterat resistere spiritui & sapientia qui loquebatur*. Mais en 4^{ieu} le P. Mulard me dit que j'estois bon ami du P. Luca Vadingo, quoique je ne l'eusse pas encore veu que dans la seule occasion, que je viens de dire.

M. Fernier me vint voir le jeudi 21 l'apres-dînée avec un autre Chanoine d'Auxerre, & le P. Malgoirés Bernardin Procureur de cet Ordre & Docteur de nostre Faculté survint à cette visite. Il y fut parlé du P. Mulard; & M. Fernier dit que c'estoit une honte qu'il osast se dire, comme il faisoit, Député de la Faculté; que c'estoit une chose qu'il ne pouvoit pas souffrir; que si la Faculté avoit à envoyer quelqu'un de sa part, elle n'enverroit pas un Religieux; mais que si elle en envoyoit un, elle n'en envoyeroit pas un tel que celui-là.

M. le C. Barberin, que je sus voir encore ce jour-là apres que ces Messieurs m'eurent quitté, me dit aussi sur le sujet de ce Cordelier, qu'il

n'étoit pas croiable qu'il fust venu à Rome par ordre de la Faculté pour cette affaire; qu'il n'avoit pas de talent pour cela; mais qu'il pouvoit bien se faire qu'il eust quelques amitiés & intelligences avec ceux du parti contraire; Qu'au fond ce n'étoit qu'un coureur, qu'il estoit encore à Rome l'hiver precedent, qu'il avoit aussi fait un voiage en Catalogne &c. Je ne sçai comment nous passâmes de cet entretien à parler encore de la Bulle d'Urbain VIII, sur laquelle je reiterai la declaration que j'avois faite à son Eminence de la maniere en laquelle les Evêques qui m'avoient envoie la confideroient dorenavant comme purement provisionnelle: à quoy M. le C. Barberin ne repartit rien ce jour là de positif, mais sur quoy il me dit, que nous n'avions que faire en tout de nous mesler de Jansenius ny d'en embarrasser nostre affaire; & qu'il croioit qu'il nous devoit suffire que nous obtinsions le point de la grace efficace par elle mesme, & toutes les consequences indissolubles qui en dependoient. Je demeurai tres volontiers d'accord de tout cela avec M. le C. Barberin; mais il y adjouta une chose de laquelle je ne pus pas demeurer d'accord; sçavoir que sur tout nous prissions garde de ne pas parler d'une Congregation de *auxiliis*, parce que le Pape, me dit-il, au temps où nous estions ne l'accorderoit pas assurément. Aussi je luy répondis, que la grace efficace par elle mesme, dont nous venions de parler, n'étoit autre chose que cette matiere: à quoy M. le C. Barberin me repliqua derechef que nous ne devions pas confondre les choses, & qu'il ne falloit pas parler de la matiere de *auxiliis*, parce que le Pape ne voudroit pas decider la question qui avoit esté laissée indécise. Il fallut aussi pour l'heure laisser indecis entre M. le C. Barberin & moy le sujet dont nous parlions, pour luy répondre à une demande qu'il me fit, si le P. Luca Vadingo estoit de mes amis? Je repartis à M. le C. Barberin de quelle façon je le connoissois; mais je vis bien que c'étoit ce que le P. Mulard luy en avoit rapporté, quoy qu'il ne m'en témoignast rien du tout, qu'il avoit incité à me faire cette demande.

J'appris le Vendredi 22 que le P. Cavalli Cordelier fort homme debien, fort sçavant & fort humble, Penitencier de S. Jean de Latran pour les François, estoit venu plusieurs fois pour me voir. Cela m'obligea de l'aller visiter l'apres-dînée pour apprendre ce qu'il desiroit de moy: où en suite après luy avoir expliqué ce que je fus de l'affaire qui m'occupoit à Rome, je luy demandai s'il connoissoit le P. Mulard. Il me dit que non, & me promit de s'enquerir qui il estoit & de tascher de decouvrir ce qui l'avoit amené à Rome.

Le P. Mulard me vint voir le Samedi, je le

remis sur le sujet de la Congregation dont il m'avoit parlé. Il ne me voulut point dire les noms de ceux qui en seroient; mais il me dit que M. Albizzi luy avoit dit qu'elle s'assembleroit pour la premiere fois la semaine suivante; qu'il en avoit parlé au Pape pour la haster; & que sa Sainteté luy en avoit donné l'ordre.

Je passai encore la matinée du dimanche 24 dans l'antichambre du Pape, pour en avoir audience & luy presenter les lettres que j'y avois desja portées huit jours auparavant pour cet effet; mais je ne fus pas plus heureux que je l'avois esté il y avoit huit jours.

Je retournai ce jour là mesme voir le P. Luca Vadingo pour sçavoir s'il avoit remis le P. Mulard sur le sujet de sa deputation de la part de la Faculté, & s'il luy en avoit fait expliquer les particularités, comme je l'en avois supplié. Le P. Luca Vadingo me dit qu'il n'avoit pas veu depuis le P. Mulard; mais que le P. Annat l'estoit allé voir pour la mesme affaire, & qu'il avoit dit à ce Jesuite comme il me le disoit, qu'il voioit bien que nous serions d'accord les uns & les autres pour ce qui estoit de demander une Congregation à nostre S. Pere; mais que s'il ne venoit une puissante recommandation & sollicitation de la part de la Cour de France, des Evêques, de la Sorbonne, que nous aurions beaucoup de peine à l'obtenir. Que pour ce qui estoit du fond des choses; nous en estions aussi d'accord; sçavoir que la grace avoit son efficace d'elle mesme & determinoit la volonté aux bonnes actions qu'elle faisoit, mais *an physici an moraliter*, que c'étoit là le point de nostre contestation. Je repartis au P. Luca Vadingo, que ce n'étoit point là du tout le nœud de l'affaire; que ce n'étoit nullement la croiance des Jesuites & de nos autres adversaires leurs Sectateurs, que la grace determinast la volonté aux bonnes actions; & que s'ils demeueroient d'accord de cela bien sincerement, nous n'aurions point du tout de disputes ensemble sur la maniere *an physici, an moraliter*. Le P. Luca Vadingo me dit, que le P. Annat luy avoit dit qu'il demeureroit d'accord de cette verité, que la determination de la volonté au bien venoit de l'efficacité de la grace; & adjouta, que s'ils nous en donnoient une bonne declaration par écrit cela nous devroit suffire. Je repliquai au P. Luca Vadingo qu'ils n'auroient garde de le faire jamais, parce qu'encore que ce pût estre le sentiment particulier du P. Annat, (ce que je ne sçavois pas) ce n'étoit point assurément celuy du commun de leur Compagnie, qui veut que la grace soit tellement soumise à la determination de la volonté, qu'elle puisse estre on suivie ou rejetée actuellement par la volonté selon son choix & sa

& sa disposition. O point du tout, me repliqua le P. Luca Vadingo, ils ne peuvent pas dire cela; s'ils le disoient, ils seroient heretiques, *sarrebbono eretici*. Je demeurai d'accord avec le P. Luca Vadingo de sa consequence; & je l'assurai qu'il reconnoitroit dans la suite de l'affaire que le Principe dont il la tiroit estoit veritable, & que l'unique chose qui nous y animoit estoit que nous avions des gens à combattre qui soumettoient tellement la grace à la volonté, qu'ils faisoient la volonté absolument la maîtresse; & qu'ils disoient que la grace avoit son effet ou ne l'avoit pas selon qu'il plaisoit à la volonté de la suivre ou de ne la suivre pas: ce qui s'entendoit dans l'opinion de ces Peres de l'effet direct & special pour la production & la position duquel Dieu l'avoit donnée.

Comme je revenois l'apres-dînée de quelques autres visites où il ne s'estoit rien passé digne de remarque, je trouvai dans la place d'Espagne un Ecclesiastique François, qui m'assura que le P. Mulard le disoit hautement député par le Syndic de la Faculté de Paris, pour procurer à Rome la Condamnation de Janfenius. Et il me dit, que ce Cordelier luy avoit montré des lettres de M. Hallier au Pape & au C. Panzirole. Je luy dis qu'il m'obligeroit fort s'il pouvoit en avoir une copie. Il me dit qu'il ne croioit pas pouvoir l'obtenir, mais qu'il les avoit veuës & qu'elles estoient signées, *Tuus observantissimus atque obsequiosissimus Franciscus Hallier Sacra Facultatis Syndicus*; & que c'estoit certainement une grande ignominie pour la Faculté, d'envoyer de sa part un homme fait comme luy.

Mais pour ne rebattre plus en differents endroits cette deputation, il est bon de la démesler une fois toute entiere dans un chapitre particulier, & d'y expliquer comment elle avoit esté donnée à ce député celebre.

CHAPITRE IX.

Histoire de la fourberie dont M. Hallier se servit pour envoyer un Cordelier vagabond nommé le P. Mulard, en qualité de député de la Faculté. Avec quelle hardiesse ce Cordelier qui avoit esté autrefois Capucin, & puis Apostat & marié, prenoit cette qualité mesme en parlant au Pape.

Pour le rapporter nettement & avec ordre, il est nécessaire de reprendre l'histoire de ces Hibernois, dont M. Vincent Supérieur de la Mission avoit poursuivi l'hyver precedent les souscriptions contre les cinq Propositions, de laquelle je n'ay fait cy dessus que dire un mot en passant.

M. le Recteur aiant donc esté averti que ces

Hibernois s'estoient souvent assemblés au Collège des Bons Enfants près la porte S. Victor sous la direction d'un des Prestres de la Mission qui y sont, & qu'un jour qu'on luy en donna avis sçavoir le 13 Fevrier 1651 ils s'estoient encore assemblés pour le mesme effet au Collège de Lizieux à la chambre de M. Poërus de cette nation Bachelier en Theologie, il leur envoya un Bedeau de l'Université pour leur defendre de faire de ces sortes de conventicules & de porter aucun jugement en matiere de doctrine. Ce qui ne leur fut pas plus-tost signifié par ce Bedeau, qu'aussi-tost ils se retirèrent chacun chez eux, & depuis n'osèrent plus se rassembler. Mais on alla peu de jours apres les trouver où ils logeoient, & on leur fit tant de sollicitations & de promesses, qu'on obtint enfin que la declaration qu'on leur avoit dressée contre ces cinq Propositions, fut signée de vingt six d'entre eux, parmi lesquels il n'y en avoit qu'un qui fust Docteur, deux Bacheliers, deux maîtres es Arts, & tout le reste de simples Escoliers qui ne faisoient que commencer à étudier en Philosophie & en Grammaire.

M. le Recteur de l'Université l'ayant sceu, il fit citer à la premiere assemblée ordinaire des Doyens des Facultés & des Procureurs des Nations qui fut tenue le Samedi 4 du mesme mois de la mesme année 1651 ceux de ces Hibernois qui avoient des degres dans l'Université, afin qu'ils y fussent entendus touchant leur declaration, & obligés d'y représenter tous les exemplaires qu'ils en avoient soufçrits. Le jour de l'assemblée estant arrivé, M. le Recteur proposa cette affaire à M. les Doiens & Procureurs. Il leur représenta les dangereuses consequences qu'il y auroit à craindre, si l'on permettoit que dans les Colleges de l'Université il se fît de ces sortes de conventicules où des gens sans autorité & sans aveu decidaient des matieres de doctrines & leur fit sur tout observer que dans la declaration de ces Hibernois, il y avoit des choses tout à fait prejudiciables à l'autorité de l'Université de Paris & aux droits & privileges du Royaume & de l'Eglise Gallicane. En suite de cet exposé on fit entrer les Hibernois qui avoient esté cités. On leur représenta leur declaration. Ils reconnurent qu'ils l'avoient signée chacun en particulier, sans en avoir conféré ensemble auparavant, & qu'ils en avoient signé trois ou quatre exemplaires, mais qu'il ne leur en estoit resté aucun; qu'il y en avoit un qui avoit esté mis entre les mains de M. Vincent, qu'ils ne sçavoient pas ce que les autres estoient devenus; & qu'ils estoient tous prêts à revoquer leur souscription, si l'Université l'avoit agreable, & mesme ils signerent cette réponse. En suite ils

se retirèrent, & M. le Recteur dit à M^{rs} les Députés qu'il estoit chargé d'une requête d'autres Hibernois gradués en Theologie en la mesme Université, par laquelle ils la supplioient de ne pas attribuer à toute leur Nation ce qui n'estoit qu'une faute de quelque peu de particuliers, dont les uns avoient esté surpris à cause de leur ignorance & les autres gagnés & séduits par les Ennemis de l'Université; mais de remedier charitablement à ce desordre qui avoit esté commis par un petit nombre de leurs Compatriotes. Après que cette requête eust esté leuë, on fit entrer plusieurs de ces Hibernois qui l'avoient présentée pour les entendre de vive voix; & quelques-uns declarerent qu'il y avoit eu deux Jésuites, qui avoient fait aux Hibernois des promesses solempnelles de leur donner une maison, s'ils vouloient souscrire à cette declaration; mesme qu'on leur avoit fait esperer qu'une personne de qualité seroit une fondation pour eux; & que M. Vincent leur avoit aussi promis de faire avoir des benefices à ceux qui la soulcraioient. Il fut ordonné sur tout cela par M. le Recteur & tous Messieurs les Députés unanimement, que cette declaration estoit une entreprise tout à fait temeraire & insoutenable; que l'Université la jugeoit contraire à son autorité & aux coustumes & aux droits du Royaume & de l'Eglise Gallicane; qu'elle la cassoit & l'annulloit, & que tous les exemplaires qui en avoient esté signés, quelque part qu'ils fussent, seroient rapportés à M. le Recteur pour estre lacérés. Il fut enjoint à tous ceux qui l'avoient signée de venir revoquer leur signature dans huitaine par écrit entre les mains du Greffier de l'Université; à peine ce temps passé pour ceux qui avoient des degrés dans l'Université d'en estre decheus & de tout droit & privilege attaché à ces degrés, & mesme l'esperance ostée à ceux qui n'en avoient pas, d'y pouvoir jamais estre recueus. Lequel temps passé il ne seroit fait aucune grace à ceux qui n'auroient pas revoqué leur declaration. Il fut aussi fait defense à tous autres supposts de l'Université, d'entreprendre jamais rien de pareil à peine de dechoir & d'estre privés de tous degrés, droits & privileges Academiques.

Il n'est pas hors de propos de remarquer icy en passant que ce qui donnoit occasion à l'Université de trouver que cette declaration estoit contraire & prejudiciable aux coustumes & aux droits du Royaume & de l'Eglise Gallicane estoit une clause par laquelle ces Hibernois promettoient en deux endroits de leur declaration *D'estre toujours attachés à tous les Decrets & Censures des Papes: Nos semper adhaserimus omnibus Decretis ac Censuris summorum Pontificum: Et de n'enseigner*

jamaïs aucunes Propositions suspectes d'erreur ou d'Herésie ou condamnées par quelque Pape que ce fust en quelque maniere que ce fust: Numquam nos doctores ullas propositiones de errore aut Heresi suspectas aut quomodolibet a quovis summo Pontifice damnatas praefertimus sequentes: Prima Propositio, Aliqua Dei Praecepta, &c. Ceux qui sont informés de ces matieres penetrent bien les consequences de ces maximes: pour moy je n'en rapporte les paroles, qu'à cause de la liaison qu'on verra cy-après qu'elles auront avec le fondement sur lequel la deputation dont je parle se trouvera avoir esté entreprise.

Ceux qui avoient porté ces Hibernois à faire leur declaration contre les cinq Propositions pour en tirer les avantages qu'ils pretendoient, en appuiant par là les desseins qu'ils avoient de les faire condamner par le Pape; craignant qu'au contraire le Decret de l'Université qu'ils avoient par ce moien attiré contre eux, ne fust à Rome un effet tout different de ce qu'ils s'estoient proposé de la declaration; creurent qu'ils devoient donner atteinte à ce Decret, au lieu de laisser ces Hibernois s'y soumettre & y satisfaire ainsi qu'ils avoient promis. C'est pourquoy comme ils les avoient d'abord sollicités à cette entreprise si irreguliere, ils leur inspirerent l'esprit de revolte contre l'Université: ils leur firent prendre un Acte pardevant Notaires le 22 jour du mesme mois de Mars qui ne tendoit qu'à eluder le Decret de l'Université; & le 24 ils leur firent obtenir au Parlement un Arrest sur requête qui fut signifié à M. le Recteur le 29, par lequel il fut fait defenses à l'Université de mettre son Decret à execution jusqu'à ce qu'autrement en eust esté ordonné.

Ils obligerent le susdit Poërus, qui avoit luy mesme avec les autres dans l'Assemblée de l'Université déclaré qu'il estoit prest de revoquer sa declaration si l'Université l'avoit agreable, de faire des plaintes à l'Assemblée ordinaire de la Faculté du mois d'Avril suivant, contre le Decret de M. le Recteur; d'y exposer comme ils s'estoient pourvus au Parlement contre ce Decret; & de demander à la Faculté qu'elle intervinst pour eux en cette Cause contre l'Université. C'estoit un procédé tout à fait extraordinaire & surprenant; aussi il y eut un tres grand nombre de Docteurs, lesquels estimant l'Université & son Recteur indignement traittés par l'effronterie de ces étrangers, s'opposerent dans l'Assemblée de la Faculté à tout ce que M. Cornet M. Hallier & leurs adherans pourroient faire conclure en leur faveur; & declarerent qu'ils se joignoient à tout ce que M. le Recteur & l'Université avoient fait en cette affaire comme

me

me tres juridique & tres bien fondé. Mais la partie de M. Cornet & de ses adherans estoit trop bien-faite, & ils furent les maîtres de la Conclusion de la Faculté, par laquelle ils ordonnerent que la Faculté interviendrait en cette cause au Parlement pour les Hibernois, & ils deputerent M^{re} Amiot & Guyard avec M^{re} le Doien & le Syndic pour en faire les poursuites, quelque part où ce pût estre & en quelque maniere que ce fust, en tout lieu & par tous moïens : *APPELLATIONI Hibernorum sese adjunxit Facultas; qui autem litem promoveant UBICUMQUE ET QUOMODOLIBET nominavit bon. MM. NN. Emundus Amyot & Dionysius Guyard cum DD. Decano & Syndico.* s'avoit esté comme M. Pereyre avoit prononcé son avis, & plusieurs sans faire aucune reflexion à ces paroles aiant dit selon leur coustume *Sequitur sententiam Domini Pereyre.* Ce Docteur le fit ainsi écrire dans la Conclusion.

Ces termes inusités & tout à fait extraordinaires, d'*ubicumque & quomodo libet*, inserés dans une Conclusion de la Faculté, sur une affaire pendante au Parlement, dans laquelle il n'estoit question que d'y intervenir & d'y faire les poursuites necessaires & accoustumées, ne ressembloient nullement la gravité de la Faculté. Ils en estoient sans doute indignes & tout à fait éloignés, & ils ne pouvoient estre considerés que comme y aiant esté inserés par un emportement puerile, pour insulter à M. le Recteur & aux Deputés de l'Université par les memes termes que l'Université avoit jugés les plus contraires aux droits du Royaume & de l'Eglise Gallicane, de tous ceux qui se trouvoient dans la declaration des Hibernois. Mais le dessein & la visée des Docteurs qui firent former cette Conclusion en ces termes s'étendoient plus loin. Parce que la declaration des Hibernois estoit faite contre les cinq Propositions, ils consideroient tout ce qui estoit entrepris contre ces Propositions comme faisant partie de ce procès dans lequel la Faculté conclusoit d'intervenir. Ils se donnoient par ces paroles *ubicumque & quomodo libet* la charge de poursuivre jusqu'à Rome & par tout ailleurs un procès lequel au fond n'estoit pendant qu'au Parlement; & ils ne se retraignoient pas à la façon de le poursuivre, mais ils donnoient charge de le poursuivre en quelque maniere & par quelque voie que ce fust qui leur sembleroit avantageuse à leurs fins, sans en excepter meisme la resolution qu'ils firent & qu'ils avoient vraisemblablement des lors, d'envoyer vers le Pape le P. Mulard comme Deputé de la Faculté. C'est ainsi qu'ils fonderent & qu'ils disposerent de loin cette deputation si indigne. Ils n'eussent bien pu fai-

re sans cela avec autant de justice & de raison qu'ils le firent avec cela; mais ils vouloient par ce moien se réserver ce dernier retranchement, pour se parer en quelque sorte des justes reproches que meritoit une conduite si déreglée, si elle venoit quelque jour à estre decouverte. La verité & la justice ont elles besoin pour se maintenir des ces deguïsemens & de ces tripponneries? & est-ce l'esprit de verité & de justice qui les inspire à ceux qui ne craignent point de s'en rendre coupables devant Dieu & devant les hommes?

Mais il faut encore adjoûter icy quelques suites de cette affaire, avant que de rapporter comment je sceus avec certitude, que le P. Mulard avoit esté chargé par ces quatre Docteurs de cette deputation.

Le jour de l'assemblée ordinaire du mois de Mai suivant estant arrivé, il fallut relire à la Faculté la conclusion qui avoit esté faite sous son nom le premier d'Avril. Il y eut beaucoup de contestations en la relisant, parce que plusieurs Docteurs se plaignoient, que la verité des choses qui s'y estoient passées, avoit esté alterée; mais enfin elle fut releue & elle passa. Et elle passa sans que jamais il y eust d'obstacle sur les paroles d'*ubicumque & quomodo libet*, parce que chacun voyoit bien qu'elles y estoient fourrées à plaisir, mais personne n'avoit le moindre soupçon qu'on en voulust faire l'Usage que ceux qui les y avoient fourrées s'en estoient proposé.

Durant le mois de Mai Messieurs Hallier & Amiot s'aviserent de la faire imprimer avec privilege du Roy, & de l'afficher la nuit veille de la Pentecoste par tous les carrefours de l'Université & de la Ville, meisme avec un titre injurieux, qui obligea M. le Recteur d'assembler extraordinairement le lendemain des festes, qui estoit le dernier jour de Mai, Messieurs les Deputés ordinaires de l'Université, lesquels aiant delibéré sur cette nouvelle entreprise, declarerent entre autres choses; Que M. le Chancelier avoit esté surpris, quand il avoit donné un privilege pour l'impression de ce libelle. Que le titre qu'on y avoit mis, estoit tres faux & tres injurieux à toute l'Université. Qu'il falloit informer de ceux qui estoient les auteurs de cette fourbe & de cette insolence, & agir contre eux dans toute la rigueur du droit: Que M. Hallier avoit fait une insigne imposture à la Faculté dans quelque chose qu'il luy avoit dit tres fausement touchant cette affaire: Qu'on avoit agi envers les Hibernois dans l'ordre & les formes de la justice: Que M. le Recteur & Messieurs les Deputés n'avoient point excédé leur pouvoir en ce qu'ils avoient ordonné contre ces Hibernois, lesquels par leur declaration avoient manqué

contre

contre la discipline de l'Université & grièvement offensé les droits & la seureté du Roy & du Royaume; Que neantmoins ils avoient appellé de ce Decret au Parlement qui les avoit receus appellans & retenu la cause pardevant luy; & que par consequent ces Hibernois n'avoient pu ny deu se plaindre de ce decret à la Faculté de Theologie, ny la Faculté en rien ordonner sans faire tort à l'autorité de l'Université & principalement à celle du Parlement; & qu'afin que la Faculté ne pretendist point cause d'ignorance de tout le contenu en ce nouveau Decret, il seroit le lendemain premier jour de Juin signifié par les Bedeaux de l'Université à la Faculté assemblée, & attaché aux portes de tous les Colleges.

Tout cela fut exécuté le lendemain, & quelque effort que fissent dans l'Assemblée de la Faculté tous les Docteurs adhérens de M. Cornet qui avoient résolu au nom de la Faculté cette intervention pour les Hibernois, ils ne purent venir à bout d'infirmer ce nouveau Decret, ny donner aucune atteinte à une attestation que M. ô Lonergan Docteur aussi Hibernois avoit donnée au livre de la grace victorieuse, quoyque M. Amyot eust fait des plaintes dans l'Assemblée contre cette attestation, sur ce qu'elle sembloit accuser d'ignorance ses Confreres Hibernois qui avoient souscrit la susdite déclaration; ce que M. Amyot pretendoit estre une injure qui retomboit sur la Faculté, à cause qu'elle avoit pris la protection de ces Hibernois en intervenant pour eux: car c'estoit par ces voies obliques & indirectes que la plus-part de ces sortes d'affaires se faisoient alors dans la Faculté.

Ils se mirent encore en devoir de tenter quelque chose contre ce second Decret de M. le Recteur dans l'Assemblée du premier de Juillet suivant; mais ce fut sans aucun succès, & ils furent enfin contraints de ceder à l'un & à l'autre de ces Decrets, & les Hibernois obligés d'y satisfaire de point en point, & leur Conclusion du premier Avril reformée, par un accommodement auquel ils furent tout heureux de donner les mains dans une conference qui se fit pour cet effet au College de Navarre le 28 jour du mesme mois de Juillet entre eux & les Docteurs qui avoient soutenu dans les Assemblées de la Faculté la justice & l'autorité de ces Decrets. Mais depuis ils ne satisfirent non plus à ce qu'ils avoient promis par cet accord, qu'ils avoient satisfait à celui dont j'ai parlé du mois de Decembre 1699, & cette affaire est insensiblement demeurée jusqu'à présent sans estre réglée d'une façon ny d'une autre.

Le P. Mulard cependant estoit parti de Paris sur ces entrefaites pour s'acheminer à Rome

avec sa commission & ses instructions; & soit qu'ils eussent eu assés de temps & de commodité pour l'avertir avant qu'il eust fait paroître ses pouvoirs à Rome d'en retrancher ce-luy-là, & qu'ils ne l'eussent pas voulu la pierre en estant desja jetée, & ne se présentant point à leur esprit d'autre biais & d'autre pretexte plus commode pour le faire passer à Rome comme Deputé de la Faculté, ce qu'ils jugeoient toutefois trop important au succès de leur entreprise pour ne le pas employer; soit qu'ils luy envoiasent des ordres de cela qui n'ariverent pas jusqu'à luy; tant y a, qu'il n'ariva à Rome que le mardi 12 de Septembre comme je l'ai dit cy-dessus, & il y parut incontinent en qualité de Deputé de la Faculté; & pour témoigner comme il l'estoit véritablement, il presentoit cette Conclusion du premier Avril qui faisoit voir que la Faculté s'en estoit reposée sur M^{re} le Doien, le Syndic, Amyot, & Guyard, & les avoit chargés de poursuivre cette affaire en tout lieu & par tout moien qu'ils verroient bon estre; à quoy adjoûtant en suite que ces quatre celebres Docteurs l'avoient choisi pour cet employ, comme il estoit clair par les lettres dont ils l'avoient fait porteur, il ne paroistroit rien qui luy manquast pour prendre à juste titre cette qualité.

Je reconnus cela la premiere fois, comme je l'ai dit cy-dessus dans la visite que je rendis au P. Luca Vadingo le 19 de Septembre par les choses qu'il me dit ingenument de la visite du P. Mulard & par cette Conclusion du premier Avril que le P. Mulard avoit laissée à ce bon Pere, estant imprimée, quoyqu'il ne luy eust pas laissé les lettres qui ne l'estoient pas. Mais le P. Mulard m'en fit à moy mesme une declaration expresse le lundi 25 de Septembre dans la salle du Consistoire qui se tenoit ce jour-là, où nous nous entretinmes, & où il me le dit en termes formels, ainsi que je l'ai cy-dessus rapporté, & ce devant deux tesmoins non suspects qui se trouverent aussi par hazard dans ce Consistoire qui entendirent ce que nous dismes le P. Mulard & moy, & qui le deposerent le septième jour d'Octobre suivant pardevant Notaire à ma requisition & à ma poursuite.

Il me donna sujet d'entrer en cette matiere par quelque mot qu'il me dit de la doctrine de S. Augustin, sur laquelle je le pria de me dispenser de luy répondre, parce que l'air dont il débutoit me faisoit juger qu'il ne l'entendoit pas. Il prit de là occasion en s'échauffant d'y entrer davantage, & me cita quelques passages qui vraisemblablement luy avoient esté suggérés par ceux qui l'emploioient en cette affaire, & qu'il avoit appris par cœur. Et en suite, hé bien, me disoit-il, est-ce là estre ignorant dans

dans S. Augustin & la bonne opinion , que ces deux ou trois passages qu'il avoit recités luy donnoient de luy mesme , m'obligea pour la repri mer , de luy demander s'il pourroit bien me dire ce que S. Augustin traitoit dans quelqu'un des ouvrages qu'il avoit faits sur cette matiere ? il traite dans tous, me répondit-il, de la grace efficace. Je luy dis : ce n'est pas, mon Pere, ce que je vous demande. Je vous demande , que vous me disiez le sujet particulier qui l'a porté à faire quelqu'un de ses livres. Il me répondit, c'est que Pelage élevoit trop le libre arbitre au dessus de la grace, & S. Augustin pour contrecarrer Pelage a trop élevé la grace au dessus du libre arbitre ; tellement, me dit-il, qu'en plusieurs endroits il s'est emporté dans l'excès aussi bien que S. Paul. Tout beau, luy dis-je, mon Pere, vous tombez sans y penser dans des blasphemes & des impiétés contre l'Ecriture Sainte , que l'Inquisition ne souffriroit pas, si elle en estoit avertie. Mais laissant cela à part, je luy dis que ce qu'il me disoit de S. Augustin & de Pelage, n'estoit encore que des choses generales ; que je luy demandois quelque chose de particulier ; qu'il me dist par exemple l'occasion qui avoit obligé S. Augustin à faire le livre *De prædestinatione Sanctorum* ? il me dit qu'on n'estoit pas de ce temps-là pour le sçavoir. Bon Dieu, luy dis-je, il ne faut qu'en avoir leu une douzaine de lignes pour le sçavoir. Et pour luy faire comprendre cela, je luy apportai pour exemple la lettre de M. Hallier que luy P. Mulard avoit présentée au Pape ; & je luy dis, que d'icy à deux ou trois cens ans, ceux qui verroient cette lettre, n'auroient pas esté de ce temps-cy, & neantmoins quand ils la liroient, ils reconnoistroyent bien pourquoy M. Hallier l'auroit écrite, sçavoir, comme il m'avoit dit, *de Insensitatum examinando dogmate*. Il ne sceut que me répondre ; mais il s'irrita de ce que je le traitois comme un ignorant, & qu'il falloit neantmoins que je sceusse qu'il ne l'estoit pas. Hé pensés-vous, me dit-il, qu'on m'ait envoyé icy sans une bonne instruction ? M. Hallier ne m'a-t-il pas donné ses memoires ? outre ceux-là n'ai-je pas les miens ? la Faculté m'auroit-elle chargé de parler pour elle, si elle ne m'avoit jugé capable de proposer ses sentimens & de les défendre ? (il sçavoit aussi peu ce que c'estoit que la Faculté, que ce que c'estoit que S. Augustin) mais il adjouta, qu'enfin il vouloit bien que je sceusse qu'après qu'on avoit dans les lettres dont il estoit chargé, exposé les choses sommairement, ces paroles y estoient couchées ; *Quid plura ?* nous vous envoyons le porteur, *in quo summam fidem, curam, experimentum, scientiam*, & encore quelque au-

tre mot qu'il adjouta dont il ne m'est pas souvenu, car il sçavoit la lettre quasi par cœur, & il la disoit fort couramment ; & qu'après cela on y conduisoit enfin, *Igitur audies illum plura nostro nomine loquentem ; nostro nomine*, reprit-il, c'est à dire *totum Facultatis nomine loquentem*. Et vraiment, me dit-il, la Faculté ne parleroit pas ainsi de moy, & les quatre Docteurs sur lesquels elle s'est reposée entiere ment de cette affaire ne m'en auroient pas donné la Commission pour elle, s'ils n'avoient creu que j'ai assez d'intelligence pour la servir : Enfin que je verrois, s'il manqueroit de parler comme il faut au Pape, quand il en auroit audience ; laquelle il me dit que M. l'Ambassadeur luy avoit promis de luy faire donner au premier jour.

Cette confession si ingénieuse du P. Mulard faite à moy mesme de sa pretendue deputation pourroit sembler un conte fait à plaisir, si l'Acte que j'en pris le 7 d'Octobre suivant, ne portoit expressement tout ce que je viens d'en dire ; & si le P. Mulard ne s'estoit fait connoître pour un grand parleur en plusieurs autres occasions, & sur ce sujet-là mesme, ainsi que M. Bouvot Greffier de nostre Faculté me le témoigna par une lettre qu'il m'écrivit de la mesme affaire le 14 de Juillet jour de S. Bonaventure, où il m'en parle en ces termes : *Nous avons appris que M. nostre Maître Hallier nostre Syndic, a conjointement avec le P. Paulin Confesseur du Roy, écrit par de-là par un Cordelier exprès député lequel se nomme le P. Mulard, SI FORT SECRET qu'il a publié sa Commission contenir une forte sollicitation à quelques Cardinaux de prier le S. Pere qu'il donne orare à la doctrine de ce temps, autrement les Insensibles se rendront les maîtres dans l'Université.*

M. Gueffier Resident à Rome pour le Roy depuis tant d'années, fut témoin d'un autre entretien qui se fit entre le P. Mulard & moy sur la mesme matiere deux jours apres la rencontre de ce Consistoire, sçavoir le mercredi 27 de Septembre. J'allai voir ce jour-là mon dit sieur Gueffier sur les deux heures apres midi, & je trouvai avec luy le P. Mulard qui y avoit dîné. Apres quelques discours indifferens que j'entretins le plus qu'il me fut possible, le P. Mulard me dit qu'il s'en retourneroit bien-tost en France. Je luy demandai s'il faisoit si peu d'estat de la Compagnie pour laquelle il estoit icy député que d'abandonner ainsi les affaires dont il estoit chargé pour elle. Le P. Mulard me répondit qu'il n'estoit point icy entretenu par des Eveques ny par d'autres personnes comme moy, & qu'ainsi il ne pouvoit subsister long temps ; qu'il avoit seulement esté chargé par les quatre Docteurs sur lesquels la Faculté s'estoit reposée de cela, de

donner à Rome par occasion quelques mémoires & instructions qu'il en avoit reçus, qu'il s'en acquitteroit d'importance, pendant qu'il y seroit; & qu'après qu'il auroit tout dit & tout donné à connoître, comme il le vouloit faire exactement, ouvertement, & sans rien dissimuler, il s'en retourneroit; & qu'il ne croiroit pas qu'il parût icy d'autres personnes pour cette cause après qu'il seroit parti. Qu'il ne resteroit que les Jésuites; que les autres liés avec eux en cette cause n'y paroistroient pas, de-peur de mettre en compromis une chose décidée. Mais que s'il falloit qu'il y vînt quelqu'un, M. Hallier & M. Amyot y pourroient venir, pourveu toutefois que M. Hallier ne fust pas empêché d'y venir par le Syndic (que le P. Mulard croioit perpétuel, tant il étoit bien informé des choses les plus communes de la Faculté) car si cette charge demandoit à Paris la présence de M. Hallier, en ce cas il n'auroit garde d'abandonner la Faculté. Qu'on l'avoit bien décrié à Paris; mais que si on l'avoit mis mal devant le Parlement, pour avoir protégé de pauvres étrangers qui avoient simplement déclaré qu'ils se foumettoient aux Bulles des Papes, on le vengeroit à Rome du tort qui luy avoit été fait à Paris. Que pour témoignage de cela, le Pape luy avoit envoyé encore depuis peu deux bénéfices simples, sans qu'il les eût demandés; & que dans peu de temps on verroit si l'on souffrirait à Rome les injures qu'on luy avoit faites. Que luy P. Mulard avoit apporté à Rome les Mémoires Apologétiques de l'Université; qu'il n'en avoit pu apporter que deux copies; que M. Albizzi en avoit une, & que l'autre étoit entre les mains des Jésuites; qu'il avoit promis à M. l'Ambassadeur de les luy faire voir si-tôt qu'on luy auroit rendu quelque-une de ces deux copies; qu'il luy en avoit encore parlé le matin de ce jour-là; que l'audience du Pape luy avoit été promise pour le vendredi suivant, qu'il luy parleroit comme il faudroit & à tous les autres qu'il pourroit voir avant que de partir. Que de demeurer plus long temps à Rome cela étoit bon à des Procureurs; mais que pour luy il n'y auroit pas davantage à faire; & que la Reine étoit de la partie; qu'elle avoit écrit à M. l'Ambassadeur que le Pape décidât seulement, & qu'il ne se mist pas en peine de l'exécution. Ce Deputé celebre tascha en suite de me remettre à tort & à travers sur les matières contestées; mais je luy dis nettement, que je n'y entrerois jamais avec luy. Et sur ces entrefaites on vint avertir M. Gueffier que M. l'Ambassadeur alloit sortir; ce qui le pressa de l'aller voir, & rompit bien à propos mon entretien avec le P. Mulard.

Cependant c'est une chose assez remarquable, qu'entre les principaux crimes dont on vouloit nous noircir à Rome par l'entremise de ce Cordelier, on l'eût chargé des *memoires apologétiques de l'Université contre l'entreprise des Irlandais* pour les attribuer aux disciples de S. Augustin, parce qu'il est parlé avec quelque force dans ces mémoires contre ceux qui veulent faire valoir les prétentions de Rome sur la puissance temporelle des Roys: car nos adversaires qui les ont sans doute employés pour la même fin depuis leur arrivée à Rome aussi bien que leur Deputé se rendoient en cela doublement coupables. Premièrement en ce qu'ils nous attribuoient particulièrement ce qui nous étoit commun avec tous les bons François, & ce qui avoit été résolu tant de fois par la Sorbonne & par tout le Clergé de France: l'un des premiers articles des libertés de l'Eglise Gallicane, étant de soutenir que le Roy ne dépend que de Dieu dans son temporel. Et en second lieu, en ce qu'ils trahissoient l'intérêt du Roy & de la France, pour nous rendre odieux à Rome sur des choses qui ne regardoient en aucune sorte les disputes dont il s'agissoit entre eux & nous. Cela m'obligera de mettre ces *memoires Apologétiques* entre les pièces que je joindrai à ce Journal, pour faire mieux voir à la postérité les artifices infâmes avec lesquels on a tâché d'attirer sur nous la haine de la Cour de Rome, afin que la mauvaise volonté qu'on auroit conçue contre nos personnes disposât les esprits à nous mal-traiter dans la cause que nous soutenions.

Le cinquième jour d'Octobre étant allé sur le soir à l'Eglise de l'*Araceli*, pour y faire ma prière à S. François dont la feste s'y étoit célébrée la veille avec grande magnificence, j'eus aussi la curiosité de tascher d'apprendre, si le P. Mulard passoit dans ce Couvent pour Deputé de la Faculté de Theologie comme j'avois grand sujet de le presumer. Je priai le Religieux qui en étoit le portier de me faire parler à un Pere François qui eût envoyé à Rome de la part de la Faculté de Theologie de Paris. Ce Religieux me répondit qu'il voioit assez aller & venir, entrer & sortir les Religieux, mais qu'il ne prenoit pas garde qui ils étoient & qu'il ne sçavoit pas leurs noms, mais que j'entrasse plus avant dans la maison, que je m'adressasse à quelques Peres François & qu'ils me l'enseigneroient. Je passai jusqu'au Cloître, & je trouvai à l'entrée grand nombre de Cordeliers; je leur demandai s'il n'y en avoit point parmi eux quelqu'un qui fust François; il n'y en avoit point, mais ils m'en montrèrent deux qui étoient assés sous une arcade du Cloître & qui s'entretenoient ensemble, qu'ils me dirent qui ils étoient. J'allai à eux & leur dis que

je souhaitois de parler à un de leurs Peres qui estoit envoié à Rome de la part de la Faculté de Theologie de Paris : celui des deux qui prit la parole me répondit, le P. Mulard, Monsieur ? Je luy repliquai que oui. Il me dit qu'il n'estoit pas encore de retour au Couvent, & qu'il ne sçavoit pas s'il y reviendrait ce jour-là ; parce qu'il avoit demandé congé de coucher en ville. Apres les civilités en tel cas requises, je le quittai & m'en allai vers l'Eglise, & sitôt que je l'eus quitté aiant considéré que j'avois bien eu la réponse que j'attendois, mais qu'il estoit bon que je sceusse le nom du Pere qui me l'avoit faite ; avant que de rentrer en l'Eglise, je luy envoiai mon homme le luy demander, afin que je pusse dire au P. Mulard à qui j'avois parlé en le venant voir. De son costé il demanda le mien à mon homme qui le luy dit ; & comme s'il se fust avisé de ne m'avoir pas fait assés de civilités à son gré, il me vint rejoindre dans l'Eglise où je priois Dieu. Comme je me fus levé, il me dit luy mesme son nom sçavoir *Frere Archange*, & me dit qu'il estoit de la Province d'Aquitaine. Nous retournâmes sous le Cloistre & nous discourûmes de diverses choses du Couvent. Il me dit que generalement ils estoient fort bien pour le manger, mais qu'ils estoient fort incommode-ment pour le coucher : qu'il n'y avoit que neuf petites chambres bien étroites pour les étrangers, & qu'ils estoient alors douze ou treize. Je luy demandai aussi le nom de celui qui estoit avec luy quand je luy avois parlé ; il me dit qu'il se nommoit *Frere François Grise* de la Province de Marseille ; & qu'il estoit venu à Rome pour avoir une obediencce pour aller étudier ailleurs, & qu'il iroit à Bordeaux ; que son affaire estoit faite. Quant à luy il me dit, qu'il n'y avoit qu'un mois qu'il estoit à Rome, qu'il avoit eu depuis son arrivée une fièvre quotidienne : qu'il avoit tousjours esté dans l'infirmerie où l'on estoit fort bien, mais qu'il estoit prest d'en sortir ; & parce qu'il m'avoit paru un esprit fort bien fait & fort civil, & qu'il pouvoit avoir encore besoin de quelques petits rafraichissemens, je luy offris cordialement les secours & les services qu'il me jugeroit capable de luy rendre, & luy dis que s'il vouloit accepter mes offres le P. Mulard pourroit luy enseigner mon logis. En y revenant je rencontraï par le chemin le P. Mulard, à qui je dis que je venois de luy rendre la visite qu'il m'avoit faite. Il me répondit que puis-que je luy donnois par cette civilité la liberté de revenir me voir, qu'il le feroit ; & je luy répondis qu'il y seroit le bien-venu.

Il m'en rendit deux effectivement fort peu de temps après, par le recit desquel-les je finirai ce Chapitre, pour reprendre

apres la suite des autres choses que j'aurai à rapporter.

La premiere de ces deux visites fut le mercredi onzième d'Octobre au matin en la Compagnie du Frere Archange cy-devant nommé. Ce Frere devoit s'en aller peu de jours après prendre l'air hors de Rome, & il ne parla pas beaucoup dans cet entretien, mais il fut témoin de tout ce que nous y dismes le P. Mulard & moy. Il me mit en matiere en me demandant les noms des deputés que j'attendois. Je m'en excusai ne me tenant pas tout à fait assuré qu'ils seroient jusqu'à leur arrivée. Sur quoy il me repiqua que j'estois trop secret, que je ne luy voulois jamais rien dire, & qu'il me disoit tousjours tout ; & apres il me nomma M. l'Abbé de Valcroissant & un autre Docteur qui n'en estoit pas en effet, mais il disoit qu'il ne sçavoit pas les deux autres & qu'on luy avoit mandé qu'ils seroient quatre ; & mesme que dans la lettre qu'on en avoit écrite au P. Annat, on les faisoit monter jusqu'à cinq. Il me dit dans la suite, qu'il aimeroit tousjours bien les personnes pour qui j'estois, jusqu'à ce qu'il y eust une decision du Pape contre eux. Je luy dis qu'il ne falloit pas tant hastier, & luy expliquai jusqu'à quel point devoit aller la charité pour le prochain ; & quant au respect & à la soumission qu'on estoit obligé d'avoir pour les decisions du S. Siege, auxquelles il avoit commencé à faire ce faux jugement que nous serions refractaires, je luy dis qu'il devoit s'assurer que nous ne manquions point du tout à ce respect & à cette soumission & que je souhaitois que la disposition où nous estions de nous y soumettre humblement & sincerement, se trouvast pareille dans tous ceux du parti contraire. Là dessus, comme si je luy eusse dit quelque chose de bien nouveau ; Et comment, me dit-il, pensez-vous qu'il faille douter de cela ? Comment parlés vous de tant d'Evesques qui ont écrit au Pape contre ces Propositions ? croiez-vous qu'on puisse douter de leur soumission pour le S. Siege ? Je luy répondis qu'il se trompoit fort, s'il mettoit tous ces Evesques dans le parti contraire ; que pour moy je ne les y mettois pas. Que je n'estois pas venu de la part de ceux qui m'avoient envoyé pour mettre obstacle à ce que les autres avoient demandé, sçavoir un jugement du S. Siege sur le sujet des Propositions ; mais au contraire pour le demander comme eux, toutesfois en y apportant une précaution qu'ils avoient sans doute la pluspart présupposée, mais qu'ils n'avoient pas expressement demandée, c'est à sçavoir, qu'avant que de prononcer ce jugement il plust au Pape d'ordonner une Congregation solennelle, dans laquelle les Theologiens de differents

sentimens fussent ouïs préalablement en contradictoire de vive voix & par écrit, ainsi qu'ils l'avoient autrefois esté en pareil cas & sur la même matière sous Clement VIII, & Paul V. Le P. Mulard me repartit que ces Evêques dont je parlois estoient du parti contraire, puis qu'ils avoient déclaré dans la lettre qu'ils avoient signée, qu'ils tenoient ces Propositions là pour herétiques, & que plusieurs d'entre eux les avoient déjà condamnées dans leurs diocèses. Je luy repliquai ce qu'il y avoit à dire à ce discours. Et comme il exposoit à ma veüe dans sa manche gauche un papier & un livret couvert de papier marbré; sans que je luy demandasse ce que c'estoit, il les tira & me les fit voir. L'un estoit la Bulle d'Urbain VIII, qu'il apportoit aussi comme une preuve de la condamnation de Janſenius. Je luy dis simplement que je me rapporterois tousjours volontiers à M. le C. Barberin de l'étenduë qu'il falloit donner à cette Bulle & comme elle devoit estre entendue; & comme il s'étonnoit de cette déclaration que je luy faisois, il m'obligea de la luy réiterer deux ou trois fois. Il me montra aussi le livret. Quand j'en eus vu le titre, je le priai d'agréer que je montasse jusqu'à ma chambre pour en prendre copie. Il ne le voulut jamais permettre, disant qu'il craignoit que je ne fisse cette feinte pour retenir son livre, & qu'il en avoit affaire, comme aussi d'un autre exemplaire qu'il avoit presté à Frere Archange, & qu'il estoit expres sorti pour les faire voir à des gens auxquels il estoit obligé de les communiquer. Que c'estoit une pièce fondamentale, qui luy servoit comme d'un Arsenal, d'où il pouvoit tirer les principales armes, dont il avoit à se servir pour satisfaire à sa Commission. Car pour ce qui estoit de la Bulle d'Urbain VIII il s'en moquoit, ce fut son terme, mais par lequel il ne vouloit rien signifier autre chose, sinon qu'il ne prétendoit pas en tirer de si grands avantages que de ce livret. L'ayant eu entre mes mains durant ce peu d'entretien, j'en retins en ma memoire le titre qu'il ne voulut pas que je prisse sur le papier, & il contenoit à peu près ces termes : *Insensius de sancto Augustino ac de Ecclesiâ Catholicâ, de sancto Thoma ac de Thologia Scholastica positi meritis. Apud... Meturâs &c.* Il me parla derechef de la disposition où il estoit de s'en retourner bien-tôt en France. Je luy dis que j'avois de la peine à croire qu'il s'en deussit aller si-tôt. Il me répondit qu'il faudroit qu'il obeïst à son General. Je luy dis qu'il le faudroit si son General le vouloit, mais que luy P. Mulard représenteroit à son General l'importance de l'affaire pour laquelle il estoit à Rome, chargé des ordres & des interêts qu'y prenoit une celebre

Compagnie telle qu'estoit la Faculté de Paris. Il me répondit que c'estoit au contraire cette même affaire là qui donnoit pretexte à son General de vouloir l'obliger à s'en retourner, parce, luy disoit il, qu'il estoit à craindre que les sollicitations qu'il y seroit ne rendissent son Ordre odieux à un autre Ordre considerable dans l'Eglise, avec lequel il souhaitoit de vivre en bonne intelligence, & mêmes à plusieurs personnes très celebres qui estoient en France & qui prenoient part aux interêts de l'affaire contre laquelle il estoit venu. Ce fut là presque les dernières paroles par où nous terminâmes cette visite.

Celle qu'il me fit peu de jours après, fut le dimanche 22 d'Octobre au matin. Il y vint seul, mais il s'y rencontra en même temps deux personnes dignes de foy, qui déposèrent le lendemain par acte que je leur en demandai par devant Notaires, tout ce qu'ils y avoient entendu dire de part & d'autre. Il arriva chez moy tout plein de douleur & de ressentiment d'un ordre de s'en retourner en France, que son General luy avoit donné le soir du jour precedent. Il dit qu'il avoit supplié son General de luy permettre de demeurer encore quelques jours à Rome pour pouvoir prendre congé de quelques-uns de Messieurs les Cardinaux auxquels il avoit apporté des lettres, & que son General luy avoit accordé cette permission; mais qu'au reste il n'en pouvoit pas partir qu'il n'eust reçu auparavant des réponses de M. Hallier Syndic de la Faculté de Theologie qui l'y avoit envoyé, & qu'il ne fust venu quelque Docteur ou quelque autre personne en sa place pour avoir soin des affaires desquelles il estoit chargé; Qu'il ne pouvoit en user autrement nonobstant l'ordre de son General, puisqu'il estoit à Rome de la part dudit sieur Hallier Syndic de ladite Faculté, comme ledit Syndic le témoignoit dans les Lettres qu'il avoit écrites au Pape & à quelques-uns de Messieurs les Cardinaux, mais sur tout dans celle qu'il avoit écrite à Monsignor Albizzi, où il dit formellement en parlant dudit P. Mulard; *Andus illum nostro id est totius Facultatis nomine loquentem*, lesquelles paroles, *totius Facultatis*, n'estoient point dans les autres lettres comme elles estoient dans celles là: ce que ledit P. Mulard repeta expressément par plusieurs fois, y étant excité par de petites difficultés que je luy en faisois, pour luy donner occasion de le confirmer & à ceux qui estoient présens de le bien observer. Je luy dis apres cela que je prenois part à son déplaisir nonobstant un léger soupçon qu'il avoit que j'eusse contribué au congé qu'il avoit reçu par une visite que j'avois faite la veille à son General; & je l'assurai que ce m'estoit une chose

chose fort indifférente, qu'il fust à Rome ou qu'il n'y fust pas; que mefine quoy qu'il se dist Deputé de la Faculté, je ne luy en sçavois point mauvais gré en son particulier, considerant qu'il agissoit sous la bonne foy des personnes qui luy avoient donné cette commission, & qu'il croioit qu'ils ne la luy auroient pas donnée s'ils n'en avoient eu l'autorité. Mais que pour M. Hallier qui la luy avoit donnée, & avoit écrit ces lettres sans en avoir eu aucun pouvoir, je ne pouvois pas excuser son procédé. Le P. Mulard me repartit à cela, *ipse videtur*, quant à moy je ne m'en mets pas en peine, mais il sçaura bien maintenir ce qu'il a fait. Une des deux personnes qui estoient presens, aiant dit au P. Mulard qu'il luy avoit dit, ce luy sembloit, que ce n'estoit pas seulement M. Hallier qui l'avoit chargé de la Commission, mais aussi le Doien & le Sous-doien, & que tout le pouvoir de la Faculté estoit entre les mains de ces trois personnes; le P. Mulard luy replica qu'il ne luy avoit pas dit cela, mais bien, qu'outre ledit sieur Hallier il y avoit eu encore un autre Docteur nommé M. Amyot, qui estoient deux des quatre que la Faculté avoit deputés pour cette affaire, quant pour eux que pour les autres luy avoient donné charge & instruction de tout ce qu'il avoit à faire; mais qu'au reste m'adressant sa parole, quand il n'y auroit eu que M. Hallier tout seul, il y estoit à aussi bon titre que j'y estois moy meisme, parce que M. Hallier y estoit estimé plus qu'un Eveque & considéré comme le plus sçavant homme de l'Europe. Je répondis au P. Mulard que quand tout ce qu'il disoit à l'avantage de M. Hallier seroit veritable, cela ne luy donnoit pas de pouvoir d'avoir à titre de Deputé au nom de la Faculté; & que la charge de Syndic qu'il exerceoit, ne luy donnoit pas plus de pouvoir de se mesler de ces affaires-là au nom de la Faculté, si elle ne luy en avoit donné un ordre exprés, qu'en avoit le dernier de tous les Docteurs. Le P. Mulard quitta M. Hallier, & se mit à me demander en vertu dequoy j'estois à Rome. Je luy répondis que j'y estois de la part & par ordre de quelques-uns de Messieurs les Eveques de France, sçavoir de ceux dont j'avois présenté les lettres au Pape. Le P. Mulard insista & me demanda à quelle fin, & si c'estoit contre la Bulle d'Urban VIII, ou pour le livre de Jansenius? Je luy répondis que ce n'estoit pour l'un ny pour l'autre, qu'il n'y avoit rien ny dans cette Bulle ny dans celles de Pie V & de Gregoire XIII, qui fust contraire à ce que je pretendois; & quant à ce livre, qu'il estoit tout à fait indifférent à ma commission, parce qu'elle estoit simplement à l'occasion de cinq Propositions qu'on avoit

présentées au Pape qui estoient toutes composées de termes ambigus, selon la diverse explication de ces termes, pouvoient avoir des sens tres differens & si opposés, que l'un estoit tres évidemment heretique & l'autre tres certainement Catholique; Que j'estois à Rome pour en avertir le Pape & le supplier avant que d'en rien determiner, de donner audience aux parties dans une Congregation solennelle. Le P. Mulard ne sçachant que repliquer là-dessus, & voulant mettre M. Hallier hors de pair, il tira de sa manche une lettre cachetée qui estoit adressée à son General & qu'il nous dit estre de M. Albizzi; lequel écrivoit en deux lignes à ce General, qu'il n'obligest pas le P. Mulard à se retirer de Rome, parce que sa presence y estoit requise pour des choses qui se traitoient au S. Office. Que luy P. Mulard avoit eu cette lettre avant que son General partist ce matin-là, comme il avoit fait pour s'acheminer vers la France; mais qu'il ne la luy avoit pas voulu rendre avant son depart, afin de la mettre entre les mains de celui qui devoit le représenter & faire ses fonctions en son absence, pour estre plus assuré que cette lettre auroit son effet tout entier sans aucune replique ny difficulté. Voilà comment, dit le P. Mulard, je ne serai plus icy de la part de M. Hallier, mais de celle du S. Office. Allévous en dire maintenant à M. Albizzi, & à deux de Messieurs les Cardinaux qui m'ont dit que je m'adressasse à luy pour cela, qu'ils ont tort de me retenir icy. A quoy je répondis qu'il m'importoit peu que le P. Mulard fust à Rome par ordre du S. Office, ou de son chef, ou de la part de qui que ce fust, pourveu que le nom de la Faculté dont j'avois l'honneur d'estre Docteur n'y fust pas employé fausement.

Voilà les termes de tout ce qui est déposé par les témoins qui ont soufrit à l'Académie que je fis prendre de cet entretien; mais il y fut dit encore quelques autres choses qui ont esté oubliées ou omises exprés; & M. Fernier fut aussi témoin de toutes, quoy qu'il ne voulust pas estre des témoins soufrits à l'Académie. Je n'en rapporterai que trois des plus remarquables. La premiere qu'il dit, fut que le P. Annat estoit Auteur du livre *De Ecclesia presens temporaria*. La seconde en parlant de la lettre que M. Albizzi luy avoit donnée pour son General, il dit que ledit Signor Albizzi estoit tous les jours avec le Pape, que c'estoit luy qui faisoit tout, que le Pape se reposoit tout à fait sur luy; & qu'on pouvoit dire que ce qu'il faisoit & ce qu'il vouloit, c'estoit le Pape qui le faisoit & qui le vouloit. La troisieme, quant à l'effet de la lettre que M. Albizzi luy avoit donnée, qu'il estoit bien à propos qu'ils fus-

sent (eux Religieux) avoir recourus à quelques puissances (contre les commandemens de leurs Generaux qui leur estoient trop onereux) ; parce qu'autrement *un Moine* (en parlant de son General) *pourroit tourmenter à tort & à travers un bonneste homme* (comme luy P. Mullard) *avec un pouvoir tyrannique*. Et la quatrième, qu'ayant eu recours à M. le C. Spada pour se débarasser du commandement qu'il craignoit de recevoir de son General de s'en retourner en France, il avoit offert à M. le C. Spada de s'y en retourner, s'il le jugeoit à propos ; & que son Eminence luy avoit répondu ces deux mots, *non expedit*. Ce qui me fait juger quand j'y fais reflexion, que M. le C. Spada pouvoit bien avoir contribué à la lettre cy-dessus : parce que dès le 21, le P. Epiphane Religieux de Premonstré fort habile & fort bonneste homme qui estoit à Rome pour une affaire de l'Ordre, m'avoit dit par une autre occasion, que le P. Nouët Minime luy venoit de dire, que le P. Mulard l'avoit voulu entremettre peu de jours auparavant pour presenter un Memorial à ce Cardinal pour supplier son Eminence de le faire demeurer à Rome, attendu qu'il y estoit député non seulement de M. Hallier mais aussi de toute la Faculté, *non solum à Synodo, comme portoit le Memorial, sed etiam à Facultate delegatus*.

Au surplus je ne sçai pas, si le soupçon que le P. Mulard avoit, que j'eusse contribué à ce retour en France que son General luy avoit prescrit, n'estoit pas en quelque sorte bien fondé, quoyque si j'y avois contribué, ç'avoit esté sans en avoir aucun dessein. Mais voicy ce qui m'estoit arrivé ce jour-là mesme 21 d'Octobre. J'avois appris le matin du P. Mariana que ce General devoit bien-tost partir pour s'en aller en France, qu'il estoit habile homme & bien intentionné, mesme pour l'affaire dont j'estois chargé ; Qu'il avoit eu la plus grande part dans la condamnation qui s'estoit faite à Vagliadolid des 22 Propositions prejudiciables à l'honneur de S. Augustin & à l'autorité de sa doctrine ; & ce bon Preslre m'invita de le visiter avant son depart pour le connoistre, & mesme pour l'avertir de la distribution que le P. Mulard faisoit à Rome de ce livret, de *Sanctus de Sancto Augustino passim merui*, dans les six premieres lignes duquel il y avoit que les Censures de ces 22 Propositions estoient autant d'impostures. J'allai donc le soir de ce mesme jour à l'*Arcuel*. Le General n'y estoit pas. Son Secrétaire nommé *Michel Angelo du Napoli*, me joignit pour m'entretenir en l'attendant. Comme il eust appris tout ce que je luy dis tant de nostre affaire des Propositions que de celle du P. Mulard qu'il connoissoit, il me pria de ne m'en pas retourner sans

en avoir aussi entretenu le General, qui devoit, me disoit-il, partir le lendemain devant le jour. J'attendis le General quoy qu'il ne revinst que bien tard. Je l'informai dans le moins de paroles que je pus de ces deux affaires & dans le peu d'entretien que nous eumes il me parut estre versé dans la lecture des Peres & bien affectionné à la bonne & saine doctrine, & je pris congé de luy sans dire un seul mot de celuy qu'il donna ce soir-là mesme au P. Mulard, dont il se defendit dès le lendemain matin par la lettre cy-dessus. Ce fut par cette mesme lettre que nous finimes luy & moy les principaux entretiens que nous eumes touchant sa legation à Rome ; mais parce qu'il y passoit pour un homme aussi rare en sa personne que sa vocation à cet employ estoit extraordinaire, & qu'on me disoit tant de choses tous les jours de sa conduite toute dereglée qu'elles ne me paroissent pas croiables, je sus bien-aise de m'informer du lieu mesme de sa naissance, qui estoit aussi la patrie de son Cousin M. Hallier, si les principaux dont on l'accusoit estoient veritables. On en écrivit à celuy que j'avois prié ou fait prier d'en faire enquerre la lettre suivante, par laquelle on pourra juger de la retenuë & de la candeur de ceux qui mettoient en de telles mains une affaire de la Faculté, & qui ne rougissoient pas d'ajouter aux autres qualités de ce Cordelier celle de Deputé de cette celebre & fameuse Compagnie. Voicy un extrait de la lettre dont je parle.

MONSIEUR MON FRERE,

Ce mot vous fera pour vous asseurer que je me suis informé exactement du P. Mulard Cordelier. Ledit Mulard est natif de cette ville de la Paroisse S. Hilaire proche de vostre Monastere. Il y a environ trente deux ou trente trois ans qu'il estoit Medecin. Quelque temps apres il se rendit Capucin. Après avoir porté long temps l'habit, il jetta le froc aux orties & s'en alla à Montpellier, auquel lieu il prit ferme parmi les Huguenots. Il passoit pour assés fameux Medecin. Il fut reconnu par un Pere Capucin passant à Montpellier, auquel ledit Mulard fut contraint d'avouer qu'il avoit esté de son Ordre allant le visiter en qualité de Medecin. Il y eut une fervante du logis dans lequel estoit malade le Capucin qui entendit les remonstrances qu'il faisoit audit Mulard, & ne manqua pas de le dire au Maistre du logis. L'affaire estant divulguée ledit Mulard prit la fuite, & s'en alla à Rome, afin d'avoir dispensé de son vœu. Il a eu permission du Pape de porter l'habit de Cordelier ; il n'a point de Couvent. Il est passé par cette ville depuis un mois, l'on ne sçait pas en quel lieu il

Il est à présent. Il se dit Aumônier de M. le Comte de Harcourt. Voilà tout ce que j'ai pu savoir de la vie dudit Mulard. Il est Frere de nostre Cousine le Fevre &c. Je suis à jamais de tout mon cœur,

MONSIEUR MON FRERE,

Vostre tres-humble & affectionné Frere a vous servir,
De Chartres ce 4
Fevrier 1652. ainſy ſigné Edeline.

J'ajouterai en passant à cette lettre; que ce n'estoit pas sans sujet que ce Cordelier se disoit Aumônier d'armée, tant il avoit dans toute sa conduite plus d'air & de façons d'agir de soldat & de goinfre, que de modestie & de retenuë de Religieux. J'en dis ce mot de moy meſme avec confiance, ne doutant point que ceux qui l'auront connu & liront cecy, diront qu'à l'égard de ce qui en estoit, j'en parle encore avec beaucoup de reserve. Et pour ne point parler des autres, le P. Morel meſme dès auparavant le 3 jour d'Octobre en avoit dit en riant qu'il vouloit écrire à M. Hallier pour le remercier d'avoir fait un si digne choix en envoyant à Rome pour la Faculté, un ancien Docteur, disoit-il en se moquant, & un habile homme comme estoit le P. Mulard.

CHAPITRE X.

Vſites de la fin de Septembre & du commencement d'Octobre. Histoire de Clement VIII. Manuscrits des Congregations de Auxiliis dans la Bibliothèque des Augustins. De celui dont j'y pris copie. Jésuites raschant en vain d'attirer les Dominicains de leur côté.

Quand j'eus quitté le mercredi 27 Septembre le P. Mulard, au sortir de chez M. Gueffier qui s'en alloit voir M. l'Ambassadeur; je m'en allai passer par mon logis pour y prendre la préface du livre de la grace victorieuse qui m'avoit été envoyé en feuilles, afin de l'aller aussi-tôt porter chez M. l'Ambassadeur, suivant ce qu'il avoit agréé que je fuisse, pour luy donner quelque connoissance de l'estat de nostre contestation par la lecture qu'il pourroit faire de cette preface quand il seroit de retour de ses visites, & luy donner le temps de s'en informer aucunement avant le jour de son audience ordinaire qui devoit estre le Vendredi suivant. Je trouvai à mon logis le P. Petit qui m'y attendoit pour me dire que le P. Mulard avoit disné la veille chez M. l'Abbé Testu, & qu'il y avoit dit que M. Albizzi l'avoit assuré qu'avant peu de temps la Censure des cinq Propositions se feroit.

J'allai chez M. l'Ambassadeur, & je l'accompagnai à S. Cosme & S. Damien où il alla.

Il fit tourner son Carosse du côté de S. Jean de Latran par le dehors des Murs de Rome; & là estant descendu à pied pour faire exercice & me parler en particulier de nos matieres, il m'y fit plusieurs difficultés, qui consistoient dans les consequences qu'en tirent ordinairement ceux qui les combattent, par l'esprit humain, & il me les fit d'une façon fort pressante, mais obligante neantmoins. Sur quoy luy aiant fait les réponses qu'y font les Peres, je l'invitay de lire tous ces arguments dans la lettre de S. Prosper à S. Augustin, & de voir aussi les réponses que Saint Augustin y fait dans le livre de la Predestination des Saints, dont je n'avois esté qu'un méchant écho dans ce que je luy avois dit. La seconde partie de nostre entretien fut de la deference que nous aurions pour la decision que le Pape pourroit faire sur ces matieres; & je l'assurai que s'il en faisoit une apres avoir ouï les parties dans les formes ordinaires d'un examen legitime tel que je l'avois supplié de le faire de la part des Prélats dont je luy avois rendu les lettres, nous aurions pour une decision de cette qualité une soumission entiere; mais que s'il en faisoit quelque'une autrement, & sans avoir discuté les choses contestées convenablement, nous n'aurions pour celle-là qu'autant de soumission qu'elle en meriteroit, & la plus grande neantmoins que nous pourrions. Et pour luy faire connoître la necessité & la justice qu'il y avoit d'accorder cet examen solennel aux Prélats qui l'avoient demandé & àu nom desquels je le poursuivois, je luy rapportai avec combien d'instances le Concile de Trente l'avoit offert aux heretiques. M. l'Ambassadeur me repliqua, que pour cela ils ne s'estoient pas rendus aux decisions du Concile. Je luy répondis que non; mais que c'estoit ce qui leur estoit le sujet de le reprocher sur ce point là; au lieu que s'ils avoient demandé cet examen & qu'on le leur eust refusé, ils auroient tres-juste raison de s'en plaindre. Enfin je luy donnai la preface du livre de la grace victorieuse, & je l'avertis en la luy donnant de ce qui estoit contenu dans la cinquième page de cette preface en faveur de M. Jansenius, duquel on ne vouloit point du tout entendre parler à Rome. Je luy dis que j'eusse bien souhaité que cela eust esté retranché de cette preface, parce que cela seul estoit capable d'irriter les esprits des Romains, & de leur rendre ce livre suspect. Mais je priai aussi M. l'Ambassadeur d'observer le temps auquel ce livre avoit esté fait, parce qu'alors on ne pensoit pas encore que personne deust venir à Rome pour suivre cet examen, & qu'au contraire on en attendoit tous les jours quelque Censure precipitée suivant les menaces que les Jésuites en faisoient

faisoient faire par tout; mais qu'à présent que nous espérons que les choses se feroient avec connoissance de cause, & avec justice, nous n'aurions garde de parler de M. Janfénius tant pour ne point choquer les gens à qui nous aurions à faire, que parce qu'en effet tout ce qui regardoit les intérêts du livre de ce Prélat n'avoit rien de commun avec la poursuite dont j'étois chargé; quoyque dans la suite elle pût luy estre avantageuse: sçavoir si la doctrine qui y estoit contenuë, se trouvoit conforme à ce qui seroit décidé. A propos des Jesuites, M. l'Ambassadeur me dit qu'ils poursuivoient tant qu'ils pouvoient un jugement sur ces Propositions (sans parler d'examen) qu'il recevoit tous les huit jours des lettres pour passer de sa part les offices dependants de luy pour le procurer, & qu'il le faisoit autant qu'il pouvoit, mais sans blesser personne & en talchant de porter les uns & les autres à la paix.

Le jeudi 28 j'appris deux excellentes histoires d'un sçavant Dominicain que je fus visiter la matinée; je n'en rapporterai qu'une comme la plus revenante à la matiere dont j'écris. Il me dit que Clement VIII avoit d'abord esté tres mal disposé contre la doctrine de la grace, à cause de plusieurs plaintes que les Jesuites luy avoient faites contre les Dominicains, parce que ces Religieux ne cessoient point, disoient les Jesuites, de leur faire de continuelles vexations pour des piques d'Ecole. Qu'enfin ce Pape importuné de leurs sollicitations continuelles, & craignant qu'ils n'en vinssent les uns & les autres à de plus grandes divisions: un jour qu'il estoit dans cette impatience & cette apprehension, il manda au General des Dominicains qui estoit en visite, qu'il revinst à Rome sans retardement. Que ce General y estant revenu, & s'estant rendu aux pieds du Pape qui l'avoit en grande estime à cause de sa capacité & de sa vie exemplaire, le Pape luy dit: Voies-vous, bon Pere, il faut que vous me donniez satisfaction en une chose, il faut que vous y employiez toute vostre autorité, & si elle ne vous suffit, j'y joindrai toute la mienne. Vous voyés combien la Tunique de Jesus Christ est déchirée, l'Angleterre, l'Allemagne, tant de Huguenots en France, combien de divisions & de schismes de tous costés. Faut-il que ce qui reste dans l'Eglise, ne puisse vivre en paix? Donnéz ordre absolument & faites en sorte que vos Religieux ne harcèlent plus les Jesuites, & étouffés ces piques d'Ecole, de-peur qu'elles ne fissent cause quelque jour d'un plus grand mal. Ce General fut étonné de ce discours, mais il y repartit neantmoins avec autant de vigueur que de respect, en disant, S. Pere, si Vostre Sainteté a eu jusqu'icy

quelque confiance en moy, elle ne s'est point trompée, & je perdrois plustost la vie que de dire à Vostre Sainteté une chose qui ne fust pas veritable. Mais je l'assure autant que je puis, qu'il ne s'agit point en cecy d'un interest d'Ecole. Il s'agit de la cause de la foy. Si l'on souffre dans l'Eglise l'opinion que les Jesuites y introduisent, on oste à Dieu sa Couronne, ce n'est plus luy qui nous donne le Paradis; il n'est plus maître de ses bienfaits & de ses graces, &c. Ce discours & le reste que ce General y put adjouter, toucha tellement le Pape Clement VIII, qu'il voulut revoir ce General là-dessus, pour en apprendre plus de particularités qu'il ne luy en put dire en cette audience; & de là en avant Clement VIII fut bien-aïse de voir ce General plusieurs fois la semaine, & il en recevoit de petits memoires qui luy servoient à s'en instruire. Enfin quand ce General eut donné à Clement VIII les premieres teintures de cette matiere, ce Pape trouva bon une priere qu'il fit à Sa Sainteté, sçavoir qu'il luy presentast quelques autres Theologiens de son Ordre avec lesquels il pourroit s'en entretenir aussi agreablement & aussi utilement qu'avec luy, & que luy cependant pourroit mieux satisfaire aux emplois infinis que son Generalat demandoit de luy.

Et je ne craindrai point de dire qui estoit le Dominicain de qui j'appris ce jour-là ces particularités, en adjoutant icy que peu de jours auparavant qu'il me dit cela, le Pape Innocent X seant aujourd'huy sur le trône de S. Pierre l'ayant fait appeller pour certaine affaire, luy communiquant quelques-uns de ses déplaisirs, luy avoit dit que si l'on sçavoit bien ce que c'est que du Pontificat, on ne le rechercheroit pas comme l'on fait. Qu'il y avoit tant d'empressements pour satisfaire à tout le monde, tant de choses à demester avec les Couronnes, &c. Qu'il avoit desja soixante & dix huit ans; qu'il n'estoit pas maître d'une heure de temps durant la journée pour prendre un peu de repos, & plusieurs autres choses semblables. Et luy parlant aussi du sermon de M. Herfent, il luy dit, qu'en effet il n'y avoit rien du tout qui méritast aucune Censure. Ce Dominicain estoit celuy mesme, sur la relation & approbation duquel le Maître du Sacré Palais y avoit donné l'imprimatur, c'estoit en un mot le Pere du Four.

Le dimanche matin premier jour d'Octobre je vis un Religieux Minime; à qui je dis par occasion les dispositions de deference & de soumission où nous estions pour la decision qui interviendroit sur ces manieres, de la mesme façon que j'en avois parlé à M. l'Ambassadeur. Sur quoy ce Pere Minime nommé le P. du Plantet m'ayant dit que le Pape pour faire

cette

cette décision n'avoit pas besoin de l'arrest à toutes ces formalités que je demandois; je la priaï de me dire les raisons qui pourroient empêcher que le Pape ne fît cette Congregation & cet exameo juridique, parce que pour le faire j'en vois mille, & je n'en vois aucune pour ne le pas faire. Il m'en dit trois fort pitoyables. La première, que d'entendre les parties cela tiendrait les choses en longueur; La seconde, que cela pourroit aigrir les choses & les personnes; Et la troisième, que la subtilité de ceux qui parleroient contre la vérité, pourroit estre si grande qu'elle éblouïroit les esprits des juges & les surprendroit.

Je vis l'après-dînée M. l'Ambassadeur & l'accompagnai encore à la promenade. Après plusieurs entretiens, & entre autres de ce que je luy dis que j'avois appris de Clement VIII, que je viens de rapporter, il me dit qu'il avoit entretenu le Pape de nostre affaire, & qu'à tout ce qu'il luy avoit dit, le Pape luy avoit répondu, qu'il y avoit desja assés de Bulles; (il avoit raison.) Que luy M. l'Ambassadeur luy avoit repliqué, qu'à la vérité il y en avoit desja beaucoup; mais que chacun les tiroit de son côté; & qu'on luy en demandoit une qui fust nette, expresse, decisive, qui éclaircît les contestations & qui mist les Theologiens & tous les fideles en repos. (Et M. l'Ambassadeur avoit aussi raison de son côté.)

Le mercredi 4 après dîner j'allai rendre à M. le C. Spada une lettre de M. d'Angers. Il la lut toute en son particulier, & toute la réponse qu'il y fit alors fut de me dire, qu'il estoit rempli d'estime pour M. d'Angers, & qu'il chérirait toujours ses lettres. Je dis en suite à M. le C. Spada que le P. Mulard se disoit Deputé de la Faculté; que je sçavois que M. Hallier qui en estoit Syndic l'avoit chargé de quelques lettres, mais qu'il ne l'avoit pu faire; & que si la Faculté en estoit avertie, elle n'en seroit pas contente & ne souffrirait pas à M. Hallier cette entreprise. Que j'estois averti que M. le Nonce avoit envoyé à M. Albizzi quelque nouvel écrit imprimé contre les cinq Propositions qu'on faisoit passer pour une Censure de la Faculté; mais que j'asseurois son Eminence que la Faculté n'en avoit faite aucune. Que je sçavois qu'on mettoit en avant plusieurs impostures & médisances, mais qu'on ne m'en donnoit aucun avis, & que ce n'estoit pas le moien d'en estre éclairci & d'en sçavoir la vérité. Que je ne demandois pas qu'on me declarât, si on ne le vouloit, les personnes qui feroient ces médisances & calomnies, de-peur qu'on n'engageât trop ces personnes, mais qu'au moins on nous dist en detail les choses dont on nous accuseroit, & qu'on pourroit avoir à nous reprocher, parce que peut-être

on en recevroit des éclaircissements qui seroient paroître nostre innocence, & justifieroient la candeur de nos sentimens & de nostre sincere respect & affection pour les choses & pour les personnes auxquelles on s'efforçoit de nous rendre suspects. Et que comme je le considérois pour un des plus clairvoians & des plus prudents de Messieurs les Cardinaux, je le suppliois de cette faveur, en attendant laquelle j'espérois que cependant ce que je luy disois serviroit à luy faire suspendre sa croiance, & celle des autres aussi, sur tout ce qu'on leur pourroit dire en secret & en cachette à nostre desavantage. M. le C. Spada me laissa tout dire ce que je vouls luy dire sur ce sujet; & quand j'eus fini, il se leva en me disant qu'il se souviendrait de ce que je luy avois dit.

Monfrigor Sacrifi me donna vers ce temps-là la connoissance du Pere des Augustins qui en estoit le Bibliothecaire; & il me recommanda fort à luy, afin que s'il y avoit dans leur Bibliothèque qui est publique, & dans laquelle tous ceux qui veulent y aller tous les matins y font bien receus & se peuvent servir de tous les livres dont ils ont besoin, afin, dis-je, que s'il y avoit dans cette Bibliothèque quelque livre ou manuscrit dont j'eusse besoin pour fortifier la poursuite que j'avois à faire, qu'il voioit estre toute pour la doctrine & pour l'autorité de S. Augustin, il me fît la faveur de me les communiquer. Ce Religieux me le promit volontiers, & afin que je pusse voir plus commodement tout ce qu'il auroit à me montrer, il me dit quand j'y voudrois venir de prendre les après-dînées; parce qu'il n'y auroit personne que nous. J'y fus donc l'après-dînée du Mardi 10 jour du mois d'Octobre. Il me montra quelques manuscrits qui estoient restés dans cette Bibliothèque des Congregations qui avoient esté tenus sous Clement VIII & Paul V, parce que le *Fr. Gregorius Nunnium Coranel*, qui estoit un des deux Secretaires de ces Congregations & qui estoit de l'Ordre des Augustins, les avoit insensiblement gardés jusqu'à sa mort, apres laquelle ces manuscrits avoient esté serrés avec les autres de cette celebre Bibliothèque. J'en copiai un moy mesme durant cette après-dînée, que je creus d'abord que j'eus jetté les yeux dessus qui meritoit cette peine à cause qu'au bas de chaque page j'y vis les signatures des Theologiens qui avoient composé ces Congregations. Dans chacune des pages qui s'y trouvent, on y voit la resolution de ces Theologiens contre les erreurs de Molina, & cette resolution est souscrite sur la mesme page des signes originaux de ces Theologiens, qui y mettoient leur *Ita sentio*, & le souscrivoient de leurs noms. Ils n'estoient que neuf & à la fin que

huit souffignés dans cet écrit, & leurs noms estoient, *Petrus Lombardus Archiepiscopus Aradmacanus.*

Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus Patensis.

(Il signoit par tout ainsi commençant par *Archiepiscopus Fr.* ce qui est bien extraordinaire.)

Fr. Iulius Sanctissimus Episcopus S. Agathe Gubernum.

Lalons Landus Episcopus Neritonenfis.

Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bituntinus.

D. Anastasius à Britia Abbas Farfensis; lequel comme il paroist par la douzième de ces sousscriptions estoit aussi l'un des Secretaires.

Fr. Ioannes de Plumbino Ordinis Eremitarum S. Augustini Procurator Generalis.

Fr. Gregorius Nunnius Canon Secretarius, ainsi qu'il le sousscrivait toujours.

Fr. Iacobus le Bossu Religiusus S. Benedicti in Francia, & Doctor in Facultate Theologiae Parisiensis.

La qualité de ce dernier me fait souvenir en écrivant cecy, qu'il y avoit encore un Docteur de la Faculté nommé M. de Creil qui estoit aussi de ces Congregations, ainsi que je l'ai vu dans quelques autres manuscrits & memoires de ce temps-là; mais quelle que soit la cause, indisposition ou autre, qui l'ait empêché d'estre du nombre de ceux qui sousscrivirent les resolutions qui estoient dans l'écrit dont je parle, je ne les trouvai sousscrites que de ceux desquels j'ai rapporté les noms. Il faudra attacher la copie entiere de cet écrit à la fin de ce Journal pour le faire voir aux sçavans tel qu'il estoit, & que je ne doute point qu'il ne soit encore. Je dirai icy seulement par avance, que l'efficacité de la grace par elle mesme & sa nécessité à tous les bons mouvemens de la pieté Chrestienne, son empire & sa force infailible sur la volonté de l'homme qui compatit neantmoins avec la parfaite liberté; le choix & la predestination gratuite que Dieu fait des hommes pour le salut éternel, dependante de sa pure liberalité & misericorde, & non de la prevision de leurs merites & du bon usage qu'ils feront des graces; & la certitude de la prescience éternelle qu'il a de tous ceux qui seront sauvés dans tous les temps, fondée uniquement sur ce choix & sur la force & vertu de sa grace, & de la motion efficace qu'il luy donne pour dompter & se soumettre les volontés les plus rebelles de ceux à qui il luy plaist de departir cette grace; qui est tout ce que nous pretendons & avons jamais pretendu de defendre contre les auteurs de ces cinq Propositions, qui ne les ont jamais inventées que pour combattre & accabler par cet artifice ces verités saintes, sont tres simplement & évi-

demment établies dans cet écrit contre les erreurs de Molina.

Je receus ce jour-là mesme un compliment de M. l'Abbé de S. Pierre aux liens, qui peu de temps après fut fait Archevesque de Manfredonio dans le Royaume de Naples, par lequel il me mandoit qu'ayant appris que j'estois allé plusieurs fois chez luy pour le voir, il me prioit de luy mander quand il pourroit me visiter. Je le priai sans cérémonie de ne point prendre la peine de me venir voir, mais de me faire la faveur de m'attendre le jeudi suivant qui estoit le 12 d'Octobre. Je l'allai donc voir & luy exposai toute mon affaire, qu'il prit fort bien & en homme de capacité & d'étude, & rempli de zele pour S. Augustin & de desintéressement.

Le mesme jour un de mes amis me vint voir pour m'apporter un livre du *Jansenius de Ecclesiâ, &c. possumus meritis*, dont j'ai parlé cy-devant. M. Gueffier l'avoit donné à cet ami-là n'en sçachant que faire; & il luy avoit dit que c'estoit le P. Mulard qui luy en avoit fait présent. Ce qui montre que ce Cordelier en avoit bon nombre à distribuer, puisqu'il en donnoit à des personnes qui n'en avoient nul besoin & ne pouvoient en faire aucun usage. Je receus le jour precedent une autre visite d'un Dominicain, qui me dit que s'estant trouvé depuis deux ou trois jours avec M. le C. Lugo, ce Cardinal luy avoit dit, il faut que nous nous unissions contre les Jansenistes, au moins dans les choses en quoy ils nous choquent vous & nous communement, comme est la grace suffisante. A quoy ce Dominicain répondit (comme un autre avoit fait autrefois au P. Annat qui rougit d'avoir tenu ce conte frivole à un Theologien fort éclairé) qu'il y avoit bien de la difference entre la grace suffisante des Jesuites & celle des Dominicains. Que les pretendus Jansenistes ne combattoient que celle des Jesuites dont le bon ou le mauvais usage dependoit absolument du libre arbitre; mais que les memes Jansenistes estoient d'accord avec eux Dominicains, du fond des choses, sçavoir de l'efficacité de la grace & de la nécessité à toutes les bonnes actions.

Le 13 je trouvai le P. Malgoirés chez M. l'Ambassadeur. Il me demanda s'il y avoit moien que je luy prestasse pour deux ou trois heures le 3 livre de S. Fulgence qui avoit nouvellement esté donné au public par un Jesuite de Dijon. Je dis au P. Malgoirés qu'au lieu de deux heures je le luy presterois pour trois jours. Je luy demandai des nouvelles du P. Hilarion, & ce qu'il disoit de nos affaires. Il me dit que le P. Hilarion ne vouloit point ouvrir davantage ses sentimens à l'égard des Propositions; qu'il les avoit donnés cachetés au Pape il y

il y auroit deux ans au mois de Novembre, qu'il n'en vouloit plus parler davantage. Ce que je ne rapporte aussi en cet endroit, que comme un nouveau témoignage qui confirme ce que j'ai dit en son lieu de la maniere avec laquelle on les avoit proposées au Pape, & comment les Theologiens qui en avoient esté consultés, en avoient dit leurs sentimens; sçavoir au même temps que la fausse Censure de la Faculté avoit esté portée à Rome, & que M. le Premier President nous demandoit treuve avec nos adversaires à leur instigation, pour autant de temps qu'il en faudroit pour laisser avoir à cette fausse Censure son effet tout entier.

J'eus le mardi 17 d'Octobre une seconde audience du Pape, dans laquelle je luy presentai une lettre que Monsieur l'Evesque de Grasse à présent de Vence, luy avoit écrite. Mais avant que je rapporte les particularités de cette audience, je crois qu'il n'est pas hors de propos, que j'insere icy quelques lettres que j'avois reçues de Paris, qui seront voir les intentions avec lesquelles Messieurs les Evesques qui se mesloient de cette affaire, & nous conjointement avec eux, y agissons.

CHAPITRE XI.

Lettres de Paris qui confirment la resolution des Evesques de ne rien faire que dans une Congregation reglée, & où les Theologiens parlent en presence les uns des autres.

J'En receus plusieurs en ce temps-là qui ne respiroient autre chose que ce qui sera contenu dans celles-cy, que je n'ai choisies préférentiellement aux autres que parce qu'elles sont plus liées & ont plus de rapport à la matiere que le cours de mon Journal me met entre les mains.

La premiere de ces lettres est du 14 Juillet 1651, & contient ces termes. Monsieur je vous envoie par cet ordinaire les lettres que Messieurs l'Archevesque de Toulouse & l'Evesque de Grasse ont écrites au Pape: vous les presenterés, s'il vous plaist, à Sa Sainteté, & ferés tous les efforts imaginables auprès d'elle pour en procurer l'effet; & particulièrement dans le point qui concerne une Congregation semblable à celle qui fut faite du temps de Clement VIII & de Paul V. J'ai charge de vous dire que vous représentés à sa Sainteté, que ces Propositions ont esté fabriquées par les adversaires des disciples de S. Augustin, à dessein de les opprimer & de flétrir l'honneur de ce grand Docteur de l'Eglise: ou bien si vous ne pouvés point avoir d'audience de sa Sainteté, au moins ils vous prient de faire comprendre à Messieurs les Examineurs que

ces Propositions ne sont point dans aucun Auteur, qu'elles n'ont jamais esté avancées par les disciples de S. Augustin. Que jusqu'à présent les disciples de Molina n'ont pu le vérifier, & qu'ils ne le vérifieront jamais, puisque dans tous les écrits qu'ils ont faits pour rendre ces Propositions (qu'eux mêmes ont inventées) odieuses, ils n'ont rien dit qui le vérifie. Que le Pape ne doit point dénier aux disciples de S. Augustin la conference qu'ils ont demandée à l'Assemblée du premier jour de Decembre de l'année 1649, puisqu'elle est conforme aux regles de l'Eglise, & à ce qui a déjà esté fait devant les Papes & autorisé par eux. Qu'ils sont prests de députer pour cette conference autant de Deputés que sa Sainteté voudra qu'ils deputent; & que ces Deputés partiront par l'ordre de Messieurs les Prelats qui ont écrit les lettres que vous avés présentées au S. Pere. Ils sont tout disposés pour ce voiage. Messieurs m'ont encore commandé de vous dire que vous représentés en leur nom à nostre Saint Pere, ou aux Commissaires qui examinent, que le jugement qu'ils rendroient sur ces Propositions avant qu'on eust entendu les parties, ne serviroit qu'à augmenter les disputes: puisque ces Propositions pouvant recevoir des sens tres differents, dont l'un est Catholique & l'autre ne l'est pas, les uns diroient qu'elles ne sont condamnées que dans le sens heretique, & les autres contesteront qu'elles le seroient absolument, & ainsi qu'on ne pourroit point les alleguer en quelque maniere que ce soit, ce qui apporteroit beaucoup de trouble dans l'Eglise, & qui sans doute diminueroit beaucoup le respect qu'on doit avoir pour l'autorité du Saint Siege, &c.

La seconde est du même jour, écrite par un des Deputés qui devoit venir me joindre, qui me parle sur la fin de sa lettre en ces termes: Cependant que vous nous attendés, faites tous vos efforts possibles, afin qu'on ne prononce rien sur les Propositions. Mais si vous voyiés qu'on vouloit prononcer, & qu'il n'y eust aucun moien de l'empescher, il faudroit tâcher de faire faire trois choses; sçavoir, qu'on declarast expressement, 1. Que l'on ne veut donner nulle atteinte ny à la doctrine ny à l'autorité de S. Augustin, que le S. Pere veut estre reverée de tous les fideles. 2. Que l'on ne prétend blesser nullement la grace efficace par elle même nécessaire à toutes les bonnes actions & à tous les bons mouvements de la volonté qui regardent le salut. 3. Que l'on ne veut aussi donner aucune atteinte aux Propositions selon la connexion qu'elles peuvent avoir avec la même doctrine de la grace efficace par elle même

nécessaire à tous les bons mouvemens de la volonté, &c.

La troisième de ces lettres est de la même personne qui m'avoit écrit la première de la part de Messieurs les Prelats, & il me parloit en celle-cy qui fut écrite le 25 d'Aoust en ces termes. J'ai reçu vostre lettre du 31 de Juillet dimanche dernier. Je l'ai communiquée à Messieurs. Ils m'ont donné charge de vous dire, qu'ils sont tres-aisés de sçavoir ceux de Messieurs les Cardinaux auxquels le Pape a donné la commission de voir & d'examiner les cinq Propositions; & ils esperent que comme ils sont tres justes, ils contribueront de tout leur pouvoir à ce que la Sainteté accorde aux personnes qu'ils luy enverront une Conférence ou une Congregation de *Auxiliis* pour defendre le sens Catholique de ces Propositions contre tous ceux qui soutiennent qu'elles sont heretiques & dignes des plus grands anathemes. Messieurs s'attendent bien qu'on n'ira pas si viste en cette affaire, qui est le fondement d'une des plus grandes contestations qui ait jamais esté dans l'Eglise, &c.

Les Deputés partiront le lendemain de la Nativité de nostre Dame. Leur commission porte, qu'ils ne conferent point en secret sur les Propositions; mais qu'ils demandent une conférence publique. L'écrit Latin que je vous ai envoyé a esté fait suivant l'ordre que vous m'avez donné. Messieurs sont persuadés qu'après cet écrit on ne peut rien voir qui soit plus net, plus court & plus fort. Ils assurent que les Jesuites ne pourront jamais rien dire sur cet écrit, pourveu que ce soit par écrit ou en conférence publique & réglée: si c'est en secret, il est certain qu'ils y pourront dire tout ce qu'il leur plaira; mais cela ne peut estre legitime en quelque Tribunal que ce soit.

Messieurs m'ont donné charge de vous dire, que par leurs lettres & par la commission qu'ils vous ont donnée, ils n'ont point d'autre dessein, sinon de conserver dans l'Eglise l'autorité du grand S. Augustin, & la veneration qui est due à sa doctrine que l'Eglise a faite sienne. Ils ne considerent point cette doctrine ne à cause qu'elle a esté rapportée par M. d'Ipre: ils disent qu'elle n'est considerable qu'à cause qu'elle est de S. Augustin, & que M. d'Ipre ne peut point passer pour auteur d'aucun sentiment, parce qu'il n'a rien avancé de luy même; mais que tout ce qu'il a dit, il l'a puisé dans cette grande source de lumiere. De sorte qu'en cette affaire, ils ne regardent point en quelque maniere que ce soit M. Jansenius, mais seulement S. Augustin. Messieurs de Flandres pourront si bon leur semble envoyer leurs deputés pour supplier le Pape de faire examiner M. Jansenius, afin d'oster à tous ses

adversaires les pretextes qu'ils prennent tous les jours de le calomnier en calomniant la doctrine de son livre.

Messieurs ne considereront jamais la Bulle contre M. Jansenius comme pro-visionnelle, & pour regler seulement un fait de police. Car quoique disent les Jesuites, ils ne feront jamais croire que cette Bulle porte autre chose qu'une defense & non pas une condamnation. Ces peres sont tout ce qu'ils peuvent pour faire valoir tout ce qu'ils disent touchant le mot de *damnat*, qui est mis à cause de la doctrine de Baius qu'on fait dire au Pape qu'il renouvelle dans son livre intitulé *Augustinus*; Mais cet effort est tout à fait ridicule, parce que si les Examineurs du livre de M. Jansenius avoient reconnu visiblement qu'il renouvellerait la doctrine de Baius, auroient ils souffert qu'on mist seulement le mot de *prohibet* à l'endroit où il est? N'auroient-ils pas plus-tost mis celui de *damnat*? Auroient ils prononcé en la même maniere contre les Theses des Jesuites? Il n'y a point d'homme raisonnable qui ne se rende là dessus, & qui ne soit dans le sentiment que je vous mande sur cet article.

Messieurs sont fort étonnés qu'il se trouve des personnes, que Dieu semble avoir mises dans son Eglise pour decider les choses de la foy & regler les mœurs des fideles, qui pensent que c'est une perfection que l'on fait aux Jesuites de les combattre sur leur grace suffisante. Ils disent que cette grace est directement opposée à la foy de l'Eglise; qu'elle détruit entierement la croiance du peché originel; & qu'elle aneantit le prix adorable & la force victorieuse de la mort & de la croix de Jesus Christ. Qu'elle est le fondement du libertinage & de l'impieeté; Qu'elle détruit la priere & l'humilité chrestienne, & qu'elle met la force de nostre salut en nous &c. Comment se peut-il faire que des personnes Catholiques puissent trouver à redire à une opposition qui est si legitime, & qui aiant manqué de se faire par un juste jugement de Dieu & pour des raisons que nous ne sçavons pas, met à present la doctrine de l'Eglise en un pitoyable estat, & reduit les defenseurs intrepides de cette foy à estre plus mal-traités que les heretiques? Il est tres necessaire que vous fassiez observer ce point. Et tout cela n'a rien de commun avec M. Jansenius.

Tous Messieurs qui sont icy, ne peuvent souffrir le mauvais traitement que l'on a fait contre les Heures, puisqu'il décrie visiblement l'autorité du S. Siege, & qu'il l'expose à la risée des heretiques. Mais ce qui les surprend davantage, c'est que les Jesuites qu'ils sçavent tres bien estre les auteurs de cette plaie

faite

» faite à l'Eglise; au lieu de couvrir leur malice
 » & leur temerité, & d'empêcher qu'on ne parle
 » de cette affaire sont tout ce qu'ils peuvent pour
 » porter M. de Paris à flétrir publiquement ces
 » Heures. Ils y employoient même M. le Nonce,
 » qui pourfuit auprès de mondit Seigneur la re-
 » ception de ce decret. Il luy a donné un extrait
 » d'une lettre qu'on luy a envoyée de Rome qui
 » contient les raisons pour lesquelles ces Heures
 » ont esté mises en *Indices expurgatorio*. Je vous
 » envoie la copie de cet extrait &c.

Il me le disoit, mais cet extrait demeura sur
 sa table; & il m'écrivit depuis, que toutes ces
 poursuites des Jésuites & de M. le Nonce contre
 les Heures n'avoient peu rien gagner sur l'esprit
 de M. l'Archevesque de Paris, de sorte
 qu'elles n'estoient pas moins vendues, & moins
 estimées apres ce decret de Rome, qu'aupar-
 avant.

La quatrième de ces lettres, dont je fais rap-
 port icy pour y représenter plus exactement
 les sentimens dans lesquels on estoit en ce temps
 là à Paris sur les choses qui se passoient & traitoi-
 ent à Rome dans cette matiere, est du 29
 de Septembre. Dans cette lettre après m'avoir
 encore fortement recommandé par ordre de
 mesdits Seigneurs que je n'omis rien de ce
 qui seroit faisable pour obtenir la Congrega-
 tion qu'ils estimoient si nécessaire pour discul-
 ter convenablement l'affaire des cinq Proposi-
 » tions on me prescrivait de leur part; Que s'il
 » arivoit qu'à la fin on refusast cette Congrega-
 » tion, & qu'après une longue patience & des
 » poursuites continuelles qui auroient assés fait
 » connoître l'ardeur de mon zele, on ne voulust
 » pas nous accorder autre chose qu'une audien-
 » ce telle quelle, dans laquelle on ne pust exa-
 » miner à fond les points en contestation; qu'a-
 » lors il ne faudroit point en deliberer; Qu'il
 » faudroit que je disse que ma commission por-
 » toit que les parties seroient entendues en la
 » maniere que Clement VIII & Paul V avoient
 » autrefois entendu les Dominicains & les Jésui-
 » tes en la celebre Congregation de *Auxiliis*, &
 » que cela ne m'estant pas accordé j'avois ordre
 » de demander mon congé & de me retirer.

CHAPITRE XII.

*Audience du Pape du 17 Octobre. Lettre de
 M. l'Evesque de Grasse, qui fut rendue au
 Pape dans cette Audience.*

J'E dis donc d'abord au Pape dans l'audience
 que j'en eus le Mardi 17 Octobre, que j'a-
 vois fait sçavoir à Messieurs les Evêques
 dont je luy avois présenté les lettres, avec com-
 bien de bienveillance pour moy & d'estime
 pour leurs personnes il les avoit reçues, &
 d'assurance qu'il m'avoit alors donnée, qu'il

ne se seroit point de decision sur les cinq propo-
 sitions qu'auparavant les choses qu'ils vou-
 droient faire représenter par les personnes
 qu'ils enverroient pour cet effet, n'eussent
 esté bien considérées. Que ces mêmes Evê-
 ques avoient aussi appris avec beaucoup de joie
 l'ordre qu'il avoit donné à quelques-uns de
 Messieurs les Cardinaux de s'appliquer
 particulièrement à l'étude de ces matieres, afin
 qu'ils pussent estre de la Congregation qui se-
 roit établie pour les discuter; & qu'il y avoit
 trois Docteurs en chemin qui venoient me
 joindre pour informer sa Sainteté plus ample-
 ment que je ne pouvois faire tout seul de l'im-
 portance extreme de cette affaire.

Mais à peine eus-je achevé ce discours, que
 le Pape prit la parole, & me dit que je prisse
 garde qu'il m'avoit dit deux choses auxquelles
 il ne falloit point du tout penser; l'une à tou-
 cher à la Bulle d'Urbain VIII, & l'autre à
 entrer dans l'examen de la matiere de *Auxiliis*.
 Que quant au reste il m'avoit dit qu'il ne se se-
 roit rien sans qu'on eust bien considéré le tout.
 Mais pour ce qui estoit des Cardinaux dont je
 luy parlois, il me témoigna ou n'avoir pas
 donné cet ordre, ou ne s'en pas souvenir, ou
 du moins il ne vouloit pas reconnoître avec
 moy qu'il l'eust donné.

Je repartis au Pape que je luy avois déjà des-
 claré, que nous n'avions nul dessein de faire
 aucun prejudice ny à la Bulle d'Urbain VIII,
 ny à celle de Pie V & de Gregoire XIII. Quant
 à la matiere de *Auxiliis*, le Pape m'en avoit parlé
 avec tant de repugnance, & je sçavois d'ail-
 leurs qu'il estoit si éloigné de vouloir s'y ap-
 pliquer, que je n'osai pas luy dire qu'il ne fal-
 loit donc pas entrer dans l'examen des Proposi-
 tions qui luy avoient esté présentées, parce
 que chacune en estoit une dependance neces-
 saire & inséparable dans le sens, dans lequel
 nous disions qu'elles estoient Catholiques; de-
 peur que si j'en parlois au Pape de cette sorte,
 je ne misse un obstacle insurmontable à toutes
 les poursuites que j'avois à faire pour obtenir
 l'établissement de la Congregation solennelle
 qui paroistroit si nécessaire à la pleine discussion
 & decision des controverses qui estoient dans
 l'Eglise entre les Theologiens sur ces matieres.
 C'est pourquoy sans user du terme de *auxiliis*,
 je dis au Pape sur ce sujet, qu'après que nous
 avions esté accusés devant sa Sainteté, de sou-
 tenir les cinq Propositions qui luy avoient esté
 présentées sous des termes équivoques qui fai-
 soient des sens differents dont l'un estoit Ca-
 tholique & l'autre Heretique, il estoit de jus-
 tice & de la satisfaction de sa Sainteté qu'elle
 reconnust que nous abhorriions l'Heretique,
 & que nous ne soutenions que le Catholique;
 & que ces sens estant distingués, la conda-
 mnation

mnation qui ariveroit fust claire & distincte, & ne pult pas estre attribuée au sens que nous maintenions estre de là doctrine & de la foy de l'Eglise, comme c'estoit le dessein des premiers Auteurs de ces Propositions de le faire, s'ils en obtenoient une Censure avant que ces sens fussent éclaircis. C'est pourquoy tout cela ne se pouvant bien faire que dans une Congregation qui seroit établie pour cet effet, cela avoit excité les Evêques pour qui je parlois de le demander par leurs lettres à sa Sainteté, & de me charger d'en poursuivre l'effet auprès d'elle.

Le Pape me donna à peine le temps d'achever ce raisonnement qu'il me dit, que Clement VIII, apres avoir fait agiter cette matiere en sa presence durant un long temps par d'excellens hommes qu'il avoit appellés de tous costés; apres les avoir étudiées luy mesme avec un tres grand soin, & de telle sorte qu'il se souvenoit que quelques-uns mesmes avoient pris de-là occasion de dire que Clement VIII avoit commencé bien vieux à étudier en Theologie, il n'avoit pu enfin en rien decider, & avoit esté obligé d'imposer un silence perpetuel aux uns & aux autres, *Imposuit omnibus perpetuum silentium*; qu'il falloit acquiescer à cet ordre & vivre en paix, & que chacun cependant demandast à Dieu la grace de le bien servir.

Je répondis au Pape que Clement VIII, nonobstant tous les soins qu'il avoit pris d'examiner cette matiere n'avoit à la verité pu la decider; mais qu'il en avoit eu dessein, & qu'il n'y avoit eu que la mort, dont Dieu permit qu'il fust prevenu, qui l'eust empêché de la decider en nostre faveur: & que cette decision n'ayant point alors esté publiée, nos adversaires en prenoient aujourd'huy tant d'avantage, qu'ils ne feignoient point d'entreprendre de renverser la doctrine de S. Augustin qui estoit celle de l'Eglise.

Le Pape demouroit bien d'accord de cette verité que la doctrine de S. Augustin estoit celle de l'Eglise; mais il me répondit que nous entendions S. Augustin d'une façon & que nos adversaires l'entendoient d'une autre.

Je luy repartis qu'on ne pouvoit pas faire plus grand tort à S. Augustin ny à tous les Saints Papes qui ont proposé aux fideles sa doctrine comme estant la leur, que de pretendre comme nos adversaires pretendoient, ainsi que sa Sainteté venoit de le dire, qu'on ne pouvoit pas reconnoître à quelle doctrine de la leur ou de la nostre celle de S. Augustin estoit conforme.

Le Pape me dit qu'ils le tiroient de leur costé, comme nous le maintenions du nostre: Que c'estoit ce qui estoit à juger, mais que la

discussion en estoit pénible; qu'elle demandoit beaucoup de travail & beaucoup de temps; qu'il falloit s'en tenir & s'arêter à ce que Clement VIII en avoit ordonné & c'est à sçavoir à demeurer dans le silence.

Je repliquai au Pape que nos adversaires ne le gardoient pas, & qu'ils ne cessioient tous les jours de miner insensiblement la foy de l'Eglise. Que si on les laissoit toujours faire, à la fin ils la ruineroient entierement. Que veritablement j'avois de la peine de prendre la hardiesse d'en parler avec tant d'instance à sa Sainteté, mais que son service & celui de la verité m'y obligeoient. Et que si sa Sainteté vouloit seulement considerer un petit écrit Italien d'environ deux pages au plus, que j'avois fait exprés pour luy faire voir en particulier & presque d'une seule veüe la liaison evidente que ces cinq Propositions prises dans le sens que nous maintenions avoient avec la grace efficace par elle mesme, il reconnoistroit clairement les embûches qu'on luy avoit dressées en luy presentant ces Propositions, & demeureroit persuadé de l'importance de cette affaire.

Le Pape me répondit qu'il ne vouloit point voir cet écrit quoy que court; parce qu'apres avoir veu celui là, il en faudroit voir un autre, & apres un troisième, & que ce seroit s'engager insensiblement en cette matiere.

Je luy dis que je n'avois pas dressé cet écrit là pour traiter cette matiere, mais seulement pour luy faire connoître de quelle façon on avoit agi envers sa Sainteté en cette affaire. Mais le Pape ne voulut nullement entendre à ce que je luy proposois, parce qu'il témoigna tousjours qu'il apprehendoit que cela ne l'engageast plus avant & ne l'obligeast à de trop grandes fatigues, comme il reconnoissoit que la discussion de cette matiere en demandoit mesme à l'égard de ceux qui s'estoient de tout temps appliqués à cet étude; mais à plus forte raison elle luy devoit couster bien plus de peines qu'aux autres; parce qu'outre qu'il estoit desja avancé dans l'age, il n'avoit jamais étudié en Theologie. *E poi*, me dit-il, ce sont ses termes, *non è la mia professione; oltrà che son vecchio, non ho mai studiato in Theologia*. Ce que je supplie ceux qui liront cecy, de le prendre dans le mesme esprit dans lequel sa Sainteté me le dit & dans lequel je l'écris, c'est à sçavoir par comparaison à l'étude du droit Canon, à laquelle il avoit donné tout son temps en laissant à part la Theologie comme plusieurs font dans Rome, où il semble que les differents emplois auxquels on s'addonne & par lesquels on s'avance demandent plustost un Canoniste qu'un Theologien.

Je repartis donc là-dessus au Pape, que je serois

serois bien mari de luy causer aucune inquietude, ny de luy faire prendre aucune peine qui ne fust pas agreable à sa Sainteté; mais que j'estois obligé de luy faire les instances que je venois de luy faire, parce que Monseigneur Albizzi avoit dit à des personnes de qui je l'avois sceu, que sa Sainteté seroit dans peu de temps un Decret sur ces Propositions; & qu'il estoit d'une necessité absolue & tres importante, que sa Sainteté fust informée de ce que c'estoit que ces Propositions avant que de faire ce Decret, & qu'il n'y avoit point de moien plus court pour luy en donner une premiere idée que celui que je luy avois proposé de mon petit écrit.

Le Pape me répondit, pense-t-il (ou pensés-vous) qu'un Decret puisse estre fait si viste, & qu'on n'y apporte pas plus de deliberation?

Je luy dis qu'avant que de le faire & mesme pour en deliberer, il estoit toujours necessaire de s'informer de la matiere dont il estoit question. Et comme je voiois que le Pape continuoit à témoigner une tres grande repugnance & averfion de cela, je luy dis que j'estois bien mari de ne pouvoir pas luy représenter mieux que je ne luy representois, l'extreme necessité qu'il y avoit que nous fussions entendus sur le sujet de ces Propositions, autant pour luy faire connoître la sincerité & la verité de nos sentimens, que pour établir une paix solide dans l'Eglise de France; mais que les Docteurs qui estoient en chemin pour venir...

Le Pape me repliqua sans me laisser achever qu'il y avoit des ordonnances de se taire sur cette matiere; que s'il y avoit des personnes qui voulassent estre desobeissantes, il ne pouvoit pas les empêcher ny les retenir par force dans leur devoir.

Je continuai à luy dire que ces Docteurs, dont je venois de commencer à parler, pourroient mieux luy représenter que moy jusqu'où ce silence se pouvoit étendre, & toutes les autres choses dont je luy avois parlé, que je ne les luy avois représentées; mais que cependant j'avois encore une lettre à luy rendre (c'estoit celle de Monseigneur l'Evesque de Grasse à present de Vence) que je tirai de ma poche, & que je presentai au Pape au mesme instant.

Le Pape la receut fort froidement & en y témoignant de la repugnance, & il me demanda en la recevant ce qu'elle contenoit.

Je luy répondis qu'elle estoit sur le mesme sujet & pour la mesme fin de celles que je luy avois desja rendues.

Le Pape sur cela me reïtera l'imposition du silence ordonnée par Clement VIII.

Je luy répliquai encore que je le suppliois de m'excuser si j'osois luy dire que Clement VIII avoit bien pu ordonner quelque silence passager sur ces matieres, sçavoir possible pour autant de temps que durerait l'examen qu'il en faisoit faire, & jusqu'à ce qu'elles fussent décidées, mais non pas pour toujours, puisqu'elles n'estoient pas de nature à estre ensevelies dans l'obscurité & dans l'oubli, non plus que les autres points de la foy chrestienne, que Dieu avoit ordonné à ses Apostres d'aller prescher par tout le monde.

Comme j'avois sceu par tout ce que j'avois appris des dispositions du Pape depuis que j'estois à Rome, qu'il estoit fort prevenu de cette pensée du silence imposé par Clement VIII, & du dessein d'en faire un nouveau decret à cela me paroïssoit si éloigné de la Majesté & de l'honneur du S. Siege, d'éteindre le flambeau devant les fidelles au lieu de l'y allumer; que je m'estois préparé à combattre cette pensée dans l'esprit du S. Pere; & j'avois entre autres fait choix de deux passages formels & decisifs sur ce sujet, dont l'un est de S. Augustin & l'autre de S. Fulgence, & qui tous deux sont à l'occasion de ce que S. Paul écrit aux Romains, auxquels après avoir expliqué le mystere de la Predestination & de la grace, il leur en apporte la raison en disant: *Nolo enim vos, fratres, ignorare mysterium hoc, ut non sitis vobis ipsis sapientes.* Celuy de S. Augustin est de l'épître 105, où parlant de cette mesme grace que S. Paul avoit preschée aux Romains, & de laquelle seulement il est aujourd'huy question entre les Jesuites & nous, il dit ces paroles: *De cuius commendatione maximi ad Romanos Apostolica Epistola loquitur, ut inde se predicatio ejus velut à capite orbis toto orbe diffunderet.* Et celuy de S. Fulgence du ch. 8. du 3 livre, qui venoit d'estre en ce temps là imprimé à Dijon, où sont ces termes: *Beatus Apostolus noluit tacere quod voluit scribi.* Et plus bas: *Predestinationem namque sicut tam sidenter qu'im veraciter predicavit, ita nobis predicandam sidenter veraciterque mandavit.*

J'avois, dis-je, fait choix de ces deux passages pour les dire du Pape, & luy faire voir en les luy disant combien la pensée du silence estoit éloignée de celle de ces Saints Peres; mais à peine me donna-t-il le temps d'achever ce que je disois cy dessus, qu'il me repliqua qu'il pouvoit bien sçavoir ce que Clement VIII avoit ordonné de ce silence, veu qu'il estoit (luy Innocent X) à Rome dès ce temps là, dans la vigueur de sa jeunesse; & qu'il se souvenoit fort bien que les disputes qui avoient esté faites sous le Pontificat de Clement VIII sur cette matiere, s'estoient terminées par ce silence. C'est pourquoy je craignis de choquer le Pape

trop directement si j'insistois davantage contre ce qu'il me disoit de ce silence : j'aimai mieux réserver mes deux passages pour un autre temps plus propre où le Pape pourroit estre mieux disposé à les recevoir; & je crus qu'il estoit temps de finir cette audience en me taisant & me retirant, en suite comme je fis après avoir reçu la benediction.

Outre la lettre de Monseigneur de Vence que je rendis au Pape en cette audience, j'en avois encore une autre sur moi qui estoit de feu M. l'Archevesque de Toulouse dernier mort; mais comme j'avois reçu avant cette audience la nouvelle de sa mort, je ne jugeai pas à propos de la rendre au Pape, considérant mesme que si après je trouvois qu'il le fallust, ce me pourroit estre une occasion de ménager une nouvelle audience, où je pourrois encore parler au Pape de ce qui seroit alors plus pressant pour ce que j'estois chargé de poursuivre auprès de luy.

Neantmoins je ne la donnai pas depuis, & elle m'a servi seulement de nouvelle preuve que M. Hallier estoit dans une si parfaite intelligence avec M. Albizzi, qu'il n'y avoit rien que cet Assesseur ne luy communiquast. Car estant depuis nostre retour en France tombé avec luy dans un entretien familier sur le nombre des Evêques qui avoient écrit au Pape touchant l'entreprise de ces Propositions, & moy aiant mis dans ce nombre M. l'Archevesque de Toulouse; M. Hallier croiant que je ne le citois qu'à cause qu'il estoit mort, il me rûa fortement qu'il en fust, & me dit qu'il sçavoit aussi bien que moy ceux qui l'avoient fait, parce que M. Albizzi luy en avoit montré les lettres, & que M. l'Archevesque de Toulouse n'en estoit pas. Je demeurai d'accord avec M. Hallier qu'il avoit quelque raison d'en parler comme il faisoit, puisque la lettre de ce Prélat n'avoit pas esté rendue au Pape, & ne s'estoit pas trouvée parmi celles que M. Albizzi luy avoit montrées: mais je luy soutins en mesme temps que je n'avois pas laissé de dire la vérité, quand j'avois dit qu'il estoit de ceux qui avoient écrit à sa Sainteté sur cette affaire, parce qu'en effet il l'avoit fait comme je pouvois le prouver par l'Original mesme de sa lettre qui m'estoit demeuré entre les mains & qui y est encore. Mais voyez la traduction de celle de M. de Vence que je rendis au Pape dans cette audience. L'inscription estoit *Au tres saint Pere le Pape Innocent X, à Rome*: En voyez les termes.

” **T**RES SAINT PERE,

” Je n'ai pu apprendre qu'avec beaucoup de douleur, que l'on a écrit depuis peu à Vostre

Sainteté touchant certaines Propositions, & demandé son jugement sur les contestations nées pour ce sujet. Ce n'est pas, T. S. P., que j'aie peine de voir que l'on ait recours au supreme Tribunal; mais c'est à cause que cela s'est fait par un seul d'entre tous les Evêques nos tres chers Freres, qui a poussé les autres à souscrire cette lettre sans qu'ils aient concerté ensemble, sans qu'on ait recueilli les voix, sans qu'on ait convoqué aucun Synode, & sans qu'on ait seulement proposé l'affaire dans l'Assemblée generale du Clergé de France qui par une heureuse rencontre se tenoit en ce mesme temps. Je souhaite, T. S. P., du fond de mon cœur de voir éteindre le feu que cette dispute a allumé; mais je ne puis dissimuler à Vostre Sainteté, que j'apprehende fort que l'on veuille plustost y jeter de l'huile que de l'eau, & que sous prétexte de chercher la paix, on excite une nouvelle guerre plus violente que la premiere. Car que fait-on maintenant, Tres Saint Pere? on presente à Vostre Sainteté les mesmes cinq Propositions qui furent présentées il y a deux ans à la Faculté de Theologie de Paris, & dont pour le bien de la paix elle ne voulut point juger; parce qu'elle reconnut que n'estant tirées d'aucun Auteur, elles sont toutes composées de sens douteux, & forgées à plaisir & à dessein par les partisans de l'opinion contraire, afin de pouvoir plus facilement les expliquer dans un mauvais sens. Ce fut pour cette raison, T. S. P., que cette Faculté jugea avec tres grande prudence, que l'on ne pouvoit rien décider qu'avec un peril tres evident touchant de semblables Propositions; de crainte de donner atteinte par une Censure, non à la doctrine de Cornelius Jansenius, de qui elle remarquoit assés qu'on ne mettoit en avant le nom que du bout des lèvres pour d'autres fins: mais, ce qui est bien plus deplorable, à la doctrine de S. Augustin, & mesme à celle de toute l'Eglise qui a embrassé constamment tous les sentimens de ce Saint dans la matiere de la grace. Pour ne voir pas combien grand seroit ce mal, & combien ce seroit manquer de respect vers Vostre Sainteté qui a tant d'estime pour ce glorieux Saint, il faudroit ignorer que c'a esté sous la conduite de cet incomparable chef que les ennemis de l'Eglise & de la grace de Jesus Christ ont esté vaincus. Afin donc, T. S. P., que sous pretexte de l'ambiguité qui se rencontre dans les paroles equivoques de ces Propositions, on ne fasse point de tort à ce S. Docteur, nous supplions tres-humblement V. S. de permettre à ceux de l'un & de l'autre parti d'expliquer leurs sentimens, ainsi que Clement VIII & Paul V de tres heureuse memoire le permettent en un semblable sujet, afin que dans cette

affaire

„affaire si importante que nulle autre ne le sçau-
 „roit estre davantage, personne ne se puisse
 „plaindre d'avoir esté condamné sans estre en-
 „tendu, & qu'ainsi chacun se soumette sans pei-
 „ne au jugement que V. S. prononcera. C'est là
 „T. S. P. la demande que nous faisons avec un
 „profond respect à V. S. & que nous la supplions
 „de nous accorder par cette charité qui le rend
 „Pere, par cette équité qui le rend Juge, par
 „cette erudition qui le rend Docteur, & enfin
 „par la consideration que rien ne pourroit pre-
 „judicier à S. Augustin qui ne retombast sur l'E-
 „glise, tant leurs interets sont communs, prin-
 „cipalement dans ces sortes de questions où tous
 „les sçavans demeurent d'accord qu'ils sont en-
 „tièrement inseparables. Cependant je prie
 „Dieu ; T. S. P. de faire la grace à V. S. de
 „continuer dans ses bons desseins & de veiller
 „incessamment durant longues années pour le
 „bien de l'Eglise & de tous les fideles, dans ce
 „comble de grandeur où je me réjouis avec tous
 „les gens de bien de voir V. S. élevée. C'est,

Tres Saint Pere,

DE VOSTRE SAINTETÉ

*Le tres-humble & tres-obéissant fils
 & serviteur, ainsi signé, Antemo
 Evêque de Grasse & de Venec.*

CHAPITRE XIII.

*Vgtes de la fin d'Où il y a & de tout le mois de
 Novembre. Manuscrit de la Bulle de Paul V
 contre Molina dans la Bibliothèque des Angu-
 stins. Du secret avec lequel on agissoit dans
 l'affaire des Propositions. Mençonge de M.
 Haller & du P. Mulard. Emportemens de
 M. Albizzi.*

J'Avais reçu de France une copie d'une
 Bulle que Paul V avoit fait dresser pour la
 condamnation des sentimens de Molina & des
 Jesuites, & pour la confirmation de ceux de
 la grace efficace par elle mesme & de la prede-
 stination gratuite que nous defendons ; la-
 quelle avoit esté minutée en suite des conse-
 rences qui avoient continué sous son Pontifi-
 cat sur cette matiere depuis la mort de Cle-
 ment VIII. J'allai l'apres-dinée du mesme
 jour de l'audience cy-dessus qui estoit le 17
 chercher dans la Bibliothèque des Augustins,
 s'il n'y en avoit point quelque exemplaire par-
 mi les Manuscrits qui s'y estoient trouvez en
 suite de ces Congregations, afin de collation-
 ner la copie qu'on m'avoit envoiee de France
 avec celle que j'y trouverois suivant la recom-
 mandation qui m'en avoit esté faite. J'y en
 trouvai une en effet ; mais quand je voulus la
 comparer & collationner avec celle que j'avois
 recue de France, je les trouvai toutes deux si

différentes en lisant le premier paragraphe &
 en plusieurs mots & dans les citations, que je
 creus que j'aurois plustost fait de l'écrire tout
 au long sur la copie que j'avois trouvée en ce-
 te Bibliothèque, que de rendre conforme à cette
 copie celle qu'on m'avoit envoiee en y faisant
 les corrections nécessaires. C'est pourquoy
 j'employai cette apres-dinée-là à la copier, le
 P. Mariana me la dictant.

Le jeudi 19 l'apres-dinée j'allai faire un
 tour chez M. le C. Roma. Il sortit de sa cham-
 bre pour reconduire quelqu'un qui l'avoit vi-
 sité ; & en mesme temps M. Albizzi y entra
 avec un sac dans lequel apparemment il y avoit
 des papiers. M. le C. Roma vint à toy pour
 me parler ; mais je luy dis que je reviendrois
 une autre fois quand il seroit moins occupé ;
 ce qu'il agreea. Son Maître de chambre m'ayant
 joint où M. le C. Roma me quitta, me dit en
 m'accompagnant jusque sur le degré, qu'il fal-
 loit que cette affaire (il entendoit parler de
 celle qui se traitoit chez eux tous les jeudis &
 qu'il estimoit aussi estre celle pour laquelle
 j'estois à Rome) fust bien de consequence.
 Qu'il n'en avoit jamais ouï parler d'aucune qui
 eust esté plus agitée, & qui eust duré plus
 long temps que celle-là. Que tous les jeudis
 après avoir esté devant le Pape, on revenoit
 l'apres-dinée chez eux. Et comme je voulus
 en apprendre de luy davantage, & que je luy
 eus demandé si c'estoit pour celle pour laquel-
 le j'estois à Rome, il me sembla qu'il eust bien
 voulu ne m'en avoir pas tant dit, car il me ré-
 pondit en souriant qu'il n'en sçavoit rien non
 plus que moy. Mais je dirai icy par anticipa-
 tion, que j'appris le mercredi suivant qui estoit
 le 25 du mesme mois, qu'un Cardinal qui es-
 toit fort entendu dans ces matières, & qui en
 penetrait admirablement tous les ressorts & les
 conséquences de part & d'autre, avoit fait alors
 quelques visites & enquestes fort serieuses &
 fort adroites (parce qu'on se cachoit de luy)
 pour reconnoistre où les choses en estoient ; &
 que tout ce qu'il avoit pu découvrir, estoit
 qu'attendu qu'il y avoit des parties qui pres-
 soient des deux costés pour estre ouïes, on
 deliberoit s'il estoit à propos de s'engager en
 cette maniere, & comment on s'y prendroit,
au & quomodo ; que les pensées des uns & des
 autres estoient fort différentes là-dessus ; que
 le Pape ne le vouloit point du tout ; que M. le
 C. Roma en avoit une grande envie & le ju-
 geoit absolument necessaire pour mille raisons,
 aussi bien que de pourvoir aux Evêchés de
 Portugal ; & ainsi du reste.

Le vendredi 20 j'allai pour faire recit à M.
 le C. Pamphile de l'audience que j'avois eue de
 sa Sainteté le mardi auparavant ; mais je trou-
 vai M. le C. Trivulzio qui sortoit d'avec luy ;
 & il

& il y avoit tant de monde qui enveloppoit sa portiere que je ne pus joindre son Maître de Chambre pour luy dire au moins que je desirois parler à son Eminence. Je quittai donc ce poste, & j'allai entretenir de cette audience Monsignor Sacrista, & je le priai en cas qu'il trouvaît occasion d'en parler au Pape, de luy dire nettement que nos desirs seroient qu'il voulust decider cette matiere, si sa Sainteté pouvoit s'appliquer à l'examiner auparavant avec le soin & l'étude qu'elle meritoit; mais que si elle ne vouloit point faire cet examen dans toute l'application & les solemnités nécessaires, que nous la prîions en ce cas de ne point souffrir qu'il se fît dessus aucune nouvelle determination, comme elle m'en avoit déjà donné l'esperance: l'un ou l'autre: bien plus tost le premier que le dernier; mais au moins le dernier, si nous ne pouvions pas en obtenir le premier. Il me promit qu'il le feroit, s'il en trouvoit l'occasion; & il me conseilla cependant de ne pas retourner voir le Pape qu'après que les Députés que j'attendois seroient arrivés.

L'après-dînée de ce jour-là j'allai revoir le P. Ubalдино, lequel certainement se fit connoître tres subtil & fort vigoureux pour un homme de son age dans un entretien assés long que nous eumes sur le fond de cette matiere. Et quant au point de la Congregation que je poursuivois, il me dit qu'asséurement, je ne devois nullement m'attendre à avoir de ce Pontificat-cy aucune determination, quand bien mesme on nous accorderoit cette Congregation. Que quand on la feroit, ce ne seroit que pour la forme & la bien-seance extérieure; mais au fond pour nous laisser & nous obliger à nous entretenir sans rien faire par les longueurs dans lesquelles nous verrions que toutes choses y seroient conduites. Et les raisons sur lesquelles il appuioit ce sentiment, dans lequel il estoit tout à fait ferme, estoient que le Pape estoit déjà extrêmement avancé dans l'age, & qu'il ne pourroit jamais suffire au travail que cette discussion demanderoit de luy. Qu'il estoit de son naturel tres lent en toutes choses. Qu'il estoit tres prudent dans les affaires, & qu'il n'auroit garde de s'avancer ainsi dans une dans laquelle il sçavoit bien qu'il n'estoit pas éclairé. Et le P. Ubalдино en me l'expliquant se servit des mesmes termes, dont le Pape s'estoit servi dans mon audience, sçavoir: *Il Papa non è Theologo, non è la sua professione; è Legista. Le Pape n'est pas Theologien; ce n'est pas sa profession que la Theologie; c'est le droit Canon.*

Le mardi 24 je trouvai M. Fernier avec lequel j'allai faire une visite au P. le Maire Jesuite. Ce Pere nous soutint dans cet entretien,

que les belles qualités naturelles avec lesquelles un homme estoit né, pouvoient estre à Dieu un motif de luy donner sa grace pour le salut, qu'il ne donneroit pas à un autre qui en auroit de vicieuses. Il soutint pareillement, que de trois ou quatre juisi également disposés en eux mesmes que j'exciterois à embrasser la foy, & desquels Dieu voudroit également la conversion & leur donneroit pour la procurer des graces pareilles; l'un pouvoit actuellement se faire Chrestien, & les autres rejeter actuellement les graces que Dieu leur auroit données pour le mesme effet. Il voulut nous prouver cela par S. Augustin, & nous mena dans leur Bibliothèque pour nous en montrer quelques passages, mais tous ceux qu'il nous montra ne disoient rien moins que ce qu'il pretendoit. Comme je faisois à ces passages les réponses que j'y trouvois convenables, il me dit parlant de S. Augustin, *Est mens & tuus; Sed neque tuus neque meus.* Et M. Fernier ayant repris hautement ce discours comme fort éloigné de l'estime que l'on devoit avoir de Saint Augustin, dont les sentimens estoient trop clairs & trop bien expliqués pour cela; le P. le Maire voulut aucunement s'en laver, comme l'ayant fondé sur ce que tout le monde le pretendoit de son costé, & croiant pourtant en effet qu'il n'estoit ny pour les uns ny pour les autres. Et il ajouta mesme qu'il estoit comme l'Ecriture Sainte, que les Heretiques tiraient de leur costé aussi bien que les Catholiques, & qui avoit besoin qu'on l'expliquast pour sçavoir comment il falloit l'entendre. Comme le P. le Maire nous reconduisoit, nous trouvâmes le P. Annat devant sa chambre. Il nous invita d'y entrer, & nous nous y entretenîmes quelque temps avec luy fort doucement & de choses tout à fait indifferentes. Ils nous accompagnèrent en sortant avec beaucoup de civilité jusqu'à la porte de leur Eglise du costé de leur Cloistre, & M. Fernier & moy y entendîmes la Messe.

Je passai ce jour-là l'après-dînée dans la Bibliothèque des Augustins, & j'y copiai le commencement d'une petite histoire abrégée de *anselme*. Le Bibliothecaire commença à me témoigner quelque apprehension qu'on ne luy fît reproche des copies qu'il m'y faisoit prendre de ces Manuscrits; en sorte que je vis bien qu'il ne falloit plus esperer qu'on m'en donnast de nouveaux. Je reconnus aussi que si je n'eusse eu la copie de l'écrit dont j'ai parlé cy-dessus signé de ces dix Theologiens qui composoient la Congregation établie par Clement VIII pour l'examen du livre de Molina, & qui s'estoient si bien déclarés contre ses erreurs pour la grace efficace & la predestination gratuite, ce Bibliothecaire à mon avis ne me

me l'auroit pas laissé prendre ; mais comme je l'avois déjà , il me permit de le collationner exactement , ce que je fis quelques jours après y étant retourné pour cet effet.

Je n'eus plus le reste de ce mois-là qu'une rencontre considérable , qui fut dans une visite que je fis le dernier jour à M. le C. Roma. Je luy dis des nouvelles que j'avois reçues de quelque retardement dans le voiage de mes Collegues en cette députation , & l'audience que le Pape m'avoit donnée le 17. M. le C. Roma me dit qu'il n'y avoit rien de pressé , qu'ils viendroient à temps ; qu'on ne feroit rien qu'avec grande connoissance de cause , que je n'en devois point douter , & qu'encore qu'il ne creût pas qu'il fust nécessaire pour le salut d'un chacun d'estre informé pleinement de ces matieres contestées , il estoit neantmoins fort bon de les decider. Je luy dis la venue du P. Mulard & la maniere de sa députation pretendue. Il me dit qu'il n'avoit point encore veu le P. Mulard ; mais feroit-il possible , ajouta-t-il , qu'un homme si celebre & si estimé que M. Hallier eût envoyé un Deputé de la part de la Faculté , s'il n'en avoit pas eu le pouvoir , & encore une personne ignorante & d'une vie scandaleuse & peu edifiante comme estoit celle de ce Cordelier ? Je luy confirmai que M. Hallier en avoit usé de la sorte , & luy dis l'occasion qu'on avoit prise de nous calomnier à Rome , comme si nous eussions voulu brûler toutes les Bulles des Papes , à cause des justes difficultés que l'Université faisoit sur des Bulles & Decrets des Papes donnés par surprise & sans connoissance de cause ; comme aussi cela qu'on prenoit de dire que la Faculté avoit souscrit à la condamnation de ces Propositions , parce qu'à la pluralité elle estoit intervenue dans la cause de ces Hibernois devant le Parlement pour ce qui regardoit la discipline ; bien que neantmoins un grand nombre de Docteurs de la mesme Faculté eussent déclaré contre la pluralité , qu'ils adheroient à ce que l'Université avoit fait contre ces mesmes Hibernois. M. le C. Roma prit fort bien le tout , & me confirma de nouveau qu'il prendroit garde tres soigneusement que dans cette affaire il n'y eust point de surprise , & que la verité y fust la regle de toutes choses.

Je fis une pareille visite à M. le C. Spada pour luy dire la cause du retardement de nos Deputés ; & il me dit en se levant pour toute réponse ces quatre mots : *Questi viaggi sono lunghi*, ces voiajes-là sont longs.

La premiere visite que je fis au mois de Novembre fut à M. l'Ambassadeur pour l'aller cortéger à la chapelle du jour de la Toussainct. La solemnité du jour ne l'empêcha pas de me demander au sortir de sa chambre des nouvel-

les de nos Deputés. Je luy dis l'estat de leur voiage , & il me dit qu'il croioit que le Pape laisseroit toutes ces choses problematiques , pendant qu'il seroit en vie. Je dis à M. l'Ambassadeur que je craignois cela , & que le Pape m'y avoit témoigné beaucoup de disposition dans une audience que j'avois eue de sa Sainteté pendant un petit voiage que luy l'Ambassadeur avoit fait à Tivoli , & de laquelle je serois bien-aise de luy dire les particularités à sa premiere commodité. Sur quoy M. l'Ambassadeur me dit qu'il faudroit que nous nous vissions un des premiers jours qui alloient venir.

Je vis l'apres-dinée au sortir de Vespres le P. Mulard qui me leut une lettre qu'il avoit receuë de M. Hallier , dans laquelle ce que je trouvai de plus remarquable est qu'il mandoit à ce Cordelier , qu'encore qu'il fust parti deux Docteurs du parti (qu'il appelloit) contraire , de leur propre mouvement pour venir à Rome , neantmoins ils n'avoient pas trouvé à propos (eux qui avoient deputé le P. Mulard) d'y en envoyer d'autres. Je dis au P. Mulard que M. Hallier avoit tort de dire que ces deux Docteurs fussent partis de leur mouvement. Il me répondit qu'il avoit ordre d'en parler par tout ainsi , & d'en avertir M. Albizzi.

Ce discours m'obligea de faire une visite le Vendredi 3 au matin à M. Albizzi. Je luy dis que je luy avois dit à mon arrivée à Rome que les Evêques dont j'avois présenté les lettres au Pape devoient y envoyer d'autres Docteurs pour en solliciter l'effet conjointement avec moy , & que ces Docteurs ariveroient au mois d'Octobre. Que ce mois estoit passé , & que ces Docteurs n'estoient pas encore arrivés ; mais que pour l'asseurer que je n'avois pas dit cela sans estre certain de ce que je disois , je venois l'avertir que j'avois lettre de Lion dès le troisième de ce mois là , par laquelle on me mandoit qu'ils en estoient partis pour continuer leur voiage vers Rome. Qu'ils avoient eu en chemin quelque retardement ; mais que j'esperois qu'ils ne laisseroient pas d'ariver à Rome dans fort peu de temps. M. Albizzi me répondit brusquement en ces termes : *Vengano non vengano, al mese d'Octobre, di Novembre, di Gennaio, di Febbrajo, questo non importa*. Qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas , que ce soit au mois d'Octobre ou de Novembre, en Janvier ou en Fevrier, cela n'importe. Nous n'avons pas dit , me continua-t-il tousjours en Italien & dans son air , que nous leur donnions jusqu'au mois d'Octobre ou de Novembre. Le S. Siege n'est pas en résolution de recevoir de partie dans une affaire de doctrine comme est celle-cy. S'ils veulent dire quelque chose ,

il les écouterai, si bon luy semble, comme quelques gens du peuple, *tantum aliquos de populo*, ce furent ses termes. Ils n'ont aucune charge de venir icy, ils y viennent de leur caprice. Je l'interrompis là-dessus pour luy dire qu'ils n'y venoient point de leur caprice, mais qu'ils y venoient y étant envoiés par des Eveques. Il me repliqua que ce que je disois n'estoit point vrai : *questo non è pur vero*, & qu'il en estoit aussi bien informé que moy. Je luy répondis que quiconque luy avoit dit le contraire estoit un menteur, à mendace. Il me soutint qu'il le sçavoit bien, qu'il en avoit de bons avis. Je luy repartis que quiconque luy avoit donné celui-là, le trompoit. Il me répondit, & si c'estoit M. le Nonce ? Je luy repliquai, quand ce seroit M. le Nonce, il n'auroit pas dit vrai, il faudroit qu'il en fust mal-informé. Hô, dit-il, il auroit dit vrai : pensés vous que les Ministres du S. Siege luy donnent de faux avis ? Et, luy dis-je, pensés vous que quand j'ai entre mes mains une procuration en bonne forme, & que M. le Nonce me dit que je ne l'ay pas, que je ne vois pas bien & que je ne sois pas certain, que M. le Nonce se trompe ? Et moy, me dit M. Albizzi, je dirai qu'elle sera fausse. Ensuite, ajouta-t-il, quand ils auroient une procuration de quatre Eveques, qu'est-ce que cela contre quatre-vingt ? Je luy répondis qu'un seul estoit suffisant pour cela. Qu'il estoit de l'ordre de l'Eglise & de l'intérêt du S. Siege, de l'écouter & de voir ce qu'il avoit à dire pour le service de l'Eglise & pour celui du S. Siege. Il me répondit que ces Eveques & nous aussi tout tant que nous estions, nous serions bien d'obeir aux Bulles & de vivre en paix. Que toutes les fois qu'on vouloit entreprendre quelque chose contre le S. Siege, on s'en trouvoit mal. Qu'on avoit voulu en France reprendre beaucoup de choses qui se pratiquoient à Rome; y parler de reformation; & qu'on y avoit gagné une Religion réformée. Je luy demandai qui avoit fait cela ? Il me répondit *Dio benedetto*, que c'estoit Dieu. Je luy dis qu'il disoit vrai, parce qu'il estoit dit dans l'Ecriture, *non est malum in civitate quod non fecerit Dominus*; mais que je luy avois demandé qui avoit fait cela, parce que je n'avois jamais leu ny oui dire ulla part que les Eveques de France eussent manqué à rien de ce qu'ils avoient deueu au S. Siege. Il me repliqua qu'on ne voioit tous les jours en France que des entreprises contre le S. Siege, qu'on n'y entendoit parler que des libertés de l'Eglise Gallicane qui estoient autant de revoltes contre l'autorité Apostolique, *Qu'un tal Marca*, avoit fait un libracce il più cattivo; *Qu'un CERTAIN Marca aveva fatto un grand'impertinent de l'erre le plus méchant dans un eust ou par-*

ler depuis long temps. Qu'il estoit vrai qu'il en avoit depuis chanté la palinodie, la *palinodia*; & qu'à cause de cela il en avoit esté fait Eveque. Qu'il estoit venu à Rome il y avoit quatre ou cinq ans un certain Bourgeois, il vouloit dire M. Bourgeois, avec un autre nommé Duchesne comme les députés que j'attendois vouloient y venir de leur autorité particulière, pour avoir le front de soutenir des heresies. Quesi luy Albizzi en avoit esté creu, ce Bourgeois *sarebbe stato fatto prigioniero*, on auroit arrêté & mis en prison ce Bourgeois, pour avoir eu l'audace de donner au Pape un mémorial dans lequel il y avoit une hérésie. Je n'osay luy rien reprocher du mepris extreme avec lequel il parloit de toutes ces personnes si recommandables, de peur d'entrer avec luy dans quelque contestation non nécessaire & de laquelle il pourroit prendre avantage; mais je luy répondis simplement que toutes les choses qu'il me disoit n'estoient pas de mon affaire, qu'ainsi je n'avois rien à luy en dire; mais que quant aux Docteurs que j'attendois, je luy soutenois qu'ils estoient bien & deüement envoiés par plusieurs Eveques de France de grande consideration & de grand mérite. Qu'il estoit de l'ordre de l'Eglise & de l'intérêt du S. Siege de les écouter; & que quant à ceux qui luy avoient dit que ces Messieurs venoient de leur mouvement, ils estoient ou malitieux ou ignorans de ce fait. à cela M. Albizzi me dit, *bé si non lo voglio credere, e si si je ne le veux pas croire*; & je luy répondis qu'il estoit le maître de ses volontés, qu'il pouvoit croire ou ne pas croire tout ce que bon luy sembleroit; mais qu'il le creust ou non, ce que je disois n'en estoit pas pour cela moins véritable : *Seio padrone della vostra voglia & del vostro credere, ma credetelo o non, non è men vero*. M. Albizzi me repartit encore sur cela en repetant plusieurs fois ces memes paroles; *o si non lo voglio credere, e si non lo voglio credere*, d'une maniere & d'un ton si surprenant, qu'ayant de la peine à m'empêcher d'en rire, je fus obligé de me lever pour finir cette conference, & il me reconduisit en grondant continuellement sur ce que je luy avois dit, & moy en sous-riant de ses réponses & de sa maniere d'agir.

En m'en revenant je passai devant le logis de M. Fernier que je trouvai à sa porte, & il me dit comme une chose nouvelle que M. Aveline luy avoit dit tout ce que le P. Mulard m'avoit montré dans la lettre de M. Hallier le jour de la Toussaints. Et de plus il ajouta que M. Hallier luy avoit de nouveau mandé qu'il pouvoit agir à Rome comme député de la Faculté, qu'il prist courage & qu'il ne seroit pas défavoué; & que le P. Mulard ne s'entreco-

noit

noit tous les jours d'autre chose sur la place d'Espagne avec tous les François avec lesquels on l'y voioit souvent à la promenade.

J'allai l'après-dînée accompagner M. l'Ambassadeur à un Acte de Theologie qui luy estoit dédié au Convent des Carmes deschauffés de nostre Dame de la victoire. Et ce que je remarquai en cet Acte de plus remarquable fut qu'il y avoit une These qui portoit que *Gratia efficax est incompossibilis cum desensu* (ce qui seul comprenoit en abrégé tous nos sentimens) contre laquelle le P. du Plantet Minime Professeur en Theologie à la Trinité du mont, auprès duquel le P. Annat estoit assis en cet Acte, disputa le troisieme & le dernier de tout l'Acte, & disputa quoy qu'avec grand zele tres pitoiablement.

Au retour de l'Acte je reconduisis M. l'Ambassadeur chez luy. Il me dit estant rentrés dans sa chambre que le P. Mulard luy avoit dit la veille qu'il estoit un Janfeniste, & que je l'avois dit; & que pour se laver de ce reproche envers luy il avoit sur le champ fait entrer M. l'Abbé de Loiac pour le prendre comme à témoin de ce que tout l'interest qu'il prenoit en cette affaire estoit de procurer auprès du Pape qu'il donnast aux parties l'audience ou Congregation qui luy estoit demandée, afin qu'en suite il pult prononcer une decision qui mist en paix l'Eglise de France sur ces matieres, en representant à sa Sainteté la grande disposition qu'il y avoit d'estre le Roy & dans tous les sujets à écouter sa voix & à luy obeir; mais qu'il avoit toujours veu le Pape fort éloigné de cela. Qu'il ne sçavoit si outre la raison principale qui en pouvoit divertir le Pape, à cause qu'il n'estoit pas des plus vertés en ces matieres, & qu'il estoit trop vieux pour s'y appliquer; il n'y avoit pas quelque apprehension de faire de la depense s'il falloit faire venir des sçavans; ou bien encore, s'il n'y avoit pas aussi quelque crainte que quand ces gens là se verroient assemblés, ils ne pensassent à aller plus loin & à parler d'autres choses: Que ce pourroit estre là quelque commencement de Concile &c. Je dis à M. l'Ambassadeur que tout cela n'estoit pas à craindre; & après luy en avoir dit mes raisons, je luy proposai les expediens de prier le Pape de donner charge à une Congregation de voir doucement les choses & de luy faire recir en une demie-heure de tout ce qui s'y feroit fait en un mois; ce que je luy confirmai par l'exemple de Clement VIII qui ne s'estoit pas trouvé en personne aux premieres Congregations tenues sous son pontificat. Je luy dis aussi qu'il y avoit dans Rome d'habiles gens, & j'en avois une liste, sans estre obligé d'y en appeller d'ailleurs. M. l'Ambassadeur me dit qu'il seroit d'avis d'y faire entrer Mes-

sieurs les Cardinaux de S. Clement & de Lugd. Et enfin que quand nos Messieurs seroient venus, nous chercherions avec luy les moiens de faire descendre le Pape à vouloit bien qu'on y travaillast de façon ou d'autre. J'avois fait le récit à M. l'Ambassadeur dans le cours de cet entretien de tout ce que j'ai rapporté cy dessus de l'audience que j'avois eue du Pape le 17 d'Octobre, & M. l'Ambassadeur m'avoit aussi dit que le Pape se laisseroit plus tost ébranler quand il verroit du monde.

Je ne fis rien le 4 au matin que de dire à M. le C. Barbarin l'estat du voiage de nos Deputés; & je receus l'après-dînée une visite du P. Annat & du P. Lemaire ensemble, dans laquelle nous ne parlâmes que de choses tres indifferentes.

Le Dimanche 5 après-dîsher, j'allai dire à M. le C. Ginetti ce que j'avois dit aux autres du voiage de nos Deputés. Il me dit que leur retardement n'opereroit rien de mal; qu'ils viendroient à temps; qu'il les recevrait avec joie; qu'il les verroit de bon cœur: qu'il feroit tout son possible pour leur satisfaction & pour celle de Messieurs les Prelats qui les envoient.

Et le Mardi 7 le matin je vis pour le mesme sujet M. le C. Cechini, que je trouvai ce jour là bien plus en estat d'entendre ce que j'aurois à luy dire que je ne l'avois encore trouvé jusque-là. Je le fis souvenir de l'audience qu'il m'avoit donnée sur le sujet pour lequel j'estois à Rome, & de la difficulté qu'il m'avoit faite sur ce que nous tressions point parties, & que le Pape pouvoit faire telles declarations qu'il vouloit sur la doctrine de la foy sans entendre les personnes. Après quoy je luy dis que cela pouvoit estre vra parlant generalement, mais qu'en cette rencontre nous estions de veritables parties. Que nous avions reconnu que la doctrine que nous soutenions touchant la grace, & que nous pretendions estre celle de l'Eglise, estoit enveloppée en de certaines Propositions ambiguës qui estoient aussi capables d'un autre sens lequel estoit heretique. Que nous voitions bien que sous le prétexte de ce sens Heretique, ceux qui avoient eux mesmes forgé ces Propositions, en vouloient obtenir la Censure pour l'appliquer après non pas au sens heretique que nous ne soutenions pas, mais au sens Catholique que nous soutenions, & auquel ceux qui les avoient forgées reconnoissoient bien qu'elles se pouvoient étendre: tellement que quoy qu'ils ne nous imputassent pas ces Propositions, nous voitions bien que c'estoit à nous qu'ils en vouloient, & que nous nous y interessions avec autant de sujet qu'un homme qu'on accuseroit d'un crime non pas en le nommant mais en le designant par la couleur

dont ses estaffiers seroient veltus, en auroit de se defendre de ce crime quoyqu'on ne dist pas tout ouvertement son nom. M. le C. Cechini me répondit, que quant à luy il n'estoit pas necessaire de luy parler de *quæstio rubra*, De ces choses; mais qu'il falloit en avertir M. Albizzi qui estoit chargé d'en prendre le soin. Je luy répondis que j'en avois parlé à M. Albizzi, mais que je devois aussi en informer son Eminence, comme j'en avois pareillement informé le Pape mesme. Et comme je me mettois en train de passer outre, il se mit en disposition de se lever de son siege. Je fus obligé de me lever aussi du mien; & je luy dis debout, que la Congregation dont j'estois venu pour suivre l'établissement conjointement avec d'autres Docteurs qui devoient bien-tost ariver à Rome estoit tres juste & tres importante pour la verité & pour la paix de l'Eglise de France, pour l'honneur du S. Siege & pour la conservation de son autorité. Il me dit que je ne devois point douter que le Pape n'eust tous les soins imaginables d'une affaire de cette qualité.

Je fis l'apres-dinée une rencontre chez un libraire d'un livre intitulé *Gemma Sententiarum S. P. Augustini de Auxiliis, scilicet ex omnibus tomis & libris ipsius Patris Augustini à Fratre Nicolas de Gracchi Romano, Ordinis Eremitarum S. Augustini, Mag. & Doct. in S. T. & I. U. Professore. Ad Sacrosanctum Dominum nostrum Urbanum VIII. P. M. Roma apud Andream Pbeum. M. DC. XXVI. Superarum permissu*. J'achetai plusieurs exemplaires de ce livre, quoyqu'il ne fust pas des plus recommandables par luy mesme, mais parce que dans le peu de sentences de S. Augustin qui y estoient extraites en fort peu de mots, il y en avoit beaucoup qui revenoient aux sens Catholiques que les cinq Propositions pouvoient avoir, & qu'ayant esté dédié au Pape Urbain VIII, & imprimé avec la permission des Superieurs en l'année 1626, & depuis tousjours publiquement exposé en vente dans Rome jusqu'en l'année 1651, sans qu'on en eust fait aucune plainte; il y avoit grande apparence que Clement VII ny Paul V n'avoient pas imposé un silence perpetuel sur la matiere de *Auxiliis*, comme le Pape & plusieurs avec luy avoient essayé de me le persuader.

J'allai visiter le jeudi au matin 9 M. le C. Urfin. Je luy fis voir nostre Manifeste Latin, & luy expliquai comme ce qui nous avoit obligés d'en procurer l'impression, estoit pour faire connoître à toute l'Eglise les sens Catholiques que nous soutenions sur la matiere des cinq Propositions, & qui nous obligoient de tâcher d'empescher leur condamnation, de-

peur que ces sens ne fussent enveloppés dans cette condamnation & qu'elle n'y fust étendue & appliquée par ceux mesmes qui avoient fabriqué ces Propositions. Apres beaucoup de choses Theologiques & Philosophiques que nous dismes à ce propos, M. le C. Urfin m'avoit, que les Jesuites avoient estrangement corrompu la Theologie; & entre les autres exemples qu'il m'en donna, il me parla de deux Auteurs Jesuites nommés *Bellissimus & Amicus*, lesquels avoient enseigné qu'on pouvoit tuer un homme qui estoit prest à médire, encore qu'il fust Religieux, non pas peut-estre en luy donnant un coup d'espee ou de pistolet, mais d'une façon qui leur sembloit plus douce & plus temperée, sçavoir en le fustant mourir de faim, *per subtractionem ciborum*. Il me dit aussi que les Jesuites avoient voulu entreprendre la defense de ces Auteurs de leur Societé devant la Congregation des Indes dont il estoit; mais qu'ils y avoient esté condamnés. A la fin de cette conference il me pria quand j'aurois quelques autres ouvrages Latins ou Italiens touchant les matieres qui estoient le sujet de nos contestations avec ces Peres, de les luy prestier pour les lire.

Je fus le dimanche 12 de Novembre à un Acte en Theologie qui se faisoit aux Augustins qui m'y avoient invité. J'y vis bien répondre & bien disputer entre autres le P. Alvarez Religieux de l'Ordre des Dominicains & Professeur en Theologie à la Minerve. Je ne me souviens pas des noms des autres.

Le mardi 14 je me trouvai chez M. l'Ambassadeur lorsqu'il entendoit la Messe. Je l'avois deja entendu. M. le C. Barberin y arriva en mesme temps, & je passai avec luy dans la chambre de M. l'Ambassadeur en attendant que la Messe fust achevée: elle ne faisoit que commencer. La porte de la chapelle estoit ouverte du costé de l'Antichambre où M. le C. Barberin passa, & M. l'Ambassadeur estoit dans la chapelle à genoux. M. le C. Barberin & luy s'entrecarderent, mais ils ne se saluerent nullement. M. le C. Barberin passa le plus viste qu'il pouvoit, & M. l'Ambassadeur demeura sans se mouvoir à genoux comme il estoit; & il ne vint trouver M. le C. Barberin qu'après que la Messe fut toute achevée. Ce que je rapporte icy fort volontiers, pour donner un exemple à ceux qui le liront du respect & de l'attention que chacun doit apporter à ce saint & auguste Sacrifice. L'entretien que j'eus pendant cette Messe avec M. le C. Barberin ne fust aussi que du livre de la Frequent Communion, & de la pureté avec laquelle il falloit s'approcher de cette Table sacrée. Quand M. l'Ambassadeur vint trouver M. le C. Barberin, il l'aborda fort agreablement en

le menaçant qu'il diroit au P. Mulard qu'il n'avoit trouvé avec moy : cela vouloit dire qu'il n'en faudroit pas davantage pour faire passer son Eminence pour Janféniste auprès de ce Cordelier.

Je dînai ce jour-là chez M. l'Ambassadeur, lequel après beaucoup de différents entretiens de choses morales & Chrétiennes tant durant le dîner qu'après, me dit qu'il avoit veu depuis peu entre les mains du P. Mulard une lettre signée de M. Pereyret & de beaucoup d'autres Docteurs touchant les matieres contestées. Cela me donna occasion de luy réitérer la demande que je luy avois faite de celle de M. Hallier dont il m'avoit donné l'esperance, & même de le supplier de me faire voir celle dont il venoit de me parler s'il le pouvoit ; l'assurant que de ma part je n'aurois rien que je voulusse tenir secret, & qu'au contraire je serois toujours prest de produire le tout à la lumiere publique, & particulièrement à ceux qui pourroient s'y trouver intéressés. Mais je n'ai jamais pu faire en sorte ny par son entremise ny par aucun autre moyen de recouvrer une copie de ces lettres-là, ny d'en avoir même aucune lecture.

Je fus le mercredi 15 apres-dîner chez M. le C. Barberin. Je trouvai le P. Mulard qui en sortoit avec une lettre & un papier manuscrit qu'il tenoit dans sa main. Je le priai de me faire voir ce papier. Il ne le voulut point, mais il me laissa pas de me l'ouvrir. Il estoit fort bien écrit, & contenoit quatre pages. Je jettai la vue sur le titre où je leus ces mots : *An sit sapienda qua jam servata Janfénianorum controversia, impossio utriusque parti silentio*. Ce qui me fut une marque suffisante en aiant depuis recouvré un exemplaire, qu'on se servoit de cet homme-là pour distribuer & communiquer de costé & d'autre ces sortes d'écrits, qui estoient des ouvrages de tenebres tous remplis de faussetés & de calomnies, aussi bien que l'estoit celui du P. Morel. Le P. Mulard me dit qu'il alloit porter celui qu'il avoit à M. le C. Spada, pour après qu'il l'auroit veu le rapporter à M. le C. Barberin.

Je recouvrai depuis cet écrit, comme je le dirai en son lieu ; mais je rapporterai dès icy ce que j'ai trouvé qu'il contenoit.

Le but de ceux qui le faisoient debiter, estoit de montrer qu'il ne falloit pas imposer silence aux deux parties, mais condamner Janfénius. Ils le prouvoient,

1. Parce, disoient-ils que Janfénius estoit déjà condamné par la Bulle d'Urbain qui declare qu'il renouvelle la doctrine condamnée dans Baius. On a veu en divers endroits de ce Journal par l'aveu même de M. le C. Barberin, qu'il n'y a rien de plus faux que cet-

te pretension, cette Bulle n'estant que provisionnelle.

2. Parce que si on imposoit silence, il ne seroit donc plus permis de dire que les preceptes sont possibles, & que l'on peut resister au Saint Esprit. Ce qui est encore ridicule, estant toujours permis de dire des veritez certaines & non contestées de personne.

3. Parce que l'Eglise estoit déjà engagée à trouver des erreurs dans Janfénius. *Qua jam Ecclesia oppugnata est, cum defuissent multas ex Janfénianis Propositionibus esse damnatas & damnabiles ; & proinde hujus controversia materia non est amplius indifferens*. On voit par là que le principal artifice des Jésuites a toujours esté d'engager le Pape & les Evêques à faire des decrets ambigus, & en fuite de les pousser plus loin qu'ils ne desiroient d'abord, en supposant que c'estoit une chose décidée. Ils obtinrent dès l'abord de l'Inquisition un petit Decret contre Janfénius. Ils engagerent ensuite le Pape Urbain à faire une Bulle provisionnelle, où ils firent glisser des paroles ambiguës. A la faveur de cette ambiguïté de cette Bulle provisionnelle, ils en ont fait eux mêmes une Bulle doctrinale ; & l'on a en suite commencé à chercher des erreurs dans Janfénius ; parce qu'on a prétendu que le S. Siege avoit dit qu'il y en avoit.

4. Parce que l'on soutenoit en France ces Propositions ; ce qui estoit tres faux, ces Propositions ayant esté fabriquées par eux mêmes, & personne ne les ayant jamais soutenuës qu'en ce qu'elles pouvoient le reduire au sens de la grace efficace ; ce qui n'est pas les soutenir, mais soutenir la grace efficace.

5. Parce qu'il estoit utile de ne laisser pas passer les occasions de confirmer au Saint Siege la possession de definir les controverses touchant la foy. *Expedi non pratermitti opportunas occasiones hujus possessionis confirmanda*. Et que celley estoit d'autant plus favorable, que le Roy estoit prest de faire obeir le Pape, & que les principaux même du Parlement avoient déclaré que l'on obeiroit à sa decision. Il n'est pas hors d'apparence que cette raison n'ait esté considérée autant ou plus que les autres.

Enfin pour lever toutes les difficultez, ils soutenoient qu'il n'y avoit rien dans cette contestation qui regardast la controverse de *auxiliis*. *Hanc esse causam Theomissarum & Jesuitarum qui dicunt, errant toto celo. Nihil proponitur summo Pontifici de quo fuerit contentio inter illos duos Ordines, nihil quod non sit inter ambas familias summo consensu constitutum*. Nous verrons en son lieu combien les Dominicains estoient éloignés de cette pensée.

Quand j'eus laissé aller le P. Mulard porter cet écrit à M. le C. Spada, je montai chez M. le C.

le C. Barberin, mais parce qu'il avoit beaucoup d'audiences à donner & que j'avois fort peu de choses à luy dire, je ne le tins qu'un moment. J'allai voir en suite le P. Delbene, qui me dit qu'il croioit qu'on vouloit faire une pleine & solennelle Congregation; & que quand il me donna les avis qu'il me donna de la part de M. le C. Barberin, s'avoit esté par affection que son Eminence avoit pour moy; & qu'il avoit aussi rendu à son Eminence de tres avantageux témoignages de la maniere dont j'avois agi & parlé avec luy toutes les fois que nous nous elions entretenus.

Il est certain pourtant que ces avis charitables donnerent occasion aux Jesuites de répandre le bruit en plusieurs endroits de Rome, que j'estois desja devenu suspect à Messieurs de l'Inquisition; & ce bruit me sembloit si déraisonnable & si importun, que je fus quelque temps dans la resolution d'en faire à ces Messieurs une plainte vive & autentique; mais des personnes plus intelligentes que moy dans l'air du Pais, à qui je communiquai cette pensée, me conseillerent de n'en rien faire, & de me mettre par moy-même au dessus des faux bruits.

Je retournai le jeudi apres-dîner chez M. le C. Barberin. Aiant trouvé qu'il estoit sorti, je montai à la chambre de M. Holstenio. Je le trouvai qui avoit entre les mains un livre que le Pape luy avoit donné depuis peu de jours dans une audience qu'il en avoit eue, où il me dit que le Pape luy avoit parlé de moy bien avantageusement, & qu'il en estoit bien satisfait. Quant aux cinq Propositions, il me pria de trouver bon qu'il m'en dist franchement sa pensée; qui estoit, qu'il s'étonnoit que nous voulussions les maintenir absolument, à cause du sens Catholique qu'elles pouvoient avoir, nonobstant l'Heretique qui leur estoit aussi attaché, & il m'en parloit comme si nostre intention n'eust pas esté de tirer de chacune de ces Propositions une Proposition claire & nette, exprimant en termes evidens & non suspects le sentiment que nous avions sur chacune. Je luy répondis qu'il avoit raison de dire qu'il en falloit user ainsi; mais je l'assurai aussi que c'estoit nostre intention. Je luy dis qu'il falloit détruire pour ainsi dire, aneantir & mettre au feu ces Propositions (ce furent les termes avec lesquels je m'en expliquai) & de chacune en faire deux, dont l'une contrist nettement le sentiment Catholique que nous maintenions, & l'autre nettement le sens Heretique qui estoit digne d'estre condamné, & appliquer à chacune de ces Propositions ainsi exprimées & exemptes de toute ambiguité & obscurité le jugement que chacune meritoit. Je luy dis que s'il vouloit prendre la peine de

lire le livre de la grace victorieuse & nostre Manifeste Latin, il reconnoistroit que nous n'avions point d'autre pensée que ce que je luy disois. Il me dit qu'il les verroit volontiers, & par occasion il me parla du livre intitulé *De Ecclesia presentis temporis*, dont il faisoit grand estat. Je demurai d'accord avec luy de la bonté du livre quant à ce qu'il pretendoit prouver de l'unité & de la perpetuité de l'Eglise, & quant au stile & à la maniere de s'expliquer: mais quant aux suppositions fausses qu'il faisoit en nous attribuant des sentimens que nous n'avions pas pour prendre sujet de les combattre; je luy dis que cet Auteur estoit un fourbe & un méchant. M. Holstenio me parla comme si nous eussions donc eu grand tort de ne pas découvrir ces faussetés & de ne nous plaindre pas de ces calomnies, & comme si ce silence eust esté un effet de la peine que nous avions à manifester nos sentimens. Je luy répondis que nous n'avions rien tant à cœur qu'ils fussent connus de tout le monde tels qu'ils sont; que nous voudrions qu'ils fussent écrits avec des lettres qui ne fussent faites que des raisons mesmes du soleil; que dans les occasions qui nous en paroisoient dignes nous nous plaignions des impostures & accusations dont on taschoit de nous noircir; mais que nous n'avions pas tant de mains ny tant d'autorité & d'amis que les Jesuites pour faire voir nos livres dans Rome par tout où ces Peres répandoient les leurs. Nous terminâmes cet entretien par une nouvelle assurance qu'il me donna plus constante & plus indubitable qu'il n'avoit encore fait, que le Pape ne vouloit faire aucune nouvelle determination; que nous devons nous accommoder à cette disposition de sa Sainteté; & que nous ne devons pas presser davantage le S. Siege de prendre parti dans ces contestations, & de s'engager dans les soins & les embarras que demandoit la discussion de ces matieres.

J'allai le lendemain 17 de Novembre porter nostre Manifeste Latin à M. Holstenio, & non pas le livre de la grace victorieuse, parce que je n'en avois point; mais je le renvoiai pour cela à la Bibliothèque de M. le C. Barberin où je croiois qu'il estoit. Je fus voir en suite le Pere Commissaire du Saint Office, & n'ayant trouvé que son Compagnon qui me pria de luy faire aussi voir nostre Manifeste Latin; en attendant que je pusse le luy fournir, je l'entretins amplement, & je luy fis toucher au doigt la malice noire de ceux qui avoient forgé ces misérables Propositions.

Je fus rendre le 20 à M. l'Ambassadeur une lettre que j'avois reçue pour luy. Il me dit qu'il en avoit encore ven une depuis peu de M. Hallier à une personne de consideration, dans

dans laquelle il disoit qu'il n'estoit pas tant éloigné de nos sentimens ; mais que ce qui l'animoit contre nous , estoit la façon dont nous voulions les faire recevoir , qui consistoit selon ce Docteur en ce que nous les maintenions comme l'Eglise aiant desja esté dans l'erreur. Ce qui estoit encore une honteuse calomnie.

Le Mardi 21 je portai encore à M. Holstenio l'explication Latine des Propositions faite au mois de Juillet 1649 , si-tôt que M. Cornet leur eust donné la naissance pour les exposer à la Censure de la Faculté.

Le mercredi 22 je trouvai par la ville un des plus intelligens Theologiens de Rome , tant pour le fond de la doctrine , que pour les pratiques de ceux qui s'en mesloient , qui me dit qu'il ne seroit point d'avis que nous cherchassions à lier conférence avec les Jésuites à cause de leur grand credit , & à cause que c'estoit une chose qui avoit desja esté assés faite. Je luy dis que la verité estoit encore plus puissante qu'eux ; & que si elle estoit une fois reconnue comme j'esperois qu'elle le seroit , si nous pouvions entrer avec eux dans une conférence réglée ; elle pourroit bien les terrasser. Il me dit qu'il falloit attendre qu'il vinst quelqu'un qui la connoist bien , & qui fust capable de porter le coup & de le bien asséner avant mesme s'il estoit possible qu'ils le vissent venir & qu'ils le pussent parer. Je trouvai de mesme le Pere Procureur de Saint Marcel , qui me dit qu'on parloit de former une Congregation sur nostre affaire , & qu'il esperoit d'en estre. Et l'apres-dinée je trouvai à Sainte Cecile le P. Malgoirés & le P. Loyseau Augustin aussi Docteur de nostre Faculté , qui me joignirent ensemble. Le P. Malgoirés me dit que M. l'Abbé de Comblon luy avoit dit que le dimanche precedent estant dans l'antichambre du Pape , il avoit entendu le P. Mulard dire à son Maistre de chambre ces propres paroles , *Piacca à vostra Signoria illustrissima farmi havere udienza ; son qua diputaro della Facoltà della Sorbona per quell' affare contra Sanseu.* J'ai supplié vostre Seigneurie illustrissime de me faire avoir audience ; je suis icy deputé de la Faculté de la Sorbonne pour cette affaire contre Sanseu. Le Pere Malgoirés me témoigna estre fort indigné de cela , & me proposa un expedient pour l'empescher ; sçavoir que tous tant que nous estions de Docteurs à Rome , nous allassions nous en plaindre à M. l'Ambassadeur. Sur quoy M. Fernier estant survenu , il me dit qu'il en estoit plus en colere que moy. Mais ils ne jugerent pas que nous deussions aller pour cela chez M. l'Ambassadeur. Quand je les eus quittés , je trouvai à deux pas de-là le P. Mulard , à qui je dis que je venois de voir

des gens qui estoient bien en colere contre luy. Il me demanda qui ? Je ne luy dis pas les personnes , mais je luy dis que c'estoit parce qu'il se disoit deputé de la Faculté , quoy qu'il ne le fust pas. Il me répondit, *Ce sont des fots, ce sont des badins, ceux qui y trouvent à redire : ce sera au Pape d'en juger : sa Sainteté me reconnait pour cela, Mesieurs les Cardinaux n'ont point en cette qualité : je me soucie bien de ceux qui n'en sont pas contents.* Et quand il m'eut quitté , il trouva le P. Loyseau , qui me vint dire en suite que le P. Mulard l'avoit querrellé , & s'estoit pris à luy de ce qu'il m'avoit dit ce que je viens de rapporter.

J'avois reçu une nouvelle lettre , qui m'obligeoit d'aller encore une fois témoigner à M. le C. Barberin , que Messieurs les Evêques par l'ordre desquels j'estois à Rome , avoient esté bien-aîsés d'apprendre que son Eminence n'approuvoit pas le mauvais usage que les Jésuites faisoient de la Bulle d'Urban VIII son oncle , en l'étendant comme ils faisoient à la condamnation absolue & decisive des sentimens contre lesquels ces Peres s'estoient déclarés. Je le visait donc le jeudi 13 l'apres-dinée pour ce sujet , & il me dit qu'il n'avoit garde d'approuver en cela le procedé de ces Peres , & que jamais il ne l'avoit approuvé. Et sur ce que j'ajoutai une congratulation à son Eminence de ce que ces Prelats estoient résolus de ne s'arrêter à cette Bulle que comme provisionnelle pour cette raison particuliere , que s'ils la prenoient autrement , ils auroient entre les autres un sujet de s'en plaindre bien considerable en ce que les termes de la Bulle pris à la rigueur sembloient aussi leur defendre de parler de la matiere de la grace mesme incidemment ; quoyque ce soit non seulement un droit inseparable de leur caractere , mais aussi une obligation tres essentielle , dont ny eux ny d'autres ne sçauroient les dispenser d'en instruire solidement les peuples qui leur sont soumis. M. le C. Barberin me repartit , qu'en effet cette Bulle n'avoit garde de s'étendre jusque-là. Je me plaignis en suite à son Eminence de la qualité que le P. Mulard prenoit à Rome ; de l'entreprise inouïe que M. Hallier avoit faite de la luy donner ; de ce que ce Docteur écrivoit à tort & à travers contre nous à plusieurs personnes , & particulièrement à M. Albizzi ; de la maniere cachée dont ces choses estoient recueüs , & de la difficulté de pouvoir nous en defendre & nous en justifier , pendant qu'elles demeureroient dans le secret ; mais M. le C. Barberin me parut ce jour-là bien plus disposé à exuser les choses dont je me plaignois , qu'à recevoir les plaintes que je luy faisois. Enfin nous tombâmes sur la Congregation que je demandois , & il me dit que le S. Siege n'estoit

guere en disposition de me l'accorder. Je luy repartis que c'estoit neantmoins une chose tout à fait nécessaire, les contestations en estant venues où elles estoient : qu'il falloit pour la paix & pour la verité voir qui avoit tort ; qu'il y alloit de l'intérêt des uns & des autres : que si les sentimens que nous defendions n'estoient pas veritables, je voudrois que nous en fussions éclaircis dès le lendemain par une bonne condamnation ; que si au contraire ceux des Jesuites la meritoient, ils devoient eux-mêmes la souhaiter aussi bien que nous : que pour une petite mortification que ceux qui feroient condamnés recevoient d'abord de s'estre trop esclausés à soutenir des sentimens contraires à la verité, il en ariveroit dans la suite aux uns & aux autres une infinité d'avantages tout autrement considerables & importants ; lesquels estant bien pesés & examinés par le Saint Siege, il trouveroit assurément qu'il seroit de la justice & de son devoir de prendre les peines nécessaires pour faire à ses enfans une charité si insigne, & consequemment d'établir la Congregation qui estoit estimée si nécessaire pour cet effet. M. le C. Barberin me pria à la fin de cette audience de le retourner voir le samedi suivant l'après-dînée avec M. de Balagni Gentil-homme François tres estimable dont je luy avois parlé, afin que nous allassions la passer ou à la promenade ou à sa Bibliothèque, selon que le temps nous le permettroit.

Il falloit que le P. Mulard eust receu vers ce temps-là quelque mortification de M. l'Ambassadeur, car j'appris dans une visite que je rendis à M. l'Abbé de Loyac le vendredi 24 que ce Cordelier l'avoit visité la veille, & sur ce que M. l'Ambassadeur avoit quelque douleur de goutte, il s'en estoit moqué & avoit dit : *Il n'y a point de danger que ces moqueurs soient un peu mortifiés : il a tout le loisir à present de se divertir de vailler.* Mais le P. Mulard avoit parlé à son arrivée plus serieusement à cet Abbé, car en le prenant du costé de l'intérêt, il luy avoit dit qu'il n'y avoit rien à faire pour luy à la Cour, s'il l'aissoit le moindre soupçon qu'il fust Janfeniste.

Le samedi 25 comme j'allois avec M. de Balagni trouver M. le C. Barberin, je receus une nouvelle des plus fâcheuses, mais qui grâces à Dieu avec le temps ne se trouva point veritable. C'estoit que les Deputés que j'attendois avoient esté pris sur la mer par les Corsaires. Ce fut M. de Valeran Maistre des Courriers François à Rome qui me la venoit dire exprés avec les circonspectiōns & les condoleances en tels cas accoustumées, comme l'ayant receu de Florence & l'estimant vraie quoyque non encore tout à fait certain. Je ne m'en étonnai nullement ; elle ne m'empêcha pas de

me rendre chez M. le C. Barberin, & de passer le reste du jour avec luy & M. de Balagni en des entretiens fort indifferents.

On me reprochoit le lendemain de ce que j'avois esté si froid & si negligent apres avoir receu cette nouvelle ; & de ce que je n'estois pas venu dès le jour même, qui estoit celuy du parlement des lettres de toute l'Italie, en avertir M. l'Ambassadeur & le supplier d'en écrire dès cette ordinaire-là à Constantinople, pour procurer la liberté à mes Collegues ou du moins quelque soulagement dans leur captivité. Mais je me defendis de ce reproche, sur ce que je n'avois pas jugé que la nouvelle que M. de Valeran m'en avoit dite fust des plus assurées ; & qu'avant que d'en prendre l'allarme, & de la donner à la personne de M. l'Ambassadeur, j'avois estimé que je devois en estre tout à fait éclairci & assuré. Je me trouvai fort bien en effet de ne m'en estre pas remué davantage ; car je receus de leurs lettres le dimanche 26 après midi, par lesquelles je reconus que non seulement la nouvelle que M. de Valeran m'en avoit donnée ne pouvoit pas estre veritable, mais qu'ils estoient même apparemment en estat d'ariver à Rome dans fort peu de jours ; comme ils firent en effet ainsi que je le dirai au Chapitre suivant ; mais auparavant j'observerai icy deux ou trois choses dont il me souvient, & dont je n'ai fait nulle mention parmi celles que j'ai marquées jusqu'en cet endroit.

La premiere est que m'estant rencontré je ne sçais en quelle occasion depuis mon retour à Rome dans la maison professée des Jesuites sous le Cloistre ou la galerie qui est à l'entrée, il y passa un de ces Peres qui avoit le poil fort blanc ; & quand il fut passé celuy de mes amies citoien Romain avec qui j'estois, me dit que c'estoit le Pere Santarel. Cela me fit souvenir de son livre, & me donna envie de l'achepter si je le trouvois à vendre. Au sortir des Jesuites j'allai exprés vers le quartier du Pasquin où sont la plus-part des libraires ; & le premier chés qui je le demandai, me le vendit à prix assez ordinaire. Je m'étonnai de ce que ce livre se trouvoit si communément à Rome apres avoir esté censuré par toutes les Universités de France avec un consentement si unanime & si general, & contenant une doctrine si pernicieuse, que pour la prouver, l'Auteur n'en aiant point de fondemens plus solides, s'estoit trouvé obligé de corrompre si ouvertement l'Ecriture Sainte, qu'il en avoit retranché une negative pour faire dire à l'Ecriture tout le contraire de ce qu'elle dit. C'est dans ce passage où S. Paul parlant de la puissance spirituelle que Jesus Christ a donnée aux Apôtres pour l'edification des fideles, il dit qu'ils l'ont re-

ceus

ceue *ad adificationem & non in destructionem*; Pour leur edification & instruction & non pas pour leur desolation & ruine. Et ce Jésuite au contraire, appliquant ce passage à la pretendue puissance temporelle du Pape sur les Monarchies, pour faire croire que Dieu la luy a donnée aussi bien pour les ruiner & renverser que pour les edifier; il oste le *non* de ce passage & le cite ainsi, *Ad adificationem & in destructionem*. Je n'ai pas remarqué comme je dis quel jour ce fut que je vis passer ce Jésuite dans leur maison & que j'achetai son livre, mais l'ayant remanié depuis l'arrivée de nos balles, je me suis souvenu de cette rencontre, & de l'applaudissement & du debüt qu'il avoit encore présentement à Rome.

Je n'ai point en second lieu remarqué en quelles occasions ce fut que je fis à M. le C. Spada une remonstration, à laquelle je cröois qu'ils deussent faire reflexion à Rome, & que j'estimois devoir estre tres puissante sur leurs esprits. Je luy dis qu'une des choses qui seroit la plus capable d'établir dans le monde une grande opinion de l'équité du S. Siege, ce seroit s'ils nous accordoient les choses équitables que nous leur demanderions, & s'ils faisoient une decision qui fust favorable à nostre cause, en cas qu'ils trouvasent que nous defendissions la verité. Parce que prononçant comme ils seroient en ce cas en faveur de personnes qui leur auroient esté rendüs tres suspects & tres odieuses & qui n'avoient aucun appui dans le monde que celui de leur science & de leur vertu contre d'autres qui y avoient un tres grand credit, qui estoient recommandées par tous les Princes de l'Europe, & qui faisoient profession ouverte d'une entiere dependance du Pape, il n'y auroit personne qui ne fust obligé d'avouer qu'en effet le S. Siege n'avoit point d'autre reigle de ses decisions que la verité mesme. Mais j'ajoutai de plus, que quand il ne considereroit que les interets qu'il auroit de tenir dans le devoir les personnes qui en estoient les plus dependantes & qui se glorifioient d'y estre les plus attachées, il devoit en cette occasion humilier les Auteurs de ces Propositions & de toute cette entreprise, parce qu'en effet ils s'estoient oubliés du respect & de la fidelité qu'ils devoient garder en son endroit, puisqu'ils ne les avoient formées capables de tant d'équivoques & si pleines d'ambigüités que pour tacher de le surprendre & l'engager dans la protection scandaleuse de leur pernicieuse doctrine & de leur vaine reputation qu'ils voioient bien qu'ils ne pouvoient plus soutenir qu'en exposant & sacrifiant pour ce sujet celle du S. Siege. Je luy dis mesme, qu'ils reconnoistroient par là la veritable soumission & le sinceré respect, que ces

personnes auroient pour le S. Siege quand il he leur seroit pas favorable. M. le C. Spada escouta cette remonstration que je ne luy fis pas simplement podre une fois, mais que je luy renouvellai le plus discrètement que je pus quelques jours après la luy avoir faite, comme il escoutoit tout le reste que je luy disois sans y rien répondre de particulier; mais je n'ai point marqué & ne sçaurais dire quand ce fut. Je sçais bien seulement que ce fut en quelques-unes des visites que j'ai dit cy⁴ devant que j'avois faites à son Eminence: & je crois mesme avoir aussi representé les mesmes choses à d'autres, mais avec plus ou moins d'étendue selon que j'en avois l'occasion.

La troisieme chose enfin que j'ay à ajouter icy, & qui sera la dernière que je diray de toutes celles que j'ay trouvées dignes de quelque remarque pendant ces six mois que je passay seul à Rome à donner au Pape & à ses Ministres les premiers avis de cette grande affaire, en regarde une autre qui n'y a presque aucun rapport, mais qui est fort considerable en ellé mesme. C'est touchant les violentes persecutions que les Jésuites font depuis long temps à un sçavant & pieux Eveque de l'Amerique, qui les a representés au Pape par une lettre qu'il en a escrite à sa Sainteté dès le commencement de l'année 1649. Il me semble n'avoir point parlé de cette lettre dans ce Journal, & neantmoins j'en eus copie peu de temps après que je fus de retour à Rome; & M. Cosimo Ricciardi qui me la donna, m'en parloit souvent quand je le visitois dans les sentimens d'une juste indignation qu'il en avoit. Aussi de toutes les visites que je luy fis qui furent très fréquentes dans la liberté qu'il m'en donnoit de plus en plus en les recevant d'une façon tout à fait familiere & obligante; je crois n'en avoir parlé que d'une, encore en passant, & je pense que c'est à fait mesme que je ne les ay pas marquées à esté qu'elles estoient tout à fait fréquentes. Mais enfin il me donna cette lettre dans une des premieres que je luy fis, & il en avoit eu la copie de l'Agent de cet Eveque qui l'avoit apportée à Rome & rendüe au Pape, & qui avoit aussi contracté avec le mesme *Signor Cosimo* beaucoup d'habitude. Il avoit un très grand desir qu'elle fust imprimée afin que tout le monde en püst estre participant; & il m'a resmoigné plusieurs fois qu'il l'avoit donnée à ce dessein à d'autres personnes qu'à moy. Mais comme je ne sçais pas ce qu'en pourroit faire ceux à qui il l'a recommandé, jela mettray à tout hazard entre les premieres pieces du Recueil que je joindray à ce Journal, afin qu'elle puisse venir à la connoissance du public & faire observer à tout le monde ce qu'on peut craindre des emportemens des Jésuites & de

leur estrange opiniaistreté à envahir les droits sacrés de l'Episcopat & à se maintenir par toutes sortes de voies dans leurs sacrileges usurpations.

Le tiltre plein d'éloges qui se trouva sur cette lettre n'y estoit pas quand cet Agent la donna audit *Signor Cosimo*, mais ce fut luy qui l'y mit après l'avoir leuë dans la satisfaction qu'il en avoit, & avant que d'en prendre la copie que cet Agent luy en accorda. Ce tiltre portoit ces termes: *Natalibus, doctrinâ, virtute verè Christianâ Clarissimi & Illustrissimi Viri Domini Joannis de Palafox & Mendoza Hispani & in America Episcopi Angelorum populi; ac Consilii Indiarum Decani Epistola, Sanctissima, Gravissima. Ad summum Pontificem Innocentium X. De Jesuitarum Societate extinguenda vel stricte reformanda ob venerabilis Ecclesiæ bonum.*

CHAPITRE XIV.

De l'arrivée des autres Deputés qui fut le 5 Decembre, & des visites que nous fîmes ensemble jusqu'à la fin du même mois.

Le jour si avantageux & si rempli de consolation pour moy de l'arrivée des mes Collegues, fut le 5 de Decembre sur les deux heures après midi. Ils estoient trois, sçavoir, M. Broulle Chanoine de S' Honoré, M. de Lallane Abbé de Valcroissant, Docteurs de Paris; & M. Angran licenté. J'allay au devant d'eux au Ponté-molle avec quelques-uns de mes amis qui m'y voulurent accompagner. Le reste du jour fut employé après avoir dîné à recevoir quelques visites d'autres amis qui nous vinrent congratuler de leur heureuse arrivée, avec d'autant plus de joie que ce petit bruit avoit couru de leur detention.

Le mercredi 6 nous allâmes dès le matin *ad Limina Apostolica* à S. Pierre remercier Dieu de la benediction qu'il avoit donnée à leur voiage; & nous repassâmes en revenant par l'Eglise de S. Augustin, pour y redoubler nos actions de grâces.

L'après-dînée nous allâmes voir M. l'Ambassadeur, qui nous receut avec de grands témoignages d'estime & de bienveillance, & qui voyant ces Messieurs encore dans leurs habits de campagne, nous offrit de ses carolles & de toutes les autres assistances dependantes de luy qui nous pourroient estre necessaires. Nous allâmes ensuite voir M. Gueffier & ceux que nous pûmes de nos amis qui nous avoient fait les civilités que je viens de dire, & dans le cours de nos visites nous allâmes aussi à l'Eglise de S. Louis y faire nos prières.

J'allai le jeudi 7 accompagner M. le C. Barberin à Montecaval. M. l'Archevesque de Be-

nevent, M. l'Abbé della pace & deux autres personnes estoient avec moy dans son Carosse. Je donnai avis à son Eminence de l'arrivée de ces Messieurs, & je l'entretins en chemin faisant des Predications que M. Broulle s'estoit trouvé obligé de faire à Die, dont je parleray cy après; & l'après-dînée nous allâmes ces Messieurs & moy ensemble visiter encore d'autres amis.

Le dimanche 10 après que j'eus cortégé M. l'Ambassadeur en chapelle, je rencontrai au sortir un Cordelier qui avoit fait à S. Louis la predication de cette année là. Il me dit que le P. Mulard avoit pris dans le cloistre son compagnon au collet; qu'il avoit obligé par ses menaces un autre Cordelier nommé P. Pacifique à se retirer chez M. l'Ambassadeur comme dans un lieu de refuge; Qu'il s'estoit ligué contre eux avec les Cordeliers Espagnols: enfin qu'il leur donnoit bien de la peine & de l'exercice dans le convent. Je trouvai l'après-dînée un des Secretaires de M. l'Ambassadeur avec qui je voulus éclaircir le fait qui m'avoit esté dit le matin de ce Cordelier réfugié chez luy; il me dit, qu'il ne sçavoit encore, s'il y estoit tout à fait réfugié, mais qu'il y en avoit dîné un.

Nous allâmes le mardi 12 pour visiter M. l'Ambassadeur, & l'entretenir plus à loisir que nous n'avions pu faire à l'arrivée de ces Messieurs. Il estoit comme nous entrions chez luy; & il nous pria de l'excuser s'il prenoit ce jour là pour se divertir un peu. Il nous remit à jeudi, & donna ordre à son maître de chambre de nous faire entrer dès que nous serions venus quoy qu'il ne fust pas encore levé.

Nous allâmes le mercredi 13 accompagner M. l'Ambassadeur à la ceremonie de Sainte Lucie, qui se fait tous les ans dans l'Eglise de S. Jean de Latran, en memoire de Henri IV de glorieuse memoire bienfacteur de cette Eglise, & l'après-dînée nous allâmes voir la bibliothèque Vaticane. Je passai au retour, chez un homme fort instruit des affaires de S. Office, qui me dit que M. le C. Lugo s'y estoit plaint un jour d'un avis qu'il avoit receu qu'on vouloit imprimer en France la Bulle de Paul V contre les Jesuites, & qu'il y fut resolu qu'on prieroit M. le Nonce de prendre garde que cette impression ne se fît point. Il me donna aussi un avis des plus secrets & des plus importants; sçavoir que l'Empereur, le Roy de France, & le Roy d'Espagne avoient écrit il y avoit peu de temps au Pape à la sollicitation des Jesuites, & que ces Princes demandoient par leurs lettres la condamnation formelle des cinq Propositions, à cause qu'elles apporteroient du trouble dans leurs Estats. Que si-tôt après la venue de nos Docteurs on avoit averti le Pa-

pe de

pe de leur arrivée dès le Mardi mesme. Qu'on avoit deliberé le mercredi à la Minerve & devant le Pape le jeudi de ce qu'il y auroit à faire sur la demande que nous ferions de l'établissement d'une Congregation sur cette matiere; & qu'il avoit esté resolu de ne rien faire, mais de nous tenir en attente; de nous traiter avec civilité; de différer & de remettre de temps en temps la résolution qu'on auroit à prendre sur nos poursuites, & enfin de nous laisser & de nous obliger de nous mesmes à nous résoudre de nous en retourner sans rien faire. Enfin il m'avertit que nous serions fort espionnés, & qu'il falloit toujours que nous nous souvinsions de parler au nom des Evêques qui nous envoioient. Nous n'avions garde de faire autre chose; mais c'estoit un avis qu'il nous donnoit.

Il faut que je reconnoisse icy une fois pour toutes, qu'ayant pratiqué de longue main depuis que j'estois à Rome quelques amis très affectionnés, qui me donnoient avis des choses les plus secretes qu'ils pouvoient apprendre; & leur ayant promis de leur garder sur tout ce qu'ils me découvriraient un inviolable secret & fidelité, je le fis avec une telle exactitude que je ne creus pas m'en pouvoir dispenser à l'égard de mes collegues mesme, me contentant de leur donner des avis proportionnés à ce que j'apprenois, mais sans leur dire en particulier les fondemens & circonstances de ces avis. Et cette circonspection fut cause, que ceux qui me les donnoient, ayant reconnu qu'effectivement j'en usois ainsi, ils me decouvrirent tout ce qu'ils apprenoiient & ce qu'ils pensoient touchant nos affaires avec une satisfaction & une liberté incroyables. Mais en cette occasion je me sentois encore plus obligé de taire à mes collegues ce qu'on m'avoit fait sçavoir, parce que cela n'eust servi qu'à les affoiblir & à rallentir le courage dont ils avoient besoin dans une poursuite si pénible, estant bien difficile qu'ils s'y fussent portés avec ardeurs s'ils eussent d'abord desespéré d'y réussir, & s'ils eussent sçeu qu'on avoit une resolution arrestée de ne leur rien accorder de ce qu'ils demandoient, & de les paier de civilités étudiées. Mais pour moy, Dieu me faisoit la grace de ne me point rebuter par toutes ces difficultés, & de me soutenir toujours par l'esperance que nous pourrions faire tellement connoître la necessité d'establir la Congregation que nous estions venus poursuivre, qu'enfin nous l'emporterions par nostre perseverance.

Nous nous rendîmes le jeudi matin chez M. l'Ambassadeur qui nous reçut estant encore au lit. Après que nous luy eûmes exposé amplement les desseins & l'ordre que nous avions de demander au Pape la Congregation dont j'ai tant de fois parlé; & que nous nous

fûmes beaucoup entretenus de la malignité avec laquelle ces cinq Propositions avoient esté fabriquées pour calomnier & accabler les veritables disciples & defenseurs de la doctrine de S. Augustin touchant la grace; sa conclusion fut, qu'il nous conseilloit de garder dans nos poursuites autant de douceur & de modestie qu'il sçavoit bien que nous verrions nous mesmes y estre requis; & que pour ce qui dependroit de luy, il l'y apporteroit volontiers pour nous aider à obtenir l'examen & la Congregation que nous demandions; mais qu'il voioit le Pape fort éloigné de la disposition de nous l'accorder.

Nous allâmes le Vendredi 15 voir le Maître de Chambre du Pape, pour luy demander quand nous pourrions esperer d'estre admis à l'audience de sa Sainteté. Il nous demanda si nous estions Deputés de la Faculté; Nous luy disîmes que non, mais de la part de quelques Evêques de France. Nous luy demandâmes neantmoins par respect s'il trouvoit à propos que nous prissions nos Robbes, où si nous nous contenterions de nos habits ordinaires, ce qui nous seroit plus commode, & que nous aimions mieux, s'il l'agreoit aussi bien que nous. Il nous dit qu'il nous ménageroit cette audience à la premiere commodité, & que quelq'un de nous prist la peine de le retourner voir dans quelques jours; qu'il luy diroit quand ce pourroit estre.

Nous nous proposions bien de voir tout le sacré College après que nous aurions salué le Pape; mais cependant nous creûmes que nous devions visiter les Cardinaux de la faction Françoisise, comme nous avions visité M. l'Ambassadeur. C'est pourquoy nous visitâmes MM. les Cardinaux Barberin & Urfin. Nous trouvâmes celui-cy le premier en estat de nous donner audience le vendredi 15 Decembre au matin. D'abord qu'il nous vit, il nous montra le livret de *Sanctus de S. Augustino etc. possumus meritis*. Nous luy en parlâmes comme d'un libelle infame, qui n'estoit qu'un ramas de faussetés & d'impostures; & il nous eust esté bien aisé de le prouver. parce qu'en effet il en estoit tout rempli. Mais il y en avoit une entre autres que je remarquai icy en passant pour faire voir, comme les mensonges des plus hardis & plus artificieux imposteurs, se destruisent quelques fois les uns les autres. Car en mesme temps qu'ils imputoient à M. d'Ipre la seconde Proposition, qui est *Que dans l'estat de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace interieure*, ils luy attribuoient dans ce libelle avec non moins de fausseté une erreur toute contraire, qui est *Que les pécheurs résistent à la grace divine par l'impossibilité de ne luy pas résister*. C'est la seconde des Propositions

tions qu'ils y imputent à Jansenius. *Peccatores omnes qui divina gratia resistunt, illi resistere ex impossibilitate assentendi, quam habet similiter adiunctam statum in quo tunc reperimur quando resistunt.* Mais au lieu de rien marquer en particulier à M. le C. Ursin de toutes les calomnies contenues dans ce libelle, nous nous contentâmes de luy dire en general que nous n'avions non plus de dessein de nous en plaindre que de plusieurs autres de cette nature qu'on imprimoit tous les jours; parce que toute la commission que nous avions receüe des Evêques qui nous avoient envoyés, n'estoit que pour avertir le Pape de la supercherie avec laquelle on avoit fabriqué les Propositions équivoques qui luy avoient esté présentées; pour luy représenter le peril qu'il y avoit que les verités saintes de la grace, qui estoient renfermées dans les sens Catholiques de ces Propositions, ne receussent quelque atteinte, si ces mesmes Propositions estoient censurées absolument à cause des sens Herétiques dont elles estoient aussi capables, sans qu'on eust auparavant distingué & séparé les sens differents qu'elles pouvoient recevoir; & pour le supplier de ne pas laisser surprendre le S. Siege ny opprimer la verité en cette rencontre, mais de pourvoir à l'un & à l'autre en établissant une Congregation solennelle, dans laquelle toute cette affaire fust discutée avec soin, & les parties entendues de vive voix & par écrit en contradictoire sur le sujet de ces Propositions, avant que sa Sainteté en fust aucune decision. M. le C. Ursin trouva tout cela fort équitable, & nous demanda s'il n'y avoit pas desja une Congregation établie. Je luy répondis que nous l'avions ainsi appris, & que nous sçavions au moins quatre Cardinaux qui avoient esté designés pour cette Congregation. Il me demanda qui ils estoient? je le luy nommai, sçavoir Roma, Spada, Ginetti & Cechini. Il repartit qu'il croioit qu'il faudroit aussi des Theologiens avec eux. Je luy dis que j'en avois aussi ouï nommer quelques-uns. Il me nomma luy mesme le Pere Procureur de S. Marcel & le P. Aversa, comme pour me demander, s'ils n'estoient pas de ceux que j'avois entendus nommer? Je luy dis que oui. Et comme il estoit desja bien tard, & que nous nous disposions à prendre congé de son Eminence; il nous dit que quant à luy, il seroit d'avis qu'on terminast cette affaire comme nous le demandions, & que s'il y pouvoit quelque chose, il nous offroit son service & sa recommandation.

Ce petit livret de *Jansenius possumus merari* estoit en grande vogue dans Rome, & il y avoit esté distribué à beaucoup de gens. Car ce matin-là mesme estant allé à la Minerve, un de leurs celebres Peres m'en avoit desja par-

lé, & dit que nous y devions prendre garde, qu'il seroit de tres mauvais effets. Mais je luy avois répondu que cela n'estoit point de nostre affaire du tout. Que si Jansenius avoit dit les mesmes Propositions que ce livret luy imputoit, qu'on le condamnaît si l'on vouloit, que nous n'y prenions point de part, & que nous n'estions à Rome uniquement que pour obtenir du Pape une Congregation solennelle pour examiner l'affaire de ces cinq Propositions avant que le Pape en fust aucune decision. Ce que ce Dominicain trouva fort bon, & fut tres-aise de voir que nous nous declarassions hautement de cette sorte, & que nous ne prissions aucune part dans la defense de Jansenius.

Je fus le samedi 16 à l'Antichambre du Pape. Je parlai à son Maître de chambre, que j'entretins encore plus particulièrement & plus à loisir, que nous n'avions fait ensemble, du sujet de nostre Commission. Il me dit qu'il estoit aussi venu un Cordelier (c'estoit le P. Mulard) pour presenter au Pape certaines Propositions dans un livre imprimé, & qu'avant que de l'introduire il avoit voulu sçavoir qui il estoit. Que M. le C. Cechini luy avoit dit, qu'il n'y avoit point de danger de le faire voir à sa Sainteté. Il me dit aussi que ce Cordelier luy avoit dit qu'il estoit de la Sorbonne. Je répondis sur cela qu'asseûrement il n'en estoit pas; & je luy expliquai quelque chose de la fourbe. Quant à nos habits, il me dit que si je voulois il en parleroit au Pape. Je luy dis qu'il n'estoit pas necessaire d'embarasser sa Sainteté de cette question incidente; que nous estions bien contents, s'il le trouvoit bon, de nous servir de nos habits ordinaires, sans y apporter la ceremonie de nos Robbes. Il me dit aussi qu'il falloit prendre garde de ne pas donner au Pape *aucun travail*, aucun sujet d'inquietude & de travail. Je luy dis que nous les luy épargnerions tant qu'il nous seroit possible; & que cette consideration avoit desja esté cause, que j'avois représenté à mes Collegues qu'entre ce jour-là & les festes il n'y avoit plus que le mardi suivant dans lequel nous pussions esperer d'avoir audience; que le Pape en seroit grandement pressé ce jour-là, & que s'ils vouloient que nous differassions jusqu'après les festes à la demander, nous l'auroions plus aisée & plus commode. Le Maître de chambre goulta bien cette retenue, & il me promit aussi de nous ménager l'audience apres les festes tout le plustost qu'il pourroit.

Nous ne laissâmes pas d'aller le lendemain dimanche 17 Decembre à la Chapelle du Pape; & Monsignor Sacrista nous avoit justement placés à costé de l'Aurel, sur le passage par où le Papey devoit venir & en sortir: tel-
lement

lement qu'en arivant, aiant jetté ses yeux sur nous, il nous considéra fort, & de mesme s'en allant.

M. Cosimo Ricciardi de Accolti Curé de de San Salvator della Copella & Qualificateur de la Congregation dell' Indice, m'envoia prier de l'aller voir l'après-dînée, ce que je fis. Il me donna avis que le P. Annat vouloit faire imprimer un livre contre les cinq propositions, & que ce livre estoit commis par le S. Office à quelques personnes pour l'examiner, & voir s'il y falloit donner approbation & permission d'imprimer; ce qui pouvoit estre dans cette affaire d'un fort grand prejudice, comme je dirai cy-aprés en rapportant ce que nous fîmes pour l'empescher.

Nous allasmes le mardi 19 voir M. le C. Barberin qui s'étendit sur les louanges de la Faculté, & ses louanges furent suivies de nos applaudissemens; mais de peur que ces louanges reciproques de ce corps celebre, ne pussent estre tirées pour quelque aveu que nous fussions en son nom & de sa part à Rome, je dis que la qualité de Docteur estoit inseparable des personnes qui en estoient honorées, & que c'estoit pour cela que son Eminence la consideroit dans les nostres, quoy que ce ne fust point du tout la Faculté qui nous employoit, mais quelques-uns de Messieurs les Evêques de France qui nous avoient trouvés propres pour poursuivre aupres du Pape la Congregation dont j'avois deja eu tant de fois l'honneur de parler à son Eminence. Et comme M. le C. Barberin estoit en habit pour sortir en ville, je le dis à mes Collegues, afin que nous ne le retardassions pas. Il nous répondit qu'il n'estoit pas pressé de sortir jusqu'à ce que M. le C. Rappacioli fust venu; & à peine ces paroles estoient achevées, qu'il arriva: de sorte que cette premiere visite chez M. le C. Barberin fut courte & se passa toute en complimens.

Nous allasmes le mercredi 20 visiter les Sept Eglises. Je trouvai dès le matin en allant à S. Pierre le P. Mulard dans la rue des Vendeurs de Chappelliers, qui en achetoit pour s'en retourner en France, & qui me dit qu'il ne s'y en iroit pas dans une saison si avancée, s'il n'estoit contraint à cela par des gens qui avoient pouvoir de le luy commander; mais qu'il espéroit qu'il reviendroit bien tost à Rome avec M. Hallier. Que le Pape assurément prononceroit sur ces matieres. Qu'on avoit dit qu'il se contenteroit d'une imposition de silence, mais qu'il parleroit. Je le priai de faire mes baisemens à M. Hallier, & de l'asseurer qu'il n'avoit pas tant d'envie de venir à Rome, que j'en avois de l'y voir. Quand nous fûmes de retour des sept Eglises, le P. Mariana me vint

voir pour me faire souvenir de quelques visites qu'il trouvoit à propos que nous fissions. Je luy demandai ce qu'on disoit dans Rome de l'arrivée de mes Collegues. Il me dit qu'on en disoit toute sorte de bien, & qu'il y avoit tous les jours des gens qui luy en témoignaient leur joie. Qu'il avoit bien veu une personne qui luy avoit dit, qu'il estoit eschappé à quelque'un de nous quelque parole contre le Concile de Trente; mais qu'il avoit répondu qu'il estoit une mesdisance & stulteté, comme en effet il avoit raison, n'y aiant pas eu le moindre pretexte ny le plus leger fondement de nous accuser de cela.

Le jeudi 21 je receus dès le matin une visite d'un Ecclesiastique nommé M. Othenin qui me representa l'estat où se trouvoient les affaires de M. l'Archevesque de Malines. Il me parla de quelques lettres dont M. le C. Trivulzio estoit chargé pour les interêts de cet Archevesque; & il m'offrit de faire en sorte que M. le C. Trivulzio les rendist plus ou moins diligemment selon que nous trouverions que cela seroit expedient pour nos affaires. Je fis un tres-humble remerciement à M. Othenin de sa civilité & de son affection; mais je luy dis qu'il ne regardast en cela que l'intérêt de M. l'Archevesque de Malines, & qu'il ne prist pour cela aucune mesure pour l'avantage de nos affaires, parce qu'elles n'avoient rien du tout de commun avec les siennes.

Le vendredi 22 nous allasmes M. Brouffe & moy voir le General des Augustins. Entre autres choses il nous dit, que le P. Mulard estoit allé le visiter comme envoié de la part de la Faculté de Theologie de Paris; & il fut fort surpris, quand nous l'assurasmes qu'il n'en estoit ny député ny mesme Docteur. Il nous recommanda fort aussi de ne point parler de Jansenius, & qu'il contribueroit bien volontiers avec nous tout ce qu'il pourroit pour les interêts de la Doctrine de S. Augustin.

Je fis l'après-dînée une visite particuliere au P. Barelier, pour sçavoir quand nous pourrions parler commodément à son General. Il me dit que cela ne se pourroit pas de deux jours, à cause de cent ou six-vingt lettres qu'il falloit qu'il préparast pour le lendemain pour l'Italie; mais qu'il l'avoit deja entretenu de nostre affaire, & que nous ne pourrions qu'estre les tres bien-venus, pourveu que nous ne parlassions que de S. Augustin & de S. Thomas.

Toutes les festes se passent en devotions, en ceremonies & en visites actives & passives de nos amis particuliers. Je vis une chose à Vespres à S. Louis, où nous estions le jour de Noël, qui me semble digne d'estre rapportée icy. Les prietes de 40 heures y avoient esté, & finis

& finissoient ce jour-là. On y vouloit faire la procession à l'issue de Vespres, & y porter le Saint Sacrement pour le ferrer apres la procession & les ceremonies accoustumées. On nous fit l'honneur de nous prier de porter le dais à cette procession, ce que nous fîmes. Comme elle sortoit de l'Eglise, M. le C. Giori passa par-là. Il fit arrêter son carosse, lever la portiere, & se mit dedans à genoux pendant que la procession passoit. Quand le S. Sacrement parut, il en descendit, il l'accompagna, il entra dans le cœur avec nous, & y demeura tousjours à genoux jusqu'à ce que toutes les prières & les ceremonies fussent achevées.

Dés que les festes furent passées, j'allai trouver le Maître de chambre du Pape, sçavoir le vendredi 29 de Decembre, pour voir s'il pouvoit nous en faire avoir audience ce jour-là. Il s'en excusa sur ce que M. l'Ambassadeur de Venise nouvellement arrivé devoit avoir cette matinée-là sa premiere audience; & qu'en suite M. le C. Raggi devoit presenter au Pape les Conservateurs du peuple Romain nouvellement élus: & il me remit au mardi suivant.

Après l'avoir quitté j'allai à la grande Messe en la petite Eglise de S. Thomas de Cantorbery; à l'issue de laquelle aiant joint M. le C. Barberin dans la Sacristie, nous vîmes à parler de ce que M. l'Abbé de Bourzeis ne pouvoit souffrir que dans les livres qui s'imprimoient sur les matieres contestées, on y dist quelque chose contre la Bulle d'Urbain VIII, sur quoy M. le C. Barberin s'en réjouissant, O, me dit-il, *M. de Bourzeis à moi grand amica.*

Le samedi 30 apres-dîner nous allâmes par maniere de récreation & de promenade voir quelques endroits considerables de Rome, & nous passâmes en chemin faisant à l'*Araceli*. Nous y rencontraâmes le Frere Archange qui nous dit que le P. Mulard estoit parti, & qu'il s'en estoit allé chargé de procurations & de lettres de recommandation de M. le C. Barberin, pour travailler en France à l'affaire des cinq Propositions, en revenir bien-tôt, & en ramener M. Hallier. Dans la suite du discours je luy fis avoüer devant ces Messieurs la réponse qu'il me fit & que j'ai dite cy-dessus, lorsque je m'adressai à luy la premiere fois pour luy demander le Religieux deputé de la Faculté. L'aïant mis en suite sur les lettres de M. Hallier que le P. Mulard ne m'avoit jamais voulu montrer, il nous dit que ce n'estoit pas neantmoins une chose bien difficile à voir, qu'il en avoit donné des copies à plusieurs Cardinaux, & me nomma Roma & Ginetti, que luy Frere Archange les avoit écrites pour les presenter à leurs Eminences. Je luy

dis qu'il en seroit donc peut-estre bien resté quelque copie entre ses mains. Il me dit qu'il n'en avoit point retenu, qu'elles estoient trop longues, qu'il luy falloit cinq ou six heures pour en copier une, qu'elles estoient d'une lettre fort menüe. Et par tout ce qu'il me dit en cette rencontre, je reconnus que tout ce qui m'en avoit esté dit en d'autres, par des gens qui n'en estoient pas du tout si clairement informez que le Frere Archange, n'avoit pas laissé d'estre bien veritable.

CHAPITRE XV.

Recit de quelques Predications que M. Brouffe fit en passant à Die contre les Calvinistes de cette Ville-là touchant la possibilité des commandemens de Dieu.

Entre les particularitez que Messieurs mes Collegues me dirent de leur voiage, ils me parlerent d'un séjour que M. l'Abbé de Valcroissant avoit fait à son Abbaye, pendant lequel M. Brouffe avoit eu occasion d'entendre prescher à Die un Ministre considerable de cette ville-là qui est presque toute Calviniste, & de refuter ce qu'il avoit dit dans son Sermon. Ce que je leur en ouïs dire dans le discours familier me parut si considerable, que je priai M. l'Abbé de Valcroissant de le mettre par écrit afin d'en conserver la memoire. Il le fit, & le narré qu'il en dressa merite bien ce me semble de tenir sa place dans ce Journal. Le voicy.

Allant de Lyon à Marseille pour prendre la mer, nous avons passé par la ville de Die en Dauphiné, où les Calvinistes ont un College des plus celebres de ceux qu'ils ont en France. Nous y avons séjourné quelques jours à cause que mon Abbaye est à une lieüe de cette ville-là. Pendant ce temps M. Brouffe cherchant l'occasion d'éclaircir contre les Heretiques la veritez de la foy Catholique, alla au Presche le dimanche 22 d'Octobre, pour y entendre le Sermon du Ministre nommé Disé, qui prit pour theme de son discours le verset sixième du Chap. 8 de l'Epistre aux Romains: *Nam prudentia carnis mors est, prudentia autem Spiritus vita & pax.* Il entreprit de tirer de ces paroles plusieurs consequences Heretiques contre la possibilité des préceptes, contre le merite des bonnes œuvres, & contre la difference & la distinction des péchez en mortels & veniels. Ce fut la matiere qu'il traita pendant une grande heure que dura son discours.

A l'issue M. Brouffe offrit aux Principaux du Consistoire de refuter sur le champ tout ce que le Ministre avoit dit, & d'aller pour cela en quelque lieu qu'ils voudroient, soit dans la salle de l'Evesché, ou au milieu de la place,

ou dans le College, pourveu que le Ministre voulust l'entendre comme il l'auoit écouté. Mais ces Heretiques ne l'ayant pas voulu, il se résolut de refuter ce Sermon dans l'Eglise Cathédrale, ce que le Vicair general de M. l'Euesque de Valence & de Die lui permit, & ce qui fut agréé par tous Messieurs du Chapitre. Plusieurs de ceux de la Religion s'y trouuerent, quoyque les Ministres ne l'eussent pas agréable. Il fit deux Predications sur le mesme verset, & refuta toutes les conséquences Heretiques que le Ministre en auoit prétendu tirer. Dans la premiere il prouua la possibilité des preceptes, & dans la seconde il établit le merite des bonnes œuvres & fit voir la difference des péchez mortels d'avec les veniels, & montra qu'encore que personne ne vive icy sans des péchez legers, toutefois toutes nos œuvres ne sont pas des péchez contre ce que le Ministre auoit dit dans son discours.

Touchant la possibilité des Preceptes, il établit la verité de la foy Catholique, la faisant paroître entre les deux extremités erronées, des Pelagiens d'une part, qui vouloient que les Preceptes fussent possibles par les seules forces de la nature sans le secours de la vraie grace de Jesus Christ; & des Lutheriens & Calvinistes de l'autre, qui ne veulent pas qu'ils soient possibles à la nature, mesme assistée de la grace de Jesus Christ: Et il montra clairement comment les uns & les autres auoient esté foudroiez d'un seul coup par le Concile de Trente Sess. 6. Can. 18. *Si quis dixerit homini iustificatio precepta Dei esse impossibilia, anathematis. Et cap. 11. Nemo temerarià illà & à Patribus sub anathemate prohibiti à voce uti debet, Precepta hominis iustificatio ad observandum esse impossibilia.* Ce qu'il confirma par quantité de passages de l'Ecriture Sainte, & par les autoritez de S. Ierosime, de S. Augustin, & des Conciles de Mileve & d'Orange, desquels le Concile de Trente a tiré ses definitions.

Et parce que le Ministre pour éluder l'Ecriture, faisant semblant d'y répondre & de l'expliquer, auoit dit, que les Preceptes pouvoient en quelque sorte estre dictés possibles en deux manieres; l'une, en tant que dans le Ciel ils pouvoient estre accomplis, comme ils le pouvoient estre auant qu'Adam eust péché. L'autre, qu'ils peuvent estre dictés possibles à cause que nous auons une volonté qui de son essence est une puissance éloignée qui ne se trouve point dans les autres creatures: M. Brousse montra que les Preceptes n'estoient pas seulement possibles en l'une ou l'autre de ces manieres.

Pour refuter la premiere, il fit voir que l'Ecriture Sainte parloit de l'accomplissement des Preceptes qui se fait en cette vie; ce qu'il

confirma par l'exemple de tant de justes qui ont vécu sous la Loy & sous l'Evangile, dont il est dit dans le vieux & le nouveau Testament; qu'ils ont gardé la Loy de Dieu; qu'ils ont marché dans la voie de ses Commandemens; qu'ils ont observé la justice; qu'ils ont esté justes devant Dieu; & qu'ils ont vécu sans reproche & sans crime, &c. D'où il conchuoit que l'Ecriture Sainte parloit de la possibilité des Preceptes à l'égard de cette vie; mais qu'à cause que plusieurs vivant selon les desirs de la chair, ne les observoient pas, ou qu'ils ne les observoient pas par l'esprit de la grace & de l'Evangile & dans l'ordre du salut, mais seulement par l'esprit de la chair, & selon la lettre & l'écorce de la Loy; c'estoit dans ce sens que l'Apostre disoit: *Prudentia carnis mors est; prudentia autem Spiritus, vita & pax.*

Il montra en second lieu que les Preceptes n'estoient pas possibles aux hommes à cause seulement qu'ils ont la volonté, qui selon son essence est une puissance éloignée de les accomplir. 1. Parce que Jesus Christ n'auroit donc rien mérité aux hommes par sa mort quant à l'observance des Preceptes, puisque sans luy ils estoient également possibles de cette puissance éloignée, qui consiste dans l'essence de la volonté que Jesus Christ ne nous a pas acquise par sa mort. 2. Parce que les Chrestiens n'auroient point d'avantage au dessus des Turcs & des Payens pour pouvoir observer la Loy de Dieu, puisque cette puissance qui ne consiste que dans l'essence de la volonté, est dans les Turcs & les Payens comme dans les Chrestiens. Ce qu'il confirma par plusieurs autres absurditez dont les Heretiques ne se pouvoient defendre.

Tous les auditeurs témoignerent une grande satisfaction de ce Sermon, & demeurèrent d'accord que M. Brousse auoit refuté tres solidement ce qu'auoit dit ce Ministre. Les Jesuites de Die qui y estoient en furent aussi beaucoup édifiez, & sans doute ils en rendront le mesme témoignage. Plusieurs de ceux de la Religion qui auoient ouï aussi le Ministre, consenserent que M. Brousse auoit refuté son Sermon mot à mot, & tous louerent sa moderation de n'auoir agi que par l'autorité & la raison fondée sur l'Ecriture Sainte & sur les Saints Peres sans s'estre emporté à aucune injure contre ce Ministre. Mais ce qui étonna le plus les Heretiques, fut d'auoir ouï expliquer la doctrine Catholique sur le sujet de la possibilité des Preceptes, & refuter leur creance, sans auoir recours à la grace suffisante soumise au libre arbitre, comme les Jesuites l'expliquent. Ce qui leur fit auouer que ceux qu'on appelle Jansenistes, quoy qu'ils tiennent des principes bien contraires à ceux des Jesuites, n'en

ne favorisoient pas pour cela la doctrine de Calvin; & qu'ils avoient cet avantage en les attaquant de cette sorte, qu'eux Calvinistes ne pouvoient pas reprocher à ces Docteurs comme ils faisoient aux Jésuites, qu'ils tombassent dans l'erreur des Pelagiens en voulant s'opposer aux dogmes de Calvin. Et l'on en s'endoit aussi les Catholiques se demander les uns aux autres au sortir de ce Sermon: Comment peut-on accuser ces Docteurs d'être d'accord avec les Calvinistes touchant la possibilité des Préceptes, vu que nous n'avons jamais ouï si bien refuter la doctrine des Calvinistes, ny si bien établir celle du Concile de Trente qu'a fait ce Docteur qu'on dit qui est Janféniste. Si l'on s'y prenoit comme cela, disoit le peuple, les Ministres ne seroient pas tant les entendus, & M. Dîse ne répondra rien à ce Sermon-là: comme en effet ils se teurent, & ne voulurent jamais accepter la conférence que M. Brouffe leur offrit encore après. M. Brouffe fut encore prié de prescher aux Urselines, qui sont les seules Religieuses de cette ville-là, où vivoient que plusieurs de la Religion prétendue réformée l'estoient venu entendre, il établit fort bien contr'eux avec l'édification de tous ses auditeurs la sainteté des vœux, par lesquels les filles se consacrent particulièrement à Dieu dans la retraite des Monastères.

Addition à ce récit.

La pensée ne me vint pas durant les quatre mois de séjour que M. Brouffe fit à Rome que je déduirai cy-après, de luy faire voir ce récit; mais l'ayant prié de le lire depuis que j'en suis moy même de retour, afin qu'il vîst si tout y estoit rapporté exactement, & s'il n'y vouloit rien ajouter, je le luy envoiai; & dès qu'il l'eust leu, il me le renvoya & m'en écrivit un billet, dont je crois devoir inferer icy les termes pour représenter toutes choses à ceux qui liront ce Journal dans la plus exacte fidélité que je le puis. Voicy donc ce qu'il m'en manda.

Il n'y a dans ce récit presque rien du second Sermon que je fis à Die; où je traitai la matière des bonnes œuvres & la distinction des péchés en mortels & veniels avec autant & plus de force que j'avois fait le jour précédent celle de la grâce & de la possibilité des commandemens; & où il y eut cela de remarquable, que le Ministre s'estant servi de l'opinion du Jésuite Gretser, & ayant apporté un passage de luy comme étant le sentiment de l'Eglise Romaine, je dis en le refusant qu'il estoit ou extrêmement ignorant pour un Professeur en Théologie, ou extrêmement méchant: Ignorant, s'il ne sçavoit pas que le sentiment de ce Jésuite n'estoit pas celui de l'Eglise Romaine,

puisque tant & de si sçavans hommes luy estoient opposés: Méchant, si le sçachant, comme il n'y avoit pas d'apparence qu'il ignorât ce qui estoit si commun parmi les doctes, il avoit neantmoins eu la hardiesse de le proposer à son auditoire comme la créance de l'Eglise Romaine, & le tromper ainsi par cette fausseté. J'ajoutai que tant s'en faut que le sentiment du Jésuite Gretser fust la créance de l'Eglise Romaine; que pour mon particulier j'estimois qu'il luy estoit entièrement contraire. Et j'ajoutai cela, parce que j'avois deux Jésuites pour auditeurs, qui au sortir de la Predication me vinrent voir au logis, & me témoignèrent la satisfaction qu'ils avoient eue de voir la clarté & la force avec laquelle j'avois traité cette matière.

Vous pourrez ajouter que les principaux des Herétiques furent si satisfaits de moy, qu'ils me prièrent d'y repasser à mon retour de Rome, & je leur promis que si je revenois par la même route, je le ferois de bon cœur, & que je leur donnerois un mois entier, où tous les jours je refuterois leurs erreurs dans la place publique avec la même clarté & la même force que j'avois refusé les points que leur Ministre avoit proposés en son Sermon, & que j'avois refusé en deux, dont je les faisois juges s'ils vouloient mettre la main à la conscience.

CHAPITRE XVI.

Choses passées à Paris vers la fin de l'année 1651.

Accusation faite contre moy par M. Grandin Syndic à l'instance de M. le Nonce, comme si je m'étois dit à Rome député de la Faculté. Les Jésuites se vantent déjà de la façon dont ils s'assurent que les Propositions seroient condamnées à Rome. Libelle diffamatoire du P. Brisacier Jésuite contre les Religieuses du Port Royal, censuré par M. l'Archevêque de Paris.

Avant que d'entrer dans le récit de ce qui se passa à Rome durant les premiers six mois de l'année 1652, il y a trois ou quatre choses dignes d'être rapportées icy, qui se passerent à Paris sur la fin de l'année 1651. Celle qui a plus de rapport à ce que j'ai dit cy-dessus, est une entreprise & une médisance des plus ridicules qu'ils s'avirent de faire contre moy dans l'Assemblée de la Faculté du 4 de Novembre, pour tâcher sans doute d'obscurcir & de rendre incertaine la hardiesse que le P. Mulard avoit eue de se dire député de la Faculté, en m'accusant avec appareil & solennité dans cette Assemblée, d'avoir commis moy même l'imposture qu'ils avoient inspirée & fait commettre à ce Cordelier.

Quand ils le firent partir de France pour venir exécuter tout ce qu'ils luy avoient prescri-

en vertu de cette deputation chimerique qu'ils luy avoient donnée de leur autorité particuliere, & avec laquelle ils se propofoient d'autorifer toutes les choses qu'ils luy feroient dire à Rome; ils ſçavoient que j'en eſtois parti pour France ainſi que je l'ai dit cy-deſſus. Ils ne s'attendoient nullement que j'y deuſſe retourner, ny qu'il deuſt ſ'y trouver d'autres perſonnes que moy qui puſſent ſe mettre en peine & s'interreſſer de ce que le P. Mulard ſe diroit député de cette celebre Compagnie; & la connoiſſance qu'ils pouvoient avoir de la maniere dont il vivoit & ſe gouvernoit dans le monde, qui pouvoit luy donner droit de tout dire ſans qu'on ſ'en formalifât ny qu'on y priſt garde meſme, leur avoit ſans doute fait croire qu'on obſerveroit cela en ſa perſonne bien moins qu'en une autre: de ſorte qu'ils s'attendoient qu'il agiroit abſolument & ſans contredit ſous ce nom en tout ce dont ils l'avoient chargé, ſans que jamais ny luy ny eux en puſſent recevoir aucun reproche. C'eſt pourquoy quand ils ſe virent dans la ſuite du temps & contre leur eſperance decouverts par les ſoins que j'en avois pris, ſoit qu'ils fuſſent ſeulement portés d'indignation contre moy, pour avoir penetré ſi avant dans leur conduite, & qu'ils ſ'en vouluſſent vanger en m'impoſant fauſſement le crime qu'ils avoient commis veritablement; ſoit qu'ils euſſent ſeulement deſſein d'éloigner loin d'eux cette infamie, & la rendre obſcure & douteuſe à leur égard en l'imputant auſſi à celui qui pouvoit ſ'en plaindre s'ils l'en accuſoient le premier, quoyqu'ils l'en connuſſent tres innocent; ils formerent le deſſein de m'en accuſer en public. Et afin que l'accuſation qu'ils en feroient faire contre moy parût plus plauſible & mieux fondée, ils ne voulurent pas en eſtre eux-mêmes les inſtrumens; mais ils crurent qu'ils devoient l'autorifer par la conſideration de la perſonne de Monsieur le Nonce qu'ils y emploieroient.

M. Grandin qui avoit eſté élu Syndic à la place de M. Hallier le mois d'Octobre précédent, & qui devoit ſelon la couſtume en faire ſon remerciement dans cette Aſſemblée du 4 de Novembre, ne prit pour tout ſujet de ſa harangue que celui-là ſeul. Il dit, ainſi que le portent les termes d'une lettre qu'un Docteur de mes amis m'en écrivit quelques jours après cette Aſſemblée, que M. le Nonce „ l'avoit envoyé querir la veille avec M. Meſſier „ Souſdoien, pour les avertir que M. de Saint- „ Amand (il vouloit dire M. de Saint-Amour, „ car aiant conſulté ſon papier il ne dit plus de „ Saint-Amand, mais de Saint-Amour; & cette conſultation qu'il fit de ſon papier vint „ de la charité de M. Grandin qui luy dit que

ce pouvoit eſtre M. de Saint-Amour) agiſſoit „ à Rome en qualité de Député de la Faculté de „ Theologie, pour la cauſe de quelques-uns „ que M. Grandin nomma d'un ton de voix „ plus bas Janſeniſtes. Que M. le Nonce deſi- „ roit ſçavoir le ſentiment de la Faculté ſur cet „ avis qu'il luy donnoit; & ſ'il eſtoit veritable „ qu'elle euſt nommé ledit ſieur de Saint-A- „ mour pour ſon député; à quoy M. Grandin „ ajouta qu'il eſtoit tres important que la Fa- „ culté conſideraſt ce qu'il luy propoſoit.

Plusieurs Docteurs qui connoient d'abord la malignité de cette premiere Propoſition du nouveau Syndic, & qui eſtoient perſuadés que je n'eſtois pas capable d'une ſi honteuſe fauſſeté; & que d'ailleurs je n'avois nul ſujet ny beſoin de la commettre, s'éleverent contre le Syndic, liſſerent ſa Propoſition, & déclarent ſur la deputation du P. Mulard, dont ils avoient eſté avertis, diſant que c'eſtoit de celle-là qu'il y avoit tres grand ſujet de ſe plaindre. Quand ce murmure fut appaiſé, M. Deſchafteaux Docteur & Procureur de Sorbonne, à qui j'avois écrit dès mon retour à Rome le ſouvenir que j'avois d'un ſemblable reproche qui avoit eſté fait avec auſſi peu de fondement contre Meſſieurs Bourgeois & Duchefne; & que j'avois prié, ſ'il arivoit qu'on le renouvelaſt contre moy, de dire en mon nom, qu'en cas que ce fuſt avec la moindre verité, je conſentois de paſſer pour le plus infame de tous les hommes; avertit la Faculté de la lettre que je luy en avois écrite, & la produiſit en meſme temps dans l'aſſemblée. En ſuite de la lecture de ma lettre, luy & pluſieurs autres Docteurs qui eſtoient convaincus de mon innocence; dirent qu'il falloit que la Faculté declaraſt non pas ſimplement, ſi elle m'avoit député ou non; mais generalement ſi elle avoit chargé aucun autre de cette Commiſſion pour agir en ſon nom auprès du Pape ſur les matieres qui eſtoient alors agitées touchant la grace. Il y eut dans l'aſſemblée beaucoup de conteſtations ſur ce ſujet; les uns diſant qu'il n'eſtoit point queſtion du P. Mulard ny de ſa deputation, mais de répondre à M. le Nonce; les autres au contraire, qu'il n'eſtoit point neceſſaire de faire réponſe à M. le Nonce, parce que ſa demande n'eſtoit fondée que ſur une impoſture qui eſtoit toute viſible apres ma lettre: Que neanmoins eſtant veritable que je n'avois nullement uſurpé cette qualité, ils n'empêchoient pas que la verité n'en fuſt connue à toute la terre; mais qu'eſtant d'ailleurs certain que le P. Mulard l'avoit uſurpée, il eſtoit neceſſaire que la plainte en aiant eſté faite par des Docteurs qui en avoient des preuves à la main, la Faculté declaraſt ce qui en eſtoit.

Le deſſein des Docteurs qui avoient formé

le complot de cette accusation, estoit de faire declarer à la Faculté qu'elle ne m'avoit point député, ce qui eust esté une marque ignominieuse pour moy, laquelle eust donné au public & à la posterité, occasion de croire que la Faculté auroit creu sur la déposition de M. le Nonce, que j'eusse esté coupable de cette fausseté : Mais enfin après une longue deliberation sur ce sujet, qui dura presque jusqu'à midi, il fut conclu que *Messieurs Messier & Grandin retourneroient vers M. le Nonce, & qu'ils luy dévoient que jusque-là la Faculté n'avoit député personne à Rome ; & que j'avois fait savoir que je n'avois point du tout pris cette qualité comme IL ESTOIT CONSTANT PAR LA LETTRE que j'en avois écrite à M. Deschasteaux qui l'avoit représentée dans l'assemblée, & de laquelle la Faculté ordonna qu'ils feroient part à M. le Nonce.* Messieurs Messier & Grandin allerent au sortir de l'assemblée rendre cette réponse à M. le Nonce & luy porterent ma lettre : M. le Nonce les pria de la luy laisser, ce qu'ils firent. Mais M. Deschasteaux, dont l'amitié pour moy & pour la justice luy faisoit regretter d'avoir perdu ce temoignage de ma prévoiance & de mon innocence, pria M. Messier de retourner le lendemain voir M. le Nonce pour le supplier de luy rendre ma lettre. M. Messier prit la peine d'y retourner le lendemain pour cet effet, & M. le Nonce luy rendit ma lettre sans aucune difficulté.

C'estoit une chose à remarquer qu'encore que ces termes de la Faculté fussent generaux, & que par consequent ils ne dussent raisonnablement tomber que sur ceux qui avoient pris cette qualité, comme ils devoient aussi marquer ignominieusement tous ceux qui l'avoient prise : neantmoins M. Grandin & les autres Docteurs qui travaillerent avec luy à dresser cette Conclusion, n'infererent dans le dispositif que mon nom & y esparagnerent tout à fait celui du P. Mulard, laissant à présumer dans la suite des temps qu'il n'y avoit eu que moy seul qui y avois donné lieu. Mais aussitost que j'eus reçu l'extrait qu'on m'en envia après qu'elle eust esté reléuë & confirmée dans l'assemblée du premier Decembre, je vis bien que j'en pourrois faire un usage qui la feroit tomber toute entiere sur le visage de ceux qui méritoient seuls d'en porter l'affront. Ce sera en parlant de ce qui se passa dans la premiere audience que nous eumes ensemble mes Collegues & moy du Pape le 21 jour de Janvier suivant, que j'en ferai le récit.

L'Université se sentit aussi interessée dans la conduite de ce Cordelier, à cause des faussetés & des injures qu'elle fut avertie qu'il répandoit contre elle à Rome ; & elle fit un de-

cret dans l'assemblée ordinaire de ses députés tenue au College de Navarre le second jour de Decembre de la mesme année chés M. le Recteur, par lequel il fut resolu de m'écrire de sa part & de me prier de faire informer le plus soigneusement que je pourrois de toutes ces faussetés & calomnies. M. le Recteur m'envia ce decret de l'Université & y joignit ses lettres particulieres, par lesquelles il me recommandoit entre autres choses que les informations que je ferois faire sur ce sujet, ne fussent pas simplement pardevant des Notaires, comme il sceut qu'estoient celles que j'avois desja envoyées pour ce qui regardoit la qualité de député que le P. Mulard s'estoit attribuée ; mais il me recommandoit que je fisse plainte au nom de l'Université par devant quelque Juge des lieux, à qui je demanderois permission d'informer des mensonges & calomnies de ce P. Mulard : en suite de laquelle permission je ferois entendre des témoins. La raison que M. le Recteur m'apportoit de cela, estoit, qu'en France on ne deferoit pas à des témoignages, mais seulement aux témoins, qu'il falloit pour cela faire ouïr pardevant les Juges. Mais je dirai icy par anticipation, que ce fut cette raison là mesme qui m'empêcha de faire sur ce sujet d'autres plus amples informations que celles que j'avois desja envoyées. Car estant allé voir le mardi 16 de Janvier deux Romains des plus pratiques & des plus habilles en cette matiere ; le premier me dit que c'estoit une affaire à estre traitée devant les Juges criminels ; qu'elle estoit assés particuliere & extraordinaire ; mais qu'à cause de plusieurs desordres qui estoient récemment survenus dans ces tribunaux, il craignoit que tous ceux à qui on en parleroit n'en prissent ombrage & ne s'en voulussent pas mesler. Le second me dit, que le Tribunal le plus propre pour proceder sur ce sujet seroit l'Auditeur de la Chambre ; qu'il croioit qu'on auroit facilement la permission d'informer ; qu'on en feroit les informations, mais que pour les avoir & les envoyer ailleurs, il ne croioit pas qu'on le permist. Que cela estoit une affaire de consequence, dont on ne pouroit rien faire sans demander au Pape, s'il luy plaisoit d'accorder cette grace particuliere. Ces difficultés jointes à ce que le P. Mulard estoit parti de Rome pour s'en retourner, & que M. le Recteur ne demandoit de plus amples informations que celles qu'il avoit veuës, depuis le jour de ce decret, que pour le mieux seulement, & qu'enfin j'estimois qu'il estoit plus à propos de nous appliquer totalement à la poursuite de la grande affaire, dans laquelle toutes ces injures & calomnies pourroient estre mieux ruinées & dissipées, que dans cette contestation incident-

te qui divertiroit d'autant de l'attention de la principale : toutes ces difficultés, dis-je, & ces considérations m'empêcherent de satisfaire pleinement comme je le desirois à tout ce que l'Université m'avoit recommandé.

Les Chanoines Reguliers de l'ordre de S. Augustin, aiant eu quelque avis de l'examen qu'on disoit qui se feroit à Rome sur ces matieres dans une Congregation solennelle qu'ils croioient qu'on y disposast pour cet effet, s'estoient assembles pour deliberer s'ils n'envoieroient pas à Rome un ou deux de leurs Peres au nom de leur Compagnie pour l'interest qu'ils prenoient en la conservation de la doctrine de S. Augustin, & ils avoient desja jetté les yeux sur le P. Fronto pour le charger d'entreprendre ce voyage à ce dessein. Le General en écrivit à Rome à leur Procureur General, qui m'en communiqua les lettres & m'en demanda mon sentiment. Je le congratulai & tout leur Ordre d'une si Sainte & si chrestienne prévoyance; je luy témoignai que cela pourroit estre fort utile & d'un grand exemple dans le temps; mais que je ne voiois pas encore toutes choses assez bien préparées pour mettre si-tost à execution ce bon & pieux dessein.

Celuy qui m'écrivoit ordinairement de la part de Messieurs nos Evêques m'écrivit une lettre le 22 Decembre 1651 par laquelle il sembla predire en quelque sorte la maniere dont on verra dans la suite qu'on s'est gouverné dans cette affaire. Il me parloit en ces termes : Dieu soit beni de ce qu'il y a des personnes dans le College des Cardinaux qui sont informés de la verité sur ces matieres, quo'y qu'ils soient tres rares; mais je crains toujours la politique Romaine. Nos Docteurs Molinistes, auxquels on écrit toutes les semaines de Rome, sont agreables, quand ils disent que la Censure des cinq Propositions viendra bien-tost, & qu'on fait accroire aux Janсениstes, que le Pape desere aux lettres des Evêques qui ont écrit à sa Sainteté contre la lettre de M. de Vabres, & qu'il ne jugera point. Ils ajoutent que la premiere Proposition est desja censurée, & qu'on l'a declarée heretique, & qu'on exa-

mine les autres. Que quand on les aura censurées, avant qu'on vous declare la Censure, on vous sera venir pour vous entendre en particulier, & qu'en suite on publiera cette Censure. Il est vray qu'ils sont plus gays qu'à l'ordinaire. Prenés garde s'il vous plaist à ce qui peut donner sujet à cette nouvelle : car elle n'est pas d'un seul, elle est de plusieurs.

Enfin cette année là finit à Paris par la Censure que Monseigneur l'Archevesque y fit le 29 Decembre d'un livre composé par le P. Brisacier Jesuite qu'il avoit mis au jour sous ce titre, *le Janсениsme confandu &c.* Et la raison de cette Censure que M. l'Archevesque en apporte dans son ordonnance, est que cet Auteur s'estoit tant oublié que de charger le Monastere des Religieuses du Port Royal d'une infinité de calomnies & d'opprobres jusqu'à l'accuser d'heresie quant à la Doctrine, & des plus grands desordres quant aux mœurs; disant mesme en la page 6 de la 4 partie : *Que suivant les regles prescrites aux Filles du S. Sacrement, l'on fera une nouvelle Religion, qu'on appellera les filles impemantes, les desesperées, les asacramentaires, les incommunantes, les phantastiques &c.* Les Vierges filles & tous ce qu'il vous plaira, dont l'original en sera au Port Royal & ailleurs-part la copie. C'est pourquoy M. l'Archevesque condamna le livre de ce Jesuite, comme injurieux, calomnieux & contenant plusieurs menzonges & impostures. Il declara ces Religieuses pures & innocentes des crimes dont ce Jesuite avoit voulu noircir la candeur de leurs bonnes mœurs & offenser leur integrité & Religion, de laquelle mondit Seigneur l'Archevesque declaroit estre assenté par UNE ENTIERE CERTITUDE. Et enfin il ordonna que cette Censure seroit publiée au profne de toutes les Paroisses de Paris & imprimée & affichée aux portes de toutes les autres Eglises. Ce qui fut executé avec l'applaudissement de tous les gens de bien, & un estrange dépit des Jesuites qui avoient employé tout leur credit pour empêcher cette Censure qui les faisoit passer par tout pour des calomnieux publics, sans avoir peu rien gagner sur l'esprit de M. l'Archevesque de Paris.

QUATRIÈME PARTIE,

Contenant ce qui s'est passé durant les premiers six mois
de l'année 1652.

CHAPITRE PREMIER.

*De ce qui se passa tant à Paris qu'à Rome durant
les trois premières semaines du mois de Janvier.*

LA première chose que nous fîmes dans cette année-là, fut d'aller le mardi 2 de Janvier à l'aprichambre du Pape pour estre introduits à son audience; mais elle fut toute occupée ce jour-là par M. le Prince de Lunebourg qui l'eut le premier, & par M. le C. Urfin qui l'eut le second. Nous y retournâmes en suite tous les jours que nous pouvions l'esperer, jusqu'à ce qu'enfin nous l'obtînmes le 21 de ce mois-là comme je dirai en son lieu.

Cependant nous employâmes nostre temps selon que la nécessité & l'utilité de nostre affaire ou la bien-séance le desiroient. L'après-dînée de ce mardi second de Janvier, je fus accompagner M. Brousse chez M. le Cavalier Pozzo homme tres celebre dans Rome & d'un tres rare merite, à qui M. Brousse avoit à rendre une lettre de recommandation. Il nous apprit dans son entretien une plaisante imagination d'un Jesuite qu'il avoit autrefois connu, & qui étoit Confesseur du Pape qui vivoit alors. Ce Jesuite soutenoit & vouloit imprinter cette opinion, que le Pape pouvoit se choisir un successeur avant sa mort, & l'établir comme un Coadjuteur dans cette premiere dignité Ecclesiastique.

Ce mesme jour-là à Paris un homme nommé Sanguiniere qui avoit esté Jesuite, mais qui s'estoit poussé dans la Faculté de Theologie jusqu'à y soutenir une These de Tentative, aiant demandé dans l'Assemblée des lettres de son temps d'étude, en fut depuis refusé, bien qu'il fust appuié par les fauteurs des Jesuites, & plus que d'aucun autre par M. Hallier.

Ces mesmes Docteurs parurent aussi fort mécontents de la nouvelle qu'ils receurent en cetemps-là, de l'arrivée à Rome de Messieurs mes Condeputés; mais ils s'en consolèrent neantmoins en publiant par tout, que cela n'empêcheroit pas que le Pape ne prononçast bien-tôt un jugement contre ces Propositions; & que s'il nous entendoit auparavant que de le prononcer, il ne nous entendroit que comme je l'avois esté sur le fait des Heures. Ce qui étant arrivé aux oreilles de Messieurs

les Eveques qui nous avoient deputés, ils nous recommanderent de nouveau par une lettre qu'ils nous firent écrire le cinquième jour de ce mois-là, que nous nous gardassions bien de nous engager dans aucune conférence secrette & particuliere; mais que nous en poursuivissions toujours une solemnelle, semblable à celles qui avoient esté tenues sous Clement VIII & Paul V, devant laquelle nous ne nous contentassions pas de répondre sur le sens Catholique que pouvoient avoir les Propositions qui nous avoient esté imputées, dans lequel seulement elles devoient estre soutenues comme Orthodoxes; mais que nous y accusassions aussi les sentimens erronés de Molina, & que nous en demandassions la condamnation contre les Jesuites.

Nous accompagnâmes le lundi 8 M. le C. Barberin au Consistoire, & il nous fit l'honneur de nous prier d'aller dîner avec lui le lendemain. Apres nous avoir regalés le mardi 9 à dîner avec une tres grande magnificence, il nous mena passer l'après-dînée dans sa Bibliothèque, & en suite il nous ramena luy mesme jusque chez nous. Il me parla de quelques livres touchant ces matieres contestées que son Eminence avoit par occasion eu la bonté de faire retirer de la Doanne pour moy. Je fus luy dire le lendemain quelques livres c'estoit. Il me les renvoia le jeudi apres-dîner par son Bibliothecaire, auquel j'en donnai un exemplaire de chacun de ceux qui n'estoient pas encore dans la Bibliothèque de son Eminence.

Nous allâmes ce jour-là 11 M. Brousse & moy voir M. l'Ambassadeur, & nous l'accompagnâmes chez M. l'Ambassadeur de Venise au Palais S. Marc, & au sortir de-là à la Maison professée des Jesuites, ditte le *Giesu*, qui est allés voisine de ce Palais. M. l'Ambassadeur y alloit pour parler (apres y avoir ouï la Messe comme il fit) à quelques-uns de ces Peres, dont, comme il nous le dit, le Roy n'estoit pas content. Je pris garde que le P. Annat depuis avoir receu l'avis de la venue de M. l'Ambassadeur, alla sans l'attendre, chez le Pape pour en avoir audience.

Le vendredi 12 en attendant tousjours celle que nous avions demandée à sa Sainteté, nous commençâmes à visiter les Cardinaux que nous sçavions qui estoient destinés pour nostre Congregation. Nous visitâmes ce jour-là M. le C. Spada, qui nous recut & entretint toute
à faire

à fait bien. Mais il se passa cela de considérable dans l'audience qu'il nous donna, que nous ne disîmes pas un seul mot de part ny d'autre de l'affaire qui nous regardoit. J'allai voir en suite en mon particulier M. le Curé de S. Sauveur, qui me dit un mot digne d'estre remarqué, & que nous avons tousjours tâché de pratiquer : *Que la moitié d'une affaire, sur tout à Rome, consiste dans la maniere de la bien conduire & soutenir. LA META d'un negotio consiste nel modo di ben portarlo.*

Ce bon Monsieur le Curé de S. Sauveur estoit grand ami & du même pays de Monsignor Ghiggi, qui estoit revenu il n'y avoit pas long temps de la Nonciature de Munster. Il m'en avoit fait une estime tres particuliere comme d'un homme de grande pieté & erudition, lequel estoit fort bien dans l'esprit du Pape & l'un de ses secretaires d'Etat; qui ne manqueroit pas sans doute d'estre fait Cardinal à la premiere promotion; & peut-estre mesme quelque jour Pape quand il se seroit passé encore un Pontificat après celui d'aujourd'hui. C'est pourquoy il m'avoit fort conseillé de le voir le plus tost que je pourrois pour l'informer de l'estat de nos affaires, & il me le recommanda encore ce jour-là. J'y fus donc le Samedi 13 de Janvier; & aiant trouvé qu'il ne donnoit point d'audience j'allai à Sainte Marie Majeure.

J'y vis le Dominicain Confesseur de la nation François, qui m'apprit que le lendemain il y devoit avoir une chapelle de Cardinaux pour y celebrer une Messe de la Trinité pour Pie V. Qu'autrefois ce Pape estoit mort en telle odeur de Sainteté, qu'on répandoit sur son tombeau quantité de fleurs le premier jour de May, & que sa chapelle estoit toute remplie d'ex voto. Mais que depuis la Bulle d'Urban VIII, pour la Canonization des Saints, on avoit ôté & serré dans la Sacristie ces ex voto, & que cette coustume de semer des fleurs sur son tombeau avoit esté abolie.

J'allai après jusqu'à S. Jean de Latran voir le P. Cavalli, & luy reporter le petit traité qu'il m'avoit prié de voir de ses observations sur la correction qu'on avoit faite aux hymnes sous le nom d'Urban VIII. Je dis sous son nom; car encore que ce fust à ce Pape que ces corrections fussent attribuées, c'estoit neantmoins un Jesuite qui en estoit Auteur, & qui estoit fort irrité contre le P. Cavalli des manquement qu'il y avoit remarqués tant contre la Grammaire que contre la fidelité des sens. Le P. Cavalli soumettoit toutes ses reflexions avec une profonde humilité à ceux qui vouloient les voir. Il les avoit représentées à plusieurs de Messieurs les Cardinaux, sans que pas un d'eux se mist en devoir d'examiner s'il avoit

raison, quoyque quelques-uns luy eussent dit que c'estoit une chose, à laquelle il falloit prendre garde. Mais ce qu'il y avoit de remarquable en cecy, est qu'encore qu'on introduisist par tout ces nouvelles hymnes, comme estant un ordre donné par ce Pape; neantmoins les Chanoines de S. Pierre resistoient tousjours aux instances qu'on leur faisoit de s'en servir, pour la seule raison de la nouveauté de ces vers dont leurs Chantres, qui estoient habitués & accoustumés aux anciens, se trouvoient incommodés. Et en effet leur resistance & leur coustume les faisoient laisser en la possession & l'usage des vieux, quelque desir que les Auteurs de ces corrections nouvelles pussent avoir, que ces Chanoines confirmassent par leur exemple les soins qu'on prenoit de les introduire par toute la Chrestienté.

Nous visitâmes le lundi 15 le Couvent des Carmes des-chauissés de Nostre Dame de la Victoire, où nous entretenîmes un de ces Religieux, qui nous dit que le Pape aiant esté les jours précédens entretenu de nostre affaire par une personne qualifiée, qui le sollicitoit de se disposer à vouloir terminer cette celebre controverse de la matiere de *auxiliis* qui agitoit l'Eglise depuis tant d'années, le Pape luy avoit témoigné que sa pensée & resolution estoit de suivre l'exemple de ses Predecesseurs qui s'estoient contentés d'imposer sur ce sujet silence aux parties; & luy dit qu'on en avoit assés fait de condamner ou plustost de prohiber en general le livre de Janfenius, & qu'il n'en vouloit pas faire davantage. De quoy cette personne non contente avoir répliqué au Pape, que ce n'estoit pas à cela que les gens les plus considerables de l'Eglise s'attendoient, mais qu'ils estimoient au contraire que sa Sainteté devoit parler & terminer les contestations dans l'occurrence presente; que pour l'en persuader il luy fit voir l'écrit dont j'ai dit cy-dessus que le P. Mulard estoit distributeur, qui portoit pour titre *An sit sapsenda, &c.* duquel cette personne avoit eu le temps de faire lecture au Pape depuis le commencement jusqu'à la fin; & que le Pape apres l'avoir ouï, n'avoit point fait d'autre réponse à cette personne pour se défaire de ses instances, que de luy dire, qu'il pouvoit communiquer cet écrit à ceux de Messieurs les Cardinaux auxquels il trouveroit à propos de le faire voir.

J'allai le mercredi 17 une seconde fois chez Monsignor Ghiggi, pour luy faire la visite que M. le Curé de Saint Sauveur luy avoit dit en l'entretenant que je luy serois. Je creus que je l'avois pris fort à propos, & il m'accueillit avec beaucoup de civilité & de gravité. Apres luy avoir dit en peu de mots la substance de nostre affaire & l'importance dont elle

elle estoit, j'avois commencé à luy faire un recit particulier de tout ce qui s'y estoit passé; mais je n'avois pas encore achevé de luy représenter les raisons qu'on avoit opposées à M. Cornet dans l'Assemblée du premier de Juillet pour ne point proceder à aucun examen de ces Propositions, que Monsignor Ghiggi me dit qu'il estoit demandé chez le Pape, qu'il me prioit d'expedier & de luy dire le fait sans m'arrester aux raisons. Je me sentis donc obligé de passer promptement sur les points capitaux & essentiels de cette affaire, comme estoient la fausse Censure dont ils avoient demandé au Pape la confirmation; le dessein que M. de Vabres avoit eu, voiant ce coup manqué, de faire signer une lettre à l'Assemblée du Clergé pour demander la condamnation de ces Propositions, sur l'assurance que les Jesuites luy avoient donnée qu'ils l'obtiendroient si le Clergé la demandoit; la resolution qu'il avoit prise n'y aiant pu porter le Clergé d'induire plusieurs Evêques particuliers à signer sa lettre; le soin qu'avoient eu ceux qui m'avoient envoyé, d'avertir le Pape de l'ambiguité des Propositions qui luy estoient présentées par cette lettre; la surprise qu'il y devoit craindre; l'intérêt qu'avoit le S. Siege d'éviter cette surprise; l'importance dont cela estoit pour son autorité, pour la vérité, pour la paix des fideles; enfin qu'il falloit que je revinsse une autrefois qu'il auroit plus de loisir luy donner des informations plus amples & plus particulières sur tout cela, & que Messieurs mes Collegues ne manqueroient pas aussi de l'en venir entretenir & de luy venir rendre leurs devoirs dès qu'ils auroient veu le Pape. Monsignor Ghiggi me dit qu'il seroit mieux que je luy fisse connoître en particulier ce qui en estoit, que d'aller le voir plusieurs pour l'en informer: parce que souvent en des occasions de cette sorte le nombre nuisoit plustost qu'il ne servoit. Il me dit que le Pape ne luy avoit point encore parlé de cette affaire, & que jusqu'à ce que le Pape luy en eust parlé, il ne s'en mesleroit point, *Ne videretur mittere manum in messum alienum*: mais que probablement le Pape luy en seroit parti dès que nous luy aurions rendu nos lettres. Je luy dis que je les avois rendus au Pape il y avoit près de six mois. Il me répondit qu'au moins quand nous verrions le Pape, nous luy laisserions quelque Memorial pour soulager la memoire de sa Sainteté; & que quand ce Memorial seroit venu entre ses mains, cela suffiroit; qu'avant cela il n'estoit pas besoin que nous luy allassions faire de visite, parce que les Secretaires d'Etat n'en recevoient point, & tenoient toujours leurs portes fermées excepté pour les affaires. Je luy dis que nous en userions com-

me il me l'ordonnoit, & luy renouvelai la declaration que j'avois faite au Pape, que nous ne pretendions rien contre la Bulle d'Urbain VIII, & que des Propositions dont on luy demandoit la Censure il n'y en avoit aucune dans celle de Pie V.

Nous visitâmes le jeudi 18 M. le C. Ginetti, qui nous donna de nouveau de grands témoignages de bonne volonté & d'un grand desir de s'appliquer sérieusement à cette affaire. Il nous demanda aussi si nos parties estoient venues. Je luy répondis qu'il ne nous en paroissoit point au dehors; mais que c'estoit aux Jesuites à qui nous avions affaire, & que nous voulions les attaquer comme les principales parties, qui faisoient jouer tous ces ressorts contre la doctrine de l'Eglise, pour soutenir celle de leur Molina. Qu'alors toute leur Societé estoit assemblée à Rome, qu'ils pourroient choisir de leurs plus habiles Peres pour se defendre des accusations & des plaintes que nous aurions à faire contre eux, & qu'ainsi nous ne manqueroions pas de parties. Il applaudit à ce que je luy disois sur ce sujet; mais nostre entretien ne fut pas long; & nous le finîmes le plustost que la bien-séance nous le permit; parce que nous vîmes chez luy une table dressée pour une Congregation que son Eminence y attendoit.

J'appris aussi ce jour-là chez un homme du S. Office que je visitai, que celui qui estoit chargé de lire le livre du P. Annat de *incoacta libertate*, dont l'impression estoit desja fort avancée, en avoit fait son rapport il y avoit huit jours. Que M. Albizzi vouloit qu'on luy donnast non seulement la permission de l'imprimer, mais aussi une espee d'approbation qu'il n'y avoit rien contre la foy; mais que ces Messieurs aiant observé que ce n'estoit pas leur usage, M. Albizzi n'avoit pas pu leur faire passer cette nouveauté, & que le livre avoit simplement esté renvoyé au Maître du Sacré Palais.

Je le fus voir le samedi 19 au matin. Je luy representai le préjudice que la cause de la grace efficace par elle mesme recevoit de l'approbation que le P. Annat taschoit d'avoir de la Congregation du S. Office pour le livre qu'il faisoit imprimer, & l'avantage que les Jesuites en prendroient pour le soutien de leur grace Molinienne soumise au libre arbitre, qui ne pouvoit s'établir que sur les ruines de plusieurs vérités Chrétiennes. Le Maître du Sacré Palais demeura à l'instant d'accord avec moy du préjudice que ces vérités recevoient de cette opinion Molinienne, & me prévint à designer en particulier plusieurs de ces vérités qui en estoient ruinées. Mais il me dit qu'il ne croioit pas que le livre du P. Annat

fust

fust fait pour la defense de cette opinion. Qu'au surplus quand cela seroit, on ne pourroit pas en tirer de consequence pour le fond de la doctrine qui ne manqueroit jamais d'estre maintenuë, lorsqu'on viendrait à la decider; mais qu'en attendant qu'on en vinst à ce point-là, le Pape avoit defendu d'écrire de ces matieres sans permission de la Congregation du S. Office. Que cette Congregation avoit donné au P. Annat cette permission, qu'elle luy avoit, à luy, ordonné de voir le livre & de donner son consentement à l'impression. Qu'il l'avoit fait, & n'avoit pu en user autrement. Que ces gens-là estoient tout-puissans, *omnipotens*. Qu'il estoit luy dans un Office dans lequel il falloit qu'il obeist. De sorte que je vis bien, qu'il falloit ou nous résoudre de voir publier ce livre quelques avantageuses marques d'approbation dont il püst estre autorisé, ou en arrester le cours par les plaintes que nous en ferions au Pape, si nous en pouvions avoir audience avant qu'il parust.

CHAPITRE II.

De la premiere audience que nous eumes ensemble du Pape le 21 de Janvier 1652, à la fin de laquelle nous luy donnâmes nostre premier Memorial.

Nous obtinmes en fin cette audience tant souhaitée & tant recherchée le dimanche 21 de Janvier. Après que nous eumes fait les genuflexions ordinaires en entrant dans la chambre où estoit le Pape & que nous luy eumes baisé les pieds, nous nous rangeâmes tous quatre devant luy à demi en cercle, & là estant à genoux M. Brouffe nostre ancien porta la parole en parlant en Latin à sa Sainteté, dans les mesmes termes dont voicy une fidelle traduction.

TRES SAINT PERE,

La joie que nous ressentons aujourd'huy est si grande, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Car que pouvoit-il ariver de plus souhaitable & de plus heureux à des Enfants de l'Eglise, à des Prestres, & à des Docteurs, que de se voir prosterner devant le Pere commun des Chrestiens, le Chef visible de l'Eglise, le Vicaire de Jesus Christ, & le Successeur de S. Pierre, pour luy baiser les pieds & recevoir la benediction de sa main & de sa bouche? Ainsi nous ne doutons point que le cours de cette année ne nous soit favorable, & que le succès de nostre commission ne soit heureux, puisque nous commençons l'un & l'autre avec la benediction de Vostre Sainteté.

Car nous voicy, T. S. P., aux pieds de V. S.

de la part de plusieurs tres illustres Eveques de France, qui poussez d'un zeile ardent pour les mysteres & les dogmes de la foy, & animés par leur respect envers le S. Siege, & particulièrement envers V. S. nous ont Deputés vers elle pour la supplier en leur nom, & conformément à la loüable coutume de l'Eglise en semblables occasions, de vouloir ordonner une Congregation pour l'examen & la discussion de cinq Propositions équivoques dressées avec fraude & tromperie, & dont ceux qui les ont fabriquées sollicitent eux-mesmes la Censure avec toutes sortes d'artifices; afin qu'après que les parties auront esté entendues en presence les unes des autres, leurs preuves & leurs raisons reciproquement rapportées, souscrites & communiquées, & le tout pesé & examiné ainsi que l'importance de la matiere le desire, V. S. prononce & declare par l'autorité souveraine qu'elle a dans l'Eglise, ce qu'il faut suivre & ce qu'il faut éviter; quel est le vrai sens de ces Propositions que nous sommes obligés de tenir, & quel est le faux que nous devons avoir en horreur: ainsi que nous apprenons par des Actes Authentiques & publics avoir esté pratiqué sous Clement VIII & Paul V, d'heureuse memoire, avec tant de gloire pour ces deux grands Papes, tant d'éclat pour la verité, & tant d'avantage pour l'autorité du saint Siege.

C'est, T. S. P., ce que nostre Confrere icy present, a desja proposé avec plus d'étendue à V. S. lorsqu'il eut l'honneur de luy presenter les lettres de Nosseigneurs les Eveques, & ainsi je ne le luy repeterai point de crainte de l'ennuier, me reservant de luy en dire davantage lorsqu'il luy plaira me le commander. Car V. S. peut juger aisément par cette force d'esprit qu'il a plu à Dieu de luy donner, de quelle importance cela est pour la conservation de la verité, pour l'unité, pour la paix, & pour l'autorité de l'Eglise. D'autant que ces Propositions estant capables de divers sens, vrais & faux, Catholiques & Herétiques, & ayant esté artificieusement fabriquées par ceux qui en sont les Auteurs, à dessein, si une fois elles estoient condamnées en general & selon la rigueur de leurs termes, de s'attribuer eux-mesmes le jugement de cette Censure équivoque; & sous pretexte de la defense, de donner la liberté de l'appliquer comme il leur plairoit à toutes sortes de sens; & en meslant ainsi le vrai avec le faux, & l'erreur avec la foy Catholique, exciter l'envie & la haine contre plusieurs tant Eveques que Docteurs de tres grande pieté & de rare erudition, les accuser auprès de V. S. comme criminels de leze Majesté divine, & les déchirer par leurs injures & leurs calomnies dans l'esprit d'une popu-

l'ace ignorante, ainsi que desja ils n'ont point eu honte de le faire au grand scandale de tous les gens de bien.

Cela fait, T. S. P., qu'il n'y a personne qui ne voie combien l'éclaircissement de ces Propositions est nécessaire pour l'union, pour la paix, & pour le bien de l'Eglise, afin que les parties aient esté entendues de part & d'autre, toutes les équivoques & les ambiguïtés de paroles demeslées, & toutes les chicaneries odieuses dissipées & rejetées, le mensonge se trouve séparé de la vérité; l'erreur, de la foy; & le son, de la fleur du froment, pour me servir des termes de S. Gregoire.

Je passe sous silence, T. S. P., afin de n'abuser pas de la grace que V. S. me fait de m'entendre, que toute cette dispute regarde la dignité, l'autorité & la doctrine de S. Augustin, que les souverains Pontifes & toute l'Eglise ont toujours eue en si grande veneration; de ce glorieux Docteur le fleau des Heretiques, par la bouche & par la plume duquel durant vingt années de sa vie l'Eglise a triomphé de ses ennemis, & en triomphe encore apres sa mort. De sorte que quand il s'agit de la grace medecinale & victorieuse de Jesus Christ, il n'est pas question de la cause de S. Augustin, mais de celle de l'Eglise.

Or, T. S. P., comme le point des difficultez qui se presentent aujourd'huy, est principalement de sçavoir quel est le sens de S. Augustin; rien sans doute n'est si nécessaire dans l'Eglise que la discussion & le jugement de ce veritable sens, puisque si V. S. souffroit qu'on continuast de l'expliquer en diverses manieres, l'autorité & la doctrine de ce grand Pere si souvent louée & approuvée par l'Eglise & par les souverains Pontifes, Innocent, Zozime, Boniface, Celestin, Sixte, Leon, Gelase, Hormisdas, Felix, Jean, Gregoire, Clement, Paul, & autres, recevroit une blessure mortelle, seroit comme déchirée & opposée à elle mesme, & se trouveroit par des Propositions faites à plaisir, exposée à la correction & à la Censure de ceux qui ont bien veu jusques-icy que c'estoit une entreprise également temeraire & inutile que de l'attaquer sous le nom de S. Augustin. Ce que V. S. juge aisément qui seroit la chose du monde de la plus dommageable à l'Eglise, la plus injurieuse aux Souverains Pontifes, la plus offensante pour le Saint Docteur de la grace, & la plus prejudiciable à la sainte & sacrée tradition.

Vostre prudence & vostre bonté, T. S. P., accorderont donc s'il luy plaist en faveur de la grace de Jesus Christ cette grace aux Eveques qui la luy demandent, ce repos aux fideles qui le souhaitent, cette consolation aux

gens de bien qui la desirent, & à nos tres humbles supplications l'effet de nostre esperance; afin que par ce moien la foy s'éclaircisse, la verité s'affermisse, l'unité Chrestienne se fortifie, la tradition sacrée se conserve, l'honneur de l'Eglise se maintienne en maintenant l'autorité de S. Augustin, & que tout conspire au soutien de la Majesté & de la Souveraineté du saint Siege & de l'Eglise Romaine, d'où comme d'une source seconde decoulent les eaux qui arroset les autres Eglises, ainsi que le disoit autrefois celuy des Papes qui a le premier porté le nom que porte V. S. Et qu'enfin par des raisons si importantes l'Eglise ait la consolation de voir V. S. achever heureusement ce que S. Pape a commencé, & que ce que Dieu avoit fait en Innocent I par sa grace & pour sa grace, il le fasse de mesme en Innocent X, & que ce soit une partie de la gloire, qu'en vous commettant la garde de son divin troupeau, il a reservée à V. S. à qui en qualité de veritables enfans de l'Eglise, de Prestres, de Docteurs, & de Deputés de plusieurs de Nosseigneurs les Eveques de France, nous souhaitons à ce commencement d'année une felicité accomplie, & pour la santé & prosperité de laquelle nous offrons tous les jours nos Sacrifices à sa divine Majesté.

M. Brouffe prononça ce discours fort posément & patétiquement à son ordinaire, & il l'anima avec autant de vigueur que la modestie & la soumission avec laquelle il falloit parler au Pape, & le lieu si peu éloigné de luy & si particulier où nous estions, le pouvoient permettre. Le Pape l'entendit avec une tres grande gravité & attention; & quand il eut achevé, le Pape prit la parole en Italien & fit sa réponse d'un discours continu environ de la longueur qu'avoit esté celuy de M. Brouffe. La substance de ce que nous pûmes recueillir de ce que le Pape répondit, n'estoit pas beaucoup differente de ce qu'il m'avoit dit dans les deux autres audiences qu'il m'avoit données à moy seul, depuis le mois de Juin précédent que j'avois esté de retour à Rome. Il nous dit qu'il ne vouloit point que nous parlissions du tout de Jansenius. *Non voglio che sia fatta mentione di Jansenio in nessuna maniera.* Ce furent les termes dont le Pape usa. Que lorsque son livre avoit paru, on avoit examiné diligemment ce que c'estoit que de cette affaire. Qu'on avoit trouvé à propos après cet examen de faire la Bulle d'Urban VIII, qui avoit esté publiée à cette occasion; & par laquelle on avoit defendu la lecture du livre de Jansenius & des Theſes des Jesuites qui traitoient de cette matiere. Qu'on avoit fait sur la publication & execution de cette Bulle plusieurs difficultés; mais qu'on n'avoit ja-

mais

mais trouvé que ces difficultés fussent bien fondées pour empêcher l'exécution de cette Bulle. Qu'il ne vouloit plus en entendre parler; & qu'il falloit y obéir & l'exécuter. Que les défenses que les Papes avoient faites autrefois d'écrire & de disputer de ces matieres de *Auxiliis*, n'avoient point esté faites sans grande nécessité & connoissance de cause. Que Clement VIII & Paul V ses predecesseurs après avoir pris beaucoup de peine & consommé beaucoup de temps & d'études sur ce sujet, apres avoir assemblé des Theologiens tres habiles, qui y avoient aussi beaucoup travaillé, enfin tout ce qu'ils avoient pu faire avoit esté d'imposer aux Theologiens de part & d'autre un silence perpetuel sur ces matieres. Qu'il estoit à propos de s'en tenir là, & de ne pas renouveler aujourd'huy ces anciennes disputes qui n'avoient pas pu estre terminées en ces temps-là. Et par consequent de ne pas parler d'établir une nouvelle Congregation de *Auxiliis*. Que quant à la doctrine de S. Augustin, c'estoit une chose sans difficulté, qu'elle devoit estre suivie & embrassée dans l'Eglise comme elle y avoit esté de tout temps en une singuliere estime & veneration; mais que la question estoit de sçavoir, qui estoient ceux qui l'embrassoient veritablement. Que lorsque les Deputés de la Faculté de Louvain estoient venus à Rome pour y defendre le livre de Janfenius, ils avoient dit de la doctrine de Saint Augustin & de l'autorité qu'elle devoit avoir dans l'Eglise les memes choses que nous avions dites. Que c'estoit à elle seule qu'ils s'attachoient, & qu'ils disoient que Janfenius s'estoit attaché; mais qu'après que son livre eut esté examiné & qu'on l'eut comparé avec la doctrine de S. Augustin, ceux qui y avoient esté employés en ce temps-là, avoient trouvé que Janfenius tenoit des Propositions bien differentes des sentimens de S. Augustin. Que tout le monde mettoit en avant cette autorité & cette doctrine, & que chacun la tiroit de son côté; mais qu'elle ne pouvoit pas estre favorable à tout le monde. Que chacun la prenoit comme il estoit disposé & l'entendoit à sa mode; mais qu'il falloit y garder un peu de moderation, & ne pas s'attacher aux choses & aux paroles de si près, mais considerer l'exaggeration avec laquelle & S. Augustin & les autres Saints Peres de l'Eglise pouvoient en certaines rencontres avoir parlé: comme aussi ne pas considerer & appuier, comme si c'estoit des paroles de l'Ecriture, ce qu'ils pouvoient avoir dit quelquefois dans la chaleur & vehemence du discours.

Le Pape en disant tout cela l'étendoit plus aux autres Peres qu'à S. Augustin, & se fondoit même sur ce que cela estoit arrivé aux autres,

pour nous dire qu'il pouvoit aussi estre arrivé à S. Augustin; mais il est vrai qu'il le disoit aussi fort en hésitant, & plus pour nous faire des réponses & objections qui pouvoient luy avoir esté suggerées par M. Albizzi ou par d'autres remplis de ces principes par les Jesuites, que comme en étant luy même persuadé.

Tellement que son discours donnant assés de sujet & d'ouverture à M. Broulle de luy repliquer, M. Broulle reprit la parole en Italien, & dit au Pape, ainsi que le portent les termes de la lettre qu'il en écrivit le lendemain à M. Pailon Docteur en Medecine de la Faculté de Paris son compatriote & son ami: *Que nous n'avions que faire de Janfenius; que c'estoit un Auteur auquel nous ne prenons point de parti non plus que les Evêques qui nous avoient deputés; que nous ne demandions simplement que l'examen & la discussion des Propositions dans nous venions de luy parler, à cause de la diversité des sens dont elles estoient susceptibles, pour empêcher que la Censure qui en seroit faite, aussi que nous reconnoissions qu'elles la méritoient dans plusieurs sens, ne fust rejetée sur la doctrine de S. Augustin, comme les ennemis de ce Saint témoignent de le desirer, les ayant à dessein fabriquées équivoques & à divers sens. Pour ce qui concernoit la Congregation de *Auxiliis*; que nous nous abstenions même du terme d'*Auxiliis*, si non en tant qu'il seroit nécessaire pour l'intelligence de ces Propositions (nous sçavions que le Pape avoit une resolution si ferme de ne pas renouveler l'examen de cette matiere; que pour ne pas recevoir d'abord de sa Sainteté un refus précis & absolu de la Congregation que nous avions à luy demander, nous estions contraints de ne pas luy développer si ouvertement comme elle estoit toute contenue dans chacune des Propositions bien entenduë. C'est pourquoy afin de luy rendre nostre demande supportable M. Broulle fut obligé de luy dire en general, comme le porte sa lettre, que nous nous abstenions même du terme d'*Auxiliis*, d'*Auxilium*, si non en tant qu'il seroit nécessaire pour l'intelligence de ces Propositions. Et parce que sa Sainteté avoit parlé de ce qui s'estoit passé sous Clement VIII, comme si après luy on n'eust rien fait en cette affaire, & que la chose fust demeurée indécise, il pria sa Sainteté d'avoir agreable qu'il luy reveillast en sa memoire ce point d'histoire, & il luy dit qu'après la mort de Clement VIII lorsqu'il fut question de luy donner un Successeur, il fut arrêté dans le Conclave avant de proceder à l'election, que celui qui seroit élu achèveroit ce que Clement avoit commencé touchant la matiere de *Auxiliis*. C'est pourquoy Paul V (qui succéda à Leon XI, qui ne dura que peu de jours) immédiatement après sa promotion au Pontificat, reprit les Congregations; que les matieres aient*

esté examinées de nouveau à la requisiſſion des Jeſuites pour la deſenſe de leur Molina, qu'ils diſoient avoir eſté mal entendu & mal deſendu dans les Congregations ſous Clement, la choſe fut enfin terminée après pluſieurs Congregations, qu'il y eut cinquante Propositions de Molina condamnées; que la Bulle en fut dreſſée & preſte à ſubſigner, & que ce qui l'empêcha fut la querelle de Veniſe, d'où les Jeſuites aiant eſté chaffez, ils prièrent ſa Sainteté de ne publier pas cette Bulle qui arriberoit de les accabler, ſous promeſſe qu'ils luy feroient & qu'ils n'en pas tenu, que renonçant à Molina, ils n'enſeigneroient plus ces mauvaiſes maximes. Et M. Brouſſe ajouta enfin que comme c'eſtoit un point de fait & d'hiſtoire qui s'eſtoit paſſée à Rome, nous ſerions non ſeulement imprudens, mais meriterions chaſtiment de l'avancer aux pieds de ſa Sainteté ſ'il n'eſtoit veritable: mais que nous eſtions certains que les actes de ces Congregations avec la minute de la Bulle de Paul V, eſtoient in Caſtello (au Chateau S. Ange,) & que ſ'il pluſiſſoit à ſa Sainteté de la faire publier, il ne faudroit plus de Congregation pour terminer toutes ces conteſtations. Le Pape témoigna encore ſatisfaction ſur ce point d'hiſtoire, & répondit qu'il y penſeroit. Sa grande prudence donna encore ſujet & la liberté à M. Brouſſe de luy dire beaucoup de choſes, entre autres pour ce qui touchoit la doctrine de S. Auguſtin, que c'eſtoit à elle ſeule que nous nous attachions, non pas telle que le Pape pouvoit craindre que nous nous la figurions, mais telle qu'elle ſeroit reconnue eſtre veritablement de luy. Que lorſque dans la ſuite de cette affaire on viendroit à l'examiner, on reconnoitroit qu'elle ſeroit claire & conſtante; & qu'il falloit bien qu'elle le fuſt, puis que les Peres & les Conciles entiers l'avoient embraiſſée & propoſée aux fideles & à toute l'Egliſe comme celle qui y devoit eſtre ſuivie, & avec laquelle elle avoit deſja triomphé de tant d'Heretiques.

Le Pape repartit encore une fois ou deux à M. Brouſſe en revenant ſur le fond des choſes qu'il nous avoit répondues cy-deſſus, & M. Brouſſe répondit auſſi au Pape en luy apportant quelque choſe de plus ſort & de plus expreſ, pour luy faire entendre avec combien de juſtice & de fondement nous pouvions pretendre que la doctrine de S. Auguſtin eſtoit claire, intelligible, conſtante & toute de noſtre coſté, & combien par conſéquent les adverſaires pouvoient peu juſtement preſumer qu'elle fuſt du leur.

Le beſoin que nous avions tous reconnu qu'il y avoit que je parlaſſe au Pape des choſes que je dirai cy après, ſi je pouvois en prendre le temps, me donna ſujet de dire en cet endroit, que ce ſeroit là une des choſes princi-

pales dans leſquelles ſa Sainteté auroit Dieu aidant quelque jour la ſatisfaction de reconnoître qui ſe ſeroit trompé de nos adverſaires ou de nous, lorſqu'elle l'auroit examinée & fait examiner dans la Congregation ſolemnelle que nous venions luy demander. Qu'elle verroit par la ſuite de cet examen qui de nos adverſaires ou de nous auroit la vraie intelligence des ſentimens de S. Auguſtin. Que nous luy declarions des lors, que nous ne voulions uniquement nous attacher qu'à ce qui ſeroit reconnu ſans contredit, & avec une évidence toute entiere, avoir eſté enſeigné par ce grand Docteur comme eſtant la pure Doctrine de l'Egliſe & approuvé comme tel par les Papes, & que c'eſtoit pour cela principalement, que nous ſupplions ſa Sainteté d'établir cette Congregation de la part des Eveſques qui la luy avoient demandée à l'occaſion de ces cinq Propositions, dont chacune entendu dans le ſens Catholique de la grace efficace contenoit en abrégé toute ſa Doctrine, tant ces matieres eſtoient liées enſemble & dependantes toutes d'un meſme principe.

Et après avoir dit cela, l'occaſion que je pris de faire nos plaintes au Pape contre le livre du P. Annat qui s'imprimoit, fut le ſilence perpetuel que ſa Sainteté nous avoit dit qui avoit eſté impoſé ſur ces matieres par les Papes. Je luy repreſentay ſur cela, que tant s'en faut que ce ſilence euſt eſté impoſé pour tousjours aux Theologiens, qu'au moment meſme que nous luy parlions ce livre là s'imprimoit dans Rome. Que M. Albizzi non content d'avoir fait obtenir à ce Jeſuite de la Congregation du S. Ofſice permiſſion de rompre ce ſilence en mettant au jour ce livre, il avoit meſme fait ſes efforts pour l'y faire paroître avec l'approbation de cette Congregation & avec l'autorité du nom de ſa Sainteté, pour engager inſenſiblement le S. Siege dans les intereſts & dans les ſentimens de cette Société, parce que de la determination d'un ſeul point de part ou d'autre dependoit entierement tout ce que l'on avoit à tenir pour ou contre dans toute la matiere de *Anxiſus*.

Le Pape me répondit que c'eſtoit un grand abus de penſer que tout ce qui eſtoit imprimé à Rome fuſt des ſentimens du S. Siege; & que l'approbation ou *imprimatur* qui eſtoit neceſſaire pour pouvoir imprimer les livres, ne ſe donnoit & n'eſtoit exigée, que pour empêcher qu'on n'en imprimât quelques-uns qui fuſſent contraires à la loy de Dieu & à la Religion, ou contre les bonnes mœurs.

En laiſſant à part ce qui pouvoit eſtre repar- ti au Pape, ſur ce que les ſentimens des Jeſuites touchant la grace eſtoient tout à fait contraires à la Religion & aux bonnes mœurs des

vrais Chrétiens : je luy répondis seulement que le dessein du P. Annat ne s'estoit pas arresté à faire imprimer son livre avec un *imprimatur* ordinaire & general, mais qu'il avoit poursuivi que son livre fust examiné par la Congregation du S. Office, afin qu'elle en autorisât la doctrine, & que le S. Siege s'engageast insensiblement dans la malheureuse cause de leur Molina. Qu'il n'y avoit que cette considération & cette crainte de l'engagement du S. Siege, qui nous mist en peine sur l'impression de ce livre; & que hors cela, s'il ne s'agissoit que d'une impression ordinaire, tant s'en faut que nous pensassions à l'empêcher, nous y apporterions au contraire toutes les facilités qui pourroient dépendre de nous & n'en parlerions nullement à sa Sainteté : parce que les adversaires de S. Augustin & les nostres, n'imprimoiient rien qui ne fust extrêmement à l'avantage de la vérité & de nostre cause, tant ils remplissoient leurs livres de faussetés, d'ignorances, & de mensonges; & qu'encore que tout cela pult servir pour quelque temps à soutenir leur reputation en éblouissant les moins clairvoyans, neantmoins quand il en faudroit venir un jour à cribler leurs livres dans une Congregation composée de Juges éclairés & équitables, on ne pourroit pas croire ce qu'on en verroit, ny comprendre les excès auxquels ces bons Peres & leurs adhérens se seroient laissés emporter contre la vérité & la bonne foy. Qu'ainsi plus ils imprimoient, plus ils nous favorisoient; mais que tout ce qui nous faisoit peine, estoit qu'ils fissent cela au veu & au sceu du S. Siege, & qu'ils l'engageassent par ce moien dans des embarras, dont il auroit peine quelque jour à se dégager, & qui nous augmenteroient les difficultés de luy faire reconnoître la justice de nostre cause, & de le faire déclarer en nostre faveur.

Le Pape fut touché de tout ce que je luy dis sur ce sujet, & il nous témoigna qu'il n'avoit pas encore entendu parler de ce livre, mais qu'il y vouloit penser & y donner ordre. Je continuai mes remontrances en luy disant, comment pour mieux venir à bout de leur dessein, ils avoient essayé de s'exempter de passer par les mains du Maître du sacré Palais, qui avoit esté obligé de faire des sollicitations à Messieurs les Cardinaux du S. Office, pour empêcher que les droits de sa charge ne receussent atteinte en cette rencontre; & que tout ce qu'il avoit pu faire, avoit esté que ce livre passast par ses mains, & qu'il pult en faire la lecture; mais qu'en mesme temps il avoit reçu ordre de le passer, de luy donner son *imprimatur*, & qu'on l'imprimoit actuellement. Le Pape soufrit un peu pour rendre cette première audience plus agreable, en disant un

mot de raillerie sur la contestation continuelle qu'il y avoit entre les Dominicains & les Jesuites.

Je passai en suite au second chef dont nous avions résolu que je me plaindrois au Pape, qui estoit de l'extreme passion que M. Albizzi avoit pour les interets des Jesuites; & après avoir dit en general à sa Sainteté, que cet homme estoit entierement possédé de leurs sentimens & favorisoit aveuglément tous leurs desseins, je luy en donnai des marques visibles que j'avois observées en des rencontres particulieres. Je dis au Pape de quelle façon ledit sieur Albizzi m'avoit traité, lorsque je voulus parler à M. le C. Panzirole touchant les Heures en criant, *Si burla il signor du Sant Amor, si burla*. Qu'aussitost luy aiant remontré doucement, qu'il auroit deu me traiter d'une autre sorte sinon pour ma personne particuliere, au moins pour l'honneur que j'avois d'estre envoyé par plusieurs Eveques des plus considerables de France, pour une affaire où le S. Siege estoit le principal interressé, &c. Le Pape sur cela m'interrompit, & me dit que je sçavois de quelle sorte il m'avoit traité, avec combien d'estime il avoit reçu ce que j'avois voulu luy représenter au nom de ces Eveques si illustres, & l'estat qu'il m'avoit témoigné qu'il faisoit de moy en particulier. Je luy en renouvelai mes remerciemens : & il continua de parler en me disant que les hommes estoient quelquefois sujets à la colere, qu'ils s'y laissoient emporter; mais qu'il falloit avoir un peu de patience quand cela arrivoit, & les excuser. Je repartis au Pape que M. Albizzi dans son procédé, avoit témoigné plus que de la colere; qu'il avoit agi par une aversion palpable : & j'en donnai à sa Sainteté cette preuve, qu'ayant continué avec M. Albizzi ce mesme entretien pour luy justifier la raison que j'avois d'agir comme je faisois, il avoit continué à me maltraiter & à m'aigrir, en disant que j'estois venu à Rome pour forcer & violenter le S. Siege; que nous estions remplis de mauvaises intentions, & que nous ne recherchions autre chose qu'à choquer ses interets, &c. Le Pape repartit pour montrer l'injustice de ce reproche, que si cela estoit nous n'y aurions pas recours comme nous faisons. Je demeurai d'accord avec le Pape de la force de cette raison pour la substance de la chose, mais j'ajoutai que cela faisoit voir le tort que M. Albizzi avoit d'en parler autrement. Et pour achever de représenter au Pape l'emportement extraordinaire avec lequel cet homme agissoit; je dis encore à sa Sainteté, qu'ayant remontré audit sieur Albizzi combien il estoit peu juste pour luy, & fâcheux pour nous, qu'il nous imputast ainsi de mauvaises intentions contre le

S. Siege sans en avoir des preuves constantes; il m'avoit répondu d'un ton encore plus envenimé, qu'il n'estoit que trop vrai que nous en avions de mauvaises, Non à che troppe vero, &c. Le Pape excusa encore une fois M. Albizzi sur la colere.

M. Brouffe de sa part fit dans la suite de ce discours quelques plaintes generales au Pape sur les calomnies qu'on répandoit impunément contre nous de la part des Jésuites & à leur instigation. Sur quoy le Pape nous dit, qu'il n'estoit pas possible d'empêcher ces de-reglemens. Que luy mesme il ne pouvoit pas empêcher toutes les calomnies qui se faisoient contre luy, & particulièrement qu'il n'avoit pas esté en son possible d'arrestier le cours de celles qui s'estoient faites contre luy sur le sujet de la France, comme s'il ne l'eust pas aimée & s'il eust eu des intentions prejudiciables au service de cette Couronne, nonobstant les soins qu'il avoit eus dans toutes rencontres de donner des marques de l'affection qu'il avoit pour ce premier Royaume de la Chrestienté, & dans lequel luy en son particulier avoit reçu tant d'honneur & tant de traitemens si obligeans.

Mais pour faire voir au Pape un eschantillon de la liberté démesurée que nos adversaires prenoient d'oser contre nous tout ce qu'une passion aveugle leur suggeroit, je fus bien-aisé de l'en avoir luy mesme pour témoin en presence de mes Collegues. Je luy dis; S. Pere Vostre Sainteté se souvient bien d'avoir veu paroître icy devant vous un certain Cordelier (nommé le P. Mulard) qui a parlé à Vostre Sainteté comme estant député de la Faculté de Theologie de Paris pour les memes affaires, pour lesquelles nous luy parlons. Le Pape me répondit que cela estoit vrai. Je luy dis; S. Pere V. S. se peut aussi souvenir si dans les audiences qu'elle m'a fait la faveur de me donner, elle a jamais ouï sortir de ma bouche le nom de la mesme Faculté pour m'en dire Député; & si je luy ai jamais dit que je fusse envoyé d'autre part que de celle des Prélats dont je luy ai rendu les lettres. Le Pape reconnut aussi ces deux choses pour veritables. Je luy repartis; Cependant, S. Pere, j'ai esté accusé à l'Assemblée de la Faculté, que je me disois icy son Député; & ceux qui avoient inspiré à ce Cordelier de prendre icy cette qualité, vouloient par cet artifice faire declarer à la Faculté qu'elle ne m'avoit point député, pour donner cette atteinte à mon honneur, & pour tâcher possible de prendre de-là quelque pretexte pour pouvoir dire que la Faculté autorisoit indirectement la deputation chimérique de ce Cordelier, qui se disoit tel icy il y avoit trois ou quatre mois; puisqu'elle ne s'en

plaignoit pas. Mais quelques Docteurs aiant reconnu cette supercherie, & l'aient mise en evidence dans l'Assemblée, cela a donné occasion à la Faculté de declarer, qu'elle n'avoit jusqu'à présent député personne icy; & par ce moien ce qui avoit esté préparé pour me calomnier a servi pour convaincre devant Vostre Sainteté mesme les Auteurs de cette imposture en la personne de ce Cordelier. Et en mesme temps pour prouver au Pape tout ce que je luy disois, tant par ce qu'il en tonnoissoit de luy mesme, que par ce qu'il pourroit en apprendre par cette Conclusion de la Faculté; je luy en presentai l'extrait que j'avois: je le priai de le garder & de l'envoyer si bon luy sembloit en France pour verifier si c'estoit de l'écriture de Monsieur Boutot ou non qui estoit Greffier de la Faculté, & de me faire subir tel chastiment qu'il luy plairoit, & que je meritois, s'il se trouvoit que j'eusse imposé à sa Sainteté. Le Pape me dit qu'il me croioit assés sur ce que je luy en disois; qu'il ne me prenoit pas pour une personne capable de luy imposer; & il me dit de luy lire toute cette Conclusion de la Faculté que je luy avois présentée & que je tenois encore entre les mains devant luy. Je lus donc cette Conclusion toute entiere pour obeir au Pape dans les termes Latins qui la composent, & telle qu'on me l'avoit envoyée. Les voicy.

Anno Domini Millefimo Sexcentesimo Quinquagesimo primo Die quarta Mensis Novembris, Sacra Theologia Facultas Parisiensis post Missam de Spiritu Sancto sua ordinaria habuit Comitia in aula Collegii Sorbonæ in quibus honorandus Magister noster Martinus Grandin syndicus exposuit, se ante paucos dies cum honorando Domino Messier prodecano vocatus fuisse per Illustrissimum D. Nuncium Apostolicum, ipsamque ab eis quaesivisse an Facultas Romanæ legasset D. Abbatem de S. Amandæ sen de S. Amour, sique respondisset neminem Romanæ à Facultate deputatum esse. Quo auditò honorandus M. N. Petrus Deschasseaux Sorbonicus assertit coram Facultate, Dominum de S. Amour Romanæ non se gerere neque gessisse pro deputato Facultatis, & suam assertionem literis sibi ab ipso Domino de S. Amour dudum transmissis, quas exhibuit, comprobavit. Iis expositis, Censuit Facultas referendum esse ad Illustrissimum D. Nuncium per eundem Magistrum nostrum Messier & Grandin, neminem hactenus ex parte Facultatis fuisse Romanæ deputatum, Dominumque de S. Amour significasse se non agere ut deputatum ejusdem, ut literis Domino Deschasseaux ab eo scriptis in Congregatione exhibitis CONSTAT, quas eadem Illustrissima Nuncius communicandas decrevit. In quorum
fidem

*idem subscripsi die prima Mensis Decembris.
Anno Domini quo supra.*

De mandato D. D. Decani & Magistrorum prefate Facultatis Sacra Theologie Parisiensis. Ainsy Signé,

Ph. Bouvet

Major Apparitor avec paraphe.

Quand j'eus achevé de lire cette Conclusion; le Pape me demanda comment il estoit arrivé que M. le Nonce eust eu part en cette affaire, *He come è intervenuto in questa Monfignor Nuncio?* Je dis au Pape que je n'avois pas voulu dans la plainte que je luy en avois faite de bouche marquer cette circonstance à sa Sainteté, quoy qu'elle pult servir à relever l'éclat de leur insulte & de leur mesdisance à mon égard, parce que je craignois que sa Sainteté ne fust pas bien-aisé d'apprendre la part que M. le Nonce y avoit eue; mais qu'ayant esté obligé d'en lire cette Conclusion par l'ordre qu'elle m'en avoit donné, je n'avois pas pu, estant question de lire, y rien adjouter ny y rien omettre. Qu'au sur plus je m'étonnois avec sa Sainteté, comment M. le Nonce s'en estoit entremis comme il avoit fait; mais que sa Sainteté voioit que cela estoit, & que tout ce que j'en pouvois juger estoit qu'il falloit qu'on l'eust surpris, & qu'on luy eust fait croire les choses autrement qu'elles n'estoient; que cependant sa Sainteté pouvoit reconnoître par-là, que M. le Nonce pouvoit estre pareillement surpris en d'autres choses; & qu'elle ne devoit pas par conséquent adjouter une entière croiance à tout ce qu'il pourroit luy mander contre nous, après que d'autres qui l'auroient trompé, luy auroient fait croire en France les choses qu'il pourroit mander à sa Sainteté quelques faulx & calomnieuses qu'elles pussent estre. En parlant des Auteurs de cette accusation si indigne, il y fut fait mention de M. Hallier Syndic de la Faculté & Cousin du P. Mulard, qui en avoit possible esté le promoteur principal. Le Pape nous dit, qu'il ne le connoissoit point, mais qu'on luy en avoit parlé comme d'un homme bien recommandable. Sur quoy je dis au Pape que quelque estime qu'on eust pu luy en faire, sa Sainteté pouvoit juger, si M. Hallier la meritoit, & reconnoître quelle estoit sa conduite & son esprit, en comparant les lettres qu'il avoit écrites & qui estoient à Rome, avec la Conclusion de la Faculté que je luy avois leué.

Le Pape demeura tout à fait étonné de cette intrigue. Il nous dit neantmoins que sans cette conviction la chose avoit allés parlé d'elle mesme; & que bien qu'il eust donné audien-

ce à ce Cordelier, & qu'il l'eust entendu en cette qualité de Deputé de la Faculté de Paris; jamais neantmoins il ne s'estoit pu persuader qu'il le fust en effet, & qu'une Compagnie ce-lebre comme est la Faculté & telle qu'il l'avoit reconnu pendant qu'il estoit en France, composée de tant de personnes de merite & d'erudition, luy eust envoyé pour deputé *un tal frere*, un miserable Moine, tel qu'estoit le P. Mulard. Je suppliai le Pape de se souvenir de toute cette histoire si contraire à la sincerité, & au respect qui estoit deu au S. Siege; & de considerer combien des gens qui avoient le front de s'exposer à commettre en public des actions sujettes à tant de reproches & si odieuses, meritoient peu de croiance dans leurs accusations particulieres, & dans leurs belles secrets, qui leur faisoient à eux-mesmes tant de honte qu'un de leurs soins principaux estoit d'empescher qu'ils ne fortissent de l'obscurité.

Le Pape nous répondit que nous ne devions point apprehender qu'il se laissast prévenir par des calomnies; & quant au fond de l'affaire dont nous luy avions parlé qu'il la considereroit avec le temps plus meurement, & qu'elle estoit de nature à ne pouvoir pas aller si viste. Je luy répondis que nous nous y attendions bien; mesme que nous esperions que sa Sainteté n'en auroit pas tant de peine qu'on pourroit bien penser. Et je luy dis qu'en cas pareil Clement VIII avoit employé toute l'année 1597 à assembler les Consulateurs qu'il choisit pour sa Congregation; Que la premiere fois qu'ils s'estoient veus assemblés s'avoit esté le second jour de l'année 1598. Que cette année là & les quatre suivantes s'estoient toutes passées sans que ce Pape se trouvast en personne en ces Congregations. Que la premiere fois que leur Congregation s'estoit tenuë en sa presence, s'avoit esté le 20 de Mars de l'année 1603. Que cependant pour sçavoir comment les choses alloient pendant ces cinq années, il se faisoit rapporter de temps en temps par des personnes seures & fideles ce qui se passoit parmi les Consulateurs. Le Pape me voulut faire une difficulté contre ce que je luy disois, en m'objectant qu'en l'année 1598 Clement VIII estoit allé à Ferrare pour le recouvrement de ce Duché; & je répondis à cette objection en disant au Pape, que je sçavois bien que Clement VIII avoit fait ce voyage en cette année-là, mais que ses Consulateurs estoient demeurés à Rome, & qu'ils ne laissoient pas d'y travailler pendant son absence. Le Pape témoigna qu'il prenoit quelque goust à cet avis, & nous nous mîmes quasi de nous mesmes en estat de nous retirer apres avoir esté environ une heure en cette audien-

ce ; mais devant que de nous lever , j'edis encore une fois au Pape , que nous attendrions sa résolution & ses ordres sur ce que nous luy avions représenté , mais que cependant ce qui pressoit & ne pouvoit pas souffrir beaucoup de retardement estoit le livre du P. Annat dont il estoit à propos d'empêcher que la publication ne se fît avec quelque marque de l'approbation du S. Siege , ce que le Pape nous témoigna qu'il feroit. Il nous donna une Indulgence plénierne *in forma Indulæ* en visitant les quatre Eglises , en faveur de Messieurs mes Collegues qui n'avoient pas esté à Rome durant l'année Sainte. En nous retirant de devant le Pape , nous luy présentâmes un Memorial que nous laissâmes entre les mains de sa Sainteté & dont je rapporterai icy les termes apres que j'aurai expliqué en deux mots la forme de ces Memoriaux.

Les feuilles de papier dans lesquelles ils sont écrits , se plient d'ordinaire en sorte qu'elles aient environ quatre doigts de large , & un demi pied de long. On y met une inscription par dehors contenant au haut le nom de la personne à qui ils sont presentez , & au bas la substance de l'affaire dont il s'y agit. Celuy dont je parle portoit par dehors cette inscription : *Beatissimo Patri Innocentio Papa X pro pluribus Gallis Episcopis Doctores Parisienses illorum Oratores* : Et dedans il contenoit ces paroles.

BEATISSIME PATER,

Injuxta litteras à pluribus illustrissimis Ecclesiæ Gallicanæ Antistitibus ad Beatitudinem Vestram missas , illorum nomine Doctores Parisienses infrascripti Sanctitati vestræ humillimè supplicant , ut distinguat & sigillatim examinari jubeat varios sensus quinque Propositionum equivocarum & ad fraudem sistearum , quæ Vestra Beatitudo exhibita sunt , atque ut de prædictis sensibus , prout exiger illorum veritas ac aliorum salutis , sententiam ferre velit , partibus prius in Congregatione tanto voce tum scripto curam auditus , & omnibus illarum scriptis munè communicatis , sicut postulant negotii magnitudo , in similibus occasionibus Ecclesiæ consuetudo , ipsiusque sanctæ Sedis Apostolicæ usum non ita pridem à felici memoria Clementis VIII & Paulo V. vestra Sanctitatis præcessoribus observatum. Confidunt idem Oratores hoc se beneficiæ consolationemque ipsam accepturos à summæ benignitate , sapientia , & equitate Sanctitatis Vestræ , quam Dominus gratia sua præcipuo munere () in sede Apostolica collocatam præstet per annos plurimos incolunt ac felicem. Ainsi signé,*

Ego Jacobus Broussé Docteur Theologus Parisiensis Prædicator & Confessorius Regis Christianissimi , & in Ecclesiâ Sancti Honorati Parisiensis Canonici , supplico ut supra.

(*) *Ex Ep. S. A. 1648 & cæterorum Episcoporum Concil. Mâle. ad Innocentium I.*

Ego Natalis de la Lane Docteur Theologus Parisiensis & Abbas B. Maria de Vallæ-crefcentæ , supplico ut supra.

Ego Ludevicus de Saint-Amour Docteur Theologus Parisiensis & Socius Sorbonicus , supplico ut supra.

Ego Ludevicus Angeran Licentiatus Theologus Parisiensis & insignis Ecclesiæ Trecentis Canonici , supplico ut supra.

Voicy la traduction de ce Memorial.

À tres saints Pere le Pape Innocent X pour plusieurs Evêques de France les Docteurs de Paris leurs Deputés.

TRES SAINT PERE,

Les Docteurs de Paris soussignez supplient « tres humblement Vostre Sainteté , au nom de « plusieurs Evêques de l'Eglise de France con- « formement aux lettres qu'ils luy en ont écri- « tes , qu'il luy plaise faire distinguer les sens dis- « ferens des cinq Propositions équivoques & « composées pour tromper & surprendre l'Egli- « se qui ont esté présentées à V. S. & faire exa- « miner chacun de ces sens en particulier , afin « que V. S. en prononce son jugement selon que « l'exigera la verité des uns & la fausseté des au- « tres , apres qu'elle aura entendu dans une Con- « gregation les parties en presence l'une de l'an- « tre , tant de vive voix que par écrit , & que « tous les écrits qui seront donnez de part & « d'autre auront esté mutuellement communi- « quez , selon que le demande la grandeur de « cette affaire , la coutume de l'Eglise en sembla- « bles occasions , & l'usage mesme du S. Siege « Apostolique observé il n'y a pas long temps « par les predecesseurs de V. S. Clement VII I « & Paul V. d'heureuse memoire. Lesdits sup- « plians esperent qu'ils recevront cette grace & « cette consolation de la grande bonté , sagesse , « & equité de V. S. que Dieu veuille conserver « plusieurs années dans le S. Siege Apostolique , « où il l'a établi par un don singulier de sa gra- « ce. Ainsi signé,

Moy, Jacques Broussé Docteur en Theologie « de la Faculté de Paris , Prædicateur & Conseiller « du Roy Tres-Christien , & Chanoine de l'Eglise « de S. Honoré de Paris , je demande le contenu au « Memorial cy-dessus.

Moy, Noël de la Lane Docteur en Theologie « de la Faculté de Paris , & Abbé de Valcroissant , « je demande le contenu au Memorial cy-dessus.

Moy, Louis de Saint-Amour Docteur en Theo- « logie de la maison & Societé de Sorbonne , je de- « mande le contenu au Memorial cy-dessus.

Moy, Louis Angeran Licencié en Theologie de « la Faculté de Paris , & Chanoine de l'Eglise Ca- « thedrale de Troyes , je demande le contenu au Mé- « morial cy-dessus.

L'apres-

Verfification de l'Original des Mémoires de M. Pegna Docteur de la Rotte touchant les Congregations de Auxiliis. Diverfes choses que nous fîmes durant le refte du mois de Janvier, & le commencement de Février.

L'après-dînée de ce mefme jour-là, c'eft à dire prefque au sortir de cette audience, le Pape manda M. Albizzi qui alla parler à fa Sainteté. Quelques-uns de nos amis le virent fortir d'avec le Pape, & ils me dirent qu'il avoit un vifage qui ne témoignoît pas tant de fatisfaction de fon audience, au moins au dehors, que nous en avions eu dans la nôtre. Il fut vraisemblablement en fuite aux Jefuites, qui avoient élu ce jour-là le Pere Godifridi Napolitain pour leur General. Ils devoient aller faluer le Pape auftrôit ou le lendemain de cette élection. Mais un de leurs Peres debita le lendemain une fort ridicule & tout à fait fauffe nouvelle pour raifon de leur retardement; fçavoir qu'on eftoit allé leur donner avis, de ne fe pas dépêcher de s'acquitter de cette vifite fi diligemment, parce que le Pape eftoit parti d'avec nous extraordinairement mal fatisfait; & qu'ils n'auroient pas de fatisfaction de l'aller voir pendant qu'il feroit dans cette mauvaife difpofition. Car la vérité eftoit qu'il ne nous avoit donné que des marques de joie, de benignité, d'eftime & de bienveillance.

Nous ne pûmes trouver commodement M. le C. Pamphile, pour luy donner part de cette audience félon la coutume qui s'observe à Rome; que le vendredi fuivant 26 de ce mois; encore n'eftoit-il pas en difpofition d'entendre bien commodement le recit que nous avions à luy en faire, & l'information que nous defirions qu'il prît auffi fur le fujet de nôtre venue & deputation vers fa Sainteté: Car il eftoit encore fi preffé, & il eftoit fi tard, que nous fûmes contraints de luy dire qu'il feroit bon que nous euflions un peu plus de temps pour l'en informer, qu'il ne nous en pouvoit donner alors. Il nous dit qu'il nous entendroit toujours volontiers. Nous luy demandâmes quand il plairoit à fon Eminence que nous revinflions le voir pour ce fujet. Il ne voulut point nous marquer de jour pour cela; mais il nous dit que ce feroit toutes les fois que nous le voudrions. Nous n'ofâmes pas le preffer davantage de nous en marquer un, dans lequel il en eût voulu prendre le loisir, quoyque c'eût été une chofe bien plus commode pour luy & pour nous, & plus avantageufe pour l'affaire dont nous avions à luy parler. Mais il en avoit tant d'autres & fi différentes de la nôtre dans le pofté où il étoit, qu'il eût apparemment été bien plus aifé de n'en point entendre parler du tout, que de s'en laiffer informer.

Les Dominicains m'avoient prefté dès l'elté précédent avec beaucoup de bonté & de confiance l'Original des écrits de M. Pegna autrefois Docteur de la Rotte, qui avoit poffédé cette qualité fous le Pontificat de Clement VIII, & qui avoit eu cette curiofité que d'observer de jour en jour ce qui fe paffoit dans la Congregation de Auxiliis. Je fouhaitois de remettre cet Original dans la Bibliothèque de ces Religieux avec une fidelité égale à leur confiance; mais j'étois bien-aifé d'en conferver auparavant une ou deux copies collationnées à cet Original, pour y avoir recours en cas de befoin & en tirer dans les occafions les lumieres & les avantages qu'on en pourroit prendre pour la caufe de la vérité & pour la nôtre, auffi bien que pour l'honneur du S. Siege & pour celui des Confulteurs qui avoient été employés dans cette Congregation. C'eft pourquoy pour m'affeurier avant que d'en tirer ces copies, que l'Original que j'avois étoit véritablement de la main de M. Pegna; j'avois en diverfes rencontres prié M. du Noifet, qui luy avoit fuccédé dans cette dignité de Docteur de la Rotte, & auquel j'avois un accès tres libre, de me faire voir dans quelques-uns des monumens de leur Tribunal de l'écriture de M. Pegna. Il me l'avoit toujours promis; & nous prîmes enfin jour pour cela au dimanche 28 de Janvier apres le dîner, chez luy, où je me rendis avec M. Brouffe. M. du Noifet y manda un ancien Notaire de leur Tribunal nommé Pierre Cottuen, auquel il donna ordre de faire toutes les chofes neceffaires que nous fouhaiterions, pour prendre avec luy telle connoiffance de cela & en faire drefser tel acte que nous trouverions à propos. Quand ce Notaire nous eût montré plufieurs papiers qu'il avoit, qui étoient écrits de la main de M. Pegna, & que nous eûmes reconnu qu'ils étoient tout femblables à celle du livre que j'avois, nous le priâmes de nous faire venir deux experts ou jurés pour la verfification des Ecritures. Il nous en amena deux qui fe nommoient Andreas Albericius & Francifcus Pignoratus; & ils reconnurent que le livre que j'avois étoit de la main de M. Pegna. Ils nous en drefferent un Acte qui nous fut delivré le mefme jour; & ce fut là tout ce que nous fîmes toute cette après-dînée.

Nous allâmes tous quatre le mardi matin

30 de Janvier voir M. l'Ambassadeur pour luy dire tout ce qui s'estoit passé dans l'audience que nous avions eue du Pape. M. l'Ambassadeur nous en donna un tres ample loisir, car il nous mena à pied par promenade à Sainte Martine, où nous entendîmes la Messe, & après il nous ramena dîner avec luy.

Nous vîstâmes l'après-dînée M. le C. Roma, qui nous confirma ce qu'il nous avoit toujours promis, que nous ne manquerions point d'estre entendus sur cette affaire si amplement que nous le souhaiterions, & nous declara de nouveau qu'il nous le promettoit encore.

Le mercredi matin dernier jour de ce mois-là nous cortegâmes M. le C. Barberin à la Minerve. Pendant qu'il y fut, nous vîstâmes le P. Barrelier. Nous rejoignîmes M. le C. Barberin quand il en sortit, & il nous mena à S. Jacques des Incurables où il dit la Messe & servit à dîner les pauvres qu'il traitoit ce jour-là, & nous aidâmes son Eminence à les servir. Nous vîstâmes cette après-dînée-là M. le Marquis *del Buffalo*, apres, le P. Ubalдино, qui entre autres choses nous parlant du Pape & de la Theologie nous reitera bonnement ce que j'ai rapporté cy-dessus quete n'estoit pas sa profession, *non è la sua professione*: & apres encore le General des Dominicains, que nous entretenîmes amplement & fort paisiblement du fond de toutes nos affaires qui receut aussi fort bien tout ce que nous luy disîmes. Il nous apprit dans cet entretien une particularité remarquable, sçavoir que M. le C. Lugo pendant qu'il estoit encore Jesuite avoit voulu l'engager dans une ligue contre le livre de Jansenius.

La premiere chose digne d'estre remarquée, que j'observai dans le mois de Fevrier, me fut dite dans une visite qu'on me fit exprès le lundi cinquième l'après-dînée. C'estoit à l'occasion des plaintes que j'avois faites, & qui avoient desja aucunement éclairé en quelques endroits contre le livre du P. Annat. On me vint voir pour me dire, mais de bonne part, que le P. Fani Religieux Dominicain Compagnon du Maître du Sacré Palais aiant leu ce livre, y avoit trouvé deux Propositions Calvinistes, nonobstant lesquelles il n'avoit pas laissé de donner son *Imprimatur* à condition qu'elles en seroient retranchées. Que cette condition irrita beaucoup l'Auteur qui s'en alla plaindre aussitost à M. Albizzi. Que M. Albizzi pour le contenter & le vanger de l'injure qu'un Jesuite tel qu'estoit le P. Annat avoit receuë dans un aage assez avancé d'un assés jeune Religieux Dominicain, écrivit sur le champ au libraire, que sans avoir aucun égard à la restriction de l'*Imprimatur*, il ne man-

quât pas d'imprimer tout ce que les Jesuites luy ordonneroient. Que le P. Fani estant passé chez le libraire pour voir si le Pere Annat avoit eu soin de retrancher de ce livre les deux Propositions Calvinistes, & comment ces endroits estoient corrigés; il y trouva la lettre de M. Albizzi contraire à la correction qu'il avoit faite. Qu'il en prit une copie autentique & collationnée mesme pardevant Notaire, qu'il rapporta en fuite au Maître du sacré Palais, lequel estant bien informé du tout, l'avoit proposé le mercredi précédent à la Congregation du S. Office, qui en fit reprimande à M. Albizzi, & luy enjoignit de ne se plus mesler des choses qui n'estoient pas des fonctions de sa charge.

Le mercredi sixième au matin nous allâmes à Montecaval remercier le Maître de chambre du Pape de l'audience qu'il nous avoit fait donner, & luy dire en mesme temps que nous avions dans cette audience parlé à sa Sainteté d'une affaire particuliere qui estoit pressée, & sur laquelle nous nous trouvions obligés de luy présenter un nouveau Memorial; que nous le priâmes de vouloir luy rendre ce Memorial-là sans retardement. Nous luy disîmes aussi que l'affaire de laquelle nous informions le Pape en ce Memorial estant de la nature de celles qu'on tient à Rome les plus secretes, nous en avions fait deux copies dont l'une estoit cachetée, & l'autre ouverte en la forme ordinaire; & que nous luy laisserions celle qu'il aimeroit le mieux. Il laissa cela à nostre choix. Comme nous vîmes qu'il vouloit bien se charger de celle qui estoit ouverte, nous creûmes que la civilité nous obligeroit de prendre avec luy cette confiance; (en quoy neantmoins nous fîmes mal: car si nous luy eussions donné la copie cachetée, il l'auroit sans doute receuë & donnée le mesme jour au Pape, sans se mettre en peine de ce qui y estoit contenu, au lieu que luy aiant donné la copie qui n'estoit point cachetée, il eut la curiosité de la voir, & la qualité des matieres qui y estoient traitées luy osterent la hardiesse de la rendre au Pape; & cela & d'autres retardemens qui survinrent, pensèrent nous faire perdre le fruit de ce Memorial, comme je le rapporterai dans la suite de ce récit,) mais enfin pour ne dire icy que ce qui est de cette journée, nous laissâmes ce jour-là la copie de ce Memorial qui n'estoit point cachetée au Maître de chambre du Pape, qui nous promit en la recevant de la rendre au Pape le mesme jour.

Nous allâmes visiter en suite le P. Delbene, qui nous rendit dès l'après-dînée ce jour-là mesme la visite que nous luy avions faite; & dans l'un & l'autre entretien nous ne dif-

mes rien que conformément à l'idée generale dans laquelle nous traitons nostre affaire, ainfi que je l'ai rapportée cy-deffus.

Le jeudi 8 l'apres-dinée nous viftafmes le *Padre Berdome* que nous trouvaftmes fort difpofé à vouloir s'informer pleinement du foud de ces controverfes, & fort preft à en recevoir les impreffions que luy en pourroient donner S. Profper & S. Auguftin dans la lecture qu'il nous promit qu'il ne manqueroit pas d'en faire avec foin & diligence.

Le 9 M. Brouffe & moy nous allafmes à l'antichambre du Pape pour apprendre du Maiftre de chambre du Pape ce qu'il avoit fait de nostre Memorial. Nous ne pufimes luy parler; mais il nous fit dire que nous priffions la peine de retourner chez luy fur les deux ou trois heures après midi, & que nous y trouverions nostre Memorial. Nous nous y rendifmes M. Brouffe & moy, & il nous dit que ce Memorial eftoit d'une affaire de trop grande confequence, & de qualité à eftre traitée par un Ambaffadeur. Que pour nous avouer le vrai, il avoit creu que luy aiant donné ouvert, nous avions bien voulu qu'il le luft; qu'il l'avoit donc leu, mais qu'il n'avoit pu depuis fe refoudre à le prefenter au Pape. Que le Pape avoit un Neveu; que ce n'eftoit pas pour rien. Que nous pouvions, fi nous le trouvions bon, nous adrefser à luy pour le reprefenter à fa Sainteté; ou fi nous l'aimions mieux, venir le dimanche fuivant à l'audience pour le prefenter nous mefmes. Nous acceptafmes cette dernière condition, & nous reprifmes nostre Memorial, n'ayant pu par tout ce que nous reprefentafmes fur le champ au Maiftre de chambre, ny le refoudre à nous rendre cet office, comme il le pouvoit, oy le guerir de fes craintes.

Le famedi 10 au matin nous nous trouvaftmes M. Brouffe & moy à S. Laurens in Damazo pour y entendre une predication du P. Mariana. M. le C. Barberin y eftoit dans une petite chapelle vis à vis la chaire, aiant fceu que nous y eftions, il nous fit appeller & nous fit donner des fieges près de luy. Le Predicateur parla beaucoup dans tout fon fermon de la grace efficace & de fa neceffité pour toutes les actions Chreftiennes, & il le finit par une priere qu'il fit à Dieu, pour luy demander fon affiftance & fa protection pour la defenfe de cette grace contre tous ceux qui la combattoient & qui faifoient tous leurs efforts pour la ruïner.

Nous allafmes le dimanche 11 à l'antichambre du Pape pour eftre introduits à son audience & luy prefenter nostre Memorial. Mais afin que le Pape ne creuft pas, que nous le reviffions voir pour avoir fa réponse fur l'affaire

principale dont nous luy avions parlé, qu'il ne le fentift pas trop preffé fur ce fujet, qu'il ne nous foupçonnast pas d'impatience, quand on luy diroit que nous demandions audience, & que le retardement qu'il pourroit apporter à nous la donner n'empêchast pas nostre Memorial de luy eftre rendu ce jour-là, je l'avois porté cacheté; & je priai le Maiftre de chambre de le prendre à la main quand il diroit au Pape que nous demandions audience, afin qu'il puft dire en mefme temps à fa Sainteté que nous la demandions pour luy prefenter ce Memorial, fur le dehors duquel le fujet dont il traitoit eftoit écrit à l'ordinaire. J'adjoutai que fi le Pape vouloit nous entendre encore un coup fur cette matiere il nous feroit entrer, finon qu'au moins il prendroit nostre Memorial, & que cela fuffiroit. Mais le Maiftre de chambre ne voulut point s'en charger. Nous attendifmes pour avoir audience jufqu'à ce que toutes celles que le Pape donna fuflent finies: nous ne l'eufimes pas pourtant; mais comme nous témoignafmes à un de nos amis pratique de ces affaires, le defir que nous avions & le befoin qu'il y avoit que le Pape euft au pluftoft ce Memorial, de-peur qu'es'il tardoit trop long temps à le voir, le livre du P. Annat contre la publication duquel il eftoit, & qui eftoit prefque achevé, ne fe publiast; Cet ami nous fit ouverture d'aller trouver Monfignor Ghiggi pour le prier de le rendre au Pape fans retardement.

Nous allafmes l'apres-dinée pour voir Monfignor Ghiggi fur ce fujet; mais ne l'ayant pas trouvé au logis, nous y retournaftmes le lendemain 12 fur les huit heures du matin, & l'on nous dit que ce jour-là il ne donnoit point d'audience à caufe des defpeches qu'il faisoit pour France. Mais le prejudice que cette affaire pouvoit fouffrir par le retardement, nous fit refoudre de dire à son Maiftre de chambre, qu'il y avoit huit jours que nous avions à rendre au Pape ce papier qui eftoit cacheté; & que comme il eftoit pour chose preffée & que c'eftoit ce jour-là le jour du partement du Courier, nous eftions bien-aifés de pouvoir mander que nous l'avions remis en main affeurée qui ne manqueroit pas de le rendre au Pape ce jour-là. Le Maiftre de chambre de Monfignor Ghiggi s'en chargea volontiers, & nous affeura fort civilement qu'il ne manqueroit pas de s'acquiter de la commiffion que nous luy donnions.

Comme nous nous eftions trouvés le jour de la Chandeleur en Chapelle à la ceremonie & diftribution des cierges benits, & que nous en avions receu chacun un de la main du Pape, aufli nous trouvaftmes-nous le jour des Cendres à cette ceremonie, & nous y en receufmes

mes aussi de la main de sa Sainteté. L'après-dînée nous recommençâmes nos visites, & après en avoir fait plusieurs inutiles, chez Monseigneur Ghiggi, chez le Procurator general di San Marcello, chez le P. Hilarion &c. nous en fîmes une avec succès chez M. du Noiset pour le remercier d'une autre qu'il nous avoit faite le premier jour de ce mois là, & des autres civilités & assistances que nous en avions reçues, particulièrement pour la vérification de l'original que j'avois de l'histoire ou plus-tôt des memoires de M. Pegna.

L'impatience que j'avois d'apprendre que notre Memorial eust été rendu au Pape, me fit retourner tout seul vers le soir chez Monseigneur Ghiggi. Celui qui s'étoit chargé de notre Memorial, me dit que Monseigneur Ghiggi luy avoit dit qu'estant un Memorial, cela devoit aller directement au Maître de Chambre du Pape; mais que pour cette fois neantmoins & sans tirer à conséquence il nous rendroit cet office près sa Sainteté. Je demandai si je pouvois luy parler pour sçavoir ce qu'il en avoit fait? Il s'en excusa pour ce soir là; & l'on me remit à un autre jour. Cependant j'appris que son ordre & sa charge estoient de decacheter & lire toutes les lettres qu'il recevoit pour le Pape & pour M. le C. Pamphile; qu'ainsi notre Memorial étant cacheté en forme de lettre, il l'auroit sans doute ouvert, & qu'on croioit qu'il en auroit communiqué & parlé à sa Sainteté.

Nous visitâmes le jeudi 15 au matin M. le C. Palotta qui estoit prest, quand nous arrivâmes chez luy, à dire la Messe que nous entendîmes; Et après, à peine estions nous assis pour luy exposer le sujet de nostre visite, que le temps qu'il devoit aller au sermon à S. Laurens in Lucina étant venu, nous fûmes obligés de remettre la partie à une autre journée; de quoy il nous pria bien fort, & non seulement de prendre un temps dans lequel nous pourrions l'entretenir à nostre aise, mais aussi de luy laisser si nous pouvions quelque instruction par écrit sur ce que nous luy aurions dit. Après l'avoir quitté nous visitâmes le Pere Compagnon du Commissaire du S. Office; & l'après-dînée Messieurs les Cardinaux Lanti qui estoit malade; Franciotti qui demeura d'accord que l'autorité de la Doctrine de S. Augustin estoit une chose sacrée & inviolable; Carpegna qui nous écouta aussi fort paisiblement & gravement; & après eux le Procureur general des Capucins.

Le vendredy 16 j'allai voir dès le matin un de mes amis particuliers pour apprendre des nouvelles de notre Memorial. Il ne m'en dit point, mais il m'apprit qu'il y avoit deux ou trois jours, que deux de Messieurs les Car-

dinaux s'estant trouvés ensemble dans un carrosse, & nous aiant rencontrés, l'un dit à l'autre parlant de nous, voilà ces Messieurs les Jansenistes ou quelque autre mot équivalent; & que cet autre, qui estoit fort informé de nos intentions & de nos pensées, avoit bien pris nostre défense & bien expliqué à son compagnon le sujet des avertissements que nous estions venus donner au S. Siege & des poursuites que nous faisions auprès du Pape, pour l'établissement d'une Congregation dans laquelle toute l'affaire dont nous nous plaignions, fust pleinement & solennellement discutée. Il m'apprit aussi que M. le C. Rappacioli avoit beaucoup de liaisons avec M. le C. Barberin, & qu'il seroit fort bon que nous le vissions le plus-tôt que nous pourrions, & que quand nous le verrions nous luy fussions bien entendre ce que cet ami sçavoit fort bien, que nostre affaire n'avoit rien de commun avec celle de Jansenius. Cet ami m'éclaircit encore d'une chose qui m'étonnoit, sçavoir qu'un memorial que les Jesuites presenterent au Pape Clement VIII au mois de Fevrier de l'année 1602 fust en langue Espagnole, qui n'estoit ny la langue commune de l'Eglise occidentale, ny la naturelle & particuliere du pays où le Pape faisoit sa residence. Cet ami me dit que les Jesuites qui avoient présenté ce memorial dont je luy parlois, estoient du mesme pays que Molina pour la defense duquel ils estoient nouvellement arrivés d'Espagne; que Clement VIII entendoit bien cette langue; mais qu'outre ce memorial, ils en avoient aussi donné d'autres dans lesquels ils avoient parlé Latin.

Quand je fus de retour de cette visite, il n'estoit plus temps d'en faire aucune à Messieurs les Cardinaux, parce que l'heure estoit venuë du sermon où ils se rendoient chez le Pape tous les vendredis du Careme; mais nous allâmes voir le P. Hilarion Abbé Bernardin que demouroit dans la maison de Sainte Croix de Jerusalem. Après les civilités reciproques, la premiere chose sur laquelle il nous mit, fut la Bulle d'Urbain VIII, de laquelle il se plaignoit fort que les Jesuites abusassent, comme ils faisoient, contre M. Jansenius, auquel elle ne faisoit aucun prejudice quant au fond de tout ce qui estoit dans son livre. Parce que, premierement, nous dit-il, ce livre avoit été simplement défendu pour avoir transgressé les defenses qu'il y avoit d'imprimer de ces matieres sans permission. Qu'il estoit plus clair que le jour que ces defenses avoient été violées par sa publication; & qu'il estoit vrai aussi que tous les autres qui traitoient des mesmes matieres, estoient pareillement contre ces defenses, parce qu'il estoit également défendu d'en écrire, soit pour, soit contre. Qu'en second lieu,

lieu, quant à ce que la Bulle disoit qu'il y avoit dans le livre de Janſenius des Propoſitions condannées par Pie V, cela ſe devoit entendre comme elles avoient eſté condannées par le Pape & non autrement : mais que parmi celles qu'il avoit condannées, il y en avoit d'exceptées; & qu'il n'eſtoit pas dit, que celles qui pouvoient en eſtre exceptées, ne fuſſent pas celles que Janſenius avoit enſeignées. Tellement que la diſſerence n'en aiant pas encore eſté faite par le S. Siege, il y avoit eu ſujet en attendant qu'elle fuſt faite, de deſſendre ce livre & ſa lecture par proviſion. Mais que tout ce qui s'y trouvoit, pouvoit eſtre véritable juſqu'à la moindre ligne, & cette Bulle ne laiſſer pas d'avoir ſa pleine & entiere execution. Ainſi eſcavant & equitable Religieux nous engagea par ſon entretien de parler beaucoup de Janſenius dans cette viſite; mais au fond à la fin avant que ſortir de cette matiere, nous luy diſmes que les affaires de cet Eveſque allaſſent comme elles pourroient que ce n'eſtoit point les nôtres; que nous n'avions rien à propoſer ny pour ſa deſſe, ny contre la Bulle; & que nous ne nous attachions uniquement qu'à l'affaire des cinq Propoſitions qui eſtoient en queſtion. Nous luy en apportâmes la raiſon, ſçavoir les ſens Catholiques de la grace efficace qu'elles comprenoient que nous luy marquâmes; & il en fut tres content, & nous ne luy en propoſâmes aucun, qu'il ne reconnuſt pour Catholique auſſi bien que nous. Il nous dit qu'il ne croioit pas qu'elles puſſent dans ce ſens eſtre en aucun danger; & il nous invita d'aller le quatrième dimanche de Careſme voir les reliques ſi rares & ſi precieufes qui ſont en cette maiſon dont il eſt le Superieur.

Le meſme jour vendredi 16 l'apres-diſnée nous allaſſmes voir M. le C. Rapaccioli pour ſatisfaire à l'avis qu'on nous en avoit donné. Il témoigna beaucoup de deſir d'eſtre inſtruit de notre affaire, dont nous l'inſormâmes aſſez exactement, & luy aiant dit que nous n'eſtions point venus pour la deſſe du livre de Janſenius, mais ſeulement pour l'eclairciſſement des differents ſens qu'on pouvoit donner à ces Propoſitions, il nous répondit que nous faiſions ſagement, parce que *Janſenius non bene audivat Roma*: Que dans cette affaire on le mettroit à part, & qu'on ſeroit l'examen de ces Propoſitions ſans le conſiderer. A quoy nous repliquâmes ce que nous avions dit dans pluſieurs viſites; que quand les ſens de ces Propoſitions auroient eſté diſtinguez & éclaircis, & que le Pape en auroit porté jugement en particulier, il ſeroit tres aſſé de reconnoiſtre ſi la doctrine de Janſenius ſur ce ſujet eſtoit Catholique ou Heretique, par la

ſeule comparaifon qui ſe ſeroit de ces ſens ainſi éclaircis & jugez, avec ce qui eſtoit contenu dans le livre de cet Eveſque.

Nous viſitâmes auſſi M. le C. Ludoviſio, auquel nous deduiſîmes notre affaire tres amplement & dont il entendit le recit avec grande application & civilité. Outre les choſes generales que nous diſmes conformement à ce que nous en repreſentâmes par tout, nous luy témoignâmes que nonobſtant la neceſſité qu'il y en avoit eue, nous avions eu peine de donner cette nouvelle ſurcharge au Pape outre toutes celles qui l'accablent. A quoy il nous répondit que le Pape n'eſtoit Prince temporel que par accident, que Dieu ne l'avoit pas établi tel; mais que pour les choſes de la Foy & de la verité, ce devoit eſtre ſon premier ſoin. Nous le ſuppliaſmes donc de ſe ſouvenir de la juſtice de la demande que nous faiſions d'une Congregation qui s'appliquât à la diſcuſſion de cette affaire, & de favoriser cette demande de ſon approbation & de ſa recommandation dans les occasions qu'il pourroit en avoir. Il nous dit qu'il en connoiſſoit aſſés l'importance par les choſes que nous luy avions dites, mais que cela ſe reconnoiſtroit encore davantage, lorſque le Pape auroit ordonné des juges pour l'examiner; & que ſ'il eſtoit du nombre, il taſcheroit d'y faire tout ce qui dependroit de luy pour la verité & pour la juſtice.

Nous allaſſmes en ſuite voir le Procureur general des Auguſtins que nous inſtruiſîmes auſſi fortement & amplement de nos intentions, que je luy avois deſja aſſés expliquées dans d'autres viſites que je luy avois faites; mais nous luy confirmâmes en commun tout ce que je luy avois dit en particulier.

J'allai encore pour voir Monſignor Ghiggi & apprendre de luy des nouvelles de notre Memorial. On me dit que le matin ou quelque autre heure durant la journée ſeroit plus propre que le ſoir; mais on ne m'en voulut marquer aucune plus expreſſement, quoy que je la demandâſſe, parce que, Monſignor, me dit-on, n'eſtoit pas à luy.

Je n'oſai y retourner le ſamedi à cauſe des deſpeſches pour l'Italie; mais je deſtinai ce jour-là à quelques viſites particulieres, parmi leſquelles il y en eut une au Pere Dinet Jeſuite, qui avoit deſja pris la peine de venir chez nous pour me voir. Mais nous parlâmes beaucoup plus de l'ancienne connoiſſance que nous avions eue luy & moy à la Cour pendant qu'il eſtoit Conſeſſeur du ſeu Roy, & de la bienveillance ſinguliere qu'il avoit reconnuë en ſa Maieſté pour moy, que des affaires du temps; excepté neantmoins que nous diſmes quelque choſe de mon retour & de ma commiſſion

sion à Rome, dont il reconnut avec moy que le fruit ne pouvoit estre qu'avantageux à tout le monde.

Le dimanche 18 apres la Messe nous allâmes accompagner M. l'Ambassadeur en Chapelle. Je passai chez Monsignor Ghiggi, mais ne l'ayant point rencontré, j'y retournai l'après-dînée, & j'y demeurai pour luy parler jusque sur les six heures du soir. Je luy dis que nous nous estions trouvés obligés de recourir à luy pour ce Memorial. Il me demanda comment. Je luy dis la difficulté & le retardement de l'audience du Pape, & la crainte que nous avions que cependant le livre ne parust. Il me dit que c'estoit une matiere qui ne le regardoit pas, mais que toutefois il en avoit parlé au Pape en l'entretenant, & qu'il luy avoit dit qu'il avoit desja ordonné que le livre ne parust point au jour, sans qu'on eust auparavant bien considéré &c. Je ne m'avisi pas de faire à Monsignor Ghiggi une réponse qui eust esté plus à propos que celle que je luy fis. Je devois luy dire, qu'il estoit fort mal aisé de bien considerer les consequences de l'impression de ce livre sans avoir auparavant examiné les choses à fond, comme nous avions demandé qu'elles le fussent, parties ouïes. Mais après l'avoir remercié de son bon office, je luy repliquai seulement qu'avec quelque soin qu'on pust le considerer nous avions affaire à des gens qui avoient bien des adresses & des detours, qui donneroient des explications d'une maniere à ceux qui le lioient, & qu'après qu'il seroit imprimé ils l'entendroient à leur mode & en feroient tel usage qu'il leur plairoit. Qu'ils en usoient ainsi par exemple à l'égard des Dominicains, pour les attirer dans un mesme complot avec eux, en leur persuadant qu'ils defendent les uns & les autres une grace commune qu'ils appellent suffisante; quoiqu'ils sceussent fort bien que celle des Dominicains, outre laquelle ces sçavans Theologiens soutiennent qu'il en faut une efficace pour determiner la volonté à la bonne action, est tout à fait differente de la leur qu'ils soumettent tellement à la volonté, qu'ils en font dependre tout à fait le bon ou le mauvais usage. Monsignor Ghiggi se mit sur la raison de police qu'il y auroit de ne pas permettre ny aux uns ny aux autres d'imprimer de ces sortes de livres, & qu'il faudroit le defendre à tout le monde également. Je luy répondis que cela seroit bon dans l'intérieur; mais qu'enfin il falloit tâcher d'éclaircir qui avoit raison, qui defendoit la verité & la foy, & en venir à une decision solemnelle qui mettroit toutes les parties d'accord. Il m'en fit de grandes difficultés sur ce qu'il voioit que tant que le S. Siege se souviendrait & considereroit que Clement VIII & Paul V

avoient tant travaillé sur ces matieres sans rien refoudre, il auroit bien de la peine à rassembler derechef de nouveaux Theologiens pour y travailler. Je demurai d'accord avec luy que cela seroit assurément fort difficile; mais je luy dis que ce qui le rendoit encore plus necessaire, estoit que ces deux Papes n'en avoient rien défini, ou n'avoient pas publié leurs definitions pour épargner les Jesuites, dans l'esperance qu'ils reviendroient insensiblement à la bonne & saine doctrine de l'Eglise qu'ils avoient quittée; mais qu'au lieu d'y estre revenus depuis ce temps-là, ils s'en estoient de plus en plus éloignés, & qu'il estoit temps de les y ramener: *Tempus facendi, Domine, dignaverunt legem tuam.* Monsignor Ghiggi ne vouloit pas croire ce que je luy disois; mais je luy dis qu'il nous seroit fort aisé de le verifier par des raisons tres claires & par des preuves indubitables. Que nous sçavons comment toutes choses s'estoient passées sous ces deux Papes, que nous en avions des memoires ou originaux ou collationnés aux originaux tres authentiques, & qu'entre autres nous avions à Paris plusieurs pieces sur ces matieres signées de la propre main de Clement VIII. Monsignor Ghiggi s'étonna de cela, mais je l'en assurai. Enfin nous retombâmes sur nostre Memorial. Il me confirma de nouveau que le Pape luy avoit dit qu'il y vouloit mettre ordre, & il me témoigna qu'il croioit que l'impression du livre estoit cependant arrestée, en attendant que sa Sainteté en eust ordonné. Il me dit que nous pouvions neantmoins continuer nos diligences dans le stile ordinaire; & que quant à luy, il ne pouvoit y rien faire davantage que ce qu'il avoit fait. Il me parla encore de defendre aux uns & aux autres de rien imprimer sur ces matieres. Je luy dis que nous ne pouvions pas consentir à des defenses qui nous fussent communes avec eux; qu'elles seroient inutiles à leur égard & prejudiciables à la cause que nous soutenions; qu'ils ne les executoient point de leur part, & qu'ils s'en servoient de prétexte pour nous combattre & nous faire persecuter. J'ajoutai que le plus court, le plus honorable au S. Siege, le plus edifiant pour l'Eglise, le plus expedient contre les reproches de ses ennemis, & le plus avantageux pour nos adversaires & pour nous, estoit de voir & de declarer qui d'eux ou de nous avoit raison. Que quant au livre particulier, à l'impression duquel nous nous opposions, ce n'estoit point du tout pour l'empêcher absolument; que nous serions ravis qu'on leur permist de la faire, parce qu'à juger des autres ouvrages qu'ils avoient mis au jour, & de ceux mesmes qu'ils estoient capables d'y mettre, nous avions tout sujet de présumer que

que celui-là aussi bien que les autres nous donneroit de nouveaux avantages contre eux ; mais que tout ce que nous nous propositions dans la poursuite que nous faisons contre celui-là , estoit qu'il ne parust point au jour comme estant autorisé & approuvé par le S. Siege. Qu'il n'y avoit que ce seul engagement que nous voulions tâcher d'empêcher ; mais que pourveu que nous mussions cela à couvert, nous ne nous mettions nullement en peine du reste. Nous finîmes cet entretien , comme nous l'avions commencé , avec de fort grandes civilités reciproques , & en disant des nouvelles du temps , comme il me faisoit l'honneur de me reconduire , ce qu'il fit jusqu'à la porte de sa sale sur le degré.

CHAPITRE IV.

De ce que nous fîmes à la fin du mois de Fevrier. Promotion de Cardinaux, entre lesquels fut Monsignor Ghigi. D'un Memorial que nous presentâmes au Pape contre un livre du Pere Annat qui estoit sous la presse : & des visites que nous commençâmes à rendre à tout le sacré College.

LE lendemain de cette visite lundi 19 de Fevrier, Monsignor Ghigi fut créé Cardinal avec neuf autres personnes dont le merite estoit publiquement & unanimement reconnu dans Rome de tout le monde. Personne ne se souvenoit d'avoir veu faire aucune promotion de Sujets si recommandables, non seulement pour ceux que le Pape avoit faits de son choix, mais aussi pour ceux qui luy avoient esté nommés par les Couronnes. On ne scauroit croire, combien chacun donnoit au Pape à l'envi les uns des autres d'applaudissemens & de benedictions, d'avoir rempli si dignement les places vacantes du sacré College.

Je ne me souviens plus des qualités de tous ceux qui furent de cette promotion ny de l'ordre selon lequel ils entrerent dans le sacré College ; mais je crois ne me pouvoir dispenser de marquer icy leurs noms selon qu'ils reviendront à ma mémoire , pour rendre cet honneur à leur merite & obliger la posterité de s'en souvenir. Il y avoit donc avec Monseigneur le C. Ghigi, Messieurs les Cardinaux Homodes, Santa Croce, Corrado, Ottobene, Lomelino, Aldobrandino, qui estoient à Rome ; & M. le C. de Hesse, M. le C. Pimentel, & M. le C. de Rets, qui n'y estoient pas.

Quand je receus la nouvelle de cette promotion, j'estois avec un de mes amis qui m'estoit venu visiter pour m'avertir que M. le C. Spada avoit reçu de Paris beaucoup de lettres qui estoient fort afpres contre ceux qu'on ap-

pelloit Jansenistes ; qu'on representoit fort vivement par ces lettres, que si on ne les exterminoit, tout estoit perdu ; & que ces lettres estant en François, M. le C. Spada les luy avoit fait traduire en Italien, pour les presenter ainsi traduites au Pape à qui il vouloit les montrer. Mais que pouvions nous faire contre toutes ces cabales & calomnies, que ce que nous avions déjà fait & que nous continuions de faire ? Il fallut recevoir cet avis de la main de Dieu aussi bien que la nouvelle de la promotion en le benissant de l'un & de l'autre & en prenant part à la joie publique.

J'avois demandé par précaution au Maître du sacré Palais, permission de lire & d'avoir chez nous tous les livres faits pour ou contre dans les matieres de la grace ; je l'allai faire registrer au fort du disner, & me conjourer avec luy & le P. Fani son compagnon, de la promotion de M. le C. Pimentel qui estoit de leur Ordre.

Au retour je trouvai chez nous le P. Hilariion, qui nonobstant la goutte dont il estoit fort tourmenté, n'avoit pas laissé de nous venir rendre la visite qu'il avoit receu de nous. Entre autres choses qu'il nous dit, il nous confirma encore que la Bulle d'Urbain VIII contre Jansenius pouvoit avoir lieu dans toute l'étendue que ceux qui l'avoient faite avoient voulu luy donner & qu'on pouvoit luy donner équitablement, & neantmoins n'y avoir rien du tout dans le livre de cet Eveque qui ne fust tres veritable & tres Orthodoxe. Que les Jesuites n'avoient pas à Rome tout le credit qu'on pourroit penser. Que les Propositions comme nous les entendions ne pouvoient courir aucune risque. Qu'il avoit eu le livre du P. Annat pour le voir, mais qu'il l'avoit rendu. Que le P. Modeste Procureur general des Cordeliers Conventuels avoit esté celui qui l'avoit leu & qui avoit fait rapport qu'il se pouvoit imprimer, & que s'il se trouvoit le contraire, ce seroit à luy d'en répondre ; & plusieurs autres choses de cette nature concernant ces matieres-là, que ce sçavant Religieux nous dit avec grande douceur & sincerité.

Le mardi 20 on me vint apporter de grand matin ce qu'il y avoit de feuilles imprimées du livre du P. Annat ; & apres en avoir parcouru quelques-unes, nous allâmes M. Brouffé & moy à l'antichambre du Pape pour tâcher d'en avoir audience, & luy presenter nostre Memorial contre ce livre. Nous y apprîmes que nous ne pouvions l'esperer, parce que le Pape attendoit ce jour-là les Ambassadeurs des Princes qui le venoient remercier des Cardinaux nouvellement faits à la recommandation de leurs Maîtres. Nous allâmes

au devant de celui du Roy pour le cortéger en cette fonction, & le supplier par meisme moien de prier le Pape ou de nous donner audience ou d'ordonner à son Maître de chambre de prendre nostre Memorial, afin que si Saincteté le vist. M. l'Ambassadeur nous dit qu'il ne parleroit d'aucune affaire au Pape dans cette visite, mais que le vendredi suivant, qui estoit le jour de son audience ordinaire, il ne manqueroit pas de luy dire ce que nous desirerions. Au sortir d'avec le Pape M. l'Ambassadeur fut visiter M. le C. Ghiggi; nous l'y accompagnâmes; & quand il l'eut quitté, il nous dit qu'il avoit desja annoncé au Pape nostre affaire.

Pour en informer M. l'Ambassadeur plus à loisir que nous n'avions pu le matin, j'avois dessein de l'accompagner l'après-dînée dans les visites qu'il avoit à rendre aux autres nouveaux Cardinaux; mais j'en fus empêché par d'autres visites particulieres que je receus, entre autres du P. Dinet & du P. le Maire; apres lesquelles mes Collegues & moy fortîmes ensemble pour continuer les nostres au sacré College & aux personnes de lettres que nous avions à voir; & nous allâmes pour ce sujet chez M. le C. Cefi, chez le P. Procureur de Saint Marcel, chez M. le C. Lanti, chez le General des Augustins, mais nous ne trouvâmes personne nulle part.

Le mercredi 21 j'allai voir dès le matin le P. Fani, pour luy dire combien il y avoit de choses contraires à la grace efficace dans les feuilles que j'avois veues du livre du P. Annat. Il me dit que nous le représentassions hardiment; qu'à peine il avoit eu le temps de le parcourir; & qu'il n'avoit pas esté en sa puissance de le lire exactement.

Nous nous rendîmes après M. Brouffe & moy chez M. l'Ambassadeur. Il nous dit que sur la fin de l'audience qu'il avoit eue du Pape le jour précédent, il luy avoit dit, Hé bien S. Pere avés-vous veu nos Docteurs? n'en estes-vous pas content? Trouvés-vous pas que ce sont des gens bien traittables? Et que le Pape luy avoit témoigné qu'il estoit bien content de nous. Qu'en suite il luy avoit dit que nous desirerions d'avoir de luy une audience touchant un livre qu'on imprimoit, dont nous nous plaignions. Mais que le Pape s'estoit trouvé alés surpris de cette audience que nous demandions, & qu'il avoit considéré la plainte que nous pensions luy faire, comme si nous eussions voulu nous ingérer dans l'ordre & la discipline des impressions qui se faisoient dans Rome, & y apporter la réforme. Que ce livre avoit esté veu par le Maître du Sacré Palais, que toutes les ceremonies ordinaires y avoient esté observées, & que s'il y avoit eu

quelque chose qui eust pu en empêcher l'impression, les Dominicains estoient alés opposés aux Jesuites pour ne le pas laisser passer sans s'en plaindre. Comme M. Brouffe commençoit à repliquer à M. l'Ambassadeur, celui de Malte arriva qui interrompit cet entretien. Nous passâmes dans une chambre plus avancée de M. l'Ambassadeur, & apres qu'il eut fait avec celui de Malte, il vint nous reprendre. Nous luy disîmes que nous nous condamnâmes nous mesmes, si nous avions la pensée que le Pape s'estoit figurée, que nous pensassions à apporter le moindre changement dans la police qui avoit accoustumé d'estre gardée dans Rome pour l'impression des livres; mais que celui à l'impression duquel nous nous opposions estant directement sur le fond des difficultés qui pouvoient estre débattues entre les Theologiens, sur lesquelles nous venions prier le Pape de les entendre dans une Congregation solennelle avant que d'en rien décider, & par consequent de ne pas laisser engager aucunement le S. Siege pour les uns ny pour les autres avant les avoir entendus; il estoit de nostre devoir de représenter au Pape le prejudice que l'impression de ce livre estant autorisée comme on nous l'avoit dit par le S. Siege ou par quelques-uns de ses principaux membres pouvoit apporter à nostre supplication & au S. Siege mesme. Nous luy disîmes qu'il verroit luy mesme cela mieux expliqué dans nostre Memorial, s'il le vouloit se donner la peine de le lire, que nous ne pourrions le luy représenter de bouche. Il accepta l'offre que nous luy faisions de le luy laisser, & il nous promit qu'il ne se coucheroit pas qu'il ne l'eust leu. Il nous aressa à dîner avec luy, & parmi les autres entretiens de la table, il y fut encore parlé de la deputation chimerique du P. Mulard, & de l'accusation veritable qui avoit esté faite contre moy; & M. l'Ambassadeur trouva qu'elle avoit esté faite avec si peu de fondement, qu'il me dit qu'il me serviroit de témoin par tout où je voudrois, que je n'avois jamais donné aucun sujet de la faire. Il nous mena l'après-dînée à la vigne Bourghese où nous fûmes avec luy jusqu'an soir, & en revenant il nous fit l'honneur de passer pardevant nostre logis pour nous y laisser.

Le jeudi 22 la ceremonie de donner le chapeau aux nouveaux Cardinaux se fit le matin, & nous la visîmes.

Le vendredi 23 M. Brouffe & moy allâmes chez M. l'Ambassadeur pour le cortéger chez le Pape, & le faire souvenir de nostre Memorial. Il nous montra le billet des choses dont il devoit parler au Pape où nous estions en écrit, & il nous tira à demi de sa poche nostre Memorial pour nous faire voir qu'il ne nous avoit

pas oubliés. Nous attendîmes tousjours dans l'antichambre du Pape, pendant que M. l'Ambassadeur fut à l'audience, pour estre prests d'y entrer en cas que nous fussions appellés. Il estoit près de midi, quand il en sortit. Nous remontâmes avec luy en carosse & nous le reconduisîmes chez luy. Quand il y fut de retour, il donna audience à M. l'Abbé de Loiac, au sortir de laquelle il nous invita encore à dîner, nous le priaîmes de nous permettre de revenir dîner chez nous. Il devoit aller l'après-dînée à Tivoli pour huit ou dix jours; & pour ne nous pas laisser si long temps sans nous apprendre ce qu'il sçavoit de nostre affaire, il eut la bonté de rentrer dans sa chambre avec nous, quoyque son dîné fust servi. Il nous dit en peu de mots, qu'il avoit représenté nostre affaire au Pape fortement & exâtement, mais qu'il ne l'avoit pas trouvé en disposition de rien conclure là-dessus. Qu'il avoit dit au Pape que cette affaire pressoit, qu'elle demandoit qu'il donnât ordre diligemment à faire cesser cette impression. Que sa Sainteté sçavoit bien que jamais il ne luy avoit parlé en nostre faveur, & qu'il luy avoit au contraire fait plusieurs recommandations en faveur des Jésuites; mais qu'il considéroit cette affaire comme pouvant avoir de fâcheuses suites, & comme estant capable, si sa Sainteté ne l'empêchoit, d'exciter en France quelque brouillasse qui ne luy seroit point agreable. Que de voir imprimer & comme autoriser un livre de cette nature, pendant que nous demandions qu'on examinast les choses à fond, cela ne seroit pas bien goûté: Qu'il avoit dit au Pape jusque-là même que sa Sainteté nous trompait, si bon luy sembloit; qu'elle fist tout ce qu'elle voudroit contre nous, mais qu'au moins elle nous contentast en apparence, en nous accordant la Congregation que nous demandions, & tenant cependant dans l'équilibre & en suspens des choses comme celles-là qui n'estoient point decisives; mais que quoy qu'il luy eust pu dire, il n'avoit pu l'ébranler, au contraire qu'il avoit trouvé son esprit tout à fait gagné & prevenu dans cette affaire contre nous. Que néanmoins il luy avoit laissé nostre Memorial; qu'il y avoit grande apparence qu'il le verroit; qu'il luy en avoit fait estime, & luy avoit dit que sa Sainteté sans doute seroit bien-aîsée de l'avoir len, & qu'elle en seroit contente, si ce n'estoit peut-estre à l'exception de quelques paroles un peu fortes & assurées, avec lesquelles nous parlions de nostre opinion comme d'une chose tout à fait constante & indubitable. Quant à l'audience qu'il n'avoit pas pu nous la faire avoir ce jour-là à cause des autres Ambassadeurs à qui il falloit la donner; que nous ne pourrions pas l'avoir le

lendemain, parce que c'estoit le jour des Officiers; que le dimanche la Chapelle nous en empêcheroit encore; le lundi & le mardi la signature de grace; que cela alloit loin; mais qu'il esperoit que le Pape cependant pourroit s'adoucir & se rendre plus favorable à la demande que nous faisons, lorsqu'il auroit leu nostre Memorial & ruminé dessus. Qu'au reste nous n'estimassions pas pour cette esperance qu'il nous donnoit nostre affaire faite; que nous continuassions au contraire les autres diligences que nous y pourrions apporter. Que pour luy il n'y avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit pu représenter au Pape sur ce sujet; & que le Pape au lieu de vouloir s'y arrester & y conclure quelque chose, avoit tousjours fait ce qu'il avoit pu pour sortir de cet entretien & pour venir à la fin de cette audience. Nous ne pusmes que faire en un mot à M. l'Ambassadeur nos tres humbles remerciemens du bon office qu'il nous avoit rendu, & le laisser aller dîner & se disposer à son partement pour Tivoli.

Ce seroit icy le lieu d'insérer ce Memorial dont j'ai desja parlé tant de fois & dont je parlerai encore dans la suite de ce récit; mais comme il ne contenoit que les mêmes raisons plus étendues que nous avions desja représentées au Pape en peu de mots dans l'audience que nous en avions eue le 21 Janvier, il seroit ennuyeux de le rapporter icy. Je remarquerai seulement que nous y déclarâmes trois choses entre les autres. 1. Que nous n'attraquions que la grace suffisante des Molinistes soumise au libre arbitre. 2. Que nous ne soutenions que la grace efficace sur le sujet des cinq Propositions. 3. Que nous n'avions point entrepris la defense du livre de Janfenius.

Le même jour vendredi 23 de Fevrier l'après-dînée nous fîmes une seconde visite à M. le C. Spada, dans laquelle nous luy représentâmes nostre affaire en luy disant ce qui s'estoit passé dans l'audience que le Pape nous avoit donnée le vingt & un de Janvier; & après que M. Broulle eut achevé le discours qu'il luy en fit, M. le C. Spada nous repartit en ces termes: *Ho caro d'haver sentito quel c'hà detto sua Santità, quando verrà qualche cosa ordinata da essa lo farò, &c.* M. Broulle avoit repris la parole pour adjouter encore quelque chose au récit qu'il avoit fait; mais on vint avertir M. le C. Spada que les nouveaux Cardinaux alloient ariver pour le saluer, & ainsi il fallut terminer là pour cette fois ce que nous avions à luy dire.

Nous allâmes en suite chez M. le C. Rappacioli, à qui nous représentâmes nostre affaire amplement & à loisir. Il nous remercia de la part que nous luy en avions donnée. Il

nous dit qu'il estoit fort-aise d'entendre parler de ces matieres qui agitoient l'Eglise en ce temps, qu'elles estoient allées épineuses, qu'il ne les avoit pas étudiées bien à fond, mais qu'il falloit qu'un Cardinal s'en instruisist. Qu'il avoit eu satisfaction d'apprendre de nos bouches ce que nous luy en avions dit, & qu'il s'y appliqueroit volontiers autant que les occupations d'un Eveque le luy pourroient permettre. Quant à la declaration fort expresse que nous luy avions faite, que nous n'avions nulle charge ny dessein de nous interesser en rien de ce qui pouvoit regarder le livre de Janfenius : il nous dit que c'estoit une chose qui ne devoit pas nous mettre en peine ny nous faire peur ; parce qu'en effet quand il faudroit examiner quelque opinion ou Proposition, il ne faudroit pas considerer si Janfenius l'auroit dite ou non, mais seulement si elle seroit bonne ou mauvaise.

Le samedi 23 au matin nous vîmes M. le C. Cesi, qui ne nous donna pas beaucoup de loisir de luy expliquer nostre affaire ; mais qui nous entretenit plus que nous ne l'entretînâmes. Il nous dit qu'il n'y auroit rien de plus aisé à résoudre. Que le Pape pourroit la renvoyer à la Congregation du Concile ou à celle du S. Office, ou prendre de l'une & de l'autre divers Cardinaux & autres personnes pour en composer une troisième. Au sortir de chez luy nous visitâmes le P. Procureur general de Saint Marcel, chez lequel il ne se passa rien de particulier, sinon qu'il assura mes Collegues & qu'il s'offrit de témoigner par tout, que je n'avois jamais pris devant luy la qualité de Deputé de la Faculté ; & mesme quand il avoit ouï parler de moy à d'autres, que ce n'avoit jamais esté en me considerant entre eux autrement que comme envoyé par quelques Eveques de France.

Je fus voir le samedi l'apres-dînée l'Imprimeur qui travailloit au livre du P. Annat, pour sçavoir l'endroit où il en estoit, & ce qu'il luy en restoit encore. Je trouvai qu'il en avoit bien pour le moins encore pour trois semaines, avant qu'il l'eust achevé.

Le dimanche 25 au matin j'allai voir une personne sans le conseil de qui je faisois fort peu de choses, pour luy communiquer l'estat de cette impression, ce qui s'estoit passé sur nostre Memorial, & la crainte que nous avions de nous engager plus avant dans les sollicitations contre ce livre, tant pour le peu d'apparence qu'il y avoit d'y réussir, que parce qu'au fond il ne s'agissoit de rien qui regardast directement la commission dont nous avions esté chargés : & c'est ce qui nous avoit portés à ne point souscrire ce Memorial, & à y parler de nous mesmes comme en tierce personne

de mesme que des Jesuites & des autres, dont nous y faisions mention. Mais nous trouvâmes que les mesmes raisons quoyqu'éloignées de nostre commission, qui nous avoient obligés d'en parler au Pape dans nostre audience & de luy en faire depuis presenter ce Memorial, nous obligeoient d'en poursuivre jusqu'à la fin une issue favorable, en y gardant toujours les mesmes circonspections que nous y avions observées. Car ou les diligences que nous serions encore, nous en seroient obtenir cette issue favorable, ou si nous ne l'obtenions pas, nous n'en recevions pas plus de mécontentement & de desavantage, apres y avoir fait tout ce que nous aurions pu, que quand nous n'en aurions fait qu'une simple recommandation, y aiant toujours lieu de presumer après y avoir témoigné prendre quelque interest, que nous y aurions fait tout nostre possible pour y réussir, ou que nous l'aurions deu faire. C'est pourquoy nous jugeâmes à propos, si mes Collegues le trouvoient bon aussi, de tâcher d'avoir encore une audience du Pape sur ce sujet, d'en aller encore dire un mot à M. le C. Ghiggi, d'aller porter une copie de nostre Memorial à M. le C. Roma, & de différer encore de huit ou neuf jours les visites que nous avions à rendre à MM. les Cardinaux Saint Clement, Lugo & Colonna, qui pouvoient estant du S. Office avoir part en la resolution qui se feroit là-dessus, afin que s'il estoit à propos de leur en parler, nous le pussions faire par mesme moien dans les visites que nous leur tendrions sur la principale affaire.

J'appris de cette mesme personne, qu'il devoit y avoir un des jours de cette semaine-là, une petite entrevue de Consultants & de Qualificateurs, qui devoient conférer ensemble sur la premiere Proposition ; & qu'il y avoit apparence que cela se faisoit en consequence du premier Memorial que nous avions présenté au Pape. Sur quoy aiant dit à cette personne que ce n'estoit pas de ces Assemblées secretes & particulieres dont nous ne fussions point avertis, & devant lesquelles les Theologiens de part & d'autre ne parussent point, que nous avions demandées ; il me dit que ce n'estoit pas aussi pour rien résoudre que ces Consultants s'assembleroient, mais plustost pour s'exercer, & pour voir ce qu'il y auroit moien de faire sur ce sujet avec le temps.

Nous retournâmes chez le Pape M. Broufse & moy le lundi 26 pour en avoir audience sur le sujet de nostre Memorial contre le livre du Pere Annat ; mais nous trouvâmes dans son antichambre tant d'Advocats qui la demandoient, & dont c'estoit le jour à cause de la signature de grace qui devoit se faire le lendemain,

demain, pour laquelle ils venoient la veille donner au Pape les premières informations touchant les affaires dont chacun d'eux étoit chargé, que nous n'osâmes pas seulement la demander, & que nous nous retirâmes de cette antichambre aussitôt que nous nous y fûmes présentés.

Le mardi 27 nous continuâmes nos visites, & nous vîmes cette matinée-là M. le C. Savelli, chez lequel nous attendîmes assez long temps qu'il fût en état de nous parler. Mais il nous donna une audience très favorable & assez longue, quoique nous fussions luy & nous debout. Il prit fort bien tout ce que nous luy représentâmes, & il ne fit point de difficulté de nous dire, qu'il ne voioit rien dans la demande que nous avions à faire au Pape de cette Congregation, qui ne fût entièrement de justice, & qui ne deût nous estre accordé.

L'après-dînée nous vîmes M. le C. Raggi qui prit aussi fort bien ce que nous luy disîmes durant assez peu de temps que nous l'entretînmes, qui fut neantmoins suffisant pour luy donner une idée générale de nostre affaire. Mais au sortir de chez luy nous allâmes chez M. le C. Rondanini avec lequel nous passâmes la meilleure partie du reste de cette après-dînée. Ce qui nous y arresta si long temps, fut qu'il nous fit diverses questions sur les choses que nous luy exposâmes qu'il n'entendoit pas assez, & sur lesquelles nous étions obligés de nous expliquer davantage pour le satisfaire. Il se donna la peine même durant le cours de cette audience de lire la lettre de M. de Vabres au Pape, & celle des autres Evêques que j'avois rendues à sa Sainteté, desquelles je luy montrai une copie que j'avois sur moy exprés pour les faire voir toutes deux aux personnes que je trouvois par occasion qui en avoient la curiosité. Aiant lu les Propositions dans la lettre de M. de Vabres, il nous dit qu'elles paroïssent rudes selon les termes. A quoy nous répondîmes qu'elles avoient esté faites exprés comme cela; & nous expliquâmes le sens selon lequel seul nous soutenions la première & seconde Proposition, auquel il témoigna ne trouver rien à redire. Enfin nous le laissâmes fort informé & fort content de nous, ainsi qu'il nous le témoigna, & que M. l'Abbé Rondanini son frere avec lequel nous contraînâmes beaucoup d'habitude, & qui est certainement un très excellent esprit & qui s'applique avec grand succès aux belles lettres & aux bonnes choses, nous le confirma depuis. Mais depuis il y eut cette particularité remarquable dans cette visite, que M. Brouffe aiant fait d'abord à M. le C. Rondanini comme à tous les autres nostre compliment en Italien, M. le C. Rondanini y répondit en Latin, &

nous aiant obligés par ce moien de reprendre cette langue pour luy rephiquer, elle fut en suite la seule dont nous usâmes luy & nous dans tout le reste de nostre entretien.

Nous finîmes ce jour-là par une visite que nous fîmes tous ensemble à M. l'Abbé Charrier pour le congratuler de l'heureux succès dont les poursuites qu'il avoit faites avec tant de vigilance d'affection & de conduite; du chapeau de Cardinal pour Monseigneur le Coadjuteur de Paris, avoient esté suivies, nonobstant tous les artifices & les obstacles que diverses gens y avoient employés pour les traverser; & luy témoigner la joie & les esperances que cette promotion nous donnoit pour le bien des affaires de l'Eglise & de la France.

Le mercredi nous apprîmes dans une visite particuliere, que les Jésuites étoient avertis & alarmés de ce que nous avions fait pour empêcher la publication du livre du P. Annat; & nous en fîmes une autre à M. le C. Corrado, qui reçut nos complimens sur sa promotion avec une grande humilité Chrétienne, & des sentimens de piété fort exemplaires, qui entendit bien nostre affaire, qui en estima les motifs, & qui nous dit avec grande modestie qu'en celle-là & en toutes autres il tâcheroit toujours de faire ce que demanderoit de luy le service du S. Siege. Il nous dit aussi entr'autres choses que si ce que nous rapportions des excès des Jésuites & d'autres contre S. Augustin se trouvoit véritable, il étoit nécessaire que sa Sainteté y pourvust, & qu'on ne pouvoit laisser ébranler l'autorité de ce Saint Docteur, que la foy & le S. Siege n'en receussent prejudice.

Monseigneur Sacrista nous fit voir l'après-dînée les riches ornemens & les pretieuses reliques de la Sacristie particuliere du Pape. Nous vîmes au retour le P. Campanella aux Carmes de la Traspontine. Et j'allai à la nuit voir un de mes amis particuliers, qui m'apprit, que le General des Augustins avoit esté adjouté par le Pape au nombre des Qualificateurs qui devoient travailler dans la suite à l'examen des cinq Propositions.

Nous fûmes engagés par un autre de nos amis à faire le matin une autre visite à la Traspontine au P. Lezzana ancien Religieux & Professeur en Theologie Auteur de quelques ouvrages qui avoient esté imprimés. Mais auparavant j'avois envoyé voir si le Compagnon du Commissaire du S. Office étoit en état d'estre visité: de forte qu'à peine nous étions assis avec le P. Lezzana, qu'on me vint avertir que le Compagnon du Commissaire du S. Office m'attendoit, & je fus obligé pour l'aller voir de quitter mes Collegues avec le P. Lezzana. Le P. Compagnon du Commissaire me

dit que les Jésuites faisoient grand bruit d'un livre nouvellement imprimé par un Ministre de Hollande nommé Desmarés à Groning. Qu'ils prenoient de-là occasion de redoubler leurs instances pour la condamnation des Propositions, qu'ils demandoient même sans qu'on entendist les parties, & comme une chose tout à fait pressée & nécessaire, non seulement pour nous retenir par ce coup de fouët & cette humiliation dans la soumission & l'obéissance que nous devons au S. Siege, mais aussi pour réunir à l'Eglise plusieurs Provinces qui s'en estoient éloignées, & qui s'entretenoient dans leur rébellion & éloignement par nostre exemple. Qu'il y avoit grande rumeur dans Rome sur cet incident, & que ces Peres n'oubliant rien pour allарmer le Pape & les Cardinaux par ce moien. Je n'avois point encore veu ce livre, mais on m'avoit écrit de Paris le 26 Janvier ce que c'estoit à peu près, & l'on m'avoit donné avis d'une réponse qu'on y vouloit faire. J'avois desja répliqué à ces lettres, comme n'estant pas fort surpris de cet ouvrage par la crainte des avantages qu'on pouvoit en tirer contre nous pour quelque temps; puisqu'après cette agitation nous pouvions en tirer de plus grands contre les Jésuites, & contre les Heretiques mêmes qui l'avoient produit. Je dis la substance de toutes ces lettres à ce bon Pere, lequel en fut fort satisfait, & je luy promis de luy faire voir les lettres mêmes, s'il le desiroit: de sorte qu'il reconnut nettement que nous n'avions besoin que d'un peu de temps pour dissiper tous les ombrages & les soupçons qu'on pouvoit donner & recevoir par cet ouvrage. Il m'apprit une autre chose dans cette visite digne d'estre remarquée, sçavoir qu'en l'année 1612 on fit dans le Saint Office une declaration, par laquelle on jugea, que les livres qui avoient esté imprimés avant la defense de Paul V, n'estoient point compris en cette defense, & que pour les rimprimer derechef il n'estoit point nécessaire d'en obtenir de nouvelle permission. Je revins chez le P. Lezzana reprendre mes Collegues, qui s'estoient amplement entretenus avec luy sur le sujet de nos affaires; & presqu'aussitost que j'y fus de retour, ils acheverent leur entretien & se leverent.

J'appris d'eux au retour que ce Pere avoit un grand desir d'estre informé de tout; qu'il lisoit avec soin tous les écrits qu'il pouvoit avoir sur ce sujet; qu'il travailloit sur ces Propositions, & qu'il faisoit profession de suivre la doctrine de S. Augustin, & tenoit la nécessité de la grace efficace *ad singulos actus*; qu'il ne l'avoit pas tousjours tenue, mais que la lecture de S. Augustin l'avoit fait entrer dans ces sentimens, & qu'elle inspiroit la pieté.

Nous visitâmes l'après-dînée M. le C. Capponi, qui nous témoigna une tres profonde veneration pour Saint Augustin, & un pareil étonnement des medifances & calomnies que nous luy avions dit qu'on répandoit contre ce S. Docteur & contre nous. Quant à la Congregation que nous demandions, il nous dit que son sentiment estoit qu'il falloit l'établir plutôt que plus tard, pour apres y travailler sur les matieres en question avec tout le loisir & l'exactitude que la chose le demanderoit. *Stabilire quante prima, & poi ben maturarla.*

CHAPITRE V.

Des Visites que nous continuâmes durant les premiers jours du mois de Mars tant au sacré College, qu'aux Consultants & Qualificateurs qui estoient ordinairement employez à Rome dans les matieres de doctrine.

J'appris le premier jour de Mars une chose assez remarquable, sçavoir que M. le C. Barberin avant que la Bulle d'Urbain VIII eust paru, avoit pris la peine de faire luy même plusieurs accusations contre le livre de M. Jansenius dans l'assemblée du S. Office, & que son Eminence l'y avoit même fait porter en diverses occasions pour faire voir à cette assemblée les opinions erronnées dont il l'accusoit. Qu'il l'accusa une fois entre autres d'avoir écrit, que le péché originel estoit la seule cause de la damnation des reprouvés, comme s'il estoit l'unique, & que les péchés actuels n'y contribuaient point du tout. Mais qu'il estoit tousjours arrivé qu'on avoit fait voir à son Eminence par l'examen des lieux qu'il citoit, que les memoires qu'on luy donnoit contre ce livre, n'estoient pas bien fondés; & qu'en ce point particulièrement ils estoient sans apparence: puis qu'ainsy que M. le C. de S. Clement qui n'estoit encore alors que Maître du Sacré Palais le fit voir en pleine assemblée, cet Eveque disoit expressement que ce péché en estoit la cause radicale; *causa radicalis damnationis*: ce qui est très veritable. De sorte que durant quelque temps on n'avoit plus parlé de ce livre en cette Congregation; mais que peu après, lors qu'on y pensoit le moins, la Bulle d'Urbain VIII, decernée contre ce même livre, avoit esté publiée.

Nous visitâmes l'après-dînée M. le C. Giori, à qui nous avions à peine commencé de parler, qu'on vint l'avertir que le Pape alloit arriver à S. Pierre où il estoit obligé de se trouver pour le recevoir; & nous fûmes contraints de prendre congé de luy, apres luy avoir donné cette marque de nostre respect sans l'avoir beaucoup entretenu. Nous vîmes arriver le Pape à cette station, & pendant quelque temps

que

que mes Collegues demeurèrent à S. Pierre, j'allai montrer au Compagnon du Commissaire du S. Office les lettres dont je luy avois parlé le jour precedent touchant le Ministre de Groning. Quand je leus rejoins, nous allâmes tous ensemble visiter le Pere Modeste, qui fit l'ignorant sur nostre affaire & sur les Propositions, dont je l'avois neantmoins desja informé pendant que j'estois seul à Rome. Il nous fit des réponses generales & populaires de la diversité des heretiques aux-quels S. Augustin avoit eu affaire; & de ce que la force avec laquelle il les combattoit le faisoit quelquefois parler avec exaggeration, il ne falloit pas considerer toutes ses paroles comme si elles estoient de l'Evangile. Il nous dit aussi que le Pape n'estoit pas obligé pour faire une decision d'entendre les parties. A quoy nous luy repliquâmes qu'au moins cela estoit de la prudence & de sa justice quand on le luy demandoit, comme nous le demandions de la part de personnes, dont le merite & le caractere les mettoient en droit & autorité de cela. Nous fûmes avec luy assés long temps; il estoit une heure de nuit quand nous le quittâmes.

Nous visitâmes le Samedi matin M. le C. Ghiggi, qui nous receut debout, & nous en fit excuse sur le jour du Courier qui le pressoit. Il nous parla sur sa promotion avec de grands sentimens de pieté & de modestie. Il nous dit qu'il ne meritoit point cette dignité; qu'il ne l'avoit point demandée, & qu'il estoit dans cette maxime selon M. l'Evesque de Geneve, de ne rien demander, de ne rien refuser, & de ne se plaindre de rien. A propos de quoy il nous dit aussi qu'il portoit tousjours sur sa poitrine une médaille où estoit d'un costé le portrait de ce grand Evesque & de l'autre celuy de S. Augustin. Et touchant nostre affaire il nous dit qu'il falloit donner des Propositions bien nettes, & que la grande opposition & le grand bruit qu'on faisoit quelquefois sur une affaire servoit à establir ce qu'on vouloit renverser, nous citant sur cela les mesmes vers d'Horace *veniens ut amittis vires* &c. qu'il avoit autrefois cités en écrivant à M. Daquin docteur en medecine de la faculté de Paris, qui luy avoit envoyé le livre de la frequente communion pendant sa nonciature en Allemagne, sur le sujet des plaintes & des Escries que les adversaires de cet excellent livre publioient contre, ainsi que M. Broussé l'en fit souvenir quand il les eust dits dans cette audience. Je les repeteray encore icy avec les quatre ou cinq lignes de cette lettre qui les precedent. *Ego sane non video quid contra librum de Frequenti Communione scribere sit opus, cum in eo adeo attemperata videantur ea dogmata qua offere, ut nihil in eis peccatum dicas. Totam namque*

moles difficultates ad praxim devolvunt, in qua quidem non tam facile est prescribere leges, cum unica auctoritatis secreta confusio examen sit, quod ad altum deducatur tota instructio, & in ea confessione serventur maximam omnium arcuorum. Spreti obsolescentes, siccificari aqua videntur; docebat ille, dum alius.

*Ventus ut amittit vires, nisi robore densa
Occurrunt fylva, spatio diffusus manet,
Utque perit magnus nullis obstantibus ignis,
Sic hostes mihi desse nocet.*

Nous quittâmes sur cela M. le C. Ghiggi, comme devant le retourner voir une autre fois pour l'entretenir plus à loisir. Au sortir de chez luy nous visitâmes M. le C. Cechimi, qui nous fit apporter des sieges autour de la table où il estoit, & après avoir entendu le discours que M. Broussé luy fit, il nous répondit que s'il luy estoit commandé quelque chose sur ce sujet de la part de sa Sainteté, il s'en acquitteroit ponctuellement.

Le dimanche 3 au matin M. l'Abbé de Valcroissant & moy visitâmes M. le C. Urfin, avant qu'il se rendist à la Chappelle, où nous l'accompagnâmes. Après la Chappelle nous allâmes voir tous ensemble M. le C. Cornaro, qui demeura tousjours debout & decouvert pendant que nous luy parlâmes; & nous luy disîmes neantmoins assés amplement le sujet de nostre deputation. Il y fut mesme parlé d'une des causes qui avoit fait suspendre à Paul V la Publication de sa Bulle contre Molina, sçavoir le bannissement des Jesuites de la Republique de Venise: lequel estant arrivé à l'occasion de son Interdit, lors qu'il estoit sur le point de publier cette Bulle il avoit bien voulu leur épargner cette seconde mortification, dans l'esperance qu'il avoit que sans cela ils pourroient d'eux mesmes revenir aux sentimens orthodoxes, dont ils avoient eu reconnoître par toutes les choses qui s'estoient passées sur ce sujet, qu'ils estoient tres éloignés.

Nous visitâmes l'après-dînée M. le C. Ginetti, à qui nous fîmes le recit de ce qui s'estoit passé dans l'audience que nous avions eue du Pape, particulièrement des médisances dont nous nous estions plaints, & du livre du P. Atnar qui s'imprimoit. Touchant les médisances, il reconnut que je ne luy avois jamais parlé qu'au nom des Evesques, & que le Pere Mulard luy avoit parlé comme député de la Faculté; & touchant le livre, que nous serions bien d'en parler aussi aux autres Cardinaux du S. Office. Nous luy disîmes que nous pourrions le faire, quoyque nous n'y prissions nul interest, pourveu que leurs noms ny celuy de sa Sainteté n'y fussent point engagés; mais que nous luy en avions parlé le premier tant à cause de la bienveillance singuliere qu'il nous

avoit témoignée, qu'à cause d'une autorité particulière que nous avions scue qu'il avoit sur l'impression des livres.

Nous vîmes apres luy M. le C. Lomellino, que nous entrecînâmes allés familièrement; & qui nous répondit de mesme, que ses differens emplois l'avoient beaucoup diverti de l'étude de ces matieres; & qu'encore qu'il eust tous-jours esté obligé de s'y appliquer, reconnoissant neantmoins qu'il y estoit encore plus obligé qu'auparavant par la nouvelle dignité de Cardinal qu'il avoit receuë, il le feroit volontiers. A quoy nous l'excitâmes par la satisfaction que nous luy disîmes que nous espérions qu'il en recevroit.

Je fus apres tout seul porter à M. le C. Roma copie de nostre Memorial contre le livre du P. Annat. M. le C. Roma me dit que ce n'avoit pas esté l'intention de leur Congregation, de donner au P. Annat permission d'écrire de la matiere de *Auxilius*. Je luy dis que neantmoins son livre n'estoit que sur ce sujet, mais que nous nous en mettions fort peu en peine; & que s'il vouloit nous faire donner par l'imprimeur une copie de ce qui estoit desja imprimé, nous luy donnerions des observations dessus qui luy feroient voir que ce n'estoit point nostre interest qui nous portoit à en vouloir empêcher la publication; mais que c'estoit la seule consideration du S. Siege que les Jesuites publieoient par tout avoir autorisé les sentimens pernicieux de ce libelle.

J'appris encore ce jour-là mesme, que les Consulseurs & Qualificateurs qui devoient se voir la semaine precedente, ne s'estoient point assemblés; & que ce qui avoit diverti & retardé leur Assemblée avoit esté l'adresse d'un des principaux & des mieux intentionnés, qui avoit dit qu'il ne se pouvoit encore rendre nulle part pour conférer sur ces matieres, qu'il n'eust employé plus de temps à les étudier. Et il l'avoit dit ainsi, afin que les autres suivissent son exemple, & ne fussent pas honteux d'en dire & d'en faire autant.

Le mesme ami qui me donna cet avertissement, me conseilloit de prendre quelque soin d'informer un des Consulseurs qu'il me nommoit, & qui meritoit de l'estre tant pour le besoin qu'il en avoit, que parce qu'il estoit bien intentionné & homme traitable. Mais je répondis à cet ami, que je ne le pouvois pas faire, parce que nous n'avions nul ordre d'informer personne en particulier & en secret; & que tout ce qui se faisoit en cette maniere nous estoit suspect, & nous mettoit peu en peine. Qu'il falloit pour nous résoudre d'informer quelqu'un, que nous vissions la Congregation que nous demandions au Pape, bien ouverte & bien établie. Que lorsque cela seroit nous

prendrions tous les soins possibles & toutes les peines necessaires pour informer chacun tant en particulier qu'en public; mais que jusqu'à ce que cela fust, nous ne pouvions faire autre chose que ce que nous avions fait jusque-là; sçavoir de faire connoître à tous ceux qui prenoient part dans les interests du S. Siege, Consulseurs & autres, la malignité avec laquelle ceux qui avoient fabriqué ces Propositions avoient tâché de le surprendre. Que je ne refusois pas pourtant de donner en ami, mais non pas comme à un Juge, les lumieres que pourroit souhaiter un honneste homme, sur des choses que je sçaurois & dont il souhaiteroit d'estre éclairci; & que pour luy rendre cet office particulier, pourveu qu'il le receust de cette sorte, je ne laisserois pas de le faire, encore qu'il fust Consulteur; quoyque je le ferois moins volontiers qu'à un autre qui n'auroit pas cette qualité; mais en telle sorte pourtant que tout ce que je pourrois luy dire, ne pourroit nullement passer pour une instruction sur le fond des Propositions, qui demandoient bien une plus grande étude & attention, & une toute autre solemnité. Cet ami ne desapprouva pas cette conduite; il estima au contraire, que nous avions grand sujet de ne nous en point départir.

Nous vîmes le mardi 5 de Mars au matin M. le C. Ottobon. Il reçut nos compliments, & il nous en fit beaucoup; mais il y fut tres peu parlé de nostre affaire.

Au sortir de chez luy nous allâmes chez M. le C. Lugo. D'abord il prit la parole, & il me demanda si j'avois toujours demeuré à Rome depuis que nous nous estions parlés. Cela m'obligea de reprendre la parole, & de luy expliquer l'occasion de mon retour, & la poursuite que nous avions tous quatre à faire aupres de sa Sainteté. Il nous répondit qu'il n'avoit pas encore entendu parler de ces Propositions. Je continuai à luy dire la nécessité qu'il y avoit de les bien examiner dans une Congregation, à cause de la diversité de leurs sens. Il nous repliqua, qu'il estoit raisonnable que nous fussions entendus, & que nos écritures fussent veuës. Que ce qu'il nous pourroit dire, estoit que c'estoit une affaire qu'on ne traitoit point dans le Saint Office, mais que le Pape s'estoit reservée. Je luy dis que nous nous attendions aussi, que le Pape feroit une Congregation particuliere exprès pour cela. Il nous mit sur l'affaire de S. Pierre & de S. Paul, en nous disant qu'on en avoit ainsi usé pour en faire l'examen, & que le Pape avoit assemblé pour cela les plus habiles Theologiens qui fussent dans Rome tant du S. Office que d'autres, & que luy mesme avoit porté le Pape à le faire. Je luy dis que nous ne sçavions rien de

de tout cela, & que nous n'en avions pas où patler; comme en effet nous sçavions bien le decret qui avoit paru sur ce livre, mais nous ignorions les circonstances qu'il nous en disoit. Il nous repartit d'une façon qui tendoit à nous remettre sur cette matiere; & nous en divertîmes le discours en le faisant revenir sur la Congregation solennelle, dont nous avions à poursuivre l'établissement. Il nous dit encore qu'il trouvoit bon, & qu'il estoit juste, que nos écritures fussent veuës & communiquées aux Qualificateurs & Consultants: mais que de les aller voir nous mêmes par les maisons, il n'osâ pas adjoûter qu'il le trouvoit mauvais; mais il nous fit entendre que cela ne luy plaîsoit pas. M. Brouffe prit la parole là-dessus, & dit que nostre commission n'estoit pas resserrée dans des limites si étroites; mais qu'elle consistoit à demander au Pape une Congregation solennelle, dans laquelle les parties fussent entendues de vive voix & par écrit en présence les uns des autres, & dans laquelle tous leurs écrits leur fussent reciproquement communiqués. M. le C. Lugo répondit, que nous voudrions donc faire quasi comme un petit Concile. M. Brouffe repliqua que cela estoit nécessaire, entre autres raisons, à cause des faussetés & des calomnies, qu'on avoit reconnu qui se gisoient dans les écrits secrets. A cette occasion je pris la parole, & je luy dis l'accusation que M. le Nonce avoit faite contre moy dans la Faculté, ce que nous en avions dit au Pape, & ce que le Pape nous en avoit répondu. M. le C. Lugo nous dit, qu'il croioit que toutes ces difficultés viendroient à tomber sur le point de la grace suffisante; & pour nous persuader que c'estoit celle qu'il falloit défendre, & qui seroit jugée la meilleure, il nous en apporta cette comparaison. Il nous dit qu'autrefois on estoit en peine, quelle estoit la meilleure façon de compter les heures, ou par vingt-quatre en les commençant d'un coucher du soleil à l'autre, comme font les Italiens, ou de douze en douze en les commençant de la minuit à midi & du midi à la minuit comme font les François & les Espagnols: & que cette dernière façon avoit esté jugée la meilleure; puisque des Nations si opposées d'ailleurs en convenoient. Qu'ainsi la grace suffisante seroit sans doute jugée la meilleure, puisque les Dominicains & les Jesuites en convenoient. Je luy repartis qu'il y avoit de deux sortes de graces, qu'on appelloit suffisantes; que les Jesuites & les Dominicains convenoient du nom; mais qu'ils n'estoient pas d'accord de la chose; & que d'autres Theologiens, tels que nous pouvions estre, ne combattoient pas toute sorte de grace suffisante, mais seulement celle qui estoit

soumise au libre arbitre; & que les Dominicains la combattoient aussi bien que nous. Qu'ainsi quand il seroit question de grace suffisante, nous n'en parlerions pas sans distinction & sans sçavoir de quelle nature elle seroit, & ce qu'elle seroit capable de produire en nos cœurs par la force que Dieu luy auroit donnée: M. le C. Lugo ne me laissa pas achever ce raisonnement, qui assurément n'estoit pas des plus agreables à son Eminence, mais il le fit cesser, en disant qu'il faudroit défendre celle que S. Augustin avoit defendue contre Pelage. M. l'Abbé de Valcroissant luy repliqua que celle que S. Augustin avoit defendue contre Pelage, estoit l'efficace par elle même nécessaire à toute action de pieté.

Comme M. le C. Lugo ne repliqua rien à ce que M. l'Abbé de Valcroissant luy avoit dit sur ce sujet, je continuai le recit de ce qui s'estoit passé dans les audiences que nous avions eues du Pape; & je dis que sa Sainteté m'avoit demandé dans l'une de ces audiences, s'il y avoit quelqu'une de ces cinq Propositions dans la Bulle de Pie V, & que je luy avois répondu qu'il n'y en avoit aucune. M. le C. Lugo repartit que la troisième y estoit. (Cela s'accordoit mal avec ce qu'il nous avoit dit d'abord, qu'il n'avoit point encore ouï parler de ces Propositions). Je luy repliquai, que j'avois adjouté à sa Sainteté, que veritablement cette troisième avoit quelque rapport avec deux ou trois de celles qui estoient dans la Bulle de Pie V, mais qu'elles en estoient differentes; & que sur ce que j'avois dit au Pape qu'il ne falloit qu'un mot pour changer une Proposition, sa Sainteté m'avoit répondu qu'il ne falloit qu'une virgule. Qu'ayant continué à parler au Pape, je luy avois dit, que celle-là dans le sens que nous la soutenions n'estoit point condamnée, ny semblable à aucune des autres condamnées par cette Bulle. Que nous n'avions point à nous y opposer en rien. Que nous n'avions non plus rien à dire contre celle d'Urbain VIII publiée contre Janfenius. Que nous n'avions rien du tout aussi à proposer pour la defense de son livre. Que toutes ces choses-là estoient tout à fait differentes & separées de nostre affaire. Qu'elle consistoit uniquement à supplier le Pape de faire distinguer clairement les sens differents des Propositions avant que d'en faire aucun jugement, de nous recevoir à declarer ceux que nous ne soutiendrions pas, & quant à ceux que nous soutiendrions d'examiner les raisons que nous aurions de les soutenir; de communiquer les écrits que nous luy presenterions sur ce sujet à ceux qui en seroient les adversaires, de nous communiquer reciproquement les leurs, & de nous entendre sur le
tout

tout de vive voix en présence les uns des autres; afin qu'après avoir bien éclairci, entendu & considéré le tout le Pape en jugeast, & que la décision qu'il en seroit fust receüe sans bruit, avec satisfaction des parties, & avec le respect qui y seroit deu. Nous nous levâmes là-dessus, & M. le C. Lugo nous dit en nous accompagnant, qu'il estoit bien-aise de n'avoir aucune part en cette affaire & de n'y estre point employé; & nous luy disîmes au contraire, que nous souhaiterions qu'il y fust employé.

Au sortir de cette visite nous allâmes chez M. le C. S. Clement, lequel presqu'aussitost que M. Brouffe eust commencé à exposer le sujet de nostre venue, nous dit qu'il estoit assés instruit de l'affaire, mais qu'il vouloit nous en apprendre des particularités qui s'estoient passées dans Rome. Il nous dit que M. le Nooce y avoit envoieé une certaine Censure de la Sorbonne, où ces Propositions estoient condamnées. Qu'on avoit ordonné de la part du Pape à quatre Theologiens d'écrire leurs sentimens sur ces Censures, & que de ces quatre il y en avoit eu trois qui avoient confirmé purement & simplement ces Censures, & que le quatrième en avoit parlé un peu plus incertainement. Que s'estant trouvé, luy Cardinal, dans une occasion où il avoit esté obligé d'en dire ce qu'il en pensoit, il avoit dit franchement que c'estoit les Censures qui estoient Heretiques, & non pas les Propositions. (Car il les expliquoit toutes dans le sens de la grace efficace.) Que le Pape entendant son avis, avoit dit: Voies le C. S. Clement qui dit que nos Theologiens sont Heretiques; & qu'il avoit repliqué au Pape, qu'il n'avoit pas dit que ses Theologiens fussent Heretiques, mais que les Censures l'estoient; & qu'il estoit bien vrai, qu'eux-mêmes, s'ils demeuroient opiniâtres dans le sentiment de l'aveu & confirmation qu'ils y avoient donné, ils seroient eux Heretiques aussi bien que les Censures. Il nous dit quelque chose de l'application qu'il falloit apporter à l'étude de ces matieres pour les bien entendre, qui nous faisoit connoître qu'il les entendoit fort bien. Il avoit commencé d'entrer dans la discussion de la premiere de ces Propositions, lorsqu'on le vint avertir que le Prince de Lunebourg venoit prendre congé de luy pour s'en retourner en Allemagne, ce qui rompit nostre entretien. M. le C. S. Clement nous en fit excuse, & nous témoigna le déplaisir qu'il avoit de cette rencontre. Nous luy disîmes que nous pourrions le revenir voir; il nous dit qu'il n'en estoit pas de besoin, & qu'il estoit suffisamment informé de tout ce qui s'estoit passé & se passoit tous les jours en cette affaire.

Nous allâmes l'après-dînée accompagner M. l'Ambassadeur chez les nouveaux Cardinaux *Homodai, Santa Croce, & Corrado*. Il nous demanda à son retour s'il ne s'estoit rien fait touchant nostre Memorial. Nous luy disîmes que nous n'en avions point eu de nouvelles. Il nous dit qu'il croiroit neantmoins que le Pape y avoit donné quelque ordre, & qu'on luy avoit dit même qu'il avoit chargé le General des Jesuites d'empêcher dans son Ordre qu'on écrivist sur ces matieres pendant ces contestations & veu l'estat des choses, sans qu'au paravant les livres fussent veus & examinés à Rome. Nous luy repliquâmes que c'estoit tout le contraire de ce que nous avions à souhaiter, parce que les Jesuites ne faisoient point de livres qu'ils ne nous fournissent de nouvelles armes; & qu'ainsi plus ils en seroient, plus ils seroient nos affaires; mais que nostre seul interest en cela pouvoit estre, que leurs livres ne fussent point reveus à Rome, de-peur que le S. Siege ne se laissât engager dans leurs sentimens & surprendre à leurs artifices.

M. Guethier nous fit l'honneur de nous inviter à dîner le mercredi sixième, & l'après-dînée nous accompagnâmes encore M. l'Ambassadeur dans des visites qu'il continua aux nouveaux Cardinaux sçavoir chez *Ottobon & Lemellins*.

Le jeudi matin septième Messieurs les Cardinaux tinrent une Chapelle à la Minerve pour la celebriteé de la feste de S. Thomas, où ils se trouverent tous excepté ceux de la Congregation du S. Office, qui dans un autre jour que le jeudi s'y seroient trouvés encore plus tost que les autres; mais qui prefererent ce jour-là, leur Assemblée ordinaire qui se tenoit devant le Pape, à cette solemnité. Nous eûmes invités l'après-dînée au Couvent des Carmes deschauffés à une oraison & dispute qui s'y devoit faire ce jour-là pour la celebriteé de la même feste. M. l'Abbé de Valcroissant & M. Angran s'y rendirent, & M. Brouffe & moy continuâmes d'accompagner M. l'Ambassadeur dans le reste des visites qu'il avoit à faire aux nouveaux Cardinaux sçavoir *Albrandin & Ghuges*.

Le vendredi huitième qui estoit le jour ordinaire que les Ambassadeurs ont audience du Pape réglément tous les quinze jours, nous présentâmes à M. l'Ambassadeur comme il sortoit de sa chambre pour aller chez le Pape, un petit Memorial en François, tant pour le faire souvenir de celuy qu'il avoit laissé à nostre recommandation entre les mains du Pape dans son audience precedente, que pour luy dire encore par écrit plus expressement que nous n'avons fait de bouche, les raisons qui nous avoient portés à le presenter, qui ne tenoient

doient nullement à empêcher les Jésuites de faire des livres & de les publier, mais seulement à empêcher qu'ils ne le fissent avec l'aveu & approbation du S. Siege. Et pour luy faire connoître comme en effet nous ne pouvions que tirer de l'avantage contre les Jésuites de la publication de leurs livres, & en particulier de celui que nous taschions d'empêcher de paroître, nous luy en montrâmes une feuille imprimée qui estoit tombée entre nos mains, dans laquelle le P. Annat par une erreur grossière ou par une malignité opiniaïstre qui ne pouvoit tournoer qu'à sa confusion, citoit la Confession de foy de Pelage comme un ouvrage de S. Augustin contenant sa Doctrine. M. l'Ambassadeur prit nostre petit Memorial, & cette feuille aussi que nous luy laissâmes pour la faire voir au Pape s'il le trouvoit à propos, & il nous montra qu'il s'estoit souvenu de nous & que nous estions desja sur son memoire des choses dont il avoit à parler à sa Sainteté.

Après qu'il fut de retour de son audience nous entraînâmes dans sa chambre, & il nous dit que le Pape luy avoit dit, que c'estoit une chose estrange que nous nous opposâssions à l'impression de ce livre; qu'il avoit passé par les formes ordinaires; & que si nonobstant il contenoit quelque chose qui y fust trouvée à redire quand il seroit imprimé, on le censurerait fort bien, & que ceux qui n'en auroient pas fait leur devoir, en seroient reprimandés. Qu'il en ariveroit, comme il estoit arrivé de celui de M. Herfent, après l'impression & la publication duquel, un Dominicain François qui l'avoit laissé passer, avoit esté six ou huit mois en sequestre dans la Minerve, & le Maître du sacré Palais en danger d'estre depesé, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous deux purgés & justifiés de ce qu'ils y avoient fait. Mais que d'ailleurs, s'il falloit que le Pape prist soin des impressions des livres, il seroit accablé par une infinité de nouvelles occupations qu'il en recevrait. Qu'il avoit cinquante mil autres affaires sans celle-là, & qu'ainsi il falloit que nous eussions patience, s'il ne pouvoit pas s'en mesler. M. l'Ambassadeur nous dit qu'il avoit reparti au Pape, qu'il estoit plus à propos d'empêcher un mal avant qu'il fust fait, que d'attendre qu'il fust fait pour y remédier; & qu'il estoit plus aisé d'étouffer une allumette qui estoit prestée d'allumer un grand bucher, que d'en éteindre le feu quand ce bucher estoit embrasé. Ce que M. l'Ambassadeur nous dit qu'il avoit représenté au Pape, non pas comme s'y interressant, mais par forme d'avis qu'il avoit reçu de nostre part. Il nous dit au fond, que nonobstant ces considerations le Pape n'avoit point changé de disposition;

mais qu'il estoit toujours demeuré dans la pensée qu'il nous avoit déclarée, qu'il ne prenoit aucune part à ce livre, & que si nous y trouvions quelque chose de mal après qu'il seroit imprimé, il nous seroit fort aisé & à tous autres d'en faire des plaïetes, & que le remède qu'il faudroit y apporter ne seroit pas fort difficile. Nous répondîmes à M. l'Ambassadeur que puisque cela estoit ainsi, & après cette declaration du Pape, il nous seroit plus avantageux que ce livre fust mis au jour, que s'il en estoit empêché. M. l'Ambassadeur nous repliqua qu'il doutoit neantmoins s'il y parviendrait, parce qu'encore que le Pape reculast là-dessus & fust semblant de n'y pas preodre beaucoup garde, il voioit bien pourtant que le Pape y avoit résisté, & y faisoit encore reflexion après toutes les instances que nous en avions faites, & qu'il croioit qu'il ne seroit pas mauvais que nous les continuassions encore par l'extremité de quelques-uns de Messieurs les Cardinaux. Que pour luy il n'en avoit pu parler que par forme d'avertissement & en représentant au Pape la consequence dont nous disions que cela estoit, mais non pas avec la force & l'empressement qu'il auroit fait, s'il auroit reçu quelque ordre du Roy de s'en mesler. Nous remerciâmes M. l'Ambassadeur du mieux qu'il nous fut possible, & nous luy témoignâmes que nous reconnoissions fort bien qu'il avoit fait en cela tout ce que nous pouvions esperer d'une personne tres obligante & tres équitable. Que nous luy en étions tres étroitement obligés, & qu'afin de suivre ses avis nous tascherions d'en parler encore à quelques-uns de Messieurs les Cardinaux, comme nous en avions desja parlé à Messieurs les Cardinaux Roma & Ginetti, mais que nous le ferions plustost par forme qu'autrement; puisque le Pape n'y prenant point de part nous étions satisfaits, & nous ne nous mettions point en peine du reste.

Nous allâmes voir l'après-dînée M. le C. Barberin, que nous n'avions encore pu entretenir tous ensemble de nostre affaire, quoique nous eussions esté plusieurs fois chez luy à ce dessein, mais nous en avions toujours esté empêchés ou par une indisposition qui l'avoit le plus souvent tenu au lit durant ce temps-là, ou par quelque autre obstacle que nous y avions rencontré. Il estoit encore ce jour-là sur le point d'aller à S. Pierre, quand nous arrivâmes chez luy; mais il ne laissa pas de nous faire entrer dans sa chambre, & de nous demander si nous voulions luy faire compagnie à cette station. En attendant qu'il fust heure de partir, il nous demanda avant qu'il se fust rien dit de l'affaire, si nous avions instruit ces Messieurs. Je luy répondis que nous y travaillions.

vaillions le plus qu'il nous estoit possible; & M. Brouffe luy dit en suite, que nous avions eu audience du Pape, & que nous estions bien satisfaits de la bonne reception qu'il nous avoit faite. Sans attendre que M. Brouffe luy en dist aucunes particularités, il nous demanda quelle estoit la premiere des Propositions. Je la luy dis. Il nous demanda si nous n'avions pas fait quelques écrits sur ce sujet. Je luy répondis qu'on en avoit fait quelques-uns à Paris qu'il avoit veus; mais que pour nous, nous n'avions rien fait sur ce sujet qu'un Memorial, que nous avions laissé au Pape à la fin de l'audience qu'il nous avoit donnée; par lequel nous demandions à la Sainteté une Congregation, dans laquelle les Theologiens des différentes opinions fussent entendus solennellement, sur ce qu'ils auroient à dire chacun pour la defense de leurs opinions. M. le C. Barberin continua à vouloir nous faire parler sur les sens differents de cette premiere Proposition: mais pour abreger je luy dis que nous en donnerions les explications & les informations, quand la Congregation seroit assemblée. M. le C. Barberin me repiqua que les Italiens estoient *molto tristi* c'est à dire *bien meschans*, & grande, redoubla-t-il, la *nostra tristitia*; qu'à Paris on disoit que pour venir à bout de ses affaires, il falloit les bien solliciter, mais qu'à Rome il estoit necessaire d'en avoir encore plus de soin pour en faire seulement souvenir ceux de qui elles dependoient. Je repiquai à son Eminence que nous n'avions pas ordre d'agir autrement que nous faisons, & que quelque resolution qu'on pust prendre à Rome dans cette affaire, nous n'agirions pas autrement que nous faisons. Que pourveu que nous nous acquittassions bien de cette commission, cela nous suffisoit. Que c'estoit au Pape & à leurs Eminences à pourvoir au reste. M. Brouffe le confirma, & parla du livre du Pere Annat & du Memorial que nous avions donné pour l'empescher de paroître. Il dit que nous nous y estions résolus, principalement à cause du mépris qu'il sembloit qu'on faisoit en cela des Eveques qui nous avoient envoyés, de laisser mettre au jour un livre de cette nature avec aveu & approbation, dans lequel la contestation dont il s'agissoit estoit terminée en faveur de l'un des partis, au moment que nous demandions de la part de ces Eveques une Congregation solennelle pour l'examiner les parties presentes, & pour la decider apres qu'elles auroient esté entendues. M. Brouffe pressoit cela de fort bonne sorte, lorsqu'on vint avvertir M. le C. Barberin, qu'il estoit temps de partir pour aller à S. Pierre. En chemin faisant nous parlâmes du livre de l'introduction à la vie devotte de M. de Geneve, & je

luy dis ce que j'avois appris de M. l'Evesque du Belley, de la maniere outrageuse dont plusieurs Religieux Mendians, & les Capucins principalement, s'y estoient opposés au commencement qu'il avoit paru; qu'ils avoient porté si loin leur zele contre ce livre, qu'il s'en estoit trouvé qui l'avoient porté en chaire, & qui apres avoir declamé contre, l'avoient jeté dans leurs chaires & l'avoient foulé aux pieds & marché dessus avec de grandes demonstrations d'indignation; d'autres qui l'avoient porté en chaire à demi cousu, & qui apres de semblables declamations, avoient rompu un filet qui arrestoit tous les feuilleters, pour les jeter au vent sur leurs auditeurs; & d'autres enfin qui l'y avoient brûlé de mesme façon. Je dis à M. le C. Barberin que M. Hallier & M. Hermant estoient presens, quand M. du Belley nous apprit cela dans une visite que nous luy avions faite tous trois ensemble, au commencement & à propos de la resistance qu'on faisoit au livre de la frequente Communion. Qu'ainsi il ne falloit pas s'étonner si de bons livres estoient quelquefois sètés & persecutés par des freres ignorans; mais qu'il en arivoit tost ou tard ce que M. du Belley nous dit qu'il estoit arrivé de celuy de l'introduction à la vie devotte, lequel aiant esté beaucoup plus leu qu'il n'eust esté sans ces obstacles, avoit à la fin merité une si generale approbation, que ceux mesmes qui l'avoient persecuté reconnoissant que les rieurs n'estoient pas de leur costé, s'estoient trouvés obligés de se mettre à la fin les approbateurs avec tout le monde, ainsi que le faisoit voir la multitude prodigieuse des differentes impressions que ce livre avoit meritées. Nous achevâmes nostre voiage à S. Pierre en parlant de celuy du Ministre de Groningue, des avantages que les Jesuites en pretendoient prendre, & de ceux que nous croions au contraire plus solidement qui nous en ariveroient, quand on auroit veu la réponse qu'un de nos amis y preparoit. De quoy M. le C. Barberin nous témoigna allés de satisfaction.

Nous le laissâmes à S. Pierre, & nous revînâmes chez M. le C. Lanzi, qui nous receut humainement, qui nous écouta & qui nous répondit sagement & vigoureusement.

Le samedi neuvième au matin je fis une visite particuliere, où j'appris deux choses considerables. La premiere, que la Congregation qui avoit esté différée des Consulateurs & Qualificateurs qui devoient consacrer ensemble sur la premiere Proposition, avoit esté indiquée derechef au jeudi suivant, & que cela avoit esté cause, que des personnes bien instruites & bien qualifiées s'estoient employées à visiter

à visiter de ces Confulteurs, pour leur donner quelque éclaircissement sur ces Propositions. La seconde que le Predicateur de la Maison Professe des Jesuites, aiant quelques jours auparavant pris occasion de parler dans son sermon de la Conception immaculée de la Vierge (ce qu'il avoit fait allés hors de propos) il la voulut prouver par de certaines tables de cuivre qui en parloient, & qui avoient esté trouvées en Espagne dans une grotte du temps du Pontificat d'Urbain VIII, lequel estant averti de la veneration où elles commençoient d'estre en Espagne, fit en sorte qu'on les apportast à Rome, où les aiant fait examiner, il les déclara peu après Apocryphes, & fit défense de les avoir en aucune consideration sous les peines ordinaires contenues dans les Bulles & Decrets des Papes. Qu'un Dominicain qui s'estoit trouvé à ce sermon, aiant observé que ce Predicateur avoit cité ces tables, en avoit fait avertir la Congregation du S. Office, en consequence de quoy on estoit allé par ordre de cette mesme Congregation, se saisir des papiers de ce Jesuite, qui firent voir qu'en effet il avoit employé l'autorité de ces tables. Qu'on en avoit fait rapport au Pape, qui avoit dit que c'estoit une honte que ces gens-là ozaient à la veüe du Saint Siege mépriser les Constitutions des Papes, principalement pendant le temps que nous qui nous en plaignions, estions à Rome: Que le Pape avoit mandé le General des Jesuites, & luy avoit dit un peu en colere, qu'il avoit grand tort d'avoir souffert ce Predicateur dans les fonctions de la chaire depuis quinze jours environ qu'il y avoit qu'il avoit commis cet excès; de l'avoir laissé depuis ce temps-là celebrer la Messe & encourir l'irregularité: qu'il l'auroit peut-estre encore laissé continuer dans cet estat jusqu'à la fin du Carême, si sa Sainteté n'y avoit pourveu: Que les Generaux des Ordres devoient estre informés des Bulles des Papes pour les faire executer par leurs Religieux. Enfin que sa Sainteté interdisoit ce Predicateur.

En effet il demeura interdit jusqu'au quinziesme jour de Mars, qu'il fit satisfaction de sa faute en pleine chaire, où il l'avoit commise, en lisant mot à mot la reparation qui luy avoit esté prescrite par la Congregation du S. Office, & dont il y avoit deux Notaires de la mesme Congregation qui tenoient copie au bas de la chaire pendant que le P. Carlo Salvatori da lessa della Compagnia di Gesù, c'estoit ainsi que ce Predicateur s'appelloit, en faisoit la lecture publiquement. Elle estoit conçue en ces termes.

Havendo io inconsideratamente nella predica che feci li giorni passati sopra la Concettione della

Beata Vergine, preservata dal peccato originale, allegato l'autorità di San Teffone conservata nelle lamine di Granata contro il Decreto della Santa memoria di Urbano Ottavo fatto à cinque di Maggio mille seicento trenta nove, e pubblicato à di tredici Maggio mille seicento quaranta uno. E per ciò essendo io caduto nelle Censure e pene fulminate nel detto decreto solamente per haver citato l'autorità di dette lamine di Granata, misu fatto intendere da parte della Santità di nostro Signore e della sacra Congregatione dei Santi Offitio che doveffi io astenermi dal predicare e dal celebrare come vee di dette pene, ho pienamente obedito; Riconoscendo il mio errore sono ricorso alla clemenza di sua Santità e della medesima Congregatione, de' quali sono stato benignamente aggraziato di dette pene, e reintegrato all'esercizio del predicare ho voluto accennare à questa sùdenza tutto ciò, per rimediare allo scandalo che io haveffi dato per essermi servito della sudetta autorità contravenendo al sudetto decreto.

Au sortir de cette visite, j'allai entendre la Messe à une petite Eglise de Sainte François où il y avoit encore une Chapelle de Cardinaux, & de-là chez le P. Hilarion pour prendre heure avec luy pour voir ses Reliques le lendemain. Je luy dis par occasion tout ce qui s'estoit passé sur l'affaire de l'impression du livre du P. Annat, & comme cette impression continuoit tousjours nonobstant nos remontrances. Il me representa à ce sujet des raisons tres considerables pour nous obliger à voir M. Albizzi. Il me dit qu'il estoit homme qui aimoit la justice, & qui alloit droit dans les affaires, dans lesquelles il n'estoit point prévenu. Je dis au P. Hilarion le dessein que nous avions de le visiter. Il m'y exhorta encore affectueusement, & m'invita autant qu'il put, que nous luy parlâssions de cœur & avec quelque demonstration de confiance. Je luy dis que nous tâcherions de nous en acquitter le mieulx qu'il nous seroit possible. Il me remontra aussi combien ce nous estoit une chose prejudiciable, que nous considérassions les Tribunaux de Rome comme nous estant à demi contraires, & comme à demi partisans des Jesuites qui estoient les seuls que nous devions avoir pour parties. Je le remerciai de ce qu'il disoit, & j'en demeurai d'accord; mais je luy representai l'occasion & la nécessité où l'on nous jettoit d'en user ainsi, par tous les Decrets qu'on en voyoit partir si facilement & si frequemment contre les meilleurs livres qui se mettoient au jour de nostre part; & je luy en apportai pour preuve les Decrets publiés contre le Catechisme & contre les Heures. Il me répondit que tous ces Decrets devoient se considerer par rapport à la Bulle d'Urbain VIII; en consequence de laquelle ils avoient esté faits;

fais; & que le S. Siege ny par cette Bulle ny par ces Decrets n'avoit eu aucune intention de rien innover ny prononcer sur la doctrine ny pour ny contre, mais seulement de faire observer les defences d'écrire sur cette matiere sans sa permission. Que ces defences, qui estoient faites également aux uns & aux autres pour & contre, estoient une conviction si évidente que la doctrine de Janſenius n'avoit receu aucune atteinte par cette Bulle, que le plus chetif payſan en demeureroit convaincu. Qu'il falloit interpreter & considerer les autres Decrets de meſme. Nous parlâmes du livre du Miniſtre de Groningue, & je luy dis la réponse qu'on y préparoit.

Parmi les Reliques qu'il nous fit voir le lendemain dimanche dixième Mars, celle que je trouvai la plus remarquable, est le titre qui estoit sur la Croix de Nôtre Seigneur, duquel il n'est resté en cet endroit qu'environ la moitié. Il est d'un bois fort vermoulu, large d'environ sept ou huit poudes, & long de dix ou onze, sur lequel *Jesus Nazarenus* est écrit en Hebreu, en Grec, & en Latin; & ces deux dernieres langues écrites comme l'Hebraïque, de la main droite à la gauche. Les Caractères en sont formés fort negligemment, tels qu'on voit d'ordinaire les noms que des gens mediocres écrivent çà & là sur les murailles, & tels que les pouvoient former en ce temps-là des soldats ou des boureaux pour un criminel comme ils estimoient Nôtre Seigneur. Les Caractères Hebreux sont presque tout à fait effacés & mangés par les vers & par le temps avec le bois, & l'on n'y reconnoît quasi plus rien. Le Latin s'y lit fort bien & est au milieu des deux autres langues, & le Grec qui est au bas des trois s'y lit aussi assez aisément: mais comme j'ai dit il n'y a de ce morceau de bois qu'environ la moitié & encore pas. Et c'est ce qui estoit au milieu, étant vraisemblable que les deux bouts en ont été coupés, puisque le mot *Jesus* ny *Rex Judæorum*, ne s'y rencontrent pas, mais seulement *Nazarenus*, qui tient presque toute l'étendue de la longueur de ce bois.

Nous visitâmes ce meſme jour là M. Albizzi tous ensemble. Nous l'abordâmes en bas dans la rue où son carosse l'attendoit tout prest pour le mener en ville. Il nous conduisit dans sa chambre, où après nos places prises nous nous surmontâmes nous meſmes pour luy faire la declaration la plus cordiale que nous pourrions, de l'esperance de l'avoir favorable à nos desseins, quand il auroit reconnu combien ils estoient conformes à la verité & à la justice que nous ſçavions qu'il aimoit. Il nous répondit aussi de son côté bien civilement, & il nous dit que le service du S. Siege

seroit toujours sa regle inviolable, qu'il seroit toujours enneſmi tres déclaré de tous ceux qui l'offensoient; mais qu'il avoit bien de la confiance que nous l'aurions toujours en grande veneration, & qu'il seroit pour nôtre service ce qui luy seroit possible. Il mēla dans nôtre entretien divers discours ſaſſecheux touchant ces affaires que nous dissimulâmes ou que nous addoucisîmes le mieux qu'il nous fut possible; mais il en fit un que M. Brouſſe releva comme il meritoit de l'estre, ſçavoir que si le Pape nous écoutoit avant que de faire sa decision, il nous écouteroit si bon luy sembloit *tanquam aliquos de populo*, comme il écouteront les premiers venus du peuple, aux-quels il voudroit faire cette faveur. Il nous dit que quoyque le Pape écoutât & considerât tout ce que nous voudrions représenter, comme il croioit bien que sa Sainteté seroit, neantmoins il ne pensoit pas qu'il nous accordât la Congregation que nous luy avions demandée. Nous luy disîmes que nous n'aurions donc rien à représenter, parce que nous ne pouvions donner aucune instruction par écrit ni de vive voix que pardevant cette Congregation; que hors cela nous avions les mains liées, parce que nous ne pouvions passer nôtre commission. Il nous dit que le Pape luy avoit mis entre les mains le premier Memorial que nous avions laissé à sa Sainteté, par lequel nous luy demandions cette Congregation; & il nous parla aussi du second touchant le livre du P. Annat, dans lequel il nous dit que le Pape n'avoit point d'autre part, que d'avoir levé les defences qui avoient été cy-devant faites d'écrire de ces matieres; & que s'il se rencontroit dans ce livre quelque chose qui ne fust pas bien, il seroit censuré comme tout autre. Nous luy disîmes que cela étant nous ne demandions pas mieux, qu'il parût; parce qu'il nous fournissoit des prises avantageuses contre son auteur. Monsieur Albizzi nous dit aussi, qu'il avoit été le compilateur de la Bulle contre Janſenius; qu'on l'avoit faite dans la croiance qu'on avoit, qu'elle deust appaiser les troubles & les disputes qui s'élevoient sur ces matieres, & remettre les choses dans le silence & dans la paix dont on jouissoit auparavant; Que si l'on eust preveu la suite qu'elle a eue depuis, au lieu de faire une simple prohibition de ce livre, comme on avoit fait, on en auroit peut-être examiné la doctrine, & possible meſme qu'on l'auroit condamnée; mais qu'on s'estoit contenté d'en user comme on avoit fait, pour épargner un Eveſque qui estoit mort dans la communion Catholique: Que s'avoit été luy meſme (M. Albizzi) qui avoit inspiré ce Conseil. Il nous parla en suite du livre du Miniſtre de Groningue, qu'il nous dit qu'on

qu'on luy avoit envoié de Bruxelles & de Paris; & estant allé en colere querir ce livre, il nous leut dans la preface que l'Auteur disoit qu'ils estoient du sentiment de S. Augustin sur la grace comme Jansenius. M. Broulle luy répondit en Italien en ces termes: Monsieur, il ne se faut pas mettre en colere; nous ne sçavons encore rien de ce livre; mais j'ay deux réponses à vous faire qui n'ont point de repartie. L'une, qu'il ne faut pas toujours croire les heretiques, lors qu'ils disent qu'un Auteur est pour eux; autrement il faudroit brusler la Bible, qu'ils disent tous estre de leur costé: & le P. Annat vostre bon amy, dans son livre de la science moyenne que je lisois il n'y a pas une heure, cite bien quatre ou cinq heretiques qui disent que S. Thomas est pour eux; pour cela les faut-il croire, & brusler S. Thomas? La seconde chose que j'ay à vous dire, est que s'il est vray selon cet Auteur, qu'ils soient du sentiment de S. Augustin touchant la grace, il ne faut pas s'en mettre en colere; au contraire il en faut remercier Dieu, parce qu'ils sont Catholiques en ce point, & il ne faut que les instruire sur les autres où ils sont en erreur. Car ne croyez pas qu'on soit heretique pour n'estre pas Moliniste; au contraire j'estime que c'est estre heretique que d'estre Moliniste. Mais pour le satisfaire encore davantage sur ce sujet, après que M. Broulle eust dit cela, je luy fis voir les lettres qu'on m'en avoit écrites les 1 & 9 de Fevrier; par lesquelles on promettoit d'y répondre; & il me témoigna, ce me sembla, assez franchement qu'il en estoit bien aise, & nous dit que c'estoit ce qu'il falloit faire. Il parla assez desavantageusement de S. Augustin, pour l'exces où il disoit qu'il s'estoit laissé emporter en combattant les heretiques. Il ajouta que ces matieres n'estoient pas de la nécessité du salut; Qu'elles inspiroient le desespoir; &c. Nous luy fîmes les réponses que tout cela meritoit. Il se plaignit beaucoup de ce qu'il n'y avoit pas eu moienn de faire recevoir la Bulle aux Evêques de Malines & de Gand. Il parla encore de M. Bourgeois. Nous luy disîmes que toutes ces affaires là estoient différentes de la nostre, qu'il ne consistoit qu'à obtenir du Pape une Congregation celebre dans laquelle ces matieres fussent examinées dans les formes Ecclesiastiques; qu'au surplus nous avions du déplaisir qu'on eust pris la Bulle du biais qu'on l'avoit considérée, mais que l'abus que les Jesuites en avoient fait, avoit esté cause de ce mal. Il fut dit encore plusieurs choses dans cette visite; entre autres l'endroit du *Heresfateur* de M. Jansenius, que M. Albizzi nous y objecta deux fois, sans que nous luy dissions rien à ce sujet, comme une conviction certaine des

mauvais sentimens de ce Prelat) mais en voilà les principales, & enfin nostre entretien se finit bien paisiblement & civilement tant de la part de M. Albizzi que de la nostre.

Après que nous l'eusmes quitté nous visitâmes le Commissaire du S. Office, qui n'y estoit pas quand nous y arrivâmes, mais son Compagnon nous reçut, & pendant qu'il nous entretenoit le Commissaire revint au logis. Nous ne parlâmes avec l'un & avec l'autre que de matieres Theologiques sur le sujet de la premiere Proposition, & l'entretien que nous eusmes avec eux ne s'acheva que par la nuit qui nous obligea de nous separer.

CHAPITRE VI.

Continuation de ces visites & de ce que se passa jusqu'à la fin du mois de Mars. De la nécessité qu'eut M. Broulle à cause de sa santé de s'en retourner en France. Des deux copies des memoires de M. Pegna que nous fîmes cellatrouner tres exactement à son Original. Et du succès qu'eut nostre Memorial contre le livre du P. Annat.

Nous vîmes le lundi matin onzième de Mars à S. Isidore le P. Luca Vadingo, avec lequel nous nous entretenîmes moins du fond de nos affaires dont il estoit déjà suffisamment informé, que de l'apprehension que nous donnoit cette Assemblée de Consultants & de Qualificateurs, qui estoit indiquée au jeudi suivant. Car encore que nous ne doutassions point, comme nous luy disîmes, de leur capacité intelligence & bonne intention; & que presque tous ceux que nous avions pu voir nous eussent paru favorables à tout ce qui pouvoit estre des sentimens de S. Augustin, de quoy nous avions tout sujet d'estre edifiés & d'en louer Dieu; neantmoins, comme nous luy disîmes aussi, lorsque l'on a entendu les parties contestantes sur une matiere, elle est bien plus éclaircie, & on la penetre bien davantage, que lorsqu'on l'examine simplement par elle même, particulièrement quand elle est d'elle même espineuse, comme celle dont estoit question; & quand, outre les difficultés qui en sont de foy inseparables, on s'est étudié à l'embrouiller & à l'obscurcir, comme les Auteurs de ces Propositions avoient embrouillé embarrassé & obscurci celle-là. De plus qu'on est davantage à foy & plus capable de porter un jugement équitable & desinteressé, quand on a eu le temps de mediter sur une matiere & d'y faire toutes les reflexions necessaires avant que d'en juger; que lorsqu'on a pris parti d'abord en s'en formant une idée trompeuse, & qu'on s'est engagé en se declarant trop tost à maintenir les premieres

impressions qu'on en a eues, & les premiers sentimens qu'on en a fait paroître à des témoins, devant lesquels on a quelquefois de la peine à se dedire & à reconnoître qu'on s'est trompé. Tellement que pour conserver à tous ces Messieurs, les moins de s'instruire pleinement & solidement du fond des choses, avant que d'en porter jugement, & la liberté entiere de le pouvoir porter equitable sans engagement & sans prevention; il nous sembloit qu'il eust esté bon d'entendre avant toutes choses les Theologiens de part & d'autre, qui avoient à combattre ou à soutenir ces Propositions; & que l'intérêt de ces Messieurs les obligeoit aussi bien que le nostre, de déclarer à ceux qu'ils sollicitoient de s'assembler pour dire leur sentiment de la premiere Proposition, que c'estoit par-là qu'il estoit besoin de commencer. Ce qu'il estoit d'autant plus juste & necessaire d'observer en cette occasion, que les Propositions sur lesquelles on vouloit les faire parler estoient sujettes à plus d'ambiguités & d'équivoques, que nous avions représenté par tout, que ceux qui en estoient les Auteurs, y avoient exprés affectées. Qu'ainsi pour y proceder convenablement, la premiere chose qu'il y falloit faire, estoit de distinguer les sens differents dont elles estoient capables; & pour le bien faire, faire de chacune de ces Propositions autant de Propositions différentes claires & nettes, que celles-là pouvoient comprendre & envelopper de sens differents, afin que nous pussions declarer avant tout quelles seroient celles que nous ne soutiendrions pas, & pour celles que nous soutiendrions voir qui les voudroit combattre; nous entendre les uns & les autres dans les formes necessaires & usitées; & qu'après que cela seroit fait, alors il y auroit lieu & il seroit temps de leur demander leur sentiment. Mais que de le leur demander auparavant, cela sembloit un peu precipité, & contraire non seulement à tout ordre de justice, mais aussi à la demande que nous avions faite au Pape de la part des Eveques, sur laquelle sa Sainteté nous avoit fait esperer qu'il nous donneroit satisfaction. Le P. Luca Vadingo goustoit & approuvoit toutes ces raisons aussi bien que nous; mais il nous dit, & il nous le reïtera plusieurs fois, que c'estoit des choses qu'il falloit que nous représentassions & demandassions au Pape: parce que pour eux, ils ne pouvoient que les demander à Dieu; & que quand ils estoient appellés pour donner leur jugement sur quelques Propositions, ils ne pouvoient rien faire autre chose que de le donner.

J'accompagnai Papres-dînée M. Brouffe chez M. le C. Ginetti qui luy avoit promis des Reliques. Il nous demanda par occasion

des nouvelles de nostre affaire, & tout ce que nous luy disîmes fut que nous attendions la resolution du Pape sur les lettres & le Memorial que nous luy avions présentés.

Le mardi 22 j'allai voir dès le matin le P. Ubaldino qui s'étonna que nous eussions allés de correspondance à Rome pour estre avertis de cette Assemblée de Consultants dont on parloit, qui approuva les raisons que je luy dis qu'il y avoit de la differer après que les parties auroient esté ouïes, comme nous les avions dites au P. Luca Vadingo; mais qui aussi bien que luy me dit, qu'il ne pouvoit rien, au moins ouvertement, pour les faire considerer; & qu'il y seroit sous-main tout ce qu'il pourroit.

J'allai aussi les représenter au P. Delbene, qui ne sceut comment me satisfaire, qu'en me disant que nous serions entendus assurément; & qu'encore qu'ils eussent donné leur sentiment auparavant, cela ne nous seroit point prejudiciable, parce qu'ils le repassoient plusieurs fois & qu'ils pouvoient y corriger ce qu'ils vouloient & mesme le changer entièrement. Je luy dis qu'ils seroient bien mieux, s'ils ne le donnoient qu'après avoir si bien examiné les choses, qu'ils n'eussent pas occasion d'y rien changer; Je l'invitai aussi à vouloir demander à nous entendre avant que de donner le sien; & de porter mesme les autres dans leur Assemblée, s'il en avoit occasion, à faire la mesme demande. Mais je n'obtins rien de luy sur cela, non plus que j'avois fait des Peres Luca Vadingo & Ubaldino.

Nous nous rejoignîmes mes Collegues & moy pour aller voir M. le C. Colonna. Nous rencontraîmes en chemin M. l'Ambassadeur, qui voyant nostre carrosse arresté, fit aussi arrester le sien, & eut la bonté de nous parler si long temps, qu'il nous donna lieu de luy témoigner nostre douleur de la perte qu'il avoit nouvellement faite d'un de ses Neveux qui estoit mort à Angers. Sur quoy il nous fit une réponse fort genereuse & fort Chrestienne, apres laquelle il continua son chemin & nous le nostre. *Il n'importe*, nous dit-il, *combien il en meurt, pourveu que ce soit pour le service du Roy, & que Dieu leur face misericorde.* Nous arrivâmes au Palais de M. le C. Colonna dans lequel il y a des appartemens des plus magnifiques, & il nous y reçut aussi avec beaucoup de civilité. Nous luy expliquâmes nostre affaire amplement, & il l'écouta avec attention & satisfaction. Nous finîmes nostre entretien avec luy par l'occasion de l'arrivée de M. l'Ambassadeur de Bologne qui le venoit voir, & par un compliment que je luy fis comme il nous reconduisoit sur l'esperance que nous avions que nostre cause trouveroit un Protec-
teur

être en sa personne parmi les vivans, comme elle en avoit un entre les morts en celle d'*Agidius Romanus*, dont il estoit proche parent & dont il avoit la memoire tres récente.

Nous allâmes l'apres-dînée chez M. le C. Costagusti, & l'ayant trouvé empesché pour quelque temps, nous visitâmes cependant il Signor Camillo Piazza Procureur des accusés, auquel nous exposâmes nostre affaire conformément à ce que je luy en avois déjà dit. Il recut nostre visite à grand honneur, & nous dit que ce que nous demandions estoit si juste, qu'on ne pouvoit le refuser à personne. Nous retournâmes apres chez M. le C. Costagusti, qui estoit en disposition de sortir. Il ne laissa pas de recevoir nostre visite, & apres quelque peu d'entretien, que nous finîmes nous memes pour ne luy pas estre incommodés, il nous témoigna le déplaisir qu'il avoit que l'engagement où nous reconnoissions qu'il estoit, nous empeschast de luy exposer tout ce que nous avions à luy dire, & la satisfaction qu'il auroit que nous voulussions bien le retourner voir une autre fois. Nous nous rendîmes apres chez M. l'Ambassadeur pour la visite qu'il devoit recevoir de M. le C. Homodei. Quand il l'eust receuë, je m'en allai chez M. le C. Roma. J'attendis pour le voir jusqu'à la nuit, & apres que les Litanies où j'assistai, qui se disoient tous les jours chez luy durant le Carême à la fin du jour, son Maître de chambre m'apprit que les Domestiques des Cardinaux qui s'y trouvoient chez leurs Maîtres gagnaient les memes indulgences, comme s'ils alloient à la station. Apres qu'elles furent achevées, je parlai à M. le C. Roma. La premiere chose dont nous parlâmes fut nostre Memorial contre le livre du P. Annat, que ce Cardinal m'offrit de me rendre. Je le priai au contraire de le garder, afin qu'il l'eust tout prest pour le faire voir le lendemain aux Cardinaux qui se trouveroient à la Minerve, s'ils venoient à en parler: parce que quoyque le Pape eust témoigné à M. l'Ambassadeur que sa Sainteté ne prenoit aucune part à ce livre, & que quand il seroit imprimé, on le censurerait s'il le meritoit, je sçavois pourtant que le Pape avoit remis ce Memorial entre les mains de M. Albizzi; mais je ne sçavois pas, si ce n'estoit point pour le faire communiquer à leur Congregation, de quoy il n'y avoit pas d'apparence que M. Albizzi eust grande envie. M. le C. Roma me dit qu'il l'y porteroit pour y avoir recours en cas de besoin.

Et nous estant en fuite étendus à d'autres matieres du temps, je luy parlai du livre du Ministre de Groningue & de la réponse qu'on y preparoit, comme aussi des béveues & ignorances de ceux qui vouloient se servir de S.

Augustin contre nous, qui les emportoient jusqu'à nous opposer des passages de la confession de foy de Pelage comme si elle estoit un ouvrage de S. Augustin; ce qu'ils faisoient mesme avec tant d'opiniastreté, qu'apres en avoir esté convaincus pleinement dans des ouvrages qu'on avoit mis au jour pour leur répondre, ils la reproduisoient tout de nouveau dans un ouvrage postérieur, comme s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'éclaircissement que nous en avions fait dans les précédens. M. le C. Roma ne pouvoit comprendre comment il estoit possible que des gens s'emportassent à ces excès, & il en témoignoit beaucoup d'indignation. Je luy parlai enfin du sujet principal qui m'avoit fait aller chez luy, qui estoit la disposition où je voiois les Consultants de s'assembler le jeudi suivant, le danger que nous en craignons, & les avantages qu'il y auroit tant pour eux que pour ceux qui defendroient la verité, s'ils entendoient les parties avant que de declarer leurs sentimens. M. le C. Roma me dit, que cela ne me fît point de peur, parce que le Pape ne se hasteroit pas de rien conclurre, & que sa Sainteté sçavoit fort bien qu'il y alloit dans cette affaire non seulement de sa réputation, mais aussi de celle du Saint Siege. Que tout ce que les Qualificateurs pourroient faire ne portoit nulle consequence. Que cela n'estoit point veu; & que la raison qui avoit fait trouver bon que les Qualificateurs se vissent avant que de nous avoir entendus, c'estoit afin qu'ils ventillassent & éclaircissent tousjours un peu la matiere; & qu'ils se rendissent plus capables de la bien entendre & la bien traiter quand ils auroient affaire à nous. Mais qu'au reste je fusse certain, qu'il ne se decideroit aucune chose, que préalablement les parties n'eussent esté ouïes tout avant qu'elles le desireroient; & que tout ce travail de Consultants n'estoit que pour servir au Pape & à leurs Eminences comme de connoissances préliminaires, pour les éclaircir d'autant plus, & les disposer à mieux entendre ce que nous aurions à leur dire. Je témoignai à M. le C. Roma de la consolation & de la confiance sur ce qu'il me disoit; mais j'insistai tousjours que tout cela se feroit beaucoup mieux, si les Consultants avant ce travail avoient entendu ce qui pourroit estre dit de part & d'autre par les parties. Ce bon Cardinal me témoigna quelque repugnance, qu'on luy inspirât sans doute d'ailleurs, de donner aux parties une audience & Congregation publique telle que je luy soutenois tousjours que ce seroit le plus expedient & le plus utile pour la verité; & le pretexté sous lequel on luy inspirait cette repugnance, estoit que cela seroit plus de bruit & seroit ca-

pable d'éloigner & d'embarrasser l'affaire au lieu de la faciliter & avancer, comme il le desiroit sincèrement. Et ce desir le porta mesme à me demander en suite si nous étions prests, si nous avions nos mémoires tous disposés pour les leur donner, quand nous en serions requis, adjoutant qu'il estoit allés à propos de nous tenir en estat pour nous presenter à la Congregation, lorsque nous en serions avertis. Je répondis à M. le C. Roma que c'estoit le dessein de Messieurs les Evêques par l'ordre desquels nous demandions la Congregation, d'envoyer encore quelques autres personnes avec nous, quand il seroit question de traiter l'affaire au fond, & que cette Congregation seroit resoluë. M. le C. Roma me dit, mais doucement & bénignement, que cela estoit un peu fâcheux que nous ne fussions pas prests, (il avoit pris la chose comme cela, & neantmoins il consideroit le retardement auquel il sembloit que j'inclinasse comme une chose de laquelle il n'y avoit point à delibérer, mais qu'il falloit necessairement accorder) mais je luy dis que pour cela nous n'apporterions aucun retardement; & que quand la Congregation seroit prestre, nous commencerions aussitôt à donner tousjours quelques informations sur l'affaire, pour occuper suffisamment les Theologiens qui la composeroient, en attendant l'arrivée de ceux qui viendroient nous aider à la traiter solemnellement & à fond. Mais que sans cela mesme ces Consultants ne feroient cependant que trop occupés s'ils vouloient s'appliquer serieusement à ce qui estoit de plus necessaire pour avoir une claire & certaine intelligence de ces difficultés, sçavoir de bien lire avant toutes choses les principaux ouvrages que S. Augustin avoit composés exprés sur ces matieres. M. le C. Roma en demeura d'accord, & me dit qu'il le falloit bien, puis que S. Augustin seroit la regle de ces disputes, & des decisions qui se pourroient faire. Je luy dis que c'estoit nostre esperance, & que quand nous serions en estat de parler & d'écrire devant cette Congregation, nous n'emploierions point d'autres armes que celles dont ce S. Docteur s'estoit servi contre les Heretiques qu'il avoit vaincus; mais que cependant jusqu'à ce qu'elle fust établie, & que son établissement nous fust déclaré, toute nostre commission consistoit uniquement à le poursuivre. Que nous entrevoions bien quelques legeres choses qui nous donnoient lieu de presumer qu'on la préparoit aucunement, mais que nous n'en avions encore receu aucun avertissement autentique: & que jusqu'à ce que nous en eussions esté avertis de cette sorte, tout ce qui se feroit & rien estoit la mesme chose à nostre égard.

Nous visitâmes le mercredi 13 M. le C. di *Santa Croce*, avec lequel nous entamâmes plustost l'affaire que nous ne l'expliquâmes. Nous vîmes après M. le C. *Hemodes*, auquel nous ne pûmes pas non plus dire beaucoup de choses à cause d'une visite de M. le C. Roma qui survint sur la nostre & qui l'abregea. Au sortir de chez eux nous visitâmes à la Minerve les Peres Alvarez & Nolano Dominicains tres zelés & tres habiles.

L'après-dînée nous visitâmes l'Abbé de S. Pierre aux liens, qui nous receut avec une grande cordialité & civilité. Le souvenir qu'il avoit de ce que je luy avois déjà expliqué de nostre affaire, nous empêcha de l'en entretenir davantage. Nous luy parlâmes des excès des Jésuites contre S. Augustin tant dans leurs sermons que dans leurs livres, & il en conceut beaucoup d'horreur & d'indignation. Il nous dit qu'il avoit esté visité depuis peu de jours par un Cardinal tres considerable dans Rome, qui l'ayant reconnu si bien informé qu'il estoit des choses, & si fort porté à la defense de la doctrine de S. Augustin, l'avoit embrassé avec tendresse. Il nous parla de la nomination que le Pape avoit faite de Messieurs les Cardinaux Roma, Spada, Ginetti, & Cechini, comme d'une chose constante & connue dans Rome. Il nous dit qu'il n'avoit encore receu aucun avis de l'Assemblée des Qualificateurs qu'on nous avoit avertis se devoir faire le lendemain: ce qui nous fit connoître, qu'il n'estoit pas de ceux qu'on avoit choisis pour en estre, quoy qu'il fust un des Qualificateurs du S. Office, & des plus intelligens dans les matieres de Theologie. Il nous demanda quel peril il y auroit de censurer les Propositions en general, puis que selon nous mesmes elles pouvoient avoir un mauvais sens. Nous luy montrâmes par l'explication de la premiere le peril qu'il y avoit, parce que les adversaires n'en demandoient la condamnation que pour la rejeter sur la necessité de la grace efficace, que nous soutenions dans cette Proposition; ce qui le fatisoit. Enfin apres un long & agreable entretien il nous fit voir les choses les plus rares de sa maison & de son Eglise; & entre autres les Chaires sacrées qui sont en ce lieu-là en si grande veneration pour avoir esté autrefois les instrumens de la captivité de S. Pierre.

Nous eûmes encore le temps après l'avoir quitté de visiter le P. *Aversa* à S. Laurens in *Lucina*. Nous luy expliquâmes nostre affaire qu'il prit allés bien; & comme il fut parlé de la Congregation que nous avions demandée au Pape, il nous demanda si nous en avions eu quelque réponse, & si cette Congregation s'établissoit. Nous luy répondîmes que nous avions appris par le bruit commun les noms

de quelques-uns de ceux qui en pourroient estre ; mais que comme il ne nous en avoit esté rien notifié de la part du Pape, nous ne nous tenions pas trop assurez & ne faisons pas grand estat de ce que nous en avions appris, parce que de *his que non erant & que non apparebant erat idem apud nos iudicium.*

Le jeudi 14 j'allai dès le matin voir le P. Luca Vadingo, & luy porter en ami deux petits écrits Latins sur le sujet des Propositions. Il me dit qu'il avoit veu le mercredi au soir M. le C. Roma, qui luy avoit dit que j'avois esté la veille une heure avec luy, qu'il estoit bien satisfait de moy, & qu'il m'avoit de nouveau assuré que cette affaire ne se termineroit point sans que nous fussions entendus, comme nous l'avions demandé *& voce & scripto*, tout autant que nous voudrions. Je remerciai le Pere Luca Vadingo de la nouvelle assurance qu'il me donnoit de ces bonnes dispositions de M. le C. Roma, & nostre discours s'estant dans la suite porté plus loin, je luy dis qu'il estoit de la justice & de la prudence, d'avoir égard au temps & à toutes les autres circonstances qui accompagnoient les affaires dont il s'agissoit. Que quelquefois des circonstances & conjonctures obligoient dans l'Eglise, à condamner & rejeter dans un temps une Proposition, qui y seroit bien receüe & approuvée dans un autre. Qu'ainsi si nous eussions esté au temps de Calvin, & lors de la vigueur de son heresie ; je n'aurois esté nullement d'avis, qu'on laissât passer la premiere Proposition sans la condamner si elle avoit esté avancée dans les memes termes & nuëment comme elle estoit exprimée : parce qu'on auroit semblé favoriser en cela son opinion de l'impossibilité des commandemens de Dieu. Mais que cette mesme Proposition aiant esté arrachée frauduleusement du lieu d'où les termes ont esté pris, & dans lequel ce qui la précède & ce qui la suit la reduisoient à un sens tres-Orthodoxe & à une verité tres-Catholique ; & n'ayant esté ainsi exposée sous des termes ambigus & mutilés, que pour tascher d'accabler & de détruire cette verité Catholique par la Censure que ceux qui la propofoient ainsi, taschoient d'en obtenir sous le pretexte du mauvais sens de ces termes : que j'estimois cela posé qu'il falloit bien s'empêcher de la condamner sans en distinguer auparavant les sens differents, & mettre à couvert les Catholiques, de peur de fournir l'occasion & le moien de les combattre, en la condamnant sans distinction & sans réserve. Le P. Luca Vadingo demeura d'accord avec moy de la justice & de la nécessité qu'il y avoit d'user de cette distinction & circonspéction.

Quand je l'eus quitté, je revins au logis prendre mes Collegues, & nous allâmes en-

semble au Palais de M. le C. Trivultio, où nous nous rendîmes sur les neuf heures, & où nous attendîmes quelque peu de temps à la porte pendant qu'un de nos gens estoit allé voir s'il y estoit. Un de nos amis nous avoit dit, que ce seroit là l'heure la plus commode pour le voir, & luy avoit aussi dit que nous irions à cette heure-là ; & ainsi son Eminence nous attendoit. Quelques-uns de ses Gentilhommes vinrent au devant de nous, & nous reçurent à la porte de sa premiere antichambre. Ils nous conduisirent par trois ou quatre autres antichambres plus avancées, & nous rencontraîmes M. le C. Trivultio apres ces trois ou quatre antichambres, qui venoit au devant de nous. Il y en avoit encore deux ou trois à passer pour arriver à sa chambre, où il nous mena ; & à chaque porte qu'il falloit passer, il nous faisoit civilité avant que d'y entrer. Quand nous eûmes pris nos places dans sa chambre, M. Brouffe luy exposa nostre affaire à loisir & amplement. Il nous répondit que pour ce qui estoit du fait Theologique, il y estoit peu versé ; mais que pour ce qui estoit du fait de police, il aideroit comme il pourroit à ce que nous eussions satisfaction dans une si juste demande. Il nous dit que le Pape ne manquoit pas de prudence, & qu'il croioit que sa Sainteté auroit égard à ce que nous luy avions demandé. Il nous dit aussi que les Jesuites estoient violens sur cette affaire, & que depuis qu'il faisoit l'Ambassadeur du Roy d'Espagne, il en avoit ouï parler & s'en estoit mêlé, à cause de MM. l'Archevesque de Malines, & l'Evesque de Gand. Nous luy disîmes que nostre affaire n'estoit pas celle de Janfenius, mais qu'il ne s'agissoit que de cinq Propositions sur lesquelles il estoit important que le Pape prononçast un jugement signalé, qui répondît à son rang & à l'estime que les peuples devoient avoir de ses decisions. Et ce d'autant plus que la hardiesse, qu'avoient eue ceux qui avoient engagé les Evesques à luy présenter ces Propositions ainsi équivoques & trompeuses, estoit incroyable, sur tout y demeurants si opiniâtres, après qu'on leur avoit fait voir par tant d'écrits, l'indignité de l'action qu'avoit commise celui qui en avoit esté le premier Auteur, en les présentant à nostre Faculté. M. le C. Trivultio approuva fort les sentimens que nous en avions ; & il nous dit qu'il nous recevrait & écouterait tres-volontiers toutes les fois que nous aurions quelque chose à luy dire. Il nous accompagna jusque dans la quatrième chambre après celle dans laquelle il nous avoit reçus ; & douze ou quinze personnes de sa Cour continuèrent à marcher devant nous pour nous accompagner jusque sur le degré. Qui sont des ceremonies dont je

fais icy mention, tant pour en faire cette reconnaissance à celui qui bien que de faction Espagnole & chargé pour lors des affaires de cette Monarchie durant l'absence d'un Ambassadeur, traitta des François avec tant de demonstrations d'estime & de courtoisie, que pour ne point omettre en faisant le rapport de tant de visites rendues sur une mesme affaire, ce qui s'est pu passer de plus singulier & de plus remarquable dans chacune.

Au sortir de celle-là nous allâmes voir le General des Augustins. Il nous fit connoître que cette affaire le touchoit sensiblement, & qu'il s'y appliquoit tout à fait. Il nous dit qu'une des premieres choses qu'il seroit d'avis que le Pape fist pour la bien terminer, seroit d'écrire à toutes les Universités Catholiques, qu'elles étudiaient S. Augustin, & que sa Sainteté ordonnast icy la mesme chose à ses Theologiens, afin qu'après ou püst mieux juger de la conformité, que les Propositions dont il faudroit juger, auroient avec sa doctrine. Nous approuvâmes fort cette pensée, & nous luy disîmes que cela serviroit extremement entre autres choses à ruiner deux principales objections, qu'on faisoit avec autant de hardiesse que d'injustice contre ce S. Pere. L'une qu'il avoit parlé avec tant d'obscurité, qu'on decouvroit avec peine de quel sentiment il estoit. L'autre que par la force de ses discours, il se laissoit emporter dans l'excès opposé aux Heretiques qu'il combattoit. Nous parlâmes aussi des autres calomnies qu'on répandoit contre ce Saint & contre nous, tant par des accusations secretes que par des livres imprimés. Et comme le discours vint sur celui intitulé *Lausennæ pessimi meritis*, &c. que le P. Mulard avoit distribué dans Rome, dans les premieres lignes duquel il est dit effrontément que les vingt deux Propositions censurées à Vaghiadolid sont autant d'impostures, dont ce General pouvoit juger, puisqu'on luy en avoit envoyé une Censure de l'impression de Vaghiadolid mesme : il nous tira de sa poche ce petit libelle, dont il ne pouvoit assez admirer l'effronterie. Nostre entretien dura environ une heure, & il finit par la reflexion que nous fîmes, sur l'importance & l'utilité dont il seroit, que Messieurs les Qualificateurs differassent à donner leurs sentimens sur ces Propositions, après qu'ils auroient fait la lecture des ouvrages de ce S. Pere, & qu'ils auroient entendu ce que nous aurions à leur dire en presence de nos parties. Il nous accompagna jusq'à la porte de la rue.

Nous nous rendîmes l'après-dînée chez M. l'Ambassadeur pour la visite qu'il devoit recevoir de M. le C. Corrado. Quand elle fut faite, nous allâmes voir Monsignor Borro-

meo, que je n'avois encore pu joindre, quoy que je l'eusse tenté plusieurs fois pendant le temps que j'estois tout seul à Rome. Enfin nous luy exposâmes nostre affaire assez à loisir & en detail. Il l'écouta, & il nous remercia de l'information que nous luy en avions donnée. J'avois envoyé un de nos gens chez M. le C. Roma, pour y reconnoître quels seroient ceux qui s'y pourroient trouver dans l'Assemblée des Consultants, qu'on nous avoit dit qu'il y tiendrait; mais il me rapporta le soir, qu'il n'y avoit point eu du tout de Congregation. M. le Curé de S. Sauveur me vint voir qui m'en dit la raison, sçavoir parce que Messieurs les Cardinaux Spada & Ginetti estoient enrumez. Il disoit vrai pour ce qui estoit de la Congregation ordinaire qui s'y tenoit tous les jeudis entre ces quatre Cardinaux; mais pour ce qui estoit de la raison qui avoit empêché celle des Consultants, il y en avoit une autre plus considerable que je n'appris que le lendemain & que je dirai dans son ordre. J'appris aussi de ce mesme Curé, que le Pape avoit augmenté le nombre des Cardinaux de la Congregation du S. Office, de la personne de M. le C. Ghiggi qui y estoit entré ce jour-là pour la premiere fois. Et en troisieme lieu il me dit que suivant la priere que j'euy en avois faite ce jour-là mesme, que je l'avois rencontré au sortir des Augustins; il avoit parlé au P. Procureur de S. Marcel, afin de l'inciter, s'il en pouvoit avoir occasion, de demander à nous entendre, avant que de dire son sentiment sur aucune des Propositions, pour les raisons que j'en ai rapportées cy-dessus.

Nous passâmes M. l'Abbé de Valcroissant & moy presque toute la matinée du vendredi quinziesme à conférer amicalement avec le Commissaire du S. Office sur la premiere Proposition. Avant que de le quitter, nous luy disîmes les mesmes raisons pour lesquelles nous estimions qu'il estoit si à propos que Messieurs les Qualificateurs ne se hastassent pas d'écrire & de donner leurs sentimens sur les Propositions, avant qu'ils eussent pris sur ce sujet les éclaircissements & les informations, qu'ils pouvoient esperer d'une conference legitime, dans laquelle nous serions entendus nous & nos parties. Il nous dit que ce n'estoit pas à luy qu'il falloit dire cela; qu'il en estoit assez persuadé; mais qu'il le falloit dire à Messieurs les Cardinaux qui estoient les Maistres.

En revenant au logis j'allai voir un de mes amis particuliers, qui m'apprit trois ou quatre choses considerables. L'une que M. Albizzi avoit fait rapport à la Congregation du S. Office de la visite que nous luy avions faite, & qu'il en avoit parlé, comme il nous eust eu bien mortifiés, & appris la maniere dont nous devions

devions nous gouverner pour ne point donner sujet de prise sur nous. La seconde qu'il y avoit aussi fait sa plainte contre le livre de la grace victorieuse, & qu'il l'avoit présenté à la Congregation pour estre veu & condamné. La troisieme que le General des Dominicains devoit ce jour-là mesme apres le sermon demander audience du Pape, & s'il ne la pouvoit avoir y retourner le dimanche suivant pour le mesme effet. Et que ce qu'il vouloit dire au Pape estoit, que jusque-là il n'avoit dit mot en cette cause, parce qu'il ne voioit pas clairement dequoy il estoit question, mais qu'enfin apres l'avoir bien examinée, il avoit reconnu que c'estoit aujourd'hui la mesme affaire qui avoit esté autrefois sous Clement VIII & Paul V entre son Ordre & les Jesuites; qu'il demandoit à sa Sainteté qu'ils fussent aussi ouïs, avant qu'on determinast aucune chose de part ou d'autre; que le tout se traittast conformément à ce qui s'en estoit fait sous ces deux Papes, & qu'on reprist les mémoires des choses qui s'y estoient passées en ce temps-là, pour voir ce qu'il estoit à propos de faire en celuy-cy. Et la quatrième que la raison, qui avoit fait différer l'Assemblée des Qualificateurs qui se devoit tenir le jour précédent chez M. le C. Roma, estoit en effet parce que le Commissaire du S. Office avoit témoigné à ce Cardinal, qu'il estoit chargé de quantité de procès pour la visite des prisonniers qui le devoit faire avant Pasques, & que ses papiers sur la premiere Proposition n'estoient pas prests. Ce qu'il avoit ainsi représenté à son Eminence avec dessein non seulement de faire en sorte que les Qualificateurs eussent plus de loisir de se preparer à bien faire, mais aussi pour donner temps à son General de faire au Pape la supplique de laquelle je viens de parler.

Une legere indisposition de M. Brouffe, nous empêchant l'après-dînée de pouvoir continuer nos visites ensemble, j'allai voir le P. Hilarion, 1. Pour le remercier de la faveur qu'il nous avoit faite de nous faire voir si commodement ses Reliques. 2. Pour luy dire la maniere dont nous nous estions gouvernés dans la visite que nous avions faite à M. Albizzi. Mais 3. sur-tout pour luy dire ce qu'il avoit fait trois jours après contre nous, de gaieté de cœur dans la Congregation du Saint Office. Et le supplier par mesme moien de s'employer auprès de M. Albizzi pour l'empêcher de continuer la poursuite qu'il avoit commencée contre le livre de la grace victorieuse, parce que cela ne pouvoit qu'aigrir les choses, & mettre des obstacles au rétablissement d'une bonne intelligence. C'estoit une chose fort délicate à traiter en ce temps-là, tant de la part du P. Hilarion envers M. Albizzi, que de la mien-

ne envers le P. Hilarion : parce qu'il falloit nous y conduire de telle sorte, que M. Albizzi ne sceust pas que le P. Hilarion en fust si clairement informé, particulièrement de ma part, & mesme que le P. Hilarion ne sceust pas non plus, que j'en eusse un avis si assuré, de-peur qu'ils ne soupçonnassent celuy de qui je l'avois receu, d'avoir violé la fidelité de leur secret. Enfin je pris la chose du plus loin qu'il me fust possible, & je gardai les plus grandes precautions que je pus, pour ne pas tomber en cet inconvenient, que j'aurois évité avec autant de soin que la mort mesme. Le P. Hilarion ne me promit pas d'en parler à M. Albizzi, parce qu'il n'avoit pas d'autre occasion de le voir, & que d'y aller exprès pour ce sujet-là cela n'estoit pas faisable. Au contraire d'abord il me dit que si ce livre estoit proposé à la Congregation du S. Office en sa presence, & qu'il fust obligé d'en dire son avis, il opineroit à ce qu'il fust condamné, puisqu'il traittoit de la matiere défendue. Mais quand je luy eus expliqué la nécessité qu'il y avoit eu de le produire, les bons effets qu'il avoit déjà eus & ceux qu'on en pouvoit attendre, il tempera sa premiere rigueur & descendit à ce que la Congregation ne fust pas semblant de le voir & que si l'occasion arrivoit qu'ils pussent venir à discourir de cela M. Albizzi & luy, il l'exhorteroit tant qu'il pourroit à cette douceur. (A propos de ce livre je diray icy en passant deux choses qui reviennent à ma memoire. L'une que je me contentay de faire de mort chef pour sa defense ces sollicitations-là sans rien dire à mes Collègues de l'accusation que M. Albizzi avoit faite contre, tant pour ne les point inquieter sans nécessité, que pour garder le secret à celuy qui m'en avoit averti. L'autre que dès l'esté precedent on m'avoit mandé de France, qu'on vouloit le traduire & l'imprimer en Latin, pour l'envoyer & le faire voir à Rome; & que je manday sur cela que je croiois qu'on seroit aussi bien de s'en abstenir à cause de ce qui estoit dit dans la préface à l'avantage de M. Janfenius; parce que je craignois que cet endroit-là seul, eu esgard à l'estat des choses, ne fust plus de tort à nostre cause, que le reste du livre n'y seroit de bien.) Mais pour revenir au Pere Hilarion, je luy parlay encore dans cette visite de la difficulté, qu'on m'avoit mandé qu'on trouvoit à bien répondre au Ministre de Groningue sur le decret qui avoit esté fait contre le Catechisme de la grace. Le P. Hilarion me répondit, qu'il falloit observer une regle generale & tres assurée en ces matieres, sçavoir que les Papes jusques-là n'avoient voulu porter aucun jugement sur la doctrine. Qu'ainsi, il ne falloit pas s'étonner, si l'on avoit laissé dans l'antique



rechisme des erreurs & des heresies sans en rien dire. Que quant à ce qui estoit marqué que le Catechisme renouvellerait des Propositions condamnées par Pie V, il suffisoit pour dire cela qu'il y en eust une seule qui y fust reconnue comme telle à la premiere inspection du livre. Mais qu'on n'avoit point dit dans ce decret, si ces Propositions condamnées, qui se trouvoient dans ce Catechisme, estoient de celles que Pie V avoit condamnées comme heretiques, ou comme temeraires, ou comme offensantes les oreilles chrestiennes; ce qui pouvoit bien avoir esté du temps de Pie V & n'estre plus maintenant; mais que cependant ces Propositions aient esté une fois ainsi condamnées, & cette condamnation n'ayant point encore esté changée ou expliquée, & la defense de les enseigner ou soutenir n'ayant pas non plus esté levée, celui qui les avoit avancées & mises au jour avoit tort, & l'on avoit eu raison de se plaindre tant de ce qu'il avoit écrit de cette matiere au prejudice de ces defenses, que de ce qu'il avoit renouvelé de ces Propositions condamnées. Nous fismes trois bonnes heures le P. Hilarion & moy dans cet entretien; & je ne le quittay que long temps après que la nuit fut venue.

Nous ne fismes rien autre chose le samedi 16 au matin, que de nous trouver chez M. l'Ambassadeur, pour la visite que luy devoit rendre un des nouveaux Cardinaux, dont le nom est échappé à mon journal & à ma memoire. Et je n'appris rien l'apres-dinée, sinon qu'il y avoit un nouveau tome de Suarez imprimé depuis peu à Lion touchant la matiere de *Auxilium*, nonobstant le refus particulier qu'on luy en avoit fait autrefois à Rome sur la permission qu'il y en avoit demandée; & que les Jesuites l'y faisoient vendre. On me donnoit cet avis à dessein de nous obliger de nous en plaindre; mais nous nous en excusâmes, pour ne point nous charger de nouvelles affaires & de nouvelles occupations sans necessité, ne pouvant qu'à peine satisfaire à toutes celles aux-quelles nous estions desja engagez.

Le dimanche 17 au matin nous allâmes accompagner M. l'Ambassadeur à la Chapelle du Pape. Delà nous allâmes au Giesu, pour voir les ceremonies que les Jesuites feroient après l'élection de leur General, que nous trouvâmes simples & modestes. Et nous passâmes presque toute l'apres-dinée chez M. l'Ambassadeur, pour la visite que M. le C. Aldobrandin devoit luy rendre.

Le mardi 19 nous allâmes voir ce Cardinal avec lequel nous trouvâmes M. le C. Trivulzio. Nous attendîmes que M. le C. Trivulzio fust sorti, & apres nous saluâmes M. le C. Aldobrandin. Nous le trouvâmes assés infor-

mé de plusieurs circonstances de nostre affaire, que nous luy exposâmes à loisir. Nous y parlâmes aussi beaucoup des Congregations celebres qui s'estoient tenues sous Clement VIII de la famille duquel estoit ce Cardinal, qui nous remarqua fort à propos dans la suite de cet entretien, que la mort de ce Pape estant arrivée sur le point qu'il alloit publier sa Bulle de condamnation contre les Jesuites, cette mort avoit esté imputée à miracle par ces Peres.

Nous visitâmes l'apres-dinée M. le C. Sachetti, qui trouva nos intentions & nos demandes fort justes, & qui nous répondit de fort bonne grace & avec beaucoup d'esprit. Il nous dit entre autres choses que tant de detours & de supercheries, à quoy nous luy avions fait voir qu'on avoit eu recours en cette affaire, n'estoient point de bonnes armes pour defendre une cause juste; & que ceux qui s'en servoient donnoient sujet de croire qu'ils se desioient de leur bon droit. Nous vîmes cette mesme apres-dinée M. le C. Maldachin qui estoit le plus jeune des Cardinaux, & apres luy Monignor Paolucci qui estoit le plus ancien des Prelats de Rome. M. Broussé expliqua l'affaire en Italien à M. le C. Maldachin, & M. l'Abbé de Valcroissant en Latin à M. Paolucci, qui nous répondit comme un homme qui se souvenoit bien encore, de tout ce qu'il avoit veu autrefois se passer sous Clement VIII entre les Dominicains & les Jesuites, & qui avoit depuis ce temps-là passé une partie du sien dans la lecture de S. Augustin.

Il ne nous restoit plus à visiter de tout le sacré College que M. le C. Cherubin. Nous le visitâmes le mercredi 20, & nous luy exposâmes comme aux autres ce qui s'estoit passé & ce que nous pretendions dans cette affaire. Nous apprîmes le mesme jour qu'on avoit présenté le matin à la Congregation du S. Office un Memorial contre le livre de Suarez & contre ceux qui le debitoient.

Monignor Spada Patriarche de Constantinople fut aussi le dernier que nous visitâmes de Messieurs les Consultants & Qualificateurs du S. Office, car il avoit cette qualité, qui le ravaloit infiniment au dessous du moindre Cardinal; ce qui nous paroissoit bien estrange en la personne d'un Patriarche du second siege de l'Eglise, & qui y a tousjours tenu depuis le second Concile oecumenique le premier rang après le Pape. Nous le vîmes le jeudi 21, & apres qu'il eust ouï ce que nous luy dismes, il s'étonna de ce qu'il sembloit que nous eussions quelque doute si l'on accorderoit aux parties la Congregation & audience que nous demandions, & dans laquelle nous mettions

le gain assuré de nostre Cause, & le triomphe indubitable de la vérité contre nos communs adversaires. Il nous insinua mesme assés clairement en prenant part dans nos bons desseins, que les choses estoient en bransle de cela, qu'on y donnoit ordre, qu'on s'y préparoit. Enfin il nous répondit avec beaucoup d'esprit, de gravité, & de courtoisie. Et il reconnut (ce que toutes les autres personnes que nous visitâmes, & que j'avois visitées auparavant, lorsque j'estois seul à Rome, avoient reconnu dans nos visites communes; mais que je n'ai pas voulu remarquer à chaque occasion pour éviter les rédites par trop frequentes) que je ne luy avois jamais parlé que comme envoie par quelques-uns de Messieurs les Evêques de France.

Comme nous vîmes ces visites achevées, & que nous avions expérimenté pendant tout l'hiver, que l'air de Rome estoit tout à fait contraire à la santé de M. Brouffe, & que les chaleurs de l'esté qui alloient venir luy pourroient encore estre plus prejudiciables que l'hiver, pendant lequel neantmoins il avoit toujours eu un grand mal de teste & une fluxion continuelle sur la poitrine, qui l'avoient obligé à se faire seigner cinq grandes fois & à ne boire que de la pisanne: Il nous pria de trouver bon qu'il se disposast à reprendre apres Pasques l'air de son pays natal, & apres que sa santé y auroit un peu esté réstablée à retourner dans le lieu de sa résidence ordinaire. Nous y consentîmes suivant le consentement que nous en avoient auparavant envoyé MM. les Evêques qui nous avoient députés, à qui nous avions esté obligés d'en écrire dès la fin du mois de Janvier, pour le pouvoir laisser aller en cas que ses indispositions, qui l'avoient pris aussi-tost qu'il fut à Rome & qui ne le quittoient point, continuassent à le travailler opiniâtement, comme elles firent. Tellement que nous allâmes luy & moy dès ce jour-là mesme sur le soir en avertir M. l'Ambassadeur & le supplier de le dire au Pape le lendemain dans son audience ordinaire; afin que M. Brouffe pût saluer sa Sainteté, & en recevoir la benediction avant son depart qui devoit estre aussi-tost que les festes & les ceremonies de Pasques seroient passées. M. l'Ambassadeur nous promit de rendre cet office à M. Brouffe, ou dès le lendemain s'il le pouvoit, ou quelque'un des jours de la semaine Sainte.

Nous accompagnâmes le lendemain vendredi 22 M. l'Ambassadeur à son audience ordinaire. Il y fit appeller M. Brouffe, qui y estant introduit, & M. l'Ambassadeur voulant dire quelque chose au Pape en sa recommandation, le Pape l'interrompit par ces paroles familières

& obligeantes, *lo conosco, è mio grand amico. Io le conosco, dit le Pape, il est de mes grands amis.* M. Brouffe luy fit en peu de mots son compliment, & luy exposa la nécessité de sa santé qui l'obligeoit à ce retour; & le Pape en luy souhaitant un bon voiage, luy donna sa benediction & des indulgences. M. Brouffe nous dit que la chose s'estoit passée de cette sorte, & outre M. l'Ambassadeur, le Correcteur des Minimes François, qui y avoit aussi esté introduit pour une autre affaire en mesme temps que M. Brouffe, y estoit present.

J'accompagnai l'apres-dînée M. Brouffe chez M. le C. Barberin de qui il vouloit prendre congé, comme en effet il le fit apres un long entretien de diverses choses qu'il n'est point nécessaire de rapporter en ce lieu.

Nous nous trouvâmes le dimanche 24 à la ceremonie des Palmes, & nous en receûmes de la main de sa Sainteté.

Le lundi 25 M. l'Abbé de S. Pierre aux liens faisoit une harangue sur la sainteté du temps auquel nous estions, dans l'assemblée d'une celebre Academie composée de quantité de gens d'esprit & de lettres, dont le Prince Gallicane estoit un des principaux membres, s'il n'en estoit le chef. Cet Abbé nous avoit fait l'honneur de nous inviter à sa harangue. Nous y assistâmes, & en attendant qu'elle commençast, le frere de M. le C. Rondanini & un des neveux de M. le C. de S. Clement, nous vinrent joindre pour s'entretenir avec nous & lier encore davantage la connoissance que nous avions desja contractée avec eux; & que nous nous promîmes les uns aux autres que nous tâcherions de cultiver avec plus de soin, lorsque les festes seroient passées.

J'accompagnai le mardi matin M. Brouffe en la visite des quatre Eglises qu'il alloit faire. Nous fîmes le matin celles de Sainte Marie maggior, de S. Jean de Latran, & de S. Paul. Comme il alloit l'apres-dînée à S. Pierre il me laissa à la Minerve; où j'entretins au long le P. Capisucchi Religieux de cet Ordre & Professeur en Theologie, de ce qui s'estoit passé dans l'affaire pour laquelle nous estions à Rome. Le P. du Planter Minime sort zélé contre les sentimens de S. Augustin qu'il ne connoissoit pas, & fort attaché au P. Annat & à la Cour de M. le C. Spada qui estoit le protecteur des Minimes, & avoit donné à ce Dominicain pour toute instruction de cette affaire une copie de la lettre de M. de Vabres, au bas de laquelle il y avoit ces paroles.

Subscripterunt aut suo nomine subscribi voluerunt hi qui sequuntur.

Leonorus Desampas Archiepiscopus & Dux Remensis aliquot mensibus ante obitum.

De Grignas Archiepiscopus Arelatensis.

Henricus de Bethune Archiepiscopus Burdigalensis.

Annas de Vansadour Archiepiscopus Bituricensis.

Henricus à Sabaudà nominatus Archiepiscopus Remensis. Sunt alii numero 64 Episcopi.

Je rencontraï par la ville M. Michel Angelo Ricci, qui me dit que le P. Pascaligo habile Theologien de la même maison de S. André de la Val dont estoit le P. Delbene, delisoit nous venir voir; & qu'ayant veu ce bon Religieux fort incommode de la goutte, il avoit pris la liberté de luy dire qu'il nous en avertiroit, & que ce seroit pour qui le prévén-drions.

J'ai omis cy-dessus à marquer que le samedi 23 nous employâmes tout le jour avec le signor Pierre Cottuen Notaire de la Rotte & les sieurs Andreas Albericius & Franciscus Pignocatus experts jurés pour comparer & vérifier les écritures, à commencer à collationner deux copies figurées que nous avions fait faire de l'histoire de M. Pegna. Nous les fîmes continuer à y travailler encore tout ce mardi-là & le mercredi & jeudi suivans 26, 27 & 28 de Mars, qu'ils emploierent avec nous tous entiers. Nous les fîmes faire tres exactement. Le signor Pierre Cottuen tenoit l'Original de M. Pegna, les deux experts chacun une des copies que nous en avions fait faire page pour page & mot pour mot; ils parafoient au bas de chaque page, ils remplissoient avec des lignes & des barres toutes les marges de ces pages & les vuides s'il y en avoit; si les copistes avoient manqué quelques mots, ils les corrigeoient; si toute la page estoit de la main de M. Pegna ils le marquoient au bas; s'il n'y en avoit qu'une partie, ils marquoient distinctement les lignes & les mots qui en estoient & ceux qui n'en estoient pas. De sorte que nous pouvons dire que chacune de ces copies ainsi collationnées vaut tout autant & peut faire autant de foy que l'Original même.

Nostre Memorial contre le livre du P. Annat, auquel nous ne pensions plus depuis qu'on nous avoit déclaré que le Pape n'y Messieurs du S. Office n'y prenoient point de part, fit son effet le jour même que nous achevasmes de collationner celui de M. Pegna. M. Albizzi envoya par ordre du Pape chez l'Imprimeur, luy commander d'apporter au Palais du S. Office où M. Albizzi logeoit, & où sont aussi les prisons qu'on appelle de l'Inquisition, tous les exemplaires des feuilles qu'il avoit imprimées de cet ouvrage, avec défense d'en donner à personne aucun exemplaire. Le billet de M. Albizzi portoit ces termes. *Signor Ignatio de Lazzaris Stampatore in Roma, in virtù della presente doverà V.S. recare al S. Officio e consegnare à me*

infra scritto, tutti gli esemplari dell'opera che con la licenza della sacra Congregazione del Santo Officio ha fatto stampare il Padre Anato della Compagnia di Gesù, senza darne ad altri alcun esemplare sotto pena arbitraria alla medesima Congregazione. Perche così hà ordinato e comandato la Santità di nostro Signore per ordine dato mi à bocca. Dato nel Palazzo del S. Officio questo dì 28 di Marzo 1652. Ainli signé, Fran. dalli Albizzi avec paraphe.

L'Imprimeur laissa passer le vendredi Saint sans executer cet ordre; mais le samedi il porta à M. Albizzi tout ce qu'il avoit imprimé de cet ouvrage, & en tira son recu. Ce jour-là même il fut baptisé à S. Jean de Latran cinq Juifs & un Turc. M. le Marquis de Bréauté fut le parrain d'un de ces Juifs; & je le fus d'un autre, à qui je donnai le nom de Paul.

M. Hostier Evêque de Béthleem arriva le mardi Saint à Rome, où il estoit envoyé de la part de l'Assemblée du Clergé de France, pour obtenir du Pape qu'il remplît les sieges vacans de l'Eglise de Portugal, des personnes de ceux que le Roy de Portugal avoit nommés.

CHAPITRE VII.

D'un petit tome des principaux ouvrages de Saint Augustin contre les Pelagiens & les Semipelagiens que nous commençâmes de faire imprimer apres Pasques, & des traverses qu'on nous suscita contre cette impression.

NOUS redonnâmes bien-tôt après à ce pauvre Imprimeur, une meilleure besogne que celle que nous avions esté causé qu'il y avoit esté ostée. Il ne luy restoit plus que fort peu de feuilles à imprimer pour avoir achevé le livre du P. Annat, & nous le retinâmes pour imprimer pour nous les principaux ouvrages de S. Augustin contre les Pelagiens & les Semipelagiens. C'estoit un dessein que nous avions il y avoit déjà quelque temps, parce que nous ne trouvions rien de si propre, non seulement pour justifier nos pretentions à tout Rome, & faire connoître la vérité de la doctrine que nous défendions, tant aux principaux juges à qui nous avions à faire, qu'à un tres grand nombre de personnes que nous en avions trouvées assez peu instruites, mais tres desiruses de s'en instruire, dans les différentes rencontres où nous en avions parlé depuis nostre arrivée en ce lieu-là; mais aussi pour confirmer dans nos intérêts qui n'estoient autres que ceux de la vérité, plusieurs autres personnes que nous avions aussi trouvées assez éclairées pour les confiderer comme leurs propres. Nous avions dessein d'en faire plusieurs petits tomes les uns apres les autres, selon que les occasions nous le permettroient dans la suite du temps;

mais

mais nous avions déjà choisi de quoy en composer un premier comme le plus nécessaire & le plus pressé, avec la plus grande diligence que nous pourrions y apporter. Les ouvrages que nous y voulions mettre, estoient le livre de la grace de Jésus Christ, celui de la perfection de la justice, l'Épître 107 à Vital, l'Épître 105 à Sixte, le livre de la grace & du libre arbitre, les Épîtres 46 & 47 à Valentin, le livre de la correction & de la grace, l'Épître de S. Prosper & celle d'Hilaire à S. Augustin, le livre de la predestination des Saints & celui du don de la persévérance, l'Épître du Pape S. Celestin premier à quelques Evêques de France, l'Épître Synodique des Evêques d'Afrique qui estoient exilés dans l'Isle de Sardaigne, le second Concile d'Orange, & la lettre du Pape Boniface second pour la confirmation de ce Concile.

Je demandai le mardi de Pâques second jour d'Avril, la permission de les imprimer à M. le Vicegerent de Rome; & après luy au Maître du Sacré Palais; qui me l'accorderent tous deux à l'instant.

L'Imprimeur commença à travailler le lundi suivant septième jour d'Avril, & avant qu'il fût le jeudi au soir, il y en avoit déjà une feuille tirée, une corrigée & prête à tirer, & une troisième composée & toute prête aussi pour en faire la première épreuve. Je fus tout étonné que sur le soir de ce jeudi-là, l'Imprimeur me vint dire que M. Albizzi l'avoit envoie querir; luy avoit osté la permission d'imprimer que nous avions obtenue, & qu'il avoit fallu mettre entre les mains de l'Imprimeur afin qu'il commençât à travailler; & luy avoit enfin mis entre les mains un ordre par écrit, par lequel il luy estoit fait défense de passer outre à l'impression des œuvres de S. Augustin, si elles n'estoient revuës auparavant par la Congregation du S. Office, particulièrement les Apostilles. Cet ordre portoit ces termes.

A voi Sig. Ignazio de Laetis s'ordina da parte della Santità di nostro Sig. (& puis deux mots que je ne pus lire ny l'Imprimeur non plus) andar avanti alla stampa dell'opere di Sant'Agostino contra Pelagio, se non sono rivedute particolarmente le postille dalla sacra Congregatione del Sant'Officio sotto pena arbitraria della Santità di nostro Signore. Dato nel Palazzo del Sant'Officio, li undeci di Aprile 1652. Ainsi signé, Fran. della Albizzi, avec paraphe.

L'Imprimeur me dit qu'il avoit répondu à M. Albizzi très résolument, & qu'il avoit beaucoup contesté contre luy, pour ne luy pas laisser sa permission d'imprimer qui estoit bonne & valable. Qu'il luy avoit représenté la dépense où il s'estoit mis d'acheter des ca-

ractères tout neufs pour travailler à cet ouvrage, & qu'il luy avoit enfin dit que ce qu'il imprimoit n'estoit pas une chose nouvelle d'un auteur particulier, mais les œuvres d'un ancien Pere de l'Eglise.

L'imprimeur me vint voir le lendemain matin vendredi 12 d'Avril, & il me dit qu'il estoit allé voir le Maître du Sacré Palais, pour l'avertir de ce qui s'estoit passé la veille; & que le Maître du Sacré Palais luy avoit dit qu'il n'imprimât point d'apostille écrite à la main, mais seulement celles qui avoient déjà esté imprimées. Cela m'obligea d'aller chez le Maître du Sacré Palais, pour luy faire voir qu'on n'en imprimoit aucunes, que celles qui avoient déjà esté imprimées. Le Maître du Sacré Palais & moy, apres nous estre assés entretenus sur cette rencontre si surprenante, nous fûmes d'avis que l'Imprimeur retournât voir M. Albizzi pour l'en assurer, qu'il luy fût voir les livres imprimés sur lesquels il faisoit sa composition; & enfin afin que ces apostilles ne retardassent point l'impression; qu'il luy offrît, s'il le vouloit, d'imprimer le texte de S. Augustin tout seul sans aucunes apostilles.

Il y fut sur le champ, mais il ne le trouva pas devant disner. Il y retourna après, & il me vint revoir pour me dire, qu'il n'avoit pu rien obtenir de M. Albizzi, qu'il n'avoit voulu entendre à rien, pas même à imprimer le texte de S. Augustin tout seul. Que M. Albizzi luy avoit seulement dit, qu'il ne luy disoit pas qu'il ne continueroit pas d'imprimer; mais qu'il vouloit qu'il en attendît l'ordre auparavant. Je dis à l'Imprimeur qu'il allât aussi donner avis de tout cela au Maître du Sacré Palais.

Le samedi 13 d'Avril j'allai chez l'Imprimeur, pour sçavoir ce que le Maître du Sacré Palais luy avoit dit. Il me dit qu'il luy avoit dit de se donner un peu de patience pour attendre la resolution de M. Albizzi, & qu'il devoit le retourner voir le lendemain qui estoit dimanche. Il me dit de plus que lorsqu'il luy avoit parlé le vendredi de ces apostilles, & M. Albizzi les aiant prises & les considérant, avoit dit que c'estoit la desdus: qu'estoient les heresies, *CHEREA in questa che si trovavano le heresie.*

L'Imprimeur me revint voir le dimanche au soir au sortir de chez M. Albizzi, & il me dit qu'il estoit toujours dans la même disposition, quelque chose qu'il luy eût pu dire.

J'avois laissé passer ces trois jours, sans avertir mes Collegues de l'interruption survenue dans nostre impression, pour ne les point divertir sans nécessité de l'application qu'ils avoient aux choses sur lesquelles ils travailloient

dans leurs chambres, & dans l'esperance que j'avois tousjours que cette boursaſque, qui n'avoit qu'un pretexte fort mal fondé, s'appaſeroit par mes petites diligences auſſi promptement & auſſi facilement qu'elle s'eſtoit excitée; mais l'opiniſtreſté de M. Albizzi à ne vouloir rien conſiderer de ce que l'Imprimeur pouvoit luy dire de plus raiſonnable & de plus ſoumis, me faiſant craindre qu'il n'eût deſſein d'empêcher tout à ſuit ſ'il le pouvoit cette impreſſion, ou du moins de la retarder autant qu'il pourroit pour nous priver de tous les fruits que nous eſperions en recueillir, & nous tenir cependant occupés à ces vetilleries pour nous détourner d'autres occupations plus importantes, m'obligea d'avertir mes Collegues le lundi 15 d'Avril de tout ce qui ſ'y eſtoit paſſé.

Nous réſoluſmes auſſi-toſt de nous plaindre de ce procéde à Meſſieurs les Cardinaux du Saint Office, & de leur en donner un Memorial, que nous dreſſaſmes en meſme temps, pour leur faire entendre nettement nos intentions ſur ce ſujet. Il portoit par le dehors cette inſcription: *Aux Eminentiſſimes & Reverendiſſimes Seigneurs, les Seigneurs Cardinaux Inquiſiteurs generaux dans la ſacrée Congregation du Saint Office: & au bas, pour l'impreſſion de Saint Auguſtin.* En voicy les termes.

Eminentiſſimes & Reverendiſſimes Seigneurs.

» Outre les utilités generales qu'on a tous-
» jours tirées dans l'Egliſe de rimprimer de
» temps en temps les œuvres de Saint Auguſtin
» contre les Pelagiens & les Semi-pelagiens, dans
» les-quelles tant de Papes ont déclaré qu'eſtoit
» contenuë la doctrine de la meſme Egliſe tou-
» chant la matiere de la grace; Les Docteurs de
» Paris ſouſſignés, ont encore eu diverſes con-
» ſiderations, qui les ont portés à les faire rim-
» primer de nouveau, dans la diſpoſition pre-
» ſente des controverſes qui ſont entre les Ca-
» tholiques ſur cette matiere. C'eſt pour ce ſujet
» qu'ils ont demandé & obtenu du Maïſtre du
» ſacré Palais la permiſſion d'en imprimer les
» principaux & plus conſiderables traittés, dans
» un premier petit tome qui peut eſtre imprimé
» en deux ou trois mois, & par le moien duquel
» on pourra avoir très aiſément un grand eſclair-
» ciſſement de la juſtice des pretentions des par-
» ties, en attendant que les autres puiſſent eſtre
» imprimés ſelon le temps & la commodité qu'il
» y en aura. Mais ſi-toſt que l'impreſſion de ce
» premier petit tome a eſté commencée Monſi-
» gneur Albizzi l'a fait ceſſer, & il a pris pretexte ſur les Apoſtilles qu'il a dit devoir eſtre re-
» veuës par la ſacrée Congregation du S. Office
» avant qu'on continuât cette impreſſion.

Et d'autant qu'on pourroit faire croire, que nous ſouſſignés ſerions dans ce livre quelques observations ou reflexions ou interpretations nouvelles, par leſquelles nous forcerions ou détournerions ou corromprions les ſens de Saint Auguſtin, nous nous ſommes creus obligés d'avertir vos Eminences, que nous n'avons aucun ſemblable deſſein. Nous n'y adjoutons pas la moindre parole du noſtre. Nous ſuivons exactement la dernière impreſſion faite à Louvain en l'année 1647, comme la plus correſte & la plus conforme à celle de Plantin, quia eſté la meilleure de toutes les éditions qu'on a faites de ce Pere juſqu'à preſent. Il n'y a d'un coſté, que les ſimples citations des lieux de l'Ecriture Sainte, ſur leſquels Saint Auguſtin eſtablit tout ce qu'il dit contre ſes adverſaires & de l'autre, il n'y a que de petits mots, tout à fait conformes au texte, pour marquer aux lecteurs dans toute la ſuite le point qui eſt traité dans chaque endroit par ce Saint Docteur. Tellement que ny d'un coſté ny d'autre il ne ſemble pas qu'il y ait aucune difficulté, ny occaſion d'empêcher ou retarder cette impreſſion.

Toutefois ſi pour oſter toute ſorte de pretexte de trouver à redire à cette affaire, vos Eminences jugent à propos, de donner ordre au Maïſtre du Sacré Palais, ou à quelque autre ſi vous le voulés ainſy, de revoir ces Apoſtilles avant que le livre ſe publie, ou meſme pendant qu'on l'imprimera, nous en ſommes contents, & nous demeurons volontiers d'accord d'oſter quelque Apoſtille que ce ſoit, non ſeulement ſ'il ſ'y trouve (ce qui ne ſera pas) quelque faulſeté, ou quelque interpretation forcée donnée aux paroles de S. Auguſtin, mais ou il pourra ſe rencontrer quelque ombre de difficulté, ou le plus leger fondement de ſcru- pule (ce que nous ne croions pas meſme qu'il ſe rencontre) & ce ſans conteſtation, mais auſſi-toſt qu'on nous en aura teſmoigné le moindre deſir.

Voilà, Eminentiſſimes & Reverendiſſimes Seigneurs, ce que nous avons à dire ſuccinctement & en paſſant ſur une rencontre de cette nature, & nous l'eſtimons plus que ſuffiſant pour repreſenter la ſincerité de nos intentions & la juſtice de noſtre deſſein à vos Eminences. *Quas Deus &c.* Ainſy ſigné avec paraphes.
Moy Jacques Brouſſe Docteur en Theologie de la Faculté de Paris Conſeiller & Prédicateur du Roy très Chreſtien, Chanoine de l'Egliſe de S. Honoré à Paris, je ſouſcris à ce que deſſus.

Moy Noël de Laine Docteur en Theologie de la Faculté de Paris & Abbé de noſtre Dame de Valcroiſſant, je ſouſcris à ce que deſſus.

Moy

Moy Louis de Saint-Amour Docteur de la Sacrée Faculté de Paris & de la Société de Sorbonne je souscris à ce que dessus.

Moy Louis Angran Licentié en la mesme Faculté de Paris & Chanoine de l'insigne Eglise de Troie je souscris à ce que dessus.

Nous employâmes le mardi 16 Avril tout le matin à dresser & arrêter ce Memorial. Nous travaillâmes l'après-dînée jusque sur les cinq heures du soir, à en faire & à en faire faire des copies pour les aller porter à Messieurs les Cardinaux du S. Office, le presenter à ceux que nous pourrions trouver apres les en avoir entretenus de bouche, & le laisser chez ceux que nous ne trouverions pas. M. Brouffe le signa avec nous, parce qu'il estoit encore à Rome; mais il ne sortit point avec nous pour le porter chez Messieurs les Cardinaux parce qu'il en avoit veu plusieurs tout fraichement pour leur faire ses adieux & prendre congé de leurs Eminences avant son partement qui devoit estre au plus tard, comme il fut en effet, le vendredy suivant. Il avoit visité pour ce sujet il n'y avoit que trois jours Messieurs les Cardinaux Barberin & Spada & la veille mesme M. le C. Roma & M. l'Ambassadeur: de sorte qu'il n'estoit nullement de la bien-séance qu'il se presentast à eux apres cela, pour ces nouvelles sollicitations. Mais à propos de la visite qu'il fit chez M. l'Ambassadeur, nous y reconnûmes assés clairement, que M. Albizzi avoit arrêté le cours de nostre impression, & nous donnoit toute cette peine, de son propre mouvement & sans en avoir auparavant rien fait sçavoir au Pape. Car M. l'Ambassadeur nous dit que dans sa dernière audience ordinaire, qui avoit esté le vendredy précédent, le Pape luy avoit parlé de nous par occasion, & sa Sainteté neantmoins ne luy avoit rien du tout dit de l'impression que nous faisions & qui avoit esté arrestée le jeudi au soir; ce qu'il n'eust pas certainement manqué de faire, si cet empeschement y eust esté mis par son ordre.

Nous laissâmes donc M. Brouffe au logis, M. l'Abbé de Valcroissant, M. Angran & moy, quand nous en fortîmes ce jour-là mardi 16 sur les cinq heures du soir, pour les sollicitations que nous avions à faire pour ce Memorial. Nous allâmes d'abord chez Messieurs les Cardinaux Pamphile, Ghiggi, Lugo, Ginetti, Barberin & Spada, sans trouver personne nulle part. J'avois eu dès le dimanche un pressentiment que cette affaire pourroit aboutir à ce Memorial, & dans une visite que j'avois faite ce jour-là l'après-dînée à M. le C. Roma, je luy en avois parlé par anticipation, & l'avois mesme prié de ne pas manquer de se trouver à la Minerve le mécredi suivant,

ce qu'il m'avoit promis. De sorte qu'il suffisoit que j'allasse seul luy porter nostre Memorial, pour l'en faire souvenir. J'y fus donc, & l'ayant trouvé en estat que je pouvois facilement luy parler, je le donnai à luy mesme. Il n'avoit besoin d'aucune recommandation sur nostre affaire, car il la prenoit comme nous: Je revins joindre mes Collegues, & nous retournâmes chez Messieurs les Cardinaux Spada & de Saint Clement, à qui nous parlâmes & laissâmes en suite nostre Memorial. Nous en laissâmes une copie au Secrétaire de M. le Cardinal Ginetti & une autre au Maître de chambre de M. le C. Pamphile. Nous ne pûmes trouver personne à qui le donner chez M. le C. Ghiggi, ny faire ce jour-là d'autres visites.

Nous allâmes le mécredi 17 d'assés bon matin à la Minerve, pour le presenter à ceux à qui nous n'avions pas pu parler ny le laisser chez eux le jour précédent; mais cette diligence ne nous servit qu'à en pouvoir presenter une copie au Commissaire du S. Office, & une autre à M. Albizzi, & luy faire nos excuses de ce que nous n'avions pas eu le temps de le luy porter, & de l'aller voir la veille. Car il ne vint que quatre Cardinaux à la Minerve sçavoir Spada, Ginetti, S. Clement, & Pamphile; & il n'y fut point du tout parlé de nostre affaire comme je le dirai cy-apres. M. le C. Roma ne put s'y trouver, parce que la goutte l'avoit pris la nuit sur un pied, où il n'avoit point encore eu ce mal.

Nous demandâmes apres l'Assemblée au Commissaire du Saint Office des nouvelles de nostre affaire. Il n'osa nous répondre qu'entre ses dents, en nous disant que nous visions ces Messieurs Spada, Barberin, Roma, ou quelque autre; que nostre affaire estoit remise à une Congregation qui se tiendrait vendredy ou un autre jour, en un mot qu'il ne pouvoit nous en rien dire, parce que ces matieres estoient secretes. Nous ne voulûmes pas nous montrer en sortant à ces Messieurs les Cardinaux que nous avions tous salués en entrant, & nous ne pûmes joindre M. Albizzi, comme nous le souhaitions, pour luy en parler; de sorte que nous résolûmes de l'aller voir exprés l'après-dînée, tant pour le faire parler & apprendre par ce qu'il nous diroit ce que nous pourrions avoir à faire, que pour ne pas manquer envers luy à aucune civilité ny deference, qui fust capable d'addoucir la fierté & l'aigreur de son esprit contre nous. Je receus sur le midi un billet, par lequel on m'avertissoit qu'il avoit adroitement fait differer à en parler le lendemain devant le Pape, afin de pouvoir l'informer à sa mode quand il l'iroit voir le soir de ce jour-là suivant la coustume. Et que

nous devons par conséquent nous employer à tâcher de gagner M. le C. Ghiggi, pour l'opposer en notre faveur auprès du Pape aux mauvais offices que M. Albizzi nous y pourroit rendre.

Le billet estoit court & composé de ces termes. *Bisogna fare ogni sforzo di captivare il sig. Cardinale Ghiggi per la stampa, perche l'Albizzi ha sfiduosamente differito il trattarne domani avanti al Papa, & hoggi informarà à suo modo.*

Nous ne laissons pas de perséverer dans le dessein que nous avions pris le matin, d'aller voir M. Albizzi avant que de faire autre chose. Nous y allâmes donc M. Angran & moy. Comme nous arrivions dans son antichambre, nous l'entendîmes qui parloit fort haut & comme en colere à deux Religieux Cordeliers qui estoient avec luy, & que nous en vîmes sortir par après. Ce ton de voix si élevé nous empêcha de passer dans son antichambre plus avant que les deux premières chaires qui y estoient en entrant. Nous ne laissons pas d'entendre de-là plusieurs des choses qu'il leur dist. Il leur parloit des affaires de Flandre aigrement & impérieusement. Il qualifioit les gens de ce pays-là de *furfanti*, *furfantaria*. Parlant de M. l'Archiduc Leopold, le pauvre Archiduc, disoit-il; quoy faut-il mettre en compromis, si l'on obeitra plutôt aux ordres des Supérieurs temporels qu'à ceux qui viennent de Rome? *Mi dispiace che i nostri soldati* (car, dit-il, *i frati sono nostri soldati*) *siano quelli*, qui commettent ces desordres. *Se suis fascé*, disoit-il, *que ce soit nos soldats* qui tombent dans ces desordres. Je dis nos soldats, dit-il, car les *frati* (c'est un mot par lequel on designe en Italie les Religieux Mendians) *sont nos soldats*. Il dit que M. l'Archevesque de Malines meritoit d'estre brûlé dans la place de S. Pierre. Il vint à parler du Catechisme de la grace, & me nomma, & il dit, *Non si vergogna à questo sig. di Sant-Amor e gli altri suoi compagni, &c.* Il se demandoit à luy même, si nous ne serions pas honteux de dire qu'il falloit apprendre aux peuples ces matieres comme celles de la Trinité, encore qu'elles soient, ajouta-t-il, par dessus la portée de l'esprit humain. Il dit aussi que l'Evangile ne seroit pas Evangile, si le Pape ne l'avoit approuvé. Ils luy montrèrent des lettres d'un certain Religieux dont ils parloient, & apres qu'il les eust lûes, il leur conseilla de ne les pas presenter, parce, leur dit-il, qu'elles seroient plus capables de luy faire du mal que du bien. Enfin ces deux Religieux sortirent, & il les reconduisit. Quand il fut de retour, je luy fis nos excuses de ce que nous n'avions pas pu luy apporter la veille notre Memorial. Je luy dis que nous nous étonnions de ce que

cette affaire n'avoit pas esté vuידée le matin à la Minerve, veu qu'elle estoit pressée, & qu'il nous sembloit que nous avions satisfait par ce Memorial à toutes les difficultés qu'on y pouvoit faire. Il nous dit nettement qu'on n'en avoit point parlé: & cela n'estoit pas veritable. Car on en avoit parlé, mais il l'avoit divertie & fait remettre au lendemain devant le Pape. Il nous dit aussi qu'on en parleroit dans une autre Congregation, qui se tiendrait le lendemain chez M. le C. Roma ou Spada, & alors même il avoit dessein que ce fust devant le Pape, comme je l'appris depuis, & que je le dirai en son ordre. Dans la suite de l'entretien, il nous dit qu'il pourroit bien y avoir quelque difficulté sur le choix & l'ordre des livres que nous voulions faire imprimer, & qu'il pouvoit bien se rencontrer dans quelques-uns de ces livres *qualche crudità* & *quelques crudités* qui avoient esté mieux expliquées & plus digerées dans d'autres livres postérieurs: toutefois qu'il ne croioit pas qu'on s'arrestast à cela; mais que pour les apostilles qui y estoient, & la table des matieres que nous pourrions y inserer, ce seroit ce qui nous pourroit faire de la peine. Nous luy répondîmes que nous n'avions pas la moindre pensée d'y mettre une table, & que pour les apostilles nous y avions satisfait entierement par nostre Memorial, en offrant d'oster sans contestation toutes celles qui seroient le moindre ombrage. Il nous dit qu'il luy sembloit que nous avions assez bonne raison, *ma pare che parlano assai bene*. Nous luy disîmes adieu en l'assurant qu'il trouveroit que nos actions seroient tousjours conformes à nos paroles.

Nous revînîmes chez nous dire à M. l'Abbé de Valcroissant & à M. Broussé ce qui s'estoit passé en cette visite, & comme nous ne vîmes pas que les choses fussent terminées, nous résolûmes d'aller voir ceux que nous pourrions de Messieurs les Cardinaux du S. Office, & nous sortîmes pour ces sollicitations M. l'Abbé de Valcroissant, M. Angran & moy. Nous ne pûmes voir que deux de ces Cardinaux, sçavoir Ginetti & Ghiggi. Nous ne fîmes que représenter au premier en peu de mots l'étonnement que nous avions de ce que nostre affaire n'eust pas passé le matin sans difficulté, & le peril du scandale extraordinaire qu'il y auroit dans le monde, si les Jesuites d'un costé & les Heretiques de l'autre, chacun pour leurs interets, pouvoient se vanter qu'on ne vouloit point permettre à Rome qu'on y imprimast S. Augustin. Il dit que nous avions raison, & qu'il esperoit que nous aurions contentement.

M. le C. Ghiggi estoit sur le point de sortir de son appartement pour monter à celui du Pape;

Pape; & il eut néanmoins la bonté de nous donner audience, mais dcbout. Il nous dit que pour l'impression de S. Augustin, c'estoit une chose quant à la substance qui ne pouvoit pas-recevoir aucune difficulté; mais que l'avantage & le sanfare dans lequel une partie pourroit le faire & s'en prevaloir sur l'autre, pourroit le faire empêcher veu la douceur & la tranquillité avec laquelle la Sainteté desiroit que les choses se passassent. Que luy, C. Ghiggi, estoit rempli de l'estime & veneration de S. Augustin, autant qu'on pouvoit le penser. Qu'il en avoit porté le portrait dès son enfance, & qu'il l'avoit tousjours sur luy. Qu'ainsi nous ne devions pas douter; qu'il ne s'intéressât à tout ce qui regarderoit ce S. Docteur; & que s'il se parloit le lendemain de l'impression que nous avions entreprise, il y seroit tout ce qu'il pourroit pour la conservation de l'honneur qui estoit dû à ces excellents ouvrages, pour nostre satisfaction, & pour le bien commun des parties. Mais que cependant il nous exhortoit de ne rien faire qui pût causer du bruit, de ne donner sujet à personne non pas même à nos parties de pouvoir se plaindre de nous, de ne rien faire d'extraordinaire, rien qui éclatast. Qu'il ne pouvoit pas aussi agréer qu'on parlât jamais pour blâmer généralement tous ceux d'une compagnie quelle qu'elle fust, par exemple tous les Jesuites & ainsi du reste. Nous luy répondîmes pour ce dernier point, que quand nous parlions des Jesuites, nous parlions des Jesuites en general, parce que c'estoit le gros de leur compagnie qui estoit coupable des choses que nous avions à leur reprocher. Quant à la tranquillité & à la douceur, que nous la desirions plus que personne, & que nous estions plus résolus de nous conduire dans cet esprit, qu'il ne pouvoit nous le demander. Qu'il n'y auroit point eu de bruit de cette impression, si M. Albizzi ne l'eust point interrompue, & s'il se fust porté avec un peu plus d'égalité entre les parties. M. le C. Ghiggi nous dit que M. Albizzi estoit peut-estre excusable, & même avoit eu raison de faire ce qu'il avoit fait, dans la diligence à laquelle sa charge l'obligeoit, qu'on appelloit en Italien *siscalleggiere*. Je luy répondis que Monsieur Albizzi auroit pu *siscalleggiere* tant qu'il eust voulu en prenant garde & faisant prendre garde sous main à tout ce que nous aurions fait dans cette impression; mais qu'avant que d'en venir à l'arrest, il auroit fallu nous observer doucement & paisiblement, reconnoître si nous y aurions fait quelque chose contre l'ordre, & puis s'en plaindre: se faire même s'il eust voulu apporter tous les jours par l'Imprimeur un exemplaire des feuilles

qu'il auroit faites, les voir ou les donner à recevoir à qui bon luy eust semblé, pour ne pas laisser rien faire mal à propos: mais de commencer d'abord par cette voie de fait à arrêter le cours de l'ouvrage, tenir les bras croisés à l'Imprimeur, & nous obliger à courir chez luy & à recourir à leurs Eminences, fins en avoir le moindre fondement, ce procéde nous paroïssoit un peu rude & violent. Il nous dit que M. Albizzi en avoit pu user ainsi pour empêcher le mal dans son origine, qu'il n'y avoit rien tel que de l'arrest, dans sa source, *principiis obsta*, & que si quel'un eust rendu le même office au livre de M. Janfenius, lorsque ses exécuteurs testamentaires l'avoient fait imprimer, qu'il luy auroit rendu & à eux un fort bon office; mais qu'ils avoient esté comme des assassins de son ouvrage: qu'ils luy avoient fait grand tort; que luy C. Ghiggi, avoit tout leu le livre; qu'à une demie page près, qu'ils pouvoient ou ôster ou éclaircir, il n'y avoit rien où il y pût avoir de la difficulté. Comme nous avions en *mandatis* de ne rien dire de ce qui pouvoit regarder Janfenius, & que nous faisons nostre capital de nous abstenir même tant que nous pouvions de prononcer son nom, nous ne repartîmes rien à ce que M. le C. Ghiggi nous en avoit dit. Mais M. l'Abbé de Valcroissant en continuant ce qui regardoit nostre impression, dit à son Eminence le nombre & l'ordre des livres que nous voulions faire imprimer; & sur ce qu'il parla de l'épître de Celestin, du Concile d'Orange & de l'épître de Sardaigne, M. le C. Ghiggi fut d'abord un peu choqué de cela, & nous demanda pourquoy nous ne mettions pas ces autres ouvrages-là dans un petit livre à part. Mais quand M. l'Abbé de Valcroissant luy eust répondu que ces ouvrages-là avoient desja esté imprimés avec ceux de Saint Augustin comme y appartenans, & traitans de la même matiere, il le trouva bon.

Je luy dis enfin, que je suppliois son Eminence de croire que nous n'avions point du tout eu de pensée, en entreprenant cette impression de faire de sanfare ny d'éclat, mais seulement d'éclaircir les choses qui estoient en contestation par la voie la plus solide la plus courte & la plus innocente que nous avions pu choisir. Mais j'ajoutai de plus, que quand nous aurions eu quelque tort de la commencer; de quoy neantmoins nous ne vorions pas le moindre pretexte de nous accuser; les choses cependant estant venues au point où elles estoient, il sembloit qu'il n'y avoit plus lieu de la faire cesser ny de l'interrompre plus long temps à cause des occasions que cela pouvoit donner de dire, que S. Augustin commençoit à n'estre plus à Rome dans l'estime & l'appro-

bation qu'il y avoit toujours esté, & pour éviter les suites scandaleuses qu'un pareil discours pouvoit avoir. M. le C. Ghiggi répondit qu'il estoit cet argument quelque chose, mais qu'il ne l'estimoit pas tant toutefois qu'il le creust sans repartie: car il s'ensuivroit, dit-il, qu'on n'auroit qu'à s'engager ainsi à tout ce que l'on voudroit, & qu'après on diroit qu'il n'y auroit plus de lieu de l'empêcher. Je repliquai à M. le C. Ghiggi que je trouverois ce procédé, parlant généralement, aussi defraisonnable qu'il le trouvoit luy même; mais qu'en cette rencontre & dans l'affaire dont il s'agissoit, cet argument me paroïssoit assez fort & convaincant, parce qu'on avoit entrepris une chose qui estoit utile, qui estoit juste, qui estoit sainte, & de laquelle nous ne devions pas raisonnablement presumer qu'il y eust la moindre apparence d'aucun inconvénient. Que nous l'avions commencée en y gardant toute la conduite, & en y observant toutes les formes & les règles qu'on pouvoit soubaitter; & que l'empêchement qu'on y apporteroit ne seroit utile à rien, mais auroit des suites tres prejudiciables. Son Eminence estoit pressée, enfin il fallut finir, & nous l'accompagnâmes toujours en l'entretenant d'autres choses indifférentes, jusqu'à l'appartement de M. le C. Cherubin.

Le jeudi matin 18 M. l'Abbé de Valcroissant, M. Angran & moy nous retournâmes chez M. le C. Spada, lequel n'estant pas encore en estat qu'on pût luy parler, je demeurai chez luy en l'attendant, & M^{rs} de Valcroissant & Angran allèrent chez M. le C. Barberin à qui nous n'avions encore pu parler de cette impression, parce qu'il estoit aux champs il y avoit deux jours. Ils l'en informèrent; & moy de mon costé je parlai encore à M. le C. Spada si-tôt qu'il fut en estat. Je luy dis que lorsque nous luy avions parlé de cette impression en luy présentant nostre Memorial, nous ne luy avions touché que les raisons sur lesquelles on nous faisoit difficulté. Que nous estimions nostre affaire si claire & si juste, que nous ne doutions nullement que nous ne deussions avoir à la fin de la Congrégation qu'ils avoient tenue la veille, la liberté de continuer nostre impression; mais que n'en ayant point eu de réponse le matin, nous estions allés l'après-dînée voir M. Albizzi qui nous avoit fait ouverture de nouvelles difficultés, sur lesquelles je venois luy dire en deux mots ce que nous avions à y répondre. Que M. Albizzi nous avoit premierement dit, qu'il nous avoit ainsi traversés pour la crainte qu'il avoit eue d'une table que nous voulions mettre dans ce livre; & en second lieu, parce qu'il y avoit dans les ouvrages de S. Augustin dont nous a-

vions fait choix pour composer ce petit tome des *cruidats* qui avoient esté digérées & résolues dans ses ouvrages postérieurs. Que j'avois sur la premiere difficulté à dire à son Eminence, que nous n'avions pas eu seulement la moindre pensée de mettre aucune table dans ce petit tome; Et sur la seconde, 1. Que l'on ne pouvoit user de cette parole de *cruidats*, pour en reprocher aux ouvrages de S. Augustin, sans blesser le respect qu'on luy devoit & aux Papes qui les avoient approuvés. 2. Qu'il n'y avoit en effet dans ses ouvrages ny cruidtés ny obscurités, ny excès ny perplexités. Et en 3. lieu quand il y en auroit en d'autres; que ce seroit dans ceux que nous avions choisis pour imprimer, que ces cruidtés & perplexités auroient esté résolues & éclaircies, parce que c'estoient les derniers qu'il avoit composés sur cette matiere, & lorsque les plus grandes difficultés & les plus fortes objections, que ses adversaires avoient à alleguer contre la doctrine des Ecritures & de l'Eglise qu'il soutenoit, luy avoient esté proposées, & qu'il en avoit détruit & confondu les plus espineuses chicaneries. Je dis à M. le C. Spada l'ordre & le fond de ces livres, autant que le peu de temps qu'il en avoit me le permettoit; Il entendit avec gravité & bien-séance tout ce que je luy representai, il ne fit en suite que m'accompagner jusqu'à la porte de sa chambre; Mais il ne me répondit pas un seul mot.

Nous allions l'après-dînée chez M. Albizzi pour sçavoir ce qui avoit esté resolu chez le Pape le matin, lorsque j'appris en chemin qu'il n'en avoit point esté parlé. On me dit bien que M. Albizzi en attendant que le Pape vînt à la Congrégation en avoit entretenu assez long temps en particulier M. le C. Pamphile & M. le C. Barberin, & qu'enfin la resolution avoit esté prise entre eux, de différer d'en parler dans une Congrégation particuliere chez M. le C. Spada, & de n'en point importuner le Pape ce jour là: *Dunque*, dit M. Albizzi à leurs Eminences en finissant cet entretien, *non daremo fastidio al Papa questa mattina; ne parleremo nella Congregazione particolare alla casa di Spada*. Nous ne laissâmes pas de continuer nostre voiage chez M. Albizzi, pour voir ce qu'il nous en diroit. Il n'avoit pas eu grand loisir la veille d'entendre ce que nous avions à luy dire de l'ordre & du sujet des livres dont nous avions fait le choix. M. l'Abbé de Valcroissant le luy expliqua d'abord. Pendant cels M. Albizzi tenoit à la main les petits tomes de S. Augustin imprimés chez M. Vitré, & en lisoit les titres par forme ou autrement, & après ce qu'il luy fut dit par M. de Valcroissant il ne temoigna pas faire grande difficulté sur nostre affaire. Il

dit

dit qu'il croioit qu'elle seroit terminée à la maison de M. le C. Spada, où il devoit y avoir Congrégation ce jour là ; qu'on en diroit en suite un mot au Pape ; Que peut-être M. le C. Spada nous enverroient querir pour nous dire que nous pourrions faire continuer cette impression, qu'il n'en étoit pas assuré, mais qu'il nous disoit toujours cela par avis. Il nous demanda si M. Brouffe étoit parti, & qu'il seroit bien de demeurer ; je ne sçai pourquoy il disoit cela : mais je luy répondis, que M. Brouffe n'étoit point encore parti, & qu'il ne partirait que le lendemain ; Mais qu'il n'y manqueroit pas, parce que sa santé ne pouvoit pas luy permettre de séjourner à Rome plus long temps ; & M. Albizzi après cette déclaration n'en fit pas davantage d'instance. Quand nous fûmes sortis de chez M. Albizzi, j'envoyai un estafier chez M. le C. Spada pour voir qui viendrait à cette Congrégation. Il me rapporta le soir, qu'il n'y étoit venu que M. le C. Ginetti & M^{re} Albizzi ; qu'il avoit bien sçu que M^{re} les Cardinaux Pamphile & Ghiggi y devoient venir ; Mais qu'ils n'y étoient pas venus, parce qu'ils avoient été obligés d'accompagner le Pape, qui étoit allé cette après-dînée à la promenade.

J'avois à rendre un livre à M. le C. Barberin, que je fus voir pour cet effet l'après-dînée du samedi 20. Notre entretien fut très long, & nous parlâmes aussi assez amplement de notre impression. Il me dit que l'affaire étoit entre les mains de M^{re} les Cardinaux Spada & Ghiggi, & que pour luy il n'y avoit pas de difficulté.

La cérémonie du service de M. le C. Lanti se fit le dimanche 21 à *Saint' Apostolo*. Nous y fûmes, & après nous fûmes le convoi & la cavalcade qui se fit à demie heure de nuit, pour porter son corps à S. Nicolas.

Le lundi 23 j'allai le matin à l'antichambre de M. le C. Pamphile, où je trouvai M. Albizzi. Je pris occasion de luy dire, que depuis la dernière visite que nous luy avons faite, je n'avois entendu parler ny de luy ny de M. le C. Spada ; & que cependant notre impression demeurait toujours là sans s'avancer. Il me dit qu'il en auroit soin le lendemain, *la sollicitatio domini*. Je luy dis aussi quel'on continuait à travailler à Paris à la réponse au Ministre de Groningue, & que la première lettre de cette réponse étoit déjà imprimée ; que ce Ministre y étoit bien refusé ; & qu'on continuait à luy répondre de bonne façon. M. Albizzi me répondit que nous serions bien, *favente bene*.

L'après-dînée je retournai voir M. le C. Ghiggi. Je luy montrai diverses petites impressions qu'on avoit autrefois faites de ces

petits ouvrages de S. Augustin, & luy représentai la douceur & la modération avec laquelle nous nous étions gouvernés dans cette affaire ; que tant que nous avions pu, nous avions fait agir le libraire auprès de M. Albizzi, pour ne point y paroître sans nécessité ; & que nous ne nous étions résolus de leur en présenter notre Memorial, que lorsque nous avions vu que M. Albizzi se rendoit inexorable à tout ce que l'Imprimeur pouvoit luy représenter, & lorsque nous avions commencé à craindre qu'il ne donnât au Pape & à leurs Eminences des soupçons fâcheux & des défiances contre Saint Augustin & contre nous. M. le C. Ghiggi reçut fort agréablement & avec courtoisie ce que je luy dis. En feuilletant ces petits tomes de S. Augustin, il tomba sur quelques endroits qu'il eut avec plaisir, entre autres sur celui du chap. 14 du livre de *gratis Christi* où il est dit, *Si ergo sciet verum loquitur OMNIS QUI DIDICIT VENIT, quisquis non venit, profectus nec didicit*. Il parla de ce Saint Docteur avec beaucoup d'ellime, & il me donna beaucoup d'espérance que nous aurions la liberté d'en continuer l'impression. J'allai aussi voir M. le C. Roma, mais il venoit de se mettre au lit à cause de la goutte.

J'appris le mercredi 24, que les Jésuites avoient fait faire de la part du Roy d'Espagne de nouvelles instances pour obtenir du Pape quelque Decret en faveur de la Conception immaculée de la Vierge ; que M. le C. Trivulzio avoit sollicité pour ce sujet tous les Cardinaux du S. Office, mais je dis sollicités tout de bon ; qu'on en parleroit le lendemain devant le Pape ; & que si Sainteté vouloit que toute cette affaire se traitât d'une façon fort secrète. Nous allâmes voir encore M. de Valcroissant & moy M. le C. Pamphile, pour le supplier de faire expédier l'affaire de notre impression. Il nous répondit civilement, mais il nous remit chez M. le C. Spada pour en résoudre ce qui seroit à propos.

M. l'Ambassadeur revint de Tivoli le jeudi 25, & son cortège occupa le lendemain toute notre matinée. M. l'Evêque de Bethléem que nous avions visité, nous fit excuse sur le phantôme du Jansenisme, de ce qu'il ne nous avoit pas encore rendu cette visite. *Monsieur Sacry* me dit chez le Pape, que la Congrégation du jour précédent, qui avoit sans doute été sur le sujet de la Conception, avoit duré trois heures, & que M. le C. Lugo en étoit sorti fort rouge & avec un visage mécontent. L'Imprimeur nous vint dire l'après-dînée que M. Albizzi luy avoit dit la veille, que ces Messieurs les Cardinaux voulaient que cette impression s'achevât, mais qu'il falloit quant à luy qu'il revist les apostilles.

Le samedi 27 nous communicâmes cette réponse à des gens sages pour apprendre d'eux la conduite qu'il falloit tenir en ces matieres, qui furent d'avis que pour éviter de nouvelles difficultés, nous nous résolutions d'avoir affaire à M. Albizzi pour la revêue de ces apostilles. Le dimanche 28 nous l'allâmes voir l'après-dînée pour ce sujet, avec le tome de S. Augustin de Paris de l'année 1635, où est le livre de *perfectissime iustitia* que nous en voulions tirer, n'ayant encore de l'impression de Louvain de l'année 1647, que le premier tome où ce traité n'est pas, & ce premier tome-là même pour en tirer le livre de *gratia Christi*, & les Epistres 105, & 107, & nous luy laissâmes nos deux livres entre les mains.

Nous allâmes en suite pour assister à un Acte dédié à M. le C. Ghiggi au Couvent de Nostre Dame de la Victoire, où nous estions invités. Mais cet Acte ne se fit point, parce que M. le C. Ghiggi envoya prier qu'on le différât à un autre jour, à cause que le Pape alloit à la promenade, & l'avoit pris avec luy. M. l'Evesque de Bethléem y estoit aussi venu pour y assister, & l'ayant rencontré dans le jardin de ce Couvent où nous nous joignîmes, il me dit que le Supérieur des Jésuites de Nevers, luy ayant fait une visite à l'occasion de son Evêché qui est dans ce voisinage, ce Jésuite après l'avoir entretenu quelque temps des matieres contestées, luy avoit tiré de dedans sa soutane une copie de la lettre de M. de Vabres pour la luy faire signer; & que s'en estant excusé, ils l'avoient aussi-tôt fait passer pour Janfeniste.

Le 30 d'Avril jour de S. Pierre le martyr, les Cardinaux & les Consultants du S. Office assisterent à une Messe qui se dit à la Minerve pour la solennité de cette feste. Et parce qu'elle estoit arrivée cette année-là un mardi, & que le mercredi estoit empêché par celle de S. Jacques & S. Philippe; ils tinrent à l'issue de cette Messe leur Congregation. Pendant qu'elle se tenoit l'Imprimeur me dit, qu'il avoit parlé à M. Albizzi, qui luy avoit dit qu'il n'avoit pas encore fait nostre affaire, mais qu'il la vouloit expedier, & nous donner contentement. *Voglio dar gusto à questi Signori.*

Pour voir donc s'il nous donneroit cette satisfaction qu'il témoignoit nous vouloir donner, & pour le gagner autant que nous pourrions par nos respects & nos deferences, je l'allai voir le lendemain premier jour de May, & luy portai un exemplaire imprimé de la première lettre contre le Ministre de Groningue. Je luy en fis lire un des principaux endroits où il est parlé du Pape, du Concile de Trente, & des erreurs des Heretiques dans la matiere de la grace. Il avoit encore sur sa chaire les

deux livres de S. Augustin de Paris & de Flandres, que nous luy avions portés le samedi précédent; & il me dit qu'il ne les avoit pas encore expédiés, mais qu'il les expedieroit le lendemain. Je luy dis qu'il ne falloit pour cela qu'un moment. Il en demeura d'accord, & il reconnut aussi que c'estoit une chose bien importune & bien incommode, que les caractères de l'Imprimeur eussent esté empêchés sans pouvoir rien faire il y avoit déjà trois semaines. Enfin il me promit satisfaction & expedition.

La Congregation qui se tint chez le Pape le jeudi matin second jour de May fut fort longue; elle ne finit qu'à une heure & demie après midi, & il s'en tint encore une l'après-dînée chez M. le C. Roma où estoient Messieurs les Cardinaux Spada, Ginetti, & Lugo (apparemment c'estoit pour la Conception) & M. Albizzi. Je ne pus tout ce jour tirer aucune lumiere sur nostre impression; mais ayant par rencontre visité M. le C. Urfin, j'appris de son Eminence qu'il avoit ouï dire que M. Hallier devoit arriver avec quelques compagnons, & que leur arrivée pourroit y faire hastier la Congregation que nous demandions; mais que nonobstant il ne croioit pas qu'il s'y fust rien.

Il n'y eut pas moi-même non plus d'avoir aucunes nouvelles de M. Albizzi le vendredi ny le samedi 3 & 4 de May, ny par nous mêmes ny par l'entremise de l'Imprimeur. Comme j'estois le dimanche 5 prest à fortir dès le matin pour aller voir, l'Imprimeur arriva chez nous, qui nous dit qu'il l'avoit veu le soir précédent; qu'il luy avoit rendu les deux livres que nous luy avions laissés dont nous voulions tirer les quatre traités que j'ai dit; & qu'il luy avoit donné un memoire, qu'il nous apportoit des Apostilles qu'il vouloit que nous changeassions dans ces quatre ouvrages.

Après que nous eûmes considéré ce memoire, qui contenoit six articles, nous l'allâmes reporter ce matin-là même M. de Valcroissant & moy à M. Albizzi, & luy déclarâmes que nous ajouterions volontiers à ces Apostilles des changemens qu'il y vouloit faire ceux que nous trouvions conformes au texte; que pour les autres qui n'y estoient pas conformes, ou qui pouvoient en alterer le sens nous ne pouvions pas les ajouter, mais nous demeurions d'accord, comme nous l'avions offert par nostre Memorial, de les ôter tout à fait. M. Albizzi écouta ce que nous luy disîmes; il en fit même une note sur son papier; il en demuroit presque d'accord; mais il ne nous résolut rien sur le champ, & il nous dit qu'il communiqueroit nos réponses à *questi Signori*.

Signori. Il vouloit nous faire croire que ce seroit à Messieurs les Cardinaux qu'il communiqueroit nos réponses, & que c'estoit leurs Eminences qu'il entendoit par *questi Signori*; mais il falloit en effet que ce fust les Jesuites & vraisemblablement les Penitenciers de S. Pierre qui estoient ses proches voisins. Car luy aiant sur ce retardement représenté, qu'il y avoit près d'un mois que ce pauvre Imprimeur ne faisoit rien, ses caracteres estant toujours demeurés engagés aux deux feuilles qu'il avoit prestes de nostre livre, dans l'attente continuelle où nous avions esté de jour en jour, qu'il auroit la liberté d'y travailler, & de les tirer; après quoy l'ayant encore supplié de faire en sorte que l'Imprimeur pust recommencer son travail le lendemain, il nous dit qu'il le feroit, & que l'Imprimeur l'allast voir sur le soir. Or il estoit impossible moralement parlant, qu'il pust ny qu'il voulust cette apres-dînée-là qui alloit estre fort chaude aller voir Messieurs les Cardinaux loin dequels il demouroit, ny que leurs Eminences fussent disposées à s'appliquer si promptement à l'examen de ces Apostilles; comme les Jesuites le pouvoient, qui en estoient plus instruits, qui les avoient peut-estre eux-mêmes fournies, & qui demouroient assez proches de luy.

Quoy qu'il en soit, de ces six observations, il y en avoit deux plus remarquables, & sur lesquelles nous ne pûmes tomber d'accord, qu'en les ostant tout à fait, à cause des mauvais sens qu'elles pouvoient avoir. L'une estoit sur le chap. 14 du livre de gratia Christi, où la force & la vertu operative de la grace estant expliquée, il y avoit en marge *gratia efficit*, & il vouloit que nous missions *gratia efficitur*, pour montrer qu'il y en avoit une autre nommée suffisante qui ne faisoit pas, & qu'il disoit dans sa remarque que S. Augustin enseignoit & supposoit souvent dans ses autres livres. Cap. 14, portoit sa remarque, *Augustinus describit tantum gratiam efficacem, & non excludit sufficientem, quam alibi saepe supponit: Ergo ne cui detur occasio errandi in Apostilla prima, ubi dicitur gratia efficit, ponendum esset gratia efficitur.* La seconde estoit sur le chap. 32 du mesme livre, où S. Augustin rapporte & cite la confession de foy de Pelage, pour laquelle designer & faire distinguer aux lecteurs les moins habiles, il y avoit une Apostille. Et parce que M. Morel avoit eu assez d'inadvertence pour citer cette confession de foy de Pelage, comme estant un ouvrage de S. Augustin, sur quoy il avoit esté relevé par M. l'Abbé de Bourzeis dans un de ses ouvrages, les interêts de ce Docteur estoient si chers à M. Albizzi ou aux Jesuites, qu'ils ne vouloient

pas qu'on y mist du tout cette Apostille là; & quoy que nous pussions dire, quoy que nous nous fussions réduits à mettre seulement ces trois mots, *libellus fides Pelagi*, qui sont expressément dans le texte, nous fûmes enfin obligés de l'oster, & nous n'y fîmes pas de plus grande resistance quand nous connûmes qu'on le vouloit. Cap. 32, portoit la remarque que M. Albizzi nous avoit donnée, *Apostilla nihil facit ad textum, & tangit controversiam peculiarem inter D. Morel Doctorem Sorbonicum, & alium Doctorem Sانسensiam, à quâ videtur abstinendum.* Soit extraordinaire pour l'intérêt d'un homme qui a pris Pelage pour S. Augustin, & parole injurieuse contre celui qui avoit defendu S. Augustin de cet opprobre: Mais il falloit la souffrir avec patience, aussi bien que toutes les autres rigueurs que nous éprouvions tous les jours dans nos intentions les plus sinceres & dans nos demandes les plus legitimes.

L'Imprimeur retourna donc sur le soir chez M. Albizzi, & il ne put luy parler; Mais il y retourna le lendemain lundi 6 du mois dès le matin, & il en rapporta un second écrit sur les réponses que nous avions faites à M. Albizzi; & comme nous en étions quittes, ainsi que je l'ai rapporté ou pour ajouter dans les Apostilles ce qui n'estoit point contraire au texte & à l'esprit de S. Augustin, ou pour n'en point mettre du tout, nostre Imprimeur à qui M. Albizzi avoit aussi rendu la licence d'imprimer qu'il avoit du Maître du Sacré Palais, lava cette apres-dînée-là les formes qu'il avoit prestes il y avoit près d'un mois pour commencer à les tirer le lendemain, & de-là en avant continuer d'achever ces quatre ouvrages dont M. Albizzi avoit reveu les Apostilles.

Nous ne luy avions pu fournir des livres imprimés pour revoir les Apostilles du reste de ceux que nous avions à imprimer; mais comme dès aussi-tost que nous eûmes pris dessein de faire faire cette impression, nous avions écrit en Flandres qu'on nous en envoieât les trois petits tomes, afin que nous pussions les recevoir dans le temps que nous en aurions besoin, le second nous arriva le jeudi 9 de May.

Nous allâmes le dimanche 12 le porter à M. Albizzi, afin qu'il revist les Apostilles des autres huit traittés de S. Augustin qui estoient contenus dans la licence de les imprimer que nous avions demandée. Et afin qu'il pust expédier le tout ensemble & au plus tost, par mesme moien nous luy portâmes pour l'épître de S. Celestin premier le petit tome où elle est de l'impression de M. Virré de l'année 1644. Quant au second Concile d'Orange,

ge à la lettre de Boniface second qui l'a confirmé, & à celle des Eveques exilés dans la Sardaigne, nous luy présentâmes d'autres livres qu'il nous rendit à l'instant, parce qu'il n'y avoit point d'Apostilles.

Je le trouvai jeudi 16 dans l'antichambre du Pape, & je luy demandai s'il avoit vu ces Apostilles. Il me dit que non; mais qu'il les expédieroit le lendemain ou le jour d'après. Je receus ce jour-là mesme le soir par le courrier de Flandre le 3 petit tome de Saint Augustin.

Le dimanche 19 jour de la Pentecoste, apres dîner, M. de Valcroissant & moy nous allâmes voir M. Albizzi, pour luy demander l'expédition de ces Apostilles, & j'avois porté avec moy la feuille de ce petit tome où estoit l'Epistre de S. Celestin pour reprendre celui de M. Vitré; en cas qu'il ne nous eust pas encore expédiés, afin qu'il n'eust rien entre les mains que de cette mesme impression de Flandre. Il nous dit dès qu'il nous vit, qu'il n'avoit pas eu le temps de voir ce que nous venions luy redemander, mais qu'il le verroit avant que ces festes fussent passées. Qu'il nous avertiroit cependant que *questi Signori* avoient trouvé beaucoup à redire à une Apostille de l'Epistre de Celestin qui portoit ces termes, *Defensores liberi arbitri nocentissimi sunt.* (Elle est du troisième chapitre de cette Epistre & dans l'impression de M. Vitré page 803. *Que les defenſeurs du libre arbitre ſont tres coupables.* Cette Apostille nous surprit un peu, parce qu'en effet nous ne l'avions point observée du tout, n'ayant point pretendu autre chose dans cette impression de S. Augustin que l'impression mesme, & l'ayant entrepris tout simplement. Nous répondîmes neanmoins à M. Albizzi, que bien que la Proposition contenue en cette Apostille pût avoir un mauvais sens, il estoit clair neanmoins qu'il la falloit entendre par rapport au texte, dans lequel il n'est parlé que de ces defenſeurs du libre arbitre qui ne croient pas pouvoir le defendre qu'en le mettant au dessus de la grace & en la ruinant, lesquels en effet ſont tres coupables. M. Albizzi nous repliqua deux choses, l'une que cela estoit ſacheux & que ces Apostilles donnoient *grand fastidio* à *questi Signori* grande peine à ces Messieurs, & qu'il faudroit les ajuster; il l'entendoit à ſa mode & ſelon les plus & les distinctions que les Jesuites auroient agreable d'y donner: & la ſeconde qu'on jugeroit encore plus à propos de ne pas imprimer ce livre, *du non ſtampare il libro.* Il dit neanmoins qu'il feroit un memoire ſur ces Apostilles, & qu'il nous le donneroit mercredi ou jeudi, comme il nous avoit donné le premier. Nous nous retirâmes. Comme nous eſſions

hors d'avec luy je me ſouviens que nous ne luy avions pas laſſé la ſeuille de l'impreſſion de Flandre où eſtoit cette Epistre. Je la tirai de ma poche, nous y regardâmes, & nous trouvâmes que cette Apostille dont il s'eſtoit plaint n'eſtoit pas dans cette impreſſion. Je remontai chez luy pour la luy donner, & luy faire voir que nous n'y entendions point de fineſſe, au contraire que nous y allions fort franchement, & que ſi l'on nous euſt laſſé achever cette impreſſion ſans nous inquieter, on n'eut point entendu parler de cette Apostille, parce que nous avions reſolu de ſuivre en toute cette impreſſion celle de Flandre comme la meilleure dans laquelle cette Apostille ne ſe trouvoit point.

Cependant je ne puis que je ne rapporte icy la remarque qu'il ſit ſur cette Apostille dans le papier qu'il nous en donna depuis ſigné de ſa main. Voicy ſes propres termes. *Apoſtilla que habetur pag. 803 (defenſores liberi arbitri nocentiſſimi ſunt) videtur eſſe ſcripta propriè ipſius Lutheri vel Calvinii manu; continetque maniſeſtiſſimam ſenſus Celeſtini corruptionem, & ſufficeret ſola ad dammandam hanc editionem ſelectorum S. Auguſtini opusculorum.* Il eſt viſible, comme j'ai deſjà dit, que cette Apostille ne parle que de ceux qui deſendoient tellement le libre arbitre qu'ils ruinoient la grace, ſeſquels S. Celestin appelle en cet endroit, *Nocentiſſimos liberi arbitrii defenſores.* Et neantmoins parce qu'il plaſoit à M. l'aſſeſſeur de l'Inquiſition, ou à ceux qui le faiſoient agir, de prendre cette note de travers, il dit qu'elle *auroit ſuffi toute ſeuſe pour condamner cette edition des ouvrages choiſis de S. Auguſtin.* Ce qui ſait voir en paſſant, comment on doit entendre & conſiderer les condamnations des livres que l'on fait à Rome, puisſque ſelon le témoignage ſi expreſ de cet aſſeſſeur, il ne leur ſut quelquefois pour condamner les meilleurs qu'une imagination de cette nature.

Nous craignons ſi fort ſes longueurs, que dans la crainte que nous avions que les quatre autres petites traités ne fuſſent imprimés, avant qu'il euſt réglé les Apostilles de ceux qui reſtoient qu'il avoit entre les mains, & qu'il ne ſiſt encore chommer noſtre Imprimeur & ne retardâſt noſtre ouvrage, nous eſtions reſolus de le talonner inceſſamment, juſqu'à ce qu'il nous les euſt rendus. C'eſt pourquoy dès le jeudi 23 M. de Valcroissant & M. Angran retournerent chez luy les luy y demander, & il les remit encore dans trois ou quatre jours.

Nous y retournerâmes encore ſans perdre de temps le dimanche 26. Il nous preſenta & nous mit entre les mains un memoire de quatre pages, des changemens qu'il falloit apporter

teraux Apostilles du reste de ces ouvrages ; & il nous dit que c'estoit ce qu'en avient ordonné ces Messieurs les Cardinaux , *quæsti Signori Cardinali.*

Quand nous fûmes de retour chez nous & que nous eûmes considéré ce memoire , nous trouvâmes qu'il y avoit de nouvelles Apostilles à ajouter qui n'avoient point encore esté imprimées en aucunes éditions ; comme celle qu'il vouloit que nous missions au chapitre huitième de la lettre de Celestin , quoy qu'il n'y eult rien de semblable dans le texte , *Romanus Episcopus omnibus aliis totius orbis Episcopos prescribit quid sit sciendum in materia fidei.* Qu'il y en avoit qui marquoient le dessein qu'avoient les Jesuites de diminuer autant qu'ils pouvoient l'autorité de S. Augustin ; comme ce qu'il avoit mis sur le chapitre second de la lettre de Celestin , *Ad cap. 2. necessarium videtur notare ad marginem quod est in sensu, Augustinus inter Magistros optimos habitus à Sede Apostolica, ut constet indeo Celestini non nuncum esse optimum sed nuncum ex optimis :* Qu'il y en avoit de tout à fait corrompues & altérées ; comme lorsqu'au lieu de celle qui est sur le second chapitre de l'Epistre de Celestin , où ce Pape dit aux Eveques qu'ils doivent reprimer & chastier la temerité des Ecclesiastiques ignorans & présomptueux , qui s'elevent contre la foy & qui font naistre des dissensions parmi les fideles , dont les termes sont , *Colubende dissensiones in Ecclesiis per Episcopos* , il vouloit que nous missions cette nouvelle Apostille , *Indisciplinata quæstiones Presbyterorum per Episcopos exhibenda sunt* , pour oster aux Eveques leur autorité & leur juridiction sur leurs Ecclesiastiques , en les reduisant à en porter leurs plaintes à quelque autre Tribunal superieur , qui ne pouvoit estre autre dans sa prétention que celui de la Cour de Rome. Et sur le chapitre cinquième de la mesme lettre de S. Celestin au lieu qu'il y avoit pour Apostille *Bonus nostra Deo debetur* , ce qui répondoit à ces paroles du texte , *Nam quid nos de eorum posthac vultum mentibus asserimus , qui sibi se putant debere quod boni sunt , nec illum considerant cuius quotidie gratiam consequuntur ?* cet assesseur vouloit que nous missions , *Damnandi qui sibi putant debere quod boni sunt non considerantes Dei gratiam* , voulant insinuer par-là que pourveu qu'on reconnoisse une grace Molinienne , on n'est point blâmable de se croire redevable à foy mesme de sa bonté. Il vouloit encore que nous missions à la fin du chapitre cinquième de la predestination des Saints , *Credere vel non credere in arbitrio voluntatis humana est , supposita scilicet divina gratia* , voulant établir par-là la grace Molinienne des Jesuites , qui est

telle qu'estant donnée à l'homme il croit ou ne croit pas selon qu'il plaist à son libre arbitre : au lieu que S. Augustin dit tout le contraire en cet endroit , attribuant la foy à une grace singuliere qui separe celui qui croit de celui qui ne croit pas estant donnée à l'un & non pas à l'autre. Car voicy le passage entier de S. Augustin , *Natura in qua nobis data est possibilitas habendi fidem , non discernit ab homine hominem , ipsa vero fides discernit ab infideli fidelem. Ac per hoc ubi dicitur ; Quis te discernit ? Quid autem habes quod non accepisti ? quisquis audet dicere habere ex me ipso fidem , non ergo accipi , professio contradicit hinc apertissime veritati : non quia credere vel non credere , non est in arbitrio voluntatis humana , sed in Electis preparatur voluntas à Domino. Et dans le chapitre suivant : Multi audiunt verbum veritatis , sed alii credunt , alii contradicunt. Volunt ergo isti credere , nolunt autem illi. Quis hoc ignorat , quis hoc negat ? sed cum alius preparatur alius non preparatur voluntas à Domino , discernendum est utique quid veniat de misericordia ejus , quid de iudicio. Il y a plusieurs autres Apostilles de l'invention nouvelle de M. Albizzi ou des Jesuites dans le memoire qu'il nous en donna & que j'ai encore signé de luy , mais je me suis un peu arresté sur celles-là , pour faire juger au lecteur du dessein qu'ils avoient ne pouvant empêcher l'impression des ouvrages de S. Augustin d'en corrompre au moins la doctrine autant qu'ils pourroient par leurs fausses Apostilles.*

Considerant donc que s'il falloit conférer avec M. Albizzi de toutes les Apostilles contenues dans son memoire , & entrer dans l'examen des raisons qu'il auroit pour nous obliger à les mettre telles qu'il nous les avoit prescrites , & de celles que nous aurions de nous en excuser , c'estoit le vrai moien de nous engager dans des questions qui seroient fautiveuses , dont nous n'aurions point de justice , & qui luy fourniroient peut-estre matiere de quelque prise & de quelque plainte contre nous ; qu'indubitablement il ariveroit aussi de-là que nostre impression en seroit ou tout à fait arrestée ou du moins beaucoup retardée , ce qui estoit possible ce qu'ils cherchoient davantage par les embarras & les chicaneries de ces Apostilles ; nous nous résolûmes à accepter une des deux conditions , qu'uyque rude & déplaisante , qu'il avoit signées au bas du memoire qu'il nous avoit donné , sçavoir de mettre toutes ces Apostilles précisément comme il nous les avoit envoyées dans son memoire de quatre pages , ou de n'en plus mettre aucune dans tout le reste de l'ouvrage ; vel delenda sunt , avoit-il ordonné , omnes Apostille vel imprimende ne jacent in supradictis annotamentis

ainfi signé *Fr. de Albizzi*. De sorte qu'il en fallut passer par-là, & après avoir imprimé ces quatre premiers traittés avec les Apollilles ordinaires, nous résolûre pour éviter pis, & pour nous assurer de pouvoir achever le reste de cette impression, de n'en plus mettre aucune dans tout le reste du livre. Et c'est ce qui l'a fait paroître au jour imparfait & mutilé, comme il est pour ce regard. Voilà les obstacles qu'il a fallu recevoir en ce siècle à Rome par les chicaneries de cet assesseur, pour y imprimer ce peu d'ouvrages de S. Augustin; après que sa doctrine y a esté canonisée dans tous les siècles precedens, par tous les Papes qui ont vescu depuis ce grand Saint, & qui ont eu occasion d'en parler; & quoy qu'elle soit encore aujourd'huy dans une singuliere veneration à tous les Theologiens de Rome, hors le nombre assés petit de ceux qui se sont dévouéz aux interets des Jesuites.

CHAPITRE VIII.

Histoire incidente du châtiment exemplaire du Sous-delaure Mascambrun, convaincu de plusieurs faussetés, qui arriva en ce temps-là, & dont j'appais de tres grandes particularitez par une vœe fort assurée.

IL a fallu laisser en arriere le peu des autres choses qui se sont passées dignes de quelque remarque, pendant tout ce temps que l'affaire de cette impression a duré, pour n'en interrompre pas le recit, en y entrelassant les autres suivant le cours de mon Journal; maintenant que ce recit est achevé, il est temps de les reprendre.

Il s'en passa une pendant ce temps-là si considerable en ce qu'elle estoit en elle mesme, qu'encore qu'elle n'ait eu du rapport à nostre affaire que fort indirectement, & parce seulement qu'elle a fait qu'un des quatre Cardinaux qui estoient destinés pour en connoître, n'a presque pu y avoir aucune part; je ne laisserai pas neanmoins d'en rapporter icy ce que j'en ai sçu par une voietres certaine, tant à cause de cela, que parce qu'elle peut servir d'un exemple memorable des justes chastimens, que reçoivent quelquefois ceux qui ont abusé de la confiance que leurs maistres avoient en leur fidelité & en leurs conseils, quand ils viennent à decouvrir leurs malices & leurs fourberies.

Il y avoit un certain *Francesco de Canonici*, natif de la Marche d'Ancone, qui après avoir fait d'assés bonnes études dans les humanités & dans les loix, estoit entré chez un Advocat celebre nommé Mascambrun, pour luy servir d'aide en ses études, & copier les Ecritures que cet Advocat faisoit en droit pour ses par-

ties. Ce *Francesco de Canonici*, qui estoit de basse extraction & pauvre, aiant trouvé cette occasion de gagner de l'argent, il employoit toute son industrie pour en amasser. Outre le salaire de l'Advocat, qui prend ordinairement huit testons pour chaque piece d'Ecritures, son *Ajutante di studio*, en François son Clerc, qui les copie, a pour ses droits un gros de chaque page, un gros c'est la douzième partie d'un teston. Ce *Francesco de Canonici* mettoit si peu de lignes en chaque page & si peu de mots en chaque ligne, qu'il fit qu'on dit dans Rome par proverbe les *Originaux de Mascambrun*, pour signifier une chose extraordinairement tirée & étendue.

L'Advocat Mascambrun aiant reconnu, que ce *Francesco de Canonici* avoit un esprit fort delié & propre pour la chicane, eut de l'estime & de l'inclination pour luy, & luy laissa quand il mourut son nom, ses armes, ses Ecritures, & sa Bibliothèque. Tout cela donna grande reputation à ce *Francesco de Canonici*, aiant esté si avantageé par un homme qui en avoit beaucoup de son temps, & s'en estant prevalu il se mit aussi avant qu'il put dans l'intrigue du bareau & y trouva bien de l'employ.

Le commencement de sa grande fortune vint de l'accés qu'il eut chez le Pape pendant qu'il n'estoit encore que Cardinal Pamphile. Ce Cardinal avoit marié l'aînée de ces Nieppes au Marquis Justinian, qui avoit un procès fort important à la Rotte, que ce Cardinal regardoit & sollicitoit comme sa propre affaire. Ce procès avoit pris à la Rotte un fort mauvais pli, & il y avoit desja eu deux decisions contre le Marquis Justinian. Le C. Pamphile en estoit fort assligé tant pour l'intereit de sa maison, que parce qu'il s'estoit engagé dans une sollicitation qui ne luy réussissoit pas. Il arriva que l'Auditeur de ce Cardinal en parla à ce nouveau Mascambrun, comme d'une affaire qui donnoit beaucoup d'inquietude à son Maistre. Mascambrun estoit grand ami de cet Auditeur, & il le pria de luy mettre entre les mains les pieces qui pouvoient luy donner l'entiere instruction de ce procès. Mascambrun les aiant étudiées avec grande application, reconnut qu'on avoit pris l'affaire de mauvais biais, & que si l'on continuoit à la poursuivre, comme elle estoit commencée, elle estoit perdue; mais que si on luy faisoit prendre une autre face, comme il croioit qu'il pourroit le faire s'il l'entreprenoit, on pourroit en venir à bout. Il rendit les pieces à l'Auditeur, luy dit la pensée qu'il en avoit, le pria de parler de luy au Cardinal, comme d'un homme qui seroit à consulter sur cette affaire, après l'estime que desunt Mascambrun avoit

témoigné

témoigné faire de luy en luy laissant son nom, ses armes, la Bibliothèque & ses écritures; mais sur tout il le pria de bien prendre garde, de ne point dire au Cardinal qu'il luy eust encore fait voir aucunes écritures de ce procès. L'Auditeur s'accommoda aisément à ce desir de Mascambrun; il en parla adroitement au Cardinal, lequel dans les agitations & inquietudes que cette affaire luy donnoit, en voia querir Mascambrun, à qui il la deduisit toute, & luy expliqua entierement jusqu'aux deux décisions que la Rotte avoit données contre Mascambrun qui avoit étudié l'affaire à fond, la reprit dès le commencement & la deduisit avec tant de facilité devant le Cardinal, que luy aiant en suite fait voir la faute qu'on avoit commise dans la façon avec laquelle on l'avoit traitée, & le moien par lequel on pouvoit faire revoquer les décisions contraires qui avoient desja esté données, que le Cardinal en fut ravi, & creut que Mascambrun estoit le premier esprit de Rome, le voiant parler si nettement d'une chose dans laquelle il devoit estre si neuf, & luy donner les moiens de gagner une affaire qui luy importoit tant & qu'il croioit absolument perduë. C'est pourquoy il luy fit mettre entre les mains toutes les pièces, & voulut qu'on suivist tout à fait son conseil dans tout ce qu'il y auroit à faire. Mascambrun l'entreprit de si bonne façon, qu'il fit revoquer les deux décisions & gagna le procès; & le gain de ce procès luy gagna tellement l'esprit du C. Pamphile, qu'estant devenu Pape il le fit Sous-dataire, & de plus luy confia le soin de toutes les intrigues & de toutes les affaires qui regardoient la maison Pamphile.

Le Sous-dataire à proprement parler, n'est que le Substitut ou Lieutenant du Dataire. Le Pape le fait Camerier d'honneur, & luy donne pension pour son entretien pain & vin, & argent pour le reste. Il a soin de voir toutes les suppliques qu'on veut presenter au Pape, excepté celles qui sont pour des benefices vacans à cause de mort, qui vont à un autre Officier qui est encore sous le Dataire & qui s'appelle le *per obtinum*.

C'est donc au Sous-dataire de faire la division des suppliques. Les matieres courantes, qui sont toutes les vacances par mort des Curés & des benefices simples de France hors la Bretagne, toutes les resignations simples, les *extra tempora*, les devoluts qui sont toutes matieres ordinaires ne doivent pas estre signées du Pape, c'est pourquoy il les renvoie au *Concessum*, qui est un Officier Prélat de la Cour qui a quinze cens escus de pension, qui signe toutes les suppliques quand elles luy sont envoiées par le Sous-dataire, dont il doit

voir la marque au pied de la supplique qui est en deux mots *ad Ord^m* qui veulent dire *ad Ordinarium*. Cet Officier signe les suppliques en cette forme, *Concessum ut petier in presentia S^m Dⁿⁱ N^{ri} Pape. F. CAETANUS*.

Il y a d'autres suppliques dont les matieres doivent estre examinées par les Congregations des Reguliers, ou du Concile, ou du S. Office, ou autres; c'est au Sous-dataire à les envoyer où il faut.

Quant aux suppliques qui sont pour des graces qui dependent simplement du Pape & qui n'ont pas besoin d'un plus grand examen; le Sous-dataire selon l'ancien style les doit voir par luy mesme ou par un Substitut fidele & intelligent, & doit mettre au pied de chaque supplique le sommaire de ce qu'elle contient. Ce sommaire n'est qu'un abrégé en tres peu de mots de la grace qui est demandée dans le corps de la supplique, il faut qu'il soit conforme au corps de la supplique, parce que le Pape pour sçavoir ce qu'il signe, ne lit que le sommaire qui luy represente la grace qu'on luy demande.

Tous les jours le Dataire ne manque point d'aller voir le Pape, pour luy porter les affaires de cette qualité qu'il doit signer; Mais auparavant il appelle le Sous-dataire & le *per obtinum*, pour sçavoir les affaires qu'on doit presenter à signer au Pape. Ils examinent ensemble celles qui ont quelque difficulté, afin d'en pouvoir informer le Pape. Ils font un paquet ou une liasse d'un nombre de suppliques pour les porter à la signature du Pape, à laquelle le Sous-dataire se trouve avec le Dataire; le *per obtinum* ne s'y trouve pas, si ce n'est que le Sous-dataire soit indisposé.

Mascambrun fut accusé d'avoir commis quantité de fourbes & de mechancetés dans cet Office de Sous-dataire. Pour les comprendre, il faut sçavoir comment les suppliques sont faites, & par quels Officiers elles passent pour estre expedées.

Les suppliques donc se font en une demie feuille de papier, au haut de laquelle on met le Diocese où est le benefice, s'il est question d'un benefice; ou si c'est une grace qui ne regarde point de benefice, on met le diocese de la personne qui demande la grace par exemple *Parisen. Trezen. Lugdun. Bonanen*: A costé droit de la supplique on met quelle grace c'est qu'on demande, comme *Provisio, Resignatio simplex, Dispensatio in 3^o & 4^o consanguinitatis, Certo modo, Per obtinum, Resignatio cum pensione*, ou autres semblables selon les matieres: puis, la supplique commence *Beatissime Pater &c.* Et l'on y exprime ensuite le nom de l'orateur, la grace qu'il demande, & toutes les circonstances qu'il est nécessaire

d'exprimer. Apres cela on laisse un vuide de trois doigts ou environ pour la signature du Pape, & au dessous de ces trois doigts on achève la supplique par ces mots ordinaires; *Et cum absolute à Censuris ad effectum duntaxat &c.* Avec tous les decrets & restrictions avec lesquelles on donne ordinairement les graces. Au pied de la supplique le sous-Dataire, ou les bacheliers pour le soulagement du sous-Dataire, mettent le sommaire de la grace en une ligne ou deux plus ou moins selon les matieres.

Les officiers par les mains desquels les suppliques doivent passer, sont le Dataire & le sous-Dataire qui les portent au Pape pour les signer, & ils doivent luy expliquer les difficultés qui y sont, & les raisons pour lesquelles il doit ou il peut faire la grace qu'on luy demande. Si le Pape juge que la grace soit exorbitante, il rejette la supplique; s'il veut accorder la grace, il signe *fiat ut petatur* dans le vuide laissé entre le corps de la supplique & les decrets: Et il met la premiere lettre de son nom, non point de son Pontificat, mais de son baptême. Innocent X s'appelle Jean Baptiste; il met un I. Urbain VIII s'appelloit *Maphesus*; il mettoit un M. Il redouble le *fiat* à la marge vis à vis des decrets.

La supplique estant signée, le Soudataire l'envoie au premier Reviseur. Il y a deux Reviseurs en daterie à qui le Pape donne *la parte*, qui peut monter à deux cens soixante escus pour chacun. Leur Office est de revoir les suppliques signées, pour voir si les sommaires qu'on met au pied des suppliques & selon lesquels le Pape a intention de faire la grace, expriment tout ce qui est dans le corps de la supplique. Que si le premier Reviseur trouve qu'il y a des graces dans le corps qui ne sont pas dans le sommaire, de luy mesme il rait & casse dans le corps ce qui n'est point dans le sommaire, ou mesme il retient la supplique qui ne va pas plus avant. S'il veut faire service aux expeditionnaires ou aux parties, il va au Dataire ou au sous-Dataire, & confere avec eux sur le manquement de la supplique, & souvent ils tombent d'accord qu'on la peut expedier, parce que les officiers supérieurs sont censés estre l'organe du Pape & doivent sçavoir sa volonté & ses intentions, puisqu'ils traitent tous les jours avec luy; ainsi quand ils disent au premier Reviseur dans les choses douteuses qu'il passe outre, il met sa marque qui est la premiere lettre de son nom au commencement du sommaire. Le premier Reviseur s'appelloit alors Joachim; il mettoit un I.

Après que le premier Reviseur a veu la supplique, si elle doit estre expediee, il l'envoie aux Dates. C'est là où l'on prend les dates pour les benefices, où il y a prévention, comme

dans tous les Benefices simples de France, (hors la Bretagne) qui ne sont point de la nomination du Roy. Celuy qui a la premiere date l'emporte. Si-tost que ceux qui y ont envie ont receu la nouvelle d'un benefice vacant, ils vont au logis de cet Officier où-ils prennent la date, qui n'est autre chose que le nom du Postulant, le Benefice, le Diocese, & le jour courant. L'Officier en prend note sur des Registres, afin d'ajuster la petite date à celle que l'on a prise. Apres donc que cet Officier a receu la supplique du premier Reviseur; si c'est pour un benefice sur lequel on ait pris date, il met au dessous du sommaire la petite date conforme à celle qu'on a prise par exemple. *S. M. M. Kalend. Martii Anno 8. &c.* Si ce sont des suppliques pour lesquelles on n'ait pas pris de date, il met la date du jour courant. L'on appelle cette date la petite, pour la distinguer de la grande que le sous-Dataire donne, comme je dirai cy apres.

Après que l'Officier des dates a datté la supplique, il l'envoie au second Reviseur. Celuy cy est le second dans l'ordre, mais il est le premier en dignité. Il revoit ce que le premier a desja veu; & si le premier a laissé passer quelque chose de mal à propos, ou s'il a mis quelque decret qui restraigne trop la grace ou la rende inutile, il peut changer, offer, adjoindre ce qu'il juge à propos. Quand il laisse passer la supplique, il y met sa marque qui est la premiere lettre de son nom, au dessous de celle du premier. Le second Reviseur de ce temps là mettoit un L, parce qu'il s'appelloit Lagnel.

Quand la matiere de la supplique doit paier componende, comme font les Prieurs titulaires, les Abbaies, les Coadjutories, les Indules, la supplique va du second Reviseur à l'Officier des componendes, auquel elle paie ce qui est réglé. En beaucoup de matieres les choses ne sont pas si réglées, que cela ne consiste en traité avec l'Officier des componendes & le Cardinal Dataire, & l'on en eschappe au meilleur compte que l'on peut. Quand la supplique doit paier componende, l'un des Reviseurs met au bout du sommaire un C, ou Comp. pour dire qu'il faut qu'elle compose auparavant que le sous-Dataire y mette la grande date. Quand l'Officier des componendes a esté païé, il met sur le replis de la supplique en bas *scito*, & la premiere lettre de son nom.

Des Componendes la supplique retourne au sous-Dataire, pour y mettre la grande date, les Dataires qui le faisoient autrefois & d'où ils ont pris leur nom, s'en estant reposés sur les sous-Dataires. Le sous-Dataire doit donc voir si les mains & les marques de tous les Officiers sont au tour du sommaire, & si l'on a païé la componende au cas qu'elle soit due. Quand il en

il en est assuré par le *sevoir* qu'il voit sur le rempli de la supplique, il met la grande date conforme à la petite dont j'ai parlé, mais étendue par exemple : *Datum apud Sanctam Mariam Majorem Kalendis Martii Anno Octavo*, &c. Quand la supplique est ainsi datée elle va à un Office qu'on appelle *Missus*, où l'on coupe le sommaire de la supplique qui demeure en cet Office, lequel s'appelle *Missus* à cause qu'il envoie les suppliques aux Registres pour y estre enregistrées.

Undes vingt-quatre Registrateurs me t la supplique dans les Registres, & puis la porte avec le Registre à un des quatre Maîtres du Registre, pour ausculter la supplique; c'est à dire pour la collationner & voir si le Registre est conforme mot à mot à la supplique. Le Maître du Registre qui l'a ausculté fait un grand R. derriere sur le dos de la supplique qui veut dire *Registrata*; il met son nom dans le pied de l'R, & audeffus le livre du Registre & le feuillet. Cela fait, la supplique sort de Daterie. Cela supposé :

L'on accusa Mascambrun de cinq crimes differents. Le premier d'avoir changé les sommaires des suppliques. Le second d'avoir fraudé les componendes. Le troisieme d'avoir donné des mandats pour l'expedition gratuite des Bulles. Le quatrième d'avoir falsifié les Registres du Pape Urbain. Le cinquieme d'avoir fait la mesme chose dans ceux d'Innocent X.

Pour le premier chef d'avoir changé des sommaires, il y avoit failli en deux façons, dont la premiere estoit en faisant des sommaires volans. Pour quoy entendre il faut sçavoir qu'en quelques rencontres il arivoit que les suppliques estoient fort grandes, & ne laissoient au bas de la demie feuille que peu d'espace dans lequel on ne pouvoit pas mettre commodement le sommaire de la grace contenuë dans la supplique, à cause qu'elle comprenoit possible plusieurs chefs qu'il falloit expliquer au Pape afin qu'il sceust ce qu'il signoit, de sorte qu'il falloit quelque fois cinq ou six lignes pour un sommaire. En ces cas on mettoit le sommaire dans un papier separé large de 4 ou 5 doigts, qu'on atachoit au bas de la supplique avec un peu de pain à cachetter. Et pendant que le Pape n'a pas eu sujet de se desier de ses Officiers, il a signé les suppliques indifferemment; soit que les sommaires fussent écrits au bas de la feuille mesme, dans laquelle estoit le reste de la supplique; soit qu'ils le fussent dans ces sortes de papiers attachés, qu'on appelloit sommaires volans.

Donc pour tromper le Pape, & luy faire signer des graces qu'il n'eust point assurément accordées, si elles luy eussent esté demandées

ingenument & nettement; ils attachoiēt aux suppliques qui contenoient les graces extraordinaires qu'ils vouloiēt obtenir par surprise, un de ces papiers volans, dans lequel ils mettoient le sommaire d'une grace ordinaire. Ainsi le Pape qui avoit confiance en son sous-Dataire, croiant que le sommaire estoit conforme à la supplique, & n'y avoit rien d'extraordinaire, signoit la supplique. Quand le Sous-dataire avoit cette supplique ainsi signée, il detachoit le sommaire faux qui avoit esté présenté au Pape; & il y en attachoit un autre entierement conforme au corps de la supplique, qu'il envoioit ainsi au premier Reviseur; lequel avoit la conformité du sommaire avec la supplique estoit obligé de la laisser passer. Par exemple ils vouloiēt obtenir dispense pour un bastard, pour pouvoir posseder des dignités dans les Eglises Cathedrales & mesme des Evechés, que le Pape ne donne qu'aux Princes; ils attachoiēt un sommaire qui disoit, *Dispensatio pro illegitimo ad simplicia beneficia*: quand la grace estoit signée, ils arrachoiēt ce sommaire & y en remettoient un autre qui disoit, *Dispensatio pro bastardo ad quacumque beneficia etiam ad dignitates in Cathedralibus & ad Episcopatum*.

L'un des Reviseurs qui voioit tous les jours passer des graces, que tout le monde sçavoit estre contre l'intention du Pape; en fit voir quelques-unes à M. le C. Cechini Dataire, & luy montra la façon en laquelle on surprenoit le Pape par ces sommaires volans; & M. le C. Cechini défendit qu'on s'en servist de-là en avant.

Ceux qui avoient usé de cet artifice pour tromper le Pape, voiant qu'on leur en avoit osté le moien, en trouverent un autre qui fut de se servir d'un papier (qu'on appelle à Rome papier François) lequel est plus grand que celui dont on se sert ordinairement pour faire les suppliques; & au lieu qu'auparavant ils écrivoient leurs faux sommaires sur des papiers volans qu'ils detachoiēt par après, ils écrivoient alors leurs faux sommaires au bas de cette feuille au dessous de la supplique; & après que le Pape l'avoit signée, ils coupoient le faux sommaire, & en écrivoient un autre conforme au corps de la supplique.

Cela fut decouvert par le premier Reviseur; qui aiant pris une feuille de ce grand papier François, & l'aient confrontée avec les suppliques, pour lesquelles on s'en estoit servi; reconnut que la feuille des suppliques n'estoit pas entiere, & qu'on en avoit coupé autant qu'il en falloit pour un sommaire: outre que leur effronterie vint à un tel point, que souvent ils coupoient les sommaires avec tant de negligence, qu'il y paroissoit encore une par-

tie des lettres qui avoient esté coupées : de sorte qu'un homme un peu avisé comme estoit le premier Reviseur, & qui sçavoit que le Pape avoit déclaré qu'il ne vouloit point faire les graces que luy premier Reviseur voioit neantmoins tous les jours signées de la main du Pape, reconnu bien aisément de quelle façon on y trompoit sa Sainteté.

Le second chef d'accusation prouvé contre Mascambrun fut d'avoir volé les componendes. J'ai dit que toutes les suppliques qui en doivent, avant que le Sous-dataire y mette la grande date, vont à l'Officier des componendes, où elles paient ce à quoy elles sont taxées, & que cet Officier après en avoir reçu le paiement met le *selou* sur le replis avec la première lettre de son nom. Les expéditionnaires qui estoient d'intelligence avec Mascambrun, qui estoient cinq principaux, sçavoir, Monacci, le Gracco, Brignardel, de-Goux, & Bonozzi, s'accommodoient avec luy chacun pour les affaires qu'ils avoient entre les mains ; & se partageant entre eux la somme qui devoit aller aux componendes, la plus grande partie estoit pour le Sous-dataire, & le reste pour ces expéditionnaires. Et pour en frustrer l'Officier des componendes, le Sous-dataire se faisoit apporter les suppliques, si-tost qu'elles estoient hors des mains du second Reviseur, & y mettoit la grande date sans les envoyer à l'office des componendes.

Le troisième chef d'accusation fut d'avoir donné des mandats pour l'expédition gratuite des Bulles. Ces mandats s'expédient par un *motu proprio*. Les *motu proprio* se distinguent des autres suppliques qu'on appelle par *fiat ut petitur*, en ce que celles-cy sont signées à l'instance de la partie, comme la parole *ut petitur* le montre allés, & les autres sont signées *fiat motu proprio* avec la première lettre du nom du Pape, comme j'ai dit pour les autres. Le Pape donne ces mandats pour des personnes privilégiées, qui sont les Cardinaux, les parens, les Officiers de sa maison, tous ceux qui ont des offices en Daterie & en Chancellerie, & quelques autres qui de droit ont l'expédition gratuite de leurs Bulles ; & outre ceux-cy le Pape fait cette grace à qui il veut. On surprenoit le Pape en ces mandats, en ce que sa Sainteté aiant signé un *motu proprio* & aiant fait la grace à un particulier de l'expédition gratuite de ses Bulles, le Sous-dataire de son autorité faisoit mettre dans le même mandat le nom d'un autre à qui il vouloit faire la grace ; & ainsi il faisoit étendre à deux ou trois personnes, la grace que le Pape n'avoit faite qu'à un seul. Cette action fut jugée fort criminelle, parce que bien que le Sous-dataire & les autres Officiers de Daterie pussent adjou-

ter quelque chose aux suppliques, même après que le Pape les a signées, ce n'est pourtant qu'en ce qui est nécessaire afin que la grace qu'il a accordée ne soit pas inutile. Comme par exemple, le Pape donne une coadjutorerie sur un Canonat, les Reviseurs y ajouteroient l'inhibition à l'Evesque de pourvoir à ce Canonat, parce qu'autrement la grace de coadjutorerie seroit inutile, si l'Evesque pouvoit y pourvoir par mort ou autrement ; mais ils ne peuvent pas faire des graces nouvelles & toutes entières, comme en ce cas de se servir de la signature du Pape pour donner le gratis de l'expédition à des personnes dont le Pape n'a jamais entendu parler, ou à qui même il a peut-estre refusé cette grace.

Le quatrième chef d'accusation fut d'avoir falsifié les Registres d'Urbain VIII. La grace que le Pape a signée, n'est pas censée estre parfaite & entière qu'elle ne soit enregistrée. Quand elle est enregistrée, les Officiers de Daterie n'y peuvent plus toucher, parce que les Maîtres du Registre sont comme la dernière main du Pape, qui donne l'accomplissement & la dernière perfection à la grace. Ainsi l'on ne peut plus toucher alors ny aux suppliques ny aux Registres, sinon en quelque chose fort légère, & qui évidemment ne change rien de la substance de la grace ; comme si l'on avoit failli à écrire nettement le nom de l'Orateur, qu'on se fust trompé à prendre la date qu'on devoit prendre, qu'on eust omis une clause nécessaire & sans laquelle la grace seroit inutile : en ces cas le Dataire se fait apporter le registre & la supplique, & accommode l'un & l'autre y mettant ou corrigeant ce qui est à y mettre ou corriger ; mais il ne peut pas changer la substance de la grace ou en ajouter quelque une que le Pape n'avoit pas faite. Il y a une constitution particulière du Pape, qui defend sous peine de la vie à qui que ce soit, de toucher aux Registres d'un Pape dont on n'est pas Officier. Ce quatrième chef d'accusation contre Mascambrun fut fondé sur cette Constitution. Du temps du Pape Urbain on érigea une Collegiate en la ville de Fermo en Italie, de quatre Chanoines & un Archiprestre. Outre les revenus qu'on assigna à chacun en particulier, on fit une masse commune de quinze escus pour quelque distribution extraordinaire, dont chacun des Chanoines devoit tirer trois escus pour sa part. L'Archiprestre traita avec Mascambrun, & le pria de vouloir faire changer l'institution de cette Collegiate, & de luy faire assigner à luy & à ses successeurs Archiprestres cette somme de quinze escus, qui dans la première institution devoit estre distribuée entre tous. Mascambrun qui dans le grand crédit où il se

voioit

voient auprès du Pape croioit pouvoir toutes choses, se resolut de faire cette affaire en faisant corriger en Chancellerie la Bulle de l'Institution. Pour en venir à bout, il fallut changer la clause de la supplique qu'Urbain avoit signée, & les Registres du même Pape. Comme on porta la Bulle pour la corriger, Monseigneur Regent de la Chancellerie y fit de grandes difficultés. Mais Mascambrun luy parla & l'assura qu'il avoit parole & ordre du Pape pour cela. Le Regent voyant la supplique & les Registres accommodés permit qu'on accommodast encore la Bulle en conformité. Cette action fut jugée fort criminelle. Car outre qu'il ne pouvoit pretexter aucune legitime autorité pour toucher à une grace qu'Urbain avoit faite, duquel il n'avoit jamais esté Officier pour en declarer ou interpreter les volontés; il faisoit dire à un Pape mort ce qu'il ne pouvoit plus dire, & la Bulle portant en teste le nom d'Urbain, contredisoit après sa mort à ce qu'il avoit expressement ordonné pendant sa vie. On dit qu'une piece de terre appartenant à cet Archevêque, & qui estoit à la bien-séance de Mascambrun qui avoit du bien là auprès, donna occasion à cette fourberie & en fut la recompense. Mais il falloit que cette piece de terre fust bien peu de chose, puisqu'il cet Archevêque ne gaignoit par cette fausseté que douze escus par an pendant sa vie. Ce qui fait d'autant plus voir la méchanceté de Mascambrun, qui se portoit à commettre de si grandes faussetez pour un si petit intérêt.

Sur le cinquième chef d'accusation d'avoir touché aux Registres d'Innocent X, maintenant regnant, le pauvre Mascambrun fut convaincu d'y avoir changé, ajouté, fait de nouvelles graces de grande importance de sa main propre, qui se prouvoient par tous les Registres.

Tout Rome sçavoit qu'il se commettoit de grandes faussetez dans la Daterie; mais fort peu de personnes sçavoient la maniere dont on surprenoit le Pape; ce qui faisoit croire à plusieurs (quoique cela ne fust pas comme la fuite l'a montré) que sa Sainteté sermoit les yeux volontairement, & consentoit en quelque façon, si-non en approuvant, du moins en dissimulant, aux actions infames du Sous-Datier; auquel il témoignoit avoir une entière confiance.

Ces fourberies commencerent à beaucoup éclater vers le mois de Septembre de l'année 1651. Boulboul expeditionnaire Liegeois sollicitoit une affaire: Le sous-Datier qui dès long temps ne faisoit signer aucune grace un peu extraordinaire, qui ne passast par les mains de l'un de ces cinq expeditionnaires cy-dessus

nommez, qui estoient ses correspondans, & qui tenoient boutique ouverte pour la vente de toutes les graces, rejeta la supplique de Boulboul, & luy dit, que le Pape ne la vouloit pas signer: Boulboul qui sçavoit le chemin qu'il falloit prendre pour en venir à bout, s'adressa au Gracco, à Brignardel, & à de-Goux; qu'il rencontra par hazard ensemble; & leur presenta à tous trois son affaire, leur promettant que celui qui la seroit, auroit outre les frais de l'expedition, quatre ou cinq pistoles de pot de vin. De-Goux qui estoit substitut fort assidu du sous-Datier fut le plus habile & expedia l'affaire. Boulboul aiant son affaire & le compte de l'expedition, & n'estant pas fort negligent en ce qui regardoit les componendes, se voulut informer si cette affaire portoit quatre cens six ducats de componende, comme on luy avoit mis dans le compte. On luy dit qu'elle n'en paioit que quatre cens quatre. Pour en estre plus assuré, il alla à l'Office des componendes pour voir sur les livres de cet Office combien elle avoit païé; il trouva qu'elle n'estoit pas écrite; il s'informa du substitut de l'Office si c'estoit par oubliance ou autrement qu'on ne l'eust pas écrite; il fut enfin verifié que cette affaire estoit passée sans paier de componende. Incontinent Boulboul qui n'estoit pas gagé pour se taire, & qui estoit marié que de-Goux luy vouloit faire paier la componende que luy même n'avoit pas païée, publia l'affaire par toute la Daterie.

Le Préfet des componendes nommé Brandanno, qui craignoit d'estre recherché, parce qu'il doit rendre compte des componendes, fit grand bruit sur ce qu'on vouloit hautement le Pape, & dit qu'il falloit qu'on eust fraudé les componendes de plus de quarante mil ducats. De-goux & le Gracco voyant que les affaires se brouilloient, & se sentans coupables de quantité de choses qui n'estoient pas encore decouvertes, s'enfurent à Livourne par le conseil de Mascambrun, qui paia de son argent les quatre cens ducats qu'on avoit volez à la componende, & appaisa tout le bruit. Il luy fut en suite fort aisé de faire croire au Pape qu'il n'y avoit que ces deux expeditionnaires qui fissent de semblables méchancetés, & il dit à sa Sainteté qu'il falloit pourvoir par quelques bons reglemens à ce que ces desordres n'arivassent plus. Il ajouta que ceux dont on s'estoit plaint n'estoient arrivés que par la negligence des Officiers subalternes de la Daterie; qui au lieu de s'envoyer de main en main les suppliques selon l'ancien style, les donnoient aux parties & aux expeditionnaires; lesquels les aiant entre les mains, y faisoient quelquefois des faussetés, ou les faisoient expedier, sans qu'elles eussent passé par tous les offices. En suite

suite de quoy l'on publia une defense à tous les Officiers de la Daterie, de donner aucune supplique signée par le Pape aux parties ou aux expeditionnaires, avec injonction de se les envoyer immediatement les uns aux autres selon le style ancien. Ainsi le Sous-dataire devoit envoyer les suppliques signées par le Pape au Premier Reviseur; le Premier Reviseur à l'Officier des petites dates; celui-cy au second Reviseur; le second Reviseur aux compoendes; le Prefet des compoendes au Sous-dataire; le Sous-dataire au *missis*; cet Officier au registre. Ce fut un ordre qui mettait à couvert pour un temps le Dataire & le Sous-dataire, accusoit de negligence les Officiers subalternes qui s'en plaignirent, mais en vain, car il fallut qu'ils souffrissent ce reproche, le temps n'estant pas encore venu où les malversations de Mascambrun devoient paroître avec plus d'éclat.

Ce fut sur la fin du mois de Decembre de la mesme année 1651, qu'on vit une fausse Bulle qui contenoit l'évocation d'une affaire dont l'Inquisition de Portugal avoit pris connoissance, & que l'on renvoyoit par cette Bulle à des juges séculiers. Quelques Seigneurs de grande condition de Portugal, avoient esté accusés à l'Inquisition de ce Royaume-là d'un crime honteux. Ce Tribunal avoit constitué les accusés dans ses prisons. Il y avoit toute apparence qu'ils seroient traités à la rigueur, & que leurs biens qui estoient tres considérables, seroient confisqués; ce qui les obligeoit de solliciter auprès du Pape une évocation pour estre renvoyés à des juges séculiers, auprès desquels ils croioient pouvoir sortir d'affaire plus facilement. Don Diego de Soná Portugais, Gentil-homme de tres haute naissance en Portugal, en sollicitoit auprès du Pape l'expédition. M. l'Ambassadeur de France l'avoit aussi recommandée plusieurs fois au Pape, qui avoit toujours témoigné de n'en vouloir rien faire, tant pour l'indignité du crime, que parce qu'il ne vouloit pas prejudicier au pouvoir & aux privileges du Tribunal de l'Inquisition. Il se trouva un Expeditionnaire nommé Brignardel Genoïs, qui entreprit l'affaire, à condition d'une grosse recompense qui luy fut promise, s'il pouvoit en venir à bout. Cela ne luy fut pas difficile, il en fut quitte pour fabriquer une fausse Bulle & pour mettre faussement sous la Bulle qui estoit écrite par Orozzino Scripteur Apostolique Italien, les noms des Officiers par les mains desquels elle devoit passer en Chancellerie. Monseigneur Bruningo qui avoit l'office d'Auditeur des Contradettes, & qui avoit ausculté la Bulle, c'est à dire qui l'avoit collationnée sur la supplique, qui est la dernière

main qu'on met aux Bulles, quand elles ont passé en Chancellerie ou par la Chambre, & qu'on y a mis le plomb, sçachant que Monseigneur Mendez Portugais l'avoit aussi sollicitée auprès du Pape, & l'ayant rencontré dans la Chapelle qui se tint le dernier dimanche de l'Advent qui se trouvoit estre la veille de Noël, se conjouit avec luy de ce qu'enfin elle estoit passée. Monseigneur Mendez fut extrêmement surpris de cette congratulation; & voyant que Monseigneur Bruningo persifloit à luy soutenir positivement qu'il l'avoit auscultée, ne put s'empêcher de pleurer; & estant pressé par cet ami de luy dire la cause de sa tristesse, il luy dit que c'estoit que l'Inquisition de Portugal aiant sceu qu'il avoit sollicité cette affaire, avoit fait mettre en prison son Pere & son Frere, ce qui l'avoit empêché de s'en mesler davantage. Que sans doute ses parens seroient plus mal traités quand on sçavroit que l'affaire seroit faite, dans la croiance qu'on auroit qu'elle auroit esté faite à sa sollicitation. Que pour luy il n'auroit jamais cru que cette affaire eust pu se faire, aiant sceu que le Pape en avoit toujours montré tant d'aversion; & il le pria d'en avertir M. le C. Cechini Dataire, qui sans doute n'en sçavoit rien.

Monseigneur Bruningo alla l'apres-dînée chez M. le C. Cechini, pour luy souhaitter les bonnes festes, suivant la coustume de Rome, & luy parla de cette affaire l'assurant qu'il avoit ausculté la Bulle. M. le C. Cechini témoigna estre fort effrayé de cette nouvelle & s'écria avec ces paroles, *Povracci noi! che dirà il Papa il quale tante volte ha negato questa gratia? QUE NOUS sommes malheureux! que dira le Pape qui a tant de fois refusé cette grace?* Monseigneur Mendez alla en mesme temps chez M. le C. Cechini sous le pretexte des bonnes festes; & les interets de son Pere & de son Frere qu'on tenoit prisonniers à l'Inquisition de Portugal, le porterent à faire voir que cette affaire estoit de tres grande consequence. Ce qui obligea M. le C. Cechini d'envoyer querir Monseigneur Mascambrun, qui estoit encore alors dans un si haut degré de fortune & d'autorité auprès du Pape, que s'il se fust fait des Cardinaux aux quatre-temps précédens, c'estoit une chose tres assurée qu'il y avoit un chapeau pour luy. M. le C. Cechini luy dit, qu'il falloit faire tout ce qui se pourroit pour avoir cette Bulle, & faire voir à sa Sainteté qu'il n'y avoit point de leur faute. Mascambrun témoigna plus d'étonnement de cette affaire que personne. Il dit que le Pape n'avoit jamais voulu la faire, qu'il falloit necessairement qu'elle fust expédiée par fausseté. Il monta incontinent en carrosse pour aller chercher Brignardel qu'on disoit l'avoir expe-

expédiée. Il le prit en son carosse & le mena chez Don Diego de Sonfa, qui avoit sollicité cette affaire & avoit la Bulle; il se la fit rendre le même jour sur les dix heures du soir. Le lendemain jour de Noël il la fit voir au Pape & à M. le C. Cechini; & en même temps il fit préparer un vaisseau à Brignardel, pour l'embarquer & l'emmenner à Gennes.

Le Pape aiant vu la Bulle & supposant sur le rapport de M. le C. Cechini & de Mascambrun, qu'elle avoit esté expédiée sur une supplication fautive en toutes ses parties & même dans la signature de sa Sainteté; il fit mettre en prison quantité d'Officiers: Laurenci Registrateur qui avoit enregistré la supplication; Boncompan Maître du Registre qui l'avoit auscultée; Corozzino Scripteur Apostolique qui avoit écrit la Bulle; Codefridi Officier des Contradictes où la Bulle avoit passé & y avoit mis la main; Monsignor Bruningo qui avoit ausculté la Bulle; & Don Diego de Sonfa qui avoit esté Solliciteur & Agent principal dans cette affaire. Le bruit fut fort grand, qu'on avoit arrêté au Giesu l'Assistent Jésuite de Portugal, & qu'on luy avoit donné cette maison pour prison. Il est certain qu'il fut examiné par Marco Rugolo, qui avoit esté député Juge de cette cause.

Mascambrun qui avoit le dernier intérêt de faire voir qu'on avoit falsifié la main du Pape & la sienne même dans cette supplication, mais qui n'estoit encore soupçonné de rien par le Pape, avoit fait deputer par sa Sainteté ce Marco Rugolo, qui luy estoit tres confident, & duquel il se tenoit assuré qu'il n'agiroit dans cette affaire que de concert avec luy, & dans une entière conformité & soumission à ses sentimens. Il produisit aussi luy même deux Copistes des plus habiles de Rome, pour dire qu'il y avoit grande apparence que la main du Pape avoit esté falsifiée. Il fit entendre plusieurs Expeditionnaires qui n'osoient le dedire en rien, qui dirent que les mains du Pape & de M. le Sous-dataire avoient esté falsifiées; & que s'ils eussent esté Officiers au Registre, ils n'eussent jamais expédié une supplication de cette façon, sans en avertir le Dataire ou le Sous-dataire. Ces dépositions ainsi recherchées tendoient à deux choses: La première à mettre à couvert Mascambrun de l'accusation qu'on a formée depuis contre luy de ce qu'il avoit fait signer au Pape des grâces extraordinaires sous des faux sonnaies; & c'est pourquoy il faisoit témoigner par ces gens-là que ce n'estoit pas la signature du Pape, mais qu'elle estoit falsifiée. La seconde estoit pour se sauver, en faisant perir les Officiers qui avoient esté emprisonnés, pour l'avoit laissé passer ainsi falsifiée. Rugolo qui estoit tout à fait à Mascam-

brun, & qui pendant qu'il instruisoit le procès avoit tous les jours de grandes conférences avec luy sur les dix heures du soir, ne vouloit entendre & ne faisoit écrire que les dépositions de ceux, qui vouloient servir à la justification de Mascambrun & à la perte des prisonniers.

Le procès s'avançoit fort de cette façon, & les plus clairvoians dans les fourbes de ce malheureux, ne pouvoient voir qu'à regret que tant d'innocens fussent immolés à sa conservation; mais personne n'en disoit mot, & n'osoit & ne pouvoit en rien dire. M. le C. Cechini même & M. le C. Pamphile, quoique bien informés de tant de méchancetés, qu'ils sçavoient fort bien que Mascambrun avoit commises & commettoit tous les jours, & qui d'ailleurs avoient grand intérêt qu'il perdît le crédit & l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du Pape, ne pouvoient parler; tant parce qu'ils n'avoient pas la chef de ces méchancetés, & ne sçavoient pas nettement comment il les commettoit; que parce qu'il possédoit tellement l'esprit du Pape, que personne ne pouvoit parler contre luy, qu'il ne se mist en danger d'encourir la disgrâce de sa Sainteté. Dieu suscita un homme de bien fort intelligent en toutes ces matieres nommé Joachim Vaultrin Lorrain de naissance, qui estoit premier Revisiteur il y avoit deux ans, & qui depuis ce temps aiant esté fort exact à l'exercice de sa charge avoit pénétré fort avant dans la mauvaise conduite de Mascambrun; mais il voioit peu d'apparence de former des accusations contre luy qui fussent effet, parce qu'il en avoit déjà fait d'autres, que le Pape avoit négligées & qui avoient esté inutiles. Il y avoit plus d'un an qu'il avoit eu diverses contestations avec Mascambrun, pour n'avoir pas voulu s'accommoder à passer des grâces extraordinaires comme Mascambrun vouloit, & qu'aiant reconnu même qu'il ne pouvoit empêcher qu'il ne s'en passât plusieurs qu'il sçavoit manifestement estre contre l'intention du Pape, il en avoit averti le Confesseur du Pape nommé le P. Thomasi Lelli Clerc mineur de S. Laurens in Lucina, qui depuis fut fait Evêque de Cyrane. Ce bon M. Joachim avoit donné à ce Confesseur un memoire de quatre grâces fort extraordinaires, qui avoient alors esté tout fraîchement expédiées; le Confesseur donna ce memoire au Pape, qui voyant que c'estoit des matieres de Daterie, crut que c'estoit assés d'en avertir Monsignor Mascambrun pour voir ce que ce pouvoit estre; & le compagnon en estant averti, n'eut pas grande peine à en divertir le coup, parce que le Pape l'avoit pris dans une si étroite confidence en luy remettant le soint de toute la maison Pamphile, qu'il crut aisément sur son rapport, ou que ces matieres n'estoient

n'estoient pas de grande conséquence, ou qu'elles estoient passées par surprise & inadvertence. En sorte que le Confesseur du Pape aiant depuis rencontré M. Joachim luy dit qu'il se mist en repos, que le Pape avoit veu son memoire, & qu'il n'avoit pas jugé à propos de rien faire dessus: tellement que le bon homme craignoit, qu'il n'arivast la mesme chose des autres avis & lumieres qu'il pourroit donner sur les conjonctures qui estoient alors. Mais d'un costé l'insolence qu'il ne pouvoit plus souffrir & qu'il voioit portée à un si haut point qu'on vendoit publiquement les graces, qu'on n'en avoit aucune que pour de l'argent, & qu'il n'y en avoit aucune qu'on n'obtinist par ce moien; & de l'autre l'oppression de tous les Officiers qui estoient en prison, qu'il sca voit estre innocens, & qui estoient tous de ses amis, laquelle il s'estima obligé d'empescher s'il le pouvoit; le firent résoudre à tenter encore les moiens de faire connoistre au Pape comme toutes choses se passioient.

Il fit avertir pour ce sujet Monseigneur Farnese Gouverneur de Rome par Dom Diego, qui seroit comme d'Auditeur à son Neveu Monseigneur Albrici Secrétaire de la Congregation des Reguliers, qu'on ne prenoit pas le fil de cette affaire comme il falloit. Qu'on vouloit opprimer quantité d'innocens pour sauver un coupable; qu'il avoit luy la chef de l'affaire; & que si Monseigneur Farnese vouloit s'en instruire à fond, il croioit luy pouvoir donner satisfaction. Monseigneur Farnese qui connoissoit le premier Reviseur pour un homme d'esprit & d'integrité, bien-aïse de trouver moien de penetrer une affaire si embrouillée, luy donna ordre par le mesme Dom Diego de l'aller trouver le mardi 16 de Janvier sur les sept heures du soir. Il s'y rendit précisément à l'heure marquée; & après avoir pris ses précautions contre l'irregularité, parce qu'il estoit Prestre, en protestant à Monseigneur Farnese que le seul motif qui l'avoit porté à luy vouloir parler, apres la fidelité qu'il devoit au Pape comme son Officier, estoit le desir qu'il avoit de la delivrance des prisonniers, & qu'il ne pretendoit nullement concourir à la mort de Monseigneur Mascambrun: il commença son discours contre l'iniquité du Juge Rugolo qui s'estoit vendu à Mascambrun, lequel luy avoit fait donner cette commission pour trahir la justice. Il luy dit comme Mascambrun & Rugolo avoient tous les jours conference ensemble; que Rugolo ne vouloit entendre que les rémoins qu'il croioit pouvoir servir à la perte des prisonniers, & ne vouloit pas qu'on écrivist rien qui püst aider à leur justification. Il luy dit après, que le principal chef sur lequel on instruisoit le pro-

cés, estoit fondé sur une supposition fautive; sçavoir que la signature du Pape fust fautive; parce qu'en effet elle estoit de la vraie main du Pape, & qu'il n'y avoit point de fausseté; de quoy il luy donna à l'instant ces probabilités & ces conjectures.

La premiere, parce que la supplique estant un *motu proprio* elle se trouvoit signée par *Fiat ut petatur*. Ce qui faisoit voir que ceux qui avoient expedie cette supplique, qui estoient fort intelligens dans le lûle de la Daterie, ne l'avoient pas falsifiée. Car s'ils l'eussent voulu falsifier, il leur eust esté aussi aisé de la falsifier en écrivant *Fiat motu proprio*, I, comme en écrivant *Fiat ut petatur*, I, mais que l'aïant voulu faire signer véritablement au Pape, ils l'avoient fait expedier par un *fuit ut petatur*, & non pas par un *fuit motu proprio*, d'autant que le Pape faisant grande difference, entre les choses qu'il signe de son propre mouvement, & celles qu'il signe à la requisition des parties; quand il voit que c'est un *motu proprio* il ne le signe qu'apres s'estre fait informer des particularités & des circonstances de la grace qu'il signe; & que le Sous-dataire ne s'estant pas voulu mettre sur cette affaire dans ce hazard que le Pape en se faisant informer des circonstances de l'affaire dont estoit question, examinast la supplique, & si elle se trouvoit conforme à ce que Mascambrun luy en diroit, il ne la rejetast suivant la resolution qu'il en avoit témoignée; ou que si au contraire il la luy faisoit passer pour une autre affaire & sous d'autres circonstances, le Pape ne reconnuist sa tromperie, il la luy avoit fait signer par un *fuit ut petatur*, sous quelque faux sommaire de Coadjutorie, ou de quelque autre matiere ordinaire, que le Pape n'examine point.

La seconde raison estoit que l'écriture du Pape & celle de Mascambrun estoient tres-difficiles à contrefaire. Celle du Pape, parce que comme il trembloit fort en écrivant, il faisoit une écriture qui n'estoit pas nette mais dentelée, qui au jugement des experts estoit fort mal aïcée à falsifier adroitement. Celle de Mascambrun, parce que sa lettre estoit assés extraordinaire; d'où il estoit à inferer, quesi l'on avoit falsifié ces deux mains, il auroit esté bien plus aisé de falsifier la grande R, qui estoit au derriere de la supplique, que tout le monde peut faire sans difficulté: ce qui leur auroit esté bien plus avantageux, parce que mettant le *Registrata* au dos de la supplique, il n'estoit pas besoin de la porter aux registres, où l'on auroit pu reconnoistre la falsification de la main du Pape & de celle du Sous-dataire; & que comme l'on ne pouvoit pas dire, que la main du Registrateur & du Maître des Registres fust falsifiée, on ne pouvoit

pas non plus le dire de celle du Pape ny du Sous-dataire.

Et quant à ce que M. Mascambrun prétendoit que sa main avoit esté falsifiée, parce que dans la date de la supplique on avoit mis *anno oltavo* avec ce dernier o entièrement fermé, disant qu'en datant il ne le sermoit jamais qu'à moitié, *oltavo*; M. Joachim fit voir à M. le Gouverneur quantité de suppliques datées de la main de Mascambrun où l'o estoit fermé entièrement; ce qui faisoit voir que quelquefois il le sermoit, quelquefois non.

La troisième estoit, que si l'on prenoit une feuille de papier de la même marque que celle de la supplique dont il s'agissoit, on trouveroit la feuille de la supplique plus courte que l'autre de deux ou trois doigts. Par où il estoit aisé de voir qu'on avoit présenté la supplique au Pape sous un sommaire d'une grace ordinaire, qu'on avoit coupé après avoir la signature du Pape pour y en mettre un autre conforme au corps de la supplique, ce qui avoit rendu la feuille de la supplique plus courte.

La quatrième estoit, qu'il se trouvoit un tres grand nombre de graces signées véritablement de la main du Pape qui pourtant estoient fort extraordinaires, & qu'il n'auroit jamais accordées, si on les luy avoit demandées. M. Joachim montra à M. le Gouverneur les memoires qu'il avoit faits de quantité de graces tres difficiles; & sur lesquelles le Pape avoit déclaré plusieurs fois de ne les vouloir pas faire, lesquelles pourtant estoient faites & signées de la propre main du Pape par le ministre du Sous-dataire qui les luy avoit portées à signer: que par consequent il falloit juger de la supplique en question comme de celles-cy; & que comme en celles-cy on avoit trompé le Pape pour les luy faire signer, ainsi en cette supplique de Portugal on avoit donné à entendre à sa Sainteté une chose pour une autre, & que par ce moien on la luy avoit fait signer.

Toutes ces conjectures & réflexions étonnèrent fort M. le Gouverneur, qui jusqu'à lors s'estoit laissé persuader qu'on avoit contrefait la main du Pape, & le porterent à deux résolutions; l'une à ôter la connoissance de la cause à Rugolo, ce qu'il promit à M. Joachim qu'il seroit afin de donner lieu à la justice: La seconde à dire au Pape le lendemain, qui estoit le jour de son audience ordinaire, tout ce qu'il avoit appris de M. Joachim, & de porter le Pape comme il fit, à vouloir enlever querir M. Joachim, pour l'entendre de sa bouche, & en tirer encore quelque plus grande lumiere s'il le pouvoit.

Le même jour mercredi 17 de Janvier M. le Gouverneur se fit apporter par Rugolo la

supplique originale de laquelle il estoit faulx. Il la confronta avec une autre feuille de papier de la même marque, il trouva qu'elle estoit plus courte de deux doigts environ. Il considéra la main du Pape & celle de Mascambrun, qui estoient toutes semblables aux signatures des autres suppliques; & y prenant garde de plus près il observa qu'il y avoit encore de la poudre d'or sur la signature du Pape; sur quoy estant d'ailleurs en grande desiance, il dit à Rugolo qu'il falloit que ceux qui avoient falsifié la main du Pape, eussent esté extrêmement avisés d'y mettre dessus de la poudre d'or sçachant que le Pape ne se sert que de celle-là; & Rugolo luy répondit, que ces gens-là estoient lestes & subtils comme des démons; qu'ils sçavoient tout, & qu'ils n'avoient pas manqué d'avoir de cette poudre d'or pour rendre la chose plus vraisemblable. Cette réponse augmenta le soupçon que M. le Gouverneur avoit de ce Juge, & le confirma dans le dessein qu'il avoit pris, & qu'il avoit temoigné au Pape d'ôter à ce même Juge la connoissance de cette affaire; ce que sa Sainteté avoit approuvé & trouvé bon. Il fit aussi avertir le même jour M. Joachim, que le Pape vouloit entendre de luy même tout ce qu'il luy avoit dit le jour précédent.

Le jeudi matin 18 de Janvier, M. Joachim alla parler au Pape qui l'entendit avec grande satisfaction, & avec qui il fut une heure & demie. Il luy mit sur sa table plus de cent graces différentes que le Pape avoué n'avoir jamais voulu accorder, & qui neantmoins estoient expédiées & signées de sa main. Il luy decouvrit comme on l'avoit trompé, premierement par les sommaires volans, & puis ceux-cy estant descendus sur les plaintes qu'il en avoit faites, par les autres faux sommaires qu'on coupoit apres que sa Sainteté avoit signé les suppliques. Il luy dit qu'infailliblement celle de Portugal sur laquelle on instruisoit le procès avoit esté signée de cette sorte, & que Monsignor Mascambrun, pour ne pas estre convaincu d'avoir fait signer à sa Sainteté des graces extraordinaires faulxement & contre son intention, vouloit faire perir quantité de personnes innocentes par des témoins qu'il avoit en sa disposition, qui avoient depôsé que la signature de sa Sainteté estoit faulxe. Apres luy avoir exposé tout ce qu'il avoit à dire sur ce sujet; avant que de prendre la benediction du Pape pour se retirer, il luy représenta que comme il n'y avoit que la fidelité qu'il luy devoit, l'honneur du S. Siege & le desir de secourir les prisonniers innocens, qui l'avoient obligé de luy donner ces informations, il le supplioit de tenir la chose secretaire, parce qu'il estoit bien plus facile à Monsignor Mascam-

brun de le faire assassiner, s'il en avoit avis, que de se justifier des choses qu'il avoit dites à sa Sainteté contre luy. Le Pape après avoir témoigné à M. Joachim le ressentiment de sa fidélité, & luy avoir recommandé d'avoir l'œil sur ce qui se passeroit en la Daterie; il luy promit que jusqu'à ce qu'on se fust assuré de la personne de Mascambrun, personne du monde que M. le Gouverneur ne sçauvoit ce qui s'estoit passé entre eux deux. Et parce que toute la Daterie sçavoit qu'il estoit à l'audience du Pape, & que chacun seroit curieux d'apprendre le sujet, & particulièrement Mascambrun, qui estoit à lerte pour decouvrir tout ce qui se passoit & qui avoit grande apprehension du premier Réviseur, qui s'estoit souvent opposé à ses desseins dans les choses qui estoient de sa charge; le Pape luy dit qu'il publiast, qu'il l'avoit fait appeller pour conférer avec luy des moens qu'on pourroit apporter, pour faire que les sommaires fussent toujours conformes aux suppliques, en sorte qu'il n'y fust plus trompé.

Le mesme jour Rugolo en continuant les soins dont il s'estoit chargé des interets de Mascambrun, fit arrester & prendre prisonniers la femme & la sœur de Brignardels; & pour parer à la poudre d'or dont M. le Gouverneur luy avoit parlé, il donna ordre à un Sbirre d'en prendre un cornet, & de le jeter en entrant dans la maison sur un lit ou sur une chaire; & puis qu'à la sortie faisoient feinte de chercher par tout ce qu'ils y trouveroient, il ramassast ce cornet en présence de ses Compagnons: ce qui fut exécuté. Rugolo estant allé voir le soir M. le Gouverneur, luy porta cette poudre d'or, & luy dit qu'il n'y avoit pas de quoy s'étonner s'il avoit trouvé de cette poudre sur la signature du Pape; qu'on en avoit trouvé un cornet chez Brignardel, que les Sbirres luy avoient apporté. M. le Gouverneur se doutant bien de la fourberie de ce mechant Juge, luy répondit qu'il estoit vrai qu'ils l'y avoient trouvé, parce que luy mesme l'y avoit fait porter; & luy donna ordre de-là en avant, de ne se plus mesler en aucune sorte de cette affaire.

Le samedi suivant 20 Janvier Rugolo eut ordre de sortir de Rome, & en effet en sortit incontinent. On arresta le mesme jour le neveu de Mascambrun qui estoit marié à Rome. Et le lundi le Barilof du Capitole alla prendre Monsignor Mascambrun en sa chambre de la Daterie, où le P. Mascambrun Jésuite qui l'estoit venu visiter se trouva présent; & Monsignor Mascambrun fut conduit de la Daterie à la tour de None. Le lendemain le Pape envoya querir M. Joachim & luy dit d'abord; *non habbiate più paura, Mascambruno è prigionero, ne uscirà quando Dio vorrà, e la giustizia si farà.*

N'AYÉS plus de peur, luy dit le Pape, *Mascambrun est prisonnier, il en sortira quand Dieu voudra, & on fera justice.* Et après s'estre informé de quantité de choses sur cette affaire-là, sa Sainteté le renvoya.

On travailla aussi-tôt incessamment à l'instruction de son procès, & après avoir esté convaincu sur les cinq chefs d'accusation dont j'ay parlé cy-dessus, enfin il fut condamné à mort pour crime de leze Majesté, en ce qu'il avoit usurpé l'autorité du Prince à faire toutes sortes de graces contre son intention. Il estoit Prestre, & souvent pendant qu'il estoit Chanoine de Sainte Marie Majeure, on l'y avoit veu officier & dire la Messe dans les Festes les plus solennelles. Il fut dégradé en l'Eglise de S. Sauveur *in loco* le dimanche 14 d'Avril; le lendemain on luy coupa la teste dans la cour des prisons de la tour de None sur les trois ou quatre heures du matin; & au point du jour son corps fut exposé au bout du pont Saint Ange sur un catalet ou biere, couvert d'un drap mortuaire fort chetif, avec deux cierges allumés d'un costé & d'autre. Sa teste estoit rapprochée du tronc du corps, appuyée sur deux briques ou pierres qu'on avoit mises dessous, & couverte d'un vieux chapeau gras, elle qui trois mois auparavant estoit assurée d'en porter un de Cardinal; & il y avoit un gueur auprès de ce catalet qui demandoit l'aumône aux passans pour faire prier Dieu pour ce pauvre miserable supplicié; *per questo povero giustificato.*

Tout Rome accourut au Pont Saint Ange pour voir l'estat déplorable d'un homme, qui avoit possédé l'espace de sept ans toutes les affections du Pape: qui avoit gagné tellement sa confiance, qu'il sembloit n'en avoir que pour luy: qui avoit rempli l'esprit du Pape de soupçons & d'aversions contre M. le C. Cechini: qui avoit tenu par ce moien ce Cardinal dans un abaissement si prodigieux, qu'estant Dataire il ne pouvoit presque rien en Daterie, & n'alloit jamais à l'audience qu'il ne fust accompagné du Sous-dataire, celuy-cy au contraire y allant souvent sans le Dataire & tout seul quand il vouloit: qui avoit mis M. le C. Panzirole dans la disgrâce du Pape, dans laquelle il a fini ses jours: qui avoit mesme aliéné l'esprit du Pape de M. le C. Pamphile, que sa Sainteté avoit choisi pour en faire non seulement un Cardinal, mais un Cardinal Neveu: & qui enfin, si la promotion qui se fit pendant sa prison, se fust faite trois mois auparavant, estoit infailliblement Cardinal. Sur quoy je me souviens qu'un de mes amis m'assura, que quatre ou cinq mois avant sa prison parlant à M. Joachim premier Réviseur, du bruit qui couroit de la promotion que le

Pape vouloit faire, & du chapeau qu'on tenoit assuré pour Mafcambrun; il luy répondit, qu'il ne croioit pas que Dieu permît une si grande infamie pour son Eglise, & que s'il devoit avoir un chapeau rouge, ce seroit au Pont S. Ange.

Il ne demeura exposé que pendant quatre ou cinq heures, jusques à ce que la Compagnie des Nobles Florentins, qui a pour institut d'assister les suppliciez à la mort, & de les enterrer, l'emporta en son Eglise. Cette Compagnie luy avoit aussi envoyé quelques Confreres pour luy aider à bien mourir, & les Cardinaux Barberin & Sachetti qui en sont, y allerent revestus des sacs de la Confrerie, luy porterent l'indulgence à l'article de la mort que le Pape luy envoya, & assistèrent à son supplice.

La sentence qui le condamnoit à la mort, alloit à le faire pendre, mais le Chapitre de S. Pierre, dont le Pape luy avoit donné une Chanoinie depuis un an, au lieu de celle qu'il avoit eue auparavant à Sainte Marie Maggior, estimant qu'il y alloit de son honneur qu'un Chanoine de cette Eglise fust pendu, fit tant d'instances sur ce sujet auprès du Pape, qu'il mitigea la sentence, permettant qu'on luy coupast la tefte dans la prison.

Mais avant que de luy prononcer cette dernière sentence, on trouva moyen de faire revenir à Rome deux de ses principaux Complices de-Goux & Brignardel. De-Goux qui estoit sujet naturel du Roy d'Espagne Bourguignon de la Comté, après avoir passé deux ou trois mois à Livourne voulut aller à Milan, où aiant esté reconnu il fut arrêté prisonnier; & Brignardel qui s'estoit retiré à Gennes pays de sa naissance, fut sollicité d'aller sur les terres du Prince Doria où il fut pareillement arrêté. Le Pape fit en sorte avec ce Prince & avec les Ministres du Roy d'Espagne qu'on luy promit de luy livrer les deux prisonniers. On envoya douze Sbirres de Rome à Gennes avec ordre de prendre tant de monde qu'il en seroit besoin pour les conduire à Rome avec seureté; & parce qu'il y eut quelque sujet d'apprehension, qu'on ne fust par terre quelque entreprise pour enlever les prisonniers; on y envoya une Galere du Pape pour les faire conduire avec plus de seureté. Le Gouverneur de Milan envoya de-Goux accompagné des Sbirres de la ville & de cent chevaux jusque sur les terres de Gennes, où il fut reçu par les Genoïs & conduit à Gennes où le Prince Doria avoit déjà fait conduire Brignardel; & de-là ils furent tous deux mis dans la Galere qui les amena à Civitta-Vecchia, d'où ils furent conduits à Rome dans un carosse de campagne bien accompagné, où ils ariverent

le septième Avril & furent mis dans le chasteau S. Ange huit jours avant la mort de Mafcambrun.

Les prisonniers innocens dont j'ai parlé cy-dessus furent mis en liberté; mais on en fit quelques autres, qui estoient complices de ces desordres dont je ne parlerai point: je dirai seulement de ces deux-là qu'on instruisit leur procès, jusqu'à tel point qu'ils furent pendus & brûlés à Rome au bout du pont S. Ange le 27 Juillet suivant.

Le moins coupable, qui estoit de-Goux, mourut fort chèrement. Car plus de trois semaines avant son execution, reconnoissant la grace que Dieu luy faisoit de mourir d'une mort qui luy donneroit le temps de faire pénitence; il voulut employer ce qui luy restoit de vie à suivre les desseins de Dieu sur luy, jeunant presque tousjours au pain & à l'eau, & faisant une revue très exacte de toute sa vie à un confesseur qui le voioit ordinairement tous les jours.

Je diray encore ce qui arriva à Marco Rugolo ce juge scelerat & corrompu. N'ayant esté d'abord que banni de Rome & des terres Ecclesiastiques, il se retira à Pagnan terra des Colonnes dans le Royaume de Naples, où il passoit le temps à contempler les astres & à tirer les horoscopes de quantité de personnes. Il s'avisa de tirer celle du Pape, qu'il envoya à l'auditeur de M. le C. Ginetti, avec une lettre dans laquelle il l'invitoit à se resjouir du changement qui se verroit bien-tost par la mort du Pape, qui devoit ariver dans le mois de Novembre de la même année. On intercepta cette lettre, pour laquelle l'auditeur fut mis en prison; & les Colonnes à l'instance du Pape, firent prendre Marco Rugolo sur leurs terres. Comme on l'amenoit à Rome où il tomba de cheval & se rompit la cuisse, & aiant esté fort mal pensé par un Chirurgien de village, il arriva à Rome en fort mauvais estat le 8 d'Octobre. Ce qui donna sujet au Pape de se rire de cet homme, qui prédisant la mort des autres, n'avoit pu prévoir la disgrâce qui luy estoit si proche. Je crois qu'en suite on se contenta de le condamner aux galeres; peine trop legere pour tous les crimes qu'il avoit commis, & l'oppression de tant d'innocens qu'il avoit sacrifiés aux interets de Mafcambrun, se vantant luy même, qu'il n'y avoit point d'innocent au monde auquel il ne pût faire le procès.

Mais pour revenir à la liaison que cette histoire de Mafcambrun a eue avec la nostre, c'est que M. le C. Cecchini, qui avoit esté nommé par le Pape pour estre de la Congregation que nous demandions, s'en trouva comme exclus par cette affaire. Car le Pape estant entré en soupçon, qu'il n'eust quelque

part aux malversations de la Daterie (quoyque cela fust peu croiable, y aiant tant de mesintelligence entre luy & Mascambrun, qui estoit l'Auteur de toutes ces fripponneries) le traitta si mal depuis la mort de ce Sous-dataire pendant quatre ou cinq mois, qu'enfin il se résolut au mois de Septembre, de demander son congé, que le Pape luy donna avec des paroles tres rudes, jufques à luy reprocher qu'il avoit deshonoré sa maison & son Pontificat. A quoy ce Cardinal répondit très fermement, qu'il n'avoit fait rien d'indigne de luy, & qu'il le justifieroit en toutes occasions. Il sortit donc de la Daterie, pour aller demeurer à son palais de *Campo Marzio*. Et Monsignor Hieronymo Bertucci, que le Pape d'ancien Procureur & serviteur de sa maison avoit fait Sous-dataire dès le temps de la prison de Mascambrun, fut fait Dataire. En mesme temps le Pape osta la pension des Cardinaux pauvres, qui peut monter à douze cens escus par an, à M. le C. Cechini, & il luy fit defense de se trouver en aucune Assemblée où sa Sainteté se trouveroit, ce qui estoit l'exclure des Consistoires, des Chapelles Papales, des Congregations de l'Inquisition, & autres qui se tiennent devant le Pape où ce Cardinal avoit coustume de se trouver. C'est ce qui fit aussi qu'il ne se trouva en aucune de celles qui se tintrent devant le Pape sur nostre affaire, quoyqu'il fust un des cinq Cardinaux que M. le C. Roma nous dit que le Pape avoit choisis pour nostre Congregation, ainsi que je le dirai en son lieu.

Cependant je remarquerai icy une chose, qui merite bien d'estre adjoutée à ce récit, & que j'ai sceu par un billet où Monsieur Brouffe me l'a mandée, dont voicy les termes.

» La veille que je partis de Rome, je fus voir
 » M. le Secrétaire de la Congregation des Reguliers, Neveu de M. le Gouverneur de Rome,
 » pour luy demander des nouvelles de la Bulle
 » des Peres de la doctrine Chrestienne, touchant leur regularité. Il me dit qu'elle avoit
 » esté déclarée faulfe, & que dans quatre ou
 » cinq jours j'en pourrois voir le Bref. Je luy dis
 » que j'estois prest de partir, mais que je le
 » priois de me dire, si je pourrois assurer de cela
 » Monseigneur l'Archevesque de Paris, qui
 » m'avoit donné commission de m'en informer.
 » Il me répondit en prenant ma main & la serrant si, si; Cela m'obligea de passer outre &
 » de luy demander, si ce que j'avois appris estoit
 » vrai, que Mascambrun parmi les Bulles
 » qu'il avoit confessé avoir fabriquées, avoit parlé de celles-cy. Il me répondit en ces termes :
 » *Non è Mascambruno, ma il suo Secretario, & fra
 » pochi giorni sarà impiccato.* Et le mesme jour je
 » écris à Monseigneur l'Archevesque.

CHAPITRE IX.

D'un ancien Manuscrit qui me tomba entre les mains touchant une affaire de M. Grimani Patriarche d'Aquilée : par lequel je reconnus que le fond de toutes les matieres en question avoit esté examiné & décidé dans le Concile de Trente.

IL m'ariva pendant ces conjonctures une rencontre aussi bien considerable en son genre qui avoit un bien plus grand rapport à nostre affaire que celle de laquelle je viens de parler si au long. C'estoit un Manuscrit assés vieux, contenant un petit recueil de quelques pieces, qui faisoient connoître une affaire qui s'estoit agitée & terminée dans le Concile de Trente, sur les mesmes matieres pour lesquelles nous estions en contestation avec les Jesuites; & qu'elle s'estoit terminée dans ce Concile par un consentement universel de tous les deputes qu'il avoit commis pour en juger avec une entiere conformité à nos sentimens. Je fis reconnoître le deuxième Avril de l'année 1652 la qualité de ce Manuscrit par les mesmes experts qui avoient verifié nostre histoire de M. Pegna. J'en fis faire la description tel qu'il estoit quand je le leur presentai, afin que quand j'aurois à m'en servir quelque jour, je pusse faire reconnoître que c'estoit le mesme qui m'estoit tombé fortuitement entre les mains; & je leur en fis faire une copie collationnée pour m'en aider en temps & lieu.

Il estoit question en cette affaire d'une predication qui avoit esté faite en l'année 1550 à Oudenay, par un Religieux Dominicain nommé Frere Leonard natif de cette mesme ville-là, laquelle est dans les terres fermes de la Republique de Venise, où le siege Patriarchal d'Aquilée a esté transféré, depuis que cette ancienne & fameuse ville a esté ruinée par la descente d'Attila en Italie. Ce Prédicateur avoit presché une des verités les plus hautes & dans les termes les plus durs à supporter à l'esprit humain touchant la predestination gratuite, laquelle avoit donné quelque scandale au peuple qui en avoit murmuré. Le grand Vicaire de ce Patriarche, qui se nommoit Grimani, d'une des illustres maisons de Venise n'avoit pas toutefois trouvé à propos d'agir en aucune sorte contre ce Predicateur pour luy faire reparer le scandale qu'il avoit causé, sans en avoir auparavant donné avis & pris les ordres de celui dont il estoit grand Vicaire. Le Patriarche Grimani aiant receu les lettres de son grand Vicaire, s'estima obligé de luy répondre; mais tant s'en faut qu'il trouvast qu'il y eust lieu de proceder contre ce Predicateur, qu'il jugea au contraire que les Propositions qu'il avoit avancées estoient tres veritables, tres assurees, & tres Catholiques;

liques ; & dans la réponse qu'il fait à son grand Vicaire , il en explique assez amplement les raisons , qu'il tire principalement de l'Ecriture sainte & des œuvres de S. Augustin. Quand le grand Vicaire eut receu cette réponse il la fit publier à tout le peuple d'Oudenay , il la fit enregistrer dans les Registres publics de la ville , & chacun en fut édifié & satisfait. Quelques douze ou treize ans après sçavoir en l'année 1563 , des gens enoemis du repos de cette ville-là aussi bien que des vérités Chrétiennes qui leur avoient été expliquées par leur Patriarche , qui estoit un très sçavant & très pieux Evêque , commencèrent à semer parmi le peuple des plaintes contre sa lettre : ils en tirèrent des Propositions au nombre de huit qu'ils accusèrent d'herésie : enfin ils exécutèrent tant de division parmi les esprits de la ville d'Oudenay & dans ceux du pays circonvoisin , que le Clergé & le peuple d'Oudenay pour empêcher les suites fâcheuses de ces commencemens de trouble & de mesintelligence , envoierent des Deputés à la Republique de Venise , pour la prier d'interposer son autorité & sa recommandation envers le Concile de Trente qui estoit alors assemblé afin que la cause de leur Patriarche y fut discutée & décidée ; qu'on y leust & examinast son homelie (ils appelloient ainsi la réponse qu'il avoit faite à son grand Vicaire) & que si elle estoit véritable & Catholique , on leur laissast goustier en paix & sans inquietude la vérité qu'il leur avoit expliquée ; si elle estoit fausse , qu'on la condannast.

Je crois que ce Patriarche avoit été nommé au Cardinalat par la Republique de Venise ; que des gens qui vouloient traverser sa promotion l'avoient rendu suspect d'herésie au Pape Pie IV , par les extraits qu'ils luy avoient donné de sa lettre ; qu'on en avoit même délibéré à Rome dans la Congregation du Saint Office ; & que l'Apologie qu'il avoit faite pour sa lettre contre ces extraits y avoit aussi été portée : mais comme cela n'est pas tout à fait clair par les pieces que j'en recouvrai , je n'ose pas l'asseurer comme le reste que j'ai déjà dit & que je vas dire encore , qui en résulte tout à fait certainement.

Les Ambassadeurs de la Republique de Venise représenterent donc au Concile la nécessité qu'il y avoit qu'on fît une députation solennelle pour examiner la réponse de ce Patriarche à son Grand Vicaire , & l'Apologie qu'il avoit faite des Propositions qu'on en avoit extraittes. Ce fut le dernier jour de Juillet de l'année 1563 que cette nomination de députés se fit dans le Concile , & il en fut nommé vingt six , sçavoir deux Cardinaux , quatre Ambassadeurs , quatre Archevêques , treize

Evêques , deux Abbés & un General d'Ordre. Ils examinerent l'une & l'autre de ces pieces ; ils en firent leur rapport le treizième Aoust suivant dans une Congregation qui dura six heures , où ils dirent tous leurs sentimens , qu'ils dirent n'être pas d'eux seuls mais aussi des Theologiens de leurs nations avec qui ils en avoient conféré ; & tous furent d'avis unanimement , que tant s'en faut que dans cette Lettre & dans son Apologie il y eust aucune parole qui fust heretique , qu'au contraire il n'y avoit rien dans ces deux pieces qui ne fust de S. Augustin , de S. Prosper , de S. Bernard , de S. Thomas , & des autres Saints Docteurs. Ce que j'estimai d'autant plus considerable , que le fond de toute la doctrine que nous soutenions & de toutes les vérités chrétiennes que nous avions à défendre sur le sujet des Propositions en question , est manifestement contenu dans cette lettre & dans son Apologie ; & que par conséquent outre les autres preuves que nous en pouvions prendre dans tous les siecles , nous avions encore cet avantage que cette même doctrine avoit été autorisée dans le dernier Concile par un consentement general de ceux que le Concile avoit deputez pour en connoître , & par les sentimens unanimes de tous les Theologiens des nations chrétiennes.

J'ai dans ce petit receuill premierement cette lettre entiere.

1. Son Apologie.
2. La harangue des députés du Clergé & de la ville d'Oudenay à la Republique de Venise.
3. La nomination & les noms des députés ordonnés pour cet examen par le Concile.
4. Le *votum* de M. le C. de Lorraine qui en estoit.
5. Une de ses lettres au Pape sur ce sujet.
6. Une autre lettre des Presidents du Concile à S. Charles Borromée sur la même affaire.
7. La sentence des Legats.
8. Une lettre de congratulation de la Republique de Venise à ce Patriarche sur l'heureux succès que son affaire avoit eu dans le Concile.

Toutes ces pieces meritoient d'être icy inserées toutes entieres ; mais pour ne pas y mettre de si frequentes & si longues interruptions , je réserverai à les faire copier à la fin de ce Journal.

CHAPITRE X.

Des autres choses moins importantes qui se passent entre celles des trois Chapitres précédents durant les mois d'Avril & de May : entre autres de l'arrivée à Rome de M^{rs}. Hallier, Lagault, & Jorjél Docteurs de nostre Faculté, & de la declaration qu'ils nous firent en presence de M. l'Ambassadeur qu'ils venoient demander une Censure des cinq Propositions comme de choses déjà condamnées, & sans faire dessus aucun examen ny Congregation.

A Fin donc d'en reprendre le cours, on me dit le samedi 4 de May que le General des Dominicains avoit eu audience du Pape, & luy avoit donné le Memorial que j'ai dit cy-devant qu'il devoit luy presenter. Qu'il demandoit au Pape par ce Memorial, qu'il plust à sa Sainteté ordonner qu'avant que de proceder à cette affaire, on reprist les choses où elles avoient esté laissées par Paul V ; parce que ce Pape & Clement VII son predecesseur, avoient jugé quantité de choses en faveur de son Ordre qui pourroient servir de grandes preparations à ce qu'il y avoit à faire. Que ses Religieux avoient tousjours esté les demandeurs dans cette affaire, & qu'à present on vouloit les rendre les coupables. Sur quoy le Pape luy avoit témoigné qu'il auroit égard à sa requeste que sa Sainteté trouvoit tres juste; mais qu'il se devoit assurer qu'on n'entreroit point du tout dans la matiere de *Anxius* : on me dit pareillement, que le General des Augustins en aiant aussi eu audience, le Pape luy avoit aussi déclaré, qu'il ne vouloit point qu'on entrast du tout dans la discussion de cette matiere. Qu'au reste sa Sainteté ne sçavoit encore rien alors, de l'Assemblée des Consulteurs, que M. Albizzi avoit tâché de faire faire avant Pasques; mais dont on n'avoit plus parlé depuis, à cause principalement de cette intervention.

J'appris aussi que quelques jours après que le General des Dominicains eust donné son memorial au Pape, il estoit retourné vers sa Sainteté pour luy presenter les œuvres d'Albert le grand dont l'impression estoit nouvellement achevée. Qu'il y avoit plusieurs de ses Religieux qui accompagnoient ce General pour porter au Pape les divers volumes de cet Auteur; que le Pape avoit demandé leurs noms & leurs qualités; & que le P. Fani Compagnon du Maître du Sacré Palais s'estant trouvé du nombre, quand on le nomma, le Pape luy dit qu'il prist bien garde dorenavant aux permissions d'imprimer qu'il donneroit; parce que quand un livre estoit imprimé à Rome, il sembloit que le S. Siege en autorisast la doctrine. Il y a de l'apparence que le Pape

avoit encore la memoire fraîche de ce que nous luy avions dit touchant celuy du Pere Annat.

J'appris que le lundi précédent il s'estoit tenu Consistoire; & que ce Consistoire-là estant le premier qu'il y avoit eu depuis que le Soudecanat du Sacré College avoit esté vacant par la mort de M. le C. Lanti, cette dignité appartenoit de droit & suivant l'usage ordinaire à M. le C. Barberin, qui estoit le plus ancien de tous ceux qui s'y estoient trouvés en personne; mais que le Pape la luy avoit ostée & trois mil escus de revenu qui y sont attachés, en l'attribuant contre la coutume & par un bref & privilege tout particulier à M. le C. de Medicis oncle du grand Duc de Toscane, qui estoit à la verité plus ancien que M. le C. Barberin, mais qui n'estoit pas present en personne à ce Consistoire.

J'appris enfin que deux jours auparavant, M. Albizzi avoit pris l'occasion de quelque Assemblée de Melieurs de l'Inquisition, pour y lire des lettres qu'il avoit reçues de Paris, par lesquelles on luy mandoit que M. Hallier en estoit parti pour venir à Rome avec quelques autres Docteurs; que M^{rs}. les Cardinaux Barberin & Spada s'estoient trouvés à la lecture de ces lettres, & qu'ils avoient tous deux témoigné beaucoup de joie de la venue d'un si grand & si celebre personnage, & qui sçavoit si bien (comme leurs Eminences disoient) les usages & les coutumes de l'Université; mais que ce qu'il y avoit de plus à considerer en cela, estoit que quelques gens bien censés croioient que leur venue pourroit estre cause qu'on établirait plustost la Congregation que nous avions demandée, qu'on ne l'auroit établie, si nous avions esté seuls à la demander.

Nous avions donné & presté quelques exemplaires de la premiere lettre contre le Ministre de Groningue à diverses personnes de ceux que j'ai nommés qui se la prestoient les uns aux autres & témoignoiient en estre fort satisfaits. J'en allai porter une le jeudi 9 l'apres-dinée à M. le C. Gliggi, lequel en voiant par le titre qu'elle estoit faite contre Marelli, s'en étonna comme d'un homme qu'il connoissoit & dont il ne faisoit pas beaucoup d'estat. Je luy leus l'endroit de cette lettre, où il est parlé de l'esperance que nous avions que le Pape deust terminer nos differends. Sur quoy il me dit que nous faisions bien d'en demander cent pour en avoir cinquante; c'est à dire qu'il ne croioit pas que cela se fust, & qu'il falloit en un mot que nous nous donnassions patience. Qu'il avoit dit au Pape que l'avantage que les Jesuites avoient voulu prendre des decrets qui avoient esté

faits

faits à Rome avoient causé tout le bruit, & que malaisément les uns se pouvoient refoudre de céder aux autres, *par en parem*, me dit-il à ce propos, *non habet imperium*.

Le General des Dominicains qui vivoit l'engagement où il estoit de prendre dans cette affaire tout l'intérêt de celui de la vérité, celui de l'Eglise, & celui de son Ordre mesme, l'obligeoit d'y prendre particulièrement depuis le Memorial qu'il en avoit donné au Pape, se preparoit à s'y acquitter dignement de tous les devoirs auxquels il se sentoit obligé par l'importance extreme dont il connoissoit qu'elle estoit. C'est pourquoy bien qu'il eust auprès de luy sans sortir du Couvent de la Minerve, plusieurs Theologiens de son Ordre tres intelligens & tres zelés qui estoient capables d'y faire les choses necessaires: néanmoins pour n'en omettre de ce qui estoit en son possible, afin de fortifier de plus en plus le nombre & l'ardeur de ceux qu'il pouvoit employer à la defendre, & sçachant que le P. Reginald du Couvent des Dominicains de Toulouse avoit fait de long temps une étude particuliere de tout ce qui s'estoit passé dans ces contestations depuis la publication du livre de Molina, il luy envoya une lettre d'obedience pour venir à Rome en date du 11 de May de la mesme année 1652.

Nous n'avions pas eu le temps d'informer de nostre affaire M. le C. Costaguti dans la premiere visite que nous luy avions renduë, & il nous avoit priés de le retourner voir. Nous y allâmes le mardi 14 de May. Il la prit bien; il entendoit les choses avec vivacité; il nous répondit tant en Latin qu'en Italien fort pertinemment; & il nous obligea dans cette visite de le retourner encore voir le vendredi suivant, pour luy donner, comme nous fîmes, un exemplaire de nostre Manifeste Latin.

Nous allâmes le dimanche 19 à vespres à Saint Pierre, au sortir desquelles nous joignîmes M. le Cardinal Barberin qui nous mena promener à ses deux petites vignes. Entre plusieurs autres choses remarquables qu'il nous dit, il nous expliqua fort bien comment l'opinion de Molina estoit née à cause de l'opposition qu'on avoit en ce temps-là au Calvinisme, & qu'on n'entendoit pas assez bien les choses pour le refuter, sans se laisser aller à une autre extremité. Que l'opinion de Molina cependant n'ayant pas été trouvée bonne, il avoit été deservé à l'Inquisition en Espagne, & que d'y avoir été seulement cité c'estoit en ce pais-là une chose tout à fait ignominieuse. De sorte que la Compagnie des Jesuites se voyant blessée tout entiere dans cet affront qu'un de ses membres avoit reçu, elles s'y es-

toit interessée toute entiere, & ainsi elle s'y estoit engagée de plus en plus.

La matinée du vendredj 24 fut occupée par le cortege de M. l'Ambassadeur. M. Hallier arriva le soir avec M. Lagault & M. Joyfel, & un quatrième nommé M. Thomas qui estoit Bachlier de la Faculté & cousin de M. Hallier; & qui néanmoins dans la suite ne témoigna pas prendre part dans leur deputation. On me vint avertir de leur arrivée & du logis où ils estoient descendus, un moment après qu'ils y furent. J'estois seul chez nous quand je reçus cet avis, & j'en partis à l'instant pour les aller saluer, me resjouir avec eux de leur arrivée, & leur offrir tout ce dont ils pourroient avoir besoin de nostre maison ou de nos personnes. Ils estoient desja à table avec d'autre monde. Je craignis de les incommoder si je paroissois; & parce qu'il estoit desja tard tout ce que je pus faire de m'en revenir chez nous, & de laisser mon homme chez eux pour leur dire quand ils seroient levés de table, la diligence dont j'avois usé pour les voir, & pour leur faire les offres du service, que j'estois venu leur offrir moy mesme, si je les eusse trouvés en estat que j'eusse pu leur parler.

Nous voulions les aller voir le lendemain M. l'Abbé de Valcroissant, M. Angran, & moy. Nous envoieâmes voir chez eux sur les huit heures du matin, s'ils estoient en estat de recevoir nostre visite. Ils estoient desja sortis pour aller chez M. l'Ambassadeur; & parce qu'il sortit tard de sa chambre, ils passerent chez luy toute la matinée, excepté M. Lagault qui les y quitta pour venir voir les Prestres de la Mission qui logeoient auprès de nous, & nous en suite. Nous voulûmes l'arrêter à dîner avec nous; mais il s'en excusa sur ce qu'il avoit dessein de rejoindre ses Collegues à leur Auberge. Mais M. l'Ambassadeur les retint à dîner; & nous estant allés l'après-dinée pour l'accompagner aux vespres du Pape, nous apprîmes que M. Hallier & M. Joyfel en estoient desja sortis dans un des carrosses pour aller voir M. le C. Barberin. Nous différaâmes donc à les aller voir sur le soir. Comme nous arrivâmes chez eux, ils reconduisoient deux Prestres de la Mission qui estoient allés les voir; de sorte qu'ils nous reçurent sous leur porte. Nous n'eûmes pas un long entretien, parce qu'on les sollicitoit d'aller collationner. Nous les invitâmes à venir dîner le lendemain chez nous; mais ils estoient desja retenus ailleurs, & sans cela M. Hallier principalement y témoignoit assez d'inclination.

Comme nous sortions de chez nous le lendemain dimanche 26 de May pour aller accompagner M. l'Ambassadeur à la Chapelle

du Pape ; ces Messieurs passoient pardevant chez nous. Nostre carrosse estoit à la porte, il y avoit assés de place pour eux & pour nous, & nous les priaimes d'y monter ; mais comme il y avoit peu de chemin de chez nous au Palais de M. l'Ambassadeur & que la rue estoit belle & spacieuse, ils voulurent continuer leur chemin à pied, & cela nous obligea d'y aller aussi en nous entretenant avec eux. J'allois avec M. Hallier qui me dit ingénument entre autres choses, qu'il avoit tant d'habitude avec M. le C. Barberin qu'il pourroit quasi passer pour son domestique, mais qu'il ne savoit si cela seroit à propos. Au sortir de chez M. l'Ambassadeur, il nous fit monter M. Hallier & moy dans son carrosse ; & comme nous estions l'un pres de l'autre, il nous dit en riant, ne vous battés pas ; & je luy répondis aussi en riant, que nous n'avions garde de nous battre luy & moy, puisque nous voulions tâcher d'empêcher les autres mesme de se battre.

Ce fut ce jour-là mesme, qu'après avoir laissé M. l'Ambassadeur & ces Messieurs en Chapelle, nous fîmes la dernière visite à M. Albizzi sur nostre impression, & dans laquelle, comme j'ai dit, il nous rendit les quatre pages de ces nouvelles Apostilles qu'il disoit que *questi Signori Cardinali* vouloient que nous y missions, ou que nous n'en missions point du tout ; mais il nous dit aussi à propos de l'arrivée de MM. Hallier, Joyssel & Lagault qu'ils avoient eu quelques livres à la douanne, qu'il avoit eu soin d'en faire retirer. J'appris depuis les excellens livres que c'estoit qu'ils avoient pris la peine de porter avec eux si loin pour la defense de leur cause, ce n'estoit presque que des *Jansenius damnatus*, des *secrets du Jansenisme*, des *couronnes de la grace victorieuse*, des *Jansenistes reconnus Calvinistes par Samuel des Marets*, & d'autres pitoyables libelles de cette sorte, tous remplis de faussetés & de calomnies, & la plus-part desja ruinés & confondus par les réponses qu'on y avoit faites ; non-obstant lesquelles ils ne laissoient pas d'estre en disposition de s'en servir & de les reproduire tout de nouveau.

Nous avions envie de leur donner à dîner chez nous le jour de la feste Dieu au retour de la procession du S. Sacrement, qui se fait à Rome avec une grande magnificence & beaucoup de solennité. C'est pourquoy j'allai la veille sur l'heure du dîner à leur logis. Je n'y trouvai que M. Thomas à qui je fis l'invitation en leur absence, & je le priai d'estre de la compagnie : comme je luy parlois, il vint un estafier luy dire que ces Messieurs disoient chez M. l'Ambassadeur. M. Thomas me promit de leur dire ce que je luy avois dit, mais pour m'assurer s'ils nous seroient cet

honneur le lendemain, j'allai de bonne heure l'après-dînée chez M. l'Ambassadeur, à l'occasion des Vespres solennelles du Pape, où je me propoisois de l'accompagner. J'y joignis M. Hallier & M. Lagault dans le jardin, & je leur fis mon invitation. Ils me répondirent qu'ils n'avoient pas encore eu le loisir de se reconnoître. Je leur dis qu'ils tâchassent de différer jusqu'au vendredi à se reconnoître, mais que cependant je les priois que nous dînassions ensemble le lendemain. Ils me dirent que ce seroit pour une autre fois. Je leur répondis que ce seroit donc quand il leur plairoit, & que nous attendrions leur jour & leur ordre.

Nous en receûmes cependant le lendemain un de M. l'Ambassadeur par son Maître de chambre, & par luy mesme, d'aller dîner les uns & les autres avec luy le vendredi. Nous nous y rendîmes. Durant le dîner M. Joyssel parla de M. Julien l'ancien, dont le grand âge & la vieillesse vigoureuse de corps & d'esprit aussi bien que la capacité reconnue de tout le monde le luy devoient rendre venerable, il en parla, dis-je, en le qualifiant avec mépris du nom de *muraille tremblante*, & de M. Julien son Neveu comme d'un simple Curé de village. Sur quoy je me sentis obligé de le relever, & de luy dire, & plus d'une fois, qu'il parloit là de deux Docteurs aussi considérables qu'il y en eussent dans la maison de Sorbonne. Après le dîner tout le monde de la maison de M. l'Ambassadeur s'estant retiré insensiblement, suivant les ordres qu'il avoit sans doute donnés de nous laisser tous fix avec luy seul ; après quelques discours generaux sur des matieres morales, il entra enfin sur nostre affaire, & nous dit, qu'il estoit bien-aise de prendre cette occasion de nous exhorter tous d'agir les uns envers les autres avec toute sorte de civilité & d'honneur, sans aucune demonstration au dehors de division & de mesintelligence, sans aucune plainte ny emportement de part ny d'autre. Il nous dit mesme qu'il nous y exhortoit de la part du Roy, de-peur que la nation & nostre Faculté ne fussent deshonorées & nos personnes mesme par les excès & les disputes qui ariveroient entre nous, si nous y agissions d'une autre façon. Ce qui n'empêchoit pas pourtant que chacun de son costé ne représentast vigoureusement ce qu'il auroit à dire pour la cause qu'il avoit à soutenir. M. Hallier & ses Collegues agréerent & promirent cela de fort bonne grace ; & M. de Valcroissant le promit aussi de mesme façon pour nous. Je crus que cette occasion estoit assés commode, pour penetrer dans quelques-uns des desseins de ces Messieurs : de sorte que pour confirmer de ma part

part ce que M. de Valcroissant avoit dit en nostre nom, je dis qu'outre les bonnes dispositions que nous devions tous avoir à cette intelligence & deference reciproque, tant à cause d'elle mesme que pour l'honneur que M. l'Ambassadeur nous faisoit de nous y exhorter si obligamment; il me sembloit que nous en avions toute sorte de sujet jusqu'alors, puisque nos interets estoient communs, & que nos intentions & sollicitations devoient tendre à mesme fin, sçavoir d'obtenir, le plus tost que nous le pourrions tous, la Congregation que nous avions demandée; qu'après que nous l'aurions obtenue, ce seroit alors, que selon ce que nous nous y engagerions, nos brisées & nos intentions pourroient estre diferentes, mais que jusqu'à là nous pourrions faire nos poursuites les uns avec les autres & de concert.

M. l'Ambassadeur qui n'avoit dessein que de faire envers nous tous, l'office d'un Mediateur fort entendu & fort civil, reprit la parole & me dit, que je ne pouvois pas obliger ces Messieurs à concourir & à travailler avec nous à ce que nous demandions; qu'il falloit les laisser faire comme ils l'entendroient, & nous agir comme nous le penserions à propos de nostre côté; mais d'ailleurs vivre bons amis. Je répondis à M. l'Ambassadeur, que je ne pretendois pas obliger ces Messieurs à quoyque ce fust contre leur gré; mais qu'il sembloit, que s'ils vouloient faire quelque chose qui pût apporter de l'éclaircissement à la vérité & procurer l'établissement d'une solide paix dans l'Eglise, ils ne devoient pas disconvenir de la Congregation que nous avions demandée; & je suppliai M. l'Ambassadeur, de me permettre de demander par courtoisie à M. Hallier, s'il n'estoit pas en cette disposition. M. l'Ambassadeur donna le temps à M. Hallier de répondre. Il n'en avoit pas grande envie, & ses Collegues encore moins; mais enfin il falloit parler. Il dit qu'ils n'avoient dessein que de demander au Pape un jugement; qu'ils n'avoient à en demander aucunes conditions que celles que le Pape ordonneroit. Que de quelque façon que le Pape parlât, ils ne s'en mettroient point en peine, parce qu'il estoit le juge & de la doctrine & des conditions avec lesquelles il en voudroit decider. Mais je luy dis, Ne croiez-vous pas que cette Congregation, que nous avons demandée, soit à souhaiter pour un plus grand éclaircissement, & pour la satisfaction commune de tout le monde? Ne voulez-vous pas nous aider dans la poursuite que nous sommes obligés d'en faire? M. Hallier dit, qu'ils n'empescheroient point que nous n'en fissions la poursuite; mais pour eux qu'ils n'avoient charge que de demander au Pape simplement

une decision, sans se mettre en peine des conditions: encore ne parloit-il pas si clairement; de sorte que voiant qu'il hésitoit dans ce qu'il disoit, je m'eschappai de dire, Ne voiez-vous pas qu'ils ne cherchent qu'un jugement fait en secret tel qu'il puisse estre, & sans que les choses soient préalablement éclaircies. Monsieur Hallier se sentant un peu pressé & aigri de ce reproche, voulut s'en laver en disant, qu'il n'estoit point besoin de Congregation ny d'examen, parce qu'il estoit question de choses qui estoient desja decidées, & qu'ils avoient ordre d'agir ainsi.

M. l'Abbé de Valcroissant reprit la parole & dit, qu'il n'estoit pas vrai qu'il eust ordre d'agir ainsi; parce que la lettre sur laquelle il pouvoit établir cette pretention, estoit publique & qu'elle témoignoit le contraire. Et quant à ce que M. Hallier avoit dit que ces choses estoient decidées, M. de Valcroissant luy dit qu'on voioit bien ce qu'il pretendoit. Que sur cette maxime non seulement il se contenteroit de demander une decision, mais qu'il empescheroit autant qu'il pourroit qu'elle ne se fust avec les solemnités requises, & en y donnant aux parties l'audience necessaire. Que nous agirions sur cette connoissance qu'il nous donnoit de leurs desseins, & que nous nous y opposerions tant que nous pourrions. Qu'au fond nous soutenions, & avec plus de raison que luy, que les choses que nous aurions à defendre estoient decidées & jugées en nostre faveur, comme nous le serions voir; mais que c'estoit ce qu'il faudroit examiner, si nous aurions raison de le dire; au lieu que selon sa pensée, non seulement il ne faudroit point de Congregation pour entendre les parties, mais mesme il ne faudroit faire au cun examen, parce qu'on n'examinoit point les choses jugées; & que c'estoit sans doute à quoy ils butoient, que d'empeschier toute audience & tout examen; que pour nous au contraire, c'estoit ce que nous tascherions d'obtenir, suivant l'ordre qui nous en avoit esté donné & la nécessité que nous en voïons. Que nous esperions d'en venir à bout, parce qu'il n'estoit jamais arrivé dans l'Eglise, que des personnes considerables comme des Eveques, tels qu'estoient ceux qui nous avoient envoyés, eussent demandé qu'on entendist les parties, & que cela eust esté refusé ny par le S. Siege ny dans les Conciles. Mais M. Hallier insista, qu'il n'estoit jamais arrivé dans l'Eglise, que sur des choses desja jugées & definies on eust ouï les personnes, & que cela ne se pouvoit ny devoit faire.

Dés que M. Hallier se fut ouvert sur cette pensée, MM. Joyfel & Lagault témoignèrent qu'ils en estoient mécontents. M. Joyfel

qui estoit assis tout proche de M. Hallier, le poussa plusieurs fois afin qu'il se teust; & M. Lagault qui en estoit séparé par M. Joyfel, faisoit signe à M. Hallier & des yeux & des mains qu'il n'en dist pas davantage.

M. l'Ambassadeur tâcha aussi de détourner ce discours; & dit que si nous faisons tant d'instances sur la façon d'estre entendus dans cette Congregation, il y avoit danger qu'à Rome où l'on estoit fort delicat, on ne prist cette demande, comme si nous voulions leur faire la loy en leur prescrivant les moiens d'agir & l'ordre qu'ils auroient à tenir, & comme si nous pretendions les vouloir instruire sous le prétexte d'estre ouïs; Qu'il falloit abrégier matiere le plus qu'on pourroit; Que le Roy qui jusque là avoit esté petit, commençant à croistre, vouloit finir ces disputes & y remédier tout à fait.

M. l'Abbé de Valcroissant répondit à M. l'Ambassadeur, que nous ne souhaiitions rien davantage si-non que cela se fist le plus diligemment qu'il se pourroit; mais qu'avec la diligence, il falloit y apporter les autres conditions & précautions qui estoient nécessaires pour le bien faire. Et que quand nous demandions que cela se fist dans une Congregation réglée & solennelle, où les parties fussent entendues selon l'Usage de l'Eglise & de tous les Tribunaux Ecclesiastiques & seculiers, ce n'estoit pas pour prescrire de loy à personne; Mais que nous le demandions comme une chose qui estoit juste & avantageuse, & peut-estre nécessaire dans les conjonctures presentes pour débrouiller & éclaircir toutes les difficultés & obscurités dont on s'estoit efforcé de cacher la verité. Qu'aussi l'on ne pouvoit non plus nous reprocher que nous pretendissions instruire le monde à Rome en étant ouïs dans une Congregation; qu'on pouvoit le reprocher à toutes les parties qui demandoient à leurs Juges le temps & l'avantage de les informer; lesquels pour cela ne croioient pas que leurs parties s'estimassent plus sçavans qu'eux. Que lorsque dans les Conciles, & particulièrement dans celui de Trente, les Theologiens avoient contesté & disputé en presence du Concile pour éclaircir les matieres, ces Theologiens ne présuמוient pas pour cela estre plus sçavans que tous ces Eveques, ny vouloir instruire un Concile œcumenique, où le Pape presidoit par ses Legats, & où le S. Esprit presidoit invisiblement par son assistance. Mais que ce que M^{re} Hallier Joyfel & Lagault témoignoient ne vouloir point concourir à une chose si juste, & qui leur seroit si avantageuse aussi bien qu'à nous, s'ils avoient raison, faisoit assés voir que c'estoit qu'ils se desioient de leur cause & qu'ils vouloient continuer à tenir la verité dans l'in-

justice. Que nous ne doutions point après qu'ils s'en estoient déclarés, comme ils venoient de faire en sa presence & devant nous, qu'ils seroient tout ce qu'ils pourroient pour empêcher un si grand bien; Mais que cela ne nous empêcheroit pas de faire ce qui seroit en nostre possible pour le procurer.

M. Hallier eut quelque effect de cette confusion, de s'estre si fort déclaré sur une chose si injuste & si inouïe; & pour la reparer il dit, que pour eux ils estoient venus à Rome pour déclarer à sa Sainteté qu'ils estoient prêts d'acquiescer à ses ordres de quelque façon qu'ils fussent donnés & qu'il fust procédé à cette decision. Que le Pape avoit plusieurs moiens pour cela, qu'il pouvoit le faire de son propre mouvement sans écouter personne. Qu'il pouvoit consulter les Univerités pour en avoir leurs sentimens, & sçavoir les jugemens qu'on en seroit par toute l'Europe, avant que de faire le sien. Qu'il pouvoit faire cette Congregation si bon luy sembloit. Qu'il pouvoit nous entendre à part les uns apres les autres; ou les uns en presence des autres; de vive voix seulement ou par écrit seulement; ou de l'une & de l'autre maniere; qu'ils estoient prêts à tout, & qu'ils trouveroient tout bon. Mais en retombant à la fin sur son premier style, il dit qu'ils estoient neantmoins obligés de suivre leurs ordres. Que les Eveques qui les avoient envoyés, n'avoient point d'autres pensées si-non que ces choses estoient definies, & qu'ils agiroient conformément à cela; que c'estoit là leur commission.

M. l'Abbé de Valcroissant reprit encore la parole, & dit à M. Hallier que ce qu'il disoit ne se trouveroit pas veritable. Que les Eveques par leur lettre demandoient seulement un jugement; qu'ils ne disoient point que cela fust defini; & qu'eux ne faisoient point dit, il n'avoit pas droit de le dire; qu'il passoit sa commission, & que nous le serions voir à tout le monde.

M. l'Ambassadeur pour appaiser cette contestation, dit qu'il n'estoit pas temps de disputer de cela; que M. Hallier & ses collegues agiroient comme bon leur sembleroit, & nous comme nous l'entendriions; Mais qu'il falloit que les uns & les autres le fissent avec civilité & deference reciproque.

M. de Valcroissant dit à M. l'Ambassadeur, que M. Hallier ne parleroit jamais devant nous de cette façon-là des Eveques au nom desquels il disoit qu'il parloit, qu'on ne fust obligé de luy resister, & qu'il n'y avoit pas moien de laisser passer cette parole sans y répondre.

M. Joyfel & M. Lagault faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour obliger M. Hallier à se taire; & dirent à cet effet plusieurs fois que

chacun

chacun agiroit comme il trouveroient bon, qu'on n'avoit point de compte à s'en rendre les uns aux autres.

M. de Valcroissant, sur ce que M. Hallier avoit dit qu'ils ne se mettoient pas en peine de quelque façon que le Pape agit, répondit à M. Hallier, qu'encore il y avoit certaines regles ordinaires dans les jugemens de sa Sainteté sur la foy ; & il luy fit cette demande : Si le Pape s'aoit rien examiner oy consulter disoit sur quelque doctrine proposée, cette doctrine est heretique, cela seroit-il bien, l'approuveriez vous ? Et qu'ainsi il ne falloit pas dire si generalement quoy que le Pape face ; mais qu'à la verité nous esperions qu'il seroit en cette affaire ce qui seroit le plus expedient pour la paix des fideles, pour l'éclaircissement de la verité, & pour la dignité du S. Siege.

M. Hallier dit alors se voyant si pressé, que si le Pape vouloit entendre les parties, comme nous luy avions demandé, il estoit homme à ne pas fuir la conference, & qu'ils paroistroient en Congregation avec nous ; mais qu'ils estoient venus à Rome pour dire simplement leur avis au Pape, & qu'ils n'estoient point parties.

Je luy demandai sur cela en deux mots : Et nous, qui sommes nous ? pour luy signifier qu'en effet nous l'estions aussi peu qu'eux, & peut-estre moins, puisque nous n'agissions que par l'ordre des Eveques qui nous avoient envoies, pour supplier le Pape d'établir cette Congregation à l'effet d'y éclaircir toutes choses en y entendant les parties après qu'elle seroit établie ; & qu'il y avoit beaucoup de plaintes à faire contre eux, dans la conduite qu'eux ou les adherans de M. Cornet qu'ils representoient, puisqu'ils ne travailloient qu'à faire réüssir son entreprise, avoient tenuë depuis trois ans qu'elle estoit commencée jusqu'alors. Aussi M. Hallier ny les Collegues ne sceurent-ils sur cela que me répondre.

Enfin la conclusion fut, que jamais nous ne nous parlerions des affaires & des questions dont il s'agissoit, lorsque nous nous rencontrions ensemble ; que nous nous verrions & parlerions aux occasions avec charité, honneur & civilité. Mais sur ce que M. Hallier avoit demandé d'abord, que nous ne divulguerions rien de nos affaires, & que nous n'en écrivions rien en France ; nous rejettâmes bien loin une Proposition si defraisonnable qui ne pouvoit estre que l'effet de la peur qu'il avoit qu'on sceust en France de quelle façon les choses se feroient à Rome, & qui accuſoit tous les Eveques qui avoient signé la lettre de M. de Vabres, desquels il se disoit député, d'une insensibilité prodigieuse qu'il leur attribuoit sur une affaire si importante, s'ils o'a-

voient nulle curiosité d'en apprendre des nouvelles.

Après que nous eûmes pris congé de M. l'Ambassadeur, nous nous retirâmes tous ensemble, & en passant ces vastes & spacieuses salles du Palais des Barberins, où M. l'Ambassadeur estoit logé, je marchois avec M. Hallier, & il me dit deux choses bien considerables, & que je oe puis neantmoins remarquer icy qu'avec beaucoup de douleur de voir les raisons pour lesquelles il avoit luy mesme qu'il s'estoit resolu de s'engager dans cette affaire. L'une, que lorsqu'il estoit entré dans le Syndicat, il ne desiroit que la paix dans la Faculté ; Mais qu'on avoit commencé à le pousser, & moy tout le premier, & que les choses en estoient venues peu à peu où elles estoient. La seconde, que le Pape avoit voulu qu'il vint à Rome, qu'il y estoit venu, & qu'oo verroit ce qui en ariveroit. Je oe luy répondis rien sur le Pape ; mais sur son Syndicat je luy dis, qu'effectivement nous avions creu (cela s'entend dans la suite, car alors que je m'opposai à son election aucun des Docteurs ne sçavoit que je deusse m'y opposer, ny que j'eusse le livre sur lequel je m'y opposai) que nous avions creu, dis-je, qu'il vouloit poursuivre l'entreprise de M. Cornet. Il me dit que non, & que oos nous estions trompés.

Pour ce qui est de ce qu'il me dit, que le Pape l'avoit mandé & qu'il estoit venu par son ordre ; c'est une chose à laquelle je n'ai jamais veu assez clair, que je ne crois pas pourtant qui ait esté, & à laquelle je n'ai point veu mesme d'apparence. Il l'avoit cru pourtant, & noo seulement creu, mais publié hautement. On me mandoit par la lettre qu'on m'avoit écrite du 22 de Mars precedent, qu'ils s'estoient vancez qu'ils avoient esté appellés par le Pape & par des Cardinaux avant que de partir ; Et par celle du 12 Avril, que M. Cornet & M. Morel n'avoient pas esté contents de ce que M. Hallier & ses collegues eussent entrepris ce voyage ; mais qu'ils s'estoient appaisez, sur ce que M. Hallier leur avoit dit, qu'il estoit mandé par le Pape & par quelques Cardinaux. Je ne sçai si par ce Pape & par ces Cardinaux, il n'y avoit point en effet quelque complor de M. Albizzi & de quelques Cardinaux, peut-estre bien aussi quelque agreement ou consentement tacite ou autre du Pape sur quelque Proposition qui luy en auroit esté faite. En un mot c'est une chose à laquelle je ne vois pas clair ; je la laisse aux lecteurs pour en juger.

Mais quant au P. Mulard, qui partit de Rome au mois de Decembre pour leur aller porter les lettres & les paroles qui les obligerent à se répondre à venir, il revint avec eux ou peu de temps apres eux. Car de ma con-

noissance il avoit esté veu à Rome le mercredi 29 May veille de la feste Dieu, & mesme on luy avoit entendu dire ce jour-là en parlant de Messieurs Hallier & de ses Collegues en jurant le nom de Dieu, pard. j'ai tant fait que je les ai fait venir: je leur ai mis l'espée à la main, qu'ils agissent à present. Mais quoy, luy repliqua-t-on ne vous en meslerés-vous plus? Non, répondit-il, au moins qu'ils commencent, quand ils auront fait de la besogne j'y pourrai bien mettre le dernier coup de pinceau. On luy adjouta qu'il ne seroit pas si mauvais que d'attendre à s'en mesler jusqu'à la fin; & il s'addoucit encore en disant, qu'il le pourroit faire aussi dans l'interim, pour les dresser, s'il en estoit besoin.

CHAPITRE XI.

De ce qui se passa durant tout le mois de Juin & le commencement de Juillet.

J'e visitai le premier jour de Juin M. le Curé de S. Sauveur, avec lequel aiant fait diverses reflexions sur nos affaires; il me dit que nous serions bien dans cette cause si embarrassée, & dans laquelle nous aurions affaire à tant de gens si puissants, qui tascheroient de nous traverser & de nous arrester sur les moindres circonstances de nostre affaire, quand ils ne le pourroient pas sur le fond, de prendre un Advocat qui sceust bien le style de la Cour de Rome; afin que nous ne fissions rien sans son conseil dans de certaines formalités, qu'il seroit à propos de garder en ce pays-là, & dont nous ne pouvions pas estre instruits par nous mesmes.

Nous allâmes l'apres-dînée du dimanche deuxième visiter les Peres Theologiens des Augustins. Comme nous nous entretenions avec eux, le General revint de ville; & nous aiant veus, il nous vint joindre. Apres quelque entretien avec luy sur la prétention de M. Hallier & de ses Collegues, qu'il n'estoit point besoin de Congregation, parce que c'estoit des choses jugées, nous prîmes congé de luy. Il nous accompagna du Cloître où il nous avoit pris jusque dans l'Eglise; où apres avoir fait nostre priere, dix ou douze deses Religieux qu'il avoit laissés avec nous, nous reconduisirent jusque hors de l'Eglise.

J'appris le mardi 4 apres-dîner que M. Hallier estoit allé la veille tout seul pour voir M. le C. de S. Clement, à qui il avoit dit en exposant son affaire que celui qui estoit cause de tout le bruit que faisoient ces Propositions, c'estoit un grand Docteur qui estoit à Rome. M. Hallier vouloit parler de moy; mais M. le C. de S. Clement ne l'entendant pas, ou ne voulant pas l'entendre, dit qu'il s'étonnoit

comment un si grand Docteur avoit pu estre cause de tout ce scandale. Alors M. Hallier s'expliqua, & declara qu'il ne disoit pas que ce Docteur fust grand en cette qualité, mais qu'il estoit grand de corps, d'une haute stature, *quantitate molis, non quantitate virtutis.* Il dit en suite, que tout le mal du livre de Janfenius estoit ramassé dans ces cinq Propositions; que mesme, & pour mieux dire, tout ce mal estoit contenu dans la premiere toute seule. M. le C. de S. Clement, pria M. Hallier de la luy dire; & en la disant, soit par hazard, soit à dessein M. Hallier en retrancha ces paroles *Secundum presentes quas habent vires.* Et enfin en expliquant jusqu'à quel point le mal de la division que ces Propositions avoient causée estoit venu, il dit que les Janfenistes estoient habillés d'une façon & les Molinistes d'une autre. M. le C. de S. Clement s'attacha directement au point dont estoit question; & il dit à M. Hallier qu'il s'étonnoit comment il se pouvoit faire qu'un homme éclairé comme il estoit, s'attachast à combattre Janfenius sur cette Proposition. Qu'il se pouvoit bien faire que dans cet Auteurs il y eust d'autres choses qui meritaient la Censure; mais que pour celle-là, elle y estoit si clairement Catholique, qu'il n'y avoit rien de mieux établi dans l'Ecriture & dans les Saines Peres, particulièrement dans S. Augustin, que ce que M. Janfenius avoit dit sur ce sujet, & qu'il ne s'estoit nulle part mieux expliqué, ny donné moins de prise sur son livre qu'en cet endroit. M. le C. de S. Clement s'étendit simplement pour convaincre M. Hallier de ce qu'il disoit par des principes indubitables de la Theologie, dont M. Hallier ne pouvoit disconvenir. M. Hallier au contraire faisoit ce qu'il pouvoit pour se soutenir par de vaines distinctions, mais en dissimulant tousjours le fond dont estoit question. A la fin il fut réduit à ne pouvoir plus rien repliquer, & ainsi cet entretien se termina. Nonobstant quoy il ne laissa pas de dire encore à M. le C. de S. Clement pendant qu'il le reconduisoit, que pour bien faire il falloit condamner & censurer ces Propositions, ou au moins defendre de les soutenir, pour me servir du mot Latin *let prohiberi.* De sorte que M. le C. de S. Clement, qui fit recit de cet entretien à celui qui me le dit, ne pouvoit croire ce qu'il avoit veu; & doutoit si M. Hallier entendoit l'Italien, quoyqu'il eust commencé à parler par l'Italien, & que le reste de leur discours eust esté melle partie de Latin & partie d'Italien.

Pour expliquer dans la suite du discours qui estoit ce grand Docteur dont M. Hallier avoit parlé, il me nomma. Il m'accusa aussi d'estre ennemi des Religieux, quoyque peronne

sonne ne les eust combattus plus que luy avant la réconciliation avec les Jésuites, & pendant qu'une de ses Maximes estoit que les Jésuites n'avoient point de conscience. Il dit toutes les autres choses qu'il put à mon désavantage, & pour tâcher à persuader à M. le C. de S. Clement que s'il en vouloit à ces Propositions, ce n'estoit que pour des sens Herétiques; il luy dit que pour luy, il n'estoit point ennemi de la doctrine de S. Augustin ny de celle de l'école de S. Thomas, & qu'il estoit tout prest de signer la grace efficace & même la prédetermination physique.

J'allai le mercredi à la Minerve, publier à diverses personnes le dessein que M. Hallier & ses Collegues nous avoient témoigné chez M. l'Ambassadeur, & tous ceux à qui j'en parlay condamnèrent une pretension si deraisonnable; & ayant trouvé le vendredi apres-dîner 7 de Juin le P. Delbene dans la place Navonne, je luy dis aussi cette pretention, & il la trouva fort ridicule.

Le samedi 8 au matin nous retournâmes chez M. le C. Giori, que nous n'avions pas pu informer la première fois que nous l'avions veu. Il nous écouta gravement, & nous répondit avec grand sens.

M. de Valcroissant & moy nous allâmes l'apres-dînée au S. Office, pour voir le Fiscal, qui n'y estoit pas; mais ayant quitté M. de Valcroissant, pour aller dire un mot au P. Compagnon du Commissaire, le P. Commissaire me vint joindre. Il me tira chez luy comme par force, mais par une force qui ne procedoit que d'amitié; & quand j'y fus, il m'y proposa des arguments sur la première Proposition. M. Albizzi y survint, & nous parlâmes ensemble assez civilement; nous continuâmes le discours sur le mesme sujet, & l'occasion s'estant offerte à moy de leur citer ce beau passage de l'homelie de S. Augustin tirée de son traité 92 sur S. Jean, qui se lit dans le Breviaire Romain le vendredi d'entre l'Octave de l'Ascension & de la Pentecoste, où ce Saint Docteur expliquant les paroles de l'Evangile, de S. Jean ch. 15, par lesquelles Nostre Seigneur promettoit à ses Disciples, que lorsqu'il leur auroit envoyé le S. Esprit, cet Esprit rendroit témoignage de ce que ce divin Sauveur estoit. *Ille testimonium perhibebit de me: il conclud par celles-cy apres plusieurs autres: Ille ergo testimonium perhibebit de me, & vos testimonium perhibebitis: dabit enim vobis fiduciam testimonium perhibendi, caritas Dei diffusa in cordibus vestris per Spiritum Sanctum qui dabitur vobis; quæ nunc Petro adhuc DE FUIT, quando mulieris ancille interrogatione perterritus, non potuit verum testimonium perhibere, sed contra suam sollicitationem timore ma-*

gno compulsus est ter negare. Et ayant fait après l'application de tout ce passage à la première Proposition; M. Albizzi eut la bonté de me dire, qu'il ne doutoit point que quand un homme péchoit, la grace ne luy manquast, non pas la suffisante, adjouta-t-il, mais l'efficace. Pendant que nous parlions M. Albizzi & moy, le P. Commissaire estoit allé querir un livre pour me montrer quelque passage. Il revint & me leut son passage, & me proposa de nouveau son argument devant M. Albizzi; mais il me le proposa d'un ton rude & fier; & apres que M. Albizzi nous eut quittés, il me dit confidemment, qu'il avoit fallu qu'il eust parlé devant luy de cet air, & pour cause.

M. de Valcroissant avoit eu durant ce temps la patience de m'attendre, & l'estant revenu prendre, nous allâmes voir M. le C. de Saint Clement, qui nous confirma la plus-part des choses, que je viens de dire qui s'estoient passées dans la visite que M. Hallier luy avoit renduë; & particulièrement qu'en rapportant la première Proposition il y avoit supprimé le *secundum præsentem quas habent vires*, & qu'ils demandoient une condamnation pure & simple de ces Propositions, sans distinction de sens, sans examen, & sans Congregation.

Le mardi matin 13 de Juin j'allai voir le P. Hilarion, qui me dit que M. Hallier & ses Collegues l'estoient venus voir, & qu'il leur avoit dit d'abord qu'il n'estoit pas besoin qu'ils se donnassent cette peine, parce qu'il n'estoit point de Congregation. Qu'ils ne l'avoient pas entretenu long temps, & qu'entre autres choses ils luy avoient dit, que ces Propositions estant de matieres deja decidées & définies, ils estoient venus dans la croiance que cette affaire seroit bien-tost expédiée. Mais le Pere Hilarion adjouta, que nous n'avions que faire d'en avoir peur; qu'il ne falloit point que nous nous missions en peine de donner de Memorial au Pape pour le prier que nous fussions entendus; que rien ne se feroit sans cela; & qu'il avoit ouï dire que la resolution en estoit prise.

Je me trouvai le jeudi 13 dans l'antichambre du Pape à l'issuë de la Congregation du S. Office, d'où je vis sortir tous MM. les Cardinaux, excepté M. le C. Spada qui demeura avec sa Sainteté. M. Albizzi suivit M. le C. Ghiggi jusqu'à son appartement. J'y envolois un estafier pour me venir avertir quand M. Albizzi s'en seroit allé. J'allai à l'instant voir M. le C. Ghiggi, & aussitost que je luy eus dit trois paroles de M. Hallier & de ses Collegues nouvellement arrivés, il me dit qu'il les avoit veus; il me disoit hier, mais s'avoit esté dès le mardi. Il me fit entendre que le Pape penseroit

penseroit à la Congregation que nous avions demandée, & qu'il y avoit apparence qu'il l'ordonneroit; & que si-tôt qu'elle seroit établie, elle travailleroit à examiner deux choses. L'une, s'il seroit expedient de faire quelque definition sur ces Propositions, parce que le Pape n'estoit pas obligé d'en faire à toute occasion, & sur toutes les matieres qui luy estoient proposées. La seconde, pour examiner le fond des matieres sur lesquelles on auroit à faire cette definition en cas qu'on en voulust faire; Et il me semble qu'il me parla, comme si M. Hallier & ses Collegues eussent eu audience du Pape, & comme s'ils avoient aussi encliné à vouloir bien cette Congregation. Sur quoy je dis à son Eminence qu'il n'y avoit guere d'apparence que ce fust là la disposition de ces Messieurs, parce qu'ils nous avoient eux-mêmes témoigné, qu'ils prétendoient avoir une condamnation pure & simple, & sans entendre les parties, attendu qu'il s'agissoit de choses desja definies, & parce que nous avions sceu aussi qu'ils la sollicitoient de cette sorte. M. le C. Ghiggi me replica, que si elles estoient definies, il n'y faudroit plus repenser; mais que c'estoit ce qu'il faudroit examiner; qu'on ne les en croiroit pas, & qu'on ne seroit rien en cette affaire que par une Congregation qui examineroit auparavant toutes choses exactement. Je luy dis que pourveu que cela fust, nous serions tout à fait contents; mais que cependant ils divertissoient la contestation ailleurs, & la portoient sur des choses qui n'avoient point de liaison avec celle de laquelle il estoit question. Il me répondit qu'on ne consideroit point à Rome ces sortes de sollicitations, qu'on les appelloit à la Venitienne *chiacchiere* des caquets, que c'estoit des paroles perduës, & il me demanda, où & comment ils tenoient tels discours? Je luy dis qu'ils alloient voir tous MM. les Cardinaux, Consultants & Qualificateurs, dont il me témoigna quelque étonnement comme d'une chose assés inutile. Je luy dis que je craindrois d'estre ennuyeux à son Eminence, si je luy disois les sujets sur lesquels ils établissent les fondemens de leurs reproches, & que nous n'avions à y répondre autre chose, sinon que tout ce qu'ils disoient ne se trouveroit pas veritable; mais supposé qu'il le fust, & qu'il y en eust encore une fois autant, il falloit venir à la chose dont il s'agissoit. Et cependant j'entraî insensiblement dans le detail & sur les principaux chefs des accusations & des reproches qu'ils pouvoient faire. Je luy en dis les fondemens, sçavoir le Syndicat de M. Hallier, l'affaire de Santarel, le dessein d'achever l'entreprise de M. Cornet, les Religieux Mendians, le decret de l'Uni-

versité contre les Hibernois, de quelle maniere M. Hallier avoit imposé à la Faculté dans cette affaire le livre du Ministre de Groningue. Je dis tout cela à demi en abregeant, avec assés de confusion & peu d'étendue, veu la matiere. Neanmoins M. le C. Ghiggi entendit bien le tout; & me dit que nous ne devions point nous mettre en peine de cela; que tous ces discours ne faisoient rien; & sur le Ministre de Groningue, en se moquant, prendre une preuve, me dit-il, *ex ore mendacis*, de la bouche d'un menteur; même que toutes les sollicitations qui se seroient à d'autres qu'aux personnes qui seroient nommées pour cela; c'estoit toutes peines & paroles perduës; & qu'à ceux mêmes qui auroient soin de cette affaire (qui seroient peut-estre des Cardinaux, peut-estre des Consultants, & peut-estre d'autres) que toutes ces prefaces & discours éloignés leur seroient inutilles & superflus. Qu'on donneroit par écrit & en abrégé autant qu'il se pourroit le fond des choses qui seroient à dire de part & d'autre, que cela seroit communiqué d'une partie à l'autre, afin qu'on vist de part & d'autre son adversaire en face; que hors cela il n'y auroit pas moien de rien faire; & qu'on pouvoit sur cela demeurer en repos; qu'on ne seroit rien à Rome à cause de ce que les uns ou les autres diroient ou ne diroient pas. Je trouvai que M. le C. Ghiggi disoit tellement qu'il falloit faire tout ce que nous avions demandé qu'on fust, que je luy demandai, s'il avoit veu nostre Memorial. Il me demanda quand il avoit esté donné. Je luy dis le 21 de Janvier. Il me répondit que non; & je luy dis qu'il disoit justement qu'il falloit faire tout ce que nous avions supplié le Pape de vouloir ordonner qui se fust. Je luy en dis la substance & les paroles à peu près; mais j'ajoutai que j'en apporterois une copie à son Eminence, & je luy témoignai la soûmission que nous aurions & tout le monde avec nous à une definition qui seroit faite de cette sorte. Comme j'estois prest à prendre congé, je luy dis que nous craignons que M. Hallier & ses Collegues n'eussent dessein de porter les choses à quelque imposition de silence, ou à quelque autre remede de cette nature qui ne produiroit que du mal; qu'ils ne se resoudroient jamais qu'à regret à venir à une conference, tant par la difficulté qu'ils auroient de bien defendre une si mauvaise cause, que parce que M. Hallier quelque habile homme qu'il pult estre en autre chose, estoit certainement peu instruit de la doctrine de S. Augustin qu'il n'avoit point leu. Il me dit que je ne devois point avoir de peur; qu'on ne considereroit en rien tout ce qu'ils pourroient souhaiter. Apres cela je me retirai;

mais

mais il me souvient que dans la fuite de cet entretien je dis à M. le C. Ghiggi l'approbation que M. Hallier avoit donnée, il n'y avoit pas 2 ans, pendant qu'il estoit Syndic, à la premiere & à la troisieme Proposition prises dans le sens dans lequel seul nous les soutenions; & qu'après cette approbation si fraichement & si solemnellement donnée, de nouveaux interets luy aient fait tourner la teste, il en poursuivoit maintenant la condamnation. Je me souviens aussi qu'on m'avoit dit dans l'antichambre du Pape, que M. Hallier & ses Collegues estoient allés ce jour-là au Cortege de M. le C. Spada, qu'avant que de sortir de chez luy ils luy avoient dit un mot en particulier; & faisant reflexion sur ce qu'il estoit demeuré avec le Pape après la Congregation du S. Office, ce n'estoit pas une chose sans apparence qu'il y estoit peut-estre demeuré à leur occasion & sur le sujet de l'affaire pour laquelle ils estoient venus.

Le vendredi 14 au matin je portai à M. le C. Ghiggi la copie de nostre Memorial, qu'il me dit qu'il verroit volontiers, *le verra volontiers*; & l'après-dînée nous allâmes à la Minerve voir le Procureur General des Dominicains, que nous trouvâmes estre homme fort intelligent & fort resolu. Nous visitâmes aussi le P. Prieur du Couvent, qui nous reçut dans la Sacristie, pendant que M. Hallier & ses Collegues estoient sous le Cloître avec le P. Nolano qu'ils estoient venus visiter. Après qu'ils l'eurent quitté, le P. Nolano nous dit que M. Hallier l'avoit assuré qu'ils vouloient maintenir la grace efficace; & le P. Fani que nous rencontrâmes nous dit aussi, qu'ils avoient dit la même chose au Maître du Sacré Palais.

Il témoignoit par-là qu'il ne combattoit les Propositions que dans le sens de Calvin, & cela estoit conforme aux discours qu'il avoit tenus sur sa route en divers endroits; entre autres à Lion, où il avoit dit, *qu'il n'alloit pas à Rome pour disputer, mais seulement pour faire connoître au Pape que la doctrine opposée à celle des Propositions estoit la doctrine de l'Eglise qui ne pouvoit estre combattue sans erreur*; & que ceux qui la contredisaient, estoient dans des maximes aussi pernicieuses que celles de Calvin, comme il disoit qu'il le prouveroit à sa Sainteté par le livre du Ministre Marefs qu'il portoit avec luy, & dont il faisoit grand recit par tout. Tout cela est de la lettre qu'on m'écrivit de Paris le 10 May, sur les avis qu'on en avoit reçeus de Lion, par des gens d'honneur qui luy avoient entendu faire ce discours.

Le samedi 15 j'allai voir dès le matin le Pere Luca Vadingo. Je le vis sur M. Hallier & ses Collegues. Il me dit qu'il ne vouloit pas me dire ce qu'ils luy avoient dit, qu'il ne leur droit pas aulli ce que nous luy dirions, & qu'il vouloit servir les uns & les autres. Qu'il leur avoit

bien témoigné, comme nos demandes estoient tres justes. Et comme j'insistai, pour le faire parler, en luy disant que les leurs ne s'accordoient pas avec les nostres; enfin il me dit, à demi neantmoins en hésitant, qu'ils luy avoient dit qu'il y avoit danger que dans une Congregation nous n'obscurissions & n'embrouillions les choses; A quoy il leur avoit répondu, qu'à Rome les hommes estoient aussi clairvoians qu'en aucun autre lieu du monde, *tanto oculati quanto in se voglia altro luogo*; & qu'on y avoit de plus une chose qu'on n'avoit nulle part ailleurs, sçavoir l'infailibilité du Pape par l'assistance du S. Esprit.

J'allai de-là chez le Maître du sacré Palais, où je vis son Compagnon, qui me dit que M. Hallier & ses Collegues faisoient courir le bruit que nous estions tous ennemis des Religieux; que nous nous attaquions aux Jesuites pour les ruiner par la doctrine, à cause qu'il n'y avoit qu'eux qui pussent nous resister; & que quand les Jesuites seroient abbatus nous viendrions bien-tost à bout du reste. Je n'eus pas besoin de le satisfaire sur cela, car il l'estoit assez de luy mesme; mais il me dit qu'il falloit effaier d'oster ces mauvaises impressions à d'autres plus foibles.

Nous avions dessein de demander le lendemain audience du Pape, pour parler à sa Sainteté sur le sujet de ces nouveaux griefs, & luy renouveler les demandes que nous luy avions deja faites: j'allai à son antichambre mettre quelque disposition pour nous la faciliter. Mais on nous conseilla l'après-dînée, de différer ces instances jusqu'à ce qu'il y en eust une plus grande necessité.

L'après-dînée j'allai chez M. le C. Roma. Je me plaignis à luy, 1. Des choses fausses & éloignées de l'affaire, que nous apprenions que M. Hallier & ses Collegues repandoient contre nous. 2. Du dessein qu'ils témoignaient ouvertement avoir d'obtenir une condamnation pure & simple, sur ce qu'ils disoient que ces choses estoient deja definies. M. le C. Roma me répondit, & où le sont elles? il faut voir comment? Je luy dis qu'ils croioient peut-estre que leur parole suffisoit pour le faire croire ainsi; & que s'ils voioient qu'ils ne pussent pas venir à bout d'une condamnation de cette nature, nous craignons qu'ils ne portassent les choses à quelque imposition de silence qui seroit inutile & prejudiciable, plustost que d'en venir à une Congregation. Il me dit que chacun faisoit son possible pour l'execution de ses desseins. Je luy repliquai que nous ne devions tous en avoir qu'un même, qui estoit l'éclaircissement de la verité, l'établissement de la paix entre les Theologiens, & ce avec l'honneur & la dignité du S. Siege. M. le C. Roma me répondit que l'éclaircissement de la verité duiroit tout ce-

la. Je luy repartis que ce qu'il disoit estoit veritable, mais que pour cet éclaircissement de la verité la Congregation estoit necessaire. Il me repliqua que c'estoit une chose faite & arrestée. Je luy en témoignai ma réjouissance. Nous nous levâmes, & je luy demandai les personnes qui en estoient, afin que nous pussions les voir. Il me dit que cela ne pouvoit encore se dire, & qu'il falloit qu'ils se fussent veus auparavant. Je ne sçai si M. Hallier en avoit desja eu quelque vent d'ailleurs; mais M. le C. Roma me témoigna qu'ils ne s'en estoient pas éloignés, quandils l'avoient veu; & qu'ils luy voient parlé fort raisonnablement: *mi pare, me dit-il, che parlano molto ajustamente.*

Je n'appris assurément, qu'ils avoient eu audience du Pape, que le jeudi 17: mais j'appris en mesme temps, qu'elle avoit esté fort courte, & qu'il ne s'y estoit pas pu dire beaucoup de choses. J'appris aussi ce jour-là mesme qu'ils s'estoient depeus au logis où ils estoient, & qu'ils en avoient veu le matin un autre qui leur estoit assés agreable; qu'ils estoient mesme convenus de prix; mais que la difficulté qui avoit esté entre eux & le propriétaire, estoit qu'ils ne le vouloient prendre que pour trois mois, que le propriétaire ne le vouloit donner que pour un an, & qu'elle s'estoit enfin accommodée par le conseil de l'un de leurs amis qui les avoit portés à le prendre pour six mois.

J'allai voir le mardi après dîner un Carme Deschaussé Professeur en Theologie homme de tres grande capacité, probité & sagesse natif de Chartres, comme je crois, aussi bien que M. Hallier, nommé le P. Melchior. Il me dit que M. Hallier luy avoit dit qu'il ne trouvoit rien à dire contre nous pour ce qui estoit de nos mœurs; qu'il estoit aussi de mesmes sentimens que nous pour le fond de la doctrine; qu'il n'y avoit que la nouveauté des termes, & la maniere de parler avec les consequences dont il fust choqué. Quant à son audience du Pape, que sa Sainteté luy avoit donné de belles paroles; mais que ce n'estoit pas sur cela qu'il mettoit les principales esperances qu'il avoit du succès de ses poursuites.

Le mecredi 19 après dîner nous allâmes M. l'Abbé de Valcroissant & moy chez M. le C. Spada, à qui M. l'Abbé de Valcroissant representa encore fort bien la justice de nostre demande, & repliqua, fort solidement à plusieurs reponses & difficultés frivoles que nos adversaires y faisoient. De sorte que M. le C. Spada en paroissoit à son visage très satisfait. Il nous dit que ces Messieurs l'avoient veu le matin, qu'ils ne luy avoient pas parlé de toutes les particularités que M. de Valcroissant luy avoit dites, & qu'ils avoient aussi témoigné demander une prompte expedition sur cette affaire.

Le jeudi matin 20..... me vint visiter, & il me dit que M. Hallier & ses Collegues l'avoient visité la veille; Qu'il luy avoit d'abord fait compliment sur une vieille connoissance qu'ils n'avoient eue qu'en passant dans l'Université de où ils s'estoient veus. Qu'après les complimens, il luy dit qu'il n'estoit pas en cette Cour pour les matieres qui avoient esté agitées entre les Dominicains & les Jesuites; que ces choses estoient disputables & probables de part & d'autre; mais pour des Propositions qui estoient heretiques, & qui avoient esté enseignées par un franc heretique. Que dans la suite de l'entretien s'estant mis à discourir de ces Propositions en particulier, il n'y en avoit pas eu une qu'il n'eust entrepris de combattre tantost sur des fondemens contraires à ceux des Jesuites, & tantost sur les principes & les maximes de ces Peres. Qu'il admiroit ce pauvre homme, *qui non constabat sibi*, qui n'estoit pas d'accord avec luy mesme; que s'il faisoit par tout de pareilles incartades, il ne faudroit personne pour ruiner tout ce qu'il diroit que luy mesme. Qu'il luy avoit dit, que quant à ces Propositions, soit dans leurs fondemens ou leurs consequences, il n'y avoit que S. Augustin & *suos Scholares* qui fussent de cet avis. Il me dit qu'il avoit repeté plusieurs fois que la France estoit dans un renversement general pour ces contestations. Que de cent douze ou cent dixhuit Evesques qu'il y avoit en France, il y en avoit quatre vingts qui s'estoient declarés pour les sentimens qu'il defendoit. Que ces choses estoient prises si chaudement qu'il y avoit des Evesques d'ailleurs gens de bien, qui donnoient de front à soutenir des Propositions Calvinistes. Que l'Université favorisoit aussi les Jansenistes, lesquels, comme M. Hallier luy dit, & qu'il me repeta plusieurs fois dans cette visite, soutenoient des Propositions toutes Lutheriennes & Calvinistes. M. l'Abbé Rondonani vint pour nous voir pendant cet entretien, & sur ce que nous n'estions pas encore tous prests pour le recevoir il s'en alla faire un tour sur le mont de la Trinité. Le Signor cy-dessus s'en alla, M. l'Abbé Rondonani revint, nous le receûmes tous trois M. de Valcroissant, M. Angran & moy; & dans un entretien assés long que nous eûmes, nous parlant des visites de M. Hallier & ses Collegues il nous en dit des choses tout à fait conformes à ce qui a esté dit cy-dessus. A l'issuë de la visite de M. l'Abbé Rondonani le Pere Mulard nous vint voir. Je m'en allai faire un tour en ville, & le laissai avec M. de Valcroissant, à qui il dit plusieurs particularités de son voiage & de celui de M. Hallier; & depuis leur arrivée à Rome, celle-cy assés remarquable; que M. Hallier luy avoit dit, qu'il avoit appris du Pape dans son audience, que sa Sainteté

tété avoit adjouté pour la Congregation M. le C. Ghiggi aux quatre autres que la Sainteté luy avoit nommés avec des termes honorifiques sçavoir Roma, Spada, Ginetti, & Cechini; Roma, avoit repris le Pape *homo da bene*, homme de bien, Spada *homo capace*, homme de capacité c'estoient les qualités dans lesquelles ils excelloient sans avoir rien adjouté des deux autres.

J'avois prié le P. Guérin de tascher d'avoir une copie du Memorial que M. Hallier & ses Collegues avoient présenté au Pape, afin que nous le vissions, comme de nostre part nous estions sort aises que tout le monde vist le nostre. Il s'adressa pour cela au P. Noël Minime qui estoit tout à fait d'intelligence avec M. Hallier. Le P. Guérin me dit que le P. Noël l'avoit asseuré, qu'il n'y avoit point de copie de ce Memorial-là *interum manrà*. Qu'il estoit tout simple, & que tout ce qu'il contenoit estoit que tels & tels Deputés vers la Sainteté par quatre-vingts Evêques, la supplioient de decider les 5 Propositions en question, ou les questions contenues dans les 5 Propositions. Qu'ils representoient à la Sainteté, que c'estoient des choses desja decidées; & qu'ils l'assureoient que ces Propositions-là ne touchoient point du tout la dispute qui avoit esté du temps de Clement VIII entre les Dominicains & les Jesuites.

Nous allâmes voir l'apres-dînée M. le C. Barberin, qui alloit sortir pour aller chez M. le C. Brancaccio; où nous l'accompagnâmes; & en suite apres quelque peu de promenade, il nous ramena chez nous. En chemin faisant nous parlâmes de livres. Je me plaignis principalement de la malice de certains Auteurs qui écrivoient contre nous, & qui n'en aiant point de sujet veritable sur lequel ils pussent rien faire, ils nous imputoient fausement quelques mauvais sentimens que nous n'avions point, & ils s'amusoient en suite à prouver contre nous des choses dont nous estions d'accord, & que nous reconnoissions veritables aussi-bien qu'eux. J'apportai pour exemple le livre du P. Annat *de Ecclesia præsens temporis*, qui n'est fondé tout entier que sur une supposition fausse & calomnieuse. M. l'Abbé de Valcroissant luy apporta aussi pour exemple Riccardus qui se sert de cette mesme fourberie, pour combattre fausement la troisième Proposition, c'est à dire en l'attaquant dans un sens ridicule d'une grace necessitante qui destruit l'indifference dans lequel il estoit notoire que ny nous ny aucun Catholique ne la soutenoit. Il fut dit aussi que si Riccardus l'avoit attaquée dans un faux sens, M. Hallier l'avoit approuvée durant son Syndicat dans son veritable sens. Nostre entretien se termina là, parce que nous arrivâmes chez nous, où

il avoit pleu à son Eminence de nous ramener.

Le dimanche 23 apres-dîner nous allâmes tous trois voir M. le C. Ghiggi. M. l'Abbé de Valcroissant refusa fort bien, comme il avoit desja fait en parlant à M. le C. Spada, quelques-unes des principales raisons, pour lesquelles M. Hallier & ses Collegues s'efforçoient de mettre obstacle à la Congregation que nous avions demandée, & des plus considerables médisances avec lesquelles ils taschoient de nous decrier comme des ennemis jurés du S. Siege. M. le C. Ghiggi entendit paisiblement tout le discours de M. l'Abbé de Valcroissant; & quand il eut fini, M. le C. Ghiggi nous demanda où M. Hallier avoit dit toutes les choses dont nous nous plaignions; car pour luy, il ne s'en souvenoit nullement; & qu'à la verité tout ce qui luy estoit dit de cette façon en l'air, luy entroit par une oreille & sortoit par l'autre. Qu'outre cela il n'estoit point encore commis du Pape pour prendre aucune connoissance de ces affaires-là; qu'il luy venoit par semaine cinq ou six cens lettres, que quatre-vingt alloient à une Congregation, quarante à une autre, que pour luy il n'estoit principalement occupé qu'aux choses qu'on appelloit matieres d'Estat. Que quand nostre affaire viendrait à luy; il s'y appliqueroit de bonne sorte, que jusquelà il se falloit donner patience, que le temps seroit à meurer les choses, & que souvent encore le S. Siege estoit bien-aîsè de laisser un peu dissiper la chaleur des esprits. Il nous recommanda enfin d'agir paisiblement *pacificamente*; & nous luy répondîmes qu'il reconnoitroit toujours cet esprit dans nostre conduite, mais que nous ne pouvions moins faire que de dire & representer les choses que nous croïions importantes à nostre affaire. Et sur ce qu'il nous dit, que quand elle seroit venue jusqu'à luy, il en auroit grand soin; nous luy disîmes que nous en estions tres-aîsés, parce qu'il reconnoitroit qu'elle seroit fort importante à l'honneur de S. Augustin, pour lequel il nous avoit témoigné avoir tant de devotion.

Nous allâmes apres pour voir M. le C. Roma: il y estoit; mais il estoit pressé de quelques affaires. Son Maître de chambre nous dit que son Eminence seroit bien-aîsè de nous entretenir un peu à loisir, & parce qu'il devoit le lendemain faire le sacre de Monseigneur Litta Archevesque de Milan, il nous pria de remettre nostre visite au mardi suivant. Nous avions differé jusque-là à visiter M. l'Evêque de Bethléem; nous nous en acquitâmes ce jour-là, & apres divers entretiens generaux estant enfin descendus sur les affaires qui l'avoient amené à Rome, il nous montra un Memorial qu'il avoit à presenter contre un Bref qu'Urban VIII avoit donné en 1622

à l'effet de donner des Commissaires pour faire le procès à des Evêques. C'estoit une affaire dont il estoit chargé par le Clergé outre la principale qui estoit pour obtenir des Evêques pour le Portugal.

Le mardi matin 25 de Juin estant passé par-devant le Noviciat des Jésuites, j'y entrai sans sçavoir que ce le fust, mais y estant attiré seulement par la beauté du Jardin qui paroïssoit la grande porte en estant ouverte. J'y vis M. le C. Ghiggi qui y estoit à la promenade au milieu de deux Jésuites; mais cela ne me fit aucune peine, & ne me donna aucun fâcheux soupçon de luy dans la haute idée que j'avois de sa capacité, de son équité, & de sa benignité envers tout le monde.

Nous allâmes l'après-dînée chez M. le C. Roma, à qui l'on nous fit parler, si-tôt que nous fûmes arrivés. Et sur ce que parmi les choses dont nous nous plaigions, nous luy disîmes qu'on nous menaçoit qu'on ne nous donneroit qu'une ou deux ou trois audiences par forme, il s'étonna de ce que nous pouvions douter, qu'on ne nous entendist pas tant que nous le souhaiterions dans une affaire aussi importante au S. Siege que celle-là, dans laquelle il n'avoit pas seulement à juger, comme ce bon Cardinal nous dit, mais aussi à estre jugé par tout le monde parce qu'après que son jugement seroit prononcé, chacun se donneroit la liberté de l'examiner, & de voir s'il auroit esté rendu avec justice & conformément à la vérité.

Nous allâmes en suite voir le P. Pascaligo, à qui nous expliquâmes nostre affaire tout au long. Il fut fort aisé & fort surpris de l'entendre; & de sa part il nous confirma l'ordre qu'il avoit sceu qui avoit esté donné il y avoit environ deux ou trois ans à des Theologiens, d'écrire leurs sentimens & de les donner cachetés, tant de ces Propositions que de la fausse Censure qui en avoit esté divulguée sous le nom de nostre Faculté.

Quand nous l'eûmes quitté, nous revînmes vers le logis de M. l'Ambassadeur, où j'avois dessein d'aller. Nous rencontraîmes ces Messieurs qui en fortoient; & peu après le P. Malgoirés qui venoit après eux; & qui nous dit qu'il y avoit disputé deux heures durant avec M. Hallier. Il nous dit plusieurs choses de cette dispute, mais entre autres deux plus remarquables. L'une que M. Hallier tenoit toutes ces matieres si fausement condamnées par le Concile de Trente, qu'il ne vouloit point du tout entendre parler de S. Augustin. L'autre que sur ce qu'il avoit dit à M. Hallier que M. de Valcroissant ne soutenoit les cinq Propositions dont estoit question que dans les sens de la grace efficace, M. Hallier luy avoit re-

pliqué que le dit sieur de Valcroissant n'oseroit pas signer cela. Nous fûmes extrêmement surpris de ce discours, ne pouvant comprendre comment il estoit possible qu'après tant de declarations qu'on en avoit déjà faites & qu'on cherchoit à renouveler dans toutes les occasions & par tous les moïens possibles avec toute sorte de solemnité, il pust se trouver des gens qui assurassent si hardiment de si malignes & de si frivoles calomnies.

J'allai chez M. l'Ambassadeur où estoit M. le C. Barberin. Je dis à son Maître de chambre que nous avions passé chez son Eminence pour le voir. Il me dit que la commodité en seroit grande le lendemain au retour de la Minerve après la Congregation du S. Office. Quand il fut sorti, M. l'Ambassadeur monta en carrosse pour aller à la promenade, & je l'y accompagnai. Il me dit qu'il y avoit quelque apparence qu'on vouloit faire une Congregation, non pas pour nous faire disputer, mais dans laquelle néanmoins nous serions entendus *en, en*, tellement quellement. Je luy répondis que nous ne cherchions pas à disputer; mais que nous souhaiterions absolument de conferer les uns devant les autres, & que cela se fît avec toute la retenue, la civilité, & la deference possible, mais dans les formes requises en toutes sortes de jugemens pour pouvoir bien éclaircir ce qui estoit en contestation.

Le mercredi matin nous allâmes prendre M. le C. Barberin à la Minerve, & nous retournâmes chez luy avec luy. M. l'Abbé de Valcroissant expliqua à son Eminence, les mêmes sujets que nous avions de nous plaindre de la conduite de M. Hallier & de ses Collegues, qu'il avoit expliqués à Messieurs les Cardinaux Spada & Ghiggi, & répondit de même à leurs objections & à leurs difficultés. M. le C. Barberin fit une petite recapitulation de tout ce que M. de Valcroissant luy avoit dit; & il n'y répondit rien autre chose, si-non que si le Pape luy donnoit quelques ordres sur cette affaire, il tascheroit de s'en acquitter avec l'affection & la fidelité qu'il devoit au S. Siege. Il dit aussi que nous devions avoir quelque satisfaction après nous estre déclarés, comme nous avions fait, & comme nous faisons tous les jours, de n'avoir autre intérêt en cette affaire que de conserver la doctrine de la grace efficace, puisqu'il n'y avoit personne qui ne l'admitt & ne la reconnut aussi bien que nous. M. Angran repartit à M. le C. Barberin, qu'il n'y avoit véritablement personne qui se déclarast contre ni qui l'osast faire; mais qu'il y en avoit plusieurs qui n'en confessoient que le nom, & qui dans le fond de leur cœur & de leurs sentimens nioient la chose & la combat-

toient;

toient ; & que toute l'invention & la structure de ces Propositions n'avoit esté & n'estoit mise en œuvre que pour la détruire.

L'après-dînée j'allai voir un homme fort bien informé des choses, qui me dit que M. Hallier estoit *in concerto nella corte* de faire par pique ce qu'il faisoit, & qu'il nous seroit avantageux s'il continuoit à donner cette croiance de luy, comme il avoit fait jusqu'alors. J'allai en suite chez M. le C. Roma, où aiant appris que M. Hallier y estoit, j'attendis qu'il en fust sorti pour y entrer. Je ne dis que deux mots à M. le C. Roma sur quelque chose qu'il me sembloit que nous ne luy avions pas assez bien expliquée la veille. Il me dit, mais ne seriez-vous pas bien-aisés de sortir promptement d'affaires ? Je luy répondis que nous ne souhaitions rien autre chose, si-non qu'on traittast celle-là avec toute la plus grande diligence qu'il se pourroit faire, pourveu qu'on y apportast avec la diligence l'application nécessaire pour la bien examiner. Je luy dis qu'il estoit juste en cecy de pratiquer le conseil qui dit *Festina lente* ; & son Eminence en demeura d'accord plus que moy.

Le jeudi 27 nous allâmes pour la closture de la Feste Dieu à l'Eglise de S. Pierre, & nous rencontrafmes en y allant M. Hallier & ses Collegues qui estoient avec les Jesuites François Penitenciers de cette Eglise pour la nation. Ce n'estoit pas une chose bien étonnante, parce que la liaison de ces Docteurs avec les Jesuites estoit si grande, que presque tous les jours après avoir achevé leurs autres visites, ils se rendoient vers la fin du jour au *Giri* pour y conférer avec ces Peres, de ce qu'ils avoient fait durant le jour, & de ce qu'ils avoient à faire le lendemain : Chose surprenante, & qui n'eust pas passé avant ces derniers temps dans la personne d'un Docteur de Paris que pour une grande prévarication !

Le vendredi nous fîmes une visite assez courte à M. le Resident de Pologne qui estoit nostre voisin, & qui plusieurs fois dans la rencontre m'avoit temoigné que la Reine de Pologne demandoit assez souvent des nouvelles de ce que nous faisions à Rome. Nous allâmes de-là chez M. l'Ambassadeur pour l'accompagner à S. Pierre à Vespres. Quand elles furent dites, je vis la ceremonie de la hacquenée blanche, que l'Ambassadeur d'Espagne presente tous les ans au Pape au nom du Roy son Maître, en hommage pour le Royaume de Naples. Cette année-là ce fut le prince Pamphile neveu du Pape qui la presenta, les Espagnols l'aient engagé à prendre pour cet effet la qualité d'Ambassadeur extraordinaire de leur Roy, en luy promettant de le faire Grand d'Espagne. J'y entendis les Protestations, que

le Procureur fiscal de la chambre Apostolique fait, à ce que ce present que le Pape reçoit ne prejudicie point aux droits de sa Sainteté ny à ceux de la chambre Apostolique sur ce Royaume ; & la repetition que le Pape en fait luy mesme, où en parlant il dit, *Regno nostro Napolitano* ; après quoy pourtant, il donne sa benediction Apostolique au Roy d'Espagne, à sa femme, à ses enfans, & à ses peuples.

Le samedi 29 jour de S. Pierre, toute la matinée fut occupée par la devotion & la Chapelle de ce jour là, & l'après-dînée j'entendis les vespres secretes qui se disent dans l'antichambre du Pape, où il ne se trouve d'ordinaire guere d'autre monde que les Musiciens qui les chantent.

M. le C. Ghiggi m'avoit demandé familièrement quelque adresse pour pouvoir avoir quelques livres de ces belles reliures de France. Je fus obligé de l'aller voir sur ce sujet le dimanche après-dîner dernier jour de Juin, & par mesme moien, je luy donnai la copie tant de la lettre de M. l'Evesque de Vabres que de celle des autres Evesques que j'avois presentées au Pape. Je continuai les plaintes que nous avions à faire des frequentes assemblées & conseils que M. Hallier & ses Collegues tenoient chez M. Albizzi. M. le C. Ghiggi me répondit, que c'estoit la moindre chose qu'on leur deust que de leur donner audience ; Mais que tout cela ne faisoit rien, que je pouvois m'asseurer que cette affaire *camminerebbe per via regia*, chemineroit par une voie royale, & seroit traitée avec une entiere & publique discussion ; & qu'on ne seroit rien autrement. Je luy dis que c'estoit tout ce que nous desirions, tant pour les circonstances que pour le fond de la Doctrine. Il dit qu'il pourroit en quelque sorte m'en donner assurance, *sciameremo*. Je témoignai à son Eminence une grande satisfaction de cette bonne parole, & je luy en fis de tres-humbles remerciemens.

Je trouvay le mardi 2 de Juillet M. de la Borne correspondant de M. Hallier & le nostre, qui m'ayant demandé, si je croiois que nous deussions encore faire long séjour à Rome, & moy luy aiant répondu en riant, que nous y serions encore pour le moins jusqu'aux Roys ; il me dit que ce terme sembleroit bien long à ces Messieurs ; qu'ils s'ennuioient desja beaucoup ; & qu'ils croioient bien avoir fait plus-tost que cela.

Nous allâmes le jeudi 4 donner à M. le C. Homodei l'information entiere sur nostre affaire, que nous n'avions pas pu donner la premiere fois que nous l'avions veu. Il en fut tres-satisfait, & il nous témoigna desirer s'entretenir encore avec nous, & mesme s'éclaircir du fond des choses, afin que quand il le

sçavoit, s'il luy arivoit occasion de nous pouvoir aider à en avoir une heureuse issue, il s'y employoit de tout son possible.

Le vendredi 5 estoit le jour ordinaire qu'il falloit accompagner M. l'Ambassadeur à son audience chez le Pape. Après nous estre acquittés de ce devoir, nous allâmes visiter M. le C. Brancaccio qui estoit arrivé à Rome il y avoit environ trois semaines pour y passer l'esté. Nous luy exposâmes nostre affaire amplement; & il nous répondit avec beaucoup de courtoisie & d'érudition. Et comme il entendoit & lisoit bien le François, il nous engagea à luy prêter le livre de la grace victorieuse, que je luy portai dès le dimanche d'après; mais ne l'ayant point trouvé, j'y retournai le mardi 9 pour l'entretenir encore, en le luy mettant entre les mains.

Je vis encore ce dimanche-là 7 M. le C. Roma, pour le faire souvenir du desir extreme que nous avions qu'on établît promptement cette Congregation, pendant qu'il y avoit sur les lieux des Docteurs des deux partis, & qu'on commençât mesme à travailler à voir ce que nous aurions les uns & les autres à dire dans cette Congregation si-tôt qu'elle seroit établie, à la charge neantmoins qu'on y prist autant de temps qu'il seroit nécessaire pour bien discuter tout ce que nous aurions à dire les uns & les autres. M. le C. Roma me répondit que nous ne devions nullement douter de cela, & que le S. Siege avoit trop d'intérêt que l'affaire se passât en la maniere que nous le demandions, pour croire qu'elle se fît autrement. Je luy dis que cela estoit d'autant plus à souhaiter, que tant que cela ne seroit pas, nous travaillerions beaucoup & nous n'avancerions rien; & que par exemple tout ce que nous avions pu dire jusqu'alors sur cette affaire en passant & dans nos visites, c'estoit presque comme si nous n'avions rien fait du tout. M. le C. Roma me confirma encore une fois ce qu'il m'avoit déjà dit, & ajouta qu'il esperoit que bien-tôt on établirait cette Congregation, mais bien-tôt, bien-tôt, & que neantmoins il n'avoit pas encore sçeu l'ordre & la volonté du Pape.

J'estois en visite le lundi 8 chez Monsignor Sacrifa, lorsque M. Hallier & ses Collegues y ariverent, on les fit entrer dans un autre appartement, & je leur quittai bien-tôt la place. Et le lendemain l'après-dînée le P. Mariana me vint voir, pour nous dire que Monsignor Sacrifa luy avoit dit l'entretien qu'il avoit eu avec ces Messieurs, & qu'ils luy avoient dit *una men di propostamenti*, une quantité de choses hors de propos, entre autres que ces mesmes Propositions avoient esté condamnées par des Censures de nostre Faculté de

l'année 1650, qu'ils luy avoient fait diverses plaintes de moy qui ne faisoient rien à la chose, & ainsi du reste.

M. de Valcroissant avoit fait un avertissement au Lecteur sur les ouvrages de S. Augustin contenus dans le petit tome que nous faisons imprimer, pour le mettre à la teste de ce livre, comme il y est en effet. Nous avions long temps douté, si nous devions le faire imprimer sans le communiquer à M. Albizzi, qui en avoit voulu revoir jusqu'aux Apostilles dans la crainte que nous avions que s'il appercevoit que nous le fissions sans luy, il ne nous y apportât encore quelque nouvelle traverse. Mais comme nous considérâmes, que ce qu'il en avoit fait, n'avoit esté qu'une pure vexation & entreprise de son caprice; que luy donner à revoir cet avertissement au Lecteur, c'estoit le donner aux Jésuites; qu'il y avoit danger que nous ne pussions pas le retirer aisément de ses mains; qu'il n'en sortist à la fin mutilé & avec des corrections, auxquelles nous ne pourrions pas nous accommoder; & que tout cela pourroit beaucoup retarder nostre impression & nous priver des avantages que nous esperions en tirer la faisant paroître: nous nous résolûmes à la fin, premierement de prendre bien garde qu'il n'y eust quelque chose dans cet avertissement qui pust luy donner occasion de prise bonne ou mauvaise; en second lieu de nous contenter d'en avoir dans les formes ordinaires l'imprimatur du Maître du sacré Palais; & enfin quand nous l'aurions, de tâcher de le faire imprimer sans bruit, & mesme de le faire paroître & publier avant que M. Albizzi s'en fust apperceu. Mais que s'il arivoit que dans la suite il s'en voulust plaindre & nous en faire une piece, qu'alors nous essaierions de nous bien défendre & de bien justifier nostre procédé contre ses insultes; & qu'il seroit en ce cas assés à temps de passer par ses mains quand nous ne pourrions plus nous en garentir. Cette resolution toutefois n'estoit pas approuvée sans quelque crainte de tous nos amis de Rome; mais nous la prîmes & ils y passerent assés volontiers, quoy qu'ils la jugeassent aussi bien que nous un peu hazardée. Mais le mauvais traitement que M. Albizzi nous avoit fait sur les Apostilles, & celui que nous craignons qu'il nous fît sur cet avertissement, s'il l'avoit, une fois entre les mains, nous obligèrent de la prendre, & de nous exposer au hazard de tous les reproches qu'il nous en pourroit faire. J'avois porté dans ce dessein nostre avertissement au Maître du sacré Palais il y avoit un jour ou deux: j'allai ce jour-là mardi 9 le luy redemander. Il en avoit esté bien content, & il me le rendit sans difficulté avec son imprimatur.

1652; & nous le fîmes enfin imprimer avec cette seule permission du Maître du sacré Palais, sans que M. Albizzi en entendist parler.

J'appris le mercredi 10 que le General des Dominicains avoit veu le Pape le dimanche précédent sur l'affaire de la Conception; & que le Pape luy avoit dit que ny ses predecesseurs ny le Concile de Trente ne l'ayant point définie, il ne vouloit point la définir: & de plus que sa Sainteté avoit bien reconnu, que la poursuite qu'on luy en avoit faite, n'estoit pas tant une affaire de devotion & de pieté, que de jalousie & d'ambition.

En quoy sans doute le Pape témoignoît autant de moderation en rejetant cette Proposition, que ceux qui la luy faisoient témoignioient peu de lumiere, de poursuivre une telle définition; puisque non seulement, la prudence ne permet pas de finir la Conception immaculée, mais qu'il est absolument impossible de le faire, n'y en ayant rien dans la tradition de l'Eglise. De sorte qu'il faudroit que le Pape pour le faire formast son jugement sur des revelations particulieres, ce qui seroit une visible illusion, & un chemin ouvert à toute sorte d'erreur.



CINQUIÈME PARTIE

Contenant ce qui s'est passé durant les derniers
six mois de l'année 1652.

CHAPITRE PREMIER.

De la Declaration qui nous fut faite le 11 Inillet par M. le C. Roma, que le Pape avoit étably la Congregation que nous luy avions demandée. Des visites que nous fîmes jusques au 21 aux Cardinaux qui en estoient, pour leur en témoigner nostre ressentiment: & d'une lettre que nous en écrivîmes aux Evêques qui nous avoient envoyés.



L'Occasion qui se presente pour estre mise la premiere dans cette Cinquième Partie, est une des plus considerables de tout ce recit. C'est la declaration qu'on nous fit solennellement de la part du Pape, qu'il avoit ordonné la Congregation que nous luy avions demandée, & que nous avions considerée comme un moyen assuré de faire triompher la verité & l'innocence, de la malice de ceux qui les avoient combattus, & qui les combattoient encore par l'erreur & la calomnie. Cette Congregation si salutaire & si désirée nous fut déclarée de cette façon.

Le Mercredi au soir 10 jour de Juillet, je receus un billet qu'un des Estasiés de M. le C. Barberin apporta chez nous, par lequel on m'avertissoit que nous ne manquassions pas à nous trouver le lendemain l'après-dînée mes Collegues & moy chez M. le C. Roma, lequel avoit quelque chose à nous dire par ordre du Pape à l'issue de la Congregation Consistoriale qui devoit se tenir chez ce Cardinal. Le billet portoit ces termes.

A Monsieur de Saint Amour.

Che si compiacchia domani dopo pranzo 11 di Luglio, corrente mese, essere co i suoi compagni dal sig. Card. Roma, che da sua Eminenza a se gli deve parlare dopo la Congregatione Consistoriale, & ordina da nostro Signore. Per gratia non manchi.

Nous nous y rendîmes donc le lendemain après-dîner de fort bonne heure pour n'y pas manquer, & ayant trouvé qu'il estoit encore beaucoup trop tost, nous allâmes faire quelques visites particulieres dans le voisinage, en attendant le temps que son Maître de chambre nous dit qu'il seroit à propos que nous revînions. Quelque peu de temps après que

nous fûmes de retour, nous vîmes encore sortir M. le C. Palotta de cette Congregation Consistoriale qui estoit finie peu auparavant, & M. le C. Roma le reconduisit jusques à la porte de sa chambre tout au plus. Il en sortit encore après un Prelat, & puis nous y fûmes introduits.

M. Albizzi y estoit demeuré; c'estoit sans doute afin d'y faire la fonction de Secrétaire ou de Notaire Public, & de prendre acte de ce que M. le C. Roma nous auroit dit, & de ce que nous luy aurions répondu, afin que cette action fust plus solennelle, juridique, & authentique. Il estoit assis aussi bien que M. le C. Roma, mais dans une distance & maniere convenables. On nous donna aussi des chaires; & quand nous fûmes assis M. le C. Roma commença à parler en Italien, & ce fut à peu près en ces termes: *Vous estes icy, Messieurs, nous dit S. E., au nom de quelques Evêques de France, comme aussi au vostre, pour avoir de sa Sainteté l'éclaircissement de quelques Propositions qui font beaucoup de trouble en France. Le Pape a ordonné sur ce sujet une Congregation, aussi que vous l'avez demandé: & afin que vous puissiez aller informer en particulier, si vous le voulez, les Cardinaux qui en sent, vous serez advertus qu'il y en a cinq, sçavoir, dit-il, Spada, Ginetti, Cechini, Gloggi, & moy. Quand vous serez prests aussi, & que vous desirerez nous parler à tous ensemble en Congregation, vous nous en avertirez; nous prendrons un jeur pour la faire, & nous vous le dirons.*

M. l'Abbé de Valcroissant répondit en Latin à M. le C. Roma, & luy dit que nous étions tres obligez à sa Sainteté de ce qu'elle avoit eu égard aux remonstrances que nous luy avions faites de la part des Evêques de France qui nous avoient envoyez, & qui n'avoient non plus que nous point d'autres pensées, comme on le connoistroit dans la suite, que de conserver dans l'Eglise la doctrine de S. Augustin, à laquelle seule nous nous attachions. Que cette résolution de sa Sainteté nous donnoit beaucoup de consolation & d'esperance que l'Eglise & le Saint Siege en recevraient toute forte d'avantage & de satisfaction, aussi bien que nous.

M. le C. Roma dit encore un mot pour témoigner le desir qu'il avoit luy mesme que cette Congregation produisist tous ces bons effets, & l'esperance qu'il en concevoit aussi. Nous luy

en

en fimes nos tres-humbles remerciemens, & il nous conduisit jufques où il put vers la porte de fa chambre, avec des excufes qu'il nous fit de ce que fa laffitude ne luy permettoit pas d'aller plus loin. Ce que je ne rapporte pas pour aucun avantage ny fatisfaction que nous en puiffions tirer pour ce qui nous touche, mais feulement pour rapporter comme les chofes fe font paffées, & reconnoître en paffant la bonté & la courtoifie de ce pieux Cardinal.

Je ne puis que dire de la fatisfaction ou du mécontentement que M. le C. Spada pouvoit avoir de la refolution que le Pape avoit prife de nous accorder cette Congregation : mais je fçai bien que le matin de ce jour-là eftant chez le Pape à la Congregation du S. Office, il eut beaucoup d'entretien avec M. Albizzi ; & que pendant que cet entretien dura, quoy qu'il foit d'ailleurs des plus refervéz, il donna de grands fignes extérieurs d'émotion & d'inquietude, quel que pût en eftre le fujet.

Cette declaration que M. le C. Roma nous avoit faite, m'ofta toute forte de penfée d'un voyage que j'avois deffein de faire en France durant cet efté-là pour des affaires domeftiques qui defiroient ma prefence. Je ne penfai plus qu'à m'appliquer de toute mon induftrie avec mes Collegues, à tout ce à quoy nous nous fentirions obligés, afin de cueillir les autres fruits que nous efperions des pourfuites que nous avions faites jufques-là, & de l'avantage que nous en avions dejà obtenu. Nous allâmes le lendemain matin en rendre grâces à Dieu ; nous en conjouir avec quelques-uns de nos amis particuliers ; & en porter auffi la bonne nouvelle au General des Auguftins, qui ne s'eftant point trouvé à fon Couvent, nous le difmes à quelques-uns des principaux Religieux de fon Ordre que nous rencontraâmes.

Nous l'allâmes dire l'apres-difnée à M. l'Ambaffadeur qui en fut bien-aifé, & qui nous dit qu'il croioit y avoir beaucoup contribué en ce qu'il en avoit extremement preffé le Pape dans la dernière audience qu'il en avoit eue huit jours auparavant. Il nous dit auffi qu'ils s'en vouloient éclaircir tout de bon, (entendant par-là le Pape & tout fon Confeil) qu'on nous entendroit tant que nous voudrions, mais qu'ils ne voudroient pas pour-tant que nous entraffions en des conteftations & difputes qui ne finiffent jamais, & qui échauffent & alterent les efprits. J'avois commencé à dire à M. l'Ambaffadeur que nous eussions tres éloignez d'avoir envie d'entrer en ce genre de difputes, & de luy expliquer la maniere honorable & civile, mais forte & prempatoire, dont nous avions tousjours dit

qu'il estoit neceffaire de nous entendre en prefence les uns des autres, lorsque M. le C. Baraberin arriva, qui venoit *incognito* voir M. l'Ambaffadeur, & dont l'arrivée nous obligea de finir cette conférence ; mais ne nous empêcha pas de rendre à M. l'Ambaffadeur une lettre que M. l'Evefque de Grasse à prefent de Veneceluy écrivoit fur nostre fujet.

Je crois que je ferois tort au public auffi bien qu'à nostre caufe, fi la copie de cette lettre m'estant reftée, je ne l'inferois icy. Elle estoit adreffée à *Monsieur Monsieur le Bailly de Valençay, Ambaffadeur du Roy auprès de fa Sainteté*. Elle portoit ces termes.

M O N S I E U R,

Encore que je vous rende bien tard de tres-humbles grâces pour les faveurs que Messieurs les Docteurs de Sorbonne, qui font à Rome de la part de quelques-uns de Messigneurs les Evefques de France, ont receus de vostre bonté ; je vous fupplie de croire que j'en ai eu d'abord toute la reconnoiffance où je crois estre obligé aiant part à cette deputation. Le fujet en eft fi legitime & fi important pour la paix de l'Eglife de France, qui se trouve liée avec celle de l'Eftat, que je ne me fuis pas étonné, Monsieur, connoiffant le zele que vous avez pour la gloire de l'une & de l'autre, d'apprendre que vous avez appuié de la juftice de vostre protection ceux dont les deffeins font fi innocens & fi conformes à leur devoir. Les Evefques font les centres de l'unité Ecclefiaftique dans leurs Dioceses, comme le Saint Pere eft le centre de l'unité dans toute l'Eglife. C'est pourquoy voiant les efprits fur le point de se diviser dans des questions tout à fait importantes, nous avons creu que nous ne pouvions rien faire de plus Epifcopal que de recourir à fa Sainteté, afin qu'il luy pluft d'entrer en connoiffance de la difpute & de la terminer par les voies que l'Eglife a coutume de fuivre en ces rencontres, & que les predeceffeurs ont tenuës. C'est une demande fi raifonnable & fi juftte, que nous ne pouvons nous imaginer qu'elle puiſſe estre refusée. Mais, Monsieur, avec toute la juftice de nostre caufe, nous avons beſoin de la continuation de celle que vous nous avez dejà faite, & nous ofons meſme efperer vostre faveur. Nous ſçavons, que ceux qui font partis depuis peu pour Rome, vont charger de lettres puiſſantes, & peut-eſtre d'ordres extraordinaires ; mais nous ſçavons encore mieux que par vostre lumiere vous ſçavez bien diftinguer ce que l'importunité, la brigue & la preoccupation arrachent d'avec ce qui eft du folide ſervice du Prince, & des veritables intereſts de la Religion & de l'Eſtat.

21 l'Etat. Vous avez deux qualitez, Monsieur,
 22 qui vous interessent en cette affaire. Comme
 23 Ambassadeur du plus grand Roy du monde,
 24 vous aimez la paix de son Royaume, & vous
 25 soutenez cette qualitez avec tant de courage &
 26 de sagesse, qu'on ne peut vous trop louer de
 27 vostre conduite. Mais vous estes Religieux, &
 28 Religieux de S. Augustin dans le fond de vos-
 29 tre Regle. C'est pourquoy tous ceux qui de-
 30 sentent sa doctrine ont sujet de croire que
 31 vous les secondez dans une querelle si sainte,
 32 & qu'en cette occasion vous combattez pour
 33 le vrai Christianisme comme vostre Ordre
 34 combat pour la Chrelienté. Vostre Ambassa-
 35 de seroit signalée à jamais, si durant sa fon-
 36 ction, l'Eglise par vos soins voioit terminer
 37 cette fameuse dispute qui trouble son repos
 38 depuis quelque temps. Je vous souhaite cer-
 39 te gloire, & je trouve la mienne à me dire,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéis-
 sant serviteur. Ainsi signé,
 Antoine Eda Grasse & Venes.

Au sortir de chez M. l'Ambassadeur nous
 allâmes chez les quatre Cardinaux que M. le
 C. Roma nous avoit nommés le jour précé-
 dent pour les saluer en qualité de Deputés
 pour cette Congregation; mais nous ne trou-
 vâmes que M. le C. Ghiggi, à qui nous en
 fîmes paroître une joie & un ressentiment
 tout extraordinaires. Il nous accueillit avec
 une grande civilité & bien-villance: il nous
 fit même comme des excuses de ce qu'on
 avoit esté si long temps à ordonner cette Cou-
 gregation; & nous dit que la quantité des af-
 faires qu'il y avoit à Rome, avoit esté cause
 de ce retardement.

J'allai le samedi 13 pour en donner avis à
 Monsignor Sacrista; & ayant appris chez luy
 qu'il estoit chez le Pape, je montai à son an-
 tichambre, où m'en entretenant avec mondit
 Signor Sacrista, je luy demandai s'il ne trou-
 veroit pas à propos que nous en rendissions au
 Pape nos tres-humbles graces. Il l'approuva
 fort, & sur le champ il m'alla appeler le Mai-
 tre de Chambre de sa Sainteté, à qui je dis
 nostre dessein, & pris jour avec luy pour le
 lendemain.

M. Rouffe Curé de S. Roch m'avoit en-
 voyé une lettre pour le General des Capucins,
 à qui j'allai la rendre l'apres-dinée; & dans
 son entretien je reconnus que M. Hallier &
 ses Collegues l'estoient allé voir pour le sup-
 plier dans l'occasion qu'il auroit de voir plu-
 sieurs de Messieurs les Cardinaux, à cause
 d'un nouveau voyage qu'il estoit obligé de fai-

re en France, de dire à leurs Eminences com-
 me il avoit reconnu dans son premier voyage,
 que les Janseistes s'y multiplioient de toutes
 parts, & la nécessité qu'il y avoit de les décré-
 diter & exterminer, en leur coupant la racine
 avant qu'ils s'y pussent multiplier davantage.
 Ce bon Pere m'en parla sincerement de cette
 sorte. Je ne disconvins pas avec luy que gra-
 ces à Dieu ceux que ces Messieurs qualifioient
 de ce nom de Janseistes s'y multiplioient af-
 fez, mais je luy dis qu'il seroit à souhaiter
 qu'il n'y eust plus en France ny nulle part ail-
 leurs que des gens semblables à ceux que l'on
 décrioit sous ce nom, parce qu'il n'y avoit
 point au monde de meilleurs serviteurs de
 Dieu & du Roy, de l'Eglise & du Saint Siege.

Nous passâmes le matin du dimanche 14
 dans l'antichambre du Pape à attendre l'au-
 dience, mais elle fut occupée toute entiere
 par M. le C. Corrado.

Le lundi 15 nous écrivîmes une lettre
 commune à tous Messieurs les Archevêques
 & Evêques qui nous avoient chargés des
 leurs pour le Pape, & au nom desquels nous
 agissions à Rome. Nous leur mandions que
 nous avions à la fin obtenu la Congregation
 qu'ils avoient souhaitée, & que nous avions
 poursuivie par leurs ordres. Voicy quelle fut
 la lettre que nous leur écrivîmes ce jour-là.

MESSEIGNEURS:

Tout ce que nous avons fait jusques à pré-
 sent à Rome, n'ayant esté qu'une sollicitation
 auprès de sa Sainteté & de leurs Eminences,
 pour obtenir la Congregation que nous avés
 demandée à sa Sainteté par vos lettres sur les
 cinq Propositions de la grace qui luy ont esté
 présentées: nous avons creu qu'il suffiroit
 d'avertir de ce qui se passoit icy ceux de vous,
 Messigneurs, qui se trouvoient à Paris. Et
 jusques à ce que nous eussions reçu la réponse
 & les ordres de sa Sainteté sur vos lettres, nous
 n'avons pas estimé que nous deussions vous
 écrire à tous en general. Vous aurés appris,
 Messigneurs, le favorable accueil que sa Sain-
 teté nous fit dans l'audience que nous eûmes
 d'elle à nostre arrivée. Vous aurés sceu que
 nous luy représentâmes l'estat de l'affaire dont
 vous luy écrivies, & la nécessité qu'il y avoit
 de prononcer un jugement solennel en cet-
 te rencontre, & d'establi pour l'examen de ces
 Propositions une Congregation, dans laquel-
 le les Theologiens qui ont des sentimens diffé-
 rens fussent ouïs. Vous aurés veu le Mémo-
 rial, que nous donnâmes à sa Sainteté selon
 la coustume, pour luy représenter en peu de
 mots vostre demande. Vous aurés appris que
 sa Sainteté, après nous avoir donné de grands

témoignages de l'estime qu'elle faisoit de vostre zele pour la foy, pour le service du S. Siege, & pour la paix de l'Eglise de France, nous dit qu'elle considereroit meurement l'importance de cette affaire, & la demande que nous luy faisions en vostre nom; qu'elle verroit ce qui seroit de plus expedient pour le bien de l'Eglise; & qu'elle nous seroit sçavoir sa volonté. Apres cela, Messieurs, nous eûmes soin d'informer le sacré College de toute l'affaire, & de remonter à leurs Eminences, combien il seroit utile que la Sainteté établît la Congregation que vous demandiez pour l'examen & la decision de ces Propositions. Nous avons vu la grande estime que leurs Eminences font des Prelats de France, & nous ne pouvons vous représenter assés l'honneur qu'elles nous ont fait en cette consideration, & les favorables audiences qu'elles nous ont données. Elles ont toutes reconnu l'importance de l'affaire, & ont témoigné avec beaucoup de zele qu'en cette rencontre, elles contribueroient tout ce qui seroit de leur part pour la verité & pour la paix de l'Eglise. Enfin, Messieurs, la Sainteté qui veille sur les affaires de l'Eglise avec une intention tres pure, & une maturité tres grande, nous a fait sçavoir sa volonté par la bouche de Monseigneur le C. Roma Doien du sacré College. Mécredi dernier nous fûmes avertis de nous trouver le lendemain chez luy, pour apprendre de son Eminence, ce que la Sainteté avoit ordonné sur vos lettres, & sur la demande que nous luy avions faite de vostre part. Nous y allâmes à l'heure qui nous avoit été donnée. Son Eminence nous dit qu'estant venus en cette Cour pour demander à la Sainteté au nom des Prelats de France, qui nous avoient envoiés, une Congregation pour l'examen & la decision des cinq Propositions de la grace, la Sainteté ayant considéré nostre demande avoit établi cette Congregation, & que les Cardinaux, qui en estoient, estoient Messieurs Spada, Ginetti, Cocchini, Ghiggi, & luy; que si nous voulions commencer à informer en particulier leurs Eminences, nous les pouvions voir; & que lorsque nous serions prests de parler en pleine Congregation, nous l'avertissions, & qu'il auroit soin de la faire assembler. Nous témoignâmes à son Eminence les obligations que nous avions à la Sainteté d'avoir ainsi pourveu à cette affaire importante; & nous luy disîmes que nous esperions que cela réussiroit à l'éclaircissement de la verité, à la gloire du Saint Siege, & à la paix de toute l'Eglise, & que lorsque vous aviez écrit à la Sainteté, vous n'aviez point eu d'autre dessein, que d'empêcher que l'on ne donnât atteinte à la doctrine de S. Augustin receüe & approu-

vée de toute l'Eglise & particulièrement du S. Siege, à l'occasion de certaines Propositions qu'on avoit inventées pour la combattre, comme nous le serions voir dans la Congregation. Apres quoy nous prîmes congé de son Eminence avec de grands sentimens de joie, d'avoir appris une si juste & si avantageuse resolution de la Sainteté. Voilà, Messieurs, l'effet de vostre sollicitude, & le témoignage de la vigilance & de la sagesse de la Sainteté dans le regime de l'Eglise universelle. Nous ne pouvons attribuer qu'à une conduite toute visible de Dieu, qui veille tousjours sur le S. Siege, que toutes les poursuites qu'on a employées aupres de la Sainteté depuis long temps, aient été inutiles; & que quelques instances qu'on ait fait aupres d'elle pour en obtenir quelque jugement desavantageux à ces Propositions sous le pretexte des mauvais sens qu'elles peuvent recevoir, la Sainteté ait tousjours suris; & qu'enfin elle ait ordonné une Congregation, en laquelle nous serions ouïs & de vive voix & par écrit. Sans doute tous Messieurs les Prelats de France seront extremement satisfaits d'apprendre que la Sainteté ait ainsi disposé de cette affaire, puisqu'il est évident qu'elle se rencontre cette contestation sur la matiere de la grace, il n'y a point de moi en plus utile que celui-là, pour éclaircir la verité, & pour établir la paix de l'Eglise. Et quoy que plusieurs autres Prelats n'aient demandé à la Sainteté par leur lettre, qu'une simple decision sur ces Propositions, ils n'ont point eu certainement d'autre intention que la vostre comme quelques-uns ont témoigné, quoy qu'ils ne l'aient pas déclaré si expressement; & les particuliers qui ont prétendu, que ces Prelats ne desiroient pas que la Sainteté accordât la Congregation que vous aviez demandée, ont sans doute agi contre leur intention. C'est ce que nous avons aisément justifié dans quelques occasions, en représentant que si ces mêmes Prelats avoient à connaître dans un Concile des questions dont ils demandent au Pape le jugement, & si des Docteurs les prioient de les vouloir entendre auparavant, & de considérer leurs raisons & leurs écrits sur ce qui seroit à décider, ils leur accorderoient cette grace, & ordonneroient aux Theologiens de paroître pour écouter ce qu'ils auroient à dire, d'où nous concluons, qu'en demandant à la Sainteté son jugement, ils ne pouvoient pas ne point approuver, qu'elle le fît ouïr auparavant les parties qui se presenteroient, comme vous le demandiez. Nous tâcherons, Messieurs, de contribuer tout ce qui sera en nous pour l'avancement d'une affaire si importante, vous protestant qu'en imitant vostre zele & suivant vos ordres, nous

n'avons en veü dans toute cette controverse, que l'éclaircissement de la verité dans un des principaux mysteres de la foy & de la pieté Chrestienne ; que la paix de l'Eglise, & la defense de l'autorité & de la doctrine de Saint Augustin, qui a toujours esté en si grande veneration dans toute l'Eglise de France, qui y a trouvé ses premiers Defenseurs dans les Prosper & dans les Hilaires, qui estant encore apres combattuë a esté maintenuë par Cæsarius Archevesque d'Arles & par tous les Peres du Concile d'Orange, par Avitus Archevesque de Vienne & par tous les Saints Peres qui ont vescu en ce temps-là, enfin qui a eu pour Protecteurs dans le neuvième siecle les Remis, les Flores, les Prudences, & tant d'autres Saints, & generalement tous les Peres des Conciles de Valence, de Langres, & de Toul, assemblés de la plus grande partie des Provinces de France. Nous lisons dans S. Prudence Eveque de Troie, qui a esté si celebre dans son siecle en science & en pieté, un des plus beaux témoignages de toute l'antiquité pour l'autorité de la doctrine de Saint Augustin sur la matiere de la grace, où il semble que ce Saint Prelat adresse aujourd'huy à tous les Eveques de France ce qu'il écrivoit lors à Hincmar & à Pardulez ; *Hoc primum* (dit ce Pere) *præcipueque, vestram sinceritatem, moneo & postulo, ut doctrinam Beatissimi Patris Augustini, omnino absque ulla dubietate unde- quaque doctissimi, sanctorum Scripturarum auctoritati in omnibus concordissimam* (quippe nul- lus Doctorum abstrusa earum scrupulosius rima- tus, diligentius exquisierit, verius inuenerit, ve- racius protulerit, luculentius enodaverit, fide- lius tenuerit, robustius defenderit, fufius disse- minaverit) *Vestri Pontificatus tempore commento quolibet impugnati non permittatis ; quando tan- to celestis gratie munere donata existit, ut nullo cuiusquam conamine illatenus revelli possit, cum eam & Apostolica sedes sublimat, & totius Ec- clesie Catholice unitas, auctoritate concordissi- ma approbavit ac roboravit : adeo ut nullus ei singulariter, verum Universitati Ecclesie Catho- licæ cum ea & in ea quæcunq; annis. Si enim adver- sam fidei Orthodoxa in quoquam conspiceret, ne- quaquam eam Romana Ecclesia Amistis vene- rabilis Innocentius cum totius orbis Episcopis suscepisset, neque praelatum Patrem memorabi- lem suarum epistolarum communiter privatum- que officio affectisset, neque successer ejus Zozi- mus eodem tramite concurrisset, neque Bonifa- tius ejusdem Apostolicæ sedis Presul epistolas Pe- lagianorum sibi delatas ei ad respondendum mi- ssisset, aut responsum ejus quatuor libris editum probabilitè atque honorabiliter suscepisset. Celesti- nus quoque memorate orbis Episcopus, quid contra Gallorum insaniam super eo ejusque do-*

ctrina senserit, ex auctoritate Apostolicæ De- cretorum suorum sicta declarant. Y a-t-il donc à douter, Messieurs, que le Saint Siege dans le Jugement des Propositions de la Gra- ce dont il s'agit, ne confirme l'autorité & ne suive la doctrine du grand S. Augustin qui approuvée & receüe par tous les Papes qui en ont parlé, & que nous avons trouvée encor aujourd'huy à Rome dans une estime general- le & dans une tres grande Veneration ? Ne de- vons-nous pas demander à Dieu qu'Innocent Dixiesme termine heureusement en ce temps- cy, ce qu'Innocent Premier a si bien commen- cé touchant l'autorité & la doctrine du mes- me S. Augustin ; & ne devons-nous pas enfin, Messieurs, esperer que tous les fideles qui verront que les choses s'y preparent par l'esta- blissement de cette Congregation, attendront avec un esprit de verité de soumission & de paix l'oracle du Saint Siege, & que le trouble excité entre eux sur ces questions se calmera peu à peu à l'edification de l'Eglise, pour le bien & l'honneur de laquelle nous prions Dieu qu'il vous conserve, avec tout le respect, & toute l'estime que nous devons à Vos Per- sonnes Sacrées.

MESSEIGNEURS,

Vos tres humbles & tres obeissants serviteurs.

Ainsy Signé,

De La lane Abbé de Valcreissant.
De Saint Amour.
Angren.

Le Mardi 16 je fus obligé d'aller chez nostre Imprimeur, & au retour je passay chez le P. Guerin que M. Hallier & ses Collegues avoient visité cette mesme matinée-là, & auquel entr'autres choses M. Joyfel s'estoit plaint de ce que je les faisois passer par tout pour des emissaires des Jesuites. Je n'y avois pas pensé, & ils l'avoient eux memes fait plus que moy : mais je voudrois bien sçavoir ce qu'ils estoient autre chose dans la liaison & la correspondance perpetuelle qu'ils avoient avec ces Peres ? J'en eus encore au sortir de cette visite une belle preuve par M. l'Evesque de Bethleem qui nous vint voir cette mesme matinée-là ; car il nous dit qu'il avoit visité ces Messieurs avant nous, & qu'il les avoit trouvez tous trois avec trois Jesuites qui estoient chez eux telle à telle. Mais pour achever ce que le P. Guerin m'apprit, il me dit aussi que M. Hallier luy avoit dit que tout auroit esté le mieux du monde, si nous nous estions voulu re- straindre avec luy à pousser les Jesuites dans la matiere de la Theologie Morale. Qu'il avoit

tiré

tiré grand avantage pour justifier ce qu'il faisoit alors, de ce qu'il avoit esté auparavant l'ennemy juré de ces Peres; qu'en parlant de M. Arnauld, il avoit dit qu'il se feroit bien passé d'avancer plusieurs maximes dans son livre de la Frequent Communion, sur lesquelles il avoit après esté obligé de faire des explications; dont il avoit coté deux exemples; l'un, que la satisfaction estoit necessaire avant l'absolution: l'autre, que les Prestres avoient aussi bien le pouvoir de lier les pecheurs, que de les délier. Pour juger de la raison que M. Hallier avoit de faire ces plaines, il est bon de remarquer icy en passant, que M. Arnauld n'a jamais pensé à la premiere, & que la seconde est tres veritable: *Quorum veniservit peccata, veniuntur eis, & quorum retinuerit, retenta sunt*, dans l'Evangile de S. Jean chap. 20. v. 23.

Le P. Mariana disna ce jour là avec nous. Il nous apprit que M. Hallier se plaignoit de ce qu'il trouvoit à Rome bien des Janсениstes; M. Hallier appelloit ainsi tous ceux qui n'ajoutoient pas une foy aveugle à ses discours, & qui avoient un solide & profond respect pour la doctrine de S. Augustin; & veritablement tout Rome estoit remply de cette sorte de Janсениstes. Nous allâmes encore cette après-dînée chez M^{rs} les Cardinaux Spada, Ginetti & Cechini pour leur rendre nos respects, sur ce qu'ils estoient nommez pour nostre Congregation; & nous ne trouvâmes que M. le C. Ginetti envers lequel nous pussions nous acquitter de ce devoir. Nous vîstâmes aussi en suite *Monsieur Sacrista*, de qui nous sceûmes derechef la plus part des choses que nous avions apprises du P. Mariana que M. Hallier & ses Collegues luy avoient dites dans leur visite. Il nous dit encore que M. Hallier luy avoit protesté qu'il n'en vouloit point à la grace efficace. Que pour ce qui s'estoit passé sous Clement VIII & Paul V s'il avoit à prendre parti, il seroit plus-tost pour les Dominicains que pour les Jesuites: Qu'il avoit esté grand ennemy de ces bons Peres: Que nous avions esté luy & moy fort bons amis: Que j'avois autrefois esté son Ecolier (je l'aurois bien pu estre, & en effet lorsque je pris le bonnet de Docteur M. Froger Curé de Saint Nicolas du Chardonnet qui estoit le directeur de mes études, estant venu à mourir dans cette conjoncture, M. Hallier m'avoit rendu cet office; que M. Froger se preparoit à me rendre le jour mesme qu'il mourut). Enfin M. Hallier avoit dit à *Monsieur Sacrista* qu'il estimoit la doctrine de S. Augustin bonne & Catholique; & neantmoins dans le cours de l'entretien, il dit que quand une Proposition estoit une fois condamnée par l'Eglise, il ne

falloit plus prendre garde si elle estoit de S. Gregoire, de S. Augustin, ou d'un autre, supposant par-là avec autant d'ignorance que d'irreverence envers S. Augustin & envers l'Eglise, qu'une Proposition de S. Augustin en cette matiere de la grace dont il s'agissoit, pouvoit estre l'objet de la Censure de l'Eglise: c'est à dire que l'Eglise pouvoit se condamner elle mesme.

Le mercredi matin 17 de Juillet, nous rendîmes à M. le C. Cechini le mesme devoir que nous avions rendu la veille à M. le C. Ginetti. Nous allâmes l'après-dînée pour le mesme sujet chez M. le C. Spada, mais nous ne le trouvâmes point encore, & nous vîmes chés M. le C. Roma pour le remercier comme nous fîmes, de ce qu'il avoit contribué de sa part à obtenir du Pape l'établissement de cette Congregation. M. le C. Roma nous dit qu'il en estoit bien aysé, & qu'on se hasteroit d'expedier cette affaire; *si sperdà presto*: Que luy & M^{rs} les autres Cardinaux n'estoient proprement que pour la diriger, & faire que toutes choses s'y passassent convenablement & dans les formes: Qu'il y auroit une grande quantité de Theologiens, *una gran mano di Theologi*, qui y seroient aussi presens pour nous entendre: Que M. Hallier & ses Collegues avoient esté mandez chez luy ce jour-là mesme le matin, comme nous y avions esté mandez le Joudy precedent: Qu'on leur avoit notifié l'établissement de cette Congregation; & qu'on leur avoit dit comme à nous que quand ils voudroient y parler, ils en donneroient avis, qu'on l'assembleroit; & qu'ils avoient répondu qu'ils estoient prests. Je demanday à M. le C. Roma qui auroit le soin de nous faire avertir quand ils voudroient y comparoitre & y parler, afin que nous nous y trouvassions, & reciproquement qu'ils s'y trouvassent quand nous y parlerions? Je luy demanday aussi qui estoient les Theologiens qui s'y trouveroient? M. le C. Roma nous dit que ny l'un ny l'autre n'estoit pas encore bien réglé & arrêté: Qu'on avoit quelque fois donné charge à des Theologiens de se preparer sur ces matieres, quelque fois à d'autres, qu'on en avoit osté, qu'on en avoit adjouté; & que comme il ne vouloit rien dire qui ne fust assuré, qu'il ne pouvoit encore nous rien dire de cela, mais que quand la liste seroit réglée, on nous la donneroit, afin que nous pussions les voir si nous voulions, quoique ce seroit bien de la peine pour nous de voir tant de monde, *tanta gente*. Nous rendîmes encore une fois tres humbles grâces à M. le C. Roma, & nous luy disîmes que nous attendrions ses ordres. Sur le fond des choses, il nous dit aussi dans ce mesme entretien qu'il avoit desja étudié ces ques-

ce, & de faire en forte qu'elle fust nettement réglée par Meilleurs les Cardinaux fans qu'il fust besoin que nous en parlâssions à sa Sainteté quand nous le remercierions de la Congregation qu'il nous avoit accordée, afin que le remerciement que nous luy en ferions fust pur & simple, comme avoit esté la declaration que M. le C. Roma nous en avoit faite par son ordre.

Mais avant que de rapporter les sollicitations que nous fîmes sur ce sujet; je ne puis m'empêcher d'insérer icy une lettre que je prie le lecteur de considerer comme une piece detachée, & que je n'y mets aussi, quoy-qu'elle ait beaucoup de rapport à diverses choses que j'ai dites cy-devant & à d'autres que je dirai cy-après, que parce que je la trouve tres belle, & que je suis en cet endroit sur le temps vers lequel je la reçus à Rome d'un Docteur de Sorbonne de mes plus intimes, qui me l'avoit écrite au lieu où il estoit le 16 de Juin 1652. En voicy les termes.

Ce 16 de Juin 1652.

MONSIEUR,

J'ay receu ensemble les deux grandes lettres, que vous m'avez écrites, toutes pleines de témoignages de la confiance & de l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moy. Si j'osois je me plaindrois qu'il y a de l'exces: parce que je ne sçaurois attribuer à autre cause le jugement trop favorable que vous portez de moy, qu'à une affection particuliere qui vous en a fait concevoir une opinion qui est bien au dessus de tout ce que je reconnois en moy. Je vous ay toujours écrit avec sincerité, & mandé en confiance mes pensées & mes sentimens sur vostre voyage de Rome, sur les affaires que vous y traitez, & sur les Propositions que vous m'avez faites: & comme je ne vois pas les choses changées, ou pour le moins qu'elles ne changent qu'en apparence & dans quelques circonstances, je ne sçaurois changer de sentiment ny de disposition. Il est vray ce que vous me dites que le voyage & le séjour de Rome est dangereux, & pour la corruption de l'esprit plus que pour celle du corps, parce que celle-cy est sensible & visible; & l'autre comme spirituelle est insensible, & porte souvent son venin jusques au fond du cœur sans que l'on s'en aperçoive, corrompant insensiblement la foy & la raison mesme par une prudence humaine & une maniere de vie & de conduire toute Politique que l'on y contracte, si on n'est prevenu & preservé par une protection & une faveur particuliere de Dieu. Et pour vous dire vray, encore que j'aye gran-

de aversion de ce vice qui passe pour vertu dans le monde, je ne me crois pas si fort que je ne me sente obligé d'en fuir les occasions. Ce n'est pas pourtant absolument ce qui m'empêche de vous aller trouver, & de prendre la part que vous voudrez me donner aux affaires où vous estes engagé, & où vous travaillez avec le soin & le zele que vous avez toujours temoigné pour l'Eglise & pour la verité. Si je croyois y pouvoir servir autant que vous pensez, & que l'on pust raisonnablement esperer que les affaires allassent dans les voyes, & enissent les suites & l'issue que vous vous proposez, il n'y a solitude qui m'arrestast, ny danger des chemins ou du séjour de Rome qui m'empêchast de m'offrir à Dieu pour le servir, & pour vous aller seconder au service que vous taschez de luy rendre: Mais je suis tellement persuadé du contraire, & par de fortes considerations prises de la prudence humaine, aussi bien que des raisons divines & appuyées sur la disposition presente des choses & des affaires; que tout ce que vous me representez dans vos lettres ne m'a pas ébranlé, quoique d'ailleurs je puisse dire ce me semble sans me flatter, que j'ai beaucoup de crainte & de deference pour mes amis, & qu'estant porté à les satisfaire & à les contenter en tout ce que je puis, je ne sçaurois presque leur refuser rien sans me faire quelque violence, principalement aux choses où il y va du service de Dieu & de l'honneur de la verité, & à des personnes avec lesquelles j'ai quelque lien & quelque engagement particulier d'amitié, comme avec vous. Non, Monsieur, je ne sçaurois croire, que l'on fasse de conference réglée sur les matieres qui sont aujourd'huy en contestation; & quand on en auroit ordonné une, que l'on auroit trouvé des personnes capables d'agiter les questions de part & d'autre, & des juges assez instruits de la verité & assez desinteressés pour les determiner (ce qui est tres difficile, pour ne pas dire moralement impossible) je ne sçaurois m'en promettre le succès que vous vous en proposez, & semblez tenir comme assuré. Tout ce que l'on pourroit esperer, autant que je puis voir, de cette conference & des juges les mieux intentionnez qui seroient deputez pour y presider, seroit que les choses demeurassent en l'estat où elles sont, & que la verité ne fust pas blessée & opprimée davantage qu'elle l'a esté cy-devant. Si on voioit les arbitres disposés à faire quelque chose de davantage, & à prononcer en faveur de la verité; ceux du parti qui se sentiroient interressés par leurs intrigues; les puissances temporelles qui sont engagées avec eux; les spirituelles qui dans la meilleure disposition que l'on s'en peut promettre, à en juger par le passé,

31 passé, sont indifférentes sur ces choses ; pour
 32 ne pas offenser tant de monde, empêche-
 33 roient qu'ils ne rendissent jugement ; & sous
 34 prétexte de ne pas donner lieu à une division,
 35 & d'entretenir la paix dans l'Eglise, laisseroient
 36 les choses dans l'estat où elles sont. Si vous
 37 trouvez mes conjectures & les conséquences
 38 que j'en tire éloignées de vos pensées, pour le
 39 moins je m'assure que vous direz que les sup-
 40 positions que je fais, & en suite desquelles je
 41 tire ces conséquences, sont très favorables ;
 42 & que je mets les choses dans le meilleur estat
 43 que vous puissiez désirer, & dans lequel on ne
 44 peut pas espérer de les voir. Car vous laissant
 45 à trouver des personnes capables de proposer,
 46 d'éclaircir & de soutenir comme il faut la vé-
 47 rité dans une conférence réglée, je crois que
 48 vous n'aurez pas de peine à avouer qu'il est
 49 hors de toute apparence de pouvoir trouver
 50 des Juges assez instruits dans les matières, qui
 51 sont en contestation, assez affectionnés à la
 52 vérité, & assez à l'épreuve de toutes sortes
 53 d'intérêts, pour prononcer en sa faveur l'ayant
 54 reconnu : Et s'ils estoient véritablement tels,
 55 sans doute l'un des partis les récuseroit ou élu-
 56 deroit & prévendroient leur jugement. Ces ma-
 57 tières ont été agitées, examinées, & même
 58 déterminées en quantité des questions & des
 59 difficultés les plus importantes par l'autorité,
 60 & souvent en la présence de deux grands Papes
 61 fort sçavans & bien intentionnez ; & avec ce-
 62 la vous sçavez à quoy ont abouti ces conférer-
 63 ces qui ont duré plusieurs années. Vous estes
 64 bien loin de voir vos affaires en si beau chemin,
 65 & si vous vous en promettez meilleure issue,
 66 j'attribue cela à votre zèle & à l'affection que
 67 vous avez pour la cause que vous soutenez,
 68 qui vous fait expliquer trop favorablement, &
 69 tirer trop à votre avantage pour le succès de
 70 vos affaires, tel que vous le désirez, & que la
 71 justice le demanderoit, la bonne réception que
 72 l'on vous a faite & les belles paroles & les pro-
 73 messes que l'on vous donne. Vous me per-
 74 mettez que je vous représente que cette mon-
 75 noye a grand cours dans le monde, & plus au-
 76 lieu où vous estes qu'en aucun autre : c'est de
 77 quoy l'on paie ordinairement ; & souvent
 78 lorsque l'on veut & que l'on peut le moins
 79 donner, on promet davantage. Nous en avons
 80 l'exemple tout récent & dans les mêmes affai-
 81 res que vous sollicités à présent, en la person-
 82 ne de M. Sinnen & de M. Bourgeois qui les
 83 ont poursuivies auparavant vous. Tout le
 84 monde sçait comme ils furent bien receus,
 85 bien écoutés, comme ils eurent plusieurs fois
 86 audience du Pape, qui recut leurs requestes
 87 & leurs remontrances de vive voix & même
 88 par écrit, qui leur donna de bonnes paroles,
 89 & leur fit toujours espérer de sa Sainteté tout

ce que l'on pouvoit espérer d'un Pere commun
 de tous les fideles ; & M. Sinnen fut même con-
 vité & traité magnifiquement par M. le C.
 Barberin qui luy fit les plus belles promesses
 du monde, lorsqu'apparemment le dessein de
 le renvoyer estoit déjà projeté, & cela arriva
 peu apres. Toutes les Propositions qu'on vous
 fait d'accommodemens touchant le livre de
 M. d'Ipre, la doctrine qu'il contient, & la
 Bulle que l'on a fait courre contre luy, me
 semblent aussi suspectes que les promesses
 qu'on vous donne, & sont bien de plus dan-
 gereuse conséquence. Vous sçavez, Monsieur,
 par experience de quelques assemblées gene-
 rales & particulieres de la Faculté, esquelles
 vous vous estes trouvé, comme tout le mon-
 de se porte aisément à ces accommodemens ;
 comme il est aisé de se laisser aller à relâcher
 de la vérité en ces rencontres, ou par surprise,
 ou par lâcheté couverte du prétexte de la
 paix ; & comme ces accommodemens & ces
 modifications sont prejudiciables à la vérité.
 Ce sont des plaies qui sont apres irremediables,
 parce qu'elles sont faites par ceux qui sont
 profession de la defendre, & en cela ils luy
 nuisent plus que ceux qui la combattent ou-
 vertement & qui sont les plus grands ennemis.
 Je vous confesse que je n'ai pu lire sans com-
 passion (& je dirai même sans quelque indi-
 gnation) les objections & les Propositions
 qu'on vous a faites sur le livre de M. d'Ipre &
 sur la Bulle ; & ce qui m'étonne plus, c'est
 que ceux qui vous ont fait ces objections &
 ces propositions, passent pour des personnes
 fort intelligentes & fort affectionnées pour les
 veritez de la grace. Car de trouver à redire
 que M. d'Ipre voulant justifier quelques Pro-
 positions de S. Augustin qui se lisent parmi
 celles de Baius qui ont été condamnées, &
 voulant soutenir tout ensemble l'autorité du
 S. Siegé & de la Bulle qui semble les conda-
 mner, dise d'abord, *heres* : C'est justement
 faire une querelle à ce grand amateur & defen-
 seur de S. Augustin, & vouloir faire son pro-
 cès sur un mot, & sur un mot très bien dit, & à
 qui montre sa grande moderation dans sa gran-
 de science & dans le zèle incomparable qu'il
 avoit pour la vérité. Combien de fois S. Au-
 gustin use-t-il de cette façon de parler ou de
 semblables dans ses œuvres quand il rencontre
 quelque difficulté, même contre les mystères
 & les principes de la foy les plus importants &
 les plus assurés ? Combien de temps a-t-il de-
 meuré dans le doute, recherchant la maniere
 & la voie par laquelle le péché originel se com-
 munique, pour ne pas parler de quantité d'autres
 difficultés dans lesquelles il ne fait pas de diffi-
 culté de declarer ses perplexitez ? & sa mode-
 stie ya quelquefois jusqu'à reconnoître &
 avouer

avouer son ignorance en certaines rencontres. Si on demande comment est-ce que le Pere Eternel engendre son Fils : comment Jesus-Christ nous donne son corps dans l'Eucharistie : comment ce corps peut estre la vie & la nourriture de nos ames. Si on fait quantité d'autres questions sur nos mysteres, sur les articles de nostre foy, sur les lieux difficiles de l'Ecriture, pour concilier ensemble des passages qui semblent contraires les uns aux autres : Qui est-ce des Docteurs anciens & modernes qui demeurant ferme en ce que la foy nous enseigne de ces questions, ne dise pas seulement comme M. d'Ipre, *Heret* ; mais qui n'avoue ne pouvoir rendre de veritable raison de ce qu'il croit, & qu'il ne demeure toute sa vie dans cette ignorance ? Et apres cela, on trouvera mauvais que dans une question ou dans un fait fort embrouillé & fort difficile, où quelques uns peu intelligens ou mal intentionnez ont voulu commettre l'autorité du Pape avec celle de S. Augustin, pretendant soumettre quelques Propositions de ce Docteur de l'Eglise à la Censure du S. Siege, M. d'Ipre qui a travaillé avec autant & plus de soin & de fidelité que qui que ce soit sur ce point, soutenant la doctrine de Saint Augustin sans blesser l'autorité & le respect qui est due au S. Siege, dise d'abord à la premiere veuë de cette affaire si embrouillée & si difficile à demesler, *Heret*. Ceux qui forment ces plaintes contre ce grand Prelat, & ceux qui s'étonnent & se laissent affoiblir quand ils les entendent faire, témoignent qu'ils n'ont pas grande intelligence dans la doctrine de l'Eglise & de S. Augustin, ny beaucoup de fermeté en ce qu'ils en connoissent ; & encore qu'ils couvrent leurs plaintes de l'autorité du S. Siege, je vous puis dire avec assurance qu'ils n'ont pas, ou pour le moins qu'ils ne témoignent pas par leur procédé avoir autant de zele, ny un respect si pur & si desinteressé pour le chef de l'Eglise, non plus que pour l'Eglise, comme M. d'Ipre en a eu & en a témoigné en plusieurs occasions importantes par ses actions & par ses ecrites. Les autres choses qu'on luy reproche viennent de la mesme source, & sont autant injustes & plus mal fondées. S'il a écrit des matieres de la grace depuis une defense du S. Siege, il n'est pas seul ; mais il est seul qui en ait écrit de la maniere qu'il a fait, en ne faisant que rapporter les sentimens de S. Augustin, que l'Eglise reconnoit non seulement comme son truchement, mais comme son Maître & son Docteur, particulièrement sur matieres de la grace, & il a écrit son livre estant Prelat & Pasteur de l'Eglise. Quand bien tous ceux qui ont écrit devant luy & depuis luy sur ces matieres, auroient encouru la Censure du S. Sie-

ge, toutes ces considerations particulieres eussent deu ce semble le mettre hors de pair, & l'en exempter ; & tout au contraire par une injustice manifeste, on voudroit soumettre son livre à la Censure, & en delivrer tous les autres. De dire, comme vous m'écrivez, que l'on vous a dit que l'on n'a pas desferé les autres livres comme le sien, & que si on en avoit fait plainte, & qu'on les eust presentez au S. Pere, on les eust fait defendre : c'est paroistre bien aveugle en ces choses & en ces faits par ignorance ou par passion ; par ignorance & faute d'instruction dans ces choses, si on les croit ; par passion & par interet si sachant bien comme elles se sont passées, & ne croiant pas ce que l'on en avance, on pense les faire croire aux autres. Car tout le monde sçait combien de plaintes on a fait, combien de requestes on a presenté au Pape contre les Jesuites, & contre les livres & les écrits qu'ils ont publiez sur ces matieres, qu'on veut estre defenduës d'en écrire. Dans une seule requeste imprimée on a marqué, je crois, vingt Auteurs Jesuites qui ont imprimé depuis cette defense, en vertu de laquelle on a voulu arrester le livre de M. d'Ipre. Quand M. Sinnie passa par Paris pour aller à Rome, il prit & emporta une copie des Theses de Louvain imprimées au pied de la Bulle où elles estoient expressément defenduës. Et apres cela on pretend cause d'ignorance, & on dit qu'on auroit rendu justice contre ces personnes & contre leurs écrits, si on en avoit fait plainte au S. Siege. Je vous confesse, Monsieur, que j'admire comme l'on peut avancer ces choses au lieu où vous estes où elles se sont passées ; & comme l'on peut vous en entretenir, &c. Vous voyez, Monsieur, la liberté avec laquelle je vous écris & vous expose mes pensées en répondant à vos lettres. C'est une marque de la sincerité de l'amitié que j'ai pour vous, & de la confiance que j'ai en la vostre. Assurez vous, s'il vous plaist, que je ne vous oublie point devant Dieu ; je luy represente vos affaires & vos necessitez comme les miennes, & le supplie de me rendre comme je desire estre tousjours de plus en plus tout à vous. Ce sera à mesure qu'il me fera misericorde, & qu'il me rendra plus à luy : ce que je vous supplie de luy demander pour moy.

Le mesme jour que nous eusmes prié le Maître de chambre du Pape de remettre l'audience qu'il nous en vouloit faire avoir, ainsi que je l'ai dit au commencement de ce chapitre ; j'allai l'apres-dînée voir M. le C. Ghigi, tant pour ce qui regardoit M. Hallier & ses Collegues, que pour faire aussi quelques remonstrances à son Eminence sur le sujet des

Confulteurs & de M. Albizzi. Je luy dis que je venois parler à son Eminence de quelques choses un peu importunes qui regardoient nostre affaire; que j'estois fâché de luy en donner la peine, mais que nous n'avions pû ne les luy pas représenter, afin qu'il luy plust d'y mettre ordre s'il se pouvoit; sinon, que S. E. au moins en fust avertie, afin que si le Pape venoit à luy en parler, il fust préparé à en dire ses sentimens à sa Sainteté. Je luy dis donc, que lorsque nous avions esté mandez chez M. le C. Roma, pour entendre la declaration qu'il avoit à nous faire de la part du Pape, de l'établissement de cetté Congregation; M. Albizzi s'estoit trouvé présent à ce que M. le C. Roma nous avoit dit: qu'il nous avoit semblé par cette action que M. Albizzi se disposoit à estre le Secrétaire de cette Congregation; & que cela nous paroissoit fort difficile à supporter de nostre part, dans la grande prévention qu'il avoit contre nous, & la partialité extreme qu'il témoignoit aussi tout ouvertement pour nos adversaires. Pour faire connoître à M. le C. Ghiggi cette partialité, j'avois à luy représenter, 1. Ce que M. Albizzi avoit fait dans l'affaire des Heures. 2. Qu'il m'avoit dit qu'en m'opposant à la Censure que M. Cornet vouloit faire faire dans nostre Faculté de ces Propositions, j'avois desservi le S. Siege. 3. Que sur un simple discours du P. Mulard, il nous avoit soutenu opiniastrément que nous n'estions pas deputez par plusieurs Evêques. 4. La maniere dont j'avois entendu estant dans son antichambre qu'il parloit de moy à deux Cordeliers Flamands. 5. L'insulte qu'il avoit fait à la Minerve de la visite toute civile que nous luy avions renduë. 6. L'opposition & le traitement rigoureux & tout à fait injuste qu'il nous avoit fait dans l'impression de S. Augustin. 7. Ce qu'il avoit fait au contraire pour faire paroître, s'il eust pû, le livre du P. Annat, contre l'intention du Pape, & de quelle façon il avoit querellé l'Imprimeur quand il avoit veu le livre de ce Pere defendu par le Pape. 8. L'habitude continuelle qu'il avoit eüe avec M. Hallier & ses Collegues depuis leur arrivée, & celle qu'il avoit d'ailleurs de tout temps avec les Jesuites. 9. Ce que je sçavois que le P. du Planter avoit dit, qu'il prenoit admirablement bien leur affaire. 10. J'avois enfin resolu de luy parler aussi de la diversité des virgules, qu'il avoit fait mettre dans la seconde impression de la Bulle d'Urbain VIII, pour complaire aux Jesuites. Mais je ne pus expliquer en detail à M. le C. Ghiggi, que ce qui regardoit l'insulte que M. Albizzi avoit fait contre nous à la Minerve, & sa conduite contre nostre impression de quelques ouvrages de S. Augustin,

mais que je marquai avec un grand ressentiment, la qualifiant de barbare, & l'appellane *un procedere du Turco*. Et j'adjoutai que c'estoit une chose indigne, qu'il se gouvernast ainsi avec l'aveu de leurs Eminences, & y agissant mesme souvent en leur nom. Que j'en avois les preuves entre les mains; mais qu'afin que son Eminence les vist, qu'il faudroit qu'il y pust employer une heure de temps. M. le C. Ghiggi me parut touché, & comme convaincu de ce que je luy disois. Il me dit neantmoins, qu'il falloit que nous fussions consolez de ce que le Pape & leurs Eminences vouloient voir la chose exactement comme ils en avoient dessein. Qu'il prenoit part à nostre mécontentement; mais que s'il falloit qu'un Prince eust égard aux inclinations & aversions que les uns & les autres pourroient avoir contre des personnes, il ne se feroit jamais rien. Je luy dis que je demeurais d'accord avec luy, que généralement parlant cela estoit difficile; mais que l'experience faisoit quelquefois voir que cela estoit nécessaire. (& l'histoire toute recente de Mascambrun faisoit assez voir ce que je voulois dire, & que j'avois raison.)

Je passai de cet entretien sur le choix & le changement qu'on avoit fait des Confulteurs: ce qu'attribuant principalement aux suggestions que M. Albizzi pouvoit en avoir faites, je dis que nous avions sujet de craindre, qu'il n'y voulust introduire tout ce qu'il pourroit de personnes engagées dans les sentimens des Jesuites, & en exclurre ceux qu'il verroit portez à favoriser la doctrine de S. Augustin.

M. le C. Ghiggi me dit en passant que la doctrine de S. Augustin estoit hors de tout danger, *che non patrebbe nuove*. Il me dit aussi que ce choix des Confulteurs estoit un choix qui se faisoit par le Pape, que quand il y mettroit aujourd'huy une personne & demain une autre, cela dependoit de sa Sainteté, qu'on n'avoit point à s'enquerir pourquoy: qu'il estoit le Maître.

Je repliquai à M. le C. Ghiggi qu'il estoit vrai que le Pape estoit le Maître, mais que M. Albizzi aiant l'avantage de luy suggerer celuy-cy ou celuy-là, & pouvant représenter à sa Sainteté des raisons d'exclusion contre les uns ou contre les autres, il pouvoit avoir grande part à cette nomination. Qu'il dominoit au reste si fort sur ces Confulteurs, qu'ils n'avoient pas la liberté de dire leurs suffrages en sa presence, quand ils voioient qu'ils n'estoient pas conformes à ses sentimens & à ses desirs, dans la crainte qu'ils avoient que voiant le Pape tous les huit jours en particulier, & estant fort libre avec leurs Eminences, il ne leur rendist de mauvais offices. Qu'il y en avoit eu qui m'avoient dit qu'on leur avoit parlé autres fois

fois de ces matieres, mais que s'estant declarez un peu trop facilement pour la cause de la grace, on ne leur en avoit plus parlé depuis. Que j'en avois moy mesme fait l'experience dans une occasion où je m'estois rencontré avec le P. Commissaire du Saint Office, & où parlant avec luy sur la premiere Proposition fort doucement, & luy se contentant des réponses que je luy faisois; M. Albizzi y estant survenu; le Commissaire s'estoit comme metamorphosé, & estoit devenu un autre homme, par le ton rude & aspre dont il me parloit; & qu'en suite M. Albizzi estant sorti, le Commissaire avoit repris son premier stile, & m'avoit dit qu'il falloit en user comme il avoit fait, pour le contenter.

M. le C. Ghiggi me dit que le Pape luy parlant de M. Albizzi, luy avoit dit qu'à la verité c'estoit un homme qui avoit quelquefois des discours brusques & chauds; mais qu'au fond, quand il falloit faire quelque chose, y regardoit à deux fois.

Je dis aussi à M. le C. Ghiggi le peu d'habileté de M. Albizzi dans les matieres de la grace; ce qui l'empeschoit de pouvoir s'acquitter comme il falloit des fonctions de Secretaire d'une Congregation où cette matiere seroit toute examinée. M. le C. Ghiggi me répondit qu'il en seroit peut-estre plus propre, parce qu'il n'auroit qu'à écrire ce qu'on luy dicteroit. Je luy repliquai, que neantmoins pour bien faire la relation d'une dispute qui se seroit faite entre des Theologiens sur cette matiere, il estoit besoin de bien sçavoir l'opinion des uns & des autres, pour bien comprendre le noeud de la difficulté, & rapporter fidelement ce que les uns & les autres auroient dit pour la defense de leurs sentimens. Qu'autrefois du temps de Clement VIII & de Paul V, il y avoit eu deux Secretaires, & que s'il falloit que M. Albizzi le demeurast, nous aurions à supplier qu'au moins on en adjoutast encore un.

Enfin je luy dis que nous avions une troisième chose qui nous faisoit peine; sçavoir qu'après que nous avions demandé une Congregation où les parties fussent entendues *ex parte*: qu'après qu'on nous avoit déclaré que le Pape nous avoit accordé la Congregation que nous avions demandée; il sembloit neantmoins que M. Hallier & ses Collegues voulussent empescher que cela ne s'executast comme il nous avoit esté promis. Qu'aïans dessein de ne rien dire que de veritable & que nous ne pussions bien justifier, nous estions bien-aisés de les avoir présens quand nous parlerions, afin qu'ils en tombassent d'accord, ou que s'ils le nioient, nous pussions les en convaincre; comme au contraire craignant qu'ils ne dissent beaucoup de choses fausses, supposées & illu-

soires, nous desirions aussi y estre présens, ou pour les en empescher dans l'apprehension qu'ils auroient que nous les relevassions, ou s'ils en disoient effectivement de telles, pour les relever & les en convaincre aussi. Quela communication seule reciproque des écrits ne suffisoit point pour cela, parce qu'il se pourroit faire qu'ils s'étendroient beaucoup en parlant sur des choses qu'ils ne diroient que comme en passant dans leurs écrits; lesquelles pourtant suffiroient pour faire souvenir ceux qui les auroient entendus, de tout ce qu'ils auroient dit, quoyqu'il y eust beaucoup de faussetez qui passeroient pour veritables si elles n'estoient refutées, & qu'on ne pourroit pas neantmoins refuter, si on ne les avoit entendus, parce que le peu qu'ils en auroient dit dans leurs écrits, n'estant dit que comme en passant, ne seroit pas observé, & ne seroit pas d'impression. Qu'ainsi il estoit de necessité absolue que non seulement on nous fist une communication reciproque de nos écrits les uns aux autres; & que nous fussions aussi ouïs de vive voix les uns & les autres, mais que nous fussions entendus en présence les uns des autres.

M. le C. Ghiggi me demanda si nous en avions parlé à M. le C. Roma. Je luy répondis que ouy, mais que je n'en avois point eu de réponse nette. Que j'espérois neantmoins qu'il seroit de ce sentiment, parce qu'outre qu'il estoit de justice & d'utilité, il estoit aussi conforme aux pratiques de l'Eglise & à celles du S. Siege. M. le C. Ghiggi me répondit qu'on estoit sçavant à Rome de ces pratiques.

Je luy repliquai, qu'outre cela, nous avions ordre tres exprez de faire instance sur ce point, & que nous n'en avions point d'agir autrement. Que nous supplions tres humblement S. E. de faire en sorte, que nous n'y souffrissions point de difficulté.

M. le C. Ghiggi entra en quelque émotion, & me dit que nous voulions donc donner la loy au Pape, & que le Pape n'en vouloit point recevoir. Je luy répondis que nous ne pretendions point en donner, mais demander de la part des Eveques qui nous avoient envoyés, une chose qu'ils avoient cru que la justice, la sagesse, & la prudence du Pape leur seroit accorder volontiers. Il me dit: Mais, *questa parola, vogliamo, questa parola, non vogliamo.* Je luy répondis qu'on la disoit souvent innocemment, pour monstrier ce que l'on desiroit, sans aucune prétention d'imposer de loy à personne, mais que je ne m'en estois point servi. Il en demeura d'accord, mais il adjouta que cette autre, *non possiamo non v'se parviam*, estoit la mesme chose. Je luy dis

qu'il falloit bien, que nous qui n'agissions pas en nostre nom, exprimassions par quelque terme l'obligation que nous avions de nous tenir dans les bornes du pouvoir qu'on nous avoit donné; qu'il falloit que nous suivissions nos ordres, & que si nous les passions, nous serions sujets à déshonneur. Il me dit :

Mais ces Eveques peuvent-ils eux memes nous imposer la loy ? Je luy dis que ce n'estoit pas imposer de loy, que de demander au Pape avec instance, mais avec tout le respect possible, une chose qui estoit si forte de justice; & qu'au reste je n'en avois parlé si avant que j'avois fait avec S. E. que pour éviter la nécessité de le dire ailleurs plus ouvertement; & afin que sçachant nos ordres, il tâchast de faire par sa prudence & par sa bonté, que nous pussions les executer sans les dire.

Sur le sujet du choix des Consultants, je m'avancay encore de luy dire que je demeurerois d'accord si l'on vouloit, qu'on prît indifféremment tous les Consultants & Qualificateurs du Saint Office, tous ceux qui se rencontroient dans ces charges, afin que cela parust clairement se faire sans aucune partialité. Et que si c'estoit qu'on crust que je disse cela parce qu'il y avoit beaucoup de Dominicains, je demeurerois d'accord qu'on les excluist aussi bien que les Jesuites. M. le C. Ghiggi me dit sur cela : Pourquoi non ? Pourquoi ne pas mettre un Dominicain & un Jesuite ? Je luy dis que pour un Jesuite, il n'y avoit nulle apparence qu'ils fussent Juges dans une affaire où ils estoient parties; que nous les avions d'abord déclarés tels : que c'estoit eux qui avoient excité toute cette contestation par les intrigues qu'ils avoient eues dans nostre Faculté, pour faire condamner la doctrine de S. Augustin, par des entreprises les plus étranges & les plus iniques qu'on se pouvoit imaginer. Que lorsqu'on en seroit informé dans la Congregation, qu'on ne pourroit pas comprendre comment elles auroient pû entrer en l'esprit à des gens qui devoient avoir quelque pieté & quelque doctrine. M. le C. Ghiggi me répondit que les autres en pourroient dire autant de nous, mais que se seroit ce que l'on verroit dans la suite. Il me recommanda deux choses à la fin de cet entretien; l'une que nous nous étudiassons le plus que nous pourrions à faire nos écritures courtes & intelligibles; & l'autre de faire toutes choses en patience & douceur. Je luy répondis que je croyois que jusques là nous avions agy dans cet esprit, & que s'il arrivoit que nous en prissions un autre, on nous obligeroit beaucoup de nous en faire avertir, afin que nous pussions nous corriger.

J'allai voir le lendemain après-dîner M. le C. Roma. Je luy dis que mes Collegues es-

toient demeurés au logis à preparer nos Écritures pour la Congregation, & que j'estois venu cependant luy dire quelques choses qui nous faisoient peine sur ce sujet. Je luy repety pres que les memes que j'ay dites cy-dessus. Il n'y fit pas de responses si amples que les precedentes, mais il satisfit pourtant autant qu'il put humainement à mes peines; & pour ce qui estoit d'estre entendus & de parler les uns devant les autres, il demeura ayssément d'accord de l'utilité, & de la nécessité qu'il y en auroit tost ou tard. Il me dit pourtant que je visse Messieurs les autres Cardinaux pour leur en dire autant que je luy en avois dit sur cet article.

Je receus ce soir-là mesme sur les dix heures une visite d'un Archevesque, qui avoit pris cette heure-là exprez pour me venir voir *in camera*, & qui n'avoit peu differer plus long temps à me dire une nouvelle qu'il croyoit me devoir estre des plus agreables. Il me dit que le matin de ce jour-là il avoit entretenu le Pape sur nos affaires; & que le Pape en avoit fait luy mesme les ouvertures dans une audience familiere qu'il en avoit, & qui n'estoit nullement pressée. Le Pape luy avoit dit qu'il se souvenoit encore du temps qu'on tenoit les Congregations de Auxiliis sous Clement VIII & sous Paul V; qu'il sçavoit bien que tout le monde estoit pour les Dominicains contre les Jesuites; qu'on avoit long temps attendu de jour en jour la Publication de la Bulle par laquelle les Jesuites estoient condamnés; qu'à la fin neanmoins elle ne fut pas publiée, qu'on qu'ils meritaient bien de l'estre; Mais qu'on estima que le Saint Siege en avoit usé bien prudemment (*in summo allora grand prudenza*, dit le Pape,) de ne pas publier leur condamnation; parce qu'encores que cette definition eust paru avec la satisfaction generale de toutes les personnes éclairées, toutefois ces matieres passioient la portée des simples, & du commun des fideles. Qu'ainsy le Pape avoit dit, qu'il sçavoit bien que les sentimens des Jesuites n'estoient pas bons, & que s'il les condamnoit il n'y auroit point de personnes de lettres & d'esprit par toute l'Europe, qui n'en fussent satisfaites & edifiées; Mais que ces vertitez estant si fort au dessus de la capacité ordinaire de l'homme, & le nombre des foibles passant de beaucoup celuy des forts, il y en auroit bien davantage qui seroient scandalizés de cette condamnation, qu'il n'y en auroit qui en seroient edifiés. D'où cet Archevesque concluait, que si je n'obtenois pas dans la suite du temps la condamnation qu'il sçavoit que je m'estois proposée des pernicieux sentimens de Molina & de ses Confreres, au moins j'estois assuré que le Pape ne prononceroit jamais rien en leur fa-

veur,

veir, & qu'ainfy ceux que je defendois n'estoient aucunement en peril d'estre condamnés. Il me dit aussi qu'il avoit fait au Pape une ouverture sur ce Principe, & luy avoit dit qu'au moins attendu que les Jesuites s'emportoient comme ils faisoient avec tant d'excès contre la doctrine de S. Augustin, il plust à sa Sainteté faire un decret, par lequel il seroit en general ordonné à tous les fideles de suivre cette grande lumiere de l'Eglise, & d'en embrasser les sentimens. Que sur cela le Pape estoit demeuré attentif, & qu'il croyoit que sa Sainteté y penseroit.

J'avois dit quelque chose à M. le C. Ghiggi de ce que M. le C. Roma m'avoit dit du changement de ces Consultants dans l'audience qu'il m'avoit donnée le 17 de Juillet, qu'il ne me confirma pas si expressement dans celle que j'en eus le 22. De sorte que je crus que j'estois obligé d'avertir M. le C. Ghiggi, de ce qu'il y avoit à dire d'un entretien à l'autre. J'allay donc voir pour ce sujet le 23 M. le C. Ghiggi & passant d'un discours à un autre, il me tint environ une heure à parler tantost de nos affaires, & tantost d'autres choses indifferentes. Il me dit entr'autres que nous voulions les uns & les autres nous repdre recommandables aupres de ceux qui nous avoient envoyez, en nous remuant beaucoup & leur écrivant exactement toutes nos diligences. Sur quoy je repondis, que pour M. Hallier, il nous avoit temoigné que ceux de la part desquels il estoit à Rome, se mettoient si peu en peine de tout ce qu'il y faisoit, qu'il m'avoit offert de ne rien écrire en France de nos affaires, si nous voulions en user de mesme; Mais que nous n'avions pas pu accepter cet offre, parce que les Evêques au nom desquels nous y estions, estoient en peine des moindres circonstances de ce qui se passoit de bien ou de mal dans nos poursuites, tant ils s'interessent dans l'affaire dont ils nous avoient chargés, & tant ils la jugeoient importante. J'avois receu par les Lettres du 28 de Juin un nouvel ordre tout à fait précis d'en user de cette façon; tellement que je dis à M. le C. Ghiggi que nous n'y pouvions manquer, & qu'il se devoit tenir assuré qu'il falloit que nous satisfissions exactement à ce devoir tous les huit jours. Mais je luy dis neanmoins, qu'en mandant la verité, nous faisons nostre possible pour ne point algrir les choses, & au contraire pour les adoucir & les étouffer autant qu'il estoit en nous quand il s'en passoit quelques-unes dont nous avions sujet d'estre scandalisez & mécontents. Qu'au reste nous ne cherchions point à nous remuer sans nécessité, parce qu'à peine nous pouvions suffire aux choses dont nous ne pouvions nous dispenser, & que nous avions mesme prié

Messeigneurs nos Prelats de nous envoyer encore une ou deux ou trois personnes pour nous aider, afin que nous pussions mieux satisfaire à tout ce que nous aurions à dire & à écrire pour la Congregation.

Le dessein que j'avois de parler à plusieurs personnes que je croyois qui se trouveroient le lendemain à la Minerve, m'y fit aller, & j'y fis connoissance avec un Dominicain déjà tout blanc de vieillesse, mais neanmoins d'une santé & d'un esprit bien vigoureux, que j'ay appris depuis se nommer le Pere Galassini; lequel me dit que je prisse garde à la nomination qu'on seroit des Consultants pour nostre Congregation, & qu'il avoit scu de bonne part qu'avant que de les arrester on faisoit ce qu'on pouvoit pour les obliger à se declarer pour le Molinisme.

Les autres considerations pour lesquelles j'ay dit-cy dessus, que M. le Curé de S. Sauveur nous avoit conseillé de prendre un excellent Advocat fort versé dans la Cour de Rome, pour ne rien faire contre les formes; jointes à ces premieres difficultez qu'on nous faisoit de nous entendre en presence les uns des autres, & à ces petits reproches qu'on nous faisoit de vouloir donner la loy quand nous demandions d'estre entendus nos parties presentes; nous obligerent d'en aller retenir quelqu'un, afin qu'il pust aussi, lorsque l'occasion le requerreroit, parler pour la justice de nos demandes avec plus de force que nous n'oserions pas faire nous mesmes; & presser selon les occasions si Sainteté & leurs Eminences avec plus de liberté que nous n'en pouvions pas prendre étant accoutumés comme ils sont de les voir souvent pour des affaires qu'ils leur expliquent dans toute leur étendue; & en tirer enfin quelque fois quelque secret & quelque lumiere, que nous ne pourrions pas tirer par nous mesmes. Toutes ces raisons nous obligerent d'aller voir ce jour là Mécrody 24 Juillet après dîner il signor Eugenio de Peruge, homme de grand esprit, & d'un genie extrêmement solide & libre; à qui nous fîmes pour cette premiere visite, un ample recit de toute nostre affaire jusques au point qui nous arrestoit, & qui nous avoit obligé de recourir à luy, qui estoit de sçavoir si lorsque nos parties parleroient en Congregation, nous n'y serions pas presens; & si lorsque nous y parlerions, ils ne seroient pas aussi obligés de s'y trouver.

Je retournay le lendemain matin Jendy 25 chez le mesme signor Eugenio pour luy porter quelques papiers qu'il nous avoit demandez. Au sortir de chez luy j'allay chés M. le C. Barberin que j'accompagnay à Montecaval; où après l'avoir laissé j'allay voir le P. Fa-

ni. Comme je sortois d'avec luy, M. Hallier & ses Collegues y arivoient, & estoient en carrosse. Je jugeay à leur mine, qu'ils avoient manqué quelque cortège; je le fis sous-main demander à leur cocher par l'homme qui me suivoit, & j'appris qu'ils avoient essayé de se trouver à ceux de Messieurs les Cardinaux Roma, Spada, & Barberin, & qu'ils les avoient manqués tous trois pour y estre venus trop tard.

L'après-dînée nous allâmes à l'Académie qui estoit dédié à M. le C. Ghiggi chez les Carmes déchaussés de Nostre Dame de la Victoire, étant bien-aîsés de rendre cette civilité à ce Cardinal, outre que nous y avions esté invitez par ces Religieux.

M. le Curé de S. Sauveur nous vint voir le samedi 27, & nous dit qu'il venoit de chez M. le C. Ghiggi, où il avoit veu le P. Mulard qui luy avoit fait sur nos affaires force discours à perte de veuë, mais qu'il luy avoit montré une chose réelle & effective, sçavoir une lettre du Roy qu'il avoit à rendre à ce Cardinal sur ce sujet-là mesme.

Le mardi 30 j'appris que le jeudi précédent M. Albizzi avoit eu dessein de faire arrester par le Pape la nomination des Theologiens Consulteurs pour nostre Congregation. Que pour cet effet, il avoit joint ensemble les cinq Cardinaux qui en estoient, au sortir de celle du S. Office, pour les faire rentrer & demander au Pape qu'il determinast le nombre & les personnes de ces Consulteurs. Mais que le Pape estoit venu tard à la Congregation du S. Office, qu'elle avoit esté longue, & que M. le C. Ghiggi dit à M. Albizzi, qu'il estoit trop tard pour aller parler de cette affaire-là à la Sainteté.

Nous allâmes le mercredi dernier jour de Juillet à S. Pierre au service anniversaire d'Urbain VIII. Nous revînâmes de-là à la Minerve, où nous trouvâmes le P. Mulard qui nous dit qu'il n'estoit plus Deputé de la Faculté, mais qu'il l'estoit de la part du Roy pour cette affaire-là mesme, qu'on luy écrivoit en cette qualité, & qu'il avoit rendu au Pape des lettres que sa Majesté avoit écrites à la Sainteté sur ce sujet.

MM. les Cardinaux de la Congregation du S. Office ne s'assemblerent ce jour-là à la Minerve que l'après-dînée. Je vis au retour M. le C. Roma, à qui je dis le soupçon que nous avions qu'on eust dessein de mettre quelque Jesuite du nombre des Consulteurs, & que cela ne devoit point se faire pour trois raisons principales. La premiere, qu'ils estoient parties en cette cause, comme nous nous en estions tousjours plaints, & que nous aurions encore à le dire avec bien plus d'éclat dans la suite de

l'affaire. La seconde, que cela seroit fort mal receu dans le monde, & pris en tres-mauvaise part de beaucoup de personnes. Et la troisieme, que cela osteroit aux autres Consulteurs la liberté de leurs suffrages. M. le C. Roma me dit, que ces Consulteurs n'estoient point juges, & que leurs sentimens n'estoient pas des decisions. Qu'il y auroit une quantité de bons Religieux, *una mano di buoni Religiosi*, & qu'il n'y avoit pas lieu de croire que connoissant la verité, ils fussent gens à la dissimuler pour la consideration des Jesuites. Que quant à luy, il croioit que tout le monde luy ressembloit, & que rien ne le seroit plus & panser de quelque costé que ce fust, que la verité & la justice: Que nous devions avoir confiance en deux choses; L'une, que l'on vouloit travailler sincerement à cette affaire, & que lorsque l'on y alloit avec cet esprit, Dieu assistoit & éclairoit; & la seconde, que l'Eglise estoit infallible. Je répondis à M. le C. Roma, que ce qu'il disoit estoit veritable; mais que cela n'empechoit pas qu'il ne fallust s'aider. Que dans les Conciles mesme generaux on y apportoit toutes les diligences & precautions necessaires, & que ces diligences & precautions estoient mesme des effets de l'assistance que Dieu y vouloit donner, & des moïens par lesquels il les rendoit infallibles. Que pour ce qui estoit de ces bons Religieux qu'il me disoit qui seroient des Consulteurs, je sçavois fort bien qu'il y en avoit un qui seroit sans doute dans le nombre de ceux qu'on prendroit; lequel étant un jour depuis mon arrivée à Rome, chargé d'un papier de conséquence dont il importoit que la Congregation du S. Office eust communication & connoissance, n'avoit osé l'y presenter en presence de M. Albizzi, sçachant qu'il ne l'auroit pas agreable. M. le C. Roma voiant que j'estoy assurois cela comme en étant fort bien informé, & que les raisons mesme que je luy disois estoient convaincantes; il me dit que j'en parlasse à ces MM. les autres Cardinaux. Je luy répondis que j'estois venu le dire à luy par la confiance que j'avois en sa bien-veillance pour moy, & en ses bonnes intentions. Que je ne pouvois pas prendre la mesme confiance & la mesme liberté avec les autres. Que je craignois qu'ils ne me demandassent de quoy je me meslerois, qu'ils ne me fussent peus-estre que je me plaindrois de choses auxquelles on ne pensoit pas; & qu'il seroit temps d'en faire mes remonstrances quand ces choses seroient faites, si nous voïions que nous en eussions sujet. Mais que cependant j'estois venu à luy, parce qu'il valloit mieux quand on le pouvoit prevenir le mal avant qu'il fust fait, que d'attendre apres qu'il l'est à y remédier. M. le C. Roma

Roma me repliqua encore une fois que je visse ces Messieurs les Cardinaux, parce que pour luy il n'en vouloit pas parler de luy mesme; & qu'encore qu'il leur dût qu'il le seroit à cause de ce que je luy en avois représenté, ils croiroient peut-être qu'il leur en parleroit de son mouvement & comme y prenant interest. Il me dit aussi dans la suite du discours, que M. Hallier luy avoit déjà donné un écrit touchant ces Propositions. Je luy répondis que cela estoit fort aisé à M. Hallier & à ses Collegues, parce qu'ils les avoient trouvez tout faits & tout décrits chez les Jésuites. Que pour nous, il ne nous estoit pas si aisé d'aller si viste; parce que nous estions seuls; que nous ne recevions du singulagement de personne; & outre cela que nous étions bien-aisés que dans les nôtres non seulement il n'y eût rien qui ne fust très solidement établi, & que nous ne pussions bien justifier; mais aussi de les rendre le plus proportionnez qu'il nous estoit possible à la dignité du sujet, à l'importance de l'affaire que nous avions à traiter, & à la qualité des personnes à qui nous devions les présenter.

Nous apportons en effet toute la diligence imaginable pour les mettre en estat d'estre présentés à la Congregation, afin que nous pussions demander qu'elle s'assemblât pour en avoir une première audience, & nous y estre veus une fois avec M. Hallier & ses Collegues, pour après nous estre mis en cette possession laisser aller les choses avec autant de loisir qu'il seroit nécessaire d'en prendre pour les bien examiner. Mais nous n'estimions pas pouvoir raisonnablement demander que cette Congregation s'assemblât, que nous n'eussions quelque chose prêt à luy laisser par écrit après y avoir esté ouïs de vive voix. Car les paroles passant, sont sujettes à desaveu & à mauvaise interpretation; mais quand on a laissé par écrit la substance de ce qu'on a dit de bouche, l'écrit représente les paroles, & en est un fidele interprete, s'il y en a quelques-unes qui n'aient pas esté bien entendues. C'est pourquoy nous nous hastinns autant qu'il nous estoit possible; & nous avions d'autant plus de sujet de le faire, que nous étions bien avertis, que M. Hallier & ses Collegues faisoient de leur part tous leurs efforts pour faire prendre un autre pli aux choses, & réduire la Congregation en termes, qu'ils ne fussent point obligez d'y paroître devant nous. Nous sçavions que pour éviter cet écueil, & pour aviser à ce qu'ils devoient faire pour cela, ils avoient tenu le mercredi 24 de Juillet un conseil de deux heures & demie avec deux Jésuites; en conséquence duquel ils allerent le lendemain chez M. le C. Roma, & le vendredi chez M. le C.

Spada, informer de bouche en particulier leurs Eminences de tout ce qu'ils avoient à leur dire sur le sujet de ces cinq Propositions, comme ils publièrent deux ou trois jours après qu'ils en estoient quittes: nous faisant mesme en conséquence des reproches publics en tous les endroits où ils se trouvoient, que nous n'osions paroître, que nous ne sçavions comment nous prendre à cette affaire, & que les longueurs étudiées, que nous y apportinns, estoient autant de marques visibles, qui se multiplinoient tous les jours, de nostre foiblesse & de la méchanceté de nostre cause. Mais il falloit souffrir pour un temps ces insultes passagers de gens qui mettoient toute leur force à précipiter toutes choses pour en empêcher l'éclaircissement, & pour s'assurer d'une fausse & miserable victoire, sans entrer dans un combat legitime.

CHAPITRE III.

De la distribution que nous fîmes au commencement du mois d'Aoust, de nostre petit tome de Saint Augustin.

Le jeudi premier jour du mois d'Aoust, j'appris que M. Hallier & ses Collegues estoient allez donner le *bon ferragosto*, cela veut dire le premier jour d'Aoust, *Prima feria Augusti*, à M. le C. Spada, en l'allant corriger à leur ordinaire à Montecalva où S. E. alloit ce jour-là pour la Congregation du S. Office: & le vendredi 2, que le lundi précédent ces Messieurs estant allez au Ciesù pour régaler ces bons Peres de leur présence à la solennité de la feste de S. Ignace, on leur avoit présenté un siege à leur arrivée avec grande civilité; & que quelque temps après un Frere Jesuite estoit venu les appeler pour conférer avec M. le C. Barberin, M. le C. Lugo, le Pere Palavicini, & quelques autres Jésuites, qui les attendoient. Apparemment le P. Annat fut aussi de cette deliberation; le General mesme des Jésuites s'y trouva; mais on ne m'assura pas qu'il y eust toujours esté durant deux ou trois heures que dura leur Conference.

L'impression de nostre petit tome de Saint Augustin fut achevée en ce mesme temps-là, & nous en commençâmes aussitôt la distribution. Outre quelques-uns que nous donnâmes à des Libraires qui nous en demandèrent pour le debiter; j'en allai presenter aux personnes, à qui sa lecture estoit nécessaire pour les besoins de nostre Congregation, ou à qui nous le devions, parce qu'ils estoient de nos amis. Quand je le donnai au Maître du sacré Palais, il me dit que M. Hallier & ses Collegues l'avoient visité, qu'ils luy avoient dit qu'ils estoient pour S. Augustin & pour la

grace

grace efficace, *fi, fi, fi*, ils demouroient d'accord de tout avec luy; mais aiant essayé de les faire parler, il me dit qu'ils ne luy avoient au fond rien dit du tout. Quand je le donnai au P. Moreny Religieux Dominicain fort sçavant homme, fort intelligent, fort humble & fort zélé, qui demouroit avec M. le C. de S. Clement dont il estoit Theologien, il me dit que ce Cardinal avoit esté fort content de la preface. Quand je le donnai à M. le C. Roma, je luy dis que nous y prendrions le fond principal des Ecritures que nous aurions à donner sur les cinq Propositions; & il me promit de le lire entier, & d'en recommander la lecture à tous les Consultants qui seroient de nostre Congregation. Tout cela fut le samedi 3.

Quand je le donnai le dimanche 4 au matin à M. le C. Spada, il me demanda où nous en estions de nos affaires. Je luy dis que nous nous preparions le plus diligemment que nous pouvions à nous presenter à la Congregation, comme nous le faisons en effet. Il me demanda si nous avions veu une écriture que M. Hallier avoit donnée: & comme il reconnut par ma lenteur à luy répondre que nous n'en estions pas encore informez, il adjouta comme pour le retracter, & comme craignant de s'estre trop avancé; Au moins, me dit S. E. *come mi pare*, comme il luy sembloit. Je luy répondis que nous ne l'avions pas encore veu.

Quand je le donnai l'apres-disnée de ce dimanche-là à M. le C. Ghiggi, je luy proposai de nouveau l'exclusion des Jesuites du nombre des Consultants de nostre Congregation pour les raisons que j'avois dites à M. le C. Roma, & que je luy repetai; en adjoutant que c'estoit peut-estre en vain que je luy disois cela, parce qu'on n'y pensoit peut-estre pas; mais qu'il valloit mieux que je prisse la confiance de le luy dire pour prevenir le mal, que d'attendre qu'il fust fait pour nous en plaindre. Enfin convaincu des raisons que je luy avois dites ce me semble avec assez d'energie, il me répondit que s'ils y estoient entendus, ce seroit pour proposer quelque argument, mais que *non sententur ebbone*, qu'ils n'y auroient point de droit de suffrage.

Au sortir d'avec luy, j'allai à la Minerve où je trouvai M. l'Abbé Rondonini, qui me dit que des Jesuites luy avoient dit que M. Hallier & ses Collegues s'estoient plaints de ce que son Frere le Cardinal les avoit mal receus; & il me dit, qu'il ne voioit point que ces Messieurs pussent avoir aucun sujet de former cette plainte, si ce n'estoit que son Eminence aiant étudié un peu de fond ces matieres, il leur avoit dit des choses qui n'estoient pas conformes à leurs sentimens & à leur doctrine.

J'allai en suite donner une demie douzaine de nos livres au General des Augustins, & il me dit qu'il estoit retenu pour l'examen de ces Propositions; mais que lorsqu'on l'avoit retenu pour cela, on avoit exigé de luy le secret. On me dit aussi en ce temps-là, que M. le C. Roma avoit esté cause de ce que ce General avoit esté mis du nombre des Consultants.

Nous allâmes le lundi 5 à la Minerve M. de Valcroissant & moy, pour en donner au General des Dominicains; mais ne l'ayant point trouvé, nous en laissâmes pour luy, & nous en donnâmes à plusieurs de ses Religieux.

L'apres-disnée j'en allai porter une couple à M. Albizzi qui les recut avec assez de civilité, & qui me dit que ce ne pouvoit estre rien que de bon estant de S. Augustin; qu'il les verroit volontiers. Je luy dis qu'en faisant faire cette impression, nous n'avions eu autre dessein que d'éclaircir les choses; que quand il nous connoistroit, nous serions peut-estre apres de luy mieux que nous n'estions; mais qu'on disoit contre nous tant de calomnies de toutes sortes, que je m'étonnois encore comment nous n'y estions pas plus mal. Il me répondit qu'on ne croioit pas tout ce qu'on disoit, & qu'on luy avoit encore dit nouvellement que nous avions dit des choses contre luy pour l'oster du Secretariat; qu'il ne s'en soucioit point du tout, que ny l'intérêt de l'argent, ny celui de l'ambition, ny autre quelconque, ne pouvoit l'engager à procurer que ces Propositions fussent condamnées. Je luy répondis que nous n'avions point aussi d'autre intérêt que le service de la verité, & celui de S. Siege; que j'esperois qu'il le reconnoistroit; mais que j'avois bien dit en quelques rencontres que jusques alors nous estions fort mal dans son esprit, & que je m'étonnois encore de ce que nous n'y estions pas plus mal, apres les mauvaises impressions qu'on luy avoit données de nous. Enfin que nous avions luy & moy à rendre compte à Dieu des choses que nous aurions faites en ce monde; que ce temps-là viendrait vifste; & qu'il falloit que nous taschassions de ne rien faire dont nous pussions rougir devant le Tribunal de sa divine justice. Je luy offris si grand nombre de nos livres qu'il en voudroit, & je le laissai avec quinze ou vingt lettres qu'on luy apporta, qui nous firent finir cet entretien.

Je fis encore ce jour-là une autre visite particuliere, où j'appris que l'usage de la Rotte estoit de faire imprimer quand on vouloit ses écritures en si grand nombre que besoin estoit, pour les donner à ses juges; & que M. Hallier & ses Collegues passoient en beaucoup d'endroits à Rome, pour des gens qui avoient entrepris la ruine de la doctrine de S. Augustin.

J'allai

J'allai le mardi 6 presenter nostre livre à M. le C. Pamphile, & en mesme temps luy rendre graces comme au Neveu du Pape de l'établissement de nostre Congregation. Il receut le tout avec agrément & civilité. Je l'alai en suite presenter à M. le C. Cechini, & quoy qu'il fust fatigué d'une Congregation qu'il avoit eue chez luy tout le matin, je ne laissai pas de luy dire que le livre que je luy presentois contenoit le fond de tout ce qu'il falloit connoître pour penetrer clairement les contestations qui estoient alors dans l'Eglise, & de quelle façon il estoit à propos de les terminer.

M. le C. Ginetti à qui j'allai le donner l'apres-dînée, me fit souvenir que j'en presentois une couple à chacun de Messieurs les Cardinaux de nostre Congregation; un relié en marroquin rouge avec leurs armes imprimées en or sur la couverture, & l'autre en parchemin, le tout de la meilleure relieure que nous avions pu faire faire à Rome. Car aiant receu ces deux-là, il me dit que c'en estoit donc un pour donner à *Monsieur Ginetti* son Frere. Je dis à S. E. que j'en avois un autre pour luy, mais que ce second estoit pour leur Theologien ou telle autre personne qu'ils en voudroient favoriser, & de l'aide de qui leurs Eminences seroient peut-être bien-aises de se faire soulager, dans l'étude qu'elles seroient obligées de faire pour la discussion & decision de ces Propositions. Il me demanda si c'estoit là les informations que nous aurions à leur donner? Je luy dis que non, mais que c'estoit le fond dont nous en tirerions une grande partie. J'allai en suite en presenter un à Montignor Ginetti, qui me dit qu'il avoit desja leu quelques-unes des écritures de nos adversaires, & qu'il seroit bien-aise de lire aussi cet ouvrage.

J'allai apres pour en presenter à M. le C. Barberin, & ne l'ayant point trouvé, j'en portai un à M. Holstenio, qui m'en témoigna une tres grande satisfaction. Il donna beaucoup de louanges au dessein que nous avions eu; & me dit qu'à nostre exemple, il vouloit faire imprimer quelques petits traittez de Saint Cyprien & de S. Augustin *De unitate Ecclesie, & De utilitate credendi, &c.*

J'allai le mercredi 7 à la Minerve, pour en donner à ceux qui s'y trouveroient qui n'en auroient point encores eu, & à qui il seroit de bienfaisance que nous en donnassions. J'en donnai encore deux au General des Dominicains, qui me dit que M. Hallier dans la visite qu'il luy avoit faite, luy avoit dit qu'il n'en vouloit point à S. Augustin, point à S. Thomas, point à la grace efficace; qu'il ne vouloit point entrer dans les matieres qui avoient esté traitées dans les Congregations de *Auxilium*: en un mot qu'il n'en vouloit qu'à Calvin.

Quand j'en donnai un le jeudi 8 au Procureur general des Capucins, il me dit qu'il avoit esté fort-aise de voir l'explication Latine des Propositions, qui fut faite incontinent apres l'entreprise de M. Cornet, qui commence: *In Nomine Domini, &c.* & qu'il en estoit bien édifié. Il l'avoit eue du P. Capucin Assistant de France nommé le P. Brisse à qui je l'avois prestée, aiant fait avec luy une assez particuliere connoissance une fois ou deux que nous nous estions entretenus luy & moy en allant voir leur General. Quand j'en donnai un le mesme jour au Procureur General de S. Marcel, il me dit que M. Hallier luy avoit fait une seconde visite, dans laquelle il luy avoit parlé tout d'une autre façon, qu'il ne luy avoit parlé dans la premiere. Quand j'en donnai au P. Abbé de la paix, il me dit que M. le C. Lugo luy avoit dit qu'il se donnoit bien de garde de nous, & que nous voulions defendre Jansenius sous pretexte de defendre S. Augustin. Quand j'en allai donner à M. le C. de S. Clement, j'en presentai aussi à Messieurs ses Neveux, dont l'esprit, l'application à l'étude, la modestie & la civilité m'alloient en une veneration particuliere.

Quand j'en allai donner à M. Eugenio nostre Advocat, je fis chez luy connoissance avec un jeune Gentil-homme Florentin nommé *il Signor Cosimo Brunetti*, dans lequel je reconnus à ce premier entretien une tres grande vivacité & solidité d'esprit, avec une franche & ingenuë cordialité, beaucoup de belles lettres, un naturel fort prompt, fort ouvert, & fort obligant. Il estoit en pension chez cet Advocat pour se former dans l'étude & la pratique des loix, & pour voir en mesme temps la conduite & l'air de la Cour Romaine. Je luy en offris un exemplaire, & il l'accepta, en témoignant beaucoup de ressentiment de la civilité que je luy faisois.

CHAPITRE IV.

D'une audience que j'eus du Pape le 9 d'Aoust, en presentant à sa Sainteté ce mesme tome de S. Augustin.

Le vendredi 9 d'Aoust j'allai donner un de nos livres au Maître de Chambre du Pape, en l'allant prier de m'en faire avoir audience cette matinée-là, pour en présenter aussi un exemplaire à sa Sainteté. Quand je fus dans son antichambre, j'en donnai à plusieurs Cameriers d'honneur, & à d'autres de ses Officiers, qui le receurent tous avec ressentiment de cette civilité, mais avec une estime generale & tout à fait grande des ouvrages de ce Saint Docteur. Je fus incontinent introduit aupres du Pape; & apres luy avoir fait

nos tres-humbles remerciemens pour la Congrégation qu'il avoit établie pour nostre affaire, je luy presentai ce livre. Il me fit d'abord quelque difficulté de le recevoir, ne sçachant pas ce que c'estoit, de-peur, me dit-il, qu'on ne fust passer pour une approbation publique de sa part, l'agrément particulier avec lequel il l'auroit reçu. Je luy dis que c'estoit S. Augustin tout pur, & qu'il n'y avoit pas sujet de douter que sa Sainteté n'eust pour la doctrine & les ouvrages de ce Saint Docteur, les sentimens d'approbation & d'estime, dont les Papes ses predecesseurs luy avoient donné l'exemple. Le Pape me répondit qu'il n'y avoit nul doute que la doctrine de S. Augustin ne fust autorisée dans l'Eglise, & ne deust estre embrassée comme celle de l'Eglise mesme; mais que chacun vouloit la tirer de son costé, & la pretendoit conforme & favorable à ses sentimens. Je repliquai au Pape que c'estoit en partie pour empêcher ce desordre & cette folle pretension de nos adversaires, que nous avions fait imprimer ce petit recueil; dans lequel estoient les principaux & les derniers ouvrages que S. Augustin avoit faits sur la matiere contestée; & lorsque les plus grandes difficultez, qu'on y pouvoit faire, avoient esté poussées par les gens qu'il combattoit & par ceux qu'il instruisoit, au plus haut degré où elles pouvoient monter. Que nous n'avions pas mis dans ce recueil seulement quelques principaux passages de ces ouvrages, mais les ouvrages tous entiers, afin qu'on y pût voir d'autant plus clairement & plus assurément, quelle estoit la vraie & l'indubitable doctrine de ce grand Saint. Que ceux à qui une secreete lumiere de leur conscience, faisoit assez connoître que c'estoit à tort qu'ils presumoient que cette celeste doctrine fust conforme à leurs sentimens bas & charnels, avoient traversé cette impression pour tâcher de l'empêcher; qu'elle avoit esté retardée un mois tout entier par leurs intrigues; mais qu'enfin le Tribunal du S. Office, où ils nous avoient traduits sur ce sujet, n'avoit pas jugé qu'il y eust lieu de ne nous pas permettre de l'achever. Que depuis qu'elle avoit esté achevée, j'en avois présenté des exemplaires à presque tous Messieurs les Cardinaux qui composoient ce Tribunal, & qu'ils l'avoient tous reçu avec satisfaction. Le Pape dit sur cela que je donnasse donc le sien à M. le C. Ghigi, & que je luy disse qu'il eust soin de le donner à sa Sainteté quand il seroit temps qu'elle en fust la lecture. Je répondis au Pape que j'en serois ce qu'il ordonneroit, mais qu'il me sembloit qu'il n'y avoit rien qui pût l'empêcher de le recevoir, & de le lire mesme aussi-tôt que sa Sainteté l'auroit agreable. Qu'il n'y avoit rien du

tout de nouveau qu'une Preface, dans laquelle nous avions ramassé les témoignages avantageux des Saints, des Papes, & des Cardinaux, touchant ces mesmes ouvrages que nous avions fait imprimer. Le Pape me répondit que ceux qui avoient esté pour Janfenius à Rome de la part de l'Université de Louvain, avoient ainsi fait des recueils pour montrer l'autorité de la doctrine de S. Augustin, mais que c'estoit une chose sur laquelle il n'y avoit aucun doute. Je repliquai au Pape que quant à Janfenius il sçavoit bien que nous luy avons desja déclaré que nous n'y prenions point de part, & que nous ne nous attachions uniquement qu'à ce qui regardoit S. Augustin; mais que ces passages que nous avions mis dans cette Preface n'estoient pas seulement pour montrer l'autorité de sa doctrine, mais aussi pour expliquer l'ordre & la suite des ouvrages de ce Pere que nous avions fait imprimer dans ce recueil; les matieres qui estoient traitées dans chacun de ces ouvrages; & l'occasion qui avoit porté S. Augustin à les faire. J'ouvris sur cela le livre; je leus au Pape quelques-uns des passages de cette Preface, selon qu'ils se rencontroient. Le Pape les entendit volontiers, & entra autres celuy du Pape Hormisdas, où il est si expressement déclaré que les sentimens de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine touchant la matiere du libre arbitre & de la grace sont contenus dans plusieurs des ouvrages de S. Augustin, mais principalement dans celuy de la predestination des Saints, & dans celuy du don de perseverance. Et apres cela le Pape receut enfin le livre que j'estois venu luy presenter.

En suite il me dit que pour nostre affaire, il falloit que nous nous hastassions de faire de nostre part ce qui seroit necessaire pour l'expedier promptement, parce qu'il vouloit de son costé y travailler aussi en diligence, pour quelques raisons qu'il me dit. Je luy répondis que nous y apportions toute sorte de diligences; que pour cela mes Collegues estoient demeurez au logis pour preparer nos écritures, dans l'incertitude où nous estions si les autres affaires de sa Sainteté luy permettoient de nous admettre à son audience pour luy presenter ce livre, de-peur que si nous ne l'avions pas, ils ne perdissent deux ou trois heures de temps qu'ils auroient passés dans son antichambre sans rien avancer; mais que s'ils eussent esté assurez de l'avoir, ils n'auroient pas manqué d'y venir aussi, pour estre participans de l'honneur & de la consolation que j'avois reçu dans l'entretien de sa Sainteté. Que sa Sainteté avoit par-là combien nous ménagions nostre temps, & combien nous nous pressions de nous mettre en estat de pouvoir donner de l'occu-

l'occupation à la Congregation que sa Sainteté nous avoit accordée. Que je l'assurois que mes Collegues depuis que nous avions esté avertis qu'elle estoit établie, avoient souvent employé pour ce travail dix & douze heures par jour. Le Pape me répondit que c'estoit ainsi qu'il falloit faire si nous voulions avoir expedition de luy; qu'il estoit vieux; qu'il avoit quatre-vingts ans; & que si nous ne le hastions, il iroit lentement. Je repliquai au Pape que je dirois à mes Collegues le desir que sa Sainteté me témoignoit d'expédier, & que ce nous seroit encore à tous trois une nouvelle obligation de redoubler nos diligences; mais que cependant que nous y serions tout ce qui dependroit de nous, & que toute la Congregation s'occuperoit à une meure discussion de tout ce que nous aurions à représenter, la seule nouvelle de l'établissement que sa Sainteté en avoit fait, qui se répandroit par toute la Chrestienté, apporteroit toujours beaucoup de repos aux esprits les plus inquiets, dans l'attente où tout le monde seroit d'une future & prochaine decision qui regleroit tout.

Je pris aussi la confiance de témoigner au Pape le desir extreme que nous avions, que les autres affaires de sa Sainteté luy permissent de donner quelque temps à la lecture de ce petit livre, que je venois de luy présenter, pour se preparer de sa part à la decision qu'il vouloit faire, non seulement pour la necessité qu'il y en avoit, afin qu'il pût bien reconnoître par luy même qui de nous ou de nos adversaires soutenoit veritablement la doctrine de S. Augustin, mais aussi pour la satisfaction incroyable que j'esperois qu'il en recevroit. Et pour en donner autant que je pourrois quelque desir à sa Sainteté, par celle que j'avois receuë toutes les fois que j'avois leu ces petits ouvrages, je luy dis, ce qui estoit tres veritable, que je les avois déjà leus plusieurs fois, & que je sçavois en general tout ce qui y estoit contenu; mais que j'en avois receu une si grande douceur dans le fond de mon ame toutes les fois que je les avois leus, que si je vivois toutes les grandeurs & toutes les richesses du monde ensemble, & qu'on me les vouloit donner à la charge de perdre l'esperance & la liberté de pouvoir encore relire ces mêmes ouvrages, lorsqu'il plairoit à Dieu m'en donner le temps & le desir; certainement toutes ces grandeurs & ces richesses ne me seroient rien en comparaison de cet avantage.

Je luy representai celuy qu'on en pourroit tirer, pour l'éclaircissement des obscuritez qu'on pretendoit estre dans les sentimens de ce Docteur si clairvoyant; & j'adjoutai que je croiois pouvoir assurer sa Sainteté, que nos

adversaires ne nous pourroient faire aucune objection prise de la raison humaine, ou de l'autorité des écritures, contre les sentimens que nous défendions, que nous ne monstrassions dans ces mêmes ouvrages avoir esté faites à S. Augustin; & que nous ne fissions voir que les réponses qu'il y avoit faites de son temps, estoient les mêmes que celles que nous serions aujourd'hui. Apres que le Pape eut eu la bonté d'écouter tout ce que je rapporte icy, & encore plus amplement que je ne le rapporte, il me répondit ces trois paroles avec quelque sorte d'étonnement: *Une gran cose, Vous dites de grandes choses. Et je luy repartis en ces mêmes termes: è vero, Beatissimo Padre, posso ingannarmi, mà credo ch'io non m'inganno.* Il est vrai, luy dis-je, Saint Pere, les choses que je dis sont grandes & paroissent peu croiables; je me puis tromper, mais je crois que je ne me trompe pas. Et je luy fis cette réponse avec tant de confiance, & si fort persuadé des choses que je luy disois; & le Pape les entendoit avec tant d'attention; qu'il me sembla luy même à demi persuadé de ce que je luy avois dit.

Enfin je luy dis encore, que c'estoit une merveille comment il n'avoit point esté surpris dans cette affaire, apres toutes les inventions & les artifices qu'on avoit employez pour le surprendre: que nous esperions qu'il les reconnoitroit dans la suite, & qu'il en beniroit Dieu aussi-bien que nous, & que quand il en auroit fait quelque jour, comme nous l'esperions, une decision solemnelle, l'Eglise auroit sujet de dire de luy plus veritablement que le Poëte Ennius n'avoit jamais pu dire de Fabius Maximus.

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Il se souloit, & m'ayant donné sa benediction, je me retirai.

CHAPITRE V.

De la sommation extraordinaire qui nous fut faite par M. le C. Roma à la sollicitation de M. Albani, de fournir dans quinze jours les écritures que nous avions à donner. Des deux premiers écrits que nous eusmes prestés dans ce terme, & que nous signâmes le jour de S. Augustin.

J'allay ce jour là même l'après-dînée porter une couple de nos Livres à M. le C. Barberin, qui me dit en les recevant, *gli altri se ne serviranno ancora*; que les autres s'en serviroient aussi. Je répondis à S. E. *Eminentissimo* si: Qu'ils s'en serviroient s'ils pouvoient, mais qu'ils n'y trouveroient pas de quoy appuyer leurs sentimens, en suivant les principes de Molina: que nous leur en aurions envoyé chacun un exemplaire, si nous n'avions apprehendé jour

qu'ils eussent reçu cette civilité comme ils en avoient reçu quelques-unes que nous leur avions faites à leur arrivée, pour des effets de la crainte que nous avions de ce qu'ils pouvoient faire contre nous, au lieu qu'elles ne l'elloient que de nostre charité pour eux; ou qu'ils n'eussent pris celle-là pour une moquerie & un insulte de nostre part, tant nous sçavions que ce petit tome leur pourroit estre peu favorable & peu agreable.

Le samedy 10 j'en donnay un au P. Hilarion, qui en fit un tres grand estat; & qui estima aussi beaucoup le dessein que nous avions, de faire la difference des divers sens dont les Propositions estoient capables, quand nous en serions venus à ce point là dans la Congregation, pour la delivrer de cette peine, & pour avoir quelque chose de fixe à la defense de quoy nous nous attacherions.

Depuis ce jour-là jusqu'au jeudy 15 jour de l'Assomption, à l'exception de quelques-uns de nos livres que je fus obligé d'aller distribuer à des personnes à qui nous les devions, ou pour leur eminente & considerable dignité, ou pour l'amitié particuliere que nous avions avec eux; je me renfermay dans le logis avec mes Collegues pour achever & relecture avec eux nostre premier écrit intitulé; *De gestis in negotio quinque Propositionum*; afin de le tenir tout prest pour pouvoir comparer à la Congregation au premier beson, & l'y laisser apres que nous y aurions dit de bouche sur ce sujet ce que nous aurions à y représenter. Mais il nous arriva ce jeudy-là mesme for le soir, un billet qui traversa la satisfaction que nous avions de la distribution de nos livres, & qui nous fut un nouveau sujet d'empressement.

Ce fut un Estafier de M. le C. Barberin, qui me l'apporta à soleil couché, & qui me dit qu'il l'avoit reçu de son Doyen; c'est à dire du Doyen des Estafiers de ce Cardinal, qui le reçoit suivant la coustume du Maître de Chambre, & qui en donne après la commission à qui il veut de ses compagnons. Il y a cette subordination parmy les Estafiers, & mesme ce doien est habillé de noir & non pas des couleurs de leur maître comme les autres.

Ce billet-là portoit ces termes: *Monseigneur de Saints Amour, si complacera d'offrir du matina con l'altri due suoi compagni, dall' Eminentissimo C. Roma per le quindici hore per gratia non manchi, che deve parlarli d'ordine du nostro Signore.* 15 Apresso 1652.

Ce billet nous donna quelque étonnement & de divers sujets pour lesquels nous estimions qu'il pouvoit estre écrit, & sur lesquels nous pensions à ce que nous aurions à répondre, ce que nous jugeâmes de plus vray semblable,

estoit qu'on nous voulust solliciter de nous hastier de fournir au plus-tost nos informations à la Congregation: auquel cas nous avions une fort bonne réponse à faire; sçavoir que nous n'estions point en reste, puisque la Congregation n'estoit pas encore tout à fait formée, les Consulteurs qui en devoient estre, n'estant pas encore arrestez; mais que pourveu qu'ils le fussent entre ce jour-là & la fin du mois, nous nous tiendrions aussi prests pour ce temps là.

Nous avions neantmoins de la peine à croire que ce fust pour ce sujet là, parce que le Pape dans l'audience que j'en avois eue le vendredy precedent, m'avoit bien témoigné vouloir se hastier, mais non pas avec un empressement qui témoignast tant d'impatience que de nous envoyer querir exprès dans un jour si solemnel; & parce que depuis que j'avois eu cette audience, il n'y avoit nulle apparence que M. Albizzi eust veu le Pape, attendu que le jeudy qui estoit cette année là le jour de l'Assomption de la Vierge, il n'y avoit point eu de Congregation du Saint Office chez le Pape, & que conséquemment M. Albizzi n'avoit point eu occasion d'y aller la veille le mécredy après-dîner: & je sçavois en effet, qu'il avoit employé toute cette après-dînée chez M. le C. Spada, sur un proces qui y avoit esté examiné; touchant une defectuolité qui s'estoit trouvée aux registres du Saint Office, sur la matiere de la Conception.

Nous allâmes donc chez M. le C. Roma le 16 jour d'Aoust sur les dix ou oote heures du matin, incertains de ce qu'il avoit à nous dire, mais bien preparez à répondre sur ce qu'il pourroit nous dire. M. Albizzi y vint aussi. M. le C. Roma entra dans sa chambre à ou sortir de sa chapelle où il venoit de dire la Messe, encore revêtu de son carmail, & d'un surplis fort modeste qui n'estoit que de simple toille, & où il n'y avoit aucune dentelle. M. Albizzi entra dans sa chambre devant nous, & après fort peu de temps on nous fit entrer. On nous donna des sieges vis à vis de M. le C. Roma, M. Albizzi estoit assis à costé, à main droite de M. le C. Roma, entre son Eminence & nous: M. le C. Roma nous dit qu'il y avoit desja plus d'un mois que la Congregation estoit établie, que nous n'avions encore donné aucun écrit, que le Pape desiroit expedier cette affaire, que sa Sainteté nous donnoit encore quinze jours, passé lesquels si nous n'estions prests sa Sainteté penferoit à ce qu'elle auroit à faire, & y pourvoiroit ainsi qu'elle aviseroit bon estre. M. de Valcroissant répondit, que depuis le premier avertissement que nous avions reçu de l'établissement de cette Congregation, nous n'avions pas perdu un moment

ment de temps, que S. E. le reconnoistroit quand elle verroit nos écritures; qu'au reste nous serions prêts dans le temps que S.E. nous avoit marqué. M. le C. Roma répondit qu'il en estoit bien-ayse. Je repris la parole & luy dis, qu'encore que nous eussions esté avertis de la résolution du Pape pour l'établissement de cette Congregation, il ne nous avoit pas encore paru qu'elle fust entierement formée, parce que nous n'avions point esté avertis des Consulteurs qui devoient y intervenir; & que nous supplions S.E. de nous les dire s'ils estoient arrestez. M. le C. Roma avoit ouvert la bouche pour me répondre, & M. Albizzi luy coupa la parole, & dit que nous n'avions que faire de penser aux Consulteurs, que ce n'estoit pas eux qui faisoient rapport au Pape, que c'estoit Messieurs les Cardinaux, que c'estoit leurs Eminences qu'il falloit instruire dans le temps que M. le C. Roma nous avoit prescrit. Le dessein & la pensée de M. Albizzi, estoit que nous eussions donné à leurs Eminences, dans l'étendue de ces quinze jours là, toutes les informations & instructions que nous aurions à faire sur nostre affaire. Car il ne cherchoit aussi-bien que M. Hallier & les Jesuites, qu'à la faire étouffer & avorter. Mais pour ne point entrer en cette occasion là & en sa presence dans un plus grand éclaircissement, & pour ne point faire plus de bruit de ce qu'il avoit coupé la parole à M. le C. Roma, & de ce que par ce moyen il m'avoit aussi osté celle que j'aurois pu employer pour repartir à S. E. je ne fis pas semblant d'avoir entendu ce que M. Albizzi avoit dit; mais ayant seulement égard à M. le C. Roma à qui j'avois parlé, voyant qu'il ne me répondoit rien, je me teus aussi, & nous nous levâmes. M. le C. Roma nous reconduisit au travers de deux antichambres jusques dans la salle; & en nous quittant il nous pria fort humainement de nous hâster, pour ne point apporter de retardement au dessein qu'on avoit d'expedier cette affaire; *perche si voleva spedir sta cosa*. Le dessein de ce Cardinal estoit tout plein de sincerité, parce qu'il y avoit tres long temps qu'il se plaignoit de ce qu'on n'y apportoit point l'ordre nécessaire, mais il y en avoit plusieurs qui la vouloient faire dépescher si viste, parce qu'ils ne vouloient pas qu'on l'examinast davantage. Ils ne pouvoient souffrir que nous la portassions avec tant de vigueur que nous faisons, & ils craignoient que nostre petit S. Augustin, qui alloit désormais non seulement estre commun entre les mains de tout le monde, mais aussi leu par tout le monde dans la curiosité que chacun auroit de s'informer d'une contestation si celebre, ne fust devenir tout le monde & le Pape mesme, Augustinien.

Au sortir de chez M. le C. Roma, nous revînmes droit chez nous; & nous commençâmes dès cette après dînée là à quitter toute autre affaire pour vacquer tous trois uniquement à nos écritures, afin de rédimir la vexation, d'empêcher les bruits, & d'oster occasion à M. Hallier & à ses Collegues de rompre & de s'en aller comme nous avions appris qu'ils vouloient faire au plus tard à la Toussaint, sous le pretexte qu'on ne voudroit rien avancer.

C'est pourquoy j'y travaillay presque tous-jours sans sortir du logis avec mes Collegues jusqu'au mardy 28 jour de la feste de S. Augustin, que nous en signâmes la premiere copie. Aussi tout ce que j'appris dans cet intervalle, fut la confirmation qu'on me donna, de ce que M. Hallier avoit déclaré au General des Dominicains, qu'il n'en vouloit ny à S. Augustin, ny à S. Thomas, ny à la grace efficace, ny à ce qui avoit esté fait sur la matiere de *Auxiliis* sous Clement VIII & Paul V; que ce General sur cela luy avoit demandé s'il demeureroit d'accord des sens des Propositions qui estoient liez avec la grace efficace; & luy avoit déclaré en mesme temps, que si-tost qu'il reconnoistroit qu'il s'agiroit en cette affaire de la contestation que son Ordre avoit eue avec les Jesuites, qui n'avoit pas encore esté décidée, il ne souffriroit pas qu'elle se decidast entre d'autres parties sans y intervenir.

Nous alâmes ce jour-là 28 d'Aoust chez M. le C. Roma, pour luy présenter nos premieres écritures. Nous le trouvâmes au lit, & nous priâmes son Maître de chambre d'en donner avis à S.E.

Le joudi 29 l'après-dînée je retournai seul chez M. le C. Roma. Son Maître de chambre me dit, qu'il luy avoit dit le sujet pourquoy nous estions allez chez luy le jour précédent. Que S.E. en avoit esté fort-aise; & luy avoit dit qu'il seroit aussi fort-aise de nous entendre, & que la premiere audience qu'il donneroit quand il seroit en santé, ce seroit à nous. Je dis à son Maître de Chambre, qui estoit aussi un tres bon & tres honneste homme, que je croiois qu'en attendant sa convalescence nous n'aurions rien à faire; parce que je croiois que ce seroit à M. le C. Roma, à qui il faudroit que nous presentassions le premier nos écritures, pour prendre en suite de luy l'ordre que nous aurions à tenir pour comparoistre la premiere fois devant la Congregation. Le Maître de chambre me répondit, qu'il croioit que ce seroit ainsi qu'il en faudroit user; neantmoins il adjouta apres, que si je voulois je pourrois voir là-dessus M. Albizzi, parce que c'estoit luy qui en qualité de Secrétaire auroit la direction de tout. Je luy dis que

je ne verrois point M. Albizzi, parce que peut-estre S. E. se porteroit mieux dans deux ou trois jours; & que si alors sa maladie continuoit, il seroit assez à temps de voir ce qu'il y auroit à faire. Il demeura assez volontiers d'accord de cette resolution, & j'en sus fort-aise, tant pour ne point passer par les mains de M. Albizzi que le plus tard que nous pourrions; qu'afin d'avoir cependant le loisir de faire faire d'autres copies de nos écritures, pour les presenter aux autres Cardinaux, au mesme temps que nous les aurions données à M. le C. Roma. J'allai chercher plusieurs Copistes pour les avoir prestes au plustost; & à l'exception du temps que je donnai le vendre; di 30 au cortege de M. l'Ambassadeur, je passai ce jour-là & le lendemain 31 avec mes Collegues, à faire travailler nos Copistes, & à collationner ce qu'ils avoient écrit.

Ce jour-là 31 je sortis sur les 4 ou 5 heures apres-dîner pour aller apprendre des nouvelles de M. le C. Roma. Je trouvai qu'il estoit sorti, & estant allé faire une visite dans le voisinage, je prévins son retour chez luy. Je le saluai à la descente de son carrosse, & me conjouis avec luy tant de sa convalescence, que de ce qu'elle me donnoit esperance que sa santé luy permettroit dans quelque temps, de voir nos écritures, & de vaquer à tout le reste de l'affaire. Il me dit qu'il s'en falloit beaucoup que sa santé ne fust revenuë; qu'il n'estoit sorti que par ordre des Medecins pour prendre un peu d'air; mais que si-tost qu'il auroit plu à Dieu de la luy rendre, il l'emploieroit volontiers à ce qui nous regardoit. Je luy dis que cependant nous offririons des prières à Dieu afin qu'il la luy rendist assez forte pour cela; & certainement nous avions beaucoup d'obligation & d'interest de le faire, pour la lumiere, la sincerité, & la bonne intention avec laquelle nous sçavions qu'il y vouloit travailler.

CHAPITRE VI.

De deux conferences tenues à Paris durant ce mois d'Aoust, entre M. de Sainte Beuve Docteur & Professeur de Sorbonne, & le P. l'Abbé Jesuite. Autres lettres qui nous furent aussi écrites de Paris durant ce mois-là, pour nous obliger à ne point comparastre qu'en presence de nos adversaires.

J'E receus nouvelles à la fin de ce mois-là de deux celebres conferences, qui avoient esté tenues à Paris en presence de quelques personnes de condition, entre M. de Sainte Beuve & le P. Labbé Jesuite, sur le sujet de quelque ouvrage que ce Pere avoit mis au jour, touchant les contestations qui couroient en ce temps-là. Ce Pere y recout beaucoup de con-

fusion, aiant esté convaincu de mauvaise foy ou de peu d'intelligence sur tous les chefs dont ils confererent, qui estoient en grand nombre. La lettre que M. de Sainte Beuve me fit la faveur de m'en écrire, en contient un détail si clair & si abregé; qu'elle peut estre inserée icy toute entiere avec la satisfaction de ceux qui la liront, & sans interrompre beaucoup le cours du principal récit que j'ai entrepris.

Copie de cette lettre.

De Paris ce 2 d'Aoust, 1652.

MONSIEUR,

Le discours du P. Annat est le discours commun de la Societé. Ces bons Peres publient icy aussi-bien qu'à Rome, que le Pape doit prononcer au plustost; & lorsqu'on leur dit qu'il n'y a point encore de Congregation formée, en laquelle les parties puissent estre entendues, ils répondent que sa Sainteté n'entendra point de parties, & que leur Societé a resolu de n'entrer en aucune conference ny à Paris ny à Rome touchant cette doctrine. C'est ce qu'il m'a esté dit par le P. Labbé dans la conference que j'ai eue avec luy, lorsqu'il m'a témoigné qu'il souhaitoit qu'elle demeurast particuliere, crainte, disoit-il, d'estre defavoüé de la Societé, qui a resolu de ne point conferer sur ces matieres. Mais je ne pense pas toutefois l'offenser, si je vous en dis quelque chose du particulier. Vous sçavez donc qu'il a composé un livre qui a pour titre: *Elogium Dni Augustini, Umbra ejusdem. Tumulus nova doctrina, Epitaphium, Anabases Cornelii Lansenii &c. vi Augustini*. Il en a fait present à M. Dugué Bagnois duquel il est connu, car il a long-temps demeuré à Lion, & est Procureur general de cette Province. M. Dugué voiant ces Antitheses, fut surpris, en communiqua, & on l'assura qu'elles estoient pleines de falsifications. Il vit ce Pere, & l'engagea à une Conference. Je fus choisi pour cela. Le jour, lieu & heure pris en presence de Messieurs les Abbez Charrier & de Bernai, Messieurs de Morangis, de Beaumont, Dugué, le Lieutenant criminel de Lion, de Pomponne & Croisé chez M. de Bernai. Je m'offris de justifier cinq choses. La 1, que l'Auteur pour faire ses Antitheses, s'estoit servi de beaucoup d'ouvrages, qui constamment ne sont point de S. Augustin. La 2, qu'il paroissoit par la lecture, qu'il n'avoit aucune teinture de la lecture de ce Pere. La 3, qu'il l'avoit falsifié dans les termes épouvantablement. La 4, qu'il l'avoit falsifié quant au sens. Et la dernière, qu'il avoit falsifié M. d'Ipre dans les lieux qu'il citoit pour ses Antitheses, & quant

aux termes, & quant aux sens. Je justifiai la 1, parce qu'il citoit comme ouvrages de S. Augustin, le livre *De vera & falsa paenitentia*, celui *De predestinatione & gratia*, l'Hypogonisticon, le Sermon 191 de temps; qui est la confession de foy de Pelage, & le livre *ad Arrianos sibi falsis impositos* : & je justifiai tout cela par le témoignage du C. Bellarmin, lib. 1. de scriptis. Eccles. in Aug. & Hier. Cela comme vous voyez ne peut avoir de repliche. Je montrai la 2, en produisant 22 allegations mal faites, entr'autres le livre 5 ad Simplic. Le 3, *Operis imperfecti*. Le 10 contre Julien. Et afin de faire connoître que ce n'estoient pas fautes d'impression, je priai le P. de me dire s'ils avoient en leur maison le 3 livre de l'œuvre imparfait, & je le suppliai s'il l'avoit, de me le vouloir faire voir. Il me le promit, me disant qu'ils l'avoient de deux ou trois éditions. Je montrai la 3, confrontant les lieux comme il les cite avec le texte pur, & fis connoître à un chacun des choses horribles; comme par exemple, qu'il mettoit une negation à une proposition affirmative de S. Augustin, &c. Je prouvai la 4 par deux lieux seulement, le temps nous pressant d'abreger; le premier desquels fut une objection de S. Augustin qu'il citoit comme si c'estoit sa réponse; & l'autre estoit la doctrine Pelagienne, qu'il appelloit l'Augustinienne. Et pour le cinquième, je me contentai de choisir un lieu de M. d'Ipre qu'il citoit en le falsifiant, & par la falsification mettant la negative pour l'affirmative. Tout cela convainquit la Compagnie : & comme ces Messieurs demanderent à ce bon Pere, s'il n'avoit point de son costé quelque chose à m'objecter; estimant qu'on souhaitoit que je soutinsse apres avoir attaqué, je declarai que j'estois prest de soutenir; & pour sujet de la conférence prochaine (car il estoit plus de six heures) je dis que j'estois prest de maintenir que de toutes les Antitheses du Pere, il n'y en avoit pas une qui fust bonne. Le jour pris à la huitaine, tous ces Messieurs s'y trouverent à la reserve de Messieurs de Bernai & de Pomponne qui estoient sortis de la ville; mais à leur place vint M. de la Moignon, le P. ayant dit qu'il ne conférerait pas, s'il y avoit plus de personnes qu'à la premiere fois, crainte que la chose ne fust publique, ce qui luy feroit tort, car il feroit déshonoré de sa Société, qui avoit résolu de n'entrer point en conférence ny à Paris ny à Rome. Je commençai par la declaration avec laquelle j'avois fini la precedente; & ayant derechef déclaré que je me tiendrois vaincu, si le Pere me pouvoit prouver qu'il y eust une seule Antithese valable, le Pere témoigna ne vouloir conférer de cela, mais du fond de la doctrine. Ces Messieurs luy dirent

qu'ils auroient plus de satisfaction, si on de- meuroit dans le fait, sans entrer dans le dogme auquel ils n'entendoient pas beaucoup; ils ne purent toutefois le faire résoudre à accepter mon desir. J'en fis un autre à la seconde parie de son œuvre, *Umbra Augustini*, estant un Poème Latin, auquel parlant dans son Epistre dedicatoire, il avoit écrit : *Corrupt Augustini doctrinam Iansenius, & Poëma Prosperus de ingratis parum gratum Poëta Gallicus; Emendat Poëta Umbra Augustini*. Je m'offris de faire sur le champ une Antithese de son Poème & de celui de S. Prosper, & de faire voir qu'ils estoient entièrement oppozés. Il ne voulut point non plus accepter cet offre; il souhaita parler des matieres à fond. Je le voulus bien. Il proposa cinq chefs. Le 1, que M. d'Ipre estoit condamnable comme ayant écrit contre le Concile de Trente, & partant contre S. Augustin, en disant que l'homme meü par la grace estoit necessité en sa liberté. Il luy fut répondu qu'il estoit necessité *in sensu compositionis*, & non pas *in sensu devoto*; & justifié que M. d'Ipre ne disoit que cela, ce qui n'estoit pas condamnable, à moins de condamner toute l'Ecole de S. Thomas. Apres beaucoup de contestations le Pere fut obligé de demeurer d'accord avec nous. Le 2 fut de la grace suffisante; & on luy justifa que M. d'Ipre ne nioit que la Molinienne, en quoy il avoit telle raison qu'*Aquaviva* mesme l'avoit condamnée. Il eut peine à se rendre à celle-là, mais on l'y contraignit. La 3 fut de la necessité de pécher sans graces. Toute laquelle doctrine n'ayant esté expliquée, il se reduisit aux œuvres des infideles, & accorda que c'estoit une question Theologique. D'où j'inferai, que M. d'Ipre donc en ce point n'estoit pas condamnable. Et cette doctrine parut si belle à tous les Auditeurs, qu'ils se declarerent hautement pour elle. La 4 regardoit les preceptes; & luy ayant fait voir qu'elle estoit de tous les Thomistes, des defenseurs de la grace con- grüe, la foy de l'Eglise dans les prieres, ayant ainsi refuté la grace d'Oraison versatile, ayant réduit la question à la perseverance finale, ayant justifié que ce que disoit le Pere estoit la doctrine des Pelagiens Epist. 103, & de Celeste *Lude perfecti, justitia*, ayant expliqué que posé la necessité d'une grace efficace pour agir, il s'ensuit qu'on ne peut pas sans elle, car *neesse est sine quo aliquid esse non potest*; Le Pere ne pouvant condamner les Dominicains ny les Congregés, du nombre desquels il dit estre, fut obligé d'absoudre M. d'Ipre de l'accusation qu'il avoit faite contre luy. Enfin la dernière fut touchant la mort de Jesus-Christ. Apres luy avoir expliqué la doctrine de M. d'Ipre & des disciples de S. Augustin; je luy fis voir qu'elle

qu'elle estoit aussi de Vasquez, Pesantius, Pius, & de M. de Chartres, de M. le C. de Retz, & en un mot de tous les Theologiens qui disent que *singulis infansibus non est provisum sufficiens*, comme aussi ceux qui en disent autant de *infidelibus*. Je luy fis voir que sa doctrine estoit celle des Semipelagiens contre S. Augustin *ad Cap. Gall. & S. Prosper ad object. Vins.* Apres quoy je luy prouvai que celle dont il se plaignoit estoit de S. Augustin, d'où je conclus, que M. d'Ipre & les disciples de S. Augustin, ne pouvoient donc estre condamnez pour ce chef. Toute la compagnie en demeura convaincuë; & le Pere n'y repugna point. Il estoit pres de sept heures lorsque cela fut achevé. Et la conclusion generale, fut une plainte que fit M. Dugué au Pere, de ce qu'il traitoit les Disciples de S. Augustin de *monstres*, de *Lutheriens*, de *Calvinistes*. A quoy le Pere répondit que cela estoit écrit *poëtic.* Telle fut la fin qui fit souvenir à la Compagnie du titre de ce Poëme, *Umbra Augustini*, à quoy on adjouta, & *umbra summum*. Je n'ai pas cru pouvoir vous taire cela, aiant appris qu'un autre en avoit écrit, vous ne me l'auriez jamais pardonné. Je reviens au reste, & vous prie de tâcher de conférer avec M. Hallier, en presence de quelque personne de condition. Je n'ai point reçu le livre de ce Bernardin. Je suis hors de mes leçons dans lesquelles je puis dire que *ita explicatum est liberum arbitrium ut vicerit Dei gratia*. Je pense à enseigner l'Eucharistie l'année prochaine, & attaquer Marés de la belle maniere; mais ce n'est pas encore une resolution toute formée. M. le Moine prétend traiter de la predestination, & refuter la troisième Apologie; nous le verrons. M. Girard vous saluë, comme aussi M. de Beaumont & tous nos Messieurs, & moy je suis plus qu'aucun autre,

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur de Sainte Beuve.

Toutes les lettres que je receus de Paris de date postérieure à celle-là, durant tout ce mois-là, ne me parloient que de la Congregation, dont nous avions fait sçavoir à Messieurs nos Eveques & à nos amis l'établissement. Celles qui répondoient aux premières nouvelles que nous en avions mandées, n'estoient pleines que des sentimens de joie, de benediction, & d'esperance, de voir ces disputes se finir heureusement à l'édification de l'Eglise & à la gloire du S. Siege. Mais après qu'on eust appris les restrictions, qu'on pensoit à nous faire des conditions auxquelles nous avions demandé au Pape cette Congre-

gation; qu'on ne nous assurait pas sans hesiter, que nos adversaires y comparoistroient devant nous, & nous devant eux, qu'on avoit seulement la moindre pensée de mettre un Jesuite du nombre des Consultants; un membre de cette Societé qui estoit nostre principale partie; & un Confere de ceux qui avoient fait les principales corruptions dans la doctrine, qui avoient esté les premiers Auteurs de tous ces troubles, qui avoient excité les puissances aufer & au feu contre nous comme contre des pestes d'Etat & de Religion; qu'on entendit outre cela tous les triomphes qu'ils faisoient desja par tout, sur ce qu'il ne se feroit point de conference réglée devant cette Congregation, & qu'elle ne nous avoit esté accordée que comme une ceremonie qu'on vouloit observer pour nous condamner avec plus de solemnité, apres nous avoir fait rendre compte de nostre foy, en nous y faisant subir une espece d'interrogatoire; la joie se changea bien-tost en tristesse, & la douceur de cette esperance en amertume. Neantmoins on ne la perdit pas toute entiere. La bonté de la cause que nous avions à soutenir, & la justice des conditions auxquelles nous avions demandé qu'il nous fust loisible de la defendre, porterent Messieurs à nous ordonner de nouveau, & nos amis à nous conseiller, que nous continuassions nos instances, pour obtenir en effet dans la suite tout ce que nous avions demandé d'abord, & qu'il y avoit lieu de presumer avec toute sorte de justice qui nous avoit esté promis, apres la declaration que M. le C. Roma nous en avoit faite de la part du Pape. Il nous fut sur tout prescrit de leur part, de ne point comparoitre en aucune Congregation, que ce ne fust en presence de nos parties; & qu'on n'y procedast selon les loix d'une conference réglée; ainsi qu'on avoit fait sous les Papes Clement VIII & Paul V dans la Congregation de Auxiliis.

CHAPITRE VII.

On contenoit en nos deux premiers écrits. Dont l'un estoit de ce qui s'estoit passé dans l'affaire des cinq Propositions; & l'autre de l'antreté de S. Augustin.

Nous n'estimions pas encore à Rome, nonobstant ces lettres, que les choses fussent reduites à cette extremité, quoyque nous y vissions quelques difficultez plus grandes mesme qu'on ne vivoit encore à Paris. Le dernier insulte que M. Albizzi nous avoit fait en presence de M. le C. Roma, en nous faisant presser premierement avec tant d'impatience de fournir precipitamment toutes nos écritures sur ces cinq Propositions dans quinzaine, sinon que le Pape passeroit outre sans avoir aucun égard à ce que nous aurions à dire;

dire; & puis en coupant la parole à M. le C. Roma pour nous répondre fierement, que ce n'estoit pas à nous à demander qui estoient les Consultants ny à les voir, au lieu de nous en laisser avertir par M. le C. Roma, qui nous en avoit promis une liste si-tost qu'ils seroient arreztez; ce dernier insulte, dis-je, n'estoit pas encore connu en France, & il n'y avoit que nous qui en avions encore souffert l'arrogance & le mépris. Il nous avoit esté si sensible, non seulement pour la dignité des Evêques de France qui nous avoient envoiés, qui nous sembloit offensée en nos personnes; mais aussi pour nos personnes mêmes qui meritoient d'estre traitées d'une autre sorte, quand il n'y auroit eu que l'honneur que nous avions d'estre Docteurs de la Faculté de Paris; que nous fûmes tentez de quitter toutes nos autres écritures pour en faire nos plaintes au Pape par un Memorial, où cette action eust esté relevée comme elle meritoit de l'estre. Mais tout considéré nous estimâmes qu'il valoit mieux en étouffer pour un temps nostre ressentiment, & en différer nos plaintes à une occasion plus propre où elles nous seroient plus avantageuses, que de donner lieu à nos adversaires de triompher davantage de nous par le retardement de nos écritures, & de dire, comme ils n'eussent pas manqué de faire, que nous les eussions ainli différées avec affectation, parce que nous n'avions pas la confiance de les produire. Nous prîmes cette résolution d'autant plus aisément, que nous nous prometions aussi qu'après que nous les aurionsournées à M. le C. Roma, nous pourrions nous plaindre à luy avec plus de bien-séance, de l'action étrange de M. Albizzi qui s'estoit passée en sa présence, & que son Eminence nous en feroit justice, & par mesme moien de toute autre chose. Ainsi nostre patience & nostre moderation aussi-bien que la diligence extraordinaire dont nous usâmes pour les achever, furent cause que nous les eûmes prestes, comme j'ai dit, le jour de S. Augustin; que nous les signâmes ce jour-là; & que nous allâmes le mesme jour pour les présenter à M. le C. Roma.

Mais quoyné la maladie ne nous permist pas de le pouvoir faire; & que sa dignité de Doien de nostre Congregation ne souffrist pas non plus, que nous pussions les donner à aucun des autres Cardinaux, avant sa convalescence que nous esperions de jour en jour, neantmoins avant que de rapporter toutes les occasions où il en sera fait mention cy-apres durant le mois de Septembre, il est bon d'en faire icy une petite description, dans l'impossibilité qu'il y a de les y inferer toutes entières, à cause de la trop grande interruption qu'elles apporteroient à ce récit.

Il faut se souvenir de la maniere dont j'ai dit que les Memoriaux sont faits, avec une inscription par dehors qui marque la personne à qui ils s'adressent, celle qui les adresse, & le sujet ou l'affaire dont il y est parlé. Nous dressâmes ces écritures dans le mesme stile, quoyqu'elles fussent fort grosses, & que la premiere contiust vingt feuillets, & la seconde cent dix. Nous y mîmes l'inscription comme aux Memoriaux, non pas sur le dos comme aux Memoriaux, mais sur la premiere page du premier feuillet. Or l'inscription du premier écrit portoit ces paroles en Latin.

Au Bien-heureux Pere le Pape Innocent X. A Messieurs les Eminentissimes Cardinaux Roma, Spada, Ginetti, Cecchini, & Ghiggi. Et aux autres Theologiens deputés en à depuier pour la Congregation touchant l'affaire des Propositions de la grace.

Pour Messieurs Noël de la Lane & Louis de Saint-Amour Docteurs de la Faculté de Theologie de Paris, & Louis Augier Laccrué en la mesme Faculté.

Contre Messieurs François Hallier, François Jussel, & Jerome Lagault, Docteurs de la mesme Faculté. Premiere information sur le fait.

Le second écrit portoit la mesme inscription, avec cette seule difference, qu'il estoit appelé *Premiere information sur le droit.*

Il est à remarquer sur ces inscriptions, que l'adresse que nous faisons aux Theologiens ou Consultants, porte *deputez ou à depuier*, parce que lorsqu'on nous avoit déclaré de la part du Pape cette Congregation, M. le C. Roma nous avoit dit qu'elle seroit composée de Cardinaux & de Theologiens; & ainsi pour ne les point mépriser, il en falloit faire mention dans ce titre; mais parce que nous ne sçavions point encore lors de ces écritures, s'ils estoient arreztez ou non, qu'on ne nous en avoit point encore donné de liste, nous usâmes de cette alternative, *deputez ou à depuier*, nous confiant que s'ils ne l'estoient pas ils le seroient bien-tost, & que quand ils le seroient, ils examineroient nos écrits pour en juger aussi-bien que Messieurs les Cardinaux, & mesme avant eux, nonobstant ce que M. Albizzi nous en avoit dit.

Nous n'y parlâmes point encore des Jesuites, parce que nous les reservions pour la seconde information sur le fait que nous nous propositions de donner dans la suite de l'affaire, & que nous donnâmes en effet, ainsi qu'il se verra cy-apres.

Mais pour revenir à nos deux écrits dont il s'agit icy, le premier contenoit ce qui s'estoit passé dans l'affaire des cinq Propositions, depuis que M. Cornet les avoit proposées à la

Faculté le premier de Juillet 1649, jusqu'au temps où nous estions. C'estoit à peu près au fond la même chose que j'ai rapportée dans la première partie de ce Journal, de ce qui s'estoit fait dans les Assemblées de la Faculté les premiers jours de Juillet, Aoust & Septembre de la même année 1649, de la fausse Censure qu'ils publièrent par toute la France, & qu'ils envoierent à Rome sous le nom des Deputés de la Faculté, de ce qui se fit au Parlement le cinquième jour d'Octobre, que nous indiquions plutôt néanmoins que nous ne l'expliquions en détail; & de la paix fourrée qui se fit dans la Faculté au mois de Decembre; des Theses que M. Hallier avoit signées comme Syndic, dans lesquelles la première & la troisième Proposition au sens que nous les soutenions, avoient esté soutenues en Sorbonne avec son approbation au mois de Janvier 1650: de la lettre que M. de Vabres avoit fait souscrire à quantité des Evêques: des souscriptions qui avoient esté mendiées çà & là par toutes les communautés: de ce qui s'estoit fait en cette occasion dans l'affaire des Hibernois: de la fausse députation du Pere Mulard; & des autres choses qui avoient esté faites à Rome depuis que nous y estions jusqu'au onzième de Juillet 1652, que M. le C. Roma nous avoit déclaré la Congregation. Nous observions aussi dans cet écrit une chose que je n'ai pas si expressement rapportée cy-dessus, sçavoir que toutes ces entreprises avoient esté faites pour procurer par ces voies obliques & scandaleuses la destruction de la doctrine de Saint Augustin qu'ils avoient cachée sous les nuages & les obscurtez de ces Propositions equivokes & faites à plaisir espres pour tromper. C'est pourquoy nous concluons cet écrit en demandant avec une humilité profonde, qu'afin que toutes choses se fissent dans cette affaire sans fraude & sans confusion, avant qu'on passast plus avant à l'examen de ces Propositions, qu'on les changeast & reduisist aux divers sens dont elles estoient capables, en telle sorte qu'on les rendist exemptes de toute equivoke, & que le sens Catholique qu'elles contenoient, & qui estoit le seul que nous soutenions, fust distingué clairement & nettement du sens erroné auquel elles pouvoient estre entendues (tout ce que je rapporte de cette Conclusion n'en est qu'une fidelle traduction) que les sens étant ainsi distingués & séparés en des Propositions différentes, nous declarassions qui estoient ceux que nous abhorrions, que nous anathematisons & que nous avons toujours anathematisez avec Saint Augustin, avec le Concile de Trente, & avec toute l'Eglise Catholique. Que nos adversaires fussent aussi obligés de garder la même conduite, & de se gouverner de telle sorte dans ce qu'ils auroient à dire & à écrire

contre nous, qu'il ne pussent estre question entr'eux & nous des sens que nous aurions une fois condamnés, & déclaré que nous reconnoissions faux; mais seulement de ceux selon lesquels nous aurions soutenu que les Propositions estoient Catholiques & appartenues à la foy de l'Eglise, qu'ainsi la dispute seroit entr'eux & nous plus claire & plus courte, & que toute ambiguité & subtilité trompeuse en estant retranchée, il seroit bien plus aisé & bien plus seur d'en porter jugement.

Nous déclarons de plus par anticipation, que nous n'avons nul dessein de soutenir ces Propositions en aucun autre sens que dont celui que nous aurons démontré estre conforme à la doctrine de S. Augustin. Pouvoit-il y avoir au monde des offres plus équitables & plus Chrétiennes? & pouvoit-on les considérer & avoir quelques sentimens de charité Chrétienne ou civile sans les accepter? Mais pour suivre ma traduction, nous disions enfin, qu'attendu que toute l'autorité de la doctrine de S. Augustin n'estoit fondée que sur les témoignages qui luy avoient esté donnés par les Souverains Pontifes & par toute l'Eglise, laquelle par conséquent devoit plusloft estre dite & estimée la doctrine des Souverains Pontifes & celle de toute l'Eglise, que celle de S. Augustin même; afin que cette même doctrine demeurast saine & entiere dans l'Eglise, telle qu'elle y avoit toujours esté, & fust mise hors de toute atteinte à l'égard de ceux qui osent s'élever contre elle; afin aussi d'établir entre nos adversaires & nous une regle principale & certaine de toutes les conférences que nous aurions de vive voix & par écrit touchant ces Propositions, telle qu'elle avoit esté assez récemment établie par Clement VIII & Paul V. Enfin pour donner lieu à nos adversaires, de se purger si bon leur sembloit, du reproche que nous leur faisons d'avoir entrepris de la ruiner, nous les sommions de déclarer par un écrit Authentique, qu'ils reconnoissent pour vraies & indubitables comme nous maintenons qu'elles estoient, les Propositions suivantes.

La 1.

Qu'aucune doctrine, Proposition, ou opinion, touchant la matiere de la grace, du libre arbitre, ou de la predestination divine, qui seroit reconuë estre de S. Augustin, ou nécessairement & évidemment liée avec sa doctrine, ne pouvoit aucunement estre condamnée ny d'heresie ny d'erreur, ny de quelque autre espece de Censure que ce püst estre.

La 2.

Que jamais aucune doctrine ou opinion de Saint Augustin, n'avoit esté condamnée d'erreur par aucuns Papes ny par aucuns Conciles approuvez.

La 3.

La 3.

Que le Concile de Trente n'avoit rien défini ni ny enseigné, qui fust contraire en aucune sorte à la doctrine de Saint Augustin touchant la grace.

La 4.

Que tout ce que S. Augustin avoit soutenu contre les Pelagiens & les Semipelagiens, comme étant une doctrine assurée & Catholique, il le falloit aussi soutenir comme une doctrine assurée & Catholique; comme aussi il ne falloit rien soutenir qui fust contraire à cette doctrine.

La 5.

Que de dire que la doctrine de S. Augustin touchant la grace, estoit incertaine & contraire à elle même, excessive, obscure, dure, indigne de la clemence de Dieu, peu convenable à l'édification des fideles, ou quelque autre chose que ce fust de cette qualité; c'estoit une chose injurieuse aux Papes, aux Conciles, aux Saints, & generalement à toute l'Eglise Catholique.

La 6.

Que supposé préalablement les Saintes Ecritures, & les définitions des Papes & des Conciles; la doctrine de S. Augustin touchant la grace, estoit une regle tres claire & tres assurée, sur laquelle les cinq Propositions en question, & toutes autres generalement quelconques, de la grace, du libre arbitre, & de la predestination divine, pouvoient estre examinées avec assurance, & mesme le devoient estre de droit.

C'estoit là six Propositions, que nous demandions à nos adversaires, qu'ils fussent obligés de reconnoître avec nous, pour veritables & indubitables: & afin de leur faire connoître & à nostre Congregation, que nous ne leur demandions pas cela sans raison, mais pour regler nettement & assurément les principes sur lesquels nous avions à bastir & à proceder les uns & les autres, nous leur présentions le second écrit, lequel, comme j'ai dit, estoit la premiere information sur le droit, & qui portoit pour titre: La traduction de toute l'Eglise sur l'autorité de la doctrine de S. Augustin.

Ce second écrit estoit, comme j'ai dit, beaucoup plus ample que le premier, & contenoit de celebres témoignages sur ce sujet de plus de vingt Papes, d'autant de Conciles generaux, nationaux ou provinciaux, & de plus de soixante ou Saints Peres de l'Eglise, ou hommes illustres, ou insignes Theologiens, ou Ordres Religieux, ou Universitez fameuses, qui du-

rant l'espace de douze siecles avoient approuvé & loué cette celeste doctrine, tant dans l'Eglise Grecque, que dans la Latine: & nous répondions aussi dans cet écrit à toutes les objections, que les Jesuites ont coutume de faire contre l'autorité de ce Saint Docteur.

Et parce que nous avions esté avertis, que lorsqu'il arivoit que les Ecritures qu'on avoit à presenter à Rome aux Congregations estoient un peu longues, l'usage estoit quelque fois d'en faire des sommaires, pour soulager de cette peine ceux qui avoient à les lire, soit afin de leur donner d'abord une idée de tout ce qui estoit contenu dans l'écrit qu'on leur presentoit, soit pour la rappeler après qu'ils l'avoient leu, nous en fîmes un de ces deux écrits qui contenoit huit feuillets. Nous concluons ce sommaire en disant qu'après avoir ainsi établi l'autorité de la doctrine de S. Augustin, nous n'avons rien à craindre sur le sujet des Propositions; puisque nous nous tenons assurés, de monstrier aussi clairement, que le sens dans lequel nous les soutenions estoit aussi certainement la doctrine de S. Augustin, que nous avions montré invinciblement, que sa doctrine estoit celle de l'Eglise après une si generale & si continue estimation & approbation, dans laquelle nous avions fait voir qu'elle y avoit esté depuis douze siecles. Mais de plus nous donnions ce cartel de défi à toute la bande Molinienne, que nous estions certains & que nous le disions sans crainte que ce Saint Docteur se trouveroit tellement conforme à tout ce que nous soutiendrions, que nos adversaires, quelque geste qu'ils pussent donner à leur esprit, & quelque peine qu'ils pussent prendre avec toute la Societé non seulement des Jesuites; mais de tous autres qui y voudroient prendre part avec eux; ne nous pourroient jamais proposer aucun argument tiré de la raison humaine en des Ecritures Saintes, que nous ne leur fissions voir avoir esté proposé à S. Augustin par les Pelagiens en les Semipelagiens, & résist contr'eux par ce Saint Docteur; & que nous ne refusassions pareillement avec une tres grande facilité contre nos adversaires par les réponses & par la doctrine que nous passerions dans ses ouvrages.

C'est pourquoy nous disions que c'estoit à tort que nos adversaires, qui se faisoient des trophies des moindres occasions, nous avoient reproché que nous avions cherché des retardemens, puisque dans un si petit espace de temps qu'est celui de six semaines, nous avions fait avec une diligence & un travail extraordinaire ces deux écrits; celui des gestes; & celui de l'autorité de S. Augustin, dans lequel nous avions rapporté plus de deux cents témoignages de plus de cent differens auteurs des plus considerables qu'en pût citer sur quelque sujet que ce pût estre, & qu'il n'y avoit rien que nous souhaitassions d'avantage;

vantage, & qui nous pût estre plus agreable si-c'est que l'autorité de cette doctrine seroit reconnüe & confirmée, ainsi qu'elle le doit estre entre nos adversaires & nous, de continuer aussi-c'est avec une pareille diligence & une mesme assurance, à faire voir dans l'examen de ces Propositions quelle estoit cette doctrine.

Et enfin nous leur disions que nous ne les estimions pas si peu clairvoyans dans cette matiere que nous traitions qu'ils crussent que nous fussions en arriere; mais qu'ils murmuraient du peu de diligence dont ils nous accusaient, pour empêcher, comme ils avoient fait jusques alors, en precipitant les choses, qu'on ne pût les éclaircir; & qu'ils eussent voulu qu'on nous eust contrainits à étrangler l'affaire, parce qu'ils ne voyoient point d'autre ressource à leur cause si décriée, que d'en débiter la connoissance à leurs Juges, & d'empêcher que les ombres dont ils avoient couvert la vérité & noyé les plus innocentes intentions de ceux qui la defendoient, ne fussent dissipées; n'ignorant pas non plus, que lorsque les choses seroient examinées comme elles devoient l'estre, qu'ils n'en échapperoient jamais, & qu'à la moindre objection qu'ils feroient contre nous, soit devant le Pape, soit devant Messieurs les Cardinaux, soit devant Messieurs les Consulseurs, ils se verroient incontinent acablés par cent & cent passages de S. Augustin.

Nous parlions bien haut, mais il falloit aussi bien élever nos voix pour nous faire entendre. Nous ne disions rien neantmoins que nous n'eussions bien considéré, & que nous n'eussions esté très aises qu'on nous eust obligé de verifier. Et nous nous en tenions si certains, que nous ne disions pas ces choses là seulement de bouche ny par des écrits qui fussent sujets à defaive, mais par des écrits que nous avions bien examinés, bien reconnus, & bien signez.

CHAPITRE VIII.

D'un écri de M. Hallier & de ses Collegues qui nous tomba par hazard entre les mains.

Voilà les écrits que nous avions preparez en cette occasion, & que nous presentâmes quelque temps après au Pape & à Messieurs les Cardinaux comme je le diray en son lieu; & voilà la façon dont nous commençons à traiter cette affaire, pour proceder en suite à en faire la discussion sur des fondemens si solides & si inébranlables. Mais parce que je fais estat de rapporter non seulement ce que je scay de ce que nous avons fait; mais aussi tout ce que j'ay peu reconnoître qui s'est fait ou par M. Hallier & ses Collegues, ou par nos autres adversaires; je crois devoir rapporter aussi en cet endroit l'écrit que j'ay dit cy-dessus

qu'ils presentoient à Messieurs les Cardinaux, en leur allant faire leurs instructions sur les cinq Propositions tout à la fois, & dans une seule audience qui pouvoit estre d'une heure de temps ou environ, plus ou moins. Cet écrit ne porte point de marque qui justifie qu'il fust de M. Hallier & de ses Collegues, ou qu'ils l'avouassent. Aussi je pense qu'ils n'en ont jamais signé aucun dans cette affaire. Mais il me vint entre les mains le mardy matin 3 de Septembre par celles d'un homme qui le recouvra pour me le faire voir, & si-tost que je l'eus, j'en pris copie.

Dans cet écrit des Docteurs s'estudioient particulièrement à ne paroître pas Molinistes, & ils disoient qu'ils ne vouloient pas établir la grace suffisante des Jesuites, mais seulement une grace suffisante en general.

On y peut voir particulièrement l'esprit de M. Hallier, qui a voulu toujours passer à Rome pour défenseur de la grace efficace; & qui pour faire condamner ceux qu'il appelloit Jansenistes, leur a toujours supposé qu'ils enseignoient une grace, non efficace, mais necessitante: Qu'ils noient toute grace suffisante, & autres telles chimères qu'ils attribuoient particulièrement à ceux qui estoient à Paris, en pretendant que nous nous déguisions à Rome. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que ces calomnies n'estant point refutées, parce qu'elles estoient débitées en secret, & que nous ne voulions point parler devant la Congregation, qu'en leur presence, fissent impression sur les Cardinaux, sur quelques-uns des Consulseurs, & sur le Pape mesme.

Cet écrit estant fort court, je le rapporteray icy tout entier, à l'exception de quelques passages communs sur la premiere Proposition, qui ont esté refutés en divers ouvrages. Il estoit sans titre comme plusieurs autres, & commençoit ainsi.

Prima Propositio.

Aliqua Dei precepta hominibus justis volentibus & conantibus secundum præsentes quas habent vires sunt impossibilia: Deest quoque iis gratia quæ possibilia fiunt. Ians. lib. 3. de gr. Chr. cap. 13.

Sensus est, mandata Dei hominibus justis qui precepta divina transgrediuntur esse impossibilia defectu auxilii sufficientis quo vel possint eadem implere, vel necessariam ad ea implenda gratiam petere.

Nota per has voces (defectu auxilii sufficientis) non intelligi gratiam illam versatilem quæ modo effectum suum habet, modo non habet, quæ

qua à multis Doctoribus Catholicis refutatur : Sed intelligi gratiam qua verè sufficiens sit quocumque tandem modo, seu que verè facultatem tribuat iusto aut implendi præceptum, aut petendi gratiam necessariam ad illud implendum, ut nunc per eam iustus inexcusabilis reddatur quando præceptum transgreditur.

Secunda Propositio.

Interiori gratia in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

Sensus est, in statu naturæ lapsæ nullam esse gratiam Christi æternalem internam in voluntate residentem, cui voluntas humana de facto dissentiat.

Nota hic non attingi doctrinam Sancti Augustini de gratia efficaci à se. Aliud est enim asserere Sanctum Augustinum admisisse aliquod genus gratiæ quæ infallibiliter effectum suum consequitur, & à nullo duro corde resistitur; aliud asserere Sanctum Augustinum nullam aliam gratiam præter efficacem admisisse quæ sufficiens sit. Primum Catholicum est; secundum non nisi à Calvino ejusque sequacibus fuit assertum.

Quod Sanctus Augustinus gratiam* aliquam sufficientem admisserit, patet ex iisdem quibus dicit Deum iusto non præcipere possibilea, nec iustum deserere prius quam ab ipso deseratur. Nam cum mandata Dei non reddantur possibilea nisi per gratiam, & iusti non semper mandata Dei observent; sequitur eos aliquando alitè & de facto gratia Dei resistere.

Non itaque hic agitur de gratia sufficiente versatili statuenda, quæ modo effectum suum habeat, modo non habeat: Sed tantum in genere queritur utrum verum sit in statu naturæ lapsæ nullam dari gratiam quæ verè sufficiens sit.

Tertia Propositio.

Ad merendum & ad merendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficiens libertas à coactione.

Sensus est, ut alio qua meritoria aut demeritoria est, libera censetur, non requiritur ut fiat cum indifferentia, sed sufficiens modo voluntarie & sine coactione fiat.

Hæc autem sententia eadem est ac Calvini, qui nunquam eo sensu negavit liberum arbitrium, quasi actiones nostræ voluntatis non essent voluntarie, sed eo sensu quod negaret nobis inesse indifferentiam ad utrumlibet.

Quarta Propositio.

Semipelagiani admittere prævenientiæ gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei, & in hoc erant hæretici, quod vellem eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

Propositio hujus duæ sunt partes: Prima est facti; utrum scilicet Semipelagiani admitterent gratiam necessariam ad initium fidei.

Secunda, utrum hæreticum sit ducere gratiam æternalem Christi talem esse cui posset humana voluntas consentire vel dissentire.

Neque etiam attingitur questio hic de gratia efficaci à se aut à consensu, quia utriusque opinio assertores fatentur quod gratiam Dei possunt abicere juxta Concilium Tridentinum Sess. 6. c. 5. Sed tantum queritur utrum gratia in statu naturæ corruptæ talis sit, ut necessitatem usurat voluntati, adeo ut ei non possit dissentire; quod nullus Catholicus unquam admisit.

Hæc Propositio, supposita ab omnibus falsitate necessario debet falsa judicari, nam si impossibile nunquam sunt Dei Præcepta iusti de se ipsa gratia sufficienti cui alitè resistunt, sequitur posse gratia resisti. Nam ab alio ad posse valet consequentia. Secundo si certum sit ad meritum requiri ipsam differentiam, cum alio qua gratia Dei consentimus, sit meritoria, sequitur consensum ei præberi cum indifferentia, ac proinde cum potentia dissentienda.

Quinta Propositio.

Semipelagianum est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem sudasse.

Duo queruntur circa hanc Propositionem. 1. Quid de ea sentiendum quatenus notam hæresim affligit communem Catholicorum Theologorum sententiam quæ asserit Christum pro omnibus omnino mortuum esse.

2. Quatenus ex mente sensu Christi non pro omnibus sed pro prædestinatorum saluto tantum mortuus est: ut ut omnibus reprobis negata sint auxilia sufficientia quibus possint salvari.

Hoc sensu examinata Propositione utriusque relinquantur difficultates quæ occurrunt aut circa infantes sine baptismo decedentes, aut infideles, aut obduratos. Nam qui dicit Christum non pro solis prædestinati esse mortuum, non dicit consequenter pro quolibet reprobo in particulari mortuum esse, sed sufficit quod pro aliquibus saltem reprobis.

Quod autem pro iustis saltem non perseverantibus

ribus mortuus sit, patet ex Concilio Tridentino, ubi definit iusta mandata Dei non esse impossibilia, quia Deus sui gratiam necessariam suppletur. Si enim possunt observare mandata, possunt salvari, ac nominari ex merito Christi.

Idem Sess. 6. c. 3. Verum tamen ille pro omnibus mortuus est, non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt. Ergo Christus pro se etiam mortuus est, qui beneficium non recipiunt, et illi non alii sunt quam reprobi.

CHAPITRE IX.

Des poursuites que nous fîmes pendant tout le mois de Septembre, pour obtenir que nos écrits, que nous présentâmes aux Cardinaux, fussent communiqués à nos adversaires. De la mort de M. le C. Roma qui arriva pendant ce mois. Des Congrégations secrètes qui commencèrent à se tenir chez M. le C. Spada.

C'EST fut la première & la seule chose que je fis le dimanche premier jour de Septembre, que d'aller chercher le moi de recouvrer l'écrit cy-dessus, que je ne pus neantmoins avoir que deux jours après ; & tout ce que j'appris le lundi 3, fut de M. le Resident de Pologne, qui me dit qu'un Gentil-homme de ce Royaume-là, luy avoit dit qu'il s'eltoit trouvé avec un des Docteurs nos Antagonistes & un Jésuite ; & que ce Docteur avoit dit, qu'il n'y avoit que dix ou douze Docteurs de nostre Faculté & quatre Evêques qui soutinssent nostre cause, & que le Pape avoit dit qu'il vouloit faire sur ce sujet une si bonne Censure, qu'il n'y eust plus lieu d'y revenir. J'envoyai aussitôt ces deux jours-là, sçavoir si M. le C. Roma donnoit audience, & l'on me rapporta que non.

Le mardi 3 j'allai pour voir le P. Melchior, il n'y estoit pas, & en son absence je parlai au P. Dominique Religieux du même Ordre fort habile homme, & qui enseignoit dans son Convent la Theologie avec le P. Melchior. Il me dit qu'il s'eltoit trouvé aux Minimes le jour de S. Augustin avec M. Joyfel, qui tranchoit si hautement sur la condamnation des Propositions, qu'il se sentit obligé de dire à M. Joyfel qu'il n'y allât pas si viste, & qu'il y avoit bien du monde qui ne croioit pas comme luy ces Propositions herétiques, à cause des sens, comme il l'expliqua, qu'elles pouvoient avoir attaché avec la grace efficace. Leur entretien se porta incontinent sur la première Proposition, de laquelle le P. Dominique dit à M. Joyfel le sens qu'on en soutenoit, dont en ayant apporté quelques preuves, lesquelles M. Joyfel ne pouvoit pas se désfaire, il y répondit en un mot, en disant qu'ils la combattoient comme elle estoit dans Janſenius, &

parce qu'elle y estoit. Le P. Dominique demandant s'il suffisoit qu'une chose fût dans Janſenius pour estre digne d'estre combattue & censurée ? M. Joyfel répondit que non : mais que s'il estoit loisible de soutenir des propositions, parce qu'elles pouvoient avoir de bons sens, jamais on n'en pourroit condamner aucune, parce qu'il n'y en a point de si mauvaise qu'on ne puisse bien interpréter ; & il apporta pour exemple celle-cy : *Que le corps de nostre Seigneur n'est point dans l'Eucharistie*, qu'il dit pouvoir avoir un bon sens, parce qu'il est vrai qu'il n'y est point *circumscriptivè*, c'est à dire comme les autres corps sont dans leurs places ordinaires, selon leur étendue naturelle. Le P. Dominique répondit à M. Joyfel que s'il y avoit eu des herétiques qui eussent dit qu'il y est *circumscriptivè*, comme il y en a d'autres qui ont dit qu'il n'y est pas réellement ; avant que de juger de la proposition qui diroit qu'il n'y seroit point, il faudroit la distinguer par rapport à ces deux sortes d'herétiques. Ainsi dans la matière proposée, y ayant eu des herétiques qui ont dit que les commandemens de Dieu n'estoient point possibles même avec la grace, & d'autres qui ont dit qu'ils l'estoient sans elle, c'est à dire sans celle qui est nécessaire pour les rendre possibles de la dernière & prochaine possibilité, & qui n'a plus besoin d'aucun autre secours pour agir : Il falloit pour se conduire en cette affaire convenablement, avant que de juger de cette première proposition, distinguer les sens différens selon lesquels elle pouvoit estre entendue.

Le même Pere m'en dit une autre qui avoit échappé peu de jours auparavant à M. Hallier, sur laquelle il avoit esté assez bien relevé. Ce Docteur avoit dit, que si on considéroit bien Molina, on trouveroit qu'il n'y avoit pas tant à dire qu'on croioit, & qu'il y avoit bien de la différence entre luy & les Pelagiens & les Semipelagiens. La réponse qu'on luy avoit faite estoit, que ce discours estoit surprenant pour un homme qui faisoit le fin en ces matières. Car en premier lieu on luy demanda, comment il estoit possible qu'il y eust si peu à redire à Molina, après tout ce qui s'estoit fait contre luy en Espagne & à Rome dans les Congrégations de *Auxiliis*. Et en second lieu on luy dit, que véritablement il y avoit bien de la différence entre Molina & les Semipelagiens, parce que Molina avoit dit beaucoup plus qu'eux. Il n'y avoit, luy dit-on, que le commencement de la première disposition à la grace que les Semipelagiens disent qui venoit de la part de l'homme ; car pour le reste, ils accorderoient volontiers que l'homme estoit regy par le mouvement & par la force de l'efficace de la grace : mais Molina vouloit que l'homme fust

le principal mobile & le plus grand maistre de son salut, depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'apresdisnée nous allâmes chez M. le C. Roma. Son Maistre de chambre nous dit, que nous luy renvoiaffions le vendredi suivant quelqu'un de nos gens, qu'il nous manderait quand il y auroit apparence de voir S. E. Cependant qu'il nous avertiroit, qu'un de nos Antagonistes estoit venu sçavoir, s'il y avoit moien d'avancer, & qu'il luy avoit répondu qu'il ne tenoit pas à nous, que nous avions fait nos diligences, mais qu'ils considéraient que M. le C. Roma ne pouvoit pas davantage dans l'estat où il estoit. Il ajouta que s'ils revenoient encore, il leur diroit encore la nouvelle diligence que nous faisions.

Le P. Epiphane nous vint voir apres souper. Il fut parlé de la fausse Censure de la Faculté qui avoit couru par le monde, & que Messieurs Hennequin, Pereyret, & Cornet avoient reconnu à la face de la Cour n'avoir esté signée d'aucun d'eux. Le P. Epiphane nous dit, que M. Lagault luy avoit dit depuis qu'il estoit à Rome, qu'elle l'avoit esté, & qu'il n'y avoit eu qu'une voie de fait qui eust empêché qu'elle n'eust esté confirmée par la Faculté.

Le mercredi 4 je passai au Giesu Maria, où je vis le P. Pancratio & un des autres principaux Peres de cette Maison, qui me confessèrent tous deux, qu'ils avoient enseigné les sentimens Molinistes, & que lorsqu'ils les enseignoient ils en avoient esté tellement persuadés, qu'ils croioient qu'il n'y avoit que ceux-là de conformes à la verité: mais que la lecture qu'ils avoient faite heureusement de S. Augustin, les en avoit tout à fait desabusés. Il survint en nostre entretien un Prêlat fort âgé nommé Monsignor Gavotti, qui parla quelque peu de cette matiere, mais vigoureusement & comme l'entendant bien. Il me dit que toute cette affaire n'estoit de la part des Jesuites qu'une affaire de picque, & qu'il se souvenoit que Clement VIII ayant fait de grands reproches au General des Jesuites de ce qu'ils s'engageoient à la defense de la doctrine de Molina, ce General répondit au Pape, *Vedremo, Beatissimo Padre, come la potremo difendere, nous verrons, très Saint Pere, comment nous la pourrons defendre*: Qu'en suite il écrivit à tous les Peres de sa Société, qu'ils luy envoyassent tout ce qu'ils auroient trouvé de beau sur ce sujet; & qu'un Jesuite qui luy parloit de cela en ce temps là, à luy Monsignor Gavotti, luy avoit dit qu'il avoit de son chef fourni dix raisons à son General pour cette defense.

Comme nous voyions la continuation de la maladie de M. le C. Roma, il nous vint en

pensée de faire signifier nos deux écrits & leur sommaire à M. Hallier & à ses Collegues, pour avancer tousjours d'autant, & afin qu'ils employassent une partie de leur temps à les voir, & qu'ils se preparassent à nous y faire les réponses qu'ils jugeroient à propos. J'allay voir M. Cosimo Curé de S. Sauveur pour le prier de me donner quelque Officier de justice de sa connoissance, qui fust capable de bien faire & avec bien-séance cette signification. M. Cosimo me dit que cela ne pourroit se faire, que par le moyen ou du Secretaire de la Congregation, de qui ils en pourroient prendre communication quand on nous donneroit aussi communication des leurs, par l'ordre de la mesme Congregation, lors qu'elle le jugeroit à propos après les avoir vus & examinés; ou bien par l'ordre du Doyen, si nous pouvions obtenir de luy qu'il nous le permist pour hastier les choses, en mettant dessus, *communicetur*. Que hors cela ils trouveroient fort mauvais que nous l'eussions fait de nostre mouvement; si ce n'estoit peut-estre qu'ils excusassent autrement sur ce que ce pourroit estre nostre île de France, & que nous ne sçaurions pas celuy de Rome: Mais que c'estoit pour éviter ces inconveniens qu'il nous avoit fait prendre un Advocat; & que puisque nous avions moyen de ne point faire de fautes dans nostre conduite, il ne falloit pas nous mettre en estat d'avoir besoin de faire des excuses.

Une visite que j'avois à faire à M. le C. Pallotta m'enleva toute l'après-dinée de ce jour là, & dans un entretien assez ample que j'eus avec luy, ce que j'y appris de plus considerable, fut que M. Hallier l'avoit visité, & luy avoit dit que nous estions Janseistes; & que nous prétendions par des deffaites & sous pretexte de quelques équivoques & interpretations de Propositions, faire declarer à l'Eglise, qu'elle avoit eu tort dans des condamnations qu'elle avoit faites.

Le vendredi 6 je fus sur le soir chez M. le C. Roma. Son Maistre de chambre me dit, qu'on ne pouvoit encore esperer de voir S. E. de deux ou trois jours. Je luy dis que nous aurions volontiers cette patience, & je luy demandai s'il n'y avoit pas moien cependant que S. E. ordonnast que nos écritures fussent communiquées à nos adversaires, afin qu'ils s'occupassent à les voir en attendant qu'il eust recouvré sa santé. Il me dit qu'il tâcheroit de luy en parler, & nous remîmes au mardi suivant à en parler plus amplement.

Un Carme Deschaillé nous apprit ce jour-là, que M. Ollier estoit celuy qui avoit sollicité dans leur Couvent de Paris, que l'on y souscrivist contre les Propositions, & que leurs Peres ne l'avoient pas voulu faire.

Le samedi 7 je dis à une personne des plus intelligentes de la Cour de Rome & des plus qualifiées, ce qui s'étoit passé chez M. le C. Roma le 16 jour d'Aoust entre M. Albizzi & nous; & cette personne me conseilla, de ne pas perdre cette occasion de faire connoître au Pape l'animosité & la partialité de cet Assesseur, dont cette même personne me donna encore des preuves claires & convaincantes. M. Othenin m'apprit que M. Hallier étant ce jour-là le matin à la promenade sur le mont de la Trinité, avoit dit au P. Abbé de S. Antoine, que luy Hallier nous tenoit, que nous ne luy échapperions pas, qu'il nous seroit mettre à *Cornetto*, c'est comme qui diroit à Paris aux Petites-maisons, & encore quelques autres choses de cette force.

M. l'Ambassadeur avoit eu une maladie, qui nous avoit empêché durant quelques semaines de le pouvoir visiter, il avoit grâces à Dieu recouvré sa santé, & nous allâmes ce jour-là sur le soir l'en congratuler. Il nous mit sur nostre affaire en nous demandant où nous en étions; & il nous dit en même temps qu'il avoit vu quelques-uns de nos Cardinaux, entr'autres il nous nomma M. le C. Chiegi, qui témoignoit estre fort contents & bien joyeux, ce qui estoit un témoignage qu'il falloit, qu'eux qui d'ordinaire sont reserveurs sur les moindres affaires pour peu de peine qu'elles leur donnent, eussent quelque expedient favorable pour en sortir, & qui deust donner beaucoup de satisfaction. Nous luy répondîmes que cela ne pouvoit pas estre, parce que pour en sortir il falloit nécessairement qu'ils examinassent l'affaire de bonne façon, & qu'ils ne pouvoient pas le faire sans peine. Nous entraînâmes dans le discours si l'on nous entendroit en présence les uns des autres. Il nous fit ses difficultez, nous luy fîmes nos réponses; & bien qu'il parust en estre aucunement satisfait, il nous dit qu'il ne sçavoit néanmoins si on nous l'accorderoit. Il nous dit en suite qu'ils avoient fait des diligences par le moien des Nonces pour avoir les sentimens des Universités, &c. & nous luy répondîmes que cela n'estoit pas capable de leur apporter grand éclaircissement, si par dessus cela ils ne nous faisoient la justice & ne se donnoient la peine de nous entendre en présence les uns des autres. Nous parlâmes de ce qui s'estoit passé dans l'affaire des Hibernois, des lettres que les Jésuites avoient obtenus de l'Empereur, du Roy de Pologne, &c. de *Cornetto* où M. Hallier nous menaçoit dans les compagnies de nous envoyer. À propos de cela M. l'Ambassadeur me dit que la veille il s'estoit plaint à luy d'une lettre que j'avois écrite à M. Bouvot Greffier de nostre Faculté, & que M.

Bouvot avoit montrée à M. Grandin nostre Syndic, dans laquelle, disoit-il, j'avois mandé qu'en plusieurs siècles on ne voioit pas une affaire comme la Congregation que nous avions obtenue, & que le Pape parlant de M. Hallier avoit dit que ce Docteur sembloit à si Sainteté bien présomptueux. Je répondis à M. l'Ambassadeur que je croiois bien avoir écrit à M. Bouvot, lorsque cette Congregation nous avoit esté déclarée; que je ne me souvenois pas bien en quels termes je luy en avois parlé; mais que je ne voiois nulle apparence que je luy eusse rien dit approchant de ce qu'il me disoit, parce que quand j'écrivois je tâchois de le faire comme si je le faisois en présence de tout le monde, & comme mes lettres y devant venir puisqu'elles le pouvoient. Que j'en écrivois beaucoup que j'eusse esté bien fâché qu'il y fussent venues; mais que je n'en écrivois point que je ne visse bien qu'elles couroient ce hazard, & que mettant la chose au pis en les écrivant, je tâchois de ne rien mettre dont je pusse rougir & me repentir s'il arrivoit qu'elles fussent veuës. En tout cas qu'il seroit bien-aisé de l'éclaircir de celle dont M. Hallier se plaignoit, parce que je n'en avois point écrit depuis long temps dont je n'eusse fait garder copie: que quoique j'eusse pu mander à M. Bouvot, je luy promettois de luy en apporter une copie fidelle, afin si je meritois quelque reproche, de le recevoir & d'en faire satisfaction; & s'il n'y avoit pas sujet de s'en plaindre, de luy faire reconnoître combien les plaintes de ces Messieurs seroient mal fondées.

Le dimanche 8 au matin, j'allai voir le General des Dominicains pour une affaire particuliere d'un des Religieux de son Ordre, dont un de mes amis m'avoit écrit de France. Le P. Barellet son Assistant François survint à cet entretien. Ce General me dit entr'autres choses, que M. Hallier luy parlant de moy, m'avoit accusé d'avoir écrit contre le Pape, ce qu'il me disoit charitablement & secretement, non pas pour m'aigrir contre M. Hallier, mais pour me faire penser à ce que ce pouvoit estre que ce reproche qui estoit de conséquence. Je n'y pensai gueres pourtant, & je n'y ai gueres pensé depuis, sçachant bien que ce reproche n'estoit non plus que les autres qu'on est accoustumé de nous faire, qu'un reproche vague & sans fondement.

Le lundi 9 sur le soir je fus chez M. le C. Roma. Son Maître de chambre me dit qu'il n'avoit bougé du lit les deux jours précédens; qu'il s'estoit levé ce jour-là, mais qu'il avoit esté obligé de se recoucher incontinent; que s'il pouvoit recouvrer un peu de santé, il iroit aussi-tôt à la campagne pour la fortifier; qu'ainsi

qu'ainsi il ne pourroit de long temps vaquer à nostre affaire, & que nous pourrions aviser à ce que nous trouverions bon d'y faire cependant. Que M. Hallier & ses Collegues y estoient venus la veille, & qu'il leur avoit dit que nous n'estions pas en demeure. Il me dit aussi que nous pouvions si bon nous sembloit voir M. Albizzi. Je luy dis aussi-tost, que nous ne pouvions ny avoir aucune confiance en M. Albizzi, ny traiter avec luy; & que si M. le C. Roma vouloit mettre sur nos écritures, qu'elles fussent communiquées aux Docteurs nos adversaires, cela leur serviroit beaucoup, & à nous aussi, avanceroit nos affaires, & nous mettroit les uns & les autres en estat d'attendre quelque bon espace de temps sans impatience la convalescence de M. le C. Roma. Il me répondit que S. E. n'estoit pas en estat de s'en mesler, que M. Albizzi ne l'ordonneroit pas non plus de son autorité; & qu'il faudroit recourir au Pape pour sçavoir comment il luy plairoit qu'on en usast. Je luy dis qu'il valoit mieux encore attendre quelque temps: que si M. le C. Roma ne recouvroit pas si-tost la santé parfaite, son indisposition au moins pourroit diminuer, & luy permettre de mettre sur nos écritures qu'elles fussent communiquées. C'est pourquoy je le priois de ne dire encore à personne qu'il m'eust parlé de M. Albizzi; & si M. Hallier ou ses Collegues y retournoient, de leur dire, que j'estois venu, & que j'estois obligé d'avoir patience aussi-bien qu'eux. Il me le promit.

Je visitai le mardi 10 l'après-dînée M. le C. Barberin. Dès qu'il me vit, il me demanda si nous avions donné nos écritures, que la maladie de M. le C. Roma continuant, il falloit aviser aux moïens d'y remédier; qu'il se passoit bien du temps sans qu'on fît rien; que cela estoit fâcheux; mais qu'au moins nous devions nous assurer, que c'estoit une chose bien certaine qu'on n'entreroit point dans les questions de *Auxilius*, & qu'on verroit seulement les Propositions. Je répondis comme je pus à tout cela à M. le C. Barberin. Il me mena en suite à la promenade, & me ramena le soir chez nous.

J'avois tenté dès le mardi matin de pouvoir faire parler à M. le C. Roma par son Auditeur pour le *sout communiqué* de nos écritures, & nous allâmes encore le mercredi matin voir un fort bon & pieux Ecclesiastique Cousin de S. E. & son ami intime, pour le prier de tâcher de trouver le temps d'obtenir cela de luy, & de le luy faire faire s'il y en avoit moïen. Il nous promit de le faire, s'il le voïoit tant soit peu en estat de pouvoir luy en parler, mais il nous dit qu'il estoit fort malade, & le recommanda à nos prières. Après nous allâmes aux

Augustins où nous estions invités pour entendre une harangue du Professeur en Theologie qui recommençoit ses leçons. Il parla bien amplement de l'estime qu'on devoit faire de la doctrine de S. Augustin, il recommanda tres bien à ses Auditeurs de lire les ouvrages de ce Saint Pere si admirables; mais s'ils ne les lisoient tous, que personne au moins ne manquât à lire ce petit tome qui avoit depuis peu esté imprimé à Rome par des personnes qu'il dit ne vouloir pas nommer, & sans nous nommer, il nous en fit neantmoins un remerciement public.

Nous estimâmes cependant qu'il estoit à propos que nous vissions les autres quatre Cardinaux destinez pour nostre Congregation, pour leur faire sçavoir la diligence continuelle que nous avions apportée pour préparer nos écritures, & ce qui nous avoit empêché de les leur pouvoir presenter depuis qu'elles avoient esté prestes. Nous vîmes cette après-dînée-là M. le C. Cechini, qui nous infinua de les donner aux autres attendant la guérison de M. le C. Roma. Nous luy répondîmes que ce qui nous avoit empêché de le faire, estoit pour leur donner à tous en mesme temps, & qu'ils en eussent tous la memoire fraîche quand ils s'assembleroient en Congregation pour nous entendre & nous regler sur ce qu'ils auroient veu de nous par écrit. Il nous dit que pour luy il s'en rapporteroit tous-jours volontiers à ce que les autres en ordonneroient.

Avant que d'aller chez M. le C. Cechini nous estions allés chez M. le C. Spada, & comme nous y arivions, il y arivoit aussi quelques-uns de Messieurs les Cardinaux pour une Congregation qu'il devoit tenir, ce qui nous obligea de nous retirer sans luy pouvoir rien dire, quoyqu'il nous eust vus. Cela fit que quand nous y retournâmes à l'issüe de la Congregation, dès qu'il nous vit il vint à nous avec un visage riant, & nous dit qu'il estoit fâché de n'avoir pu nous donner audience ce jour-là. Nous luy dîmes en un mot ce que nous eussions eu à luy dire; mais nous fûmes obligés d'y retourner le lendemain matin, comme il nous y invita luy mesme.

Avant que d'aller chez luy le jeudi 12, je rencontraï M. l'Evesque de Bethléem qui me dit avec charité, que pour l'honneur de Dieu nous donnassions nos écritures; que le retardement faisoit soupçonner que nous avions de mauvais desseins, & dispoïoit les gens à qui nous avions à faire, à vouloir nous juger & nous condamner sans nous entendre. Qu'on disoit qu'on nous avoit donné du temps, qu'on nous avoit sommé, & que nous avions passé le terme. Qu'on avoit gardé les Actes de tout cela.

eela. Je remerciai M. l'Evesque de Bethlém de son affection; & je luy répondis, que nous avions aussi gardé des Actes & par nos lettres & par nos memoires, de toute la maniere dont on nous avoit traittés, & de tout ce qu'on nous avoit dit. Que nous avions apporté pour présenter nos écritures, de plus grandes diligences qu'on ne pouvoit souhaitter de nous. Que nous avions beaucoup plus de sujet de nous plaindre de ce qu'on nous avoit pressé comme on avoit fait, que d'autres n'en avoient de se plaindre de ce que nous avions tardé. Que nous ne craignions nullement les personnes les plus envenimées contre nous & les plus puissantes, parce qu'ils ne pouvoient nous faire de mal, qu'ils ne le fissent au S. Siege, puisque nous n'avions point en toute cette affaire d'autres interets que les siens. M. l'Evesque de Bethlém demeura d'accord avec moy, que cette maniere de proceder qu'on avoit gardée en nostre endroit estoit excessive & surprenante, mais qu'il falloit que nous descendissions à l'estat où estoient les choses; & que nous taschassions de fermer la bouche aux plus passionnez contre nous.

Quand nous fumes mes Collegues & moy chez M. le C. Spada, nous luy dismes qu'il y avoit quinze jours que nous estions allez chez M. le C. Roma, pour luy dire que nous estions prests de comparoitre en la Congregation quand il luy plairoit de l'assembler, & luy porter nos premieres écritures: Que nous avions tousjours esté remis de jour en jour depuis ce temps-là par M. le C. Roma mesme, à qui nous avions parlé une fois, & qui nous avoit dit que nous eussions un peu de patience, & que si-tost qu'il auroit un peu de santé, il l'emploieroit à nostre affaire. M. le C. Spada nous dit qu'il feroit rapport de ce que nous luy disions où il en seroit de besoin; mais que ces maladies automnales estoient quelquefois dangereuses, & mesme bien longues; & que si celle-cy tiroit en longueur, il faudroit un peu voir quel ordre on prendroit pour nostre affaire. Nous luy repliquasmes que nous ne doutions point que si elle duroit, il ne fust nécessaire d'y pourvoir, & que nous assurons son Eminence que de nostre part on nous trouveroit tousjours disposé à avancer l'affaire avec toute sorte de diligence, autant que les choses que nous aurons à traiter le pourroient souffrir.

M. Hallier & ses Collegues vinrent pour cortéger M. le C. Spada, qui devoit aller à Montecaval; & comme il estoit incontinent prest à partir quand nous eumes achevé ce que nous avions à luy dire, nous nous sentismes aussi obligés de l'accompagner. Quand il fut entré chez le Pape, nous demeurasmes dans

l'antichambre pendant cette Congregation. Et Monsignor Sacrista avec qui nous nous y entretenismes assez long temps, nous dit deux choses remarquables entre les autres. L'une, qu'il avoit appris que M. Hallier & ses Collegues avoient achevé il y avoit long temps leurs informations à MM. les Cardinaux sur le sujet des Propositions, & qu'ils avoient depuis commencé à leur en donner de nouvelles qui n'estoient plus que sur nos personnes & sur nos desseins. La seconde chose fut, qu'en nous nommant quelques Consulateurs qui estoient arrestez pour nostre Congregation, il nous dit que le P. Luca Vadingo en seroit, & qu'il estoit bien informé de toute l'intrigue de cette affaire; particulièrement sur le livre de Janfenius; qu'au commencement qu'il fut attaqué il avoit dit: Voies s'il est contraire à S. Augustin, & condamnons le, ou si l'on ne veut point l'examiner, tout ce qu'on peut faire contre luy est de le prohiber à cause qu'il a péché contre les defenses qu'il y avoit d'écrire de cette matiere. Que là chose en estoit là quand elle fut rapportée à Urbain VIII, & qu'après qu'elle fut sortie de devant ce Pape, on y avoit adjouté ce qu'il y a dans sa Bulle; que Janfenius avoit renouvelé des Propositions condamnées par Pie V.

Quand la Congregation fut achevée, nous descendismes chez M. le C. Ghiggi, où nous l'attendismes à son retour; & quoyqu'il fust assez tard, il nous prévint luy mesme pour nous parler, & nous fit entrer dans sa chambre. Nous luy dismes que nos écritures estoient prestes, & à peine avions nous achevé la parole, qu'il nous dit: *O sia lodato Dio. Qu'il est Dieu en fait tout*, nous dit-il, parce qu'il me semble que nous en avons ouï murmurer. Cela vouloit dire en sa bouche, qu'on en avoit fait de grandes plaintes. Nous luy répondismes, qu'on verroit bien que nous n'y avions point apporté de retardement. (En effet c'estoit une chose extraordinaire, que nous eussions pu en si peu de temps mettre ces deux pieces en estat; & je ne pense pas que personne ait jamais travaillé à aucun ouvrage avec plus d'assiduité & d'empressement le jour & la nuit que M. de Valcroissant & M. Angran avoient fait pour les diligenter: & quand elles furent faites, pour en avoir promptement les copies qui nous estoient nécessaires pour leurs Eminences: nous avions eu durant quelques jours jusques à vingt Copistes, dont les uns en copioient un cahier & les autres un autre.) M. le C. Ghiggi nous repartit, qu'il ne disoit pas que nous y eussions apporté de retardement, mais qu'il nous exhortoit de tascher de faire en sorte que cela ne parust pas, qu'on n'eust pas sujet de le soupçonner: *Ma al meno che questo*

non appariva. Il nous dit aussi que si la maladie de M. le C. Roma devoit estre longue, que ce seroit à M. le C. Spada à qui il faudroit que nous nous adressassions, comme Doien, à *chi bisognarebbe far capo*.

J'allai l'apres-dînée avec d'autant plus d'inquietude apprendre l'estat de la santé de M. le C. Roma; & M. le C. Barberin y arriva presque en mesme temps que moy. On nous dit qu'il se portoit tant soit peu mieux, & M. le C. Barberin s'en retourna sans le voir de peur de l'incommoder. J'allai voir celuy de nos amis que j'avois prié de faire en forte que l'Auditeur de M. le C. Roma must sur nos écritures *le suo communicato*, car j'avois appris que cela suffisoit pour les faire signifier à Messieurs nos adversaires; & il me dit que le *Signor Francesco* (c'estoit le nom du Cousin de S. E. duquel j'ai parlé) luy avoit dit que son Auditeur ne pouvoit pas mettre ce *suo communicato*, sans en avoir préalablement receu ordre de son Maistre; que luy *Signor Francesco* ne pouvoit pas encore ce jour-là, ny le lendemain en parler à M. le C. Roma, pour luy faire donner cet ordre à son Auditeur, mais que si sa santé continuoit en l'estat qu'il la voioit, il esperoit qu'il le pourroit faire le samedi ou le dimanche suivant.

Le Vendredi 13 estoit le jour de l'audience ordinaire de M. l'Ambassadeur; & avant qu'il y alast, je le priai si le Pape luy parloit du retardement de nos Ecritures dont on s'estoit plaint, de dire à sa Sainteté que ce qui avoit empêché depuis quinze jours que nous n'eussions pû les donner, avoit esté la maladie de M. le C. Roma. M. l'Ambassadeur ne me répondit rien sur nos écritures, mais il me demanda incontinent si j'avois eu ce jour-là des nouvelles de sa santé, & me dit avec un sentiment tres sincere d'estime & de douleur, que s'il venoit faute de ce Cardinal, l'Eglise seroit une perte signalée. Nous en envoiâmes sur le midi sçavoir des nouvelles. On nous rapporta qu'il se portoit encore beaucoup mieux que le jour précédent. Nous retournaâmes l'apres-dînée pour voir M. le C. Cechini où nous avions desja esté, pour luy faire le mesme éclaircissement sur nos écritures, que nous avions fait aux autres; & nous fûmes remis à huitaine pour pouvoir parler à son Eminence.

Le samedi apres-dîner j'allai chez M. le C. Roma où j'appris que sa santé alloit tousjours de mieux en mieux, & dans la joye & l'esperance que son Maistre de chambre en avoit, il me dit que M. Albizzi estant venu le jeudi précédent à la Congregation Consistoriale qui s'y estoit encore tenuë, il luy avoit dit d'assez bon air: *Questi Dottori Francesi vengono sem-*

pre qui, & l'Eminenza non può attendere a sto negotio per hora. Fra tanto bisognarebbe far qualche comunicazione di scrittura, &c. CES MESSIEURS les Docteurs François viennent tousjours icy, & son Eminence ne peut pas quant à present penser à cette affaire; il faudroit cependant faire quelque communication d'écritures des uns & des autres pour les occuper. Mais dès qu'il eut ouvert cette pensée à M. Albizzi, à peine il avoit achevé cette parole que M. Albizzi luy dit: *Non si vuol disputare qui da questa cosa.* ON NE VEUT PAS, luy dit M. Albizzi, mettre icy cette affaire en contestation; & que cet éloignement que M. Albizzi luy avoit témoigné de ce qu'il luy proposoit, l'avoit empêché de luy en dire rien davantage.

Le dimanche 15 j'accompagnai M. l'Ambassadeur à la Chapelle qui se faisoit ce jour-là en commemoration du jour que l'élection du Pape s'estoit faite; & comme M. le C. Barberin luy renouvelloit la ceremonie *ad multis annis*, il vint un fort grand bruit de la mort de M. le C. Roma. Dans la croiance que nous eûmes que Dieu en avoit disposé, nous allâmes l'apres-dînée chez M. le C. Spada, pour luy dire que quand il luy plairoit nous estions tout prêts à comparoître devant la Congregation, & de donner nos écritures. M. le C. Spada nous dit qu'il nous rendroit réponse le mercredi ou le jeudi suivant au plus tard, & que cependant nous pouvions voir ces autres Messieurs, afin qu'ils pussent tousjours lire nos écritures cependant. Je ne croiois pas que M. le C. Spada par *questi altri Signori* eust entendu Messieurs les autres Cardinaux de nostre Congregation, mais je pensois qu'il eust entendu les Docteurs nos adversaires, & que le sentiment de son Eminence fust que nous pouvions cependant leur communiquer nos écritures. M. l'Abbé de Valcroissant l'entendoit aussi de cette sorte; & aiant luy & moy reparti à M. le C. Spada en luy témoignant que c'estoit là nostre pensée, afin d'estre plus assurés de la sienne, & agir en cela sans crainte d'aller contre ses intentions, il nous repliqua que ce n'estoit pas là sa pensée, & nous dit que lorsqu'il seroit temps de les communiquer, si la Congregation trouvoit à propos qu'on les communiquast, qu'on les communiqueroit reciproquement en mesme temps, afin qu'il n'y eust ny avantage ny desavantage de part ny d'autre, *accio non sia ne vantaggio ne svantaggio*.

Le lundy 16 sur le soir j'allay voir le P. Mekhior, qui m'apprit que depuis quelques jours ils avoient esté sort en peine dans leur Couvent, pour une These qui s'y devoit soutenir, de laquelle les Docteurs nos Antagonistes & les Jesuites ayant eu avis, avoient tasté

ché d'empescher l'impression par le moyen de M. Albizzi, & qu'ils avoient tous beaucoup remué pour ce sujet. Que M. Albizzi avoit en effet pour cette raison mandé & fait venir au S. Office le Procureur general de leur Ordre, auquel si-tost qu'il le vit il fit de grands reproches de ce que les Professeurs du Couvent de la victoire enseignoient le Janfenisme; dont la plus forte preuve qu'il apporta fut qu'ils nous hantoient, & que pour cette consideration, il les avoit menacez de leur faire donner leur congé afin qu'ils se retirassent hors de Rome. Que tout le jour precedent, bien qu'il fust dimanche, avoit esté employé en allées & venus qui s'estoient faites tant de la part de M. Albizzi que de la leur pour raison de cette These. Que M. Albizzi avoit eu dessein de se saisir de tous les exemplaires qui avoient esté tirez, mais que celui à qui ils appartenoient avoit esté plus diligent à les retirer de chez l'Imprimeur, que M. Albizzi ne l'avoit esté à les y envoyer prendre. Que M. Albizzi s'estant veu prevenu en cela, avoit envoyé à leur Couvent faire defense de la part du Pape à celui qui les avoit des'en dessaisir; & après, qu'il avoit envoyé ordre à leur Procureur general de les prendre, avec menaces qu'il en demeureroit responsable. Enfin tout ce remuement s'estoit fait contre cette These, parce qu'on avoit sceu qu'elle avoit esté faite conformément à l'esprit & à la doctrine des Conciles, de Saint Augustin, & de S. Thomas; *ad mentem Conciliorum, Sancti Augustini, & Sancti Thome*, & qu'elle estoit presque toute composée de leurs paroles. Le P. Melchior me dit aussi les diligences qu'ils avoient faites, tant envers le Maître du Sacré Palais qui en avoit permis l'impression, qu'auprés de M. le C. Ghiggi, de la bienveillance & de la protection duquel ils pouvoient se promettre de l'assistance en cette affaire; & il m'expliqua bien plus distinctement & particulierement tout ce qui s'y estoit passé que je ne le rapporte icy; mais je n'en rapporte que les choses plus remarquables que j'écrivis ainsi conséquemment, quand je fus de retour chez nous après cette visite.

Le Mardy matin 17 nous offrîmes nos prieres à Dieu pour le repos éternel de l'ame de M. le C. Roma, dont la mort estoit arrivée le soir ou la nuit precedente. Ce fut une grande perte pour le Saint Siege & pour le Sacré College. C'estoit un homme d'une intégrité reconnuë & generalement estimée de tout le monde. Il estoit de tres facile accès, tres equitable, & tres inébranlable à la faveur & à la brigue. Il avoit un tres grand soin de son Evêché de Tivoli, & il en partageoit les fonctions avec celles auxquelles il estoit obligé

dans Rome pour les charges qu'il y avoit, avec un travail insatiable. Sa charité & sa liberalité envers les pauvres & envers son Eglise estoient si grandes, qu'elles ne luy laissoient aucune pensée de thesauriser sur la terre ny pour luy, ny pour ses parens; & il ne leur faisoit aucune part de ses biens Ecclesiastiques, qu'un couvert qu'il donnoit à sa table à un de ses freres, comme il l'eust, disoit-il, donné à une autre personne étrangere s'il n'avoit point eu ce frere, afin d'avoir dans le temps des repas quelque compagnie & conversation. Mais ce n'est point icy le lieu de parler des actions & des vertus particulieres qui l'ont rendu si recommandable pendant tout le cours de sa vie; il me suffira d'ajouter icy quant à nostre affaire, qu'il en estoit mieux informé, & mieux intentionné pour la doctrine de S. Augustin qu'il ne m'a jamais témoigné de l'estre. Mais il y avoit plus d'un an que je sçavois qu'il l'étudioit avec une affection particuliere; & qu'il en avoit pris les lumieres sur des informations qu'il s'en estoit fait faire par un tres sçavant Dominiquain, qui agissoit avec moy si confidemment, & qui se reposoit tellement sur le secret qu'il se promettoit que je luy garderois, & sur le bon usage que je ferois de la connoissance qu'il me donneroit de la correspondance qu'il avoit pour ce regard avec M. le C. Roma, qu'aussi-tost qu'il avoit achevé une écriture pour la luy donner, il m'en fournisoit une copie, & quand ils en avoient conféré ensemble, il m'avertissoit pareillement comment S. E. avoit pris & pénétré la chose, & de quelle façon elle s'en estimoit convaincuë. Aussi je luy ay tellement gardé le secret, que je n'en ay jamais dit un seul mot à mes Collegues mesmes, qui sçavoient seulement que ce Cardinal estant tres pieux & tres equitable il nous estoit fort avantageux qu'il fust le Doien de nostre Congregation. Mais maintenant il n'y a plus de danger de le dire. J'ay conservé & je garde encore les copies de ces informations que M. le C. Roma se croyoit particulieres, & qu'il regardoit comme son propre travail, y ayant employé celui d'un homme qu'il sçavoit tres éclairé & tres desinteressé, qu'il consideroit d'ailleurs comme son ancien amy, & qui l'avoit entrepris à sa recommandation n'ayant en veüe que Dieu & la verité. Les Propositions dont il s'agissoit estoient considerées & traitées dans ces informations là, comme nous les avons toujours considerées, capables de divers sens tres opposez, mais comme appartenantes à la foy de l'Eglise, quand elles seroient purgées de leurs equivoques, & reduites au sens dans lequel elles seroient des suites necessaires & des dependances claires de l'efficacité de la grace.

C'est

C'est ce que l'on pourroit voir par ces Ecrits mesmes, que je croy devoir mettre à la fin de ce Recueil, parce qu'ils meritent d'estre conservés à la posterité. On peut juger par là que si la mort de ce grand & pieux Cardinal fut une perte signalée pour le Saint Siege, pour le Sacré College, & mesme pour toute l'Eglise, elle nous osta à nous un appuy bien considerable, tant dans la Congregation dont il estoit Doyen, que dans toutes les autres dépendances de nostre affaire qu'il affectionnoit sincerement, & de laquelle il a dit cent fois à M. l'Ambassadeur, aussi-bien que de celle des Evêchez de Portugal, que c'estoit une honte qu'elles ne fussent pas terminées.

Ainsi nous ne pûmes pas voir ariver cette mort si affligeante & qui estoit si à contre-temps pour nous selon la portée des jugemens que nous en pouvions faire, que nous n'en receussions une tres grande douleur; mais ayant considéré que nostre affaire estoit plus celle de Dieu que de nous mesmes, qu'il n'y avoit pas osté cet appuy sans de secrettes mais justes raisons de ses jugemens impenetrables, & qu'il pourroit s'il vouloit latirer de l'oppression, & au lieu d'un homme qu'il nous avoit osté nous en rendre mille autres avec autant de facilité qu'il eust pû s'il eust voulu envoyer à nostre Seigneur dans le temps qu'on le cherchoit pour le mener à la mort, plus de douze legions d'Anges pour l'en garantir; nous nous consolâmes de cette perte, & nous recommençâmes à travailler à nostre affaire avec un soin, une diligence, & une vigueur toute nouvelle.

Nous fûmes l'après-dînée voir M. le C. Ghiggi. M. de Valcroissant luy représenta avec quelle diligence & sincerité nous avions travaillé pour nous mettre en estat de comparoître à la Congregation depuis qu'elle nous avoit esté déclarée, & après y avoir parlé, y laisser par écrit quelque chose qui fust digne du sujet & de l'Assemblée; & de quelle façon au contraire nous avions cependant esté poussés comme des fuyards & comme des gens qui vouloient éviter l'éclaircissement des choses: mais que nous pensions qu'une autrefois on n'agiroit plus de cette maniere envers nous, quand on considéreroit ceux qui nous avoient envoyés, & la solidité & importance des choses que nous avions rassemblées en si peu de temps, dans ces deux premieres écritures que nous venions luy apporter, & qu'en effet après avoir dit cela nous luy présentâmes. M. le C. Ghiggi les reçut civilement, & il nous pria avec sentiment d'humilité de prier Dieu pour luy, afin que Dieu luy ouvrist l'esprit pour les bien entendre, & que de sa part il les étudieroit bien volontiers & bien foi-

gneusement. Il nous dit aussi que désormais ce seroit ou au Pape ou à M. le C. Spada de prendre le soin de la direction de ce qu'il y auroit à faire dans la Congregation. Nous luy dismes que nous esperions bien aussi que S. Es y auroit part, & tiendrait la main à ce que toutes choses y fussent observées dans les formes necessaires. Il nous répondit, que pour luy son obligation seroit de bien étudier les écritures que nous luy donnions, & que si pour la conduite & la direction de l'affaire M. le C. Spada en vouloit conférer avec luy, ce seroit une chose qui dependroit de sa civilité, que ce seroit *la sua urbanità*.

J'allay voir le medredy matin 18 M. l'Ambassadeur, & j'allay avec luy à la promenade. Entre plusieurs choses que nous dismes sur nostre affaire, la plus considerable fut, qu'il me dit qu'on avoit parlé à la Cour des Jansenistes (ou de ceux qu'on marquoit par ce nom là) comme de gens bien mal intentionnez pour le service du Roy, jusques là mesme qu'il y en avoit à Paris qui avoient commencé à ne plus prier pour le Roy, mais seulement pour le Royaume. Que de cela mesme on conclusoit qu'ils s'avoisinoient bien fort des Calvinistes qui estoient ennemis de la Royauté; qu'on rendoit le Roy & la Reyne odieux à ce party, en disant qu'ils n'y estoient pas favorables; & pour moderer aucunement l'entendû de ces faux & malitieux reproches, (M. l'Ambassadeur me dit aussi) qu'on ne disoit pas que tous les Jansenistes fussent dans cette disposition; mais que les malitieux du party se servoient des autres qui estoient gens de bien, pour couvrir sous leur reputation leurs plus mauvais desseins, comme on portoit des images de cire devant les processions. Je répondis à M. l'Ambassadeur ce que ces calomnies meritoient qu'on luy répondist, pour luy faire connoître la malignité de ceux qui les inventoient. Et à ce propos il me dit, qu'il avoit reproché à M. Hallier la menace que je luy avois dit que M. Hallier avoit fait de *Corrette* ou de l'*Ergastule* contre nous; & que M. Hallier luy avoit fait tous les sermens du monde, qu'il n'en avoit pas parlé; & neantmoins j'estois aussi-bien averty qu'on le peut estre, qu'il l'avoit dit, & en effet il l'avoit dit.

Nous fîmes plusieurs visites le medredy après-dîner le jeudy & le vendredy, tant le matin que l'après-dînée, pour pouvoir trouver Messieurs les Cardinaux Spada, Ginetti, & Cechini, & leur presenter nos écritures. Le premier des trois que nous trouvâmes en estat de cela fut M. le C. Spada le samedi 21 au matin. M. l'Abbé de Valcroissant luy expliqua fort bien & fort nettement l'estat de nostre affaire, & luy donna nos écrits; & comme le

dernier dont il parla fut le sommaire. M. le C. Spada commença par-là la réponse qu'il nous fit, & dit qu'il ne le verroit & qu'il ne s'en feroit qu'après avoir vu les écrits entiers. Selon l'idée qu'on m'avoit donnée plusieurs fois de luy, il estoit homme à se donner cette peine, mais au moins il nous fit cette promesse & de fort bonne grace en les recevant.

Quand nous estions allez chez luy le jeudi apres-disner, nous y avions trouvé une Congrégation secrette où il y avoit Monsignor le Patriarche Spada, un juge criminel, le Capo Notaro du S. Office, & M. Albizzi; & quand nous avions esté le vendredi chez M. le C. Ginetti, nous y avions trouvé une Congrégation de Cardinaux qui s'y assembloient; & comme nous nous retirions il y en arivoit un, qui m'avertit que le mardi suivant il se devoit tenir sur nostre affaire une Congrégation de Consultants; & que j'y prisse garde, parce qu'on en avoit exclus quelques-uns qui nous estoient favorables, & qui devoient y estre de droit.

L'apres-disnée du samedi parmi quelques autres petites diligences que je fis, j'allai porter à Monsignor Sacrista nostre écrit des gestes & le sommaire des deux pour luy donner quelque idée de celuy de l'autorité de S. Augustin, n'ayant pas encore pu en avoir de copie pour le luy faire voir entier. Il me dit une chose bien considerable, 'qui estoit que le Pape luy avoit dit peu de jours auparavant dans une rencontre où ils s'estoient entretenus, que *les Jesuites fomentoient l'heresie*.

Le dimanche 22 nous allâmes le matin chez M. le C. Ginetti. Il alla reconduire quelqu'un à qui il avoit donné audience, & en revenant il vint gaiement à nous, & nous dit comme pour se conjurer avec nous de ce qu'il nous alloit dire, *e ben sarà per martedì la Congregazione*: H E BIEN *ce sera pour mardi la Congregation*. Je creus que tant s'en faut que nous deussions témoigner estre satisfaits, de ce que cette Congregation s'assembloit avant que nos écritures eussent esté veues de ceux qui la composoient, ny communiquées à nos adversaires, nous devions au contraire en paroistre mécontents. C'est pourquoy comme nous n'avions pas encore appris assurément de personne cette nouvelle, & que nous comptions pour rien à nostre égard cette assemblée qui se devoit faire sans nostre participation & sans que nous en eussions esté avertis convenablement; afin de prendre le temps d'en dire nos sentimens à ce Cardinal avec reflexion, & avec la force & la circonspection nécessaire; dès qu'il nous eut regalés de ces complimens, *e ben sarà per martedì la Congregazione*, je luy répondis serieusement & froidement par ces mots: *Che Congregazione, Eminentissimo? Quelle Congre-*

gation est-ce, Monsigneur, que V.E. nous dit qui doit estre pour mardi? M. le C. Ginetti de sa part aiant jugé par nostre réponse que nous n'avions pas ouï parler de rien, & craignant de s'estre trop avancé en nous manifestant un secret dont nous ne devions pas estre avertis, il changea adroitement le discours; & nous eiant demandé ce qui nous amenoit, nous luy dismes que c'estoit pour luy presenter nos écritures, que nous luy presentâmes au mesme temps. Il nous dit en les recevant qu'il vouloit les lire tres diligemment, *diliger-tissimamente*, & qu'apres qu'il les auroit lues, il seroit bien-aise de nous entendre dessus.

Au sortir de chez luy, apres quelques petites visites, je trouvai un homme par la ville, qui me dit que le General des Dominicains vouloit donner au Pape un Memorial pour avoir le temps de faire venir des gens habiles de son Ordre outre ceux qu'il avoit déjà, pour représenter à sa Sainteté les interêts que son Ordre avoit en cette affaire.

J'allai voir l'apres-disnée ce General, pour luy faire voir un de nos écrits des gestes & nostre sommaire. Il envoya querir sur le champ quelqu'un de ses Religieux pour les copier. Nous nous entretinmes fort long temps, & tout nostre discours estoit de sçavoir si nous avions pris l'affaire du bon biais, & si nous ne devions pas plustost donner des pieces d'écriture sur les Propositions, que sur l'autorité de la doctrine de S. Augustin, parce qu'il craignoit que pendant que d'une part nous avions pris ce soin-là de la defendre, on ne la ruïnaît de l'autre en condamnant les Propositions. Je luy représentois au contraire que nous avions esté obligés de la traiter de cette sorte, pour nous conformer au desir & aux lettres de nos Eveques, qui avoient écrit au Pape que pour faire quelque chose d'utile & d'édifiant en cette rencontre, il falloit reprendre l'affaire dès son origine & par ses principes; *venit à fontibus & ex integro ventilare*. Qu'apres tout quand nous l'aurois pris d'un mauvais biais selon le stile de la Cour de Rome, & que nous aurions fait une chose superflue que de prouver l'autorité de S. Augustin, dont personne ne doutoit; il estoit donc bien-aise de la faire reconnoître à nos adversaires comme nous les en sommions, & de l'établir comme nous la demandions; que c'estoit à faire à une Congrégation & à deux mois tout au plus de retardement, qui ne seroit pas toutefois entierement inutile. C'est pourquoy si ces Messieurs de la Congrégation avoient quelcun sentiment de justice & d'équité, & une estime si grande pour S. Augustin, qu'il ne fust pas nécessaire d'en rien dire, tant elle estoit universellement reconnue & hors de toute contestation, ils

n'avoient qu'à la confirmer comme nous la demandions, & s'accommodant pour ce regard à nostre besoin & à nostre infirmité, & qu'après nous eussions prestés de reprendre le bon biais auquel nous aurions manqué; & de traiter à fond ces Propositions fantastiques. Je luy parlai en suite du Memorial qu'il devoit donner au Pape, & pour lequel il estoit allé ce jour-là à l'antichambre pour demander audience. Il me dit qu'il n'avoit pu le donner, n'ayant point esté introduit à l'audience. Que le dessein pour lequel il s'estoit empressé de le vouloir donner aujourd'huy, estoit pour empêcher & faire différer la Congregation qui se devoit faire le mardi suivant, & que n'ayant pu le presenter ce jour-là, il attendroit à le presenter apres que cette Congregation-là seroit passée.

Quand je l'eus quitté, & que je me fus encore entretenu assez amplement de nos affaires avec plusieurs Religieux de son Ordre tres affectionnez & tres habiles, j'allai encore voir un General d'Ordre des plus clairvoians, qui connoissoit fort bien les Jesuites, & qui me dit en parlant d'eux une chose qui pourra surprendre quelques-uns de ceux qui la liront, sçavoir, qu'il n'y avoit point au monde de plus grand avantage, que de ne les connoistre point, & de n'en estre point connu. *Non è più gran fortuna nel mondo, che di no conoscerli, & non esser ne conosciuto.*

Nous allâmes le lundy 23 au matin devant le Consistoire, pour voir M. le C. Ghiggi, dans l'equité, la bonne intention, & la bienveillance duquel nous avions beaucoup d'esperance; pour tâcher de luy faire connoistre, combien la Congregation qu'on vouloit faire le lendemain sans nous avoir avertis de rien, sans qu'on pust avoir encore bien examiné nos écritures; & peut-estre mesme sans qu'aucun des Consulteurs qui y seroient appelez en eussent entendu parler, nous paroïssoit extraordinaire & surprenante. Son Maistre de chambre nous remit à 21 heures. Nous ne manquâmes pas d'y retourner vers ce temps-là. Sa porte estoit fermée, il n'y avoit point d'audience à demander ny à esperer.

Quand nous l'ensuivions rencontré, cela n'eust servi de rien qu'à luy faire connoistre le peu de satisfaction que nous avions, qu'on agist en cette affaire d'une façon si peu conforme à la demande que nous avions faite, tant par la lettre des Prelats que nous avions renduë au Pape dès le mois de Juillet 1651, qu'on avoit eu le loisir de considerer une année entiere, que par nostre Memorial du 21 Janvier, qu'on avoit eu six mois entre les mains, avant que de nous declarer purement & simplement comme on avoit fait, que le Pape nous accor-

doit la Congregation que nous luy avions demandée. Mais pour cela nous n'eussions pas empêché, que celle qu'ils avoient resolu de tenir ce mardi-là au matin, n'eust esté tenue. Elle avoit esté intimée dès le mercredi précédent pour ce jour-là, dans l'ordre ordinaire & suivant la coutume par des billers qu'on affiche aux portes des salles des Cardinaux qui en sont, & ailleurs si besoin est, par lesquels on est averti du jour, de l'heure, du lieu, & du sujet qui s'y doit traiter. Tout cela avoit esté fait, & le sujet en avoit esté aussi pris & indiqué sur la premiere Proposition des le mercredi précédent. Et ainsi trois jours mesme auparavant que nous eussions donné à M. le C. Spada nos écritures préambulaires sur des choses toutes differentes des Propositions. Mais le premier avis que nous en avions receu, avoit esté ce que M. le C. Ginetti nous en avoit dit.

Ce mardi 24 estant arrivé, un de nos amis se rendit chez M. le C. Spada, pour nous avertir de ce qu'il pourroit apprendre qui s'y seroit passé. L'heure avoit esté marquée à 13 heures, c'est à dire environ sur les huit heures du matin. M. le C. Cechini y arriva le premier, & y fut dès sept heures & demie; & avant qu'il fust huit heures tous les autres qui la composition y ariverent file à file les uns apres les autres en cet ordre. Le Procureur General des Capucins; le P. Averfa: Le General des Augustins: Le P. Palavicini Jesuite: Le P. Campanella Carme, qui avoit aussi esté Jesuite avant que d'entrer dans l'Ordre des Carmes: Monsignor Albizzi: Le Maistre du sacré Palais: M. le C. Ginetti: Le P. Delbene: Le Procureur general de S. Marcel: Le Commissaire du Saint Office: Le P. Modeste Procureur des Cordeliers Conventuels: M. le C. Ghiggi: Le P. Luca Vadingo. Messieurs les quatre Cardinaux se retirèrent ensemble en particulier durant quelque temps, & M. Albizzi avec eux; & peu apres, ce qui estoit environ sur les neuf heures, ils firent entrer tous ces autres Messieurs cy-dessus nommez. Chacun se retira chez soy sur l'heure du dîner. C'est tout ce que j'en appris dès qu'ils furent separez; & qu'ils devoient se rassembler de la mesme façon huit jours apres.

J'allai l'apres-dînée à Saint André de Laval, où je parlai au P. Delbene, de qui je ne pus rien apprendre sinon que nous avions sujet d'estre satisfaits de ce qui s'estoit passé le matin. Et comme je luy parlois des raisons qui nous empêchoient de pouvoir estre contents du procedé, quoyque possible nous eussions sujet de l'estre sur le fond; il me dit que nous pouvions les représenter à Messieurs les Cardinaux si nous le trouvions à propos; mais il me

me conseilla si nous le faisons, de le faire un peu moins fortement que je ne luy en avois parlé. Le P. Pascaligo avec qui je m'en entretenais aussi en particulier, prenoit beaucoup de part à nostre mécontentement, & trouvoit le procédé qu'on gardoit envers nous dur & importun. Il me confirma neantmoins que nous devions nous tenir assurés du P. Delbene, qu'il estoit absolument pour nous, & selon qu'il l'avoit considéré & examiné sa contenance depuis la Congregation du matin, il falloit qu'il fust content de ce qui s'y estoit passé.

Il y avoit le lendemain quelques-uns de nos amis qui nous en congratulerent, & qui nous conseilloyent dans cette bonne disposition de pousser nostre affaire, en leur allant faire chez eux nos informations conformes à la manière dans laquelle ils avoient commencé à proceder. Mais nous nous en excusâmes sur ce que cette conduite secrète & invisible sur une matiere difficile & embrouillée comme estoit celle dont il s'agissoit, estoit trop sujette aux coups fourrez; & que d'ailleurs nous estions obligés de ne rien faire qui prejudiciast aux intentions des Evêques qui nous avoient renvoyés, & qui avoient demandé par nostre entremise au Pape une Congregation dans laquelle on agit avec plus de solemnité, & dans les formes libres, ouvertes, & franches qui avoient de tout temps esté gardées & pratiquées dans l'Eglise. Mais, nous disoient-ils, pour vous tenir à ces formes & à ces intentions des Prelats, leur laissez-vous faire icy quelque *spasmosis*, quelque decision hors de propos? Et nous nous defendions de cette terreur panique, en disant que s'ils avoient envie de bien faire nous en avions pris le chemin; que s'ils estoient en disposition de se laisser emporter à quelque resolution hors de temps & de raison, les informations particulieres & secrettes que nous leur pourrions donner en courant, ne les en empêcheroient pas. Qu'après tout, nous ne pouvions rien faire qui fust contre les intentions des Evêques qui nous avoient renvoyés.

Ce jour-là mesme l'apres-disnée, je trouvai l'occasion de prendre la copie d'une nouvelle écriture qu'on me dit qui avoit esté donnée par M. Hallier & ses Collegues à Messieurs les Consulteurs; & j'y fus occupé jusques à huit heures du soir avec quelques personnes qui y travailloient avec moy. Nous l'avions decousue, & nous la copions feuille pour feuille, chacun en faisant le plus qu'il pouvoit; celui qui l'avoit esté obligé de la rendre, & nous craignant de ne la revoir jamais si nous perdions cette occasion d'en prendre copie.

Cet écrit avoit pour titre : *Damnatio Propositionum quinque ex Jansenii libri excerptarum.*

On y attribuoit toutes les Propositions à Jansenius; mais sans en rapporter aucun passage, en renvoyant seulement à quelques lieux. On n'y marquoit aucun sens sur les trois dernieres Propositions.

Mais sur la premiere on exprimoit ainsi le sens de Jansenius : *Mandata Dei, etiam a jansenio, quando precepti implendi necessitas imminet, observari non posse, Deo denegante ut adiutorium suum, tam illud quod ad precepti observandum sufficiat, quam illud quo gratiam ejusmodi emereri possint: quod utrumque justis denegari docet.* Ce qui est faux, captieux, & fondé sur l'équivoque du mot de suffisant, comme il nous eust esté aisé de le montrer si nous eussions eu la liberté de défendre Jansenius.

On combattoit ce sens par divers passages de l'Ecriture, tres éloignés de ce qui estoit en question: comme, *Injunctum meum suave est, & onus meum leve. Si vis ad vitam ingredi, serva mandata Dei.*

On y rapportoit en suite en confusion les passages communs des Bulles de Bâsis; des Conciles d'Orange, de Trente, de Cologne & de Sens, qui ont esté expliqués cent fois, sans dire un mot des explications qu'on y a données. Et sur tout on y faisoit valoir diverses Censures de la Faculté contre Luther & Calvin: ce qui marque que l'on attaquoit ces Propositions au sens de Luther & de Calvin, ou que l'on donnoit lieu au Pape de les prendre en ce sens.

Le sens qu'on y donnoit à la seconde Proposition par rapport à Jansenius, est tres remarquable: *Propositionis istius, disoit cet écrit, apud Jansenium sensus est, nullam esse Dei gratiam interiorem, cui homo per liberum arbitrium dissentiat aut dissentire possit in statu naturæ corruptæ, cum in eo statu nullam admittat gratiam qua non sit efficax ad eam effectum ad quem datur: gratia autem efficax nunquam dissentiat aut etiam, ex tertia Propositione, dissentire possit: hinc conclusa interiorem gratiam nunquam resisti.* *Vid. Tom. 3. lib. 2. de grat. cap. 14. 22. 25. 27. 28. lib. 3. cap. 1. 2. 3.*

C'est ainsi que pendant que le Pape & tous les Cardinaux nous declaroient de vive voix, qu'ils ne vouloyent pas que nous parlâssions de Jansenius, & qu'ils consideroient les Propositions *in abstracto*, ces Messieurs ne laissoient pas de l'attaquer dans leurs écrits secrets, & qui ne nous estoient pas communiqués. Et il est vrai que s'ils l'eussent esté juridiquement, quelque dessein que nous eussions de ne parler point de Jansenius, nous n'eussions pu nous empêcher de refuter une si grande fausseté qu'est celle de luy attribuer d'avoir enseigné que l'on ne peut résister à la grace efficace, & que l'on ne résiste jamais à la grace interieure, comme on

est

effet nous ne pûmes nous empêcher de dire quelque chose pour la défense de ce Prelat contre de semblables impostures dans la réponse aux soixante passages de S. Augustin produits par M. Hallier, que nous ne donnâmes au Pape que quand nous fûmes ouïs lorsque la Constitution estoit desja dressée, & qui ne fut point du tout examinée, ainsi que le tout se verra & se dira en son lieu.

Les passages cités par M. Hallier & ses Colègues sur cette seconde Proposition, sont ceux qui sont tous les jours dans la bouche des Molinistes, & que l'on a copiez des écrits de M. le Moine.

On peut remarquer sur la troisième Proposition, que quoy qu'on n'en exprimast pas le sens en particulier, on attribuoit néanmoins à Janſenius d'avoir enseigné que l'on n'a pas le pouvoir de résister à la grace efficace, parce que cette grace neccessite. Et c'est pourquoy on le combat par ces paroles du Concile de Sens contre Luther: *Non multum distat à Melchioris Lutheri. Nam cuncta que ab homine sunt, necessariis fieri Lutherus credit.*

On y continuoît le mesme ordre sur les autres Propositions, en ramassant toujours ainsi des passages pleins d'abus & de faussetez, parce que'ils sçavoient bien que ces écrits estans secrets, elles ne seroient relevées de personne. Entr'autres on y citoit sur le sujet de la quatrieme le faux Concile d'Arles de l'an 476, la lettre de Lucide, le Concile de Carisi, & autres pieces fausses ou Semipelagiennes.

C'est aussi la raison pourquoy ils ont eu tant de peur de paroître dans une Conference contradictoire, sçachant bien que ces passages qui estoient capables d'éblouir les yeux de Messieurs les Cardinaux, que leurs grandes occupations empêchoient de s'instruire à fond de ces matieres, & qui supposent pour bons tous les passages que l'on produit devant eux, n'eussent pû servir qu'à les confondre s'ils eussent eu des adversaires en teste pour les refuter.

Le jeudi matin 26 allant à Montecaval, je vis le P. Fani qui estoit tout à fait scandalisé de ce que la Thèse du P. Melchior qui n'estoit presque composée que de termes de S. Augustin, avoit esté empêchée par M. Albizzi, qui la vouloit faire différer jusqu'à Pasques, parce, disoit-il, qu'on estoit alors à Rome sur l'examen de la doctrine de Saint Augustin. Cette raison déplaçoit si fort au P. Fani, qu'il me dit qu'il tâcheroit de le faire sçavoir au Pape; & Monsieur Sacrista l'ayant aussi apprise, en estoit tellement touché, qu'il m'exhortoit que nous en donnâssions à Sa Sainteté un Memorial exprés, pour luy faire sçavoir comme cet Aſſeſſeur traitoit sous son Pontificat cette grande lumiere de l'Eglise. Mais comme cot in-

sulte n'estoit qu'un accessoire des choses principales que nous avions sur les bras, & que nous pourrions le représenter en temps & lieu, nous ne jugeâmes pas que nous nous en deussions faire une affaire particuliere differente de la nostre qui nous occupoit tout entiers; & qui dans les difficultez nouvelles qu'on nous faisoit à chaque occasion, nous donnoit beaucoup plus d'occupation & d'exercice qu'elle ne nous en eust donné, si on l'eust traitée & fait marcher par cette voie royale, dans laquelle M. le C. Ghiggi nous avoit assuré il y avoit long temps qu'on la seroit marcher.

Le P. Hilarion & le P. Ubaldino estoient tous deux du nombre de ceux qui devoient de droit intervenir à la Congregation qui s'estoit tenuë le mardi chez M. le C. Spada, & estoient tous deux tres capables de porter jugement des Propositions avec connoissance de cause; mais ils avoient tous deux des raisons qui les empêchoient de se trouver à ces sortes de Congregations. Le P. Hilarion s'en tenoit au jugement qu'il en avoit porté dès que cette faulſſe Censure de la Faculté avoit esté examinée devant le Pape; & pour le P. Ubaldino, quoy qu'il ne voulust point se trouver en personne à la Congregation, il avoit pourtant trouvé à propos d'y envoyer son vœu & son jugement par écrit suivant le droit & la pratique que ces Theologiens avoient d'en user ainsi quand quelque raison les y obligeoit. Il en avoit chargé le Commissaire du Saint Office, qui le presenta à la Congregation, & M. le C. Spada en fit refus & ne voulut pas le recevoir. Je fus voir ce Pere le jeudi 26 l'appres-disnée; & outre ce que je viens de rapporter de son vœu, il me dit que la plus grande partie de la Congregation s'estoit passée en choses éloignées de ce qui avoit deuy y estre agité; qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on en pût venir par cette voie à une decision nette; & qu'avant mesme qu'on pût estre d'accord du mal qu'on nous vouloit faire, ils emploieroient bien du temps & des deliberations à le résoudre.

Je trouvai ce jour-là mesme par la ville le P. Alvarez celebre Dominicain & premier Professeur en Theologie dans le Convent de la Minerve, qui me dit que nos Consulteurs se trouvoient des plus empêchez, *si trovavano impacciatissimi*. Qu'entre autres le General des Augustins ne luy avoit point dissimulé l'empressement où le temps qu'il devoit à cette affaire le mettoit, & la peine qu'il avoit de voir qu'on les obligeast de parler dans une Congregation de personnes qualifiées & venerables, comme estoient celles qui s'y trouvoient, avant qu'on leur eust donné le temps de s'instruire des choses dont ils estoient obligez de porter jugement. Qu'il falloit pour parler sainement

de toutes les matieres qui devoient y estre traittées & qui s'y propofoient, qu'ils pussent lire S. Augustin & Janſenius, nos écritures & celles de nos adverſaires.

Après plusieurs viſites que nous avions faites chez M. le C. Cechini, pour luy preſenter nos écritures, nous le trouvâmes enfin le vendredi matin 27, & nous les luy preſentâmes. Mais auparavant M. l'Abbé de Valcroiſant luy expliqua en Latin fort amplement l'eſtat des choſes, & la maniere dont nous eſtimions qu'il eſtoit juſte & expedient de traiter cette affaire, pour la bien connoiſtre & en bien juger. Après nous avoir entendus paſſiblement, il nous dit que nous viſſions Meſſieurs les autres Cardinaux avant la Congregation qui ſe devoit faire le mardi ſuivant, en cas que la ſignature de grace ne l'empêchaſt pas; parce que dans celle qui s'eſtoit faite le mardi précédent, on n'avoit point du tout parlé de ces choſes préambulaires qui ſe devoient juger avant que d'en venir aux Propoſitions, mais qu'on avoit porté la coignée droit à la racine de l'arbre, & qu'on avoit commencé par les Propoſitions. Nous ne nous ouvriſmes pas beaucoup à ce Cardinal ſur l'eſtime que nous faiſions de ces Congregations; mais nous luy diſmes que la maniere équitable dont nous voïons qu'il prenoit les choſes que nous luy avions représentées, nous faiſoit croire que quand il auroit veu nos écritures, il connoiſtroit & eſtimeroit comme nous, que pour bien juger de cette affaire, & dans l'ordre neceſſaire pour la bien entendre, il falloit regler avant tout ces demandes préliminaires, & bien établir en ſuite l'eſtat des Propoſitions & des queſtions qui ſeroient à décider, & ſur leſquelles nos adverſaires & nous aurions à conteſter. Enfin il nous témoigna qu'il prenoit tres bien les choſes, & qu'il euſt eſté d'avis ſi elles euſſent dépendu de luy qu'elles euſſent eſté traittées comme nous le demandions. Mais il eſtoit deſja tombé dans la diſgrace du Pape, ainſi que je l'ai dit cy-deſſus; & ſ'il avoit beaucoup d'eſprit de juſtice, il avoit tres peu d'autorité. Il ſe trouvoit bien à ces Congregations particulières, où il n'y avoit que des Cardinaux, mais ſa diſgrace & meſintelligence avec le Pape ne luy permettoit pas de ſe trouver nulle part en preſence de ſa Sainteté; ny de parler meſme parmi ſes Confreres avec la liberté qu'il euſt pu le faire ſ'il ne ſe fuſt pas trouvé dans cet eſtat de diſgrace.

J'appriſ l'apreſdiſnée que le General des Dominicains avoit encore un nouveau ſujet de plainte qu'il vouloit faire ſur cette Congregation, ſçavoir qu'on euſt excluſ du nombre des Conſulteurs le P. Compagnon du Commiſſaire du S. Office, & celui du Maître du ſacré

Palais, qui tous deux y devoient eſtre de droit.

Je me rencontraï le ſamedi 28 avec un fort ſçavant Dominicain, qui s'eſtant mis ſur le ſujet de la premiere Propoſition, me dit qu'il l'eſtimoit fort véritable & hors de tout danger de Cenſure ſi l'on y faiſoit juſtice; mais que ceux qui auroient envie de la condamner ſe jetteroient du coſté de l'expreſſion & de la façon de parler, pour avoir dequoy fonder leur condamnation. Que luy neantmoins il croioit qu'il n'y avoit pas lieu de l'attaquer meſme de ce coſté-là, parce que tette façon de parler n'eſtoit pas mauvaſe, puisſqu'elle eſtoit de l'Evangile. Ce qu'il prouva par l'exemple de ce jeune homme, qui aiant demandé à Noſtre Seigneur ce qu'il falloit faire pour eſtre ſauvé, & Noſtre Seigneur luy aiant répondu qu'il vendiſt tout ce qu'il avoit, qu'il le donnaſt aux pauvres, & qu'il le ſuiviſt; ce jeune homme en devint tout triſte, parce qu'il eſtoit bien riche. Sur quoy Noſtre Seigneur dit à ſes Diſciples, que les perſonnes riches auroient bien de la peine à entrer dans le Royaume de Dieu, parce qu'il eſtoit plus facile qu'un chameau paſſaſt par le trou d'une aiguille (ce qui eſt pourtant impoſſible) qu'une perſonne riche entraſt dans le Royaume de Dieu. Ce qui aiant porté les Diſciples qui eſtoient préſens, à faire cette demande à Noſtre Seigneur: *Qui eſt-ce donc, luy dirent-ils, qui pourra eſtre ſauvé?* *QUIS ergo poterit ſalvum eſſe?* A quoy Noſtre Seigneur leur répondit que les choſes qui eſtoient impoſſibles aux hommes, laiſſez à eux-mêmes, leur eſtoient poſſibles avec la grace de Dieu. *QUÆ IMPOSSIBILIA ſunt apud homines, poſſibilia ſunt apud Deum.* Voilà le meſme terme, diſoit ce Dominicain, qui eſt dans la Propoſition, duquel Noſtre Seigneur ſe ſert dans l'Evangile, & dans une hypothèſe pareille à celle de la Propoſition. Car ce jeune homme à l'occaſion duquel ſ'en ſert, eſtoit juſte, aiant gardé de tout temps les commandemens de Dieu, & S. Auguſtin dit de luy que *erat juvenis grata & amata*. Et Noſtre Seigneur luy commandant de vendre ſes biens & de les donner aux pauvres, ne luy donne pas un conſeil, mais luy enjoint une choſe de commandement, car dans les circonſtances de ce temps-là on ne pouvoit ſuivre Noſtre Seigneur ſans tout quitter. Outre que Noſtre Seigneur fait tomber l'impoſſibilité dont il parle, non ſur la vente des biens, mais ſur le ſalut. Or on ne peut pas dire, que l'obligation qu'ont les hommes de ſe ſauver, ſoit ſeulement un conſeil & non pas un commandement. Et neantmoins Noſtre Seigneur uſa de ce mot: *Qua impossibilia ſunt apud homines*. Pourquoy donc diſoit ce Dominicain, ne s'en ſerviroit-on

on pas à l'égard des justes dont il est parlé dans la Proposition, à qui les commandemens de Dieu sont impossibles de cette façon, quand ils n'ont pas encore toute la grace dont ils ont besoin pour les observer : & à qui ils deviennent apres possibles avec cette grace quand ils l'ont reçue, *possibilia sunt apud Deum*, ainsi qu'il est aussi dit dans l'Evangile, & qu'il est à presupposer dans les justes dont il est parlé dans la Proposition, à qui il n'est dit que les commandemens sont impossibles, que *secundum praesentes quas habent vires*, selon les petites forces qu'ils ont dans le temps que ces commandemens ne leur sont pas encore tout à fait possibles & de la dernière possibilité qui n'a plus besoin d'aucune autre grace pour agir ?

Quant au Concile de Trente qui condamne cette façon de parler, disoit ce Dominicain, c'est en parlant contre Luther qu'il la condamne; contre Luther, disoit-il, qui vouloit que les commandemens de Dieu fussent impossibles aux hommes, mesmes émeus & excités par la grace, *ut iam sub gratia posito*. Ce qui s'entend de la grace actuelle, puisqu'autrement ce seroit en vain que le Concile l'auroit adjouté; & Luther parloit generalement de tous les justes : le terme indefini du Concile se devant résoudre dans l'universel. Or il y a bien de la difference de dire que les commandemens de Dieu sont impossibles à tous les hommes justes, de quelque grace actuelle qu'ils soient aidez & secourus; qui est ce que le Concile condamne; & dire, qu'il y a des commandemens de Dieu qui sont impossibles aux justes, quand ils n'ont pas encore la grace efficace dont ils ont besoin pour les leur rendre possibles en sorte qu'il ne leur manque aucun secours pour agir effectivement, qui est ce qui est dit dans cette premiere Proposition.

C'estoit là le sentiment de ce Dominicain, qui l'entendoit & la consideroit de cette sorte. Le Pape à qui on l'a autrement exposée, & qui l'a entendue & considerée autrement, l'a condamnée. Je m'en tiens à la condamnation qu'il en a faite, sous laquelle n'est point compris & enveloppé le sentiment que ce Dominicain avoit. Je ne dis pas de la Proposition; car elle est condamnée; mais je dis de la verité Catholique qu'il consideroit sous les termes de cette mesme Proposition, laquelle verité n'est pas condamnée avec la Proposition.

Je vis le lundi 30 par occasion dans le Couvent des Augustins l'ancien Professeur en Theologie, & dans l'entretien que nous eûmes, je luy dis qu'il seroit fort bien de porter sous main le General des Augustins, à demander dans les Congregations particulieres qui se tenoient chez M. le C. Spada, qu'avant tout on y fust justice à S. Augustin dont la doctrine

& l'autorité avoient esté si indignement outragees; & je luy dis nettement que je ne pouvois pas en parler moy, mesme à ce General, parce que je ne voulois pas sçavoir qu'il se fust des assemblées particulieres sur nostre affaire, ny donner occasion de dire que je fisse aux Consultants qui s'y trouvoient aucune information secrette & particuliere.

CHAPITRE X.

Lettres qu'on nous écrivit de Paris pendant le mois de Septembre, & par lesquelles on nous mandoit toujours de ne nous point engager dans la Congregation, qu'à condition d'estre mis en presence de nos adversaires. Deux en trois choses remarquables qui arriverent aux Jesuites pendant ce temps-là.

C'Est une chose qui me surprend encore, quand j'y fais reflexion, comment la joie & l'esperance, que nos Eveques & nos amis avoient eue de la declaration qu'on nous avoit faite de l'établissement de cette Congregation, se dissipent en peu de temps. Outre ce que j'en ai desja dit cy-dessus dès la fin du mois d'Aoust, celuy de nos Eveques qui avoit le plus d'experience de la Cour de Rome, & qui y avoit le plus de correspondance; nous fit avertir que nous nous tinions fort sur nos gardes, & qu'on luy avoit mandé de Rome, que la Congregation n'avoit esté faite que pour nous mettre en estât de recevoir un jugement contradictoire contre nous, dont le dessein avoit desja esté pris. Et durant tout ce mois-là de Septembre, ceux qui estoient à Paris nous firent continuellement donner des avis semblables.

● Par les lettres du 7 on nous manda de leur part qu'on leur avoit écrit de Rome que la Congregation ne nous avoit pas esté accordée pour nous faire justice, mais pour nous surprendre, à dessein de rendre un jugement contradictoire dans la cause que nous defendions, & que nous prissions bien garde aux surprises.

Par les lettres du 13, que ce que je leur avois mandé par les dernieres qu'ils avoient reçues de moy, ne les avoit point surpris. Qu'il y avoit long temps qu'ils estoient persuadés, que M. Hallier & ceux avec lesquels il agissoit de concert contre nous, seroient tous leurs efforts pour éluder la Congregation, & pour n'y point comparoitre; mais qu'ils se tenoient assurés, que tant qu'ils auroient auprès du Pape des Deputez pareils à nous, ils ne devoient point apprehender que nous relaschassions rien de l'ordre qu'ils nous avoient donné d'obtenir une Congregation dans laquelle les parties fussent obligées de comparoitre solennellement, & d'agir dans les formes Canoniques & necessaires pour avoir un jugement qui pût estre

recen avec benedictum & sans contestation de tous les fideles. Que si neantmoins les gens à qui nous avions à faire, s'opiniastroient à ne point vouloir comparoître devant cette Congregation dans les formes legitimes, ils nous ordonnoient d'avoir recours à nostre Commission, qui portoit que nous serions entendus publiquement dans une Congregation où nos adversaires comparoistroient; de nous tenir à cette clause, & de n'y point donner d'atteinte en quelque maniere que ce fust. Qu'ils estoient trop persuadez de la justice du Pape & de Melleigneurs les Cardinaux, pour croire qu'après une declaration si legitime, ils trouvaissent à redire à nostre procedé. Que nous nous souvenions par consequent qu'autre ce pouvoir nous n'en avions point d'autre. C'est pourquoy s'il arrivoit quelques difficultez au prejudice de cela, que nous eussions recours à eux, & que nous leur mandassions ce qu'on exigerait de nous. Que ce qui les obligeoit davantage à nous le recommander de nouveau, estoit que les Jesuites & les amis de M. Halber disoient à Paris qu'il parviendroit à la fin du mois d'Octobre pour estre à Paris à la fin du mois de Novembre, & qu'il apporteroit une Censure.

Par les lettres du 20. Melleigneurs approuvoient la Conclusion de nostre écrite des gestes, & celui que nous avions donné de l'autorité de S. Augustin dont nous leur avions envoyé copie. Ils estoient bien-aïses que nous eussions par-là obligé nos adversaires à reconnoître cette autorité, & nos juges à l'établir, parce que quand cela seroit fait une fois, le reste de la contestation seroit aisé à vider; mais ils nous recommandoient sur tout de bien prendre garde, qu'à l'occasion de ces écrits nos adversaires ne tâchassent de faire de nostre affaire un procès par écrit, parce que c'estoit le seul moyen qui leur peust rester pour se sauver. Que M. Lagault avoit écrit à une personne des amis de Melleigneurs, comme triomphant desja de la victoire dont il estoit certain; qu'il sembloit par sa lettre qu'il fust comme assuré qu'en ne nous donneroit point d'audience en la maniere que nous l'avons demandée, & qu'on se contenteroit de nous entendre en particulier le plus promptement qu'il seroit possible.

Et enfin par celles du 27 du mesme mois, que nous prissions tousjours bien garde de ne nous point engager dans la Congregation autrement qu'en presence de nos adversaires; que mesdits Seigneurs ne nous avoient envoyé, qu'à cette condition; & que nous fissions en sorte que nos adversaires redigeassent aussi-bien que nous tout ce qu'ils diraient par écrit, & qu'on les obligast de le signer suivant l'usage des Congregations.

Il arriva aux Jesuites vers ce temps-là deux ou trois choses assez remarquables. Ils firent soutenir dans leur College de la ville de Grets

en Allemagne, Gracii, cette Proposition, *Quod n'estoit pas de foy que Innocent X fust vray & legitime Pape: INNOCENTIUM X esse legitime Pontificem, non est de fide.*

Ils firent à Rome une grande solemnité de l'année seculiere de la fondation, ou de la possession qu'ils avoient, d'un College établi pour les Allemands & pour les Hongrois. Ils y firent declamer par un jeune Comte Allemand une harangue qu'un de leurs Peres avoit composée, à laquelle declamation ils avoient invité tous Melleurs les Cardinaux qui s'y trouverent tous, si je ne me trompe, à l'exception de M. le C. Spada, qui peut-estre estoit retenu ailleurs par quelque plus grave occupation. Ils firent imprimer en suite cette harangue; & elle fut censurée peu de jours apres par le Maistre du sacré Palais. Il me souvient qu'entre les diverses choses qui meritoient d'y estre reprises, & qui estoient en tres grand nombre, il y estoit dit par une assez forte figure de Rhetorique que le Pape s'avoit fait heretique.

Quelques personnes ayant considéré qu'il estoit peu edifiant de voir les Jesuites roder dans leurs Eglises & sous leurs cloistres, recevoir & faire des visites &c. dans le temps qu'on celebrait chez eux les divins offices des grandes Messes & des Vespres, pendant qu'ils les faisoient chanter par des gens Laïques loüez pour cela, y firent faire reflexion à quelques-uns de ceux qui estoient de la Congregation de Rure des Ceremonies Ecclesiastiques. Le General des Jesuites fut averty peu de temps apres, que cette Congregation estoit sur le point de faire un decret. 1. Afin de les obliger à officier dans les festes doubles de la premiere & seconde classe avec Diacre & Soudiacre & autres acolytes convenables à la grande Messe, & aux Vespres avec un Prestre, Portecierges, Port'en-cens &c. 2. pour les empêcher de faire des octaves des festes de leurs Bienheureux qui n'estoient point canonisez. Le General & ses Assistans ayant deliberé de ce qu'ils avoient à faire en cette occurrence, resolurent de prévenir ce decret en l'excutant, pour ôster à cette Congregation le sujet d'en faire un qui parust an jour, & qui pût leur estre un petit sujet d'humiliation. C'est pourquoy le premier d'Octobre qu'ils celebrent la feste de leur Bien-heureux Borgia, ils officierent aux premieres & secondes Vespres & à la grande Messe avec les ceremonies cy-dessus selon l'intention de cette Congregation dont ils avoient eu connoissance; & contre ce qu'ils avoient accoutumé, ils ne firent point d'octave de cette feste. Jusqu'à la Toussaints il ne se rencontra point pour eux de feste de premiere & seconde classe, & durant tout le mois d'Octobre ils ne firent rien qu'à l'ordinaire. Le Pape qui estoit

averty

averty de ce qu'ils faisoient, & qui vouloit leur en prescrire davantage, fit dire par quelqu'un au General qu'il y avoit long temps qu'il ne l'avoit veu, & c'estoit luy dire qu'il allast à l'audience de sa Saioteté. Mais le General eust bien voulu s'en dispenser disant qu'il craignoit que le Pape ne s'expliquast plus clairement; qu'il pourroit bien leur prescrire quelque autre chose davantage à quoy il faudroit obeir, & qu'il valoit mieux se tenir comme ils estoient. Neantmoins il ne put s'en dédire, il fallut qu'il allast voir le Pape dans l'Oratoire de la Toussaints. Il representa sur ce sujet à sa Sainteté le changement que la Congregation de *Ret* avoit introduit dans leur Compagnie; que oantmoins ils s'y estoient soumis, & en avoient prevenu le decret en obeissant. Le Pape luy répondit qu'il avoit esté bien edifié de sçavoir qu'ils avoient obey si promptement; mais qu'ils se trompoient de croire, que la Congregation ne voulust les obliger d'officier de la sorte, que dans les festes de la premiere & seconde classe; qu'il falloit qu'ils le fissent toutes les fois qu'il y auroit grande Messe & Vespres. Le General repliqua au Pape que sa Sainteté les obligeoit à ce qui ne se pratiquoit en aucune Maison de Religion, ny mesme aux Collegiales où l'on n'officie pas de la sorte aux festes simples. Qu'il prioit sa Saioteté de coosiderer qu'il n'avoit personne dans sa Societé qui fust instruit aux ceremonies; qu'en beaucoup de Colleges il n'y avoit pas assez de monde pour cela, & pour les autres fonctions. Le Pape répondit au General qu'il falloit le faire comme sa Sainteté l'avoit dit, dans toutes les maisons de leur Societé par tout le monde; & qbes'ils ne le faisoient d'eux mesmes, il seroit publier le decret. Le General répondit au Pape qu'ils obeiroient, & se retira. En suite le second Dimanche de Novembre ils officierent dans leur Maison professé du *Giesu* avec ces ceremonies. Ils dirent la grande Messe avec Diacre & Sousdiacre, avec les Portecierges & le Port'encens. L'après-dînée aux Vespres qui estoient de S. Martin, il y avoit un Jesuite qui officioit, revestu de surplis & de chape; dans l'enceinte du balustre aux environs de luy il y avoit deux Portecierges, un Port'encens, & deux autres acolytes revestus de surplis, tous Jesuites. Quand ils eurent en ce temps là à leur College les quarante heures, ils le pratiquerent ainsi. Ils devoient aussi en user de mesme au Noviciat quand il y auroit grande Messe ou Vespres chantées; mais on ne croyoit pas qu'ils deussent fort se hastier de prendre cet usage hors de l'Italie, où ils seroient plus éloignez de la presence du Pape. Mais revenons aux choses qui nous regardent.

CHAPITRE XI.

Nouvelles poursuites pour la communication de nos écritures; & d'un nouvel écrit de M. Flaher qui nous tomba entre les mains.

Nous ne sortîmes point du logis le Mar-dy premier jour d'Octobre; mais nous apprîmes le lendemain matin qu'il estoit tenu ce jour-là une seconde Congregation chez M. le C. Spada. Que Messieurs les autres Cardinaux s'y estoient rendus si tard, que M. le C. Spada s'en estant impatienté, avoit envoyé de ses Estafiers chez leurs Eminences pour sçavoir s'ils viendroient: Qu'en fin Messieurs les Cardinaux Ginetti & Ghiggi s'y estoient rendus; que M. le C. Cechini n'y vint pas: Que les Consultants entrerent bien tard, & que la Congregation ne dura que tres peu de temps.

L'après dînée j'allay voir M. l'Ambassadeur. Il me dit qu'il avoit veu la veille deux des Docteurs nos adversaires, qui luy avoient dit qu'on commençoit les conferences; qu'ils n'y estoient point mandez, & qu'ils laissoient faire. Je répondis à M. l'Ambassadeur que c'estoit ce qu'ils demandoient qu'on en usast de cette façon; que cela estoit bien aisé à des gens qui n'avoient guere d'envie d'y comparoitre. M. l'Ambassadeur me dit qu'ils disoient pourtant qu'ils estoient tout prests de le faire. Je repliquai qu'ils y estoient prests comme des gens qui pour faire les braves faisoient semblant de vouloir se battre en duel, mais qui sous main de peur de s'engager dans le combat, se faisoient donner des gardes. M. l'Ambassadeur me dit qu'il avoit tousjours bien dit, qu'on auroit de la peine à Rome de se résoudre de nous entendre. Je luy dis que nous n'estions pas encore à la fin de l'affaire; que nous aurions tort si nous nous plaignions si-tost qu'on ne voulust point nous entendre; que nous esperions tousjours qu'on le seroit suivant la promesse qu'on nous en avoit faite en nous declarant l'établissement de la Congregation comme nous l'avions demandée. Que ces premieres conferences que Messieurs les Consultants faisoient ensemble, estoient peut-estre à dessein de ventiler tousjours entre eux les Propositions pour les reduire à des sens clairs & distincts, qui estoit la premiere chose que nous avions représentée au Pape qu'il estoit nécessaire de faire pour proceder utilement & distinctement dans tout l'examen & la decision de cette affaire. M. l'Ambassadeur alla voir Messieurs les Cardinaux Capponi & Ursin. Je l'accompagnai dans ces deux visites; & dans le cours de l'entretien que j'eus avec luy en chemin faisant, je le priaï de faire naif-

tre quelque occasion dans laquelle il fût en forte que M. Hallier & M. l'Abbé de Valcroissant pussent entrer ensemble en conference sur quelque point de la matiere en question, & que cela se passât en la presence ou de deux ou trois de ses amis avec luy, afin qu'il pût experimenter de quelle façon l'un & l'autre penetreroit & discuteroit les choses, & nous mettroit par cet essai un peu en haleine les uns & les autres. M. l'Ambassadeur me dit qu'il ne devoit pas s'ingerer si avant dans la discussion de ces choses-là. Je luy dis que ce ne seroit pas pour les decider; mais qu'il seroit comme le Roy quand il fait faire exercice au Regiment des gardes où chacun fait ce qu'il seroit dans une bataille, mais neantmoins sans que personne soit victorieux ny vaincu, & mesme sans qu'on rende de part ny d'autre aucun combat.

M. le Curé de S. Sauveur avoit esté gratifié par le Pape de la charge de Sous-bibliothécaire du Vatican, qui est une qualité considerable, tant pour la marque de l'estime qu'on fait de la capacité d'un homme à qui l'on donne cet employ, qu'à cause des appointemens qui y sont attachés, & qu'elle met un homme en rang de Prélatüre, qui l'oblige d'aller en carrosse & vestu de violet, *di pavonazzo*. C'estoit M. le C. Ghiggi qui estoit du mesme pays que luy & son ancien ami, qui avoit porté le Pape à reconnoître le merite & les travaux de ce Curé en luy conférant cette dignité. Il estoit le nostre aussi cordialement qu'on le peut estre à personne, & aussi-tost qu'il eust entre les mains les marques de sa Magistrature, qui estoient les clefs de la Bibliothèque Vaticane, & des armoiries où sont les livres; il nous en vint offrir l'usage, non seulement dans les temps ordinaires que ceux qui en ont la permission y peuvent venir, mais aussi à toutes les heures que nous voudrions, le jour & la nuit. Il me dit le jeudi 3 que le bon Maître du sacré Palais, qui ne sçavoit pas l'étroite habitude que nous avions avec luy, l'avoit prié par sentiment de tendresse pour nous, de nous accommoder des livres dont nous aurions besoin de cette Bibliothèque.

Si je ne craignois de tomber dans des redites par trop frequentes & trop ennuyeuses d'une mesme chose, je rapporterois encore icy un entretien que j'eus le 4 avec le P. Mulard en presence du sig. Domenico Ferranti & du Pere Fani, dans lequel il me dit encore plus de choses de sa deputation de l'année précédente; de celle dont il disoit estre chargé en celle-cy de la part du Roy pour cette mesme affaire; & des lettres de M. Hallier à Messieurs les Cardinaux & à M. Albizzi, que je n'en ai dit encore. Mais pour laisser tout à fait cela & n'en parler plus, j'y ajouterai seulement deux

choses nouvelles qu'il m'apprit dans cet entretien, & dont je n'ai encore rien dit: L'une, qu'au commencement M. Joyfel ne devoit pas estre du voiage auquel il avoit engagé M. Hallier; que les lettres de recommandation qu'on avoit eues de la Cour pour ces Messieurs ne parloient que de M. Hallier & de M. Lagault, & que M. Joyfel les avoit depuis priez de l'aggreger à leur compagnie. La seconde, que l'année précédente quand son General luy avoit donné son obediencia, pour le retirer en France; il l'avoit fait en partie à cause des plaintes que le General des Dominicains avoit faites contre luy à son General, quand il avoit veu qu'il sollicitoit cette affaire contre nous.

L'après-dînée nous allâmes chez M. les Cardinaux de nostre Congregation, pour les faire souvenir qu'il y avoit quinze jours que nous leur avions présenté nos écritures; que nous croïons qu'ils pouvoient depuis en avoir fait la lecture; & que nous estimions qu'ils jugeroient à propos de les faire communiquer aux Docteurs contre lesquels elles estoient faites, afin qu'ils fussent prests pour y répondre quand il plairoit à leurs Eminences que nous comparussions avec eux dans la Congregation. Et afin qu'après que nous serions sortis de devant eux, ils n'oubliaissent pas la priere que nous leur serions allez faire; nous en fîmes un petit Memorial, dont nous fîmes autant d'exemplaires qu'e nous signâmes, qu'il en falloir pour le présenter à chacun d'eux. Ce Memorial portoit ces termes. L'inscription de dehors

Eminentissimi ac Reverendissimi Domini Domini Cardinalibus Congregationis instituta pro negotio quonque Propositionum.

Et le dedans

Eminentissimi Reverendissimique

Domini Cardinales,

Eminentius vestris humilissimè supplicamus uti jubeamus adversarius nostris communicari duo scripta, eorumque summariū, quæ ante quindæ dies obtulimus Eminentius vestris. Quas Deus, &c.

Cet &c. est du stile & de la forme ordinaire dont on finit les Memoriaux, & il comprend toutes les paroles de respect, d'affection & de souhaits qu'on pourroit y adjouter en s'étendant plus au long.

Après donc cet &c. ce Memorial estoit ainsi signé

Natalis de la Lane Doctör Theologus Facultatis Parisiensis, Abbas Beata Maria de Palæ Crescente.

Ludovicus de Saint-Amour Sacra Facultatis Parisiensis Doctör ac Socius Serbicus.

Ludovicus Angrea ejusdem Sacra Facultatis Parisiensis Licentiatius; ac insignis Ecclesiæ Trecentis Canonicus.

NOUS

Nous allâmes d'abord chez M. le C. Spada que nous ne trouvâmes pas; & après nous allâmes chez M. le C. Ginetti à qui nous parlâmes. Nous avions eu peu de temps de le pouvoir faire quand nous luy avions présenté nos écritures, de sorte qu'à l'occasion de la communication que nous luy en demandions, nous luy fîmes de vive voix un exposé assez ample de ce qui y estoit traité; & après l'avoir entendu, il nous répondit en Latin comme M. l'Abbé de Valcroissant luy avoit parlé, & ne nous repliqua rien sur la communication que nous demandions qu'il s'en fît, mais nous dit des termes généraux de l'assurance que nous devions avoir, qu'on ne feroit rien en cette affaire, qu'on n'eût auparavant considéré le tout exactement. Nous allâmes après chez M. le C. Ghiggi, qui ne revint qu'à la fin du jour à 24 heures de la promenade où il estoit allé avec le Pape. Quand nous luy eûmes dit le sujet qui nous amenoit, il nous répondit qu'il ne sçavoit pas si cela seroit jugé expedient, que cette affaire n'iroit pas si à la hâte, qu'elle marcheroit avec des pieds de plomb, qu'on n'y feroit rien que bien posément, *molto posatamente*. En suite sur ce mot d'adverbiaires, il dit qu'il estoit fâché qu'on en usât entre nous, parce qu'il croyoit que nous cherchions les uns & les autres la vérité. Nous luy disîmes, que si nous sçavions un mot plus doux pour exprimer des gens avec qui nous estions en contestation, nous nous en servirions volontiers; & pour ce qui estoit de la difficulté qu'il nous faisoit de cette communication d'écritures, qu'elle nous surprenoit extrêmement, parce que M. le C. Roma nous l'avoit promise de la part du Pape, après que nous avions esté un an entier à la demander. M. le C. Ghiggi nous répondit, qu'il ne sçavoit pas ce qu'il en avoit peu sembler à M. le C. Roma, mais qu'on verroit ce qui seroit expedient. Il avoit eu quelque pensée que cette priere & ce Memorial s'adressassent à luy tout seul; mais nous luy disîmes que nous en présenterions aussi autant aux trois autres Cardinaux. Il nous répondit qu'ils en parleroient donc ensemble, & qu'après qu'ils en auroient conseré, il se trouveroit peut-estre qu'il en faudroit aussi parler à sa Sainteté.

Le samedy 5 au matin nous allâmes chez M. le C. Spada pour luy présenter nostre Memorial, & ne l'ayant point trouvé, nous allâmes chez M. le C. Cechini à qui nous le présentâmes, après luy avoir dit le sujet pour lequel il estoit fait. M. le C. Cechini nous répondit qu'il n'avoit pas encore pu voir toutes nos écritures, qu'elles estoient bien plus longues que celles de nos adverbiaires, & les jours déjà bien courts, & que ses yeux ne pou-

voient plus luy permettre de rien lire à la chandelle. Mais qu'il nous donnoit un avis, sçavoir que nous devions bien prendre garde dans les autres instructions ou informations que nous aurions encore à leur faire, de ne point entrer dans les matieres de la grace qui avoient cy devant esté contestées entre les Dominicains & les Jésuites, parce que selon ce qu'il en avoit ouï parler, il ne croyoit pas que ce fust l'intention du Pape qu'on y touchast en aucune sorte, attendu qu'après de longues conférences & discussions qui en avoient esté faites sous Clement VIII & Paul V tout le reglement qu'on avoit pu y apporter avoit esté que Paul V avoit imposé sur ce sujet aux parties un silence perpétuel. Nous luy répondîmes que nous supplions S. E. de trouver bon que nous l'assurassions que ce silence qui avoit esté imposé aux parties par Paul V n'estoit pas pour estre perpétuel, mais seulement un ordre provisionnel pour empêcher les parties de prevenir son jugement, & se taxer les uns les autres d'herésie, en attendant que la disposition des choses luy permissent d'en publier sa decision, qui avoit déjà esté faite en faveur des Dominicains contre les Jésuites, & de laquelle il y avoit eu une Bulle dressée, dont il estoit resté à Rome en plusieurs endroits des monumens irreprochables. Que depuis ce temps-là les Jésuites, au lieu de profiter de ce silence qui avoit esté ordonné principalement en leur faveur, pour ne les pas flestrir par une condamnation qui se seroit publiée contre eux, & de revenir peu à peu à la doctrine de l'Eglise qu'on leur avoit fait voir qu'ils abandonnoient, s'en estoient au contraire toujours éloignés davantage peu à peu, & avoient enfié tellement répandu par tout dans l'Eglise leurs imaginations erronées, qu'ils les faisoient quasi passer à présent comme la doctrine de l'Eglise, & qu'ils donnoient par là un pretexte aux heretiques de reprocher à l'Eglise qu'elle quitoit sur ces matieres la Tradition & la vérité des Ecritures. Qu'il estoit temps de remédier à ce desordre, & que le Saint Siege & l'Eglise fissent connoître à toute la terre; quelle estoit leur doctrine & leur commune creance sur ce sujet. Qu'il estoit du devoir & de l'intérêt de l'un & de l'autre, de ne pas tenir davantage sous le boisseau par un plus long silence, la lumiere qui devoit estre sur le chandelier & sur la montagne même pour éclairer tout le monde, & apprendre à chacun le chemin véritable de son salut. Que ce mystere de la grace estoit un des principaux points de la foy de l'Eglise, & dont la connoissance estoit la plus utile aux fideles pour les tenir dans la reconnoissance de ce qu'ils doivent à Dieu, & dans l'humilité Chrestienne qui leur

est si nécessaire. Que pour cette raison le grand Apôtre des Gentils en écrivant aux Romains pour le leur expliquer, leur dit qu'il ne veut pas qu'ils l'ignorent de-peur qu'ils ne laissent quelque entrée à la vanité dans leur ame : *Nolo enim vos, fratres, ignorare mysterium hoc, ut non sitis vobis ipsis sapientes* : Que pour cela S. Fulgence nous avoit appris que ce bien-heureux Apôtre n'avoit pas voulu qu'on tint dans le silence la doctrine qu'il nous avoit laissée écrite : *Beatus Apostolus noluit sileii quod volumus scribi* : Et que S. Augustin avoit dit que c'étoit dans son Epître aux Romains principalement que cet Apôtre avoit développé ce mystere, afin que la connoissance en étant donnée à cette grande ville dont l'empire s'étendoit sur toutes les nations du monde, cette même connoissance pût en suite se répandre par toute la terre, comme venant de la teste à tous les membres : *De cuius gradicatione maxime ad Romanos Apostolica Epistola loquitur, ut inde se gradicatio ejus velut à capite orbis toto orbe diffunderet*. Que ce seroit une chose bien surprenante, que ces eaux salutaires qui devoient couler de cette source pour arroser tout le Christianisme, & y apporter une heureuse fécondité, fussent resserées & retenues dans cette même source par un silence continuë qui causeroit par tout une funeste sécheresse & stérilité ; & que quelque jour Dieu qui avoit dit à ses Apôtres ; allez, preschez par tout les veritez de mon Evangile, pût reprocher à ceux qui en étoient les successeurs d'avoir retenu ces veritez captives, & de les avoir étouffées comme elles l'auroient été dans le centre même de leur azile le plus assuré, si au lieu de les protéger contre les attaques de leurs ennemis, le Saint Siege les avoit condamnées à un Silence perpetuel. C'est pourquoy il n'y avoit nulle apparence de dire que ce Silence eust été imposé, & s'il l'avoit été, il y auroit une nécessité & une obligation evidente de le rompre. Quant à ce que M. le C. Cechini nous avoit dit de ne pas entrer dans la matiere de *Auxiliis* ; Que nous n'y entrerions qu'autant que les choses qu'on examineroit nous y feroient entrer : Mais que nous ne pouvions pas dissimuler à S. E. que si l'on n'y vouloit pas entrer, on ne pouvoit donc entrer en aucun examen ny discussion des Propositions, parce que nous ne les soutenait qu'à cause de la connexion qu'elles avoient avec la grace efficace, dont elles étoient des conséquences & des dependances nécessaires, quand elles seroient reduites au sens dans lequel nous aurions à les defendre ; on ne pouvoit en rien établir, en rien juger, en rien prononcer de part ou d'autre, qu'on ne decidast en même temps de part ou d'autre toute la matiere. Qu'il y avoit une

si grande saison de toutes les maximes qu'on pouvoit avancer de part ou d'autre en cette matiere, qu'un seul point en étant une fois accordé de part ou d'autre, il étoit facile d'y reduire tout le reste par des conséquences nécessaires & evidentes ; *Non habet aliud summa quam portio*. Que s'avoit aussi été l'artifice des Jesuites & de leurs partisans en cette dernière affaire, de cacher des veritez Catholiques de ce mystere de la grace sous les termes ambigus dont les Propositions étoient composées, pour comprendre quelque une de ces veritez sous la condamnation qu'ils pourroient obtenir des Propositions, étendre la condamnation de la Proposition à cette verité ; conclure evidemment de la condamnation de celle-là celle de toutes les autres, & de leur condamnation pretendre en suite que leurs sentimens, qui y sont diametralement opposez, auroient été autorisez & établis comme orthodoxes par le Saint Siege. Qu'il n'y avoit eu que l'evidence & l'importance des maux qui naistroient d'une surprise de cette nature qu'on auroit faite au Saint Siege, qui avoit porté les Prelats dont nous estions deputez, de nous envoyer pour l'en avertir. Que c'étoit au Pape & à leurs Eminences sur qui le Pape se reposoit, d'y prendre garde, & que si nous y avions quelque petit interst pour l'assésion que nous avions pour le Saint Siege, & pour la part que cette assésion nous faisoit prendre dans une affaire qui le regardoit si fort, le Pape & leurs Eminences y étoient tout autrement engagez & interessez que nous. M. le C. Cechini entendit ce discours avec une grande attention ; il nous en parut touché ; & comme il avoit été jusques-là peu accoutumé à ce langage, le sentiment qu'il nous en témoigna nous fit croire qu'il étoit un de ceux qui considereroit davantage la consequence des choses que nous luy représenterions & qui nous y rendroit plus de justice en ce qui dependroit de luy.

Nous retournâmes le Dimanche 6 chez M. le C. Spada, à qui nous donnâmes enfin nostre petit Memorial, & nous luy dismes que nous l'avions adressé à tous Messieurs les Cardinaux de la Congregation, parce que lors que nous luy en avions parlé à luy la première fois, afin qu'il ordonnât la communication de ces écritures, il nous avoit dit qu'il falloit aussi la demander aux autres, & qu'ils l'ordonnassent tous ensemble. Il nous répondit qu'il en feroit rapport, & qu'on verroit ce qui seroit à propos.

Je vis le même jour Monsignor Sacrista, qui me dit que les Jesuites vouloient de fendre leur Panegyrique du College de Hongrie contre le decret du Maître du Sacré Palais, & qu'ils disoient

soient quequant à ce qu'ils y avançaient que le Pape favorisoit l'herésie, c'estoit une figure de Rhetorique où ils avoient mis l'*abstractum pro concreto* : & que généralement dans Rome le commun sentiment estoit, que le Pape les connoissoit assez bien, & qu'il ne les avoit pas *in gran concerto*, qu'il n'en faisoit pas beaucoup d'estat, qu'il ne les aimoit pas trop.

Le lundi 7 le P. Mulard estoit encore sur le point de s'en retourner en France, & il nous apprit diverses petites nouvelles ; entr'autres : Que l'année précédente il avoit présenté au Pape & à MM. les Cardinaux Roma & Spada l'écrit dont j'ai parlé, intitulé ; *An sit sapientia, &c.* Que le P. Annat estoit Auteur de celui intitulé : *Iansenius à Thomistu damnatus*. Et sur ce que je luy dis que c'estoit une grande honte, que M. Hallier se fust misérablement rendu le Colporteur des Jésuites, en ce qu'il recevoit d'eux les écrits qu'ils luy mettoient entre les mains, sans les examiner mesme, pour les aller presenter à Messieurs les Cardinaux : il voulut defendre son bon Cousin de ce reproche, en me disant qu'il en avoit fait un autre depuis. Et comme je le pressai de me dire donc ce que c'estoit, il me dit que ce n'estoit qu'une collection de passages de S. Augustin (je croy qu'il les avoit recueus des Jésuites aussi-bien que les autres), mais le P. Mulard ajouta que M. Joyfel & M. Lagault avoient aussi voulu se mesler de faire quelque chose sur ce sujet, mais que ce qu'ils avoient fait n'avoit rien valu du tout. Enfin il dit que le P. Annat estoit sur le point de s'en retourner aussi en France, & que ces trois Docteurs faisoient tous leurs efforts pour l'obliger de ne point partir de Rome tant qu'ils y seroient.

Le mardi matin 8 nous ne fortîmes point du logis. Je visitai l'apres-dînée le P. Ubaldino, qui me congratula d'abord de ce que nous l'avions emporté dans la Congregation, & qu'elle avoit toute esté d'accord de tout ce que nous avions demandé pour S. Augustin. Je luy remontrai que ce n'estoit pas assez d'en demeurer d'accord de bouche, qu'il falloit le declarer par écrit, & obliger nos parties à le reconnoître aussi. Il l'avoia, & de plus il me confessa, que le chemin qu'ils avoient tenu jusqu'icy dans la Congregation, tant pour ce regard, que pour les Propositions, n'estoit pas celui qu'il faudroit tenir. Il me dit aussi qu'un de nos Docteurs adversaires estoit allé le voir, il ne put me dire son nom, mais selon qu'il me le depeignit, je crus que c'estoit M. Lagault. Il me dit que ce Docteur luy avoit dit, que si l'on ne desfinissoit promptement ces matieres, & si on ne coupoit la racine & le cours à ces heresies, tout se perdroit en France, & qu'à la fin il n'y auroit plus de moien d'y apporter

de remede. Qu'ils n'en vouloient point du tout à S. Augustin. Qu'ils ne vouloient pas non plus entrer dans la matiere de *Auxiliu*. Qu'ils reconnoissoient & confessoient la grace efficace & speciale, particuliere, qui n'estoit pas donnée généralement à tous les justes, sans laquelle aucun ne pouvoit perseverer, & avec laquelle tous ceux qui l'ont receu le peuvent & perseverent en effet, laquelle avoit esté reconnue & desfinie par le Concile de Trente ; ainsi que le Pere Ubaldino l'avoit obligé de le reconnoître. Apres quoy ce mesme Pere me dit, qu'il avoit poussé ce Docteur plus loin ; & qu'il luy avoit fait cet argument. Vous reconnoissez donc que cette grace donne la sainte action, *santum operationem* ; ce que M. Lagault avoit accordé. Or, luy avoit dit le Pere, *Omnis actus presupponeit posse, ab alio ad posse valet consequentia*. Si donc cette grace donne l'action, elle donne aussi le pouvoir proportionné & répondant à cette action. Qui donc n'a point cette grace, n'a point cette action ny ce pouvoir. Or à celui qui n'a point ce pouvoir, bienque les commandemens de Dieu luy soient possibles d'une autre possibilité, ils luy sont impossibles de celle-là. A quoy ce Docteur ne put que luy repartir, mais il se mit à exagerer les grands travaux de M. Hallier pour le S. Siege, & qu'il meritoit d'en estre reconnu ; ce qui alla si loin, que le P. Ubaldino me dit, qu'il falloit qu'il eust de grandes pretensions. J'allai voir sur le soir Monseigneur Sacrista, qui m'apprit qu'il y avoit encore eu ce jour-là une Congregation chez M. le C. Spada, bien qu'il y eust eu signature de grace au Palais.

Nous avions fait quelques copies du Sommaire de nos écritures, pour justifier à quelques-uns de nos amis que nous n'avions pas pris plaisir à reculer durant le temps que nous avions employé à les composer, & pour leur donner une idée de ce que nous y pretendions. J'en avois presté un à M. Bouvier qui vint me le rapporter le mercredi 9, & qui me dit que nostre affaire avoit bien changé de face depuis quinze jours ; que le vent du Bureau estoit bien pour nous ; que le bruit commun estoit que les Jésuites seroient mortifiés, & que le Pape mettoit nostre affaire parmi les plus grands sujets de mécontentement qu'ils avoient donnés à sa Sainteté.

L'apres-dînée je rencontrai le P. Delbene, à qui je dis guement que je serois bien-aïse de luy demander des nouvelles de ce qui se passoit dans les Congregations que j'apprenois qu'il faisoient chez M. le C. Spada ; mais que je compatissois à l'obligation que je scavois qu'il avoit d'en garder le secret. Il me témoigna qu'il avoit bien du déplaisir de sa con-

trainte, mais en me quittant il me dit gaiement aussi; *Vive Saint Augustin, VIVA Saint Agostino.*

Je me rendis le jeudi 10 au Cortège de M. le C. Barberin pour l'accompagner à Montecaval. Il me dit qu'il y avoit long temps que nous ne nous effions vus, & me demanda si je n'avois point entendu parler du petit livre de Gravina que le P. Nolano avoit fait imprimer, dans lequel il estoit parlé de l'autorité de la doctrine de S. Augustin: ajoutant que cela luy paroissoit assez superflin, à cause de l'obligation que tout le monde avoit de la reverer: *perche noi siamo tutti obligati à riverire Saint Agostino.* Je ne scay s'il ne me vouloit pas dire par-là, que l'écrit que nous avions donné, n'estoit pas bien nécessaire. Je vis ariver M. le C. Spada, au Cortège duquel estoient M. Hallier & ses Collegues. Monsignor Sacrifica me dit dans l'antichambre du Pape, qu'un des Confulteurs luy avoit dit que nous presentassions au Pape un Memorial pour faire exclure M. Albizzi des Assemblées; parce que, me dit-il, *grida l'uno, minaccia & burla l'altro, il crie l'un, il menace & raille l'autre, & il en gagne d'autres par des esperances, &c.*

Je reconnus par rencontre l'apres-dînée entre les mains d'un des Confulteurs, deux pieces d'écritures que M. Hallier & ses Collegues luy avoient donné le 29 de Septembre; l'un estoit sur la premiere Proposition, & l'autre sur la seconde. Il me les presta par un excès de confiance qu'il avoit pour moy, & nous travaillâmes aussi-tost tres diligemment à en prendre copie, pour les remettre au plustost entre les mains de celuy qui avoit eu la bonté de me les donner.

Comme j'avois reconnu par ces écritures, qu'il y en avoit encore trois autres sur chacune des trois autres Propositions; je fis les jours suivans quelques diligences pour les recouvrer; & en chemin faisant aiant appris, que M. Hallier avoit fait la mesme plainte à M. le C. Ghiggi, de la lettre que j'avois écrite à M. Bouvot, qu'il avoit faite à M. l'Ambassadeur, j'allai voir ce Cardinal le vendredi 11 apres-dîner. Il me témoigna que des plaintes de cette qualité ne faisoient pas grande impression sur son esprit; & neantmoins je luy montrai une copie de la lettre que j'avois écrite, que j'offris de luy laisser, pour luy faire voir combien des plaintes de M. Hallier estoient injustes & ridicules. Mais il se contenta que je luy en leusse ce que je vultus, & que j'estimois le plus nécessaire pour le detromper. Et de fait il en fut content.

J'en avois usé autrement avec M. l'Ambassadeur quand je luy repartai la copie de cette mesme lettre, incontinent apres que je la luy

eus promise. Car je la luy laissai afin qu'il la donnast si bon luy sembloit à M. Hallier pour l'envoyer à M. Grandin, & la collationner & reconnoître avec celle que j'avois écrite à M. Bouvot. Et M. l'Ambassadeur la prit volontiers dès qu'il l'eut leue pour faire cet offre à M. Hallier, en me disant, qu'il n'avoit aucun sujet de s'en plaindre, & que j'avois pu sans crainte aucune l'envoyer toute ouverte par tout pays.

Au sortir de chez M. le C. Ghiggi, je m'en allai aux Capucins voir le P. Brisse. M. Lagault y ariva en mesme temps que moy, & en attendant que le P. Brisse fust descendu, nous nous entretenîmes. Il me dit que M. Cornet avoit eu raison de proposer à la Faculté ces Propositions equivoques, parce qu'on vouloit tous les jours le luy faire passer dans des Theses; mais que quand il y auroit eu quelque sujet de reproche contre luy pour ces equivoques, il avoit esté purgé par quatrevingt Eveques qui les avoient envoyez à Rome en demander la condamnation. Il me dit aussi que lorsqu'il ne seroit plus question que de Molina, nous serions bien-tost d'accord, & qu'ils nous quitteroient la partie. Que Molina avoit veritablement mis l'efficacité de la grace dans la dependance de la volonté, qu'en cela il avoit tort, qu'il avoit quitté S. Augustin; mais que quand les choses en seroient reduites à cette question, ils ne s'en mettroient gueres en peine, qu'ils nous laisseroient agir comme nous l'entendrions. Il me dit tout ce que je viens de rapporter depuis que le P. Brisse fut descendu & nous eust joint. Et je luy répondis aussi en la presence du P. Brisse, en luy demandant de quoy donc il estoit question en ces Propositions, sinon du point de la grace efficace que Molina avoit combattuë, apres tant de declarations que nous avions faites que nous n'y prenions aucune part qu'à cause des sens selon lesquels elles y pouvoient estre rapportées, & avoient avec cette grace un enchaînement indissoluble. Il me répondit, que les Propositions en estoient une matiere separée, comme le faisoit bien voir la declaration que le Pape leur avoit faite, & que je scavois bien, disoit-il, qu'il nous avoit faite aussi: Que sa Sainteté ne vouloit pas qu'on touchast en rien aux choses qui avoient esté traittées sous Clement VIII, & Paul V. J'eusse esté bien-aïse de luy repliquer quelque chose de ce qu'il y avoit à dire sur ce sujet, mais apres cela il me quitta fierement en disant, que nous avions de bons juges, & que nous scaurions bien-tost ce qui en seroit. Il me parla d'un accent qui faisoit voir qu'il se tenoit tout à fait assuré de la victoire, & qui ne me laissa aucune ou verture de luy rien repliquer, de sorte que je me

je me contentai quand il se fut séparé, de faire remarquer au Pere Brille ce qu'il avoit entendu.

Le samedy 12 entre les autres personnes que je vis pour la recherche de ces trois écrits dont j'ay parlé cy dessus, je parlay au Compagnon du Commissaire du Saint Office, de qui j'appris que peu de jours auparavant M. Hallier & ses Collegues avoient visité le Commissaire, & que pendant cette visite le Commissaire luy avoit envoyé redemander un écrit qu'il luy avoit presté, pour le leur rendre. Cet écrit portoit pour titre; *Janſenus à Thomſtis gratia per se ipsam efficacia defenſoribus condemnatus*. Il fut depuis imprimé comme je remarqueray cy après sous le nom du P. Annat, quoyque M. Hallier le donnoit aux Consulteurs pour les instructions qu'il avoit à leur fournir. Il n'estoit fondé que sur de perpétuelles équivoques de grace suffisante, & de pouvoir prochain, & sur la chimere de la grace necessitante qu'on y attribuoit à Janſenus. Ce qu'il contenoit de plus considerable fut refusé par les Dominicains, dans une réponse qu'ils firent à un autre écrit de M. Hallier, où il repetoit les memes choses, de quoy je parleray en son lieu.

Je trouvay ce mesme jour par la ville l'Ecclesiastique qui agissoit à Rome pour M. l'Archevesque de Malines, & je luy donnay avis que M. l'Evesque d'Ipre estoit directement & ouvertement attaqué dans tous ces écrits que nous avions découverts, afin qu'il en avertist Messieurs de Flandres & qu'ils prissent garde à ce qu'ils auroient à faire pour la defense particuliere du livre de ce Prelat, puisque nous ne pouvions nous y interesser ny en parler en aucune sorte.

J'allay voir le Dimanche 13 le General des Augustins. Il me parla de quelques écrits qu'on luy avoit fait voir de la part de nos adversaires. Le P. Mulard luy en avoit montré un qu'il luy estoit venu redemander deux ou trois jours après, & dont il avoit extrait ce qu'il avoit pu pendant qu'il avoit esté entre ses mains, qui estoit, à ce qu'il me dit, un livre relié en parchemin assez gros, qu'il appelloit *Liber quinque Propositionum quas octuaginta Gallia Episcopi Romano Pontifici ad Censuram obtulerunt*. Il me dit que quand le P. Mulard estoit venu le luy redemander, il luy avoit dit qu'il alloit le faire imprimer; & je n'en dis rien icy, parce que je ne doute nullement que ce ne fust le mesme, qui a depuis esté imprimé à Paris chez les Cramoisis avec privilege du Roy en date du 26 de Janvier 1653, & avec ce titre: *Informatio de quinque Propositionibus quas Episcopi Gallia Romano Pontifici ad censuram obtulerunt*.

Ce General me montra deux autres écrits, qu'il me dit luy avoir esté donnez par M. Hallier en personne; & c'estoit ceux là mesme que j'ay dit cy dessus que j'avois reconnu le Jeudy 10 l'après-dinée entre les mains d'un Consulteur, comme luy ayant esté donnez par le mesme M. Hallier dès le 29 de Septembre. Le premier estoit contre la premiere Proposition; & l'autre contre la seconde; & tous deux n'estoient chacun qu'un ramas de plusieurs passages de S. Augustin, que ceux qui les avoient compilez pretendoient estre contraires à ces Propositions. J'expliqueray cy après ce que c'estoit que le premier de ces écrits, quand je parleray de la refutation que nous en presentâmes au Pape dans une grande audience que sa Sainteté nous donna le 19 jour de May de l'année 1653, & par les choses que j'en diray le Lecteur pourra connoître ce que ce pouvoit estre que le second. Mais cependant j'en observeray icy une particularité que je dis à ce General aussi-tôt qu'il m'eut appris que c'estoit M. Hallier mesme qui les luy avoit donnez en personne, sur laquelle je ne pourrois pas descendre si fort en détail dans ce que j'auray cy après à en dire en general.

Entre soixante passages qui estoient ramassez dans le premier de ces écrits contre la premiere Proposition, il y en avoit un qui estoit pris de la confession de foy de Pelage envoyée par cet heretique au Pape Innocent premier, mais receüe seulement par Zozime son successeur, & ce passage estoit cité comme étant tiré d'un ouvrage de S. Augustin, sçavoir du 191 de ses Sermons de tempore.

C'estoit une faute d'ignorance ou de malice dans laquelle estoient tombez le Jesuite Ripalda, M. Morel, & M. le Moine les uns après les autres; & elle leur avoit esté reprochée dans des ouvrages excellens qui avoient esté imprimez contre eux, & dans lesquels ils en avoient esté si clairement convaincus, que quand c'eust esté une chose excusable en M. Hallier de citer pour la premiere fois cet ouvrage comme de S. Augustin, elle n'estoit plus excusable après la confusion publique qu'en avoient receüe avant luy ces trois autres Theologiens cy dessus nommez. Aussi ne le citoit il pas avec une telle confiance, qu'il ne déclarât qu'il vouloit bien demeurer d'accord que cette piece n'est pas de S. Augustin, mais de Pelage. Mais il soutenoit nonobstant, qu'il avoit droit de la citer pour des raisons qu'il en apportoit, qui non seulement estoient fausses, mais qui monstroient en luy une mauvaise foy tout à fait palpable & surprenante.

Il disoit donc dans cet écrit qu'il avoit pu citer cette piece, parce qu'encore que ce fust

la confession de foy de Pelage, il estoit certain neantmoins que cette confession avoit esté receuë & approuvée par Zozime comme Catholique; & que deux Eveques de France nommez *Herus* & *Lazarus* qui avoient accusé Pelage comme heretique, avoient esté reconnus & declarez par ce Pape pour des calomnieurs, comme il estoit certain par les lettres de ce mesme Pape aux Eveques d'Afrique. *Sed cui placebit hunc Sermonem Sancto Augustino abdicare ut Pelagus attribuat, nobis gratum faciet, si modò addat quod e re est, confessionem istam Pelagu à Zozimo Pontifice probatam fuisse, à Clero Romano cum gaudio susceptam; Inducatur ex eorum lectione litterarum absoluta fides Pelagium fuisse, Heretum & Lazarum delatores Pelagii tanquam calumniatores habuissse, ut constat ex Epistolis Zozimi ad Episcopos Africa.* Voilà où M. Hallier en demeure dans cet écrit pour ce regard; voilà son langage en l'année 1652; voilà avec quelle hardiesse il ose parler dans un écrit qu'il présente aux Officiers du Saint Siege dans une affaire où il s'agit de la foy; en assurant comme veritable une chose qu'il sçavoit luy mesme il y avoit tres long temps qu'il estoit tout à fait illusoire & toute remplie de fausseté & de mensonge.

Car à la verité cette confession de Pelage avoit esté receuë & approuvée pour Catholique par Zozime, & ces Eveques de France avoient esté decriez & diffamez comme des calomnieurs par les Lettres que ce Pape avoit écrites sur ce sujet aux Eveques d'Afrique. Mais ces Eveques d'Afrique ayans par leur réponse fait connoître à ce Pape, qu'il avoit esté surpris, par l'équivoque des paroles de la confession de foy de cet heretique, & par l'apparence de sa soumission au Saint Siege; le mesme Pape revoqua depuis l'approbation qu'il avoit donnée à cette confession de foy, & ces Eveques qu'il avoit decriez comme des calomnieurs, furent reconnus pour de tres Saints & de tres zelez Eveques. M. Hallier devoit-il produire devant le Saint Siege une piece comme approuvée par un Pape, qu'il sçavoit fort bien que ce mesme Pape avoit depuis desapprouvée en revoquant son approbation? M. Hallier devoit-il diffamer ces deux Eveques encore un coup dans cet écrit, dont je parle, après les avoir justifiez luy mesme plusieurs fois dans ses ouvrages imprimez avec les Cardineux Baronius & Bellarmin? Et comment pouvoit-il se refoudre à en parler encore en cachette comme de calomnieurs en l'année 1652, après avoir esté luy mesme en 1632 & en 1644 publiquement témoin de leur innocence & de leur merite?

Il le fit en l'année 1652 dans un livre qu'il dedia au Pape Urbain VIII qui estoit institu-

lé, *defensio Ecclesiastica Hierarchia &c.* dans la Préface duquel voulant monstrer que les Eveques ont souvent censuré des erreurs qui estoient nées bien loin de leurs dioceses, il le prouva principalement par les exemples de ceux de France; & descendant aux deux dont il est question, voicy comme il en parle dans cet avertissement au Lecteur pag. 34. *Quid quod, dit-il, Lazarus & Herus Episcoporum Gallia delationibus Celestini & Pelagius heretici, qui Africam præsertim suis erroribus infecerant, Galliam vix ac ne vix quidem attigerant, tibi ubi propalati fuerint? Quos tamen cum falsis accusationibus apud Sanctam sedem Celestinus accusasset, accusatus ipse, ut Catholicus, ILLI VERÒ INJUSTE à ZOZIMO PAPA INFAMATI SUNT UT INQUI ACCUSATORES, QUAMVIS HEROTIS NOMEN UT SANCTISSIMI VIRI Prosper Aquitanicus summis laudibus extulerit, & UTRIVSQUE de Pelagio & Celestino fugienda missus litteras Carthaginensis Concilii sub Innocentio primo Patres approbavit. ZOZIMUS VERÒ SENTENTIAM POSTEA SUAM DE CELESTIO ET PELAGIO REVOCARIT &c.*

Et dans l'année 1643 les Jésuites irrités du zele que M. Hallier témoignoient pour les interets de l'Université dont ces Peres vouloient envahir les privileges ayant publié un livre sous le nom emprunté de l'Abbé de Boyssin dans lequel ils déchirerent la personne de M. Hallier par des calomnies, & le faisoient passer pour un heretique, pour un calomnieur, & pour un des plus grands ennemis de la vie Religieuse; ils soutenoient aussi qu'il l'estoit du Saint Siege mesme, & prouvoient ce dernier reproche entr'autres par le passage que je viens de rapporter de son avertissement au Lecteur. M. Hallier pour répondre aux accusations de ces Peres, mit au jour en l'année 1644 un livre intitulé: *Defensio de la doctrine de M. François Hallier Docteur & Professeur du Roy en Sorbonne. Par luy mesme.* Et dans la 36 page de ce livre là, il répond à cette accusation en ces termes. *L'accusation, dit-il, de laquelle vous me chargez, quand vous me blasmez de taxer L. B. Pape ZOZIME comme s'il avoit INJUSTEMENT DIFFAMÉ DEUX EVESQUES HEROS ET LAZARUS, retombe sur une personne aussi eminente pour sa doctrine, que pour la pourpre dont ses merites l'ont antrefois revestue. Je veux dire le grand Cardinal Baronius, qui le dit expressement dans son tome 5 sur l'année 517 de Jesus Christ. Vous seriez ridicule de pretendre, que cet Illustre Cardinal ait pu estre injurieux à la personne des Papes & à l'honneur du Saint Siege qu'il a si dignement soutenu. Ne trouvez donc pas mauvais que j'en su-*

CRIVE HARDIMENT CE QU'IL A
DIT, & que sans rien perdre du respect que je
rendray toujours inviolablement aux Souverains
Pontifes, je rapporte un fait qui ne PEUT ES-
TRE DES HONORABLE AU PAPE
ZOXIME, QUE L'ON SÇAIT AVOIR
ESTÉ SURPRIS EN CETTE REN-
CONTRE.

Je pourrois encore adjouter icy que si l'ap-
probation que Zozime donna par surprise à
cette confession de foy de Pelage, donnoit
droit d'autoriser tout ce qu'elle contient; ce
même Pape ayant aussi approuvé par la même
surprise la requête que Celestius luy présen-
ta, qui contenoit un doute contraire à la foy
du peché originel, il seroit permis de remettre
en doute la foy Catholique du peché originel,
en alléguant que Zozime a approuvé la re-
quête de Celestius, dans laquelle il témoi-
gnoit expréssemment en douter, comme on le
peut voir par ce qu'en dit S. Augustin lib. 2
ad Bonif. cap. 3.

Je dis une partie de ce que dessus au Gene-
ral des Augustins, & je luy marquay encore
bien d'autres faussetez & égaremens dans les
autres reflexions de M. Hallier & de ses Col-
legues sur ce seul passage. Ce bon General
avoit de la peine à le persuader & à compren-
dre, comment il estoit possible que des per-
sonnes de science & de probité, se laissassent
emporter à de tels excès: mais il reconnoissoit
fort bien de plus en plus par ce seul exemple,
combien la conférence que nous demandions
de vive voix & par écrit avec des gens qui en
usoiént de cette façon, seroit d'une part avan-
tageuse à tous les Consultants & Cardinaux,
& au Pape même, puisqu'elle leur feroit
bien de la peine, qu'il faudroit autrement
qu'ils prissent avant que de découvrir dans les
écrits de nos adversaires de pareilles defectuo-
sitez qui nous fautoient aux yeux dès que
nous jettions la veüe dessus, tant ces matieres
nous estoient presentes & familières, & qu'ils
pourroient tous y reconnoître aisément ap-
rés que nous les aurions decouvertes: & com-
bien cette même conférence seroit d'autre
part décisive entre nos adversaires & nous,
puisque'elle nous pourroit donner l'avantage
de les réduire publiquement devant toute la
Congregation & en presence de sa Sainteté à la
confusion & au silence.

Il faut neanmoins que j'ajoute icy quelque
chose pour la defense de M. Hallier, puisque
je fais profession de dire aussi-bien ce que je
reconnoistrois estre favorable à nos adversai-
res, que ce qui leur est desavantageux & ce
qui le seroit à nous mêmes, n'ayant dessein
que de rapporter exactement la verité de tout
ce que j'ay reconnu, tant de leur part que de

la nostre dans le cours de cette affaire. Tout
ce qu'on peut donc dire pour diminuer l'es-
tonnement où on pourroit estre de le voir
tombe en de si honteuses contradictions, c'est
qu'apparemment il avoit pris ces écrits tout à
fait preparez & copiez comme il les donnoit
aux Consultants, de la main des Jesuites, &
qu'il les leur distribuoit sans prendre seule-
ment le soin de les lire auparavant une seule
fois, ce qu'il faut neantmoins avouer estre
une defense tres pitoiable, & tout à fait indi-
gne d'un Docteur, sur qui tant d'Evesques
s'estoient reposez pour une affaire si impor-
tante.

Le mardi matin 15 d'Octobre je fus à la
promenade avec le P. Petit, qui m'apprit que
le P. Annat estoit parti pour France il y avoit
cinq ou six jours; & que M. Albizzi avoit fait
tout son possible aussi-bien que nos Docteurs
pour retenir à Rome cet Ecrivain, dont les
artifices & les deguisemens leur estoient si pro-
pres pour contraindre la verité detenebres, & ceux
qui la defendoient de calomnies.

J'appris l'apres-dinée qu'il n'y avoit point
eu ce jour-là de Congregation chez M. le C.
Spada, & que les Consultants en avoient esté
contremandez lorsqu'ils estoient sur le poine
de partir pour y aller. On estoit en peine de
ce qui avoit pu estre cause de ce contremande-
ment. Quelques-uns pensoient que ce fust
quelque empeschement impréveu qui fust
survenu à M. le C. Ghiggi de la part du Pape;
mais je ne crus pas cela, parce que le mardi
précédent que M. le C. Ginetti n'avoit pas pu
s'y trouver à cause de la signature de grace, à
laquelle il avoit assisté, la Congregation de M.
le C. Spada n'avoit pas laissé de se tenir en son
absence; & il n'auroit pas esté plus mal-aisé
de faire exercer & disputer les Consultants en
l'absence de M. le C. Ghiggi, qu'en celle de
M. le C. Ginetti; puisque desja M. le C. Ce-
chini estoit arrivé chez M. le C. Spada, & le
P. Palavicin aussi, avant qu'on leur eust porté
la nouvelle de ce contremandement; & que
M. le C. Ginetti n'avoit eu aucune affaire qui
eust pu l'empescher de s'y trouver s'il n'eust
esté contremandé.

Le P. Malgoirés nous vint voir le mercredi
sur le soir, & entre autres choses il nous apprit,
que Messieurs les Docteurs nos adversaires luy
avoient témoigné estre bien contents de la con-
duite que la Congregation tenoit. Qu'ayant
eu quelque entretien avec M. Hallier il y avoit
un jour ou deux, il l'avoit réduit à ne pouvoir
que répondre sur la parité qu'il luy avoit pro-
posée de la decision du Concile de Trente, qui
definit que le juste ne peut pas sans un secours
special perseverer jusqu'à la fin, c'est à dire
garder les commandemens de Dieu jusqu'à la

fin de sa vie, avec la perseverance ordinaire du mesme juste dans la fidelité & la pratique des mesmes commandemens : & que M. Hallier luy aiant avoué, que les commandemens de Dieu estoient en quelque façon impossibles au juste qui manque de ce secours special qui n'est pas commun à tous les justes, & qui neantmoins est si necessaire à celui-cy pour les garder jusques à la fin, que selon la definition de ce Concile sans ce secours il ne le peut ; ne luy avoit pû dire de raison, pourquoy ces mesmes commandemens ne pouvoient pas aussi estre dits impossibles en quelque sorte au mesme juste, lorsque dans le cours de sa vie il manque aussi de ce secours particulier qui luy est necessaire pour les garder, & sans lequel il est aussi veritable selon le Concile qu'il ne le peut alors, que cela l'est lorsqu'il est arrivé à la fin de sa vie & qu'il y manque.

Le samedi 19 aiant visité M. le C. de S. Clement, il me dit qu'on avoit parlé les jours précédens d'ajouter quelques Consultants à nostre Congregation, & qu'aient esté parlé du Procureur general des Carmes della Scala, on avoit dit qu'il n'estoit pas bon, & qu'il estoit Janseniste ; d'un autre qu'il n'estoit pas bon non plus, parce qu'il nous frequentoit trop ; c'est à dire comme me dit ce Cardinal que ce qu'ils pretendoient faire par cette Congregation, estoit qu'ensuite que les Consultants auroient tous dit leurs suffrages, ils vouloient rapporter au Pape qu'ils les condamnoient tous unanimement, *una voce*. Que si cela se passoit devant luy, il ne manqueroit pas d'y parler, comme il s'estimoit obligé de faire, avec force & liberté, ainsi qu'il avoit parlé dans les rencontres où il s'estoit trouvé, & où cela avoit esté necessaire. Que si Dieu en dispoit autrement, & que la chose se fust sans sa participation, il s'humilieroit devant la hauteur de ses jugemens.

Le dimanche 20 l'apres-dinée, je receus une visite d'un homme inconnu, qui me fit toutes les instances possibles de luy donner quelque information sur nostre affaire, attendu qu'il estoit prest de partir pour aller à la campagne, & que dans le cours de son voiage il devoit voir divers Cardinaux qui luy en demanderoient des nouvelles. Je soupçonnai qu'il venoit pour me faire parler, & rapporter apres où bon luy sembleroit ce que je luy aurois dit, & peut-estre tout differemment de ce que je luy aurois dit : c'est pourquoy je m'excusai de luy en rien dire, quelque instance qu'il m'en fust, sur ce que cette affaire estoit trop vaste & trop étendue pour en pouvoir rien dire en si peu de temps. Il me tourna autant qu'il put pour m'y faire entrer insensiblement, mais tout ce qu'il tira de moy, fut que

le seul moi en que je sçavois d'en satisfaire la curiosité & celle des Cardinaux auxquels il en vouloit donner connoissance, estoit qu'il taschast d'avoir de quel'un des quatre qui estoient deputez pour nostre Congregation la copie des écritures que nous leur avions presentées, & de prendre chez les Libraires les petits ouvrages de S. Augustin nouvellement imprimez.

Le General des Augustins que je vis pour quelque autre affaire le lendemain matin le lundi 21, me dit que le soin qu'il avoit pris de faire lecture de ce Saint Pere, luy avoit fait trouver dans la source les réponses à toutes les objections qui se propoient contre sa doctrine, qui estoit celle mesme que nous soutenions.

Le Mardi 22 j'allai sur le soir voir le Pere Ubaldino, qui me dit que les Curseurs du S. Office estoient venus le jour précédent l'avertir, qu'il n'y auroit point de Congregation ce jour-là 22 chez M. le C. Spada ; de quoy il se fust étonné ne s'y étant pas encore trouvé ; s'il n'eust pris cet avertissement pour l'effet d'un stile accoustumé de gens qu'on envoioit d'ordinaire generalement à tous, & qui ne faisoient pas de difference en cette affaire-là de ceux sur lesquels il y avoit quelque exception.

Nous allâmes voir le mercredi apres-dîner M. le C. Spada, & nous le trouvâmes tout prest à nous recevoir. M. l'Abbé de Valcroisfant luy dit que nous venions voir son Eminence pour apprendre si nos écritures avoient esté communiquées, & pour le supplier si elles ne l'avoient point esté, d'ordonner qu'elles le fussent au plustost. Comme encore pour l'avertir que nous en avions desjà disposé d'autres pour la preuve de la premiere Proposition ; & que nous montrions si évidemment qu'elle estoit de la foy Catholique au sens que nous la considerions par la liaison qu'elle avoit avec l'efficacité de la grace, qu'il estoit impossible de l'ébranler tant elle estoit clairement & solidement établie sur des principes indubitables. M. le C. Spada nous répondit, que les Congregations qui avoient commencé de se faire sur ces Propositions, avoient esté interrompues les deux semaines precedentes par quelques rencontres, mais qu'elles recommenceroient le mardi suivant, & qu'elles ne le seroient plus. Et sur ce que nous luy avions representé, en luy parlant sur la premiere Proposition, du sens selon lequel nous la soutenions, & de la nécessité de distinguer les divers sens que ces Propositions pouvoient avoir, pour ne pas envelopper dans une Censure les veritez Catholiques avec les erreurs ; il nous répondit qu'ils consideroient précisé-

ment

ment ces Propositions comme elles estoient en elles mesmes, sans avoir égard au sens ny des uns ny des autres, en se servant de ces termes qu'il accompagna d'un geste de la main en l'air; le *ponderamus in abstracto*. A quoy nous luy repliquâmes, que s'il ne s'estoit agi que de considerer ces Propositions *in abstracto*, nous n'aurions pas voulu faire un pas pour cette affaire ny y prendre le moindre interest; mais que nous n'avions égard qu'au fond de la doctrine, qui estoit en contestation à l'occasion de ces Propositions, & qu'on connoistroit par la distinction des sens, & par l'éclaircissement de toute cette matiere.

Quant à la communication des écritures sur laquelle nous insinûmes; il nous dit que dans la dernière Congregation il avoit esté parlé de quelque chose qui symbolisoit avec cela; mais qu'il n'avoit pas esté jugé à propos de faire cette communication. Qu'on avoit bien resolu de voir tout ce que nous aurions à écrire & à dire de vive voix, & ce tout autant que nous voudrions. Que nous donnassions tant d'écritures qu'il nous plairoit, une, deux, quatre, six, dix, *mettre giù*, ce fut son terme, *mettre lui*, des volumes entiers. Que nous demandassions à parler tant que nous voudrions, qu'on nous écouterait, qu'on recevrait tout, que tout seroit considéré & pesé avec soin; mais que pour faire de communication d'écritures, cela n'estoit pas estimé à propos. Que quand les Docteurs de Flandres estoient venus, ils avoient esté traittez de cette façon, que nous le serions de même. Que dès auparavant que M. Hallier & ses Collegues fussent arrivez, nous avions demandé cette Congregation. Que quand ils ne seroient pas venus, on n'auroit pas laissé de l'établir, & que nous n'aurions pas laissé d'y estre entendus: Qu'il n'y avoit qu'à en user comme s'ils n'y estoient pas. M. l'Abbé de Valcroissant commença de luy repartir, en disant que la communication des écritures seroit bien plus utile, parce que chacun voit ce que son adversaire avançoit on pouvoit éclaircir les choses bien plus nettement, & refuter bien plus solidement ce qu'on y reconnoissoit qui n'estoit pas veritable. M. le C. Spada reprit la parole là-dessus, & dit que nous n'ignorions pas ce que les autres pouvoient dire. Que nous savions si bien ce qui se pouvoit dire en ces matieres de part & d'autre; qu'il y avoit eu tant d'écrits faits pour & contre, imprimez & autrement, que la communication des écritures n'estoit point necessaire: & de plus, qu'on avoit suivi ce stile *al tempo d'Urbano*, sous le Pontificat d'Urbain VIII; qu'on estoit à l'heure que nous parlions sous celui d'Innocent, & qu'on ne se trouvoit pas en disposi-

tion d'en user d'une autre forte. A peine avoit il achevé de parler, qu'il mit la main au bonnet & se leva pour finir la conference, & oster lieu à toute replique. Nous fûmes ainsi obligez de nous lever aussi, sans rien dire davantage, & de nous retirer.

Au sortir de chez M. le C. Spada nous nous séparâmes, & je fus faire une visite particuliere à un Cardinal, qui me confirma ce que M. le C. de S. Clement m'avoit dit du sentiment qu'il avoit que le premier dessein de ceux qui avoient rassemblé les Consultants de cette Congregation, estoit après les avoir bien fait parler, de pouvoir dire au Pape qu'ils seroient tous d'accord de la condamnation des Propositions; mais qui adjouta que Dieu faisoit quelque fois réussir les choses tout autrement que les hommes ne se les proposoient, & qu'il ne falloit quelquefois qu'un petit Rémoira pour arrester les plus grandes machines. Quant à ce que je luy dis qui venoit de se passer chez M. le C. Spada, il me dit qu'il seroit d'avis si on continuoît à nous dénier une chose si juste, si ordinaire, & siaysee; que nous présentassions un Memorial à sa Sainteté pour luy en donner avis, & luy dire que nous estions venus à Rome pour y défendre la foy Catholique contre une des plus malicieuses entreprises qui eussent jamais esté faites à son prejudice. Que nous avions esperé qu'on examinerait ce que nous aurions à représenter sur ce sujet, dans les formes ordinaires de la justice Ecclesiastique & civile. Que voyant qu'au prejudice de l'assurance qu'on nous avoit même donnée de la part de sa Sainteté en nous avertissant de cette Congregation, on y traitoit les choses d'une maniere toute opposée, laquelle ne pouvoit donner que des gesses continuelles à nostre esprit, & entretenir les choses dans la confusion & l'obscurité où la malice des auteurs de cette entreprise les avoit jettées; Nous supplions le Pape de nous donner congé de nous en retourner avec sa benediction Apostolique, & que nous esperions qu'il se souviendrait des avertissements que nous luy avions donnez, & qu'il ne se laisseroit pas surprendre aux embusches que nous luy avions dit qui luy estoient préparées. Je répondis à ce Cardinal que cette résolution seroit hardie, qu'elle pourroit néanmoins devenir necessaire; mais que je craignois qu'elle ne portast les choses où nos adversaires les souhaittoient le plus; parce qu'une des plus grandes peines qu'ils avoient, estoit de nous voir sur les lieux travailler ouvertement comme nous faisons à manifester la verité, & à donner les moyens de la connoître à plusieurs personnes qui n'y penseroient pas sans nous. Ce Cardinal me repliqua, que je ne devois pas

pas avoir peur, que le Pape & ses Ministres nous prissent au mot s'ils avoient quelque peu de sens commun, *s'hanno qualche intendimento*; qu'ils apprehenderoient au contraire que nous partissions de Rome avec de si grands & si justes sujets de mécontentement, qui ne seroient après nostre départ ignorez de personne, & qui seroient un si grand préjudice à la réputation du Saint Siege, quand on verroit de sa part un déni de justice si manifeste. Ils craindroient au contraire, me dit-il, que vous ne partiez; & cela les obligera à vous donner contentement. Il ajouta néanmoins, que les choses ne pressoient pas encore de faire cela. Je luy dis que non; & de plus, que le discours de M. le C. Spada qui nous renvoyoit si loin, & qui nous donnoit tant d'occasion de nous travailler avec des difficultés si épineuses, & avec esperance de si peu de fruit, me faisoit soupçonner que nous luy serions peut-estre plaisir d'en user de cette sorte, & qu'il avoit envie de nous faire craindre la peine & l'ennuy que nous recevriions dans la fuite d'une conduite qui seroit si incapable de rien avancer par tous nos travaux; de nous inspirer la pensée de prévenir ces travaux en nous retirant; & de laisser le Pape & leurs Eminences en repos en nous y mettant. Nous finîmes ce Cardinal & moy, en disant tous deux, que le temps nous rendroit plus sçavans dans les choses qui se passeroient, & dans celles que nous serions obligés de faire. Cependant après avoir fait beaucoup de réflexions sur les nécessitez qui pourroient ariver d'avoir quelque jour recours à ce fâcheux remède, j'en écrivis en France par le Courier qui partit le lundi suivant afin qu'on le communiquast avec les circonstances nécessaires à Messieurs les Evêques qui nous avoient envoyé; & que s'il en falloit venir à cette extrémité, nous ne le fissions point qu'avec leur participation & par leur ordre. Mais je ne sçai si je n'ai point oublié dans le récit particulier que j'ai fait de cette visite, une chose que je sçais certainement que ce même Cardinal me dit dans celle-là ou dans une autre; où me plaignant à luy du grand crédit des Jésuites & de leurs partisans qui nous estoient le moyen d'obtenir les moindres choses de justice, il me répondit que cela ne devoit point nous étonner, ny nous empêcher de faire ce qui dependoit de nous pour la défense de la vérité. Que nous devions nous souvenir de la prodigieuse puissance où les Ariens avoient esté autrefois; qu'ils gouvernoient les Empereurs; qu'ils assembloient des Conciles; qu'ils y dominoient; & qu'ils chassoient la plus-part des Evêques Catholiques de leurs Sieges: Et cependant, me dit-il, qu'est devenu tout cela? Ils ont esté assez long

temps les plus forts & comme les maîtres, & néanmoins tout cela s'est évanoui; leurs écrits même sont perdus; & l'on n'en trouve plus de traces que dans les livres des Orthodoxes. Toit ou tard il en fera de même de tous ceux qui combattent la véritable grace de Jesus-Christ. Qu'ainsi nous ne devions point nous décourager, mais faire nostre devoir, continuer nos poursuites, beaucoup prier Dieu, & attendre en patience qu'il luy plust faire cette misericorde à son Eglise.

Le jeudi 24 le P. Reginald, ce celebre Dominicain dont j'ai parlé cy-dessus, arriva à Rome pour travailler avec les Religieux de son Ordre à la défense de la cause qui nous estoit commune à eux & à nous.

Le vendredi 25, jour du Cortège de M. l'Ambassadeur, quand j'arivai chez luy, je trouvai M. Hallier & ses Collegues, M. de Valcroissant & M. Angran, qui s'entretenoient ensemble en présence de M. l'Evêque de Bethléem & de deux autres Prelats. Je m'en approchai, & tout ce que j'en entendis, fut que M. Hallier pour se purger sans doute du reproche qu'on luy avoit fait d'empêcher non seulement la conférence, mais aussi la communication des écritures, dit qu'il avoit deux choses à dire là-dessus. La 1^{re}, qu'il soutenoit que c'estoit des matieres définies, & que c'estoit ce qu'il falloit voir premierement. Et la seconde, qu'en cas qu'elles ne le fussent pas, il falloit voir en second lieu s'il estoit à propos de les définir. A tout cela la communication des écritures ny la conférence ne nuisoit nullement pour l'examiner. Mais M. l'Ambassadeur parut pour sortir, & cet entretien ne passa pas plus loin. Quand M. l'Ambassadeur fut chez le Pape, j'allai voir M. le nouveau Nonce qui estoit destiné pour la France. Je n'eus le temps après les premières paroles de civilité, que de luy donner un de nos petits S. Augustin, pour s'entretenir quelquefois dans sa lecture durant son voiage; & de luy dire, que qui avoit bien leu ce livre, sçavoit en quoy consistoient toutes les disputes qui estoient alors dans l'Eglise, & qui ne l'avoit point leu ne les pouvoit sçavoir, quelque intelligent & habile homme qu'il pust estre en autre chose.

Je passai tout le samedi 26 avec le P. Reginald à le mener à S. Pierre & aux autres Eglises & endroits où il voulut aller dans Rome à fort arivée.

Le Dimanche 27 nous retournâmes chez M. le C. Spada, où après avoir passé le temps dans sa galerie depuis neuf heures que nous y arivâmes, jusques entre onze & douze, il vint nous recevoir dans la chambre qui est devant cette galerie. M. l'Abbé de Valcroissant luy dit,

dit, que le dernier jour que nous avions veu S. E. nous n'avions pas eu le temps de luy dire quelques raisons que nous avions à luy représenter pour la communication des Ecritures. Que nous avions outre cela sujet de nous étonner, que nous fussions encore obligez de la poursuivre apres la declaration si authentique que M. le C. Roma nous avoit faite de la part du Pape, que sa Sainteté nous accordoit sans aucune restriction la Congregation que nous avions demandée, & dans laquelle nous avions expressément demandé que les écritures fussent reciproquement communiquées. Mais pour faire voir à M. le C. Spada les raisons particulieres qui nous avoient obligé à faire cette demande, & qui nous obligoient encore d'en poursuivre l'exécution; M. l'Abbé de Valcroissant luy dit, que les adversaires que nous avions en cette cause estoient si accoutumés à produire des calomnies & des suppositions fausses tant dans les choses de fait, que dans celles de dogme, qu'il estoit absolument nécessaire de voir ce qu'ils disoient, pour y pouvoir satisfaire. Que la matiere dont il s'agissoit estoit extrêmement vaste, & neantmoins tres étroitement liée. Qu'encore qu'on eust fait dessus beaucoup d'écrits & d'imprimez, on ne pouvoit à quoy s'arrester. Qu'elle avoit esté extrêmement embrouillée par les adversaires. Qu'on pouvoit la rapporter toute entiere sur chaque partie. Qu'une réponse qu'on donneroit en devinant, n'estoit pas capable de satisfaire, comme une qui se donnoit & s'appliquoit nettement à ce de quoy on reconnoissoit précisément qu'il estoit question. Que nos adversaires estoient d'accord ou non de la communication reciproque des écritures; que s'ils la vouloient bien aussi-bien que nous, il n'y avoit pas lieu de la refuser; que s'ils ne la vouloient pas, c'estoit une marque qu'ils se desioient de leur cause, & une raison qui rendoit encore plus nécessaire cette communication; & qu'en effet ils voioient bien dans le fond de leur conscience, qu'ils ne pourroient ny répondre à ce que nous avançons contr'eux, ny maintenir ce qu'ils avançaient contre nous. Que toutes ces raisons monstroient que la communication des écritures estoit plus nécessaire en cette affaire importante, que dans toutes les autres dans lesquelles on la faisoit tous les jours. Que c'estoit un moien pour tout le monde de penetrer la vérité des choses plus abrégé, plus clair, & plus assuré sans comparaison que de ne la point faire; & que nous esperions que quand leurs Eminences auroient considéré ce que nous luy disions, & que nous le supplions mesme de vouloir représenter à sa Sainteté s'il le trouvoit à propos, pour nous faire obtenir cette

communication d'écritures, ils la jugeroient eux tous aussi équitable & aussi nécessaire que nous mesmes. M. le C. Spada répondit que cela ne dependoit pas de luy seul, & que nous en pouvions parler aux autres Cardinaux deputez, & nomma Chiggi, Ginetti, & Ceschini. Que pour ce qu'il nous en avoit dit le dernier jour, il s'estoit seulement sondé sur la pratique, qui avoit esté gardée depuis que ces questions estoient commencées. Que Pie V sous lequel elles avoient esté premièrement traitées, n'avoit point ouï de parties, ny fait communiquer d'écritures pour en faire ses decisions. Que Gregoire XIII qui l'avoit suivi n'avoit point non plus suivi cette voie. Qu'Urbain VIII en avoit usé comme ces deux Papés; & qu'à present nous estions sous Innocent X: qu'on ne voioit pas pourquoy il estoit nécessaire de se mettre dans ces embarras, *in queste faccende*, (ce fut le terme dont il usa, & que j'explique par celui d'embarras) *però*, que neantmoins nous en pouvions parler aux trois Cardinaux cy-dessus nommez, & de plus à M. le C. Pamphile que le Pape avoit aussi voulu qui vint à ces Congregations; qu'au moins il y viendrait le mardi suivant. Que nous pouvions mesme en parler aux Consulteurs qui en estoient & les voir; qu'il croioit que nous sçavions qui ils estoient. Quant aux Docteurs nos adversaires; qu'il y avoit quelques trois mois qu'ils avoient donné des écritures, & qu'ils avoient témoigné que soit qu'on en fust communication, soit qu'on n'en fust point, ils trouveroient tout bon. Que tout ce qu'ils avoient demandé estoit qu'on les traitast comme nous serions traittez, & qu'on leur communicast nos écritures si l'on nous communicoit les leurs. Mais que depuis tant de temps que nous les avions faites de part & d'autre, il n'estoit pas possible qu'elles ne fussent venues réciproquement entre les mains des uns & des autres, & que mesme il n'en fust passé en France d'un & d'autre costé. Qu'enfin nous pouvions voir ces Messieurs, comme il nous avoit dit. Il y avoit bien de quoy repartir à ce discours de M. le C. Spada, & il nous en laissa le temps, bien qu'il fust fort tard; mais nous ne le fîmes pas, & nous crûmes avoir assez obtenu de luy, qu'il nous eust permis d'en renouveler aussi nos sollicitations & nos recommandations aux autres.

Le mardi matin 29 je trouvai par la ville le P. General des Capucins, qui m'arresta bient que je fusse en carrosse, pour me demander des nouvelles de nos Congregations. Je luy en parlai fort froidement comme un homme qui n'en avoit nulle nouvelle, & qui ne s'en mettoit nullement en peine. Il me dit pourtant que celle qui se devoit tenir cette matinée-là,

avait été remise au lendemain après-dîner. J'en appris la raison ce jour-là même sur le soir dans l'antichambre de M. le C. Ghiggi que nous allâmes visiter; & cette raison étoit, qu'il y avoit eu ce jour-là au matin un examen d'Eveques.

Nous disîmes à M. le C. Ghiggi, que nous venions le faire souvenir du petit Memorial que nous luy avions donné, pour la communication des écritures. Il nous demanda si nous l'avions aussi donné aux autres? Nous luy disîmes que ouy, mais nous ne luy disîmes point du tout que nous eussions veu encore une fois M. le C. Spada sur ce sujet. M. le C. Ghiggi nous dit que ces Congregations avoient été interrompues depuis que nous leur avions présenté ce Memorial, à cause que s'avoit été la saison d'êtré à la campagne pour y prendre un peu d'air & se rafraîchir des grandes chaleurs de l'Esté: qu'ainsi on n'en avoit point encore parlé; mais que ces Congregations recommenceroient le lendemain, & que peut-être on y en parleroit. M. l'Abbé de Valcroissant luy dit que nous avions quantité de fortes raisons qui monstroient la nécessité de faire cette communication; & il vouloit reprendre les mêmes qu'il avoit dites à M. le C. Spada: mais à peine avoit il entamé celles qui regardoient les calomnies & fausses suppositions que nos adversaires faisoient tant dans les faits que sur les dogmes, que M. le C. Ghiggi répondit: que pour toutes ces calomnies & faussetés on n'y auroit point d'égard; qu'il falloit seulement se mettre en peine de montrer la raison de ce que l'on soutenoit brièvement & clairement; qu'on n'étoit pas encore bien resolu, si l'on vouloit faire de cette affaire un proces, *mal lue*; que si on donnoit jour à cela; à entrer en des discussions si publiques & entre des parties; cela pourroit causer bien du bruit & de l'embarras; que comme nous étions déjà trois & trois du côté de France, il en pourroit venir encore trois autres d'Espagne, trois de Flandres, trois d'un autre côté, &c. M. l'Abbé de Valcroissant luy dit, que tout ce que S. E. disoit, n'empêchoit pas que la communication reciproque de nos écritures ne fût nécessaire, puisque si nous ne voïions, par exemple, les écrits de nos adversaires, nous ne pourrions pas nous défendre de ce qu'ils y pourroient dire de faux & de calomnieux, tant contre nos personnes, que contre la vérité, & le marquer à leurs Eminences. M. le C. Ghiggi répondit en demandant si nous sçavions bien qu'ils eussent donné des écritures; & il ajouta qu'ils n'en avoient pas peut-être encore donné. Mais quoy qu'il en soit, nous dit-il en finissant, comme il avoit fait en commençant, nous n'avons point en-

core parlé de vostre Memorial, nous en parlerons peut-être demain, & vous apprendrez nostre resolution. Ce fut une chose assez agreable, qu'il nous apprît qu'on n'en avoit point encore parlé; & que M. le C. Spada nous eust dit comme une chose déjà resoluë entr'eux, qu'on ne feroit point cette communication.

Je n'appris rien à Rome les deux derniers jours de ce mois-là, que beaucoup de grandes liaisons & de dependances que M. le C. Spada avoit avec M. le C. Barberin, qui me furent dites en deux entretiens que j'eus sur ce sujet avec un banquier des plus celebres, des mieux instruits, & des plus francs.

CHAPITRE XII.

Des lettres qui nous furent écrites de Paris pendant le mois d'Octobre, sur le sujet de la conduite, qu'on y avoit apprise, qui se tenoit à Rome dans la Congregation.

ON répondoit par tout environ ce même temps les nouvelles de ce qui se passoit à Rome, & de ce que les Jesuites & M. Hallier & ses Collegues attendoient & se vantoient qui se devoit faire à leur avantage pour la consommation de leur entreprise contre ces Propositions, sans jamais qu'ils fussent obligés de comparoître jamais devant cette Congregation en nostre présence pour y entrer avec nous en aucun éclaircissement; & ces nouvelles étoient tousjours de plus en plus nos amis & les Eveques qui nous avoient envoïés. Elles furent cause, que presque toutes les lettres qu'on nous écrivit durant tout ce mois d'Octobre, ne furent qu'un renouvellement continuë des recommandations qu'on nous avoit faites, de ne rien relâcher des conditions avec lesquelles les Eveques nous avoient chargés de demander une Congregation au Pape, & avec lesquelles le Pape nous l'avoit aussi déjà fait promettre de sa part par seu M. le C. Roma, n'ayant été apporté aucune modification ny restriction quand sa Sainteté nous fit déclarer par ce Cardinal qu'il nous accordoit la Congregation ainsi que nous l'avions demandée. On ne sçavoit point encore en France la difficulté de la communication de ces écritures; on nous recommandoit au contraire de ne nous y pas laisser surprendre, en telle sorte qu'on pût faire à Rome de nostre affaire un simple proces par écrit; mais on nous obligoit de ne jamais séparer la communication de nos écritures, de l'obligation qu'auroient nos adversaires d'être ouïs en nostre présence, & nous en la leur de vive voix dans la Congregation sur tout ce que nous y aurions donné les uns & les autres par écrit, comme aussi d'avoir soin d'y faire écrire tout ce qu'eux & nous y aurions

aurions dit. Et l'on nous prescriroit de n'y plus donner aucun écrit après ceux que nous y avions desja fournis, que dans les formes usitées sous Clement VIII & Paul V, qu'après y avoir proposé & fait entendre de vive voix ce que nous y voudrions laisser par écrit, & qu'après que nous serions assurés que les fournissant à la Congregation, ce seroit une suite nécessaire que nos adversaires en prendroient communication.

Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes les lettres qui nous furent écrites durant ce mois-là sur ce sujet; mais il ne sera pas hors de propos d'y en insérer deux ou trois, qui apprendront aussi au Lecteur quelques autres particularitez concernant cette affaire, qui pourroient sans cette occasion luy demeurer inconnues. La premiere est du 8 Octobre écrite à Châlons en Champagne, & portoit cette inscription. *A Messieurs, Messieurs de Lalane, de Saint-Amand, & Angrais Docteurs de la Faculté, & nos Deputés à Rome.* Elle contenoit ce qui suit:

MESSIEURS:

Tous les gens de bien se font rejouis avec nous de la benediction que Dieu a donnée à vostre poursuite & à vos soins, & cette joie commune a esté fondée particulièrement sur l'assurance qu'on vous a donnée que la Congregation établie agiroit dans les formes pratiquées de tout temps dans l'Eglise, & dans une rencontre toute semblable sous Clement VIII & Paul V, & sans lesquelles il semble que la verité ne puisse estre parfaitement éclaircie. Je sçai que M. Hallier a écrit à Paris qu'il empêcheroit que vous ne soiez entendus; mais je ne puis douter que la providence qui a pris un soin si particulier de cette affaire, ne dissipe toutes ses intrigues; que le Saint Pere ne nous fasse justice; qu'il n'accorde ce qu'il a eu la bonté de nous promettre; & qu'il ne prenne en cette rencontre la mesme conduite que ses predecesseurs; puisqu'elle est si digne de l'honneur du Siege, & si nécessaire pour rétablir la paix dans l'Eglise. C'est à quoy tous Messieurs les Prelats pour qui vous agissez vous conjurent de demeurer sermes, c'est à dire de ne parler jamais qu'en présence, & de ne point donner d'écrits que dans les formes observées dans les Congregations de Auxilus sous les Papes que je viens de nommer. Ils se reposent sur vostre prudence & courage ordinaires, & je demeure à jamais, Messieurs,

Vostre tres-humble & tres-affectionné serviteur F. E. & C. de Châlons.

Celui qui avoit coutume de nous écrire à Paris au nom de tous mesdits Seigneurs, lorsqu'ils ne le faisoient pas eux-mêmes, mit sur ce sujet dans la lettre du onzième un article qui porte ces termes.

Messieurs se font rejouis de la resolution que vous avez prise de parler hautement. Ils vous prient de ne vous point relâcher sur ce point, car il est tres important pour la cause que vous defendez. Ils sont tres assurés que M. Hallier fera tous ses efforts pour empêcher que l'on n'en vienne à une discussion exacte. C'est un homme qui ne veut point de conscience quelque mine qu'il fasse. Il est dans la pensée que la dispute ne luy seroit pas avantageuse, parce qu'il a avoué à quantité de personnes qu'il n'avoit jamais leu S. Augustin.

Ecrivez le moins que vous pourrez sur l'explication des cinq Propositions. Car vous devez craindre que M. Hallier n'embarrasse l'affaire dans des procédures par écrit.

Et dans la lettre du 18 de cette mesme personne, il y avoit un article sur ce sujet qui portoit ces termes.

Les Molinistes de deça tiennent pour certain qu'on ne vous donnera point de Congregation, dans laquelle on vous entende les uns & les autres en présence; qu'il ne s'agit que de cinq Propositions qui peuvent estre facilement jugées par tous ceux qui ont tant soit peu d'intelligence & quelque teinture de la Theologie. Ils se vantent que dans la premiere Congregation qui s'est tenuë chez M. le C. Spada, on a arresté la premiere Proposition. Messieurs ont confiance en Dieu, & ils espèrent qu'il ruinera tous les dessein de ceux qui veulent deshonnorer sa verité. Sur-tout ils vous recommandent d'estre forts & d'estre intrepides jusques dans les extremitez.

J'en receus une datée de ce jour-là mesme d'un Docteur de mes amis les plus particuliers, qui demouroit en Sorbonne & qui m'écrivait tousjours en Latin. Il me consolait ce jour-là de la nouvelle qu'on avoit receuë de la mort de M. le C. Roma, & il en témoignoit d'autant plus de douleur, qu'au lieu d'un Doien de nostre Congregation que nous avions perdu qui estoit tres equitable, il y en restoit un autre tres partial & tres animé contre nous. Sa lettre sur ce sujet portoit ces termes.

A diebus aliquot reserveramus mortem Eminentissimi Cardinalis Roma, cum literarum accepimus. Certe non possumus non lugere viri optimi & amantissimi aquarum inopiam exitum, doloque noster eo major exitu quid tibi cansaque vestra adversarium esse accepimus Cardinalem Spada. Scriptum enim mihi est à Flandria, non potuisse cum ipso convenire D. Sinnich, ita dorum se ipse praevisi. Iactare vulgo se habere argumentum

gumentum cui lausfensa (sic enim loquitur) nullius respondeat. Idque docesse olim P. Controuerser Minimo Burgundo. Addidisse etiam, se etiam si Cardinales ceteri in doctrinam illam consentirent, aut certe mitius habere uellent, solum se aduersus omnes pugnaturum. Hac te monendum censui.

J'en trouve apres cela une de M. de Sainte-Beuve du 25 de ce mois-là qui merite plus qu'aucune autre d'estre icy inserée toute entiere, tant pour ce qu'il dit sur la mesme necessité d'estre entendus en presence, que parce qu'il ne se peut apporter un plus illustre témoignage de la maniere dont luy & nous avons tousjours esté affectionnez au S. Siege, & dont nous avons tousjours considéré les Propositions qui en ont à la fin esté condamnées. C'est à moy à qui il écrivoit cette lettre-là, & elle porte ces termes.

MONSIEUR,

„ Nous sommes icy en peine d'une nou-
 „ velle qui s'y debite, que la Congregation
 „ est commencée depuis la mort de M. le C.
 „ Roma, en laquelle preside M. le C. Spada, &
 „ dont un Jesuite est Consulteur & M. Albizzi
 „ Secretaire, & qui se fait sans que vous y soyiez
 „ appelez. Quoyque nous ne puissions nous
 „ imaginer, que les choses soient ainsi qu'on les
 „ vante en ces quartiers, & qu'il semble que vos
 „ lettres nous assurent du contraire, puisque
 „ vous nous mandez par vostre dernière, que vous
 „ faites vos sollicitations vers leurs Eminences
 „ afin qu'elles ordonnent que vos écrits seront
 „ communiqués à nos parties, & aussi qu'il leur
 „ plaise indiquer le jour de la premiere Congre-
 „ gation; toutefois je ne puis vous dissimuler,
 „ que la maniere dont on parle, nous fait crain-
 „ dre qu'il n'y ait quelque chose de veritable
 „ dans ce discours, & que peut-estre nos adver-
 „ saires ne machinent quelque chose selon leurs
 „ adresses & fourbes ordinaires. C'est ce qui fait
 „ nostre peine, & dont nous vous supplions
 „ tous, Monsieur, de vouloir nous éclaircir. Et
 „ par avance j'ay charge de vous mander, que
 „ vous insistiez à ce que les choses se passent dans
 „ l'ordre, & non pas qu'elles se fassent ainsi en
 „ cachette. Les Prelats qui vous ont envoyez,
 „ ne vous ont pas fait faire ce voyage pour de-
 „ mander à la Sainteté une assemblée secrette,
 „ mais une Congregation Publique & solennel-
 „ le à l'instar de celle de Auxiliis, & en laquel-
 „ le les parties soient entendues en presence
 „ l'une de l'autre, & tant de vive voix que
 „ par écrit. Le Pape vous l'a accordée com-
 „ me estant une chose tres juste, & qui ne peut
 „ desagréer qu'à ceux qui ont une doctrine
 „ de tenebres. Poursuivez donc l'exécution des

ordres de la Sainteté. Au reste, Monsieur, y eut-il jamais rien de plus éloigné de l'équité, que de faire que nos parties soient établies nos juges? Un Jesuite Consulteur, n'est-ce pas la partie devenir le juge en quelque maniere? Car qui ne sçait, que ce sont eux qui sont nos veritables parties? Pour ce qui regarde M. Albizzi, il n'y a pas plus de raison qu'il soit Secretaire, puisqu'il est notoire qu'il a eu communication tres étroite avec M. Hallier pour l'affaire dont est question, avant mesme que mondit S^r Hallier partist de France. Lors- qu'on voulut surprendre la Faculté par le moyen de M. le Nonce; qui luy fit demander sçavoir si elle vous avoit député vers la Sainteté pour cette affaire, M. Hallier que j'accuse- ray d'avoir envoyé le P. Mulard Cordelier en qualité de député de la Faculté, & l'avoir chargé de lettres qu'il avoit soufrites avec la qualité de Syndic, & lesquelles lettres Mulard avoit portées au P. Dinet toutes ouvertes pour estre cachetées par luy; M. Hallier en pleine Faculté demeura d'accord d'avoir écrit à Rome à M. Albizzi: mais il adjouta qu'il ne l'avait fait que pour luy faire reponse sur ce qu'il luy avoit écrit touchant les presentes controver- ses. Toute la Faculté le peut témoigner si M. Hallier avoit assez de hardiesse pour le nier. De maniere que d'avoir M. Albizzi pour Secretaire, c'est avoir une personne que nous avons tout sujet d'avoir pour suspecte, en suite de la declaration qu'en a faite M. Hallier en pleine Faculté. De plus, Monsieur, chacun sçait qu'en Flandres on s'est plaint hautement dans des livres, que M. Albizzi avoit inseré dans la Bulle touchant M. d'Ipre, quelque chose qui n'estoit pas dans le sens du feu Pape d'heureuse memoire. Cela seul doit empêcher qu'on souffre qu'il exerce la charge de Secretaire sans s'en plaindre & sans en faire remon- strance à la Sainteté: On dira peut-estre qu'un Secretaire n'est ny Juge ny Consulteur: il est vray, mais aussi on ne meniera pas qu'il ne puisse beaucoup dans une Congregation. Et de plus quand il n'y pourroit pas grande chose, au moins cela n'est pas autrement dans l'ordre, & à Rome particulièrement où toutes les choses se font si hautement, que les adversaires mesmes de l'Eglise sont obligés de demeurer d'accord de la prudence de la conduite avec laquelle on y fait les affaires. Que si, Monsieur, on ne vous vouloit point faire justice sur ces chefs là, je crois qu'il seroit plus à propos de ne rien produire, que de se soumettre à une Congregation telle qu'est celle-cy, c'est à dire contrai- re à l'intention de la Sainteté. Et en ce cas là laissez les ordonner tout ce que bon leur semblera, nous sçaurons fort bien débrouiller toutes choses. Il faut, quoy qu'on embarras-

« se tout ce qu'on voudra, que tout se reduise à
 « trois points. Le 1. à sçavoir quels sont les Au-
 « teurs de ces Propositions. Le 2. à sçavoir s'il
 « n'est pas vray qu'elles sont composées de ter-
 « mes équivoques, ce qui fait qu'elles ont plu-
 « sieurs mauvais sens. Et le 3. sçavoir si elles sont
 « condamnables dans le sens de la nécessité de la
 « grace de foy efficace *ad singulos animas*, qui est
 « le seul sens dans lequel nous les avons mainte-
 « nuës jusques à présent, & dans lequel seul nous
 « prétendons les maintenir à l'avenir. Or com-
 « me nous sçavons qu'elles ne peuvent estre
 « condamnées dans ce sens, c'est ce qui fait que
 « nous n'avons aucun sujet de rien apprehen-
 « der. Si on veut faire un galimatias, il nous se-
 « ra aisé de faire voir à toute l'Europe & la bon-
 « té de nostre cause, & le mauvais procedé qu'on
 « aura tenu pour donner atteinte à une doctri-
 « ne qu'on n'oseroit condamner ouvertement.
 « Ces Messieurs penseront à deux fois à ce qu'ils
 « seront, & j'ay peine de croire qu'ils veulent
 « contribuer à l'oppression de la verité & des
 « personnes qui la defendent. Les Docteurs de
 « la Faculté de Paris doivent estre plus confi-
 « derez que méprisez, & il n'est pas besoin d'a-
 « liener les esprits de ceux qui ont toute la de-
 « votion possible pour le Saint Siege, ce qu'on
 « fera sans doute si on ne leur fait pas justice dans
 « une affaire qui parle d'elle mesme. Je l'ay dit
 « souvent à M. Du Val, & je ne sçay s'il n'en a
 « point parlé à M. le Nonce; il y a bien des per-
 « sonnes qui sont fort peu affectionnées vers le
 « Saint Siege, qui souhaitent qu'on ne nous
 « conserve point la justice, prétendans par là
 « nous attirer à leur parti. Pour moy, j'espère
 « que Dieu ne m'abandonnera pas jusqu'à ce
 « point, mais je ne sçay si cela ne diminueroit
 « point de beaucoup la haute estime qu'on doit
 « avoir pour ce qui emane d'un thronne si vene-
 « rable. C'est assez Monsieur, pour cet article.
 « Je ne puis finir cette Lettre sans vous faire
 « sçavoir que M. de Marca nommé à l'Arche-
 « vesché de Thoulouze étant en Cour la semai-
 « ne dernière, a dit à M. le Nain de Beaumont
 « Maître des Requestes, & à M. Quéras nostre
 « Confrere, que quand il a consenty à ce qu'on
 « mist son nom à la Lettre envoyée à sa Sainte-
 « té, il ne l'a fait qu'à la priere du P. Petau & de
 « M. Hallier qui luy en avoient écrit; & que ja-
 « mais son intention n'avoit esté de demander au
 « Pape une condamnation de Propositions, mais
 « seulement qu'il plust à sa Sainteté prononcer
 « sur les controverses presentes. Et quand ces
 « Messieurs luy repartirent, que neantmoins la
 « Lettre qui portoit son nom, demandoit au
 « Pape la condamnation des cinq Propositions,
 « il fut surpris, & demanda à voir la copie de
 « cette Lettre. Ce qu'on luy promit. Et en ef-
 « fet comme on l'eut trouvée chez M. Louistre

Curé de Matres (où estoit pour lors la Cour)
 M. de la Miltiere en fit faire une copie & se
 chargea de la luy presenter. Voilà, Monsieur,
 comme on en a fait accroire aux Prelats, &
 comme on impose au Pape quand on luy re-
 presente, que tous les Prelats dont les noms
 sont au bas de cette Lettre, luy demandent la
 condamnation des cinq Propositions comme
 étant les causes du bruit & des contentions.
 Au reste ces deux Messieurs eurent aussi l'hon-
 neur de conférer avec luy sur les sens des Pro-
 positions, & il demeura d'accord que le nostre
 n'estoit point condamnable: & il dit seule-
 ment que son sentiment estoit que quiconque
 avoit la foy, celuy-là avoit tout ce qui estoit
 nécessaire de la part de Dieu pour prier actuel-
 lement, & il avança cette doctrine, fondée,
 disoit-il, sur ce mot de S. Augustin: *Fides in-
 perat*. Vous jugez de-là quel seroit le senti-
 ment des Thomistes sur ce point.

Le livre du P. Martinon paroist icy depuis
 quelques jours. C'est une transcription de
 tout ce qui a esté écrit contre nous par nos ad-
 versaires: mais non pas une refutation de tout
 ce que nous avons opposé à leurs sentimens. Il
 a de plus quantité de Propositions mauvaises
 & insoutenables. Il a pris un nom de guerre.
 On peut le faire reconnoître pour tres pitoyable
 dans un cahier imprimé, ou par un ouvra-
 ge semblable au *vinipes captivus*.

On nous en fait esperer un du P. Annat
 en bref. Nous l'attendons avec joie, esperant
 qu'il servira à faire paroître la verité. Je suis
 Monsieur, &c.

Le commencement de cette Lettre-là fait
 voir la verité de ce que j'avois dit à M. le C.
 Ghiggi dans l'audience qu'il me donna le 23
 de Juillet, que je ne me hâtois pas de mander
 en France les choses qui pouvoient y donner
 quelque mécontentement, tant que la nécessi-
 té & l'obligation que nous avions d'informer
 nos amis & nos Prelats de ce qui se passoit à
 Rome, pouvoit me permettre de le différer
 ou de le dissimuler entierement. Lorsque j'a-
 vois écrit sur ce sujet à M. de Sainte-Beuve le
 dernier jour de Septembre, je ne luy avois rien
 mandé du retardement qu'on apportoit à la
 communication de nos écritures; du doute
 qu'on nous avoit témoigné si on nous accor-
 deroit qu'elle se fît; ny du Memorial que
 nous avions résolu de presenter, pour en faire
 une demande plus expresse, qui frapast plus
 fort à la porte de la justice de Messieurs les
 Cardinaux choisis par le Pape pour nous la
 rendre; & qui laissât à la posterité des vesti-
 ges plus exprés des poursuites & des difficul-
 tez inouïes auxquelles nous aurions esté ré-
 duits si nous estions quelque jour obligés d'y
 faire connoître un procedé si irregulier. Je

m'estoit contenté de luy dire simplement que nous faisions nos sollicitations envers leurs Eminences, afin qu'ils ordonnassent que nos écrits fussent communiquez à nos parties, & qu'ils sceussent que nous estions prêts de paroître à la Congregation quand il leur plairoit de l'assembler. Et j'en avois usé avec cette réserve dans l'esperance que j'avois que nous en obtiendrions justice à la fin, & que le refus ou la difficulté qu'ils nous en faisoient jusqu'alors pourroit n'estre connuë de personne. Mais il plaisoit à nos adversaires de les publier par tout, à cause du triomphe qu'ils pensoient qu'ils remportoient sur nous par cette injustice. De sorte que dans la nécessité qu'il y avoit de la laisser paroître, tout ce que nous pouvions faire estoit d'en rendre compte à nos Evêques & à nos amis, & cependant de leur laisser toujours l'esperance que nous avions qu'on nous seroit à la fin justice, quand nous aurions employé pour l'obtenir toute la patience, toute la persévérance, toute la soumission, & toute la force, qui nous sembloient nécessaires pour cela.

Nous ne parlions plus mesme à Rome dans cette conjoncture, de faire comparoître dans la Congregation nos adversaires en nostre présence. Nous n'y renoncions pas pour cela, & nous n'avions présenté ces deux écrits que dans cette attente certaine qu'on nous entendroit dessus les uns & les autres en présence. Mais nous nous estions restraints à ne demander simplement que la communication de nos écritures, pour nous reduire à la plus facile demande que nous pouvions faire, & que l'injustice mesme la plus découverte ne pourroit pas nous refuser; sauf apres que nous aurions obtenu ce point, de demander pareillement, qu'en consequence nos adversaires parussent pour écouter ce que nous aurions à ajouter de vive voix à ce que nous avions écrit. Mais jusques à ce que nous eussions surmonté cette premiere difficulté, nous gardions le silence sur les autres choses que nous avions à demander, afin d'obtenir celle-là plus aisément.

J'en parlai plus ouvertement que je n'avois fait à M. de Sainte-Beuve, à un Italien qui estoit à Modene, qui ne pouvoit pas ignorer les moindres circonstances de cette affaire, à cause des grandes correspondances qu'il avoit dans la Cour de Rome dont il connoissoit fort clairement le genie, sur tout pour ce qui regardoit le sujet de nos disputes. Il me répondit par sa lettre du 2 de Novembre, que tous ces obstacles n'estoient qu'une adresse de M. le C. Spada, qui passionné comme il estoit, ne cherchoit autre chose qu'à découvrir les sentimens des Consultants, afin que s'il trou-

voit qu'ils fussent favorables à ses intentions, il pressât l'affaire pour condamner les Propositions; & s'il voioit qu'il ne pût les faire conclure contre, il tirât toutes choses en longueur. Voicy les termes de cette lettre qui me fut écrite par cet Italien.

Reverendissimo Signore. Ricevo le lettere di V. S. R. e vedo con quanta celerità per sua parte, & arte per l'altra si tratta il negotio. Io stimo che il tutto sia concetto dell' Eminentissimo Spada, qual è per non credere appattatissimo, e non cerca sapere il sentimento di quei Consultori per altro che per vedere se fusino favorevoli alli suoi capricci, e quando vedrà di non potere concludere contro le Propositioni, tirerà il giudizio in lungo, ma se le paresse potere condannarle, accelererà & precipiterà il tutto non potendo in fare altro, raccomandando la causa a Dio, & in questo spero ogni bene, e a V. S. faccio humile riverenza. Modena li duè Novembre 1652. Di V. S. Reverendissimo divotissimo servitore.

Elle estoit signée du nom de celui qui l'avoit écrite; mais dès que je l'eus reçue j'en déchirai son nom, & je ne croy pas qu'il soit encore temps de le remettre icy.

CHAPITRE XIII.

De ce que nous continuâmes à faire tout le mois de Novembre, principalement en poursuivant une audience auprès du Pape pour luy présenter nos écrits, & obtenir qu'ils fussent communiquez à nos adversaires: avec une epistre à sa Sainteté sur ce sujet.

J'Appris le vendredi premier jour de Novembre, que la Congregation s'estoit tenuë le mercredi précédent l'apres-dinée chez M. le C. Spada; que M. le C. Ginetti n'y estoit pas venu; que M. le C. Pamphile s'y estoit trouvé; qu'elle avoit duré jusques sur les six heures du soir; & que le P. Palavicin & M. Albizzi estoient demeurez apres les autres pour s'entretenir.

Je vis le dimanche 3 le General des Dominicains sur une rencontre d'affaire particuliere. Je luy parlai en passant d'un Memorial que nous avions dessein de présenter au Pape pour trois choses, dont la premiere estoit la communication de nos écritures. La 2, les Jesuites. La 3, M. Albizzi. Il approuva tout cela, & me dit de son costé que si les choses alloient long temps le train qu'elles commençoient de prendre, son Ordre ne pourroit pas se dispenser d'y intervenir & de se declarer bien hautement.

Le lundi 4 au matin M. Sacrifista m'envoia dire qu'il me prioit de me rendre sur les dix heures à l'antichambre du Pape. J'y allai & je luy parlai. Il me dit que le Pape avoit encore choisi

choisi deux ou trois Consulteurs pour les mettre de la Congregation, & qu'il y avoit dans ce nombre un Augustin nommé le P. Celestin fort son ami. Il me pria de l'aller voir & de luy donner quelque information de nostre affaire, parce que la Congregation se devoit tenir, comme je croy, le lendemain. Je priai Montsignor Sacrifa de me dispenser d'aller faire cette visite au P. Celestin, parce que pendant que la Congregation agiroit comme elle faisoit, nous ne la reconnoissons point, & ne la pouvions considerer comme celle que nous avions demandée au Pape, & que le Pape nous avoit accordée. Montsignor Sacrifa me pria d'aller voir ce Pere comme si je ne sçavois pas qu'il en deust estre, mais seulement comme son ami particulier, parce qu'il estoit à propos de luy ôter les mauvaises impressions que M. Albizzi luy avoit données d'abord contre les Propositions, quand ce Pere estoit allé presler entre les mains de ce Secrétaire le serment du secret, en luy disant en suite avec mépris, que c'estoit pour qualifier certaines Propositions erronées, ou autre note pareille dont M. Albizzi les avoit luy mesme qualifiées. Je promis à M. Sacrifa d'aller voir ce Pere avec la mesme reserve qu'il m'avoit dite.

J'y allai l'apres-dinée & luy portai un de nos petits tomes de S. Augustin dont je luy fis present. Apres quelques autres civilités reciproques, nous parlâmes de l'affaire pour laquelle j'estois à Rome, dont je luy fis un petit exposé; nous entraînâmes dans la matiere des Propositions. Il me dit qu'il n'avoit fait que les entrevoir; qu'on les luy avoit données écrites dans un billet toutes simples & toutes nuës, mais qu'il avoit bien jugé au dehors & sur la surface qu'il y avoit quelque mauvaise entente; mais qu'au fond il voioit bien, qu'elles se pouvoient réduire à un bon sens qui pouvoit se soutenir. Comme je voulus luy dire un mot de la grace efficace & de la connexion qu'elles y avoient, il me prévint comme l'entendant bien, & expliqua luy mesme en deux mots ce que c'estoit que cette grace, en disant *qua dat posse, velle et operari*. Il me dit neantmoins qu'il falloit bien prendre garde à la delicateffe des oreilles des Cardinaux, qui n'estant pas rompus & accoutumés aux termes Theologiques, dans le moindre ombrage qu'une Proposition pouvoit leur donner, avoient beaucoup de disposition à conclure à la condamnation. Je luy dis aussi que nous avions demandé qu'avant que d'en juger, on les purgeast de tous leurs termes équivoques & douteux, & qu'on les réduisist à divers sens clairs & arrestez, sur lesquels nous pourrions donner nos declarations devant la Congregation & en presence de ceux qui en poursuivoient la Censure, &c.

Il estima tout cela tout à fait juste & necessaire, qu'il le falloit presler, qu'il en falloit renouveler nos instances, *faire nostre proteste*. Je luy dis que c'estoit là le capital de nostre affaire, & une chose d'une grande justice. Je le priai mesme de nous aider à l'obtenir, s'il se trouvoit en lieu où il y eust quelque chose. Mais afin qu'il ne parut pas qu'il le fît à nostre recommandation, que je croiois qu'il seroit bon qu'il en passât l'office dans la premiere occasion où il se trouveroit pour cela, lorsqu'on ne sçauvoit pas encore que nous eussions aucune habitude avec luy. Il me dit qu'il le feroit volontiers, & dans cette premiere entrevue il me parla de tout en homme éclairé & équitable.

Nous ne fîmes le reste de cette semaine-là aucune visite considerable. Nous vîmes seulement nos amis particuliers, pour prendre leurs avis sur certaines choses que nous pensions à faire, & que je dirai cy-apres dans le temps & dans l'ordre qu'elles auront esté faites.

Pendant tout le temps qui s'estoit passé depuis que nous avions présenté nos deux écrits & leur formulaire aux Cardinaux destinez pour nostre Congregation, nous en avions fait décrire par un bon Copiste un exemplaire bien net & bien correct pour le presenter au Pape. Nous les avions fait relier en beau velin avec les armes du Pape imprimées en or sur la couverture, & ces trois écrits estoient en un petit volume in folio epais environ d'un pouce. Nous avions mis au commencement de ce livre, & devant tous ces écrits une Epistre au Pape dont voicy la traduction.

TRÈS SAINT PERE,
 Votre Sainteté ayant établi par sa bonté & par sa justice la Congregation pour l'examen des plus grandes questions de la grace, nous avons cru devoir avant toutes choses faire deux écrits que nous présentons à V. S. dont l'un contient ce qui s'est passé dans l'affaire dont il s'agit, & l'autre concerne l'autorité de Saint Augustin. Nous ne craignons pas, Tres Saint Pere, que V. S. ne donne point son approbation à cette conduite, puisque nous marchons sur les traces de Celestin I, de Clement VIII & de Paul V, ne faisant que ce qu'ils ont fait dans une cause toute semblable. Ainsi nous prenons pour regle le premier & le dernier jugement que le Saint Siege Apostolique a prononcé touchant cette contestation; & la voie dont nous nous servons pour la terminer, est de suivre ses anciennes décisions, & celles qu'il a faites dans ces derniers siècles.

Aussi-tost apres la mort de S. Augustin, sur ce

sur ce que quelques Prestres de France blasmoient ses écrits & troubloient la paix des Eglises par des questions indiscrettes, Prosper & Hilaire eurent recours à Celestin, & luy rapportèrent ce que l'on publioit en France contre ce Pere. Ils se plaignirent de ce que quelques Prestres de France vouloient encore revoquer en doute ce qui avoit esté prouvé dans les écrits de S. Augustin, affermi par les Papes Innocent, Zozime, & Boniface, & établi par les Conciles; & ils demanderent, qu'avant toutes choses le S. Siege Apostolique reprimast la temerité de ces François, & confirmast l'autorité & la doctrine de S. Augustin. Le soin de Prosper & d'Hilaire recut des louanges de la bouche de Celestin; & en ostant aux Prestres dont ils s'estoient plaints toute liberté de médire, il ordonna que l'autorité & la doctrine de S. Augustin demeureroit inviolable dans l'Eglise.

Molina aiant eu la hardiesse de renouveler dans l'Espagne ces anciennes plaintes des Prestres de France, & de lever encore une fois la teste contre le mesme S. Augustin, & sa nouvelle doctrine estant deferée au S. Siege auquel Clement VIII presidoit en ce temps-là; ce Saint Pape ne voulut que cette cause fust examinée devant luy, qu'apres avoir ordonné que l'autorité de S. Augustin seroit approuvée selon les Constitutions de ses Predecesseurs, & que sa doctrine seroit considerée comme une regle par laquelle il falloit examiner tous les differens que l'on proposoit touchant les secours de la grace de Dieu; & le Pape Paul V ordonna en suite que la mesme chose seroit tres exactement & tres saintement observée.

Il se trouve maintenant, Tres Saint Pere, de nouveaux Censeurs parmi les Prestres de France, qui pour defendre la doctrine de Molina, ont eu la presumption de s'élever encore tout de nouveau contre S. Augustin; qui troubtent la paix de l'Eglise victorieuse par des questions qu'ils vont emprunter encore une fois dans l'école de ces Auteurs desja condamnés; & qui revoquent en doute les principaux articles de la grace Chrestienne & de la doctrine de ce Saint Docteur. C'est pour ce sujet que nous sommes venus vers V. S. au nom de quelques uns des tres illustres Prelats de France, qui par un soin pastoral veillent au repos de toute l'Eglise, à l'honneur de S. Augustin, & à la dignité du Saint Siege Apostolique. Nous sommes plaints des Propositions qui ont esté inventées pour dresser des embusches à la doctrine de S. Augustin & à V. S. Et afin qu'on les examinast & qu'on éclaircist pleinement & parfaitement toute cette affaire, nous avons demandé à V. S. l'établissement d'une Con-

gregation, dans laquelle les parties seroient ouïes de vive voix & par écrit. V. S. l'a établi. Elle a ordonné que nous luy presentassions nos écrits. Nous avons donc premierement rapporté à V. S. & à la Congregation ce qui s'est passé sur le sujet des Propositions; & nous en avons usé ainsi suivant l'exemple de Prosper & d'Hilaire loués par le Pape Celestin, découvrant par quels moyens & quels artifices l'autorité de S. Augustin est combattue, & avec quel excès de hardiesse les Jesuites par une conspiration inouïe entreprennent de la déchirer, sous pretexte de ces Propositions équivoques & qui ont esté inventées pour tromper. En suite nous avons defendu le mieux qu'il nous a esté possible l'autorité de S. Augustin, qui est attaquée d'une maniere si dangereuse, & qui a receu de si grandes plaies, & nous l'avons prouvé par la Tradition de toute l'Eglise; c'est à dire par les témoignages de vingt Papes, de quinze Conciles, & de soixante & dix Peres & Theologiens de grande réputation. Et nous en avons usé ainsi afin que V. S. & la Congregation connust d'une part la justice de nostre plainte, & qu'elle remarquast de l'autre combien il est nécessaire de reprimier la temerité de ces Censeurs. Et afin que V. S. eust la bonté de pratiquer dès l'entrée de cette contestation ce que le Pape Celestin a fait autrefois, & ce que le Pape Clement VIII a aussi fait depuis peu, dans des occasions toutes semblables à celle-cy, pour la defense de l'autorité & de la doctrine de S. Augustin, & pour l'appuyer d'une nouvelle recommandation: nous avons cru qu'avant toutes choses nous devions former nos adversaires qu'ils eussent à reconnoître l'autorité & la doctrine de ce mesme Saint, non seulement par des paroles inutiles & sans effet ou par des éloges trompeurs, & par des louanges pleines de deguïsement & de fiction, mais par des approbations solides & expressees, jusqu'à ce que V. S. l'eust établie elle mesme à l'exemple de ses Predecesseurs par une definition publique contre ces nouveaux accusateurs, qui ne peuvent presque pas estre reprimés d'une autre maniere; ce qui est l'unique remede & le plus utile dont on puisse se servir pour la paix de toute l'Eglise.

Nous sçavons, Tres Saint Pere, qu'il n'y a rien que nos adversaires ne fassent & n'entreprennent pour empescher l'effet d'une demande si juste & si nécessaire; nous sçavons qu'il n'y a rien au monde qu'ils craignent tant, que d'estre contrainsts de souscrire comme ils le doivent à l'autorité de S. Augustin, ou de voir que V. S. marchant sur les traces de Celestin I & de Clement VIII, la confirme de nouveau, reprime la temerité de ces Censeurs, & donne

« & donne pour regle de ce differend une do-
« trine qui est établie depuis tant de siècles;
« parce que dès qu'ils verront, ou qu'ils auront
« esté obligez de la recevoir contre leur pré, ou
« que V. S. l'aura confirmée solennellement,
« ils perdront toute esperance de donner aucu-
« ne atteinte à des Propositions sous l'obscurité
« desquelles ils ne tendent qu'à la condamna-
« tion de S. Augustin selon le dessein qu'ils
« en ont formé, quoyqu'ils affectent de ne pas
« exprimer son nom.

« Certes V. S. entendra dire avec étonne-
« ment, qu'après avoir attaqué ouvertement la
« doctrine de S. Augustin, avec tous les efforts
« dont ils ont esté capables, ou par eux-mêmes,
« ou par le moien des Jesuites dont ils sont les de-
« fenseurs & les partisans, ils sont maintenant
« profession d'y deférer à haute voix. Ils au-
« ront la hardiesse de se faire passer publique-
« ment pour Panegyristes & pour defenseurs de
« ce Saint Pere, mesme en presence de V. S.
« Mais ce qu'ils en feront, ne sera que pour ren-
« dre le mépris qu'ils font de ce Saint plus hors
« d'atteinte par le faux respect qu'ils feignent
« luy porter; ce ne sera que pour éviter la pu-
« nition de l'insolence avec laquelle ils l'outra-
« gent; ce ne sera que pour cacher l'aversion
« qu'ils ont de sa doctrine, sous la louange qu'ils
« font de sa personne; ce ne sera que pour di-
« minuer le soin qu'on doit avoir dans ces con-
« testations d'examiner quels sont les veritables
« sentimens de ce Saint Pere, & faire croire qu'il
« ne s'en agit point dans les Propositions qui ont
« esté presentées à V. S. puisque ceux mesmes
« qui les combattent, sont profession de suivre
« la doctrine de ce Pere, & de reverer son auto-
« rité; afin qu'après avoir evité la condamna-
« tion de leur temerité, par ces feints & captieux
« eloges de S. Augustin, & avoir fait en sorte
« qu'ils ne soient point obligez de rien souscrire
« sur ce sujet, & que V. S. n'en ordonne rien,
« ils puissent eux & leurs partisans rejeter son
« autorité avec plus d'audace que jamais, con-
« damner la doctrine, & continuer à la bannir
« de leurs écoles comme Calvinienne & dange-
« reuse, sur tout s'il arivoit encore, que V. S.
« se portast sur quelque pretexte à condamner
« ces Propositions, parce qu'ils ne manque-
« roient pas après cela d'en faire retomber la
« Censure sur S. Augustin; & que mesme ils le
« seroient avec quelque fondement.

« Voilá quels sont tres certainement les des-
« seins de nos adversaires, & nous ne doutons
« nullement qu'ils n'aient aucune force auprès
« de V. S. la quelle ils n'ont pu encore surpren-
« dre de quelque ruse qu'ils se soient servis jusq-
« qu'à présent; puisque si ce malheur arivoit,
« ce seroit mettre au pillage le principal heritage
« que le Saint Siege possede comme par succes-

sion, & se servir des ensans mesmes de l'Eglise
« pour le transporter à ses ennemis, comme il ar-
« veroit sans doute par le mépris de l'autorité &
« de la doctrine de S. Augustin: ce seroit rendre
« inutile l'autorité de tous les Peres; ce seroit
« exterminer entierement l'antiquité de la do-
« ctrine & la venerable Tradition; ce seroit
« ôster le respect qui est deu aux decretz du Saint
« Siege Apostolique; ce seroit dire que l'Eglise
« a condamné injustement les ennemis de la gra-
« ce; ce seroit donner occasion de croire que le
« S. Concile de Trente a favorisé les heretiques
« Pelagiens, & donné de nouvelles forces aux
« Calvinistes. Enfin ce seroit donner lieu de di-
« re que V. S. a fait peu d'estat de tous les anciens
« decretz que ses Predecesseurs Innocent, Zo-
« zime, Boniface, Celestin, Sixte, Leon, Ge-
« laise, Hormisdas & autres ont prononcé à l'a-
« vantage de S. Augustin, ou mesme qu'elle les
« a entierement abolis.

« Il faut avouer, Tres-Saint Pere, que ces
« choses que nous disons, sont de tres grande
« importance, & paroissent presque incroyables;
« mais outre qu'elles se feront voir avec eviden-
« ce à ceux qui liront avec attention ces deux
« écrits, que nous vous presentons maintenant,
« elles seront encore plus manifestes & plus visi-
« bles dans toute la suite de cette affaire, &
« nous sommes prests d'en convaincre nos ad-
« versaires dans toute la rigueur du droit.

« V. S. previendra sans doute des perils si ex-
« tremes & si pressans; elle écouterá des plain-
« tes si necessaires; elle se donnera le loisir de
« s'informer pleinement d'une cause si impor-
« tante; & sa vigilance pastorale ne s'appliquera
« pas avec moins de sagesse, d'integrité & de
« justice à cette grande affaire qui est capitale à
« tout l'Eglise, au Saint Siege Apostolique, à
« la foy, & à la pieté Chretienne, qu'à tou-
« tes les autres affaires de la mesme Eglise. Nous
« sçavons que Dieu par un des principaux effets
« de sa grace nous a donné en nos jours un tel Pa-
« steur, que s'il arive quelquefois que V. S.
« puisse n'estre pas averti de l'importance des
« choses, elle ne peut pas quand elle est aver-
« tié ne point ordonner tout ce qui est de justi-
« ce, de raison, & d'equité: & nous sçavons
« aussi que tout ce que nous disons est si certain
« & si considerable; nous sçavons que l'Eglise
« est reduite à de si grandes extremitez par tou-
« tes les entreprises de nos adversaires dans cette
« contestation; que V. S. auroit desja pourveu
« à ce besoin si pressant, si on luy eust exposé
« plustost l'estat veritable de cette affaire, qu'on
« ne luy a point fait connoître jusqu'à pré-
« sent.

« Cependant à quelque grande promesse que
« nous paroissions nous engager en cecy, nous
« osons dire avec confiance, que nous en don-
« nerons

nerons des preuves tres claires & tres indubitables; pourveu que la Congregation que V. S. a établie, obtienne son plein & entier effet, & que l'on nous donne le temps & le lieu de pouvoir convaincre nos adversaires en leur presence de vive voix & par écrit. Ce fera alors que V. S. & toute l'Eglise Romaine connoistra effectivement, que ce n'est pas sans sujet que nous luy avons exposé la grandeur de ce peril, & que nos plaintes n'ont esté ny fausses ny inutiles, lorsque nous les avons portées au Saint Siege & au Souverain Tribunal aupres duquel S. Bernard nous a appris, que personne ne doit tirer aucun avantage du mensonge. Nous sommes,

TRES SAINT PERE,

De Vostre Sainteté

Les tres-humbles & tres-obéissans serviteurs & fils. Ainsi signé,

Noël de la Lave Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Abbé de Notre Dame de Valcroissant.

Louis de Saint-Amour Docteur de la Sacrée Faculté de Paris de la Maison & Société de Sorbonne.

Louis Angran Licentié de la mesme Sacrée Faculté de Paris & Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Troyes.

On trouvera peut-estre estrange, que nous aions parlé dans cette lettre d'une maniere si forte en faveur des Propositions. J'en dirai la raison en un autre lieu, où je serai voir que cela n'empesche pas que nous ne les aions tous-jours condamnées dans le mesme sens qu'elles l'ont esté par le Pape. Et pour parler icy ingenuement, je reconnois que ce fut moy qui fut Auteur de cette conduite pour les raisons que je dirai : & mesme que dans cette lettre au Pape ce fut moy qui priaï M. l'Abbé de Valcroissant qu'il l'avoit faite, d'y adjouter ces paroles : *nec sans immerit* : que ce ne seroit pas sans quelque fondement que les Jesuites rejetteroient cette condamnation sur S. Augustin. Nous croïions que le Pape verroit de tous nos écrits au moins cette Epistre, qui estoit comme une Epistre dedicatoire adressée à sa Sainteté; & nous estimions qu'il y avoit raison de luy donner cette idée, afin de l'obliger d'autant plus à vouloir faire faire la distinction des sens, que nous luy avions demandée. Mais reprenons la suite de nostre recit.

Nous avions dressé pendant ce mesme intervalle de temps un Memorial particulier pour le présenter au Pape avec nostre livre, par lequel nous demandions trois choses à sa Sainte-

té; dont je n'informerai le Lecteur qu'en inserant icy la traduction de ce Memorial. Il portoit cette inscription :

A nostre Tres Saint Pere le Pape Innocent X.

1, Pour la communication des écritures des Docteurs de Paris subsignées.

2, Touchant les Jesuites.

3, Touchant M. Albizzi.

En voicy le contenu & les termes.

TRES SAINT PERE,

Dés que M. le C. Roma de bonne memoire nous eust fait sçavoir l'onzième de juillet par un ordre de vostre Sainteté l'établissement de la Congregation que nous luy avions demandée par le Memorial que nous luy avions présenté le 21 de Janvier, nous n'avons point cessé de travailler pour mettre en estat les premieres informations necessaires à cette cause. Lorsque nous nous y employions avec plus de diligence que nous ne pouvions y estre obligés par quelque raison & consideration que ce fust, on nous avertit tout à fait à l'improviste que nous eussions à nous trouver chez M. le C. Roma le 16 jour d'Aoust, & quand nous y fumes on nous dit que nous eussions à tenir prestes pour dans quinze jours nos instructions sur cette affaire, & qu'autrement apres ce temps expiré vostre Sainteté penseroit à d'autres moyens d'y pourvoir.

Nous creusmes, Tres Saint Pere, que cet ordre pouvoit bien avoir esté sollicité par nos adversaires par l'entremise de M. Albizzi en la presence duquel il nous fut donné & qui nous fit une insulte que nous passons sous silence quant à present; mais nous n'estimâmes point qu'il fust venu de vostre Sainteté, tant parce qu'il n'estoit pas proportionné à la nature & à la disposition de l'affaire, que parce qu'il n'y avoit pas huit jours que nous avions eu audience de vostre Sainteté sans qu'elle nous en eust rien dit, nous aiant témoigné au contraire qu'elle estoit satisfaite de la diligence avec laquelle elle sçeut que nous y travaillions, & il n'y avoit point d'apparence que depuis ces huit jours M. Albizzi eust veu vostre Sainteté.

Neantmoins, Tres Saint Pere, pour ne faire aucune plainte à vostre Sainteté sans une nécessité absolue, & pour oster tout pretexte de reproche sur nostre imaginaire retardement, nous n'en témoignâmes aucune sorte de ressentiment; mais nous résolûmes de tenir prestes nos premieres écritures pour pouvoir estre présentées dans le temps prescrit, & nous y avons travaillé le jour & la nuit avec une si grande assiduité & une application si extraordinaire qu'enfin nous les eumes ache-

vées

„vées le 28 d'Aoust. Nous allâmes le mesme
 „jour pour les présenter à M. le C. Roma; mais
 „la maladie qui luy survint dans le mesme temps
 „nous fit différer de jour en jour jusqu'au 17
 „de Septembre & autres jours suivans que nous
 „les avons présentés à MM. les autres Cardi-
 „naux deputez. Et depuis cela, Tres Saint Pe-
 „re, apres un si grand empressement, on n'a
 „pas ouï dire qu'elles aient esté communiquées
 „à nos adversaires quoyque nous aions deman-
 „dé plusieurs fois une chose si juste, si facile, si
 „ordinaire, & si necessaire.

„1, Que vostre Sainteté ait agreable, Tres
 „Saint Pere, de vouloir considerer la vaste étén-
 „due de cette affaire; combien il y a de choses
 „essentielles, & combien d'autres dependantes,
 „sur lesquelles il est besoin que les parties soient
 „entendus & que les juges soient informés
 „pour reconnoître le veritable estat de l'affaire,
 „& pour la mettre en estat d'estre portée à V. S.
 „afin qu'apres elle en face une decision qui puis-
 „se ôter de l'Eglise toute occasion d'erreur &
 „de division parmi les Catholiques touchant ces
 „points importants de la foy & de la pieté Chre-
 „tienne: Combien il faudra de temps pour fai-
 „re tout cela comme il faut: & combien l'affai-
 „re retirera en longueur si l'on ne fait prompte-
 „ment les diligences qui ne demandent aucun
 „retardement. Nous supplions donc tres-hum-
 „blement Vostre Sainteté, Tres Saint Pere,
 „de daigner ordonner que nos écritures soient
 „au plustost communiquées à nos adversai-
 „res.

„2, Et parce que nous en avons de deux for-
 „tes: les uns qui paroissent au dehors, qui sont
 „les moins dres n'estant presque que les agens &
 „les instrumens des autres, tels que sont M.
 „Hallier & les Docteurs ses Collegues; les au-
 „tres qui sont les veritables & les principaux,
 „sçavoir les Jesuites qui ont remué toute cette
 „machine pour renverser S. Augustin & arra-
 „cher à l'Eglise sa sainte doctrine par le moi-
 „en des cinq Propositions dont on demande la
 „Censure, comme nous l'avons deja insinué à
 „vostre Sainteté par le Memorial qui luy fut
 „présenté le Careme dernier, & comme il se
 „verra tous les jours de plus en plus dans le pro-
 „grès de cette contestation; nous supplions
 „très instamment que nos écritures soient signi-
 „fiées non seulement audit sieur Hallier & à ses
 „Collegues, mais aussi aux Jesuites, & que les
 „uns & les autres soient obligés de comparoître
 „de vive voix & par écrit devant laditte Con-
 „gregation, & de répondre aux accusations &
 „inflances faites & à faire dans cette affaire con-
 „tre eux. Nous l'avons tousjours ainsi entendu
 „quand nous l'avons demandée. afin que par le
 „moien de cette Congregation l'affaire s'avan-
 „çast de telle sorte, que ces contestations pus-

sent une fois estre terminées en mesme temps
 „avec tout le monde, & que nos peines pussent
 „servir à procurer en cela un repos general à
 „tous les fideles; & nous avons creu que veu
 „l'estat des choses cela ne pouvoit pas ne point
 „s'entendre de foy mesme. Mais parce que nous
 „reconnoissons qu'ils ont fait paroître ces Do-
 „cteurs pour se delivrer de l'obligation d'y pa-
 „roître eux-mesmes, à dessein si leurs senti-
 „mens viennent à estre condamnés (comme il y
 „a tout sujet de l'esperer) de se reserver tous-
 „jours un refuge pour mettre l'Eglise dans un
 „nouveau trouble sur ces matieres sous pretexte
 „de n'avoir pas esté entendus & qu'il n'aura pas
 „esté question de leur doctrine, nous nous
 „sommes trouvés obligés, Tres Saint Pere,
 „d'en faire à vostre Sainteté cette plus expresse
 „& plus précise supplication.

„3, Et attendu que le susdit sieur Albizzi est
 „une personne très estroitement unie avec
 „eux; qu'il a tousjours appuyé leurs intentions
 „telles qu'elles aient esté; que depuis que nous
 „avons l'honneur d'estre auprès de vostre Sain-
 „teté pour une si grande affaire, nous n'avons
 „receu de luy que des mespris, des empesche-
 „mens, des rebuts & d'autres mauvais traite-
 „mens dans toutes les occasions où nous avons
 „eu affaire à luy; que son plus grand dessein
 „dans cette affaire est d'empescher la chose qui
 „peut estre la plus necessaire pour le service de
 „vostre Sainteté & de l'Eglise, sçavoir de bien
 „esclaircir cette affaire avec sincerité & par les
 „moiens convenables ordinaires & proportion-
 „nés à cet effet; Pour ces causes & autres, tres-
 „Saint Pere, nous supplions vostre Sainteté avec
 „tout le respect que nous luy devons, que
 „quand elle reglera les Consultants qui auront
 „à se trouver à cette Congregation, elle n'y
 „mette pas ledit sieur Albizzi comme Consul-
 „teur & encore moins comme Secretaire, puis-
 „qu'il semble necessaire de choisir pour cette
 „fonction parmi les Consultants la personne la
 „plus modérée & la moins parziale, la plus do-
 „cte en cette matiere & la moins divertie par
 „d'autres occupations. Qui sont quatre quali-
 „tés, lesquelles manquant audit sieur Albiz-
 „zi & quelques rencontres nous aiant fait sou-
 „psonner qu'il pretend à cet employ, vostre
 „Sainteté nous excusera si nous prenons la har-
 „dieffe de la prevenir sur ce sujet & nous fera la
 „faveur de croire que nous ne le ferions pas si
 „nous ne considerions que, comme S. Augu-
 „stin l'escriit à Innocent premier, Dieu vous a
 „mis dans le Siege Apostolique par un don parti-
 „culier de sa grace, & vous a rendu tel durant nos
 „jours, que nous devons plus-tost craindre d'estre
 „accusés de negligence, si le respect que nous devons
 „à vostre dignité, nous empeschoit de vous dire les
 „choses que nous voyons qu'il est si important à l'E-
 „glise

„*glise qui vous soient représentées, que non pas que*
 „*vous les entendiez, avec dégoût, & si nous ne re-*
 „*connoissions qu'il y en a une grande nécessité*
 „*pour le service de la vérité & de l'Eglise & de*
 „*vostra Sainteté mesme, de laquelle nous*
 „*prions Dieu qu'il multiplie les années, & qu'il*
 „*répande sur Elle toutes sortes de bénédictions.*
 Ainsi signé.

Noël de La Lane Docteur en Theologie du La
Faculté de Paris, & Abbé de Valcroissant.

Louis de Saint-Amour Docteur de la Sa-
crée Faculté de Paris & de la Société de Ser-
bonne.

Louis Angran Licencié dans la mesme
Faculté, & Chanoine de l'insigne Eglise de
Trou.

Nous allâmes le Dimanche 10 avec le livre de nos écritures & ce Memorial à l'Antichambre du Pape demander audience pour les présenter à sa Sainteté. Nous ne pûmes pas l'avoir : mais je rencontraï dans l'antichambre le P. Celestin, qui me dit qu'il avoit vu MM. les Cardinaux Spada & Ghiggi, & qu'il leur avoit parlé de la nécessité qu'il y avoit de faire une conference entre les parties ; mais qu'il n'y avoit trouvé leurs Eminences aucunement portées. Nous y suivîmes aussi M. l'Evesque de Borgo, qui estoit nouvellement revenu de son Eveché.

J'allay l'après-dînée entretenir le P. Lezana, pour sçavoir s'il estoit vray qu'on eust parlé de luy, comme on m'avoit dit, pour le mettre du nombre des Consultants. Il me répondit au contraire qu'on l'en avoit exclus, comme leur estant suspect dans la foy. *Me excluserunt*, me dit-il, *ut suspectum in fide*. Il me dit aussi qu'il avoit rendu visite à M. le C. Spada sur les contestations dont il s'agissoit, & qu'il luy avoit recommandé S. Augustin, comme estant le seul entre les quatre Peres de l'Eglise qui meritoit le nom de Docteur par eminence, à cause de la haute & vaste science qui estoit répandue dans tous ses écrits, & de la multitude des heretiques qu'il avoit combatus & surmontez. Il me dit que M. le C. Spada avoit assez bien reçu ce qu'il avoit dit sur ce sujet à S. E. mais qu'il n'avoit pas osé pousser les choses si avant avec M. le C. Ghiggi, parce que dans son entretien S. E. luy avoit dit qu'il avoit leu Vasquez, Merat, Suarez, & un quatrième Auteur Jesuite dont le nom ne revint pas à ma mémoire. Mais il pouvoit ajouter à cela, une louange qu'on donnoit assez communement à ce Cardinal, sçavoir d'avoir fait un abrégé de la Metaphysique de Suarez.

Nous retournâmes le lendemain matin chez le Pape pour luy présenter nostre livre : Mais nous ne fûmes pas plus heureux que nous avions esté le Dimanche. L'après-dînée le P. Melchior nous vint voir, qui nous dit qu'ils estoient menacez dans leur Convent, que la Congregation de *propaganda fide* y devoit faire une visite pour raison du Janféisme dont ils estoient accusez.

Le mardy 12 nous tentâmes encore, mais inutilement, le moyen de présenter nostre livre au Pape ; & en montant dans son Antichambre je trouvoy un General d'Ordre qui en descendoit, qui me dit que le temps estoit assez favorable pour faire les plaintes qu'il sçavoit que nous avions à faire contre M. Albizzi.

Le mercredi 13 au matin il y eut un Confistoire qui fit différer à l'après-dînée l'Assemblée de Messieurs du S. Office à la Minerve. J'y allay faire un tour, & j'y rencontraï encore le P. Celestin, qui me dit que l'Assemblée de chez M. le C. Spada avoit esté indiquée pour ce jour là ; mais qu'elle avoit esté renvoyée au lendemain. J'y rencontraï aussi le P. Capisucchi Secrétaire de la Congregation de l'Indice, & qui avoit pour cela & peut-estre pour d'autres raisons grande habitude avec M. le C. Spada. Il me dit comme pour'en conjouir avec moy, que nostre Congregation se tiendrait le lendemain l'après-dînée chez ce Cardinal. Je luy répondis seriellement & froidement que ce n'estoit pas la nostre ; *non è la nostra*. Il redoubla son compliment, & dit qu'il pouvoit bien le sçavoir ; que sans cela celle de l'Indice se devoit tenir, & qu'elle ne pouvoit pas se tenir à cause qu'on tiendrait le lendemain la nostre chez M. le C. Spada. J'esclaircis alors ce que je voulois luy dire, & je luy répondis nettement ; que je ne disois pas qu'on ne deust pas tenir une Congregation chez M. le C. Spada qui empêcheroit la sienne, mais que cette Congregation qui se tiendrait chez M. le C. Spada, pouvoit bien estre quelque disposition & preparation à la nostre, mais non pas la nostre. Et ce Pere comprit fort bien tout ce que je voulois luy dire.

Je vis la mesme après-dînée le P. Pancratio, qui me dit que le P. Jean Augustin, autrement dit Tagaglia, qui avoit esté mis de la part du C. Pamphile pour nouveau Consultant dans cette Congregation au mesme temps que le P. Celestin y avoit aussi esté adjouté ; luy avoit dit que les Thomistes demeuroident d'accord de la fausseté de la premiere Proposition, & qu'il luy avoit répondu en le priant qu'il se souvinsit qu'ils estoient Compatriotes qu'il n'allât pas si viste ; & qu'avant que se déterminer sur ce sujet, il le supplioit de luy donner

donner quelques momens d'audience. J'appris quelque temps après, que ce bon Pere Tartaglia s'estoit mis dans les Carmes déchauffez par un mouvement bien considerable de pieté. Il avoit esté compagnon d'étude du P. Palavicin, & il avoit eu dessein de se mettre dans la Société des Jésuites. Il alla communiquer à un bon Religieux qui me le dit. Ce Religieux demanda au P. Tartaglia, pourquoy il vouloit se faire Jésuite ? Le P. Tartaglia luy répondit que c'estoit pour se retirer du monde, mieux vaquer à Dieu & à son salut &c. Ce Religieux luy demanda s'il croyoit estre retiré du monde lorsqu'il seroit Jésuite, & luy representa qu'au contraire il y seroit davantage engagé; qu'il faudroit, comme il avoit peut-estre quelque talent par dessus le commun, qu'il s'exposât à tous les emplois auxquels ces Peres le voudroient engager; qu'ils passeroient la plus grande partie de leur vie en visites, en directions, en negociations &c. Ce qui toucha tellement le P. Tartaglia, qu'au lieu de se faire Jésuite, il se fit Carme déchauffé; mais qu'au reste, je ne devois attendre rien de bon de son costé pour nostre cause; qu'il avoit esté imbu des mesmes principes du Molinisme que le P. Palavicin avoit succez, & que dans tout l'Ordre des Carmes déchauffez il seroit difficile d'en trouver un qui fust Moliniste comme luy; que dans une certaine occasion ses Supérieurs prenant l'occasion de quelque legere indisposition qu'il avoit, l'avoient envoyé à la campagne comme pour y prendre l'air, mais que s'il avoit esté en effet pour le déposer comme ils firent de sa Profession de Theologie, parce qu'il enseignoit des sentimens contraires à S. Thomas; que neantmoins apres un an d'interruption il avoit esté remis dans l'exercice de sa charge apres avoir promis qu'il se corrigeroit; mais qu'il estoit toujours retourné à ses premiers sentimens, & avoit tousjours enseigné sur les mesmes principes du Molinisme.

Nous retournâmes le Dimanche 17 à l'audience du Pape; mais elle commença si tard, & elle devoit durer si peu, à cause qu'il devoit aller prendre l'air l'après-dînée, que nous ne nous arrestâmes pas à l'attendre.

Nous y retournâmes le mardi 19; mais il y avoit tant de presse (& entr'autres M. le C. Sforza y estoit, qui l'occupa presque toute entiere) que nous perdîmes en arrivant l'esperance de l'avoir.

L'après-dînée je vis le P. Pasqualigo, qui me dit que le P. Celestin avoit enseigné la science moyenne aussi-bien que le P. Tartaglia; mesme qu'il l'avoit imprimée. Nous allâmes voir M. l'Ambassadeur, qui nous pria d'aller le lendemain dîner avec luy.

Nous y allâmes, & tant durant le dîner qu'après, il fut parlé de la peine que nous avions à faire communiquer nos écritures (car on ne parloit plus durant ces sollicitations d'estre entendus en presence). Sur quoy M. l'Ambassadeur nous dit, que nous ne nous en missions point en peine; que cela se feroit sans doute, quand les choses seroient en un estat qui le permist; que cela se faisoit dans tous les proces de la Rotte; & par conséquent qu'il ne manqueroit pas d'estre fait dans une affaire generale & importante comme estoit la nostre. Qu'ils donnoient quelque fois à la Rotte dix & vingt decisions avant que de donner une sentence; qu'on seroit asseurement la mesme chose en nostre affaire, qu'au lieu de dix on en donneroit trenze. Que nous n'eussions point d'impatience; que nous nous promenassions & divertissions; que nous passassions doucement nostre temps à étudier & à nous rejouir, parce que d'abord que nous témoigneries la moindre impatience, on prendroit cela pour une opiniâtreté & desobeissance. Nous luy disîmes que nous estions d'accord de fuire tout cela, tant que tout ce que nous ferions n'apporteroit point de préjudice à nostre affaire. Il nous dit que le Pape luy avoit dit, qu'on seroit par semaine deux Congregations. Nous luy disîmes qu'on en fist tant & si peu qu'on voudroit, que cela ne nous touchoit point. Que tant qu'on les feroit en la maniere qu'on les faisoit, comme nous ne pouvions pas les empêcher, aussi nous n'y avions aucun égard. Que ce n'estoit pas là la maniere dans laquelle nous les avions demandées, & dans laquelle on nous les avoit promises. Il nous dit aussi que le Roy vouloit procurer tant à nous qu'à nos adversaires les moyens de pouvoir estre entendus, & de représenter autant que chacun voudroit la justice de sa cause. Et sur ce que nous luy disîmes qu'il y avoit quinze jours que nous allions à toutes les audiences du Pape pour luy presenter le livre de nos écritures, il nous fit la faveur de nous offrir de nous y introduire le vendredy suivant quand il y seroit, ou de la demander pour nous pour le Dimanche suivant.

Je me trouvay le jeudy 21 dans l'Antichambre du Pape pendant la Congregation du Saint Office; & j'en descendis avec le General des Augustins, qui me demanda le logis de M. Hallier pour luy aller rendre, si je ne me trompe, les écritures qu'il en avoit eues.

Le vendredy 22 nous nous rendîmes chez M. l'Ambassadeur pour l'accompagner chez le Pape. Il nous dit que nous estions sur son billet, & nous le priâmes de nous menager l'audience pour le Dimanche suivant, parce que nous aurions plus de temps pour parler au

Pape en luy présentant nostre livre, que nous n'en aurions si nous luy parlions en sa présence. Neantmoins parce que nous n'estions pas assurés si cela se différencioit au dimanche, ou si nous y serions appelez pendant le temps mesme que M. l'Ambassadeur y seroit, nous demeurâmes dans l'Antichambre attendans à tout hazard. Un quart d'heure apres que M. l'Ambassadeur eut esté à l'audience, il en sortit inopinément, & avec une émotion de visage que je remarquay. M. Piques Secrétaire de l'Ambassade, avoit à la main les Memoriaux des affaires dont M. l'Ambassadeur avoit à parler au Pape, tout prests pour les donner à l'ordinaire au sortir de son audience au Maître de Chambre de sa Sainteté. Comme il s'approchoit pour les présenter, je vis que M. l'Ambassadeur luy dit par un signe de la teste, qu'il ne les donnast point.

Nous le laissâmes s'en aller, & nous demeurâmes dans l'Antichambre. M. l'Ambassadeur de Venise qui devoit avoir audience apres luy, n'estoit point encore arrivé. M. Angran qui n'avoit pas observé comme je l'avois fait, le visage & le mouvement de M. l'Ambassadeur, aiant jugé cet entretemps une occasion assez favorable pour présenter nostre livre au Pape en attendant que M. l'Ambassadeur de Venise seroit arrivé, estoit d'avis que nous prissions le Maître de Chambre de nous y introduire. Je luy dis & à M. de Valcroissant, qu'assurément le Pape & M. l'Ambassadeur avoient eu quelque prise; mais que je les priois de n'en rien dire, parce que je ne sçavois pas si tout le monde l'auroit remarqué comme moy. M. l'Ambassadeur estoit descendu chez M. le C. Pamphile, où il fut trois quarts d'heure à l'audience. J'y descendis aussi, & j'appris que la veille il estoit arrivé en poste un Gentil-homme de Monsignor Corfini qui alloit Nonce en France, pour avertir le Pape qu'il estoit arresté à Marseille sans pouvoir passer outre. J'allai voir l'apres-disnée M. l'Ambassadeur. Dès qu'il me vit, il me dit qu'il n'avoit pu parler de nous, & devant qu'il eust achevé, je luy dis que je l'avois bien vu dès qu'il estoit sorti de l'audience. Il me dit: Vrayement cela n'estoit pas bien difficile à voir, nous en sommes venus ce matin aux grosses paroles. J'allai avec luy à la promenade, pendant laquelle il me dit qu'un Cardinal Evêque dans la Marche d'Ancone, l'avoit envoyé prier par un Gentil-homme, de luy faire avoir tous les écrits qui se seroient sur ces Propositions.

Le samedi 23 je rencontrai M. l'Evêque de Bethléem, qui me dit que M. Hallier luy avoit dit la veille que M. l'Evêque d'Amiens estoit mort, & qu'avant mourir il avoit fait abjuration du Janсениisme en présence de rémoins. Il me dit aussi qu'il avoit reçu ordre de la part

du Clergé, de ne faire aucune nouvelle demande au Pape touchant les causes majeures, & que le Clergé vouloit demeurer ferme dans la pratique des anciens Canons.

Je n'eus pas achevé avec M. l'Evêque de Bethléem, qu'un Ecclesiastique me vint joindre qui me dit qu'il avoit vu cette semaine-là le P. Hilarion sur le sujet de nos affaires; & que luy parlant de la partialité extraordinaire de M. Albizzi, le P. Hilarion luy avoit dit qu'il estoit véritable que M. Albizzi y estoit beaucoup échauffé, & qu'il avoit adjouté quelques mots du sien à la Bulle d'Urban VIII: il me dit nommément ces trois-cy, *In prejudicium Fidei*, & qu'un Cardinal, qu'il me dit estre M. le C. de S. Clement en aiant fait de grandes plaintes, M. Albizzi avoir eu recours au P. Hilarion, comme se croiant un homme perdu s'il ne le secouroit. Que le P. Hilarion aiant vu ces mots dont il s'agissoit, avoit dit qu'il eust bien mieux valu qu'ils n'y eussent point esté; mais que puisqu'ils y estoient, il falloit tâcher de les sauver. C'est pourquoy dans l'assemblée du S. Office les aiant interpretés en ce sens, sçavoir que ce seroit une chose qui tourneroit au préjudice de la foy, si les decrets des Papes n'estoient pas mieux exécutés, &c. les plaintes que M. le C. de S. Clement en avoit faites, furent sans effet; & M. Albizzi sauvé & tiré de ce mauvais pas.

Mais ce peril où il s'estoit veu, & cette interpretation favorable par laquelle il s'estoit sauvé, ne l'avoient pas rendu plus modéré sur ce sujet, ny disposé à restreindre dans ces bornes le sens des paroles de cette Bulle. Il les étendoit au contraire aux occasions le plus qu'il pouvoit, comme estant de son interest & de satisfaction qu'elles se verifiasent s'il estoit possible, & que chacun les entendist non seulement dans l'explication du P. Hilarion, mais aussi dans la rigueur de ses termes. Il vouloit en estre considéré comme l'interprete legitime, parce qu'il en avoit esté l'instrument; ainsi qu'il nous le témoigna luy mesme dans la premiere des visites que nous luy fîmes ensemble mes Collegues & moy, s'estant mis en colere dans nostre entretien contre ceux qui doutent de la verité de la mesme Bulle, & nous disant qu'il en pouvoit mieux témoigner que personne, parce que c'estoit luy mesme qui l'avait dressée, & y avait fait adjouter que l'ansenius renouvellerait des Propositions de Baius. C'est une remarque qui m'estoit échappée, avec quantité d'autres fins doute dont jen'ai fait nulle mention, mais de laquelle un de mesdits Collegues qui estoit à cette visite & auquel j'ai communiqué ce Journal, n'aient pas pu commodement le faire voir aux autres comme je l'aurois souhaité, s'est souvenu en le lisant, & laquelle il m'a invité d'y

té d'y ajouter en quelque endroit par un billet portant les termes que j'en ay extraits & inserés en ce lieu.

Le P. Petit nous vint voir l'apres-dînée. Il me dit qu'apres beaucoup de sollicitations, qu'il avoit faites à M. Albizzi au nom de M. Herfent, pour sçavoir ce qu'il falloit qu'il fît pour avoir l'absolution de l'excommunication qui avoit esté fulmiée contre luy par le Saint Office: M. Albizzi luy avoit enfin répondu nettement, qu'il falloit que M. Herfent vînt à Rome pour se dédire & retraiter dans une prédication publique, & prescher le contraire de ce qu'il y avoit presché le jour de S. Louis, & fait imprimer dans son sermen. Il faisoit cette réponse, & il sçavoit bien neantmoins que le Saint Office n'avoit rien trouvé à redire dans le sermon ny absolument, ny mesme par relation à l'Epistre & à Janfenius. Le P. Petit, qui ne le sçavoit pas comme luy, eut recours aux remontrances & aux prieres, luy representant la difficulté du voiage, & luy dit que M. Herfent demandoit ce qu'il pourroit faire sur les lieux pour obtenir cette absolution, & qu'il l'exécutoit de point en point. Enfin M. Albizzi en usant de relaschement & de coodeffendance repondit avec beaucoup de peine en grognant & branlant la teste (ce foot tous les termes de la lettre que le P. Petit en écrivit à M. Herfent, & que j'ai recouvrée depuis) qu'il ne falloit pas se moquer & abuser ainsi de l'autorité du Saint Office, qui n'abjoudoit pas comme cela par procureur les contumaces; qu'il falloit donc que M. Herfent allast à M. le Nonce; qu'il fît devant luy un acte & protestation de sa soumission & obeissance au Saint Siege, & qu'il declarast qu'il renouvoit à tous les sentimens & opinions des Janfenistes. Que quand M. Herfent luy auroit envoyé cet acte, il verroit alors ce qu'il y auroit moien de faire pour luy, & qu'il tascheroit de luy faire donner satisfaction; mais qu'a moins de cela, il n'y avoit rien à esperer, &c.

Nous retournâmes le Dimanche matin 24 à l'antichambre du Pape: il n'y eut qu'environ demie heure ou trois quarts d'heure d'audience, qui furent donnez au Nonce nouvellement de retour de Florence & au General des Capucins. Celuy des Dominicains la demandoit aussi-bien que nous; & il nous dit qu'il estoit dans la mesme nasse que nous, *sumus in eadem navi*. Il nous voulut persuader de donner des informations à la Congregation qui se tenoit chez M. le C. Spada; mais nous luy témoignâmes la resolution ferme & la necessité dans laquelle nous estions de ne passer pas plus avant que nous avions fait, que nous oe vissions une Congregation établie de bonne foy avec toutes les conditions avec lesquelles nous l'avions demandée, & qui fust resoluë à pro-

ceder dans toutes les formes ordinaires & pour ce requises.

M. le nouveau sous-Bibliothecaire me dit l'apres-dînée, que le Roy de Pologne avoit écrit depuis peu au Pape, pour le prier d'expedier en bref la condamnation des Propositions, & qu'il apprehendoit plus dans son estat les divisions qui en pourroient naistre, qu'il n'apprehendoit les guerres des Tartares & des Moscovites. Le nouveau Nonce qui y estoit arrivé il n'y avoit pas long temps, estant allé saluer la Reyne, elle luy demanda des nouvelles de ce qui se faisoit à Rome sur ce sujet: Il répondit à sa Majesté qu'il ne sçavoit pas en quel estat estoit cette affaire, mais qu'il l'assuroit qu'il estoit defendu d'en parler ny de vivre voy ny par écrit. Réponse admirable dans la bouche d'un Nonce parlant à une Princesse spirituelle & éclairée comme est cette Reine!

Nous allâmes visiter le mercredi 27 Monseigneur Canzoni Eveque de Borgo. Il avoit sur sa table un Janfenius. Il nous dit entre autres choses, qu'il ne pouvoit nous exprimer l'étonnement & la compassion qu'il avoit de voir comme ce Prelat estoit outrageusement décrié & considéré comme un enoemi capital de la Religion & du S. Siege; quand il se fouveoit de l'applaudissement & du consentement general avec lequel on s'estoit rejoui dans le Consistoire (dont luy estoit alors Secrétaire) de sa promotion à l'Evesché d'Ipre, & on luy avoit accordé le *gravis* de l'expedition de ses Bulles. Il nous dit qu'entre les raisons qu'oo avoit apportées pour luy faire cette grace outre sa rare erudition, on avoit considéré qu'il s'estoit trouvé trois fois dans des conferences celebres avec des Heretiques, contre lesquels il avoit soutenu noblement l'honneur de l'Eglise & la verité de la foy. Et ce souvenir luy augmentoit la douleur qu'il avoit de la persecution qu'on faisoit à son livre & à sa memoire. Il nous mit en suite sur les Congregations qui se faisoient chez M. le C. Spada. Nous luy dismes bien expressement que nous en attendions d'autres, & que nous oe considerions celles-là qu'autant qu'elles pouvoient servir de preludes & de préparations à celles que nous attendions.

M. le sous-Bibliothecaire nous vint voir le jeudi 28 apres-dîner, pour nous dire, disoit-il, des nouvelles de ce qui se passoit dans les Congregations de M. le C. Spada. Neantmoins tout ce qu'il nous en apprit, fut que le P. Palavicin estoit sorti assez niortifié de la dernière qui s'y estoit tenue; & que luy (sous-Bibliothecaire) avoit entendu de l'antichambre où il estoit que chacun y crioit hautement & avec vigueur pour son sentiment *gagliardamente*.

Nous retournâmes le vendredi 29 avec nostre livre à l'audience du Pape. Il ne la donna qu'à un Gentil-homme Polonois nouvellement arrivé à Rome, à un Allemand qui s'en alloit, & à trois Auditeurs de Rotte. Tout cela fut expédié fort promptement, & me fit reconnoître ce qu'un de mes amis pratique de ces choses m'avoit dit sur l'escalier en montant, que le Pape depuis quelque temps n'en donnoit que le moins qu'il pouvoit, & qu'il choisissoit celles qui pouvoient luy donner le moins d'inquietude.

Je trouvai l'après-dînée le P. Delbene, à qui je parlai vigoureusement de l'obligation que Messieurs les Cardinaux avoient de nous entendre avant que de passer outre dans leurs Congregations, & de l'injustice qu'ils nous feroient s'ils prenoient la résolution de quelle Censure avant que d'avoir examiné les Propositions, ainsi que nous l'avions demandé, dans toutes les formes nécessaires. Il demeura d'accord de tout ce que je luy disois, & il me répondit ; *faranno male ; no lo faranno. Ils feront mal ; ils ne le feront pas.* Au sortir de cet entretien, j'entrai dans un autre avec le P. Mariana, qui me dit beaucoup de bonnes nouvelles du P. Commissaire du S. Office, du Maître du sacré Palais, du P. Celestin, & de toute la Congregation. Il me dit qu'on y découvroit tous les jours de plus en plus la foiblesse du P. Palavicin ; que son Compagnon le P. Tartaglia Carne Déchaussé, avoit tout son Ordre sur les bras pour l'empêcher d'agir en Moliniste en tout ce qu'il auroit à faire dans cette Congregation ; que M. le C. Spada parlant familièrement de M. Albizzi à Monsignor Spada le Patriarche, il en avoit hoché la tète, & témoigné par-là qu'il n'en estoit pas satisfait ; que les Dominicains cy-dessus nommez s'estoient beaucoup rechauffez depuis qu'ils s'estoient apperceus des mauvaises intentions avec lesquelles on se conduisoit dans cette affaire ; mais qu'il y en avoit beaucoup qui estoient en colere contre nous, & principalement contre moy, de ce qu'ils ne recevoient de nostre part aucune information sur les Propositions.

Le samedi 30 nous recensâmes une visite de M. l'Evesque de Bethléem, qui nous dit qu'en ayant reçu une autre de M. Hallier le jour précédent, il avoit aucunement reproché à ce Docteur de ce que nous n'estions point entendus devant la Congregation, & de ce que nos écrits n'estoient point communiqués : Que M. Hallier luy avoit répondu que nous ne cherchions que des longueurs : Que quand on nous communiqueroit quelque écrit, nous voudrions six mois pour y répondre : Que pour luy il n'avoit pas besoin de nous ouïr

pour nous répondre : Qu'on nous fust entrer dans la Congregation & luy aprez, que sans nous avoir entendus il répondroit bien à tout ce que nous aurions dit : Que nous n'avions que Jansenius, & que luy il sçavoit tout ce que Jansenius disoit : Quant à l'audience du Pape que nous demandions, que nous ne l'anrions jamais : Qu'on nous avoit donné une Congregation, que nous n'avions plus que faire de parler à sa Sainteté : Que c'estoit le stile de Rome ; & pour faire voir combien nos longueurs estoient à craindre, il mit en considération divers besoins des affaires de l'Estat, auxquelles tes longueurs estoient tout à fait préjudiciables. M. l'Evesque de Bethléem nous dit qu'il s'estoit chargé de nous parler, pour sçavoir nostre dessein, & ponvoir en suite nous procurer comme Mediateur aupres de Messieurs les Cardinaux la communication reciproque de nos écritures. Nous remerciammes M. l'Evesque de Bethléem de sa bonne volonté, & nous le priâmes de dire à M. Hallier que nous souhaiterions bien qu'on communiquast nos écritures plus diligemment qu'on ne faisoit, mais que nous aurions patience jusqu'à ce qu'on les communicast : Que si-tost que nous aurions les leur, nous apporterions tout le plus de diligence que nous pourrions pour y répondre ; Que nous ne chercherions jamais dans les choses aucune longueur, que celle qui seroit nécessaire pour les bien examiner ; Qu'au fond nous ne voulions aucun pourparler avec luy, & que nous ne pensions qu'à procurer une bonne définition du Pape, apres que l'examen de nos contestations auroit esté fait dans les formes legitimes & accoutumées.

Je fus aussi ce mesme jour-là visiter le P. Pascaligo. Il me dit qu'autant qu'il pouvoit avoir pénétré ce qui se passoit dans les Congregations de M. le C. Spada, les choses y alloient plustost bien que mal : Que des gens qui n'avoient d'abord que de l'indifference commençoient d'y estre bien échauffez : Qu'il n'en falloit qu'un bien resolu pour arrêter toute cette assemblée, dont la plus-part quoyque bien intentionnez, n'avoient pas leu Saint Augustin. Il me dit aussi que M. le C. Chiggi avoit demandé à quelques-uns, s'il n'y avoit pas moyen de trouver un milieu & temperamment à cette affaire. Je luy répondis deux choses. La premiere, qu'on ne pourroit jamais faire à Rome un plus grand plaisir aux Heretiques, que si l'on venoit à y condamner quelque chose qui fust de S. Augustin. La seconde, que le S. Siege ne devoit pas seulement prendre garde à ne point condamner de maxime Catholique, mais aussi à ne point absoudre ou souffrir l'erreur. Qu'il devoit prendre garde

garde également aux pas qu'il estoit obligé de faire, aussi-bien qu'à ceux dont il devoit s'abstenir. Et que ce ne luy seroit pas un opprobre beaucoup moins honteux, s'il ne condamnoit pas une erreur qui seroit venue si avant à sa connoissance, que s'il condamnoit une vérité.

CHAPITRE XIV.

De ce qui se passa à Paris durant le mesme mois; principalement des violences que les Jésuites firent contre quelques Docteurs Disciples de Saint Augustin, pour les ôter de leurs emplois.

Nous nous estions occupez à Rome durant tout ce mois-là, dans la poursuite la plus vigoureuse & la plus assidue qu'il nous estoit loisible d'y faire, de la premiere audience dans la Congregation que nous demandions qui nous fut donnée commune avec nos adversaires, apres que nos premieres écritures leur auroient esté préalablement communiquées, afin qu'ils vinssent à cette audience préparer à répondre à ces écritures, & à ce que nous voudrions y adjouter de vive voix. Nous ne pouvions obtenir ny qu'on prist le jour de cette premiere audience, ny qu'on communiquast nos écritures, ny qu'on nous dist qu'on ne vouloit nous accorder ny l'un ny l'autre. Et cependant les Jésuites & les Docteurs leurs adherans, continuoient à Paris à triompher par avance de la condamnation prochaine des Propositions dont ils setenoient assurez, & dans laquelle ils enveloppoient la nostre. Ils donnoient par ce moyen d'extremes desiances, tant aux Prelats qui nous avoient deputez, qu'à nos amis, de ce qui pourroit ariver à Rome de la Congregation qu'on nous avoit signifiée, & de la justice qu'on nous y rendroit; & ils furent cause qu'on nous manda de la part de nosdits Seigneurs par la lettre du 22, que nous avions tres bien fait de demander à M. le C. Spada l'audience & la communication des écritures, mais qu'on disoit icy (à Paris) qu'on ne nous la donneroit jamais, parce qu'on ne vouloit point s'engager (à Rome) dans le fond de la dispute. Et sur tout, que nous ne donnassions point d'instruction qui nous pust engager dans un simple proces par écrit. Et que M. de Sainte-Beuve m'écrivit ce mesme jour-là, que nous devions nous occuper à continuer tant que nous pourrions de faire influence que les Auteurs de ces propositions fussent reconnus, que nostre innocence fust declarée, qu'on prononçast sur la nécessité de la Grace efficace, qui estoit tout le point de la question; & que si nous ne pouvions obtenir cela, qu'au moins on inserast dans la Bulle, au cas qu'on en

fist une, que nous avions toujours déclaré ne vouloir prendre parti dans la defense de ces Propositions, que dans le sens auquel elles enfermoient la nécessité de la grace efficace: Que par ce moyen la Bulle nous seroit favorable; & de plus, qu'elle feroit passer nos adversaires pour des calomnieux & des successeurs des Sempelagiens, aussi-bien dans leurs maux & dans leur procedé, que dans leur doctrine.

Mais les Jésuites & leurs adherans, n'en demeuroident pas seulement dans ces menaces des choses futures; ils tiroient desja tant à Rome qu'à Paris les avantages des victoires qu'ils n'avoient pas encore obtenues. Ils asseuroient à Rome leurs partisans, que le decret qu'ils feroient contre ces propositions, seroit receu avec applaudissement en France par tous les gens de la Cour & par tous les puissans du siecle; & ils animoient en France toutes les puissances contre les personnes doctes & pieuses dont ils estoient jaloux, comme contre des personnes desja condannées & declarées Heretiques à Rome. Les affaires de M. Manssief & de M. Cordon, dont l'un avoit esté recherché pour la profession Royale en Theologie de l'Université de Caen; & l'autre pour la Principauté du College de Montaigu, qui furent tous deux arrachez à leurs emplois; en sont deux exemples memorables, que j'insérerai icy avec les circonstances que j'en appris par une lettre en Latin qui me fut écrite le 29 de ce mesme mois-là. Comme elle ne contient que des affaires d'Université, je la laisserai en la langue de ce País-là.

Torrente manu Melanista quas rationes vincere non possunt. Hac se atto putant Roma plurimum auctoritatis habituros, si potentiam secularem ostentare possint. Timere volunt quando persuadere & argumentorum vincere nequeunt. Iis presciliò, ni fallor, Roma agent quemadmodum Lutetia. Hic de futurà, ut aiunt, Conservà triumphant, illic de Optimatum protectione gloriabuntur. Enumerò non semel ad vexandos adversarios Romano nomine absumsi, eviceruntque ut transferrentur ex Optimatibus & Principibus aliqui in homines Roma damnatos, & tollendos censuræ quos Pontificum fulmen feruissent. Nuper hac usi sunt calumnia ut D. Manssief Cadamensî Cathedra, & D. Cordon Montis-acuti Primatu deicerent; nefas aiebant, in eos conferre suffragium, quorum doctrinam Papa prescriberet. Quam artem ubi non procedere senserunt, ad vim apertam versi, utramque suo loco pellerè voluerunt. Literas quasi à Rege miserant ad Gubernatorem Cadamensem (lettres de cachet) quibus mandabatur, jubetis protinus D. Manssief urbe eodere, si vobis lectiones ejus usi esset, si vobis, si vobis conferre ad Comitatum, Regi altissimum

fuorum rationem redditurum. Invigilaret quoque P. de Folleville Oratorum Sacerdotum & Professorum Theologi lectionibus & doctrina. Delata res ad Cadomensem Academiam movit indignationem omnium. Causam D. Manassier suam fecero Academicis Proceres. Rescripsere ad Parisiensem Academiam ut suo alumno patrocinaretur, obstatetque ne Theologi Professores patenter impotissimorum hominum libidini. Nondum conclusa est apud D. Rectorem. Moras nactus D. Morel qui Decanus loco Comitis illis interest; causam rem esse periculosam, Regia voluntati intercedere, in gratiam nescio quorum hominum perdat doctrina, quorum reliqua & Roma & in Gallia Regia auctoritate breviter conterenda sunt. Non impediet tamen ne Parisiensi Academia Doctorum sui defensionem suscipiat. De D. Cordon res ita se habet. Mortuus D. Canel Barsari palam fecero quāto propense in illum animo essent. Hoc male habuit Molinistam. Statim illi advolare ad Penitentiarium, qui nomine Capituli inspector est, ut electionem illam disturbarer. Igitur ad Carthusianos item illius Collegii inspectores; convenitur Prior. Doctores scriptulum movens, videres nempe ne grande piaculum committeret, reusquo esset violata Religionis, si hominem haeticum, demonis filium, demonem ipsum, & quid non? Collegio bene Catholico praeficiat: omnia mala benigna, iusta & iusta tentanda esse ad Dei gloriam. Ille egregie animatus huc declamationibus, Barsariorum animos tentat. Ubi non potest ad suam pertrahere sententiam, quid agat? Mollitur facinus indignum, indignissimum. Tres ex iis (sex autem omnino sunt habentes ius suffragii) habentur ut Barsarias ab ipso quoque Carthusianis, à Capitulo, à Primario, ab omnibus habuissint, ipso electionis pervigilio bursā deiecerunt, nescio quid causati. Tum tres alii aggrediuntur mimis. Non cedere illi abdicari quoque, de vi queri, appellare, interesse velle Comitiis, ferro suffragium; obviunt D. Cordon semel, iterum; biduo enim repetita suffragia. Opponunt sese Prior & Procurator Carthusianorum. Inde ad Senatum. Nam cum periculum esset ne Capitulum Parisiense rei indignitate motum adversus Carthusianos sentiret, obtinuerunt placitum libello supplicii oblato, quo rei totius cognitione & iudicio Capitulo interdictum. Tum alio libello supplicii obtinuerunt ut D. Marlier, quem Carthusiani Primarium volebant, licet non electus, Primarium late pendente ageret. Duo Consiliarii sese contulere in Montanum Collegium, ut in illud novum Primarium inducerent. Resistero Barsari, intercessere decreto factū non auditis partibus. Inde, quod summa aequitatis in decum est, abire ad Carthusianos duo illi Senatores ad paratum convonium. Tertium etiam habere voluerunt, quo, non obstante intercessione, prius illud decretum firmarent, sed rejecta est à Senatoribus importuna pe-

tusio, quorum magna pars graviter tanta tam precipitanter rem illam allam esse ab uno aut altero Senatore inconsulti à Curia. Nam ita duo prima illa decreta facta sunt. Rem alias persequar. Sed non emittam Principis Senatus dolum, quo rem duxit ad Regiam auctoritatem pervenire; necesse esse ut mos ipsi in Montano gereretur; quasi regium edictum sit, ne quis adversus iniustum Monachorum tyrannidem reclamet. Vale.

29 Novemb. 1632.

CHAPITRE XV.

De la continuation des poursuites que nous fîmes durant le mois de Decembre, pour avoir du Pape l'audience que nous luy demandons afin de luy presenter nos écrits, avec deux Memoiraux; l'un pour faire communiquer ses écrits, & l'autre contre le P. Moleste, M. Albizzi, & les Jesuites.

Le premier jour de Decembre estoit celuy du premier Dimanche de l'Avent. L'ordre ordinaire estoit que le Pape se trouvaît en Chapelle: mais quelque indisposition l'empeschant de pouvoir s'y trouver, & luy permettant neantmoins de donner des audiences particulieres, le Pape avoit marqué ce jour-là à M. le C. Urbin pour la donner à quantité de Polonois qui estoient sur le point de partir pour s'en retourner en leur pais. Nous tachâmes de le prendre aussi pour presenter le livre de nos écritures à sa Sainteté; mais quelque obstacle l'empescha de la donner ny aux Polonois ny à nous. Ils y retournerent le mardi & nous aussi, & ils nous l'offrent tant ils y furent long temps, bien qu'en apparence la plus grande affaire que le Pape eust avec eux, fust de leur donner sa benediction & des Indulgences.

J'allai voir l'apres-dinée M. l'Ambassadeur, qui alla visiter M. le C. Altieri où je l'accompagnai. Nous avions à visiter ce Cardinal; nous estions déjà venus chez luy une fois ou deux pour le faire; & pour ne le manquer plus, j'y pris par cette occasion avec unement l'heure pour le lendemain avec son Maître de Chambre. En allant & venant, je parlai à M. l'Ambassadeur de la communication de nos écritures. Il me dit qu'on apprehendoit les longueurs qui pourroient en ariver. Je luy dis qu'il falloit bien se resoudre à celles qui seroient absolument inseparables d'un examen legitime; mais que hors celles-là, nous n'en rechercherions jamais aucune; je luy fis bien connoître par toute la conduite qu'il sçavoit que nous avions gardée jusques-là, que nous n'en avions point encore apporté aucune; & je luy donnai toutes les assurances raisonnables que

que nous n'en apporterions jamais. Je luy fis voir au contraire que nostre interst aussi-bien que nostre intention estoient de voir cette affaire terminée le plustost que nous pourrions le procurer ; que s'il se trouvoit apres l'avoir bien discutée, qu'on reconnuist que nous eussions tort, que nous serions ravis de voir prononcer contre nous une condamnation solennelle & authentique qui fust favorable à la verité ; qu'il n'y avoit qu'elle que le Pape, les Consulteurs, nos adversaires & nous devions avoir en veuë ; & qu'ainsi s'il se trouvoit aussi que le sentiment des Jesuites & de M. Hallier & de ses Collegues n'y fussent pas conformes, il ne falloit les épargner non plus que nous au prejudice de la verité. M. l'Ambassadeur reconnu tout cela pour tres veritable aussi-bien que moy, & il me dit encore deux choses assez remarquables pour faire connoître à la posterité à quels infames & honteux moïens on a eu recours pour nous decouvrir & pour rendre suspecte une sainte & salutaire doctrine. Il me dit que M. Hallier & ses Collegues luy avoient montré une lettre de M. Marca Eveque de Conzerans nouvellement nommé à l'Archevesché de Tolose (dont M. l'Ambassadeur me dit qu'il connoissoit bien l'écriture, pour avoir receu plusieurs de ses lettres pendant qu'il estoit en Catalogne) par laquelle ce Prelat leur mandoit que des Jacobins luy avoient dit, qu'une femme qui se confessoit de s'estre oubliée dans la fidelité conjugale qu'elle devoit à son mary, s'en estoit confessée en disant que la grace luy avoit manqué trois fois. La seconde chose que M. l'Ambassadeur me dit sur ce mesme sujet, fut qu'un homme qui estoit malade dans le quartier de ces Jacobins (c'estoit les reformez de la rue S. Honoré) avoit receu de M. de S. Roch le viatique dans les formes ordinaires : Qu'apres pourtant aiant esté visité par deux de ces Religieux qui l'alloient voir pour le consoler, & l'exhorter, luy aiant dit qu'il falloit penser à Dieu & à sa grace, il avoit répondu qu'il se croioit pas estre un de ceux à qui Dieu l'avoit preparée : Que ces Religieux luy avoient dit qu'il falloit la demander à Dieu ; & qu'il leur avoit répondu qu'il n'avoit pas non plus celle de le prier : Qu'ils luy avoient dit qu'il devoit avoir confiance que Dieu la luy avoit meritée par sa mort ; & qu'il avoit répondu qu'il ne pouvoit se persuader qu'il fust de ceux pour lesquels Nostre Seigneur estoit mort. Que cet homme se portoit un peu mieux, qu'on ne scavoit pourtant ce qui en ariveroit à la fin, mais que ces Religieux & M. de Saint Roch aussi y estoient bien empeschez, & que cela faisoit bien du bruit dans la paroisse. Mais que cependant on voioit les mauvais effets qui arivoient d'a-

voir fait renaitre dans l'Eglise ces questions difficiles & surprenantes du mystere de la grace, sçavoir le libertinage & le desespoir.

Je ne pus faire ce jour là à M. l'Ambassadeur les réponses que ces exemples ou plustost ces fictions meritoient de recevoir, parce que nous arivâmes chez luy, & que le discours s'en rompit. Mais m'estant le lendemain 4 trouvé le matin à Saint Louis, quelqu'un m'ayant dit dans la Sacristie en presence de plusieurs Ecclesiastiques qui estoient autour du foy, qu'on commençoit à dire dans Rome que pour se confesser à la mode au lieu de dire j'ay manqué, on disoit, la grace m'a manqué ; & ayant jugé que ce discours venoit de la lettre de M. Hallier dont M. l'Ambassadeur m'avoit parlé, je remontray premierement à cette Compagnie, autant que je pus & que le lieu me le permettoit, le tort & l'impieté de ceux qui cherchoient ainsi à rendre ridicules les premieres maximes de l'Evangile par des consequences fausses & insensées. Puis j'allay dîner chez M. l'Ambassadeur pour avoir occasion tant en luy parlant en particulier, qu'estant à sa table, de répondre à ces folles & temeraires objections, & de les ruiner dans le lieu mesme où elles avoient apparemment commencé à se debiter.

Je dis comme j'avois fait à S. Louis sur la premiere ; que quand on disoit que la grace estoit necessaire à toutes les actions, ce n'estoit pas pour les faire simplement, parce qu'il y avoit beaucoup d'autres motifs de l'honnesteté civile & de l'équité naturelle qui nous y obligent, qui nous suffisoient pour les faire, comme il estoit clair par l'exemple de tant de payens qui n'avoient point receu de grâces Chrestiennes, qui n'avoient pas seulement la plus petite lumiere de la foy, & qui n'avoient pas laissé d'estre chastes, d'estre justes, d'estre charitables, d'estre fideles & genereux par la consideration de ce qu'ils devoient aux interests de leur honneur, de leurs amis ; & de leur patrie ; mais qu'on disoit que la grace estoit necessaire pour faire la moindre action dans les principes de la charité Chrestienne, & utilement pour le salut, & le reste. Et quant au second exemple, pour ôter le scandale qu'il pouvoit donner en cas qu'il fust veritable, que ce n'estoit pas un effet de la saine doctrine de la grace dont la pieté Chrestienne obligeoit de n'estre pas ignorant, mais du mauvais usage & des fausses consequences qu'en tiroient ceux qui en estoient les ennemis : Qu'il falloit prendre de cet exemple occasion de s'humilier devant Dieu pour éviter un pareil égarement : Qu'il falloit passer toute sa vie dans la crainte & la confiance, operer son salut, & esperer en Dieu avec tremblement : Que S. Paul qui ne

se fentoit coupable de rien, ne presumoit pas pour cela estre justifié; mais encore qu'il n'eult pas cette presumption, il ne laissoit pas d'avoir une sainte esperance de son salut dans la force de celuy dans la vertu duquel il pouvoit tout: Qu'il falloit suivre son exemple en l'un & en l'autre, & que chacun devoit travailler à son salut comme si le tout dependoit de luy, mais en mettre l'esperance dans la misericorde & dans la grace de Dieu, comme n'y pouvant rien que par la grace.

Je fis aussi lire à M. l'Ambassadeur environ deux pages de la lettre de S. Prosper à S. Augustin, où il m'avoit qu'estoit contenu & se reduisoit le fond de toutes les objections ordinaires qu'on faisoit contre la doctrine de la grace que nous defendions: mais il me demanda si S. Augustin répondoit à tout cela comme je l'en assûrois; & si cela estoit, comment il pouvoit se faire que des Pereyrets, des Halliers, & d'autres celebres Docteurs de la Faculté ne le leussent pas, ou s'ils le lisoient, comment ils ne l'entendoient pas? Je luy répondis que je m'en étonnois aussi-bien que luy; mais que je croyois que son étonnement diminueroit quand il considereroit que cela n'estoit pas plus surprenant que d'avoir veu les Princes des Prestres parmi les Juifs, qui n'estoient pas moins habiles ny moins considerables en leur genre qu'estoient les Pereyrets, les Halliers, & les autres, vouloir tuer le Lazare si-tost que Nostre Seigneur l'eut resuscité, à cause que l'évidence de ce miracle si celebre estoit cause que plusieurs d'entre les Juifs embrassoient la foy de Jesus Christ.

Ce mesme jour-là mercredi 4 de Decembre, nous nous rendîmes chez M. le C. Altieri à l'heure qu'on nous avoit dit la veille que nous pourrions le trouver. Nous l'entretînmes amplement de la qualité & de l'estat de nostre affaire, qu'il entendit avec grande attention, & qu'il receut bien, ne doutant point non plus que nous, qu'il ne fust nécessaire d'entendre les parties en présence l'une de l'autre, & de communiquer reciproquement leurs écrits, & qu'on ne fist l'un & l'autre apres que les Congregations qui se tenoient chez M. le C. Spada auroient suffisamment ventilé la chose, si apres ce qu'ils faisoient on prenoit la résolution d'en juger. A la fin de cette visite il nous dit qu'il seroit bien ayse de nous revoir encore une fois, pour nous entretenir touchant les Propositions, dont on luy avoit donné un memoire qu'il nous tira de sa poche, où elles estoient écrites toutes nuës sans citation, apostille, ny glose quelconque. Nous luy disîmes que nous aurions l'honneur de le revoir sur ce sujet quand il plairoit à S. E. Et neantmoins luy ayant fait sur le champ une

succinte reduction des Propositions au sens que nous prétendions la soutenir de la grace efficace, il en demeura aussi-tost d'accord, & nous répondit comme ayant assez de lecture de S. Augustin. Il nous demanda aussi à voir nos écrits, à la charge de nous les rendre quand il les auroit veus, & qu'il en auroit fait prendre copie; & nous luy promîmes de les luy porter ou envoyer au plus-tost. Il avoit dit à M. l'Ambassadeur, & il nous le confirma, qu'ayant voulu prendre congé du Pape dans le Consistoire qui s'estoit tenu le lundy deuxieme, pour se retirer au lieu de sa residence ordinaire; le Pape luy avoit dit de ne pas partir encore si-tost, parce qu'il le vouloit mettre de quelque Congregation; & M. l'Ambassadeur avoit crû aussi bien que nous, & ce Cardinal mesme, que c'estoit pour la nostre que le Pape le destinoit. Nous en estions tres-aises, parce qu'il nous avoit paru fort intelligent & fort équitable: Mais quelque temps apres il partit de Rome sans que nous en sceussions la raison, & il ne lassa pourtant pas de souhaiter de conserver de la correspondance avec nous; & de fait, non seulement il fit lecture de nostre escrit *de gestis* & nous le rendit pendant le reste du séjour qu'il fit à Rome; mais aussi apres qu'il en fut party nous luy envoyâmes en divers paquets copie de celuy de l'autorité de S. Augustin; & à mesure qu'il en avoit fait, il nous venoit voir un homme de sa part, qui nous les rapportoit ponctuellement.

Le vendredy 6 je rencontray sur les quatre heures M. Joyfel à la promenade. Nous nous joignîmes. Nous parlâmes long temps de choses indifferentes. Enfin il me demanda si nous serions encore long temps à Rome? Je luy dis que j'eusse souhaité que nous eussions esté prests à en partir dans huit jours si cela eust esté possible. Il me demanda si nous ne nous ennuyions point à Rome? Je luy répondis que nous avions mes Collegues & moy assez d'affaires particulieres qui nous obligeoient de souhaiter de retourner en France le plus-tost que nous pourrions, mais que nous avions patience quand nous ne pouvions faire aller les choses aussi diligemment que nous le desirions. Il me dit que pour eux ils avoient bien eu par le passé de l'occupation à Rome, mais qu'alors, le gros de leurs affaires estoit expédié; qu'ils avoient donné leurs informations à la Congregation & ne demandoient plus qu'à pouvoir s'en retourner. Il m'apprit aussi qu'on alloit commencer, ou qu'on avoit commencé à faire deux Congregations par semaine chez M. le C. Spada, & m'en faisoit comme excuse, en me disant que cela s'estoit fait sans qu'ils l'eussent sollicité, & que c'estoit

le Pape même qui l'avoit voulu de son propre mouvement. A quoy je luy répondis qu'au lieu de deux j'eusse souhaité qu'on en eust tenu quatre si on l'eust pû, parce que c'estoit autant de disposition pour bien éclaircir les choses, & pour mieux entendre les parties quand on leur donneroit audience. Sur le sujet de la lecture qu'on faisoit des Saints Peres, & particulièrement de S. Augustin; il me dit qu'il en falloit considerer l'esprit & le dessein, & ne pas s'arrester aux mots & à la lettre. Je luy dis qu'il falloit considerer l'un & l'autre. Nous passâmes à d'autres entretiens, & nostre promenade s'acheva avec le jour.

Le samedi matin 7 j'avois quelque engagement de retourner chez M. l'Ambassadeur. Je trouvoy dans son antichambre Monsignor Glioddi avec lequel je m'entretins fort long temps. Comme je luy parlois des longs retardemens qu'on apportoit à la communication de nos écritures, & des Congregations fréquentes qui ne laissoient pas de se tenir touchant nos affaires chez M. le C. Spada; il me dit qu'il ne falloit pas nous en étonner; qu'il ne sçavoit pas ny le fond de nostre affaire, ny l'ordre qu'on y gardoit; mais qu'il luy en passoit souvent par les mains d'autre qualité, & qu'ils avoient à Rome cette coutume de s'informer fort soigneusement d'une affaire, & d'en voir & posséder entierement toutes les écritures avant que d'ordonner qu'elles fussent communiquées aux parties. Qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'on en useroit de cette façon avec nous, & que peut-estre ce qui avoit empêché jusqu'alors que cette communication n'eust esté faite, ç'avoit esté qu'ils vouloient voir avant que de lier tout à fait la cause entre les parties, si elle estoit de qualité à pouvoir estre décidée; parce que si cette communication estoit une fois faite par leur ordre ils seroient plus obligez à la decider, qu'ils n'y seroient par la seule recherche particuliere & superficielle qu'ils en avoient faite jusqu'alors.

Le dimanche 8 je n'appris rien, si-non qu'un Prelat me dit au sortir de la Chapelle, que la veille il avoit entretenu le Pape touchant les Jesuites; & que sa Sainteté estoit tres bien disposée à faire justice à ceux qui la demanderoient contre eux aussi volontiers que s'ils la demandoient contre quelque autre personne que ce fust. En contre change de cet avis, je donnay à ce Prelat la copie d'une fort belle lettre Latine, qu'on m'avoit écrite touchant leur pagnyrique de leur College Hongrois, qui avoit esté condamné il y avoit deux mois par le Maître du Sacré Palais.

Le lundy 9 nous allâmes à l'antichambre du Pape pour luy presenter le livre de nos

écritures; mais comme nous y trouvasmes beaucoup de monde qui demandoit audience, & par consequent beaucoup de difficulté de l'avoir, nous fîmes réflexion que le Pape alloit assez souvent l'apres-dinée à la promenade, que nous pourrions le luy presenter le soir quand il en reviendrait; & bien que de le prendre ainsi en passant, cela nous parust bien moins avantageux que d'estre introduits exprès en particulier dans la chambre de sa Sainteté, & même que nous y trouvasions un petit avilissement de nos personnes & de l'affaire pour laquelle nous étions deputez; le long temps neantmoins qu'il y avoit que nous pourrions cette audience, la crainte d'un plus grand retardement, & la nécessité qu'il y avoit que le Pape pust voir plus amplement l'estat & l'importance de nostre affaire, sur tout la Congregation qui estoit deputée pour son examen aiant redoublé ses assemblées, nous firent resoudre à ce parti. Nous y retournâmes donc pour cet effet l'apres-dinée, mais en arrivant à Montecaval, nous apprîmes que le Pape estoit desja rentré.

Nous retournâmes dès le lendemain matin à son Antichambre, pour ne manquer aucune occasion où nous pussions esperer d'obtenir cette audience; mais de 25 ou 30 personnes qui la demandoient ce jour-là aussi-bien que nous, il n'y eust presque que Monsignor Fagnani à qui elle fust donnée.

Nous accompagnâmes le vendredi 13 M. l'Ambassadeur à la ceremonie qui se fit tous les ans ce jour-là à S. Jean de Latran pour le repos de l'ame du feu Roy Henri IV de glorieuse memoire. Nous passâmes en revenant par Montecaval, où nous trouvasmes que le sermon venoit d'estre dit, & Messieurs les Cardinaux & Prélats qui en sortoient. Il y en eut un qui me dit que le Predicateur qui estoit un Jesuite nommé le P. Olive, apres avoir cité plusieurs Canonistes sur la matiere dont il traitoit, , avoit dit: mais encore faut-il citer quelque Theologien, & cita S. Augustin, lequel, dit-il, est comme je pense le Prince des Theologiens. *Il quale, come io penso, è il Principe de Theologi.*

C'estoit une demie louange selon l'avis de celui qui me le disoit, que ce Jesuite doñnoit à S. Augustin devant cette illustre assemblée, pour se purger au cunement de l'estime qu'on commençoit à avoir dans Rome, que leur Société estoit opposée à ce Saint Docteur.

La même personne qui avoit fait cette observation, me dit qu'il avoit parlé il y avoit un jour ou deux à M. le C. Ghiggi, & qu'il luy avoit reproché certains défauts qui se trouvoient en quelques-uns des Consultants, & qui empêchoient qu'on ne pust en attendre

un jugement bien desinteressé. Qu'il luy avoit nommément parlé du P. Campanella qui avoit esté Jésuite; du P. Modeste qui estoit entré dans la dépendance entiere de M. Albizzi, à cause de la pretention qu'il avoit au Generalat de son Ordre, & de la promesse que M. Albizzi luy avoit faite de l'y faire réüssir; du P. Tartaglia Compagnon d'estude du P. Palavicin Jésuite; de ce Jésuite mesme qu'on disoit estre un genie si fort & si éclairé, qu'il pouvoit tout seul renverser tout le monde. Et tout ce que M. le C. Ghiggi avoit répondu à tout cela estoit, que tant s'en faut que le P. Palavicin fust de cette portée & de cette force, qu'au contraire tout le monde l'empeschoit & l'arrestoit tous les jours.

Cette mesme personne me dit enfin, que le General des Dominicains n'ayant pu avoir audience du Pape, il avoit luy mesme averti sa Sainteté de cette Thèse que les Jésuites avoient fait soutenir en Allemagne, qui portoit qu'il n'estoit pas de foy qu'*Innocent X fust legitime Pape*. Que le Pape en avoit esté surpris & scandalisé, & qu'il avoit envoie demander cette Thèse au General des Dominicains, afin de la voir & de s'en assurer par ses yeux mesmes.

L'après-dînée je me trouvai à la predication à la Minerve, à la fin de laquelle m'estant retiré sous le Cloistre, plusieurs Dominicains & d'autres de nos amis m'y vinrent joindre, qui me firent de grands reproches de ce que nous laissions passer toutes les Congregations qui se faisoient chez M. le C. Spada sans nous en mettre aucunement en peine, & sans donner aucune instruction ny aux Cardinaux, ny aux Consultants. Mais je tâchai de les satisfaire, en les assurant que si-tost que la Congregation seroit établie comme nous l'avions demandée & qu'on nous l'avoit promise, qu'elle agiroit dans les formes accoutumées & nécessaires pour empescher toutes sortes de surprises contre la verité & l'innocence, & qu'elle nous auroit esté bien & déüement signifiée; qu'alors, Dieu aydant, nous ne manquerions à rien de ce que les Cardinaux & les Consultants pourroient attendre de nostre part, pour s'instruire pleinement & clairement de toute l'affaire: mais que tant qu'on agiroit dans ces Congregations comme on avoit commencé, que nous n'apprendrions que par hazard & à la dérobee les jours qu'elles se tiendroient, les instructions que nos adversaires y donneroient, & le reste de ce qui s'y passeroit; nous ne les considererions jamais autrement que nous avions fait jusqu'alors; sçavoir, comme quelques préparatifs à la Congregation que nous avions demandée, mais non pas comme estant cette Congregation-là mesme. Que la vaste amplitude & l'importance extraordinaire

de cette affaire, aussi-bien que la commission précise dont nous estions chargés par les Evêques qui nous avoient envoie, ne nous permettoit pas de passer ces bornes. Que si le Pape & les Cardinaux par luy choisiss pour cette Congregation, ne vouloient pas laisser de passer outre sans avoir égard à rien de ce que nous leur avions représenté, & condamner les Propositions équivoques qu'on leur avoit présentées, sans distinguer les sens differends dont elles estoient capables; ils pourroient tout mettre en confusion dans l'Eglise si bon leur sembloit, & nous donner ce mécontentement de n'avoir pu obtenir d'eux les choses les plus justes que nous leur aurions demandées, & qu'ils estoient incomparablement plus interessés de nous accorder, que nous n'estions de les obtenir. Qu'en nous les refusant ils pourroient faire rejaillir une goutte de sang sur nostre visage, mais qu'elle n'y rejailliroit jamais que d'une plaie mortelle qu'ils se feroient faite à eux-mesmes & au Saint Siege. Que nous souhaitterions bien de pouvoir empescher un desordre & un scandale si funeste; mais que sous le pretexte apparent d'une esperance de l'empescher qui pouvoit estre trompeuse, nous ne nous mettrions jamais en hazard d'en voir ariver un autre qui seroit plus prejudiciable à eux & à nous.

M. le sous-Bibliothecaire me dit durant cette semaine-là, que M. l'Evêque d'Angelopolis avoit obtenu un decret contre les Jésuites il y avoit pres d'un an, & dont il n'avoit pu obtenir l'expédition depuis ce temps-là. M. le C. Spada l'empeschant tousjours sous main, quoyqu'il eust luy mesme esté participant de l'affaire & de la resolution de ce decret. L'Agent de l'Evêque d'Angelopolis qui nous fit aussi l'honneur de nous visiter dans ces conjonctures, témoigna à M. le sous-Bibliothecaire la douleur & le ressentiment qu'il avoit qu'on luy fist ainsi consumer inutilement un si grand temps pour obtenir qu'on luy delivraст son decret. Car, disoit-il, s'il n'est pas juste, ne le rendez pas; mais s'il est juste, ne le retenez pas apres que vous l'avez rendu. M. le sous-Bibliothecaire s'avisa d'offrir à cet Agent d'en parler & de le presenter à M. le C. Ghiggi, sur la probité & la sincerité duquel il avoit encore plus de confiance que sur son amitié, que S. E. seroit donner contentement à cet Agent, ou par soy mesme, ou par l'ordre exprez de sa Sainteté. Il en parla à M. le C. Ghiggi; il luy presenta l'Agent de M. l'Evêque d'Angelopolis. M. le C. Ghiggi toucha le nœud de l'affaire & en reconnut l'injustice; & sans faire bruit, & sans en parler à M. le C. Spada, il vint un ordre exprez du Pape à ceux qui devoient faire l'expédition de ce decret,

cret, qu'ils la fissent sans retardement & à moins de trois jours elle fut expédiée à cet Agent qui n'avoit pu, comme j'ai dit, l'obtenir depuis un an qu'il la sollicitoit, bien qu'il y apportast toute sorte de soin & de diligence, & qu'il fust un homme aussi intelligent, aussi vigoureux, & aussi intrepide, que je croy qu'il s'en puisse guere rencontrer.

Le samedi 14 je rencontraï par la ville le P. Malgoirés, qui me dit qu'il avoit fort empêché peu de jours auparavant M. Hallier & ses Collegues, en leur disant qu'ils ne pouvoient désormais rien gagner à la poursuite qu'ils faisoient pour faire condamner ces Propositions; parce que le Pape s'estant déjà déclaré comme il avoit fait, qu'il ne vouloit pas qu'on touchât à la grace efficace par elle même, bien qu'il arivât que ces Propositions vinssent à être condamnées, ce ne seroit pas dans la connexion qu'elles auroient avec cette grace; de sorte que nous ne les maintenant que dans le sens dans lequel elles avoient cette connexion, la condamnation qu'on en feroit ne leur donneroit aucun avantage contre nous.

L'ancien Procureur general de S. Marcel m'avoit demandé à voir nostre écrit des gestes. Je le luy portai cette matinée-là; & je luy demandai en contrechange s'il n'avoit point quelque écrit que M. Hallier & ses Collegues luy eussent fait voir. Il me dit qu'ils l'estoient allé voir assez de fois, & qu'ils luy avoient assez parlé, mais qu'ils ne luy avoient jamais laissé une demie ligne d'écritures. Il me dit aussi qu'ils estoient dans les Congregations qui se tenoient chez M. le C. Spada sur la quatrième Proposition. Que jusques-là ils n'avoient fait que donner leurs avis de vive voix en peu de paroles, *in poche parole*. Qu'il croioit que leurs Eminences voudroient voir leurs sentimens par écrit tout au long, *per extensum*; mais qu'il n'en estoit point assuré.

Nous donnions ainsi librement & indifféremment nos écritures à voir à tous ceux qui nous en témoignoit le moindre desir, soit qu'ils fussent Consultants, soit qu'ils ne le fussent pas. Car nous ne considérons personne en cette qualité, aucun avis ne nous en ayant été donné, excepté que nous agissions encore avec un peu plus de réserve à l'égard de ceux que nous savions qui en estoient, par les nouvelles particulieres que nous avions eues de nos amis. Ainsi j'avois porté nostre écrit des gestes à cet ancien Procureur de S. Marcel qui estoit des Consultants, son logis s'estant rencontré sur le chemin que j'avois à faire dans Rome en allant ailleurs; comme je l'avois envoyé quelques jours auparavant au P. Bordoné qui n'en estoit pas, & qui demouroit dans un endroit de Rome plus écarté.

Mais la lettre que m'écrivit celui-cy le lendemain qu'il eut receu cet écrit, merite d'estre rapportée icy à cause de l'estime singuliere qu'elle témoigne de S. Augustin, & qu'elle fait voir que c'estoit dommage qu'un homme si plein d'estime pour ce Saint Pere, & qui par sa charge de Qualificateur du S. Office estoit député né pour cette Congregation, eust été exclus avec quelques autres qui estoient aussi bien intentionnez que luy pour S. Augustin. Cette lettre porte ces termes.

Illmo Signore. Tengo copia del fatto sopra le controversie de gratia, del quale V. S. Illma m'ha honorato, con farmene partecipe. Ammirando la sfacciataggine e temeraria di quelli che vogliono combattere la dottrina di Sant' Agostino DELLA QUALE S. CHIESA NEL DEFINIRE LE CONTROVERSIE DI SIMILI MATERIE COME REGOLA INFALLIBILE SEMPRE SI E SERVITA. La ringrazio del favore, & riverisco. Di S. Cosmo di Roma li 5 Decembre 1652. Di V. S. Illma devotissimo servo il Signore. Ainsi signé, F. Francesco Bordoné.

J'ay receu, me disoit-il, la copie de vostre écrit sur le fait touchant les controverses de la grace, que vous m'avez fait la faveur de m'en envoyer. J'admire l'effronterie & la temerité de ceux qui veulent attaquer la doctrine de Saint Augustin, de laquelle la Sainte Eglise s'est toujours servie comme d'une regle infallible pour decider les controverses de ces matieres. Je vous remercie & vous baise les mains. Je suis vostre tres-affectionné en Nostre Seigneur. Ainsi signé, F. François Bordoné. De S. Cosme de Rome le 5 Decembre 1652.

Le mardi 17 M. de Valcroissant & M. Angren continuèrent à aller pour suivre l'audience à l'antichambre du Pape pour presenter à sa Sainteté le livre de nos écritures & le Memorial dont j'ai parlé cy-dessus, par lequel nous demandions à sa Sainteté qu'elle ordonnast qu'on en fît la communication au plus tost. Et de plus un second Memorial que nous avions signé le vendredi précédent 12 jour de ce mois-là, par lequel nous avertissions le Pape de diverses choses que nous estimions que sa Sainteté trouveroit tres importantes en elles mêmes & plus encore pour leurs suites, que je ne deduirai point au Lecteur mais dont il jugera luy même par la lecture qu'il fera de ce Memorial dont voici une fidelle traduction. Il portoit cette inscription par dehors.

A nostre Saint Pere le Pape Innocent X touchant quelques ordres de sa Sainteté donnés à M. Albizzi, & violés tant par luy que par les Jesuites & par le Pere Modeste Consultant du Saint Office.
En voycy le contenu & les termes.

TRES SAINT PERE,

Vostre Sainteté aiant considéré le Memorial qui luy fut présenté le Carefme dernier contre l'impression qui se faisoit d'un livre des Jesuites, dont le Pere Annat estoit Auteur touchant leur grace suffisante & autres matieres semblables contre Janfenius, avec l'autorité de la sacrée Congregation du Saint Office, Vostre Sainteté trouva si considerables les raisons qu'il y avoit de ne pas permettre cette impression, qu'encore que le livre fust desja pressé, quout achevé d'imprimer, neantmoins Vostre Sainteté defendit qu'on la continuast, & ordonna que toutes les feuilles qui en estoient imprimées seroient supprimées & portées au S. Office.

On ne put alors, Tres Saint Pere, faire autre chose que d'exécuter les ordres que Vostre Sainteté avoit données; mais depuis on s'est moqué de ces mesmes ordres, & les intentions de V. S. ont esté frustrées & méprisées; parce que quoyque le cours de l'impression de ce livre ait esté arresté, ils en ont neantmoins fait imprimer à Paris un autre de la mesme matiere, contre le mesme adversaire, pour les mesmes fins, & en vertu de la mesme permission du Saint Office, laquelle pourtant avoit esté au moins suspendue & empêchée par ces ordres de Vostre Sainteté.

Et quoyque ce livre soit imprimé à Paris, ny M. Albizzi, ny cet Auteur & ses Compagnons, ny le Pere Modeste Consulleur du Saint Office qui l'a approuvé, ne peuvent pas se defendre d'avoir méprisé, transgressé & violé volontairement & de propos délibéré les volontés expressees & formelles de Vostre Sainteté sur ce sujet, qui leur estoient tres bien connus, comme V. S. peut voir évidemment, s'il luy plaist de considerer les reflexions suivantes.

Cette permission de la sacrée Congregation du Saint Office avoit esté donnée à la requeste & à la poursuite que M. Albizzi en avoit faite dès le troisieme jour de May de l'année dernière 1651; Le Memorial contre le livre qui s'imprimoit icy fut présenté à Vostre Sainteté le Carefme dernier; ses ordres donnés à M. Albizzi au mesme temps, furent par luy exécutés le jeudi & le samedi Saint, & le mesme Memorial mis entre ses mains; enfin l'approbation du Pere Modeste fut signée le 14 de Juillet dernier; & ce nouveau livre ne fut mis au jour à Paris que vers la Toussaints avec cette permission & approbation en teste.

Si M. Albizzi, Tres Saint Pere, avoit eu un dessein sincere d'obeir à V. S., il n'auroit pas manqué de redemander & de retirer du P. Annat la permission qui luy avoit esté don-

née, puisque l'aiant sollicitée & fait expedier, il sçavoit bien qu'elle estoit generale, non seulement pour ce livre mais encore pour d'autres parcsils, & qu'il avoit pu reconnoître clairement par le Memorial qu'entre les raisons que V. S. avoit eues de defendre ce livre, il n'y en avoit aucune qui le regardast en particulier, mais que toutes generalement estoient autant contre tout autre livre de cette sorte & traitant de cette matiere que contre celuy-là.

Mais de plus, T. S. P., le mesme sieur Albizzi a montré clairement avec combien de repugnance il exécutoit les ordres que V. S. luy avoit donnés. Il a montré combien il estoit moit davantage ses passions & ses estroites liaisons avec les Jesuites, que les volontés de Vostre Sainteté. Il a fait voir qu'encore qu'il les executast, neantmoins il ne les approuvoit pas; que les siennes estoient tres éloignées de celles de Vostre Sainteté: & qu'en effet s'il luy avoit esté possible il auroit volontiers évité la nécessité qui luy paroissoit si dure de les exécuter. V. S. avoit jugé par le Memorial qu'elle avoit veu, qu'il estoit de son service que ce livre demeurast supprimé; M. Albizzi faisoit de grandes plaintes de ce que V. S. avoit esté avertie de cette impression; il avoit de la douleur que le livre n'eust pas esté publié avant que la nouvelle en fust venue à V. S.; & il estoit tellement rempli de cette pensée, qu'estant arrivé plusieurs fois que l'Imprimeur l'a veu durant ce temps-là & plus d'un mois depuis pour d'autres choses pour lesquelles il y avoit affaire, M. Albizzi luy a tousjours fait de nouveaux reproches tantost pour les dépenses inutiles tantost pour d'autres desavantages que les Jesuites avoient souffert de la suppression de ce livre qui n'avoit esté faite que parce qu'il n'avoit pas esté ou assez secret, ou assez diligent, afin qu'il fust publié auparavant que nous en eussions pu donner avis à V. S. On ne peut, T. S. P., imaginer un Ministre plus opposé & plus contredisant que celuy-là aux volontés & au service de son Prince; & il n'y a pas lieu de douter que s'estant conduit de cette façon en ce qui regarde ce livre, il n'ait autant & plus conivé ou contribué positivement à l'autre.

Quant au P. Annat, est-il croiable, T. S. P., que quand il a veu son premier livre defendu par ordre de V. S. il n'ait pas sceu la raison pourquoy? Qu'il ne l'ait pas dite à ses Compagnons qui estoient dans une attente continuelle de son ouvrage? & qu'aucun d'eux n'ait eu communication de nostre Memorial qui estoit entre les mains dudit sieur Albizzi, qui ne fait rien il y a long temps dans ces affaires qu'avec dependance d'eux? Est-il encore croiable que quand le P. Modeste a donné son appro-

„ approbation au second livre trois mois & plus
 „ depuis la suspension du premier qu'il avoit pa-
 „ reillement approuvé, il n'ait pas eu la curiosité
 „ de sçavoir ce que le premier estoit devenu, si
 „ toutefois jusqu'alors il estoit demeuré sans
 „ l'apprendre! Il faut, Tres Saint Pere, demeurer
 „ d'accord, que tous ceux dont nous parlons
 „ ont part à cette entreprise, bien qu'inégale-
 „ ment peut-estre, & que M. Albizzi y en a
 „ plus que personne. Ils ont bien vu certaine-
 „ ment, T. S. P., ce qu'ils faisoient, mais ils
 „ n'ont pas creu qu'il deust venir aux oreilles de
 „ V. S. & ils ne se sont pas persuadés ou que nous
 „ eussions assez de vigilance pour les decouvrir,
 „ ou assez de resolution pour en avertir Vostre
 „ Sainteté.

„ Mais que pourra dire de son costé le Pere
 „ Modeste, au soin, à la foy & à la capacité du-
 „ quel on avoit commis l'examen de ces livres?
 „ Comment pourra-t-il s'excuser d'avoir fait un
 „ Panegirique de celuy-cy, comme d'un ouvrier
 „ le plus digne d'estre mis au jour, & le plus
 „ conforme aux Saints Peres, aux Conciles & à
 „ la vraie doctrine de Saint Augustin qu'on en
 „ puisse imaginer, si sous de vains pretextes il se
 „ trouve dans ce livre des mépris plus injurieux
 „ envers S. Augustin que dans aucun autre, si
 „ l'on y établit des principes tres prejudiciables
 „ à son autorité, si l'on y a corrompu ses senti-
 „ mens d'une maniere tres odieuse, & si l'on y
 „ traite ceux des Saints Peres, des Conciles & des
 „ Papes, avec des deguisemens pleins de mauvai-
 „ se foy & d'impollure? Il n'en fera pas excusé
 „ assurément pour avoir pretendu au Generalat
 „ de son Ordre, ny parce que M. Albizzi luy a
 „ promis ainsi qu'on le dit publiquement à Ro-
 „ me, de le servir de tout son crédit dans cette
 „ pretention pour l'attirer & l'embarquer dans
 „ les pratiques des Jesuites: & si cette excuse
 „ n'est pas recevable, nous croions qu'il n'en
 „ scauroit trouver aucune autre qui puisse justi-
 „ fier en cela ce qu'il a fait.

„ Il y auroit, T. S. P., beaucoup d'autres
 „ reflexions à faire sur des choses si importantes:
 „ mais pour ne pas ennuyer V. S. nous les remet-
 „ tons à sa prudence, & nous la supplions tres-
 „ humblement de croire que tout ce que nous
 „ disons, nous le disons pour son service & pour
 „ celui du S. Siege, & qu'il nous sera aussi facile
 „ de convaincre de tout ce qu'il conçoit s'y
 „ trouvera interessé, comme il nous l'est de le
 „ promettre; pourveu qu'il plaise à V. S. ou
 „ nous entendre elle mesme sur ce sujet, ou dans
 „ la Congregation qu'elle a ordonnée pour nous
 „ quand elle se tiendra, ou en presence de tels
 „ autres juges que ce soit, qui nous écouteront
 „ comme le merite une chose si grande, si diffi-
 „ cile & si importante. Apres quoy remettant
 „ le tout au bon plaisir de V. S. nous prions Dieu

qu'il multiplie le nombre de ses années, & a
 qu'il répande sur elle toute sorte de Benedi-
 ctions. Ainsi signé.

*Noël de La Lane Docteur en Theologie
 de Paris & Abbé de Valcroissant.*

*Louis de Saint-Amour Docteur de la
 Sacrée Faculté de Paris & de la So-
 ciété de Sorbonne.*

*Louis Augran Licencié dans la mes-
 me Sacrée Faculté de Paris & Cha-
 noine de l'insigne Eglise de Troie.*

CHAPITRE XVI.

*De la maniere dont nous fumes à la fin contrain-
 de prendre l'occasion du retour d'une promena-
 de du Pape pour luy presenter nos écrits & ces
 Memoriaux. D'un entretien avec M. l'Amba-
 assadeur; & des autres choses que j'appris
 jusques aux festes de Noël de l'année 1652.*

Pendant que mes Collegues estoient à
 l'Antichambre du Pape pour pouvoir luy
 presenter le livre de nos écritures & ces deux
 Memoriaux, j'estois avec M. l'Ambassadeur
 pour voir s'il iroit à son audience ordinaire le
 vendredi suivant, & le supplier en ce cas de
 nous faire avoir du Pape celle qui nous estoit si
 necessaire pour luy presenter seulement ces
 papiers, & prier sa Sainteté de les lire. M.
 l'Ambassadeur me dit qu'il ne sçavoit pas s'il
 iroit le vendredi à l'audience, & qu'il n'iroit
 point sans estre assuré auparavant que le Pape
 le recevrait comme il devoit recevoir un Am-
 bassadeur du Roy de France; mais que s'il y
 alloit, il nous seroit assurément avoir l'au-
 dience dont je luy parlois. Je luy dis quetout
 ce que nous avions deja dit au Pape, & les
 Memoriaux & écrits que nous avions à luy
 presenter s'expliquoient si bien, qu'il n'estoit
 pas besoin que nous y ajoutassions de bouche
 aucune chose, sinon la priere de vouloir les
 lire; & que si pour cela nous n'avions pas d'au-
 dience durant la sienne, il nous suffiroit de
 pouvoir presenter au Pape par son entremise
 durant les festes lors prochaines à l'issuë de
 quelque Chapelle ou autre fonction ces écrits
 & Memoriaux.

Depuis ce jour-là tout ce que nous fimes
 hors le logis jusques au Dimanche 22 consista
 en trois visites familières que je fis, l'une au Ge-
 neral des Augustins le jeudi 18, qui me dit
 qu'ils avoient esté si extraordinairement pres-
 sez dans leurs Congregations, qu'il n'avoit pas
 pu lire la moitié des choses qu'il eust souhaité
 pouvoir lire pour se preparer à ce qu'il avoit à
 dire. La seconde avec M. de Valcroissant au
 P. Toisat Minime, qui avoit esté le Confesseur

de M. l'Abbé de S. Cyran pendant sa prison au bois de Vincennes, & qui nous rendit de si grands témoignages de sa vertu, & d'une façon si Chrébienne, qu'il nous fit bien voir qu'il avoit souvent conversé avec luy hors la Confession. Et la 3, encore tout seul au Pere Luca Vadingo le vendredi 20, qui me dit que plusieurs des Consulseurs s'étonnoient de ce qu'ils travailloient à cette affaire, & en portoient jugement *una sola parte informante*, en estant seulement informez par une des parties. Que nous serions bien pourtant de continuer d'agir comme nous avions commencé, & que nous ne manquassions point de faire en temps & lieu nos remontrances de ce que nous n'estions point entendus. Il me demanda aussi à voir nos écritures, mais de ne point dire que je les luy eusse montrées.

M. l'Ambassadeur n'avoit point esté à l'audience le vendredi; nous ne pûmes raisonnablement penser à employer son entremise pour présenter au Pape nos Ecrits & nos Memoriaux le Dimanche 22, à l'issüe de la Chapelle. De sorte que nous fûmes contraints d'attendre au retour du Pape apres sa promenade, à laquelle le beau temps qu'il faisoit ce jour-là nous faisoit esperer qu'il ne manqueroit pas. En effet il y alla, & à son retour quand il fut arrivé jusqu'à nous dans son antichambre, il s'arresta. M. l'Abbé de Valcroissant en luy présentant nos Ecrits & nos Memoriaux luy dit en deux mots: *Saint Pere, voilà un livre de nos écritures que nous supplions V. S. d'avoir sur sa table, & deux Memoriaux que nous prions V. S. de lire.* Le Pape demanda de quelle part c'estoit. Il luy fut reparti que c'estoit de la part de quelques Eveques de France pour S. Augustin, *per Sant' Agostino*. Le Pape repeta ces deux mots, *Sant' Agostino*, avec réflexion. Et puis nous aiant considerés un peu plus attentivement, il dit; *so, so, qui è. JE SCAY, je scay, qui c'est.* M. de Valcroissant adjouta que c'estoit pour faire éclaircir les cinq Propositions, & les défendre dans le sens de S. Augustin. Sur quoy sa Sainteté faisoit signe à un de ses Officiers qui le suivoit, qu'il prist le Livre & les Memoriaux pour les luy apporter, en nous donnant sa benediction, & continuant à se retirer il dit: *Si vuole adesso, & lo considererò ancora io. On examine a present cette affaire, & je l'examinerai encore apres.*

Au sortir de Montecaval nous allâmes chez M. l'Ambassadeur pour l'avertir de ce que nous venions de dire au Pape, & l'aïant trouvé retiré qui commençoit à écrire pour France, j'y retournai le lendemain sur l'heure de son dîner. Quand je luy eus dit ce que je viens de rapporter, il me répondit qu'il m'avoit toujours bien dit qu'on seroit toutes les dili-

gences nécessaires, & comme je luy eus répliqué qu'on n'en avoit pas encore trop fait, puisque nous n'avions pas encore pû obtenir qu'on communiquast nos premières écritures; il reprit la chose d'un ton plus haut, & me dit que cette communication pourroit tirer l'affaire en longueur, & qu'il falloit que je sceusse que le Roy vouloit qu'elles s'expediast, & qu'il ne vouloit avoir dans son Estat que deux Religions, la Catholique & la Calviniste. Je répondis à M. l'Ambassadeur que nous serions de nostre bien tout ce que nous pourrions pour en acclereler l'expédition; mais que je croiois que l'intérêt du Roy n'estoit pas seulement que l'affaire s'expediast, mais qu'elle s'expediast bien, selon que la Religion Catholique, que je croiois que nous defendions, le demandoit; & que si le Roy ne vouloit dans son Estat que deux Religions, je ne pensois pas qu'il voulust y entretenir le Molinisme que nous combattions. Mais j'entrai dans une réflexion plus considerable, que M. l'Ambassadeur agréa, & selon laquelle il me dit qu'il écrirait ce jour-là en France; sçavoir que le succès du jugement qui se feroit sur cette affaire estant incertain, & pouvant & devant assez vraisemblablement se faire contre les intentions des Docteurs nos adversaires, il me sembloit important pour l'honneur du Roy qu'il ne prist point tant de part en ce qui les touchoit, afin que s'ils venoient à estre condamnés comme ils meritoient de l'estre, il ne fust pas dit que sa Majesté eust esté engagée dans un parti qui eust succombé. Il fallut dîner avec luy. Apres dîner nous rentrâmes dans l'entretien sur ces matieres à propos de quoy il me dit diverses choses, dont je marquerai icy les principales selon que je les remarquay dès ce temps-là dans l'ordre qu'elles revenoient à ma memoire. Il me dit que depuis que le Roy estoit à Paris, le Chapellet de de ceux qu'il nommoit Janseistes se défilait, que sa presence en avoit fait dissiper plus de trois mille, & mesme plus de fix. Je le priai de m'en nommer quelqu'un. Il me dit que c'estoit des lettres de Gentils-hommes & autres personnes de qualité qui mandoient, que Monsieur celuy-cy, Madame celle-là avoient renoncé au parti. Il ne me nomma neantmoins personne de tous ces fix mille qui s'estoient déjà défilés; mais il me nomma M. Singlin & le Pere Desmares, qu'il en appelloit deux grands arbutans; qu'on écrivoit qu'ils ne tenoient plus qu'à un filet, & qu'ils avoient protesté qu'ils y renonceroient si-tost que le Pape auroit parlé. Que les prédications qu'on en avoit faites avoient causé les baricades de Paris. Que les Espagnols consideroient ces contestations de doctrine comme un moien tres propre pour entrete-

entretenir les divisions de l'Estat. Que les Espagnols n'avoient garde de s'en mester. Je luy dis qu'ils s'en estoient meslez il y avoit cinq ou six ans, quand les Docteurs de Louvain estoient venus à Rome pour tascher d'arrester le cours de ces divisions; mais qu'ils n'avoient pû en venir à bout. Il me dit en suite que nous avions fait une grande bresche à la Sorbonne, elle qui avoit autrefois fait trembler Rome par la suffisance & la reputation de ses Docteurs, de nous estre divisez, & estre venus nous exposer à estre jugez par une douzaine de Moines; qu'oo se mocquoit de oous à Rome de nous voir réduits en ces termes, & le reste. Je répondis à M. l'Ambassadeur que le S. Siege estoit le chef & le centre de l'Eglise; & qu'ainsi oo y avoit tousjours eu recours de toutes les parties du monde, non seulement de simples Docteurs comme nous, mais des Conciles d'Evêques; qu'ainsi cela se pouvoit faire avec toute sorte de bien - seance. Que quoad nous avions demandé au Pape une Congregation, nous avions esperé qu'il la composeroit, non seulement de Religieux habiles; mais aussi d'autres personnes du Clergé eminentes en sçavoir, & considerables par leur doctrine aussi-bien que par le rang & l'autorité que leur caractère leur donneroit dans l'Eglise, pour rendre cette Congregation proportionnée à la matiere dont elle auroit à décider, aux personnes qui auroient à contester sur cette matiere, & à toute l'Eglise universelle pour laquelle elle auroit à porter ce jugement. Que nous sçavions des plusieurs des personnes que le Pape avoit choisies pour la Congregation qui se tenoit chez M. le C. Spada, mais que nous ne sçavions pas encore celles que sa Sainteté pourroit adjouter à cette Congregation-là, pour former tout à fait celle que nous luy avions demandée. Qu'il estoit facile au Pape, mesme sans sortir de Rome, s'il vouloit faire les choses avec les formes & solemnités que oous luy avions demandées, d'ajouter encore à ceux qui nous paroissent nommez un bon nombre de personnes intelligentes & qualifiées, qui rendroient cette Congregation tout à fait celebre: mais qu'au fond quoyque, comme je disois, ce fust une chose tres louable & tres naturelle de recourir à Rome dans les besoins, s'en estoit une veritablement honteuse & déplorable de se mettre dans ces besoins & de ne pouvoir pas se regler soy mesme; qu'ainsi je confessois que ceux qui estoient cause de la division qui estoit entre nous avoient un extreme tort. Et sur cela je luy renouvellai un récit de toute l'affaire, poor luy faire reconnoistre avec moy, que ny les Prelats qui nous avoient envoie, ny nous aussi, n'en estions pas la cause: Cet entretien fioit

enfin, mais il fut fort long pour un jour de dépêche. Car il estoit plus de quatre heures avant que je pusse prendre congé de M. l'Ambassadeur.

Je fis encore une visite le mardi 24 au matin au P. Pascaligo, qui me dit qu'oo Consulteur luy avoit dit qu'ils en estoient chez M. le C. Spada sur la 4. Proposition; que ce Consulteur luy avoit dit que pour ce qui regarde le fait, il estimoit qu'elle estoit evidente par l'Epistre de S. Prosper, mais pour ce qui estoit de la Censure enfermée dans la Proposition, qui condamne les Semipelagiens d'avoir esté Heretiques pour avoir esté de ce sentiment, il luy sembloit (à ce Consulteur) que cela estoit contre les ordres de Paul V, qui avoit defendu reciproquement aux parties de se condamner les uns les autres.

CHAPITRE XVII.

D'une deliberation que nous fîmes mes Collegues & moy, si supposé qu'en persistât à Rome, de ne vouloir recevoir de nous pour cet examen & ce jugement, que des informations secretes & particulieres, nous devions à la fin nous relâcher & leur en donner de cette sorte. Des raisons que nous avions pour & contre. Des lettres que nous en écrivîmes à Paris, & des réponses que nous en reçûmes.

Quelque ferme resolution que nous eussions & que oous témoignassions touchant les assemblées des Cardinaux & des Consulateurs qui se tenoient chez M. le C. Spada, elles ne laissoient pas de nous affliger & de nous en faire craindre quelque fâcheuse suite. Elles nous inquieterent jusques à ce point, que nous mîmes en deliberation entre nous, s'il ne seroit point à propos que nous accommodant au temps & à la disposition des choses & des esprits, nous donnassions à ces Messieurs les Cardinaux & Consulateurs des informations par écrit particulieres & secretes sur le sujet des Propositions, afin de prévenir les maux qui pourroient ariver de leur condamnation absolue, plustost que de les laisser passer outre à cette condamnation, en nous tenant par trop attachez à l'ordre que nous avions recu de oe proceder que devant une Congregation solemnelle, qui gardast & nous fust garder les formes accoutumées dans les jugemens Ecclesiastiques & civils. Nous ne pûmes entre nous tomber d'accord, de ce que nous estimions le plus expedient, pour le mander aux Prelats qui nous avoient envoie, & les supplier de nous permettre d'agir selon cette nécessité de laquelle nous serions tombez d'accord. Mais nos opinions s'estant trouvées differentes sur ce sujet, nous fûmes obligez de leur mander

amplement les raisons que nous avions de part & d'autre pour nous relâcher, ou pour demeurer fermes dans l'ordre qu'ils nous avoient donné, afin qu'après qu'ils les auroient eux-mêmes considérées, ils nous en fissent savoir leur résolution, & nous en envoient leurs ordres.

L'opinion d'entre nous, qui estoit pour se laisser emporter à la conduite & à la maniere d'agir de cette Congregation, estoit appuyée sur des raisons tres pressantes. Elles estoient toutes fondées, sur ce que nous avions beau demander la communication de nos écritures, & que nos adversaires comparussent avec nous devant la Congregation, on ne nous faisoit aucune raison ny réponse nette sur ces deux chefs; & neantmoins la Congregation ne faisoit pas de s'assembler frequemment & de proceder & passer outre à l'examen des Propositions, & chacun des Consulteurs d'en porter leurs jugemens. Nous considerions que ne voyant point nos écritures & ne nous entendant point en Congregation comme nous le demandions, ils ne pouvoient pas estre instruits des Principes de S. Augustin, comme ils l'auroient esté s'ils nous eussent entendus, ou s'ils eussent veu les écrits que nous pouvions leur fournir sur le sujet des Propositions. Que plus ils s'engageoient en se déclarant comme ils pouvoient faire contre les Propositions, plus il seroit difficile de les faire revenir quand nous viendrions dans la suite à parler devant eux en Congregation. Que si nous nous arrestions toujours à demander ces deux choses sans jamais les obtenir, & qu'eux continuassent toujours à proceder comme ils faisoient, ils pourroient à la fin prononcer un jugement sur les écrits seuls que M. Hallier & ses Collegues ou les Jésuites leur auroient fournis, & que nous n'aussions point éclaircis ny refusez, & par consequent faire une decision qui paroistroit à nostre désavantage: au lieu que si nous leur donnions nos écrits tels que nous les pouvions faire, & si nous refusions ceux de M. Hallier & deses Confres, selon que nous pourrions les attraper & les recouvrer dans les occasions qui s'en offriroient à nous, les nostres pourroient estre si forts & si convaincans, comme nous voyions qu'estoit déjà celuy que nous avions prest sur la premiere Proposition, & nous pourrions si bien refuter tous ceux de nos adversaires qui nous tomberoient entre les mains, que moralement parlant il seroit impossible que les Consulteurs ne demeurassent convaincus de la justice de nostre cause, & de la verité des Propositions reduites au sens que nous les defendions, & que l'evidence des choses que nous leur représenterions dans nos écrits & dans

nos visites ne les obligast de se declarer en nostre faveur, & de prononcer à nostre avantage en distinguant les sens, & approuvant ceux que nous soutenions. Nous estions encore fornifiés dans ces pensées par la connoissance que nous avions que M. Hallier & ses Collegues estoient ravis du procedé que nous tenions d'insister tousjours sur la poursuite de la communication de nos écritures, & de l'audience commune avec eux que nous demandions sans la pouvoir obtenir; parce que cela leur donnoit la liberté de dire & de donner par écrit tout ce qu'ils vouloient, sans crainte d'estre refusez ny contredits en rien de ce qu'ils pouvoient avancer; & que cependant s'ils pouvoient obtenir en agissant ainsi, comme ils se le promettoient, un jugement favorable contre les Propositions, le credit qu'ils avoient dans le monde leur donneroit moyen de s'en prévaloir aussi-bien pour les fins qu'ils se propoisoient, que s'il estoit rendu après les plus grandes solemnitez, & avec une pleine & parfaite connoissance de cause.

Nous disions encore pour fortifier cette pensée, que ce qu'il y avoit le plus à craindre si nous prenions cette resolution estoit ou qu'on ne regardast pas les écritures que nous donnerions, ou qu'on ne fust pas assez d'attention à ce que nous pourrions représenter en passant de vive voix dans des visites particulieres, & qu'on ne laissast pas de rendre le même jugement, qui nous seroit en ce cas beaucoup plus préjudiciable après avoir écrit & parlé comme nous aurions fait; parce qu'on diroit qu'il auroit esté rendu après que les parties auroient dit & écrit tout ce qu'ils auroient voulu, & qu'ainsy il n'y auroit pas tant de facilité à reclamer contre ce jugement s'il apportoit quelque prejudice à la verité, qu'il y en auroit en ce cas dans un temps plus favorable s'il se rendoit sans nous entendre, comme la préoccupation & précipitation avec laquelle ils nous paroisoient agir, nous le faisoient apprehender: Mais nous avions de la peine à nous mettre dans l'esprit, qu'ils passassent si legerement sur nos écrits, & qu'ils apportassent si peu d'attention à nos paroles dans une cause d'aussi grande importance qu'estoit celle-là au S. Siege, & à eux memes. Et ainsi il nous paroistoit qu'il estoit plus seur de leur fournir nos écritures, & de les visiter en particulier pour les informer; afin de prevenir le fâcheux jugement qu'ils pourroient rendre, que d'attendre après qu'il seroit rendu à nous pourvoir contre dans un temps plus favorable, qui n'ariveroit peut-estre jamais. Nous avions encore à craindre que si après avoir fait tant d'instance; tant pour la communication de nos écritures, que pour l'audience com-

mune avec nos adversaires, nous venions en suite à nous relâcher & à prendre une autre voye; nous ne pussions jamais obtenir ny l'une ny l'autre de ces choses qui nous paroissent néanmoins toutes deux si nécessaires. Mais nous nous demandions à nous mêmes contre cette crainte quel avantage nous pourrions tirer ou de cette communication ou de cette audience, si l'on continuoit à nous les dénier jusques à ce que le jugement fust rendu, comme il y avoit apparence qu'on seroit dans le train que prenoient les choses. De sorte que tout cela nous faisoit conclure, qu'il falloit nous accommoder au temps & à la disposition des personnes desquelles nous dépendions.

Mais d'autre part la communication reciproque des écritures à laquelle nous nous estions retrains en attendant l'audience commune & de laquelle seule il avoit esté question dans toutes les poursuites, que nous avions faites depuis le mois de Septembre, nous paroissoit une chose si juste d'elle même, & qui frappoit tellement le sens commun de toutes les personnes les moins raisonnables, qu'il ne nous sembloit pas que nous pussions espérer justice sur quoy que ce fust, si nous ne l'obtenions sur celle-là. Quelle apparence donc y avoit-il, d'aller donner des écrits sur des Propositions obscures & embarrassées, difficiles à demêler & à comprendre, & encore plus à résoudre, à des personnes qui ne paroissent aucunement touchées ny ébranlées de ce que nous pouvions leur représenter de plus fort, & demander avec plus d'instance & de respect, sur une chose qui estoit si evidente & qui parloit si haut d'elle même? Nous considérons que non seulement l'équité & la lumière naturelle estoient blessées en cela, mais aussi les coutumes de tout temps observées dans les Conciles, & devant le Saint Siege même entièrement violées. Que ce procédé secret & plein de peril auquel nous parlions de nous réduire ruinoit la liberté Ecclesiastique & la confiance de ceux qui pourroient s'opposer aux nouveautés & aux erreurs, dans l'esperance qu'ils auroient de trouver de la protection aupres du Saint Siege, en y exposant leurs plaintes & leurs remontrances en présence de ceux qu'ils se trouveroient obligés d'y accuser. Que l'intérêt même du Saint Siege & l'amour sincère que nous luy portions, nous obligeroient d'en conserver les avenues libres & le recours ouvert à tous les fideles pour les besoins qui ariveroient dans tous les siècles; & par conséquent de ne nous engager pas dans cette conduite tenebreuse & pleine de precipices qu'on vouloit nous faire prendre & qui seroit de mauvais exemple, & de dangereuse consequence pour toute la Chrestienté.

Que s'il y avoit de la justice à esperer de cette Congregation sur des écrits & des informations particulieres de vive voix, c'estoit sur ceux qu'elle avoit desja reçus de nostre part touchant les mauvais desseins des Auteurs de ces Propositions, & sur l'autorité de la doctrine de S. Augustin. Que jusques à ce que cette Congregation nous eust fait raison sur ces écrits-là, en obligeant nos adversaires à reconnoître cette autorité telle qu'elle devoit estre presuppôlée à l'examen de ces Propositions pour le faire legitime; nous ne devions pas esperer qu'elle nous la fît davantage sur d'autres écrits & sur d'autres informations particulieres de vive voix qu'elle pourroit recevoir de nostre part. Que si nous pouvions nous flatter de l'esperance que nos écrits seroient si clairs & si invincibles, les raisons que nous leur dirions si palpables, & les productions de nos adversaires si aisées à consondre, qu'il ne seroit pas possible que tous Messieurs les Cardinaux & Consultants n'y rendissent & ne nous devinssent favorables, nous devions considerer que parmi ceux mêmes qui composoient cette Congregation, il y avoit plusieurs Consultants, qui bien qu'ils ne fussent pas peut-estre si experimentez & si exercez que nous, ny dans les choses de fait, ny dans les choses de droit qui regardoient nos contestations; ils en estoient néanmoins suffisamment informez, par tout ce qui en avoit desja esté dit dans le public pour se regler eux mêmes, & pour en informer les autres. Qu'il y en autoit plusieurs bien affectionnez à S. Augustin & à sa doctrine de la grace efficace par elle-même, qui pourroient en représenter à leurs Confreres, & à MM. les Cardinaux les fondemens solides & inbranlables que nous pourrions nous mêmes leur représenter, si ce n'estoit pas avec toute la force & toute l'étendue que nous pourrions peut-estre faire, parce que nous y estions un peu plus versez qu'ils ne l'estoient; que du moins ils pourroient le faire assez bien pour suppléer ce qui pourroit y manquer de nostre part, & assez efficacement pour persuader la Congregation ou de l'evidence de la justice de nostre cause, ou du moins de la nécessité de nous entendre plus amplement dans les formes que nous demandions, avant que de hazarder leur reputation & celle du S. Siege par un jugement precipité, si elle estoit capable, comme nous le presuppôsons indubitablement dans les raisons qui nous faisoient pancher à la resolution de leur donner nos écrits & nos instructions en particulier, de se laisser gagner & persuader entièrement en nostre faveur par celles qu'ils verroient dans nos écrits, & qu'ils entendoient de nostre bouche. Que si au

contraire nous nous flattons trop nous mêmes, quand nous pensons qu'il estoit impossible moralement que tous les Consultants ne demeurassent convaincus de l'evidence de nos raisons & de la verité des Propositions reduites au sens que nous les defendions ; si les anciennes preoccupations de plusieurs estoient plus fortes sur leurs esprits, que les raisons qui leur seroient proposées en cette maniere pour la defense de ces veritez ; s'ils estoient capables nonobstant ces raisons de demeurer fermes dans leurs anciens sentimens , & de conclure à la condamnation de ces mêmes veritez , il valoit bien mieux que nous laissions les autres Consultants qui connoissoient ces mêmes veritez aussi-bien que nous, en proposer inutilement à leurs Confreres les raisons, que de faire nous mêmes ce vain effort , & pour le faire, abandonner le droit que nous avions de demander à marcher dans *la voie Royale* qui nous avoit esté marquée , & promise , & à defendre la verité dans les formes accoutumées, qui nous avoient aussi esté promises , dans lesquelles il n'y a jamais rien à craindre pour ceux qui la soutiennent. De sorte qu'il estoit bien plus à propos que nous continuassions dans nos premieres demandes & pretentions contre la conduite & façon d'agir qui estoit tenuë par cette Congregation , & qui nous paroissoit si injuste & si prejudiciable si l'on y perseveroit jusques à la fin, que de la reconnoître pour legitime par la condescendance que nous aurions de nous y soumettre. Que nous avions sujet d'esperer de l'equité du Pape & de celle de MM. les Cardinaux, qu'après qu'ils auroient tenu les Congregations particulieres qu'ils tenoient chez M. le C. Spada tout autant de fois qu'ils les auroient trouvées nécessaires pour leur satisfaction , ils nous la donneroient en suite en acquiesçant à la perseverance & à la justice de nos poursuites. Que s'ils en usoient autrement, il faudroit que nous eussions patience , puisque nous ne pouvions pas les forcer à nous faire justice malgré qu'ils en eussent. Et s'ils passoient dans cette conduite jusques à une decision, elle ne nous seroit point de tort si elle n'en faisoit point à la verité ; si la verité y estoit blessée, il faudroit nous refoudre de souffrir avec elle, & nous consoler cependant dans cette souffrance, puisque nous serions assurez que la verité même qui nous y auroit engagé nous en garantirait tost ou tard , estant certain qu'on pouvoit dire d'elle ce qui est dit de la justice dans l'Evangile. Que bien-heureux sont ceux qui l'aiment, & qui ont pour elle une sainte faim & une soif ardente, parce qu'ils en seront rassasiés.

Mais de plus nous avions encore cette con-

fideration importante, que nous n'estions pas allés à Rome ny pour la defense , ny pour l'examen, ny pour la qualification des Propositions simplement , en bornant à cela nos pretentions & nos esperances. Quel interet pouvions nous avoir à ce que pourroit devenir cet ouvrage de tenebres , & quelle part pouvions nous prendre dans la condamnation ou dans la defense des Propositions de cette qualité en elles mêmes, nous qui les avions tousjours considerées comme l'objet de nostre aversion, & comme l'instrument funeste d'une entreprise pernicieuse que nous avions tousjours reprochée à ceux qui en estoient les Auteurs, comme une chose tout à fait indigne ? Mais nous avions pris cette occasion dans laquelle l'excès de l'outrage que les Jesuites & leurs adherans vouloient faire au Saint Siege & à la foy, estoit si visible, & l'artifice avec lequel ils se proposoient d'y faire autoriser leurs erreurs si audacieux & si surprenant ; afin que toutes les personnes qui auroient de l'amour pour le Saint Siege, pour la foy & pour la sincerité, entrant dans la juste indignation que meritoit ce procedé si honteux & si inique, & reconnoissant la necessité qu'il y avoit de mettre pour jamais le Saint Siege & la foy à couvert de pareilles embusches, se resolussent enfin d'en embrasser les moiens nécessaires, qui n'estoient autres que de condamner les erreurs qui avoient fait dresser ces embusches, & affermir la foy contre laquelle elles avoient esté dressées. De sorte que ce dessein nous obligeant à pouvoir manifester hautement & avec une sainte confiance devant les juges qui nous seroient donnez, toutes les erreurs auxquelles l'infirmité & l'egarement de l'esprit humain avoient laissé emporter les Jesuites contre les maximes de l'Evangile ; tant dans la doctrine que dans la Morale ; nous estions obligez de conserver aussi cette liberté Chretienne, sans laquelle nostre voiage estoit absolument inutile : & estoit-ce le moiën de la conserver que de nous reduire à agir d'une maniere vile & abjecte ; à chicaner basement sur des termes de Propositions phantastiques ; à faire consister tout le succès & tout le fruit de nos peines en ce qui pourroit en estre ordonné ; à paroître à la dérobee devant des juges qui paroistroient devant nous comme des idoles, dont toutes les paroles seroient mystérieuses comme des Oracles ; à épuiser toutes les forces de nostre industrie, de nostre travail, de nostre patience, de nostre corps & de nostre esprit, sans estre assurez qu'on approfondist jamais rien, ny de ce que nous pourrions écrire ny de ce que nous pourrions dire, sans estre assurez qu'on lût rien de ce que nous aurions écrit, ny qu'on se souvint de

de rien de ce que nous aurions dit , & dans la crainte que chacun de ceux à qui nous aurions parlé ne songeât plus à nous si-tôt que nous serions retirés ?

Toutes ces reflexions nous paroissoient si fortes de part & d'autre , que nous ne pûmes terminer ce différend entre nous. Nous fûmes obligés d'en écrire en France , & de les représenter aux Prelats qui nous avoient envoiés & à nos amis , afin d'avoir les sentimens des uns , & les résolutions & ordres des autres pour conclure entre nous ce que nous aurions à faire en de si fâcheuses & si importantes extremitez. Nous en écrivîmes dès le commencement du mois de Novembre ce que j'en ay représenté cy-dessus , & vers la fin de ce mois de Decembre nous en receûmes des réponses que le Lecteur fera , comme je pense , bien-aise de voir icy.

La premiere est une lettre qui nous fut écrite en Latin le 28 Novembre 1652 par deux de Messieurs les Evêques qui nous avoient envoié , qui estoient les seuls d'entre ceux-là qui se trouvoient alors à Paris. Ils nous l'avoient écrite en Latin , afin qu'elle ne nous servist pas seulement pour nostre conduite particuliere , mais que nous pussions aussi la justifier aupres des personnes les plus difficiles de la Cour de Rome , en leur faisant voir ce qu'ils nous auroient prescrit , dans la langue mesme originale dans laquelle ils l'auroient fait. Cette lettre fut écrite mesme auparavant que nous eussions osé mander à Paris toutes les difficultez que nous avions sur ce sujet , tant elles nous faisoient de confusion à nous mesmes , & alant tousjours quelque esperance qu'on nous en delivreroit à Rome , sans qu'il fust besoin que nous les fissions connoître à Paris : mais la vigilance de ces Prelats prevint nos besoins. Je n'insérerai neantmoins icy leur lettre que la dernière , pour la faire suivre immediatement de la réponse que nous y fîmes le 30 Decembre de cette année-là.

La premiere qui nous fut écrite apres celle-là par un de nos amis particuliers qui en consulta plusieurs autres est du 6 Decembre 1652. En voicy les termes. J'ai leu toutes les raisons que vous me mandez. Je trouve que toutes celles qui sont pour ne point communiquer (avec les Consulseurs comme nous le proposons) sont les plus fortes ; les autres ne m'emportent point du tout J'attens , pourtant une plus forte determination. S'il vient quelque chose de cette Congregation en faveur des Molinistes , je prevoy une horrible persecution , parce que les Superieurs Ecclesiastiques , qui pourroient l'empêcher , en seront les premiers Ministres , & l'on commen-
ce desjà à nous considerer comme des victimes

qui seront bien-tôt immolées à l'idole des Jesuites.

La mesme personne m'écrivoit huit jours apres le 13 de ce mesme mois en ces termes. Toutes les résolutions de nos amis sont , que vous ne sachiez aucun pas pour instruire la Congregation en la maniere qu'elle se tient. Il faut que vous laissiez dire tout ce qu'on pourra dire contre vous. Vous n'avez qu'à parler fortement , & à représenter que vous n'agissez qu'en qualité de Commissionnaires. Vous direz enfin puisqu'on vous traite avec tant de dureté , que vous en écrirez à Messieurs les Evêques , afin qu'ils vous déchargent de votre commission , & qu'ils vous rappellent aupres d'eux. En verité c'est une chose bien étonnante de voir agir la Congregation en la maniere qu'elle fait. Nous ne voions point aucune procedure dans l'Eglise qui luy soit semblable.

Il n'y a point de personnes icy qui ayent un amour sincere pour la verité , & de veritable zele pour l'honneur du Saint Siege , qui ne gémisse sur une procedure si injuste. J'en connois quelques-uns qui se sont affligés par des veilles & par des jeûnes & d'autres austérites , pour appaiser Dieu qui sans doute permet ce malheur à cause de nos pechez. Nous ne cessons point d'offrir des vœux & des prières à Dieu pour le fléchir , afin qu'il répande un esprit de justice & de verité dans tous ceux qui forment cette belle Congregation.

Ce jour là mesme 13 de Decembre M. de Saintebeuve dont je produis si volontiers les témoignages ; tant pour son rare merite , erudition , & desintéressement , que pour sa qualité de Professeur en Theologie , qu'il soutient avec tant de capacité & d'éclat , m'écrivit sur ce mesme sujet une lettre dont voicy les termes :

MONSEIGNEUR,

Nous avons tout sujet icy de nous étonner des bruits qui courent , & des discours que les personnes les plus qualifiées font touchant la doctrine de la grace. Il y a huit jours que la Reyne dit en plein cercle que nous serions bien-tôt condamnés à Rome. Les Jesuites en disent autant à leurs confidens , & mesme il y en a d'entr'eux qui le débitent hautement & avec autant d'assurance que s'ils en estoient les maîtres. Quoyque je sache tres bien qu'il est impossible que la verité soit condamnée par le Saint Siege , & quoyque d'ailleurs je ne voye pas que celle que nous defendons soit mesme soumise à la Censure , puisque personne ne peut nous justifier que les Propositions dont on parle soient d'aucun Disciple de S. Augu-

stin ;

22 leins toutefois je vous avoue que j'ay quel-
 23 que apprehension qu'en cette assemblée qui se
 24 fait pour l'examen nous ne recevions quelque
 25 déplaisir attendu la maniere avec laquelle on
 26 y procede. Que devons-nous attendre d'un
 27 Consulteur lequel estant Jesuite de profession,
 28 est par obligation engagé à agir comme oostre
 29 partie formelle ? Que ne devons-nous point
 30 craindre d'une assemblée dans laquelle celuy
 31 qui a fomenté les divisions des Theologiens
 32 jusqu'à present, en se declarant & partial &
 33 sollicitateur par la confession mesme de M. Hal-
 34 lier dans nostre Faculté, tient la plume & la
 35 qualité de Secrétaire ? Et enfin quel moi-
 36 qu'une affaire soit bien entendue quand on ne
 37 donne point d'audience aux parties, & quand
 38 on leur refuse communication des productions
 39 des adversaires ? Que sçait-on ce qu'ils veu-
 40 lent ? Comment peut-on juger de leurs de-
 41 senses ? Ce qui est faulse en cette conjo-
 42 cture, c'est qu'on y arresterait quelque chose
 43 qui ne fera rien à la decision de la controverse
 44 presente, & qui ne laissera pas d'estre employé
 45 par les Sectateurs de Molina comme une deter-
 46 minatio forte à l'encontre de la grace efficace.
 47 Ainsi la verité souffrira, & ceux qui la defen-
 48 dent seront persécutés, & l'Eglise continuera
 49 dans le trouble. Au lieu que si vous aviez
 50 communication respectueuse, & que vous eus-
 51 siez audience, on sçavoir en quoy consiste
 52 toute la difficulté. Et comme vostre Memo-
 53 rial est une grande ouverture à la paix, puis-
 54 que par iceluy vous declarez que les Proposi-
 55 tions ne sont point nostres, qu'elles sont equi-
 56 voques & malicieusement composées à dessein
 57 d'envelopper une bonne doctrine dans la con-
 58 damnation d'une mauvaise, & que vous de-
 59 mandez seulement qu'on distingue les sens,
 60 avec protestation qu'on se soumettra au juge-
 61 ment qui interviendra ; il seroit aisé de rendre
 62 la paix à l'Eglise en faisant justice à ceux qui la
 63 demandent. Toutes choses donc estant consi-
 64 dérées, mon avis seroit de vous plaindre au
 65 Pape de ce Consulteur & de ce Secrétaire, &
 66 de les recuser absolument. De demander aussi
 67 à sa Sainteté qu'il luy plaist d'ordonner que
 68 tout ce qui aura esté fait & se fera jusques à ce
 69 que vous ayez esté entendus en presence les
 70 uns des autres, & que vous ayez eu commu-
 71 nication des productions respectivement, soit
 72 déclaré nul comme estant cointre tout ordre
 73 de justice. Si vous n'obtenez point ce que
 74 vous demandez, je croy que vous pouvez de-
 75 mander la benediction à sa Sainteté & vous
 76 retirer comme n'ayant que faire dans un lieu où
 77 l'on ne vous donne point audience dans une
 78 affaire pour laquelle seule vous y estes allez.
 79 Vous reviendrez en France attendre ce qui se-
 80 ra déterminé à Rome. Et comme on ne peut

nous nuire sans faire un tort extreme à la grace
 de Jesus-Christ, si nous souffrons quelque
 chose, nous nous consolerons *tantum deus
 habet pro nomine Jesu contumeliam pati*. L'in-
 terest que nous avons, nous est commun avec
 les Disciples de S. Thomas, & il ne l'est pas
 moins avec le Saint Siege dont nous defendons
 la doctrine. C'est ce qui me fait vivre dans
 l'esperance que vous avez aussi. Nous n'avons
 point manqué ny à la verité oy au Saint Siege,
 esperons aussi que le Saint Siege ne nous man-
 quera point ny à la verité dont il est la defense.
 Il faut beaucoup prier, & tout attendre du S.
 Esprit. Jesus, &c.

Huit jours apres M. de Sainte-Beuve m'en
 écrivit encore une autre que voicy.

MONSIEUR,

Je me soumets avec grande peine à croire
 aux paroles que vous a dites M. l'Ambassadeur,
 puisqu'il ne peut avoir d'autres sentimens que
 ceux de celuy qui l'a envoié, que nous appre-
 oons de jour à autre ne pas estre avantageux à
 la cause pour laquelle vous estes aux pieds du
 Pape. Je vous mandai l'ordinaire dernier ce
 que la Reyne avoit dit au Cercle, & depuis
 j'ai appris que le Roy avoit aussi dit qu'il y a-
 voit desja quatre Propositions des Jansenistes
 condamnées. J'ai peine de croire que leurs Ma-
 jestez aient ainsi parlé que sur les lettres de M.
 l'Ambassadeur. C'est ce qui me fait vous prier
 de ne vous pas fier sur ce que ce Seigneur vous
 pourra dire. M. l'Official m'a dit avoir appis
 d'un Jesuite, qu'il y en a deux de conda-
 mnées, celle de la possibilité des Preceptes, &
 celle de la mort de Jesus-Christ. Je luy ai ré-
 pondu & en ai dit autout à tous ceux qui m'ont
 parlé tout effrayez de ces bruits, qu'il falloit
 attendre la Bulle, & que j'estois certain qu'elle
 le nous seroit avantageuse. Car ou sa Sainteté
 distinguera les sens, & pour lors nostre opi-
 nion sera approuvée, n'estant pas possible que
 la doctrine de l'efficacité de la grace soit con-
 damnée ; ou bien il ne les distinguera pas, &
 pour lors il ne prononcera rien contre nous,
 puisque nous ne les souteneons bonnes que dans
 un seul sens, & non pas absolument. Soit
 qu'on écrive soit qu'on parle, au nom de Dieu
 qu'on declare ; 1, Que nous n'en sommes pas
 les Auteurs. 2, Qu'estant fabriquées de
 termes equivoques & captieux, elles enfer-
 ment quantité de sens que nous detestons.
 3, Que nous ne les avons jamais prétendu
 mainteoir, & ne le pretendons pas encore si-
 non dans le sens de la grace efficace nécessaire à
 chaque bonne action.

Je ne sçai comment se peut accorder ce que
 vous

vous a dit M. Hallier avec ce qu'il a mandé. Il vous a parlé de prendre un nouveau logis; & il a écrit à M. de S. Malo qu'il est sur son départ, & qu'il reviendra bien-tôt en France. Son fâste ne me surprend point. Il y a trop long temps que je le connois pour m'en scandalizer. Je prie Dieu qu'il le reforme encore plus au dedans qu'au dehors. M. le Moine debitte icy que le P. Annat luy a laissé ses Memoires sur les cinq Propositions, ainsi qu'il l'en a assuré depuis son retour. Voilà donc cet homme qui porte le portefeuille sous ce bon Pere. Je suis ravi que les Dominicains pensent à se remuer: ils le doivent. Nous nous en tairons jusques à ce que vous nous mandiez de parler. Je ne m'éloigne pas de vostre conjecture touchant les desleins du Pape en cette affaire. Est-il vray qu'on travaille à Rome à l'examen du livre de M. d'Ipre? Il seroit à souhaiter que Messieurs de Louvain se hastassent si cela est. Je vous avois envoyé le veritable titre du livre du P. Annat, & sans doute c'est celuy mesme que vous avez arresté. Il n'y a rien à faire du costé du Parlement pour cette permission. Le discours de la retractation de Monsieur d'Amiens en sa mort est ridicule. Je suis, &c.

Un autre de mes amis particuliers, qui estoit aussi Docteur de Sorbonne, & qui se trouvoit en ce temps-là en Normandie, m'en écrivit une le 22 Decembre, dont voicy les termes.

J'ai receu tous vos pellets en Normandie, où j'estois allé pour quelques affaires. J'ai leu vos deux écrits, dont l'un est un abrégé, l'autre un narré au long de tout ce qui s'est passé en l'affaire des cinq Propositions. J'ai trouvé ce narré tres bien fait, à la reserve qu'il me semble donner trop d'avantage & trop de prise sur ces Propositions, en parlant souvent comme de Propositions équivoques. Au reste je pensois le trouver extremement fort, & craignois qu'il ne le fust peut-estre trop, suivant ce que vous m'en aviez mandé; & au contraire il m'a semblé estre dans une moderation toute particuliere, & la personne que vous m'écrivez n'y estre pas épargnée n'a pas sujet de se plaindre, si ce n'est peut-estre qu'elle puisse croire que vous ne parliez pas sérieusement dans les recommandations que vous luy concédez. Je veux croire que vous avez fait cela avec connoissance de cause, pour ne pas préjudicier à celle de la verité que vous soutenez, en parlant avec plus de force des personnes qui la combattent, & des violences & artifices dont ils se servent pour la combattre. Je n'en scaurois que je n'approuve entierement vostre résolution de ne vouloir pas passer plus outre, & de

ne produire rien de nouveau, jusques à ce qu'on vous ait donné réponse & satisfaction sur ce que vous avez desja produit & demandé par écrit. Si on vous refuse la communication des écritures de vos parties; & la conference de vive voix que vous demandez avoir avec eux, pour représenter de part & d'autre vos difficultez & vos contredits, afin d'éclaircir les choses devant vos juges, qui ne peuvent pas autrement prendre une veritable connoissance de vos differens, pour en juger apres & les déterminer suivant la verité & la justice; c'est une marque evidente que l'on n'est pas dans la disposition que vous avez autrefois crû, de vous rendre justice, & à la cause que vous portez. Il n'y a personne de bon sens qui ne juge de la forte de ce procedé si peu raisonnable, & cela seul vous oblige ce me semble à tenir ferme, à ne vous avancer pas davantage en produisant de nouvelles pieces, jusqu'à ce qu'on vous ait fait raison sur vos premieres productions. On seroit bien-aise que vous écrivissiez tousjours, & on recevroit volontiers tant de requestes, tant d'éclaircissements de la verité, tant de toutes sortes d'écritures que vous voudriez produire, pourveu que l'on ne fust point obligé de vous répondre & de vous satisfaire; & toutes ces écritures que vous produiriez ne serviroient à autre chose qu'à donner plus de liberté à vous condamner; & la condamnation seroit d'autant plus dangereuse, que dans le monde & le public, elle paroistroit & passeroit pour avoir esté donnée avec connoissance de cause; & apres vous avoir ouïs & avoir receu toutes les requestes & toutes les justifications que vous auriez voulu apporter & presenter à vos juges, &c.

Il m'en fut écrit une autre à Grodna en Pologne le 26 Decembre par M. Fleury Confesseur de la Reyne, qui n'estoit pas sur la maniere dont cette Congregation agissoit, mais qui faisoit voir que les Jesuites s'en promettoient desja de tous costez une prochaine & indubitable condamnation des Propositions. Elle portoit ces termes: Un Pere Jesuite qui est en cette Cour écrivoit ces jours passez à un Officier de la Reyne ce qui suit: Si les nouvelles de Rome sont veritables, avant nostre retour les veritez que je vous ai preschées, seront derechef confirmées par le Saint Siege. Je dis derechef, parce qu'elles sont desjaouchées dans le Concile de Trente & en quelques autres. Celuy à qui cette lettre estoit écrite, y fit une bonne réponse, dont voicy la copie: J'ai tousjours creu que le Concile de Trente seroit receu à Rome comme il est de tous les fideles. Au reste je ne me veux pas embarrasser

» barrasser en des questions qui surpassent ma
» capacité. Quand on m'enseignera une do-
» ctrine conforme à celle de S. Paul, & comme
» elle est expliquée par S. Augustin, je la croi-
» rai, & non autrement. Le Saint Sacré & OEcumé-
» nique Concile de Trente m'y confirme &
» m'apprend ce que je dois croire. Je prie Nos-
» tre Seigneur de me donner la grace de vouloir
» & pouvoir l'effectuer. C'est de cette seule gra-
» ce que j'attens mon salut. Je vous supplie,
» mon Reverend Pere, de prier Dieu que je la
» puisse obtenir, & que l'aïant j'y puisse per-
» verer. Celui qui a fait cette réponse est une
» personne sage & prudente, mais qui au reste
» n'a point étudié, & neantmoins Dieu l'a bien
» instruite de ces veritez, que plusieurs qui se
» croient & disent Theologiens ignorent tres
» fort.

Le 27 Decembre M. de Sainte-Beuve m'é-
crivit encore à Paris une grande lettre, dans
laquelle il me disoit tout le particulier de ce
qui s'estoit passé dans l'affaire de M. de Cha-
vigny, que les Jésuites avoient débitée à Ro-
me comme une preuve autentique de l'intéres-
sement & de la caballe des Directeurs de Port-
Royal, & qui estoit en effet au fond une preu-
ve illustre de leur desintéressement & de leur
vigueur Evangelique, pour le salut des grands
aussi-bien que pour celui des petits, que Dieu
commettoit par sa miséricorde à leur conduite
salutaire. Après que M. de Sainte-Beuve m'en
a achevé l'histoire dans cette lettre, il m'écrivit
en ces termes sur nostre affaire.

» J'entre dans vos sentimens pour ne point
» mettre une affaire de doctrine en négociation.
» Il faut tenir ferme & demander qu'ils pronon-
» cent. Il n'y a que ceux qui défendent le men-
» songe qui veulent des accommodemens, &
» qui disent avec cette femme devant Salomon :
» *Non mihi nec tibi, sed dividatur* Le plus
» grand pas que nous pourrions faire, seroit au-
» cas qu'il y eust condamnation des Proposi-
» tions, de demander qu'il soit dit dans la Bulle
» qu'elles ne sont point nôtres, & que nous ne
» les prétendons & ne les avons prétendu soute-
» nir que dans le sens de la nécessité de la grace
» efficace. Comme aussi qu'on y adjoutast qu'il
» ne fust pas permis d'inferer de cette conda-
» mnation aucune chose contre cette doctrine.
» Et à la fin d'un billet du mesme jour 27, il
» écrivoit à M. l'Abbé de Valcroissant ces paro-
» les : Je vous avois mandé ou à M. de Saint-A-
»mour, que mon sentiment estoit au cas que
» vous ne pussiez obtenir ny la communication
» des Ecritures ny l'audience dans la Congrega-
» tion, que vous deviez vous retirer. Ce n'est
» pas le sentiment de M. de Chaulons; il croit
» qu'il faut demeurer fermes & attendre une de-

finition, laquelle ne peut nous estre défavan-
tageuse, puisqu'on ne peut condamner la né-
cessité de la grace efficace.

Mais voicy enfin la lettre qui nous fut écri-
te par MM. les deux Evêques dont j'ai parlé
dés le 28 Novembre, & la réponse que nous
y fîmes le 30 Decembre.

*A Messieurs Messieurs de la Lane, de Saint-
Amour & Angran Docteurs de la sacrée
Faculté de Paris & nos Deputez
à Rome.*

Q Uoyque nous reconnoissions tous les
jours, Messieurs, par une continuelle
expérience & par de nouveaux témoignages,
que l'on peut confier avec assurance à vostre
fidélité, à vostre doctrine, & à vostre ferme-
té, les affaires les plus importantes; & qu'il
ne paroisse rien dans vostre conduite, qui soit
au dessous ny du jugement que nous avons fait
de vous, ny de l'estime que vous avez acquise
publiquement dans le monde : neanmoins
comme nous vous avons deputez vers le Saint
Siege Apostolique avec l'instruction de nos
lettres, le secours de nostre recommandation,
& l'appuy de nostre autorité; aussi la cause de
toute l'Eglise dont il s'agit maintenant, nous
porte à vous animer souvent par nos exhorta-
tions & nos remontrances. Nous avons ap-
pris avec satisfaction, & les premiers travaux
que vous avez soutenus dans cette contesta-
tion nous l'ont fait assez remarquer, combien
vous avez pris de soin de commencer par la de-
fense de S. Augustin cette dispute qui n'a pour
motif que la paix de tous les fideles; & de com-
battre pour l'autorité de ce Saint Pere de l'E-
glise, qui a toujours esté tres considerable
aux Papes, & que quelques personnes n'ap-
rehendent nullement de souler aux pieds par
toute la France, avec une temerité incroyable
& tout à fait scandaleuse. Car si le Pape Cele-
stin a usé de précaution par sa vigilance Apo-
stolique, pour empêcher que ce Prelat de
sainte reputation, que ses Predecesseurs a-
voient tousjours mis au rang des plus excel-
lens Maîtres de l'Eglise, fust exposé au mé-
pris de quelques Prestres de Marseille; n'est-
il pas juste d'employer le mesme remède dans
une occasion qui est encore plus dangereuse?
Et puisque l'on voit plusieurs personnes ou
dans le rang du Sacerdoce ou sous l'habit Re-
ligieux s'emporter par toute la France contre
S. Augustin avec plus de temerité que les Se-
mipelagiens ne s'éleverent autrefois contre
luy, ne faut-il pas chercher sa protection dans
le mesme Siege d'où il a tiré autrefois sa prin-
cipale autorité? Comme donc nous nous re-
joüissions

„jouissions avec vous de ce que vous avez formé
 „ce dessein avec beaucoup de prudence, & de-
 „sendu cẽ Saint Docteur par de tres doctes
 „écrits; aũssi nous nous promettons que non
 „seulement vous executerez les choses qui vous
 „ont esté recommandées de nostre part, mais
 „que vous observerez aũssi dans la conduite de
 „cette affaire le mesme ordre que nous avons
 „jugé nécessaire de vous prescrire. Nous n'au-
 „rions aucun sujet de vous donner encore une
 „fois cet avis, voyant la constante fidelité avec
 „laquelle vous vous acquittez de vostre devoir,
 „si ce n'estoit que ceux qui defendent la cause
 „de Molina se vantent icy publiquement, qu'ils
 „se conduiront de telle maniere dans le cours
 „de cette dispute, que chacun soutiendra en
 „particulier son opinion dans Rome, qu'il n'y
 „aura aucune Conference entre les Docteurs de
 „part & d'autre devant ceux qui ont esté nom-
 „mez Consulteurs, & qu'il ne se fera mesme
 „aucune communication de leurs écrits. Et
 „quoyque l'on ne connoisse pas certainement
 „les Auteurs de ce bruit public, neantmoins il se
 „répand avec tant d'ardeur par la ville de Paris
 „& par les autres villes de France, que nous pa-
 „roistrions abandonner entierement la cause de
 „la Religion, si nous ne vous exhortions de
 „continuer de faire en cette rencontre, ce que
 „nous ne doutons nullement que vous ne fas-
 „siez, avec un zele qui est proportionné à vos-
 „tre grande prudence. Aũssi des que nous a-
 „vons receu la nouvelle du Memorial que vous
 „avez présenté à nostre Saint Pere, nous avons
 „remarqué au mesme instant la resolution fer-
 „me & constante dans laquelle vous estes, de
 „ne vous point écarter pour peu que ce soit de
 „la commission qui vous a esté donnée, & d'ex-
 „ecuter precisément ce que nous avons confié
 „à vostre fidelité & à vostre industrie. Et lors-
 „que nostre Saint Pere vous a accordé l'effet de
 „vostre demande & de la nostre, il nous a fait
 „concevoir une esperance tres certaine qu'il a
 „dessein de terminer ce differend par une voie
 „qui soit capable de procurer la gloire de Dieu,
 „la tranquillité de l'Eglise, & le repos des fide-
 „les. Car que peut-il ariver de part & d'autre
 „de plus souhaittable à ceux qui sont partagez
 „par la diversité des sentimens, & qui ont re-
 „cours au jugement du Saint Siege Apostoli-
 „que, sinon que la verité soit découverte
 „par une paisible & amiable dispute, que les
 „bruits vagues & confus & les artifices humains
 „cessent desormais entierement, & que toutes
 „choses soient examinées par la lumiere de la
 „verité, & au milieu de l'éclat qui environne
 „l'autorité du S. Siege? Mais que peut-on s'i-
 „maginer qui soit plus avantageux pour per-
 „suader ceux qui n'estant engagé dans aucun
 „parti, & se tenant dans un éloignement entier

de toutes sortes de prejuges & de preoccupa-
 „tion d'esprit, sont proleSSION d'embrasser le
 „sentiment que le Souverain Vicaire de Jesus-
 „Christ declarera estre Catholique, apres avoir
 „prononcé sur cette matiere un jugement sole-
 „nnel? Y a-t-il quelqu'un qui voudust sermer
 „cet azyle à l'innocence affligée, & ne pas per-
 „mettre à des Prelats Catholiques, à des Pres-
 „tres, & à des Religieux indignement outrag-
 „gez par mille differentes calomnies, de defen-
 „dre leur soy devant leurs propres accusateurs;
 „de prononcer les plus terribles anathemes con-
 „tre les faux dogmes qu'on leur impute; & de
 „découvrir les tromperies de leurs adversaires
 „& de leurs contradicteurs? Mais on dira peut-
 „estre que le Saint Siege Apostolique prendra
 „de luy mesme assez de soin de faire paroistre la
 „verité dans son jour, apres l'avoir développée
 „de toutes les fourberies dont on la couvre, &
 „de tous les détours dont on se sert pour l'em-
 „barasser. Qui pourroit ne pas concevoir cette
 „esperance? Certes nous sçavons que le Siege de
 „Rome a usé jusques icy de cette vigilance, &
 „nous nous promettons qu'il n'en usera pas
 „moins à l'avenir. Nostre Saint Pere le Pape
 „Innocent X a assez fait voir jusques icy que les
 „vains rapports ne luy estoient de nulle consi-
 „deration, & qu'au contraire il vouloit balan-
 „cer toutes choses avec une maturité judicieuse.
 „Mais comme nous avons tousjours crũ qu'une
 „Conference amiable des deux partis en presen-
 „ce de l'un & de l'autre tant de vive voix que
 „par écrit, estoit le moien le plus assuré de dé-
 „couvrir la verité, & le plus conforme à la
 „pratique de l'Eglise; ainsi plus nous avan-
 „çons dans la suite de cette affaire, & plus nous
 „nous affermissons dans ce premier sentiment.
 „Car puisque d'une part l'avantage de cette dis-
 „pute est indubitable & tout visible, & que
 „de l'autre il n'y a aucun peril à craindre, ny
 „rien qui paroisse devoir détourner de s'en fer-
 „vir; il est visible qu'il faut principalement
 „employer un moien dont le succès doit beau-
 „coup contribuer à l'éclat de la dignité du Saint
 „Siege, à l'édification de l'Eglise, à l'affermis-
 „sement de la paix publique pour l'unir & la ser-
 „rer par un lien tres étroit. Car quoyque la
 „préeminence du S. Siege de Rome soit assez
 „grande d'elle mesme, pour n'avoir pas besoin
 „absolument de ces sortes de Consultations,
 „quand il s'agit de porter son jugement tou-
 „chant des dogmes de tres grande importance;
 „nous esperons neantmoins, que le Saint Pere
 „aura beaucoup d'égard aux circonstances pre-
 „sentes, & qu'il considerera moins en cette ren-
 „contre la rigueur exacte de son droit que l'uti-
 „lité de toute l'Eglise & le dessein de calmer dans
 „tous les siècles futurs ces orages & ces tempe-
 „tes. Toutes choses me sont permises, disoit S.

» Paul, mais toutes ne me sont pas avantageuses.
 » Ainſy dans le temps que le Pape Clement VIII,
 » de tres ſainte memoire, établit la Congrega-
 » tion de *Auxiliair*, il ne crut pas affoiblir en
 » quoy que ce fuſt ſon autorité qu'il a ſoutenue
 » avec beaucoup de force & de vigueur tant qu'il
 » a vécu, lorſque non ſeulement il ſouffrit que
 » les Dominicains & les Jeſuites qui diſputoient
 » l'un contre l'autre fuſſent écoutez publique-
 » ment, mais meſme que la ſentence qui avoit eſté
 » rendue par les Conſulteurs fuſt reveuë & exa-
 » minée tout de nouveau, de-peur que les par-
 » tiſans de Molina ne ſe plainſſent qu'on leur
 » fiſt le moindre tort, & qu'on les condamnaſt
 » preſque ſans les ouïr, comme ils croient ſans
 » fondement & ſans pretexte. En effet ce Bien-
 » heureux Pape reconnoiſſoit que l'autorité
 » principale qui eſt attachée au Siege de Rome,
 » n'eſtoit nullement bleſſée par les conferences
 » reciproques des Theologiens, comme celle des
 » Conciles OEcumeniques ne ſouffre aucune
 » diminution, & l'inſpiration du Saint Eſprit
 » qui leur eſt toujours preſente ne laiſſe pas de
 » demeurer conſtante & indubitable, lorſque
 » l'on ſait diſputer publiquement des Docteurs
 » avant que de dreſſer des Canons. Comme donc
 » tous les Prelats de l'Egliſe Gallicane n'ont pas
 » d'autre deſir ny d'autre but, ſi-non que per-
 » ſonne ne puiſſe plus avoir aucun doute à l'ave-
 » nir, & qu'apres que ces matieres ſi importan-
 » tes auront eſté jugées, elles ne puiſſent plus
 » eſtre des ſujets de conteſtation & de diſpute,
 » n'ayant eu autre motif en recourant au Saint
 » Siege par leurs Lettres que le zele d'enſanſer
 » la paix; nous ne doutons pas que ce moyen qui
 » renferme tres viſiblement la tranquillité pu-
 » blique, ne ſoit agreable à tout le monde. Que
 » ſi quelques-uns de ceux qui ſont maintenant à
 » Rome, ſe laiſſent tellement aller à leurs pro-
 » pres paſſions, qu'ils employent tous leurs ef-
 » forts pour obtenir une Censure telle qu'elle
 » puiſſe eſtre de ces Propoſitions qui ont eſté in-
 » ventées de mauvaiſe foy; ſ'ils ſuyent tout exa-
 » men qui ſeroit capable de faire le diſcernement
 » de ce qui eſt precieus d'avec ce qui eſt vil &
 » mépriſable, de la verité d'avec l'erreur, de la
 » foy d'avec la perſidie; ſi tous leurs artifices
 » humains ne tendent qu'à empêcher que les
 » écrits ne ſoient communiquez de part & d'au-
 » tre pour en faire une diſcuſſion ſerieuſe; ſi le
 » nom ſeul de diſpute publique les fait telle-
 » ment trembler, qu'ils uſent de toutes ſortes de
 » moyens pour s'en garentir, cette ſuite ne fait-
 » elle pas remarquer à tout le monde, combien
 » il y a peu de ſincerité & de bonne foy dans le
 » deſſein qu'ils ont fait paroître de rechercher
 » l'éclairciſſement de la verité, & peut-on ne pas
 » conclure qu'ils ont un juſte ſujet de ſe deſier
 » de la bonté de leur cauſe, puisqu'ils apprehen-

dent de la ſoutenir en la preſence de leurs ad-
 » verſaires! Peut-on ne pas ſ'imaginer, qu'ils
 » ſont ſaiſis d'une ſecrete frayeur, de faire voir
 » à tout le monde dans le plein jour de cette
 » Congregation combien ils ſont éloignez des
 » ſentimens de S. Auguſtin, puis qu'ils crai-
 » gnent d'eſtre obligez d'en diſputer avec ceux
 » qui connoiſſent tous les détours & toutes les
 » tromperies des nouveaux Auteurs, non ſeule-
 » ment par une étude domeſtique & par une in-
 » telligence particuliere, mais auſſi par une
 » longue experience de pluſieurs années, eſtans
 » preſts de les decouvrir & de les réſuter ſur le
 » champ? Cependant c'eſt de cela meſme que les
 » Jeſuites & les partiſans des Jeſuites ſe vantent
 » & ſe glorifient dans Paris, & toute leur occupa-
 » tion eſt de declarer ouvertement qu'ils ſeront
 » en ſorte qu'il n'y ait dans Rome ny diſpute
 » publique ny communication d'écrits. Certes
 » nous n'eſtimerions leurs diſcours dignes que
 » du ſeul mépris, ſi on n'avoit affaire à des hom-
 » mes qui ſont tous les efforts imaginables, & re-
 » muënt toutes ſortes de machines pour venir à
 » bout de leurs deſſeins. C'eſt pour ce ſujet,
 » Meſſieurs, que nous eſtant trouvez à Paris
 » nous avons écrit cette Lettre, pour animer
 » tout de nouveau voſtre fidelité & voſtre cou-
 » rage; & nous l'aurions fait ſigner par pluſieurs
 » Prelats de l'Egliſe Gallicane ſi la choſe pou-
 » voit ſouffrir un plus long retardement, & ſi
 » elle nous permettoit d'en avertir Noſſeigneurs
 » nos Confreres qui ſont diſperſez en pluſieurs
 » différentes provinces de ce Royaume. Faites
 » donc ce que vous faires, marchez dans la voye
 » que nous vous avons preſcrite, & obſervez
 » une conduite qui eſt ſi avantageuſe pour é-
 » touffer toutes les tromperies & pour procurer
 » la paix. Demandez par de tres inſtantes prie-
 » res une Congregation où les choſes s'exami-
 » nent & ſe traitent de vive voix & par eſcrit,
 » dans une conference reciproque & non en par-
 » ticulier & ſecretement. Ainſy vous ſouvenant
 » des ordres que vous avez receus de noſtre
 » part, puiſſiez-vous eſtre reveſtus du haut du
 » Ciel de la vertu de Dieu meſme, en meſme
 » temps que vous deſendez la cauſe de ſon
 » Epouſe :

à Paris, le 23 de Novembre 1652 :

Ainſi Signé N. & N.

Voicy la reſponſe que nous fiſmes à cette
 Lettre.

A Meſſieurs Meſſieurs les Eveſques

N. & N.

MESSEIGNEURS,

La lettre que nous venons de recevoir de
 voſtre

„vostre part, nous a beaucoup consolé par l'a-
 „veu que vous avez fait des premieres informa-
 „tions que nous avons presentées pour com-
 „mencer l'instruction de la cause celebre que
 „vous nous avez commise, & par l'approbation
 „que vous donnez à la conduite que nous y a-
 „vons gardée jusqu'à present. Nous nous es-
 „tions toujours bien souvenus, Messieurs, que
 „le dessein principal & plus exprés pour le-
 „quel vous aviez écrit vos premieres Lettres à sa
 „Sainteté sur les cinq Propositions dont il est
 „question; avoit esté d'obtenir de sa Sainteté;
 „qn'avant d'en porter jugement il luy plust
 „établir une Congregation solemnelle, où tou-
 „tes les parties qui y estoient interessées, sus-
 „sent ouïes en presence l'une de l'autre, de vi-
 „ve voix & par écrit avec communication ré-
 „ciproque de tous leurs écrits; afin que le
 „Saint Siege ayant pris une connoissance exa-
 „cte de tout ce que les uns & les autres pré-
 „tendoient & avoient à dire, il pust pronon-
 „cer un jugement autentique, qui reglast tous
 „les differens qui sont dans l'Eglise sur ces ma-
 „tières, qui en éclaircist parfaitement le vray
 „& le faux, & qui établist entre tous les Ca-
 „tholiques une paix ferme & solide sur ces
 „points importants. C'est aussi, Messieurs, que
 „ce dont nous n'avons point cessé de repre-
 „senter les utilitez & les besoins à sa Sainte-
 „té, à leurs Eminences, & à toutes les person-
 „nes de Lettres à qui nous avons peu raisonna-
 „blement nous adresser pour cela depuis que
 „nous sommes arivez en cette ville, jusqu'à l'on-
 „zieme Juillet dernier que nous fumes man-
 „dez chez feu M. le C. Roma, pour apprendre
 „de sa bouche par ordre de sa Sainteté, qu'elle
 „avoit establi la Congregation que nous avions
 „si instamment demandée. En suite dequoy,
 „Messieurs, nous passâmes quelques jours à
 „repandre nos premiers respects & les témoigna-
 „ges de nos ressentimens à ceux de Messie-
 „gneurs les Cardinaux qui avoient esté destinez
 „par le Pape pour cette Congregation, pensant
 „qu'il y auroit plus de loisir que nous ne vou-
 „drions de disposer toutes les choses nécessaires
 „avant qu'elle fust en estat de commencer à tra-
 „vailler, tant à cause des chaleurs ordinaires de
 „la saison dans laquelle elle avoit esté établie,
 „que parce que nous considerions qu'il fau-
 „droit du temps pour en avertir & pour y faire
 „préparer toutes les parties interessées, & que
 „les Consulseurs qui en devoient estre n'es-
 „toient point encore arestés. En effet, Messie-
 „gneurs, nous eussions pû, voyant les choses
 „en cette disposition, en demeurer là pour
 „quelque temps, & ne point user si tost du
 „pouvoir que vous nous aviez donné, de com-
 „mencer à donner à sa Sainteté & à la Congre-
 „gation une idée generale de l'estat de l'affaire,

en attendant que toutes les autres personnes
 qui devoient encore venir, soit de vostre part,
 soit d'autre, fussent assemblez en cette vil-
 le pour entrer alors plus avant en matiere.
 Mais nous fumes tout étonnez que Messieurs
 Hallier, Lagnat & Joyfel, qui jusques-là
 avoient tâché d'empêcher l'establissement de
 cette Congregation, en demandant toujours
 purement & simplement la condamnation ab-
 solue de ces Propositions comme de choses
 desja condamnées & qu'il n'estoit pas besoin
 d'examiner, se hasterent dix ou douze jours
 apres de porter des écritures en particulier à
 Messieurs nos Cardinaux, & de faire, di-
 soit-on, leurs instructions à leurs Eminences,
 dans le dessein, comme nous soupçonnâmes
 alors, & comme nous avons reconnu depuis,
 d'en estre quittes pour cela, & de reduire tou-
 te nostre contestation à une information qui
 ne leur coûtast que quelques heures, qui fust
 privée, & qui se fust sans aucun témoin de ce
 qu'ils avancoient, soit touchant le fond de
 la doctrine, soit touchant les actions, les sen-
 timens, & les desseins, qu'ils pouvoient im-
 puter à leurs adversaires. Nous nous apper-
 ceûmes aussi d'un bruit qui se répandit pres-
 que en mesme temps; sçavoir que l'establis-
 sement de cette Congregation estoit bien con-
 traire à nos intentions & à nos desseins; que
 nous ne l'avions demandée que par forme &
 dans la pensée qu'on ne nous l'accorderoit pas;
 que nous ne cherchions qu'à fuir depuis quel-
 le estoit établie; & nous soupçonnâmes que
 nos adversaires publioient ces discours pour
 nous engager à suivre la conduite qu'ils vou-
 loient tenir, & à donner des écritures pré-
 citées sur lesquelles l'affaire se jugast sans
 nous entendre autrement. Ce fut ce qui nous
 obligea, Messieurs, d'entamer cette cause
 suivant le pouvoir que vous nous en aviez
 donné en cas de besoin, & qui nous fit haster
 avec une diligence extraordinaire les deux in-
 formations que vous avez veuës des saints prin-
 cipaux arivez depuis le premier de Juillet 1649
 jusques alors, & de l'autorité de S. Augustin;
 afin de marquer le premier plan & de jetter
 les fondemens de ce qu'il y avoit à faire en cet-
 te affaire, en attendant que tous ceux qui pou-
 voient avoir à venir icy eussent eu le temps de
 s'y rendre, & nous nous trouvâmes engagez
 à le faire comme si nous enussions esté les seules
 parties. Car de l'air que Messieurs nos adver-
 saires prenoient les choses, & qu'ils les fai-
 soient prendre par plusieurs personnes qui les
 appuyoient, si nous eussions fait la moindre
 ouverture qu'il y avoit encore à attendre d'au-
 tres personnes que nous, pour terminer cette
 affaire avec tout le monde, ils auroient triom-
 phé d'une étrange sorte, & auroient publié

„ comme une chose toute constante, que nous
 „ ne cherchions que des suites & des retarde-
 „ mens. Ainsi, Messieurs, il a fallu céder
 „ à la disposition du temps & des personnes, &
 „ nous fûmes encore obligés de redoubler nos
 „ diligences par l'occasion qui est marquée dans
 „ nostre Memorial du dixième de Novembre.
 „ Mais enfin quoique nous fussions pressés le
 „ jour de S. Augustin, & que nous fussions al-
 „ lés ce jour-là pour présenter nos écritures à
 „ M. le C. Roma, la maladie qui l'avoit surpris
 „ la veille, & sa mort qui arriva en suite, nous
 „ fit différer de les présenter jusqu'au temps
 „ marqué dans ce même Memorial. Nous esti-
 „ mions, Messieurs, qu'elles deussent être
 „ communiquées à l'instant à nos adversaires,
 „ & nous le demandâmes à leurs Eminences en
 „ les leur présentant, comme une chose qui ne
 „ souffroit point de difficulté. Nous l'eussions
 „ même fait de nostre propre mouvement, si
 „ nous eussions adressés à quelqu'un de nos amis,
 „ afin qu'il nous indiquât quelque Officier de
 „ justice qui le pût faire, il ne nous en eût em-
 „ pêchés, en nous disant que leurs Eminences
 „ ne seroient peut-être pas satisfaites de cette
 „ diligence, n'étant pas la coutume du Pays de
 „ le faire sans leur ordre. Enfin, Messieurs,
 „ après que quinze jours & plus furent passés,
 „ & que nous ne voyions pas qu'on parlât de les
 „ communiquer, nous allâmes voir leurs Emi-
 „ nences pour leur renouveler cette prière, &
 „ nous leur en fûmes par écrit un petit Me-
 „ morial pour les en faire souvenir. Nous conti-
 „ nuâmes environ tout le mois d'Octobre cette
 „ même sollicitation auprès de Messieurs
 „ nos Cardinaux; & quoique ce fût une chose
 „ qui nous paroît fort aisée & fort ordinaire;
 „ néanmoins un d'eux nous aiant dit que peut-
 „ être il seroit besoin d'en parler au Pape avant
 „ que de la résoudre, nous pensâmes qu'en pré-
 „ sentant à sa Sainteté ces mêmes écritures,
 „ comme nous étions obligés de faire, il seroit
 „ à propos que nous luy présentassions aussi un
 „ Memorial pour cette communication, & pour
 „ les deux autres choses qui y sont contenues
 „ touchant les Jésuites & M. Albizzi. Nous
 „ commençâmes le dixième Novembre d'aller à
 „ l'audience de sa Sainteté pour cet effet, & de-
 „ puis ce jour-là nous n'en avons manqué aucun
 „ que sa Sainteté l'ait donnée, que nous n'aions
 „ tâché de l'avoir. Mais la quantité des affaires
 „ dont sa Sainteté est acablée jour & nuit, ne
 „ luy aiant pas permis d'en donner beaucoup
 „ pendant ce temps-là, nous fûmes obligés il y
 „ eut hier huit jours d'attendre la Sainteté dans
 „ son antichambre lorsqu'elle revenoit de pren-
 „ dre l'air. Nous aiant aperçus elle s'arresta
 „ pour sçavoir ce que nous voulions luy dire.
 „ Nous luy présentâmes nos écritures & ce Me-

„ morial avec un autre à l'occasion d'un livre
 „ nouveau, que le P. Annat Jésuite a fait imprimer
 „ à Paris contre les intentions expresses de sa
 „ Sainteté. Nous n'eûmes pas le temps de l'en-
 „ tretien sur ce que nous luy présentions, &
 „ nous la suppliâmes seulement de vouloir avoir
 „ nos Ecritures auprès de soy & de lire ces Me-
 „ moriaux. Elle nous dit avec beaucoup de bon-
 „ té & de bienveillance, qu'elle considéreroit
 „ elle même tout cela, & qu'elle seroit ce qui
 „ seroit expedient.

Voilà, Messieurs, ce que nous avons
 „ pu avancer jusques à présent dans l'affaire.
 „ Nous nous disposons à renouveler cette se-
 „ maine à leurs Eminences la mémoire de cette
 „ prière pour la communication de nos écritures.
 „ Nous avons appris que sa Sainteté a sub-
 „ stitué M. le C. Pamphile à feu M. le C. Roma,
 „ ce qui est un nouveau témoignage du soin que
 „ sa Sainteté continue de prendre de cette affai-
 „ re. Cependant depuis le mois d'Octobre jus-
 „ ques à présent leurs Eminences se sont souvent
 „ assemblées, & ont fait venir plusieurs Theo-
 „ logiens de divers Ordres Religieux, & de dif-
 „ férens sentimens, même des Jésuites pour les
 „ entendre, & l'on nous assure que ces Congre-
 „ gations estoient ordonnées à l'examen de nos-
 „ tre affaire. Nous avons même vu que Mes-
 „ sieurs Hallier, Lagaut, & Joyfel, avoient
 „ souvent vu ces Theologiens, leur avoient
 „ porté plusieurs écritures sur les Propositions,
 „ & fait plusieurs informations particulières,
 „ comme si la décision que nous demandons,
 „ devoit se faire en cette forme & sans autre sol-
 „ licitude. C'est ce qu'ils desireroient, parce qu'ils
 „ voient bien qu'ils ne peuvent pas soutenir
 „ en public contre nous ce qu'ils avancent, ny
 „ répondre à ce que nous avons à dire contre eux.
 „ Nous n'avons vu ny voulu voir aucun de ces
 „ Theologiens en qualité de Consultants & de
 „ Juges, & ne leur avons donné aucune infor-
 „ mation sur les Propositions de vive voix ny
 „ par écrit: & depuis qu'on nous a dit leur ma-
 „ nière d'agir, nous ne nous sommes pas mis en
 „ peine de sçavoir qui ils estoient, parce que
 „ nous ne voyions pas ny que vos ordres, Mes-
 „ sieurs, ny que la qualité de nostre affaire
 „ pussent s'accommoder à cette façon d'agir, &
 „ nous avons toujours eu trop de confiance
 „ dans l'équité & la prudence de sa Sainteté &
 „ de leurs Eminences, pour craindre qu'ils vou-
 „ lussent conclure cette affaire sans nous avoir
 „ entendus, comme la grandeur & l'estat de la
 „ cause le méritent, & suivant les prières que
 „ vous leur en avez faites, & que nous leur a-
 „ vons tant de fois reiterées. Vous nous avez
 „ encore représenté dans vostre Lettre avec des
 „ raisons si puissantes l'importance d'agir ainsi,
 „ & vous nous avez recommandé si expresse-
 „ ment

ment de s'ajurer toujours cette même voye, que vous pouvez vous assurer que nous l'observerons très exactement. Toutes les Congregations que leurs Eminences ont faites, & le retardement de la communication de nos écrits, ne nous donnent aucune impatience, & ne doivent point aussi vous en donner, Messieurs, parce que nous ne doutons point que cela ne se fasse ainsi, afin que leurs Eminences & les Theologiens connoissent mieux l'estat de l'affaire & de la controverse, avant que d'appeller les parties pour les entendre en présence les unes des autres. Nous avons appris que c'estoit une chose assez ordinaire icy dans tous les jugemens de voir les écritures avant que d'en ordonner la communication, & la qualité de cette affaire qui regarde les fondemens de la foy & de la pieté Chrestienne, merite bien qu'on y apporte plus d'attention & de maturité que dans les autres affaires qui sont beaucoup moins importantes au S. Siege. C'est pourquoy nous méprisons les bruits que nos adversaires font courir icy & à Paris, qu'ils auront au premier jour une Censure comme ils la demandent. C'est un artifice dont ils se servent pour intimider & étonner en France les Disciples de S. Augustin, & pour les décourager par l'attente qu'ils donnent à tout le monde d'une condamnation prochaine, qui ne peut ariver que contre ceux qui combattent visiblement l'autorité & la doctrine de ce Docteur incomparable. Quelque esperance neanmoins que nous ayons qu'il ne se fera aucun jugement sans la communication que nous demandons, toutefois pour ne manquer à rien de ce que nous devons à la verité, au Saint Siege, & à vos ordres, nous disposons un nouveau Memorial, pour représenter par des raisons très fortes la justice & l'importance de cette communication. Et parce que d'ailleurs nous reconnoissons que si nos adversaires voyent une fois les choses en tel branle qu'ils soient obligez de comparoître, ils tascheront pour s'en dispenser, de faire revivre & valoir entr'autres deux suppositions très fausses auxquelles ils ont donné cours; sçavoir premierement, que ce ne sont point aujourd'huy les mêmes difficultez que celles qui estoient sous Clement VIII & Paul V, & en second lieu, que sur ces matieres il a esté imposé silence pour jamais: nous avons encore un autre Memorial tout prest pour présenter à sa Sainteté, par lequel nous faisons voir clairement la fausseté de l'une & de l'autre prétention. Nous présenterons ces deux Memorians selon les apparences avant que le mois prochain se passe, & plus ou moins viste, selon que nous le verrons à propos. Enfin, Messieurs, nous ne sommes pas demeurez inutiles le reste du temps que nous avons eu li-

bre; nous avons toujours disposé par avance quelques écrits, tant sur le fond des Propositions, que sur les autres choses dont nous avons à informer la Congregation dans le progrès de l'Affaire, afin de produire les uns & les autres le plus promptement que nous pourrions si-tost que le temps en sera venu, & pour offer par la diligence extreme dont nous userons en toutes occasions, l'imagination que nos adversaires taschent de donner à tout le monde, que nous ne cherchons qu'à prolonger, s'efforçant par ce moien de nous concilier la haine de la durée de ces contestations, que nous voudrions de tout nostre cœur voir terminées, & qu'ils ont eux-mêmes fait naître & qu'ils entretiennent. Il est vrai, Messieurs, que le poids que nous portons est bien grand, sur tout jusques à présent, que ne comparoissions pas encore dans la Congregation, nous ne pouvons pas nous défaire tout à fait des craintes des surprises dont nous sommes menacés par les bruits qu'ils répandent par tout, qu'ils empêcheroient bien qu'on n'en vienne jamais là; & qu'il ne se peut faire que ces craintes ne nous dissipent beaucoup par les sollicitudes qu'elles nous donnent, & par les diligences auxquelles elles nous obligent, pour reconnoître leurs desseins & leurs menées autant que nous le pouvons dans les tenebres dont l'affaire est encore couverte. Nous aurions grand besoin de l'aide de ceux que vous nous aviez destinés, afin de pouvoir fournir à tout ce que nous voyons qu'il seroit à propos de faire, tant dans la disposition présente des choses, que dans celles où nous esperons de les conduire. Mais cependant ny la multitude des adversaires que nous avons, ny la quantité des choses que nous devons faire ne nous étonnent pas; nous irons dans le champ qui nous est ouvert avec toute la diligence, la précaution & l'industrie qui nous seront possibles; & nous esperons que Dieu de son costé, & sa Sainteté & leurs Eminences du leur, suppléeront ce qui pourroit y manquer du nostre. Pour ce qui est au moins du desir de sortir d'affaires, nous ne croions pas qu'il y en ait ny dans nos juges ny dans nos adversaires plus que nous en connoissons & en vous, Messieurs, & en nous-mêmes; si ce n'est peut-être qu'entre nos adversaires & nous on y mette cette difference, que le desir qu'ils ont de haster les choses, & les empressemens qu'ils font paroître pour cela, sont des effets du dessein qu'ils auroient de les obscurcir & de les brouiller, & que le desir que nous avons de les haster aussi, quelque grand qu'il soit, & bien qu'il surpasse, comme nous estimons, le leur, est neantmoins accompagné d'une résolution constante que nous avons en les haf-

tant, &c

22 tant, de les éclaircir parfaitement & de les
 23 établir solidement. Ce sera dans cet esprit que
 24 nous agirons en tout ce que nous ferons, écri-
 25 rons & dirons dans cette affaire. Nous vous
 26 supplions, Messieurs, de vous en assurer,
 27 & en vous rendant derechef les tres-humbles
 28 remerciemens que nous devons à l'agrément
 29 avec lequel vous avez reçu ce que nous avons
 30 fait jusques à vostre lettre, & à tous les autres
 31 soins que vous prenez de nous donner de nou-
 32 velles forces par vos avertissemens; nous vous
 33 supplions aussi encore une fois de croire, que
 34 nous ne nous en departirons en rien du tout,
 35 & qu'en cela comme en toutes autres choses
 36 nous nous souviendrons tousjours du respect
 37 que nous devons à vostre sacré caractère & des
 38 obligations estroites que nous avons d'estre,

29 MESSEIGNEURS,

30 Vos tres-humbles & tres-obéissans ser-
 31 viteurs. Ainsi signé.

32 De la Lane Abbé de Valcroissant,
 33 De Saint-Amour, Angran.

34 à Rome le 30 De-

35 cembre 1652.

Le Memorial dont il est parlé dans cette let-
tre que nous disions que nous avions tout prest

pour donner au Pape contre deux des plus in-
 signes faussetés que nos adversaires taschoient
 de faire passer aupres de sa Sainteté pour des
 choses tout à fait certaines, sçavoir que dans
 nos contestations il ne s'agissoit point de la ma-
 tiere qui avoit esté traitée sous Clement VIII
 & Paul V, & qu'il avoit esté imposé silence
 pour jamais sur cette matiere, ne fut pas pre-
 senté au Pape comme nous penserions qu'il se-
 roit quand nous écrivîmes cette lettre, parce
 que la necessité & l'occasion n'en ariverent pas
 depuis ainsi qu'il se verra cy-apres. Neant-
 moins nous l'envoiasmes quelque temps après
 aux Evêques, & cela fut cause qu'on m'en
 parla quelquefois en passant dans les lettres
 qu'on m'écrivit de Paris après qu'on l'y eust
 reçu, & que j'insérerai en leur temps pour
 marquer la fuite des autres choses dont on me
 parloit dans ces lettres. Mais comme ce Me-
 morial quoyque tout à fait dressé ne fut en
 effet ny signé d'aucun de nous ny présenté au
 Pape, & que la substance des principales cho-
 ses que nous y disions est contenuë en divers
 endroits de ce Journal, entre autres dans une
 visite que nous fîmes à M. le C. Cechini le 5
 d'Octobre 1652, & dans les écrits des Domi-
 nicains, je le supprimerai tout à fait pour abre-
 ger & pour passer plus viste à ce qui me reste.



SIXIÈSME PARTIE,

Contenant ce qui s'est passé durant le premier Semestre
de l'année 1653.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelles poursuites faites au commencement de l'année 1653 pour la communication de nos Ecritures. Entretiens sur ce sujet avec diverses personnes, particulièrement avec M. le C. Spada & M. l'Ambassadeur.

DE's que les festes de Noël furent passées, nous recommençâmes nos poursuites auprès de Messieurs les Cardinaux désignés pour nostre Congregation, afin d'obtenir de leurs Eminences que nos Ecritures fussent communiquées à nos adversaires. Nous nous trouvions obligés à renouveler cette poursuite, tant parce que le Pape pouvoit leur avoir renvoyé les deux Memoriaux que nous avions présentés à sa Sainteté le 21 de Décembre sur ce sujet, qu'à cause de la réponse que nous venions de faire à la lettre de Messieurs les Evêques qui nous avoient envoiés; qui nous estoit une nouvelle obligation de redoubler nos diligences dans une affaire si juste & si nécessaire.

Le jour mesme que nous fîmes cette réponse, nous allâmes voir M. le C. Ghiggi. M. de Valcroissant luy dit comme nous nous estions trouvés obligés de présenter au Pape ces deux Memoriaux; il luy exposa ce qu'ils tenoient, il luy expliqua particulièrement le detail du premier; & comme il y fut parlé de M. le C. Roma, M. le C. Ghiggi nous dit que le Pape avoit rempli la place de ce defunt de la personne de M. le C. Pamphile, dequoy en continuant toujours ce qu'on luy disoit sur nos Memoriaux, nous luy témoignâmes de gestes seulement nostre satisfaction. Quand M. de Valcroissant eut achevé de dire à M. le C. Ghiggi ce que nous representations dans ces Memoriaux, il en voulut donner une copie à son Eminence. M. le C. Ghiggi nous dit qu'il vaudroit mieux qu'il ne les prît pas, afin que si le Pape venoit à luy en parler, sa Sainteté le trouvaît tout à fait déchargé de préoccupation sur ce sujet, ne les ayant point encore vus ni receus: il nous dit neantmoins qu'il se pourroit faire que le Pape ne luy en parleroit pas, qu'il en delibereroit peut-estre avec d'autres Cardinaux que ceux qui estoient désignés pour la Congregation, peut-estre avec ceux-cy, peut-estre tout seul; qu'il y avoit peut-

estre déjà fait raison en mettant dessus ce qu'il luy auroit semblé à propos: qu'il nous conseilloyt avant que de nous en remuër davantage, de voir le Maître de Chambre de sa Sainteté, pour sçavoir si le Pape ne les luy auroit point rendus avec sa resolution écrite au bas. Enfin M. le C. Ghiggi s'excusa de les prendre, & selon qu'il nous parla, nous ne vîmes aucune apparence que le Pape luy en eust encore rien dit.

Nous allâmes le lendemain chez M. le C. Pamphile où nous trouvâmes M. Hallier & ses Collegues, qui se retirèrent avant la fin des audiences. Nous fûmes, mais si tard, que nous ne pûmes que luy faire un simple compliment, sur ce que nous avions appris la veille qu'il estoit de nostre Congregation, dans la visite que nous avions faite à M. le C. Ghiggi.

Nous allâmes l'après-dînée demander au Maître de Chambre du Pape, si le Pape luy avoit rendu nos Memoriaux. Il nous dit que le Pape ne luy remettoit pas des affaires de cette importance. Nous revînâmes chez M. l'Ambassadeur pour l'accompagner à la Chapelle des Vespres de la Circoncision. Après qu'elles furent dites je l'accompagnai encore chez luy. Il me dit en chemin-faisant, qu'on luy avoit nouvellement envoié de la Cour un livre celebre du P. du Bosc Cordelier de la mort de Jesus-Christ pour tous. Je luy dis que je croiois en avoir un (qui estoit l'Apologie des Saints Peres) où celui-là estoit merveilleusement bien refuté. Estant arrivé chez luy je parlai à M. Pique Secrétaire de l'Ambassade, qui me dit que M. Hallier & ses Collegues s'attendoient qu'on prononceroit sur les Propositions, si-tost que les Congregations qui se tenoient chez M. le C. Spada seroient finies, & qu'ils estoient bien satisfaits de la maniere dont les choses s'y passoient. Je dis à M. Pique, que ces Messieurs avoient tout sujet d'en estre contents, puisqu'ils estoient d'un costé delivrés de la peine de justifier leurs calomnies, & de se défendre de nos accusations; & que de l'autre tout correspondoit si bien aux malheureux desseins de leur pernicieuse entreprise: Que je croiois neantmoins qu'on nous feroit à la fin quelque justice sur toutes les demandes si raisonnables que nous avions faites; & que je ne croiois pas qu'il y allât du service du Roy & du repos de l'Estat, comme quelques-uns le pretendoient, de juger au plustost cette

affaire sans l'examiner, & de précipiter une décision sans considérer, si elle seroit propre pour éclaircir & affermir la vérité, pour garantir l'innocence de l'oppression, & pour calmer & réconcilier les esprits.

Le premier jour de l'année 1653 nous allâmes l'après-dînée visiter M. le C. Spada. Après que M. l'Abbé de Valcroissant luy eust exposé le contenu dans nos deux Memoriaux, il nous répondit, quant à la communication de nos écritures que ce n'estoit pas la coustume à Rome de traiter les choses de cette sorte en contradictoire; qu'on ne le faisoit ny dans la Congregation du Saint Office ny dans celle de l'Indice qui estoit établi depuis le Concile de Trente; qu'on y voyoit bien les livres, mais qu'on n'écouloit point les Auteurs en contradictoire; que ce ne seroit jamais fait; si l'on vouloit garder cet ordre; qu'on ne l'avoit point pratiqué ny sous Pie V, ny sous Gregoire XIII, ny sous Urbain VIII, ny même sous ce Pape-cy dans l'affaire *de deux caps, des deux chefs*, il entendoit dans l'examen qui s'estoit fait à Rome du livre de l'autorité de S. Pierre & de S. Paul. Quant aux Jesuites, il nous assura en foy de Prestre en mettant la main sur sa poitrine, que depuis que cette affaire estoit commencée il n'y avoit eu aucun Jesuite qui luy eust parlé, excepté ce que le P. Palavicini, qui estoit des Consultants, en avoit dit publiquement dans la Congregation. Quant à M. Albizzi, que la part qu'il avoit en cette affaire estoit tres petite; que tout ce qu'il y faisoit estoit que lorsque les Consultants avoient parlé dans ces Congregations demie heure, trois quarts d'heure ou plus, selon qu'ils vouloient en toute liberté, il écrivoit leur conclusion. Quant aux Consultants, que ce n'estoit qu'un œuvre de surerogation qu'on avoit voulu pratiquer en cette rencontre; que ce n'estoit pas l'ordre de dire aux personnes, Allez voir celuy-cy & celuy-là, mais qu'on les connoissoit assés, qu'ils venoient aux Congregations, qu'on nous laissoit aux uns & aux autres la liberté de les aller informer, *come, adjouta-t-il, sappiamo bene che si fa dall'una & dall'altra parte, comme nous savons bien, dit-il, que vous faites les uns & les autres.* M. l'Abbé de Valcroissant répondit à M. le C. Spada que les Propositions dont il s'agissoit, n'estoient pas de celles qui estoient condamnées par la Bulle de Pie V, laquelle vraisemblablement n'avoit esté publiée que par Gregoire XIII. Qu'il ne falloit pas s'étonner si l'on n'avoit pas entendu de parties en cette rencontre-là, cette Bulle s'estant dressée foudrement sans que personne en fust averti, & conséquemment sans que personne pût avoir seulement la moindre pensée de se pre-

senter & de demander à estre entendu sur ce sujet. Que depuis, bien que les choses se fussent ainsi passées sous ces deux Papes, on n'avoit pas laissé neanmoins sous deux autres qui avoient esté leurs Successeurs, sçavoir sous Clement VIII & sous Paul V, de garder un autre procedé & de donner audience reciproque & communication reciproque d'Ecrivains aux Dominicains & aux Jesuites dans les contestations qu'ils avoient eues à cause du livre de Molina. Quant à Urbain VIII, qu'il n'y avoit pas aussi eu d'occasion d'entendre de parties sur la Bulle qui estoit aussi venue sans que personne s'y attendist, & qui n'estoit qu'un renouvellement de celle de Pie V, & une declaration que dans Janfenius il y avoit des Propositions condamnées par celle de Pie V. En quoy on n'avoit point fait de jugement doctrinal, comme il estoit question d'en faire un dans cette rencontre; pour laquelle consideration il estoit tres à propos que les parties fussent entendues contestant ensemble. Que le Concile de Trente avoit estimé cela si important, qu'il avoit fait plusieurs formations à ceux des sentimens desquels il avoit à prononcer, à ce qu'ils eussent à s'y trouver pour les défendre & luy en représenter les fondemens; qu'il leur avoit envoyé des fauf-conduits, afin qu'ils pussent y venir en toute liberté; & qu'enfin eux n'y estant point venus, il avoit fait disputer & soutenir leurs sentimens par des Theologiens qui prenoient tellement leur parti & propoisoient leurs raisons avec tant de vigueur, qu'un Historien de ce temps-là avoit dit qu'ils paroissoient eux-mêmes en estre persuadés. M. le C. Spada répondit à cela, qu'ils avoient quasi observé la même chose dans les Congregations qui s'estoient tenues chez luy. Qu'on y avoit fait venir des Theologiens de divers Ordres & de differents sentimens, des Dominicains, des Jesuites, &c. Que d'ailleurs on avoit tant écrit & imprimé de part & d'autre sur cette matiere, qu'on ne pouvoit rien ignorer de tout ce qui s'y pouvoit dire. Que les écrits mêmes que nous avions faits avoient à passer par tant de differentes mains, tant de Consultants, tant de Copistes, qu'il ne se pouvoit faire qu'ils ne nous vinsent entre les mains les uns des autres réciproquement; & que cela nous donnoit assés de moien aux uns & aux autres d'y pouvoir répondre. M. l'Abbé de Valcroissant repartit, qu'encore qu'on eust beaucoup écrit en cette matiere, on pouvoit dire neanmoins qu'on n'avoit pas encore écrit comme il falloit sur ces Propositions; que c'estoit sur quoy on avoit le moins travaillé; que d'ailleurs cette matiere estoit si vaste, si embarrassée, si sujette aux ambiguités & aux equivo-

equivokes, qu'il estoit plus besoin de la discuter les parties presentes qu'aucune autre qu'on eust à traiter. Que faite de cela il pouvoit ariver de tres grands embrouillemens & occasions de division & de scandale, comme il estoit aisé à voir par les professions de foy de Pelage & de Celeste qui avoient esté receuës comme Catholiques pendant qu'ils n'avoient point eu en teste des adversaires, qui connussent & qui découvrirent la duplicité de leur cœur & de leurs paroles. Je ne sçai comment M. le C. Spada reprit ces faits de Pelage & de Celeste; mais il nous dit que ce seroit plustost à nos adversaires qu'à nous de se plaindre de ces equivokes; quoyqu'il en fust, que ce seroit une autre chose de dire qu'il seroit expedient d'entendre des parties de cette façon, si le Pape le vouloit bien, & une autre d'en parler comme d'une chose necessaire; & il ajouta encore un mot pour nous faire entendre, que c'estoit trop vetiller & ergoter inutilement sur une mesme chose que d'en tant parler que nous faisons. Je ne laissai pas de reprendre la parole pour dire deux choses à M. le C. Spada, que nous avions jusque-là laissé passer sans y répondre. L'une estoit sur ce qu'il nous avoit repeté ce jour-là l'instance qu'il nous avoit desja faite dans un autre entretien, sçavoir comment nous eussions fait s'il n'estoit point venu de Docteurs du parti contraire? à quoy je luy repliquai, 1, Qu'ils estoient venus, & que nous agissions avec eux, comme yellant. 2, Que comme je retournois mes papiers quelques jours auparavant, j'avois observé que dans une visite que j'avois faite à son Eminence le premier jour d'Aoust 1651, après que je luy eus parlé de l'esperance que j'avois de l'établissement de cette Congregation, & du dessein que les Evêques qui m'avoient envoyé avoient d'envoyer encore d'autres Docteurs l'Automne suivant, il m'avoit demandé s'il viendroient aussi des Docteurs du parti contraire; & que je luy avois répondu qu'il n'estoit pas necessaire qu'il en vinst, afin que nous eussions des adversaires, parce qu'ils estoient tout portés sur les lieux, & que c'estoit les Jesuites. En 3 lieu, Que l'affaire meritoit bien qu'on designast un certain temps auquel la Congregation commenceroit à travailler, & cependant le faire sçavoir de tous les costés par les Nonces que la Sainteté avoit auprès des Princes Chrétiens, afin que les gens de lettres qui s'y trouveroient interessés & qui voudroient y prendre part, pussent se rendre à Rome dans ce temps-là & y représenter leurs raisons & leurs interets.

La seconde chose estoit sur ce que M. le C. Spada avoit dit, qu'ils sçavoient bien que nous allions informer les Consultants de part &

d'autre; & je luy dis que nous n'en avions vent aucun en cette qualité. Que ce qui m'avoit donné occasion de les voir incontinent après que je fus de retour à Rome, c'estoit qu'estant venu pour avertir le S. Siege de la honteuse & perilleuse surprise qu'on vouloit luy faire, j'avois cru qu'après en avoir averti la Sainteté & leurs Eminences, il seroit à propos que j'en avertisse toutes les personnes que je pouvois connoître qui estoient ordinairement employées à Rome dans les affaires de la doctrine, pour apporter les obstacles que je pourrois à cette surprise, & donner la defiance qui me seroit possible des autres qui pourroient estre tentées à l'avenir par les memes gens que je faisois connoître qui estoient Auteurs de celle-cy. Que dans les visites que je leur avois rendues, ayant reconnu plusieurs personnes habiles & en ayant fait estime à mes Collegues; ils avoient esté bien aises de les connoître aussi; & qu'ainsi nous les avions en suite visités quelquefois & esté visités reciproquement par quelques-uns d'entre eux qui nous avoient rendu les visites que nous leur avions faites; mais que jamais ce n'avoit esté en qualité de Consultants de nostre Congregation que nous les avions visités, ny pour leur donner aucune information. Que nous n'en avions encore fait aucune sur les Propositions, & que nous n'en avions point encore produit d'autres que les deux écrits & leur sommaire que nous luy avions présentés & à Messieurs les Cardinaux Ginetti, Cechini & Ghiggi au mois de Septembre, & au Pape il y avoit dix ou douze jours. Pendant le cours de cette audience, le Maître de Chambre de M. le C. Spada estoit venu l'avertir tout haut, apparemment à dessein de nous hastier, que plusieurs personnes le demandoient; mais nonobstant cet avertissement, nous continuâmes ce que nous avions à dire, comme s'il n'eust point esté fait. Enfin en nous levant, nous dismes encore à M. le C. Spada touchant la maniere dont nous demandions cette communication d'écritures & cette audience reciproque nos adversaires pressens, qu'il nous sembloit que nous la faisions entierement dans les termes de la bien-seance & du respect qui estoit deu au S. Siege.

Nous vîmes encore ce mesme jour-là M. le C. Ginetti. Nous luy exposâmes le contenu en nos Memoriaux; & il nous remercia de la part que nous luy en avions donnée.

Le jeudi 2 de Janvier nous visitâmes M. le C. Barberin, avant qu'il allât à Montecaval. Il nous parla de livres, & je le mis à l'instance sur celuy que le P. Annat avoit fait imprimer à Paris; ce que M. le C. Barberin excusa, comme si ce n'eust pas esté grande chose de l'avoir fait imprimer à Paris, *stampato in Parigi*, non-

obstant les ordres que le Pape avoit donnés qu'il fust supprimé à Rome. Nous dismes aussi quelque chose à son Eminence des deux Memoriaux que nous avions présentés au Pape, tant contre ce livre-là que pour la communication de nos Ecritures; & l'heure de partir pour aller à Montecaval étant venuë, il fallut finir nostre entretien.

L'après-dînée nous allâmes voir M. le C. Cechini. Nous luy parlâmes de nos deux Memoriaux; mais à peine luy avions nous dit ce qui estoit contenu dans le premier, qu'il nous interrompit avec quelque compassion, en nous disant que nous n'approchions pas de bien loin de la matiere dans laquelle il falloit que nous entraissions. Qu'il avoit leu d'un bout à l'autre toutes les Ecritures que nous luy avions données, mais que ce n'estoit pas cela dont il estoit question, *Volunt*, nous dit-il, *considerare quid actum est, veggiamo cercare la verba abstrahende, &c.* Ils ne veulent pas, nous dit-il, *considerer ce qui s'est fait sur le sujet de ces Propositions, ils en veulent purement & en faisant abstraction de toute autre chose chercher la verité*, les qualifier selon les termes dont elles sont composées, & plust à Dieu, ajouta-t-il, que je pusse vous dire avec quel soin, intention & sincerité on y travaille. Je repris la parole & je luy dis que l'importance de l'affaire dont il s'agissoit estoit plus grande que leurs Eminences ne croioient. Que les Propositions qu'ils examinoient, n'avoient esté que l'occasion qui nous avoit fait venir à Rome, mais non pas ce qui nous y avoit obligés principalement. Que nous n'y estions venus que pour la consideration de la grace efficace par elle mesme nécessaire à toutes les actions Chrestiennes qui estoit un des principaux mystères de nostre soy, que les Auteurs de ces Propositions vouloient abbatre par les mauvais sens dont ils les avoient malicieusement rendues capables, & avec lequel ces memes Propositions prises & réduites comme nous les entendions & mesme comme ceux qui les avoient faites les vouloient combattre au fond, avoient un enchaînement indissoluble. Que par consequent pour bien juger de ces Propositions, il estoit nécessaire de bien connoître & bien établir le fond de ce mystere; c'est pourquoy quand nous avions reconnu qu'on estoit à Rome dans le branle de porter quelque jugement de ces Propositions, nous estions venus supplier le Pape, qu'avant de le faire on examinast & on decidast ce point capital duquel elles dependoient. Parce que quand ce point seroit une fois bien connu & bien réglé, il seroit facile en suite de porter un jugement équitable & assuré des Propositions; mais que jusque-là on n'en pourroit rien or-

donner avec une legitime & suffisante connoissance de cause. C'est pourquoy je luy dis encore que nous avions esté obligés de dresser un Memorial contre la faulx & ridicule prétention de ceux qui disoient qu'il ne s'agissoit point en cette rencontre de la matiere de *Auxiliu*, parce qu'en effet le premier entimême que nous avions à faire pour prouver la verité de ces cinq Propositions, dans le sens que nous les entendions, estoit celuy-cy: La grace nécessaire à chaque action Chrestienne est efficace par elle mesme; donc les cinq Propositions sont veritables réduites au sens que nous les defendons. Que si ceux qui les attaquoient m'accordoient l'antecedent & me nioient la consequence, je les en convaincrois en une apres-dînée: s'ils me nioient l'antecedent, il faudroit que je le prouvassé, & que dès là nous serions dans le fond de la matiere de *Auxiliu*. M. le C. Cechini nous parut touché de la force avec laquelle nous luy déduisîmes tout cela; & il nous répondit que quant à luy, il consentiroit volontiers à ce qu'on traitast l'affaire comme nous le demandions; mais qu'il n'en estoit pas le maître, & qu'au contraire il estoit obligé de se conformer à la maniere dont on l'avoit jusque-là conduite & examinée. Nous luy disîmes que les Papes Clement VIII & Paul V, l'avoient traitée d'une autre façon pendant que ces matieres avoient esté agitées entre les Dominicains & les Jesuites, & que ces Papes y avoient apporté tant d'application, qu'apres beaucoup d'études particulieres ils s'estoient trouvés en personne à quatre-vingts sept Congregations, sans celles qui avoient esté tenues auparavant par les Consultants. Que nous esperions aussi que les Congregations qui se tenoient alors, n'estoient que des préliminaires de celles qu'on tiendrait dans la suite en la forme que nous demandions, & que nous le supplions d'y contribuer ce qu'il pourroit: ce que son Eminence nous promit assés cordialement.

Après cette visite nous en fîmes encore une autre de pure civilité à M. du Noiset, qui nous apprit la nouvelle surprenante de l'emprisonnement de M. le C. de Retz arrivé à Paris le 19 Decembre. Le Courier extraordinaire qui en avoit apporté la nouvelle à M. l'Ambassadeur estoit arrivé le jour précédent, & M. l'Ambassadeur l'avoit portée au Pape cette matinée-là apres l'assemblée du S. Office; elle s'estoit en suite répandue par tout Rome; mais nous l'avions ignorée jusqu'au soir.

Nous visitâmes encore le vendredi 3 M. le C. Altieri & nous luy donnâmes un exemplaire de nostre petit S. Augustin. Il nous rendit nostre premiere information sur le fait, & il nous fit connoître par ce qu'il nous dit sur
nostre

notre affaire, qu'il la comprenoit à merveilles; qu'il en entendoit les dependances, l'étendue, les consequences, l'importance; en un mot tout ce que nous pouvions desirer d'un homme d'esprit & bien sincere. Il nous dit que c'estoit une affaire digne d'un Concile; mais que les choses n'estant pas en estat qu'on pust l'esperer, il falloit cependant qu'on y aportast à Rome tous les soins possibles. Qu'il ne falloit pas se hâter d'en rien decider; mais que si l'on se resolvoit d'en faire quelque chose, il falloit y bien prendre ses mesures, & y apporter toutes les precautions necessaires, comme d'entendre les parties en contradictoire, & toutes les autres choses que nous demandions qui y fussent observées. Qu'il ne desapprouvoit pas pourtant ce qui s'estoit fait jusqu'alors, à cause qu'il estoit bon de se rendre en particulier capable d'entendre ce que c'estoit, avant que de s'engager à entendre & à juger les autres.

Le samedi au soir 4 on nous vint inviter à dîner pour le lendemain chez M. le C. Barberin, où nous nous trouvâmes le dimanche 5, & où son Eminence nous traita avec beaucoup de magnificence & de courtoisie. Nous eûmes peu de temps l'après-dînée pour nous entretenir, parce que celui de la Chapelle des Vespres des Roys vint incontinent, & nous y allâmes avec son Eminence.

Le dimanche 12 de ce mois-là je visitay un Theologien très entendu du nombre de ceux du S. Office que je connoissois assez familièrement, en partie pour luy faire reproche de ce que n'ayant tenu qu'à luy d'entrer en qualité de Consulteur en nostre Congregation, il ne l'avoit pas voulu; & de ce que son absence avoit donné sujet d'y introduire comme en sa place le P. Tartaglia, qui y estoit pour favoriser autant les interets & prétentions des Jesuites, comme luy y auroit peu apporter d'obstacles. Il me répondit en riant, que ce même reproche luy avoit esté déjà fait par un des Consulteurs de ses amis qui s'y trouvoit, mais pour une autre raison, sçavoir parce qu'il avoit perdu l'occasion de faire *molte buone risate per le pazie*, c'est à dire de bien rire en plusieurs rencontres, pour les sottises & choses hors de propos qui avoient esté dites en ces Congregations, par quelques-uns des Consulteurs qui y estoient contraires à S. Augustin, & qui n'entendoient pas les premiers principes ny les termes les plus ordinaires des choses qui s'y traitoient. Il m'en apprit en suite une plus serieuse, sçavoir qu'un des amis de M. Albizzi, luy avoit dit qu'il l'avoit veu depuis peu dans une certaine occasion, & qu'il luy avoit entendu dire, que quelques paroles qu'il se souvenoit que le Pape Urbain luy avoit dites

lors de la confession de la Bulle contre Janſenius, luy faisoient beaucoup de peine à l'esprit, *gli davano gran fastidio*. Ces paroles estoient *Vedete, Monsignore, non est nostra intentio singulare aliquem inaudita parte*: PRENEZ garde, Monsieur, ce n'est pas nostre intention de condamner quelqu'un avant que de l'avoir entendu. Je m'étonnai de ces discours; & je demandai à celui qui me le faisoit, comment ces compunctions pouvoient revenir à M. Albizzi? Il me dit que c'estoit peut-estre qu'il avoit esté touché de quelque chose qu'il avoit ouï dire dans ces Congregations; que neantmoins il ne sçavoit pas comment, mais qu'il estoit assuré de la chose; & en me l'assurant, il me recommanda de ne l'en faire pas Auteur, & me repeta plusieurs fois ces paroles qu'Urbain VIII avoit dites à M. Albizzi: *Non est nostra intentio singulare aliquem inaudita parte*.

J'ay trouvé aussi parmi mes Papiers une piece Authentique qui confirme cette verité. C'est un Acte passé devant Notaire le 22 Fevrier 1647 par Monsieur Sinnigh Docteur de Louvain bien tost apres son retour de Rome à Louvain, par lequel il tesmoigne avec serment que dans l'audiance qu'il eust du Pape Urbain VIII, en presence de M. Papius & de M. Vercaneren le 26 de Novembre 1643 sur les 9 heures du matin, ce Pape leur dit 3 choses. La 1. que par la Bulle qu'il avoit publiée à l'occasion du livre de M. Janſenius *Evesque d'Ipre & d'autres ouvrages sur la mesme matiere faits de part & d'autre, il n'avoit en intention que de confirmer la Bulle de Pie V. qui avoit déjà esté confirmée par Gregoire 13.* La 2. qu'il avoit expressément ordonné que dans cette Bulle nul ne fust noté en particulier avec l'expressio de son nom. La 3. que ce n'avoit point esté son intention de faire aucun prejudice par cette Bulle à la Doctrine de S. Augustin, & qu'il falloit reprimer ceux qui oseroient dire le contraire. Et que luy (M. Sinnigh) ayant repliqué: *Qu'il estoit donc bien estrange que le nom de Janſenius eust esté inseré dans la Bulle contre la précaution de sa Sainteté*: Le Pape luy avoit respondu, *Qu'il en falloit parler à M. Albizzi qui avoit esté le compilateur de cette Bulle*. Il atteste aussi dans le même Acte, que le 28 Avril 1644 ayant eu audience de 3 Cardinaux Spada, Pamphile & Falconeri, en presence de Monsignor Albizzi, & de l'Abbé de S^{te} Croix en Jerusalem appelé Hilariou, il avoit dit entre autres choses, *Qu'il estoit prêt de montrer*, 1. *Que tous les points de la Grace & du libre arbitre contestez entre Janſenius & ses adversaires, estoient les mesmes que ceux qui estoient en dispute entre S. Augustin & ses adversaires.* 2. *Que tous les arguments dont la doctrine de Janſenius est combattue*

par ses adversaires sont les mêmes que ceux qu'emploient les Pelagiens & leurs partisans pour combattre la doctrine de S. Augustin. 3. Que toutes les calomnies qu'on emploie pour décrier Jansenius, avouent être employées contre S. Augustin pendant sa vie & après sa mort. A quoy il avoit adjoucté qu'il s'engageoit à brulser de sa propre main le livre de Jansenius dans le camp de Flore, s'il manquoit à prouver aucun de ces points. Qu'il avoit dit à peu près la même chose à N. S. P. Innocent X. aussitôt après qu'il fut élevé au Pontificat le 5 Novembre de la même année 1644, dans la première audience qu'il eut de luy. C'est ce que porte cet acte que je crois à propos de mettre tout entier en sa propre langue parmy les pièces que je joindray à ce Journal.

La première fois que je visitay Monsieur Sacrista au commencement de cette année, il me dit que les Jésuites avoient démis de leurs charges les Prêtres, Professeurs, & autres supérieurs du Collège où cette Thèse dont j'ay parlé avoit été soutenue, où étoit cette Proposition, qu'il n'estoit pas de foy de croire qu'Innocent X. fust vray & légitime Pape. Il me dit aussi que le Pape étoit bien mécontent de M. Albizzi. Le Procureur General des Augustins y survint, & dans la suite de l'entretien, leur aiant montré une lettre que j'avois reçue depuis peu de France, par laquelle un de nos Confrères me parloit assez défavantageusement des Propositions à cause des mauvais sens qui pouvoient les faire condamner; ils releverent cela fort à propos, en disant que c'étoit les bons qu'elles pouvoient aussi recevoir qu'il falloit considérer les premiers, & mettre ces bons sens tout à fait à couvert & hors d'atteinte, & qu'après qu'ils y seroient, alors on pourroit penser à condamner les mauvais.

Le mardi 14, jour de la feste de S. Hilaire, je retournai chez Monsieur Sacrista, & aiant appris chez luy qu'il étoit à l'antichambre du Pape je m'y en allai. Je l'y vis; j'y parlai aussi à M. l'Evesque de Borgo, à M. le Commandeur du S. Esprit, à M. Campore & à d'autres. Je dis à la plus-part de ceux à qui je parlai, ce qui étoit dans les leçons du Breviaire de la vie de ce S. Evesque, qui s'en étant allé à Constantinople, & aiant reconnu que la foy s'y trouvoit dans un extrême danger, il ne vit point qu'il y eust de meilleur & de plus assésur moien de la défendre, que de demander comme il fit par trois requestes ou Memoriaux qu'il presenta à l'Empereur, que ses adversaires fussent obligés de comparoître devant sa Majesté Imperiale, & d'entrer avec luy en conférence sur les matières dont il s'agissoit: *Ubi extremum fidei periculum animadvertit, tribus libellis publicè datis, audientiam Impera-*

toris poposuit, ut de fide cum adversariis coram disputaret. Que nous faisons alors la même demande au Pape, & qu'il arivoit à M. Hallier & à ses Collegues la même chose qui estoit arrivée aux Evesques Ariens, qui estoient plus puissants en credit près de l'Empereur qu'ils ne l'estoient en doctrine; car redoutant la capacité de S. Hilaire ils s'estoient trouvés réduits à embrasser plustost tout autre expedient que d'entrer avec luy en conférence, jusque-là même que pour l'éviter ils s'estoient veus obligés de persuader à l'Empereur de le renvoyer avec honneur en son Siege Episcopal. *Verum cum Ursacius & Valens Ariani Episcopi, quos Hilarius scriptis consularat, praesentis eruditionem pertimescerent, Constantie persuaserunt ut specie honoris in suum Episcopatum resisteret.* Ce qui fut suffisant à l'Eglise de France pour recevoir à bras ouverts S. Hilaire comme revenant victorieux des Heretiques auxquels il avoit offert cette dispute & qui n'avoient osé l'accepter, ainsi que S. Hierome le rapporte: *Tunc Hilarium e praesidio Hereticorum revertentem, ut inquit S. Hieronymus, Galliarum Ecclesia complexa est.* Tous ces Messieurs à qui je parlai ce jour-là dans l'antichambre du Pape, reconnurent que c'étoit là le véritable estat dans lequel nous estions devant le Pape à l'égard de M. Hallier & de ses Collegues; & la plus-part me dirent qu'ils en avoient eu la même pensée en disant leur Breviaire, avant que je les en eusse avertis.

L'après-dinée nous allâmes visiter Monsieur Bentivoglio, pour l'informer de nostre affaire de la même façon que nous en avions informé toutes les autres personnes, Cardinaux, Prélats, Consultants & autres gens de lettres, à qui nous en avions parlé depuis nostre arrivée à Rome; & nous fûmes d'autant plus satisfaits d'en avoir informé celui-cy, qu'il nous apprit qu'il étoit tout rempli de l'estime de M. l'Evesque d'Angers, qui étoit un de ceux qui nous avoient deputez.

Au sortir d'avec luy nous allâmes à la Minerve pour parler au General des Dominicains. Nous ne le trouvâmes pas, mais nous parlâmes à plusieurs de ses Religieux. Le Pere Mariana s'y rencontra, qui nous dit que le Pape avoit osté le gouvernement du fort Urbain au fils aîné de M. Albizzi, qui en étoit Gouverneur depuis plusieurs années. Ce Fort s'appelle de ce nom, parce que c'a été le Pape Urbain VIII, qui l'a fait bastir sur les frontières de la Romagne du costé de l'Estat de Modene. M. le sous-Bibliothecaire m'assura qu'il avoit dit à M. le C. Ghiggi il y avoit quelque temps, que ce Fort étoit une chose à laquelle il étoit à propos de donner ordre dans le mécontentement que le Pape avoit du

dit Seigneur Albizzi, pour lequel le Pape vouloit l'olier de son employ d'Assesseur du S. Office & le congédier, & qu'il n'y avoit point d'apparence de renvoyer un homme mécontent & de laisser entre ses mains & en la disposition de celles de son fils une forteresse sur les frontieres de l'Estat. Qu'il ne sçavoit pas si c'estoit l'avis qu'il avoit donné à ce Cardinal d'en user ainsi, qui avoit esté cause qu'on l'avoit fait, ou si l'on y avoit pensé avant qu'il en eust parlé, mais tant y a qu'il l'avoit dit à M. le C. Ghiggi, & que la chose s'estoit exécutée incontinent apres qu'il en avoit parlé. Le P. Mariana nous dit aussi, que nos deux Memoriaux estoient encore sur le prie-Dieu du Pape, & que Monsignor Sacrista qui les y avoit veus depuis que je l'avois quitté le matin, le luy avoit dit. Le bruit de la disgrâce de M. Albizzi se répandit incontinent par tout Rome, avec une circonstance mesme dont le P. Petit nous vint avertir le soir, mais de la verité de laquelle j'ai toujours douté; sçavoir qu'elle estoit un effet des Memoriaux que nous avions presentez au Pape contre luy. Mais de quelque costé qu'elle luy fust venue, c'estoit pour luy un tres rude choc; parce qu'outre qu'il voioit ce fils aîné qu'il avoit eu de sa premiere femme privé de son employ, il en avoit encore plusieurs autres d'un âge dans lequel il estoit temps de penser à les pourvoir, & qu'on me dit qu'il avoit eu de sa seconde femme, un jour que l'allant visiter & en aiant veu trois chez luy de belle taille & fort bien faits, j'eus la curiosité de demander qui ils estoient. C'est pourquoy quand il receut la nouvelle de cette disgrâce, il s'en plaignit d'abord assés haut dans l'antichambre du Pape: mais quelques-uns de ses amis luy aiant fait faire reflexion, sur ce qu'il ne devoit pas en témoigner de ressentiment, tant pour le respect du Pape que pour ne pas nuire davantage à ses enfans & pour la consideration de sa reputation mesme à l'égard du public, & particulièrement de ses envieux qui en auroient d'autant plus de joie qu'ils sçauroient qu'il en seroit plus touché; il prit la chose plus politiquement, & commença à dire que le Pape estoit le Maistre de ses places; qu'il n'estoit pas à propos de les laisser tousjours dans les mesmes mains; que son fils estoit encore assés jeune; & qu'au fond il ne devoit point rechercher d'autre raison de ce qui avoit esté fait en-cela, que la volonté de celui qui l'avoit fait.

J'allois l'apres-dînée du mercredi 15, pour voir quelque livre à la Bibliotheque de M. le C. Barberin. N'y aiant trouvé personne je descendis chez M. l'Ambassadeur, que j'accompagnaï dans une visite qu'il alloit faire; &

au retour de laquelle il me fit entrer dans sa chambre pour discourir sur l'estat de nos affaires. Je luy dis que nous ne pouvions nous départir de la demande que nous avions faite des le commencement, d'entrer en communication & en communication reciproque d'Ecrivains avec nos adversaires; & j'en apportai pour raison l'importance qu'il y avoit de conserver dans l'Eglise cette coustume & cette liberté, parce qu'elle avoit tousjours esté jugée la plus facile & le plus assésuré recours de ceux qui defendoient la foy contre les erreurs de ceux qui la combattoient, ce que je confirmai par l'exemple de S. Hilaire dont il avoit leu la veille l'histoire dans son breviaire. M. l'Ambassadeur en fut touché; mais il essaya de trouver quelque difference entre ce fait-là & le nostre, parce que S. Hilaire avoit fait cette offre & cette demande devant l'Empereur qui n'estoit pas instruit de ces matieres, & qui ne pouvoit pas en juger; & nous, que nous estions devant le Pape qui avoit l'autorité d'en juger & que nous devions presupposer instruit des choses, quand il n'y auroit que les lumieres & l'assistance qu'il recevoit du Saint Esprit. Je répondis à M. l'Ambassadeur, que la difference de ces circonstances ne faisoit rien au fond & à la substance de l'exemple que j'apportoïs; parce que c'estoit seulement pour luy faire voir, que la confiance avec laquelle un homme seul bien instruit de la verité de la foy demande à en conferer publiquement avec une armée de ceux qui la combattent, suffit pour la maintenir & pour les confondre. Mais afin d'oter le fondement à des differences, je luy produisis l'exemple du Concile de Trente, qui bien qu'il n'eust pas ny moins d'autorité de juger ny moins de lumiere que le Pape, & que l'assistance du S. Esprit ne luy fust pas moins promise qu'elle l'estoit au Pape, n'avoit pas laissé de croire que cette conference entre les parties opposées sur une matiere estoit si utile & si propre pour l'éclaircir, qu'il l'avoit tousjours pratiquée avant que de faire ses decret. J'entrai en suite dans les raisons qui la rendoient bien plus necessaire, & qui montreroient qu'elle estoit bien plus due à la poursuite que nous en faisons, tant en nostre nom, qu'en cely des Eveques qui nous avoient envoyés, qui tenoient un rang dans l'Eglise assés considerable pour obliger le Pape à ne pas refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'instance & de respect, puisque quand ils l'auroient eux mesmes ordonnée dans leurs dioceses ils en avoient l'autorité. Nous nous entretenimes assés long temps sur ce sujet, & en suite le discours estant venu sur la part que le Roy pouvoit prendre en cette affaire, je representai à M. l'Ambassadeur que l'interessé

de sa Majesté n'estoit pas qu'il se fît à Rome un decret tel quel , qui pûst exciter bien du trouble dans l'Eglise & dans son Royaume, & qui pûst luy donner prétexte de persecuter de ses sujets qui luy estoient tres affectionnés, bien qu'on les luy eust rendus suspects; mais que son véritable interest estoit de faire en sorte qu'il s'en fît un, contre lequel il n'y eust aucun sujet de reproche, dans lequel on gardast les formes accoustumées des jugemens Ecclesiastiques, & qui pûst servir à procurer la paix entre les Theologues par un éclaircissement solide de la verité. Que j'estimois que le Roy devoit aussi prendre garde de ne se pas rendre si aisément le ministre d'un decret tel quel qu'on obtiendrait par surprise, & duquel ceux qui l'auroient obtenu se serviroient pour opprimer la verité & ses defenseurs: parce qu'encore que les médiocrités qu'on avoit faites d'eux à la Cour, & les fausses impressions qu'on en avoit données à leurs Majestés, les eussent disposées à considerer ces gens-là comme l'objet de leur averfion; il pouvoit neantmoins ariver d'autres occasions, dans lesquelles on feroit d'autres decrets, qui ne seroient pas si agreables ny si avantageux au service & au contentement de leurs Majestés que celui-cy le leur paroistroit, & à l'exécution desquels on pretendroit à Rome qu'elles ne seroient pas moins obligées, & on voudroit peut-estre mesme les y necessiter par des voies extraordinaires, dont il n'y avoit que trop d'exemples. M. l'Ambassadeur me dit que la plus-part du monde disoit que toute cette affaire de nostre costé n'estoit qu'une cabale. Je luy dis qu'on pouvoit dire cela de nous comme on le pouvoit dire de S. Hilaire & de ces douze ou quatorze Evêques, qui se retirerent à une demie journée de Rimini une petite ville qui porte encore aujourd'huy le nom de *la Catholique, la Catolica*, après qu'un si grand nombre d'autres Evêques eurent souscrit à nne confession de foy qui ruinoit la foy de l'Eglise; & que si le S. Siege venoit à juger en nostre faveur, comme je ne doutois point qu'il ne fît s'il examinoit les choses & les decidoit, il seroit bien voir que ce ne seroit point une cabale. M. l'Ambassadeur me dit qu'à la Cour on avoit ce soupçon de nous, & qu'on y croioit que nous ne voulions tirer que de long; afin que pendant que l'affaire ne se jugeroit point & qu'elle demeureroit indécidée, le nombre de nos partisans pûst toujours s'augmenter & nostre parti se fortifier. Je fis sur cela connoître à M. l'Ambassadeur autant que je pus, les intentions sinceres & mesme les interests particuliers que nous avions que les choses se traitassent & s'expédiaient le plus promptement que cela se pourroit. Je luy dis pourtant qu'il

y avoit cette difference entre nos adversaires & nous, qu'eux ne vouloient que haïr la décision, afin de confondre toutes choses en les precipitant sous le pretexte du reproche qu'ils nous faisoient de les vouloir reculer; mais que pour nous nous souhaitions tellement les avancer, que la diligence qu'on y apporteroit, n'empêchast pas qu'on ne les examinast avec toute l'attention & le loisir convenables. Je dis aussi à M. l'Ambassadeur tout ce qui estoit contenu dans nos deux Memoriaux, & il n'y eust rien qu'il ne trouvast raisonnable. Je luy parlai en general de la fausseté insigne, que j'avois remarquée dans les écrits que M. Hallier avoit présentés aux Consulateurs touchant la confession de foy de Pelage, qu'il citoit le sçachant comme un ouvrage de S. Augustin; ou s'il ne le sçavoit pas, s'en reposant sur la bonne foy des Jesuites dont il les avoit reçeus, & sur la bonne foy desquels il les presentoit sans s'estre seulement donné la peine de les lire. M. l'Ambassadeur me parut fort touché de ce que je luy avois dit sur ce sujet; & il m'en parla d'une façon qui me fit connoître, que si ce que je luy disois se reconnoissoit véritable, M. Hallier entreroit à son égard & envers tout le monde dans le mépris que meritoit une action si malicieuse ou si servile, & d'une façon ou d'une autre si méprisable. Je ne sçai comment il se mit dans la suite de nostre entretien à lire deux chapitres du livre du Pere du Bos; mais je sçai bien que ce qu'il m'en leur, m'ayant donné occasion de luy parler de la necessité qu'il y avoit pour bien juger d'une Proposition de la considerer dans le lieu duquel elle estoit extraite, je luy apportai pour exemple celle-cy: *manducemus & bibamus, cum enim metemur, manducamus & bibimus*, nous montrons de main; & je luy demandai si en la considerant en elle mesme il ne la prendroit pas pour une Proposition indigne d'estre proferée par un Chrestien, & comme pouvant estre seulement le discours d'un Sardanaple, comme s'appant les fondemens de la Religion & de la pieté Chrestienne, comme détruisant toute esperance & prétention d'une vie éternelle, & comme favorisant le libertinage & la débauche. Je luy dis cependant que j'en avois tirée des livres d'un Ecrivain, aux travaux & à la predication duquel toute l'Eglise estoit principalement redevable de la lumiere de la foy qu'elle avoit reçue; qui nous excitoit plus qu'aucun autre à renoncer aux interests & aux voluptez du siecle & de nous mesmes; & ce d'un endroit, dans lequel il établissoit en l'avancant nn des principaux fondemens de l'esperance de nostre salut, sçavoir la résurrection des morts, en un mot de S. Paul aux Corinth.

chap. 15, verset 32 : où après avoir apporté d'autres preuves de cette vérité fondamentale de nostre Religion, il en apporte encore celle-cy, en disant, que si elle n'estoit constante, ce seroit en vain que nous pratiquerions toutes les actions pénibles & laborieuses de la vie Chrestienne, & que nous n'aurions qu'à nous donner du bon temps & à passer nostre vie dans les delices qui peuvent la rendre agreable à nos inclinations charnelles, puisqu'elle seroit si courte & que nous n'en aurions point d'autre après elle : *Si (secundum hominem) ad bestias pugnavis Ephefi, quid tibi prodest, si mortui non resurgunt ? manducemus et bibamus, etiam enim moriemur.* De sorte que M. l'Ambassadeur, qui voyoit combien cette Proposition, séparée de ce lieu-là & détachée des choses qui la precedent & qui la suivent, estoit impie & perilleuse ; reconnoissant aussi combien elle estoit sainte & édifiante considérée dans son lieu mesme ; pouvoit aisément juger de la nécessité & de la justice qu'il y avoit de considerer celles qu'on examinoit par rapport aux personnes à qui on les imputoit.

Nous visitâmes le jeudi 16 après-dînée le General des Dominicains, pour luy dire, comme nous fîmes, les raisons solides & importantes qui nous avoient empêchés de pouvoir donner des instructions secretes & particulieres sur les Propositions aux Consultants qui se trouvoient dans les assemblées qui se tenoient chez M. le C. Spada. Il agréa nos raisons, & nous pria de luy communiquer les écrits que nous avions présentés au Pape, ce que nous fîmes tres volontiers dès le jour mesme, en luy en envoyant une copie si-tost que nous fûmes retournés chez nous. Il nous dit aussi que ce qu'il croioit que nous pouvions désormais craindre davantage sur cette affaire, estoit qu'on y apportast quelque remede provisionel comme d'imposer silence aux parties. Sur quoy nous luy disîmes, que nous estions aussi bien préparés contre un expedient si indigne que sur le reste, & que nous avions un Memorial tout dressé pour le donner au Pape contre cette imposition du silence, si-tost que nous verrions qu'il y auroit le moindre besoin de le presenter.

D'autant plus que nos adversaires taschoient de tenir leurs écrits cachés, nous cherchions d'autant plus à communiquer les nostres & à les rendre publics. Il y avoit long temps que nous avions fait faire pour M. l'Ambassadeur une copie de nostre premiere information sur le fait, afin de l'informer avec le plus de soin que nous pourrions de tout ce que nous faisions dans nostre affaire. Je luy portai cette copie-là le vendredi 17, & le suppliai de commander à M. Hallier les siens seulement pour

une soirée, non pas afin que je les vîsse, car je les avois, mais afin que les aiant reçeus de sa main mesme je pusse luy montrer (à M. l'Ambassadeur) la fausseté insigne que je luy avois dit qu'il s'y trouvoit, & qu'il ne pût douter que M. Hallier ne fust coupable de l'avoir avancée. M. l'Ambassadeur agreea tout cela ; & il me dit qu'un Abbé qu'il me nomma, luy avoit dit depuis peu qu'il avoit ouï dire à M. Hallier & à ses Collegues, qu'il n'y avoit pas une page dans S. Augustin qu'on pût expliquer à la lettre, tant les écrits estoient obscurs & embarrassés. Je luy dis qu'il ne tiendroit qu'à luy d'en faire experience, quand il auroit agreable de les lire ; mais que s'il vouloit en lire quelque chose dans une langue qui luy fust plus naturelle, je luy serois voir le contraire par la traduction du livre de la correction & de la grace qui estoit imprimée, & que je croiois qu'il trouveroit belle.

J'avois sçu que le jeudi matin M. Albizzi n'estoit pas entré dans l'Assemblée du S. Office qui s'estoit tenue devant le Pape en mesme temps que les Cardinaux, comme il avoit accoustumé ; mais qu'il en estoit demeuré dehors avec les Consultants, & qu'il n'y estoit entré qu'avec eux. Cela m'avoit fait soupçonner que le Pape avoit parlé de nos Memoriaux avec Messieurs les Cardinaux ; mais j'appris le samedi 18 au matin qu'il pouvoit en estre demeuré exclus pour une autre affaire qui le regardoit encore de plus près ; & que je supprimé, quoyque j'en sçache fort assurément le détail, pour éviter de dire de luy des choses desavantageuses qui ne soient pas de la nécessité de mon sujet, puisqu'il mesme quand j'y suis obligé par cette consideration je le fais avec repugnance, & que je m'en abstiendrois volontiers si je ne craignois d'alterer la vérité & d'en frustrer ceux à qui je la dois.

Le mardi 21 nous allâmes sur le soir voir M. le C. Ghiggi. Nous trouvâmes dans son antichambre M. Hallier & ses Collegues. Quand M. du Noiset qui estoit à l'audience en fut sorti, ils y entrèrent ; quand ils en furent sortis nous y entraînâmes. M. le C. Ghiggi nous parla le premier, & en parlant de ces Messieurs qui venoient de le quitter il nous dit, *existimabant negotium finitum esse*, & quelques autres paroles entrecoupées que nous n'entendîmes pas bien, mais qui ne signifioient rien autre chose, comme je crois, sinon que ces Messieurs s'estoient trompés dans la pensée qu'ils avoient eue que ce fust une affaire faite. Sur quoy M. le C. Ghiggi nous dit que ce n'estoit pas à eux à en connoître les momens, *non est vestrum nisse tempora vel momenta.* Après qu'il eust fini, M. l'Abbé de Valcroislan luy dit que nous venions vers son Eminence, pour

ſçavoir ſi le Pape avoit ordonné quelque choſe ſur nos Memoriaux; & que les affaires qui eſtoient ſurvenûes depuis, & qui avoient beaucoup occupé le Pape & leurs Eminences (c'eſtoit l'emprifonnement de M. le C. de Retz) nous avoient empêchés d'en venir pluſtoſt demander des nouvelles. M. le C. Ghiggi nous répondit que ces affaires-là dūroient encore; mais qu'il croioit que le Pape auroit len ces Memoriaux, parce qu'il ne ſe paſſoit guere ſouvent plus de huit ou dix jours, ſans qu'on leuſt *oumes libelles ſupplices, Tous les Memoriaux*, & qu'on y miſt deſſus les réponſes. Nous entraîmes ſur les deux principales choſes que nous demandions par ces Memoriaux, ſçavoir la communication de nos écrits reciproque, & l'audience mutuelle en preſence les uns des autres; & pour perſuader M. le C. Ghiggi de la juſtice de noſtre demande, M. l'Abbé de Valcroiſant luy en repréſenta pluſieurs raiſons priſes de la nature de l'affaire. M. le C. Ghiggi prit toutes ces raiſons au contraire de ce que nous eſperions, car il les conſidera, comme ſi nous euſſions pretendu nous en ſervir pour donner la loy au Pape dans une choſe dont il eſtoit le maître. Il traita de meſme l'assurance avec laquelle nous parlions de la verité indubitable de nos ſentimens & de la fauſſeté des autres que nous combattions, comme ſi cette confiance ſi grande que nous avions euſt eſté un manque de ſoumiſſion à la deciſion qui pourroit en eſtre faite par le Saint Siege. Nous luy donnâmes au contraire les aſſurances verbales qui ſe pouvoient donner que nous avions au fond du cœur une auſſi véritable ſoumiſſion que cette confiance eſtoit grande; & nous luy diſmes qu'il ne falloit pas que ſon Eminence conſideraſt ces deux qualités comme oppoſées l'une à l'autre, parce qu'elles eſtoient toutes deux naturelles & ordinaires à ceux qui deſendoient la verité, comme au contraire ceux qui la combattoient manquoient ſouvent de l'une & de l'autre, ou ne les avoient que fauſſement & en apparence. M. le C. Ghiggi nous dit en ſuite que nous taſchâſſions d'eltre courts dans les écrits que nous aurions à donner, & que nous expliquâſſions nos deſſeins & prétentions, mais brievement & plus encore que nous n'avions fait dans le ſommaire des deux premiers écrits que nous avions préſentés. Il nous dit encore que nous ſerions bien de voir M. le C. Spada entre cy & quelques huit jours; & que nous ſiſſions dans ce temps-là nos inſtances auprès de luy, ſi nous voulions eſtre entendus nos adverſaires préſens, parce qu'il croioit bien qu'on recevroit nos écritures & qu'on nous donneroit audience; mais il nous faiſoit entendre que ce ne ſeroit que ſéparément les uns

après les autres. Il nous demanda auſſi ſi nous avions viſité M. le C. Pamphile, & il nous rémoignoit meſme quelque deſir que nous ne manquâſſions pas à l'aller informer. Nous luy répondîmes que nous avions fait pour cela tout ce qui nous avoit eſté poſſible depuis que nous avions ſceu que le Pape l'avoit mis de noſtre Congregation, mais que nos affaires ne pouvoient pas ſ'expliquer en courant; que toutes les fois que nous avions eſté chez M. le C. Pamphile, nous avions toujours trouvé ſa portiere ſi pleine de monde qui vouloit avoir audience de ſon Eminence, que nous avions eſté obligés de nous en retourner ſans la demander, & que nous euſſions meſme eu quelque conſuſion de l'aborder dans cet embaras pour luy faire la moindre ouverture de noſtre affaire. Mais que nous avions prié ſon Maître de Chambre, de nous ménager quelque temps dans lequel nous puſſions luy parler avec quelque peu de loiſir, & ſon Eminence avoir quelque attention à ce que nous luy dirions: que le Maître de Chambre nous avoit donné eſperance de nous marquer ce temps-là, mais que juſqu'alors il n'en avoit encore rien eſſecué, quoy qu'il nous euſt veu aſſez ſouvent dans ſon antichambre où nous eſtions allez pour l'en faire ſouvenir. Nous eſtions en effet allez quatre fois depuis le lendemain de l'Epiphanie chez M. le C. Pamphile, & nous ne l'avions jamais trouvé en eſtat de le pouvoir aborder. Mais nous faiſions toujours cependant tranſcrire un livre de nos écrits pareil à celui que nous avions préſenté au Pape pour le préſenter à ſon Eminence, ou lorſque nous luy parlerions de nos affaires, ſi ce livre eſtoit preſt quand ce bonheur nous ariveroit, ou quelque temps après que nous l'en aurions entrete nu. Mais nous voïons ſon Eminence auparavant. Nous diſmes tout cela à M. le C. Ghiggi qui en fut bien-aïſe: c'eſt il avoit quelque ſoupçon que nous negligions de voir M. le C. Pamphile, parce qu'il croioit apparemment que nous n'eſtimions pas, ny qu'il fuſt beaucoup inſtruit de ces matieres, ny qu'il euſt beaucoup de loiſir de ſ'en inſtruire. Nous parlaſmes enſin à M. le C. Ghiggi de cette fauſſeté inſigne, qui eſtoit contenue dans les écrits de M. Hallier, de laquelle j'avois parlé à M. l'Ambaſſadeur. M. le C. Ghiggi nous demanda comme en railant, ſi cette fauſſeté ſe trouvoit dans ceux que M. Hallier avoit donnés *in ſeſto*, ou bien dans ceux qu'il avoit donnés *in jure*, car il nous dit à l'inſtant que ce Docteur n'en avoit point donné d'autres *qu'in jure*, & encore adjouta-t-il qu'ils eſtoient bien *de communis*, & qu'ils avoient fort peu ſervi à la Congregation.

Au ſortir de chez M. le C. Ghiggi, nous allâmes

allâmes pour voir le Signor Eugenio nostre Advocat, pour luy dire l'estat bigearre de la pourfuite dans laquelle nous estions, & le prier de visiter MM. nos Cardinaux en nostre nom, & les supplier de nous delivrer de la fatigue & de la chicanerie de ces importunes & extraordinaires sollicitations. Nous ne le trouvâmes point; mais à nostre retour chez nous, on nous dit qu'il estoit venu un effasier de M. le C. Spada dire que son Eminence desiroit de me parler le lendemain matin.

CHAPITRE II.

De l'offre que M. le C. Spada nous fit vers la fin du mois de Janvier de nous entendre dans la Congregation qui se tenoit chez luy, & de la réponse que nous luy fîmes que nous estions tout prests à y comparoître dès qu'on nous auroit fait justice sur les condations que nous avions demandées. De la lettre que j'en écrivis à Messieurs les Evêques qui nous avoient députés.

JE ne manquai pas le lendemain matin de l'aller voir, & parce que tout ce qu'il me dit dans cette visite & dans deux autres, que nous luy fîmes l'une l'après-disnée de ce jour-là mesme, & la seconde le jeudi 23 avant qu'il allast chez le Pape, estoit assez de consequence pour estre mandé exactement, comme je fis le lundi suivant 27 à Messieurs les Evêques qui nous avoient envoiés; je ne le rapporterai point autrement icy qu'en y inserant la lettre quoyque fort longue que je leur en écrivis. Je l'adressai aux deux dont j'ai parlé, qui se trouvoient alors à Paris. Elle portoit ces termes.

MESSEIGNEURS,

Depuis huit jours il s'est passé en nos affaires une chose dont nous nous estimons obligés de vous donner avis sans retardement, & je me suis chargé de le faire, parce que j'y ai le plus agi, & que MM. l'Abbé de Valcroisfant & Angran estant occupés à d'autres choses qui nous pressent, ils se sont reposés de ce soin sur moy. Ils ont estimé qu'il n'y avoit rien à negliger dans toutes les choses que j'ai à vous dire: C'est pourquoy je tascherai davantage de vous les representer exactement, que de vous les dire en peu de mots. Nous estimons qu'il est de nostre devoir de vous en rapporter les moindres particularités, pour vous mieux faire entendre le tout, laissant après à vostre prudence d'en faire la relation à Messieurs vos Confreres, selon que vous le trouverés expedient pour leur satisfaction & pour le bien de l'affaire que vous nous avez commise.

Mardi dernier au soir comme nous revînâmes au logis, on nous dit qu'il estoit venu un homme de la part de M. le C. Spada qui avoit dit que son Eminence desiroit me parler. Le lendemain au matin je ne manquai pas de me rendre suivant cet ordre chez son Eminence. Je fus incontinent introduit dans sa chambre, & il me dit qu'il avoit ordre sans me specifier de qui (*tengo ordine* ce furent ses mots) de me faire sçavoir & à mes Collegues, que si nous avions quelque chose à proposer à la Congregation qui se tenoit chez S. E., & si nous voulions y comparoître, que nous y serions admis. Que si nous estions prests, ce pourroit estre pour lundi. Que les Docteurs nous advenâmes y pourroient estre en suite admis mécredi. Que comme nous estions venus à Rome les premiers, on nous avertissoit les premiers, & que nous y serions admis les premiers. Qu'on seroit apres aux autres le mesme traitement qu'à nous; & qu'ainsi les choses se passeroient doucement, & sans rien innover dans la pratique ordinaire selon laquelle on se gouvernoit.

Je répondis à M. le C. Spada qu'il m'avoit dit une nouvelle tres agreable, en m'apprenant que le temps fust venu dans lequel nous pourrions paroître en Congregation. Que nous n'avions jamais souhaité autre chose, & que ce seroit avec beaucoup de satisfaction que nous le serions; mais que le terme que son Eminence me proposoit estoit un peu court pour la premiere fois, qui demandoit une preparation un peu plus grande qu'à l'ordinaire, & qui fust proportionnée à la celebrite de la Compagnie devant laquelle on avoit à parler, & de l'action qu'on avoit à faire. Que ce ne seroit pas à moy à parler, mais à M. l'Abbé de Valcroisfant. Que je ne pouvois pas dire si précisément à S. E. s'il seroit prest pour le jour qu'elle m'avoit marqué. Que je l'esperois; mais qu'il falloit que je luy en parlasse avant que d'en donner à S. E. une parole arrestée.

Avant que je passasse plus avant dans ma réponse, S. E. me dit que si ce n'estoit pour lundy, on pourroit differer jusqu'à mécredi; mais qu'il souhaitoit d'en avoir réponse précédé ou ce matin-là mesme, ou sans faute l'après-disnée, pour donner en suite les ordres necessaires pour l'assemblée.

Je dis à S. E. que je ne manquerois pas de la luy porter l'après-disnée au plus tard; mais qu'outre le temps dont M. l'Abbé de Valcroisfant auroit besoin pour se preparer, nous serions aussi bien-aîsés d'avoir celuy de pouvoir auparavant nous abboucher en particulier avec les Consultants qui auroient à s'y trouver, avant que de les voir en public. Qu'on ne nous avoit point dit jusqu'alors qui ils estoient; &

toient ; que je suppliois S. E. de nous en faire donner une liste.

S. E. mit aussi-tôt la main à la plume, & prit la peine de l'écrire elle même ; puis me dit, que j'en fisse une copie, ce que je fis à l'instant en présence de S. E. qui lisoit cependant quelques Memoriaux ; & quoyque je visse encore quelque chose que j'eusse bien pu dire à S. E. sur le champ, neantmoins comme je fis reflexion que je devois revenir trouver S. E., je crus qu'il valloit mieux attendre à le luy proposer, après que j'en aurois conféré avec mes Collegues. C'est pourquoy aussi-tôt que j'eus achevé de copier cette liste, je pris congé de S. E.

Voilà, Messieurs, tout ce qui se passa en cette visite. Quand je fus de retour au logis, j'en fis rapport à mes Collegues, & leur montrai la liste que j'avois écrite, où estoient contenus les noms suivans en Italien.

1. *Le Maître du Sacré Palais.*
2. *Le General des Augustins.*
3. *Le Commissaire du S. Office.*
4. *Le P. Raphaël Aversa cy-devant General des Prêtres Regulars.*
5. *Le P. Procureur General des Cordeliers Conventuels de S. François.*
6. *Le P. Campanella de l'Ordre des Carmes.*
7. *Le P. Luca Vadogo de l'Ordre reformé de S. François Supérieur du Convent de S. Isidore de la nation d'Irlande.*
8. *Le P. Cirio cy-devant Procureur General de l'Ordre des Servites.*
9. *Le P. Delbene Supérieur de la Maison de S. André de la Val de l'Ordre des Theatins.*
10. *Le Procureur des Capucins.*
11. *Le P. Sfortia Palevicini de l'Ordre de la Société de Jesus, & Lecteur en Theologie dans le College Romain.*
12. *Le P. Maître Celestin Bruni Augustin.*
13. *Et le P. Tartaglia de l'Ordre des Carmes Descalces.*

Cette liste & ce que j'avois rapporté aiant esté considerés entre nous, ce que nous pûmes résoudre de principal sur le champ, fut que M. de Valcroissant demeureroit au logis pour commencer à travailler pour comparoître en la Congregation mecredi prochain, & que M. Angran & moy retournerions aussi-tôt après dîner le dire à M. le C. Spada, avec les autres choses que nous considerâmes qu'il estoit besoin de représenter à S. E.

Nous retournaîmes l'après-dînée, Messieurs, chez M. le C. Spada, & nous dîmes à S. E. que M. de Valcroissant eust bien sou-

se préparer pour cette premiere fois ; que neantmoins nous l'avions laissé au logis, qui commençoit à travailler pour se tenir prest pour mecredi prochain, qui estoit le plus long terme que son Eminence nous eust donné. Que cependant, nous avions considéré quelques choses auxquelles il seroit besoin de pourvoir avant cela, si desja l'on n'y avoit pourveu ; sçavoir touchant les deux memoriaux que nous avions présentés à sa Sainteté, & auxquels nous n'avions point encore eu de réponse. Que nous ne sçavions pas si le Pape les avoit réglés ou non. Que par l'un nous avions demandé que lorsque nous aurons à comparoître dans la Congregation, non seulement les Docteurs qui estoient icy contre nous, mais aussi les Jesuites qui estoient nos principales parties, fussent obligés de comparoître personnellement devant la Congregation en nostre présence, & de répondre aux accusations & instances que nous avions desja faites, & que nous avions encore à faire contre eux dans le cours de cette affaire. Qu'il estoit besoin avant que nous comparussions, que ce fust réglé par sa Sainteté. Que de plus nous avions considéré que dans la liste des Consultants que S. E. nous avoit donnée, il y avoit le nom d'un Jesuite ; qu'une partie ne pouvoit pas estre juge, & que nous n'avions garde de reconnoître jamais aucun Jesuite pour nostre juge, & moins encore celui-cy qu'un autre ; parce qu'outre la qualité qu'il avoit commune avec tous les autres, il nous estoit tombé entre les mains des Ecrits qu'il avoit donnés l'année passée à ses écoliers dans le College Romain, dans lesquels nous estions prests de faire voir qu'il avoit enseigné le pur Pelagianisme, c'est à dire des maximes entièrement opposées à tous les principes essentiels de la doctrine de S. Augustin contre les Pelagiens, comme nous offrons de l'en convaincre. Qu'outre cela parmi ces Consultants nous avions vu le Procureur General des Cordeliers Conventuels, que nous pensions que c'estoit le P. Moste qui avoit fait un panegyrique du livre du P. Annat nouvellement imprimé, dans lequel la doctrine & l'autorité de S. Augustin estoient outragées indignement. Que nous avions accusé ce Pere devant sa Sainteté comme aiant prevarié en ce point dans son devoir, & que nous ne pouvions pas le reconnoître pour juge dans une chose, dans laquelle nous l'avions deserté comme criminel. Qu'enfin S. E. ne nous avoit pas marqué, qui seroit Secrétaire dans cette Congregation ; que si l'on devoit en choisir un entre les autres Consultants qui y estoient marqués, que nous n'avions rien à dire ; mais que si M. Albizzi pre-

meon nous avoit dit qu'il l'avoit faite jusqu'à
présent dans les Congregations particulieres
que leurs Eminences avoient tenuës, que nous
n'estions pas résolus de nous trouver où il se-
roit cette charge, parce que c'estoit un hom-
me qui nous estoit trop suspect pour les raisons
que nous avions représentées dans nos memo-
riaux, & pour d'autres que nous deduirions
plus amplement en tems & lieu s'il estoit be-
soin. Que nous supplions tres humblement
S. E. que tout cela fust réglé entre cy & me-
credi, s'il ne l'estoit desja; & que cela posé
nous nous trouverions sans faute prests à par-
ler ce jour-là dans la Congregation.

M. le C. Spada nous repartit, que ce dis-
cours sembloit assés different de celui qui luy
avoit esté tenu le matin. Que nous disions
bien que nous comparoissions, mais que
d'ailleurs nous demandions des choses qui es-
toient contraires au dessein que nous disions
en avoir. Que nous scävions bien que la réso-
lution n'estoit pas de nous entendre en presen-
ce les uns des autres; que ce n'estoit pas le sty-
le du S. Office. Que sa Sainteté pouvoit pour-
voir aux choses sans toutes ces formalités. Que
toutes les Congregations qui avoient esté fai-
tes, n'estoient pas mesme necessaires. Que si
leurs Eminences avoient à observer tousjours
cela dans toutes les affaires qui se presentent
tous les jours, il ne leur seroit pas possible d'y
fournir. Que la grace qu'on nous faisoit de
vouloir bien nous entendre en la maniere qu'il
nous proposoit, ne nous estoit pas due; que
nous la pouvions accepter si nous voulions;
que si nous ne la voulions pas, personne ne
nous forçoit de la recevoir, *beneficium*, dit-il,
non confertur invidis; cependant que nous n'a-
vions pas sujet de la refuser, puisqu'on nous
promettoit de nous entendre si amplement
que nous voudrions, au lieu d'une heure trois
jours, & de recevoir tant d'Ecritures que nous
en voudrions donner, deux rames de papiers
si nous voulions; & qu'on nous asseuroit qu'il
ne se seroit rien qu'auparavant on n'eust pesé
& discuté le tout fort exactement. Quant aux
Consulteurs que nous recusions, qu'il nous
pouvoit asseurer, comme il avoit desja fait au-
paravant, que depuis que cette Congregation
estoit établie, aucun Jesuite ny aucun de leur
part ne luy avoit parlé de ces affaires. Que si
nous voulions recuser ceux dont nous parlions,
nos adversaires en pourroient recuser d'autres.
Que nous ne devions avoir aucun ombrage de
ces Theologiens, puisqu'ils n'avoient point de
voix decisive, *audimus*, dit-il, *illos differentes*,
comme nous vous entendrons. Que quand
mesme il y auroit des Prelats avec leurs Emi-
nences, ils n'auroient point de voix decisive,
mais qu'après avoir entendu les pensées des

uns & des autres, leurs Eminences estoient
pour considerer le tout, en faire rapport à sa
Sainteté, & le tout estre estimé & réglé selon
ce que la justice & la verité & l'obligation que
le S. Siege avoit de pourvoir aux besoins de
l'Eglise & des fideles pouvoient demander.
Quant au Secrétaire, que sa fonction estoit
tres petite & peu importante en ces Congre-
gations, qu'il n'y pouvoit quoyque ce fust;
que tout ce qu'il y faisoit, estoit qu'après que
les Theologiens avoient parlé une heure qui
plus qui moins, lorsqu'ils venoient à conclur-
re & à dire, *summius in voto*, &c. c'estoit,
dis-je, d'écrire les paroles qui luy estoient
dictées par celui qui parloit, & lesquelles es-
toient aussi écrites par d'autres qui en pou-
voient avoir la curiosité, & qui vouloient
prendre ce soin.

Voilà, Messieurs, la substance de la ré-
ponse que M. le C. Spada nous fit. S'il l'avoit
dictée luy mesme, elle seroit sans doute beau-
coup mieux conceüe & plus fortement expri-
mée, que je n'ai pu vous la rapporter. C'est
une chose fort difficile d'avoir à représenter
par écrit le discours de qui ce soit, mais
encore plus d'un si grand genie & d'un esprit
si puissant & si élevé qu'est celui de M. le C.
Spada: c'est pourquoy, quand vous lirés ce
que j'en ay peu comprendre & ramasser, je
vous supplie de vous représenter la façon
pleine d'esprit & de force avec laquelle S. E.
le pouvoit dire.

Vers la fin de son discours il rentra dans le
principal point de nostre demande, qui est
d'avoir nos parties presentes; & nous nous ar-
restâmes tellement à celui-là qu'il ne fut en
suite plus parlé des autres. C'est pourquoy
nous aiant représenté derechef que cette pre-
sence de parties, ce contradictoire que nous
demandions, n'estoit point l'usage du S. Offi-
ce; quand il eust achevé de parler, nous luy
repliquâmes que nostre intention n'estoit
nullement d'apporter aucune alteration aux
loix & pratiques du S. Office, mais que S. E.
devoit aussi considerer, que nous n'y avions
point eu recours. Que c'estoit au Pape que
nous avions recouru comme au Vicaire de Je-
sus-Christ & au chef de l'Eglise, que nous luy
avions représenté au nom des Eveques qui
nous avoient envoies la surprise qu'on avoit
dessein de faire à sa Sainteté, que nous l'avions
suppliee d'y prendre garde, & qu'attendu le
bruit que ces contestations faisoient parmi les
Catholiques, nous l'avions tres humblement
suppliee d'établir une Congregation sole-
nnelle à l'instar de celle qui avoit esté tenue
sous Clement VIII & Paul V, dans laquelle
les parties fussent entendues de vive voix &
par écrit en présence les uns des autres. Que

„ les lettres que nous avions presentées d'abord,
 „ portoient cela tres expressement. Que le Me-
 „ morial que nous avions donné en consequence
 „ de ces lettres, le contenoit aussi fort évidem-
 „ ment. Que toutes les remonstrances de vive
 „ voix, que nous avions faites sur cette affaire
 „ tant à sa Sainteté qu'à leurs Eminences pen-
 „ dant un an entier, avant que cette Congrega-
 „ tion nous eust esté déclarée, n'avoient esté
 „ que pour l'obtenir en cette forme. Qu'enfin
 „ après tout cela cette Congregation nous avoit
 „ esté déclarée sans restriction; que nous en a-
 „ vions donné avis aux Evêques qui nous a-
 „ voient envoiés; que le bruit s'en estoit répan-
 „ dant un an entier, & que nous avions agi
 „ jusqu'à present dans cette confiance, & que
 „ nous ne pouvions que nous ne fussions un peu
 „ étonnés de la difficulté que nous rencontrions
 „ dans l'exécution.

„ Je pense, Messieurs, que nous n'estions
 „ guere plus avancés que cela dans cette repli-
 „ que; lorsque M. le C. Spada reprit la parole
 „ & nous dit, que nous devons considerer ce
 „ qu'il nous avoit dit deja plusieurs fois, que
 „ lorsqu'il s'estoit traité de cette affaire au
 „ temps de Pie V, il n'y avoit point eu de par-
 „ ties entendues, de mesme sous Gregoire XIII,
 „ en suite sous Urbain VIII, & finalement
 „ sous ce Pontificat-cy que les choses n'avoient
 „ pas esté traitées autrement, & que l'on n'es-
 „ toit pas resolu de changer ce procédé.

„ Nous inferames dans son discours, qu'en-
 „ tre les temps de ces Papes-là qu'il venoit de
 „ nommer, il y avoit eu Clement VIII &
 „ Paul V, sous lesquels on avoit procédé en la
 „ maniere que nous avions demandée que cela
 „ se fust.

„ S. E. continuant son discours répondit que
 „ oui; mais qu'on n'avoit pas dessein aujourd-
 „ huy de remettre sur le tapis les matieres qui
 „ avoient esté agitées en ce temps-là, qu'il n'es-
 „ toit question que de qualifier précisément
 „ cinq Propositions; ce qu'elles estoient en elles
 „ mesmes dans les termes dans lesquelles elles
 „ sont conceûes. Que cela se pouvoit faire par
 „ la seule inspection de ce qu'elles estoient, sans
 „ considerer ce qui avoit esté fait, & sans enten-
 „ dre des parties contradictoirement.

„ Nous dismes à S. E. que nous ne pouvions
 „ assez nous étonner, que quelques-uns pussent
 „ avoir cette prétention qu'on pût ne point
 „ toucher à la matiere de *Auxiliu*, & neant-
 „ moins decider de ces Propositions. Qu'il es-
 „ toit fort-aisé de prouver évidemment, qu'on
 „ ne pouvoit pas toucher à aucune sans que tou-
 „ te la matiere de *Auxiliu* fust decidée & empor-
 „ tée toute entiere de part ou d'autre par des
 „ consequences tres certaines.

„ S. E. nous dit que c'estoit nostre préten-

tion, que nos adversaires en avoient une autre, „
 qu'ils croioient estre aussi-bien fondés dans la „
 leur que nous dans la nostre. Qu'ils croioient „
 qu'il estoit fort-aisé de separer ces Proposi- „
 tions de la matiere de *Auxiliu* aussi certaine- „
 ment que nous croions le contraire. Et enfin „
 que nous ne devions point douter, que ceux „
 qui seroient employés à les qualifier, ne con- „
 siderassent en ce faisant toutes les consequen- „
 ces & les dependances qu'elles pouvoient a- „
 voir; & que pour cela, il n'estoit pas besoin „
 d'en venir à une conference contradictoire tel- „
 le que nous la demandions.

Nous dismes à S. E. que cette matiere estoit „
 d'elle mesme si difficile, si sujette à equivo- „
 ques, qu'elle avoit esté si embrouillée & si „
 obscurcie par nos adversaires; qu'il ne se pou- „
 voit faire que la conference reciproque ne fust „
 tres utile pour la developper & l'exposer en „
 son jour parfait aux yeux de la Congregation. „
 Quant à ce que S. E. nous disoit de qualifier „
 ces Propositions en la maniere qu'elle nous „
 propoisoit, ce n'estoit point du tout le dessein „
 des Evêques qui nous avoient envoiés à Ro- „
 me, ny le nostre; que nous nous mettions „
 fort peu en peine de ce que pouvoit valoir & à „
 quoy pouvoit estre étendu un terme sujet à „
 diverses interpretations; que s'il n'y avoit eu „
 que cela dont il eust esté question, les Evê- „
 ques qui nous avoient envoiés, n'auroient pas „
 seulement voulu mettre la main à la plume, „
 ny nous sortir de nos cabinets; mais que ce „
 qui avoit fait leur sollicitude & la nostre, c'es- „
 toit les verités Catholiques qui estoient conte- „
 nuës dans ces Propositions; qui nous avoient „
 esté enseignées par Jesus-Christ; & qui es- „
 toient arrivées jusqu'à nous par les Ecritures „
 Saintes & par la Tradition continuelle des Pa- „
 pes, des Saints Peres, & des Conciles, que „
 nous considerions qu'on s'efforçoit de renver- „
 ser sous le pretexte de quelques mauvais sens „
 auxquels ces Propositions pouvoient estre en- „
 tenduës. Qu'ainsi ces Propositions n'estoient „
 pas le premier objet de nos pensées & de nos „
 soins; mais qu'ayant esté prises par nos adver- „
 saires comme un moyen fort plausible pour „
 ruiner toute la doctrine Catholique de la gra- „
 ce, & sachant fort bien qu'on ne pouvoit les „
 toucher, sans qu'on entrast d'abord au fond de „
 toutes les difficultés qui sont dans l'Eglise sur „
 cette matiere; pour ne point nous divertir du „
 chemin que nos adversaires nous avoient fraié „
 pour obtenir qu'elles fussent enfin terminées, „
 nous avions jugé qu'il suffisoit que la Congre- „
 gation que nous avions demandée fust établie „
 pour vider ces Propositions, afin d'estre „
 obligée de vider aussi tout le reste à fond. „
 Qu'enfin pour ne point entrer plus avant dans „
 la discussion de ce que nous disions, si ces Pro- „
 positions „

positions ne touchoient point la matiere de la grace ce n'estoit point nostre affaire ; parce que nous n'estions enuoyés que pour ce sujet, & que c'estoit ce qui faisoit les divisions qui sont aujourd'huy dans l'Eglise; que nous estions venus chercher auprès du S. Siege un remede souverain, qui fust capable d'establi une paix solide entre les Catholiques, en éclaircissant parfaitement la verité; que la Congregation que nous demandions avoit esté éliminée le remede le plus convenable & le plus proportionné aux circonstances présentes que l'on y pult apporter; que l'ayant demandée si expressement & durant un si long temps que nous l'avions demandée, & puis apres nous ayant esté signifiée sans aucune restriction, nous avions tout sujet de presumer, de prétendre, & de croire qu'elle estoit établie; que si elle l'estoit, nous en demandions l'exécution; que si elle ne l'estoit pas, tout ce que nous avions à faire estoit de demander qu'elle s'establist.

M. le C. Spada nous fit instance sur les Ecritures que nous avions déjà présentées à la Congregation, par lesquelles nous l'avions comme reconnuë, & témoigné estre satisfaits de l'institution qui en avoit esté faite, & nous demanda pourquoy nous faisions difficulté de continuer, de parler & d'écrire en la maniere que cela estoit déjà commencé; puis que nous estions certains qu'on auroit égard à tout ce que nous aurions à représenter, aussi-bien de cette façon que d'une autre, & que d'ailleurs la Sainteté n'estoit pas obligée de recevoir de nous la regle qu'elle auroit à tenir dans la conduite de ce jugement.

Nous dismes à S. E. que nous avions donné ces Ecritures, parce que la Congregation nous ayant esté accordée sur nostre demande purement & simplement, nous avions supposé avec toute sorte de raison, qu'elle estoit établie dans les termes que nous l'avions demandée; que sans cela nous n'aurions point donné d'Ecritures, mais continué nos instances pour son établissement; & qu'outre plusieurs raisons que nous avions représentées pour l'obtenir, & l'obligation que les Evêques nous avoient imposée de la poursuivre jusqu'à ce que nous l'eussions obtenuë, nous en avions encore une tres puissante: sçavoir, qu'autant que nous pouvions nous en connoître, après nous estre bien examinés de tous costés, & avoir bien fait reflexion sur la cause que nous soutenions, nous ne voïions point que nos adversaires nous pussent rien reprocher à quoy nous ne satisfissions fort aisément soit dans le fait soit dans le dogme; que nous ne voïions pas que de leur costé la chose fust si nette; qu'ainsi si n'ayant à leur opposer que des verités tres constantes, & que nous serions prêts de leur

prouver par pieces justificatives, & ne croiant pas qu'ils eussent rien à nous dire de considérable qui ne soit faux, supposé & calomnieux, nous n'estions point du tout résolus de mettre en égale balance ce qu'ils avoient à dire avec ce que nous dirions, comme il pourroit estre, si nous n'avions le moiën de refuter solidement ce qu'ils diroient, & de faire voir aux yeux de toute la Congregation qu'ils ne pourroient rien répondre de solide à ce que nous leur objections. Quant à ce que S. E. nous avoit déjà dit plusieurs fois, qu'il n'estoit pas nécessaire que le Pape observast tout ce que nous demandions afin de pourvoir à cette affaire; nous luy declarasmes, que nous ne doutions nullement que la plenitude de la puissance du Pape & la sollicitude generale qu'il doit avoir de toutes les Eglises, ne luy donnast droit de pourvoir de son propre mouvement à une heresie ou à qui ne seroit que de naistre, ou qui auroit déjà pris accroissement dans quelque endroit du monde que ce pult estre, non seulement sans entendre de partie en jugement contradictoire, mais aussi sans faire les Congregations secretes qui ont esté faites jusqu'à present, comme M. le C. Spada l'avoit dit luy mesme auparavant, & comme nous eussions pu le prouver bien facilement par l'exemple de Celestin premier, quand sur l'avertissement qu'il receut de S. Prosper & d'Hilaire, il vangea Saint Augustin contre les mépris que les Prestres de Marseille faisoient de sa doctrine, quoy qu'ils fussent beaucoup moins que ceux que les Jésuites & leurs imitateurs en font aujourd'huy. Que si un Pape en usoit ainsi en toute autre rencontre, & s'il faisoit une bonne constitution pour reprimer l'audace de quiconque altereroit les maximes de la foy & celle des bonnes mœurs; cette constitution seroit tres legitime & tres valable, & tous les fideles seroient obligés de la reverer & d'y obéir selon les loix & les coutumes de l'Eglise; mais que dans l'estat où l'affaire estoit venuë aujourd'huy, nous estimions qu'il estoit de la justice & de l'intérêt mesme du Saint Siege, aussi-bien que du nôtre & de celui de l'Eglise, de faire ce dont nous supplions le Pape avec toute sorte d'instance, de soumission & de respect. Que c'estoit une demande de laquelle nous ne pouvions rien relâcher n'estant que Commissionnaires. Et comme nous crûmes que cette sermeté pourroit avoir quelque chose de desagréable, afin que nous ne parussions pas nous y attacher avec opiniastrété, nous dismes que pour penser à autre chose après les ordres que nous avions reçeus des Evêques, il faudroit leur écrire pour sçavoir s'ils persisteroient dans la mesme résolution; que s'ils la changeoient, à quoy il n'y avoit point d'apparence, nous pour-

pourrions aussi prendre une autre conduite que celle que nous tenions ; mais que jusqu'à ce qu'ils eussent changé leurs ordres , nous avions obligation de ne nous en point départir.

S. E. nous demanda comme en passant , si nous avions envie de prendre cet expédient pour prolonger l'affaire ; à quoy il eust esté bien-aisé de repartir , que si nous eussions eu cette pensée , nous aurions embrassé l'ouverture que S. E. nous en avoit faite , en nous offrant tant d'audiences que nous en désirerions avoir , & en nous assurant qu'on recevrait tant d'Écritures que nous en voudrions donner : mais nous nous contentâmes d'assurer S. E. , que si on nous mettoit à l'épreuve de cela dans la manière d'agir que nous demandions , on reconnoîtroit le desir extreme que nous avions de voir l'affaire bien-tôt achevée , & que jamais il ne seroit apporté de nostre part aucun retardement à sa décision.

Et comme nous continuâmes à témoigner à S. E. que si c'estoit des choses dont nous fussions les maîtres , nous fassions tant d'estat de ses sentimens , & nous avions tant de déférence pour ses pensées , que nous luy demandions ce qu'elle estimeroit que nous devions faire : M. le C. Spada nous dit , que nous fissions ce que nous verrions estre à propos. Que nous pouvions accepter & ne pas accepter la grace que l'on nous vouloit faire de nous entendre en la manière qu'il avoit ditte. Que si nous voulions encore prendre ce soir pour en délibérer avec M. de Valcroissant , qu'il nous donneroit encore ce temps-là pour nous aviser ; mais qu'il en vouloit sçavoir nostre dernière résolution le lendemain matin , avant qu'il allât chez le Pape à l'Assemblée du S. Office. Nous n'eûmes garde de refuser cette faveur de S. E.

Voilà, Messieurs, où nous en demeurâmes dans cette visite. S. E. nous avoit dit , sans doute encore plusieurs autres choses pour confirmer celles que je vous ai représentées , & avec plus d'energie que je n'ai pu vous les représenter ; mais j'ai cru que je serois assés , si je pouvois vous représenter la substance des principales ; soit parce qu'il en échappe quelques-unes à la mémoire , soit parce qu'il y en a d'autres qui ne sont pas de l'essence de l'affaire.

Le jeudi matin M. de Valcroissant demeura encore au logis , travaillant tousjours à se préparer pour mercredi , & M. Angran & moy retournâmes chez M. le C. Spada , ainsi qu'il nous avoit dit le jour précédent ; & nous dîmes pour réponse à S. E. quasi en ces propres termes : Que nous ne pouvions accepter l'offre que S. E. nous avoit faite la veille qu'aux

conditions que nous luy avions représentées ; qu'avec ces conditions nous estions prests de l'accepter & d'y satisfaire ; & que nous ne desespérions point de l'obtenir , quand sa Sainteté & leurs Eminences auroient considéré combien elles estoient justes & importantes , & qu'elles auroient encore fait réflexion que jamais il n'estoit arrivé qu'elles eussent esté demandées au S. Siege & qu'il les eust refusées ; & que jamais dans aucune sorte de jugement il n'estoit peut-estre arrivé , que des Juges eussent dit à une partie qu'ils estoient prests de l'entendre , & qu'elle eust répondu qu'elle estoit prest de parler , mais à la charge que sa partie seroit présente à ce qu'elle diroit , & que ces Juges eussent refusé cette condition. Nous adjoutâmes que pour faire voir à S. E. que ce n'estoit pas une opiniastreté particuliere , mais une obligation tres expresse qui nous faisoit agir ainsi , qu'outre la commission generale que nous en avions , qui nous avoit souvent esté reiterée par des lettres particulieres , nous supplions S. E. d'en voir une que nous avions reçue depuis peu , où cet ordre estoit encore renouvelé tres expressement. Et sur ce, Messieurs, nous luy présentâmes une copie de la lettre que vous nous avés fait l'honneur de nous écrire le 28 Novembre dernier ; nous suppliâmes son Eminence de vouloir la lire ; & nous luy offrîmes de luy en laisser l'Original pour plus grande seurété.

S. E. nous dit qu'il n'estoit pas besoin de cela , neantmoins que si nous voulions pour nostre satisfaction en faire lecture qu'elle l'écouteroit. Nous en fîmes lecture en sa présence sur l'Original.

La lecture achevée , S. E. reprit de la lettre ce qui regarde nos adversaires , & dit en leur defense qu'ils ne luy avoient point du tout témoigné avoir envie de fuir la conference reciproque ; qu'ils avoient au contraire témoigné la desirer & y estre tout prests ; mais qu'ils avoient aussi déclaré , que de quelque façon que le S. Siege voullust proceder en cette affaire , ils en estoient contents.

Nous répliquâmes sur cela à S. E. que nous ne nous étonnions pas beaucoup s'ils avoient témoigné en quelques occasions desirer cette sorte de conference ; mais que nous estimions que ce qui leur donnoit la hardiesse d'en parler ainsi , estoit qu'ils voioient qu'on n'estoit pas disposé à nous l'accorder ; & que s'ils reconnoissoient qu'il en fallust venir là , ils n'en auroient pas tant d'envie.

S. E. nous dit que c'estoit autre chose de deviner quelles estoient les intentions cachées des personnes , & autre chose de dire ce qu'il en paroïssoit au dehors ; mais que quant à ce qui paroïssoit de ces Messieurs , on ne pouvoit qu'on

„ qu'on ne leur rendist ce témoignage, qu'ils
„ estoient tout disposés à cela; & que d'autre
„ coûté ils ne laissent pas d'avoir une pleine
„ soumission à tout ce qui seroit ordonné par le
„ S. Siege, non seulement pour ce qui estoit de
„ la décision du fond, mais aussi pour ce qui se-
„ roit trouvé à propos d'estre observé dans la
„ maniere d'agir.

„ Ces deferences étudiées que MM. nos ad-
„ versaires ont toujours à la bouche & dont ils
„ font parade en toute occasion, me firent sou-
„ venir que le principal artifice dont Pelage &
„ Celeste se servoient pour surprendre le Pape
„ Zozime, fut la soumission entière qu'ils luy
„ témoignèrent, comme le C. Baronius (*) le
„ remarque. Mais tout ce que nous répondîmes
„ à S. E. fut, que nous ne jugions pas en cela
„ seulement de leurs intentions cachées, mais de
„ ce qu'ils nous avoient fait connoître à nous
„ mesmes, aussi-tôt apres leur arrivée en presen-
„ ce d'une personne d'une foy irréprochable
„ dont S. E. pourroit l'apprendre, s'il estoit be-
„ soin. Car leur aiant proposé de demander eux
„ & nous d'un commun accord une Congrega-
„ tion de cette nature, ils avoient à la fin & es-
„ tant pressés de se declarer témoignèrent nettement
„ que si nous pouvions l'obtenir, ils pourroient
„ se résoudre d'y comparoître; mais qu'aupar-
„ avant ils seroient tout ce qu'ils pourroient
„ pour l'empescher, demandant formellement
„ & sans parties ouïes une condamnation pure &
„ simple des Propositions. Nous adjoutâmes
„ que ce procedé oe nous surprenoit point, par-
„ ce que nous connoissions certainement qu'ils
„ ne pourroient rien avancer contre nous ny de
„ vive voix ny par écrit qui püst subsister, quand
„ il faudroit l'examiner en le comparaot avec ce
„ que nous aurions à dire contre pour le détruire.

„ S. E. oous dit que nous en parlions avec
„ beaucoup d'assurance; mais qu'ils n'en par-
„ loient pas avec une moindre confiance de leur
„ coûté; & qu'ils avoient bien fait voir par tous
„ les livres qu'ils avoient faits oe cette matiere
„ aussi-bien que nous, qu'ils pourroient se de-
„ fendre bien aisément de vive voix & par écrit,
„ parce que c'estoit une chose bien plus aisée que
„ quand il se falloit résoudre d'imprimer & de
„ faire tout le monde juge de ce que l'on avan-
„çoit.

„ Nous disîmes à S. E. que nous ne nous pou-
„ vions pas persuader, qu'elle eust vu les livres
„ des uns & des autres; parce qu'asseurement
„ elle n'auroit pas manqué de reconnoître qu'ils
„ avoient esté reduits par cette voie à la nécessité
„ ou de se taire ou de ne pouvoir plus rien dire
„ que des choses insoutenables.

„ S. E. ne demeura pas d'accord de ce que
„ nous disions, mais aussi elle n'y résista pas tout

„ (*) *Annal. Eccl. ad Ann. 437 & 418.*

à fait : mais laissant la chose comme entre
„ deux, en disant que c'estoit là nostre pensée &
„ que d'autres peut-estre en auroient un autre
„ sentiment, je ne scay comment nous rentra-
„ mes dans le sujet principal de nostre discours,
„ mais S. E. oous apporta pour instance contre
„ nostre demande le Colloque de Poissy & de
„ Fontainebleau, & les autres disputes ordina-
„ res qui ne produisirent aucun fruit.

„ Nous repartîmes à ces Colloques & à ces
„ disputes ordinaires, qu'il ne falloit pas s'éton-
„ ner, si cela arivoit ainsi, parce qu'il n'y avoit
„ point en ces rencontres, de juges qui fussent
„ pour determiner, apres avoir ouï les parties,
„ celle qui avoit raison.

„ S. E. nous dit de plus, qu'elle s'étonnoit
„ de l'assurance avec laquelle nous parlions les
„ uns & les autres de nos affaires. Nous luy dis-
„ mes que cela mesme devoit faire, qu'on se re-
„ solust de nous joindre ensemble, pour recon-
„ noître qui de nous avoit raison dans ce qu'il
„ oisoit avancer en l'absence de son adversaire.

„ S. E. nous dit que ces conferences recipro-
„ ques ne faisoient qu'aigrir & alterer davantage
„ les esprits, & produire de la division & du
„ bruit. Nous disîmes à S. E. que s'il y avoit
„ quelqu'un qui s'échauffast mal à propos dans
„ ces conférences, ce seroit à son dommage; &
„ que d'ailleurs dès que leurs Eminences recon-
„ noistroient, que quelqu'un commenceroit à
„ s'échauffer plus que de raison, un petit aver-
„ tissement mettroit toutes choses en repos; &
„ que nous supplions S. E. de considerer ce que
„ nous luy avions representé pour obtenir cette
„ conference.

„ S. E. oous dit que nous pouvions la procu-
„ rer, & que si le Pape l'ordonoit, à la bonne
„ heure. Nous luy disîmes que nous avions à la
„ procurer non seulement auprès de sa Sainteté,
„ mais encore auprès de S. E. Que nous savions
„ bien que le Pape ne seroit rien en cela sans ses
„ avis, & que sa Sainteté en faisoit tant d'estime,
„ que nous ne doutions point que de quelque
„ coûté qu'elle panchast, elle ne donnast un tres
„ grand branle à l'affaire. C'est pourquoy nous
„ avions aussi recours à elle, & nous la supplions
„ d'appuyer nostre demande auprès de sa Sain-
„ teté.

„ J'allai le soir du mesme jour, Messieurs,
„ avertir M. l'Ambassadeur de tout ce qui s'es-
„ toit passé dans ces trois visites que nous avions
„ faites à M. le C. Spada, & le supplier que le
„ lendemain qui estoit le jour de son audience
„ ordinaire, il nous fît la faveur d'en parler à sa
„ Sainteté & de luy demander audience pour
„ nous, afin que nous pussions nous mesmes luy
„ faire nos remonstrances. M. l'Ambassadeur
„ me le promit. Et en effet le lendemain au so-
„ tir de son audience, il me dit qu'il en avoit
„ parlé.

parlé amplement à sa Sainteté; qu'elle en estoit desja informée; & qu'elle sçavoit aussi fort bien tout le contenu en nos Memoriaux. Il adjouta, que sa Sainteté pensoit à donner ordre à tout, mais qu'elle le feroit en son temps & en la maniere qu'elle le verroit à propos; que cependant nous demeurassions en repos, que nous eussions patience, que nous nous tinsions prests pour paroistre possible devant sa Sainteté & nos parties présentes, lorsque nous nous y attendrions le moins. Qu'elle estoit resoluë de terminer cette affaire avec toute la solemnité possible, & que nous ne nous en retournerions pas en France les uns ny les autres, que nous n'eussions esté ouïs aussi amplement que nous pouvions le desirer.

Voilà, Messigneurs, en general ce que M. l'Ambassadeur me put dire de la disposition dans laquelle il avoit trouvé le Pape; & sans me rien spécifier précisément de ce qui regardoit le particulier de nos demandes, il m'en dit assez pour nous obliger de nous tenir prests à tout.

J'assurai M. l'Ambassadeur que nous attendrions avec joie & tranquillité les effets des bons desseins de sa Sainteté; & comme je considerai après comment sa Sainteté avoit pu estre si-tost informée de tout ce qui s'estoit passé entre M. le C. Spada & nous, j'appris que la veille S. E. & MM. les Cardinaux Ginetti, Pamphile, & Ghiggi, estoient demeurés près d'une heure de temps avec sa Sainteté, après que les autres Cardinaux du S. Office se furent retirés, à l'issue de leur Assemblée ordinaire à laquelle M. le C. Spada estoit allé en nous quittant. De sorte que je ne doutai point que M. le C. Spada n'eust employé ce temps pour faire son rapport à sa Sainteté, de la disposition dans laquelle nous avions témoigné à S. E. que nous estions. Je n'adjouterai rien pour le present à cette lettre, qu'une réflexion que je fis sur un bruit qui courut en consequence de ce, & de la part de nos adversaires. Car quelqu'un nous dit comme l'ayant appris d'eux, que MM. les Cardinaux cy-dessus nommés estoient demeurés avec le Pape pour faire le rapport à sa Sainteté de l'affaire des cinq Propositions, & qu'elles alloient estre décidées, pour ne pas dire selon ce qu'on nous parloit, condamnées; comme si cette affaire estoit en estat d'estre jugée, & comme si une heure de temps suffisoit pour en donner à sa Sainteté l'information qui luy est nécessaire pour en juger. Cependant ils répandent mille bruits semblables, & qui sont encore bien moins fondés que celui-là; & pourveu qu'ils trouvent quelque invention pour donner de l'apprehension aux disciples de S. Augustin, & pour exciter quelque tempeste contre eux,

il semble que tout leur soit permis. On devoit desja estre fait à ces artifices & à ces vaines fraieures. Plaise à Dieu que nos adversaires puissent s'abstenir des uns & nous éviter les autres, & que sa miséricorde nous donne à tous un amour sincere de la verité & un véritable esprit de paix. Ce sont les sentimens dans lesquels je demeure,

MESSEIGNEURS,

A Rome le 27 Janvier, 1651.

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur,
Ainsi signé,
De Saint-Amour.

On peut assez voir par les addoucissemens de cette lettre, que les circonstances du temps obligeoient de menager ainsi M. le C. Spada, & de supprimer des choses qui l'eussent peu irriter si elle eust esté interceptée. Je me souviens entre autres que pour m'obliger à comparoistre dans cette Congregation en la maniere qu'ils le vouloient, il tâcha de m'intimider en me disant, que je prisse garde à ce que je faisois, & que si nous ne comparoissions il pourroit ariver des choses qui nous donneroient sujet de nous en repentir. Mais je luy répondis assez fermement, & neantmoins avec respect, que le Pape & leurs Eminences pourroient faire ce que bon leur sembleroit; que pour nous, nous n'avions à répondre que de la justice de nos demandes, & que ce seroit à eux à répondre de ce qu'ils auroient fait sur ce que nous leur aurions demandé.

La multitude des choses que nous dismes dans cet entretien ne me donna pas lieu de luy pouvoir repliquer sur l'exemple qu'il avoit apporté de la conference de Fontainebleau pour montrer l'inutilité de toutes les conferences, ce qui m'eust esté bien facile, puisqu'il n'y avoit rien de moins propre au dessein de M. le C. Spada que l'exemple de cette conference de Fontainebleau, que l'on sçait avoir esté si glorieuse à l'Eglise, avoir servi à la conversion de tant d'Heretiques, & avoir couvert d'une eternelle confusion l'un des plus grands fouisseurs de l'heresie dans la France.

CHAPITRE III.

Comme nous observâmes que la Congregation qui se tenoit chez M. le C. Spada, n'estoit qu'une partie de celle de l'Inquisition. De l'audience qu'on y donna à M. Haller & ses Collegues. De la lettre que j'en écrivis à M. l'Advocat general Bignon; & d'un entretien que j'eus avec M. l'Ambassadeur sur ce qui s'estoit passé entre nous & M. le C. Spada.

Voilà le plus considerable & le principal de ce qui se passa depuis que j'eus esté mandé

mandé chez M. le C. Spada jusqu'au parlement du Courier ledit jour le 27 de Janvier; mais il y eut encore quelques autres petites particularités qui ne sont pas indignes d'estre recueillies.

Nous allâmes le mercredi 22 sur le soir, après la seconde visite que nous avions faite à M. le C. Spada, avertir M. le C. Ghiggi de tout ce qui s'estoit passé dans ces deux visites, & de la nécessité dans laquelle nous estions de faire le lendemain nostre réponse à M. le C. Spada conforme à ce que nous luy ayions desjà dit. M. le C. Ghiggi ne vouloit d'abord pres-que pas nous écouter & se remettoit de toute la conduite de cette affaire sur M. le C. Spada, qui estoit, disoit-il, le Doien de la Congregation; mais aiant réitéré nos remonstrances, & supplié M. le C. Ghiggi de considerer que nous estions venus le voir, parce que nous croions que M. le C. Spada en seroit son rapport au Pape le lendemain, & que s'il le faisoit nous venions supplier S. E. d'appuyer auprès du Pape la justice de nos demandes; M. le C. Ghiggi écouta ce que nous avions à luy dire avec plus de patience, & reçut plus benigne-ment la priere que nous luy fîmes de nous estre favorable.

Comme nous avions esté assés long temps & assés tard le jeudi matin avec M. le C. Spada; que depuis le temps que nous le quittâmes jusqu'à son parlement pour aller à *Montecaval*, il n'y avoit plus que le temps de sa Messe qui alloit commencer, & que nous vîmes dans son antichambre quand il nous reconduisoit, M. Hallier & ses Collegues qui estoient venus pour le cortéger; nous y rentrâmes pour nous accommoder à rendre ce devoir à S. E. aussi-bien qu'eux, & afin de l'obliger d'autant plus par nos soumissions, à se souvenir de nous & de la justice des choses que nous luy avions représentées.

Quand il fut question de partir il nous fit avertir M. Hallier & moy en descendant l'escalier par son Maître de Chambre, que nous montassions luy & moy dans son carosse. Nous le fîmes. Nous nous trouvâmes M. Hallier & moy l'un pres de l'autre; nous nous entretenîmes paisiblement; & j'apportai mesme dans cet entretien le plus de liberté & le visage le plus gai qu'il me fust possible, pour donner d'autant plus de sujet à ce Cardinal de reconnoître, que la justice des choses que nous luy avions demandées, quoyqu'il n'eust pas témoigné estre disposé à les accorder, nous empeschoit d'avoir du chagrin & de l'inquietude de ce qui en pourroit résulter.

Nous retournâmes le jeudi l'après-dînée chez nostre Advocat pour luy dire où nous en estions; & après que nous luy eûmes fait ré-

citer de tout ce qui s'estoit passé dans les visites que nous avions rendues à ces Cardinaux; il nous dit que dans les formes ordinaires, il n'y avoit pas à nostre affaire la moindre difficulté, mais qu'il avoit ouï dire qu'on nous vouloit *bruler gli uni & gli altri, Qu'on voulait se moquer de nous & de nos adversaires*. Il nous promit neantmoins de visiter leurs Eminences en nostre nom, de leur faire les instances que nostre affaire demandoit, & de tâcher de reconnoître les raisons qui les portoient à nous balotter de cette sorte.

Sur le soir de ce jour-là un estafier de M. le C. Spada s'adressa chez nous, & me demanda le logis de M. Hallier dont il avoit le nom en écrit sur du papier pour luy dire de bouche quelque chose de la part de son Maître. Je dis à cet estafier le logis de M. Hallier; & je crois que c'estoit qu'il le vouloit avertir de comparoître à la Congregation pour le lundi suivant.

Le vendredi estant au cortége de M. l'Ambassadeur, j'entendis des François qui se disoient les uns aux autres, que M. Hallier & ses Collegues disoient le jour précédent que nostre affaire s'en alloit bien-tost viduée, & que ces Docteurs croioient mesme qu'elle eust esté terminée ce jour-là; parce que MM. les Cardinaux Barberin, S. Clement, & Colonne, estoient sortis de la Congregation du S. Office devant ceux qui estoient de la nostre; & que ceux-cy, sçavoir Spada, Ginetti, Ghiggi, & Pamphile, estoient demeurés depuis les autres une heure entiere avec le Pape; mais ce n'estoit assurément comme je le mandai aux Eveques dans la lettre cy-dessus, que pour le rapport que M. le C. Spada y fit de ce qui s'estoit passé entre luy & nous.

Le samedi après midi nous visitâmes M. Gueffier, à qui nous dismes tout ce qui s'estoit passé sur nostre affaire. Il mit en grande consideration l'assurance que nous luy donnâmes, que ce n'estoit point à la Congregation du S. Office, mais à la personne du Pape, à qui nous avions eu recours.

Le lendemain matin dimanche 26 M. Gueffier me vint voir pour me dire qu'il avoit envie d'écrire en France, de ce que nous nous mettions au hazard de reconnoître dans nos contestations la Congregation du S. Office, dont on ne reconnoissoit point en France la jurisdiction ny l'autorité. Je luy dis comme de nostre part nous en estions fort éloignés, & je luy lus toute la lettre que j'ai rapportée cy-dessus qu'il me conseilla d'envoyer toute entiere & mot pour mot ainsi qu'elle estoit dressée à MM. les Eveques à qui elle estoit écrite; & cependant il me pria de sçavoir aussi un peu plus exactement & plus assurément, si cette

gregation estoit indiquée sous cette qualité du S. Office.

J'allay voir le lendemain matin lundi 27 le General des Augustins, & je luy racontai tout ce qui s'estoit passé depuis huit jours sur nostre affaire. Il en fut tres aise & il me pria mesme qu'il en pult prendre quelque chose sur le champ par écrit, ou que je luy promisse de luy en donner un recit, ce que je luy promis volontiers. Je luy demandai à voir le billet qui luy avoit esté porté la veille, de l'indiction de l'assemblée qui se devoit tenir cette après-dînée là chez M. le C. Spada. Il me le donna d'abord; puis il le reprit, & me dit qu'il ne m'en donneroit qu'une copie, pour laquelle faire il prit la plume, & à la fin il me dit qu'il vaudroit mieux que je la fisse moy mesme de peur d'inconvenient. Je la pris, il portoit ces termes. *Die Luna 27 Januarii 1653 erit Congregatio Sancti Officii in Palatio Eminentissimi & Reverendissimi Domini Cardinalis Spada.* Je fus chez M. Gueffier luy faire voir ce que j'en avois appris.

Je fus voir après le P. Luca Vadingo, & son billet estoit tout semblable au précédent. J'envoiai voir l'après-dînée aux portes des Cardinaux qui en estoient, pour voir s'il n'en estoit point resté quelqu'un, & je donnai ordre qu'on me l'apportast si l'on pouvoit l'oster sans scandale, afin d'en avoir un Original écrit de la main des Curseurs du S. Office. On m'apporta celui qui avoit esté attaché à la porte de M. le C. Ghiggi. Il portoit les mesmes termes que le précédent, avec cela de plus, qu'il y avoit au dos ces paroles, *Sancti Officii. Eminentissimo & Reverendissimo Domino Cardinali Chyso.* Et dedans avant celles-cy, *Die Luna* & les autres, il y avoit ces mots au commencement, *Eminentissime & Reverendissime Domine.* Je donnai avis de tout cela à M. Gueffier, qui en écrivit en France ce jour-là ce qu'il trouva à propos; & pour moy j'en fis mon devoir huit jours après, par une lettre que j'en écrivis à M. Bignon le 3 de Fevrier.

M. Hallier & ses Collegues se trouverent cependant à cette Congregation ainsi indiquée cette après-dînée-là, & tout ce que j'appris qu'ils y firent, me fut rapporté dans un billet qu'un de nos amis qui se trouva exprés chez M. le C. Spada pour voir ce qui s'y passeroit, m'en écrivit ce soir là mesme. En voici les termes rendus en François.

„ La Congregation a commencé sur les trois
„ heures. Vos adversaires sont arrivés un quart
„ d'heure auparavant, & se sont abbouchés avec
„ le P. Campanella. Quand les autres Qualifi-
„ cateurs & Cardinaux ont esté arrivés, leurs
„ Eminences se sont retirées dans leur chambre

accoustumée, les Qualificateurs dans la leur, & les Molinistes dans celle du feu. Ils ne sont pas entrés dans celle où estoient les Cardinaux en mesme temps que les Qualificateurs, parce que le P. Palavicini n'estoit pas encore venu; au contraire ils estoient allés vers la montée de telle sorte qu'ils avoient fait croire qu'ils s'en alloient. Mais aiant rencontré ce Pere sur le degré, ils sont revenus ensemble avec luy, & ils sont entrés dans la Congregation, & ils y sont demeurés jusqu'à l'ave Maria. Quand ils sont sortis, les Peres Tartaglia, Campanella, Celestin, & Aversa, les ont congratulés, & le P. Delbene en a fait autant par cérémonie. Voilà tout ce que j'ai pu voir ou penetrer. Le billet qui estoit à la porte de M. le C. Spada, estoit pareil à celui qu'on vous a porté & qui estoit à celle de M. le C. Ghiggi, tellement qu'il n'y avoit point de nécessité de le prendre, outre qu'on ne le pouvoit à cause du grand monde qui y estoit. Je vous baise les mains à tous trois, & je fais prier Dieu pour vous par de bonnes ames, afin que par son assistance vous soyez mercredi victorieux de vos adversaires.

Le bon Prestre qui nous avoit écrit ce billet, croioit que nous deussions en effet comparoistre le mercredi, à cause de l'offre qu'il sçavoit que M. le C. Spada nous avoit faite de l'un de ces deux jours là; & il fut surpris le lendemain en nous venant voir, de la resolution que nous avions prise, & de la réponse que nous avions faite que nous ne pouvions y y comparoistre qu'aux conditions que j'ai dites cy-dessus, d'autant plus qu'il nous vint dire de la part de Monsignor Sacrista, qu'il avoit entretenu M. le C. Ghiggi, & qu'il conclusit du discours de S. E. qu'il y avoit apparence qu'on pensoit à dresser une bulle pour la condamnation des Propositions, mais sans blesser S. Augustin ny l'efficacité de la grace. Ce bon Prestre avoit un peu d'épouvante de ce bruit, & nous reprochoit tant de sa part que de celle de Monsignor Sacrista un peu d'opiniastreté; de sorte que pour nous défendre de ce reproche auprès de Monsignor Sacrista, comme nous l'avions fait à l'égard de ce bon Ecclesiastique, j'allai voir le mardi l'après-dînée Monsignor Sacrista, & après quelques discours sur ce sujet de part & d'autre, je luy dis que nous n'estions responsables que des demandes que nous avions faites & que nous faisons; que le S. Siege le seroit de ce qui seroit fait sur ces demandes; & que c'estoit un grand renversement des choses, de voir que le S. Siege fust comme sourd à des accusations horribles qu'on faisoit contre les Jesuites qui l'outrageoient en le voulant engager avec eux à deshonorer S. Augustin & sa doctrine, & que le

mesme

même S. Siege se trouva disposé à accorder à ces Reverends Peres une condamnation contre des Propositions qu'ils avoient forgées à plaisir, pour venir à bout des trahisons & des outrages qu'ils luy vouloient faire.

J'entretins encore le lendemain matin plusieurs personnes à la Minerve sur le même sujet; & après qu'ils m'eurent entendu, la conclusion de la pluralité fut que nous avions bien fait, & que nous nous étions souvenus bien à propos d'un de leurs proverbes qui dit, *que comme un âne se laisse faire sa charge au commencement du voyage, il faut qu'il la porte tout le reste du chemin.*

La dernière visite que je fis durant ce mois là, fut à M. l'Ambassadeur le vendredi 31 sur le soir, pour le supplier de m'expliquer un peu plus amplement ce qu'il m'avoit dit huit jours auparavant au sortir de son audience, des bons desseins que le Pape avoit de nous donner contentement, & de nous entendre en présence de nos adversaires. M. l'Ambassadeur me mit d'abord sur nos mémoires, & il me fit la faveur de m'en repeter les particularités que le Pape luy en avoit dites, adjoutant que nous y parlions un peu trop fortement contre les personnes, dont nous nous plaignions. Je luy répondis qu'il estoit bien nécessaire que nous y parlâssions fortement selon les sujets que nous en avions; mais que nous le faisions néanmoins avec une grande circonspection, en pensant tous les mots que nous y mettions, & prenant garde de bien près, s'il nous seroit aisé de prouver tout ce que nous nous sentions obligés d'y avancer. Et pour luy faire voir plus particulièrement tout ce que nous y avions dit, je luy en offris une copie qu'il accepta volontiers. Quant à l'affaire principale, il me dit que le Pape vouloit avoir par écrit les vœux des Consultants, les examiner luy même, faire assembler devant sa Sainteté la Congregation qui s'estoit tenuë chez M. le C. Spada, pour faire agiter en sa présence les mêmes matieres qui avoient esté disputées chez ce Cardinal. Qu'en consequence de l'examen qui s'y en feroit faire, il vouloit ordonner des prières publiques, faire un Jubilé & autres pareilles solemnités, pour précéder la résolution qu'il auroit à prendre en cette occasion si importante. Qu'il seroit aussi avant que la prendre assembler tous Messieurs les Cardinaux avec leurs habits de cérémonie en rochet ou autrement. Qu'il y paroistroit en chappe, & revêtu de ses autres ornemens Pontificaux. Enfin que la chose seroit fort celebre. Mais que (luy M. l'Ambassadeur) ne me pouvoit pas tout dire ce qu'il en sçavoit; mais que nous verrions assurément que l'affaire se feroit avec une entière célébrité, & que cependant nous ne

nous missions point en peine d'autre chose que de nous tenir prêts pour comparoître devant cette auguste Assemblée, & pour y représenter tout ce que nous trouverions nécessaire pour la justification de la cause que nous défendions, même possible, comme il esperoit, en présence de nos parties qu'on nous y mettroit en teste, afin qu'il ne manquât rien à nostre contentement ny à la discussion de l'affaire. Je témoignai à M. l'Ambassadeur une grande satisfaction de l'esperance qu'il avoit & qu'il me donnoit; & je luy dis que cette conduite seroit admirable, & donneroit une grande edification à toute l'Eglise, pourveu que tout ce qu'il me disoit, eust de la suite & de l'exécution. Il me dit que je ne devois pas en douter, & que quelquefois des Papes dont on avoit les plus grands sujets de mécontentement pour d'autres raisons, faisoient des choses extraordinaires & importantes dans lesquelles on voyoit une manifeste conduite & protection de Dieu, & qui obligoient ceux mêmes qui n'en estoient pas contents d'ailleurs, de leur donner pour ces choses-là toutes sortes d'applaudissemens & de benedictions.

M. l'Ambassadeur adjouta, qu'il estoit cependant bien aise de m'avertir qu'il y avoit à Rome beaucoup de monde qui désapprouvoit nostre conduite. Qu'il y avoit de la desobeissance en nostre fait, de ne vouloir pas estre entendus qu'à nostre mode. Que nous n'avions pas raison de prétendre qu'il falloit qu'on nous entendist, comme si nous eussions esté parties dans cette affaire; qu'on ne vouloit pas seulement entendre parler de ce mot; qu'il n'y en avoit point dans les choses qui regardoient la foy; qu'il en estoit icy question; & que tout ce que les uns & les autres se proposoient, estoit de chercher la verité & de contribuer ce que chacun pourroit apporter du sien pour la trouver. Je répondis à M. l'Ambassadeur que comme la foy de chacun estoit ce qui pouvoit luy estre plus cher, il n'y avoit rien aussi dans quoy chacun pût estre partie avec plus de fondement, que lorsqu'il s'en agissoit. Que lorsqu'on y estoit attaqué, on avoit plus de raison de se défendre là dessus qu'on n'en pouvoit avoir de défendre son bien, sa vie, & son honneur. Que c'estoit la matiere la plus ordinaire des contestations, qui pouvoient naître dans l'Eglise; & que si on avoit occasion dans les autres jugemens de procurer de n'y point avoir de Juges suspects, & de faire en sorte que tout s'y observât dans les formes, on devoit davantage prendre garde à tout cela dans les rencontres où il estoit question de la foy. M. l'Ambassadeur me dit que les offres qu'on nous avoit faites de nous

entendre dans la Congregation ordonnée pour nostre affaire, nous mettoient dans nostre tort; & que puisque nous n'avions point voulu les accepter, nous serions peut-estre tout étonnés qu'il viendrait un Cardinal le voir, pour prendre Acte chez luy de ces offres qu'on nous auroit faites, & du refus que nous avions aussi fait d'estre entendus, & de nostre desobeïssance. Qu'en consequence de tout cela il viendrait un decret là-dessus, & que pour luy, il ne pourroit pas se dispenser d'adhérer à l'Acte qu'on luy demanderoit, & d'écrire en France comme toutes choses se seroient passées. Qu'on seroit aussi à Rome des procès verbaux de tout; qu'on les mettroit dans les registres du S. Office, & qu'on les y trouveroit jusqu'à la fin du monde. Je répondis à M. l'Ambassadeur que les offres qu'on nous avoit faites de nous entendre, n'avoient pas esté pures & simples, non plus que le refus que nous avions fait d'estre entendus; mais qu'on nous avoit offert de nous entendre dans une Congregation secreete & particuliere, dans laquelle il y avoit un Secrétaire & des Consulteurs qui estoient nos parties formelles, dans laquelle on vouloit nous les donner pour juges & nous entendre separément, au lieu d'obliger nos adversaires d'y comparoître aussi en nostre presence pour répondre aux accusations que nous aurions à faire contre eux, & y dire aussi devant nous leurs defenses & leurs reproches contre nous. Que pourveu qu'on y prist Acte non seulement de cet offre & de nostre refus, mais aussi des circonstances qui estoient jointes à l'un & à l'autre; un Acte de cette façon ne pourroit jamais estre qu'à nostre avantage & à nostre gloire; mais que si l'on omettoit dans cet Acte ces circonstances, afin de l'insérer ainsi tout nud dans les registres du S. Office, je tascherois (& j'ajoutai que je l'avois déjà fait) de ne pas omettre ces circonstances dans les lettres que j'estois obligé d'écrire en France, pour rendre compte de tout ce que nous faisons à Rome; & que j'esperois que ces lettres seroient dans le public & à la posterité des monumens aussi autentiques, aussi permanens, & plus croiables, que les registres du S. Office, puisqu'elles en feroient voir l'omission & le manque de fidelité & d'exactitude. Quant à M. l'Ambassadeur, s'il se trouvoit obligé de mander en France cet offre & ce refus; que j'esperois de sa justice & de sa generosité, qu'il ne me refuseroit pas la tres-humble priere que je luy faisois, d'en mander aussi toutes ces circonstances; comme aussi de considérer que ce n'estoit point desobeïssance que de demander au S. Siege une chose juste & necessaire, comme estoit celle que nous demandions du contradictoire de

vive voix & par écrit avec nos adversaires sur la matiere en question; sur tout étant obligés de le faire, comme nous l'estions, par la commission que MM. les Eveques qui nous avoient envoiés, nous avoient donnée. Que si le Pape nous eust d'abord fait cette justice & cette grace tout ensemble, comme nous devions l'esperer; ou bien plustost si la declaration qu'il nous avoit faite par l'organe de M. le C. Roma qu'il nous l'avoit accordée, eust eu de la suite & de l'exécution, nous ne nous serions pas trouvés obligés d'en renouveler si long temps & si souvent nos instances; mais que nous avions esté obligés de les reiterer, pour tascher de surmonter les difficultés qu'on nous en avoit faites de temps en temps; & qu'ainsi ce n'avoit point esté opiniastré mais necessité, quand nous avions agi comme nous avions fait. M. l'Ambassadeur me voyoit soutenir ainsi courageusement nostre conduite contre ce qu'il m'avoit opposé, medit qu'il n'estoit pas tousjours si mauvais qu'il paroïsoit; mais qu'il m'avoit dit tout cela, pour me faire sçavoir de quel biais on pouvoit prendre les choses à Rome; & parce que le Pape & M. le C. Spada avoient esté tout à fait surpris & étonnés de la maniere resoluë avec laquelle j'avois parlé à son Eminence sur ce sujet. Je dis à M. l'Ambassadeur que je ne croiois pas en tout ce que j'avois dit à M. le C. Spada avoir manqué en rien au respect que nous devions à S. E. & au S. Siege. M. l'Ambassadeur medit qu'il n'avoit rien à me reprocher là-dessus; mais que le refus net & précis que nous avions fait de comparoître dans la Congregation les avoit étonnés, qu'ils avoient pris cela, comme si c'eust esté leur vouloir donner la loy, & qu'ils n'estoient pas accoustumés à la recevoir de personne eux qui la donnoient aux autres. Je dis encore une fois à M. l'Ambassadeur, qu'il n'y avoit point de Juges en aucun endroit du monde, qui creussent que les parties qui contestoient devant eux eussent la moindre pensée de leur donner la loy, quand elles leur demandoient humblement la grace de pouvoir leur représenter le merite de la cause sur laquelle ils avoient à prononcer; & qu'outre que cela me sembloit un premier principe qui estoit connu par luy mesme sans avoir besoin d'aucune preuve, la commission de laquelle les Eveques qui nous avoient envoiés, nous avoient chargés, nous estoit à nous une loy que nous ne pouvions pas outrepasser. M. l'Ambassadeur me dit que si ces Eveques estoient eux-mêmes en personne à Rome, ils n'oseroient pas y agir, comme nous y agissions; parce qu'on sçavoit les moïens de les reduire, & s'ils faisoient trop les mauvais de les deposer. Je luy dis que c'estoit une chose étonnante qu'on

qu'on fist à Rome en cette occasion tant de difficultés de nous accorder & à ces Eveques, une chose qu'on avoit autrefois accordée si aisément aux Dominicains & aux Jesuites, sur une pareille contestation du temps de Clement VIII, & de Paul V, dans la Congregation de Auxiliis. M. l'Ambassadeur me dit qu'ils sçavoient à Rome ce qui s'estoit fait dans cette Congregation, & qu'ils en avoient les actes. Je luy répondis que nous les avions aussi, & que nous sçavions aussi bien qu'eux tout ce qui s'y estoit passé; Et M. l'Ambassadeur prit encore cette réponse comme trop hardie, en ce qu'elle faisoit comme trop paroître que nous nous mettions en parallèle avec eux. En suite il me demanda l'exemple de quelque Saint qui n'eust pas voulu se trouver en quelque Concile, comme nous n'avions pas voulu nous trouver en cette Congregation. Je luy dis S. Chrysostome, dont l'Eglise avoit célébré la feste il n'y avoit que quatre jours. Il me dit pourtant que nous eussions bien fait d'y comparoître, parce que si nous y eussions esté entendus séparément, c'estoit peut-estre le moyen de les obliger à nous entendre en suite les uns en presence des autres. Je luy répondis que rien ne devoit empêcher de le faire tout d'un coup, si l'on en avoit envie; & de plus qu'il en seroit peut-estre arrivé comme de nos Ecritures, que nous avions présentées de bonne foy dans une confiance toute entiere que nous avions, qu'on les communiqueroit aussitôt sans difficulté, & dont nous n'avions depuis encore pu obtenir la communication, quelque instance que nous en eussions faite. M. l'Ambassadeur me dit que c'estoit peut-estre à cause que nous l'avions demandée avec trop d'empressement qu'on ne nous l'avoit pas accordée; qu'on les communiqueroit, quand nous ne le demanderions plus, & que nous y penserions le moins. Qu'ils vouloient faire les choses à leur mode, & ne pas y estre forcés. Qu'ils estoient les maîtres & qu'ils vouloient aussi le paroître.

CHAPITRE IV.

De ce que j'appris qui se faisoit à Paris & ailleurs à l'occasion de ces contestations, par les lettres qui m'en furent écrites durant le mesme mois de Janvier.

VOilà tout ce que je pus apprendre de ce qui se passa à Rome pendant ce premier mois de l'année 1653; Voicy quelque chose de ce qui se faisoit & disoit à Paris & ailleurs dans ce mesme temps, que j'appris par des lettres de quelques-uns de mes amis personnes qualifiées & sans reprocher, & que je puis rapporter icy avec la satisfaction du Le-

cteur comme ayant une liaison particuliere avec ce qui se passoit à Rome.

Dés que M. l'Ambassadeur m'eust dit ce que M. Hallier luy avoit fait voir dans une lettre qu'il avoit receu de M. l'Evesque de Conzerans depuis nommé à l'Archevesché de Toulouse, touchant ce malade phrenetique & cette confession qui se faisoit à la mode, j'en avois écrit à Paris à M. le Curé de S. Roch & à M. de Sainte Beuve pour en avoir l'éclaircissement, & pour pouvoir dire à M. l'Ambassadeur, quand j'en serois informé, ce qu'il seroit veritable de ces deux histoires; afin qu'après qu'il auroit sceu combien elles seroient apocryphes & controuvées selon que je le croiois, il ne considérât plus & ne m'objectât plus des réveries & des calomnies de cette sorte. C'est M. de Sainte Beuve qui me fit réponse le premier: & voicy ce qu'il m'en écrivit le 3 jour de ce mois-là.

MONSIEUR,

Après vous avoir souhaité la grace de Notre Seigneur Jesus Christ pour toute cette année, je vous dirai que nous avons esté étonnés de la lettre qu'on fait passer pour estre de M. l'Archevesque de Toulouse. La doctrine de ce Prelat & sa prudence détruisent, ce me semble, toute cette histoire. Ce que je vous avois écrit de luy le premier de Novembre est tres certain, M^{rs} Queras, le Nain, & de la Milletiere le soutiendront, quand il sera nécessaire; toutefois pour plus grande seurété, je luy ferai parler par son plus intime ami: je sçaurai s'il est changé, ou bien si on luy a imposé, & je vous le manderai l'ordinaire prochain. Pour ce qui regarde M. Hallier, je ne puis que trembler voyant les jugemens terribles de Dieu sur luy, & la perte de sa réputation qui a commencé dans le Clergé en l'Assemblée dont il a esté promoteur, qui a continué dans son Syndicat en nostre Faculté, & qui va s'achever dans Rome. Pleust à Dieu que ce püst estre avec édification de son ame; mais quand je considère qu'il livre la guerre à la verité, & que sa negotiation ne tend qu'à la persécution des perionnes de la probité desquelles il est tout convaincu, je vous avoue que je suis comme hors de moy, & que je reconnois bien par-là ce que c'est que de quitter Dieu. Demandés luy, je vous prie qu'il ne m'abandonne point aux desirs de mon cœur; mais qu'il me fasse connoître ses verités & vivre selon elles. Je suis, &c.

Huit jours après cette lettre, mondit Sieur de Sainte Beuve m'en écrivit une autre, qui servit à m'éclaircir ce qu'il m'avoit dit dans la precedente

precedente du nouveau Monseigneur l'Archevesque de Toulouse, & qui contenoit d'autres choses particulieres assez remarquables pour estre aussi inferées dans ce Journal.

Il me mandoit que nos amis estoient à Paris en peine de ce qui se faisoit à Rome, parce qu'ils voyoient qu'on y faisoit des Congregations fort frequentes, & que nous n'y estions point entendus; que nous n'en savions pas mesme des nouvelles, & qu'on disoit hautement à Paris qu'il y avoit desja trois Propositions examinées & condamnées. Il souhaittoit que nous présentassions à la Congregation qui agissoit une requeste semblable au premier Memorial donné au Pape, par laquelle nous declarassions que les Propositions UT JACENT n'estoient point nôtres, que mesme nous les avions toujours condamnées dans les mauvais sens qu'elles renfermoient, & que nous n'avions jamais pretendu les vouloir defendre en autre sens que dans celui de la necessité de la grace efficace; & il croioit que cela nous mettroit pleinement à couvert. Il ne se mettoit pas mesme en peine qu'elles fussent condamnées, pourveu que par la mesme Bulle de la condamnation qu'on en feroit, on declarast ne vouloir point donner d'assistance par cette condamnation à la doctrine de la grace efficace, ce qu'il jugeoit en effet estre pour nous un gain de cause. Il deploroit l'injustice de tout le procedé qu'on gardoit en ce temps-là contre les disciples de S. Augustin, contre lesquels on faisoit passer tout l'interet particulier pour un point de doctrine; & entre autres dans l'affaire de Caën, laquelle aiant commencé par une chose fort surprenante & fort desreiglée qu'il remarquoit, sçavoir, par une lettre de cachet composée par le Pere Paulin Jesuite & Confesseur du Roy, dans laquelle on ordonnoit à un homme d'espée de veiller sur la doctrine d'un Professeur en Theologie, avoit eu plusieurs suites de la mesme force. Il observoit enfin diverses persecutions & calomnies suscitées contre nous & que ceux mesme qui en estoient les Auteurs faisoient passer pour des convictions de nostre mauvaise doctrine; mais il adjoutoit, que le principal & l'importance estoit au fond que luy & nos autres amis s'en tenoient tous au Memorial que nous avions présenté au Pape; que s'il luy plaisoit de distinguer les sens de ces Propositions capiteuses, ils improverroient ceux que sa Sainteté improveroit, & approuveroit ceux qu'elle approuveroit, qu'ils sçavoient bien estre celui de la grace efficace. Et quant à l'Argument que la lettre de M. l'Archevesque de Toulouse avoit fourni, il l'estimoit aussi ridicule qu'aucun autre, & adjoutoit que ce Prelat avoit avoué ingenuement que la lettre estoit de luy; qu'il l'avoit écrite à M. Hallier qui le servoit à Rome pour l'obtention de ses Bulles; qu'il avoit mandé les choses comme elles luy avoient esté rapportées;

mais qu'il n'avoit postérieurement l'avoir chargé ny par cette lettre ny par aucune autre de poursuivre à Rome aucune condamnation des Propositions abhorrées par M. Cornet, &c.

Je n'acheve point de rapporter ce que M. de Sainte-Beuve me disoit de M. l'Archevesque de Toulouse touchant ce malade de la Paroisse de S. Roch, afin de remettre le Lecteur à en apprendre plus exactement la verité, en luy representant ce que M. le Curé de cette Paroisse-là m'en écrivit luy mesme le mesme jour dixième Janvier. Voicy les termes de sa lettre.

Dien vous rende pour estrennes le bon jour & bon an que vous m'avez envoyé de Rome par avance & qui est arrivé en temps à Paris. Au principal de la vostre, je n'avois rien feu avant icelle des deux cas qu'on a écrit à Rome estre arrivés en ma Paroisse. M'en estant informé, quant au premier touchant cet homme malade, j'ai trouvé qu'il est vrai qu'il y en a viron deux ou trois mois que j'administrai un certain homme malade grièvement, & l'oulis de confession generale qu'il fit avec amertume & serveur; & pour fruits dignes de penitence, il executa fidelement ce que je luy avois ordonné. Il receut aussi le tres Saint Viatique en presence de plusieurs personnes de condition & de vertu. L'un & l'autre Sacrements receus par luy avec grande serveur & pieté, & grande esperance en la misericorde de Dieu & en sa grace, tant de s'amender s'il vivoit, quede son salut & de la vie eternelle s'il mouroit. Or Dieu l'a bien prevenu en ses misericordes, & je pris bien mon temps, car desja le delire u commençoit quand il receut les Sacrements; mais depuis il a esté saisi d'un si grand & si furieux delire, que pendant plus de trois semaines ou un mois il n'a esté capable d'aucun raisonnement; & non seulement il n'a eu aucun jugement ny usage de la raison, mais aussi comme il est d'un naturel chaud & bouillant, il a proferé toutes fortes de paroles, de blasphemes & de jurements (luy qui en santé ne juroit jamais sa foy) & de desesperoir, & disoit souvent, qu'il estoit damné, & qu'il n'y avoit point de Dieu pour luy, & autres semblables paroles à quoy un fureux delire en un naturel chaud peut porter un malade. Pendant ce temps-là le Pere Lecteur des Jacobins de Saint Honoré le visita, & il est vrai qu'il luy répondit comme à tout autre qu'il estoit damné & autres semblables choses; mais qu'il luy ait répondu formellement selon les trois questions contenues en la vostre, c'est à sçavoir 1, Qu'il ne croioit point avoir la grace. 2, Qu'il n'avoit pas mesme la grace de prier. 3, Qu'il ne pouvoit se persuader qu'il fust un de ceux pour lesquels Jesus estoit mort, cela,

faulx

„ sans correction est tres faux ; & je suis assure
 „ que quand il seroit sçavant (que non) ou
 „ quand il seroit de ces opinions & doctrines de
 „ la grace, il n'estoit point du tout lors en estat
 „ d'en répondre ainsi distinctement & formelle-
 „ ment ; & que quand il en auroit répondu ainsi,
 „ l'on n'y doit avoir aucun égard ny attribuer le
 „ trouble & le desespoir de ses réponses aux
 „ questions de la grace, mais purement à son
 „ grand & entier delire. Et je ne pense pas que
 „ ce Pere luy ait ainsi proposé ces trois points,
 „ ou s'il l'a fait, il l'a fait fort imprudemment,
 „ veu l'estat du malade.

„ Quant au second cas de la maniere de s'ac-
 „ cuser par une femme, de dire La grace m'a
 „ manqué trois fois, au lieu de dire J'ai péché
 „ trois fois ; cela n'est point arrivé en ma Paroisse ;
 „ mais bien hier deux Jacobins me dirent avoir
 „ ouï dire que cela estoit arrivé au Confessionnal
 „ d'un Sous-pénitencier, & l'on n'a pu me nom-
 „ mer le Sous-pénitencier. Or cela n'est qu'un
 „ ouï dire ; & je ne m'informerai plus amplement
 „ de ce cas, mesme du premier. J'oubliois à vous
 „ remarquer que ce malade est revenu en juge-
 „ ment, mesme en parfaite santé, & m'est venu
 „ remercier de mon ministère, & que jamais il
 „ ne m'a fait paroître adherer à ces trois ou au-
 „ tres opinions. Je le verrai sur cela, & vous en
 „ écrirai plus amplement ; desja en me visitant
 „ il me dit ne se souvenir du tout de rien de ce
 „ qui s'est passé & qu'on luy a rapporté avoir
 „ esté dit & fait par luy pendant son delire.

Bien que les Evêques qui avoient signé la
 lettre de M. de Vabres, ne l'eussent signée que
 par des engagements particuliers & sans aucune
 deliberation publique du Clergé, le grand
 nombre neantmoins de ces Prélats qui y a-
 voient donné leurs noms & leurs signatures,
 faisoit que M. Hallier & ses Collegues pre-
 noient la confiance de parler & d'agir à Ro-
 me, comme s'ils y eussent esté envoyés par tout
 le Clergé de France en corps ; & afin de pou-
 voir détruire cette fausseté & presumption s'il
 se presentoit quelque occasion qui nous don-
 nât lieu de leur en faire reproche, nous avions
 esté bien-aisés de ménager une piece authenti-
 que, qui les en pût convaincre & que nous
 eussions à la main. C'est pourquoy M. l'Abbé
 de Valcroissant avoit écrit sur ce sujet une let-
 tre à M. l'Abbé de Marmiesse qui estoit lors
 Agent general du Clergé, qui luy fit cette ré-
 ponse.

„ M O N S I E U R,

„ J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait
 „ l'honneur de m'écrire, & cherché dans nos
 „ deliberations du Clergé, s'il n'y en avoit point

de prises sur le sujet dont vous m'écrivés. Le
 Clergé de France n'a point député à Rome
 aucun Docteur sur les questions qui y sont
 agitées. Il est vrai que beaucoup de Messei-
 gneurs les Prélats par un principe sans doute
 de la charité qui regne dans leurs corps, ont
 écrit il y a quelque temps une lettre à Sa Sain-
 teté ; mais cela s'est fait comme une chose par-
 ticuliere, & non pas par les voies d'une resolu-
 tion émanée d'une Assemblée formée sur ce
 point. Voilà, Monsieur, tout l'éclaircisse-
 ment que je vous puis donner sur les demandes
 que vous m'avez faites. Agréés, s'il vous plaît,
 que je vous face celle de me croire tousjours
 parfaitement,

M O N S I E U R,

*Vostre tres-humble & tres-fidele
 le serviteur, Ainsi signé,
 L'Abbé de Marmiesse Agent
 general du Clergé.*

Je n'ai point rapporté cy-dessus une circon-
 stance des raisons que le Pape m'avoit dites,
 qu'il avoit de se haster de prononcer un juge-
 ment touchant ces Propositions, dans l'au-
 dience que j'eus de luy le 9 de Juillet 1652 ;
 sçavoir à cause des divisions qu'elles excitoient
 par tout, comme on l'avoit encore averti, il
 n'y avoit pas long temps qu'elles commen-
 çoient d'en exciter en Pologne ; & je ne l'ai
 pas rapportée cy-dessus pour la reserver en cet
 endroit, où je pourrois tout d'un coup en
 donner aussi l'éclaircissement. Car quelque
 temps après, les assurances m'ayant aussi esté
 données que les Jesuites y avoient non seule-
 ment employé la recommandation & les let-
 tres qu'ils avoient obtenues pour ce sujet de
 l'Empereur, du Roy de France, & de celui
 d'Espagne, mais aussi de celui de Pologne ;
 j'en écrivis à M. Fleury qui estoit Confesseur
 de la Reine de Pologne, qui me fit cette ré-
 ponse.

*A Grodna en Lithuanie le 17 de Jan-
 vier 1653.*

M O N S I E U R,

J'ai leu à la Reine le contenu en vostre lettre
 du dernier jour de Novembre. Elle fut éton-
 née quand elle entendit qu'on vous avoit assu-
 ré que le Roy de Pologne avoit écrit en faveur
 des Peres, & pour presser la conclusion de
 vostre affaire, & que sa Majesté apprehendoit
 que cette doctrine ne fît des progrès en son
 Royaume. Deux jours après la Reine me dit
 en presence de son premier Medecin bon ami
 des Peres, qu'elle avoit parlé au Roy de cela,
 B b b & que

„ & que le Roy affuroit n'avoir point écrit. Il
 „ dit bien qu'on l'en avoit fort pressé, & mesme
 „ encore depuis trois ou quatre jours; mais qu'il
 „ avoit toujours refusé d'écrire, & qu'il vou-
 „ loit laisser juger la cause sans s'en mêler; que
 „ ce n'estoit point l'affaire d'un Roy, mais du
 „ S. Siege & du Pape. Voilà Monsieur, ce que
 „ j'ai creu vous devoir écrire, afin que vous soies
 „ confirmé dans la connoissance que vous avés
 „ d'ailleurs, que les bons Peres emploient d'au-
 „ tres armes que l'étude & l'oraison pour avan-
 „ cer leurs desseins, & pour le jugement d'une
 „ affaire toute Ecclesiastique, &c.

Il est clair par cette lettre que le Roy de Pologne n'avait point écrit sur ce sujet. Cependant les assurances qu'on m'avait données à Rome qu'on y avait reçu de ses lettres avaient été fort expresse; & ce que le Pape mesme m'avait dit, m'en étoit une confirmation assez évidente: de sorte qu'après cela, il semble qu'il y ait quelque lieu de douter, si parmi les armes que les bons Peres avaient employées pour avancer leurs desseins, il n'y avait point eu quelque lettre supposée du Roy de Pologne, comme il s'y étoit trouvé une fautive Censure de la Faculté de Theologie de Paris.

Leur faux député le P. Mulard s'étoit trouvé à Chartres dans le mesme mois. Il y visita la veille des Roys M. Feron Docteur de la Société de Sorbonne, & Abbé de S. Laumer, & il luy dit qu'il venoit de Rome & qu'il s'y en retourneroit bien-tôt chargé de bons mémoires contre les Thomistes. *Que le Saint Pere prononceroit bien-tôt sur les Propositions prononcées, & qu'il y avait bien de l'apparence qu'il prononceroit en faveur des Molinistes:* ainsi que le contient la lettre dudit sieur Feron écrite sur ce sujet le jour des Roys à un de ses plus intimes aussi Docteur de Sorbonne.

Et M. Brouffe me mandoit par la sienne du 24, *qu'un des Officiers de la Reine de consideration & son ami, luy avoit dit qu'il étoit présent le lundi précédent, lorsque M. l'Evêque de Saint Malo avoit dit à sa Majesté (sans doute sur les lettres qu'il en avoit reçues de M. Hallier) qu'il y avait déjà trois des Propositions condamnées, & que bien-tôt les autres le seroient. Que ces bruits qui se répandoient par tout, estoient cause qu'il recevoit beaucoup de visites extraordinaires, que des personnes de qualité luy faisoient pour être informés de la vérité.*

Enfin j'appris par les lettres de ce mois-là, que comme on avait donné des ordres & fait des efforts extraordinaires pour arracher M. Cordon au College de Montaigu & M. Manesier à la chaire de Theologie dans l'Université de Caën; l'on en avait aussi employé de

pareils pour empêcher deux Peres de l'Oratoire de prêcher à Paris dans deux Eglises où ils étoient retenus. Que M. l'Argentier étoit allé voir les Marguilliers de S. Benoît de la part de la Reyne, pour leur dire que la Majesté ne vouloit pas que le P. Des Mares y prêchât, & qu'on avait envoyé au P. le Bouix une lettre de cachet pour luy défendre de la part du Roy de venir à Paris, où il devoit aussi prêcher dans une autre Eglise.

CHAPITRE V.

Contenant ce qui se passa les premiers jours de Février, particulièrement d'un Memorial dressé par le General des Augustins touchant ses cinq Propositions. Et d'une lettre que nous écrivîmes à Messieurs de ce que la Congregation qui nous étoit destinée par le Pape prenoit la qualité de Congregation du Saint Office. D'une écrit de M. Hallier qui nous tomba par hazard entre les mains.

Le premier jour de Février j'allai voir M. le C. Altieri. J'arivai chez luy comme il étoit sur le point de me renvoyer le livre de la grace victorieuse que nous luy avions presté, & le premier chapitre de nostre écrit de l'autorité de S. Augustin dont il avait fait prendre copie, parce qu'il se dispoisoit à son départ qui devoit être le lundi suivant pour s'en retourner à son Evêché. Il me dit qu'il estoit que le Pape avait eu dessein de l'ajouter à nostre Congregation, mais que pour certains respects, parce qu'il auroit fallu y en ajouter encore quelques autres, le Pape ne l'avait pas fait, & que sa Sainteté avait été bien-aise, quand il avait de nouveau pris congé d'elle dans le dernier Consistoire, qui s'étoit tenu le lundi précédent, que le long entretien qu'ils avaient eu ensemble, avait fait croire à bien du monde, qu'ils avaient beaucoup d'affaires; mais qu'ils n'en avaient aucune, & que tout ce qu'ils avaient dit, n'avait été que de choses familières & indifferentes. Je ne scay si je me trompai dans le soupçon que j'eus, que ce qui avait fait perdre au Pape la pensée qu'il avait d'ajouter ce Cardinal à cette Congregation, c'étoit été qu'il s'étoit ouvert à d'autres trop librement sur la nécessité & la justice qu'il connoissoit qu'il y avait d'entendre les parties, comme nous le demandions, & d'approfondir serieusement par cette voie toute la matiere de *Auxilium*, avant que de pouvoir raisonnablement prononcer aucune chose sur les Propositions dont il s'agissoit. Mais il fallut perdre l'esperance de sa protection, & se résoudre à son absence, avec la mesme soumission à l'ordre de Dieu, que nous gardions dans toutes les autres difficultés, qui s'opposent

soient au desir que nous avions de voir triompher la verité de tous ceux qui l'attaquoient & qui l'oppressoient si indignement.

Je passai cette mesme matinée à la Minerve, où j'appris que le P. Barrelier, & le P. Reginald estoient allés la veille chez M. l'Ambassadeur par l'ordre de leur General, pour le supplier d'agréer qu'ils intervenissent dans l'affaire qu'on traitoit au sujet des Propositions, afin d'y prendre la part qu'ils y avoient tousjours eue contre les Jesuites : & que M. l'Ambassadeur leur avoit répondu, que leur intervention ne seroit nullement desagréable au Roy, & que tout l'interest que sa Majesté prenoit en cette affaire, estoit qu'elle se decidast avec la plus grande diligence qu'on y pourroit apporter.

Le dimanche second Fevrier jour de la Purification, après avoir accompagné M. l'Ambassadeur à la Chapelle du Pape, & m'estre acquitté selon ma foiblesse des devoirs de pieté que cette feste demandoit de moy, j'allai voir nostre Advocat qui me dit qu'il avoit esté la veille d'une Congregation qui s'estoit tenuë chez M. le C. Spada, à la fin de laquelle il avoit parlé de nostre affaire à S. E. qui luy avoit dit des choses étonnantes, *cosa stupende*, que nostre Advocat ne m'expliqua pas toutes bien exactement. Quant au fond de nos demandes, il me dit que M. le C. Spada luy avoit dit, que le Pape leur avoit donné ordre de traiter cette affaire en la maniere qu'ils y agissoient, & jusqu'à ce que le Pape en eust ordonné autrement ils ne pouvoient pas s'y conduire d'une autre façon. Que cela ne dependoit pas d'eux, & que c'estoit au Pape qu'il falloit nous adresser pour ce que nous voudrions obtenir de plus qu'il ne s'estoit fait jusque-là. Nostre Advocat me dit de plus, touchant les personnes que nous avions recusées, que nous ne viendrions pas à bout de faire agréer les causes de nostre recufation; que son avis estoit que nous nous en desistassions, parce que c'estoit autant d'ennemis que nous nous faisons inutilement. Qu'après tout il avoit demandé à M. le C. Spada en quel estat l'affaire estoit alors dans la Congregation; & que M. le C. Spada luy avoit répondu, qu'on y estoit occupé à examiner si les Propositions estoient de celles qui estoient condamnées par la Bulle de Pie V. Qu'en cas qu'elles n'en fussent pas, nous avions raison; & que si elles en estoient, nos adversaires l'avoient. Qu'après pourtant qu'on auroit reconnu si elles n'y estoient pas, il seroit question de voir si elles estoient veritables ou non en elles mesmes, que c'estoit une chose difficile à juger, & que pour cela on faisoit souvent des Congregations. *Que si verrebbe far qualche cosa, qu'on*

seroit bien-aise de pouvoir faire quelque chose de considerable; mais qu'il n'y avoit pas grande apparence qu'on pult en venir à bout; qu'on y voioit de grandes difficultés; & qu'après tout quand on auroit fait quelque decision, on ne sçavoit pas si ceux qui seroient condamnés par la decision qui en auroit esté faite, acquiesceroient à cette condamnation. In somma, en un mot que c'estoit une affaire de qualité à durer jusqu'à la fin du monde, fin alla fine del mondo: Ciesu m'ha detto gran cose, ch'è pareva quando parlava a gli altri che le loro Signorie fussero tanti demoni, e quando parlava a loro che gli altri fussero tante bestie: JESUS (me dit nostre Advocat achevant de parler) que M. le C. Spada m'a dit d'étranges choses! il m'a dit que quand il parloit à vos adversaires, il sembloit à les entendre dire que vous fussiez de vrais demons; & quand il parloit à vous, que vos adversaires fussent de franches bestes.

Le mardi 4 au matin, il vint deux Augustins nous visiter de la part de leur General, pour nous supplier de comparoître dans la Congregation, quand ce ne seroit que pour faire devant elle les declarations sur ces Propositions qu'il nous avoit souvent entendu faire dans des visites & des rencontres particulieres. Nous témoignâmes à ces Peres que nous ne souhaitions rien autre chose que l'occasion de faire ces declarations & d'autres encore avec le plus de solennité qu'il nous seroit possible, mais que de comparoître devant la Congregation pendant qu'elle agiroit comme elle avoit fait, & que les personnes que nous avions recusées, s'y trouveroient parmi les Consultants, c'estoit une chose à laquelle il nous estoit impossible de descendre & de nous accommoder. Quand ces Peres nous eurent quittés, j'allai à la Messe à la Trinité du Mont. Je rencontraï au sortir M. Gueffier, qui me dit qu'il avoit fait reproche aux Docteurs nos adversaires de ce qu'ils s'estoient trouvés dans la Congregation où ils avoient esté ouïs il y avoit huit jours chez M. le C. Spada.

Le mercredi 5 j'allai voir le General des Augustins, qui me confirma le desir qu'il avoit que nous parussions dans la Congregation, Quand ce ne seroit, me dit-il, que pour témoigner vostre soumission. Qu'il seroit à propos que nous y parlâssions tous trois. Que l'un de nous representast peut-estre l'occasion qui nous avoit obligés d'entreprendre ce voiage; que l'autre y expliquast la verité des Propositions dans le sens auquel nous les maintenions; & que l'autre refutast les principales objections qui pouvoient se faire contre elles. Qu'il s'androit sur tout que nous prissions bien garde de rien dire pour la defense de Janfenius, & quant à la Bulle qui avoit esté faite

contre luy, que nous disions que nous ne faisons aucune difficulté de la recevoir.

Je le remerciai de son affection, & luy représentai quelques-unes des raisons qui nous empêchoient d'en user comme il souhaittoit. Il m'en redoubla ses instances, je luy en réitéray nos excuses; & le frere de M. le C. Roma qui survint, fit terminer la conférence dans laquelle nous estions sur ce sujet.

Le jeudi 6 un de nos amis nous avertit que le P. Luca Vadingo luy avoit dit qu'assurément on nous entendroit, mais qu'il seroit bon qu'il vint à Rome des Docteurs de Flandres pour les interets de M. Janfenius, puisque nous déclarions, comme nous faisons, de ne vouloir prendre aucune part en sa défense.

Le vendredi 7 qui estoit le jour de l'audience ordinaire de M. l'Ambassadeur, je luy parlai, quand il en fut revenu, pour voir, s'il ne nous apprendroit rien touchant les desseins qu'il m'avoit dit que le Pape avoit de nous entendre solennellement; mais il me dit qu'il avoit eu d'autres choses à demesler. Et l'après-dînée m'estant trouvé à S. Pierre, je fus témoin de la pieté de M. le C. Corrado, que je vis en priere plus de cinq quarts d'heure durant tout seul à genoux derrière un pillier, sans suite, sans accostoir, sans oreiller.

Le samedi 8 j'appris que dans les Congregations qui s'estoient tenues, le P. Palavicini s'estant rencontré plusieurs fois aux prises avec quelques Consultants, qui avoient refusé fortement & sçavamment les choses qu'il y avoit avancées; M. Albizzi pour empêcher de pareils inconveniens, y avoit enfin apporté un ordre de la part du Pape, pour obliger un chacun de ces Messieurs à ne parler plus qu'en son rang, & à mesurer son discours par la durée d'un fable d'une demie heure qui y avoit esté introduit.

Je vis ce jour là mesme le dispositif d'un memorial, que le General des Augustins estoit resolu de présenter au Pape à la premiere occasion favorable qu'il en auroit, par lequel il supplioit le Pape de considerer, 1. Que ces cinq Propositions avoient esté faites pour envelopper dans leur condamnation la ruine entiere de la doctrine de S. Augustin sous le nom de celle de Janfenius qui estoit si décriée. 2. Que ceux qui les avoient faites, y avoient ensermé toute la matiere de la grace. 3. Qu'ils les avoient d'abord proposées en general sans nom d'auteur, dans l'esperance qu'ils avoient qu'elles seroient aussi-tost condamnées. 4. Que comme ils avoient reconnu qu'ils ne les avoient pas pu faire si méchantes qu'elles ne parussent susceptibles de quelque sens orthodoxe, ils les avoient par apres attribuées à Janfenius, afin qu'au moins elles fussent condamnées sous

ce pretexte. Et en cinquieme lieu, qu'estant mesme considerées par rapport à cet auteur, elles enfermoient la saine & Catholique Doctrine de S. Augustin & de S. Thomas dont Janfenius faisoit profession. Voici les termes du projet de ce memorial, dont il me fut permis de prendre copie.

BEATISSIME PATER,

Ex obsequio in auctoritatem hujus Sedis ac debito officio meo pro tuenda doctrina S. Augustini quam tuerur S. Thomas & ejus Schola, humiliter supplico, ut advertat, quod sub his quinque propositionibus lateat eversa totius doctrina ejusdem S. P. Aug. quem cum disertis et Doctorem Ecclesie adversariis impugnare non possent, pretextu doctrinae Iansenianae tam invidiose cum omnino impetere cogitarent. In duobus enim quinque propositionibus, data opera, & magno artificio, & majori dolo, comprehensa est tota materia de auxiliis, de possibilitate preceptorum, de gratia sufficienti & efficaci, de libertate liberi arbitrii, qua quatuor capitulum hanc materiam comprehendunt. Et primum quidem propositiones in abstracto proposuerunt, existimantes quod statim proferberentur. Ut adverterunt non posse per se Censuram damnam habere, quia eas ita consingere non poterant, quin bonis aliquis appareret earum sensus, easdem propositiones retulerunt relative ad doctrinam Iansenii, ut saltem hoc titulo condemnarentur. Ceterum & cum hoc quoque respectu involveret doctrina sana & Catholica ejusdem S. Augustini & S. Thomae quam Iansenius profetur. Quare, &c.

Enfin j'appris encore ce jour là, que ceux qui souhaittoient le plus ardemment la condamnation de ces propositions, commençoient bien à confesser qu'elles n'estoient pas du nombre de celles qui estoient condamnées par la Bulle de Pie V, mais qu'elles se trouvoient dans un plus grand nombre d'autres que ce Pape avoit ramassées pour condamner; qu'elles avoient alors esté laissées en arriere, mais qu'estant de la mesme qualité que celles qui avoient esté condamnées, elles meritoient une pareille condamnation.

Le dimanche 9 j'allai trouver M. le Sous-Bibliothecaire à l'issu de sa grande Messe de Paroisse, pour luy dire que j'avois esté averti que M. le C. Ghigi avoit dit, que ces Propositions-là pouvoient estre condamnées sans toucher à S. Augustin ny à la grace efficace par elle mesme; & le supplier d'en avertir son Eminence, afin qu'il prist garde au tort que ce bruit-là pouvoit faire à sa bonne réputation. Il me dit qu'il chercheroit l'occasion de luy

luy en parler; mais cependant il me dit qu'il eust esté d'avis que nous eussions dressé un beau Memorial pour représenter au Pape, que l'usage de l'Eglise avoit esté dans des rencontres pareilles à celles-cy, d'assembler des Conciles ou Generaux ou Provinciaux, & qu'il estoit permis à tous les fideles d'entrer dans ces Conciles pour y représenter à l'Eglise ainsi assemblée, ce que chacun trouvoit à propos de représenter pour la défense de la foy Catholique. Que le Tribunal du S. Office estoit bien establi pour chastier les coupables qui choquoient les Maximes de cette loy, mais non pas pour en faire des dogmes & des décisions. Cette consideration du Tribunal du S. Office, dont la Congregation destinée pour nostre affaire prenoit qualité, nous faisoit beaucoup de peine; & elle nous obligea d'écrire encore une lettre le 10 de ce mois-là, à Messieurs les Evêques qui nous avoient envoyés, pour leur rendre compte de quelques particularités touchant cette Congregation que je ne leur avois pas mandées par ma lettre du 27 de Janvier; & principalement pour leur demander ce que nous aurions à faire, si toutes les difficultés que nous avions faites d'y comparoître venoient à se regler, & qu'il n'y eust plus que celle-cy qui nous en empêchast. Voicy les termes de cette lettre.

” **M**ESSEIGNEURS,

” Aiant releu la lettre qui vous fut écrite il y
” a quinze jours, de l'offre qui nous avoit esté
” faite par M. le C. Spada, de paroître si nous
” voulions dans la Congregation qui se tient chez
” S. E., & de la réponse que nous y avions faite;
” nous ne l'avons pas trouvée si exacte, qu'il ne
” soit resté quelques circonstances, qui meri-
” toient bien de vous estre mandées, & qui
” nous obligent de remettre aujourd'huy la
” main à la plume pour vous les représenter.

” Quand nous nous fûmes excusés de pa-
” roître en cette Congregation, pour les raisons
” que vous avés veuës, nous apprîmes un jour
” ou deux après qu'elle ne laissoit pas d'estre in-
” diquée pour le lundi, & que M. M. Hallier,
” Lagaut, & Joyssel, s'attendoient de s'y trou-
” ver quoyque seuls & sans adversaires. On
” nous dit que les bulletins, qui estoient suivant
” l'usage du pais attachés aux portes de Messie-
” gneurs les Cardinaux qui s'y devoient trou-
” ver, portoient ces termes. *Emmenissime &*
” *Reverendissime Domine, die luna 27 Januarii*
” *1653, erit Congregatio S. Officii in Palatio Emi-*
” *nentissimi & Reverendissimi Domini Cardinalis*
” *Spada, hora 21.* Et nous sceûmes en effet que
” la chose estoit ainsi. Nous en eûmes d'autant
” plus de curiosité de voir si ces Messieurs s'y

trouveroient. Nous envoiasmes un homme à
l'heure qu'ils s'y devoient rendre, pour les y
voir entrer en cas qu'ils y vinssent; on nous rap-
porta qu'en effet ils y estoient arrivés; & de-
puis nous avons appris une observation assez
remarquable qu'on avoit faite dans le logis sur
leur contenance.

Messieurs les Cardinaux estoient dans
la chambre ordinaire où leurs Eminences se
retirent en attendant qu'elles soient toutes ar-
rivées, les Consulteurs dans une autre où ils
ont coutume de se retirer de mesme, & M. M.
Hallier, Lagaut, & Joyssel, dans une troisié-
me chambre. Quand toutes leurs Eminences
furent arrivées, elles allerent dans la chambre
où estoient les Consulteurs pour commencer
la Congregation. Le P. Palavicini Jesuite se
trouva n'estre pas encore arrivé, & son absen-
ce vray-semblablement fut cause qu'on différa
d'y admettre ces Messieurs. Car il se passa un
temps assez considerable, comme environ d'un
quart d'heure, durant lequel ceux qui estoient
hors le lieu de l'assemblée, s'étonnoient de ce
qu'on différoit tant d'y introduire ces Mes-
sieurs. Eux mesmes par leur extérieur don-
noient quelques marques d'impatience; mais
à la fin elle fut toute visible: car ils quitterent
la chambre où ils estoient, qui estoit toute voi-
sine du lieu de l'assemblée; ils passerent dans
la salle; ils descendirent l'escalier, on ne sça-
voit que juger de tout ce dessein, s'ils s'en al-
loient tout de bon ou non. Mais le P. Palavi-
cini estant arrivé, & les aiant rencontrés sur
l'escalier, on connut clairement le sujet de
leur impatience. Car apres le salut que pou-
voient se donner en cette rencontre des per-
sonnes d'une parfaite intelligence, ces Mes-
sieurs rebrousserent chemin tout court & re-
monterent avec ce Pere; & si-tost qu'ils fu-
rent de retour au lieu où ils estoient aupar-
avant, ils furent à l'instant introduits tous qua-
tre dans l'assemblée.

On a fait, Messieurs, diverses reflex-
ions là-dessus qu'il seroit inutile de vous dire;
mais une que nous ne pouvons passer sous si-
lence est l'étroite union & la grande corre-
spondance qu'il y a de ces Docteurs avec ce
Pere. L'on a cru qu'on n'avoit pas attendu à
introduire ces Docteurs qu'après que ce Pere
seroit arrivé, sans une raison assez particuliere.
On ne peut se persuader qu'on en eust usé ain-
si, si un autre Consulteur que ce Pere s'en fust
trouvé absent: puisque dans les autres Con-
gregations quand les Cardinaux qui s'y doi-
vent trouver y sont arrivés, on ne laisse pas de
commencer tousjours à travailler, encore que
quelque autre personne de la Congregation ne
soit point arrivée, & que notamment celle-cy
s'est quelquefois tenuë, à ce qu'on nous di-

» soit en l'absence de quelqu'une de leurs Eminences.

» Une autre chose qui nous a un peu étonnés, » est que ces Messieurs s'y soient trouvés, cette » Congregation prenant la qualité du S. Office, » & n'estant pas une juridiction, pour venerable » qu'elle soit dans les lieux où elle est receüe, » qui soit reconnu en France, ny à laquelle par » conséquent des François puissent recourir » pour une affaire née en France, & qui regarde » en quelque façon toute l'Eglise Gallicane. » Quant à nous, Messieurs, si nous n'avions » point eu d'autre consideration que celle-là, » qui nous eust empêché d'y paroître, cela » nous eust mis en grande peine, & nous n'eus- » sions pas osé le faire sans en parler à M. l'Am- » bassadeur, & sans sçavoir auparavant si le Roy » ny son Estat ny l'Eglise Gallicane n'y eussent » point esté intéressés. Peut-estre ces Messieurs » auront-ils pensé à s'en instruire, mais dans » l'opinion que nous avons qu'ils ne l'ont pas » fait, nous vous supplions, Messieurs, de » nous éclaircir de ce que nous aurons à faire en » une semblable rencontre, c'est à dire en cas » que toutes les autres difficultés qui nous ont » empêché d'entrer en cette Congregation » soient réglées, & qu'il ne nous reste plus que » celle-là.

» Nous croions qu'on ne reglera pas les autres » si viste, que nous ne puissions encore avoir au- » paravant vos réponses sur celle-là; mais afin » que vous puissiez en juger avec une plus gran- » de connoissance de cause, nous nous estimons » obligés de vous représenter en peu de mots » quelques circonstances de part & d'autre que » vous ne sçauriez voir si bien du lieu où vous » estes que nous les voions icy.

» Ce qu'on peut dire qui devrait nous porter » à paroître en cette Congregation quoy que se » qualifiant du S. Office, est qu'encore que l'af- » faire y soit traitée, il n'en sera peut-estre pas » fait mention dans le jugement que le Pape » prononcera, mais on le dressera en forme » de Bref & Bulle ordinaire. 2, Que le Pape » aiant à se faire aider pour l'information de cette » affaire, sa Sainteté est libre de prendre qui bon » luy semble pour cet effet. Que quand elle ne » nous auroit indiqué que trois personnes seule- » ment, pour les informer sur ce que nous au- » rions à représenter à sa Sainteté, parce qu'elle » se fieroit à ces trois personnes, nous n'aurions » rien à dire. C'est pourquoy sa Sainteté aiant » pris des Cardinaux des plus employés & versés » dans les matieres qui regardent la doctrine, & » leur aiant adjouté treize des Theologiens les » plus expérimentés qui soient dans Rome, nous » devrions nous contenter dans cet établisse- » ment. 3, Qu'encore que tous les Cardinaux » destinés pour cette Congregation, & la plus

grande partie des Theologiens qui y sont em- » ploies, soient des Officiers du S. Office, tou- » tefois il y en a quelques-uns qui n'en sont pas; » & qu'ainsi l'on ne peut pas dire absolument » parlant qu'elle soit du S. Office. 4, Que la » chose ne se traite & ne se rapporte point au » moins jusqu'à present dans l'Assemblée gene- » rale du S. Office.

Ce qui se peut répondre à cela, est que qui- » conque travaille à l'instruction d'une affaire » contribué beaucoup à son jugement, & que » les registres du S. Office ne manqueront pas » d'estre chargés fort autementiquement, que » toute la procedure de cette affaire se fera faite » devant son Tribunal; & qu'ainsi sa juridiction » aura esté reconnue par nous & par vous Mes- » sieurs dans cette affaire si importante, & ce » sans contredit; & qu'encore (ce qui est une » chose incertaine) que nous supposions que le » Bref & Bulle ne parle point du tout de ce Tri- » bunal, il ne laissera pas de rester des monumens » à la posterité de la maniere dont nous aurons » agi en cette rencontre. 2, Que le Pape es- » tant le Pere commun de tous les fideles, peut » bien s'accommoder à ce que peuvent souffrir » les mœurs de ceux qui ont recours à luy; & » qu'il y a encore d'autres Cardinaux & d'autres » Theologiens & des Evêques en grand nom- » bre en Italie, qu'il pourroit convoquer icy » pour en faire une Congregation un peu sole- » mnelle & plus proportionnée à l'affaire que » n'est celle dont on a parlé jusqu'à present. » 3, Qu'on n'a pris aucun Cardinal pour cette » Congregation qui n'ait esté de celle du S. Offi- » ce. Que celui qu'on destinoit pour Secretai- » re de la Congregation estoit l'Assesseur mesme » du S. Office. Que de treize Theologiens » qu'on y avoit mis au commencement, il n'y en » avoit que deux qui ne fussent pas du S. Office, » sçavoir le General des Augustins, & le P. Aver- » sa, & qu'il y a grand sujet de douter, si en p's- » qu'ils ont esté choisis pour cette Congrega- » tion, ils n'ont point esté faits Qualificateurs » du S. Office, ce que l'on peut dire de mesme » de deux autres Theologiens qui ont esté sub- » situés depuis à deux Qualificateurs du S. Of- » fice qui n'ont point voulu se trouver à ces As- » semblées. 4, A quoy l'on peut adjouter » un rapport de cette affaire à la Congregation » generale du S. Office, neantmoins toute la » conduite est du S. Office; la maniere d'agir » tout à fait secreete; excommunication à qui di- » roit le moindre mot de ce qui se fait dans ces » Assemblées; tous les Consulteurs qui s'y trou- » vent n'ayant autre suffrage sur ce qui s'y traite » que consultif; & tout le reste generalement » selon l'ordre & la maniere du S. Office, qui » estoit mesme une raison dont M. le C. Spada » fe

se servit comme nous vous mandâmes dernièrement, pour répondre aux instances que nous faisons à S.E. sur le contradictoire. Pour les raisons, Messieurs, qui regardent pour & contre la substance de la chose que nous vous proposons, vous les connoissés mieux que nous, & vous voies assés les conséquences qui peuvent se prévoir de part & d'autre. C'est pourquoy nous nous contenterons de vous avoir proposé celles-cy, & nous croions qu'elles suffiroient pour vous éclaircir parfaitement la chose sur laquelle nous vous consultons, & nous vous supplions tres instamment de nous envoyer au plustost vos résolutions.

Il nous restoit encore plusieurs choses à vous dire, Messieurs, sur le choix qu'on a fait des Consultants & sur la conduite que l'on a tenuë jusqu'à présent dans cette affaire; mais parce qu'il y en a quelques-unes sur lesquelles nous avons besoin de quelque plus grand & plus certain éclaircissement avant que de vous en pouvoir parler avec assurance & netteté, nous les differerons jusqu'à ce que nous en soions mieux informés, & que nous puissions vous les mander toutes; nous contentant pour le present de vous avoir parlé de celles-cy. Nous sommes,

MESSEIGNEURS,

Vos tres-humbles & tres-obéissans serviteurs,
Ainsi signé,
De la Lane Abbé de Valcroissant, De Saint-Amour, Angran.

Mais quand je fais reflexion à cette lettre, il faut que j'avoue, que quelque sâcheux qu'il fust qu'une affaire portée au Pape par des Evêques de France fust examinée dans l'Inquisition, qui est un Tribunal que la France ne reconnoit point, neantmoins ce nous eust esté un avantage qu'elle eust esté traitée dans la Congregation entiere de l'Inquisition, & non dans cette partie que M. Albizzi en avoit adroitement triée en éloignant ceux qu'il croyoit devoir estre contraires à ses desseins. Car si cette affaire eust esté examinée devant tous les Juges naturels de cette Congregation tant Cardinaux que Theologiens sans affecter ny exclure personne, il y a sujet de croire que les choses s'y seroient passées d'une autre sorte. M. le Cardinal de Saint Clement tout seul qui avoit droit d'y assister, & qui en fut exclus par ce choix artificieux, auroit esté capable d'y éclaircir tellement les choses, qu'il auroit renversé tous les desseins des Molinistes, & auroit obligé de distinguer les sens, qui estoit tout ce que nous prétendions. Outre cela il y

eust eu parmi les Consultants le P. Abbé Hilarion; l'Abbé de S. Pierre aux liens, depuis fait Archevesque de Manfredonio; le P. Ubaldin General des Sommaques; le P. Bordoné de l'Ordre de S. François; le General des Dominicains, & un autre Dominicain Compagnon du Commissaire du Saint Office; Monsignor Paolucci, le Procureur General des Augustins, & possible deux ou trois encore avec eux qui estoient tous des Theologiens tres éclairés & fort zelez pour la doctrine de S. Augustin & des membres de ce Tribunal, lesquels estans joints à ceux des Consultants qui nous ont esté favorables se fussent trouvez les plus forts aussi-bien en nombre, comme ils l'estoient incomparablement en science. Et c'estoit le plus mauvais prétexte du monde que la raison qu'on prit d'en exclure particulièrement ces Dominicains & M. le C. de S. Clement, comme s'ils eussent esté partiaux dans cette affaire; puisque M. Hallier & tous les autres protestoient tous les jours, que les Dominicains n'y avoient point d'intérêt, & qu'il ne s'agissoit que des points sur lesquels ils estoient entierement d'accord avec les Jesuites.

Il nous vint encore entre les mains le mardi onzième un nouvel écrit contre les cinq Propositions, qui estoit d'une écriture semblable à celle des autres dont nous avions sceu que M. Hallier & ses Collegues avoient esté les distributeurs. Nous en prîmes promptement copie, pour le rendre sans retardement à celui qui nous avoit fait la faveur de nous en avertir, & de nous le faire voir.

Dans cet Escriit après avoir rapporté en teste les cinq Propositions, on les attribuoit à Jansenius, en le citant en une maniere, dont voicy une copie figurée.

1. *Apag. Indicis facti* 19. ad 22. 2. à 33. ad 50. 3. à 1. ad 18. 4. *In Hist. Her. Pelag. & Semp.* 5. à p. 59. ad 63.

On y citoit la fausse Censure de Sorbonne en cette maniere : *Hæc Propositiones Sorbona sequenti Censuræ notavit.*

On attaquoit la premiere Proposition comme Calviniste, & comme condannée par la Sorbonne dans Luther. *Damnavit in Luthe-ro primam Propositionem ut impiam, blasphemam, & hæreticam.*

Primam Propositionem, disoit encore cet écrit, *Jansenista cum Calvino communem habent.*

On attribuoit clairement à Jansenius ce fantasme ridicule d'une grace necessitante. *Intendatur*, disoit l'écrit, *hæc Propositione, ac imprimis scilicet, hominem in eo statu collocare, in quo si peccat, necessario peccet, quia defectu gratiæ non peccare non potest; si vero bene agit, necessario bene agit, quia GRATIA ILLUM AD*

AGENDUM NECESSITAT. Calvinus hoc etiam dixit. Propterea recte concludit hominem libere arbitrio carere. Nam revera si homo ex necessitate agit, libere non agit.

C'est ainsi qu'ils debitoient impunément des calomnies dans ces écrits particuliers, & ils confirmoient encore cette imposture sur la quatrième Proposition en ces termes :

Porro eo sine hac Propositionem adstruunt Jansenista, ut consequenter ad sua principia loquantur, ut gratiam sufficientem tollant; ut qui bene agit, bene agere necessario debeat, cum gratia resistere nequeat.

Et sur la cinquième : *Hanc Propositionem adstruunt, ut consequenter loquantur. Si enim Christus pro omnibus mortuus non est; Ergo nullam gratiam illis confert, saltem in ordine ad salutem, qui damnantur. Ergo necessario peccant. Ergo precepta Dei illis impossibilia.*

Environ ce même temps il me tomba encore fortuitement entre les mains un autre écrit un peu plus long que le précédent, qui estoit aussi sur les cinq Propositions, & qui tendoit seulement à faire voir que ceux qui en poursuivoient la condamnation n'estoient point contraires aux Thomistes.

C'estoit en partie un abrégé d'un plus long écrit que j'ay desja dit avoir esté débité à Rome, & imprimé depuis à Paris, sçavoir : *Jansenius à Thomistis damnatus*. On y avoit seulement adjouté divers passages de S. Thomas, que les Dominicains ont refusé, & desquels ils tâchèrent de faire présenter la réfutation au Pape avec les autres écrits dont sa Sainteté temoigna ne vouloir pas entendre parler. Il y a cela de remarquable, qu'on n'y determinoit aucun sens des Propositions. 1. Qu'on ne les attribuoit point à Jansenius, mais qu'on les combattoit *in abstracto*. On y citoit plusieurs passages de S. Thomas & des Thomistes pour montrer que les preceptes ne sont pas impossibles : Qu'il y a une grace suffisante au sens des Thomistes : Que l'on résiste à la grace suffisante : Que la volonté n'est point nécessitée par la grace efficace. Qui sont toutes choses dont on n'a jamais disputé en France, & qu'il plut à ces Messieurs de mettre en question à Rome, en faisant ainsi une dispute imaginaire & des adversaires fantastiques : ce qui leur fut ayé, parce qu'ils parlèrent seuls, & écrivirent ce qu'il leur plut sans que nous en sceussions rien, lorsqu'ils feroient ces écrits, ou que nous le pussions refuser quand même nous l'aurions sceu, leur adresse ayant toujours esté dans cette affaire de luy faire prendre un train où il leur fust permis de calomnier tant qu'ils voudroient, sans en pouvoir estre convaincus. Mais l'avantage que l'on doit neantmoins tirer de ce pro-

cedé, est de reconnoître que la doctrine de la grace efficace est tellement établie dans l'Eglise, & particulièrement à Rome, que ceux qui l'avoient combattuë en France, & quine tâchoient qu'à y faire donner atteinte, estoient obligez de déclarer à Rome en toute sorte de maniere qu'ils n'y vouloient pas toucher; & comme ils n'ont attaqué ces Propositions que par les passages même des Thomistes défenseurs de la grace efficace, c'est une preuve manifeste, outre toutes celles que cette histoire fournit, que la condamnation qu'ils en ont obtenue ne peut faire aucun préjudice à cette grace, comme nous l'avons cent fois protesté.

Ces accusations fausses sont aussi voir la nécessité qu'il y avoit de traiter cette affaire dans une Conférence contradictoire, puisque ces calomnies qui embarrassoient l'esprit de Messieurs les Cardinaux, n'eussent pas seulement esté produites dans cette Conférence, ou y eussent esté détruites en un moment. Car pour le faire nous n'avions qu'à dire que nous n'enseignions rien de tout ce que M. Hallier nous imputoit; que nous ne combattons point toute grace suffisante, mais seulement celle de Molina : que nous ne prétendions point que la grace efficace necessitât, mais seulement qu'elle faisoit agir infailliblement : que l'on y pouvoit résister, quoique l'on n'y résistât point : Et ainsi des autres. Cette seule déclaration luy eust fermé la bouche, & réduit la dispute à des termes précis, en l'obligeant d'avouer ou qu'il n'estoit question de rien ou qu'il en vouloit à la grace efficace.

CHAPITRE VI.

De la Conférence qui se fit le 14 jour de Février entre M. Hallier & ses Collegues d'une part, avec le General des Dominicains & quelques principaux Peres de son Ordre d'autre part.

Monsieur Hallier & ses Collegues aiant sceu la visite que les Peres Barellet & Reginald avoient faite à M. l'Ambassadeur, pour le prier que le Roy agreast la resolution que leur Ordre avoit d'intervenir dans cette affaire, estimerent qu'ils devoient faire leurs efforts pour l'empêcher. Ils en allerent pour cela trouver le General le mardi onzième Février apres-difler. Nous luy avions fait quelques jours auparavant une visite, dans laquelle luy aiant parlé du dessein qu'avoient tous ceux qui attaquoient ces Propositions, de détruire par leur condamnation la doctrine de la grace efficace, nous nous elions trouvés obligés de luy en apporter des preuves par un petit écrit où nous faisions voir leurs sentimens & leurs desseins. Nous retournions le voir ce jour-là 14, sans penser à autre chose qu'à luy porter

porter cet écrit que nous luy avions promis & que M. l'Abbé de Valcroissant avoit fait depuis sur ce sujet. Mais quand nous fûmes arrivés à la Minerve, le P. Reginald que nous rencontraîmes, nous apprit que M. Hallier & ses Collegues estoient avec ce General, & il nous dit qu'il estoit à propos de faire tenir au General l'écrit que nous avions à luy donner pendant même que ces Messieurs estoient avec luy. Nous le fîmes, & nous attendîmes qu'ils fussent sortis pour en parler au General, & tâcher d'apprendre ce qu'ils avoient pu luy dire dans cette visite. Il nous reçut avec une froideur assez grande : il nous dit que ces Messieurs l'avoient visité par compliment ; & quant au papier que nous luy avions fait tenir pendant qu'ils estoient avec luy, qu'il n'avoit point encore veu ce que c'estoit. Nous le luy fîmes, & nous en fîmes lecture ensemble.

Le lendemain matin nous apprîmes que M. Hallier & ses Collegues n'avoient pas visité le General des Dominicains seulement par compliment, comme il nous l'avoit dit civilement ; mais pour leur proteler qu'ils n'avoient nul dessein de faire aucun préjudice à la doctrine de la grace efficace par elle-même dont son Ordre faisoit profession ; & que pour le convaincre de cela, ils estoient prêts de souscrire aux cinq Propositions dans le sens de ladite grace efficace, pourveu que d'autre côté luy & les Peres de son Ordre voulussent concourir & contribuer avec eux à la condamnation des mêmes Propositions en ce qu'elles pouvoient estre contraires à la doctrine de la grace suffisante. Que pour cela il le prioit de vouloir faire conférer en sa présence au premier jour avec eux quelques-uns des principaux Peres de son Ordre, & qu'ils reconnoistroient tous, comme eux (M. Hallier & ses Collegues) soutenoient les mêmes sentimens dont l'Ecole de S. Thomas faisoit profession. Ils le prièrent pourtant, comme nous le sceûmes depuis, que le P. Nolano & le P. Reginald ne fussent point de cette Conference, parce qu'ils estoient trop chauds sur cette matière, & que les choses s'accorderoient plus aisément, s'ils n'y estoient pas. Nous sceûmes aussi que le General avoit accepté l'offre que M. Hallier & ses Collegues luy avoient fait de conférer avec les Peres de son Ordre, pour leur témoigner la disposition où ils estoient de souscrire auxdites Propositions dans le sens de la grace efficace ; mais qu'il n'avoit jamais voulu consentir à faire cette Conference, que les Peres Nolano & Reginald n'y fussent présents, & que M. Hallier & ses Collegues y avoient à la fin consenti. Que le General avoit dès le soir averti de tout cela les Peres de son Ordre, & chargé le P. Reginald de dresser distinctement

les cinq Propositions dans le sens de la grace efficace, & que la résolution estoit prise de les faire ainsi souscrire à M. Hallier & à ses Collegues, avant que d'entrer avec eux en aucun autre accord.

J'eus ce même matin-là un entretien assez libre avec M. l'Abbé Viole, qui me dit que M. Joyfel estoit en assez grande impatience de s'en retourner, & qu'il attendoit une définition contre ces Propositions pour la seconde semaine du Careême : qu'il avoit fait en ami & en riant reproche à M. Joyfel, de ce qu'il avoit osé venir à Rome pour cette affaire, luy qui estoit si peu versé dans la matière dont il s'agissoit ; qu'il ne pouvoit comprendre comment tant d'autres aboutans de ce parti s'en estoient repotés sur luy ; & que M. Joyfel luy avoit dit ingenuement, que qui avoit voulu y venir y estoit venu, mais de son propre mouvement & sans procuration d'Evesques ny de personne. Jedis à M. l'Abbé Viole que j'estois bien aisé d'apprendre cette particularité. Il vouloit comme se reprendre, & excuser M. Joyfel, en disant que peut-estre ils avoient reçu des procurations depuis qu'il estoit à Rome. Mais je luy répondis, qu'il n'estoit plus temps de déguiser ce qu'il m'avoit dit si sincèrement.

L'après-dînée M. de Valcroissant & M. Angran allerent à la Minerve, pour avertir les Dominicains de ce qu'ils jugeoient à propos de leur dire des desseins trompeux avec lesquels M. Hallier & ses Collegues estoient allés voir leur General ; & moy je ne bougeai du logis ; mais j'écrivis au P. Reginald que c'estoit assurément pour les tromper, les divertir du dessein qu'ils avoient de prendre la part qu'ils devoient en cette cause, les affoiblir & les surprendre.

Le jeudi 13 j'appris qu'outre ce que j'ai dit cy-dessus, M. Hallier & ses Collegues avoient offert au General de conférer non seulement avec ses Peres de la declaration qu'ils luy avoient faite, mais aussi de le faire avec nous ; & que le General luy avoit répondu que le Pape ny Messieurs les Cardinaux n'ayant point voulu établir entre nous & eux de contradiction, il n'avoit garde de le souffrir devant luy ny d'en estre le Mediateur. Que le General avoit neantmoins dessein de voir le Pape le lendemain, & de luy dire tout ce qui s'estoit passé entre luy & M. Hallier & ses Collegues ; & que si sa Sainteté trouvoit bon qu'il nous fît abboucher ensemble M. Hallier & ses Collegues & nous, pour voir, si nous pourrions nous accommoder, il le seroit volontiers & s'estimeroit heureux de pouvoir contribuer à nostre accommodement. Je répondis à celui qui me faisoit cette ouverture, que je le suppliois de prier le General de ne la point

faire au Pape parce que nous n'avions point d'accordement de doctrine à faire avec eux, & que pour ce qui estoit des Conférences, il estoit bien plus à propos de les faire en pleine Congregation. Après qu'il fut de retour au logis, en ayant fait le rapport à mes Collegues, ils approuverent la réponse que j'avois faite.

Nous allâmes voir l'après-dînée le General, & nous l'assurâmes de nouveau du dessein qu'avoient tous ceux qui combattoient ces Propositions de se servir de leur condamnation contre la grace efficace & contre S. Augustin, de quoy nous luy donnâmes de nouvelles preuves; & il nous promit qu'il se garderoit bien de se laisser divertir par M. Hallier & ses Collegues, du point capital de la grace efficace qu'ils luy avoient promis de signer, & qui estoit l'unique pour lequel seul luy & nous pouvions nous intéresser. Quand nous eûmes quitté, un de leurs Peres qui sçavoit des nouvelles de ce qui se passoit au S. Office sur le sujet des Congregations qui s'estoient tenues chez M. le C. Spada, nous dit que tout y alloit tres mal pour les Propositions, qu'on ne demandoit qu'à les condamner; mais parce que le Pape avoit dit qu'on se donnât bien de garde, quoy qu'on fît, de toucher à la doctrine de S. Augustin ny à la matiere de *Auxilium*, ils ne sçavoient presque comment s'y prendre. Qu'il craignoit toutefois que la ferme resolution, que nous témoignions de ne vouloir point comparoître aux Congregations qu'à nostre mode, ne les aigrît contre nous & ne les portât aux extremités. Nous répondîmes que nous ne pouvions pas les empêcher de faire tout ce qu'ils trouveroient bon; mais que tout ce qu'ils pourroient faire, ne pourroit pas aussi nous empêcher d'agir en cela, comme nous y estions obligés. Un autre de ces Peres nous dit que M. Hallier & ses Collegues depuis la visite qu'ils avoient rendue au General, avoient essayé de faire différer au lundi ou mardi suivant la Conference à laquelle ils s'estoient engagés avec luy pour le vendredi; mais que le General n'avoit point voulu la différer plus loin que le jour qu'ils avoient pris, de peur de perdre du temps pendant qu'il seroit incertain quelles pourroient estre les intentions de ces Docteurs. Qu'au reste ils estoient tous dans la croiance qu'elles alloient à tromper; mais que ces Docteurs s'y trouveroient eux-mêmes trompés, parce que ou ils souscriroient les Propositions comme ils l'avoient promis dans le sens de la grace efficace; & ainsi nous aurions tous tout ce que nous souhaitions; ou ils ne le feroient pas, & ainsi faisant voir que leurs promesses seroient equivoques & frauduleuses, aussi-bien que les

Propositions, ils obligeroient par-là tout leur Ordre à ne plus deliberer de la part qu'il seroit obligé de prendre contre eux dans cette affaire.

Le vendredi 14 le matin, je portai au P. Reginald le récit qui m'avoit esté envoyé de Paris en bonne forme, de tout ce qui s'y estoit passé dans les pourparlers d'accordement, qui s'estoient faits avec M. Hallier sur son Syndicat, afin de luy faire encore mieux connoître le genie du personnage; & l'obliger à prendre garde en core de plus près à ce qu'ils auroient à négotier avec luy. J'allai après faire une visite à M. le C. Ghiggi, dans laquelle s'estant dit beaucoup de choses de sa part & de la mienne dont le récit apporteroit trop d'interruption à celuy de cette Conference de M. Hallier & de ses Collegues avec les Dominicains, j'en les rapporterai qu'après que j'aurai inséré en cet endroit une relation assez ample de cette Conference, qui fut tenue ce jour-là mesme & qui me fut donnée aussi-tôt par écrit mot pour mot telle qu'elle va suivre par un des Dominicains qui s'y trouverent.

Relation de ce qui se passa dans une Conference que M. Hallier & ses Collegues eurent à la Minerve le 14 Février 1653, avec le General des Dominicains & quelques Peres de cet Ordre, dressée par un de ces Peres.

Monsieur Hallier & ses deux Compagnons vinrent trouver le Pere General des Freres Prescheurs le mardi onzième Février 1653. Ils furent long temps avec luy: le sujet de ce pour-parler si long fut qu'ils venoient avec les Thomistes, qu'ils admettoient la grace efficace de foy mesme; mais qu'ils avoient aussi que Dieu donnoit des graces suffisantes. Que c'estoit en ce sens qu'ils impugnoient Jansenius, & qu'ils demandoient à sa Sainteté de la part de quatre-vingts Evêques de France, la condamnation des cinq Propositions, au soutien desquelles l'Ordre de S. Dominique n'estoit nullement intéressé.

Le Pere General ne voulut rien derminer avec eux, disant que cette affaire estoit trop importante pour la décider en un moment; qu'il en vouloit communiquer à ses Theologiens; que neantmoins il protestoit qu'il n'avoit nul interest à soutenir Jansenius, si ce n'est en ce qu'il enseignoit conformément aux sentimens de S. Augustin, que les Peres de son Ordre avoient soutenu si vigoureusement sous Clement VIII & Paul V. Que si on pouvoit connoître que l'interest de cette doctrine n'estoit point meslé avec Jansenius, qu'il ne remueroit rien; mais que si cette doctrine y estoit tant soit peu interessée ou directement

ou indirectement, il ne pouvoit s'empêcher de se mêler en cette affaire.

M. Hallier repliqua qu'ils estoient tout prêts à faire voir qu'il n'y avoit aucun intérêt; & que quand il voudroit, il le seroit voir à ses Théologiens en sa présence.

Pendant qu'ils estoient en ce pour-parler, M. de S. Amour, M. l'Abbé de la Lane & M. Angran, vinrent à la Minerve, rencontrèrent le P. Reginald qui leur dit que leurs adversaires estoient avec le P. General. Ils luy dirent qu'ils venoient pour le voir & luy présenter un petit écrit qui contenoit les sentimens de M. le Moyne, de M. Pereyret & autres qui demandoient la condamnation des cinq Propositions.

Le P. Reginald luy repliqua, qu'il estoit extrêmement important que cet écrit fust donné au P. General avant qu'il conclust rien avec ces Messieurs, & qu'il falloit tout sur l'heure le luy envoyer. En effet il appella un Frere Convers de la Chambre du P. General, luy donna le papier & luy dit de le porter au P. General, & luy dire qu'il importoit beaucoup qu'il luy plust de lire ce peu de lignes qui estoient écrites en ce papier. Cela fut fait. M. de Saint-Amour & les autres attendirent que le pour-parler de M. Hallier & ses Compagnons fust fini, s'entretenant cependant avec divers Peres. Personne ne sçavoit ce qui se passoit entre le P. General & M. Hallier. Après qu'ils furent sortis, M. de Saint-Amour, de la Lane & Angran, vinrent voir le P. General qui leur parla un peu froidement. Le soir ledit P. General fit appeler le P. Reginald, luy dit que M. Hallier & ses Compagnons estoient tout prêts à signer, & qu'ils devoient venir à cette fin le vendredi pour s'ajuster & pour parler avec nous, & qu'ils avoient fait grande instance que le P. Reginald n'y fust point appelé, ce que ledit P. General ne leur voulut jamais accorder, & qu'enfin ils s'y résolurent. Le P. Reginald luy repliqua qu'il falloit prendre garde de surprise, que les Jesuites admettoient la grace efficace; que même dans les Congregations de *Auxiliis*, ils s'estoient avancés, jusqu'à dire que Dieu mouvoit physiquement & réellement la volonté avant qu'elle agisse; & que neantmoins sous ces belles paroles il y avoit des equivoques qui estoient toute la force à la grace; & qu'ainsi il seroit besoin d'aller avec grande précaution. Le P. General sur cela luy commanda de dresser les cinq Propositions au sens de la grace efficace, selon les sentimens de S. Augustin & des Peres de l'Ordre; ce qu'il fit en cette forme.

I.

Gratia de se efficax veri, realiter ac physice promouens & prædeterminans, immutabiliter,

infallibiliter, insuperabiliter & indeclinabiliter, ita est necessaria ad singulos alius etiam ad initium fidei & ad orationem, ut sine illa homo etiam iustus non possit adimplere Dei Præcepta etiam vellet & conetur affectu & conatu imperfecto: quia deest illi gratia quâ posset, siue quâ fiant ipsi posset, siue posset, cum effectu: ut loquitur Augustinus de nat. & grat. cap. 42.

II.

In natura lapsa nunquam resistitur gratia interiori, id est, efficaci, in sensu explicato in prima Propositione, quæ secundum phrasim Augustini vocatur interior.

III.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur libertas ab omni necessitate, sed sufficit libertas ab omni coactione, hoc est à violentia & naturali necessitate.

IV.

Admissum Semipelagianum gratia interiori necessitatem ad singulos alius etiam ad initium fidei; & in hoc erant Hæretici, quod vellet eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare, id est, in hoc erant Hæretici quod vellet gratiam illam non esse efficacem modo explicato in prima Propositione.

V.

Error est Semipelagianorum dicere Christum pro omnibus omnium mortuum esse aut sanguinem fuisse: quia videlicet Christus est quidem mortuus pro omnibus quoad sufficientiam præstii sufficienter, non tamen efficaciter, quia non omnes participant beneficium mortis ejus.

Pendant ces deux jours le P. Reginald, par le commandement du P. General, fit voir les Propositions qu'il avoit dressées aux autres Peres qui devoient assister à la Conference, savoir au P. M. Galassin, au P. M. Nolano, au P. M. Alvarez Regent de la Minerve, & au P. M. Libelli Bachelier, & aussi Regent; & il les avisa de ce à quoy il falloit prendre garde.

Le vendredi quatorzième jour de S. Valentin, ces Messieurs se rendirent fort peu après dîner: on avertit le P. General, cependant le P. M. Nolano les entretint.

En suite ils vinrent à la grande salle de l'Inquisition, où en attendant le P. General, M. Hallier & le P. Reginald s'entretenirent; il luy parla des Jesuites & de M. de Saint-Amour, disant qu'il n'avoit nulle sorte de communication avec eux; & que si M. de Saint-Amour l'eust voulu, il les auroit bien embarrassés, notamment

« tamment sur la pernicieuse Morale qu'ils en-
« seignent.

« Le P. General arrivé, après un peu de céré-
« monie M. Hallier & ses compagnons prirent
« place s'assant en des chaires disposées auprès
« d'une table, sur laquelle il y avoit papier, plu-
« mes, & écritoire, en cas qu'il fallust écrire.
« Le P. General estoit vis à vis de M. Hallier à la
« main droite, le P. Galassin vis à vis de l'un
« des compagnons de M. Hallier, le P. Nolano
« vis à vis de l'autre, & le P. Bachevier vis à vis
« du Regent qui estoit immédiatement après
« ces Messieurs & après luy le P. Reginald.

« Le P. General ouvrit le discours en Latin,
« disant que ces Messieurs avoient pris la peine
« de venir pour entrer en conference avec les
« Theologiens de son Ordre sur l'affaire des cinq
« Propositions; & qu'ainsi il les prioit de vouloir
« expliquer leurs sentimens.

« M. Hallier prit la parole en Latin, & dit
« que l'Université de Paris avoit toujours eu
« de tres fortes inclinations pour le P. General
« & pour son Ordre, sur quoy il s'étendit fort.
« Qu'en ces Propositions il ne s'agissoit nulle-
« ment de la dispute des Freres Prescheurs avec
« les Jesuites; que c'estoit une affaire totale-
« ment distincte; qu'il ne s'agissoit icy que de
« Janſenius qui avoit renouvelé les Proposi-
« tions de Baius condamnées par ce tres grand,
« tres saint, & tres docte Pape Pie V, la lumie-
« re de ce grand Ordre, aux louanges duquel il
« s'étendit assés; Que cette Bulle avoit esté pu-
« bliée par Gregoire XIII, renouvelée par
« Urbain VIII, & par Innocent X; Que les
« Congregations avoient esté tenues à cette fin
« avec précaution de ne toucher nullement à la
« matiere de *Auxiliu*. Il fut long temps sur ce
« discours, pendant lequel le dernier de ses com-
« pagnons accommodoit sur la table quelques
« papiers.

« Aiant fini, le P. General prit la parole, &
« repetant brièvement & judicieusement ce que
« M. Hallier avoit dit, il fit voir qu'il n'estoit
« point question de la defense de Janſenius; qu'il
« s'agissoit seulement de faire voir comme l'on
« pouvoit censurer ou condamner ces Proposi-
« tions sans toucher à la question de *Auxiliu*;
« que cela luy sembloit fort difficile; que neant-
« moins il seroit bien aise de sçavoir les sentimens
« de ces Messieurs.

« M. Hallier repliqua & dit plusieurs choses
« en commun repetant ce qu'il avoit desja dit,
« & ajouta que lorsque les Freres Prescheurs
« soutinrent l'efficace de la grace devant Cle-
« ment VIII, & Paul V, il ne s'y estoit traité
« de ces Propositions; que lorsque les Jesuites
« faisoient l'argument contre la grace efficace, qu'il
« s'ensuivroit que les preceptes seroient impos-
« sibles à ceux qui n'auroient point cette grace,

que cela estoit absurde, & partant qu'il falloit
conclurre que la grace n'estoit point efficace
d'elle mesme. Les Freres Prescheurs répon-
doient niant la Majeure & concedant la Mi-
neure. Que Messieurs les Janſenistes conce-
dent la Majeure & nient la Mineure. Que
tous les Thomistes avoient admis la grace suf-
fisante; que Janſenius la nioit; & que partant
les Thomistes estoient bien loin de Janſenius.

Lorsqu'il disoit cecy le R. P. Nolano dit
que cela n'estoit pas si commun parmi les Tho-
mistes; & que S. Augustin estoit contraire;
& qu'il ne falloit point nous dépouiller des
armes de S. Augustin. Mais le P. General
luy repliqua, qu'il n'estoit point question de
la grace suffisante.

Sur cela M. Hallier reprit la parole, & re-
petant les mesmes choses, ajouta que s'avoit
esté toute la difficulté des Dominicains avec
les Jesuites, qu'il ne s'agissoit point mainte-
nant de cela. Que les Thomistes disoient que
la grace efficace ne se tenoit pas du costé de
l'acte premier & de la puissance; qu'il se tenoit
du costé de l'acte second; qu'ils admettoient
la grace efficace qui faisoit faire infaillible-
ment, *insuperabiliter, indestinabiliter*; Mais
que cela n'empeschoit point que les preceptes
ne fussent possibles mesme à ceux qui n'a-
voient point cette grace, parce que Dieu leur
en donnoit une suffisante pour les accomplir,
ou pour obtenir & impetrer celle qui estoit
nécessaire.

Derechef le R. P. M. Nolano repliqua,
qu'il n'y avoit aucun fondement en S. Augu-
stin ny en S. Thomas de cette grace suffisante;
qu'au contraire ils la nioient? Que si on souf-
froit que S. Augustin fust condamné en un
seul point de la doctrine de la grace, son autori-
té ne seroit plus considerable dans l'Eglise; que
nous ne devions jamais souffrir cela; puis-
que la doctrine de S. Augustin a esté approuvée
par les Papes Celestin, Hormisdas, Gelase, &
Clement VIII; qu'il importoit grandement
de tenir roide à cela.

Le R. P. General luy repliqua derechef
qu'il n'estoit point question de cela, & qu'il
laisst achever M. Hallier, lequel continuant
repetait les mesmes choses & conclut que la pre-
miere Proposition n'avoit aucune connexion
avec les questions de *Auxiliu* agitées sous Cle-
ment VIII, & Paul V. Et que pour eux, ils
n'avoient jamais entendu de faire condamner
ces Propositions qu'au sens de M. Janſenius;
Qu'ils l'avoient ainsi dit dans le premier mé-
morial qu'ils avoient donné au Pape de la part
de quatre vingts Eveques qui les avoient dé-
putés.

Sur cela le troisieme leut le memorial qu'ils
avoient présenté; & dit les mesmes choses que
M. Hal-

M. Hallier. Le second dit aussi quelque chose au même sens.

Puis M. Hallier reprenant la parole, dit qu'ils avoient fait toujours la même protestation; & que même quand ils furent appelés dans la Congregation ils l'avoient ainsi protestée, parce qu'ils voioient bien qu'il ne falloit pas entrer dans ces questions.

Le P. General luy répondit que ce n'estoit donc pas sans raison qu'il craignoit & qu'il vouloit se remuer, & demanda si sa crainte estoit juste & estoit bien fondée.

M. Hallier avoua que la crainte du P. General estoit juste, & qu'il falloit bien de se précautionner; mais que pour eux ce n'estoit nullement leur intention, de faire condamner les opinions des Dominicains. En suite il passa à la seconde Proposition & l'expliqua brièvement, disant que tous les Thomistes admettoient des graces suffisantes non seulement extérieures, mais aussi intérieures auxquelles les hommes peuvent résister & résistent bien souvent, & que Janfenius les nie; & qu'ainsi il n'y avoit aucune liaison des Propositions avec la doctrine de l'Ordre des Freres Prescheurs.

Quant à la troisième, il dit que Janfenius disoit qu'il suffisoit pour une action meritorie, qu'elle fust faite sans contrainte, encore qu'elle fust nécessaire. Que S. Thomas à la question 6 de *Malò* disoit que cette opinion estoit heretique.

Le second ajouta que tous les Thomistes disoient la même chose.

Le troisième cita quelques Thomistes.

M. Hallier dit que la quatrième & cinquième n'avoit non plus rien de commun: puisque ces Propositions n'avoient jamais été agitées du temps de Clement VIII, & Paul V.

Après que M. Hallier eust achevé, le P. General commanda au P. Reginald de parler le premier, & dire son sentiment. Il estoit le dernier en place du costé de M. Hallier, qui dit qu'estant dur d'oreille, il prioit le P. General de faire approcher le P. Reginald, & le faire mettre qu'il le pût voir. Ainsi le P. Reginald quitta sa place, & prit celle du R. P. M. Nolano après le R. P. M. Galassin, & le P. Nolano se mit à la sienne.

Le P. Reginald après avoir salué le P. General & ces Messieurs, commençant à parler M. Hallier dit qu'il n'entendoit point, ainsi le P. General commanda au P. Reginald de parler plus haut, & dit qu'il falloit supposer trois choses. La première qu'on ne pouvoit point faire un article de foy, qu'il y eust une grace suffisante commune à tous; que c'estoit une dispute dans les écoles; qu'il y avoit plusieurs Auteurs qui nioient qu'il y eust aucune grace purement suffisante, mais que tou-

te grace suffisante estoit efficace pour quelques actes; qu'en ce sens M. Janfenius ne l'avoit point niée; Et quoyque c'en fust de l'opinion de Janfenius, dans laquelle il ne se vouloit point mêler, il estoit constant qu'on ne pouvoit faire une decision de foy de la grace suffisante, notamment qui fust commune, parce que S. Augustin la nie, *nunc autem quibus deest* &c. qu'il parloit là de la grace suffisante, laquelle il disoit estre déniee à quelques-uns. La seconde chose qu'il falloit supposer que la grace suffisante que les Thomistes ont admise, est bien differente de celle des Theologiens de la Compagnie; que ceux-cy admettent une grace suffisante qui peut estre & qui est déterminée par le consentement du libre arbitre, ou présent ou préveu; & qu'outre cette grace suffisante, ils n'en admettoient point d'autre nécessaire à tous les actes: Mais les Thomistes d'un commun consentement admettent une grace suffisante qui donne le pouvoir, mais qui n'est point déterminée par le consentement de la volonté, & qu'outre cette grace ils admettent que l'homme pour agir a besoin d'une autre grace forte & efficace de foy même; & c'est ce qu'il falloit supposer. En troisième lieu que cette grace nécessaire à toutes les actions même au commencement de la foy, de l'oraison & autres bonnes œuvres, falloit agir la volonté infailliblement, *superabundanter & indeclinabiliter*, & cela indépendamment de la science moyenne & de la prévision conditionnelle de Dieu. Que cela supposé, les Propositions estoient véritables au sens de cette grace efficace. Que les Thomistes aux disputes de *Auxilius*, avoient répondu aux objections des Peres Jesuites, qui tiroient toutes ces cinq Propositions comme des absurdités qui suivoient de la grace efficace, laquelle les Thomistes avoient expliquée par le mot de prédetermination physique; que c'estoit une question si elle se tenoit du costé de l'acte premier ou du second, parce qu'elle réduisoit la puissance de l'acte premier à l'acte second. Qu'ès Congregations de *Auxilius* on avoit disputé de plusieurs points notamment de la grace nécessaire pour accomplir les preceptes, & que quand les Jesuites objectoient que si la grace efficace estoit nécessaire, les preceptes seroient impossibles à ceux qui n'avoient point cette grace efficace, les Thomistes avoient répondu qu'ils estoient impossibles au sens composé, & non pas au sens divisé: que comme Saint Augustin au chap. 42 du livre de la nature & de la grace distinguoit une possibilité qu'il appelloit *causa efficiens*, & l'autre qu'on pouvoit appeler simple, ainsi qu'on pouvoit colliger d'autres endroits de S. Augustin; aussi les Thomistes

» avoient distingué deux impossibilités qu'ils
 » avoient appelé au sens composé & au sens di-
 » visé, se servant des termes de l'école; & qu'ain-
 » si ils avoient distingué, qu'au sens composé il
 » estoit impossible que celui qui n'avoit point la
 » grace efficace observât les préceptes, qui veut
 » dire qu'il ne luy estoit pas possible de cette
 » possibilité que S. Augustin appelle possibilité
 » conjointe à l'effet, *possibilitas cum effectu*; mais
 » qu'ils estoient possibles au sens divisé ou d'une
 » possibilité ou puissance simple & éloignée; &
 » que partant il luy sembloit qu'on ne pouvoit
 » condamner cette premiere Proposition abso-
 » lument & sans distinction, sans faire un tres
 » grand tort à la doctrine que les Freres Pres-
 » cheurs avoient defenduë dans les disputes de
 » *Auxiliis*, veu mesmement que dans cette pre-
 » miere Proposition l'aide suffisant estoit expli-
 » qué de la façon que l'expliquoient plusieurs
 » Thomistes en ces mots *volentibus, conantibus*,
 » qui se doivent entendre d'une volonté & d'un
 » effort imparfait, lequel provient d'une grace
 » suffisante expliquée au sens de ces Thomistes.
 » Quant à la seconde Proposition, il dit qu'il
 » luy sembloit qu'on ne pouvoit non plus la
 » condamner absolument sans faire tort à la do-
 » ctrine des Thomistes: parce que, si par le
 » mot de grace interieure on doit entendre la
 » grace efficace, comme S. Augustin l'entend,
 » il est assuré que les Thomistes ont toujours
 » soutenu qu'à proprement parler jamais on ne
 » résiste, voire qu'on ne peut pas résister à la
 » grace efficace; encore bien qu'en quelque sens
 » moins propre, ils avouent qu'on y peut rési-
 » ster, c'est à dire qu'on peut, ne donner point
 » son consentement, parce que celui qui con-
 » sent, consentant librement il retient toujours
 » le pouvoir de ne consentir point
 » Quant à la troisième, il dit que si par ce mot
 » liberté de nécessité, on entendoit qu'afin
 » qu'une action soit meritoire, il faut qu'elle
 » soit exempte de toute nécessité, mesme de
 » celle qu'on appelle nécessité d'insaisissabilité du
 » sens composé, ou de la nécessité en commun
 » & autres semblables; en condamnant cette
 » Proposition on condamne tous les Thomistes
 » voire mesme toutes les écoles qui l'admettent.
 » Que si on entendoit la nécessité absolue ou na-
 » turelle qui ôte l'indifférence de l'objet, qu'on
 » condamneroit Scot avec son école, & qu'il
 » n'estoit point convenable qu'on demandât la
 » condamnation d'une école si celebre.
 » Quant à la quatrième, qu'elle dependoit
 » de l'histoire, & que les Thomistes aux Con-
 » gregations de *Auxiliis*, avoient toujours sou-
 » tenu que les Semipelagiens avoient erré en ce
 » qu'ils n'avoient pas voulu admettre du moins
 » pour quelques actes la grace efficace de foy
 » mesme, & qu'ils avoient seulement admis la

grace suffisante qui peut estre déterminée par
 la volonté. Que partant si on condamnoit cet-
 te Proposition absolument, on condamnoit
 encore les Thomistes, & on leur ôtoit toutes
 leurs preuves qu'ils tiroient de S. Augustin
 pour prouver la grace efficace d'elle mesme.

Quant à la dernière, il paroissoit assés de ce
 qu'il avoit dit au commencement, parce que
 si on vouloit que Jesus-Christ fust mort pour
 tous, c'est à dire que par sa mort il ait mérité
 à tous universellement & sans exception des
 graces suffisantes, c'estoit une question de l'é-
 cole qu'on ne pouvoit définir. Que si on la
 définissoit en ce sens, que Jesus-Christ eust
 mérité pour tous des graces suffisantes qui pus-
 sent estre déterminées par la volonté, on rui-
 noit la grace efficace. Que si seulement on
 pretendoit faire définir que Jesus-Christ estoit
 mort pour tous suffisamment, à raison que
 son sang estoit infini & suffisant pour tous, on
 ne condamnoit pas cette cinquieme Proposi-
 tion, parce que ny les Semipelagiens n'avoient
 jamais parlé seulement en ce sens, ny les disci-
 ples de S. Augustin ne les avoient jamais accu-
 sé d'erreur pour avoir dit que Jesus-Christ es-
 toit mort pour tous en ce sens; & qu'ainsi il
 conclusoit qu'on ne pouvoit condamner ces
 Propositions absolument, sans ruiner entiere-
 ment la doctrine des Thomistes.

Le P. Reginald aiant ainsi achevé, M. Hallier
 prit la parole & repliqua, que la question de
 la grace efficace estoit fort éloignée de la pré-
 détermination physique; que les Thomistes
 n'avoient jamais établi la grace efficace dans
 cette prédétermination; que la grace estoit une
 chose fort ancienne, que la prédétermination
 physique estoit une chose fort nouvelle inven-
 tée par quelques nouveaux Thomistes.

A ces paroles le P. Reginald fit un petit fi-
 gne de teste témoignant n'approuver point ce-
 la, de quoy M. Hallier se piquant dit qu'il di-
 soit la verité, & qu'il ne falloit point branler la
 teste à cela, qu'il estoit tres vrai que c'estoit
 une invention nouvelle.

Le P. Reginald par respect au R. P. Gene-
 ral, & parce qu'ils estoient dans leur maison,
 ne repliqua rien.

M. Hallier continuant son discours, dit
 qu'il estoit vray que les Thomistes pour de-
 fendre & accorder la liberté avec la predeter-
 mination physique, s'estoient servi de la di-
 stinction du sens composé & du sens divisé,
 mais non pas pour accorder la grace efficace
 avec la liberté; Que cette grace efficace ne se
 tenoit point du côté de l'acte premier, qu'el-
 le ne consistoit point en une prédétermina-
 tion physique; qu'au reste il avoit tres bien
 leu S. Augustin, que jamais il ne s'estoit servi
 de ces mots de *Possibilité avec effet* & de *possi-
 bilité*

« bilité simple : qu'ils admettoient la grace effi-
« cace de soy mesme nécessaire à toutes les bon-
« nes œuvres mesme independamment de la
« prévision de Dieu, qu'il l'avoit enseignée pu-
« bliquement il y avoit long temps, & qu'il es-
« toit prest à l'enseigner ; qu'il l'avoit ainsi pro-
« testé devant toute la Congregation des Car-
« dinaux & Consultants, lorsqu'il y avoit ha-
« rangué ; Mais que la nécessité de cette grace
« ne rendoit nullement les preceptes impossi-
« bles à celui qui ne l'avoit point ; Que celui
« qui l'avoit, pouvoit toujours résister, que le
« Concile de Trente l'avoit ainsi déterminé,
« quand il disoit, *possit dissentire si vellet*, & que
« partant l'homme consentoit sans nécessité.
« Que la troisième Proposition avoit esté con-
« damnée contre Michel Baius, que la seule
« contrainte estoit la liberté.

« Le P. Reginald repliqua, qu'il prioit M.
« Hallier de l'excufer, s'il luy disoit que certai-
« nement tous les Thomistes, horsmis un ou
« deux, tenoient que la grace efficace estoit une
« prédétermination physique ; que mesme ceux
« qui la mettoient dans les actes indélébiles di-
« soient qu'elle prédéterminoit physiquement,
« & que partant les Thomistes s'estoient servis
« de la distinction du sens composé divisé aussi-
« bien pour la grace efficace que pour la prédé-
« termination physique ; Que le Concile quand
« il disoit que *possit abjicere, possit dissentire*, il
« entendoit au sens divisé, & non au sens com-
« posé. Que la prédétermination physique n'es-
« toit point une invention nouvelle quant à la
« substance de la chose, qu'il ne falloit point dis-
« puter du nom de prédétermination, lequel
« mesme on pourroit trouver en S. Thomas &
« en plusieurs autres anciens Docteurs. Que
« pour la distinction de la possibilité avec l'effet &
« de la possibilité simple, on la trouvoit en S.
« Augustin qui se servoit de ce mot, *possibilitas*
« *cum effectu* au ch. 42. du livre de la grace & du
« libre arbitre ; quant à l'autre partie de la possi-
« bilité simple, il avouoit qu'on ne la trouvoit
« pas formellement en S. Augustin, mais qu'on
« la colligeoit evidemment du 5. livre de la Cité
« de Dieu.

« Pour lors M. Hallier repartit à ce dernier
« point, & dit que jamais on ne trouveroit ce
« mot de *possibilitas avec effet* dans S. Augustin,
« & repeta les mesmes choses qu'il avoit dites au-
« paravant ; notamment qu'il avoit toujours
« protesté qu'ils ne demandoient point la con-
« damnation de ces Propositions, si ce n'est au
« sens de Janfenius, & non point au sens de la
« grace efficace qu'ils tenoient.

« Les Compagnons de M. Hallier dirent la
« mesme chose qu'ils avoient dites auparavant,
« ajoutant qu'en tous leurs Memoriaux ils
« avoient usé de cette réserve, parce qu'ils

voioient bien, qu'autrement ils seroient tort
« à tant & de si sçavans Theologiens de S. Do-
« minique.

Le R. P. General reprit d'erechef la parole
« & dit, donc la crainte que nous avons est
« juste, puisque vous avoués qu'il a fallu faire
« ces protestations.

M. Hallier repliqua qu'ils avoient pourveu
« à cela, parce que la harangue qu'il fit en la
« Congregation seroit inserée dans la Bulle, afin
« qu'on sceust que les Propositions n'estoient
« condamnées qu'au sens de Janfenius.

Pour lors le P. General commanda au
« R. P. M. Alvarez Régent de la Minerve de
« parler.

Le R. P. M. Alvarez dit qu'il nevoit plus
« de difficulté en cette affaire ; que si ces Mes-
« sieurs avouoient la grace efficace de soy mesme
« independamment de la prévision de Dieu, il
« falloit qu'ils avouassent la verité des Proposi-
« tions au sens de la grace efficace ; & qu'ainsi il
« falloit qu'ils avouassent que les preceptes es-
« toient impossibles à celui qui ne l'avoit point
« d'une impossibilité consequente & non ante-
« cedente ; & qu'en suite l'homme ne résistoit
« jamais à cette grace interieure, c'est à dire ef-
« ficace, & que cette nécessité n'estoit point le
« merite, & ainsi des autres Propositions. Que
« puisqu'ils convenoient en la doctrine, il ne
« restoit que de voir comme il falloit proceder
« en cette affaire ; qu'il luy sembloit qu'il fau-
« droit expliquer les Propositions & en deman-
« der la confirmation & definition au sens de la
« grace efficace, & la condamnation aux autres
« sens.

M. Hallier ne permit point que le R. P. Ré-
« gent achevast, ains luy dit qu'il avouoit la gra-
« ce efficace expliquée par le R. P. Regent ;
« qu'il admettoit que les preceptes estoient im-
« possibles à celui qui ne l'avoit point, d'une
« impossibilité consequente & non antecedente ;
« qu'ils estoient prests de signer cela *privim*,
« & non comme députés, pourveu que leurs
« Reverences voulussent signer la condamna-
« tion des Propositions au sens de Janfenius.

Le R. P. M. Galassin leur dit, que le parti
« n'estoit pas égal, qu'un General ne pouvoit
« pas signer cela, eux ne signant que comme
« particuliers.

M. Hallier repliqua, qu'ils ne demandoient
« que la condamnation de Janfenius qui estoit
« desja condamné ; ses Compagnons dirent le
« mesme, qu'ils signeroient, pourveu que les
« propositions fussent condamnées au sens de
« Janfenius.

Le P. Reginald aiant demandé licence de
« dire un mot, dit, mais quoy si M. Janfenius
« a eu le mesme sens que les Thomistes en toutes
« ces propositions, ou en quelqu'une d'icelles ?

Le

Le R. P. Reginald prit la parole & dit; c'est cela, pourquoy donc refusera-t-on d'expliquer ce sens?

Le R. P. Reginald continuant dit que pour éviter cet inconvenient, il faudroit faire un Memorial commun adressé à sa Sainteté & à la Congregation, dans lequel on expliquast le sens de Janfenius, & que n'estant point le mesme avec celuy des Thomistes, on poursuivroit sa condamnation.

M. Hallier & ses Compagnons en foule répondirent qu'ils ne pouvoient pas faire cela, ny se departir de leurs premiers Memoriaux, ny des ordres précis que leur avoient donné les quatre-vingts Evêques qui les avoient députés.

Le R. P. Regent leur dit, ny nous aussi, ne pouvons point convenir avec vous autres, puisque vous ne voulés point expliquer le sens.

Pour lors M. Hallier & ses Compagnons, dirent qu'ils demandoient la condamnation de M. Janfenius & des cinq propositions, entant qu'ils nioient la grace suffisante.

Le R. P. Regent leur repliqua, il l'avoué dans la mesme proposition *volentibus & consentibus*, d'une volonté & effort imparfait, car cette volonté ou velleité & effort imparfait viennent d'une grace imparfaite & petite, qui est en effet la suffisante, ainsi que l'expliquent plusieurs Thomistes.

Ces Messieurs tépliquerent, que s'il l'admettoit, il se contredisoit.

Le R. P. Regent leur dit, si M. Janfenius se contredit, voulés-vous demander qu'il soit condamné en toutes les deux contradictoires? Il faut donc necessairement l'expliquer avant que le condamner. Car deux contradictoires ne peuvent pas en mesme temps estre vraies, ny par consequent desinies.

Ces Messieurs repliquerent que Janfenius nioit formellement la grace suffisante au *tom. 3. l. 3. ch. 1.* & aux suivans, qu'il l'appelloit un monstre, & qu'il s'en prenoit aussi-bien aux Thomistes comme aux Jésuites.

Le R. P. Regent les pressa & leur dit, Janfenius admet la grace habituelle, les dons, les vertus infusées, il admet aussi les inspirations & lumieres interieures qui sont connoître le bien, car puisqu'on ne peut pas vouloir ce qu'on ne connoist point, & que dans cette premiere proposition il dit que le juste veut, il suppose la connoissance qui vient de la lumiere & inspiration surnaturelle; en troisieme lieu il admet qu'il a une volonté & un effort imparfait; Or est-il que cette velleité & cet effort imparfait vient de quelque grace, comme dit Janfenius, & cette grace est appelée suffisante par les Thomistes; donc il admet

tout ce que les Thomistes admettent, & que vous autres Messieurs admettés. Car qu'est-ce que vous admettés davantage dans celuy qui n'accomplit point les commandemens de Dieu? vous admettés la grace habituelle & les vertus, Janfenius les admet: vous admettés les lumieres; Janfenius les avoué: vous admettés une grace petite & foible pour ces velleités & ces efforts imparfaits; Janfenius l'admet aussi: vous admettés une grace en celuy qui accomplit les preceptes; Janfenius l'admet aussi: Qu'est-ce donc que vous admettés davantage en celuy qui n'accomplit point les commandemens de Dieu?

Ces Messieurs furent fort pressés, & n'épondoient jamais; & parlant tous à la fois ne répondoient jamais à la question que leur faisoit le R. P. Regent qui leur repliqua le mesme argument deux ou trois fois.

Enfin ils répondirent, & il me semble que ce fut le dernier qui répondit, qu'outre cela ils admettoient une grace suffisante, laquelle donne le pouvoir dernier & accompli, en telle façon qu'il ne manque à celuy qui ne garde point les commandemens de Dieu, que la simple action qui vient de la grace efficace.

Le R. P. Regent leur dit que cette grace suffisante n'estoit point dans le sens des Thomistes.

Pour lors le R. P. M. Libelli Bachelier dit que S. Thomas en la 1. 2. q. 109. art. 9. & 10. & en plusieurs autres endroits, dit que l'homme juste ne peut point accomplir les preceptes & faire le bien sans la motion de Dieu; que la motion est la grace efficace; & que partant en quelque sens il estoit vrai que l'homme qui n'avoit point la grace, n'avoit pas le pouvoir accompli; que c'estoit le sentiment de la plupart des Thomistes, & qu'il falloit necessairement expliquer le sens auquel on vouloit faire condamner les propositions.

Le R. P. M. Nolano dit qu'on ne pouvoit condamner cette premiere proposition, qu'on ne condamast ces deux articles exprés de S. Thomas, où il disoit que l'homme ne pouvoit faire le bien sans la grace; & qu'il estoit évident qu'il parloit de la grace efficace; que S. Thomas n'en avoit jamais enseigné d'autre, & qu'ainsi il falloit expliquer les propositions avant les condamner.

Le R. P. Regent reprit la parole, & recommença à presser ces Messieurs & à dire, que ce qu'ils admettoient davantage en celuy qui ne gardoit point les commandemens de Dieu, n'estoit nullement receu dans l'école de Saint Thomas encore qu'il y eust quelque Thomiste qui le dist. Qu'il falloit s'ils vouloient faire quelque chose, & s'ils vouloient s'accorder avec les Thomistes, qu'ils expliquassent les propositions.

propositions, & que par après dans un Memorial, ou commun, ou chascun en particulier, l'on demanderoit à sa Sainteté la condamnation des propositions au sens qui se trouveroit faux; qu'il importoit fort peu qu'il fust de Janfenius ou de quelque autre.

A cela ces Messieurs repartirent, qu'ils ne pouvoient en aucune façon se departir des Memoriaux qu'ils avoient donnés & des ordres que quatre-vingts Eveques leur avoient prescrits. Le R. P. Regent leur repliqua, ny nous ne pouvons point nous accorder avec vous.

Le R. P. General dit pour lors à M. Hallier, qu'ils ne trouvaient point mauvais qu'il se pourveust, puisqu'il voyoit l'intérêt que tous ses Theologiens trouvoient, & qu'eux-mesme avoient que son Ordre avoit à ce que ces propositions ne fussent point condamnées sans explication.

Cela fait, tous se leverent de leurs sieges; & après avoir un peu conféré séparément, le R. P. General accompagna ces Messieurs jusqu'au bas du degré dans le Cloistre; le R. P. M. Nolano, le R. P. M. Libelli & le R. P. Reginald les accompagnerent jusqu'au dehors de la porte de la Minerve. Voilà ce qui s'est passé en cette Conference.

CHAPITRE VII.

D'une longue audience que j'eus ce jour-là mesme 14 de Fevrier de M. le C. Ghiggi.

LE mesme jour que cette Conference se tint à la Minerve, je fus assés long temps dans l'antichambre de M. le C. Ghiggi avant qu'on y commençast la Messe. Quand elle fut dite celui qui en eut audience le premier fut le Secretaire de la Congregation de propaganda fide. Après luy ce fut le P. Modeste, & apres le P. Modeste ce furent deux personnes vêtues de court qui paroissoient de condition assés mediocre. Quand il n'y eust plus personne qui la demandast, on me fit entrer. Je dis à M. le C. Ghiggi, que la dernière fois que nous avions eu l'honneur de le voir, entre les raisons que nous luy avions représentées pour la communication de nos écritures, je luy avois dit que je m'estois trouvé dans une occasion favorable où j'avois eu le moyen d'en voir une qui avoit esté présentée à leurs Eminences par les Docteurs nos adversaires, dans laquelle aiant jetté les yeux sur un endroit, j'y avois reconnu une grande fausseté. Que je venois de nouveau le confirmer à S. E., & luy faire voir s'il l'avoit agreable, que non seulement cette fausseté estoit énorme, mais aussi que nos adversaires avoient eu la hardiesse de la mettre dans cette écriture, le sçachant & le

connoissant bien. Que S. E. avoit intérêt de reconnoistre avec quelle sincerité les uns & les autres agissoient, & que s'il avoit agreable de me fournir luy mesme cette écriture des adversaires, je luy serois voir à l'instant cette fausseté. M. le C. Ghiggi reprit cette proposition tout autrement que je ne l'avois attendu, & d'un air tout contraire à sa douceur & à sa benignité ordinaire. Il me dit assés aigrement, qu'il estoit temps que nous nous resoluissions de nous rendre & de nous accommoder aux volontés du Pape; qu'on nous avoit desja dit assés de fois qu'on ne vouloit point communiquer d'écritures. Il me demanda comment je pouvois sçavoir si les autres en avoient donné; qu'ils ne l'avoient peutestre pas fait; qu'il ne sçavoit pas non plus si nous en avions donné. Je luy repartis que S. E. me surprenoit de dire cela, qu'il me sembloit que les nôtres estoient d'une grosseur assés considerable & de matieres assés importantes pour ne les avoir pas oubliées. M. le C. Ghiggi me repartit qu'au moins nous ne les avions pas données à *tant*, à tous; que M. le C. Pamphile ne les avoit pas eues. Que quant à luy, il ne sçavoit pas quelles estoient les nôtres & quelles estoient celles de nos adversaires. Que nous nous estions avisés bien tard de demander cette communication d'écritures, que nous n'en parlions pas au commencement, lorsque nos adversaires n'estoient pas venus. Que nous pouvions bien avoir raison de demander au Pape qu'il luy plust de declarer certaines propositions, mais que de luy vouloir imposer la loy sur les moiens qu'il avoit à tenir pour faire cette declaration, cela n'estoit pas juste. Que nous disions *vogliamo parti, vogliamo contestare*; Nous voulons avoir des parties, nous voulons entrer avec elles en contestation, que ce n'estoit pas à nous à parler de cette sorte; *Non est vestrum*, me dit-il, *nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate*. Je repartis à S. E. que la demande que nous faisions de la communication de nos écritures, n'estoit pas nouvelle. Que dès le 10 jour de Juillet de l'année 1651, j'avois rendu au Pape les lettres des Eveques qui nous avoient envoyés, & que ces lettres-là le demandoient expressement. Que lorsque nous avions eu audience du Pape en commun le 21 jonr de Janvier de l'année 1652, nous avions laissé un Memorial à sa Sainteté, où cette demande estoit aussi expressement contenuë. M. le C. Ghiggi me laissa à peine achever cela, qu'il me demanda, que vouliez-vous dire *partibus auditis*, puisque vous n'aviez point alors de parties? A peine je luy eus dit pour commencer à luy répondre, que c'estoit les Jesuites qui estoient nos principales parties, & qu'ils estoient

estoyent tousjours sur les lieux à Rome, qu'il m'interrompit de nouveau en me disant, hâ vous voudriez bien à présent vous en prendre aux Jésuites, & vous attacher avec eux; mais le Pape ne le veut pas. Qu'il falloit que nous nous résoluissions à aller plus doucement, & ne pas parler comme nous faisions de vouloir faire déclarer les Jésuites heretiques. Puis reprenant un ton plus doux, il me dit qu'il m'avoit tousjours accueilli si favorablement; qu'il n'estoit pas obligé d'en user ainsi; qu'il pouvoit m'écouter purement & simplement; puis me reconduire sans me dire une seule parole. Je le remerciai de la bien-veillance qu'il m'avoit témoignée, & je luy dis que je croiois aussi, que de nostre part nous avions tâché d'y correspondre, que nostre procédé avoit esté bien modeste & bien legitime, & que la demande que nous faisons n'avoit jamais esté refusée à personne par le S. Siege. Il me demanda si j'en estois bien assuré. Je luy dis que je n'en sçavois point d'exemple. Et il me dit en somme, comme pour finir, que si nous n'avions rien autre chose à demander, nous pouvions nous reposer, & que nous n'avions pas bonne grace d'estre si fermes & si résolus à vouloir faire *à pagni, à coups de poings*. Je luy répondis que je ne croiois pas qu'on eust fait à coups de poings devant Clement VIII, ny devant Paul V, ny dans le Concile de Trente. Il me reparut que nous n'estions plus en ce temps-là, & il vouloit comme finir & me congédier en me demandant enfin qu'est-ce, ce que je pretendois. Je luy representai sur cela le peu de loisir que S. E. me donnoit de luy repartir, & de luy dire quelque chose de suite. Après quoy je luy dis que je n'avois pas pu luy repliquer, sur ce qu'il s'estoit plaint, de ce que nous n'avions pas encore donné nos écritures à M. le C. Pamphile; je luy dis que nous n'avions point sceu qu'il eust esté substitué pour cette Congregation à la place de M. le C. Roma, que lorsque luy (M. le C. Ghiggi) nous l'avoit dit le dernier jour de Decembre. Que M. le C. Spada nous avoit bien dit une fois au mois d'Octobre, qu'il croioit que M. le C. Pamphile viendrait à une certaine Congregation qu'il nous désignoit; mais que depuis nous n'en avions point ouï parler jusqu'au dit jour dernier de Decembre que S. E. nous l'avoit dit. Que depuis ce temps-là jusqu'alors nous avions fait tout nostre possible pour voir sur ce sujet M. le C. Pamphile, & luy presenter nos écritures, & que nous ne l'avions pas pu, à cause du grand monde que nous avions trouvé qui remplissoit la porte de sa chambre toutes les fois qu'il donnoit audience, & que nous estions bien-aîsés de pouvoir avoir quelque temps pour luy parler en luy donnant nos

écritures, comme son Maître de Chambre que nous avions prié plusieurs fois de nous ménager un temps commode pour cela, pourroit le luy témoigner. M. le C. Ghiggi me dit que M. le C. Pamphile estoit neantmoins venu à toutes les Congregations qui s'estoient tenues durant les mois d'Octobre, Novembre & Decembre. Je luy reparlai encore un coup de la communication de nos écritures, & je le suppliai, que puisque je le voiois tout à fait résolu à nous la refuser; de me faire au moins la faveur de me dire quelle estoit la raison qui l'avoit fait entrer dans ce sentiment, & quitter ceux qu'il m'avoit témoigné dès les premieres visites que je luy avois rendues, que cette communication estoit si nécessaire, que rien ne pouvoit se bien faire sans cela; afin que je pusse mander cette raison aux Evêques qui nous avoient envoyés, & que quand ils la sçauvoient, s'ils en estoient aussi convaincus, ils pussent changer si bon leur sembloit les ordres qu'ils nous avoient donnés de continuer à la demander jusqu'à ce qu'on nous l'eust accordée. M. le C. Ghiggi hésita tant soit peu sur la réponse qu'il me feroit; il fit semblant d'abord ou de douter qu'il eust esté dans ce sentiment, ou de ne s'en pas souvenir. Mais j'insistai & luy dis, oui, Monseigneur, avant que la Congregation fust établie, lorsque M. Hallier venoit conter à vostre Eminence tout ce qui luy estoit monté à la teste contre nous, & que je suppliois V. E. de ne point s'arrêter à tout ce qu'il pourroit dire, vous me répondistes que tous ces caquets, *chiacchiere*, ne servoient de rien; qu'ils vous entroient par une oreille & sortoient par l'autre; qu'il falloit en venir à la preuve, à l'écriture, mettre son fait sur un papier, demander à l'autre ce qu'il avoit à y répondre, que celui-cy en usast & y satisfist de mesme, &c. Enfin vostre Eminence me dit si expressément, que pour venir à bout de quelque chose il estoit nécessaire de faire tout ce que nous avions demandé par nostre premier Memorial, que je demandai à vostre Eminence si elle avoit veu ce Memorial, & qu'elle me disoit qu'il falloit faire tout ce que nous demandions. Vostre Eminence me dit qu'elle n'avoit pas veu nostre Memorial, & qu'elle seroit bien-aîsée de le voir: je l'apportai le lendemain ou deux jours après à V. E., & elle en fut tres contente. Mais depuis que la Congregation a esté établie, & que nos écritures ont esté données, on nous a tenu quelque temps en suspens, si on en feroit ou non la communication; après on nous a dit qu'on ne croioit pas qu'elle se fust; on nous en a de temps en temps osté l'esperance de plus en plus; & à présent on commence à nous la denier tout à fait. Vostre Eminence m'oblige-
roit

roit extrêmement de me dire la raison de ce changement, afin que je pusse m'y rendre moy même, & la mander aux Evêques. M. le C. Ghiggi commença sa réponse en me disant un peu en colere, *Potevate documentare questo, Vo u s pouvés vous ester cela de la teste, mais il ne me dit point de raison de ce changement; & au lieu de m'en dire, il se mit à me faire une espece de reproche de ce que le Pape nous aiant déclaré dès le commencement qu'il ne vouloit point du tout entrer dans la matiere de Auxilius, nous n'avions pas laissé neantmoins par nos premieres écritures d'y porter l'affaire directement. Je luy répondis que je demeuroid d'accord que nous avions fort bien entendu ce que le Pape nous avoit dit à nous mêmes, qu'il ne vouloit nullement entrer dans la maniere de Auxilius; & que nous n'avions pas laissé de mettre toutes les dispositions que nous avions pu pour porter le Pape & la Congregation à en faire un exact & sérieux examen: parce qu'il n'estoit pas possible de bien juger des cinq propositions en question, qui n'estoient au sens que nous les prétendions défendre & que nos adversaires les attaquoient au fond de leur cœur, que des consequences visibles de ce principe capital & du point essentiel de cette matiere; sans avoir jugé auparavant de la verité ou de la fausseté de ce principe. C'est pourquoy bien que nous eussions veu le Pape prévenn de cette pensée, de vouloir décider ces propositions sans toucher à cette matiere; nous ne nous y estions pas arrestés, parce que nous avions esperé que le Pape dans le progrès de l'affaire reconnoitroit avec nous la fausseté & le defaut de cette pensée, qui luy avoit esté donnée par M. Albizzi ou par quelque autre. A peine eus-je prononcé ce mot de M. Albizzi, que M. le C. Ghiggi m'interrompit & me dit en colere, *voila-t-il pas* (en Italien pourtant) *que c'est toujours à M. Albizzi à qui on s'en prend.* C'est ainsi que ceux de Flandres disoient de la Bulle d'Urban VIII, que c'estoit M. Albizzi qui l'avoit falsifiée; que luy Cardinal avoit neantmoins fait voir à ces Docteurs qu'elle ne l'estoit pas; & puis il adjouta quelques paroles que je n'entendis point bien nettement, mais qui me firent croire que leur sens estoit, qu'il n'y avoit pas moien de reduire à la raison ces opiniastrès-là, *illos pervicaces & pertinaces*, il usa de ces deux mots que j'ouïs fort distinctement, & que je crois qu'il entendoit tant de nous que des Docteurs Flamands. Je passai par dessus ces paroles, & sans les relever ny m'y arrester, je luy répondis en continuant ce que je luy disois, qu'en effect nous ne doutions point que M. Albizzi & peut-estre d'autres avec luy n'eussent dit au Pape qu'il avoit esté imposé un silence perpe-*

tuel sur la matiere de Auxilius; que la Sainteté ne se fust entretenuë dans cette persuasion; & que cela ne fust cause que le Pape ne vouloit point s'engager dans un travail inutile & superflu qui le gèneroit terriblement, & dont il ne pouvoit voir aucune issue pour luy ny aucun fruit pour l'Eglise. Mais que cette pensée-là estoit une pure imagination, qui estoit tout à fait fausse & illusoire. Qu'on ne prouveroit jamais que ce silence eust esté ordonné pour tousjours ny par Clement VIII, ny par Paul V. Que s'il estoit arrivé qu'il eust esté ordonné, nous serions bien voir au Pape & à leurs Eminences qu'il faudroit revoker cette ordonnance, & que s'il pouvoit y avoir une occasion de la révoquer, il ne pouvoit pas s'en presenter de plus necessaire que celle de vouloir prononcer sur ces Propositions, à cause de leur liaison indissoluble avec le fond de cette matiere dans les sens veritables & orthodoxes, pour lesquels seuls ceux qui les avoient fabriquées en poursuivoient la condamnation, & pour lesquels seuls aussi nous tâchions de l'empescher. M. le C. Ghiggi n'attendit pas que je luy eusse achevé ce que je luy disois de la liaison que ces propositions pouvoient avoir avec la grace efficace, qu'il reconnut avec moy que cela estoit; qu'ils le voioient bien; & que c'estoit aussi ce qui les travailloit davantage. Qu'ils consideroient tout cela, & que je ne devois point en douter: J'avois remarqué dans cette Conference, que M. le C. Ghiggi avoit essayé deux ou trois fois de la terminer, & qu'en cet endroit-cy même il avoit comme tourné vers la porte (car pendant qu'elle avoit duré nous nous estions tousjours promenés), de sorte qu'ayant observé qu'il avoit haste de me congédier, je me resolus de ne luy plus rien dire du tout, & de laisser parler S. E. tant qu'elle l'auroit agreable: J'avois eu même aslé de mécontentement durant tout le cours de cet entretien, pour croire qu'il en paroïssoit quelque marque dans ma contenance; & je croiois qu'il pouvoit estre de quelque utilité, que M. le C. Ghiggi le reconnust. C'est pourquoy je me laissai conduire par son Eminence sans luy dire une seule parole. Il continuoït tousjours à m'expliquer, mais non sans quelque contrainte, les soins qu'ils prenoient pour pouvoir donner l'ordre necessaire & convenable à cette affaire, ce qu'il conclut en me disant, qu'ils voudroient bien que nous y contribuassions de nostre part, au lieu de les incommoder, comme nous faisons, *desideravimus manus adjutrices non impugnatrices.* Après quoy encore peut-estre pour adoucir aucunement l'amertume de ces paroles, il adjouta, quand il fut arrivé à l'endroit où il acheva de me conduire, qu'il falloit que nous

prissions Dieu les uns & les autres, afin d'obtenir ses assistances pour ce sujet : *Oremus Deum, &c.* Je ne dis plus rien du tout à son Eminence, & je me contentai de luy faire une tres humble & tres serieuse reverence, qui pouvoit luy donner autant d'indices de mécontentement que de respect.

CHAPITRE VIII.

De deux Memorians que nostre Advocat presenta pour nous au Pape dans une audience qu'il eut le 17 de Février.

Nous taschâmes l'après-dînée de ce jour-là de faire une visite à M. l'Ambassadeur, sur l'estat où nous voitions nos affaires; mais ne s'estant point trouvé en estat de la recevoir, j'allai voir le P. Luca Vadingo qui me rendit nostre écrit *de gestis*, en me disant qu'il estoit à souhaiter que tous Messieurs les Cardinaux l'eussent veu. Il me fit aussi les reproches qu'on fondoit contre nous sur les histoires que M. l'Archevesque de Toulouse avoit mandées à M. Hallier de ce malade phrenetique & de cette femme libertine. Il me dit qu'on nous accusoit de troubler tout, parce que nous ne voulions pas que nos penitens disposassent d'un fol que par nostre ordre, ce qu'il prouvoit par l'histoire de M. de Chavigny. Et tout cela me fit connoître, qu'on debitoit aussi-bien ces belles reserves aux Consulateurs de nostre Congregation, comme au reste du monde. Enfin ce bon Pere m'apprit que d'un costé ils avoient tellement eu les oreilles accablées de ces vains reproches, que de l'autre il ne s'estoit pas dit dans toutes leurs Congregations un seul petit mot de nos écritures.

Le samedi 15 sur le soir il vint un estafier de M. le C. Barberin nous inviter d'aller dîner le lendemain avec son Eminence. Nous y allâmes, & entre divers entretiens que nous eûmes l'après-dînée, il nous fit un reproche d'amitié de ce qu'il n'avoit encore rien veu de nos écritures; & cela m'obligea quelques jours après de luy en aller porter une copie, afin que son Eminence pût les lire. Il nous fit aussi voir dans sa maison diverses curiosités & raretés, entre autres une fort belle tapisserie dont le feu Roy luy avoit fait présent durant sa legation. Il nous mena un tour à la promenade, & nous ramena chez nous.

Les difficultés & les amertumes continuelles que nous souffrions il y avoit quatre mois dans la poursuite de cette communication de nos écritures, & le peu d'esperance que nous laissoient de l'obtenir les nouveaux rebuts de la dernière audience que je viens de rapporter de M. le C. Ghiggi, nous avoient fait prendre la resolution d'employer désormais nostre Advo-

cat à la poursuivre, pour essayer s'il y seroit plus heureux que nous, ou s'il y eusseroit inutilement son industrie aussi-bien que nous. C'est pourquoy avant que d'aller dîner chez M. le C. Barberin, je l'estois allé voir le matin de ce jour-là mesme, pour l'informer amplement des raisons de nostre demande, & des objections qu'on nous y faisoit, afin qu'il fust préparé à appuyer l'une & à répondre aux autres, lorsqu'il entreprendroit d'en parler au Pape & aux Cardinaux. Et afin qu'il n'oubliât rien de ce que je luy en avois dit, je luy en avois préparé un petit memoire abrégé, que je luy laissai apres l'en avoir entretenu, & je le priai de relire ce memoire-là, quand il seroit retiré le soir. Je le mettrai icy traduit en François, comme je le luy donnai en Italien: à cause que, ce que je croiois n'avoir fait simplement que pour servir de memoire à nostre Advocat, passa de ses mains en celles du Pape, ainsi que je le dirai cy-apres.

RAISONS

*Pour la demande des Docteurs de Paris
defendeurs de S. Augustin pour la
Contradictoire.*

1. C'Est une affaire que tout le monde regarde; & dont chacun attend le succès, tant pour la substance des choses dont il s'agit, que pour la façon dont elle est traitée.
2. Les heretiques y sont aussi tres attentifs.
3. La nouvelle s'est desja aussi répandue par tout, que la Congregation que ces Docteurs avoient demandée leur a esté accordée & signifiée sans restriction par desint M. le C. Roma de bonne memoire, suivant l'ordre que son Eminence en avoit reçu du Pape.
4. Bien que cela ne fust pas; leur demande est juste & conforme à l'usage de l'Eglise. Le Concile de Trente l'a ainsi pratiqué envers les heretiques, en les appellant pour cet effet, & en leur offrant la permission & la liberté entiere de répondre mesme aux choses que tout le Concile leur objecteroit; ETIAM AD OBJECTA Concilio generalis respondendi.

Clement VIII & Paul V l'ont encore depuis ainsi pratiqué entre les Dominicains & les Jesuites. Sous Clement après d'autres grands examens qui avoient precedé, il fut encore tenu durant l'espace de trois ans 68 Congregations où ce Pape assista en person- ne, & 19 parcellles sous Paul; & dans ces Congregations les Dominicains & les Jesuites estoient entendus en présence les uns des autres tant de vive voix que par écrit.

Ceux entre lesquels est la contestation aujour-

„ jourd'huy, ne font pas de moindre condition
 „ ny de moindre consideration.

„ 5. La matiere est délicate & scabreuse d'el-
 „ le mesme. On y a fait autrefois de grandes
 „ surprises au S. Siege, parce que les parties n'es-
 „ toient pas presentes & entendues. Elle a esté
 „ de plus terriblement embrouillée par l'indu-
 „ strie des adversaires. Elle demande maintenant
 „ une discussion plus exacte que jamais.

„ 6. C'est une affaire plus importante toute
 „ seule, que toutes les autres du S. Siege ense-
 „ mble. Il s'agit des premiers principes & des ele-
 „ mens les plus essentiels de la foy & de la pie-
 „ té Chrestienne. Il y va de toute la Religion
 „ Catholique.

„ 7. Ce que l'on demande est le dernier &
 „ souverain recours qui a toujours esté dans
 „ l'Eglise, pour reprimer les heresies & mainte-
 „ nir les veritez Catholiques. Le S. Siege ne l'a
 „ jamais refusé à personne qui l'ait demandé.
 „ S'il l'oste maintenant, il oste le courage, & la
 „ vigueur, & le moien, & la hardiesse, aux bons
 „ & sinceres Chrestiens de s'opposer aux erreurs.
 „ Par cette seule demande S. Hilaire, vainquit
 „ autrefois les Ariens à la face de l'Empereur ;
 „ hien qu'il fust luy mesme du nombre de ces
 „ heretiques. C'est pourquoy &c. On espere
 „ que le Pape &c.

„ ON RESPOND AUX OBJECTIONS.

„ 1. **O**N dit premierement, qu'on ne veut
 „ point de parties en cette affaire.

„ R. Le bien, la vie, l'honneur, & par des-
 „ sus tout la foy, est la matiere qui fait les con-
 „ testations & les parties parmi les hommes. La
 „ qualité de Juge des controverfes ecclesiasti-
 „ ques qui appartient à la personne du Pape, fait
 „ voir qu'il y peut avoir des parties dans les choses
 „ de la foy. Et dans celles d'aujourd'huy la
 „ contestation est si allumée qu'il n'y eut jamais
 „ de parties plus grandes, plus opposées, & plus
 „ formelles.

„ 2. Que ces sortes de disputes ne produisent
 „ jamais aucun fruit.

„ R. Cela est vray, quand on les fait meta-
 „ physiquement, seulement par des paroles en
 „ l'air & sans Juges ; Mais on demande sur cette
 „ affaire des conferences ecclesiastiques, de vive
 „ voix & par écrit & devant des juges.

„ 3. Que ces conferences aigriront davan-
 „ tage les esprits.

„ R. Supposé que cela fust, ces aigreurs au-
 „ roient & ces alterations des esprits passeroient
 „ plus viste ; parce qu'enfin il faudroit qu'elles
 „ finissent par le jugement qui interviendrait.
 „ Mais par le delai qu'on apporte à prendre le
 „ vray chemin pour y parvenir qui est celuy-cy,
 „ elles se fomentent & s'augmentent tous les
 „ jours de plus en plus ; parce que ceux qui ont

le fort ne craignant point d'estre jamais con-
 vaincus tant qu'on agira ainsi, entreprennent
 tous les jours quelque chose de nouveau con-
 tre la verité ; & ceux qui la maintiennent s'ani-
 ment davantage pour la defendre contre ces
 efforts ; Et jamais oy les uns ny les autres ne se
 resoudront de demeurer en repos, qu'après
 une celebre & autentique decision.

4. Qu'on demande ce contradictoire pour
 différer le jugement de l'affaire.

R. On cherchera toujours de différer le
 jugement, jusqu'à ce qu'on l'ait examinée &
 connue convenablement, pour en pouvoir ju-
 ger, comme le requiert la verité, l'honneur
 du S. Siege, & le bien de l'Eglise. Qu'on pren-
 ne ce chemin qui est l'unique dans les cir-
 constances presentes pour arriver à une connoi-
 sance parfaite & suffisante pour le faire, & l'on
 verra avec quelle diligence & sincerité on
 courra dans ce chemin.

5. Que peut-estre le S. Siege ne veut pas
 s'engager aujourd'huy à faire une telle de-
 cision.

R. Quand le S. Siege aura pris une informa-
 tion suffisante de l'affaire pour pouvoir faire
 cette decision, il ne sera pas obligé de la faire,
 s'il ne la juge pas necessaire. Il pourra la diffé-
 rer pour quand il luy plaira & qu'il le trouve-
 ra à propos ; & peut-estre avec plus de bien-
 seance, qu'il ne peut se dispenser d'en prendre
 aujourd'huy l'information convenable.

6. Que les adversaires sont contents de
 celle qui se fait dans les Congregations secre-
 tes.

R. Non seulement ils ont raison de s'en
 contenter, mais aussi de desirer bien fort qu'on
 ne passe pas outre : parce qu'ils n'ont point
 d'autre moien ny d'esperance d'eschapper ; &
 ils ne peuvent autrement se garantir de la ne-
 cessité, ou de découvrir ce qu'ils sont, ou de
 reconnoître comme il faut l'autorité de Saint
 Augustin, & la veritable grace qu'il faut con-
 fesser pour estre Chrestien, comme dit ce Saint
 Pere.

On nous repliquera au contraire ; Vos ad-
 versaires ne desirent pas moins que vous le
 contradictoire ; mais ils s'en remettent tout à
 fait à ce que le S. Siege a de plus agreable.

Quand ils disent qu'ils desirent le contra-
 dictoire ; ils dissimulent, ils se moquent. Quand
 ils affectent de paroître se remettre ainsi tout
 à fait de tout cela au S. Siege, il faut se souve-
 nir de ce que le C. Baronius observe, que le
 plus grand artifice dont Pelage & Celeste se
 servirent pour surprendre le S. Siege, ce fu-
 rent de pareils témoignages qu'ils affectoient
 de luy donner de leur soumission. De quoy
 l'on doit d'autant plus soupçonner nos adver-
 saires, que les tromperies & les embûches

qu'ils luy ont faites depuis quatre ans sont plus étranges.

7. Que nostre demande est une marque de des-obéissance au S. Siege; & que la faire c'est vouloir luy donner la loy.

R. Que nous ne sommes pas si peu avisés que de commettre ny l'un ny l'autre, ny si aveugles que nous ne voions pas la difference qu'il y a entre cela & une instance tres-humble, tres-juste, tres-importante, tres-favorable telle qu'est la nostre; ny si timides que pour ces songes & ces réveries que l'on nous objecte, nous puissions nous résoudre à quitter un chemin si battu & si frain dans l'Eglise.

Ce sont, ce sont eux-mêmes qui prétendent donner la loy au S. Siege & à nous aussi; parce que dès le commencement de la Congregation, ils se sont vantés par tout le monde, qu'ils ne permettroient jamais qu'on en vinst au contradictoire, ny de vive voix ny par écrit. Et c'est une chose qui oblige d'autant plus le S. Siege de nous l'accorder: parce qu'il n'est ny de justice ny d'édification qu'on estime qu'il reçoive la loy d'eux, ny que nous même nous la recevions.

Nous voions la chose réduite à une telle extremité, que nous avions aussi estimé que nous ne pouvions plus en dissimuler au Pape nostre-mécontentement, autant que nous pouvions le luy témoigner; nous considérons aussi la Congregation qui s'estoit souvent assemblée chez M. le C. Spada, si peu proportionnée à la grandeur de l'affaire qui estoit à décider & à la dignité des personnes qui avoient eu recours au S. Siege & qui s'estoient entremis pour l'obtenir; nous avions veu qu'elle agissoit d'une maniere si peu Canonique & si peu conforme à la conduite que nous avions prié le Pape qui fust gardée par celle que nous avions demandée; & nous avions enfin considéré qu'elle estoit si fort toute du S. Office tant pour les personnes qui la composoient, que pour le style qu'elle suivoit, que nous nous effions résolus de faire au Pape une demande toute nouvelle de la premiere Congregation que nous avions demandée, comme n'ayant presque aucun égard à celle qui agissoit & même comme la désapprouvant autant que les circonstances des choses nous permettoient de nous en expliquer. C'est pourquoy nous avions fait un nouveau Memorial que je suppliai nostre Advocat de presenter au Pape le lendemain 17 Fevrier, quand il en auroit audience pour l'informer de plusieurs affaires qui avoient à estre traitées devant sa Sainteté le mardi suivant dans la signature de justice qui se devoit faire ce jour-là. Il me promit de faire ce qu'il pourroit pour cela, & moy de luy envoyer le lendemain matin ce

Memorial pour l'en faire souvenir, avant qu'il allast chez le Pape, & après que nous l'aurions encore revu & signé. En voicy la copie.

Il portoit cette inscription par dehors: *Beatissimo Patri Innocentio Pape X. Pro Doctoribus Parisiensibus S. Augustini defensoribus.*

En voicy les termes.

BEATISSIME PATER,

ITERUM SUPPLICATIO, ITERUM PRECES, acerbis S. Bernardus ad Innocentium Secundum, et DECIES REPETITÆ NON DESINENT. NON DESISTIMUS QUIA NON DIFFIDIMUS. BONAM CAUSAM HABEMUS ET ÆQUUM JUDICEM Innocentium Decimum. Illi supplicamus iterum humilissime; pro negotio quinque Propositionum solummodo illam, opprobriis fraudibus, indaganda veritati, comparanda paci maxime opportunam, quam petimus Congregationem concedi, in qua partes tam voce tum scripto coram audiantur, omniaque illarum scripta mutui communicentur; sicut possulant Ecclesia consuetudo, negotii magnitudo, ipsius sancta Sedes Apostolica fuit, non ita prudem à Clemente Ottavo & Paulo Quinto sua Sanctitatis Predecessoribus observatus, prorsusquam ad tanta liti diremptionem accingas si Sanctitas sua, ut tandem re perspectâ penitus, sententiam ferre velit. Hocque petimus iterum humilissime, juxta litteras Episcoporum Gallie, quarum nomen hic agimus, Sanctitati sua oblatus die 10 Julii anni 1651, juxta Memorial exhibitum à nobis Sanctitati sua die 21 Januarii 1652, aliisque ad id pertinentia, juxta declarationem hac de re nobis factam die 11 Julii ejusdem anni 1652, ab Eminentissimo bona memorie Cardinale Roma, nomine Sanctitatis sua, cui omnia fassa ex animo precamur & annos de nostris. Has die 17 Februarii 1653.

Sic subscriptum. Natalis de la Lane Doctor Theologus Parisiensis Abbas Beata Maria de Valle crescente.

Ludovicus de Saint-Amour sacra Facultatis Parisiensis Doctor & Socius Sorbonicus.

Ludovicus Angran ejusdem sacra Facultatis Parisiensis Licentiatius, ac insignis Ecclesia Trecentis Canonici.

En voicy la traduction. Il portoit cette inscription par dehors. *Au Tres Saint Pere le Pape Innocent X, pour les Docteurs de Paris defenseurs de S. Augustin.*

En voicy les termes.

TRES SAINT PERE,

Voicy, comme le disoit autrefois S. Bernard au Pape Innocent II, de nouvelles prieres & des

de nouvelles supplications, & que nous ne nous
lasserons jamais de renouveler. Car nostre con-
fiance anime nostre poursuite, parce que nostre
cause est excellente, & que nous avons un juge
tres equitable en la personne d'Innocent X.
Nous supplions donc encore tres-humblement
vostre Sainteté de nous vouloir accorder sur le
sujet des cinq propositions cette Congrega-
tion solennelle, que nous avons demandée,
telle qu'il en est besoin pour confondre tous les
artifices, pour connoître la verité, & pour
pacifier toutes choses: une Congregation dans
laquelle les parties soient entendues en presen-
ce les unes des autres, tant de vive voix que
par écrit, & tous leurs écrits respectivement
communiqués, ainsi que le demande la cou-
stume de l'Eglise, l'importance de l'affaire,
l'usage du S. Siege Apostolique, observé il
n'y a pas long temps par Clement VIII &
Paul V, Predecesseurs de vostre Sainteté, afin
que vostre Sainteté soit une fois pleinement
instruite de tout, auparavant que de porter
jugement sur une contestation de si grande
conséquence. C'est ce que nous demandons
de nouveau tres-humblement à vostre Sainte-
té, conformément aux lettres des Evêques
de France au nom de qui nous agissons, & que
nous eûmes l'honneur de luy rendre le 10
Juillet 1651. Comme aussi suivant le Memorial
que nous luy presentâmes le 21 Janvier 1652,
& les autres choses que nous avons faites sur ce
sujet, & suivant la declaration que nous en
receûmes l'onzième Juillet de la mesme année
par Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Ro-
ma d'heureuse memoire de la part de vostre
Sainteté, à laquelle nous souhaitons de tout
nostre cœur toutes sortes de prosperités, &
prions Dieu de vouloir abreger nos années
pour augmenter le nombre des siennes. Fait
le 17 Fevrier 1653. Ainsi signé,

Noël de la Laine Docteur en Theologie de la Fa-
culté de Paris Abbé de Nostre Dame de Valcreuf-
sant.

Louis de Saint-Amour Docteur en la sacrée
Faculté de Paris de la Maison & Societé de Sor-
bonne.

Louis Angen Licencié de la mesme sacrée Fa-
culté de Paris & Chanoine de l'Eglise Cathedralé
de Tournes.

M. Brunetti me dit qu'après que nostre
Advocat eust achevé avec le Pape, l'informa-
tion de ses affaires ordinaires, il luy demanda
si sa Sainteté auroit agreable qu'il luy presen-
tast un Memorial. Le Pape luy demanda pour
qui ? nostre Advocat luy répondit que c'es-
toit pour nous. Le Pape luy demanda ce que
c'estoit que nous demandions ? Nostre Ad-
vocat luy dit que c'estoit pour l'établissement
d'une Congregation qui nous entendist en
contradictoire de vive voix & par écrit. Le
Pape luy répondit, ne savent-ils pas bien
qu'il n'y a point de parties en cette affaire ?
Rendés les capables de cela, & assurés les pour
le reste qu'on sera le tout avec les précau-
tions nécessaires. Après cette réponse nostre
Advocat n'osa pas presser davantage, & se
leva pour se retirer. Comme il se retiroit le
Pape le rappella, & luy demanda ce que c'es-
toit que ce Memorial, ce qu'il contenoit ?
Nostre Advocat luy en expliqua le sujet enco-
re une fois. Et le Pape luy repliqua dans les
principes cy-dessus, qu'il n'y avoit point de
parties, qu'il donneroit ordre à tout fust sam-
ment sans cet embarras, qu'il nous en asseu-
rast. Nostre Advocat se leva de nouveau &
s'en alloit, & le Pape le rappella encore un
coup, & d'autant qu'il avoit parlé au Pape de
ce Memorial avec alés d'estime, le Pape luy
en parla comme en aiant quelque curiosité &
desirant de l'avoir, nonobstant la difficulté
extérieure qu'il en faisoit : de sorte que nostre
Advocat aiant observé cela, il tira de sa poche
le Memorial, & le petit memoire Italien aussi
qui est cy-dessus traduit, que je n'avois dressé
que pour luy, & il presenta l'un & l'autre au
Pape, parce qu'il avoit trouvé celui-cy tres
propre & tres efficace pour appuyer & pour
obtenir ce que nous demandions par l'autre.

Nostre Advocat me confirma tout cecy
dans une visite que je luy fis deux ou trois
jours apres, pour le remercier de son bon offi-
ce; & de plus il me dit deux choses. La pre-
miere, que le Pape luy avoit témoigné avoir
de l'estime de nos personnes & du desir de
nous donner satisfaction, particulièrement sur
le contradictoire que nous demandions; mais
que sa Sainteté l'avoit exhorté en mesme temps
de nous avertir que nous pourrions donner de
mauvaises impressions de nous, si nous conti-
nuions opiniâstement à ne vouloir point
donner aucune information que de cette sorte.
La seconde, que le Pape luy avoit cité M. le
C. Spada comme étant celui qui luy avoit dit
qu'il n'y avoit point de contradictoire à faire
en cette cause; & qu'il avoit répondu au Pape
Tant s'en fant, Saint Pere, il m'a dit au con-
traire qu'il ne tenoit qu'à vostre Sainteté, & que
si-just qu'elle l'auroit ordonné il le feroit volon-
tiers.

Je ne pus joindre nostre Advocat que le
mardi après-dîner pour sçavoir de luy ce qu'il
auroit fait de ce Memorial. Encore l'aient
trouvée chez luy fort pressé de sortir, il n'eut
pas le temps de m'en rien dire autre chose, si-
non que je parlasse à M. Brunetti qui estoit
chez luy, & qu'il vous diroit aussi-bien que
luy mesme comme la chose s'estoit passée,
parce qu'il la luy avoit dite.

ters. Que le Pape estoit demeuré surpris de cela, & quel'étonnement qu'il avoit veu que le Pape en avoit, l'avoit obligé de confirmer à sa Sainteté ce qu'il luy avoit dit de M. le C. Spada en adjoutant, *Non, Saint Pere, quand je vous dis cela je ne mens pas, M. le C. Spada me l'a dit, j'en assure Vostre Sainteté.* Je remerciai nostre Advocat de l'interest qu'il prenoit en nostre affaire, & de l'affection qu'il nous témoignoit, car il y alloit avec chaleur; & je luy demandai s'il ne trouveroit pas à propos d'aller informer Messieurs nos Cardinaux sur le mesme sujet, & leur porter des copies de nostre petit Memorial Italien qu'il avoit tant agréé. Il me dit qu'il le feroit volontiers, & que même, quand il en seroit besoin, il iroit bien exprés reprendre une seconde audience de sa Sainteté pour l'en entretenir, & l'en presser encore plus amplement.

CHAPITRE IX.

Des écrits que le General des Dominicains vouloit presenter au Pape avec son Memorial pour intervenir en cette affaire.

Mais reprenons ce que j'avois laissé en arriere durant ce peu de jours-là pour ne point interrompre ce que j'avois à dire sur nostre second Memorial touchant la Congregation dont nous avions à poursuivre auprès du Pape l'établissement. Avant que d'en aller demander des nouvelles, comme je fis chez nostre Advocat le mardi 18 l'après-dînée, j'avois appris le matin, que le General des Dominicains estoit allé le dimanche matin précédent pour avoir audience du Pape, & que ne l'ayant point eue, il estoit allé trouver Monseigneur Sacrista qui estoit de ses amis, & qui pouvoit tous les jours parler au Pape devant ou apres sa Messe, pour le prier de luy presenter seulement son Memorial & quelques papiers qu'il avoit à donner à sa Sainteté avec son Memorial. Il ne m'est point resté de copie de ce Memorial; & il s'en faut rapporter à ce que j'en ai dit cy-dessus: mais pour les papiers que ce General vouloit presenter au Pape avec ce Memorial, si je ne les ai tous eus, j'en ai eu beaucoup que j'ai gardés, & que j'infererai dans le Recueil des pieces que je mettrai à la fin de ce Journal.

Je dirai seulement icy, qu'autant que les Jesuites & M. Hallier representoient nos sentimens d'une maniere pleine de calomnie & d'imposture, autant les Dominicains se font montre equitables & intelligens pour penetrer les desseins de M. Hallier & des Jesuites. Aussi l'adresse de ces Messieurs, comme nous dirons cy-aprés, fut d'empescher le Pape de leur donner audience & de recevoir les

écrits qu'ils luy vouloient presenter sur cette matiere, & qui en contenoient un entier éclaircissement. Mais comme ils n'ont pu empescher qu'ils ne tombassent entre les mains, ils ne m'empescheront pas aussi de les conserver à la posterité pour servir de preuve du zele que cet Ordre a témoigné pour la conservation de la grace de Jesus-Christ en cette occasion, & de la lumiere avec laquelle ces celebres Theologiens ont demeslé toute cette matiere si embarrassée.

On ne trouvera que deux differences entre le procedé de ces Theologiens & le nostre. La premiere, c'est qu'au lieu que nous nous abstinmes par l'ordre exprés du Pape & des Cardinaux, & de tous nos amis de Rome de nommer seulement Jansenius; ces Theologiens qui n'avoient point receu cet ordre, le defendoient expressement à l'égard des cinq Propositions, & soutenoient formellement qu'elles ne sont point de luy. De sorte que si le Pape avoit voulu decider cette question de fait, il seroit bien étrange que d'une part il nous eust fait tant de fois defense de parler de Jansenius, & que d'autre il eust refusé d'écouter & de recevoir les écrits du plus celebre Ordre Religieux qui soit dans le monde pour la science de la Theologie, & qui estoient prests de defendre cet Eveque, & de montrer que les cinq propositions n'estoient pas de luy.

La seconde difference est qu'encore qu'ils expliquassent les cinq propositions en la mesme maniere que nous faisons, & qu'ils n'y soutinrent non plus que nous la doctrine de la grace efficace qui nous estoit commune; neantmoins ils le faisoient en des termes incomparablement plus forts que les nostres. De sorte que si ces celebres Religieux ont raison de dire comme ils l'ont, qu'ils n'ont jamais soutenu les cinq Propositions, parce que ce n'est pas les soutenir, que de soutenir le sens de la grace efficace auquel on les peut rapporter, nous avons bien plus de sujet de le dire qu'eux.

Reservant donc de mettre ces écrits à la fin de ce Journal, j'en ferai seulement icy le denombrement, en exhortant les Lecteurs de les lire avec soin pour y trouver un entier éclaircissement de cette matiere. Je ne les rangerai pas peut-estre dans le mesme ordre qu'ils estoient pour cette presentation au Pape, parce que je ne le sçai pas: mais cela importe peu.

Le premier de ces écrits commence par ces mots: *Beatissimo Patri Innocentio, Eminentissimis sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus, & doctissimis Theologis Confratribus prolegatus quinque Propositionum ab Apostolica sede deputatis.* Ils refutent dans cet écrit la grande pretention de M. Hallier, qu'il ne s'agissoit point en cette question

question des cinq propositions, de la matiere de *Auxilius*; & il fait voir que les Jesuites avoient objecté aux Dominicains toutes les cinq propositions dans les Congregations sous Clement VIII & Paul V, & que les Dominicains les avoient toutes soutenues en un sens Catholique qui est celuy de la grace efficace.

Le second écrit fait voir que les Jesuites en cette affaire ont trois principales intentions. La premiere, de faire definir obliquement les opinions de Molina. La seconde, de renverser tout ce qui a esté fait en l'espace de dix ans dans la Congregation de *Auxilius*. La troisieme, de ruiner l'autorité de S. Augustin. Ils y montrent toutes ces choses par des preuves claires.

Le troisieme écrit contient une explication des cinq propositions par rapport à Janfenius; & ils y font voir que ce Prelat n'a soutenu la premiere, qu'en la determinant à un sens tres Catholique, & qu'il n'a point soutenu les quatre autres. Ils y expliquent la doctrine de ce Prelat sur la matiere de ces quatre propositions.

Le quatrième écrit estoit à peu près la mesme chose; & il avoit esté fait apparemment par quelque autre Religieux de ce mesme Ordre.

Le cinquieme est encore une explication Catholique de ces cinq propositions, & une deduction des perilleuses consequences de la condamnation de ces propositions au sens Catholique, & ils substituent au lieu des cinq propositions cinq autres propositions de Molina pour les faire confuter.

Le sixieme éclaircit le sentiment de Janfenius touchant la grace suffisante, & fait voir qu'il a admis en effet tout ce que les Thomistes entendent sous ce mot.

Le septieme est une refutation de tout ce que M. Hallier avoit allegué de S. Thomas & des Thomistes contre les cinq propositions dans un écrit qui leur estoit tombé entre les mains; c'est celuy dont j'ai parlé cy-dessus.

Le huitieme estoit un dénombrement abrégé des passages de S. Thomas & autres, falsifiez par M. Hallier en divers écrits qui leur estoient tombés entre les mains.

Le neuvieme estoit un memoire des emportemens des Jesuites contre S. Augustin.

Le dixieme contenoit les raisons qui avoient animé les Jesuites contre Janfenius; qui estoit le parallele juste qu'il avoit fait de leur doctrine avec celle des Semipelagiens.

L'onzieme est une explication de ces quatre questions: sçavoir si Janfenius a admis qu'on résistoit à la grace interieure; & ils montrent que ouy. La seconde, si Janfenius a ad-

mis la grace suffisante; en quoy ils satisfont en disant qu'il a admis la chose, & rejeté le nom avec raison. La troisieme est si l'on peut prouver la grace suffisante par S. Augustin; & ils répondent en distinguant ce mot. Ils font voir qu'on peut prouver par S. Augustin une grace efficace pour un effet, & suffisante pour un autre. La quatrième, sçavoir si les Congregations citées dans le premier écrit, ont esté tenues devant le Pape: & ils répondent que ouy, lorsqu'on y a marqué qu'elles avoient esté tenues en 1602, & que toutes ces cinq propositions y avoient esté soutenues en un sens Catholique.

Tant d'écrits si clairs & si abrégés qu'estoient tous ceux-là, comme ceux qui voudront les lire le reconnoistront, étant présentés par un Ordre aussi considerable à Rome & dans toute l'Eglise qu'est celuy des Dominicains, auroient pu & deu faire quelque impression sur l'esprit du Pape & le porter à distinguer les sens des propositions, s'il les eust voulu recevoir & examiner; mais comme j'ai dit, il craignoit si fort de s'y engager, qu'il ne voulut point donner d'audience au General de cet Ordre dix-sept ou dix-huit fois qu'il la demanda, sa Sainteté se doutant que c'estoit pour ce sujet qu'il la demandoit; & un Prince de ses proches parens aiant pris une occasion tout à fait favorable pour luy en parler, sa Sainteté ne fit pas semblant de l'entendre, ainsi qu'il se verra cy-après.

CHAPITRE X.

De ce qui se passa à Rome depuis le 19 de Fevrier jusqu'au dernier jour du mesme mois.

Le mercredi 19 j'allai voir M. le Sous-Bibliothecaire à la Bibliothèque du Vatican: Je luy montrai les deux Memoriaux que l'Advocat qu'il nous avoit donné avoit présentés au Pape, dequoy il receut une extreme satisfaction. Il me dit en suite une pesante douleur qu'il avoit sur le cœur, d'un bruit qui couroit que M. le C. Ghiggi son ami & son bien-facteur, estoit dans une étroite union & intelligence avec les Jesuites; parce que si ce bruit-là couroit seulement, & s'il estoit faux, cela faisoit tort à sa réputation; & s'il estoit veritable, c'estoit encore pis. Il me donna occasion par cette affliction de cœur qu'il me témoigna, de luy dire naïvement tout l'entretien que j'avois eu avec ce Cardinal il y avoit quatre ou cinq jours. Et sur ce que j'luy dis, que j'avois fait souvenir à son Eminence qu'avant la Congregation établie, & avant mesme qu'il eust veu nostre Memorial, il m'avoit dit qu'il falloit faire tout ce que nous demandions qui se fust, M. le Sous-Bibliothecaire me dit en

me coupant la parole, *Il me l'a dit aussi, je le fonceurais à son Eminence, & la première fois que je le verrai, je ne manquerais pas de le relever là-dessus, & de luy dire en ami & librement, comme Signer Eminentiſſimo, Comment Monseigneur, &c. tout ce qu'on peut imaginer de plus fort sur cette matiere.* Après quoy M. le Sous-Bibliothecaire me dit qu'il estoit bon & necessaire dans cette Cour-là, de faire un peu de bruit, de porter hautement son intereſt, à *buono in questa Corte di far un poco di rumore.* Et neantmoins en addoucissant aucunement son conseil, il dit encore que quand je parleroie à Messieurs les Cardinaux, il estoit bon que je leur parlasse avec le flegme & la douceur *del Signor du Saint Amour, qu'il voit en ma conduite*, mais qu'aux autres, à ce General, à celuy-là, à cet autre Consuleur il falloit que je parlasse avec le feu & l'ardeur *del Signor Cysmo de Racciaris*, qui estoit luy mesme. Je gardai une moderation extraordinaire pour ne le point affliger, en luy faisant rapport de ce qui s'estoit passé en cette audience que j'avois eue de M. le C. Ghiggi, & neantmoins ce que je luy en dis le surprit & l'affligea beaucoup.

En revenant chez nous je passai par la Minerve, & j'y donnai au General des Dominicains une copie des deux Memoriaux que nostre Advocat avoit laissés au Pape. Je luy dis aussi la repugnance extraordinaire que M. le C. Ghiggi m'avoit témoignée au contradictoire soit de vive voix, soit qu'il fust restrainé à la seule communication des écritures. Ce General me dit qu'ils l'apprehenderoient encore davantage, apres la declaration qu'il venoit de faire de l'interet & de la part qu'il prenoit en cette affaire. Il me dit quelques particularités de la visite que M. Hallier luy avoit faite il y avoit dix ou douze jours, que je ne repete point icy, puisqu'elles sont contenues dans la relation que j'en ai inserée cy-dessus.

Je retouruai à la Minerve l'apres-disnée, pour faire voir au P. Reginald quelques propositions de S. Augustin, que le P. Adam reconnoissant pour telles taxoit d'impieré & d'heresie, & que je luy avois promis de luy faire voir dans le livre de ce Jesuite, luy en ayant parlé le matin apres la visite que j'avois faite au General. Comme je les monstrois au P. Reginald sous le Cloistre, le General descendit pour aller en ville; nous les luy fismes voir aussi, & il me remercia de la double obligation qu'il me dit qu'il m'avoit de ce jour-là.

Comme je venois à la Minerve, j'avois rencontré par la ville M. Michel Angelo Ricci, qui me dit qu'il avoit ouï dire de plusieurs endroits en des maisons de Cardinaux & de Prélats (& ce qu'il disoit on pouvoit bien s'en as-

surer tant il est sage, retenu & circonspect) qu'on nous imputoit de méchantes maximes, dont il m'exhortoit detacher de nous defendre & de nous justifier. Ces méchantes maximes qu'il me dit, regardoient les péchés veniels, la pénitence publique, & la puissance du Pape. Il estoit un de ceux qui portoit avec peine la résolution où nous étions de ne point informer du tout la Congregation pendant qu'elle demeureroit secrette comme elle l'estoit, & qu'elle agiroit dans l'obscurité comme elle faisoit. C'est pourquoy je luy dis pour le guérir autant que je pouvois de cette pensée, que le meilleur & le souverain moien que nous avions pour nous purger de ces calomnies, estoit la Congregation que nous demandions devant laquelle nos adversaires pouvoient nous imputer tout ce que bon leur sembleroit, mais seroient neantmoins obligés de se restreindre à certains chefs, sur lesquels apres que nous nous serions bien justifiés, ils ne seroient plus recevables ny à nous les imputer ny à nous en imputer d'autres. C'est pourquoy il falloit que nous tâchassions d'obtenir cette Congregation, devant laquelle toutes choses s'éclaircissent, les calomnies seroient détruites & confonduës; & que jusque-là il falloit les souffrir avec patience, puisque nous ne pouvions pas les empêcher ny nous en defendre. Il m'exhorta cependant attendu que ces Messieurs dont nous dependions, ne vouloient pas se résoudre à nous accorder ce que nous demandions, de nous accommoder à leur disposition, puisque plus nous demeurerions fermes au contraire, plus nous couvrerions de risque de les aigrir. Et la grande bonté & douceur d'un Gentil-homme si accompli & d'un Ecclesiastique si vertueux, m'obligea de luy dire pour le contenter (comme en effet j'aurois souhaité le pouvoir faire, si nous l'avions pu) que quoyque la Congregation que nous demandions nous parût comme un moien si facile & si necessaire pour faire connoître la fausseté & la malice de ces calomnies, si nous pouvions neantmoins en employer un autre qui fust capable de les détruire, nous l'emploierions volontiers.

J'eus le jeudi 20 un assez long entretien avec M. Hallier & ses Collegues dans l'antichambre du Pape, où ils me dirent plusieurs choses dignes de quelque remarque, entre autres des paroles du dernier mépris que M. Hallier dit contre les arreſts & l'autorité de la Cour de Parlement. Et touchant les voix des Docteurs Mendians que nous voulions reduire à deux suffrages de chaque Ordre dans les assemblées de nostre Faculté; ils me dirent qu'ils estoient persuadés que nous n'avions entrepris cela, qu'afin de pouvoir plus aisément établir les senti-

sentimens de doctrine que nous voudrions y introduire. Mais je crois qu'il est plus à propos que je me contente d'effleurer cet entretien-là comme je fais, que d'en rapporter toutes les particularités que j'écris ce jour-là même.

Le vendredi 21 j'allai porter au General des Augustins une copie de nos Memoriaux. Il m'en remercia, & il me dit qu'il avoit eu audience du Pape il y avoit ce jour-là huit jours pour d'autres affaires que la nostre; mais qu'il n'avoit pas laissé de prendre cette occasion de luy en parler, & qu'il luy avoit représenté que la matiere dont il s'agissoit estoit extraordinairement delicate & hazardeuse, qu'on ne pouvoit l'éplucher & y prendre garde de trop près, qu'il n'y avoit point de precautions ny de diligences qui y deussent estre negligées; parce qu'assurément il estoit visible que l'on n'avoit inventé ces cinq propositions-là, que pour attaquer & ruiner la doctrine de S. Augustin. Sur quoy le Pape luy avoit répondu, qu'il vouloit que les uns & les autres fussent entendus, & qu'ils le fussent mesme en sa presence. *Voyamo che tutti siano sentiti, & innanzi a noi;* ce furent les termes dont ce General me dit que le Pape avoit usé pour témoigner le dessein & la résolution qu'il avoit de donner audience & satisfaction à tout le monde, & d'examiner par même moi la chose avec soin. Ce bon General dans l'abondance & la joie interieure que cette esperance luy donnoit, me dit qu'il y avoit encore un excellent moi de bien faire cet examen & de bien reconnoistre les effets de la nature & de la grace; sçavoir de considerer un peu avec attention & reflexion tout ce qui se passe tous les jours au dedans de nous mesmes. Il me dit qu'il falloit nous préparer à trois choses pour bien resuter ce qui nous pourroit estre opposé par nos adversaires. La premiere à expliquer solidement quelques principaux passages de S. Augustin qu'ils nous objectoient tousjours. La seconde de faire la même chose de quelques-uns du Concile de Trente dont ils se servoient aussi. La troisieme de marquer bien distinctement, en quoy consistoit la doctrine de Calvin, pour faire voir en quoy elle estoit differente de celle de S. Augustin. Il me dit que c'estoit une chose honteuse que de voir les écrits de nos adversaires. Qu'ils citoient hardiment de faux Conciles, qu'il avoit eu la curiosité de verifier, & qu'il avoit reconnu tels. Il me montra beaucoup de feuilles de papier écrites de sa main des études & des observations qu'il avoit déjà faites sur cette affaire. Il avoit recueilli tout ce qui s'estoit passé dans toutes les Congregations qui s'estoient tenues chez M. le C. Spada. Et comme

je m'étonnois de son grand travail & de son exactitude dans la multitude des autres occupations qui estoient inseparables de sa qualité de General: Il me dit qu'il n'avoit jamais épargné sa plume, pour la faire servir au soulagement de sa memoire. Il me dit que c'estoit une chose étrange que Vasquez aiant pris impunément la liberté d'expliquer des propositions de la Bulle de Pie V, sans que jamais personne en eust fait aucune plainte; on en eust fait un crime d'Estat à M. Janfenius. Il me dit que la réponse qu'ils trouvoient en cela, estoit de dire que Vasquez avoit menti, & que le C. Tolet n'avoit pas mis dans son Journal ce que Vasquez disoit luy avoir esté dit par ce Cardinal. Ce n'estoit là ny une bonne réponse, ny une preuve que Vasquez eust menti; parce que ce Cardinal pouvoit avoir dit de bouche à Vasquez une chose qu'il avoit oubliée à mettre dans son Journal. Il me presta le livre de Turrien de l'impression de Lion de l'année 1623, afin que j'y pusse lire la Bulle de Pie V. Il l'avoit apostillée de sa main en divers endroits, & je trouvai que dans la page 611 vis à vis de ce paragraphe, *Deinde sciendum est in expositione, &c.* ce General avoit écrit ces paroles; *Die 7 Febr. 1653 C. Spada dixit Vasq. mentiri, quia aliter reperitur in MS. ejusdem Toleti.* De sorte que ce fut un secret qu'il m'apprit bien innocemment, & sans encourir l'excommunication de laquelle ceux qui l'eussent revelé avec dessein n'eussent pas échappé. Que le 7 jour de ce même mois-là, il s'estoit encore tenu une Congregation dans laquelle M. le C. Spada avoit donné un dementi net à ce Jesuite, parce que le contraire se trouvoit dans les Manuscrits du C. Tolet. Ce qu'il falloit à mon avis que M. le C. Spada eust dit pour parer à quelque objection, à laquelle il n'eust pas pu répondre sans cette desaise; & ce qui estoit aussi une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il prenoit à la defense du parti contraire.

Au sortir de cette visite, j'en fis une autre où j'appris que le jour précédent M. le C. Barberin avoit dit à M. le C. Saint Clement dans un entretien qu'ils avoient ensemble, qu'on s'estoit bien mal pris en cette affaire que d'attaquer Janfenius sur ces cinq propositions; parce qu'il y en avoit d'autres sur lesquelles on pouvoit l'attaquer avec bien plus de raison; pour maintenir l'honneur des decrets Apostoliques. Il avoit aussi dit deux jours auparavant au P. Reginald qui me le dit, qu'il faudroit à la fin condamner Molina & ses disciples, & que son Eminence avoit porté avec quelque mécontentement l'approbation que M. Albizzi avoit donnée au nom du S. Office au livre du P. Annat.

Le samedi 22 nous allâmes entendre un sermoin

sermon que le P. Mariana faisoit à S. Laurentin in Damaso. Tout son sermon estoit excellent. Il estoit presque tout entier de la grace, de sa nécessité, & de son activité efficace. M. le C. Barberin y estoit aussi.

Le lundi 24 sur le soir, un de mes amis me dit que M. le C. Ghiggi luy avoit parlé de nous comme en étant assez mécontent, à cause que nous agissions, comme leur voulant donner la loy. Son Eminence luy avoit aussi dit que nous ne parlions jamais de nous soumettre au S. Siege, au lieu que nous adversaires le professoient hautement à toute rencontre. Il est vrai que nous n'affections pas de nous concilier la bien-veillance des Romains par ces basses flatteries; quoyqu'il fust très vrai que nous avions dans le cœur une aussi grande, & peut-être plus sincère, soumission au S. Siege, que ceux qui s'en glorifioient & qui s'en prévalaient davantage. Mais cette soumission estoit réglée par la raison, & nous n'avions jamais été de ceux qui croient que les Papes ne peuvent être surpris, & qu'il leur est permis de négliger toute sorte de formes, & les moins les plus nécessaires, pour découvrir la vérité, comme on a fait en cette rencontre en supposant que l'inspiration divine suppléerait à tout.

Le mardi 25 j'allai voir à la Minerve le P. Barrelier qui estoit malade. J'y rencontrai une personne qui me dit que M. le C. Pamphile avoit fait solliciter le General, par des personnes interposées, de ne point intervenir dans nostre affaire; mais que tout ce qu'on avoit pu dire sur ce sujet à ce General, ne l'avoit point du tout ébranlé ny fait aucunement changer de dessein. J'y trouvai aussi un Prelat qui me dit que le General luy avoit montré tous les papiers qu'il vouloit donner au Pape avec son Memorial, & qu'ils estoient en très bel ordre.

Le mercredi 26 nous allâmes accompagner M. l'Ambassadeur à la ceremonie des Cendres. Nous rencontrâmes à Montecaval M. l'Abbé de la Paix, qui nous dit que nous avions dans le fond la meilleure raison du monde; mais que la maniere ferme de nostre conduite n'estoit pas dans l'approbation. Je luy dis en peu de mots l'obligation que nous avions d'agir ainsi, & afin de le satisfaire davantage, je priai le P. Guérin qui devoit l'aller voir l'après-dînée, de luy porter une copie de la lettre Latine qui nous avoit été écrite sur ce sujet par nos Eveques le 28 de Novembre, & une copie aussi des deux Memoriaux qui avoient été présentés au Pape par nostre Advocat.

En retournant au logis j'allai voir le P. Luca Vadingo, qui me dit que nous serions bien de

traduire en Italien la lettre de M. le Curé de S. Roch que je luy avois montrée sur le sujet du malade désespéré de M. l'Archevesque de Toulouse, & de la faire voir à Messieurs les Consultants pour nous défendre des fausses impressions que nos adversaires, qui ne s'endormoient pas, leur donnoient de nous. Il me dit aussi qu'on commençoit à leur faire voir tour à tour (à luy & aux autres Consultants) nos écritures des gestes, & de l'autorité de S. Augustin & leur sommaire. Il me demanda si je ne sçavois point, s'il viendrait des Docteurs de l'Université de Louvain, parce qu'ils seroient fort nécessaires dans la cause pour y présenter ce qui seroit de l'intérêt de M. d'Ippe. Enfin il me dit que nous serions bien aussi de faire voir que cette contestation estoit la même que celle des Dominicains avec les Jesuites. Que la première proposition estoit de la nécessité de la grace, la seconde de son efficacité, la troisième de sa compatibilité & de son accord avec la liberté, la quatrième de sçavoir si elle estoit nécessaire pour le commencement de la foy, & la cinquième s'il y avoit une grace suffisante qui fust donnée generalement à tous les hommes.

Je passai l'après-dînée à la Minerve, où je trouvai le P. Fani qui me dit que la Congregation estoit indiquée pour le lendemain au logis de M. le C. Spada; & que s'il s'y trouvoit, tout ce qu'il répondroit aux passages de l'Ecriture allegués par les Jesuites contre les propositions, seroit que ces passages estoient ceux mêmes que les Semipelagiens avoient autrefois opposés à S. Augustin, & qu'il s'en remettait à ce que S. Augustin en avoit dit.

Au retour de quelques visites particulieres que je fis le jeudi 27 après-dînée, je passai sur le soir devant le logis de M. le C. Spada; devant lequel il n'y avoit plus que le seul carrosse de M. Albizzi qui l'attendoit encore, & sans doute tout le reste de la Congregation qui s'estoit tenuë s'estoit retiré.

J'appris le vendredi 28, que dans cette Congregation un ordre avoit été donné au General des Augustins, au P. Luca Vadingo, au P. Delbene, au Maistre du sacré Palais & au Commissaire du S. Office de mettre leur vœu ou sentiment *per extensum*, c'est à dire de le mettre par écrit, & au plus tost, pour le tenir prest à le donner dès qu'on leur demanderoit. Qu'ils avoient dit qu'ils s'étonnoient de ce qu'on leur donnoit cet ordre plus tost qu'aux autres Consultants; & que M. le C. Spada avoit répondu que les autres avoient donné le leur en commun dans une Congregation particuliere qui s'estoit tenuë exprès, & à laquelle eux n'avoient pas été mandés avec les autres, parce qu'ils estoient de contraire sentiment.

ment. Et qu'un de ces mandés avoit confessé ingenuëment, qu'ils avoient souscrit à la condamnation des propositions, & même que Meilleurs les Cardinaux y avoient aussi souscrit avec eux, & qu'ils estoient tous tres animés contre nous.

L'apres-disné je me rencontraï dans un entretien avec le P. Galassini, qui me dit qu'il avoit veu les jours précédens M. Hallier & ses Collegues bien embarrassés d'une instance qui leur avoit esté proposée pour la defense de la verité qu'on soutenoit, & qu'ils attaquoient sous la premiere proposition, & qu'ils n'avoient pu du tout en fortir; de quoy il n'y a pas grand sujet de s'étonner, parce qu'en effet cela n'est peut.

On leur avoit supposé deux justes, qui tous deux taschent d'accomplir le commandement de Dieu auquel ils sont tous deux obligez, & dont l'un l'accomplit effectivement, & l'autre ne l'accomplit pas. Qu'on leur avoit demandé cela supposé, ce qu'il manquoit à celui qui ne l'accomplissoit pas, sinon la grace efficace qui leur estoit necessaire pour l'accomplir, & qui le faisoit accomplir à l'autre, & si ce n'estoit pas cette grace qui rendoit ce commandement possible d'une dernière & achevée possibilité, à laquelle il ne manquoit rien. Ce bon Pere me dit que jamais il ne s'estoit trouvé des hommes empêchés comme l'avoient esté ces bons Docteurs, & qu'ils n'avoient du tout pu répondre à cette instance.

CHAPITRE XI.

De divers ouvrages qui furent mis au jour à Paris par les Partisans de Molina durant le mesme mois de Février. De divers bruits & menaces qu'ils y répandirent. Et des lettres qui nous furent écrites de Paris durant tout ce mois & au commencement de Mars, tant sur ce sujet que sur les réponses que nous avions faites à l'offre de M. le C. Spada.

Les lettres que je receus & qui avoient esté écrites à Paris durant ce mois là, me donnoient avis de plusieurs livres nouvellement imprimés, entre autres d'un dont M. Pignay s'estoit plaint à l'Assemblée du *primaveris* de nostre Faculté, afin qu'elle nommât des Docteurs pour l'examiner, & en faire leur extrait & leur rapport, & qu'en suite il fust procédé à sa condamnation dans les formes ordinaires. Un des plus anciens Docteurs qui furent députés pour l'examiner me manda que ce livre estoit *injunctum aux vivans & aux morts, au Roy & à l'Estat, à l'Eglise, aux Evêques, à la Faculté, au Parlement, à M. l'Archevesque qui vivoit encore, à M. le Cardinal de Retz, enfin à toutes sortes de personnes.* Et non obstant plu-

sieurs Docteurs des adherans de M. Cornet, parmi lesquels celui-là me mandoit qu'estoient *M. Charton & M. Morel, s'éleverent & se roidirent contre la supplique de M. Pignay; & pour tascher d'empêcher cette nomination de députés pour l'examen de ce livre, ils firent lever de leurs places M. Mulot Doien & M. Grandin Syndic, & les emmenèrent hors de l'Assemblée avec eux, estoient qu'elle se romproit par leur absence; Mais les Docteurs qui y estoient demeurez reconnoissant qu'il n'estoit pas juste qu'un Doien & un Syndic pussent ainsi balotter la Faculté & rompre ses assemblées quand il leur plairoit, tirent l'Assemblée en l'absence du Doien & du Syndic, & firent justice sur la supplique de M. Pignay en nommant des députés pour l'examen du livre dont il s'estoit plaint. Ce livre estoit composé par un Feuillant & estoit intitulé, *Chronicon seu continuatio Chronici Ademari Monachi Engilism. Ab anno 1032 ad annum 1652. Authore D. Petro à Sancto Romualdo Engilism. &c.**

Il en fut publié deux autres sous le nom du P. Annat, qui n'estoient autre chose que les écrits mêmes que M. Hallier & ses Collegues avoient présentés à Rome aux Cardinaux & Consultants de la Congregation, & dont j'ay fait mention cy dessus qui portoient pour titre, l'un *Iansenius à Thomasis condemnatus*; l'autre *Augustinus à Baianis vindicatus*. Mais ce qu'il y avoit de plus étonnant outre la bassesse indigne, à laquelle des Docteurs de Paris se ravalloient d'estre les Colporteurs des Jesuites, dans une cause où ces Docteurs paroissent au dehors les principales parties; c'est que ce même ouvrage avoit esté quinze jours auparavant imprimé & publié comme une production de M. Hallier, avec l'extrait d'une lettre en François par luy écrite à Rome au mois de Decembre precedent; par laquelle ce Docteur mandoit que les Propositions seroient bien-tost condamnées, que le Pape & Messieurs les Cardinaux nous avoient jugé indignes de nous entendre, & que la condamnation ne laisseroit pas de se faire sans cela. Et ce même livre fut publié depuis sous le nom de ce Jesuite, avec une preface Latine, par laquelle il asseuroit avec sa confiance & son effronterie accoustumée, que nous avions esté entendus tant que nous avions voulu.

Mais laissant à part cet esprit de duplicité & de mensonge, qui les faisoit parler tous deux si differemment d'une même chose; ils faisoient connoître par là bien évidemment ce que nous estions en peine de prouver à Rome, que M. Hallier & ses Collegues n'estoient en cette affaire que les Procureurs des Jesuites,

& que ces Peres estoient nos veritables parties ; & que par consequent il falloit qu'ils comparussent devant la Congregation pour se defendre , & non pas qu'ils y eussent séance ny eux ny les gens reconnus pour estre dévoués à eux, comme le P. Modeste & M. Albizzi, parmi ceux qui devoient connoître & prononcer de nos differents.

L'écrivit cy-dessus de *Janſenium* à *Thomſius damnatus*, &c. donna ſujet à deux lettres imprimées, qu'on adreſſa au P. Annat ſur le ſujet de cet ouvrage tantôt attribué à M. Hallier & tantôt revendiqué par ce Pere. L'une de ces lettres eſtoit du 7 de ce mois-là & l'autre du 12, toutes deux excellentes. Mais je ſuis ſi fort ennemi des moindres fautes qui eſchappent meſme innocemment contre la verité, que je ne puis m'empêcher d'en corriger icy une que j'ai remarquée dans la lecture de ces deux lettres. C'eſt dans la page 23, où il eſt parlé de l'audience que le Pape nous avoit donnée en paſſant dans ſon antichambre le 21 jour du mois de Decembre précédente, lorsque nous luy preſentâmes nos écritures & nos deux Memoriaux Italiens de ce temps-là, comme d'une audience qui avoit duré *l'espace d'un temps tres notable*. Car en eſſet le Pape ne ſit que s'arreſter un moment à nous, & autant qu'il fallut pour recevoir nos écrits & nous dire les deux mots que j'ai rapportés en la maniere que je l'ai dit, lorsque j'ai parlé en ſon lieu de cette occaſion. De forte que cet Auteur me pardonnera bien, ſi je remarque icy qu'il falloit que les memoires ſur leſquels il parla ainſi dans ſa ſeconde lettre de cette audience, ne fuſſent pas aſſés exacts.

Il en fut produit encore un autre ce meſme mois-là non pas tout à fait nouveau, mais dont on ſit une ſeconde édition, duquel je ne doute point que le Lecteur ne ſoit plus ſurpris que des autres dont j'ai parlé cy-deſſus, quand il ſaura ce que c'eſt. Ce ſurent les Antitheſes du P. Labbé Jeſuite entre Janſenius & S. Auguſtin, ſur leſquelles il avoit conféré & avoit eſté confondu, par M. de Sainte-Beuve, ainſi que j'ai dit, & que ce Pere neanmoins ſit rimprimer tout de nouveau, comme s'il n'eût jamais rien connu de la foibleſſe & de la fauſſeté de cet ouvrage. Il ne ſe contenta pas de ſuivre aveuglément la paſſion qui luy inſpiroit cette hardieſſe ſi incroyable, mais il la couronna d'un emportement contre S. Auguſtin qui n'eſtoit pas moindre. Car il adjoua à la fin de ſes Antitheſes un petit avertisſement au Lecteur, dans lequel il luy dit confidemment que ces témoignages de S. Auguſtin qu'il a rapportés ſont voir la fauſſeté des cinq propoſitions de la nouvelle doctrine, ou Janſenius compilé & contenu dans ces cinq propoſitions; & il ad-

joute, que ſi toutefois apres tant de paſſages les ſentimens de S. Auguſtin paroſſent encore obſcurs à quelqu'un, qu'il n'a qu'à ſe donner tant ſoit peu de patience, que Rome declareroit bien-toſt de quels ſentimens S. Auguſtin auroit eſté, ou ceux deſquels il auroit deu eſtre. *Ex allatis divi Auguſtini teſtimoniis reſutatus habes quinque Theſes novæ doctrine, ſeu, ut loquuntur aliqui, Janſenium in quinque Theſes digeſtum. Si cui tamen poſt tot teſtimonia, obſcuro adhuc videbuntur Auguſtini ſenſus, expellet tantisper, BREVÌ LOQUETUR ROMA QUID. SENSERIT AUGUSTINUS, AUT QUID SENTIRE DEVERIT.*

Le premier qui me donna avis de la nouvelle édition de ces Antitheſes, ce fut M. Brouſſe par la lettre du 14 de ce mois-là, dans laquelle il conclut apres ces paroles; *Qu'enſin voila, ſelon cet avertisſement, le procès fait à S. Auguſtin, & qu'il n'y reſte plus que la Bulle qui le declareroit heretique, & l'eſtéreroit des Lutanes comme les Jeſuites l'avoient deſja eſté du nombre des Docteurs de l'Egliſe; en mettant S. Nicolas en ſa place dans le ſuperbe maſolée qu'ils dreſſerent dans la Cour du College de Clermont qu'ils occupent rue S. Jacques, à la memoire de M. le C. de la Rochefoucault.*

M. de Sainte-Beuve ne m'en écrivit que trois ſemaines apres, mais il faiſoit deux réflexions ſur ce meſme avertisſement. La premiere pareille à celle de M. Brouſſe ſur les trois dernieres lignes qui touchent S. Auguſtin : auquel, il me mandoit que *ce diſcours eſtoit injurieux au dernier point; que c'eſtoit l'accuſer d'avoir ſuſcité, & par une arrogance extreme prononcer avant Rome, en diſant que dans peu elle parleroit & qu'elle apprendroit quels auroient deu eſtre les ſentimens de ce Saint Docteur. La ſeconde eſt, me diſoit-il, en ce que ce Jeſuite dit, Ex alleſtis divi Auguſtini teſtimoniis reſutatus habes quinque Theſes novæ doctrine, ſeu, ut loquuntur aliqui, Janſenium in quinque Theſes digeſtum. Car par là il declare ouvertement, me diſoit M. de Sainte-Beuve, que leur deſſein eſt à la faveur d'une condamnation DES CINQ PROPOSITIONS EQUIVQUES DONT ILS SONT LES AUTEURS, envelopper dans cette Conſure toute la doctrine de la grace efficace ſi fortement appuſſée dans M. d'Ipre contre les nouveautés Molinienes.*

Il eſtoit arrivé une grande maladie à M. le Maître Docteur & Professeur en Theologie noſtre Conſere, qui donna ſujet à M. l'Abbé Ollier de ſaire à S. Sulpice dont il avoit reſigné la Cure peu auparavant, une predication laquelle merite bien d'eſtre miſe au rang des pieces extraordinaires qui parurent durant ce mois-là. Voicy comme la choſe ſe paſſa. M. le Maître ſit venir ſon Conſelleur ordinaire, qui eſtoit

étoit un des Carmes du grand Couvent; il demanda en suite le Saint Viatique. On le luy apporta de la Paroisse de S. Sulpice; sur l'exhortation ordinaire que le Prestre qui l'avoit apporté fit au malade, le malade entrant dans des sentimens d'une sincere piété Chrestienne témoigna la crainte qu'il avoit des formidables & cachés jugemens de Dieu. Le Prestre s'étendit beaucoup au contraire, & peut-estre un peu trop sur le fond inépuisable de sa miséricorde. Mais comme son genie estoit un peu moins fort & moins éclairé que celui de M. le Maître, il ne put luy faire perdre cette sainte terreur qui est inseparable de la solide piété Chrestienne, & cela fut cause qu'il s'en retourna mécontent & en colere. Il soupçonna aussi, qu'il falloit qu'il fust venu quelq'un ou du Port Royal, ou de la maison des Incurables, qui eust fait entrer le malade dans cette crainte. Il fit rapport à S. Sulpice de ce qu'il avoit veu, de ce qu'il avoit entendu, du soupçon qu'il avoit que ce malade qui estoit Prestre, avoit presque perdu l'esprit, & estoit réduit au desespoir par celui qui l'avoit assisté, qu'il ne parloit que de penitence, que de jugement de Dieu. Et cette occasion donna sujet à M. l'Abbé Ollier, de faire dans S. Sulpice cette predication dont je parle, dans laquelle il fit paroître d'abord une émotion & une douleur extraordinaire, de ce que tout estoit perdu. Et puis il dit en premier lieu, que la cause de cette affliction si vehemente qu'il ressentoit, estoit qu'il s'estoit élevé dans l'Eglise une secte de gens qui faisoient tomber avec eux le peuple dans l'erreur; & il dit que cet erreur consistoit en ce qu'ils ne s'attachoient qu'à la seule penitence extérieure, jusqu'à mépriser l'intérieure; & qu'ils ne laissoient pas cependant de demeurer enflés d'orgueil. Et après quelques injures que l'ardeur de son zele luy fit dire contre ces gens-là, il apporta un exemple de cet orgueil dont il les accusoit, d'un homme qu'il assura avoir veu qui s'estoit cruellement déchiré tout le corps. Secondement il dit que ces nouveaux Sectaires tenoient pour une maxime indubitable, qu'il ne falloit jamais donner l'absolution qu'à ceux dans lesquels on reconnoissoit une contrition parfaite, ce qu'il dit que c'estoit une erreur condamnée par le Concile de Trente, & de quoy il n'apporta point d'autres preuves, sinon qu'il estoit tout prest de mourir pour cela. En troisième lieu il accusa les mêmes gens de croire aussi, que l'absolution estoit inutile, qu'elle ne remettoit pas les péchés; qu'il n'y avoit que la seule pénitence extérieure qui les remitt. Quatrième-ment qu'ils croioient generalement, que pour se sauver il estoit nécessaire de quitter les villes & de se retirer dans les deserts. Cinqui-

ement il dit, luy; que pour obtenir la remission de ses péchés dans le Sacrement de penitence, il n'estoit point nécessaire d'une plus grande disposition ny de plus de penitence, qu'il en falloit dans les adultes pour le Baptême, & que c'estoit là la pure doctrine du Concile de Trente. Et en sixième lieu, que pour la direction & l'amendement de sa vie, il ne falloit pas se servir des regles des anciens Peres de l'Eglise, mais de celles des Docteurs qui vivoient aujourd'huy & qui avoient tant converti d'ames à Jesus-Christ.

Ce fut là le fond & le sujet de cette predication, où il paroist tant d'erreurs & de calomnies. Celui qui me l'écrivit m'assura que cela en avoit esté recueilli exactement. Il me l'écrivit en Latin: Sa lettre estoit du 21 de ce mois-là. Et parce que ce jour-là mesme on m'en écrivit encore quelques autres, pour réponses à celles que j'avois écrites le 27 de Janvier, touchant le refus que nous avions fait de paroître dans la Congregation de M. le C. Spada, qu'aux conditions que nous avions demandées, sur lesquelles celui qui m'avoit écrit de cette predication me disoit aussi son sentiment, j'inséreray icy fa lettre entiere, & avec elle deux autres, estimant que le lecteur y trouvera de quoy se récompenser du travail & du temps qu'il emploiera à les lire.

Quid sit de Cardinalis Eminentissimi Spada imperitiam denunciationse sentiendum, hanc sententia mihi liquet. Multi multa variane docent, nec idem est ac constans omnium hac de re iudicium. Si tamen licet in re tam difficili aliquid suspicari, arbitror virum in rebus gerendis verissimum, hanc tentasse viam dirimenda lites illius maxime, quæ omnium brevissima videbatur, si vos consentientes habuisset. Ita enim scriptis faciebat Ignatius, qui nihil peius omni collatione odere, nec vobis videbatur facturus injuriam, si rationem illam iudicii probassetis. Etenim mihi persuadere nunquam potui, prudentissimos viros, tanti momenti questiones, in quibus totius fidei Christianæ cardo vertitur, ex præconcepis opinionibus & præcepti iudicio definituros. Et quanquam Eminentissimum Cardinalem Spadem illi sententia quæ lausensium tribuitur infensum non minus prædixi mihi nunciatum, publicèque docere habere se argumenta duo quæ lausensiarum nullus solvere valeat, arbitratus sum tamen illam non adeò sic adbesurum privata sententia, ut cum se iudicem intelligeret, non exspectaretur an qui aliter sentiant, nihil habeant, nihil aut excogeturini aut à Deo acceptum, quo veritas illustrari possit. Sit enim persuasus licet dum privatim gerit, privati rationibus, quas ut plurimum quasi partus quosdam animorum plerumque diligimus; ac ubi iudicem induit, æquus esse debet, & antequam ad iudicandum

candum accedat, omnibus se prajudiciu exuere. De Traditione questio est quanam vera sit, quanam à Christo per Apostolorum, per Augustini, per summorum Pontificum manus Ecclesia credita, quid illi conforme, quid illi adversum sit, res est obsecrata pristinis contentioibus, multa per humanam Philosophiam & corrupta rationis superbiâ inducuntur, qua sinceram Christi fidem involverunt: Enucleanda sunt illa, separandum est humanum a divino, falsum à vero, quod fieri non posse, nisi concertatione mutuâ oppositarum partium ac utriusque doctrina explanatione comparationeque, certum est. Itaque licet Apostolica sedes, licet Concilia divinam gratiam in definiendis articulis fidei semper sperare debuerint, qua nunquam ipsi deerit, licet ad illa pericula habere non possit accessum; Audire inter se disputantes semper in mare possum fuit, ut ex illa veluti caligine veritas excitaretur, cuius sententia sese postea in universum orbem dispergerent. Istud non schismaticum, non hereticum negatum est, quanto magis Catholicum concedi oportet; qui se Pauli, Augustini, Thomæ, veterum recentiumque Pontificum, adeoque Ecclesie discipulos profitentur, & sedis Apostolica vocem toties gratia Christi vindicem iterum audire gestiant clare loquentem, vera falsaque distinguentem, atque à Moliniani irruu atque argum, quibus tamdiu veritas illudatur, sinceram fidem & Christi doctrinam eruentem. Quod quidem ut maximo momenti est, ita & servat à quantum licet legimus iudici formâ fieri debet; ut quemadmodum olim dum Concilium generale cogi non poterat, Romanus Episcopus convocatus vicinioribus & subvicariis regionis Episcopi de fide consultabat, & disquisitione factâ discernbat, sic etiam hysce temporibus pro ea qua pollet auctoritate, pro ea qua urgetur caritate, ad pacem inter fideles stabilendam, ad tuendam veritatem summus Pontifex Innocentius X collationem instituit solemnem, ut pollicitus est, quaestiones ventilari & examinari iubeat, ut maturè examinatis omnibus discordia semina penitus auferantur. Neque aliam mentem esse arbitror Eminentissimorum Cardinalem deputatorum & Consultorum. Qui enim sibi in animum inducant se tam exalte novisse omnia qua ad fidem Traditionemque pertinent, ut nullam aliunde lucem haurire possint! Nam egent lectio, studio, meditatione diligenti? Ut quotidie discant quod prius ignorebant, & aperte videant quod operantur & obsecrum apparebat; sed ad omnia legere, meditari & videre nimis aut etiam paucorum est, nisi disputatione & contrariarum oppositione, qua optima discendi Methodus est, adjuvantur? An credere Spiritum Sanctum immediate cuiusqueque hominis ingenio illabi, & revelare qua fidem explicant, nisi omnem in exquisitanda veritate sollicitudinem ad-

bibeant; cum ne totius quidem Ecclesie Cunctis ad unquam speraverint à Deo obtinere, nisi & prolixas preces & maximam diligentiam adhibeant? Sed ista prolixius quam putavim de re minimè dubia, quamque firmissimè credere Romanis Consultores non ignore.

Tacere non possum duo qua adversariorum inorum fidem, probitatem & sinceritatem ostendunt. Primum est, Abbatii Olierii zelusque imperium dicam an furor, qui nuper in Sancti Sulpitii Ecclesia, cuius se cura nuper exoneravit, concionem habens ea dixit, qua non Sacerdotem modo, sed ne hominem quidem puerum alienum decerent. Occasionem hinc furoris dedit D. le Maître Socii & Professor noster; aegrotabat ille; advocavit Confessarium suum, Carmelitam scilicet ex majori Conveneru; postea Platicum petiit; adferunt ipsi ex Parochiali Ecclesia S. Sulpitii, accedat ad eum Sacerdos qui talem aegrotum neque ex nomine neque ex vultu nosset, sed confidens ac securus; tum qui decumbentem ex sensu veris Christiano testari quantum metu Dolorum iudiciorum terreteret: alter misit homo & ad misericordiam inclinavit spem ingerere, misericordiam opportunè importuni ostentare: aliquid tempus ea in pugna perditum est; sed sensu Sacerdos qui ad aegrotum accesserat, quam impar esset congressus Achilli. Subitaneus discessu: inde suspicio aliquem à Portu Regis aut Incarabulum Nescimus infudisse metum hunc. Refert quod viderat, quod audierat, quod suspicabatur, hominem Sacerdotem fere timore dimentatum, & adalium in desperationem, à nescio qua, certe non à Seminario; nihil loqui nisi penitentiam, nisi iudicium. Excitatur tumque, animatur zelus, succedo indignatio, inde in Cathedram veritatis post aliquot dies. Quibus? multa convitua, verberatur aer perulantibus maledictis, hæcque docentur & stabiluntur, Christiana pietate scilicet plenissima. Primo tam insulenti iracundia causa affertur, nempe invaluisse seclum novorum hominum populum in errorem inducentium, quorum error hic esset ut penitentia soli exteriori adhererent, ad contemptum usque interiori, qui interion superbia inflati remanerent, &c. Tum post comminationes non paucas, exemplum attulit superbi quem ipsi viderat (exempli fides sit penes decentem tam sincerum) corpus suum crudeliter dilaniare. Secundo apud novos illos homines regulam esse generalem, nunquam absolutamendam adnam nisius, in quibus perfecta contritio deprehenderetur, quam doctrinam errorem volebat à Concilio Tridentino damnatum, cuius rei aliud nullum argumentum attulit, nisi quod protestatus esse se pro eo mori paratissimum. Tertiò illorum quoque opinionem esse, absolutiorem esse inutilem, non remittere peccata, qua sola exterior penitentia remitteret. Quartò eos universim credere, quòd ad salutem consequendum necessarium esset verbes deservire

ire & in deserto recedere. Quoties ad consequendam remissionem peccatorum in Sacramento Pœnitentie non esse necessarium majorem dispositionem, neque plus penitentiam exigere quam ad Baptismum exigunt ab adultis, bancque esse putam doctrinam Concilii Tridentini. Sexto ad directionem & emendationem morum antiquorum Patrum regulum nitendum non esse, sed hujus seculi Doctorem quatuor annos ad Christum converterunt. Ista ad verbum ex compendio brevi concisionis illius reddiderunt. Alterum quod monendum habebam, videbis in epistola P. Annati, quam ad te missam maximo doctum est. Vale 21 Februarii A. M. DC. LIII.

La seconde de ces trois lettres est de M. de Sainte-Beuve, la voici.

A Paris ce 21 de Fevrier 1655.

MONSIEUR,

Nous avons appris avec étonnement par votre dernière, comme M. le C. Spada vous a à la fin donné une liste des Consultants & fait offrir l'audience en la Congregation qu'il a plu au Pape vous accorder pour les matieres controversées de la grace. Mais nous avons appris avec joie la maniere dont vous vous estes comportés en cette rencontre, & nous avons tous extrêmement approuvé votre réponse. Il ne faut point comparoître tandis que Palavicini, Modeste & Albizzi seront des Consultants: ils portent tous leur refutation sur leur front; & je ne doute point que la Sainteté ne vous face justice, si vous luy représentés qu'en la cause des Jesuites il n'est pas raisonnable qu'un Jesuite ait suffrage, ny l'approbateur de la doctrine des Jesuites contenuë dans le livre du P. Annat, & encore moins celui que toute l'Europe sçait avoir esté leur homme pour opprimer la doctrine de S. Augustin. Il est notoire que les Jesuites sont nos veritables parties, & que les Docteurs qui paroissent aux pieds du Pape comme nos adversaires, ne sont que des solliciteurs de leurs affaires, qui leur prestent leur nom & leur ministère; mais qui ne font que ce qu'ils veulent, & qui ne produisent que ce qu'ils leur ordonnent. Le dernier livre qui a icy paru sous le nom du P. Annat & sous ce titre *Sanctissimi à Thomisti damnatus*, en est une preuve toute convaincante, puisque ce livre d'un Jesuite n'est autre chose que les Ecritures que M. Hallier & ses Collegues ont présenté à la Congregation. L'approbation que le P. Modeste a donnée au livre précédent du mesme Auteur intitulé *Augustinus à Baius vindicatus*, fait voir que cet Approbateur qui par son approbation s'est déclaré pour nos parties,

n'est plus en estat de demeur en Consulteur. Et pour M. Albizzi que peut-on dire après qu'il a engagé M. Hallier à faire le voiage de Rome, & qu'il luy a écrit souvent, & receu ses avis & réponses, ainsi que M. Hallier le dit en pleine Faculté, quand il fut accusé d'intelligence avec les Jesuites en cette affaire, & d'avoir souscrit à des lettres qu'il y avoit envoyées par le P. Mulard en qualité de Syndic, quoy qu'il n'eust aucun ordre de la Faculté d'y écrire. Il faut donc, Monsieur, de nécessité que ces trois personnes-là soient exclus de la Congregation, la justiciele veut, & l'honneur du Saint Siege le demande. Quand ils seront exclus, pour lors vous comparoîtrez, mais dans l'ordre; non pour faire une harangue & une remonstration, mais premierement pour entendre les plaintes de nos adversaires, & puis pour leur répondre en distinguant les sens mauvais d'avec le bon que nous defendons & que vous établis. Pour cela il faut parler, il faut proposer, il faut répondre. Après cela il faudra attaquer, & pour lors Rome verra que ce ne sont point des propositions faites à plaisir dont les disciples de S. Augustin se plaignent. Il faudra qu'on entende les Molinistes dans leurs réponses, & ils ne feront pas peu, s'ils se sauvent de la Censure. Voila, Monsieur, l'ordre qu'il faut tenir, & dont il ne faut point se departir. Si nos adversaires ont porté leur plainte au S. Siege, nous avons à y porter les nostres. Ils n'ont pas pu trouver de veritables propositions dans nos livres dignes de Censure, tant nostre doctrine est orthodoxe, ils en ont composé selon leur intention; mais nous en avons tiré de leurs livres, lesquelles ils ne scauroient desavouer, & qu'ils ne pourront soutenir. Ils le prévoient bien sans doute, Monsieur, & c'est dans cette veüe qu'ils feront leur possible pour ne point comparoître dans la dispute: mais il faut insister & se servir de l'avantage que nous avons de cette Congregation. M. Hallier doit estre de retour après Pasques, & aller droit à S. Malo sans venir à Paris, ainsi que je l'ai appris d'un Aumosnier de M. de S. Malo. Si cela est, vous jugés bien qu'il veut fuir toute dispute. Il a écrit à M. Amyot, qu'en bref il aura la condamnation des cinq propositions, qu'il a esté entendu dans la Congregation, & que vous fuiez, & n'osés y comparoître. Sa lettre a esté publiée dans la Sacrillie de S. Mederic & levée dans les écouttes de Sorbonne mardi dernier par celui auquel elle s'adressoit. Cette vaine justice m'a confirmé dans cette mesme pensée, outre que les personnes de bon sens en ont inferé qu'il estoit donc faux qu'aucune proposition eust esté condamnée, puisque les parties n'avoient pas encore esté entendues. De dire qu'on pro-

noncera sans vous entendre comme vous le demandés, c'est une chose qui est impossible. Car on ne sçauroit prononcer touchant nostre sens, si on ne sçait quel il est; & on ne sçauroit le sçavoir que par nous. De dire qu'on prononcera sans distinguer les sens; c'est une moquerie: car outre qu'on ne prononceroit rien en ce cas sur la contestation présente, qui n'est pas touchant les propositions, mais touchant les sens différens qu'elles ont, c'est que dans une condamnation absolue, il se trouue- roit que les Thomistes seroient condamnés. De maniere qu'il n'y a rien à faire, sinon à demeurer dans vostre mesme esprit. Nous vous enuierons du secours, afin qu'en cas de maladie les Congregations puissent continuer. Il partira comme je l'espere la premiere semaine de Careme; &c.

La troisième de ces lettres me fut écrite par l'ordre de Messieurs les Evesques, auxquels j'avois adressé la mienne du 27 Janvier. Voici les termes de la réponse qu'ils me firent faire.

Ce 21 Février 1655. Réponse à la lettre du 27 Janvier.

MONSEIGNEUR,
J'ai communiqué vostre lettre à Messieurs, qui ont esté fort surpris de ce que vous avés esté mandés par Monseigneur le C. Spada pour comparoitre devant une autre Congregation que celle qu'il avoit plu au Pape vous accorder sur la demande qu'ils luy en avoient faite. Ils se souviennent tres bien que si Sainteté vous fit dire par feu Monseigneur le C. Roma, qu'ayant égard aux lettres qui luy avoient esté présentées, & au Memorial que vous luy avés laissé, il vous accorderoit la Congregation de cinq de Messieurs les Cardinaux qui estoient son Eminence Roma, Messieurs Spada, Cechini, Ginetti, & Ghigi, pour la discussion & l'examen des cinq propositions. Depuis ce temps-là Messieurs se sont toujours reposés sur l'établissement de cette Congregation, & ils se sont persuadés que le jugement des cinq propositions se feroit dans toutes les formes de la justice Ecclesiastique, que l'on vous entendroit en présence de vos parties; qu'on vous permettroit la communication de vos écritures de part & d'autre; & qu'on recevroit toutes les causes de reculation que vous donneriez contre ceux qui se seroient déclarés contre la cause que vous soutenés; & qu'enfin le Pape decideroit les questions en la maniere qu'elles ont tousjours esté decidées par ses Predecesseurs dans

les Conciles & dans les Congregations particulieres. Au temps mesme qu'ils estoient plus en repos, vostre lettre est venue, qui leur marque une autre Congregation à laquelle vous avés esté appellés; cela les a étonnés; neantmoins ils se sont consolés d'avoir veu les réponses judicieuses que vous avés faites sur ce mandement; ils les approuvent extremement; ils vous ordonnent d'y insister & de ne passer point plus avant. M. Hallier fera tout ce qu'il luy plaira. Messieurs vous prient de demeurer dans les termes de vos réponses, parce qu'ils esperent que le Pape estant juste comme il est, il y aura égard. Messieurs se recommandent à vous, & prient Dieu qu'il vous remplisse des benedictions.

Par le commandement de Messieurs N.

Après que le Courier de ce jour-là fut parti, Messieurs aiant encore fait reflexion à la conduite qu'on avoit tenuë jusque-là dans cette affaire, & craignant les facheuses suites qu'ils en prévoioient, crurent qu'il estoit de leur sollicitude episcopale de tascher de les prévenir: c'est pourquoy ceux d'entre eux qui se trouvoient alors à Paris, écrivirent aussi-tost au Pape encore une nouvelle lettre sur ce sujet, laquelle ne partit de Paris que huit jours après, & qui nous fut rendue à Rome en son temps. Quand j'en parlerai je dirai ce qui en ariva; mais cependant j'en infererai en cet endroit, la copie traduite en François, reservant d'en mettre l'original Latin parmi le recueil des pieces. Elle portoit cette adresse, *Au Tres Saint Pere le Pape Innocent X a Rome.* Elle contenoit ces termes.

TRES SAINT PERE,
Des Evesques qui ont beaucoup d'amour pour la verité & une grande passion pour la paix de l'Eglise, ne pouvoient recevoir une nouvelle plus agreable que l'assurance qu'on nous donna l'Esté passé, que l'affection paternelle de vostre Sainteté & son soin Apostolique l'avoient porté à établir une Congregation que nous avions tant souhaitée. Aussi-tost que nous receumes cet avis par les Docteurs qui sollicitent à Rome en nostre nom cette grande affaire, nous nous rejouismes de sçavoir qu'ils avoient si heureusement réussi, que le souverain Siege de l'Eglise approuvoit & témoignoit vouloir embrasser ce moien, qu'on peut dire en quelque maniere estre le seul capable de rétablir la tranquillité publique. Nous conceusmes dès lors, T.S.P., une ferme esperance que les nuïges des calomnies & des artifices

« lices humains estans dissipés, la vérité jusques
« alors outragée & opprimée par ses ennemis
« trouveroit autant de protecteurs que de ju-
« ges : & que puisque pour decider des que-
« stions si importantes & qui regardent la foy
« on en viendroit à un jugement Ecclesiastique,
« ainsi qu'on l'a tousjours pratiqué, nous de-
« vions demeurer en repos dans l'attente de ce
« que produiroit une si celebre Congregation.
« Car les Jesuites n'aiment pas fabriquer à plaisir
« par des personnes qui leur sont devoüées ces
« cinq fameuses propositions dont la structure
« est si artificieuse, & le sens si équivoque, qu'a-
« fin de renverser de fond en comble l'autorité
« de S. Augustin, & faire que la nouvelle opi-
« nion de Louis Molina triomphast des senti-
« mens de la Congregation de Rome, du con-
« sentement de tant de siecles, & de la doctrine
« orthodoxe des anciens Theologiens; nous ne
« pouvions douter que l'estime & la réputation
« du Saint Docteur de la grace ne fust en seureté
« lorsqu'elle seroit examinée devant ce supreme
« Tribunal qui l'a rendu si celebre dans toute la
« terre par les glorieux éloges qu'il luy a don-
« nez. Mais autant, T. S. P., que nous nous
« estions rejouis jusqu'alors de la nouvelle de
« cette Congregation, autant avons nous esté
« surpris d'étonnement d'un changement aussi
« soudain que celui que ces Theologiens de-
« putez par nous vers V. S. nous ont appris par
« leurs dernières lettres estre arrivé, en nous di-
« sant que l'on commence à proceder dans cette
« grande affaire d'une manière fort éloignée de
« ce que nous avions crû; & que cette Congre-
« gation n'estoit point, ainsi qu'on leur avoit
« prononcé, une Congregation dans laquelle on
« entendist les parties de vive voix en presence
« les unes des autres, & où elles s'entrecommu-
« niquassent respectivement leurs écrits, afin
« d'oster tout soupçon de fraude; mais qu'on
« tenoit une voie entierement différente de celle
« qu'ils nous avoient mandé avoir obtenué de
« Vostre Sainteté.

« Comme cela, T. S. P., nous paroît entie-
« rement contraire à l'esperance que nous avions
« conceüe de voir rétablir la paix dans l'Eglise;
« nous avouons n'avoir pû l'apprendre sans une
« extreme douleur; parce que nous voions assez
« quelle audace cela donnera aux ennemis de-
« clarez de S. Augustin; les maux incroyables
« qui en naistront; le sujet que les esprits inque-
« tes prendront de-là d'exciter de tous costez de
« nouveaux troubles; quel sera le dommage que
« le S. Siege & toute l'Eglise recevront, si les
« partisans de Molina viennent à bout de ce
« qu'ils ont par tant d'efforts & d'artifices tasché
« d'obtenir, qui est qu'on ne declare point net-
« tement dans quel sens précis on condamne ces
« propositions; mais qu'on porte seulement un

jugement qui ne distingue point les sens qui
leur sont propres, ny ne decide pas le point ca-
pital de toute cette controverfe: ce qui donne-
ra moien aux ennemis du Saint Docteur de la
grace d'abuser hardiment à l'avenir de ce juge-
ment, non seulement contre luy & ses disci-
ples, mais mesme contre l'autorité & la repu-
tation du S. Siege Apollolique.

Nous supplions, T. S. P., Vostre Sainteté
de souffrir cette plainte, puisqu'elle n'est pas
moins accompagnée d'amour & de respect que
de douleur & d'amertume. Quelques petites
étincelles ont déjà de tous costez causé un
grand embrasement, & la violence de ce mal
se répand par tout. Les enfans de l'Eglise sont
divisez: leur Mere en gemit, & la lagelle de
leur commun Pere est seule capable d'y appor-
ter le remede. Cette affaire se traite avec
beaucoup de chaleur; mais l'autorité de V. S.
peut la faire cesser entierement en usant de pa-
roles claires & précises, pour porter un juge-
ment du sens de ces propositions, qui est tout
le sujet de cette dispute; puisque par ce moien
V. S. arretera les contestations de ceux qui se
sont partagez sur ce sujet en des sentimens dis-
sérés, & dont chacun a soutenu le sien avec
tant d'ardeur. Et pour en venir là, T. S. P., &
faire que personne ne puisse alleguer aucune
excuse pour y apporter du retardement, il
semble qu'en l'estat que sont les choses, il est
nécessaire premierement qu'on donne liberté
à nos deputez de declarer leurs sentimens en
presence de leurs adversaires qui sont à Rome,
afin de decouvrir leurs artifices, & qu'on fasse
mettre dans les actes publics par une personne
non suspecte tout ce qui aura esté allegué de
part & d'autre pour soutenir son opinion;
qu'on en donne des copies aux parties; &
qu'elles s'entrecommuniquent de bonne foy
tout ce qu'elles auront produit pour établir
leurs sentimens, ou pour combattre ceux de
leurs parties: Qu'en suite les Jesuites qui
comme plus obligez que nuls autres à soutenir
cette contestation, puisqu'ils maintiennent la
nouvelle doctrine de Molina, & sont ennemis
de celle de S. Augustin, entrent en
cause, estant ainsi qu'ils sont en effet les prin-
cipes parties, comme il est evident par ce que
les écrits presentez à la Congregation ont esté
faits par François Annat Religieux de leur
Compagnie, lequel a esté assez hardi pour les
faire imprimer à Paris publiquement & sous
son nom. Que M. Albizzi s'abstienne d'estre
de la Congregation, puisque les causes de le re-
cuser sont si justes & si évidentes que personne
ne les ignore. Et enfin que le Frere Modeste qui
n'a point craind d'approuver le livre du P. An-
nat aussi tost qu'il est sorti de la presse, s'abs-
tienne aussi de ce jugement & ne puisse estre

du nombre des Consultants, puisque par un préjugé si manifeste il a assez fait connoître combien il favorise Molina & est contraire à S. Augustin.

Vostre Sainteté, T. S. P., voit que ces propositions que nous luy faisons, ne vont pas à fuir le jugement de cette cause, mais à chercher des moïens pour établir la paix dans l'Eglise. Et nous espérons que V. S. aura fort agreable des prières qui en l'estat que sont les choses sont non seulement justes, mais nécessaires; qui sont pleines d'un profond respect pour V. S. & qui n'ont autre but que le salut des ames qu'il a pleu à Dieu de nous commettre, l'autorité de vostre jugement, & la gloire du S. Siege Apostolique. Nous sçavons qu'un des principaux devoirs des Evêques, est de veiller avec tres grand soin, à ce que les consciences de leurs peuples demeurent en paix dans une tranquillité Chrestienne; & que si lorsqu'on y sème de la zizanie, nous estions si negligens que de nous endormir au lieu de nous employer à l'arracher, Dieu nous en demanderoit un severe compte. Ce qui nous fait plus que jamais, T. S. P., renouveler nos supplications à V. S. pour la conjurer apres luy avoir baillé les pieds, de n'user pas en cette occasion d'un remede qui soit moindre que le mal, mais de terminer ce grand differend par un jugement qui decide le fond de la dispute, qui ruine l'erreur dans la racine, & établisse une paix ferme & assurée. Ce qui arivera tres certainement s'il plaist à V. S. de nous accorder une Congregation semblable à celle que Clement VIII & Paul V. établirent, c'est à dire ouverte & libre à toutes les parties, de laquelle personne ne se puisse plaindre, & qui soit à jamais celebre. Nous prions Nostre Seigneur Jesus-Christ Auteur de toutes les grâces de conserver en santé V. S. pour le bien general de la Chrestienté. Nous sommes,

TRES SAINT PERE, &c.

*De vostre Sainteté les tres-humbles & tres-obéissans fils
N. & N.
en l'absence de nos Confreres.*

Un de ces mêmes Prélatz non content de tout le soin qu'il avoit pris, tant de nous faire avertir en commun huit jours avant cette lettre au Pape de la maniere dont ils vouloient que nous agissions dans ces circonstances, & d'avoir écrit cette même lettre à sa Sainteté, il m'en écrivit depuis encore une à moy en particulier, le jour que celle au Pape partit de Paris, sçavoir le 28 de Février. Voicy comme il me parloit.

Monsieur j'ai leu avec grande joie la résolution generouse que vous avez prise de ne point abandonner (a) la cause de Dieu, que vous avez depuis si long temps tres fortement & heureusement defendue; & le procès verbal (b) qui vous nous avez envoyé de ce que vous avez fait apres de M. le C. Spada. Il n'y a rien que de tres fort & tres judicieux, & j'espère que vostre prudence & vostre fermeté seront enfin abouter les choses à une Congregation telle que nous souhaitons. J'ai appris avec beaucoup de satisfaction la démarche que fait l'Ordre des Dominicains. Continuez, s'il vous plaist, à vous attacher avec eux à la controverse fondamentale, qui touche la grace efficace. Pour obtenir la Congregation solemnelle, je ne vois rien de plus utile, que d'insister particulièrement à faire entendre, que jamais le Saint Siege n'a refusé d'entendre des Evêques qui luy demandent audience; Que du temps de Pie V. Gregoire XIII. & d'Urban VIII, il n'y a point eu de parties qui aient demandé d'estre entendues & de confesser; & qu'il ne peut plus y avoir d'empêchement, puisque M. Hallier & ses collegues en tombent d'accord (c). Pour la circonstance de l'Inquisition nous n'estimons pas qu'il y ait rien à faire de deça presentement, c'est à vous à voir si M. l'Ambassadeur n'y pourroit pas agir, & faire connoître au Pape que les François ne peuvent reconnoître ce tribunal. Je suis plus que jamais tres véritablement, &c.

J'avois envoyé la lettre que j'avois écrite à M. Bignon toute ouverte sous un cachet volant; & ils n'avoient osé la fermer & la luy rendre, de peur qu'il ne s'en plainnist, & que les plaintes qu'il en feroit, ne nous fussent imputées, & ne nous fussent tort à Rome, & à Paris dans les circonstances où estoient alors les choses & les esprits.

Mais il y avoit peu d'apparence, que ny M. l'Ambassadeur ny autres s'en pussent plaindre à Rome, puisqu'on souffroit en France sans contradiction la publication autentique d'un livre du P. Martinon Jesuite, sous le nom de Moraines, qui le disoit hautement page 706, & 707, à l'occasion de la lettre de M. de Vabres dont il parloit: *Hanc epistolam perhumaniter accepit Innocentius X. retinens hoc negotium examinandum dedit Congregationi Sanctæ Romanæ & generalis Inquisitionis, ut audita ejus relatione sententiam pronunciet &c.*

(a) C'estoit de ne point faire en France le voiage auquel j'avois pensé six mois durant pour mes affaires domestiques.

(b) Il appelloit ainsi ma lettre du 27 de Janvier.

(c) Ils le disoient de bouche, & M. le C. Spada leur faisoit l'honneur & la charité de dire pour eux qu'ils y estoient tous prests. Et ce n'estoit que dans cette supposition & parlant ad hominem que cet Evêque me le disoit dans sa lettre.

M. de

M. de Sainte Beuve m'en écrivit aussi encore unece même jour-là, qui merite assurément aussi bien que les autres de n'être pas dérobée à la lumière publique, tant il explique ce qu'il dit avec facilité, netteté, & sincérité, & tant il comprend de choses en peu de mots: Voicy ce qu'il me mandoit en celle-cy.

MONSIEUR,

Vous estes bien obligeant, lorsque vous prenez tant de peine pour me rassurer, dans la pensée que vous avés que je sois fort inquiet du succès de nos affaires. Peut-être que mon style vous a donné jour à former ce jugement de moy, mais vous en demeurant au reste tres obligé, je ne puis m'empêcher de vous dire, que je n'ai jamais eu aucune apprehension dans la connoissance que j'ai de la bonté de nostre cause, & dans l'estime que j'ai de vostre vigilance & prudente conduite. Les bruits que nos adversaires ont fait courre jusqu'à present, ne m'ont point ébranlé, au contraire j'ai bien esperé quand j'ai entendu qu'ils decidoient par avance, & qu'ils publioient des jugemens avant même qu'on eust connu du merite de la cause. Je ne puis neantmoins vous taire tout ce qu'ils ont dit cette semaine. Le P. Paulin a dit au Louvre, que nous estions en tel mépris à Rome, qu'on nous avoit jugé indignes d'estre entendus. Voilà, comme vous remarquerez tres bien, un grand honneur que cet homme fait au S. Siege, puisqu'il le juge capable de preventions au prejudice de l'ordre de la justice, qui ne refuse point d'entendre les plus scelerats & les plus impies dans leur defense. A Navarre ils ont dit que vous aviez fait comme Luther & Calvin; Que premierement vous vous estiez rapportés au Pape de vostre differeud, & que lorsqu'il s'est mis en devoir d'en prononcer, vous en aviez appellé au Concile, ou plus-tost que vous aviez demandé d'estre entendus en un Concile. Ces gens sont aussi scavans dans l'histoire, comme ils sont sinceres à rapporter ce que vous avés fait. En Sorbonne ils ont debité que vous estiez dans la fuite, & que n'osant comparoître devant le Pape, à cause que nostre condamnation estoit inévitable, vous demandiez qu'on assemblast un Concile. Chez M. de S. Malo, on a dit, que M. Hallier doit partir au commencement du Carême pour France, qu'il sera vers Pafques à Lion, que de-là il ira à Roëme, de là à Nantes pour S. Malo, à dessein de se dedier pour le reste de ses jours au service de M. de S. Malo plus que jamais. Et sur ce que j'ai dit, qu'il estoit difficile de croire que M. Hallier pût estre si-tost de retour, autrement qu'il

partiroit avant la decision de la Cause, il m'a esté répondu qu'il esperoit avoir jugement pour ce temps-là, mais qu'en tout cas il ne laiferoit pas de revenir, aiant assez travaillé depuis un an entier. De cet entretien j'ai conclu qu'il falloit que M. Hallier supposât, qu'il n'y auroit rien pour son retour de desini: car s'il revenoit en France avec le moindre de tous les avantages, il reviendrait en recevoir & à Paris & à la Cour les honneurs & les complimens; & même en demander quelque reconnaissance, soit par une Abbaye, soit par un Eveché. C'est assés de vous avoir parlé d'eux, je reviens à nous. Il y a trois choses dont je suis obligé de vous parler.

La premiere concernoit ma lettre à M. Bignon, & la seconde l'intervention de l'Ordre des Dominicains. Je n'insérerai point ce qu'il me dit sur la premiere, parce qu'il me parle de beaucoup de choses de fait, dont la connoissance exacte dépendoit d'une presence actuelle sur les lieux, & que M. de Sainte Beuve n'y estant pas, m'en disoit beaucoup de choses qui auroient besoin, si je les rapportois icy, de trop de commentaires pour les faire bien entendre. Et je ne dirai rien non plus de la seconde, parce que ce qu'il m'en dit regarde de petites questions d'Ecole, qui ne sont pas si propres pour une narration historique, & sur lesquelles il y auroit aussi de petites commentaires à faire, à cause que tous les Dominicains de Rome, & ceux principalement à qui nous solvions avoir affaire pour aller de concert avec eux dans cette cause, n'estoient pas tout à fait uniformes avec tous ceux de France, touchant certaines subtilités qui ont esté introduites dans les Ecoles par quelques-uns de leurs auteurs.

Voicy ce que M. de Sainte Beuve me disoit de la troisième des choses, dont il s'estoit senti obligé de me parler.

La troisième regarde vostre conduite chez M. le C. Spada. Il ne se peut rien de plus prudent & de plus fort, que ce que vous y avés fait. La lecture du procès verbal que vous en avés dressé, m'a pleinement satisfait. Il ne vous reste plus sinon à continuer sur ces mesmes brisées, & sur tout, Monsieur, faire bien valoir, qu'il est inouï que dans une affaire d'importance & contradictoire, les Eveques de France aient demandé l'audience & conference devant le Pape, & qu'ils aient esté refusés. Que s'il est vrai que nos adversaires veulent bien qu'on soit entendu *coram*, il n'y a point d'inconvenient d'accorder ce que les uns demandent, & à quoy les parties adverses consentent. Que c'est le seul moien de donner le calme à l'Eglise, sans lequel, quoy qu'on face, les bruits & les contentions continueront.

» tinuèrent. Qu'on ne peut prononcer sur ces
 » Propositions en les condamnant absolument
 » sans distinguer les sens, que les Molinistes n'en
 » tirent aussi-tôt avantage contre les disciples
 » de S. Thomas; & qu'on ne peut distinguer
 » les sens sans sçavoir de nous quel est le nôtre.
 » Enfin, Monsieur, il faut estre entendus con-
 » traictoirement, ou bien demeurer dans le
 » silence, en attendant avec patience quelle se-
 » ra la détermination.
 » J'oubliois de vous dire que M. Hallier a écrit
 » qu'il a esté entendu. que tant luy que ses Col-
 » legues ont parlé une heure & demie avec grand
 » applaudissement, & que toute la Compagnie
 » a admiré en luy sa force & sa moderation, vos-
 » tre refus de comparoître aiant donné grand
 » avantage à vos parties. Mais pour ma satisfac-
 » tion, je serois bien-aise que vous voulussiez
 » me mander ce que vous avés appris de leur ha-
 » rangue. Je suis, &c.

Enfin ce mesme jour-là, un des Docteurs, que la Faculté avoit députés pour l'examen de la nouvelle Chronique de ce Feuillant, me manda qu'après une longue Conference qu'ils avoient eue dessus, ils avoient trouvé ce livre tout rempli d'impietés & d'injures; & pour ne plus repailler une autre fois de cet ouvrage, il m'apprit huit jours après qu'on avoit eu recours à l'autorité du Roy pour empêcher la Faculté de la censure, bien qu'il fust injurieux aux Roys aussi-bien qu'au Pape & aux Eveques, mais principalement aux Roys. Voicy ce que ce Docteur m'écrivait le 28 de ce mois-là.

Redeo à privatis Doctorum comitiis, in quibus Chronica Ademari continuationem à Fulensi recentem editam expendimus. Tot sunt impiet, insulsi, contumeliose dicta, ut examen nos ad usque multam noctem tenuerit. Hos duos dies, quod mihi incumberet ut auctori de illo referre, studio ad id necessario consumpsi; quare proximus serbere non vacat.

Et voicy ce qu'il m'en mandoit le 7 de Mars.

Chronicon Fulensis omnibus Ordinibus, Pontifici, Episcopo, Regibusque precipue injuriosum, mendacius erroribusque plenum, Censurâ notari à Facultate qui Regem obsident non sunt possi. Nec dubito quin Syndicus aliquo ejusdem nota homines, prohibitionem hanc a ministris Regis extorserunt, ut illorum indoli bellè convenit cum hoc opusculo tenebrarum.

Ils ne furent pas si heureux dans les sollicitations qu'ils firent faire de la part du Roy & par ses ministres, auprès de M. l'Archevesque de Paris & de M. son Official, pour en empêcher la condamnation, comme ils avoient esté à empêcher celle de la Faculté. Car M. l'Ar-

chevesque en fit publier la sienne aux Profnes des Messes Paroissiales le premier dimanche de Careême, malgré tous les obstacles qu'on y apporta de la part de la Cour. Et M. le Garde des Sceaux en aiant luy mesme consacré l'espace de deux heures avec M. l'Official, celui-cy luy montra si évidemment la nécessité & l'obligation où M. l'Archevesque estoit de ne pas souffrir le cours de ce livre sans le condamner, que M. le Garde des Sceaux fut obligé de céder à ses raisons. C'est une particularité que j'en appris par la lettre que M. de Sainte-Beuve me fit la faveur de m'écrire le 7 jour de Mars, par laquelle il me mandoit aussi, qu'il commençoit à lire le livre du P. Annat intitulé AUGUSTINUS à BATANIS VINDICATUS; véritablement, me disoit-il, il me fait pitié, tant il est faible, calomnieux & injurieux à S. Augustin. Et huit jours après par la lettre du 14. Qu'il se sentoit obligé de le refuser dans ses leçons, & que cela luy seroit facile, puisque le fondement de ce Pere estoit l'imposture, & que sa force consistoit dans des arguments captieux.

C'est une chose surprenante, & je m'en étonne encore moy mesme, que nonobstant le refus si equitable & si bien fondé que nous avions fait à M. le C. Spada, de comparoître séparément de nos adversaires dans la Congregation & d'y presenter d'autres écritures, qu'après qu'on leur auroit fait la communication de celles que nous y avions présentées; La résolution dans laquelle nous vîmes que son Eminence & ses Collegues estoient de ne point faire cette communication, & de passer outre sans cela au jugement de l'affaire, ne laissa pas de nous étonner, & de nous faire craindre un mauvais succès, si nous demeurions fermes dans la disposition que nous leur avions témoignée, & de laquelle nous apprenions qu'ils avoient esté choqués. De sorte que nous recommençâmes entre nous la deliberation que nous avions faite, il y avoit environ trois mois, si à la fin, à toute extremité, après que nous nous serions épuisés à leur représenter la justice & l'utilité de cette communication, ils demeureroient inexorables sur ce point-là; & qu'apparemment nousussions menacés d'une condamnation pure & absolue des propositions, de laquelle les Jesuites triompheroient & tiroient toutes sortes d'avantages au préjudice de la verité de l'Eglise, & au nôtre: si, dis-je, après tout cela, & supposé cette extremité, il ne seroit pas à propos que nous nous relâchassions à les informer à leur mode, plustost que de nous résoudre à laisser paroître cette Censure. Les raisons qui estoient pour & contre, & que j'ai cy-devant amplement déduites, nous revinrent toutes; nous les appuâmes les unes & les autres par
des

des reflexions & considerations nouvelles ; & nous nous trouvâmes encore partagés entre nous sur ce sujet, comme nous l'avions esté la premiere fois. De sorte que nous en avions écrit de nouveau en France, chacun proposant & appuiant celles qui luy paroissent les plus fortes. Pas un de nos amis, ny de Messieurs les Evêques à qui elles furent communiquées, ne furent d'avis que nous relâchâssions rien de nostre demande & de nostre conduite, tant ils la trouvoient équitable, & tant cette équité, qu'ils y voient si évidente ; leur persuadoit, que si l'on ne nous faisoit justice là-dessus, nous ne pouvions pas l'espérer sur rien. Voicy, ce me semble, un des avis les plus forts & les plus solides que nous reçûmes sur ce sujet, qui fut écrit à celui de nous qui s'estoit trouvé dans ce sentiment. Je le vais extraire d'une lettre qui luy fut écrite le 7 de Mars 1653.

Extrait de cette lettre.

« J E fais encore réflexion sur le différent que vous avés eu de nouveau avec M.D.M. tant plus je considere cette affaire & tant plus je suis de vostre côté, je ne puis me rendre du tout à ses raisons. Je ne sçaurois me persuader que si la résolution est prise de censurer les Propositions, on puisse jamais changer de sentiment sur ce que vous produirés : parce que la condamnation n'aura esté conclue que pour des raisons politiques, auxquelles vous ne répondrez point, & ainsi vous ne couperez jamais le noeud de l'affaire. Que si au contraire la consideration de la verité est plus forte que les raisons humaines, & que l'on ne veuille point condamner, vous serez heureux d'avoir tenu ferme. Pour moy voila où je me dans mon peu de lumiere ; mais je ne sens point allés d'humilité en moy pour dire que je me soumets à tout. Je confesse que je ne le puis faire par les raisons de M. D. M. Quoique j'aie tout le respect imaginable pour luy. Tenez donc ferme, s'il vous plaist, & ne vous relâchez point vous trois pour quoy que ce soit. Car si vous vous relâchez, assurés vous que l'on vous traitera comme des personnes qui ont quelque bonne conception au commencement de leur entreprise, mais qui l'abandonnent aux premieres difficultés. Les Chrétiens ne sont couronnés que dans la persévérance.

Enfin pour reduire icy tout ce que j'appris qui se passoit à Paris durant ce mois de Mars, & qui avoit une plus essentielle liaison à ce qu'on sçavoit que nous avions fait jusque là à Rome : je ne rapporterai plus icy, que ce qu'on nous manda le 21 de la part de Messieurs

les Evêques qui nous avoient envoiés. En voicy les termes.

Messieurs sont engagés dans une affaire « d'une tres grande importance qui concerne « Monseigneur de Sens ; elle les a entierement « occupés toutes ces deux semaines. Tout ce « qu'ils m'ont donné charge de vous dire, est « qu'il y a suffisamment des parties, puisque « Messieurs Hallier, Joyssel & Lagault y sont, « qui demandent la Censure absolue des Propositions au nom des Evêques, desquels ils se disent envoiés, & que vous les défendés dans le sens de S. Augustin qui est le sens Catholique. Que ces Messieurs ne peuvent pas se dispenser de comparoître en vostre presence pour justifier leur demande, & pour dire sur quoy fondés ils poursuivent la condamnation des cinq Propositions en la maniere qu'ils sont. Que s'ils pretendent s'en dispenser, il faut remonter à sa Sainteté, que c'est blesser l'autorité du Saint Siege : puisque les grandes causes de l'Eglise du nombre desquelles est celle-là, doivent se traiter devant ce Siege, & par consequent dans toutes les formes des jugemens ecclesiastiques, dont les moindres demandent, que l'on entende les parties pour discuter leurs droicts, & pour rendre un jugement qui puisse estre reçu sans contradiction.

Il est temps maintenant de reprendre la suite des choses qui se passoient à Rome où nous les avons laissées.

CHAPITRE XII.

Visible insoligence de M. Hallier & de ses Collegues avec les Jesuites, par les écrits que ces Docteurs avoient presentés aux Consultants & qui s'imprimerent à Paris sous le nom du P. Annat, que je tache, mais assez inutilement, de découvrir à M.M. les Cardinaux Gbigan & Spada. Nouvelle découverte d'un écrit de M. Hallier sur la troisième proposition.

J'Avois receu à Rome le premier de Mars le livre imprimé du P. Annat qui portoit pour titre, *Iansenius à Thomassin damnatus* ; je pris cette occasion de retourner voir M. le C. Ghigi, que je n'avois point visité depuis le grand entretien que j'ai rapporté cy-dessus, & duquel j'avois eu si peu de sujet d'estre content ; & je me servis de ce livre & de l'affiche qui en avoit esté placardée aux coins des rues à Paris, pour luy faire voir manifestement par cette preuve, une verité qui n'estoit que trop constante d'ailleurs, & de laquelle pourtant il n'avoit pas voulu tomber d'accord avec moy ; sçavoir, que les Jesuites estoient en cette affaire nos principales parties ; puisque les Docteurs qui paroissent contre nous, se fournissoient chez

chez ces Peres des écrits qu'ils avoient à presenter à leurs Eminences & aux Consulteurs destinés pour la Congregation. M. le C. Ghiggi me répondit que depuis que les Theses des Jesuites de Flandres avoient esté defendues, ils ne s'en estoient pas meslés; que ceux d'Italie n'avoient pas branlé; qu'il avoit bien ouï dire que ceux de France avoient fait quelque chose, mais que cela n'estoit pas considerable, & qu'il falloit *star quieto*, demeurer en repos. Je luy répondis à cela, que ce n'avoit pas esté nous qui avions avancé & mis au jour les propositions qui avoient excité le trouble; mais que nous estions seulement venus avertir le S. Siege des embûches qu'on luy avoit dressées & à la doctrine Catholique de la grace sous ces propositions-là, & le supplier de n'en rien déterminer que nous n'eussions esté ouïs sur ce sujet dans une Congregation solennelle. En suite de quoy, l'entretien estant venu sur les mauvais sens dont les propositions estoient capables, je luy dis que nous en demeurions d'accord; que ce n'estoit point du tout nostre intention de les maintenir; mais que nous ne laissions pas de tâcher d'en empêcher une condamnation absolue, à cause du mauvais usage qu'on en pouvoit faire; & de-peur que ceux qui poursuivoient cette condamnation, ne l'appliquassent, quand ils l'auroient obtenue, aux verités Catholiques dont elles estoient aussi susceptibles. Qu'avant que de condamner une proposition, il falloit y regarder à deux fois, en peser toutes les circonstances & les suites; & que s'il suffisoit afin qu'une proposition fust condamnée, qu'elle pust avoir un mauvais sens prise à la lettre ou dans la mauvaise intelligence dans laquelle ceux qui la prendroient mal la voudroient entendre, il y en auroit bien dans l'Ecriture sainte qui n'évitroient pas la Censure. Et en mesme temps je luy donnai pour exemple celles-cy qui en estoient: *Non est justus quisquam; Quis in carne sunt, Des placere non possunt; Peccatores Deus non audit*; Et celles-cy que l'Eglise dit tous les jours dans le *Gloria in excelsis* en s'adressant à la personne de Nostre Seigneur, *Tu solus Sanctus*. M. le C. Ghiggi me dit qu'ils considéreroient aussi tout cela, neantmoins que nous faisons bien d'en décharger nostre cœur *con tutti, avec tous*, comme il croit bien que nous faisons. La supposition, que je voiois qu'il vouloit apparemment faire par ce discours, que nous avions ainsi representé nos raisons à tous Messieurs les Cardinaux & mesme aussi aux Consulteurs, *con tutti*, augmenta le soupçon que j'avois conceu de la conduite qu'ils avoient tenuë dans les deux dernieres assemblées envers les Consulteurs, qu'ils vouloient effectivement passer à la condamnation des propo-

sitions, & prendre les visites que nous leur avions faites pour obtenir la conference & la communication des écrits avec nos parties, comme des informations juridiques & suffisantes pour nous condamner dans les formes; de sorte que cela m'obligea de dire à son Eminence, que je luy avois dit par occasion ce que je venois de luy dire, afin de luy faire d'autant plus connoître la necessité & l'avantage qu'il y auroit de nous entendre comme nous le souhaitions, pour examiner à fond toutes choses; Que nous ne leur avions rien dit que pour cette fin & non pas pour les informer; qu'il estoit, comme je le croiois, le seul à qui j'avois dit ce que je venois de luy dire; & que tant s'en faut que nous eussions pensé à informer les autres, qu'au contraire nous en avions eû les occasions, parce que nous ne voulions point le faire que nous ne le fissions bien, & que pour le bien faire il falloit que nous le fissions en la maniere & dans les formes que nous demandions.

Je vis ce jour-là mesme nostre Advocat, pour le prier d'aller au premier jour voir les Cardinaux de nostre Congregation, pour les presser par les plus vives raisons qu'il pourroit de nous accorder le Contradictoire. Nous nous entretinmes luy & moy amplement des consequences qu'ils devoient craindre, s'ils ne nous l'accordoient pas; & il se chargea de les aller voir pour ce sujet, excepté M. le C. Pamphile qu'il ne pouvoit encore, me dit-il, visiter pour cela; mais il prit pour chacun des autres un exemplaire des deux Memoriaux qu'il avoit donnés au Pape, pour les laisser à leurs Eminences, apres qu'il leur auroit dit de bouche ce qu'il se proposoit de leur dire.

J'allai le mardi 4 montrer le mesme écrit du P. Annat à M. le C. Spada, pour luy faire reconnoître que les Jesuites estoient aussi bien en cause que M. Hallier & ses Collegues, puis-que ces Docteurs n'estoient que comme les Procureurs & les Colporteurs de ces Peres. M. le C. Spada me répondit qu'il ne m'avoit jamais dit que ces Peres ne fussent pas de ces memes opinions, & qu'ils ne fussent pas quelque chose sous-main, mais qu'en effet ils ne luy en avoient point parlé; & qu'apres tout le Pape aiant mis dans la Congregation deux Dominicains contre un Jesuite, nous avions pluost esté favorisés qu'autrement.

Nous avions appris le matin à la Minerve, que le General des Dominicains estoit allé le matin à l'audience du Pape pour presenter son Memorial & ses papiers à sa Sainteté; & que le Commissaire du S. Office souhaitoit de parler à M. de Valcroissant comme ami particulier, & que nous pourrions aller chez luy par l'Escalier secret. J'accompagnai chez luy l'a-

pres-

pres-dînée par cet Escalier secret M. l'Abbé de Valcroissant. Il nous proposa quelques difficultés sur la première proposition, & après qu'il eust esté satisfait des éclaircissemens que M. l'Abbé de Valcroissant luy donna sur ses difficultés, il nous dit qu'il faudroit que nous oosussions encore dans quelques jours, mais dans un endroit qui ne donnast ombrage à personne. Je luy parlai du livre du P. Annat nouvellement imprimé que je luy montrai, & je luy dis que c'estoit l'écrit même que M. Hallier & ses Collègues luy avoient donné il y avoit quatre ou cinq mois. Il me dit qu'il l'avoit encore, mais qu'il n'avoit pas eu le temps de le lire.

Quelques jours avant cette visite il m'estoit tombé entre les mains un assez long écrit de oos adversaires sur la troisième proposition, que oos copiasmes à diverses personnes, pour le rendre précisément dans le temps que celui qui nous l'avoit presté, estoit obligé luy même de le rendre; & depuis en ayant recouvré deux autres, l'un sur la quatrième, & l'autre sur la cinquième proposition, nous jugeâmes que ces trois écrits estoient des parties d'un écrit entier sur les cinq propositions, & qu'ainsi il nous manquait ce qu'on avoit fait sur les deux premières; mais oos oe l'avons jamais pu recouvrer depuis.

Le traité sur la troisième proposition n'estoit qu'un ramas de passages, & des raisonnemens de Ricardus & du P. Petau dans son traité de la liberté: & outre un nombre infini de passages mal pris, il estoit fondé tout entier sur un point dont il ne s'agissoit aucunement. Car on y pretendoit montrer, que selon les Peres le libre arbitre demande quelque sorte d'indifference. Or c'est de quoy on n'a jamais disputé, personne n'ayant jamais nié que le libre arbitre ne soit toujours joint inseparablement dans cette vie avec l'indifference reconnuë par les Thomistes; c'est à dire avec une puissance active d'agir ou de n'agir pas. Et cependant c'est sur ce faux fondement qu'est établi tout ce long traité, & qui tombe par terre par cette seule distinction de deux sortes d'indifferences, dont l'une, qui est celle de Molina, détruit la grace efficace, parce qu'elle veut qu'on puisse tellement agir & n'agir pas, qu'il arrive quelquefois que la volonté n'agit point & ne consent point à la même grace qui la fait agir en une autre occasion dans les mêmes dispositions; & c'est celle que nous combattons. Et l'autre, qui est celle des Thomistes, ne détruit en aucune sorte la grace efficace, puisqu'elle donne tellement le pouvoir actif de ne pas faire ce à quoy la grace efficace nous determine, qu'il n'arrive jamais que l'oo ne le fasse pas. Et pour cette sorte d'indifference non seulement nous ne l'avons jamais rejetée, mais nous l'avons ad-

mise formellement en cent lieux de nos écrits.

Cependant il est aisé de juger quelle impression pouvoit faire sur l'esprit des Cardinaux le bruit de cent passages qu'on leur disoit estre formels contre les sentimens des Jansenistes, qu'ils ne connoissoient que par les rapports fabuleux & calomnieux qu'il plaisoit à ces Messieurs d'en faire par leurs écrits & par leurs discours.

Et ce qui est assez plaisant, est que comme ils attribuoient à ces fantastiques Jansenistes qui ne subsistoient qu'en leur esprit, l'opinion imaginaire d'une nécessité absolue qui oste le pouvoir d'agir & de n'agir pas, & détruit l'indifference; ils les faisoient aussi parler à leur mode, & leur attribuoient les réponses auxquelles personne ne pensa jamais.

Respondent primo Jansenista voluntatem hoc quidem posse si velis, quia si velis, hoc ipso actu illud faceres, sed non posse illud velle propter gratiam qua impeditur ne id velis. Qui est uneréponse ridicule qu'ils se forgent à plaisir, puisque personne ne nie que la volonté ne puisse résister à la grace efficace, & qu'elle n'ait la puissance active de le vouloir, quoy qu'il n'arrive jamais qu'elle le veuille, parce que la grace luy fait vouloir le contraire, & la determine à ne pas vouloir user de cette puissance qu'elle a:

Respondent 2, disent-ils encore, hoc sensu voluntatem posse dissentire, quatenus absente gratia non operatur illud bonum ad quod per gratiam excitatur, quod est presente necessario operatur. C'est là proprement cette chimere ridicule de cette grace necessitante, qui détruit le pouvoir actif d'y résister pendant qu'elle est présente, qui est née premièrement dans l'imagination du P. Annat; qui l'a fait passer dans l'esprit de M. Hallier & des Collègues, & a taché de la persuader par eux aux Coofulteurs & aux Cardinaux.

Il est bien-aisé de triompher ainsi de ses adversaires, en leur attribuant des opinions imaginaires & des réponses imaginaires.

La longueur de cet écrit m'empêche de les décrire plus en détail. Je dirai seulement qu'il estoit fini avec la protestation ordinaire, que l'on o'attaquoit point ces propositions dans le sens de la grace efficace, & qu'il ne s'agissoit point des points contestez entre les Dominicains & les Jésuites.

Colligunt 2, disoient-ils dans l'écrit sur la cinquième proposition, quid dicendum sit illis qui hanc esse putant controversiam de auxilio divina gratia tandem olim dissertatam sub duobus Pontificibus inter Thomistas & Jesuitas, jamque hoc pretextu Janseniani utuntur ut Censuras eludant, & cum non possint posse Thomistas in eadem ruinam trahi, cum illis ipsi communionem sententiarum & connexionem erigantur & flecti, vel certe ut tamquam in pari causa dum ultimum

expellatur defunctio, eadem libertate fruatur docendi quolibet qua fruuntur illa dua familie. Sed in eo quod lateat aberrant, quam toto celo. Nihil omnino illis exprobratur de quo Thomista cum Jesuitis contenderent, nihil exigitur quam quod fuerit concordissimo duorum illorum Ordinum consensu atque suffragiis constitutum, quod possibilia sunt Dei precepta transgressores, quibus transgressio ad culpam imputatur; quod detur auxilium sufficiens atque internum cui homines dissentiant; quod indifferentia ad agendum & non agendum a libertate arbitrii qua requiruntur ad merendum & demerendum, sit inseparabilis: quod non sint Helvetici qui ducunt liberum arbitrium Deo movens per gratiam efficacem dissentire posse (c'est le sens qu'ils donnent à la quatrième proposition) & quod sensus divinus quo ad posse dicitur, non sit idem quod ex hypothosi mutationis & subalternis ejusdem gratia, sed sit ut cum illa sit expedita ad dissentiendum potentia, quod Christus sit etiam pro reprobus mortuus, ut illis media salutis obtineret.

Voilà de quelle manière ils nous combattoient secrètement, en nous imposant ces sentimens ridicules, ou plutôt à ceux qui estoient en France. Car ils feignoient de nous épargner, en tâchant de persuader que nous ne parlions pas sincèrement, ou que nous n'entendions pas le fin de cette nouvelle herésie.

CHAPITRE XIII.

Propositions que me fit M. le C. Barberin sur la doctrine des Thomistes. Commencement des Congrégations devant le Pape. Réconciliation du Pape avec la Signora Olympia qui le traitte à disner le jour de l'Annonciation avec ses parents qui luy font peur, mais en vain, de son application à ces Congrégations. Lettre de nos écrits fait par M. le C. Pamphile, que nous ne trouvons pas le temps de luy présenter en plusieurs jours que nous allâmes chez luy pour le faire.

Monsieur le C. Barberin m'avoit renvoyé le 4 jour de Mars nostre écrit des Gestes; c'est pourquoy je luy allai porter le 5 nostre sommaire. Il me demanda pourquoy nous ne nous joignons pas tout à fait avec les Dominicains. Je luy répondis qu'ils faisoient leurs affaires & nous les nôtres; que nous pouvions avoir chacun nos veuës & nos prétentions particulières, quoy que leur doctrine ne fust nullement différente de la nostre, au moins au fond. Il me mit sur Janſenius; il me dit qu'il avoit admis les mêmes grâces suffisantes que les Thomistes enseignoient, & il me cita pour cela le chapitre 8 du 4 livre. Je répondis à son Eminence, que je ne luy en pouvois que dire, parce que je n'avois pas leu le

livre de cet Eveſque; mais qu'il n'y avoit nul doute, qu'il n'y eust de ces petites grâces que les Thomistes appellent suffisantes, & qu'ils reconnoissent eux-mêmes aussi-bien que nous ne l'estre pas en effet dans le sens auquel le monde prend le mot de suffisant, puisqu'elles ne suffisent pas, étant besoin outre ces grâces de celle qui est efficace par elle-même pour faire la bonne action qu'on ne feroit pas sans elle. Il me demanda si j'avois le *Œuvres de Thomiste*, &c. Je luy dis qu'ouy, mais que je n'en parlois pas à S. E., parce que c'estoit charger de confusion M. Hallier qui en avoit esté le distributeur sous la pédagogie des Jésuites, & que je sçavois que S. E. l'honoroit de son affection.

Je receus l'après-dînée une visite d'un homme informé des choses, qui m'apprirent, 1. Qu'il se devoit tenir la semaine suivante une *Congrégation Papale*, une *Congrégation* en présence de sa Sainteté. 2. Que le P. Leczana avoit esté retenu par le Pape pour estre de la *Congrégation* ordonnée pour l'examen des propositions, & qu'il ne sçavoit quelle adresse M. Albizzi avoit employée auprès du Pape pour l'en faire exclure. Pour preuve de cela, il me dit que Monſignor Sacrista luy avoit dit qu'il avoit une fois rencontré ce Pere qui luy avoit dit qu'il s'en alloit prestre le serment pour cette *Congrégation*; que depuis on l'avoit laissé sans luy en parler; & que quoy qu'il fust tres-patient & tres-soumis à la providence, il avoit témoigné à M. le C. Ginetti quelque ressentiment, de ce qu'il avoit esté balotté de cette sorte. 3. Qu'avant que le Commissaire du S. Office eust fait réflexion sur ces propositions, il avoit esté beaucoup animé contre; & que pendant qu'il estoit en cette disposition, M. Albizzi s'estoit servi de luy pour fonder les esprits, & reconnoistre de quels sentimens ils estoient, avant que de les prendre pour cette *Congrégation*. 4. Que même le Maître du sacré Palais avoit eue en horreur ces propositions, comme celuy qui me le disoit l'avoit reconnu luy même en luy allant demander permission de lire l'écrit fait dessus qui commençoit, *In nomine Domini*, parce que ce bon & candide Religieux luy avoit répondu; *Guardatevi d'imbeccervi di questa cosa*. GARDEZ-VOUS DE VOUS APPLIQUER à cette lecture de peur de prendre les impressions de ces choses; & que pour en obtenir en effet la permission il avoit esté obligé de luy mener de ses amis, qui estoit aussi-bien connu du Maître du sacré Palais, & qui l'avoit assuré qu'il n'estoit pas homme pour se laisser surprendre à des sentimens herétiques, *per un heretico arsi*. 5. Que les Peres Deibene, Luca Vadingo, & le General des Augustins, se-toient

toient aussi trouvés d'abord dans des dispositions bien contraires à celles qu'ils avoient prises, depuis qu'ils s'étoient appliqués à l'étude de ces matières avec l'attention qu'ils y avoient apportée.

J'appris le jeudi 6 à la Mioerve, que le General lassé d'avoir été tant de fois à l'audience du Pape sans l'avoir eue, avoit dessein de prendre l'occasion de la Congregation du S. Office, où il assistoit toujours, pour présenter au Pape un Memorial à ce qu'il plust à sa Sainteté luy donner l'audience à laquelle il estoit venu tant de fois inutilement. Il me promit aussi luy mesme, de faire dresser à ses Peres un récit de ce qui s'estoit passé dans la Conference qu'ils avoient eue avec M. Hallier & ses Collegues; non pas pour le publier, mais pour le conserver dans les archives de ce Convent *ad perpetuam rei memoriam*.

J'allai faire une autre visite, dans laquelle j'appris d'original, que les Consulteurs avoient ordre de se tenir prêts pour donner leur vœu ou sentiment par écrit pour le 3 dimanche de Carême, si celui qui le disoit ne se trompoit au jour, & que la Congregation se tiendrait désormais devant le Pape, mais qu'il leur estoit enchargé à tous d'y prendre si bien leurs mesures, que chacun ne parlât qu'un quart d'heure au plus. J'appris aussi dans cette visite que les Consulteurs opposés aux propositions, se sentant le vent en poupe, & croyant que tout leur estoit permis dans les Congregations qui s'estoient tenuës chez M. le C. Spada, y avoient fait de grands battemens de mains & beaucoup de bruit, & M. Albizzi avec eux, criant à l'Heretique, so Lutherien, lorsque ceux qui estoient favorables à ces memes propositions, y avoient dit les meilleures choses pour les defendre. Enfin que les cinq Cardinaux y avoient souvent bien dormi & bien roûlé, & quelquefois tous ensemble; de sorte qu'un des Consulteurs les voyant un jour en cette posture, prit la liberté de dire à un autre ces paroles, *An moins s'il y en avoit quelqu'un qui fust sentinelle*, pour tenir, cela s'entendoit, les Consulteurs en devoir, & prendre garde à ce qu'ils disoient pour en faire après son rapport à ceux qui dormoient, *Al meno se fosse qualche uno che facesse la sentinella*. Mais soit qu'ils dormissent, soit qu'ils veillassent, il est certain que la maniere dont on traitoit les choses dans cette Congregation sur l'information d'une seule partie, estoit bien peu capable de les instruire des matieres dont ils avoient à juger. Ce qui nous faisoit souvent regarder avec des yeux de compassion la condition de ces Cardinaux, qui aiant passé leur vie dans des emplois souvent plus seculiers qu'ecclesiastiques, & plus Politiques que Theologi-

ques, & étant accablés d'un nombre innombrable d'autres affaires, se trouvoient engagez à dire leur sentiment, & à former celui du Pape, sur les plus épineuses matieres de toute la Theologie; & desquelles on ne peut porter jugement sans temerité, si on n'a eu soin de s'en instruire par une lecture exacte assidue & tranquille de l'Ecriture & des Peres.

Je receus comme nous sortions de table un billet par lequel on me mendoit, 1, Que la Congregation se tiendrait le lundi suivant devant le Pape. 2, Qu'il paroîssoit tellement prévenu qu'on n'en esperoit rien de bon. 3, Qu'on ne songeoit plus à autre chose qu'à faire la condamnation. 4, Que l'on disoit de Monsignor Gavotti qu'il commençoit à radotter, parce qu'il sçavoit fort bien la doctrine de S. Augustin, & qu'il se souvenoit bien aussi de ce qui s'estoit passé sous Clement VIII & Paul V. 5, Que toutes choses teodoient au mal; & à l'accellerer le plus promptement qu'il se pourroit, pour ôster le temps & le moien aux Dominicains de prendre en cette affaire la part & l'interest qu'ils y vouloient prendre. 6, Qu'il n'y avoit pas lieu de rien dire pour arrester le cours de ce mal. Voicy la copie de ce billet.

La Congregazione è stabilita per lunedì.

"Pare il Papa prevenuto in modo, che nulla si spera di buono.

Le pratiche si fanno per condannare. Null' altra cosa più si medita.

Monsignor Gavotti è tenuto per fermo.

Ogni cosa tende al male, & à fare presto, per levare campo à Domenicani.

Non si può parlare.

J'appris le soir qu'une lettre de M. le Nonce qui estoit en Flandre, laquelle donnoit la nouvelle de la mort de M. Calenus qui avoit beaucoup defendu Jansenius, aiant été leuë le matin dans l'assemblée du S. Office; le Pape avoit pris du chagrin de ce qu'on ne l'entretenoit d'autre chose que de cette affaire, & avoit dit en colere qu'il vouloit la terminer, *Voglio finir questa*. Et que M. le C. Barberin, M. le C. Spada & un troisieme & M. Albizzi avec eux, avant que le Pape fust venu, s'éstant mis ensemble & entretenus teste à teste sur les Propositions, M. le C. Spada avoit dit, nous condamnerons ces Propositions. Il faut les condamner. Ils ne veulent pas obeir à la Bulle; & soutiennent ces sentimens; parce qu'ils disent que le livre n'est pas condamné, qu'il n'est que defendu. Il le faut coodamner; & autres choses semblables.

Tous ces facheuses dispositions nous obligèrent d'aller le vendredi 7 demander audience chez le Pape, pour sçavoir ce qu'il au-

roit resolu sur nos deux derniers memoriaux que nostre Advocat luy avoit laissés, & tâcher de prendre occasion de luy parler le plus ouvertement & le plus energiquement que nous pourrions sur les besoins que nous voïons. Mais nous ne pûmes en avoir audience. Monsignor Fagnani & l'Inquisiteur d'Espagne l'occupèrent toute.

Je sceus que le Pape avoit parlé par occasion de nostre affaire à Monsignor Fagnani. Je l'allai voir le lendemain apres dîner. Il me dit que le Pape luy avoit demandé, s'il n'en avoit point entendu parler, & qu'il luy avoit répondu que non. Que sa Sainteté luy en avoit témoigné de l'inquietude & dessein de la terminer, & qu'elle faisoit faire des prières pour cela (M. le Vicegérant avoit envoyé par son ordre, mettre un billet dans les Sacrifices pour la recommander aux prières de ceux qui diroient la Messe, & avoit envoyé dans quelques Convents dire qu'on y dist une Messe du S. Esprit & des Litanies: mais tout cela s'estoit fait avec tres peu de ceremonie, & en sorte que nous mesmes qui observions le plus que nous pouvions toutes les choses appartenantes à nostre affaire, nous ne nous en fussions pas apperçus si le Pere Petit qui avoit soin de la sacristie de Saint Louis ne nous eust dit qu'il croioit que le billet qu'on y avoit receu nous regardoit, & si un Religieux de la Minerve ne m'eust aussi par rencontre témoigné la mesme chose de ces Litanies). M. Fagnani me dit qu'il avoit dit au Pape que sa Sainteté faisoit fort bien; qu'elle ne pouvoit apporter trop de circonspection pour une affaire de cette importance; qu'encore que sa Sainteté fust assistée du S. Esprit, quand il s'agissoit de canoniser un Saint, neantmoins on y observoit tant de choses, de-peur qu'il n'y eust quelque témoin de suborné; & que dans une affaire de doctrine si cachée, comme estoit celle-cy, & où il y alloit de la foy & de la créance des fideles, il estoit bien plus dangereux de s'y laisser surprendre, & par consequent beaucoup plus necessaire d'y apporter toutes les precautions possibles. Que le Pape avoit témoigné faire reflexion à cette pensée, & en estre content.

Depuis que M. le C. Ghiggi nous eust donné avis, que M. le C. Pamphile avoit esté ajouté à nostre Congregation, & mesme auccunement reproché que nous ne luy avions point présenté de copie de nos Ecritures; nous crûmes que pour leur oster tout sujet de plainte & de mécontentement, il estoit à propos que nous le fissions de la meilleure grace & avec le plus de cérémonie que nous le pouvions. C'est pourquoy nous en fîmes faire une nouvelle copie par le mesme Ecrivain qui

avoit fait celle que nous avions présentée au Pape, laquelle ne fut achevée que vers le commencement de ce mois-là. Nous la fîmes relier aussi proprement; & outre les deux écrits & leur sommaire, que nous avions présentés aux Cardinaux, nous adjoutâmes encore dans ce livre une copie de l'epistre que nous avions mise pour sa Sainteté, au commencement de celuy que nous luy avions donné; Et de plus avant tout cela une epistre particuliere pour ce Cardinal, que nous soulevâmes le jour de la feste de S. Thomas, & dont voicy une fidelle traduction.

A Monseigneur l'Eminentissime & Reverendissime Cardinal Pamphile.

MONSEIGNEUR,

Nostre Saint Pere le Pape Innocent X, Vicaire de Jesus Christ & Successeur de S. Pierre dans le Siege de Rome, n'a point aujourd'hui une plus grande cause à décider que celle-cy, puisqu'on y dispute de la grace qui nous fait Chrestiens, & qu'il s'y agit de S. Augustin que le Siege de Rome a rendu sien par une approbation perpetuelle dès le temps d'Innocent premier. Il suffit, Monseigneur, que vous le scachiés, pour estre persuadé de la part que vous y devés prendre, & du soin que cette cause de la foy demande de vous dans une si importante occasion.

Lorsque le Pape Innocent X vous a choisi entre les autres pour soutenir le poids des affaires de l'Eglise, & pour employer Vostre Ministère dans les negociations qui concernent le S. Siege Apostolique; il vous a engagé entièrement à sa personne, non seulement par la pourpre dont il a orné vostre Eminence, mais aussi par la société de sa famille & de son nom, qui est un lien tres étroit; & il a voulu vous communiquer tout l'éclat & toute la gloire de son Pontificat: Vostre Eminence n'est pas entrée dans la Famille des Pamphiles par la qualité de sa naissance, mais par la consideration de ses merites: elle n'y a pas esté receuë par les avantages du sang, mais par ceux de la vertu: de sorte que ce vous est une necessité indispensable, de contribuer avec dautant plus d'ardeur la fidelité de vos services à la dignité & à l'honneur d'Innocent X, que ce lien qui vous unit à luy estant un effet de la vertu, est beaucoup plus grand & plus considerable que ceux qui ne tirent leur origine que de la naissance. Nous ne craignons donc pas, Monseigneur, que ce soit détourner vostre Eminence du soin des grandes affaires qui l'occupent & qui la pressent, lorsque nous la supplions de vouloir lire ces écrits que nous luy présentons,

„ tons, & employer quelque temps à examiner
 „ avec grand soin toute la cause dont il s'agit, n'y
 „ aiant rien dans toute l'Eglise qui soit plus con-
 „ siderable pour l'honneur & la reputation d'In-
 „ nocent X, que cette affaire de la grace de Jesus
 „ Christ.

„ La lecture de toutes les choses qui se sont
 „ passées dans ce différent, augmentera la vigi-
 „ lance & le soio de Vostre Eminence, parce
 „ qu'elle verra combien il y a de sujet d'appre-
 „ hender dans la suite les desseins de ceux, dont
 „ les commencemens sont remplis de tant d'in-
 „ trigues & de tromperies. N'y les brigues, ny
 „ les sollicitations de nos adversaires, ny l'osten-
 „ tation de la faveur des Grands du Siecle, ny
 „ la fausse Protestation qu'ils font de defendre
 „ la foy & de soutenir la dignité du S. Siege, ne
 „ seront point capables de vous ébranler; parce
 „ que vous craindrez d'une part, qu'ils ne sur-
 „ prennent sa Sainteté, comme ils ont déjà tas-
 „ ché plusieurs fois de la surprendre, & que de
 „ l'autre vous serez porté à soupçonner d'inju-
 „ stice une cause qui a eu besoin d'un si grand
 „ nombre de fourberies pour se soutenir.

„ Autant que oos adversaires ont mis leur
 „ esperance dans les artifices humains, dans
 „ les détours & les subtilités captieuses des paro-
 „ les, & dans les termes qu'ils ont inventés pour
 „ faire un commerce de nos personnes; aiant
 „ avons nous pris de soin d'établir uniquement
 „ nostre esperance dans le secours de la grace de
 „ Dieu, dans la sincerité & la bonne foy, dans
 „ l'intégrité du S. Siege Apostolique, & dans
 „ l'équité d'Innocent X. Nous esperons donc,
 „ Monseigneur, que vous emploierés tout vos-
 „ tre credit auprès de sa Sainteté; pour avancer
 „ la Congregation que nous luy avons deman-
 „ dée, comme étant le moien le plus avanta-
 „ geux de ruiner toutes sortes de tromperies,
 „ d'éclaircir la verité, & de procurer la paix, &
 „ que tout le monde a cru aussi-bien que nous
 „ avoir esté établie avant mesme que nous eus-
 „ sions l'honneur de luy presenter ces écrits, afin
 „ que toute l'Eglise connoisse, & que la posterité
 „ entende dire quelque jour, combien la sim-
 „ plicité, & la bonne foy, la verité & la justice,
 „ auront eu de force sous le Pontificat d'Inno-
 „ cent X, lorsqu'il estoit assisté des Conseils
 „ d'un Cardinal qui estoit émulateur de sa gloire
 „ aussi-bien qu'Heritier & Successeur de son
 „ nom.

„ Et quoy qu'en toutes ces choses il s'agisse
 „ moins de nostre ioyeste que de celuy du Saint
 „ Siege, & que nous puissions dès maintenant
 „ nous tenir en repos, si nous n'estions touchés
 „ ny de ce qui concerne la verité, ny de ce qui
 „ regarde le S. Siege, ny de ce qui appartient à
 „ l'Epouse de Jesus-Christ, ny de ce qui tend à
 „ la paix & à l'édification des fideles; neant-

moins toutes ces choses sont une impression si
 „ sensible sur nos esprits, que nous considere-
 „ rons comme un bienfait signalé tous les offices
 „ que fera vostre Eminence auprès de sa Sainte-
 „ té, pour procurer le succès d'une demande si
 „ juste & si nécessaire.

Nous sommes,

MONSIEGNEUR,

De vostre Eminence

*Les tres-humbles & tres-obéissans
 „ serviteurs. Ainsi signé,*

Noël de la Lane Docteur en Theo-

logue de la Faculté de Paris Abbé

de Nostre Dame de Valenciennes.

Louis de Saum-Amonr Docteur en

la sacrée Faculté de Theologie de

Paris, de la Maison & Socie-

té de Sorbonne.

Louis Angran Licencié de la mes-

me sacrée Faculté de Paris &

Chanoine de l'Eglise Cathedrale

de Troyes.

Je receus le dimanche 9 avec les lettres de
 Paris l'avertissement de P. l'Abbé si injurieux
 à S. Augustin & 20 S. Sieges & par lequel ce Je-
 suite témoignoît si visiblement qu'ils en vou-
 loient à la doctrine de S. Augustin; & je crus
 qu'il falloit le faire voir au plus grand nombre
 de personnes que je pourrois, afin de faire con-
 noistre de plus en plus les mauvais desseins de
 ces Peres, particulièrement étant arrivé à Ro-
 me si à propos la veille de la premiere Congre-
 gation qui devoit se tenir devant le Pape. J'al-
 lai le montrer entr'autres à M. le C. Spada &
 au General des Augustins; & je leur en laissai
 des copies, en adjoutant plus amplement de
 bouche ce qu'on m'en avoit écrit & que j'en ai
 dit cy-dessus. Je trouvai le General des Au-
 gustins qui s'estoit renfermé pour étudier pour
 la Congregation du lendemain. On me fit
 neantmoins parler à luy; & il me dit qu'ils ne
 sçavoient pas encore précisément ce qu'on
 traitteroit le lendemain devant le Pape, si l'on
 parleroit de toutes les propositions, si d'une
 seulement; mais qu'il falloit se preparer à tout,
 & puis se laisser gouverner à la grace.

La Congregation se tint devant le Pape le
 lundi 10 l'apres-disnée. Tout ce que j'en ap-
 pris fut, 1, Que le Pape en avoit fait l'ou-
 verture par un petit discours, par lequel il
 Sainteté avoit déclaré, qu'elle n'entendoit pas
 que dans tout ce qui pourroit se faire dans la
 suite de cette affaire, il se fust rien qui portast
 aucun prejudice à la doctrine de S. Augustin,
 ny mesme à celle de S. Thomas. 2, Que les
 Confulteurs y avoient eu plus de temps & de

liberté de parler, qu'ils ne l'espéroient.
3. Qu'elle avoit duré deux heures & demie.

J'allai le mercredi 12 voir M. le C. Barberin avant qu'il allât à la Minerve, & comme j'arrivois chez luy, je le trouvai sur le degré qui descendoit; je montai avec luy en carrosse; & il me remit encore sur la demande qu'il m'avoit faite huit jours auparavant, pourquoy nous ne déclarions pas que nous n'avions point d'autres sentimens que les Thomistes? Je luy répondis comme j'avois fait la semaine précédente; & il dit ce jour-là au General des Dominicains, comme je l'appris le vendredi suivant, que nous n'avions pas voulu signer la grace suffisante des Thomistes, parce que peut-être il estoit arrivé dans le discours, que je luy avois dit qu'encore que nous reconnussions de ces graces qu'ils appellent suffisantes, nous ne pouvions pas néanmoins demeurer d'accord de nous servir de ce terme; parce qu'en effet ces graces-là n'estoient pas véritablement suffisantes pour l'action, à l'égard de laquelle on les appelloit de ce nom, quoy qu'elles fussent efficaces pour leur propre effet; ny qu'elles fussent données généralement à tout le monde sans en excepter personne, comme quelques-uns de leurs Auteurs modernes l'avoient enseigné, mais non pas tous ny les meilleurs & les plus anciens. Or je m'étonnai beaucoup de ce qu'un discours fait en passant de cette sorte, eust pu servir de fondement à son Eminence, pour dire sérieusement & sans distinction à ce General, que nous n'avions pas voulu signer la grace suffisante des Thomistes, quand on nous l'avoit proposé; comme si on nous l'eust proposé sérieusement, pour en recevoir de nous une solide déclaration, & comme si nous eussions nié absolument ces sortes de graces.

J'eus par rencontre l'après-dînée un entretien fort long avec M. Joyfél, dont je ne rapporterai point icy toutes les particularités, pour éviter la longueur; je me contenterai d'en remarquer trois ou quatre. La première que parlant de la Congregation que nous demandions, il me dit que ce n'estoit point la coutume de l'Eglise; que c'estoit une chose inouïe; que cela n'avoit jamais esté pratiqué; & qu'ils avoient plus de quarante passages ou exemples à nous opposer sur ce sujet. La seconde que luy ayant parlé des écrits qu'ils avoient donnés aux Consultants, & que le P. Annat venoit d'imprimer; il me le nia d'abord. La troisième que le luy ayant assuré d'une façon si ferme, qu'il ne put douter que je n'en sceusse des nouvelles certaines; il me l'avoüa en adjourant qu'il n'importoit pas où l'on prenoit quelque chose de bon. Et la quatrième, que luy ayant dit que cela faisoit voir leur in-

telligence avec les Jésuites, il me répondit que la condition d'un Docteur seroit bien malheureuse, si elle obligeoit de renoncer à la connoissance & à la pratique des Jésuites.

J'allai porter le jeudi 13 à M. le C. Spada une copie de la préface imprimée, que je luy avois montré du Libraire du P. Annat au Lecteur, pour luy confirmer de plus en plus comme ces Peres s'intéressoient & se conduisoient en cette affaire. Et je la portai le lendemain à nostre Advocat pour luy faire voir par les choses qui estoient dites de luy dans cette préface, l'extreme impudence & effronterie de cet Escrivain. Nostre Advocat voulut à l'instant prendre copie de ce qui estoit dit de luy, en croiant à peine à ses yeux & voulant garder cette preuve de l'esprit de mensonge & d'emportement de ces bons Peres. Mais je le délivrai de cette peine, en luy promettant de luy en envoyer une copie entière. Quant aux Memoriaux qu'il s'estoit chargé de présenter à nos Cardinaux, dont je luy demandois des nouvelles: il me dit qu'il n'en avoit vu que deux, sçavoir Ginetti & Cechini, & qu'il n'avoit pas vu les autres, parce que ceux-cy n'avoient pas voulu recevoir la copie de ces Memoriaux, après, avoient-ils dit pour leur raison, que le Pape s'estoit déclaré sur ce sujet, & avoit fait connoître qu'il ne vouloit point accorder cette audience contradictoire & cette communication reciproque d'écritures qui luy estoient demandées par ces Memoriaux. De sorte que nostre Advocat me les rendit à la réserve d'une copie qu'il garda pour luy. Mais il me voulut aucunement consoler de la douleur que je pouvois recevoir de voir les choses si éloignées de nos pretentions, en m'en disant une en confiance, qu'il avoit apprise dans l'entretien de M. le C. Ginetti, qui estoit fort de ses amis & qui luy en avoit ouvert sa pensée; sçavoir, que son Eminence croioit qu'il ne se feroit rien, ou que s'il se faisoit quelque chose, ce qui se feroit ne nuirait & ne servirait à rien, *questo non portarebbe ne nocimento ne giovamento*, & que nous avions sujet de n'estre pas peu satisfaits, parce que nous avions sauvé une Bulle que nos adversaires auroient indubitablement extorquée du S. Siege, si nous ne fussions pas venus à Rome.

Après avoir accompagné M. l'Ambassadeur chez le Pape le vendredi 14, nous descendîmes chez M. le C. Pamphile, pour voir si nous pourrions présenter nostre livre à son Eminence avant que M. l'Ambassadeur y arrivast, mais nous ne le pûmes pas. Nous trouvâmes dans son antichambre M. l'Evesque de Borgo, qui dans la suite d'un long entretien, nous dit que depuis peu de jours s'estant trouvé

dans une compagnie où estoit le P. Palavicini, ce Jesuite avoit dit de S. Augustin, que ce Saint n'estoit pas grand Theologien, *cho Sans' Agostino non era gran Theologo.*

Je fis sur le soir une visite où j'appris deux choses. La premiere, qu'un Officier de la chambre du Pape, avoit dit que si sa Sainteté pouvoit nous condamner, elle le seroit volontiers, parce qu'elle voioit la France toute disposée à recevoir & faire executer tous les decrets qu'il seroit, s'ils estoient contre les Jansenistes; mais que si l'on ne pouvoit rien faire contre eux, on ne seroit rien. La seconde, qu'il y avoit encore eu chez le Pape une Congregation le mercredi précédent, qui avoit duré trois heures, & qu'un des Consultants des plus spirituels avoit dit à un Cardinal de qui je le sceus, que toutes choses y alloient *alla peggio*, y estoient en tres mauvaise disposition; qu'il y en avoit encore une indiquée au mardi suivant, & que tous ceux qui connoissoient la circonspection & la lenteur accoustumée de sa Sainteté, & la maniere d'agir pesante & tardive de la Cour de Rome, qui a donné lieu à cet Anagramme & à ce proverbe (*Roma, mora*) s'étonnoient extremement de cette diligence extraordinaire, & n'en auguroient rien de bon, parce qu'elle estoit tout à fait contraire au genies de Rome, & plus encore à celui de sa Sainteté.

Nous passâmes toute la matinée du mardi 18 dans l'antichambre de M. le C. Pamphile, pour voir si nous pourrions luy presenter nostre livre. Mais sa portiere estoit environnée de tant de personnes, qui souhaitoient de parler à son Eminence, parmi lesquelles estoient entre autres le General des Sommasques, celui des Cordeliers Conventuels, & celui des Jesuites qui se pressoient, pour me servir des termes de M. Albizzi, *tanquam aliqui de populo*, comme tous les autres faisoient, pour entrer & joindre son Eminence; que tout ce que nous y pûmes faire fut de ne nous point mesler dans cette foule, & en attendant qu'elle seroit passée, de nous entretenir avec quelques Prélats que nous rencontraâmes dans cette antichambre, parmi lesquels estoit encore Monsignor l'Evesque de Borgo. La foule enfin ne diminua point, & plusieurs qui s'estoient bien plus empressés que nous, furent obligés aussi-bien que nous de s'en retourner sans pouvoir parler à ce Cardinal; M. le Resident de Gennes étant venu sur la fin voir son Eminence, au sortir d'une audience qu'il venoit d'avoir de sa Sainteté.

Le Secretaire de M. le C. Spada me dit qu'il ne viendrait pas ce jour-là à la Congregation qui devoit se tenir devant le Pape, à cause d'un mal qu'il avoit au genouil où il s'estoit heurté rudement.

Je m'en allois le jeudi 20 chez M. le C. Barberin pour le sujet que je dirai maintenant, & je trouvai par la rue le P. Réginald, qui me dit qu'un Consultant luy avoit demandé s'il pouvoit asseurer dans la Congregation que nous reconnoissions des graces suffisantes comme plusieurs Thomistes, parce qu'il esperoit tirer un grand avantage de cette declaration; d'autant plus qu'il esperoit que si nous voulions faire celle-là, M. Hallier & ses collègues en pourroient faire une en faveur de la grace efficace. Je répondis au P. Réginald qu'il n'y auroit point de difficulté entre les Theologiens de son Ordre & nous quant à la substance de ces graces imparfaites qu'ils appellent suffisantes; mais que pour en faire une declaration devant la Congregation, il falloit auparavant qu'elle fust établie telle que nous l'avions demandée; & que tant qu'elle continueroit d'agir comme elle avoit commencé, nous ne pouvions pas faire devant elle aucune declaration, parce que nous n'estions pas résolus de la reconnoître. Quant à M. Hallier & à ses collègues, que nous ne voulions entendre parler d'aucun traité avec eux.

Je continuai mon chemin chez M. le C. Barberin, & je luy dis qu'il y avoit huit jours que son Eminence m'avoit demandé si nous estions d'accord avec les Thomistes, que j'estois venu pour l'en éclaircir; & que pour luy faire voir comment, je venois luy apporter le troisieme Chapitre de l'information que nous avions preparée sur la premiere Proposition, & je le luy presentai. Il me répondit que ces Ecritures là estoient bien longues; que tout le monde ne pouvoit pas les voir; que si nous voulions donner un petit memorial, par lequel nous déclarerions que nous soutenions la grace suffisante comme Alvarez & Lemos::: Je répondis à son Eminence que nous ne pouvions pas donner de memorial particulier sur ce sujet là, & que cela & toute autre chose se verroit dans le cours de la Congregation, lorsqu'elle se tiendrait. Il me dit que la Congregation se hastoit. Je répondis à son Eminence que c'estoit encore sans que nous en fussions participans, & que tant qu'elle se tiendrait de cette façon nous ne pouvions pas faire autre chose.

Je passai toute l'après-dînée chez M. le C. Ghiggi sans qu'il me voulut donner audience. J'y appris trois choses. La premiere qu'il estoit, quand j'y arrivai, avec son grand Vicair de son Evesché de Narni; qui avoit cette charge il y avoit 18 ans, & que son Eminence ne l'avoit jamais ven, en ayant esté empêché par les emplois qu'elle avoit eus depuis ce temps là. La seconde que le Pape avoit promis au Pere Lezzana il y avoit quelquetemps;

la permission d'écrire & imprimer de la matiere de *Auxiliu*, comme ce Pere me le dit, & qu'il venoit voir son Eminence pour la prier d'en faire souvenir sa Sainteté : à quoy M. le C. Ghiggi répondit, qu'il se donnast patience jusqu'après Pâques, & qu'on verroit cependant à quoy abouteroient ces Congregations. Et la troisième, qu'il devoit y avoir devant le Pape une quatrième Congregation le samedi suivant après-dîner, ainsi que je l'appris en me retirant à la fin du jour par un billet que je vis apporter & attacher à la porte de l'appartement de M. le C. Ghiggi par le *Mandataro* ou Curseur du S. Office, & qui portoit ces termes, *Em. & R. Domine, Die sabbati 22 currentis Martii erit Congregatio coram Sanctissimo hora 20^{te}.*

Je reçus le vendredi au soir les lettres qui estoient parties de Paris le dernier jour de Février. Celle de MM. les Evêques au Pape, de laquelle j'ai parlé cy-dessus, estoit dedans le paquet. J'allai le samedi 22 dire au Maître de Chambre du Pape que nous avions reçu de la part de nos Evêques des lettres pour sa Sainteté, que nous souhaitions de luy presenter. Il me demanda de quoy il s'agissoit dans ces lettres. Je luy dis qu'elles estoient touchant les choses qui se traitoient dans les Congregations qui se tenoient devant sa Sainteté. Il me remit au lundi.

J'appris l'après-dînée que M. le C. Spada ne s'estoit pas encore trouvé à la Congregation qui s'estoit tenuë cette après-dînée-là ; & que le General des Dominicains estoit allé voir le matin M. le C. Ghiggi, pour prier son Eminence de l'aider à luy faire avoir du Pape l'audience qu'il poursuivoit depuis si long temps sans l'obtenir.

La même personne qui m'avoit dit il y avoit quelques jours que tout alloit fort mal dans les Congregations qui se tenoient chez le Pape, me dit le dimanche 23 qu'elles avoient commencé la veille d'estre en meilleur estat.

Le lundi nous allâmes pour presenter au Pape la nouvelle lettre des Evêques du 24 Février, que nous avions reçue pour sa Sainteté ; mais M. le C. Trivulzio occupa ce jour-là la plus grande partie de l'audience, & le reste fut donné à d'autres.

Le mardi jour de l'Annonciation, après avoir accompagné M. l'Ambassadeur chez le Pape, nous revînâmes à la Minerve y prendre place dans le cœur, pour voir commodément la cérémonie de la distribution des bourses, qui s'y fait tous les ans par le Pape à pareil jour, à un prodigieuse quantité de pauvres jeunes filles pour les aider à se pourvoir. Il y avoit eu une grande & longue mesintelligence dans la famille des Pamphiles, & la Signora

Olimpia sœur du Pape n'avoit point veu le Pape durant cette mesintelligence. La réconciliation s'estoit faite depuis quelque temps, & comme il n'y avoit pas loin de la Minerve à la place Navonne où demouroit la Signora Olimpia dans le Palais Pamphile, le Pape y avoit esté invité à dîner au sortir de cette cérémonie avec toute sa famille. Il y avoit partie faite entre les parens du Pape (qui craignoient que l'application extraordinaire qu'il apportoit à ces longues & fréquentes Congregations, où il se traitoit de matieres qu'il n'avoit jamais étudiées, n'alterât sa santé) de luy représenter le danger où il la mettoit, & de le prier de la ménager d'une autre façon. Il y en avoit même quelques-uns d'eux, qui sçavoient le mérite de la poursuite que nous faisons, qui estoient touchés des rebuts que nous souffrions, qui affectionnoient même nostre cause au fond, & qui craignoient que dans cet empressement extraordinaire elle ne recust quelque atteinte ; & que le mécontentement qu'en recevroient ceux qui s'y interessent avec nous, n'en engendrât quelqu'un au Pape ; qui luy dirent avec les autres, tant pour ces considérations que pour celle de sa santé, tout ce qu'ils purent pour rallentir l'ardeur de sa Sainteté. Mais tout ce qu'on put luy dire ne seroit qu'à l'eschauffer davantage. Il admiroit la répugnance qu'il avoit eue autrefois d'entendre parler du plus loin de cette matiere, veu la facilité qu'il y avoit alors, & le plaisir qu'il recevoit de tout ce qu'il pouvoit en entendre dire. Il dit que jamais il ne s'estoit trouvé en des Congregations qui luy eussent donné moins de peine & plus de satisfaction. Qu'elles ne duroient que deux ou trois heures, & que s'il n'eust eu compassion de quelques bons vieillards du nombre des Consultants, qui estoient obligés d'y estre tousjours debout, il les eust volontiers tenuës encore plus longues. Et cette satisfaction paroissoit si grande au Pape, que luy même il s'en étonnoit veu son ancienne répugnance ; & il attribuoit ce grand & si subit changement à une assistance particuliere & extraordinaire du S. Esprit sur sa personne. La Signora Olimpia qui voioit le Pape si satisfait de ces Congregations, luy demanda de quelles matieres il s'y agissoit, qui pussent estre si fort agreables à sa Sainteté. Le Pape répondit à la Signora Olympia, que c'estoit de certaines subtilités touchant des points de la foy, qu'elle n'entendoit pas encore, ajouta-t-il, qu'il ne sçavoit si elle s'y trouvoit, lorsqu'un des Consultants qu'il designa, parloit, si elle ne les entendroit pas, tant il les expliquoit avec une grande netteté & clarté. La Signora Olympia ne repartit rien ; mais le Prince Justinien qui estoit aussi parent du General des Dominicains

minicains & son bon ami, & à l'entremise duquel ce General avoit esté obligé de recourir il y avoit quelques jours, pour faire tenir au Pape son memorial & les autres papiers qu'il vouloit présenter en même temps à sa Sainteté, prit la parole & dit au Pape qu'il n'entendoit pas non plus beaucoup de chose en ces matieres; mais que néanmoins il avoit leu tous les papiers de ce General, qui l'avoit prié de les présenter à sa Sainteté; & qu'autant qu'il en pouvoit juger, il les avoit trouvés fort courts & fort clairs; & qu'il croioit que quand sa Sainteté les leroit, elle en recevrait aussi beaucoup de satisfaction. Le Pape ne répondit rien au Prince Justinien; ce qui luy fit voir que sa Sainteté persistoit à ne vouloir point recevoir les papiers de ce General; Et l'entretien sur cette matiere ne passa pas plus avant.

M. le C. Spada ne s'estoit point trouvé aux deux Congrégations qui s'estoient tenues devant le Pape la semaine précédente, soit qu'il eust esté contraint de s'en absenter pour ce mal qui luy estoit venu pour s'estre heurté au genouil, comme son Secrétaire m'avoit dit; soit qu'il seignit ce mal pour couvrir quelque mécontentement qu'il avoit reçu dans les Congrégations précédentes, comme plusieurs le croioient. Mais enfin j'appris le mardi matin que les Cardinaux de cette Congrégation s'estoient assemblés chez luy le lundi sans que les Consultants s'y fussent trouvés; & je creus avec plusieurs, que s'avoit esté en partie afin de l'obliger de n'estre pas davantage en colere, & de retourner le plus tost qu'il pourroit aux Congrégations qui devoient continuer à se tenir devant le Pape, comme de fait la cinquième s'y étant tenue l'après-dînée ce mercredi-là, j'appris qu'il y estoit retourné, & qu'il s'y estoit fait porter en chaire: ce que quelques-uns crurent, que ce n'estoit qu'une pure cérémonie, qu'il avoit observée pour achever de couvrir sa sainte.

CHAPITRE XIV.

Viste que je fis à M. l'Ambassadeur touchant ces Congrégations. Assurance qu'il me donna que nous serions entendus solennellement & tant que nous voudrions. Propositions nouvelles qui se donneront à la Congrégation comme équivalentes à celles qu'on examinoit, la plupart commencés en termes encore plus odieux. Le jugement que M. de Sainte-Beuve en fit dès qu'il les eut vus. Quatre Congrégations qui se tinrent en huit jours devant le Pape pour les finir avant Pâques.

J'allai voir cette même après-dînée-là M. Gueffier, où je rencontrai le P. Vicair de S. Antoine avec son Compagnon; avec les-

quels l'entretien s'estant porté sur la demande que nous faisions d'estre entendus de vive voix & par écrit contraidictoirement avec nos adversaires, ces Religieux me dirent que M. Hallier & ses Collegues disoient que ce n'estoit pas la coustume de l'Eglise. Que quand on leur apportoit l'exemple de Clement VIII, ils disoient que c'estoit une faute que ce Pape avoit faite; & que quand on les pressoit par l'exemple du Concile de Trente, ils répondoient que les Conférences qui y avoient esté faites entre les Theologiens, n'avoient esté que sur des dispositions préliminaires.

Au sortir de chez M. Gueffier j'allai avec luy chez M. l'Ambassadeur. J'attendis que M. l'Ambassadeur eust achevé de donner les audiences, qu'on luy demandoit, pour luy parler le dernier & avec plus de loisir. Je le mis sur les Congrégations qui s'estoient faites & qui continuoient devant le Pape, sans qu'on nous eust parlé jusque-là de nous entendre, & sans qu'on fût semblant de penser à nous. M. l'Ambassadeur me dit, que nous ne devions point craindre de n'estre point entendus; que nous le serions tant que bon nous sembleroit. Qu'il sçavoit bien ce que le Pape luy avoit dit; Qu'il luy avoit dit qu'il vouloit regler cette affaire si nettement, qu'il n'y restât point de queue. Que si apres que nous aurions esté entendus tant que nous le voudrions, il y avoit encore des personnes en France qui souhaitassent de l'estre, & qui eussent à proposer quelque chose de nouveau; qu'on les attendroit pour sçavoir ce qu'ils auroient à dire avant que de rien prononcer. Que le Pape luy avoit dit, qu'il sçavoit bien qu'il y avoit des personnes qui présumoient d'avoir des définitions comme ils l'entendoient; mais que dans une affaire de cette importance, il n'avoit garde de se hâter, ny de rien faire qu'après une tres exacte discussion. Que sa Sainteté luy avoit encore dit, que quand elle employeroit dix années à y travailler, si Dieu luy donnoit autant de vie, elle n'estimerait pas son temps ny son travail mal employé. Que plusieurs personnes de qualité; dont il me nomma quelques-unes, luy avoient écrit de cette affaire, & qu'il leur avoit répondu à toutes, qu'il ne pouvoit pas tout dire ce que le Pape luy en avoit dit; mais qu'il les avoit assurés, qu'ils n'avoient que faire de s'en mettre en peine ny nous non plus, & que nous aurions assurément satisfaction sur ce point-là, qu'il m'en assureroit de nouveau, & qu'il ne se moquoit pas quand il estoit question d'affaires de Religion. Qu'au surplus, il vouloit aussi m'avertir, que le Pape luy avoit dit, qu'il seroit bien-aise que nous ne luy donnassions plus tant de memoriaux. Je luy dis qu'il nous seroit bien-aise de nous en abstenir, si sa Sainteté nous

H h h

faisoit

faisoit justice. Mais que nous avions encore reçu une lettre par le précédent ordinaire, que M. M. nos Evêques écrivoient au Pape, & que nous le supplions de vouloir dire à sa Sainteté, s'il luy parloit de nostre affaire, que nous sollicitations de la rendre à sa Sainteté : ce que M. l'Ambassadeur me promit qu'il seroit le vendredi suivant, qui estoit le jour de son audience ordinaire.

Il me tint parole, & il me dit le vendredi dès qu'il sortit de l'audience, qu'il en avoit parlé au Pape ; mais n'ayant pu prendre commodément ce jour-là, le temps de luy demander le particulier de ce que le Pape & luy avoient dit sur ce sujet, à cause de deux Gentilhommes Danois de condition qu'il mena dîner avec luy au sortir de Montcaval & qui furent avec luy presque tout le reste du jour, je retournai le voir le samedi pour l'apprendre. Il me dit, que le Pape luy avoit dit qu'il n'y avoit pas assez de temps le vendredi pour recevoir cette lettre-là pendant son audience, mais que nous retournerions au premier jour qu'il la donneroit, & que nous l'aurions ; ou que si c'estoit quelque chose de pressé, que nous donnassions la lettre à M. le C. Ghigi, & qu'elle luy seroit sans faute & fidelement rendue, & que sa Sainteté la verroit. Je demandai à M. l'Ambassadeur, quant au fond de la résolution de nous entendre, s'il avoit reconnu qu'elle continuât toujours ? Il me dit qu'il ne pouvoit pas me dire tout ce qu'il savoit là-dessus ; mais que nous nous y attendissions, & qu'indubitablement il ne se feroit rien sans cela.

Nous avions esté le jeudi apres dîner M. Angran & moy pour presenter nostre livre à M. le C. Pamphile, & en ayant esté empêchés par une Congregation qui estoit chez luy, nous y retournermes le vendredi pour tâcher de prendre quelque moment pour cela, s'il y en avoit entre les audiences des Ambassadeurs ; mais nous ne le pûmes encore ce jour-là.

Comme nous avions dessein d'aller rendre au Pape le lundi dernier de Mars la nouvelle lettre de nos Evêques, nous la releûmes encore le dimanche attentivement, & nous considérâmes comment elle pourroit estre reçeuë non seulement par le Pape, mais aussi par les Cardinaux à qui elle seroit sans doute communiquée. Et comme nous fîmes réflexion qu'elle n'estoit écrite que pour obtenir la conférence que M. l'Ambassadeur nous assuroit que nous aurions, nous craignîmes que ce ne fust une chose à contre-temps de la presser par cette lettre. C'est pourquoy nous résolûmes de différer de la rendre au Pape, jusqu'à ce qu'on nous fît quelque nouvelle difficulté qui nous y obligest ; ou de la garder tout à fait si

nous voïions dans la suite l'exécution de ce qu'on nous faisoit encore espérer.

Ce n'estoit pas seulement M. l'Ambassadeur qui nous assuroit que nous serions entendus devant le Pape tant que nous le sollicitations ; mais on nous rapportoit de tous costés que tout le monde disoit dans Rome que ce seroit incontinent apres Pasques que nous y serions mandés. C'est pourquoy je commençai à me tenir renfermé dans le logis plus qu' auparavant, pour travailler avec mes Collegues à achever de nouvelles Ecritures qui avoient esté depuis les premières lettres plus ordinaires occupations, & que nous avions résolu de presenter au Pape dans la première audience qu'il nous donneroit. Le temps que je me trouvois obligé d'y employer avec eux, aussi-bien que le peu de fruit que nous voïions de toutes les visites & poursuittes que j'avois faites chez M. M. nos Cardinaux, & le peu de nécessité qui paroïssoit alors de les continuer, me firent résoudre de m'abstenir de leur en faire davantage ; & de-là en avant, je ne pus plus rien observer de ce qui se faisoit & disoit à Rome sur nostre affaire, que ce qui vint à ma connoissance par occasion.

Je n'eus garde neantmoins de manquer à aller avertir M. l'Ambassadeur du changement de nostre résolution, touchant la lettre que nous luy avions témoigné avoir envie de rendre au Pape, & de laquelle il nous avoit fait la faveur de parler à sa Sainteté. Ce fut ce que je fis le jeudi 3 Avril. Je luy dis qu'ayant fait réflexion sur les assurances si expresse qu'il nous avoit données que le Pape nous donneroit l'audience que nous luy avions demandée, & sur cette lettre qui n'estoit qu'une nouvelle mais vigoureuse instance envers sa Sainteté de nous l'accorder, nous avions jugé à propos de ne la point rendre au Pape, afin que lorsqu'il paroîtroit en estre moins sollicité & le faire davantage de son propre mouvement, il le fît plus volontiers & avec plus de satisfaction tant de sa Sainteté que de ceux qui nous avoient reproché de leur vouloir faire la loy quand nous leur avions fait cette demande. M. l'Ambassadeur approuva fort cette pensée. Il me dit que rien ne nous pressoit en effet de rendre cette lettre, que nous pourrions toujours le faire quand nous voudrions, mais qu'assurément nous serions entendus ; & que par les dernières qu'il avoit reçues de M. de Brienne, il luy mandoit que le Roy ne prenoit dans l'affaire aucun interet de part ny d'autre, & que tout ce que sa Majesté demandoit, estoit qu'on la vuidât, & au plus tost. Je répondis à M. l'Ambassadeur, que c'estoit ce que nous desirions aussi ; mais qu'il falloit se souvenir de ce que j'avois leu dans un livre de M. Hallier, que *scit*

erroris spargendi ita veritate indaganda sua sunt incrementa, que comme l'erreur ne se repandoit pas tout d'un coup, aussi la verité avoit besoin de quelque temps pour estre recherchée & découverte; qu'on ne faisoit pas une statue du premier coup de marteau, & qu'il falloit frotter long temps une glace de miroir ou un diamant pour les polir. M. l'Ambassadeur me repliqua qu'il y avoit des affaires qui ne valoient rien à laisser croupir. J'en demeurai d'accord avec luy; mais j'adjoutai qu'il y en avoit d'autres qui ne valoient rien à précipiter; qu'il falloit considerer la nature dont elles estoient, & apporter à toutes le temperament raisonnable. Quant à celley que je l'assurois que nous n'y apporterions jamais de retardement, qui ne fust tout-à-fait nécessaire. Que nous irions droit à la question, & par le plus court, mais le plus sûr chemin, que nous pourrions, & que nous ne serions pas comme ceux, qui avoient fait courir depuis peu dans la Congregation pour je ne sçai quel dessein, les cinq propositions metamorphosées & travesties. Voicy comme elles estoient sans citation, sans date, sans souscription, dans une feuille volante, qui fut donnée en ce temps-là aux Consultants, afin qu'ils en dissent leur sentiment, & qui fut aussi communiquée à d'autres Theologiens de Rome, de qui des personnes eminentes en demanderent les avis.

Propositiones prima examinata à Dominis, &c.

1. *Alqua Dei precepta, &c.*
2. *Interviu gratia &c.* Et les trois autres fautiveuses ainsi qu'elles estoient dans le premier billet de M. Cornet, après lesquelles estoient les termes suivans.

Propositiones mutata.

1. *Non potius natura humana etiam de absolute Dei potentia creati sine dans supernaturalibus.*
2. *Anxulum sufficiens sine necessarium in natura integra, in natura lapsa non datur.*
3. *Omnia opera humano modo facta ab homine existente in peccato mortali sunt peccata mortalia.*
4. *Non datur libertas quoad indifferentiam actus, sed quoad coalitionem.*
5. *Christus mortuus est solum pro predestinatis.*

Je ne me souviens pas si je montrai ce papier à M. l'Ambassadeur; mais je me souviens bien, qu'il me dit qu'il ne pouvoit croire ce que je luy disois de ces nouvelles Propositions; mais je luy dis que je sçavois certainement ce

que je luy disois, parce que je les avois eues d'un homme tout à fait sûr, à qui un Consultant les avoit communiquées pour le prier de l'aider à rédiger par écrit le sentiment qu'il en avoit.

Le P. Lezzana m'envoia le samedi Saint une copie pareille à celle qui est cy-dessus, pour me prier de l'accommoder de quelque écrit fait sur ce sujet, si nous en avions; & il me manda, qu'il seroit venu en personne nous faire cette demande, si les ruës n'eussent pas esté si pleines de bouë qu'elles estoient, & trop incommodés pour un homme de son âge. Je luy répondis que j'irois le voir le lendemain, qui estoit le jour de Pâques, pendant la grande Messe du Pape à S. Pierre. J'y allai. Je tâtai de sçavoir de luy, à quel dessein on avoit mis sur le tapis ces nouvelles Propositions. Il me dit que c'estoit un secret qu'il n'entendoit pas luy même; & que sans qu'on luy en eust rien expliqué autre chose, on luy avoit seulement donné ordre de mettre par écrit son sentiment sur ces Propositions avant la fin des festes. Je croiois que ce temps de la fin des festes s'étendist jusqu'après la quinzaine de Pâques; mais il me dit que c'estoit dans ces deux festes du lundi & du mardi; & que la satisfaction qu'il pourroit donner à la personne, qui luy avoit ordonné ce travail, pourroit estre de quelque importance à nostre affaire.

J'en avois donné avis à M. de Sainte-Beuve dès le premier Courier, qui parut après que j'en eus eu la première connoissance, sçavoir le 7 Avril. Je ne luy avois parlé qu'avec quelque obscurité de la maniere dont je l'avois eue, & seulement en luy disant qu'elles estoient tombées de la poche d'un Consultant, de peur que si j'en eusse parlé clairement, & que ma lettre eust esté interceptée, celuy des Consultants qui les avoit données à un mien ami par lequel il se faisoit assister, ne creust qu'on eust aussi sceu qui il estoit, & tout le secret de la confiance entre luy & ce mien ami. Et voicy la réponse que M. de Sainte-Beuve m'en fit le second jour de May.

MONSIEUR,

On ne pense point icy à faire la seconde in-
formation in facto, chacun dir que vous en
avez tous les memoires, & que c'est une pièce
qui demande vos soins. Pour la réponse au li-
vre du P. Annat, je vous dirai qu'on y a tra-
vaillé en Flandres si puissamment, que j'estime
que ce bon Pere n'aura pas sujet de se complai-
re dans l'excellence de son ouvrage. On com-
mence icy d'imprimer cette réponse; j'estime
que vous en serez satisfait autant que moy; mais il faut un peu de patience, car l'ouvrage
H h h 1 est

est long. Si nous estions capables de nous étonner des bruits des Molinistes, nous serions contentés de ceux qu'ils débitent icy. Les plus moderés d'entre eux assurent qu'au premier jour ils auront une Bulle, par laquelle toutes les Propositions seront absolument condamnées, & que le Pape en a pris la résolution. Ce discours se fait en Sorbonne, & il se debite par les Jesuites. M. l'Evesque de Rennes m'a dit l'avoir appris d'eux; mais les évaporés ajoutent, que M. l'Ambassadeur vous a defendu de sortir de vostre maison, que le Pape vous estime indignes de son audience, & que c'a esté ioutilement que vous avés offert à sa Sainteté quatre cent mil escus, afin qu'il ne prononçast point. Ce discours vient de Lion d'une lettre écrite par un Feuillant. Pour vous parler ingenuëment, jamais je n'ai rien vu de semblable à leurs discours; mais jamais aussi je n'ai vu plus de fermeté dans les esprits des nôtres. Si quelques-uns ont voulu apprehender à cause que le Pape a tenu tant de Congregations en si peu de temps, les autres se font réjoüis considerant que puisqu'il prend luy mesme cette peine, c'est signe qu'il veut estre informé plicoement de cette affaire; & c'est la seule chose que nous souhaittons. Car enfin il faudra que la verité soit manifestée, & que toute l'Eglise voie que M. Cornet a malicieusement fabriqué cinq Propositions, pour mettre un trouble general parmi les Catholiques. Je prie Dieu qu'il luy fasse connoître la grandeur de sa faute, qui est telle que je n'en connois point de plus grande. Je ne sçai si vous avés contracté une obscurité par la contagion du lieu de vostre résidence, ou bien si c'est que vous l'affectés; mais je vous assure qu'il y en a une merveilleuse dans vostre lettre, en la partie en laquelle vous me parlez de ce billet, qui contient des Propositions tombées de la poche d'un Consulleur. A quoy pensés vous qu'il faut s'arrester en ces Propositions? Est ce qu'au lieu de celles qui ont esté proposées on veut y substituer celles là? Si cela est, il vous sera fort aisé d'en sortir. Car pour la premiere, il n'y a qu'à dire que nous estimons, que la république sans dons surnaturels, ne provient pas de la toute-puissance, mais qu'elle provient de la bonté, de la providence, & de la justice de Dieu. Pour la seconde, que nous disons que l'aide suffisant, tel qu'il estoit eo la nature entiere, n'est pas un aide qui soit accordé à la nature corrompue, car cet aide estoit sujet à la volonté. La troisieme Proposition est une heresie, comme aussi la quatrième & la cinquieme. Nous souscrirons tous à cette pensée, s'il n'est agité que de cela. Je suis, &c.

Il y eut quatre Congregations devant le Pape les sept premiers jours de ce mois là, qui furent toutes chacune d'environ quatre heures entieres, sçavoir le mardi, le jeudi, & le samedi, de la semaine de la Passion, & le lundi Saint. J'appris le mardi Saint que dans celle du lundi Saint, il y avoit eu entre les Consulleurs grande contestation. De ces quatre Congregations & des six qui les avoient précédées les trois semaines devant celle de la Passion, nous n'en pûmes rien decouvrir du tout autre chose, que ce que j'en ay rapporté cy dessus, qui n'estoit presque rien.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Rome du P. Des-mares & de M. Manessier. Notable changement d'un Disciple de Molina qui le devint ardent de S. Augustin par la lecture du petit tome que je luy avois donné, & des douze principales maximes de la foy Chrestienne touchant la grace qu'il reduisit en autant de distiques Latins. Memorial calomnieux qui courut dans Rome & par toute l'Italie comme présenté au Pape par le Clergé de France sur cette affaire. Amire eslevé de nos adversaires fait pour tromper les Dominicains, pareillement rempli d'impostures.

Nous eûmes le mercredi Saint un sujet de grande consolation, qui fut l'arrivée à Rome du P. Desmares & de M. Manessier, que Messieurs les Evesques nous envoioient pour partager avec nous les occupations & les fatigues, que nous prevoions que cette importante affaire nous devoit donner dans la suite de son examen, & auxquelles nous ne croions jamais pouvoir suffire tous seuls, M. de Valcroisane, M. Angran, & moy, sans y succomber; puisque cet examen n'estoit pas encore commencé, & que nous en estions desja accablés. Ce secours & ce renfort nous fut d'autant plus agréable que nous le croions plus necessaire, que nous l'avions plus long temps demandé, & que nous avions eu plus de peine à l'obtenir. Mais en verité nous ne pouvions nullement nous en passer, si l'affaire eust pris le cours qu'elle devoit prendre; sur tout eu égard aux dispositions differentes des personnes à qui nous avions affaire, qui s'accordoient toutes en ce point, qu'on vouloit pousser l'affaire avec un empressement imaginable; qu'on avoit mesme pour cela rempli les esprits de la pensée que nous ne tendions qu'à la retarder; & que s'il eust arrivé la moindre indisposition qui nous eust empêchés de pouvoir comparoître en quelque Congregation, & qui nous eust nécessités de demander du delai, on en eust pris tous les avantages & fait courir tous les bruits qu'il eust plu à l'adresse,

dressé, au credit, & à la malice, de la multitude prodigieuse de nos adversaires.

Ces deux nouveaux Collegues ariverent environ demie heure avant qu'il fust temps d'aller accompagner M. l'Ambassadeur aux tenebres de S. Pierre. Je ne laissai pas d'y aller; je l'avertis de leur arrivée, & je luy dis qu'ils auroient l'honneur de le saluer à son retour de Tenebres. Il me dit qu'il seroit bien aise de les voir, & que le Pape le seroit aussi assurément. Après avoir accompagné M. l'Ambassadeur à S. Pierre, je revins chez nous; & à son retour M. de Valcroissant, M. Angran, & moy, nous accompagnâmes chez luy le P. Desmares & M. Manessier. Il les receut avec sa courtoisie accoustumée, & nous confirma à tous les paroles qu'il m'avoit tant de fois données, que nous serions entendus tant que nous le souhaitterions, ainsi que le Pape le luy avoit dit.

Le jeudi Saint j'allai avec le P. Desmares & M. Manessier prendre M. l'Ambassadeur chez luy pour l'accompagner à S. Pierre. Quand nous y fûmes arrivés, il recommanda à son Maître de chambre d'avoir soin d'eux, & de leur bien faire voir la grande ceremonie ou plus-tost les diverses ceremonies de ce jour celebre. Et il nous avoit à peine quittés que le Pape estant venu à sortir porté dans sa chaire Pontificale, & aiant apperceu ces Messieurs avec moy, il les considéra avec tant d'attention, qu'à mesure que sa chaire avançoit il tournoit la teste pour continuer à les regarder, & n'en détournait point ses yeux, tant que sa chaire qui marchoit toujours pûst luy permettre de les y avoir arrestés. De sorte que je vis bien que M. l'Ambassadeur avoit desja averti le Pape de leur arrivée, comme en effet le luy aiant dit le lendemain, il en demeura d'accord avec moy. Je ne m'arrestai point à rien descrire de ces ceremonies qui durent tout le matin; mais je ne puis m'empêcher de reconnoître la courtoisie particuliere de M. l'Ambassadeur, qui s'acquitta luy mesme en plusieurs occasions de la charge qu'il avoit donnée à son Maître de Chambre aiant ces Messieurs auprès de luy, s'entretenant avec eux, & les faisant luy mesme passer devant luy en des endroits dont les Suisses qui gardoient les portes ne leur auroient pas permis l'entrée. Nous estions tous trois dans la loge du Pape au dessus de la principale porte de l'Eglise de S. Pierre pendant la fulmination de la Bulle *In cœna Domini* & la benediction qu'il donne en suite au peuple, qui est un lieu fort ferré dans lequel il peut à peine tenir le quart des Cardinaux, des Eveques, des Ambassadeurs & des Princes parens du Pape qui l'accompagnent en cette fonction, avec les officiers qui

sont inseparables de la personne de sa Sainteté en cette fonction. Nous l'avions veu de mesme mes autres Collegues & moy l'année précédente.

Mais laissant à part ces magnificences exterieures, j'eus dans l'intervalle de ces ceremonies une rencontre qui me combla de satisfaction. Il y avoit dans la Cour de M. le C. Corrado un homme de lettres de tres grand esprit, nommé *il signor Honorato*, qui aiant ouï parler en divers endroits du sujet de nos contestations & des maximes qu'on nous attribuoit, avoit de la peine à se le persuader; & pour s'en éclaircir assurément, avoit pris la liberté de nous visiter il y avoit allés long temps. Quand il nous visita il estoit tout rempli des phantomes & des imaginations du Molinisme; de sorte que nous aiant proposé ce qu'il avoit voulu sur le sujet de ces Propositions, & aiant entendu les réponses que nous luy avions faites ingenuement selon les sentimens Augustiniens que nous avions, il les avoit écoulées sans nous témoigner alors aucun éloignement dans l'exterieur; mais il en estoit au fond, comme il nous le dit depuis, tout scandalisé en luy mesme. Neantmoins comme nous l'avions pour le surplus entretenu dans les termes d'une honneste liberté, & civilité, il se croioit nostre obligé. Il estimoit nos personnes, mais il déplorait nos égaremens. Quand il nous rencontroit il recevoit le salut que nous luy faisons, & nous le rendoit civilement; mais ces rencontres luy faisoient peine pour la secrette & interieure douleur qu'il avoit, que de si honnestes gens, comme il nous croioit d'ailleurs, se fussent malheureusement laissés surprendre à des sentimens extravagans comme luy sembloient ceux que nous soutenions. Nous avions fait imprimer depuis ce temps-là nostre petit S. Augustin, & comme j'en allois distribuer quelques exemplaires, je rencontray cet honneste homme dans un lieu estroit où nous avions esté obligés de nous parler. Après quelque entretien, je trouvai qu'il ne seroit pas hors de propos que je luy en offrisse un. S'il eust peu honnestement ne le pas accepter, il s'en fust excusé; mais craignant de blesser la bienveillance & la cordialité avec laquelle il luy sembloit que je le luy offrois, il l'accepta quoy qu'avec repugnance & à regret. Il le garda quelque temps sans en vouloir faire aucune lecture; il le lut à la fin; & ce luy fut d'abord une occasion d'une tres grande geste à son esprit; puis, de beaucoup d'inquietude; après de beaucoup de larmes & de prieres; & à la fin le sujet d'une consolation qui surpassoit tout le reste. Il ne m'avoit rien dit de tout ce que je viens de rapporter de ses sentimens secrets, qu'après qu'il fust pleinement convaincu de la

verité qu'il avoit découverte dans la lecture de ces divins ouvrages, qu'il avoit faite en son particulier & sans y estre aidé de personne. Cette seule lecture l'avoit tellement detrompé de ses anciens égaremens, qu'il prenoit auparavant pour des verités orthodoxes, & l'avoit tellement fait reconnoître la certitude & la beauté des verités orthodoxes que nous defendions, qu'il prenoit aussi pour des égaremens pitoiables; que je ne puis exprimer l'humilité & le ressentiment avec lequel il s'en disoit après Dieu nostre redevable. Je l'en ai vu depuis en plusieurs rencontres si tendrement touché, qu'il luy en venoit aux yeux des larmes de joie & de consolation. Mais ce fut ce jour là, qu'il m'en dit la première & la tres-agreable nouvelle.

Il m'apporta quelque temps après douze distiques Latins, dans lesquels il avoit reduit aurant de maximes capitales de la foy Chre-

tienne touchant la grace, que S. Augustin dit dans l'Épître 107 à Vital, que les Chrétiens Catholiques tiennent comme autant de reigles assurées de leur creance sur ce mistere. Il me les monstroît seulement pour voir s'il avoit bien pris & bien expliqué le sens de S. Augustin, & je trouvay ces reigles si bien réduites dans ces vers, autant que la contrainte qu'on y souffre le pouvoit permettre, sur tout estant faits par un homme tout nouvellement éclairé de ces lumieres, que je le priay de m'en donner une copie que je crois devoir inserer icy. J'y insereray aussi une fidelle traduction de l'endroit de S. Augustin où sont ces mêmes reigles, afin que le Lecteur en y comparant les distiques les entende plus facilement & juge mieux de ce premier travail d'un homme tout fraîchement detrompé du Molinisme.

„ PARCE QUE, dit S. Augustin, PAR LA GRACE DE JESUS-CHRIST NOUS
„ SOMMES CHRÉTIENS ET CATHOLIQUES; NOUS SÇAVONS,

I.

„ Que les enfans n'ont rien fait de bien & de
„ mal dans une vie qui leur fust propre avant
„ que d'estre nez, & que ce n'est point selon ce
„ qu'ils ont mérité dans une vie precedente, chacun d'eux en particulier n'ayant peu avoir des
„ merites de cette sorte, qu'ils sont venus dans les miseres de cette vie; mais qu'estant nez cha-
„ellemment selon Adam, ils ont contracté par leur première naissance la contagion de l'ancienne
„ mort, & qu'ils ne sont point délivrés du supplice de la mort éternelle, qu'une juste conda-
„mnation a fait passer d'un homme à tous les hommes, s'ils ne renaissent en Jesus-Christ par
„ la grace.

II.

„ NOUS SÇAVONS que la grace n'est
„ donnée ni aux enfans ni aux personnes âgées
„ selon leurs merites.

III.

„ NOUS SÇAVONS que la grace qui est
„ donnée aux personnes qui ont l'usage de rai-
„ son, leur est donnée pour chaque action.

IV.

„ NOUS SÇAVONS que la grace n'est
„ point donnée à tous les hommes, & que ceux
„ à qui elle est donnée, ce n'est point à cause des
„ merites de leurs bonnes œuvres, ny à cause
„ des merites de leur volonté, qu'elle leur est donnée. Ce qui paroît clairement dans les
„ enfans.

V.

„ NOUS SÇAVONS que ceux à qui elle
„ est donnée, c'est par la miséricorde gratuite
„ de Dieu qu'elle leur est donnée.

VI.

„ NOUS SÇAVONS que ceux à qui elle
„ n'est pas donnée; c'est par le juste jugement
„ de Dieu qu'elle ne leur est pas donnée.

I.

*Mortuus heu primi contracti à morte parentis
Nascor; ac in Christo vita renata mea est.*

II.

*Nulla nec infanti nec adulto gratia, quam is
Forte putat factis promeruisse, datur.*

III.

*Relis quidquid agas, renovari ad singula
credas,
Hanc tibi quam gratis vim Deus ante dedit.*

IV.

*Omnibus anne data est divina hac Gratia ?
Pancis.*

An meruisse juvat ? Nil. Voluisse ? Minus.

V.

*Felices anima, quibus hac fors contigit : atqui
Credite gratuitum munus id esse Dei.*

VI.

*Va tibi va misero cui non data gratia; sed te
Credideris justis judicium esse reum.*

VII. Nous

VII.

» NOUS SÇAVONS que nous comparois-
» trons tous devant le tribunal de Jesus Christ,
» afin que chacun soit traité selon ce qu'il aura
» fait pendant qu'il estoit en ce corps mortel, & non pas selon ce qu'il auroit fait ou en bien ou en
» mal s'il avoit vescu davantage.

VIII.

» NOUS SÇAVONS que les enfans mesme
» recevront le bien ou le mal selon ce qu'ils ont
» fait estant en leur corps. Mais on regarde ce
» qu'ils ont fait, non pas eux mesmes, mais par ceux qui ont répondu pour eux dans le baptes-
» me. Ce qui fait qu'on les considere comme aiant renoncé au diable, & comme croiant en Dieu.
» D'où vient qu'on les met au nombre des fideles, & qu'ils font compris dans cette sentence de
» nostre Seigneur; Quiconque aura creu & aura esté baptisé sera sauvé. Comme au contraire
» ceux qui n'ont point receu le Baptême font compris dans cette autre sentence; Quiconque
» n'aura point creu sera condamné.... C'est selon cela qu'ils seront jugés, & non selon ce qu'ils
» auroient fait s'ils avoient vescu plus long temps.

IX.

» NOUS SÇAVONS que bien-heureux
» sont ceux qui meurent dans la grace du Sei-
» gneur, & que tout ce qu'ils auroient fait s'ils
» avoient vescu plus long temps ne les regarde
» point.

X.

» NOUS SÇAVONS que ceux qui croient
» estant en âge de croire par eux mesmes, le sont
» par leur volonté & leur libre arbitre.

XI.

» NOUS SÇAVONS que nous agissons se-
» lon la vraie foy, lorsque nous qui croions,
» prions Dieu pour ceux qui ne veulent pas
» croire, afin qu'ils veuillent croire.

XII.

» NOUS SÇAVONS que lorsque quelques-
» uns de ceux qui ne vouloient pas croire, com-
» mencent à croire; c'est avec sincerité & avec
» raison que nous en devons rendre grâces à Dieu, & que nous avons accoustumé de le faire.

Au retour des Tenebres le jour du vendredi
Saint, nous passâmes dans la rue des libraires;
& aiant entré dans la boutique de celui à qui
nous avions donné à debiter nostre petit S.
Augustin, il nous dit qu'il y avoit quelques
jours qu'il avoit esté cité au S. Office, pour estre
interrogé sur quelques paroles, qu'on y avoit
sceu qui avoient esté dites dans sa boutique,
contre le respect qui estoit deu à ce Saint Pere.
Et estant encore passé chez luy vers la fin de la
semaine suivante, il me dit qu'un de ses appren-
tis avoit esté depuis que j'ene l'avois veu en-
core examiné au S. Office; mais comme je
voulus tâcher de m'éclaircir du détail de cet
examen, il me dit qu'il leur avoit esté fait défen-
se sous peine d'excommunication d'en rien dire.

J'appris le samedi Saint que M. le C. de S.
Clément avoit visité M. l'Ambassadeur peu de
jours auparavant, & qu'il luy avoit confirmé
ce que j'ai dit cy-dessus du peu d'intelligence en
ces matieres, que son Eminence avoit recon-
nuë dans la personne de M. Hallier.

VII.

*Que quis agat vivens Christo sub iudice, non qua
Mox erat acturus, si licuisset, errans.*

VIII.

*Sors eadem manes infantes post funera: nempe
Qui vivus datus est sponsor, is alior eras.*

IX.

*Felix si in Domino morieris: qualisne futurus
Tu fueras, non tunc discendum erit.*

X.

*Cuique suum manes arbitrium, sua cuique
voluntas;
An credas liber, testis & ipse tibi.*

XI.

*Funde preces vestraque fide te fundere credas,
Spem ut nolois dei Dens ipse fidem.*

XII.

*Si quibus hanc dederit, grates debentur eidem
Atque agimus, nostris quod dederat precibus.*

Le mardi de Pasques M. le Sousbibliothecaire
me dit qu'estant allé faire au Pape le compli-
ment des bonnes festes, apres luy avoir parlé
de la Bibliothèque Vaticane, il luy avoit aussi
parlé de nostre affaire, mais à fond & avec vi-
gueur, en un mot à la mode, à *mon mode*. Que
le Pape l'avoit entendu avec plaisir; & luy
avoit neantmoins témoigné quelque estime
pour M. Hallier, en luy disant qu'il avoit fait un
livre contre le Jesuite Cellot; & qu'il avoit sur
cela répondu au Pape, *allera, Beatissimo Padre,
era buon christiano*; TRES-SAINT Pere, ce Docteur
estoit alors bon chrestien, mais en s'unissant avec
ces Peres dans la conspiration qu'ils ont faite
contre la grace en fabriquant les cinq proposi-
tions en question, il a tourné casaque à la foy
& à la Religion. Et que le Pape sur cela luy
avoit répondu, qu'il vouloit apporter à cette
affaire toute la diligence necessaire, qu'il vou-
loit les faire examiner de nouveau par d'habiles
Theologiens, qu'il vouloit aussi avoir recours
à des prieres qu'il indiqueroit, pour obtenir
l'assis-

l'assistance du saint Esprit. Nous n'apperceu-
mes neantmoins devant ny après point d'au-
tres vestiges de tous ces bons desseins, que ce
que j'ai rapporté des Congrégations tennues &
des billets envoyés par les facilités & à des mo-
nafteres. M. le Sousbibliothecaire me dit aussi
deux jours après, qu'il estoit allé faire le mes-
me compliment des bonnes festes à Messieurs
les Cardinaux Barberin & Ghiggi. Que le pre-
mier luy avoit dit, qu'il voioit un grand péril
de division en faveur de qui que ce fust que le
Pape pult prononcer; à quoy il avoit répon-
du que tous ceux qui appuoient l'entreprise
de M. Cornet estoient *vel omnium scelestissimi*
vel ignorant, ou les plus malicieux hommes du
monde en des ignorant. Et le second que *nissuno*
lesuita era nel calendario del Papa, QV' 11. n'y
avoit aucun Jesuite qui fust dans le Calendrier du
Pape, cela vouloit dire dont le Pape fist aucune
cisme.

Le mesme jour du mardi, je trouvai Mon-
signor d'Ornano dans le Vatican, qui me dit
qu'il avoit veu depuis peu de jours un mémo-
rial des Jesuites ou des Docteurs nos adver-
saires touchant nostre affaire. Je le pria de me le
faire voir. Il me dit qu'il l'avoit rendu; mais
qu'il tascheroit de le ravoir, & qu'en ce cas il
me l'envoieroit. Il m'en envoya en effet deux
jours après une copie, qu'il eust la bonté de
faire faire pour moy si-tost qu'on le luy eust
rendu; mais environ trois semaines après, ce
memorial devint fort public, & il fut distribué
par les distributeurs d'avis secrets écrits à la
main avec leur Gazette du 10 jour de May.

Je ne voudrois pas assurer que ce Memorial
eust esté dressé par M. Hallier & ses Collegues,
quoiqu'il commençast par ces termes: *Supplicatio*
alla Santità di Nostro Signore il Clero della Fran-
cia meduanti alcuni Dottori quia capitati della Sor-
bona di Parigi, &c. &c. LE CLERGE' de
France supplie sa Sainteté par l'entremise des Do-
cteurs de Sorbonne arrivez ici, que &c. Mais
on ne laisse pas de voir par ce Memorial, les
impressions pleines de fausseté, qu'on donnoit
de nous à Rome & par toute l'Italie. Car on
n'y faisoit que repeter, mais sans aucune preu-
ve, les memes calomnies d'une grace neces-
sitante, d'une impossibilité absolue de garder les
commandemens de Dieu, & de la mort de Je-
sus-Christ pour les seuls predestinez, dont nos
adversaires avoient rempli tous leurs écrits.

Ce fut aussi en ce mesme temps-là, qu'un
Pere de l'Oratoire m'apporta un autre écrit
qui luy estoit tombé entre les mains, & qui
couroit dans Rome il y avoit déjà assez de
temps, sans que nous en eussions rien décou-
vert: Nous reconnoissimes en le lisant, que sans
doute il avoit esté fait au temps que M. Hallier
vouloit attirer les Dominicains à son party, ou

plustost les empecher de se joindre à nous. Car
tout le but de cet écrit n'est que de montrer,
que la cause des Thomistes n'avoit rien de
commun avec celle des Janfenistes, & qu'ils ne
seroient point interessez dans la censure que le
Pape feroit des propositions. Il commençoit
par ces paroles sans aucun titre: *Ex multis ca-*
pibus perspicuum est Janfenistas causam suam parum
fidere, &c. Et pour prouver que les Domini-
cains n'avoient aucun interell dans cette affai-
re, on s'y servoit de ce raisonnement: *Patres*
Dominicani nunquam hactenus negarunt prece-
pta Dei homini justificatio per auxilium gratia esse
possibilia, nec nunquam dixerunt gratiam eis dasse
quâ possibilia sunt, eo scilicet tempore quo ipsi sub
peccato mortali obligati. Nunquam etiam nega-
runt dari veram gratiam sufficientem, cui volun-
tas humana aliter resistat, licet eadem consentire pos-
sit, & efficacem cui aliter consentiat, licet eadem resi-
stere seu dissentire possit: Quod necessitas antecedens
libertatem destruat; & quod Christus mortuus
sit pro omnibus, multis in locis habet Sanctus Tho-
mas, nec nunquam Thomista negarunt, nec ullum
ex eis invenio qui vel unam ex quinque propo-
sitionibus adstruat, in eo scilicet proprio sensu in quo
eas Janfenius & Janfenista adstruunt.

Or ce sens particulier dans lequel ils accu-
soient les Janfenistes, estoit qu'il n'y avoit au-
cune grace suffisante, ny au sens des Thomi-
stes, ny au sens de Molina, & que la grace effi-
cace produisoit une nécessité antecedente.
Non agitur de modo rei, sed de re ipsa, non de mo-
do quo gratia efficax est, sed de gratia sufficiente
quam tam hi quam illi admittunt. Et de efficaci,
utrum scilicet necessarii absolute & antecedenter
voluntatem, quod certe utrique negant, & soli ad-
struunt Janfenista. Non agitur etiam de modo
quo gratia cum libertate concilianda est, sed de li-
bertate ipsa, qua reverà per necessitatem antecede-
ntem destruitur. D'où ils concluent à leur
ordinaire: *Ergo in hac causa Janfenistarum*
nullo modo includatur celebris illa questio de auxi-
lio, nempe utrique concedunt divina gratia hu-
manam voluntatem consentire ac dissentire posse;
hoc ipsum Janfenista negant. Igitur diversa sen-
tiant. Mais qu'il eust esté aylé dans une con-
ference de conclure au contraire: *Hoc ipsum*
Janfenista non negant. Igitur idem sentiunt!

Il est donc clair, que ce fantosme de la grace
necessitante, est le principal spectre dont ils se
sont servis à Rome, pour décrier les disciples
de S. Augustin qui n'y songerent jamais.

Et ce qu'il y a de remarquable, est qu'ils
supposent qu'on enseignoit cette grace neces-
sitante, cette nécessité antecedente en termes
formels, & non point par consequence: & que
lorsqu'on l'objetoit à ceux qui favorisoient
Janfenius, ils reconnoissoient que c'estoit leur
opinion. C'est pourquoy ils avoient dans

cet écrit, qu'à la vérité les Jésuites prétendent conclure des principes des Thomistes, qu'ils admettent la nécessité antécédente, & que la grace nécessite. Mais, disent-ils, les Thomistes nient la conséquence, & demeurent fermes à la nier, & c'est pourquoy ils les distinguent des Jansenistes. *Equidem, disoient-ils, Jesuita adversus Thomistarum pramotivam physicam pugnantes, arguunt ex hypothesi tria gravissima absurda sequi. Primum illam pramotivam asserre necessitatem antecedentem voluntati: nempe talis est pramotio illa seu pradeterminatio physica, ut alius ad quos pradeterminatur, sine illa esse non possit, nec possit illa postea non sequi. Igaur necessitatem antecedentem voluntati asserre videtur; igitur & libertatem destrui. Sed Thomista negant utramque consequentiam, hoc est negant à sua pradeterminatione destrui libertatem, vel antecedentem illam inferri necessitatem, adhibentem suam distinctionem sensus compositi & divisi, vel alius primi & secundi. Et licet pradelle distinctiones difficultatem fortè non expellant, in his tamen constantissime Thomista stant, & semper negant ex sua pramotiva hoc absurdum sequi, scilicet violata libertate, & illata necessitate.*

De sorte qu'en separant sur cela les Thomistes de ceux qu'ils appelloient Jansenistes, il falloit qu'ils prétendissent que ces derniers admettoient ces conséquences, & qu'ils enseignoient que la grace efficace détruisoit la liberté, & qu'elle necessitoit antecédemment la volonté. Aussi c'est à quoy ils réduisoient toute la dispute sur la de l'écrit. *Non agitur in hac Jansenistarum propositionum causa de scientia media, nec de pradeterminatione physica; sed de divinarum mandatorum possibilitate, de gratia sufficiente, de libertatis indifferencia, de sufficientia meritorum Christi, de gratia non necessitante.*

Enfin pour empêcher que les Thomistes n'apprehendassent quelque conséquence de ce Decret, on tâchoit de les satisfaire par cette plaisante raison; que la Bulle que l'on seroit contre les cinq propositions, ne les blesseroit pas davantage que le Concile de Trente. *Quid autem res seu causa pradeterminantium seu Thomistarum in integro relinquatur, etiam si quinque Janseniana illa propositiones Decreto Pontificis damnentur, vel quia jam damnata sunt, damnatas esse declaratur, manifestum est. Nempe ex hoc decreto non magis urgeri poterunt quàm modo urgentur ex Tridentino..... Nec minus facile contra novum illud decretum sese tueri poterunt, quàm modo contra Canones Tridentinos sese tuerunt.*

C'est ainsi que par ces honteuses calomnies on armoit à Rome les Cardinaux & les Consultants, qui n'avoient garde d'estre détrompez puisqu'ils n'entendoient qu'une partie.

Ce qui estoit incomparablement plus propre pour les surprendre, que s'ils n'en eussent entendu aucune. Et quand ils nous eussent ouï séparément, cela n'eust de rien servi, puisque ne sachant souvent ce que M. Hallier disoit, il ne nous estoit pas possible de le refuter; & que quand mesme nous l'aurions fait, il auroit en quelque sorte esté inutile, puisqu'il publioit que nous déguissions nos sentimens; & que c'estoit aux Jansenistes de France qu'il en vouloit. Il n'y eust eu qu'une Conference réglée qui eust pû le reduire à la raison, en l'obligeant de prouver les calomnies qu'il avançoit: mais on avoit trop prévenu le Pape contre cet unique moyen de terminer une dispute si pleine d'équivoque, & où l'on s'entrentendoit si peu. On ne nous l'a pas voulu accorder quelque instance que nous en aions faite pendant deux ans entiers. Mais ce qui a suivi n'a que trop justifié la nécessité qu'il y avoit de nous l'accorder.

Le mesme mardi de Pasques M. Hallier & ses collègues allèrent visiter M. le Comte de Rochefort qui estoit aussi arrivé à Rome un peu devant les festes. Ils eussent pu s'acquitter de cette visite dans un temps plus propre; car la pluie les avoit pris en chemin, & ils estoient tout à fait mouillés quand ils arriverent chez luy; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans leur entretien, fut que premierement ils luy demanderent du secours & de l'assistance dans leur affaire à cause (dirent-ils soit par raillerie ou autrement) de la venue du P. Desmares. Secondement qu'ils ne croioient pas qu'on nous donnât la communication de leurs Ecritures; mais qu'ils sçavoient bien que nous les avions. En troisieme lieu que c'estoit nous qui avions fait imprimer l'Ecrit des Thomistes du P. Annat, mais mutilé & défiguré (Je ne sçai s'il se peut faire une menagerie plus extravagante & plus à perte de veuë que celle-là). Et enfin ils avouèrent qu'à la vérité le P. Annat avoit tenu beaucoup de choses prestes avant leur arrivée, & qu'ils s'en estoient servis. Ce fut un homme qui se trouva à leur conference, qui me dit tout cela le lendemain.

M. l'Evesque de Borgo nous vint dire adieu le jeudi 17, avant que de partir pour s'en retourner à son Eveché; & il me dit qu'il croioit que le Pape avoit dessein de mander de dehors de Rome plusieurs personnes habiles & qualifiées, pour pouvoir prononcer sur nostre affaire un jugement solennel & ex cathedra: & que M. le C. Sachetti luy avoit dit, que c'estoit une chose fâcheuse qu'il n'y eust dans Rome plus de gens habiles & capables de la bien entendre, & d'en prononcer un jugement qui correspondit au mérite dont elle estoit.

CHAPITRE XVI.

Déclaration de nos sentimens touchant la grace suffisante de quelques-uns des Thomistes, agréée par les Peres de cet Ordre. Congregation tenue le 18 d'Avril par les cinq Cardinaux & par M. Albizzi, sans Consultants. Audience que nous poursuivions pour le P. Desmares & M. Manessier. Parole digne de remarque du Prince Gallican. Raison qui a obligé le Pape à vouloir que nous fussions entendus en sa présence.

LE 18 sur le soir je visitai le P. Réginald, qui me remit sur la proposition de leur grace suffisante, de laquelle je luy dis qu'il sçavoit allés nos sentimens, sçavoir que nous demeurions d'accord de la chose, que nous ne doutions point qu'il n'y eust de ces petites graces qui donnoient un commencement de bonne volonté, & de conversion, & outre lesquelles pour la conversion entiere il falloit une grace plus forte, efficace par elle-mesme pour cet effet, comme ces autres petites graces l'estoient pour le leur propre & particulier; mais que d'appeller ces petites graces-là suffisantes à l'égard de l'effet pour lequel ils leur donnoient ce nom, nous ne pouvions pas, parce qu'elles ne l'estoient pas effectivement, aiant encore besoin d'une autre grace pour agir effectivement; que c'estoit en ce sens qu'on prenoit le mot de suffisant dans le monde; & que l'autre notion du mot de suffisant qu'ils admettoient dans leur école pour un pouvoir dependant dans l'action d'une autre grace, y estant inconnue, c'estoit donner trop d'avantage aux Molinistes que de leur admettre un nom dont ils abusoient; mais qu'au reste ce n'estoit qu'une question de nom, puis-que nous accordions ce qu'ils entendoient sous le nom de suffisant, & qu'ils rejetoient tout ce que nous rejetions sous ce mesme mot: que lorsque l'on estoit d'accord de la chose, il ne falloit pas disputer des mots: que nous ne pouvions pas reconnoître que ces petites graces fussent données generalement à tous; & que nous ne dirions pas aussi qu'elles donnoient un pouvoir parfait, prochain & accompli, parce que l'on abusoit de ces mots aussi bien que de celui de suffisant, le monde entendant par là un pouvoir auquel il ne manque rien, quoique nous ne nussions point la chose qu'ils entendoient sous ces mots de pouvoir prochain. Qu'il n'auroit jamais de nous rien autre chose sur ce sujet, & que s'il y avoit des Peres de leur Ordre qui fussent capables de prendre le change sur ces verités, & de quitter le fond principal de la contestation dans lequel nous estions d'accord avec eux, nous ne laisse-

rions pas de poursuivre nostre pointe sans leur assistance, & que nous tâcherions de trouver allés de forces dans celle de la verité, pour venir à bout tout seuls de tous ceux qui la combattoient. Le P. Réginald tant ce jour-là, que deux jours après qu'il nous vint visiter, nous dit que les Peres de son Ordre ne souhaitoient de nous rien autre chose, après les sentimens dans lesquels je luy avois témoigné que nous estions, sinon que nous n'attaquassions pas les auteurs de leur Ordre qui avoient enseigné que cette grace suffisante outre laquelle une autre efficace pour bien agir estoit necessaire, estoit donnée à tout le monde & donnoit un certain pouvoir prochain qui ne fustoit pas pour agir. Nous luy répondismes que nous ne nous arrestions pas à ces disputes d'Ecole & qui n'estoient que de mots, & que nous n'avions nul dessein d'attaquer cette grace suffisante de quelques-uns de leurs auteurs, ny ce qu'ils en avoient enseigné, mais seulement celle de Molina dont la société des Jesuites faisoit profession: parce qu'il n'y avoit que celle-là que nous trouvaissions incompatible avec la foy de l'Eglise sur ce sujet.

Le mesme jour du vendredi 18 il se tint encore une nouvelle Congregation chez M. le C. Spada, où se trouverent avec luy les quatre autres Cardinaux qui en estoient, & avec eux M. Albizzi sans qu'il y eust aucun Consultant. Elle dura trois heures; & après qu'elle fut finie, M. le C. Pamphile demeura encore tres long temps tout seul avec M. le C. Spada. Voici un extrait du billet qui m'en fut écrit ce jour-là à la nuit par un excellent homme d'un des premiers Ordres qui soit dans l'Eglise. *Si è fatta hoggi la Congregazione de soli cinque Cardinali, essendovi intervenuto il Card. Cechin; se è stato anche, inimici crucis Christi (il appelloit ainsi M. Albizzi): si è cominciata alle 20 hore, e finita alle 23. è restato dopo il Cardinal Pamphile solo con lo Spada, & è notte, ne è partito. Credo sia per consigli domestici Pamphiliani.*

Un ami de l'un de ces Cardinaux, étant venu nous visiter le lundi 21, nous dit qu'il avoit dit à cette Eminence qu'il m'avoit voulu donner cent escus à la charge que je luy donnois tous les jours un tesson, jusqu'à ce que cette cause fust terminée; & ce Cardinal luy avoit reparti, qu'il y gagneroit beaucoup si je luy donnois tous les jours seulement un Jule, & qu'ils n'y entendoient tous rien.

Celuy qui m'avoit écrit le billet cy-dessus, nous vint aussi visiter, & il nous dit que le P. Aversa estoit allé voir un Prélat considerable de la Cour de Rome, & luy avoit dit qu'il avoit hautement protesté dans la Congregation qu'il avoit toute l'estime & la veneration imaginable pour la doctrine de S. Augustin, mais que

les cinq propositions *non habuerunt che fare con Sans' Agostino*, n'avoient rien de commun avec la doctrine de S. Augustin. Il me dit aussi qu'on se moquoit allés publiquement dans Rome, de ce que M. Albizzi qui n'estoit pas Theologien, fust secretaire de cette Congregation.

Enfin j'appris ce jour-là mesme, que l'illustre Pere Mulard estoit encore tout fraische-ment de retour à Rome. Il n'y fut pas long temps sans nous donner un sujet de divertissement par la plainte qu'il nous fit de ses bons amis : car l'ayant trouvé deux ou trois jours après chez M. l'Ambassadeur, il me vint joindre & me dire que M. Hallier & ses collegues estoient si importuns que de l'accuser de nous avoir donné cet écrit du P. Annat des Thomistes contre Janféiois; qu'ils en avoient fait plainte à M. le C. Barberin; & qu'il me prioit de témoigner à son Eminence que cela n'estoit pas.

Nous allâmes le jeudi 24 prier M. l'Ambassadeur de dire au Pape, quand il seroit le lendemain à son audience ordinaire; que le P. Desmares & M. Manessier desiroient le saluer en particulier avant que de paroître en public devant sa Sainteté, comme nous attendions tous les jours que nous y devions estre mandés; & de les faire appeler pour ce sujet s'il en avoit le temps comme il le faisoit allés souvent par rencontre en faveur des personnes qu'il vouloit faire expedier. M. l'Ambassadeur nous promit de fort bonne grace qu'il le feroit. Nous l'accompagnâmes le lendemain chez le Pape; & quand il sortit de son audience, il nous dit qu'il ne nous avoit pas oubliés, mais qu'il n'y avoit pas eu de moi de le pouvoir faire dans cette audience; & recommanda sur le champ au Maître de Chambre du Pape, de nous la faire avoir le dimanche qui suivoit. J'accompagnai le samedi le P. Desmares & M. Manessier dans une visite qu'ils firent au Maître de Chambre, pour l'obliger davantage à se souvenir le dimanche de la recommandation de M. l'Ambassadeur & à leur moiennier sans retardement cette audience.

Nous y allâmes tous cinq le dimanche; mais M. le Comte de Rochefort y ayant esté introduit le premier, il l'occupa toute entiere; & quand il en fust sorti le Pape n'en donna plus, parce qu'il vouloit sortir de bonne heure l'apres-dînée pour aller à la promenade. Pendant que M. le Comte de Rochefort estoit à son audience Monsignor Senzafono nous dit qu'il estoit fort étonné de la familiarité toute extraordinaire avec laquelle le P. Mulard avoit agi le matin avec ce Comte; & si nous n'eussions pas connu le P. Mulard ce qu'il nous en raconta ouës eust dauntant plus éton-

nés, que ce Comte nous aiant parlé au sortir de son audience dont il estoit tres satisfait, il nous demanda qui estoit un Cordelier qui luy avoit parlé le matin, & qui luy avoit dit qu'il estoit venu au secours de M. Hallier. Nous luy dismes qu'il ne falloit pas qu'il fust surpris de ce qu'il pouvoit avoir remarqué dans sa conduite; parce que c'estoit tout dire que de dire que c'estoit le P. Mulard. Il nous dit que ce Cordelier avoit esté de si mauvaise humeur ce jour-là, qu'il avoit pris querelle contre un Gentil-homme François qui s'estoit assis entre eux deux.

Le lundi 28 M. de Valcroissant & M. Angran demeurèrent au logis à leur ordinaire pour travailler sur les écritures que nous préparions, & j'accompagnai le P. Desmares & M. Manessier chez le Pape pour tâcher d'en avoir audience; aiant tous jugé qu'il suffisoit que je fusse avec eux pour les presenter à sa Sainteté, afin de ménager tousjours du temps à MM. de Valcroissant & Angran pour avancer ce qu'ils faisoient. Nous y allâmes tous trois le P. Desmares, M. Manessier & moy; & nous ne la pûmes pas avoir. Mais nous remarquâmes encore une chose plaisante du P. Mulard, sçavoir qu'il s'estoit fait écrire sur la liste de ceux qui la demandoient, en prenant la qualité de Predicateur du Roy tres Chretien. En attendant l'audience, nous nous entretinâmes allés long temps avec un homme qui estoit venu en poste trouver le Pape de la part de M. l'Archevesque d'Avignon pour quelque affaire pressée & importante, & après que nous eûmes beaucoup parlé de la doctrine que nous défendions & des persecutions & calomnies dont on se servoit pour la decrir, il nous consola en nous disant, que c'estoit une grande obligation qu'oo avoit à Dieu, quand on estoit du nombre de ceux qui connoissoient sa verité, & qui enduroient quelque chose pour sa deffence.

Nous retournâmes encore le mardi 29 à l'antichambre du Pape. Comme je parlois en attendant l'audience, des matieres de nos contestations & des égaremens des Jesuites, avec le General des Carmes Deschaussés qui en estoit fort sçavant, en presence de M. le Réfident de Modene & de deux ou trois Prélats Romains qui nous écoutoient; M. le Prince Gallicane se vint aussi joindre à nous. Il nous écouta fort paisiblement aussi-bien que les autres sans dire mot, jusqu'à ce qu'enfin aiant esté obligés de finir, parce qu'on appelloit à l'audience ce General, le Prince Gallicane pour confirmer tout ce que ce General venoit de dire, dit une parole à mon gré tout à fait belle & remarquable. *Le seul nom*, dit-il, *de la chose dont on parle fait voir tout ce qu'on a dit;*

parce que pour ce qui est de la justice, on est obligé de la faire à tout le monde; mais quand il s'agit de grace, on ne la doit à personne, & on ne la fait qu'à qui l'en veut. Je le congratulai de cette bonne pensée; & je luy dis qu'il n'en falloit pas davantage pour décider toutes nos contestations. Si-tost que le General des Carmes fust entré à l'audience, on en ferma la porte, & on congédia tout le monde pour ce jour-là.

J'accompagnai l'après-dînée le P. Desmares & M. Manesier dans la visite qu'ils rendirent à M. Gueffier, & nous nous ouvrimmes tout à fait à luy sur la nécessité qu'il y avoit de nous entendre contradictoirement nos parties & nous tant de vive voix que par écrit, & sur la honte qu'il y avoit pour ceux de qui cela dependoit, d'estre si long temps à l'accorder.

J'en entretins aussi Monseigneur Fagnani dans une visite que je luy rendis en particulier en ce temps-là, parce que comme je luy dis, hors cela il n'estoit pas possible de pouvoir rien vider de nos affaires. Il me dit que ces disputes n'avoient pas de fin. Je luy dis que nous ne demandions pas de ces sortes de disputes Scholastiques qui ne finissoient jamais; & comme il vit ma pensée, il la prévint en disant, mais de ces conférences, *Congressi me i quali si portano Canoni de Concigli, luoghi de Santi Padri, principalmente de Sant' Agostino, Decisions de Pensees, &c.* DE CES CONFÉRENCES, dit-il, dans lesquelles on produis des Canons des Conciles, des passages des Saints Peres principalement de Saint Augustin, des Decisions des Papes & d'autres preuves de cette sorte, comme de l'Ecriture & du reste. Je luy dis qu'il prevenoit ma pensée; & il me répondit que si le Pape luy parloit de cette affaire, qu'il porteroit autant qu'il pourroit sa Sainteté à faire de ces Conférences, *simili Congressi*.

Mais c'estoient ces mêmes Conférences que nos adversaires vouloient empêcher. Toutes leurs affaires estoient desja faites. Ils ne demandoient qu'à partir de Rome & à s'en revenir en France. Un voiturin dit le 29 de ce mois là, à un Abbé François de nos amis particuliers, qu'il avoit esté celui qui avoit conduit à Rome M. Hallier & ses Collegues à leur arrivée; & que ne pouvant pas les accompagner à leur retour, il leur avoit mené un de ses compagnons pour en traiter avec eux; & qu'ils faisoient estat de partir s'ils pouvoient vers la Pentecoste. Et le trentième un Abbé Italien me dit que le Secrétaire de M. le C. Ghiggi luy avoit dit, que ces Messieurs demandoient qu'on expédiât l'affaire au plus-tost, *che si sbrighi*; que nous voulions les laisser par nos détours; qu'ils avoient des affaires qui les obligeoient de s'en retourner en France. Que M. Joisel disoit pour ses raisons particulières,

qu'il estoit obligé de prescher le Careme l'année suivante, & qu'il n'avoit pas encore commencé ses sermons.

Je vis ce jour là même dernier Avril un homme admirablement intelligent, qui me dit qu'il ne falloit point que nous nous persuadassions que ce fust ny les instances de M. l'Ambassadeur, ny les remontrances de nos mémoires qui eussent fait venir au Pape la volonté de nous entendre; qu'il l'avoit témoignée tant que le Careme avoit duré; Que cela ne venoit que de ce que M. Albizzi s'estoit mis en teste, qu'afin de suivre les formes ordinaires de son Tribunal de l'Inquisition, il falloit pratiquer devant le Pape, tout ce qui avoit esté pratiqué devant les Cardinaux chez Spada; & que M. Hallier & ses Collegues y aiant esté entendus, il avoit dit au Pape qu'il falloit qu'ils fussent aussi entendus devant sa Sainteté. Que le Pape s'estant veu pressé dessous par M. Albizzi, avoit enfin dit qu'il le feroit; mais qu'il vouloit entendre les uns & les autres, *vogliamo sentire gli uni e gli altri*. Que M. Albizzi aiant en suite apprehendé, que cela ne donnast occasion aux conférences que nous demandions; & craignant aussi la force des choses, qu'il voiroit bien comme nous parlions que nous avions à dire; avoit cessé de presser le Pape d'entendre M. Hallier & ses Collegues; & que cela nous avoit aussi fait oublier par sa Sainteté, & avoit esté cause qu'on nous avoit laissés en repos depuis les festes, au lieu que durant le Careme on nous devoit appeler devant sa Sainteté, si-tost qu'elles seroient passées.

CHAPITRE XVII.

Des lettres qui me furent écrites de Paris durant tout ce mois d'Avril sur l'estat où l'on se voit que cette affaire estoit à Rome.

Quoyque toutes les lettres qu'on m'écrivait à Paris durant ce mois là, ne contiennent rien de considerable qui soit different de ce qui se passoit à Rome; mais soient seulement des réflexions sur la conduite qu'on y gardoit dans nostre affaire, & des témoignages tant des triomphes que nos adversaires faisoient desja par tout de la Censure des Propositions dont ils estoient assurés, que de la constance & moderation Chrestienne avec laquelle nous continuions d'en poursuivre l'examen & d'esperer dans la protection divine: elles me semblent neantmoins si propres pour justifier au Public & à la posterité, l'innocence de nostre doctrine aussi bien que celle de nostre conduite, que je ne puis m'empêcher d'en inserer icy quelques-unes des principales.

J'en recevois en ce temps là de M. de Sainte-Beuve

Beuve tous les ordinaires ; & tant pour cela , qu'à cause de sa qualité & de sa capacité si connues par tout le monde ; tant parce qu'il alloit toujours droit à la substance de l'affaire , que parce qu'il le faisoit avec une si grande sincerité , ce seront celles que je produirai icy les premières & quasi les seules.

Voicy les termes de celle du quatrième.

MONSIEUR,

Vostre style concis me dit plus de choses que lorsque vous estes diffus. Vostre silence mesme me parle ; & d'autant que vous ne m'avez rien mandé , vous m'avez appris que vous vous estes trouvé fort empêché , & que vous n'avez pas esté sans crainte. Pour moy , Monsieur, aussi-tost j'ai eu peine de vostre abatement, mais je n'ay point appréhendé que l'évenement de cette Congregation, qui se devoit tenir devant sa Sainteté, nous fust désavantageux. La force de la vérité, l'assistance du S. Esprit sur le Pape, la grandeur de l'esprit de sa Sainteté, l'érudition & la generosité des principaux Consultants, l'intérêt qu'ont les Dominicains dans les nôtres, & la multitude des sçavans qui sont dans nostre sentiment m'empêchent de rien craindre ; & me font tout espérer au cas qu'on en vienne jusqu'à la définition. Vous ne sçauriez allés vous figurer combien nos adversaires redoutent l'intervention des Dominicains. Ils disent aux uns qu'ils sont assurés que le P. General des Jacobins n'entrera point en cause, & qu'il se contentera si l'on luy promet de mettre dans la Bulle que le Pape ne prétend en rien prejudicier à la doctrine de S. Thomas. Et ce discours a esté fait par un Jesuite nommé le P. le Cointes Compagnon du P. Paulin Confesseur du Roy. Mais en mesme temps qu'ils parlent de la sorte, leurs Predicateurs prêchent au désavantage de la grace efficace, comme un P. Mimbourg à S. Germain de l'Auxerrois & le P. de Lingen des à S. Gervais. Aux autres ils disent que les Dominicains ne sont point d'accord avec nous ; & ce discours se répand en Sorbonne & vient de Rome. M. Lagault a écrit à M. du Val comme une personne qui espère tout, & la seule chose qui fait qu'il est considerable dans ses esperances, c'est qu'on dit que ce qu'il mande ordinairement devoir arriver dans un temps, arrive au temps auquel il se promet qu'il pourra arriver, témoin les prières ordonnées par sa Sainteté. M. du Val plus de quinze jours auparavant vostre dernière nous avoit dit que le Pape seroit faire des prières, & qu'en suite sans entendre les parties qu'il prononceroit, & qu'en France il seroit obéi. Mais tout cela ne me met pas beaucoup en inquié-

tude. Que sa Sainteté prononce s'il luy plaist ; faut qu'elle distingue les sens, si elle ne veut mettre de l'huile sur le feu, car ce seroit une nouvelle contestation plus violente que la première pour sçavoir en quel sens les Propositions auroient esté condamnées. Et si elle les distingue, il faut de nécessité que nos adversaires y succombent : Car nostre sens ne peut recevoir d'atteinte, puisqu'il n'est autre que celui de la grace efficace. Et c'est ce que j'ai chargé de vous mander, & que je fais de tout mon pouvoir, qui est, Monsieur, que s'il arrivoit qu'on fust une Bulle qui condamnast les Propositions sans distinguer & mettre hautement à couvert le sens de la grace efficace ; & que vous fassiez toutes les instances & poursuittes possibles, pour faire que le Pape s'explique, & s'expliquant qu'il ne laisse aucune semence de division à cette occasion. C'est ce que Messieurs les Prélats m'ont commandé de vous écrire fortement ; & particulièrement de joindre avec vous tant que faire se pourra tous les disciples de S. Thomas. Car il ne sera point dit qu'on nous opprime injustement ; qu'après avoir malicieusement forgé des Propositions pour nous noircir, on couronne cette malice par une Bulle équivoque, & que nous nous en taisions. Je suis, &c.

Le mesme jour M. Brouffe m'en écrivit une dont voicy aussi les termes.

A Paris le 4 Avril 1653.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je ne vous écrivis point vendredi dernier, parce que comme je n'avois rien de nouveau à vous dire, je me trouvai tellement embrouillé d'affaires que je ne m'avisai pas qu'il fust jour d'ordinaire, que lorsqu'il n'estoit plus temps. Nos adversaires sont plus insolents que jamais, & l'on peut leur appliquer à la lettre ces paroles de l'Ecriture : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper*. Vous verrez par une lettre qu'on m'a écrite de Lion, ce qu'ils prêchent en cette ville-là ; de ce costé c'est encore pis. Le P. Mimbourg n'a fait à S. Germain de l'Auxerrois qu'une perpetuelle satire contre S. Augustin & ses disciples, qui sont toujours ces nouveaux Heretiques. Il attire le monde par ses insolences, comme faisoit autrefois le P. Nôiet contre le livre de la frequente Communion. La semaine dernière a esté toute de l'économie de la grace & de la predestination, où il a dit des choses auxquelles Pelage ne pensa jamais : jusque-là qu'il a posé pour un fondement & principe en matiere de Religion & de foy, qu'il falloit demeurer ferme sur ce que

» les sens & la raison nous demostroient; parce
 » que ce sont les deux lumières que Dieu nous a
 » données pour nostre conduite. Le Concierge
 » de l'hôtel de Villeroy, qui reçoit & distribue
 » les lettres de M. Hallier, dit ces jours passés à
 » un mien ami, que l'homme dudit sieur Hal-
 » lier luy mandoit que ces Janfenistes estoient
 » pires que ne fut jamais Calvin, qu'ils leur don-
 » noient tant de peines & de détours, que cela
 » n'estoit pas croiable. Le sieur Lagault a man-
 » dé à un sien parent qu'il reviendrait bien-tost,
 » parce qu'il n'y avoit plus rien à faire en ce
 » pays-là. Je ne fus pas mardiau *prima mensis*,
 » & je n'ai vu personne qui m'en ait dit des
 » nouvelles. Je saluë tous nos chers freres, &
 » bons amis, & je suis de tout mon cœur, &c.

Et voicy ce que celui qui m'écrivait sou-
 vent en Latin, me mandoit touchant ce qui
 se passoit alors à Rome; par la lettre du mesme
 jour quatrième d'Avril.

*Quid ex posterioribus tuis colligere debeam non
 certo scio. Quamquam enim causam hanc termi-
 nari optandum est, tamen ut ex aliorum relatio-
 ne audio, non ea finienda contra veritatem inveni-
 qua omnino equa videri possit. In consilium ad-
 maturus (si quibusdam credamus) solum is, qui
 cum Palavicino sentit & Albio; ceteri jubentur
 ex scripto sententiam dicere. Brevis ita impe-
 ratur, ne omnia exponere liceat. Tu non audis,
 Dominici non admittuntur, qui tunc tandem
 rebus suis & doctrina providere in animum indu-
 xerunt. Fortè isti satisfactum putabunt qui ma-
 xime illorum odere sententiam, si declarent nulle
 se quicquam præjudicare Thomistarum opinionum,
 & hac clausula & ambiguitate verborum se
 tegent. Dum Jesuita in omnes adversarios gratia
 Molinistica pronuntiatus esse contendit: ac cer-
 tè nihil est ejusmodi equivocatione his indignum,
 in qui se doctrina & fidei Moderatores supremos
 apud omnes haberi velint. Clarè pronuntiandum
 est, veritatem lucem amat, neque unquam apud
 majores nostros & primos Ecclesie fundatores in
 more positum fuit, ut verborum circuitu homi-
 nibus illuderent, ne quisquam damnatus videretur,
 dum utraque pars diversa sententiam, tan-
 quam damnata accusatur ab adversariis. Hac
 arte si prudentiam humanam olim Ecclesia sequi
 voluisset, Arrianorum querelam sedavisset; sed
 non Arrianum solum dogma respuit, sed evellere
 radices ipsas sollicita, ambigua distincta, prohibita
 bona, mala clarè condemnavit. Olim quod de una
 vel pluribus in Christo voluntatibus filere juberet,
 à Constantinopolitano Concilio legatur damnatus
 Honorius; & experientia manifestum factum est,
 Molinistarum deliria, quia omnino præcisa non
 sunt, jam nobis obtrudis tanquam doctrinam Eccle-
 siæ, quorum impudenti audacia resisti dum non*

*poterit, nisi quia merentur. Censura notentur: tam
 mendumque est ne dum pacem queramus, veri-
 tatem amittamus, brevique quod de Arrianismo
 dixit Hieronymus, stupet verbum se solum esse Pe-
 lagianum: sed ista curret quibus inest malis præ-
 scindendi auctoritas; nos Deum obsecramus.*

Voicy celle du onzième de M. de Sainte-
 Beuve.

MONSIEUR,

Il y a aujourd'huy un an que sortant de ta-
 ble je parlai à M. Hallier en présence de M. du
 Val de son voyage de Rome, & que je luy en
 dis toutes mes pensées comme son ami; mais il
 estoit pour lors par trop engagé pour suivre
 mon sentiment. Il est maintenant, comme je
 l'espère, à la veille de reconnoître que ce que
 je luy disois, ne parloit que d'une personne
 affectionnée à la verité & liée d'amitié avec
 luy de longue main. Car si le Pape prononce
 & qu'il mette à couvrir nostre sens, que luy
 restera-t-il de toutes ses peines sinon de la con-
 fusion, & il passera chez toutes les personnes
 éclairées pour un grand brouillon. Que si la
 Sainteté ne prononce pas; je ne vois pas avec
 quel front il pourra retourner en France. Car
 de dire que le Pape prononce sans mettre à
 couvrir le sens de la grace efficace, c'est ce qui
 n'a pas la moindre apparence. On n'a pas lieu
 de craindre ce coup-là d'un homme si sage, si
 prudent, si consommé & si amateur de la paix.
 Pour moy, Monsieur, je tiens pour tout af-
 seuré que si Sainteté prononcera, elle le doit
 dans cette conjoncture présente, en laquelle
 tout le Clergé de France est à ses pieds, & luy
 demande une decision avec une soumission
 toute extraordinaire, puisque c'est sans vou-
 loir rien prononcer. Rome ne doit pas perdre
 cette occasion, qui n'a jamais eue si semblable.
 Mais aussi j'estime que la definition sera si pru-
 dente, que personne n'aura lieu de s'en plain-
 dre: autrement ce ne seroit pas se servir de
 l'avantage que nous luy présentons. Et com-
 me nous disons que les propositions ne sont
 pas nostres, qu'elles sont équivoques, qu'el-
 les ont des sens tres mauvais, mais qu'el-
 les en ont un tres bon qui est de Saint Au-
 gustin & de Saint Thomas; je me persuade
 que le Pape prononcera que ces Propositions
 ne pourront estre soutenues que dans ce sens
 & avec explication, & non pas toutes nuës,
 à cause que comme telles, elles ont de tres
 mauvais sens: s'il fait cela, les Jésuites pen-
 sront avoir leur compte, & n'oseront rien dire;
 & nous ayant le nostre, nous aurons tout sujet
 d'estre contents & de maintenir hautement la
 definition du Pape. Et je ne vois point qu'il
 puisse

» puisse prononcer d'une autre maniere, sans
 » faire tort à l'autorité du S. Siege, à la verité,
 » & à la propre personne. J'espere beaucoup des
 » prieres continuelles qui se font dans toutes les
 » Eglises de Rome pour cet effet. Je ne crains
 » rien de l'opposition des Cardinaux. J'attens
 » tout après Dieu de la force de l'esprit de sa
 » Sainteté, de l'érudition des Consulteurs disci-
 » ples de S. Augustin, & de vos soins. Il n'y a
 » qu'une chose à faire, qui est de bien faire con-
 » noître au Pape, que lorsqu'on n'a peu trouver
 » rien à redire à nostre doctrine, on nous a voulu
 » noircir par ces Propositions équivoques; qu'on
 » continuera dans ce mesme esprit, taschant d'en
 » faire autant par la Bulle qui interviendra; &
 » partant supplier sa Sainteté, qu'un autre qu'Al-
 » bizzi nostre plus opposée partie soit commis
 » pour la dresser, qu'elle soit veüe & examinée
 » meurement avant que de paroître, tant par sa
 » Sainteté que par les Augustins & Jacobins,
 » puisqu'elle a prononcé dès la premiere Con-
 » gregation, qu'elle n'entendoit pas que dans
 » tout le cours de cette affaire, il se fust rien au
 » prejudice de la doctrine de S. Augustin & S.
 » Thomas, & qu'elle contienne nos memoriaux
 » & la substance des lettres de nos Prelats. Que
 » si, Monsieur, Dieu permettoit qu'il y eust
 » quelque obscurité dans la Bulle qui interven-
 » dra, dont nos adversaires pourroient abuser,
 » j'ai charge en ce cas de Nolleigneurs de vous
 » dire d'insister vers sa Sainteté en leur nom,
 » jusqu'à ce que le tout soit prononcé & ex-
 » pliqué avec telle netteté que nous puissions
 » demeurer en paix, en consequence du ju-
 » gement de sa Sainteté. Je suis de tout mon
 » cœur, &c.

Voicy celle du 18 du mesme M. de Sainte-
 Beuve.

MONSIEUR,

» Si M. Hallier & ses collegues ont demeuré
 » à Rome plus long temps qu'ils ne s'estoient
 » proposé, vostre mal-heur en a esté la cause.
 » M. Lagault a mandé à M. le Moyné que son
 » emploi estant celuy de chanter le *Salve*, il es-
 » toit obligé de séjourner à Rome pour chan-
 » ter celuy du *Jansenisme*. Je vous avoué que
 » quand ce discours m'a esté rapporté, je n'ai pu
 » m'empêcher de dire que cette pensée estoit
 » digne d'un Moliniste, & qu'il falloit leur par-
 » donner une saillie d'esperance imaginaire,
 » puisqu'ils n'ont point de fondement d'en avoir
 » une véritable. Laissons à ces Messieurs la ja-
 » ctance pour partage, tandis que nous travail-
 » lons fortement pour la defense de la verité.
 » Ils sont les bons amis de ceux qui sont égarés,
 » parce qu'ils ont esté les adorateurs de leur na-

ture. Supportons-les tandis qu'ils s'évanou-
 » ront dans leur propre pensée, & demandons
 » à Dieu pour eux que l'esprit d'erreur ne les
 » domine plus. Vous me surprenés quand vous
 » me dites que les Consulteurs n'ont point veu
 » vos premieres écritures; mais j'attends de
 » vostre vigilance qu'ils seront à l'avenir tous en-
 » particulier informés du merite de nostre cau-
 » se. Que nos adversaires suient de comparois-
 » tre contradictoirement à Rome, c'est une
 » preuve de la foiblesse de leur cause; mais qu'ils
 » se vantent d'avoir des exemples pour justifier
 » que quand des personnes sont noircies comme
 » enseignant une mauvaise doctrine, elles ne
 » doivent point estre entendues; c'est ce qui ne
 » peut passer que pour une ignorance grossiere
 » ou bien pour une malice démesurée. Il ne sera
 » pas nécessaire de beaucoup travailler pour les
 » convaincre; la Congregation de *Auxiliis* & les
 » Conciles sont des preuves peremptoires de la
 » fausseté des choses qu'ils avancent si hardi-
 » ment. Je me mettrois en peine du retarde-
 » ment des Dominicains, n'estoit que j'apprens
 » que le P. General est allé le jour mesme de
 » vostre dernière pour demander audience. Je
 » suis, &c.

Et voicy comme le mesme M. de Sainte-
 Beuve commence la sienne du 25 en me par-
 lant de cette mesme intervention.

MONSIEUR,

» Permettés moy de vous demander d'où
 » vient que vous ne me mandez rien des Domi-
 » nicains? Est-ce qu'ils abandonnent nostre cau-
 » se, ou bien si c'est un mystere qui nous doit
 » estre caché? Parlés nous franchement, Mon-
 » sieur, & sçachés que si nous nous rejouissons
 » de leur union, nous ne nous découragerons
 » point de leur froideur. Ils peuvent tellement
 » servir à la cause, que la cause n'a pourtant que
 » faire d'eux: car c'est la cause de la verité, &
 » Dieu est la verité, lequel n'a affaire ny de nos
 » biens ny de nos soins. J'ai leu
 » vostre lettre à M. de Chalons; mais je ne vois
 » pas qu'il faille penser à ce que vous proposés,
 » jusqu'à ce que sa Sainteté ait donné une Con-
 » gregation solennelle semblable à celle de *Au-
 » xiliis*; si je ne me flatte point, il me semble
 » que ce qui s'y est fait y est une parfaite disposi-
 » tion. On nous menace icy d'une Censure dans
 » huit jours, & on nous debite que le Pape la
 » doit faire in *Cana Domini*; mais nous sommes
 » fort intrepides. Je suis, &c.

Un autre Docteur de mes amis m'écrivoit le
 18 du mesme mois en ces termes. Les Molini-
 stes assurent que nous sommes condamnés, & que

« que tout ce qui se fait avec tant de solenni-
 « té ne se fait que pour rendre le jugement plus
 « célèbre & plus puissant contre nous. Jamais je
 « ne les aientendu parler, comme ils l'ont de-
 « puis que le dernier ordinaire est arrivé. J'ai des
 « conjectures assurées que vos trois Antagoni-
 « stes l'ont écrit en cette ville.
 « Et la même personne faisant par une autre
 « lettre une réflexion générale sur la manière
 « dont l'affaire se conduisoit à Rome, me disoit
 « après beaucoup de plaintes & d'amertumes
 « dont il m'écrivoit qu'il avoit le cœur rempli.
 « Est-il possible, me disoit-il, que la vérité soit
 « si mal servie dans le lieu où elle devoit être
 « comme dans son trofne, & d'où ses ennemis
 « ne la devoient regarder qu'en tremblant ? Il
 « faut espérer que Dieu confondra tous ceux qui
 « la maltraitent ainsi, & qu'un jour elle sera
 « comme un puissant Rocher qui s'arrachera
 « pour les accabler au moins si ce n'est dans ce
 « monde, ce sera dans celui où toutes les choses
 « les plus cachées seront révélées.

CHAPITRE XVIII.

*De la première nouvelle assurée que je reçus le
 4 jour de May que la Constitution étoit faite
 contre les cinq propositions. Et de l'audience
 que le P. Desmares & M. Maneslier eurent ce
 jour-là du Pape.*

LE premier jour de May étant arrivé le
 jeudi, j'appris que la fesse des deux Apô-
 tres qu'on solennise ce jour-là, n'empêchoit
 pas l'assemblée du S. Office devant le Pape.
 J'appris aussi que M. Hallier & ses Collègues,
 n'étoient pas seulement allés au logis de M. le
 C. Spada pour le cortéger en allant à Monte-
 caval, mais aussi qu'ils l'avoient attendu au
 retour, & l'avoient reconduit chez lui; &
 qu'après l'avoir remis chez lui ils étoient re-
 venus au Gesù visiter quelques Jésuites. Tout
 cela veut dire la plus étroite correspondance &
 dépendance entre tous ceux dont je parle que
 l'on puisse imaginer.

Le dimanche quatrième je reçus dès le ma-
 tin une visite d'un homme des mieux instruits,
 qui m'assura qu'il y avoit une Bulle ou Consti-
 tution dressée par laquelle les propositions éto-
 ient condamnées; & je ne puis douter que
 ce ne fût celle-là même qui a été publiée
 depuis. Nous étions prêts de sortir le P. Des-
 mares, M. Maneslier, & moy, pour aller de-
 mander l'audience à l'antichambre du Pape.
 Je remontai pour prendre & avoir sur moy la
 lettre des Evêques du 24 de Février que nous
 n'avions encore point voulu lui rendre de-
 peur d'irriter les esprits, & je pris tout seul ré-
 solution de la rendre à sa Sainteté, si nous lui
 parlions, voyant qu'il n'étoit plus temps de
 rien ménager. Je ne voulus point consister

mes nouveaux Collègues par la mauvaise nou-
 velle que je venois de recevoir. C'est pour-
 quoy sans leur rien dire de ce que j'avois appris
 avant que de sortir, quand nous fûmes à moi-
 tié chemin de Montecaval, je les priai d'aller
 tousjours devant à l'antichambre du Pape, les
 assurant que j'y serois aussi-tôt qu'eux; mais
 qu'il falloit que je fîsse une petite visite pour
 l'affaire même qui nous y menoit. C'estoit
 pour aller dire à celui de tous nos amis qui
 nous avoit le plus déconseillé de rendre cette
 lettre de peur d'aggraver les esprits, que je l'al-
 lois rendre puisque la condamnation étoit
 faite, & qu'il n'y avoit plus rien capable de la
 détourner qu'une remontrance forte & puis-
 sante, comme étoit celle qui étoit dans cette
 lettre. Cet ami fut bien surpris de l'assurance
 avec laquelle je lui parlois de l'avis que je ve-
 nois de recevoir; & supposé qu'il fût vrai,
 comme je l'en assureois, il consentit que je
 rendisse cette lettre, puisqu'elle ne pouvoit
 plus rien gâter.

Je rejoins incontinent le P. Desmares &
 M. Maneslier à l'antichambre du Pape, & le
 Maître de Chambre m'ayant demandé com-
 ment il nous écrivoit, je lui dis qu'il y mist
*I Doctores novamente arrovati, LES Docteurs
 nouvellement arrivés*, n'ayant pas le moindre
 doute que devant être leur introducteur, je
 ne fusse aussi compris dans cette demande. Ils
 furent appelés les premiers incontinent après
 la Messe du Pape; & comme je m'attendois
 sans difficulté à les introduire, j'entrai avec
 eux dans la première antichambre secrète qui
 joint immédiatement la chambre où le Pape
 donne ses audiences. Mais le Maître de Cham-
 bre me dit qu'il n'avoit fait *l'ambasciata, l'am-
 bassade*, que pour eux deux, c'est à dire qu'il
 n'avoit parlé au Pape que d'eux deux, & qu'il
 n'osoit pas me faire entrer avec eux, qu'il ne
 l'eût auparavant demandé au Pape. Je crus
 sur le champ, qu'il valoit mieux les laisser en-
 trer eux seuls que de faire retourner le Maître
 de Chambre vers le Pape, pour lui dire que
 je demandois aussi à entrer avec eux; de sorte
 que je me retirai dans l'antichambre commu-
 ne, avec la lettre dans ma poche que j'eusse
 rendue au Pape si j'eusse aussi été admis à l'au-
 dience, & j'y laissai aller le P. Desmares &
 M. Maneslier tous seuls. Ils y furent trois
 quarts d'heure. Je ne puis mieux rapporter ce
 qui y fust dit de part & d'autre, que par la
 lettre qu'ils en écrivirent le lendemain à Mes-
 seigneurs nos Evêques que voici.

MESSEIGNEURS,

Depuis nostre arrivée en cette ville, nous
 nous sommes occupés principalement à deux
 choses.

» choses. La premiere a esté de revoir les écritures que Messieurs l'Abbé de Valcroissant, de Saint-Amour, & Angran, avoient disposées, afin de les signer conjointement avec eux & les tenir prestes pour estre présentées au Pape quand il luy plairoit de nous entendre. La seconde chose a esté d'obtenir audience de sa Sainteté. L'ayant obtenu hier au matin, nous dismes à nostre Saint Pere, que Messieurs nos collègues vous aiant représenté, Messieurs, que dans l'esperance que sa Sainteté établiroit une Congregation solennelle, où ils pussent defendre contradictoirement le sens véritable des cinq propositions fameuses suivant la doctrine de S. Augustin en presence de leurs parties & devant le Tribunal Apostolique de sa Sainteté, ils prévoioient que dans la suite des Conférences ils pourroient avoir besoin de quelque secours afin de satisfaire plus aisément & plus promptement aux devoirs de leur commission; vous nous aviez envoyés non seulement à ce dessein, mais encore afin que nous fissions de vostre part de nouvelles instances à sa Sainteté pour l'établissement d'une Congregation telle que vous luy aviez fait demander il y a plusieurs mois par nos Collègues.

» Nostre Saint Pere nous répondit que pour satisfaire au desir des Evêques de France qui demandoient son jugement touchant les cinq propositions, il avoit assemblé ses Theologiens, & les avoit ouïs plusieurs fois avec grand soin & grande patience sur les sens de ces propositions; & que non content de cela, il avoit indiqué des prières publiques, afin d'obtenir de Dieu la lumière nécessaire pour donner son jugement sur les propositions. Qu'au reste il esperoit de rendre la paix à l'Eglise par d'autres voies que par celles des disputes. Nous repliquâmes que nous avions recours au Saint Siege afin d'obtenir cette paix; mais que ceux de Messieurs les Evêques de France qui nous y avoient envoyés pour la procurer, desiroient avec tous les gens de bien que cette paix fust véritable, solide, & permanente; ce que l'on n'avoit pas sujet d'esperer dans les circonstances présentes sans l'établissement de la Congregation solennelle que nous demandions tres-humblement à sa Sainteté. Elle nous repartit que le premier & souverain Vicaire de Jesus-Christ n'estoit point obligé d'examiner toutes choses par la dispute; Que c'estoit assés qu'il prît les moiens qu'il jugeoit convenables pour former son jugement sur les controverses qu'on luy propoisoit, & qu'après cela nous devions croire que l'inspiration de Dieu ne luy manqueroit point pour connoître le fond des choses contestées, & pour les decider infailliblement; & que la verité de ces decrets dependoit seulement, *seulement*, de cette inspiration divine.

Nostre repliche fut, Messieurs, que nostre demande s'accordoit tres bien avec la croyance que nous avions que Dieu veuille particulièrement sur le Saint Siege, puisque nous regardions comme un effet visible de cette vigilance divine, qu'il ait plu à Dieu d'inspirer aux Evêques de France la pensée & le soin d'avertir sa Sainteté de la conspiration qui se faisoit contre la doctrine de S. Augustin & de l'Eglise; ce que nous promettons à sa Sainteté de justifier devant elle en presence de nos adversaires par des témoignages sans reproche & par des preuves invincibles. Que s'il plaisoit à sa Sainteté d'en faire l'épreuve, nous esperions qu'elle connoistroit nostre sincerité & la mauvaise foy de nos adversaires, que cela se pouvoit connoître par la seule lecture des soixante passages de S. Augustin qu'ils ont produits contre la premiere proposition, dont il ne s'en trouvoit pas un qui ne fust une preuve ou de leur ignorance ou de leur infidelité; les uns estant allegués impertinemment, les autres pris à contre-sens, & quelques-uns mutiles & corrompus, comme nous elions prests d'en faire la demonstration en presence de nos parties, & de les en convaincre devant le Saint Siege.

Vous supposés toujours, dit le Pape, que vous aiez des adversaires à combattre; cela n'est pas. Les autres Docteurs qui sont icy pour avoir nostre jugement touchant les cinq propositions, ne se disent pas vos parties, ny ne demandent pas d'estre ouïs contradictoirement. Il faut bien, répondîmes nous, qu'ils soient nos parties, puisqu'ils produisent des objections contre la doctrine que nous soutenons estre Catholique. Mais de plus Vostre Sainteté nous permettra, s'il luy plaît, de dire, que nous reconnoissons pour adversaires & pour parties tous ceux qui combattent l'autorité & la doctrine de S. Augustin. Or elles sont combattues visiblement, & par les Docteurs qui ont forgé les cinq propositions, & par ceux qui en poursuivent avec eux la Censure; mais principalement par les Jésuites, dont les livres imprimés avec l'approbation des Superieurs, & les declamations publiques, tendent à ruiner entièrement l'autorité si bien établie & la doctrine si orthodoxe de ce grand Saint. Il ne faut pas s'étonner si nos adversaires ne demandent pas à vostre Sainteté d'estre entendus contradictoirement en presence des disciples de S. Augustin; ils craignent d'estre convaincus de renverser une doctrine dont les défenseurs ont trouvé tant de fois leur azile dans le S. Siege, qui l'a canonisée par ses decrets. Voilà pourquoy ils emploient aujourd'hui tous leurs artifices & toutes leurs intrigues, pour empêcher que vostre Sainteté ne

« les oblige à se défendre devant elle, des justes
« reproches que nous avons à faire contre eux &
« contre leur doctrine pernicieuse.

« Mais, reprit le Saint Pere, il n'est pas be-
« soin d'entrer en dispute avec ceux que vous
« appellés vos parties; il ne s'agit pas d'un pro-
« pos, mais seulement de qualifier des propo-
« sitions. Cela suffit pour donner la paix à l'Egli-
« se, & nous espérons que les contestations é-
« meues sur le sujet des cinq propositions, ces-
« seront aussi-tôt que le S. Siege aura parlé,
« comme il est arrivé dans la controverse qui
« avoit divisé les esprits touchant l'autorité de
« S. Pierre & de S. Paul. Si j'ordonnois une
« conférence telle que vous la demandés, les
« disputes seroient infinies; il viendrait icy des
« Theologiens de toutes parts; je veux termi-
« ner promptement cette affaire & sans bruit.
« Après avoir apporté toutes les diligences que
« j'ai cru nécessaires pour en connoître le fond,
« il ne faut pas douter que le Saint Esprit ne
« me communique les lumières dont j'aurai be-
« soin pour en juger selon la vérité.

« Ce fut alors que nous prîmes la liberté de
« dire, Nous supplions tres-humblement vos-
« tre Sainteté de vouloir adjouter une diligence
« à toutes celles qu'elle a faites; à sçavoir l'éta-
« blissement d'une Congregation solennelle,
« où les vérités importantes dont il est question,
« puissent estre éclaircies & confirmées. Il s'agit
« aujourd'hui de maintenir la doctrine ortho-
« doxe de S. Augustin, que nos adversaires com-
« battent par le mauvais sens qu'ils donnent eux
« cinq propositions dont ils pressent & sollici-
« tent la Censure, afin de flétrir par les conse-
« quences qu'ils en tireront l'autorité & les sen-
« timens Catholiques du Saint Docteur de la
« grace. Nous avons plusieurs choses à repre-
« senter à Votre Sainteté contre nos parties sur
« le fait & sur les divers sens de ces propositions.
« Cela ne se peut bien exécuter qu'en la présence
« de nos adversaires, pour leur donner lieu de
« nous contredire & de s'inscrire en faux, si nous
« nous éloignons de la vérité, & à nous aussi de
« vérifier exactement & sans reproche tout ce
« que nous avons à produire contre eux. Nous
« ferons voir dans cette Congregation, que la
« croiance des Jésuites touchant les cinq propo-
« sitions, tend à renverser les fondemens de la
« Religion Chrestienne. La demande que nous
« réitérons à Votre Sainteté au nom de Messei-
« gneurs les Evêques, d'estre entendus contra-
« dictoirement, est legitime, conforme à la
« pratique de l'Eglise, autorisée par les Saints
« Peres, accordée par les Prédecesseurs de votre
« Sainteté. Que pourront dire les fideles, quand
« ils verront que le Saint Pere aura refusé aux
« enfans de l'Eglise, à tous les disciples de Saint
« Augustin, une chose tres-juste, qui n'a couf-

tume de se refuser à personne, non pas même
« aux Heretiques ? Et que dira la posterité, «
« quand elle sçaura que des Evêques de Fran- «
« ce n'ont pu obtenir du Saint Siege apres de «
« longues & pressantes sollicitations, ce que «
« de simples Religieux ont obtenu sans diffi- «
« culté ?

Le Pape répondit que toutes ces considéra-
« tions luy avoient desja esté representées, & «
« qu'il estoit inutile de rebattre les mêmes cho- «
« ses. Que c'estoit à nous de voir seulement, si «
« nous voulions estre entendus devant luy sans «
« nos parties & sans disputes; qu'en ce cas il nous «
« offroit de recevoir nos écritures, & de nous «
« écouter avec patience & charité, autant que «
« nous voudrions, *quanta veritas*. A quoy nous «
« répondîmes encore, que nous estions marri «
« d'estre importuns à sa Sainteté; mais que l'as- «
« faire dont nous estions chargés estant d'une «
« extreme importance, elle nous obligeoit de «
« réitérer plusieurs fois nos tres-humbles instan- «
« ces, afin d'obtenir un moi en que nous esti- «
« mions nécessaire pour ne la traiter point ne- «
« gligemment. Enfin voyant que le Pape nous «
« pressoit de répondre précisément, nous crû- «
« mes qu'il estoit de nostre devoir de luy dire; «
« Saint Pere nous souhaiçons de tout nostre «
« cœur & vous demandons tres-humblement «
« les audiences que vostre Sainteté nous offre, «
« mais nous les demandons tousjours aux condi- «
« tions justes & legitimes que nous avons expo- «
« sées à vostre Sainteté, & qui sont portées par «
« nostre commission de laquelle nous ne pou- «
« vons pas passer les bornes. Sur quoy voyant «
« que nostre Saint Pere n'estoit point disposé à «
« nous accorder le contradictoire, & qu'il nous «
« pressoit neantmoins de comparoître devant «
« luy pour luy représenter les choses dont nous «
« désirions l'informer, nous n'insistâmes pas «
« davantage; mais nous le priâmes de trouver «
« bon que nous rapportassions à Messieurs nos «
« Collegues ce qu'il avoit plu à sa Sainteté de «
« nous proposer, afin de pouvoir tous ensemble «
« luy témoigner la soumission & le respect que «
« nous avions pour ses ordres.

Voilà, Messieurs, la disposition en la- «
« quelle nous laissâmes sa Sainteté. Le soir du «
« même jour nous eûmes des avis aslés certains «
« du projet qui avoit esté fait d'une Bulle sur le «
« sujet des cinq propositions; nous ne sçavons, «
« si c'est pour les condamner en general ou en «
« particulier, ou si c'est seulement pour Oster «
« aux parties la liberté d'en disputer en imposant «
« silence aux uns & aux autres: il y a neant- «
« moins plus d'apparence que c'est en effet pour «
« les condamner en quelque maniere. Quoy- «
« qu'il en soit, tout considéré, nous avons cru, «
« Messieurs, que nous estions obligés de «
« comparoître devant le Pape, quand il luy «
« plairait.

plairoit de nous mander & de nous entendre en l'absence de nos parties.

Premierement afin de témoigner à sa Sainteté que nous reverons sa puiffance ; & que nous sommes obeiffans à fes volontés. En second lieu pour nous oppofer par ce dernier moyen qui nous refte à cette heure, aux entreprifes & aux cabales des Jefuites contre la verité ; & pour leur ôfter le prétexte qu'ils au- roient de publier, quoyque tres faulſement, que vos députés, Meſſeigneurs, n'auroient ôſé paroître devant le S. Siege. En troiſième lieu, pour nous deſcharger du reproche que les diſciples de S. Auguſtin & de S. Thomas nous pourroient faire, comme ils ſeroient icy ſans doute, que nous aurions laiſſé la verité dans l'opprefſion & dans l'obſcurité où ſes ennemis la veulent réduire, ſi nous luy reſuſions la deſenſe & l'éclairciſſement qu'elle demande icy contre ceux qui s'efforcent de l'embrouiller & de luy donner, ſ'il ſe peut, la reſemblance de l'erreur, afin de la rendre odieuſe & digne d'anatheme. Enfin nous avons pris cette reſolution, comme le ſeul moyen que nous avons preſentement, pour taſcher d'obtenir l'eſſet de la commiſſion, dont il vous a plu, Meſſeigneurs, de nous honorer.

Car nous eſtimons que les audiences que le Pape nous a promiſes pouront bien à la verité luy faire connoiſtre aucunement les choſes conteſtées, & ſur tout la neceſſité du contra- dictoire que nous pourſuivons par vos ordres ; mais qu'elles ne ſuffiront pas pour l'inſtruire ſi pleinement de la matiere dont il s'agit, qu'il en puiſſe donner un jugement clair & defini- tif, avec une entiere connoiſſance de cauſe. Plusieurs choſes que nous avons à repreſenter devant le Pape pouront faire connoiſtre à ſa Sainteté, que la controverſe dont il s'agit eſt de la derniere importance, & qu'elle ne ſe peut decider clairement dans la conjoncture où nous ſommes, ſins que les parties ſoient obligées de déclarer nettement leur creance & de la deſendre contre leurs adverſaires devant le Saint Siege, en la maniere qui a eſté propoſée à Noſtre Saint Pere de voſtre part. C'eſt ce que les Jefuites craignent & fuient de tout leur pouvoir comme la ruïne aſſurée de leur Moliniſme ; & c'eſt ce que nous deſirons de tout noſtre cœur comme la victoire certainne, que l'invincible & Saint deſenſeur de la grace remportera encore une fois ſur les nou- veaux Pelagiens de noſtre Siecle. Dieu veuil- le le toucher le cœur de ſa Sainteté, & la diſpo- ſer à nous accorder une choſe ſi juſte & ſi ne- ceſſaire. C'eſt le ſujet ordinaire de nos prie- res, dont la foibleſſe a beſoin, Meſſeigneurs, d'eſtre fortifiée par les voſtres, & par celles de tous ceux qui ont de l'amour & de la recon-

noiſſance pour la grace qui nous fait Chreſtiens & qui nous oblige d'honorer avec un reſpect ſincere & veritable les premiers Miniſtres de Jeſus-Chriſt, dans l'amour duquel nous ſerons tout noſtre vie,

MESSEIGNEURS ;

A Rome ce 5 May 1693. Vos tres-humbles & tres-obeiffans Serviteurs,

Ainſi Signé,

T. Desmarets, N. Manefſier.

Quand je relis cette lettre, je me ſouviens d'une choſe que ces Meſſieurs n'y ont pas marquée, quoyqu'ils nous l'euffent rappor- tée, en nous faiſant le récit de ce qui s'eſtoit paſſé dans leur audience, c'eſt à ſçavoir que M. Manefſier faiſant inſtance de la part des Eveſques ſur le contradictoire, & represen- tant combien cela eſtoit neceſſaire en cette cauſe, le Pape leur avoit répondu en ces ter- mes : *Que tout cela dependoit de l'inspiration du S. Eſprit ; Tutto queſto dipende dall' inſpiratione del Spirito Santo.* A quoy M. Manefſier ayant reparty, que l'aſſiſtance du S. Eſprit que Dieu avoit promiſe à l'Egliſe dans les deciſions de foy, ne diſpenſoit pas meſme les Conciles OEcumeniques de ſe ſervir de tous les moyens raiſonnables pour s'inſtruire de la verité ; & que c'eſtoit par ces moyens meſme, que cette aſſiſtance leur eſtoit donnée ; le Pape luy repliqua *qu'il ne falloit pas dire cela, que cette opinion là n'eſtoit pas bonne : Non diſte queſto, queſta opinione non è buona.* A quoy M. Manefſier ny le P. Desmarets, n'oſerent pas repli- quer davantage, quoyque cela leur parut aſſez étrange ; puis que ceux meſme des Theolo- giens qui ſont profeſſion d'eſtre des plus atta- chés à Rome, comme ſeu M. Du Val, enſei- gnent que le Pape n'eſt point inſtruit de la verité par des revelations particulieres, mais par les voyes humaines avec leſquelles Dieu l'obli- ge de la rechercher. *Qui diceret, dit ce Docteur dans ſon livre de l'autorité du Pape, Pontificem per immediatam & expreſſam revelationem ſuas deſinitiones habere, nonnihil ad ho- reſum quorundam ſeculi noſtri novatorum, qui ſe à Spiritum particulari de rebus fidei educti & con- firmari jactant, propenderet. Quorum hereſis tanquam certiffima ad errores via ab omnibus orthodoxis reprobarunt.*

Entretien que M. le C. Ghiggi eut avec un autre Cardinal, sur le sujet de cette Bulle, dans le Conseil du 5 jour de May. Raisons qui nous porteroient à aller dire au Pape que nous serions prêts à comparoître devant luy quand il vendroit, & en la maniere qui seroit agreeable à sa Sainteté.

J'appris le mardi 6 qu'un Cardinal qui avoit esté averti dès le dimanche aussi-bien que nous, que cette Bulle estoit dressée, s'estoit à l'instant résolu d'en faire ses plaintes & ses remontrances au Pape, dès le lundi matin 5 de May dans le Conseil qui devoit estre ce jour là; mais ayant apprehendé que ce qu'il représenteroit au Pape ne fust pas bien reçu de sa Sainteté, il crut qu'il seroit meilleur qu'il en parlât auparavant à M. le C. Ghiggi, qui seroit obligé d'écouter avec plus d'attention ce qu'il luy diroit, qui pourroit le mieux recevoir, & qui auroit plus de facilité d'en rendre le Pape susceptible. Ce Cardinal vouloit aussi reconnoître par les réponses que luy feroit M. le C. Ghiggi, en quelle disposition d'esprit le Pape pourroit estre à cet égard, & s'il y auroit lieu de luy parler aussi, après avoir parlé à M. le C. Ghiggi. Mais M. le C. Ghiggi repartit avec tant d'aigreur à tout ce que ce Cardinal luy put dire, encore qu'il fust son ancien & homme très vénérable aussi-bien par sa capacité que par son âge; & M. le C. Ghiggi luy parut si violemment prévenu & si fortement arrêté à la pensée de condamner, qu'ayant jugé, qu'indubitablement le Pape le seroit de même, il se résolut à ne luy rien dire, de crainte de le faire inutilement, & pour pratiquer ce conseil de l'Ecriture, *non effundas sermonem ubi non est auditus*; Et il vit bien dès-lors que tout estoit désespéré; & qu'il n'y avoit plus rien à faire sur ce sujet qu'à recourir à la prière & à la patience.

Je fus informé allés exactement des particularités de l'entretien de ces deux Cardinaux; en voicy quelques principaux fragmens que je remarquai.

Sur la complainte amiable & familière qui fut faite à M. le C. Ghiggi de cette Bulle qui se compiloit, M. le C. Ghiggi repartit à l'autre brusquement & comme étant surpris de ce que cette mine estoit évenée, & même pour nier aucunement que cela fust véritable: M. le C. Ghiggi repartit, dis-je, d'abord en luy demandant *chi ve l'ha detto, qui vous l'a dit?* L'autre luy repliqua doucement, je ne crois pas que je sois obligé de vous dire d'où j'ai cet avis; mais j'en suis averti de fort bonne part. Il ne faut pas que Vostre Eminence croie, que dans une affaire semblable à celle-cy, dans

laquelle tout le monde est intéressé, chacun ne tâche pas de s'aider & de pénétrer ce qui s'y passe. Je crois que dans le dispositif de la Bulle qui se projettoit alors, il y avoit quelques paroles à la louange de S. Augustin, parce qu'outre ce que j'en avois ouï dire d'autres, le discours vint dans cet entretien jusqu'au point que M. le C. Ghiggi étant demeuré d'accord, que cette Bulle estoit dressée, il voulut justifier au Cardinal à qui il parloit que c'estoit avec raison, & qu'il n'y avoit point de périlleuse conséquence ce qu'on en pût apprehender, à cause des louanges qu'on donnoit à ce Saint Docteur, par lesquelles M. le C. Ghiggi disoit que sa doctrine estoit sauvée. Et ce Cardinal luy repartit, que ces louanges ne serviroient de guère à S. Augustin, si sa doctrine se trouvoit au fond condamnée; adjoutant que les Propositions dont il s'agissoit, en estoient; & que jusqu'à leur condamnation, on soutenoit qu'elles estoient autant d'articles de foy. M. le C. Ghiggi repartit, qu'elles estoient équivoques, & qu'elles contenoient de mauvais sens. Il luy fut répliqué par ce Cardinal qu'elles contenoient aussi des vérités capitales de la foy Catholique dans les bons sens dans lesquels elles pouvoient estre entendues. Et comme ce Cardinal voulut entrer dans la preuve de ce qu'il disoit & commençoit à les expliquer, comme il les expliquoit, quand il l'entreprenoit avec une facilité & une clarté merveilleuse, M. le C. Ghiggi se dispensa de l'écouter en luy disant, qu'il ne les avoit pas étudiées. Ce Cardinal luy repartit sur cela par ces paroles: hé comment donc pouvez-vous vous résoudre à consentir à leur condamnation, si vous ne les avez pas étudiées? M. le C. Ghiggi répondit, je les aurois étudiées si j'avois eu du vœux, si j'avois esté obligé d'en dire mon sentiment, & d'en donner mon vœu. Mais ce Cardinal luy repliqua, si vous n'en avez pas dit vostre sentiment, comment est-ce qu'il sera vray ce que le Pape dira dans sa Bulle, qu'il les aura condamnées par l'avis des Cardinaux, de *Consilio fratrum nostrorum*? M. le C. Ghiggi répondit que cela seroit vrai par un conseil de prudence, *per un consilio prudentiale*, ou autrement, par un avis politique de ce qui estoit expedient d'en ordonner, eu égard à toutes les circonstances de l'affaire. Mais ce Cardinal repliqua encore à M. le C. Ghiggi, comment peut-on donner un conseil de prudence sur une affaire que l'on n'a pas étudiée; & dont on ne penetre pas le fond? Si cette Bulle se publie, ce sera une Bulle non pas de Cardinaux, mais de Consultants; & de Consultants choisis & triés par les voies que tout le monde sçait & que ces Docteurs François n'ignorent pas; ils en tiennent

nent registre, & si l'on produit au jour quel-
que jugement hors de propos, on fera voler
par le public des livres qui chargeront le Saint
Siege de confusion. Et puis s'il y a quelque
obscurité dans la Bulle; chacun la tirera de
son côté, & cela sera des confusions & con-
testations horribles. Mais pour tout cela, *in
summa*, me dit celui qui m'instruisit de tou-
tes ces particularités, ce Cardinal ne gagna
rien dans cet entretien sur M. le C. Ghiggi;
mais il en recut tousjours des réponses tres
aigres; *Non fu guadagnato niente, ma sempre
acerbissimarisposita.*

Après que je fus sorti de la visite où j'appris
toutes ces particularités, je revins chez nous
pour deliberer encore sur la resolution que
nous avions prise d'aller tous ensemble chez le
Pape cette matinée-là, pour luy rendre la let-
tre du 24 de Fevrier, & luy déclarer, que
nous avions tousjours esté prêts de compa-
roître devant luy en quel que occasion que
c'eust esté qu'il nous en eust envoyé l'ordre, &
que nous le serions tousjours, & n'y manque-
rions jamais toutes les fois que nous sçaurions
que sa Sainteté le desireroit. Outre le respect
general deu au chef de l'Eglise par tous les fi-
deles, nous repassâmes sur les raisons particu-
lières que nous en avions dans les circonstan-
ces particulieres de l'affaire que nous soute-
nions; & nous considérâmes que le Pape es-
toit absolument arrêté à ne vouloir point du
tout nous entendre en contradictoire, selon
qu'il l'avoit déclaré au P. Desmares & à M.
Manellier; qu'il croioit avoir usé de toutes
les diligences morales nécessaires pour éclair-
cir la vérité; qu'il étoit persuadé qu'en con-
séquence de ces diligences l'assistance du Saint
Esprit luy étoit infailible; & qu'il étoit re-
solu à prononcer un jugement.

Nous considérâmes les personnes qui l'a-
voient informé, & de qui il prenoit conseil,
qui étoient la plus-part préoccupées contre la
doctrine de S. Augustin & contre nous; qui
se croioient offensées par les difficultés que
nous avions faites de comparoître devant elles
sinon aux conditions que nous avions deman-
dées; qui agissoient comme estimant nous
faire grace de nous entendre en la maniere
même qu'ils nous l'offroient; & qui voiant
que la plus-part du monde nous étoit devenu
contraire par les menées que les Jésuites a-
voient faites par tout dans l'Europe, mais
principalement en France, n'étoient guere
d'humeur à negliger une occasion si favorable
de prendre l'ascendant qu'ils affectent sur la
conscience & sur la liberté des fideles.

Nous considérâmes que cette Bulle, qui
avoit deja esté compilée & concertée contre
les propositions, ne pouvoit que donner de

tres grands avantages à nos adversaires, & estre
entre leurs mains ce qu'une épée est entre
celles d'un furieux si elle venoit à paroître;
& nous considérâmes de plus, que n'ayant
assurément esté mise en estat que par le mini-
stere de M. Albizzi & par l'assistance des Je-
suites, il leur auroit esté bien facile d'y glisser
des paroles de tres grande conséquence contre
les intentions mêmes du Pape, desquelles les
Jésuites pretendoient caule gagnée pour leur
Molina, & dont sa Sainteté n'auroit pas con-
nu les suites, n'estant pas allés informée de
ces matieres pour cela, & n'estant nécessaire
pour sa satisfaction sinon qu'il y parust en ge-
neral que ses intentions eussent esté suivies.
De sorte que nous estimâmes qu'il étoit de la
derniere importance d'en arrester la publica-
tion.

Nous considérâmes qu'entre les écrits que
nous avions préparés, il y en avoit un dans le-
quel nous avions fait nous mêmes ce que nous
avions d'abord supplié le Pape qui se fust avant
toutes choses, sçavoir que ces Propositions
fussent distinguées dans les divers sens dont el-
les estoient capables, & clairement expliquées
dans les uns & dans les autres sans équivoque
& sans obscurité; duquel écrit il étoit neces-
saire que nous pussions faire lecture & nostre
déclaration publique au Pape avant que cette
Bulle parust, afin que si elle venoit à paroître
& si elle condamnoit absolument ces Proposi-
tions, nous eussions encore cette preuve an-
tiquaire, que nous ne les avions pas soutenues
absolument, mais seulement par rapport aux
sens Catholiques dont elles estoient suscep-
tibles.

Nous considérâmes que nous ne pourrions
pas avoir l'avantage de pouvoir faire cette dé-
claration & protestation devant le Pape, ny
empêcher que cette Bulle se publiast aupa-
avant, si nous demeurions fermes dans ces
conjonctures à vouloir estre entendus dans les
formes que nous avions demandées; parce
qu'il y avoit un peril tres évident, que le Pa-
pe ne demeurast ferme à nous les refuser, &
que sans avoir égard à tout ce que nous luy
avions représenté, il ne fust cependant publier
la Bulle. Ce qui ne nous donneroit point d'au-
tre avantage que celui de pouvoir nous plain-
dre que nous aurions esté condamnés d'une
maniere inonüe, en soutenant la meilleure
cause du monde; Mais ce qui n'empêcher-
oit pas que cette condamnation ne fust un
fort grand desordre & scandale dans l'Eglise.

Nous considérâmes que le Pape pouvoit
avoir de bonnes intentions; Que nos Ecritu-
res estoient tres fortes; Que s'il nous donnoit
le temps de les luy expliquer & d'y adjoûter
de vive voix ce que nous voudrions, comme

il nous l'avoit promis ; les verités que nous aurions à luy dire pourroient faire quelque impression sur son esprit , arrester le branle dans lequel nos adversaires l'avoient mis contre nous ; luy faire reconnoître dans le cours de l'affaire la nécessité de nous opposer nos parties pour éclaircir les choses , & de nous entendre les uns & les autres comme nous le demandions ; & que l'ayant reconnu , il pourroit l'ordonner luy mesme de son mouvement , sans que nous le demandassions davantage.

Nous considérâmes qu'au fond quand nous serions trompés dans nos esperances , cette audience qu'il nous donneroit de cette façon toute nouvelle , n'estant pas selon les loix & les coutumes ecclesiastiques , & nous ne l'acceptant qu'à cause des circonstances que je viens de dire & de toutes les autres qu'on peut supplier qui estoient allés connus dans le monde , il n'y auroit pas grande difference entre avoir esté entendu de cette sorte & ne l'avoir point esté du tout.

Enfin nous considérâmes que nous n'acceptions cette audience , que pour avoir le moien de représenter au Pape , autant que nous le pourrions , que ce n'estoit pas celle que nous demandions ; que les formes accoustumées de l'Eglise n'y estoient pas gardées ; que la liberté ecclesiastique y estoit blessée ; qu'il nous en falloit une autre ; & que nous ne nous estions résolus de commencer de traiter de nostre affaire d'une manière qui sembloit opposée à ces formes & à cette liberté , que parce que nous ne voïions point alors d'autre moien de les conserver ; que nous ne laisserions point passer d'occasion tant en cette Congregation que dans les suivantes , dans laquelle nous pussions réclamer pour cela , que nous ne le fissions ; & que quelques éclaircissemens que nous pussions donner sur le fond des choses , nous conclurions toujours que le Pape verroit par là la nécessité d'avoir des adversaires , qui nous reprochassent ce qu'il y pourroit avoir de faux ou de mal entendu dans ce que nous aurions représenté , tant contre leur conduite que sur leur doctrine & sur la nostre.

Toutes ces considerations nous confirmèrent dans la résolution que nous avions prise la veille , d'aller tous ensemble ce jour-là à l'audience du Pape pour luy témoigner que nous estions prêts de comparoître devant sa Sainteté quand il luy plairoit , ainsi & comme il luy plairoit ; de ne laisser pas de luy rendre cependant la lettre du 24 de Fevrier , pour luy laisser entre les mains ce témoignage de nos desirs & de ceux de Messieurs nos Evêques ; & de tenir prest un Memorial pour luy presenter lorsque nous comparoîtrions devant sa Sainteté , par lequel nous luy demanderions ,

que tant nos premières écritures , que les nouvelles que nous luy présenterions , fussent communiquées à nos adversaires.

Nous rédigeâmes par écrit en peu de mots nostre résolution commune avant que de partir du logis ; nous allâmes en suite à l'antichambre du Pape pour demander l'audience ; mais comme il estoit desjà un peu tard , nous ne pûmes pas l'avoir.

CHAPITRE XX.

Declaration que nous fîmes à M. l'Ambassadeur de cette résolution. Sous qu'il prit pour la faire sçavoir au Pape & pour luy en demander le jour. Avertissement qu'il donna à M. Hallier & à ses Collegues qu'ils se tinrent prêts pour comparoître aussi devant le Pape un jour ou deux après nous. Visite que nous rendîmes sur ce sujet aux Cardinaux de la Congregation. Bulle dressée & revue tout à tout par ces Cardinaux.

LE jeudi 8 estant allé à l'antichambre du Pape , & aiant veu sortir de la Congregation du S. Office Messieurs les Cardinaux Barberin , Saint Clement & Lugo , & apres qu'ils furent sortis Messieurs les Cardinaux Spada , Ginetti & Ghiggi demeurant avec le Pape , je laissai un homme pour prendre garde s'ils y demeureroient long temps , & quand ils en sortiroient ; il ne me vint dire qu'ils sortoient que cinq quarts d'heures apres ; & presque en mesme temps un estafier de M. le C. Barberin me vint dire que son Eminence souhaitoit de me parler quand je voudrois luy en marquer le temps. Je demandai à cet estafier quand il croit que son Eminence en auroit la commodité ; il me dit entre quatre & cinq ; & je luy dis que je ne manquerois pas de l'aller voir à cette heure-là.

En allant le trouver je fis en chemin une autre visite , où j'appris que le General des Dominicains , estant allé visiter M. le C. de Medicis l'oncle , il s'estoit beaucoup plaint à son Eminence de M. Albizzi , notamment de cette dernière Bulle qui avoit esté dressée , & des pratiques qu'on avoit faites pour gagner les suffrages dans cette Congregation : il fut parlé entre eux d'argent donné & d'Evêchés & autres emplois promis. Ils trouverent qu'il estoit de l'intérêt d'Espagne aussi-bien que de celui de l'Ordre de S. Dominique de prendre garde à ce qui se passeroit dans cette affaire ; mais qu'il falloit attendre l'arrivée de M. le C. Pimentel , pour faire de concert avec luy ce qui estoit de leur intérêt commun ; & que cependant M. le C. de Medicis commenceroit dès le lendemain à passer auprès du Pape les premiers offices sur tout cela.

M. le C. Barberin ne me vouloit pas grande chose; il me dit qu'il m'avoit invité de l'aller voir, parce qu'il avoit cru que j'avois quelque chose à luy dire. Je luy fis nos excuses de ce que nos nouveaux Collegues n'avoient encore pu visiter son Eminence. Je luy dis le sujet de leur venue; sçavoir pour nous aider à tout ce qui seroit nécessaire pour la Congregation, & pour faire de nouvelles instances au Pape, afin qu'il nous la donnast telle que nous l'avions demandée. Il me dit qu'il ne falloit pas nous aheurer si fort à cela, & que peut-estre le Pape l'ordonneroit de son mouvement. Je luy dis aussi des nouvelles de l'audience qu'ils avoient eue du Pape, & de la résolution où nous estions de comparoitre devant sa Sainteté, quand & en la maniere qu'il luy plairoit. Il me dit qu'il falloit représenter qu'on ne pouvoit pas toucher à ces Propositions sans entrer dans la matiere de *Auxilius*. Je luy dis que c'estoit dans cette matiere qu'il falloit entrer, pour desfrainer les mauvaises opinions qui s'estoient glissées dans l'Eglise sur cette matiere. Et que nous n'avions point d'autres intentions ny d'autres mesures à prendre, que tout ce qui seroit nécessaire pour maintenir la foy de la grace contre les nouvelles entreprises qu'on faisoit pour la ruiner. Il me dit qu'il y en avoit plusieurs qui persuadoient au Pape, que nous voulions aller contre des Bulles, & que nous devions y prendre garde, & tâcher d'oster cette facheuse impression qu'on donnoit de nous. Je luy dis que nostre conduite estoit toute pleine de sincerité; que nous ne faisons rien avec affectation; Qu'il seroit assés à temps de parler de cela, quand l'occasion s'en présenteroit; Que néanmoins puisqu'il m'en parloit, je pouvois bien l'assurer que nous n'avions à choquer aucune Bulle; & que pour celle d'Urbain VIII, son Eminence sçavoit comme nous en avions parlé plusieurs fois luy, le P. Hilarion, & moy, qu'elle pouvoit sortir son plein & entier effet, & tout ce qui estoit dans le livre de Jansenius estre veritable jusqu'à la moindre ligne; que je m'en tenois là; mais que dans la controverse présente nous n'avions rien à dire ny de ce livre, ny de cette Bulle. Ce raisonnement & cette déclaration parurent assés agreables à M. le C. Barberin. Un homme le vint demander. Il me quitta pour un moment, & revint me prendre; & ayant trouvé dans son antichambre le P. Marinaris Carme son Theologien homme d'un esprit bien visé & d'un genie bien Scolastique; Il le fit appeller, & nous fit entretenir assés long temps devant S. E. tant dans le lien où nous estions, que dans une chambre où sont les livres qu'il a près de soy outre ceux de sa bibliothèque où nous allâmes pour en voir

quelques-uns dont nous estions venus à parler. M. le C. Barberin me parla d'un heretique qui disoit qu'ils avoient tout gagné, si l'on définissoit les choses comme nous le demandions. Je luy dis que cet heretique pouvoit se tromper dans cette prétention; & qu'il ne falloit pas prendre garde à ce qu'il disoit. Mais encore, me dit son Eminence, encore faut-il s'accommoder au temps & à la maniere de parler de tous les Thomistes qui ont écrit depuis le Concile de Trente. Je luy dis que cela estoit fort bon, quand les manieres de parler estoient capables d'éclaircir & d'établir des verités; Mais non pas, quand elles pouvoient leur estre préjudiciables & les ruiner. Que s'il y avoit quelques Thomistes dont les sentimens fussent tant soit peu differents des nôtres dans ces legeres circonstances, il y en avoit d'autres qui y estoient conformes; Mais que tous convenoient avec nous dans le fond des choses. Et de plus que ce n'estoit pas par eux qu'il falloit les regler, mais par les Saints & les Conciles & par dessus tout par la verité. La chandelle s'alluma; j'exhortai son Eminence à lire l'Apologie des Saints Peres; & je luy donnai le bon soir & à son Theologien.

Je ne laissai pas en revenant d'aller faire encore une visite, où j'appris qu'on ne parloit plus de cette Bulle dont le Cardinal dont j'ai parlé s'estoit plaint à M. le C. Ghiggi. Que M. le C. Ghiggi en avoit parlé au Pape dès le jour mesme, de-peur que les plaintes n'en vinssent à sa Sainteté d'autre part que de la sienne. Qu'une autre personne en aiant aussi parlé au mesme M. le C. Ghiggi, il l'avoit desavouée comme n'ayant pas esté ordonnée par le Pape. Qu'enfin on n'en parloit plus, & qu'elle paroïsoit supprimée; soit qu'on l'eut arrestée par un veritable sentiment qu'eust produit l'entretien dont j'ai rapporté cy-dessus quelques fragmens; soit qu'on en eust seulement étouffé le bruit, pour nous mieux leurrer, & pour nous attirer plus aisément à l'audience que l'on nous offroit.

J'appris aussi dans cette mesme visite que MM. les Cardinaux Spada, Ginetti, & Ghiggi, qui estoient demeurez le matin avec le Pape après la Congregation generale du Saint Office, n'avoient pas parlé ce jour-là de nostre affaire; mais des Evêques de Flandres, dont la résistance déplaisoit extremement au Pape. Qu'il avoit prié M. le C. de Medicis d'obtenir de l'Archiduc de faire en sorte que ces Evêques fussent obligés de venir se purger à Rome; que tout ce qui avoit empêché de les y citer, estoit le doute & l'incertitude de l'exécution; & que M. le C. de Medicis n'y avoit pas voulu consentir, à cause que Jansenius estoit persecuté par les François

pour des considérations & des intérêts d'Etat.

Pendant que j'avois été dans ces visites particulières, mes quatre Collegues estoient allés voir M. l'Ambassadeur, pour luy dire tout ce qui s'estoit passé dans l'audience que le Pape avoit donnée le dimanche au P. Desmares & à M. Maneslier; que nous n'avions eue aucune difficulté de paroître devant la personne du Pape, quand il luy plairoit de nous appeler, sur quoy que ce fust au monde; que nous devions aller le dimanche suivant demander audience de sa Sainteté pour luy faire cette déclaration; & que nous estions bien-aisés d'avoir cette occasion de luy donner une instruction comme préliminaire du fond de nostre affaire, parce qu'il y avoit grande apparence que dans la suite le Pape reconnoitroit la nécessité de ce contradictoire.

M. Hallier avoit mené à Rome un serviteur qui entendoit le Latin & qui y prit l'Ordre de Prestre. Il dit à l'un de nos domestiques, que M. Hallier disoit que s'il estoit mandé devant le Pape, tout ce qu'il avoit à dire estoit qu'il n'avoit plus rien à dire, après ce qu'il avoit dit dans la Congregation; & que si cette affaire durait encore passé le mois d'Octobre, il partiroit en ce temps-là pour retourner en France à cause de sa Cure.

Le vendredi 9 j'accompagnai M. l'Ambassadeur chez le Pape. Je m'abouchai dans l'antichambre avec le signor Advocat de Malte. Il me dit qu'ayant entretenu par occasion le samedi des Rameaux M. le C. Spada touchant nostre affaire, son Eminence luy avoit dit que le Pape souhaitoit d'estre débarrassé de ces Congregations devant que d'aller à S. Pierre pour la solennité de Pasques. Que son Eminence avoit marqué au Pape les jours dans lesquels ces Congregations devoient estre expédiées, & que quand le Carême seroit passé, *Non si farebbe per un pezzo Congregationi manzi al Papa*, il ne se feroit de long temps de Congregation devant le Pape.

Le samedi 10 il vint le matin chez nous un estafier de M. l'Ambassadeur, qui dit que son Excellence avoit quelque chose à nous dire, & que nous nous trouvassions chez luy à quinze heures; c'estoit environ sur les dix heures. Cet estafier dit aussi à l'un de nos domestiques, qu'il alloit trouver M. Hallier & ses Collegues pour le même sujet, & leur dire qu'ils se rendissent chez M. l'Ambassadeur à quinze heures & demie. Nous nous rendîmes chez M. l'Ambassadeur à l'heure qui nous avoit été marquée. Il nous dit que comme il avoit pris congé du Pape le jour de devant, le Pape le rappella, & luy dit que ces Messieurs l'estoient venus voir. Ce nom general de ces

Messieurs, que le Pape entendoit du P. Desmares & de M. Maneslier, & que M. l'Ambassadeur entendoit de deux Gentil-hommes Danois qu'il avoit recommandés à sa Sainteté, les fit parler quelque temps dans cette équivoque; mais enfin cette équivoque s'estant ostée plus aisément que celle des propositions, M. l'Ambassadeur nous dit qu'il avoit dit au Pape que nous estions résolus d'aller comparoître devant sa Sainteté, & que luy Ambassadeur nous avoit obligés de nous accommoder à tout ce que sa Sainteté voudroit ordonner sur ce sujet, dans l'esperance qu'il nous avoit donnée que d'exposer ainsi nostre affaire ingenuement & simplement à sa Sainteté c'estoit le vrai moien d'en obtenir le contradictoire, s'il estoit nécessaire, comme nous le disions. M. l'Ambassadeur adjouta que nous serions bien mieux d'en user ainsi, & que le Pape se rendroit de luy même insensiblement à ce contradictoire que nous demandions. Il nous dit que si nous avions besoin de quelques jours pour nous tenir tout prêts, qu'il nous ménageroit ce loisir auprès de M. le C. Pamphile, qu'il devoit voir le lendemain pour luy donner assurance entiere de nostre disposition. Il nous demanda si la semaine des Rogations ne seroit pas un temps bien propre pour cela; & que si nous avions besoin de ce loisir il prendroit excuse jusque-là sur quelque purgation qui seroit nécessaire à quelqu'un de nous. Il nous dit enfin qu'il avoit mandé M. Hallier & ses Collegues pour leur faire la même déclaration qu'il nous faisoit; qu'ils eussent à se tenir prêts pour comparoître devant le Pape pour y estre entendus un jour ou deux après que nous l'aurions esté. Nous ne répondîmes rien autre chose que je sçache à M. l'Ambassadeur, sinon que nous estions fâchés de n'entrer pas d'abord en conference avec toutes nos parties: parce que jusqu'à ce que nous y fussions ce seroit autant de longueur & de peine superflue, mais que le Pape le voulant ainsi, & nous ne voyant point d'autre esperance d'obtenir cette conference & d'y entrer que par cette voie, nous prenions volontiers cette résolution.

M. l'Ambassadeur nous accompagna en cérémonie au travers de toutes ses antichambres jusqu'à l'entrée de la salle de ses estafiers; & comme il estoit prest de nous quitter, M. Hallier & M. Lagault ariverent, (M. Joyfel n'y estoit pas) & M. l'Ambassadeur nous dit qu'il alloit leur faire la même déclaration qu'il nous avoit faite, qu'ils eussent à se tenir prêts pour comparoître devant le Pape pour estre entendus comme nous le serions, si-tôt que nous l'aurions esté; & leur ayant demandé en riant s'ils estoient prêts à faire le coup de pistolet,

stolet, M. Hallier répondit que nous estions trop ; *ne quidem*, dit-il, *Hercules contra duos*.

Je retouruai l'apres-dînée voir M. l'Ambassadeur ; & je luy dis que le temps des Rogations qu'il nous avoit designé nous sembloit fort propre ; mais que nous le prisons de ne point prendre excuse de purgation pour nous ménager ce retardement. Que nous aurions jusqu'à ce temps-là beaucoup d'affaires dans le logis ; mais qu'il falloit outre cela que nous allâssions visiter Messieurs nos Cardinaux. Il agréa ce que je luy dis, & il me dit, si vous sçaviez combien j'ai esté crié ce matin par ces Messieurs, (M. Hallier & M. Lagault) ils m'ont dit que tout cela ne se faisoit que pour reculer ; encore, ajouta-t-il, leur ai-je dit, Vous devés considerer que tout le monde est bien-aîsé d'estre entendu & de pouvoir dire ses raisons ; qu'ils auroient l'avantage de dire les leur aussi-bien que nous, après que nous aurions dit les nôtres ; & le reste. Je dis à M. l'Ambassadeur que nous serions bien-aîsés qu'ils fussent entendus aussi-bien que nous ; mais que tout cela seroit peu de chose jusqu'à ce que nous le fussions en presence les uns des autres. Je luy dis aussi que nostre dessein estoit de retourner à l'audience du Pape le lendemain dimanche onzième, pour dire à sa Sainteté la disposition où nous estions ; mais que puisqu'il devoit voir M. le C. Pamphile, nous ne songerions plus à demander cette audience. M. l'Ambassadeur me dit que nous ne laissions pas d'y aller si nous voulions. Je luy répondis que cela seroit inutile, & que c'estoit assés qu'il fust le depositaire & le témoin de nos sentimens sur ce sujet.

Au lieu d'aller chez le Pape comme nous en avions eu dessein le dimanche onzième, nous allâmes chez M. le C. Spada. M. Hallier & M. Joyfél estoient avec luy, & ils y furent tres long temps, depuis que nous y fûmes arrivés. Nous attendîmes cependant dans la galerie. Apres qu'ils furent sortis, on nous fit entrer dans la chambre de son Eminence. Le P. Desmares luy dit en tres peu de mots & tres pacifiquement le sujet pour lequel M^{rs} les Eveques l'avoient envoyé luy & M. Manifestier. M. le C. Spada répondit par des termes de civilité, lesquels n'ayant point esté entendus par le P. Desmares, le discours demeura quelque temps interrompu. M. de Valcroissant remplit ce vuide en disant que nous avions demandé de sçavoir le jour que le Pape auroit pris pour nous entendre la premiere fois trois ou quatre jours auparavant, afin qu'en estant certains nous pussions nous y mieux preparer. M. le C. Spada répondit que désormais ce jour-là ne pouvoit pas être beaucoup différé. Que le Pape avoit fait des Congrégations en tres

grande diligence, pour empêcher cette affaire d'aller jusqu'aux chaleurs ; & que si nous desirions d'estre entendus nous nous hastassions de nous tenir prêts pour estre mandés au premier jour. Il sembloit que M. le C. Spada parlât comme si nous eussions suivant la supposition ordinaire de nos parties, encore cherché des longueurs. C'est pourquoy aiant remarqué cela je pris la parole, & je luy dis que nous estions prêts, & que nous ne demandions point de retardement, mais seulement d'estre avertis trois ou quatre jours auparavant de ce luy que le Pape auroit pris, afin d'avoir le temps de repasser sur les choses que nous avions à dire ; parce qu'on ne pouvoit pas les avoir tousjours presentes à l'esprit sans quelque gésne. Que nous nous estions attendus d'y comparoitre immédiatement apres Pasques ; qu'il y avoit deja quatre semaines de passées depuis ce temps-là ; & que ce jour dont nous parlions n'estoit pas encore arresté. Je dis aussi le dessein que nous avions eu d'aller assurer ce matin-là le Pape de nostre disposition ; & que M. l'Ambassadeur nous avoit dispensés de ce soin, s'estant chargé luy mesme de la dire à M. le C. Pamphile. M. le C. Spada nous répondit qu'il seroit bon que nous vissions ces Messieurs les autres Cardinaux, pour leur dire ce que nous venions de dire à son Eminence. Nous luy disîmes que nous le ferions, & en nous retirant, le P. Desmares luy presenta deux lettres que voicy, que M. d'Angers & M. de Chalons luy avoient écrites.

MONSIEUR,

Je ne sçai si ce n'est point abuser de la bonté de vostre Eminence, de que de recourir à elle aussi facilement que je fais pour luy demander l'honneur de sa protection ; mais en cette rencontre j'ai peine à croire qu'elle se tienne importunée de la tres-humble supplication que je luy fais, puisque l'on peut dire qu'il y va de la paix de l'Eglise en France. C'est, Monseigneur, de faire accorder à ces Messieurs les Docteurs qui rendent cette lettre à vostre Eminence, la grace qu'ils demandent à sa Sainteté d'estre entendus en presence de leurs adversaires : ce qui semble estre d'autant plus dans la justice, que l'on ne peut sans doute mieux connoître d'un different ny en porter un jugement plus assuré, qu'en confrontant les parties, & entendant toutes les raisons qui peuvent estre alleguées de part & d'autre. Et comme j'ai une connoissance particuliere de l'affaire dont il s'agit dans son fondement & ses circonstances, je puis aussi, Monseigneur, assurer vostre Eminence que c'est là le meilleur moien d'assoupir le trouble qu'elle

» cause dans l'Eglise en France : parce que cha-
 » cun aiant dit avec liberté en présence les uns
 » des autres tout ce qu'il avoit à exposer, ils se-
 » ront obligés de se tenir au jugement qui sera
 » prononcé, sans qu'on puisse avoir sujet de se
 » plaindre. Mais pour n'en point donner à vos-
 » tre Eminence de le faire de moy, en luy fai-
 » sant perdre trop de temps à lire une longue
 » lettre; je finis celle-cy par les assurances que
 » je luy renouvelle d'estre avec tout le respect &
 » toute la passion imaginable,

» MONSIEUR,

» *De V. E. tres-humble & tres-*
obéissant serviteur
Henry E. d'Angers.

» *A Angers ce 23*
Mars 1653.

»

» **M**ONSIEUR,

» Je ne prendrois pas la liberté d'importuner
 » votre Eminence, s'il ne s'agissoit d'un interest
 » que je sçai luy estre infiniment cher, qui est
 » celuy de la paix de l'Eglise. Le desir de la voir
 » icy rétablie nous a fait recourir dans les conte-
 » stations présentes au S. Siege avec une verita-
 » ble soumission, afin que les lumieres toutes
 » pures qui en sortent, dissipent en mesme temps
 » les tenebres & le trouble qui sont répandus en
 » beaucoup d'espries. Et c'est dans le mesme
 » sentiment que les Docteurs que nous avons
 » députés, ne se peuvent laisser de demander à
 » votre Eminence d'estre entendus en présence
 » de ceux qui ont porté si souvent & en tant de
 » lieux, d'étranges accusations contre la doctri-
 » ne qu'ils soutiennent. Cette justice a tousjours
 » esté accordée par l'Eglise à ses enfans, & of-
 » ferte mesme dans tous les Conciles à ceux qui
 » s'estoient séparés d'elle. J'ose assurer votre
 » Eminence que toutes les dependances de cette
 » affaire, la rendent plus nécessaire que jamais
 » en cette rencontre; & j'espère que la pruden-
 » ce extraordinaire qui paroist en toutes les
 » actions de votre Eminence, écouterà favora-
 » blement tant de considerations tres-justes, sur
 » lesquelles cette supplication tres-humble est
 » appuyée. Je suis avec tout le respect que je
 » dois,

» MONSIEUR,

» *De V. E. le tres-humble & tres-*
obéissant serviteur
F. E. & C. de Chaulons.

» *A Paris le 11*

» *Mars 1653.*

»

Le lundi 12 nous allâmes chez M. le C. Pamphile, pour luy faire nos complimens. Il sortoit comme nous arrivions chez luy. Nous allâmes chez M. le C. Ghiggi, où nous attendîmes long temps. Il receut avec assés de civilité & de douceur ce que le P. Desmares

luy dit; & il nous demanda si le Pape sçavoit nostre bonne volonté, parce qu'il ne pensoit pas que M. l'Ambassadeur eust veu le diman-
 che M. le C. Pamphile, à cause qu'il avoit esté ce jour-là à la promenade avec le Pape. Il nous dit que si M. l'Ambassadeur n'avoit veu le Cardinal, il suffiroit que nous le disions au Maître de Chambre de sa Sainteté. Mais après avoir remercié M. le C. Ghiggi de son bon avis, d'aller dire au Maître de Chambre de sa Sainteté ce que M. l'Ambassadeur s'estoit chargé de dire pour nous à M. le Cardinal Neveu; il nous en dit une considerable qu'il croioit, sçavoir qu'on leur faisoit esperer de la part de la Cour la délivrance de M. le C. de Retz.

Le mardi 13 nous laissâmes M. de Valcroisfant au logis se préparer à la harangue qui devoit estre l'ouverture de nostre audience. Nous allâmes le P. Desmares, M. Manellier, M. Angran & moy voir M. le C. Ginetti. Ce fut moy qui luy exposai le sujet de nostre visite portant la parole en Italien. Il nous répondit avec sa civilité accoustumée. Il nous dit que l'affaire s'estoit bien examinée; (il la contoit desja pour faite, comme en effet elle l'estoit) que le Pape estoit un homme bien prudent; & qu'outre cela il avoit l'assistance du S. Esprit. Il me demanda des nouvelles de la santé de M. Brouffe, & nous offrit tout le service qui pourroit dependre de luy.

Nous allâmes en suite à Montecaval chez M. le C. Pamphile, où apres que nous eûmes attendu jusqu'à midi, il fut visité par Messieurs les Cardinaux Altieri & Rondanini. Quand ils furent sortis nous luy parlâmes, & aiant à peine entamé l'affaire, si-tost que je luy eus nommé M. l'Ambassadeur, il nous dit qu'il l'avoit veu & que ce seroit dans cinq ou six jours pour samedi ou lundi. Et dans le peu de discours que nous eûmes avec luy, il nous prononça un arrest le plus important que nous pussions entendre, mais le plus gaiement qu'il estoit possible; & comme si c'eust esté la chose du monde qui nous eust esté la plus agreable, sçavoir que cette affaire-là n'estoit pas une affaire à entendre les parties: *QUESTA cosa non è causa di contradittoria*. Comme il ne nous donna pas le temps de luy rien dire du livre de nos écritures que nous avions préparé pour luy, nous ne luy présentâmes pas encore; & c'eust esté une chose fort superflue comme l'évenement le fera voir.

Nous allâmes l'après-dînée visiter le General des Dominicains. Nostre entretien fut assés long; mais tout ce qu'il nous dit de plus considerable fut qu'il avoit fait tout son possible pour avoir part en cette affaire; mais qu'on n'avoit

pas voulu la luy laisser prendre. Il avoit esté dix-sept ou dix huit fois à l'audience du Pape pour présenter son Memorial & ses papiers à sa Sainteté sans la pouvoir obtenir. Il avoit chargé de ses papiers le Prince Justinien parent du Pape & le sien, sans que sa Sainteté voulust les recevoir. Le secret de tous ces refus estoit que le Pape vouloit décider cette affaire sans entrer dans la matiere de *Anxilius*. Nous conclusmes en luy disant, que quand nous comparoistrions devant le Pape, il seroit au moins obligé de prier Dieu pour nous, parce que nous serions chargés de la cause aussi-bien que de la nostre, & que nous n'y porterions pas davantage nos interets que les siens.

Nous visitâmes encore après le General des Augustins, qui nous fit de grandes caresses; qui nous témoigna bien du courage & de l'esperance; & qui par tout ce qu'il nous dit, nous fit voir qu'il entendoit bien, & la contestation particuliere qu'il avoit fait éclore ces propositions, & la matiere de laquelle il estoit question au fond.

M. l'Abbé de Valcroissant estoit demeuré heureusement au logis, parce que M. l'Ambassadeur eust la bonté d'y passer luy mesme en allant à la promenade, pour nous avertir que le Pape avoit pris jour au lundi suivant qui estoit celuy des Rogations.

La plainte que le Cardinal dont j'ai parlé, avoit faite dans le Consistoire du cinquième jour de May à M. le C. Ghiggi de la Bulle qui estoit dressée, en avoit bien fait étouffer le bruit, & obligé de la tenir dans un secret plus resserré; mais elle n'avoit point du tout fait supprimer la chose, ny rien changé de la resolution positive & arrestée que l'on avoit de la publier. J'appris le jeudi 15, que depuis ce Consistoire elle avoit passé par les mains de Messieurs les Cardinaux députés pour la Congregation, qui l'avoient veuë & considérée en particulier les uns apres les autres, afin qu'ils prissent garde s'ils avoient quelque chose à y adjouter ou à en retrancher; que le dernier de ceux à qui elle estoit demeurée entre les mains avoit esté M. le C. Ghiggi, & qu'il l'avoit renvoyée le mercredi 14 sur le soir à M. Albizzi reveuë & apostillée, avec ordre de la mettre au net pour l'heure de la Congregation du S. Office qui se devoit tenir ce jeudi-là devant le Pape, afin de pouvoir la luy faire voir en estat, à l'issue de cette assemblée, & en faire ce jour-là lecture à sa Sainteté. Je sceus que pour ne pas manquer à cet ordre, si-tost que M. Albizzi l'eust receuë, il avoit fait mettre un homme apres pour la copier, & qu'une partie de la nuit avoit esté passée sur ce travail; mais je ne sçai s'il fut utile pour le sujet qu'on s'estoit proposé. Car aiant envoyé un homme à Mon-

tecalav si-tost que je receus cet avis, pour voir si les Cardinaux de la Congregation destinée pour cette affaire demeureroient avec le Pape, apres que les autres de l'assemblée generale du S. Office seroient retirés: Cet homme me vint retrouver à deux heures & un quart apres midi, & me rapporta que ces Cardinaux & ceux de Saint Clement & Colonna & M. Albizzi en estoient sortis avec les Consultants presque au mesme temps; mais que M. le C. Barberin estoit demeuré avec le Pape pres d'une heure apres les autres, & que M. le C. Lugo estoit encore demeuré apres luy une heure & trois quarts avec sa Sainteté.

CHAPITRE XXI.

Des écrits que nous préparâmes pour le presenter au Pape a la fin de l'audience à laquelle nous nous estions engagez, de nous trouver.

Depuis que M. l'Ambassadeur nous eust avertis, que c'estoit le lundi 19 de May que nous devions comparoistre devant le Pape, nous ne bougeâmes du logis jusques à ce jour-là, pour travailler de plus en plus à nous tenir prêts nous & nos écrits pour cette audience. Il y en avoit cinq, dont le premier portoit pour titre: *A nostre Tres Saint Pere le Pape Innocent X, pour les Docteurs signifiés defenseurs de S. Augustin: contre la Societé des Jesuites. Premiere partie de la seconde Information sur le fait, laquelle contient cent propositions & davantage, extraites des livres des Jesuites contre l'autorité de S. Augustin.* Il y avoit dans cet écrit une espee de Preface, dans laquelle nous disions que " nous avions produit la premiere information " sur le fait contre M. Hallier & ses Collegues, " parce qu'ils avoient paru les premiers pour " partis dans cette affaire: Que le peu de temps " que nous avions eu pour dresser nos premiers " écrits, & les instances extraordinaires avec " lesquelles ces Docteurs s'empressoient de faire " juger cette affaire avant mesme qu'on eust pu " en faire aucun examen, nous avoient con- " traints de l'exposer avec une telle brevété & " diligence, qu'il avoit fallu que nous en fussions " venus directement au fait, & que nous eus- " sions passé sous silence & différé pour un autre " temps tout ce qui avoit precedé & donné oc- " casion à cette entreprise si inouïe & si perilleu- " se; ce qui estoit neantmoins tres necessaire " pour en faire connoître parfaitement toutes " les circonstances & les consequences. De sorte " que nous avions esté obligez de ne toucher " qu'en passant les choses qui pouvoient mon- " trer que les Jesuites estoient les principaux " chefs & les premiers artisans de cette conspira- " tion, & de différer à un autre temps plus fa- " vorable à presenter contr'eux & sur ce qui les "

» touchoit particulièrement, une nouvelle in-
 » formation. Mais parce que cette information
 » estoit si vaste & si importante, que nous n'a-
 » vions pas encore pu l'achever entierement ;
 » nous avions esté obligez de la diviser en plu-
 » sieurs parties ; dont celle-là estoit la premiere
 » & la plus necessaire pour l'affaire dont il s'a-
 » gissoit, puisqu'elle contenoit plus de cent
 » propositions tirées des livres de ces Peres, par
 » lesquelles l'autorité de S. Augustin & celle des
 » Papes qui estoit la source & le soutien de la
 » sienne, estoient indignement attaquées ; &
 » qu'ainsi elle pouvoit faire voir que nous ne
 » nous plaignions pas sans fondement, que ces
 » memes Peres avoient entrepris de la ruiner ;
 » & que par consequent nous leur demandions
 » avec justice, qu'ils eussent à la reconnoître
 » d'une façon authentique, sçavoir par un écrit
 » solennel qui pût servir d'exemple à la poste-
 » rité, de gloire & de reputation au S. Siege, &
 » d'édification à tous les fideles.

Notre dessein estoit, qu'après que nous
 aurions convaincu les Jesuites devant le S. Sie-
 ge d'avoir corrompu la foy de l'Eglise, sur la
 matiere de la grace, de nous plaindre aussi de
 toutes les autres corruptions qu'ils avoient fai-
 tes dans tous les autres points de la foy & de la
 Morale Chrestienne ; & de demander con-
 tre'eux au S. Siege de se faire justice à luy mes-
 me & à l'Eglise sur tous ces égaremens, & d'y
 apporter les remedes convenables. Mais il fal-
 loit du temps pour tout cela, & il estoit à pro-
 pos que cette premiere question fust vidée
 auparavant. Et c'est pourquoy nous avions in-
 titulé cet écrit : PREMIERE PARTIE DE LA
 SECONDE INFORMATION SUR LE FAIT
contre la Société des Jesuites.

Les propositions que nous y rapportions ef-
 » toient tirées des livres de Molina, de Vasquez,
 » de Mariana, d'un Decret de leur General
 » Aquaviva, du P. Caussin, de Theophile Re-
 » nault, du P. Sirmond, du P. Petau, du P. A-
 » dam, du P. Annat, du P. Martinon, du P.
 » l'Abbé, des Jesuites de Louvain, & des au-
 » tres Auteurs de leur Société qui avoient esté
 » condamnés par la Censure de Vailladolid.

Et apres avoir rapporté en détail toutes ces
 propositions scandaleuses, nous montrions
 » dans la conclusion de cet écrit, qu'il ne falloit
 » pas croire qu'elles leur fussent échappées par
 » hazard ; mais qu'ils les avoient avancées de
 » propos deliberé, & en renonçant volontaire-
 » ment à la verité & au respect dont ils s'estoient
 » autrefois reconnus redevables envers la do-
 » ctrine de S. Augustin. La preuve que nous ap-
 » portions de cette accusation si étonnante, ef-
 » toit que deux ans auparavant la publication de
 » l'ouvrage & de la doctrine de Molina, sçavoir
 » en l'année 1586, ils avoient fait imprimer à Ro-

me un livre intitulé : *Ratio atque infinita studii
 rum per sex Patres ad id usque R. P. Prapaganda Ge-
 neralis deputatos conscripta Roma in Collegio Socie-
 tatis Jesu.* C'estoit un livre in octavo de l'épais-
 » seur environ d'un pouce, pour estre envoié
 » comme une lettre circulaire par toutes leurs
 » maisons pour regler les études de tous leurs
 » Peres. Or dans ce livre ils avoient reconnu une
 » niment avec sincerité & de bonne foy, que
 » la doctrine de S. Augustin sur la matiere de la
 » grace & de la predestination gratuite, estoit
 » celle qu'ils devoient suivre. Item, disoient-ils
 » en la pag. 37 de ce livre, sous le titre du choix
 » de leurs études dans la Theologie, *Il a esté
 » solu que la cause & la maniere de la predestination
 » ne vient point de nostre part. Adieu quelq'un di-
 » ra, s'objectoient-ils à eux-mesmes, que cette
 » doctrine n'est guere propre pour la puerie.* Et ils ré-
 » pondoient que c'est une doctrine de S. Augustin,
 » qui avoit déjà esté receüe, non seulement par la
 » plus commune opinion des Theologiens, mais aussi
 » par les Saints Peres de l'Eglise durant deux sie-
 » cles, qui s'employoient à la prouver par les Ecri-
 » tures Saintes, par les Conciles generaux, & par
 » les réponses des Papes, sçavoir de Zozime, de So-
 » cre, de Celestin, de Leon, de Gelase, qui tou-
 » ont toujours en, disoient-ils, en manuscrit
 » me les Prestres de Marsille, Cassien & Fauste,
 » pour avoir esté des agresseurs de cette doctrine
 » de la predestination. Nous remarquons que les
 » Jesuites avoient parlé de cette sorte, lorsqu'ils
 » ne prevoioient pas encore qu'ils deussent de-
 » clarer la guerre à S. Augustin ; mais qu'apres
 » la contestation dans laquelle ils s'estoient en-
 » gagez pour la defense du livre de Molina & de
 » de sa doctrine, afin qu'il fust libre à tous leurs
 » Peres d'attaquer celle de S. Augustin, & de
 » soutenir leur Confreire Molina qui l'avoit atta-
 » quée le premier, & dans la defense duquel ils
 » avoient mal-heureusement estimé qu'il y al-
 » loit de l'honneur & de la réputation de leur
 » Société, ils avoient retranché des nouvelles
 » éditions, qu'ils avoient depuis faites de ce livre,
 » tout ce que je viens de rapporter qu'ils avoient
 » dit dans la premiere en faveur de la doctrine
 » de la predestination gratuite & de S. Augustin
 » qu'ils avoient reconnu l'avoir enseignée.

Nous disions que plus leur audace s'estoit
 » veu éloignée de ce temps là, plus elle s'estoit
 » augmentée ; & que des Auteurs que nous
 » avions citez, c'estoit les plus nouveaux qui
 » s'estoient emportez contre S. Augustin à des
 » injures les plus atroces : Que depuis cette en-
 » treprise des Propositions le P. Adam, le P.
 » Annat, le P. Martinon, le P. Labbé s'estoient
 » élevez contre ce Saint Docteur ; & mesme que
 » c'estoit depuis les plaintes, qu'ils sçavoient
 » que nous en avions faites au Saint Siege, que
 » ces trois derniers avoient paru : Que pas un de
 » leurs

leurs Confreres ne témoignoient leur en sçavoir mauvais gré, qu'au contraire ils faisoient paroître qu'ils les en estimoient davantage, qu'ils publioient par tout leur rare merite, & qu'ils les élevoient aux premieres charges & plus considerables emplois de leur Ordre: Qu'après cela il n'estoit pas possible d'imaginer un plus grand emportement, une plus obstinée opiniastreté, une audace plus effrontée, & un outrage plus offensant contre S. Augustin & contre le Saint Siege mesme.

C'est pourquoy nous concluons, que puisqu'il falloit plutost juger par ces excès de leur esprit envers S. Augustin, & de leurs desseins pour ruiner sa doctrine, que par de vaines paroles de respect qu'ils pouvoient avoir sur le bout des lèvres; nous avions raison & nécessité de les sommer comme nous faisons, & comme nous avions deja sommé M. Hallier & ses Collegues par nostre premier écrit des gestes, de reconnoître par un écrit authentique pour vraies & indubitables, les memes six propositions qui sont à la fin de cet écrit là en faveur de la doctrine de ce Saint Pere, & que nous avions de nouveau inserées dans les memes termes à la fin de celui dont je parle. Apres lequel nous adjoutions aussi, que s'ils en faisoient la moindre difficulté, nous produisions contre eux encore une fois celui de l'autorité de S. Augustin, que nous avions produit pour le mesme effet contre M. Hallier & ses Collegues.

Le Second des cinq écrits que nous tenions prest pour le jour de l'audience que nous attendions, estoit celui de cette distinction abregée de divers sens Catholiques & heretiques dont les cinq Propositions estoient capables; duquel je ne diray rien davantage icy, tant parce qu'il a deja esté imprimé, que parce que j'auray encore à l'insérer cy après tout entier pour la raison que le Lecteur verra alors.

Le troisieme estoit intitulé: *A nostre tres Saint Pere le Pape. Innocent X. A Messieurs les Eminentssemes Cardinaux Spada, Guetti, Pamphilio, Cecchini & Ghigi, & aux autres Theologiens députez en à depüter pour la Congregation de l'affaire des cinq Propositions de la grace, pour Messieurs Noël De la lane Docteur de Paris, Transant Desmares Presbre de l'Oratoire, Louis de Saint Amour & Nicolas Massier aussi Docteurs de Paris, & Louis Angran Licencié dans la mesme Faculté. Contre Messieurs François Hallier, François Iséel, & Ierosime La Gaulle, Docteurs de la mesme Faculté. Seconde Information sur le droit.*

Je ne diray rien non plus icy d'une préface que nous avions mise à la teste de cet écrit, dans laquelle nous expliquions les raisons, qui

nous obligoient à commencer cet examen, & la preuve des Propositions comme nous les entendions, par l'examen & par la preuve de la nécessité d'une grace efficace par elle mesme generalement pour tous les bons mouvemens & actions de la pieté Chrestienne; & dans laquelle nous montrions aussi en peu de mots la connexion evidente que chacune de ces Propositions prise & entenduë dans nostre sens avoit avec ce point capital de la doctrine de l'Eglise; parce que je voy encore, qu'il faudra inserer cette preface toute entiere apres la distinction des sens dont j'ay parlé cy dessus. Mais je ne puis que je ne dise quelque chose du reste du corps de cet écrit, ne voyant point de lieu plus propre que cet endroit dans lequel j'en puisse parler; & c'est le moins que je puisse faire que de dire en gros ce qu'ils contiennent tous, puisque leur trop grande longueur & leur trop grand nombre les rendant capables de faire tous seuls un juste volume, on ne peut pas commodément les inserer tous entiers dans ce Journal.

Celui dont je parle estoit divisé en quatre parties. La premiere contenoit seize arguments capitaux, par chacun desquels nous prouvions, que la grace efficace par elle mesme nécessaire à toutes les actions de la pieté Chrestienne est la vraie grace de Jesus-Christ que la soy Catholique nous oblige de confesser contre les erreurs des Pelagiens & des Semipelagiens, si nous voulons, comme dit S. Augustin, estre non seulement appellez Chrestiens & le paroître, mais l'estre en effet. Quand je dis que cette partie contenoit seize arguments, dont chacun estoit capable de prouver invinciblement cette verité; je n'entends pas parler de seize enthymemes ou demonstrations composées de trois propositions, mais j'entends seize sources fécondes de preuves solides, sur lesquelles nous établissons cette verité comme sur autant de fondemens inébranlables, dont chacun suffisoit seul pour la soutenir. Toutes les prieres de l'Eglise, toutes les veritez qu'elles nous découvrent, toutes les consequences que nous en pouvons tirer, ne faisoient ensemble que le premier de ces seize arguments. Tout le livre entier de S. Augustin de la grace de Jesus-Christ, & toutes les maximes qui y sont par tout répandues, ne faisoient que le second. Le troisieme estoit pris de la difference qu'il y a entre la grace de simple possibilité, & celle qui donne la bonne volonté & la bonne action. Le quatrieme aussi de la difference qu'il y a entre la grace de l'estat d'innocence, telle que l'avoit le premier homme, & celle de l'estat de la nature corrompue & déréglée par le péché, telle que nous l'avons à present.

» & ainsi du reste. Le quinziesme estoit pais de
 » toutes les objections que les Pelagiens & les
 » Semipelagiens faisoient contre la grace que S.
 » Augustin défendoit. Et le dernier, de toutes
 » les réponses que S. Augustin faisoit à ces ob-
 » jections.

La seconde partie de cet écrit n'estoit pres-
 » que qu'une table des Papes, des Conciles, des
 » Saints Peres, des Theologiens infignes qui
 » avoient vécu depuis S. Augustin jusqu'à nous,
 » & qui avoient écrit de cette matiere, que nous
 » soutenions avoir enseigné cette mesme grace
 » comme la foy de l'Eglise, & nous nous of-
 » frions & engagements de convaincre nos adver-
 » saires devant le Pape; que les sentimens de
 » tous ces Papes, de tous ces Conciles, de tous
 » ces Saints Peres & Theologiens que nous ci-
 » tions, & de chacun d'eux en particulier es-
 » toient tels que nous disions, & nous leur don-
 » nions le choix de contester sur celuy ou ceux
 » de ces Papes, de ces Conciles, de ces Peres, &
 » de ces Theologiens, qu'ils croiroient estre le
 » moins favorable à cette doctrine. Entré ceux
 » que nous citions se trouvoient le Maistre des
 » Sentences, S. Thomas, S. Bernard, le Con-
 » cile de Trente, & Clement VIII.

La troisieme partie ne contenoit autre cho-
 » se que les jugemens & décisions qui s'estoient
 » faites contre les Jesuites dans la Congregation
 » de Auxiliis sous les Papes Clement VIII &
 » Paul V, que nous avions extraites des origi-
 » naux que nous avions eus entre les mains, &
 » qu'il nous estoit encore tres-aisé de verifier
 » devant le Pape.

La quatrieme contenoit un tres grand nom-
 » bre d'erreurs, de blasphemés ou impietez, que
 » nous deduisions par une consequence neces-
 » saire de la doctrine opposée à la grace efficace
 » que nous soutenions; sçavoir de celle que
 » Molina & ses Sectateurs soutiennent estre sou-
 » mise à l'usage du libre arbitre. Nous nous of-
 » frions de les convaincre de toutes ces conse-
 » quences. Et nous concluions, qu'il estoit ai-
 » sé de voir par toutes ces preuves, combien la
 » doctrine de la grace efficace par elle mesme
 » necessaire à toutes les actions de pieté, dont
 » les Architectes de ces propositions avoient
 » medité la ruine, estoit assurée & inébranla-
 » ble; & combien ceux qui faisoient leurs ef-
 » forts pour faire approuver au S. Siege des do-
 » gmes si detestables & si impies, qui estoient
 » des suites necessaires de la grace suffisante
 » Molinienne, avoient manqué au respect & à
 » l'affection qu'ils devoient à ce mesme Siege.
 » Car puisque, comme nous disions, & que
 » nous l'avions montré dans la preface de cet
 » écrit, chacune de ces cinq propositions rédui-
 » tes au sens dans lequel nous les entendions,
 » avoit une connexion indissoluble avec la grace

efficace, on n'en pouvoit condamner aucune
 » que cette mesme grace ne fust condamnée; &
 » l'on ne pouvoit condamner cette grace que
 » l'opinion contraire de la grace Molinienne
 » soumise au libre arbitre, ne fust établie com-
 » me un dogme de la foy; ny cette grace Molinienne établie comme de foy, que toutes les
 » autres propositions impies & abominables que
 » nous en avions deduites par une consequence
 » necessaire, ne fussent aussi établies, comme
 » estant la foy & la doctrine de l'Eglise. De for-
 » te qu'à prendre la chose dans son étendue, la
 » condamnation de chacune de ces propositions
 » comme nous les soutenions, emportoit avec
 » elle l'établissement de toutes ces erreurs per-
 » nicieuses, & les introduisoit dans l'Eglise.

Nous disions enfin qu'il nous restoit à sup-
 » plier ceux qui disoient, ou qu'il estoit permis
 » aux uns & aux autres de défendre leurs senti-
 » mens sur ce sujet, ou qu'il leur estoit enjoit
 » d'y garder le silence pour jamais, ou que si ce
 » silence n'estoit desja ordonné il falloit l'ordon-
 » ner, & que ce remede estoit en la puissance
 » du Pape, de considerer un peu avec attention
 » ce qu'ils disoient. Parce que s'il estoit permis
 » aux uns & aux autres de soutenir leurs sen-
 » timens là-dessus, il estoit donc permis de con-
 » server dans l'Eglise dans le mesme rang, & d'y
 » mettre dans les balances égales, la doctrine de
 » S. Augustin avec celle de Pelage, la Catholi-
 » que avec l'heretique, la vraie avec la faulx,
 » celle qui estoit la nourrice de la pieté Chres-
 » tienne, avec celle qui estoit la mere des er-
 » reurs & des heresies. Que si le silence sur cet-
 » te matiere avoit esté imposé pour toujours aux
 » uns & aux autres, ou le pouvoit estre; il fal-
 » loit donc que la grace par laquelle nous som-
 » mes Chrestiens; la grace que la doctrine Chres-
 » tienne enseigne & publie estre celle qui est la
 » propre grace des Chrestiens; la grace que les
 » Evêques Catholiques ont accoustumé de lire
 » dans les livres de Dieu, & de prescher à leurs
 » peuples; la grace laquelle sans doute est la ve-
 » ritable, la Prophetique, l'Apostolique, & la
 » Catholique foy; la grace qu'il falloit que Pe-
 » lage confessast s'il vouloit ne pas estre seule-
 » ment appelé Chrestien, mais l'estre en effet:
 » Il falloit, dis-je, que cette grace pût estre
 » bannie des cœurs des fideles & de l'Eglise Ca-
 » tholique. Et nous concluions qu'il n'estoit
 » permis d'entrer dans ces funestes pensées, qu'à
 » ceux qui auroient la hardiesse d'aneantir le mi-
 » stere de la Croix de Jesus-Christ, & d'abolir
 » tous les mysteres de la Religion Chrestienne,
 » & qui pourroient renoncer à toute sorte de
 » respect & d'amour pour le S. Siege, afin de
 » mettre à couvert le fantôme des interets &
 » de la vaine gloire des Jesuites.

Le quatrieme de ces cinq écrits estoit tout
 » seul

seul aussi grand que les quatre autres. Il estoit intitulé au dehors : *Au Bien-heureux Pere le Pape Innocent X. A Messieurs les Eminentissimes Cardinaux Spada, Ginetti, Pamphilo, Cenci & Ghiggi. Aux tres doctes Theologiens de divers Ordres destinez & à destiner pour l'examen des cinq propositions. Pour les Docteurs soussignez, desenseurs de S. Augustin. Contre la Societe des Jesuites, & contre M. M. Haller, Jossel & La gault Docteurs de Paris, agissans dans l'affaire des cinq propositions au nom des mesmes Jesuites, ou au leur, ou à celui de qui que ce puisse estre, Troisième Information sur le droit dans laquelle le vray & Catholique sens de la premiere proposition est expliqué & démontré par la traduction de toute l'Eglise.*

Cet écrit portoit cet titre au dedans. *Information sur la premiere proposition, ou plus tost sur la possibilité des commandemens de Dieu.* Il estoit divisé en six Chapitres, dont chacun comprenoit plusieurs articles. Je ne parlerai que des Chapitres, pour fuir la longueur qui me seroit inévitable si je descendois jusqu'aux articles, & parce aussi que ce que je dirai des Chapitres suffira pour donner une idée generale de l'écrit.

Le premier Chapitre estoit le plus court, & tout ce que nous y faisions estoit de déclarer le droit & legitime sens dans lequel nous entendions & soutenions la proposition ; & nous rapportions, distinguions, & rejetions les erreurs dont elle estoit susceptible. Nous nous demandions à nous mesmes quels estoient ces mauvais sens. Et nous répondions qu'il y en avoit beaucoup, *multi*. Nous en rapportions en suite quelques exemples sans prétendre les rapporter tous. Le premier, disions-nous, parce qu'elle pourroit estre entendue universellement, en sorte que son sens fust qu'il y a des commandemens de Dieu qui sont impossibles à tous les justes selon les plus grandes forces qu'ils puissent avoir durant tout le cours de cette vie. Et nous disions qu'ainsi entendu elle estoit fautive, heretique, & condamnée par le Concile de Trente dans Luther & dans Calvin. *Universalis hac est: Alibi quæ præcepta omnibus justis volentibus & conantibus secundum præsentem quæ habent vires, hoc est secundum quælibet vires præsentis vitæ, sunt impossibilia. Et ita detorta falsa & hæretica esset, & in Lutheri & Calvini a Concilio Tridentino damnata.*

Nous disions en second lieu qu'il pouvoit y avoir un mauvais sens fur ces paroles, *volentibus & conantibus*, parce que si elles estoient expliquées d'une volonté & d'un effort aussi grands qu'ils doivent estre ; alors elle seroit fautive aussi quand elle seroit entendue en particulier de quelques justes, & contraire au

second Concile d'Orange, qui définit au Canon 25, qu'après avoir reçu la grace dans le Baptême, tous les baptisés peuvent & doivent par le secours & la coopération de Jesus-Christ s'acquitter de toutes les choses nécessaires pour le salut, s'ils veulent y travailler si-dellement.

En troisième lieu nous disions que si ces paroles, *secundum præsentem quæ habent vires*, s'entendoient par comparaison des forces de cette vie à celles de la vie future, la proposition contenoit l'heresie de Calvin qui dit que les commandemens de Dieu ne sont pas possibles même avec la grace durant cette vie, & que c'est une chose qui est réservée à la vie future.

Quatrièmement nous disions que ces paroles, *sunt impossibilia*, pouvoient estre entendues de toute sorte d'impossibilité, de *omnium impossibilitate*, & que cela estoit aussi heretique, parce qu'il estoit constant que les commandemens de Dieu estoient toujours possibles à tous les justes en beaucoup de manieres ; *cum semper omnibus justis præcepta multo modis sint possibilia.*

Enfin nous disions en dernier lieu que ces paroles (*desse quæque illis gratia quæ possibilia sunt*) pouvoient estre entendues de telle sorte, qu'elles s'étendissent à toute la durée de cette vie, auquel cas & auquel sens la proposition estoit encore heretique. Et nous déclarions que si elle avoit esté avancée ou qu'elle fust soutenue en quelq'un de ces sens, tant s'en faut que nous voulussions la soutenir & en empêcher la condamnation, qu'au contraire nous serions les premiers à la condamner aussi franchement que nous condamnions toutes ces erreurs. C'est pourquoy pour ôster toute ambiguë & tout équivoque, nous la réduisions & la propositions dans les termes clairs dans lesquels seulement nous la soutenions. Ces termes estoient les mesmes que ceux de la colonne du milieu, que nous répétions & inferions encore tout de nouveau en cet endroit.

Aligua Dei præcepta aliquibus justis volentibus & conantibus invalida & imperfecta secundum præsentem quæ habent vires, parvum scilicet & infirmum, seu auxilio Dei efficaci ad plenam voluntatem & operandum necessario destituta, impossibilia sunt proximis & completæ, seu ab eis ad compleri proximæ non possunt. Desse quæque gratia actualis efficiens quæ præcepta illis proximis possibilia sunt : seu desse speciale illud auxilium, sine quo justificatus, ut ait Concilium Tridentinum, in accepta iustitia, id est in observatione mandatorum Dei, perseverare non potest.

Cela déclaré & supposé nous prouvions cette premiere proposition dans le second

Cha-



» Chapitre par plusieurs passages de l'Evangile,
 » par les prières de l'Eglise, & par celles des ju-
 » lies pour eux-mêmes; entre autres par ces
 » paroles de celle que Nostre Seigneur leur a
 » apprise: *Et ne nous induisez point en tentation*,
 » & par ce passage de l'Apôtre dans la 1. aux
 » Corinthiens chap. 10. *Fidelis est Deus qui non*
 » *patiatur vos tentari supra id quod potestis, &c.*
 » par les sentimens des Papes S. Innocent I,
 » S. Celestin & S. Zozime: par les Conciles de
 » Carthage, de Milevis, d'Afrique de deux
 » cents Evêques; par le second d'Orange, &
 » celui de Trente, & par plusieurs endroits de
 » S. Augustin.

Dans le troisième Chapitre nous prouvions
 » la même proposition par l'autorité de S. Tho-
 » mas, & nous faisons voir par tous ses princi-
 » pes qu'il n'avoit jamais pensé à admettre une
 » grace actuelle suffisante qui fust donnée com-
 » munément à tout le monde.

Dans le quatrième Chapitre nous prouvions
 » cette même proposition par la doctrine de la
 » grace efficace nécessaire à toute action de pie-
 » té, & nous montrions que cette grace nous
 » donnoit la puissance prochaine & achevée de
 » l'action pour laquelle elle nous estoit donnée,
 » & que sans cette grace on pouvoit dire que
 » nous ne pouvions selon le langage des Peres.
 » Et nous faisons voir cela, tant par l'Ecriture,
 » que par une infinité de passages de S. Augu-
 » stin, par les Papes S. Innocent I, S. Celestin I,
 » S. Leon, S. Gregoire, par les Conciles d'A-
 » frique, par celui d'Orange, par celui de
 » Trente, par S. Prosper, par S. Fulgence, par
 » S. Isidore, par S. Prudence, par S. Remi, par
 » l'Eglise de Lion, par S. Thomas, par les Fa-
 » cultez de Doüy & de Louvain, & par nos
 » adversaires mêmes. D'où nous concluons ce
 » Chapitre, que comme il estoit évident que
 » nous n'avions point d'autre dessein que de de-
 » fendre la doctrine Catholique & Augustinien-
 » ne de cette grace, par laquelle, selon le lan-
 » gage de S. Augustin, nous pouvions, & sans
 » laquelle nous ne pouvions pas; il n'estoit pas
 » moins certain que nos adversaires en deman-
 » dant la condamnation de cette proposition, ne
 » tendoient à autre chose qu'à ruiner cette do-
 » ctrine, quelque soin qu'ils pussent prendre de
 » le dissimuler, parce que convenant avec nous
 » de ce principe qui est véritable, que quand on
 » n'a pas ou qu'on n'est pas maître d'une cho-
 » se qui est nécessaire pour agir, alors on ne peut
 » pas agir; s'ils pouvoient faire déclarer par le
 » S. Siege que les justes pourroient agir sans cet-
 » te grace, alors ils concluroient & prouve-
 » roient aisément que cette grace ne seroit donc
 » pas nécessaire pour agir.

Tout le cinquième Chapitre n'estoit qu'un
 recueil des objections que l'on pouvoit faire

contre la doctrine que nous avions prouvée
 dans les précédens, & les réponses claires &
 convaincantes que l'on pouvoit faire à ces
 objections.

Dans le sixième Chapitre nous traitions de
 la grace de prière, nous faisons voir que tout
 ce que nous avions dit de la grace efficace ne
 cessait à toutes les autres actions, convenoit
 aussi à cette grace-là: qu'elle n'estoit non plus
 commune à tous les justes, que celle d'action.
 Que cette doctrine estoit un des principaux
 fondemens de la piété Chrétienne; & que
 lorsqu'il arrivoit que des justes étant laissez à
 eux-mêmes devenoient tièdes & negligens
 dans la prière, & se confiant trop en leur for-
 ce toboient dans quelque péché, que Dieu
 les excitoit par ces chûtes à reconnoître leur
 infirmité & le besoin de son assistance, qu'il
 s'en servoit comme d'un chemin pour les con-
 duire à des sentimens d'une humilité solide,
 & qu'il leur faisoit connoître par là le soin
 qu'ils devoient toujours avoir d'avoir sa
 crainte devant les yeux. Enfin nous propo-
 sions dans la fin de ce Chapitre toutes les obje-
 ctions que nous avions pensé qu'on pouvoit
 faire contre cette sainte & salutaire doctrine,
 & nous y apportons les réponses que nous
 avions apprises dans S. Augustin.

Le cinquième & le dernier de ces écrits
 estoit intitulé: *An Bien-heureux Pere le Pa-
 pe Innocent X. Pour les Docteurs soussignez,
 défenseurs de S. Augustin. Contre MM. Hab-
 lier, Joyfel & Lagault Docteurs de Paris, agis-
 sans dans l'affaire des cinq propositions, soit au
 nom des Jesuites, soit au leur, soit à quelque nom
 que ce soit. Quatrième Information sur le droit,
 dans laquelle on explique environ soixante passages
 de S. Augustin produits par lesdits sieurs Hablier,
 Lagault & Joyfel dans un écrit anonyme contre la
 première proposition. Et on fait voir que tous ces
 passages sont cités ou inutilement, ou avec mau-
 vais sens.*

Le titre seul de cet écrit semble faire assez
 connoître ce qui y est traité. Car pour résul-
 ter ces soixante passages que ces Docteurs al-
 loient distribuer par les maisons des Consul-
 teurs comme un des plus grands appuis de
 leur cause, nous ne jugeâmes pas qu'il y eust
 de moi en plus commode que de rapporter leur
 écrit entier, & de mettre en suite de chaque
 passage nostre réponse, qui n'estoit prise que
 de ces lieux mêmes qu'ils avoient cités; & qui
 ne consistoit ou qu'à adjoindre à leurs passages
 les paroles qu'ils en avoient retranchées ou
 du commencement ou de la suite, ou quel-
 quefois même du milieu; ou qu'à dire en peu
 de mots le sujet que S. Augustin y traitoit,
 qui estoit quasi toujours très éloigné de ce-
 lui pour lequel ils le rapportoient.

Mais

Mais je n'ai pas besoin d'en dire icy davantage, parce qu'encore que pour éviter la grosseur du Volume je n'aye pas résolu de mettre tous nos écrits à la fin de ce Journal, j'ai creu néanmoins y devoir mettre celui-cy, à cause qu'il m'a paru très important pour faire voir d'une part la mauvaise foy ou l'ignorance de nos adversaires, & de l'autre le peu de lumière que pouvoit recevoir le Pape de semblables informations en ne nous donnant pas le moiens de luy en decouvrir les faussetez, par la communication mutuelle des écrits, & la Conference de vive voix que nous luy avions tant demandée.

Je remarquerai seulement que ce fut le seul de tous nos écrits dans lequel nous aions parlé en faveur de Janſenius: & ce qui nous y obligea contre la résolution que nous avions faite, & l'ordre que le Pape nous avoit donné de n'en point parler du tout, fut que l'écrit auquel nous répondions estant fondé sur une fausseté visible, par laquelle M. Hallier & ses Collegues imputoient à Janſenius de combattre rouse grace suffisante, aussi-bien celle des Thomistes que celle des Molinistes; nous nous crûmes obligés de ne pas laisser passer cette imposture sans repaite, tant pour decouvrir la malice ou l'aveuglement de nos adversaires, que pour nous justifier nous-mêmes en montrant quelle estoit la grace suffisante que nous combattons, & quelle estoit celle que nous recevions aussi-bien que Janſenius. Mais quoy qu'en cela nous aions dit quelque chose, qui eust pû servir à informer le Pape & la Congregation des vrais sentimens de Janſenius touchant quelque point de sa doctrine; toutefois ny sa Sainteté, ny les Cardinaux, ny les Consultants n'en ont pas esté mieux informez, puisque cet écrit, non plus que tous les autres dont je viens de parler n'ont esté ny vus ny examinez, ainsi que l'on verra cy-apres.

Quand je fais reflexion sur ces cinq écrits, je ne puis que je ne reconnoisse une verité qui ne paroistra pas à plusieurs m'estre avantageuse. Mais je ne puis la dissimuler, parce que faisant profession d'estre exactement sincere, & écrivant ces Memoires plustost dans la veüe de Dieu que celle des hommes; il me semble que je ne puis en conscience dissimuler les fautes mesmes que j'aurois pu avoir faites, & que je les dois exposer à la veüe de tout le monde, afin qu'on puisse former un jugement veritable de nostre conduite.

Ce n'est pas que je sois convaincu d'avoir failli dans la chose que je vas dire; mais j'avoue que j'en ai peine, & que j'en ai toujours eu. Et c'est pourquoy ne trouvant pas en moy meisme de lumière pour me résoudre, & ne

pouvant ny me justifier ny me condamner; tout ce que je puis faire, c'est d'en faire un récit sincere, & d'en laisser le jugement à Dieu & aux personnes Intelligentes. Il est très certain & très veritable que nous avons tousjours considéré ces propositions dès le temps que M. Cornet les eust formées, comme un ouvrage de tenebres, & comme aiant esté forgées à plaisir avec une extreme malice, pour décrier la doctrine de S. Augustin & la veritable grace efficace de Jesus-Christ.

Il est très certain encore que nous ne les avons jamais reconnues pour avoir esté écrites ou avancées par aucun auteur; & que nous en avons tousjours parlé dans tous nos écrits & à Rome & à Paris, comme de propositions équivoques, captieuses, frauduleuses, à cause des mauvais sens dont elles estoient capables.

Enfin il est très certain que nous n'avons jamais soutenu sur le sujet de ces cinq propositions, que la doctrine sainte & Apotolique de la grace efficace de Jesus-Christ, non necessitante, mais necessaire à toutes les actions de pieté: que la defense de cette grace a esté l'unique objet de nos travaux & de nos peines: que nous n'avons jamais eu que cela dans l'esprit; & que nous n'avons jamais seulement pensé à ce fantosme ridicule & extravagant d'une grace necessitante, qui détruit entièrement l'indifference de la volonté. Mais comme nous voïions d'une part que les termes auxquels ces propositions estoient conceus, pouvoient estre réduits au sens de cette grace efficace, en laquelle toute nostre doctrine estoit contenuë, & que de l'autre le dessein secret des Jesuites qui faisoient jouer tous ces ressorts, estoit de ruïner la doctrine de la mesme grace efficace, en faisant condamner absolument ces propositions, qui aiant d'autres mauvais sens, y pouvoient neanmoins estre réduites: nous crûmes nous devoir opposer le plus fortement que nous pourrions à la condamnation absolue de ces propositions sans distinction ny explication, à cause de l'abus certain que nous prévoyions que les Jesuites en vouloient faire.

Mais pour le faire avec succès, nous fûmes extrêmement en peine de quelle maniere nous en parlerions. Quelques-uns de nos amis estoient d'avis qu'il falloit les soutenir absolument, & dire qu'elles n'avoient point le mauvais sens qu'on leur imputoit. La raison de ces personnes estoit, qu'il ne falloit pas considerer dans une proposition le sens naturel, propre & rigoureux des paroles lorsque personne ne les soutenoit dans ce sens naturel, propre & rigoureux; mais qu'on devoit dire que le sens communément entendu dans ces paroles,

M m m quoy

quoyque moins propre de soy, en estoit neantmoins le sens littéral, légitime & véritable; comme dans une infinité d'expressions figurées de l'Ecriture, on ne doit pas prendre le sens propre de ces paroles pour le sens véritable & légitime, mais seulement celui qui est entendu & signifié par le S. Esprit. Or que dans la matière de ces propositions attribuées aux Disciples de S. Augustin, il estoit visible qu'ils ne les soutenoient que dans le sens moins propre de ces paroles considérées nuëment & en elles mesmes, & que personne ne les soutenoit dans le sens propre, naturel & rigoureux des mesmes paroles, & par conséquent que le sens impropre estoit le véritable & légitime sens de ces propositions.

Qu'ainsi l'on pouvoit dire avec vérité qu'elles estoient bonnes, parce qu'on ne soutenoit sous ces termes qu'une doctrine tres bonne & tres sainte, sçavoir celle de la grace efficace; & que personne n'en soutenoit de mauvaise; & qu'il le falloit declarer librement à Rome pour les empêcher de les condamner, n'y ayant rien de plus capable de les porter à cette condamnation, que de voir qu'on ne les soutenoit pas nettement, mais qu'on les condamnoit en partie avec ceux qui les attaquoient.

D'autres au contraire estimoient que ces propositions selon les termes, & dans le sens naturel & propre qu'elles enfermoient estant mauvaises, quoyque ce sens ne fust soutenu de personne, les Jésuites pouvoient avoir assez de crédit auprès du Pape & des Cardinaux, pour les persuader qu'on les soutenoit en France en ces mauvais sens, & les faire ainsi condamner: que si on les soutenoit absolument sous pretexte du sens de la grace efficace auquel on les pouvoit réduire, ils pourroient faire tomber la Censure sur ce sens Catholique, & prétendre que cette grace auroit esté condamnée par la Censure de ces propositions, ou au moins qu'ils ne manqueraient pas d'en prendre occasion de décrier les défenseurs de cette grace, comme ayant esté condamnés par le S. Siege: qu'ainsi il estoit plus seur de les rejeter absolument, en soutenant en mesme temps la doctrine véritable de S. Augustin.

M. de Sainte-Beuve & la plus-part des autres Docteurs nos amis, estoient de ce dernier avis; & un Docteur tres pieux, tres sage & tres éclairé avec qui j'avois contracté grande liaison dans les assemblées de la Faculté, aussi bien que plusieurs personnes tres intelligentes dans Rome mesme, estoient du premier.

Nous nous trouvaimes aussi partagez mes Collegues & moy sur ce sujet. Ils avoient plus d'inclination au dernier avis, c'est à dire à ne parler des propositions que comme estant absolument condamnables. Et moy au contrai-

re fortifié par l'avis de ce Docteur & de ces autres personnes si intelligentes & si éclairées que je connoissois dans Rome, j'avois peine à souffrir ces expressions; non que je soutinsse autre chose dans ces propositions, que la doctrine de la grace efficace, & que je ne condamnasse aussi-bien que mes Collegues tout ce qu'ils y condamnoient; mais j'avois peur que ce procédé tremblant n'attirât une Censure, qui causeroit un grand mal par l'abus que les Jésuites en feroient; & la connoissance que j'avois de la Cour de Rome me faisoit juger, que rien n'estoit plus capable de l'empêcher que la fermeté & la confiance avec laquelle nous parlerions.

C'est pourquoy j'insistois toujours que l'on n'abandonnât point absolument ces propositions, & qu'on ne reconnût point que le mauvais sens en estoit le sens véritable & légitime; & ce fut moy qui fut cause que dans l'écrit de la distinction des sens, en représentant le mauvais sens de ces propositions, au lieu de dire simplement *sensus hæreticus propositionis*, ou *sensus qui propositioni assigni potest*, comme mes Collegues estoient d'avis, on mit *qui malignè assigni potest, quem tamen legitime sumpta non habet*.

Il semble que l'événement leur ait esté plus favorable qu'à moy, puisque ce mot a donné lieu aux Jésuites de nous calomnier, comme si nous avions soutenu à Rome le sens propre, naturel & condamné de ces propositions; considérées nuëment & en elles-mesmes, ce qui est tres faux; & qu'ainsi il eust esté plus avantageux d'éviter & en cet endroit & en quelques autres toutes les expressions qui pouvoient donner lieu à cette calomnie; mais j'espère neantmoins que les personnes équitables en se représentant l'estat où nous nous trouvions alors à Rome, me pardonneront aisément cette conduite; & qu'ils considèreront qu'ayant dans l'esprit les maux effroyables que la condamnation absolue de ces propositions sans distinction de sens pouvoit produire dans l'Eglise sans aucun bien, j'aye esté porté à faire & à dire tout ce que je croiois capable de l'empêcher, pourveu qu'il ne blessât pas la vérité.

J'espère aussi qu'il ne se trouvera gueres de personnes assez peu intelligentes pour ne reconnoître pas facilement, que quoyque nous ayons dit que les propositions prises légitimement n'avoient point de mauvais sens; nous n'avions pas voulu dire qu'elles ne fussent pas mauvaises dans le sens naturel, littéral, & rigoureux des paroles dans lequel elles ont esté depuis condamnées; mais que nous avons seulement prétendu que n'estant soutenues de personne dans ces mauvais sens, elles devoient estre

estre legitimelement expliquées dans le sens auquel nous les réduisons, qui estoit le sens de la grace efficace, & qu'ainli ce sens de la grace efficace en estoit le sens legitime, quoyque de soy mesme impropre, en considerant precisement la signification propre & naturelle des paroles dont elles estoient composées. Et c'est l'unique raison qui a fait, que ces saintes veritez que nous voulions defendre, nous paroissoient quelquefois bien davantage dans ces propositions prises absolument, j'aurai toujours neantmoins cette consolation avec eux, que dans le mesme écrit où nous en avons pu dire quelques paroles avantageuses par rapport à la doctrine que nous soutenions, nous nous en sommes aussi tres clairement & tres catholiquement expliquez, tant en declarant expressément que nous n'en reconnoissons point d'autres Auteurs que ceux mesme qui en poursuivoient la condamnation; qu'en les purgeant de toutes leurs erreurs & équivoques, & en faisant d'autres propositions toutes nouvelles, dont les sens estoient clairs, sinces, Catholiques & incapables ny d'estre rendus suspects d'aucune erreur par la plus maligne interpretation ny de recevoir aucune atteinte par les efforts les plus violens de l'envie mesme. Car enfin l'on doit uniquement considerer le sens & la doctrine que nous avons soutenuë qui est toute renfermée dans ces seules propositions de la seconde colonne; & non pas si nous avons creu ou non que les propositions condamnées fussent legitimelement ou mesme proprement & naturellement susceptibles de ce sens, puisqu'il ne s'agit pas de sçavoir si nous avons interpreté trop favorablement ces propositions captieuses & équivoques; mais si nous avons en effet soutenu quelque sens mauvais en soy & quelque doctrine erronée & censurable. Et partant si les propositions de la seconde colonne, auxquelles seules nous avons réduit tout ce que nous soutenions sur ce sujet, ne contiennent qu'une doctrine orthodoxe à laquelle le Pape n'ait point touché, comme on ne peut pas n'en point demeurer d'accord, puisque ce n'est que la pure doctrine de la grace efficace par elle mesme comme elle est enseignée par S. Thomas & par toute son École; il faut avouer que de quel-

que façon favorable que nous aions pu le de ces propositions condamnées, on ne nous peut imputer d'y avoir soutenu aucune erreur. Et ainli quoyque nous aions fait tous nos efforts pour empêcher que les susdites propositions que le Pape a condamnées ne le fussent absolument pour les raisons que nous en avions & les suites deplorables que nous en prévoyions; neantmoins en nous restraignant comme nous avons fait à la seule defense des veritez Catholiques qui n'estoient pas moins opposées aux sentimens des Jesuites & de leurs Sectateurs, qu'aux erreurs, aux heresies, aux impietéz & aux blasphemes que le Pape a condamnées dans ces propositions, en les prenant dans la rigueur & dans la mauvaise signification de leurs termes, dont nous n'avons jamais esté idolâtres, nous avons condamné aussi-bien que luy & mesme avant luy les mesmes erreurs, les mesmes heresies, les mesmes impietéz & les mesmes blasphemes qu'il a condamnéz. Tout ce que nous avons fait depuis sa Constitution que nous n'eussions pas fait auparavant, c'a esté d'acquiescer franchement à leur condamnation absolue depuis qu'elle a une fois esté prononcée, sans leur donner aucun bon sens, & sans les soutenir en aucune maniere sous quelque pretexte que ce soit; au lieu de tâcher d'empêcher cette mesme condamnation comme nous le faisons auparavant; & de ne plus poursuivre auprès de sa Sainteté, qu'il luy pleust faire droit dans une Congregation solemnelle sur les plaintes que nous avions déjà faites & que nous avions encore à faire contre les Jesuites; comme nous le poursuivions auparavant. Mais achevons ce qui reste à rapporter de ce Journal.

Pendant ces quatre jours que nous employâmes à la revue de ces écrits, je fus dans une grande perplexité si je dirois ou ne dirois pas à mes Collegues la nouvelle assurance que j'avois eue que la Bulle ou Constitution du Pape estoit dressée contre les cinq propositions. Ce qui me mettoit dans cette perplexité estoit que d'un costé, bien que cette nouvelle m'eust esté dite par une personne qui la sçavoit tres certainement, il ne me l'avoit dite qu'à la charge qu'elle mourroit en ma personne, & avec obligation du secret; mais d'ailleurs aiant sceu si assurément que cette Constitution estoit arrestée; de résoudre tout seul de laisser poursuivre nostre affaire comme si nous n'en eussions rien sceu, & d'aller plaider contre un arrest tout dressé sans avertir mes Collegues d'une circonstance si considerable, cela me paroissoit une chose tout à fait hazaardeuse & trop hardie. Ils avoient bien esté avertis du bruit qui avoit couru dés avant le 5 de May de cette mesme Constitution; mais

comme ce bruit-là estoit étouffé tout d'un coup en suite de l'entretien dont j'ai parlé entre M. le C. Ghiggi & cet autre Cardinal qui luy en témoigna ses ressentiments dans le Consistoire de ce jour-là, mes Collegues avoient cru que ce mesme bruit estoit tout à fait faux, ou qu'il n'estoit fondé que sur quelque Bulle imaginaire qu'ils croioient qui auroit esté dressée par quelque adresse des Jésuites. De sorte que cette frayeur estant passée, & eux se préparans à comparoître devant le Pape avec joie, tranquillité & esperance de faire impression sur son esprit par les choses que nous luy dirions, je craignois de rallentir le courage & l'ardeur de ceux qui devoient porter la parole, & d'amoinrir la force de leurs discours si je leur disois une nouvelle si accablante. Enfin dans cette inquietude, pour ne rien faire sans conseil, & sans prendre pour témoin de l'estat auquel les choses se trouvoient, un homme du secret duquel je m'assurois autant que du mien, je ladis le dimanche 18 de May à M. Manesier, sans luy dire pourtant par quelle personne ny par quelle voie je l'avois receu; & il fut d'avis aussi bien que moy de laisser couler l'affaire comme si nous n'en avions point esté avertis, pour laisser à M. l'Abbé de Valcroissant & au Pere Desmares la liberté toute entiere de leur esprit & de leur action pour le lendemain, qui estoit le jour que nous estions engagez à paroître devant le Pape. Voicy comme le tout se passa dans ce jour & dans cette audience si celebres.

CHAPITRE XXII.

De la grande audience que le Pape nous donna le 19 jour de May, qui fut la premiere & la dernière que nous ayons eue de son tes celles qui nous avoient esté promises.

Nous n'achevâmes que le matin de ce jour-là mesme de mettre ces cinq écrits en estat d'estre signiez, & nous les signâmes. Nous sortîmes du logis environ sur les trois heures pour nous rendre à Montecaval, suivant l'ordre qui nous en avoit esté donné par M. l'Ambassadeur. Quand nous y arrivâmes il y avoit déjà quelques Consulseurs arivez, que nous rencontraâmes dans la chambre des estafiers du Pape, & dans la premiere antichambre. Nous y vîmes le serviteur de M. Hallier, qui avoit esté fait Prestre depuis peu; qui y estoit venu tout ouvertement, & sans crainte que nous vissions qu'il y estoit pour espionner ce qu'il y pourroit reconnoître. Mais nous fûmes avertis qu'un des Collegues de M. Hallier s'estoit caché en quelque endroit sous l'escalier, ou s'y estoit rendu peu apres nous pour s'assurer luy mesme si nous y

serions; & qu'aini monté chez le Pape où il apprit que nous venions d'ariver, il en descendit incontinent & s'en alla hors Montecaval sautant & battant luy seul des mains, & les élevant au Ciel dans le ravissement extraordinaire qu'il avoit de ce qu'enfin nous aurions esté entendus devant le Pape. Un Religieux Augustin de nos amis qui le vit descendre de l'escalier de sa Sainteté avec cet emportement de joie, crut d'abord qu'il nous estoit arivé quelque disgrâce, & il s'en retourna tout triste chez luy pour n'en estre pas témoin, & n'en pas recevoir le contrecoup; mais quand apres nostre audience il eust appris le grand succès dont elle avoit esté suivie, il ne sçavoit plus à quoy attribuer cet excès de joie. A la fin il en reconnut la cause, quand il vit paroître la Constitution quelques jours apres cette audience, parce qu'il jugea qu'il falloit que nos adversaires sceussent qu'elle estoit auparavant toute resoluë & arrêtée, & qu'ils crussent que nostre comparution devant le Pape donneroit lieu de presumer & de dire que nous aurions esté condamnez apres avoir esté entendus.

Quand nous fûmes dans la premiere antichambre du Pape où il y avoit des Consulseurs arrestez; nous nous y arrestâmes aussi & hésitâmes tant soit peu si nous entrerions dans la seconde avec eux; mais en mesme temps aiant considéré que nous ne devions pas les traiter comme nos Juges, ny mettre de la dissidence entr'eux & nous, nous entraînâmes avec eux dans la seconde antichambre, & nous nous assîmes auprès d'eux. Nous fûmes en cet endroit bien pres de demie heure en attendant que les Cardinaux fussent arivez, & pendant ce temps aiant douté s'il seroit à propos qu'en entrant dans le lieu où le Pape nous donneroit audience, nous luy allâssions baiser les pieds, à cause que nous ignorions la posture dans laquelle nous le trouverions, j'allai proposer mon doute à un Camerier d'honneur qui ne put me le résoudre absolument, & qui m'insinua qu'attendu que nous l'avions déjà fait quand nous avions salué le Pape la premiere fois, il ne le jugeoit pas necessaire en cette rencontre, mais pourtant il me renvoia au Maître de Chambre pour m'en éclaircir. Quand le Maître de Chambre parut à la bouffole, c'est à dire à la porte de l'antichambre secreete, j'allai luy en parler; mais il me renvoia à M. Albizzi pour m'instruire de tout ce qu'il faudroit faire, & comme nous n'avions nul dessein de consulter sur rien ce personnage, je n'en dis pas davantage au Maître de Chambre, & nous nous résolûmes d'en user ainsi que nous verrions qu'il seroit à propos quand nous serions introduits.

On

On appella les Consultants quelques momens après que les Cardinaux furent arrivez. Ils entrerent l'un après l'autre selon leur antiquité. Incontinent après, nous fusmes aussi appelez, & l'on nous fit avant que d'entrer laisser nos chapeaux sur un banc près la boussole. Nous trouvasmes l'Assemblée en cette disposition : Elle estoit dans l'antichambre secrette, qui est un lieu assez petit. Le Pape estoit assis dans une chaire semblable à celle dans laquelle il donne ses audiences ordinaires, qui regardoit la porte, en telle sorte que des l'entrée nous eusmes le Pape en face environ à dix pas de nous. A un pas de la chaire de sa Sainteté il y avoit de chaque costé deux bancs à dos qui estoient de bois orné de peintures. Sur chacun de ces bancs il pouvoit s'asseoir trois personnes. Il y avoit deux de ces bancs de chaque costé en droiteligne, en sorte qu'ils faisoient les deux costez d'un parquet carré, au milieu duquel il y avoit sur le plancher un tapis de Turquie. Ce parquet avoit d'autant plus la forme quarrée, qu'à l'extrémité de ces deux bancs du costé que nous estions entrez il y en avoit deux autres petits pareils aux autres, où il ne pouvoit ce me semble tenir qu'une personne assise, qui avoit le dos tourné & appuyé contre le bout des autres, en sorte que celui qui estoit à nostre main gauche en entrant servoit à M. Albizzi de table pour y écrire à genoux; il estoit pourtant debout quand nous y entrâmes, & il ne se mettoit à genoux que quand il vouloit écrire; quand il n'écrivoit plus, il se levait. Les quatre Cardinaux estoient assis sur ces bancs, & ils avoient leurs bonnets sur la teste. M. le C. Spada occupoit la premiere place sur le banc qui estoit à la main droite du Pape. M. le C. Ginetti estoit du mesme costé aupres de M. le C. Spada. Celui qui estoit de l'autre costé vis-à-vis de M. le C. Spada c'estoit M. le C. Ghiggi, & M. le C. Pamphile estoit vis-à-vis de M. le C. Ginetti. Mais leurs rangs estoient pris à commencer à la main droite de sa Sainteté, comme si c'eust esté un cercle, & ceux qui estoient devant les autres dans ce cercle estoient estimez les premiers en rang : & ainsi M. le C. Spada estoit le premier, M. le C. Ginetti le second, M. le C. Pamphile le troisième, & M. le C. Ghiggi le quatrième. Le mesme ordre estoit observé parmy les Consultants. Ils estoient tous de suite selon leurs rangs, à commencer de la main droite du Pape à sa gauche, & le P. Tartaglia qui estoit le dernier en rang, estoit le plus proche de la main gauche de sa Sainteté. Ils estoient tous debout & de telle manière derrière & du long des bancs où les Cardinaux estoient assis. Le quarré que ces bancs & ces personnes ainsi disposées fai-

soient estoit ouvert & vuide du costé de la porte vis-à-vis du Pape, & il estoit justement de la grandeur qu'il falloit raisonnablement afin que nous pussons y estre mes Collegues & moy, tous cinq de front. C'est pourquoy pour occuper toute cette place M. l'Abbé de Valcroissant semit au milieu en droite ligne vis-à-vis du Pape, le P. Desmares à sa droite, moy à sa gauche, M. Maneslier à la droite du P. Desmares, & M. Angran à ma gauche.

Quand nous fusmes ainsi rangez jusques sur le bord du tapis de pied, nous y fîmes tous une genuflexion, & au mesme instant le Pape nous fit signe de la main de nous lever, & nous dit ce mot; *Proponete: Dites ce que vous avez à dire.*

M. l'Abbé de Valcroissant ayant pris haleine, quand il commença sa harangue il fit encore une genuflexion en disant : *Beatissime Pater*, & nous tous avec luy. Nous nous levâmes aussi-tôt, & il continua sa harangue posément & gravement, & il l'anima d'une façon tres forte & tres agréable. En voicy une tres fidele & tres exacte traduction.

Harangue prononcée devant le Pape par Monsieur l'Abbé de Valcroissant.

TRES SAINT PERE,

Il n'y a rien de plus raisonnable & de plus juste, comme Possesseur Eveque d'Afrique le disoit autrefois au Pape Hormisdas, que d'avoir recours au Chef quand les membres sont malades, afin de tirer de luy la force dont ils ont besoin dans leur langueur. Car qui peut avoir plus de soin des âmes qui luy sont soumises, ou de qui peut en attendre un plus grand soulagement pour affermir la foy chancelante que du Successeur de celui qui n'a été assis le premier sur le Trésor Apostolique, entendu Jesus-Christ mesme luy dire de sa propre bouche: VOUS ESTES Pierre, & sur cette pierre j'établiray mon Eglise?

Nous sommes obligez, T. S. P., de représenter à V. S. par combien d'artifices & de secrettes embûches on se sert de certaines propositions obscures, équivoques, & malicieusement fabriquées, pour attaquer aujourd'hui l'Eglise, en attaquant & mettant en tres grand péril la doctrine de S. Augustin touchant la grace de Jesus-Christ tant de fois approuvée par le S. Siege, & autorisée sans discontinuation par le consentement universel de toute l'Eglise.

Sur quoy nous parlerons, T. S. P., avec d'autant plus d'assurance & de hardiesse, que nous parlons devant le S. Siege Apostolique & devant l'Eglise Romaine, qui estant fon-

» dée sur l'immobilité de la pierre, conserve
 » avec une confiance invincible & une entière
 » pureté la fermeté inébranlable de sa foy & de
 » sa doctrine, sans souffrir que l'on viole jamais
 » ce qu'elle a une fois affermi par son approba-
 » tion, & dont elle s'est déclarée la protectrice.
 » Nous avons donc l'avantage de parler de-
 » vant l'Eglise Romaine de la doctrine & de
 » l'autorité de celui, qui a tousjours eu les sou-
 » verains Pontifes, pour approbateurs, pour
 » admirateurs & pour défenseurs, & auprès des-
 » quels ce Saint Docteur a tousjours trouvé une
 » si puissante protection toutes les fois qu'on
 » s'est plaint à eux que l'on combattoit, que l'on
 » blessoit ou que l'on méprisoit son autorité ou
 » sa doctrine.

» Or il n'est peut-estre jamais arrivé, que l'au-
 » torité & les sentimens de ce Saint Pere ayent
 » esté plus perilleusement attaquez qu'on les at-
 » taque aujourd'hui, puisqu'ils ne l'ont jamais
 » esté plus malicieusement ny avec plus d'artifi-
 » ce. Mais nous louons Dieu, T.S.P., de ce
 » que ce peril est passé, puisque ces embûches
 » sont découvertes. Car c'est les avoir dissipées
 » que d'avoir fait que l'Eglise Romaine en ait
 » connoissance; puisqu'il suffit de l'avertir du
 » peril où se trouve la doctrine de S. Augustin,
 » pour ne pouvoir douter qu'elle ne la mette
 » hors de tout danger & ne l'autorise autant que
 » jamais.

» Mais cette confiance que nous avons au S.
 » Siege Apostolique s'augmente encore, parce
 » qu'outre l'autorité si puissamment établie de
 » S. Augustin, le dogme dont il s'agit porte
 » avec soy un privilege, qui luy est tout parti-
 » culier. Car bien qu'il n'y ait aucune des veri-
 » tez de la foy Catholique dont ce premier Siege
 » du monde ne soit l'illustre depositaire, il s'at-
 » tribue neantmoins comme par un droit qui
 » luy est propre le soin de la conservation de la
 » grace de Jesus-Christ; d'autant, comme Saint
 » Augustin le remarque en sa lettre à Sixte, que
 » c'est principalement à cette Eglise que le grand
 » Apôtre S. Paul a dit & enseigné les mysteres de
 » la grace de Dieu qui nous est donnée par Jesus-
 » Christ Nôtre Seigneur. Et le même S. Augu-
 » stin dans un autre lieu montrant en même
 » temps, & qu'il faut prescher la grace de Jesus-
 » Christ par toute la terre, & que cette Eglise
 » est le Chef de toutes les autres, dit ces paroles.
 » Ce grand Apôtre a montré principalement le pou-
 » voir de la grace dans son Epistre aux Romains,
 » afin que la predication de cette doctrine celeste pas-
 » sât de cette premiere ville du monde, qui est com-
 » me le chef de toutes les autres, dans tous les lieux
 » de la terre. Ce qui fait voir que la foy de la gra-
 » ce des Chrétiens se peut dire par un privilege
 » special estre la foy de l'Eglise Romaine. C'est
 » aussi pour cette raison que S. Augustin son

plus grand Docteur & son plus grand defen-
 » leur apres l'Apôtre, n'a jamais esté attaqué
 » sur cette matiere, que l'Eglise Romaine n'ait
 » entrepris avec ardeur sa defense, & n'estoit
 » attribué sa doctrine comme estant la sienne, &
 » comme estant un heritage qui luy est propre,
 » ainsi que parle (*) Clement VIII.

Et certes ce n'est pas sans sujet que l'Apôtre
 » a donné à cette premiere Eglise du monde des
 » instructions si sublimes des mysteres de la gra-
 » ce de Jesus-Christ, puisqu'elle est le fruit de
 » son sang, le lien de Dieu avec les hommes, l'es-
 » prit de Jesus-Christ & de la Religion Chré-
 » tienne, & que c'est elle véritablement qui éta-
 » blit la nouvelle loy & l'Evangile. Et cette
 » grace n'est pas celle qui est enseignée par ceux
 » qui n'en retiennent que le nom, pour éviter
 » l'indignation & le scandale des fideles s'ils la
 » nioient absolument: mais c'est celle dont il
 » estoit question entre S. Augustin d'une part
 » combattant au nom de l'Eglise, & Pelage &
 » ses Sectateurs de l'autre; celle, comme dit S.
 » Augustin écrivant au Pape Innocent premier,
 » (b) que la foy Chrestienne enseigne & publie
 » estre propre & particuliere aux Chrétiens; &
 » celle que (c) les Evêques Catholiques avoient
 » accoustumé de lire dans les livres de Dieu &
 » de prescher au peuple de Dieu; celle que Pe-
 » lage devoit reconnoître (d) s'il vouloit non
 » seulement estre appelé Chrestien, mais l'estre
 » véritablement; & enfin celle comme il le dit en
 » un autre lieu, sur laquelle sont appuyés les
 » principaux fondemens de la foy & de la pieté
 » Chrestienne, qui subsisteront tant qu'elle de-
 » meurera debout, & qui seront en peril d'estre
 » renversés aussi-tôt qu'elle sera ébranlée.

C'est pourquoy lorsque dans ces derniers
 » temps on a entrepris de renverser la véritable
 » grace de Jesus-Christ, on n'a rien trouvé de
 » plus propre pour avancer ce dessein, que de
 » déchurer, comme dit (e) S. Prosper, en dé-
 » chirant S. Augustin par des paroles outrageu-
 » ses, le plus serviteur de tous les Peres dans la do-
 » ctrine de l'Eglise, & le plus puissant défenseur de
 » la grace de Jesus-Christ; que d'affoiblir l'au-
 » torité de ses écrits qui combattent l'erreur
 » des Pelagiens; & que de luy faire perdre la
 » créance qu'il a dans l'esprit des fideles; ceux
 » qui ont formé un dessein si mal-heureux ne
 » doutant point, comme dit encore le même
 » S. Prosper, de pouvoir enfin renverser toutes
 » les autorités qui soutiennent la pureté de la do-

(a) Dans le dessein que ce Pape fit dans la premiere
 Congregation de Auxiliis qui fut tenuë devant luy au Vati-
 can le 20 Mars 1602.

(b) Epist. 99.

(c) De gratia Christi, sup. 10.

(d) L. 6. contra Jul. cap. 40.

(e) Contra Collatorem, & in Epist. ad Rufinum.

« *Etrane de la grace s'ils avoient pu foudroier avec*
 « *toutes les machines du Pelagianisme cette forte &*
 « *puissante tour qui sert de defense aux veritez de*
 « *la foy.*

« Cette entreprise contre la grace de Jesus-
 « Christa, T. S. P., passé si avant, qu'à cause de
 « l'estroite union de S. Augustin avec S. Paul
 « en ce qui regarde cette matiere, nous voions
 « aujourd'huy qu'on ne craint point de les attra-
 « quer tous deux ensemble, en ozant les accu-
 « ser d'avoir passé jusque dans l'excès.

« Car en mesme temps que les cinq proposi-
 « tions dont il s'agit se fabriquoient pour ren-
 « verser la doctrine de S. Augustin, le P. Adam
 « Jesuite faisoit imprimer un livre, dans lequel
 « il ne s'emporte pas avec moins de fureur con-
 « tre S. Paul mesme que contre S. Augustin,
 « niant la hardiesse d'y soutenir que l'un & l'autre
 « se laissant aller à l'aveugle impetuosité de
 « leur naturel, ont passé au-delà des bornes de la
 « verité & de la foy. Ainsi doit-on s'étonner
 « que ce Jesuite traitant de la sorte les Apostres
 « & les Prophetes, son audace l'ait porté jus-
 « ques à déclarer que la doctrine de S. Augustin
 « est impie & heretique? Et qui peut, T. S. P.,
 « voir sans horreur prononcer tout ouvertement
 « contre ce grand Saint sans aucune palliation,
 « la Censure la plus outrageuse que l'on puisse
 « s'imaginer? Ce livre si injurieux à S. Paul &
 « aux autres Ecrivains Canoniques, & à Saint
 « Augustin principalement, a esté imprimé,
 « & a veu le jour avec l'approbation de leur Pro-
 « vincial de Paris, & de trois autres Theologiens
 « de leur Compagnie, & a esté receu avec une
 « joie publique de tous les Jesuites de France.

« Que ne doit-on donc point craindre,
 « T. S. P., des entreprises de cette Société?
 « Car si pour décrediter S. Augustin ils ont osé
 « attaquer S. Paul, parce que c'est de cet Apo-
 « stre que S. Augustin a puisé ce qu'il a écrit, que
 « leur reste-t-il que de s'élever contre Jesus-
 « Christ mesme, puisque c'est de luy que S. Paul
 « a appris ce qu'il nous enseigne du mystere de la
 « grace? Voilà, T. S. P., à quoy tend le dessein
 « de ceux qui pour s'instruire de la créance
 « qu'on doit avoir dans la Religion Chrestienne
 « touchant la grace, ne suivent pas les traces qui
 « nous sont montrées par l'Eglise; mais mesu-
 « rant ces mysteres par leur propre sens en ju-
 « gent plustost par des conjectures & des raisons
 « vraisemblables que par la perpetuelle & tres
 « certaine autorité de la tradition de l'Eglise.
 « Et ce n'est pas, T. S. P., par de vaines imagi-
 « nations, mais par des preuves invincibles que
 « nous voulons faire connoître à V. S. cette pu-
 « blique conspiration des Jesuites formée contre
 « S. Augustin. Voicy entre mes mains plus de
 « cent propositions contre ce Saint, tirées de di-
 « vers livres faits depuis 50 ans par les Jesuites,

« qui font voir que l'audace avec laquelle ils l'at-
 « taquent s'accroît de jour en jour, de telle sor-
 « te qu'ils le chargent sans cesse de nouveaux & de
 « plus grands outrages.

« Nous sçavons, T. S. P., qu'encores que nos
 « adversaires aient montré par tant de marques
 « si visibles & témoignent encore sans cesse leur
 « aversion contre S. Augustin, ils ne haïssent pas
 « de faire semblant de reverer son autorité; &
 « ils ozent mesme en presence de V. S. donner
 « des louanges à ce Saint Pere, & se vanter d'estre
 « ses defencseurs & ses disciples. Mais ce qu'ils
 « en font n'est que pour rendre le mespris qu'ils
 « font de ce Saint plus hors d'atteinte par le faux
 « respect qu'ils feignent de luy porter. Ce n'est
 « que pour éviter la punition de l'insolence avec
 « laquelle ils l'outragent. Ce n'est que pour
 « cacher l'aversion qu'ils ont de sa doctrine sous
 « la louange qu'ils font de sa personne. Ce n'est
 « que pour diminuer le soin qu'on doit avoir
 « dans ces contestations d'examiner quels sont
 « les veritables sentimens de ce saint Pere, &
 « faire croire qu'il ne s'en agit point dans les pro-
 « positions qui ont esté présentées à V. S. puis-
 « que ceux mesmes qui les combattent font pro-
 « fession de suivre la doctrine de ce Pere & de
 « reverer son autorité; afin qu'apres avoir évité
 « la condamnation de leur temerité par ces
 « saints & caprieux éloges de S. Augustin, &
 « avoir fait en sorte qu'ils ne soient point ob-
 « ligés de rien souscrire sur ce sujet & que V. S.
 « n'en ordonne rien, ils puissent eux & leurs
 « partisans rejeter son autorité avec plus d'au-
 « dace que jamais, condamner sa doctrine, &
 « continuer à la bannir de leurs écoles comme
 « Calvinienne & dangereuse; sur tout s'il arrivoit
 « encore que V. S. se portast sous ce pré-
 « texte à condamner ces propositions; parce
 « qu'ils ne manqueroient pas apres cela d'en
 « faire retomber la censure sur S. Augustin, ain-
 « si qu'un Jesuite l'a déclaré assez nettement de-
 « puis peu dans un ouvrage qu'il vient de met-
 « tre en lumiere, où il a esté assez hardy pour
 « écrire: *Ayez un peu de patience, mon cher Le-*
 « *teur, Rome vous dira bientôt quels sont sur cela*
 « *les sentimens de S. Augustin, ou quels ils an-*
 « *ront de vous offrir.* Ol parole pleine de présom-
 « ption, mais sortie de cette plume par un ad-
 « mirable jugement de Dieu qui regle mesme
 « par sa providence les tenebres & les desordres
 « des hommes; puisque les Jesuites, T. S. P.,
 « vous font entendre clairement par là, que la
 « doctrine de S. Augustin est enfermée dans ces
 « cinq propositions, & qu'ils n'en attendent
 « V. S. la condamnation que pour pouvoir con-
 « damner en suite S. Augustin; ce que des
 « oreilles Chrestiennes ne sçauroient entendre
 « sans horreur.

« Mais quoyque nos adversaires parlent ainsi
 « quel-

quelquefois honnorablement de S. Augustin, ils ne peuvent s'empêcher dans leurs écrits de s'en déclarer les ennemis, en y glissant que sa doctrine est contraire aux sentimens du S. Siege Apostolique. Et nous n'ignorons pas, T. S. P., la hardiesse avec laquelle ils osent dire que ce que S. Augustin enseigne (*) constamment est le dogme capital de la grace de Jesus-Christ, & une foy certaine, indubitable, Prophetique, Apostolique, & Catholique, n'est qu'une opinion douteuse & incertaine, & qu'on peut par consequent, disent-ils, rejeter sans crainte. Pour cet effet ils s'efforcent de persuader que S. Augustin n'est pas d'accord avec luy mesme, qu'il se contredit, & que s'il y a dans ses écrits des choses qui favorisent nos sentimens, il y en a d'autres au contraire qui favorisent les leur. En quoy, T. S. P., ce n'est pas tant S. Augustin qu'ils outragent si insolument, que c'est le S. Siege Apostolique, que c'est l'Eglise universelle, puisqu'ils veulent par là faire croire qu'en approuvant & rendant siens des sentimens qui se combattent, & qu'ainsi n'estant pas d'accord avec elle mesme, elle n'est pas regie & gouvernée par le S. Esprit, qui est l'Esprit d'unité & de verité : mais qu'elle a choisi un conducteur aveugle pour combattre les ennemis de la grace, & qu'elle le propose pour guide aux Theologiens & aux fideles, quoyque se contredisant luy mesme, il ne puisse nous faire connoître ce que nous sommes obligés de croire & de suivre.

Les veritables disciples de S. Augustin & les sincerés vénérateurs du S. Siege Apostolique sont très éloignés, T. S. P., d'avoir une pensée si temeraire, & si indigne du respect que l'on doit porter à ce grand Docteur de l'Eglise. Que nos adversaires choisissent ou de le prendre tout entier, ou de nous le laisser tout entier. Il est tout à eux ou tout à nous ; s'il n'est point tout à nous, nous ne le leur envoions point, estant fort éloignés de luy vouloir faire tant de tort & au S. Siege que de desirer qu'on le mette en pieces pour en avoir une partie.

Vostre Sainteté voit que le differend dont il s'agit aujourd'hui entre nos adversaires & nous, a un très grand rapport avec celui de ces deux meres sur lequel Salomon prononça ce jugement si plein de sagesse, qu'il a tousjours depuis esté & fera tousjours en admiration à tous les siècles. Nostre dispute regarde S. Augustin qui est nostre Pere & nostre Maître, chacun de nous prétend l'avoir de son côté ; & nos adversaires voient qu'ils ne peuvent se l'attribuer tout entier, parce qu'ils sont contraints d'avouer que plusieurs de ses sentimens

leur sont contraires, & nous favorisent ; ils disent qu'il faut le diviser par la moitié & nous en donner à chacun une partie. Mais nous qui sommes les veritables enfans & disciples de ce Pere, ne pouvons souffrir ce partage. Nous soutenons qu'il faut qu'il soit tout à eux ou tout à nous, d'autant que le diviser seroit le perdre, à cause que toute son autorité tomberoit par terre s'il se trouvoit contraire à luy mesme, ou pour mieux dire, le S. Siege seroit déchiré & mis en pieces par cette division de S. Augustin, puisqu'il auroit approuvé & rendu siens des sentimens entierement opposés entr'eux.

Nous conjurons donc V. S. avec toute la force & toute la tendresse de l'amour que des enfans peuvent avoir pour leur Pere, de ne point souffrir que l'on divise S. Augustin. Et s'il m'est permis de me servir en cette occasion des paroles de l'Ecriture ; donnez leur plus toût vivant, T. S. P., en le tuant d'autant entier, que non pas de le tuer en le divisant entr'eux & nous. Peut-on attendre de V. S. dans cette contestation un autre jugement que celui de Salomon ? Pourra-t-elle répondre pour les veritables disciples de S. Augustin ceux qui veulent qu'on le divise ; & n'estimera-t-elle pas au contraire que ceux-là le font qui aiment mieux qu'on les en prive entiere-ment, que non pas qu'on le divise ? V. S. prononcera sans doute cet arrest en nostre faveur : Donnez à ceux-cy Augustin vivant sans le diviser & le tuer, car ils sont ses veritables disciples. Par ce moi, T. S. P., toute l'Eglise connoistra que la sagesse de Dieu conduit l'innocent X pour rendre justice.

Et en effet, T. S. R., il est si certain que S. Augustin n'est en aucun lieu du côté de nos adversaires, qu'ils ne scauroient en produire un seul passage qui soit favorable à leurs sentimens, si ce n'est en le coupant par la moitié, en le mutilant, en le tronquant, en le tirant de son propre lieu, & en luy donnant tout un autre sens que celui qu'il a par luy mesme. V. S. le reconnoitra, T. S. P., par la réfutation de l'écrit qu'ils luy ont présenté, dans lequel aiant cité soixante passages de S. Augustin contre la premiere proposition, nous les avons tous rapportez dans la réponse que nous avons à presenter à V. S. sur ces passages, dans laquelle nous faisons voir qu'il n'y en a presque aucun qui soit allegué de bonne foy.

Mais nos adversaires ne voudroient pas seulement que l'on divisât S. Augustin : ils voudroient aussi que l'on divisât la grace de Jesus-Christ, quoyque ny l'un ny l'autre ne puisse souffrir ny division ny partage ; parce, comme dit (*) S. Prosper, qu'on rejette entiere-

(*) De corr. & gr. cap. 1.

(*) Epist. ad Demetriadem.

remet la grace si on ne la confesse entièrement. Et ailleurs il use de ces paroles : (*) Ne souffrons point qu'aucun membre du corps de ce dogme si justement condamné se relève dans l'Eglise, parce qu'il est certain que les déguisements & les artifices de cette fausseté sont si subtils, que si sous prétexte d'une rétraction palliée il luy est permis de continuer la moindre petite racine des opinions qui la favorise, cette racine sera comme un germe qui la fera revivre toute entière. Car lorsqu'il n'y a pas autre chose dans le tout que dans chaque partie, ce n'est pas une marque de pitié de rejeter presque le tout, mais c'est une preuve de mauvaise foy que d'en retenir une portion quelque petite qu'elle puisse estre.

C'est pourquoy, T.S.P., nos adversaires souhaitent si fort que V.S. arrache quelque petite partie de la véritable grace, c'est à dire de la grace efficace de Jesus-Christ, en leur permettant de s'en la pas retenir toute entière, d'autant qu'il leur seroit très facile de la ruiner toute par ce moyen, d'abolir tout S. Augustin, & de faire revivre tout l'heresie Pelagienne par une seule de ses parties.

Vous pouvez juger par là, T.S.P., de quelle importance est cette affaire, puisqu'il s'y agit de la doctrine & de l'autorité de S. Augustin, & même du dogme de la véritable grace de Jesus-Christ; puisqu'on ne sçauroit rien décider en faveur d'une des parties, qu'on ne luy donne tout l'avantage; & puisqu'il est nécessaire d'examiner & de discuter exactement toutes choses avant que de pouvoir prononcer & établir rien de certain. C'est pourquoy nous ne sçaurions assez admirer qu'au milieu de tant d'occupations dont V.S. est comme accablée sous le poids des affaires de l'Eglise, Dieu par une singulière providence luy ait inspiré le dessein d'examiner cette importante question avec tant de soin & de diligence, qu'elle puisse la décider entièrement, après avoir pesé, pénétré, & considéré toutes choses; & nous ne pouvons trop remercier sa divine bonté, de ce qu'il luy plaît d'augmenter les forces, & d'affermir de plus en plus la santé de V.S. & avec cette vigueur de corps & d'esprit dans une vieillesse si vénérable l'enflammer du même zèle, dont par une faveur toute celeste il a rempli autrefois pour décider cette même cause les Innocens, les Zozimes, les Bonifaces, les Celestins & autres grands Papes ses Predecesseurs.

Nous avoions, T.S.P., & V.S. le connoit assez, que cette matiere est épineuse & qu'elle merite une longue & tres attentive discussion. La nature qui nous flatte ne celle jamais de combattre en nous le mystere de la grace de Jesus-Christ. Nostre raison cherche de

tous costez les moyens de s'affranchir de cette soumission absolue que nous sommes obligez d'avoir pour Dieu, elle n'oublie rien pour porter même nostre foy à embrasser ces opinions; elle insinue tout ce qui favorise cet orgueil né avec nous. S. Augustin luy même conseille que sans y penser il est demeuré long temps dans l'erreur des Semipelagiens, & n'en est sorti entièrement qu'après une profonde méditation de l'Ecriture Sainte, & particulièrement de S. Paul, & une exacte lecture des Saints Peres qui l'ont précédé, ce qui n'ariva qu'un peu apres qu'il eust esté appelé à l'Épiscopat. Et ainsi il n'y a pas de quoy s'étonner, si dans tous les temps il s'est rencontré tant de difficulté & de repugnance pour guerir l'esprit des fideles de l'erreur du Pelagianisme.

A cela s'est joint, T.S.P., une resolution déterminée pour la defense de Molins de toute la Société des Jesuites, qui par ses prédications, par les livres qu'elle a mis au jour, par ses leçons publiques, & par plusieurs autres moyens a fait de si grands efforts de tous costez pour embrouiller, pour obscurcir, pour altérer, & pour ruiner la doctrine celeste de S. Augustin touchant la grace de Jesus-Christ; & a gagné l'esprit d'un si grand nombre de personnes; que parmi tant de nuïges & d'obscuritez, il est très difficile de reconnoître la vérité, & de se débarrasser des principes & des dogmes des Jesuites, dans lesquels plusieurs, & même des Theologiens sont entez, & apres s'y estre accoustumés y demetrent insensiblement, soit par la peine & le travail qu'il faut prendre pour en sortir, soit qu'ils en soient retenus par la honte de changer d'avis, ou par quelque autre inclination secrette & cachée. Mais cette difficulté est encore de beaucoup accruë par le malicieux artifice avec lequel on a fabriqué ces propositions, qui n'ont esté composées de la sorte que pour ruiner secrettement par le moyen de ces paroles équivoques la véritable grace de Jesus-Christ.

C'est ainsi qu'au rapport d'Innocent I les Pelagiens se servoient du même artifice lorsqu'ils commencerent à semer leur heresie, comme le dit ce tres Saint Pape, qui fut le premier qui la condamna, & qui approuva la doctrine de S. Augustin. Voicy de quelle sorte il en parle : (*) Leurs paroles estant pleines de dangereuses subtilitez, ils prennent pour prétexte de leur dispute la defense de la foy Catholique, afin d'empescher l'esprit de ceux dont les sentiments estoient orthodoxes en leur faisant embrasser le mauvais parti; & taschent aussi de renverser

(*) Dans l'Épître aux Evêques de Carthage. qui est la 91 entre celles de S. Augustin.

(*) Cont. Celset. cap. 44.

„ toute la *crédence Catholique des vrais dogmes de la*
 „ *grace*. C'est, T. S. P., ce que l'événement
 „ sera voir à V. S. & elle connoitra de plus,
 „ que les Evêques qui nous ont deputez n'ont
 „ esté poussez que par la considération de leur
 „ devoir envers le S. Siege, & de la défense de
 „ l'autorité de S. Augustin & de la grace de Je-
 „ sus-Christ, à demander comme ils font à V. S.
 „ une Congregation dans laquelle les parties
 „ soient entendues de vive voix & par écrit en
 „ présence les unes des autres; & où apres s'estre
 „ communiqué reciproquement tous leurs
 „ écrits, tous les points de cette dispute soient
 „ pleinement & nettement éclaircis, en repre-
 „ nant les choses dès leur origine, & en les exa-
 „ minant de nouveau l'une apres l'autre.
 „ Mais, T. S. P., quoyque la nature & la
 „ raison aient tres grande peine à comprendre
 „ quelle est la grace de Jesus-Christ; & quoy-
 „ que cette doctrine soit envelopée comme d'au-
 „ tant de nuïges par les diversités & nouvelles in-
 „ ventions des nouveaux Theologiens, & par
 „ les équivoques & les ambiguïtez des propo-
 „ sitions dont il s'agit; nous osons toutefois dire
 „ hardiment, que bien que ce mystere soit tres
 „ profond, il n'est pas si difficile d'en avoir l'in-
 „ telligence, pourveu que l'on se serve des
 „ moïens, & que l'on suive les regles que l'E-
 „ glise a établies pour éclaircir & pour décider
 „ les dogmes de nostre foy; & si selon la coutu-
 „ me de l'Eglise & du S. Siege pratiquée & con-
 „ firmée encore depuis peu dans le Concile de
 „ Trente on consulte l'Ecriture Sainte, les sou-
 „ verains Pontifes, les Conciles, les Peres, &
 „ particulièrement Saint Augustin, comme le
 „ principal minibre & défenseur de la grace de
 „ Jesus-Christ, & S. Thomas comme le chef de
 „ toute l'Ecole. Que si V. S. en use de cette for-
 „ te, nous esperons qu'elle connoistra claire-
 „ ment que la doctrine de la grace que nous sou-
 „ tenons est si certaine & si bien fondée, qu'il
 „ ne peut rester aucun doute. Car nous luy se-
 „ rons voir tant de passages & de témoignages si
 „ clairs tirez de ces sources d'une divine sagesse,
 „ que nous ne croions pas que nos adversaires en
 „ puissent solidement refuter un seul: au lieu
 „ qu'au contraire nous nous promettons avec
 „ l'assistance de Dieu, qu'entre tous ceux qu'ils
 „ allegueront contre nostre opinion & le sens
 „ dans lequel nous defendons ces propositions,
 „ à peine y en aura-t-il un seul que nous ne
 „ détruisions pleinement. Et nous soutenons
 „ icy de nouveau sans craindre en présence de
 „ V. S. & de toute cette assemblée, ce que nous
 „ avons signé de nostre main dans la conclusion
 „ des deux écrits en forme de memoire que
 „ nous luy avons presentez; que quelques es-
 „ sorts que puissent faire nos adversaires, ils ne
 „ scauroient former aucune objection contre ces

propositions dans le sens que nous les defen-
 „ dons, comme je viens de le dire, ny proposer
 „ aucun argument tiré de l'Ecriture sainte ou
 „ de la raison, dont nous ne fassions voir que les
 „ Pelagiens ou les Semipelagiens ne se soient ter-
 „ vis contre S. Augustin, soit expressement, ou
 „ en des termes tous semblables, & qu'il ne les ar-
 „ ruïnez par ses réponses, ainsi que nous espe-
 „ rons de détruire les leur par les tres puissantes
 „ & tres solides raisons de ce grand Docteur.

„ A quoy nous ajouterons, T. S. P., que
 „ de tous les argumens que nous produirons
 „ contr'eux, il n'y en aura un seul auquel on
 „ puisse dire que S. Augustin ait répondu en
 „ aucune sorte, tant il est toujours d'accord
 „ avec luy mesme, tant il est manifeste qu'il
 „ nous favorise, tant il est tout entier de nostre
 „ costé, & tant il est évident & veritable que
 „ la dispute que l'on renouvelle aujourd'hui
 „ n'est pas seulement la mesme qui fut agitée
 „ sous Clement VIII entre les Dominicains &
 „ les Jesuites, mais que c'est aussi celle qui
 „ passa entre S. Augustin & Pelage sous vostre
 „ Prédecesseur Innocent I. Et V. S. reconnoît
 „ tra, non sans étonnement, qu'on la renou-
 „ velle de telle sorte, que nos adversaires, soit
 „ dans leur maniere d'agir, soit dans celle dont
 „ ils écrivent, emploient les mesmes artifices &
 „ les mesmes tromperies de ces anciens ennemis
 „ de la grace dont S. Augustin & S. Prosper se
 „ plaignent sans cesse.

„ Le seul écrit qu'ils ont présenté à V. S.
 „ composé de soixante passages de S. Augustin,
 „ prouve pleinement avec combien de raison &
 „ de justice nous formons contr'eux une accusa-
 „ tion si importante; & V. S. en demeurera
 „ pleinement persuadée, si elle nous permet de
 „ réfuter en sa présence ce qu'ils ont avancé dans
 „ cet écrit. Elle connoitra qu'ils y supposent
 „ ce que personne n'a enseigné; qu'ils y resu-
 „ sent ce que personne ne conteste; que les pas-
 „ sages de S. Augustin qu'ils alleguent sont tron-
 „ qués ou mutilés; qu'ils suppriment manifeste-
 „ ment ceux qui expliquent clairement son
 „ intention; qu'ils attribuent à ce S. Docteur
 „ un sens tout à fait contraire au sien, ainsi que
 „ les mesmes passages le montrent manifeste-
 „ ment. Et enfin V. S. verra qu'ils sont tous ou
 „ fausement, ou malicieusement ou inutile-
 „ ment alleguez; elle verra que c'est sans pu-
 „ deur & sans foy qu'ils agissent devant elle dans
 „ cette matiere toute de foy: elle verra que
 „ c'est sans aucune reverence qu'ils s'approchent
 „ de son Throïne Apostolique, & que nulle
 „ autre raison ne les porte sous pretexte d'un
 „ faux respect à rejeter & à fuir la conférence
 „ que nous demandons d'avoir avec eux, que
 „ parce qu'ils reconnoissent assez ne pouvoir
 „ éviter d'estre convaincus publiquement de

mau-
„

"mauvaise foy & d'ignorance. Et enfin nous
"sommes affurez qu'aurant que V. S. aime la
"sincerité, la candeur, & la justice, autant
"sera-t-elle émuee contr'eux d'une tres juste in-
"dignation.

"Mais cette affurance, T. S. P., avec la-
"quelle la verité que nous croions soutenir
"nous fait parler devant V. S., ne diminuë rien
"de la soumission pleine & entiere que nous au-
"rons pour le jugement qu'elle rendra: de mes-
"me que la hardiesse & la confiance, avec la-
"quelle ceux qui avant nous ont combattu les
"erreurs qui naissoient ou renaissioient dans l'E-
"glise avant qu'ils eussent esté condamnez, at-
"taquoient leurs adversaires, n'empeschoit pas
"qu'ils n'eussent une entiere déference pour
"les décisions du Saint Siege & des Conciles.
"Comme nous n'avons autre buten cette affaire
"que de chercher la verité; que c'est cela seul
"qui nous fait parler; & que nous n'avons esté
"députez vers V. S. par quelques Eveques,
"que dans le dessein de la servir & le S. Siege
"Apostolique autant que nous en serons capa-
"bles; nostre desir sera accompli si V. S. juge
"que l'honneur de la verité & du S. Siege l'o-
"blige à corriger, ou mesme à condamner quel-
"que chose de ce que nous soutenons; & non
"seulement nous nous soumettons à son juge-
"ment, mais estant bien-aïses d'estre corrigez,
"nous le publierions par tout avec joë.

"Que si au contraire V. S. reconnoit que
"nous défendons la foy de l'Eglise Catholique
"Apostolique & Romaine, & que les Jesuites
"& les Docteurs qui ont fabriqué ces Proposi-
"tions veulent se servir de l'obscurité des paro-
"les équivoques dont ils les ont composées,
"pour ruiner la veritable grace de Jesus-Christ
"defendue par S. Augustin au nom de toute
"l'Eglise, qu'ils n'ont d'autre dessein que de la
"bannir de l'esprit de tous les fideles, & qu'ils
"sont engagés dans des erreurs tres pernicieuses,
"nous attendons de la justice de V. S., & luy de-
"mandons avec autant d'humilité que d'instan-
"ce qu'elle condamne leurs erreurs, & qu'elle
"maintienne la foy Catholique. Il ne faut, T. S. P.,
"épargner ny eux ny nous. Il faut soutenir for-
"tement contre nous la verité s'il se trouve que
"ce soit nous qui la blessions. Il faut établir con-
"tre nous dans toute sa force. C'est ce que nous
"ne fuions point, mais ce que nous desirons.

"Que si nos adversaires sont en la mesme dis-
"position de chercher la verité & la paix, ils
"n'auront point d'autres souhaits, ny ne feront
"point d'autres demandes, & V. S. entendra
"sortir ces paroles de leur bouche ainsy qu'elles
"sortent de la nostre; Que l'on ne considere
"ny nous ny ceux qui sont engagés dans le
"mesme party que nous; Mais que l'on ait seu-
"lement égard à la verité, à l'honneur de l'E-

glise, & à la dignité du Saint Siege Aposto-
"lique.

Ainsy, T. S. P., après avoir imploré l'assi-
"stance de la Sainte & indivisible Trinité, nous
"nous préparons à soutenir en presence de V. S.
"ce point de la foy Catholique si important, &
"nous confiant à cette mesme grace de Jesus-
"Christ nostre Sauveur, à la defense & à la gloi-
"re de laquelle nous consacrons toutes nos pa-
"roles & tous nos écrits, nous implorons la di-
"vine lumiere pour pouvoir entendre & bien
"expliquer les matieres dont il s'agit. Et ce
"nous sera une grande consolation, qu'en par-
"lant devant celuy qui est l'oracle de la verité,
"ce que nous ne serons pas capables de com-
"prendre dans des questions si difficiles, ne sera
"point, comme dit S. Augustin, imputé à la
"verité qui exerce utilement les ames pieuses
"lors mesme qu'elle leur est cachée, mais à
"notre peu de lumiere qui nous auroit empes-
"chés ou de les pouvoir bien comprendre ou de
"pouvoir bien expliquer ce que nous en au-
"rions compris. Et enfin, T. S. P., nous faisons
"encore icy la protestation que S. Augustin dit
"estre la marque d'un esprit vraiment Catholi-
"que, qui est que s'il arrivoit que nous eussions
"des sentimens qui ne fussent pas conformes à
"la verité, nous sommes tous prests d'y renon-
"cer aussi-tost qu'on nous l'aura fait connoistre,
"& de nous soumettre à vostre jugement, com-
"me estant celuy du Vicair de Jesus-Christ &
"du Successeur de Saint Pierre.

Pendant que cette harangue se prononçoit,
le Pape & toute l'assemblée l'écoutoient dans
un profond silence & avec une tres grande at-
tention; de sorte que le Pape mesme s'avan-
çoit tant soit peu hors de son siege, non pas
que cela fust nécessaire pour entendre, mais
estant une action qui suivoit naturellement
l'attention qu'il y apportoit. Dès qu'on com-
mença dans la harangue à nommer les Jesuites
par leurs noms, le Pape à l'instinct tourna la
tête & leva les yeux sur le P. Palavicin, & les
tenoit quelque peu de temps fixement attachez
sur luy toutes les fois qu'on dit dans la
suite quelque chose contr'eux un peu fort,
comme s'il eust voulu observer la contenance
de ce Jesuite, ou luy demander ce qu'il avoit
à répondre à ce qu'on luy reprochoit. M.
l'Abbé de Valcroissant avoit sa harangue à la
main selon la coustume qui s'observe à Rome,
pour fixer davantage sa mémoire, & quoy-
qu'il regardast quelques fois sur son papier
pour le suivre, il la prononça neantmoins
toute entiere sans qu'il eust besoin d'y re-
courir.

A la fin de la harangue nous fîmes encore
N n n 2 tous

tous ensemble une genuflexion. Nous avions porté quelques livres les plus nécessaires dont Messieurs Manesier & Angran s'estoient chargés, & qu'ils posèrent dans la suite sur le bout des bancs où estoient assis les Cardinaux. J'avois moy dans un porte-feuille tous les écrits que nous avions préparés pour donner au Pape. C'est pourquoy je pris celui qui contient les cent six Propositions extraittes des livres des Jesuites contre l'autorité de S. Augustin, pour le donner à M. l'Abbé de Valcroissant, comme nous en estions convenus, & il me remit entre les mains la harangue qu'il venoit de prononcer. Il est encore à remarquer que dès qu'il la commença M. Albizzi se mit à écrire sur son banc, & pendant qu'elle dura il fit la même chose à diverses reprises, notamment, autant que je pus le remarquer, quand il se disoit quelque chose de la soumission, du respect, & de l'affection, qu'on avoit pour le Saint Siegé. Il croyoit sans doute que cette harangue ne se verroit point, & il avoit peur que ces paroles de grandeur & d'estime pour le Saint Siegé luy échappassent.

Après que M. de Valcroissant eut fait une petite pose, il recommença un discours qui n'estoit pas préparé comme la harangue, mais qui en estoit une suite & une preuve. Car il continua les remonstrances qu'il y avoit faites que toute cette affaire n'avoit esté entreprise que pour anéantir l'autorité & la doctrine de S. Augustin. Il fit pour ce sujet une petite récapitulation de l'écrit des gestes, & remit devant les yeux du Pape les principales fourbes de nos adversaires qui y sont marquées. Neantmoins pour ne pas donner occasion de dire, qu'il ne vouloit pas entrer en matière s'il s'arrestoit trop long temps sur une chose qu'il estoit toutefois si important que sa Sainteté connust, & se reservant à en parler plus amplement dans quelque autre Congregation où cette matière seroit reprise, aussi-bien que de celui de l'autorité de la doctrine de S. Augustin; il commença à donner au Pape une idée générale des cinq écrits que nous avions à présenter ce jour là à sa Sainteté & dont j'ay parlé cy-dessus.

Après reprenant en particulier le premier de ces écrits qui est la première partie de la seconde Information sur le fait, laquelle contient cent six Propositions extraittes des livres des Jesuites contre S. Augustin; il en lut un grand nombre; & entre autres de celles qui estoient tirées du livre du P. Adam, dans lesquelles la doctrine de S. Augustin est traitée d'heretique & de Calviniste, & S. Paul & les autres Auteurs Canoniques accusés & S. Augustin avec eux de s'estre transportés dans leurs écrits au de-là des bornes de la vérité. Je remarquay pendant cette lecture, & je le fis

remarquer à M. Angran, que presque à chaque Proposition qui se lisoit, le P. Palavicin l'écoutoit attentivement, & après baillioit & hochoit la tète, comme y donnant approbation, ou comme disant que cela ne valoit pas la peine d'en parler. Quand cette lecture fut achevée, M. l'Abbé de Valcroissant représenta les circonstances dans lesquelles ce livre du P. Adam avoit esté imprimé lors de l'entreprise de M. Cornet, duquel il rapporta aussi la confiance qu'il avoit eue estant Syndic d'effacer d'une Thèse cette Proposition: *Qu'on pouvoit en seureté suivre la doctrine de S. Augustin dans la matière de la grace*. Et comme je remarquay, ce me sembloit, que ce livre du P. Adam faisoit grande impression sur les esprits, M. l'Abbé de Valcroissant dans le soin qu'il avoit d'abrégier le plus qu'il pouvoit une matière si vaste que celle qu'il traitoit, n'ayant pas assez marqué à mon gré toutes les circonstances de l'impression de ce livre qui sembloient importantes; je tashay de luy suggerer en particulier ce qu'il n'avoit pas assez observé: Mais comme il ne pouvoit pas prêter attention à ce que je luy disois & à ce qu'il avoit à dire, je me résolus de dire moy même dans l'Assemblée ce que je disois en particulier à M. l'Abbé de Valcroissant qu'il y dit, & je le priay de me le permettre, pour luy donner autant d'halaine. C'est pourquoy je fis une genuflexion au Pape, & je luy dis que je croyois que sa Sainteté auroit agréable que je luy fisse remarquer que ce livre du P. Adam dont toutes ces horribles Propositions estoient extraittes, avoit esté imprimé en langue vulgaire, qu'il estoit dans les mains de tout le monde, que le Jesuite qui en estoit Auteur avoit prêché les mêmes maximes dans une des plus celebres paroisses de Paris, dans le voisinage de la Maison professe des Jesuites, devant une assemblée tres nombreuse, & toute la Société le sçachant & l'approuvant. Je dis aussi que je suppliois sa Sainteté de se souvenir de cet excès prodigieux de la hardiesse dont M. de Valcroissant luy avoit desja parlé; qui les avoit portés à écrire par leur Pere Labbé, que Rome prononceroit bien-tôt de quel sentiment S. Augustin avoit esté, ou duquel il auroit deu estre: ne dissimulant point que leur dessein estoit de le faire condamner par la Constitution qu'ils pretendoient extorquer de sa Sainteté, & se tenans aussi assurez qu'elle ne pouvoit leur manquer, comme s'ils eussent esté les maîtres de sa plume & de sa langue, ou comme disposans souverainement de ceux du ministère desquels ils sçavoient que sa Sainteté se servoit dans ses délibérations & décisions. Et je poussay cela avec l'indignation que me pouvoit donner la connoissance que j'avois de

la Bulle préparée ; & le dessein qui me vint sur le champ de donner quelque défiance au Pape de ceux qui estoient auprès de luy, & qui luy conseilloyent un si funeste dessein. Tout cela fut écouté comme le reste, sans que le Pape ny personne y repliquast rien. Je fis une seconde gémissement & M. l'Abbé de Valcroissant reprit son discours. Et je croy qu'en cet endroit, & en conséquence de ce que j'avois dit, il renouvella au Pape ce qu'il luy avoit déjà dit, que tout cela faisoit voir à sa Sainteté combien nous avions eu de raison de former nos adversaires de reconnoître solennellement l'autorité de S. Augustin, en signant les six Propositions que nous avions mises de cette manière à la fin de nos gestes ; que nous en sommions derechef les Docteurs nos antagonistes & les Jesuites, & que nous supplions sa Sainteté de les obliger à se déclarer là dessus.

Mais pour entrer encore davantage & de plus pres dans le fond de l'affaire dont il s'agissoit, M. l'Abbé de Valcroissant laissa cet écrit, & passa à celui de la distinction des sens des Propositions. Il s'étendit amplement sur le fond de ce qui est dit dans la Préface, que nous supplions sa Sainteté avec tous les Evêques de France de prononcer sur la chose dont il estoit question entre les Molinistes & nous. Il leut les termes des Lettres des uns & des autres pour montrer au Pape qu'il n'estoit pas question ny des sentimens Calvinistes & Luthériens que nous condamnions & avions toujours condamnés, ny de ces propositions couchées comme elles estoient sous les termes ambigus qui les rendoient capables de sens différens, puisque nous n'en eussions point les auteurs, & que nous n'en connoissions point d'autres que nos adversaires mesmes qui les avoient ainsi fabriquées pour envelopper la foy Catholique avec l'erreur dans une mesme condamnation, & mettre par ce moyen toutes choses dans l'Eglise dans une confusion generale, mais seulement des Propositions réduites aux sens Catholiques que nous défendions, & qui estoient les seuls aux-quels nos adversaires en vouloyent. Quant à ce qui est des trois colonnes où ces sens sont expliqués, & nos sentimens déclarés sur chacun de ces sens, M. l'Abbé de Valcroissant leut mot à mot tout l'écrit. Et après l'avoir leu, & déclaré à chaque Proposition, qu'elle estoit la seule à la défense de laquelle nous nous attachions ; il en faisoit une réduction evidente au point de la grace efficace par elle-même, montrant par-là plus clair que le jour, qu'il n'y avoit que la connexion que ces Propositions bien entendues & purgées de leurs mauvais sens, avoient avec ce point capital de la foy de

l'Eglise & de la doctrine de S. Augustin sur cette matiere, qui nous portast à tâcher d'empêcher qu'on n'en fît une condamnation confuse & absolue à cause des conséquences. Quand il fut à la conclusion, il s'étendit encore sur la déclaration & protestation que nous faisions au Pape de maintenir toujours les Propositions réduites aux sens Catholiques que nous défendions, ou plutôt ces sens & ces veritez Catholiques qui estoient cachez sous les termes de ces Propositions, tant qu'il ne nous apparroit point que ces veritez eussent été condamnées expressement par un jugement positif & solennel, quelque condamnation qu'il pût d'ailleurs arriver des Propositions considérées en elles mesmes comme M. Cornet les avoit produites à la Faculté, & comme elles avoient été présentées au Pape par les Evêques de France qui luy avoient écrit les premiers.

Puisque cet écrit de la distinction des sens fut leu tout entier & mot à mot devant le Pape, il est bien à propos de l'insérer encore icy tout entier, quoy qu'il ait été imprimé à part, dès ce temps là dans les mesmes termes qui suivent, tant en Latin qu'en François, aussi bien pour les titres que pour le contenu de l'écrit & les souscriptions.

Beatissimo Patri Innocentio Papa X., brevissima quinque propositionum in varios sensus distinctio, apertaque de iis tum Calvinistarum ac Lutheranorum, tum Pelagianorum ac Molinistarum, tum S. Augustini ejusque discipulorum sententia.

BEATISSIME PATER,

Episcopi Galliarum quorum votis atque expectationi Vestra Sanctitas satisfacere se velle testatur, circa quinque propositiones controversas judicium ab ipsa postulant, quod & veritatem elucidare ac confirmare & controversias componere, & pacem Ecclesie restituere idoneum sit. Petunt ergo ut de iis quæ in controversiam inter nos & adversarios vocata sunt, expressam sententiam ferat, non de iis de quibus nulla contentio, nulla questio, nulla difficultas exorta est. Hoc ex variis omnium Episcoporum qui ad Vestram Sanctitatem scripserunt, literis manifestum est. Quapropter primum officii nostri est Sanctitatis Vestre oculis id aperte exponere de quo hinc & inde contendimus, ut de re qua inter nos & adversarios in controversiam vertitur, ipsi constet. De propositionibus autem non in sensu alieno ad quem trahi possent, quinque à nobis respondentur, sed in sensu legimus qui à nobis defenditur, atque adeo de fide Catholica in iis contenta controversia est, DE QUÆ RE HIC SIC

SUMPTIS distinctum ac perspicuum iudicium
expectatur.

Ne igitur in toto hoc negotio ullus pateat equi-
vocationi, calumnia, malignitati, dubitationi
locus, veros & germanos propositionum sen-
sus quos sustinemus, quosque impugnant ad-
versarii, si aliquid agunt, ante omnia vestra
Sanctitati quam brevissimè ac dilucidissimè fieri
potest, exponimus, atque ex una parte errores
illis contrarios, quos adversarij timentur, & ex
alia hæreses illis similiter contrarias, quas impu-
gnare se jactant cum propositiones impugnant,
subjiciamus. Ut Sanctitati vestra innotescat nos
neque ad dexteram neque ad sinistram declinare,
sed doctrina Ecclesie unice adhaerere & inde Cal-

vinisatum eorumque sequacium, hinc Pelagianum
tum eorumque reliquiarum hæreses ac errores ex
aquo detestari.

De utroque sententia circa hæc quatuor
propositiones, & de nostra qua inter hæc & illam
est media, aperte & sincere id quod proficimus,
Sanctitati vestra aperimus, pratermissi atque
suum tempus ac ordinem delatis eorum omnium
que asserimus, involvis, ut putamus, probatis
nobis, nunc nihil aliud intendentes quam ut pri-
mo aspectu ac veluti in compendio exhibeamus,
tum id de quo iudicium fieri possunt expectemus
que universi Gallicæ Episcopi, tum etiam quoniam
Catholicæ sentiamus.

PRIMA PROPOSITIO,

à loco suo dolose avulsa & exhibitæ.

Aligua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus
secundum præsentem quas habent vires sunt impossibilia.
Deest quoque iis gratia qua possibilia fiant.

Sensus hæreticus.

PRIMA PROPOSITIO,

PROPOSITIO

ut à nobis intelligitur ac defra-
datur.

prima contraria ut ab
adversariis defen-
ditur.

Qui prima propositioni
malitiè affingi posset,
quem tamen legitime
sumpta non habet.

Iustis omnibus
quantumlibet volen-
tibus & conantibus se-
cundum præsentem
quantasque vires
quæ à gratia magna
& efficacie habentur,
mandata Dei sunt im-
possibilia. Deest quo-
que illis semper &
quamdiu vivunt gra-
tia qua possint vel u-
num ex mandatis Dei
sine peccato adim-
plere.

Aligua Dei præcepta aliquibus
iustis volentibus & conantibus inva-
lidè & imperfectè secundum præ-
sentem quas habent vires, parvas scilicet,
& infirmas, seu auxilio effi-
caci ad plenè volendum & operan-
dum necessario destitutis impossi-
bilia sunt proximè & completè,
seu ab iis adimpleri proximè non
possunt. Deest quoque illis gratia
efficax qua præcepta illis proximè
possibilia fiant, seu deest illis spe-
ciale illud auxilium sine quo iusti-
ficatus, ut ait Concilium Triden-
tinum, in accepta iustitia, id est, in
observatione mandatorum Dei per-
severare non potest.

Omnia Dei præcepta ius-
tis volentibus & conantibus
secundum præsentem quas ha-
bent vires sunt semper pos-
sibilia per gratiam eorum li-
bero arbitrio subiectam. Nec
unquam ipsis deest gratia ad
operandum vel saltem ad o-
perandum proximè necessariam,
qua possibilia fiant.

Sustinemus ac demonstrare para-
ti sumus hanc proposi-
tionem, quæ est Molina & ad-
versariorum, esse Pelagianam
vel Semipelagianam, quæ gra-
tia ex se efficax ad singulorum
alios necessitatem destruit. Ali-
qua quoque declaratum est in Con-
gregatione Romana de Auxi-
lius sub Clemente Octavo & u-
Paulo Quinto.

Hæc propositio est hæ-
retica, Calviniana aut
Lutherana, & à Con-
cilio Tridentino de-
clinata.

Sustinemus ac demonstrare para-
ti sumus hanc propositionem ad fi-
dem Ecclesie pertinere & in Sancti
Augustini doctrina indubitatam esse
atque à Concilio Tridentino defini-
tam.

SECUNDA PROPOSITIO,

fabricata & exhibitæ.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

SENSUS HÆRETICUS.

Qui secunda propositioni malignè affingi posset, quem tamen legitime sumpta non habet.

Interiori gratiæ efficaci in statu naturæ lapsæ eatenus numquam resistitur, quatenus voluntas hominis respectu gratiæ efficacis merè passivè se habet, & velut inanime quoddam nihil omnino agit, nec cooperatur nec liberè assentitur.

Hæc propositio est hæretica, Calviniana, Lutherana, & à Concilio Tridentino damnata.

Alius sensus erroneus.

Interiori gratiæ sumptæ pro simplici quadam illuminatione intellectus & suasionè voluntatis in statu naturæ lapsæ numquam resistitur.

Hæc propositio est falsa & erronea, quia talis gratia non est vera gratia Christi, ut docet S. Augustinus in libro de gratia Christi.

Alius sensus erroneus.

Interiori gratiæ Christi, cum adhuc parva est, & dat tantum voluntatem inchoatam, in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur, quantum ad effectum interiorem ad quem disponit.

Hæc propositio est falsa & erronea.

Secunda

PROPOSITIO,
ut à nobis intelligitur ac defenditur.

Gratiæ Christi ad singulos pietatis actus proxime necessariæ nunquam resistitur, hoc est, numquam illa frustratur eo effectu ad quem à Deo proxime datur.

Sustinemus ac demonstrare parati sumus hanc propositionem ad fidem Ecclesiæ pertinere & in Sancti Augustini doctrina indubitam esse.

PROPOSITIO

secunda contraria, ut ab adversariis defenduntur.

Gratiæ Christi ad singulos pietatis actus, seu operandi seu saltem operandi, necessariæ, in statu naturæ lapsæ aliquando resistitur, hoc est, illa aliquando frustratur eo effectu ad quem à Deo proxime datur.

Sustinemus ac demonstrare parati sumus hanc propositionem, quæ est Molina & adversariorum, esse Pelagianam vel Semipelagianam, quia gratia Christi ad singulos actus necessaria vim & efficaciam destruit. Atque ita declaratum est in Congregatione Romana de Auxiliis.

TERTIA PROPOSITIO,

fabricata & exhibitæ.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in hominè libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Sensus hæreticus.

TERTIA PROPOSITIO,
ut à nobis intelligitur ac defenditur.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in hominè libertas à necessitate infallibilitatis, sed sufficit libertas à coactione cum iudicio rationis si consideretur præcisè essentia libertatis & meriti, quamquam ex ratione status semper reperiatur indifferentia potentia quæ voluntas etiam sub gratiâ proxime necessariâ & ex se efficace potest non velle, non tamen ut umquam simul cum eadem gratiâ non velit.

Sustinemus ac demonstrare parati sumus hanc propositionem esse Catholicam & Augustinianam.

PROPOSITIO TERTIÆ
contraria, ut ab adversariis defenduntur.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ requiritur in hominè libertas à necessitate infallibilitatis, seu necessaria est indifferentia proxima agendi & non agendi, quæ voluntas instructa omnibus ad agendum prærequisitis pro suo nutu modo se flectit in unam partem, modo in oppositam.

Sustinemus ac demonstrare parati sumus hanc propositionem, quæ est Molina & adversariorum, Pelagianam esse, quia gravia ex se efficacis ad singulos pietatis actus necessaria possibilitatem destruit. Atque ita declaratum est in Congregatione Romana de Auxiliis.

QUARTA

Qui tertia propositioni malignè affingi posset, quem tamen legitime sumpta non habet.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in hominè libertas à necessitate naturali, qualis etiam reperitur in motibus indeliberatis, sed sufficit mera libertas à coactione.

Hæc propositio hæretica est, Calviniana aut Lutherana.

QUARTA PROPOSITIO,

fabricata & exhibitæ.

Semipelagiani admittebant prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus etiam ad initium fidei. Et in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

Sensus hæreticus.

*Qui quarta propositi-
oni malignè as-
signi posset, quem ta-
men legitimè sum-
pta non habet.*

Gratia Christi præveniens talis est ut liberum arbitrium hominis ab ea motum & excitatum non possit dissentire si velit. Ali-ter dicere, Semipela- gianum est.

*Hæc propositio est
hæretica, Calviniana,
aut Lutherana, & à
Concilio Tridentino
damnata.*

QUARTA PROPOSITIO,

*ut à nobis intelligatur ac
defendatur.*

Semipelagiani admittebant præ-
venientis gratiæ interioris neces-
sitatem ad singulos actus imper-
fectos, etiam ad initium fidei; &
in hoc hæreticè sentiebant, quod
vellent eam gratiam talem esse ut
voluntas illi pro nutu suo obtem-
peraret vel eam respueret, seu ut
ex se efficax non esset.

*Sustinemus ac demonstrare pa-
rati sumus hanc propositionem quo-
ad primam partem qua spectat que-
stionem facti, esse veram: quoad se-
cundam vero ad fidem Ecclesiæ per-
tineret, & in Sancti Augustini doctri-
na indubitatum esse.*

PROPOSITIO QUARTA

*contraria, ut ab adversariis
defendatur.*

Semipelagiani non admittebant
prævenientis gratiæ interioris ne-
cessitatem ad singulos actus imper-
fectos nec ad initium fidei; nec in
hoc errabant quod vellent eam
gratiam talem esse, ut ex se efficax
non esset.

*Sustinemus ac demonstrare parati
sumus hanc propositionem, quæ est
Molina & adversariorum, Pelagia-
nam aut Semipelagianam esse, quæ
gratia efficax ad singulos actus ne-
cessaria Catholicam fidem & fundam-
entum Sancti Augustini auxiliorum
sem destruit. Atque ita declaratum
est in Congregatione Romana de Au-
xiliiis.*

QUINTA PROPOSITIO,

fabricata & exhibitæ.

Semipelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino ho-
minibus mortuum esse aut sanguinem fudisse.

Sensus hæreticus.

*Qui quinta propo-
sitioni malignè as-
signi posset, quem
tamen legitimè
sumpta non ha-
bet.*

Christus mor-
tuus est tantum-
modo pro præde-
stinatis, ita ut il-
li soli per meritum
mortis Christi ve-
ram fidem ac ju-
sticiam accipiant.

*Hæc propositio est
hæretica, Calvinia-
na, aut Lutherana,
& à Concilio Tr-
dentino damnata.*

QUINTA PROPOSITIO,

*ut à nobis intelligatur ac
defendatur.*

Semipelagianum est dice-
re, Christum pro omnibus
omnino hominibus, seu ne-
mine excepto, mortuum esse,
eo sensu ut omnibus
nemine excepto per mortem
ejus oblata sit gratia ad sa-
lutem necessaria, quam con-
sequi in nutu arbitri sit po-
situm sine gratiæ ex se effi-
caciæ adjutorio.

*Sustinemus ac demonstra-
re parati sumus hanc propo-
sitionem ad fidem Ecclesiæ
pertinere & in S. Augustini
doctrina indubitatum esse.*

P R O P O S I T I O

*Quinta contraria, ut ab adver-
sariis defendatur.*

Non est Semipelagianum, sed Catho-
licum, dicere Christum morte sua omni-
bus omnino hominibus seu nemine ex-
cepto communicasse gratiam proximè
necessariam ad operandum aut saltem
ad incipiendum & ad orandum.

*Sustinemus ac demonstrare parati
sumus hanc Propositionem, quæ est
Molina & adversariorum, continere doctri-
nam Concilii Tridentino contrariam, æ-
que etiam esse Pelagianam aut Semipe-
lagianam, quia gratia Christi ex se ef-
ficax ad singulos actus necessitatem de-
struit. Atque ita declaratum est in
Congregatione Romana de Auxiliis.*

Hæc

11 *Hæc sunt, Beatissime Pater, ad quorum omnium*
 12 *plenam explanationem, probationem, confirma-*
 13 *tionem a Vestra Sanctitate & verbo & scripto au-*
 14 *diti postulavimus, & ad quorum discussionem*
 15 *pergere parati sumus quæ brevissime feret rei*
 16 *grævitæ & amplitudo, & quam diligentissime*
 17 *patientur Sanctitatis Vestra cura & occupationes.*
 18 *Interea jam videt ex supra expositis nullam de*
 19 *Calvinianis Lutheranisve hæresibus inter nos at-*
 20 *que adversarios esse aut fuisse questionem. Si illius*
 21 *ipsi anathematizant, ex animo eas pariter ipsi ana-*
 22 *thematizamus semperque anathematizavimus,*
 23 *neque cum de his hodie quasi non sit, eorum im-*
 24 *pugnationem contra nos suscipere possunt nisi ut*
 25 *nos calumnientur, atque sub illorum prætextu*
 26 *& involuctis sensibus Catholicum quem sustine-*
 27 *mus, condemnationis periculo exponant, summi*
 28 *que nostro contrarium, Pelagianum scilicet aut Se-*
 29 *mipelagianum, & cum eo sexaginta & amplius*
 30 *nefandas errores ex illo ut ostendimus necessario*
 31 *consequentes, proinde Catholica obtrudant. Ita-*
 32 *tum atque iterum, Beatissime Pater, Sanctitati*
 33 *Vestra cum omnibus Gallia Episcopis humillime*
 34 *supplicamus ut de re propoſita & controversa cla-*
 35 *ram firmamque præsert sententiam; præstentur-*
 36 *que coram ipsa, nos & universos Sancti Augusti-*
 37 *ni discipulos ac defensores (qui, ut olim auebat*
 38 *Sanctus Prosper ad Rufinum cap. 2, nunc*
 39 *etiam in ipsis his locis, in quibus adversus eum*
 40 *querimonia concitatur, propositio Deo ad per-*
 41 *ceptionem Evangelicæ Apostolicæque do-*
 42 *ctrinæ saluberrimis ejus disputationibus im-*
 43 *buentur; & quotidie in membris corporis*
 44 *Christi in quantum ea ipse multipliciter di-*
 45 *latantur), pro indubitata tanti Doctoris au-*
 46 *thoritate ad Ecclesiæ doctrinam prædictas propoſiti-*
 47 *ones ut à nobis superius exposita sunt, perpetuo*
 48 *defensores, quando de illis expresse ut supra*
 49 *exposita sunt, intellectus prolatum non erit*
 50 *quod à Sanctitate Vestra postulamus) solenne*
 51 *definitivumque iudicium, quo nobis aperte con-*
 52 *ſtet eas in sensu quem asserimus Catholicum,*
 53 *esse damnatas.*
 54 *Quod quidem nunquam fore Deo adjuvante*
 55 *confidimus; ut vel ex eo concipere liceat, quod*
 56 *jam prudens omnium sermonibus percubuerit,*
 57 *Vestram Sanctitatem ita sibi proposuisse de præ-*
 58 *dictis propositionibus agere ut ante omnia fla-*
 59 *mentis sine loco stare & illibatam servari debe-*
 60 *re Sancti Augustini auctoritatem, cuius do-*
 61 *ctrinæ, potissima pars & quasi summa est gra-*
 62 *tia ex se efficax, cum qua prædictæ propoſiti-*
 63 *ones inviolabili insolubilique nexu conjunctæ*
 64 *sunt. Quænammodum videre est in ipso lu-*
 65 *mine scripti sequentis, in quo ejusdem gra-*
 66 *tia ex se efficax ad singulos alios necessitas se-*
 67 *ductissima apertissimisque demonstrationibus com-*
 68 *probatur.*
 69 *Quæ omnia Sanctitati Vestra correllum ag-*

iudiciis subijcimus. Subscriptum Roma die Lunæ
 19 Maii anno 1633.

Sic Subscriptum, Natalis de la Lane
 Doctor Facultatis Parisiensis, Ab-
 bas B. M. de Valle Crescente.
 Tassanus Desmarais Presbyter Can-
 gregationis Oratorii Domini Iesu.
 Ludovicus de Saint-Amour, in sacra
 Facultate Parisiensi Doctor ac So-
 cius Sorbonicus.
 Nicolaus Mangier, in sacra Facul-
 tate Parisiensi Doctor ac Socius
 Sorbonicus.
 Ludovicus Angran, ejusdem sacra
 Facultatis Parisiensis Licentiatum
 ac insignis Ecclesiæ Trecentis Cano-
 nicus.

Disſertion abrégée des cinq propositions qui regard-
 de la matiere de la grace, laquelle a esté présentée
 en Latin à sa Sainteté par les Théologiens qui
 sont à Rome pour la defense de la doctrine de
 S. Augustin. On l'on voit clairement en trois
 colonnes les divers sens que ces propositions peu-
 vent recevoir, & les sentimens des Calvinistes
 & des Lutheriens; des Pelagiens & des Mo-
 listes; de Saint Augustin & de ses Disci-
 ples. M. DC. LIII.

A nostre tres Saint Pere Innocent X.

TRES SAINT PERE,

Les Eveſques de France, aux ſouhaitz & à
 l'attente deſquels Voſtre Sainteté témoigne
 vouloir ſatisfaire, la ſupplient de donner un
 jugement ſur les cinq propositions qui ſont en
 controverſe, lequel fuſſie pour éclaircir &
 confirmer la vérité: pour faire ceſſer les diſſe-
 rents; & pour reſtablir la paix dans l'Egli-
 ſe. Ces Prelats demandent donc à Voſtre
 Sainteté qu'il luy plaiſe donner une deciſion
 expreſſe, ſeulement ſur les choſes qui ſont en
 conteſtation entre nos adverſaires & nous, &
 non pas ſur les choſes à l'égard deſquelles il n'y
 a nulle diſpute, nulle queſtion, nulle diſſi-
 culté. Ce deſir de tous ces Prelats eſt mani-
 feſtement expliqué par les diverſes lettres qu'ils
 ont écrites à Voſtre Sainteté. C'eſt pourquoy
 il eſt principalement du devoir de noſtre com-
 miſſion d'expoſer clairement devant ſes yeux,
 les choſes dont nous diſputons de part & d'au-
 tre, afin qu'elle ait une entiere connoiſſance
 de ce qui eſt en controverſe entre nos adver-
 ſaires & nous. Il eſt certain que la conteſtation
 qui ſe voit maintenant dans l'Egliſe ſur le ſujet
 de ces propositions n'eſt pas à l'égard d'un ſens
 étranger

est ranger & mauvais, que l'on leur pourroit donner & que nous rejetons, mais à l'égard d'un sens legitime que nous defendons, & à l'égard de la foy Catholique qui s'y trouve contenuë. Et c'est de ces propositions prises ainsi dans le sens legitime & Catholique, que nous attendons un jugement clair & decisif.

Afin dont que dans toute cette importante affaire il n'y ait aucun lieu à l'équivoque; ny à la calomnie; ny aux artifices des mauvais esprits; ny à quelques doutes, nous exposons avant toutes choses à Vostre Sainteté, le plus brièvement & le plus clairement qu'il se peut faire, les vrais & legitimes sens de ces propositions, que nous soutenons & qu'il faut que nos adversaires impugnent s'ils veulent agir contre nous. Et nous representons d'une part les erreurs contraires aux sens orthodoxes de ces propositions, que nos adversaires osent defendre: & de l'autre part les heresies qui sont pareillement contraires à ces interpretations Catholiques, lesquelles ces adversaires se vantent de combattre en combattant, sans distinction, ces propositions. Et par ce moyen

nous faisons voir à Vostre Sainteté que nous ne panchons ny à droit ny à gauche, mais que nous sommes attachez uniquement à la doctrine de l'Eglise, & qu'ainsi nous detestons également d'un costé les heresies & les erreurs des Calvinistes & de leurs sectateurs, & de l'autre les heresies & les erreurs des Pelagiens & de ceux qui leur ont succédé.

Nous declaronz ouvertement & sincerement à Vostre Sainteté quelle est nostre pensée touchant l'opinion de ces deux sectes à l'égard de ces cinq propositions, & nous luy representons naïvement nostre creance qui tient le milieu entre ces opinions erronnées. Reservant de donner en leur temps & en leur ordre les preuves des choses que nous avançons, qui seront, comme nous croions, invincibles, nous ne pretendons maintenant rien d'avantage que de faire voir d'une premiere vue & comme en abrégé quelles sont les choses sur lesquelles tous les Evêques de France attendent & demandent le jugement du S. Siege, & de montrer combien nos sentimens sont Catholiques.

PREMIERE PROPOSITION,

*laquelle a esté malicieusement tirée hors de son lieu
& exposée à la Censure.*

Quelques commandemens de Dieu sont impossibles aux hommes justes, lors mesmes qu'ils veulent & qu'ils s'efforcent selon les forces qu'ils ont dans l'estat où ils se trouvent. Et la grace qui les doit rendre possibles leur manque.

Le sens heretique

que l'on pourroit donner malicieusement à cette proposition; qu'elle n'a pas neanmoins, quand on la prend comme elle doit estre prise.

Les commandemens de Dieu sont impossibles à tous les justes, quelque volonté qu'ils aient & quelques efforts qu'ils fassent, mesme aiant en eux toutes les for-

PREMIERE PROPOSITION,

*dans le sens que nous l'entendons,
& que nous la defendons.*

Quelques commandemens de Dieu sont impossibles à quelques justes qui veulent & qui s'efforcent soiblement & imparfaitement selon l'estendue des forces qu'ils ont en eux, lesquelles sont petites & foibles. C'est à dire, qu'estant destituez du secours efficace qui est necessaire pour vouloir pleinement & pour faire, ces Commandemens leur sont impossibles, selon cette possibilité prochaine & complete, dont la privation les met en estat de ne pouvoir effectivement accomplir ces commandemens. Et ils manquent de la gra-

PROPOSITION

*contraire à la premiere
dans le sens que nos
adversaires la soutiennent.*

Tous les commandemens de Dieu sont toujours possibles aux justes par la grace qui est soumise à leur franc arbitre, lorsqu'ils veulent & qu'ils travaillent selon les forces qui sont presentes en eux. Et jamais grace qui est prochainement necessaire pour rendre les commandemens effectivement possibles, ne leur man-

ces

ces que donne la grace la plus grande & la plus efficace. Et ils manquent tous-jours durant leur vie d'une grace par laquelle ils puissent accomplir, sans pécher, seulement un commandement de Dieu.

ce efficace, par laquelle il est besoin que ces commandemens leur deviennent prochainement & entièrement possibles : ou bien ; ils sont depourvus de ce secours special sans lequel l'homme justifié, comme dit le Concile de Trente, ne sauroit perseverer dans la justice qu'il a receüe, c'est à dire dans l'observation des commandemens de Dieu.

que pour agir, ou du moins pour prier.

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition, qui est de Molina & de nos adversaires, est Pelagienne ou Semi-pelagienne, parce qu'elle détruit la nécessité de la grace efficace par elle-même pour toutes les bonnes œuvres. Et il a été ainsi déclaré dans la Congrégation de Auxiliis, qui s'est tenue à Rome sous Clement VIII & Paul V.

Cette proposition est heretique, Calviniste, & Lutherienne : & elle a été condamnée par le Concile de Trente

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition appartient à la foi de l'Eglise, qu'elle est indubitable dans la doctrine de Saint Augustin, & qu'elle a été définie par le Concile de Trente.

SECONDE PROPOSITION,

fabriquée & exposée à la Censure.

Dans l'estat de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace intérieure.

LE SENS HERETIQUE

que l'on pourroit donner malicieusement à cette seconde proposition, qu'elle n'a pas néanmoins, lorsqu'on la prend comme il faut.

Dans l'estat de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace intérieure & efficace, parce que la volonté de l'homme est purement passive à l'égard de cette grace efficace : & estant comme une chose inanimée elle ne fait rien du tout ; elle ne coopere point & ne consent point librement.

Cette proposition est heretique, Calviniste, Lutherienne, & condamnée par le Concile de Trente.

Autre sens erroné
que la proposition peut recevoir.

Dans l'estat de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace intérieure prise pour une simple lumière que Dieu donne à l'entendement, & pour une sollicitation qu'il fait à la volonté.

Cette proposition est fautive & erronée, parce que cette grace n'est point la véritable grace de Jesus-Christ, comme enseigne S. Augustin dans le livre de la grace de Jesus-Christ.

Autre sens erroné

qu'on peut encore donner à cette proposition.

Dans l'estat de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace intérieure de Jesus-Christ, quant à l'effet auquel elle dispose, lorsqu'elle est encore foible & qu'elle donne seulement une volonté commencée.

Cette proposition est fautive & erronée.

Seconde PROPOSITION, dans le sens que nous l'entendons, & que nous la défendons.

On ne résiste jamais à la grace de Jesus-Christ qui est précisément nécessaire pour chaque œuvre de piété. C'est à dire : elle n'est jamais frustrée de l'effet pour lequel Dieu la donne effectivement.

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition appartient à la foi de l'Eglise, & est indubitable dans la doctrine de Saint Augustin.

PROPOSITION contraire à la seconde, en la manière que nos adversaires la défendent.

Dans l'estat de la nature corrompue on résiste quelquefois à la grâce de Jesus-Christ qui est nécessaire à chaque action de piété soit pour agir soit du moins pour prier. C'est à dire ; cette grace est quelquefois privée de l'effet pour lequel elle est précisément donnée de Dieu.

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition, qui est de Molina & de nos adversaires, est Pelagienne, ou Semi-pelagienne, parce qu'elle détruit la force & la véritable efficacité de la grace de Jesus-Christ qui est nécessaire à chaque bonne action. Il a été ainsi déclaré dans la Congrégation de Auxiliis qui s'est tenue à Rome.

TROISIÈSME PROPOSITION,

fabriquée & exposée à la censure.

Pour meriter & demeriter dans l'estat de la nature corrompue il n'est pas requis en l'homme une liberté qui l'exempte de la nécessité de vouloir ou d'agir, mais il suffit d'une liberté qui le dégage de la contrainte.

Le sens heretique

TROISIÈSME PROPOSITION

LA PROPOSITION

qu'on pourroit donner malicieusement à cette troisième proposition, qu'elle n'a pas neanmoins, estant prise comme il faut.

Pour meriter & demeriter dans l'estat de la nature corrompue, il n'est pas requis en l'homme une liberté qui l'exempte de la nécessité naturelle, telle même qu'elle se trouve dans les mouvemens indeliberés, mais il suffit d'être seulement delivré de la contrainte.

Cette proposition est heretique, Calviniste, & Luthérienne.

dans le sens que nous l'entendons & que nous la défendons.

Pour meriter & demeriter dans l'estat de la nature corrompue, il n'est point requis en l'homme une liberté qui l'exempte d'une infaillibilité & d'une certitude nécessaire: mais il suffit qu'il ait une liberté qui le delivre de la contrainte & qui soit accompagnée du jugement & de l'exercice de la raison, si l'on considère précisément l'essence de la liberté, & du mérite. Quoy qu'à raison de l'estat où nous sommes en cette vie nostre ame se trouve toujours dans cette indifférence par laquelle la volonté, lors même qu'elle est conduite & gouvernée par la grace prochainement nécessaire & efficace par elle même, peut ne vouloir pas, cela est toutefois en telle sorte qu'il n'arrive jamais qu'elle ne veuille pas, lorsqu'elle est actuellement secourue de cette grace.

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition est Catholique, & est de S. Aug.

contraire à la troisième dans le sens que nos adversaires la défendent.

Pour meriter & demeriter dans l'estat de la nature corrompue il est requis en l'homme une liberté qui l'éloigne de l'infailibilité & de la certitude nécessaire: c'est à dire, il est besoin qu'il soit dans cette indifférence prochaine à agir, ou à n'agir pas, par laquelle la volonté estant assistée de toutes les choses nécessaires à agir se porte tantost d'un côté & tantost de l'autre, selon qu'il lui plaît.

Nous soutenons & nous sommes prêts de démontrer que cette proposition, qui est de Molina & de nos adversaires, est Pelagienne, parce qu'elle détruit la puissance de cette grace efficace par elle-même, qui est nécessaire à toute œuvre de piété. Il a été déclaré ainsi dans la Congrégation de Auxiliis tenuë à Rome.

QUATRIÈSME PROPOSITION,

fabriquée & exposée à la censure.

Les Semipelagiens admettoient la nécessité de la grace intérieure prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même pour le commencement de la foy, & ils estoient heretiques en ce qu'ils vouloient que cette grace fust telle que la volonté humaine pût lui résister ou lui obéir.

Le sens heretique

QUATRIÈSME PROPOSITION

PROPOSITION

que l'on pourroit donner malicieusement à la quatrième proposition, qu'elle n'a pas neanmoins, si on la prend comme elle doit être prise.

La grace prévenante de Jesus-Christ est telle

dans le sens que nous l'entendons & que nous la défendons.

Les Semipelagiens admettoient la nécessité de la grace prévenante & intérieure pour commencer toutes les actions, même pour le commencement de la foy, & leurs sentimens estoient heretiques en ce qu'ils vouloient que

contraire à la quatrième dans le sens qu'elle est défendue par nos adversaires.

Les Semipelagiens n'admettoient pas la nécessité de la grace intérieure prévenante pour commencer chaque action, ny même pour le commencement de la foy: & ils n'estoient pas dans l'erreur en ce qu'ils vouloient que

le, que le franc arbitre de l'homme étant men & excité par elle, ne luy scauroit résister, encore qu'il le voulust. Dire autrement c'est parler en Semipelagien.

Cette proposition est heretique, Calviniste, ou Lutherienne, & elle a esté condamnée par le Concile de Trente.

cette grace fust telle que la volonté luy obeïst ou la rejetast comme il luy plaisoit, c'est à dire que cette grace ne fust pas efficace.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer que cette proposition quant à sa premiere partie qui regarde la question du fait, est veritable : & que quant à la seconde, elle appartient à la foy de l'Eglise, & est indubitable dans la doctrine de Saint Augustin.

cette grace fust telle qu'elle ne fust pas efficace par elle-mesme.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer que cette proposition, qui est de Molina & des adversaires, est Pelagienne ou Semipelagienne, parce qu'elle destruit la foy de la grace efficace necessaire à toute bonne œuvre, & pareillement toute l'autorité de Saint Augustin. Et il a esté déclaré ainsi dans les Congregations de Auxilium tenues à Rome.

CINQUIESME PROPOSITION

fabriquée & exposée à la censure.

C'est parler en Semipelagien de dire que Jesus-Christ est mort, ou qu'il a respandu son sang pour tous les hommes, sans en excepter un seul.

Le sens heretique que l'on peut malicieusement donner à cette cinquième proposition, qu'elle n'a pas necessite, si l'on la prend comme il faut.

Jesus-Christ est mort seulement pour les predestinez, en sorte qu'il n'y a qu'eux seuls qui recoivent la veritable foy & la justice par le merite de la mort de Jesus-Christ.

Cette proposition est heretique, Calviniste, ou Lutherienne, & elle a esté condamnée par le Concile de Trente.

CINQUIESME PROPOSITION, dans le sens que nous entendons & que nous la defendons.

C'est une erreur Semipelagienne de dire que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, en particulier, sans en excepter un seul, en sorte que la grace necessaire au salut soit presentée à tous, sans exception de personne, par sa mort, & qu'il dépende du mouvement & de la puissance de la volonté d'acquiescer ce salut par cette grace generale sans le secours d'une autre grace efficace par elle-mesme.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer que cette proposition appartient à la foy de l'Eglise, & qu'elle est indubitable dans la doctrine de Saint Augustin.

PROPOSITION contraire à la cinquième dans le sens qu'elle est defendue par nos adversaires.

Ce n'est pas une erreur des Semipelagiens, mais une proposition Catholique de dire que Jesus-Christ a communiqué par sa mort à tous les hommes, en particulier, sans en excepter un seul, la grace prochainement & precisement necessaire pour operer, ou du moins pour commencer le salut & pour prier.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer que cette proposition, qui est de Molina & de nos adversaires, contient une doctrine contraire au Concile de Trente, & mesme qu'elle est Pelagienne ou Semipelagienne, parce qu'elle destruit la necessité de la grace de Jesus-Christ efficace par elle-mesme pour chaque bonne œuvre. Et il a esté déclaré ainsi dans les Congregations de Auxilium tenues à Rome.

Voilà, Tres-Saint Pere, les Propositions pour la pleine explication, la preuve & la confirmation desquelles nous avons demandé à Votre Sainteté d'estre entendus & de vive voix & par escrit. Voilà les points de doctrine pour la discussion desquels nous sommes prests de travailler & de parler avec autant de brieveté que l'importance & l'estenduë de la matiere en

sont capables, & avec autant de diligence que le pourront permettre les soins & les occupations de Votre Sainteté. Cependant elle voit desja par les chapies que nous venons de luy exposer, qu'il n'y a point & qu'il n'y a jamais eu entre nous & nos adversaires de contestation touchant les heresies de Calvin & de Luther. S'ils les anathematisent nous les anathe-

matifons pareillement, & nous les avons tous-
jours amathematifées: & n'estant pas question
maintenant de ces heresies, ils ne peuvent en-
treprendre de les impugner; en agissant con-
tre nous, si ce n'est pour nous charger de ca-
lommie; pour exposer le sens Catholique que
nous soutenons au peril d'une condamnation,
sous le pretexte & les apparences de ces er-
reurs; pour substituer en la place de la foy
Catholique leurs sentimens Pelagiens ou Se-
mipelagiens, qui sont contraires aux nostres;
& enfin pour donner cours à des erreurs dete-
stables qui se trouvent au nombre de soixante
& plus, lesquelles nous montrerons devoir
suivre par une consequence nécessaire, la do-
ctrine qu'ils veulent établir.

Tres Saint Pere, nous reiterons encore in-
stamment à Vostre Sainteté avec tous les Evê-
ques de France la supplication tres-humble
que nous luy avons déjà faite, de donner une
sentence claire & decisive sur la matiere qui est
proposée & qui est en controverse. Et nous
protestons devant elle que nous & tous les
disciples & les defenseurs de S. Augustin (les-
quels, comme écrivait autrefois S. Prosper
à Rufin, Dans les divers pais où l'on excite des
plaintes & des accusations contre ce Saint Pere, re-
çoivent, par l'assistance de Dieu la doctrine Evan-
gelique & Apostolique, en se remplissant de ses
instructions si saintes & si salutaires, & croissent
& se répandent tous les jours, selon qu'il plait à
Notre Seigneur Jesus-Christ de les multiplier, &
d'augmenter les membres de son corps) nous pro-
testons tous qu'en demeurant fermes pour la
doctrine indubitable de ce grand Docteur,
qui est celle de l'Eglise, nous defendrons
toujours les propositions, dont il s'agit, au
sens que nous venons de les exposer; si dans le
jugement solennel & definitif (que nous de-
mandons à Vostre Sainteté) il n'y a rien de
prononcé sur ces propositions entendues ex-
pressément comme vous les avons expliquées,
parquoy il nous soit ouvertement déclaré
qu'elles sont condamnées dans le sens que nous
maintenons estre Catholique.

Nous avons la confiance, avec l'aide de
Dieu, que cela n'arrivera jamais, & nous avons
sujet de nous le promettre, puisque déjà le
bruit est répandu parmi tout le monde que
Vostre Sainteté s'est proposé d'agir de telle
sorte sur ces propositions qui sont en ques-
tion, qu'elle a établi avant toutes choses,
comme indubitable, que l'autorité de S. Au-
gustin doit avoir le rang qu'elle a tousjours eu,
& doit estre conservée en son entier: & que
d'ailleurs la principale partie de sa doctrine, &
le sommaire & la substance de ce que ce Pere a
enseigné consiste en la proposition de la grace
efficace par elle mesme, avec laquelle les sus-

dités propositions sont conjointes & unies par
un lien inviolable & indissoluble, comme il est a-
isé de voir dès le commencement de l'écrit
qui suit, dans lequel la necessité de cette gra-
ce efficace par elle mesme, pour toute bonne
œuvre est prouvée par des demonstrations
fort solides & convaincantes.

Nous soumettons toutes ces choses à la cor-
rection & au jugement de Vostre Sainteté.
Ecrit à Rome ce lundi 19 de May 1653.

Ainsi signé, Noel de la Lave Do-
cteur de la Faculté de Paris, Abbé
de Valcreusant.

Toussaint Desmarres Prestre de la Con-
gregation de l'Oratoire de Notre
Seigneur Jesus-Christ.

Louis de Saint-Amour Docteur de la
Faculté de Paris & de la Maison
de Sorbonne.

Nicolas Mameffer Docteur en la Sa-
crée Faculté de Paris & de la Ma-
ison de Sorbonne.

Louis Angran Licencé de la mesme
sacrée Faculté de Paris & Chanoine
de l'Eglise Cathédrale de Troyes.

Pendant que M. de Valcreusant faisoit le-
cture de cet écrit, dès qu'il avoit achevé de
lire une des propositions, il reprenoit aussitôt
ce que nous en avions dit dans le troisième de
nos cinq écrits, pour demonstrier la raison in-
dissoluble que chacune entendoit comme nous
les soutenions & comme nous les avions réduites,
avoit avec la grace efficace par elle mesme:
& il s'étendoit plus ou moins dans cette dé-
monstration, selon que la matiere le desiroit, &
que cela luy paroissoit nécessaire pour en con-
vaincre ceux devant qui il parloit: Quoyque
cette demonstration pust estre jointe & re-
fermée avec quelque sujet dans l'écrit de la dis-
tinction des sens, comme nous l'y joignismes
en parlant de vive voix: nous estimâmes neant-
moins qu'il estoit plus à propos de la differer
pour servir de préface & d'introduction à l'é-
crit de la grace efficace, afin de prévenir le
reproche qu'on nous faisoit de vouloir entrer
dans l'examen de cette matiere, quoyque le
Pape ne le voulust pas, pour nous justifier
de ce que nous le faisons, veu la nécessité qu'il
y en avoit, & pour faire voir qu'il n'estoit pas
possible de bien juger des propositions que ce
point-là ne fust décidé. Comme tout ce qui
est contenu en cette Preface fut aussi tout en-
tier exposé au Pape, & la connexion de ces
mesmes propositions clairement démontrée
eu sa presence, je crois qu'il est aussi à propos
d'en

» d'en inferer icy une fidele traduction. La
» voicy.

INFORMATION

» *touchant la grace efficace par elle mesme ou pré-*
» *determinante, qui est nécessaire*
» *pour chaque action.*

PREFACE

» *Dans laquelle on expose la nécessité de traiter de*
» *cette doctrine, & on l'en fait voir par avan-*
» *ce en peu de paroles la liaison des cinq*
» *propositions en la maniere que*
» *nous les defendons avec ce*
» *mesme principe.*

» **I**l y a deux principaux fondemens qui ren-
» ferment toute la dispute, & toute la doctri-
» ne de la grace, dont le premier est l'autorité
» de la doctrine de S. Augustin sur la matiere de
» la grace; & le second à quoy se réduit toute sa
» doctrine, est la nécessité de la grace efficace par
» elle mesme & pré-determinante pour chaque
» action de pieté. Nous avons desja établi le
» premier de ces fondemens dans l'écrit que nous
» avons présenté touchant l'autorité de S. Au-
» gustin qui est prouvée par la Tradition de
» toute l'Eglise. Il faut maintenant établir le
» second, afin de proceder avec ordre dans
» cette dispute qui regarde les propositions con-
» testées. Mais de-peur qu'on ne se plaigne d'a-
» bord que nous ne venons pas au point dont il
» est question, nous avons jugé à propos de fai-
» re quelques remarques avant que de passer ou-
» tre, pour faire voir plus clairement combien
» il est nécessaire d'examiner cette doctrine
» avant toutes choses.

» 1. Il est impossible de terminer la grande
» contestation qui s'est élevée entre les Catho-
» liques touchant la matiere de la grace, à moins
» que d'examiner une opinion qui est le princi-
» pe capital & l'origine de tous les différens. Or
» ce principe consiste en ce qu'il y en a qui revo-
» quent en doute, & qui combattent la doctri-
» ne de la grace efficace par elle mesme nécessaire
» pour chaque action. Toute la diversité qui se
» trouve entre nos adversaires & nous quant à la
» doctrine n'a point d'autre source que celle-là;
» c'est par-là qu'elle commencé, c'est là qu'elle
» se termine, & tous les différens & les mouve-
» mens qui s'excitent sur ce sujet ne viennent
» que de cette diversité.

» Nous convenons en beaucoup de choses, &
» le premier sujet de nostre division est que nos
» adversaires attribuent au libre arbitre l'usage
» de la grace de Jesus-Christ, au lieu que nous
» l'attribuons à l'efficace & à la vertu de la grace
» mesme. C'est de-là d'où dépendent toutes les
» autres questions dont on dispute; & il n'y a

pas maintenant d'autre differend solide entre
» les Theologiens, sinon que les uns tiennent la
» grace efficace par elle mesme nécessaire pour
» chaque action, & que les autres la nient. Il
» faut donc traiter premierement de ce dogme,
» puisque quand il sera jugé, il n'y aura plus au-
» cun sujet de dispute, & que tant qu'il ne le
» sera pas, on n'en otera aucun.

2. Nos adversaires n'ont point eu d'autre
» veuë quand ils ont forgé ces propositions
» équivoques, que de renverser couverte-
» ment la doctrine de la grace efficace par elle-mesme
» nécessaire pour chaque action en la maniere
» qu'elle est soutenue par S. Augustin: & pour
» découvrir visiblement leur dessein, il suffit de
» considerer qu'il n'y a pas une des cinq propo-
» sitions dont ils ont proposé l'examen, qui n'ait
» une liaison toute manifeste avec la grace effi-
» cace selon que nous les expliquons & que nous
» les defendons: Que de tous les arguments
» qu'ils proposent, il n'y en a aucun dont la for-
» ce ne consiste à détruire la grace efficace, s'il
» s'en trouve qui ait effectivement quelque for-
» ce; & qu'enfin de tous les ouvrages qui ont
» esté mis au jour pour la defense des propo-
» sitions dans les sens que nous les prenons, il n'y
» en a aucun qui n'ait pour principal but la de-
» fense de la mesme grace efficace.

3. Aussi y a-t-il une liaison si visible & si
» nécessaire de cette grace avec ces propositions
» ainsi entendues, que tant qu'elle subsistera,
» elles subsisteront aussi, comme sa destruction
» feroit leur ruine: de sorte que nous n'en de-
» fendons aucune qu'autant qu'elle a une liaison
» nécessaire avec la grace efficace, & que nos
» adversaires n'en combattent aucune que pour
» détruire cette mesme grace, ainsi que pour
» preuve nous l'allons demonstrier en abrégé
» avant que de passer outre.

On montre succinctement quel-
» le est la liaison des cinq Pro-
» positions, ainsi que nous les
» defendons, avec la grace effi-
» cace par elle mesme.

PREMIERE PROPOSITION

» *ainsy qu'elle a esté arrachée mali-*
» *cieusement de son véritable*
» *lieu & présentée.*

» Quelques commandemens de Dieu sont
» impossibles aux hommes justes, lors mesme
» qu'ils veu lent & qu'ils s'efforcent selon les for-
» ces qu'ils ont dans l'estat où ils se trouvent, &
» la grace qui les doit rendre possibles leur man-
» que.

P R E -

PREMIERE

PROPOSITION

PROPOSITION

*dans le sens que nous la
soutenons & que nous
la défendons.*

*contraire à la
première dans
le sens que nos
adversaires la
soutiennent.*

Quelques commandemens de Dieu sont impossibles à quelques justes, qui veulent & qui s'efforcent soigneusement & imparfaitement selon l'étendue des forces qu'ils ont en eux lesquelles sont petites & faibles. C'est à dire qu'il est destitué du secours efficace qui est nécessaire pour vouloir pleinement & pour faire, ces commandemens leur sont impossibles, selon cette possibilité prochaine & complete, dont la privation les met en estat de ne pouvoir effectivement accomplir ces commandemens. Et ils manquent de la grace par laquelle il est besoin que ces commandemens leur deviennent prochains & entièrement possibles; ou bien; ils sont dépourvus de ce secours spécial, sans lequel l'homme justifié, comme dit le Concile de Trente, ne sauroit persévérer dans la justice qu'il a reçue, c'est à dire dans l'observation des commandemens de Dieu.

*Nous soutenons & nous sommes
prestés de démontrer, que cette
proposition appartient à la foi de l'Eglise,
qu'elle est indubitable dans la
doctrine de St. Augustin, & qu'elle
a été définie par le Concile de
Trente.*

*Liaison de nostre proposition avec la
grace efficace.*

LA grace de Jesus-Christ efficace par elle-même est nécessaire pour chaque action de piété. Donc la première proposition est véritable dans le sens que nous la présentons & que nous la soutenons; parce que si la grace efficace par elle-même est nécessaire pour une action de piété, comme un principe qui est requis avant que de la produire; donc lorsqu'elle nous est présente, nous faisons la chose pour laquelle elle est donnée; & lorsque nous ne la faisons point, elle ne nous est pas présente, autrement elle ne seroit pas efficace par elle-même: & non seulement nous agissons avec elle, mais même sans elle nous ne pouvons agir prochainement, & avec tout l'accomplissement nécessaire pour l'action. Car quiconque n'a point tout ce qui est préalablement nécessaire à une autre chose en quali-

té de principe, ne peut pas faire cette chose prochainement & avec le dernier accomplissement nécessaire pour la faire. Et c'est de-là que suit nécessairement la première proposition que nous avons présentée & défendue; Car il arrive quelquefois que quelques justes étant pressés d'une grande tentation sont des efforts faibles & imparfaits pour accomplir quelque commandement, & néanmoins ils ne l'accomplissent pas. Donc dans ces occasions ils n'ont point cette grande grace & efficace qui est nécessaire pour l'accomplir; ou, comme dit S. Augustin, ils n'ont pas une grace assez grande pour qu'elle soit suffisante pour accomplir ce commandement; ils n'ont pas des forces très efficaces pour vaincre la tentation, autrement ils surmonteraient cette tentation & accompliroient ce commandement; & par conséquent selon les forces qu'ils ont dans cet estat où ils se trouvent, ils n'ont pas ce pouvoir prochain auquel il ne manque rien d'accomplir ce commandement; & il leur manque cette grande grace & efficace par laquelle ce commandement leur devienne possible d'un pouvoir prochain & accompli, auquel il ne manque rien pour passer à l'action; ou il leur manque ce secours spécial sans lequel, comme dit le Concile de Trente, celui qui est justifié ne peut point persévérer dans la justice, c'est à dire dans l'observation des commandemens de Dieu.

C'est dans ce sens seulement que nous défendons la première proposition.

Au contraire nos adversaires ont un sens herétique en combattant cette proposition, parce qu'ils détruisent la nécessité de la grace efficace par elle-même nécessaire pour chaque action de piété. Car ils soutiennent que celui qui est juste peut toujours pratiquer quelque commandement que ce soit, parce qu'il a toujours la grace pour le pratiquer selon qu'il plaît à sa volonté. Donc puisqu'il ne le pratique pas toujours, il s'ensuit de-là qu'ils croient que cette grace qui luy est nécessaire pour l'accomplir, n'est pas efficace par elle-même. Or ce sentiment est herétique & contraire à la véritable grace de Jesus-Christ. Donc nos adversaires ont un sens herétique en combattant la première proposition, c'est à dire qu'ils défendent en un sens herétique la proposition qui luy est contraire.

SECONDE PROPOSITION

fabriquée & présentée.

Dans l'estat de la nature corrompue on ne refuse jamais à la grace intérieure.

SECONDE
PROPOSITION
dans le sens que
nous l'enten-
dons & que
nous la senten-
nous.

PROPOSITION
contraire à la seconde, en la
manière que nos ad-
versaires la de-
fendent.

Dans l'estat de la nature cor-
rompue on résiste quelquefois
à la grace de Jesus-Christ qui est
nécessaire à chaque action de pie-
té, soit pour agir, soit du moins
pour prier. C'est à dire, cette
grace est quelquefois privée de
l'effet pour lequel elle est précé-
demment donnée de Dieu.

Nous soutenons & nous sou-
mettons de démontrer, que ces-
te proposition, qui est de Melan &
de nos adversaires, est Pelagienne
ou Semi-pelagienne, parce qu'elle
détruit la force & la vertu effica-
ce de la grace de Jesus-Christ,
qui est nécessaire à chaque bon-
ne action. Il a été aussi déclaré
dans la Congregation de Auxi-
lius qui s'est tenu à Rome.

Liaison de nostre proposition avec la
grace efficace.

LA grace qui est nécessaire pour chaque
action de piété, est efficace par elle me-
me: Donc dans l'estat de la nature corrom-
pue on ne résiste jamais à la grace qui est pro-
chainement nécessaire à chaque action de pie-
té; c'est à dire; elle ne manque jamais de fai-
re l'effet pour lequel elle est donnée de Dieu
prochainement pour une action foible & im-
parfaite de la volonté, & elle la produit effe-
ctivement par elle même; ou elle est donnée
pour une action grande & parfaite, & elle la
produit aussi par elle même, autrement elle
ne seroit point efficace. Car encore que l'on
résiste aux petites graces, quant à l'action der-
niere & parfaite à laquelle elles disposent,
néanmoins on ne leur résiste pas, ou elles ne
sont pas rejetées dans la volonté imparfaite
pour laquelle elles sont données, & qu'elles
doivent operer prochainement.

C'est dans ce sens seulement que nous de-
fendons la seconde proposition.

Au contraire nos adversaires ont un sens he-
retique en combattant cette proposition, par-
ce qu'ils détruisent la force & l'efficace de la
grace de Jesus-Christ nécessaire à chaque
action de piété. Car ils soutiennent au con-
traire que dans l'estat de la nature corrompue
on résiste quelquefois à la grace interieure qui
est prochainement nécessaire à chaque action
de piété; c'est à dire, qu'on la rejette & qu'on
la prive de l'effet pour lequel Dieu la donne

prochainement, parce qu'ils disent qu'elle est
n'est pas efficace par elle même, & qu'elle est
soumise au libre arbitre qui la rejette ou s'y
soumet selon qu'il luy plaît.

TROISIESME PROPOSITION

fabriquée & présentée.

Pour meriter & demeriter dans l'estat de la
nature corrompue il n'est par requis en l'hom-
me une liberté qui l'exempte de la nécessité de
vouloir ou d'agir: mais il suffit d'une liberté
qui le dégage de la contrainte.

TROISIESME PROPOSITION

dans le sens que nous
l'entendons & que
nous la defen-
dons.

Pour meriter & demeriter
dans l'estat de la nature cor-
rompue, il n'est point requis
en l'homme une liberté qui
l'exempte d'une infaillibilité
& d'une certitude nécessaires
mais il suffit qu'il ait une li-
berté qui le delivre de la
coerainte, & qui soit ac-
compagnée du jugement &
de l'exercice de la raison, si
l'on considère précisément
l'essence de la liberté & du
merite. Quoy qu'il raison de
l'estat où nous sommes en
cette vie, nostre ame se trou-
ve toujours dans cette in-
différence, par laquelle la
volonté, lors même qu'elle
est conduite & gouvernée
par la grace prochainement
nécessaire & efficace par elle
même, peut ne vouloir pas:
cela est toutefois en telle for-
te qu'il n'arrive jamais qu'elle
ne vaille pas, lorsqu'elle
est effectivement secourue de
cette grace.

Nous soutenons &
nous soumettons de démontrer, que cette pro-
position, qui est de Melan-
dus & de nos adversaires,
est Pelagienne, parce
qu'elle détruit la puis-
sance de cette grace effi-
cace par elle même qui
est nécessaire à toute ac-
tion de piété, il a été
déclaré aussi dans la Con-
gregation de Auxilius te-
nue à Rome.

Liaison de nostre proposition avec la
grace efficace.

SI la grace nécessaire à chaque action est
efficace par elle même, elle predetermine
par sa propre force la volonté d'une manière
indeclinable, insurmontable, infaillible, &
tout à fait victorieuse, à faire une action de
piété. Donc dans toutes les actions libres &
meritoires il se rencontre une nécessité d'in-

faillibilité

faillibilité qui vient de la promotion de la grace, & qui est une dependance de la grace efficace par elle mesme; & si cette sorte de necessité détruisoit la liberté & le merite, il s'en suivroit que la grace qui est donnée pour faire toutes les actions libres & meritoires, ne seroit pas efficace par elle mesme. Quant à ces paroles, *Il suffit qu'il ait une liberté qui l'exempte de contrainte*, elles ne signifient point qu'il n'y a pas d'indifference de puissance dans le merite & le demerite de cet estat; car cela seroit heretique, & pas un Catholique ne l'a jamais soutenu; & ainsi on ne pourroit nous attribuer ce sentiment sans imposture & sans calomnie: mais par ces paroles il faut entendre que cette sorte d'indifference de la puissance dans l'estat de la nature décheüe, n'est pas ce qui fait précisément, essentiellement, & formellement, que l'acte qui tend à une bonne fin soit libre & meritoire; quoyque cette sorte d'indifference se trouve tousjours de la part de cet estat: comme pouvoir pécher dans l'estat de la nature décheüe, n'est pas l'essence de la liberté & n'en fait pas une partie; & neantmoins à raison de l'estat de cette vie, elle s'y trouve tousjours comme une suite de la liberté.

C'est dans ce sens seulement que nous defendons la troisieme proposition.

Au contraire nos adversaires ont un sens heretique en la combattant, parce qu'ils détruisent la grace efficace par elle mesme. Car ils disent que pour la liberté & le merite il est nécessaire d'avoir cette indifference prochaine de l'action, par laquelle la volonté aiant toute la vertu préalablement requise pour agir, se tourne selon qu'il luy plaît, tantost d'un costé, & tantost de l'autre; & par consequent ils pretendent que la liberté qui exempte de la nécessité d'infailibilité, laquelle vient de la vertu de la grace efficace qui par sa propre force predetermine infailiblement la volonté, est requise dans cet estat afin d'agir librement; d'où il s'ensuit qu'ils détruisent la nécessité de la grace efficace par elle mesme pour chaque action de pieté; & qu'ainsi ils ont un sentiment heretique en combattant la troisieme proposition.

QUATRIÈME PROPOSITION fabriquée & présentée.

Les Semipelagiens admettoient la nécessité de la grace interieure prevenante pour toutes les bonnes œuvres, mesme pour le commencement de la foy; & ils estoient heretiques en ce qu'ils vouloient que cette grace fust telle, que la volonté humaine pust luy résister ou luy obeir.

QUATRIÈME PROPOSITION dans le sens que nous l'entendons & que nous la defendons.

Les Semipelagiens admettoient la nécessité de la grace prevenante & interieure pour commencer toutes les actions, mesme pour le commencement de la foy; & leurs sentimens estoient heretiques en ce qu'ils vouloient que cette grace fust telle que la volonté luy obeist, ou la rejetast comme il luy plaisoit, c'est à dire que cette grace ne fust pas efficace.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer, que cette Proposition quant à sa premiere partie qui regarde la question du fait, est véritable: & que quant à la seconde, elle appartient à la foy de l'Eglise, & est indubitable dans la doctrine de S. Augustin.

Liaison de cette Proposition avec la grace efficace.

La grace efficace par elle mesme nécessaire à chaque action de pieté, est la véritable grace medicinale de Jesus-Christ, qui est propre aux hommes décheüs & foibles, afin qu'ils veuillent & qu'ils operent tout ce qui concerne la pieté. Cette foy est sans doute la véritable foy, prophetique, Apostolique, & Catholique, comme dit S. Augustin au chap. de la correction & de la grace. Donc l'erreur ou l'heresie des Semipelagiens consistoit en ce qu'ils nioient que la grace efficace par elle mesme fust nécessaire pour le commencement de la foy, & pour les autres actions imparfaites de pieté.

Il faut remarquer que par ces paroles, *Et ils estoient heretiques en ce qu'ils vouloient que cette grace fust telle que la volonté humaine pust luy résister ou luy obeir*, on n'entend dire nulle autre chose, ainsi qu'il est exprimé dans la Proposition que nous soutenons, si-non que les Semipelagiens estoient dans l'erreur, en ce qu'ils vouloient que la grace nécessaire pour le commencement de la foy & autres actes d'une pieté commencée, estoit telle, que d'elle mesme elle n'estoit point efficace, ou que la volonté tantost luy résistoit, & tantost luy obeist, soit selon son gré.

Il y a dans cette quatrième Proposition une question de fait, sçavoir si les Semipelagiens

PROPOSITION contraire à la troi- sieme dans le sens qu'elle est defendue par nos adversaires.

Les Semipelagiens n'admettoient pas la nécessité de la grace interieure prevenante pour commencer chaque action, ny mesme pour le commencement de la foy; & ils n'estoient que dans l'erreur en ce qu'ils vouloient que cette grace fust telle qu'elle ne fust pas efficace par elle mesme.

Nous soutenons & nous sommes prests de démontrer, que cette Proposition, qui est de Melan & de nos adversaires, est Pelagienne ou Semipelagienne, parce qu'elle détruit la foy de la grace, & si ce n'est nécessaire à tous les hommes, & particulièrement toute l'autorité de S. Augustin. Et il a esté déclaré ainsi dans les Congregations de Auxiliis tenues à Rome.

19 ont admis une grace interieure fournie au li-
 20 bre arbitre pour le commencement de la foy.
 21 Nous montrerons que cela est de la forte; mais
 22 si une fois il est constant qu'ils aient esté dans
 23 l'erreur en ce qu'ils nioient la grace efficace
 24 par elle mesme pour le commencement de la
 25 foy, cette question de fait sera de peu d'im-
 26 portance.

23 C'est dans ce sens seulement que nous de-
24 fendons la quatrième Proposition.

19 Au contraire nos aduersaires ont uo sens
 20 heretique en combattant cette Proposition,
 21 parce qu'ils nient que la vraye grace de Jesus-
 22 Christ consiste dans la grace efficace par elle
 23 mesme necessaire à chaque action. Ils nient
 24 que ce soit là la foy Catholique; ils preten-
 25 dent mesme queles Semipelagiens n'ont pas
 26 erré en cela; mais qu'au contraire ils ont tenu
 27 la foy Catholique encore qu'ils aient nié la
 28 necessité de la grace efficace par elle mesme
 29 pour le commencement dela foy, & pour les
 30 autres actions imparfaites de pieté. Ce qu'il
 31 est impossible d'admettre sans renverser la foy
 32 dela veritable grace de Jesus-Christ, & sans
 33 détruire toute l'autorité & la doctrine de
 34 Saint Augustin.

CINQUIESME PROPOSITION.

C'est une erreur Semipelagienne de dire
que Jésus-Christ est mort, ou qu'il a répandu
son sang pour tous les hommes sans en excep-
ter un seul.

II CINQUIÈME PROPOSITION

PROPOSITION contraire à la cinquième, dans le sens qu'elle est défendue par nos adversaires.

C'est une erreur Semi-
pélagienne de dire que
Jésus-Christ est mort
pour tous les hommes
en particulier, sans en
excepter un seul, en for-
te que la grâce nécessaire
au salut soit présentée à
tous, sans exception de
personne, par sa mort, &
par son sang.

27 qu'il ne pousse au débordement
 28 de la volonté d'acquiescer
 29 ce salut par cette grace
 30 générale, sans le secours
 31 d'une autre grace efficace
 32 par elle-même.

Nous faisons & nous
 femmes vœux de démontrer
 que cette Proposition, qui est
 de Melan & de nos adver-
 saires, contient une doctrine
 contraire au Concile de Trente.

Nous faisons & vous
 femmes pressés de démon-
 trer que cette proposition
 appartient à la sagesse de l'E-
 glise. & qu'elle est indis-
 cutable dans la doctrine de
 Saint Augustin.

*Liaison de nostre Proposition avec la
grace efficace.*

La grace efficace par elle mesme necessaire pour chaque action est la veritable grace de Jesus-Christ, & la foy Catholique. Donc c'est une erreur Sempelagianoe de dire que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes generalement sans en excepter aucun, dans ce sens que la grace necessaire pour le salut soit offerte par lemerite de sa mort à tous sans en excepter aucun, & qu'il soit en la disposition du libre arbitre de la recevoir sans le secours de la grace efficace par elle mesme. Nous disons donc que l'on ne peut avancer cela sans tomber dans le Sempelagianisme, parce qu'il est visible que c'est dire que la grace efficace par elle mesme n'est pas necessaire pour chaque action de pieté.

C'est dans ce sens seulement que nous défendons la cinquième Proposition.

Au contraire nos aduersaires ont un sens heretique en combattant cette Proposition, parce qu'ils disent que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes generalement en ce sens, qu'il leur a communiqué à tous sans en excepter aucun les moyens nécessaires pour leur salut, ou leur donnant à tous des graces soumises au libre arbitre, tant pour commencer & pour prier, que pour agir; ce qui est Pelagian, puisque ce sentiment exclut la nécessité de la grace efficace par elle mesme pour toutes les actions de pieté; ou du moins donnant à tous des graces soumises au libre arbitre pour le commencement de la foy, & pour la priere; de sorte que chaque homme qui se sert de ces graces obtient aussi quand il luy plaira & autant de fois qu'il le voudra des graces efficaces pour agir, ce qui est Semipelagian, parce que ce sentiment exclut la nécessité de la grace efficace par elle mesme pour le commencement de la foy, & pour les autres actions imparfaites de pieté. De plus cela est contraire au Concile de Trente en la sess. 6. chap. 3. où nous lisons ces propres termes : *Quoyqu'il se soit mort pour tous, neantmoins tous ne reçoivent pas le fruit de sa mort, mais ceux là seulement à qui le merite de sa passion est communiqué.* Ce qui montre que la veritable grace de Jesus-Christ, qui est le fruit de la mort, n'est pas communiquée à tous par le merite de la passion.

Pendant que M. de Valcroissant disoit tout ce que je viens de rapporter, ce qui dura environ deux heures & demie, il prit deux ou trois fois occasion à propos de ce dont il parloit, de dire au Pape qu'il seroit bien autrement éclaircy & convaincu des choses que

Car ce qui vient d'estre representé à V. S. ayant fait voir clairement que la nécessité de cette grace & les sens que nous défendons dans ces cinq Propositions sont si parfaitement unis, qu'on ne sçaurait en accorder ou nier l'un sans accorder ou nier l'autre, par où dois-je commencer, T. S. P. & à quoy doivent tendre tous mes efforts, si-non à prouver par des arguments invincibles la nécessité de cette grace efficace pour toutes les actions de piété, puis-que cette nécessité estant nne fois accordée & établie, toute la dispute qui agite & trouble l'Eglise touchant ces cinq Propositions, cessera entièrement à l'heure mesme; & V. S. verra clairement que toute la question estant reduite à ce seul point; Si la grace efficace que nous soutenons est nécessaire, nous demeurerons victorieux; & si elle ne l'est pas, nous serons vaincus.

La preuve de cette nécessité se réduit principalement à quatre chefs. Le premier contient seize preuves ou arguments de S. Augustin, qui est celui d'entre les Peres, de l'autorité duquel je me sers principalement, parce qu'il a esté le premier qui par tant d'ouvrages excellens a prouvé contre les Pelagiens avec non moins de force que de succès la nécessité de cette grace efficace.

Le second chef contient tous les Decrets des Papes sur cette matiere; les definitions des Conciles, & les sentimens de tous les Peres & de tous les Theologiens qui ont esté en la plus grande reputation depuis S. Augustin jusques à present. Mais je traiteray tout cela sommairement afin de ne point ennuyer V. S.

Le troisième chef contient la doctrine qu'on doit tenir pour ne point tomber dans les erreurs des Pelagiens & des Semipelagiens, selon les jugemens qui en ont tousjours esté rendus dans les Congregations d'Auxiliu tenues à Rome.

Et le quatrième chef contient soixante erreurs signalées ou heresies que l'on tire par une consequence nécessaire de la doctrine contraire à celle de S. Augustin; & de cette grace qui porte le nom de Molinienne, lesquelles ruinent de fond en comble les principaux fondemens de la foy Chrestienne.

Mais afin de bannir dès le commencement de mon discours toutes sortes d'équivoques, & qu'il ne puisse y avoir aucune ambiguïté dans ce que j'aurai à dire, il me semble entièrement nécessaire de représenter en peu de paroles à V. S. ce qu'il faut entendre par ces mots de grace efficace par elle mesme, & de grace suffisante & Molinienne.

Par ces mots de grace efficace par elle mesme nous entendons une grace qui par sa force

& sa vertu interieure, & pour user des paroles de l'Apostre, par son energie, ne donne pas seulement à l'homme de pouvoir s'il veut, mais fait que tres certainement & tres invinciblement il veut. Or cette force & cette vertu de la grace n'est autre chose, selon ce que S. Augustin le montre & l'enseigné en tant de lieux contre les Pelagiens, qu'une certaine douceur celeste & une delectation de dilection, ou une infusion de la charité dans l'ame qui se répand dans nos cœurs par le S. Esprit, & nous fait accomplir avec un saint amour le bien que nous connoissons.

Car comme notre propre experience nous l'apprend aussi-bien que S. Augustin, ce qui nous empêche de faire une action de piété vient de ce que nous ne connoissons pas le bien, ou de ce que nous n'en sommes pas touchés, que nous n'y prenons pas plaisir, que nous ne l'aimons pas, ou au moins que nous ne l'affectionnons pas autant que nous devrions l'affectionner. Il faut donc pour accomplir une action de piété, que ce qui nous estoit caché nous soit decouvert, & que ce qui ne nous plaisoit pas nous soit rendu agréable.

Le premier nous est donné par la loy & par les instructions qui dissipent les tenebres de nostre ignorance; (a) & le second nous est donné par la grace qui guerit nostre foiblesse; ou pour mieux dire, l'un & l'autre nous sont donnés par la grace, laquelle pour cette raison S. Augustin nomme un secours adjouté à la nature & à l'instruction par l'inspiration d'une charité tres lumineuse & tres ardente. Ainsi lorsque Dieu veut que nous aimions & que nous fassions quelque bonne œuvre, que fait-il en nous? Il inspire dans nostre cœur, dit Saint Augustin, une ardeur de delectation & de charité, dont le plaisir surmonte la delectation du péché, & dont la douceur celeste fait que ce qu'il nous commande nous plait davantage que ce qui nous detourne de luy obeir. Et on la nomme grace efficace, d'autant que cette delectation & cet attrait spirituel dont elle est accompagnée surpassant les delices de la chair & des voluptez du monde, fait infailliblement & invinciblement que nous voulons, parce que, dit le mesme S. Augustin (b), il ne se peut pas faire que nous n'agissions selon ce qui nous plait davantage.

Vostre Sainteté peut juger par ce que je viens de dire, combien cette maniere de raisonner dont use S. Augustin est excellente, claire & veritable, puisqu'entre tous les avantages qui sont estimer la verité, le principal est qu'elle n'est pas plusost bien expliquée, qu'elle est reconnue, & qu'elle n'a point besoin

(a) Lib. de grat. Christi.

(b) In Ep. ad Gall.

„ d'autre preuve que d'une exposition toute
„ simple & toute nue.

„ Au contraire ceux qui soutiennent la grace
„ indifférente & Molinienne, disent que c'est
„ une certaine illumination de l'entendement,
„ & un pieux mouvement dans la volonté inde-
„ libéré & non libre, par le moien duquel l'hom-
„ me peut vouloir & faire quelque bien ; mais
„ pour ce qui est de le vouloir effectivement,
„ cela depend de son libre arbitre, lequel selon
„ ce qu'il luy plaist veut quelquelfois, & quel-
„ quelfois ne veut pas, se tournant tantost d'un
„ costé, & tantost d'autre. Ainssi selon leurs
„ sentimens cette sorte de grace ne produit ja-
„ mais efficacement par elle mesme le consente-
„ ment libre de la volonté, mais elle est nom-
„ mée efficace ou inefficace par une certaine dé-
„ nomination extérieure, selon ce qu'il plaist à
„ la volonté de l'homme d'en user ou n'en user
„ pas. Et il paroist assez par-là que la question
„ dont il s'agit entre nous, est de sçavoir si la
„ grace regne sur la volonté, ou si la volonté
„ regne sur la grace : si la grace se soumet le li-
„ bre arbitre, ou si le libre arbitre se soumet la
„ grace. Sur quoy nous disons que la grace est
„ victorieuse du libre arbitre, & qu'elle est ne-
„ cessaire à chaque action de piété : & pour le
„ prouver nous tirerons nostre premier argu-
„ ment des prières de l'Eglise, ainsi qu'a tous-
„ jours fait S. Augustin. Et certes, T. S. P., ce
„ ne peut avoir esté que par une admirable pro-
„ vidence de Dieu qu'il se rencontre que le pre-
„ mier jour des Rogations auquel l'Eglise offre
„ ses prières publiques à Dieu pour obtenir de
„ luy sa grace, est le jour où nous commençons
„ de prouver la nécessité de la mesme grace par
„ ces mesmes prières dont l'Eglise se sert pour
„ l'obtenir, se trouvant ainsi que ces oraisons
„ ne sont pas seulement un tres puissant moien
„ pour obtenir cette grace ; mais aussi une preu-
„ ve tres claire de la mesme grace. Et voicy quel
„ est cet argument.

„ La grace que l'Eglise demande à Dieu pour
„ toutes les actions de piété, est simplement &
„ absolument nécessaire pour les faire. Or la
„ grace efficace par elle mesme est celle que l'E-
„ glise demande à Dieu pour toute action de
„ piété. Donc la grace efficace par elle mesme
„ est simplement & absolument nécessaire pour
„ les faire.

„ La majeure de cet argument ne se peut nier
„ sans blesser la foy. Car on ne peut dire que
„ l'une de ces trois choses : ou que la grace que
„ l'Eglise demande pour toutes les actions de
„ piété n'est nullement nécessaire pour les faire :
„ ou qu'elle est seulement nécessaire pour les ac-
„ complir plus facilement & plus seurement ;
„ ou qu'elle est absolument nécessaire, en sorte
„ que personne ne sçaurait sans elle faire le bien.

Celuy qui soutiendrait la première, se moque-
„ roit de Dieu, comme dit S. Augustin, en luy
„ demandant ce qu'il n'auroit pas besoin qu'il
„ luy donnast. Car qu'y a-t-il de plus ridicule
„ que de prier que l'on nous accorde ce qui est
„ en nostre pouvoir ? Celuy qui soutiendrait la
„ seconde, tomberoit dans le Pelagianisme. Car
„ nulle autre raison n'a fait passer Pelage pour
„ heretique dans le point de la question dont il
„ s'agit, que ce qu'il disoit que les hommes de-
„ mandoient la grace de Dieu par Jesus-Christ,
„ & que Dieu ne la leur donnoit qu'ainssi qu'ils
„ pussent plus facilement faire par la grace, ce
„ qu'ils pouvoient faire par leur libre arbitre.
„ Ce qui fait que S. Augustin dit à Pelage : *Re-
„ tranchez ce mot, plus facilement, & vostre sens
„ sera Catholique.* Il reste donc quel'on accorde
„ la troisième, qui est que la grace que l'Eglise
„ demande à Dieu pour toutes sortes d'actions
„ de piété, est absolument nécessaire pour les
„ accomplir.

Il faut maintenant prouver la mineure en
„ laquelle consiste toute la difficulté & toute la
„ force de mon argument. Cette mineure est :
„ Or la grace efficace par elle mesme est celle
„ que l'Eglise demande pour toutes les actions
„ de piété. Et voicy, T. S. P., comme je la
„ prouve. Nous ne demandons pas seulement
„ une grace qui donne le pouvoir de bien agir,
„ mais une grace qui en donnant ce pouvoir,
„ fasse aussi par sa vertu efficace que la bonne
„ action s'accomplisse : & cela dans chaque
„ action de piété ; ou pour mieux dire, nous
„ demandons à Dieu qu'il nous donne la volon-
„ té mesme & l'action mesme : comme par ex-
„ emple qu'il nous donne la foy mesme, la re-
„ pentance, la continence, la perseverance, &
„ les autres dons de Dieu qui regardent la piété
„ & le salut. Car voicy de quelle sorte S. Au-
„ gustin parle à Vital qui noit que Dieu ope-
„ rast en nous toutes ces choses : *Tournez toutes
„ vos disputes contre les prières de l'Eglise ; & lors-
„ que vous entendez le Prestre exhorter à l'Amel-
„ lement du peuple de Dieu, de prier pour les infideles afin
„ qu'il les convertisse à la foy ; pour les catechume-
„ nes, afin qu'il leur inspire le desir de la regenera-
„ tion ; & pour les fideles, afin qu'ils perseverent
„ dans ce qu'ils ont commencé d'offrir ; moquez-
„ vous d'une exhortation si sainte, & dites que
„ quant à vous, vous ne faites point ce à quoy il
„ vous exhorte ; c'est à dire que vous ne priez pas
„ Dieu qu'il rende fideles les infideles, parce que
„ vous croyez que cette conversion des infideles n'est
„ pas un bien-fait de la miséricorde de Dieu, mais
„ un effet de la volonté de l'homme.*

Or qu'est-ce que cette perseverance que
„ nous demandons à Dieu (afin que je ne m'ar-
„ reste point aux autres graces que nous recevons
„ de luy, ou plustost afin que nous en jugions
„ par

par celle-là) & Voicy comme S. Augustin l'explique au livre de la correction & de la grace, chap. 12. *Les Saints qui sont predestinez au Royaume de Dieu par la grace, ne reçoivent pas seulement ce secours de la perseverance (tel que celui luy qui avoit esté donné à Adam) : mais celui qu'ils reçoivent est tel que la perseverance mesme leur est donnée. De sorte que non seulement ils ne sçauraient perseverer sans ce secours, mais qu'avec ce secours il ne peut pas arriver qu'ils ne perseverent.*

Or ce que S. Augustin dit de la perseverance, il est manifeste qu'il dit aussi par tout la mesme chose de la foy, de la repentance, & de la continence: d'où l'on peut former cet argument: En la mesme maniere que l'Eglise demande à Dieu la perseverance, elle luy demande aussi la foy, la repentance, la continence, & les autres œuvres de pieté. Or quand l'Eglise demande la perseverance, elle demande le secours de la grace efficace sans lequel nous ne sçaurions perseverer, & avec lequel il ne peut pas arriver que nous ne perseverions. Donc lorsqu'elle luy demande la foy, la repentance, la continence, & les autres œuvres de pieté, elle luy demande le secours de la grace efficace, sans lequel nous ne pouvons estre ny fideles, ny repentans, ny continens, & avec lequel il ne peut pas arriver que nous ne soions fideles, repentans, & continens.

Le Pape Celestin dans sa lettre aux Evêques de France confirme si clairement la mesme chose, que j'estime en devoir rapporter icy tout l'onzième Chapitre, afin de faire voir par les prières qui y sont contenues quelle est la foy de toute l'Eglise touchant la veritable & efficace grace de Dieu. Voicy ses paroles: *Outre les decrets inviolables des tres Saints Sieges Apostolique, par lesquels ces tres Saints Peres apres avoir rejeté cette detestable nouveauté dont l'orgueil estoit la source, nous ont apprie que nous devons rapporter à la grace de Jesus-Christ, & le commencement de la bonne volonté de l'homme, & son accroissement dans la vie sainte, & sa perseverance jusques à la fin: Considerons aussi les prières solennelles que font les Prestres, lesquelles nous avons esté laissées par une tradition Apostolique, que, se celebrant avec uniformité dans toute l'Eglise Catholique répandue par toute la terre, afin que la forme de nos Mœurs soit la regle de nostre foy. Car les Evêques agissent comme Ambassadeurs envers Dieu au nom des peuples fideles qui leur sont soumis, plaident en sa divine presence la cause du genre humain, & toute l'Eglise accompagnant leurs paroles de ses gemissemens & de ses larmes, demande à Dieu avec eux de donner la foy aux infideles; de delivrer les idolâtres de l'impureté de leurs erreurs; de faire connoître aux*

Justs la verité en levant la voile qu'ils ont sur la conscience; d'éclairer l'esprit des heretiques, en leur faisant embrasser la foy Catholique; de faire recevoir maistre dans les Schismatiques l'esprit de la charité; d'accorder la remède de la penitence à ceux qui se sont tombez dans le crime; & d'ouvrir aux Catholiques la porte de la misericorde du Ciel dans la regeneration sainte du sacrement de Baptême. Et les effets sont connoître que ce n'est pas en vain & seulement pour la forme que l'on demande à Dieu toutes ces choses, puisqu'il daigne par sa bonté retirer plusieurs personnes de toutes sortes d'erreurs & d'égaremens, les delivrer de la puissance des tenebres pour les faire passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé, & changer aussi en des vases de misericorde ceux qui estoient auparavant des vases de sa colere. Ce que l'Eglise recomende de telle sorte est entièrement un ouvrage de Dieu, qu'elcelle ne manque point de luy en rendre des actions de grace, & de luy offrir un cantique de louanges, & en confessant qu'il en est l'Auteur, & que c'est luy qui a déclaré ces infideles & converti ces pécheurs.

Mais ce que je viens de dire, T. S. P., paroîtra encore plus clairement en rapportant les termes mesmes des prières que l'Eglise par une coutume perpetuelle offre à Dieu dans toute la terre, par lesquelles elle ne luy demande pas seulement le pouvoir d'agir, mais aussi la volonté & l'action mesme. Car trois de quelle sorte elle parle le sixième Dimanche d'apres la Pentecoste: *Dieu des vertus qui estes l'unique Auteur de tout le très bien, imprimez dans nos ames l'amour de vostre Saint Nom, & faites nous croître de plus en plus dans une religieuse pieté, afin que cultivant vous mesme les semences de vertu que vous avez mises en nous, vous les conserviez apres les avoir élevées par le soin que prenez & fidele que vous nous ferez avoir de les conserver. Et au huitième Dimanche: Faites, Seigneur, par vostre misericorde que vostre Esprit nous inspire de saintes pensées, & nous fasse produire des actions saintes, afin que nous estant autant que possible de vivre sans vous, nous puissions vivre selon vostre volonté. Et au douzième Dimanche: Dieu tout-puissant & souverainement bon, dans la grace seule fait que vos fideles vous rendent des services dignes de vous, soutenez-nous, si l'un vous plait, d'une telle sorte, que sans tomber par nostre faiblesse nous courions sans cesse vers les biens que vous nous avez promis. Et au seizième Dimanche: Que vostre grace, Seigneur, nous previenne & nous accompagne tous jours, & qu'elle fasse que nous soions sans cesse attentifs aux bonnes œuvres. Et la veille de la Pentecoste: Faites, Seigneur, que nous puissions dompter nos passions volonté depravée, & accomplir en toutes choses la justice de vos saints preceptes. Et dans l'Office raison secrette de la Messe du quatorzième*

11 Dimanche d'après la Pentecôte : *Seigneur,*
12 *convertis & entraîne à vous nos volentes,*
13 *même rebelles.*

14 Rien peut-il faire voir plus clairement que
15 cette grâce qui pousse notre volonté rebelle à
16 se retourner vers Dieu n'est point soumise au
17 libre arbitre, ny d'une telle nature qu'elle
18 manque quelquefois d'avoir son effet par la
19 résistance de la volonté ? Mais quel est ce
20 mouvement par lequel l'Eglise demande de
21 pouvoir être poussée vers Dieu ? Je dirai en
22 passant, T. S. P., que ce n'est nullement ce
23 mouvement inconsidéré & aveugle par lequel
24 on remueroit un instrument insensible : mais
25 c'est ce mouvement du divin amour, & ce
26 lien d'unetres douce & toute celeste charité,
27 par lequel Dieu pousse & attire à luy celuy
28 qu'il veut rendre vertueux. Ge qui fait que
29 notre liberté ne doit point craindre d'être
30 blessée par cette attraction & ce mouvement
31 quelque fort & victorieux qu'il puisse être.
32 Car ne se faisant rien dans nous plus librement
33 que ce qui s'y fait par amour, selon cette pa-
34 role de S. Augustin, *Celuy qui fait volontaire-*
35 *ment quelque chose, le fait toujours librement ;*
36 *Comment pourroit-il ariver que la liberté fust*
37 *détruite par la cause qui la produit dans toute*
38 *sa plénitude ?* Je reviens maintenant, T. S. P.,
39 aux Oraisons de l'Eglise.

40 Voicy comme elle parle dans l'Oraison se-
41 crette qu'elle fait à Dieu pour le don des lar-
42 mes : *Faites sortir des larmes de compencton de*
43 *la dureté de nostre cœur, afin que nous puissions*
44 *pleurer nos péchez.* Et dans la Postcommu-
45 nion : *Seigneur, répandez dans nos cœurs par*
46 *vostra bonté la grace du S. Esprit, qui par nos*
47 *gémissements & nos larmes nous donne le moien*
48 *d'effacer les taches de nos péchez.*

49 Voicy les paroles dont la même Eglise se
50 sert pour demander la charité : *Mon Dieu,*
51 *qui faites que toutes choses contribuent à l'avau-*
52 *tage de ceux que vous aimez, répandez dans nos*
53 *cœurs un mouvement inviolable de vostre chari-*
54 *té, afin que nulle tentation ne soit capable de chan-*
55 *ger en nous les saints desirs que vous nous avez in-*
56 *spirez par vostre bonté.* Et au jour du vendredi
57 Saint : *Prions aussi pour les Catéchumenes, afin*
58 *que le Seigneur nostre Dieu ouvre les oreilles de*
59 *leur cœur. Et plus bas : Prions aussi pour les Justis*
60 *perdus, afin que le Seigneur nostre Dieu leve le*
61 *voile qui couvre leur cœur.* Et en l'Oraison qui
62 suit : *Exaucez les prières que nous vous offrons*
63 *pour faire cesser l'aveuglement de ce peuple, afin*
64 *qu'après avoir connu la lumière de vostre vérité*
65 *qui est Jesus-Christ, il sorte de ses tenebres.* Et
66 dans l'Oraison suivante : *Prions aussi pour les*
67 *Payens, afin que le Dieu tout-puissant arrache*
68 *l'innocence qui est dans leur cœur.* Et le samedi
69 Saint après la première Prophetie : *Faites que*

70 *nostre esprit & nostre raison demeurent fermes contre*
71 *les attraits du péché.* Et après la dixième Pro-
72 phetie : *Donnez-nous de vouloir & de pouvoir*
73 *accomplir ce que vous nous commandez.* Et dans
74 l'Oraison qui se dit à l'Autel, rapportée dans
75 la Liturgie de S. Basile, dont tout l'Orient
76 presque se sert, comme le témoigne Pierre
77 Diacre dans le chapitre 8 de son traité de l'in-
78 carnation & de la grace : *Donnez-nous, Sei-*
79 *gneur, la vertu & le moien de la conserver.* *Fai-*
80 *tes, s'il vous plait, que les méchans deviennent*
81 *bons, & maintenez les bons dans leur bonté.* *Cer-*
82 *vous pouvez tout, & nul ne se peut opposer à vous.*
83 *Vous savez quand il vous plait, & personne ne se*
84 *résiste à vos volentes.*

85 C'est ce qui fait dire à S. Augustin dans le
86 7 chapitre du livre de la Predétermination des
87 Saints : *Que l'Eglise n'attende donc point de nous*
88 *de longues disputes ; mais qu'elle fasse attention*
89 *aux prières qu'elle offre tous les jours à Dieu :*
90 *Elle luy demande que les incroyables croient, &*
91 *par conséquent c'est Dieu qui les convertit à la*
92 *foy :* *Elle luy demande que ceux qui croient perse-*
93 *verent ; & par conséquent c'est Dieu qui leur don-*
94 *ne la persévérance jusques à la fin de leur vie.* Et
95 il conclut en suite par ces paroles : *Qu'y est*
96 *l'homme qui aiant une foy solide & vigilante, peut se*
97 *déouter des raisonnemens humains contraires à ce*
98 *qui luy est enseigné par cette éclatante trompette*
99 *de la vérité ?*

100 Il y a tres grand nombre d'autres semblables
101 prières faites par les Saints, répandues par tout
102 dans les Ecritures Saintes, telles que celle-cy
103 est : *Créez dans moy, mon Dieu, un cœur nou-*
104 *veau.* Et cette autre : *Que Dieu vous ouvre le*
105 *cœur pour entendre sa sainte loy, & vous fasse*
106 *marcher selon ses commandemens.* Et cette au-
107 tre : *Qu'il vous donne à tous un cœur qui sou-*
108 *rel, que vous le serviez & accomplissiez sa volon-*
109 *té avec affection & avec ardent.* Et cette autre
110 de S. Paul : *Qu'il vous applique à tous bien, en*
111 *operant dans vos ames ce qui luy est agréable :* Et
112 nous le prions que non seulement vous ne fussiez,
113 point le mal, mais que vous fussiez le bien.

114 De tous ces passages on peut former cet ar-
115 gument : Celuy qui demande à Dieu toutes
116 les choses que je viens de dire, sçavoir de gra-
117 ver dans nos cœurs l'impression de son amour ;
118 de ramener à luy par sa bonté nostre volonté
119 rebelle ; de nous donner le vouloir & le pou-
120 voir d'accomplir ce qu'il commande ; de créer en
121 nous un cœur nouveau ; de nous faire mar-
122 cher dans la voie de ses preceptes ; d'arracher
123 de nous ce cœur de pierre qui faisoit que nous
124 ne les accomplissions pas, & de mettre en sa
125 place un cœur de chair qui fasse que nous les
126 accomplissions ; de faire que nulles tentations
127 ne soient capables de changer les saints desirs
128 qu'il nous inspire, & que non seulement nous

ne faisons point le mal, mais que nous faisons le bien : Celuy, dis-je, qui demande toutes ces choses, ne demande pas une grace suffisante par laquelle nous puissions si nous voulons, & qui laisse en la disposition de nostre libre arbitre de vouloir ou ne vouloir pas : mais il demande une grace efficace & victorieuse, qui fait que nous voulons invinciblement, & que nous voulons autant qu'il en est besoin, pour faire qu'en voulant nous exécutions. Or l'Eglise dans ses prières ordinaires demande à Dieu toutes ces choses. Donc, &c.

Au contraire on ne sçauroit dire que l'Eglise se ait jamais eu aucun dessein de demander à Dieu une grace telle que les Molinistes se l'imaginent. Car supposant que Dieu ait donné à un homme juste la grace de persévérer ; mais une grace de telle nature qu'elle ne fasse pas qu'il persévère, quoyqu'il pût persévérer : se trouveroit-il quelqu'un assez depourveu de sens pour pouvoir dire, que cette grace est la grace de persévérance que l'Eglise demande à Dieu par ses prières, & dont l'Apostre dit : *Nous prions Dieu que vous ne fassiez point le mal ; mais qu'au contraire vous fassiez le bien ?*

Nous pouvons donc de-là argumenter contre eux en cette sorte : La grace que l'Eglise ne demande jamais à Dieu n'est pas la véritable grace de Jesus-Christ nécessaire & suffisante à toute action de piété. Or la grace suffisante des Molinistes par laquelle le plus souvent nous ne voulons ny ne faisons pas le bien, ne peut jamais estre cette grace que l'Eglise demande à Dieu. Donc cette sorte de grace n'est pas la véritable grace de Jesus-Christ nécessaire & suffisante à chaque action de piété ; mais c'est une grace faulse, supposée, & illegitime.

Tellement, T. S. P., que si l'on reconnoît soit jamais cette grace pour estre la véritable grace de Jesus-Christ, il faudroit changer toutes les prières de l'Eglise : ces prières saintes qui luy ont esté laissées par les Apostres, sont récitées tous les jours d'une mesme sorte sur les Autels consacré à Dieu par toute la terre. Car Dieu, selon l'opinion de Molina & de ses disciples, nous donnant par sa grace de pouvoir si nous voulons, ou plustost de pouvoir vouloir ; & laissant ainsi à nostre libre arbitre de vouloir ; il est évident que nous n'aurons rien à demander à Dieu davantage, & qu'il ne faudroit point attendre de luy d'autre grace.

Ainsi chaque fidele à l'avenir sera obligé de parler à Dieu en cette sorte : Donnez moy, Seigneur, une grace par laquelle je puisse vouloir ce que vous me commandez. Car quant à le vouloir & à le faire, c'est ce que je ne vous demande point, parce que c'est une chose qui depend de moy. Laissez cela à mon libre arbi-

tre : ne souffrez pas que le pouvoir & l'efficace de vostre grace celeste s'étende plus loin, puisque la liberté de ma volonté en seroit blesmée. Je veux bien une grace qui me donne la possibilité, & le progrès de cette possibilité, qui m'invite, qui m'appelle & qui me sollicite au bien ; mais je ne veux point de cette grace qui me donneroit l'affection de la volonté, & l'effet de la coopération. Je ne veux point de cette grace qui me détermineroit à vouloir, qui m'appliqueroit à l'action, qui me porteroit à agir par une force invincible, & qui seroit insurmontable, qui opereroit en moy le pouvoir & le vouloir : Au contraire je veux une grace que j'applique ou que je n'applique pas selon qu'il me plaît.

Mon Dieu, y a-t-il quelque Chrestien qui puisse souffrir que l'on parle en cette sorte ? Et qu'y a-t-il de plus indigne de l'école de Jesus-Christ, de plus éloigné de toute sorte de piété, & de plus insupportable aux oreilles des fideles que cette maniere de prier, puisque jamais les pécheurs ne se convertiroient à Dieu s'ils attendoient qu'ils eussent la volonté de se convertir, & si par la toute-puissance de sa grace il n'operoit dans leur cœur cette bonne volonté & cette conversion ? Aussi l'Eglise ne demande pas pour eux une grace par laquelle ils se convertissent s'ils le veulent, mais une grace qui fasse qu'ils le veulent, qui amolisse leur dureté, & qui arrache leur cœur de pierre, pour leur en donner un de chair. *Nous prions*, dit S. Augustin, *non seulement pour ceux qui ne veulent pas, mais aussi pour ceux qui résistent & qui s'opposent. Que demandons-nous donc, sinon qu'ils soient tellement changés qu'ils veulent ce qu'ils ne voulaient pas, qu'ils apprennent ce qu'ils improuvoient, & qu'ils aiment ce qu'ils combattoient ?* Parce que, comme dit l'Eglise Orientale ; *Il sauve quand il luy plaît, sans que personne résiste à sa volonté ;* Parce que, comme dit S. Augustin au livre de la Correction & de la Grace, chapitre 14, *Il a un pouvoir tout-puissant de porter où il luy plaît les cœurs des hommes ;* Et parce que, comme le dit S. Augustin en un autre lieu, *Qui est-ce luy qui peut résister à Dieu pour l'empêcher de faire ce qu'il luy plaît ?*

Après tant de preuves, T. S. P., quelqu'un peut-il ne pas voir que cette maniere de prier consacrée par le consentement universel de toute l'Eglise, & confirmée par le témoignage si autentique de S. Augustin, ne peut s'accorder en nulle sorte avec la doctrine de Molina & avec sa grace indifférente ? Ainsi quoy que ses partisans puissent dire, quoyqu'ils puissent faire, & à quelques subtilitez qu'ils puissent avoir recours, ils ne sçavoient jamais éviter le juste reproche d'avoir voulu renverser de

fond en comble toutes les prières de l'Eglise.
 En voicy la raison qui est évidente. L'Eglise
 ne demande rien à Dieu que ce qu'il fait. Or
 par leurs principes Dieu n'opere rien en nous
 que la possibilité de vouloir & d'agir, & l'ac-
 croissement de cette possibilité. Mais selon
 leurs mesmes principes Dieu n'opere point en
 nous le vouloir mesme, la determination mes-
 me, l'application mesme de la volonté à vou-
 loir, la foy mesme, la penitence mesme, &
 l'effet mesme de l'amour de Dieu, entant que
 toutes ces choses sont autres que la puissance.
 Car selon eux Dieu n'opere en nous le vouloir
 qu'entant qu'il donne le pouvoir & qu'il solli-
 cite ce pouvoir en telle sorte que nous fassions
 toutes ces choses, en usant ainsi que bon nous
 semble de la grace qui nous est une fois don-
 née. Ne s'ensuit-il pas clairement par-là qu'ils
 ruinent entierement les prières de l'Eglise,
 par lesquelles elle ne demande pas seulement à
 Dieu la Faculté & la puissance de vouloir & de
 faire le bien, mais outre cela elle luy demande
 precisement la volonté de le faire, & l'action
 mesme qui en est l'effet.
 Les Molinistes diront-ils, qu'outre cette
 grace de possibilité nous avons besoin de quel-
 que concours surnaturel, par lequel Dieu a-
 gissant avec nous, il opere toutes les actions
 de piété, & que c'est là cette grace singulière
 que l'Eglise demande lorsqu'elle demande de
 pouvoir & de vouloir accomplir ce que Dieu
 nous ordonne ? Mais comme selon leur opi-
 nion ce concours quelque surnaturel qu'il
 puisse estre est entierement en nostre puissance
 par le moien de cette grace suffisante dont j'ai
 parlé, tout de mesme que le concours naturel
 est en nostre puissance en usant de nos forces
 naturelles qui ont tout ce qui leur est nécessai-
 re pour nous rendre capables de faire le bien ;
 Qu'y aurroit-il de plus extravagant, comme dit
 S. Augustin, que de demander qu'on nous fust
 faire ce que nous avons déjà le pouvoir de faire,
 Or que l'on nous donne ce que déjà nous possédons ?
 Ce concours n'est donc pas la grace que l'A-
 postre estime tant, & que l'Eglise demande
 avec tant d'instances dans ses prières. Ce qui
 se peut prouver invinciblement par cet unique
 argument : Cette grace qui par le moien de la
 grace suffisante est entierement en nostre pou-
 voir, en sorte que nous pouvons comme bon
 nous semble en user ou n'en user pas, & qui ne
 nous peut jamais manquer de la part de Dieu,
 n'est point cette grace que l'Eglise demande
 lorsqu'elle demande que Dieu nous oste ce
 cœur de pierre pour mettre en sa place un cœur
 de chair, & fasse que nous voulions ce que
 nous ne voulions pas, que nous consentions
 à ce que nous rejettons, & que nous aimions
 ce que nous combattons auparavant. Or ce

concours des Molinistes quelque surnaturel
 qu'il puisse estre, est tel qu'on en use & n'en
 use pas selon qu'on le veut. Et par consequent
 on ne peut en aucune sorte le considerer com-
 me estant la grace que l'Eglise demande avec
 tant d'ardeur dans ses prières.

Nos adversaires diront peut-estre, que ce
 que l'Eglise demande à Dieu par ses prières
 n'est pas cette puissance pour bien agir, ou
 ce concours surnaturel qui est en nostre pou-
 voir par son moien ; mais qu'elle luy demande
 de luy accorder cette puissance dans les temps,
 dans les lieux, dans les temperamens du corps,
 & dans les autres rencontres des causes secon-
 des par le moien desquelles il a preveu que
 nous consentirions librement à sa grace. Et c'est
 dans ce temperament qu'ils établissent d'or-
 dinaire l'efficace de la grace qu'ils soutiennent.

Que si par cette maniere de parler ils n'en-
 tendoient autre chose sinon que l'efficace de la
 grace de Dieu consiste en un certain degré d'a-
 mour de Dieu, c'est à dire dans une charité
 plus grande que la cupidité, par le moien de
 laquelle Dieu commence à nous paroistre de-
 sirable, & les bonnes œuvres à cause de luy,
 en sorte que nous prenions plus de plaisir à fai-
 re ce qu'il nous commande, que nous pas ce
 qu'il nous defend, ils seroient entierement de
 nostre sentiment, & il ne resteroit plus en-
 tre nous aucune dispute sur ce sujet. Car
 qu'est-ce que cette grace efficace & medecina-
 le de Jesus-Christ est autre chose, selon S. Au-
 gustin, qu'un plaisir victorieux, qu'une dou-
 ceur & une suavité du divin amour, qui sur-
 monte tous les attrait de la chair ; & qu'une
 ardeur de la charité qui maistrise & dompte la
 cupidité ? Mais parce que nos adversaires n'é-
 tablissent pas l'efficace de la grace de Dieu dans
 cette victoire que la charité remporte sur la
 cupidité, mais dans un certain temperament
 accompagné des circonstances dont j'ai parlé,
 qui fait que cette efficace est encore soumise au
 libre arbitre, & qu'il est nécessaire que Dieu
 fonde le fond du cœur de sa creature pour pré-
 voir ce qu'elle sera dans ces circonstances au-
 paravant qu'il ordonne rien de sa conversion :
 C'est ce que nous rejettons & condamnons
 comme profane, & soutenons que ce n'est au-
 nullement cette grace que l'Eglise luy deman-
 de. Car elle luy demande de répandre dans
 nos cœurs une charité dont la delectation sur-
 monte la delectation du péché ; elle luy de-
 mande de fortifier par son S. Esprit le fond de
 nostre ame ; elle luy demande de nous sonder
 & enraciner dans la charité ; elle luy demande
 la grace medecinale qui guerisse nostre infir-
 mité, & qui nous donne les forces interieures
 dle luy demande de nous convertir à luy en
 quelque estat que nous soions, soit de prospe-
 rité,

rité, soit d'adversité, soit de joie, soit de tristesse : elle luy demande de nous donner la force de ne consentir jamais au péché, en nous laissant vaincre ou aux afflictions, ou aux caresses, ou aux menaces ; & enfin elle luy demande de pouvoir par une tres grande charité & une tres grande patience surmonter toutes les difficultez & tous les accidens qui se rencontrent dans le cours de cette vie. Quel rapport, T. S. P., ont toutes ces choses avec le temperament dont ils nous parlent ? Celuy qui prie Dieu de la sorte que je viens de dire, croit-il que sa vertu toute-puissante & sa charité ne puissent operer la conversion dans le cœur de l'homme, sinon en faisant rencontrer avec la volonté de l'homme ces circonstances des temps & des lieux ; & que si cela n'estoit pas, il ne nous resteroit plus ny de libre arbitre ny de merite ? Que ceux qui sont dans ces sentiments écoutent parler sur cela S. Augustin : *Qui est celuy qui ferait si insensé & si impie que de dire, que Dieu ne puisse pas changer les mauvaises volontés des hommes, & convertir au bien celles qu'il luy plaist, quand il luy plaist, & où il luy plaist ? Parce, comme il le dit ailleurs, que Dieu a plus en sa puissance les volontés des hommes, qu'ils ne les ont eux-mesmes.* Qu'ils écoutent Saint Prosper dans son Poëme de la grace, chap. 16.

*Mais la grace de Christ par Christ toute-puissante
Guerit bien aisément une ame languissante,
Elle qui de Dieu mesme est l'Esprit & la main,
Et commence & finit son ouvrage divin.
Qu'on soit ou jeune ou vieil, ou riche ou misérable
Lorsqu'elle veut agir, tout temps est favorable,
Rien ne fait résistance à son puissant secours,
La dureté du cœur n'arreste point son cours :
Et tout le vain pouvoir de la cause seconde
Cede à ses hauts desseins conceus devant le monde.*

En suite de quoy on peut former cet argument : La grace de Dieu qui est d'une telle nature qu'elle peut changer les volontés des hommes les plus opposées & convertir au bien celles qu'il luy plaist, quand il luy plaist, & où il luy plaist, aiant toujours en son pouvoir le moyen de faire ce qu'il luy plaist, sans que ny les mœurs ny les inclinations de l'homme qui y sont contraires par quelques causes ou par quelque obstacle que ce soit, y apportent jamais de retardement, est entierement libre & independante quant à son efficace de quelque disposition naturelle que ce soit. Or la grace par laquelle Dieu veut convertir les volontés des hommes, & que l'Eglise luy demande dans ses prieres, est telle selon S. Augustin & S. Prosper, & on ne peut sans folie

& sans impiété estre d'un sentiment contraire. Donc la grace par laquelle Dieu veut convertir les volontés des hommes, & que l'Eglise luy demande dans ses prieres, est entierement libre & independante de quelque disposition naturelle que ce soit, & le sentiment contraire est impie.

Nous voions outre cela que les Oraisons de l'Eglise sont fondées, non sur la prescience, mais sur la vertu & la puissance de Dieu qui agit ainsi qu'il luy plaist dans le fond de nostre volonté. Car l'Eglise, comme nous l'avons rapporté cy-dessus dans l'Oraison du Saint Autel dont on se sert presque dans tout l'Orient, prie en ces termes : *Donnez, nous, Seigneur, la vertu & le moyen de la conserver : faites que les méchans deviennent bons, & maintenez les bons dans leur bonté. Car vous pouvez tout, & nul ne peut s'opposer à vous. Vous savez quand il vous plaist, & personne ne résiste à vos volontés.* Au lieu qu'au contraire par cette réponse des Molinistes, les prieres de l'Eglise ne seroient pas appuyées sur la puissance, mais sur la prescience de Dieu ; & il ne seroit point besoin de luy demander une grace par laquelle il convertisse à luy nostre volonté & nous remplisse de son amour, mais seulement une grace avec laquelle il connoisse par sa prescience ce que nous nous convertirons à luy, non pas par la force d'une grace determinante & appliquante, mais par le mouvement de nostre libre arbitre. D'où il s'ensuivroit que Dieu donneroit seulement une grace de possibilité dont il prévoiroit que nostre volonté seroit un bon usage dans telles & telles circonstances, & non pas une grace de volonté & d'action, c'est à dire qui opere la volonté & l'action : ce qui est l'opinion la plus impie que l'on sçaurait jamais s'imaginer.

Outre cela il est indubitable que Dieu par sa prescience connoit toutes les bonnes œuvres que nous devons faire. Mais ce qui fait qu'il les connoit ainsi par avance, c'est que c'est luy mesme qui les fera : & ainsi il les voit auparavant qu'elles soient faites, parce qu'il a pré-paré & prédestiné les bonnes œuvres dans lesquelles il veut nous faire marcher. Voicy comme parle S. Augustin sur ce sujet dans le livre de la predestination des Saints, chap. 10. *Ce que dit l'Apôtre en parlant des bonnes œuvres, que Dieu les a préparées pour nous y faire marcher, marque la predestination qui ne peut estre sans la prescience ; au lieu que la prescience peut estre sans la predestination. Car Dieu par sa predestination a prevenu les choses qu'il devoit faire luy mesme. D'où vient qu'il a été dit par l'Ecriture que Dieu a fait les choses qu'il ne fait pas encore arrivées ; mais il peut connoître aussi par sa prescience celles que luy mesme ne fait pas, telles*

que font sous les pechez. Il prouve en suite que les bonnes œuvres que nous faisons ne sont pas celles que Dieu a simplement prévues, mais celles qu'il a promises, & que par conséquent il fait en nous. Car il luy promet, dit-il, ce qu'il devoit faire luy mesme, & non pas ce que les hommes devoient faire: Parce qu'encore que les hommes fassent les actions saintes qui appartiennent au saint de Dieu, c'est Dieu mesme qui leur fait faire ce qu'il leur a commandé, & ce ne sont pas eux qui font que Dieu accomplisse ce qu'il a promis: autrement il faudroit dire que l'accomplissement des promesses de Dieu dependroit des hommes & non pas de Dieu, & que ce seroit eux qui auroient acquis Dieu envers Abraham de ce qu'il avoit promis à Abraham. Or ce n'est pas ce qu'a cru ce Saint Patriarche, mais donnant gloire à Dieu il a cru très fermement que Dieu pouvoit faire ce qu'il a promis. L'Ecriture ne dit pas que Dieu le pouvoit prédire, elle ne dit pas qu'il le pouvoit prévoir: Car il peut prédire & prévoir ce que d'autres font, & non pas luy: mais elle dit qu'il le pouvoit faire, marquant par là que ce qu'il avoit promis, n'estoit point ce que d'autres devoient faire, mais ce qu'il feroit luy mesme.

Vous auez, s'il vous plaît, agreable, T. S. P., que je forme cet argument de ces paroles de S. Augustin. Les prieres que l'Eglise fait à Dieu n'ont pas d'autre fondement que les promesses mesmes de Dieu. Or les promesses de Dieu ne sont fondées que sur sa puissance & non pas sur sa prescience. Donc les prieres de l'Eglise ne sont aussi fondées que sur la puissance de Dieu. Cet argument peut estre encore proposé d'une autre sorte & qui le rendra plus convainquant. Dieu agit dans le cœur des hommes pour operer leur salut, en la maniere qu'il leur a promis qu'il y agiroit. Or Dieu a promis à Abraham la foy & la conversion des nations idolatres, non pas parce qu'il eust prévu qu'elles croiroient, mais parce qu'il avoit le pouvoir de les faire croire. Donc il agit tous les jours de la mesme maniere dans le cœur de l'homme en ce qui regarde sa foy & sa conversion, non parce qu'il ait prévu que l'homme consentiroit à sa grace, mais parce qu'il peut & qu'il a résolu d'operer ce consentement dans son cœur.

Mais je veux accorder à nos adversaires que l'Eglise ne demande point d'autre grace à Dieu pour toutes les actions de pieté, que celle le qu'ils nomment congruë dans le sens que je l'ay expliquée, & à laquelle il a preveu que l'homme consentiroit librement s'il la luy donnoit. Cela mesme est plus que suffisant pour refuter leur doctrine & convaincre leurs erreurs. Car, comme il demeure constant par les choses que j'ay déjà dites; l'Eglise ne demande point d'autre grace à Dieu pour une

action de pieté, que celle qu'elle croit estre entièrement & absolument nécessaire pour la faire. Or l'Eglise demande à Dieu pour chaque action de pieté cette grace qu'ils nomment congruë. Et par conséquent l'Eglise croit qu'elle est absolument & entièrement nécessaire à chaque action de pieté. Ainzy ceux qui n'ont point cette grace pour une certaine action de pieté, comme par exemple pour la pénitence, ils n'ont point toute la grace qui est absolument nécessaire pour faire pénitence. Or tous ceux pour qui l'on prie Dieu afin qu'il les convertisse à luy par la pénitence, n'ont pas cette grace congruë de la pénitence, puisque s'ils l'avoient, ils se convertiroient effectivement, & qu'il seroit inutile de demander à Dieu de la leur donner. Donc tous ceux dont on demande la conversion à Dieu par la pénitence, n'ont pas toute la grace qui leur est nécessaire pour faire pénitence. Comment donc peut-on dire qu'ils ont une grace entièrement suffisante pour cela?

N'est-il donc pas, T. S. P., plus clair que le jour, que les points de la doctrine des Molinistes sont entièrement opposez ou à la foy catholique, ou à eux memes? Car il faut nécessairement qu'ils demeurent d'accord de l'une de ces deux choses, ou que la grace que l'Eglise demande pour la conversion des pécheurs n'est pas absolument nécessaire pour leur conversion, ce qui sans difficulté est impie & heretique; ou que ces pecheurs n'ont pas toute la grace qui est suffisante pour faire pénitence, puisqu'ils n'ont pas celle qui est nécessaire pour cela.

En second lieu on peut tirer des prieres de l'Eglise une autre preuve pour montrer qu'elle ne demande point d'autre grace à Dieu, que celle qui par son pouvoir invincible opere dans les cœurs des hommes le mouvement, le consentement, & une conversion actuelle; & qu'elle la croit absolument nécessaire pour operer un si salutaire effet. Car lorsque les infideles ou les pecheurs résistent à la parole de Dieu, elle demande pour eux qu'ils ne résistent pas, mais qu'ils consentent: Elle luy demande; elle prie, comme dit S. Augustin dans le lieu que j'ay déjà allégué, qu'ils soient tellement changés, qu'ils veuillent ce qu'ils ne vouloient pas, qu'ils approuvent ce qu'ils improvoient, qu'ils aiment ce qu'ils combattoient. Ainzy elle croit que lorsqu'ils ne consentent pas, mais qu'ils résistent, ils n'ont pas de la part de Dieu la grace nécessaire pour consentir: ce qui témoigne qu'elle croit que la grace nécessaire est celle qui surmonte la résistance & produit le consentement; ce qui n'est autre chose que dire que la grace efficace par elle mesme est absolument nécessaire.

Que

» Que quelque Moliniste vienne donc main-
 » tenant nous soutenir ce qu'il ne sçauroit dé-
 » nier s'il ne veut renoncer à tous les principes,
 » qu'un homme infidèle & opposé à l'Evangile,
 » tel que seroit quelque Juif de cette ville, a tou-
 » te la grace nécessaire pour croire; néanmoins
 » il faut qu'il avoue que l'Eglise prie pour luy
 » afin qu'il croye. Que demande-t-elle donc
 » pour luy ? Quelle grace prie-t-elle Dieu
 » d'accorder à cet infidèle ? Ce ne peut estre
 » celle qui est nécessaire pour croire, puisque si
 » cela estoit, il n'auroit pas toute la grace neces-
 » saire pour croire; ce qui est contre l'hypothè-
 » se, y ayant une opposition manifeste entre ces
 » deux contradictoires, sçavoir que cet homme
 » a toute la grace nécessaire pour croire, & qu'il
 » luy manque quelque grace nécessaire pour ce-
 » la. Ainſi il s'ensuit des principes des Molini-
 » stes, que la grace que l'Eglise demande pour
 » cet homme ne luy est point nécessaire, si ce
 » n'est peut-estre afin de le porter plus facile-
 » ment & plus sûrement à croire.

» De-là on peut former cet argument. Si un
 » infidèle qui résiste à l'Evangile a toute la gra-
 » ce qui luy est nécessaire pour croire, il s'ensuit
 » que quand l'Eglise prie pour luy afin qu'il se
 » convertisse à la foy, elle ne demande pas à Dieu
 » qu'il luy accorde une grace qui luy soit abso-
 » lument nécessaire pour croire. Or selon les
 » Molinistes un infidèle qui résiste à l'Evangile,
 » a toute la grace qui luy est nécessaire pour
 » croire. Donc lorsque l'Eglise prie pour luy
 » afin qu'il se convertisse à la foy, elle ne deman-
 » de pas une grace qui luy soit absolument ne-
 » cessaire pour croire.

» Vous voyez, T. S. P., comme les prières de
 » l'Eglise sont aussi détruites par ce moyen. Car
 » ces deux choses sont entièrement opposées;
 » sçavoir qu'un infidèle qui résiste à l'Evangile
 » ait toute la grace qui luy est nécessaire de la
 » part de Dieu pour croire, & que toutefois l'E-
 » glise demande pour luy quelque grace neces-
 » saire pour cela. D'où il s'ensuivroit, que si un
 » infidèle qui résiste à l'Evangile avoit toute la
 » grace nécessaire, ce seroit en vain que l'Eglise
 » prieroit pour luy: ou que si ce n'est pas en
 » vain que l'Eglise prie pour luy, il n'a donc pas
 » toute la grace qui luy est nécessaire pour croi-
 » re: ce qui ſait voir clairement à V. S. que ce
 » que Molina soutient en cela est contradictoi-
 » rement opposé aux prières de l'Eglise, & que
 » nous avons droit de luy dire avec S. Augustin:
 » C'est donc en vain & tres inutilement plusloſt que
 » véritablement, que nous adressons des prières à
 » Dieu pour eux; afin qu'en croyant ils demeurent
 » d'accord de la doctrine qu'ils combattent, si ce n'est
 » par le propre effet de sa grace de convertir à la foy
 » de son Evangile les volantes, des hommes qui com-
 » battent cette meſme foy. Mais parce que ce n'est

pas vainement & inutilement que l'Eglise prie,
 » il s'ensuit que l'Infidèle qui résiste à l'Evangile
 » n'a pas toute la grace qui luy est nécessaire
 » pour croire, parce qu'il n'a pas la grace efficace
 » qui le fuisse croire. C'est pourquoy la grace ef-
 » ficace par elle meſme est celle que l'Eglise de-
 » mande à Dieu, & qu'elle croit & soutient estre
 » absolument nécessaire pour chaque action de
 » pieté.

En troisieme lieu, T. S. P., on peut tirer de
 » la perseverance de l'Eglise dans la priere cet ar-
 » gument invincible. Lorsque l'Eglise prie pour
 » la conversion de quelque Infidèle à la foy, ou
 » de quelque pécheur à la pénitence, quelque
 » grace de possibilité qu'il ait receüe par laquel-
 » le il puisse se convertir & ne se convertir pas,
 » toutefois l'Eglise ne cesse jamais de continuer
 » à prier Dieu qu'il le convertisse, qu'il luy fuisse
 » embrasser la pénitence, & qu'il le degage des
 » liens du diable jusqu'à ce qu'il soit converty à
 » Dieu par la foy & par la pénitence. Donc quel-
 » que grace de possibilité qu'on puisse fe figurer
 » il y a de plus une autre grace qui se soumet le
 » libre arbitre, & que l'Eglise demande à Dieu,
 » laquelle donne la possibilité avec l'effet jus-
 » ques à operer le consentement, & qui, comme
 » parle S. Augustin, presse tellement l'Infidèle,
 » qu'elle luy fait embrasser la foy. Or c'est cette
 » grace qui est efficace par elle meſme, il est in-
 » dubitable que celui qui l'a se convertit, &
 » que celui qui ne se convertit pas ne l'a point.
 » Donc la grace de la foy ou de la penitence que
 » l'Eglise demande est efficace par elle meſme. Et
 » parce que, comme je l'ay desjà dit tant de fois,
 » l'Eglise ne demande point de grace à Dieu,
 » qu'elle ne confesse luy estre nécessaire; il s'en-
 » suit que la grace qu'elle demande à Dieu est
 » nécessaire & efficace par elle meſme. Ce qui
 » paroist clairement par les paroles de S. Augu-
 » stin sur la fin de sa lettre 107. *Ne voulez-vous
 » point aussi empêcher l'Eglise de prier pour les
 » Infideles, afin qu'ils deviennent fideles: de prier
 » pour ceux qui ne veulent pas croire, afin qu'ils
 » viennent bien croire: de prier pour ceux qui con-
 » tredissent à sa loy & à sa doctrine, afin qu'ils veni-
 » lent bien consentir à sa loy & à sa doctrine, & qu'il
 » leur donne comme il l'a promis par le Prophete un
 » cœur qui connoisse Dieu & des oreilles qui enten-
 » dent, lesquelles ceux-la reçoivent lorsque Nostre
 » Seigneur dit luy meſme; Que celui-la écoute qui
 » a des oreilles pour entendre? Et lorsque le Prestre
 » du Seigneur estant à l'autel, vous l'entendez ex-
 »horter le peuple à prier Dieu ou le prier luy meſme
 » à haute voix de presser tellement les Infideles qu'il
 » leur fuisse embrasser sa Sainte foy, ne répondrez-
 » vous point, Ainſi ſoit-il?*

Cela estant supposé, T. S. P., je demande si
 » un Infidèle qui résiste à l'Evangile a un cœur
 » qui connoisse Dieu, ou s'il ne l'a pas? s'il a des

oreilles qui entendent, ou s'il n'en a pas? s'il a la grace qui le pousse à la foy, ou s'il ne l'a pas? s'il a tout ce que je viens de dire, à quoy sert que l'Eglise prie pour luy afin qu'il recoive ce qu'il a desja? & s'il ne l'a pas, il n'a donc pas toute la grace qui luy est nécessaire pour croire, puisqu'outre ce que j'ai desja fait voir, que que l'Eglise ne demande nulle grace à Dieu laquelle ne soit nécessaire; il est certain que personne ne peut connoître Dieu s'il n'a reçu un cœur qui le connoisse, ny entendre sa parole s'il n'a reçu des oreilles pour l'entendre. Outre cela cette grace estant efficace par elle-même, puisqu'elle comme il ne se peut pas faire que l'homme connoisse Dieu s'il n'a reçu un cœur qui le connoisse, il ne se peut pas faire aussi qu'il ait reçu ce cœur qui le connoisse, & qu'il ne le connoisse pas; il ne se peut pas faire qu'il ait reçu le cœur qui se repent, & qu'il ne se repente pas; qu'il ait reçu des oreilles pour entendre, & qu'il n'entende pas; qu'il soit poussé par ce mouvement qui fait embrasser la foy, & qu'il ne l'embrasse pas: Il s'ensuit clairement de-là que la grace que l'Eglise demande de Dieu comme nécessaire à chaque action de pieté, est efficace par elle-même.

En quatrième lieu la même vérité se montre invinciblement par la refutation de la grace Molinienne, sans aller chercher ailleurs cette refutation que dans les propres paroles de S. Augustin lorsqu'il parle en cette sorte de Vital Semipelagien: *Pour dire que Dieu enant qu'en luy eût fait que nous voulons, puisqu'il nous donne la connoissance de ses volontés; mais que si nous ne voulons pas les suivre, c'est nous qui faisons que l'opération de Dieu ne nous sert de rien. Que si vous dites cela, il est indubitable que vous démentez les prières de l'Eglise.*

Ce raisonnement de S. Augustin détruit entièrement quelque grace que ce puisse être soumise quant à l'usage au libre arbitre, comme étant entièrement contraire aux prières des fideles, ainsi que cet argument le fait voir. Quiconque établit un dogme duquel il s'ensuit qu'il est du sentiment contraire aux prières de l'Eglise, comme S. Augustin fait voir en ce lieu qu'estoit celui de Vital, il est dans l'erreur & s'éloigne de la créance orthodoxe de la foy Catholique. Or celui qui soutient une grace suffisante sujette au libre arbitre établit un dogme duquel il s'ensuit qu'il est dans un sentiment contraire à celui des prières de l'Eglise. Ce qui se prouve par S. Augustin en cette maniere. Quiconque dit que nous faisons par nostre résistance & en ne voulant pas obéir, que l'opération de Dieu nous est inutile, le contredit manifestement les prières de l'Eglise. Or celui qui soutient une grace suffisante soumise au libre arbitre, dit que nous

faisons en résistant à cette grace suffisante, & en ne voulant pas nous y soumettre, que l'opération de Dieu nous est inutile. Donc il est dans un sentiment contraire à celui des prières de l'Eglise, & par conséquent il erre, & n'est pas dans la créance de la foy Catholique.

Outre cela toutes les actions de grace que l'Eglise rend à Dieu prouvent la même chose que les prières qu'elle luy offre ou bien, comme parle S. Augustin dans sa lettre 107 à Vital, *Cette vérité ne paroît pas moins clairement dans l'action de grace que dans la priere. Elle paroît dans la priere que nous faisons à Dieu pour ceux qui sont encore infideles, & elle paroît dans l'action de grace que nous luy rendons pour ceux qui sont devenus fideles. Car comme nous le devons prier afin qu'il fasse ce dont nous le prions, nous luy devons rendre grâces lorsqu'il l'a fait.* Ainsi je puis tirer de cette action de grâces les trois argumens qui suivent.

Voicy le premier: Nous rendons grâces à Dieu, non pas de ce que nous avons seulement pu, mais de ce que nous avons voulu avec piété & opéré en effet: & c'est ce que S. Augustin nous enseigne dans son Epistre à Vital, où il dit: *D'où vient que l'Apôtre demanda la même chose aux Ephesiens lorsqu'il dit: Outre cela ayant appris quelle est votre foy envers Nostre Seigneur Jesus-Christ, & votre charité envers tous les Saints, j'entends continuellement grâces pour vous: mais nous ne parlons maintenant que des premiers commencemens de la foy, lorsque les hommes qui estoient éloignés de Dieu, & qui en avoient même de l'aversien, se convertirent à Dieu; & qu'ils commencent à vouloir ce qu'ils ne voulaient pas, & à avoir la foy qu'ils n'avoient pas: & c'est afin que ce changement se fasse en eux que l'on prie pour eux, quoiqu'eux-mêmes ne prient pas, parce qu'ils ne peuvent pas invoquer celui auquel ils ne croient pas. Et lorsque Dieu a fait en eux ce qu'on l'a prié de faire (c'est à dire lorsqu'il a changé leur cœur) on luy rend grâces pour eux, & eux-mêmes luy en rendent grâces. Mais quant aux prières qu'ils font eslast des fideles & pour eux & pour les autres fideles afin que Dieu les fasse avancer dans sa voie, & pour ce qui est des actions de grace qu'ils luy en rendent lorsqu'ils y avancent en effet, je ne croi pas avoir besoin d'en disputer.* Desquelles paroles de S. Augustin je supplie tres-humblement V. S. d'avoir agreable que je forme cet argument contre les Molinistes. Nous ne rendons grâces à Dieu que de ce que Dieu a desja fait en nous. Or il n'y a point de mouvement pieux de nostre volonté, ny de pieuse action, dont nous ne luy rendions grâces. Il n'y a donc aucun mouvement pieux dans nostre volonté, oy aucune action pieuse, que Dieu n'ait faite en nous. Et par conséquent la grace de Dieu nécessaire à toute action de piété est

« té est efficace par elle même de tout mouve-
« ment pieux de la volonté & de toute action
« pieuse.

« C'est donc incontestablement, dit S. Augustin dans
« la même lettre à Vital, & par manière d'acquies-
« cence que véritablement, que nous rendons gra-
« ces à Dieu avec joie lorsque quelques-uns des
« infidèles croient, si ce n'est pas luy qui fait en eux
« ce dont on le remercie. Ne trompons pas, je vous
« prie, les hommes, car quant à Dieu nous ne sau-
« rions le tromper.

« Voicy le second argument : L'Eglise ne rend
« des actions de grâces à Dieu pour la conver-
« sion de quelqu'un à la foy ou à la pénitence ;
« sinon lorsqu'elle est persuadée qu'il croit effe-
« ctivement, ou qu'il se repent en son cœur de
« ce qu'il l'avoit offensé. L'Eglise ne croit donc
« pas que Dieu ait opéré de la part la conversion
« du pécheur, & donné tout le secours nécessaire
« pour cela, lorsqu'il a seulement accordé la
« grâce qui ne donne que le seul pouvoir, ainsi
« que le veulent les Molinistes ; mais lors seule-
« ment qu'il a inspiré la grâce par la vertu de la-
« quelle la première conversion s'est indubita-
« blement ensuivie, ainsi que je viens de le dire
« en parlant de la prière. C'est ce qui se prouve
« évidemment par ce passage de S. Augustin :
« L'Apôtre ayant dit que la loy est la force du pé-
« ché ; il adjoint aussi : Mais nous devons rendre
« grâces à Dieu qui nous fait vaincre par Nôtre
« Seigneur Jésus-Christ. Et ainsi cette victoire
« par laquelle nous surmontons le péché, n'est
« autre chose qu'un don de Dieu qui assiste dans
« ce combat nostre libre arbitre. Ce qui a fait
« dire à Jésus-Christ même : L'élève & priez, afin
« que vous ne tombiez pas en tentation ; & ainsi tous
« ceux qui combattent contre leur concupiscence doi-
« vent prier afin de ne point entrer en tentation, c'est
« à dire afin qu'elle ne les attire & ne les emporte
« pas. Or l'on ne tombe point en tentation lorsque
« l'on surmonte par une bonne volonté une mau-
« vaise concupiscence. Il faut extrêmement remar-
« quer ces dernières paroles par lesquelles Saint
« Augustin nous enseigne clairement que celui
« qui ne surmonte pas la tentation, mais qui au-
« contraire en est surmonté, n'a point eu cette
« grâce que les fideles demandent à Dieu lorsqu'ils
« le prient de ne point permettre qu'ils
« entrent en tentation. D'où il s'ensuit évidem-
« ment que la grâce nécessaire pour surmonter
« toutes sortes de tentations, que les fideles de-
« mandent à Dieu dans leurs prières, & dont
« ils le remercient lorsqu'ils l'ont reçue, n'est pas
« seulement une grace de possibilité dépendante
« du libre arbitre, mais une grace de possibilité,
« de volonté, & d'action, & par conséquent effi-
« cace par elle même.

« Voicy le troisième argument : Si la grâce de
« Dieu n'accordoit que la possibilité, & qu'elle

n'opérât point par sa propre force le consente-
« ment même, c'est à dire la bonne volonté, il
« faudroit sans doute remercier Dieu de ce qu'il
« nous auroit donné la faculté de bien vouloir
« ou de bien faire, mais non pas de ce que nous
« aurions bien fait & coopéré à sa grâce. Nous
« devrions sans doute selon le sentiment de Mo-
« lina remercier Dieu de ce qu'il nous auroit
« donné une grace par laquelle il auroit prévu
« que nous en userions bien & que nous y co-
« opérerions. Mais à parler selon la vérité, nous
« ne pourrions le remercier de ce que nous au-
« rions bien usé de cette grace, & de ce que nous
« y aurions coopéré, puisque cet usage & cette
« coopération ne nous auroient pas été données
« de Dieu, mais auroient été laissés à nostre li-
« bre arbitre ; ce qu'on ne sauroit seulement
« penser sans impiété.

J'estime, T.S.P., que V.S. voit claire-
« ment combien cet argument tiré des prières &
« des actions de grâce de l'Eglise, est puissant &
« invincible pour prouver que la grâce efficace
« par elle même est nécessaire à toutes les actions
« de piété. Ce qui a fait dire avec tant de raison
« à Saint Augustin dans le 7 chapitre du don de
« la persévérance : Quand nous n'aurions point
« d'autres instructions que celle-là, l'Oraison Do-
« minale nous serviroit plus que suffisante pour sou-
« tenir la cause de la grâce que nous défendons. Et
« dans le chapitre 23 : Comme l'Eglise dès sa nais-
« sance a été instruite dans ces Oraison, elle a été
« aussi instruite & élevée dans cette foy, & elle s'y
« fortifie tous les jours de plus en plus. Et dans l'E-
« pître 95 au Pape Innocent I. La prière même
« est donc une très claire preuve de la grâce. Et le
« Pape S. Celestin dans le 10 chap. de son Epître
« aux Evêques de France : La manière dont nous
« devons prier, nous apprend aussi ce que nous do-
« vons croire. Ainsi il ne faut pas s'étonner si S.
« Augustin dans tous ses ouvrages, & tous les
« Saints Peres qui ont soutenu avec luy si forte-
« ment contre les Pelagiens la véritable grâce de
« Jésus-Christ, ont fait voir la tradition & la
« doctrine constante & perpétuelle de cette gra-
« ce efficace par elle même dans les prières que
« l'Eglise a offertes à Dieu dès le commencement
« qu'elle a été établie, & qu'elle continuera de
« luy offrir jusques à la fin du monde. Car l'E-
« glise a toujours demandé à Dieu dans les prie-
« res qu'elle luy offre chaque jour la foy actuel-
« le & la conversion de la volonté éloignée de
« luy & contraire à luy, & le changement du
« cœur pour tous les infideles, & pour les fide-
« les qui croient en luy de cœur & qui le confes-
« sent de bouche, l'obéissance, la persévérance
« & la victoire des tentations, & luy a sans cesse
« rendu grâces de tous ces dons.

Aiant donc très clairement prouvé, T.S.P.,
« que ces deux principes sont de la foy Catholi-
« que ;

que; le premier, que la grace que l'Eglise de-
mande à Dieu dans ses prières, est nécessaire;
le second qu'elle est efficace par elle même, &
que l'on ne peut point s'imaginer que l'Eglise
en demande une autre. Il est indubitable que
l'on doit conclure de ces prières de l'Eglise, que
la grace efficace par elle même est nécessaire à
toutes les actions de piété; & qu'ainsi par une
conséquence nécessaire celui qui le nie ren-
verse manifestement toutes les prières de l'E-
glise.

Vostre Sainteté, T. S. P., peut très facile-
ment juger par là de l'opinion qu'elle doit
avoir de ce nouveau dogme de la grace four-
nie à notre libre arbitre; & j'ose dire hardi-
ment en vostre présence dans la conclusion de
ce premier point de nostre dispute, que ce
dogme de Molina n'est pas moins pernicieux
& moins sacrilège, que le dogme même de
Pelage. Car les Peres du Concile de Carthage
dans leur Epître au Pape Innocent I., qui est
la 90 entre celles de S. Augustin, déclarent
que les opinions des Pelagiens sont sacrilèges
& pernicieuses, en ce qu'il s'ensuit nécessaire-
ment de leur doctrine que nous ne devons
point prier Dieu de ne nous pas laisser tomber
en tentation; & qu'il semble que c'est en vain
que l'Eglise luy demande pour son peuple
tout ce qu'elle luy demande, afin qu'il luy
plaise en vivant dans son amour & dans sa
crainte.

Ainsi celui qui soutient une opinion dont
la même chose que je viens de dire s'ensuit né-
cessairement, quoique ses paroles soient dif-
férentes de celles de Pelage, & quel que soit
la grace qu'il admette, il ne laisse pas d'embrasser
aussi-bien que luy, un dogme pernicieux, mor-
tel, & sacrilège; & ce qu'il adjoute de la ne-
cessité d'une grace suffisante fournie au libre
arbitre, n'empêche point qu'il ne soit dans
l'erreur, parce que ceux qui soutiennent cette
grace, ne peuvent éviter, non plus que les
Pelagiens, qu'ils ne contredisent, comme je
l'ai prouvé, les prières & les actions de grâces
de l'Eglise, & qu'ils ne se déclarent ennemis
de cette grace de Dieu que les prières des
Saints prouvent si évidemment, c'est à dire de
la grace efficace par elle même.

Toute cette doctrine des Peres du Concile
de Carthage, confirmée aussi par le Concile
de Milève, fut approuvée par le Pape Inno-
cent I., dans la lettre qu'il leur écrivit, & qui
est la 91 entre celles de S. Augustin. Voici
ses paroles: *Nous ne voyons rien à ajouter à ce
que vous avez fait, parce que nous ne voyons rien
que vous ayez omis ou oublié pour refuser entre-
tinement ces erreurs, & convaincre ceux qui les
soutiennent.*

Il paroît aussi par toute cette lettre que ce

qui fait principalement detester à ce grand Pa-
pe cette erreur Pelagienne, vient de ce qu'elle
ôte la nécessité de la prière. Pelage, dit-il, &
Celeste sont assez hardis pour vouloir persuader
que nous ne devons point implorer le secours de
Dieu, & n'en avons point de besoin, quoy que tous
les Saints assurent que sans cela l'on ne peut rien
faire. Et en suite: *N'y ayant rien à quoy nostre
profession nous oblige davantage, & toutes les
prières que nous faisons chaque jour ne tendant
qu'à implorer la miséricorde de Dieu, comment
pourrions nous supporter ceux qui enseignent ces
erreurs?* Mais voyons les paroles foudroyantes
avec lesquelles ce très Saint Pape frappe les Pe-
lagiens. *Estant armé, dit-il, dans leurs dis-
cours de fausses subtilitez, ils se couvrent du voile
de la foy Catholique & orthodoxe, & exhalant un
venin mortel pour infecter le cœur de ceux qui sont
dans la saine doctrine, & leur faire embrasser l'er-
reur: ils s'efforcent de renverser toute la créance
de la vraie foy. C'est pourquoy il faut arrêter
promptement le cours d'un si dangereux poison afin
qu'il ne se répande pas davantage; il faut porter
le fer & le feu à cette playe. Car que peut-il y
avoir de plus méchant & de plus payen, de plus
éloigné de nostre sainte Religion, & de plus opposé
à l'esprit du Christianisme? Qu'y a-t-il de plus
mortel pour les âmes, de plus propre à les perdre
dans le précipice, & de plus capable de les exposer
à toutes sortes de perils? Ils se déclarent hautement
par-là les ennemis de la foy Catholique: ils
publient eux-mêmes leur ingratitude des bien-
faits qu'ils ont reçus de Dieu, & ils n'ont garde
d'estre dignes de nostre communion, puisqu'ils l'ont
souillée en publiant de telles erreurs. Ils ont abso-
lument abandonné nostre sainte Religion. Car il
n'y a rien à quoy nostre profession nous oblige d'a-
vantage, & toutes les prières que nous faisons à
Dieu tous les jours ne tendant qu'à implorer sa
miséricorde, comment pourrions-nous supporter
ceux qui enseignent ces erreurs? Quelle étrange
erreur est celle qui les aveugle? Es ne meritaient-ils
pas bien d'estre plongés comme ils sont dans de si
profondes tenebres? Il les faut donc arracher du
milieu de nous, il les faut chasser bien loin de l'E-
glise, afin d'empêcher que le mal s'enracine de
plus en plus dans vos entrailles, & qu'allant tous-
jours croissant, il ne devienne enfin incurable.
Il faut retrancher du corps de l'Eglise ce que la
gangrene a corrompu d'avec ce qui est demeuré
sain, afin que la force d'un venin si dangereux ne
s'étende pas jusques aux parties qui ne sont point
encore malades, & que le troupeau demeure sain
par le retranchement des brebis infectées de cette
crnelle peste.*

Et pourquoy est-ce, T. S. P., que ce grand
Pape parle avec tant de chaleur contre ces he-
retiques, sinon par ce qu'ils osoient dire que
les hommes n'avoient pas besoin de la grace
efficace

» efficace pour accomplir la justice, pour sur-
 » monter le péché, & pour observer les com-
 » mandemens de Dieu ? Car il les accuse dans
 » toute cette lettre de nier ce secours de Dieu
 » qu'on luy demande par la priere, & de retran-
 » cher ainsi la nécessité de prier. Or ce secours
 » que l'on demande & que l'on obtient par la
 » priere, est efficace par luy mesme, sans qu'on
 » puisse l'entendre d'une autre sorte, ainsi que
 » je l'ay prouvé tres clairement. Et par conse-
 » quent ce qui fait qu'il les condamne comme
 » heretiques & ennemis déclarez de la foy & de
 » la pieté Chrestienne, est parce qu'ils disoient
 » que nous n'avions pas besoin de la grace de
 » Dieu efficace par elle mesme pour accomplir
 » les préceptes & surmonter les tentations. Or
 » c'est cela mesme que les Molinistes ensei-
 » gnent, & maintiennent aujourd'hui en sou-
 » tenant leur grace suffisante soumise au libre ar-
 » bitre ; & je vas encore les presser par cet argu-
 » ment qui sera la conclusion de tout ce que j'ay
 » dit jusques icy.

» Ce qui a fait que S. Augustin, les Peres du
 » Concile de Carthage, le Pape Innocent I, &
 » toute l'Eglise ont condamné le dogme des Pé-
 » lagiens comme impie, heretique, & sacrilege,
 » c'est à cause qu'ils s'enfui de-là que la grace que
 » l'Eglise demande à Dieu par ses prieres, n'est
 » pas nécessaire pour faire le bien. D'où il paroist
 » que tout dogme dont on peut tirer cette mes-
 » me consequence, est aussi heretique, sacrilege,
 » & digne d'estre frappé d'anatheme. Or il s'en-
 » suit du dogme de la grace suffisante Molinien-
 » ne soumise au libre arbitre quant à son usage,
 » que la grace que l'Eglise demande à Dieu par
 » ses prieres n'est pas nécessaire pour bien agir ;
 » puisqu'elle comme je l'ay montré par des preuves
 » invincibles, la grace que l'Eglise demande par
 » ses prieres est efficace par elle mesme, & qu'il
 » s'enfuit du dogme de la grace suffisante soumi-
 » se au libre arbitre que la grace efficace par elle
 » mesme n'est pas nécessaire pour bien agir ;
 » Donc il s'enfuit du dogme de la grace Molinien-
 » nienne, que la grace que l'Eglise demande à
 » Dieu par ses prieres n'est pas nécessaire pour
 » bien agir ; & qu'ainsy par une consequence
 » manifeste le dogme de la grace suffisante Mo-
 » linienne soumise au libre arbitre, selon le juge-
 » ment de S. Augustin, de tous les autres Evé-
 » ques d'Afrique, du Pape Innocent I, & de
 » l'Eglise universelle doit estre tenu pour here-
 » tique, sacrilege, & digne d'estre frappé d'ana-
 » theme.

» Je m'estois proposé, T. S. P., de finir icy
 » aujourd'hui une si longue dispute de crainte
 » d'ennuyer V. S. mais jugeant par la douceur
 » & par l'extrême bonté avec laquelle elle me
 » fait l'honneur de m'entendre, qu'elle me don-
 » ne une liberté toute entiere de parler, & qu'el-

le n'aura pas desagréable que j'employe ce qui
 me reste encore de jour à apporter encore de
 nouvelles preuves, je m'efforceray de montrer
 par un second témoignage de S. Augustin la
 verité de cette mesme proposition que j'ay en-
 trepris de prouver, & qui est le sujet de toute
 la contestation dont il s'agit ; sçavoir, que la
 grace efficace par elle mesme est nécessaire pour
 toutes les actions de pieté. C'est ce que ce
 grand Saint traite dans le livre de la grace de
 Jesus-Christ, où il represente si clairement &
 avec de si vives couleurs quelle est cette verita-
 ble grace de Jesus-Christ, afin qu'on puisse la
 distinguer de cette fausse grace que Pelage s'es-
 forceoit d'établir par ses déguisemens & les ar-
 tifices.

Mais pour faire que le témoignage de cette
 grande lumiere de l'Eglise ait dans l'esprit de
 V. S. autant de poids & d'autorité qu'il merite
 d'en avoir, j'estime luy devoir rapporter en
 peu de paroles quel fut le sujet qui obligea S.
 Augustin de faire ce livre. Il faut donc remar-
 quer, comme l'histoire Ecclesiastique & ce li-
 vre mesme nous l'apprennent, qu'Albine,
 Pinien, & Melanie, si illustres entre les Ro-
 mains par leur naissance, leur condition, &
 leur pieté, que nul ne les surpassoit en noblesse,
 en dignité, & en richesses, estant al-
 lez par devotion dans la Palestine, & y ayant
 trouvé Pelage, ils l'exhorterent de condamner
 par écrit les mauvaises opinions dont on l'ac-
 cusoit ; à quoy il n'eut point de peine à se ré-
 soudre, dans l'esperance qu'il conceut qu'en
 prononçant un faux anatheme, & faisant une
 profession de foy pleine de déguisement &
 d'artifice, il attireroit à luy des personnes
 d'une si grande autorité, & seroit que tout le
 monde le jugerott innocent, non seulement
 du crime, mais du soupçon de l'heresie. Voi-
 cy les propres paroles qu'il écrivit : *L'anathe-*
matiza ceux qui disent en qui croient que la grace
par laquelle Jesus-Christ venant en ce monde est
venu sauver les pécheurs, n'est pas nécessaire,
non seulement dans tous les lieux de la terre, mais
aussi dans chaque moment & dans toutes nos
actions : Et je reconnois que tous ceux qui s'effor-
cent de l'abolir & de la combattre, tombent dans
une condamnation éternelle.

Aussi-tost qu'Albine & Pinien eurent entre
 les mains cette confession de foy de Pelage, ils
 l'envoierent à S. Augustin, & le prierent de
 leur en mander son sentiment. Il leur répon-
 dit que Pelage parloit en Catholique, mais
 qu'il se falloit fort défier de luy, parce qu'il
 cachoit son poison sous l'ambigüité du nom de
 grace, afin de tromper plus facilement ceux
 qui n'y prendroient pas garde de pres. Et il fit
 expressement sur ce sujet un livre tout entier
 de la grace de Jesus-Christ, lequel il leur en-
 voya.

voia; où il découvre tous les artifices de Pelage, rejette toutes les équivoques de ses paroles: enseigne ce que l'on doit entendre par ces mots de grace de Jesus-Christ, & quelle est la grace que Pelage doit confesser estre nécessaire à chaque action de piété, s'il veut non seulement estre nommé Chrestien, mais aussi l'estre véritablement.

Or avant, T. S. P., que de m'engager davantage dans ce discours, je supplie très-humblement V. S. de me permettre de remarquer en passant deux choses: La première, que l'intelligence de la véritable grace de Jesus-Christ & de son efficace dans la volonté des hommes, ne regarde pas seulement les Docteurs, les Evêques, les Prestres, & les Religieux, mais aussi les Laïques de quelque sexe & de quelque condition qu'ils soient, puisque c'est à des Laïques que S. Augustin a adressé les principaux ouvrages qu'il a faits contre les Pelagiens, afin d'empêcher qu'ils ne les attachassent dans leur erreur par leur vaine Philosophie & par leurs subtilitez. Car nous voyons qu'il a écrit le livre qui porte pour titre, De l'esprit & de la lettre, à Marcellin: & celui De la grandeur & de la remission des péchez, au même: celui De la nature & de la grace, à Jacques & à Timasée: celui De la grace de Jesus-Christ, dont je me fers pour former cet argument, à Albine, à Pinien, & à Melanie: celui De la grace & du libre arbitre, aux Moines d'Adrumet (car les Moines en ce temps-là estoient réputés entre les Laïques): & depuis encore aux mêmes, celui De la Correction & de la Grace. Ce qui montre qu'il ne faut pas s'étonner si le même S. Augustin dans son Epistre 120 met au nombre des Vierges folles & qui sont exclues du Royaume du Ciel, ceux qui ne portent pas dans leur cœur l'intelligence & l'amour de la grace; & qui ignorent, comme il dit dans le chapitre 37, que nul ne peut estre continent, si Dieu ne luy donne la continence.

La seconde chose que je tire de-là, & que je remarque, est que ce seul livre est plus que suffisant pour décider toutes les controverses qui peuvent naistre sur le sujet de la grace de Jesus-Christ. Car en suite du Concile de Diospolis où Pelage fut obligé de renoncer à son erreur, il a toujours confessé avec les Catholiques que la grace de Dieu par Jesus-Christ est nécessaire à chaque action de piété. Mais la difficulté estoit de ce que l'on devoit entendre par ce nom de grace. Ce qui fait que S. Augustin repete continuellement cecy dans son livre: Lorsque Pelage dit que le libre arbitre a toujours besoin d'estre aidé par la grace & par le secours de Dieu, il est question de savoir par quelle grace & par quel secours il en-

tend qu'il soit aidé. C'est pourquoy il ne suffit pas pour estre nommé Catholique, de reconnoître une grace de Dieu nécessaire à chaque action de piété, puisque les heretiques mêmes la croyoient, ou faisoient semblant de la croire: mais il falloit outre cela demeurer d'accord de la véritable grace de Jesus-Christ sans en supposer une autre. S. Augustin ayant donc expressément fait ce livre de la grace de Jesus-Christ pour ôter toute l'ambigüité qui se pouvoit rencontrer dans ce nom de grace, nous n'avons certainement autre chose à faire, que de pezer & de considerer avec tres grand soin ce qu'il a entendu par le nom de grace lorsqu'il a disputé contre Pelage au nom de toute l'Eglise; & quelle est la grace qu'il a voulu obliger cet heretique de confesser estre nécessaire à chaque action de piété, afin qu'on le tint pour Catholique. En quoy nous ne scaurions estre trompez, puisque S. Augustin éclaircit cela par une infinité de definitions, dont je rapporterai en peu de mots quelques-unes des principales à V. S.

C'est celle, dit-il, par laquelle Dieu inspire une sainte délectation, afin de nous faire faire tout ce que nous connoissons devoir faire. Chap. 3.

C'est celle par laquelle Dieu opere en nous non seulement le pouvoir, mais le vouloir & l'agir. Chap. 3.

C'est celle par laquelle Dieu inspire à la volonté l'ardeur de la délectation. Chap. 6.

C'est celle par laquelle tout ce qui est bon ne se conseille pas seulement, mais se persuade. Chap. 10.

C'est celle qui n'est pas commune à tous, parce que tous n'ont pas la foy; & que la justification n'est pas en tous accompagnée de persécution. Ibid.

C'est celle qui est signifiée par ces paroles: Personne ne peut venir à moy s'il n'est attiré par moy. Pere qui m'a envoyé. Ibid.

C'est celle que l'on dou croirre que Dieu répand d'en haut dans le fond de l'ame avec une douceur ineffable, en ne luy faisant pas seulement connoître la vérité, mais en luy départant aussi la charité. Chap. 13.

C'est celle par laquelle Dieu donne tout ensemble à ceux qu'il appelle selon qu'il l'a résolu, de savoir ce qu'ils doivent faire, & de faire ce qu'ils connoissent devoir faire. Ibid.

C'est celle par laquelle les commandemens de Dieu ne paroissent pas terribles, mais doux. Ibid.

C'est celle par laquelle tous ceux qui sont attirés & instruits par le Pere, viennent au Fils, selon ces paroles de l'Evangile: Quiconque a ouï & appris de mon Pere, vient à moy. Chap. 14.

C'est celle par laquelle Dieu instruit les hommes interrenement, d'une telle sorte, que leur esprit ne connoit pas seulement ce qu'ils ont appris de luy, mais

mais leur volonté le desir, & leurs actions l'exercice. Ibid.

C'est celle par laquelle la possibilité naturelle de vouloir & d'espérer n'est pas seulement aidée, mais la volonté & l'opération mesme le sont. Ibid.

C'est celle qui donne tout ensemble & l'avancement de la possibilité, & l'affection de la volonté, & l'effet de l'action. Ibid.

C'est celle qui fait que Dieu par une puissance intérieure, cachée, admirable, & ineffable, opere dans les cœurs des hommes non seulement la véritable connoissance, mais aussi la bonne volonté. Chap. 24.

C'est celle que l'Apostre demandoit par ces paroles : Nous prions Dieu que non seulement vous ne sachiez point le mal, mais que vous fassiez le bien. Chap. 25.

C'est celle par laquelle la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le S. Esprit qui nous est donné, en sorte qu'on ne peut faire sans elle aucun bien qui regarde la piété & la véritable justice. Chap. 26.

C'est celle par laquelle Dieu nous donne non pas l'esprit de crainte, mais celui de vertu, de charité, & de continence. Chap. 33.

C'est celle dont le secours donne la volonté & l'action par l'inspiration du S. Esprit. Chap. 34.

Et c'est celle enfin qui par l'inspiration d'une très ardente & très lumineuse charité est un aide & un secours pour pouvoir bien faire, adjoint à la nature & à la doctrine. Chap. 35.

Voilà, T. S. P., quelles sont les conditions & les propriétés de cette véritable grace de Jesus-Christ, par lesquelles S. Augustin la distingue de quelque autre grace que ce soit que l'on puisse seindre & s'imaginer ; & qu'il est évident ne pouvoir convenir qu'à la grace efficace par elle mesme. D'où je tire cet argument.

La grace à laquelle S. Augustin attribue toutes ces propriétés, est la véritable grace de Jesus-Christ nécessaire à chaque action de piété. Or la grace efficace par elle mesme est celle à laquelle Saint Augustin attribue toutes ces propriétés. Donc la grace efficace par elle mesme est la véritable grace de Jesus-Christ nécessaire à chaque action de piété.

Ce mesme argument qui établit la grace efficace de Jesus-Christ combat la grace Molinienne soumise au libre arbitre de l'homme, comme je vas le faire voir par quatre diverses preuves, desquelles voici la première. La grace nécessaire à chaque action de piété, est selon S. Augustin un aide pour bien agir, adjoint à la nature & à la doctrine par l'inspiration d'une très ardente & très lumineuse charité. Or la grace Molinienne n'est pas telle. Et par conséquent, &c. Voicy comme je prouve la mineure. La volonté ne peut recevoir l'inspiration d'une charité très ardente &

très lumineuse, sans qu'elle commence d'estre bonne. Or la grace Molinienne peut subsister sans que la volonté soit bonne en aucune sorte, mais elle peut toujours estre mauvaise, parce que cette grace la laisse encore dans l'estat d'estre bonne ou mauvaise. Donc cette grace Molinienne n'est pas une inspiration d'une très ardente & très lumineuse charité. Ainsi S. Augustin disant dans le 31 chapitre de la grace de Jesus-Christ, qu'il n'a jamais trouvé dans aucun écrit de Pelage qu'il reconnust cet aide adjoint à la nature & à la doctrine par l'inspiration d'une très ardente & très lumineuse charité. Et Molina ne le reconnoissant non plus que luy ; il s'ensuit qu'il s'accorde avec Pelage pour renverser la véritable grace de Jesus-Christ.

Voicy, T. S. P., ma seconde preuve. La grace de Jesus-Christ est une doctrine celeste, par laquelle Dieu instruit de telle sorte le cœur humain, & avec une douceur si ineffable, que celui qui reçoit cette instruction n'a pas seulement la connoissance de ce qu'il voit, mais aussi la volonté par laquelle il le desire, & l'action par laquelle il l'accomplit, chap. 14. Or la grace dont l'usage est laissé au libre arbitre, n'est pas telle. Donc, &c.

Voicy ma troisième preuve. On ne sauroit dire de la grace de Jesus-Christ que par elle l'homme apprend de Dieu ce qu'il doit faire, mais qu'il ne veut pas faire ce qu'elle luy apprend. Or on peut dire cela de la grace Molinienne, & il arrive d'ordinaire qu'on le doit dire. Donc la grace Molinienne n'est pas la grace de Jesus-Christ. Chap. 14.

Voicy ma quatrième preuve. Quiconque reçoit de Dieu la grace de Jesus-Christ, vient au Fils de Dieu, & quiconque ne vient pas à luy, n'a pas cette grace. Ibid. Chap. 14. Or plusieurs ont la grace Molinienne qui ne viennent point au Fils de Dieu. Donc la grace Molinienne n'est pas la grace de Jesus-Christ : & par conséquent ce n'est pas cette grace que S. Augustin dit qu'il faut que Pelage reconnosse s'il veut non seulement estre nommé Catholique, mais l'estre véritablement.

Que quelqu'un de ceux qui fontiennent cette grace Molinienne paroisse donc maintenant en présence de V. S. ; qu'il se vante tant qu'il voudra de n'estre point dans les sentimens de Pelage ; qu'il me dise : Je ne suis point Pelagien, parce que Pelage ne reconnoissoit point d'autre grace qu'un aide extérieur de la loi & de la doctrine ; mais moy je confesse de plus une grace intérieure & surnaturelle, par laquelle Dieu illumine l'entendement & meut la volonté, mais dont l'usage est laissé au libre arbitre. Certes, luy répondrais-je, voilà qui est fort beau : je me réjouis extrêmement

ment de ce que vous n'êtes pas tout à fait Pelagien. Mais à quoy vous ferez de vous départir de Pelage si vous n'entrez pas dans le sentiment de l'Eglise/ Et quel avantage tirez vous de rejeter la grace Pelagienne, si vous n'admettez pas la grace Chresnienne? Car quelque éloigné que vous soyez de Pelage; quelque grace que vous admettiez, de quelques couleurs que vous la peigniez, & quel que nom que vous luy donniez de grace interieure & surnaturelle, si cette grace n'est pas celle que S. Augustin dit qu'il faut que Pelage confesse pour pouvoir non seulement estre nommé Catholique, mais pour l'estre véritablement, la confession que vous faites de cette autre grace pourra bien faire peut-estre que vous ne serez pas entierement Pelagien, mais elle ne scauroit faire que vous puissiez passer pour Chretien. Car je veux qu'il soit vray comme vous le dites, & ce n'est pas icy le lieu d'en disputer, que Pelage nioit qu'il y eust aucune grace interieure & surnaturelle, contre ce que S. Augustin soutenoit qu'il y eust une grace interieure & surnaturelle: Mais S. Augustin soutenoit de plus, que cette grace est efficace, & se soumet le libre arbitre. Lorsque vous soutenez contre Pelage qu'il y a une grace interieure & surnaturelle, vous soutenez en mesme temps contre S. Augustin que cette grace est soumise au libre arbitre. Ainsi en ce que vous reconnoissez une grace interieure & surnaturelle, vous n'êtes pas peut-estre en cela Pelagien; mais en ce que vous ne reconnoissez pas que cette grace est efficace, vous n'êtes pas encore Catholique. Tellement que vous n'êtes ny Pelagien ni Catholique, ou pour mieux dire vous n'êtes point du tout Catholique, mais vous estes Pelagien en ce que vous vous accordez avec Pelage pour combattre cette grace efficace que vous ne voulez pas reconnoître estre la veritable grace de Jesus-Christ.

A quoy j'ajoute que vostre sentiment dans la confession de cette grace interieure & surnaturelle, n'est point éloigné du sentiment de Pelage, & je le prouve par le chapitre 13 de ce mesme livre de S. Augustin. Celuy qui connoit ce qu'il doit faire & ne le fait pas, n'a pas esté encore instruit de Dieu par la grace, mais seulement par la loy; il n'a pas esté instruit par l'esprit, mais seulement par la lettre. Et dans le chap. 14. Jesus-Christ, en parlant de cette maniere d'instruction, dit: Quiconque a entendu les paroles de mon Pere, & a esté instruit par luy, vient à moy. Et on ne peut pas dire avec verité de celuy qui n'y vient pas; il a bien scéu & a bien appris qu'il y devoit venir; mais il ne veut pas faire ce qu'il a appris qu'il doit faire. Non certes on ne peut pas avec raison dire cela de cette maniere d'in-

struction selon laquelle Dieu nous instruit par sa grace. Or celuy qui n'a que la grace Molinienne n'a pas esté enseigné de Dieu par la grace & par l'esprit, mais seulement par la loy & par la lettre; & par consequent cette grace Molinienne n'est autre que la grace Pelagienne qui consiste seulement en la loy & en la doctrine. Et ainsi ces noms de grace interieure & surnaturelle ne sont que de simples noms dont les Molinistes se servent pour couvrir & pour cacher leur grace Pelagienne, afin d'éviter l'indignation qu'elle exciteroit contre eux; & par cette difference de noms obscurcir la verité, pour empêcher qu'on ne puisse si facilement les convaincre de leur erreur.

En suite de cet argument je viendray, T. S. P., à la troisième preuve de S. Augustin tirée de son mesme livre de la grace de Jesus-Christ, où il traite de fond du secours de la possibilité de la grace & de l'action; ce qu'il soutient estre la veritable grace du Redempteur, & qui estoit le sujet de toute la dispute entre luy & Pelage. Car voicy comme ce grand Saint parle de cet heretique. Pelage établit sans trois choses diverses par lesquelles il dit que l'on peut accomplir les commandemens de Dieu, à sçavoir la possibilité, la volonté, & l'action; la possibilité par laquelle l'homme peut estre juste, la volonté par laquelle il veut estre juste, & l'action par laquelle il est juste. Il avoue que la premiere, à sçavoir la possibilité, est donnée par le Createur de nostre nature sans qu'elle depende de nous, puisqu'on ne laisse pas de l'avoir, encore que nous ne voulussions pas l'avoir. Mais pour ce qui est des deux autres, c'est à dire de la volonté & de l'action, il soutient qu'elles sont en nostre puissance, & que nous en sommes les maîtres d'une telle sorte qu'elles ne dependent que de nous. D'où Pelage concluait que l'homme merite d'estre loué de sa bonne volonté & de ses bonnes actions, ou pour mieux dire, que l'homme & Dieu méritent d'en estre loués, parce que Dieu luy donne la possibilité de cette bonne volonté & de cette bonne œuvre, & qu'il aide tous jours cette possibilité par le secours de sa grace. Et plus bas. De ce que nous pouvons faire, dire & penser toute sorte de bien, cela nous vient de Dieu qui nous donne ce pouvoir. Mais de ce que nous agissons, nous parlons ou pensons bien, cela vient de nous, parce que nous pouvons convertir en mal le pouvoir que nous avons de faire toutes ces choses.

Celuy qui parle de la sorte, disoit Pelage, peut-il passer pour nier la grace? Et veritablement, T. S. P., qui n'auroit point pris la confession de cet heretique pour estre entierement Catholique? Car à en juger par nostre esprit naturel, que s'imagine-t-on que la grace de

Jesus.

„Jésus-Christ soit autre chose sinon de secours
 „par lequel la possibilité naturelle est aidée ? Et
 „neanmoins voyons, si V. S. l'a agreable, ce que
 „S. Augustin répond à cela. Apres une longue
 „& exacte dispute qui tend toute à faire voir
 „que la grace de Jésus-Christ nous donne tout
 „ensemble & l'avancement de la possibilité, &
 „l'affection de la volonté, & l'effet de la coöpe-
 „ration, il acheve enfin le chapitre 47 par ces
 „paroles. *Si Pelage estoit d'accord avec nous, que
 „Dieu ne nous aide pas seulement en nous donnant
 „la possibilité qui peut estre en l'homme, encore
 „qu'il ne veuille ny ne fasse le bien, mais en nous
 „donnant la volonté mesme & l'action mesme ; c'est
 „à dire en faisant que nous voulons le bien & que
 „nous le faisons, ce qui n'est en l'homme que lors
 „qu'il veut le bien & qu'il le fait ; & s'il avoit en-
 „core, que ce secours est tel que sans cela nous ne
 „voulons & ne faisons aucun bien, & que c'est là la
 „grace qui nous est donnée par Jesus-Christ nostre
 „Seigneur, selon laquelle il nous rend justes de sa
 „justice, & non de la nostre, en sorte que nostre
 „vraye justice soit celle qui nous vient de luy ; je
 „penſe qu'il n'y aura plus entre nous aucun sujet de
 „dispute touchant le secours de la grace de Dieu.*

„Il y a plusieurs choses à remarquer avec
 „grand soin dans ces paroles de S. Augustin.

„1. Que le secours de la possibilité ; & celui
 „de la possibilité de la volonté, & de l'action,
 „jointes ensemble ; sont deux secours différens.

„2. Qu'un homme peut avoir le secours de la
 „possibilité, quoiqu'il ne veuille pas faire le bien
 „& qu'il ne le fasse pas.

„3. Que le secours de la possibilité, de la vo-
 „lonté, & de l'action ; ne se trouve jamais dans
 „un homme, qu'il ne luy fasse vouloir & faire le
 „bien.

„4. Que cette dernière sorte de secours est
 „tellement nécessaire, que jamais sans cela nous
 „ne voulons ny faisons aucun bien.

„5. Que ce secours est la véritable grace de
 „Dieu qui nous est donnée par Jesus-Christ
 „nostre Seigneur.

„6. Qu'il s'ensuit de ce secours que la justi-
 „ce des bonnes œuvres par laquelle nous som-
 „mes justes, n'est pas une justice qui procede de
 „la loy & du libre arbitre, mais une justice qui
 „vient de Dieu.

„Ces choses posées, voicy, T. S. P., comme
 „j'argumente en faveur de la grace efficace. La
 „grace de Dieu par Jesus-Christ nostre Seigneur
 „est absolument nécessaire pour toutes les
 „actions de piété. Or la grace de Dieu par nos-
 „tre Seigneur Jesus-Christ n'est autre chose que
 „le secours de la possibilité, de la volonté, & de
 „l'action, ainsi que S. Augustin l'enseigne en
 „expliquant contre Pelage la foy de l'Eglise.
 „Donc le secours de la possibilité, de la volon-
 „té, & de l'action ; est absolument nécessaire

pour chaque action de piété. Or ce secours est
 „la grace efficace par elle mesme, puisque c'est
 „par ce secours que l'homme veut & fait tous
 „jours le bien. Et par conséquent la grace effi-
 „cace par elle mesme est nécessaire pour toutes
 „les actions de piété.

„Je me fers maintenant de cet argument con-
 „tre les Molinistes en cette sorte. Quelque
 „nom que l'on donne à la grace, & quoiqu'on
 „l'appelle intérieure & surnaturelle, si elle est
 „telle qu'elle se rencontre quelque fois dans un
 „homme, quoiqu'il ne veuille & ne fasse pas le
 „bien, on peut dire qu'elle est toujours renfer-
 „mée dans les bornes du secours de la possibili-
 „té ; & pour le dire plus clairement, qu'elle
 „n'est que ce secours de possibilité, & non la
 „vraye grace de Jesus-Christ. Quiconque
 „donc dit que cette grace est celle qui est neces-
 „saire à toutes les actions de piété, sans qu'il soit
 „besoin d'avoir une grace efficace par elle mes-
 „me, celui-là ne reconnoit non plus que Pelage
 „que la seule grace de possibilité, & nie la véri-
 „table grace de Jesus-Christ, qui est le secours
 „de la volonté & de l'action.

„Ainsi je demande à un Moliniste s'il croit
 „ou ne croit pas que la grace de la volonté & de
 „l'action soit nécessaire pour toutes les actions
 „de piété : s'il ne le croit pas, il ne peut, selon
 „S. Augustin, passer pour Chrestien : & s'il le
 „croit, & tient toutefois que cette grace n'est
 „pas efficace par elle mesme, il ne sçaurait de-
 „savouer qu'il s'ensuit de-là qu'un homme peut
 „l'avoir sans que neanmoins il veuille & fasse le
 „bien. Ce qui estant supposé voicy comme j'ar-
 „gument contre luy.

„Selon S. Augustin la grace de possibilité est
 „celle qui se rencontre dans l'homme quoiqu'il
 „ne veuille & ne fasse pas le bien. Et la grace
 „de la volonté & de l'action est celle qui n'est ja-
 „mais dans l'homme que quand il veut & qu'il
 „fait le bien. Or la grace Molinienne est dans
 „l'homme encore qu'il ne veuille & ne fasse pas
 „le bien. Donc cette grace est seulement une
 „grace de possibilité, & non pas une grace de
 „volonté & d'action. Ce qui montre plus clai-
 „rement que le jour que quoique les Molini-
 „stes reconnoissent qu'il y a une grace de vo-
 „lonté & d'action, ils ne le disent que du bout
 „des levres, afin d'éviter la haine & l'indigna-
 „tion qu'ils attireroient sur eux en la niant ;
 „mais qu'en effet ils la nient & la combattent
 „dans le sens que S. Augustin l'a soutenue con-
 „tre Pelage.

„Mais, T. S. P., voicy encore une chose qui
 „s'ensuit, laquelle est encore plus detestable, &
 „qui touchera sans doute encore davantage
 „V. S. Lorsque S. Augustin disputant contre
 „Pelage, luy demanda si la bonne volonté & la
 „bonne action procedoient de l'homme ou de

» Dieu, cet heretique luy répondit qu'elles pro-
 » cedoient de l'un & de l'autre; de l'homme,
 » parce qu'il veut & qu'il agit; & de Dieu (quoy-
 » qu'il ne l'osoit exprimer si clairement), parce
 » qu'il donne, disoit-il, ce pouvoir à l'homme,
 » & qu'il l'assiste toujours par le secours de sa
 » grace. D'où S. Augustin argumentoit contre
 » luy, que selon cette opinion la mauvaise action
 » vient de Dieu, puisqu'il donne à l'homme
 » pouvoir de la faire. Voicy ses paroles dans le
 » chapitre 7.

Ce fut lorsque le P. Desmares vouloit lire
 ce passage que le jour luy manqua, & ce qui
 l'obligea de laisser cet argument avant que de
 l'avoir achevé, & de faire comme je l'ai dit cy-
 dessus.

Quand le P. Desmares eut achevé de parler,
 nous passâmes tous cinq par le milieu du par-
 quet, tous les assistants demeurant dans le mes-
 me estat où ils estoient au commencement de
 cette audience. Nous allâmes ainsi au milieu
 d'eux droit au Pape, devant lequel nous nous
 mîmes à genoux, & luy présentâmes les cinq
 écritures nouvelles que nous avions préparées
 pour cet effet, avec un Memorial dans lequel
 il en estoit fait mention en deux mots, & par
 lequel nous demandions au Pape que tant cel-
 les-là, que celles que nous luy avions présen-
 tées auparavant, fussent communiquées à nos
 adversaires. M. l'Abbé de Valcroissant luy
 demanda quand il plairoit à sa Sainteté que
 nous revînions pour continuer. Le Pape dit
 qu'il n'y avoit pas encore pensé, qu'il verroit.
 M. de Valcroissant luy dit que ce seroit quand
 il plairoit à sa Sainteté; mais que nous avions
 estimé qu'il estoit de nostre devoir de luy té-
 moigner que nous serions toujours tout prests
 de le faire toutes les fois qu'il plairoit à sa Saint-
 teté de nous mander. Comme je presentois au
 Pape toutes ces écritures où il y avoit bien la
 valeur de cinq ou six mains de papier, il estoit
 prest de les prendre de sa main, & M. le C.
 Spada se leva de son banc & s'approcha pour les
 prendre luy mesme, & soulager le Pape de cer-
 te peine; mais en mesme temps j'avois desja
 commencé de les mettre sur le petit siege qui
 estoit à main droite de la chaire du Pape, &
 M. le C. Spada ne servit qu'à m'aider à les y
 mieux placer; & cette avance qu'il fit, le mit
 aussi en situation plus avantageuse pour mieux
 entendre ce que nous disions au Pape: car es-
 tant tout proche de luy, nous luy parlions
 assez bas. En luy donnant ces écritures je dis
 à sa Sainteté qu'il seroit besoin de les faire voir
 à Messieurs les Cardinaux, aux Theologiens
 qui estoient là presens, & à tels autres qu'il
 plairoit à sa Sainteté; qu'il en faudroit plu-

sieurs copies; qu'il seroit impossible d'y pou-
 voir fournir par le ministère des Ecrivains;
 qu'ils faisoient mille fautes; que pour éviter
 tous ces inconveniens nous avions présenté un
 Memorial au Maître du sacré Palais pour luy
 demander la permission de les imprimer seule-
 ment *ad hunc effectum*; que nostre demande
 luy avoit semblé assez équitable; mais qu'est-
 tant une affaire à laquelle sa Sainteté estoit oc-
 cupée elle mesme, le Maître du sacré Palais
 n'avoit pas cru y devoir rien faire que sa Saint-
 teté n'en fust avertie auparavant, & que cela
 ne se fît avec sa participation & par son ordre;
 que le Maître du sacré Palais estoit là présent;
 que s'il plaisoit à sa Sainteté d'y donner son
 agrément, & de luy dire qu'il le fît avec les
 conditions que nous luy avions proposées
 qu'il trouvoit justes, que nous en serions bien
 redevables à sa Sainteté. Le Pape nous répon-
 dit qu'il y penseroit, & qu'il nous seroit sca-
 voir ce qu'il trouveroit à propos. Nous luy
 disîmes que nous attendrions ses ordres; &
 qu'en cela & en toute autre chose nous serions
 toujours tout prests de luy obéir. Nous luy
 baisâmes les pieds, il nous donna sa benedi-
 ction, & nous nous retirâmes.

Voicy la copie tant de ce dernier Memorial
 que nous présentâmes au Pape avec nos cinq
 écrits nouveaux, que de celui que nous avions
 aussi présenté au Maître du sacré Palais.

A nostre Saint Pere le Pape Inno- cent X.

*Liste de tous les écrits qui ont esté presentez jus-
 ques icy dans l'affaire des cinq propositions par
 les Docteurs defenseurs de S. Augustin.*

TRES SAINT PERE,

Il y a quelques mois que nous avons présen-
 té à Vostre Sainteté deux écrits, & leur abre-
 gé. Le premier est la premiere Information
 quant au fait contre M. Hallier & ses Colle-
 gues; & elle concerne ce qui s'est passé sur le
 sujet des cinq propositions depuis le 1^{er} Juillet
 de l'année 1649 jusques à l'onzième de Juillet
 1652, où nous découvrons un tres grand nom-
 bre de supercheries & d'embusches de nos ad-
 versaires.

Le second écrit est la premiere Information
 sur le droit contre ces mesmes adversaires; &
 elle regarde l'autorité de Saint Augustin, que
 nous prouvons par toute la tradition de l'E-
 glise.

Aujourdhy, Tres Saint Pere, nous pre-
 sentons cinq autres écrits à Vostre Sainteté.

Le premier est la premiere partie de la se-
 conde Information quant au fait contre les
 Jesuites, & elle contient plus de cent propo-
 sitions

» tions contre l'autorité de Saint Augustin ti-
» rées de leurs livres.

» Le second renferme en peu de paroles la
» distinction des divers sens dont les cinq pro-
» positions sont susceptibles, & le clair & verita-
» ble sentiment de nos adversaires, des Calvinis-
» tes & des Lutheriens, & le nostre mesme sur
» ce sujet.

» Le troisieme contient la seconde Informa-
» tion quant au droit, sçavoir celle qui regarde
» la grace efficace par elle mesme, qui est le point
» auquel se réduit toute cette contestation; &
» nous montrons que les Catholiques ne peu-
» vent nullement révoquer en doute cette gra-
» ce, principalement par cette seule considera-
» tion, qu'il est impossible de la nier, sans établir
» en mesme temps celle qui luy est contradictoi-
» rement opposée, sçavoir la grace Molinienne
» soumise au libre arbitre, & sans approuver par
» conséquent soixante ou erreurs ou heresies qui
» en font une suite necessaire.

» Le quatrième contient la troisieme Infor-
» mation quant au droit, qui regarde la premie-
» re proposition dont il s'agit aujourd'hui; &
» nous montrons qu'elle est solidement établie
» sur la Sainte Ecriture, sur les Conciles & les
» Peres, & particulièrement sur Saint Augustin
» & sur S. Thomas.

» Le cinquieme contient la quatrième Infor-
» mation quant au droit, & l'explication d'en-
» viron soixante témoignages de S. Augustin
» que nous avons sceu avoir esté employez
» dans un écrit anonyme par M. Hallier & ses
» Collegues contre la premiere proposition: Et
» dans la réfutation de cet écrit nous les con-
» vainquons de n'avoir rien avancé qui faisse
» quoy que ce soit contre nous, & mesme qu'ils
» ont avancé plusieurs choses avec mauvaise foy
» & sans fondement.

» Nous soumettons de tout nostre cœur tous
» ces écrits, Tres-Saint Pere, à la correction de
» la Sainte Eglise Romaine Catholique & Apo-
» stolique, & au jugement de vostre Sainteté; &
» nous supplions tres-humblement V. S. qu'ils
» soient communiqués à nos adversaires lors
» qu'elle l'aura agreable, sçavoir à la société des
» Jesuites, & à Messieurs Hallier, Lagault, &
» Joisel; comme aussy aux tres-doctes Theolo-
» giens que V. S. a déjà ouïs parler sur le sujet
» des cinq propositions, & à tous autres à qui
» V. S. trouvera bon de les faire voir; afin que
» si les uns ou les autres effiment que dans nos
» paroles ou dans nos écrits il y ait quelque cho-
» se ou digne de correction, ou faux, ou obscur,
» ou douteux, on nous le montre en presence de
» V. S. & qu'il nous soit permis ou de l'expli-
» quer, ou de le prouver par des raisons conve-
» nables, ou mesme de le corriger selon qu'elle
» le jugera à propos, afin que V. S. soit pleine-

ment assurée de la verité ou de la sagesse de la
» chose, & de son importance. Nous luy sou-
» haitions du fond du cœur toutes sortes de
» prosperitez, & que Dieu augmente le cours de
» ses années, en luy donnant mesme des nostres.
» Ainsi signé,

*Noël de Lalane Docteur en Theologie
de la Faculté de Paris, Abbé de
Notre Dame de Valcreusant.*

*Toussaint Desmaures Prestre de la Con-
gregation de l'Oratoire de Notre
Seigneur Jesus-Christ.*

*Louis de Saint Amour Docteur en la
sacree Faculté de Paris de la Mai-
son de Sorbonne.*

*Nicolas Mansuet Docteur en la sa-
cree Faculté de Paris de la Maison
de Sorbonne.*

*Louis Angenat Licentié de la mesme
sacree Faculté de Paris, & Cha-
noine de l'Eglise Cathedral de
Troyes.*

Voicy la traduction du memorial que nous
avons présenté au Maître du sacré Palais,
pour obtenir la permission d'imprimer nos es-
critures.

Le tres Reverend Pere Maître du sacré Pa-
lais est tres humblement supplié par Do-
cteurs François defenſeurs de S. Augustin, de
considerer que les defenſes qui ont esté faites
d'imprimer aucune chose touchant la matière
de *Auxiliis*, regardent les livres & autres ouvra-
ges qui doivent s'exposer en vente & se publier
à tout le monde indifferemment: mais que ces
defenſes ne s'étendent pas aux écritures qui
doivent estre présentées en particulier au Pape,
aux Cardinaux, & aux autres Theologiens,
auxquels la Sainteté voudra qu'elles soient
communiquées pour l'instruction d'une affai-
re qui doit estre examinée en sa presence. Ce
consideré & eü égard au grand nombre des
fautes qui sont inevitables dans les copies ma-
nuscrites, aux lettres qui s'y forment mal, aux
paroles qui s'y oublient, aux mauvaises pon-
ctuations, qui sont autant de choses qui sont
extremement importunes aux Lecteurs, qui
déroben aisément le sens, & qui interrom-
pent l'attention; attendu encore qu'il est im-
possible d'avoir dans les manuscrits cette gran-
de variété de caracteres qu'on a dans les im-
pressions, & qui servent tant à l'eclaircissement
de ce que chacun avance, sur tout en une ma-
tiere aussy embrouillée qu'est celle dont il s'a-
git dans la cause des cinq propositions: De
plus, attendu le grand nombre de personnes
qui seront obligées de voir les Informations
qui se feront sur ces cinq propositions; attendu
la peine immense & le grand temps qu'autre-
ment

ment il faudroit employer à les faire copier, à les relire, & à les corriger, ce qui toutefois quelque diligence qu'on y apportast, laquelle seule absorberoit tout le temps des supplians, ne réussiroit jamais ny à leur satisfaction, ny à celle de personne; & supposé que l'on voudroit dire qu'il ne seroit pas besoin d'un si grand nombre de copies, parce qu'on pourroit les faire voir aux uns apres les autres de main en main, on est supplié de considerer combien on peut examiner plus à loisir & plus exactement un écrit dont on est le Maître, qu'un qu'on ne peut avoir qu'en passant. Pour ces causes ledit Reverend Pere Maître du sacré Palais est tres-humblement supplié d'accorder la permission d'imprimer les Informations dont il est parlé cy-dessus, & qui seront presentées au Pape touchant ces cinq propositions, & ce aux conditions suivantes. La premiere qu'on ne tire de chaque feuille qu'un nombre d'exemplaires limité, comme de deux ou trois mains de papier. La seconde, qu'il soit déclaré sur la premiere page que la permission d'imprimer n'aura été donnée que pour la seule commodité de l'examen, & non aucunement pour approuver quoyque ce soit de ce qui sera dans lesdites Informations. La troisieme, que ces Docteurs n'en donnent à personne aucun exemplaire qui ne soit sousscrit de leur propre main comme s'il estoit manuscrit. Car ainsi, &c.

CHAPITRE XXIII.

Lettre que nous écrivîmes le 26 de May aux Evêques qui nous avoient envoi^{ez} touchant la grande audience que le Pape nous avoit donnée le 19.

Nous allâmes au sortir de cette audience tout remplis de satisfaction en donner les premieres nouvelles à M. l'Ambassadeur, afin qu'il pust s'il le vouloit, en écrire en France ce jour-là mesme qui estoit celui du parlement du Courier; mais comme nous ne fûmes de retour chez nous qu'à neuf heures du soir, & qu'il nous restoit fort peu de temps pour écrire jusqu'au parlement du Courier, nous ne pûmes en écrire en France que deux mots, & nous fûmes obligez de différer jusqu'à la huitaine à en mander les particularitez. La lettre que j'en vais insérer icy ne sera pas une pure redite du récit que j'en ai fait cy-dessus; car lorsque je le fis cette lettre estoit déjà minuitée, & je ne le fis principalement tel que je viens de le rapporter, que pour ne pas oublier plusieurs particularitez qui avoient été omises dans cette lettre, & dont il n'estoit pas alors nécessaire d'y faire mention, dans l'attente où nous estions d'avoir à mander de

jour en jour des choses plus considerables; mais à present que ma matiere est bornée, & que j'entreprends de faire part au public & à la posterité de tout ce qui est venu de cette affaire à ma connoissance, je crois qu'il est à propos de n'y rien oublier de tout ce qui peut contribuer à la remettre le plus naïvement qu'il se pourra comme elle s'est passée devant les yeux de ceux qui pourront quelque jour lire ce Journal.

MESSEIGNEURS,

Vous aurés reçu par le dernier ordinaire les premieres nouvelles de l'audience publique que sa Sainteté nous donna sur nostre affaire il y a huit jours, nous vous en dirons aujourd'hui tout le détail; & puisque nous n'agissons, Messigneurs, que par vostre autorité, nous ne doutons point que vous n'entendiez avec joie le récit de tout ce qui s'est passé en cette occasion par l'assistance particulière que Dieu nous y a donnée pour maintenir la vraie grace de son Fils devant le Souverain Pontife & le Chef visible de l'Eglise.

Vous vistés par la lettre du 5 de ce mois que le P. Desmares & M. Manessier se donnerent l'honneur de vous écrire, la disposition où nous estions de parler devant le Pape lorsqu'il plairoit à sa Sainteté de nous appeler. Nous ne vous disons point icy les raisons qui nous y ont obligés, puisqu'elles vous ont été représentées par cette dernière lettre. Cette resolution étant prise entre nous; nous crûmes devoir aller témoigner à sa Sainteté la disposition où nous estions, selon la promesse que le P. Desmares & M. Manessier luy en avoient faite. N'y ayant point eu d'audience pendant toute la semaine, nous esperions l'avoir le Dimanche 11 de ce mois. Cependant M. l'Ambassadeur qui estoit à Tivoli en revint pour son audience du vendredi. Nous luy allâmes rendre compte de l'audience que le P. Desmares & M. Manessier avoient eue, & luy témoignâmes que sa Sainteté desirant nous entendre hors la presence de nos adversaires, nous estions disposés de faire tout ce qu'il luy plairoit, & que nous attendions à le témoigner au Pape le Dimanche suivant. M. l'Ambassadeur approuva extremement nostre resolution, & nous dit que c'estoit là le moyen le plus propre pour obtenir en suite le contradictoire, c'est à dire de parler en presence de nos adversaires si le Pape en voioit la nécessité par les choses que nous luy dirions. M. l'Ambassadeur eut le vendredi son audience ordinaire, apres laquelle il nous fit sçavoir que nous allâssions tous le trouver le samedi matin. Nous apprîmes qu'il avoit aussi mandé

M. Hal.

„ M. Hallier & ses Collegues. Nous nous y
 „ trouvâmes tous cinq. M. l'Ambassadeur nous
 „ dit, que le Pape luy aiant parlé de nous, il
 „ avoit témoigné à sa Sainteté que nous estions
 „ disposés de parler en sa présence en la maniere
 „ qu'elle desireroit : Que le Pape luy avoit ré-
 „ pondu que ce seroit pour le premier jour : Que
 „ sa Sainteté nous donneroit audience les uns
 „ apres les autres, & que nous pourrions estre
 „ appelez dans huit jours : Qu'il auroit soin de
 „ voir M. le C. Pamphile pour sçavoir de S. E.
 „ le jour que le Pape auroit pris, & qu'il n'estoit
 „ pas nécessaire que nous vissions sa Sainteté,
 „ puisqu'elle sçavoit nostre resolution. Apres
 „ avoir remercié M. l'Ambassadeur des soins
 „ qu'il prenoit, & luy aiant témoigné que nous
 „ serions prêts pour ce temps-là, nous le pria-
 „ mes de faire en sorte que deux ou trois jours
 „ auparavant nous fussions avertis de celui que
 „ sa Sainteté prendroit pour nous entendre. Il
 „ nous promit de le faire. Il nous dit que M.
 „ Hallier & ses Collegues le devoient venir voir
 „ apres nous, & qu'il les avertiroit aussi de la
 „ part du Pape de se preparer pour parler devant
 „ sa Sainteté au premier jour commode apres
 „ celui que nous aurions parlé. Il nous dit que
 „ dans la suite nous pourrions obtenir la confe-
 „ rence avec M. Hallier, parce que represen-
 „ tant tout ce que nous aurions à dire sur ces
 „ propositions, nous aurions occasion de de-
 „ mander à sa Sainteté que quelqu'un satisfist
 „ à ce que nous dirions, & nous fit voir ce qu'il
 „ y auroit à reprendre dans nos écritures : Qu'il
 „ faudroit ou que M. Hallier le fît, ou que sa
 „ Sainteté deputât quelque Theologien pour le
 „ faire : Que M. Hallier estant icy pour cette
 „ affaire-là, & aiant donné des écritures contre
 „ nous, il y avoit bien plus d'apparence que ce
 „ fust luy qui nous répondist qu'aucun autre.
 „ Nous disîmes à M. l'Ambassadeur que c'estoit
 „ ce que nous esperions, & que nous avions à
 „ dire des choses si importantes & si convaincan-
 „ tes sur les points que nous devions traiter, que
 „ sa Sainteté verroit que la seule nécessité nous
 „ avoit obligés de demander la conference avec
 „ tant d'instance. Messieurs Hallier & Lagault
 „ ariverent chez M. l'Ambassadeur lorsque nous
 „ prenions congé de luy.

„ Le P. Desmares & M. Manessier n'ayant pas
 „ encore eu le loisir depuis leur arrivée d'aller sa-
 „ luër MM. les Cardinaux nommez pour la
 „ Congregation, nous y allâmes avec eux les
 „ jours suivans. Nous leur témoignâmes la
 „ disposition où nous estions de parler devant le
 „ Pape, & leur disîmes l'ordre que sa Sainteté
 „ nous avoit donné par M. l'Ambassadeur de
 „ nous tenir prêts pour les premiers jours de la
 „ semaine suivante. Le mardi au soir M. l'Am-
 „ bassadeur en passant devant nostre logis s'y ar-

resta, & nous avertit que le jour estoit pris au
 „ lundi suivant, & que nous oûs trouvâssions
 „ chez le Pape à vingt heures, c'est à dire envi-
 „ ron trois heures apres midi.

Nous nous rendîmes donc le lundi chez le
 „ Pape en son Palais du Mont Quirinal, & nous
 „ fûmes appelez un peu apres vingt heures.
 „ L'on nous fit entrer dans la chambre où estoit
 „ le Pape. De chaque costé de la chaire de sa
 „ Sainteté il y avoit des bancs en forme de par-
 „ quet où estoient assis du costé droit Messieurs
 „ les Cardinaux Spada & Ginetti, & de l'autre
 „ costé Messieurs les Cardinaux Pamphile &
 „ Ghiggi. Les treze Theologiens de divers Or-
 „ dres Religieux dont M. de Saint-Amour vous
 „ manda les noms par sa lettre du 27 Janvier der-
 „ nier, estoient derriere les bancs de costé &
 „ d'autre debout & teste nue. M. Albizzi Asses-
 „ seur du S. Office y estoit aussi pour faire la
 „ fonction de Secretaire. Il ne se trouva point
 „ d'autres personnes à cette assemblée. Nous
 „ fîmes en entrant les genuflexions accoustu-
 „ mées à sa Sainteté qui nous donna sa benedi-
 „ ction, & nous fit signe de nous lever & de
 „ commencer. Nous demeurâmes dans l'espace
 „ qui estoit entre les deux bancs vis à vis du Pa-
 „ pe, & il y avoit justement la place qu'il falloit
 „ pour estre nous cinq de front. M. l'Abbé de
 „ Valcroissant fit l'ouverture de cette audience,
 „ & montra en general l'importance de cette af-
 „ faire par un discours qui dura environ trois
 „ quarts d'heure. Nous ne vous disons point,
 „ Messieurs, ce qu'il contient, parce que
 „ nous vous l'envoyons tout entier comme il fut
 „ prononcé. Apres qu'il fut achevé M. de Val-
 „ croissant commença de parler des deux pre-
 „ miers écrits que nous avons présentés dès l'an-
 „ née passée, dont le premier est de ce qui s'est
 „ fait sur l'affaire des cinq propositions, & l'au-
 „ tre est de l'autorité de S. Augustin. Il dit suc-
 „ cinctement quelques choses principales du
 „ premier écrit, pour faire connoître à sa Sainté
 „ té la mauvaise soy de nos adversaires, les
 „ fraudes dont ils ont usé, & la conspiration
 „ qu'ils avoient faite contre S. Augustin, en fa-
 „ briquant à plaisir, & en présentant à nostre
 „ Faculté ces propositions captieuses capables de
 „ sens si differens. Nous crûmes tout ce qui s'est
 „ propos de parler du fond de la doctrine dans
 „ cette premiere audience, il ne falloit pas s'ar-
 „ rester à deduire à sa Sainteté tout ce qui s'est
 „ fait. C'est pourquoy il passa à ce qui estoit
 „ contenu dans l'écrit de l'autorité de S. Augu-
 „ stin, dans lequel nous avons fait voir qu'il n'y a
 „ rien de si établi dans l'Eglise que cette autori-
 „ té, puisque nous la justifions par plus de deux
 „ cents témoignages de vingt Papes, de quinze
 „ Conciles, & de soixante & dix Peres de l'E-
 „ glise ou Theologiens illustres de tous les sie-
 „ cles,

« des, & que nous montrons que toute l'Eglise
 « l'a toujours reçu d'un consentement unani-
 « me & universel. Il expose les raisons qui nous
 « avoient obligés de donner d'abord cet écrit,
 « pour imiter la conduite de S. Prosper & d'Hi-
 « laire de France, lorsqu'ils vinrent à Rome
 « contre les Prestres de Marseille, & pour sui-
 « vre les pas que nous voïons tracer dans le pre-
 « mier jugement qui s'estoit fait touchant Saint
 « Augustin sous le Pape S. Celestino premier, &
 « dans le dernier examen qui s'estoit fait sous
 « Clement VIII. Il adjouta que nous ne nous
 « arrêlions point à prouver plus amplement
 « cette autorité de S. Augustin, parce que nous
 « estions persuadés que sa Sainteté vouloit que
 « la doctrine de ce Saint servît de règle dans
 « toute cette dispute de la grace selon les ordon-
 « nances de ses Predecesseurs.
 « Nous reservant donc de parler avec plus
 « d'étendue de ce qui avoit esté fait en France
 « sur le sujet de ces cinq propositions, lorsqu'il
 « seroit à propos selon la suite des choses, &
 « supposant l'autorité de S. Augustin reçue &
 « établie, ainsi que nous l'avons proposé, M.
 « de Valcroissant passa aux écrits que nous a-
 « vions à presenter, & dit à sa Sainteté que pour
 « luy faire voir que nous ne nous plaignions pas
 « sans nécessité des ouvrages que les Jesuites fai-
 « soient à l'autorité de S. Augustin, nous avions
 « à luy donner un écrit dans lequel nous avions
 « recueilli plus de cent propositions contre S.
 « Augustin tirées des livres des Jesuites qui a-
 « voient écrit depuis Molina jùsqu'à ce temps;
 « qu'il y en avoit plus de cinquante mises au jour
 « depuis quatre ans, & qu'une des choses qui
 « marquoit la conjuration formée contre Saint
 « Augustin dans la fabrication des cinq proposi-
 « tions ambiguës, estoit que le P. Adam Jesuite,
 « en mesme temps que l'on forgeoit ces proposi-
 « tions preparoit un ouvrage sanglant contre S.
 « Augustin, lequel avoit paru le premier jour de
 « Janvier de l'année 1650, avec la permission
 « du Provincial de Paris, & avec l'approbation
 « de trois Theologiens Jesuites. M. de Valcrois-
 « sant leur à sa Sainteté ces propositions du P.
 « Adam, où la doctrine expresse de S. Augustin
 « est traitée en effet d'heretique & de Calvinis-
 « te, & où S. Paul & les autres Auteurs Cano-
 « niques sont accusés comme S. Augustin d'a-
 « voir excédé dans leurs écrits, & de s'estre
 « transportés au delà des bornes de la verité par
 « la foiblesse humaine, dont, comme dit ce Je-
 « suite, ils n'estoient pas exemts. Vous jugez
 « assez, Messieurs, avec quel étonnement
 « sa Sainteté & leurs Eminences ouïrent des in-
 « jures si horribles de ce Jesuite contre S. Augu-
 « stin, qui l'ont emporté jùsqu'à reprendre S.
 « Paul mesme & les Prophetes. Il leur encore
 « cette proposition qui est dans un livre impi-

« mé à Paris depuis trois mois: *Expella tantisper, u-*
Leſtor, brevi loquatur Roma quid ſenſerit Au-
guſtinus, aut quid ſentire debeat. Ce qui est à
 « dire, comme vous voiez, Messieurs, que
 « les Jesuites attendent bien-toſt de Rome la
 « condamnation des sentimens de S. Augustin. »

« M. de Valcroissant expliqua en suite l'écrit
 « de la distinction des sens, & fit observer à sa
 « Sainteté avec combien de sincerité nous pro-
 « cedions dans cette affaire, en déclarant d'a-
 « bord nettement ce que nous rejetions & ce
 « que nous soutenions touchant toutes ces pro-
 « positions. Il remontra premierement que ces
 « cinq propositions comme elles estoient pre-
 « sentées à sa Sainteté avoient esté fabriquées
 « par les Molinistes, & composées en termes
 « équivoques & capables de sens heretiques
 « pour les exposer à la Censure, & pour rejeter
 « apres cette Censure sur la grace efficace par
 « elle mesme & sur la doctrine de S. Augustin,
 « à laquelle on pouvoit réduire ces propositions,
 « en les expliquant dans les sens particuliers
 « qu'elles peuvent recevoir, ainsi que nous a-
 « vions fait; que nous n'estions point Auteurs
 « de ces propositions équivoques; qu'on ne
 « pouvoit les montrer en aucun livre dans les
 « propres termes qu'elles sont conçues, si ce
 « n'est la premiere que l'on avoit tronquée &
 « détachée malicieusement des termes qui la
 « precedent & qui la suivent, lesquels estoient ad-
 « joutés à la proposition aiosi qu'elle se trouve
 « dans l'Auteur d'où on l'a extraite, non seule-
 « ment elle n'est pas capable d'aucun mauvais
 « sens, mais est la doctrine Catholique & Apo-
 « stolique de S. Augustin & de l'Eglise: Qu'on
 « ne trouveroit point dans tous les ouvrages,
 « soit Latins, soit François, qui s'estoient faits
 « en France depuis quatre ans, qu'on les eussent
 « défendus purement comme elles sont expri-
 « mées; mais qu'au contraire on a toujours de-
 « claré que dans la generalité de leurs termes el-
 « les sont susceptibles de sens heretiques, &
 « qu'elles pouvoient selon ces sens estre conda-
 « mnées généralement comme heretiques, &
 « que l'on n'avoit jamais soutenu que le seul sens
 « Catholique qu'elles peuvent recevoir, c'est à
 « dire que l'on n'a jamais soutenu absolument
 « ces cinq propositions generales, mais les pro-
 « positions particulieres qui en exprimoient le
 « sens Catholique, lesquelles nous presentons
 « & soutenons dans nostre écrit. D'où il con-
 « clut qu'il ne s'agissoit point de ces cinq propo-
 « sitions comme elles paroissent; que nous ne
 « les defendions point dans cette universalité &
 « ambiguë qu'elles avoient: ce qu'il repeta
 « deux ou trois fois en des temps differens:
 « Qu'ainsi pour suivre les traces que les Disci-
 « ples de S. Augustin avoient toujours prises de-
 « puis cette dispute, selon le premier Memorial
 « que »

que nous avions présenté à sa Sainteté en arrivant à Rome, & les demandes que nous avions faites il y a plus de huit mois dans nostre premiere Information *in facto*, nous présentions à sa Sainteté un écrit, où estoient contenus d'une part en termes clairs les sens Catholiques ou les propositions particulieres que nous & tous les Disciples de S. Augustin soutenions & avions toujours soutenus, & d'autre part les sentimens tant des Calvinistes que des Molinistes sur le sujet de ces propositions: que nous demandions à sa Sainteté l'examen & le jugement de ces sentimens: Que celui de Calvin n'estoit point contesté entre nous; & que nous le tenions pour heretique comme nos adversaires le tenoient; Que les deux autres estoient ceux dont il estoit seulement question: Que nous estions prests de démontrer de vive voix & par écrit en présence de nos adversaires que nostre sentiment estoit tres Catholique, tres Augustinien, & entierement indubitable en la foy. Qu'au contraire celui des Molinistes estoit Pelagien ou Semi-pelagien, ainsi qu'il avoit deja esté jugé contradictoirement dans la Congregation de *Anabasis* tenuë par les Papes Clement VIII & Paul V, de sainte & glorieuse memoire. Il montra apres que pour juger des propositions comme elles estoient contestées entre les Catholiques, il estoit nécessaire de distinguer les sens, & d'en faire un jugement exprés & particulier. Il le justifia par les paroles de la lettre des Papes par lesquels M. Hallier se dit estre envoyé, parce que ces Prélats demandoient un jugement clair & exprés sur ces propositions, qui fust capable d'éclaircir la verité, de regler les contestations qui sont entre les Catholiques sur cette matiere, & d'apporter la paix à l'Eglise. Et partant qu'encore qu'à l'occasion de ces propositions il y eust dispute entre les Catholiques, neantmoins puisque la contestation n'estoit point sur les propositions ambiguës comme elles avoient esté fabriquées par les Molinistes; mais sur les sens differens que nous présentions, desquels seuls il s'agissoit, la verité ne pouvoit estre éclaircie, ny les contestations terminées que par un jugement exprés sur ces sens differens & particuliers, ou plustost sur les propositions exemptes de toute équivoque que nous présentions & sur leurs contradictoires, lesquelles il estoit besoin d'examiner solennellement & pleinement si l'on vouloit en juger par un decret exprés & formel, comme ont fait les deux Papes Clement VIII & Paul V dans leurs Congregations touchant la mesme matiere. Il dit que lorsque M. Hallier & ses Collegues se disoient envoler par des Prélats pour de-mander une Censure des sentimens ou des

propositions que nous soutenions, ils abusoient de leur lettre & de leur intention: Que ces Prélats estoient autant pour nous que pour M. Hallier, puisqu'à l'occasion de ces propositions nous demandions de vostre part comme eux un jugement clair & exprés capable de regler nos contestations, & d'apporter une pleine & solide paix dans l'Eglise. Il ne fut pas difficile de justifier, Messieurs, que vous demandiez aussi un jugement exprés sur la distinction des sens & sur les propositions particulieres, ainsi que l'on pouvoit le reconnoître par vos lettres & par nostre premier Memorial. Il fit voir apres la justice de cette demande, parce que l'on ne pouvoit juger que par cette voie de ce qui estoit en controverse, & terminer tous les differens touchant ces points de doctrine. Secondement parce qu'il estoit nécessaire de juger du sens selon lequel nos adversaires combattent ces propositions, puisqu'il est certain que ce sens est celui de la grace suffisante de Molina, qui est une source d'impietez, d'erreurs, & d'heresies, comme il nous estoit facile de justifier par soixante & trois erreurs ou heresies que nous en avions tirées par une consequence nécessaire, ainsi que l'on pouvoit le voir à la fin de nostre écrit de la grace efficace.

Il fit voir que le sens qui estoit controversé sur les cinq propositions est celui de la grace efficace par elle mesme nécessaire à toute bonne action, puisqu'il est certain que ceux qui combattent ces propositions, qui avoient écrit ou enseigné, les combattoient dans le sens de la grace efficace, comme au contraire tous les Disciples de S. Augustin qui avoient écrit ou enseigné avant ou apres la fabrication de ces propositions, ne soutenoient que le pur sens de la grace efficace, & que l'on ne trouveroit point dans aucun livre d'autre doctrine touchant ces propositions que celle-là. Il leut en suite les sens differens des propositions que vous avez veus dans l'écrit que nous vous envoiâmes il y a huit jours, & prononça mot à mot tout ce qui est contenu dans les trois colonnes, tant en ce qui regarde les différentes propositions qui y sont, que les qualifications que nous en avons faites. Apres la lecture de chacune des propositions que nous defendons, il en fit voir succinctement la connexion avec la grace efficace par elle mesme, ainsi qu'elle est dans la préface de nostre écrit sur la grace efficace que nous vous envoions aussi.

Il conclut par de tres-humbles instances que nous faisons à sa Sainteté, qu'il luy plust de juger de ces sens controversez, & dit, comme il est contenu à la fin de nostre écrit ou declaration, qu'estant persuadé que les sens ou propositions particulieres que nous présentions

"tions & soutenions contenoient les principaux
 "fondemens de la foy & de la pieté Chrestien-
 "ne, nous croirions & soutiendrions tousjours
 "que ce sens ou ces propositions estoient Ca-
 "tholiques, tant que sa Sainteté ne condamne-
 "roit point expressement par un jugement so-
 "lennel ce sens particulier, c'est à dire ces pro-
 "positions particulieres que nous avions for-
 "mées & soutenues, ce que nous estimions
 "qu'elle ne feroit jamais. Il parla une heure en-
 "tiere sur cet écrit de la distinction des sens, &
 "environ une heure & demie sur tout le reste.

"Lorsqu'il eut fini, le P. Desmares prit la
 "parole comme nous en estions convenus en-
 "semble; & apres un petit exorde, il dit qu'ayant
 "réduit clairement les propositions comme
 "nous les défendions au sens de la grace efficace
 "nécessaire à toute bonne action, qu'ayant mon-
 "tré que les propositions contraires au sens de
 "nos adversaires contenoient la grace suffisante
 "de Molina, & qu'ayant avancé que nos sens
 "estoiént de foy & indubitables dans la doctri-
 "ne de S. Augustin, & qu'au contraire ceux de
 "nos adversaires estoient Pelagiens ou Semipe-
 "lagiens, il estoit nécessaire avant tout de justi-
 "fier à sa Sainteté que la grace efficace par elle
 "même estoit la vraye grace de Jesus-Christ &
 "la foy certaine de l'Eglise: Qu'il commençoit
 "donc à le prouver. Premierement il rapporta
 "succinctement l'ordre & l'économie de l'écrit
 "de la grace efficace, & dit sommairement ce
 "qui estoit contenu dans les quatre articles qui
 "le composent: Que dans le premier nous
 "montrions par seize arguments capitaux tirez
 "des ouvrages de S. Augustin contre les enne-
 "mis de la grace de Jesus-Christ, que cette gra-
 "ce efficace par elle même nécessaire à toute
 "bonne action, estoit selon la doctrine de ce
 "Saint Pere la foy certaine de l'Eglise opposée à
 "l'herésie des Pelagiens & des Semipelagiens:
 "Que dans le second nous rapportions sommaie-
 "rement la tradition de toute l'Eglise, ou le
 "sentiment de tous les Conciles & de tous les
 "Saints Peres & principaux Theologiens depuis
 "S. Augustin jusqu'à ce siecle pour la confirma-
 "tion de cette même vérité: Que dans le troi-
 "sième estoient contenus les décisions rendues
 "contradictoirement par la Congregation de
 "Auxiliis en présence des Papes Clement VIII
 "& Paul V, par lesquels la doctrine de la grace
 "suffisante de Molina estoit déclarée heretique
 "& Pelagienne, & le sentiment contraire de la
 "grace efficace par elle même estoit jugé estre la
 "doctrine constante de S. Augustin, & la foy
 "certaine de toute l'Eglise: Que nous estions
 "prestés de justifier cette vérité par les actes de la
 "Congregation dont nous avions veu les origi-
 "naux, sur lesquels nous avions extrait ce que
 "nous en rapportions: Enfin que dans le quatri-

me article estoient contenues soixante & trois
 "heresies ou impietez deduictes par consequence
 "nécessaire de la grace suffisante de Molina, par
 "ou l'on voit que cette opinion nouvelle ren-
 "versoit les principaux fondemens de la foy &
 "de la pieté Chrestienne, détruiroit toute l'an-
 "torité du S. Siege & du Concile de Trente, la
 "force de la Tradition, & la subsistance perpe-
 "tuelle d'une même foy dans l'Eglise, & n'est-
 "oit propre qu'à donner des forces aux heresi-
 "ques pour combattre l'Eglise Romaine. Le P.
 "Desmares expliqua apres ce que nous enten-
 "dions par grace efficace d'elle même, & par
 "grace suffisante soumise au libre arbitre. En
 "suite il commença le premier argument tiré
 "des prieres de l'Eglise, & fit observer à sa Sainté
 "la providence de Dieu, qui luy avoit fait
 "choisir le jour des Rogations que l'Eglise con-
 "sacre particulièrement à la priere, pour com-
 "mencer à justifier devant sa Sainteté la foy de
 "la grace efficace ou de la vraye grace de Jesus-
 "Christ par les prieres de l'Eglise. Il traita cet
 "argument avec toute la netteté & toute la for-
 "ce que l'on peut souhaiter, & conclut par une
 "consequence nécessaire tirée de ce qu'il avoit
 "prouvé, que selon les propres paroles du Con-
 "cile de Carthage & du Pape Innocent premier,
 "le dogme de la grace suffisante Molinienne
 "estoit sacrilege, impie, pestifere, execrable,
 "& digne de toute sorte d'anatheme; *Sacrile-
 gium, impium, pestiferum, execrabile, & omni
 anathemate dignum*, comme vous pourrez voir,
 Messieurs, en lisant cet argument dans
 l'écrit de la grace efficace.

Il combatit encore avec plus de force l'o-
 "pinion commune des Jesuites. Car apres avoir
 "rapporté ce torrent des paroles terribles &
 "foudroyantes d'Innocent premier contre les
 "Pelagiens, qui sont dans la lettre qu'il écrivit au
 "Concile de Carthage; il les appliqua par une
 "consequence nécessaire, qu'il avoit auparavant
 "démontrée par plusieurs arguments invinci-
 "bles, aux défenseurs de la grace suffisante de
 "Molina. Et c'est une chose, Messieurs, tres-
 "digne d'estre remarquée, que devant sa Sainte-
 "té, dans une Congregation publique, un Jesui-
 "te présent, on ait parlé avec tant de force & de
 "vigueur contre la doctrine de cette Compa-
 "gnie; qu'on l'ait accusée si hautement de tant
 "d'heresies; qu'apres l'avoir fait de vive voix,
 "nous l'ayons laissé par écrit entre les mains de
 "sa Sainteté, demandant tousjours que ces Peres
 "soient obligés de paroître & de répondre, &
 "qu'apres tout cela ils soient demeurez sans re-
 "plique & dans le silence. Nous ne doutons
 "point, Messieurs, que ces Peres ne deman-
 "dassent dès maintenant au Pape à se purger
 "d'une accusation si capitale, & qu'ils ne pour-
 "suivissent contre nous la réparation d'une in-
 "jure

„ jure extreme qu'ils auroient receüe, s'ils ne se
„ sentoient secrettement convaincus de tenir
„ une doctrine nouvelle, & qu'ils ne pourroient
„ soutenir lorsqu'ils seroient obligez de recon-
„ noître S. Augustin pour leur Juge, comme ils
„ ne peuvent s'en dispenser devant le Saint Sie-
„ ge; & s'ils n'estoient persuadéz que tout ce
„ que nous avons dit contre eux est tres verita-
„ ble & tres facile à justifier. Ils devoient cette
„ defense à la verité qui seroit blessée, & à la re-
„ putation de leur Compagnie dont ils sont si ja-
„ loux, s'ils ne craignoient d'estre publiquement
„ convaincus, & d'attirer une condamnation
„ nouvelle de leurs erreurs apres celle de la Con-
„ gregation de Auxiliis. Mais quoiqu'ils fissent,
„ tant qu'ils ne paroïssent point pour se desen-
„ dre, ce sera un prejugez puissant contre leurs
„ opinions Moliniennes, & une honte qu'ils
„ n'effaceront jamais devant toutes les personnes
„ intelligentes & équitables qui sçauront ce pro-
„ cedé.

„ Le P. Desmares ayant achevé ce premier ar-
„ gument tiré des prieres de l'Eglise, passa au se-
„ cond pris du livre de S. Augustin de la grace
„ de Jesus Christ, & principalement de ces paro-
„ les du Chap. 10. *Hanc debet Pelagius gratiam*
„ *confiteri, si vult non solum vocari, verum etiam*
„ *esse Christianus.* Il montra par plusieurs passa-
„ ges de ce livre que par cette grace l'on n'en
„ pouvoit entendre d'autre que celle qui est effi-
„ cace par elle mesme. D'où il conclut que Mo-
„ lina & nos adversaires combattent la grace
„ qu'il est nécessaire, selon S. Augustin, de con-
„ fesser pour estre veritablement Chrestien. La
„ nuit vint & l'obligea de finir. Il parla environ
„ une heure & demie, & ainsi cette audience
„ dura environ quatre heures. Sa Sainteté ap-
„ porta une si grande attention à tout ce que
„ nous dismes, qu'il faut que Dieu augmente sa
„ vigueur & ses forces pour pouvoir dans un si
„ grand aage conserver tant de temps une si
„ grande présence d'esprit. Ce fut ce qui nous
„ donna de la force & du courage pour luy re-
„ presenter ce que nous avions à dire. Leurs E-
„ minences furent aussi tres attentives. Tous
„ les Theologiens parurent de mesme observer
„ tout avec soin. Pendant tout ce temps que
„ nous parlâmes, sa Sainteté ne nous dit mot, &
„ nous lâissa tout proposer sans nous faire aucu-
„ ne demande, ny trouver aucunement à redire
„ à tout ce que nous avançons, ny à la maniere
„ selon laquelle nous l'avancions.

„ Apres avoir finy nous allâmes baiser les
„ pieds du Pape; & nous luy mîmes cinq écrits
„ entre les mains. Le premier contenoit les cent
„ propositions des Jésuites contre S. Augustin.
„ Le second est celuy de la distinction des sens.
„ Le troisieme est celuy de la grace efficace. Le
„ quatrième est touchant la premiere proposi-

tion. Le cinquieme est une réponse à soixante
„ témoignages de S. Augustin que M. Hallier &
„ ses Collegues ont presentez sur le sujet de la
„ premiere proposition. Nous les convaincons
„ par cette réponse d'avoir allegué tous ces té-
„ moignages ou fausement & avec infidelité, ou
„ à contre-sens & hors de propos, & nous tirons
„ toutes nos réponses des lieux mesmes d'où ces
„ témoignages ont esté pris. Nous vous en-
„ voyons, Messieurs, une copie de tous ces
„ écrits. Nous demandâmes apres au Pape la
„ permission de les faire imprimer icy avec un
„ nombre limité de copies pour la seule com-
„ modité de l'examen. Sa Sainteté nous répon-
„ dit qu'elle considereroit cette demande, & ju-
„ geroit ce qui seroit expedient. Enfin nous de-
„ mandâmes à sa Sainteté quand il luy plairoit
„ que nous retournassions pour continuer à
„ traiter les choses dont nous avions fait ouver-
„ ture dans cette premiere audience? Elle nous
„ répondit qu'elle n'avoit point encore pensé à
„ cela, & qu'elle verroit. Nous luy dismes
„ qu'au moins nous la prîons de se souvenir de
„ l'assurance que nous luy donnions que nous
„ estions prests de continuer ce que nous avions
„ commencé, & de faire pour cela tout ce qu'elle
„ ordonneroit; & apres avoir receu sa benedi-
„ ction nous nous retirâmes à demie heure de
„ nuit.

Vous voyez, Messieurs, combien nous
„ avons traité de matiere dans cette premiere
„ audience, & avec quelle sincerité nous avons
„ agy en commençant par la distinction des sens
„ des cinq propositions generales, & presentant
„ au Pape en termes clairs & exemts de tout peril
„ de mauvais sens les cinq propositions particu-
„ lieres que nous soutenions & que nous avons
„ exposées dans la seconde colonne de nostre
„ écrit, & les contraires de nos adversaires que
„ nous combattions sur lesquelles nous deman-
„ dions à sa Sainteté un jugement exprés. Nous
„ avons cru qu'il estoit nécessaire de laisser à sa
„ Sainteté l'écrit entier sur la premiere proposi-
„ tion, afin qu'elle voye que nous n'evitons pas
„ d'entrer dans la discussion des propositions; &
„ que tous les écrits que nous avons donnez sont
„ pour établir les fondemens nécessaires selon
„ l'ordre qui a tousjours esté observé par le Saint
„ Siege dans les controverses de la grace, & non
„ pas pour chercher à nous écarter de ce qui est
„ en question, ny pour fuir d'informer sur les
„ propositions, ainsi que nos adversaires nous
„ ont accusés de vouloir faire quand nous avons
„ présenté nos premiers écrits touchant ce qui
„ s'est fait sur l'affaire des cinq propositions, &
„ touchant l'autorité de S. Augustin. Nous don-
„ nerons apres les écrits sur les quatre autres pro-
„ positions à mesure que nous en parlerons.
„ Nous avons prouvé la premiere, non pas en ses
„ termes

termes généraux, mais réduite au sens que nous la soutenons, par tant d'autoritez des Ecritures, des Conciles, des Papes, des Saints Peres, de l'Eglise, & particulièrement de S. Augustin, & de S. Thomas, & avons satisfait si pleinement & si exactement à tout ce que l'on objecte contre, qu'il est impossible, comme nous croions, que ceux qui liront cet écrit n'en demeurent entierement convaincus.

Nous avons préparé un écrit considerable touchant la grace suffisante tenuë par quelques Thomistes de ces derniers temps, pour expliquer nettement ce que nous & tous les autres Disciples de S. Augustin tenons de cette grace, & en quel sens nous admettons ou rejettons la suffisante; & pour répondre à un écrit intitulé, *In senus a Thomisistis damnatus*, qui a esté publié à Paris sous le nom du P. Annæ Jeseuite, & que M. Hallier & ses Collegues ont icy présenté aux Cardinaux & aux Consultants. Mais parce que nous avons assez éclairci cette matiere entant qu'elle regarde les propositions, dans l'écrit que nous avons fait sur la premiere, & que nous avons justifié dans un chapitre exprés par plus de cent passages formels de S. Augustin, de S. Thomas, & de tous les Papes & les Saints Peres qui ont écrit de la grace, & des Conciles qui l'ont définie contre les heretiques, & par l'aveu mesme de tous les Jeseuites & des autres Molinistes de ces derniers temps, que la grace efficace par elle mesme necessaire à une action, donne le pouvoir prochain de l'accomplir, & que sans elle nous ne pouvons l'accomplir prochainement, qui est le seul point en quoy consiste toute la difficulté; nous avons réservé cet écrit particulier de la grace suffisante pour le presenter à sa Sainteté, apres que l'on aura examiné ce que nous avons produit sur la premiere proposition; au cas qu'il reste encore quelque difficulté sur cette grace suffisante, à laquelle de nouveaux Thomistes ont eu recours pour satisfaire à des objections Pelagiennes, que l'on peut refuter plus solidement par la doctrine constante & indubitable de S. Augustin & de S. Thomas, sans supposer comme suffisante & appeller de ce nom une grace qui ne suffit pas pour produire l'effet dont il est question, & que nous soutenons pour ce sujet n'estre pas suffisante au sens controverté entre nous & nos adversaires; quoyque d'ailleurs nous la reconnoissons en sa substance, & que nous ne la rejettons apres S. Augustin & S. Thomas qu'en certaines manieres qui sont contestées mesme entre les Thomistes, comme nous le justifions dans cet écrit.

Depuis cette action publique nous sommes allés remercier leurs Eminences de l'audience favorable qu'elles nous avoient donnée: Elles nous ont toutes témoigné beaucoup de satisfac-

tion. Nous voions par la grace de Dieu l'as-faire en tres bon estat, & nous esperons dans les Congregations suivantes justifier si pleinement tout ce que nous avons avancé, que sa Sainteté reconnoitra de plus en plus avant mesme qu'elle nous entende en presence de nos parties, que nous n'avons point d'autre doctrine que celle de S. Augustin & de toute l'Eglise; qu'au contraire nos adversaires la combattent, & n'ont point eu d'autre dessein que de la détruire par l'artifice de ces propositions captieuses, pour faire triompher leur nouveau Molina de ce Saint Docteur de la grace, & de toute l'antiquité. Nous estimons, Messieurs, qu'ils sont à present assez déchus de cette esperance, & que tant plus que les choses iront en avant & s'examineront de prés, tant plus ils s'en verront éloigner; puis qu'apres la declaration que nous avons faite au Pape que nous ne sommes point Auteurs de ces propositions captieuses & capables de sens heretiques, qui ont esté fabriquées par les Molinistes & presentées à leur sollicitation; que jamais nous ne les avons defendues purement comme elles sont; qu'aucun Catholique n'a jamais soutenu & ne soutient point d'autre sens ny d'autres propositions que celles que nous luy avons presentées nous mesmes, qui tiennent le milieu entre les deux extremités de l'heresie de Calvin & de l'opinion nouvelle de Molina; que nous les tiendrons tousjours pour tres Catholiques jusqu'à ce qu'elles soient expressément & nommément condamnées par un jugement solennel, ce qui, Dieu aidant, ne sera jamais, il est certain que tant que le Saint Pere ne jugera point expressément de nos propositions dans leurs propres termes, & de leurs contraires, les Molinistes n'auront aucun avantages; & que s'il en juge, comme nous esperons, sans doute il approuvera les nostres qui sont toutes Augustiniennes, & condamnera celles de nos adversaires, conformément aux décisions de la celebre Congregation de Auxilios.

Après avoir ainsi commencé à mettre la question en estat, & à expliquer nettement nos sentimens & ce qui est en contestation par la distinction des sens dans cette premiere audience, nous travaillerons de plus en plus avec l'assistance de Dieu à éclaircir toute cette controverse avec tout le soin & toute la diligence que nous nous estimons tous estre obligés d'apporter pour une affaire si sainte & si importante. Nous sommes,

MESSEIGNEURS,

Vos tres humbles & tres obéissans
Serviteurs. Ainsi signé,

A Rome le 26
de May 1653. De Laloue Abbé de Valcroissant.
Desmares Prestre de l'Oratoire.
De S. Amour, Manessier, Angram.

CHA.

CHAPITRE XXIV.

Poursuivantes pour avoir la permission d'imprimer nos écrits pour les présenter aux Cardinaux & aux Consultants. Visites que nous fîmes aux Cardinaux de la Congrégation pour leur présenter nostre écrit de la distinction des sens, & les remercier de s'être trouvés à nostre grande audience. Congratinations que nous en recûmes de leurs Eminences & d'autres. Calomnies que M. le Card. Rapacciosi nous apprit luy avoir esté faites par M. Halluer & ses Collegues contre nostre doctrine.

Nous ne faisons pas un Journal quand nous écrivîmes cette lettre; c'est pourquoy nous nous contentions d'y dire en gros les principales visites que nous avions faites depuis le jour de nostre audience jusques à celui que nous l'écrivîmes, & maintenant pour garder jusques à la fin l'ordre que j'ay tenu dans ce récit, il faut que je reprenne ces visites en détail, & que je rapporte les principales choses qui s'y sont passées.

Le mardy 20 May, qui estoit le lendemain de nostre audience, nous allâmes le matin chez M. le C. Spada. Nous luy fîmes nos remerciemens & nos excuses du temps que l'audience favorable qu'il nous avoit donnée la veille luy avoit coûté. Il nous répondit avec assez de civilité que ce temps-là avoit esté bien employé, & qu'on ne pouvoit pas s'ennuyer d'entendre parler des gens qui parloient si bien comme nous avions fait. M. l'Abbé de Valcroissant luy fit en suite un petit dénombrement de tous les écrits que nous avions présentés au Pape, & il dit à S. E. que lorsque la connexion que nous avions démontrée de toutes ces propositions avec la grace efficace, se feroit de chacune en particulier dans toute l'étendue & la clarté que nous pourrions y apporter quand nous n'en aurions qu'une à traiter dans un discours, cette connexion seroit mise bien plus dans son jour, & paroistroit avec beaucoup plus d'éclat & d'évidence, qu'elle n'avoit pu paroistre le jour precedent où nous avions esté obligés de parler de toutes dans le mesme temps avec empressement & en peu de mots, & pour pouvoir seulement donner une idée generale de toutes nos pensées & prétentions dans cette affaire. M. le C. Spada demanda si nous avions donné tous nos écrits? Nous luy disîmes que nous les avions tous donnés jusqu'à la premiere proposition inclusivement, & que nous donnerions les autres à mesure que nous serions ouïs, & que nous pourrions avancer dans l'explication que nous avions à faire de vive voix sur ceux que nous avions déjà présentés, & dans la discussion de

toute l'affaire. Nous luy disîmes aussi que nous aurions bien souhaité pouvoir faire tenir des copies prestes de tous ceux que nous avions présentés au Pape, pour les présenter à leurs Eminences; que nous avions travaillé pour cela tant qu'il nous avoit esté possible; mais que tout ce que nous avions pu faire, c'avoit esté de leur faire tenir prests des exemplaires de la distinction des sens, comme celui qui devoit estre presuppposé à tout le reste, & qui pouvoit donner une premiere idée de nos pensées sur toutes ces propositions (& en mesme temps nous en présentâmes un à M. le C. Spada afin qu'il pût le voir) en attendant, luy disîmes nous, que nous pourrions apporter le reste à S. E., ce que nous espérons de faire bientôt, & d'une manière qui luy seroit & à tout le monde beaucoup plus commode que les copies manuscrites, si l'on nous accorderoit promptement la permission que nous avions demandée de les imprimer aux conditions contenues dans nostre Mémoire au Maître du sacré Palais que nous déduisîmes à son Eminence. M. le C. Spada répondit qu'on n'avoit pas coutume d'imprimer les écritures touchant les affaires qui se passoient dans le Saint Office. Et en mesme temps comme se reprenant de ce qu'il avoit dit du Saint Office; il est vray, dit-il, que cette cause n'y est pas; mais elle approche des matieres qui s'y traitent. Nous insistâmes sur le besoin que nous aurions de faire cette impression, & pour le mieux informer des conditions auxquelles nous nous retrairrions dans cette demande, je luy fis lecture de nostre Mémoire au Maître du sacré Palais. Après qu'il l'eust entendu, nous prîmes congé de S. E. sans qu'il s'ouvrist davantage sur cette impression, bien qu'il nous accompagnast avec un visage bien plus libre & bien plus riant qu'à son ordinaire.

M. l'Ambassadeur nous avoit priez le soir precedent d'aller dîner ce jour-là tous cinq avec luy pour nous entretenir plus à loisir de tout ce qui s'estoit passé dans nostre audience. Nous y allâmes, & l'après-dînée nous nous en entretenîmes amplement. Je luy fis lecture du dernier Mémoire présenté au Pape, & de celui au Maître du sacré Palais. Il voulut prendre celui-cy pour en parler au Pape le vendredy. Nous le remercîâmes de l'offre si obligeante qu'il nous faisoit d'un si bon office; & comme je n'avois que la minute que je luy avois lûe de ce Mémoire au Maître du sacré Palais, je luy dis que je luy en rapporterois une copie le jeudy.

Quand nous fûmes de retour chez nous, nous apprîmes que le General des Augustins y estoit venu pour nous voir, & qu'il estoit accompagné de trois ou quatre des princi-

paux Peres de son Ordre pour nous congratuler sur le grand succès que nous avions eu dans nostre audience, dont il avoit esté témoin; nous remercier de tout ce que nous avions dit pour la defense de S. Augustin & de sa doctrine; & nous témoigner combien luy & tout son Ordre s'en estoient nos redevables. Mais comme il ne nous avoit pas trouvez, l'extreme satisfaction qu'il avoit receüe de nostre audience, & l'impatience qu'il avoit de nous le faire paroître, l'y firent revenir accompagné des mesmes Peres le mercredi 21 dès le matin. J'estois néanmoins déjà fort, mais mes Collegues estoient encore au logis, & ils receurent cette visite si obligeante & si agreable. Je ne doute point qu'il ne s'y dist des choses à remarquer; mais comme je n'y estois pas, & que je n'ecrivis rien de ce qu'ils m'en purent dire, je ne me souviens de rien de particulier, que de la grande satisfaction qu'ils avoient tous quatre d'avoir veu ce General & ses Religieux si satisfaits de nous, & si bien animez pour nostre cause.

J'estois allé cependant chez M. le C. Barberin pour luy dire quelque chose de nostre audience en l'accompagnant à la Minerve où j'avois aussi dessein d'aller. Je fis l'un & l'autre. Ce ne furent à la Minerve que congratulations qu'on me fit du bon succès de nostre audience. Le P. Reginald entre autres me dit qu'en ayant demaodé des nouvelles au Maistre du sacré Palais, ce bon Pere luy avoit dit que nous avions parlé *audaciter, modestè, doctè, pè*: **HARDIMENT, modestement, doctement & pieusement.** Mes Collegues se trouverent à Saint Louis où nous avions eux & moy pris rendez-vous, pour aller visiter ensemble M. le C. de Saint Clement, tant pour luy dire ce qui s'estoit passé chez le Pape, que pour luy donner un exemplaire de la distinction des sens, afin qu'il vist combien nos sentimens estoient conformes à ceux de son Ordre, aussi bien qu'à ceux de l'Eglise. Nous le fismes, & ce Cardinal ne nous traita qu'en nous regardant comme estant quasi les seuls, ainsi qu'il nous le dit fort expressement, qui avoient le moyen & la liberté de defendre eo ce temps-là la foy Catholique, que tant de personnes qui devoient s'interesser pour elle autant que nous, accabloient & outrageoient indignement. Au sortir de chez luy nous allasmes à Montecaval, où M. Manellier nous quitta pour s'en retourner au logis, parce qu'il estoit iodiéposé. Nous ne laissâmes pas de visiter sans luy M. le C. Pamphile, que nous remerciasmes de l'audience favorable qu'il nous avoit donnée, & de l'attention qu'il avoit apportée à ce que nous avions dit. Il nous répondit que c'estoit une chose bien agreable d'entendre des gens qui

parloient aussi bien que nous avions fait. Nous luy présentâmes un exemplaire de la distinction des sens, & comme nous luy voulions parler des autres écrits que nous avions presentez à sa Sainteté, il dit qu'il les avoit tous veus. (C'estoit peut-estre dans le moment que nous les eusmes presentez au Pape, qu'il les avoit veus.) Nous luy fismes le dessein que nous avions de les imprimer, les raisons qui nous y obligeoient, & les conditions auxquelles nous en avions demandé la permission au Maistre du sacré Palais. Il nous dit qu'il en vouloit parler au Pape dès le soir; & ce qui m'obligea de luy dire que je luy apporterois un exemplaire de nostre Mémoire sur ce sujet, afin qu'il y vist & le Pape aussi plus distinctement les raisons & les conditions de nostre demande. Je le revins voir à l'issuë des Vespres de ce jour-là, & luy apportay cet exemplaire. Il le receut avec un grand agrément, & il me confirma encore qu'il ne manqueroit pas d'en parler dès le soir à sa Sainteté.

Mais avant que d'aller à ces Vespres, nous eusmes le temps de visiter apres disner le P. Luca Vadingo. Il nous fit luy mesme un recit abrégé de tout ce que nous avions dit devant le Pape. Il en tesmoigna une merveilleuse approbation, & il nous dit qu'il croyoit que nous avions changé les pensées du Pape, *cogitationes Sanctitatis sue.* Il nous dit que le bruit du grand succès de nostre audience s'estoit déjà répandu par tout Rome: Qu'il avoit veu le matin deux ou trois Cardinaux, entr'autres Pimentel, qui luy avoient dit que la chose leur avoit esté rapportée bien fort à nostre avantage: Que ce dernier luy avoit dit qu'il eust esté bien-aisé de nous entendre; qu'on luy avoit dit parlant de nous, *egregiè se gesserunt*, & qu'il avoit répondu à S. E. qu'on luy avoit pu dire, *maximè egregiè*: Qu'il eust souhaité de connoître M. l'Ambassadeur pour l'aller congratuler de la gloire de cette action, parce qu'en effet nous avions fait honneur à la France.

Au sortir d'avec le P. Luca Vadingo nous allâmes accompagner M. l'Ambassadeur à la Chapelle des Vespres de l'Ascension. Comme nous y entrions marchans devant luy, le P. Celestin en sortoit, & il me dit en passant & en me saluant avec un visage guay, *Momin De la lane mi dieda la vita l'altro giorno, mi rapi il cuore.* **MONSIEUR De la Lane me donna la vie l'autre jour, il me ravit le cuer.** Nous entendîmes Vespres à la Chapelle. J'allay porter à M. le C. Pamphile, comme j'ay dit, un exemplaire de nostre Memorial au Maistre du sacré Palais. Et nous allâmes en suite M. de Valcroissant, le P. Desmares & moy visiter M. le C. Barberin, avec lequel nous passâmes environ une heure de temps.

Le jour de l'Ascension apres la Messe de la Chapelle je m'en allay chez M. le C. Pamphile pour sçavoir si le Pape avoit agréé nostre impression, afin que nous la fussions commencer dès le lendemain. M. le C. Pamphile estoit déjà retiré. Je priay son Maître de Chambre de luy dire le sujet pour lequel j'estois chez luy. Il alla dire à S. E. & me vint rapporter *che non haverà altra replica*. Je me fis expliquer cette parole. Il me dit que c'estoit que S. E. ou n'en avoit pas encore parlé au Pape, ou que le Pape n'avoit encore rien résolu. Au sortir de Montecaval je trouvay Monsignor d'Ornano qui me fit monter dans son carrosse, & me ramena chez nous. En chemin faisant il me dit qu'un *tal signor munetti* luy avoit dit que le Pape avoit esté étrangement satisfait de nostre audience, particulièrement de la harangue de M. l'Abbé de Valcroissant.

J'allay sur le soir porter à M. l'Ambassadeur l'exemplaire de nostre Memorial au Maître du sacré Palais que je luy avois promis, & je luy dis la part que M. le C. Pamphile nous avoit témoigné vouloir prendre aussi en cette affaire, & ce que j'avois esté obligé de faire avec luy. Je priay M. l'Ambassadeur de luy en parler le lendemain quand il le verroit. Pour le Pape, je m'en rapportay à ce que M. l'Ambassadeur trouveroit à propos d'en dire à sa Sainteté, apres ce que M. le C. Pamphile s'estoit chargé luy même de luy en parler. Mais je dis à M. l'Ambassadeur que quoy qu'il luy plut de faire, nous le priions de faire en sorte que nous eussions cette permission dès le lendemain, afin que nous fussions travailler l'Imprimeur incessamment. Je le priay aussi d'assurer le Pape que dans la suite des Congregations nous abbregerions toutes choses le plus qu'il seroit possible pour occuper le moins que nous pourrions sa Sainteté, & estre le moins à charge que nous pourrions à Messieurs les Cardinaux & Consulseurs, ainsi que nous avions fait à proportion dans cette premiere audience, de la longueur de laquelle personne ne se plaignoit, mais de laquelle au contraire chacun continuoit de nous témoigner estre extraordinairement satisfait. M. l'Ambassadeur comme prenant part à ce grand succès, nous demanda s'il ne nous avoit pas bien conseillé de nous refoudre à comparoître & à nous faire entendre; parce que si nous nous fussions tenus fermes à ne vouloir point estre entendus qu'en presence de nos adversaires, cela ne seroit pas arrivé, au lieu qu'estans comparus comme nous avions fait, ceux qui nous avoient entendus, sçavoient ce que nous leur avions dit, & de plus voient la nécessité qu'il y avoit de nous entendre contradictoirement. Je dis à M. l'Ambassadeur que nous attendions

cela de la misericorde de Dieu & de la justice du Pape, & que quand cela arriveroit, les choses que nous aurions à dire paroistroient bien davantage; & que si nos adversaires eussent esté présents à celles que nous avions déjà dites, elles eussent encore beaucoup plus paru qu'elles n'avoient fait; parce que si nous en eussions dit quelqu'une qui n'eust pas esté veritable, nos adversaires eussent pu la relever, & ils eussent esté obligez de demeurer d'accord avec nous de celles qu'ils n'eussent pas pu contredire. Que pareillement si nous estions présents quand ils parleroient, comme ils devoient faire dans quelques jours, ils seroient obligez de s'abstenir de beaucoup de calomnies & de faussetez qu'ils se donneroient la libreté de dire quand ils ne nous verroient pas, ou que s'ils s'abandonnoient à les dire en nostre presence, nous aurions le moyen de leur faire sentir & à toute l'Assemblée le tort qu'ils auroient de les avoir dites. M. l'Ambassadeur me dit qu'il diroit à l'occasion tout cela au Pape, & que si sa Sainteté le trouvoit à propos, elle pourroit nous faire venir les uns & les autres en cette maniere.

L'indisposition de M. Manellier continuoit, & nous fumes obligez de continuer sans luy nos visites. Apres que nous eumes accompagné le vendredy 23 M. l'Ambassadeur à son audience ordinaire, nous descendîmes à l'appartement de M. le C. Ghiggi. Nous le remercîames du temps & de la patience qu'il avoit donnez à nostre audience, & apres qu'il nous eut répondu avec des paroles affables & obligantes; il nous mit en continent sur le livre du P. Adam dont il ne pouvoit assez comprendre les excès. Il nous demanda si les Ordinaires des lieux ne pourvoient pas à ces desordres? Que leur devoir les obligeoit d'y remedier. Nous luy disîmes que cela arrivoit quelque fois, comme quand le livre du P. Brisacier contre la pureté de la doctrine & des mœurs de l'Abbaye de Port-Royal, avoit esté condamné, & quand la Chronique scandaleuse du Feuillant avoit aussi esté supprimée; mais nous luy disîmes aussi les difficultez & les obstacles qui empeschoient quelque fois de faire cette justice. Nous luy parlâmes de l'impression de nos écritures. Il prenoit la chose comme si nous eussions demandé de les imprimer avec la même liberté que les autres livres s'impriment d'ordinaire; mais pour le déromper de cette pensée, je luy leus les conditions auxquelles nous faisons cette demande qui estoient portées par nostre Memorial au Maître du sacré Palais.

Je remontay chez le Pape d'avec lequel M. l'Ambassadeur ne sortit qu'à midy & demy. J'allay encore avec luy chez M. le C. Pamphile

le; je montay dans son carrosse à son retour, & il me dit que le Pape luy avoit dit que nous avions parlé à sa Sainteté de cette impression, mais que ce mot d'impression sonnoit bien haut; que cela estoit de conséquence, qu'il vouloit en deliberer avec les Cardinaux, qu'il falloit laisser passer les festes, qu'après on en parleroit. Quant à M. le C. Pamphile, M. l'Ambassadeur me dit que S. E. eust volontiers consenti qu'elle se fust faite, si elle eust dependu de luy.

M. le C. Cechini qui estoit un des cinq deputes pour cette Congregation, n'avoit pas pu se trouver à celle qui s'estoit tenuë devant le Pape à cause de sa mesintelligence avec sa Sainteté qui duroit tousjours. Nous l'allâmes voir ce jour-là l'après-dînée; nous luy racontâmes tout ce qui s'y estoit passé, & nous luy donnâmes un exemplaire de la distinction des sens comme nous avions fait aux autres. J'observeray icy en passant, qu'afin que tous ces exemplaires pussent faire foy comme autant d'originaux, nous les souscrivions tous, & les parâmes de nos seings accoustumez. M. le C. Cechini nous dit qu'il avoit grand regret de n'avoir pu se trouver à cette audience. Et à l'occasion des propositions qui avoient esté avancées contre S. Augustin dont nous luy avions parlé, il nous dit que c'estoit ce qui le touchoit davantage, & qui luy faisoit le plus de peine. *Est id, nous dit-il, quod me angit et me urget maxime.* Nous luy dîmes que nous espérons qu'avec le temps nous pourrions luy présenter tous nos écrits, parce que nous avions demandé la permission de les imprimer; mais quant à la harangue de M. l'Abbé de Valcroissant à laquelle il n'avoit pu se trouver, & qui ne seroit pas imprimée avec ces écrits, nous luy en offrîmes une copie, dont il fut fort aise, & dont il se sentit & témoigna fort obligé.

Au sortir de cette visite nous allâmes chez M. le C. Rapaccioli, que nous informâmes du particulier de ce qui s'estoit passé chez le Pape. Il nous remercia, mais il nous dit qu'il n'estoit à Rome qu'en passant, & qu'il n'avoit étudié ces matieres qu'autant qu'il avoit fallu pour satisfaire sa curiosité, mais non pas pour en juger: Que néanmoins pour nous dire ce qui luy sembloit de ces propositions, il les consideroit comme ces images, lesquelles d'un costé representent un ange, & de l'autre un diable, qui sont belles quand on les regarde du bon costé, & qui sont affreuses quand on les regarde de l'autre: Qu'il en alloit de mesme de ces propositions à cause de leurs bons & de leurs mauvais sens: Que nous avions eü ce malheur qu'encore que nous ne soutenions point les mauvais sens qu'elles pouvoient avoir, il s'estoit néanmoins joint des gens à nous qui en soute-

noient ces mauvais sens; & que s'il arrivoit que ces gens-là fussent cause que l'on condannast les propositions à cause de ces mauvais sens; nous qui avions déclaré que nous ne les soutenions point, nous ne serions point condamnés. Je relevay ce Cardinal autant que je pus de cette creance, & je l'assuray que ce qu'il venoit de nous dire estoit une pure calomnie & un artifice de nos adversaires qui l'employoient pour obtenir plus aisément la condamnation de ces propositions, afin d'en user après comme il leur plairoit; mais que dans la verité il n'y avoit point de Catholique en France qui soutinst ces propositions autrement que nous. Il nous dit que nos adversaires l'estoient allé voir il y avoit peu de jours, & s'estoient aussi plaints à luy de ce que les femmes commençoient à se confesser en disant qu'elles n'avoient pas pu resister à la tentation. Nous luy dîmes que c'estoit une autre calomnie pour rendre une saine doctrine odieuse & ridicule; mais qu'au fond, quand cet abus que l'on en feroit seroit aussi veritable qu'il estoit faux, la doctrine & la verité ne devroient & ne pourroient pas pour cela en recevoir aucun prejudice. Et nous prîmes de-là occasion de luy dire que tout cela faisoit connoître d'autant plus la nécessité d'establir la Congregation que nous demandions, dans laquelle on examinast avec soin tout ce que les parties auroient à dire les unes contre les autres en présence les unes des autres, afin qu'aucune ne se laissât échapper à avancer des choses en l'air qui ne pourroient tourner qu'à sa confusion, quand l'autre auroit le moyen d'en pouvoir découvrir & faire connoître la fausseté, que toutes eussent le moyen de se defendre dans les voyes ordinaires de la justice; & qu'on n'ajoutast aucune creance à des bruits vagues & calomnieux, mais seulement à ce qui seroit justifié par de bonnes preuves. M. le C. Rapaccioli nous dit qu'il eust bien voulu que cette Congregation-là eust déjà esté établie, & que c'estoit une chose beaucoup à souhaiter; mais il retomboit tousjours sur sa pensée; que si les mauvais sens de ces propositions en attiroient la condamnation, cette condamnation ne seroit nullement decernée contre nous qui ne les soutenions pas. Cela nous obligea de luy reiterer trois ou quatre fois à diverses reprises, qu'il n'y avoit pas d'apparence de parler de condamnation dans cette affaire à cause de ces mauvais sens, non seulement parce que ces propositions n'estoient avancées que par ceux qui en demandoient la condamnation pour en prendre tous les avantages qu'ils voudroient contre la verité, & que ces mauvais sens n'estoient soutenus par aucun Catholique; mais encore parce qu'il falloit aussi considerer les veritez dont elles estoient capables, & qui y estoient

estoit cachées, obscurcies, & attaquées. Il nous proposa encore une pensée qu'il avoit que le Saint Siege devoit tâcher de trouver dans tout cela un milieu duquel les parties pussent convenir. A quoy nous luy répondîmes, qu'à la verité il estoit bon de tâcher de porter les parties à un juste temperament & de les y faire revenir lorsqu'elles estoient toutes dans de vicieuses extremitez ; mais que quand il n'y en avoit qu'une qui y fust, & que l'autre estoit déjà dans ce milieu, il falloit laisser cellecy dans son point, & y faire revenir l'autre. Par exemple que de deux hommes dont l'un seroit avare & l'autre prodigue, il falloit les réduire tous deux au milieu & à la conduite du liberal ; mais que de deux dont l'un seroit liberal & l'autre avare, il ne falloit point parler de les faire revenir tous deux à un milieu, mais laisser le liberal en son aliette, puisqu'il estoit déjà dans ce milieu ; & y ramener l'avare qui n'y estoit pas. Qu'ainsi puisqu'on nous avions le bon-heur par la misericorde de Dieu de tenir le milieu où se trouvoit la foy Catholique que nous défendions contre les heretiques declarez aussi-bien que contre les Jesuites, on pouvoit en les comparant les uns avec les autres, tâcher de les ramener au milieu où nous estions ; mais qu'en nous comparant avec les uns ou avec les autres, on ne pouvoit avec justice proposer de milieu entre'eux & nous. A l'occasion de quoy nous nous'oublîâmes pas ce beau passage de S. Augustin du livre 2 à Boniface chap. 2, touchant les reproches que les Pelagiens faisoient aux Catholiques d'estre Manichéens que nous appliquâmes aux Jesuites & aux Calvinistes en changeant les noms : *Desinunt itaque Pelagiani Catholici obijcere quod non sumus ; nec ideo se velint haberi amabiles, quia odio Manicheorum adversantur errori : sed merito se agnoscant odibiles, quia sumus non averfantur errorem. Possunt enim duo errores inter se esse contrarii, sed ambo sunt detestandi, quia sunt ambo contrarii veritati. Nam si propterea sunt diligendi Pelagiani, quia oderunt Manicheos, diligendi sunt & Manichei, quia oderunt Pelagianos. Sed absit ut Catholica mater Ecclesia propter alterorum odium, alteros eligat amare, cum momento atque adjuvante Domino debeat utroque vitare, & occupat utroque sanare.*

Dans le cours des visites que nous avions faites depuis nostre audience, nous avions passé deux ou trois fois chez M. le C. Ginetti sans le rencontrer. Nous y retournâmes encore le Dimanche 25 de May l'apres-dinée, & nous le trouvâmes avec M. le C. Colonne. Il devoit sortir apres qu'il auroit reconduit ce Cardinal ; & ce fut pourquoy, pour ne le pas manquer davantage, quand il l'eut quitté, nous nous présentâmes en bas pour luy faire nostre

remerciment. Mais il ne voulut point nous parler que nous ne fussions remontez en haut, & assis à l'ordinaire. A peine nous avions commencé nostre remerciement, qu'il nous dit que c'estoit à luy à nous remercier : Qu'il seroit bien-aisé de nous entendre cent fois ; que nous avions parlé avec vivacité, avec esprit, avec clarté, avec franchise. *Li sentires volentieri cento volte : hanno parlato con vivacità, con spirito, con chiarezza, con franchezza.* A quoy il adjouta encore quelques autres termes obligans dont il ne me souvint pas. Nous luy présentâmes un exemplaire de nostre écrit de la distinction des sens, & nous luy disîmes l'esperance que nous avions de luy presenter tous les autres imprimez.

Au sortir de chez luy nous allâmes voir le General des Dominicains, à qui nous donnâmes aussi un exemplaire de cette distinction de sens ; & nous luy disîmes qu'il verroit par cet écrit, que si apres cette explication nous estions en quelque péril d'estre condamnez, la doctrine de S. Thomas, qui estoit celle de bon Ordre, couroit la mesme fortune aussi-bien que celle de S. Augustin. Il nous dit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour intervenir dans l'affaire, mais que le Pape l'en avoit absolument empêché, parce qu'il ne vouloit pas toucher à la contestation que Clement VIII avoit laissée indecise ; qu'il ne laissoit pas de faire ce qui luy estoit possible pour faire réussir nostre poursuite, mais que l'entrée & l'intervention dans l'affaire leur ayant esté interdite, ils ne pouvoient pas y paroître & n'osoient parler. Il nous dit que M. le C. de Medicis luy avoit demandé un exemplaire de nos écritures pour les envoyer à M. le Duc de Florence. Et nous luy disîmes que lorsqu'elles seroient imprimées, nous luy en donnerions volontiers un exemplaire tant pour cet usage que pour tout autre qu'il luy plairoit. Il nous dit enfin que c'estoit une chose merveilleuse que la satisfaction extraordinaire que le Pape avoit prise dans les Congrégations qui s'etoient tenues devant luy ; & que quand le Prince Justinien luy avoit dit ce que le Pape en avoit dit chez la Signora Olympia le jour de l'Annonciation, il luy avoit dit que sa Sainteté avoit usé de ces termes. *Non potete credere il gusto c'habbiamo in queste Congregazioni. La faremmo durare tre & quattro altre bore se non &c.* Vous ne sçavez? *erre*, avoit dit le Pape en cette rencontre, *le plaisir que nous prenons dans ces Congrégations. Nous les ferions durer trois ou quatre heures davantage sans l'incommodité que nous craignons de donner à ces vieillards qui sont debout.*

CHAPITRE XXV.

Brus qui se renouvellent de la Bulle contre les Propositions. Parole considerable de M. le C. Ghiggi en nostre faveur sur ce sujet. Entrée publique de M. le Card. Pimentel à Rome, qui prend cette occasion mesme, mais inutilement, pour detourner le Pape du dessein de sa Bulle. M. Hallier & ses Collegues ne sont point ouïs devant le Pape, & pourquoy. Dernier entretien que j'eus avec M. le Card. Ghiggi. Préention frustrée du P. Modeste au Generalat de son Ordre.

Ly eut le lundy 26 un Consistoire dans lequel il se passa deux choses dignes de quelque remarque : L'une qu'un homme que M. de Vertamont Conseiller de la Cour qui estoit alors à Rome ne connoissoit point, s'adressa à luy & luy demanda si lorsque je luy avois parlé le vendredy précédent dans l'antichambre du Pape, je ne luy avois pas dit qu'après le jugement de sa Sainteté il faudroit avoir celuy d'un Concile general à quoy M. de Vertamont répondit que je ne luy avois jamais rien dit d'approchant. L'autre que le mesme Cardinal qui avoit entretenu si amplement M. le C. Ghiggi dans le Consistoire du 5 du mesme mois sur cette Bulle dont le bruit avoit couru & s'estoit après étouffé, l'entretint encore sur ce qu'il commençoit à se réveiller comme une chose toute constante & entierement resoluë. Ce que M. le C. Ghiggi confessa ingenuement; mais pour le justifier il ajouta, qu'il n'y avoit rien de commun de ces Propositions à S. Augustin & à S. Thomas. Et comme ce Cardinal vit que ce seroit en vain qu'il s'y opposeroit davantage, il commença d'en parler comme d'une chose faite, & il s'informa de M. le C. Ghiggi des solemnitez avec lesquelles se feroit la publication de cette Bulle, particulièrement si on nous feroit souscrire à la condamnation de ces Propositions. M. le C. Ghiggi s'étonna de cette demande, & luy dit qu'on ne faisoit souscrire à la condamnation de quelque doctrine que ce fust, que ceux qui l'avoient soutenue; & qu'ainsy on n'avoit garde de penser à nous faire souscrire à celle de ces Propositions, puisque nous ne les avions point soutenues.

Le mardy au matin 27 nous allâmes M. de Valcroissant, M. Angran & moy voir le General des Augustins, & le remercier de la visite qu'il nous avoit faite avec tant de bienveillance & tant d'estime la semaine precedente: Il receut la nostre avec une cordialité nonpareille, & il nous montra l'original écrit de la main de Clement VIII, où estoit écrit moitié Italien & moitié Latin le discours si public qu'il avoit fait à l'ouverture des Congregations qui s'es-

toient tenuës sous son Pontificat à l'ouverture des Congregations de *Auxiliis*, dans lequel ce Pape établissoit si fortement l'autorité de la doctrine de S. Augustin; & selon que je le pus remarquer dans la lecture que ce General nous en fit, les termes de ce grand Pape estoient encore plus energiques & plus forts pour cette doctrine, que ce que j'en ay veu dans les divers ouvrages où cet éloge a esté rapporté. Il nous fit voir outre cela plusieurs autres pieces originales sur cette matiere, dont il nous fit esperer qu'il pourroit nous donner copie avec le temps, mais qu'il n'osoit pas nous donner encore. Nous ne sçavions pas, que ce qui s'estoit trouvé sur ce sujet parmy les papiers de M. le C. Roma luy eust esté donné; mais il nous l'apprit en nous montrant les informations sur les trois premieres Propositions qui avoient esté faites pour ce Cardinal par cet excellent Theologien dont j'ay parlé, en nous demandant si nous ne sçavions point comment il pourroit recouvrer ce qui avoit esté écrit sur les deux autres par ce mesme Theologien: & dès que j'eus jeté les yeux dessus, je luy fis paroître que je sçavois bien le lieu d'où il les avoit eues, en luy disant qu'il ne cherchast point ce que ce Theologien avoit fait sur les deux dernieres Propositions, parce qu'il n'avoit rien fait que sur les trois premieres, ayant esté obligé si tost qu'il l'eut achevé, de partir de Rome, pour un employ considerable que le Pape luy avoit donné.

Comme nous revenions chez nous, nous rencontrâmes par la ville un Abbé de nos amis, qui nous dit qu'il venoit de l'antichambre du Pape de qui nous l'avions empêché ce jour-là d'avoir audience, à cause d'une Congregation que sa Sainteté tenoit sur nostre affaire avec les quatre Cardinaux qui s'estoient trouvez à nostre grande audience. Je luy demanday s'il n'y avoit qu'eux. Il me répondit que M. Albizzi y estoit aussi, mais quant aux Consultants, il nous dit qu'il n'y en avoit veu aucun. Et de plus il adjousta qu'il avoit appris la veille d'un des amis de M. Hallier, que ce Docteur luy avoit dit que cette Congregation se devoit faire, mais que ce seroit la dernière qui se tiendrait sur nostre affaire. Dès que cet Abbé nous eust dit que cette Congregation se tenoit, aussi-tost cette pensée & cette crainte m'en estoient venues, & je ne doutay plus que ce n'en fust fait absolument, comme je le témoignay sur le champ & à cet Abbé & à mes Collegues.

Nous ne laissâmes pas d'aller voir l'après-dînée M. le C. Cechini pour luy porter la harangue de M. de Valcroissant que nous luy avions promise; mais ne l'ayant point trouvé nous allâmes faire quelques autres visites, dans

le cours desquelles ayant trouvé M. Halhier & ses Collegues, que nous creusmes qui alloient voir M. Albizzi pour apprendre des nouvelles de la Congregation du matin, je les fis suivre, & je trouvay qu'apparemment nous ne nous estions point trompez dans nostre conjecture, parce qu'on nous rapporta qu'ils estoient allez effectivement chez les Jesuites Penitenciers de S. Pierre, & après chez M. Albizzi.

Nous retournaimes le mecredy 28 chez M. le C. Cechini luy porter cette harangue. Quand il la receut, entre les remerciemens qu'il nous en fit, il nous dit que dès que nous l'eusmes quitté la dernière fois que nous l'avions visité, il s'estoit mis à lire l'écrit que nous luy avions laissé de la distinction des sens, & que cet écrit luy avoit fort agréé, que nous y expliquions nos sentimens bien sincerement & bien clairement. Il nous dit aussi que du dernier entretien que nous avions eu avec luy, il en avoit remarqué entr'autres deux particularitez dont il avoit esté bien content. La première, que nous luy eussions fait observer que les Eveques qui avoient souscrit la lettre de M. de Vabres ne demandoient simplement qu'une decision touchant les Propositions, & qu'ils ne s'estoient pas declarez contre. Ce qu'il nous dit sur ce sujet nous ayant obligé de luy répondre, & le discours s'estant insensiblement porté à d'autres reflexions, il ne nous dit point la seconde particularité de nostre entretien, dont il nous avoit dit qu'il estoit si content. Au sortir d'avec luy je fus voir le P. Ubaldino pour luy dire ce que nous avions appris du bransle où le Pape estoit pour publier cette condamnation, nonobstant les dispositions si éloignées dans lesquelles il avoit toujours estimé que la Sainteté se trouveroit; mais tous ces bruits-là n'estonnoient point du tout cet homme si avisé dans la connoissance qu'il avoit du genie de sa Sainteté qu'il estimoit toujours si plein de circonspection & de prudence, qu'il ne pouvoit croire qu'il en vinst jamais là, parce, disoit-il, que la plus petite difficulté estoit capable de l'arrester; *Ogni piccola cosa basta per fermare il Papa.*

M. le C. Pimentel qui estoit arrivé à Rome depuis quelque temps, y estoit toujours demeuré incognito. Il y fit son entrée & sa cavalcade le Jeudy 29. Et comme il avoit esté informé exactement depuis son arrivée de ce qui se passoit en nostre affaire; il s'estoit résolu de ne pas laisser passer l'occasion de cette cérémonie sans en parler au Pape, & sans supplier sa Sainteté de ne rien precipiter, & de luy donner le temps de luy représenter sur ce sujet des choses importantes qu'il avoit à luy dire pour les conséquences dangereuses qu'il en falloit craindre. En effet il en parla au Pape en parti-

culier dans l'occasion de cette ceremonie, & il luy demanda particulièrement ce que ce seroit si la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas venoit à recevoir quelque atteinte dans cette condamnation? Le Pape luy répondit que la chose avoit esté soigneusement examinée en sa presence, qu'il avoit fait faire des prieres pour ce sujet, & qu'on avoit trouvé qu'il n'estoit question ny de S. Augustin, ny de S. Thomas, ny de leur doctrine; & qu'il estoit necessaire de faire quelque chose contre le livre de Jansenius.

Je trouvay cette matinée-là mesme dans le cours de cette ceremonie un homme fort bien informé des choses, qui me dit que le Pape ne nous donneroit plus d'audience, & qu'il avoit donné ordre de dresser la Bulle. Je luy demanday depuis quand. Il me répondit que c'estoit depuis la dernière Congregation qui s'estoit tenuë le mardy precedent. J'appris en suite que M. Albizzi s'estant approché de M. le C. Pamphile dans le Consistoire de ce jour-là, il avoit présenté à S. E. un papier dans une enveloppe, sur laquelle ces paroles estoient écrites: *Expediatur pro festo Pentecostes.* Je crus que c'estoit l'ordre qu'il en avoit donné luy mesme depuis la Congregation du mardy, & l'expedition qui luy en avoit esté rendue qu'il rapportoit à ce Cardinal. Mais j'avois sceu plusieurs jours auparavant, & dès qu'on écrivoit encore les vœux des Consultants dans la maison de l'Inquisition, que c'estoit un dessein pris & une resolution toute formée d'expedier cette affaire dans la feste de la Pentecoste, afin sans doute de la faire avec plus d'éclat dans la solennité de la descente du S. Esprit sur les si-deles, & afin d'insulter plus hautement à ceux qui se glorifioient de la pensée que Clement VIII avoit eue l'année que sa mort arriva au mois de Mars, de publier sa Bulle contre les Jesuites après les premières Vespres de ce jour-là en presence du Sacré College, & d'y faire le P. Lemos Cardinal; & pour donner enfin à ces Peres une ample matiere de se revancher contre ceux qui leur feroient ce reproche, & d'en abolir glorieusement la memoire par un succès tout contraire qui leur auroit esté si favorable dans ce mesme jour. Voicy la copie d'un billet d'un celebre Dominicain qui me donnoit avis dès qu'on copioit ces vœux au Saint Office des empressemens que M. Albizzi en avoit, & qui le porterent à dire en colere aux Religieux de cet Ordre qui y travailloient, mais qui n'y alloient pas assez viste à sa fantaisie; qu'ils estoient obtineux comme des mulets, & qu'ils seroient cause qu'on n'en pourroit pas venir à bout pour la Pentecoste.

Su scrivemo, me disoit-il, li voti al Sant' Ufficio,

Officio, & non sono in ordine ancora. Altrici in colera proruppe & disse: Questi frati di san Domenico sono ostinati come muli: sono causa che non si spedira questa facenda ne anco alla Pentecoste.

J'estois d'autant plus surpris de voir ces dispositions, que je sçavois certainement que M. Hallier & ses Collegues n'avoient point encore esté entendus une seule fois devant le Pape, & je n'avois point oublié que M. l'Ambassadeur nous avoit dit qu'ils le seroient après nous. Ils l'eussent esté en effet quand ce n'eust esté que par ceremonie, & on en avoit le dessein quand nous le fûmes; mais ceux qui menaçoient leurs interets, qui se souvenoient de ce que ces Docteurs avoient fait chez M. le C. Spada dans la Congregation du 27 de Janvier, dont ils avoient neantmoins pour lors esté satisfaits, & par où ils avoient reconnu de quoy ils estoient capables, prevoyant la grande disproportion qu'il y auroit entre ce qu'ils pourroient faire devant le Pape & ce que nous y avions fait, & qui seroit telle qu'elle, les rendroit peut-estre ridicules & méprisables au Pape & à la plus grande partie de la Congregation; creurent que c'estoit le plus seur pour ces Docteurs & pour l'exécution du dessein qu'ils avoient d'extorquer du Pape cette condamnation, de ne point s'arrêter à cette formalité, & de les dispenser de paroître devant le Pape. De sorte que depuis faisant reflexion à ce que m'avoit dit le P. Guerin qui m'estoit venu voir le Jeudy l'après-dînée pour me le dire, je ne m'en étonnay plus si fort que j'avois fait lorsque j'avois eu les premiers avis d'une si honteuse bassesse; sçavoir qu'ils commençoient à publier eux memes par tout où ils se trouvoient dans Rome, qu'ils ne demandoient pas à parler devant le Pape, qu'ils ne jugeoient pas que cela fust nécessaire; que quand ils y paroistroient, ils n'auroient rien à y dire autre chose que ce qu'ils avoient dit devant la Congregation le 27 Janvier, chés M. le C. Spada, & que sa Sainteté en seroit assez informée par les relations que luy en seroient ceux qui les avoient entendus. Ils adjoutoient neantmoins pour la bien-séance & pour la morgue une queüe à ces discours, sçavoir que si nonobstant cela le Pape desiroit de les entendre, & qu'il les mandast, ils y comparoistroient en ce cas; mais en disant cela, ils sçavoient bien qu'ils n'y seroient pas mandez.

J'avertis le soir mes Collegues de tout ce que j'avois appris des preparations de la Bulle dont on parloit, afin de voir avec eux s'il y avoit quelque chose que nous pussions faire pour en arrêter le coup: mais nous estimâmes tous, après ce que nous y avions fait, qu'il n'y avoit plus rien à faire de nostre part, sinon

de redoubler nos prieres & nos gémissemens devant Dieu.

Mais pour ne rien omettre aussi de ce que nous devions faire devant les hommes, & continuer jusques à la fin d'agir comme nous y estions obligés de nostre part, je ne laissay pas d'aller voir M. le C. Ghiggi le vendredy 30 après-dîné. Je luy portay les differens commencemens & affiches du livre du P. Annat intitulé *Jansenius à Thomisius* &c. que je luy avois promis de luy montrer dans la dernière visite que nous avions faite ensemble à S. E. Je luy dis la maniere toute frauduleuse d'écrire de ce Jesuite, & si pleine de supercheres & de déguisemens, qu'à moins que d'estre tout à fait informé de la maniere on ne pouvoit pas les reconnoître & les desfemeler. Je ne luy dissimulay point la pureté du stile, & la clarté avec laquelle il écrivoit; mais je presentay aussi à S. E. la preface de cet-ouvrage dans laquelle je l'assuray qu'il reconnoistroit de luy mesme plusieurs menfonges touchant des choses dont S. E. estoit informée, & que cet écrivain avançoit avec autant de confiance & de hardiesse, comme si c'estoit des veritez les plus certaines. M. le C. Ghiggi negligea ce que je luy disois sur ce sujet, & ne daigna pas lire cette Preface, qui n'estoit pourtant que de deux petites pages. Je luy dis que le corps de son ouvrage en estoit aussi tres remply, & que c'estoit cependant une des pieces d'écriture que M. Hallier & ses collegues avoient fournies à la Congregation. M. le C. Ghiggi me dit: *Come! Comment?* l'ont-ils donnée aux Cardinaux? Je luy dis que je ne le sçavois pas, mais que je ne pouvois en douter, parce que je sçavois bien qu'ils l'avoient donnée à un Consulteur qui l'avoit prestée à un de ses amis dont je l'avois eüe; & que moy mesme si-tost que je l'eus, de crainte de ne la revoir jamais si je la rendois sans en avoir copie, j'y avois travaillé diligemment avec quatre personnes qui en avoient pris & copié chacun leur part. M. le C. Ghiggi me replica sur ce sujet d'un accent negligent, comme me disant que s'avoit esté une chose assez superflue de donner des écritures aux Consulteurs, parce que le Pape n'avoit jamais voulu faire de cette affaire une affaire de contestation entre les parties; neantmoins comme corrigeant ce qu'il avoit dit, il adjouta qu'il n'avoit toutefois esté que bon, qu'ils eussent veu ce que les uns & les autres avoient à dire; & moy prenant cela comme s'il eust voulu supposer que nous en eussions aussi donné aux Consulteurs, je luy repliquai que pour nous, nous n'en avions donné aucune, *par mesme un seul morceau de papier*. Et que nous n'avions donné sur les propositions, que ce que nous avions donné au

Pape

Pape à la fin de nostre grande audience. M. le C. Ghiggi me repliqua que nous en avions donné au commencement. Je luy répondis que nous n'avions donné alors que celle des gētes & celle de l'autorité de Saint Augustin; mais que nous ne les avions données qu'aux Cardinaux, & ce dans l'attente assurée où nous estions, qu'elles seroient aussi-tost communiquées à nos adversaires. M. le C. Ghiggi me dit que M. le C. Spada les avoit fait voir aux Consulteurs. Je laissai cela sans y répondre, & je continuai en adjoutant que nous n'avions pas même encore présenté à M. le C. Pamphile l'exemplaire que nous en avions fait faire pour luy, parce que nous avions esté tres long temps sans sçavoir qu'il fust de la Congregation: que depuis que nous l'avions appris, il avoit fallu quelque temps pour les faire copier; que depuis qu'elles l'avoient esté, nous estions allez plusieurs fois pour les luy présenter: que nous ne l'avions pas trouvé en estat commode pour les recevoir, & que le temps de le faire s'en estoit insensiblement passé; qu'ainsi elles nous estoient demeurées entre les mains, & que nous les gardions pour les luy présenter si le temps en revenoit. Je pris occasion sur cela de demander à M. le C. Ghiggi s'il ne sçavoit point qu'il y eust quelque chose d'ordonné sur la permission que nous avions demandée d'imprimer nos écritures. Il me dit qu'il tenoit cela pour une chose difficile. Je luy dis neantmoins les offices que M. l'Ambassadeur & M. le C. Pamphile en avoient passés aupres du Pape, & la réponse qu'il avoit faite qu'il en delibereroit ces festes avec leurs Eminences. Je luy renouvelai la memoire des conditions & restrictions auxquelles nous faisons cette demande, & je le suppliai de nous y estre favorable, ce qu'il me donna par ses paroles quelque esperance de vouloir faire. Je luy fis voir apres le livre du P. Brisacier, la Censure que M. l'Archevesque de Paris en avoit faite, & la lettre que les Jesuites avoient mise au jour contre cette Censure. Je luy dis que ces Peres disoient de celles de la Faculté de Paris, *non transgessent Sequanam*; de celles de Rome: *Quid Romana Censura cum Gallia?* Qu'ils appelloient Rome, une puissance étranger dans les choses même de doctrine, ainsi que je luy fis voir que M. Hallier s'en estoit plaint par la defense de sa doctrine qu'il publia contre eux en l'année 1644, que je montrai à M. le C. Ghiggi, où je luy fis voir aussi en passant que ce Docteur s'estoit plaint dans cet ouvrage que les Jesuites l'avoient décrié comme un calomniateur, comme un heretique, comme un ennemi de la vie Religieuse. Enfin je fis encore voir à M. le C. Ghiggi le mot du P. l'Abbé, *Brevi loquatur Roma quid senserit*

Augustinum, aut quid sentiret debuerit. Il répondit à cela que les Jesuites diroient que par *Augustinum* ils entendoient *Janseum*, à cause de son livre intitulé *Janseum Augustinum*. Je luy fis voir clairement par la lecture de quelques mots de l'ouvrage, tant au commencement qu'à la fin, que cela estoit dit du veritable Augustin d'Hippone, de ce grand Docteur de la grace. Il leur & releut ce petit avertissement au Lecteur du P. l'Abbé, & il persista dans cette ingenieuse subtilité & reparée, que les Jesuites diroient que cela s'entendoit de l'Augustin d'Ipre; après laquelle je donnay le bon soir à son Eminence.

Quand je fus de retour au logis M. Angran me dit que le P. R. Reginald luy avoit envoyé dire qu'il avoit appris de deux ou trois endroits qu'on imprimoit la Bulle, & qu'elle paroistroit le lendemain.

Le samedi dernier de May j'allay faire dès le matin une visite, où j'appris que le bruit de cette Bulle s'estoit renouvelé le jeudi matin; & estoit venu aux oreilles du Procureur general des Dominicains; qu'il en estoit allé avertir le General, lequel voyant que M. le C. Pimentel estoit desja engagé dans la ceremonie de son entrée, n'avoit pas laissé d'aller à Montecaval pour luy en dire deux mots à la fin de la ceremonie afin que S. E. en parlât au Pape. Que ce General en avoit apres envoié demander des nouvelles à S. E. par le P. de Terrasanta, lequel avoit rapporté que M. le C. Pimentel luy avoit dit ce que j'ai desja marqué cy-dessus, sçavoir qu'il avoit remontré au Pape le peril de cette affaire & les consequences facheuses qu'on en pouvoit craindre, & que le Pape luy avoit répondu que tout avoit esté soigneusement examiné en Congregation devant luy; que c'estoit une chose tres assurée que ces propositions n'avoient rien de commun ny avec Saint Augustin, ny avec Saint Thomas, ny avec leur doctrine, ny avec la matiere de *Auxiliis*: Que M. le C. Pimentel avoit voulu réitérer & redoubler ses remonstrances; mais qu'il avoit trouvé le Pape si déterminé à cette pensée & résolution, qu'il n'avoit pas veu de lieu de passer outre, & que sa Sainteté estoit aussi tout à fait persuadée qu'il falloit faire quelque chose contre Janseus. Cet ami me dit aussi qu'il venoit d'envoyer voir vers la stampe Apostolique pour tâcher de découvrir si l'on n'y travailloit point à la Bulle; que la stampe Apostolique estoit fermée; & qu'il croioit qu'on l'imprimoit: Que cela étant il avoit quelque soupçon qu'on pourroit la publier apres Vespres, ou dans la chambre des paremens. J'allai aux Vespres l'apres-dînée, & dans la chambre des paremens devant & apres les Vespres, pour estre

estre témoin de tout ce qui s'y passeroit, s'il s'y faisoit quelque chose pour la publication de cette Bulle; mais il ne s'y fit rien qu'à l'ordinaire, excepté que tous les Cordeliers Conventuels qui avoient élu le matin leur General, vinrent avec luy en tres grand nombre saluer le Pape, & baiser les pieds de sa Sainteté.

C'estoit de cet Ordre dont estoit le P. Modeste, & à ce Generalat-là qu'il avoit pretendu. Il y avoit un statut de l'Ordre qui empêchoit qu'il n'y pût estre nommé. Il avoit eu un Bref du Pape exprès pour lever en sa faveur cet empêchement. M. le C. Pamphile estoit le Protecteur de cet Ordre (c'est à dire en bon François, selon que les choses se passent, qu'il en estoit le maître & le souverain), & il estoit allé le vendredi solliciter exprés en personne les suffrages des Religieux en faveur du P. Modeste. Apres ce qui s'estoit dit entre S. E. & ces Peres sur ce sujet, il s'estoit tenu le vendredi tellement assuré de cette élection, qu'il avoit dit au Pape qui y prenoit luy même quelque interest, que c'estoit une affaire faite. M. le C. Pamphile estoit revenu le samedi de grand matin parler encore à ces Religieux pour tenir son monde en estat: ce que plusieurs Religieux imputans à quelque sorte de violence, il s'estoit dans la multitude élevé des voix parmi eux qui avoient dit assez haut, *Liberté, liberté; LIBERTÉ, liberté; & c'estoit des François qui avoient commencé à parler de cette sorte. Tellement que M. le C. Pamphile qui croioit la chose tres assurée; s'estant retiré pour ne pas donner de lieu à ces plaintes, & pour leur laisser faire leur élection en paix, ils en élurent prestement un autre que le P. Modeste. Ce qui estant rapporté à M. le C. Pamphile, il se creut obligé d'en aller aussi-tost donner avis au Pape. Le Pape voiant le changement si subit de la disposition où ce Cardinal luy avoit dit que les choses estoient la veille, il luy dit ces paroles, moitié peut-estre en riant, moitié autrement: *Veramente riuscirete bene in un Conclave. Il y a de l'apparence que vous réussirez bien dans un Conclave.**

CHAPITRE XXVI.

Des lettres qu'on m'écrivit de Paris durant les mois de May & de Juin sur ce que j'ai rapporté qui se passoit à Rome durant ce mois de May.

ON ne m'écrivit presque rien de considerable par les lettres des deux premiers ordinaires du mois de May, qu'on ne m'ait au moins réitéré & dit plus expressément par celles des trois derniers. C'est pourquoy pour abbreger & retrancher les redites non necessai-

res autant que je puis, je ne rapporterai cy que celles de ces trois derniers ordinaires, sçavoir celles du 16, du 23 & du 30 de ce mois-là.

Par celles du 16 on me parloit d'un libelle ridicule que les Molinistes avoient fait crier dans les rues, dont depuis ils avoient eu honte. Voicy ce que M. de Sainte-Beuve m'en écrivoit. Depuis la fripponnerie que ceux de cette ville eurent la hardiesse de faire la semaine dernière, ils n'ont rien mis en public; on les a fait rougir quand on leur reproche l'insolence qu'ils ont eue de faire crier une piece ridicule sous le titre d'INSTRUCTION CATHOLIQUE ENVOIÉE PAR N. S. P. LE PAPE CONTRE LES JANSENISTES. Ils s'en déchargent sur les Colleporteurs.

Et cependant il est certain que M. le Moine en avoit esté l'approbateur, comme je le reconnois par une lettre que M. Taignier m'avoit écrite dès le 9 de ce mois-là à l'occasion de ce libelle, où il me parle en ces termes: Le libelle dont j'ai parlé à M. de Valcroissant est publié sous l'aveu de M. le Moine, qui a écrit & signé de sa main au bas de la face de ce libelle, IL N'Y A RIEN EN CET ESCRIT QUI EMPESCHE L'IMPRESSION. LE MOINE. J'ai cet écrit avec l'Original de la signature de M. le Moine.

Les Molinistes disent absolument que la condamnation des propositions est toute assurée, & que sans doute on la recouvrera à la fin de ce mois.

Vous recevrez par le messager qui partira mardi de la lettre du P. Annat De Ecclesia præsentis temporis.

Voicy ce que M. de Sainte-Beuve me mandoit par sa lettre du 23. Monsieur, j'apprens par vostre dernière qu'on n'a rien fait depuis Pasques. Je n'en apprens pas les raisons: mais seulement qu'on philosophe beaucoup sur ce retardement. Je laisse la Politique aux Italiens pour vous dire qu'il faut tousjours agir & avec vigueur pour suivre la destruction du Molinisme. J'ai quelque impatience de ce que les Dominicains n'ont point encore donné leur Memorial. Je sçai qu'on travaille en toutes manieres pour tascher de les faire desister. M. de la Marguerie connu de chacun pour un disciple des Jesuites, quoyqu'ancien Conseiller d'Etat, traite le P. General des Dominicains de brouillon & d'ignorant, & il prend cette liberté en parlant aux Dominicains, lesquels me l'ont dit. Jugez d'où tels discours peuvent avoir leur origine. M. le Moine dernièrement discourant dans nostre cour avec M. l'Abbé de Bourzeys & moy, & aiant reproché à cet Abbé qu'il luy avoit imposé dans son dernier livre, l'accusant de nier la science moienne, apres quelques discours assez agreables, entra avec

tres

» tres apres que cet Abbé luy eut dit qu'il ne
 » s'estoit déclaré pour la science moienne ouver-
 » tement que depuis l'impression, ou au moins
 » la composition de son livre, aiant jusques à
 » l'année dernière évité cette question; mais qu'il
 » voioit qu'il s'approchoit de jour à autre de Mo-
 » lina, puisque mesme il disoit que la grace d'a-
 » ction ne se pouvoit expliquer que par la scien-
 » ce moienne; enfin le discours tomba sur la dé-
 » claration des Dominicains pour la doctrine de
 » S. Augustin; & M. le Moine s'eschappa jusques
 » à dire que c'estoient deux ou trois teigneux de
 » Jacobins qui se declaroient à Rome. Je ne pûs
 » souffrir ce discours, je le relevai comme il faut,
 » & luy aiant dit qu'il s'abusoit; que tout l'Or-
 » dre estoit dans ce sentiment; que j'en sçavois
 » le particulier; il se teut. M. Amiot disoit der-
 » nierement qu'il pensoit que M. Hallier seroit
 » bien-tost de retour. Je ne sçai si ce n'est point
 » qu'il se doit trouver au Concile de Tours indi-
 » qué au premier de Juillet; mais je sçai certai-
 » nement qu'on a envoyé des passeports pour luy
 » & pour ses Collegues. Peut-estre qu'ils sub-
 » stitueront le P. Mulard à leur place comme un
 » tres digne député, Religieux exemplaire, &
 » homme de grande probité. Je souhaitte fort
 » m'estre trompé au sujet de M. N. mais je crains
 » encore de n'avoir point esté abusé. Les propo-
 » sitions changées sont à mon sens un témoignage
 » ge de la foiblesse de nos adversaires. Il faut se
 » servir avantageusement de cette rencontre, &
 » ne pas manquer de faire connoître à un chacun
 » deux choses. La premiere, qu'ils veulent nous
 » donner le change; & la seconde, qu'ils n'ont
 » aucun ordre des Evêques de demander l'exa-
 » men de ces propositions. Il faudra apres qu'ils
 » disent où ils les ont prises, & faire connoître
 » à sa Sainteté qu'ils abusent le S. Siege en vou-
 » lant l'occuper de leurs imaginations malicien-
 » ses & envenimées. Pour moy je vous avoué
 » que je ne sçai avec quelle conscience M. Cor-
 » net a pu fabriquer ces premieres, & ceux-cy
 » substituer ces secondes. Ne manquez pas dès
 » vostre premiere audience de demander la con-
 » damnation des propositions injurieuses contre
 » l'autorité de S. Augustin. On laisse à vostre
 » prudence de proposer d'autres propositions
 » selon que vous le jugerez à propos.

Il n'y a; ce me semble, point eu de jour dans
 le cours de ces deux années qui ait esté plus
 abondant pour moy en lettres dignes d'estre
 inferées dans ce Journal que celui du 30 May.
 J'en ai entre les mains une demie douzaine
 dont la premiere est de Monseigneur l'Evê-
 que de Chalons sur Marne, & elle porte ces
 termes:

» Monsieur, vos dernieres nous ont donné
 » quelque peine, & l'impression en seroit plus
 » forte si la confiance ne nous soutenait. J'ai cru-

pluie tous les moyens possibles pour tirer de
 M. le Nonce les éclaircissements que vous desir-
 rez, & il y a tout sujet de croire qu'il n'a point
 receu de Rome les ordres dont vous vous des-
 siez, on vous mandera le tout en particulier:
 & au surplus je ne vois rien à craindre sur ces
 deux fondemens; l'un qu'il n'y peut rien avoir
 de desavantageux à la vérité, pourveu que la
 grace efficace soit sauvée expressement, & ce-
 lens des cinq propositions justifiées; l'autre que
 comme cela est plein de justice & de raison, il
 semble qu'on ne puisse pas vous le refuser;
 d'autant que c'est le seul moi en sans doute de
 calmer les esprits, & de maintenir l'honneur
 du S. Siege. Beaucoup de personnes conside-
 rables doivent écrire à Rome dans ce senti-
 ment, & les Dominicains y sont autant inter-
 ressez que personne. Si cela n'est, ils perdent
 leurs anciens avantages & la doctrine nouvelle
 prévaudra par les intrigues contre celle de S.
 Augustin & de S. Thomas. On en écrira au
 long aux Peres Nolano & Reginald. Je ne
 doute pas qu'ils ne s'y emploient comme vous
 avec tout le soin & le zele possible; & suis à
 jamais,

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble & tres-affec-
 tionné Serviteur
 F. E. & C. de Chalons.*

La seconde est de M. l'Abbé de Vilars pour
 lors Agent general du Clergé de France à M.
 l'Abbé de Valcroissant, & elle porte ces termes:

Monsieur, j'ai receu vostre lettre du 18 du
 mois passé. J'ai esté surpris de l'avis qu'il vous
 a plu me donner que quelques Docteurs de
 Sorbonne ont présenté à sa Sainteté un Me-
 morial au nom du Clergé de France, & qu'ils
 prennent la qualité de ses deputés. Je vous
 crois assez bien informé de la façon d'agir du
 Clergé de France, pour n'ignorer pas que ces
 commissions ne se donnent que dans les assem-
 blées que nous convoquons nous mesmes. Je
 vous puis assurer que depuis deux ans que je
 suis en fonction, on n'a donné aucun pouvoir
 pour traiter de ces sortes de choses avec sa
 Sainteté; on ne l'a pas proposé; il n'émane
 aucun acte de ces assemblées que je ne signe;
 par ainsi il ne vous sera pas difficile de desabuser
 ceux qui l'auront creu. Je souhaiterois, Mon-
 sieur, vous pouvoir rendre quelque autre ser-
 vice, & vous faire connoître que je suis,

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble & obéissant
 Serviteur
 De Vilars Agent general du
 Clergé de France.*
 V v v La

La troisième est de M. Broulle, & elle porte ces termes :

« Monsieur, cette semaine a esté assez pacifi-
« que parmi nous, au moins dont les choses
« soient venues à ma connoissance. Tout ce que
« j'ai appris est qu'avant-hier le Vicaire de M.
« Amiot dit à un de mes amis, que le sieur Hal-
« lier avoit mandé à son Maître que les conte-
« stations des Jansenistes estoient finies à Rome,
« & que l'on travailloit à dresler la Bulle de leur
« condamnation. Au surplus j'ai vu vostre der-
« nière piece présentée au Pape touchant les
« deux fausses suppositions que les Jésuites se-
« ment, sçavoir que nos contestations n'ont rien
« de commun avec celles qui furent traitées
« dans la Congregation de Auxiliis, & que l'on
« imposa un silence perpetuel aux parties. Et je
« puis dire de n'avoir jamais rien vu de si fort,
« de plus clair, & de plus genereux : de manie-
« re que je ne fais point de difficulté de croire
« que c'est l'Esprit Saint, collateur de la grace vi-
« ctorieuse de Jesus-Christ, qui a conduit vostre
« main & vostre plume pour sa defense. M. Tai-
« gnier me l'envoia avant-hier de l'ordre de M.
« de Châlons pour la traduire en François. Je la
« luy ai renvoyée aujourd'hui ; & je n'ai que du
« déplaisir que mon François n'a pas la force ny
« la beauté de vostre Italien. Je le serai voir à
« un grand homme qui l'entend parfaitement &
« qui vous honnore. Je ne doute pas qu'il n'en
« soit ravi aussi-bien qu'il a esté de vos autres
« Memoriaux dont je vous ai écrit autrefois, ce
« sera au premier ordinaire que je vous en dirai
« des nouvelles.

La quatrième est de M. Taignier : elle porte ces paroles :

« Le dény qu'on a fait au P. Desmares & à
« M. Manellier de leur accorder d'estre enten-
« dus contradictoirement avec M. Hallier & les
« Jésuites, est une marque certaine de ce que le
« Pape veut faire sans entendre les parties. Je
« conçois fort bien que si Sainteté a quelque
« dessein particulier de faire quelque jugement :
« mais je me persuade que ce sera plutôt un ju-
« gement embarrassé & plein d'équivoques,
« qu'un jugement certain & qui puisse estre re-
« çeu sans aucune contradiction de parties.
« Messieurs de Châlons, de Grasse, &
« de Valence, ont parlé à M. le Nonce en la ma-
« niere que vous pouviez desirer, & ils n'ont pu
« découvrir qu'on luy eust mandé quoy que ce
« soit qui fust conforme à la conjecture que vous
« avez faite : néanmoins il a toujours paru es-
« tre dans une aversion prodigieuse des disciples
« de S. Augustin.
« Vostre Memorial a esté mis en François de-
« puis hier. Monseigneur de Châlons l'a fait
« voir à Messieurs, qui l'ont trouvé admira-
« ble.

Les Molinistes nous ont confirmé cette se-
maine que le Pape avoit commandé que l'on
dreslât la Bulle : Ils tiennent pour certain que
l'on y travaille, & qu'elle viendra bien-tôt.
Pour moy je ne puis croire que cela soit ainsi,
tant par ce que le Pape a dit au P. Desmares,
que par ce que vous m'avez écrit jusqu'à main-
tenant, & jamais je ne la croirai que je ne la
voye icy.

La cinquième est de M. de Sainte-Beuve ;
& elle porte ces termes :

Vous nous mandez que le P. Desmares &
M. Manellier ont eu une favorable audience
de sa Sainteté, & qu'elle leur a promis de vous
entendre *voce & scripto*, ayant fait seulement
difficulté d'accorder le contradictoire. Cette
nouvelle ne nous a pas entièrement satisfaits,
puisque'il est important pour faire connoître
les fourbes de nos adversaires & la vérité que
nous defendons, que le Pape les entende &
qu'il vous entende aussi en leur présence. Mais
la nouvelle que les Molinistes publient icy est
bien plus surprenante : Ils disent que le Pape
va prononcer ; que la chose est resoluë ; que
la Bulle est presque faite, &c.

C'est ce qui alarme icy beaucoup de per-
sonnes, dont les uns sont d'avis que vous vous
donniez bien de garde de comparoître, puis-
que l'audience qui vous seroit accordée ne ser-
viroit que pour opprimer davantage la vérité
& ceux qui la defendent. Car on ne manque-
roit pas en suite de mettre dans la Bulle, que
les parties auroient esté entendues ; & les au-
tres estiment qu'il faut comparoître seule-
ment pour demander au Pape qu'il luy plaise
de faire déclarer à nos adversaires qui sont les
Auteurs de ces Propositions, & pour déclarer
qu'elles ne sont point nôtres, & que nous ne
les defendons que dans le sens de la nécessité de
la grace efficace. Je ne puis nier, Monsieur,
que les uns & les autres n'ayent de grandes rai-
sons de leur sentiment, & je sçai certainement
que si ce dont les Molinistes se vantent est ve-
ritable, ce sera une des choses les plus déavan-
tageuses au S. Siege, & qui diminuera dans la
plus-part des esprits le respect & la soumission
qu'ils ont toujours conservée pour Rome, &
qui sera incliner beaucoup d'autres dans les
sentimens des Richeristes. Mais pour moy je
suis d'avis quoyqu'on en dise, que vous com-
paroissiez & parliez fortement. Faites voir les
fourbes de nos adversaires ; justifiez qu'ils sont
les Auteurs des propositions, qu'ils nous ont
imposées ; demandez en acte ; declarez que
quoyqu'elles ne soient point nôtres, nous
estimons pourtant qu'elles peuvent avoir un
sens tres Catholique dans lequel nous les vou-
lons defendre : Demandez qu'on prononce
sur ce sens : Accusez nos adversaires d'impo-
stures

» itures & de fourbes; accusez les de vouloir
 » troubler-la paix de l'Eglise en poursuivant la
 » condamnation de ces propositions dans le sens
 » de la grace efficace, & ajoutez que s'il plaist
 » au Pape les recevoir comme accusateurs, qu'il
 » vous soit aussi permis de deferer leur doctrine
 » comme pernecieuse & erronée. Il faut, Mon-
 » sieur, si vous agissez de la sorte qu'on vous
 » fasse justice. On peut bien parler haut quand
 » on ne demande rien qui ne soit dans les regles
 » de la sincerité & la verité, &c....

» En tout cas, Monsieur, supposé que le Pa-
 » pe veuille faire une Belle telle que les Molini-
 » stes disent, si vous estes entendus il ne scau-
 » roit qu'il ne vous accorde deux choses, dont
 » l'une regarde nos personnes, & l'autre concer-
 » ne la doctrine. A l'égard de nos personnes,
 » nous avons obligation de faire connoître à
 » toute l'Eglise & à la posterité que nous ne
 » sommes point Auteurs de ces propositions;
 » qu'elles ont esté malicieusement fabriquées
 » par nos adversaires pour nous noircir en nous
 » les imputant. Vostre Memorial premier pre-
 » senté à sa Sainteté le porte. Et à l'égard de la
 » doctrine, que le sens de la nécessité de la grace
 » efficace par elle mesme, est un sens Catholique,
 » hors de toute Censure, & qui est celuy seul dans
 » lequel nous defendons ces propositions; en
 » adjoutant ces deux conditions je suis content,
 » & l'Eglise sera en paix. A moins de cela tant
 » s'en faut que nous jouissions du calme, qu'au
 » contraire nous entrerons dans des contesta-
 » tions plus grandes qu' auparavant. Nous serons
 » obligés de faire connoître la sincerité de nos
 » intentions; nous nous plaindrons du tort qui
 » nous aura esté fait, & la posterité sera informée
 » de la verité des choses. Faites, s'il vous plaist,
 » reflexion sur cela, & souvenez vous que je vous
 » ai mandé il y a long temps, que de cette deci-
 » sion dependra le renouvellement du Riche-
 » risme en France, ce que je crains tres fort, &c.

Et le 31 jour de May veille de la Pentecoste,
 un autre Docteur de nostre Maison de Sor-
 bonne, personne tres habile & tres modérée,
 à qui j'avois écrit plusieurs fois pendant le
 temps que nous avions demandé à Messie-
 gneurs qu'ils nous envoiasent encore deux ou
 trois personnes pour nous aider à traiter de
 ces matieres, particulièrement dans les confe-
 rences que nous aurions devant le Pape & la
 Congregation pour le prier de vouloir bien
 estre du nombre de ceux que Messiegnurs
 choisiroient pour cet effet, parce que j'en y ju-
 geois tout à fait propre; me répondit ce jour-
 là à cette invitation en ces termes :

» **M** O N S I E U R,

» J'ai receu trois de vos lettres pres les unes

des autres, encore qu'elles soient bien éloi-
 gnées de datte. Il y en a une qui est du 30 de
 Septembre. Le secours que vous aurez je
 m'assure receu à present par l'arrivée des per-
 sonnes qui vous sont allées joindre, me peut
 servir de réponse à une bonne partie de ce que
 vous m'écrivez, & que vous témoignez at-
 tendre encore de moy. Si je ne vous rends pas,
 ou plustost si je ne rends pas à la verité le ser-
 vice qu'ils vont pour luy rendre; ce n'est pas
 manque de zele ny d'affection, ou bien je ne
 me connois pas. A mesure que je la connois je
 l'honore & l'estime toujours davantage, & je
 apprens à me connoître en elle, & cela me
 rend toujours plus retenu à en parler & à en
 traiter, de peur de la blesser pensant la defen-
 dre, principalement quand je ne vois pas claire-
 ment y estre engagé. Encore pour la defendre
 je veux dire pour s'opposer aux efforts & aux
 tromperies de ceux qui la veulent opprimer,
 en faisant voir leur mauvaise foy, leurs calo-
 mnies, & l'injustice de leur procedé, cela me
 semble plus aisé & moins hazardeux: parce que
 cela consiste plus en faits, qu'en questions &
 controverfes; mais de pretendre de l'examiner,
 de l'éclaircir, de la commettre à la dispute &
 à la Censure de ses ennemis, & de la soumettre
 au jugement & à la definition de personnes que
 que vous tenez suspectes & lesquelles dans la
 meilleure intention que vous leur pouvez don-
 ner, n'auront jamais la lumiere & la connoi-
 sance qui est nécessaire pour penetrer ces ma-
 tieres dont il est question qui sont tres diffi-
 ciles, & pour la plus-part fort éloignées du sens
 & de la raison humaine en l'estat où elle est
 corrompue par le péché; & pour les distin-
 guer des apparences de la verité sous laquelle
 les erreurs sont souvent cachées; comme cela
 est nécessaire afin de prononcer sur les que-
 stions qui sont aujourd'huy en controverse, &
 les determiner nettement, en sorte qu'il n'y
 reste point de queie comme vous m'écrivez:
 C'est cela que je trouve tres difficile, tres pe-
 rilleux, & bien au dessus de mes forces. Il
 n'est pas mesme à propos ny nécessaire de defi-
 nir ces questions dans l'Eglise, elles le sont suf-
 fisamment pour ceux qui cherchent la verité
 sans passion & sans interest: Et pour les autres,
 ils ne se tiendront pas mesme à ce que l'on en
 pourroit determiner à present, s'il est bit con-
 forme à la Tradition, & contraire à leurs nou-
 velles opinions. Croyez moy, Monsieur, s'il
 vous plaist, ce n'est ny timidité ny indifferen-
 ce qui me retient; c'est plustost le respect &
 l'amour que j'ai pour la verité. Si j'avois moins
 de connoissance & moins d'experience de l'es-
 tat des affaires presentes, peut-estre que je se-
 rois plus hardi, & je ne sçai pas si je serois
 mieux. Et en tout cas, quand bien je man-

"querois à quelque chose, j'espère que Dieu ne
 "me l'imputera pas, ou me le pardonnera aisé-
 "ment, me tenant à ses loix, à la conduite de
 "l'Eglise, & aux regles communes de la pru-
 "dence humaine & divine; Adorant toujours
 "avec toute soumission ses voies extraordinaires
 "par lesquelles il fait absolument tout ce qu'il
 "veut, & comme il veut, quelquefois même
 "par des moies & des voies toutes contraires à
 "celles qu'il a établies. Si c'est une espece de pe-
 "tit miracle, comme vous m'écrivez, que ce-
 "luy de qui depend le jugement de vos affaires,
 "ait à present inclination à s'en faire informer,
 "ayant auparavant peine à en entendre parler;
 "vous m'avouerez sans doute qu'il faut encore
 "un autre miracle bien plus grand ainsy de luy
 "donner en peu de temps l'intelligence & la
 "conduite qui est nécessaire pour prononcer as-
 "surément & conformément à la verité & à la
 "Tradition de l'Eglise sur des questions si diffi-
 "ciles & si embrouillées par les raisonnemens
 "humains qu'on y a meslez, comme sont celles
 "dont vous semblez demander la decision.* Je
 "vous ai desja dit ma pensée sur ce point, & l'oc-
 "casion me porte, ce me semble, à vous la dire
 "encore icy. Je ne pourrois pas poursuivre & de-
 "mander la definition des affaires que vous
 "traitez, & des propositions auxquelles on
 "veut réduire vostre conference. Si Dieu s'est
 "voulu servir de vous pour empêcher que les
 "veritez de la grace & l'autorité de S. Augustin
 "n'ayent receu quelque préjudice & quelque
 "atteinte, je vous estime tres heureux, & je ne
 "puis que je n'honore vostre zele, & la fidelité
 "avec laquelle vous vous estes employé à les sou-
 "tenir contre les efforts & les artifices de leurs
 "ennemis; mais je croi que si vous pouviez ar-
 "rester les affaires à ce point, c'est le mieux que
 "vous puissiez faire pour le present; c'est triom-
 "pher en ces occasions que de n'estre pas vaincu,
 "& la confusion que vos ennemis auroient de se
 "voir déçus de leurs pretensions, & toutes
 "leurs cabales sans effet, & leurs calomnies &
 "leur mauvaise foy découvertes & reconnues,
 "sans avoir pu donner aucune atteinte aux veri-
 "tez qu'ils pretendoient faire condamner avec
 "tant de présomption & de temerité, qu'ils
 "avoient desja fait courir le bruit, & dire publi-
 "quement en plusieurs lieux qu'elles estoient
 "condamnées, ce seroit une victoire signalée
 "pour vous, ou pour mieux dire, pour la ve-
 "rité, & telle qu'on la peut, ce me semble, sou-
 "haitter dans la disposition presente des esprits
 "& des affaires. Apres cela s'il y avoit encore
 "quelque chose à desirer, ce seroit de faire de-
 "clarer que la doctrine de S. Augustin touchant
 "les matieres de la grace & de la predestination
 "est la doctrine de l'Eglise, & obtenir defense,
 "ou plustost faire renouveller les defenses an-

ciennes de l'Eglise, de condamner jamais au-
 "cun des points dogmatiques de cette doctrine
 "enseignée par ce Saint Docteur. J'ajouterois
 "bien encore, de demander l'approbation de
 "cette même doctrine dans le livre de M. d'A-
 "pre, qui ne fait que la rapporter comme elle
 "est dans le livre de S. Augustin; mais je pen-
 "se que ce dernier sera plus contesté & plus dif-
 "ficile à obtenir que le premier qui est tres aisé
 "si le S. Siege à quelque bonne volonté pour ce
 "grand Saint, & pour la doctrine de la grace, &
 "où il n'y a aucune crainte de faillir, cela ayant
 "desja esté fait plusieurs fois par divers Papes.
 "C'est une question de fait pour laquelle il ne
 "faut pas grande instruction. La decision en
 "sera glorieuse au Pape, & il n'y a personne qui
 "s'en puisse offenser de quelque parti qu'il soit,
 "à moins de se rendre odieux à tout le monde,
 "en se declarant ennemi de S. Augustin approu-
 "vé de toute l'Eglise. Au reste assurez-vous de
 "moy, s'il vous plaist, comme d'une personne
 "qui est tout à vous, & croyez que je ne vous
 "oublie pas devant Dieu, luy representant ordi-
 "nairement comme je fais vos necessitez & vos
 "affaires comme les miennes propres.

Voicy celles du mois de Juin.

La premiere est de M. Taignier du 5, & en
 voicy les termes: Quelques Molinistes avec
 "lesquels j'ay eu conference le 2 de ce mois, me
 "dirent que j'avois de mauvais memoires, puis-
 "que je ne tombois pas d'accord avec eux que le
 "Pape eust ordonné que l'on fust une censure;
 "ils m'assurerent qu'elle estoit toute dressée, &
 "que sans doute le Pape la feroit publier à la fes-
 "te de la Pentecoste. Je leur demanday si les
 "propositions estoient censurées. Ils me répon-
 "dirent qu'il y en avoit quelques-unes qui es-
 "toient condamnées comme heretiques; que
 "les autres avoient des modifications plus dou-
 "ces, mais toutefois telles qu'elles donnoient
 "atteinte à ces propositions. Je leur dis que je
 "m'étonnois de ce qu'apres ce que j'avois appris
 "d'eux, qu'il estoit presque impossible d'ap-
 "prendre les circonstances particulieres des
 "choses qui se traittoient dans toutes les Con-
 "gregations de Rome; ils me paroissoient si
 "bien instruits des choses qui concernent l'exa-
 "men & la discussion des cinq propositions:
 "qu'il falloit sans doute qu'ils eussent commu-
 "nication avec ceux qui composoient cette Bul-
 "le. Ils demeurèrent sur cette repartie, &c.

Vous ne sçauriez croire quel bon effet les
 lettres de cet ordinaire ont produit; nean-
 "moins les plus avisés de nos amis ont de gran-
 "des inquietudes sur ce que le Pape ne vous
 "veut point accorder le contradictoire, parce
 "qu'ils estiment que la cause qui se traite main-
 "tenant dans Rome est une des plus importan-
 "tes causes qui aient jamais esté traitées dans

l'Eglise.

» l'Eglise. Quand mesme il n'y auroit point de
 » parties, comme sa Sainteté le veut, toutefois
 » elle ne laisseroit pas d'estre obligée de prendre
 » des Docteurs qui sont presens & qui sont dans
 » de differens sentimens pour les faire parler sur
 » les questions que sa Sainteté a fait examiner,
 » sur lesquelles elle desire de prononcer, puisque
 » c'est là le moyen dont l'Eglise s'est tousjours
 » servie dans ses décisions. La verité éclate bien
 » mieux quand elle est discutée de la sorte. C'est
 » ainsi que l'on a décidé dans le Concile de Tren-
 » te apres que les choses ont esté disputées par
 » des Docteurs, ainsi qu'on peut voir dans les
 » Actes du Concile de Trente, dans lequel il n'y
 » a point eu de parties, puisqu'elles n'ont point
 » voulu y comparoitre.

» Vous devez faire de tres grandes plaintes
 » sur la Bulle dont on vous a menacé, & vous
 » pouvez représenter fortement à sa Sainteté
 » combien on a eu peu de respect pour elle, puis-
 » que dans le mesme temps qu'elle a eu la bonté
 » de promettre au P. Desmares à M. Mannesier
 » & à leurs Collegues de les entendre, l'on a fait
 » courir le bruit que sa Sainteté avoit fait dresser
 » une Bulle contre les cinq propositions, qui est
 » une chose tout à fait épouvantable. Cette cir-
 » constance bien exagérée & avec beaucoup de
 » douceur & de respect peut faire une impression
 » raisonnable sur l'esprit de sa Sainteté. Je suis
 » tout à vous.

La seconde est de M. de Sainte-Beuve : du
 mesme jour 5 de Juin. Voicy quelque chose
 de ce qu'elle contient.

» Les nouvelles de la composition d'une Bul-
 » le continuënt à flatter agreablement les Moli-
 » nistes. Ils nous en menacent sur l'avis qu'ils en
 » ont eu de nos Confreres leurs bons amis. Le
 » bruit s'en divulgue fort, &c. Eclaircissez moy
 » de l'estat present des Dominicains, & en con-
 » treschange je vous diray qu'on a projecté à
 » Navarre une Bulle pour estre envoyée à Ro-
 » me. Voyez si le bruit que font courir les Moli-
 » nistes n'est point fondé sur cet ouvrage.

La troisieme est de M. Brouffe du 13. En
 voicy les nouvelles qui regardent l'affaire com-
 mune que nous traitions.

» Samedi dernier je fus voir M. Bignon &
 » luy apportay vostre dernier Memorial ainsi
 » que je luy avois promis & que je vous ay man-
 » dé par mes dernieres. Je luy fis en suite vos
 » bailemans qu'il receut de tres bonne part, &
 » me chargea de vous presenter les siennes & à
 » toute vostre compagnie. Nous n'eumes pas
 » grands discours ensemble à cause de M. de
 » Launoy qui survint & nous interrompit. Son
 » arrivée nous fit changer d'entretien. M. Bi-
 » gnon le remercia du present qu'il luy avoit fait
 » quelques jours auparavant d'un livre qu'il a
 » fait imprimer qui porte pour titre : *De varia*

Aristotelis in Academia Parisiensis fortunâ. Dans
 lequel il drappe tout le monde. Nous en sor-
 tîmes ensemble, & estant dans la rue il me de-
 manda si je sçavois que M. Hallier revenoit de
 Rome? Je luy dis que non. Il me repiqua
 qu'il l'avoit appris le jour d'apparavant d'un
 Eveque qui luy avoit dit qu'il apportoit une
 grande Pancarte; ce fut son mot, voulant dire
 une Bulle. Je luy repartis que c'estoit une
 chose qui m'estoit encore plus cachée que la
 premiere. Hier apres Vespres je fus revoir M.
 Bignon qui me receut avec un accueil extraor-
 dinaire, & me rendant le Memorial, me dit
 qu'il l'avoit leu par deux fois avec un extreme
 plaisir : Qu'il n'avoit rien veu de plus fort au
 fond, ny de plus excellent dans la langue Ita-
 lienne. Il admire comment vous écrivez de
 cette force & avec cette netteté. Je luy dis
 l'audience que vous avez eue du Pape; & luy
 fis voir le billet que vous en aviez écrit à l'is-
 sué. Il en fut joyeux à un point que je ne vous
 sçaurois exprimer, & marry tout ensemble de
 ce que sa Sainteté n'ordonne point le contra-
 dictoire, ne pouvant s'imaginer aucun fonde-
 ment raisonnable du prétexte qu'elle prend
 pour vous le dénier en disant que vous n'avez
 point de parties. Il me chargea de nouveau de
 vous faire ses bailemans & à ces Messieurs (ce
 furent ses mots) qui ont parlé avec tant de zele
 pour la defense de la verité. Ces jours
 passez un bon Religieux & fort affectionné à
 S. Augustin fut aux Jesuites, pour leur de-
 mander des nouvelles de Rome seignant estre
 de leur parti. Le P. Celot, qui est celuy à qui
 il parla, luy dit que les Jansenistes estoient
 condamnés; que la Bulle estoit toute dressée;
 mais qu'estant sur le point d'estre publiée le
 sieur Desmares y estoit arrivé, lequel moi-
 nant quarante mil livres qu'on avoit donné à
 l'Ambassadeur pour luy obtenir audience,
 cela avoit différé la publication, mais qu'ils
 l'attendoient au premier ordinaire. Cela à
 quelque rapport avec la Pancarte dont me par-
 la M. de Launoy, & fait connoître l'esprit de
 ces forgeurs de nouvelles.

Comme j'achevois cette lettre, sept ou huit
 personnes de qualité me sont venus voir, par-
 mi lesquels s'est trouvé un bon Chartreux
 grand disciple de S. Augustin, & qui mesme
 a souffert persecution pour cela, lequel nous
 a dit que c'estoit luy qui avoit esté aux Jesuites
 demander des nouvelles de Rome, & qu'un
 Jesuite luy avoit dit ce que je viens d'écrire,
 sçavoir que la venue du P. Desmares & qua-
 rante mil livres qu'on avoit données à M.
 l'Ambassadeur afin d'estre écouté, avoit dif-
 féré la publication de la Bulle de condanna-
 tion, & que c'estoit une somme assez notable
 pour un Ambassadeur, pour obtenir ce petit

répît par son moi. Vous ferez tel usage que vous voudrez de cette nouvelle; du moins est-elle vraie.

Cette nouvelle estoit vraie en effet, ainsi que M. Brouffe me le mandoit, sçavoir que ce discours ridicule & calomnieux avoit esté fait par un Jesuite à ce Chartreux; mais le fond de ce que ce Jesuite disoit, sçavoir où que nous eussions cherché ce peu de répit, ou que nous eussions donné quarante mil livres à M. l'Ambassadeur pour l'obtenir, estoit aussi peu veritable qu'une infinité d'autres contes que ces Peres & leur associez inventoient & publioient tous les jours. Nous n'avons jamais eu la moindre pensée de faire aucune forte de présent ny à M. l'Ambassadeur ny à d'autres pour la defense de la verité que nous soutenions. Nous avons tousjours, grâces à Dieu, esté trop persuadé de la force toute divine & toute invincible, pour recourir à des remedes si charnels & si honteux pour la maintenir. Et je suis tres asseuré que quand nous eussions esté d'un esprit assez ravalé, & d'une conduite assez servile pour avoir ces lâches pensées, Monsieur l'Ambassadeur eust eu trop de generosité & trop de courage pour s'y accommoder. S'il nous a rendu quelques bons offices, comme je reconnois qu'il l'a fait en la maniere que j'ai rapporté cy-dessus, il l'a fait pour la justice qu'il a reconnue en ce que nous demandions, & il n'a point fallu d'autre motif pour l'y obliger que ses principes ordinaires d'équité & de bonté.

La quatrième des lettres de ce mois-là est de M. de Sainte-Beuve du mesme jour 13 où il m'écrivit en ces termes :

" Nous sommes tres-aisés d'apprendre que le
" Pape vous ait donné une favorable audience;
" mais nostre joie ne sera point entiere jusqu'à
" ce que nous ayons appris que cette audience
" aura produit le contradictoire. Car jusques-là
" nous aurons tout sujet d'apprehender qu'on
" n'ait voulu vous entendre pour pouvoir faire
" croire que l'on nous a condamnés par les for-
" mes. Ce qui nous fait apprehender cela plus
" particulièrement, sont les discours des Moli-
" nistes lesquels disent qu'il faut juger de cette
" audience par ses suites, & qu'ils sont assurés
" qu'elle n'en aura aucune qui nous soit avan-
" tageuse. Une autre raison de nostre crainte,
" c'est le dény d'audience au General des Domi-
" nicains depuis un si long temps. Une troisié-
" me c'est que les lettres que nous voyons icy
" portent que le Pape veut en bref décider l'affaire.
" Et la dernière c'est que jusques à present
" toutes les douceurs ont esté pour nos adver-
" saires, & toutes les severitez, pour ne pas dire
" davantage, se font exercées à nostre égard; Al-
" bizzi, Palavicini, Modeste, Tartaglia en font

de belles preuves. Ce que je vous mande, Monsieur, n'est pas de moy seul, ce sont des réflexions de quantité de personnes. Je ne sçauois que je n'attribuâ à une providence de Dieu toute particuliere pour sa verité le voyage du P. Desmares & de M. Mancelier, puis que ce Pere a parlé si fortement & a défendu la cause de la grace de Jesus-Christ avec tant de vigueur & tant de Majesté. Les effets sont dans la main de Dieu, il faut en attendre de luy la résolution; mais tels qu'ils soient, nous aurons tousjours la consolation de penser que la verité ne pouvoit pas estre mieux défendue qu'elle a esté. Témoignez luy bien la joie que nous en avons tous, & assurez-le que M. & M. de Liencour en ont beaucoup plus qu'ils ne luy en écrivent encore. Le petit écrit présenté au Pape le 19 du mois dernier estoit très nécessaire. On travailla au plus tost à l'impression. J'aurois souhaité qu'on se fust contenté de mettre pour titre des sens heretiques: *Sensus hereticus qui malignè affingit potestati*, sans le reste.

Ce reste que M. de Sainte-Beuve eust voulu qu'on n'eust pas mis dans ces titres contient ces mots, *quæ tamen legitime sumpta non habet*, & sa raison estoit que ces propositions n'estoient point nôtres; & pouvant dans la rigueur de leurs termes pris à la lettre estre condamnées à cause de leurs mauvais sens, il luy sembloit que par ces mots *legitime sumpta, &c.* pris *legitimately*, nous disions que ces propositions n'avoient pas ces mauvais sens dans leur sens propre & naturel, ne faisant point de difference entre dire leur sens propre & naturel & ce que nous avions dit *prises legitimelement*. Mais ce n'est pas en cette sorte que nous l'entendions. Car nous avions voulu marquer, comme j'ai déjà dit en un autre endroit, par le sens que ces propositions avoient estant *prises legitimelement*, non leur sens propre & naturel, à n'en considerer que les termes, mais celui qu'elles avoient par rapport ou à Jansenius à qui nous sçavions que nos adversaires les attribuoient dans tous leurs écrits secrets & de qui neantmoins nous n'osions parler, ou par rapport à nous mesmes qui nous entremettons pour en empêcher la condamnation parce qu'il nous sembloit que l'équité vouloit qu'on les prît en cette maniere dans cette contestation.

Ce fut là une des raisons que je représentai à mes Collegues pour les faire résoudre à adjouter dans cet écrit ces paroles que je leur avois proposées; mais il y en avoit encore une autre qui me paroissoit tres importante, sçavoir de donner quelquefois autant que cela se pouvoit au Pape & aux Cardinaux l'impression la plus avantageuse qu'il seroit possible de ces propositions,

tions, afin de mettre plus d'obstacles aux inclinations & engagemens qu'ils pourroient avoir de les condamner pour éviter les mauvaises suites qu'auroit cette condamnation & l'abus qu'on en feroit. Et de fait si elles eussent été telles que nous eussions pu les maintenir seulement & en entreprendre la défense ouvertement & sans restriction, il y a tout sujet de croire, autant que j'en puis juger, que jamais le Pape ne se fust résolu à les condamner, puisque mesme telles qu'elles estoient, je tiens pour certain que si nous les eussions défendues de cette sorte, il n'eust pas entrepris de les condamner; & que ce qui luy en a le plus donné la confiance, a été que nous-mêmes qui tâchions d'en empêcher la condamnation à cause des faibles suites que nous prévoyions qu'elle auroit, en avons toujours parlé dans nos écrits & dans nos discours comme de propositions équivoques, faites avec dessein de le surprendre, & capables de mauvais sens. Mais il falloit bien que nous en parlâssions au fond selon ce qu'elles estoient en effet, & il nous sembloit aussi d'ailleurs que tout ce que nous en disions devoit suffire pour obtenir une chose aussi juste & aussi utile que nous paroïssoit celle que nous demandions.

La cinquième de ces lettres est de M. Taignier aussi du 13 du mesme mois de juin, dont voicy un article :

Les Molinistes assurent par tout que la Censure est faite, & qu'on n'attendoit rien autre chose sinon que vous eussiez parlé, afin de faire un jugement contradictoire.

Voilà de toutes les lettres que l'on m'écrivit de Paris durant ces deux mois-là, celles que j'ai trouvées les plus capables de faire mieux connoître au Lecteur le véritable estat où les choses que j'ai rapportées jusqu'en cet endroit estoient à Paris aussi-bien qu'à Rome. Mais parce que ce qui s'y passoit se répandoit aussi dans les autres villes d'Italie, je produirai encore icy une de celles que j'en receus sur le sujet de cette audience si celebre, apres laquelle M. le C. d'Este à qui j'en avois mandée, espéroit avec grande raison (ce qui est une réflexion digne de remarque) que les relations des choses qui se passeroient à Rome se rendroient de jour en jour plus considerables, & que je continuerois à en informer son Altesse comme j'avois commencé. Je n'y eusse pas manqué en effet; l'agrément qu'il m'en avoit témoigné par ses réponses toutes les fois que je luy en avois écrit, m'en étant un puissant engagement : voicy les termes de la lettre dont je parle, dans lesquels on remarquera quelques caracteres de la phrase delatienne; mais qui ne diminueront rien ny de la solidité des choses qu'elle contient, ny de la courtoisie avec laquelle elle est écrite.

Monsieur, me disoit-il, de la dernière que j'ay receu des vôtres, ayant appris que j'en devois attendre un autre avec un (*) livre joint à elle touchant ces matieres que vous avez maintenant par les mains, j'ai tardé jusqu'à cette heure d'y faire réponse, afin que je puisse ensemble vous remercier de votre présent, duquel en vérité je fais tant d'estime comme de chose que pour plusieurs respects & motifs on doit beaucoup estimer. Ce n'est néanmoins chose nouvelle, & qui fasse que j'experimente en vous une courtoisie extraordinaire, ne cessant jamais de l'exercer pour me favoriser comme vous avez fait particulièrement en la continuation d'une exquisite connoissance que vous me donnez de votre apoinement, & comme avec la meilleure façon & maniere qu'il a été possible, vous avez porté aux pieds de sa Sainteté vos discours, lesquels sans doute vous aurez accompagné de votre parfaite éloquence & de votre excellent savoir, outre l'ardeur que vous avez pour l'issue d'une affaire de si grande importance, & qui avec tout droit & raison cherche l'application laquelle on entend déjà y avoir apporté N. S. P. A l'advenir vos relations se rendront de jour en jour plus considerables, dans lesquelles je ne crois pas que vous deviez laisser de me confirmer toujours mieux votre tres-partiale affection, en vertu de laquelle mon obligation est d'estre éternellement,

MONSIEUR,

*Vostre affectueux pour vous faire service
Le Cardinal d'Este.*

CHAPITRE XXVII.

Des choses que nous apprîmes, & des visites que nous fîmes depuis le premier jour de Juin jusqu'au 13. De la maniere dont la Constitution contre les cinq propositions fut publiée. Avec quelle restriction & circonspection nous nous résolûmes de souscrire à leur condamnation en cas que le Pape eust exigé cela de nous.

Monsieur le C. Pimentel n'ayant pas pu se trouver à la Chapelle de la Messe Papale le jour de la Pentecoste, & les affaires dont nous pouvions avoir à luy parler nous paroissant assez saintes & assez pressées, nous l'allâmes voir cette matinée là apres la Messe. Apres luy avoir exposé nostre affaire assez amplement, nous luy disîmes que cependant ceux qui estoient les auteurs de cette noire entreprise avoient encore assez d'adresse & de crédit pour persuader au Pape qu'il ne s'agissoit point en toute cette affaire de la matiere de *Auxilius*. M.

(*) C'estoit le poire rom de S. Augustin.

le C. Pimentel commença de parler sur ce point là; Il est vray, nous dit-il, c'est la créance du Pape qu'il ne s'y en agit point, c'est sa créance, il me l'a dit; & il continua de nous confirmer luy mesme tout le reste que j'ay rapporté cy dessus de son entretien avec le Pape. Sur ce que nous luy dismes qu'on embrouilloit encore toute l'affaire tant qu'on pouvoit sous le nom de Janfenius qui estoit devenu si odieux. Il nous dit que le Pape estoit aussi persuadé de cette pensée, qu'il falloit perdre & abolir l'ouvrage de ce Prelat. Le terme dont usa ce Cardinal pour nous dire la disposition où estoit le Pape sur cet Auteur, furent ceux cy; *Quæfclon la pensée de sa Sainteté Janfenius est revocandus, est rejiciendus.* Nous nous étendîmes apres amplement avec luy sur la nécessité de la grace efficace à chaque action de pieté, dont il demeura d'accord avec nous; & nous confirmâmes à S. E. que c'estoit ce point-là uniquement que nous tâchions de defendre contre les efforts de tous ceux qui ne machinoient que sa ruine. Quoy que nous eussions esté avec luy dans cet entretien cinq bons quarts d'heure, nous ne nous souvînâmes pas de luy recommander une chose, dont j'eus le soin le lendemain de le faire avvertir par un de ses plus intimes; sçavoir qu'encore qu'il eust trouvé le Pape inaccessible à ce qu'il luy avoit représenté, & qu'il n'y avoit plus aucune apparence qu'il pensât à en parler à sa Sainteté, il ne negligea pas neanmoins tout à fait l'affaire; mais que dans les visites qu'il rendroit à MM. les Cardinaux Spada, Ginetti, Pamphile & Ghiggi, il se souvînt de leur dire, & un peu plus fortement qu'il n'avoit pas pû faire au Pape, tout ce qu'il luy avoit représenté.

J'allai le mardi 3 à S. Augustin y dire la Messe. Je trouvai en chemin le P. Mulard qui me dit deux choses. L'une, que M. Hallier & ses Collegues commençoient à se bien ennuyer à Rome. La seconde, qu'il estoit en dispute avec eux sur ce qu'il leur soutenoit qu'il estoit de leur intérêt & de leur honneur de parler devant le Pape, & qu'ils devoient en faire instance; & qu'eux au contraire ne vouloient pas le demander, mais attendre qu'on les y invitât, auquel cas ils disoient qu'ils ne vouloient qu'une demie heure pour s'y preparer. Le General des Augustins qui dit la Messe presque en mesme temps que moy, & m'estant venu joindre en suite dans la Sacrificie, il m'exhorta de continuer à agir comme nous avions commencé; & qu'il esperoit que Dieu donneroit sa benediction à nostre travail. Le P. Reginald nous vint voir ce jour-là, & il nous confirma de nouveau trois choses que le Pape avoit dites à M. le C. Pimentel. La premiere, qu'il estoit

besoin de faire quelque chose contre Janfenius. La seconde, que les propositions ne regardoient point la doctrine de S. Augustin, qui estoit appuïée sur des fondemens inébranlables, & qui devoit demeurer en son entier. La troisieme, que ces memes propositions ne touchoient point du tout la maniere de la grace, & que tout cela avoit esté bien & dûement examiné.

Le mesme P. Reginald que j'allai voir le mercredi 4 à la Minerve, me dit qu'il y en avoit eu quelques-uns qui luy avoient dit que tout ce qu'on avoit dit de cette Bulle, n'estoit que des bruits en l'air, *delle fursenterie, &c.*

Le mesme jour le P. Guérin m'avertit que M. Guelfier luy avoit dit de me dire qu'il avoit ouï dire à plusieurs personnes que j'avois dit qu'il falloit un Concile general pour juger de ces propositions. C'estoit encore une chose dont je n'avois nullement parlé.

Le jeudi 5 le Sacristain des Minimes me dit que M. Hallier & ses Collegues avoient la harangue au Pape de M. l'Abbé de Vakroissant; c'estoit une chose de laquelle nous ne nous cachions nullement ny à eux, ny à personne, non plus que de tout le reste. Et une autre personne me dit ce jour-là mesme que M. Albizzi avoit révoqué l'ordre qu'il avoit donné à la Stampe Apostolique de tenir cette Bulle imprimée & toute prestée.

Après que nous eumes accompagné M. l'Ambassadeur à son audience ordinaire le vendredi 6, nous allâmes voir le Maître du sacré Palais, qui nous congratula beaucoup de la force & modestie avec laquelle ce bon Religieux disoit que nous avions parlé. Il nous entretint avec une grande devotioû & humilité, & persuadé comme il estoit des veritez saintes que nous avions defenduës, & de la justice du reste de nos demandes, il nous comparoit de ce que nous n'obtenions pas tout ce que nous demandions. Il dit plusieurs fois sur tout cela ne s'osant pas ouvrir davantage; *captivantes intellectum, captivantes intellectum*: Qu'il falloit adorer la providence de Dieu qui permettoit par ses jugemens secrets & pour ses fins cachées que nous souffrissions ces traitemens.

Après un assez long entretien que nous eumes avec luy, un peu apres que nous nous fumes levés pour nous retirer, il fit une action d'une tendresse extraordinaire pour nous. Il se mit à deux genoux en terre pour embrasser les nostres, disant qu'il nous reconnoissoit pour ses Maîtres & pour les veritables defenseurs de la foy Catholique. Le P. Desmares qu'il vouloit embrasser le premier se mit en mesme temps aussi à genoux comme luy, & avec le P. Desmares un autre de nos Collegues. De quoy m'estant trouvé surpris je me prosternai aussi

vers

vers ce bon Religieux pour l'embrasser, mais pour le relever aussi comme je fis; & ceux de mes Collègues qui s'étoient mis à genoux comme luy le releverent en mesme temps. Enfin apres quelques autres paroles que nous adjoutâmes debout d'une mutuelle cordialité & defférence, nous nous séparâmes.

Nous allâmes sur le soir le P. Desmares & moy chez Monsieur l'Ambassadeur. Apres que le P. Desmares luy eut rendu une lettre qu'il avoit receuë pour luy de M. de Liencourt, je luy dis que les Festes estoient passées, luy signifiait par-là que nous avions attendu ce terme pour sçavoir ce que le Pape auroit ordonné touchant la permission que nous avions demandée d'imprimer nos écritures. M. l'Ambassadeur me répondit que les Festes n'étoient pas encore passées, qu'elles dureroient encore quinze jours. Que le Pape ne luy avoit le matin parlé de nos affaires ny en bien ny en mal, qu'il s'y estoit bien attendu, & que mesme M. Hallier & M. Lagault l'estoient allez voir le matin avant son audience, pour le supplier de demander au Pape s'il ne plaisoit pas à sa Sainteté de faire quelque Decret pour mettre fin à cette affaire avant les chaleurs; qu'elles s'approchoient bien fort, qu'ils avoient envie de s'en retourner avant qu'elles fussent tout à fait venus; mais qu'il leur avoit dit que ce seroit en vain que l'on parleroit au Pape ce jour-là de cette affaire, & qu'en effet il n'en avoit point parlé. Le P. Desmares demeura tout interdit de l'étonnement que luy donna cette demande que ces Docteurs-là avoient eu le front & la confiance de prier M. l'Ambassadeur de faire au Pape pour eux, de mettre fin à une affaire avant qu'on eust fait les premières démarches nécessaires pour l'examiner; & il représenta, mais puissamment, à M. l'Ambassadeur combien cette demande estoit peu sensée & peu raisonnable. M. l'Ambassadeur luy répondit que ces Docteurs n'étoient pas obligés de faire nos affaires, ny de parler selon nos desseins & nos desirs. Je dis à M. l'Ambassadeur qu'à la vérité ils n'y estoient pas obligés; mais que s'ils en avoient d'extravagans & de tout à fait injustes & ridicules, nous estions nous en droit de faire observer combien les leur estoient peu supportables & indignes de gens d'honneur & de probité. Nous discourûmes assez amplement du fond de l'affaire & des faussetés & inutilitez de leurs écritures, & nous passâmes encore à la permission que nous avions demandée d'imprimer les nôtres. M. l'Ambassadeur nous dit qu'il avoit trouvé le Pape fort peu disposé de nous donner cette permission, & qu'il croioit qu'il faudroit nous résoudre à faire copier à la main tout ce que nous voudrions leur donner. Mais je luy dis que si

l'on nous obligeoit à cela, ce seroit encore un autre rigueur qu'on nous tiendroit qui serviroit à peu de chose, parce que quand elles ne seroient point imprimées à Rome, elles ne laisseroient pas assurément de l'estre en France, dans l'obligation que nous avions de les envoie aux Evêques qui nous avoient députés, dans la curiosité que beaucoup d'autres personnes qui s'intéressoient aussi dans cette cause, auroient de les voir, & dans la facilité assez grande qu'on y avoit d'imprimer tout ce qu'on vouloit. M. l'Ambassadeur répondit à tout cela que le Pape estoit bien difficile là-dessus, & qu'il avoit mesme defendu il n'y avoit pas long temps d'imprimer les premières décisions de la Rotte, parce que l'on en voyoit apres quelquefois de contraires, & que cela rendoit ce Tribunal ridicule. Je repliquai à M. l'Ambassadeur que c'estoit là une bonne raison pour ce fait-là, mais qu'elle ne valoit rien pour nostre affaire, parce que toutes choses estoient différencées; & de plus que je ne croiois pas qu'il y en eust aucune autre qui deust empêcher l'enterinement de nostre demande. Nous retombâmes de nouveau sur les faussetés qui se trouvoient dans les écritures de nos adversaires, & sur la sincérité des nôtres. M. l'Ambassadeur nous dit que nous les verrions à Tivoli où il vouloit nous tenir deux ou trois jours, apres qu'il y auroit receu des parentes de M. le C. Mazarin qui se préparoient à partir pour France dans peu de jours.

Je n'ay point voulu mesler dans le récit des choses que nous avions dites avec M. l'Ambassadeur sur nostre affaire, la raison qu'il avoit de croire qu'il ne pourroit pas en parler au Pape dans son audience; c'est à sçavoir, qu'il y avoit pres de quinze jours que sa Sainteté ne s'estoit appliquée & ne pensoit encore qu'à une affaire des plus considerables pour sa famille, qui estoit le mariage de la fille du Prince Justinien avec M. l'Abbé Barberin. M. le C. Barberin estoit demeuré avec le Pape la veille de l'audience de M. l'Ambassadeur à l'issuë de la Congregation du S. Office pour s'en entretenir encore avec sa Sainteté; & c'estoit une affaire qui outre l'importance dont le Pape l'avoit toujours estimée en elle mesme pour ses intérêts & pour ceux de sa maison, aiant esté envisagée de loin par sa Sainteté, la remplissoit d'autant plus, qu'elle s'approchoit plus de sa conclusion; De sorte qu'il y avoit peu d'apparence de tenir à sa Sainteté d'autres discours que de congratulation sur une si bonne affaire dans le branle où elle estoit.

J'appris d'une autre personne les articles de ce mariage par un billet qu'il m'en envoya portant ces termes.

1, La dote de cent mille seldus

Xxx

Qu

Que la dot de la future épouse seroit de cent mil escus.

2, *La restitution delle nullità.*

Et qu'on restitueroit à Messieurs les Barberins les amendes auxquelles ils avoient esté condamnés, qui estoient estimées à cent quatre-vingts mil escus.

3, *La restitutione dei casali e frutti dovuti.*

Qu'on leur restitueroit aussi leurs metairies & leurs revenus qui en estoient échus, ce qui valoit deux cents mil escus.

4, *La translatione delle Abbadi.*

Que toutes les Abbayes que cet Abbé possédoit, seroient conférées à son frere aîné le Prince Préfet, qui luy cedoit par ce moien son droit d'ainesse.

5, *La convocatione delle gratie dubie concessi da Urbano & susseguenti.*

La confirmation de toutes les graces douteuses que le Pape Urbain leur avoit faites, & dont le Pape Innocent leur avoit suspendu la possession & la jouissance.

6, *La restitutione della Prefettura.*

Que la Prefecture de Rome que le Pape leur vouloit ôter, leur seroit aussi renduë.

7, *Il Cardinalato.*

Et qu'il donneroit avec ses Abbayes un chapeau de Cardinal au frere aîné de cet Abbé.

Nous allâmes voir le samedi 7 apres-dîner M. le C. Barberin en partie pour le faire saluer par M. Manesier qui n'avoit point encore veu son Eminence.

Le dimanche 8 au matin M. le Sous-bibliothécaire du Vatican nous pria de luy prêter un exemplaire de tous nos écrits, afin qu'il en fît faire une copie qu'il vouloit mettre dans cette Bibliothèque. Et je vis le P. Ubalдино sur les differens bruits qui couraient de la disposition de cette Bulle de laquelle il avoit toujours creu le Pape si éloigné. Il me dit qu'il avoit bien ouï parler de cette Bulle, mais qu'il croyoit que tout cela n'auroit point de suite, parce que *ogni piccola cosa bastava per fermare il Papa*, parce que la moindre chose estoit capable d'arrester le Pape. Je luy prestai une copie de la harangue de M. l'Abbé de Valcroissant afin qu'il la vît.

Je ne sçai bonnement ce que nous fîmes l'apres-dînée de ce jour-là, & le lendemain matin, mais je sçai bien que je negligai de le marquer, parce que comme nous avions fait assez peu de chose cette semaine-là, & que comme nous en avions assez peu écrit en France le lundi 9 apres-dîner à l'égard de ce que nous avions fait les ordinaires précédens; la publication de la Bulle contre les propositions dont nous apprîmes les premières nouvelles sur le soir apres toutes nos lettres écrites & tout

à fait inespérément, nous aiant fait aussi-tôt connoître que cette affaire estoit à son terme, me fit negligier de marquer ce que nous avions pu apprendre depuis la veille à midi, & retenir les lettres que nous avions écrites l'apres-dînée pour n'en envoyer qu'une en leur place, par laquelle nous mandions cette nouvelle si surprenante & si impreveuë. Je ne puis mieux représenter comme la chose se passa à nostre égard, qu'en insérant icy cette lettre. La voicy.

MESSEIGNEURS,

Depuis toutes nos lettres écrites, environ sur les sept heures & trois quarts du soir, on nous est venu donner avis qu'il y avoit une Bulle affichée par laquelle les propositions estoient condamnées. Aussi-tôt nous avons envoié un homme en diligence pour voir si cela estoit, & peu apres nous y sommes allés nous mesmes pour ne nous en fier qu'à nos yeux. Nous avons trouvé un Ecclesiastique de nos amis au bas de nostre rue qui nous a dit qu'il avoit veu cette Bulle écrite à la main affichée à la Chancellerie, & que les propositions y estoient condamnées comme impies & herétiques sans aucune distinction de sens, & sans qu'il soit fait dans tout cet écrit aucunement mention de S. Augustin. Nous avons continué nostre chemin avec cet ami, pour estre nous mesmes les témoins de ce qu'il nous disoit, & nous avons trouvé par le chemin l'homme que nous y avions envoié, qui nous a confirmé ce que cet ami nous avoit dit, & qui avoit pris mesme les qualifications de chaque proposition qui estoient portées par cet écrit. Nous l'avons fait rebrouiller chemin, afin que s'il y avoit moien, cet ami & cet homme prissent copie de tout cet écrit pour vous l'envoyer dès ce soir, sans que l'on nous y vîst nous mesmes. Nous avons porté de l'encre, du papier, & de la bougie avec nous. Quand nous avons esté pres de la Chancellerie, nous y avons envoié cet ami & cet homme, & nous avons fait arrester le carosse en un endroit un peu éloigné, & nous avons attendu dedans. Ils sont revenus incontinent nous dire qu'ils étoient arrivés & y avoient veu en avoir esté arraché. Nous avons fait toucher jusques à S. Pierre. L'écrit y estoit encore affiché. Mais en mesme temps que nous y sommes arrivés, il y arivoit aussi deux hommes qui n'ont pas voulu en laisser rien lire, mais qui se sont mis en devoir de l'arracher. Il n'y avoit eu que nostre ami & nostre homme qui s'en estoient approchés, & un estafier qui y avoit apporté la bougie qu'il avoit allumée dans une boutique voisine. L'ami est venu à nous, qui nous a dit que c'estoit des

Sbirres

» Sbirres qui arrachioient cet écrit, parce qu'il
 » avoit veu un silet dans la poche de l'un, & que
 » l'autre avoit une lanterne fourde défenduë, qui
 » font des choses qu'il n'est pas permis de por-
 » ter en cette ville, qu'à ces sortes de personnes
 » privilégiées. Nous avons demandé à nostre
 » Estantier, s'il ne connoissoit point les gens qui
 » arrachioient cet écrit, & il nous a dit que c'es-
 » toit un Sbirre & un Notaire du S. Office. Nous
 » luy avons demandé s'il sçavoit leurs noms? Il
 » nous a répondu qu'il ne les connoissoit que de
 » veüe, & pour les avoir veus diverses fois & en
 » plusieurs rencontres dans la maison du S. Offi-
 » ce comme en estant des Officiers. Voilà, Mes-
 » seigneurs, comme la chose s'est passée ce soir:
 » nous nous sommes estimés obligés de vous
 » la mander exactement, afin que vous y ayez
 » tel égard que vous trouverez à propos.
 » Nous ne sçavons point si cet écrit a esté affi-
 » ché par ordre du Pape, mais nous ne pou-
 » vons douter qu'il n'ait esté affiché par les
 » Officiers du S. Office. L'affaire s'éclaircira
 » entre cy & huit jours. Cependant nous de-
 » meurons,

MESSEIGNEURS,

*Vos très-humbles & très-
 obéissans serviteurs,
 Ainsi signé,
 De Saint-Amour,
 N. Manesier.*

*A Rome ce lundi
 9 de Juin 1653 à
 onze heures &
 demi du jour.*

Nous emploïâmes tout le mardi à visiter
 sutant de nos amis que nous pûmes, pour
 nous informer de la verité de cette Bulle, &
 pour trouver quelqu'un qui en eust copie
 pour voir ce que c'estoit. Nous trouvâmes
 assez de monde qui nous dit que la chose estoit,
 qu'il n'en falloit point douter; mais nous ne
 trouvâmes personne qui pût nous en donner
 copie, ny qui l'eust veüe mesme assez exacte-
 ment pour nous dire assurément ce que c'es-
 toit. Nous jugeâmes le soir entre nous, que
 quoy que ce pût estre c'estoit une affaire finie
 que la nostre, & que nous n'avions point d'au-
 tre résolution à prendre sur cette rencon-
 tre, sinon de nous en aller le plus prompte-
 ment que nous pourrions pour prévenir les
 chaleurs, & de prendre avant partir congé
 des personnes auxquelles nous estions redeva-
 bles de cette civilité.

Nous allâmes le mercredi 11 au matin nous
 en acquitter envers Messieurs les Cardinaux
 Barberin & Pamphile que nous rencon-
 trâmes. Nous allâmes rendre le mesme de-
 voir l'après-dînée à M. l'Ambassadeur & le
 supplier de dire au Pape aux premieres Ves-
 pres de la Feste-Dieu où nous l'allions accom-

pagner, ou bien le lendemain à la Messe, le
 dessein que nous avions de nous en retourner
 promptement en France devant les chaleurs;
 & le desir que nous avions de recevoir avant
 partir la benediction de sa Sainteté. M. l'Amba-
 assadeur agreea nostre priere, & il nous promit
 qu'assurément il ne manqueroit pas de
 dire au Pape nostre dessein dans quelque en-
 tre-temps de l'une de ces deux ceremonies.

Il ne luy en parla pas à celle des Vespres;
 mais quand nous retournâmes le lendemain
 matin pour l'accompagner encore à la Messe à
 Saint Pierre, il nous dit qu'il ne reviendrait
 point au logis qu'il ne luy en eust parlé, & que
 je pouvois en assurance retourner le voir apres-
 dîner pour apprendre des nouvelles de ce que
 le Pape luy auroit dit. J'y retournay donc, &
 M. l'Ambassadeur me dit d'un air le plus gay
 & le plus content du monde, que si-toit qu'il
 avoit eu dit au Pape le dessein que nous avions
 de nous en retourner promptement en Fran-
 ce, & de prendre auparavant congé de sa
 Sainteté, le Pape s'en estoit réjoui, & luy
 avoit dit que nous ne manquions pas de
 nous trouver le lendemain à son antichambre;
 & que quelque autre affaire qui pût luy sur-
 venir, il nous feroit appeler les premiers
 pour nous donner audience si-toit que sa Mes-
 se feroit dite. Je fis nos très-humbles remer-
 cimens à M. l'Ambassadeur du soin qu'il avoit
 eu de nous, & je luy dis que nous ne manque-
 rions pas de nous trouver le lendemain à l'an-
 tichambre du Pape, suivant l'ordre qu'il nous
 marquoit.

Je revins au logis rapporter à mes Collegues
 la réponse si obligee que M. l'Ambassadeur
 venoit de me faire; & cet excès de démonstra-
 tion de bienveillance de la part du Pape apres
 la condamnation qu'il venoit de prononcer
 nonobstant toutes les remonstrances que nous
 luy avions faites pour l'en empêcher, leur
 donna du soupçon & de la défiance que ces
 carelles & ces civilités extraordinaires ne sus-
 sent affectées pour nous attirer honneste-
 ment chez le Pape, afin quand nous y se-
 rions de nous obliger à souscrire à cette con-
 damnation.

Comme j'esçavois ce qui s'estoit dit dans ce
 dernier Consistoire du 26 de May entre M. le
 C. Ghiggi & cet autre Cardinal qui luy avoit
 demandé si l'on nous feroit souscrire à cette
 condamnation, & auquel M. le C. Ghiggi
 avoit répondu qu'on n'y obligeoit jamais que
 ceux qui avoient soutenu les propositions con-
 damnées, & que nous n'avions point soutenu
 celles qui l'estoient par cette Bulle; je dis à
 mes Collegues, qu'ils ne devoient point du-
 tout avoir la défiance & l'apprehension qu'ils
 avoient, parce que j'estois assuré qu'on ne pen-

soit à rien moins qu'à ce qu'ils craignoient, Mais comme ils me demandèrent comment j'en estois assuré, & que je ne pouvois encore leur dire comment je l'estois, à cause du secret auquel je m'estois obligé, & qui m'estoit inviolable quand il s'y sult agy de ma vie, je me contentay de leur dire que je l'estois, & que ne pouvant pas leur dire comment, je n'empêchois pas qu'ils n'agissent & ne prisent leurs résolutions, comme si je n'en avois nulle certitude & nulle connoissance même.

Outre cette raison du secret qui m'obligeoit de leur parler de la sorte, je ne laissois pas au fond de considérer en moy même les déguisemens dont les hommes se servent quelquefois dans les occasions où l'on croit qu'ils parlent le plus franchement, & les changemens aussi, qui arrivent dans les résolutions les plus assurées. De sorte que je fus bien-aysé qu'ils délibérassent, & de délibérer aussi avec eux de ce que nous avions à faire, comme si je n'eusse eu nulle lumière de ce qui s'estoit dit entre ces deux Cardinaux, & comme le contant tout à fait pour rien.

Ayant donc supposé la chose au pis, & comme nostre souscription à la condamnation de ces propositions nous devant estre demandée le lendemain: Nous nous résolûmes en ce cas avec un consentement aussi unanime qu'il en fut jamais, de ne rien faire qui sult indigne de la qualité que nous avions par la miséricorde de Dieu, de véritables disciples de S. Augustin & de tres humbles enfans de l'Eglise.

Il n'avoit encore paru dans Rome aucune copie de la Bulle, au moins qui sult venué jusqu'à nous, & nous ne savions point du tout ce qu'elle portoit, ny si c'estoit les propositions équivoques de M. Cornet, ou celles que nous avions présentées au Pape pour en ôter les equivoques & les mauvais sens, qui y sullen condamnées: mais supposant que ce n'estoit que celles de M. Cornet, & non pas les nostres qui l'avoient esté, nous résolûmes de souscrire à leur condamnation, mais avec les conditions & circonspctions que je vais dire; & qui pourront faire juger aux Lecteurs ce que nous eussions fait, si c'eust esté les nostres que nous y eussions trouvé condamnées.

Nous résolûmes premierement que si on vous demandoit nostre souscription à la condamnation de celles de M. Cornet, nous nous excuserions de la donner, en disant qu'estans envoiés par des Eveques de France, nous ne pouvions agir que conformément aux pouvoirs qu'ils nous avoient donné, & qu'ils nous en avoient bien donné un de poursuivre l'établissement d'une Congregation solennelle pour la discussion des disputes qui estoient

entre les Catholiques sur le sujet de ces matieres, & ce par tous les moyens équitables que nous y trouverions les plus propres; mais qu'ils ne nous en avoient donné aucun de faire aucune souscription de cette qualité là.

2. Que si l'on nous disoit que si ces Eveques estoient eux mêmes à Rome, on les obligerait à souscrire; & qu'ainsi on nous y obligerait parce que nous eltions leurs députés, & que nous les representations: Nous répondrions que s'ils y estoient ils en feroient ce que bon leur sembleroit; mais que n'estant que leurs députés, nous ne pouvions pas passer leurs ordres, ny faire aucune chose dont ils ne nous eussent point donné de pouvoir.

3. Que si on nous y vouloit obliger, non pas comme leurs députés; mais pour ce qui regardoit nos personnes particulieres: Nous répondrions que nous n'avions point à Rome d'autre estat que celui de députés, & qu'on ne pouvoit pas séparer cette qualité, ny en faire abstraction de nos personnes, ny par conséquent considérer nos personnes autrement.

4. Que si l'on nous disoit que le Pape vouloit estre obéi, & ne pourroit pas souffrir davantage toutes ces difficultez & distinctions, qui ne seroient qu'autant de violemens & d'infractions du respect qui luy estoit deu: Nous répondrions que ce respect & l'affection que nous confessions luy devoir, ne nous pouvoient pas ôter le droit que nous avions de demeurer dans les bornes de la commission qui nous avoit esté donnée. Mais en cinquième lieu qu'après tout, si nous voyions qu'on ne cedast point à nos tres humbles remontrances, & qu'on voulust absolument que nous souscrivissions, ou que si nous ne le faisons, nous nous apperceussions qu'on sult en disposition de nous faire quelque violence; pour lors, nous nous résoudrions de souscrire à la condamnation des propositions de M. Cornet; mais en exceptant & mettant à couvert expressement par nostre souscription *la grace de Jesus Christ efficace par elle même, nécessaire à toutes les actions de pieté, & la doctrine de S. Augustin, auxquelles le Pape nous avoit remuigné plusieurs fois ne vouloir faire aucun préjudice.*

Nous dressâmes & signâmes un écrit de cette resolution le vendredy 13 de Juin fut les huit heures du matin, avant que de partir du logis pour aller à l'antichambre du Pape; & parce que nous considérions qu'il se pourroit même faire qu'on ne se contenteroit pas de nostre souscription avec cette clause, & qu'on vous la demanderoit pure & simple; nous nous résolûmes de souscrire plutôt les dernières extremitez que de nela point apposer; parce que nous la croyions, non seulement de justice, mais aussi de nécessité, aussi bien que de

la fidelité & de la charité que nous devons au Chef de l'Eglise pour le soutenir, & pour empêcher que ceux à qui il avoit accordé la condamnation de ces propositions, n'en abusassent & ne pussent dire qu'en la faisant il s'estoit précipité dans l'erreur en condamnant ou cette grace efficace, ou la doctrine de ce Saint Pere sur ce sujet, qui n'est que la même chose que cette grace.

Mais parce que nous n'étions pas assurez ny qu'on prist nos raisons dans cette veüe simple & candide, ny de revenir coucher à nostre logis si on les prenoit autrement; nous adjoutâmes à nostre écrit une Lettre par laquelle nous mandions en France, que si nous étions retenus par les Officiers du Pape, nous ne le ferions que pour ce sujet. Nous confîâmes cet écrit & cette Lettre à un Abbé de nos amis, que nous priaâmes d'envoyer l'un & l'autre en France le lundy suivant s'il n'avoit plus de nos nouvelles auparavant.

La lettre s'est perdue; mais voicy la copie de l'écrit dont l'original m'est resté entre les mains, & que j'ay rapporté de Rome.

Ecrit par nous signé avant que d'aller prendre congé du Pape.

Après la publication du Decret du Pape contre les cinq propositions, n'ayans plus d'esperance d'obtenir de la Sainteté dans l'estat où nous voyons les choses la Congregation solennelle & réglée que nous avons demandée & pour suivie l'espace de deux ans comme tres nécessaire en cette conjoncture pour l'entier éclaircissement des matieres controversées entre les disciples de S. Augustin d'une part, & ceux de Molina de l'autre, & pour décider clairement & formellement les points capitaux de la controverse qui est entr'eux, nous avons jugé que nous n'avions plus autre chose à faire qu'à nous disposer de retourner en France. Et avant toutes choses nous avons crû que nous devons prendre congé du Pape, & recevoir sa benediction. Mais considerans qu'il pourroit arriver que sa Sainteté fust portée à nous de mander de souscrire à son nouveau Decret, dont nous n'avons pû rien apprendre depuis le jour qu'il fut affiché manuscrit sur les sept heures du soir, & détaché une heure apres ou environ par les Officiers du Saint Office, si non qu'il condamne les cinq propositions équivoques & generales malicieusement fabriquées & produites par les Molinistes pour détruire la doctrine de S. Augustin touchant la grace efficace par elle même: Il nous a semblé devant Dieu que nous ne devons pas souscrire à la condamnation de ces propositions, sans excepter le sens de la grace efficace par elle

même & la doctrine de S. Augustin, que les ennemis de l'une & de l'autre ont eu dessein d'ancantir en obtenant cette condamnation. C'est pourquoy afin de leur ôter tout sujet de dire que ces propositions ont esté jugées fausses & erronnées dans le sens particulier qui renferme la doctrine orthodoxe de ce Saint Pere, selon lequel nous les avons expliquées & soutenues devant le Pape, nous avons résolu de ne souscrire à cette condamnation si nostre Saint Pere nous le demande, qu'avec cette clause:

Propositiones ab Innocentio Papâ X damnatas, nos etiam iterum damnamus, ut semper antea damnatum, salva tamen gratia Christi per seipsam efficace ad singulos peccatis alius necessaria, tum doctrina Sancti Augustini, quibus nolle se prejudicium ullum afferre summus Pontifex multoties testatus est.

Nous avons écrit & signé cette resolution avant que de sortir du logis pour aller prendre congé du Pape. Nous esperons de la bonté de nostre Sauveur qui nous a mérité par sa mort cette grace efficace & victorieuse, pour la défense de la quelle nous sommes obligés d'employer nos loins, nos peines, & nos vies, qu'il nous donnera par cette même grace les forces nécessaires pour luy rendre sincèrement le témoignage que nous luy devons en cette occasion. Fait à Rome le 13 de Juin 1653. à huit heures du matin. Ainsi signé: De Lalane Abbé de Valcroissant, Docteur Prestre de l'Oratoire. De Saint Amour, Manellier, Angren.

Nous partîmes de chez nous en cette disposition pour aller à l'antichambre du Pape; mais nous y trouvâmes toutes choses autrement que nous ne les avions appréhendées; & mes Collegues raisonnèrent à la fin, que ce que je leur en avois dit d'abord estoit tout à fait veritable.

J'avois fait une Relation assez exacte du detail de ce qui se passa dans l'audience que le Pape nous donna ce jour là, dans laquelle nous fûmes extraordinairement bien traittez & satisfaits de sa Sainteté pour les choses qu'elle nous dit avec la dernière confiance & bienveillance. J'ay encore la memoire fort fraîche des principales; mais en attendant que j'en puisse trouver ma Relation que j'ay égarée, je ne diray icy que ce que nous en écrivîmes à Messieurs nos Evêques dans une lettre que nous resîmes deux fois, parce que n'ayant pas eu d'abord assez de temps pour mettre dans leur jour les raisons qui faisoient voir que la Constitution ne donnoit aucune atteinte à la doctrine de S. Augustin & de la grace efficace par elle même, nous les étendîmes plus au

long dans une autre copie que nous envoiâmes aussi aux mêmes Evêques étant déjà hors de Rome : De sorte qu'il ne faut pas s'étonner, s'il se trouve des copies différentes de cette même lettre. La voyez selon la dernière forme que nous luy donnâmes.

” **M**ESSEIGNEURS,

” Nous vous écrivîmes lundi dernier ce que nous avions appris de la publication d'un Decret sur les cinq propositions. Nous reconnûmes mardi qu'il avoit esté affiché par l'ordre du Pape : c'est pourquoy ne voulant pas d'apparence que sa Sainteté après cela voulast juger au fond sur les sens contestez des propositions, nous résolûmes de retourner en France sans aucun retardement afin de prévenir les grandes chaleurs de l'Esté. Mercredi nous prîmes congé de Messieurs les Cardinaux Barberin & Pamphile. Vendredi nous allâmes à l'audience ce du Pape pour recevoir sa benediction. Sa Sainteté nous fit appeller les premiers incontinent après sa Messe. Nous luy disîmes qu'ayant appris qu'il y avoit un Decret publié sur les propositions à l'occasion desquelles nous avions esté envoié icy, nous venions recevoir sa benediction avant que de partir.

” Sa Sainteté nous répondit qu'après avoir fait examiner ces propositions par des Theologiens qu'elle avoit assemblez, & y avoir apporté d'autres diligences, elle avoit jugé expedient de les decider en la maniere qu'elle avoit fait : Qu'au reste elle estoit tres edifiée de nostre conduite & de nostre foy de proceder : Qu'elle avoit en une grande satisfaction de nous entendre dans l'audience publique que qu'elle nous avoit donnée ; & elle nous honnora de cette approbation particuliere, que nous avions parlé avec vigueur, avec modestie, avec prudence & avec doctrine, ce furent les propres paroles du Pape, *ho habuito gran soddisfazione del vigore, della modestia, prudenza, e dottrina colla quale havete parlato.*

” Sa Sainteté nous parla apres des sentimens qu'elle avoit pour la France, de l'estime qu'elle faisoit de ce Royaume, & particulièrement du Clergé ; du déplaisir qu'elle ressentoit des guerres & des troubles qui l'avoient agitée ces dernieres années ; & nous témoigna beaucoup de desir de voir tout pacifié au dedans & au dehors de l'Estat.

” Ce discours ayant duré assez long temps, sa Sainteté nous parla encore de l'examen des cinq propositions, & nous dit : Qu'elle avoit fait faire plusieurs Congregations en sa presence, où elle avoit apporté une grande attention sans s'ennuyer par la longueur du temps qu'elles avoient duré ; & quant à la nostre, qu'elle n'en avoit pu laisser tomber une parole à terre, & qu'elle y avoit

esté si attentive, qu'elle nous redroût bien de peins en peins ce que nous luy avions representé ; Enfin que nous avions parlé formellement & fort libéralement ; & persuadé ce que nous avions avancé de bonnes raisons. Les paroles de sa Sainteté furent : Direi cosa per cosa tutto ciò che havete proposto, voi (en s'adressant à M. l'Abbé de Valcroissant) così dottamente, & voi (ens'adressant au P. Desmares) così elegantemente & con buona ragione persuaso.

Nous prîmes occasion de dire à sa Sainteté, que nous ne croyions pas qu'elle eust voulu par le Decret qui avoit paru, faire aucun préjudice à la grace efficace par elle même nécessaire à toute action de piété, ny à la doctrine de S. Augustin. Sa Sainteté, Messieurs, estoit si éloignée de cette pensée, qu'elle nous répondit avec étonnement que cela estoit hors de tout doute ; ses paroles furent : O questo è certo : Que la doctrine de S. Augustin avoit esté trop approuvée dans l'Eglise pour pouvoir estre blâmée : Que quant à la maniere de la grace avoit esté agitée l'espace de dix ans sous Clement VIII & Paul V, elle n'avoit pas voulu l'examiner ny la discuter de nouveau en cette rencontre. En suite sa Sainteté nous demanda si nous avions veu le Decret sur les cinq propositions ? Nous luy répondîmes que non. Elle nous dit en substance ce qu'il contenoit, & nous remarqua qu'elle n'avoit pas mis à la fin ces mots ordinaires ; *De plenitudine potestatis.* Et indignationem Beatorum Apostolorum Petri & Pauli se noverit incursum, & autres semblables par lesquels on a coutume de conclure les Bulles. Elle ajouta aussi qu'elle en avoit envoyé copie au Roy & aux Evêques de France. Nous demandâmes à sa Sainteté des Indulgences, & elle nous en donna avec une largesse extraordinaire, nous disant entr'autres raisons, qu'estans venus à Rome pour une affaire si sainte & si importante, elle nous accordoit volontiers toutes les Indulgences que nous luy demandions. Et ainsi nous nous retirâmes en souhaitant à nostre Saint Pere toute sorte de prospérité, & luy témoignâmes qu'avec la grace de Dieu nous vivrions tousjours tres attachés au S. Siege & à la doctrine de S. Augustin, comme étoit celle du S. Siege même, & qu'elle nous seroit tousjours aussi chere que la prunelle de nos yeux. Ce furent les termes avec lesquels nous prîmes congé de sa Sainteté, & qu'elle honnora de son approbation & des témoignages de sa bienveillance.

Voilà, Messieurs, en abrégé ce que sa Sainteté nous dit en cette audience qui dura une heure & demie, & dans laquelle sa Sainteté ne nous laissa point à genoux, mais nous fit lever un moment apres que nous eûmes commencé de luy parler, & nous traita dans

" tout le reste avec une bonté particulière. Cet-
 " te déclaration de sa Sainteté nous a paru si im-
 " portante & si contraire au dessein de nos ad-
 " versaires, que pour user de précaution contre
 " les efforts que nous avons appréhendé qu'ils
 " employassent peut-être quelque jour pour la
 " faire revoquer en doute, nous avons pris soin
 " d'en faire un rapport tres exact à toutes les per-
 " sonnes dont nous avons pu prendre congé de-
 " puis ce temps-là, afin que la chose se rendist
 " publique avant nostre départ, & que nos ad-
 " versaires mesme se pussent convaincre de la ve-
 " rité de tout ce que nous disions qui s'estoit
 " passé en cette audience, puisque nous n'au-
 " rions pas esté si temeraires ny si impudens que
 " de publier icy à la veüe de sa Sainteté une de-
 " claration si considerable si elle n'estoit tres cer-
 " taine. En effet, Messieurs, il n'y a per-
 " sonne en cette ville qui ait ouï parler de nostre
 " affaire, qui ne sçache à présent cette déclara-
 " tion de sa Sainteté; elle y a fait autant d'éclat
 " que le decret, & elle a donné autant de joïe
 " à tous les disciples de S. Augustin qui sont icy
 " en grand nombre, que nos adversaires en ont
 " témoigné de la Constitution qui a paru.

" En prenant hier congé de M. l'Ambassadeur,
 " il nous dit qu'il sçavoit déjà tout ce qui s'estoit
 " passé en cette audience, & nous en dit les par-
 " ticuliaritez que nous vous mandons, & adjou-
 " ta, que sa Sainteté dans toutes les occasions qu'elle
 " luy avoit parlé de cette affaire, luy avoit tou-
 " jours déclaré qu'elle ne vouloit point toucher à la
 " grace efficace, ny faire aucun prejudice à la do-
 " cttrine de S. Augustin, & mesme de S. Thomas,
 " & qu'il en écrivoit aussi à la Cour par ces ter-
 " mes.

" Vous voyez, Messieurs, par les choses
 " que le Pape nous a dites en cette audience, &
 " par la Relation que nous vous avons envoyée
 " de ce que nous luy dismes lorsque nous fusmes
 " ouïs publiquement, que les cinq propositions
 " ne sont condamnées qu'à cause du mauvais
 " sens qu'on leur peut donner, dans lequel nous
 " les avons nous mesmes toujours condamnées,
 " & que le sens dans lequel nous avons dit que
 " nous les entendions & défendions, ou plustost
 " que les propositions particulieres que nous
 " avons présentées à sa Sainteté, & soutenues
 " devant elle comme tres Catholiques, non seu-
 " lement ne reçoivent aucun prejudice, mais
 " doivent mesme passer pour approuvées de sa
 " Sainteté, comme il se voit par les raisons qui
 " suivent.

" La premiere raison, Messieurs, est parce
 " que nous avons déclaré à sa Sainteté publique-
 " ment de vive voix & par écrit, que nous & tous
 " les autres disciples & défenseurs de S. Augustin,
 " nous vendrions toujours le sens Catholique des pro-
 " positions, lequel nous luy avons présenté, comme

*contenant la doctrine indubitable de ce grand Do-
 " ctteur de la grace, qui est celle de l'Eglise, jnsqu'à
 " ce que sa Sainteté ait prononcé un jugement expres-
 " & décisif sur le sens particulier que nous soute-
 " nons estre Catholique, par lequel il paraitroit évidem-
 " ment & il soit constant qu'elles aient esté conda-
 " mnées en ce sens là. Ce sont les propres paroles
 " de nostre déclaration que nous vous avons en-
 " voyée il y a déjà pres d'un mois. Proferemus
 " coram ipsa nos & universos Sancti Augustini
 " discipulos ac defensores, pro indubitate tanti Do-
 " ctoris, atque adeo Ecclesie doctrina, prædictis pro-
 " positionibus ut à nobis superius expozita sunt, perpe-
 " tuò defensores, quando de illis expresse ut supra
 " expozita sunt intellectus, prolatum non erit (quod à
 " Sanctitate Vestra postulamus) solenne definiti-
 " vumque judicium, quo nobis aperte constet eui in
 " sensu quem asserimus Catholicum esse damnatum.*

" Ayant donc expliqué à sa Sainteté comme
 " nous entendions ces propositions & comme
 " nous les soutenions, luy ayant fait cette déclara-
 " tion de vive voix dans l'audience publique
 " qu'il luy plut de nous donner, & par l'écrit
 " que nous luy présentâmes dans cette mesme
 " audience, sa Sainteté n'ayant rendu son juge-
 " ment que sur ces propositions en general, qui
 " ne sont rapportées dans la Constitution que
 " dans les mesmes termes generaux qu'elles ont
 " esté dressées en France par nos adversaires, &
 " n'ayant ny exprimé ny marqué en façon quel-
 " conque le sens particulier & unique auquel
 " seul nous les avons réduites & défendues, qui
 " est celuy de la grace efficace par elle mesme,
 " que nous luy avons déclaré en prenant congé
 " d'elle, qui nous seroit toujours aussi cher que
 " la prunelle de nos yeux; c'est une preuve cer-
 " taine qu'elle a approuvé que nous soutenions
 " toujours ce sens, ou plustost les propositions
 " que nous avons réduites à ce sens, comme con-
 " tenant la doctrine formelle & expresse de S.
 " Augustin.

" La seconde raison, Messieurs, est
 " qu'ayant dit & expliqué au Pape ces proposi-
 " tions dans les termes & dans les sens que nous
 " les soutenons; non seulement sa Sainteté n'y
 " a rien repris lorsque nous avons eu l'honneur
 " de luy parler dans l'audience qu'elle nous a
 " donnée avant le Decret, & dans la dernière de-
 " puis le Decret, mais mesme a donné à tout ce
 " que nous avons dit des approbations extraor-
 " dinaires. C'est encore une marque positive
 " que sa Sainteté n'a voulu faire aucun prejudice
 " à ces propositions prises comme nous les avons
 " expliquées, où pour mieux dire, à celles que
 " nous avons présentées exemptes de toute
 " équivoque & de tout peril de mauvais sens,
 " mais qu'au contraire elle les juge tres Catho-
 " liques.

" La troisième raison, Messieurs, qui ne
 " doit "

doit, ce nous semble, laisser aucun doute, est
 que la Sainteté nous a déclaré expressement
 que par ce Decret elle n'avoit voulu faire au-
 cun préjudice à la grace efficace par elle mes-
 me nécessaire à toute action de piété, ny à la
 doctrine de S. Augustin receuë & approuvée
 dans toute l'Eglise. Or les propositions com-
 me nous les avons expliquées ne contiennent
 que le sens de la grace efficace par elle mesme
 nécessaire à toute action de piété, & la do-
 ctrine indubitable de S. Augustin. Sa Sainte-
 té donc n'a fait par sa Constitution, aucun
 préjudice & ne donne aucune atteinte à ces
 propositions réduites à ces sens.

La quatrième raison, Messieurs, est
 que le Pape a esté tellement persuadé, comme
 la Sainteté a daigné nous le témoigner, que
 nous n'avons soutenu devant elle que la grace
 efficace par elle mesme, & la doctrine pure de
 S. Augustin, ainsi que nous le justifiafmes dans
 le discours que nous fîmes en sa presence,
 qu'elle n'a point fait examiner depuis par les
 Consultants si ce que nous avons soutenu &
 expliqué dans nostre discours & déclaré par
 nostre écrit, est formellement la doctrine
 de S. Augustin, estoit veritable; ce qu'elle
 n'auroit pas manqué de faire si elle en avoit
 douté, puisque c'estoit le point particulier de
 la contestation que nous formions contre les
 disciples de Molina. Car nous estions de neu-
 rez d'accord dans cette mesme audience; ainsi
 qu'il a esté toujours déclaré dans tous les
 écrits François publiez & imprimez à Paris
 sur ce sujet avant qu'on eust porté cette affaire
 à Rome, que si on ne consideroit ces proposi-
 tions qu'en general & sans y apporter aucune
 distinction, elles estoient susceptibles de sens
 heretiques, & pouvoient tellement estre con-
 damnées d'heresie dans cette generalité,
 qu'elles ont esté censurées comme telles par
 tous les Disciples de S. Augustin qui en ont
 écrit. Et comme la Sainteté nous donna cette
 audience pour estre informée de la verité de
 nos sentimens par nostre bouche, & par l'écrit
 des distinctions que nous luy presentâmes en
 suite, elle reconnut qu'ils estoient si differens
 des sens heretiques que ces propositions pou-
 voient recevoir en general, & qu'elles se redui-
 soient tellement à la grace efficace par elle
 mesme, qui est la verité Catholique que S.
 Augustin a soutenuë invinciblement au nom
 de toute l'Eglise, qu'elle jugea ne devoir point
 faire assembler de nouveau les Consultants,
 parce qu'elle ne vouloit prononcer que sur ces
 propositions en general, & non sur ce point
 particulier de la grace efficace par elle mesme,
 à quoy toutes les explications Catholiques de
 ces propositions aboutissent comme à leur cen-
 tre, & qui auroit eu besoin d'un long examen

& de plusieurs assemblées & conférences sem-
 blables à celles que firent tenir les deux grands
 Papes Clement VIII, & Paul V, qui vou-
 loient les regler en détail, & qui pour cela les
 firent examiner toutes en particulier dans les
 disputes publiques des deux parties, & en leur
 presence, apres avoir déclaré que la doctrine de
 S. Augustin estoit la regle sur laquelle ils vou-
 loient decider cette dispute & regler leurs juge-
 mens. Et ainsi puisque le Pape a déclaré dans
 sa Constitution, qu'il a fait examiner ces cinq
 propositions par les Consultants, la Censure
 ne tombe que sur ces propositions en general
 que ces Consultants avoient examinées en ge-
 neral, & que nous avons reconnu dès nostre
 premiere & unique audience publique estre
 susceptibles de sens heretiques; & elle ne peut
 tomber sur les explications particulieres que
 nous avons proposées & établies en presence
 de la Sainteté par nostre discours & par nostre
 écrit, puisque la Sainteté mesme les a jugés si
 Catholiques, qu'il ne luy en est resté aucun
 doute, & qu'elle n'a pas fait assembler les Con-
 sulteurs une seule fois pour en avoir leur avis
 comme d'une chose obscure & douteuse, ainsi
 qu'elle avoit fait pour les propositions en gene-
 ral; mais a reconnu par sa propre lumiere qu'el-
 les estoient exemptes de toute Censure; & nous
 l'a mesme assez témoigné dans la dernière au-
 dience qu'il luy a plu nous donner depuis son
 Decret, puisque non seulement elle n'a rien
 repris de tout ce que nous avons dit & soutenu
 en sa presence, mais mesme nous a déclaré,
 ainsi que nous l'avons déjà rapporté, qu'elle
 avoit present dans la memoire tout ce que nous
 avions proposé, & l'a approuvé avec des ter-
 mes aussi avantageux & honorables que nous
 aurions pu esperer. Et ce qui est encore plus,
 elle nous a fait cette declaration si favorable,
 non pas avant son Decret, lorsqu'on pourroit
 dire que la Sainteté n'estoit pas encore pleine-
 ment éclaircie & persuadée de tout, & qu'elle
 ne devoit pas nous decouvrir le secret de ses
 sentimens & de ses intentions, comme tous
 les juges le suppriment d'ordinaire avant
 leurs sentences; mais mesme apres son juge-
 ment & son decret, qui a esté le temps où elle
 a esté entierement libre, & s'est creuë obligée
 de nous les declarer avec toute la sincerité
 d'un Successeur de S. Pierre & d'un Vicaire de
 Jesus-Christ qui est la verité mesme.

Vous voyez, Messieurs, par toutes ces
 considerations que la Censure de la Sainteté ne
 tombe sur les cinq propositions qu'entant
 qu'elles sont considerées selon le mauvais sens
 qu'on leur peut donner, selon lequel il y a
 desja trois ou quatre ans que les Disciples de
 S. Augustin les ont rejetées comme hereti-
 ques aussi fortement que nous l'avons fait dans
 cet

« cet écrit que nous avons présenté au Pape, & distribué en cette ville dès le lendemain de nostre audience à plusieurs de Messieurs les Cardinaux & à d'autres personnes de marque.

« Il nous reste maintenant à vous marquer, Messieurs, d'où il est arrivé qu'on a considéré ces cinq propositions selon le sens heretique pour les condamner en general, que nous croions estre l'un des points des plus importants, & comme le secret de cette affaire. C'est que l'on a fait entendre aux Consulteurs & aux Cardinaux que nous parlions autrement à Rome que l'on ne parloit en France, & qu'il y avoit des personnes qui y soutenoient ces propositions dans ce mauvais sens, & qui publioient en ce point une nouvelle heresie condamnée par le Concile de Trente avec les erreurs de Luther & de Calvin. Monseigneur le C. Rapacciosi que nous visitâmes après nostre audience publique, & qui fut un de ceux à qui nous portâmes nostre écrit de la distinction des sens que nous avions présenté à sa Sainteté, nous dit entre autres choses sur ce sujet *que nos pensées & nos intentions estoient bonnes & loüables; mais que nous avions ce mal-heur que plusieurs personnes qui estoient unies avec nous, soutenoient ces propositions dans les mauvais sens dans lesquels nous avions déclaré les condamner; & qu'il n'au lieu de recevoir de l'appuy de ces personnes, elles nous faisoient grand tort, & seroient cause que ces propositions seroient condamnées: mais que nous aurions cet avantage que cette condamnation ne tomberoit que sur ces personnes, & non pas sur nous.*

« Nous sçavons, Messieurs, que les Docteurs qui sont venus icy contre nous, avoient visité ce celebre Cardinal un ou deux jours auparavant, & nous crûmes avec sujet qu'ils luy avoient persuadé cette fausseté comme une chose constante. Ce qui nous obligea de luy répondre que c'estoit là une imposture & une supposition tres malicieuse dont nos adversaires se vouloient servir pour obtenir la Censure qu'ils poursuivoient; & que nous le pouvions assurer qu'il n'y avoit point de Catholique en France, qui soutinst ces propositions dans un autre sens que dans celui auquel nous les soutenions. Mais cette pensée avoit esté imprimée si avant dans son esprit, comme si c'eust esté une verité certaine, que nous ne crûmes pas l'avoir effacée; quoyque dans nostre entretien qui fut assez long, nous luy eussions fait deux ou trois fois la réponse que nous venons de vous dire. En suite de quoy nous nous propositions de defabuier cet illustre Cardinal, & avec luy plusieurs autres personnes dans les occasions qui s'en seroient présentées, si cette affaire avoit pris un plus long cours, comme

nous croions, & comme presque tout Rome croioit avec nous, qu'elle devoit prendre. Nous esperions encore, Messieurs, de justifier clairement au Pape la fausseté de ce qui fait dans les audiences suivantes que nous nous promettons d'avoir, n'estant plus en peine de le persuader pour ce qui regardoit nos personnes en particulier, depuis que nous luy eussions parlé publiquement en nostre audience, au sortir de laquelle, selon que nous l'avons appris depuis, la Sainteté avoit dit: *Ces Docteurs ne sont pas heretiques comme on me l'a vez témoigné.* Mais nos adversaires qui ne craignoient rien tant que ces audiences, & qui n'ont osé y comparoitre devant nous pour declarer leurs sentimens en détail, comme nous avons fait les nostres avec tant de sincerité & tant de clarté, & pour soutenir en public & devant le Pape les faussetez & les impostures qu'ils répandoient en secret, ont remué tous leurs ressorts, & redoublé toutes leurs poursuites dès lors de cette premiere audience, pour nous ôter le temps & le pouvoir de dissiper toutes ces ombres par la lumiere de la verité.

Voilà, Messieurs, la raison particuliere qui leur a fait souhaiter la prompte publication de ce Decret, & ils ne s'estoient pas contentez d'alleguer cette raison de vive voix en visitant les Consulteurs & les Cardinaux; mais ils l'ont mesme produite dans leurs écritures qui nous sont tombées entre les mains par des rencontres favorables, sans qu'on nous en ait jamais voulu donner aucune communication. Ils s'efforcent dans ces écritures de donner cette mauvaise & fausse impression à tous ceux qui les liront: ils y imputent aux Disciples de S. Augustin ce que ny nous ny aucun Catholique ne tient dans l'Eglise, & ils y refutent ce que personne ne conteste. Ainsi, Messieurs, ayant avancé ce fait dans des écritures & des sollicitations toutes secretes, ils ont persuadé assez aisément que pour empêcher que l'on ne soutinst ces propositions dans les sens heretiques & Calvinistes, auxquels ils disoient que plusieurs les avoient soutenus en France, & que pour étouffer cette nouvelle pretendue heresie, qui n'estoit qu'un vain fantôme dont ils avoient fait peur à la Cour de Rome, il estoit necessaire au bien de l'Eglise de les condamner.

Mais vous sçavez, Messieurs, que nul Docteur & nul Theologien Catholique Disciple de S. Augustin n'a traité ces propositions en France que d'ambiguës, d'équivoques, & de captieuses, fabriquées il y a quatre ans par un des plus artificieux partisans de Molina, & que les deux premieres d'entr'elles ont esté censurées par les Disciples de S. Augustin dans les considerations & dans le livre de la grace véritable.

« *Etienne*, comme pouvant recevoir trois sens
 « trois sens heretiques, & chacune des trois au-
 « tres un sens heretique. Vous sçavez, Messei-
 « gneurs, que nous n'avons jamais soutenu les
 « propositions condannées dans les propres ter-
 « mes qu'elles sont conceuës : Que dans le pre-
 « mier Mémorial que nous presentâmes au Pape
 « lorsqu'il nous donna audience à nostre arrivée
 « en cette ville, nous demandâmes à sa Sainteté
 « que les sens qui estoient en contestation fussent
 « distingués, & que l'examen & le jugement
 « qui se feroit sur ces propositions, se fît sur les
 « memes sens : Que dans la premiere Informa-
 « tion *in facto* que nous avons donnée pour re-
 « presenter à sa Sainteté & à leurs Eminences
 « l'estat de cette controverse, nous avons decla-
 « ré qu'il ne s'agissoit point du tout de ces pro-
 « positions comme elles estoient presentées ; Et
 « enfin que dans l'audience publique que nous
 « avons eüe avant que le Decret ait esté fait,
 « nous renouvellassmes à sa Sainteté les memes
 « declarations, & dismes par plusieurs fois que
 « sans nous arrester aux propositions que nos
 « adversaires avoient malicieusement fabriquées,
 « nous ne defensions que les sens Catholiques
 « ou les propositions particulieres que nous
 « avions formées en termes clairs, & reduites à la
 « doctrine toute pure de la grace efficace par elle
 « mesme, comme S. Augustin l'a defendue dans
 « tous les ouvrages qu'il a faits contre les Pela-
 « giens & les Semipelagiens. Et ainsi, Messei-
 « gneurs, vous voyez tres clairement, que non
 « seulement la Constitution du Pape qui ne pro-
 « nonce sur ces propositions qu'en les laissant
 « dans leur ambigüité generale qu'on a expresse-
 « ment affectée pour les exposer à la Censure, &
 « la declaration formelle que sa Sainteté nous a
 « faite qu'elle n'a eu aucune intention de tou-
 « cher à la doctrine de S. Augustin, qui n'est
 « nullement differente du sens particulier & tres
 « Catholique qu'elles peuvent recevoir, lequel
 « seul nous avons defendu en France & à Rome ;
 « mais les écritures mesme de nos adversaires qui
 « ont imputé aux Disciples de S. Augustin des
 « erreurs & des heresies qu'ils n'ont jamais sou-
 « tenuës, justifient que ces Censures ne peuvent
 « tomber que sur ces heresies & sur ces erreurs,
 « & que le sens Catholique lequel nous avons
 « expliqué au Pape en des termes si exprés & si
 « formels, est demeuré sans atteinte, & aussi
 « Catholique qu'il fut jamais.

« Car il est indubitable que ce sens de la grace
 « efficace par elle mesme, est celuy de S. Augu-
 « stin ; & s'il y avoit eu sujet d'en douter,
 « nos adversaires n'avoient qu'à demander au
 « Pape une audience publique pour faire voir à
 « sa Sainteté en nostre presence, ou que ce
 « sens auquel seul nous soutenons ces proposi-
 « tions n'est pas celuy de S. Augustin, ou que

la doctrine de S. Augustin n'est pas celle de
 « l'Eglise : mais la lumiere & l'éclat de tant de
 « passages formels de ce grand Docteur, & la
 « force secrette de la verité qui est redoutable à
 « tous ceux qui la combattent, leur a fait crain-
 « dre d'entrer en conference avec nous sur ce
 « sujet en presence de sa Sainteté ou des Cardi-
 « naux. Ils se font contenter, Messieurs, ainsi
 « que nous l'avons marqué cy-dessus, de leur
 « dire dans leurs secretes sollicitations, comme
 « nous avons decouvert qu'ils l'avoient desja
 « fait auparavant dans leurs secretes écritures,
 « que nous qui estions deputés à Rome par des
 « Archevesques & des Evêques Catholiques
 « soutenions S. Augustin à Rome, mais que d'autres
 « soutenoient Calvin en France : ce que vous
 « sçavez qu'ils avoient desja publié en France
 « par tant de libelles & de faux bruits contre
 « tous les disciples de S. Augustin en general.
 « Et ainsi cette accusation calomnieuse qu'ils
 « ont formée à Rome avant le Decret, est au-
 « jourd'hui nostre justification apres le Decret
 « & apres la declaration formelle de sa Sainteté.

« Il ne peut donc y avoir, Messieurs, que des
 « ennemis publics de S. Augustin & du S. Sie-
 « ge, qui osent pretendre que ces propositions
 « soient condannées d'heresie dans le sens
 « propre & particulier que nous les avons sou-
 « tenuës devant sa Sainteté mesme, & expliquées
 « dans nostre écrit, puisque le Pape par l'oracle
 « de sa vive voix, *verba vocis oraculo*, comme on
 « parle en cette Cour, a daigné nous declarer à
 « nous memes qu'il n'avoit point entendu toucher
 « à S. Augustin, dont la doctrine aiant esté ap-
 « prouvée par tant de Papes, ne peut estre con-
 « damnée d'heresie sans ruiner l'autorité du S.
 « Sie-ge, la Tradition Ecclesiastique, & la suc-
 « cession perpetuelle d'une mesme doctrine dans
 « l'Eglise, & sans blesser le respect qui est deu à
 « sa Sainteté, que l'on accuseroit de se contredire
 « à elle mesme, puisqu'elle a déclaré en plu-
 « sieurs occasions, & particulièrement à nous
 « depuis la publication de ce Decret, qu'elle n'a
 « voit point voulu toucher à la grace efficace par
 « elle mesme, ny à la doctrine de ce grand Do-
 « ctur ; & nous vous avons desja marqué que
 « sa Sainteté avoit fait plusieurs fois la mesme de-
 « claration expresse à M. l'Ambassadeur, lequel,
 « comme nous avons dit cy-dessus, a écrit cette
 « mesme verité à la Cour pour en informer leurs
 « Majestez.

« Toutes ces considerations, Messieurs, nous
 « ont fait benir Dieu depuis ce Decret, en voyant
 « que sa Sainte providence nous avoit amenés
 « en cette ville, afin que par la distinction
 « que nous avons faite en presence du Chef
 « de son Eglise de la verité d'avec l'erreur, dès
 « lors que nous avons eu l'honneur de parler
 « publi-

publiquement devant luy avant sa Constitution, & par une declaration si importante & si veritable qu'elle a voulu nous faire elle mesme depuis ce Decret dans la dernière audience que nous avons eue, il empeschaist que la Censure de l'erreur ne retombast sur la verité, & qu'on n'attribuast à Innocent X contre sa formelle intention, d'avoir voulu condamner par son Decret, ou au moins par son silence, la doctrine Catholique, Apostolique & Romaine du grand Maître de la grace, que ses Predecesseurs depuis douze siecles ont admirée, approuvée, louée, & canonisée par leurs paroles formelles & leurs Decrets les plus solennels; & d'avoir rejeté comme impie & commune heretique le sens tres Catholique & tout Augustinien que peut recevoir la premiere de ces cinq propositions que vous sçavez, Messieurs, avoir esté si hautement & si clairement défini par le Concile de Trente dans le Canon 23 de la séance 6, lorsqu'il dit que *le Juste ne peut perseverer dans la justice qu'il a receu sans un secours special*: Et auparavant par le Saint Pape Innocent premier, lorsqu'écrivant au Concile de Carthage, il prononce ces excellentes paroles rapportées dans la lettre de S. Celestin aux Evêques de France: (*) *Comme nous ne sommes victorieux dans les tentations que lorsque Dieu nous secourt, il faut nécessairement que nous soyons vaincus lorsqu'il cesse de nous secourir*. *NECESSUM EST UT QUO AUXILIANTE VINCEMUS, EO CERTUM NON ADJUVANTE VINCEMUR*. Car apres cela, Messieurs, n'aurions-nous pas sujet de nous écrier avec S. Prosper qui défendoit la mesme doctrine de S. Augustin que nous défendons encore aujourd'hui: *Dans le Pape Innocent premier qui a rempli si dignement le siege de S. Pierre, sera tombé dans l'erreur? ERRAVIT ergo Innocentius Petri sede dignissimus?*

Mais nous nous tenons trop heureux, Messieurs, de ce qu'il a plu à Dieu se servir de nous pour empêcher que la grace victorieuse de son Fils & la doctrine invincible de son Eglise ne fust vaincue par les efforts de la presumption humaine; & nous reconnoissons que si nostre foible entremise a pu contribuer quelque chose pour détourner un si grand mal, cet effet n'est dû qu'à la generosité de vostre zele, à l'autorité de vos ordres, & à la pureté de vostre conduite.

Ce n'est pas que nous ne croions, Messieurs, que les Disciples de Molina, qui par plus de cent propositions que nous avons extraites de leurs livres & présentées au Pape, ont déclaré avant mesme cette Constitution une guerre ouverte à S. Augustin, quoyqu'ils desavouassent cette hardiesse dans les Compa-

gnies où on leur en faisoit des reproches & à Paris & en cette ville, publieroient par tout leur fausse victoire, & imposeroient aux paroles du Decret qui ne parle point de S. Augustin, & à l'intention expresse du Pape qui a déclaré si souvent l'estime qu'il faisoit de la doctrine admirable & toute divine de ce grand Saint.

Il est raisonnable, Messieurs, que comme toute cette affaire n'a point eu d'autre origine de leur part, qu'un artifice peu honorable qui leur a fait rechercher depuis quatre années dans une censure de propositions generales & équivoques l'appuy de leur nouvelle doctrine de Molina, enfantée seulement dans l'Eglise depuis soixante & dix ans; elle se termine aussi par des illusions peu dignes de Theologiens & de Catholiques, & par des triomphes imaginaires. Mais nous espérons, Messieurs, que toutes les personnes intelligentes & affectionnées aux interêts tous divins de la grace efficace de Jesus Christ, & à l'honneur veritable du S. Siege & de l'Eglise qui nous doit estre si précieux, discernent aisément le sens équivoque & general d'avec le sens certain & particulier; ce que nous avons rejeté comme heretique, d'avec ce que nous avons soutenu comme Catholique; ce qui est exprimé dans la Constitution, d'avec ce qui n'est pas exprimé; & enfin les fausses & tres injustes pretensions des hommes passionnez, d'avec la veritable & tres louable intention de la Sainteté.

Au reste, Messieurs, nous nous préparons pour partir demain d'icy, & nous vous supplions cependant de nous continuer tousjours l'honneur de vostre bienveillance, & de croire que comme le seul amour de la verité, & la defense de la doctrine sacrée de S. Augustin qu'on vouloit envelopper parmi des erreurs, afin de l'envelopper aussi dans une Censure, nous a fait entreprendre ce long voyage, elle nous rendra de plus en plus soumis à vos ordres & à vostre autorité, que nous respectons tousjours de tout nostre cœur, & autant que le doivent,

MESSEIGNEURS,

Vos tres-humbles & tres-obeissans

Serveurs, Ainsi signé,

De la Lane Abbé de Valcreusant,

Desmarais Prestre de l'Oratoire.

De Saint Amour.

Mamefier.

Angen.

At Rome ce 16
Juin 1653.

(*) *Celestinus Epist. ad Episcop. Gallia. cap. 6.*

CHAPITRE XXVIII.

M. Hallier & ses Collègues demandent une audience au Pape pour se plaindre de la joye publique que nous témoignons par tout Rome des déclarations que le Pape nous avoit faites dans nostre audience de congé que le Pape leur confirme. Le General des Augustins nous donne des lettres d'association à son Ordre. M. l'Ambassadeur confirme par une lettre à M. le Comte de Brienne Secrétaire d'Etat la manière dont j'ay dit dans tous ce Recu que nous avons parlé des Propositions, & que le Pape les a condamnées.

IL me seroit difficile d'expliquer la consolation que nous receûmes de la déclaration si avantageuse en faveur de la doctrine de S. Augustin & de la grace efficace que le Pape nous fit en cette audience. La joie qui en paroïssoit sur nostre visage la témoignoit à tous ceux qui nous en virent sortir; & ce fut une rencontre assez remarquable que M. Hallier qui se trouva dans l'antichambre du Pape lorsque nous sortions d'aupres de sa Sainteté en receut dans ce moment mesme la premiere mortification. Mais il en reçut bien davantage de l'éclat que cette déclaration du Pape fit aussitôt dans Rome, tant par le soin que nous eûmes de la publier, que par la satisfaction avec laquelle ceux qui aimoient nostre cause & nos personnes, dont le nombre estoit tres grand, se communiquoient les uns aux autres une si agreable nouvelle. Comme il restoit fort peu de jours avant nostre depart que nous arrestâmes ce jour-là mesme pour le lundy ou mardy suivant, nous eûmes occasion de la dire à tous ceux de nos amis & des personnes de plus grand respect, desquels nous estions plus nécessairement obligez de prendre congé avant que de partir, & nous ne manquions pas de la dire & d'en rapporter les principales particularitez à tous ceux que nous voïions, autant que nostre empressement pouvoit nous le permettre, afin de prendre comme autant de témoins qui pussent en cas de besoin certifier qu'ils nous l'avoient entendu dire hautement & publiquement avant nostre depart de Rome, & que lorsque l'on verroit en France la lettre que nous nous propositions d'en écrire à Messieurs, telle qu'elle est cy-dessus, nos calomnieurs ordinaires ne pussent pas dire que c'estoit une chose feinte & inventée à plaisir pour leurrer le monde, & pour nous mettre aucunement à couvert de la condamnation qu'ils se vantoient d'avoir fait faire de nos sentimens. Mais nous ne la dûmes pas seulement à ceux que nous allâmes visiter, nous la dûmes encore à beaucoup de personnes qui nous

connoissoient, & qui nous ayant à la rencontre, nous congratuloient de ce qu'ils en avoient ouï dire avantageusement à d'autres, & nous prioient de leur confirmer nous mesmes ce qu'ils en avoient appris, & de leur expliquer le particulier de ce qu'on n'avoit pu leur dire qu'en gros.

Le bruit des applaudissemens que nous en recevions par tout, & de la joye publique que nous en témoignions à tout le monde, étourdit si fort M. Hallier & ses Collègues, qu'ils se creurent obligez de s'en aller plaindre au Pape le lundy suivant, afin qu'il plust à sa Sainteté réprimer avant nostre départ par quelque mortification les avantages que nous en prenions déjà, & que nous en pourrions prendre, disoient-ils, au préjudice de sa Bulle. Je crois qu'ils n'en parlerent pas avec la moderation que je fais; mais comme je ne puis pas sçavoir ce détail que consûément, & par le rapport de ceux à qui ils s'en ouvrirent & à qui ils n'en dirent que ce qu'ils voulurent, j'aime mieux en dire moins. Le principal est que tout ce qu'ils en purent dire au Pape ne fit aucune impression sur son esprit, & qu'il leur répondit que nous ayant dit ce qu'il nous avoit dit comme il le pensoit, il ne pouvoit pas trouver mauvais que nous le disions dans toutes les occasions où nous voudrions le dire.

Outre M. l'Ambassadeur à qui nous le dûmes, nous le dûmes aussi entre les François à M. Du-Noiset & à M. Gueffier, tant à cause des civilitez dont nous leur estions redevables, que parce qu'ils estoient comme deux personnes publiques & irréprochables qui pourroient le témoigner à ceux de leurs amis de France qui auroient la curiosité de leur en écrire.

Nous allâmes dire aussi au General des Dominicains & à celui des Augustins, & par mesme moyen à tous ceux que nous connoissions des Religieux de ces deux Ordres dans le Couvent de S. Augustin & dans celui de la Minerve. Ce qui augmenta tellement au General des Augustins les ressentimens & l'estime qu'il avoit conçus pour nous lors de nostre grande Audience du lundy des Rogations où il s'estoit trouvé en personne, que nous voyant sur le point de nostre depart, il voulut auparavant nous donner à tous & à chacun de nous un gage de sa bienveillance & de son estime pour nos personnes. Ce fut des Lettres de filiation & d'association à son Ordre qu'il nous envoya chez nous par deux de ses Religieux, qui nous les vinrent apporter, comme je crois, le Dimanche de devant nostre depart. Elles estoient toutes datées du Samedi 14 Juin, & voicy la copie de celles qui estoient pour moy, auxquelles celles de mes Collègues estoient tout à fait semblables.

Mar.

Mag. Fr. Philippus Vicecomes Mediolanensis. Ordinis Eremitæ. S. Augustini Prior Generalis licet indignus.

Admodum illustri D. D. Ludovico de Saint Amour in sac. Facultate Parisiensi Doctori ac socio Sorbonico.

Eos qui de nostra Augustiniana fodalitate bene meriti sunt, vel in eam ipsam sunt optime animati, siue pia devotione propensi, facere non possumus, quin juxta nostram facultatem potestate prosequamur, eosdemque in optima erga nostram familiam voluntate, quantum maxime cum Domino possumus, confirmatos reddamus. Quare nos multisiformis gratia Dei, bonos dispensatores imitantes, harum serie ac vi literarum, & nostri officii auctoritate, Te & Confratres tuos in primo gradum benefactorum nostri Ordinis assumimus, & inter spiritualia nostra Religionis castra annuamur. Vbiique omnium Oratorum, Adversariorum, Officiorum, Predicationum, Contemplationum, Jejuniorum, Vigiliarum, Disciplinarum, Obsequiarum, Peregrinationum, ceterorumque laborum, ac bonorum omnium, qua per Fratres & Severos nostri Ordinis universo Orbe Christiano constitutos, divina ope fiunt, tam in vita quam in morte, participationem ex Apostolica Sede indulgento concedimus & impartimur. In nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti Amen. Addentes insuper de nostra gratia specialibus cum obsequio vestris in nostris Comitibus generalibus, per Provinciales aut per alios fuerit nunciatus, ea pro vobis fiant suffragia, qua pro nostris defunctis Fratribus ac Severis facienda nostri Ordinis Constitutiones decernunt. In cuius residuum ac testimonium hasce literas manu nostra subscripsimus, & sigillo nostri Officii munitas curavimus. Datum Romæ in aedibus nostris die decima quarta mense Junii anno 1653. Ainsi signé F. PHIL. VICE-COMES GEN. IND. & scellées du sceau de l'Ordre qui est un Crucifix au pied duquel S. Augustin est à genoux avec ces paroles autour : Augustinus lux doctorum : malorum hereticorum. AUGUSTIN La lumière des Docteurs, & le marteau des heretiques.

Nous allâmes le Dimanche 15 prendre congé de M. l'Ambassadeur, & lui faire nos tres humbles remerciemens de tant de divers témoignages de sa bonne volonté qu'il nous avoit donnés en tant d'occasions pendant tout le séjour que nous avions fait à Rome. Nous pensions aussi lui faire rapport de ce qui s'estoit passé dans nostre dernière audience chez le Pape, mais il nous prévint, & nous en dit lui même les particularitez ainsi qu'elles sont couchées dans la lettre cy-dessus. Il y en avoit encore quelques-unes plus importantes

sur un sujet particulier que nous n'osions pas ny lui dire ouvertement, ny nous en taire tout à fait, & qui ne pouvoient pas entrer dans le recit de nostre lettre, comme elles ne le peuvent pas encore dans celuy-cy. C'est pourquoy nous nous contentâmes d'en indiquer en general quelque chose à M. l'Ambassadeur, qui nous obligea bien de nous dispenser de nous en expliquer davantage, par le témoignage qu'il nous donna qu'il en estoit aussi suffisamment informé.

Mais quelques bons offices que nous ayons pû recevoir de sa courtoisie, il ne nous a jamais plus obligés & l'Eglise avec nous, lors même qu'il a tant de fois exposé sa vie pour son service contre les Infidèles, & lorsqu'il a gémé sous leur domination dans une longue captivité, que lorsqu'il écrivit une lettre à M. le Comte de Brienne Secrétaire d'Estat le même jour lundy 16 de Juin, que nous écrivîmes aussi à M^{rs} les Evêques; par laquelle sans penser aucunement, comme je crois, que nous la deussions jamais voir, ny qu'elle deust si bien servir à nostre entière justification & à celle du Pape même, pour les vœux qu'il avoit en faisant sa Constitution, il a si bien développé les intentions de sa Sainteté, & fait connoître si clairement en peu de paroles, tout ce que nous avons soutenu dans ces propositions, & tout ce que le Pape a prétendu y condamner, que je ne sçairois mieux finir cette Sixiesme Partie qu'en inferant icy l'extrait de cette Lettre-là, dont voicy les termes.

Extrait de la lettre écrite le 16 de Juin 1653 par Monsieur le Bailly de Valencey Ambassadeur du Roy à Rome à Monsieur le Comte de Brienne Secrétaire d'Estat.

Jeudy dernier je dis au Pape que les Docteurs qui portent la qualité de défenseurs de S. Augustin seroient bien-aises le lendemain de lui baiser les pieds avant que de partir, étant prests de s'en retourner en France. Sa Sainteté me repartit que quelque affaire qu'elle pust avoir, elle les recevroit le matin du vendredi à son audience, ce qu'elle fit, & careffa extrêmement les Docteurs, & leur dit qu'elle n'avoit point condamné la doctrine de S. Augustin ny de S. Thomas, & le point de la grace efficace par elle même, laissant ce point & cette controverse en l'estat qu'ont fait Clement VIII & Paul V : mais qu'eux-mêmes luy aient déclaré que les cinq propositions avoient trois sens, le Calviniste, le Pelagien, & le vrai Catholique, elles devoient estre déclarées erronées & temeraires, puisqu'en une certaine façon & entente elles estoient heretiques; &

» qu'en effet toute proposition qui peut avoir du
 » venin caché dessous ne doit estre mise en avant
 » au peuple fidele, comme les pasturages où il
 » croist des herbes venimeuses ne doivent point
 » estre presentez aux ouailles, bien qu'ils con-
 » tiennent quantité de bonnes herbes, de-peur
 » que le poison ne soit avalé par mégarde, les
 » brebis ne pouvant bien souvent discerner le
 » bon du mauvais. Puis le Saint Pere les loua &
 » les remercia, &c.

CHAPITRE XXIX.

Contenant une Relation de ce qui se passa en l'assemblée de Messieurs les Curés de Paris le lundy 9 Juin 1653, & chez le Roy le mercredi d'après à l'occasion de cette assemblée.

Ce fut une assez plaisante rencontre que l'après-dinée mesme que la nouvelle Constitution du Pape contre les cinq propositions fut affichée & publiée dans Rome en la maniere que j'ai dit, Messieurs les Curés de Paris dans leur assemblée ordinaire de tous les mois qui s'y tenoit, se plainquirent d'une autre Bulle que les Jésuites avoient obtenue par surprise en date du 5 de Fevrier 1649, & qu'ils avoient tenuë cachée durant quatre ans, par laquelle ces Curés disoient hautement que l'Ordre Hierarchique estoit perverti, les Eglises & Messes paroissiales desertées, & les Paroissiens soustraits à leurs Pasteurs legitimes. Aussi conclurent-ils dans leur assemblée, qu'ils en écriroient à Rome pour supplier le Pape de la revoke; & que s'il n'y estoit apporté remède par sa Sainteté, ils en appelleroient comme d'abus au Parlement, & seroient contraints de prescher publiquement contre les abus & les pernicieuses consequences qu'ils en prévoient. Mais parce qu'incidamment ils avoient aussi parlé de la detention de M. le C. de Rets, on en prit occasion de repandre contre eux à la Cour des impostures atroces, & de les accuser aupres du Roy de choses dans lesquelles ils consellerent eux-mesmes en sa presence qu'ils auroient esté coupables de crime de leze Majesté si elles eussent esté veritables, mais dont ils se purgerent en mesme temps avec une entiere candeur & generosité.

Monsieur le Curé de S. Roch leur ancien Syndic, qui agit dans toutes les circonstances de cette affaire plus qu'aucun autre, en dressa luy mesme une Relation qu'un ancien Docteur son ami intime & le mien copia sur sa minute; & qu'ils m'envoient à Rome, pensant qu'elle m'y trouveroit encore, avec dessein non seulement de m'informer de tout ce qui s'estoit passé à Paris sur ce sujet, mais aussi de me charger de faire à Rome de la part & au nom de Messieurs les Curés toutes les plaintes

& les poursuites qu'ils trouveroient necessaires dans la suite du temps pour avoir raison de cette Bulle. Mais quand cette Relation arriva à Rome nous en estions desja partis, & je ne la receus qu'à Venise où l'on me l'envoia de Rome pendant le séjour que nous y fîmes dont je parlerai cy-apres. Je crois cependant que c'est icy le vray lieu de l'insérer dans ce Journal pour en conserver la mémoire à la posterité, & faire connoistre aux siecles à venir à quels excès la calomnie s'est emportée dans le nostre, puisqu'elle n'a pas épargné dans des choses si publiques & dont il estoit si facile d'éclaircir & de reconnoistre la verité, une Compagnie composée de tant de personnes si celebres & si recommandables dans Paris par leurs fonctions hierarchiques aussi-bien que par leur pieté & par leur science. En voicy les propres termes.

Relation de ce qui s'est passé en l'assemblée de Messieurs les Curés de Paris le lundy 9 Juin 1653, & au Conseil du Roy le mercredi d'après au sujet de celle.

Messieurs les Curez de la ville & faux-bourgs de Paris, tant de coutume, que suivant les statuts de leur Compagnie, s'assemblent de la permission de Monseigneur l'Archevesque chez l'ancien le premier lundy de chaque mois qui ne se trouve occupé d'aucune feste, pour traiter des fonctions de leurs charges qui concernent le salut des ames qui leur sont commises, & par apres des affaires civiles & temporelles s'il s'en trouve aucune qui regarde leur Compagnie.

Suivant cette coutume fut tenuë l'assemblée ordinaire le lundy 9 Juin de la presente année 1653, en laquelle apres plusieurs affaires spirituelles il fut traité de deux choses, en ce qui concerne la presente Relation. La premiere fut touchant certaine Bulle du 5 Fevrier 1649, obtenue sans doute par surprise, & tenuë cachée durant quatre ans, qui se trouve concédée aux Eglises des Jésuites, & à toutes autres Eglises étrangères qu'il leur plaira, de certaine communion qu'ils appellent generale à faire dans lesdites Eglises propres & étrangères par eux designées & non ailleurs, le troisieme Dimanche de chaque mois, en laquelle les Communians gagneront Indulgence pleniere qu'ils pourront appliquer aux ames de Purgatoire. Par laquelle Bulle, usage, clauses & consequences d'icelle l'Ordre Hierarchique est perverti, & spécialement les Eglises & Messes Paroissiales sont desertées, & les Paroissiens soustraits à leurs legitimes Pasteurs, contre les Saints Decrets & les Constitutions Synodales de l'Archevesque de Paris.

Contre

» Contre laquelle Bulle fut conclu qu'il fe-
 » roit écrit à Rome par lesdits sieurs Curez com-
 » me plusieurs autres ont fait, & que nostre Saint
 » Pere le Pape fera supplié de la revoquer, & M.
 » le Nonce prié d'assister leur plainte envers sa
 » Sainteté. Et à cet effet quatre Curez furent
 » deputez pour en parler audit sieur Nonce.
 » Et fut adjouté que s'il n'y estoit apporté re-
 » mede par sa Sainteté, il seroit interjetté appel
 » comme d'abus au Parlement de l'exécution de
 » ladite Bulle, & que les Curez feroient con-
 » traints de prescher publiquement contre les
 » abus & pernicieuses conséquences d'icelle. Et
 » à cet effet que les Syndics de la Compagnie
 » l'examineroient & prendroient conseil d'Ad-
 » vocats sur les moïens d'abus qui s'y pourroient
 » trouver.

» La seconde chose mise en deliberation fut
 » touchant les Collectes & prières ordonnées par
 » Monseigneur l'Archevesque, & publiées plus
 » solennellement au Jubilé dernier pour la li-
 » berté de Monseigneur le C. de Retz son Ne-
 » veu & Coadjuteur, lesquelles quelques-uns
 » de la Compagnie se plaignoient avoir esté de-
 » laissées en plusieurs Paroisses.

» Sur quoy il fut conclu que lesdites prières
 » seroient renouvelées, & les Collectes inserées
 » dans tous les Missels de la Sacristie des Paroi-
 » ces, & adjoutées par les Prestres en toutes les
 » Messes convenables publiques & privées. Et
 » qu'entre les recommandations ordinaires du
 » Profne, le peuple seroit exhorté de faire aussi
 » de sa part prières à Dieu pour la consolation de
 » nosdits Seigneurs l'Archevesque & Cardi-
 » nal en leur presente affliction.

» Et d'autant qu'il fut rapporté dans la Com-
 » pagnie que M. le Nonce auroit naguères dit
 » en certaine Paroisse, qu'il avoit négocié par
 » prières auprès du Roy de la part de sa Sainteté
 » pour la delivrance de mondit Seigneur le C. de
 » Retz, & que toutes & quantes fois qu'il en
 » auroit ordre, il le feroit de tout son cœur, &
 » qu'encore que les affaires n'y fussent pas dispo-
 » sées pour le present, neantmoins il esperoit
 » qu'en bresle Roy le rendroit à sa Sainteté : La
 » Compagnie trouva bon que les deputez vers
 » M. le Nonce contre la Bulle, par la mesme oc-
 » casion remerciassent ledit Sieur Nonce de la
 » part des Curez de Paris de sa negotiation, & le
 » suppleroient de la continuer en toutes occa-
 » sions, & qu'ils luy témoigneroient la grande
 » joie & consolation que la Compagnie avoit
 » receüe de l'esperance qu'il avoit donnée qu'en
 » bref le Roy rendroit mondit Seigneur le Car-
 » dinal à sa Sainteté.

» Suivant lesquelles conclusions le lendemain
 » mardy 10 les deputez visiterent M. le Nonce,
 » & firent selon l'ordre qui leur avoit esté pre-
 » scrit par la Compagnie.

Surquoy ils estimoient que leurs intentions
 » estant pures, & leurs conclusions dans des ter-
 » mes & des voyes purement spirituelles la ca-
 » lomnie mesme n'y trouveroit rien à redire.
 » Neanmoins quelque ennemy de leur Com-
 » pagnie ou quelque flatteur ayant rapporté au
 » Roy & à la Reyne les choses tout autrement
 » qu'elles ne s'estoient passées au grand prejudi-
 » ce & injure de la Compagnie, le lendemain
 » mecredy onzième tous les Curez de Paris fu-
 » rent mandez de la part du Roy par M. Saintot,
 » de s'assembler chez M. le Curé de Saint Ger-
 » main de l'Auxerrois à six heures du soir du
 » mesme jour, où ils recevroient les ordres du
 » Roy.

A ce rendez-vous comme obeïssans ils se
 » trouverent au nombre de trente, d'où ils fu-
 » rent conduits au Louvre par ledit sieur Sain-
 » tot. Où estant arivez dans l'antichambre de la
 » Reyne, M. Le Tellier les ayant abordez & de-
 » mandé qui estoient les Syndics, & le sieur
 » Curé de Saint Roch ancien Syndic s'estant
 » avancé, M. Le Tellier luy dit, tant à cet abord,
 » qu'à plusieurs allées & venues vers le Roy &
 » son Conseil, que le Roy n'estoit pas content
 » de l'assemblée des Curez de lundy dernier,
 » que sa Majesté se plaignoit de ce qu'on y avoit
 » traité & deliberé de quelque affaire d'Estat,
 » & qu'on avoit conclu, mesme executé la con-
 » clusion d'avoir recours à M. le Nonce. Que
 » c'estoit un crime de traiter d'affaire, mesme de
 » rendre visite aux Ambassadeurs étrangers, sans
 » permission du Roy. Que les Curez & autres
 » pouvoient bien recourir à M. le Nonce pour
 » le spirituel de sa charge & de la Cour de Ro-
 » me, mais qu'en affaires d'Estat & temporelles il
 » n'estoit que l'Ambassadeur d'un Souverain é-
 » tranger. Et partant que les Curez avoient tort
 » d'avoir député vers luy, & quelle raison ils en
 » vouloient faire au Roy.

A quoy pour réponse ledit sieur de Saint
 » Roch apres luy avoir fait recit de ce qui s'estoit
 » passé en l'Assemblée, & de ce qui s'en estoit en-
 » suivy envers M. le Nonce, dit qu'au regard de
 » la plainte & de l'opposition qu'ils vouloient
 » faire à la Bulle, c'estoit une chose purement
 » spirituelle qui regardoit leurs charges & leurs
 » fonctions dont ils croyoient que sa Majesté ne
 » vouloit pas se plaindre puisqu'il estoit permis
 » de recourir à M. le Nonce pour le spirituel &
 » pour ce qui regardoit la Cour Ecclesiastique
 » de Rome.

Quant à ce qui regardoit la detention & li-
 » berté de M. le Card. de Retz; que les Curez
 » n'ayant parlé que de prières publiques & pri-
 » vées en la forme & suivant le mandement de
 » Monseigneur l'Archevesque, notoire en la
 » Cour du Roy & par tout dont on ne s'estoit
 » jamais plaint, ils estimoient encore jusques-là
 » que

que leur Conclusion de renouveler & recom-
mander au peuple lesdites prières, estoit un
ministere purement spirituel, & que d'en user
de la sorte, ce n'estoit pas traiter oy se mesler
des affaires d'Estat.

Que pour avoir donné charge à leurs depu-
tez apres avoir parlé de la Bulle, de congratu-
ler par occasion M. le Nonce, & le remercier
de sa negotiation pour la liberté de Monsei-
gneur le C. de Retz, & luy témoigner la joie
qu'ils avoient receuë de l'esperance qu'il avoit
donnée qu'en bref sa Majesté rendroit mondit
Seigneur le Cardinal à sa Sainteté, ils avoient
estimé cette congratulation & consolation ne
concerner point les affaires d'Estat, & ne faire
aucun prejudice au service de sa Majesté.

Quant à ce que M. le Tellier demandoit
quelle raison ils vouloient faire au Roy, ledit
Sieur de S. Roch luy dit que si apres le rapport
de ce que dessus selon la verité & pour la justi-
fication de leur innocence sa Majesté desiroit
quelque autre raisoo, en leur faisant entendre
ce qu'elle desiroit, ils seroient leur réponse
avec tout respect; laquelle réponse ledit Sieur
le Tellier trouva raisonnable. Et apres avoir
seu du Roy en son Conseil ce que l'on desi-
roit des Curez, & estant de retour, leur dit
que le Roy demandoit qu'ils luy fissent excu-
se de leur assemblée, & qu'ils deputassent vers
M. le Nonce pour luy dire qu'ils n'avoient
point entendu recourir à luy, ny par luy à sa
Sainteté pour la delivrance de Monseigneur le
Cardinal de Retz. A quoy ledit Sieur de S.
Roch répondit que n'ayaot comme Syndic
que la simple parole de proposition en leur
Compagnie, à laquelle il appartenoit de con-
clure ce qui seroit à répondre à sa Majesté, ils
la supplioient tres-humblement de leur dop-
ner du temps pour en aviser. Laquelle re-
plique derechef trouvée raisonnable, & apres
avoir sur icelle pris par M. le Tellier l'intention
du Roy, & retournant vers lesdits Sieurs Cu-
rez, auroit dit que sa Majesté demandoit leur
réponse présentement, & que pour en delibe-
rer entr'eux ils pouvoient se retirer ou à S. Ger-
maio de l'Auxerrois, ou dans la chambre de
M. le Marechal de Villeroi proche l'anti-
chambre de la Reyne. Veu lequel ordre du
temps & du lieu à eux donné pour deliberer,
lesdits Sieurs Curez s'estant retirez en ladite
chambre de M. de Villeroi, M. le Tellier y
revint pour leur dire de bien pires nouvelles;
qui estoient que présentement sa Majesté avoit
appris que les Curez avoient dit à M. le Nonce
qu'ils vouloient écrire au Pape pour la liberté
de M. le C. de Retz, & se plaindre à sa Sainte-
té de ce qu'elle n'envoioit pas des excommu-
nications au sujet de la détention de mondit
Seigneur le Cardinal, ainsi qu'aucuns Papes

ses Predecesseurs avoient fait en pareil cas. «
Qu'ils avoient prié M. le Nonce d'assister leur «
plainte pres sa Sainteté, mais que ledit Sieur «
Nonce avoit trouvé ces propositions fort mau- «
vaisés, & avoit dit qu'il y falloit proceder par «
des voyes plus douces, & qu'au lieu de bien «
prendre ce Cooisal les Curez avoient répondu «
que si le Pape oe leur faisoit raison sur leur «
plainte de la détention de M. le Cardinal, ils «
s'adresseroient au Parlement, & presche- «
roient fortement & hautement contre. Sur «
quoy M. le Nonce auroit mis les deputes hors «
de sa chambre par les épaules. A quoy fut ré- «
pondu par le Sieur Curé de S. Barthelemy qui «
avoit porté la parole à M. le Nonce, que tous «
ces rapports estoient une pure calomnie, ainsi «
qu'ils pouvoient le justifier à sa Majesté, dont «
ledit Sieur le Tellier dit qu'il en alloit faire le «
rapport au Roy.

Cependant la réponse à faire sur le tout à sa
Majesté, & spécialement la dernière Relation
de M. le Tellier estant mise en deliberation
avec l'élection de celui qui pourroit porter la
parole, il fut arrêté quel'on rendroit conte
au Roy tant de l'assemblée de lundi dernier,
que de la deputation vers M. le Nonce, &
pour porter la parole, ledit Sieur de S. Roch
fut élu & nommé.

Enfin M. le Tellier retournant dans la
chambre apres avoir appris la Conclusion de la
Compagnie d'aller vers le Roy, & que ledit
Sieur de S. Roch estoit député pour porter la
parole, demanda au Sieur de Saint Roch ce
qu'il avoit à dire au Roy. A quoy ayant esté
répondu que la Compagnie donneroit conten-
tement à sa Majesté, ils partirent pour y aller,
& furent introduits par M. Saintot dans la
chambre de la Reyne, où leurs Majestez es-
toient assises chacune en une chaire, assistées
de M^{rs} les Ducs d'Aojou & de Guise & de
M^{rs} le Chancelier, Garde des Seaux, de l'Hos-
pital, le Tellier, & quelques autres du Con-
seil secret. Auxquels les Curez ayant fait la
reverence, apres que le Chancelier leur eut dit
que le Roy n'estoit pas content de leur assem-
blée de lundi dernier, & qu'il leur comman-
doit d'en rendre coote; ledit Sieur de Saint
Roch apres la reverence à leurs Majestez parla
ainsi qu'il s'ensuit, ou à peu pres, parce que son
discours o'ayant esté premedité auparavant oy
écrit, il seroit mal-aisé d'en faire la relation
mot pour mot.

Sire, les Curez de vostre bon ne ville de Pa-
ris, tres-fideles sujets, & tres-humbles & tres-
obeissans serviteurs, Orateurs perpetuels de
Vostre Majesté, croyoient par leurs services
& obeissances du passé, mesme durant les mou-
vemens derniers, avoir mis leur fidelité en ce
qui regarde le service de vostre Majesté à l'abri
de la

" de la calomnie. Mais puisque leur mal-heur
 " veut qu'on ait traduit supres de Vostre Maje-
 " sté leur assemblée de lundi dernier, & que
 " Vostre Majesté nous commande de luy en
 " rendre conte, je proteste & promets à V. M.
 " de luy rapporter le tout avec verité & simpli-
 " cité.

" Sire, de coutume ancienne avec la permif-
 " sion de M. l'Archevesque de Paris nostre Su-
 " perieur, & selon les statuts de nostre Compa-
 " gnie, nous tenons nos assemblées le premier
 " lundi de chaque mois de l'année, où nous trait-
 " tons & conférons ensemble des choses spiri-
 " tuelles qui concernent nos charges & le salut
 " des ames qui nous sont commises. Suivant
 " cette coutume nous tinmes nostre assemblée
 " lundi dernier, au lieu, à l'heure, & en la ma-
 " niere accoutumée, où il fut parlé spécialement
 " de deux choses, en ce qui concerne le conte
 " que Vostre Majesté nous en demande.

" La premiere fut touchant certaine Bulle du
 " 5 Fevrier 1649, obtenuë du Pape par surpri-
 " se, & laquelle ruïne entierement l'Estat Hie-
 " rarque, & principalement des Paroices.
 " Contre laquelle il fut conclu d'en écrire à Ro-
 " me & d'en demander la révocation, & de sup-
 " plier M. le Nonce d'assister nostre plainte de sa
 " recommandation; & où sa Sainteté n'y appor-
 " teroit remede, il fut resolu de se pourvoir à l'en-
 " contre par les voyes de droit permises en vostre
 " Royaume, & d'appeller comme d'abus de son
 " execution; ce qui est un fait purement spiri-
 " tuel concernant la charge des ames, & qui ne
 " touche en rien les affaires d'Estat.

" La seconde chose dont il fut parlé, fut tou-
 " chant les prieres publiques pour M. le C. de
 " Retz, sur lesquelles il fut conclu qu'elles se-
 " roient renouvelles. Et d'autant que M. le
 " Nonce avoit dit à quelqu'un de la Compa-
 " gnie, qu'en la negotiation qu'il avoit faite de
 " la part du Pape aupres de Vostre Majesté pour
 " la liberté de M. le C. de Retz, Vostre Majesté
 " avoit fait esperer qu'en bres elle le rendroit à sa
 " Sainteté, les deputez vers M. le Nonce pour
 " le fait de la Bulle furent chargez par cette oc-
 " casion de remercier ledit Sieur Nonce de la
 " part des Curez de Paris de sa negotiation, &
 " de le prier de la continuer en toutes occasions,
 " & de luy témoigner la joie que la Compagnie
 " avoit receuë de l'esperance qu'il avoit donnée
 " en bres de la liberté de leur Prelat affligé. En
 " quoy derechef, Sire, les Curez de Paris n'esti-
 " ment pas ny s'estre meslez des affaires d'Estat,
 " ny d'en avoir traité avec un Ambassadeur
 " étranger, ny avoir rien fait contre le service
 " de V. M.

" Quant à la dernière relation qui nous a esté
 " faite par M. le Tellier, qu'on avoit présente-
 " ment rapporté à V. M. que nous avions dit à

M. le Nonce que nous voulions écrire au Pape
 " pour la liberté de M. le C. de Retz, & nous
 " plaindre envers sa Sainteté, mesme de ce qu'il
 " le n'envoioit point d'excommunication, comme
 " aucuns de ses Predecesseurs avoient fait en
 " cas de semblables détentions, & que nous
 " avions demandé à M. le Nonce d'assister en
 " cela nostre plainte aupres du Pape, avec pro-
 " testation que s'il ne nous en faisoit raison, nous
 " aurions recours à vostre Parlement, & pres-
 " cherions hautement contre la détention de M.
 " le Cardinal, & que M. le Nonce offensé de la
 " violence de nos deputez, les avoit mis dehors
 " par les épaules.

" Nous confessons, Sire, que si nous avions
 " usé de ces termes, ou si nous avions proposé
 " ces moiens de la delivrance de M. le C. de
 " Retz, non seulement à un Ambassadeur étran-
 " ger, mais aussi à qui que ce soit, en chaire, en
 " public, en particulier, ou autrement, nous
 " serions criminels de leze Majesté. Mais comme
 " nous en sommes tres innocens, V. M. nous
 " permettra, s'il luy plaist, de dire que c'est une
 " pure calomnie, & de supplier tres-humble-
 " ment de nous en faire nommer les Auteurs,
 " afin de nous justifier de front & en leur presen-
 " ce, & de demander justice à V. M. de leur
 " fausse accusation. Cependant pour nous en
 " justifier à nostre possible nous deputerons tres
 " volontiers à M. le Nonce, pour le supplier de
 " rendre témoignage de nostre innocence à
 " V. M., & que nous n'avons jamais usé de ces
 " termes ny de ces voyes que contre la Bulle, &
 " non en ce qui concerne la detention de M. le
 " Cardinal, & qu'il a receu & conduit les depu-
 " tez de nostre Compagnie avec honneur, bien
 " loin de les avoir chassés de sa chambre par les
 " épaules. Duquel témoignage de M. le Nonce
 " les Curez esperent, Sire, que V. M. verra
 " l'occasion, & l'artifice de nos calomniateurs,
 " qui ont voulu attribuer à la detention de M.
 " le Cardinal, ce qui a esté dit contre une Bulle
 " subreptice & abusive.

" Au principal, Sire, comme nous n'avons
 " jamais attendu la liberté de M. le C. de Retz
 " que de Dieu & de la bonté de V. M.; de Dieu
 " par nos prieres, & de V. M. par nos tres-hum-
 " bles remonstrances & supplications; aussi nous
 " protestons que pour y parvenir, nous n'avons
 " jamais entendu nous servir d'autre voye que
 " de celle-là. Et quant aux prieres envers Dieu
 " nous les avons faites jusques icy, & avons ré-
 " solu de les renouveler & les continuer avec
 " perseverance, non seulement de l'ordonnance
 " & mandement de Monseigneur l'Archevesque
 " nostre Superieur; mais aussi par l'obligation
 " que nous avons à la consolation de nostre Pré-
 " lat affligé, & à cause de la douleur que nous
 " ressentons de sa détention. Quant à nos tres-
 " humbles

» humbles supplications à mesme fin envers
 » V. M., pour les faire nous avons souvent de-
 » mandé l'audience de V. M. que nous n'avons
 » pu obtenir. Mais puisque le mal-heur d'une
 » calomnie dont l'on nous a voulu charger, nous
 » a produit l'occasion de cette audience que
 » V. M. nous donne avec tant de bonté, nous
 » supplions tres-humblement V. M. de donner
 » la liberté à M. le C. de Retz.

» Apres lequel conte rendu au Roy M. le
 » Chancelier auroit en somme dit auxdits Sieurs
 » Curez que le Roy sçavoit bien qu'ils s'assem-
 » bloient tous les mois par la permission de M.
 » l'Archevesque de Paris, & qu'encore que les
 » Curez de la Ville ne fissent point de corps,
 » neantmoins S. M. trouveroit bon qu'ils s'as-
 » semblassent ainsi, pourveu que dans leurs as-
 » semblées ils ne traitassent que de choses spiri-
 » tuelles ou civiles de leurs charges si aucunes y
 » avoit. Mais qu'ils avoient eu tort lundi dernier
 » de mettre en deliberation l'affaire de la déten-
 » tion de M. le C. de Retz, qui estoit une affaire
 » d'Estat, & d'avoir sur ce député par-devers
 » M. le Nonce : Qu'aussi-tost que les affaires
 » du Roy permettroient de mettre M. le C. de
 » Retz en liberté, S. M. le feroit, mais que ce
 » n'estoit point aux Curez de s'en mesler, ny
 » des affaires d'Estat; qu'à l'advenir ils s'en abs-

tincent, qu'autrement le Roy seroit contraint
 d'user de l'autorité que Dieu luy avoit mise en
 main. Que S. M. pourtant estoit contente du
 conte qu'ils luy avoient rendu de leurs assem-
 blées & de leurs bonnes intentions : mais qu'ils
 deputassent vers M. le Nonce pour luy dire
 qu'ils n'avoient point entendu se servir d'autre
 moien que de la bonté du Roy pour la liberté
 de M. le C. de Retz.

Addition à ce Recu.

Afin que le Lecteur ne soit point en peine
 de ce que l'affaire de cette communion pour les
 morts les troisièmes Dimanches des mois,
 peut estre devenu depuis les plaintes que
 Messieurs les Curez de Paris avoient résolu
 d'en faire, j'adjouterai icy ce mot en passant,
 pour luy dire que les Jesuites ont mis cette
 Bulle à execution, & la font pratiquer à leurs
 devots, non seulement dans les villes où ils
 font les Maîtres, & où ils le font avec toute
 sorte d'éclat & d'appareil extérieur; mais aussi
 dans Paris, quoyqu'avec bien moins de ma-
 gnificence & de concours; ainsi que je l'ai re-
 connu tant à Paris, que dans quelques autres
 villes où je me suis trouvé par occasion durant
 la presente année 1662.



SEPTIESME PARTIE,

Contenant ce qui s'est passé à nostre parlement de Rome & depuis jusqu'à nostre arrivée à Paris, & ce que j'ai observé de particulier depuis que nous y avons esté arrivés jusqu'à la Conclusion de ce Journal.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant la Constitution du Pape contre les cinq propositions; nostre parlement de Rome; nostre arrivée à Florence; une lettre que nous y écrivîmes aux Evêques; quelques réflexions que nous avions faites sur nostre départ de Rome; nostre parlement de Florence; nostre arrivée à Venise; le séjour que nous y fîmes.

LE ne sçaurais dire précisément quand la Constitution du Pape fut exposée en vente dans Rome, ny quand nous en vîmes la première copie; mais je sçais bien que ny l'un ny l'autre n'ariva plus tost que la veille de nostre départ ou que le jour même. C'est pourquoy je ne crois pas pouvoir l'insérer icy en un lieu plus propre & plus naturel qu'en celuy-cy, après lequel je n'ai plus rien à dire de ce que j'y ai remarqué, sinon ce qui touche le point même de nostre départ, ou bien ce que j'ai appris par les lettres que j'en ai receuës depuis que nous en avons esté partis. Voicy les termes de cette Constitution.

Sanctissimi in Christo Patri ac D.N.D. Innocentii Divinâ Providentiâ Papa X Constitutione qua declarantur, & definiuntur quinque propositiones in materia fidei. Roma ex Typographia Rever. Camera Apost. 1653.

Innocentius Episcopus Servus Servorum Dei. Universis Christi Fidelibus Salutem & Apostolicam Benedictionem.

COm occasione impressionis libri, cui titulus, Augustinus Cornelii Janſenii Episcopi Iprentis, inter alias ejus opiniones orta fuerit, præsertim in Galliæ, controversia super quinque ex illis, complures Galliarum Episcopi apud nos instituerunt, ut easdem propositiones nobis oblatas expendereimus, ac de unaquaque earum certam & perspicuam ferreimus sententiam.

Tenor verò præfatarum propositionum est prout sequitur.

Prima: *Aligua Dei præcepta hominibus justis volentibus & constantibus, secundum præ-*

sentas quas habent vires, sunt impossibilia, deest quoque illis gratia, qua possibilia fiunt.

Secunda: Interiori gratia in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

Tertia: Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Quarta: Sempelagianis admittentes prævenientis gratiæ intervallum necessitatem ad singulos actus, etiam ad minimam fidem; & in hoc erant Hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere, vel obtemperare.

Quinta: Sempelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, aut sanguinem fuisse.

Nos, quibus inter multiplices curas, quæ animam nostram assidue pulsant, illa in primis cordi est, ut Ecclesia Dei nobis ex alto commissa, purgata pravarum opinionum erroribus, tuto militare, & tanquam navis in tranquillo mari, sedatis omnium tempestatum fluctibus ac procellis, securè navigare, & ad optatum salutis portum pervenire possit;

Pro rei gravitate, coram aliquibus S. R. E. Cardinalibus ad id specialiter sapienter congregatis, à pluribus in Sacra Theologia Magistris, easdem quinque propositiones, ut supra nobis oblatas, fecimus singularem diligenter examinari, eorumque suffragia, tum voce, tum scripto relata maturè consideravimus, eisdemque Magistris variis coram nobis altis Congregationibus, prolici super eisdem ac super earum qualibet differentes audivimus.

Cum autem ab initio hujuscemodi discussionis ad Divinum implorandum Auxilium multorum Christi fidelium preces, tum privatim, tum publicè indicissemus, postmodum iteratis eisdem ferventibus, ac per nos implorata Sancti Spiritus assistentia, tandem Divino Numine favente, ad infrascriptam devenimus declarationem & definitionem.

Primum prædictarum Propositionum: Aliqua Dei præcepta hominibus justis volentibus, & constantibus, secundum præsentem, quas habent vires, sunt impossibilia, deest quæque illis Gratia, qua possibilia fiunt: Temerariam, Impiam, Blasphemam, Anathemate damnatam, & Hæreticam declaramus, & nō talem damnamus.

Secundum: Interiori Gratia in statu Naturæ lapsæ

lapsa nunquam resistunt : Hæreticam declaramus, & nri talem damnamus.

Tertium : Ad merendum & demerendum in statu Naturæ lapsa non requiruntur in Homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione : Hæreticam declaramus, & nri talem damnamus.

Quartum : Semipelagiani admittébant, prævenientis Gratiæ Interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium Fidei, & in hoc erant Hæretici, quod vellent eam Gratiâ talem esse, cui posset humana Voluntas resistere, vel obtemperare : Falsam & Hæreticam declaramus, & nri talem damnamus.

Quintum : Semipelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, aut Sanguinem fudisse : Falsam, Temerariam, Scandalosam, & intellectum eo sensu, ut Christus pro salute dumtaxat Prædestinatorum mortuus sit : Impium, Blasphemum, Contumeliosum, Divina Pietati Derogantem, & Hæreticam declaramus, & nri talem damnamus.

Mandamus igitur omnibus Christi fidelibus utriusque sexus, ne de dictis Propositionibus sentire, docere, prædicare aliter præsumant, quam in hac præsentis nostra Declaratione, & Definitione continentur sub censuris, & penis contra Hæreticos, & eorum sanctores in jure expressis.

Præcipimus pariter omnibus Patriarchis, Archiepiscopis, Episcopis, aliisque locorum Ordinariis, nec-non Hæreticis prævatis Inquisitoribus, ut Contradictores, & Rebelles quicumque per censuras, & penas prædictas, cæteraque juri, & facti remedia opportuna, invocato etiam ad hoc (si opus fuerit) Auxilio Brachii Sacralis, omnino coercerent, & compescant.

Non intendentes tamen per hanc Declarationem, & Definitionem super prædictis Quinq; Propositionibus falsam, approbare ullatenus alias opiniones, quæ continentur in prædicto libro Cornelii Lanfenii. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, Anno Incarnationis Dominicæ millesimo sexcentesimo quinquagesimo tertio, pridie Kal. Junii, Pontificatus Nostri Anno Nono.

Hic. Datarum.

G. Gualterius.

P. Ciampius.

Anno à Nativitate D. N. JESU Christi Millesimo sexcentesimo quinquagesimo tertio, Indictione sexta, Pontificatus Sanctissimi in Christo Patris, & D. N. D. INNOCENTII Divina Providentia Papæ X, Anno ejus Nonæ, die verò nona mensis Junii, supradicta Constitutio affixa, & publicata fuit in Ecclesiæ Lateranen. ac Basilicæ Principis Apostolorum de Urbe, nec non Cancellariæ Apostolicæ valvis, ac in acie Campi Floræ per me Hierony-

mum Mascellam Sanctissimi D. N. Papæ Currem.

Pro D. Mag. Currem P. Paulus Desiderius Currem.

Comme nous avions dit Adieu à autant de nos amis que nous avions pû dans le peu de temps que nous avions pris pour nous préparer à nostre depart qui devoit estre le mardy 17 de Juin, ainsi que nous leur avions dit, il en vint beaucoup nous souhaitter un heureux voiage le matin de ce jour-là. Et il s'y en rencontra encore tant l'après-dinée jusqu'à l'heure qu'il falloit que nous en partissions, qui voulurent nous accompagner jusqu'à *Ponté-mole*, où nos chevaux nous attendoient, qu'il se trouva six carrosses en contant le nostre qui en estoient pleins. De sorte que quand nous partîmes de Rome environ l'heure que la promenade commençoit dans la rue du cours, & dans celle qui va du *College de Propaganda Fide* à la porte *del popolo* par où nous passâmes ; cet équipage paroïssoit à ceux qui nous virent une espee de petit Cortège, & si je ne me trompe, M. le Comte de Rochefort fut un de ceux qui nous virent passer en cet estat de leurs fenestres. J'en rapporte ces particularitez à cause de certains gens à qui nostre depart assez prompt pour prévenir les chaleurs, a fourni la matiere de cette imposture, que nous avions esté obligez de prendre la fuite, & de nous sauver aussitôt que la Constitution du Pape eut esté publiée. Je ne sçay, comme j'ay dit, si nous la vîmes la veille ou le jour de nostre depart, parce qu'elle ne fut pas plustost imprimée & exposée en vente à la Stampe Apostolique, & pas un de nos amis n'en avoit eu auparavant aucune copie. Mais apres ce que nous en avions sceu, tant par la voix publique, que dans l'audience de congé que le Pape nous avoit donnée, nous estions résolus à partir, soit que nous la vissions auparavant, soit que nous ne la vissions pas.

Nous montâmes donc à cheval au *Ponté-mole*, & nous nons y séparâmes de ceux de nos amis qui avoient voulu nous accompagner jusqu'à là. Nous vîmes coucher ce jour-là à *Montrose* ; & de-là jusques à Sienne. Nous fîmes nos journées à l'ordinaire. Nous avions un temps tout à fait favorable pour commencer ce voyage, eu égard à la saison & au pais. Car la pluye & le vent froid qui se succedoient l'un à l'autre, faisoit plus ressembler le temps à une arriere-saison de France qu'à un Esté d'Italie. Neanmoins le P. Desmares arriva à Sienne avec une indisposition qui nous obligea d'y séjourner un jour pour l'attendre. Et nonobstant il ne pût continuer le voyage avec nous jusques à Florence, que dans une litiere que nous prîmes à Sienne pour ce sujet.

M. Ma-

M. Manefher estoit aussi indisposé quand nous arrivâmes à Florence, & nous estant trouvez obligés d'y séjourner trois ou quatre jours pour laisser revenir leur santé avant que d'en partir, les reflexions que nous fîmes sur la Constitution du Pape qui ne decidoit rien des matieres dont nous avions demandé à sa Sainteté la decision avec tant d'instance, nous donnerent un peu de scrupule d'estre partis de Rome sans en avoir auparavant eu l'ordre des Evêques qui nous y avoient envoyez, & nous porterent à leur en écrire la lettre qui suit.

MESSEIGNEURS,

Nous partîmes de Rome le 17 de ce mois, comme nous vous avons mandé par nostre Lettre du 16 que nous en avions le dessein. Nous nous proposons d'aller avec assez de diligence, tant par l'impatience que nous avons de vous dire beaucoup de choses qui ne se peuvent pas écrire si exactement, qu'à fin que ceux de nous qui sont Docteurs de la Faculté de Paris, pussent se trouver à son assemblée. Lorsqu'on luy proposeroit l'enregistrement du Decret donné sur les cinq propositions, afin de pouvoir l'informer en mesme temps des intentions du Pape que nous vous avons mandées. Et faisant charger les Registres de nostre rapport, obtenir par ce moyen que personne ne pût présumer ny à présent ny à l'avenir, que la doctrine de S. Augustin & la grace efficace par elle-mesme eussent esté flétries par ce Decret.

Nous croîons, Messieurs, selon la supputation que nous avons faite de nos journées, arriver en cette ville dès samedi. Mais nous ne nous sommes pas tous trouvez assez forts pour porter la fatigue d'une marche si diligente, & nous n'avons pu nous y rendre que lundy, encore avec l'indisposition de quelques uns de nous, qui nous a contraint de nous y reposer jusqu'à présent, & qui nous obligera de faire le reste de nostre voiage à petites journées, & en prenant un peu de repos de temps en temps. Ce retardement, Messieurs, nous fait avoir recours à une Lettre que nous écrivons à la Faculté pour l'effet que nous venons de vous dire, & le compte exact que nous vous devons de tout ce que nous faisons en cette affaire, nous oblige aussi de vous en donner avis, & de vous en envoyer une copie. Nous espérons, Messieurs, que vous approuverez nostre procédé & nos intentions qui ne vont qu'à la paix de nostre corps, à l'honneur du Saint Siege, & à la defense de la verité; & nous croyons que quand vous aurez joint cette raison aux autres que vous connoissez qui

nous ont obligés de partir de Rome sans en avoir vos ordres exprès, vous ne désapprouverez pas que nous ayons présumé que nous ne fissions rien en cela à quoy vous ne donnassiez vostre approbation. Car encore que pendant tout nostre séjour nous n'eussions pu obtenir du Saint Pere ce que nous luy avions demandé par vostre ordre, sçavoir qu'il établist une Congregation solennelle, où les matieres qui sont seules les contestations dans l'Eglise, fussent examinées à fond, & avec les conditions que vous nous aviez chargés de poursuivre. Nous avons crû néanmoins qu'il n'y avoit pas lieu d'en continuer les poursuites apres ce qui estoit arrivé; puisque si le Pape eust esté disposé à vouloir entrer dans l'examen & la discussion de ces matieres, il y avoit bien plus de justice, de raison, & d'apparence, de le faire avant que de rien prononcer sur les cinq propositions, qu'apres un jugement pareil à celui qui a esté fait. A la verité, Messieurs, lorsqu'il le Pape nous déclara qu'il n'avoit point voulu toucher à ce qui regarde la grace efficace, ny faire aucun préjudice à la doctrine de S. Augustin, & que par conséquent il n'avoit point jugé des propositions que nous luy avions présentées en explication de celles qui avoient esté formées par nos adversaires, puisque ces propositions sont nécessairement liées avec cette grace, & qu'elles en expriment la doctrine sans aucune équivoque selon le sens indubitable de S. Augustin; il semble qu'il y avoit lieu de représenter au Saint Pere que sa declaration n'éclaircissoit point ce qui est en dispute, & n'établissoit point la paix; & que c'estoit une chose bien naruzelle de demander encore à sa Sainteté le jugement des sens controversez. Nous pouvions la supplier avec toute sorte de respect, que les cinq propositions demeurant condamnées par son Decret, entant qu'on les considere selon les sens mauvais, impies, & heretiques, qu'on leur peut donner, & selon lesquels nous les avions nous mesmes condamnées les premiers en sa présence; au moins il luy plust de faire reflexion sur les sens contestez, d'examiner dans une Congregation solennelle les propositions claires que nous avions présentées, & les contraintes que nos adversaires soutenoient contre nous; de nous ouïr pleinement sur ces sens en présence de ceux qui les combattent, de voir les écritures que nous avions laissées sur ce sujet, & de faire une décision distincte de ces propositions qui appaisoit les troubles de l'Eglise. Et nous avions, Messieurs, d'autant plus d'occasion de renouveler à sa Sainteté une instance si équitable, qu'elle nous traitoit, comme nous vous avons mandé, avec une bienveillance & une estime toute singulière.

„mais elle nous parut en même temps si éloi-
 „gnée d'agréer cette prière; nous considéra-
 „mes qu'elle y avoit apporté tant de résistance
 „durant tout le cours de cette affaire, en partie
 „par des dispositions personnelles qu'elle a, &
 „en partie par des suppositions fausses qui luy
 „sont suggérées par des personnes qui l'appro-
 „chent, & en qui elle a créance, & nous vis-
 „mes tant de raisons que vous connoissez, &
 „d'autres encore que nous vous dirons, qui
 „nous ôtoient l'espérance que cette prière pût
 „avoir aucun effet, nonobstant tous les avan-
 „tages & toutes les raisons pressantes que nous
 „avons pour la luy faire, qu'aucun de nous ne
 „jugea que cela fust à propos. Neanmoins,
 „Messieurs, puisque la Sainteté n'a point
 „voulu examiner ny définir ce qui est en con-
 „testation parmi les Catholiques, & qu'il est
 „tout à fait nécessaire de le faire pour la gloire
 „de la vérité, pour la paix des fideles, & pour
 „l'honneur de l'Eglise; Nous ne saurions
 „nous empêcher de vous dire que si vous jugez
 „à propos de renouveler vos instances sur ce
 „sujet, nous sommes encore tout prêts de les
 „aller faire auprès du Pape tout de nouveau.
 „Que si pour les fortifier le Clergé en Corps,
 „ou le Roy même, ou tous les deux ensemble,
 „vouloient interposer leur autorité pour obte-
 „nir une Congregation solennelle & réglée, &
 „dans laquelle les choses se fissent selon les for-
 „mes usitées dans l'Eglise, nous sommes dispo-
 „sés d'aller tout de nouveau soutenir devant le
 „S. Siege contre qui que ce soit qui s'y veuille
 „présenter la vérité indubitable des cinq propo-
 „sitions conçues dans les termes que nous les
 „avons reduites & défendues, qui sont exemptes
 „de toute équivoque & de toute obscurité,
 „aussi-tôt que cette Congregation sera établie
 „avec les conditions que nous avons demandées
 „d'abord & dans tout le cours de cette affaire,
 „qui sont si justes & si nécessaires. Mais autant
 „que nous pouvons juger des choses, nous ne
 „voions pas qu'il soit aisé d'obtenir cette Con-
 „gregation de la Sainteté sans de nouvelles &
 „tres fortes instances du Roy ou du Clergé.
 „Neanmoins ne voulant rien omettre de ce
 „qui est en nous pour contribuer au bien de la
 „paix entre les Catholiques & à l'éclaircisse-
 „ment de la vérité, nous faisons résolution,
 „Messieurs, de ne point sortir d'Italie avant
 „que nous ayons reçu vos ordres sur ce sujet,
 „afin que si vous voyez quelque apparence à la
 „proposition que nous vous faisons, nous soyons
 „en état de les exécuter, & afin que nous vous
 „témoignions jusques à ce point nostre obeis-
 „sance & nostre zele. Nous espérons, Messie-
 „gneurs, pouvoir avoir de vos nouvelles dans
 „cinq semaines suivant les adresses que nous en-
 „voions à celui qui vous rendra cette lettre.

Nous obeitrons ponctuellement à tout ce que
 vous nous prescrirez; nous continuerons tous
 jours cependant nostre voiage peu à peu vers
 la France en attendant vos ordres, & soit que
 vous nous permettiez d'y rentrer, soit que
 vous nous commandiez de retourner vers Ro-
 me, nous vous supplions de nous les envoyer le
 plus diligemment que vous pourrez; mais
 particulièrement si vous nous rappelez en
 France; & de nous conserver à tousjours l'hon-
 neur d'estre estimez de vous,

MESSEIGNEURS,

Vos tres-humbles & tres-obéis-

sans Serviteurs,

Ainsi signé,

De la Lane Abbé de Val-

croissant.

Desmarres Prêtre de l'Ora-

toire.

De Saint-Amour.

Manesier.

Angeran.

Le P. Guérin nous avoit fait la faveur à
 nostre parlement de Rome de se charger du
 soin de vendre nos meubles, dont il ne nous
 avoit pas été possible de nous défaire en si peu
 de temps, & de convenir avec le Propriétaire
 de nostre maison des conditions auxquelles il
 la reprendroit. En conséquence de cette lettre
 j'écrivis au P. Guérin que nous le priions de
 différer l'un & l'autre de ces bons offices jus-
 qu'à ce que nous l'en suppliassions derechef.

Nous estions arrivés à Florence le 22 de
 Juin assez heureusement pour y voir une grande
 cérémonie qui s'y fait le jour de la Saint
 Jean qui en est la feste, & nous en partîmes
 le 27 sur des chevaux qui ne devoient nous
 conduire que jusques à Bologne où nous arri-
 vâmes le 28. Comme nous estions bien-ayés
 de prendre un peu de repos de temps en temps,
 nous nous propositions d'y faire quelque se-
 jour; mais les chaleurs qu'il y fit le 29 nous
 parurent si violentes, que nous en partîmes
 ce jour-là vers le soir pour nous aller embar-
 quer à Francolin sur le Po, pour descendre jus-
 qu'à Venise, où nous savions que l'air étoit
 beaucoup plus temperé & plus frais à cause de
 la mer. Nous partîmes de Francolin le lundy
 matin 30 & nous devions arriver à Venise le
 lendemain; mais il s'éleva des pluies & des
 vents contraires qui nous obligèrent de cou-
 cher une nuit dans nostre barque sur les ca-
 naux qui sont entre le Po & les marais de Ve-
 nise; & après de séjourner un jour ou deux à
 Chiola jusqu'à ce que le beau temps fust reve-
 nu pour reprendre le chemin de Venise, où
 nous n'arrivâmes que le vendredy 4 jour de
 Juillet.

Nous

Nous allâmes dès le Dimanche 6 rendre nos devoirs à M. d'Argenson qui étoit alors Ambassadeur pour le Roy vers cette République. Il nous fit l'honneur de nous envoyer inviter à dîner chez luy le mardy suivant; il nous fit aussi celuy de nous visiter le jeudy, & durant tout le séjour que nous fîmes à Venise, il nous donna dans toutes les occasions des marques d'une bonté & d'une courtoisie singulière. Il vit aussi dans les différentes rencontres où nous eûmes durant tout ce temps l'honneur de l'entretenir tant chés luy qu'ailleurs dans une entière liberté qu'il nous en donnoit, avec quelle franchise nous acquiescions à la condamnation faite des cinq propositions par la Constitution du Pape, & de quelle maniere nous étions persuadés que cette Constitution ne bleissoit en rien les sentimens que nous soutenions & que nous avions soutenus devant le S. Siege. De sorte qu'une fois même il nous dit qu'il en avoit ainsi écrit à M. Coqueret, & qu'il l'avoit assuré que nous ne nous tenions point du tout pour condamnés non plus que la doctrine que nous avions défendue.

La veille qu'il nous vint voir, nous avions esté visités par un nommé M. Du-Puy François de naissance & déjà vieux, qui avoit demeuré presque toute sa vie à Venise, depuis qu'il eut quitté des emplois qu'il avoit eus dans les affaires de France, homme de lettres & d'esprit, & qui avoit ce malheureux engagement que de faire profession de la Religion prétendue réformée, & nous avions eu avec luy dans cette visite un long entretien de l'unité de l'Eglise, & de l'obligation qu'il y avoit de ne la rompre jamais, quelque cause & quelque pretexte qu'on crût en avoir. Le P. Desmares avoit parlé si puissamment de cette matiere, quoique dans la dernière familiarité d'une visite privée à cet honneste homme, qu'il en avoit esté touché jusqu'au point que nous avions vu plusieurs fois des larmes qui luy en étoient venues aux yeux. Il s'étoit pourtant aucunement & allés vigoureusement défendu de ce reproche charitable que nous avions fait à ceux de la Religion, en demeurant d'accord avec nous de nos principes de l'obligation si étroite de conserver cette unité sainte; mais en nous soutenant que ce n'étoit pas eux qui la rompoient, mais ceux qui ne vouloient pas les recevoir dans leur communion aux conditions qui y étoient essentielles & suffisantes, & qui en exigeoient d'autres qui n'y étoient point requises. A quoy le Pere Desmares luy avoit répliqué, que quoy qu'il y eût avoir des abus dans l'Eglise, neantmoins la plus-part des choses que les prétendus reformateurs de l'Eglise avoient pris pour cause de leur separation

n'étoient point des abus mais l'ancien usage de l'Eglise, comme l'invocation des Saints, la veneration de leurs reliques, & autres choses semblables: Et de plus que sans entrer dans ces contestations, il fustisoit de leur dire généralement que tous les prétextes qu'on pouvoit alleguer pour rompre l'unité de l'Eglise, n'étoient point recevables devant Dieu, puisqu'il n'y en avoit point de juste selon les Peres, *præfendenda unusquis nulla est iusta necessitas*; comme les prophetes n'avoient jamais entrepris de faire un corps de Religion séparé de celuy de la Synagogue, quelque depravée qu'elle fust, mais s'étoient contentés de parler contre ces corruptions jusques à s'exposer à la mort en les condamnant de la part de Dieu. Que c'est ce que devoient faire ceux qui ont prétendu réformer l'Eglise; Que s'ils se sentoient appelés de Dieu pour un si grand ouvrage, ils le devoient entreprendre dans l'Eglise même quoy qu'il leur en eût arivé; mais que s'ils s'étoient sentis trop foibles pour s'exposer au martyre, ils devoient se contenter de se corriger eux mêmes, & ne point prendre de part aux abus qu'ils n'auroient pu corriger dans les autres.

Nous dîmes par occasion à M. l'Ambassadeur dans la visite qu'il nous rendit ce qui avoit esté dit sur ce sujet de part & d'autre entre M. Du Puy & nous. Il nous témoigna du regret de ne s'être pas trouvé à cette conférence, & nous pria que s'il nous arrivoit une autre occasion pareille que nous pussions prévoir, de l'en avertir. Mais comme nous n'étions à Venise qu'en attendant que les grandes chaudières passassent, & que nous eussions receu réponse à la lettre que nous avions écrite de Florence aux Evêques qui nous avoient envoyé, que nous n'étions pas assurés de revoir avant nostre départ ce M. Dupuy, & qu'il n'avoit pas même voulu nous dire son logis, quoique nous le luy eussions demandé afin de pouvoir luy rendre la visite qu'il nous avoit faite: Nous dîmes à M. l'Ambassadeur que nous aurions beaucoup de satisfaction si nous pouvions luy procurer celle-là, mais que nous n'y voyions pas grande apparence. En effet nous n'en eûmes pas d'occasion pendant tout le reste du séjour que nous fîmes à Venise, qui dura jusques vers le milieu du mois d'Aoust suivant.

Je n'y observay rien pendant tout ce temps qui mérité d'entrer dans le récit que je fais, que les lettres que je receus tant de Paris que de Rome sur le sujet de la nouvelle Constitution de sa Sainteté, que j'infereray icy volontiers à cause du nouvel éclaircissement qu'elles pourrout apporter à la maniere dont elle a esté faite, aux intentions que le Pape a eues en la faisant, & à la sincerité & humilité avec laquelle

nous nous y sommes soumis. Je commencerais par celles de Rome, tant parce qu'elles ont été les premières qu'on m'a écrites, que parce qu'elles me paroissent les plus considérables.

CHAPITRE II.

Contenant les lettres que je reçus de Rome sur la nouvelle Constitution du Pape pendant notre séjour à Venise.

LA première est du 30 de Juin écrite par une personne d'un Ordre des plus considérables de l'Eglise & de nos plus intimes amis, que j'avois chargé à notre départ de faire nos excuses à quelques-uns de ceux de qui nous n'avions pas eu le temps de prendre congé, ou que nous n'avions pas rencontré. Il me manda par cette lettre, que dès le lendemain de notre départ il commença à s'acquitter de ce qu'il nous avoit promis : Qu'il avoit vu le P. Bibliothécaire des Augustins qui s'estoit senti fort obligé de quelques livres que nous luy avions promis de luy envoyer pour le service du public dans cette Bibliothéque : Qu'il avoit vu le P. Lezzana qui devoit poursuivre la permission qui luy avoit été donnée d'imprimer un livre qu'il avoit fait de la grace efficace ; & que luy aiant parlé de ce que le Pape nous avoit dit dans notre dernière audience ; il luy avoit répondu que M. le C. Pimentel luy en avoit dit autant, comme l'ayant appris du Pape mesme. *Il giorno dopo che V. S. si parlò con gl'altri suoi signori compagni e miei padroni, cominciai ad essequire i suoi ordini. Parlai col Bibliothecario di Sant' Agostino, il quale restò ap-pagatissimo del suo buon desiderio di compiacerlo di qual cosa per la sua libreria, perche può servire per util publico, e far vedere qual cosa di buono e bello a chi vi va à studiare, massime contra inimicos gratia Christi, &c. Ho parlato col Padre Lezzana, e l'ho riscaldato à procurar la licenza di stampare la sua prima seconda colla materia della gratia efficace, e gl'ho suggerito molti motivi per disporre, &c. Gl'ha apreso e già hà dato un memoriale à Ghiegi & à nostro Signore. Lo riscaldato, &c. Li rigratia della memoria, &c. Havendoli raccontato quel ch'è successo col Papa e loro Signori, mi hà replicato ch'altre tanto gl'hà detto il Card. Pimentelli, che gl'hà detto nostro Signore.*

Ce mesme ami me mandoit encore par la mesme lettre, qu'on ne pouvoit croire à Rome que la Constitution pût avoir de bonnes suites : Qu'un des Consulteurs qu'il me nommoit, mais dont je supprime icy le nom, luy avoit dit que les Jesuites se plaignoient du P. Palavicini, n'estimant pas qu'il eust réussi dans cette affaire comme ils le pretendoient ; & qu'il rendoit grâces à Dieu de n'avoir point eu

de part à faire cette Constitution, ainsi qu'il y avoit été invité : Que M. N. M. luy écrivoit qu'à son retour il luy en diroit ses sentimens, & qu'il estoit tout joyeux de ce qu'il ne voioit pas qu'elle touchast en rien à la doctrine que nous défendions : Que le C. Pimentel avoit dit au P. Nolano qu'il vouloit supplier le Pape de déclarer les sens pour lesquels il avoit condamné ces propositions : Que le P. Luca Vadingo avoit dit au P. Reginald qu'il ne pouvoit concevoir comment on avoit fait une Censure si rigoureuse de ces propositions, parce qu'aucun des Consulteurs ne les avoit censurées si rigoureusement dans les Congrégations, non pas mesme le P. Palavicini. Il me disoit aussi que ce jour-là qu'il m'écrivoit, le neveu de M^{rs} les Barberins avoit esté fait Cardinal. Et qu'enfin il nous saluoit tous de tout son cœur : & qu'il faisoit une humble reverence aux Eveques qui estoient des intrepides amateurs de la parfaite grace de Jesus-Christ.

Qua à nessun pace la Costituzione per più capi; ne si sa capire che possi apportare buon effetto. Il P. D. N. N. mi disse che li Padri della Compagnia si lamentano assai del P. Palavicini parendoli non sia riuscito in questo negotio come pretendevano. Rigratia Duo di non esser stato à parte in stabilir la Costituzione, come gl'era stato significato. Il Signor Ad. N. mi scrive che nel ritorno mi manifestò i suoi sentimenti intorno la Costituzione, & era tutto allegro per che li par che non tocchi, &c. Il Card. Pimentelli hà detto hieri al Padre Nolano che vuol far istanza à nostro Signore che dichiari il senso delle proposizioni. Il Padre Vadingo hà detto al Padre Reginaldi che si stupisce che si sia fatta la Censura con tanto rigore, perche nelle Congregazioni niuno l'hà censurata con tanto rigore, ne meno il P. Palavicini, &c. Questa mattina s'è fatto Cardinale il nepote de' Barberini. Riverisco e saluto tutti ex toto corde, e fo humilissima riverenza à i Vescovi intrepidi perfella gratia amatoribus.

La seconde est du mesme jour écrite par le P. Petit Prestre de l'Oratoire qui me confirmoit aussi que plusieurs des Consulteurs assuroient qu'aucun d'eux, non pas mesme le P. Palavicini n'avoient qualifié dans leurs suffrages les propositions dans les termes de rigueur qu'elles sont dans la Censure.

La troisieme est du 28 de Juin écrite par le P. Guérin, qui entre mille autres bons offices que la charité inépuisable & son affection singuliere pour Monseigneur d'Angers & pour nous, l'ont porté à nous rendre, tant pendant notre séjour, que depuis notre départ, m'en dit quelques-uns que je vais rapporter, & dont il me parle en ces termes :

J'ai présenté vos livres (c'estoit nos petits tomes de S. Augustin) aux Cardinaux François ciotti,

» ciotti, Trivulzio & Omodei qui les ont re-
 » ceus avec grande joie & marque de recon-
 » noissance, sur tout le premier & le dernier.
 » Mais les deux premiers, particulièrement Tri-
 » vulse, m'ont témoigné avoir esté fort surpris
 » ayant veu la Censure du Pape, d'autant qu'il
 » y avoit grande apparence & raison de vous en-
 » tendre encore. Trivulse me dit qu'il ne croioit
 » aucunement que cela donnast la paix; tout au
 » contraire, d'autant qu'encore qu'en apparen-
 » ce il semble que sa Sainteté n'ait point touché
 » S. Augustin, il l'a neanmoins fait indirecte-
 » ment, ce qui causera bien du trouble. Les
 » deux autres m'ont instamment demandé la ha-
 » rangue & la distinction des sens des propo-
 » sitions, que tous les trois jugent qui devoit se
 » faire dans la Censure. Franchioti les a actuelle-
 » ment, je les porterai à Omodei par apres.

Il avoit cédé nostre maison à Monseigneur
 Caffarelli, & il avoit vendu nos meubles aussi-
 tost apres nostre depart; de sorte qu'ayant sceu
 l'offre que nous avions fait de Florence à Mes-
 seigneurs de retourner à Rome s'ils nous l'or-
 donnoient, en attendant que nous nous fus-
 sions pourvus d'une autre maison qui nous
 fust propre, il nous offroit la sienne en ces ter-
 mes si obliges: *Si vous revenez icy, gardez-
 vous bien d'aller descendre hors de ceans, si vous
 me voulez pour amy.*

La quatrième est du mesme jour 18 de Juin
 écrite par le P. Petit Prestre de l'Oratoire, &
 Supérieur de ceux qui sont à Rome dans Saint
 Louis, & il me parle en ces termes:

» Monsieur, j'ai reçu la vostre du 21 Juin avec
 » les incluses que j'ai distribuées.... J'ai veu
 » le plus de vos amis que j'ai pu à qui j'ai fait vos
 » baisemens, à qui tous ont esté ravis de sçavoir
 » l'estat de vostre santé, & prient Nostre Sei-
 » gneur Jesus-Christ de vous continuer les for-
 » ces & la santé jusques au lieu où vous devez al-
 » ler faire vostre séjour, où je ne doute pas que
 » vous n'ayez à y souffrir & à y soutenir de
 » grands combats pour la cause de la verité.
 » Maintenant que le P. Dinet est tout-puissant
 » en Cour par la conduite qu'il a eue de la con-
 » science du Roy, il ne manquera pas de se ser-
 » vir de cette autorité pour persecuter la verité
 » & ceux qui la defendent.

» Pour ce qui est d'icy on n'en parle quasi
 » point si ce n'est vos parties qui en marchent
 » avec un peu plus de haste, & la teste un peu
 » plus élevée qu'ils ne faisoient auparavant.
 » Quant aux Jésuites, ils disent assez haut que
 » vous avez esté condamnez avec S. Augustin &
 » toute l'Ecole des Thomistes, & mesme un des
 » Theologiens du College Romain a commencé
 » à faire valoir la Censure de la troisième propo-
 » sition pour prouver que Jesus-Christ avoit
 » l'indifference au regard de ses actions; mais

alleguant pour le prouver cette Censure de la
 troisième proposition, on dit qu'un écolier
 luy répondit: *Sed ista propositio est de natura la-
 pſa, in qua non erat Christus.* ce qui l'arresta tout
 court: neantmoins avec tout cela les perſon-
 nes un peu intelligentes n'ont pas grand respect
 pour cette Censure, tant ils y voyent de par-
 tialité, de passion, & peu de justice. Il m'a
 esté assuré que le P. Aversa non plus que les
 autres Consultants n'avoit point eu commu-
 nication de vos écrits, ny n'avoit esté appelé
 depuis vostre audience; & que cette Censure
 estoit assurément celle mesme qui fut faite vers
 le commencement du Careſme. Cette perſon-
 ne m'a aussi assuré que dès le commencement
 qu'on fit les Congregations sur cet examen,
 ce fut une resolution prise & déterminée de
 ces Consultants avec Monſignor Albizzi de
 censurer ces propositions à quelque prix que
 ce fust. C'est pourquoy il ne faut pas s'eton-
 ner si les Jésuites ont parlé dès le commence-
 ment de cette Censure avec tant d'assurance.
 Il m'a assuré aussi que tous ces Consultants, au-
 moins les Molinistes, ne se soucient pas beau-
 coup de l'autorité de S. Augustin; mais j'espere
 que Dieu & son Eglise la maintiendra par-
 dessus tous ceux qui la veulent diminuer.

Toute cette semaine Rome a esté dans les
 feux de joie & de rejoissances publiques, tant
 pour la solennité du mariage & alliance de la
 Casa Pamphile avec celle du C. Barberin; que
 pour la promotion qui fut faite lundi dernier
 du Prince Prefet, qui prit le Chapeau jeudi
 dernier, mais avec les Pagnegryques publics
 du Pape & des Cardinaux. Enfin on croit que
 le C. Barberin va reprendre le timon du gou-
 vernement. On attend de jour en jour le C.
 Antonio qu'on assure estre en mer. M. Hallier
 & ses Collegues ne sont pas mine de partir en-
 core. On m'a assuré qu'ils sont icy pour voir
 de quelle façon sera receuë à Paris & dans vos-
 tre Université cette Censure, afin de pourſui-
 vre icy vers sa Sainteté le remede & les moens
 qui seront necessaires pour la faire recevoir.

La cinquième est du 29 de Juin, & elle me
 fut écrite par celuy sans le conseil duquel j'ai
 dit en un endroit de ce Recit que je faisois fort
 peu de choses. En voicy la langue originale &
 la traduction.

*Il pensiero di non uscire d'Italia fin che habbia-
 no riposta di Francia, à me et all'amico piace
 sommamente.*

*E la partenza di Roma come fu necessaria così
 non può essere ripresa; ne il fermarsi poteva par-
 torire nuovo buon effetto, e nella presente congiun-
 tura si è cavato dalla bocca del Papa, quel più che
 si può sperare, e sarà sempre imprudenza tentare
 la cognitione d'una causa presso un giudice che non
 intende li termini.*

Si che non bisogna riguardare quello che posso dire gli avversari circa la partenza, ma bisogna con prudenza ponderare la nostri disvantaggi, & li loro vantaggi. Oltro che l'Altre in tutti li corcoli dove si trova pratica che ci tiene la gracia efficace da sé, e la dottrina di Sant' Agostino, e che la decisione del Papa non essendo ne l'una ne l'altre; e che li Molinisti sono in errore, come ancora quei della predeterminazione physica; & si rischialda in modo sopra di ciò che più non si può dire, e chi l'ha sentito più volte à me lo riferisse & à persona à Gesuiti affezionata.

Che il Decreto sia per fare rumore in Francia non si crede, perché il Re adoprera la forza & autorità, per che sia ricevuto con pace, che essi ha promesso; e lo si io.

Che il campo sia aperte in Roma è meglio; perché fino che qui si stava la Corte penetrava tutto l'incrimo di voi signoria, e sprezzava la memoria come à benissimo; ma essendo absenti, se sentivano rumori, potano forza comparire maggiori e più considerabili, e mi creda che bisogna preoccupare qualche favore alla corte di Parigi che questa parventara più che alive, perché il braccio regno è stato quello che ha tirato il Papa à quella risoluzione à che non saria mai venuta.

In fatti l'amico conclude, che il partire sia stato prudente, il ritorno infruttuoso, e senza un giudice ch'intenda la materia, ogni causa sarà sempre piena di disordine. Roma li 29 Giugno.

Voicy la traduction de cette lettre.

» La pensée que vous avez eue de ne pas sortir
» d'Italie jusqu'à ce que vous ayez eu des nouvel-
» les de France, me revient extrêmement & à nos-
» tre ami aussi. Et vostre départ de Rome ayant
» été nécessaire ne sauroit être blâmé. De vous
» y arrester davantage, cela ne pouvoit servir à
» rien, & dans la présente conjoncture vous avez
» tiré de la bouche du Pape tout ce que vous pou-
» viez espérer de plus. Ce fera toujours impru-
» dence de faire discuter une cause devant un Ju-
» ge qui n'entend pas les termes de la matiere
» dont il s'agit.

» Ainsi il ne faut pas regarder ce que les adver-
» saires peuvent dire de vostre départ, mais il faut
» peser avec prudence nos dévantages & leurs
» avantages. Outre que M. Hallier dans tous les
» cercles où il se trouve presche à tout le monde
» qu'il tient la grace efficace par elle même & la
» doctrine de S. Augustin; que la décision du Pa-
» pe ne blesse ny l'une ny l'autre; & que les Mo-
» linistes sont dans l'erreur; comme aussi ceux
» qui tiennent la predetermination physique. Et
» il s'échauffe de telle sorte sur tout cela, qu'on
» ne peut dire davantage: une personne qui l'a
» ouï plusieurs fois m'en a assuré, & celui qui me
» l'a dit est un homme affectionné aux Jesuites.

» Quant à la Constitution, il n'y a nulle ap-
»arence qu'elle fasse du bruit en France, parce

que le Roy employera la force & l'autorité afin qu'elle soit receuë sans contredit; car il l'a ainsi promis: j'en suis assuré.

Quant à ce que les adversaires font dans Ro-
me les maîtres absolus du champ de bataille, c'est le meilleur; parce que pendant tout le temps que vous y avez séjourné, la Cour pen-
troit jusqu'au fond de vostre cœur vos plus se-
cettes pensées, & se mocquoit de vos Memo-
riaux, comme vous le sçavez fort bien. Mais quand vous en serez absents, s'il se fait du bruit ailleurs, ce bruit leur paroitra peut-être plus grand & plus considerable. Assurez-vous qu'il faut que vous tâchiez de trouver quelque ap-
pui à la Cour de France, & que cela épouven-
tera davantage qu'aucune autre chose; parce que c'est été l'autorité du Roy qui a attiré le Pape à cette décision, à laquelle il ne seroit ja-
mais venu sans cela.

En un mot nostre ami conclut, que vostre départ a été prudent, que vostre retour seroit inutile, & que tant qu'il n'y aura point un ju-
ge qui entende le sujet de la contestation, tout sera toujours plein de désordre. A Rome ce 29 de Juin.

La dixième est du 4 Juillet, écrite par celui même qui m'avoit écrit la première; & tout ce qu'il me mandoit par celle cy estoit que les Jesuites ne faisoient pas à Rome de grands fanfares de la Constitution, soit parce que personne ne leur en donnoit d'applaudissemens, soit parce que beaucoup de monde, particulièrement les gens sçavans disoient tout haut qu'elle ne leur estoit avantageuse en aucune sorte. *Quia i Gesuiti non si vedono troppo triphare, e perché non si applaude a loro per la Costantiana uscita, e per che si dica che non è à lor favore per mian conto, a cui dicono i dotti.*

La septième est du 5 de Juillet écrite par le P. Petit. Entre autres choses qu'il me mandoit, il me disoit celles cy.

On ne parle quasi plus icy de vos differends, tant on s'y soucie peu de la verité & des choses qui la concernent. M. N. M. qui vous saluë me dit hier que les Jesuites d'icy n'estoient pas beaucoup satisfaits de cette décision, & qu'un Jesuite des plus ardens sur ce differend avant la décision, avec qui M. Hallier avoit eu de grandes conférences, & qu'il avoit veu aussi plusieurs fois comme un de ses amis, l'ayant veu depuis deux jours il l'avoit trouvé fort froid & peu satisfait de cette décision, ne croyant pas d'en tirer grand avantage sur les differends pour lesquels vous esliez icy, ny contre la grace efficace. Le livre du P. Annat de libertate in-
cuncta se vend publiquement. Le Maître du sacré Palais faisoit quelque difficulté de donner son publicateur, mais il y a esté contraint par ordre de la Sainteté. Le C. Barberin de-
vient

vient tous les jours & plus puissant & plus considéré dans l'esprit de sa Sainteté. Le Marquis del Buffalo a été disgracié du Pape, & croit-on même qu'il va donner sa charge de Capitaine de ses gardes au Commandeur Colonne, parce que ce Marquis a suivi les mouvemens & inclinations du Cardinal de Florence qui n'a point voulu faire aucune allégeance & seux de joindre à la promotion du Cardinal Préfet Barberin, ce qui a extrêmement piqué sa Sainteté. Je ne manque pas tous les jours de recevoir de nouveaux avis des piéces & menaces que me font les Jésuites & leurs adhérens de m'envoyer au S. Office. Le P. Richeome racontoit l'autre jour une histoire agreable à quelques-uns de ses amis, qui estoit, disoit-il, qu'on avoit surpris dans S. Louis une femme vêtue en garçon, & faisant la correction à ceux qui la voient introduite, ils n'avoient eu autre excuse que de dire qu'ils n'avoient pas la grace de chasteté. Et sur cela il dit : Vous voyez que c'est un mauvais effet de la doctrine Janсениenne de ces Peres de l'Oratoire, qu'il faut tous chasser de-là afin qu'ils n'infectent point les autres. Un de ceux qui estoient présens, & auditeur de cette imposture & calomnie m'en vint avertir par affection & charité. A pres une semblable imposture & calomnie, jugez ce qu'ils ne peuvent entreprendre, puisque ny la Majesté du lieu, ny la presence du S. Sacrement & des corps des Apôtres S. Pierre & S. Paul, & le tribunal de verité où il estoit séant de la part de Jesus-Christ pour condamner les pécheurs & imposteurs, ne l'empêcherent pas de raconter une semblable imposture. Mais je ne le crains pas, ny tous les siens, Dieu mercy. J'espère que Dieu & la verité seront plus forts que leurs men songes & impostures. Je tâchierai neantmoins d'en faire mes plaintes aux Cardinaux Barberin & Ghiggi, & au Commissaire du S. Office, pour tâcher de venir leur malice.

La huitième n'a point de date, mais je la croy d'un même temps environ que les précédentes. Elle est d'un tres habile & fort sage Dominicain qui m'écrivait la satisfaction qu'il avoit eue d'apprendre nostre bonne disposition. Et apres touchant l'affaire voicy ce qu'il me mandoit : *Quanto al negozio, nel Collegio Romano si legge de merito Christi, et subito si stabilisse la necessita della indifferenza con la 3. propositione. Quindi si deduce che nullo atto di Christo era meritorio se non per quelle circostanze rispetto alle quali era indifferente. Se fatto penetrare al Papa, e questo ha mandato ordine al Generale Gesuita che scriva per tutta la Compagnia e faccia nello studio osservare che nullo si vaglia della Bolla sua per stabilire nullo punto controverso fra le scuole. Adia quest' ordine essendo privato,*

non sodisfa. Noi habbiamo scritto per tutte l'Universita che siano raccolte tutte le conseguenze de Gesuiti o d'altro, et siano mandate à Roma, perche intendiamo muovere la controversia se havremo in mano cosa che dia motivo come credo certamente havremo, et è impossibile che il Gesuita si ritenga fra termini della modestia, essendo Pedante pervicace. Così il fatto sarà conosciuto à nostro Signore quello non ha voluto credere per le nostre istanze. Del resto la Corte passa con discorsi di matrimoni, e con disegni che non passano i confini della familia Panfila, de quali non voglio imbrattare il folio, e li faccio riverenza con Compagni.

Voicy la traduction de cet Italien.

Quant à l'affaire, on enseigne dans le College Romain (qui est occupé par les Jésuites) du mérite de Jesus-Christ, & on n'a pas manqué d'établir dès aussitôt apres la censure de la troisième proposition, la nécessité de l'indifference pour le mérite. On conclut de-là qu'il n'y avoit aucune action de Jesus-Christ qui fust méritoire, que pour les circonstances seulement à l'égard desquelles il estoit indifférent. On en a averti le Pape, qui a envoyé ordre au General des Jésuites d'écrire par toute la Société, qu'aucun d'eux ne se serve de sa Bulle pour établir aucun des points controversez dans les écoles, & luy a fait enjoindre que cela soit observé par tous ses Colleges. Mais cet ordre étant particulier & secret ne satisfait pas. Quant à nous, nous avons écrit par toutes les Universitez qu'on fît un recueil de toutes les conséquences que pourroient tirer de cette Bulle tant les Jésuites que les autres, & qu'on nous l'envoyât à Rome; parce que nostre dessein est de renouveler la contestation, si tant est que nous ayons en main chose qui le vaille, comme nous l'aurons sans doute, n'estant pas possible que les Jésuites se contiennent dans les bornes de la modestie, estans comme ils sont des Pedants obstinez. Ainsi l'effet sera connu au Pape ce qu'il n'a pas voulu croire par nos remontrances. Au surplus on ne parle en cette Cour que de mariages & de desseins qui font renfermer dans les confins de la maison Panfile, dont je ne veux pas broüiller le papier. Je vous baise les mains & à vos Collegues.

La neuvième est du 12 de Juillet écrite par le P. Guerin, & entr'autres contient ces termes. La semaine passée M. Hallier me vint chercher, dit-il, plusieurs fois, & le P. de Verlamont une. L'un & l'autre ne m'ayant trouvé, fut séparément voir le P. Placide, auquel ils firent de grosses plaintes contre moy pour tout ce qu'ils disoient que j'avois fait & faisois pour vous autres Messieurs, qui est appuyer une si mauvaise cause &c. Mais en particulier de ce que j'avois veu le Cardinal Trivulsi, auquel

„ quel ils disoient mais faussement, que j'avois
 „ dit que jamais M^{rs} les Evêques de France ne
 „ recevoient la Bulle &c. Je vis en suite ledit
 „ P. De Vertamont, auquel je dis le sujet pour
 „ lequel j'avois veu ledit Cardinal, qui estoit
 „ pour luy presenter le livre de S. Augustin; &
 „ qu'au reste j'en avois nullement dit ce qu'on
 „ m'imputoit. Il témoigna en estre satisfait.
 „ Mais ayant veu en suite M. Hallier, il adjouta
 „ que je luy avois dit que j'avois dit audit Car-
 „ dinal qu'il falloit un Concile pour décider ces
 „ questions; ce qui est aussi peu vray que l'au-
 „ tre calomnie. Ces deux Messieurs, *id est*, Ver-
 „ tamont, & Hallier, dirent au P. Placide que je
 „ pourrois bien recevoir un affront personnel si
 „ je n'y prenois garde. Vous voyez bien à quoy
 „ cela va. Ils disent que je ne devois point pré-
 „ senter vos livres aux Cardinaux. J'aurois tant
 „ de choses à vous dire là-dessus, que le papier &
 „ le jour me manqueroient si je voulois vous di-
 „ re tout, c'est pourquoy je m'en tais.

„ La dixième est aussi du 12 de Juillet, écrite
 „ par le P. Petit : Voici entr'autres choses ce
 „ qu'elle contient : La grace de Jesus-Christ
 „ nostre Seigneur soit avec vous pour jamais.
 „ J'ay distribué toutes celles qui estoient dans le
 „ paquet, & particulièrement celle du P. A. à
 „ qui je l'ay donnée en main propre. Il m'en a
 „ luy même apporté la réponse ce matin, que je
 „ vous envoie; & m'a dit de vous mander ce
 „ qu'il a oublié de mettre dans sa lettre tout à
 „ dessein, qui est que son Cardinal luy a dit
 „ qu'ayant veu hier le Cardinal de Florence ou
 „ Trivulsi, il luy dit avoir receu des lettres de
 „ Flandre, par lesquelles on l'assuroit que les
 „ Evêques de ce pais n'avoient point voulu re-
 „ cevoir la declaration de sa Sainteté sur les cinq
 „ propositions, disant qu'ils ne reconnoissoient
 „ point pour decision de soy que ce que le Pape
 „ determinoit *cum suo Clero*, & non pas ce qu'il
 „ determinoit avec trois ou quatre Cardinaux,
 „ & dans une Congregation de la nature de celle
 „ qui a fait cette declaration. Si nos Evêques
 „ de France & vos Docteurs estoient si généreux
 „ que cela, les Molinistes n'auroient point de
 „ quoy se glorifier. Cela seroit faire plus d'atten-
 „ tion à cette Cour, lorsqu'il s'agiroit de sem-
 „ blables discours.

„ Le R. P. Reginald m'a prié de vous saluer de
 „ sa part avec tous Messieurs vos Collegues, & de
 „ vous dire que dans une visite qu'il a faite cette
 „ semaine au Cardinal Barberin, estant tombez
 „ sur la declaration de sa Sainteté, & assuré que
 „ les Jésuites s'en serviroient contre la grace ef-
 „ ficace, ce Cardinal luy dit qu'ils ne le feroient
 „ pas, & qu'il avoit esté dire de la part de sa
 „ Sainteté au General des Jésuites d'écrire à tous
 „ leurs Peres & à toutes leurs Maisons & Colle-
 „ ges, que sa Sainteté leur defendoit de se servir

de cette Censure pour en tirer avantage contre
 la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, &
 contre la grace efficace par elle même. Ce
 même Cardinal me dit hier quasi la même
 chose dans un entretien que j'eus avec luy de
 pres de demie heure, sur ce que je luy fus de-
 mander sa protection contre les menaces que
 me faisoient les Penitenciers de Saint Pierre de
 me faire mettre au Saint Office comme un de-
 sobeissant à ladite Censure. Sur quoy l'ayant
 assuré que je recevois ladite Censure pour la
 condamnation des sens heretiques que conte-
 noient ces propositions, mais non pas comme
 condamnant la doctrine de S. Augustin tou-
 chant la grace efficace par elle même nécessaire
 à toute bonne œuvre de la pieté Chrestienne,
 puisque sa Sainteté vous avoit assurés solennel-
 lement qu'elle n'avoit point prétendu préju-
 dicier en rien à cette doctrine &c. Il m'assura
 qu'il estoit ainsi tres véritable; mais qu'il fal-
 loit aussi tâcher de s'éloigner le plus qu'on
 pourroit de la façon de parler des heretiques;
 & que quoique la chose exprimée par ces fa-
 çons de parler fust véritable, néanmoins à cau-
 se que les heretiques se servaient en mauvaise
 part de ces façons de parler, il falloit s'en ab-
 tenir. Il me dit d'autres choses semblables, &
 la conclusion de tout son discours fut que cet-
 te Censure estoit plutôt une condamnation des
 termes & paroles de ces propositions qu'autre
 chose. Que pour ce qui estoit de la doctrine
 de nostre Congregation, que tant que nous
 nous attacherions à S. Augustin & à S. Tho-
 mas, & à la façon de parler des anciens Scho-
 lastiques Thomistes, comme Bannes, Alvarez,
 Lemos, &c. on n'auroit rien à redire contre
 nous & contre moy, & que je n'eusse point
 peur de tous ces bruits & menaces, & que j'en
 assurasse nostre R. P. General. Luy ayant
 parlé de l'abus que faisoient les Jésuites de cet-
 te declaration, il me dit que leur General avoit
 écrit à leurs Peres de n'en abuser point : Que
 luy même en avoit écrit au P. Annat : Qu'il
 n'approuvoit pas qu'il eust fait imprimer à Pa-
 ris le livre *Sanctus damnatus à Thomistu*, non
 plus que le livre qu'il avoit fait imprimer icy
 de *inconstanti libertate* avec le decret & approba-
 tion du Saint Office, & qu'il n'estimoit point
 du tout ces livres : mais que celui qu'il avoit
 fait, *Augustinus vindicatus à Baranis*, estoit
 un livre de grande érudition (Vous jugerez
 de là qu'il est expedient qu'on y réponde de
 de-là comme il faut, & d'en faire voir icy la ré-
 ponse). Le jour auparavant j'avois aussi esté
 voir le C. Ghiggi pour me plaindre des mes-
 mes menaces des Jésuites, & l'assurer que nos-
 tre Congregation seroit toujours obéissante à
 suivre la doctrine de l'Eglise & des Saints Con-
 ciles. Et luy ayant dit que parce que nostre
 Con-

« Congregation s'estoit attachée à la doctrine de
 « S. Augustin & de S. Thomas, cela avoit donné
 « occasion aux Jésuites de calomnier nostre do-
 « ctrine: il me respondit qu'il n'en avoit point
 « où parler; qu'il avoit bien où parler de
 « quelque union du R. P. Bourgoing nostre Ge-
 « neral avec les Jésuites touchant la doctrine,
 « mais non pas d'autre chose. A quoy ayant ré-
 « pondu que cette union n'avoit esté qu'une u-
 « nion de charité & non de doctrine; Que
 « nous estant attachés pour la Theologie & do-
 « ctrine à S. Augustin & à S. Thomas, nous ne
 « nous en separerions pas; & veu que sa Sainteté
 « avoit déclaré hautement avoir grand respect
 « pour cette doctrine, & qu'il n'avoit point pro-
 « tendu rien faire contre icelle. A quoy il me
 « répondit assez froidement que sa Sainteté n'a-
 « voit rien prétendu faire contre icelle, & que
 « tant que nous suivrions les auteurs Scholasti-
 « ques approuvés par la Sainte Eglise, nous ne
 « ferions jamais repris. De son discours je jugeay
 « bien que c'estoit un de ceux qui avoient plus
 « nuit à la vérité, & contribué à cette decision.
 « On m'a assuré que dans une Compagnie où es-
 « toit le P. Tartaglia entre plusieurs autres
 « loüanges qu'il donnoit à ce Cardinal, de son
 « esprit, de sa doctrine & sainteté, fut de ce qu'il
 « avoit fait & dressé cette admirable Constitu-
 « tion, où il n'y avoit rien à ajouter & retran-
 « cher, & dont chaque parole estoit autant d'o-
 « racles du Saint Esprit &c. Il faut que je vous
 « avoue que j'ay bien esté trompé en ce Cardi-
 « nal, & que j'ay bien diminué du credit, respect,
 « & amour que j'avois pour luy. J'oubliois à vous
 « dire que j'y trouvay M. Hallier qui parla audit
 « Cardinal devant moy, à qui il fit de grandes
 « carresses, comme aussy quelques autres de sa
 « famille; ce qui me fit connoître que les Mo-
 « linistes y estoient mieux venus que les Augu-
 « stiniens. Sa Sainteté a donné cette semaine un
 « Prieuré à M. Hallier de 800 écus *mon proprio*,
 « c'est à dire que ce Prieuré qui est de Bretagne
 « nommé le Prieuré de Rieux ayant esté de-
 « mandé à sa Sainteté par des personnes puis-
 « santes eu credit, où il y avoit mesme des Cardi-
 « naux qui s'estoient employez, sa Sainteté ayant
 « demandé combien pouvoit valoir ledit Prieuré,
 « luy ayant esté assuré qu'il pouvoit valoir 800
 « écus ou mil écus, sa Sainteté dit qu'il le vou-
 « loit pour luy, & en mesme temps commanda
 « au Datsire de l'expedier pour M. Hallier. Voi-
 « là qui augmentera le nombre de ses benefices,
 « mais non pas de son merite. On dit qu'il attend
 « icy la mitre comme la recompense de ses glo-
 « rieux travaux pour la defense de l'Eglise. Ils
 « sont tousjours logez aux trois Rois en cham-
 « bre locante, ce qui n'est pas de grande édifica-
 « tion pour des defenseurs insignes de la vérité.
 « On parle du P. Reginald pour estre Theo-

logien & Precepteur du jeune Cardinal Bar-
 berin. Si son General s'y employe, il pourra
 avoir cet employ, ou que les Jésuites ne
 l'empeschent. Je le souhaiterois pour le bien
 qui en résulteroit icy pour la vérité.

J'ajouteray icy une reflexion que j'ay oui
 faire sur cette Censure par une personne de ca-
 pacité, qui est qu'il dit avoir leu dans un Ca-
 noniste; que toutes & quantes fois que sa
 Sainteté usoit dans les Bulles & Decrets du
 mot de *declaramus*, cela estoit une marque in-
 faillible que sa Sainteté par cette Bulle ou De-
 cret *non constituitur novum jus & censuram, sed
 tantum confirmabat & stabiliebat jam factum &
 stabilitum, licet adderetur illa verba, definiti-
 mus, que semper considerantur ut habentis verdi-
 nem ad verbum declaramus.* Et par ainsi dans
 la Censure des cinq propositions ce mot *decla-
 ramus* estant repeté à chaque censure de cha-
 cune desdites propositions, c'est une marque
 infallible que par icelle sa Sainteté n'a point
 fait de nouvelle censure de ces propositions;
 mais seulement déclaré ou renouvelé celles
 qui avoient déjà esté faites contre icelles dans
 le Concile de Trente, qui n'estoient que dans
 le sens des Calvinistes & Lutheriens, & nulle-
 ment dans le sens de S. Augustin & de S. Tho-
 mas, & de celui que vous soutenez dont il es-
 toit question.

La onzième estoit du 18 de Juillet, & ne
 contenoit point d'autres nouvelles, sinon que
 le Pape estoit tres mécontent des Espagnols, &
 qu'entre autres sujets qu'il en avoit, il se pla-
 gnoit de ce que les Evêques de Flandres n'os-
 beïssoient pas, & méprisoient au contraire son
 autorité, de quoy il menaçoit de se ressentir, &
 dont il avoit fait de grandes plaintes à M. le C.
 Trivulzio dans la dernière audience que sa
 Sainteté luy avoit donnée: *Non hoc cosa parti-
 colare di nuovo; Salvo che il Papa si da per dis-
 gustatissimo da Spagnoli, e fra l'altre occasioni del
 suo dispetto si duole che li Vescovi di Fiandra non
 obediscono, e s'avanzano al disprezzo della sua
 autorità, onde minaccia risentimenti, e nell' ulti-
 ma audienza data à Trivulzio fece longa de-
 clamazione.*

La douzième est du 19 de Juillet écrite par
 le P. Petit, ou apres quelques affaires privées, il
 me dit: Pource qu'il est des menaces des Jésui-
 tes, je m'en foucie fort peu, & avec l'aide de
 Dieu je les disputeray sans qu'elles me fassent
 mal. Je me serviray néanmoins de vostre avis, et
 de tascheray de ne m'échauffer avec personne
 sur ces matieres, ce qui me fera néanmoins bien
 difficile de m'empescher avec ceux qui veulent
 se servir de cette censure pour dire que la do-
 ctrine de S. Augustin & de S. Thomas tou-
 chant la grace efficace par elle mesme est censu-
 rée, & que vous avez esté condamnez, veu que c'est

la Sainteté a protesté tout haut des vostre aviee en cette ville, & depuis la decision, le contraire, & que vous n'avez jamais soutenu ces propositions qu'avec ordre & addition de la grace efficace; & n'y a pas plus de trois jours que j'eus une prise sur ce mesme differend avec le P. Marinari, qui me demandant de vos nouvelles, me vint dire que vous estiez condamnés; ce que je ne pus souffrir, & luy aiant dit que vous n'aviez jamais soutenu ces propositions que dans le sens de S. Augustin & de S. Thomas & de la grace efficace par elle mesme, à quoy la Sainteté avoit dit n'avoir entendu prejudicier par cette decision; je ne pus tirer autre réponse de luy, sinon qu'elles estoient condamnées absolument & sans restriction de la grace efficace. Et l'ayant pressé de me dire si S. Augustin, S. Thomas & la grace efficace estoient condamnés, je n'eus autre réponse de luy, sinon, mais elles sont condamnées absolument. Ouy, dis-je, dans le sens mauvais & heretique qu'elles contiennent, mais non pas dans le Catholique. Vous voyez de là quelle mauvaise consequence les ennemis de la grace de Jesus-Christ tirent de cette Censure..... Le C. Antoine a esté receu icy avec des acclamations publiques de *Front le C. Antoine*. Sa Sainteté l'a receu à bras ouverts.... Tous vos amis vous saluent, & m'ont prié derechef de vous mander qu'il est nécessaire que vous sachiez un petit narré ou histoire de tout ce qui s'est passé & que vous avez négocié dans vostre affaire, les instances & Memoriaux que vous avez donné à la Sainteté, les écritures, & l'audience que vous avez eue, & tout le reste de ce qui s'est passé dans la decision des Consulteurs & Cardinaux, &c. & mesme ce que vos parties ont fait & dit, le tout naïvement & avec respect parlant du S. Siege & de cette Cour, n'omettant neantmoins rien de la verité & des rebuts qu'on vous a faits. Finir ce discours par la decision, & ce que le Pape vous dit en prenant congé de luy; & pour la decision la faire valloir dans le sens & intention que la Sainteté l'a donnée, qui est contre le sens de Luther & de Calvin, que vos parties & la malice des Jésuites vous ont tousjours imposé.

La treizième est du mesme jour 19 où le P. Guerin continue à me rapporter quelques discours extravagans & calomnieux que M. Hallier & ses Collegues faisoient de nous; voicy ce qu'il en dit. Messieurs les Molinistes logent tousjours aux armoirs Rois, lieu assez mal noté, mais les bonnes gens ne le savent pas, comme je croy, quoy qu'en peu de temps que j'y ay esté j'en ay esté assez mal édifié. Ils font force discours assez faugrenus de ce qu'ils disent que leur a dit le Pape de vostre conduite dans Ro-

me & de la leur, de vostre depense & de leur, de leur pauvreté & de vos richesses, à l'aide desquelles vous avez dépensé dans Rome trente-sept mille écus, &c. Que vous avez voulu corrompre par presens un de ses Officiers du Palais, avez gagné un Consulteur Religieux par vos presens à la Sacrificie de son Convent; Que la Sainteté sçavoit ceux que vous frequentiez & ceux qui alloient chez vous; Que l'on vous appelloit les riches Docteurs, & eux les pauvres Docteurs, avec mille autres fadaïses. Je saluë cordialement Messieurs vos Collegues. Et suis, &c.

Tout ce que la quatorzième, qui est du 26 de Juillet, m'apprenoit de plus considerable, est que la face des affaires du C. Antoine estoit desja quelque peu changée, & qu'il s'en falloit beaucoup qu'on n'executât de la part des parens de la nouvelle mariée toutes les conditions qui avoient esté promises pour son mariage: Que quelques personnes indignées des excès du livre du P. Adam, & de celui du P. Annat contre S. Augustin, taschoient de les faire censurer, & que le nombre des Disciples de ce grand Docteur de l'Eglise s'augmentoit tous les jours dans cette premiere Ville de la Chrestienté. *Non si cheme dir altro per fine ch'i Discipuli di Sant'Agostino non minuscano ma crescano quà.*

CHAPITRE III.

Contenant les lettres qui me furent écrites de Paris aussi-tost que la nouvelle assurée y fut venue de la Constitution du Pape; & la réponse que le P. Morin Prestre de l'Oratoire fit à un de ses Confreres qui l'avoit consulté sur le sujet de la mesme Constitution.

J'en ai quatre du 4 jour de Juillet. Ny Messieurs ny nos amis n'en avoient rien appris auparavant que par les rejouïssances que les Molinistes en avoient faites; mais comme ces bonnes gens estoient accoustumés à dire merveilles de leurs affaires, on ne croioit point les bruits qu'ils en répandoient, parce qu'on ne sçavoit comment les accorder avec l'estat des nostres, & avec ce que nous en avions écrit; mais si-tost que la nouvelle en fut assurée, on m'en écrivit ces quatre lettres.

La premiere est de l'ordre & par le commandement de Messieurs, qui nous croioient encore à Rome, par laquelle ils nous mandoient de revenir le plus promptement que nous pourrions, & de témoigner leur soumission pour la Bulle en des termes sort généraux quoyqu'ils ne fissent aucune difficulté sur la condamnation des propositions, ne nous aiant pas envoiez pour les soutenir comme elle les sont condamnées par la Bulle, mais seule-

ment pour empêcher qu'à l'occasion de cinq propositions équivoques & malicieusement fabriquées, on ne condamnaît la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, principalement en ce qui concerne la nécessité de la grace efficace.

La seconde est d'un très ancien & très respectable Docteur de notre Faculté, dont voici les termes.

MONSEUR ET TRÈS CHER AMY,

Enfin le tonnerre est tombé & a lancé son carreau. Enfin les alarmes qu'on nous donnoit ont été suivies de leur effet, & le succès a fait voir que nos adversaires avoient plus de part que vous dans le Conseil secret, & qu'ils en faisoient la meilleure partie, pour ne pas dire qu'ils le composoient entièrement par conduite & par esprit. Nous attendons lundy avec impatience pour apprendre de vous l'ordre & la suite de toute cette affaire, pendant que nous n'entendons par les rues, dans les maisons & parmi les compagnies d'autre bruit que celui des triomphes Molinistiques, & pour moy je croy que dans peu de jours on en fera des feux d'artifice aussi bien en Sorbonne & à Navarre qu'à Saint Louis, sans parler de Saint Germain de l'Auxerrois & de Saint Sulpice. Les Colporteurs n'ont pas encore crié & couru les rues, mais c'est ce que j'attens aujourd'hui peut-être ou demain. Vous voyez que j'ay été prophète, & que lorsque je vous disois que l'on feroit ce coup fourré, en disant que vous n'étiez pas parties, parce que vous n'étiez pas accusés par personne, & que ce n'étoit que des propositions en general sur lesquelles on consultoit la Sainteté qui pouvoit répondre par elle même, il semble que le Saint Esprit parloir par ma bouche. Or sus, *sic nomen Domini benedictum*. Je ne sçay pas en quel état est Rome, & je desire de l'apprendre de vous. Mais je puis vous dire qu'en ce pays ce bruit ne nous étonne point; qu'au contraire c'est une antiperistase, qui fait redoubler les forces aux vrais défenseurs des veritez Evangeliques pour les soutenir & les défendre & de vive voix & par écrit avec plus de vigueur que jamais, malgré les intrigues de leurs ennemis & les persécutions dont ils les menacent de la part des puissances temporelles. Il semble que la providence de Dieu ne nous ait pas voulu abandonner en cette occasion. Car avant toutes ces nouvelles nous avions fait imprimer en Latin & en François les sens de ces propositions que vous aviez données au Pape en pleine Congregation: ce qui fait que presque tout le monde juge de l'effet de cette Bulle avant que de l'avoir vue; & il n'y a pas jusques à Mes-

sieurs le Penitencier & Amiot qui n'ayent dit (à ce qu'on m'a rapporté) qu'elle estoit en une manière qui ne nous faisoit point de mal que parmi la populace & les ignorants. Mais c'est assez pour eux; & s'ils ont triomphé d'un Decret de l'Inquisition, il est sans doute qu'ils seront des feux de joye avec une nouvelle invention de fustées dans une occasion où le Pape, à ce qu'ils croyent, a si bien parlé en leur faveur. Tout cela ne me touche point, & je puis vous le dire en verité que depuis nos contestations je n'ay jamais eu l'esprit plus tranquille, ny offert à le Saint Sacrifice avec plus de quietude & de repos d'esprit, que j'ay fait depuis lundy que ces nouvelles sont arrivées. Je croy que vous en estes de même & nos amis que je salue & embrasse de tout mon cœur & plus fortement que jamais.

La troisième est de M. de Sainte-Beuve. En voici les termes.

MONSEUR.

Nous avons eu copie de la Bulle par le moyen des Banquiers. Apres l'avoir bien considérée, nous avons tous trouvé qu'elle ne contient rien qui ne soit dans nos sentimens. Nous la recevrons avec toute soumission. Il ne se peut dire quelle est la joye des Molinistes; mais je la croirois plus grande qu'elle n'est si nous avions moins de soumission pour les ordres du Pape. Ce qui les afflige dans leur joye, c'est que nous ne nous plaignons point de la condamnation: que nous disons que sa Sainteté n'a fait que ce que nous avons fait il y a a long temps; & que nous protestons tenir à l'avenir pour veritable ce que le Pape a déclaré tel, non seulement parce qu'il l'est en effet, & que nous l'avions aussi estimé auparavant, mais particulièrement à cause qu'il l'a déclaré. Enfin notre joye est que nous nous sommes si parfaitement expliquez, qu'on ne peut sans une malice noire nous accuser d'estre dans le sens condamné. Je ne vous diray rien des Jacobins & des Augustins, sinon qu'il est temps qu'ils fassent parler le Pape, & qu'ils l'obligent à déclarer s'il a eu intention de donner atteinte à la grace efficace, à S. Thomas, & à S. Augustin. M. Guérier a écrit à M. le Comte de Brienne que les Jansenistes disoient qu'ils en appelloient au Concile. Il falloit qu'on nous prestât encore cette charité pour comble de tant de calomnies. D'autres ont dit que nous voulions nous pourvoir au Parlement; mais c'est avec autant de fausseté qu'ils disent cela que les premiers. Si nous avions à nous pourvoir quel-

* C'est une calomnie dont M. Guérier n'estoit pas Auteur, mais qu'il avoit osé faire de moy. & dont il avoit prié un de nos amis communs de m'avertir.

que part, il faudroit que ce fust devant le Pape pour le conjurer de définir la controverse, puisque ce qu'il a fait n'est que de prononcer sur une chose qui estoit hors de toute contestation. Mais puisqu'il ne l'a pas fait, c'est si-gne qu'il ne le voudroit pas faire, & que ce seroit inutilement que vous l'en solliciteriez. Je ne vois donc rien à faire pour vous, si-non de revenir avec le plus de celerité que vous pourrez, & de demeurer dans l'assurance que Notre Seigneur conservera tousjours sa verité. Je suis en luy de tout mon cœur, &c.

La quatrième est de celui de mes Confreres qui m'écrivoit tousjours en Latin : elle portoit ces termes.

De Bulla, cujus hic exempla quadam vidimus, nihil habet quod dicam donec a vobis aliquid certi acceperim. Si vera est, optarem vos in Gallia esse. Times versipelle & serax adversarium vestrorum ingenium; nihil est moderatum apud ipsos; forte & Christianum nihil apud multos. S.S. Oraculum veneramus; atque ideo apertius doceri petebamus. Nec nunquam dubitavimus quin propostiones damnari deberent tam maliciose contexta, ut cum qui pessimum est, sensum praefertant; itaque interpretatione egero ultro concessum est. Plura docere necesse non est. Videant Dominicani quo modo se tuncantur; videant Episcopi qua ratione compescant in posterum tumentes Jesuitae; videant Christiani universi quomodo à corruptissima morum doctrina cavent, quam certe Jesuita eisdem cum Melinsimo curru triumphali impositam populi ostentabunt. Hoc fulmen Romanum adversus eos ipsos intentatum jam est, & torquetur denique qui etiam odio habentes Iansenium, corruptelam morum, & usurarium aut simoniacum palpium execrabantur. Accipi Ill. Nuncium Bullam Regi obtulisse besterna die, &c.

On nous écrit peu, depuis qu'on eust reçu la lettre par laquelle nous avions mandé l'audience de congé que nous avions eue du Pape, & que nous nous en retournerions le plus diligemment que nous pourrions. Neantmoins le mesme Docteur qui m'écrivoit en Latin commença dès l'ordinaire suivant à m'écrire en François une lettre qu'il croioit que je deusse recevoir à nostre passage à Lion, dont voicy la teneur.

L'on publie icy la Bulle par ordre du Roy avec beaucoup d'empressement. La difficulté qui a fort long temps empêché la Bulle du Jubilé, n'a point arrêté celle-cy; & quoy que le Bref ne porte que *Francorum Regi*, & non pas *Francorum & Navarrae*, on ne s'est pas avisé cette fois que cette omission faisoit préjudice aux droits du Roy; mais au contraire on a dit qu'il n'y avoit rien de contraire aux libertez, &c. Je souhaite avec passion vostre re-

tour, & je vous fais préparer vostre chambre tout à loisir : mais je vous prie de m'avertir quand vous serez à Lion, & quand vous esperez d'estre à Paris, afin que vous trouviez tout prest, & moy disposé plus que jamais à vous recevoir comme celui qui est tout à vous. A Paris le 11 Juillet 1653.

Puis huit jours apres, ce mesme ami me dit encore sur cette Bulle ce peu de paroles : Les Jesuites sont icy des farces & des insolences qui sont blasimées mesme de leurs amis. Leurs Affiches ont esté celebres par des énigmes insolentes & des theses où on a maltraité S. Augustin, comme fa doctrine estant condamnée par les Conciles & par les Papes. Il semble que la joie les ait rendus furieux. Je suis tout à vous.

Aussi-tost que celui qui nous écrivoit de la part de Messieurs eut reçu la lettre que nous leur avions écrite de Florence, & qu'il la leur eust fait voir, il nous écrivit le 14 en continuant ses instances pour hastier nostre retour.

Dés que nous eusmes reçu sa lettre à Venise, nous nous resoluimes d'en partir; mais la crainte qu'avoit celui qui nous l'avoit écrite qu'elle ne se perdît par les chemins, l'obligea de nous en écrire d'autres toutes les semaines, par lesquelles il nous pressoit continuellement de retourner. Je n'en mettrai qu'une icy pour clore & terminer ce Chapitre, dont voicy les termes :

Vous prendrez la peine de partir si-tost que vous aurez reçu la presente. Nos amis ont tant de desir de vous voir, qu'ils souffrent beaucoup pendant vostre absence. Nous avons esté cinq semaines sans recevoir de vos nouvelles. J'ai esté depuis quinze jours dans de tres grandes inquietudes. Dieu mercy vos lettres du 12 nous ont mis en repos. Ayez un grand soin du P. Desmares, & dites luy que ses bons amis l'attendent pour l'embrasser & pour luy témoigner les ressentimens qu'ils ont des bons services qu'il a rendus à la verité. Ne vous chagrinez point pendant vostre voyage. La Constitution a fait plus de disciples de S. Augustin, qu'elle n'en a diminué le nombre; tous nos amis se sont extrêmement fortifiés, & ils feront valoir avec vigueur la declaration du Pape. Vous avez bien fait de parler à sa Sainteté comme vous avez fait dans vostre dernière audience; & c'est un coup de Dieu de ce que sa Sainteté s'est ainsi expliquée. Si vous aviez esté icy, les Prelats qui vous ont deputés au roient déjà écrit une lettre au Pape pour le remercier de sa declaration, & ce retardement nous fait regarder cet avantage comme de loin. Venez donc, parce que c'est presque l'unique consolation que nous attendons dans l'estat où

" nous sommes, quoique cet estat ne nous ait
 " point changez, & que nous soyons aussi intre-
 " pides que jamais. Je salvé tous nos amis, & je
 " les embrasse mille fois. Je suis tout à vous.

On peut voir aussi quel fut le sentiment sur
 cette Constitution des plus habiles gens d'en-
 tre ceux-mêmes qui n'étoient point soupçon-
 nés de favoriser Janſenius, par cette lettre du P.
 Morin Prêtre de l'Oratoire & l'un des plus
 ſçavans hommes qui aient esté dans cette Con-
 gregation. Elle est inserée dans la lettre d'un
 autre Pere de l'Oratoire qui l'ayant consulté
 fit part à l'un deses amis de la réponse que le
 P. Morin luy avoit faite, laquelle par ce moi-
 en devint fort publique, & est tombée entre mes
 mains depuis mon retour. La voilà toute en-
 tiere.

De 14 Juillet 1653.

" M O N S I E U R ,

" J'ai esté (*) fort édifié de vostre parfaite
 " soumission aux Decrets du S. Siege. J'y ai ac-
 " quiescé avec la même deference, mais ayant
 " pris le loisir d'examiner la tradition de la grace,
 " & étudié serieuſement les termes de la Consti-
 " tution du Pape; j'ai enfin apperceu que les
 " disciples de S. Augustin sont pluſtoſt humiliés
 " devant les ignorans que condamnés devant les
 " personnes capables & desintereſſées.

" Plusſieurs raiſons me portoient à cette créan-
 " ce, sur tout l'intereſt que l'Eglise de ſe con-
 " ſerver l'autorité de S. Augustin & de ſes diſci-
 " ples, de S. Proſper, &c. & ne pas l'abandon-
 " ner aux Huguenots pour embrasser la prote-
 " ction du nouveau fabricant de la ſcience
 " moienne. Les Moliniſtes à ce que j'ai tous-
 " jours conceu ne ſont pas tant d'eſtat de la ve-
 " rité que de la victoire; mais la Sainte Eglise
 " n'aime & ne merite la victoire qu'à cauſe de la
 " verité. Je n'ai pourtant pas voulu faire une
 " idole de ma pensée & l'eſpouſer temerairement
 " ſans conſulter de plus ſçavans que moy, de-
 " peur de me tromper dans une affaire de telle
 " importance, qui conſiſte à prendre le vrai ſen-
 " timent de ſa Sainteté & le legitime ſens de ſa
 " Conſtitution, j'en ai donc écrit au R. P. Mo-
 " rin, & l'ai prié d'éclaircir mon doute, &
 " d'autoriſer ou deſabuſer mon jugement. Comme
 " je n'ai jamais preſché ces matieres épineu-
 " ſes, & que le R. P. Morin a même imprimé
 " depuis peu contre quelques Maximes des Jan-
 " ſeniſtes, nous ſommes moins ſuſpects, luy
 " d'engagement, moy de temerité, & crois que
 " ſon témoignage en doit eſtre plus autentique,
 " & ma créance moins reprochable. Voicy donc
 " ſa réponse à ma question, & la copie de la lettre.

(*) Lettre du P. de Soreſoy à un de ſes amis.

Incontinent que j'eus leu (*) la Bulle du
 Pape ſur cette queſtion fameuſe, & ayant ſceu
 huit jours devant comme ces Meſſieurs les Jan-
 ſeniſtes avoient harangué quatre heures du-
 rant devant ſa Sainteté; puis luy avoient don-
 né par écrit, & publiquement & juridi-
 quement ſignifié, que les cinq propoſitions que
 leurs ennemis avoient fabriqué à plaſiſir &
 dont il ſ'agiſſoit preſentement eſtoient ambi-
 guës & pouvoient avoir pluſieurs ſens hereti-
 ques & un Catholique; que les ſens hereti-
 ques eſtoient ceux des Calviniſtes, des Semi-
 pelagiens & des Moliniſtes (car le P. Morin
 entendoit par-là les ſens des Semipelagiens &
 des Moliniſtes ſur le ſujet de ces propoſitions),
 & que le ſens Catholique eſtoit celui de S. Au-
 guſtin & le leur; & que non contents d'avoir
 dit & ſignifié cela, ils avoient encore diſtin-
 gué & expoſé au Pape par écrit ces divers ſens.
 Apres, dis-je, avoir veu tout cela, je con-
 clus incontinent & le dis à ceux qui me ſui-
 voient voir la copie de la Bulle, que l'opinion
 des Janſeniſtes n'y eſtoit pas condannée; mais
 auſſi qu'il y avoit une ſorte préſomption con-
 tre l'opinion des Jeſuites & une ſorte pour l'ap-
 probation de celle des Janſeniſtes. Car le Pape
 ayant condanné les cinq propoſitions d'here-
 ſie, il n'a fait que confirmer la Cenſure deſja
 donnée par les Janſeniſtes qui ſont à Rome.
 2. Ils ont condanné d'hereſie l'opinion des
 Moliniſtes en preſence du Pape & des Conſul-
 teurs, le Pape qui le ſçait juridiſiquement ne
 dit mot là-deſſus. Il eſt donc à preſumer qu'il
 approuve la ſentence que les Janſeniſtes ont
 prononcée contre les cinq propoſitions au pre-
 judice de Molina. De même ils ont dit juri-
 diquement au Pape, que l'interpretation qu'ils
 donnent ſelon leurs ſentimens eſt Catholique
 & de S. Augustin: le Pape ne dit mot là-deſ-
 ſus & ne deroge point expreſſement par ſa
 Conſtitution à leur interpretation: il l'ap-
 prouve donc: car en tel cas il eſt obligé de
 parler là-deſſus, & ne nous pas laiſſer tromper.
 Il faut donc prendre ſon ſilence au moins pour
 une approbation préſomptive. Adjoutées en-
 core à cela que depuis la Bulle publiée à Ro-
 me, les Janſeniſtes ont eſté prendre congé de
 ſa Sainteté qui les a fort bien receus & loués, &
 les a aſſurés qu'il n'avoit en aucune façon en-
 tendu condamner S. Augustin, que *Ubi eſt
 Augustinus, ibi eſt Eccleſia*, & qu'il n'avoit
 non plus voulu prejudicier à la grace efficace
 par elle même: puis après les avoir long temps
 entretenus leur donna ſa benediſtion & plu-
 ſieurs Indulgences. Et tout cela a eſté écrit
 non ſeulement par eux, mais auſſi par M. l'Am-
 baſſadeur qui l'a écrit à ſon Eminence & à M.
 le Comte de Brienne Secrétaire d'Eſtat. C'eſt

(*) Lettre du P. Morin.

Bbbb

la 10

à le sentiment que je fis de cette Bulle, & que
 j'ai dit dans les occasions à ceux qui m'en ont
 parlé. Quelques-uns font instance sur ce que
 le Pape dit que les propositions sont tirées du
 livre de Janfenius, mais les mots de la Bulle té-
 moignent tout au commencement qu'il ne fait
 que rapporter les choses comme on les luy a
 présentées & donné à entendre. Or telles rela-
 tions faites aux Princes selon l'un & l'autre
 droit ne font point de foy, comme nous l'en-
 seigne le titre du Concordat de la pragmatique
 sanction de *sublato Clementina. C. litteris*. Au
 contraire il arive souvent qu'une violente pre-
 somption vaut une sentence definitive, *extra.*
de presumption. cap. Offerte mibi. Partant cet-
 te Bulle considérée par toute personne versée
 en droit, paroitra à mon avis plus défavanta-
 geuse aux Jésuites qu'aux Janfenistes. *Hail-*
lum R. P. I. M.

Voilà une étrange * rabat-joie aux Molini-
 stes qui triomphent à l'abri de l'ignorance po-
 pulaire, & n'osent se présenter à la face du Pape
 pour soutenir contre cinq Docteurs, qu'à tort
 ils les ont accusé d'herésie devant le trône de
 S. Pierre; ce qu'ils devoient faire s'ils estoient
 aussi-bien fondés dans la science des Saints
 que dans la politique du monde, &c.

CHAPITRE IV.

*De nostre voyage de Venise à Paris: & de nostre
 passage par la Suisse.*

Comme nous estions près de la Feste de
 l'Assomption lorsque nous receusmes à
 Venise la premiere lettre qui nous obligeoit de
 retourner en France, nous nous resolusmes
 d'aller passer cette Feste à Padouë, pour en par-
 tir ce jour-là l'après-dînée. Nous disposâmes
 toutes nos affaires pour cela. Nous remer-
 ciâmes M. l'Ambassadeur de tous les bons
 traitemens dont sa courtoisie nous avoit ren-
 dus ses redevables pendant tout nostre séjour à
 Venise. Nous disâmes Adieu au reste des amis
 que nous y avions, & ce M. Dupuy dont j'ai
 parlé nous estant venu revoir, il me pria de me
 charger d'une lettre pour M. Ulric, dont je
 luy en avois apporté une, il y avoit plus de
 trois ans.

Nous partîmes donc de Venise deux ou
 trois jours avant celui de l'Assomption, & de
 Padouë ce jour-là à quatre heures après midi.
 Nous continuâmes nostre voyage jusques à
 Zurich sans aucune interruption, & durant le
 jour de repos que les Voiturins de Venise ont
 accoutumé d'y prendre, quand je n'aurois
 point eu la lettre de M. Dupuy pour M. Ul-
 ric, je me sentoiois obligé de ne pas passer par-là
 sans le voir, après les anciennes civilités que

(*) Conclusion du P. de Saurignon.

j'en avois receuës lorsque j'y avois passé la pre-
 miere fois. Comme c'est un homme tres con-
 siderable en ce pais-là, je demandai à mes Col-
 legues s'ils vouloient le venir voir avec moy:
 ils s'en excusèrent. Je les en pressai; ils le re-
 fusèrent. J'y allai tout seul. Il sçavoit déjà
 que nous y estions & qui nous estions. Il me
 renouvela les offres de son service pour mes
 Collegues & pour moy, & il me demanda s'ils
 ne viendroient pas à quelque heure du jour
 voir la Bibliothèque. Je luy dis que je croiois
 bien que la journée ne se passeroit pas sans
 qu'ils fissent un tour par la Ville, & sans qu'ils
 y vissent ce qu'il y avoit de plus curieux. Il me
 dit que quand ils viendroient à la Bibliothe-
 que, il donneroit ordre qu'il y eût du monde
 pour les y recevoir & pour les servir. Je le re-
 merci de sa courtoisie; & quand je fus de re-
 tour au logis, je la dis à mes Collegues.

Je ne sçay s'ils sortirent devant le dîner;
 mais je sçay bien que quand nous allâmes voir
 cette Bibliothèque l'après-dînée, il s'y trouva
 de leurs Professeurs qui nous y receurent;
 que M. Ulric y vint luy mesme pour nous y
 voir; & que nous nous y entretenîmes quel-
 que temps avec luy, mais de discours pure-
 ment de civilité & tout à fait indifferens.

Quand nous voulûmes prendre congé
 d'eux, M. Ulric après nous avoir accompa-
 gné jusques dans la rue remonta à la Bibliothe-
 que, & ceux qui nous y avoient reçeus nous
 accompagnèrent à l'Arsenal pour nous le fuire
 voir. Après ils nous voulurent encore accom-
 pagner à la promenade, & nous conduisirent
 vers leurs nouvelles fortifications.

Nous pensions à les remercier de tant de ci-
 vilités, & nous nous mettions en estat vers la
 fin du jour de prendre congé d'eux pour nous
 retirer à nostre hôtellerie; mais il nous fut
 impossible de les obliger de nous y laisser re-
 tourner seuls; & quelque resistance que nous
 y apportâssions (qui n'estoit pas pourtant une
 civilité fort convenable au pais, mais ils l'ex-
 cusoient en des étrangers) il ne nous fut pas
 possible de les empêcher de nous y accompa-
 gner. Quand nous y fusmes arivez, ils y vou-
 lurent entrer aussi-bien que nous, & ils con-
 tinuerent à nous entretenir jusques au souper;
 & quand il fut apporté, ils se mirent à table
 avec nous, avec dessein, comme ils ont ac-
 coutumé en pareilles rencontres, & comme
 ils firent en effet, de payer leur escot aussi-bien
 que nous. C'est un honneur qu'ils nous vou-
 loient faire, dont il nous estoit impossible de
 nous défendre, non plus que de celui qu'ils
 nous firent pendant le souper, de nous envoyer
 du vin de la part de la Seigneurie.

Parmi les choses indifferentes dont nous par-
 lâmes pendant tout le temps qu'ils furent avec
 nous,

nous, il'en mesla quelques-unes sur les matieres contestées entre leur Religion & la nostre, & dont chacun parla avec civilité dans les principes de sa Religion, & selon l'étendue & le fond de sa science. Nous y disputâmes contre'eux dans une honneste liberté; & dans les termes d'une charité sincere qui les édifioit, de la matiere de la Justification, de la Primauté du Pape, de l'invocation des Saints, & de quelques autres. Le P. Desmares fut celuy de nous qui y parla davantage de nostre costé, & il pourroit se souvenir mieux que je ne fais, tant des choses qui y furent dites, que des autres matieres dont il fut parlé. Celle dont je me souviens le plus, regarde le sujet que je traite, sçavoir qu'ils triomphoient desja de la Confitution du Pape contre les cinq propositions; & que nous leur disîmes tout ce qui nous fut possible pour sa defense. La declaration que sa Sainteté nous avoit faite de ses intentions dans nostre dernière audience, que nous leur expliquâmes tout au long, fut le meilleur moien que nous pussions employer pour cet effet; mais comme il n'y en avoit rien d'écrit dans sa Constitution, où ces propositions estoient condamnées par écrit, ce moien ne leur paroïssoit pas valable pour justifier pleinement le procedé de sa Sainteté.

Comme nous avions proposé de rentrer en France par Dijon pour revenir à Paris par le chemin le plus court, suivant le conseil que M. du Pleffis Befançon nous en avoit donné à Venise, où il passa pendant que nous y estions pour quelques negotiations extraordinaires & importantes dont il estoit chargé par le Roy envers les Princes d'Italie; il avoit neantmoins esté d'avis que nous nous détournassions d'une demie journée, pour voir en passant la Ville de Basle si celebre dans le monde par tant de raisons. Nous nous resolumes donc à prendre ce petit détour pour voir cette belle & grande Ville, ainsi que le conseil d'un homme si sage & si expérimenté nous y avoit engagé. Et comme les Cantons estoient alors assemblés par leurs Deputés à Bade qui se rencontroit sur nostre chemin, M. Ulric me donna des lettres de recommandation pour l'un & pour l'autre de ces endroits.

Je ne me souviens plus à qui il m'avoit adressé à Bade, mais je sçais bien que sa recommandation y fut bien considerée, & qu'elle fut cause qu'on nous invita à souper avec les Deputés des Cantons qui nous y firent tous grand honneur; & qu'on nous fit avoir un logis d'amis pour cette nuit-là, sans lequel nous eussions tres mal passée, à cause de la grande quantité du monde dont les hostelleries estoient pleines.

Il m'avoit donné une lettre pour Basle ad-

dressante à M. Buxtorf ce celebre Auteur & Professeur en langue Hebraïque. Mes Collegues s'arrestant trop à mon gré à voir la Ville, & à visiter les boutiques des libraires durant la demie journée que nous y passâmes, je ne voulus pas perdre l'occasion de voir un si sçavant homme en cette langue. Ainti je l'allai voir tout seul, & durant un quart d'heure de temps tout au plus que je passai avec luy, il me fit des reproches si raisonnables de la vogue que l'on donnoit dans l'Eglise Romaine aux nouvelles opinions de Molina contre la grace efficace nécessaire à toutes les actions de pieté, que je ne puis m'empêcher d'en rendre icy témoignage. Il me dit, & je m'en étonne encore, que si cette maxime de la grace estoit solidement établie, & généralement reconnue par tous les fideles, elle seroit seule capable de réunir tous les esprits, parce que si chacun en estoit persuadé, tout le monde contribueroit à rappeler ses Freres avec charité & simplicité au centre de la foy & de l'Eglise; qu'on employeroit tout son temps à cela, & qu'on y sacrifieroit tous ses interets. Je luy dis que je demeuerois d'accord avec luy que cette maxime capitale estant une des plus secondes sources de la pieté, de l'humilité, & de la charité Chrestienne, elle estoit capable assurément de faire beaucoup veiller & prier les uns pour les autres, & de faire soupirer sincerement ceux qui estoient dans la vraye foy, pour le retour de leurs Freres, sans leur imposer en y retournant de nécessité de rien reconnoître comme essentiel à cette foy qui ne le fust pas dans la verité; mais que je voyois toujours un grand chaos entre eux & nous qui nous separoit de créance, & qui n'avoit nul rapport à cette maxime de la grace, sçavoir le mystere de l'Eucharistie, & la réalité du Corps de Nostre Seigneur dans le Saint Sacrement de l'Antel. Il me repondit qu'il estoit vray que cela paroïssoit encore une grande cause d'éloignement & de division; mais que si cette maxime de la grace estoit bien établie par tout, & que chacun la reconnoist unanimement, encore trouveroit on le moyen de vaincre & de regler la difficulté que je proposois. Et il m'en parla, ce me semble, d'un accent qui me faisoit paroître en luy un desir sincere & cordial d'un si grand bien.

Il me demanda des nouvelles de quelques uns de mes Confreres de Sorbonne Professeurs royaux en Hebreu qui ne passent point du tout pour Jansenistes, avec lesquels il avoit quelque commerce de lettres, & il me pria d'en recevoir des siennes pour les leur faire tenir. Je m'en chargeay sans difficulté & bien volontiers, tant pour rendre cet office à cet homme si celebre & à mes Confreres, que

pour passer par dessus les difficultez ridicules, & les calomnies impertinentes de certaines gens qui se mettent dans ce siecle en possession de reprocher aux meilleurs & plus sinceres Catholiques les moindres devoirs de la societé civile, envers ceux qui ne sont pas de nostre communion, comme des conspirations capitales contre la foy & contre l'Eglise.

Nous vinsmes de Balle par la Franche-Comté à Dijon, où nous laissâmes les chevaux que nous avions pris à Padoué. Nous prîmes à Dijon un carosse qui nous mena à Auxerre, où nous desirions voir M. Percheron & M. Venier, & prendre la riviere pour achever nostre voyage jusques à Paris. M. Percheron nous y dit des nouvelles de ce qui se passoit à Paris, suivant une lettre du 9 jour d'Aoust que M. Broulle luy en avoit écrite dont il nous fit lecture, & que je le priay de me donner. Elle estoit adressée à *Monsieur Monsieur Percheron Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, Archiduc & Grand-Vicaire à Auxerre, à Auxerre.* Elle portoit ces termes: A Paris le 9^e Aoust 1653. Monsieur, J'ay receu une grande consolation par la lettre qu'il vous a plu de m'écrire en date du 3 du coustant, dont je vous remercie de tout mon cœur. Touchant nos Messieurs qui estoient à Rome, je n'en ay point eu de nouvelle depuis leur depart, & je croy que depuis ce temps ils doivent estre en France. Je ne sçay si M. Dela Lane n'ira pas à son Abbaie de Valcroissant avant que de venir à Paris; car il y a des affaires, & il l'avoit ainsi resolu lorsque nous y passâmes. Pour le reste, je croy que vous avez bien sceu comme les Jésuites ny M. Hallier n'ont jamais voulu entrer en dispute; que leurs intrigues ayant obtenu cette Bulle qui ne dit rien que ce que nous avons dit dès le moment que ces belles propositions furent fabriquées, ainsi que vous le verrez dans le livre de la grace victorieuse, le Pape avant leur depart de Rome lorsqu'ils furent prendre congé, les assura qu'il n'avoit point pretendu toucher à la doctrine de S. Augustin qui estoit inviolable dans l'Eglise, ny à la grace efficace par elle mesme, qui est le centre de toutes les difficultez; ce qui obligea nos Messieurs à luy dire qu'ils defendroient toute leur vie la mesme doctrine jusqu'à l'effusion de leur sang; & un d'eux adjouta qu'elle leur seroit chere comme la prunelle de ses yeux. Le Pape a fait la mesme declaration à M. Hallier, avec témoignage sensible de la pieté, de la doctrine, de la modestie, & du zele de nos Messieurs; jusques là qu'il sçavoit qu'ils avoient vécu à Rome comme des Saints. Il a fait la mesme declaration aux Generaux des Augustins & des Jacobins; il l'a faite à M. l'Am bassadeur qui l'a mandé au Roy. Il l'a ainsi

écrit à M. le Nonce, & nous avons veu l'original de la Lettre. De sorte que nous recevons la Bulle avec joye, parce que le sens de S. Augustin n'estant pas condamné, comme il ne le pouvoit estre, c'est une marque de sa confirmation apres toutes les intrigues de ses ennemis; & ce qui a empêché le Pape de prononcer sur la distinction des sens, c'est qu'il ne l'a pu faire sans condamner Molina, ce que la brigade de ses partisans a empêché. Cela fait que l'on est icy attaché à S. Augustin plus fortement que jamais; que cette Bulle n'a fait qu'échauffer les esprits pour sa defense, & luy a acquis quantité de Disciples qui auparavant estoient indifferens. Plusieurs actes de Philosophie qui se font dans l'Université ne contiennent point d'autre Morale touchant la liberté, la predetermination, l'estat de pure nature, les vertus des payens, & on n'entend qu'éloges de S. Thomas & de S. Augustin son Maître. M. le Chancelier des Arts va tous les dimanches à ces Actes donner le bonnet de Maître ez arts aux répondans, où il fait merveille dans ses eloges pour ces deux Anges de la Theologie, S. Augustin & S. Thomas. Les Jésuites n'y trouvent point leur compte, & dernièrement chez eux à un Acte de Philosophie, le Regent ayant dit *transit* à une autorité de Saint Augustin, il fut sifflé de la Compagnie, & quelques Eveques qui estoient présents luy dirent qu'il estoit un impertinent, & se leverent sur le champ, sortirent & en firent grande plainte à leur Recteur. Voilà l'estat où nous sommes, dans lequel par la grace de Dieu cette Bulle n'a pas encore fait de Molinistes, ny n'est pas en estat d'en faire. Je croy que vous aurez veu les divers sens de ces propositions que nos Messieurs donnerent au Pape. En tout cas je vous en envoie deux exemplaires en François pour vous & pour M. Venier, parce que je ne lesay pas en Latin, mais je tâcheray d'en avoir pour la premiere occasion au cas que vous n'en ayez point. Car c'est une piece qui merite d'estre gardée, & qui ferme la bouche aux Pelagiens les plus opiniâtres. J'espere que nostre modestie & nostre retenue obtiendront avec le temps ce que nostre zele n'a pu obtenir dans cette rencontre. Je suis &c. Le peu d'eau qu'il y avoit à la riviere qui descend d'Auxerre à Paris, & le vent que nous eûmes tousjours contraire, nous tinrent long temps en chemin depuis Auxerre jusques à Paris; mais enfin nous y arrivâmes tous en bonne santé grâces à Dieu vers la my-Septembre. Il s'y est déjà tant passé de choses sur le sujet de cette Constitution depuis que nous y sommes de retour, qu'il me semble que si j'entreprendois d'en faire icy le recit, je m'engagerois à un nouvel ouvrage, ou du moins à adjouter à ce luy-cy

luy-cy une nouvelle partie qui seroit plus ample qu'aucune de celles qui le composent. C'est pourquoy je n'y adjouteray rien des choses qui sont venues à la lumiere publique, & dont la memoire se pourra conserver à la posterité par les soins qu'en prendront sans doute d'autres personnes qui le peuvent faire aussi bien que moy, & mieux que moy. Je n'aurois pas mesme entrepris de recueillir celles que j'ay rapportées dans ce Journal, si j'avois veu quelqu'un qui en eust esté aussi-bien informé que moy, & qui l'eust pû faire aussi exactement. Je ne m'y suis engagé que parce que cet ouvrage m'a semblé estre réservé à moy seul, & que j'ay crû que j'en estois redevable à Dieu & au public. Je garderay le mesme esprit dans le peu de choses que j'y pourray adjouter de celles qui se sont passées depuis nostre retour à Paris, & laissant à part toutes celles qui se sont déjà fait connoître d'elles mesmes à tout le monde, & dont il ne se peut faire que quelqu'un ne donne un jour quelque Recueil au public, je ne parleray que de celles que je croiray qui me sont particulieres, & dont la memoire pourroit se perdre si je ne disois icy en peu de mots ce que j'en sçay.

CHAPITRE V.

Des choses particulieres venues à ma connoissance depuis nostre retour à Paris. Calomnie repandue à Rome, que nous avions fait imprimer à Venise un livre contre la Constitution du Pape. Le Pape donne avis au Consiistoire de sa Constitution & de la soumission avec laquelle elle est receüe. Prison du P. Nolan Dominicain faussement attribuée à la doctrine de la grace efficace.

Une des premieres choses que j'ay apprises depuis nostre retour à Paris, est que nos adversaires en continuant dans l'esprit dont ils sont remplis d'en dire de nous de fausses & calomnieuses, debiterent à Rome incontinent apres nostre parlement de Venise, que nous n'y avions fait un si long séjour que pour y faire imprimer un ouvrage auquel ils donnoient ce titre, *Augustinus à Pelagianis condemnatus*, par lequel ils supposoient que nous nous plaignions que le Pape & la Congregation n'estoient que des Pelagiens, puisqu'il avoit condamné S. Augustin par sa Constitution; au lieu que nous ne prenions d'autre soin par tout où nous trouvions l'occasion de l'écrire & d'en parler, que celui de faire connoître le respect dont le Pape nous avoit tous-jours témoigné, mais particulièrement à nostre depart, qu'il estoit reply pour S. Augustin & pour sa doctrine de la grace efficace par elle mesme, & que le Pape avoit eu des intentions

tres réelles & tres positives de n'y donner aucune atteinte dans tout ce qu'il avoit fait. Le bruit néanmoins de cet ouvrage chimerique se répandoit à Rome; il avoit esté porté jusqu'aux oreilles du Pape, & le Pape s'en estoit grandement offensé (comme de fait il en auroit eu tres grande raison s'il eust esté veritable, apres ce qu'il nous avoit dit de la satisfaction qu'il avoit receüe de tout ce que nous avions defendu en sa presence, & apres les declarations si expresse & si obligantes qu'il nous avoit faites de ses droites intentions); mais enfin il s'en estoit offensé jusques là qu'il avoit donné charge à quelqu'un de luy faire voir les titres de tous les livres que ces Messieurs (qu'on appelle Jansenistes) ont mis en lumiere ces années passées sur ces matieres, & avoit dit qu'il les censurerait tous: ainsi qu'un Pere de l'Oratoire à qui on l'avoit mandé de Rome me l'écrivit de Lion par sa lettre du 12 de Septembre: par laquelle il me mandoit aussi qu'un Libraire de Lion luy avoit dit la veille qu'un certain luy avoit assuré qu'il avoit vu quelques feuilles de ce livre fantastique; qui ne fut jamais, pas mesme en idée, que dans la teste de ceux qui ont inventé cette calomnie.

Peu de jours apres, sçavoir le 4 d'Octobre, le Pape tint un Consiistoire, dans lequel il donna part à tout le sacré College de sa nouvelle Constitution, & de la soumission & reverence avec lesquelles on luy avoit donné avis de tous costez excepté de Flandres, qu'elle avoit esté receüe, particulièrement en France & sa Sainteté en temoigna une tres grande satisfaction. Tous Messieurs les Cardinaux à l'exception de quatre ou cinq qui n'en dirent mot, congratulerent le Pape du contentement qu'il en avoit, & en donnerent de leur part de grands applaudissemens à sa Sainteté.

Peu de temps apres, sçavoir le 27 du mesme mois d'Octobre, on m'écrivit de Rome deux ou trois nouvelles que je dirai icy en passant. La premiere, que l'Agent de Monsieur l'Evesque d'Angelopolis me prioit de faire imprimer le Bref qu'il avoit obtenu contre les Jesuites, dans quelque autre ouvrage où il pourroit estre inséré pour le conserver au public, parce que ces Peres avoient acheté à la Stampe Apostolique une grande quantité des exemplaires qui en avoient esté imprimez, afin d'en faire perdre la memoire. La seconde, qu'il avoit esté fait une promesse à la vigne des Augustins, où tous ces Peres avoient souhaité toutes sortes de benedictions à tous les defendeurs de la doctrine de S. Augustin. Et la troisieme, que le P. Campanella voyant plusieurs des Consulateurs qui avoient esté de la Congregation qui s'estoit tenué sur les cinq propositions, recompensez de leur

peine, comme le P. Celestin qui estoit party il y avoit peu de jours pour s'en aller à son Evêché de Boiano, que le Pape luy avoit donné dans le Royaume de Naples, avoit présenté un Memorial à sa Sainteté pour en avoir aussi un dans ce même Royaume. *Il Signor Giovanni Agente del Vescovo Angelopolitano prega V. S. à far premura che si stampi il suo Breve o il suo tenore in occorrenza d'imprimer qualche libro inferendocelo; perche i Padri Gesuiti qua n'hanno comprati in quantità per levarne la memoria: e saluta tutti caramente. Fui alla vigilia de' Padri Agostiniani l'altro giorno, dove fu fatto un viva viva à tutti i defensori della dottrina di Sant' Agostino. Il Padre Celestino è andato al suo Vescovato di Boiano, e' il Padre Campanella ha dato à nostro Signore un memoriale, in cui richiede ancor lui un Vescovato in Regno.*

Le P. Nolano habile Dominicain & déjà fort ancien Religieux fut bien regalé d'une autre forte le 8 jour de Novembre, sans doute à la suscitation de personnes qui luy avoient imposé quelque grand crime. M. Albizzi alla à la Minerne sur les huit heures du soir avec les autres Officiers du Saint Office. Il entra dans la chambre de ce Pere pour le surprendre luy & ses papiers; & ayant ven dessus sa table un écrit en langue Portugaise que quelqu'un vouloit faire imprimer, & dont ce Pere faisoit lecture pour le Maître du sacré Palais, M. Albizzi luy demanda si c'estoit là l'ouvrage qu'il avoit composé contre l'autorité du Pape? Le P. Nolano luy répondit qu'il avoit esté prisonnier parmi les heretiques en trois différentes rencontres pour la defense de cette autorité, & qu'il croyoit que ce seroit là la quatrième. M. Albizzi luy prit tous ses papiers, & ceux qu'il avoit du P. Lemos; il l'emmena & le conduisit dans la prison del Borgo. Il fut transféré quelques jours apres dans les prisons de l'Inquisition; & le bon prestre qui me mandoit cette nouvelle par sa lettre du 24 de ce même mois de Novembre, adjoutoit que personne ne pouvoit s'imaginer quelle pouvoit estre la cause de cet emprisonnement; qu'on ne le pouvoit attribuer qu'à une pure persecution des ennemis de la grace de Jesus-Christ, lesquels avoient eü l'adresse de faire persuader au Pape par l'entremise de quelques-uns de Messieurs les Cardinaux, que ce Pere parloit & écrivoit contre son autorité; ce qui ne se trouvant pas veritable, on croyoit que cette imposture seroit éclaircie & qu'on reconnoitroit tout le contraire, puisque ce Pere faisoit paroître plus qu'aucune autre personne dans tous ses discours & ses écrits le respect qu'il falloit porter au Saint Siege & à la personne qui le remplait. De sorte que cela avoit obligé un Cardinal de dire au P. Fani que leurs Eminen-

ces s'estoient déjà apperceues d'avoir fait une grande bevue; que toutefois on voudroit peut-estre la soutenir par maxime d'estat & pour la reputation; mais qu'on esperoit que Dieu protegeroit les innocens, & seroit reconnoître à ceux qui s'estoient laissez aller à cette surprise la faute qu'ils avoient faite. *Havrà saputo, porte cette lettre, che la sera dello SS. nostro Coronati, li 8 del corrente andò M. Albizzi alla Minerva in le due ore di notte con i ministri del Sant'Offizio. Entrò in camera del Padre Nolano, e trovando sul tavolino una scrittura in lingua Portoghese che rivedea per il Maestro del sacro Palazzo, li disse se quella era la scrittura che havea fatta contro l'autorità del Papa. Le rispose che l'avea stato tre volte prigione tra gli heretici per la difesa della sua autorità, e che credea che quella fosse la quarta. Fui condotto via con loro li tutte le scritture del Lemos, e sue; fui messo prima nella prigione di Borgo, hora pere sta nel S. Offizio, ne si sa immaginare che possi esser per altro che per mera persecuzione de' nemici della gratia di Gesù, e che questi per mezzo d'alcuni Cardinali habbino fatto imprimer nel animo di nostro Signore che lui parlò e scrivea contro la sua autorità, il che come non è vero, si crede che fanno per restar chiariti della falsità, e di tutto il contrario, perche questo Padre nel parlare e scrivere più di qual si voglia mostra il rispetto che si deve havere alla Santa Sede, ch'è nostro Signore, e per questo un Cardinale ha detto al Padre Fani che gl'è sono accorti d'aver fatta una carriera, tutta via si vorrà forse sostenere per reputazione; Dio credo, che non mancherà di protegger gl'innocenti, e di restituire il lume à quelli con il sangue. Bisogna havere pazienza, e lasciar demora la superbia del libero arbitrio alla gratia efficace.*

Nos communs adversaires n'ont pas manqué d'imputer cet emprisonnement au zele que ce bon Pere avoit pour la defense de nostre commune doctrine de S. Augustin & de S. Thomas touchant la necessité de la grace efficace par elle même pour chaque action de la pieté Chrestienne (& M. Hallier l'a attribué à ce que ce Pere avoit donné quelques copies de nostre écrit de la distinction des sens), afin de docrediter par-là cette celeste doctrine & tous ceux qui la defendent, en faisant voir aux esprits simples pour les effrayer, de quelle façon on nous traite à Rome. Mais outre les sujets qu'il y a d'esperer que la suite d'étruire les fondemens de ces calomnies artificieuses, & fera connoître qu'il n'y a eu que celles qu'on a pu faire de ce Religieux, & les faux soupçons auxquels se sont laissez emporter ceux qui l'ont fait arrester, qui les ayent portez à le faire: Il s'est passé à Rome dans ce même temps deux ou trois choses qui montrent, que ce n'est point cette doctrine qui a attiré cette disgrâce

disgrace sur ce Pere. La premiere est que celuy
mesme qui m'a écrit la lettre dont j'ai extrait
cette nouvelle, me parle dans la mesme lettre
d'une predication qu'il avoit faite la veille,
sçavoir le dimanche 23 quinze jours depuis cet
emprisonnement-là, dans laquelle il avoit parlé
pour la defense de cette grace & contre l'erre-
ur opposée, aussi ouvertement & avec autant
de vigueur qu'il est possible de s'imaginer.
Voicy les termes de sa lettre traduits en Fran-
çois. Je fis hier (me dit-il, immediatement &
tout consecutivement apres ce que j'en ay rap-
porté cy-dessus du P. Nolano) la predication
à l'Oratoire, & sur le sujet de l'Evangile qui
dit, *Cum videritis abominationem*, &c. QUAND
vous verrez l'abomination de la desolation au mi-
lieu du lieu saint, &c. Je montrai que cette
abomination estoit le pernicieux & superbe
dogme de Pelage précurseur de l'Antechrist,
lequel comme il sera assis dans le temple de
Dieu, se voulant faire reconnoître comme s'il
estoit Dieu luy mesme; ainsi le dogme Pela-
gien se veut faire reconnoître dans l'Eglise
comme s'il estoit Dieu, puisqu'il fait nostre
libre arbitre non seulement Dieu de luy mes-
me, mais aussi Dieu de Dieu mesme, puis-
qu'il veut que sa Majesté & sa puissance Divi-
ne soient subordonnées & dépendantes de son
vouloir, & que pour semer cette erreur il est
desja venu des Antechrists & des faux Prophe-
tes, qui par les choses prodigieuses & surpren-
nantes qu'ils font, s'efforcent d'induire dans
l'erreur mesme les élus, puisqu'au lieu d'en-
seigner le Catechisme aux petits enfans, ils
leur inspirent les fondemens de l'heresie Pela-
gienne, ainsi qu'ils ont fait à Spollette depuis
peu. Ce discours, me mandoit ce Predicateur,
plut à l'auditoire, je ne sçai s'il sera agreable
aux Molinistes, & je crains qu'ils ne machinent
contre moy, & ne me suscitent quelque plus
grande persecution que celle du P. Nolano;
mais que sa Majesté divine fasse ce qu'elle
voudra de ma personne pour son honneur &
pour sa gloire.

Pour informer le lecteur de ce que ce prédi-
cateur me mandoit en me disant que ces faux-
prophetes, au lieu d'enseigner aux enfans le
Catechisme, ils leur inspiroient les fondemens
de l'heresie Pelagienne, ainsi qu'ils avoient fait
à Spollette il n'y avoit pas long temps; Je suis
obligé de l'avertir que le genie des Jesuites est
tant de faire au peuple parade de tout, non
contents de distribuer aux enfans auxquels ils
sont le Catechisme comme dans leurs classes
des qualités d'Empereur; pour le faire à Spo-
lette petite ville d'Italie avec plus de fanfare &
plus d'esclat en donnant cette charge à un
Gentil-homme de cette ville-là nommé il Si-
gnor Paolo Bartoletti, ils s'aviserent vers la fin de

l'Esté dernier de faire des matieres du Catechi-
sme une espece de theses qui devoient estre sou-
tenues dans l'occasion de la nouvelle Election
de cet Empereur du Catechisme par le nommé
Vincentio Campana aussi originaire de Spollette,
dans lesquelles entre les maximes que ces Peres
apprennoient à ces enfans comme Chretiennes,
se trouvoient ces deux-cy. La premiere au troi-
siesme article de ces theses, & la seconde au
cinquiesme.

*Benche sia necessario l'esser Catholico per sal-
varsi dopo la sufficiente promulgatione dell' Evan-
gelio, è però assai probabile che alcuni Eretici si sal-
vino.*

Quoyque depuis la promulgation suffisan-
te de l'Evangile il soit nécessaire d'estre Catho-
lique pour estre sauvé; Il est neantmoins très
probable qu'il y a des heretiques qui sont sau-
vés.

*Dopo la sufficiente promulgatione dell' Evan-
gelio, quantunque sia assai probabile che sia neces-
sario necessitate medi il credere di più il misterio
della Trinità, l'Incarnazione, Morte, Risurrezione
di Christo &c. Nondimeno è credibile che ancora
tal uno si possa salvare credendo semplicemente solo,
quod Deus sit & remunerator sit.*

Quelque probable qu'il puisse estre que de-
puis la publication suffisante de l'Evangile il est
nécessaire d'une nécessité absolue de croire de
plus le mystere de la Trinité, del'Incarnation,
de la Mort, & de la Résurrection de Jesus-
Christ, &c. Neantmoins il est croiable aussi,
qu'il peut arriver, que quelqu'un se salue en
croiant simplement & seulement, qu'il y a un
Dieu & qu'il donne des recompenses.

Ces theses des Jesuites furent censurées par
l'Inquisiteur de Spollette le 31 d'Octobre der-
nier, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Pa-
pe par l'entremise de M. le Cardinal Barberin.
Je ne sçais si le prédicateur dont je parle avoit
eu avis de cette censure quand il fit sa predica-
tion, mais au moins ces theses estoient venues
à sa connoissance, & c'est de ces sortes de ma-
ximes horribles & tout à fait contraires aux
premiers élémens du Christianisme, desquel-
les il se plaignoit que les Antechrists & les faux-
prophetes dont il parloit instruisoient les en-
fans en leur faisant le Catechisme.

Voicy les paroles originales de la lettre qu'il
m'en escrivoit, & dont j'ay desja inferé la tradu-
ction cy dessus.

*Hic sera feci il sermone dall' Oratorio, e coll'
occasione dell' vangelo che dice: Cum videritis
abominationem, &c. mostrai che questa abomi-
natione era il dogma superbo e perverso di Pelagio
precursore d' Antichristo; il quale come sedeva
in templo Dei ostendens se tanquam fili Deus, così
il dogma Pelagiano in Ecclesia Dei ostendit se tan-
quam Deum; poiché fa il nostro libero arbitrio*

non solo Dio si fosse, ma del medesimo Iddio, mentre lo vuole subordinato e dipendente dal suo volere, e che per semmar quest' errore già erano venuti Pseudo-Christi & Pseudo-Prophete, che con far opere portentose si sforzavano d'indurre in errore etiam elictos, poche già insegnavano i fundamenti del creta Pelagiana à fanciulli in uambio di dottrina Christiana, come han fatto à Spoleto. Piacque all' audierro, non si se pueri a' Molinisti, e che non mi molinino qualche persecuzione maggiore contro di me. Faccia sua Divina Maestà quel che vuole per suo honore e gloria. In Roma li 24 Novembre 1753. 'Dua à mio nome le buone feste del Santo Natale di Gesù Christo à tutti i defensori della sua gratia.

La seconde de ces choses dont je parle qui se sont faites à Rome en faveur de la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas touchant la grace efficace, est contenuë dans une lettre que le General des Dominicains en a écrite à l'un des Religieux Prieur du Couvent de Caen, qui en a envoié l'extrait à M. de Sainte-Beuve, avec une lettre que ce Prieur luy écrit sur ce sujet, en date du 24 du mesme mois de Novembre. Voicy l'une & l'autre.

„ Monsieur, tres-humble salut en nostre Seigneur. Quelques jours avant mon depart de Paris j'avois écrit à nostre Reverendissime Pere General, le suppliant de me faire sçavoir s'il estoit vray que le Pape eust déclaré qu'il n'entendoit point par sa Constitution toucher la doctrine de S. Augustin, de S. Thomas, ou de nostre école en la matiere de la grace. J'ay reçu réponse datée du sixième Octobre, dont je vous envoie une copie pour satisfaire à la promesse que je vous en avois faite. Il ne faut pas que je la publiasse icy, autrement je serois tenu pour Janseiste. Car Messieurs les Molinistes fondez sur la maxime, qui non est mecum, contra me est, ont déclaré & font passer pour Janseistes dans la plus-part des esprits de cette ville tous ceux qui ne suivent pas leurs opinions touchant la grace & la predestination. Je vous supplie, Monsieur, de m'employer si je puis quelque chose en ce pais pour vostre service, & d'experimenter combien je tiens à honneur d'estre,

„ MONSIEUR,

„ Vostre tres-humble & obeissant
„ Serviteur en Jesus-Christi,
„ N.N.

„ A N. 1214
„ Novembre
„ 1753.

Prieur des F.F. Precheurs.

Extractum ex Epistola Rmi Patris Magistri Generalis Ordinis Fratrum Prædicatorum.

Q'Uod sparsus in Ordinem nostrum rumor malevolus occasione Constitutionis Summi

Pontificis supra quinque vulgatis propositionibus actus, non est quod ex illi Fratres nostri invenerunt cum arundines omnem adventum agnata, sed cum columna fidei immobilis fundata supra firmam petram Oribodoxa & sane Doctrina Sancti Augustini & D. Thomas Ecclesie Doctorum, sub illi illas proprio impetu frangendas constanter sustineant, maxime cum tanti Doctores de huiusmodi errore nunquam suspecti fuerint; scias vero qui eos impugnaret, & ipse summus Pontifex sapientem & curam personis omni exceptione maioribus, ut vocis Oraculo declaraverit, præsumptam propositionum examine aut Censura nunquam doctrinam D. Augustini aut D. Thomas, & nostram de gratia efficacis in dubium revocari, vel minimum attingi velle aut debere. Quare non est quod moveantur, sed si quid in prejudicium doctrinae Sancti Augustini aut nostri schola in lucem spargitur, si impressum est, ad nos erit mittendum ut jaceat; si non impressum, authenticè collatum, ut luc effluantur ora loquentium iniqua. Sed de his satis.

Enfin la troisième de ces choses est que le Pape mesme recommanda à un autre Religieux du mesme Ordre, sçavoir au P. Reginald en presence de M. l'Ambassadeur qui l'avoit fait introduire dans son audience ordinaire aupres de la Sainteté avant que de partir de Rome pour s'en aller en Guyenne, dont son General l'avoit fait Provincial; le Pape, dis-je, dans cette audience luy recommanda de soutenir & de defendre la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, ainsi que je l'ai appris par une lettre qui m'en fut écrite le 23 d'Octobre par une personne qui me confirma l'ordre que le Pape avoit donné aussitost apres la Constitution à M. le C. Barberin, d'aller, comme il fit, dire au General des Jesuites de la part de la Sainteté qu'il fist sçavoir à tous les Peres de la Compagnie qu'ils se gardassent bien de se prevaloir en aucune sorte de la Constitution contre S. Augustin ou contre la grace efficace, ou qu'autrement ils obligeroient la Sainteté à faire quelque resolution contr'eux. Voicy les termes de la lettre qui portoit ensemble ces deux nouvelles.

Ho ricevuta l'amorevolissima sua della 19 Settembre, e mi è stata di somma consolazione, si per il felice arrivo di tutti, come anche per ritrovarsi in piedi e vigorosi i defensori della dottrina di S. Agostino, per haver saputo l'intentione del sommo Pontefice; a' quali credo che V.S. habbi soggiunto qualche gl'haavà scritto il P. Reginald, che nostro Signore se andava l'Emmentissimo Barberino ad ordinare al Generale de' Gesuiti che facesse sapere à suoi Religiosi che non si valessero punto della sua Costituzione, contro S. Agostino, e la gratia efficace; altrimenti saria stato necessitato a far

a far qualche resolutione contro loro: e che andato da sua Santità il detto Padre, li dicessi che desse la dottrina di Sant'Agostino a San Thomasse, in presenza dell'Ambasciatore Christianissimo.

CHAPITRE VI.

Le retour de M. Hallier & de ses Collegues. Calomnies qu'il répandait contre moy. Nouvelles venues de Rome vers la fin de l'année 1653.

A Pres avoir rapporté si exactement les particularitez de nostre partement de Rome & de nostre voyage jusqu'à nostre arrivée à Paris, aussi-bien que les nouvelles particulieres que j'y ay apprises depuis que nous y sommes de retour; il me reste à dire ce qui est venu à ma connoissance du partement de Rome de M. Hallier & de ses Collegues, & de leur voyage jusques à Paris; puisque je me suis proposé dans ce Journal, de n'écrire pas moins ce que j'ay appris qui les regarde dans cette affaire, que ce qui nous y regardoit nous mêmes.

Un des plus celebres banquiers de Rome & de mes intimes amis me manda par une lettre qu'il m'écrivit le 25 d'Aoust que ces Messieurs avoient baillé les papiers du Pape le mardi precedent pour se licentier; mais que sa Sainteté leur avoit dit qu'elle les venoit recevoir encore avant leur depart; qu'ils estoient bien voulu pouvoir partir le dimanche suivant, mais qu'il croyoit qu'ils ne seroient pas pen s'ils partissent dans quinze jours.

J'appri par une lettre qui me fut écrite de Lion le 3 d'Octobre, que conformément à ce qu'on avoit mandé de Rome par les lettres du 8 du Septembre, ils en estoient partis deux jours auparavant; Que le bruit que faisoient courir leurs partisans, estoit qu'ils estoient partis ayant esté bien regalé de sa Sainteté, pour avoir si fort travaillé pour l'Eglise, & l'avoir purgé par leurs sermons des nouvelles doctrines qui s'y introduisoient: Que ledit Sieur Hallier emportoit un bon benefice, & la nomination de sa Sainteté pour l'Evesché de Toul, & que ses Collegues estoient censez, sur le grand livre de la Daterie pour les benefices vacans durant six mois.

Il s'est aussi parlé de quelques médailles dont sa Sainteté leur avoit fait present, afin de leur donner encore ce témoignage de sa bonne volonté pour eux. Sur quoy je dirai qu'il est certain que le Médailleur du Pape, en faveur & à l'occasion de la nouvelle Constitution, a fait une nouvelle empreinte de médaille, dans laquelle d'un costé est le portrait du Pape, & de l'autre un Saint Esprit avec cette devise au tour: *Replevis orbem terrarum.* Mais de sçavoir s'ils ont receu de ces médail-

les de la part de sa Sainteté, ou s'ils les ont achetées chez le Médailleur, c'est une chose fort incertaine par les lettres que l'on m'a écrites pour satisfaire à la curiosité que j'ay eue de m'en éclaircir, afin de tâcher de sçavoir au vray les plus petites bagatelles aussi-bien que les choses les plus importantes.

Enfin chargez ou non de médailles, données par sa Sainteté ou achetées chez son Médailleur, ils prirent leur chemin par les Grisons. M. Hallier & M. Lagault ariverent malades à Coire qui en est la capitale au commencement du mois d'Octobre, & M. Lagault y mourut en fort peu de temps. On luy fit faire un service aussi solennel que le lieu pouvoit le permettre.

Ce lieu est situé entre des montagnes, au milieu desquelles il y a une petite plaine assez grande pour le païs, & il est bâti au pied d'une de ces montagnes sur son penchant vers cette plaine. La ville est toute possédée & regie par ceux de la Religion pretendue reformée; & l'Eglise & l'Evesché, & une petite quantité de maisons qui sont comme une espee de Cloistre dans lequel habitent tous les Catholiques de l'un & de l'autre sexe, sont batis sur cette montagne en un endroit eminent plus haut que la ville. Le Cloistre est à l'égard de cette ville-là ce que seroit le Cloistre de Notre Dame à l'égard de Paris, s'il estoit situé sur la montagne de Sainte Genevieve; que tous les Catholiques fussent rassemblés dans ce Cloistre, & que tout le reste de la ville fust protestant. Quand j'y passai il y a environ quatre ans, j'y arrivai d'allez bonne heure, & j'en alay visiter Monseigneur l'Evesque dans son Palais Episcopal qu'il faisoit réedifier. J'y trouvoy un Prélat environ de la taille & du visage de Monseigneur le C. Grimaldi, fort civil & intelligent, bien intentionné pour la paix des Couronnes & pour celle de l'Eglise, & pour la reconciliation de ses enfans, tant domestiques qu'étrangers. Je menai apres mon amy le visiter. Il nous envoya le soir de son vin, & le lendemain matin il vint nous rendre la visite avant que nous partissions, quoyque le Maître de l'hôtellerie où nous estions fust un des plus zelez du party contraire, & que l'Evesque fust comme en un païs demy ennemy estant dans la ville, mais il nous vint voir & s'en retourna dans une entiere liberté; quoyque ce ne fust pas sans quelque crainte & circonspection.

Il y a des Capucins dont il reçoit un grand secours pour desservir son Eglise. Il y en eut un qui fit une Oraison funebre dans le service de M. Lagault. Il prit pour texte ces paroles du Prophete Zacharie: *Ubi sunt Patres vestri?* A l'occasion desquelles il dit qu'il vouloit

traiter de l'estat des ames séparées des corps, non pas en general mais en particulier de celle de ce Docteur, qui meritoit veritablement le nom de pere, parce qu'il avoit esté le pere des pauvres par les aumônes qu'il leur avoit faites, le pere des misérables condamnés à mort par le secours charitable qu'il leur rendoit en cette fastueuse extremité, & un pere mesme de l'Eglise, comme il l'avoit témoigné durant sa vie, tant par ses doctes écrits que dans ses autres talens: mais principalement dans sa dernière Légation vers sa Sainteté, devant laquelle il avoit défendu la cause de l'Eglise avec tant de zele, qu'il avoit triomphé de ses ennemis les Janfenistes. Il dit donc qu'il falloit voir en quel lieu il faudroit chercher ce pere; Qu'il n'y en avoit que trois où les ames pussent estre retirées, l'enfer, le Paradis, & le Purgatoire: Qu'il ne falloit pas chercher celle de ce pere dans le premier de ces lieux, parce qu'il n'avoit pas fait les œuvres qui y conduisent; qu'il falloit donc le chercher en Paradis, duquel ses bonnes œuvres luy avoient fait prendre le chemin. Mais qu'attendu qu'il estoit mal-aisé que durant sa vie il n'eust commis quelques petits péchez veniels, il falloit le chercher en Purgatoire où il estoit purifié, & d'où il exhortoit un chacun d'aider à le retirer par ses prieres.

Sa biere estoit couverte d'un drap noir, tout-au-tour duquel il y avoit des telles de mort peintes sur du papier qui estoient attachées, & au haut duquel il y avoit aussi un cœur peint en rouge pareillement sur du papier. Il fut enfin enterré dans cette Eglise Episcopale parmi les Chanoines où il repose en attendant l'éternité, que je prie Dieu de luy donner bien-heureuse, comme je la demanderois à sa miséricorde pour moy mesme.

L'indisposition de M. Hallier le retint encore quelques jours à Coire, & M. Joyfel continua cependant son chemin vers Paris avec le reste de la Compagnie avec laquelle ils estoient tous arivez à Coire.

Ils passerent tous à Geneve, & vinrent en suite à Lion, & l'on m'en écrivit quand M. Hallier y fut, qu'il y avoit répandu des calomnies si atroces contre moy & mes Collegues, & particulièrement contre moy, que celuy qui m'en avertissoit n'osant me les écrire à moy mesme, me nommoit un autre de nos amis à qui il les avoit écrites pour me les apprendre. Ce seroit en vain que j'aurois recours à ces lettres pour les en extraire, ny mesme pour les sçavoir, car je les ay jusqu'à present negligées, & je me suis contenté d'en avoir souffert d'insignes de sa bouche mesme dans une rencontre où nous nous trouvasmes au mois de Decembre dernier luy & moy chez

M. de Souvré Chevalier des Ordres du Roy & premier Gentil-homme de sa chambre, qui m'obligerent de luy écrire le lendemain une lettre dont voicy la copie.

MONSIEUR,

Si Monsieur Hallier s'estoit hier contenté dans l'entretien que nous eusmes ensemble chez vous en vostre presence, de me dire des paroles injurieuses & offensantes comme vous vistes qu'il fit, je les aurois deja oubliées: & le seul déplaisir qui m'en resteroit, seroit qu'il se fust si peu souvenu du respect qui est dû à une personne de vostre condition, & qu'il fust sorti si loin des bornes de la moderation qu'un homme de sa profession & de son age doit garder dans toutes ses actions & ses paroles. S'il n'avoit adjouté à ses injures que les diverses faussetez qu'il avança avec une assurance & une affectation si prodigieuse, j'estimerois qu'il n'en auroit esté que trop puny d'avoir esté convaincu, comme je le convainquis sur le champ d'une partie de ces faussetez; & pour le reste, d'avoir esté pressé, comme je l'en pressai plusieurs fois, sans qu'il voulust mais y entendre, de choisir celuy des faits dont nous disconvinions, dans lequel il se croyoit le plus fort, pour en faire devant vous la discussion & la preuve, afin que par ce qui se trouveroit de celuy-là, on pust juger de tout le reste, & reconnoître qui de nous parloit avec verité & fondement. Mais l'exces de la calomnie de laquelle seule je témoignai beaucoup de ressentiment si-tost qu'il l'eut avancée, & que je luy dis ne pouvoir dissimuler sans l'obliger, ou d'en apporter des preuves certaines, ou de s'en dédire, ou de passer devant vous pour un tres hardy & tres emporté calomniateur, me semble si important & me touche si vivement, que je ne puis m'abstenir de vous en renouveler par écrit mes plaintes & mes ressentimens. Elle me contraint, Monsieur, à vous supplier de nouveau tres instamment de me permettre de presser M. Hallier par les voyes d'honneur, ou de venir justifier devant vous une accusation si noire qu'il a eu la hardiesse d'y faire contre moy en ma presence, ou de la desavouer comme l'ayant dite dans la chaleur & sans en estre assez bien informé; ou s'il fuit d'y comparoître & de satisfaire à ce que je demande de luy avec tant de justice, de passer devant vous & devant toutes les personnes qui pourront oïr parler de cette affaire, pour convaincu de fa calomnie. Si celle-là pouvoit estre soufferte comme les autres dans le silence, sans que la fidelité inviolable que je dois avoir par tant de raisons pour le service du Roy, déchût de l'estime où j'ay taché de la

de la conſerver plutost par la ſuite de toutes les actions de ma vie, que par aucuns ſoins que j'en aye pris; je ferois le dernier effort sur ma patience afin d'enſevelir cet outrage dans l'oubly. Mais apres que M. Hallier m'a reproché devant vous en ma preſence d'avoir distribué à Rome des libelles contre le Roy, si je n'en témoignoïs point de reſſentiment, & si je ne le pourſuivois point pour ſe retracter de cette accusation, ou pour m'en contraindre, il ne manqueroit pas de prendre mon ſilence pour une conviction; & je le vois depuis quelquel temps par des rapports tres aſſurez des choſes qu'il a dites en diverſes occaſions ſi échauffé contre moy, que j'ay ſujet de craindre qu'il ne cherche à me décrier & à me nuire en toutes manieres autant qu'il pourra: & je ne doute nullement qu'il ne s'emparte à tenir en cent endroits où je ne ſeray pas pour me défendre, les memes diſcours qu'il a bien oſé tenir devant moy, & devant une perſonne comme vous, Monsieur, qui aviez par la conduite & des engagements ſi anciens que j'ay dans le ſervice du Roy, reconnoiſtre ſi promptement combien cette accusation eſtoit peu vraifemblable. Dieu veuille que la défiance que j'ay des mauvais deſſeins de M. Hallier pour moy ſoit auſſi mal fondée, & que ſa charité envers moy dont il vous rendit un ſi ample témoignage dès le commencement de noſtre entretien ſoit vraie & ſolide: mais les diſcours qu'il a tenus de moy depuis ſon arrivée à Paris, le levain qui eſt reſté dans ſon cœur depuis que je l'ay voulu faire paſſer, comme il dit, pour criminel de leze Majeſté, en l'accuſant d'avoir approuvé la doctrine de Sanctarel, & un deſſein qu'il a peut-eſtre ſouſſonné que j'avois à Rome qui n'eſtoit pas fort à ſon avantage, m'ont donné de grands ſujets d'avoir cette défiance. Ceſt pourquoy, Monſieur, j'eſpere que vous approuverez mon procédé en cette rencontre, & que vous ajouterez cette nouvelle faveur à tant d'anciennes dont je vous ſuis redevable, que de trouver bon que cet éclairciſſement ſe faiſſe devant vous entre M. Hallier & moy, non pas tant pour ce qui regarde ma juſtification en voſtre endroit (car j'eſtime que vous en eſtes aſſez perſuadé) que pour prévenir de ſemblables calomnies que M. Hallier pourroit faire en d'autres lieux contre moy, & je croy que vous ſerez bien-aiſé de me donner le moyen par la diſcuſſion de ce fait de prouver devant tout le monde à l'avenir, ſi M. Hallier m'y oblige par la continuation des diſcours qu'il a tenus juſques icy, que je ne ſuis pas ſeulement exempt de toute faute en ce genre, mais qu'il n'a pas eu le

moindre fondement de m'en faire aucun reproche.

Au reſte, Monſieur, de crainte que ceux entre les mains de qui cette lettre pourroit venir avec le temps, s'imaginent qu'il y ait de l'exaggeration en ce que je vous ay dit cy-deſſus en general des autres faulſtez que M. Hallier a avancées devant vous, & que j'ay reſutées ſur le champ ſolidement, ſ'ils n'en voyoient aucune en particulier dans cette lettre; permettez moy, ſ'il vous plaiſt, de vous faire ſouvenir d'une demie douzaine des principales dans les quelles ce bon Docteur ſe trouva pris. La 1. Il aſſura comme une choſe conſtante que nous avions eu de grands pourparlers, familiaritez & conférences avec les Miniſtres de Geneve, & qu'il en avoit eſté fort bien informé par le Procureur Syndic de cette ville là: & je l'arreſtay tout court en diſant que nous n'en avions pas approché à trois journées près, & que j'eſtois preſt de le vérifier par le voiturin qui nous conduiſſoit, & par le témoignage de toutes les hoſtelleries où dans les quelles nous avions logé ſur la route que nous avions tenuë. La 2. Il m'appella un ſeditieux: & pour le prouver il dit que j'avois excité ſedition ſur ſedition en la mettant dans noſtre Faculté auſſitost que je l'avois veüe émeüe dans Paris par les Baricades. Et pour reſuter cecy, je ne ſis que luy marquer les dates du jour que je formay mon opposition au violement des ſtatuts de noſtre Faculté, qui eſtoit la ſedition pretendue qu'il me reprochoit, ſçavoir le 2 de May de l'année 1648; & du jour deplorable de ces Baricades, qui ne ſurent faites que quatre mois apres, ſçavoir le 26 Août ſuivant. La 3. Il conteſta avec une fermeté extraordinaire que la Cenſure de la Faculté du premier jour d'Avril 1626 contre Sanctarel, avoit eſté revoquée par la Faculté: Et je luy dis que je mettois en fait qu'il ne pouvoit me montrer aucun acte valable de cette révocation chimerique, & que de ma part je m'obligeois d'apporter dans le jour cette Cenſure comme extraite de nouveau de nos Regiſtres. La 4. Pour diminuer la honte qu'il receut de l'opposition qui fut faite à ſon Syndicat à cauſe qu'il avoit donné ſon approbation à la meſme année à cette doctrine pernicieuſe, & à laquelle il donna encore, Monſieur, en voſtre preſence une approbation ſi ſolemnelle, en declarant, bien qu'il la cruſt fauſſe, qu'il ſortiroit plutost du Royaume que de ſouſcrire à la Cenſure que la Faculté en avoit faite, à cauſe qu'elle condamnoit cette doctrine d'hereſie, & que la meſme doctrine avoit eſté ſuppoſée, ſuivie & pratiquée (diſoit-il) par cinq Conciles généraux: Il dit qu'il avoit eu toute la Faculté pour luy, à

„ l'exception de sept jeunes Docteurs qui s'es-
 „ toient opposés à son élection. Et je luy de-
 „ mandai s'il estimoit M. le Curé de S. Roch &
 „ M. Brouffe, de jeunes Docteurs; & je luy dis
 „ qu'il se souvint que les cinq autres qui s'es-
 „ toient opposés à luy avec eux, estoient aussi
 „ âgez qu'eux, c'est à dire des plus anciens de
 „ la Faculté. La 5, Il dit qu'il avoit eu droit
 „ d'envoyer le P. Mulard à Rome comme Depu-
 „ té de la Faculté (encore, adjouta-t-il, qu'il
 „ avoit donné pouvoir & à trois autres Docteurs
 „ de poursuivre cette affaire *en toutes sortes de tri-
 „ bunaux*. Et je luy demandai si le mot, *quo-
 „ modolibet* qu'ils avoient glissé dans la conclu-
 „ sion de la Faculté, pour s'attribuer apres ce
 „ prétendu pouvoir, signifioit *toutes sortes de
 „ tribunaux* ? Et je mis en fait que dans la deli-
 „ beration de la Faculté il ne fut jamais question
 „ que de se joindre à un appel comme d'abus
 „ que des Hibernois avoient interjeté au Par-
 „ lement, & que la Faculté en cette occasion
 „ n'avoit pas eu la moindre pensée de *toutes
 „ sortes de tribunaux*, & encore moins de luy
 „ donner pouvoir d'envoyer à Rome des De-
 „ putez de sa part. La 6, Enfin, Monsieur,
 „ incontinent apres que vous vous fustes re-
 „ tiré il se plaignit en presence de Monsieur
 „ de la Sablonniere & d'une autre personne
 „ que je crois qui estoit de vos Officiers,
 „ que dans les lettres que je vous avois écrit
 „ de Rome, je vous avois mandé que le Pa-
 „ pe l'avoit rebutté, & que vous l'aviez dit au
 „ Roy ; qui sont deux choses, comme vous
 „ sçavez, également contraires à la verité. Je
 „ passe apres cela, Monsieur, sous silence tou-
 „ tes les injures qu'il me dit & tout le reste
 „ de nostre entretien, dont je fis neantmoins
 „ la relation assez ample dès hier au soir pour
 „ m'en servir où besoin sera ; je passe, dis-je,
 „ sous silence toutes ces injures tant parce
 „ qu'on peut assez juger du reste par les cho-
 „ ses que j'en ay rapportées cy-dessus, que
 „ parce que je considere que je ne dois pas
 „ abuser de l'honneur de l'audience que vous
 „ me donnez : principalement puisque cet-
 „ te lettre n'est que pour rechercher ma justi-
 „ fication contre la plus considerable des calom-
 „ nies dont je me plains, pour l'éclaircisse-
 „ ment de laquelle je vous renouvelle encore
 „ une fois, Monsieur, mes tres-humbles prie-
 „ res, avec autant d'instance que ma reputa-
 „ tion & mon innocence me doivent estre
 „ cheres en une chose de cette nature ; avec
 „ des mouvemens aussi remplis de douleur
 „ & de compassion pour Monsieur Hallier,
 „ qu'il en a témoigné de violens contre moy ; &
 „ avec des sentimens aussi respectueux pour
 „ vostre personne, que vous me donnez de

liberté auprès de vous, & que j'ay d'obliga-
 tion de me dire,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéissant
serviteur, Ainsi signé ;
De Saint-Amour.

J'envoyai cette lettre à M. de Souvré le
 jour mesme de sa date. Il ne se trouva pas chez
 luy. Je la luy renvoyai le lendemain, & le
 jour suivant j'y fus en personne pour luy réité-
 rer la priere que je luy avois faite d'obliger
 M. Hallier à cet éclaircissement. Il me dit
 qu'il falloit que j'eusse égard à la qualité du ge-
 nie du personnage à qui nous aurions affaire :
 Que c'estoit un homme emporté avec lequel
 il n'y avoit pas plaisir de se commettre, parce
 qu'il n'y avoit point de mesure à prendre avec
 luy. C'est pourquoy il me conseilla de négliger
 tout ce qu'il m'avoit pu dire, d'autant plus
 que tous ceux qui s'estoient rencontrés à nos-
 tre entretien avoient bien veu qu'il avoit parlé
 à tort & à travers, sans fondement & sans con-
 duite.

M. de Metz vint voir M. de Souvré pen-
 dant que j'estois avec luy sur cet entretien, &
 dès qu'il fut entré dans le lieu où nous estions,
 M. de Souvré luy dit : *Plaise à Dieu, Mon-
 sieur, que vous fussiez venu icy il y a deux ou trois
 jours au lieu d'aujourd'hui ; vous eussiez ven-
 u de Saint-Amour aux prises avec M. Hal-
 lier, & vous eussiez venu M. Hallier luy dire cent
 poisses & cent coimeries*. C'estoit une consola-
 tion & quelque sorte de justification pour
 moy, que tout ce que M. Hallier avoit dit
 contre, n'eust point fait d'autre impression
 que celle-là. Je supportois neantmoins enco-
 re avec peine cette calomnie capitale qui re-
 gardoit le respect & l'affection dont je me sen-
 tois redevable envers le Roy, que M. Hallier
 avoit débitée avec tant de hardiesse, & j'en
 renouvelai mes plaintes & ma douleur à M. de
 Metz. Mais il eut la bonté de m'en consoler
 aussi-bien que M. de Souvré, & de me dire
 qu'on me connoissoit bien chez le Roy ; qu'on
 m'y avoit veu dès mon enfance ; qu'on y sça-
 voit ma conduite ; & qu'on n'auroit garde
 d'y entrer dans le moindre soupçon de ce que
 M. Hallier m'avoit reproché : c'est pourquoy
 je devois le négliger, & ne m'en mettre nulle-
 ment en peine. De sorte qu'ayant en ma fa-
 veur le témoignage de ce Prince & celui de
 ma conscience, outre celui de M. de Souvré
 & de la compagnie qui s'estoit trouvée chez
 luy lorsque j'y avois rencontré M. Hallier, il
 me semble que j'aurois eu tort de ne pas me
 conformer entièrement à leurs sentimens.

Ce n'estoit pas seulement M. Hallier qui
 avoit

avoit pris comme à tâche de répandre quantité de calomnies contre nous, particulièrement sur l'intelligence & la conformité de sentimens & de desseins dont ils nous accusoient avec les Ministres Calvinistes que nous avions vus sur nostre route. Celle-cy entre les autres est devenue si commune en plusieurs endroits de France, que pour un jour deux Docteurs de mes amis, residents en differens lieux hors de Paris tres éloignez, m'en ont écrit à demy allarmez en me priant de les éclaircir de ce qui en estoit. C'est du 28 de Novembre que leurs lettres sont datées. Je leur fis réponse sur le champ dès que j'eus receu leurs lettres, & je leur dis franchement comme les choses s'estoient passées, ainsi que je les ai rapportées cy-dessus. Et l'un d'eux qui m'a fait réponse sur ce que je luy en avois mandé, en a esté si content, & m'en parle si avantageusement pour nostre justification sur ce point, que je crois en devoir rapporter sa lettre icy. En voicy les termes :

MONSIEUR,

Autant que la calomnie & l'imposture de vos parties adverses, ou plustost des adversaires de S. Augustin m'avoit causé de fâcherie & de déplaisir, autant vos lettres m'ont donné de contentement & de plaisir par l'ample justification du procédé que vous avez tenu avec les Calvinistes que vous avez rencontré en vostre voyage. Ceux à qui j'ai montré vos lettres, en ont receu une grande satisfaction, non seulement par le naïf recit de la vérité qui est capable de fermer la bouche à la calomnie ; mais aussi par le divertissement qu'ils ont pris à voir la route que vous avez suivie, & les divers entretiens que vous avez eus avec les hérétiques retournant en France. Ce qui m'a le plus touché est la moderation toute Chrestienne avec laquelle vous traitez vos calomnieux. Je prie Dieu qu'il leur donne ce même esprit de charité, & qu'il vous le conserve. C'est à mon avis le moi en le plus efficace pour les gagner, & les plus fortes armes pour défendre la vérité contre ceux qui la combattent avec plus de chaleur que de lumiere. Je suis, Monsieur, Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur, *Ainsi signé*, Percheron. A Auxerre ce 9 Decembre 1653. M. le Venier vous baise les mains.

Enfin pour terminer cet Ouvrage je n'y ajouterai plus que les nouvelles qui regardent la matiere que j'y ay traitée, & que j'ay receuës de Rome par les deux derniers ordinaires qui partent au mois de Decembre de l'année dernière 1653.

On me mandoit par ses lettres du 22 de ce

mois-là. 1. *Que le P. Nolano estoit toujours en prison, mais depuis peu de jours en un lieu plus large ; ce qui faisoit mieux esperer de luy.* 2. *Que M. Albuzi avoit dit tout haut, que le Pape n'ent pas fait si-tost sa Constitution, ny en la façon qu'il l'a faite, si nous n'eussions tant insisté sur le contradictoire.* 3. *Qu'en croyoit pour assuré qu'à la premiere promotion il seroit fait Cardinal, & aussi le P. Tartaglia Carme, ou celui de Saint Laurens in Lucina. Et celui même qui m'écrivoit en ces termes le 22, me disoit entr'autres ceux-cy par la sienne du 29. Le P. Laurent Augustin m'a dit avoir ouï dire à un des Confesseurs pour les cinq propositions, que luy ny ses compagnons n'avoient point veu aucunement vos écrits que vous avez présenté à sa Sainteté ; qu'il ne savoit ce que c'estoit. Disant cela lorsque ledit P. Laurent les luy montra il n'y a pas deux jours, les ayant fait copier tous par le P. Benoist Benedictin. C'est comme l'on a examiné cette matiere qui est la plus importante & la plus difficile que nous ayons dans nostre Religion. Ne vous laissez point de défendre la vérité, & quoique les hommes de la terre vous persécutent, le Royaume des Cieux ne vous manquera point.*

CONCLUSION.

Voilà tout ce que j'ai appris qui se soit passé à Rome dans l'affaire des cinq propositions. Je ne sçache rien en tout ce que j'ai rapporté qui ne soit tres véritable & tres exact ; je ne dis pas quant aux paroles, car il est impossible de les retenir si exactement, quoique j'eusse soin de marquer le plus souvent qu'il m'estoit possible tout ce dont je pouvois me souvenir ; mais quant à la substance de toutes les choses que j'ay rapportées dans ce Journal. Que si je sçavois qu'il y en eust quel qu'une qui blestât tant soit peu la vérité, je ne manquerois pas de l'oster, n'ignorant pas que si Dieu nous doit juger sur les moindres paroles inutiles, il me jugeroit bien plus rigoureusement sur les fausses que j'aurois meslées à dessein dans une matiere si importante. Et certes je serois bien miserable si n'ayant point eu d'autre dessein en le faisant que d'honorer le Dieu de la vérité, j'avois eu la pensée de m'acquitter de ce devoir par le mensonge. Je ne vois pas quel interest m'y eust pû porter, ayant par la grace de Dieu tres peu de prétentions dans le monde. Mais quels que pussent estre ces interets, je suis tres persuadé qu'il n'y en a point sur la terre qui meritent d'estre beaucoup estimés, n'y en ayant point qui ne doivent finir, ny consequemment qui puissent durer long-temps, comme je l'ay appris de S. Augustin : *Nou est idm quod habet extremum.* Et suivant la solidité de cette Maxime si élevée & si certaine, je

me serois bien trompé si j'avois esté si malheureux que de dire en cet ouvrage la moindre fausseté pour quelques avantages temporels que j'eusse pu me proposer pour recompense de mon mensonge, puisque quand ces avantages dureroient jusques à la fin du monde, je vois tres clairement qu'ils passeroient avec une rapidité incroyable, & que par consequent ne pouvant rester pour moy devant Dieu de tout cet ouvrage dans fort peu de temps, que les faussetés que j'y aurois dites, ou les témoignages que je crois y avoir rendus à la verité, il n'y a que les uns ou les autres qui me puissent estre de quelque importance. Aussi par la misericorde de Dieu je ne m'arreste qu'à cela; je

ne considere rien autre chose; & j'envisage desja tout le reste comme passé.

Et en foy de tout ce que dessus contenu au present Journal que je reconnois encore une fois devant Dieu pour tres veritable, je l'ay signé & paraphé comme tel dans ma chambre en Sorbonne ce sixiesme jour d'Aoust, mil six-cens cinquante quatre.

Ainsi signé;

L. DE SAINT-AMOUR.

avec paraphes.



Faite ce Journal ce jour de Saint Pierre 1661. Contenant 1, Une réponse que fit Monseigneur le C. Barberin à deux de mes lettres. 2, Divers endroits du livre du P. Annat intitulé *Cavilli*, qui justifient plusieurs points de ce Journal. 3, Un Decret de l'Inquisition de Rome touchant la Jurisdiction Ecclesiastique du Pape dans le territoire temporel des Roys. 4, Un avis touchant plusieurs Actes de la Congregation de *Auxiliis* que nous fîmes copier & collationner à Rome.

JE n'avois nul dessein lorsque je fis ce Journal, d'y rien mettre qui passât la fin de l'année 1653, mais comme j'ai voulu le faire imprimer aiant remué mes papiers pour le vérifier encore un coup & reconnoître s'il n'y avoit rien d'omis qui fust important; il m'est tombé entre les mains une lettre de Monseigneur le C. Barberin du 20 Avril 1654, qui m'a paru considerable pour le sujet sur lequel il me fit l'honneur de me l'écriture. Car cette lettre contient une réponse à deux des miennes dans lesquelles apres luy avoir par occasion déclaré tres sincerement que je condamnois les cinq propositions condamnées par le Pape Innocent X, & que tous nos amis en faisoient de mesme; je ne luy declarois pas moins clairement que je n'estois point persuadé qu'elles fussent de Janfenius, & que la lecture d'un petit traité fait contre les *Cavilli Janfenianorum* du P. Annat m'en avoit entierement convaincu. Je luy envoiois mesme deux exemplaires de ce traité, & le priois de les communiquer à Messieurs les Cardinaux Spada & Ghiggi qui est aujourd'hui le Pape Alexandre VII. Voicy comme M. le C. Barberin me répondit sur tous ces chefs.

M O N S I E U R,

L'en me rendit la semaine passée une de vos lettres du 6 de Mars, & j'en ay reçu une autre par celle-cy du 20. Elles sent toutes deux si pleines de civilité & de bonté envers moy, & m'expriment si vivement vostre souvenir & affection, que je dois vous en faire mille remerciemens. Quant aux particularités que contient la premiere d'icelles; je ne puis que louer beaucoup vos pieux sentimens touchant nostre Saint Pere, & les résolutions qu'il fait prendre; estimant comme je dois la confiance que vous me témoignés avoir dans les verités qui se deliberent toujours avec une meure consideration. Quant à l'autre lettre s'ay esté fort-aisé d'apprendre l'issue de l'assemblée, qui s'est tenue, demeurant dans l'attente de savoir encore ce qui se fera passé dans celle qu'on devoit tenir derechef. Je l'ay cependant tres-volontiers l'un des deux exemplaires qu'il vous a plu

m'envoyer, & les ferai voir sans faute aux personnes que vous sentantés. Au reste j'espère que comme vous m'êtes si liberal de vos faveurs, vous me le ferez aussi de vos commandemens, comme je vous en prie, vous assurant qu'il m me seront tres agreables, puisqu'ils me desirer particulièrement de vous faire connoître que je suis,

M O N S I E U R,

à Rome ce 20 Avril
1654.

Vostre tres affectionné
Le Cardinal Barberin.

Ce que je viens de dire du livre du P. Annat intitulé *Cavilli Janfenianorum*, me fait souvenir du témoignage qu'il rend à la vérité de deux ou trois choses considerables que j'ay rapportées dans mon Journal.

Car il reconnoist 1, Que lorsque nous parlâmes devant le Pape, la Constitution estoit dressée, *jam concepta definitio*, page 37.

2, Que depuis cette audience qu'on nous donna, on ne tint aucune Congregation dans laquelle on pust examiner ny ce que nous avions dit, ny les écrits que nous avions laissés; *nulla deinceps est habita Congregatio*, page 37.

3, Que nous ne fîmes qu'entamer la matiere n'ayant point parlé du fonds des propositions, mais seulement de la grace efficace: *Nam cum dissentissent de quinque propositionibus, coeperunt docere de Jesuitis. Satyræ illam exceptis effusa in commendationem S. Augustini & gratias perscipsam efficacis oratio, de quibus nulla erat controversia, & post longa quatuor circiter horarum fastidia compertum est nondum coepisse dicere de tribus capellis*, page 35.

Et ainsi ces suites si importantes ne peuvent plus estre revués en doute par les adversaires mesme les plus injustes, apres avoir esté si publiquement reconnus par celuy d'entre eux qui en pouvoit estre mieux informé & qui auroit eu le plus d'intérêt à n'en pas demeurer d'accord.

Comme j'avois terminé icy cette Addition,
Cccc 4 j'ay

j'ay jetté les yeux en reserrant mes papiers sur un Decret de l'Inquisition de Rome touchant la juridiction Ecclesiastique du Pape dans le territoire temporel des Roys & des autres Souverains. Et aiant considéré que ce Decret avoit esté fait environ le temps que la lettre cy-dessus fut écrite, & qu'il estoit assez digne de la curiosité & de l'attention publique, j'ay creu devoir l'insérer icy traduit en François tel qu'il va suivre.

DECRET

De la Sacrée Congregation de la souveraine & universelle Inquisition spécialement deputée par le Saint Siege contre l'heresie dans toute la Republique Chrestienne.

Lundi 15 Janvier 1654.

IL se publie en cette ville & peut-estre en d'autres lieux un certain Manuscrit en langue Espagnole qui commence par ces mots : *Son Excellence a receu une lettre par la main de ce Nance, & finit par ces paroles : Ce qui convient le plus au service de Dieu, au bien des ames & à la droite justice.* Lequel Manuscrit selon la reputation publique a pour Auteur, **BENOIST DE TREGUES**, Collateral du Conseil, ou Regent de la Chancellerie de Naples. Et entre autres propositions temeraires & scandaleuses, il contient celle qui suit : **LA JURIDICTION ECCLESIASTIQUE QUI CONCERNE SA SAINTETE' COMME PONTIFE HORS DE SON TERRITOIRE TEMPOREL REGARDE LES CAUSES ET LES PERSONNES, ET SE RESTRAINT A DES CAUSES ET DES PERSONNES DETERMINEES, ET C'EST EN ELLES SEULEMENT QU'ELLE SE PEUT EXERCER : POURTANT LE TERRITOIRE N'APPARTIENT QU'AU ROT ; ET AINSI COMME CELUY QUI EXERCE JURIDICTION DANS UN TERRITOIRE ESTRANGER, EST OBLIGE' DE DEMANDER LE BON PLAISIR DU SEIGNEUR DE LA JURIDICTION DE CE TERRITOIRE ; AINSI LORSQUE LE PAPE SANS AVOIR JURIDICTION SUR UN TERRITOIRE DEMANDE A L'EXERCER DANS CELUY DU ROT SUR LES CAUSES ET SUR LES PERSONNES EN CE QUI LE TOUCHE, IL DOIT PERMETTRE QUE SES RESCRIPTS SOIENT EXAMINE'S PAR LE PRINCE TEMPOREL, AFIN DE RECONNOISTRE SI LES CAUSES ET LES PERSONNES QUI Y SONT CONTENUES SONT DE SA JURIDICTION. Laquelle proposition aiant esté examinée & pesée par les Qualificateurs de la souveraine & universelle Inquisition suivant le**

commandement qui leur en a esté fait par nostre Saint Pere le Pape Innocent X ; Ces mesmes Qualificateurs d'un consentement unanime l'ONT JUGE' HERETIQUE ET SCHISMATIQUE.

C'est pourquoy de-peur que les fidelles ne soient infectés & corrompus d'opinions pernicieuses & d'heresies par la lecture du susdit Manuscrit ; Cette mesme Congregation de la souveraine & universelle Inquisition, defend entierement & condamne ce Manuscrit, soit qu'il se répande en langue Espagnole, soit qu'il se publie en quelque autre langue que ce soit, sous les peines & les Censures qui sont contenues dans la table des livres defendus.

Et que l'Auteur sçache qu'il sera puni de Censures & autres peines Ecclesiastiques s'il ne se purge promptement.

Jeau Antoine Thomasi Notaire de la sainte & universelle Inquisition de Rome.

L'an de la Naitssance de Nostre Seigneur I.C. indiction 7, le 16 jour de Janvier, la 10 année des Pontificats de nostre Tres Saint Pere en I. C. Innocent Pape par la Divine Providance X du nom. Le Decret susdit a esté affiché & publié aux portes des Eglises de S. Jean de Latran, & de S. Pierre de la Ville, aux portes du Palais de la Sacrée Inquisition, de la Chancellerie Apostolique, & à la porte du Champ de Flore par moy Hieronimus Mascherla Courier de nosseigneurs Saint Pere le Pape & de la tres sainte Inquisition.

A Rome de l'Imprimerie de la Reverende Chambre Apostolique, 1654.

Je me suis aussi souvenu d'une chose considerable que j'ai oublié de marquer dans ce Journal, qui est que pendant nostre séjour à Rome l'un de mes Collegues avoit fait copier & collationner avec grand soin diverses pieces originales tres importantes de la Congregation de *Ancilai*, qui sont gardées dans la Bibliothèque dei Augustins ; parce que Gregoire Nufes Secretaire de cette Congregation qui estoit de cet Ordre les y a laissées. Et cela me donne occasion d'ajouter icy, que cette personne a aussi eu le bon-heur de recouvrer l'Original mesme des écrits du P. Lemos touchant ce qui s'estoit passé dans les disputes de cette Congregation (dont j'ai dit dans ce Journal que M. le C. Barberin m'avoit presté une copie) & que comme on envoyoit à ce Pere, qui dispoit pour les Dominicains contre les Jesuites, les écrits que les Papes Clement VIII & Paul V dressioient pour marquer les matieres dont on devoit traiter dans ces disputes, ce mesme volume contient aussi les Originaux de ces écrits signés de la propre main de ces Papes.

S E C O N D E A D D I T I O N

Faitre à ce Journal ce jour de Saint Martin, mil six-cent soixante & deux.

LE Récit fait à l'Assemblée du Clergé de l'année 1655, par Monseigneur l'Evesque de Lodeve, à présent de Montpellier, de ce que le Pape Innocent X luy avoit dit de ce qui s'estoit fait à Rome dans l'affaire des cinq propositions, l'explique si peu clairement, & avec si peu d'exactitude pour ce qui est de l'ordre & du temps que les choses se sont passées, qu'estant venu à ma connoissance seulement depuis environ un an, je jugeai aussi-tost que comme il pourroit servir de quelque sorte de preuve à la substance de ce que j'avois rapporté dans mon Journal, aussi en récompense mon Journal pourroit servir à le faire bien mieux entendre. C'est pourquoy je creus aussi que non seulement tous ceux qui avoient composé cette illustre Assemblée laquelle avoit reçu une telle satisfaction de ce Récit, qu'elle pria mondit Seigneur de Lodeve de le vouloir donner par écrit, afin qu'il fut inféré dans le proces verbal qu'elle en fit imprimer depuis, mais aussi toutes les autres personnes qui en auroient eu connoissance, seroient bien plus satisfaits de le lire apres ce Journal, qu'ils ne l'auroient esté de le lire seul. Je suis toujours depuis ce temps-là demeuré dans cette pensée, & c'est ce qui m'oblige aujourd'huy de l'ajouter en cet endroit.

E X T R A I T DUDIT PROCES VERBAL:

Du vendredy 14 Mars 1656, à huit heures du matin, Monseigneur l'Archevesque de Narbonne Président.

Page 302.

„ **M**essieurs les anciens Agents ont continué leur rapport, & parlant des affaires spirituelles, ils ont exposé tout ce qui s'estoit passé dans la reception de la Constitution de nostre Saint Pere le Pape Innocent X, touchant les cinq propositions condamnées par sa Sainteté, & l'ordre qu'ils avoient receu de Messieurs les Prelats, extraordinairement assembles à cet effet, d'en écrire à Monseigneur l'Evesque de Lodeve, lequel pour lors estoit à Rome.

„ Sur quoy mondit Seigneur de Lodeve a dit, Que pendant son séjour à Rome, il fut chargé par l'assemblée de Messieurs les Prelats, tenue à Paris, de rendre au dessuint Pape Innocent X les lettres qu'ils écrivoient à sa Sainteté sur la dernière publication de sa Constitution, comme Messieurs les Agents

venoient de dire, ce qui l'obligeoit de représenter à l'Assemblée ce qui s'estoit passé à Rome sur ce sujet durant le temps qu'il y avoit esté, & que si elle le trouvoit à propos, il commenceroit par les choses qui avoient précédé l'envoy de ces lettres, ce qu'il seroit sommairement pour ne la pas ennuyer. Ce que l'Assemblée ayant témoigné avoir fort agreable, mondit Seigneur de Lodeve a continué & a rapporté; Qu'en la premiere audience qu'il avoit eue du Pape Innocent X, d'heureuse memoire, le second jour du mois de Janvier 1654, Sa Sainteté luy avoit fait l'honneur de luy dire, qu'elle estoit obligée aux Evesques de France, qu'elle les portoit écrits dans son cœur, parce qu'ils avoient esté les premiers à reconnoistre l'autorité du Saint Siege en l'affaire des Janseniens, que c'estoient les memes paroles dont usa sa Sainteté, & que ce qu'il alloit dire estoient à peu pres les memes termes qu'elle luy avoit tenu, qu'il écrivit en meme temps qu'il fut sorty de cette audience.

„ Que sa Sainteté continua de luy dire, Que la question des cinq propositions, s'estant présentée aux Evesques de France, ils n'en avoient point voulu connoistre, & avoient dit aux interressez, Allez au Pape, à qui il appartient de decider les causes de la Foy. Que plusieurs Evesques luy avoient écrit; Qu'il estoit venu à Rome des Docteurs de part & d'autre; Que Sa Sainteté ayant demandé au Docteur Hallier s'il avoit quelque chose à dire il luy avoit répondu qu'il n'estoit venu que pour apprendre les sentimens de sa Sainteté, & pour sçavoir de sa bouche, la verité sur les cinq propositions, qu'il recevroit avec respect & soumission ce qu'elle decideroit, comme un Oracle de la Foy. Et les autres Docteurs auroient demandé d'estre ouïs, & la faculté de respondre à ce que la partie adverse voudroit dire. Au quel mot de partie, sa Sainteté leur dit qu'il n'y avoit point de partie en cette affaire, & qu'il ne falloit que chercher à trouver la verité. Qu'alors un de ces Docteurs fit un discours plein d'invectives contre les Jesuites; Que sa Sainteté avoit ouï avec patience & charité, quoy qu'il ne fust pas sur le sujet qui se presentoit. Qu'apres ce discours un autre fit une longue Predication, qu'il ne pût achever, à cause que la nuit survint, & qu'il lisoit dans son cahier; mais il dit que tout ce qu'ils avoient à proposer estoit contenu en huit cahiers qu'il presenta à sa Sainteté, qu'il demanda la permission de faire imprimer. Que leurs parties

Cccc 5

yré.

» y répondissent par impression, & qu'après ils
 » repliqueroient. Sa Sainteté receut ces papiers,
 » & les remit avec tous les autres Actes qui re-
 » gardoient cette affaire, entre les mains de
 » quelques Cardinaux, desquels sa Sainteté ne
 » luy nomma que Pamphilio & Chisi. Cepen-
 » dant sa Sainteté avoit fait ses prières à Dieu
 » pour estre éclairée de son Saint Esprit, avoit
 » ordonné des prières dans la Ville de Rome,
 » principalement à des personnes de grande pie-
 » té qu'elle connoissoit. Et apres avoir assemblé
 » une Congregation de plusieurs Cardinaux,
 » Prelats, Docteurs, & Religieux sçavans, il
 » les avoit ouïs par plusieurs & diverses fois dis-
 » courir, & dire leurs avis sur la matiere. Que
 » Dieu luy avoit donné cette volonté & cette
 » force d'assister à toutes les seances, avec une
 » grande patience; sans degoust & sans peine.
 » Que luy qui s'estoit addonné au droit, au ju-
 » gement des procès, & au maniement des affai-
 » res publiques, avant qu'il fust Pape, disoit
 » neantmoins en verité & en sincérité, qu'il
 » avoit receu de Dieu une ouverture d'esprit si
 » grande, que *aperuit sensum scripturarum*, qu'il
 » avoit entendu clairement toutes les subtilitez
 » & les difficultez jusques aux termes de l'Ecole
 » les plus intriquez; & il recevoit un si grand
 » plaisir dans toutes ces Congregations, que
 » lorsque la nuit approchoit, il luy fâchoit de
 » ne pouvoir pas continuer plus avant; Sou-
 » vent les Cardinaux luy disoient qu'il se travail-
 » loit trop, & que cette assiduité trop longue
 » nuiroit à sa Sainteté: & il leur répondoit, qu'il
 » ne souffroit aucune peine, mais qu'il compa-
 » tissoit à ces bons & vieux Docteurs, qui es-
 » toient debout & sur leurs pieds.
 » Qu'enfin, apres avoir tout examiné, & re-
 » commandé plusieurs fois à Dieu cette affaire,
 » il fit appeler un jour Monseigneur le C. Chisi,
 » alors Secrétaire de sa Sainteté, & maintenant
 » Alexandre VII, heureusement seint en la
 » Chaire de S. Pierre, & luy ayant dit de pren-
 » dre du papier, & d'écrire, il luy avoit dicté
 » sa Constitution aux mêmes termes qu'elle a

esté publiée. Qu'il avoit les matieres si pre-
 sentes & si claires en son esprit, qu'il n'avoit
 eu aucune peine à la dicter: & la pouvoit dire
 mot à mot, & qu'en effet sa Sainteté luy en
 avoit dit une partie, & l'avoit assuré que la
 chose s'estoit passée de cette maniere, & qu'el-
 le n'avoit rien adjousté depuis à sa Constitu-
 tion que la clause dernière, qui porte que par
 cette condamnation elle ne pretend pas ap-
 prouver les autres opinions contenues au livre
 de Janfenius. Que le Pape avoit publié cette
 Constitution, & fait compiler tout ce qui a-
 voit esté fait sur cette affaire dans un Volume,
 où on lisoit à la teste: Les lettres des Eveques
 de France pour servir de témoignage à la po-
 sterité de leur respect envers le S. Siege. Qu'il
 avoit fait mettre ce Volume en deposit dans les
 Archives de S. Pierre, apres en avoir fait un
 Acte de declaration dans le Consistoire qu'il
 avoit tenu à cet effet. Qu'il avoit envoyé sa
 Bulle au Roy; & aux autres Princes, & aux
 Eveques. Que ceux de France l'avoient re-
 ceuë avec honneur, & ceux des autres Royau-
 mes à leur exemple. Que mêmes les Eveques
 de Malines & de Gand, qui avoient montré
 quelque tergiversation au commencement,
 ayant appris la reception par les Eveques
 François, l'avoient receuë & souscrite. Que
 c'estoit l'obligation que sa Sainteté avoit aux
 Eveques de France, & qu'il la conserveroit
 toute sa vie: Qu'il chargeoit, luy qui parle,
 de le leur faire sçavoir, & de leur dire à son re-
 tour. C'est dequoy, luy qui parle, s'acquie-
 tait à present, en recitant le plus ponctuellement
 qu'il peut, à cette illustre Assemblée, le dis-
 cours que luy tint sa Sainteté en cette pre-
 miere audience. :::::::::::::: L'Assem-
 blée a remercié Monseigneur l'Evesque de
 Lodeve, & a receu une telle satisfaction de
 son Recit, qu'elle l'a prié de le vouloir don-
 ner par écrit, afin qu'il soit inferé dans le pre-
 sent proces verbal. Ce qui a esté fait comme
 dessus.

RECOEUIL
DE
DIVERSES PIECES

*Dont il est parlé dans ce Journal
ou qui en regardent la
Matiere.*

L I S T E

Des pieces contenues dans le Recueil selon l'ordre dans lequel il en est
parlé dans le Journal.

Les Conditions prescrites à la Faculté de Théologie de Paris pour examiner la doctrine de la grace, dont il est parlé partie 1, chap. 14, sont dans le Recueil à la seconde page.

La lettre de quelques-uns de Messieurs les Evêques de France au Pape sur le sujet de celle de M. de Valres, touchant les cinq Propositions, qui se voit traduite en François, partie 3, chap. 1, est en Latin dans le Recueil page 5.

Le Decret de l'Inquisition de Rome dont il est parlé partie 3, chap. 6, portant suppression de tous les livres faits de part & d'autre à l'occasion de la dispute d'entre M. F. Evêque de Calcedone & les Jésuites d'Angleterre, & quelques autres pieces sur ce sujet, sont dans le Recueil page 27.

L'Ecrit fait & publié à Paris & à Rome dès le mois de Juillet de l'année 1652; presque deux ans avant la Constitution d'Innocent X. sur le sujet de l'Inquisition des Théologiens Disciples de l'Angelisme, dont il est parlé partie 3, chapitre 7, & autres endroits du Journal, est dans le Recueil page 90.

L'Ecrit du Père Moral Religieux de l'Ordre des Augustins & Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, rempli d'impostures & de calomnies contre les Disciples de Saint Augustin, dont il est parlé partie 3, chap. 8, est dans le Recueil page 163.

Les mandemens Apôtoliques pour l'Université de Paris contre l'impression de quelques Libelles, dont j'ay parlé partie 3, chap. 9, sont dans le Recueil page 150.

Le Manuscrit contenant plusieurs Resolutions des Confesseurs de la Congregation de Auxiliis, & les principales difficultés de la doctrine sur divers points de doctrine selon les sentimens des Disciples de Saint Augustin, dont j'ay parlé partie 3, chap. 10, & dans l'Original est dans le Recueil page 45.

La lettre de M. Godouan Evêque de Vence au Pape, de laquelle j'ay parlé partie 3, chap. 12, est dans le Recueil page 6.

La lettre de M. de Montchal Archevêque de Toulouse, de laquelle j'ay parlé au mesme chapitre, est dans le Recueil page 7.

La lettre de M. de Palafix Evêque d'Angoulême, dont j'ay parlé partie 3, chap. 13, est dans le Recueil page 11.

Le Manuscrit contenant plusieurs pieces Italiennes & Latines sur une grande Contestation touchant la prodigieuse grace terminée dans la Concile de Trévise, dont j'ay parlé partie 4, chap. 9, est au Recueil page 33.

Les trois écrits faits par un Dominicain très éclairé pour

M. le C. Roane dont j'ay parlé partie 5, chap. 2, sont dans le Recueil page 79.

La lettre que deux de Messieurs les Prélats qui nous avoient depuis nous écrits pour nous charger de nouveau de ne nous point départir de l'ordre qu'ils nous avoient donné de poursuivre l'établissement d'une Congregation solennelle dans laquelle les parties fussent entendues de vive voix & par écrit, de laquelle j'ay parlé partie 5, chap. 17, est dans le Recueil page 8.

L'Atte passé devant Notaire par M. Sinnigh Docteur de Louvain le 22 de Février 1647, de ce qui avoit été dit sur le sujet du livre de M. Lamy dans quelques anciennes que ledit Sieur Sinnigh avoit eues des Papes Urbain VIII & Innocent X, & de quelques Cardinaux, dont j'ay parlé partie 6, chap. 1, est en suite du Recueil après les six Disquisitions de Paul Iréno, page 270.

Les écrits faits par les Dominicains pour estre présentés au Pape Innocent X. contre le Manuscrit qu'ils voulaient lay donner pour servir en cette cause, dont j'ay parlé partie 6, chap. 2, sont au Recueil page 85.

La nouvelle lettre écrite au Pape Innocent X. vers le commencement du mois de Mars de l'année 1653, par deux de Messieurs les Prélats qui nous avoient depuis, qui se trouvoient alors à Paris, pour faire de nouvelles propositions à sa Sainteté de la Congregation qu'ils nous avoient chargés de leur demander, dont j'ay parlé partie 6, chap. 2, est dans le Recueil page 9.

Nostre réponse aux sixante passages de Saint Augustin cités par Messieurs Hallor, Laganis & l'usel, par laquelle nous faisons voir qu'il n'en avoit aucun qui ne fussent en vain ou avoir été mal cités, dont j'ay parlé partie 6, chap. 2, est dans le Recueil page 109.

Pieces ajoutées au Recueil.

La harangue du Père Mulard au Pape, qui fait voir comme ce Cordelier Vagabond se disoit depuis vers sa Sainteté de la part du Roy & de la Sorbonne, & comme il entretenoit le Pape de mensonge & de fausseté, est dans la cinquième Disquisition de Paul Iréno, article trois, page 212.

Les vœux ou suffrages des Confesseurs de la Congregation d'Innocent X. touchant les cinq propositions, avec de petites notes d'un Théologien Disciple de S. Thomas, sont page 175.

Les six Disquisitions de Paul Iréno, page 187.

La traduction du Manuscrit touchant l'Essai de M. Grimani Patriarche d'Aquilée, dont est parlé 17. de l'Essai, page 271.

R E C O E U I L

Des Pieces que j'ay creu devoir mettre à la fin de ce Journal.

Raisons que j'ay eues de faire choix de celles que j'ay mises d'abord quand je l'ay signé, & d'y en adjouter deux autres depuis.



Comme mon dessein n'a pas esté de joindre à ce Journal toutes les pieces qui y peuvent avoir rapport, ce qui contiendrait tout seul un tres-gros volume, voicy les raisons que j'ay eues d'y mettre celles qui s'y trouveront, & d'omettre celles qu'on pourroit croire avoir deu y estre mises.

I. Je n'ay pas douté qu'on n'y deust mettre des pieces rares & curieuses qui n'ont jamais esté veues, & qu'on pourroit tres-difficilement recouvrer, comme le Manuscrit sur une contestation touchant la predestination gratuite terminée dans le Concile de Trente : Quelques décisions de la Congregation de Auxiliu, & autres pieces semblables.

II. J'y ay mis aussi les Escripts des Dominicains dont il est parlé vi Part. chap. ix, & ailleurs, parce qu'ils sont voir non seulement le zele qu'a eu cet Ordre pour la cause que nous soutenions; mais aussi la lumiere avec laquelle ces Theologiens ont pénétré tous les artifices des Molinistes, & la parfaite conformité de leurs sentimens avec ce que nous avons dit devant & apres la Constitution, ayant soutenu les propositions dans le mesme sens que nous, qui est celuy de la grace efficace, & ayant justifié Jansenius beaucoup plus ouvertement que nous par les mesmes preuves & les mesmes principes qu'on a fait depuis.

III. Je n'ay pas crû devoir charger ce volume des écrits de nos adversaires qui me sont tombez entre les mains; parce que j'ay crû qu'ils pourroient les produire eux mesmes s'ils le trouvoient à propos, & que les abrezgez que j'en ay faits, m'ont semblé suffire pour faire connoître au Lecteur ce que c'estoit. Je me suis contenté d'en avoir rapporté un tout entier Part. v chap. viii, qui fait voir le sens qu'ils donnoient aux propositions, leurs autres écrits roulants sur les mesmes principes.

IV. Mais comme leurs principales armes estoient les impostures & les calomnies, il m'a paru necessaire de mettre tout au long dans ce Recueil l'écrit du P. Morel, dont j'ay parlé Part. iii chap. viii parce qu'il fait voir de quelle maniere on nous décrioit dans Rome,

& quelles impostures on employoit pour nous rendre odieux au Pape & aux Cardinaux, comme etians ennemis du Saint Siege.

V. J'y ay joint pour la mesme raison la harangue du P. Mulard au Pape, dont je n'ay point parlé dans le Journal, parce que je n'en ay eu aucune connoissance estant à Rome; mais quand j'ay sceu qu'elle estoit imprimée dans la *Narration luridique* du S^r Fileau, j'ay crû la devoir adjouter à ce Recueil, parce qu'elle confirme tout ce que j'ay dit de l'impudence de ce Cordelier, qui se disant Deputé du Roy & de la Sorbonne, entretenoit le Pape de mensonges & de faussetez.

VI. Les suffrages des Consultants aiant avec l'affaire que j'ay déduite dans ce Journal une liaison plus essentielle qu'aucune de ces autres pieces; j'ay aussi jugé les y devoir adjouter quoy que je n'y en aie comme point parlé, n'ayant pu en rien decouvrir pendant que j'estois à Rome: mais estant depuis devenus sort publics & fort autentiques par les copies qui en ont esté envoyées, & qui se sont trouvées toutes conformes à celle que M. l'Evesque de Montpellier en a rapportée, j'ay crû qu'il falloit qu'on les pust voir par tout où l'on verroit ce Journal.

VII. Je n'ay pas jugé y devoir inserer tous les écrits que nous avons faits à Rome, parce qu'ils auroient trop grossy ce volume, y en aiant beaucoup & plusieurs estant sort amples.

VIII. Neanmoins j'en ay excepté la réponse aux soixante passages de S. Augustin produits par M. Hallier sur le sujet de la premiere proposition, parce que cet écrit m'a semblé fort propre pour faire voir quel auroit esté le succès d'une Conference où on eust eu à satisfaire à ces passages, & la raison que nous avions de la desirer, & nos adversaires de la fuir.

IX. Lorsque des pieces Latines ou Italiennes se sont trouvées toutes entieres traduites en François dans ce Journal, comme divers Memorians, & les Discours de M^r De-la-Lane & du P. Desmares dans l'audience que nous eusmes du Pape, je n'ay pas jugé les devoir remettre en ce Recueil dans leur langue originale, tant pour abreger, que parce que j'ay considéré que ce Journal pourra quelque jour estre traduit en Latin, & qu'alors ces pieces Latines se trouveront en leur place en la langue qu'elles ont esté prononcées.

X. J'ay neanmoins excepté les lettres de Messieurs les Evesques aiant crû leur devoir

ce respect, de ne me pas contenter des traductions, quoyque tres-fideles, que j'en ay mises dans ce Journal; mais de les représenter dans leurs propres termes, & en la forme qu'ils les ont écrites.

XI. Comme il est sort parlé dans ce Journal de l'explication Latine des propositions faite & publiée à Paris près de deux ans avant la Constitution, & que j'ay appellée quand j'en ay parlé *nostre Manifeste Latin*, j'ay jugé qu'il estoit bon de la mettre icy afin de la conserver à la posterité: parce qu'elle fait voir admirablement qu'on n'a soutenu avant la Constitution que la mesme doctrine que l'on a soutenue depuis, qui est celle de la grace efficace, & qu'on n'a jamais regardé les cinq propo-

sitions, que comme des propositions malicieusement fabriquées par les adversaires de la doctrine de S. Augustin.

XII. La mesme raison m'y a fait mettre aussi les conditions qui furent présentées à la Faculté pour y examiner tant les propositions produites par M. Cornet, que d'autres extraits du livre de Molina: Et parce que cet écrit est le premier de tous ceux dont j'ay parlé dans ce Journal, c'est par celuy-là que je commenceray ce Recueil. Le voicy avec une petite préface avec laquelle il fut imprimé dès aussitost que M. Coppin l'eut présenté à la Faculté, ainsi que j'ay dit Partie premiere chapitre quatorzieme.

CONDITIONES

Ad examen Doctrinae de Gratia oblata Facultati Theologiae Parisiensi, apud Sorbonam Kal. Decembris congregata Anno 1649.

Qui Magistri Nicolai Cornet consilii, & rogationi ab ipso latae primâ Julii resistere; co ducti animo, ne quid veritas aut B. Augustini doctrina detrimenti pateretur, ut palam esset quàm non abhorrent à legitimo de doctrina judicio, sæpius quæstionem æquis conditionibus de illa constitui postulârunt. Sed postquàm adeò justam petitionem nullus recipiebat, visum ipsis est è re sua fore si postulationis formulam conferberent, quam deferrent ad Facultatem, si sortè de examine mentio fieret.

Igitur cùm M. Jacobus Pereyret Kalendis Decembris frequentissimâ Facultate sententiam dicens de pace inter Doctores revocanda, censuisset discutiendas esse propositiones illas quæ totius dissensionis caput ac origo essent; atque ut ne quis minus maturè tanta de causâ statutum quereretur, totis mensibus tribus quatuorve rem expendendam; tum denique Doctores in suffragium mittendos; M. Petrus Coppin ne hæc opinio valeret apud plurimos illius affectatores, atque etiam ne de illa ante comitia convenissent, ejus orationem excipiens ita locutus est. Si de propositionibus illis videretur constituendum judicium, legem quamdam ferendam esse, ex qua tota haberetur quæstio & controversia finiretur; illius se non solum auctorem, sed alios etiam sapientissimos Doctores plurimos, quorum nomine loqueretur. Cùm verò tabulas eduxisset è sinu in quibus descripta erant rogationis capita, & jam legere inciperet, ut omnes intelligerent in quas examinis conditiones decretum fieri vellet, repente per vim à quodam de Doctoribus crepta

sunt. Statim de illa vi conquesti sunt M. Petrus Coppin, alique plures, eviceruntque tandem sibi reddi has tabulas, quas cùm M. Petrus Coppin à se per tumultum hunc legi non posse animadverteret, ad Scribam detulit, ut eas ille publicis Commentariis consignaret.

Conditiones verò postulatæ sunt quæ nulli iniquæ videri possint. Judicium enim non defugit B. Augustini defensores, sed liberum postulante, grave, præsentationibus non obnoxium, cujusmodi videlicet ad causam adeò difficilem & arduam dijudicandam requiritur.

Postquam ex scriptis quæ circa Magistri Nicolai Cornet consilium edita sunt, omnibus innotuit quàm periculose propositiones quasdam de Gratia ambigui, æquivoci, à nullo auctore in sensu quem præ se ferre videntur assertas, vocaverit in medium, & examinandas Facultati exhibuerit; postquàm satius etiam Senatûs judicio comprobatum est, quàm sapienter & justè omnibus hac in re actis, jam septuaginta Doctores Seculares intercesserint & ad Senatûm provocaverimus, & quantum Ecclesia ac Facultatis paci ab omni hoc examine abstinere conducere; totum hoc negotium alto silentio comprimendum, ab inceptu cessandum, pacem reddendam spes fuerat. Neque verò hujusce abstinentiæ, ut examen æquum declinarem, sed ut paci, & Ecclesie, & B. Augustini auctoritati & doctrina, quas impeti nemo non videbat, consultum esset. Verum cum quidam, quod semel aggressi sunt persolvere enim comatu laborant, atque iterum propositionum examen à Facultate postularent, cessi hoc consilium ipsi Ecclesie ac summis Pontificibus, maxime verò Clementi Octavo ac Paulo Quinto immixtum patemus; ne qui tamen nos doctrina examini ac judicium effugere poterit, examen & judicium, si scilicet opus esse videbitur, non re-

sumus, modo cum omni aequitate fiant, atque huius conclusionibus à nobis propositis, sicut tanti in Ecclesia Christi momenti res exigunt.

Cum M. Nicolaus Cornet propositiones de Gratia quas libris Christi non nominato auctore primâ Insuper Facultati obtulerit examinandas, atque tunc quærentibus nonnullis plura alia esse non minus examine digna, responsum fuerit, licet cubiter alias etiam examinandas Facultati propositiones exhibere. Cum, si examen agredi placeat, Christiane paci, quæ non parum huius diffinitione violatur, maxime conducatur, ut omni hac in re controversia quantum fieri potest finem accipiat. Cum querela omnibus votorum cruciatibus hinc et hinc componenda, iniqui ac dyndicari necesse sit, qui in Ecclesiam novitatem indixerit, qui ab antiqua Fidei doctrina recesserit. Cum doceantur multa, in quibus veterum sententiarum errorum reliquia latent: huic de causâ ad eum iussu, si exhibitas à M. Nicolaus Cornet propositiones examinari placeat, postulamus etiam ut hæc inter multas alias propositiones examini subiacuantur.

Propositiones ad examinandum oblata.

I.

Hominibus qui ad filiorum Dei dignitatem nondum pervenerunt, eatenus facta est potestas, ut filii Dei fiant, quatenus, si quantum in se est, consentiant, præstò illis aderit Deus ut fidem & gratiam consequantur, neque desiderio suo fraudentur &c. Quod si eos nantibus ex suis naturalibus, facientibusque quod in se est, vel ut fidem amplectantur vel ut de peccatis dolant, Deus non est semper præstò per auxilia & gratiam suam prævenientem, ut actus sint quales ad salutem oportet, quàm ratione verum erit Deum velle omnes homines salvos fieri, eaque ratione acceptum coram eo esse, ut obsecrationes, orationes, postulationes & gratiarum actiones pro omnibus hominibus fiant, ut eo loco Paulus docet.....

* Cum itaque Deus suâ scientiâ prævideat quàm ex his qui audituri sunt Evangelium conaturi sint ex suis naturalibus ad assensum eliciendum ut tenentur, & qui non; sanè ut à peccato non excusentur, qui assensum fidei supernaturalem non elicerunt, satis est Deum suo auxilio & gratiâ præstò esse ad prævenientem in eodem instanti, quoscunque viderit ex suis naturalibus ad assensum conaturos.

II.

* Divisio auxilii sufficientis in efficax & inefficax sumitur ab effectu, qui simul ab arbitrii libertate pendet. Auxilia prævenientis atque adjuvantis gratiæ, quæ lege ordi-

1 *Idem in Concordia quest. 14. art. 13. diff. 10.*

2 *Ibid. diff. sequenti; seu 11.*

3 *Idem Idem in Concordia quest. 14. art. 13. diff.*

40. §. Antiquam.

nariâ viatoribus conferuntur, quòd efficacia aut inefficacia ad conversionem seu justificationem sint, pendet à libero consensu & cooperatione arbitrii nostri cum illis; atque adeo in libera potestate nostra est vel illa efficacia reddere consentiendo, & cooperando cum illis ad actus, quibus ad justificationem disponimur, vel inefficacia illa reddere continendo consensum & cooperationem nostram, aut etiam eliciendo contrarium dissensum

* Dicere autem auxilium ex modo motionis Divinæ & ex Deo ipso habere quòd sit efficax, ut quoties per illud Deus movet liberum arbitrium, consentiat & cooperetur ad salutem, quoties per illud auxilium efficax non movet liberum arbitrium, non consentiat, neque cooperetur ad salutem, certè non dubitarem sententiam hanc, errorem in fide appellare.

* Si arbitrium nostrum ab efficacia Divini auxilii habet quòd consentiat vel non consentiat Deo vocanti, & cooperetur aut non cooperetur ad salutem, perseveret aut non perseveret in gratia; certè non ab innata & propria libertate pendet, sed à qualitate auxilii & motionis divinæ; non est quod homini cedat in laudem & meritum, quin potius perit omnino libertas arbitrii ad salutem.

III.

* Sumptâ in particulari prædestinatione cuiusque adulti, quæ reipsâ jam ex æternitate fuit in Deo, ratio seu conditio sine qua in Deo non fuisset prædicta præscientia, est quòd adultus ipse pro sua libertate ita cooperatur est per suum arbitrium, ut ad vitam æternam perveniat, sic etiam ab hoc ipso simili modo fuit dependens, quòd reliquum quod eadem prædestinationis includit, vel fortiretur rationem prædestinationis, vel retineret solum rationem providentiæ circa illum in beatitudine.

IV.

* Auxilia in se non supernaturalia (per quæ in quocunque eventu insurgente quæcunque difficili passione aut tentatione in potestate arbitrii humani esset non succumbere, legemque per id temporis implere) conferenda suis generi humano in statu naturæ lapsæ, etiam si per Christum non foret redimendum.

V.

* Quòd applicatio talis remedii (baptismi

1 *Idem quest. ... art. 4 & 5. diff. 1. memb. 6. §. Nulli hanc doctrinam asserunt.*

2 *Ibid. §. Certe.*

3 *Idem quest. 23. art. 4 & 5. diff. 1. memb. 6. §. Obliqua conclusio.*

4 *Idem quest. 14. art. 13. diff. 19. memb. 6. §. Secunda ratio.*

5 *Assertio 17 Censura Lævianensis.*

videlicet) his vel illis ob aliqua impedimenta occurrentia fiat impossibilis, non est Deo imputandum, quia non ordinat ut non possit applicari, vel ut talia impedimenta occurrant, sed tantum permittit secundum communem cursum rerum, sicut permittit peccata.

VI.

* Ratio viatoris simul & comprehensoris in Christo, à puncto conceptionis ipsius in utero Virginis usque ad animæ exaltationem in Cruce in eo fuit posita, quod animæ gloria ita contineretur, ut voluntas Christi perinde esset libera ad præcepta implenda vel non implenda, ac si eam gloriam non haberet, sed esset purus viator. * Nihil impediens capitis aliis quæ commemorata sunt, libertatem reipsa habebat ad non faciendum ea quæ facere ex præcepto tenebatur.

VII.

Molina de scipso & de B. Augustino iudicium.

* Si quæ nos pro nostra tenuitate ad conciliandam libertatem arbitrii cum Divina gratia, præscientia & prædestinatione tradidimus, data explanataque semper fuissent, fortè neque Pelagiana hæresis fuisset exorta, neque Lutherani tam impudenter arbitrii nostri libertatem fuissent ausi negare, obtendentes cum Divina gratia, præscientia, & prædestinatione coherere non posse, neque ex Augustini opinione, concertationibusque cum Pelagianis, tot fideles fuissent turbati, ad Pelagianosque defecissent; facileque Reliqui illæ Pelagianorum in Gallia, quarum in Epistolis Prosperi & Hilarii fit mentio, fuissent extinctæ, ut patet ex iis, in quibus homines illos cum Catholicis convenisse & ab eis dissenisse eadem Epistolæ testantur. Concertationes denique inter Catholicos facile fuissent compositz.

* Interim verò dum sub ea quasi caligine D. Augustinus ad hoc non attendit, scilicet fuisse prædestinationem & reprobationem non sine præscientia qualitatis usus liberi arbitrii.

* Longior qui in hac disputatione, quam optaram &c. Quia tamen res est magni momenti ac valde lubrica, & hæc nostra ratio conciliandi libertatem arbitrii cum Divina prædestinatione à nemine quem viderim hucusque tradita.

1 Quæst. 14. art. 13. disp. 53. memb. 4. §. Ut ad argum.

2 Ibidem.

3 Molina in Concordia quæst. 23. art. 4 & 5. disp. 1. memb. ult. §. Nos pro nostra.

4 Idem quæst. 23. art. 4 & 5. disp. 1. memb. 6. §. Quoad Augustinum.

5 Idem quæst. 23. art. 4 & 5. disp. 1. memb. ult. §. Longior.

VIII.

* Opiniones Sancti Augustini in Baio damnatz à Pio V & Gregorio XIII, & opiniones Molinæ declaratz à Clemente VIII contrariæ doctrinæ Sancti Augustini. Ab iisdem Pio V & Gregorio XIII propositiones contrariæ doctrinæ Molinæ damnatz iudicio Pontificio, & à Clemente VIII & Paulo V opiniones Molinæ tantum declaratz sunt contrariæ doctrinæ Sancti Augustini, nec nisi iudicio doctrinali, sed nusquam damnatz. Molinæ opiniones examinatæ sunt iuxta loca quædam Augustini, quibus visæ sunt esse contrariæ, si verò expensæ fuissent iuxta alia loca Sancti Augustini, non ita causâ cecidissent Molinæ propugnatores. Quomodo potuissent velle Clemens VIII damnare eas opiniones contrariæ doctrinæ Sancti Augustini in materia de Auxiliis, qui probè nōrat in Bulla Pii V contineri multas propositiones ex operibus Sancti Augustini, quæ quamquam aliquo pacto sustineri possent, tamen in vero sensu damnatz fuerant.

Ex una parte S. S. M. M. N. N. Chastelain & de Saintelette quatuor Doctores ex qua placuit domo & familia seligant, ex altera parte S. S. M. M. N. N. Perreyes & le Moine, vel si placet aliæ, seligant pariter quatuor, ut selecti bi duodecim propositiones omnes examinent; liceat verò duobus seligentibus, vel suis, vel cuiusvis à sua parte absente loco alium sufficere.

Illusterrimus D. Coadjutor Parisiensis Doctor Serbenicus, etiam atque etiam rogatur adesse ac præse huius collationibus, qui præsentia ac auctoritate sua in huius ordinem, concordiam, dispositionem leges servari procurent. Duo & Domino Coadjutori Præsules Facultatis Doctores adjuvantur, sicut & nuper in collatione facta cum Ludovico Cellotio observatum fuit, qui vel mutuo utriusque partis consensu seligantur, vel suum utraque pari seligat.

Nulla huius collationibus, sententia qua B. Augustini esse, vel cum illius doctrina necessariò connexa demonstrabuntur, erroris, falsitatis, temeritatis aut quavis alia nota affligi possit, nec ulla testimonia nisi aperta libro laudari.

Eorum qua ex utraque parte dicta fuerint, processus verbales fiant per Scribam Facultatis, qui in fine singulorum collationum recognoscantur ac subscribuntur ab utraque parte, atque etiam ab Illusterrimo D. Præsule, ac typi mandabuntur, & singulis Doctoribus Facultatis exemplar concedatur.

Hiis omnibus collationibus peractis à Doctoribus ex utraque parte selectis, referatur ad Facultatem præsentibus Illusterrimis D. D. Præsulibus quid in iis actum fuerit: postea legantur coram Facultate universa processus verbales collationum; tum de propositionibus examini subiectis iudicium fiat. Nulli verò Doctori liceat

1 Ex scriptis Professoris Theologi Parisiensis.

de his propositionibus deliberare ac decernere, nisi antea affirmet se processum omnem verbalet collationum attenti & privatim excita committitur antem legisse atque mature ponderasse. Atque cum in neminili Facultati negotiis ad suffragiorum non pluralitatem, sed duas tertias partes, comitudo cantum unumque sit, ficut & usper in dispensationum causa remoraturum est. Cum nulla antiqua Facultati Censura presteri possit, qua plurimi Doctorum reclamantibus decreta fuerit, at semper unanimi vel quasi unanimi consensu. Cum hac materia qua ad iudicium vocatur, tam magni momenti sit ad difficillimas & gravissimas de gratia, libero arbitrio, ac predestinatione Sanctorum questiones spectant, ad insuperabilia De iudicia inquirenda revocant, Theologiam universam perveniunt. Cum tot in Ecclesia eruditissimi Theologi questiones hac magnâ hinc & inde annumerum contentione exagitant, Cum tot Facultatem Doctores in partes divisi sint. Cum tale iudicium ferri necessesse sit, quod omnes non diffiniter admittant. Cum equum minimè videatur aliquis doctrinæ defensorum, seu propositionem aliquam erroris vel hæresos notâ perfringere, si vel unus vel paucorum suffragio inter plurima damnatio superet, quando à multis Doctoribus vel Theologorum Orthodoxorum maximè Fidei recta consentanea iudicatur ac acriter defenditur. Cum periculum sit ne

in hac Fidei causa à tot seculis agitata, etiam coram ipso Summo Pontificibus, qui perpetuam doctrinam Beati Augustini comprobant ac sententiam, oppositaque illi adversariorum sensa damnaverant, aliorum sententia defensores damnati damnantibus non cedent, si se unus vel paucorum suffragio victos vident, ubi fortè ducenti iudices stare debent, unde maxima & perniciofa in Facultate & Ecclesia dissensuum periculum crearetur. Atque etiam ut magis factum, partium studio, artibus humanis non parum hac in causa (fidei licet) metuendum locum eripatur, propinquius ac postulamus, ut nulla vel hinc, vel inde propositio damnari possit, aut quavis censurâ notâ affici, nisi damnatio duobus tertius suffragiorum partium excedat. Si quid examineri placeat, hac conditione: proponimus & admitti possumus, si quid fecerit fiat, deliberetur, examinetur, iudicetur, intercedimus. Ut factione & partium studio, non veritatem sincerè inquirenda causâ sicut Christianos Doctores decet, sed opinionum suarum præstare ac perimaciter (ut de fide) statuendo, animo factum afferimus. Ut nullam, erratum, obstrictum protestamur. Atque si aliquas propositiones examineri placeat, ac tam necessaria & legitima leges non admitti, provocamus ad Senatum, qui de illarum conditionum à nobis propositarum equitate & necessitate iudicet ac decernat.

LETTRES

De Messieurs les Evêques dont la traduction a été mise dans le Journal aux endroits où il en a été parlé.

Lettre de Messieurs les Evêques au Pape qui se voit traduite en François Partie III, Chap. I.

Elle portoit cette adresse: *Beatissimo in Christo Patri Innocentio Papa X. Romanum.* En voicy les termes :

BEATISSIME PATER,

Collega quidem ac Fratres nostri Reverendissimi dederunt ad Te literas de re gravissima difficillimæque, uti nobis compertum est. Orant videlicet Sanctissimam Tuam, ut perspicuam & apertam sententiam ferat de iis maximè posuimus, qua superiori anno Parisiensem Scholam ingenti contentione, nullo fructu commoverant. Nec verò fecerit evenire potuit, cum & ad votum sita, & ex ambigui vocibus concinnata, aliud per se nihil quàm animorum iurgia, & pugnantiam, ut si inquivocis, interpretationum dissidia nata sunt procreare. Porro quod spectat ad Fratrum nostrarum Reverendissimorum hac in parte consilium, minimè id quidem (si dicendum est ipsorum cum bona venia) proberi nobis potuit. Præterquam quod omni Divina gratia predestinationisque tractatio ardua est admodum, vehementerque ingenuorum astu agitari solet, tum aliis quoque præcipuè de causis non sa-

tu tutum pro tempore consilium tantam licet definiri, nisi solemni fortè (qua Collegarum nostrorum memi esse non videtur) & ad Majorum normam instans iudicio, hoc est vocati & auditi ambobus partibus, ut non pridem sub oculis pia memoria Clementis VIII & Pauli V factum est, rem totam placeat à fontibus & ex integro ventilare. Etenim aliter si agatur, utriusque damni damnati sint, mandatis sic & calumniarum passus invidiosè clamitabunt, quoniam & forsitan causa cognitionem nullo præeunte concessu Synodali delatam ad Te succensibunt; & aequitatem querimonia sua antiqui mori præiudicio exemploque defendentes, Alexandrinam Synodum adversus Arium, Constantinopolitanam adversus Eutychem, Carthaginensem & Milevitianam adversus Pelagium, & in hoc argumento Valentianam Lingonensemque nostras, & alias pariter adversus alios memorabunt. Et reverè, Beatissime Pater, si propositiones istas ad examen & iudicium vocari expetieret, iudiciorum ordo legitimus Ecclesiæ totius, tum maximè Gallicanæ nostræ consuetudo postulat, ut primum à nobis majores ac difficiles, qua apud nos orta sunt, questiones discutiantur. Aliquum esset hic perpendere an glia, de quibus ad Sanctissimam Tuam querimonia delata est, propositiones pro libito sicla fuerint ad excitandum invidiam, ciendosque tumultus; quibus in idibus, quibus auctoribus, quo sensu asserta; audire hinc & inde contententes; inspicere opera varia circa easdem proposi-

rimos apud nos edita; sensus veros, saltes, ambigui discerneret; quæcumque de his nostris in partibus gesta sunt, ex quo de istis assertioibus controversum est, discerneret; tum verò quæ de hac solum causa à nobis acta & decreta essent, ad Sedis Tux notitiam referret, ut tota hujus auctoritate iusta quæ fuerit pronuntiatio firmaretur. At apud Sedem Tuam nullo nostro præcunte hac in causa examine ac iudicio, quot potest artibus veritas opprimi? quot calumniis Presulum ac Doctorum exstigmatio pulsari? quibus insidii Sanctitati Tuae in hoc maximo fidei negotio circumveniri? Ab istis quidem tu quorum gratiam Fratres nostri Reverendissimi ad Sanctitatem Tuam scripserunt, formiter perimaciterque dicitur filii plures ex recentioribus Scholasticis ferere, suamque doctrinam maxime esse Divine Unitatis & naturalis rationis aequitati consentaneam. Ab istis verò qui setotos Augustinos tradunt, non obviare sed propalam pactari notum est, rem de qua agitur non in medio positam, finitam causam autem, consensum pridem negotium; veterum esse Synodorum, Romanarumque Pontificum certissimum calculum; decreta istius & aperta Tridentinae maxime, quam totam assertum pene ut Arafcanam, ex Augustini consilium vocibus ac sententiis; ut nostram scilicet Tuamque iudicium non metuendum sed exoptandum sibi ducant, plene sperantes Sanctitatem Tuam ductu & assensu Divini Spiritus, qui Te & regere consulentem & orantem exaudire dignatur, à Patrum placito nec latum unguem discederem, ne Apostolica, quod abisti, & Romana Sede exstigmati apud Hæreticos ductu ejus & factu insidiam in contemptum abeat. Id porro nunquam fore tam præcipue consilium, si videbatur Sanctitati Tuae Præfectorum Tuorum vestigio insistenti, re tota penitus inspicillâ, & auditum solet contendendum partibus, omnem deinceps altercandi segetem amovere. Age igitur, Beatissime Pater, gravissimam litem qua à multis jam seculis Catholica unitas nullo dispendio hucusque perduravit, vel pauperser etiamnum patere ac sustine, vel causam hanc totam ex solemnibus iudiciorum more expendi. Ac ne quod detrimenti capiat, qua Tibi credita est Christiana Respublica, etiam atque etiam vide. Deum Te felicem & incolumem servet in annos plurimos, Sanctissime in Christo Pater.

S A N C T I T A T I S V E S T R A E

Humillimi atque obsequiosissimi servi ac filii.
Sic subscriptum in variis exemplaribus. In primo. Lodericus Henricus de Gendrin A. Senonensis.
B. Delbene Ep. Agnonensis.
Gilbertus Ep. Convenanum.
Le Beron Ep. Valentiniensis & Diensis.
A. Delbene Ep. Aurelianensis.
Bernardus Episcopus Sancti Papuli.
I. Henr. de Sallette Ep. Lescariensis in Beatriæ.
Felix Ep. & C. Catalaunensis.

In altero. Franciscus Ep. Ambianensis.

In tertio. Henricus Ep. Andegavensis.

In quarto. Nicolaus Episcopus & C. Bellouacensis.

Lettre de Monseigneur l'Evesque de Grasse maintenant de Vence au Pape, qui se voit traduite en François Partiel III, Chapitre XII.

Elle portoit cette adresse: *Sanctissime Patri Innocentius Papa X. Roman.*

En voicy les termes :

BEATISSIME PATER,

NON sine magno dolore nostro audivimus scriptum nuper ad Sanctitatem Vestram de quibusdam propositiombus, sollicitatissime iudicium Vestrum de exortu inde controversum. Non quia doleamus adeo supremum tribunal, sed quia id ita factum est privatim, & ab uno tantum è nostris Fratribus carissimis, qui alibi ad subscribendum impulsi, non communicato inter se consilio, nec collatis suffragiis, aut indicia Synodo, verum re proposita in Concilio Cleri Gallicani, qua opportuni per ad temporis haberi conigerat. Optamus certe, Beatissime Pater, & quidem ex mediis animis, extinguere istarum controversiarum flammam emme, sed neque id dissimulare possumus Sanctitati Vestra, vereri nos non mediocriter ne minus sigda quam oleum querantur ibi incensa, revocandaque pacis obtentu actus etiam sententiarum bella ferreant. Quid enim nunc agitur? proponuntur Sanctitati Vestra propositiones quinque, eadem prorsus, qua ante annos duos proposita sunt Facultati Theologia Parisiensis. Et à quarum iudicio eadem Facultas abstinuit & pacis causa, & quid animadverteret eam ut sunt singula sensus ambigui & anceptis, nullo ex certo anastro illis usi quibus concepta sunt verba excerpta fuisse; ita ut de industria ab adversa sententia affectu, idem consilia viderentur, ut in perversum aliquem sensum sacris torqueri possent. Ibi de causis facile providide Facultas rerum prudentissima, nihil nisi periculois admodum statui possi de propositiombus huiusmodi, ne scilicet in eorum censuram non Cornelii Lanfenu, cui nomen verbo tenus præstenda exstimabatur, sed quod calamitosum est, ipsius Divi Augustini atque adeo totius Ecclesie, qua Augustini iudicio in causa Gracie constanter adhasi, doctrina incurrisse videretur. Id verò quanto malo feret, & quam parum reverenter id possint ad Sanctitatem Vestram, apud quam tantum est Augustinum, solum ut nesci, qui Ecclesia & Christi gratia hostes nesci uno victore Augustino triumphat. Ne quid igitur mali, harum propositiombus anticipibus verbis conceptarum obtentu, tanto Doctore creetur, id efflagitatum summo opere niti placeat Sanctitati Vestra sacre dicendi potestatem utriusque sententia patrum ac vindictibus quædammodum & potius eadem facta est in re eadem à Clemente VIII & Paulo V beatissima memoria Pontificibus, ne qui in hac causa, quæ non alia gravius, damnatum esse putetur inauditu, laetique iudicio omnium animi sacris & lib. et tui acquiescant. Hoc à Te, Beatissime Pater, nos Sanctitati Vestra observantissimi, per eam charitatem quæ

quâ Pater es, per eam aquitatem quâ iudex es, per tam eruditionem quâ Doctor es, per Ecclesia denique conjuncta cum tanto Doctore pericula, atque in tu maxime controversis communem utriusque semper causam, (ut docti omnes intelligunt) humillimum postulatum. Perge interim quod pergi, Beatissime Pater, atque in eo verum sequestro, ad quod vestram Sanctitatem evocamus gaudemus boni omnes, pro Ecclesie fideliumque omnium salute semper & diu saltem exsultare.

SANCTISSIME PATER,

obsequentissimus & devotissimus filius & servus
Antonius Ep. Grassinus & Vicensis.

Lettre de Monseigneur de Montchal Archevêque de Toulouse au Pape, dont l'original n'est demeuré entre les mains, & de laquelle il est aussi parlé Partie III, Chap. XII.

Elle portoit cette adresse: Innocentio
Papa X, Summo Pontifici. Roman. v.
En voicy les termes:

BEATISSIME PATER,

Cum excitata olim de Divina gratia contentiones uixit renata, in Scholis nostris, maximeque Parisiensibus cum magno ingeniorum aestu incaluerint, atque in dies magis magisque exardescant, partim alterius antesignani caputula quinque concinnarunt, quia, si unum decesserit, usquam extare pari altera affirmat, quia tamen si Sancti tui Tuae Censurâ notatis, non modo graue momentum sua causa accesserunt, sed etiam prava animorum certamina fieri posse arbitrantur. Quod ut facilius exequantur, literas nomine Episcoporum Gallie composuerunt, quibus Te, Sanctissime Pater, ut de re omnium gravissima pronuncies etiam atque etiam rogant. Id si obtinuerint, rem à se strenuè gestam, consiliumque negotium sibi persuadent. Ceterum illius epistola subscriptionem à multis Reverendissimis Episcopis impetrarunt illi; vel etiam per amicorum aut Procerum gratiam exprofferant, ne dato quidem plurimum otio ad quæstiones tanti momenti & tui recondita eruditionis expendendas. Insuper atque hactenus in Ecclesia inauditum id nobis visum, ut privatis singulis tanquam habito consilio suffragia mitterent, cum maxime Ordinis nostri consensu Parisi habere. Itaque rogatum recusari nomen meum huic Epistola addere, non quidem me prelati ceteri rati, verum exemplum sequi ut plurimum Praesulum qui pietate & doctrinâ celebrantur, qui post solum ad Deum preces, & imploratum in negotio tanti momenti Divinam auxilium rem materiam perpendendam, neque à Sanctitate Tua flagitandum existimantur, ut in praesentiarum de ea controversia aperta sententiam ferat, quam Prædecessores tui, sapientissimi Pontifices in medio reliquerunt. Nempe intellexerunt dispositionum iurgia neglecta transire,

coercitione exasperari, quemadmodum quendam morbum contingit qui sponte sequebatur, & adhibita curatione graviore sunt. Ego verò, Sanctissime Pater, mei esse muneri consensus in re tam ardua, & quia ambitiosa omnium studia excitavit, mentem meam, & quid è re Christiana existimem, in medio partium constitutum, & utriusque rogatum aperire. De oblitis quæstionibus & multa difficultate implicatis inter prius, doctos, Catholicosque domines quid vetas quæri, salvis Ecclesie pace? An cum eo loco posita sit Respublica Christiana, qui opportunum remedium ponat ad sedanda animarum incendia in gravi censura & prohibitione ingentium? Pleraque omnes Facultates Theologiae sic affecta sunt, ut quam semel banferent sententiam, moribus reprobis ac tuentur, alii veteres, alii recentes, alii simul omnes sive Romanis Pontificibus, sive Synodis obtendentibus, suasque in partes acerrimè trahentibus, ut non immerito formidandum sit, ne si quod Sedes Apostolica decreverit id qui damnati fuerint, vel damnati ipsi, non eâ quâ par est animi reverentia suscipiant. Quid? quod assertorem sua sententia laudant omnes Augustinum? cuius summa est in hoc argumento auctoritas, quam illi cum tot encomiis si belarum consensu, decreta Summorum Pontificum, Concilia & Ecclesia universa tribuerant. Vi si vel minimum innotata fuerit, verisimile sit defensum non esse desituro, cum tot Ordines Religiosi sub vexillis ejus militent, tot Schola in ejus verba jurant, que in illius placitu perseverant, & levibus dissensionibus sententia undam eludent. Quid si forte contingeret, Religionis Romana hostes, quasi decepto nobis, sibi que patre iam Doctorum suffragio, immane quantum gloriarentur. Verendum etiam est ne antiqua Ecclesia auctoritas nova decretis adversa (quod Deus avertat) videatur. Addam denique nonnisi mentem Sanctitatem Tuam quemadmodum, vel quam in partem progrediantur velut theses de quibus iudicium Apostolicum postulatur, illi qui eas asserere existimantur. Quod tamen in disertè notatum fuerit, quidquid illa edixerit, neminem feriet peculiariter, & quo loco controversia est, ut prius suspensa atque indecisa perpetuo remaneat. Nihil mihi igitur tutum videtur in hac controversia, Beatissime Pater, quam si Sancti tui Tuae Decessorum Tuorum vestigia adherent, coram prudentibus & aequitate amuletur, concitata dissidia vel penitus indecisam relinquat, vel si placeat, in tempore opportunum differat, quo postquam ingenia defuerint, vocati & auditi partibus, ut à Clemente VIII & Paulo V sapientissimis Pontificibus nuper est factum, tanti ponderis controversiam excitare liceat ac definire, profundo interim utrique parti indulto silentio. Meum huic animi sensum aperio, unam habens (ut quidem existimo) praecibus Divini Numinis gloriam, Ecclesie pacem, & Apostolici Throni auctoritatem, cuius Te bonori Deus ad annos plurimos servet incolumem. Tolese 10 Kal. Jul.

Sanctissime in Christo Pater,

Tuus humillimus & obsequentissimus servus

Carolus Archiepiscopus Tolosanus.
Lettre

peque illam quem profensissimum habent, S. Spiritus afflatus vocatur in dubium, cum canonice cōdēdu publicā Doctōrum altercatio permittitur. Jam verò cū omnes Gallicana Ecclesiæ Præfules id unum votū habuerint, ut nulli velintur in posterum licet, vel de rebus gravissimis ubi judicata deinceps fuerint contendere; neque alio quā pateriende paci studio ad Romanum apicem per literas confingerint; non dubitamus viam illam ac rationem omnibus acceptam fore quā publica tranquillitas apertissimè conservetur. Quid si nonnulli homines qui Roma jam agunt, privati affectibus sic indulgent, ut propositionum malā fide confictarum quædamque censuram ambiant, omne refugiant examen, quod pretiosum dñi, veritas ab errore, fides à perfidia seculatur; si humani artibus procreant ne scripta nitro citraque partibus communicata veniant, si ad ipsum publicā disputationis nomen expaverint, eamque omnium modis arcere satagunt: Quis ex illa tergiversatione non videat quā parum sincerè ad veritatis illudrande propostum accesserint, neque concludat causā suā aquirat meriti illis dissidere quam coram adversariis tueri refugiant? Quis non sibi persuadeat arcano illis metu periculi, ne in ipsa Congregationis luce patefiant quantum ab heretici à S. Augustini sententiā, cum eorum congressum reformidant qui non domestico solum studio & privata seclerā, sed longæotiam multorum annorum experientia capisus omnes Noterorum fallacis didicerunt, parati etiam extemporanea consulatione retigere? Hoc ipsum est tamen quod infesta ac lesivorum fautores Parisiū iactitant, atque in eo sunt toti in ore rotando promociende, nullam si Roma admissurus esse vel disputationem publicam vel scriptorum communicationem. Quod quidem solo contemptu judicarentur æquum, nisi rei esset cum in hominibus qui nullum non movent lapidem, nullas non agunt machinas, ut votū potiantur. Hinc est (Viri Clarissimi) quod nos Læterā forte agentes hanc epistolam quasi novum fides vestra ac virtutis iumentum conscripsimus, à pleribus Ecclesiæ Gallicanæ Antistitibus consignandam si rei motam pateretur, sineretque Fratres nostros per varias Regni Provincias diffusi adneneri. Facite illud ipsum ergo quod faciu, eam quam Vobis preceptissimū viam insinistis, opprimendū silicet fraudibus pacique comparande opportunum. Eam Congregationem instaurissimū precibus efflagitate, quā voce & scripte peragatur, non consensu sed mutua inter seclatione. Si Vmendarum nostrorum memores ac spūsa sua causam agentes induat Dominus virtute ex alio.

Parisius 28 Nov. 1652.

Je ne mets point icy les souscriptions de ceux de Messieurs les Evêques qui nous avoient écrit cette lettre, quoyque l'original ou elles sont me soit demeuré entre les mains, parce que ce sont les mesmes qui écrivirent aussi la lettre suivante au Pape, & que je n'estime point qu'il soit encore à propos de les ex-

poser sans nécessité aux ressentimens de ceux qui pourroient n'en estre pas satisfaits.

Lettre de Messieurs les Evêques au Pape, qui ne luy a point esté rendue, mais dont la traduction ne laisse pas de se voir en François Partie VI, Chapitre XI.

Elle portoit cette adresse: Beatissimo Patri Innocentio Papa X. Romano. En voycy les termes:

BEATISSIME PATER,

AD Episcopi & de tuenda veritate solliciti & Ecclesiasticæ paci amantissimos, nullus poterat jucundius nunciis pervenire, quā qui paternum Sanctitatis Vestra studium, & Apostolicam in ordinanda quam totis optaveramus Congregatione providentiam certissimè auctoribus astate superiori referret. Atque ubi primum ad referimus ex Doctōribus Theologi quā nostro nomine tam grave negotium Roma procreant, gravi suum ita secliter impensam ab illis operam, ut restituenda publicā tranquillitatem viam propemodum unicam Summa Sacerdotes probare sese ampliusque demonstraret. Hinc spes nobis assurgere cepit non minus post discussus calumniarum nebulas, post dissipatam humanarum artium cabinem, fore ne oppressa veritas & atrocissimè aduersariarum coartis impetis, tot patrum tandem abigando nensificaret quos iudices: atque ubi constitutum esset de gravissimis quæstionibus Ecclesiasticis judicium, & quale de rebus ad fidem ac doctrinam pertinentibus haberi jam elius consuevit, in tranquillā hujus Congregationis expectatione nobis acquiescendum esse duximus. Cū enim famulos illos quosque propositiones, struclurā aucupis, sensu aquirat & subdolu; per homines sibi additis idē tantum ad libitum suum proculdissimè lēguta, ut S. Augustini auctoritas funditus convelleretur, nece-rica Ludovici Molini opinio de Romana Congregationis sententiā, de tot retro seclorum consensu, de Orthodoxæ veterum Theologia Familiarum doctrina triumpharet, Sancti Divina gratia Doctōri exstimatione in tuto jam esse videbatur; postquam ad illud Tribunal devoluta erat, ex cujus gloriose commendationis publicam obinet tot orbe celebratam. Verum (Beatissime Pater) quantā fuerat hæc tunc ad hujus Congregationis remorem exultatio nostra, tanta nos repentinè mutationis admiratio percellit, ex quo illi ipsi Doctores Theologi quibus ad Sanctitatem Vestram Deputatio nititur, postremū inter significatū aliā lēge vā tantum negotium procedere coepisse, non haberi promissam Congregationem, in qua partes oppositæ a mutuo congresserentur, virā voce coram inter se cōtenderent, & scriptis nitro citraque communicatis omnem fraudis suspitionem amoverent; si d aliud tam penum instans, quā quod amovente Sanctitate Vestra sese consequentes rescriperant. Quod quidem ut à spectata paci rationi alienum videtur, sic à nobis sine in-

remo intereū sensu defici non potuit, cum attendimus quanta inde publicū S. Augustini adversariū accideret audacia, quā malorum seges excreverit, quā oportuna iniquis dominiū preberetur occasio novi longē lateque tumultu excitando, quanta denique Romana Sedē adeoque ipsi Ecclesie labe aspergeretur, si quod Molina sanctorū et calidū uoluntatibz amboni, de propostionibz quo sensu praequē controversantur, aperta & expressa sententia non ferretur, ac de iis sine sensum distinctionis ad capitalem controversiam accommodata iudicium fieret, quo deinde S. Augustini hostes non modo in illū ejusque discipulos, sed in ipsū etiam Apostolicā Cathedrā auctoritatem ac sanctam audaciū abusi possent impetierunt.

Patuit Sanctitati Vestrae (Beatissime Pater) non pietatis minus ac reverentia quam doloris ac gemituum plenam expostulationem. Exigua semella latum jam undique sparserunt incendium, mali vi improba non uno loco grassatur; irigant filii, genit Mater in Patri providentia totum remedia summa posita est. Magno assu rei geritur, sed quem Pontificia respiciat auctoritas, si de sensum in quibus omni contentio posita est, iudicium discretū & perspicuum verbum expressum prestat, ut eorum qui contrariū habemus sententia tanto ardore propugnarent, dissensionis finis ac comprimit. Quod quidem ut fiat neque illis superse exceptionis aut tergiversationis locus, quādam imprimis quo in statu rei posita agnoscimus, necessaria videntur. Primum ut nostrū ad Sanctitatem Vestram Delegatū facultas fiat libere coram adversariū qui praesentes sunt, apertius quod sentiant, & omnes illorum tactus retegendi. Deinde ut quae ultra citroque ad sententia dissensionem prela erant, manu nemini suspectā in publico commentarios referant, rerum in commentariis relatarum apographa concedantur discipulantibus, usque inter sese munde ac bonā fide communicent, quae vel ad suam stabilendam sententiam vel ad impugnandam oppositam exhibuerint. Praeterea ut Jesuita, quibus tanquam Moliniana novū assu asseritoribz & apertū Augustiniana doctrina hostibz principia contentioni incerta moles micundet, in iudicium tanquam primaria partes accedant, praesertim cum scripta jam Congregationis oblata fuerint, quae Franciscū Annatū ex hac Societate suo nomini Parisiis palam edere ausus est.

Denique ut D. Afficiis à Congregatione abstineat ob eam recusationis causas quarum aquitas ipsa per sese satis superque elucescit. Denique ut Frater Modestus qui Francisci Annati Librum à prae recentem approbare verum non est, ab eodem iudicio semoveatur, nec inter Consultores ferenda sententia ini obstat, qui tam evidenti praedictio memem Molina patroni & in Sancti etiam Augustini auctoritatem declavit.

Hac sunt (Beatissime Pater) non declinandi iudicii consilia, sed subsidia stabilenda paci. Speramus Sanctitati Vestrae acceptas fore preces istas in hoc rerum cardine necessarias, iustitiam commendabiles, pietatis ac venerationis plenissimas, neque aliud sperantes quā creditarum nobis animarum salutem & Cathedrā Vestra iudicij auctoritatem. Novimus Episcopali Sarcina partem esse non minimam providere diligentissimē, ut subdilectum consensu Christianā pace ac tranquillitate sine offusciculo persolvant, neque impune nobis futuram, si dum supereminetur calamina, signiter deridamus. Igitur ad Sanctitatem Vestram iterum iterumque supplices accedimus, & post humilissima pedum oscula poscimus, ut non impari malo remedium adhibeat, eoque iudicio si tanta dirimatur, quod praecipuum controversiae caput desinat, errorem radicatum extirpet, pacemque certam & firmam stabiliat. Atque illud profectū futurum est, si qualem Congregationem Clemens VIII & Paulus V viderant, talem Sanctitati Vestra nobis annuat, disceptaturis apertam & liberam, omni carentem invidia, celebratū solennem. Ita Sanctitatem Vestram gratia auctor Christi publico Christiani orbis bono florentem semper & incrementum profect.

Beatissime Pater,

SANCTITATIS VESTRAE

Humilissimi & obsequientissimi filii
N. & N.

Datum Par. 6 Kal. Martii, 1653.

J'ay encore l'original de cette lettre signée de la propre main des deux Prelats qui se trouverent alors à Paris; & qui ajouteroient ces mots apres leurs seings: De absentia Fratrum nostrorum.

L A L E T T R E

De M. de Palafox Eveſque d'Angelopolis au Pape Innocent X, dont
il eſt parlé dans la III Partie, Chapitre XIII.

*Avu adjouté ſur cette lettre lors qu'on imprimoit
ce Recueil.*

Cette lettre eſtoit encore aſſés ſecrete lorsque je ſignay mon Journal, & que je la mis dans ce Recueil ; mais elle eſt depuis devenue fort publique par la traduction François qui en a eſté faite & publiée en 1678, & que Meſſieurs les Curés de Paris ont ſi ſolidement défendue dans leur IX écrit contre les vaines & pitoyables attaques du P. Annat. Je crois néanmoins qu'on ſera toujours bien-aïſé d'en voir icy l'original Latin qui n'a point encore eſté imprimé, & qui pourra ſe conſerver dans ce Recueil pour ſervir de témoignage à la poſtérité de la patience & du zèle d'un Saint Eveſque de noſtre temps tel qu'a eſté M. de Palafox par le conſentement de toute l'Eſpagne. J'ay deſja dit Partie III Chap. XIII comment elle me fut donnée, & comment y fut mis le titre qui ſuit.

*Natalibus, doctrinâ, virtute verè Chriſtianiſſimâ clariffimi & illuſtriſſimi Viri Domini Ioannis de Palafox & Mendoza Hiſpani & in America Episcopi Angelorum Populi, ac Conſilii Indiæ Decani, episto-
la, ſanctiſſima, graviſſima.*

Ad Summum Pontificem Innocentium X, de leſurarum Societate extinguenta vel ſtrictè reſormanda ob venerabili Ecclēſia bonum.

BEATISSIME PATER,

I. **S**acris Tuae Sanctitatis pedibus provolurum, Pater Beatissime, infinitas Deo & Apostolica Sedis gratias ago, quod tantâ benignitate & humanitate Doctorem Salvatorem de Pineda Procuratorem meum ſeveri, ut quâto brevissimo tempore ad te noſſum ad me remiſſum utroque mari Oceano & Mediterraneo, Italiâ, Hiſpaniâ, Americâque peregrinî conſpexerim, & ab eo literas Apostolicas ſuper dubia Oraculo ſapientia tua propoſita, noſtros intellectum illuminantes, errores corrigentes, diſcordias ſedantes non ſine lacrymis præ hilaritate diſcuraturumque alione acceperim.

II. Cui enim non erit lætitia ſuperiorque videnti vigeni & ſex quæſtiones controverſiaſque Ecclēſiaſticas ambuſu etiam prælixæ partibus utriuſque, & viſu actû per ſacram Congregationem à Te particulariter aſſignatam

etiam ab occupatiſſimis Cardinalibus ſapientiâ & virtutibus eminentiſſimis & Romæno Curiâ Prelatis intra quatuor menſes diſſipatis, collatis, concluſis, deſiſſis & tandem expeditis fuiſſe ? Vt jam deinde pure optimo, non ſine magna animi infirmitate ſi aliter ſecernimus, ſacris illis vocis debeamus non tantum attendere & audire, ſed obediare Prelatis quibus Apoſtolica Sedes inclamat, invitât, & ſuadet patribus animarum dicent : Venite ſilo, audate me, timorem Domini docebo vos. & iterum : Omnes ſcientes venite ad me & ego reſiliam vos, Ego enim ſum via, veritas & vita. Cuius cauſa, Pater Beatissime, externi huius America nunciati Poſſoribus cum muliere qua convocaviſſis amicis in Evangelio exclaimant : Congratulamini mihi quia invenit archam quam perdideram. Vt omnibus pateat quanta brevitate, benignitate & humanitate Apoſtolica Sedes & Tua Paſtorali vigilantia, & ſumma ſollicitudo & ſapientia doctis animis reſpondeat, errantes dirigat, & morientes conſoletur.

III. Sed ben ! Pater Beatissime, nunquam in hac mortali conditione & miſeria hileritas ſine moſtitia, nunquam ſine novo diſcrimine tranquillitas, docente Divino Spiritu ; Extrema gaudii lætitia occupare. Ea eſt enim humana memia & natura fragilitas, ut ſemper magis ac magis modicâ indigeat, & nondum vulneribus primis oleo caritatis ſapientique Tuae ſubſanatis, jam ſecunda ſuccedant.

IV. Sacerdotes, Beatissime Pater, ad Te miſſi, & ad ſacra Apoſolorum limina viſitanda, meos aſſertu Conſervatoribus, Regularibus & Religioſis leſuræ prætexit ſuorum privilegiorum aſſignati (non aliam ob cauſam quàm quid in animarum ſalutem & propagationem Ecclēſiaſtica Inviſitationis, & decretorum ſacri Concilii Tridentini incumbere, ut Congregationi ſacra ſuper hoc negotio à Tua Sanctitate aſſignata patuit) de ſcilo excommunicatum & alio innumeris injuriis impetum fuiſſe reſponderunt, & ad alia ſcandala deveniſſe nunciaverunt.

V. Verum poſt eorum diſceſſum Religioſi leſuræ majores turbas contra me & dignitatem meam excitantur, aciores ſeditioſes commoverunt & injuriis atrocioribus debancellant, & Clerum meum ac gregem crudeliſſimè vexantes, (liceat mihi ita enarrare cum ita eu ſeciſſe liberet) in majores anguſtias redegerunt.

VI. Cæcæ enim quodam quaſi ſurore perciti, Pater Beatissime, Religioſi qui quos in Domino ſemper amavi ut amicos, & nunc ardentius ut inimicos diligo, videntes meos ſubditiſſos Conſervatores ſuorum invalida excommunicatombus non aſſentiri, ſed ſuo amabili Paſſori, vocem qui in ſuis edictis agnoſcentes, inherere, ſe exiſtentes contempni in maximum iracundiam exarſerunt, & uſi eorum libidini & ar-

bitio meam dignitatem & baculum Pastorem submittentem, de exarcentur Episcopo cogitarent.

VII. Cum autem hoc non eâ quâ desiderabant facilitate confugiri posse viderem, quia horrore ipse sacrorum ad defensionem sui proprii Pastoris populus excitabat, non tantum alios Regulares tanquam pro communi eorum causa contra me convocarent, sed quod gravem est prophanum & secularem gladum (Censurâ scilicet de Salvaterra a Vicario qui mihi totius Regni Visitatori generali in protectionem miserabilium Inderum incumbenti, quos sui ministri maxime exagitabant, insensissimum erat) etiam ingenti pecuniâ cromptum, temeritate maximâ contemptum, degladiantei, dignitatem meam, personam, gregem armu, incarcerationibus Ecclesiasticorum & secularium, & alii quamplurimu iniuriis vexarunt; etiam hominibus flagrantissimu armatis, dieque destituta (in autem sui festum Corporis Christi, eodem enim die conveniens erat ut traderetur Episcopi quo captus fuerat Episcoporum Episcopus) ut meam personam caperent, dignitate exspoliarent, gregem dispererent. Interim iurisdictione Inquisitorum ad id per ipsos conductâ praetextu quod excommunicationis nullâ Conservatorum mei subditi parrificarent, incarcerationem Clericis & Laicis, & atrociora, nisi Conservatorum obediunt, militante.

VIII. Dum hac omnia à Religiosis lesuisti, & Conservatorum, & Tribunalibus ad id convocari geruntur, ego quantum adjuvante Domino potui pro grege, pro fide, pro iurisdictione, pro Concilio, pro Apostolica constitutionum & regulu, quantum salu laborare non desisti, non tantum Regulares censuris severissimu terrendo, & seculares eisdem sulminibus, & edictis, & epistolis, & voce, & sermone mira ordinem & obedientiam continendo, sed etiam, cum parum hoc proficeret, contumebant enim lesuisti censuram Ecclesiasticam, et vinculu eorum immodati, suspensi & irregulares publice celebrabant, sacramenta ministrabant, invito Episcopo etiam in non sui Ecclesie predicabant populo, secularium confessiones audiebant, Viceregem & auditores Regios exhortatus sum, ut aliquâ congruenti moderatione & remedio, missu ad id aliquem de meo Capitulo Commissariu, differente ista & discordia sedarentur, salva tamen tue Sanctitatis irrefragabili decisione; & interim Respublica quiesca, fidelium Ecclesia pacifica, & omnium suspensi animi sententiam Apostolicam expectarent.

IX. Sed Religiosi lesuisti, Pater Sanctissime, gladio seculari armati & Archiepiscopo Mexicano Ioanne de Mendoza non tantum sature sed audire disceque freti, & omnibus pene Regni tribunalibus variu arbitriu suam potestatem relatu, nullam compositionem aut concordiam admittere volentes, Commissariu Ecclesiasticu inominatâ dimissi, inde expulsi, non pacem, non iudiciu, sed bellum cruentissimu indicentes; nisi me meaque iurisdictionem & baculum Pastorem, arbitrio spserum & suorum Conservatorum, quos ego tanquam auctores huius miserabilis schismatis paulo ante anathematice percutissem, sub-

mississem, cades, carceres, exilia, proscriptioes, si aliter sacrem, comminatur.

X. Raptis ab eis bonis concordia articulis, à me ut tanta scandala vitarentur propositis, acris Religiosi lesuisti bellum contra meam dignitatem gregemque repetens & instigant, plures Clerici & fideles incarceratione & boni honestates, electum Episcopum de Honduras Vicarium meum Generalem, Verum doctissimu & honestissimu, manu seculari dirisime recludendo, & tandem meum gregem crudelissimè omnibus modis vexando, & iterum ardentiori assultu meam incarcerationem, aut extra Provinciam relegationem, diversis machinationibus disponendo.

XI. Ad hoc sacrilegos conatu, Pater Sanctissime, iterum excitati populi, Episcopum propriè ante Viceregem & Gubernatorem astantissimu, iam tot peritum insidii myriisque exagitatum intendo ad sui Pastorem & Ministri Regi propugnationem contolant, & mortem subire parati & sua etiam vita Pastorem vitam defendere contendunt. Et ita diris Regno & in partes distracto, brachio seculari, & lesuisti, & Conservatoribus contra Episcopum & Ecclesiasticam iurisdictionem, populus autem & Clero pro iurisdictione & Episcopo contendunt, in summum periculum redacta Respublica est.

XII. Haec inter angustias fluctuabat mens mea, astuabas animum & consilium habebas, exposcens à Deo etiam profusus lacrymis, ut viam mihi dignaretur aperire, quâ salva fieret pax publica, iurisdictione oppugnata & tua petita. Deserere enim Ecclesiam, iurisdictionem, & baculum Pastorem Religiosis lesuisti ignaviter tradere, visissimu: armu autem & sanguine siveram spiritualium causam defendere, dirissimu & durissimu: nihil autem agere sed Conservatorum ita me meaque committere, nocentissimu & imprudentissimu esse videbatur.

XIII. Quis enim, Pater Sanctissime, baculum Pastorem, ut gladium Dei sine crimine inopissimè tradet? Aut quis suas oves ardentissimu diligens & pro quibus seipsum inopederet, & mortem etiam subire, pra dolore conspuere possit sociali bello inter se degladiantes & se ad invicem occidentes? Pugnam cruentissimam & tristissimam intenu pater utrumque amantissimu in qua videri infelicitas, vincere crudelitas erit? aut quis tandem vel propugnatione pacem, vel ignavi vitam disperderet?

XIV. Ideo utrinque angustius, utrinque pericula continem, tanquam si in aerum personarent voces illa Salvatoris sui Apostolorum & Discipulorum famuli casu doctus, fugâ Ecclesiasticâ videriam, non bello mortem, aut populum saltem pratendendam esse: dicebat enim, Cum persecuti vos fuerint in una certate, fugite in aliam: statim honestissimâ fugâ, non autem gladio crudeli & siverum sanguine desadate vitam & dignitatem meam propugnare.

XV. Videbam enim adversarios mentes in id maxime tendere, ut meam caperent personam, aut in ipsa expugnatione perimerent, quâ capti aut perempti & de mitra capiti triumphum, & de grege spolia,

folia, & de causa villoriam reportarent; percussio enim Pastore quam facillime discurrunt & evet; posteaque falsis probatombus & calumniis & criminationibus adverserentur, veritas Pastoris indefensa, & fama acquisita cum ipso corpore occiso conspuenda sacerent.

XVI. Considerandum istem, Regulares Iesuitas ardenti furore agitados in his actus adeo irregulares proficere, & in preceptis dari non ratione sed affectu, & quod major impetu de brevior, comatus enim ira cito cadunt, & si prius illudant secundum currunt, nam est in acundia ab insana non nisi tempore distes, brevisque sit furor, tamen quantum mala, quia furor, tolerabili tamen quia brevi, ideoque furorem istum persentionis quam cunctissime transire existimari more quidem fulminis quod uno eodemque momento venit, percussu, abscessit.

XVII. Fugā ergo Republicam salvam sacere statens, & mei penam adversariorum culpas, imo & si aut eludere aut delinere constituit, ne populus innocentis nostris omnium erroribus plecteretur, commendato prius grege aeterno Pastori, reliquū etiam tribus Vicariis Generalibus, ut si forte absentes, vel legitime impediti fuissent, unus pro alio Ecclesiasticam Iurisdictionem defenderet; scriptā etiam epistola Capitulo in qua causas mea ad tempus dissolutionis notari, & ad defensionem Ecclesiasticā Iurisdictionis excitari, duobus famulis tantum, Secretario scilicet, & eo qui mihi erat a confessionibus, comitantibus; exteris famulisque per diversas vias mittens, ut consensione ipsa inimici meos distrahit, ubi ego delinquerem ignorarent; in uonibus quasvis refugium, & oves serpentes serpentesque & animalia pestifera, quorum hac regio sevitissima est, securitatem & societatem quam in hac Religiosorum implacabili societate invenire non potui.

XVIII. Vix postquam per viginti dies non sine magno vita periculo & alimentorum penuria (abluendo enim solo pane trivulationum & aqua lachrymarum pasciebatur) tandem in quadam parvo tugurio per quatuor menses delitui, exquisitissimis interim modis à Religiosis Iesuitis questum & pecuniā maximā expensā, ut inventum aut baculum Pastorem tradere, aut me vivā exercent & occiderent.

XIX. Hoc modo huiusque periculum & angustiam salva Republica fuit, & si non pax spiritualis, saltem temporalis & publica reddita est Regno. Nam spiritualis tranquillitas, Pater Beatissime, ubi cum Iesuitis res agitur, solum à Iesu Christo, & à Tua Sanctitate ejus Vicario reddi stabilisque potest; alio enim terribili est si non reformaretur eorum in Ecclesia universalis potentia, adeo amplissima facultates, honores, divitiae, ut omnibus dignitatibus, legibus, Conciliis & Apostolicis constitutionibus potentiores existerent; ita ut necesse Episcopo sit, (saltem in his partibus) aut in concertatione mori, & pro causa cadere & succumbere, aut suis modis obsecrare, aut ad minus summo discrimine, periculo, expensu, incommoditatibus, falsisque eorum criminationibus illaqueari dubium exitum de sanctissima & iustissima causa expectare.

XX. Cum ergo vix Iesuita frustra Episcopum

carteri quæstissent, gregem ipsius vexare & miserabiliter persequi & affligere statuerint, ad hosque sequentes actus non sine maximo popularum scandalo processere.

XXI. Primum enim suos affectus Conseruatoris Religiosi Dominicanos à Mexico in civitatem Angelorum, ubi mea Cathedrali Sede preeminet, maxima Fratrum suorum & Iesuitarum constante manu, incredibili pompa, plurimū curribus ad eorum adventum congregatis adducunt, ignorantem etiam plebem Religiosi Iesuita monentibus, & per compita & plateas equitando lamentibus, ut genua flecterent duobus illis Fratribus Dominicanis affectu Conseruatoribus (à me paulo ante excommunicationis fulmine & anatematate ut pradixi percussu) ipsos afferentibus esse Papam & Pontificem Summum, & ut plura hac fuaderent, postquam ipsos cum cruce processionaliter extra claustra Fratris sui Ordinis suscipiunt, non tam fuadent quā inebent Iesuita, qui eos conduxerant, erigere tribunal, creare Escales, & apparitores ac Notarios nominare.

XXII. Deinde per plateas galeriis seruis & violaces colore exornatis incredibili fastu circumducunt, & etiam prope Episcopale palatium, ut maiori contemptu de dignitate Episcopali triumpharent maximā comitante Regularium catervā, cum suis apparitoribus & ministris, curribus pluribus rectis circumambulant, & tandem omnia quae sanctum Concilium Tridentinum etiam legitimis Conseruatoribus prohibet Conseruatores isti intrusi patraverunt.

XXIII. Deinde tribunal erecto, & his omnibus summā iactantia gestu, omnes Ecclesiasticos & miseros seculares variis modis & molestiis vexant, alios excommunicationibus, alios bonorum suorum dissolutionibus, alios seculari manu exilio, vinculis, & injuriis, alios alius arduis diversis persequuntur.

XXIV. Doctorem enim D. Manuelem Bravo de Sobremonte Cathedrali Ecclesia Thesaurarium, Doctorem D. Ludovicum de Vengera antiquarem Canonium, Doctorem D. Nucleum de Asperilla Portionarium, Sacerdotes honestos & doctos per motum prophetaiam ab Ecclesia & Diocesi relegant, Archidiaconum Ecclesia Cathedrali, Doctorem D. Ildesphonum de Curya & Aralos, Licentiatum D. Petrum de Angulo, Doctorem D. Andreā de Luci, Baccalaureum Franciscum de Requies, Capitulares & Sacerdotes, istudem turis eruditos & cordatos fugā saltem petere cogunt, alios etiam Sacerdotes & seculares partim incarcerant, partim relegant, partim in angustia latere compellant, & populum omnem sui deserere fidem invalidū censurā & edictis, minus, supplicibusque molestant.

XXV. His actus ad causā sententiam illi Fratres Conseruatores in hac causā procedunt, declarantes & publico edicto pronunciantes, Episcopum & suum Provisorem Vicarium Generalem injuriis affecisse Religiosos Iesuitas in exposcendo ab eis licentiam predicandi & audiendi secularium confessiones, & in prohibendo ut usquequo eas exhiberent, & a confessionibus abstererent. Quamvis mihi certissime constaret eos neque meos, neque meorum Antecessorum habere licentiam.

XXVI. Sententia lata, & in publicis Ecclesiarum suggestionibus publicata, ad alia atrociora procedunt, minus, prout & alius artibus suadendo Capitularibus, imo & aliquos compellendo, ut Sedem vacantem publicarent, brachio seculari ad id impetrato, & hoc presentibus imo & intra Diaecesim existentibus Episcopo proprio, Prelato, Vicario Generali non tantum imo sed vrbem, & hic non obstantibus declarat Capitulum populo Sedem vacantem esse.

XXVII. Iam hoc consecuti Iesuisti qui hac omnia machinati fuerant, Inquisitionem Ecclesiasticam intradunt, usurpant, dilaterant, aduherum spirituale committunt, nesciam aliter contra legitimum altare erigunt, alios Ecclesiasticos Officiales, Praefectorem, Vicarium Generalem, etiam Vicarium Moralem nominant, & ab Episcopo nominatos amouent; Et hunc Capitulum Sede-vacante-Iesuista praedicti Iesuiste licentiae quasdam censuras & praedicandi ab alio Episcopo obtineant (ex quibus quatuor tantum erant merum Antecessorum) & certa privilegia quae ad terras Insulicam (quales haec non sunt) & haec temporaria & suspecta & finita dicto Capitulo exhibent. Et tandem documenta haec talia qualia, quae uoluerunt legitimo Episcopo & suo Vicario Generali exhibere, Capitulum per eos compulso & coadunato nulliter imo & sacrilegè, Diaecesim vivente Episcopo gubernante, exhibuerunt.

XXVIII. Hisce privilegiis, & aliarum Diaecesim Episcoporum licentia visis a Capitulo Pseudo-sede-vacante, editum ab eo censuitur, secretè tamen ab ipso Iesuistis composuitur, & per omnia Ecclesiarum suggestiones divulgatur, in quo omnibus fidelibus intumuit, Iesuisti Religiosos non egere licentia Episcoporum propria Diaecesim ad confessiones secularium audiendas, propter sua privilegia, & se egerent, eas habere, & Capitulum exhibuit esse, & si non haberent & sufficientes non essent, eas Capitulum generaliter etiam sine examine concedere libentissimè, declarando ad id esse doctos Religiosos Iesuistas, ut nunquam fuisset credendum, eos sine legitimo titulo confessiones secularium audivisse. Alia etiam in hoc edito subversendo, Inquisitionem Episcopalem, & auctoritatem Ecclesiae & Tridentini Concilii & animarum saluti nocentissima.

XXIX. Deinde censuras Ecclesiasticas à Vicario Generali Episcopi contra Conservatores & Iesuistas qui confessiones secularium sine licentia propria Pastoris audiebant, latae delent, auferant, publicè dilacerant; eas autem quae contra Episcopum proprium ejusque Vicarium Generalem nulliter & indebitè, ut à Tua Sanctitate declaratum est, lata fuerant ab intruso Conservatoribus, parietibus fixas relinquunt, videntibus & gementibus non tantum omnibus Ecclesiastica disciplina amatoribus, sed populi etiam clamantibus & reclamantibus qui tot impietas Episcopo suo amantissimo infersis imminuebant.

XXX. Deinde Capitulum hoc Pseudo-sede-vacante, contra Episcopum erectum, & à Iesuistis tantum si essent ipsi de corpore Capituli directum, omnia edicta quae circa mores & Ecclesiasticorum & se-

cularium reformationem fuerant stabilita, in Episcopio eodem abrogant.

XXXI. In Ecclesia in quibus ego prophanos cibos & commensationes prohibueram, iterum ipsi edere & sic eas pollacere permittunt, Clericos, Regularesque quos ego ab audiendis secularium confessionibus arcueram, ipsi approbant; bonosque Sacerdotes, modestos, spirituales, quos ego praemio affectam, ipsi supplicio afficiunt; Semuariesque, Collegiorumque meorum cultores, quos ego tanquam Dei Ecclesia maxime necessarios paterno calorabam & instructam affectu, ipsi molestant, & etiam de ipso extinguendo conserunt.

XXXII. Claustralibus Virginitas quae hinc moritur, editio & exhortationibus intra sua professionem septa libentissimè continetur, non tantum permissio, quod nesciam esse, sed publicè exhortationibus, quod nesciam quomodo, ut ad suspectas collocutiones secularium & Regularium & Clericorum iterum redeant, suadent. Et tandem licentia innumerabiles Religiosus adolescentium ad audiendas mulierum confessiones concedunt, & ut de alieno thesauro, de mea Ecclesiastica Inquisitione profusissimè prodigunt & impendunt.

XXXIII. Haec omnia me, P. B. non latebant, imo ex ingratulo uero in quo prostratus coram Christo crucifixi Domino iacebam, & pro populo gregisque miserabiliter afflicto profusi lacrymis effluibam, tanquam à specula oves crudelissimè disceps, spem meam amantissimam Ecclesiam dilacerari & impissimè vexari conspiciens, fractum Pastoralis baculum, matram conculatam oculis dolentissimè intueus, suspiria, gemitus, lamentationes mearum omnium irreparabiliter non minoribus gemitibus & suspiriis exaudienti, etiam sine armis, etiam sine vrbem, etiam prostratum, etiam solus, Divino tantum auxilio fretus, meum gregem curare non destiti.

XXXIV. Ille enim tanquam ex carcere, si non eodem spiritui, saltem primariorum profusum exemplo, literis, manu, mansueti Pastoralibus Episcopi jurare, suadere, consilium, consolari studui, ut in fide & caritate permanentes, fortitudine animos, constantia tribulationes, patientia persecutiones superarent, & à confessionibus & praedicationibus totum, qui Diaecesim Praelati licentia non habebant, abstergerent & soperent, quod peccate divina, non mea humilitati & fragilitati vrbem maxima ex parte obtinui; ita ut paucissimi fuerint in hisce innumerabilis multitudinis populi, qui etiam tot incertationibus & relegationibus comminui, Religiosus Iesuisti & assertis Conservatoribus fidem deliterunt, & adhaeserunt.

XXXV. Sed Religiosi ipsi, alias admodum docti & perfecti, potentia potentiam descendentes & ex abyssis ad abyssum praecipiti cursu prolapsi, tandem plus à excedentibus, quareo populi à suo Pastore decedere non posse, imo ipsi Iesuisti offensissimos esse conspiciant, Induci secularis expensis maximè pecuniarum quantitate conducunt, qui sub praetextu seditionis (antiquum enim est, P. B., Ecclesiarum Praelatos qui in animarum salutem incubunt, & Ecclesiasticam Inquisitionem propugnant, seductos vocare, & commovisse turbas

en imputare, incipientes à Galilea usque ad Hierusalem, & alius quidem satira calumniam exemplo Salvatoris impetere) criminalissimum processum contra me scribunt, testes violentissimè cogunt, alium pecunià corrumperunt, alius alius artibus compellunt, alius attrahunt & allucinant, ut deponeat & etiam perjurando affirmet, me contra Reip. salutem, qua mihi carior semper vitâ extitit, machinarum esse, & uno eodemque tempore à speem Indulgentiarum (tanta est, P. B., testaturum potentia) in mea ipsa Diocesi, imò & Episcopali civitate summi cum grege amantissimo syndacatum sui, à tribus filijet secularibus à Vuerege missis, à duobus Regularibus videlicet Conservatoribus, & ab aliis duobus Ecclesiasticis Sacerdotibus, & ab ipsa Societate expulsi, Inquisitionis Commissariis, & his septem iudicibus, S. P., talibus moribus defraudati, quos modestus tacet, & zelus dolet.

XXXVI. Sed Deus infinitas gratias ago qui ut superbus resistit, humiles & propter suam causam persecutionem patientes protegit & defendat; tot enim iudicibus, tot testibus inter se convenientibus & conspirantibus, imò & ipsi depositum: & alia propalantibus inter se & ad eandem finem dirigentibus, dignitate abiqui meâ indignum Episcopali, etiam nulliter & vileret probare inimicè potuerunt; sed declarationes vagæ vilium hominum coactæ erant, in quibus generaliter asserbatur, me maximam solatium excitasse, & terribilibus injuriis testaturum afficere, quid videret confessiones audire sine licentia Episcopi probatissimè & ad ordinem Concilii Tridentini & Gregorii X V constitutionis decreta ipsi per legitimis tramites regulissem.

XXXVII. Elusa ergo processu forma perfectionis, P. B. quia testaturum nihil probabant neque his facinorosis obtemperant, imò populi magis ac magis ab eis averfi, ipsique insens pro Pastore suo certabant, & eum consilium & exhortationibus inharbant, jam rapti reverentia & religiosâ modestia vinculi, ad aliam aeternam formam, me meamque famam, dignitatem, personam persequendi processere.

XXXVIII. Convocatus enim sibiobis suis (quos alia certè doctrinâ imbuerè debuissent) prætatu solemnitate S. P. Ignatii sui Fundatorum (cum animam sanctissimam maximè hac omnia abhorre & abominari compertissimum est) choreas sequebatur (mascaris Hispani vocant) consueverunt, in quibus in camentum mea persona, dignitatique & omnium Sacerdotum qui inter ceteros viâ à artibus & beneficiis fulgebant, & inter hos Procuratorem meum Silverium de Pineda, qui tunc Roma aderat, & Tui sanctissimâ præsentiâ fruebatur, horribilibus lavis ac gestulationibus & nefariis aliis modis, Episcopum, Sacerdotes, sanctas & venerabiles Moniales, dignitatem Episcopalem, imò & Catholicam Religionem infamabant, irriserunt, insultarunt.

XXXIX. Lervati enim & hac personâ sacras infami habitus tanquam in statu per civitatem totam medio diei tempore circumgyrlantes, orationem sanctissimam & devotissimam Dominicam simulque Angelicam aliis profana verba immixta turpissimè decantant-

tes, hac infanda choreas per civitatem predictam levisitantes sibiobis cor. inducentes & à suis propriis domibus educentes, in solo Christiano & Catholicissimo, gentilibus & haereticis ibeat alia sacrorum contra Dei Ecclesiam, suasque Episcopos & Sacerdotes audacissimè perpetrarunt.

XL. Aliqui enim eorum, P. B., infames cantilenas supradicta orationi Dominica immixcentes, pro Libera noi à malo, quod in fine dicunt, decantabant, Sed libera noi à Palafex, nempe quia ego à malo (quod est intra limites sua professionis non contineri) testaturum liberare, & in ordinem redigere conatus sum. Eodem penè modo salutationem Anglicam corrumperet, maledictus in eundem finem tendentibus detorpabant.

XLI. Quidam de ipsi, imperius horum armis signando frispum (quod Ethnici contra Christianos fecisse non traditur) cunctis videntibus elemendo pronuntiabat: Hac sunt arma perfecti & veri Christiani, cernua lauri pro Grace sanctissima demonstrando.

XLII. Alius autem in altera manu dulcissimi pueri Iesu imaginem in alia impudicissimum instrumentum portabat, pueri nomen & infamia Iesu devotioni illudendo.

XLIII. Alius equi caudâ pendentem baculum Pastorem portabat & in ipsi flagellis depictâ mirâ Episcopali equitabat, ut conculatam pedibus exhiberet.

XLIV. Deinde insolentissima carmina, & incredibiliter sacrilega & satyrica contra Clerum & Episcopum in populo spargebant, gloriantes seipos testaturum Episcopum vixisse & de eo triumphasse, ipsi quidem vidit, superati & triumphati à sua ipsamet impotentissima potentia; Plurima etiam epigrammata Hispano sermone spectatoribus tradiderunt sana Pastori & Cleri exultationis detrahentia, & inter alia sequens, quod quia maximè explicat quantum errore teneantur Religiosi testaturum, qui regulâ suarum constitutionum rumpenti intra sua septe contineri non valent, hic inferi, P. B., non impertineti iudicari.

Oy con gallardo denueado

Se opone la Compañia

A la formal heregia.

XLV. Hucusque, P. B., potuit spiritali ista oblocutio menti procedere; cum enim ego defenderem S. Concilium Tridentinum, Constitutiones Apostolicas, decreta Pontificia, salutem animarum, hac omnia, quia eos legant & ardeant, haereticis esse populi testaturum suadent & suggerunt. Expugnare autem Constitutiones Apostolicas, decreta Oecumenici Concilii Tridentini contemnere, Pontificas decisiones evterere, Ducesim irradere, Episcopum à sua Sede manu seculari detrudere, non solum injuriâ sed etiam armis impetere, irridendoque & illudendo non tantum Episcopum sed etiam Clerum & Religionem Christianam maledictu infamare, hoc Catholicum, sanctum, iudicium esse docet.

XLVI. Conservatores interim non alio artibus, aut decentiori formâ Pontificiam dignitatem, qua se pallabant extornare, detorpabant: cum enim bonellu moribus,

moribus, cordati verbis, incessu in omnibus religioso cum aliquo modo representare deberent, comediis & publicis comestationibus, aleorum ludu, mulierum impudicarum libore, & musicis interscindo & aliis luxurie inhonestis oblectamentis, qui se in edictis Apostolicam personam representare & Apostolicâ dignitate salgere jactabant, non sanctissimorum Pontificum virtutes, vanaque candorem imitantes, sed perditorum hominum vitii personatam & scilicet Pontificis Summi dignitatem & imaginem deserviant, hanc etiam non contemnendam notam & injuriam Sedis Apostolicæ subinserentes, ita ut de ea talia possint existimari; dignitas enim sacra & Apostolica non solum verè sed etiam fidei aut morale aut milititer representata, cum decore & auctoritate, & virtutibus, oculis fidelium, præcipue Neophytorum, in bu patribus remotissimis proponenda est.

XLVII. Transiit jam serè quatuor mensibus, quibus hac omnia Iesuata Religiosi non admodum religiose supra dorsum mentis salvare: ecce in portu Clasis Regia ab Hispania adventaverat, & in ea mandata, quibus continebatur ut Comes de Salazar, Rex Proteus (qui Religiosi Iesuata loco nutu forebat, & eisque Regni Gubernator etiam in propria Iesuatarum causa gubernabat) in Americam Meridionalem transiret, Episcopus Lucitanensis à Rege Catholico assignato succedere, & hoc interim dum mittitur Index, qui de primis ad Tuam Sanctitatem delatis facinororum contra meam dignitatem cognosceret: hac enim postiora nondum Regi & sui Regali Indiarum Consilio propter temporis angustias immoventur.

XLVIII. Hoc munus allato, aliquo modo perfectum hujus rabies temperata est, & cum jam intra Regnum Episcopum Lucitanensem existeret: quatenus certi de causis ei à Comité Protege Regni gubernacula munimè traderentur, mihi tamen jam tempus adesse in meam amantissimam Ecclesiam iterum redeunda, & quo filius absens Episcopus secretis consolabatur, præsentem exhibendos existimari.

XLIX. Quod cum statuissem, scribens prius Protegi & Auditoribus Regum, qui duabus datis à mea Diocesi distant, & populum in me ingenti laetitia affectum spectare cognosceri, & non ignorari adversariorum meorum dilaciones & artes, quibus etiam sancta & personæ suavitati admodum interpretantur, ne laetitiam istam & hilaritatem populi benevolentiam, tanquam sollicitum incusarent & in scandalum publicum vertent, in medio noctu silentio Episcopale meum palatium intravi. Quod sentientes populi, qui suum conspiceret Pastorem dei Lachrymis quasdam & expectantem ardentissime desiderabant, ad me firmo mane convolans, fractis etiam portarum repagulis, Episcopum suum amplectantur, Lachrymis profusa proclamant, salutam & plaudunt, excitantur. & per quatuor dies continuos copiam mei faciem, plusquam sex milia hominum, mulierum, infamiam, qui ad me pelatunisque meum concurrere, consolatus sum.

L. Patres verò Iesuata, qui tam præcipiti cursu ad me adventare populum maximo animi dolore conspi-

cimus, videntes nihil proficere, quia totum mundum vadit post eum, iterum atque iterum alio & atrocioribus criminatibus in me mechanicè dignitate insurgunt.

LI. Iterum enim Vicerem Comitem advenit, suadent, clamant, incendunt, affirmantes hunc concursum popularum seditionem esse, Regnum omne mihi paci publica inimico adherere, meo advenit exaltari, & quid superest nisi Iesuata Regum? Ideoque Cathedrali meam Sedem, Ierusalitensemque Ecclesiasticam, quâ me præsumpti Conservatores expoliarent, mihi tradere & restitueri, Regi Regnoque noventissimum esse futurum.

LII. Hæc artibus & calumniis Episcopus à Comité Vicerge obtinent, quibus intinuitur Capitulo plebe sede vacante à Iesuata machinato, ut proprio Pastori Ierusalitensem usurpatam minime concederet, nec restituerent. Quo non obstante major & sanior Capitularum pari, quâ jam ab exilio redeat, obediendum mihi debui probui; alia immo, quâ Iesuata inhaerebat, proprio Episcopo resistente.

LIII. Iterum ergo, P. B., angustia, iterum scissura, iterum aqua tribulationum intraverunt usque ad animum meum; populus enim pro Episcopo, Proteus Comes pro Iesuata stabat. Cum ergo vix isti Religiosi semper instarent ne me Diocesim meam gubernare Proteus permitteret, nisi portu manu de nihil movando in causa Iesuatarum; consideravi ego & mecum perpendens, imo vires dolles & cordatos consules, aliquando necessarium esse membrum patrum pro toto corpore offerre, & aliqua etiam aliis non tolerabilia permitti, & tolerari debere ut non scandalizem, sicut Dominus Petro, cum tributum ab eo posceretur, dixit, disciplinam etiam Ecclesiasticam dissipatam intueri, Moralium conventum qui ego reformatis reliqueram, relaxatos, Clerum quem ego tranquillissimum & virtutibus admodum præditum, jam confusum & instillatione Ecclesiastica laxatâ, non eo quod decebat ordine & bono florere, & tandem tali scissmate gubernatam Diocesim, ut neque legitime Sacramenta ministrarentur, neque sententia Ecclesiastica ritè ferrentur, neque quidquam per sui tramites directum esse videretur, tandem pro publica pace (certum sacri patris iudicis protestationibus super præmissa & à Conservatoribus perpetrata) quousque à Tua Sanctitate materia hac dirimeretur, de non innovando promisi.

LIV. Quo salo intra paucos menses iterum alia navi ab Hispania pervenit, in qua litera regis sunt delata super hac causa, quibus expresse Comiti Vicerge jubebatur, ut officium diceret & provinciam excederet, Episcopus Lucitanensis gubernaret, gravissimâ etiam increpatione superaddita Protegi, quod Iesuata contra ipsam etiam leges Regias addi impotenter & sine delectu & pudore in causa iniustissima pro eorum arbitrio auxilium fuisset, inique Atmistro Regi, Consilio Indiarum Decano & Episcopo & paulo ante Protegi in salutem ammarum incumbenti tot & tanta incriminanda tribulationesque intulisset. Eodem modo & majori severitate Rex Catholicissimus & clementissimus

mem Conservatores presumpti & Provinciales Dominicorum & Iesuitarum, qui hac omnia fuerant machinati, in repositi, & militiam omnium qua à Comite Protege in favorem Iesuitarum facta sunt, declaravit, & hoc noudum ei patentium posterorum eorum factum.

L V. Sed Iesuita, qui non pro fide aut veritate, sed pro sua in populo existimatione detrahant, neque huius decretis Regii scholasticisque assensum, imo neque eas accepisse satis voluerunt, sed contrarium divulgantes toto eodem tempore, quo Prorex Comes Regni gubernacula retinebat, hac omnia occultarunt, populo suadentes, fides etiam Episcopi evulgatis, servasse, superasse, triumphasse, & ita quos ipsi deceperunt, in suis erroribus conservabant.

L VI. Verum postquam Episcopus Lucatanensis Regni gubernationem suscepit, jam aliquo modo clarior veritas (est) aliquantulum à Iesuitis suppressa, fulgentior iustitia, efficaciora mandata Regii omnibus edicere, & ego me à jurisdictione Ecclesiastica iam in aliquam libertatem vindicant, fragmenta lacerata nomina Petri, jurisdictionem disciplinamque relaxant, statum Pastorem baculum, mitram conciliant, sponsalem annulum à digito evulsam non sine lachrymis & ingenti dolore talia vident conscientique recuperari, recolligi, consoleri, erexi, & vulnerata dignitatis plagas qui amodo licuit, curari.

L VII. Plurimos enim subdotos meos tam Ecclesiasticos quam seculares, qui constanter passi sunt, laudari, imo & aliquos promissis affici: qui autem animi potius fragilitate quam malignitate deliquerant, in ipsi quidem quibus omnium fragilibus parcendo, eos absolvi, alios vero qui cupiditate vehementi, aut ambitione inordinata, aut Pastoris odio, aut in secularem potestatem adulazione & propensione agitati contra mitram conspiraverant, correctis, sed non sine Ecclesiastica modulatione, emendatis dimisi.

L VIII. Quosdam vero, qui pecunia Iesuiticâ corrupti contra maximam sui erroris defendebant, & nocentissima huius Ecclesiastica seditionis & schismatis capita, etiam se de hoc scelere gloriano, extiterunt, & neque ipsum vocati, imo rogati à proprio Pastore ut in viam veritatis redirent, recognoscere voluerunt, sed ex domibus Iesuitarum, quo refrigerant, plurima maledicta in me & in meam dignitatem iaciunt (facto prius iuridice per absecram processu & legitime conclusa) canonicis censuribus & sacris Apostolicis decretis, & eorum decisionibus subnixis, per meum Protorem Episcoporum electum de Honderas cui pariter censurisque subieci.

L IX. Deinde voce, epistolis, edictis, concionibus, quantum mea si agiles valem, primum statum animabus restitui procuravi, & hoc quantum attinet ad subditos meos tam Ecclesiasticos quam seculares.

L X. Verum quod Regularis exemptos, Conservatores filios & Iesuitas, & qui eis adhaerant nihil profui, imo & post Tua Sanctitatis Breve 16 Maii anno isto 1648 expeditum, mihi per Doctorem Silverium de Pineda delatum, ipsi mecum non possi ipsi etiam Re-

gales declarationes, qua in classis Regia per mensem Septembris in partem appellari, notificari, semper, ut inferius dicam, in suo errore Iesuita versantur, & vinctis excommunicationis vinodati, irregulares, & suspensi publicè celebrant.

L XI. Huiusmodi Pontificii Regalibusque decretis respondent Religiosi Iesuita, Breve videlicet Summi Tuae super causa expeditum Roma die 16 Maii, anno 1648, viribus esse exanatum. Primum quid ab Iudicium Consilio minime approbatum sit, & hoc allegant quoniam decretis scholasticisque Regii contrarium statutum est. Brevia enim que cum citatione partium, & in contradictorio iudicio in Romana Curia obtinent, patere Iudicium Consilio minime pudent, sed tantum ea qua ad Patronatum pertinent, nisi quid subreptit contra concessa à Tua Pontificumque Antecessorum Tuorum benignitate, beneficentissime Catholica Hispania Corona fuerit impetratum, Catholicissimi & piissimi Regi & Ecclesiae Romanae primogeniti precibus exauditi à Tua benevolentia reformetur.

L XII. Ideoque à Religiosis Iesuitis praefati interrogari & interpellari utrum verba illa, Pafse eres meam, à Domino in Thiberiadu literis Petro pronuntiata, à Senatu Regio fuerint approbata? an oratio Dominica? an Angelica sabatata? an fides articuli? an Apostolorum symbolum? an ipsa fides Catholica & Romana talibus decretis in quocunque articulo indigeat?

L XIII. Ego enim qui per viginti annos Catholicismo Domino meo in suis Regii Consiliis inservivi, eum mentem religiosissimam callens, & miram in Sedem Apostolicam observantiam, imo usque ad sanguinis effusionem contra Infideles, Hereticos & Schismaticos pro Petri Cathedra defendenda constantiam expertus, omnia ea qua ad fidem pertinent, & qua Religionem Catholicam augent, & qua animos ad aeterna dirigunt, & qua Sancta amentia statuit, & qua optimum administrandi ordinem introducunt acervantur, & denique qua mala vitant aut bona iuvant, à Rege piissimo & religiosissimo, & ab Iudicium Senatoribus doctissimis ac integerrimis non tantum approbati, sed etiam voce, legibus, pecuniis, viribusque omnibus jvari & commendari conperissimum habeo.

L XIV. Secundo contra idem Breve Tua Sanctitatis affirmant Iesuita sua privilegia concessa esse à Sede Apostolica propter merita, & in contradiis transisse, & ideo pallia vocari potius quam privilegia, cuius causa à Tua Beatitudine revocari non posse.

L XV. Terid quod huiusmodi proximum est, quia clausulam habent ut quoniam de verbo ad verbum derogentur, non possint revocari, & ideo neque à Tua Sanctitate, ut Paulus V in suo privilegio statuit, quod incipit, Quantum Religio.

L XVI. Quarto tandem, quia Tua Sanctitatis Apostolica littera super hac causa expedita & Sanctissimorum Pontificum Gregorii XV & Urbani VIII constitutiones, de quibus in eum mentio fit, non sunt ab Ecclesia admissa neque censurandi tradita, & leges qua non admittuntur, pro legibus non computari. Et hac

lesuita contra Tuas literas, S. P., proferunt, & totū viribz defendere nūcuntur.

LXVII. Verum iste quidem constitutionum Apostolicarum & privilegiorum interpretandi lesuitarum modus non tam in negotio ipso iugratus & molestus est, sed etiam doctrina fides & Apostolica Sedis auctoritatis & dignitatis molestissimum & nocentissimum. Nam hāc interpretatione auctoritas & potestas Pontificum infringitur, Ecclesia gubernatio turbatur, & omne sacra iurisdictionis robur & dignitas debilitatur, & quod nefarium est, omnes pene à Sede Apostolica constitutions quae quoties magno Reipublica Christiana commode statuantur & divulgantur, ad incertam & quandam vanam & umbratilem legum formam reducuntur.

LXVIII. Pontificia siquidem potestas non tantum coarctata, sed minuitur, si Urbano VIII minor sit auctoritas ad revocandum quod ipsi videbunt universali Ecclesiae commoda & Religioni augmento utile revocari, eā potestate qua Paulo V sui ad statuendum.

LXIX. Nam si Pontificum posterioribus non licet reformare, quae ab Antecessoribus sanctissimi constituta tracta temporis propter varias humanarum rerum vicissitudines & causas reformatione vel mutatione indigeant, & quae ipsi si viverent reformarent, posterior quidem Pontifex erit minor dignitate, auctoritate & potestate anteriori, & obvia videbitur Ecclesia circa ea quae remedia indigent, capite universali, & iudice controversiarum supremo: & non tam Pontifices summi, fides decideret & iudex quāquam Antecessorum legum constitutionumque vocabantur executores: quod asserere nefandissimum est.

LXX. Leges enim cedere, revocare, edere, temperare, & ad suam observantiam populos & Ecclesiasticos Ordines compellere cuiusque Vicarii Christi Domini Romano Pontifici aequaliter competii sine limitatione aliqua, (salvā solum naturali lege & Divinā) quod nemo Catholicus ducesque negavit. Et praecipue hoc esse certissimum incurrens constat, cum omnium scire sine Cleri, sine Cathedralium, sine parvorum locorum, sine Regularium privilegia clausulis eisdem lesuitarum privilegiorum sulciantur, & propter propria merita concedantur, & ita in nullo eorum Pontifici quod immutare posse dicendum esset.

LXXI. Quod quidem absurdissimum est, nam semper in omnibus Apostolicis mandatis, constitutionibus & privilegiis clausula hac tacita, secreta & nunquam movitura viget, quae omnibus aliis fortibus insinuat neminem etiam modice errantem lateri, videlicet, Salvā semper in omnibus supremā Apostolica Sedis auctoritate, & maiori Ecclesiae universalis auctoritate, quae in statuendo, erigendo, derogando privilegiis & constitutionibus praemoveat.

LXXII. In ultimo autem lesuitarum fundamento asserere acceptatas non esse ab Ecclesia, id est ab eis, (ita ego intelligo) huius Apostolicas constitutiones, nempe quia ipsarum adversarentur privilegium (si enim non adversarentur, absque dubio acceptarentur ab eis)

audaciorum esse istam interpretandi methodum quāvis à Tua Apostolica auctoritate tolerari possit, Innocentii Sanctissime, existimo.

LXXIII. Quamvis enim verum sit leges universales aliquorum popularum assensu ut obligent condere, praecipue quando superiorum praecipta non urgent, neque eorum secundis iussionibus repugnare, vel deficiat corrigitor subditorum, tamen hāc iuris regulari omnes & singulas, & eas quae in contraditorio iudicio lata sunt Apostolicas constitutiones, vel quae circa Sacramenta vel fidem à Pontificibus Romanis statuantur, vel quae circa administrationem Sacramentorum afferant iurisdictionem vel asserunt, interpretari, & à subditorum rebus aut ab eorum arbitrio Ecclesiasticarum legum firmitatem pendere, & si noluit eas acceptare, nunquam obligare, asserere, Ecclesia universalis permiscuissimum esse quae non videt?

LXXIV. Si enim à voluntate pendet subditorum, constitutionum robur & validitas, vana est & nulla superiorum quidem potestas. Et si lesuita movi necessarii sunt, ut sua privilegia ab Apostolica Sede concessa vel declarantur, vel moderentur, vel revocentur, & sine cuius Apostolica auctoritate non tenet, cerit nunquam, B. P., quietem habebimus, sed in huius defensionem finitibus jactabimur.

LXXV. Ideo hac lesuitarum opinio, P. B., istaque insinatio vel illuminatio, & interpretandi Apostolicas constitutiones methodus, quae Apostolica quidem non est, Apostolica indiget virga censoria, nihil enim Apostolica Sedis observantia, obediencia & reverentia sapit, & hoc cum pluries diximus mihi lesuita in insinuatione super hac causa mecum habitis, pluries etiam, ut debuissimè ad faciem restiti, ipsi tamen in eadem sententia opinioibusque versantur, & quamvis scriptis & typis edere non audent, tamen eis lesuita opinioibus vivunt, & sua privilegia iam emortua, etiam in ipsi funeribus redire ut esse contendunt, & iam jam finit & revocati, cum maxima animarum pernicie, in foro interierint.

LXXVI. Ergo Patres lesuita iam reiecti Senatui Tua decretis, non reverentibus Regis declarationes susceperunt, nam cum in eis religiosissimus Rex, suusque amplissimus Senatus idem quod Tua Sanctitas nobis Episcopis, & Regularibus, auctoritas Mexicana declarasset, scilicet Conservatores in hoc casu creati non debere, neque praetextu iniuriarum Episcopum eiusque Praefectum, Clericos & populos molestari concessit, neque audentia Regali recusata à lesuitis Religiosis Praefecti adeo impotenter & caeco nutu eis auxiliari lussisse; iniuriarum sibi debitis responderunt lesuita, nihil hoc Regale decretum causa sua obesse, latet enim cum sint tam Senatus quā Catholicus Rex, de causis spiritualibus cognoscere non potuisse.

LXXVII. Itaque quando Praefectus Comes de Salaverrera pro ipsius declaravit in spiritualibus Conservatores lesuiticos legitime procedere & valide Ecclesiasticam iurisdictionem invadere & opprimere, & lesuitas ad exhibendas licentias consistendi & praedicandi non teneri, & iniuriis à Praefecto cessare, quia ab audien-

du confessionibus abstinere ei iusserat. Tunc licet laico Indici Proregi tanquam si esset Pontifex, vel tanquam Legatus Apostolicus Sedis de spiritualibus iudicare, & Episcopos incarcerare, & Sacerdotes relegare, & alia quæ supra dicta sunt, perpetrare. Quando autem Rex Senatusque eim ab ipso Religiosi invocatus, contrariam declaravit, & perperam fuisse Ministros seculares in auxiliando Conservatoribus pronunciat, laicus est Senatus, laicus est Rex, controversa est spiritualis.

LXXVIII. Cum certissimum sit, Pater Beatissime, quid quamvis de spiritualibus non liceat laicis etiam supremi Consilii secularibus iudicare, imo si ipsi sibi desistant in potestatemque declarandi Ecclesiasticæ & spirituales controversias tanquam iudices eorum legitimi & supremi, nefandissimum sit, tamen declarare & interpretari Apostolicas constitutiones, id est, iubere & imperare suis Ministris & Audienciis Regalibus ut constitutiones Apostolicas protegent & defendant, auxilientur & coadiuvent, & secundum ipsas iudicent, & contra Ecclesiastica decreta Regulari agere non permittant, & Episcopos adjuvent, non tantum Ecclesie non nocent, imo Ecclesie utilissimum & necessarium esse nemo est qui ignoret. Qui enim negabit beatus sanctus seculari spirituali deceterum adjuvandum esse, & utroque connexus & in unum tendente Dei ordinationem, id est, Ecclesiasticam Iurisdictionem Pontificiam & Episcopalem protegendam esse?

LXXIX. Solvi ergo iam in suo ipso iudicio à Pontificia Iurisdictione & Regia potestate lesa, & omni sine spirituali fere temporali iurisdictione superiores, nescio quo sine libellum mihi porrigunt, in quo prestantur, si neque per Pontificia decreta, neque per Regia mandata, sed pro mea tantum ordinaria Iurisdictione licentiam petendi, per duos pene annos à me expostulat, ab ipso denegata exhibere velle, & si ista non essent sufficientes, à me expostulationes confidit facultatem, semper tamen insistentem, etiam intimato Brevis Tuae Sanctitati, quo contrarium caveatur, lacerare sibi confessiones secularium audita sine licentia proprii Episcopi in votis suorum privilegiorum.

LXXX. Libellum porrectum accepi non sine magna admiratione, lesitum Iurisdictioni maiori, id est, Pontificie meam Iurisdictionem, qua illum rivulus quidam est, amittere: & post tot pericula, controversias, difficultates, scandala, ad Tuam Sanctitatem recursum nunc tandem sacre, quod primò die ab ipso faciendum fuerat: & adhuc intimato Brevis 5^{te} Tuae, non Tua suprema Iurisdictioni sed mea submitti velle.

LXXXI. Verum cum mihi pateret, eos sine licentia predicare & confessiones secularium audire, enixè consideravi, ut aliquo modo hoc Ecclesiasticum sibi sine tolleretur, licentiam accepi, & quas à meo Amicissimum concessu inveni, quæ paucissima erant, apudbari, & Religiosi seniorum & doctioribus facultatem audiendi confessiones secularium sine examine praeberi, juvenes autem & mihi non cognitos, ut à Synodalibus examinarentur, remisi.

LXXXII. Hoc factò, P. S., iterum aliam li-

tem Religiosi lesitum instaurant, affirmantes gravissimum & durissimum esse, Religiosos suos quicumque sunt, sine juvenes, sine senes hi fuerint, sine à me cogniti sine non cogniti, sine docti sine indocti, ex animi Synodalium exponi, ideoque nulle ipsorum censura subiaci, & in hoc bodie baremus, imò & in isto iniquo discedarum pelago succinamus.

LXXXIII. Ita ergo iam prelixà admodum narratione Tua Sanctitati patebit, Pater Beatissime, impunita esse maxima Christianæ Reipublicæ scandala, tot facinora contra Tuam Sanctitatem, Apostolicam dignitatem, & Ecclesiasticam Iurisdictionem, & contra sacra censura, leges, decreta, & alia ab hi Regularibus perpetrata, confutendo & predicando per annum integrum non solum invito sed contradicente Episcopo, suspensi & irregulares sacrum celebrando, Episcopos duos, Duces semum si illic & eum Vicarium, nulliter & indebitè excommunicando, Sacerdotes & Capellanos & Episcopum electum detestandum & carceri mandando, Angelopolitani à propria Sede proditi sceleribus detrudendo, & omnem potestatem, etiam Pontificiam, in hoc casu negando, cateraque quæ supra scripta sunt suaviori quidem & leniori stylo quam ipsamet.

LXXXIV. Sed quò mea hoc oratio tendat, Innocenti Sanctissime, Iesu Christi Fili Dei Vicari universali, Pastor supreme, controversiarum Ecclesie Index integerrime, communis omnium dulcissime Patrum iustitiam contra lesitum expescam? absit, ut quod Anania & Saphira, qui Pontifici spiritus Petri & verbi tanquam gladio accipiti percuti ceciderunt, Iusitum expescam: fratres sunt, Religiosi sunt, viri de Ecclesia bene meriti sunt: si plura eorum peccaverunt, non pauciorum peccata plorabant, aliorumque gesta abhorrebant.

LXXXV. Nam expescam mihi aut de tribulatione laudem, aut de offensus satisfactionem, aut de criminatombus calumniasque reddendam? absit, P. B., ut temporalibus spiritualibus compensari desiderem, & de eo quod pro Domino Salvatore nostro Iesu Christo & inique amoris & pro annabus quas redemisti, & pro Iurisdictione Ecclesiastica quam proprio sanguine stabilivit, & pro meo etiam sceleribus libentissimè passus sum, aliquid humani commode, aut honoris, aut laudem accipere velim.

LXXXVI. Vtinam, P. B., pro tali causa Episcopali rochetto proprio sanguine purpurato contrigisse occumbere, & non iudare sed cruce causam iustissimam eius defendissem, qui meam totiusque generis humani defendis proprio cruce! Quis enim vulnera alata non libentissimè pro eo suscipiet, qui illius sanctissima vulnera videt qui pro nobis in cruce pendit? Et si vix necessariò amittenda est, pro qua gloriosiori causa impendenda quam pro saluti commendatarum fidei animarum? quam pro constitutionibus Apostolicis, pro Ecclesie episcopum, Sacramentis defendendis, eorum legitima administratione?

LXXXVII. Num ergo aliquorum qui mihi infensissimè fuerunt, & tot opprobria, delationes, iniurias, publici libelli sparserunt & divulgant, mo-

etiam vitam, bonorem, sanam meam pedibus concalcant, peto supplicium? minime, S. P., imo illis libentissime pareo, maiora meo culpi debentur, si flagellum fuit meo scelere illatum, à Divina iustitia clementissime illatum fuisse cognosco, si probato aut temerato fidei, aut Episcopatus consilia & integritas, in cruce Domini mei glorior, hanc amplector, hanc in ipso meo tribulationibus adoro, ipsa qua mihi crux, ipsa mihi premium est.

LXXXVIII. Solum ergo, B. P., dignitati, baculo, mitraque condignam satisfactionem, qua Tibi videbitur aqua & ipso Religioso lesus, eorum sanctissima Societati sanctissimam, certe quâ indigent, reformationem ab integritate sapientiaque tua, Innocenti Beatissime, exposco.

LXXXIX. Vitium plura esse passus, dummodo eorum occasione & baculo essetis integritas & auctoritas & sanctissima huic Religioni primitivis caritatem ardor restituerent. Ideo hac atrocissima in viri professione spirituum permisisse Dominum pie credere debemus: neque enim, ut ait Augustinus, omnipotens & iustus Dei, cum summe boni sit, nullo modo sine rei mali esse aliquid in operibus suis, nisi usque adeo esset bonum, ut bene faceret etiam de malo.

XC. Oportet ut scandala veniant, P. B., dixit Dominum Iesus, ut scandala ad optimas leges Ecclesiasticas evulgandas, & optime iam editas promovendas, succidendas, defendendas, animus tum zelo divino ageretur, Innocenti Beatissime, excusetur, & Ecclesia clariorum Tuae doctrinae radiis illustrata resplendeat: aliquando etiam ex horrido ore leonis saym elicitur dulcissimus reformationis, & excommunicationis & penitentialis flagella à Sede Apostolica ioculata & inflata, quando alios ferunt, alios illuminant, sicut calor solis illuminando urit & urendo splendet.

XCI. Qui enim, P. B., eâ integritate quâ decet & perfecta honestaque disciplina proprias vires & Divinum moderari audebit, si etiam iustissima & sanctissima à lesus in dubium revocentur, & si cum eis fuerit exorta, aut vita succulenda, aut baculus Episcopatus dimittendus est.

XCII. Quis, P. B., dignitate mirâque concitata virtute erigere promovereque potest i qui baculo fracto vitia compescit, lupos arcere, oves defendere, pascere, servare, ad aeterna dirigere? illudis enim preceptum jubentis, si errata sit, virum purissimum dominantis, & ab eodem spernitur Pastor; si baculus Pastoralis coram ipso ovium audacter confringitur, neque qualis debeatur Pastori pascitur bonus & obediens constabit si pastores ipsos irrisos, illusos, streptos grex ipse confpexeris. Imo conspectis membris & caput despicitur, & tota corporis mystici militantis Ecclesiae disciplina dissolvitur.

XCIII. Ideo me esse, B. P., ut alter duorum Fratrum Conservatorum (alter enim fuit Sarracenus, sine auctoritate, sine luce, sine duci, sine cruce, ut accidit Schismaticis, sine vita in lesu ipse excommunicatus & irregularis fuit ultra annum misere inventum) & alii aliqui Religiosi qui dignitatem Eccle-

siasticam & Ecclesiae consensum admodum contempsero, publice à proprio Episcopo abhincque si fuerit abstinuerunt, idque omnibus pateat.

XCIV. Et de cetero, S. P., à Tua summa prudentia & sapientia statuat, ut minime licet Regularibus scriptis contra Episcoporum Conservatores eligere, & in propria aut communis causa sibi ipsi iudicium agere & sententiam proferre, praesertim cum in istis laudis Occidentalibus tot sine dignitate Ecclesiastica seculariter, qua nobis non sunt Synodales Iudices, hoc minus poterunt exercere.

XCV. Neque liceat Conservatoribus, quicumque hi fuerint, etiam legitime assignatis Episcopos excommunicare neque incarceratione, & plebes populisque Christianos orphanos atrophalique relinquere. Nuncquam enim in tot secularium curricula qui ab Apostolorum temporibus processerunt, Episcopi incarcerationi sunt nisi vel à Tua Sanctissima dignitate, quam veneramus superiorem Iudicem & matrem, vel à meo haeretica, vel gentilitia, vel schismatica Ecclesiam ipsam in ipsa Ecclesia ducibus & Episcopis tanquam membris suis persequentes. Si enim Episcopi à Religiosis Conservatoribus excommunicari & incarcerationi possint, de tota Ecclesiastica disciplina, P. S., actum esse non dubio.

XCVI. Actura aut duriora, P. S., contra ipsos minime exposco, imo pro eis pedibus Tuae Sanctitatis provolum quàm humilissime & instantissime deprecor.

XCVII. Quoad secundam autem consulationem, S. P., quam necessitate propriaque stimulo conscientiae compulsi Tuae Beatitudini propono, videlicet ut aliqua moderatione non levi Societati lesu mihi amantissima Religio intra terminos contineatur.

XCVIII. Testor & profiteor Sanctissimam & individuae Trinitati, Patri, & Filio, & Spiritui Sancto, trium in singularitate personarum, uni in substantia Deo, & Deipara semper Virgini Mariae, & Beatissimo Petro Apostolorum Principi & Caesopoleo qui Paulo, & omnibus Ecclesiae triumphanti beatissimum Spiritibus, & Angelorum Ordinibus, & Tibi vera Iesu Christi Domini nostri imaginem, supremum Christi Vicario, Petri Successori, optime & Sanctissime Innocenti, quidquid in hac epistola vel supplicii libello hinc inde usque ad finem ipsum à mea humilitate dictum fuerit & prolatum, non alio fine vel intentione proferre velle, nisi propter majus Christianam Religionem augmentum, puriorem fides propagationem, Insidelium conversionem & efficacem conversionem, Religiosorum lesuarum maiorem profectum & utilitatem, & ut quamplurima mala quae hodie in Ecclesia pulsent & deinde minuent, à Tua Sanctitate & prudentia vitentur, aut praecaveantur. Et itidem profiteor, quod totum me infertur Dominum meum Iesum Christum deprecatus sum & iterum deprecor, ut si hac epistola in hiis omnibus quae supra dicta sunt & infra dicuntur, ad gloriam Dei non tendat neque dirigatur, ad Tuam Beatissimam manus non perveniat, & si pervenit, purissimas. Verum si hoc omnia quae in hiis litteris continentur, Tuae sapientia remedia indigere & maximum Republica Christiana non moderata nocementum inferre posse sacris vi-

sum,

sum, Spiritus Sanctus, cuius organum es, Innocenti Beatissime, illumines, dirigas, & suggerat Tibi quod Ecclesiastica morari, Religioſiſſimæ propagæioni, Chriſtiana Republiæ utilitati, & leſiſſimæ Societati ſpirituali incremento, ſibi cordium ſervatori, mentium illuminatori, ſidei propagatori videbitur efficaciſſimus.

X CIX. Iſta, B. P., præſtatione Chriſtiani præmiſſa, cæ ingenuitate & ſinceritate quæ decet & licet ſibi qui Patrum, viro Chriſtiano qui Chriſti Vicarium univerſalem alloquitur, proſecutor Religionem iſtam aliis ſanctiſſimam, ſi intra cancellos juſſu & honeſta reformationis à Tua integritate & ſapientia non arceatur, ſed non tam utilem quàm animarum regimini, quod nobis Episcopis compertum, nunc certe ſanctiſſimè extare & magis tractu temporis noxiū eſſe ſunturam.

C. Ieſuitas Religioſi, P. B., per triginta annos ſati intimitatæ, clariſſimæ & doctiſſimæ eorum amicitia communiffimam ſui, & modo equidem ſum Antonio Pelafque, qui de optimo Principe & ad Philippenſes: Paulo Sberlequio qui de Cœſariæ Cant.: Ioanni Eufebio Nuremberg qui plurima ſpiritualia ſcripſit: Francoſo Pimentel Viro clariſſimo & honeſtiſſimo, & Auguſtino de Caſtro, Regio Prædicatorum & aliorum. Qualem ipſi de me exiſtimationem habuerint, dicant eorum mihi dicant libri, & qui ego in lucem edidi, ab eis approbati & laudati: nunquam enim ipſi Ieſuitæ malis ſuis, niſi quando Eccleſia meo bono ab omnibus exiſtimabar.

CI. Humana conditionis eſt, P. B., ubi ad maximum devenit, declinare; Religio iſta ſua potentia laborat; ſua magnitudine jactatur; ſua exiſtimatione maxima ne minima omnibus aliis ſit à Tua admirabili ſapientia & dextera quæ polles in gubernaculo Eccleſie moderandæ & dirigendæ cavendum erit.

CII. Ego quidem ſator libentiſſimè Societatem leſi meriti & ſcriptæ, vice & exemplo Dei Eccleſiam illuſtraſſe & plurimum proſuſſe, ſed alio etiam modo, ne dicam imperfectionibus graviſſimis Eccleſia Dei nunc obſeſſe & poſtea plus verentem conſulturam, affirmare coactus ſum, qua ntrum illa iſta majora ſint vel minora, Tua inſeſſabili trutinâ & Apoſtoliæ Calcule penſandam & iudicandam erit.

CIII. Nam ſicut præbenda vel beneficiū quod plus poſſonem & onerū quàm lucri & commodi poſſeſſori fructificat, ingrata cuiusque exiſtimatur, ita etiam ſi Religio aliqua aut Ordo Regulariū plus Reſpectu Chriſtiane incommodi quàm utilitatis pariat, ingrata potius quàm neceſſaria videbitur, præcipue cum plurimi ſint Eccleſiaſtiſſi Ordines & Religiones quæ ſine tanta Repub. Chriſtiane ſalutis non minus Eccleſie afferant utilitatem.

CIV. Quid enim intereſt, P. S., ſupponamus quod pro Eccleſia Societas Ieſuitica labores, & qui onere, pondere, & præſumpti auctoritate magnitudine, que Eccleſia Dei univerſali laborat & gemit; quid intereſt, quod Episcopos in miniſterio adjuvet, ſi Episcopos non ſui maribus obſcudentes deprimit & exagitat; quid intereſt quod populo doceat, ſi populos commoret & perſurdat; quid intereſt quod ſubſidiis eruditæ patriæ

inſeruat, ſi ſubſidiis doctiſſimis patres erdat, & receptos iterum & notatos à Societate pro leviſſimo proſequit & expellit?

CV. Quid intereſt quod Miniſtri aliquando Regni Dynaſtiæ & Principum autem cum utilitate ſe inferat, ſi plures non neceſſariâ imo Republiæ noxiâ introductione & præſumptione, qua ſpirituali miniſterio exiſtimationis detrabit plurimum, & offenſam ſecularibus reddit, mentis elationeque interietis de ſpiritualibus ad politica, de politica ad prophana, de prophana ad neceſſariſſima ſubtrahendo, & magno ſecularium ſcandalo & incommodo interietora domarum ſecularium dirigendo & gubernando?

CVI. Quid intereſt quod inter Religiones ſoreat ſi Religiones ipſi caleſcant, potentia, favore, doctriâ, apologia etiam cæcis opibusque deprimit & obſcurat; quid intereſt quod tot ſcriptis Eccleſiam illuſtret, ſi tot opinionibus Eccleſiam vexat, ſapientiam doretat & ſcindat, veritatem tandem reddit ambiguum? Nonne & ſcientiâ quæ laborabit ſi plus ſapiat quàm oportet ſapere; nam ad ſubrietatem ſapere docendam & edificandum eſt.

CVII. Quæ alia Religio, Innocenti 5^m, Eccleſie univerſali tanto ſuit impediamento, & diſcordiæ adeo totum orbem Chriſtianum implevit? Nec mirum certe, B. P., liceat hac præſerre; Religio enim iſta ſingularitate ſua laborat potius quàm licet, neque enim Clerum in totum ſapit, neque regularitatem omnimodo amplectitur, ſed iterumque privilegium gaudens, imo excellere & excedere prærogativâ ab Apoſtoliæ Sede irrevocabiliſſimè conſeſſo exiſtians, introſque contentioni, ſeſequæ ſupra omnes Eccleſiaſtiſſi Ordines extollit.

CVIII. Quæ alia Religio occultis propriis conſtitutionibus habet, privilegia reſuſa, inſtructiones velatas, & omnia que ad eorum pertinent directionem tanquam myſterio aliquo obſoluta abſcondit? Fatetur quidem quidquid incognitum eſt pro magnifico haberi, verum etiam pro ſuſpecto, præcipue in Eccleſiaſtiſſi Ordines, certiffimum & evidentiffimum exiſtimo.

CIX. Omnibus omnia cæterorum Ordinum inſtituta patent, etiam Pontificum, Cardinalium, Episcoporum, & totius Eccleſiaſtiſſi Cleri documenta & conſultæ; regule; non adit lucem Eccleſie, imo tenebras odit, tanquam ab eo perenni lucis fonte illuminata quid dicit, Ego ſum lux mundi. Etiam cæterarum Religionum privilegia, inſtructiones, directiones, ſtatuta conſpiciuntur, & in publicis popularium Bibliothecis communiter diſpendantur; uno tantum Novitius Franciſcanus videt quod, Generali ſi ipſe eſſet ſuorum, ſacrandum eſſet ſibi.

CX. In Ieſuitica autem Societate plures ſunt etiam proſeſſi qui generant conſtitutiones proprias, privilegia, & inſtitutiones, quibus nomen adſcribunt, quibus quibus conſtat, ne Tunc Beatitudinis poterit conſtare. Neque manifeſtum Chriſtiana Eccleſia regular, ſed certa quædam ipſi Superiſſimis ſolum patenti, interietis directione & aliquibus delationibus arcanis admodum periculofa, & quæ plurimum imo etiam numeris expulſis

parium aut abortiunt, & tandem magis moribus quam legibus gubernantur, quod humane natura incongruum & contrarium esse quis non videt?

XXI. Quæ alia Religio tantis aliis Religiosis, Clero, Episcopis & secularibus potestatis, & hu Christiani & Catholicis turbas commovit, amulationes properat, querelas concitavit, controversas lationesque impetravit? Aliqua aliquas, tantas nulla; de penitentia & mortificatione cum Dissolutis & Observantibus; de obsequio cum Monachibus & Mendicantibus; de clausura cum Canonicis; de doctrina cum Dominicis; de jurisdictione cum Episcopis; de decimis cum Cathedralibus & Parochiis; de Regimini statu & tranquillitate cum Principibus & Rebus publicis; de episcopis & contrariis, & commercii, etiam non admodum possit, cum secularibus tandem cum tota universali Ecclesia contendit, etiam Tuam Apostolicam Sedem supra petram quæ Christus est, fundatam, si non verbum, saltu tamen negant, ut me præsentis negotii clarissime comprobatur.

XXII. Quæ alia Religio doctrinam summam tantâ libertate impugnetur? & illo vera fides antesignatur, Ecclesia colunt, Theologia micantissimæ & dignissimæ præceptoribus minus detulit reverentia salutarum D. Thomæ, Bonaventuræ, de quibus non tantum dicit & scribit, sed etiam typis mandat quoniam, lesuistarum modernum præceptor.

XXIII. In singulis sacris iam retinet Augustinus, Ambrosius, obmiserunt Gregorius, Hieronymus, Chrysostomus & ceteri Ecclesia non quemodocunque luminaria, sed luminaria singentissima; quidem enim tantummodo veteris testam. & sui discipulis laudari exaudierunt, & eorum auctoritate, dictis, scriptisque doctrinam Christianam salutare nituntur. Quod non solum dignitati verbi Dei maxime indecent, sed neque animarum salutem securum existimo. Si enim cuiusque Doctore & eadem quæ sanctis conceditur auctoritas, maxime vexare possit Ecclesiam opinionum diversitas, & labefactari fidei puritas, & morum integritas, quæ ex auctoritate Patrum & Sanctorum veneratione dependet.

XXIV. Quæ Religio etiam in suis incommodis & primitivo fervore, & non à sua fundatione 50 annis transiit à Pontifice aliquo Romano fuit gravissimè menita, & ut humiliter procederet, circa tria superbia capita animadvertit, sicut Religio sancta lesuistam à Clem. VIII. Pont. summo in sua Congreg. anni 1592 proprio erit & rutilo, sapientissimâ oratione, & severâ monitione correpta; nondum pone natâ, iam relaxatam prudentissimè & perspicacissimè Clem. VIII. oculis conspicientibus. Aliamque Relig. hac censurâ in primitivo institutionis fervore ab Apost. Sede menitam aut talis sigilla videmus obfuscatam?

XXV. Quæ alia Religio adeo integri & antiqui mores Ecclesiæ laxari possit, quæ à primitivo suo fervore discessit (scriptis intelligo & exemplo aliquorum sui Ordinis professorum) circa usus, circa præcepta Ecclesiastica & Decalogi, circa omnem Christianam vivendi tenorem, præcipue quantum attinet ad doctrinam; ita ut arbitraria pene videatur & probabilis omnino in Ecclesiâ moralis Theologia. Cognovi quosdam lesuistas præceptores in hac mea Diocesi Angelopolitana satis adolecentes, siquidem ætatis 30 annorum metam

nondum attingerant, sanos, fortes, robustos, qui etiam in vigiliis Desperata & Sanctorum, & in quadragesima sacra (ut mihi nunciaturum est) neque lætissimum, neque evigilantibus neque jejuniabant.

XXVI. Quia mirum in puerorum instructione & verbis Dei prædicatione, in quibus non minus Clerici & cetera jejuniabant Laborant Religione plurimum lesuista & intolerabiliter infundant. Quibus lesuista, aut opinio, doctrinâ aut exemplo infirmis discipulis juvenem, non solum inermes & effeminatos, & spiritum fugientes & carnis illecebrosi & voluptatibus præciores & indulgentiores educantur, sed quæcumque in Ecclesiâ aspera & quæ ad penitentiam inducunt, & quæ crucis mortificationem promittunt, verendum est ne metuant, respuant, perhorrescant: & cum Regnum calorum vix patiantur & violenti rapiant illud, morum non erit si rapere lesu non adeo facilius queant.

XXVII. Hoc autem ceteris Ordinibus Religiosis, sanctissimum, jejunium, flagellum, nocturnæ excubationibus, choro, & clausura arctius affluunt; neque spiritus, neque vocis, neque exemplo docere buccisque videmus? imo penitentiam prædicant quia agunt, pauperitatem student quia colunt, crucem Domini defendunt quia portant.

XXVIII. Et cum leniori & suavius vitâ Religiosi lesuista, quamvis honesta & sancta non neget & professione inter ceteras subleget Religiones, præ omnibus aliis persisterem esse suam Societatem, Apologus editis contendunt, ardamque viam quæ ducit ad vitam, id est, æternam, ut ait Dominus, amplius via & corporis illecebrosi suavius possunt. Non recta certè, mox quædam fragilis iudicio, imo & periculosa & plurimum nocente Christiana recipi doctrina, vivant enim si velint, decedant aut debent.

XXIX. Durum enim est, imo & durissimum, lenè rigido, suave aspero, dulci amaro in spirituali & religiosa vita præponere & suam vivendi methodum & tranquillum & communem prescriptum tenorem ceteris præferre, etiam quibus durior lesuista, quibus frequentior chorum, quibus perpetua oratio, quibus æterna clausura, quibus amica penitentia, quibus efficacior & non rarer, saltem in his partibus, verbi Dei prædicatio, & quibus cum alia vita ferventior contemplativa, quibus majora erga Ecclesiam Dei merita, securiores gressus, & antiquiores & feliciore progressus.

XXX. Quæ alia Religio, P. B., à primis Monachalium seu Mendicantium, sive quæcumque Religio in initio in Ecclesiâ Dei telementum exercuit, pecuniam sanctorum, & in suis propriis domibus macellâ & aliis imperperis efficacius in propædæto habuit quæ alia Religio sors bonisque cessit & prophani commercii & contrariis maris terræque totum fere orbem maximo secularium scandalo & admiratione compleret? Certe hac omnia & ista ad secularia commercia propensio non ab eo videtur asportata qui dixit, Nemo potest Deo servire & mammona.

XXXI. Roger. S. P., Hispanensis populossima civitas, complorat vidua Betica, populi, orphanæ, desertæ virgines, honesti Sacerdotes & secularis à Religiosis lesuistas decipios esse inclamando, quo plus quæm quatuorcentum milibus ducatorum miserabilibus istarum personarum dilapidatis & expensis in propriis suis bonis

boni soroque cessare. Et totius Hispania gravissimo scandalo de hac fraude Religiosi lesuisti convemio & contriti (quod in quocunque non Religio esse sapientia) ipsi exemptione Ecclesiasticis gaudere Ecclesia consentientibus, & Conservatores affirmantibus, tandem cum ad Regium Castellæ Senatorem causa fuisset delata, decisum fuit, non ea lesuisti tanquam Laici coram Iudicibus laici esse conveniendi, quia videlicet Laicali exercent commercia & negotiationes. Et hodie grex ille pauperum suas pecunias, alimenta, dotes, pecunia, per secularia tribunalia contra lesuisti exposcentes easdem fraude dolentissimi incusant & insaniant.

CXXII. Quid dicunt Batavi Haratici, P. B., in illa Provincia & historibus Gaditanis ubi hoc accidit frequentissime? Quid Britanni & Germani novatores qui bonam fidem in contradiendo servare, & integrā & candidā fronte mutuo inter se contrahere profuturum? Professā Catholicam & Romanam fidem, Ecclesiasticam disciplinam, Sacerdotalem Ordinem, Regulares, sanctissimam professionem mordebant, irridebant, & temerarietates & deteriores in sua errorum permanebant.

CXXIII. Et nonne potest, P. B., viros professione perfectos, sanctos, Sacerdotes, Prædicatores, communes, ut ipsi aiunt, Ecclesia magistris de talibus excessibus coram laici incusari? & Ecclesiasticam immunitatem & institutionem suam etiam contrariis secularibus maculare, disperdere, & profanare? & tandem exemptione, jure Divino Sacerdotibus concessa, sicut bonis etiam se cedere? Hac omnia Laicali & illicita qua alia Religio agit? quia Ordo Ecclesiasticus exercetur? quia in Ecclesia Dei Sacerdotum societas? (præter hanc sanctissimam lesuisticam Societatem) Duo & temporalium rerum contemptum dicata, patravit?

CXXIV. Et hac adeo omnibus patet, ut allegationes, accusationes, declamationes hujus causa per omnium manus non tantum in Hispania sed & in alio orbis Christiani partibus & provinciis, ubi fama sive potius infamia scandali hujus pervenit, circumferantur, ut per lussuriosum Hispaniarum Nuntium Apostolicum potius sua Sanctitati evidenter demonstraretur.

CXXV. Qua alia Religio propriis filiis tali sacrificio expulsi & notati in seipsa proxima & etiam proleptis? quos cetera Religiones uti matres tolerant, servent, & committunt Christianam & sanctā patientiā ad vicia spiritualia constantiam & perseverantiam suadent, erigunt & incendunt. Hac sancta Religio mater non quodammodo affectu deserta & obrita, statim expulsi, & sine titulo, sine Capillariis, sine beneficio, sine congrua, sine alimentis, jam Sacerdotes, Diaconos, & Subdiaconos innumeris periculis, arumini & miseriis exponit, Clerum non necessariū & pauperissimū Sacerdotibus gravat, seculum notatū & ignominiosū expulsi Clerici replet, Regularem professionem, qua tot imperfecti creare existimantur, aliquo modo offensa, & tandem tot expulsi filii per Ducef Episcoporum vagantibus seipsam Societatem lesuisti notat. Nam

si boni existimantur, ingrati, si mali, suspecti videtur: Quomodo enervis malos genus doctrina perfecta & educatio sancta?

CXXVI. Videmus hodie jam conjugatum, quem heri vidimus, nostro iudicio, observantissimum lesuisti, hodie expulsum & notatum, quem heri lesuisti omnibus virtutibus condecoratum venerabamus, imo & ab ipsi lesuisti commendatum. Et cum ipsa subita mutatione crescat existimatio in omnibus majoris facinoris & atrocioris culpe, à videndum suspicium & ignorantibus delictum non tantum ipsi expulsi, sed etiam expellendibus non minimum detrahatur.

CXXVII. Cognovi Provinciale in his partibus qui infra triennium triginta & octo à sua Religione Sacerdotes & Religiosos expulsi, tū tota Provincia etiam latissimā paulo plus quam trecentis Religiosis constet. Alius fuit etiam Alphonsus de Castro qui plures expulsi in eadem Provincia scilicet octoginta: quod quidem cum in aliis Religionibus rarissimum sit, in hac adeo facilius fieri, aut tantis delictis abundare, ut fieri necesse sit suspectissimum quidem videtur, ut nec duci aliquo modo possit, P. B., neque de his qui dimittunt Societatem diffidendum, neque de his qui retinent confidendum ut plurimum esse: nam dimissos & expulsi communiter approbat in suis literis donisforis, & retentis & approbatis quādam frequentes expulsi. Quid cerit inter ceteros Ecclesiasticos Ordines admodum singulare est.

CXXVIII. Tot igitur singularia, P. B., in uno & singulari Ecclesie Ordine & membro (& singularia quidem, quia non tam à ceteris sacris Ordinibus differunt aut distant, quā eis adversantur aut contrariantur) nonne suspectissima sunt? sunt cerit. Suspectio ergo temere vivendi, præcipue inter ipsos Religiosos Ordines, ad quod indiget Ecclesia? qua crystalli ipsa & solari radio puriori doctrinā mortuūque fulget.

CXXIX. Vidi librum Compluti typis mandatum anno Domini 1605, qui inter lesuisti secretissime circumferuntur, qui communiter vocatur El Porque, id est, Quare, lesuisti ebore non exercentur? quare penitentia tantum voluntaria teneantur? quare aliquando etiam post triginta annos professionem non emittant? quare expelli post eorum curricula possint? Vidi & perlegi, inquam, librum istum satis eruditum, R. Petro Ribadeneyra lesuisti viro docto & spirituali auctore, qui in hoc tractatu sua Societatis singularitates, & cum aliis Religionibus animositas totū virum & eruditione Hispanie sermone defendit.

CXXX. Et ex ipsamet causa defensa (hoc profecto secundum meam fragilitatem passillumque ingenii accumen) & ex ipsimet singularitatum conspectu & profectu quicunque modice eruditus & Christiane simplicitatis amator fuerit, contra ipsam causam concludet.

CXXXI. Et maxime observandum est, P. B., quod vir ille doctus S. Ignati socium fuit inseparabilem, & sua Religioni singularitatem defendebat quando primitivi fervoris florbat virtutibus, quid si modo descenderet

deret, disciplinâ leſuicâ collabente, & pollulentibus tot in ea imperſectis, de quibus totus pene orbis conqueritur, multò minus quidem obtineret, & fortasse non defenderet neque propugnaret vir ille perfectus.

CXXXII. Ac tandem, B. P., quid interest quod Iesuita Ethnicon natus radius fidei illustrare videatur, si Ethniconum quæ plurimos non rectâ sacra leguminductio catechizant? utque rectâ ab aliis Religionibus catechizari sinunt? imò à Provinciâ Gentilium relegent & expellunt operarios sanctissimos & doctissimos, manus etiam Gentilicâ & Ethnicâ arcant, reclinant, imacerant, flagellant. Quin Ordo Ecclesiasticus cum alio Ordine Ecclesiasticus hoc agit? A seculo non est audiam, tali emulatio, & imperfectissimâ zelotypiâ Christianos propagantes, magistros etiam Christianos cum animarum pernicië & iactura à vinea Domini inculta operarios relegere, ac ignominiose proijcere & expellere.

CXXXIII. Tota Ecclesia Chinica congestiss, P. S., & se novitiam edoctam quàm deceptam ab ipſo Iesuita in fidei purissime documentis & rudimentis in clamat, & ito iure Ecclesiastico orbata, cruce Domini reclusam, Gentilicis rursus permixtis, & verè Christianos non tam introductos quàm sedatos dolet, Christianis cunctis Idololatras, Idololatricantes Christianos in una eademque mensa, templo, arâ, sacrificiis, Deus & Belial, & sub larva Christiana Idola venerata, vel petius sub Gentilica larva fidem sanctissimam defraudatam dolerissimè conspiciat.

CXXXIV. Nobis, B. P., Episcopis qui ab illu minis dissimulâ provinciâ & ab eorum Evangelicis ministris lateras acceptimus, & qui etiam Apologeticarum errorum controversiarum certiores sumus & eos in nostro Bibliothecâ habemus, & qui cum sumus Episcopi vocati regere Ecclesiam Dei, cavendum est nobis ne in tremende Dei iudicio canes muti fuisse videamur, & labii nefario silentio polluti de oratione gravissimè iudicemur. Nobis, inquam, Pastorem animarum competit latrare, & clamare, & hoc Tibi Pastor maxime propagare & proferre, & quæcunque scandala ab ista Iesuitarum doctrina in propaganda fide suberiri possint, denunciare.

CXXXV. Nam si Episcopi publicam causam Ecclesia non defendimus, sateri tacet, timet, & Iesuitarum potentiam perhorrescit, & secretis tantummodo suspiriis & lachrymâ quæ ad Tuae Sanctitatis aures & oculos pervenire nequeunt, potenter adjuvare.

CXXXVI. Volumen habeo integrum, P. S., Apologia Iesuitarum referentem, in quibus pene omnia à Religiosi Dominiciani & Franciscani Apostolica Sedi delata de erroribus quibus Neophyti Chinarum magistrorum Iesuitarum incivis vel iniqua tenentur; non tamen fatentur ingemè Iesuita, tenebreque illum perniciosum catechizandi Neophytos ab ipſo introductione in Congregatione de propaganda fide postea per decem & septem decreta sanctissimè declarata & condemnata sunt anno Domini 1645, die 12 Sept.

Dilatus de Morales Societ. Iesu Rector Collegii sub invocatione S. Ioseph in civitate Manila quæ Metropolis est Philippinarum, per trecenta folia tenacissime impugnat & validissimè argumentis, imò cavillatibus sanctissimam doctrinam mecum expugnare, cuius tractatum copiam dedi ego Reverendo Magistro Ioanni Baptista de Morales Dominicano viro docto & sollicito Obvia fidei propagationi, & qui etiam pro ea diffusimè vapulari, & primitivorum Martyrum exemplo plurima est passus, ut circa sacrum præcipuè veridicè responderet: quod fecit satî succinctè & eruditè, & utrumque apud me habeo.

CXXXVII. Quæ Religio iterum dico, P. B. quæ Ordo Ecclesiasticus à veris Catholicis fidei rudimentis tantum aberravit, ut nationem numerosissimam, & satî callentem & politicam, indeque plurimè fidei radii illuminari & secundari expofitam, non ad fidei regulas magistri Neophytos, sed Neophyti ad Idololatricas partes & nefarias ritus & cultus magistros alliciant, attrahant & deducant, ita ut non à piscatore pisci sed à pisce piscator capi videatur? Revolvantur, B. P., Ecclesiastici annales, conspiciantur prima Christiana fidei monumenta, propagationis tenor, Religioni Catholica progressus, & quibus auxilium & incrementum in omnem terram suum Apostolorum fuerit exauditus, examinetur.

CXXXVIII. Episcopi-ne & Clerus qui per totum orbem proprio etiam sanguine in primitiva Ecclesia catechizarent, formâ istâ Iesuiticâ Neophytos instruxerunt? Benedictini & sua ipſi subiecta Congregationes Dominiciani, Franciscani, Carmelitani, Augustiniani, ceteraque Angelorum Ecclesia militantis cohortes, Religionis sanctissima Gentile-ne istâ catechesi docuerunt?

CXXXIX. Christianne crucifixum ne unâ quidem die, horâ, momentore temporis prudentiâ humanâ subhiâ occultaverit? Absit. Quinque-ne Ecclesia præceptis, mortificatione, jejuniis, penitentiâ, & per singulos annos Eucharistiâ sacrâ recipiendâ, & Sacramenti penitentia, & auriculari confessionis præcepto Neophytos aut privavit aut absolverunt? Minime.

CXL. Sacrificiis Idolorum nefarii templusque adeſſe, & in ipſo non solum Neophytos convenire, sed polui & consacrificare permiserunt? Nequaquam. Nonne hoc est claudicare in duas partes? nenne est Deo inferrire & Belial? nenne videtur Deo inferrire & mammona? & neque calidum neque frigidum esse, sicut sacra pagina testatur.

CXLI. Nenne hoc est persecutionis metu, humana prudentia docti, quæ Divina adversatur, hac omnia nefandissima tolerare? Ecclesiamque illam decipere, & annuis innumerabiles in æternum baratrum deducere.

CXLII. Maline Christiani, an vere Idololatricas condemnentur China quid interest, P. B. fidem autem nostram, quæ tota palbtra est & formosa, falsis doctrinâ non polui, neque maculari plerumque Ecclesia universali interest.

CXLIII. Ideo

CXLIH. Ideo ego quidem Innocenti sanctissime, cum de Chinnica Christianitatis statu tanquam abis Europæ Americæque vicinior Episcopis pluries mecum perpendere tranquillitatem illam Ecclesiæ primitivæ politicumque illum proregandi tenorem, & illum interiore pacem inter Gentiles & Christianos ipsi pœcundissimam, mihi tristissima & suspensissima semper apparuit.

CXLIV. Et ut post sexaginta annorum curricula Dominicanæ & Franciscanæ fidei optimos propagatores ab ipsi Chinnis flagellatos, incarceratos, & relegatos, literis etiam ab eis ad me missis audiri & perlegi maxime letatus sum, & bonum illi Ecclesiæ bonum auspiciatum. Quia enim pax Religionis vera cum falsa? Christi Dominum cum Belial? spiritus cum carne, Religio Christiana cum idololatria? crucis Domini cum voluptate? Quia Ecclesiæ in toto terrarum orbe sine sanguine fundata? sine tormentis angularium lapidum, id est, Martyrum adificata, aut sine cruce Domini cultus fuit?

CXLV. Romana quidem civitas caput urbium & orbis, pro omnibus exemplo sufficit, que non solum destinatione Divina sed sanguine Principum Apostolorum & innumerabilium Martyrum nectibus & cruciatibus, tanquam sacris monilibus decorata, & triginta pene ac trinum primitivum summorum Pontificum sacro cruore irrigata, fuscundata, laureata, totius Religionis & Catholice fidei matrem Ecclesiam & Spiritus Sancti Cathedram & Apostolicam Sedem & dignitatem Pontificiam pro omnibus meritis possidere.

CXLVI. Eodem sanguine, id est, fidei propagatoribus gaudet Hispania martyrum patribus sacrata victrisque illustrata, Italia, Gallia, Germania, tota demum Africa, Asia, ac Iaponia, & tandem ubique gladius temporalis propagatores fidei non preceat & ab idololatriarum furore non defendit (ut accidit in America, dextera Catholicorum nostrorum Regum nostris defendente fidei seminatores) nunquam sine sanguine Religio Christiana fructificavit.

CXLVII. Verum ubi sunt Chinnici Martyres? præcipue in primitivæ fidei gressibus & progressibus, in quibus semper gladius persecutionis atrociter acuitur & ferociter fuit? ubi mortes? ubi verbera? ubi persecuciones? ubi incarcerationes? ubi exilia? pauca aut nulla neque vidimus, neque audivimus, neque legimus, sed tantum communes vita labores & arumnas, quarum & pax est frequentissima & humana vita fecunda.

CXLVIII. Hoc, P. S., sineflectissimum & inauspicatissimum illi Ecclesiæ (quamvis non infallibile) signum existimo. Vereor enim ne quia ignoratur aut non divulgatur satis crucis Redemptoris, ideo ignoretur crucis persecutionis; & ea de causa Ecclesiæ illa Chinnica martyres non peperit, quia de vero verbi Dei semine Redemptorisque nostri sanguine nondum fuerit gravidata; & diabolus telit, quia nondum Dominum superat, & Belial retinet, quia suos filios videt potius decipios quam captos, illiusos quam illustratos, & magis perverfos quam contritos. Silet diabolus, quia nondum

Dominus loquitur; & gladius persecutionis suos non descendit, quia gladius propagatores nondum offendit; & adversarius se Satanam manifestat, quia adversarii fidei propagatores non sentit.

CXLIX. Imo & ipse Satan latet, non solum, cum in suis templis, aut, sacrificiis non tantum antiquis discipulis sed etiam baptizatos, Neophytos, & aliquando fidei propagatores sacrificia offerre, genuflexiones, prostrationes, perfumationes, quia idololatra agunt, agere, & cum eis, saltem externis actibus, convenire conspexerit, & Arcam fuderit, id est, crucem Domini, cum Dagon in novo eodemque templo cohabitare letabundum respexerit. Quod nunquam ab Apostolicis temporibus toleratum in Ecclesiæ Catholica fuit, neque alium interiores dirigendo cruci secreta, publice idolo & cacodemoni offerre exteriores.

CL. Vbi enim fuerit interium, ibi erit exterius, ubi fuerit anima, ibi & corpus, neque anima calo fructur, corpus in inferno cruciabitur; & fixus corpus & animam, & nostrasque substantias Christo Filio debemus ut Redemptoris, Patris ut Creatori, Spiritus Sancti ut fidei nostri Propagatori, ita etiam non tantum alium interius ab idololatriarum cultu, templis, aut, sacrificiis, prostrationibus, genuflexionibus, tanquam ab ipso infernali heretico arceudi & cavendo sum inter vera fidei Christianos.

CLI. Et si gladius persecutionis ideo variat, fidei propagatio fecundabitur nisi propagatores persequatur idololatria, persecutores vincet Religio Christiana; Et quot Martyres calo mittet servata, tot & patres Christianos Ecclesiæ concedet Divina clementia; Et sicut in cruce Dominum morto sacrificium suum vitam Ecclesiæ præbuit, ita ipsius meritis in propagatione sua Ecclesiæ, quanta morte redemit & creavit, tot vitam creat & fecundat occisorum Martyrum sanguinem Religio Catholica (etiam Gentilium & persecutorum) quot gutti sacratæ terram sanguine propagatorum, sicut ex grano convectus in terram proiecto procedit spica granorum referta.

CLII. Nam si vexillum crucis, P. S., non antecedit, quomodo Christiana Religio vincet, & Apostolica doctrina triumphabit? aut quomodo victoria contra idololatrias aspicuatur, si labarum crucis abscondatur? & si vulnera Christi reucent, quomodo Christianorum & Neophytarum vulnera curabunt? Et si passio Domini thesaurus recludatur, quomodo animarum egressus saturabunt? & si fontes Redemptoris & vulnera claudimus Salvatoris, quomodo fientes bibemus peccatores? & si Neophyti & parvuli non de hoc lacte nutrimur, quomodo jam facti maiores incrementa Religionis suscipiunt?

CLIII. Imo si modo eos Ecclesiæ vellet iterum docere & verum fidei regulis instruere, si deceptos esse clamabunt Chinnæ, & repugnabunt, & non inquantem Religionem, aut fidem paucientem, plerantem, naturaborridam, carni inimicam, cruci, morti, periculo destitutam, non Salvatorem crucifixum ipsi exposuisse magistros testatur (quod Gentibus sultitia, Iudeis scandalum esse videtur) non hominem Deum

flagellatum; confusum, contemptum, vulneribus sa-
cru confusum, & in cruce pendens, & mortuum em-
plexus esse prout glabatur, sed Salvatorem solum-
modo pulchrum, gloriosum, formosum (sicut ipsum
Iesum Chonico haurum depingunt) & legem vitæque
suavem, laetam, lenem, placidam, tranquillam, bis-
que erroribus ignotantique spiritui mysterium Passioni,
crucis & tribulationis, lumen & victoria contemnitur
Resurrectionis, & in dubium vertitur triumphus Ascen-
sionis. & tandem contempta cruce mortificationis,
vita recta contemnitur Redemptionis & Salvationis.

CLIV. Hoc modo, P. B., hu erroribus Neo-
phytis neque Episcopi, neque Clerici, neque Religiones,
neque aliqui Ordo Ecclesiasticus vel secularis vel regula-
ris instruitur: sed proprio errore Christi Domini
crucem, propria cruce & tribulatione tribulationes
& crucem Domini in cordibus infidelium cum ipsa
Christiana Religione inferunt & inficere fidei nostra
primitivi propagatores.

CLV. Et à fundamento crucis & Passioni omni
Ecclesiastica fidei unitas & compago in altitudinem tan-
tam excrevit, & unde Dominus vitam suam, inde
vitam sponsa sua dulcissima accepit. Vt de latere Chri-
sti Domini vulnerato Ecclesia tanquam à thalamo spon-
si sanguine purpurata procederet, & de eius spon-
tibus vulneribus daretur, quem paulo ante æternum Fi-
lium æterni Patri pro illius redemptione traderet &
emiserat.

CLVI. Ergo, B. P., hac & alia qua Tua San-
ctitati constabunt, & mea humilitas, muneri & que-
ritu Pastoralis obligationis compulsa, Tua sanctissimo ze-
lo retulit moderanda vel omnino reformanda, omisso
etiam plurimum de hu sanctis Religiosis Institutis, qua ad
Tuas aures munimè fortasse pervenerunt: nam ipsi emic-
admodum curantur: & ita cum meo illis Procuratoribus,
quantumvis frustra, alium est) ut ea Tua Beatitudinis oc-
culentur, & remedium exposcant, censura indi-
gent, reformationem expectant, Tuque prudentissimo
iudicio relinquendum erit, quibus modis remediisque
hac omnia si non sanari, saltem moderari valeant,
quod facillimum Tua suprema potestati erit, præcipuè
omnibus fere Ecclesie Ordinibus in ipsam conseruan-
tibus.

CLVII. Vel archiepis legibus & institutis,

choro, clausura, & communi unius anni professione
vel duorum ad terminos certos prefixa. Vel aliquibus
institutis qua ad mortificationem & penitentiam ten-
dunt, sine quibus quam facillimè disciplina Regularis
communitate laxatur & solvitur. Vel ad Clerum scilicet
laicam Religionem Clericalem reducendo & cum eo in-
corporando, quod ipsi Institutu iocundum, (perpanci
sua Ordinis decretorum exceptu) Clero antium, & me-
gitio ipsi facilius esse fortasse videbitur.

CLVIII. Nam si Clero seculari accresceret hoc
sancta Religio, permanente eâ semper in præcipui sua-
rum institutionum exercitiis, qua Cleri secularis pro-
fessionis minime contrariatur, imo maxime iuram,
secularia ista Collegia ab Episcopis tanquam ab Aposto-
lica Sedis Delegatis, legibus à Tua Sanctitate assigna-
tis, sine tanto Reip. Christiana incommodo gubernarentur.
Quam primam quidem eorum vocationem sua S.
Fundatori fuisse tradidit aliquam.

CLIX. Et hoc modo ipsi Institutis medicinam,
Clero & Episcopis operarios sine litore, & ministros
spirituales sine emulacione, exteriusque Religiosis tran-
quillitatem, sapientia Tua, Innocenti sanctissime, Spi-
ritum Sancti radiis illustrata, praberet, & Ecclesie to-
ta universalis tot tantisque questionibus, controversiis,
discordiis, difficultatibus, & scandalis, & aliis eorum
negotiis tanquam procellis implicata & agitata, can-
quiesceret.

CLX. Omnia hac, Pontifex Beatissime, Tua in-
fallibilis censura submittit, & si quid non congruum,
vel indecens, vel quod aliquo modo reverentia, qua
Tibi ab omnia illa debetur, & quod offendiculum præ-
stare possit, scripserim, pareas clementer quæso, & non
mea propria eximiationi aut elationi, sed zelo quo
ardet animus meus, Pastori alio basili auctoritatis, sa-
crarum constitutionum observantia, fideique pura, &
recta propagationis, & universalis Ecclesie felicitatis
atque incoluntatis à Tua benignitate imputandum es-
se confido.

Dem Opt. Max. gratiâ & benedictionibus, quibus
tuas oves implet, Sanctissime Pastor, Te repleat, Tuam-
que Sanctitatem protegat & gubernet. Angelopoli, 3
Ian. anno 1649.

Episcopi Angelorum Populi.

DECRET DE L'INQUISITION

Dont il est parlé Partie III Chap. VI, portant suppression de tous les livres faits de part & d'autre à l'occasion de la dispute entre M. l'Evesque de Calcedoine & les Jésuites d'Angleterre, & quelques autres pièces sur ce sujet.

Decretum Sacrae Congregationis Eminentissimorum & Reverendissimorum Dominorum S. R. E. Cardinalium à S. S. D. N. Urbano Papa VIIII sanctaeque Sede Apostolica ad Indicem librorum, eorundemque permissionem, prohibitionem, expurgationem, & impressionem in universa Rep. Christiana specialiter deputatorum, ubique publicandum.

Cum inter Chalcedonensem & Regulares Angliae proximo hinc annis nonnulla controversia orta fuit, & harum occasione varii libri evulgati, in quibus qui utriusque partis opinionem sequuntur, plures contineri propositiones contendunt Catholica doctrina repugnantes, non sine perturbatione publicae quietis, & scissura fraternae caritatis: Propterea S. Congregatio Iudicii ad evellendam radicem semina discordiarum, & Christianam pacem inter fideles stabilendam, litterarum Apostolicarum tam qua à felicio recordationis Clemente Papa VIIII, sub 9 Octob. 1592, quam qua à S. D. N. Urbano Papa VIIII, sub 5 Maii 1631 ad huiusmodi contentiones in Anglia incitatas, supprimendas, & libros prohibendos emanant, & ad alias nationes nondum pervenerunt, auctoritatem sequuta, decrevit, omnes ac singulos libros, tractatus, & alia quaecunque quovis idiomate & ubicunque impressa, sive manu duntaxat excarata, qua ad praedictas controversias spectare, aut quacunque ratione directè vel indirectè trahi possunt, sive praefata contentiones principaliter & immediatè, sive occasionaliter & mediatè quomodolibet attingunt, supprimenda, prout praesenti Decreto omnino supprimit: Mandans omnibus & singulis toto orbe fidelibus cujuscunque status, conditionis, praerogativa & dignitatis sub pena excommunicationis ipso facto absque alia declaratione incurrenda, à qua non nisi à S. Sede Apostolica, praequam in mortis articulo absolvi possint, ne ullum posterum imprimere, manu scribere, aut quovis modo de iis rebus tractare aut disputare, aut quaestiones movere audeat. Ne qui autem ex hoc Decreto alocriminandi vel exprobandi occasionem aliquam arripiat: Eadem S. Congregatio expressè declarat, se in praesentia non intendere aliquid de meritis causae statuere, vel ulli auctori aut operi ignominiam aliquam, aut notam male doctrinae inferre, sed iudicium horum omnium Apostolicae Sedis in opportunum tempus reservans, nunc praecipit ne quid adversa par-

ti libros, tractatus, eorumve auctores haereticis, vel malae doctrinae notati, vel alia quacunque auctoritate Apostolica definitionem verba vel scripto deinceps afficiat. In quorum omnium & singulorum fidem manu & sigillo Eminentissimi & Reverendissimi D. Cardinalis Pii, S. Congregationis Praefecti, praesenti Decreto signatum & munitum fuit. Roma die 19 Martii, 1633.

C. Ep. Portuensis. C. PIVS. Locum 1 sigilli.

F. JOANNES BAPTISTA MORINUS
Ord. Praedicatorum S. C. Secretari us.

Roma ex Typographia Rev. Cam. Apost. 1633.

Ce Decret aiant esté publié en 1633 on en fut fort surpris en France. Car il sembloit que par cette suppression generale de l'Inquisition de Rome on mettoit en mesme rang les livres des Jésuites d'Angleterre contre M. l'Evesque de Calcedoine remplis d'erreurs & d'heresie contre la Hierarchie & le Sacrement de Confirmation, & les censures des Evesques & de la Sorbonne qui avoient condanné ces mechans livres, & tout ce qui avoit esté fait pour soutenir ces censures contre les libelles infames & scandaleux des mesmes Jésuites Anglois. C'est ce qui donna occasion de faire & imprimer en ce temps là un écrit Latin sur ce Decret, qu'on fera bien-aisé de voir icy, parce qu'il est fort rare.

Disquisitio Decreti S. Congregationis Eminentissimae & Reverendissimae. S. R. E. Cardinalium, à S. S. D. N. Urbano Papa VIIII sanctaeque Sede Apostolica ad Indicem librorum, eorundemque permissionem, prohibitionem, expurgationem & impressionem in universa Repub. Christiana specialiter deputatorum, die 19 Martii 1633.

Ad Eminentissimos & Reverendissimos Cardinales ipsi sacrae Congregationi Praefectos, ac Deputatos.

Cum primum nobis allatum est Decretum die 19 mensis Martii, Eminentissimi Cardinales, ceperunt de illo varii spargirumores, alii subditiuim esse contententibus, alii ob vestri nominis & auctoritatis Apostolicae reverentiae, assensum cohibentibus. In hac opinionum diversitate, cum ibi indignarentur,

illi tacerent, in eo tamen conveniebant, inquirendum primum, à quibus & unde in Galliam perlatum esset, quàm de illo quisquam ita in affectum erat pronuntiaret. Nam si constaret ab ea auctoritate quam vobis Summus Pontifex summam transdidit, esse profectum, rem esse arcani consilii: Sin autem, quod plerique suspenserunt, eò venissent audacia nonnulli, ut obsecro splendore vestri nominis bonis ac suspitionibus illuderent, tam infolens sacrum dissimulari non oportere. Quæ cum ultra citroque jactari & hu graviora paulatim addi viderem, nihil me teneri sed pro magnitudine rei sapienter & consultè sacrum putari, si vos in rei Christianæ eminentissima specula collocatos commonefacerem, non quid de illo decreto sentiam; cum ei pudicem mentem nec interponere velim, nec debeam; sed quid de illo Episcopi, quid Theologi iustitiam, eruditi denique omnes virgo scilicet. Qui acutè coniecit, decretum istud autem vestrum non esse: aut si vestrum est, Episcopi Chalcedonensium adversarii: à vobis illud, quibus solent media, absuisse. Quod enim vox Chalcedonensis initium sola ponitur, suppresso nomine Episcopi, cum est per se indignum, non certissimum indicium est, decretum illud ex eorum semina manare, unde tot prætera & contumelie in Episcopis Gallia & Facultatem Theologorum Parisiensium impetrimè properperant. Cum enim jus ac potestatem ordinariam negamus, huic Episcopi quoque nomen adimimus. Quid porro causa est, inquirunt, quod cum à die 19 Martii factum sit, nondum tamen in campo Flora fuerit promulgatum? Cur Apostolica Camera typis impressum, & in exteriori orbis regiones transfusum, ante quàm Roma, in illo Christianarum legum domicilio, visum sit vel auditum? Quæ ista rei tanta novitas? aut quid tam arcanum latet, ut vos, qui ordine, momento & iudicio cuncta disponitis & agitis, ordinem & consuetudinem vestram hac in re neglexeritis? Nisi forte experiri de causa factum ducit, quàm non inique animo illud accepturi essent homines, Galli præsertim, apud quos decretum Episcoporum censuræ tota illa causa pugnatæ est. Nam si equi boni factum illud vestrum facerent, tum Decreti tabulus in campo Flora signandus: sin repudiarent, pro nihilo habendus. Jam si editum ipsum totum ad rationem vestri Senatûs & Ecclesiæ disciplinam perpendatur, insolitum reperitur, & in omni memoria inaudium. Quo enim exemplo suppositum, supprimendaque decretum, quæ Episcopi Gallia, quæ Parisiensis Archiepiscopus, quæ Theologi Parisienses de Anglicanis libris pæ & religiosis sanxerunt, censuram? Addunt, qui non dissimulenter loquuntur, quæ auctoritate? qui obscurius, quæ consilio? Nam retractari quandoque fidei causæ à Summo Pontifice etiam nemo infusitabit: supprimi tamen sine cognitione, auctoritate quæ feret? A Congregatione verò, quæ nihil de meriti causa, nihil de doctrina, mala sit an bona, statueret se profertur, gravissimum & sanctissimum Episcoporum iudicium in maxima Ecclesiæ causa supponit, res est, inquirunt, mandati exempli, auctoritatis infinita, consilii periculosa. Nam de privatorum libris quæ de controversiis Anglicanis editi sunt, verba

eorum fieri, nemo sibi persuasurus est, qui legerit supprimi non tantum libros illos, & tractatus, sed & alia quæcunque quovis idiomate, & ubicunque impressa, sive manu duntaxat exarata, quæ ad prædictas controversias spectare, aut quacunque ratione directè vel indirectè trahi possunt, sive occasionaliter & mediâtè quomodolibet attingunt. Supprimendum est igitur quod nostris nos Episcopi & Doctores docuerunt: Privilegia Regularium à summo Pontifice non esse digniores Episcopis: Aut si quæ hæc esse veram & consistentem Ecclesiæ disciplinam scripta post hæc defenderit, anathemati ei periculum continendū sit? Si verò istum auctoribus ac ductus asserimus, Necesse est in Ecclesiâ particulari Episcopatum: Catholicos chrismate unctos in Baptismo, licet ab Episcopo non confirmatos, non esse plenè Christianos in sensu Patrum: adeoque Anglos Catholicos qui baptizantur ritu Catholico, vel qui recipient ceremonias baptismi, confirmati autem non fuerint ab Episcopo, non fuisse nec esse perfectè Christianos omni modo, nam dicitur Pontificiū digni statum habebimus? Censuram udem, Chrismationem baptismalem institutam non fuisse ab Ecclesiâ ad supplendam significationem Episcopalis chrismatis & ejus effectum: & postquam instituta est, nihilominus chrismationem quæ fit ab Episcopo in Sacramento Confirmationis, tam esse necessariam quàm fuit antea: Declararent hæc propositionem, Patet quod confidentia in Confirmationis virtute importare possit magnum periculum animabus, absolute prolata, falsum esse, piarum aurium offensivam, blasphemiam, Sacramento & providentiæ Christi maximè contumeliosam: Hæc si loquimur, si defendimus, nos eodem loco ac numero quo qui contraria scripserunt, habebimus? Dirum summi quod tam sacræ quàm profanæ intenderit? Sed, vix mihi si non evangelizavero, inquit Apostolus. Itaque non tam nobis Ecclesiæ doctrinam scribentibus ac predicantibus, quàm eam tacentibus ac supprimentibus parva metuenda. Hæc & alia privatim ac publicè, domi ac foris, de edito illo jactantur. Quibus ut propositiis etiam nullum egerit admonitum, Cardinales Eminentiissimi, animam tamen laudabit, optet, quæ qui saltem periculum de quo mandavit, vobis ante denunciat. Nam si adversæ partis libros, tractatus, eorumque auctores, hæreses vel male doctrinæ notæ, seu aliâ quâcunque afficere non licet, ejusque decreti sequenda est auctoritas: ut de nobis triumphaturi

1. Censur. propositionum quarundam ex Hibernia delatorum per Sacram Theolog. Facultatem Parisiensem. pag. 12. propos. xi.

2. Ibid. pag. 11. propos. vii.

3. Censura propositionum collectarum ex libro Danielis à 165 p. 40.

4. Ibid. pag. 42, 43, & 44.

sua Heretici, cum audirent Episcoporum & Theologorum nostrorum nomen contumacissimis libellis infamatum non modo non vindicari ab illo dedecore, que sunt partes Summi Pontificis; sed à S. R. E. Cardinalibus cautum esse, nequis interim eorum libellorum autem passis dornis appelles, aut illorum doctrinam malam esse pronuncies? Cùm in Querimonia Ecclesie Anglicane illustriss. Gallia Episcopos Pilato impiè comparari, quod à Anglicanis libri, ut Pilato Christus Dominum, oblati fuerint, aliique istiusmodi legent aduersus illos immanis perulencia plenissima: Cùm in Spongia Loëmelius Theologos nostros audient Lupos dici ac Lupercos, Cerbero similes qui gutture trifurci inanes territat umbras, stupidos, ejusdemque cum Calvino palati, monstra, censores qui errores, scandala, hæreses crepant: in Pandicis Smurbei Sycophantas, discordiarum in Ecclesia Dei architectos, impiè & ex malitia errantes, in quorum sinu foventur schismata, & apud quos solos etiamnum vigeat cathedra pestilentie, profanos & carnales homines, versipelles sophistas, spernologos, homines ad miraculum malevolos, nugatores, & falsarios more suo, verteratores, sensum planè hæreticum habentes, tritatores qui pro libito suo Conciliis quilibet imponendi arroganter usurpant potestatem: cùm, inquam, totam hanc malefactorum spurcissimam faciem audient, quem tamen per Cardinalium edictum, donec ea de Summi Pontifex pronunciarit, improbare non liceat: quid de nobis existimaturi sunt homines aliqui Ecclesie Romane jamdudum infensi atque inimici? Quod si in eorum manus pessifera & execrabilis illa censura pervenerit, quæ Symbolum Apostolorum, sanctissima regula nostra fidei, in profanos & impiis sensus detortum est, quæ Episcopi Gallia & Sorbonici Theologi peruersi veritatis & avitæ pietatis hostes appellantur: consisterique Roma decretum esse nequis ante Summi Pontificis designationem iniquatissimum illud Scriptum mala doctrina novâ afficere audeat: an non repenti gressient, ac tam præterausu datam esse criminanti nostri occasionem gaudebunt? Multa his acerbiore sibi decreto ista parati sentiunt Ecclesia nostra Amisites, quæ vos pro vestra sapientia, ut speramus, amobiemini. Non enim patitur Summi Pontifex hanc tantam Ecclesie & Episcopatu labem inferri, aut Christi populum incerti opinionione confundi, falsitatem notitie educi, subditorum fraudem aperiri, suamque veritatem lucem restituere. Sed aliud competeret, effugiet sanè, ut summam illam in moderanda re Christiana prudentiam magis magisque miremur, & nos ejus potentissimo nutu à maledictorum hominum perulencia tutos esse gratulemur.

1 Pag. 41. 2 Spongia. 2 ed. p. 3 & p. 6. 3 p. 67. 4 p. 69. 5 p. 74. 6 p. 99. 7 p. 185. 8 Pandic. Smurbei in epistola dedicatoria p. 3. 9 In prefat. ad bull. p. 1. 10 Ibid. p. 17. 11 Ibid. p. 25. 12 In refutatione Censuræ p. 41. 13 p. 53. 14 p. 16. 15 p. 62. 16 p. 75. 17 p. 164. 18 p. 182. 19 p. 267. 20 p. 268. 21 p. 278.

Cet écrit aiant esté publié à Paris en 1633, le mesme Jesuite Jean Floide qui sous le nom d'un Chanoine de Saint Omer appellé Hermannus Loëmelius avoit composé deux libelles horribles contre les Eveques de France & la Sorbonne, l'un intitulé *Querimonia Ecclesie Anglicane*; & l'autre, *Spongia*; & un troisieme contre M. l'Archevesque de Paris intitulé *Appendix ad illustrissimum Dominum Archiepiscopum Parisiensem*; en adjouta un quatrieme pour defendre ce Decret de l'Inquisition intitulé *Defensio Decreti*. Mais ce dernier livre fut censuré à Paris avec les trois autres le 29 de Novembre 1643 par une nombreuse assemblée d'Evesques qui renouvelerent leurs premieres censures contre les livres d'Angleterre, en y adjoutant les vrais noms des Jesuites qui les avoient composez, sur ce que le Pere Alegambe avoit reconnu dans sa Bibliotheque des écrivains de la Societé que le P. Edouard Knot Jesuite Anglois, qui s'appelloit en son vray nom *Mathias Visum* estoit auteur de celui qui portoit le nom de Nicolas Smith, & que le P. Jean Floide autre Jesuite d'Angleterre estoit auteur de celui qui portoit le nom de *Daniel à Jesu* aussi bien que des quatre autres qui avoient esté mis au jour sous le nomde Loëmelius, pour combattre les censures qui en avoient esté faites: & qu'Alegambe par une impudence étrange ose dire avoir esté écrits *contra Narratos*. Voicy les propres termes de ce qui en fut alors arresté par ces Prelats, & imprimé à Paris chez M. Vitre en 1644.

Proces verbal de l'assemblée de Messieurs les Cardinaux, Archevesques & Eveques tenuë à Paris le Dimanche 29 de Novembre 1643 à deux heures apres midy dans l'hôtel de Monseigneur le C. Mazarin, luy presidant, où estoient Messieurs les Archevesques d'Ambrun, de Sens, de Bourdeaux, de Tours, de Rheims, Messieurs les Eveques d'Amiens, de Sens, de Valence, de Chalon, d'Aire, de Maillezais, de Riez, de Dol, d'Yves, de Meaux, de Nismes, de Bazas, d'Ylique Coadjuteur de Montauban, de Grasse, de Lavaur, de Toulon, de Rennes, de Saint Brien, du Puy, de Chartres, nommé Coadjuteur de Sens, nommé Eveque de Boulogne.

EN l'année 1632 on s'aperceut que deux livres furent apportez d'Angleterre en langage Anglois contre Monseigneur l'Evesque de Calcedoine envoyé par sa Sainteté en Angleterre, avec puissance d'y faire toutes

les fonctions des Ordinaires. Lesdits livres es-
 tans venus à la connoissance de Nosseigneurs
 les Prelats qui estoient lors à la Cour pour les
 affaires importantes de leurs Dioceses, donne-
 rent charge qu'ils fussent traduits en Latin &
 en François, & apres prirent le soin de les ex-
 aminier & faire examiner par plusieurs person-
 nes de grande intelligence & capacite. Et apres
 un examen fort exact & fidele, les-dits livres
 furent censurez : L'un sous le nom de *Disquisi-*
o modesta Nicolai Smithae; & l'autre, *Apologia Da-*
nielæ à Jesu. Monseigneur l'Archevesque de
 Paris de son costé ne pouvant lors assembler
 son Concile Provincial, d'autant que Mon-
 seigneur l'Evesque de Meaux n'y put venir à
 cause de sa vieillesse, & que Monseigneur d'Or-
 leans n'estoit encore que nommé à l'Evesché,
 convoqua Monseigneur de Chartres chez luy,
 & appella Messieurs le Blanc & Guyard ses
 Grands Vicaires, Charton son Penitencier,
 Du Val, Isambert, & Lescot Professeurs du
 Roy en Theologie, Habert son Theologal,
 Mellier Commis à l'examen des Prestres de son
 Diocese, tous Docteurs en Theologie de la
 Faculté de Paris, & censura lesdits livres. La
 Faculté de Paris aussi donna son avis doctrinal
 sur tous les articles en particulier qui devoient
 estre condamnez dans lesdits livres, avec qua-
 lification de chacune proposition. Lesdites
 censures furent envoyées par l'ordre de nosdits
 Seigneurs les Prelats, avec une lettre circulaire
 de leur part. Cela donna occasion ausdits An-
 glois pour confirmer la doctrine desdits livres
 precedens, de composer quatre autres livres,
 sçavoir, *Hermannus Loemeli Spongia*. L'autre, *Qui-*
ramonia Ecclesie Anglicana. Le troisieme, *Appen-*
dix ad illustrissimum Dominum Archiepiscopum Paris-
iensem. Le quatrième : *Defensio Decreti*. Lesdits
 quatre livres sous le nom de *Hermannus Loeme-*
lius, qui est *Floidus* en son vray nom. Il n'y a
 injure ny contumelie qu'il ne vomisse contre
 Messieurs les Prelats, contre la Faculté, &
 contre lesdites censures. Cela convia nosdits
 Seigneurs les Prelats de s'assembler derechef
 pour continuer leur condamnation contre les-
 dits quatre livres qu'ils estimoient comme les
 deux premiers estre composez par des Jesuites,
 dont lesdits Jesuites estant avertis, donnerent
 un desaveu par lequel ils declarent lesdits livres
 n'estre composez par aucun de leur Societé,
 desplaisans que telles questions eussent jamais
 esté proposées. Ledit desaveu fait à Paris le 23
 Mars 1633, signé De la Salle Superieur de la
 Maison professe. Estienne Binet Recteur du col-
 lege de Clermont, Julien Haineufve Recteur
 du Noviciat, & Claude Maillon Confesseur
 du Roy. Ce desaveu bien qu'il ne satisfit pas
 entierement nosdits Seigneurs, néanmoins
 comme ils sont amateurs de la paix ils s'en con-

tenterent pour lors; mais ils ont esté bien é-
 tonnez quand ils ont veu qu'en un livre intitulé
lib. Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu, Authore
Philippo Alegambe ex eadem Societate Jesu, imprimé
 en Anvers apud Ioannem Meursium anno 1644, les
 auteurs desdits traittez sont nommez de leurs
 propres noms & reconnus pour estre Jesuites;
 & dans la Bibliothèque ils sont nommez avec
 eloges, qu'ils parlent avec mépris de Nossei-
 gneurs les Prelats & autres qui ont censuré les
 deux premiers desdits livres : & ce qui est pire,
 c'est que dans l'Index des matieres ils mettent
 sous le titre des livres écrits contre les Hereti-
 ques deux des livres de Floidus, sçavoir *Quer-*
imus & Spongia, quoiqu'ils soient composez
 contre Nosseigneurs les Prelats, Messieurs de
 la Faculté de Paris, & contre leurs censures. Cela
 a donné sujet à nosdits Seigneurs de s'assem-
 bler, & ont estimé apres plusieurs confere-
 ces qu'il estoit à propos de renvoyer dans les
 Provinces lesdites censures sous les noms de
 leurs vrais auteurs qui sont *Edwardus Knotus*, en
 son vray nom *Matthias VVulffius*, qui autrefois
 avoit esté censuré sous le nom de *Nicolaus Smo-*
thæus; & l'autre *Joannes Floidus*, qui avoit pareil-
 lement esté censuré sous le nom de *Daniel à Jesu*,
 tous deux Jesuites, si ledit Alegambe en son
 Catalogue ne s'est mépris en cela, comme on
 dit qu'il a fait en autres choses, les Jesuites de
 France persistans encore à present dans le des-
 aveu qu'ils ont autrefois donné que lesdits Au-
 teurs n'estoient pas de leur Compagnie, & ce
 qu'ils ne pouvoient répondre du fait dudit A-
 legambe qui estoit sujet du Roy d'Espagne, &
 encore declarer les quatre autres livres contu-
 melieux, injurieux, contre l'honneur & la di-
 gnité de Messieurs les Prelats en general, &
 de Monseigneur de Paris en particulier, & des
 Docteurs de la Faculté de Paris, outre qu'ils
 contiennent la même doctrine déjà censurée
 dans les deux autres &c.

Il est bon de remarquer touchant ce desaveu
 des Jesuites, que les plus intelligens reconnurent
 qu'ils s'estoient servis d'un equivoque à
 leur ordinaire. Car aiant mis dans le titre : Des-
 aveu des Peres de la Compagnie de Jesus en
 France; ils disoient en suite que ces livres n'a-
 voient point esté faits par aucun de leur Com-
 pagnie en soufendantant en France par rapport
 au titre, parce qu'ils avoient esté faits par des
 Jesuites Anglois. Aussi les Evesques eurent si
 peu d'égard à ce desaveu, que dans le mesme
 Imprimé où ils en parloient, ils renouvellement
 leur ancienne censure contre les livres d'An-
 gleterre avec ce titre.

Epistola Archiepiscoporum & Episcoporum Parisiis nunc agentium, ad Archiepiscopos & Episcopos Regni Gallia super animadversione duorum libellorum quorum tituli sunt, prioris quidem: Modesta & brevis discussio aliquarum assertionum Doctoris Kellisoni in tractatu de Ecclesiastica Hierarchia. Auctore Eduardo Knottro Iesuitarum Anglorum Viceprovinciali, sub ementito nomine Nicolai Smithzi. Posterioris verò: Apologia pro modo procedendi S. Sedis Apostolicæ in regendis Angliæ Catholicis tempore persecutionis. Auctore Ioanne Floido Iesuita Anglo sub falso nomine Danielis à Iesu. Inssu Cleri denudò in lucem edita.

Universis per Galliam constitutis Reverendiss. Patribus Archiepiscopis & Episcopis Dominis & Fratribus nostris religiosissimis, Archiepiscopis & Episcopis Parisiis variis de causis agentis, salutem in D.

Limites habet Interdictum Episcoporum, non habet caritas: omnes illud Apostolice usurpare & possunt & debent: Instantia mea quotidiana sollicitudo omnium Ecclesiarum. quis infirmatur & ego non infirmor? quis scandalizatur & ego non uror? Itaque veteri atque Apostolice insulso, si que in nostris Parochiis schismata oriuntur aut hereses, audiverunt compellimus; si alibi, medemur amore, qui iam demum Christo dignum est animarum nostrarum Episcopo, cum omnes complectitur, sicut pro omnibus ille mortuus est. Huc accedit quod ubi de errore agitur, qui spectat Ecclesiam, sibi proficit qui aliena curat: serpsit enim ut cauter error istiusmodi, & mercedem cum unum inficit, omnes terret. Hic de causis saltem est, Fratres Reverendissimi, ut nostra fuerimus arbitrati qua essent Anglicana, nec minus miseranda istam Ecclesiam vulnera senserimus, quam si nobis ipse essent insulsa. Cum enim acceptissimus allatus ex ea insula libellus duos qui lingua periti dicerent possidentis doctrina esse plenissimos, concurrimus rebus ad sedandum domumque incendium, quoties in hoc erub. theatro versabamur Episcopi, & donatos lasmitate excussumus diligentissimi ac reverentissimi, usque tandem invissimum signatum, quibus facile à scriptis proba ac sana doctrina discernentur. Atque hoc iudicium nostrum ad vos mutare visum est, Fratres Reverendissimi, ut quorum una est causa, unus spiritus, una caritas, unus quoque sermo sit ac sententia. Neque enim nullo modo dubitamus, quam ea que demandanda censuimus, sibi damnaturis, & eandem fidem eadem doctrinâ totis animis professuri.

Primum autem in iis libellis suis ipse ac scopum summopere displacuit. Id enim agent perissimum, eoque

colligant, ut quam Dominus auctoritatem Episcopi attribuit, elevent quoniam maxime ac deprimant. Tum verò per Episcoporum latius, non Divinum tantummodo confirmationis Sacramentum, sed & Ecclesiæ Hierarchiam, quâ nihil sub calo est angustum, & ipsum Petri Successorem Apostolorum Corbæi supremumque Christi in terrâ Vicarium non obscure petunt. Innumeris denique propositionibus sciatis que insculci isti scopi appetissimè nunciatumque respondent. Nam in priore quidem libro falsa, presumptuosa, temeraria, antipassim Parochorum instituta contraria, Christiana plebi ac simpliciorum hominum saluti perniciosa leguntur innuenera. Non parva autem errorum, in sacris Episcoporum ordinem contumeliosa, & quæ in hoc videantur scripta, ut institutam à Christo Ecclesiæ Hierarchiam aut everiant fundam, aut certe perturbent. Quadam etiam deprehenduntur que sacrosancto Dei verbo, & Oecumenicorum Conciliorum auctoritati sum contraria, imò que heresim si non aperit exponant legentium oculis, certe innuant.

Posterior verò libellus crassiora habet omnia, & blasphemias simplicium. Nam præterquam quod eadem petunt in eo peccantur que in superiore reprehendimus, propositiones præterea quæ longe plurimas periculosas, seductas, impias, & quæ in anarchyam atque ordinis confusum maxime propendunt, vel sanctorum auctoritas atque amicus dixerit, si modo honoris Christi ac Cathedralis veritatis fuerit studiosus. Ad hæc non pauca leguntur schismatica, blasphemica, in Sacramentum confirmationis contumeliosissima, ac summi ipsius Pontificis supremi secundum Christum fidelium Patri auctoritatem convellentis. Nonnulli etiam est animadvertere quæ verbo Dei abutuntur, idque ad impiis sensus detorqueant, imò quæ aperte (quod non sine genitui referimus) sine heretica.

Atque hæc hæc, Fratres Reverendissimi, à nobis fuerint animadversa id legentibus quo sacri nostri rationem ipse Dei Spiritus videatur reddere: Super muros tuos Ierusalem constitui custodes, totâ die & totâ nocte in perpetuum non tacebunt. Ab iis enim quidem certis custodibus absint quoniam longissimè canes muti non valentes latrare, atque hostes in Dei domum irruente dormientes. Iam verò si (quod optandum quidem sit) erroris isti libelli ad vos non pervenerint, quæ perissimum demandanda iudicavimus in iis, cum tridebitur, legentibus, quæ nobis iuventibus Ecclesiasticarum nostrarum rerum Agentes huic junxerunt Epistola. Incolumes scilicetque vos Dei misericordia tuatur, Fratres Religiosissimi, meritoque honorandi ac suscipiendi Domini. Datum Lutetia decimo Februarii, anno Incarnationis Domini millesimo sexcentesimo trigesimo primo. Amissi signè, Andreas Antiqu. Arch. Burdigens. Claudius Arch. Narbonensis. Octavius Arch. Saanenensis. Dominicus Arch. Auxitanensis. Ioannes Episc. Vascens. & num. Arch. Arelatensis. Philippus Episc. Nannemens. Alphonsus Episc. Albiensis. Iacobus Episc. Sagien. Sebastianus Episc. Limonen. Guillelmus Episc. Lextren. Ioachimus Episc. Claremontan. Egidius Episc. Alisfordensis.

AN-

Augustinus Ep. & Comes Belleracensis. Raphael Episc. Digneus. Henricus Episc. Tarfensis. Coade. Abrincensis. Franciscus Episc. Ambuensis. Leonorus Ep. Carnotensis. Renatus Episc. Leonensis. Stephanus Episc. Dardensis. Emericus Episc. Laticiensis. Simon Episc. Suesionensis. Henricus Episc. Norvicensis. Aegidius Episc. Adurensis. Franciscus Episcopus Lemovicensis. Silvester Episc. Mmatensis. Martinus Episc. Madagrensus. Sussr. Metensis. F. Ludovicus Episc. Regiensis. Ioannes Episc. Gracensis. Leonorus nom. Episc. Constantiensis. Nicolai nom. Episc. Aurelianensis. Nicolai nom. Episc. Vasaletensis. Gasparus nom. Episc. Agennensis. Domitius Episc. Bononiensis. Iacobus nom. Episc. Xanthoniensis.

De mandato Illustriss. & Reverendiss.
DD. Antistitum.

De Rotes Juris utriusque Dollor,
Promot. S. Apost. Sedis. Prior
Mysteriensis & S. Saturni.

De Sariae Abbas
de Pampas &
de Lefal. Diacon.

Agentes in rebus universi Cleri Gallicani.

Dans le même Recueil imprimé chez M. Vitre par ordre du Clergé se voit l'extrait du livre d'Alegambe, qui fait voir clairement que ces méchants livres d'Angleterre, & ceux qui ont été composez pour les défendre ont été faits par les Jésuites. Le voicy comme je l'ay trouvé dans ce même Recueil pag. 65.

Extrait d'un livre intitulé Bibliotheca
Scriptorum Societatis Iesu, Auctore Phi-
lippo Alegambe, ex eadem Societate, in
folio, Antuerpie apud Ioannem Meur-
sum, 1643. Approuvé par le General
& autres Theologiens de la Compagnie.

Pag. 99.

EDuardus Knottus, vero nomine Matthias VVilsons, natione Anglus, patria Northumber, vir eximia doctrina & apertissima ad gubernandum mansuetudinis, dum Roma in Anglorum Collegio iuventutem educavit, deinde Anglicana Provincia nostra extra Angliam egiſt Viceprovincialem, novae Anglicanae Provinciae praepositus est. Scripsit doctissimum libellum qui sub nomine Nicolai Smithae est editus huius epigraphae,

Modesta & brevis discussio aliquarum assertivum

D. Dolleri Kellisoni quas in suo de Ecclesiastica Hierarchia tractatu probare conatur. Ex Anglico in Latinum à Georgio VVrighto conversa, & plurimus Doctorum atque adeo Catholicorum Vniversitatum suffragio approbata. Impressa Amsterpie in Officina Plantiniana Balubazarii Mercii 1631. in 12.

Ejusdem sunt etiam

Qualificatio censurae Inquisitionis brevis in Disquisitionem productum.

Defensio Nicolai Smithae adversus Replicam contra eandem discussionem.

Censurae propugnata contra Doctorem Petterram. Audomari 1634. in 4.

Christianitas propugnata adversus Replicam Chisling VVorthu. Audomari 1638. in 4.

Directio praevia ad eundem. Londini 1636. in 8.

Dans le même livre page 242.

Ioannes Floidus, natione Anglus, patria Cantabrigiensis, post studia Roma in Anglorum Collegio capta, Societati se addidit anno salutis 1592. Missus postmodum in Angliam, capitis atque in exilium pulsus est. Docuit complures annos Theologiam in Lovaniensi Anglorum Collegio, jamque Audomari scribendum librum intendit.

Sub nomine H. L. scriptis

Opuscula aliquot quibus Regimen Catholicorum in Anglia à Sancta Sede Apostolica institutum propagatur, & Decretum Sacrae Congregationis ad Iudicem librorum deputata contra contumaces quosdam in Gallia descendit.

Et sub nomine Danielis à Jesu

Apologiam Sanctae Sedis Apostolicae quoad modum procedendi circa Regimen Catholicorum in Anglia, primum Anglice, deinde Latine Rhodemagi 1631. in 8.

Au même livre dans la table des Matieres, sous le titre, Theologia Polemica, seu Controversia cum Haeticis.

Pag. 496.

Ioannis Floidis, Synopsis Apostolicae M. Antonii de Dominis.

Et apres le denombrement de quelques autres ouvrages contre cet Heretique, il ajoute,

Ecclesia Anglicana Querimonia & Spongia Pro Regimine Catholicorum in Anglia, in hoc argumento alia opuscula contra Crahan: contra Hobby: CONTRA NOVATORES.

MANUSCRIT

Contenant diverses pieces Italiennes & Latines sur une grande contestation touchant la predestination gratuite terminée dans le Concile de Trente, dont il a esté parlé Partie IV Chapitre IX.

Aviz sur ce Manuscrit.

Quand j'eus leu ce Manuscrit, je le trouvay si considerable & si important, que non content de le garder, je pris aussitost à Rome un acte authentique de l'antiquité dont il pouvoit estre, & j'en fis collationner une copie quoique l'original en deust demeurer entre mes mains où il est encore. Je crois que ce seroit une chose superflue que d'insérer icy ces actes qui sont en tres bonne forme; mais ce n'en sera pas une inutile ni desagréable d'observer, qu'au mesme temps que je pensois à le mettre dans ce Recueil, il en a esté donné un autre au public qui est imprimé à Paris chez Sébastien & Gabriel Cramoisy, où sont plusieurs instructions & lettres de nos Rois & de leurs Ambassadeurs & autres actes concernant le Concile de Trente pris sur leurs originaux & tirés des memoires de Messieurs Du Puy, dans lequel il se rencontre une des pieces de celui qui tout à fait conforme à celle qui est dans celui-ci. C'est la lettre de M. le Cardinal de Lorraine au Pape, qui est dans ce livre nouvellement imprimé aux pages 463, 464 & 465. & qui contient les mesmes termes pour ce qui regarde le Patriarche d'Aquilée que ceux qui sont dans ce Manuscrit. Ce qu'il y a de difference, est que celui qui l'a fait ne s'estant proposé uniquement que de ramasser ce qui regardoit ce Patriarche, il n'a extrait de cette lettre que cela précisément, & ne s'est pas mis en peine ni de ce qui la précédoit ni de ce qui la suivait non pas mesme de la date, que ce livre nouvellement imprimé nous apprend estre du 16 d'Aoust 1563. Mais comme ce Manuscrit reçoit cet avantage de ce livre imprimé que d'apprendre cette date, il luy en donnera une autre si jamais il est aussi imprimé, car il apprendra au public ce que c'estoit que l'affaire dont M. le Cardinal de Lorraine écrivoit au Pape d'une manière si pressante & si obligante pour ce Patriarche, dont on ne peut avoir aucune lumiere mais seulement concevoir de la curiosité par cette lettre toute seule. Tout ce qu'on peut en reconnoître, est qu'il falloit que ce fust une affaire bien considerable, puis que dans une lettre où il parloit au Pape en tres peu de mots de choses tres importantes, telles que sont des negotiations avec l'Empereur & le Roy de France touchant ce Concile, il s'estend affés sur ce qui regarde ce Patriarche. Si le

leur veut quelque jour avoir le plaisir de vérifier tout ce que je dis sur ce sujet, j'ay à l'avertir qu'il prenne la quatrième edition qui s'est faite en la presente année 1654 de ces instructions & autres actes & lettres, car on en a adjouté beaucoup dans celle-là qui n'estoient pas dans les trois precedentes, & la lettre notamment dont je parle est des adjoutées.

Causa dell' Illustrissimo & Reverendissimo Patriarca Grimani, spedita à favor suo nel sacro Concilio di Trento sotto la Sanità di N. S. Pio IV, li xviii di Settembre, M D Lxiii sopra una lettera a' sua Signoria Reverendissima scritta a' l' suo Vicario di Vdene della forma che segue.

Reverendo Vicario, perche voi mi scrivete che l' Predicatore della Chiesa collegiata di Vdene per ferma conclusione hà posto che l' predestinato da Dio non può esser dannato in alcun modo evengache peccasse, perche "quantunque casti in peccato Dio lo cava di peccato, talmente che alla fine convien salvarsi, & che così uno prescinto da Dio bisogno è che si dannì & che tale che talmente haverà fatto la elezione & predestinatione necessaria che in nostra volontà & arbitrio non sia il salvarsi & il dannarsi; fattogugendo voi dopo, queste formali parole, che nacque gran scandalo & rumore nel popolo, & in voi stesso, come che haveste negato in tutto il nostro libero arbitrio per haver stabilita la elezione & predestinatione di Dio; & per questo havendami voi scritto non haver voluto far novità alcuna per riparo di questo scandalo senza mio consiglio, mi trovo dora sforzato per l'obbligo mio sostenendo il peso che sostengo d'atti tutto ciò ch'io penso, per quello che Dio mi fa vedere col mezzo delle santi Scritture, affine che restiate in quanto posso consolato & quieto. Et però sotto quella brevità che l'tempo concede, in confermatione della verità sono ancor io astretto di confessare, che la conclusione de l' Predicatore (il quale hà scandalizzato il popolo) è vera & Catholica; cioè, che li predestinati non si possono dannare, ne prescinti salvare: & accio ch'ella commodamente si provi, io intendo prima con l'autentà della Scrittura mostrar che la predestinatione & reprobatione è solo da Dio; di poi bo da mostrare, che questa non può esser impedita, ne da Dio, ne da Satana, ne da noi; adunque da nes-

¹ Ad stipulandum materia hujus Epistole ea qua loquutus est Ilayas ad Cora, Numer. cap. 16: Notum faciet Dominus qui ad se perueniant.

² Justus cum ceciderit non collidetur quia Dominum supponit maculam suam.

sino; & ciò si farà così con la forza della Scrittura, come con chiare ragioni & dottrine di Agostino, protestandoli che non servendosi il tempo, ne la memoria, io non possa neanco la millesima parte delle comprobazioni addurvi sopra questa Catholica verità. Ma prima è ben necessario che se Paolo vaso di Spirito Santo, scrivendo alli Romani di questa elezione & reprobatione, dopo molti testimonii addotti & esclamò in quelle parole: O altitudo divitiarum! Noi tutti ancora ora d' dando gloria à Dio esclamiamo con esso lui; & tanto più quanto che molto siamo lontani dalla perfezione di Paolo. Ma perchè Christo non per le sue veraci promesse non ha abbandonato la sua Chiesa del lume de' l' Spirito Santo, affine che ci conducesse in ogni verità, & così di tempo in tempo havendo lasciato à noi suoi membri il seme della sua grazia, acciò che non restassimo sterili & peggiori di generazione di Sodoma, ha conservato lo Spirito Santo à consolatione nostra contra gli errori & inimici della grazia: Quisita verità ch'io hora confesso, che i predestinati & eletti da Dio secondo il bene placito della sua volontà non si possono dannare, & così che i presunti & reprobati non si possono salvare: & che ciò sia vero Paolo ispirato da Dio insegna alla Chiesa de' Romani, & à noi tutti, il profondo segreto della predestinatione & reprobatione: con quello che dice nel nono capo, Non enim omnes qui ex Israël sunt, sunt Israël; dove chi dimostra la predestinatione de' figliuoli esser figurata in Israhel, il qual si figurò della promissione, à differenza de' reprobi figurati in Israhel figliuoli della carne; & perciò dice alli Galati parlando di questi due figliuoli, Ejice ancillam & filium ejus, non erit hæres filius ancillæ cum filio liberæ, & per sar l'argomento più forte, prova la stessa elezione & reprobatione ne' due figliuoli nati di un medesimo parto, Cum nondum nati essent aut aliquid boni aut mali egissent ut secundum electionem propositum Dei maneret; non enim ex operibus sed ex vocante disctum est ei, major serviet minori, sicut scriptum est, Jacob dilexi, Esau autem odii habui. Ecco che qui si vede che Paolo apertamente confessò non solamente la predestinatione & reprobatione, ma talmente la confessò che con molta pazienza (si come esso dice) sopporta Dio alcuni che sono vasi d'ira riservati alla perdizione per dimostrare l'ira sua & per manifestare la sua onnipotenza; affine che ne i vasi di misericordia preparati alla gloria possa dimostrare le ricchezze della gloria sua. Onde si vede che Paolo applica la predestinatione & reprobatione à soggetti determinati; il che comobbe Agostino in tanti luoghi. Ne per ciò si può accusare Dio d' iniquità, perchè egli come fegolo universale può d' una istessa massa di terra far un vaso da valere in un honore, un altro in dispregio. Adunque bisogna concludere, che la predestinatione & reprobatione è solo da Dio, si perchè la Scrittura lo dice, & Paolo in questo luogo apertamente & in molti altri lo confessa, come perchè ella non cade sotto principii naturali essendo tutta Divina & spirituale, dipendendo solo dalle libere promesse che Dio ci ha fatte.

Veggiamo hora che essendo questa predestinatione una ordinatione fondata in Dio, & non in cose create, che in alcun modo non possa essere da esso Dio impedita, dicendo egli per il Profeta, Ego Deus, & non moritur, ne manco esso à se stesso può contradire. Et per ciò diceva Paolo, Dona Dei, & vocatio est sine penitentia. Et se la vocazione (parlo della interna, laqual chiama scrivendo à Timotheo Santa fatta non per opere nostre, ma secondo il proposito della sua volontà) è senza penitenteza, molto più la elezione di noi, la quale precede, convien esser senza penitenteza. Onde disse Christo alli Discipoli, Nolite gaudere quia miracula facitis, sed gaudete quia nomina vestra scripta sunt in celis, quasi volendo dire, se allegrarvi valete non vi allegrate delle cose che presto da voi si dissiparà; quanto eccelsi & grandi siano, ma un gaudio vi dimostro bona, che mai da voi non si dissiparà, per che i nomi vostri sono scritti in cielo, cioè riposa in me la vostra salute, la quale non può mancare in eterno. Il medesimo conferma Giovanni nella sua Apocalisse descrivendo gli eletti nel numero di xii m. per ciascuna tribù posti nel libro della vita: & dice che erano segnati non di altro che del sangue di Gesù Christo, non già per trapassare in quella della morte, per che la sua revelatione habrebbe più tosto portato seco confusione che pace & consolatione negli animi nostri, ne il sangue de' Redentore sarebbe stato sicuro. Oltre ciò il Profeta nel Salmo lxxviii dice, Beatus quem elegisti & assumptum, inhabitabit in atriis tuis. Et nel sacro Evangelio in molti luoghi dice, Hoc totum factum est ut adimpleretur Scriptura: Et questa Scrittura non è senon il detto de' Profeti illuminati da Dio; perchè vorremmo noi dare manco à Dio, che ad un Profeta che è servo di Dio. Il predestinar di Dio è il profetizar suo secondo questo senso che impossibil sia che altrimenti riesca di quello che ab eterno ha preveduto; oltre che prevedendo la cosa (delle tante & buone in parlo adesso) mirabilmente con somma pietà, bontà & giustizia opera ch'ella sieno. Adunque non paio cosa strana che lo asunto & eletto (come dice il Salmo) non possa esser se non beato, perchè dice, egli habiterà nella mia casa, si perchè Dio l'ha predetto, come perchè opera ancora che così sia. Da Satana certamente non si può impedire questa predestinatione, perchè questo determinato numero de' gli eletti che non si possono dannare, si figurato nel popolo Israhelico, quando Dio chiamando all' Angelo exterminatore che tutti quelli ne cessasse le porte de' quali non si trovassero segnate col sangue de' l' Agnello. Se dunque il sangue morto de' gli animali disseccò il popolo nell'ira dalla morte corporale, perchè non si deve concedere che l' sangue vivo di Gesù Christo col quale ab eterno ha segnati i suoi figliuoli posti molto più efficacemente liberare dalla morte delle anime tutti quelli quali ha già presi per suoi? Il che si prova col testimonio di Christo in San Giovanni al x. parlando delle pecore, quali al suo gregge partengono & quali non: di quelle che non partengono, disse il Salvatore in questo luogo, vos non creditis quia non estis ex ovibus meis; ma di quelle che s'aspetta-

vano à Christo dicera, Oves meæ vocem meam audiunt, & ego cognosco eas, & sequuntur me, & ego vitam æternam do eis, & non peribunt in æternum, & non rapiet eas quisquam de manu mea. Pater meus qui dedit mihi majorem omnibus est, & nemo potest rapere de manu Patris mei. Se voi considerate, & penserete tutte queste parole, sarete costretto di confessare che li eletti da Dio non si possono dammare, & similmente li prescristi salvare. Mà perché con queste poche autorità & ragioni piace però di forza in quelli che non vogliono magnanimità, si è provato à bastanza per quanto serve il tempo che la elezione non può esser impedita ne da Dio, ne da Satana; da Dio perche non è contrario in se stesso, da Satana perche da Christo è difesa & mantenuta col suo sangue; oltre che esso proprio dice in San Giovanni cap. xvii parlando di tutti i Discepoli, Non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi: Se il Figliuolo dunque è di equal potenza col Padre, & al Figliuolo non negò cosa alcuna, perché in esso sempre si compiace, chi potrà dire che alcuno possa condannare li figliuoli di Dio? Può ben Satana insistergli, perseguitarli, & tal hora ridargli quasi alla morte; ma non persuada perché Dio li sottrae la mano *, & li libera. Mà di Ginda reprobatore parlando nell'istesso luogo dice, Nemo ex eis perit nisi filius perditionis ut Scriptura impleatur, la quale si trova nel Salmo cxxviii. Certo è che se la Scrittura si deve adempire, è necessario che il prescristo non si possa salvare perché egli è figliuolo della perdutione come dice Christo, il Figliuolo non può mai negare la natura che il Padre gli dà, & perciò dicera il Redentore, Vos ex Patre Diabolo estis, quia opera ejus facitis, Et sono proprio quelli alla quali Dio per Christo non mira mai con l'occhio della pietà sua, si come avvenne à Gaida, & non à Pietro al quale Christo riguardò affine che non si disperasse darendo così miserabilmente negato il suo Maestro. Resta che si dimostri hora, che la predestinatione meno possa essere impedita da noi, & questa è la ragione perché quando Dio ci elegge & predestina in Christo, lo fa prima non necessitato, mà per sua propria & libera volontà, alla quale nessuno fa resistenza, perché è detta per il Profeta: Quis resistet à calore vultus tui Domine? dopo elegge buomini miseri non felici, poveri non ricchi, peccatori & non giusti, nudi & non vestiti; Et perché tutto ciò è fatto della Divina bontà con somma & infinita carità, non ci elegge semplicemente per abbandonarci, & lasciarci liberi nelle mani de' nostri proprii consigli, perché là bene in ciò che ci ridorriamo, mà insieme con la elezione sua Divina sa rinsure in parole i tempi suoi tutti i doni li quali nella elezione rinchiuși erano. Prima ci prepara la volontà accio che possiamo accettare le Divine ispirazioni, ci consola & dà forza nelle tentazioni che non cadiamo in perdutione, ci dona la fede, la speranza & la carità, accio che con queste armi possiamo combattere & superare li inimici nostri; & brevemente ci orna di tutti i beni suoi, ne

* Quid Dominus supponit manum suam.

altrimenti s'è Dio con quelli che per suoi figliuoli riceve, che un padrone saria, il quale vedendo non infelice & misero buono privo d'ogni favore, posto nella strada publica, serio & mal guidato, per compassione naturale nell'animo li cadesse di eleggerlo per suo caro serratore. Non è già da dire che bastasse à castui il servare da haverlo eletto per servirlo, perché senza altro nella strada più che mai alle miserie di prima rimarrebbe; bisognerebbe pure che volendo mostrarsi il naturale amore, che non solo si contentasse di haverlo eletto, mà lo facesse in casa condurre, & lo medecasse, lo vestisse, & di giorno in giorno di nuovi honori lo facesse ricco. Mà lo amor Divino più vuole affai che il naturale, perché queste sior che beneficii gli altri non può dare; il Divino non solo vuole darsi li beni corporali abbondantissimamente, mà con i spirituali doni ci esalta sopra i cieli, accio che restiti d'una mente nuova compariamo ne gli occhi di Dio & del mondo bonerati ferri, & non ingrati à tanti benefici; & perciò queste ferri i quali si conoscono figliuoli, operano sempre con amore, & non con timore. Queste sono le ragioni per le quali si prova che la elezione di Dio non possa da noi essere impedita. Vedeo la autorità della Scrittura che lo stesso conferma. Paolo scrive alla Efesi nel primo capo in questo modo: Benedictus Deus & Pater Domini nostri Jesu Christi qui benedixit nos omni benedictione spirituali in caelestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem ut essemus sancti & immaculati in conspectu ejus in caritate; qui predestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum secundum beneplacitum voluntatis suæ in laudem gloriæ gratiæ suæ, in qua gratificavit nos in dilecto, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum secundum divitiis gratiæ ejus, quæ superabundavit in nos. Questa sola autorità messa con l'arbitrio de' l' Spirito, & non con quella della carne, risolve & chiarifica qualunque dubbio che potesse nascere dalla conclusione di quel padre; & in vero ciascuna di queste parole (come quelle che sono proprie de' l' Spirito Santo) deve essere à noi più chiara & da proggiarsi più che mille mondi; perché in questo risplende la grandezza, la bontà, la pietà & misericordia di Dio verso di noi, & particolarmente dimostra à consolazione nostra che li predestinati figliuoli di Dio non possono mai perire, perché sono eletti in Christo avanti la constitutione del mondo. Adunque quello che è eletto in Christo è fondato in Christo, & chi è fondato in Christo non può cadere in rovina, perché egli è pietra fondamento immobile, contra del quale non prevale la petra del diavolo; & medesimamente non può prevalere contra all'edifizio costruito di vive pietre, il quale è la Santa Chiesa, & il numero determinato de' gli eletti. Quello che anco manifesta la parabola della casa fabricata nella arena che ad ogni picciol vento cade, & di quella che è fabricata sopra la pietra & non può in alcuna maniera esser commossa da impetnosi venti. Seggionge dopo Paolo & dice, Qui e-

legit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti, & immaculati in conspectu ejus. Ecco che la predeterminazione riguarda alle sante operationi & buone come à suo proportionato fine, le quali ci sono da Dio preparate affine che per esse cantiniamo; & acciò che possiamo serlar bñ lasciata il suo santo spirito nella Chiesa, il quale con occulto ma potente fuoco abbraccia tutto ciò che soverchio & tristo ritrova, & infiamma poi di giorno in giorno li animi de' suoi eletti da buoni & casti pensieri, in tanto che purgatissimi rimangono quando in tutto sono lavati d'all'operezza & l'ordura di questo mondo. Manifesta si fa à ciascuno la predeterminazione de' Santi, della quale altra ragione non si può dare se non quella del beneplacito della volontà di Dio assegnata da Paolo nell'istesso luogo. Questo dono della predeterminazione ne gli eletti è stato medesimamente confidato da Pietro nella prima al primo capo, & da tutti i Profeti de' vecchi & nuovo Testamento, talmente che'l sole non risplende così, come risponde la verità di questi Divini testimonii. Cessino dunque le false stracciate & sforzate conseguenze che si fanno che per la elezione sia tolto via come è detto il libero arbitrio, & che l'huomo proprio rimanga come un legno & come una pietra, come appunto afferma Paolo esser intervenuto à suoi tempi, che magnificando la gratia, era còrso à libertà di carne, quasi che ad ognuno si concedesse far male, acciò che la gratia abbondasse; cosa da esser sommamente dannata. Queste sono conseguenze di quelli che non vogliono dar tutto l'onore à Dio come si deve, & vero di quelli che vogliono partir per mezzo quello che è solo di Christo, i quali non hanno conosciuto di quanto beneficio ci sia stato la morte del figliuol di Dio, perchè volendo ci mostrare la disperata servitù nostra, la dischiudò con se stesso vera libertà de' figliuoli suoi, & di poi con la propria voce la insegnò quando disse, all'ora veramente sarete liberi se il figliuolo vi libererà. Per tanto doviamo conoscere che la predeterminazione non toglie ne gli eletti il libero arbitrio, ma lo dà, lo procura & lo conserva, ne forza alcuno, ma se volentieri & cortesemente volere, reggendosi per prova che non è cosa al mondo che più libera sia & di maggior possanza che il sedel Christiano, il quale hà libertà sopra tutte le cose, fino sopra della morte de' peccato & di se stesso, in quanto che cosa alcuna non li nuoce, purchè come dice Paolo la libertà Christiana non si usi in libertà della carne, & se ad hora petta, vede che Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, etiam ipsa peccata. Sottogiunge Agostino in questo senso però che da essi prenda occasione di ricorrere à Dio, di pentirsi & diventat ogni hora migliore conoscendo sempre più la morte che de' peccato ne esce, & la vita che da Christo nasce. Eben vero che nelli reprobati il libero arbitrio nulla vale à conseguire la salute come confessa Agostino scrivendo à Simpliciano in questa maniera: Liberum arbitrium plurimum valet, imo verè equidem, sed in vundatis sub peccato quid valet? & poco poi il medesimo dice: Præcipitur ut rectè vivamus, sed

quis potest rectè vivere, nisi justificatus ex fide? Vedete che questo santo huomo non sumò cosa terribile come hoggi di si fa, che il libero arbitrio non bastasse per la salute nostra, anzi senza la gratia in tutto lo condanna nel merito della giustificazione, come chiaramente si vede in tutte le opere sue. Cessi ancora ciò che di strano pare alla carne, che la salute nostra non consista nella potestà dell'arbitrio nostro, perchè che felici sono coloro, la salute de' quali è riposta in mano di Dio, & infelicità quelli che da loro stesso dependono, affermando Paolo nel detto di Moise nell'Esodo al xxxiii, Miserebor ejus misereor, & miserebor quem misereor: igitur non volentis neque currentis sed misentis est Dei. Ne in questo luogo l'Apostolo nega & reseta la volontà nostra, ma ben mirizza tutta la gloria della nostra salute in Dio, il quale sopra modo discende & brama la volontà de' credenti; & perciò nel Profeta si vuole che quello indurato popolo volendo esso congregarlo si come congrega la gallina i suoi pulcini, esser per il contrario non volse obbedire alle voci sue; ben è vero che si come della elezione & reprobatione altra causa non si può dare che la volontà di Dio retta dalla sua insallabile giustizia, come dice Agostino, così della damnatione de' peccati la causa si rende per la colpa delle iniquità nostre; & però dice la Scrittura, Perditio tua ex te, Israël, salus autem ex me. Voi harete inteso tutto ciò ch'io hò in queste carte posto per confermar quella conclusione, la quale vi ha scandalizzato, che li predeterminati non si possono damnare, ne li presinti salvare: ne miglior mezzo ho saputo pigliare che il verbo di Dio che divide l'anima dal spirito, & affine che voi, & ognuno possa conoscere ch'io hò sedulamente citato le Scritture, qui fatto vi si regglerà le sentenze in vari luoghi di Agostino colonna della Chiesa sopra questa istessa materia. Et prima che li predeterminati non si possono damnare ne li presinti salvare, vedete ciò che dice nel tomo iii de fide ad Petr. cap. xxv. Firmissimè tene & nullatenus dubites omnes quos vasa misericordix gratuità bonitate Deus fecit, ante mundi constitutionem in adoptionem filiorum Dei prædestinatos à Deo; neque perire posse aliquem eorum quos Deus prædestinavit ad regnum celorum, nec quemquam eorum quos non prædestinavit ad vitam, ullà posse ratione salvari; prædestinatio enim illa gratuita donationis est preparatio, quā nos Apostolus ait prædestinatos in adoptionem filiorum Dei per Jesum Christum in ipsum. Toccate hora che questo santo Dottore non hà inteso il luogo de gli Esequi citato da me nel modo ch'io lo intendo, & che non è farina d'alcun huomo mà del Spirito Santo; & perciò dice esso non dubitando: Firmissimè tene, &c. al medesimo conferma sopra il Salmo lxxviii, nel verso Delectantur de libro viventium: & in un altro luogo scrivendo contra l'italiano Pelagiano formalmente dice, Absit enim ut prædestinatus ad vitam sine Sacramento mediator finire permittatur hanc vitam. Et per finire, leggete l'o-

posola lix scritta da Paulino Vescovo, & vedrassi secondo la opinione di queste Scritture quelli che alla vita eterna partengono, & quelli che non, perche con l'autorità di quest'huomo al quale la Chiesa ha obligo infinita, potraggiungo con le orecchie & con li occhi più acienti intendere & leggere le cose della sacra Scrittura, humilmandosi & pregando Dio che li apra i sensi delle Scritture. Perciò havendo la bontà di Dio manifestata la predestinazione delli eletti nella Chiesa per tanti modi, & essendo stata conosciuta sempre delli santi Dottori & Predicatori, & precipuè da Agostino lume singulare & saldo martello contra li heretici, convengo io affermar con esso loro, che ella si debba insegnare & predicare alla Chiesa, & di essa castamente parlare, acciò che ancora sia senza scandalo intesa & abbracciata, perche in questa come in vivo specchio si può contemplare & per sede intendere & penetrare gli altri consigli di Dio, & ciò che nella eternità sua habbia disposto del suo figliuolo, & de' suoi membri nella remissione de' peccati, & parimente nella preparazione della gloria alli eletti. Perciò che in questo modo col spirito di Sathana non si pegerà occasione di fare un'altra conseguenza non meno empia che falsa altre volte fatta nella Chiesa dalla membri putridi & divisi & bora rinnovata; cioè, Se Dio alcuni ha predestinati & alcuni prefetti, in ogni modo si salveranno & dannaranno, & così bene di male ch'essi facciano, concludano che per necessità verrà fatta la salute & la damnation loro, facendosi da questi argomenti lecito di sempre far male, di poi che Dio ha già determinato di salvarli di vero dannarli; & così li lasciano volentieri ingannare da Sathana, il quale si trasforma in Angelo di luce per eslinguere quella parola, & quel seme, dal quale conviene alla fine che sia superato, & da ogni parte amicalato; ne questi miseri si avvegono che se Dio ha per la Chiesa manifestato il gran misterio della predestinazione nascosto ne' passati secoli, più tosto dovrebbero ricercare col favore Divino, & col mezzo delle opere buone di render certa la vocatione santa di Dio, che con le triste dichiararsi figliuoli del diavolo: perciò che se il natural lume della ragione ci insegna che un cato nostro amico liberale & ripieno di carità, per riparo della nostra libertà terrena volentariamente mettendosi alla prigione, & con le proprie facoltà riparando alle sciagure nostre; se il natural lume dico ci insegna che questo nostro amico non mai offendere si dovesse; per qual rispetto lo increato lume del Spirito Santo non ci insegna, poichè il Figliuolo di Dio è per li eletti morto & che habbia detto che non possono perire, che lecito non sia à far del male alla sicura offendendo un cor benigno amico & amerevol fratello con un'empio sentimento della predestinazione; & in luogo di crucifiggersi con Christo à salute, à l'esempio de' perfidi Giudei crucifigergli à damnatione. Il Cristiano fedele non deve far professione di peccatore, mà ben deve confessarsi, & nel confetto di Dio & nella presenza delli huomini, esser un misero peccatore, & con una perpetua penitenza corregger

la mala vita & emendarsi da' peccati, perche essendo fatto figliuolo per la regeneratione di Giesù Christo, non li conviene che entri nelle opere de' servi, perche chi fa il peccato si fa auco ferro del peccato, & se tal bora cade, deve rilerarsicon maggior impeto, & così farsi ogni bora più contrario, & più lontano alla iniquità; non altrimenti che faccia un figliuolo carnale nato in alto luogo, il quale mai si vede che nella casa del padre elegga di fare quelli servili officii che a' bassi servitori si aspettano; & se tal bora vi pone la mano, presto la tura ab, perche conosce quanta vergogna & danno ne risulterebbe se in essi volesse la sua vita consumare. Io son giunto alla conclusione del mio parlare sopra quelle cose che volendone à sufficienza dire non lascerebbono molte fatiche, dico per essercitarsi & non già per consolarsi la verità, la quale si rinchiude in pochi termini perche verbum abbreviatum secit Dominus super terram. A figliuoli basta che'l Padre eterno con un cenno scopra la sua volontà, perche essi subito li abbracciano senza tante prove, & perche ella sia in essi conservata non ha cosa più efficace lasciata in pegno che'l suo Santo Spirito, quale io prego humilmente che voglia scacciando le tenebre della ignoranza nostra introdurre gli eletti suoi nel stato del Divino Inno, al quale siamo sempre rese grate infinite. Ne altro. Il Signor Dio vi conferri. di Venetia li xvij d'Aprile. M D XLIX.

Ioanne Patriarcha Aquileiensis.

Apologia illustrissimi Patriarche Aquileiensis super retroscripta Epistola.

I. HA conservato il seme della sua gratia, acciò che non restassino sterili; ha conservato il Spirito Santo à consolazione nostra contra li errori & inimici della gratia.

R. Invoco primum nomen Spiritum Sancti missi à Patre & Filio à quo omnis veritas habetur, & in quo scripsi humilis corde ea qua scripta sunt in meo illo tractatu de predestinatione; declaro primam propositionem excerptam ab eodem meo tractatu & appello inimicos gratia quicunque & qualescumque fuerint qui hoc gratium Dei beneficium debentent & spernunt deducentes quod sanctum est Dei ad desideria carnis, quos impugnans saepe Angustimus, & quos (ut ego existimo) insedat in eodem meo tractatu. Appello iterum inimicos gratia quos audio nunc scribere & docere non predestinatio à Deo salutem posse contingere: & denum inimicos gratia appello non solum Pelagianos qui bodie versari nobiscum solent, sed etiam eos qui praterierunt, postquam Cyprianus ex testimonio Angustini eosdem, multo amica quam emergerent, proscripserunt.

II. La predestinazione è solo da Dio, sì perche la Scrittura lo dice, & Paolo in questo luogo apertamente & in molti altri lo confessa; come perche ella non cade sotto principii naturali, essendo tutta Divina & spirituale &

pendendo solo dalle promesse libere che Dio ci hà fatte.

R. *Prædestinatio est à solo Deo, quia nihil in aternitate præcæpit Divinam voluntatem prædestinationem & reprobandam. Ideo nulla causa assignari potest quæ efficiens dicatur præter ejus voluntatem.* Rom. ix, Jacob dilecti, Esau autem odio habui. quem locum intelligo eodem spiritu quo cum intelligit Deus Augustinus, Thomas, & Magister Sententiarum. Et accipitur hic prædestinatio absolute non autem pro sui effectibus, nec propterea tollitur liberum arbitrium, quoniam suo loco & tempore libere, meritorie, & non coacte operetur, quemadmodum de eodem libero arbitrio contra ejus adversarios clare loquitur in eodem meo scripto, quantum passa sunt temporis angustia. Neque rejicitur ex his bonitas Dei miserando & non miserando, ut habemus in meo tractatu, tanquam ratio quare Deus prædestinet & reprobet. * Nec minus boni usus liberi arbitrii quod proficit ad gratiam conferendam, id est, quando datur prædestinatio gratia ut ipsi bene vivendo mereatur gloriam. His statibus vere & duci potest prædestinationem pendere solum à liberis promissionibus nobis factis. Neque ulla erit contradictio si sumatur hic prædestinatio pro sui effectibus, qui effectus originem trahunt & vim obtinent à meritum Christi quæ continentur gratia ex promissionibus factis credentibus in Christum. De promissionibus habemus in Ezechiele cap. xii, & xxxvi. & Hier. xxxii, & in locis pluribus inter Pauli Epistolæ. & Petrus: omnia quæ ad vitam & pietatem pertinent vobis Divinâ virtute donata & promissa nobis; ad nos etiam bona opera inter Divina vobis promissa existant: Dabo vobis cor carniæ (dicit Propheta) & asseram à vobis cor lapideum, & faciam ut faciat. Augustinus secutis vobis chirographum promissionum suarum, secutis vobis Deum debitorem quia secutis se promissorem. Cumulatissime igitur habemus testes in sacra Scriptura Divinarum promissionum. Nec propterea ex promissionibus Divinis destruitur liberum arbitrium quin meritorie concutiat. Similis sententia habetur in Augustino super Ioann. tractatu vii, quod à gratia tantum est vita æterna, quod falsum esset si non ad originem applicentur Augustini verba, quia tollerent opera meritoria, & Paulus, gratia Dei vita æterna, & gratiam pro gratia, quem locum intelligit Augustinus, gratiam meritoriam pro gratia vite æternæ. Sententia ergo ista non excludit liberum arbitrium, quemadmodum superius dixi stabilitum esse in meo tractatu, neque minus opera bona, sed potius maxime amplius.

III. Parlando del prefetto, che non si possa salvare, perchè egli è figliuolo della perdizione, come dice Christo, Il figliuolo non può mai negare la natura che'l Padre li dà, & perciò diceva il Redentore, Voi ex patre diaboli estis quia opera ejus facitis; & sono proprio quelli agli quali Iddio per Christo non mira mai con l'occhio della sua pietà.

R. *Filius perditionis appellat Saluator perfidos & subest aliquod moralium.*

obstinatos, sicuti tunc temporis Iudei isti bonivide & veritatis persecutores erant, ad quem locum mentem addhibet, & appellati sunt à me filo diaboli, quia Saluator ita ipso nominavit: Vos ex patre diabolo estis quia opera ejus facitis. Idem ego dico, sed filii sunt ex imitatione, non autem ex substantia, ut inquit Augustinus, quoniam nobis filii Dei videntur, qui non simpliciter neque proprie ordinati sunt ad vitam æternam, neque scripti in libro vite. Dixi respiciendo ad ultimam finem damnationis, ad finalem eorum impenitentiam à Deo certissime notam & præcognitam. Dixi Deum eos non respicere oculo pietatis insipientis quidem iudicio & irreprehensibili, quemadmodum Iudei dixi eventire, quem Leo Papa in sermone de Passione Domini tanquam filium perditionis, hominem incurritibilem appellat. Ad hunc scopum respiciunt verba, non autem ad intermedia quadam & ad instantiam presentem & temperantem, in qua Iudei & ceteri reprobatos Deum multis respectibus oculo pietatis, cum bene agunt & iusti sunt.

IV. Non ci elegge semplicemente per abbandonarci & lasciarsi liberi nelle mani de' nostri proprii consigli, perchè så bene in ciò che ci ridurriamo; mà insieme con la elettione sua Divina så riuiscire in palese à tempi suoi tutti li doni, li quali nella elettione erano rinchiusi.

R. *Si satis mihi perfectum esset in quo dubitatum sit super hac sententia quæ in ordine, fortasse melius animum meum explicarem. Volo propterea dicere quod prædestinatus qui peculiariter quadam caritate sub tutela Dei positi sunt, Deus multa bona elargitur, ut statim videre licet in subsequentibus verbis, cum à me dicatur Deum vobis bonam voluntatem preparare iuxta Apostoli sententiam, Deus est qui operatur velle & perficere: & alia quæ subsequuntur, ad quæ me refero. Idcirco Deum electos non deserit suâ gratiâ, non relinquit ipsos in manu consiliorum suorum, neque hoc dicto volo in aliquo adversari dicto illi Sapientis, quod esset fatuum, quando ipse dixit, Deum reliquisse hominem in manu consiliorum suorum. Sed id significatum est quod Deus in electis nullum liberum arbitrium sine gratia deserit, quod si gratiâ Dei adiutum fuerit, ipsum omnia ea agit feliciter quæ sunt enumerata in eodem meo tractatu. Hinc sententia adimplatur Augustinus in quæstionibus suis operibus, neque precor hic Lectorem quod credat liberum arbitrium à me positum esse necessitatum atque coactum, quia hoc esset inferre insipienti veritati, nam in eodem meo tractatu insector eoi qui transgressa ratione & obliquo animo intelligent sanctissimum donum prædestinationis, dum insulant, pro eorum negligentia & malitia, maximam libertatem liberi arbitrii à Deo ad ipsos ad turpem necessitatem atque damnabilem contra expressum omnium Doctorum doctrinam præsertim Augustini invictissimam contra huiusmodi hominum scelerem. Ideo concludo cum veritate Mater Ecclesia & cum eiusdem Augustini auctoritate prædestinationem non auferre liberum arbitrium, sed magis stabilire, quod à me expressum*

pressu verbi possum est in eodem meo tractatu, ad quem benignum Lectorem remitto.

V. Etmefedimamente non può prevalere contro l'edificio costruito di vive pietre, il quale è la santa Chiesa & il numero determinato de gli eletti.

R. In hac propositione oportet petre e a qua superius dicta sunt & que inferius dicuntur in eodem tractatu meo, quia nisi hoc fiat, concilia clausula & nulla obscuritas parum. Ad conformandam predestinationem & robur quod adducit erat Divina & semper laudabilis auctoritas Pauli ad Ephesios, in qua explicatur à Paulo nuncio Divini Spiritus ea omnia bona que preparavit Deus predestinari. Clara sunt verba, quorum gratia deventum est ad id ut dixerim Satanam non posse prevalere adversus edificium constructum ex vivis lapidebus, quod edificium est sancta Ecclesia & determinatus numerus electorum. Idque affirmatum est ex parabola sumpta ab ore ipsius veratui. Qui ignorat diabolum non posse adversus electos Dei, ut inquit Paulus? Neque propter hoc negandum erit diabolum aliquando posse prevalere adversus electos Dei, prout saepe prevalere pro eorum malitia & negligencia. Sed quod hoc ad meum animum qui respexit ad Divi Iohannis x sententiam, Oves meae non peribunt in aeternum; Pater meus maior omnibus est, Nemo eas rapiet neque rapere potest: manus mea. Adversus has ergo predestinationes, de quibus erat sermo tanquam de subiecto illius tractatus, dicit Satanam non posse prevalere eo modo quo intelligit Salvator & ceteri sanctissimi & Catholici auctores, nulla posita necessitate, nulla coactione in libero arbitrio, & nihil agens tanquam si lignum & lapis esset. Ut de hoc breviter tetigi in meo tractatu cum in illa temporis brevitate non valuerim maiora dicere, & propterea illud edificium constructum ex vivis lapidebus appellatum est à me Ecclesia & determinatus numerus electorum, non ad exclusionem universalis Ecclesiae, quod fuisse dementi & recedat hominum negantia claritatem divinae luminis, ad quod inter cetera clarissime confirmatur dum firmiter credimus sanctam Ecclesiam Catholicam diffusam per totum orbem terrarum sub uno Capite Christo in calu (ut inquit Paulus) & suo altero eius legitimo Vicario in terris Capite quiescentem universalem Ecclesiam; sed l'a appellata est edificium constructum ex vivis lapidebus Ecclesia sancta, quia Ecclesia duci potest quantumvis invisibilis, cum sit eam appelles Augustinus libro quinto contra Donatistas, & Bernardus super Cantic. cap. xxvii & lxxviii. In hac Ecclesia cognoscitur electi fide, caritate, & Sacramenti, quemadmodum in Ecclesia militante visibilis electi & reliqui fideles existunt vinculi unione, & quantumvis aliqui à caritate discederent, nihilominus si non à fide Catholica existerent, in eadem Ecclesia dicuntur consistere & residere.

VI. Et accedò che possiamo farlo hà lasciato il suo Santo Spirito nella Chiesa, il quale con occulto mà potente foco abbruccia tutto ciò che di soverchio & tristo ritrova, & infiamma poi di giorno in giorno li animi de'

suoi eletti di nuovi & casti pensieri: in tanto che purgatissimi rimangono quando del tutto sono levati dall'asprezza & l'ordura di questo mondo.

R. Pergamus ad narrandas Dei benedictiones & gratias super electis, cum datum sit Dei Spiritus ad purgationem peccatorum & ad inflammandum animos casu cogitationibus à quibus postea exeunt bona opera ad Dei sanctificationem, adeo ut purgatissimi reddantur, qua veritas non est accipienda pro omnibus predestinatione, sed in nominibus hoc credendum est fieri, qui purgatissimi reddi possunt pro praesenti statu huius vite, qui felici quodam progressu proficiunt de virtute in virtutem, quem ponit Paulus in suis Epistolis. Simili voce nititur Augustinus libro primo de Trinitate, quando dicit, purgatissimi mentes intueri posse summum bonum, purgatissimus dico quantum ad effectum, & non solum ad intellectum, quemadmodum exponit Divus Bonaventura; sed ut concludam quod ratione id dici poterit, videndus Divus Thomas in quarto scripto super quantum sententiarum, cum loquitur de purgatorio, & super adificatione ligni & stipulae, dicit ipse facti à comparatione operum qua perfectiorum sunt inter ea qua imperfectorum, quod vermalis consumitur: fervore caritati, & non debere dici ea superadificare, quia in ipso habitantem non manent, secroque esse dicat, & nihil in illis purgabile remanere. Hac autem mea sententia nulli iniuriam inferi, qua sub condictione posita est, neque omnes electos complectitur, ut manifeste apparet ex intellectione & verborum textura, & quantumvis omnes complecteretur, quod negandum est me voluisse id asserere, quid prohibet eodem ingenio dici, electis purgatissimis reddi posse, quo ingenio dicit Paulus, nihil damnationis esse hu qui sunt in Christo Iesu; & quando à Christianissimo homine requirit expolationem veteris hominis simul cum omnibus eius concupiscentiis.

VII. Queste sono consequentie di quelli che non vogliono dar tutto l'honore à Dio come si deve, overo di quelli che vogliono partir per mezzo quello che è solo di Christo, li quali non hanno conosciuto di quanto beneficio ci sia stato la morte del figliuolo di Dio, perche volendoci mostrare la disperata servitù nostra, la dichiara in se stesso vera libertà de' figliuoli suoi, & poi con la propria voce insegnò quando disse, all'hora veramente farete liberi se il figliuolo vi libererà.

R. Superius improbatum est à me, quod falso tribuitur Divina predestinationi, * qua omnia que vera sunt pervertuntur. Nunc autem ad detestandam hominum superbiem, qui extollerent in immensum naturaliter viros, debuitam Deo gloriam dare noluit, quia expulsa Dei gratia opus aggrederentur: & ideo contra tales, non intelligentes si ipsi sine gratia quales sint, invehit, qui omnem animi gratitudinem Deo non exhibent. Gloria ergo Dei soli danda est, qua hoc canit universa Ecclesia. Paulus: Regi saeculorum immer-

* Mendacius videtur hic locus.

talis invisibilis soli Deo honor & gloria. Quà autem ratione dictum sit hoc subsequenter de lazarum verba in illo eodem tractatu, in quo testem addimus sanctum Evangelium, Si Filius vos liberaverit, vere liberi eritis. Gloriam iterum dico Deo soli esse dandam, nec invenietur aliquis sacra Scriptura locus qui hac salutifera confessione non reluceat, pleni sunt libri Prophetarum atque universa sanctissima Scriptura hoc plenum proficitur. Ex hac autem vera confessione omnia nobis bona proveniunt, mens ad bonam frangem reducitur, si per veram humilitatem atque humilem confessionem bono saluteat suam paupertatem & nuditatem sine Divino numine. Neque propterea defraudantur homines si adjuverit Dei bene & meritorie agant testante Augustino, qui ait, Credere & operari utrumque nostrum est & Dei; Nostrum propter arbitrii libertatem, Dei autem propter spiritum gratia. Desceit tempus si qua dicenda sunt vellem dicere. Satis ero hic paucis contentus dum omnia que in sacra Scriptura & apud Catholicos Scriptores conferendo ad corroboratorem superiorum sententia invenimus, qua enumerare non valeo, tanquam sources meos libenter suscipio.

VIII. E ben vero che nell' reprobati il libero arbitrio nulla vale a conseguirla la salute come confessò Agostino scrivendo à Simpliciano in questa maniera: *Libertum arbitrium plurimum valet, imò vero est equidem; sed in venudatus sub peccato quid valet?* Et poco poi il medesimo dice, *Præcipitur ut recte vivamus, sed quis potest recte vivere nisi iustificatus ex fide?* Vedete qua che questo Santo huomo non essistimò cosa horribile, come hoggi di si fa, che il libero arbitrio non bastasse per la salute nostra.

R. Dum maxime complecteretur liberum arbitrium à gratia adiutum, prout paulo superius dictum est, addidi secundum Augustinum doctrinam quam insuper subieci, in venudatus sub peccato nihil valere. Hæc & simili sententia aspersa sunt Augustini opera, quia omnia intelligo prout ipse Catholice intellexit, quia liberum arbitrium sine gratia absolute neque bene neque meritorie operari potest: Sine me nihil potestis facere, dicit veritas; Deum est qui operatur velle & perficere, ut superius dictum est; Sine gratia præveniente nihil boni agimus, & sine gratia iustificante non salvamur. Et ut tandem concludam, in hoc articulo dico, me eundem sensum habere quem habuit Sancta Mater Ecclesie, ut manifestissimis verbis videre possumus qua ipsa dicat, qua decernat in Concilio Arausiano cap. vi. vii. xiii & xiv, & quemadmodum in hoc articulo, ita etiam in omnibus eundem sensum habeo, & semper habui quem habet Sancta Mater Ecclesia, extra quam nullam esse repositam salutem constantissime professus ad laudem omnipotentis Dei Patris & Filii & Spiritus Sancti, cui semper humilem & subiectum tanquam benefactori omnium & meo me subiecio, ac patitur in his que à me dicta sunt sub hac temporis angustia atque ingenti dolore oppresso, & qua iam dixi humiliter atque ex animo Sanctissimo Domino nostro

& Catholice Ecclesie iudicio remitto, cum ne latius quidem nugum volumus à placitis Ecclesie tanquam obediens filius & alumnus unquam descendere. Benedicamus Deum in secula seculorum. Amen.

Ego Ioannes Grimani Patriarcha Aquileensis superius propositionem ita declaravi in nomine Sanctissimæ Trinitatis.

Supplica delli Ambasciadori del Friuli mandati alla Serenissima Signoria di Venetia, per la causa del Reverendissimo Patriarcha Grimani.

Serenissimo Principe, & Ill^{ma} Signoria,

N. Oi fedelissimi sudditi & servitori di vostra Serenità, mandati alla presenza sua dalli reverendi Capitoli d' Aquilegia & di Vdence, dalla magnifica città di Vdence, & dalli magnifici Deputati della sua patria di Friuli, potemo con verità certificarla, che da molti anni in qua quella nostra patria, il Clero & la nostra Città non hà mandato à piedi di vostra Serenità loro rappresentanti per causa più urgente & necessaria, & più laudabile che per la presente; nella quale trattandosi dell' honor di Dio & della pace & tranquillità d' elle loro conserenza, hanno giudicato opportunitissima occasione in questi tempi di comunicare con la Serenità vostra & con questa Christianissima Repubblica, Principe nostro clementissimo, loro travagli & bisogni. Questo che vivamente, Serenissimo Principe, & con mirabile concordia di noi tutti si per dimostrare una piena & filiale obediencia & carità grande non solo verso la Serenità vostra, mà ancora verso i Pastori & Propositi nostri spirituali da Dio, si come intendemo hora dimostrare verso la persona del Reverendissimo Patriarcha Giovanni Grimani nostro meritissimo & amovolisimo Padre; il che faremo con pietà & giustizia, sapendo certo esser volentà di Dio che non solo preghiamo sua Maestà Divina per la salute & prosperità de' nostri Pastori, che li ascoltiamo, & obbediamo, mà che anco ne teniamo quella cura & sollicitudine che si conviene à buoni figliuoli verso il loro padre; & con tanto maggior efficacia quanto i Padri nostri spirituali devono esser appresso di noi di rispetto più eccellente che i carnali non sieno. Onde (meritamente) essendo languido il capo nostro, noi membri dovemo tempore secondo l'autorità dell' apostolo, il quale per confirmar l'unità nella Chiesa di Dio, & per levar le divisioni & i schismi, essorta & comanda à tutte le Chiese questa cura & questa sollicitudine che noi membri mutuamente dovemo havere & specialmente verso il nostro capo. Et però eseguendo la volentà di Dio in così gran bisogno nostro & per causa sì grave, ricorremo piumi di fede à piedi di vostra Serenità, sperando riportarne consolazione conveniente alla bontà sua, alla devotum nostra, & alla necessità della patria. Ricordiamo dunque dovissimamente alla Serenità vostra che nella Chiesa di Vdence

Vedete tredici anni sono predicando Maestro Leonardo da Udene nostro cittadino dell'Ordine di San Domenico stimato da tutti & tenuto dottissimo & Catholichissimo Predicatore, & che nella sua religione passò sempre con grandezza di honori & dignità; A buon proposito nelle sue prediche disse alcune cose della Divina prescienza & predistinazione che posarono frutte dal Vicario duquel tempo à Monsignor Reverendissimo Patriarca il quale rispose al Vicario e alla Chiesa facendo il costume degli antichi Padri & Pastori una homelia in questa materia, parendogli di render più sodisfatto & più risoluto l'animo di detto Vicario, & di tutti quelli che dal Predicatore havevono intesa la materia. Questa homelia fu pubblicata & registrata nella Cancellaria di vostra Serenità nella città d'Udene, & fu sparsa quasi per tutto. Da quest'ufficio di Monsignor Reverendissimo Patriarca in tutto quest tempo non havemo sentito né provato alteration nessuna fra noi, se non quella che hora sentimo & provamo gravissima & importantissima. Perché essendo à di passati uscito fuori il rumore che fa la Serenità vostra per conto di detta homelia; & portando infamia à Monsignore Reverendissimo Patriarca, portando diminutione & total desolazione di autorità & appresso molestia & afflittione infinita, & portando à noi & alle conscientie nostre scandalo & confusione, & danno veramente degno di provisione, saria parso à tutta quella sua fedelissima patria di dar segno di insubordinatio & ingratitude grande, se in una così lunga oppressione dell'innocenza d'un suo amovibilissimo Prelato & Pastore (si come noi per innocentiissimo tenemo il nostro, & ognuno per tale la tiene, reputa, & predica) non havevamo dato un saldo indizio della nostra buona volontà, & dell'obbligo nostro alla Serenità vostra & à tutto'l mondo, così nell'afflittione che voi sentimo da quella propria che sente Monsignor Patriarca, come per quello che più importa dalla jattura che noi certo pativessimo dal nutrimento di questo scandalo pendente in questi miseri & infelici tempi, ne quali ogni cosa è piena di tumulto & di confusione. Il che ci hà mossi à far questa dimostrazione tanto più ardentemente, quanto più conosciamo esser ufficio di popoli fedeli amare & procurare la quiete & la pace, in quel tempo appunto, quando i mali essempi ci inducono à far altrimenti. Et lasciando da parte l'amor che portiamo al Reverendissimo Patriarca per i meriti & virtù sue conosciute sufficientemente dalla Serenità vostra, che per certo è grande, per il qual s'eresimo ogni filial dimostrazione; à noi è detto non ci volendo discostare nella presente occorrenza dalla bocca di Dio, Super Cathedram Moysi federunt Principes & Pharisei, quæ dicunt facite. Ecco, Serenissimo Principe, che per bocca della verità à noi è detto che ascoltar dobbiamo i vostri Pastori perché sono Padri, & Maestri del popoli & però dice Paolo Apostolo, Mementote Præpositorum vestrorum qui vobis loquuti sunt verbum Dei, obedite Præpositis vestris & subiacete eis, ipsi enim pervigi-

lant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, & cum gaudio hæc faciunt non gementes, hoc enim expedit vobis. Queste sono antiche di Dio, alle quali bisogna che noi obbediamo, & accio che più felicemente obbedir possiamo, è necessario che la Serenità vostra inflode delle leggi sante ci presti favore & aiuto, il che sarà quando per opera di vostra Serenità à potremo intender per certo, & con summa autorità qual sia la dottrina del nostro Patriarca & del nostro Pastore in questa homelia, cosa che mentre stà sospesa ci fa star contristati & ci nutrice con uno scandalo importantissimo, essendo noi circondati d'ogni intorno di province & popoli che dissentono & discordano da quello che prescrive la santa Catholica Chiesa Romano Madre nostra, dalla quale tutti non siamo per distarir giamai, consentendo massime un particular dono datoci da Dio benedetto, che le provincie & luoghi sottoposti alla custodia Patriarcale, & soggetti al felicissimo Imperio di vostra Serenità son boggi di popoli integri, quieti, & lontani dalle perturbazioni presenti. Se adunque la dottrina di Monsignor Reverendissimo Patriarca in quella homelia è buona, veda la Serenità vostra quanto obbligo & quanto fuoco di carità deve accendere i cuori nostri in procurare per l'amore che gli portiamo la sua pace & tranquillità, la conservazione dell'buon suo, & la sua estimazione. Dalle quali cose noi potremo sperare ogni bene, come senza queste restar privi d'ogni spirital consolatione. Et vede la Serenità vostra che per tutti i sopradetti rispetti pieni di bontà & di buona consideratione, il Clero, la Città, & tutta quella felicissima Patria, come per necessità restano obbligati di far il medesimo verso il Pastore loro che si legge altre volte haver fatto i popoli devotissimi à loro Pastori nelle perscrizioni di Liberio Romano, di Athanasio Alessandrino, & di Christostomo Conslantinopolitano Pontefici, & in quelli di tanti altri, dove la diversione de' popoli eccitata dal Spirito Santo, hà fatto effusione della pietà & carità verso i loro Pastori. Noi volemo congiungerci con quella, innandoci nelle buone operationi, & hora tanto più che'l tempo inusta, & non potemo più dissimulare: perché, Serenissimo Principe, si come il Patriarca essendo innocente, & così stimato per publica fama & publico consenso, noi dimostriamo una pietà risentendoci nelle sue & delle sue afflittioni; così ci bisogna dimostrare giustizia verso noi stessi ogni volta che la sua dottrina in quella sua homelia sia colpevole & da esser dannata; perché standosi su queste suspensioni & dilazioni in costante importante, noi convenimo patir danno & pericolo. Onde per ovviare à tanti mali, & per procurare à gli animi nostri una integra sodisfazione; tutte le sopradette persone di quella sua fedelissima patria concordesime, ci hanno mandati alla presenza di vostra Serenità affine che con la benedictione di Dio, & col mezzo della sua autorità possiamo conseguire le giuste petitioni nostre, & non pariamo noi senza colpa nostra danno alcuno. Et perciò supplichiamo humilissimamente vostra Serenità & tutta questa felicissima

Chriftianiffima Repubblica che hora che la causa, il tempo, l'occasione, & tutte le altre cose lo permettono, sia contenta scrivere a' suoi Eccellentissimi Legatari-fiduciari nel Concilio generale di Trento congregato per autorità del sommo Pontefice & del Spirito Santo, acciò bene con la diligenza & amorevolezza Chriftiana oprino appresso quei Santi Padri eletti de' più fedeli & de' più dotti di tutta la Chriftianità, riguardati con gli occhi della giustizia i detti di Monsignor Reverendissimo Patriarca in detta homelia, dichiarino se sono conformi alla sana dottrina de' Santi Padri nella Cattolica Chiesa, affine che dalla sicura & salda dichiarazione del Santo Concilio possiamo quietare le coscienze nostre; le quali convengono stare alteratissime in questa fluttuazione, & in questi moti, sperando noi che habbia da esser gratissimo questo nostro necessario officio alla Santità di nostro Signore Dio quarto, come Padre pieno di pietà & di bontà, il quale si compiacerà sommamente di vedere se tanta considerazione di tutta una Provincia auerale verso il suo Pastore; & giudicherà che questo affetto & effetto (si come un virtuoso moto del Spirito Santo del quale Sua Santità ci è primario Ministro) così sarà benignamente abbracciato da lei, & si compiacerà medesimamente di vedere in noi una salda costanza di voler viver sotto la protezione & vera disciplina della Santa Chiesa Romana Madre nostra. Il che dimostriamo facilmente & fedelmente, mentre che non volemo esibire il debito honore & la debita riverenza al nostro Pastore, con i quali modi ci allontaniamo da quella peste che dar suole dolorosi morsi alle maladette berse, quando (come testifica Cipriano martire beatissimo) gli infensori contumacemente & per dispregio, si sottranno dalla carità & obbedienza de' loro Superiori; & perciò mosso dalla sua cura Pontificia, si compiacerà ancora di assicurarci con la sua autorità & con quella del Santo Concilio, con qual modo in questi calamitosi tempi dobbiamo governarci con il nostro Reverendissimo Patriarca: & tanto più speriamo che lo farà, quanto che noi parliamo & trattiamo della Sede Patriarcale d'Aquilegia, la quale Sommi Pontefici & Santissimi suoi Predecessori dimandano primam post Sedem Romanam. Et però non vorrà in alcun modo permettere, che un membro così importante, così ampio & propinquo a se, resti offeso dalla malignità de' tempi, quando esso membro vero sia & innocente; & quando è languido & infermo si ritrovi, non lo conserti, non lo risani, & non lo riduca come comandava Dio per il Prefeta. Noi, Serenissimo Principe, concludendo, habremo giudicato che questa via sia la spedita & ordinaria, & quella che può metter fine con laude universale à tanto nostro bisogno & à tanti mali che ci sopraflanno; perche i sommi Pontefici, come stesso volse suo Gregorio Santissimo, delle cui sentenze la Santa Chiesa si serve per leggi immutabili, per custodire la innocenza & gravità de' lor buoni Prelati, ovver per condannare gli indisciplinati che viver volevano contra gli Ordini santi, benno convocato i Sinodi di tempo in tempo, con l'autorità de' quali hanno sustentato la innocenza & reputazione

de' buoni Prelati, & castigato la temerità & gli errori de' cattivi; chiedendo ad ognuno la bocca. Et se i Santissimi Padri nostri hanno convocato i Concilii per far quanto di sopra havemo dette, tanto poi opportunamente si farà il medesimo senza incomodo della Chiesa, hora che è convocato un Concilio il più pieno & assoluto che si sia fatto dal Nuovo in qua, essendo molto ben honesto che della qualità del negotio affatto suori à questo tempo non senza qualche misterio, & della considerazione ancora de' gli interessi della Serenità vostra & da tanto bisogno della nostra patria, & dalle qualità proprie di sua Signoria Riverendissima & della sua casa, siano le cose sue col giudicio & autorità di nostro Signore & del Santo Concilio vedute & terminate: & che se questo non si fa con questa buona occasione, convenimo instruiti dalle cose passate, a creder di dover godere à detto nostro una perpetua & permioiosa irresolutione, degna non solo di sapere appresso se stessa, mà ancora appresso il Santo Concilio, dal quale vogliamo bisognando ricorrere, per dimostrar la nostra fede, la nostra carità, & il nostro bisogno & di tutta la patria; ove speriamo riportare dalla Sublimità vostra ogni favore & quelli ajuti, de' quali haverà bisogno questa nostra causa benedictissima & giustissima. Noi, Serenissimo Principe, si come havemo fatto quest'officio con tanta la integrità de' gli animi nostri, & con singolar fede & speranza che nostro Signore Dio habbia da benedire dall'alta sede sua questo nostro officio, così con tutto l'effetto de' gli animi nostri, per nome di tutto il suo fidelissimo popolo della patria, la supplichiamo che voglia abbracciare la devotiva nostra & la nostra humiltà, & farvire i nostri benedictissimi preghi, poiche altro non facemo se non amare, osservare, & riverire il Reverendissimo Patriarca nostro Pastore & Padre amantissimo, con quel buon giudicio & con quella carità che la Serenità vostra con un perpetuo consenso le ha abbracciate, & dichiarato degno d'ogni favore & di maggior grado; & ci amerà almeno per quello, che diventando simili ne' buoni desiderii & lodero-li pensieri al nostro Principe, ci confermiamo & compiacemo in quelle cose che sono usate solennemente dal suo gravissimo & sapientissimo giudicio. Et ciò sia detto, non per dissentir le cose del nostro Patriarca che alla Serenità vostra & à tutto 'l mondo sono notissime; & noi confermiamo le aucte sentenze di Sant'Agostino, il qual dice, che Melior est causa quæ non defenditur & probatur, plenius iustitia quæ non verbis altruitur sed veritate fulcitur; Et non attendimo à liberario dalla oppressione, nella quale si trova (che questo è officio di Dio & de' Principi à quale da esso Dio specialmente è comandata la liberazione dell'oppresso): mà tutto sia detto & scritto à perpetua memoria della direzione nostra verso la Serenità vostra, oltre tutto quello che più longamente & prudentemente è stato detto dal nostro Eccellentissimo Collega. Con che raccomandiamo il nostro Pastore, la nostra patria, la salute de' suoi popoli, & noi stessi in buona gratia della Sublimità vostra, quale nostro Signore Dio conservi in perpetua felicità.

Die ultimâ mensis Iulii M D LXIII.

Lettera del medesimo à Nostro Signore.

Illustrissimi & Reverendissimi Legati & Præsidentes Sacri Concilii Tridentini auctoritate Apostolica e-
legerunt infra scriptos Patres ad videndam una cum
ipsis de Literis supradictis & eorundem Apologia, u-
trum essent hæretica seu de hæresi suspensa, vel sit deila-
rata scandalosa, ut deinde sententias suas dicerent super
eis; qui fuerunt, hi videlicet,

Illustriss. Cardinales
Letharingus, &
Madruus.

Illustriss. Oratores
Pragensis,
Quinque-Ecclesiensis,
Prenubensis, &
Augustinus.

Archiepiscopi
Gramatenus,
Bracatenus, &
Rheginus.

Episcopi
Ebroicensis,
Saguntinus,
Combricensis,
Segobicensis,

Matinensius,

Lericensis,

Atrebatensis,

Campanensis,

Theanenensis,

Iperensis,

Narnensis,

Legionensis,

Dertusensis.

Abbatēs

Clervallensis,

Augustanus,

Hispenses,

Eusebii Flandrus,

Generalis

Augustinianus.

Qui Patres diligenter examinaverunt suprascriptas
Literas cum eorundem Apologia, & omnes sententias
suas dixerunt.

*Voto dell' Illustrissimo Cardinale di Lorena
sopra la Lettera sopradetta dato alli Illu-
strissimi & Reverendissimi Legati de'l
Concilio.*

Perlegi Epistolam Ioannis Grimani Patriarchæ A-
quileensis sub die xvi Aprilis M D XLIX, ad
Vicarium suum Viniensem in Ecclesia Viniensi, & e-
iusdem Responsiones super certis propositionibus ab e-
adem Epistola extractis. Quas omnia Illustrissimæ & Re-
verendissimæ Dominationes vestrae mihi in presentia sua
exhiberi à Notario Concilii fecerunt. Et Christi imprimi
nomine invocato, assistit etiam in meum consilium Viri
doctissimi Theologi aliquos Gallos, hi maxime qui
ad Sanctam hanc Synodum à Rege Christianissimo mis-
si sunt, ut in re tam difficili eorum doctrinâ jureret,
hisque auditis, & scriptis prædictis Patriarchæ diligen-
ter examinatis, dico mihi me in Epistola prædicta hæ-
reticum, erroneum, aut scandalosum, de hæresi aut
errore suspectum reperisse: quod si quid mea obsecrans
scriptum est, quod hi qui exercitatos non habent sensum,
aliquam afferret suspensionem, id omne, responsio lecto
eiusdem Patriarchæ, facile delui & dissolvi posse, sicut
& debui & dissolvi existimo. Itaque eundem
Ioannem Patriarcham iudico ab omni hæresi, errore,
& scandali suspitione liberum.

BEATISSIME PATER,

Vocatus sum novissimis diebus ab Illustrissimis
Dominis meo Legatis una cum viginti quinque
doctissimis & sapientissimis Patriarchæ Aquileensis natio-
nibus selectis, et Iudicio Patriarchæ Aquileensis inter-
essent, in causa qua contra eum instantia erat de fide ad
Epistolam quandam Vicario Viniensi scriptam. Ea est
difficillima esset questio qua proponebatur, tamen dili-
gentissimè examinata iudicata est omni non tantum
hæresi & errore aut scandalo sed & suspitione carere,
propterea Reverendissimus Grimanus omnium calice
unimineque discrepans est liberatus. Quod Sanctitati
Vestrae scribere volui, ut ejus rei (ut par est) rationem
reddam quantum ad me spectat, & in hac causa San-
ctitatem Vestram in hiis sententiis doctissimorum & san-
ctorum Patrum quiescere debere, summâ humilitate
admoncam. Quapropter, Pater Beatissime, Sanctitatis
Vestrae huic hominibus innocentem iudicium in gratiam
suam recipiat, & Serenissima Republica Venetorum
tantum concedat, qua de Sanctitate Vestra & Sede A-
postolica optimè semper est merita, ut quem absolu-
tionem videt, eundem Cardinalatus dignitate ornatum
suam Sanctitatem Vestra iustitiâ, liberalitate, & fi-
de mereatur. Faciet profectò rem perpetuè commen-
datione apud omnes dignam, & Venetos maxime de-
vinciet, quibus cum sum multis semper nominibus de-
dussum, satebor in hac re ad eam hæc in me
collata beneficia postremum hoc beneficium & perpetuè
memoriæ dignum à Sanctitate Vestra accipisse. Igno-
scias mihi Sanctitatem Vestram molestum si illi esse pergo pro-
lixioribus hiis literis, scitis hoc summa Sanctitatem Ve-
stram omnes putat, scitis singulari erga me Tui a-
mici, & Paternæ Tuæ ad me literarum Augusti scripta:
cogit me postremò summa mea erga Sanctitatem Ve-
stram observantia, studium, ac nullo inquam tempore
desutura fides. Datum Tridenti.

*Lettera dell' Illustrissimi Legati al Signor
Cardinal Borromeo.*

Ilmo & Rmo Signore osservantissimo,

Stando il Vescovo di Tortosa (il quale è uno de'li
Deputati nel mezzo del Patriarca d'Aquileia) per
andar sene fino à Milano à vedere il Duca di Sessa suo
nipote, questi Ambasciadori da Venetia hanno sollicita-
to perche menta la partita di lui, i Deputati sopra ad-
diti riscriposi & dicesimo i loro pareri. Onde à noi per
compiacere alli detti Ambasciadori, è convenuto inter-
mettere lieri la congregazione generale del dopo pranzo,
& attendere à questa privata, la quale durò dalle dieci-
otto bore fino alle venti quattro. In questa furono tutti
i Deputati, i nomi de' quali si mandano à vostra Sa-
gnozia Illustrissima & Reverendissima con la Agguar-
da della

delli Illustrissimi Loreno & Madruzzo; eccetto l'Ambasciador di Polonia che per esser fuori indisposto non pote intervenire; Et tutti dissero i loro voti l'uno dopo l'altro, secondo l'ordine della presidenza loro. I voti furono tutti conformi, che in quella Lettera del Patriarca non sia parola beretica, & che non si trovi in Santo Agostino, in San Prospero, in San Bernardo, in San Thomaso, & altri Santi Doctori. Per la qual cosa conclusero tutti, che egli dev'esser assolto della calunnia impostagli; affermando, questo non solamente esser poter loro, ma di tutti i Theologi delle loro nationi, con i quali dissero d'haver prima il tutto diligentemente conferito. Solamente Granata & Segovia andarono alquanto riservati, dicendo che non haverono per ancora ben visto à lor modo la cosa, ma per quello che haverano visto fino all' hora, giudicavano che il Patriarca si dovesse assolvere, riservandosi però à dire un'altra volta più sicuramente quel che ne sentivano, & di voler prima veder i voti mandati da Roma li quali à questo effetto gli si sono dati. Alcuni anco dissero che chi haverà fatta questa Lettera, mostrava d'esser poco dotto nella via scolastica; ma che però nella Apologia chiariva tanto bene le cose, che non gli restava sirapulo nome. Fatto che ebbero tutti di dare i loro voti, noi li pregammo che fossero contenti di darceli ciascuno il suo sommariamente in scritto, per poterli ben considerare & formar la sentenza à giudicio nostro, & tutti dissero di farlo volentieri. Hora Voi Signoria Illustrissima vede à che termine è la cosa del Patriarca, & potrà riferirlo à Nostro Signore. Et non essendo la presente per altro; le basciamo le mani, & humilmente cele raccomandiamo. Di Trento li xiv d'Agosto M D L XIII.

Di vostra Signoria Illustrissima & Reverendissima humilissimi servitori,

Il Cardinal Morvov.
Standislaus Cardinalis Varmensis.

Ludovicus Cardinalis Simoneta.
Il Cardinal Navagero.

Sententia super Literis supradictis lata per Illustrissimos Legatos in Concilio Tridentino sub Pio IV Pontifice Maximo, die xviii mensis Septembris M D L XIII, cuius forma talis est de verbo ad verbum.

DOmni nostri Ieshu Christi nomine invocato, sublimi Deum pra oculis habentes, & de aeternum in Theologia peritiorum consilio & assensu, iudicamus, attestamus, & pronunciamus productas Literas predicti Reverendissimi Domini Ioannis Grimani Patriarchae Aquileensis, cum Apologia iunctas non esse hereticas, seu de heresi suspectas, neque sic declaratas esse scandalosas, non tamen divulgandas propter nonnulla difficulta minus exalte in eis tractata & explicata. Ita dicimus, declaramus, pronunciamus, sententiamus omni iunctis modo &c.

Il n'y a point d'autre forme ny signature que cela à cet acte dans ce Manuscrit.

Lettera della Illustrissima Signoria di Venetia al Reverendissimo Patriarca d'Aquileia.

Reverendissime in Christo Pater,

COn quanta consolazione & contento nostro habbiamo inteso la giusta & honorata spedizione di vostra Signoria Reverendissima nuovamente seguita nel sacro general Concilio, con universal consenso di tutti quei Santi & Sapientissimi Padri, & in conspecto da tutti li Ambasciadori de Principi della Christianità; ella benissimo lo hà potuto comprendere & sapere, havendo di continuo potuto conoscere la singolare affettione che le habbiamo portata, & il desiderio che giustamente era in noi, anzi la ferma speranza & aspettazione, che fosse così onorevolmente dichiarata & fatta manifesta al mondo l'innocenza sua. Per tanto ce ne rallegriamo seco grandemente, & per particular rispetto suo, & non meno anco per nostro, essendo vostra Signoria Reverendissima non solamente nata nobile della nostra Republica, ma di famiglia & con honorata & così benemerita. Et vedendo noi che da così alto & honorato & supremo Convento sia lodato non solo il giudicio, ma il testimonio che noi habbiamo appreso il Pontefice & oramai ce è occorso sempre fatto da vostra Signoria Reverendissima, come quelli à i quali era molto ben nota la vita ch'ella hà menato sempre virtuosa; religiosa, & Catholica, ne resta desiderare & sperare (il che faremo con ogni affetto & con ogni ragione) che superate già dal vero (si come Dio nostro Signore fonte di giustizia & d'ogni bene hà voluto che sia) la calunnia che le erano ingiustamente data, habbi da rimanere ancora del tutto superato l'impedimento à vostra Signoria Reverendissima della pubblicazione di quella ingiustà che le honorata qualità della sua persona, la virtù, la religione & integrità sua, le hanno fatto meritare & conseguire. Datum in nostro Ducali Palatio die xxix Sept., Indiēt. vii, M D L XIII.

Hieronimus Priolus Dei gratia Dux Venetiarum, &c.

Attesto. Reverendissimo in Christo P.D. Joanni Grimano, miseratione Divinā Patriarchae Aquileensis dignissimo.

All' Illustrissimo Patriarca d'Aquileia.

SAcro Signor, che longo affalto, e fiero D'odio sofferto hai con virtù sì ardente, Che si fe quasi fol vivo e lucente Tra mille oscure notti ampio il fentiero. Ecco i potenti hormai vinti dal vero Che cadon al ferir del proprio dente; Il cui furor giamai non fù potente Dalla via di Giesù trarti, & di Piero. Onde (qual foco delfo à l'altri fiato) Splende l'antico honor che ti si vede Nel cuore impresso, e nella fronte scritto; Cotal vide salir lieto & beato La tua Donna del mar con saldo piede (Vinta l'invidia) il tuo grand'Avo invitto.

M A.

M A N U S C R I T

Dont l'Original est dans la Bibliothèque des Augustins de Rome, contenant plusieurs Résolutions des Consulteurs de la celebre Congregation de *Auxiliu*, où les principales difficultés de la grace sont déterminées contre Molina & selon les sentimens des Disciples de S. Augustin. Dont j'ay patlé Part III. Chap. VIII.

Avis touchant ce Manuscrit.



Ay la copie figurée de ce Manuscrit. Il est composé de quatorze feuilles de papier mises les unes dans les autres & cousues ensemble, sur chacune desquelles il y a une des quatorze résolutions qui suivront cy dessous la description que j'en fais, avec les noms & souscriptions des Consulteurs qui les avoient signées, tout le reste de chaque feuille de papier étant demeuré blanc. Je separeray cy dessous par autant de chiffres ce qui est sur chacune de ces quatorze feuilles. Elles ont esté pliées ensemble en deux pour estre gardées dans une halle, & sur le dos sont écrites ces paroles Italiennes, *Copia d'alcune propositioni giudicate erronee dalla Congregazione ordinata da N. S. COPIE de quelques propositions jugées erronées par la Congregation ordonnée par nostre Saint Pere. Voici les termes de ces quatorze Résolutions, lesquelles sont comme je dis signées & paraphées des propres mains des Consulteurs qui composoient cette celebre Congregation.*

I.

Dicere * quod in statu natura lapsa vires naturales liberi arbitrii eadem prorsus seu tales secundum se in modo manserint, quales illas effemus habitura si homo fuisset conditus in statu merè naturali ad finem tantum naturalem, quasi peccatum primi hominis non nisi in supernaturalibus nocuisset ejus posteris: adversatur doctrina in Ecclesia *, cum olim contra Pelagianos eorumque reliquias desinita ac defensa, tum novissimè in Concilio Tridentino * confirmata, quando agendo de vi natura expresse traditur liberum arbitrium viribus esse attenuatum & inclinatum.

Est & hoc conforme antiquis definitionibus, & doctrina in Ecclesia semper tradita, & credita, quod in eodem * Concilio contra Haereticos hujus temporis declaratur atque definitur, liberum arbitrium post Adæ peccatum non esse extinctum aut amissum. Quod quia similiter intelligitur quas vires conditio sui naturalis, ideo huic definitioni non repugnat, quod liberum

1 Ex Ludovico Molina in concord. q. 14. a. 13. d. 3. 5. Tercio. d. 16. 5. Explicanda. d. 19. a. 3. 5. Tertia.

2 In epistola Castellani 1. c. 4. & in Conc. Araus. c. 13 & 25.

3 Sessione 6. cap. 1.

4 Sess. 6. c. 1. & can. 5.

arbitrium spectando vires, quas ex largitione gratia accipit, dicatur amissum ac perditum. Quomodo non repugnat quòd resenti à libertate naturalis libertas gratia dicatur peruisse.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ard-ma-gani.

Ita est, Archiepiscopus Fr. Jo. de Rada Episcopus Pallen-sis.

Ita sentio Fr. Julius Santucci Episcopus S. Agatha Gothe-rum.

Ita sentio Lulu Landu Episcopus Neritensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallanti Episcopus Bis-son-tinum.

Ita sentio D. Anastasius à Brixia Abbas Farsensis.

Ita sentio Fr. Jo. Baptista de Plumbono Ord. S. Aug. Pri^{or} Generalis.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannini Ceroni Secretar.

Ita censio Fr. Ludovic le Bossu Religiosus S. Dionisii in Francia & Doctor in Facult. Theol. Parisiensis.

II.

Dicere * quod parvuli, cum post judicii diem resumpserint sua corpora, liberabuntur supernaturaliter ab omnibus molestiis & arumini quibus in hac mortali vita subjacent, melioremque in naturalibus vitam viis omni mentis & corporis immutem in perpetuas aeternitates ducunt, quoniam nullum unquam mortalium duxerit, temerarium est, neminemque accedens ad plura ab Ecclesia Dei errorem * semper habitum, adeoque in Pelagiano & Caestiano dogmate condemnatum, quo dicebantur parvuli etiam si non baptizentur, ideoque exclusi manerent à regno celorum, eternam ac beatam quandam vitam, sed extra calum habere.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ard-ma-gani.

Ita est, Archiepiscopus Fr. Jo. de Rada Episcopus Pallen-sis.

Ita sentio Fr. Julius Santucci Episcopus S. Agatha Gothe-rum.

Ita sentio Lulu Landu Episcopus Neritensis.

1 Ex Mol. q. 23. art. 4 & 5. d. 1. memb. 2. & in editione Arumopia m. 9. 5. Hu omittitur.

2 S. Aug. op. 106 commemorat hunc errorem inter illos qui damnati fuerunt in Conc. Pelag. & de eadem habet lib. de her. c. 8. & alia sage.

- Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopum Bisontinum.
 Ita censéo D. Anastasius Abbas S. Mariae Farsensis Ord. S. Bened.
 Ita censéo Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. Eremit. S. Aug. Pr^{re} Generalis.
 Ita censéo Gregorius Nannius Coronel Secretarius.
 Ita censéo Fr. Jacobus Bosius Religiosus S. Dionysii in Francia & Doctus in Facultate Theol. Farsensis.

III.

Dicere * quod in statu natura lapsa homo solo concursu Dei generali absque alio dono vel auxilio gratia possit efficere opus bonum morale quod fini naturali hominis accommodatum atque conoperatione illum sit vere bonum, per aque virtutis opus referendo illud in Deum naturaliter cognitum; id doctrina illi contradicit, quia contra reliquias Pelagianismi olim definitum*, quod post peccatum primi hominis nullum operari propter Deum quod bonum est possit, nisi gratia eius & misericordia Divina praeveniat. Ex qua tamen doctrina nequaquam sequitur omne opus quod sine speciali gratia sit ab homine etiam infideli esse peccatum.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardennensis.

Non placet censura seu propositio nisi intelligatur quoad opera ardua & difficilia, Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus Paderbensi & C.

Affero hanc propositionem verificari nedum de opere arduo, sed etiam de bono orpato omnibus circumstantiis, Fr. Iulius Sanctiucius Episcopus S. Agathe Cathedrae.

Ita sentio ut in censura Lohus Lendus Episcopum Norwicensis.

Ita sentio ut in censura Fr. Hieron. Pallantius Episcopum Bisontinum.

Placet mihi propositio ut jacet in censura Anastasius Abbas Farsensis.

Placet propositio modò addatur ly arduum cum debitis circumstantiis & ab homine posse fieri opera praesentis vitae ex sola facultate naturali. Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. Eremit. S. Aug. Pr^{re} Generalis.

Approbo censuram propositionis Fr. Gregorius Nannius Coronel Secretarius.

Approbo simpliciter censuram, imo dico esse duplicem malitiam propositionis. Unam quod possit homo sine gratia facere bonum opus, alteram quod possit illud referre in Deum. Ego Fr. Jacobus Bosius Doctus Sorbonicus.

IV.

Qui dixerit * quod quovisunque homo ex viribus naturalibus seu arbitrio cum solo concursu genera-

- 1 Ex Molina q. 14, a. 13, d. 5. Ut ad. & §. Verum.
 2 In Conc. Araus. c. 25.
 3 Ex Molina q. 14, a. 13, d. 10, §. Illud. d. 4, §. Post hoc. & §. Illud tamen. d. 19, m. 3. Ad quartum.

li Dei facit, seu conatur facere, praestare est ad faciendum seu conandum totum id quod ex se se potest circa ea quae ad iustificationem pertinent. Demum ipsi conferat gratiam praevenientem auxiliare quibus id faciat ut oportet ad salutem; errat, & supponendo posse hominem aliquid facere seu conari sine gratia Dei quod ad iustificationem consequendam pertinet, & humano operi seu conatu ex negotio iustificationis gratiam Dei respiciendo.

Ei qui quantum verbo addat, quod bono, eo conatu, seu opere non efficiatur dignum talibus auxiliis, illaeque ratione ea promerentur, attamen dixerit, quod inter leges, quas Christus Dominus cum Patre aeterno constituit de auxiliis & donis, quoniam promeretur, necesse gratia conferendum, una eaque rationi maxime conscientiae hominibus subvenienda fuerit, ne quovis ex nostris viribus naturalibus conatibus facere quod in nobis est, praestare nobis effici auxilia gratia, quibus ea ut oportet ad salutem efficiamus, ut ea ratione dum effusum in via semper in manu liberi arbitrii nostri posita esset salus nostra; errat.

Item qui dixerit, quod Deus sepe etiam ob Christi merita liberum nostrum arbitrium quasi sepositum & terpeni omnino exuat ut ea exponendo, sive intelligendo, tanquam non semper, sive non in omnibus gratia praerematur conatum liberi arbitrii, sed in aliquibus liberum arbitrium conatu suo praeveniat gratiam circa ea quae ad iustificationem consequendam pertinent; gravissimè errat contra doctrinam quae ex Scripturis sacris olim definita contra Pelagianos eorumque reliquias, & haec tradita à probatis maxime in Ecclesia Dei Doctores. Iuxta quam doctrinam firmissimè est utendum & docendum, quod omne opus, omnisque conatus liberi arbitrii ad iustificationem & salutem consequendam pertinet, à gratia Dei per Christi merita ad id movente praevenitur. Quippe quia gratia non definitum est * non operantibus seu conantibus sine ipsa, sed ne per ipsam operentur & conentur homines quae oportet ad salutem, datur. Et sic datur sine lege & condicione, quia velut dicitur * intuitu aliquid operis seu conatus, cum nihil ex se operari seu conari possint homines quod propter ad gratiam obtinendam, vel quia nullum non datur qui quovisunque sit quod ex se summum possunt, operantur, & conantur. * Verum Dei gratia & Spiritus, qui ubi vult spirat, ob hoc omne ingenium genus in gehenna filii praeceperit, ut qui * glorietur, in Domino glorietur. Ac sicut generaliter omnes declinaverunt simul iniquitates facti sunt, Non est qui * faciat bonum, non est usque ad summum: Sic & in omnibus omnino hominibus, qui operantur seu conantur aliquid pertinentem ad salutem, gratia praerematur omne eiusmodi opus & conatum.

Ces Résolutions finissent au bas de la page : &

- 1 Ex Conc. Araus. c. 6.
 2 Ex S. Profr. lib. 1 de voc. gen. c. 9.
 3 S. Aug. lib. de pecc. meritis. & rom. c. 23.
 4 2 Corinth. c. 10, v. 17.
 5 Ad Rom. 3, v. 11. ex Conc. Araus. c. 8.

Ces souscriptions font folio verso.

- Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-
canus.
Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus
Pactensis.
Ita sentio Fr. Iulius Sanctiucius Episcopus S. Agathe
Gothorum.
Ita sentio Lelius Landin Episcopus Neritonensis.
Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bi-
fontinus.
Ita sentio Anastasius Abbas S. Maria Farsensis.
Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. Eremit. S.
Aug. Pr^m Generalis.
Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronei Secre-
tarius.
Ita sentio Fr. Ludovicus le Bassu Doctor Sorbonicus.

V.

Quod si dixerit hominem ex facultate liberi sui arbi-
trii cum solo concursu generali Dei posse in qua
credenda sunt assentiri, tamquam à Deo revelati, et
quia à Deo revelata sunt, quando proponuntur et ex-
plicentur adhibere argumentum quia asserri solent, ut
homines meriti sui persuadeant ea revelata esse à Deo,
et posse credi, et accedente externa vocatione ad fidem
per concitantes aliosque Ecclesiam ministros, errat.

Qui dixerit similiter posse præexistente assensu hoc in
intellectu elucere actum sperandi à Deo, quæ ab eo reve-
lata ac promissa sunt nobis, errat.

Qui dixerit similiter posse elucere actum absolutum
dilectionis Dei super omnia, placendi Deo in omnibus,
et propositum absolutum servandi mandata omnia
naturalis obligatio sub peccato letali, errat.

Qui dixerit similiter posse præexistente maxime lu-
mine fidei, quæ Dei beneficia cum natura tum gratia,
premia iusti et supplicia impij proposita agnoscimus,
elucere in Dei timore actum attritionis cum spe remissionis,
et ex Dei amore actum contritionis de peccato com-
missis cum proposito non peccandi amplius letaliter,
errat, etiamsi dicat actum quosmodi esse iuxta natu-
rales.

Qui dixerit hominem postquam edoctum fuerit an-
ximum gratia supernaturali sibi esse necessarium ad ju-
stificationem et salutem, similiter posse illud optare,
desiderare, petere sibi donari, et saluare se disponere
ad illud recipiendum, errat contra doctrinam quæ con-
stat revelatum esse in Scripturis sacris actum illius, prout
sem descripti sunt, esse dona Dei per Christi gratiam
et meritum, idque ab ipsa prima in eis cogitatione, idea-
que ab Ecclesia merito definitum esse non posse eis fieri sine
speciali Dei adiutorio. Quæ et deinde doctrina in Ec-
clesia Dei tam ferri debita, et constanter asserta, ut
si quis affirmaret hominem per naturæ vigorem sine
prævalente Spiritu Sancti gratia posse aliquem ex istis
actibus operari seu conari sicut oportet, sive ut ex-
pediat, quod est operari seu conari secundum circum-
stantias omnes debitas ab homine in quosmodi actibus
adhiberi ad misericordiam sui justificationem conse-

quendam, et in antiquis definitionibus contra Pelagia-
nos eorumque reliquos hæreticos seditiosos pronuncia-
tum fuisse, et novissimè in Concilio Tridentino contra
abominabiles Hæreticorum huius temporis eandem doctri-
nam confirmando, anathematice servatur.

In qua definitione cum dicitur hominem non posse
per

Ces neuf mots sont les derniers lisibles qui
sont au bas de cette page, qui apparemment
étoient le commencement de quelque obser-
vation que Petrus Lombardus avoit eu pensée d'y
ajouter, car ils sont de sa main; & outre ceux
là il y en a encore deux ou trois autres qu'on
ne peut lire.

Les souscriptions cy suivantes sont au dos
de la même page.

- Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-
canus.
Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus
Pactensis.
Ita sentio Fr. Iulius Sanctiucius Episcopus S. Agathe
Gothorum.
Ita sentio Lelius Landin Episcopus Neritonensis.
Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bi-
fontinus.
Ita sentio Anastasius Abbas Farsensis.
Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. Eremit. S.
Aug. Pr^m Generalis.
Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronei Secre-
tarius.
Ita sentio Fr. Ludovicus le Bassu Doctor Sorbonicus.

VI.

Quod si dixerit in homine post lapsum talem esse libe-
ritatem ad quamcumque tentationem seu difficul-
tatem cum solo concursu generali Dei in quocumque tem-
poris momento superandam, quam pro servanda in
quibusvis quosmodi instanti lege naturali necesse sit vince-
re, etiamsi ea de causa mori sit toleranda, ut si consen-
tiant ideo peccet, quia excluso quocumque alio maiori
auxilio in potestate ipsius positum est non transgredi
tunc legem et non transgrediendo victoriam compara-
re, errat.

Qui dixerit hominem posse, etsi non sine ingenti
difficultate vincere ex solo viribus naturarum singulas
tentationes, quantumvis graves et molestas, dummodo
non longo tempore durent, gratiam vero tantum esse
necessariam ad facilius, vel saltem ad superandum om-
nino simul exurgentes concupiscentias ne decursu tem-
poris vincantur, adversantur Ecclesiis in definitionibus
de imbecillitate naturæ humane post lapsum ad tenta-
tiones superandas.

Inter quas definitiones declaramus remittendam ac
docendam, quia tunc vitia vitia deputanda sunt cum
Dei amore vincuntur, quem nisi Deum ipse non donat,
nec aliter nisi per mediatorum Dei et hominum bene-

nem Iesum Christum; ideo in vitio & illicito concupiscentis evincendo, in diaboli insidiis superandis, & tam in resistendo quam in succumbendo quibuscumque tentationibus; licet habeat homo libertatem, id est liberum usum propriae voluntatis, tamen ad vincendum seu superandam quamcumque tentationem, ita nimirum, ut praeceptum circa quod tentatur quisque servetur propter Deum, id est, ne offendantur Deum, non sufficiens vires naturales liberi arbitrii, sed necessarium est quotidianam, id est continuam seu contra tentationes singulas submissitram adiutorum specialium gratia Dei, idque non tantum ad facilius & melius comparandam victoriam & servandum praeceptum, sed quoniam ad eiusmodi observationem & victoriam adiutorium istud simpliciter est necessarium, juxta id quod olim à Sede Apostolica responsum est in hac causa, necesse est ut quo auxiliante vincamus, eo iterum non adjuvante vincamus.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-

canus.

Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus Paltensis.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantus Episcopus Bis-

fontinus.

Les quatre suivantes souscriptions sont folio

verso.

Ita sentio Anastasius Abbas Farsensis.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Pr^{or} Ord. S.

Aug.

Ita censco Fr. Gregorius Nannius Coronel Secre-

tarius.

Ita sentio Ego Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbo-

nicus.

VII.

Qui dixerit gratiam quâ Deus operatur in nobis velle & persicere, non sic movere nostram voluntatem, ut ex virtute motionis Dei per eam operantis sit insalubre, quod actu consentiamus & operemur, errat.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-

canus.

Idem sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus

Paltensis.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantus Episcopus Bis-

fontinus.

Ita sentio Anastasius Abbas Farsensis.

Ita sentio Fr. Io. Baptista de Plumbino Ord. S. Aug.

Pr^{or} Generalis.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secre-

tarius.

Ita censco Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

1 Ex S. Aug. ep. 106. ubi refert decretum hoc de re Conc.

Palatini.

2 Ab Innocentio 19 ep. ad Patres Conc. Carth. qua est

31 inter epistolam S. Augustini. Et à Calyst. 1 in ep. ad Epi-

scopus Galila pro Ss. Trifidore & Hilario.

VIII.

Qui dixerit gratiam istam ad volendum & operandum qua pertinet ad salutem, aut non esse ita efficacem ut prevenienda voluntatem nostram ipsam verâ & reali efficiencia pramoveat & faciat velle atque operari, aut sine ea posse aliquem actu velle & operari, errat.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-

canus.

Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus

Paltensis, &c.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Fr. Hieronymus Pallantus Episcopus Bisfontinus Ita

sentio.

Ita sentio Anastasius Abbas Farsensis.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Pr^{or} Ord. S.

Aug.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secre-

tarius.

Ita sentio Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

IX.

Qui dixerit gratiam efficacem excitare, allicere, invitare, & suadere voluntatem, non tantum ita ut Deus efficiens moveat voluntatem ipsam ad consentiendum, sed ipsa iam consentiente & cooperante simul cum ea influat tantum in actum, errat.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardama-

canus.

Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus

Paltensis.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantus Episcopus Bis-

fontinus.

Ita sentio D. Anastasius Abbas Farsensis Secretarius.

Ita est, Fr. Io. Bapt. de Plumbino Pr^{or} Ord. S.

Aug.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secre-

tarius.

Ita sentio Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

X.

Qui dixerit Deum per auxilium gratiae suae, & liberum hominis arbitrium tanquam duas causas paritales se habere in negotio nostrae iustificationis, ut aut una ab altera non pramoveatur nec ab ea virtutem agendi recipiat, errat.

Qui dixerit efficaciam gratiae Dei, seu hoc quod est auxilium gratiae, esse efflux, pendere à consensu & cooperatione liberi arbitrii hominis: aut liberum hominis arbitrium suo consensu & cooperatione efficere auxi-

lium

1 Cet article est écrit de la main de Coronel.

2 Cet article est écrit de la même main de Coronel.

3 Encore de la même main de Coronel.

Ipsum gratia efficax : adversatur doctrina¹ quâ ab Ecclesia Dei definitum est, Deum etiam in illis, quos vocat gratia, non expectare eorum voluntates, seu consensum ad ipsius gratiâ suâ adiuvandum, quasi ab ipsorum libero arbitrio sic penderet, quod consentiant vocantur, aut velint id, ad quod sunt vocati, ut Deus hoc in eis non operetur efficax suâ gratiâ, sed ab eis expectet pro innata ipsi libertate.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardmacanus.

Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus Paltenfis, &c.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bisontinus.

Ita sentio D. Anastasius Abbas Farsensis Secretarius.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. S. Aug. Pr^o.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secretarius.

Ita sentio Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

XI.

Q Vi dixerit perseverantiam in bono usque ad finem vitam non esse ex tali singulari Dei dono quo non solum dat quod quis perseverare possit, si velit, sed etiam quo operatur efficaciter, ut ex virtute ipsius doni, velit, & perseveret : aut dixerit cum hoc dono non coherere arbitrii creati libertatem ; errat.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardmacanus.

Ita sentio Archiepiscopus Rada Episcopus Paltenfis, &c.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bisontinus.

Ita sentio D. Anastasius Abbas Farsensis Secretarius.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Pr^o Ord. S. Aug.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secretar.

Ita sentio Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

XII.

Q Vi dixerit Deum ab aeterno non ita constituisse, proposuisse, prædestinasse, seu prædeterminasse illos omnes & singulos consentientes, credituros, operaturos, & perseveraturos, quicunque in tempore Deo vocantur ad salutem consentiant, & consentientes credunt, operantur, & perseverant, ut decreto absoluto, id est,

¹ Ex Concilio Araus. can. 4 & 5. & S. Aug. ep. 107. ex Petr. Dias. cap. 9. ex Fulg. c. 18, 28, 29, 30. de Incarn. & gratia.

² Cet article est écrit de la main de Coronel.

quo absolute vult quod consentiant, credant, operentur, seu perseverent, præordinaverit unicuique eorum dare auxilium gratia, cuius virtutem seu motionem præstit tam esse efficacem ad subjungendum sibi liberum arbitrium ejus cui datur, ut ex ea certum sit, & insalubre, & insuperabile, quod in consentiet, credet, operabitur, seu perseverabit, aut ejusmodi decretum Dei absolutum seu efficacem motionem libertatem arbitrii tollere vel ei adversari ; errat.

³ Placet doctrina in propositione hac & sequentibus duabus comprehensa, sunt tamen redigendæ in breviorum formam, & paulò clarius exprimendum in quo falsa sit ratio illius prædictæ conditionatorum, quam ante decretum Dei ponit Molina.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ardmacanus.

Ita sentio Archiepiscopus Rada Episcopus Paltenfis.

Ita sentio Lelius Landus Episcopus Neritonensis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bisontinus.

Ita sentio D. Anastasius Abbas Farsensis Secretarius.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Pr^o Ord. S. Aug.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronel Secretar.

Ita sentio Fr. Jacobus le Bossu Doctor Sorbonicus.

XIII.

Q Vi dixerit præscientiam Dei de hominum salute, seu quocunque illorum actu ad salutem pertinente, fundari non in virtute auxilii, seu motionis efficacis ad subdendum sibi arbitrium ejus cui datur, sed in pravio usu homini arbitrii pro sua libertate auxilio Dei utentis, vel non utentis, aut hujusmodi præscientiam esse necessariam ad conciliandum inter se auxilium gratia Dei, & liberum usum homini arbitrii, errat, ponendo in Deo scientiam, quæ nullum prorsus habet, vel habere potest obiculus.

XIV.

Q Vi dixerit prædestinationem electorum sic pendere ab ipsorum arbitrio, ut non per efficaciam, seu virtutem auxiliorum, quæ Deus suâ prædestinationis decrevit dare, fiat quod bene in utantur, sed quia Deus in præscientia suâ videns quibus auxilium pro sua libertate bene utantur electi, hac ipsi dare decrevit ; errat, in illud incidens, prædestinationem esse ex meritum hominum : ita nimirum, ut gratia, quâ adiuvantur homines ad consequendum effectum & finem, ad quem sunt prædestinati, ideo in datur, quæ ipsi volunt usu illo sui arbitrii, quem pro libertate suâ adhibent, non autem ideo velint, quia per gratiam adiuvantur.

¹ Ces six lignes sont de la main de Petrus Lombardus.

E S C R I T

Fait & publié à Paris & à Rome dès l'année 1651, près de deux ans avant la Constitution: qui fait voir qu'on n'a jamais soutenu ces propositions absolument, mais seulement en les réduisant au sens de la grace efficace; & qu'on les a toujours considérées comme des propositions malicieusement fabriquées, afin qu'étant condamnées dans leurs mauvais sens on pût en faire retomber la censure sur la doctrine de S. Augustin.

N'Ay parlé de cet écrit dans la troisième Partie Chapitre VII, & en plusieurs autres endroits de ce Journal sous le nom de nostre Manifeste Latin. En voici les termes.

Quinque propositionum de gratia quas Facultati Theologica Parisiensi M. Nicolaus Cornet subdole exhibuit primâ Julii anni 1649, vera & Catholica expositio juxta mentem Discipulorum Sancti Augustini.

Beatî Augustini doctrina adversariorum suorum calumniam semper appetita est, ac sub alienis & filii ad libitum assertionibus ab iis reprehensa, quibus hanc sub Augustini nomine ac veris sententiis aggradi temerarium & inane visum est. Hinc teste B. Prospero à Gallis, inde à quodam Vincentio contexta Capitulum prodigiosa mendacia, qua S. Augustinus ejusque Discipuli inaptè effugerentur ad invicem in eum excitantiam.

Jansenius Episcopus nuper Iprensus idcirco S. Augustini Discipulus, interpres, ac vindex eandem cum Magistro suo sortem ab adversariis suis experiri est, * ut quæ in ipsius libris damnabilia reperisse non obscurè jactabant Molina patrni, brevium quinque propositionum indiculis prædicarent, talique commento & detestationem ejus quem impetrent, obtinere, & ab his quæ infamassent curam exterriti lectoris averterent.

Facultati primùm Parisiensi in Sorbona primâ Julii anno 1649 congregata, quinque hæc propositiones sine ullius horum auctoris nomine ad examen adhibita sunt à M. Nicolao Cornet, nec audita prius, quoniam S. Augustini Discipuli eas primâ duntaxat aliquatenus excepta pro libito scilicet, nec ab Episcopo Iprensi, nec à quorvis alio isdem quibus concepta sunt verbis asseruit, atque ex ambiguis & æquivocis vocibus callidè concinnatas esse, & contra morem omnem examini subijci conquisiti sunt. Non obsecramus nec ab ipso Molina patrni taceri potuit, non Jansenii modis opus, sed & Augustini doctrinam huius perverſis & iniquis artibus ad iudicium vocari, & peratam in utrumque hec dissimulato nomine censuram, si quod animo magnæ futurorum fiducia conceperant harum propositionum

& molitionum architecti ad exitum perducerent. Atque hæc tam iniquè & fraudulenter, tam præter morem omnem in Facultate Parisiensi agi visa sunt, ut septuaginta Doctores intercesserunt, provocaverintque ad Senatum, ut Senatusconsulto, partibus auditis die 5 Octobris anni 1649, cautum fuerit, ne hæc propositiones vocarentur ad examen, dum aliter provisum fuisset. Ne tamen æquum examen & iudicium effugisse putarentur S. Augustini Discipuli, æquissimas & necessarias ad examen legitimum propositionum harum doctrinæque omnium de gratia conditiones positas ad calcem libri de gratia Christi victrice, Facultati 1 Decembris ejusdem anni in Sorbona congregata exhibuerunt. Atque ita mala hæc quorundam Consilia avertit Deus, alique cunctis dissuaserunt in auctores suos. Ista in Facultate temporis sedata est, & causæ omnium felicissimo tandem exitu communibus veris peracta finitaque est: ipsosque Facultatis decreto unanimes Doctorem omnium suffragio 7 Decembris ejusdem anni conclusum fuit, non esse necesse procedere ad examen vel iudicium harum propositionum auctoritate de gratia & auxilii divini.

At ab isdem Molina patrni non absint nova audendi animus, tum est ad alios artes; & Iesuisti præcipue procurantibus emendicata sunt undique subscriptiones hominum coramque maximam partem nullius auctoritatis, nullius nominis, nullius doctrinæ, quibus omnes & in Jansenium velut de hæresi suspecti, & in quinque propositionum ut erratum censuram censuisse videntur. Sed quod maxime dolendum est, auctores eos penes quos ipso est doctrina veritatem, iniquissimis calumniis compulsi: esse ut de Episcopo Iprensi opere apud sanctam Sedem conquarantur, ac ab ea quinque propositionum iudicium efflagitem, persuasi à Iesuistis, imò & à quibusdam de Doctores Parisiensibus præ se ferentibus speciem scientiæ & virtutis, quinque hæc propositiones ab Episcopo Iprensi cæterisque Augustini Discipulis non modo in terminis & in jactis, verum & perverſe sensu, & à B. Augustini Concilioque Tridentini doctrinæ alieno propagari, profertibus isdem eas ita à se & summâ fide de promptis ex ipso volumine Jansenii cujus nomini perperisse se dicerent. Atque cum hæc propositiones ambagibus & æquivocis de industria vocibus concepta sententiam habeant anapientem, atque hinc recta & sana, inde perverſa & erronea doctrinæ interpretationi subjaceant, persuaderi se facile possunt quidam Episcopi Molina defensorum calumniam & artibus manus assueti, nec de re apud Sorbonam à bien-

* Prefatio D. Prosperi in responsione ad Capitula Gallor.

mo gesta sicut advenit; & putarent eum inesse sensum scripti Doctoris Catholici, quem viri minus simplices, sub diu quovis propositionibus fraudulenter exhibebant. Hæc sane opinio hoc aliquos Episcopos pacis & veritatis zelo impulit, ut Epistola ad summum Pontificem subfunderent, quæ harum quinque propositionum iudicium à Romana Sede exposcerent, quas ab Episcopo Iprensi assertas, in Ecclesia subinde defensas, idque perverso & Tridentinis Patribus adverso sensu non obscurè prædicarent.

Neminem Latet singularem ab omnibus fere Gallia Episcopis omni arte questitam, negatam fuisse à pluribus. Notum est in Clero Gallicani Comitui hac in urbe cum Epistola hæc Molina defensas conscriberent, eisdemque Episcopis aliqui subfunderent, congregati, nunquam hoc de negotio actum fuisse, cum tamen ad apud Clerum proponi, ventilari ac decerni causa ipsius ratio, ac pondus, & confutatio perpetua postularent. Compertum est etiam à multis magni nominis Archiepiscopis & Episcopis cum in eam rem convenissent, vocati apud illusterrimum Sedis Apostolicæ Nuncium, tum ab eisdem & multis aliis per varias Epistolas apud Apostolicam Sedem expostulationem, & significationem minus sibi placere subscriptionem illam Reverendissimorum suorum Fratrum. Demum obscurum non est ab illis Episcopis nec communi iudicio aut examine, nec audito, ut per eras, nullo ex plurimis Doctoribus qui hac in causa adversus Molina pariter intercesserant, sed privatim à singulis quolibet in numero sunt, fuisse subscriptum. At quando retyrsum est apud S. Augustini Discipulos reverentia universi Cleri Galliarum, tandem certe mutuerunt impensius ne illius auctoritas rebementer laderetur in hac causa, quæ non alia gravior; Catholico-rumque Doctorum & Præfatum fama adversus rumori-bus apud ipsi Gallia Antiquitate afflueret. Neque enim in minus caput hac sola cadunt, sed in Doctores, sed in Ecclesiæ Principes omnes, sed in ipsius Augustini promdeque in ipsius Apostolica Sedis auctoritatem ac doctri-nam, sed in ipsam denique veritatem, in ipsam fi-dem, in ipsam Christi gratiam frans ista comparatur ab hominibus dolo & calumniis abducti sunt, Gallia toti Romana Sedis, Ecclesiæ universæ retgere necessarium fuit.

Quam igitur perversa fide, quantâ calumniandi libe-dine tentata sint hæc ab harum propositionum & molitionum auctoribus, facile comperit omnes cum duo hæc intelligunt. Præ est, quinque hæc propositiones quarum iudicium & censura tam operose nunc exigitur, nullam in terminis atque ut loquitur, primâ dam-natâ necumque exceptâ, fuisse aut ab Episcopo Iprensi (cuius hac in parte & quod ad quinque illas propo-sitiones spectat, intendi necessitas modo incumbit) aut à quocumque alio S. Augustini Discipulo assertas, sed sicut præ nuda ab ipsi Molina patrum, quales ad cen-suram sacris comparandam existandamque irriduum

aptiores humana prudentia excogitari. Atque hæc præ-positiones sicut esse ad idem tandem constabit, quan-dum & à quo ut jacent asserta sint demonstratum un fuerit; * quod à nemine hætenus, nisi mendaciter præ-stitum est nec præstari potest. quàm periculosum autem quàm iniquum, quàm insuatum est in Ecclesiâ, pro-positiones à nullo auctore assertas, à nullo auditas, ad libitum sicut examini subijcere?

Præmam propositionem utramque excipimus qua iisdem quidem verbis in Iprensi Episcopi opere expressa, atamen à precedentibus & consequentibus verbis qua apud Iansenium planum & rectum illius sensum decla-rant delose arussa, sic exhibita est, ut obscura & am-bigua penitus perversoque interpretatione obnoxia vi-deatur, maxime verò Augustiniana doctrina ignari. proptereaque non sine arte & consilio dissimulatus loci est Iprensi Episcopo, ne subiect, quo sensu ibi asserti-tur ac exponitur, tota Augustiniana, hoc est, tota Ca-tholica, tota non alio sensu quàm qui gratis per se effi-cacis ad singulos alius necessitatem exprimit, defensa deprehenderetur, ut non magis ab harum propositionum auctoribus in verum quàm in sicut fides desideranda sit.

Posterior est quod spectat ad harum propositionum sensum, sicut æquivalere esse penitus & ambiguum o-mnes, proptereaque hinc recta inde perversa, hinc Ca-tholica inde erronea & hæretica interpretationi obno-xia; possunt enim ad gratia vultus & per se efficaci ad singulos pia voluntati motus necessaria doctrinam singula revocari: nec alio quàm gratis istius per se effi-cacis sensu, aut ab Episcopo Iprensi quantum ex eius o-peris lectum innotescit, aut à quovis alio B. Augustini Discipulo defensa sunt, nusquam ab eis ut jacent asser-ta, ut in libro de gratia Christi vultus in lucem nuper emissio sicut fuisse & perspicue demonstratur. Atque ita necesse est ut harum propositionum architecti cum hæc vocarentur ad examen, vel de damnanda & proscri-benda gratis per se efficaci ad singulos alius necessaria cogitarent, quod nemo consilium non exhorrescat. qui enim nisi impius ac profanus de damnanda hac doctri-na cogitet, quàm S. Augustinus adversus Pelagianorum & Sempelagianorum errores Ecclesiæ prædicant & appludente universâ certissimè constituit, Concilia de-finierint, Sedes Apostolica confirmaverit. quàm S. Tho-mas Schola Dux ac Magister firmissimè propagaverit: quàm Schola illius universa, totius Dominianorum Ordo acerrimè adversus Molinam defendit, Pelagiani erroris aperte consimulans, qui necessitas gratis per se efficaci adversantur: quàm Clementis VIII & Paulus V, ille scripto, interque suffragio suo non semel compro-bata: quàm denique Congregatio de Auxiliis re totis decem annis in sessionibus amplius ducentis ventillâ & expensâ, peritis auditis, presentibus sæpe Clemente VIII & Paulo V, frequentibus & censuris & responsio-nibus sic assertis, in sententiam Molina lesa, quâ gratis Christi libero arbitrio subijcitur, & gratis ex se efficaci ac præveniens ad singulos alius necessitas ne-gatur, Sempelagianam & Pelagianam esse sepius pronuntiaverit: atque erroris, Apostolico & solemnè ju-

* Liber infamii cui titulus Jansenius damnatus p. 162.

dicio penitus damnandam esse & abolendam iudicaretur, ut colligitur tum ex alio Congregationis de Auxiliis, tum ex historia Francisci de Pegna illustrissimi Rote Decani, cuius exemplum manu scriptum ex autographo quod habetur Roma, certum & indubitatum apud clarissimum & eruditissimum virum Parisiensem extat, in libro de gratia Christi vinctrice aliqua ex parte typi edatum. fin vero adversarij ab eo confuso & ea mente abesse putandi sunt (& absque certis Doctores omnes Parisienses quotquot sunt, ut ipsi palam & aperte profiteantur) necesse est ut perversos sensus ad quos haec propositiones torqueri possunt, nec ab Episcopo Ippensij nec à quorū alio S. Augustini Discipulo assertis censura subijcere voluerint; quem conatus ut inanem & otiosum prosum qui non spernat? vel denique, quod credibile est, per equivocationem assertionem censuram ancipitem varii interpretationum obnoxiam in animo habuerunt invidiam & odium in Episcopum Ippensem & Sancti Augustini Discipulos comutare; vera falsis involvere; Pelagianum errorem cum Catholica simul si de commiscere; perturbare omnia; censuram ipsam ancipitem, huius sibi iudicium & interpretationem arroganda, in quos libere sensus infundere, sibi huius censura ancipiti tuenda prae-textu quidam audendi licentiam facere; apud imperitiam multitudinem cui uni fallende & deludende student, totum Ippensij Episcopi opus ut de errore vel de heresi notatum conclamare; proscriptam si Deo placeat S. Augustini doctrinam, damnatos omnes illius defensores, sententiam verò Molinae gratiam ditam liberò hominū lapsi arbitrio subijcunt, hoc est, evanescant gratiam & crucem Christi, comprobata ducere. Quos in fidei & gratia Christiana causa dolui quā non detestetur? quae consilia in Ecclesia totius perturbationem & luctum, in fidei Catholicae perniciem, & in hereticarum varium accessionem vergere quā non intelligat? Ita verò hoc in Sorbonarum agitur, ut Theologi aliqui Parisienses quos precipuos in ista causa adversarios experti sunt S. Augustini Discipuli: & quos ab Apostolica Sede harum propositionum censuram etiam flagitare non incertis rumoribus jactatur, propositiones easdem quo sensu ab Episcopo Ippensi & à ceteris Augustini Discipulis defendi possent, ab omni errore vacuae saterentur, si principij sui conscientia pronuntiare vellent.

Ut igitur quid de his propositionibus cum Episcopo Ippensi sentiant, semperque sentiant Parisienses Theologi, ceterique qui S. Augustini doctrinam professentur ac tuentur, Episcopum omnibus, Ecclesiae toti, Romanae Sedi innotescat, necessarium sunt apertam hanc brevem & sinceram expositionem subnectere, ut ne si propositiones istas aliquā obliquā notā ob perversum sensum quem admittere possunt perstringeret, Episcopus Ippensis ceterique S. Augustini Discipuli istum perversi sensus auctores & defensores infamulentur. Atque ut sciant omnes, certi nūbit de his questionibus quae in Christi gratia argumento inter S. Augustinum & Molinae Discipulos Ecclesiae agitantur definiti posse, nisi omni verborum dolo & ambiguitate servato ad examen vocetur haec de gratia vinctricis necessitate doctrina, ad quam

quinque ista propositiones recto sensu exposta revocantur.

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei praecepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum praesentes quas habent vires sunt impossibilia: deest quoque iis gratia quā possibilia fiant.

EXPOSITIO.

Cum aliqua iustum gratiam per se efficiam ad operandum, ad tentationem superandam, ad praecceptum aliquod observandum necessarium, à Deo aliquando non accipiat iudicio occulto sed iustis, etsi habeat aliquam praecipiti implendi voluntatem, sed parvam, invalidam, & imperfectam, & ad praecceptum illud pleni & ut oportet observandum impari, tunc & secundum has praesentes, quae habet pro isto momento vires, ad operandum ut oportet, ad tentationem superandam ut oportet, ad praecceptum observandum ut oportet, non est proximè & completissimè. Atque impotentia haec, ea est quae à voluntatis infirmitate seu ab auxilio ad agendum proximè necessariū carentia, hoc est à gratia per se efficaci, quam Deus tunc illi non donat, absens erit. Cum enim gratia haec per se efficiat deest & velle & posse proximè & completissimè, quicunque gratiam hanc non habet, in non habet velle & posse proximè quod illa largitur. Atque ita aliquando iustum aliquis non habet gratiam quae proximè & completissimè praecipiti ut oportet observandi potentiam donat.

Hic geminum & unicum est Episcopo Ippensi circa primam istam propositionem sensus: aliud nihil docet & asserti, ubi propositionem hanc non nūdè praefert, sed ex iactis prius fundamentis necessariò colligit, ut videre est in capite toto à quo de prompta est, scilicet l. 3 de gratia Christi Salvatoris. 13, vide & cap. 14 & 15, in quibus iustis omnes multos modis posse semper praeccepta observare asserti, nec aliam impotentiam aliquando posse iusto alicui docui, nisi eam quae à gratia per se efficaci absens erit, quae simul & posse proximè ac completissimè & velle donat.

Nullam ergo aliam doctrinam sic exposta propositio continet, quam doctrinam gratia ex se efficiat ad singulos pia voluntatis motum & actum necessariam, necessarium iusto ut oret, ut tentationem superet, ut praecceptum Dei observet sicut oportet, sentit hac operari proximè posse; promittit prima haec propositio ut est à Laesone asserta, vel potius ex Augustini principij collecta, damnari non potest, nisi vel gratia per se efficiat ad singulos actum necessariam doctrina simul damnetur, vel damnetur Augustiniana haec doctrina, quā assertur quod gratia ex se efficiat ad aliquem actum necessariam potentiam proximè & completissimè ad hunc actum donat.

Quam verò sic exposta propositio consensum sit factum

eri Concilii Tridentini, S. Augustini & Facultatis Lovaniensis doctrina, sequentibus testimoniis innote-
scit.

Conformitas propositionis expositæ cum Concilii Tridentini, S. Augustini, & Theologorum Lovanien-
sium doctrina.

CONCILIUM TRIDENTINUM.

SI quis dixerit justificatum vel sine speciali auxilio Dei in accepta iustitia perseverare posse, vel cum eo non posse, Anathema sit. Conc. Trid. sess. 6 can. 22.

Illud autem speciale Dei auxilium singulū iustū, quovis momento à Deo non datur, iudicio Dei occulto sed iusto, non datur iustis cadentibus, & in accepta iustitia non perseverantibus. Quod speciale auxilium cum sit necessarium iusto ut perseveret, sateri profectò compellimur, abjicere huiusmodi auxilio eisdem iustis perseverare non posse, unde & Concilium Tridentinum iustum hominem cum desit tale auxilium, non modo dicit non perseverare, sed nec perseverare quidem posse.

S. AUGUSTINUS.

Qui ergo vult facere Dei mandatum & non POTEST, jam quidem habet voluntatem bonam, sed adhuc parvæ & invalidæ, POTERIT autem cum magnam habuerit & robustam.... Ipsum caritatem Apostolus Petrus nondum habuit quando timore Dominum ter negavit.... tamen quamvis parva & imperfecta non deerat, quando dicebat Domino: animam meam pro te ponam, putabat enim se POSSE quod se velle sentiebat. S. Augustinus libro de gratia & lib. arbit. cap. 16.

Est quippe in nobis per hanc Dei gratiam (scilicet per auxilium quo seu per se efficax, de quo hic sermo est) non solum POSSE quod volumus, sed etiam velle quod possumus. S. Augustinus, de corr. & grat. cap. 11.

Qui eis (iustis scilicet de quibus sermo hic est) non solum dat sine quo NON POSSUNT perseverare si velint, sed in eis etiam operatur & velle, ut quoniam non perseverabunt nisi & possint & velint, perseverandi eis POSSIBILITAS & voluntas Divinæ gratiæ largitate donetur: tantum quippe Spiritu Sancto accenditur voluntas eorum, UT IDEO POSSINT QUIA SIC VOLUNT, IDEO SIC VELINT QUIA DEUS OPERATUR UT VELINT. De corr. & gratia cap. 11.

Neque de ipsa voluntate contendit, cum sanata & adjuva hominis voluntate POSSIBILITAS ipsa simul cum effectu in Sanctis proveniat. De natura & gratia cap. 42.

DOCTORES LOVANIENSES
in justificatione censuræ adversus Jesuitas Lovanienses ante sexaginta annos lata.

Potentia credendi vel convertendi se potest æstimari dupliciter; semel ex ipsa liberi arbitrii utramque in partem flexibili facultate; quomodo est potentia in homine gratiæ defuncto: Semel ex præcedentibus viribus satis efficacibus ad fidem & conversionem, iuxta quem modum quidam dicuntur non posse credere aut sequi Dominum, sicut dictum est Petro, Non potes me sequi modò; & aliis, Quomodo vos potestis credere qui gloriam ab invicem accipitis? & iterum, Non poterant credere, quia dixit Isaias, Ecce cor populi huius. Poterant ergo illi credere per flexibilem quidem liberi arbitrii in bonum facultatem, NON POTERANT AUTEM PER EAS VIRES SEU AFFECTUS QUOS HABEBANT IN PRÆSENTIA, POTERANT PER REMOTAM UT DICI CONSUEVIT POTENTIAM, NON POTERANT PER PROPINQUAM. Iustificatio censuræ cap. 16.

Aliud autem est POSSE, in quo tam magnæ insunt vires per sufficientem gratiæ præparationem, ut satis sit ad agendum, per quam quidem gratiam, non jam solum ipsum posse verum etiam agere adjuvatur. *Ibidem.*

Addimus & hoc quaecunque subsidium quod aliquando subministrari dicitur in aliis qui neque credunt neque convertuntur ad Dominum, non fuisse sufficiens ad fidem aut conversionem, quippe gratia ad conversionem sufficiens ipsa convertit, quæ verò non convertit non sufficit. *Ibidem.*

SECUNDA PROPOSITIO.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

EXPOSITIO.

Est propria & specialis Christi gratia ad singulos pia voluntati effectus & motus necessaria, quæ est gratia per se efficax, quæ semper in cordibus nostris effectum ad quem à Deo datur producit, hanc gratiam voluntas nunquam resistit quia semper velle donat, semper cordis duritiam auferit pro mensura doni Divini majoris concupiscentia, seu quantum Deus misericorditer vult victicem hanc delationem & maiorem concupiscentiam sive ad incipiendam, sive ad confirmandam, sive ad perscrutam animæ curationem, in cordibus nostris diffundere.

Est autem efficax propria hac Christi gratia ut homo illi non dissentiat nec dissentire velit, semper tamen dissentire potest si vult, ut sacro Tridentino Concilio definitum est.

Atque homo hâc Christi gratiâ qua cordis duriciam auferit motum, non semper proinde vult ut agat efficaciter & perfectè quod volendum & agendum est, sepe enim contingit hominem peccatorem in solu inefficacibus desideriis quæ gratia efformavit barere, nec ea ad operû effectum ob infirmitatem suam ac vitium proprium perducere, abijcere etiam desideria ista, & reluctante ac vinciente concupiscentiâ non respicere à peccato, non agere penitentiam ut oportet & quantum oportet ut à peccato resurgat, illiusque veniam à Deo consequatur. hoc tamen in homine gratia Christi primum effectum quem Deus intendit, boni scilicet & incensati desiderii motum consequuntur. quod autem istud desiderium carnerit nimio & perfectio effectû operû ad quod impellebat & excitabat, hominis solius vitium est non Dei, & ut ait Augustinus, * In homine causa est, non in Deo.

Sitamen Deus vult tantam gratiam, tam victri-
cem delectationem conferre quanta sufficit & quanta necessaria est ut homo iste penitentiam agat ut oportet, à peccato suo resurgat, & ad Dei gratiam iustifican-
tem perveniat, homo ille certissime penitentiam age-
ret ut oportet, à peccato suo resurgeret, & ad Dei gra-
tiam iustificantem perveniret. At Deus ut vult, quan-
tum vult, & ubi vult, antequamque miseretur iuxta
illud Sancti Augustini de peccatorum meriti & remis-
sione lib. 2. cap. 5. Cur autem illum adjuvet, il-
lum non adjuvet; illum tantum, illum autem
non tantum; istum illo, illum isto modo, pen-
tes ipsum est & æquitatis tam secretæ ratio &
excellentia potestatis.

Non alio sensu quàm illo propositio hæc secunda ab
Episcopo Iprensi docetur aut ab alio S. Augustini Dis-
cipulo, nec aliter in eisdem Praesulû opere defensa legi-
tur, nullibi in terminis & ut patet ab eo asserta.

Conformitas propositionis exposi-
tum doctrina S. Augustini ac Theo-
logorum Lovanienlium & Duacen-
sium.

S. AUGUSTINUS.

Hæc itaque gratia quæ occultè humanis
cordibus divinâ largitate tribuitur à nullo
duro corde respuitur; à Deo quippe
tribuitur ut cordis duritia primitus auferatur. De predest. ss. c. 8.

Dat incrementum Deus cui volenti saluum
facere nullum hominis RESISTIT arbitrium;
sic enim velle & nolle in volentis aut nolentis
est potestate ut Divinam voluntatem non im-
pediat, nec superet potestatem. De corr. & gra-
tia cap. 24.

Qui credunt, intus à Patre audiunt atque
discunt; qui autem non credunt, FORIS au-
diunt, intus non audiunt neque discunt, hoc
est, illis datur ut credant, illis non datur. De
predest. ss. c. 8.

* De pecc. mer. & rem. lib. 2. cap. 17.

Cùm dat incrementum Deus, auditor sine
dubio credit & proficit; ecce quod interest
inter legem & promissionem, inter literam &
spiritum. Lib. 2. op. imp. n. 157.

Qui novit quid est quod fieri debeat & non
facit, nondum à Deo didicit secundum gra-
tiam sed secundum legem; non secundum spi-
ritum sed secundum literam. De gratia Christi
cap. 12.

Si Deus miseretur, etiam volumus, ad ean-
dem quippe misericordiam pertinet ut velu-
mus. Lib. 1. ad Simplicium. quest. 2.

Non potest effectus misericordiæ Dei esse in
hominis potestate, ut frustra ille misereatur,
si homo nolit. ibidem.

LOVANIENSIS.

Non igitur specialis hæc Christi est gratia,
cui proprium id esse evidentissimis verbis
Augustinus scribit, ut non sit bonis malisque
communis, sed bonos discernat à malis, atque
ut alibi ait, à duro nullo corde respuitur, quo-
niam per eam ipsa cordis durities auferatur,
in qua fideliter agnoscenda quid à Pelagio i-
dem olim postulari, operæ pretium fuerit ex
ejus hic verbis subjungere. Lavan. in conf. 8. assert.

DUACENSIS.

Ea enim propriè est gratia Christi & gra-
tia novi Testamenti quæ auferit cor lapi-
deum & tribuit cor carneum: quæ operatur
ipsum velle & perficere, per quam scribitur
lex Dei in cordibus nostris, quæ facit ut facia-
mus, non tantum à possumus facere si veli-
mus. Duac. in conf. 8. assert.

TERTIA PROPOSITIO.

Admerendum & demerendum in sta-
tu naturæ lapsæ non requiritur in ho-
mine libertas à necessitare, sed suffi-
ciat libertas à coactione.

EXPOSITIO.

UT doctrina hæc de hominis libertate ac indifferen-
tia rectè exponatur, multiplex prius indifferen-
tia constituenda est, & explananda. Est scilicet indifferen-
tia voluntatis circa rectum finem, & circa media;
& est indifferencia ex parte potentia & ex parte actû.
Indifferencia voluntatis circa rectum finem ea est quâ
voluntas vel rectum finem appetere, vel à recto fine ab-
errare potest, seu quâ voluntas peccare potest & non
peccare. Indifferencia voluntatis circa media, ea est quâ
voluntas medium hoc vel illud ad finem consequendum
eligere potest vel non eligere. Indifferencia ex parte po-
tentia, ea est quâ potentia licet ad hoc rectè agendum
à Deo determinetur, potest tamen per se etiam sub a-
ctuali gratia morione constituta hoc non agere & con-
trarium

trarium eligere: licet nunquam accidat, ut à Deo premota hoc recte non agat, & contrarium eligat. Semper autem indifferentia hoc quæ se habet ex parte potentia reuertitur ad malum, cum subest ratio aliqua boni seu motus in obiecto quod voluntas refugit & auersatur: Illud enim voluntas quævis determinatione ad bonum posita amplecti & eligere potest, quod sub aliqua boni & motus ratione apparet, & ad quod eligendum homo potentiam habet. Denique indifferentia ex parte actus seu indifferentia proxima actionis ea est qualem Molina constituit, quæ subicit voluntas proximam habet agendi vel non agendi, agendi hoc vel illud indifferentiam; quæ voluntas sic est in æquilibrio posita, ut pro libito se ad istud vel illud moveat vel non moveat: quæ voluntas etiam posita à motione Divina gratia parem tamen habet in circumlibet indifferentiam, ita ut bonum aliquando actu eligat, aliquando actu non eligat, aliquando recte agat & gratia divina obsequatur, aliquando verò pro libito peccet ac gratia divina momentum abiciat. Atque hanc solum Molina indifferentiam utpote gratia per se efficax contrariam nec ad libertatem nec ad meritum in hoc lapsa natura statim requirit S. Augustinus Discipulus contra Iudæos. Obiectum etiam est, libertatem vel summi secundum se & generatim loquendo, prout Deo, Christo viatori, Angelis, Beatis, hominibus in statu naturæ integre vel lapsæ convenit: vel summi secundum varam statum in quo libertas & meritum occurrunt, puta secundum statum hominum ante lapsum vel post lapsum. Hui prænotati saculi erit huius tertie propositionis per quatuor sequentes propositiones expostio.

Prima propositio de libertate.

Indifferentia essentialis est libertati circa media, seu quoad libertatem electionis quæ circa media versatur, ubi plura sunt media ad finem consequendum.

Conformitas propositionis huius cum doctrina S. Thomæ.

Voluntas igitur Angeli se habet ad opposita quantum ad multa facienda vel non facienda; sed quantum ad ipsum Deum quem vident esse ipsam essentiam bonitatis non se habent ad opposita, sed secundum ipsum ad omnia diriguntur quodcumque oppositorum eligant, quod sine peccato est. 1 p. quæst. 68, a. 8, ad 3.

Unde quod liberum arbitrium diversa eligere possit servato ordine finis, hoc pertinet ad perfectionem libertatis ejus. Sed quod eligat aliquid divertendo ab ordine finis, quod est peccare, hoc pertinet ad defectum libertatis. Unde major libertas arbitrii est in Angelis qui peccare non possunt, quàm in nobis qui peccare possumus. 1 p. quæst. 62, art. 8, ad 3.

Secunda propositio de libertate.

Indifferentia ex parte potentia ad bonum & malum non est necessaria ad agendum liberè neque ad me-

rendum, si ratio libertatis & meriti generatim & secundum se consideretur, ut patet ex merito & libertate Christi.

Conformitas propositionis huius cum doctrina S. Thomæ & S. Augustini.

Dicendum quod etiamlibi liberum arbitrium Christi esset determinatum ad unum numero sicut ad diligendum Deum, quod non facere non potest, tamen ex hoc non amittit libertatem aut rationem laudis five meriti, quia in illud non coactè sed sponte tendit, & ita est actus sui Dominus. In 3 senn. dist. 18, art. 2, ad 5.

Nec tamen per caritatem Christus meruit in quantum erat caritas comprehensoris, sed in quantum erat viatoris: nam ipse fuit simul viator & comprehensor, ut supra habitum est. Et ideo quia nunc non est viator, non est in statu merendi. 3 p. q. 19, a. 3 ad 1.

Pro tanto dicitur quod velle malum nec est libertas nec pars libertatis, quamvis sit quoddam libertatis signum. Inter quæst. disputatas q. 22 de voluntate art. 6.

Nunquid metuendum fuit ne accedente ætate homo ille libero peccaret arbitrio? an ideo in illo non libera voluntas erat, ac non tantò magis erat, quantò magis peccato servire non poterat? S. Aug. de præd. Sacerdotum cap. 15.

Postea verò sic erit ut malè velle non possit, nec ideo libero carebit arbitrio, multò quippe liberius erit arbitrium, quod omnino non poterit servire peccato. S. Aug. in enchiridio c. 150.

Tertia propositio de libertate.

Indifferentia proxima actionis qualem Molina statuit, nullo modo necessaria est ad liberè agendum, aut ad merendum in hoc natura corrupta statu, cùm eadem indifferentia gratia vi suâ efficacii ac insuperabiliter ad bonum determinanti, & ad singulos præcisi actus necessaria, proprium agendi modum destruat.

Seu, voluntati ad aliquem præcisi actum per gratiam prævenientem vi suâ efficaciam determinato, nullo modo libertatem quæ ad merendum in hoc natura corrupta statu requiritur, auferi, aut labefactam.

Conformitas propositionis huius cum doctrina S. Augustini & S. Thomæ à Duacensibus relata in censura assertionis decimæ.

PRima, inquit S. Augustinus de corr. & grat. c. 11, gratia est, quæ fit ut homo habeat iustitiam, si velit, secunda verò plus potest, quæ etiam fit ut velit. Et infra, nec de ipsa perseverantia boni voluit Deus Sanctos suos in viribus suis sed in ipso gloriari, qui iis non solum dat adiutorium quale primo hominibus dedit, sine quo non possunt perseverare, si velint,

velint, sed in iis operatur & velle, ut quoniam non perseverabunt, nisi etiam possint, & velint, perseverandi iis possibilitas & voluntas Divinæ gratiæ largitate donetur; Et iterum, subventum est igitur infirmitati voluntatis humanæ, ut Divina gratia indeclinabiliter & insuperabiliter ageretur, & ideo quamvis infirma, non tamen deficeret, neque ad veritatem aliquā vinceretur. Et mox, Fortissimo quippe dimisit atque permisit facere quod vellet: infirmis servavit, ut, ipso donante, invictissimè quod bonum est, vellet, & hoc deferere invictissimè nollent.

Ex quibus aliisque Augustini locis patet, ita efficacem esse gratiam Christi, ut voluntatem hominis infallibiliter, nullam tamen inferendo necessitatem, ad bonum determinet, à qua quidem necessitate numquam metuit assessor, quamquam nihil metuerit S. Augustinus, tametsi ei obijciat Pelagius, quod libertatem tulerit. At neque metuit S. Thomas, dum per primam quæst. 105 art. 4 docet, Deum in nostra voluntate operari, pro fundamento illius doctrinæ collocari illud Apostoli, Deus operatur in nobis & velle & perficere.

Quarta propositio de libertate.

In statu naturæ lapsæ ad merendum & demerendum esse adest semper & etiam requiritur in parvi virorum indifferencia potentia non modo circa media verum & circa rectum finem, non quidem ratione libertatis aut meriti secundum se, sed ratione status huius & conditionis, adeo ut licet in iustis etiam cum per divinam gratiam efficacissimam ad præ agendum moti præ agant, peccandi seu male agendi potentia semper perseveret, propter quam dissentire possunt Deo merenti, hoc est peccare & à iustitia excidere, nunquam tamen sicut ut tunc actu dissentiant, hoc est, ut peccent & à iustitia excident, cum Deus eis ut non excident & ut præ agant efficaciter premoveret.

Conformitas propositionis hujus cum doctrina S. Augustini, S. Prosperi, & S. Thomæ.

Planè illa possibilitas utriusque radice est capax; quia non solum potest homo habere caritatem quā sit arbor bona, sed potest etiam cupiditatem quā sit arbor mala. De gratia Christi cap. 20.

Natura humana quamvis mutabilis quantum ad id pertinet quod condita est, bona est quæ non solum sine vitio facta est, verum etiam cum per vitium mala est, capax est boni quo bona sit: hæc vera sententia fallacem Manichæorum evertit insiniam. Et infra: Nunc ergo non solum potest peccare homo post baptismum, verum & quia bene reluctans concupiscentiæ carnis, aliquando ab ea trahitur ad consensionem, & quamvis venialia, tamen a-

liqua peccata committit, habet cur semper hæc dicat Dimitte nobis debita nostra, hæc quoque Catholica veritas Joviniani redarguit vanitatem. Lib. 2. op. Imp. numero 10.

In cæteris hominibus, donec caro concupiscit adversus spiritum & spiritus adversus carnem, & donec spiritus quidem promptus est, caro autem infirma, incommutabilis animi fortitudo non potest reperiri; cum non huius sed alterius vitæ sit vera, perfecta & secunda felicitas: in præsentis ergo agonis incerto, ubi tota vitæ tentatio est, & ab insidiantis superbia nec ipsa tuta est victoria, mutabilitatis periculo non caretur: Et licet innumeris Sanctis suis donet virtutem perseverandi usque in finem Divina protectio, nullis tamen aufert quod ipsis repugnat ex ipsis. Et infra: Merito igitur ab incipientibus non solum, verum etiam à provectissimis Sanctis uniformiter Domino supplicatur, & dicitur, Ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo. Univeris enim qui in fide & dilectione permanent, ab ipso donatur ne in tentatione superentur, ut qui gloriatur, in Domino gloriatur; ipsamque gloriam iisdem quibus eam impertit ascribit, ut quamvis auxilio Dei steterint, tamen quia in se habebant unde caderent, ipsorum sit meritum quod steterint. Pross. de voc. Gent. l. 2 c. 28.

Posse eligere malum non est de ratione liberi arbitrii, sed consequitur liberum arbitrium, secundum quod est in natura creata possibile ad defectum. S. Thomas inter quæstiones disputatas quæst. 23 art. 3 ad secundum.

Ex quibus manifestè patet, indifferentiam qualem libet in hoc lapsa naturæ statu ab Augustini Discipulis, in huius quæ ad salutem & ad finem supernaturalem pertinentem admitti, præter Molinistam quæ gratia ad singulos præ actum necessariam efficaciam & vim propriam destruit, non tamen ad libertatem & meritum secundum se, essentialem dici indifferentiam potentia circa rectum finem, ne Christus Dominus qui peccare, qui Dei præceptis non obsequi, qui opera sua ad Patriam suam gloriam non referre non poterat, in actibus obedientia, & dilectionis Dei vel liber non fuisse vel non meruisse dicatur.

QUARTA PROPOSITIO.

Semipelagiani admittebant prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc erant hæretici quod vellet eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

Expositio primæ partis propositionis.

Semipelagiani admittebant gratia prævenientis interioris qualis fuit in primo homine ante peccatum,

rum, seu auxilii sine quo non fit, necessitatem ad initium fidei.

Semipelagianorum ut à Patribus & à Theologis Lovaniensibus ac Duacensibus refertur sententia.

His verbis Sanctitatis tux ita moventur, ut dicant quandam desperationem hominibus exhiberi. Si enim, aiunt, ita Adam adjutus est ut & stare posset in iustitia & à iustitia declinare, & nunc ita Sancti juvantur ut declinare non possint (si quidem eam acceperunt volendi perseverantiam ut aliud velle non possint); vel sic quidam deferuntur, ut aut nec accedant, aut si accesserint & recedant, ad illam voluntatem pertinuisse dicunt exhortationis vel comminationis utilitatem quæ & persistendi & desistendi obtinebat liberam potestatem, non ad hanc cui nolle iustitiam inevitabili necessitate conjunctum est. *Epist. Hl. ad Aug.*

En Massilienses in hominibus lapsi ad initium fidei admittunt auxilium sine quo non fit, quale in Adamo innocento S. Augustinum constituit, utpote correctioni & exhortationi non contrarium, & desperationem non inducens quod resurgens tantummodo Semipelagianum. Illudque solum auxilium ad initium fidei, ad desiderium salutis tanquam correctioni unicum respiciunt, quo fit ut omne quod bonum est invincibiliter volumus & hoc deserre invincibiliter nolumus, quo fit ut indeclinabiliter non solum operamur, verum & in Deum credamus, nec solum in opere, verum & in fide & in oratione insuperabiliter perseveramus; quo demum omnia bona hominis merita tam quas fidem inchoant, orationem, & omnium pia voluntas, quam quas caritatem virtutumque omnium opera, Deo nobis vires efficacissimas donante, proveniunt.

Nec quod sæpe Massilienses initium fidei ex nobis esse, ex viribus liberi arbitrii, & non ex gratia apud S. Augustinum afferant; unde eos auxilii sine quo non fit necessitatem ad initium fidei non admitti ullatenus sequitur, quia juxta S. Augustinum quod agitur cum solo auxilio sine quo non fit, illud libero arbitrio, viribus nostris, & non gratia tribuitur, ut patet ex Angelus quæ ait de corr. & grat. cap. 10 & 11. Stetit per liberum arbitrium & non per gratiam; ut patet ex Adam, In cujus liberi arbitrii viribus fuisse dicit de dono pers. cap. 7, ut laret antequam caderet: tunc tamen juxta S. Augustinum de corr. & gratia cap. 11, & Angelus & Adam ante lapsum auxilio sine quo non fit, ad perseverandum indigerent.

Ut acquiescamus salutariter inspirationi, nostræ potestatis est, inquit Gemadum Semipelagianum de Eccles. dogm. 4. 2. 1.

Hæc sententia quæ habet sufficere nunc iustis ad perseverandum eam gratiam, qualis fuit primis parentibus data, & Massiliensium olim fuit, & directè ex proffeso Beati Augustini doctrinæ repugnat, cap. 12 de corr. & gra-

tia, & Ecclesiæ orationes evertit. *Lovan. in cens. 12 offert.*

Idem hoc volebant Massilienses quibus non placuit discrimen illud gratiæ quod inter hominem lapsum & integrum posuerat Augustinus in lib. de corr. & gr. c. 12, ut est in ep. Hl. ad Aug. Duac. in cens. 12 offert.

Expositio alterius partis propositionis.

In hoc errant Semipelagiani, quid velint gratiam per se efficacem, non esse ad singulos actus etiam fidei inchoata, & orationis necessariam.

In quo Pelagiani & Semipelagiani circa gratiam erraverint.

Sed nos eam gratiam volumus iste aliquando fateatur, quæ futuræ gloriæ magnitudo non solum promittitur, verum etiam creditur & speratur; nec solum revelatur sapientia, verum etiam & amatur; nec suadet solum omne quod bonum est, verum & persuadetur. Hanc debet Pelagius confiteri si vult non solum vocari, verum etiam esse Christianus. De gratia Christi cap. 10.

Certissimo itaque S. Augustinus iudicio errat circa Christi gratiam, nec Christianus ille est, qui docet quod gratia Christi non persuadet omne quod bonum est, hoc est, qui asserti aliquid bonum ad salutem conducere fieri sine gratia per se efficace, Pelagiansque est qui gratiam ex se efficacem ad nullum bonum actum requiri affirmat: Semipelagians vero qui hanc ad aliquid bonum actum requiri & ad aliquem non requiri contendit.

Lovanenses & Duacenses docent gratiam hanc quæ libero arbitrio subiacet, quam voluntas pro libito relesacem obsequendo, vel inefficacem respondendo reddit, seu quæ vi sua efficax non est, non esse specialem & propriam Christi gratiam, non esse gratiam novi Testamenti. Ita *Lovan. in cens. offert. 8*, Non igitur specialis hæc Christi est gratia cui proprium id esse evidentialissimis verbis Augustinus scribit, ut à duro nullo corde respuatur, quoniam per eam ipsa cordis durities auferatur. In qua fideliter agnoscenda quid à Pelagio idem olim postulaverit, *Cre. Lovan. in cens. 8 offert.*

Ita Duacenses in cens. evadent assertionis, Ea enim propriè est gratia Christi & gratia novi Testamenti quæ auferat cor lapideum & tribuit cor carneum, quæ operatur ipsum velle & perficere, quæ facit ut faciamus, non tantum ut possimus facere si velimus.

S. Augustinus, Conciliorum, summorum Pontificum, totiusque Ecclesiæ doctrinam in hoc consistere, ut gratia per se efficax ad singulos pia voluntatis motum & actum necessarium agnoscatur: In Pelagianorum vel Semipelagianorum errores incidere, qui ejusdem gratia vi sua efficax ad singulos motum & actum necessitatem negant, & qui Moline hæc in parte doctrinam sequuntur, docent summum Pontificem Clementem VIII & Paulum V, illi

scripto suo Congregationis de Auxiliis exhibitio, utique suffragio suo ut ex iis Congregationibus in quibus presentes adjuvamus facile intelligatur. Et hac sententia de gratia per efficaciam ad singulos prout motus necessitate, iudicio ejusdem Pauli V. Apostolice potestatis ac solenniter confirmata fuisse nisi Venerabilium motus obstitissent. Idem docent totum Dominicanorum Ordo, & Congregatio de Auxiliis, ut patet ex actis ejusdem Congregationis & ex historia Francisci de Perna illustrissimi Rota Decani, docent Lovanienses & Duacenses Doctores passim in suis censuris. Docent denique celeberrimi hanc aetate Theologi, Bannes in D. Thomam 1. parte quest. 23. art. 3. conclus. ultimam. Alvarez. lib. 1. de Auxiliis disp. 1. pag. 8. Navarretta controversia 2.1. de praedestinatione Physica in quest. 19. 1. partii D. Thomae de voluntate Dei. Ioannes à S. Thoma in 1. p. quest. 19. disp. 3. a. 4. Item quest. 14. disp. 20. art. 3. & 6. Martinez in 1. 2. quest. 10. art. 4. dub. 1. Eftius in 1. ep. ad Timotheum c. 2. Cumei in 1. partem quest. 23. art. 3. quest. apud quoslibet 8. conclus. 5. Felisium disp. 2. 4. cap. 25. in 2. sent. Calvera 3. p. quest. 18. art. 4. disp. 6. dubio 9. Aliique celeberrimi à Schola S. Thomae Theologi, quorum omnium testimonium in libro de gratia Christi vultus expressisse continetur.

QUINTA PROPOSITIO.

Semipelagianum est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse.

EXPOSITIO.

Verum est ad fidem Christianam pertinere, quod Christum pro omnibus hominibus mortuum suum et sanguinem fuderit.

Atamen certum est Semipelagianos dixisse perverso & erroneo sensu, quod Christus pro omnibus omnino mortuus fuerit, ut patet ex testimonio sequentibus.

Iniquum Massilienses pro universo humano genere mortuum esse Dominum nostrum Jesum Christum, & neminem prorsus à redemptione sanguinis ejus exceptum, etiamsi omnem hanc vitam alienissimam ab eo mente pertransierat, quia ad omnes homines pertinet Divinae misericordiae sacramentum, quo ideo plurimi non renovantur quia quod nec renovari velle habere praenoscantur. Itaque quantum ad Deum pertinet paratam omnibus vitam aeternam. Ep. Proff. ad S. Aug.

Inde est quod illius sententiae expositionem, non eam quae à te est depropterea, fuscipiant Massilienses, id est, ut non nisi omnes homines salvos fieri velit & non eos tantum qui ad Sanctorum numerum pertinebunt, sed omnes omnino ut nullus habeatur exceptus. Epist. Hil. ad August.

Gratia, quae Christi populus sumus, hoc cohibetur

Limite vobiscum, & formam hanc ascribitis illi,
Ut cunctos vocet illa quidem inviteturque, nec ullum,
Praetereans studeat communem afferre salutem
Omnibus, & totum peccato absolvere mundum.

Proff. poem. l. 2. c. 10.

Qui verò dicunt Christi mortem pro omnibus, in hoc consistere, ut morte sua omnibus nemine excepto contulerit auxilia omnia quae ad salutem sufficiunt, ac quae necessaria sunt, gratia Christi vi sua efficaciam ad singulos pietatis alius necessitatem negant & errant. Si enim Christum morte sua omnibus contulerit auxilia omnia necessaria ad salutem, certi auxilia ad salutem necessaria non sunt vi sua efficaciam, cum omnes non salventur, & auxilia vi sua efficaciam ea sunt quae effectum suum à Deo potentiam certissimè consequuntur.

Rectè autem Duacenses in censura asserunt. 14. colligunt ex Concilio Tridentino generalem Christum pro omnibus redemptionem in hoc non consistere, ut omnes ex parte Dei habeant quod sufficit ad salutem; Quia si haberent, inquit, quomodo è contrario testatur Synodus Tridentina sess. 6. can. 3, quod & si pro omnibus mortuus est Christus, non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt, sed ii duntaxat quibus meritum passionis communicatur?

Rectè & iidem Duacenses ac Lovanienses juxta Patrum doctrinam exponunt in censura asserunt. 7. in qua consistat generalis Christi pro omnibus redemptio. Talis est assertio septima Jesuitarum Lovaniensium: Deus voluit dare Christum in redemptionem pro omnibus, nullo excepto: Ergo omnibus preparavit sufficientiam media per Christum. Probatur consequentia; Quia etenim est Christus omnium Redemptor, quatenus per ipsum donantur omnibus sufficientiam media quibus resurgant à peccatis. Si enim non darentur sufficientiam, verus non esset eorum Redemptor; quia neque quoad sufficientiam, neque quoad efficaciam. Quam asserionem sic Duacenses in sua censura resoluunt. Huic argumento Massiliensium (quod idem & Faulti fuit) responsum est jam olim à Prospero in hunc modum; quoad magnitudinem & potestatem pretii, & quod ad unam pertinet causam generis humani, sanguis Christi redemptio est totius mundi. Sed qui hoc seculum sine fide Christi, & sine regenerationis Sacramento pertransiunt, redemptionis alieni sunt. Cum itaque propter unam omnium naturam, & unam omnium causam, in veritate à Domino nostro susceptam, rectè dicantur omnes redempti, & tamen non omnes à captivitate sint eruti: Redemptionis proprietates haud dubiè penes illos est, de quibus Princeps mundi missus esse foras, & jam non vasa diaboli sed membra sunt Christi.

Christi. Et mox, poculum quippe immortalitatis, quod confectum est de infirmitate nostra & virtute Divina, habet quidem in se ut omnibus proficiat; sed si non bibitur, non medetur. Sic ille. Sufficientia ergo quam postulat generalis redemptio, in pretio sanguinis Christi est, non autem in auxilio omnibus collato ut præterdit objectio. Nam alioquin etiam in parvulis quibus per Baptismum succurri non potuit, tale auxilium tribuendum erit: aut certe dicere oportebit, non pro illis Christum se dedisse in redemptionem, & ita non pro omnibus.

Non alio quàm isto hic expresso gratia per se efficacia ad singulos sua voluntate motus & alius necessarie sensu, propositiones ista quæque aut ab illustrissimo Iprensi, aut ab illo quorū S. Augustini Discipulo sive in libere dictu, sive in lectionibus publicis, sive in concionibus, Parisiis defensa sunt, à nemine ut iocenti asserta. Non prius in comitiis Facultatis Parisiensis audita sunt, quin professi confestim fuerint S. Augustini Discipuli, eos à se nemini juxta hunc sensum propagari. Hæc ita Dominus de Sanctis Beate Doctor ac Professor Regius in Sorbonicis Scholis hoc anno explanavit, ut ex illius scriptis publicè dictatū manifestum est. Nec aliter expressa sunt in eo libro qui de victrice Christi gratia nuper in eam rem editum est ut elucidarentur propositiones ista de quibus scriptum est ad summum Pontifi-

cem; quem qui librum legerit, profectò jam cogatur calumnians libidine omnem ponere, atque id facerè quod ad quinquè illas propositiones attinet nihil nisi verè sensisse Iprensi Episcopum, & ceteros Augustini Discipulos, nisi perversè sentire putet qui gratiam per se efficacem ad singulos pios motus & alius necessariam esse cum S. Augustino, cum antiquis Patribus, cum Conciliis, cum summis Pontificibus, cum S. Thoma, cum universa Dominicanorum Ordine, cum Theologis primi nominis, cum Congregatione tota de Auxiliis, ipsique adeo nuper Clemens VIII & Paulo V crediderit. Sancti Augustini Discipuli suam sententiam hanc de quinquè propositionibus istis subdole comminatu ad fraudem, omnibus Episcopis, Archiepiscopis, Romana Sedè, universæ Ecclesiæ palam faciunt, ne quis iam subit calumnia, triumphatque malo artibus dicit aliquando flere livor, & victrice Christi gratia vindicem Augustinum cum universæ Ecclesiæ colere.

PARISIIS,

Kal. Jul. Anno salutis per gratiam reparatæ
M DC LI.

Cette Date est de consequence & à observer. Elle estoit ainsi qu'elle est cy-dessus imprimée au pied de cet Escript, quand il fut publié & donné à tout le monde dès ce temps-là.

ESCRITS DES DOMINICAINS,

Dont il est parlé dans la VI Partie Chapitre IX, & autres endroits de ce Journal.

Avis touchant ces Ecripts.

IE ne sçais pas comme j'ay dit dans le Journal en parlant de ces Ecripts si je les ay tous eus; je ne sçais pas non plus s'ils estoient tous & dans la suite qu'ils sont icy, avec le Memorial que le General de cet Ordre vouloit présenter au Pape, quand le Prelat dont j'ay parlé Partie VI Chapitre X, me dit à la Minerve où je le rencontray le 25 de Fevrier 1652, que ce General venoit de les luy faire voir & qu'ils estoient en tres bel ordre: mais je sçais bien que s'ils n'y estoient tous, il y en avoit une bonne partie; je sçais bien aussi qu'il n'y en a aucun qui n'ait esté dressé pour estre présenté au Pape par ceux de ces Religieux que le General avoit chargés de s'appliquer à cette affaire, & je sçais bien enfin que c'est par la faveur qu'ils m'ont faite de m'en donner copie, que je les ay eus.

PREMIER ESCRIT.

Cet écrit portoit ce titre par dehors, *Connexio quinque propositionum quæ nunc examinentur cum illa qua disputata fuerunt coram felicis recordationis Clemene VIII & Paulo V. Voicy les termes qu'il contenoit:*

Beatissimo P. Innocentio X,
Eminentiss. S. R. E. Cardinalibus,
&

Doctiss. Theologis Censoribus pro negotio quinque Propositionum ab Apostolica Sede deputatis.

Quia nonnulli dicunt hæc quinque propositiones nullam habere connexionem cum illa, quæ disputata fuerunt sub sanctissimis felicis recordationis Clemene VIII & Paulo V, & in ipsorum præsentia, visum fuit nobis pro ea in qua semper sumus fide & reverentia erga sanctam Sedem, ex ipsius actus dispensationum sub prædicto summo Pontifice habuimus fidelissimè

liffimè extrahere, quæ circa hæc quinquæ propofitiones tunc agitata fuerunt.

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus iuftis volentibus & conantibus funt impoffibilia fecundum præfentes quas habent vires: deest quoque eis gratia quâ poffibilia fiant.

Ex difputatione 41 habita coram fanctiffimo felicio recordationis Paulo V, die 9 Novembris anno 1605.

ET eodem modo P. Baſilda Societatis Ieſu, deſenſor P. Molina ejuſdem Societatis, inducibat aliud ex Concilio Tridentino cap. 2, Quod Dei præcepta homini juſto ad obſervandam impoffibilia non funt: ſi autem eſſe neceſſarium illud auxilium efficiat prædeterminans, ſine illo (quod non omnibus datur) eſſent præcepta homini impoffibilia, quia ſine illo non poterit homo operari. Et in hoc puncto inducit concluſiones Fr. Thome de Lemos, in quibus habetur, quod ſecunda causa ſine pravo conſenſu prima operari non poteſt: Ergo nec operari poterit voluntas ſine auxilio illo phyſice prædeterminante, & ſic reddentur præcepta Divina impoffibilia. Nec hic oportet recurrere, quod Deus nungui illa auxilia propter præcedens peccatum, ſibi attuale, ſive originale, quia homo exiſtens in gratia nullum tale habet impedimentum, & tamen habens gratiam habitualem, ſi non adſit illud auxilium phyſice prædeterminans, non poterit operari: & ex conſequenti impoffibilia irradentur Divina præcepta.

Quod autem ſermo eſſet de homine juſto etiam volente ſuperſeſſe, & conante, atque habente auxilium ſufficiens, patet, quia P. Thomas de Lemos & P. Alvarez dicebant, * omne auxilium ſufficiens eſſe efficax reſpectu alicuius actus imperſeſſi: & ultra hoc dicebant requiri auxilium aliud ſimplius & abſolutè efficace ſine quo homo non poteſt operari. Ex quo inferrebat etiam P. Baſilda, auxilium illud, quod P. Lemos & P. Alvarez vocabant ſufficiens, non eſſe verè ſufficiens, non dare verum poſſe, atque adeo præcepta eſſe impoffibilia homini juſto habenti auxilium ſufficiens, & per illud auxilium ſufficiens imperſeſſe volenti, & conanti.

SECUNDA PROPOSITIO.

Interiori gratiæ in ſtatu naturæ lapſæ nunquam reſiſtitur.

Ex eadem difputatione 41.

Pater Baſilda obijcebat P. Thome de Lemos, quod poteſt homo cuilibet auxilio gratiæ prævenienti reſiſtere, ac reſiſtere; & quod de ſaculo aliquando diſſentit, ac reſiſtit.

* Conſtat hoc ex P. Lemos opusculo de auxilio ſufficiente & efficaci, & ex Alvarez diſp. 10 de Auxilio.

TERTIA PROPOSITIO.

Admerendum & demerendum in ſtatu naturæ lapſæ non requiritur libertas à neceſſitate, ſed ſufficit libertas à coactione.

Ex difputatione 44 coram fanctiffimo Paulo V habita die 10 Ianuarii 1606.

Pater Baſilda pro ſeria propoſitione ex hiis, quas proponebat, dicebat, ex hac gratia phyſice prædeterminante, alius voluntatis ſequitur neceſſariò, non ſuapte natura, ſed ex ſuppoſitione decreti Divini, vel alterius antecedentis cauſæ: Et ſic (inferbat) tollitur libertas; & conſequenter meritum, ac demeritum.

QUARTA PROPOSITIO.

Semipelagiani admiferunt gratiæ interioris neceſſitatem ad ſingulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc fuerunt hæretici, quòd dicerent, hanc gratiam talem eſſe, cui poſſent humana voluntas reſiſtere, vel obtemperare.

Ex difputatione 10 coram fanctiffimo Clemente VIII habita die 19 Novembris anni 1602.

Reverendus P. Generalis Societatis offerbat Pelagianos (quo nomine frequenter intelliguntur etiam Semipelagiani, & certum eſt) non fuiſſe hæreticos quia negarent gratiam ex ſe ipſa efficacem: unde dicebat, Multi Doctores dicunt gratiam movere moraliter, qui damnandi non ſunt tanquam Pelagiani. Nunquid omnes erant Pelagiani? Cui Generalis S. Demmici, Omnes qui id tantum dicunt, ſunt Pelagiani, & omnes ſunt diſcipuli veſtri.

QUINTA PROPOSITIO.

Semipelagianorum error eſt dicere, Chriſtum pro omnibus omnino hominibus mortuum eſſe, aut ſanguinem fuſiſſe.

Poſt difputationem octavam.

Sanctiffimus Clemens VIII miſit 14 propoſitiones, ſui diſputaretur an Molina cum Caſſiano & Semipelagianis conveniret in illis: præcipitque ut antequam diſputaretur de illis, utraque pars ſcripto reſponderet. Utraque P. Thomas de Lemos ut oſtenderet convenientiam Molina cum Caſſiano & Semipelagianis in 14 propoſitione, quæ erat de prædeſtinatione, deſuit in ſcripto hæc qua ſequuntur.

Inſuper hæc de eodem Caſſiano & Faſſio Semipelagianorum ducibus reſcripſit S. Proſper, ſic dictum: * Hæc

* Epistolæ ad Augustinum.

ipforum definitio ac professio est, omnem quidem hominem Adam peccante peccasse, & neminem per opera sua, sed per Dei gratiam regeneratione salvari: universum tamen hominibus propitiationem, quæ est in Sacramento sanguinis Christi sine exceptione esse propitiæ, &c.

Et ut ostenderet P. Lemos, ipsum Molinam cum Cassiano & Semipelagianis in hoc convenire, citavit locum Molina quæst. 23 art. 4 & 5 disp. 2 memb. 2, quo loco Molina docet, de universis omnino hominibus intelligendum esse, quod D. Paulus ait: Vult omnes homines salvos fieri, & Christum pro omnibus mortuum esse.

Denique omnia testimonia & argumenta quæ contra has quinque propositiones obijciunt, obijcerunt etiam in præfata dissertationibus.

Ex his ergo apparet, quod non est diversa causa, quæ modo agitur, ab illa, quæ tunc agitata est: & consequenter, si quid defuisse sua Sanctitati videretur, necessarium foret revocare acta sub prædicto Pontificatu.

SECOND ESCRIT.

Quid intendant qui petunt quinque propositiones damnari?

Qui petunt à Sanctissimo damnari quinque Propositiones tria potissimum intendunt.

Primum est ut tota doctrina Molina definatur. Hoc ipsos intendere ostenditur primo, quia tota doctrina Molina stabilitur ex damnatione harum quinque propositionum; necum est autem quanto studio tota Societas illam Molinæ doctrinam amplectata ac mutata fuerit sed felici recordationis Clementis VIII & Paulo V, ac deinceps. Unde eandem fere totam revocavit liber Pseudo-Suarez¹ Lugduni anno superioris impressus. Sagaxenibus Iesuisti de Auxiliis contra Pontificum sanctissimi, idemque de novo præstiterunt ex parte P. Adam & P. Annam Iesuiste.

Quod autem Patres Societatis curent per hos Doctores Serbónicos per damnationem harum propositionum patet ex seculæ Gallie scripta à quodam Iesuista ad ipsos, quam exhibebimus, ex continuo colloquio & consilio quæ habent cum Iesuisti, & quia isilem argumentum est & Iesuista impugnant propositiones. Noluerunt tamen PP. Societatis per se ipsos petere hanc damnationem, ne Fratres Predicatores moverentur, contenta sub his quinque propositionibus immutaret Eminentissimus DD. Cardinalibus & sua Sanctitati, & valde notandum est quod eodem tempore Roma & in Hispania excitantur controversiæ de Conceptione lib. uli. sicut olim fecerant sub Paulo V, ut hæc ratione contra illas constiterent fideles.

¹ Hæc probatur ex scripto signato N. 2.

² Et liber P. Adam & P. Annam revertere impressus.

Secundo. Patet hæc illorum intentio quia plures alie propositiones continentur in Lansenio multò periculosiores istis, ut ipsi dicunt, & tamen non petunt condemnationem nisi harum quinque tangentium materiam de Auxiliis, ut constet ex sensu Catholico quem explicamus. Abunde verò ex istis quinque sola prima habetur formaliter in Lansenio³, secunda & tertia expresse negantur ab illo, quarta & quinta non habentur apud illum quamvis possint aliquo modo ex illo colligi: Et omnes sunt fraudulenter compositæ, quare constet studio impugnandi non Lansenium sed Fratres Predicatores hæc quinque tantum proponi.

Tertio. Patet hæc illorum intentio quia petunt ut damnentur hæc quinque propositiones in sensu Lansenii: Nolumus quidem defendere Lansenium, quem in multis scimus esse contrarium in qua tanquam S. Augustini & S. Thoma⁴ semper Sibela nostra defendit, maxime coram Clemente VIII & Paulo V. Sed tamen ostendimus sensum Lansenii⁵ in his propositionibus procedere de gratia efficaci: Et quamvis, ut ipsi aiunt, procederet de gratia sufficienti, quam ducunt negari à Lansenio, non potest attingi hoc punctum, quoniam & simul attingatur eò connexionem materia de Auxiliis. Imo verò Lansenius vel sibi contradicit, & sic non est damnandus in utraque contradictoria, alias S. Sedes contradictoria definiret, vel admittit reipsa gratiam sufficientem⁶ non ad sensum Molinæ & quorundam aliorum qui defenderunt doctrinam S. Augustini coram Clemente VIII & Paulo V.

Secunda illorum intentio

Et ut intra paucos menses evanescant omnia, quæ fere per decem annos gesta & decreta sunt sub Clemente VIII & Paulo V, in eadem tunc Congregationibus.

Probatur primum. Quia stabilita Molinæ doctrinæ evanescunt omnia in illa Congregationibus pericula, cum in illa doctrina Molinæ qualificata sit à Crisostomo deputati ut Pelagiana & Semipelagiana.

Secundo. Patet quia hæc quinque propositiones non sunt artificiose collectæ, sed scorsim obijcerunt PP. Societatis FF. Predicatoribus in præfata Congregationibus tanquam absurda quæ sequebantur ex ipsorum sententia.

Tertio. Quia omnia fere loca Scriptura, Conciliorum, Sancti Augustini, & Sancti Thoma, quo modo adducuntur pro damnatione harum quinque propositionum, fuerunt adducta à Patribus Societatis contra Fratres Predicatores in prædicta Congregationibus; ut ostendimus quando placuerit sua Sanctitati, & quod

H 3

¹ Patet hæc ex eodem scripto.

² Patet hoc ex scripto signato N. 6 & 7.

³ Hæc sensum Lansenium ostendunt in scripto signato N. 3.

⁴ Patet hoc ex scripto signato N. 2.

⁵ Constitit hoc ex citationibus marginalibus in scripto signato N. 2.

⁶ Ibidem.

quod caput est, sicut tunc aliqua truncabant & falsificabant, ita & nunc, cuius rei specimen exhibemus.

Tertia illorum intentio

Est ¹ possidere D. Augustini auctoritatem approbatam ab Ecclesia in materia de gratia & satisfactions.

Probatur primò. Quia ² hoc sequitur manifestè ex damnatione quarta & quinta propositionum.

Secundò. Quia eadem intentione qua olim Molina & alii dixerant interirenter, P. Annatus, P. Adam, & P. Pallavicinus ejusdem Societatis renovaverunt ³ huius temporibus.

Tertiò. Quia isdem loci Scriptura veniunt contra has propositiones, quibus abstergebantur Pelagiani & Semipelagiani contra D. Augustinum ⁴, ut fusiùs ostendetur, cum sua Sanctitas dignabitur audire.

TROISIÈME ESCRIT.

Le titre suivant estoit dehors & dedans.

Propositiones quinque explicata ex verbis Iansenii.

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus iustis voluntibus & conantibus secundum præfentes quas habent vires sunt impossibilia : deest quoque illis gratia quâ possibilia fiant.

Istem dicit Iansenius colligi ex testimoniis D. Augustini. Ita lib. 3 de gratia Christi c. 13 tom. 3 pag. 138 col. 2 lit. C in editione Parisiensis 1641.

Explicat autem mentem suam isdem lit. D, dicens : Eo quod vires voluntatis infirmæ sunt propter concupiscentiam à volendo bono retrahentem, cuius renisus sit, ut vires voluntatis distraherentur : atque ita homo non plenè velit, non integrè velit, non totà voluntate velit : Talem autem voluntatem non esse idoneam ut superet aliam vetustate roboratam : quia per illam nondum potest homo tantum velle quantum sufficit ut volendo faciat : Poterit autem cum habuerit magnam & robustam : Hanc verò sibi tribuere non est potestatis humanæ, sed solius gratiæ Divinæ quam propterea ex fide invocamus. Et postea, plurimis autem non dari istam faciendi possibilitatem quæ precibus implorari solet. Deinde quia multi fideles non convertuntur ad invocandam gratiam.

¹ In scripto signato N. 4.

² Patet ex scripto N. 2.

³ Et ex scripto signato.

⁴ Patet hoc ex scripto signato N. 4.

SECUNDA PROPOSITIO.

Gratiæ interiori in natura lapsa nunquam resistitur.

Hanc negat Iansenius lib. 1 de gratia Christi c. 16 tom. 3 pag. 26 lit. C, ubi admittit gratiam intellectus, & statim literâ D explicat, Quod per huiusmodi gratiam nihil aliud quam scientia præbatur intellectui, quâ cognoscit quid agendum cavendumque sit. Et hæc cognitio, inquit, pag. 27 col. 2 lit. B, non minus esse potest in eo qui resistit quàm qui obtemperat suæ scientiæ & conscientiæ. Unde enim alioquin rebelles lumini ?

Docet quidem Iansenius lib. 3 de gratia Christi à cap. 2 usque ad cap. 12, non dari illis auxilium sufficiens : sed quod negat verbis, respsa concedit, nam imprimis admittit illustrationes, inspirationes, &c. lib. 1 de gratia Christi cap. 16 tom. 3 pag. 26 lit. C, & sequentibus. Deinde admittit auxilium efficax respectu alicuius actus imperfecti, quæ disponitur bene ad perfectum, lib. 2 de gratia Christi c. 27 tom. 3 p. 86 col. 1 lit. D. Denique in hominibus iustis admittit gratiam habituales, & virtutes quibus possint operari supernaturaliter, lib. 3 de gratia Christi cap. 13, & passim alibi. In his autem tribus plures Doctores Catholicos docere consilire auxilium sufficiens : Admittit ergo respsa Iansenium quod verbum negat.

TERTIA PROPOSITIO.

Ad merendum & demerendum in natura lapsa non requiritur libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Hanc negat Iansenius tom. 3 lib. 6 de gratia Christi cap. 36 pag. 308 col. 1 lit. C, dicens : Amplius ergo sine dubio requiritur quàm esse voluntarium & sine violentia, ut sit liberum. Et quid sit illud amplius isdem explicat, videlicet, quod sit in hominis potestate, quod simus Domini. Imò addit isdem col. 2 lit. A, in omnibus huius vite actionibus reperiri indifferentiam contradictionis & contrarietatis, quamvis negat libertatem consistentem essentialiter in huiusmodi indifferentia.

QUARTA PROPOSITIO.

Admiserunt Semipelagiani gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, & in hoc erant hæretici quod vellent huiusmodi gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

Hæc sub his verbis non est Iansenii, sed satim colligitur ex illo lib. 5 de hæresi Pelagiana c. 67

8 tom. 1, præteritum pag. 193 col. 2 lit. D, Semipelagianos fuisse hereticos, quod vellet hujusmodi gratiam non esse de se efficacem, sed cujus usus in sua cuique voluntate relinqueretur.

QUINTA PROPOSITIO.

Semipelagianorum error est, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fuisse.

Jansenius lib. 3 de gratia Christi cap. 10 tom. 3 pag. 163. col. 1 lit. A, admittit Christum pro omnibus mortuum esse, Sufficiens, quia sufficiens pretium obtulit, non tamen efficiens, sive efficaciter, sed, inquit, hoc modo mortuum est pro solu qui participant beneficium mortu ejus.

QUATRIESME ESCRIT.

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus justis volentibus, conantibus, secundum præsentem quas habent vires sunt impossibilia: deest quoque illis gratia quâ possibilia fiant.

Hæc prima propositio non est Jansenii: quia saltem dicit testimonia D. Augustini demonstrare illam esse veram. Et sic debet explicari ex ipsomet Jansenio,

Aliqua Dei præcepta (scilicet difficiliora ob renitum concupiscentiæ hominibus pugnanti voluntibus, conantibus, (scilicet non plenè integrè, non totâ voluntate) secundum præsentem quas habent vires (id est, secundum vires voluntatis quæ renitu vel resistentiâ concupiscentiæ a distrahantur) sunt impossibilia (id est, propter concupiscentiam à volendo bono retrahentem, voluntas non est idonea ut superet aliam voluntatem vetustate roboratam: quia per illam nondum potest homo tantum velle quantum sufficit ut volendo faciat: poterit autem cum magnam & robustam habuerit: hanc verò sibi tribuere non est potestatis humanæ, sed solius gratiæ Dei quam propterea ex fide invocamus, hoc ipso clarissima voce profitentes deesse nobis sufficientem ad illa præcepta faciendi potestatem). Deest quoque illis gratia quâ possibilia fiant (quia multi fideles non convertuntur ad invocandam gratiam quâ possint & sufficiant, vel non ita petant, ut ad impetrandum necessarium est). Hanc propositiorem intelligit Jansenius de gratia efficaci quam vocat omnipotentem. Hæc omnia sunt ex Jansenio lib. 3 de gratia Christi cap. 13.

SECUNDA PROPOSITIO.

Gratiæ interiori in natura lapsa nunquam resistitur.

Hæc propositio non habetur in Jansenio, imò illam negat expresse quatenus admittit gratiam interiorem, sive gratiam intellectus, quæ solum intellectum afficit, dari scire, non velle, quæ cognitio est etiam in eo qui resistit, & rebellis est lumini, ita lib. 1 de gratia Christi cap. 16. Si autem intelligatur de gratia interiori, id est, efficaci, omnipotenti, quæ intra voluntatem peragat partes suas, efficiendo volitionem vel fortem vel infirmam: tunc verum est quod cum nunquam resistatur etiam in omnium sententiâ, & propositum est de fide.

TERTIA PROPOSITIO.

Ad metendum & demerendum in natura lapsa non requiritur libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Hæc propositio negatur expresse à Jansenio lib. 6 de gratia Christi cap. 36, ubi dicit, quod ut opus sit liberum, & consequenter meritorium vel demeritorium, aliquid amplius requiritur quam esse voluntarium & sine violentia: & quod si illud amplius requiritur, explicat ibidem, quod videlicet actiones sint in hominis potestate, quod sumus illarum domini, cum sint cum plenarationis advertentia. Imò ibidem dicit, semper esse in natura lapsa indifferentiam contradictionis & contrarietatis.

Si autem hæc propositio intelligatur ut jacet, sic explicari debet, Ad metendum & demerendum in natura lapsa non requiritur libertas à necessitate (infallibilitate consequente &c.) sed sufficit libertas à coactione, id est, à violentia & necessitate naturali, per quam sit actus sine plena rationis advertentia, ut colligitur ex Jansenio lib. 6 de gratia Christi cap. 6; & sic sumpta propositio est de fide.

QUARTA PROPOSITIO.

Admiserunt Semipelagiani gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei, & in hoc erant hæretici quod vellet hujusmodi gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

*Hæc non habetur in Jansenio: colligitur tamen ex illo lib. 8 de heresi Pelagiana cap. 6, 7, 8, ex quibus locis colligitur solim * quod Semipelagiani in hoc erant heretici: quod vellet hujusmodi gratiam non esse*

* Tom. 1 pag. 193 col. 2 lit. D.

esse de se efficacem, sed cujus usus in sua cuique voluntate relinqueretur, inquit Iansenius illo cap. 6.

Hac propositio tantum abest quod possit damnari, quoniam imo est ita certa, ut oppositum dicere, sit scire Semipelagianum & damnare Augustinum.

QUINTA PROPOSITIO.

Semipelagianorum error est Christum pro omnibus omnino mortuum esse, aut sanguinem fudisse.

Christum pro omnibus mortuum esse sufficienter admittit Iansenius ¹ lib. 3 de gratia Christi cap. 21 ex D. Prospero, addens ex eodem quod quia proprie redimere est de captivitate cum effectu eruire, Christum non pro omnibus mortuum esse efficaciter sive efficienter, sed pro solis qui participant beneficium mortui quoniam. Quia propositio est de fide.

CINQUESME ESCRIT.

PRIMA PROPOSITIO.

* Aliqua Dei praecepta hominibus iustis volentibus & conantibus sunt impossibilia secundum praesentes quas habent vires: deest quoque illis gratia quâ possibilia fiant.

SENSUS CATHOLICUS.

Aliqua Dei praecepta non possunt impleri ab hominibus iustis, volentibus, & conantibus effectu & conatu imperfecto proveniente à gratia sufficiente per solem gratiam habituales & sufficientem sine gratia efficaci, sine qua non possunt possibiliter cum effectu, ut loquitur Augustinus cap. 42 de natura & gratia, sive in sensu composito, ut aiunt Scholastici.

§. 1.

Si damnetur hac prima propositio in hoc sensu, desinitur nullam gratiam de se efficacem aut activalem esse necessariam, & tota Molina doctrina de virtutibus liberi arbitrii in natura lapsa stabiliatur de fide, quantum iudicata sit Semipelagiana in Congregationi-

bui de Auxilio sub Clemente VIII & Paulo V, damnata una propositione contradictoria illius desinitur: hoc autem, omnia Dei praecepta hominibus iustis sunt possibilia, secundum eam quam habent vires, nec deest illi gratia quâ possibilia fiant, est contradictoria illius quae praemissa est; ergo, hac damnata, illa desinitur: ex illa vero sequitur primum, non esse necessariam gratiam de se efficacem hominibus iustis ad implenda praecepta, quae est etiam doctrina Molina. Sequela probatur. Illud non est necessarium ad aliquid, sine quo illud est possibile, vel potest fieri; atqui sine gratia de se efficaci praecepta sunt hominibus iustis possibilia; ergo hac gratia non est necessaria ad implenda praecepta. Contra quod iudicatum est à Congregatione ² de Auxilio ad Divinum ³ Augustinum.

Sequitur secunda. Nullam gratiam activalem esse necessariam iusto ad implenda aliqua praecepta, quod etiam docet ⁴ Molina. Probatur sequela. Ad illud quod est alicui possibile secundum praesentes quas habet vires, non est aliud necessarium, aliis non est possibile; atqui iusto sunt praecepta possibilia secundum praesentes quas habet vires; Ergo non est aliud necessarium, nec consequenter gratia actuali contra iudicium consensuum in ⁵ Congregationibus, & contra easdem definitiones ⁶, & contra D. ⁷ Augustinum.

Sequitur tertia. Gratiam habituales vel activalem esse duntaxat necessariam, non ut implantur praecepta, & ut vitetur peccatum, sed solum ut actus quibus implentur, sint supernaturales. Quae est etiam doctrina ⁸ Molina. Probatur sequela. Ad illud solum requiritur gratia vel actuali vel habituali, quod praestat actibus nostris ut sint supernaturales; Ergo gratia habituali vel actuali solum requiritur ut actus quibus implentur praecepta sint supernaturales. Contra quam doctrinam iudicatum est in Congregationibus ⁹ praedictis, & est contra D. ¹⁰ Augustinum.

Sequitur quarta. Vires hominum in natura lapsa in ordine ad bonum naturale esse aequales viribus quas habuissent, si fuisset conditus in puris naturalibus, quae est etiam sententia ¹¹ Molina. Probatur sequela. Si gratia non est necessaria nisi ad hoc ut actus sint supernaturales,

¹ Molina in Concord. pag. 9, 14. a. 13 diff. 37 & 38. De Nova Pseudo-Suar. lib. 4 c. 6 & seq.

² Congregat. 9. anno 1598. Congreg. 17 & 18. ann. 1600. Congreg. 37. 38. 49. 1601. & in 16 Congreg. contra Paulo V. & in Congreg. 7 & 12 post disputatos 1607. & in preparatione Bullae prop. 18 & seq.

³ Aug. de corr. & grat. cap. 12.

⁴ Molina diff. 40. §. Occasione. Pseudo-Suar. lib. 3 c. 2. n. 17.

⁵ Congregatione 6. 1598. & in preparatione Bullae prop. 36.

⁶ Innocentius I. epistola ad Patres Concilii Carthag. & Milevi.

⁷ Aug. de gratia Christi cap. 17.

⁸ Molina loco citato diff. 23. porro & diff. 40. §. Occasione. Pseudo-Suar. lib. 4 c. 16 n. 12 & 14.

⁹ Congregationes citatae in num. 5.

¹⁰ D. Aug. ep. 34.

¹¹ Molina in Concord. citat. diff. 31; & sequentibus.

¹ Tom. 3. pag. 163 col. 4 lit. A. Quia sufficienter promissionem obtulit.

² Hanc obijciunt tanquam inconveniens quod consequitur ex gratia efficaci in Congregatione sive definitione 37 & 38. 41 & 45. Et revera est S. Augustinus de gratia & libero arbitrio cap. 17. & Concilii Carthag. approbati à Celestino I. epistola ad Episcopos Galliae cap. 10. & Concilii Araus. 3. can. 9.

Hanc eandem objectionem tanquam inconveniens ex gratia efficaci assensu Pseudo-Suar. Lugduni anno 1652. lib. 5 cap. 10. 11. 16 & 24. & persequitur P. Arnatius, qui hoc anno 1653 Parisiis mandavit typis librum, lib. 3 cap. 4 §. 1. & P. Adam in libro Gallici scripto etiam de novo typis mandato; qui PP. sunt ex Societate Jesu.

rales, sine gratia possumus elucere enim; alius naturalis, ut est evidens; sed ex illius gratia non est necessaria nisi ut actus nostri sint supernaturales. Ergo sine ipsa possumus elucere omnes alius naturales quos possumus elucere in natura pura, atque adeo habemus eandem vires modis ut tunc: quam doctrinam esse periculosam & destrui peccatum originale iudicamus. Consultet in citatis ¹ Congregationibus, quia revera est contra ² D. Augustinum.

Sequitur quintus, Hominem in natura lapsa posse elucere actum bonum moraliter, qui sit vera virtutis opus sui ultime naturalis accommodatum: quod etiam docet ³ Molina. Probatur sequela. Homo in natura pura poterat elucere actum bonum moraliter qui esset vera virtutis opus accommodatum sui ultimo naturali, sed idem potest in natura lapsa quod tunc potest. Ergo potest huiusmodi actum elucere, & consequenter elucendo frequenter huiusmodi alius, potest sine gratia acquirere veras virtutes, sequi etiam rectificare & ordinare in Deum ut finem ultimum naturalem, atque adeo resurgere à peccato, ut demonstravit P. Lemos, & iudicamus Consultet in ⁴ Congregationibus de Auxiliis, in quibus consuevit esse contra ⁵ D. Augustinum.

Sequitur sextus, Possit hominem solum viribus natura lapsa assenti revelati assensu firmo sed naturali: quod etiam infert ⁶ Molina. Probatur sequela. Possumus in natura lapsa solum facultate nostra elucere omnes alius naturales, ut ostensum est, sed esse assensu, quantum firmum, est merè naturalis ex Molina, ergo possumus illum ex naturalibus elucere sine gratia: quia doctrina iudicata est Pelagiana & Sempelagiana in Congregationibus ⁷ de Auxiliis, quia est contra ⁸ Beatum Augustinum.

Sequitur septimus, Possit hominem in natura lapsa alique gratia sperare, diligere Deum super omnia, atteri & contrari de peccato, resistere cunctis tentationi etiam gravissima, & etiam si mori oporteat pro servanda lege naturali: quia etiam sunt secundum sententiam ⁹ Molina. Prob. sequela. Quia isti omnes actus sunt merè naturales, ergo possumus illos elucere. Quam doctrinam esse purè Pelagianam consuevit ¹⁰ Consultores de Auxiliis, & est contra S. Augustinum.

Sequitur octavus, dari legem insalubrem, quæ statutum sit à Deo astrictam gratiam facienti quod in se

est ex viribus natura lapsa sine gratia: quod & docet ¹¹ Molina. Probatur sequela. Debet dari illa lex sine qua sequeretur hominem iustificari per solam naturam vires; sed sine ipsa sequeretur quod homo diligendo Deum super omnia alius merè naturali, averteret se à creatura quam sui consisteret ultimum finem per peccatum mortale, & converteret se ad Deum ut finem ultimum naturalem, asperet quem super omnia diligere: igitur debet dari talis lex. Quia doctrina Molina pluries notata est Pelagiana à ¹² Consultoribus in Congregatione de Auxiliis, & revera repugnat ¹³ Augustino.

Est etiam totam Molina doctrinam de viribus liberi arbitrii in natura lapsa definitam si damnetur prima propositio secundum sensum adductum: quare loco illius proponemus sanctæ Sedi iudicandum de sequenti.

¹⁴ Singula Dei precepta in natura lapsa absque ulla gratia nobis iusta sed etiam insalubria quantumcumque graviter tentatio, & quantum oporteat mortem subire, sunt: permissiva secundum profines quas habent vires, ita ut de facto non transgrediantur illa: quod si fecerint, alius merè naturali Deum dabit illi gratiam quæ iustificationem consequantur.

SECUNDA PROPOSITIO.

Gratix interiori in natura lapsa nunquam resistitur.

SENSUS CATHOLICUS.

Supponit quod ¹⁵ D. Augustinus vocet gratiam efficacem intererem, & omnem aliam reijciat ad legem atque doctrinam, sitque propositum, ¹⁶ Gratia interiori, id est efficacia, in natura lapsa (in qua homo specialiter indiget gratia) nunquam resistitur; debet admitti ab omnibus.

§. 2.

Si damnetur secunda propositio in sensu explicato, de fide erit, non dari gratiam de se efficacem, & ita doctrina Molina de efficacia gratia, de deo perfectantia & de predestinatione desinetur.

Item, si secunda propositio damnetur in sensu explicato, erit contradiçtoria erit de fide: contradiçtoria verè est illa, Gratia interiori aliquando resistitur, &

cum

¹ Congr. 7. an. 1598. Congr. 1. 2 & seq. 1600. Congr. 2 & 10, 1601. Congr. 2, 14 & 16, 1602. Congr. 1, post disp. 1606. prop. 1 in preparatione Bullæ.

² S. August. passim, præsertim cap. 12 de corr. & grat.

³ Molina Concord. cit. disp. 3.

Remota in Ffondo-Suar. lib. 4 cap. 16 n. 12.

⁴ Congr. cit. n. 13.

⁵ S. Aug. lib. contra Iulianum. c. 3.

⁶ Molina ibid. disp. 7. Ffondo-Suar. supra cit.

⁷ Congr. 7. an. 1598. Cong. 62. 3. 6, 1600. Congr. 10, 1601. Congr. 2, 1602. & in præpar. Bullæ prop. 9.

⁸ D. Aug. cit. lib. de prædest. 55.

⁹ Molin. concord. cit. disp. 13, 14 & 17.

¹⁰ Congr. 7. an. 1598. Cong. 10, 11 & 12. 1606. Cong.

7. 9. 30 & 31, 1601. Cong. 41, 46 & 49, eodem anno.

Cong. 3 & 6, 1606. in preparatione Bullæ prop. 10, 11,

& seq.

¹¹ Molina in Concord. cit. disp. 10.

Remota in Ffondo-Suar. lib. 4 cap. 13 & seq.

¹² Congr. 7. an. 1598. Congr. 3, 1600. Congr. 13 & 42,

1601. Congr. 33 & 34, 1603 & 1803. Congr. 3 1606.

& in præpar. Bullæ prop. 5 & 6.

¹³ S. Aug. lib. de gratia & lib. arb. c. 21 & 22.

¹⁴ Molina in Concord. disp. 17, ad iustitiam à disp. 40. & alia citatis in hoc §.

¹⁵ Effer 13. Ista 46, 47, & 55. ad Philippenses

2.

¹⁶ S. Aug. in Enchirid. cap. 75, 76, 77, 83, 85. Et de

gratia Christi cap. 14.

¹⁷ Itæ propositio fuit obijcta disp. 10 de Auxiliis cor-

rum Clementis VIII, & disp. 39, 42, 43 & 44 coram

Paulo V.

ciam propositiones indefinita in materia de fide intelligentur univ[er]saliter, nisi aliter explicentur, sensus illius prioris erit, cuiusque gratia interiori in natura lapsa aliquando resistitur. Ex qua

Sequitur primo, nullam dari gratiam de se efficacem, quod etiam inferi¹ Molina. Probatur sequela. Gratia cui resistitur non est de se efficax, ut probatur ex terminis: sed cuiusque gratia interiori aliquando resistitur, ex dictis: ergo nulla datur gratia de se efficax, sed omnis gratia est efficax ex eventu, qua sententia damnata est à² Congregatione de Auxiliis tanquam erronea & contra³ S. Augustinum.

Sequitur secundo, donum perseverantiae in adultis esse enutritivè gratiam cui aliquando resistitur, quod etiam docuit⁴ Molina. Probatur sequela. Cuiusque gratia interiori aliquando resistitur: sed donum perseverantiae in adultis est gratia interior: ergo donum perseverantiae aliquando resistitur. Quam doctrinam judicaverunt⁵ Consultores de Auxiliis adversari⁶ Concilio Tridentino &⁷ Augustinum.

Sequitur tertio, donum perseverantiae non habere effectum infallibilem, nisi eà praevisione quod homo illi non resisteret, sed consentiret, ut etiam docet⁸ Molina. Prob. sequela. Gratia cui aliquando resistitur, non habet infallibilem effectum nisi praevidetur quod homo illi non resisteret, sed consentiret: quia doctrina à⁹ Consultoribus iudicata est Semipelagiana & contra¹⁰ S. Augustinum.

Sequitur quarto, praedestinationem non posse fieri nisi post praevisā opera hominis, quod etiam docet¹¹ Molina. Probatur sequela. Preparatio mediocris quibus certissime aliqui liberentur, non potest fieri nisi media sint infallibilia & certa, id est, habeant infallibilem effectum, sed praedestinatio est preparatio mediocris quibus certissime aliqui liberantur, ut docent cum¹² S. Augustinus omnes, & media non sunt certa nisi praevidetur quod non resisteret, sed potius consentiret, ut patet ex dictis: Ergo praedestinatio fieri non potest nisi praevidetur quod homo non resisteret, sed consentiret. Quam doctrinam Molina¹³ Consultores à S. Sede deputati arbitrati sunt periculosam in fide, & contra¹⁴ Sanctum Augustinum.

Pro hac secunda propositione repetimus hanc exanimandam: Gratia cuiusque, quatenus proveniunt ex intentione Dei volent saltem facere, aliquando resistitur.

TERTIA PROPOSITIO.

Ad merendum & demerendum in natura lapsa non requiritur libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

SENSUS CATHOLICUS.

Huius propositionis sensus Catholicus est, quod ad meritum vel demeritum non requiritur libertas à necessitate infallibilitatis quoad specificationem, in communi sententia, sed sufficit libertas à coactione qua in doctrina Sancti Augustini semitur & pro violentia & pro necessitate naturali & simpliciter.

§. 3.

Si damnetur tertia propositio in sensu explicato, de fide stabiliatur impossibile esse gratiam de se efficacem, dari de facto scientiam mediam, & Christum e-
 lectum esse ex meritis.

Si semel definitum sit de fide, ad meritum & demeritum requiri libertatem ab omni necessitate, de fide-
 ritatem erit impossibile esse etiam gratiam de se efficacem, quod etiam docet¹ Molina. Sequela ita probatur. Quod repugnat libertati necessariā ad meritum, est impossibile in homine vivere, sed gratia de se efficax repugnat libertati ab omni necessitate necessaria ad meritum, nam gratia de se efficax speciat necessitatem infallibilitatis: ergo gratia de se efficax erit impossibilis. Hoc tamen censuerunt² Consultores de Auxiliis esse Semipelagianum & contra³ S. Augustinum.

Sequitur secundo, dari scientiam mediam quam docet⁴ Molina. Probatur sequela. Datur illud sine quo non potest salvari in nostris operibus libertas ab omni necessitate, etiam infallibilitatis: sed sine scientia media hoc non potest salvari, ut docet Molina: & ratio est quia si decretum Dei antecedit praevisionem nostri consensus, consensus noster sequetur necessitatem infallibilitatis: ergo debet dari scientia media, quam censuerunt⁵ Consultores sacra Congregationis esse Pelagianam & contra⁶ S. Augustinum.

Sequi-

¹ Molina in Concord. c. 1. diff. 37 & 38.

² Rivas at Pseudo-Suar. lib. 5, c. 4, n. 11. & c. 37 & 38. & P. Amatus lib. 4, c. 8, pag. 361.

³ In Congr. cit. §. praeced. num. 2.

⁴ D. Aug. praefatum c. 14 & 15 de corr. & grat.

⁵ Molina in Concord. p. 1, q. 23. art. 4 & 5. diff. 1, memb. ult. §. 2.

⁶ Congr. 8, an. 1598. Congr. 12, an. 1600. Congr. 32 & 46, an. 1601. Congr. 22, an. 1603. Congr. 8, an. 1606. in prepar. Bulla prop. 38, 39, 40 & 41.

⁷ Canal. Trid. sess. 6 c. 16.

⁸ Aug. de corr. & gratia cap. 12.

⁹ Molina loc. cit. num. 4.

¹⁰ Congr. 9, an. 1598. Congr. 13, an. 1600. Congr. 32, 33, 46, & 47, an. 1601. Congr. 22, 60, 62, & 64, an. 1604. Congr. an. 7, 1606. in prepar. Bulla prop. 42.

¹¹ Aug. toto lib. de dono persév. & c. 12 de corr. & gr.

¹² Molina q. 23, n. 4 & 5, diff. 1.

¹³ Aug. de praedest. SS. c. 8.

¹⁴ Cong. 11, an. 1598. Cong. 40 & 50, an. 1601. Cong. 20, an. 1603. Congr. 8, an. 1606. in prepar. Bulla prop. 33.

¹⁵ S. Aug. toto lib. de praedest. SS. praefatum cap. 10.

¹ Hanc obijcerunt diff. 37, 38, & 39, 42, 43, 44, & 45.

² Molina p. 1, 23, n. 4 & 5, diff. 1, memb. ro 6, §. Circa non dubitarem.

³ Rivas at Pseudo-Suar. lib. 5, cap. 19. & P. Amatus lib. 4, c. 7.

⁴ In Congr. cit. f. 1, n. 1.

⁵ Aug. de praedest. SS. cap. 10.

⁶ Molina in Concord. q. 14, art. 13, diff. 50. Pseudo-Suar. Prolog. & supponit P. Amatus.

⁷ Congr. 10, an. 1598. Congr. 12, an. 1600. Congr. 13, & 46, an. 1601. Congr. 60, & 62, an. 1604. Congr. 8, an. 1606. & in prepar. Bulla prop. 31.

⁸ D. Aug. toto libro de praedest. SS.

Sequitur tertio, Deum decrevisse offerre excellentiora dona animæ Christi quia prævidit eam pro sua innata libertate usuram esse illi, ut expressè asserti¹ Molina. Probat sequela: quia aliis usum ille donorum non fuisse in Christo meritorium, utpote cum non esset liber ab omni necessitate. Si enim Deus decerneret aliquem actum ante præfixum consensum voluntatis create, alim ille non esset liber libertate sufficienti ad meritum, alim ille non esset liber libertate manifestè inferiori contra expressa verba D. Pauli Christum non meruisse filii vel nobis per alium quo voluit obedire, nisi eâ ratione quod Deus præviderit eum pro sua innata libertate usurum illi excellentioribus donis, quod quantum sciebat Ariani & Nestoriani, consilare videtur ex² Athanasio, ³ Alexandro Episcopo Alexandrino, ⁴ Augustino, ⁵ Prospero & aliis, iudici saculæ Sedes.

Pro hac ergo tertia propositione repetimus illam: ⁶ Ad meritum requiritur potentia peccandi, quæ est laudabilis, est à Deo, & est pari libertatis.

QUARTA PROPOSITIO.

Semipelagiani admittebant gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc erant hæretici, quòd dicebant voluntatem illi gratiæ posse resistere vel obtemperare.

SENSUS CATHOLICUS.

Huius propositionis sensus Catholicus est, quod Semipelagiani fuerint hæretici quia negaverint⁷ gratiam de se efficacem, cum qua non potest conjungi dissensum vel resistentiã, cum semper voluntas etiam consentiendo retineat potentiam ad dissensum.

S. 4.

Si damnetur hac quarta propositio sic explicata, sequitur nullam esse auctoritatem S. Augustini, iussit fuisse querelas Pelagianorum, & Semipelagianorum & Molina adversus S. Augustinum ipsius doctrina innotuit fuisse approbata, & illi inique fuisse damnati.

Damnata hæc quarta propositio in sensu allato, sequitur Semipelagianos non errasse negando gratiam de se efficacem, sed solum negando ad initium fidei & perseverantiam gratiam interiorem determinabilem ex consensu vel dissensu voluntati posito vel præfixo. Sequela est evidens supposita legitimâ explanatione propo-

sitionis. Oppositum indicatum est in Congregationibus de⁸ Auxiliis.

Sequitur secundo Pelagianis errasse non admitendo ad omnia opera gratiam interiorem determinabilem. Probat sequela: eandem gratiam quam negaverunt Semipelagiani ad initium fidei & ad perseverantiam, negaverunt Pelagiani ad omnia opera, & in hoc tam bi quàm illi fuerunt hæretici. Idcirco enim dicti sunt Semipelagiani, quia mediam partem heresi Pelagiana tuebantur. Sed ex dictis Semipelagiani fuerunt hæretici negando gratiam solum interiorem determinabilem. Ergo Pelagiani quoad hanc articulum fuerunt hæretici negando necessitatem gratiæ interioris determinabilis: quæ est doctrina sequacium⁹ Molina præscripta in¹⁰ Congregationibus de Auxiliis.

Sequitur tertio, questionem de adiutorio divini inter D. Augustinum ex una parte, & Pelagianos & Semipelagianos ex altera, solum fuisse de gratia illa determinabilem quam illi hæretici negabant, Augustinus verò probabat tantum de fide. Sequela probatur: quia intendebat Augustinus uti hæretici admitterent gratiam illam quam negando erant hæretici: sed non erant hæretici nisi negando gratiam illam determinabilem: ergo D. Augustinus intendebat ut illam admitterent.

Sequitur quarto, gratiam illam determinabilem de qua erat questio, non debuisse explicari nominibus expressè vel æquivalenter significantibus, quod sit determinativa vel determinativa, præfixum quia scandalis,urbationis & erroris possent esse causa. Probat sequela: Doctor Catholicus debet exprimere rem de fide fidei est, non autem verbis oppositi, præfixum quando est adnotatum quod huiusmodi nomina sunt causa scandalis,urbationis & erroris. Sed D. Augustinus fuit adnotatum¹¹ quod verba quibus utebatur, quæ exprimebant quod huiusmodi gratia sit determinativa, erant causaurbationis, scandalis & erroris. Ergo non debuit Augustinus uti huiusmodi verbis.

Sequitur quindè, D. Augustinum excessisse debitum modum explicandi gratiam de qua erat controversia inter ipsum & præfatos hæreticos, quod tamen est contra expressam¹² Calistini I definitionem. Probat sequela: Dicere quod per gratiam voluntas¹³ indeclinabiliter & insuperabiliter agitur & inclinatur à Deo quod ipse voluerit & quando voluerit omnipotentissimè potestate, ita ut volenti Deo saltem facere nullum hominū resistat arbitrium, nulla voluntas divinam impediat voluntatem, vel superet potestatem, humane voluntates non possint resistere, nemo veniat ad Christum nisi cui illa gratia datur, at omnibus cui datur veniat, ut per illam¹⁴ voluntas Dei semper iuste faciat nos bonum.

INTI-

¹ Molina Concord. p. 1. q. 33. art. 4. & 5. disp. 1. m. 9. §. 1. ad autem.

² S. Athan. orat. 2 contra Arianos.

³ Alexander Episc. Alexandr. in epistola.

⁴ S. Aug. de prædest. SS. cap. 19.

⁵ S. Prosper in epistola heresi Pelagiana & Nestorianis.

⁶ Vasquez 1 p. q. 19. art. 10 circa solutionem 1 argum.

⁷ In scriptis datis Congregationi ann. 1601. ad 16 prop. in disp. 10 ann. 1601. & 33 ann. 1605. & 39 & 44 ann. 1606. sustinuerunt Semipelagiani nullam gratiam interiorem adiniciisse ad initium fidei vel perseverantiam.

⁸ Contra illam scribit P. Amatius & Pseudo-Suarez l. 5. c. 47. n. 6.

¹ In Congr. citatis §. 1. n. 2.

² Suarez præf. § de grat. c. 4 & 5.

³ In eisdem Congregationibus.

⁴ Constas ex epist. 46. 47. initio de corr. & grat. Et ex epist. B. Properi & D. Hilarii ad Augustinum.

⁵ Calistinus 1 ep. ad Episc. Gallic.

⁶ S. Aug. de corr. & grat. c. 12.

⁷ Idem ibidem.

⁸ Idem de prædest. SS. c. 8.

⁹ Idem de corr. & grat. c. 12.

invidiosam velle, & hoc desistere invidiosum nolle, per quem non solum homines perseverare possint, sed non nisi perseverantes sint, ratione cuius voluntates hominum Deus magni habeat in sua potestate quam ipsius. Huiusmodi, similibus verbis exprimere gratiam, est æquivalenter dicere quod gratia illa est determinans vel determinativa liberi arbitrii, ut omnes qui Latinam linguam callent, satis intelligunt: & huius omnibus utitur Augustinus: sed ex iam dictis uti verbis æquivalenter significamus, quod gratia illa de qua erat questio, est determinans, est excedere: ergo S. Augustinus debuit modum excessus.

Sequitur sextid, iniqui scilicet Pontifices, imo errasse Celestinum, Gelasium, Hormisdam & alios approbantes doctrinam Augustini, & iustas fuisse querelas Masilensium quantum ad hoc, atque adeo ipsos fuisse iniuste damnatos. Probatur sequela: iniustum est approbare excessum, & iusta est querela contra excedentes: sed ex dictis S. Augustinus excessus in explicanda gratia: ergo iuste fuerunt querelæ Masilensium, & iniuste & erroneè præfati Pontifices approbationi doctrinam Augustini, quem cum Clemens VIII approbaret, & revocaret in dubium an esset de fide quod ipse esset verus Christi Vicarius.

Pro hac ergo quarta propositione repetimus istam.

¹ D. Augustinus admisit gratiam per quam voluntas hominum insuperabiliter & ineluctabiliter agit, & in hoc excessu præferit dicendo quod voluntates humanae non resistunt neque possunt resistere: quod si ab eo dogmata de gratia, perseverantia, & prædeterminatione aliter data explanataque fuissent, foris neque Pelagiana heresi usquam exorta fuisset, neque Lutherani tam impudenter liberi arbitrii nostri libertatem fuissent ausi negare, neque ex Augustini opinione concertationibusque cum Pelagianis tot fideles fuissent turbati, ad Pelagianosque descensum, facileque reliquia Pelagianorum fuissent extirpata.

QUINTA PROPOSITIO.

² Error Semipelagianorum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse.

SENSUS CATHOLICUS.

Sensus Catholicus istius propositionis est, errasse Semipelagianos in hoc quod assererint Christum ita pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, ut pro-

meruerit de facto omnibus auxilium omnino necessarium ad hoc ut salutem assequerentur.

S. 5.

Si damnetur quinta propositio in sensu alio, sequitur D. Augustinus male interpretatum fuisse illum locum ³ D. Pauli, Vult omnes homines salvos fieri, & sua hæc interpretatio fideles turbasse, occasione occasione salutem eorum fuisse periculatam.

⁴ Si damnetur quinta propositio in sensu prædicto, de fide erit non errasse Semipelagianos, dum de omnibus universim hominibus interpretati sunt illud D. Pauli, Christus pro omnibus mortuus est. Ex quo

⁵ Sequitur primò, illas etiam non errasse dum eodem modo interpretati sunt illud aliud eiusdem Apostoli, Deus vult omnes homines salvos fieri. Probatur sequela: quia pro in omnibus mortuus est Christus quos Deus vult salvos fieri, & contra. Adversarii verò noluerunt proponere hanc propositionem, Deus vult omnes homines salvos fieri, quia cum sit notissimum illam limitationem esse à D. Augustino, apertè iudicati essent adversari doctrinæ D. Augustini.

Sequitur secundò, limitationem quam adhibuit D. Augustinus huic loco, ut non intelligatur nisi de prædestinati, non sequi ex iis que tangunt de fide docuit D. Augustinus & approbatur summis Pontificibus circa gratiam & prædeterminationem. Probatur sequela: error est dogma contrarium illius quod sequitur ex certis de fide, nam in hoc deserti heresi ab errore, quod heresi est contraria in qua sunt de fide, error verò est contrarius iis que sequuntur ex certis de fide: sed explicatio omnino universali prædictorum locorum D. Pauli non est error: ergo non est contraria explicationi limitanti, ut patet: ergo explicatio illa limitans non sequitur ex iis que sunt de fide circa gratiam & prædeterminationem.

Sequitur tertio, quod D. Augustinus credens ex iis que de fide docuerat circa gratiam & prædeterminationem, sequi illam suam explicationem limitantem, deceptus est, & sic ⁶ quasi sub caligine non attendit. Probatur sequela: qui credit aliquid esse quod non est, deceptus est sub quasi caligine existentem non attendit. Sed ⁷ S. Augustinus credidit illam suam explicationem limitantem se qui ex iis que de fide docuerat: ergo deceptus est & sub quasi caligine existentem non attendit.

Sequitur quarto, D. Augustinus hæc sua falsè doctrinā ⁸ turbasse imprudenter plurimos ex fidelibus, & illius occasione salutem eorum esse periculatam. Probatur

¹ ad Timot. 2. 3. ad Cor. 5.

² Hæc omnia qua contra auxilium D. Augustini leguntur, renovat P. Annatus tomo lib. 3. & P. Adam, ut constabit ex alio scripto quod offertur.

³ Malina p. 1. q. 23. art. 4 & 5. disp. 1. m. 6.

⁴ Aug. in Enchir. c. 103. & de corr. & grat. cap. 14 & 15.

⁵ Malina comment. ad 1. p. q. 23. art. 4 & 5. disp. 1. Et in Concord. ibid. m. ult. §. Credens.

⁶ D. Aug. de dono pers. c. 19. & c. 14 de corr. & gr.

⁷ Malina loco prædicto citato.

¹ Idem de corr. & grat. c. 14.

² Celestinus, 1. ep. ad quosdam Gulia Episcopos, cap. 2.

³ Hormisdas ad Possessorum.

⁴ Constat hanc fuisse querelam Masilensium contra D. Augustinum, quod sic explicaret gratiam, ex epist. D. Hilarii ad Aug. 5. Deinde molesti fuerunt.

⁵ Hæc prima pars propositionis est loci S. Augustini c. 14.

⁶ Hæc secunda Malina in Concord. p. 1. q. 23. art. 4 & 5. disp. 1. m. ult.

⁷ Hæc argumentum utitur ad gratiam sufficientem determinatam à libero arbitrio. disp. 17. coram Clem. VIII. Contra istam scribit P. Annatus l. 4. c. 5.

hanc sequela: Doctor Ecclesia docuit aliqua falsa quæ sunt occasio scandalis, turbationis & ruinæ spiritualis apud fideles, imprudenter turbat illos, & illius occasum salu eorum periclitatur: sed D. Augustinus docuit illam doctrinam falsam & malam quæ fuit occasio turbationis, scandalis & ruinæ spiritualis, ut asserit Molina: ergo D. Augustinus imprudenter turbavit plurimos ex fidelibus, & illius occasione salus eorum periculata est, uno semel & iterum admonitum non corripuit, sed potius confirmavit.

Quare pro quinta propositione hanc reponimus.

D. Augustinus suâ doctrinâ, quâ ex certis de fide intuitu Deum non velle omnes omnino homines salvos fieri, & Christum non pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, turbavit mirum in modum plurimos ex fidelibus non solum indoctos, sed etiam doctissimos viros atque in Episcopali dignitate constitutos, ne dicam illius occasione salutem illorum fuisse periclitatam.

SIXIEME ESCRIT.

Le titre suivant estoit dedans & dehors,

De gratia sufficiente.

Vel læsentium sibi contradicit negando in quibusdam locis gratiam sufficientem, & responsa admittendo in aliis; vel non sibi contradicit: quia quando illam negat, intelligit in uno sensu, & quando illam admittit, intelligit in alio.

Si sibi contradicit affirmando & negando eandem gratiam sufficientem in eodem sensu, oportet prius explicare quidam damonare, ne petatur à Sede Apostolica ut definat contradicere.

Si non contradicat sibi, sed solum in uno sensu affirmet gratiam sufficientem, & in alio neget, explicandum est quid sit sensus saluus & qui verus, ne oriatur confusio in Ecclesia Dei, & ne simul cum læsentio reputentur damnati qui verum sensum defendunt: nam gratia sufficiens multis modis explicatur.

Aliquis enim Theologi arbitrantur in homine iusto de quo est prima propositio, non dari aliam gratiam sufficientem nisi gratiam habituales, donâ & virtutes infusus, quasdam inspirationes & excitationes morales; & hoc modo explicant gratiam sufficientem Academia Sabmanicensis, Leranicensis & Duacensis in censuris adversus Læsentium & Molinam.

Gratiam verò habituales, donâ, virtutes, inspirationes & excitationes morales admittit Læsentius lib. 3 de grat. Christi cap. 6 & cap. 15.

Alii dicunt quod gratia quæ est efficax respectu æternæ imperfectorum & quæ efficaciter facit, ut homo eliciat libere quodam imperfecta desideria & velleitates, eandem est gratia sufficiens respectu æternæ perfectiorum, quia disponit ad illas, & dat homini ut possit illas elcere.

Hanc autem gratiam sufficientem hoc sensu admittit Læsentius, ut patet ex prima propositione, & ex lib.

3 de grat. Christi cap. 27, quemvis voluit tam vocari sufficientem, quæ illa illam requiritur alia: in quo dissentit à Thomista.

Quidam verò Theologi, quemvis pœci, admittunt dari gratiam purè sufficientem, quæ nullo modo sit efficax, etiam respectu æternæ imperfectorum: sed addunt ultra hanc gratiam sufficientem requiri aliam efficacem, ut homo de facto eliciat actus quoscunque, etiam imperfectos; & hanc gratiam sufficientem impugnat Læsentius lib. 3 de grat. Christi cap. 1, 2 & 3.

Denique Theologi Societatis contendunt dari gratiam sufficientem ultra quam ad operandum non requiritur alia gratia præveniens, sed illa sufficit & determinatur à libero arbitrio; & hanc cum omnibus Theologis Ordinis Prædicatorum impugnat Læsentius tanquam Pelagianam & Semipelagianam, ut patet eodem libro 3 cap. 3 & seq.

Si ergo damnandum est læsentium, debet explicari in quo sensu damnetur: nam si damnetur qui a negat gratiam sufficientem qualem explicant Patres Societatis, desinitur tota causa de Auxilio, & damnatur cum læsentio omnes qui admittunt gratiam de se efficacem.

Si autem damnetur quia negat gratiam purè sufficientem, cum illo damnabuntur plures & maximi Theologi.

Denique si damnetur quia eam gratiam quam nonnulli vocant sufficientem, ipse non vult sic vocari, tunc damnabitur ob solum modum loquendi, & semper cavenda erit fraus & equivocatio.

SEPTIEME ESCRIT.

Brevis responsio ad objectiones.

Adversus primam propositionem.

1. **O**bjiciunt D. Thomam q. 24 de verit. a. 12, Nec liberum arbitrium tollimus, cum dicimus quodlibet peccatum singulariter liberum arbitrium posse vitare.

Respondemus D. Thomam satis se explicare dum paulo post addit: Quamvis non sine divino auxilio, quod hominem suâ providentiâ ad bona agenda & mala vitanda gubernat; quod non potest intelligi nisi de auxilio efficaci quo Deus gubernat.

2. Objiciunt D. Thomam ibid. ad 7. Aliquis in mortali existens potest vitare omnia peccata mortalia auxilio gratiæ: potest etiam ex naturali virtute singulari vitare, quamvis non omnia & ideo non sequitur, quod peccatum committendo non peccet.

Respondemus verum hoc esse, sed cum auxilio divino, ut dicit in corpore; & quia illud auxilium non solebat vocari gratia, ut expresse dicit D. Thomas ib. art. 4, ideo naturalis virtute dicitur posse, quemodo D. Paulus dicit: Gentes quæ legem non habent, naturaliter quæ legis sunt faciunt.

3. Objiciunt D. Thomam art. 13 quædam quæst.

Quia nullus motus liberi arbitrii præcedit plenam deliberationem pertrahens ad peccatum quasi inclinatione habitus, ideo potest omnia mortalia vitare.

Respondemus, in homine iusto nullus motus inordinatus quo adheret ultimo fini inordinato præcedit, quia iam penitit & iustificatus est, ideo potest omnia vitare, non tamen sine auxilio divino, ut dicitur articulo præcedenti, & iterum dicitur articulo sequenti.

4. *Obijciunt* art. 14 ad 12: Rectè homo corripitur qui præceptum non implet, quia ex eius negligentia est quod gratiam non habet, per quam potest servare mandata quantum ad modum: cum possit nihilominus per liberum arbitrium ea servare quantum ad substantiam.

Respondemus per gratiam habitalem hominem posse servare mandata quantum ad modum meriti, & quantum ad substantiam posse illa servare, non tamen sine misericordia Dei, per quam interius motum mentis operatur, sine qua nullum bonum homo potest facere, ut expressè docet Divus Thomas *ibid.* in corp. art.

5. *Obijciunt* D. Thomam 3 p. q. 86, art. 1: Dicere quod aliquod peccatum sit in hac vita, de quo aliquis penitere non possit, erroneum est, quia per hoc tolleretur libertas arbitrii, & derogaretur virtuti gratiæ cuiuslibet peccatoris ad penitendum.

Respondemus locum hunc transactum referri; si asseratur integer, asserti solutionem: sic ergo habet, & derogaretur virtuti gratiæ per quam moveri potest cor cuiuslibet peccatoris ad penitendum secundum illud Proverb. 21, Cor Regis in manu Domini, quocunque voluerit verterit illud. Qui locum manifestè loquitur de gratiæ efficaci quâ moveri potest cor peccatoris cuiuslibet ad penitendum, & quâ solâ cor Regis Deo vertit.

6. *Obijciunt* Alvarum diff. 71 de Auxiliis n. 9 & n. 12. Gonzalez 1 p. q. 23, art. 8, n. 18, & n. 24. & q. 19, art. 8, diff. 58, sect. 2, n. 16. & Cabrera 3 p. q. 18, art. 4, diff. 6, dub. 5, concl. 2. & Petrum de Ledsina de Auxiliis quest. nunc. art. 16, concl. 3.

Respondemus, admissi illi omnibus que dicunt hi Auctores, adhuc veram esse propositionem, etiam apud illos. Apud Alvarum diff. 88, Gonzalez citatum in objectione paulo post verba objecta, Cabrera *ibid.* dub. 3 ad 1 confirmat. 6 argum. & ad 1 confirmat. 8 argum. Ledsinam *ibid.* art. 14 ad 2 & 3.

Adversus secundam propositionem.

1. *Obijciunt* D. Thomam contra Genes. cap. 159, Cum in potestate, &c.

Respondemus D. Thomam statim initio capituli sequenti 160 salvere hoc argumentum. Quod autem, inquit, dictum est, in potestate liberi arbitrii esse ne impedimentum gratiæ præstet, competit his in quibus naturalis potentia integra fuerit: si autem per inordinationem præcedentem de-

clinaverit ad malum, non erit omnino in potestate ejus, nullum impedimentum gratiæ præstare. Et cap. 161: Non est ratio inquirenda quare hos Deus convertat & non illos: hoc enim ex simplici ejus voluntate dependet. Et cap. 94 ostendit non posse hominem vel alium quancunque causam Deo resistere. Quæcunque verum, inquit, aliquid operantur, instrumentaliter agunt à Deo mota, & ei obtemperando ministrant ad ordinem providentiæ ab æterno, ut ita dicam, excogitatum, explicandum in rebus; si autem omnia que agere possunt, necesse est ut in agendo ei ministrent, impossibile est, quod aliquod agens divini providentiæ executionem impediat, sibi contrarium agendo: neque etiam possibile est divinam providentiam impediri per defectum alicujus agentis vel patientis, &c.

2. *Obijciunt* Alvarum de Auxiliis diff. 71, n. 3. *Respondemus* ex eodem, diff. 32, 92, 93, posse resistere sumi dupliciter; propriè, & sic gratia efficaci non potest resisti; & impropiè, & sic potest resisti, ut ipse loci citatus infra explicat.

Adversus tertiam propositionem.

1. *Obijciunt* D. Thomam q. 3 de potentia, art. 7 ad 13. Voluntas dicitur habere dominium sui actus, non per exclusionem causæ primæ; sed quia causa prima non ita agit in voluntate, ut eam de necessitate ad unum determinet, sicut determinat naturam: & ideo determinatio voluntatis relinquitur in potestate rationis & voluntatis.

Respondemus Deum non determinare voluntatem eo modo quo determinat naturam, quem modum explicat D. Thomas *ibidem* ad 2: Quia natura per suam formam est determinata ad unum: Voluntas autem per formam suam non est determinata ad unum bonum: unde sit quod non ex necessitate absoluta, sed ex necessitate tantum secundum quid: & hanc necessitatem absolutam sunt & violentiam vocat Divus Thomas coalitionem: unde *ibidem* ad 14 art. 1, Non quælibet causa excludit libertatem, sed tantum causa cogens; sic autem Deus non est causa operationis nostræ. Quare præcipue duces adversarii, Molina, Suarez, Conambricensis, &c. admittunt Divum Thomam in hac quest. 3 de potentia, art. 7, admisisse præmotionem physicam, præcipue ad tertium.

2. *Obijciunt* Divum Thomam q. 6 de malo, art. unico. Quidam posuerunt quod voluntas ex necessitate moveretur ad aliquid eligendum, nec tamen ponebant quod voluntas cohereretur: non enim omne necessarium est violentum, sed solum illud cuius principium est extra.... Hæc opinio est hæretica: tollit enim rationem meriti & demeriti in humanis actibus; non enim videtur esse meritum aut demeritum quod aliquis sic ex necessitate agit, quod vita-

re non possit. Non solum contrariatur fidei, sed subvertit omnia principia Philosophiæ Moralit.

Respondemus Divum Thomam impugnare illos qui adhibebant voluntatem eligere ex necessitate naturali, ut patet ex verbis quæ adversarii ex consilio omiserunt. Unde, inquit, & motus naturales inveniuntur aliqui necessarii, non tamen violenti: violentum enim repugnat naturali sicut & voluntario, quia utriusque principium est intra: violenti autem principium est extra. Hæc autem opinio est hæretica, &c. Loquimur ergo de necessitate naturali: quod patet etiam ex iis quæ dixit infra, §. Posuerunt autem quidam; & in solutione ad 2.4, ubi dicit se loqui de necessitate simpliciter. Et ad 3. docet: Quod Deus movet voluntatem immutabiliter propter efficaciam virtutis moventis, quæ deficere non potest, & infalibiliter: infalibilitas autem est quædam necessitas, ut expresse docet Divus Thomas 1. 2. q. 112. a. 3. Quare in illa quasi. 6 de malo, art. unico, ut scilicet libertatem inclinationis hominis in statu naturæ corruptæ, recurrit ad libertatem à coactione, dicens: homo peccans liberum arbitrium perdidit quantum ad libertatem quæ est à culpa & miseria, non autem quantum ad libertatem quæ est à coactione.

4. *Obijciunt Divum Thomam 1 p. q. 19, art. 10. Liberum arbitrium habemus respectu eorum quæ non necessariò volumus. Cum ergo Deus multa velit non ex necessitate, respectu eorum quæ non ex necessitate vult, liberum habet arbitrium.*

Respondemus adversarios consilio prætermisissæ verba sequentia, quibus Divus Thomas satis se explicat. Liberum, inquit, arbitrium habemus respectu eorum quæ non necessariò volumus, vel ex naturali instinctu, non enim ad libertatem arbitrii pertinet quod volumus esse felices, sed ad naturalem instinctum, &c. Quo loco aperte ostendit Divus Thomas se per necessitatem intelligere naturalem instinctum, qui facit naturalem necessitatem. Unde Divus Thomas in eadem questione art. 8, inquirens utrum voluntas divina rebus volitis necessitatem imponat, in solutione ad 1 & ad 3, concedit necessitatem non absolutam, sed conditionalem stare cum libertate.

5. *Obijciunt Divum Thomam q. 2.4 de verit. a. 2. In brutis est quædam similitudo liberi arbitrii in quantum possunt agere & non agere unum & idem secundum suum iudicium. Sed quia iudicium eorum est determinatum ad unum, per consequens & appetitus & actio ad unum determinatur: unde necesse habent, &c. Sed homo non necessariò movetur ab iis quæ sibi occurrunt, vel à passionibus insurgentibus, quia potest ea accipere vel refugere; & ideo homo est liberi arbitrii, non autem bruta. Et ad 7. Tam homines quàm bruta beneficiis inducuntur & flagellis prohibentur, vel*

præceptis & prohibitionibus, sed diversimodè: quia in potestate hominum est ut eisdem rebus similiter repræsentatis, sive sint præcepta sive prohibitiones, eligant vel fugiant iudicio rationis.

Respondemus Divum Thomam loqui de determinatione iudicii ex parte objecti: nam quando homo appetit, iudicium ejus, cum sit actus singularis, est determinatum sicut & iudicium bruti: sed est differentia, quia iudicium bruti est determinatum ad unum ex parte objecti, non autem hominis, ut satis clare Divus Thomas explicat ad 7. Quod autem Divus Thomas adducat hanc tertiam propositionem; ibidem patet art. 1 ad ult. Habemus, inquit, respectu finis liberam voluntatem, cum necessitas naturalis inclinationis libertati non repugnet secundum Augustinum § de Civit.

6. *Obijciunt Divum Thomam q. 22 de verit. art. 6, ubi dicit: Cum voluntas dicatur libera in quantum necessitatem non habet, libertas voluntatis in tribus considerabitur, scilicet quantum ad actum, in quantum potest velle & non velle, & quantum ad objectum, in quantum potest hoc vel illud & ejus oppositum, & quantum ad ordinem finis, in quantum potest velle bonum & malum.*

Respondemus libertatem in viatoribus habere illa tria, nec tamen propterea sumi de essentia libertatis: nam libertas quantum ad actum non reperitur in Deo, qui tamen habet perfectissimam rationem libertatis, ut docet Divus Thomas q. 24 de verit. art. 3 ad 3. nec similiter libertas quantum ad ordinem finis, quæ potest velle bonum & malum, est essentialis, alii nec Christum, nec Beati essent liberi, esse tamen liberos, imò liberos: quàmvis nos, docet S. Thomas infra citandus. Sola ergo libertas quantum ad objectum est essentialis libero arbitrio, & hæc excludit necessitatem simpliciter, non autem secundum quid: quare idem S. Thomas ibidem ait art. 5 ad 3: Libertas, inquit, secundum Augustinum opponitur necessitati coactionis, non autem naturalis inclinationis. Idemque docet ad 1. 2 & 4. q. 13, a. 4, q. 22, a. 8, 9, 10, docet Deum operari opera nostra, immutare voluntatem non cogendo illam, & non stare quod Deus velit aliquid quod illud non sit.

7. *Obijciunt Divum Thomam 1. 2. q. 10, art. 4. Quia voluntas est activum principium non determinatum ad unum, sed indifferenter se habens ad multa: sic Deus ipsam movet, quod non ex necessitate ad unum determinat, sed remanet motus ejus contingens & non necessarius.*

Respondemus verissimum esse quod voluntas, cum non sit determinata ad unum, Deus sic illam movet quod non determinat illam ex necessitate simpliciter, sed tantum ex necessitate secundum quid. Unde ibid. ad 3 Divus Thomas ait: Si Deus movet libertatem ad aliquid, impossibile est huic positioni, quod voluntas ad illud non moveatur, non

tamen

tamen est impossibile simpliciter: unde non sequitur quod voluntas à Deo ex necessitate moveatur. Ex quo sic arguitur: quod est impossibile non esse, necessarium est esse, ut ex terminis patet: sed ex D. Thoma, hic supposito quod Deus movet voluntatem ad aliquid, impossibile est quod voluntas non moveatur ad illud: ergo necessarium est quod voluntas moveatur ad illud: moveatur autem agendo; ergo actio illa est aliquo modo necessaria: stat ergo quadam necessitate cum libertate.

8, Obijciunt Divum Thomam 1. 2. q. 13, art. 6. Homo non ex necessitate eligit, & hoc ideo, quia quod possibile non esse, non necesse est esse: quod autem possibile sit non eligere, huius ratio ex duplici hominis potestate accipi potest; potest enim velle & non velle, agere & non agere, & etiam potest hoc aut illud; ideo homo non ex necessitate eligit, sed libere.

Respondemus hominem non eligere ex necessitate absoluta, sed ex necessitate suppositionis, quam non tollere libertatem aperte colligitur ex Divo Thoma ibidem ad 2; ubi si recte perpendatur, concedi eandem necessitatem in electione quam concedit in iudicio dirigente electionem: atqui clarissime admittit in illo iudicio necessitatem ex suppositione: ergo eandem admittit in electione, quia tamen est libera, ut etiam concedit Bellarminus, ut ostensum est in explicatione huius tertie propositionis.

9, Obijciunt D. Thomam 1 p. q. 62, art. 3 ad 2. Inclinator gratiæ non imponit necessitatem, sed habens gratiam potest ea uti & peccare.

Respondemus Divum Thomam ibi loqui de gratia habituali, ut disertis verbis explicat in corpore articuli: unde patet adversarius voluisse imponere quasi Divum Thomam loqueretur de gratia actuali: sed oportet illos comprehendere in assensu suo: habens gratiam sanctificantem potest peccare, ut hic docet S. Thomas, & est de fide, scilicet 6, can. 23. Et nihilominus 1 Ioan. 3, dicitur quod qui natus est ex Deo, id est, iustus, non potest peccare: potest ergo peccare & non potest: potest, quia cum gratia habituali retinet habitualiter potentiam ad peccandum: non potest peccare, quia non potest conjungere peccatum cum gratia, & tamen retinet libere gratiam. Ita similiter qui habet gratiam efficacem semper conjunctam cum actu bona, potest peccare, quia retinet potentiam ad peccandum: non potest peccare, quia non potest conjungere peccatum cum illa gratia efficaci, & tamen libere non peccat, & libere dicit actum: stat ergo aliqua necessitas cum libertate. Unde Divus Thomas ibidem art. 2 ad 3, docet, quod ad hoc, ut quis se preparat ad gratiam habitualement, requiritur operatio Dei ad se animam convertentis, iuxta illud Threnorum ultimum, Convertite nos, Domine, ad te, & convertemur, sicut est infallibiliter. Quare Divus Thomas 1. 2. q. 112, art. 3, docet, quod preparatio ad gratiam secundum quod est à Deo movente, habet necessitatem ad id ad quod voluntas à Deo movetur, non quidem coactionis sed in-

fallibilitatis: ergo operatio Dei animam moventem ad conversionem, sive convertentem animam, habet necessitatem ad hoc ut anima seipsam libere convertat: stat ergo libertas cum aliqua necessitate. Quare D. Thomas ibid. q. 62, art. 8, dicit, quod major libertas est in Angelis qui peccare non possunt, quam in nobis qui possumus: quia posse peccare pertinet ad defectum libertatis.

10, Obijciunt Divum Thomam q. 22 de veris. a. 8, Et præter hoc habet appetere aliquid secundum propriam determinationem non ex necessitate, quod ei competit, in quantum voluntas est.

Respondemus voluntatem appetere aliquid non ex necessitate absoluta quia etiam dicitur necessitas coactionis apud D. Thomam. Unde ibid. ad 3, cum sibi opposuisset argumentum quod opponitur nobis adversarius, Libertas, inquit, opponitur necessitati: sed voluntas est libera: ergo non de necessitate aliquid vult. Respondet, ad 3 dicendum quod libertas secundum Augustinum opponitur necessitati coactionis, non autem naturalis inclinationis. Idem habet ad 1. 2 & 4.

11, Obijciunt D. Thomam contra Gentem, 468. Dominium quod habet voluntas supra suos actus, per quod in ejus potestate est velle & nolle, excludit determinationem virtutis ad unum.

Resp. adversarius datæ operæ præfuisse verba sequentia, & violentiam causæ exterioris agentis: non autem excludit influentiam superioris causæ à qua est ei esse & operari, & sic remanet causalitas in causa prima quæ est Deus respectu motuum voluntatis, ut sic Deus seipsum cognoscendo huiusmodi cognoscere possit. Quæ verba continent solutionem argumenti quarti quod proposuerat cap. 63, quod erat huiusmodi: Quorundam singularium causa est voluntas; effectus autem antequam sit, non potest nisi in sua causa cognosci: sic enim solum esse potest, antequam in se esse incipiat: motus autem voluntatis à nullo possunt per certitudinem cognosci nisi à voluntate in cuius potestate sunt. Impossibile est igitur quod Deus de huiusmodi singularibus, quæ causam ex voluntate sumunt, notitiam certam habent. Respondet D. Thomas: dominium quod voluntas habet in suis actibus non excludere influentiam Dei quæ habet voluntas etiam operari, & sic in huiusmodi influentia & causalitate potest Deus seipsum cognoscendo certo cognoscere actus nostræ voluntatis singulares & determinatos: atqui Deus non potest actus illos singulares & determinatos cognoscere in sua illa influentia, nisi illa certo & infallibiliter causet illos actus certos, & determinatos: ergo debet illa eis sic causare, atque aliud illi sunt certi certitudine causalitatis divina & infallibilitatis, & consequenter quodam modo necessari, & tamen sunt liberi: stat ergo libertas cum quadam necessitate.

12, Obijciunt Alvarez de Auxilio disp. 117, n. 11 ad 4. Cnnel 1. 2, diss. 11, assert. 4. Petrus de Cabrera 3 p. q. 18, art. 4.

Respon-

Respondemus, admittis his quæ isti auctores dicunt, adhuc verum esse quod stat aliqua necessitas cum libertate, ut etiam ipsi idem auctores docent: *Alvarez* disp. 22, n. 40 & 43; disp. 25, n. 2; disp. 83, n. 18; disp. 12, n. 1, 3, 4 & 5. & *Casus* 1 p. q. 14, art. 13, disp. 3. & q. 4, art. 2, disp. 4. & *Calvera* eodem loco qui citatur in objectione, disp. 1.

Adversus quartam propositionem.

1, Obijciunt omnia loca obiecta contra primam & secundam: sed jam soluta hæc sunt.

2, Obijciunt *D. Thom.* q. 6 de malo art. unico ad 3, ubi solvens illam objectionem: Si ergo voluntas hominis infallibiliter movetur à Deo, sequitur quod homo non habeat liberam electionem suorum actuum. *Respondet*: Deus movet quidem voluntatem immutabiliter propter efficaciam virtutis moventis quæ deficere non potest, sed propter naturam voluntatis motæ quæ indifferenter se habet ad diversa, non inducitur necessitas, sed remanet libertas, sicut etiam in omnibus providentia divina infallibiliter operatur.

Respondemus adversarios noluisse impugnare propositionem, sed probare nullum enim locum esse in *Div. Thom.* aptum ad probandum quartam propositionem; quod sic ostenditur: Idem omnino est voluntatem agi insuperabiliter & inclinabiliter, ac voluntatem moveri immutabiliter, efficaciter, per virtutem moventem quæ deficere non potest: atqui Semipelagianii fuerunt heretici quia negarunt voluntatem agi divinâ gratiâ insuperabiliter & inclinabiliter: fuerunt enim heretici quia negarunt gratiam illam quam *Divus Augustinus* admittit tota libro de correctione & gratia, præsertim cap. 12, ut constat ex *Hilario* episc. ad *Divum Augustinum*, §. Deinde molestè ferunt. Gratia autem quam *Divus Augustinus* admittit, est illa per quam voluntas insuperabiliter & indeclinabiliter agitur: hæc enim sunt formalia verba *Divi Augustini*. Ergo Semipelagianii fuerunt heretici quia negarunt gratiam quâ voluntas humana movetur immutabiliter, infallibiliter, efficaciter, per virtutem quæ deficere non potest: quia tamen cum hac tanta gratia efficacia stat libertas, hæc enim gratia facit utrumque, hoc est, facit ut agamus, & ut libere agamus, idcirco *Divus Thomas* dicit, quod non inducitur necessitas, scilicet absoluta, sed tantum necessitas infallibilis, immutabilis, efficacitatis virtutis quæ deficere non potest, & hæc necessitas non tollit libertatem. Et sic *Divus Thomas* duas simul hereses confutavit, scilicet Pelagii & Semipelagianorum, & *Calvini*.

3, Obijciunt *Alvarez* disp. 3 de Auxiliis, n. 17 & 18, dicentem heresim *Calvini* & *Lutheri* fuisse, gratiam divinam ita inclinare & perficere, & ita efficaciam esse, ut homo solùm spontaneè & non libere, aliud & non caute cooperetur.

Respondemus & nos detestari & anathema dicere his heresibus: sed hoc ipsum argumentum fuisse dissolutum *Alvarez* disp. 22, n. 30, & 31; & disp. 92, n. 13, admittit.

tendo contra Pelagium & Semipelagianos, quod per divinam gratiam indeclinabiliter & insuperabiliter voluntas agitur; & contra *Calvinum* sustinendo, quod ita agitur, ut nihilominus ipse libere agat.

Adversus quintam propositionem.

1, Obijciunt *Divum Thomam* 1 ad *Timoth.* 2, lelt. 1 in fine: Homo Christus est mediator Dei & hominum, non quorundam, sed inter Deum & hominem: & hoc non fuisset nisi venisset omnes salvare.... Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, pro aliquibus efficaciter, pro omnibus sufficienter: quia pretium ejus est sufficiens ad salutem omnium, sed non habet efficaciam nisi in electis propter impedimentum.

Respondemus, nos admittere hæc omnia: inde tamen non potest colligi quod Deus det omnibus auxilia sufficientia interna, quibus possint ad salutem uti vel non uti, sed colligitur quid sit Christum mortuum esse pro omnibus sufficienter, videlicet quia pretium ejus est sufficiens pro omnibus: Dicit autem non habere efficaciam nisi in electis propter impedimentum: sed quis possit non ponere hujusmodi impedimentum, explicat *S. Thomas* 3 contra gentes cap. 160, ut supra ostendimus. Addimus autem, quod cum sanguis Christi esset sufficiens ad tollenda omnia impedimenta quæ proveniunt ex parte hominis, cur noluit illa tollere, non est alia ratio inquirenda, nisi voluntas divina, ut docet ipse *S. Thomas* ibid. cap. 162.

2, Obijciunt *Divum Thomam* q. 23 de verit. a. 2, Quia ergo Deus omnes homines propter beatitudinem fecit, dicitur voluntate antecedente omnium salutem velle, sed quia quidam suæ salutis adversantur.... implet in eis alio modo quod ad suam bonitatem pertinet, scilicet eos per justitiam damnans.

Respondemus, nihil hoc loco dici de morte Christi: quod autem Deus velit omnes salvos fieri voluntate antecedente, concedimus, sed dicimus voluntatem illam antecedentem nihil aliud esse in Deo quam voluntatem ordinandi homines ad beatitudinem, hoc est, voluntatem quâ voluit omnes homines facere & creare propter beatitudinem: & ex consequenti Deus voluit toti generi humano media quibus posset ad illam pervenire, quæ quia voluntariè amittuntur, Deus dat alia efficacissima electis: non dat autem aliis quæ suæ salutis adversantur peccando, cum posset si vellet eis dare etiam efficacissima quibus posset & vellem salvari, & de facto salvarentur. Unde *Divus Thomas* hoc satis infusum in verbis quæ consilio omiserunt adversarij: aut enim, Sed quia quidam suæ salutis adversantur, quos ordo suæ sapientiæ ad salutem venire non patitur propter eorum defectum, implet in eis, &c. Ordo igitur divini sapientiæ quosdam non patitur venire ad salutem ob eorum defectum vel actuale vel originalem, quem Deus, si vellet, posset ab eis tollere. Quare autem nolit? O altitudo divitiarum! ô homo tu quis es qui respondeas Deo! Cui solutio

lutio ista displicet, quærat me doctiores, sed caveat ne inveniat præsumptores, inquit Augustinus de *sermone & littera* cap. 33, qui etiam se ignorare fateatur cum Apostolo, cap. 8 lib. de *corruptione & gratia*.

3, Obijciunt Divum Thomam in cap. 2 ad Hebræos, 3, ad illa verba Divi Pauli, Ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem. Pro omnibus autem, inquit Divus Thomas, dupliciter potest intelligi, vel ut sit distributio accommodata scilicet pro omnibus prædestinatis; pro istis enim tantum habet efficaciam: vel absolute pro omnibus quantum ad sufficiency: sufficiens enim quantum ad se omnibus est.

Respondemus, quod cum Divus Thomas dicat locum illum Divi Pauli posse intelligi per distributionem accommodatam de solis prædestinatis, ut etiam intellexit S. Augustinus, quomodo potest hinc eluci propositum hanc quæstionem dæmonstrari à Divo Thoma? plane non videmus. Verum mirabilia est frangi adversariorum, quia verba sequentia suffragant sunt, ne intelligeretur quo sensu dicat Divus Thomas, quod mors Christi sufficiens est pro omnibus: subiungit hæc verba 1 ad Timotheum, 4, Qui est Salvator omnium, maxime fidelium. Chrysostomus: Pro omnibus hominibus generaliter mortuus est, quia omnibus pretium sufficit, etsi omnes non credunt, ipse tamen quod suum est implevit. Ex illis ergo Divi Chrysostomi verbis, quæ afferit, Divus Thomas satis ostendit quo sensu dixerit mortem Christi omnibus esse sufficiency, quia videlicet omnibus pretium sufficit: quod admittunt omnes, etiam ipse Lætanus, in loco ex quo desumpta est hæc quinta propositio. Quod autem omnibus omnino Christus promeruerit auxilia sufficiency, ne verbum quidem in Divo Thoma, multo minus quod hæc auxilia sunt determinabilia à libero hominis arbitrio.

HUITIEME ESCRIT.

Il estoit intitulé par dehors :

Indiculus falsitatum quæ continentur in objectionibus.

Voicy les termes du dedans :

Quæ corruptè obijciunt in primo scripto D. Hallier & Collegæ contra primam propositionem.

1, Obijciunt Divum Thomam q. 24 de veritate, art. 12: Quodlibet peccatum singulariter liberum arbitrium potest vitare.

Respondemus illis ex proposito emississe verba pauli post sequentia, scilicet: quamvis non sine divino auxilio, quo hominem suâ providentiâ ad bona agenda & mala vitanda gubernat.

2 loco, Obijciunt Divum Thomam 3 p. q. 86, a. 1, dicentem: Erroneum est dicere, quod sit ali-

quod peccatum de quo homo non potest penitere in hac vita, quia tolleretur libertas arbitrii, & derogaretur virtuti gratiæ cuiuscumque peccatoris ad penitendum.

Respondemus, valde notabiliter illis corruptis hunc locum: sic enim habet: Derogaretur virtuti gratiæ per quam moveri potest cor cuiuscumque peccatoris adpenitendum, juxta illud Prov. 1, Cor Regis in manu Domini, quocumque voluerit, vertet illud.

In secundo scripto contra primam.

12 loco, Obijciunt Concilium Moguntinum anno 1549, cap. 9: Demonstrandum est mandatorum Dei observationem renatis & justificatis esse possibilem, non secundum naturæ infirmitatem, sed secundum gratiam Christi, &c.

Respondemus, triplicem in hac citatione esse corruptionem, quia abstrulerunt duo aut tria verba ante, & totidem post, quæ hic multum inferviebant ad propositionem. Sic ergo habet Concilium: Ex eadem causâ demonstrandum erit, mandatorum Dei observationem renatis ac justificatis esse possibilem, non secundum naturæ infirmitatem, sed secundum gratiam Christi & secundum opem Spiritus Sancti: Sive ut paulo post dicit, opitulante Spiritu Sancto. Subteractio hujus posterioris clausula manifeste inducit fraudem: subteractio autem prioris, scilicet, ex eadem causâ, non minus fraudulentè facta est, quia illa particula sunt relativa ad caput præcedens, in quo dixerat Concilium, dignitatem operum quæ eliciunt justificati, sumi ex duplici capite, videlicet ex gratia Christi & ex Spiritu Sancto omnis boni operis motore & operatore; & post pauca, ejus motum in nobis efficacem cogitare debemus. Ex eadem ergo causâ demonstrandum est, mandatorum Dei observationem, &c. nempe ex gratia Christi & ex Spiritu Sancto omnis boni operis motore & operatore, cum motum in nobis efficacem cogitare debemus.

Omnia sere loca D. Thoma quæ allegant prius convincunt oppositum, si antecedentia & consequentia expendantur. Ex idem dicendum de locis Conciliorum.

Omnia verò loca Scripturæ sunt eadem quibus utantur Pelagiani & Semipelagiani.

Sic contra primam.

Obijciunt quinque loca Scripturæ ex quibus quæritur abutabantur Celestius & Cassianus, ut constat ex S. Augustino de perfect. justitia c. 10, & ex Cassiano collat. 7, c. 8, & collat. 13, c. 14.

Contra secundam.

Obijciunt loca explicata à Divo Augustino de prædest. 55. c. 8 & 16. de dono persever. cap. 14. In enchir. cap. 97. Lib. 1 imperf. oper. cont. Julian. cap. 93. De grat. & lib. arb. cap. 5. & in abutabantur Cassius & alii Semipelagiani.

Contra tertiam.

Venerunt loci citati à Casuano collat. 13, cap. 7. & à Fausilo lib. 1 de grat. & lib. arb. cap. 19, quæ omnia fere solvit D. Augustinus, de pers. justit. c. 19.

Contra quartam.

Nulla loca Scripturæ obijciunt.

Contra quintam.

Obijciunt quatuor, quæ in se vel in similibus solvit Divus Augustinus de corr. & grat. cap. 14. & in enclit. c. 103.

Denique omnes objectiones quas faciunt, sunt argumenta quibus ipsi sunt Patres Societatis in Congregationibus coram Clemente VIII & Paulo V, & quibus nititur Pseudo-Suarez, noviter impressus Lugduni contra gratiam de fœssacem.

NEUVIEME ESCRIT.

Il portoit par dehors ce titre :

Irreverenter dicta contra D. Augustinum à Patribus Societatis Jesu.

Et il contenoit au dedans ces paroles :

Quæ irrereverenter dixerunt adversus D. Augustinum Patres Societatis, maximè recentiores.

RENOVAVI OMNES QUERELAS MASALIENSIVM, & OMNES INJURIAS, SIVE PARUM REVERENTIAE CONTRA D. AUGUSTINUM PATRES SOCIETATIS.

PRIMUM IGITUR SUBJICIENS 22 PROPOSITIONES QUAS GENERALI INQUISITIONI HISPANIAE EX IPSORUM LIBRIS DECEPIT & DAMNAVIT.

¹ I, Augustini quædam dogmata ab Apostolica Sede in terminis suis damnata.

² II, Misericordiam fore Ecclesiam si S. Augustini placitum obstricta maneat.

³ III, Ecclesiam à tutela & pedagogia Augustini esse vindicandam.

⁴ IV, Augustini auctoritatem non plus valere, quàm rationes, quas allegat, evincere.

⁵ V, Augustinum fuisse Doctorem perinde ac alium quempiam, etiam modernorum.

⁶ VI, Augustini doctes, sive naturales, sive infusæ, non fuisse aliorum ordinis quàm aliorum Doctorum, etiam Scholasticorum.

⁷ VII, Si post Augustinum nihil Christiana eru-

ditioni accesserit, Scholasticam Theologiam penitus rejiciendam fore.

⁸ VIII, Augustini auctoritatem interponendum respondendum fore, Ecclesiam in suis filiis usque hodie crescere, etiam eruditione.

⁹ IX, Augustinum etiam Italiani Pelagianis argumentis non satisfecisse.

¹⁰ X, Si triumphus Ecclesie de Pelagianis nitatur posterioribus Augustini scriptis, immerito de eis illa triumphasset.

¹¹ XI, Volentem sustinere partes Italiani, non posse Augustinum rationibus convinci.

¹² XII, Augustini Theologiam de originali peccato tradere esse rusticanam.

¹³ XIII, Ex Augustini opinione de peccato originali cogitur incidere in sententiam Pelagi.

¹⁴ XIV, Augustinum sacramenta Scripturarum auctoritatem suam expositione evanescere & ludibrio infidelium exponere.

¹⁵ XV, Augustinum quasi sub caligine conflictum ad veritatem à Patribus inventam non attendisse.

¹⁶ XVI, Augustini sententiam fidelem non paucos turbasse, ejusque auctoritate perculsos in Pelagianismum declinasse.

¹⁷ XVII, Augustini sententiam à multis duram nemini indignamque divini donatus ac Clementis iudicari, non mirum.

¹⁸ XVIII, Ab Augustino aliisque idem sententiis peti posse undenam sua sententia certitudinem hauserint.

¹⁹ XIX, Augustini rescriptum non esse insidendum, sed aliter philosophandum.

²⁰ XX, Augustini locutiones quamvis aliquo sensu veras, improprias tamen esse nec frequentandas.

²¹ XXI, Vtrum Augustinus contra quod sententiam fecerat, non admodum referre.

²² XXII, Non rectè dici potest, illud saltem necessarium ab omnibus esse tenendum quod Augustinus tenens nec retractavit.

P. Annatus hoc anno 1653 edidit Parisiis volumen, in cuius libro octavo integro collegit dicta quæ alii contra Divum Augustinum exciderunt, vel certè non dicuntur de doctrina D. Augustini in materia de gratia in qua est approbatus ab Ecclesia, & tamen esse applicatibus

⁸ Idem ibidem.

⁹ Jesuita Logicum relatus à Joanne Rivin in viam S. Augustini l. 4, c. 10, §. 6.

¹⁰ Idem.

¹¹ Idem ibid. & Jesuita in articulo consensu.

¹² Jesuita ibidem.

¹³ Passiva 1. 2. disp. 132, cap. 3, resp. 14.

¹⁴ Molina de opere sex dierum, disp. 1, §. postremo.

¹⁵ Molina 1 p. q. 23, art. 4 & 5, disp. 1, m. 6.

¹⁶ Molina in Concord. q. 23, art. 4 & 5, disp. 1, m. 5. Credo.

¹⁷ Idem 1 p. q. 23, disp. 1, m. 6, §. Ex hiis patet.

¹⁸ Passiva.

¹⁹ Passiva 1. 2. disp. 191, c. 4. n. 39.

²⁰ Jesuita a Lovanienses in articulo supra citato.

²¹ Idem ibidem.

²² Idem ibidem.

¹ Dionysius Petavius discept. priori de Trid. Conc. & Augustini doctrina.

² Jesuita a Lovanienses in articulo consensu.

³ Idem ibidem.

⁴ Idem ibidem.

⁵ Idem ibidem.

⁶ Idem ibidem.

⁷ Joannes Roberti in opus de Natal. c. 3.

hunc materia. Et sunt ita insignia, ut ipsemet erubescat cap. 3. Et ad decretum Clementis VIII, quo in principio disputationum de Arcubus cavet sequendum esse D. Augustinum, respondet solium posse ut inquiretur sententia Augustini, nempe ut retineatur, quod periculum esset, illud voluisse, non autem quidquam constaret eum dixisse, atque ita sepe dicit D. Augustinum minus voluisse & plus dixisse, quod est revera concedere quid D. Augustinum exceperat, contra expressam definitionem Calestini in epistola ad Episcopos Galliae cap. 3. Unde idem P. Annatus pag. 172, dicit D. Augustinum suavi interpretatione torquendum in alteram partem.

Il Padre Adamo Giesuista in un libro che egli fece stampare doi anni fa intitolato, Il Calvino disfatto da se stesso, & per l'armi di S. Agostino, dice le cose seguenti, il quale libro è in lingua Francese.

« Che la luce della libri di questo santo e grave Dottore è coperta di tembre e di nuvole; che la sua dottrina è intricatissima, come che da se stessa si combatte e si distrugge.

« S. Agostino non è riuscito nella scelta delle sue opinioni né della fondamenti con li quali si prova, talchè ci ha lasciata l'agghiottissima libertà de seguirlo o vero d'applicarci ad un altro partito, benchè la sua contrario, anzi che lui stesso dubita spesso volte intorno alla certezza dell'opinioni che egli insegna.

« Che non ha voluto parlar chiaro, o vero che n'ha potuto spiegar li suoi pensieri con tanta facilità, che non ci ha luogo di dubitare delle sue intenzioni.

« Che nella guerra che egli ha fatto contra li Pelagiani ha dato in offensione pericolo.

« Certo è che S. Agostino ha parlato con errori in materia della gratia e della predestinazione, già che bisogna addalciare e temperare le sue parole per non traspassare della lor asserzione ad un errore contrario, mi sarà troppo lecito di cercar un temperamento Catolico.

« M'è permesso di revocare ad un giusto temperamento tutto quello che li Dottori giudicano esser nell'ocesso.

« Conforme al suo parere & al consiglio de santi Padri apporto quello temperamento convenevole col quale s'evitando l'error de Pelagiani non casci nell'ocesso di S. Agostino. Perchè io non caschi nell'error de Pelagiani con i quali S. Agostino combatte è ci oblige di seguitar l'impeto e tutta la forza delle parole delle quali egli si serve per convincerli? Per questo io tengo il mezzo tra Pelagio e Calvino: se con voler temperare le parole di S. Agostino calési io troppo in qui sarei subito Pelagiano, con se ancora volessi io stare nella lor forza sarei Calvinista: mi tengo io dunque nel mezzo con la Chiesa.

« L'opinioni di Calvino si trovano provate in certi luoghi della libri di S. Agostino, se vi applicate all'apparenza sola della termini.

« Basta a me che io costringa il mio avversario a confessare che S. Agostino secondo l'apparenza della ter-

mini ha parlato a favore della doi partiti, cioè della Chiesa e di Calvino.

« Benchè li Pelagiani havessero predicato contra questi opinioni, la Chiesa non l'haverebbe mai potuto metter nell'indice o catalogo de gli Eretici.

« L'opinioni di S. Agostino sono feroci.

« E lecito deservire quell'opinione laquale asseret il peccato originale esser fondamento col quale viene giustificata la distinzione che Dio ha fatto della salvanza dalla dannati.

« Questo mancamento non è tanto colpevole che non l'abbia lddio supportato in questi Autori che insegnavano, che noi chiamiamo canonici, che parlano conforme alla loro immaginazione nell'esprimere le cose che lddio gli ha rivelate, che il fuoco e l'ardore che era naturale à S. Paolo era bastevole à trasportarlo in espressione di questa natura, e l'istesso afferma di David nel psal. 117.

Oltre le sopradette cose in tutto il suo libro dice più cose dell'istesse conditioni contra l'autorità di S. Agostino come si può vedere.

Il Padre Cassiano nel 2. tomo della sua Certe santa, massima 6. della predestinazione, n. 2, composto in lingua Francese così dice.

Non è in ragione di spaventarsi dalle parole di S. Paolo e di S. Agostino che senza fare nessuna riflessione sopra le nostre buone opere, pare che diano ogni cosa alla semplice volontà di Dio, perchè havemo da considerare questi doi gran cervelli guiso come doi grandissimi mari quali si gonfiano con l'impeto del lor genio, di tal maniera in una riva che paiono voler lasciar l'altra senza acqua per un pezzo, ma come l'Oceano dopo di essersi largamente diffuso d'una banda, torna poi à i limiti, che Dio li ha prescritti, così nell'istessa maniera questi doi di essersi ingrossati contro li rebelli della Chiesa, che combattono la verità, tornano poi in un temperamento pacifico per l'edificazione della Chiesa di Dio.

P. Pallavicinus Iesuita in Collegio Romano anno superiori 1652, in tractatu de Deo uno & trino, quem legi suu discipulu, in unico §. disput. de predestinatione expresse docet,

1, S. Augustinum non rectè interpretatum esse Scripturam circa predestinationem.

2, Dolerimus S. Augustinum de predestinatione sapere heresi Calvini.

3, Recentius Iesuitas accuratiores esse antiqui Patribus Galcei S. Augustino, S. Thomà & aliis.

1 pag. 661. 2 Ibid. 3 pag. 667.

4 pag. 662. L'istesso sistema il Padre Hamelio Giesuista nell'istesso tempo nel quale incomincio questa materia degli Augusti.

DIXIEME ESCRIT.

Il estoit par dehors intitulé :

Rationes ob quas Patres Societatis adversus Janienium commoventur.

Il contenoit au dedans ces termes :

Ratio propter quam tam acerbo Janenium odio prosequuntur Patres Societatis Jesu est, quia in fine sui operis quatuor capitulis & octuaginta nobis ostendit maximam sententiæ ipsorum cum Pelagianorum & Scimpelagianorum errore in re & in verbis convenientiam.

P Anca ex multis eligimus.

¹ Dicebant Pelagiani & Scimpelagiani removere omnem industriam, tollique virtutes, si Dei constitutio humani præveniat voluntatem, & sub hoc prædestinationis nomine fatalem quandam induci necessitatem, tolli libertatem arbitrii, asseri desperationem, induci securitatem, torporem & ignaviam, studium virtutis reitendi, incitari homines ad licentiam ac dissolutionem vitæ, laudem detracti operibus bonis, orationes refrigerare, spem tolli, frustra exhortationes & correptiones esse, zelum animarum extingui, Deum fore acceptorem personarum, peccata in Deum refundi, & homines conditi in peccato.

Idem in terminis fere dicunt ² Vasquez, ³ Lessius, ⁴ Molina & alii: sicut enim expresse Lessius de prædestinatione sect. 6, n. 79: Nihil videtur magis inducere torporem & desperationis metum, quam persuasio illa, de omnibus & singulis absque ullo operum intuitu tam firmiter esse statutum, & res omnes sic disponi ut omnia eveniant sicut absolutis illis & inflexibilibus & plusquam adamantinis decretis est sancitum. *Quæ decreta vocat alibi ⁵ fatalem necessitatem, eademque modo loquuntur ⁶ alii.*

⁷ Dicebant Pelagiani & Scimpelagiani non dari gratiam qua humanam sibi subiacet voluntatem, quia destruit libertatem quando datur; quando verò non datur, præceptum est impossibile, & hic frustra sunt præcepta, exhortationes & correptiones, & soli opus est oratione: absurdum equum est ut Deus petat

ab homine fieri quia ipse per fatalem gratiam debet facere, unde etiam totum tribuitur gratia & nihil natura.

Idem docent hi recentiores. ⁸ Lessius de gratia efficaci cap. 9, n. 9: Antequam detur motio efficax, inquit, est in hominis potestate eam habere. Et cap. 7. Sequitur, inquit, præcepta Dei esse impossibilia. Et cap. 9 de gratia efficaci. Frustra erunt, inquit, præcepta, consilia, exhortationes & correptiones. Et ⁹ Molina 1 p. q. 14, a. 13, disp. 53, m. 2, Datur, inquit, locus illorum Monachorum opinioni qui dicebant hominem non corripiendum, sed solum orandum. Et alii multa similia dicunt.

¹⁰ Pelagiani & Scimpelagiani dicebant Deum quantum est de se, velle omnes homines salvos fieri, si tamen ipsi velint, quod etiam amplabat ad parvulos. Ex qua voluntate statuerit beneficia omnibus ex æque communia, Christi mortem, gratiam sufficientem, etiam æternalem vitam, sine qua homo non potest, quæ dat posse si homo velit, quem homo reddit efficacem vel inefficacem, quæ postea à Deo expellat voluntatem, quæ pendet à natura hominis, aliis opus nullum esset laudis aut meriti, & voluntas non laesa sed totaliter extincta, videretur, & alia huiusmodi dicunt.

Idem docent hi recentiores. ¹¹ Molina 1 p. q. 23, disp. 1, m. 8, dicens Deum quantum in se est, velle omnium saltem si homo velit. ¹² Lessius lib. de prædest. sect. 6, dicit omnes esse divini auxilii participes. Et lib. de gratia efficaci c. 11, dicit omnes per illam posse si velint. Et c. 10, dicit esse in potestate nostra reddere gratiam prævenientem efficacem vel inefficacem. Et c. 4, dicit Deum expellere ut homo consentiat & pariter velit. Et c. 10, dicit infirmum gratia pendere à libero arbitrio, & alia huiusmodi dicunt.

¹³ Pelagiani & Scimpelagiani citabant quendam loca Scripturæ, ut illud: Vult omnes homines salvos fieri, Christus pro omnibus mortuus est, Hodie si vocem ejus audieritis, &c. Quoties volui congregare filios tuos, &c. Vix tibi Corozaim, vix tibi Bethsaida, quia si in Tyro & Sidone, &c. & alia plura, quæ ad suum errorem explicabant, utebantur auctoritatibus Patrum, maxime Græcorum, imò & ipsius Augustini, in iis quæ ante Episcopatum scripserat, quem dicebant se in ceteris admirari, sed in hoc capite accusabant tanquam turbarum animum, & tandem dicebant de his posse sine detrimento fidei disputari.

Idem loci & eodem modo explicati videntur recentiores, ut patet ex ¹⁴ Lessio de prædest. sect. 3, & ¹⁵ Molina

¹ D. Preß. in op. ad Aug. Faustum l. 1 de grat. & lib. arb. cap. 4, l. 1, 12, 16 & ult. Et colligitur ex D. Aug. de corr. & grat. cap. 1, 2, 3 & 4. lib. de dono pers. c. 15 & 17. de prædest. 55. c. 1. & ex D. Preß. ad Caput a Gallorum & ad objectiones Vincentinas.

² Vasquez.

³ Lessius.

⁴ Molina.

⁵ Lessius de gratia efficaci.

⁶ Molina in Concord. q. 33, art. 4 & 5. disp. 1. m. 12.

⁷ Vasquez 1 p. disp. 83. c. 10.

⁸ D. Preß. in op. ad Aug. Faustum l. 2 de lib. arb. c. 6 & 7. l. 1, c. 11.

¹ Lessius.

² Molina.

³ D. Preß. in op. ad Aug. Faustum l. 1, cap. 14 & 17. l. 1, c. 5 & 6.

⁴ Molina.

⁵ Lessius.

⁶ D. Preß. & D. Hillerus in op. ad Aug. & quæstiones Aug. de pers. just. c. 10 & 19: & de nat. & grat. in pluribus capitulis: & alibi scilicet.

⁷ Lessius. ⁸ Molina.

lra 1 p. q. 23, art. 4 & 5, disp. 1, m. 3; & m. nlr. ubi etiam dicit in ceteris magnam haberi reverentiam D. Augustino & D. Thoma: accusat tamen D. Augustinum tanquam inordinatum auctorem, & tandem docuit nihil in hac re definitum esse, ut patet ex præfatione Lesii ad opusculum de prædestinatione.

ONZIEME ESCRIT.

Quatuor à me quærentur.

Primum est, utrum in Lansenio habeatur locus aliquis in quo admittat aliquando gratia intervenire sufficiens?

Respondet brevissimè, haberi; & primò quidem quantum ad gratiam interiorè intellectu, admittit expresse Lansenius illi aliquando resisti, ut patet ex lib. 1 de grat. Christi cap. 16, ubi explicans gratiam intellectu, dicit, illius proprium effectum esse dare cognitionem, scire ut homo sciat & cognoscat; & hac cognitio, inquit, aquè bene potest in eo qui resistit quàm qui obtemperat sue scientiæ & conscientiæ. Unde enim alioquin diceretur aliqui rebelles homini?

2, Quantum ad gratiam ipsi voluntati internæ, etiam admittit Lansenius, quod illi aliquando resistatur. Patet primò ex lib. 2 de grat. Christi c. 27. ex lib. 4 de grat. Christi c. 16, 17 & 18. Nam in c. 16 ait, quod gratia excitans excitat voluntatem ad imperfecta desideria: gratia verò adiuvans adiuvat infirmitatem ne in cœcitibus suis imperfectum cœca maneat & insanis. Et infra, conatur, inquit ex D. Bernardo, liberi arbitrii casus sunt ad bonum, si non adjuvantur; nulli, si non excitantur.

Lib. 8, c. 2, delectatio victrix, quæ Augustino est efficax adiutorium, relativa est: tunc enim est victrix, quando alteram superat. quod si coniungat alteram ardentem esse, in solis inefficacibus desideriis haberet animus, nec efficaciter unquam videret quod volendum est. Lib. etiam 8, c. 16, admittit cum Tridentino & S. Augustino, hominem posse dissentire, posse gratiam abjicere.

Secundum quod à me queritur, est, utrum Lansenius admiserit præter gratiam efficacem aliam sufficientem?

Respondet: Vel quæstio est de re ipsa, vel de nomine; si de re, certum est Lansenium admisisse quantum ad rem, totum illud in quo recentiores Thomistæ constituunt gratiam sufficientem: si de nomine, certum est ipsum noluisse illud admittere.

De re igitur constat: nam Thomistæ aliqui dicunt gratiam sufficientem in hominibus iusto esse ipsam gratiam habentem, virtutes & dona: hanc admittit passim Lansenius lib. 3 de gratia Christi c. 15.

Alii Thomistæ constituunt gratiam sufficientem in quibusdam illustratibus, inspirationibus, &c. & ita Academia Salusianensis in consensu contra Molinam, & alii viri docti constituunt gratiam sufficientem in his solis illuminationibus: has admittit Lansenius lib. 1 de grat. Christi, c. 16.

Denique alii Thomistæ admittunt gratiam sufficientem, quæ tamen est efficax respectu aliqui alius imperfecti: quia enim per alium imperfectum homo disponitur ad alium perfectum, gratia quæ est efficax respectu alium imperfectum, ducitur dare posse respectu perfectum, & sic ducitur gratia sufficientem respectu aliorum; & hoc sensu Lansenius quantum ad rem admittit gratiam sufficientem, ut patet lib. 2 de grat. Christi, c. 27. in quo convenit cum Alvarez disp. 72, n. 13, disp. 80, n. 2, ubi citat M. Medinam 1. 2, q. 109, art. 10. Idem tenuit P. Thomas de Lema in opus. de gratia sufficientem & efficacem, & M. Herrera in tractatu de auxiliis.

Quoniam ad nomen, noluit admittere Lansenius gratiam sufficientem, primò propter equivocacionem, quæ nomine auxilii sufficientis intelligendum videtur ultra quod non requiritur aliud, & quia ultra auxilium illud sufficientem modo iam explicato requiritur aliud, idcirco Lansenius noluit vocare auxilium sufficientem; ne sub hoc nomine malè intellecto crederetur auxilium efficax. Nam ipsi Thomistæ quæ vocant hoc auxilium sufficientem, dicunt illud esse sufficientem in suo genere, hoc est, ad dandum posse, non autem ad dandum posse cum effectu.

2, Quia semper B. Augustinus & B. Thomas, quando loquuntur de auxilio sufficienti, sumunt sufficientem pro efficaci. Patet hoc ex S. Augustino lib. de grat. & lib. arb. cap. 15: Qui voluerit & non potuerit, nondum se planè velle cognoscit, & oret ut habeat tantam voluntatem, quanta sufficit ad implenda mandata: sic quippe adiuvatur ut faciat quod iubetur. Et cap. 16: Certum est nos mandata servare si volumus, sed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum est, ut tantum velimus, quantum sufficit ut volendo faciamus. Et D. Thomas 1 p. q. 105, art. 4, docet voluntatem non posse moveri sufficientem & efficaciter nisi à Deo, ubi clarissimè pro eodem sanus sufficientem & efficacem.

Tertium quod à me queritur, est, utrum ex Augustino possit adduci aliquid pro gratia sufficienti?

Respondet, si nomine gratia sufficientem intelligatur gratia efficax, quam D. Augustinus vocat sufficientem, infinita sunt loca pro gratia hoc modo sufficienti. Infinitus locus ex cap. 12 lib. de corr. & grat., ubi ait: Subventum est igitur infirmitati voluntatis humanæ, ut divina gratia insuperabiliter & inclinabiliter ageretur. Et cap. 8 de predest. Sanctior. Hæc gratia à nullo duro corde respuitur, &c.

Si autem nomine gratia sufficientem intelligatur gratia quæ est efficax respectu voluntati imperfectæ, & quæ dat posse respectu alium perfecti, sic infinita sunt etiam loca cap. 17 de grat. & lib. arb. Qui ergo vult servare Dei mandata & non potest, habet quidem voluntatem bonam, sed adhuc parvam & invalidam, &c. Et cap. 16 ibid. & cap. 12 de corr. & grat.

Si verò nomine gratia sufficientem intelligatur auxilium aliquod quod dat posse, non tamen sit determinabile

bile à volonté, illud videtur admittere cap. 11 de corr. & grai. Nunc autem quibus deest tale adiutorium, pœna peccati est, quibus autem datur, secundum gratiam datur, & non secundum debitum. Est in cap. 7 & cap. 16 de predest. SS. distinguit duplicem vocationem, alteram quod vocati sunt qui natiuerunt venire in dei & Gentiles: alteram secundum propositionem, quâ vocatione sua credunt. Et in cap. 106 ad Paulinum; & hoc ipsum sancti clarè ostendunt Hilarius scribens S. Augustino, h. Deinde molestè ferunt.

Denique si gratia sufficientem nomine intelligatur gratia ultra quam nulla est alia necessaria, sed quâ à libero arbitrio determinatur, respondens huic meminit S. Augustinum non tamquam à se asserta, sed tamquam à se in posterius scriptis impugnata, ut patet ex cap. 3 de predest. SS. & de gratia Christi cap. 5, 6, 7, 8, 9, 20.

Quartum questum est, an Congregationes quas in alio scripto citavi, sint coram summis Pontificibus Clemente VIII & Paulo V, vel inter ipsos Consultores, & quibus verbum hæc propositiones eis fuisse, defensa & approbata fuerint.

Respondet omnes Congregationes quas citavi cum nota anni 1602 & supra, esse coram summis Pontificibus. Propositiones verò hæc quinque sub eisdem sero terminis sunt discussæ, ut patet ex alio brevi scripto, fuerunt autem defensa in hoc sensu :

Prima, quod non sunt impossibilia præcepta, quia homo per gratiam sufficientem habet posse, non tamen habet posse esse scilicet.

Secunda verò, tertia, quarta, quinta in sensu allato defensa sunt & approbata, in quantum determinatum est dari gratiam de se efficacem sine qua homo non potest facere.

TROIS ESCRITS

Sur les trois premières Propositions faites par un sçavant Dominicain, dont M. le Cardinal Roma se seruoit pour se faire instruire sur ces matières, selon ce que j'en ay dit Partie V, Chapitre IX.

PREMIER ESCRIT.

Error cui non resistitur, approbatur; & veritas quæ minimè defensatur, opprimitur. Felix Papa ad Accacium Episcopum Constantinopolis. in Baron. ann. 483.

Nihil vehementius apud Sedem Apostolicam aliis eorumque Serbitorum pari altera pro censura aliquot propositionum à Lanfeno depremissarum: Altera pars eam ut ab Augustino asserta, sic & bona esse ac Theologicis assertis, neque sine veritatis præiudicio damnari posse contendit. Incalere in hac contentione dissidentium animi, certaturque inter eos ingenti quodam (si utrisque credatur) & Religiosis, & in Sedem Apostolicam reverentia certamine, quo se illi causam huius seu agere dicunt, dum suspecti jam & ab ea proscripti Lanfeni errores detegunt & damnari percipiunt. Illi verò & pro eadem Petri Cathedra se stare proferunt, dum probati toties & a tot Pontificibus consecrati Augustini oracula, vel pro ipsius Apostolica firmitatis nomine inconvulsa manere volunt, inconvulsa desiderant.

Esset utrumque laudandus zelus, si (quod in tanta sententiarum repugnancia nequit) in utrisque secundum scientiam nec aliunde posset præsumi, quod alterutrius hunc zelum mentiantur, aut quia fortassis decepti sint, & veritatem non vident quam videri se credunt, aut quia nimio partium studio & ardore vincendi, & pudore cedendi agnitam fortassis veritatem sponte deserunt, & consilium decipere volunt. Experiendi igitur eorum animi, & dicta soler-

tiis expendenda: ne, si minus carere in hac causa procedat, aut favoreatur invidio, aut veritati detrahatur, & quod utrumque foret incutitur, vel sub pallio Augustini effugiat Lanfenum, vel sub Lanfeno nomine vapulet Augustinus.

Itaque ambigues propositiones, nec in ea sensum aquivocationis, quam continent, ullo modo desimiles, iuxta Philosophi monitum, distinguenda prius existimem, ne, si indistincta desimiantur, per falsitatem latius imperitiam se elatet veritas: Et (quod in damnatione articulorum Baii contigit) non paci & tranquillitati Ecclesiæ sat placidè consultum sit, sed acriter disputatorem & turbarum flammæ suggesta materies, dum alia & alia de damnati, nec clare expositi in quolibet propositione sensus fuerit interpretatio.

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum præsentia quas habent vires sunt impossibilia: deest quoque iis gratia quâ possibilia fiant.

CAPUT I.

Assignantur sensus propositionis erroris & damnati.

Videtur primo nimium illegitimè esse & intolerabile huius propositionis sensus. Primum quia essent erroris hæreticorum nostris temporibus, qui dicunt, Præcepta Dei esse impossibilia etiam viris iustis, nec per divinæ gratiæ quantumcumque auxilium impleri posse. Secundò quia contrarius decreto Concilii Trid. sess. 6, can. 18, Si quis dixerit Dei præcepta

cepta homini etiam iustificato & sub gratia constituto esse ad observandum impossibilia, anathema sit. Tertiò, quia adversus dicto B. Augustini lib. de natura & gratia cap. 49, Firmissime creditur Deum iustum & bonum impossibilia non potuisse precipere. Quartò, quia idem Augustinus lib. de heres. Manich. cap. 3, dixit: Omnes homines posse se convertere ad Dei præcepta observanda si velint, quia illud lumen omnem hominem illuminat venientem in hunc mundum. Igitur si in eo sensu sumatur propositio, ut absolutam præceptorum impossibilitatem, nullo divine gratia auxilio superandam importet: dubium non est quin heretica sit & in legeslatorem Deum horrendi blasphemia.

Rursum erronea erit & impertinens propositio, si à iusto quantumdā manent iusti, removere intelligatur gratiam necessariam ad abstinendum à peccato mortali, & implenda consequenter præcepta, ex quorum transgressione peccatur mortaliter: cum cum non sit iustus quisquam, nisi quantumdā perseverat absque culpa lechali; sequitur necessariò necessitate suppositionis, quod quantumdā manet iustus, hoc habeat per gratiam perseverantiam, quā sunt ei præcepta possibilia, & moveatur efficaciter pro loco & tempore ad ea implenda, & declinandum à peccato. Unde erroneum foret, nedum contra fidem, sed & contra ipsam rationis hominem, hanc gratiam possibilitatū præceptorum à iusto quantumdā manet iustus, removere voluisse.

Hi sunt sensus in hac propositione tam manifeste falsi, & tam ad primam propositionem supersuam cuique occurrentes, ut sperarint forsitan qui censura propositionis insilliam, ex horum horrore mox tam damnandam. Et si eorum subdolem mentem ex saltu non sinceris luce penetrare, hunc saltum puto quod præter disciplinæ regulas, sub vaga, indefinita & incircumscripca terminorum expressione examinandam Sed Apostolica propositio obulerint, quod sub ea illuminatione ob praves qui continet sensum indistincte damnatam, in iis quoque quos oppugnant sensibus Theologicis damnatam mentirentur, & apud imperitos in cernerent, ac quasi pro magna quem sibi peperissent victoria infulse triumpharent: dysimulatione igitur, ut dixi, opus est, ne quo aliu religio perimatur salutaris, putetur & eodem sacrilego cecidisse & veritas.

CAPUT II.

Præmonitum necessarium ad investigandos sensus bonos & Theologicos propositionis controversæ, ac ferendum de ea iudicium.

MANDATUM POSSIBILITATIS, RELATIVUM QUID EST, & ORDINEM DUCIT AD POTENTIAM ACTIVAM, QUAE IN HOMINE REPERTURUS AD MANDATA IMPLENDA. CUM Igitur mandata dicantur homini possibilia non per naturam, sed per gratia sufficientiam, duplex distinguenda est gratia sufficientia quam Scholæ introducterunt, maxime attendendum quantum illa sit quam Latensium per-

negat in propositione ab eo asserta, & qua per propositionis prescriptionem consequenter adstruitur.

Afferunt & D. Thomas recentiores discipuli & Molina defensores sufficientem gratiam, sed non utriusque eandem, imò hi & illi diversissimum toto calo: quippe Thomistarum gratia sufficiens incompleta est ad opus: Molina verò sequacum completissima.

Gratia sufficiens Thomistarum non talis est per quam homo in natura lapsa unquam de facto aut bonum operetur, aut fuerit operaturus, aut sit operaturus, sed per quam consilium naturæ potens ad bonum operandum, minusquam tamen de facto operatur, nisi hanc gratia sufficienti superveniens efficiat gratia auxilium. Vi enim, inquit, oculus sanus quantumvis aut somno legatus, aut in tenebrosos constitutus loco, dicitur potius ad videndum, quantumvis nec aliu videat, nec visum aliu sit, nisi superveniens luminis & concurrentis auxilium prima causa ad producendum actionis vitalis: ita & potens constituitur homo ad opus bonum per auxilium gratia sufficienti, quantumvis nunquam bonum ipsum de facto aut velit aut operetur, aut sit aliu operaturus, nisi superveniens gratia efficiat, quæ, ut ait Apostolus, operatur in nobis & velle & perficere. Hanc gratiam sufficientem nunquam vel ab Augustino vel à D. Thoma expresse memoratam ab eorum, ut putant, principii deducere conati discipuli. Absque hoc tamen quod contendam, illam omni homini ad omne opus & pro omni tempore ac momento adesse: siquidem Cardinalis Bellarminus, qui cum Thomistis hanc gratiam sufficientem admittit, probat simul¹ nullam fore in Deo iniustitiam, si omnibus eam denegaret; Et rursum per multa argumenta efficacissima ostendit, huiusmodi² auxilium Dei sufficientis & necessarium ad refurgendum à peccato non adesse omnibus momentis.

Contra gratia sufficientem quem Molina & ejus discipuli invenerunt, cumuletissima est, & talis quod præter illam, nihil aliud ex parte Dei per modum principii necessarium sit, ut homo nedom dicatur posse velle aut posse operari, sed de facto velit & operetur absque novo aliquo gratia efficaci iuvamine, cum ipsa meti gratia ex sui natura sufficienti à libero assensu & cooperatione voluntatis efficaciam & efficaciam gratia fortitatur appellationem. Hanc afferunt & deberi & dari à Deo omnibus hominibus quibus præcepta & leges impenit, ideoque iis sine fide libris, sine infidelibus, sine iustis, sine peccatoribus etiam obiectis & obdormitis, omnino loco & momento esse presentissimam, nec nisi iniuriâ subrahendam.

116

¹ Didacum Alvarez de Auxil. l. 2, disp. 79. Cumulim l. 2, disp. 4, sect. 2, concl. 1. Sylvius in l. 2, q. 111, questio 3, concl. 3. Navarrata contrav. 19 ad q. 191 p. Cant. & Molina l. 2, q. 109, art. 10.

² Bellarminus de grat. & lib. arb. l. 2, cap. 4.

³ Idem ibid. c. 6.

⁴ Bellarminus de grat. & lib. arb. l. 1, c. 12, ostendit quod hoc sententia est omnino aliena à sententia B. Augustini & à sensu sacrorum Scripturarum, quondam pariter averti per adulationem fidem à Paulo predicatam.

In hac explicanda sufficienti gratia tam lata distributa Ceterislaus Iansenius Episcopus Iprensis sufficientem gratiam à Molina & ejus sequacibus assertam, utpote jam in Pelagio damnatam, valde impugnat; illam verò quæ à Thomisio statuitur nec admittit, nec recusat, aut ullam protestatur habere se de illa controverfiam: imò censet & expressè verbum facit, quod¹ tale auxilium sufficiens fortasse non difficulter S. Augustinus admitteret, quamvis esse veram illam Christi gratiam, de qua cum Pelagio quæstio erat, pernegaret, ut & pernegant ipsi Thomisii.

Igitur cum in eodum Iansenio & ex occasione scripti ejus operi delata fuerit ad Sedem Apostolicam controversa propositio quærela & ipsius exposita damnata: delatorum mens ea est ut damnetur in sensu Iansenii, aut saltem ut dam. indistinctè damnetur, in sensu Iansenii damnata fangi queat. Parum illi est, ut damnetur in alio sensu, nisi damnetur, aut damnata credatur in eo quem impugnant: impugnant verò illum, in quantum assertit ipsi voluntibus & conantibus non semper adesse præsentis vires, hoc est, sufficientiam gratia Molinistia, quæ eum præcepta quæcumque fiant omni momento possibilia. Igitur & in hoc sensu eam prohiberi voluit, aut posse fangi scriptam. Parum illi est quod per hujus propositionis censuram deinceps dicendum sit, adesse ipsi voluntibus & conantibus præsentissimam omni momento gratiam sufficientem, assertam à Bellarmino & Thomisio, quæ eum fiant præcepta possibilia per potentiam, quæ nunquam nisi transmissa obftrictio manu Domini & efficacis exitura: hæc enim nec Thomisista semper adesse contendunt; nec si præsent semper admittitur, Molina collaudaret. Pedessequam igitur voluntati humana gratiam quam docent, & quam novam Christi Salvatoris medicinalem gratiam admittente adstrui desiderant, eamque ex controversia propositionis censura firmius stabiliant, & in fides Ecclesiastica canonem jam relatum posse celebrari percipiant.

Non hoc dicunt, non hoc fatentur, hoc tamen querunt, & eo certiori spe obtinendi quod querunt, quod per communis subreptionis apud Sedem Apostolicam obrepentes se latere existimant, siquæ delata Pontificis vigilantiæ sub propositionis universalissima, indefinita, ambigua, & æquivoca, ac primo auditu nescio quid intolerabile resonantiæ postulata censura, sua simul non minus formidanda Molinistia gratia improvisam & incognitam penam Sedis Apostolicæ definitivam obtinere se posse arbitrantur. Versipelles Oratores! Imò (quod intrinsecus & dolenti dicitur) sacrilegi omnino Sedis Apostolicæ deceptores, qui mentiri audent Spiritum Sanctum, & à Cathedra Petri, dum nunc quid per speciem & apparitionem bonum petere se simulant, aliud non bonum, nec unquam scientie & vidente Petro approbandum, per fraudis iniquissima malas artes non

jam obtinere, sed futuri moluntur! Deprenant semel Larram quam gerunt, & leparium quo teguntur amoveant, & aperte dicant quære se à Sede Apostolica, ut quod sub Clemente VIII & Paulo V post celestes sepiem supra quadraginta Congregationes de Auxilio habitas, adhibitis gravissimis Consistoribus, auditis acerrimis disputationibus in eorum doctrina prope damnatum fuit, modo sub amio Larræ propositionem proferre sine strepitu, sine disputationibus, sine partium advocacione senum, sanctorum, & Catholicorum declaratur.

Hoc querunt, & hoc certissime obtinent, si quam postulant propositionem damnationem reportant. Cùm enim ex censura propositionis à Iansenio asserta, in eodum Iansenio delata, & consequenter non in alio quam Iansenii sensu damnata reputanda inevitabiliter resultet adesse omni tempore gratiam sufficientem Molinistiam, hoc est, humana voluntati pedessequam (quam solam & unicam Iansenius pernegat) quæ ipsi voluntibus & conantibus omni momento suppetant vires præsentissimæ ad implenda quæcumque præcepta quantunvis difficilia. Jam certissime transiverit in rem judicatam tota lra, quæ post tot Congregationes consultissimas manserit indecisa; & scilicet & inexpectato olim rerum successu, nova Molina doctrina (quam ejus assertores tum ceram summum Pontificibus prestabantur, non eo animo suscipisse defendendam ut ostenderem esse Catholicam, sed solum ut probarent non esse aut hereticam aut damnamendam) nunc damnata existerit, medium heretica declarata, deinceps ex manifeste consequentia decreti Apostolici, quod contra propositionem controversam tam assidue queritur & tam insister petitur, & sana & Catholica manebit approbata, adeoque & in posterum inter Catholicos sola docenda, unica proficienda.

Agitur itaque de summa rerum, & quod olim dicebat, in hostem consilium Imperator, Hodie in uno orbis angulo de totius imperio dimicatur: agitur, inquam, in uno articulo de totius corporis salute & vita; de tota dico fide sacrosancta, quam in causa liberi hominis arbitrii, gratia Christi medicinali & gratia Sanctorum prædestinationis à Paulo Genium Doctore assertam, à Pelagio & Massilicibus impetitam, acies Ecclesiæ per viginti & amplius annos Augustino Doctore fortiter dimicanti alleam vindicavit. Delatus enim tota in hac una propositione qua Sedes Apostolica iudicium hodie præstat, ut cum hac stante stet tota, cum hac cadente tota ceciderit. Si enim damnatur propositio Iansenii, assertum eo ipso gratia Molina quam solam propositio negat, & solam Iansenius impugnat, pro gratia Christi humanorum cordium vitæ & pedessequa; libero arbitrio humano bonorum operum gloria ascribitur; prædestinatio Sanctorum non iam ex vacante, sed ex operibus prædicatur; electorum salus æterna non amplius miserenti Deo, sed volenti & currenti homini plenissima deputatur; atque ut uno verbo concludam, pro solidissima & sacratissima ac perennes Ecclesiæ atares nra; ad Moliniam celebrata fides do-

¹ Iansenius tomo 3, lib. 3 de gratia Christi Salvatoris per totum.

² Idem ibid. c. 1.

Erina qua obicitur, nova Massiliensiu farina molitura cum sui remolitoris Molina nova & pejorioru paraturu in Ecclesia sanctitatum importatur.

Hac promouisse oportuit pro causa gravitate, pro veritatis monumine, pro Religionis zelo, & pro gratia Dei, quâ Christiani sumus, debita defensionem; nec homines notasse velim, quos ut Ecclesia filios impense venerat: sed sacra docuisse, quâ parum sincera deloco, & dastrina nova aut ex Massiliensium antiqui rudetibus de novo eruta sensu nocuus, aut pravus sequelas revelasse, quas nec tam acriter quidem aut severe perstrinxissem pro reverentia iudicii id vacantia, nisi apud ipsum iudicem ageretur, cui non aliter & iudicii ipsum momenta, & causa pericula, & stricti laquei, & aperta fovea, & parata insidia poterant aperiri.

CAPUT III.

Exponuntur sensus propositionis contrædictæ boni & legitimi, ac supra omnem censuræ metum sua firmitate solidissimi.

* *P*rimus est, Justis quandiu manent iusti, etiam si velint aut consentent, non semper adesse gratiam necessariam, quâ secundum præsentem quas habent vires, ab omni peccato venialibus abstinerent, aut præceptum omne, cuius transgressio sit venialis, implere possint. Ratio huius est: quia cum venialia non tollant iustitiam, imo de fide sit, nulli præter Desperam concessam gratiam quâ ab omni peccato veniali possit abstinere; ducere vel ipsi Apostolo Ioanne: Quoniam si dixerimus quia peccatum non habemus, ipsi nos seducimus & veritas in nobis non est. Consequens est iusto, quamdiu manet iustus, non semper adesse gratiam necessariam, quâ quodlibet virtutis opus aut præceptum quodlibet, cuius omisso vel transgressio sit veniale, fiat ei possibile.

Secundus est, Justis ut sic simpliciter sumptis, & absque illa reduplicatione suppositæ perfectæ in eo statu, non semper adesse gratiam necessariam quâ possint implere, aut de facto implere præcepta sub mortali culpa obligantia. Ratio est: quia cum iustus cadit à statu iustitie, cadit utique per transgressionem mortalem aliquam præcepti. At in hac non caderet, si gratiam necessariam ad implendum præceptum haberet, cum talis gratia sit efficax, & ni loquitur Paulus, operetur velle & perficere. Ergo hoc ipsum quod cadit, probatur est manifesta, non ipsi gratiam adfuisse quâ staret. Ideo dicere iustos non semper posse secundum præsentem vires quas habent, implere præcepta, non est aliud, quam impotentiam huiusmodi iustis illi adscribere, quæ per peccatum aliquod à iustitia decidunt,

& negare quod hi à Deo acceperint donum perseverantia.

Propositio iuxta utrumque hunc sensum intellecta, tam est certa & vera, quam verum est, quod pugnet experimur, nec iustum quatenus semper à peccato venialibus abstinere, nec omnes iustos in statu iustitie semper perseverare.

CAPUT IV.

Probatur itaque sic explicata propositione, & ostenditur auctoritatibus & rationibus, aliqua Dei præcepta hominibus iustis, volentibus & conantibus secundum præsentem vires quas habent esse impossibilia.

*P*rimò ex Concilio Tridentino ¹ sess. 6. cap. 11, ubi mutuatâ verbu ipsi Dei Augustini lib. de nat. & grat. c. 43, loquens expresse Concilium de iustificatio sic dicit: Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet & facere quod possis, & petere quod non possis. Ex quibus verbis manifestissimum est sacri Concilium. Non adesse jugiter homini iusto volenti & conanti vires præsentem, quibus possit implere præcepta quæcunque Divina, quodque præterea eas debeat à Deo humiliter petere. Si enim jam haberet gratiam sufficientem & vires præsentem (quales fingunt Molina eiusque discipuli) quibus possit præceptum implere, falsè duceretur non posse, & absque ratione moneretur etiam satagere ut posset, ut enim peritè Augustinus lib. de nat. & grat. c. 18, Quid stultius est quam orare ut facias quod in potestate habebas?

Secundò, ex Augustino ² qui hanc eandem doctrinam

¹ Definuit præterea Conc. Trid. sess. 6, can. 22. Si quis dixerit iustificatum sine speciali Dei auxilio in accepta iustitia perseverare posse, anathema sit. Speciale, inquit, ergo non omnibus commendat, nec quod omnibus semper supponat. & vires præsentem ad volendum, commendat, & modis minus implendum mandat, & fieri eandem perseverantiam sanctitatem jugiter subministrat.

² Lib. de grat. & lib. arb. cap. 17. Quæro vult sacro Dei mandatum & non potest, jam quidem habet voluntatem bonam, sed adhuc parvum & invalidum: potest autem cum magnam habuerit & robustam. Ibid. Partem & imperfectam caritatis non dedit Petro, quando dicebat Dominus, Ameniam meam pro te ponam, putabat enim se posse, quod se velle semiebat. Serm. 106. Præmissis se mortuum pro illo, non potuit, nec cum illo. Serm. 24 de diversis cap. 2. Nondum poterat, quia infirmus erat. Tract. 36 in Ioannem. Mori pro Christo nondum erant idonei Apostoli, quibus dicebat, Non potestis me sequi modo. Vnde primum coram Petro, qui hoc iam se posse præsumptor, aliud expectavit quâ m præstare. Lib. 2 de pecc. mort. cap. 9. Idcirco Sanctos & fideles suos aliquibus virtutibus sanas, ut in his non minus quam implendæ ex omni parte iustitiæ sufficit, delictis bonum, sive cum laetis, sive cum etiam manifestum est: ut quantum pertinet ad integritatem regulam veritatis ejus, non iustificetur in conspectu ejus omnia virtutes, nec eo ipso vult nos damnabiles esse sed humiles: commendat nobis eandem gratiam suam, ne faciliorem in omnibus afferat nostram putamus esse quod ejus est.

³ Conc. Trident. sess. 6, can. 23. Si quis hominem formal iustificatum dixerit posse in tota vita peccata committere venialia vitare, nisi ex speciali Dei privilegio, quem admodum de beata Virgine tenet Ecclesia, anathema sit.

nam constantissimè repetit in locis innumeris suorum operum, & contra Pelagianos præceptorum possibilitatem centumaliter inculcantes, perpetuò docet præcepta esse possibilia ex virtutis gratia, quæ cum nec iustus præsto semper habeat, orando mendicare debeat. Sic in lib. de nat. & grat. cap. 15, Itaque præcepto facere commonemur quod conantes & nostris viribus non valentes adiutorium divinum precemur. Et cap. 69, Eo ipso quo firmissimè creditur Deum iustum & bonum impossibilia non potuisse præcipere, hinc admonemur & in facilibus quid agamus, & in difficilibus quid petamus. Et in lib. de spir. & lit. cap. Ideo enim lex jubet, ut admonet quid faciat fides, ut cui jubetur, si nondum potest, sciat quid petat, si autem continuò potest, & obedienter facit, debet etiam scire, quo donante potest. Et lib. de grat. & lib. arb. cap. 16, Magnum aliquid Pelagianis se scire putant, quando dicunt, non juberet Deus, quod sciret non posse ab homine fieri; quis hoc nesciat? sed ideo jubet aliqua quæ non possumus, ut noverimus quid ab illo petere debeamus. Ipsa enim est fides quæ orando impetrat, quod lex imperat. Hæc quæ similia habet Augustinus lib. de perf. iustis. cap. 3 & 4, tract. de vitiis cap. 1, tract. in Ioan. 34, 66, & 96, ferm. de divers. 44, cap. 2. & ferm. 77, cap. 4. & ferm. 106, cap. 1. & de verbis Apost. ferm. 39, cap. 10. in Psalm. 103, conc. 3. & in Psalm. 106. & pluribus aliis locis quibus adversus Pelagianos iusti disputat, & exemplis à Scriptura adductis manifestè ostendit, non posse interdum iustos etiam volentes & conantes ea implere quæ volent, & ad quæ conantur præcepta implenda: quod eis secundum præsentis vires desunt auxilia gratia sui implendi necessaria.

Tertio ostenditur ejusdem propositionis veritatem ex orationis necessitate tam à Christo non infidelibus (quomodo enim invocabunt, in quem non crediderunt? Rom. 10.) sed fidelibus & in eum credentibus & iustis Apostolo inculcata, Oportet, inquit, orare semper & nunquam deficere. Luc. 18 & 11. Matt. 7. Si enim viri iusti semper supplicent præsentis vires ad implenda mandata & vitanda peccata, cur eis & à Christo & passim à toto Scripturarum canone prædicatur iugè orandi necessitas & consensu in oratione perseverantia; cur jubentur dicere, Et ne nos inducas in tentationem? si eis superanda tentationis portæ præsentissima, cur gemitus, cur lachrymæ, cur supplex importuna quibus clamant, ut quod iam habent petant? Abducit ergo iustus à studio orationis quo eis hinc præsumptionis sensum inquisivimus suggerere non formidat, quod max ut in gratiam Dei amissi sunt, nequeunt unquam laborare impotentia implendi quodvis mandatum quantumlibet difficile: hoc enim posito iam necessarium non est, ut ostium misericordie pulsemus, tanquam mendicis, sed ut pro acceptis bonis gratias agant tanquam Pharisæis. Quid, quæso, magis imponit, aut doctrina Christi magis adversari? Ignorat ut vel momento Christo orationis perseverantia e-

tiam iustus est necessaria, atque aliunde perficium est ei qui Deum pro impetranda gratia deprecatur, ut tentationes vincant, in bono perseverent, & valeant facere quod iubentur iam habere præcepti implendi voluntatem sed deesse potestatem. Ita & luce clarum est: Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum præsentis vires quas habent vires, esse impossibilia, deesse quoque iis gratiam quæ possibilia fiant, ex quo pro ea impetranda orare compelluntur.

Quæritur probatur propositionis veritas ex everso alioquin totius Christianæ salutis fundamento solidissimo: humilitate, inquam, & casti timoris & virtutum eorum custodie tutissima. Si enim existimas, quod semel iustificatus habes in Christo sufficientem gratiam illam Molinisticam, hoc est, præsentissimas vires quæ planè sufficientes & vitandis vitiosis & exercendi virtutibus, & demandis concupiscentiæ & perseverandi in gratia & tentationibus evincendis, quæ omnia ad implenda Dei mandata requiruntur, iam non est quod timeas, nec quod in studio humilitatis te tam sollicitè contineas. Quæ enim fundamenta huius sanctæ humilitatis, quæ est totus & sincerissimus Evangelii spiritus?

Præclaro dubio hæc sunt. Primum est, nescire & scire, quod * quantumlibet iusti nec passim movere possumus in via Dei sine continuo ejus gratia auxilio nobis proprii indebiti, nec usque per meriti misericordiam concedendo. Secundum, quod * invadit suum vincendum tentationibus sine ope Dei, quæ deficientes non cadere statim ac vinci necesse est. Tertium, quod circumferimus nobismetipsis legem peccati, quæ nos omni momento in scellum petra aboret, ni valida manu Dei contineretur. Quartum, quod * debemus cum timore & tremore operari salutem nostram, quia Deus est qui operatur in nobis velle & perficere pro bona voluntate sua. Quintum denique, quod humiliati sub manu potenti Dei, debemus ingere in eadem anxietate palpitare, in qua olim sanctus David, qui quamvis & laus & gratias pro inspirata sibi pietate, in toto corde meo exquiliavi te: nihilominus tamen & deseri timebat, & ne desereretur erat, Ne repellas me à mandatis tuis. Ecce orat (ait Augustinus in Psalm. 118.) ut adjuvetur ad custodienda mandata Dei. Nam utique hoc est, ne repellas me à mandatis tuis. Quid est enim à Deo repellere, nisi non adjuvari? Assignat verò Augustinus egregiam rationem: Mandatis quippe ejus rectis atque arduis humana non contemperatur infirmitas (omnis in sancto & iusto viro qualis erat David) nisi * præveniens ejus adjuvat caritas: quos autem non adjuvat, hoc merito per-

1 Non sumus sufficientes cogitare aliquid, quasi à nobis, sed sufficientia nostræ ex Deo est: 3 ad Cor. 3.

2 Necessè est ut quo auxiliante vicimus, eo iterum non adiuvante vincamus. S. Innocentius Papa in ep. ad Presb. Conc. Carthag.

3 Scivi quoniam aliter non possem esse continens si Deus det. Sap. 6. 8.

4 Philip. 2.

perhibetur repellere tanquam flamma frama prohibeantur indigni, ne manum extendant ad arborem vitæ. Quis est autem dignus, ex quo per unum hominem peccatum intravit in mundum? sed indebita Dei misericordia sanatur debita nostra miseria, &c.

Hæc sunt igitur Christiana humilitatis solidissima fundamenta qua procul dubio convelluntur, si iustificatio nunquam desunt vires presentissima, quibus crescat in salutem, temptationum impetus frangat, concupiscentia furoris coarctat, velle & perficere mandata Dei sibi ipse operetur, nec expellato novo eoque gratuito & indebita misericordia Dei adiutorio, pro volentibus & currentibus propria arbitrii navis in iustitia perseveret, cur enim timeat, qui hæc potest? Cur de se humiliter sentiat, qui hæc quæ potest fortiter præstat?

Certe non iam ipsi, aut pro ipso dixerit Apostolus, Quis est qui te discernit? 1 Cor. 4. Cum enim quod omnibus est commune, non singulis discernat à singulis, omnibus verò iustus volentibus & canentibus adiut præsentis vires & auxilia communia quibus (iuxta Molinam) si volunt mandata implent, quod pauci implent, multi non implent, pauci stent, multi cadunt, perseverent pauci & multi deficiant, non iam per gratiam qua communis est omnibus, pauci à multis discernuntur, sed contra Apostolicum dictum, suspens pauci à multis discernuntur ducendi erant, qui gratis omnibus iustus communis singulariter ipsi sunt, & his cum eadem gratia perentibus illi fortiter steterint, hoc est uno verbo, sua salutis aterna præcipui auctores exstitit.

Non ipsi nec pro ipso dixerit Apostolus, Quid habes quod non acceperis? aut quid gloriaris quasi non acceperis? & qui gloriatur, in Domino gloriatur. 1 Cor. 1. & 4. Cum enim acceperit quod alii, habet quod non alii, & nimis unico posibilitatis præceptorum communis dono, alii non perseverantibus ipse perseveraverit, alii perentibus ipse æquanim affectum sit, habet quod non accepit, gloriari potest in quod non acceperit, & dum gloriatur, habet unde non in Domino, sed in seipso valeat gloriari.

Non ipsi aut pro ipso dixerit Apostolus, Non est volentis neque currentis sed Dei misericordis. Rom. 9. Cum, iuxta Molinam, omnibus iustu pari præceptorum facilitate à miserente Deo, per eam gratia dispensationem liberaliter communis, alii quidem quorum aequaliter miseris est Deus, à præceptorum observatione & iustitia statim exciderint, ipse verò qui voluit & curavit in eis servandis perseveraverit, sique non iam gratia & misericordis divine debeat, sed sua ipsius voluntati & industria adscribat, quod in sanctitate perseveravit, quodque iustitia mercedem promeritus sit.

Hæc & alia plura divina veritatis etacula ab epistolis Pauli delenda erant, aut si ea deleri non licuit, fateatur oportet cum humilis David Psalm. 118. Quisquis viam mandatorum cucurrit, cucurrisse se non quia voluit, sed quia singulari auxilio gratie dilatavit cor ejus misericordis ille & miserator Dominus qui operatur in nobis & velle & perfici-

cere, non pro volentibus & currentibus industria, sed pro bona voluntate sua. Fateatur oportet quicquid Domino suo fiat, non in communis præceptorum indolentia illa possibitate, qua iusti omnibus afferunt concessa, se stare, sed per gratia donum singulare quo ei possibilia fiant, se à Deo discerni ab iis qui Domino suo cadunt, nec quicquam habere se quod non singulariter acceperit, & de quo non in se, sed in Domino Deo suo debeat gloriari. Fateatur deum oportet sibi iugiter imendum, ut qui stat videat ne cadat, ex quo unde stet nequaquam habet, nisi eo misericorditer largiente qui quem vult indurat & deserta, & cui vult miseretur & tribuit, superbis resistens, humilibus autem dant gratiam. Igitur verum est, & Apostolicum dictum optime consonant, Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & canentibus secundum præsentis quas habent vires, esse impossibilia.

Quid tandem & ultimum, ad huius propositionis Catholicam veritatem manifestandam adduci possent sequentes (notam non sic esse) experientia & quotidiani iustorum gemus, si dum quæ volunt bona non agunt, & quæ nolunt mala hæc faciunt, exclamant cum Apostolo: Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis huius? Vi res itaque ad sciendum quod præcipitur, probant se non habere integritatem, sed ex ipsa temptatione diversam, & concupiscentiam cordis sui pravissime consuetudinem vulnerati, earumque motibus distracti, bonam quod volunt non fortiter atque integre volunt, sed ut Augustinus verbo utar, semisauviam huc atque illuc versant iactantque voluntatem parte affligente cum alia parte cadente collatantem.

Quodque miserabilis est, nec ut plene velim & integre possum prae nimis devotissimi tepore & spiritum ariditate, Deum adiutorem suum invocare quoniam & orare ut oportet, quo velis consilii & ipsa consuetudine humilitas, in timore & tremore discant operari salutem suam, & prudenter intelligant, quod salum posterum à Deum non dum bona voluntatis & boni operum vires tribuente; sed & ipsam quoque orationis gratiam quâ talia possidentur, misericorditer quibus voluerit largiente, & iusti quatuor oculis quibus labuerit subterabente. Quia, ut ait Augustinus lib. de dono persever. c. 23, Et hoc ipsum est donum Dei, ut veraci corde & spiritualiter clamemus ad Deum, & multum falluntur qui putant esse à nobis, non autem dari nobis ut petamus, queramus, pulsemus: & hoc esse dicunt quod gratia præcedit merito nostro, ut sequatur illa, cum accepimus petentes & invenimus quæ rentes: aperiturque possuntibus. Nec volunt intelli-

* Aug. lib. 1. 29. ad Simplician. q. 1. Nonne aliquando ipsa oratio nostra sic tepida est, & ei potius frigida, quam nulla, immo interdum ita nulla ut neque hoc in nobis enim dolore advertamus? Quia si hoc vel dolorem, iam oramus. Quid ergo aliud ostendit nobis, nisi quia & petere & credere & pulsare illa concedit qui nos faciemus iubet?

telligeré etiam hoc divini muneris esse ut oremus, hoc est, petamus, quæramus atque pulsemus. Accepimus enim Spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus Abba Pater. *Quod & vult beatus Ambrosius, ait enim, Et orare Deum gratiæ spiritualis est, sicut scriptum est 1 Cor. 12, Nemo dicit Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto, ipse scilicet quidem est Spiritus (ait Apostolus Rom. 8,) qui interpellat pro nobis gemitibus inenarrabilibus, sed veracibus, quoniam veritas est Spiritus, & ipse est Spiritus qui spirat ubi vult, & ut spirat spiritum gratiæ ubi vult, sic & spiritum orationis & precum spirat ubi vult, sicut scriptum est Zach. 12, Et effundam super domum David & super habitatores Hierusalem Spiritum gratiæ & precum.*

Igitur ut certum est vel experientia teste, iustus non raro sub temptationem pondere gemere, orare ut non inducantur, precari ut liberentur; imo nec quo hoc ipsum petant, orationis spiritum interdum habere;
* Sed si petunt, non sic aut tantum quantum res tanta petenda est petere. Denique etiam in tempore temptationis recedere, & ab inchoato iustitia calle miserè excidere, nec in bono perseverare. Ita & certum est, Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum præsentis quas habent vires esse impossibilia: deesse quoque iis gratiam quæ possibilia fiant. Si quidem si adesset, nec gemerent quasi nondum haberent, nec peterent quam jam haberent; nec peccarent dum eam haberent: Hæc enim gratia à nullo duro corde respuitur: ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur, August. de prædest. Sancti, cap. 8. Et ut ait veritas Iohannis 6, Omnis qui audit à Patre & didicit, venit ad me; quid est hoc nisi quia nullus per Dei gratiam excitatur qui non obediat. Quando ergo Pater intus loquitur, aufert cor lapideum, & dat cor carneum, sic quippe facit filios promissionis & vasa misericordiæ quæ præparavit in gloriam. Cur ergo non omnes docet, nisi quia omnes quos docet, misericordiâ docet: quos autem non docet, iudicio non docet, quoniam cuius vult miseretur, & quem vult indurat: sed miseretur bonum tribuens, obdurat digna retribuens. Aug. ibid.

Subscribat demum D. Thomas tati huic doctrinæ in 2, q. 2, a. 5 ad 1, sic habet: Ad multa tenetur homo ad quæ non potest sine gratia reparante, sicut ad diligendum Deum & proximum (hoc est, ad præcepta Dei servanda quæ in dilectione Dei & proximi tenentur) &c. his enim duobus mandatis, aiebat Christus, tota lex pendet &c. Et similiter ad credendum articulos fidei, sed tamen hoc potest cum auxilio gratiæ, quod quidem auxilium quibuscumque divinitus datur, misericorditer datur: quibus autem non datur, ex iustitia non datur in penam præ-

dentis peccati, saltem originalis, ut dicit Augustinus in lib. de corr. & grat. cap. 11. Ergo ex mente D. Thomas ut præcepta non sunt possibilia homini sine auxilio gratiæ, utque hoc auxilium nulli de viis non omnibus misericorditer datur, sed aliquibus iuste subtrahitur. Sic nec iis quibus subtrahitur aut non datur, erunt præcepta Dei possibilia secundum vires præsentis quas habent, quamvis velint & quamvis conentur.

CAPUT V.

Solvuntur objectiones initio propositæ.

Objicitur primò affirmata propositionis contraversa cum doctrina Calvini. Sed ineptiam quidem objectionis video, affirmatam verò quam objicit nullam video. Negat Calvinus præcepta Dei esse possibilia etiam cum gratia divina auxilio. Negat propositum esse possibilia sine gratia auxilio, quod non semper adest. Quamvis affirmata?

Obijciuntur secundo canon 11 sess. 6 Conc. Trid. Si quis dixerit Dei præcepta homini etiam iustificato & sub gratia constituto esse ad observandum impossibilia; anathema sit. Respondet Bellarminus lib. 4. de justificatione cap. 10, damnari à Concilio præfatam hæresim Calvini & Lutheri, absolutam præceptorum impossibilitatem assertivum, quæ nec per gratia auxilium possit superari. Vt ergo huius persistens assertio nulla cum propositione contraversa affirmata, sed recessus immensus; ita nec per damnationem illius quidquam illo canone actum est contra propositionis contraversa saluberrimam veritatem.

Obijciuntur tertio Augustinus lib. 3 de nat. & grat. c. 69, dicens: Firmissime credi Deum iustum & bonum impossibilia non potuisse præcipere. Respondet primò, Quod cum Augustinus dictum sit universale

* Assertio 4 Molinifica inter alias plures quas sub anno 1516 & 1522 Academia Lovanensis & Dnacenſis tanquam fides Christiana adversus celebri & doctâ censurâ expunctorum, sic habet: Indurati & excæcati habent sufficient auxilium ex parte Dei ut convertantur. Item omnes infideles semper & ubique habent sufficient auxilium ex parte Dei.

Censura Dnacenſis sic habet: Rejicienda est penitus tota hæc assertio, velut plurimum detractum beneficio singulari illius gratiæ Christi quæ non omnibus est communis, & tamen omnibus ad conversionem & salutem est necessaria. Quantum autem tota assertio doctrinâ dissolvitur à sensu sacre Scripturæ, ostendunt ea loca in quibus legitur quosdam non tantum deferri à Deo ac dimitti secundum vias suas, & secundum desideria cordis sui, verum etiam obdurari & obcecari: ideoque quod ad præsentem eorum actum dispositionem, credere & benefacere non possit quosdam, item traditi in passionem ignominie & in reprobum sensum. Quibus quidem omnibus velle tribuere auxilium sufficient ad conversionem & salutem ex parte Dei, nimis absurdum est, cum ejusmodi dimissio, desertio, obduratio, excæcatio, & traditio significent auxilii necessari negationem vel subtractionem. Ita censura Dnacenſis.

* Aug. lib. de nat. & grat. cap. 17.

versale & congruat omnibus hominibus quibus à Deo imposita præcepta, band dñbè nihil facit contra propositionem controuersam, nisi summi veli, aut quod possint impleri mandata sine gratia Christi, ut docebat Pelagius; aut mandata Dei non obligeant infideles, quæ esset nova heresis tam rationi quàm fides aduersari; aut quod gratia Christi nunquam desit aut obduntat & excacat aut infidelibus, ex quoque illa Deum præcipere impossibilia, & quod hodie quaritur desinendum à Sede Apostolica de solis hominibus iustis volentibus & conantibus, quaratur pando post & pro impio, excacati, obduntati, aut etiam infidelibus, quibus agni ac iusti Molina ejusque discipuli suam illam gratiam sufficientem præsentissimam ubique contendunt contra manifestissimam Scripturam testimoniis & perpetua D. Augustini contra Pelagianos asserta. Igitur responsio seu nodo, non esse Augustini mentem, quod præcepta Dei impossibilia sint homini in omni statu aut momento, dum dixit: Deum iustum & bonum nihil impossibile homini præcipere, sed hoc voluit, quod mox subiunxit; Admoneri nos eo ipso & in facilibus quid agamus, & in difficilibus quid petamus. Hac enim ejus constans & nullius repetita contra Pelagianos assertio: Deum præcipere homini quod ex naturæ viribus & voluntatis depravatione præstare nequit, ut expertus homo suam infirmitatem medicum quærat liberatorem & gratiam postulet adiutricem.

Obijciunt quarto idem Augustinus de heresi contra Manich. cap. 3, dicens, Omnes homines posse se convertere ad Dei præcepta observanda si velint. Sed hanc ipsam objectionem soluit Augustinus lib. retract. c. 10, ubi quæ loco citato adversus Manichæos dixerat replicat, & ne Pelagiani his se communiarent, præcavens, sic ait: Quod verè dixi posse omnes homines mandata servare si velint, non existiment novi hæretici Pelagiani secundum eos esse dictum. Verum est enim omnino, & tantum augetur munere caritatis, ut possint, ille enim facit ut velimus bonum de quo dictum est, à Domino gressus hominis dirigentur, & viam ejus volet. Psalm. 36. Hoc autem ibi ideo non dixi, quoniam præsentique quæ contra Manichæos tunc versabatur quæstioni necessarium non erat.

Epilogus & conclusio.

Propositio itaque controuersa ut in malis quos patitur sensum jam satis per se fecit Concilio Trident. anathematissimos contra Calvinum & Lutherum dejecta & prostrata nullius Theologi Catholici malo favore suscitatur; ita & in bonis quos habet sensum tota est extra censuram. Stabilitur enim ab eodem sacro Concilio, docetur ab Augustino, confirmatur à Thoma, defenditur à Thomista, ingi & insuperabili rationum necessitate adstruitur, Christiana humilitatis solidissima basi roboratur, prius & quotidianis injuriis suis expressitur, & tam tota Pauli Apostoli coheret sententiis, ut non nisi per sœcra & contempta

tam authentica veritatis testimonia valeat condemnari.

Si secum fiat (quod avertat Deus) jam in hac una hujus propositionis censura, tota de Christi gratia medicinali antiquissima saluberrimæque Theologia fides molei dejuerit, hominum discretio hominum adscribitur; humani meritis electio divina sollicitur; super Pauli circa prædestinationis Sanctorum insensibilis aciem non rei profunditati, sed simplicitati imbecillitati deprimatur; versatilis & pedissequa gratia emundis retro seculis (si Molina & credimus) nova & mandata doctrina consecratur; per versatilem hanc gratiam olim acerrime in Pelagianos impugnatam, hodie admissam, versatilis Ecclesie fides, hoc est, non fides declaratur; Ecclesia tota quæ erravit in caligine Augustino per mille ducentos & amplius annos, in materia gratia constantissime subscripsi, caliginis quoque & erroris, quam solus depulerit Molina, arguitur; Et ut uno verbo concludam, non aliud agendum supererit, quàm quod & Augustinus Ecclesia Doctorum sublimis, & Paulus Gentium Apostolus, quorum in causa divine gratiæ & prædestinationis una eademque sententiis, una predicatio, ut prava dogmata quibus Ecclesia tamdiu illuserunt, in ordinem redigantur, quodque novum orbis lumen Ludovicus Molina, quænt ipse gloriatur, horum discussis caliginibus & victrigiantias, victorum stola detrahatur, cum Principibus deinceps sedeat & solium gloriæ teneat; atque pro Augustino à suo Doctorum dejecto, pro Paulo à suo Apostolorum deposito, Molina Doctor Ecclesie designetur primarius, Molina nuncupetur Apostolus; hinc expectatissimo seculo miris in Molinam encomiis, diris in Augustinum strophis & sacrilegis in Paulum blasphemis, velut sanctorum prælatum præcunctis Molinista; diesque eis læta quam expectant prope adveniat, si quod ab Augustino alienissimum, quod à Paulo dissentaneum, sed Molina cerebro acceptissimum, ad Molinistarum instantiam contingat approbari: Adde omni momento omnibus iustis volentibus & conantibus præsentis vires cumulatilissimas, proximas & immediatas ad opus, quibus tentationes quantumcumque graves exsufflent, martyria quævis atrocia fortiter sustineant, & præcepta Dei quamvis ardua & difficilia alacriter impleant.

SE-

* Theophilus Raymundus in Holopheusæ sess. 2. serm. 1. c. 5. post abundantè laudatam Molinæ celebrat dictum tamquam de eo effusè prolatum de dy. 48. sess. 4. m. 41. Molina Magister magistrorum est, cujus scripta tam in disputatioibus scholasticis quàm ad mores attentionibus hucem absconditis rebus emicunt.

* Nam de gratia sufficienti remota, qualem Thomista & Molinista docent, nulla hic controuersia.

SECONDESCRIT.

II PROPOSITIO CONTROVERSA.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

CAPUT I.

Secernuntur pravi Propositionis sensus à legitimo, & removetur quæsitæ à Molinistis æquivocationis occasio.

Voluit Serbovicus Molinista hæc damnari propositionem. Damnetur quidem, sed distincta damnetur, ut in quo sensu damnata fuerit, in quo sensu indamnata remanserit, clarè intelligatur. Interiori quippe gratiæ multa sunt; interior est gratia habitualis, interior gratia est caritas, interior gratia est spes, interior gratia est fides, & interiores gratiæ sunt quotquot virtutum infusionem habitus habitalem gratiam continent. Quis neget his omnibus interioribus gratiis, sæpe resisti, quas etiam sæpe constat expelli? Rursus interiores gratiæ sunt mentis illuminationes à Deo sapienti inmissæ, ab homine sæpe repulsæ. De his omnibus, ut de exterioribus gratiæ auxilium, lege, Prophetiis, Prædicationibus, promissis, commendationibus, suasionibus & correctionibus, dicebat Stephanus * Iudeis, Vos semper Spiritui sancto resistitis: & Paulus * Corinthiis, Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Præfatam omnes gratias interiores continet universalissimam & planè æquivoce INTERIORIS GRATIÆ nomen quod in propositione ponitur; ut certo certius sit & circa omnem controversiam indubitatum, præfatam propositionem secundum quod huiusmodi interiores gratiæ sub sua universalitate comprehendunt, non tam esse damnamam, quam omnium Theologorum consensus damnatissimam asserendam. Quid ergo eam Molinistæ damnari possulant, quam nemini sana menti dubitat esse damnatam?

Certe cum inter Molinistas & sanctorum Augustini & Thomæ Discipulos tota in materia de gratiæ dispensatione sit circa gratiæ efficaciam, (in hoc quod dicunt Thomistæ, omne auxilium gratiæ motricis prout venit à Deo esse efficax, & humanis sibi subdere voluntates: Dicunt verò Molinistæ, nullum esse ex sua naturæ efficacem, sed quodcumque indifferens & humane predispositionum voluntatis) oportet at omnino Molinistas (si non suum & fraudem meditabantur) efficacitatis gratiæ in hac propositione imprimis meminisse, quod attingeretur nodus controversiæ, nec aliqui ambiguitatis subesse loci.

Oportuerat tursus resistantiæ significatum clarius expresse. Cum enim resistantia alia sit invalida, quæ frustra contrahitur: alia validissima, quæ ad cui contrahitur omnimodè impeditur. De-

bui explicari resistantia qualitas ad tollendam æquivocationem, quandoquidem non de quacunque, sed de resistantia ultimo modo dicta, propriè ambigitur in hac controversia. Et tam ipse Lansenius, quam Augustinus, Thomas, eorumque discipuli, quibus sub Lansenio odioso nomine inferitur bellum, admittunt passim, quando sumus in corpore mortis huius, concupiscentiæ & legis membrorum adversus Dei gratiam & legem mentis consummacissimam pugnam. Admittunt pravorum desideriorum carnis adversus ritrici gratiæ divini impulsus, comatum & resistantiam: sed talem tamen qua gratiæ Deificæ vicitricem delectationem non impediatur, aut inspirationem flagrantissimæ & luminosissimæ caritatis non proficiat aut extinguat.

Igitur ut sine face & fraude ac sine insidiarum suspitione procedatur, debuerant Molinistæ sub his verbis articulum controversum proposuisse Sedi Apostolicæ; Gratiæ Christi tam est efficax, quod in statu naturæ lapsæ nunquam ei ita resistitur, quin hæc suum ad quem proximè & immediate à Deo destinatur effectum infallibiliter operetur, vel brevius, Nulla prorsus Christi gratiæ effectus suo caret. vel adhuc clarius, Omnis Christi gratiæ etiam sufficiens est efficax pro effectu ad quem datur.

Non placere Molinistis controversiæ difficultatis tam sincera & clara expressiones, ut quæ parum sarrissent eorum fini, & nimis sui loco eorum artes dissipassent. Intererat nimirum eorum scopo ut æquivocæ propositio, quæ in suo latissimo significatu hæc omnes complectitur, ex aliis quas etiam continet intolerabiles & manifestè falsas, indistincta damnetur: ut mox indistincta damnata unus calumnie ad hæc quoque trahi posset. Tanque eis liceret probabiliter apud imperitos fingere, quod propositio sub nomine Lansenii delata, & in odium Lansenii damnata, fuisset quoque damnata in sensu Lansenii, hoc est, Thomæ & Augustini. Ideoque explosam à Sede Apostolica gratiam Christi efficacem cui nunquam resistitur, admissam & celebratam gratiam Molina sufficientem cui sæpe resistitur & semper resisti potest, tales à Sede Apostolica quærere definitiones, non est quærere pacem Ecclesiæ, sed est, per delusam Petri Sedem, nova bella & majores turbas in Ecclesiæ Dei perveris excitare.

Tenemus, spero, capiti vulpeculas quæ demoluntur vineam Domini Sabaot. Apprehendimus sapientes in astutia eorum, & consilia eorum dissipavimus; dum disjuncti nobis æquivocationum, quas in oculis Sedis Apostolicæ mitchantur elundere, distinximus pravi & ad præsentium disputationum causam prorsus inutiles sensus, à germano propositionis sensu, qui apicem questionis unice tangens, amicis propensè debuerat. Superest ut ostendamus hunc tanquam Augustinianum & Thomisticum, hoc est, fidei antiquæ sincerissimum esse extra censuram, nec sub Lansenii nomine quasi ex proscripti jam auctoritatis præjudicio in damnationem compelli posse.

Ceterum qui Lansenium nomen & Lansenium tacet,

1 Ab. c. 7.

1 Cor. c. 6.

turer, tam sum Iansenista quàm sum Mahometanus, antiquum sum in Schola Evangelica & Augustini & Thomae discipulum, qui ita Augustinum & Thomam in Iansenio defendo, ut Evangelium defenderem in Alchorano. Habet Alchoranus quatuor Evangelicæ veritates, unitatem Numini, Christi ex Virgine natiuitatem, mortuorum resurrectionem, & futurum iudicium, hoc ut in Evangelio defenderem, sic defenderem in Alchorano, quia ut vera sunt in Evangelio, sic vera sunt in Alchorano, quantum non ex Alchorano sua infallibilitati habere testimonium, cui si detracti posset, detraderetur per Alchoranum, sic dum Iansenium allego, aut Iansenium protego, non Iansenii partes ago, sed partes Augustini, sed partes Thomae, sed partes veritatis, quæ cum emanatio quædam sit & vapor caritatis æternæ, tam non in ore aut proscriptis Iansenii, aut execrandi Mahometi, quidquam perdit de sua veritate, quàm nec solare radii quidquam in sterquilimo de sua puritate.

Igitur quævis occurrerit, Iansenium producam, non in Iansenii patrocinium, sed ne (quod quartus Molinista) ex damnata qua falsis ab eis allegantur, Iansenii sententiæ, contingat sustinere calumniam Augustini & Thomæ & antiquæ fidei saluberrimas veritates, cum quibus non rati Iansenium concordat.

CAPUT II.

Gratia Christi tam est efficax, quod in statu naturæ lapsæ nunquam ei resistitur, quoniam hæc suum infallibiliter operetur effectum.

GRATIA quidem aduersari & resistere etiam in hominibus iustus concupiscientiam, à nemine ambigitur. Sed ita aduersari aut resistere, ut ejus effectus impediatur, ad quos ex decreto Dei efficaci ordinatur, falsissimum est.

Primo enim hanc veritatem ut Augustini indubitatam, hoc est, hæreticaria fidei doctrina sincerissimam novit Clemens VIII, qui in hoc sexto scripto sui nominis subscriptione roborato & à se tradito Congregationi de Auxiliis die 9 Julii 1603, inter quindécim quos continebat articulos, tres sequentes inseruit. *Quimus est:* Hæc gratia habet suam efficaciam ab omnipotentia Dei & à dominio quod summa Majestas habet in hominum voluntates, sicut in cætera omnia quæ sub cælo sunt secundum S. Augustinum. *Sextus est:* Per hanc gratiam secundum Augustinum agit Deus omnipotens in cordibus hominum, motum voluntatis eorum faciendo ex nolentibus volentes, ex repugnantibus consentientes, ex oppugnantibus amantes. *Decimus tandem:* Effectus hujus gratiæ efficacis secundum S. Augustinum est certus & infallibilis. *Hoc novit, hoc censuit, hoc tradidit Congregationis de Auxiliis summus Pontifex Clemens.*

Norma, & hoc ipsum censuerunt sapientissimi e-

iusdem Congregationis Consultores, qui in prima Congregatione sub Paulo V habita die 20 Septemb. 1605, auditis super præfatis scriptis Clementis VIII dispositionibus P. Basilide Iesuitæ & P. Thomæ de Lemis Dominicani, & examinatis etiam per se S. Augustini auctoritatibus ab ipso Clemente VIII ad eumque articuli probationem adductis, in sequenti Congregatione conuulserunt, eam esse germanissimam D. Augustini mentem, quam Clemens VIII summus Pontifex ex multis hujus sancti Doctoris locis in singulis quindécim articulis suo scripto proposuerat.

Cum ergo ex Augustini placito à Clemente & Paulo summus Pontifex istiusmodi selectissimis Consultoribus recognito, Gratia Christi suam efficaciam sortiatur non à creati arbitrii nutu & cooperatione, ut voluit Molinista, sed ab ipsa omnipotentia Dei & supremo dominio quod summa divina Majestas habet in hominum voluntates, ut habet quintus articulus. Cumque per hanc gratiam Deus omnipotens agat in cordibus hominum motum voluntatis eorum, ut habet sextus articulus, sequitur evidenter, quod, ut nihil resisti potestati & actioni Dei, sic nec aliqua voluntas creata resistat ejus gratiæ efficacis, sed quod (ut habet decimus articulus) effectus hujus gratiæ efficacis sit certus & infallibilis; quodque consequenter gratiæ Christi efficacis in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur, quæ est propositio controversa.

Secundo, tam recipiuntur apud Augustinum, gratia Dei & voluntatis creata bona operatio, ut (quod de causâ & effectu dicenti Philosophi) convertibiles sunt, & à se mutuo inseparabiles: adeo ut quemadmodum ex gratia data mox sequitur bona operatio, sic ex defectu bonæ operationis inferri certissime possit gratia denegata. Vterque iste arguendi modus & assertivum & negativum tam est in hac materia apud Augustinum frequens, ut penè superfluum sit loca adduxisse.

Ex multis tamen pauca adduco. In primis lib. de gratia Christi cap. 45, citat Ambrosium dicentem: Negavit primò Petrus, & non flevit, quia non respexerat Dominus: negavit tertio, respexit Jesus, & flevit amarissimè Petrus.

Deinde lib. 1. 99. ad Simplician. q. 2. Illud autem nescio quomodo dicatur frustra Deum misereri, nisi nos velimus: si enim Deus miseretur, jam volumus, ad eandem quippe misericordiam pertinet ut velimus; nullius ergo frustra miseretur.

Lib. de grat. Christi c. 13, ubi ex professo totum illud opus disputat contra Pelagianos de adiutorio medicinali gratia hoc est gratia Christiana, adeoque vera gratia quæ per crucem Christi humano generi revelata atque donata est, in a deservituri loquuntur: Qui novit quid est quod fieri debeat & non facit, nondum à Deo didicit secundum gratiam, sed secundum legem; non secundum spiritum, sed secundum litteram & quamvis multi quod imperat lex, facere videantur timore poenæ, non amo-

re iustitiae, quam dixit Apostolus : iustitiam tuam quæ est ex lege, tanquam sit imperata & non data.

Ibidem cap. 14, De isto docendi modo (*nempe per gratiam*) etiam Dominus ait : Omnis qui audit à Patre meo & didicit, venit ad me : qui ergo non venerit, non de illo rectè dicitur, auditur quidem & didicit sibi esse veniendum, sed facere non vult quod didicit. Proferus non rectè dicitur de isto modo docendi, quo per gratiam docet Deus, si enim, sicut veritas loquitur, omnis qui didicit, venit, quisquis non venit, profectò non didicit.

Et in lib. de *prædest. Sancti*, cap. 8, *sufficiens eadem probat veritatem ex eodem Evangelii loco, concludimus denique* : Quod si & illos quibus stultitia est verbum crucis, ut ad Christum venirent, docere voluisset, procul dubio venirent & ipsi : non enim fallit aut fallitur, qui ait, Omnis qui audit à Patre & didicit, venit ad me. Absit ergo ut quisquam non veniat qui à Patre audit & didicit. Et rursum *instantis & inculcatis* : Qui ergo credunt Prædicatore forinsecus infonante, intus à Patre audiunt atque discunt. Qui autem non credunt, foris audiunt, intus non audiunt neque discunt, hoc est, illis datur ut credant, istis non datur.

Pueratne foris D. Augustinus veritatem contraversæ propositionis expressisse & inculcasse, quod gratia Christi in statu naturæ lapsæ nunquam resistit? Adducere & plura alia ipsius veritatis argumenta & testimonium Augustini, in quæ jam sunt adducta, essent luculentiora quam quæ illo artificio aut tergiversationis furo obfcurati queant. Adducere & omnium D. Augustini discipulorum, hoc est, omnium usque ad Molinam & Patrum & Scholarum, & ideo Ecclesiæ Catholice conformes sententias, in una insister omnes sufficeret D. Thomas Aquinatus, quam submisit, sincerissima & respectu ad hanc doctrinam subscripta.

Subscribitur certè D. Thomas Augustinus manifestissime, dum 1. 2, q. 98, a. 4 ad 2, ultimum relinquit à nobis ex lib. de *prædest. Sancti*, c. 8, Augustini sententiam & citat & celebrat. Rursum 1. 2, q. 10, a. 4^o ad 3, dum docet : Impossibile esse eum non moveri quem Spiritus Sanctus movere velit &c. Rursum dum ait 2. 2, q. 24, a. 11 : Tripliciter possumus considerare caritatem, uno modo ex parte Spiritus Sancti moventis animum ad diligendum Deum, & ex hac parte caritas imperabilitatem habet ex virtute Spiritus Sancti, qui infallibiliter operatur quodcumque voluerit, unde impossibile est hæc duo simul esse vera, quod Spiritus Sanctus velit aliquem movere ad actum caritatis, & quod ipse caritatem amittat peccando. En igitur gratiæ efficaciam ex Angelici Doctoris testimonio infallibiliter operantem. En gratiæ energiam indeclinabiliter agentem, non ex præsentia aut præsentia consensu voluntatis, ut negantur Molinistæ, sed ab omnipotentia Dei (ut Clemens

VIII ex Augustino) & ex virtute Spiritus Sancti (ut loquitur Thomas) qui aded infallibiliter operatur quodcumque voluerit, ut impossibile sit (*Molinistæ* : ubi quæso indifferencia sensus compositi ?) eum non moveri quem ipse movere voluerit.

Hæc D. Thomas Aquinatus oracula manifeste sunt subscriptiones ad prælegatam S. Augustini doctrinam, de inseparabilitate gratiæ Dei & boni operis nostri, & plene relabuntur in illud aliud dictum Augustini de *prædest. Sancti*, cap. 8, Hæc gratia quæ occultè humanis cordibus Divinæ largitate tribuitur, à nullo duro corde respuitur, ideoque tribuitur ut cordis duritia primitus auferatur. Et rursum in illud de *corrupt. & gratiæ*, cap. 14, Deo volenti saluum facere, nullum humanum resistit arbitrium. *Vi post hæc liceat nobis tunc concludere, non amplius posse dubitari quin verum & verissimum sit, quod in hoc sensu interiori gratia Christi in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.*

CAPUT III.

Omniem Christi gratiam secundum Augustini & Thomæ Discipulos esse efficacem, & nullam prorsus suo careere effectu.

Quid ergo ? sufficiens gratiam negare ? negatam. Sed ne recedam à principis in Augustino & Thomas notis, quibus * impossibile est eum non moveri quem Spiritus Sanctus movere velit, & eum qui dicit per gratiam, non agere omnino quidquid agendum didicerit. Docent uno ore, quod quantum ea gratia quam sufficiens appellanti, inefficax sit ad plenum illud opus ad quod dicitur esse sufficiens, est tamen plenissime & cumulativè efficax ad actum proximum & immediatum, ad quem à Deo datur & destinatur. Ita Medicina 1. 2, q. 109, a. 10, circa finem, & communiter recentiores Thomistæ apud Didacum Alvarum lib. 8 de Auxiliis disp. 80, per totam.

Exemplificat Alvarus suum & Thomistarum communem dictum in auxilio sufficiens ad actum fidei, quod licet sit inefficax ad credendum, producit tamen inefficaciter in homine piæ cogitationes & notitias credendorum, vel piæ desideria & velleitates habenda fidei, & alios huiusmodi actus imperfectos, qui regulariter loquendo antecedunt assensum fidei, similiter in auxilio sufficiens ad actum contritionis, quod quantum inefficax ad ipsam contritionem in homine formandam, producit tamen in ipso efficaciter considerationem peccatorum inferni, bonitatis Divinæ, vel turpitudinis peccati, vel attritionem, vel dispendium sui status, vel ipsam velleitatem veram conversionis in Deum, aut alios huiusmodi actus imperfectos, qui ad perfectam contritionem suam præparant & preparantur.

Probat

* D. Th. 2. 2, q. 10, a. 4 ad 3.

D. Aug. lib. de *gratiæ*, c. 13.

Probat suam sententiam sic explicatam ex illa ipsa, 55, Quomodo descendit imber & nix de celo, & illuc ultra non revertitur, sed inebriat terram & infundit eam, & germinare eam facit, & dat semen ferenti & panem comedenti: sic erit verbum meum quod egredietur de ore meo, non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcunque volui & prosperabitur in his ad quæ misi illud. Quibus verba significantur vocationem internam, quæ Deum illuminat animam, rationem non esse, aut sine fructu: sed semper habere in homine aliquem effectum, illum videlicet quem Deus absolute vult ut habeat, quamvis eadem vocatio interius comparatione actus perfecti ad quem ultimam ex voluntate Dei antecedente ordinabatur, sit solum sufficiens.

Probat secundo, quoniam auxilium actuale nunquam reperitur in intellectu hominis aut voluntate, absque operatione ejusdem intellectus & voluntatis, cum in hoc distinguatur auxilium actuale ab habituali, quod habitus est aliquid permanens in anima, etiam quando nihil operatur: auxilium autem actuale est aliquid fluens, sicut & ipsa operatio, unde & cum ipsa operatione transit: Ergo auxilium sufficiens actuale semper habet conjunctionem aliquam operationem quam producit: Ergo respectu ejusdem operationis tale auxilium erit efficax, quamvis comparatione ulteriori actus perfecti ad quem ultimam ordinabatur, sit solum sufficiens.

Probat tertio, nam Deus per auxilium sufficiens excitat animam, & anima nec per impossibile excitatur formaliter nisi per actum vitalem à se elicitum, cum ejusmodi excitatio sit vitalis, quæ sine actu vitali fieri non possit: Ergo auxilium sufficiens semper producit in homine aliquem actum vitalem saltem indeliberatum: Ergo comparatione illius tale auxilium est semper efficax.

Probat quarto, quia implicat contradictorium, quod Deus actualiter moveat animam, & anima non moveatur actualiter, cum movens & motum sint correlativa: sed per auxilium sufficiens actuale Deus movet animam, Ergo anima moveatur actualiter: ergo per aliquem actum à se elicitum, anima enim nunquam moveatur actualiter nisi eliciendo aliquem actum: ergo auxilium sufficiens erit semper efficax comparatione illius actus.

Omitto alias rationes Theologicas à Didaco Alvarez adductas quæ in eo videri possunt. Et solum addo Roberti Cardinalis Bellarmini suffragium, qui, ut gratiam sufficiens Molinisticam constanter ubique rejicit tanquam Scripturæ contrariam, Augustino muniam, & mysterii predestinationis penitus destructivam, ac salutem hominis non Deo sed homini adscribentem; gratiam vero sufficiens Thomistarum ubique complectitur, ita & cum Thomistis in hoc puncto de quo agimus, evidenter concordat, & eodem modo quo Didacus Alvarez audimus, ratiocinatur. Lib. etenim 2. de grat. & lib. arb. c. 6, ubi retulit quosdam dicentes (hi sunt Molinistæ) gratiam Dei semper adesse,

& Deum perpetuò pulsare ad ostium cordis, & peccatores vocare, sed eos aliis rebus intentos, non percipere vocationem Dei. Subdit statim: Hoc assertum manifestissimè cum ipso experimento pugnare. Nam cum vocatio, inquit, pulsus, tractus, illa excitatio Dei, sit actio nostra, quamvis non libera, nimirum bona cogitatio, bonumque desiderium repetitè ac divinitus immissum: Quomodo fieri potest, ut non sentiantur à nobis, si sit non solum in nobis, sed etiam à nobis?

Ex quibus verba evidentissimum est juxta Bellarminum, quod quia gratia sufficiens in nobis semper producit bonam aliquam operationem, sit consequenter efficax ad illam producendam. Quodque ex consequenti, nulla sit gratia sufficiens quæ non sit absolute efficax ad opus proximum & immediatum ad quod à Deo destinatur, quamvis eadem sit inefficax ad actum ulteriorem.

CAPUT IV.

Jansenium nihil docuisse in hac materia quàm quod docuere Augustini & Thomæ discipuli.

Efficacissima gratiæ natura declaratur (à Lessio) ex eo quod nulla prorsus effectu suo caret, sed cum in omnibus quibus datur, infallibiliter operatur. Est hic & titulus & sœpius totius capiti 25, lib. 2. de gratia Christi Salvatoris, à quo qui per latius Jansenium Augustinum & Thomistam impetunt, occasionem sumere formidant sibi propositionis quam Lessio esse dicere, & quasi ex prædammati jam multior infamia, damnatam tacuè, damnamam publicè postularem, Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resisti.

Imprimis non per equivocationem hujusmodi locutiones, mentem suam Jansenium celat, sed aperte loquitur, clarè se explicat, non de quacunque gratia serventem insinuat, de sola gratia actuali, quam toto illo volumine pertrahat, se loqui manifestat, ut sanè Molinista, non se de questione in Sede Apostolica dolo, non se de mediocris à ipsam veritatem calumniâ valent excusare, dum auctores verba committunt, eaque sub tam vaga expressione producunt; quod ex prima inspectione sui sensus propositionis ambiguum, qui in ipso auctore cui illam adscribunt, est plane apertissimus: sit propositio partim vera, partim falsa, quæ prout in præfatio auctoris suo est ita castigata.

Secundo, non titius Jansenium verbo resistendi, quasi verò esset in hac vita & corpore mortis huius pœnæ concupiscentiæ adversus spiritum, nec quidquam in nobis superstiti dum virum ab hac gratia edomatum. Contrarium docet prorsus Jansenium, contrarium ex Augustino multis ostendit, nec aliud assertit, nisi quod quantacunque sit concupiscentiæ remanentia & carnis lucta, nunquam tamen ita gratia prævaleat, quin hæc solum consequatur effectum, & emittit cantatulum

varium repugnanteque frangat comatum, delectatione victrici, ut loquitur Augustinus.

Tertio, nequaquam docet Lanfenius omnem gratiam esse cumulate efficacem ad plenum opus, quasi verò inefficaces ad aliud excludat gratias, quas Thomista vocant sufficientes. Imo qui sufficientes gratias Bellarmus & Thomistarum se nullatenus impugnare protestatur, iudicans nec Augustinum ipsum in iis admittendis fore difficilem: sic eas sublatâ gratia efficaci appellatione complectitur, quod quæ respectivè ad ipsum totum & perfectum opus invalida sunt & inefficaces, sint tamen absoluta & simpliciter efficaces ad opus proximum & immediatum, ad quod decreto Dei absolute destinantur & pro quo à Deo conferuntur.

An vera sint quæ de mente Lanfenii refero, ducat ipse Lanfenius: Non moveat quemquam, (inquit sermo 3 de gratia Christi salvatoris cap. 27.) quod constat multos divinitus mente collustrari, imò verò & in ipsa voluntate motibus divinæ gratiæ percelli, qui tamen ab ejus interna suasionè & inclinatione dissentiant, ut propterea falsum putet gratiam in eo cui datur, semper operari effectum ob quem datur. Considerandum est enim multiplices esse divinæ gratiæ effectus sicut & voluntatis: est enim velle perfectum, & est imperfectum quod velleitatem appellare solent; & hoc ipsum diversos gradus habet, donec ad ipsam primam tenuissimamque boni complacentiam veniat: hæc ergo primus est cælestis ipsius roris effectus, quem ut minimum in omnibus operatur, in quibus eum infundit Deus. Nam quemadmodum inundatio divinæ gratiæ totum hominis voluntatem secum instat impetuosi cujusdam torrentis rapit, sic ut omnia cordis humani retinacula, quibus terrenis rebus irretitur velut violenta quadam tempestate disrumpat: ita lenis ille velut auræ tenuis afflatus, complacentiam quandam voluntatis tenuissimam rei tam pulchræ, quæ simul objicitur contemplanda temperatam suavitè impetrat, & celerrimè quasi furtim post se rapit. Hæc igitur gratia, quamvis non sufficiat ut homo mandatum Dei operetur, ut Deum super omnia diligat, ut speret, ut oret, ut credat, ad hoc tamen facit aliquid & efficax est, ut istarum vel alterius cujusdam cælestis rei, liberæ quasdam non voluntates, sed velleitates vel complacentias excitet, quas, nisi divinitus infundantur, obtinere humanâ potestate nemo potest. Sic videmus plurimos qui necdum ab immunditiis carnis se continere possunt, vehementer tamen optare continentiam: cujusmodi vota divinæ gratiæ sunt munera, & majoris gratiæ provocativa, quamvis nullo modo verè perfectæque continentię comparanda sint.

Notandum Lanfenius, ex cujus verbis probatum relinquitur, nihil enim circa controversam propositionem quæ ei adscribitur, & circa hanc cujuscumque gratia

actualis efficaciam, dixisse aut docuisse, quod Thomista non dixerunt: ideoque nec ipsam in propositione contraversa, aliter quàm per damnatas Thomistæ, damnari posse.

CAPUT V.

Molinistæ nullam gratiam efficacem admittunt, hoc est, Christi gratiam negant; & si Augustino creditur, non sunt Christiani.

PER obtentam damnationem cujuscumque ex quinque propositionibus contraversis voluit nobis Molinistæ Christi gratiam efficacem eripere. Nam ut in illis locum ineffabilius aliquis supernæ largitati dono à se repperito nos cumulare id sperem hand dubiè de tam probè veris. Agendum; ostendamus citius quid in huius subtracção divinæ gratiæ vires sint nobis sufficere. Videre cupimus, probare volumus, ne quod cum Aësope in fabulo contigit, dum Molinæ præducere umbram insequimur, umbra nos cum ossa deficiat, fames perurgeat.

Solitudinam quidem animorum pacem & adversus omnes anxietates super salubri nostra negotio pacatissimam quietem Læssius præcipuus Molinæ discipulus peperisse se gaudet; splendidissimam mercedem in caliginè consiliorum se lucem intulisse Molinæ gloriatur; per edoctam nobis eam gratiam, quæ absque ulla prorsus difficultate cum libertate hominis queat conciliari, quæ non jam nos fatalibus vinculis absoluta prædestinationis adstringat, quoque futura nostra sortis, aut æternam calamitatem, aut nunquam desolaturam beatitudinem in cujusque manus facillimè statuat. Effert hæc bona spei præludia, ni in ipsi olim nri Massiliensis Presbyteri sub illa & promissa linc & pertrahenda consolationis specie descriptum sui erroris tenebras, persistentisque doctrinæ noxiam amaritudinem spargere suis sent deprehens.

Cavemus moneri, & hoc saltem dolemus, quod qui semel in Massiliensium scrobem incuti inculere, ne se fateantur cecidisse, velint in eandem hodie Ecclesiam totam secum præcipitare, & quidem per easdem salubres, à quibus ne & ipsi primò caderent, puerant desererent. Quid enim tanta facilitas cum mysterio tam abscondito? Quid tanta clericali in re, ut loquitur Augustinus, tam profunda & abdita nimis? Debit vel ipsa facilitatis præsumptio in hoc arduo & sublimi Religioni argumento tumorem iniecit, ne quod tam facile solvatur, non rectè intelligatur. Quid enim stupet Paulus gratia dispensationem considerari Horret & mirabundus exclamare, presens tam divini consilii in filio regni deligendum altitudinem perpendens, prædicat inscrutabile esse hoc mysterium & inscrutabiliter à suo artifice dispensatum, ut omne os obstruatur, & subditus fiat omnis mundus Deo.

Affe-

1 Rom. 9. O homo tu quis es qui respondes Deo?

&c.

2 Rom. 11. O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei! quàm inscrutabilia sunt iudicia ejus! &c.

M 2



Afferit demum, non esse volentis neque currentis, sed Dei miserentis. Hac omnia mirā & insperatā facilitate per novum gratia commentum Molina extricāt, scrutatur inscrutabilia, comprehendit incomprehensibilia, penetrat inaccessa, stuporem compescit, horrorem serenat, praedestinationis adyta cuique pandit, & totas aeternitatis fortis in manu hominum deponit. Quid dicemus? Certē aut olim delirum Paulū, aut bodie Molinā insanum; & si fuit Molinista qui hac videant, malē tamen sani qui se non corrigant, sed per iustitias agnita veritatis infidias ipsam a qua timent corrigi Sedem Apostolicam compellere satagant in errorē suū.

Non igitur gratia quam Molina docet & tam ad omni difficultate aut scrupulo liberam ostendit, eadem esse potest cum ea quam docuit Paulus gratia Apostoli, quāvisque tot mysteriorum obscuritatibus stupor involuat. Sed nec potest eadem esse cum ea quam ex Apostolo Paulo & constantissime praeclavit, & ab isdem numero tunc Pelagianorum uoce Molinistarum calumniam (quod libertatem evertat, quod fatum praedestinationis inducat, quod salutis desperationem suggerat) imitatus est Augustinus. Quanam ergo erit? Eadem omnino qua & Pelagianorum, ipsissima, inquam, vera Christi gratia innumera gratia salutaris, gratia humane voluntatis non doctrix, sed pedissequa, non domina, sed serva, & ut gloriatur Molina, gratia intellectu facilissima, qua, ut vultū voluntatis omni ex parte subleat, non iam suspensionem relinquat eversa voluntatis cui semper obtemperat, non inducat fatalis praedestinationis quam penitus tollit, non deperdat salutem quam a Dei arbitrio ereptam in cuiusque hominis arbitrio plenissime reponit. Hac olim gratia Massiliensium, hac bodie Molinistarum, sed nunquam gratia Christi.

Itaque quod primum probandum assumpsimus, afferatā a Molinistis gratiam non esse gratiam Christi, quamvis probatum jam maneas ex offensa contrarietate inter gratiam Molinā & gratiam Pauli, qua est sine dubio Christi, amplius tamen pocius ostenditur.

Primo ex precibus Ecclesia quas lydiū lapidem esse ad dignoscendam Christi gratiam alēdē reputat Augustinus¹, ut eas solas intendat velis, quo postulata gratiae natura pateat. Quare ergo, an non gratiam Christi petat Ecclesia, cum eam a Christo postulat, aut per Christum? Quare, an gratiam sufficientem Molinā quā possumus, an efficacem quā volumus? utrum eam postulet quae conferat nobis posse, an eam qua in nobis operetur & velle? Expendantur publica precē siue quas aut ex Psalmorum, aut

¹ Aug. lib. de dono persever. c. 22, 23, & 27. & op. 95.

² Celsa Dom. 9 post Pent. Ut petentibus desideria concedas, fac eos qui tibi sunt placita postulare. Dom. 3 post Pent. Ut mererentur aliquid quod promittis, fac eos amare quod precipis. Dom. 24 post Pent. Excita quiescentem, Domine, tuorum fidei voluntates. Dom. 8 post Pent. Largire, Domine, semper spiritum cogitanti quae recta sunt propitius & agenda. Sabb. ante Dom. Pass. Ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates in secreta Misse. Hier. in Thron. Convertite nos, Domine, ad te & convertemur.

ex alterius Scriptura rogitatione jugiter frequentat Ecclesia, siue quas, ut sunt ex arcano Scripturarum sensu collecta, Collectas appellamus. Mente si non habemus in his inauditis, quod siue pro nobis, siue pro aliis petamus gratiam quā orare, converti, bene operari & in bono perseverare possumus, si velimus, & si non eam semper petimus, quā oremus, quā velimus, quā convertamur, quā bene operemur, & quā in bono perseveremus. At gratia quā possumus, si velimus, est gratia Molinā sufficienti; gratia quā volumus & operamur, est gratia Christi efficax. Igitur ut illa nunquam postulata, sic nec pro gratia Christi reputata. Sicut ergo in his orationibus (Aug. l. de dono persever. c. 23.) ita & in hac fide nata est & crevit & crevit Ecclesia, ut eam solam Christi gratiam credas, qua, ut ait Apostolus, dat velle & operari, eam verò proptus ignoret, qua dat solum posse si velimus. Hoc argumento tanquam adversus omnes Pelagianorum cavillationes peremptorium usus est frequentissime Augustinus, desinente Caesari Pontifice (in ep. ad Episc. Gallia c. 10.) quod legem credendi lex statuit supplicandi.

Secundo ex Scripturarum testimoniis quae non gratiam possibilitatis, sed Molinā sufficientem & voluntatis pedissequam sonant, sed gratiam actionis seu videlicet efficacem, & quae, ait Apostolus, operatur in nobis & velle & perficere. Innumera ex his testimoniis urget Augustinus adversus Pelagianos. Sic enim lib. de grat. Christi c. 25, c. 14, & c. 5, vocat non dixisse Augustinus, Deus est qui operatur in nobis posse, sed dixisse, qui operatur in nobis velle & perficere. Non dixisse Christum Apostolus, Spiritus Patris vestri est qui dat vobis posse bene loqui, sed dixisse, qui loquitur in vobis. Non dixisse, omnis qui audierit a Patre & ducit, potest venire ad me, sed dixisse, venit ad me. Non dixisse Apostolus in ad quos scribebat, orare se ad Deum pro eis, ut possent vobis mali facere, & possent bonum facere, sed dixisse ne quid mali faciatis & bonum faciatis. Non dixisse Deum per Prophetam, dabo vobis cor novum etc. & faciamus in iustificationibus meis possitis ambulare; sed dixisse, faciam ut ambuletis. Hac & ejusmodi innuunt loca quae ex Scripturis ponderat Auga-

* Afferit Molinistarum, in fluxum gratiae pendere à libero arbitrio.

Libertatem arbitrii esse directā causam cur Deus influat in opus pro suo gratuito, non autem gratuito esse causam aut libertatem arbitrii influat.

Nec quodammodo trahere Deum ad cooperandum.

Vtrum gratia esse subiectum voluntatis; pendere à libero arbitrio quod gratia facit habitura vel non habitura esset, etc.

Ita passim Molina, Lessius, Suarez & alii contra concilium Concilii Araus. 4.

Si quis ut à peccato purgaretur, voluntatem nostram Deum expectare contendit, non autem ut citius purgari velimus, per Spiritum Sancti infusionem in nobis bene consistere, resistit ipsi Spiritui Sancto dicenti per Salomonem, praepravit voluntas a Domino; & per Apostolum, Deus est qui operatur in nobis velle &c.

Augustinum ut gratiam sonant efficacissimam, sic & gratiam Molina excludunt potentialem seu sufficientem, quâ homini tribuunt posse operari si velit. Quatenusque enim augustinus hac gratia Molinistica, etiam ad certiores & meliores sufficientiam gradum, naturam suam nunquam exinet, nec aliud tribuit voluntati quàm posse si velit, ad id ut siue Deum operationem feceraturam videat, siue non videat, siue Deus hoc velit siue non velit, hoc sequatur certissimè, vel ipsi Molinistæ ita sententibus, non quod gratia voluntatem, sed quod voluntas gratiam facit facere. Gratia Christi non est huiusmodi, nec ejus operatio aut influxus impulsus voluntati expedit, sed provenit, sed determinat, quodque ex Augustino dicebat Pontifex Clemens, Agit in cordibus hominum motum voluntatis eorum, faciendo ex nolentibus volentes. Ergo gratia Molina nihil commune est cum gratia Christi.

Tertiò demum probatur ex diversitate status hominis integri & hominis lapsi quæ diversæ quoque exigunt gratiæ adjuvantiæ. Hoc argumentum tanquam tutum doctrinæ de gratia Christi basim firmissimam sape inculcat & late persequitur Augustinus. Audiamus illud ex ipsius ore lib. de corrupt. & grat. c. 11 & 12, Quid ergo, inquit, Adam non habuit Dei gratiam? Immo verò habuit magnam sed disparē gratiā Christi. Ille in bonis erat quæ bonitate sui Conditoris acceperat. Sancti verò in hac vita ad quos pertinet liberationis hæc gratia, in malis sunt, ex quibus clamant ad Deum, libera nos à malo. Ille in illis bonis Christi morte non egiit: Istos à reatu & hereditario & proprio illius agni sanguis absolvit. Ille non opus habebat eo adiutorio quod implorant isti cum dicunt, video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, & captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis: quoniam in eis caro concupiscit adversus spiritum, & spiritus adversus carnem: atque in tali certamine laborantes atque periclitantes dari sibi pugnandi vincendique virtutem per Christi gratiam poscunt. Ille verò nullā tali rixā à seipso adversus seipsum tentatus atque turbatus, in illo beatitudinis loco suā secum pace fruebatur. Proinde et si non interim latiore nunc veruntamen potiore gratiā indigent isti. Hanc consequenter docet Augustinus ex Eccles. 15, Adamum tanquam fortissimum relicum in manu consilii sui, datamque ei gratiam congruentem liberrima famulanteque voluntati, quæ volentes non aliā laborabat imbecillitate quàm eā quæ creaturæ naturalis est; ut ad malum sufficere, ad bonum verò nihil sit, nisi adiuvetur ab omnipotenti Deo, gratiam, inquam, non quā fieret ut vellet, non quā fieret ut perseveraret, non quā Deus operaretur ut vellet; sed talem, per quam posset bonum operari & in eo perseverare si vellet, & quam deferret cum vellet, eoque pro libito bene & male ut eum vellet, hoc est, gratiam merè potentialem & arbitrio voluntatis plenissimè subditam, & quæ ex op-

ratione voluntatis fieret efficax, ex non operatione inefficax. At non sic, inquit, non sic altum est cum bonis infirmis & in statu naturæ lapsæ constitutum, quàm debilitatum, læsū, fragile, &c. (ut loquitur Concilium Arausicum can. 13,) amissa libertas per effrenā concupiscentiā endomito furorē in carne, per ignorantiam vulnus in mente, non sic cum eis altum est, sed provisū eū gratia Redemptoris, quā invictissimè quod bonum est vellet, & hoc deferere invictissimè nollent. Nam si in tanta infirmitate hujus vitæ, in qua propter elationem reprimendam perfici virtutem oportebat, ipsis relinqueretur voluntas suā, ut in adiutorio Dei, sine quo perseverare non possent, manerent si vellet, nec Deus in eis operaretur ut vellet, inter tot & tantas tentationes infirmitate suā voluntas ipsa succumberet, & ideo perseverare non possent, quia deficientes infirmitate nec vellet, aut non ita vellet infirmitate voluntatis ut possent. Prima ergo gratia quæ data est Adamo talis erat, quā homo iustitiam operaretur si vellet, & in qua permaneret si vellet, non quā fieret ut vellet. At secunda gratia quæ infirmo jam & lapsō tribuitur, potentior est, quā etiam fit ut iustitiam velit & tantum velit, tantoque ardore diligit, ut carnis voluntatem contraria concupiscentem voluntate ipsius vincat. Hæc Augustinus, ex quibus sic argumentor: Gratia possibilitatis data homini in statu naturæ integræ non est gratia Christi medicinalis seu à Christo per sua passim meritiū infirmis hominibus comparata: At gratia Molinistiarum est merè gratia possibilitatis, quā quidem indiget voluntas creata ut possit bene operari, sed quæ operatur si velit, non operatur si non velit. Ergo gratia Molinistarum non est gratia Christi quæ semper invictissima efficax: Ergo datā Molinistæ gratiæ efficacem rejiciunt, gratiam Christi penitus negant.

Ex hac prima capiti parte sic probata inferret Augustinus secundā efficaciter Molinistæ non esse Christianos. Quod ita? Quia Christi gratiam negantes annunt Christi Religione uno impulsu evertere, Christi crucem eraciant, ejusque in carne adventum mentem reddunt.

Sed adjuvantiā legem, adiuvantiā Evangelium, remissionem peccatorum, gratiam habitalem, virtutes infusus, gratiam sufficientem, gratiam congruam, nihil refert, his omnibus utitur voluntas cum voluerit, hæc eadem deserit cum voluerit. Nisi ergo adiuvantiā adiutorium quo, hoc est, gratiam actualem viridissime operantem, non adiuvantiā gratiam Christi dæ qua inter Pelagianos & Eclésiasticam per annos viginti & amplius certatum est, utque non adiuvantiā gratiam Christi, ut ait Augustinus, sic nos sint Christiani.

Confessum est Pelagium in Concilio Palatino, Actiones naturales non attrahere gratiam & gratiam non dari secundum merita nostra. Fateatur apud Augustinum lib. de gratia Christi cap. 30, Quid in

omnibus operibus, liberum arbitrium divino semper adjuvatur auxilio, *sic ut cap. 35, nisi ubi omnino boni posse facere sine Deo, hacne sufficiens Ecclesia? nequaquam, vixerat enim per Augustinum cui in Concilio duobus curam Scripturarum & disputationum commiserat. Querimus adhuc quo auxilio liberum dicat adjuvari arbitrium? cap. 37. Fateatur gratiam de qua questio est. cap. 31. Querimus quo auxilio? querimus quâ gratiâ? operatur (inquit Pelagius cap. 10.) in nobis velle quod bonum est, velle quod sanctum est, dum nos terrenis cupiditatibus de ditos mutorum more animalium tantummodo præsentia diligentes, futuræ gloriæ magnitudine & præmiorum sollicitatione succendit, dum revelatione sapientie in desiderium Dei stupentem excitat voluntatem, dum nobis suadet omne quod bonum est. Optime Pelagium! Sed nunquid sit clare pro noia Augustini? Nequaquam. In Pelagii & Cælestii scriptis (inquit cap. 30.) quæcumque legere potui, nusquam eos inveni gratiam quemadmodum confitenda est, confiteri. Querimus ergo quo auxilio? querimus quâ gratiâ? Fateatur gratiam de qua questio est.*

Sed, quæ sit, dicat ipse Augustinus, quam ipse gratiam intellegat confutandam. Nos (inquit cap. 10.) eam gratiam volumus isti fateantur aliquando, quâ futuræ gloriæ magnitudo non solum promittitur, verum etiam creditur & speratur, nec solum revelatur sapientia, verum etiam & amatur; nec suadetur solum omne quod verum est & bonum, verum etiam & persuadetur. Non enim omnium est fides qui audiunt per Scripturas Dominum regnum celorum pollicentem. Nec omnibus persuadetur quibuscumque suadetur, ut veniant ad eum qui dicit, venite ad me omnes qui laboratis. Quorum autem sit fides, & quibus persuadetur ut ad eum veniant, satis ipse demonstravit, ubi ait, Nemo venit ad me nisi Pater qui misit me, traxerit eum. Et paulo post, cum de non credentibus loqueretur: Dixi, inquit, vobis quia nemo potest venire ad me, nisi ei fuerit datum à Patre meo; hanc debet Pelagius gratiam confiteri, si vult non solum vocari, verum etiam esse Christianus.

Andistu Molinista! quascumque suasiones habeas homo, quascumque vocaciones accipias, si non persuadetur, si non venit, non ha gratia sunt quas non norit Pelagius: non ha sunt de quibus questio est. Quæ persuadent & quæ trahat, queritur: hanc debet Pelagius confiteri, si vult non solum vocari, verum etiam esse Christianus. Sed dicente, se omne bonum opus tribuere Deo, quod Pelagius tribuebat naturæ: hoc rectè dixerim apud idem. Quamvis adhuc quomodo tribuant, an per eam gratiam de qua questio est? Querimus quo auxilio nos indigere fateantur? (cap. 33.) Dicunt scilicet se gratiam quæ præcurret omnem aliam liberis arbitriis,

hoc scilicet & Semipelagianis gratiam, inquam, supernaturalem & internam, & quæ non sit solum in mente, sed etiam in voluntate. Dicam ego cum Augustino cap. 33. Quis crederet sub hac quasi manifesta confessione sensum latere contrarium? Querimus adhuc quo auxilio, suadente voluntate an persuadente, existente an determinante, vocante an trahente? Nam & Pelagius, in desiderium, inquit, Dei stupentem excitat voluntatem, dum nobis suadet omne quod bonum est. Si non persuadentem & determinantem gratiam fateantur Molinista, non eam fateantur de qua questio erat inter Augustinum & Pelagium, nec se adiuvant Augustino, sed toti adhaerent Pelagio: Hanc debet Pelagius confiteri, si vult non solum vocari, verum etiam esse Christianus.

Uno verbo, in hac doctrina gratia non datur medium, vel erratur cum Pelagianis & Semipelagianis, vel adhaeretur Augustino, cuius fundamentalis in illis assertio fuit, de hac gratia persuadente & determinante & trahente, à qua cætera de prædestinatione quaesita penderent, nec querela, objecta, argumenta & invectivæ Hæreticorum in Augustinum ex alia copia promanant quàm huius victoris gratiæ per eum contra ipsos ex Scriptura & Ecclesiæ fide constanter asserta & stabilita; vel hoc ipsum moxigianter fatente & observante Ludovico Molina, dum dicit; Quod si Augustinus gratiam ejus sufficientem & libero subditum arbitrio docuisset, fortè neque Pelagiana hæresis fuisset exorta, neque Semipelagianorum in Augustinum concertationes. Optime dicit Molina, quia & Semipelagiani omnes & Pelagiani fraternitatis dextris dedissent Augustino, nec aliud futurum erat, nisi quod Augustinum cum in Ecclesiâ damnasset. Igitur de gratia efficaci tota fuit controversia inter illos & Augustinum, ut & tota est hodie inter Molinistas & Augustinianos discipulos, ut non durum Molina videri debeat, si ab his ex sui Præceptoris verbis admonetur, quod hanc debet gratiam confiteri, si vult non solum vocari, verum etiam esse Christianus.

Sed quare non sit Christianus qui cætera præter hanc unicam gratiam victoriam & efficacem de Christo & Christiana doctrina conficitur? Vellem dictis sui rationem ipse redderet Augustinus, reddam tamen ex Augustino, nec aliam quidem ab ea quam superius insinavi, per negatam hanc gratiam efficacem everti non impulsu omnem Christi Religionem, Christi crucem evanuari, ejusque in carne adventum inanem reddi.

Hæc enim consequentia Augustinum & Patres contra Pelagium ex negata illa gratia quæ propria Christi est, passim intulerunt, unde gratiam ad cuius confessionem Pelagium compellebant, soliti erant vocare gratiam Christi, gratiam quâ Christiani sumus, gratiam Salvatoris, gratiam Christianam, gratiam quæ revelata est per passionem & resurrectionem Christi, gratiam quæ per Incarnationem Unigeniti donata est, denique

que gratiam Dei, per Jesum Christum quam ex Apostolo (Rom. 7.) ducimus, liberare nos à morte corporis hujus, hoc est, victores nos reddere à vitio & passionibus corporis mortui hujus. Hæc autem gratia non est gratia illa Molina sufficiens simul et quæ etiam primus homo & Angeli indigerent, quando in prima illius dignitatis & felicitatis præsentia creabantur: sed est gratia medicinalis & efficiens quæ per Salvatorem servamus & liberamur à vulneribus libero arbitrio inflicti, & quæ propterea non minus deficiat ab illa sufficiente, quàm morbus cui sanando adhibetur, à pristina & primaria sanitate quæ post primi hominis lapsum amplius non habetur. De hac sola gratia Christi Augustinus & Patres disputant: hæc Augustinus explicat, hæc (ut vidimus) prima illi gratia sufficienti seu possibilitatis manifesta opposuit: hæc hominibus in statu naturæ lapsæ, ut mundum cum suis terroribus, amoribus & erroribus vincere, necessarium ex fide approbanti Ecclesiæ constantissime præcævit, hæc qui non admittit, nisi alias quædam gratias adjuvet, quantum ad præsentis controversiæ cardinem spectat, perinde omnino est ac si nullam admitteret.

Quia verò, ut salubriter monent S. Leo Papa epistolâ ad Nicetam, & S. Prosper in carmine de ingratis, & contra collatorem cap. 5, tam sunt connexi hæreses illius Pelagianæ erroris, ut ex uno ejus capite vel minimo concessio, tota statim reviviscit: ut ex negata necessitate gratiæ Christi efficiat, & dimissa in statu naturæ lapsæ sufficientia gratiæ possibilitatis tam tota evertitur Christiana Religio, quàm per totam Pelagianam hæresim plene evertitur. Sequitur enim, liberi arbitrii vires integras esse quibus ad bene operandum non aliud datur post originalem noxam gratia auxilium quàm quod in statu innocentia dari oportebat. Sequitur ne dum non integritati liberi arbitrii vires, imò & robustiores: ex quo cum eadem prorsus gratia quæ in tanta status felicitate, in tanta non peccandi facilitate, poterat Adam non peccare, in tanta etiam quæ nunc premitur erumosa mortalitatis calamitate, in tanta furentium concupiscentiarum tempestate, possumus homines fortiter stare, possunt & victores evadere. Sequitur contra Concilii Africanici decreta liberum arbitrium non esse inclinatum, debilitatum & amissum in ordine ad bonum. Sequitur originale peccatum non vulnerasse libertatem. Sequitur non esse peccatum originale, ex quo per illud solum humana natura universim labefacta est. Sequitur Christum gratis esse mortuum, ex quo per naturam justitiam, ex quo non fuisse mortuum, ex quo grati fuisse mortuum improbabile est. Sequitur non esse incarnatum, ex quo non magnus de cælo venerit Medicus, si non magnus in terris jacebat ægrotus. Num aliud in Christiana Religione sacratius superest evertendum? Num aliquid non solo æquatum? Igitur qui modestam celestem ruinam induxisset, aut se violata totius Christianitatis reatu sacrilego adstrinxisset, duo gratiarum genera distinguat, nec quod sensu arbitrio voluntatis convenit, hæc ægroti tribuat, nec quod li-

bero, hoc captivo relinquat sufficientem possibilitatem gratiam statim natura integra: afferat gratiam Christi trabentem, persuadentem, efficacem & vinctum statim naturæ lapsæ: Hanc debet Pelagius confiteri, si vult non solum vocari verum etiam esse Christianum.

Hoc in Molinam transfudit ex sensu Augustini quod in Molinam quadrat, non quod hominis religionem velim detraxisse, aut discipulorum ejus famam traduxisse: sed quod pessima quam incanti renovarent doctrina, cognita olim præcipua à quibus retrocedendi debui indicasse, errores insequer, errantes veneror, quos ut Ecclesiæ filios incoquantem humana passio, & alimide Christiana putati cultores, potens est Deus corrigere, potens est Deus statuere & ejus erigere: hoc interum eas rogavi, ut si mundum in Augustini, hoc est, totum antiquæ fidei sententiam confiterentur, suam sibi solam habeant quæ ipsi sufficit gratiam sufficientem, nec per procuratam parum sinceris artibus Sedi Apostolica dectæ, eam quæ fateatur nos eger, propriæ infirmitatis confusio gratiam eripiant efficacem, quandam non aliud habent quod in ejus vicem offerant quàm gratiam Molinisticam, hoc est, pro pane filium quem auferunt, durum lapidem, pro pisce serpentem, pro ovo scorpionem.

Epilogus & conclusio.

EX dictis patet gratia Christi actuali de qua sola est questio, nunquam ita resili, quin hæc, si ad altum consummandum datur, & vincti delectatione spiritus omnem carni delectationem superet, & omnipotentissimâ facilitate quamvis resistentiæ frangat, ac ex nolentibus volentes faciat, ex repugnantibus consentientes, & ex oppugnantibus amantes. Hoc Augustinus ex Scripturâ & fide, hoc Clementi Papa & Congregatio de Auxiliis, hoc Thomas Aquinas ex reconditis Theologiæ fontibus decreverit.

Pateat præterea gratiam quoque actualem quæ sufficiens (remota & in actu primo) appellatur, nullâ nunquam prohiberi resistentiâ quin suum effectum immedicatum & proximum ad quem à Deo efficaciter destituitur, producat infallibiliter. Hoc Bellarminus, hoc Thomista omnes ex suis Preceptoribus Augustini & Thomæ ducimus; & nec per impossibile aliter posse contingere manifestum rationibus demonstratum.

Et propterea concludi debeat propositionem contrariam (quod interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur) sic intellectam, nec ulli obnoxium esse censura, nec ex Lansenii nomine posse proferri, cum circa illam mihi dixerat Lansenium quàm quod ante ipsum dixerat Thomista & Bellarminus.

Si secus fiat, & sub sensu aliquo damnetur ex iis quas jam sui felicitate ex omnium Theologorum consensu, sed diximus esse damnatas, nisi si distinxit & clari in proscriptum decreto assignentur, non Ecclesiæ pari consulunt, sed aciori contentum flamma formæ adjuvant, dum contentum Molinistæ fuisse à Sede Apostolica assertum suam illam cui sepe resistunt, &

cui semper resisti potest, gratiam sufficientem Paulo inimicam, Scripseris irrisam, precibus Ecclesie ingratam, quæ ut olim Adamo innocenti percommenda, sic dominibus lapsis incongrua, quæ mysterium prædicationis everit, crucem Christi evacuat, & totam heresi Pelagiana laem radix virulentæ restantur. Tamen quod monet S. Propter contra Collatorem c. 44. De prostrati cludum dogmatis corpore non hoc membrum singatur alligetur, quia notum est ita se falsitatis hujus habere versutias, ut si liceat eis præterita correctionis imagine aliquid sibi faventium radices suæ germen excipere, totam se possit in exigua sui parte reparare: ubi enim non aliud habet summa quam portio, non est devotionis dedisse prope totum, sed fraudis retinuisse vel minimum.

TROISIÈME ESCRIT.

III PROPOSITIO CONTROVERSA.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Diceret in ipso hujus propositionis cortice renovari damnatam Baii propositionem. Diceret tolli in statu naturæ lapsæ sive ad malum sive ad bonum indifferentiam. Crederes indulgiam libertati viatoris necessitatem, eversumque penitus humanam voluntati arbitrium. Quid impie magis aut à Calvino dictum, aut à Luthero blasphematum? Peccavit certè, nec leviter, Lansenius, si hac docuit. Sed longe gravior peccat proci dñio Molinista, si quod nec somniavit Lansenius, mendaciter apud Sedem Apostolicam Lansenio asserunt, ut per Lansenii latum, vel ipsa decepta ac delinqua Sedes Apostolica sacratissimæ manu consocias fidei veritates, dejectam Christi gratiam efficacem, prostratamque Augustinismum, hoc est, damnatam errorum omnium seculorum fidem, consecratum Molinam, resistunt sua innocentia & samæ Pelagium, impletaque uno verbo sua sacrilega valeant gloriari. Hoc voluit certissime Molinista, hicque nunc scopum in quem per controversa propositionum delationem secretius collimant, non quod sperent eam in vero Lansenii sensu nunquam à Sede Apostolica debere prescribi, sed ut proscriptam in sensu Lansenii mentiri valeant, quam sub Lansenii nomine obtemperare prescribendam. Hinc nec pudor eos continui ab insani & calumniæ mendacio, nec scrupulus aliquis eos frangat à Sede Apostolica temeranda deceptione; sed excusæ pariter & fronte & consensu propositionem hanc quasi ex Baio per Lansenium formaliter renovatam deinlerunt, quod sibi persuaserint eam absque exaltiori veritatis inquisitione ad solam quam habet cum damnata Baii propositione verborum consonantiam, statim ab hac Apostolica Sede ut jam prescripta declarandam.

* Nullum.

Igitur ne eis prosperè succedat ausus iam sacrilegi, sensum propositionum Baii ostendamus alienissimum à Lansenio; & demum legitimos sensus secretioribus Molinistarum insidiis in hac propositione impositos, & per indistinctam propositionis censuram calumnia expositos, diligenter expendam.

CAPUT I.

Propositiones Baii in hac materia damnatæ ostenduntur à doctrina Jansenii manifestissimè alienæ.

Procul ab Augustino & Theologica veritate recessu Baui, dum docuit non contrariari libertati, nedum necessitatem complacentiæ & immutabilitatis, sed nec ipsam quoque necessitatem absolutam quæ voluntat ad malum appetendum & exequendum sine ullo sui consensu, illicitis concupiscentiæ motibus solè pergeri. Hoc intellexisse Bauium per articulos à Pio V damnatos 39, Quod voluntariè fit, etiam si necessariò fiat, libere tamen fit. Et 66, Sola violentia repugnat libertati hominis naturali. Docet P. Gabriel Vasquez in 1. 2. D. Th. disp. 109, cap. 8, dicens, Prædictum Michaëlem Bauium ita putasse hominem peccare in omnibus affectibus & motibus suis qui non essent virtutis, ut etiam in his quæ sine libertate fiunt, peccatum esse diceret. In quo nec Augustinus, nec ejus discipuli peccatum agnoscunt. Ba Vasquez.

Et quidem verissimè esse Vasqui interpretationem probat regula generatim P. Francisci Snerestem. 1. de grat. prolog. 6. c. 2, n. 13, quæ docet quomodo in propositionibus Baii ambiguis distinguendus sit sensus Baii damnatæ in sensu bono & Theologico, ex consensu nimirum propositioni ambigua cum aliis propositionibus in Bulla damnatis. Illumque dicit judicandum sensum Baii ideoque & damnatum, qui cum aliis propositionibus Baii damnatis nec ambiguis manifestè consentit. Alium verò sensum qui cum eis non concordat, & alioquin habet fidei jussus probatos Theologos, esse reputandum sensum bonum & Theologicum, nec sub Bulla censura aliquatenus comprehensum. Hoc, inquam, regula ad præsentem materiam applicata clarè manifestat attingisse Vasquem & Baui mentem in prædictis duobus articulis, & Pontificia Censura in iis damnandis unicum scopum: siquidem illi duo articuli sic intellecti, ut libertati & peccato locum tribuant in motibus illis illicitis, qui rationis vigilantiam & voluntatis consensum anteverrunt, consentiant plenissimè cum articulis manifestè reprobis 67, Homo damnabiliter peccat in eo quod necessariò facit. 51, Concupiscentia sive lex membrorum & prava ejus desideria, quæ inviti sentiunt homines, sunt vera legis inobedientia. & 76, Concupiscentia in renatis relapsis peccatum est, sicut & alii pravi habitus. Si verò intelligantur præfati duo articuli de voluntario libero & ex pleno arbitrii assensu elucite, jam nec congruè cum articulis ultimè relatis: cum primi illi motus,

motus, etsi voluntarij dicantur quia in voluntatem irrumpunt, non tamen sint aut dici queant liberi. Et alterius habens illi duo articuli probè intellecti suffragentur Patrum & Scholasticorum inferiorum ceteram nobilissimam unæ doctrinam, liberè fieri id omne quod voluntariè fit, seu ex ipsa interiori voluntatis electione & inclinatione procedit, quantumvis alioquin necessariò & immutabiliter fiat, nec libertati repugnare necessitatem complacentiæ & immutabilitatis, sed solius violentiæ aut coactionis. *Vi infra videbimus.*

Admittitur passim hac Vasquez interpretatio tanquam Theologica & omni censura experta, cui Jansenius habuisse aut fuisse aut nescire Molinista. Si nescirent, certi non potuit ab eis insulari absque temeraria infamia, quod prefatos Baii articulos in propositione controversa renovari, cum projecta temeritatu sit, de eo quod ignoramus, quempiam criminari. Si scirent & norrent, jam profectò & decepta Sola Apostolica & illata Jansenio calumnie contrivuntur: cum ex hoc capite, quod falsissimum norunt, Apostolicam Sedem in damnationem Jansenii, nequissimo simul & sacrilego ausu conentur impellere. Sed sciamus omnino, nec esse licuit ignorare quod in illo Auctore tam perverum. Item tom. 3, lib. 6, post explicatam suo modo libertati naturam susce & per multa capita, demum cap. 36 movet soli ipsi objectionem ex damnata Baii articulo sub hoc titulo: Explicantur propositiones in Bulla Pii V, Quod voluntariè fit, etiam si necessitate fiat, liberè tamen fit, & sola violentia repugnat libertati hominis naturali: hic est titulus prefati capiti 36, in ipso verò textu duplicem assignat difficultatis solutionem. Prima sic habet: Idcirco, inquit, utramque propositionem damnandam censuerunt Pontifices, quia eò tendebant, ut motus illi concupiscentiæ qui rationem antevertunt, essent peccata, quod sine dubio falsum est, &c. eò autem in illis propositionibus collinari indicat Vasquez 1 2, disp. 190, c. 18, n. 185, ubi dicit auctorem propositionum putasse, hominem peccare in omnibus affectibus & motibus suis qui non essent virtutis, ut etiam in his quæ sine libertate fiunt, peccatum esse diceret, hoc est, in istis motibus concupiscentiæ ineliberatis, quos non esse liberos constat. Hac Jansenii prima solutio; ad quam corroborandam subsequenter confert articulus in titulo capiti recitatos cum alio articulo in eadem Bulla comprehensum, ut nos antea fecimus. Subjungit deinde alteram solutionem desumptam ex natura libertatis, quæ sive importet indifferentiam saltem contradictioni, ut voluit modernis, sive eam non importet, ut voluit Augustinus & Patres, nimis latè patet quomodo voluntas. Sic ergo ait: Quamquam secundò, etiam à cæteris avulsæ & de libertate generatim, sicut eam exposuimus, intellectæ per se ipsæ sine ulla interpretatione vel mitigatione, falsæ sunt, constat enim hujusmodi improvisos motus esse vo-

luntarios & sine violentia ex voluntate fluere: nec tamen etiam in illo sensu esse liberos. Deest illis quippe id quod præcipuum est, quia non sunt in hominis potestate, non sumus eorum domini, sunt sine plena rationis advertentia, profluunt invità repugnanteque voluntate: quæ singula essentialiter repugnant libertati. Amplius ergo sine dubio requiritur quàm esse voluntarium & sine violentia ut sit liberum. Hoc Pontifices stabilire voluerunt, ne tales spontanei necessarij motus liberi putarentur, & in perniciosum hujus vitæ errorem iretur, quem hæretici hujus temporis protulerunt. De amore autem beatifico, quem plures auctores veteres cum Augustino liberrimum esse docuerunt, nulla Pontificibus cura fuit: de illo verò solo nostra questio est. *Er.* Hætenus Jansenius; & damnationi à Pontificibus in Baium latæ religiose subscribens, & se à Baii alienissimum egregiè comprobans: Hoc si norant Molinista dum Jansenium accusant, calumniatores sunt; si non norant, temerarii.

CAPUT II.

Quod nec de indifferentia in statu naturæ lapsæ ab hominibus submoventur da Jansenius somnari.

Prima in propositionem controversam querela de renovatis Baii articulis & adscriptis libertatis & peccato, primò concupiscentiæ motibus jam absterisa est: restat altera expurganda: quod nimirum à nobis dum vivimus tollat indifferentiam. Hanc ut aggrediar, quero à Molinistis controversa propositionis fabricatoribus & delatoribus, an hæc propositio unquam à Jansenio sit fuerit illimitatè prolata, ut suffraganeum aliquam facere potuerit negata ab ipso in nobis indifferentia, inducitur ad agendum necessitati, ideoque & eversa libertati? sed, inquam, docet posse subsistere meritum sine indifferentia, & cum ipsa agenda necessitate. Non hoc quero, nam & hoc dixisse & docuisse Augustinum, Thomam, & alios tam Patres quàm Scholasticos, inferius ostendam. Quero præcisè, an hoc quod dicit posse fieri, unquam dixerit de facto in nobis fieri? Hæc enim duo diversissima sunt, & talia, ut unum sit sanum & Theologicum, alterum erroneum: nec enim à potentia ad altum usque est insipientia. Peterant Apostoli ita per gratiæ dona firmari, ut nec venialiter quidem Laberent, hoc qui dixerit, verissimè dixerit. Anne ideo afferere liceat eis nec peccasse venialiter? Hoc qui dixerit, hæreticè dixerit, reclamantibus vel ipsi Apostoli. Quoniam si dixerimus, quia peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, & veritas in nobis non est. Ita & in nostra questione asserere liceat absque periculo indifferentiam non esse de conceptu libertatis aut meriti, sed posse utrumque salvari vel in ipsa agenda necessitate. At verò dicere non licet quod post lapsum hominem in Adam careant homines in-

differentiâ in hujus vita statu aut ex necessitate quidpiam sive malum sive bonum operetur. Hoc ergo quæro an Lanseum dixerit? si enim dixit, iuste in eum insurgitur; si non dixit, calumniose impetitur, ne in hoc quæ non dixit, quasi ea dixerit apud Sedem Apostolicam accusatus, & ab ea multatus, in aliis quæcumque Augustino & Patribus contra Molinam docuit, fingi valeat à Molinistis suisque condemnatus. Vt ergo pateat Molinistas non Lanseum querere, sed sub Lanseum veluti prædicatori hominum insensum & malo nomine, Augustinum, Thomam, & ipsam veritatem infestari, imò ipsissima veritatis Sedi augustissima decipienda totum annorum conatibus intendere, ipsum adduco Lanseum qui se prodatur, & quid dixerit, aperte fateatur.

Certe nedom non dixit, quod eum dixisse mentuntur Molinista, sed contrarium prorsus ex Augustino & universa Christiana Theologia ubique demonstravit: ne plane mirum sit, si post deprehensum tam solenne Molinistarum mendacium, aliqua deinceps fidei eorum dicta habeatur. Vnum Lanseum locum adduco qui plures possem adducere. Sic habet tom. 3, lib. 8 de gratia Christi Salvatoris cap. 20.

Quæres fortassis, utrum igitur nulla indifferentia sive contrarietatis, sive contradictionis, sit in libero voluntatis arbitrio post peccatum quandiu in mortalitate vivimus? Si enim non adest indifferentia contrarietatis, quomodo possumus hic semper bene & malè vivere? si non adest contradictionis, quomodo ergo dicitur: Qui potuit transgredi & non est transgressus, facere mala & non fecit?

Respondetur, quandiu hic vivimus, sive in infidelitate ante gratiam, sive jam sub gratia, indifferentiam ad contraria, hoc est, ad volendum faciendumque bonum & malum, semper libero inesse arbitrio: sed non eo modo quo quidam (*Molinista intelligit*) putant, qui quocumque arbitrium sive gratiæ sive peccati delectationibus imbuatur, semper exultant cum utraque ejus dispositione posse fieri, ut utrumlibet velit sive bonum sive malum, pro illa sola scilicet innata indifferentia voluntatis, quæ sub quacumque dispositione actum, præveniente se suâ libertate, in utramvis partem flexit. Talis enim indifferentia contrarietatis ab Augustino constantissimè negata fuit, & à Pelagianis contentiosissimè postulata, prout utrumque suis locis demonstravimus. Alio igitur sensu liberum arbitrium ante gratiam, quemadmodum etiam alio sensu sub gratia indifferentiam contradictionis & contrarietatis habet; ita ut videlicet quibuscumque positis quæ ad agendum bonum vel malum requisita sunt, possit liberum arbitrium in hac vita facere bonum & malum, facere alterutrum & non facere.

Dicimus igitur, liberum arbitrium quantumcumque vehementi atque efficaci gratiæ

delectatione præventum atque determinatum ad faciendum bonum, adhuc tamen posse bonum non tantum non facere, sed etiam facere malum. Verum est enim istud non quidem in sensu composito, ut vulgo dici solet, sed in sensu diviso. Nimirum quia eodem tempore quo voluntatis arbitrium sub gratiæ delectatione efficaciter cum movente positum est, imò quo etiam actum voluntatis bonum facit, est in eadem voluntate potestas illud non faciendi, imò peccandi, non quod cessario ab actu quem tunc elicit, aut actuale peccatum cum gratiæ delectantis influxu consistere possit (quod sensus compositus postulare) sed quia cessandi & peccandi potestas cum eadem gratia, simul in eodem voluntatis arbitrio conjungi potest, nam quamvis duo actus contrarii sint oppositi, & in eadem voluntate simul esse non possint, potestates tamen ad opposita non sunt oppositæ, nec sibi invicem, nec actibus oppositis, & in eodem simul subiecto sive agente sive quiescente possunt commorari. Sic ergo voluntas quantumque gratiæ suavitatis rapiatur, potest non agere id in quod rapitur, quia veram non agendi potestatem etiam sub gratia rapiente retinet, quamvis fieri nequeat, ut ipsa non actio cum gratiæ operatione in eadem simul voluntate copuletur. Sic etiam juxta Tridentinum homo recipiens inspirationem illam arjicere potest, et liberum arbitrium a deo motum potest dissentire si velit. Quæ de re qui plura volent, auctores qui de physica prædeterminatione tractant consulendi sunt.

Hoc est igitur quod S. Augustinus tradit, quando toties docet concupiscentiam & ignorantiam, per quam nunc omnia peccata committuntur, non auferri ex nobis quandiu in hac mortali vita versamur: hinc enim fit, quod non solum in nobis ipsa potentia voluntatis, quæ de se ad malum flexibilis est, sed etiam pondus ad peccandum remanet, quod est peccandi potestas perfectissima, quæ sanè non solum adest inestque voluntati quando gratiæ delectatione caret, sed etiam quando intimè ejus suavitatis efficaciter trahitur, propter quam sanè liberum arbitrium, qualicumque gratiæ ad bene agendum rapiatur, restissimè dici potest posse peccare, licet fieri nequeat, ut ipsum peccatum simul in sensu composito cum gratiæ operatione societur. Hoc sensu S. Prosper, qui ad obediendum stritum velle sic donat, ut etiam a perseverantissimè mutabilitatem quæ potest nolle, non auferat: quibus verbis significat manere in Sanctis illam mutabilitatem quæ potest in

tenta-

tentatione mutari, propter pugnam videlicet carnis & spiritus.

Hactenus Lansenius, non, ut calumniatur Molinista, indifferentem destruxit, sed constantissimum assertor, & quidem sub ipsius terminis, quibus eam assertit & explicat Bellermannus & Thomista, quibus si quod contrarium dixerit in hac parte, liceat Molinistis asserere quod solum Lansenium impugnent. Si vero cum in plenitudine consensit, definient suis artibus procurare ne audiantur Thomista, quasi non eorum, sed solum Lansenii res agatur, nec ipsissima veritates gratia efficacia hodie impugnentur, quasi ipsi per suos Atriusianos, hoc est, Dominicanos Patres ante annos quadragesimam coram summo Pontificibus Clemente VIII & Paulo V gloriosissime propugnarent.

CAPUT III.

Indifferentiam non esse essentialiam libertati, sed posse state libertatem cum agendi necessitate, ideoque solam coactionem repugnare libertati.

Videmus indifferentiam in hominibus, nec reclamante Lansenio, hinc ita statui indefinenter annexam, nunc videndum existimem, an ea adeo libertati coherens, ut nequeat libertas sine ipsa consistere.

Certè Divi Augustinus, qui quantum huius indifferentie in nobis, dum vivimus, sit perpetuum defensor, non tamen ex hoc indifferentia capite (ut poterat) sed commodius aliâ, & quæ facilius & magis simpliciter efficiatur gratie cum nostra libertate componi, & libertatem asserti voluntatem sub quocunque gratia efficaci impulsu, ex hoc solum quod ipsa non ut quoddam inanimatum organum moveatur, sed ita moveatur sicut & suavitè, ut & sensum movet: ita pro sua natura modo ad volendum excitatur, ut & ipsa velit: consequenter ostenda (quod & aliis frequentissime asserti) se in eo sensu esse, ut absolutè loquendo, siue voluntas sit indifferens, siue non indifferens, sed ad unum determinata, liberè tamen agat & semper liberè velit: quod consequenter indifferens, non per se, sed per accidens, non sit inanimatum quidpiam, sed ut adventitium speciet ad libertatem.

Concitant Augustinus ceteri SS. Patres & Scholasticorum turba non ignobiles, dum dicunt passim voluntatem tam esse sui iuris, ut cogi ab nullo nequeat, tam esse liberam ut impossibile sit eam sua libertate privari quàm non plus carere valeat quàm sensu. Si enim (inquunt) volumus, aut liberè volumus, aut inviti & volentes: velle nolentes & inviti contradietorium est, & tam implicat quemquam velle simul & non velle, quàm implicat simul esse & non esse. Igitur si volumus, liberè volumus, qui (ut acute Augustinus) non vellemus, si nollemus. Igitur operari voluntatem & non liberè operari, nec minus quidem potest comprehendere.

Ex hoc principio, quod ipsam voluntatem naturam

exprimit, inferunt indifferentiam esse quidem signum libertatis manifestissimum in eo in quibus reperitur: at non esse ipsam libertatem, aut quodpiam ad libertatem per se spectata essentialiam pertinentem, inferunt libertatem consistere posse cum determinatione ad unum & necessitate agendi meritiabili: siquæ denum assertant, subsistere in Deo primo libero & totius libertatis archetypo subsistisse in Christo viatore, & totâ æternitate in Angelis & demonibus, in beatis & damnatis hominibus immobiliter subsistit.

Audiamus loquentes Patres & Doctores alios.

D. Augustinus lib. 5. de Civitate Dei. 10: Si necessitas nostra illa dicenda est quæ non est in nostra potestate, sed etiam si nolumus efficit quod potest, sicut est necessitas mortis, manifestum est, voluntates, quibus rectè aut perperam vivimus, sub tali necessitate non esse. Nam si volumus, est; si nolumus, non est. Non enim vellemus, si nollemus: si autem ista definitur esse necessitas, secundum quam dicimus necesse esse ut ita sit aliquid, vel ita fiat: nescio cur eam timeamus ne nobis auferat libertatem voluntatis; neque enim & vitam Dei & præscientiam Dei sub necessitate ponimus, (hoc est, necessitate contrariis liberari) si dicamus necesse est Deum semper vivere & cuncta præscire, sicut nec potestas ejus minuitur, cum dicitur mori fallique non posse. Et lib. 12 de Civit. cap. ult. Nec ideo Beati liberum arbitrium non habebunt, quia peccata eos delectare non poterant, magis quippe erit liberum à delectatione peccandi usque ad delectationem non peccandi indeclinabiliter liberatum. Ibidem: Primum liberum arbitrium posse non peccare, novissimum non posse peccare, sic enim erit inamissibilis voluntas pietatis & æquitatis, quomodo & felicitatis, &c. Ibidem: Certè Deus ipse numquid quia peccare non potest, ideo liberum arbitrium habere negandus est? Erit ergo illius civitatis & una in omnibus, & inseparabilis in singulis voluntas libera, ab omni malo liberata & implenda omni bono, fruens indeficienter æternorum iudiciorum gaudiorum.

D. Augustinus lib. de lib. arb. cap. 5: Velle nemo potest invitus, quia non potest velle, nolens velle. Nam omnis voluntas ipsum suum velle vult. Quomodo itaque non est libera voluntas, quam aliena potestas sine suo assensu subijcere non potest?

D. Bernardus de grat. & lib. arb. Voluntatem impossibile est suâ privari libertate. Potest quidem mutari voluntas, sed non nisi in aliam voluntatem, ut nunquam amittat libertatem. Tam ergo non poterit privari illâ quàm nec se ipsâ. Si poterit aliquando homo velle aliquid, & non voluntate, poterit & carere libertate voluntas. Sicut cælestis Angelus, aut etiam ipse Deus permanet liberè bonus, propriâ videlicet

delicet voluntate, non aliquà extrinsecà necessitate: sic profectò diabolus æquè liberè in malum corrui & perstuit, suo unique voluntario nutu, non alieno impulsu, &c.

Hugo à S. Victore in sum. tom. 3, c. 9. Liberum arbitrium sic dicitur, quia voluntarium, unde boni Angeli liberè boni, & mali liberè mali, &c. *Et tract. 2, cap. 4:* Quod si inferi, ergo sunt indifferentes ad bonum & malum, respondetur, non in hac indifferentia consistere liberum arbitrium, sed liberum non aliud importare quàm voluntarium. Angeli autem boni abstinere à malo non necessitate cogente, sed libertate volente. Angeli similiter mali abstinere à bono non quia coguntur, sed quia liberè nolunt.

Ricardus à S. Victore de eruditione interiori hominis cap. 30, & de statu interiori hominis cap. 23: Libertas consistit in hoc quod non possumus cogi inviti nec ad bonum nec ad malum, & hæc æqualis in bonis & in malis: nec perdi unquam potest, aut minui unquam.

Petrus Lombardus dictum Magister Sententiarum lib. 2, dist. 23: Ubi non est libertas, nec est voluntas. *Et lib. 2, dist. 7, idem docet de Angelis & demonibus quod Divus Bernardus & Hugo Victorinus.*

Gnillelmus Episcopus Parisiensis de vitiis & peccatis fol. 211 & 213: Necessitas aut impossibilitas quæ non prohibent quin actio aliqua sit voluntaria, hoc est, quin procedat à voluntate quæ non potest non esse libera, non impediunt etiam quin actio possit esse criminosa. Et necessitas stabilitatis & immutabilitatis qualis est quæ in Deo in ordine ad bonum reperitur, non aufert, sed perficit libertatem.

Alexander de Hales Ordinis Seraphici & Preceptor SS. Thoma & Bonaventura in 2 p. sum. q. 72, m. 3, a. 3. Necessitas coactionis destruit arbitrium, non autem necessitas immutabilitatis, qualis reperitur in Angelis & demonibus, &c.

D. Thomas Aquinas lib. 3 contra Gentes c. 138. Est duplex necessitas, quædam coactionis, & hæc laudem virtuosorum actuum diminuit, quia voluntario contrariatur. Est autem quædam necessitas ex interiori inclinatione procedens, & hæc laudem virtuosus actus non minuit, sed augeat: facit enim voluntatem non magis intense tendere in actum virtutis; & quantò perfectior fuerit habitus ex quo voluntas operatur, tantò vehementius eam inclinât. Quod si is ad perfectiorem devenit, quædam necessitatem infert ad bene agendum, sicut est in Beatis qui peccare non possunt, nec tamen propter hoc aut libertati voluntatis aliquid deperit aut actus bonitati. *Et de potentia q. 10, a. 2, ad 5:* Necessitas naturalis secundum quam voluntas aliquid ex necessitate velle dicitur, ut felicitatem, libertati vo-

luntatis non repugnat, ut Augustinus docet lib. 3 de Civit. Dei: libertas enim voluntatis violentiæ vel coactioni opponitur: non est autem violentia aut coactio in hoc quod aliquid secundum ordinem suæ naturæ movetur, sed magis in hoc quod naturalis motus impeditur, sicut cum impeditur grave ne descendat in medium. Unde voluntas liberè appetit felicitatem, licet necessariò appetat illam. Sic autem & Deus necessariò & tamen liberè suâ voluntate amat seipsum, licet de necessitate amet seipsum; & necessariò est quod tantum amet seipsum quantum bonus est, sicut tantum intelligit seipsum quantum est. Liberè ergo Spiritus Sanctus procedit à Patre, non tamen possibilibus, sed ex necessitate. *Vide & de vera. q. 22, a. 5 ad 1, 3 & q. 23, a. 4 & ult. & q. 24, a. 1 ad 10. Et in 1 ad Henricum dist. 47, q. 4. n. c. 1, &c.*

Eadem dicunt D. Bonaventura in 2, dist. 25, q. 2. Ricardus de Media villa in 2, dist. 7, a. 1, q. 2. & dist. 25, a. 2, q. 3. Henricus de Gandavo quodlib. 12, q. 26. Ioannes Scotus quodlib. 16. Thomas de Argentina in 3, dist. 12. Marfilus in 3, dist. 12, a. 2. Gabriel Biel in 2, dist. 18, a. 3. Nicolai de Orbellis in 2, dist. 25. Stephanus Erasmus in 2, dist. 25, q. 8. Petrus Capuleus Episcopus Conversum in 2, dist. 7, a. 1, q. 1, puncto 1. Gihonius lib. 1 de libertate Dei & creatura, cap. 9, n. 7.

Patrum & Scholasticorum auctoritatibus addo rationes Theologicas.

Ab ipsa prima libertatis radice exordior, quæ in agente libero, non alia concipitur quàm sacculus illa mirabili reflectendo se super suos actus, non solum appetendo, sed etiam iudicando, hoc solum natura intellectuali proprium est, ad eum immaterialitatem, obiective vastitatem & illimitationem. Habet ergo agens intellectualis & liberum ex ratione quidem ut possit de fine & medio iudicare, utrumque proportionem expendere, & per hoc ipsum de proprio suo iudicio iudicium ferre & definire, nam rectè iudicaverit: habet verò ex voluntate ut possit se non solum appetendo movere, sed etiam super motum suum reflectendo velle movere. Hæc prima radix libertatis quam insinuavit Thomas cum distincta liberum à naturali, per hoc quod naturale agit ex inclinatione nature, liberum autem ex iudicio & ratione: ex hac verò altissima libertatis radice oritur in agente per voluntatem dominum sui actus, quod est à libertate inseparabile: siquidem non possumus concipere volentem quia vult se velle, quin statim enim concipiamus sua voluntati plenissimè dominum & in volendo absolute liberum. Cum ergo in omni motu rationali voluntatis semper adfuit expresse vel tacite huiusmodi super se reflexio: consequens etiam est quod ipsa voluntas in omni motu suæ rationalis aut consensu libera amone, sibi que dometur, nec coacta agatur, nec impetu concutitur, sed ideo vult quia vult se velle, quia seipsum elicit, quia seipsum movet.

Hinc rectè dicitur voluntas esse inagibile & indomabile: nec minus esse impossibile voluntatem compelli irritam quam voluntatem non esse voluntatem: quid enim ex quocumque objecto volupari, aut timore, aut concupiscentia affectu quantancumque vehementer in voluntatem incidit, semper ipsa suo arbitrio superior manet, & de usu tanquam de preparatorio ad consentiendum aut dissentiendum iudicat hoc ultro & sponte esse volendum, illud respuendum, & sic facit id quod ei videtur, id quod ei libet, id quod ei placeat, qua propria & vera libertatis indicia sunt. Si verò vehementissimè placeat aut displiceat, nihil mirum si arbitrium quoque vehementissimè constantissimèque sibi esse volendum aut nolendum arbitrat, & sibi ipsi legem imponit & necessitatem, qua cum in actu appareat, non aliunde quam ab ipso arbitrio aut voluntate & deum & libertati ejus perfectione proficiunt.

Ex his sequitur manifestè quod probandum assumptum, posse stare libertatem cum agendi necessitate; solam coactionem ei repugnare, nec esse de ejus conceptu quidditativè ipsam indifferentiam, bonorumque exempla adducere possumus, quales adducunt prælegati Antiores in Deo, Angelis & demonibus.

In Deo quidem, quis in eminentia simplicissimi actus dicitur quo Deus se diligit ut bonum infinitè diligibile, intelligere debemus quidquid perfectionis est in agente per intellectum & voluntatem. Vi ergo summa ejus perfectio est, quod se super actus sui reflectat & iudicat se bene iudicare, & velle se velle, ac per hoc se verè Dominum sui actus & libertatis agat: sic & concipere debemus Deum non solum cognoscere seipsum ut infinitè amabilem, non solum amare seipsum infinito amore, sed & intelligere & iudicare quod bene iudicat, & velle per voluntatem sequi iudicium rationis, & velle diligere; & quod semper & invariabiliter summum bonum est & summe diligendum, velle semper & invariabiliter diligere; ideoque beatam sibi imponere necessitatem nunquam non diligendi; ideoque esse verè Dominum sui actus, & non obstante necessitate esse verè libertarium.

Certè nefas est tam abiectione de Deo sentire, ut putamus cum præcipiti & concitato amoris igne se anquam dilexisse. In æternis, inquit Aristoteles, idem est esse & posse; ut id semper in Deo fuisse noverimus, quod aliquando esse posse sine errore intelligimus. At si concepimus æternitatem pro cerebri nostri debilitate, seu per commensurationem ad tempus, nihil omnino addubitabimus, quin nunc saltem post elapsas infinitas seculorum myriades, noscunt Pater & Filius se mutuo ardore, eoque iustissimo, non minus quam infuso æternum dilexisse. Non dubitabimus quoniam approbent suum velle & velint velle, & velint se notionaliter diligere: quod nunc ipsi ineffe intelligimus, semper fuisse non dubitamus: Dominus fuit & fuerunt sui actus, sponte se dilexerunt & diligunt: Ergo actus ille dilectionis verè libertarium, nec ut natura factum considerandus, sed ut libertaria voluntatis motus plenissime spontaneus. At simul etiam necessarius est, nec poterat aut

potest non esse, cum nequeat Deus aut seipsum odisse, aut seipsum non amare. Fateor omnino, & ex hoc ipso concludo quod superius dixere tot Patres, stare necessitatem cum ipsa libertate, nec indifferentiam ipsi esse essentialem.

Augustinus lib. 1 operis imperfecti contra Iulianum sol. 150, obijcienti Iuliano, Liberum non est, nisi quod duo potest velle, bonum & malum, respondet, Liber ergo Deus non est, qui malum non potest velle: sicine laudas Deum ut ei auferas libertatem? An potius intelligere debes esse quandam beatam necessitatem, quâ Deus iniustus esse non potest? Igitur stat suprema ratio libertati in Deo cum necessitate se amandi, nec aliquatenus peccandi, qua in eo non aliud est quàm firmissima, indeficiens, æterna & immutabilis voluntas seu amor iustitia, æquitas atque fidelitatis erga se, non potest se non amare; erga nos si loqui vult, non potest nisi verum dicere; si promittit, fidelis est, & se negare non potest.

En igitur indifferentiam specificationis à Deo remotam. Restat sola indifferentia agendi & non agendi, qua propria est exercitii; sed ista in Deo profusè perit, hoc ipso quo semel immobili voluntate voluit atque statuit, quid in singulis instantiis agendum sit, quam retrahere non potest. Quapropter si hoc dicitur est esse liberum, indifferentem esse ad agendum & non agendum, liber fuisse Deus dici potest, liber verò esse non potest: imo verò nec liber fuisse dici potest. Quando enim liber fuerit, cum ab æterno, hoc est, sine ulla initio, semper ad agendum vel non agendum determinatus fuerit? An ad instantia rationis veniendum erit, ut realem in Deo libertatem invenire possimus? Vel ergo & esse & fuisse semper liberum aperiet, vel nunquam fuisse, nec esse, quod est impium cogitasse.

Hoc ipsum quod in Deo ostendimus, videndum est modò in Angelis & dominibus qui videretur esse defectum. Certè quoties horum æternam felicitatem sunt adepti, necessarè & immutabiliter Deum amant, & tamen eos in hoc bono liberi asseruerunt superius Sancti Patres. Nimirum non impetè concitantur ut bruta, nec pondere suo ruunt in centrum sua quietis ut lapides, sed ex rationis plenissimo, tranquillissimo serenosque iudicio iudicant sibi diligendum esse Deum, quem vident infinite diligibilem, & in hoc se sanctissime iudicare iudicant: ex voluntate verò amando siquæ rationem volunt, & hoc se velle velle & cessare nolunt, & tota caritatis igne Deum amare fatigant, ideo & seipsum movent, & sui actus dominium perfectissimum habent, vel in ipsa vel per ipsam quem sibi imponunt immutabilem diligendo necessitatem libertarii existunt. Vi non frustra aut incensurati dixerit Dominus Thomas in 4, disp. 48, q. 10, quod respectu amoris beatissimi, erit sempiterna & libera electio. Et Dionysius Bonaventura rationem assignans & modum exemplationis in 2, disp. 25, q. 2, Necessitas coactionis repugnat libertati arbitrii, necessitas verò immutabilitatis non pro eo quod arbitrium dicitur liberum, non quia sic velut hoc, ut velit

vel velle possit ejus oppositum, sed quia omne quod vult appetit ad sui ipsius imperium, quia sic vult aliquid, ut velit se velle illud, & ideo in actu volendi seipsum movere & sibi dominatur; & pro tanto dicitur liberum, quamvis immutabiliter ordinetur ad illud.

Præterea volunt Scholastici ad idcirco Deum nunc esse liberum, quia in illo instanti ratione liber, hoc est, indifferens fuit, & ex propria libertate se determinavit, in qua determinatione propter naturam voluntatisque constantiam immutabiliter permanet. Hoc si Scholasticum sufficit, nulla ratio superest cur non & perpetuam illam justitiam voluntatem seu amorem beatissimum, quo beati Angeli & homines peccare non possunt, libertariam voluntatem esse contendant. Etenim certissimum Angelos & homines qui beati sunt, ita libera indifferenter voluntate justitiam elegerunt, propriamque se libertate determinasse ad diligendam pietatem & justitiam & in ea perseverandum, sicut Deus ad opera quibus vel creaturæ vel aliquid in creaturis operatur. Non enim imaginandum est aliam beatum infundens cum beatitudine voluntatem, qua propter perpetuam determinationem non sit libera, sed eadem omnino voluntas libera, seu amor justitiae libertatem suscepit in via, sine ulla mutatione firmior, & ardentior, & jucundior in patria perseverat, dicente Apostolo, Caritas non evacuatur. Igitur si immutabilitas natura in Deo non exinguit primigeniam electionis libertatem, ideoque Deus quamvis immutabilis & ad omnia determinatus, nihilominus liber intelligitur, quia in illo primo signo rationis concipitur fuisse indifferens: certi immutabilitas gratia in Beatis qua naturalem Dei immutabilitatem non adæquat, sed solum imitatur, multo minus eorum libertatem inermis, aut uiliter prohibebit quin, quantumvis immutabilis & determinatus, revera tamen dicantur liberi, qui olim plane indifferentes, hanc sibi immutabilitatem determinationem & necessitatem voluntate libertatis elegerunt. Stat ergo beatus Angelus & hominibus libertas sine indifferencia.

Sed & stat quoque in peccantibus Angelis, seu semetipso amantibus, ut in damnatis hominibus, quorum voluntas in malo obfirmata & ad malum determinata in æternum sive natura constantia, sive gratia destinatione, sive damnationis aequitate & pondere, stabili perseverat: quam tamen nemo dixerit esse minus liberam, etsi non aliā quam illā ipsā, quam dixi, consideratione quā dicitur Deum esse liberum, quia se ipsum libere suā voluntate determinavit. Ita Divus Thomas q. 16 de malo, a. 5, r. & ad 6, & 8: Secundum modum nature suæ competit Angelo ut immobiliter hæreat ei quod per propriam voluntatem elegit, unde sicut motus aversionis à Deo fuit in diabolo voluntarius, ita etiam & quies in eo quod voluit est voluntaria: nam voluntarie perseverat in malo, sed tamen voluntas ejus in hoc immutabiliter manet determinata. Et Divus Bernardus lo-

co *supra citato*: Nec Deus caret suo libero arbitrio, nec diabolus: quoniam quod ille esse non potest malus, non infirma facit necessitas, sed firma in bono voluntas, & voluntaria firmitas, quodque is non valet in bonum respirare, non aliena facit violenta oppressio, sed sua ipsius in malo obstinata voluntas ac voluntaria obstinatio. Igitur probatissimum manet, non esse essentialiter libertatem per se speciatam indifferenciam, posseque sine hac libertatem subsistere, & cum inevitabili agendi necessitate componi, dummodo hac necessitas oriatur ab ipsa voluntate & ab immutabili firmitate & complacentia quā suo objecto inhaeret & agglutinator.

Obijciat vel ipsum Divum Augustinum vel alios sanctos Patres, qui liberum arbitrium desinunt interdum per indifferenciam, vel per potentiam boni & mali.

Respondeo, quod talis descriptio non est per essentialia, sed quemadmodum Ambrosius lib. de arca Noë cap. 4, & Augustinus lib. de ordine c. 11, & lib. de quantitate animæ cap. 25, hominem desinunt, Animal rationale mortale, non quod credere esse de essentia hominis, quod sit mortale, aut quod immortalitas gloriosa destruitura sit nostram naturam: sed quod intenderint desinendo hominem in hoc statu infelici, in quo moriendi necessitas est natura omnium hominum conditio inseparabilis. Ita etiam ideo vel ipsi vel alii desinunt liberum arbitrium indifferenciam nuncmere, non quod existimant libertatem stare non posse sine hac indifferencia, sed quod libertatem considerant qualis in hominibus reperitur in hac vita hanc annexam indifferencia. Fuit igitur eorum scopus, non tam desinire naturam libertatis in se speciatam, quā ejusdem contra diabolicam probare existentiam, qua ex indifferencia, omnibus hominibus dum hic vivunt, communis, manifeste convincitur: Vi enim passionum humane, doloris, summi, sui, lassitudinis, somni, sunt veritatis natura nostra certissimi indices, quibus se ideo Christus subiecit, ut se verum hominem comprobaret: nec tamen dici potest, quod sint essentialiter natura nostra, quodque qui hic carent in calo Beati, desinunt esse homines: ita verissime quisquis hanc habet indifferenciam & potest facere bonum & malum, operari & non operari, necessario liber est, quamvis dici nequeat quod quisquis hanc perdit indifferenciam, perdat & libertatem.

CAPUT IV.

Stare posse meritum sine indifferencia & cum ipsa agendi necessitate.

Quia de libertate probavimus, nunc de merito libet ostendere, quanquam unum ex altero probatum maneat, & qui primum admisit, nequeat de posterori dubitare.

Imprimis præter Antiores superiùs allegatos & loca ex iis adducta Divi Thoma suffragum habemus manifestum, dum in 1. p. docet, Angelos meruisse in primo sua creaturæ instanti, & simul defuisse non esse aliquam habuisse indifferentiam ad primam illam operationem quæ erat ad unum determinata & necessario bona.

Rursum idem statuit dum docet necessitatem amoris in Beatis nequaquam obstat merito, si statim ipse beatitudinis hinc non repugnaret. Sic enim 2. 2. q. 4. a. 4. o. dicit, Quod voluntas videntis Dei essentiam ex necessitate amat, quicquid amat sub ordine ad Deum. Et postea 2. 2. q. 182. a. 2. ad 2. asserit illum ipsum amorem à quo removeret indifferentiam & adstruxerat necessitatem, esse per se meritatorium, nisi condito ipsius statim perfecta beatitudinis, ulterioris progressus meritum excluderet. In statu (inquit) felicitatis future homo pervenit ad perfectum, & ideo non relinquirit locus proficiendi per meritum: si tamen relinqueretur, esset efficacius meritum propter maiorem caritatem. Similiter 3. p. q. 19. a. 3. ad 1. negat D. Thomas posse Christum in calo quidpiam mereri, non ex agendi necessitate ad unum determinante, sed ex ipsa ratione statum. Christus (inquit) meruit per caritatem, in quantum erat caritas non comprehensoris sed viatoris; & ideo quia nunc non est viator, non est in statu merendi.

Adhuc in 3. dist. 18. a. 2. ad 5. dicit, quod etiam si liberum arbitrium Christi esset determinatum ad unum numero, sicut ad diligendum Deum, quod non facere non potest, tamen non ex hoc amittit libertatem aut rationem laudis sive meriti, quia in illud non coactè sed sponte tendit, & ita est actus sui dominus. Nimium perstat D. Thomas in suo illo. c. o. u. r. e. p. e. i. t. o. principio, quod sola necessitas coactionis tollit libertatem & facit involuntarium, & ideo excludit rationem laudis & meriti, non autem necessitas immutabilitatis, complacentiæ, aut firmatæ voluntatis in bonum. Ita 2. 2. q. 83. a. 3. ad 3. & q. 186. a. 2. ad 2. & 1. p. q. 62. a. 8. ad 3. & in 3. dist. 12. q. 3. a. 1. ad 3. & alibi passim.

Adde his Divi Thoma & superiùs adductis Patrum & Scholasticorum auctoritatibus ponderationem argumenti efficacissimi & summo Christiana fidei mysterii deprompti & à præfatis Auctoribus sæpe insinuati ad ostendendam libertatis & meriti cum ipsa agendi necessitate concordiam.

Peritur hoc argumentum è libertate & merito Christi Domini dum esset in hac vita: negari siquidem non potest absque everso Religionis fundamento, quin Christum Dominum liber fuerit, & mereretur in iis ipsi actibus, in quibus nullum posuit habere indifferentiam. Summo huius rei exemplum in ea morte quam ex Patris præscripto debuit perferre: hoc enim quamvis in se esset obiectum indifferenti voluntati

Christi, at ut iussu à Patre non poterat non acceptari à Christo, quia quamvis in sensu deriso posset Christum non mori, ut & sætera opera ei per præceptum imposta non implere: at in sensu compo sito jam nullus remanebat locus indifferentiæ. Cum qui non poterat habere indifferentiam ad peccandum vel non peccandum, non etiam poterat esse indifferens ad obediendum vel non obediendum. Quomodo ergo sui liber circa hoc præceptum formaliter sumptum, si non habuit facultatem indifferentem ad utrumlibet? Quomodo libere obedivi, qui non obedire non potui? Libere quidem obedivisse in morte appetenda certissimæ res est, sicut ex communis omnium consensu, ubi non est libertas, nullus sit locus merito; nec per consequens potuisset Christus promereri salutem nostram in ea oblatione, si non ea ostendenda liber extirisset. At quomodo liber, si non est libertas sine indifferentia, nec libere sit, nisi quod omitti aut non fieri potest? Tenebatur Christus præcepto Patris mortem imperantis, Ioann. 6. Non veni ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem Patris qui misit me. Ioann. 10. Nemo tollit animam meam, sed ego pono eam, & iterum resummo eam: hoc mandatum dedit mihi Pater. Ioann. 18. Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum? Philipp. 2. Factus obediens usque ad mortem. Erat Christus ne peccati aut criminis, sic & iniquisimæque vel levis imperfectionis incapax, ut posset se subtrahere nedum ab imperio & præcepto Patris, sed nec à quibuscumque vel levissimis quæ ei quomodocumque placita intellexisset; quomodo ergo indifferens in morte appetenda? Mori debant sub præcepto, non potuit non velle obedire: ergo non indifferens ad mortem. Si non indifferens, quomodo liber? Sed si non liber in obediendo, quomodo salutem nostram potui mereri per hanc auctum obedientiam? & quomodo dicit Paulus, Factus obediens usque ad mortem, propter quod & Deus exaltavit illum, &c.

Varis effugiis eludunt hoc argumentum indifferentia protectores, dum dicunt, non fuisse mortem Christo imperatam secundum omnes circumstantias, nec ex motivo diversarum virtutum, in quibus eligendis & exercendis libertatem habuerit. Verum non tangunt, ne dicam evacuatur per has evasiones difficultatis nervus, qui in eo est, ut ostendatur libertas Christi in observantia præceptorum, sive legis naturalis, sive legis positivæ & pæternæ, in qua quia præfati Auctores seu reconditores Theologi non vident indifferentiam, sic nec admittunt libertatem. Ideoque cum pernegent Christum fuisse liberum circa præcepta, recurrunt ad nescio quas circumstantias & virtutes non iussas ex præcepto, in quibus vel aliquam saltem libertatis umbram Christo condonant; removere consequenter omne meritum & laudem ab ipsius obedientia & præceptorum observantia: cui nihilominus Paulus Apostolus omne meritum adscribit, Factus obediens usque ad mortem, propter quod & Deus exaltavit illum, &c.

Non

Non ergo est questio de salvanda Christi libertate in hiis qua iussa non erant, sed de ea comprobanda in ordine ad precepta, cum obedientia essentialiter preceptum respiciat, asseratque deinde Apostolum Christum in obediendo fuisse liberum, dum cum asseruit in obediendo meruisse, cum tamen non posset non obedire. Difficultatem in hoc invenimus praeasati resensoris; sed certe vel hac sola difficultas quae se torquent, in salvanda in hiis actibus aliquo necessarii, Christi libertate, permagnum mihi est argumentum, quod ratio quam habent de libertate, non sit vera nec adequata, cum eos impediatur ne eam agnoscant ubi supremi embet. Faciant ut sateri debent, potentiam peccandi nec esse libertatem, nec partem libertatis, quodque è contrario summa libertas sit, non posse peccare, ut expresse cum Divo Augustino & Divo Thoma universa docet Theologia, & tamen dum inquirunt quomodo Christum potuisse esse liberum, in hoc uno haerent, quod peccare nequiverit, sique, velint nolint, ideo vix cum audent tueri liberum, qui a mortui summo & supremo liberum, Ridiculum prorsum contradicendum! & illi plane similem quā qui admisso quod claudicatio nec sit ambulatio, nec paris ambulatio, sed turpissimum in ambulante defectum, mox ideo negare vellet Petrum ambulare, quod videret Petrum non claudicare. Si Christus obnoxius fuisset peccato ac ceteri hominum, nihil laborasset in agnoscenda ejus libertate: ac quia non in eo vident quod ad libertatem non confert, sed libertati multum detraxit (posse peccare) iam liber non est, utque aliqualem in eo salvam libertatem, querunt aliquam in eo potestatem si non peccandi, ac saltem minus perficere & divine operandi, multa agendo absque expellato Patri sui nutu, in quibus, inquit, non fuisset liber, si ea Pater ei iussisset, quia iuberet Patri non obedire non potuisset. Intricatum plane Philosophiam & quae seipsum turpiter collidit.

Spinat mirum reperimus & punguntur, ubi resus colligerent si non ab antiqua & Patrum & Scholasticorum doctrina recessissent: hac ipsa quippe non peccandi necessitas, qua eos absterret ne libertatem discernant in actionibus Christi perfectioribus, eam ipsas actiones supremi libertas eis ostendisset, eoque libertates quo magis necessarias. Audissent enim dicentes Divum Augustinum, Thomam, Bonaventuram & alios supra allegatos, quod necessitas coactionis repugnat libertati arbitrii, non autem necessitas immutabilitatis; & quod necessitas coactionis tollit rationem meriti, necessitas autem immutabilitatis ex interiori voluntatis inclinatione & virtuosus habitus perfectione procedens, non laudem, non meritum virtuosus actus tollit, sed perficit, augeat, non minuit.

Talis omnino fuit Christi necessitas felicissima, secundum quam non poterat non obedire Patri. Num enim in hac illam aliquam vim externam putat, qua eum ad obedientiam cogeret? Num determinationem aliquam servilem, qualis reperitur in brutis, qua non tam agunt quam aguntur ex praesentia obje-

cti & apprehensivae phantasia? Nec hoc delirare ipsa impietas. Unde ergo ipsi tam ardua necessitas ad paternae leges, nisi ex ipsissima ejus voluntate tam firmiter bene coherentem & tam immobiliter Deo adhaerentem non posset vel minimum ab ejus nutu non recessisse. Augustinus lib. de corr. & grat. cap. 11: Neque enim metuendum erat ne isto ineffabili modo in unitatem personarum à Verbo Deo natura humana suscepta, per liberum voluntatis peccaret arbitrium, cum ipsa susceptio talis esset, ut natura hominis ita à Deo suscipitur, nullum in se motum malae voluntatis admitteret. Et lib. de praesent. Sancti. cap. 15: An ideo in illo non libera voluntas erat & non tantò magis erat, quanto minùs servire peccato non poterat?

Demum ad hujus lucidissima veritatem plenam intelligentiam dependenda anticipata opinione, qua mentem praecipit, & consulendum rationi naturae vel solam lumen, à quo prorsus abhorret, ut dicantur nos liberi in obedientia ad Deum, quia obediuntur naturae voluntati & ad singula momenta pene defessura. Christum verò, quia forti, quia plenè, quia infracta voluntate obediit, non ei libere obediit, obediit ex amore & consummata illa caritate quā in Patrem affluabat: nihil autem amore liberum, nec quidquam tam liberè sit, quam quod sit ex amore.

Num, quaso, risu & sibilu foret dignum qui succenseret pueri quod non libere Patri suo obediat, quia tam impensè Patrem diligit, ut pra amoris magnitudine nequeat vel minimum ejus prateritis mandatum? Quis tam insulsi philosophatur, ut dicat, mulierem parum sui viri amantem, libere magu agro assidere quā quā tota erga virum in amorem colloquatur: quod quā parum diligit, plenam habeat sui operi indifferenciam, & tam sit parata deserere quā assidere: quā verò serventer amat, toto sui amoris pondere quasi suavi simul & ineluctabili necessitate trahitur, ut in agri solatia se totam impendat? Quis dicat generosum militem, ad desertionem & prodicionem in suum Principem magnā praeconium sibi sollicitatum, parum aut nihil apud Principem moruisse dum non consentit, quod unatè animi nobilitate adstrictum, & summo in Principem amore quā assiduat, nequiverit fidem suam prodere, quā forte prodidisset, si minus sui Principi amanti, aut mihi animo nobili extitisset? Mentem exuerit qui hoc dicat, nec potius videat quod quā artiori necessitate adstringitur puer ut patri obediat, mulier ut viro assideat, subdit ut Principi serviat: ed & magu libere agunt, & plm laudem merentur, ex quo ista necessitas non est necessitas coactionis aut violentiae quae minuit laudem actus virtuosus, quia opponitur voluntario (ait Divm Thomas) sed est necessitas complacentiae ex interiori voluntatis inclinatione procedens, hoc est, ex ardentissimo affectu filii in patrem, conjugii in virum, & subditi in Principem. Hæc enim necessitas (addit D. Thomas) laudem virtuosus actus non minuit, sed augeat, quia

quia facit voluntatem magis intensè tendere in actum virtutis, & minùs ab eo deficere. Et ideo quò magis augeatur necessitas, eò & libertas: cumque summum suæ perfectionis attigerit, ut in Christo & Beatis, qui Deum amant immobiliter, eique obsequuntur inmutabili necessitate, tunc quoque & libertas perfecta est ac planè consummata.

Igitur Christi erga Patrem præsita toto viâ decursu obedientia, & maxime in sui ipsius offerendo per crucis sacrificio, ut fuit actus supremi meriti, ita & fuit suprema libertas, quamvis simul & semel fuerit suprema necessitas, ex quo impossibile erat, quod dilectus hic Filius dilecto Patri non obediret. Nec verò ad hoc concilianda opus est falsis subtilitatibus cerebrum implicare, sed solum meminisse illud quod ait D. Bernardus, Ideo in obedientia libero non caruisse arbitrio, quoniam quod non posset non obedire, non infirma faciebat necessitas, sed firma in bono voluntas & voluntaria firmitas.

Stat ergo quòd in hoc & superius capite probandum assumpsimus, indifferentiam non esse essentialè libertati aut merito, nec simplicem necessitatem, qualis est complacentia & inmutabilitas, libertati aut merito repugnare.

CAPUT V.

De sensu composito & diviso.

SECTIO PRIMA.

Exponitur nodus controversiæ inter Molinistas & Sanctorum Augustini & Thomæ Discipulos circa liberi arbitrii cum gratia efficaci concordiam.

EOn habemus sensum examinari, quos controversia propositionum coram primo veluti intuitu representat. Distinxi pravo & damnato à bono nec damnabilibus, dum ostendi in primo capite illegitimum Baii doctrinam de libertate aut peccato primò concupiscentia motibus attributo, religiosissime fuisse damnatam. Dum in secundo capite insinuari indifferentiam ad bonum & malum ab homine vatore non nisi erroneè posse negari. Dumque denum in tertio & quarto capite per rationes Theologicas & ex Patrum solidissima mente, à qua plerique recentiorum satè inconfuso & inadvertenter recesserunt, libertatem cum agendi necessitate compositam, & absque illa indifferentiam stare posse demonstravi.

Detegendum superest precipuum & secretior finis qui Molinistas movit ut propositionem controversam mirò ambiguitatis studio implicatam conducerent, & à Sede Apostolica damnandam postulerent. Quid enim querunt? Num ut per damnatam hanc propositionem damnetur sensus Baii tanquam à Sensuum renovatus? Non hoc querunt qui Sensuum aequissima Baii damnationi subscripsisse certo certius norunt. Num ut

indifferentia, tum contradictionem cum contrarietate, patetur ab homine, dum vivit, inseparabilis? Norme & hoc etiam à Sensuum molles assertum, ac velis fidei dogma contra Calvinum & alios huius seculi innovatores, ex Augustino Scripturam oblique allegante, firmate constitutum. Num ut non liceat decipere sperari Deum & Beatos in sua felicitate, aut demones & damnatos in sui eterni liberi esse, nec tamen indifferentes, sed inmutabili voluntatis necessitate illos ad bonum, & hoc ad malum esse determinatos? Non hoc etiam querunt, qui ignorare non possunt, id alium venerabili Patrum antiquitati consensum acceptam, id nec ab hodiernis etiam Scholis ita exulans, quoniam absque aliqua censura formidine & licentia semper, & licet nobilissimè Scoti Discipulis, se etiam ex frequentibus Divi Thomæ suffragio non inanis protegentibus, vel in ipsa Spiritus Sancti aeterna ac per se primo necessaria precesione libertatem asserere? Non igitur hoc querunt, quod se expresse obtenturos sperare nequeant.

Solum gratia Christi efficacis & humanarum cordum omnipotentissimâ facultate victicis, eterisui intendunt, huc cum Pelagio bellum indixere, & huc ab Ecclesia fide eliminanda suas disponunt machinas. Quoniam igitur omnia fortassis supradicta querere se simulent, & quasi malè à Sensuum asserta mentiantur, ea qua sub ipsis propositionum censura & damnatione prohibenda solliciti, non tamen hac querunt, sed per hoc aut in toto aut in parte obtenta, insidientur solutissima veritati, quam, licet à Consensu impensatam, à Inductibus intactam, & à sententia nota penitus immuticam, voluit tamen velut formaliter damnatam ex probabili apud imperitos consensum se posse traducere. Dissident quippe de sua causa equitate, quam in Fausto, Cassiano, & aliis Sempelaganiis Massilensibus legunt totius Ecclesie maledictum eversum. Vident quam se periculosa via commiserant. Sed quid imprudentiam suam in suscepiat semel doctrina Catholica impugnatione ipsa saltu contumacià corroborant: & quod perseveranter agunt, prudenter incubasse iudicantur; nihil relinquunt intentatum, ex quo quodammodo sperent se, si non victoriam assecuturos, saltem adversa sui partu iura perturbatos.

Admittunt enim Divi Augustini & Divi Thomæ Discipuli plenam in homine, dum vivit, ad bene vel malè agendum indifferentiam, quam nulla tollat gratia quantumcumque efficacis determinatio. Admittunt liberum hominibus arbitrium, etiam submoventis gratia delectatione constitutum, adhuc tamen posse bonum, ad quod movetur, non tantum non facere, sed etiam facere malum. Verum quia non admittunt, quod olim consentientissimi postulebat Pelagius, & consentientissime negabat Augustinus, posse componi ætalem creatam voluntatem dissentium cum ipsa ætali motione gratia efficacis, seu (ut in Scholis loquuntur) ducunt motum efficacem Divinæ gratiæ non tollere à libero arbitrio indifferentiam, aut verò inferre necessitatem sensus divisi, sed solum sensus compositi, hoc est uno verbo, & libertatem salvant & gratia efficaciam. Hoc Molinistarum adversus eos insitata con-

sentio, & ferocissimum armatus furer, qui quod desuper se posse unquam perfringere aut penetrare, tentatum hactenus singula hunc sensus compositi & divisi fortissimum clypeum, quo rubiginosa Pelagianorum tela, adversus libertatē & gratia concordiam immissa, cuncta facillime eliduntur, de eo ab eis per dolum & infidum subterfugio astutissimè cogitavit.

Hoc locum controversia propositionum fabricanda & apud Sedem Apostolicam circumdanda arcemque secretissimum: si enim obtineretur Molinista damnari propositionem qua asserit, ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiri in homine libertatem à necessitate, sed sufficere libertatem à coactione, max inferret audacissime, damnatam etiam necessitatem sensus compositi, de qua tamen Sedes Apostolica nec per summum cogitaverit, exultatque exultatione possimè, & orbem implebant lætitudinibus, explosion gratiam Christi efficacem & consecratam gratiam Molinistam; quod non aliud esset quàm damnatam erroris omnium secularum fidem, & declaratam Pelagii innocentiam.

SECTIO SECUNDA.

Distinctionis sensus compositi & divisi necessitas in rebus Theologicis ostenditur.

Consueti imprimis hanc sensum compositi & divisi distinctionem prosum ad infinita necessariam, nobisque olim ab Aristotele indicatam in 1. Ethic. cap. 3. usurpasse molles Divum Thomam in sua Theologia, ubi & necessitatem sensus compositi explicat utendum per nomina aequivalentia, necessitatis ex suppositione, necessitatis conditionatæ, necessitatis consequentiæ, necessitatis de dicto, necessitatis immutabilitatis & infallibilitatis. Necessitatem verò sensum divisi exprimit sub nominibus necessitatis simplicis, absolutæ, consequentis, de re, & coactionis. Vbi sunt & eadem distinctione in materia de predestinatione, gratia & libero arbitrio, Divus Augustinus lib. de civit. Dei cap. 10. & lib. de predest. Dei, eorum locum refertur à Gratiano. cap. Vasis tra. II. Quamvis. 23, q. 24. S. Prosper de vocatione gentium cap. 18. D. Anselmum lib. de concordia predest. & lib. arb. cap. 10. Concilium Coloniense in encyclicalis Christiana institutionis, de Sacramento penitentis. Boetius Severinus à Divo Thoma & Scoto relatum, Magister Sententiarum in 1. dist. 28. Alexander de Halet, Divus Bonaventura, Scotus, & quotiesque post illi fuerit Theologi Scholastici.

Huius siquidem distinctionis necessitas talis est, ut nequeant sine illa aut apud exponi, aut in concordiam revocari, multa que alioquin in sacris Literis & Conciliis videntur dissensionia. Duo huius rei exempla profero. Definitum Concilium Trident. sess. 6. c. 5. & can. 4. quod semper cum Augustino & Thoma docuerant antiquiores Theologi: Hominem à Deo per gratiam motum & excitatum posse abjicere in-

spirationem divinam, illique dissentire si velit. Quomodo, quæso, hoc Concilio definitio consentit cum veris Scripturæ locis, in quibus dicitur, posse neminem dissentire aut resistere volenti aut moventi Deo, Ezechiel 13. Pr. 73. Isa. 14, 46, 47. & Rom. 9. Qui ducat aut Concilium Tridentinum Scripturæ repugnare, aut Scripturæ Concilio? Certe per hanc solam distinctionem possunt conciliari, ut intelligatur Scripturæ loquuta in sensu composito, Tridentinum verò Patres in sensu diviso. Rursus qui adducit Iohannem Apostolum 1. 1, ducem, Omnis qui natus est ex Deo non peccat, sed nec peccare potest, quoniam semen Dei manet in illo? An non natus est ex Deo David? An non Petrus Apostolus? An non iusti alii plerique, quos tamen post acceptam gratiam & potuisse peccare, & impii peccasse Scriptura commemorat? An ergo Scriptura Scripturæ contraria? Nequaquam: peccare enim possunt iusti absolute & simpliciter in se spectati & in sensu diviso; At ut iusti, ut ex Deo nati, ut semen divinae gratiae in se habentes non peccant, nec peccare queant in sensu composito: sed ex necessario conditionata & suppositione impeccabiles sunt. Implacit enim hac duo simul esse vera, quod scilicet aliqui sit nati ex Deo, hoc est, existat in gratia, & quod simul peccet mortaliter: quandoquidem gratia & peccatum mortale in eodem subiecto simul esse non possunt. Dicitur igitur Iohannis Apostoli sic explicatum nilum facit difficultatem, quod sine hac distinctione esset insolubile.

SECTIO TERTIA.

Sensus compositi & divisi germana intelligentia, & ad concordiam gratiæ cum libero arbitrio applicatio.

NE errari contingat in explicatione sensum compositi & divisi, aperienda est spontanea Molinistarum hallucinatio, qui in suam & olim Pelagianorum læsa libertatē querelam possint probabiliter ingerere, aliter hos sensus intelligere se fingunt quàm sunt intelligendi. Ducunt enim * hanc Thomistarum propositionem, Liberum arbitrium motum à Deo potest dissentire in sensu diviso, & non potest dissentire in sensu composito, sic esse intelligendam, quod quando motus divinae gratiæ est in homine, ille nequeat dissentire, sed necessario convertatur: ablata verò motione illa efficaci, tunc poterit dissentire & non converti. Nam, inquam, est iste verus sensus huius propositionis, sed sensus à Molinistis egregie convulsus.

* Ita interpretantur Thomistæ Suarez, lib. de universa Dei c. 10. n. 5. & lib. 3. c. 2. n. 4.

Molina 1. p. q. 14. a. 13. dist. 18. m. 2.

Vasquez 1. p. q. 14. a. 13. dist. 68. c. 3 & 5.

Contra de actib. supernatural. l. 1, dist. 2, dub. 3.

Leffius de gratia efficaci c. 3. n. 19.

Moratus de grat. dist. 6. sect. 1. & alii communiter.

scdm, & tanquam hereticus ac humana libertatem penitus destruximus, salub. adscriptum Dni Augustini & Thomae Discipuli, cum tamen ab eorum mente sit alienissimus.

Certe iam clarè & iam frequenter se ipsi explicant*, ut nullum in eis supersit calumniae locus. Supponunt doctrinam profundissimam & per se manifestam Aristotelis & D. Thomae 9 Metaph. lect. 10, quod in causa contingenti & libera simul est potentia ad utrumque oppositum, quamvis utrum altero actu efficiatur: non tamen est potentia ad opposita simul habenda. Sic enim in homine, quamvis actualiter aut sedente aut ambulante, est simulque potentia ad sedendum aut ambulandum, non tamen est potentia simultaneitatis, hoc est, potentia ad ambulandum & sedendum simul. Et similiter in pariete est simul potentia ad esse nigrum & ad esse album, quae non ab eo tollitur per accidentalem albedinem aut nigredinem, non tamen est potentia ad esse simul album & nigrum. Et ratio est, quia potentia ad utrum actum non repugnat potentia ad actum contrarium, nec etiam repugnat actui contrarius. Sed tota repugnantia & incompatibilitas est solum in ipsi actibus contrariis, qui simul & semel reperiri nequeunt in eodem subiecto. Itaque iuxta hanc doctrinam facillimè explicant Thomistae suam propositionem, liberum arbitrium efficaciter à Deo motum non posse dissentire in sensu composito: dum dicunt non componi aut combinari in hac propositione auxilium efficax cum sola voluntate creata aut sola potentia ad resistendum, sed cum ipso actuali dissentio & resistencia voluntatis. Nec enim huiusmodi auxilium habet repugnantiam & impossibilitatem cum potentia & libertate dissensui aut resistencia voluntatis, sed cum solo eius dissensui aut resistencia actuali.

Igitur si hac proposito, Petrus sedens non potest ambulare in sensu composito, non significat quod quando Petrus sedes amiserit aut potentiam progressivam aut libertatem ambulandi. Cum verò non sedebat, iam & potentiam & libertatem ambulandi recuperabit; sed significat ambulationem & sessionem esse actus simul impossibiles in Petro. Ita & hac proposito, liberum arbitrium motum à Deo auxilio efficaci, non potest dissentire in sensu composito, non significat quod quando motio est efficax in homine, non possit dissentire si velit, ablatà verò motione efficaci, tunc possit dissentire; sed significat motionem actualem auxilii efficacis & dissentium & resistenciam voluntatis in homine esse impossibiles, nec minù inter se po-

gnare quam pugnant in Petro sedere simul & ambulare, vel sedere & non sedere. Itaque sicut Petrus dum sedet, ideo liberrimè sedere intelligitur, quia potest surgere, potest non sedere, potest ambulare, quamvis ipsam ambulationem nequeat componere cum actuali sessione. Ita liberum arbitrium dum à Deo efficaciter movetur, ideo liberrimè moveri seu consentire intelligitur, quia ad dissentiendum & quidem aliud operandum, liberumque retinet potestatem, quamvis actum dissensui aut resistencia non possit componere cum ipsa motione divina actuali.

Omnem, si quae superest, difficultatem tollent quae superius diximus in examine secundae propositionis controversae c. 2 & 3, ubi ostendimus ex Dno Augustino, motionem gratia efficacem & bonam operationem nostram se inseparabiliter comitari. Ostendimus ex Dno Thoma, impossibile esse eum non moveri, quem Spiritus Sanctus movere velit. Ostendimus ex Thomistis & Bellarmino implicare contradiccionem, nec ad hominem sana mentis concipi posse, quemodo Deus actualiter moveat animam, & anima non moveatur actualiter, cum movens & motum sint correlativa. Hoc enim omnia manifestè probant, motionem gratia efficacem in voluntate non importare aliquam prioritatem temporis aut consensum ipsius voluntatis, sed solum prioritatem naturae, & quidem talem, quae dici nequeat prioritas existentiae, quasi in uno signo naturae existat motus efficax, & in alio signo existat consensus voluntatis, ut enim diximus, movere & moveri correlativa sunt. Nec potest concipi Deus in aliquo instanti naturae seu existentiae movere, quoniam eodem voluntas concipiatur mota seu consentiens. Tota ergo hac prioritas naturae consistit in dependentia actus seu consensus voluntatis à gratia promotione. Caeterum in eodem instanti necdum temporis, sed & naturae, in quo verum est dicere, voluntas promovetur per gratia efficacem auxilium ad Dei amorem, in eodem verum est dicere, voluntas nunc libere elicit actum amoris: unde fit, quod ponere tale auxilium efficax in voluntate, est etiam ponere, quod eadem voluntas libere consentiat. Sicut ergo repugnat, quod Petrus sedens possit ambulare in sensu composito (quamvis alioquin, ut ostendimus, liberrimè sedeat), quia minime impossibiles sunt in Petro simul & semel sedere & non sedere: ita repugnat quod liberum arbitrium motum à Deo, & simul consentiens possit dissentire in sensu composito (quamvis alioquin liberrimè consentiat), quia minime impossibiles sunt actualis consensus & actualis dissensus liberi arbitrii.

Huius ita positi & explicati, ingemunt Molinistae suae de leſa per gratiam homini libertate querelas. Molinistae dicunt libertatem consistere in hoc quod, positis omnibus ad agendum requisitis, possit agere & non agere. Una hac dissencio sensus compositi & diverſi ab Augustino & Thoma nobis porrecta omnia eorum argumenta retundet. Non enim necesse est, ut cum omnibus illi ad agendum requisitis, inter quae etiam celestis delectatio seu gratia est, fiat simul, ut non agat voluntas, sed solum ut possit non agere.

* Ita se explicat Capreolus in 1, disp. 38, q. 1 ad 2, art. 1.

Ferrariensis lib. 1. cont. Genu. c. 67.

Domini Soto de grat. & lib. arb. lib. 2. c. 16.

Baumez t. p. q. 14. a. 13, dub. ult. & 2, q. 10, d. 1, dub. 2. decem. 3. ad 4.

Alvarez de auxil. disp. 25, n. 19, & disp. 32, num. 5 & 6.

Ladefma q. unius de auxil. a. 11.

Cabrera, Cens. Salamanticensis, Gaspar & mon. pafsim Thomista.

In libero enim arbitrio quantumcumque ad agendum preparatio, imò determinatio & alius operante, requiritur, ut diximus, simulatas potentie ad operandum & non operandum, non potentia simulati, ut videlicet simul agat & non agat, hoc est, ut clarius exposuimus, in libero arbitrio est potestas ad opposita, non tamen potestas simul in se habenda: hoc enim nemo nisi insulsum dixerit. Hoc ergo sensu admittimus Molinistis, libertatem intelligendam, ut nimirum possit omnibus ad agendum requisitis, etiam celestibus quantumque dulcedine, prædeterminatione & auxilio gratie efficaciter promovere, fiet simul, ut possit non velle, non autem ut simul non velit. Potentia enim non volens non repugnat omnibus illi ad volendum requisitis, sed sola actuali dissentio, quo actualiter non velle. Itaque in sensu diviso potest voluntas non facere id quod Deum per gratiam efficaciter in ea operatur, in sensu vero composito nequaquam.

Hoc utrumque infirmat Divus Augustinus, dum infirmitatem voluntatis humane qua potest in peccatum deficere, passim copulat cum indeclinabili gratia firmata, quæ sit, ut invictissime nolit à bono, ad quod excitatur, averti. Lib. de corpore & grat. cap. 12. Subventum est igitur infirmitati voluntatis humane, ut divina gratia indeclinabiliter & insuperabiliter ageretur. Rursus: Ex ideo quamvis infirma, non tamen deficeret, neque adversitate aliqua vinceretur. Rursus: Infirmis servavit ut, ipso donante, invictissime quod bonum est vellent, & hoc deferere invictissime nollent. Vbi infirmitatem voluntatis allegat, ostendit ejus libertatem absolutam, & in sensu diviso, qua etiam sub gratia constituta, potest gratia dissentire. Vbi invictissimam, indeclinabilem & insuperabilem gratie aditionem nominat, ostendit insubilitatem seu sensus compositi necessitatem, quæ non possit voluntas ab opere bono ullâ tentatione ita declinari, ullâ adversitate ita superari, ut actualis declinatio & superatio voluntatis unâ cum Dei gratia conjungatur. Id ipsum D. Thomas 1. 2, q. 10, a. 4 ad 3. Si Deus movet voluntatem ad aliquid, impossibile est huic potestatem, quod voluntas ad illud non moveatur (in necessitatem sensus compositi & conditionatam) non tamen est impossibile simpliciter (in libertatem sensus divisi & absolutam) unde non requiritur quod voluntas ex necessitate moveatur, simpliciter scilicet & absolutâ, quæ sola cum libertate pugnat. Sic & in Boetium lib. 5 de consolazione, præfatus ult. per eandem dissolutionem sensus compositi & divisi concedat Dei præscientiam cum rerum contingentia, dicens, Quæ prævia sunt à Deo necessariò evenire in sensu composito, contingenter vero in sensu diviso. Sed, ut ipse ibi exponit, necessariò necessitate conditionatâ, non necessitate absolutâ. Vel, ut ipsemet lib. 1. com. gent. cap. 67, necessariò necessitate consequentiz, non necessitate consequentis.

Igitur necessitatem hanc sensus compositi in libero arbitrio sub gratia morante constituto, tanquam

ipsius libertati humane immanem vellemus criminari, non aliud est, quam aut terminos non sapere, aut manifestè delirare: sed nec delirio, nec terminorum ignorantia laborant qui eam criminantur, imò consiliosissimo astu tentant, quod visum nequeant, & supposito calidum apud Sedem Apostolicam tum hujus necessitatis sic explicata, tum gratie efficacis nomine, quasi necesse imminere, & de neutra cogitans; propositionem controversam tanquam malè sanam, Basilicam, Lansenfiam, Calvinisticam, Thoricam, & diabolicam, simpliciter veritatis & Religionis zelo ementito damnari deflagitant, ut mox sub necessitatis nomine universali &quivocè in damnatâ propositione expresso, damnatam etiam ipsam sensus compositi necessitatem, de qua Sedes Apostolica ne quidem cogitaverit, stabiliam sensus compositi indifferenciam, proscriptam vetricem Christi gratiam, & consecratam demum Massihensem Molina sufficientiam audacissimè mentiantur, nequissimè gloriantur.

Hæc bona coram fidei, qua, quia modò cognita, non eū quidquam proderit. Quamvis enim nullius damnaretur propositio, quam damnari percipiunt, si non additâ distinctione, subtili &quivocatione, restrictâ universalitate, & semet à omni ambiguitate damnatur, & in ipso damnationis decreto specialissimam censuram notam in necessitatem hanc conditionatam intorquet: non hæc, inquam, in damnatione comprehensa reputatur adeo libertati innocua, adeo vindex libertati à Christo liberata.

Meminerint Molinistæ sibi per hanc ipsam allegatam sensus compositi necessitatem à P. Thoma Lemos & P. Didaco Alvarez obstricta sapientiæ eræ coram summis Pontificibus Clemente VIII & Paulo V, dum ad nanciam usque in variis Congregationibus de Auxiliis pro libero hominis arbitrio contra Christi gratiam egregiè bellatores caput quintum & canonem quartum sessionis sextæ Concilii Tridentini pro sua causa adducerent, in quo definit sanctum Concilium, Hominem à Deo motum posse inspirationem abjicere, eique, si velit, dissentire. Consulant acta Congregationum, & videant contra recoitam hanc crambem, quam jugiter recoquebant, abnegatam sibi hanc distinctionem sensus compositi & divisi, admissam in libero arbitrio necessitatem conditionatam, seu in sensu composito, ut moveri gratia consentiret, assertam in libertatem absolutam & in sensu diviso ut dissentiat, & de hac explicatum tam fuisse, & tam sapienter, & tam luculenter Concilii locum, ut nec iudices, nec Consultores jam pati possent, quod intermū Basilida & prope exanimis pro sua saltem defensione, & ne consilium moveretur, ad excusum sibi pluries à manibus hoc plium rursus vellet recurrere.

Igitur ut Concilii locum, quem pro se tam expressum mentiebantur, & tam ferociter intorquebant, nobilè eū profus quin causâ cadentem, sic nec quidquam proderit controversæ propositionis obtenta proscriptio, si ea nominatim hanc sensus compositi necessitatem profiget & confodiat. Presigebat autem (sic sperem securissimè) cum Sedes Romana flet Pelagiana, & adversus

versus eam inferi porta praevaluerunt, cum defecerit fides Petri, pro qua Christus rogavit ne deficeret, & cum suum Spiritum Sanctum defuerit Ecclesiam, quam suspendit se nunquam defectorum.

Vi vero distinctius intelligens quid sint ab hac veritate Sede reportaturi, quos non per fraudem circum, non per aquavocatum labyrinthos, non per sensus propostorum ambigios & implexos, sed exerte, clare & distincte aliquid contra gratiam Christi efficacem, aliquid in favorem gratiae Fausti Molinisticae deservire postulerimus; Audiamus explicitissimam mentem Consultorum Congregationis de Auxilio circa sequentes articulos, qui omnes ad rem nostram.

Ex actis Congregationis de Auxiliis.

Qui dixerit, gratiam quam Deus operatur in nobis velle & perficere, non sic movere voluntatem nostram, ut ex virtute motionis Dei per eam operantis sit infallibile quod actu consentiamus & operemur, errat.

Qui dixerit, gratiam istam ad volendum & operandum quae pertinent ad salutem, aut non esse ita efficacem, ut preveniendo voluntatem nostram, ipsam veram & reali efficientiam praeparare, & faciat velle atque operari, aut sine ea posse aliquem actu velle & operari, errat.

Qui dixerit gratiam efficacem excitare, allicere, invitare & suadere voluntatem, non tamen ita ut Deus efficaciter moveat voluntatem ipsam ad consentiendum: sed ipsa jam consentiente & cooperante, simul cum ea influat tantum in actum, errat.

* Qui dixerit, efficaciam gratiae Dei, seu hoc quod est, auxilium gratiae esse efficacem, pendere à consensu & cooperatione liberi arbitrii hominis: aut liberum hominis arbitrium suo consensu & cooperatione efficere auxilium gratiae efficacem, adversatur doctrinae quam ab Ecclesia Dei definitum est, Deum etiam in illis quos vocat gratis, non expectare eorum voluntates seu consensum ad ipsos gratiam suam adjuvandum, quasi ab ipsorum libero arbitrio sic penderet, quod consentiant vocationi, aut velint id ad quod sunt vocati, ut Deus hoc in iis non operetur efficaci sua gratia, sed ab iis expectet pro innata ipsis voluntate, errat.

Ita sentio Petrus Lombardus Archiepiscopus Ard-
matanus.

Ita sentio Archiepiscopus Fr. Io. de Rada Episcopus
Pactensis, &c.

Ita sentio Lolinus Landus Episcopus Nerumenfis.

Ita sentio Fr. Hieronymus Pallantius Episcopus Bi-
sentinus.

Ita sentio Anastasius Abbas Farfensis Secreta-
rius.

Ita sentio Fr. Io. Bapt. de Plumbino Ord. S. Ang.
Procurator Generalis.

Ita sentio Fr. Gregorius Nannius Coronei Secreta-
rius.

Ita sentio Fr. Iacobus le Bossu Docteur Serbonicus,
Religiosus S. Dionysii in Francia.

* Ex Conc. Araus. can. 4 & 5.

Aug. ep. 107. Petrus Diaconus. c. 9.

Fulgensius de vocat. & grat. c. 18, 28, 29 & 30.

R E S P O N S E

A un Ecrit de M. Hallier & de ses Collegues, contenant soixante passages de Saint Augustin sur le sujet de la premiere Proposition, dans laquelle nous faisions voir, qu'il n'y en avoit aucun qui ne fust ou faul-
sement ou impertinemment allegué.

Aviz sur cette Responce.

LA seule chose dont il est besoin que j'avertisse le Lecteur sur cette Responce, outre ce que j'en ay desja dit Partie VI Chap. XXI, & qu'il y observera luy mesme en la lisant, est que j'y ay adjouté pendant l'impression quatre Notes ou Observations qu'il trouvera imprimées en caracteres differents de ceux du corps de l'ecrit pour marquer plus distinctement qu'elles y auront esté adjoutées.

Il y en aura trois après nostre Responce sur ce que ces Messieurs avoient dit tout au commencement de leur Ecrit en imputant la premiere proposition à Jansenius: & il y en aura une après nostre responce sur le neuvieme témoignage de S. Augustin qu'ils avoient cité dans leur ecrit. Celuy que nous presentâmes au Pape pour les refuter portoit sur le premier feuillet par dehors ce titre: BEATISSIMO PATRI INNOCENTIO PAPAE DECIMO PRO DOCTORIBUS infra subscriptis S. Augustini Defensoribus. CONTRA DOMINOS

Hallier, Lagaut & Ioyss Doctores Parisienses sive Iesuitarum, sive suo, sive alio quocunque nomine agentes in negotio quinque propositionum. INFORMATIO QUARTA IN JURE. In qua explanantur sexaginta Sancti Augustini testimonia à D. Hallier ejusque sociis contra primam propositionem in scripto quodam anonymo producta. Oslenditurque ea omnia vel malè fide vel perperam citata esse.

Il y avoit encor au dedans un autre titre tel qui va suivre avec le reste de l'escrit.

EXPLANATIO

sexaginta testimoniorum S. Augustini.

scu

Confutatio Scripti cujusdam anonymi & à nemine subscripti, quod in manus nostras pervenit, quodque rescimus oblatum fuisse à Domino Hallier & Sociis ejus contra primam propositionem; in quo 60 circiter S. Augustini testimonia adversus eam ab ipsis profertuntur.

CLARIUS atque commodius nullum fieri potest hujus scripti examen, quam si integrum referatur, ac singula testimonia in eo commenta sigillatim explanentur, sed prius aliqua nota in totum scriptum scribendaque rationem subiicienda sunt ad plenorem controversie intelligentiam necessaria.

Notæ generales in totum Scriptum.

I.

NON ponitur quod in questione est, nihil ergo totum hoc scripto agitur, ut prima propositionis veritas expendatur, duo tantum inquirere necesse est, scilicet, an gratia ex se efficax sit necessaria ad singulos pios actus, & an illa gratis det posse proximum ad hunc alium ad quem est efficax, adeo ut per illam possumus, & sine illa non possumus: Hi enim duobus positis, propositio, ut defenditur à vobis, & ut à Iansenio asseritur, vera est. Nam si gratia ad praeceptum implendum necessaria sit ex se efficax, certum est iustos, qui praeceptum aliquod non implent, gratiam ex se efficacem, ad illud implendum necessariam, non habere. Et si eadem det posse proximum & completum ad hoc implendum, si per eam possumus, & sine ea non possumus, certum est etiam aliquos iustos, hanc gratiam efficace destitutos, aliquando aliquod praeceptum implere non posse proximo & completè. Hac autem duo de quibus potissimum agitur, aequè omnino necesse est, ut propositio juxta sensum à Iansenio agitur, & à nobis defensum expendatur, ne attingantur quidem, nec proinde quidquam de iis ex allatis Sancti Augustini testimoniis concludi potest. Malè ergo fide in hoc scripto agitur, ac frustra tot S. Augustini testimonia profertuntur.

II.

Ponitur & probatur plurimum locum quod in questione non est, imò quod Iansenium confutatur, quodque nos ut certum & Catholicum asserimus. Confutemur Deum nihil impossibile hominibus praecepisse, nihil cuiquam praecepisse impossibile; S. Augustini, Concilio Tridentini, Ecclesiae universae doctrina hac est. De hoc non agitur, hoc non contraheretur: sed illud unum explorandum, quid, cum hoc dicunt, intelligant S. Augustinum, Tridentinum, Ecclesia. Nihil impossibile hominibus Deum praecepisse, quia per gratiam fieri potest; quidquid praecepti fieri potest, si natura sanctetur & adjuvetur gratia Dei per Christum. Hoc est S. Augustini sensus contra Pelagium, & Tridentini contra Calvinum. An autem gratia Christi, sua quae praeceptum fieri non potest, deus omnibus, illud est de quo queritur. Dicimus non dari omnibus; Negamus hinc sequi quod Deum impossibilia praeceperit, nisi illa sententia sumatur secundum sensum Pelagi, non Augustini. Quidquid ergo ex S. Augustino profertur adversarij, ut ostendant Deum impossibilia non praecepisse, vanum est, nec ad rem pertinet, ac malè fide agunt.

III.

S. Augustini testimonia truncant ac mutilant, dolose supprimunt quae illum mentem plane explicavit, illi sensum penitus alienum & contrarium assignunt, ut ex ipso locum manifestum est. Denique hac omnia testimonia aut falso, aut fraudulenter, aut nequaquam ad rem allegant.

IV.

Multa S. Augustini testimonia hinc & inde adducunt, ne plurimum non dicendo quae de re in iis aguntur, quid valeant, quid probent, quae intentione ea referant. Non est hac sincera veritatis indaganda ratio, sed apertum de ea occultanda consilium. Quamvis certiore modo agamus potest ex scripto nostro circa primam propositionem, ubi S. Augustini testimonia discernimus, quid valeant, quid probent ostendimus, ea singulis conclusionibus ordinatim atterimus.

V.

Simulant se gratiam ex se efficacem ad singulos pios actus necessariam non impugnare. Se gratiam quidem sufficientem admittere ac probare, sed eam quae gratis ex se efficax non deservitur, & tamen nulla est vi omnium fere testimoniorum quae profertur, vel si ad aliquid valeant, valent ad destruendam gratiam ex se efficacem ad operandum & orandum necessariam; & cum ex iis concludunt semper dari aliquam gratiam sufficientem ad operandum seu ad orandum, vel nihil concludunt, vel gratiam sufficientem Molinisticam, seu libere arbitrio quoad usum subjectam intelligunt.

VI.

Cum S. Augustini sententia clara & expressa ex

in libro in quibus dogmatice contra Pelagianos disputat, eorum errores refutat, Ecclesia fidelem defendit, praeque inquirenda sit, quod nos in scripto nostro circa primam propositionem factum, alia via procedunt adversarii, ac praeque ex moralibus S. Augustini, è sermonibus, è Psalmorum expositionibus, ex operibus contra Manichaeos testimonia proferunt. In quibus ex professo non agit de his questionibus, quantum tamen nec quicquam in eis sit quod adversarium sententia favoreat, ut ostendimus.

VII.

Impenitus Lansenio, ut infra ostendetur.

VIII.

S. Augustini testimonia referendo ejusdem auctoritatem destrui, ut etiam probatur.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

Prima Propositio.

Aliqua Dei praecepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum praesentes quas habent vires sunt impossibilia. Deest quoque iis gratia quā possibilia fiant.

Docet Jansenius tom. 3, lib. 3, de gratia Salvatoris cap. 13. qui & addit : Hoc enim S. Petri exemplo aliquid multis quotidie manifestum est, qui tentantur ultra quam possint sustinere.

RESPONSIO.

Hoc docet Jansenius, & ex multis S. Augustini locis colligit, sed ex antecedentibus & consequentibus, à quibus propositio avulsa est, clarum est quā recto sensu illud dixerit. Nam non loquitur nisi de posse completissimo, quando voluntas sic est preparata per Christi gratiam, ut non unde possit, sed etiam velit; quod posse completissimum dicit non haberi nisi per actuale Christi gratiam proximè necessariam ad id quod agendum est, quae dat non solum posse si velit, sed & velle quod potest. Sic loquitur libro 3 de gratia Salvatoris cap. 15. §. Quarto itaque completissimè dicimur posse, quando Sancti Spiritus inspiratione sic voluntas preparatur, ut non nudè possit, sed etiam velit. Tali gratia non solum posse, sed etiam ipsum agere adjuvatur: dat enim non solum posse si velis, sed & velle quod potest. Hoc posse nunquam habetur nisi quando re ipsa quoque agitur; & est proprius effectus non fidei, aut caritatis, seu bonae voluntatis habitualis, sed illius gratiae actualis, quam Christus attulit hominibus infirmis per crucem suam. In hoc ergo tota questio circa hanc propositionem consistit, an gratia efficax proximè ad agendum necessaria dei completissimum posse ad agendum. Hoc est, ut completam agendi possibilitatem, ut nihil aliud per modum principii ex parte Dei ad agendum requiratur; Quam possibilitatem S. Augu-

stinus de natur. & gratia cap. 42, vocat possibilitatem cum effectu. Nihil aliud Jansenius dicit, nihil aliud asserimus. Quamdiu adversarii hoc non resistaverint, nihil agens. Hoc autem uno hoc scripto nequaquam attingunt.

Nota prima.

Hoc scripto ante omnem Propositionem censuram summo Pontifici exhibito, aperitissimè innotevit, à Doctores Augustiniani nihil aliud circa primam Propositionem defectum fuisse, quam gratiam per se efficacem ad singulos pios actus esse necessariam, & per illam dari posse proximum & completum, seu, ut infra exponitur, ita completam agendi possibilitatem, ut nihil aliud per modum principii ex parte Dei ad agendum requiratur, quod solum gratiae per se efficacis ad singulos actus necessariae dogma continet. Dum primam propositionem veram & à se defendi aiant, hunc usum sensum defendunt ac, ne quis suspicaretur, aut primam Propositionem ad se simpliciter defendi, aut aliam in ea quā gratiae per se efficacis sensum defendi, vulgo eandem propositionem ita exprimant ac limitant, Propositio ut defenditur à nobis, propositio iuxta sensum à nobis defectum. Ergo ante constitutionem prima Propositio de haeresi damnata, utpote ab isto gratiae per se efficacis sensu alienissima, nequaquam ab Augustinianis defensa est.

Nota secunda.

Hoc uno Scripto Augustiniani Jansenii sensum attringunt. Etenim de hoc in ista de quinque Propositionibus controversia agere ipsis minimè propositum esset, nullamque ejus mentionem fieri monuisset summus Pontifex, cum tamen adversarii hoc suo scripto ejus verba referrent, & alienum ab ipso sensum illis assignarent, si fieri non posset, quin Augustiniani respondendo id obiter animadvertent, & hanc hallucinationem veri Jansenii sensus circa primam Propositionem expositione detegerent. Non tamen de defectu Jansenii sensu quidquam Romae auditum dixeris, quia haec, quorumvis pro argumenti magnitudine ac difficultate brevissima, ac obiter solum dicta, nec lecta nec examinata sunt. Cum enim, ipso latente auctoritate, nulla deinceps, post auditos Doctores, Consultorum collatio, nulla Congregatio habita fuerit, ita nullum hujus scripti & aliorum summo Pontifici simul exhibitorum examen institutum est.

Nota tertia.

Ex hac Janseniani sensus obiter in hanc responsionem inserta defensione videre licet, usum semper ac constantem Augustinianis sensum de rota illa materia fuisse, nec, ut quidam cavillantur, eos post constitutiones demum ubique receptas ad hanc de male intellecto ab adversariis Jansenii sensu querelam & disputationem confluisse. Ecce enim hic de responsione sequenti aperte clamant, perperam ab adversariis intelligi Jansenium & illi gravissimè imponi. Non ergo Jansenii sensus nomine unquam defenderunt illos errores, qui ipsi ab adversariis tribuuntur. Sed falso illos assigni Jansenio constant, & aote & post constitutiones affirmaverunt. Idem semper de gratia, idem de Jansenio senserunt. Solam ipsi efficacem gratiam propagaverunt, solam à Jansenio efficacem gratiam explicatam ac defensam arbitriati sunt: hoc uno aliquantulum à se non sensu, sed verbis dissimiles, quod ante constitutiones gratiae efficacis doctrinam in Propositionum verbis, minus strictè & rigore rectè sumptis, includi posse merito, ut aliqui de Romanis Consultoribus sentiebant: eisdem verbis eadem Ecclesiae declaratione summi Pontificis, penitus

* Cavilli pag. 17.

jam ab istis exclusi, nihil jam in illis remanere fateantur nisi errorum faciem meritis à quibusque reprobandam.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

Constat verò ex ejus doctrina & principiis secundo toto isto libro, 3, & alibi, etiam justis, quotiescumque transgrediuntur mandata Dei, deesse gratiam, tum illam quâ eadem implere possint, tum istam quâ auxilium ad præcepta implenda sufficiens impetrare queant.

RESPONSIO.

Imponit gravissimè Lanseio, nisi per auxilium sufficiens intelligant Molinistam, quod revera nunquam adesse in hoc statu docet Lanseio, quia per illud vera Christi gratia destruitur, & Pelagianus error restituitur. Nunquam verò dixit justos, quotiescumque transgrediuntur præceptum, nullam habere gratiam. In hac ipsa propositione de qua agitur, quaestio est de justis volentibus utique per gratiam aliquam, dicuntur enim volentes, imperfectè scilicet & invalidè per hanc parvam gratiam, ut docet S. Augustinus de gratia & libero arbitrio, in testimonio qua Lanseio præcipue citat in loci ubi de hac propositione agit. Dum ergo dicit Lanseio, non adesse gratiam quâ possunt præcepta implere, intelligi de gratia dante posse ita completum, ut dei simul plenum velle, sed non excludit aliam parvam gratiam, & quia tanta non est, quanta sufficit ad præceptum aliquod implendum. Dum verò dicit Lanseio non adesse gratiam quâ possunt impetrare auxilium operandi, intelligit non adesse tantam gratiam, quâ tam perfectè cretur, quàm perfectè orandum est, ut impetretur magna Dei gratia, qua non nisi magni gemitibus impleratur. Sape enim Lanseio assertit esse parvam gratiam incipiendi, imperfectè volendi, tepide orandi, in eo qui non operatur, non perficit, non plene vult, quique ardentè & perseveranter non eras, ut videri potest multu in loci apud ipsum Lanseio. Legatur de gratia Salvatoris lib. 2, cap. 27. lib. 4, cap. 16, 17, 18. lib. 8, cap. 2. & posita adversariorum fide judicetur.

Hanc autem parvam gratiam non vocavit quidem gratiam sufficiens ad operandum, quia non existimavit illud auxilium ad aliquid sufficiens dici, præter quod aliud auxilium necessarium est: sed respicit gratiam sufficiens sumptam pro parva & imperfecta, quia tanta non est quanta sufficit ut volendo faciamus, sed qua sufficit & efficit ut imperfectè velimus, non solum non negavit, sed in loci citati & ubique sicut veram Christi gratiam adfluxit, docuitque eam saepe reperiri in iis qui transgrediuntur aliquod præceptum.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[I S. Augustini Testimonium ab Adversariis contra primam propositionem productum.]

Contrarium docet Sanctus Augustinus, 1, Nemini à Deo impossibilia præcipi do-

cet libro tertio de libero arbitrio, capite decimo octavo.

Quicumque ista causa voluntatis, si non ei potest resisti, sine peccato ei ceditur; si autem potest, non ei cedatur, & non peccabitur; an forte fallit incautum? ergo caveat ne fallat. An tanta fallacia est omnino non possit? si ita est, nulla peccata sunt, quis enim peccat in eo quod caveri nullo modo potest? peccatur autem; caveri igitur potest.

Approbat lib. 1 retrad. cap. 9, in quorum recensione hæc habet.

In his atque hujusmodi verbis meis, quia gratia Dei commemorata non est, de qua tunc non agebatur, putant Pelagiani, vel putare possunt, suam nos tenuisse sententiam: sed frustra hoc putant, voluntas quippe est quâ & peccatur, & rectè vivitur, quod his verbis egimus.

Approbat lib. de natura & gratia cap. 67.

Agnosco, verba mea sunt; sed etiam ipse dignetur agnoscere superiùs cuncta quæ dicta sunt. De gratia quippe Dei agitur, quæ nobis per Mediatorem medicinâ opitulatur, non de impossibilitate justitiæ. Potest ergo ei causæ, quæcumque illa est, resisti? potest planè; nam in hoc adiutorium postulamus, dicentes: Ne nos inferas in tentationem: quod adiutorium non posceremus, si resisti nullo modo crederemus: Potest peccatum caveri, sed opitulante illo qui non potest falli.

RESPONSIO.

I, Si quid probat hic locus sumptus ex adversariarum mente, nimis probat, probat quod falsissimum est, & S. Augustino evidenter contrarium, proindeque nihil probat: nam vel adversarii probant quod intendunt, vel ex hoc loco colligunt dari semper aliquam gratiam veram & internam voluntati, ut peccatum vitari possit, quia aliàs peccatum non esset, cum vitari non posset: Ergo datur semper singulis adultis, infidelibus, excommunicatis, & aliis, aliqua vera Christi gratia voluntati interna quociescumque peccant; quia si non daretur, juxta adversariorum principia dici non posset peccatum vitari posse. Hoc autem cum falsissimum sit, & S. Augustini doctrina penitus repugnat. Quando S. Augustinus dicit peccatum vitari posse, sensus non est, quod omni peccanti semper infundatur à Deo vera & interna voluntati gratia. Adversarii ergo nihil omnino ex hoc loco probare possunt. Jam autem qui sit hujus testimonii sensus videamus.

II, Nihil probat hoc testimonium adversum nos, sed potius confirmat quod dicimus. Quis enim negat peccatum posse vitari, posse illi resisti, justitiam non esse impossibilem? De hoc inter nos quaestio non est, sed

de sensu quo S. Augustinus id asserat, dicimus hoc sensu asseri, quia, ut docet de perfect. iustitia Calestus respondens cap. 2, Vitari potest peccatum, si natura sanetur gratia Dei per Christum. Et hoc ipsum in loco citato docet bin verbum: Potest peccatum caveri, sed opitulante illo qui non potest falli. Hoc est, potest caveri quando Deus opitulatur: si autem intelligatur hoc sensu, quod Deus semper opitulatur ad vitandum peccatum, quod semper cuique inest peccati vitandi possibilitas proxima per gratiam Christi semper presentem, quâ voluntas pro nutu suo vel implet preceptum ex pietate, vel implet auxilium; illud Pelagii principium conforme esse dicimus, & à S. Augustino contra Pelagium semper negari, ut ostendimus in scripto circa primam propositionem cap. 5, art. 1 & 2, & art. 13, respons. 1 & 2. Ut ergo adversarii id de quo solum quaeritur probarent, in hoc deberent insinuate, ut ostenderent gratiam Christianam, per quam preceptum seu orandum, seu credendi, seu operandi, sui proxime & completè possibile, semper à Deo omnium dominum credidit misericorditer infundi, ut verum sit quod Deus in sensu S. Augustini impossibilia non precipit. Aliqua testimonia Augustini proferre deberent quibus illud d'emonstrarent.

Sed hoc à doctrina S. Augustini omnino alienum est, apud quem peccatum & ab homine sano & ab homine lapsu vitari potest, sed diverso longè sensu; ideo enim ab homine sano peccatum vitari potest, quia semper habet gratiam presentem quâ id proxime pro nutu suo possit; ideo verò ab homine lapsu peccatum vitari potest, quia, ut diximus, per gratiam vitari potest, seu si natura gratia Dei per Christum sanetur. Sed, ut S. Augustinus aperit in loci citati docet, natura non semper sanatur per Christi gratiam, & tunc, ut loquitur, ex infirmitate, quâ poena peccati est, non potest, sive non videndo qualis esse debeat, sive videndo & non volendo esse qualem se debere esse videt; hoc docet & retrahit. lib. 1, cap. 8, libro de libero arbitrio recensens, & cit. cap. 6 de natur. & grat., quâ infra referentur.

Quoties ergo quâ S. Augustinus de peccato in libro de lib. arb. dixerat, peccatum scilicet non esse quod vitari non potest, & similia; Pelagiani illi objecerunt, & eo sensu intelligi voluerunt, ut peccatum non esset, nisi quicumque peccat, semper proximi posset illud vitare, seu nisi in quoque homine semper esset illud pro nutu suo posse vitare & rectè facere; toties S. Augustinus respondit se quoad istum sensum locutum esse de peccato, quod tantummodo peccatum est, non verò de peccato, quod simul & peccatum est, & poena peccati. Lib. 1 retrahit. cap. 9 sic loquitur: Et in libro tertio cum dixissem illud quo & Pelagium de meis opusculis usum fuisse commemoravi; quis enim, inquam, peccat in eo quod nullo modo caveri potest? Peccatur autem, caveri igitur potest. Continuo secutus adiunxi, & tamen per ignorantiam facta quædam judicantur, &c. Et mox infra: Sunt etiam ne-

cessitate facta improbanda, ubi vult homo rectè facere & non potest, &c. Sed hæc omnia hominum sunt ex illa mortis damnatione venientium; nam si non est ista poena hominis, sed natura, nulla ista peccata sunt. Et infra sic concludit: Et alio loco, approbare, inquam, falsa pro veris, ut erret invitus, & resistente atque torquente dolore carnalis vinculi, non posse à libidinosos operibus temperare, non est natura instituti hominis, sed poena damnati. Cum autem de libera voluntate rectè faciendo loquimur, de illa scilicet, in qua homo factus est, loquimur. Ecce jam longè antequam Pelagiana hæresis extitisset, sic disputavimus, velut jam contra illos disputarem. Quia omnia in libro de nat. & gratia cap. 67 sunt iterum dicta. Eodem modo cum Iulianus objeceret S. Augustino desinuntiam peccati ab eo contra Manichæos prolata, scilicet, Peccatum est voluntas amittendi vel retinendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere. S. Augustinus ter illi in libro operum imperfecti, nempe cap. 44, 47 & 104, respondit, se ibi peccatum de sensu esse quod tantummodo peccatum est, non quod etiam poena peccati: Ita definitio peccati, inquit cap. 104, ejus est quod peccatum tantummodo est, non quod etiam poena peccati, quâ perit libertas non peccandi, à quo malo non liberat, nisi ille cui non tantum dicimus, Dimitte nobis debita nostra, verum etiam, Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[II Testimonium.]

Idem libri 3 citati de libero arbitrio cap. 9.

Objicientibus cur cum ignorantia cecitate & cupiditatis difficultatis homines nascantur, ita respondet:

Rectè fortasse quererentur, si erroris aut libidinis nullus hominum victor existeret, cum verò ubique sit præsens qui multis modis per creaturam sibi Domino servientem aversum vocet, doceat credentem, consoletur sperantem, diligenter exhortetur, contentem adjuvet, exaudiat deprecantem, non tibi deputatur ad culpam, quod invitus ignoras, sed quod negligis querere quod ignoras: neque illud quod vulnerata membra non colligis, sed quæd volentem sanare contemnis: ista tua propria peccata sunt, nulli enim homini ablatum est scire utiliter, quod inutiliter ignoratur, & humiliter confitendam esse imbecillitatem, ut quaerenti & consentienti ille subveniat, qui nec errat dum subvenit, nec laborat; nam illud quod ignorans quisque non rectè facit, & quod rectè volens facere non potest, ideo

dicuntur peccata, quia de peccato illo libera voluntatis originem ducunt.

Approbat lib. de nat. & grat. cap. 67, relatis verbis subjungens:

Ita exhortatus sum quantum potui ad recte vivendum, & gratiam non evacuavi, sine qua natura humana jam tenebrata atque vitata illuminari non potest & sanari, de qua re cum istis tota vertitur quaestio, ne gratiam Dei quae est in Christo Jesu Domino nostro perverſa naturae defensione frustremur.

RESPONSIO.

AD intelligentiam hujus loci notandum est S. Augustinum, cum hoc de libero arbitrio librum scriberet, nondum cognovisse nec asseruisse initium fidei esse donum Dei, aliam de hoc veritate contritum fuisse solium in exordio sui Episcopatus, scribendo secundam quaestionem lib. 1 ad Simplicianum. Hoc patet ex libro de praedestinatione Sancti. c. 3 & 4, & de dono persever. cap. 20.

I, Hoc posito, primum ad adversarium quid ex hoc loco colligant? An omnibus ad excusationem in peccato dari gratiam Christi, ut incipiant credere & pie velle, ac ut ad Deum orando confugiant? sed quomodo ex dictis à S. Augustino in libro de libero arbitrio probare possunt dari omnibus ad credendum & ad orandum gratiam Christi, sequens S. Augustinus, cum hoc scriberet, non putabat initium fidei & orationem esse donum gratiae Christi, ut praevocavimus?

II, Si gratia generalis fidei & orationis hoc in loco à Sancto Augustino tradita esset, & dicerent adversarii eam esse quam confitentur, & quam ad fidem & orationem consistere sufficit, se Sempelagianos esse declararent, aliam gratiam ad initium fidei non constituendo prater istam quam Sanctus Augustinus agnoscent, nihilominus in errore Sempelagianorum versabatur, ut ipse asserit.

III, Iuxta S. Augustini doctrinam contra Pelagianos asseriam, gratia si daretur ad excusationem hominum in peccatis, non esset vera gratia, ut expresse probat in epistola ad Sixtum, ergo repugnat S. Augustinus ut gratiam aliquam ad excusationem hominibus, cum peccant, dari, in libro de natura & gratia asseruerit, & hanc esse veram Christi gratiam censuerit.

IV, Postquam adversarius convicimus ipsos hoc testimonium tam perperam adducere, ut contra nos eo uti non possint, nisi Sempelagianum errorem professendo: jam istum sensum exponendum est. Itaque S. Augustinus hoc loco aliud contra Pelagium adstruit, scilicet, gratiam operum, quam Pelagius negabat, & quam praecipue in libro de natura & gratia S. Augustinus probat: aliud verò silet, scilicet, gratiam fidei & orationis, eam nec negando, quia de illa hoc loco non agebat, nec adstruendo, quia S. Augustinus libros de libero arbitrio scribens, nondum eam cognoscebat. Ita-

que in hoc testimonio lib. 3 de libero arbitrio gratiam non evacuavit, ut ipse testatur in libro de natur. & grat., quia scilicet in eo gratiam operum adstruit, & gratiam fidei non negavit, de ea nihil ducendo. Sicut in libro expositionis quendam propositum ad Romanos apertius quam in illo alio secundum errorem, in quo erat, locutus fuerit, dicitur tamen libro 1 retract. cap. 23, si ibi eversisse haeresim Pelagianam, negantem scilicet gratiam Christi ad operandum & ad Deum amandum requiri? Unde quidem, inquit, jam evertitur haeresis Pelagiana, quae vult non ex Deo nobis, sed ex nobis esse caritatem quae bene ac pie vivimus. Promdeque Sanctus Augustinus hoc testimonium petiit ex libro 3 de libero arbitrio repetit ac confirmat in libro de natura & gratia, non ut ex eo adstruat gratiam fidei, quam nondum cognoscebat cum libros de libero arbitrio scriberet, sed ut ex eo gratiam operum contra Pelagium confirmet, ostendatque se illum non evacuasse, cum dicit dominus in peccatis excusationem non habere.

Verum ergo huius loci sensus iste est: Sanctus Augustinus ostendit homines non habere excusationem in peccatis, quia Deum aliqua semper adiumenta vel gratia interna, vel solum externe hominibus conferre, per quae excusatio omni illis auferitur. Per creaturam, inquit, sibi Domino fervientem. At hac gratia interna est? puta per mundi ordinem, gubernationemque admirabilem, per solem, lunam, pluviam ceteraque caeli & terra beneficia homines à se aversus vocat, & quidem ut dicitur Actuum 14. Non sine testimonio scilicet relinquentes, benefaciens, de caelo dans pluvias & tempora fructifera, quod sufficit ad auferendam excusationem hominum in peccatis. Tali cognitione, inquit S. Fulgentius de veritate praedestinatio, & grat. lib. 1, cap. nitimo, ablata excusatio est, non collata salvatio. Certum autem est, hic S. Augustinum non plenè solvisse hanc summam difficultatem, quomodo iussit Deus de peccatoribus conqueratur, quibus gratiam necessariam non dat, nec latentes iudiciorum Dei causas aperuisse. Si quidem S. Augustinus nondum, cum hoc scriberet, gratiae & praedestinationis mysterium plenè cognoscebat. Nec eo in loco de gratia ex professo agebat, ut ipse dicit lib. 1 retract. cap. 9. De gratia verò Dei, inquit, quae suos electos sic praedestinavit, ut eorum, qui jam in eis utuntur libero arbitrio, imple etiam sic praeparat voluntates, nihil in eis libris disputatum est propter hanc propositam quaestionem. Ubi autem incidit locus, ut huius gratiae fieret commemoratio, transeuntes commemorata est, non quasi inde ageretur, operosa ratiocinatione defensa.

Vbi verò ibi contra Pelagianos & eorum reliquias de praedestinatione Dei, de hominum excusatione ex professo differendum fuit, ubi opus fuit gratiam operosa ratiocinatione defendi, videatur quid de hac re dixerit, praecipue in epistola ad Sixtum, in qua argumentum istud ad excusationem hominum primum plenè solvit, non per gratia alicuius sufficientia volun-

ratio interna in usu liberi arbitrii posita assertionem, sed per intractabiles & insula Dei iudicia iuxta Apostoli doctrinam, qui eadem responsione hominum excusationem repressit. Videatur dicta in scripto circa primam propositionem cap. 5, artic. 13, responsione 2. & 3.

IV, Quoad hac verba, Nulli enim homini ablatum est scire utiliter, quod inutiliter ignorat, &c. Observandum est, hac legi quidem in libro de libero arbitrio, sed non repeti in libro de natura & gratia, quia sortis in his verbis Semipelagianus error exprimitur, si significetur in unoquoque reglare post peccatum vites, ut ad fidem se disponat, ut velle incipiat, ut suam imbecillitatem constituat, & ad Deum orandum confugiat. His mala fides adversariorum retegatur, qui hac verba retulerunt quasi Sanctum Augustinum in libro de natura & gratia repetivisset ac confirmasset. Nam his verbis ex libro de libero arbitrio citati, mox subiungunt: Approbat libro de natura & gratia cap. 67, relatis verbis subiungens: Ita exhortatus sum.

Dicens adversarii: Sed hac verba S. Augustinus non retractat neque in libro de natura & gratia, neque in lib. retract. Respondendum hac sufficienter retractata fuisse, cum Sanctus Augustinus & in lib. retract., & in lib. de predestinatione Sanctorum cap. 3, & de dono perseverantiae cap. 20, non monuit se ante Episcopatum de dono fidei recte non sensisse. Non est ergo quod adversarii hac ultima verba de gratia ad querendum & ad orandum omnibus data exponentes, hac excusatione fraudem suam tegere intelligentiumque oculis eripere praesumant.

Hac tamen verba secundum Catholicum sensum exponi possunt, ducendo neminem necessitate premi ut in peccato maneat, posse nunquamque ex sua infirmitatis experientia scire, se infirmum esse, & ab ignorantia & infirmitate, Deo adjuvante, liberari.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[III Testimonium.]

Idem lib. 1 de Gen. contra Manichæos cap. 3.

ILLud autem lumen non irrationabilium animalium oculos pascit, sed pura corda eorum qui Deo credunt, & ab amore visibilium rerum & temporalium se ad ejus præcepta servanda convertunt, quod omnes homines possunt si velint, quia illud lumen illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

Approbat lib. 1 retract. c. 10, in quorum recensione hæc scribit.

Non existiment novi hæretici Pelagiani secundum eos esse dictum, verum est enim omnes homines hoc posse si velint, sed præparatur voluntas à Domino, & tantum augetur munere caritatis ut possint, quod hinc ideo di-

ctum non est, quoniam præfenti necessarium non erat quæstioni.

NOTA hic absolute ab Augustino asserti verum esse quod omnes homines possint ad Dei præcepta servanda se convertere, negari tantum quod sine gratia id possint, idque adversus Pelagianos non solum, adversus alios hæreticos sileri potuisse, affirmari. Quia scilicet ad veritatem propositionis id non spectare credidit, sed tantum ad modum quo propositio vera est, significandum, ideoque tacito etiam modo veritatis propositionem subsistere existimavit.

NOTA præterea, dum excusat se quod agens pro libero arbitrio fideat gratiam de qua minimè agebatur, similiter innuere, nec se reprehendendum esse, si sortis agens ex professo de gratia, liberi arbitrii mentionem omittat, de quo nulla cum Pelagianis erat quæstio.

R E S P O N S I O.

HÆc verba prout exponuntur in libro retract., non solum nobis non adversantur, sed valde favent. Verum est cum omnes homines posse si velint, sed præparatur voluntas à Domino sicut ut velint; atqui certum est apud S. Augustinum voluntatem in omnibus hominibus non preparari. Multi, inquit de predestinatione Sanctorum cap. 6, audiunt verbum veritatis, sed alii credunt, alii contradicunt; volunt ergo isti credere, nolunt autem illi, quis hoc ignoret? quis hoc neget? sed cum aliis præparetur, aliis non præparetur voluntas à Domino, discernendum est utique quid veniat de misericordia ejus, quid de iudicio. Certum est etiam apud S. Augustinum & alios Patres, voluntatem preparari nihil aliud esse, quam nobis voluntatem ipsam æternalem à Deo dari, ut voluntas preparari nunquam dicatur, nisi cum actu voluntatis. Hoc patet ex iis S. Augustini verbis de Christi oratione pro Petro ut fides ejus non deficeret. Sed quia, inquit de corrept. & grat. cap. 18, præparatur voluntas à Domino, ideo pro illo non posset esse inanis oratio. Quare, ut numeris in S. Augustini locum patet, hæc Apostoli verba, Deus est qui operatur velle, eodem sensu sumuntur atque ista, præparatur voluntas à Domino, proindeque ista sicut illa gratiam efficacem denotant; ergo licet omnes possint servare mandata si velint, quia tamen nunquam volunt nisi cum voluntas eorum præparatur, ac semper voluntas eorum non præparetur, probari non potest ex hoc loco, omnes homines semper habere gratiam internam quæ proximè possint Dei mandata servare: imo ex hoc loco probatur hanc gratiam omnibus semper non dari. Alia verba sequentia evidenter denotant, ex hoc loco concludi non posse gratiam omnibus dari quæ possint Dei præcepta servare. Sic enim S. Augustinus loquitur: Sed præparatur voluntas à Domino, & tantum augetur munere caritatis ut possint.

Qui autem dixerit in omnibus hominibus, infidelibus, Atriciis, Hæreticis, exaltatis voluntatem tantum augeri munere caritatis ut possint Dei præcepta servare? Cum ergo in omnibus non sit illud caritatis munus, omnino non possunt, quia solum possunt cum augetur voluntas munere caritatis, & illud munus est gratia hæc magna de qua loquitur S. Augustinus de gratia & libero arbitrio cap. 15 & 16, quæ tanta est, quanta sufficit ut volendo faciamus, & quam qui non habet, nondum possit. Vt patet quàm verum sit ac S. Augustini doctrina conforme quod dicimus, jam citata ex libro de gratia & libero arbitrio testimonia integra legenda sunt. In hiis enim S. Augustinus dicit quod non solum possimus mandata servare si volumus, sed etiam quod ea servamus si volumus; & tamen docet nos aliquando illa non posse servare. Per hanc, inquit cap. 18, gratiam fit, ut ipsa bona voluntas quæ jam esse cœpit, augeatur, & tam magna fiat ut possit implere divina mandata (en illud caritatis munus quo possumus) quæ voluerit cum valde perfectæque voluerit, ad hoc enim valet quod scriptum est, Si volueris conservabis mandata, ut homo qui voluerit & non potuerit, nondum se plenè velle cognoscat, & oret ut habeat tantam voluntatem, quanta sufficit ad implenda mandata. Sic quippe adjuvatur ut faciat quod jubetur: Tunc enim utile est velle cum possumus, & tunc utile est posse cum volumus: Nam quid prodest si quod non possumus volumus, aut si quod possumus nolumus. Idem docet capite sequenti, ubi & utitur eodem isto loco Scripturæ: Voluntas præparatur à Domino. Certum est, inquit, nos mandata servare si volumus, sed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum est ut tantum velimus, quantum sufficit ut volendo faciamus. Ex hiis patet, nos per eandem gratiam simul & posse & plenè velle: proutque cum omnes gratiam, quæ plenè velle, non habeant, gratiam etiam non habere quâ possunt; etsi verum sit omnes non solum posse servare mandata si velint, sed etiam ea servare si velint. Quibus & similibus sententiis non significatur gratiam quæ dei bonum posse, & bonam voluntatem semper esse præsentem, sed denotatur omnia quæ ad colendum Deum & piè vivendum pertinent, sic in bona voluntate consistere, ut cum plenè volumus, possumus iuste vivere, nec bona vitia ab exterioribus rebus pendere, quæ habere sæpe non possumus, etiam si plenè & toto corde eas appetamus.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[IV Testimonium.]

Libro de duabus animabus contra Manichæos capite 11.

NEc hi libri obscuri mihi servandi erunt, unde dicrem neminem vituperatione supplicio dignum qui aut id velit quod iustitia velle non prohibet, aut id non faciat,

quod facere non potest. Nonne ista cantant & in montibus pastores, & in theatris Poëtæ, & indocti in circulis, & docti in bibliothecis, & magistri in scholis, & Antistes in sacris locis, & in orbe terrarum genus humanum: quod nullo modo vituperatione & damnatione dignus est, aut non contra vetitum iustitiæ faciens, aut quod non potest non faciens.

RESPONSIO.

Responderetur Sanctum Augustinum loqui tum de eo qui non facit quod facere non potest, & si velit, illud facere; quia tunc intrinsecus illud non facit: tum de eo qui naturaliter non potest; quia tunc naturâ, non voluntate non facit. Sed Augustinus loquitur de eo qui non potest vel ob alienam vel ob propriam naturam bonum facere, non verò de eo qui vitio naturæ & ex parte primi peccati non potest, quod evidentissime patet ex tribus capitulis.

I, Ex ipso contextu S. Augustini; Quærit enim an peccet qui intrinsecus & cœlitus quippiam facit. Respondetur ex communi notitia generis humani non peccare, quia non nisi voluntate peccatur. Voluntas autem, inquit, est animi motus cogente nullo ad aliquid vel non amittendum vel adipiscendum. Et hoc, inquit idem, ita manifestum est, & non doctrinâ sed naturâ omnibus promptum, ut necesse non sit libros obscuros scrutari, unde discatur neminem vituperatione supplicio dignum, qui id non faciat quod facere non potest. Quis ergo non videat Augustinum loqui de eo qui vult facere quod tenetur, & non potest, quia tunc si non facit, id non provenit ex voluntate, sed ex coactione vel violentia: oportet autem, ait Augustinus, ut volens à cogente sit liber. Quis ergo vult aliquid facere & violentia prohibetur ne faciat, non peccat, quia non vult sed invitus non facit.

II, Id patet ex errore Manichæorum, quoniam hoc sibi consultandum proponit Augustinus. Manichæi enim ex ipso Augustino tum in toto hoc opere, tum in lib. 1 retractationum cap. 15, duas animas in uno homine constituebant, unam bonam à Deo, alteram malam à principe tenebrarum; illam totum bonum hominis principium, hanc verò totum malum, adicere si illa velit declinare à malo & facere bonum, hac ut poterant illi reluctanti, eam cogat invitam malum facere quod non vult, & prohibeat bonum facere quod vult, proutque ipsam & totum bonum pertrahat in peccatum. Quem errorem impugnat S. Augustinus, quia hinc sequeretur, nec animam bonam peccare, nec malam; non bonam, quia cogeretur à mala, prout docet non peccaret, cum non nisi voluntate peccetur, non etiam malam, quia naturâ peccaret non voluntate.

III, Id manifeste patet ex consequentiâ & definitione peccati, quam inde deducit Augustinus, & quam explicat in libro retractat. Cum enim dixerit, ex communi notitia hominum non esse supplicium dignum qui non facit quod non potest, statim & nullo intermedio inseri hanc definitionem peccati esse legitimam: Peccatum

catum est voluntas retinendi & consequendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere. Verum quia postea abutebantur Pelagiani his Augustini verbis ut probarent nec eum esse liberum, nec peccare qui à peccato abstinere non potest, proutque hominem aut gratiā desitutum non peccare, aut sine gratia vincere posse peccatum. Augustinus in libro 1 retrahat. cap. 15, ostendit hoc verba nihil svere Pelagianis; docet enim quod à supposito dictum est adversus Manichæos, non esse supplicio dignum qui non facit quod facere non potest, id intelligendum non esse de impotentia qua oriatur ex perversa cupiditatis vitiosa voluntate qua ipsam perturbant in peccatum. Cum enim his cupiditatis illicitis homo trahitur in consensum, non propterea non peccat, imo peccat & supplicio dignus est, quia licet abstractus à concupiscentia sua, tamen voluntate peccat. Quod clarissimè his verbis assertit Augustinus loco citato retrahat. Quisquis sciens peccat, si potest cogenti ad peccatum sine peccato resistere, nec tamen facit, utique volens peccat, quoniam qui potest resistere, non cogitur cedere. Qui verò cogenti cupi diti boni voluntate resistere non potest, & id eo facit contra præcepta iustitiæ, jam hoc etiam ita peccatum est, ut sit etiam pœna peccati; quapropter peccatum sine voluntate esse non posse verissimum est.

Itemque definitio peccati, quā diximus: Peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere, propterea vera est, quia id definitum est quod tantummodo peccatum est, quale fuit primum peccatum Adæ, non quod est etiam pœna peccati: nam quando tale est ut idem sit & pœna peccati, quantum est quod valet sub dominante cupiditate, nisi forte, si pia est, ut oret auxilium, in tantum enim libera est, quis in tantum libera est, & in tantum appellatur voluntas; alioqui tutius cupiditas quàm voluntas propriè nuncupanda est. quæ non est, sicut Manichæi desipiunt, alienæ naturæ additamentum, sed nostræ vitium, à quo non sanamur nisi gratiâ Salvatoris.

Quod ipsum etiam repetit libro 1 operis imperfecti contra Iulianum cap. 44 & 47. Etenim Pelagianus arbitrantes se triumphum usque retulisse de Augustino per ipsummet Augustinum, illi obiecerant quod adversus Manichæos scriperat, quodque hodie nobis adversarii objiciunt: O lucens aurum in stercore! aiebat Iulianus, quid verius? quid planius dici à quoquam vel orthodoxo potuisset? peccatum, inquit, est voluntas amittendi vel consequendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere. Sed ad hoc quid Augustinus? Hic peccatum, inquit, definitum est quod tantummodo peccatum est, non quod etiam pœna peccati, de hoc quippe agendum fuit, quando mali origo quaerebatur, quale commissum est à primo homine ante omnes homines ma-

lum: sed tu aut non potes intelligere, aut non vis. Et iterum: ipse est Adam quem nostra illa definitio, quæ tibi placuit, intrinsecus, cum dicerem: Peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere. Adam quippe omnino, quando peccavit, nihil in se habebat mali, & propter quod diceret, non quod volo facio bonum, sed quod nolo malum hoc ago, ac per hoc id egit peccando quod iustitia vetabat, & unde illi liberum fuerat abstinere. Nam ei qui dicit, quod nolo malum hoc ago, abstinere inde liberum non est. Consultator locum integer, ubi cognoscitur ex Augustino, cum peccat & supplicio dignum esse, qui non facit id quod non potest facere, si ideo non possit, quia carnali concupiscentia, qua ex peccato irrupta, resistere bonæ voluntate non valet.

Pudeat ergo adversarii antiqui illas Pelagianorum objectiones recantare; pudeat illos cum Iuliano ex Augustino contra ipsum Augustinum arma deprimere; sed magis eos pudeat locum citatum non integrum sed dimidiatum protulisse. Cum enim obijcerent hoc Augustini verba, cum non esse supplicio dignum, qui id non faciat quod facere non potest, hac verba immediate sequentia suppleverunt: ergo peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod iustitia vetat, & unde liberum est abstinere. Verum quo consilio, quæ mente id factum sit, non admodum difficile est deprehendere; volebant enim id quod ab illis obiectum est, ab Augustino in sequentibus verbis esse explicatum, paratamque esse responsionem nostram loco citato retrahitum; ideoque hac verba de definitione peccati silentio præterierunt, quo fram illorum subtilis & occultus delatessceret.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[V Testimonium.]

Ejusdem libri cap. 12.

Dicere animas esse malas & nihil peccare, plenum est dementia; dicere autem peccare sine voluntate, magnum deliramentum est; & peccati reum teneri quemquam, quia non facit quod facere non potuit, summæ iniquitatis est & insanix: quamobrem illæ animæ, quidquid faciunt, si naturā, non voluntate faciunt, id est, si libero ad faciendum & non faciendum motu animæ carent; si denique his abstinendi ab opere suo potestas nulla conceditur, peccato earum teneri non possumus.

RESPONSIO.

Cum S. Augustinus dicat rem non teneri quemquam quia non fecit quod facere non potuit, loquitur tantum de eo qui id facere non potuit ob naturalem impotentiam, sed malitiam & pravitatem suam.

stitutionem, quales esse quasdam animas naturaliter malas contendebant Manichæi, non verò de eo qui id non potuit vitio peccati & concupiscentia ex peccato subiecta. Id manifestè demonstratur ex quatuor probationibus.

I, Ex ipso argumento quæstione. Agitur enim ibi, ut asserit S. Augustinus * in retractatione huius loci, de origine mali & primi peccati quod intravit in mundum, quodque Manichæi refunderent in animas naturaliter malas. Ex quo patet, quod, cum Augustinus dicit, nullas animas esse naturaliter malas, quia nemo tenetur rem, quod non fecerit id quod facere non potuit, loquitur tantum de eo qui impotens est boni ex malitia naturalis, non ex vitio præcedenti peccati; ita ut hæc sit argumentatio Augustini: Qui naturaliter ita malus est ut bonum esse non possit, non peccat, quia non facit quod facere non potest. Atqui secundum vos, ô Manichæi! sunt quedam animæ ita naturaliter malæ ut bene esse non possint, ergo secundum vos illæ animæ non peccant, quia non faciunt quod facere non possunt.

II, Id patet ex argumento S. Augustini, quia, inquit, non possunt esse malæ animæ nisi peccent, non possunt peccare nisi voluntate, nec possunt peccare voluntate, si libero ad faciendum & ad non faciendum motu animi careant, quia tunc non voluntate, sed naturâ peccarent. Nam voluntas rationalis non potest alio modo fieri, quam cum facultate quadam ad bonum & ad malum, quare si quæ animæ humanæ hæc facultate carerent, essetque ad malum naturaliter determinata, peccetis non voluntate peccaretis, sed naturâ.

III, Ex alia ratione quam subiungit S. Augustinus. Manifestum est non peccare animas in eo quod non sunt tales quales esse non possunt. Atqui S. Augustinus loqui de impotentia ex malitia & institutione naturali, non ex vitio peccati, manifestum est ex libro de nat. & grat. c. 8 & 9, ubi expressè docet, & parvulus qui sine lavacro regenerationis morte præsumitur, & juvenis vel senex qui mobilis de Christo audierunt, iuste ut peccatores damnari, quamvis aliud esse non poterunt.

IV, Quia, ut observavimus in responsionibus ad objectionem præcedentem, S. Augustinus iterum tractans hoc episcopus de duobus animabus, expressè docet, reum teneri peccati, qui non facit quod facere non potuit, si id non potuit ex resistentiâ carnalis concupiscentia legisque peccati, quæ repugnat legi mentis & capere ducit in lege peccati. Qui verò, inquit, cogenti cupiditati bonâ voluntate resistere non potest, & ideo facit contra præcepta iustitiæ, jam hoc ita peccatum est, ut sit etiam peccata peccati. Ex quo manifestè apparet, hæc verba ad adversarii obiecta, cum non esse reum peccati, qui non facit id quod facere non potuit, esse solummodo intelligenda de eo qui id non potuit ex primæ institutionis suæ natura, quod ducit adversarius Manichæi contendenti animas, quævis essent naturaliter malæ peccare tamen & supplicio dignas esse.

* Lib. 1. retract. cap. 15.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[VI Testimonium.]

Lib. 2. contra Faustum cap. 78.

Sive autem iniquitas sive iustitia, nisi esset in voluntate, non esset in potestate: Porro si in potestate non esset, nullum præmium, nulla poena iusta esset; quod nemo sapit nisi qui desipit.

Ex his discite duo; primum, quæ ad mores spectant, nisi in arbitrio potestatis existant, hæc absolute in potestate nostra posse dici, proinde nec præceptorum observationem, quæ à voluntate eligi non potest, absolute in hominis potestate esse dici posse; alterum, quæ eâ ratione in potestate nostra non sunt, illa nec præmio digna esse, nec poenâ iustè affici dici posse.

RESPONSIO.

Quid pudes, quæ fides adversariorum, qui hunc locum dimidiarium obtendunt, & reitantes verba immediate sequentia, quæ adeo conferunt ad S. Augustini sententiam, ut se habet, exponendum? En igitur verba Augustini quæ proximi sequuntur: Ignorantia verò & infirmitas, ut vel nesciat homo quid velle debeat, vel non omne quod voluerit possit, ex occulto penarum ordine venit, & illis inscrutabilibus iudiciis Dei, apud quem non est iniquitas. Et infra: Et quia de hac iusta poena non liberat nisi misericors gratia, certum est, & hinc Apostolus gemitibus exclamat, Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis huius? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. Sed quid sit distributio iudicantis & misericordis Dei, cur alius sic, alius autem sic, occultis sit causis, iustis tamen.

Sed dicunt adversarii, cum S. Augustinus doceat iustitiam esse in voluntate & potestate nostra; quomodo verum erit quod subiungit postea, nulla nos velle in hac infirmitate, qua tamen non possumus?

Respo. Hunc modum solvit ipse Augustinus lib. 1 retractationum cap. 22, explicans quomodo verum sit quod alio loco dixit, esse subiectos in nostra potestate mutare vitam nostram; ait enim, Id non est contra gratiam Dei quam prædicamus, in potestate quippe hominis est mutare in melius voluntatem, sed ea potestas nulla est nisi à Deo deus, de quo dictum est, Dedit eis potestatem filios Dei fieri, cum enim hoc sit in potestate, quod cum volumus facimus, nihil tam in potestate quam ipsa voluntas est: sed præparatur voluntas à Domino: eo modo ergo dat potestatem. Sic intelligendum est & quod dixi postea, in nostra potestate esse, ut vel inferi bonitate Dei, vel excidii ejus severitate mereamur, quia in pote-

potestate nostra non est, nisi quod nostram sequitur voluntatem, quæ, cum fortis & potens præparatur à Domino, facile sit opus pietatis, etiam quod difficile atque impossibile fuit.

Agnoscamus igitur & fateamur adversari ex his geminis Augustini locis eam esse huius sancti Viri doctrinam. I, Insuper eadem esse in potestate nostra, quia cum volumus illam satius, si tamen valde & perfectè volumus.

II, Ea ratione dari nobis à Deo hanc potestatem, quia ipse dat huius iustitiam voluntatem.

III, In hac infirmitate & sub onere mortalitatis huius multa esse in voluntate nostra quia non sunt in potestate, id quod scilicet voluntas nostra parva est & invalida, nondum plena ac robusta.

IV, Hanc voluntatem, seu parvam seu robustam, quibusdam dari à Deo misente, quibusdam non dari à Deo iudicante, quia cuius vult miseretur, & quem vult indurat, quod, inquit Augustinus, ex oculis peccatorum ordine venit & ejus inscrutabilis iudici.

V, Nisi Deum fortem atque potentem voluntatem præpararet, opus pietatis non solum esse difficile, sed etiam impossibile.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[VIII Testimonium.]

Libro 1 de fide contra Manichæos cap. 10.

Quis enim non clamat stultum esse præcepta dare ei cui liberum non est quod præcipitur facere; & iniquum esse, eum damnare, cui non fuit potestas iussa complere? & has injustitias & iniquitates miseri non intelligunt Deo se adscribere. sed quid verum est, nisi & Dominum dare præcepta, & animas esse libere voluntatis?

R E S P O N S I O.

Non minus hoc testimonio S. Augustini quam alio supra citato abutuntur adversarii, cum enim dicit, animas esse libera voluntatis, non loquitur de libertate illis restituta per gratiam Christi, sed de libertate naturali, quam à Deo auctore acceperunt, & quam etiam per peccatum non amiserunt; de hac enim libertate naturali tota quæstio vertebatur inter Catholicos & Manichæos, unde perperam omnino colligunt adversarii, gratiam Christi omnibus dari quibus præcepta dantur, quia illi ad præ vitandum restituatur libertas, ac præcepta Dei possibilia fiant. Quod ergo docet Augustinus, illud est, nempe liberum arbitrium ad bonum & ad malum esse etiam in hominibus lapsis, quod manifestissime demonstrat ex præceptis quæ dantur omnibus hominibus; ut quid eum imberet Deum si nulla esset libertas, & homines essent naturaliter determinati ad malum? Sed quæ sit illa libertas, & quod in omnibus non sinetur nec juretur gratia Dei, luce

clarius ostendit lib. 1 operi imperfecti contra Iulianum cap. 98.

Ex quo, inquit, homo incipit uti voluntatis arbitrio, & peccare & non peccare potest: sed alterum horum non facit, nisi adjutus ab eo qui dixit, Sine me nihil potestis facere; alterum verò propria voluntate sive à seipso sive ab alio deceptore seductus, vel peccato sicut servus addictus. Adjutos autem homines novimus Dei Spiritu, ut ea vellent quæ Dei sunt, ante baptismum, sicut Cornelium; quosdam verò nec post baptismum, sicut Simonem Magum; judicia enim Dei sunt sicut multa abyssus, & gratis ejus non ex operibus, alioqui gratia jam non est gratia.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[VIII Testimonium.]

Libro 2 de peccatorum meritis & remissione cap. 3.

Cutè autem videntur dicere, quasi hoc nullus nostrum ignoret, quod si nolumus non peccamus, nec præciperet Deus homini quod esset humanæ voluntati impossibile: sed hoc non vident, quod ad nonnulla superanda vel quæ malè cupiuntur, vel quæ malè mutantur, magnis aliquando & totis viribus opus est voluntatis, quas nos non perfectè in omnibus adhibuitur prævidit, qui per Prophetam veridicè dici voluit: Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

R E S P O N S I O.

Nihil penitus ad rem valet loci iste, nec magis nos premit quam S. Augustinus, dum illi à Pelagiano proposita est, Si nolumus non peccamus, sicut, si volumus mandata servamus, quod antea jam exposuimus; sed ut peccare non volumus, præparatur voluntas à Domino; omnibus autem non præparari certum est. Hoc enim est quod adversarii probandum est, omnibus voluntatem præparari, ut peccare nolint. Agnoscamus cum illis quod Deum nihil præcipit quod sit humanæ voluntati impossibile, quia quidquid præcipit per Christi gratiam possibile est; potest vitari peccatum si natura vitata sanctorum gratia Dei per Christum: sed non vident nobiscum, magnas & totas vires voluntatis, quibus ad nonnulla facienda aliquando opus est, semper nobis præsentis non esse: Nam enim vires sunt gratia Dei magna quæ semper non datur. Certum est nos facere cum facimus, (inquit de gratia & libero arbitrio cap. 16,) sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati. Et infra: Qui ergo vult facere Dei mandatum & non potest, jam quidem habet voluntatem bonam, sed adhuc parvam & invalidam: poterit autem, cum magnam habuerit & robustam. Maxè subiungit: Istant caritatem Aposto-

lus Petrus nondum habuit, quando timore Dominum ter negavit. Hinc agnoscitur, aliquando etiam iustum magnam illam deesse gratiam sine qua non possunt magnas illas vires voluntati habere.

Præterea in toto hoc capite & precedenti, ut vel minimum legentis patebit, agitur tantum de peccatis venialibus, quæ Pelagiani contemdebant omnino vinci per naturam, Augustinus verò non nisi per gratiam. Itaque obijciunt Pelagiani hominem posse vivere sine omni peccato si velit. Id fatebatur Sanctus Augustinus hoc ipsum libro cap. 6 & 15, dummodo adjuvetur à Deo, & tantum velis quantum res exigit. Ac per hoc, inquit, potest homo, si velit, esse sine peccato adjutus à Deo. Obijciunt Deum nihil impossibile homini præcepisse, cui præcipi vivere sine peccato. Dicebat S. Augustinus etiam id esse possibile homini si saueat per gratiam quantum sanari oportet, sed ad hoc ut possit vivere sine peccato, opus esse aliquando magnum & totum viribus voluntati.

Lam verò quid inde adversarii colligunt? Colliguntne esse in omnibus iustum magnas & totas illas vires voluntati, seu gratiam sufficientem quâ pro vultu suo illas magnas & totas vires adhibere quibus opus est ad evitandum seu vincendum omni ex parte peccatum? Quo quid falsius? quid ab ipsa experientia Sanctorum & ab ipsa doctrina S. Augustini magis alienum est? Id clare videri potest, si legatur ejusdem secundum libri de peccatorum meritis & remissione cap. 5, 17 & 19, ubi passim docet, Deum quosdam Sanctos suos sanare & adjuvare ad vitandum aliquid peccatum, quosdam non sanare nec adjuvare; quod si facit, misericordiam facit; & quibus non facit, iudicio non facit. Nos autem (inquit cap. 18) quantum concessum est sapiamus & intelligamus, si possumus, Dominum Deum bonum, ideo etiam Sanctis suis alicujus operis iusti aliquando non tribuere vel certam scientiam vel victicem delectationem, ut cognoscant non à seipsis, sed ab illo sibi esse lucem, quâ illuminentur tenebræ eorum, & suavitatem quâ deit fructum suum terra eorum.

Quoniam etiam ex usque progredimur adversarii, ut doctrinam à Concilio Tridentino sub anathemate damnatam sequi & Augustino imponere audeant. Nam Concilium anathemate percutit eos qui docent hominem iustificatum posse in tota vita peccata omnia, etiam venialia, vitare, nisi ex speciali Dei privilegio, quemadmodum de S. Virgine tenet Ecclesia.

Abstine igitur, abstine, ut S. Augustinus senserit hominem iustum per gratiam sufficientem semper ipsi presentem pro novis suis adhibere posse magnas illas & totas vires quibus opus est ut vivat absque omni peccato. Sed tantummodo dixit, quod ut homo vivat sine peccato, opus est magnis & totis viribus voluntatis, quas homo à seipso non habet, sed à gratia sanante & adjuvante, quia verò Deum gratiâ suâ non omnino sanas Sanctos suos in hac vita, ideo prævidet illos habere magnas vires in omnibus non adhibuit, ex quo fit, ut non iustificetur in conspectu ejus omni vires.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[IX Testimonium.]

Lib. de natura & gratia cap. 42.

Hic (Pelagius) recte facit aliquando consentire, quia non iustificabitur in conspectu tuo omnis vivens; non tamen ibi esse questionem, sed in ipsa non peccandi possibilitate contendit, in qua nec nos adversus eum certare opus est: Nam neque illud nimis curo, utrum fuerint hic aliqui, vel sint, vel esse possint, qui perfectam, cui nihil addendum esset, habuerint, vel habeant, vel habituri sint caritatem Dei; ipsa enim est verissima, plenissima, perfectissimaque iustitia, quoniam id quod, voluntate hominis adjuncta per Dei gratiam, fieri posse confiteor & defendo, quando, vel ubi, vel in quo fiat, nimium certare non debeo, neque de ipsa possibilitate contendam, cum, sanata & adjuncta hominum voluntate, possibilitas ipsa simul cum effectu in Sanctis proveniat, &c.

TRIÀ hic nota contra Jansenium: I, de possibilitate adimplendi præcepta nullam fuisse S. Augustino cum Pelagio disputationem. II, Totam disputationem fuisse quod hic affereret sine gratiæ ope præcepta omnia impleri posse; Catholici negarent. III, Augustinum non dicere possibilitatem præcepta adimplendi esse simpliciter cum ipsorum observatione conjunctam, quemadmodum vult Jansenius, sed in iustis tantum esse conjunctam.

RESPONSIO.

Hoc unico loco prima proposita (ut à nobis descenditur) stabiliri possent, ut mox patebit.

Quoad primam notam, respondemus nullam fuisse Sancto Augustino disputationem cum Pelagio de possibilitate, quia scilicet Augustinus contendere volebat, utrum esse possent vel potuissent aliqui sine peccato, sed an hoc fieri posset in hominibus gratia non adjuncta. Fuit ergo questio (hoc secundam adversarii notam attingit) de possibilitate, an scilicet illa daretur per Christi gratiam? Affirmabat Augustinus, negabat Pelagius; sed hæc gratia de qua questio erat, erat vera Christi gratia efficax dans simul posse & velle.

Ad tertiam notam respondemus, ex adversarii ipsi primam propositionem hoc testimonio desiniri. Dicunt enim, in iustis possibilitatem præcepti adimplendi simul cum ejus observatione seu cum effectu esse conjunctam. Ergo cum iustus non observat aliquod præceptum, non habet illam possibilitatem quæ simul cum effectu conjuncta est; non habet gratiam ex qua possibilitas simul cum effectu provenit; ergo tunc secundum vires quas habet, infirmas scilicet, non adjunctas gratiâ efficace, non potest præceptum aliquod ser-

servare, tunc deest illi gratia quæ præceptum illi possibile fiat possibilitate qua est cum effectu conjuncta. Nihil aliud Iansenius circa hanc primam propositionem docet. Ad illud denique quod observant Adversarii Augustinum non dicere possibilitatem esse conjunctam cum effectu, sed solum in iustis, respondendum hic affirmari de iustis, quod ad questionem nostram sufficit, non negari de aliis, quibus etiam, ut alibi docet S. Augustinus, gratia Christi dat simul possibilitatem proximam cum effectu, hoc est, cum pia voluntate seu actione, seu dat simul ut velint, & ut velle possint: ut sententia sancti Augustini testimonio probavimus in scripto circa primam propositionem capite 4.

Denique loquitur hic Augustinus de possibilitate cum effectu, quæ natura adjuncta & sanata potest præter crimina etiam peccata venialia superare, quæ gratia non datur nisi Sanctis, quapropter non est mirum si de Sanctis mentionem tantummodo hic fecerit Augustinus.

Nota.

Solus ergo gratiæ per seipsum efficaciæ necessariæ sensus ab Augustiniano circa primam Propositionem constanter defenditur, solus Iansenio tribuitur. Sola possibilitas quæ est cum effectu, seu quæ complectitur omnia ad agendum necessaria, aliquibus iustis quibusdam in tentationibus denegata.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[X Testimonium.]

Lib. de nat. & grat. cap. 43, loquens de homine semivivo relicto ex peccato originali gravibus faucibus consolioque vulneribus.

Non igitur Deus impossibilia jubet, sed jubendo admonet & facere quod possis, & petere quod non possis. Jam nunc videamus unde possit, unde non possit. Ille dicit, voluntate non est quod natura potest. Ego dico, voluntate quidem non est homo iustus, nec naturâ potest, sed medicinâ poterit, quod vitio non potest.

NOTA differentiam inter Augustinum & Pelagium: Pelagius natum dicebat hominem iustum, atque aded non voluntate sed naturâ iustum; Augustinus nasci quemcumque iustum, aut naturæ viribus iustum fieri posse negabat, sed voluntate per gratiam sanatâ asserbat.

R E S P O N S I O.

Deum impossibilia non jubet, quia quicquid jubet per gratiam fieri potest, quia homo suo vitio facere non potest, illa poterit per medicinam, hoc est, quando natura sanata erit per gratiam. Sed hinc non sequitur enim semper sanari per gratiam, vel dari omnibus medicinam quâ possint. Multi aliqua suo vitio non possunt, quibus non adeest gratia

quâ possint, in tamen Deus impossibilia non præcipit, quia poterunt per medicinam quod suo vitio non possunt. Hoc in loco docet S. Augustinus, inter hominem sanum & infirmum hoc esse discrimen, quod homini sano semper adeo per gratiam ipsi præsentem peccata vitanda & præcepta implendi proxima possibilitas: sed jam homo infirmus ab illa felicitate cecidit, non habet amplius eandem possibilitatem per gratiam ipsi semper præsentem, & quasi insitam, sed eget auxilio medicina ut præcepti implendi possibilitatem recuperet, & quia per medicinalem gratiam poterit, quod suo vitio non potest, igitur Deus impossibilia non jubet. Attendatur totum S. Augustini contextus: Verum est autem, inquit, quod ait (scilicet Pelagius) quod Deus tam bonus quàm iustus talem hominem fecerit, qui peccati malo carere sufficeret, sed si voluisset. Quis enim nescit sanum & inculpabilem factum, & libero arbitrio, atque ad iustè vivendum potestate liberâ, constitutum. Impossibile ut proxima non peccandi, per gratiam scilicet semper præsentem. Sed nunc de illo agitur quem semivivum latrones reliquerunt, qui gravibus faucibus consolusque vulneribus, non ita potest ad iustitiæ culmen ascendere sicut potuit inde descendere, qui etiam iam in stabulo est, adhuc curatur. Non igitur Deus impossibilia jubet, &c. Homo ergo semivivum relinquit, si in stabulo est, curatur: Ergo poterit per medicinam quod suo vitio non potest. Igitur Deus impossibilia non jubet, siquidem quæ jubet, per gratiam sanantem impleri possunt. Hac est tota S. Augustini doctrina, quæ non penitus foret, adversarii nequaquam, plenioris huius sententia & similitum expositionem vide in scripto circa primam propositionem cap. 5, art. 1 & 2. Præterea observandum est, hoc testimonium ab adversarii citatum tam parum eorum sententia favere, ut gratiam sufficientem communem, quam ex hoc probare intendunt, destruat. Hac enim verba ab Augustino dicta sunt præcipue in materia de peccati venialibus, de quibus agitur toto hoc capite & præcedenti, ut objectioni Pelagii satisfaceret, quæ talis erat: Deus bonus & iustus nihil præcipit impossibile; atqui præcipit homini vivere absque omni peccato; Ergo non est impossibile homini vivere absque peccato.

Tam verò quid ad hæc S. Augustinus? Concedit Deum nihil præcipisse homini impossibile, cum ei præcipit vivere sine peccato; & tamen articulus est fidei gratiam sufficientem & necessariam non dari homini in hac vita, ut possit vivere absque omni peccato. Igitur cum S. Augustinus dicit Deum nihil præcipere impossibile, non ideo dicit quia nihil Deus præcipit homini quod possibile non reddat per gratiam sufficientem illi collatam, sed solummodo quia prout homo sanatur per gratiam, medicinâ potest quod vitio suo, id est, vitiatâ naturâ non poterat.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XI Testimonium.]

Ejusdem libri cap. 69.

VAlde autem bona sunt præcepta si legitime utamur: eo quippe ipso quo firmissimè credimus, Deum justum & bonum impossibilia non potuisse præcipere, hunc admonemur, & in facilibus quid agamus, & in difficultibus quid petamus.

NOTA I, Justitiz & bonitati Dei dici repugnare quod impossibilia jubeat. II, Tam facilia quàm difficulta à nobis impleri, sed facilia præsentis Dei ope, difficulta impetrato ejusdem per orationem auxilio.

RESPENSIO.

RESPENSIO ad hæc duo testimonia patet ex precedentibus, per præceptum admonemur. Sed non sequitur ex admonitione nobis à Deo semper infundi gratiam internam, sive ad operandum sive ad orandum necessariam, ac licet non detur, tamen præceptum impossibile ducendum non est, quia homo per medicinam poterit, quod vitio suo non potest. Quia possibile est, si natura sanetur per gratiam: nihilque præbent adversarii, nisi ostendant dari semper gratiam, seu ad operandum seu ad orandum necessariam, quoties aliquid à Deo præcipitur. Quod ita erroneum dicimus, ut ex hoc principio sequatur evidentiissimè, Christum grati esse mortuum, & gratiam non esse gratiam, sed esse ex debito, ex iustitia, non ex gratia gratuita, ut omittamus hinc destrui necessitatem auxilii efficaci seu ad operandum seu ad orandum.

Admonitionem, exhortationem & legem, sape sine gratia voluntatis interna, proutque sine profectu esse, clarescunt docet S. Augustinus, cum dicit, legem audacter frustra admoneri, nisi Deum intus operetur velle, ac sine debito proficere, quoties Deus dat incrementum; ex quo sequitur, incrementum, seu gratiam internam audacter à Deo non dari, cum ex Dei sermone & admonitione legem non proficit. Admonco, inquit Sanctus Augustinus operi imperfecti lib. 2, cap. 157, ut intelligatis cui gratiz sitis inimici negando operari Deum voluntates in mentibus hominum, non ut nolentes credant, quod absurdissimè dicitur, sed ut volentes ex nolentibus fiant, non, sicut facit Doctor homo, docendo & hortando, minando & promittendo in sermone Dei: quod frustra fit nisi Deus intus operetur & velle per investigabiles vias suas. Cum enim verbe Doctor plantat & rigat, possumus dicere, fortè credit auditor: cum verò dat incrementum Deus, sine dubio credit & proficit. Ecce quod interest inter legem & promissionem, inter literam & spiritum.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XII Testimonium.]

Libro de gratia & libero arbitrio capite 16.

MAGnum aliquid Pelagiani se scire putant quando dicunt, non juberet Deus, quod sciret ab homine non posse fieri; quis hoc nesciat? sed ideo jubet aliqua quæ non possumus, ut noverimus quid ab illo petere debeamus. Ipsa est enim fides quæ orando impetrat quod lex imperat. Denique ipse qui dixit, Si volueris, conservabis mandata, in eodem libro Eccles. cap. 22, aliquanto post dicit, Quis dabit in ore meo custodiam, & super labia mea signaculum astitutum, ne fortè cadam ab eo, & lingua mea perdat me?.... Certum est enim nos mandata fervare si volumus, sed quia voluntas præparatur à Domino, ab illo petendum est, ut tantum velimus, quantum sufficit ut volendo faciamus.

RESPENSIO.

MAGnum aliquid Malinista se dicere putant, cum ex S. Augustino erunt argumentum Pelagianorum, quod vixit olim idem Augustinus, sed si quid in hoc magis ducunt, id pro nobis & contra se dicunt.

Primum enim ex hoc testimonio clare convincitur, aliqua esse Dei præcepta, quæ vult homo facere & non potest, quia non tantum vult quantum sufficit ut volendo faciat, ut toto hoc capite & sequenti S. Augustinus demonstrat.

Secundo, ibidem docetur gratiam quæ impetratur à Deo per orationem ad implenda mandata, esse per se efficacem; ea est enim, ut dicitur sub finem capiti, quia Deus facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntatis, & auferendo à nobis cor lapideum, unde non faciebamus, & præbendo cor carneum unde faciamus.

Tertio ex eodem Augustino eodemmet lib. 2, cap. 18, nec ipsa gratia orationis omnibus datur quibus præceptum datur, quia talis gratia supponit fidem in corde hominis, & caritatem parram, quæ vult mandatum Dei implere, & quæ ad Deum confugiat, ut illam caritatem augeat, detque illi, ut loquitur ibidem, ardentissimum divinum amore voluntatem. Sic enim loquitur S. Augustinus cap. 18, Cur dictum est, Diligamus invicem, quia dilectio ex Deo est, nisi quia præcepto admonitum est liberum arbitrium ut quæreret Dei donum. Quod quidem sine suo fructu prorsus admoneretur, nisi prius acciperet aliquid dilectionis, ut addi sibi quæreret, unde quod jubebatur impleret.

Atque ejusmodi dilectio inchoata non datur omnibus hominibus, puta in qui Deum non noverunt, & qui, etsi noverint, superius tamen tradunt in operatum

nem omnino immunditia, ut loquitur Paulus. Cum igitur illi homines nec caritatem habeant, quâ possunt scire divina mandata, nec aliam quâ possint ad Deum, ut oportet confugere; & tamen illi mandata Dei sunt possibilis (quandoquidem, ut dicit S. Augustinus, non præciperet illis Deus quod sciret ab illis fieri non posse) nemine consequitur evidenter, mandata Dei non ideo dari à S. Augustino omnibus, quibus dantur, possibilis, quod semper conjuncta sint vel cum gratia quâ fiant, vel cum gratia quâ creentur ut fiant, sed solam quâ possunt ab homine fieri si sanentur per gratiam, & si per gratiam accipiant unde sanentur.

Quarid, Debeant adversarii deducisse à S. Augustino, etiam gratiam orationis non esse parè sufficientem, sed efficacem, sicut & quælibet gratiam Christi, ad omne opus pietatis necessariam. De hac enim orationis gratia se inquit lib. de corr. & grat. cap. 1: Littera legis adjuvat nos ut declinemus à malo & faciamus bonum, quod nemo potest sine spiritu gratiæ, quæ, si desit, ad hoc lex adest, ut reos faciat & occidat, propter quod dicit Apostolus, Littera occidit, spiritus autem vivificat. Qui ergo legitime lege utitur, discit in ea malum & bonum, & non confidens in virtute sua confugit ad gratiam, quâ præstante declinet à malo & faciat bonum. Quis autem confugit ad gratiam, nisi cum à Domino gressus hominis diriguntur, & viam ejus volet? ac per hoc & desiderare auxilium gratiæ, initium gratiæ est, de quo ait ille: Et dixi, nunc cœpi, hæc est immutatio dexteræ Excelli. Ex quo sic conficitur argumentum:

Nemo potest confugere ad auxilium gratiæ nisi sit præventus eâ gratiâ quâ dextera Excelli immutat cor hominis, quâ Dominum diriget gressus hominis, & quâ facit ut homo vias Dei velit. Atqui eadem gratia est gratia de se efficax, ut patet ex eodem capite de gratia & libero arbitrio producto ab adversariis, ubi eadem verba (à Domino gressus hominis diriguntur) citantur ab Augustino pro gratia de se efficace. Ergo sine gratia efficace nemo potest confugere ad auxilium gratiæ, proutque gratia ad salubrem orandum necessaria non datur omnibus quibus præceptum datur.

TRES NOTÆ NECESSARIÆ

Ad intelligenda multa testimonia ex Sermonibus & Moralibus S. Augustini desumpta, quæ postea sequuntur.

Post supradicta testimonia adversarii multa alia præferunt à sermonibus, & ex enarrationibus in Psalmos, in quibus S. Augustinus gratia dogmata non expendit, sed mores instruit, quamquam nihil hic doceat quod verissimum non sit. Ad omnia hæc testimonia intelligenda, aliqua notanda sunt.

I. Hæc omnia S. Augustinus distat. Si volumus, possumus; si nolumus, non peccamus; pecca-

tum vitare ac inimicos diligere possumus. Deus in potestate nostra posuit qualiter in die iudicii judicemur. Non dixit, vade in Orientem, & quære iustitiam. &c. Hæc, inquam, omnia & similia quæ sæpe in sermonibus & alio operibus leguntur, nihil aliud significant quam bonos & pios mores, & quicquid ad Deum colendum & iustis vivendum pertinet, ut à bona voluntate pendere, ut, cum plene volumus, possumus, neque exterioribus, quæ, cum habere volumus, sæpe habere non possumus, ad salutem indigeamus, ac nunquam Deus nobis imputet in peccatum quod non possumus si plene volumus, sed solum malum & perverſam voluntatem, quæ à rebus corporalibus non pendet. Queritur autem unde istæ bona voluntas proveniat? Nos dicimus à gratia gratuita & singulari, prædestinante efficaci, quam Deus pro bona voluntate sua cui vult largitur, nec omnibus confert. Ex his ergo omnibus & similibus nihil adversum nos adversari probant.

II. Notandum est S. Augustinum in sermonibus ad populum alloqui auditores tamquam electos. Unde sæpe dicit: Deus vos non tentabit supra quàm potestis. Deus vos adjuvat. Deus vos non deseret. Vos eriget, vos fuscipiet, &c. Augustinus sic à se exhortationibus ad fideles agi, & ab omnibus agendum esse docet de corrupt. & grat. cap. 15. Nescientes enim, inquit, quis pertineat ad prædestinatorum numerum; quis non pertineat: sic affici debemus caritatis affectu, ut omnes velimus salvos fieri. Hoc quippe fit, cum singulos quosque, ut occurrerint, cum quibus id agere valeamus, ad hoc conamur adducere, ut iustificati, &c. Et infra: Ad nos ergo, qui nescimus quisnam sit filius pacis aut non sit, pertinet, nullum exceptum facere, nullumque discernere, sed velle omnes salvos fieri quibus prædicamus hanc pacem. Neque enim metuendum est ne perdamus eam, si ille, cui prædicamus, non est filius pacis ignorantibus nobis. &c. Et de dono perseverantiæ cap. 22, ubi præscribit rectum modum divina prædestinationis populi prædicandæ, ut, Qui gloriatur, in Domino gloriatur. Nunquam vult de eis, qui præsentis sunt, dici, quod forte ex opibus aliqui sunt reprobi & reijcendi, sed de aliis potius qui absunt, per verbi personam tertiam, hoc docendo salutem hunc timorem incuti, ut ex hoc illi qui audiunt, non scandalizentur aut commoveantur, sed instruantur. Quamvis ergo hæc vera sint (inquit, eos scilicet qui prædestinati non sunt, non perseverantur), non tamen isto modo dicenda sunt ad audientibus multis, ut sermo ad ipsos etiam convertatur. Et infra: Sed si & de eis qui non perseverant, aliquid placet dicere, vel necesse est, cur non potius ita saltem dicitur, ut paulò ante à me dictum est? primum ut non de ipsis, qui in populo audiunt, hoc dicatur, sed de aliis ad ipsos. Et infra: Nonne & verius eadem res & congruentius dicitur, ut non ipsis tantum malum tanquam optare videamur,

deamur, sed de aliis referre quod oderint, nec ad se existiment pertinere, sperando orandoque meliora? Itaque quidquid è S. Augustini sermonibus ad populum profertur, non probat semper dari omnibus gratiam quâ tentationem vincere possint ac vincant, licet fidelibus loquatur S. Augustinus, quasi eam habenturi sint, nesciens quâ eam habiturus sit necne, ac de omnibus bene sperant & optant. Ergo ex his S. Augustini verbis non sequitur, singulis semper adesse gratiam quâ possint tentationem vincere, & quâ eam vincant, quâ possint salubriter orare, & salubriter orare. Nam si ille, cui prædicamus, non est filius pacis, certum est quod in eo Deus non operabitur velle, seu quod eum posita in peccatum cadere sinet, nec illi gratiam largiatur, ut tentationem vincat & in iustitia perseveret.

Certum autem est omnes fideles, quibus loquebatur S. Augustinus, non fuisse filios pacis & promissionis. Ergo omnes non habebant gratiam necessariam ad tentationes vincendas, ad resurgendum à peccato, ad perseverandum in oratione & in operatione bonâ, licet loquatur omnibus tamquam filius pacis & promissionis. Corripitur ergo, inquit de corrupt. & grat., origo damnabilis, ut ex dolore correptionis voluntas regenerationis oriatur; si tamen, qui corripitur, filius est promissionis, ut, strepitu correptionis forissecus insonante atque flagellante, Deus in illo intrinsecus occultâ inspiratione operetur & velle. Exhortamur ergo, inquit de dono perseverantia cap. 14, atque prædicamus, sed qui habent aures audiendi, obedienter nos audiant; qui verò eas non habent, sit in eis quod scriptum est, Ut audientes non audiant; audientes videlicet corporis sensu, non audiant cordis assensu. Hæc etiam doctrinâ fideles in sermonibus suis S. Augustinus sæpe imbuat, ut patet ex multis sermonibus de verbis Apostoli & aliorum. Serm. 13, cap. 11, Propterea, inquit, si defuerit adiutorium Christi, nihil boni agere poteris. Agis quidem, illo non adjuvante, liberâ voluntate, sed malè. Ad hoc idonea est voluntas tua quæ vocatur libera, & malè agendo fit damnabilis ancilla. Nunc clarissime hic populum docet adiutorium sine quo non possumus, semper non adesse, non adesse cum malè agimus, & tamen nos malè agendo, nec Dei adiutorium habendo damnabiles fieri? Hæc duo nota ad solvenda omnia sequentia testimonia ex sermonibus ad populum & ex moralibus prolata sufficiunt, ut pateat ex his non sequi, singulis fidelibus semper adesse gratiam voluntatis internam ad salubriter orandum seu ad iustè vivendum necessariam, siue contentum adversari.

III, Opera pretritus erit diligentissime observare, inter artes adversariorum, quibus veritatem impugnare solent, hæc esse unam ex precipuis, quod passim & ubique promissiones Dei conditionatas, quæ tum in Scripturis tum in Patribus leguntur, nobis obijciant, ut conditiones ejusmodi promissionum non esse singulare Dei donum, sed illud esse in potestate cu-

jussu per gratiam sufficientem erigant. Verbis gratiâ, hæc & similia leguntur in Scripturis & Patribus, Si quis legitime actus lege, ad est, si quis per legem de sua infirmitate convulsus consuegat ad spiritum gratia, habebit Deum adiutorem, & implebit legem: si quis dimiserit se sub potentia manû Dei, si quis non in se sed in Deo presumat, si quis oret ut in tentationem non evadatur, Deus illum custodiet à malo, cumque non patietur tentari supra id quod potest, sed persuet bonum opus quod incipit in eo; Hinc concludunt adversarii sanum esse in potestate cuiuslibet per gratiam sufficientem, & consuegere ad spiritum gratia, & humiliare se sub Deo, & in illo, non in seipso presumere, & petere donum perseverantia fieri oportet, & alia virtutum opera facere, quibus gratiam Dei ad ea facienda quæ nondum potest, obtineat & impetret. Verum falsitas hujus consequentia statim deprehenditur, si solummodo legatur apud Augustinum cap. 11 de predestinatione Sanctorum, ubi, postquam efficaciter probasset superioribus capitulis, fidem etiam inchoatam donum esse gratia singulari & efficaci, subi hoc argumentum Pelagianorum proponi dissolvendum hoc verum: Sed cum dicitur, inquit, si credideris, salvus eris, unum horum exigitur, alterum offertur; quod exigitur, in hominis, quod offertur, in Dei est potestate. Cui obijciunt cominus sic respondet: Cur non utrumque in Dei est potestate, & quod jubetur, & quod offertur? Rogatur enim ut det quod jubet, rogant credentes ut tibi augeatur fides, rogant per non credentibus, ut eis donetur fides, ut & in suis incrementis, & in suis initiis Dei donum sit fides. Sic autem dicitur, Si credideris, salvus eris, quemadmodum dicitur, Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Nam ex his duobus unum exigitur, alterum offertur. Si spiritu, inquit, facta carnis mortificaveritis, vivetis; ut ergo spiritu facta carnis mortificemus, exigitur; ut autem vivamus, offertur. Num igitur placet ut facta carnis mortificare non Dei esse dicamus, neque id donum Dei esse fateamur; quoniam exigi à nobis audivimus, præmio vitæ, si hoc fecerimus, oblato: Absit ut hoc placeat participibus & defensoribus gratiæ. Pelagianorum est error iste damnabilis, quorum mox A apostolus ora obstruxit, adjungens: Quotquot enim spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei; ne facta mortificare nos carnis, non per Dei, sed per nostrum spiritum crederemus. De quo Dei spiritu etiam ibi loquebatur, ubi ait: Omnia autem hæc operatur unus atque idem Spiritus, dividens propria unicuique prout vult. Inter quæ omnia, sicut scitis, nominavit & fidem. Sicut ergo, quamvis donum Dei sit facta carnis mortificare, exigitur tamen à nobis, proposito præmio vitæ: Ita donum Dei est & fides, quamvis & ipsa, cum dicitur, Si credideris, salvus eris; proposito præmio salutis exigitur à nobis. Hæc Aug.

Nei dicant adversarii, si scirei fidem esse donum Dei, sed hoc donum omnibus esse concessum ex parte Dei per gratiam sufficientem; illud, inquam, non dicant, siquidem toto hoc libro S. Augustinus contendit fidem etiam imbutam esse donum Dei singulare per gratiam singularem & efficacem, qua omnibus non datur; sunt enim hæc ejus verba cap. 8: Fides igitur inchoata & fides perfecta donum Dei est, & hoc donum quibusdam dari, quibusdam non dari omnino non dubitet qui non vult manifestissimis sacris literis repugnare. Præterea ex allegato testimonio semper manet, non sequi ut conditiones quæ ab homine exiguntur, in hominibus potestate & natura sint. Quandoquidem quomodo ducitur: Si credideris, salvus eris; eo prorsus modo ducitur: Si dilexeris Deum, omnia tibi cooperabuntur in bonum; eo modo ducitur: Si confugas ad Deum, auxiliabitur tibi; eo modo ducitur: Si te humiliaveris, & oraveris, caritatis munus obtinebis; si in orando non defeceris, perseverantiam in fide & dilectione impetrabis; proindeque sicut fides quæ creditur, licet proposito salutis premio, exigatur, tamen gratia singulari donum esse non desinit; pariter oratio & humilitas, licet ad caritatem & perseverantiam exigantur, tamen singulari & efficaci gratia donum esse non desinunt. Plura de gratia orando in scripto circa primam propositionem cap. 6.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XIII Testimonium.]

Idem in Psalm. 48, Serm. 3.

SI ergo iniquitas calcanei circumdabit nos, ut quid timeamus in die mala, cum converſi ad Christum habeamus in potestate ut non faciamus iniquitatem?

RESPONSIO.

Respondet ipse Augustinus lib. 1 retract. cap. 12: Sic intelligendum est, quod dixi quia in potestate nostra est, quod cum volumus facimus, & quod nostram sequitur voluntatem, quæ cum fortis & potens præparatur à Domino, facile sit opus pietatis, quod difficile atque impossibile fuit.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XIV Testimonium.]

Idem in Psalm. 56.

Nequè imperaret hoc Deus ut faceremus, si impossibile judicaret ut hoc ab homine fieret, si considerans infirmitatem tuam deficiis sub præcepto, confortare in exemplo: sed etiam exemplum ad te multum est, adest ille qui præbuit exemplum ut præbeat auxilium.

RESPONSIO.

Verum est quod Deus nihil imperaret si per adiutorum gratia non posset bene, quod per vitium natura non potest. Adjuutos autem homines, ait Augustinus*, novimus Spiritu Dei, ut ea vellent quæ Dei sunt, ante baptismum, sicut Cornelium; quosdam verò nec post baptismum, sicut Simonem Magum; judicia enim Dei abyssus multa. Et lib. 2 de peccat. merit. cap. 5, Cur autem illum adjuvet, illum non adjuvet, illum tantum, illum autem non tantum, istum illo, illum isto modo, penes ipsum est & æquitatis tam secreta ratio, & excellentia potestatis.

Iam verò quod S. Augustinus subiungit, Si deficiis sub præcepto, adest ille qui præbeat adiutorium, duplici sensu S. Augustinus verissimum est. Primum sub hac conditione, si illud adiutorium petas, & tantum petas, quantum rei ista petenda est. Secundò sub alia conditione, si filius es paci & promissioni, quales, ut supra monuit est, sentiebat S. Augustinus esse fideles quibus prædicabat, exemplo Pauli dicens: Sicut mihi iustum est hoc sentire pro omnibus vobis, eò quòd habeam vos in corde.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XV Testimonium.]

Sermone 191 de tempore.

Execramur etiam blasphemiam eorum qui dicunt impossibile aliquid homini esse præceptum; & mandata Dei non à singulis, sed ab omnibus in commune posse servari.

* Nota dici à Janſenistis, sermonem istum non esse Augustini, sed Pelagii; nam & confessionem Pelagii legi in tomis Conciliorum ipsdem fere verbis exaratum, quibus iste sermo conceptus est, & ejus aliquam partem tanquam ex libello Pelagii oblato Innocentio PP. referri ab Augustino tanquam ambiguum continentem doctrinam, lib. de grat. Christ. c. 30 & 31. Neque nos pertinacius defendere velle hunc sermonem esse Augustini, quamvis & à viris omni exceptione majoribus pro Augustini sermone habeatur, & nihil vetet ut confessio Pelagii, ubi ab Ecclesia Romana probatam eam fuisse innouit, ab Augustino quoque populo credenda proponeretur: sed cui placebit hunc sermonem S. Augustino abdicare ut Pelagio attribuat, nobis gratum faciet, si modò addat, quod è re est, confessionem istam Pelagii à Zozimo Pontifice, in cujus manus inciderat, post mortem Innocentii I^o probatam fuisse, à Clero Romano cum gaudio susceptam, ut vix fletu quidam & lachrymis temperarent, judicatum ex earum lectione literarum absolutæ fidei Pelagium fuisse, * Hero-

* Lib. 1 oper. imperf. cap. 98.

tem & Lazarum delatores Pelagii tamquam calumniatores habitos fuisse, ut constat ex Epistolis Zozimi ad Episcopos Africæ: Hinc enim & sequitur, & Zozimum Pontificem, & Clezum Romanum (* quorum apud Catholicos major quàm Augustini ipsius debet esse auctoritas) jam ab eo tempore execratos tamquam blasphemiam fuisse propositionem istam, quæ postea à Jansenio probata est: Impossibile aliquid homini esse præceptum, & mandata Dei non à singulis, sed ab omnibus in commune posse servari.

RESPONSIO.

Multa sunt hic notata dignissima, ex quibus seu ignorantia seu mala fides adversariorum arguitur.

* Indubitatum est hunc sermonem non esse Sancti Augustini sed esse confessionem Pelagi; siquidem S. Augustinus ea quæ hoc sermone continentur velut libellum fidei Pelagi in libro de gratia Christi cap. 30, 31, 32, 33, & de peccato originali cap. 20, confutat detegitque verborum ambiguitatem & equivocationem, quibus Pelagus ad decipiendum innocentium seu Zozimum ejus successorem usus erat. Quid autem absurdum fingi potest, quàm ut attribuitur Augustino opus aliquod quod ipse Pelagus esse testatur, quodque ut agnovimus & dolesim duobus in locis refellit?

* **NOTA**, inquam, à Jansenistis dici sermonem istum non esse Augustini, sed Pelagii: Ergo Jansenista est Augustinus ipse, qui dicit esse opus Pelagi, promittitque non suum: Ergo Baroni & Bellarmini Jansenista sunt, qui ante ortum Jansenium idem docuerunt.

Baronius à codice Vaticano hunc libellum Pelagi nomine prænatum in lucem edidit. Et Bellarminus lib. de Script. Ecclesiast. observat. super tomum 9 S. Hieronymi, Non est, inquit, Hieronymi ad Damasum, sed Pelagii ad Innocentium.

* Si aliqui viri omni exceptione majores arbitrati sunt hoc opus esse Augustini, cum viderent rei illa elucidata esse, non mirum est si in re facti facti potuerunt: sed postquam detectum est ex ipso Augustino non esse sermonem Augustini sed confessionem Pelagi, Pelagii tribuendum est, non Augustino, licet viri magne auctoritatis, qui illud non examinarunt, aliud senserint. Nec in hoc sacro aliquo momenti est eorum autoritas, ubi illis deceptos esse constat, nec, postquam de veritate rei constat, illi qui perinvicem hoc opinabundum pro sermone Augustini, nullam habent in sua perturbatione excusationem. Male ergo temerari adversarii ut hinc velut rationibus res ad se explorata in dubium revocatur.

* Nihil absurdum excogitari potest quàm quod dicitur, Nihil vetare ut confessio Pelagii, ubi ab Ecclesia Romana probatum eam fuisse innotuit, ab Augustino quoque populo credenda proponeretur. Quia scilicet etiam postquam à

Zozimo approbata est, non solum S. Augustinus eam ut ambigam & dolesam confutavit in lib. de gratia Christi & de peccato originali, sed etiam à Zozimo ut ambigua habita est. Ad quod intelligendum, notandum, quod statim atque Zozimus, examinata Pelagi confessione, eam & Celestem Catholicis pronuntiasset ob voluntatem emendationem, quem uterque prohibebatur. statim conquesti sunt Africani Zozimum Pelagi & Celesti dolo circumventum fuisse; ex quo saltem est postea ut Zozimus re plenius perspectâ fraudem agnovit, in Pelagium & Celestem sententiam tulit, eorumque hæreses damnavit, ut patet ex Prospero. Id refert Baronius anno 417, & 418. Ergo Zozimus judicavit Pelagium non alio quàm saltem animo hanc fidei confessionem Sedi Apostolica obtulisse, siquidem judicavit, Pelagium nunquam Catholicam fidem sincere professum fuisse. Itaque licet Zozimus Pelagi confessionem sui Catholicam approbasset ob rectum sensum quem pra se ferebat, maxime ab homine Sedi Apostolica sese submittere prolatum, tamen Pelagium postea ut hæreticum damnatum, agnovit ejus confessionem subdolum esse, atque aliud intendisse Pelagium quàm quod ipse Zozimus sibi recte approbaverat. Sanctum Augustinum Pelagi dolo affectum, ejus confessionem ambiguitatem deprehendit, Zozimum monuit inopulente ut Pelagium & ejus hæresim dammaret. Dux ergo non potest hinc summa abscondere quod Sanctus Augustinus hanc Pelagi confessionem, postquam à Zozimo recepta est, eam memoriter duxerit ac populo credendam proposuerit, siquidem semper eam ut subdolum & ambiguum habuit ac refutavit.

* Hanc itaque Pelagi confessionem à Zozimo & Clero Romano probatam fuisse agnoscimus, sed sensu Catholico, qui Augustini est, intelleximus, non verò Pelagiano, & à Pelago utroque: ut ergo pateat quo sensu Zozimus illam approbaverit, videndum est quo sensu Augustinus cum Ecclesia Catholica docuerit Deum impossibilia non præcipere, & quo sensu Pelagus asseruerit, S. Augustini sensum sequuntur, adversarii verò sensum Pelagi, à quo nos cum abhorreramus, ideo nobis falso obijcunt, quod obijcebat S. Augustino Pelagus, nos dicere Deum impossibilia præcipere, illudque ex sententia nostra sequi.

* D. Hallier operum suorum non minuit, cum Heroti ac Lazaro Gallis Episcopis calumniarum notam innot, postquam semel atque iterum libri in lucem editi eorum nomen ab hac injuria vindicavit, eo usque ut dixerit, illos injussu à Zozimo Papa infamatos fuisse ut iniquos, ipsumque postea, re magis perspectâ, suam sententiam de Celesti & Pelago revocasse, neque ex hoc quidquam dedeceri in S. Sedem redondere, cum rei facti ageretur, in qua uniusque notum erat hunc Pontificem circumventum fuisse.

* Iuxta S. Augustinum, hoc est, Zozimi ipso & Ecclesia Romana sensum cum Zozimo & Clero Romano execratur blasphemiam eorum qui dicunt impossibile aliquid bonum esse præceptum, & mandata Dei non à singulis, sed ab omnibus in commune posse servari, quæ

quidquid præcipit Deus possibile est singulis si eorum natura sanctetur per Christi gratiam.

Calumniam Iansenio assignant adversarii, cum dicant hanc præpositionem: Impossibile aliquid homini esse præceptum &c. prolatam fuisse à Iansenio. Numquam illud apud Iansenium legitur, nisi ab eo prolatum intelligant quod refutatur ac damnatur.

Denique dicunt quod Zozimus & Cleri Romani apud Catholicos major quàm Augustini ipsius debet esse auctoritas, & sic Zozimum opponunt Augustino, ut infirmum (quod arbitrantur) ab Augustino assertum esse quod à Zozimo damnatum est. Quia in re ipsi Zozimus & Augustino, sancta Sede, ac universa Ecclesia maximam injuriam faciunt, siquidem & illud iam aperte declaravimus, S. Augustini auctoritatem secundam se consideratam, inferiorem esse summi cuiusque Pontificis auctoritati, sed postquam eius doctrina à tot Pontificibus fuit probata, iam ejus auctoritas non est alia quàm ipsorum Pontificum qui illam receperunt, probandoque suam fecerunt. Adeo ut nunc opponere Augustinum Zozimo, idem sit ac opponere Zozimum alio summo Pontifici S. Augustini approbatoribus, imo Zozimum sibi ipsi, cum inter ipsos approbatores annumeretur. Quo quod atrocius in S. Sedem & in S. Augustinum ab insensibilis utriusque hoste excogitari potest & oportere videbatur, ut si, Deo ita vindicante, proderent, qui S. Augustini auctoritatem venerari se apud S. Sedem præstiterunt, ut illam, ut oportet, recognoscere adjuvantur, quippe ipsam Sedem ideo maxime venerantur, ut eam, si possunt, circumveniant.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XVI Testimonium.]

Sermone 61 de tempore.

Additur & hoc quod, cum tam magnum sit veræ & perfectæ caritatis remedium, nullus tamen invenitur qui eum cum adjutorio Dei non possit habere. Et ideo quia nulla nobis ante tribunal Christi excusatio poterit esse, cum Dei adjutorio totis viribus laboremur: sed, dicit aliquis, nullâ ratione possum inimicos diligere. In omnibus Scripturis Deus tibi dicit quia potes: Tu è contrario respondes, non posse. Considera nunc utrum tibi an Deo debeas credi? & ideo quia veritas mentiri non potest, jam vanas suas excusationes relinquat humana fragilitas, quia nec impossibile aliquid potuit imperare qui justus est, nec damnatus est hominem pro eo quod non potuit vitare qui pius est, quid tergiversamur incallum? nemo enim melius novit quantum possumus, quàm qui nobis ipsum posse donavit.

RESPONSIO.

Possit ex hujus sermonis lectione quo sensu S. Augustinus hoc doceat. Hic, ut & in multis aliis ser-

monibus, comparat præcepta quæ per corporis vires & res exteriores implentur, quæ, etsi velimus, non sunt, quæ sunt præcepta jejunandi, elemosinam dandi & similia, cum in quæ per cor implentur, quæ, cum volumus, sunt; quæ sunt præcepta dilectionis Dei & proximi. Dicit in primis præceptum excusationem esse posse, ad ea hominem suum tenere cum ea ferrare non potest, quia Deus impossibilia non præcipit, nec damnaturus est hominem pro eo quod vitare non potuit. In aliis vero præceptis, quæ in animi bonitate & voluntate consistunt, quæ est præceptum dilectionis inimicorum, de quo toto hoc sermone agit, excusationem præterendi non posse, neque dari posse, inimicos diligere non possum. Ad dicitur, inquit, & hoc, quod, cum tam magnum sit veræ & perfectæ caritatis remedium, nullus tamen invenitur qui eum cum Dei adjutorio non possit habere. In reliquis operibus bonis interdum potest aliquis qualemcumque excusationem præterdere; in habenda verò dilectione nullus poterit se excusare. potest mihi dicere aliquis, non possum jejunare; numquid potest dicere, non possum amare? potest dicere, propter inhirmatatem corporis mei non possum à vino vel à carnibus abstinere; numquid potest dicere, non possum diligere? Et infra: Cum enim multa sint quæ propter fragilitatem humanam corporaliter implere non possumus, caritatem tamen in corde nostro, Deo inspirante, si in veritate voluerimus, sine aliqua dubitatione habere poterimus. Multa enim sunt quæ de horreo, canivo, vel cellario aliquoties proferre non possumus, de thesauro verò cordis nimis sædum & turpe est, si aliquam excusationem præterdere videamur: non enim ibi aut pedes laborant currendo, aut oculi videndo, aures audiendo, aut manus operando lassantur. Non nobis dicitur, Ite ad Orientem & quærite caritatem, navigate ad Occidentem & invenietis dilectionem. Intus in corde nostro est, unde nos iracundia excludere solet, & redire jubemur, dicente Propheta, Redite prævaricatores ad cor: non enim, sicut jam dixi, in longinquis regionibus invenitur quod à nobis Dominus petit; intus ad cor nostrum nos mittit, in nobis enim ponit quod requirit, ubi tota caritas profectio in animi bonitate vel voluntate consistit. &c. Et paulo post refert quod citatur, Quia nec impossibile aliquid &c. Quo sine hac adversarii evaserunt, nisi quia nihil aliud querunt quàm ut saltem in S. Augustino in Sermoni 47 de Sanctis idem omnino docet.

Numquam ergo S. Augustinus venit in mentem ut diceret, omnes omnino homines habere gratiam sufficientem quæ possint minime propter Deum diligere, quæ ejusmodi gratia nihil aliud quàm inspiratio perfecta caritatis, iuxta illud supra citatum S. Augustini, Præparatur voluntas à Domino, & tantum augetur munere caritatis ut possint. Quid autem absurdum & falsum dici posset quàm inspirationem perfectam

scilicet caritatis esse in omnibus hominibus? sed solum Augustinus docet, omnes homines posse inimicos diligere, Deo inspirante dilectionem, si in veritate voluerint, ut ipsemet loquitur; quo nihil verius. Præterea si inimicos non diligant, non esse excusationem, sed accusationem, quia ideo non diligunt quia nolunt, & hoc est illud ipsum quod S. Augustinus ubique docet, & præcipit lib. 1 de libero arbitrio cap. 12, loquens de bona voluntate, que nihil est aliud, ut ipse docet, quam caritas. In voluntate nostra constitutum est, aut, ut hoc vel fruamur vel careamus tanto & tam vero bono; quid enim tam in voluntate quam ipsa voluntas est? Et cap. 13: Ex quo conficitur, ut, quicquid rectè honestèque vult vivere, si id se velle præ fugacibus bonis velit, assequatur tantam rem tanta facilitate, ut nihil aliud ei quam ipsum velle sit habere quod voluit.

Eccè quo sensu secundum Augustinum possunt omnes homines diligere inimicos, quia diligunt de facto statim ut eos diligere in veritate voluerint, non verò quod deter omnibus ut velint, sine quo velle non possunt, ut docet S. Augustinus*, explicans sua verba de libero arbitrio supra citata: In his atque huiusmodi verbis meis putant Pelagiani, vel putare possunt, suam nos tenuisse sententiam: sed frustra hoc putant; voluntas quippe est quæ & peccatur, & rectè vivitur: voluntas ergo ipsa, nisi Dei gratiâ liberetur à servitute quâ facta est serva peccati, & ut vitia superet, adjuvetur, rectè piæque vivi à mortalibus non potest.

Illud maxime notandum est, eandem S. Augustini sententiam apud Pelagium ipsam omnino verbis, sed penitus diverso sensu expressam reperiri in ejus epistola ad Demetriadem. Hanc refert & refutat Beda lib. 1 in Conica Cantuariensis contra Iulianum. Ita cap. 3, Et paulò post inquit, (scilicet auctor epistola ad Demetriadem) nec impossibile aliquid potuit imperare qui justus est, nec damnaturus est hominem ob ea quæ non potuit vitare qui pius est. Tum cap. 6 Beda hanc sententiam sic refellit: Quod dicit (scilicet Iulianum, seu potius Pelagium) Dominum non impossibile aliquid præcepisse qui justus est, verum profectò dicit, si ad ejus respicit auxilium, cui Catholica vox supplicat, Deduc me in semita mandatorum tuorum. Si verò viribus animi sui fidit, refellit eum veridica ejusdem justì conditoris sententia, quâ dicit, Sine me nihil potestis facere: Quod dicit, eum qui pius est, non damnaturus esse hominem pro eo quod vitare non potuit, contradicit ejusdem piî Redemptoris & justì Judicis sententia; quâ etiam de parvulis ait, Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu, non potest videre regnum Dei. Hanc agnoscent eandem penitus sententiam ad Augustinum & à Pelagio prolatam fuisse sensu longe diverso, siquidem ut à Pelagio prolata est, à Beda refutatur. Intendebat Pelagium gratiam

* Lib. 1 retract. c. 9.

Christi & peccatum originale destruere, dicendo Deum nihil homini impossibile præcipere, proximum præcepti implendi possibilitatem in omnibus esse infirmam, præterea gratiam Christi singularem, & omnibus non communem, qualis à S. Augustino asserbatur, non esse necessariam, dicendo Deum non esse damnaturum hominem pro hoc quod vitare non potuit. Volebat peccatum originale non esse in parvulis, nec eis ob illud damnari, siquidem illud vitare non poterant. Patet ex iis quæ diximus quàm contraria sensu eadem sententia à S. Augustino usurpata fuerit, & quàm facile pateat adiuvationem, siquidem uno sensu Catholica est & Augustiniana, alio hæretica & Pelagiana.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XVII Testimonium.]

Sermone de verbis Domini in Matthæum.

Qui rectè intelligit, utrumque implet, & serviet universalissimò Domino qui servum pigrum non damnaret si ea quæ fieri nullo modo poterant, imperaret.

* II, S. Augustinus rationes omnes Jansenii eludit. 1^o quidem quia docet Deum neminem permittere tentari supra id quod potest, seu nullâ cupiditate ita hominem vinci, quin possint cum Dei adjutorio in contrarium ad præceptorum observationem aditum, eaque cum eodem observare.

R E S P O N S I O.

Cum de verbis Domini in Matthæum multi sint sermones, citandum erat quo sermone, hoc in totis his sermonibus non invenimus. Tamen non dubitamus à S. Augustino dictum quod primò refertur. Ad quod respondemus, hanc sententiam sæpe solutam esse. Verum enim non est nullo modo fieri posse quod per gratiam fieri potest.

Ad secundum respondemus, adversarios ibi imponere S. Augustino & Jansenio. Augustinus quidem, quod asserunt ipsum docere, Deum neminem permittere tentari supra id quod potest, hoc nunquam ita absolute dicit. Jansenio autem, cum significant ipsum dixisse, hominem ita posse cupiditate vinci, ut nec possit quidem cum Dei adjutorio in contrarium ad præceptorum observationem aditum, eaque cum eodem observare.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XVIII Testimonium.]

Libro de gratia & libero arbitrio cap. 2.

Quomodo dicit inexcusabiles, nisi de illa excusatione quâ solet dicere humana superbia, si scissem fecissem, ideo non feci quia

* Intendunt aliquid hic subest.

nescivi; aut si scirem facerem, ideo non facio quia nescio: hæc ejus excusatio tollitur quando præceptum datur, vel scientia non peccandi manifestatur, sed sunt homines qui etiam de Deo se excusare conantur, quibus dicit Apostolus Jacobus cap. 1: Nemo, cum tentatur, dicat, quia à Deo tentor; Deus enim intentator malorum est; ipse autem neminem tentat, unusquisque verò tentatur à concupiscentia sua abtractus & illectus. Deinde cum concupiscentia conceperit, parit peccatum; peccatum verò cum consummatum fuerit, generat mortem. Idem de ipso Deo excusare se volentibus respondet liber Prov. Salomon. cap. 13: Insipientia viri violat vias ejus: Deum autem causatur in corde suo. Et liber Eccles. cap. 13 dicit: Ne dixeris quia propter Deum recessi, quæ enim odit ne facias, &c. Ipse ab initio fecit illum, & reliquit illum in manu consilii sui.

RESPONSIO.

Nihil ad rem nec ad propositum est locus. Hoc enim Augustinus saltem vult, homines cum peccant, peccata in Deum inique referre, quasi ei placeant, vel ad ea peccatores inducat. Quod manifeste apparet ex verbis sequentibus Scriptura à S. Augustino immutatis subjunctis, & ab adversariis partim suppressis. Sic enim S. Augustinus & liber Ecclesiasticus dicit: Ne dixeris quia propter Deum recessi, quæ enim odit ne facias: ne dixeris quia ipse me induxit, non enim opus habet viro peccatore.

Verum tantum abest ut hoc loco vel alio S. Augustinus docuerit, homines posse de Deo inique se excusare, si illæ gratiam necessariam non daret quæ posset vitare peccata, quàm potius expresse contrarium docet in tota epistola 105 ad Sixtum; ubi eadem verba Scriptura ab adversariis nobis obiecta producit, ostenditque, solum hominibus peccatum imputandum esse, quia, ut ait, Merito peccati universa massa damnata est, nec obdurat Deus impertiendo malitiam, sed non impertiendo misericordiam. Et infra: Postremo quoniam se ipsi excusabunt modo? nempe illo, quem breviter tamquam ex eorum voce sibi obicit Apostolus, ut dicant: Quid adhuc conqueritur? Nam voluntati ejus quis resistit? Hoc est enim dicere, quid de nobis fit querela quod Deum offendamus malè vivendo, cum illius voluntati non possimus resistere, qui nos obduravit misericordiam non præstando? si ergo illos non pudet hac excusatione, non nobis, sed Apostolo contradicere, cur nos pigeat eis, quod dixit Apostolus, hoc idem atque identidem dicere: Ohomo! tu quis es qui respondes Deo, &c.?

Et infra: Nihil ergo fit in eis qui dicunt, Quid adhuc conqueritur, nam voluntati ejus quis resistit? nisi quod legitur in libro Salomonis: Insipientia viri violat vias ejus, Deum

autem causatur in corde suo. Quamvis itaque Deus faciat vasa iræ in perditionem ut ostendat iram & demonstret potentiam suam, quæ bene etiam utitur malis, & ut notas faciat divitiarum gloriæ suæ in vasa misericordiæ, quæ fecit in honorem, non dampnabili malis debitum, sed suæ gratiæ largitate donatum: tamen in eisdem iræ vasis propter meritum malis in contumeliam debitum factis, id est, hominibus propter naturæ quidem bonum creatis, sed propter vitia supplicio destinatis, iniquitatem, quam rectissime veritas improbat, dampnare novit ipse non facere. Sicut enim voluntati ejus tribuitur natura humana nullo dubitante laudanda, sic hominis voluntati tribuitur nullo recusante dampnanda.

Porro ipsa Scriptura verba ab Augustino allata & obiecta ab adversariis: Ipse ab initio fecit hominem, & reliquit eum in manu consilii sui, quid vel minimum ad propositum, cum ibi agatur de libertate naturali hominis cum qua creatus est? Quod cui libet patet qui dunt librum de gratia Dei & libero arbitrio tantisper legerit; nam tribus primis capitulis ostendit S. Augustinus, per præcepta, promissa, præmia, supplicia, esse in homine liberum arbitrium quod habet homo per naturam, sed nihil illi prædesse ad præcepta implenda, nisi sancitur per gratiam.

Et certè quatinus ab adversariis quod velim huius verbis probare: Deus ab initio fecit hominem, & reliquit eum in manu consilii sui. An quod homo ita est in manu consilii sui, ut per naturam sine gratia possit eligere bonum vel malum? sed hoc Pelagianum est. An quod Deus confirmat homines in manu consilii sui per gratiam liberatricem? quod est contra Apostolicum: Etenim cum essetis servi peccati: Nulla esset in homine peccandi necessitas, quod pertinet ad errorem Pelagianorum: Multum erras, ait Augustinus ad Inthanem lib. 1 oper. imperf. cap. 105, qui vel necessitatem nullam putas esse peccandi, vel eam non intelligis illius peccati esse penam quod nullà necessitate commissum est. Denique omnes omnino homines nascerentur cum caritate qua sola illos facit liberi ad præcepta servanda, ut ait Augustinus ibidem n. 84, huius verbi: Alia est remissio peccatoris in eis quæ mala facta sunt, alia caritas quæ facit liberum ad ea quæ bona facienda sunt: utroque modo liberat Christus, quia & iniquitatem ignoscendo aufert, & inspirando tribuit caritatem.

Itaque huius verbi Scriptura nihil aliud infirmatur, nisi hominem per naturam esse liberi arbitrii, esse in manu consilii sui, esse confirmatum inter bonum & malum, inter vitam & mortem duplici ratione: Prima, quia quod voluerit faciet, & quod elegerit dabitur ei. Secunda, quia potest se scilicet in utramque partem, & eligere bonum & malum, ita tamen ut bonum non possit eligere, nisi Deus in illo operetur & velle, malum verò per seipsum; sic enim S. Augustinus hanc sententiam Scriptura explicat, cum illi obijceretur à Pelaga-

in lib. 1. oper. imperf. cap. 45: Hæc testimonia propter illam voluntatem dicta sunt, in qua quisque id quod vult agit: at si non habetur, (*scilicet ipsa voluntas*) ab eo poscatur qui in nobis operatur & velle, si autem habetur, fiant opera iustitiæ, & ei qui illam operatus est, agantur gratiæ. Item de pers. iust. cap. 19, eodem modo Christus hoc Scripturæ testimonium & alia similia obijcens S. Augustinus sic respondet: Aut quia in Deuteronomio scriptum est, Vitam & mortem dedit ante faciem hominis, bonum & malum, & admonuit ut eligeret vitam; quasi & ipsa admonitio non de misericordia veniat, vel aliquid prodesset eligere vitam, nisi Deus eligendi caritatem inspiraret & electam habere præstaret. Et infra: Aut quia dictum est, Si voles præcepta, servabunt te; quasi non debeat Deo gratias agere quia præcepta voluit, qui defertur omni lumine veritatis hæc velle non potest.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XIX Testimonium.]

Ejusdem libri capite 3.

Quando autem dicit homo, non possum facere quod præcipitur, quoniam concupiscentiæ meæ vincor. Jam quidem de ignorantia non habet excusationem, nec Deum causatur in corde suo, sed malum suum in se cognoscit, & dolet, cui tamen dicit Apostolus Rom. 12: Noli vinci à malo, sed vince in bono malum. Ei utique cui dicitur, Noli vinci, arbitrium proculdubio voluntatis ejus convenitur, velle enim & nolle propriæ voluntatis est.

RESPONSIO.

Nihil etiam contra nos probat hic locus. Velle & nolle propriæ voluntatis est: sed ad velle volendum præparatur voluntas à Domino. Omnibus autem non præparatur. Vide dicta de prædestinatione Sanctorum cap. 5 & 6: Non quia, inquit, credere vel non credere non est in arbitrio voluntatis humanæ, sed in electis præparatur voluntas à Domino. Multi audiunt verbum veritatis, sed alii credunt, alii contradicunt; volunt ergo isti credere, nolunt autem illi; quis hoc neget? sed cum aliis præparetur, aliis non præparatur voluntas à Domino, discernendum est utique quid veniat de misericordia, quid de judicio. Et infra: Misericordia igitur & judicium in ipsis voluntatibus facta sunt.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XX Testimonium.]

Ejusdem libri capite 4.

Ubi si dixeris, volo servare, fed vincor à concupiscentiâ mea, respondet Scriptura libero ejus arbitrio quæ jam superius dixi: Noli vinci à malo, fed vince in bono malum; quod tamen ut fiat, adjuvat gratia, &c.

RESPONSIO.

Quod ut fiat, inquit S. Augustinus in loco citato (*ut scilicet vincatur in bono malum*) adjuvat gratia. Verum nec semper, nec omnes adjuvat, ut patet ex his verbis immediatè sequentibus, quæ nisi adjuvent, nihil lex erit, nisi virtus peccati: Nonne enim hic verbum denotatur, gratiam non semper adjuvare? Ita sunt affecti frandibus adversari, ut in domo pueri verba retinere tam aperta, quæta conferrunt ad sensum atque explanationem testimonii quod citant, ut eorum retinenda sensum omnino contrarium in animum legentis ingeneret. Hoc profectò committere horretet menti hominum quæ nondum pndori omnirenunciasset.

Tam verè clarum est, hoc ipso capite S. Augustinum docere gratiam omnibus non dari, ut aliud & in verbis antedictibus & in consequentibus tradat: Dicit enim omnes, quibus datur gratia continendi, continere: Ex quo sequitur, omnibus hanc gratiam non dari, siquidem multi seipsos non continent; Et tamen, inquit, non omnes capiunt verbum hoc (contere te ipsum), sed quibus datum est; quibus enim non est datum, aut nolunt, aut non implent quod volunt; quibus autem datum est, sic volunt, ut impleant quod volunt. Et paulo post in fine ejusdem capituli S. Augustinus sic loquitur: Ecce unde dicit homo: Volo legis servare mandatum, sed virtute concupiscentiæ meæ vincor: Et cum voluntas ejus convenitur, & ei dicitur: Noli vinci à malo, quid ei prodest, nisi gratiâ succurrente fiat? quod ipse Apostolus secutus adjunxit: Gratias autem Deo qui dat nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum; ergo & victoriâ quâ peccatum vincitur, nihil aliud est, quàm donum Dei in isto certamine adjuvantis liberum arbitrium.

Quia itaque non miretur adversarij ex eo colligere, gratiam sufficientem omnibus dari qui se ducunt à propria cupiditate superari, quod illorum arbitrium per legem conveniatur, cum S. Augustinus expresse dicat hanc legem nihil homini prodesse, nisi Deum illum adjuvet, Deum autem hominem adjuvare, quando dat illi victoriâ per Jesum Christum; cum ergo non dei omnibus victoriâ per Jesum Christum, nonne confitetur evidenter, Deum omnes reformari non adjuvare cum per legem conveniantur?

Et ut mala fides adversariorum, vel eorum ignorantia in doctrina S. Augustini magis pateat, sufficit nobis nomen ex eius testimonio inter sexcenta producere. Ex *serm. 4 de diversis*, ubi clarissimè docet, peccatorem auxilio Dei destitutum, non posse de ignorantia & de sua infirmitate conqueri, seu excusationes prætendere, quominus peccet & pereat. Si acceperis legem, inquit, & defuerit tibi adiutorium spiritus, non implees quod legis, non implees quod tibi jubetur; sed homo sub lege insuper prævaricator tenetur: accedat spiritus, adjuvet, & fit quod jubetur. si desit spiritus, litera occidit te; quare litera occidit te? quia peccatorem te facit, nec potes te excusare de ignorantia, quia legem accepisti, jam quod faceres didicisti, ignorantia te non excusat, spiritus te non adjuvat: ergo peristi.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXI Testimonium.]

Lib. de Pastoribus cap. 6.

Sed ne futuris temptationibus deficiat infirmus, nec falsa spe deiciendus est, nec terrore frangendus: Dic ei: Præpara animam tuam ad temptationem, (Eccles. 2.) sed forte incipit labi, contremiscere, nolle accedere. Habes aliud I Corinth. 10: Fidelis Deus, qui vos non finit tentari supra quàm ferre potestis: Illud autem promittere & prædicare futuras passionēs, infirmum confirmare est; timentū autem nimium, & ex hoc deterrito cū polliceris misericordiam Dei, non quia temptationes deerunt, sed quia non permittit tentari supra quàm ferre potestis, fractum colligare est: affert consolationes alligamentum, alliga quod fractum est, dic ne timeas, non deerit in temptationibus ille in quem credidisti, fidelis Deus, qui non finit te tentari supra quàm potes ferre, non hoc à me audis, Apostolus dicit: qui etiam dicit, an vultis experimentum ejus accipere qui in me loquitur Christus? hoc ergo cū audis, ab ipso Christo audis, & ab illo Pastore qui pascit Israël, illi enim dictum est Psalm. 79, Potabis eos in lachrymis in mensura: quod enim ait Apostolus, non finit tentari vos supra quàm potestis ferre, hoc ait Propheteta in mensura: Tantum tu noli dimittere corripientem & exhortantem, terrentem & consolantem, percutientem & sanantem.

RESPONSIO.

Quod hic & alii multis sermonibus sequentiū dicitur, Fidelis Deus, qui non permittit vos tentari supra id quod potestis, sic intellegi debet ut diximus: quia S. Augustinus quasi electū loquitur, quos Deus non permittit tentari supra quàm possunt, spe & confidentiā auxilii non desinere, fideles &

regi, terrore non frangi, ut hinc se ad orandum & operandum accingant, & omnem speciem in Deo collocent. In scripto circa primam propositionem c. 2. art. 3, hanc Apostoli sententiam suse expōsumus, nec solummodo argumentum, quod ex ea inferitur, solvimus, sed etiam ex eadem sententia probavimus semper non adesse fidelibus gratiam quā possint temptationem sustinere ac vincere. Hanc promissionem in hū qui secundum propositum vocati sunt, impleri docet S. Augustinus. Confirmat Hieronimus Papa: Tentatus est Petrus supra quàm posset sustinere. Quomodo verum est quod Deus in omnibus, qui tentantur, non facit cum temptatione preventum, seu, ut habet textus Græcus, & ut scipe S. Augustinus & S. Hieronymus loquuntur, non facit eorum ut possint sustinere, aliis omnino in temptatione proficerent, evaderent, nullusque deficeret.

Quamvis autem ista Apostoli verba intellegi tantum debeant de prædestinati, vult tamen Augustinus, ut prudens Pastor illa verbis utatur ad confirmandum hominem infirmum, qui in cultu Dei temptationes reformidare possit; quia oportet ut cum illo agat tamquam cum electo, ad quem promitte pertineant promissa Dei de protectione & conservatione suorum electorum, ita tamen, ut, cū cum de tali protectione divina securum faciat, hanc conditione faciat, ut non dimittat Deum corripientem & exhortantem, terrentem & consolantem, percutientem & sanantem, quemadmodum extremis verbis loquitur Augustinus.

Verum hac conditio, sicut & qualibet alia ad salutem pertinet, donum est gratiæ singulari, sicut & præmium, ut supra demonstratum est, observatione 3 præmissa ad respondentem.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXII Testimonium.]

In Psalm. 40.

NE dicas, non possum tenere & portare & frænare carnem meam, adjuvaris ut possis: Dominus opem ferat super lectum doloris ejus.

RESPONSIO.

Verum est te adjuvari, si velis carnem tuam frænare in nomine Christi, si non præsumas de verbis tuis, si præsumas de gratia, si præsumendo ad Christum venias, hoc est, Christi implores auxilium, ut loquitur S. Augustinus eodem loco, & paulo supra.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXIII Testimonium.]

Enarrat. in Psalm. 61.

UT non cadat paries, Dominus suscipiet, quoniam qui dat potestatem tentatori, ipse tentato præbet misericordiam: ad mensuram enim

permittitur tentare diabolus: Et potabis nos, inquit, in lachrymis in mensura; noli ergo timere nisi permittit aliquid facere tentatorem, habes enim misericordissimum Salvatorem, tantum permittitur ille tentare, quantum tibi prodest ut exercearis, ut proberis, ut, qui te nesciebas, ab ipso inveniariis: Nam ubi vel unde de hac Dei potestate & misericordia securi esse debemus secundum illam Apostolicam sententiam: fidelis Deus qui non permittit vos tentari supra id quod potestis, &c. Et paulò post circa finem: Noli ergo mirari, permittit Deus, & iudicio permittit & mensurà, numero & pondere permittit, apud illum non est iniquitas, tu tantum ad eum pertine, in ipso spem pone, ipse sit adiutor tuus, salutare tuum, in illo sit locus munitus, turris fortitudinis: Refugium tuum ipse est, & non finit te tentari supra quam potes ferre, sed faciet cum tentatione exitum ut possis sustinere, ut quod te finit pati tentationem potestas ejus sit, quod non finit ultra in te fieri quam potes ferre, misericordia ejus sit, quoniam potestas Dei est, & tibi Domine misericordia.

RESPONSIO.

S *Augustinus loquitur, ut jam toties dictum est, omnibus fidelibus, ac si essent omnes predestinati: Et ut manum ipsius S. Augustini verbum, Palex loquitur tamquam grano, quia paleam à grano discernere non potest, cuius rei evidentissimum est argumentum in illis verbis, tantum permittitur diabolus tentare, quantum tibi prodest ut exercearis, ut proberis, ut, qui te nesciebas, ab ipso inveniariis. quod certe de reprobo dici non potest.*

Adde quod S. Augustinus hanc gratiam & Dei protectionem spondet omnibus fidelibus sub ea conditione, si ad Deum perstiterint, si in Deo spem suam ponant, si ad illum confugiant, tamquam ad locum munitum & turrim fortitudinis, si illorum refugium ipse sit. Verum hanc conditionem esse danam gratia singulari, supra ostendimus observatione 3.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXIV Testimonium.]

Idem in Psalmum 91.

S I non est valde impius, ad manum Satanam habet quem accuset, Satanæ fecit, dicit, quasi Satanæ habeat potestatem cogendi, astutiam habet: sed si Satanæ loqueretur, & taceret Deus, haberes unde te excusares: modò aures tuæ posita sunt inter monentem Deum & suggerentem serpentem: quare hinc flebuntur, hinc avertuntur: non cessat Satanæ suadere malum, sed nec Deus cessat admonere bonum, &c.

RESPONSIO.

E X S. Augustini libro de gratia Christi cap. 13, admonitio quæ Deus admonet, sicut & doctrina quæ docet, duplex est: una quæ Deum ostendit veritatem, altera quæ imperit caritatem; una quæ docet per legem literam, altera per spiritum gratiam; una quæ suadet, altera quæ persuadet; una quæ facit homines inexcusabiles, & si sola sit, legem prævaricatores, altera quæ facit eos legi dilectores. Prior illa quæcumque sit, sive interior, sive exterior, pertinet ad legem atque doctrinam. Posterior verò est vera gratia Christi quia necessaria est ad singulos alium.

De prima loquitur S. Augustinus in obsequio quem contra nos adversarii proponunt. Ibi enim ostendit S. Augustinus, homines, cum peccant, inexcusabiles esse, nec posse accusare diabolum de peccatis suis. Primum quia diabolum non cogit invitum ad peccandum; suadere potest, cogere non potest. Secundo, quia si diabolum non cessat suadere peccatum, Deus ex altera parte non cessat, fidelibus salutem, suadere justitiam, quod sufficit ut peccantes sint inexcusabiles. Quod verò S. Augustinus ne verbum quidem faciat de posteriore, inde patet, quod expresse doceat, enim, qui ea doctrina vel admonitione vitare peccatum & facere bonum à Deo edoctum est, semper peccatum vitare & bonum facere. Hæc sunt verba S. Augustini de gratia esse doctrinam Dei. De gratia Christi cap. 13: Hæc gratia si doctrina dicenda est, certè sic datur, ut altius & interior eam Deus cum ineffabili suavitate credatur insundere, non solum per eos qui plantant & rigant extrinsecus, sed etiam per seipsum, qui incrementum subministrat occultis. Ita ut non ostendat tantummodo veritatem, verum etiam impertiat caritatem; sic enim docet Deus eos qui secundum propositum vocati sunt, simul donans & quod agant scire, & quod sciunt agere. Unde ad Thessalonicenses sic Apostolus loquitur: De caritate autem fraternitatis non opus habetis vobis scribere: nam ipsi vos à Deo didicistis, ut diligatis invicem: tamquam hoc sit certissimum indicium quod à Deo didiceritis, si id quod didiceritis feceritis. Qui autem novit quid est quod fieri debeat, & non facit, nondum à Deo didicit secundum gratiam, sed secundum legem, non secundum spiritum, sed secundum literam.

Et cap. 14: De isto docendi modo etiam Dominus ait, Omnis qui audivit & didicit à Patre meo, venit ad me. Qui ergo non venerit, non de illo rectè dicitur. Audivit quidem & didicit sibi esse veniendum, sed facere non vult quod didicit. Profrus non rectè dicitur de isto docendi modo, quo per gratiam docet Deus. Si enim, sicut veritas loquitur, omnis qui didicit venit, quisquis non venit, profectò nec didicit. Brevis est igitur sic respondemus objectioni ipsius S. Augustini verbum. Qui admonetur à Deo

à Deo in tentatione & hac admonitione norit quid facere debeat, & non facit, nondum à Deo deducti secundum gratiam, sed secundum legem; non secundum spiritum, sed secundum litteram; proutque hac admonitione de qua loquitur S. Augustinus in Psalm. citat. non est illa gratia Christi quæ docet homines quantum sufficit ut peccata vitare & bonum facere possint & sciant.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXV Testimonium.]

In Psalmum 120 prope finem.

Fidelis Deus qui non permittit vos tentari supra quàm vos potestis ferre, ecce introitus tuus custoditur, quando non tibi finit Deus accidere tentationem, quam non potes ferre, introitum tuum custodit & exitum; sed faciet, inquit, etiam cum tentatione exitum ut possitis sustinere. Numquid possumus nos, fratres, interpretari aliter quàm ipsa verba Apostoli docuerunt? Custodite ergo vos, sed non à vobis, quia Dominus tegumentum tuum, qui custodit, qui non dormitat neque dormit.

ALTERAM similiter rationem refellit S. Doctor, quod scilicet Deus gratiam nec prævaricatoribus legis denegat, vel quâ possint eam observare, vel à Deo auxilium necessarium petere.

RESPONSIO.

I, Hic objectioni plenissimè satisfactum est in responsione ad testimonium 21.

II, Non dicit absolute S. Augustinum quod neminem Deus permittit tentari supra id quod potest, sed tantummodo quod, quando id permittit, tunc custodit introitum hominibus in tentationem, & quando facit cum tentatione proventum, tunc custodit exitum a tentatione.

III, Docet id fieri tantum à Deo in iis qui non habent venient superbiæ, quia humilitas, inquit, custodit in omni tentatione qui de se non præsumunt, sed auxilium suum ponunt in Domino, ut ipsemet dicit in contextu pagina. Atque idem S. Augustinus docet in libro 2 de peccat. mer. cap. 17 & 19, hanc superbiæ, quæ omnium humanorum vitiorum causa est, & propter quam Deus plerumque finit nos tentari supra quàm possumus, non in omnibus sanari per gratiam, & cum Deus id facit, misericordiâ id facere; cum non facit, iudicio non facere: iudicio, inquam, vel condemnationis, si, ut loquitur S. Augustinus, damnandi prædestinati sunt propter iniquitatem superbiæ; vel eruditionis, si filii sunt misericordiæ, & contra ipsam suam superbiæm erudiendi.

Et in fine capituli 19 docet, ad obtinendam gratiam, quâ peccata vitentur, necessarium esse ut canemur vigilantem, & Deum ardentem deprecemur, & agnosca-

mus hanc vigilantiam & orationem nobis à Deo dari per gratiam. Hæc sunt eius verba: Nec ideo tamen in eisdem vitiis nobis permanendum esse existimemus, sed adversus ipsam maxime superbiæm, propter quam in eis humiliamur, & nos vigilantem conemur, & ipsum deprecemur ardentem, simul intelligentes, & quod sic conamur, & quod sic deprecemur dono illius nos habere, ut in omnibus, non ad nos respicientes; sed sursum cor habentes, Domino Deo nostro gratias agamus, & cum gloria mur, in illo gloriamur.

Quæ autem dicit hanc conatam, hanc vigilantiam continuam, hanc ardentem orationem non esse donem gratiæ singularis & efficaciæ, sed solum sufficiens omnibus concessa? Hoc posito respondemus, quod alius similis testimonium solvendum sufficit: cum Paulus & S. Augustinus ubique spondent fidei libus Deum non permittit eos tentari supra id quod possunt, hanc illis gratiam spondere, si humiles sint, si contra superbiæm vigilantem conentur, si Deum ardentem deprecantur. Ad hoc ergo ut adversarii inde possint inferre Deum neminem permittit tentari supra quàm potest, oportet ut prius probarent, hanc animi ipsam humilitatem, hanc conatam vigilantiam, hanc ferventem orationem dari à Deo omnibus hominibus per gratiam sufficiens, quod certe falsissimum est, nec ad adversarii coram sua Sanctitate auderent unquam asserere.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXVI Testimonium.]

Libro 1 de Gen. contra Manichæos cap. 3.

Quod (præcepta Dei servare) omnes homines possunt si velint, quia illud lumen omnem hominem illuminat venientem in hunc mundum. probat lib. retract.

RESPONSIO.

Hoc testimonium jam antea relatam solutumque est n. 3.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXVII Testimonium.]

Libro 1 ad Simplicianum quæst. 1.

Hoc enim restat in hacce mortali vita libero arbitrio, ut non impleat homo iustitiam cum voluerit, sed ut sese supplicii pietate convertat ad Deum, cuius dono possit eam implere.

NOTA Sancti Augustini doctrinam eam esse quam locis infra citandis tradidit, non semper nobis succurrere ut absque auxilio per preces nostras impetrando præcepta Dei quælibet impleamus, sed nullum esse quod non vel gratis

tis oblato auxilio nullâ nostrâ prece efflagitato, vel certè auxilio à Deo impetrando possumus implere.

R E S P O N S I O.

I, *S*iquid probaret hic locus, gratiam sufficientem ad orandum libero arbitrio subiectam esse probaret.

II, *S*i quid adhuc probaret hic locus, id tantum probaret de us qui jam per gratiam Christi volunt implere iustitiam Christi & conantur, sed maiore impetu concupiscentia prohibentur ne possint. Nam quod S. Augustinus de omnibus omnino hominibus id non dicat, clarum est ex cap. 22 de nat. & grat., ubi docet, eos qui deseruntur à Deo, subditi necessitati peccandi, adeo ut audiam tantam auribus corporis vocem legi, quâ admonentur ad Deum recurrere; sic enim loquitur de Pelagio, qui ferre non poterat peccatum peccato & induratione vel cecitate à Deo vindicari. Nec cogitat, inquit S. Augustinus, prævaricatorem legis quàm dignè lux deferat veritatis, quâ desertus unique fit cæcus, & plus necesse est offendat, & cadendo vexetur, vexatusque non surgat, ut ideo tantum audiat vocem legis, quò admonetur implorare gratiam Salvatoris, &c. Consultatur, si placeat, locum integre.

III, Nihil probari potest ex hoc loco, nisi postquam homo peccatum suum miseriamque, in quam demersus est, agnovit, nihil illi aliud restare, quàm ut gemat & imploret auxilium Dei, quo iustitiam implere possit & à peccato liberari, seu homini sub lege & peccato captivo alium molam resurgendi & iuste vivendi non superesse nisi gemitum & orationem.

Ex quo nequaquam sequitur, quod concludunt adversarii, omnibus semper dari orandi gratiam, imo contrarium semper docuerunt & S. Augustinus, & Prosper, & Fulgentius. Sic enim S. Augustinus lib. de nat. & grat. cap. 7. Unde admonemur à Deo petere sapientiam qui dat omnibus affluenter, utique his qui sic petunt, quomodo & quantum res tanta petenda est.

Et lib. de moribus Ecclesiæ Catholicæ cap. 17, Si sapientia & veritas non totis animi viribus concupiscatur, inveniri nullo pacto potest. At si ista ita queratur ut dignum est, subtrahere sese atque abscondere à suis dilectoribus non potest. Hinc est illud quod ait Jesus: Petite & accipietis, querite & invenietis, pulsate & aperietur vobis, amore petitur, amore queritur, amore pulsatur.

Quis autem adeo superbi est animi, ut presumere audeat se semper habere sufficientem Dei gratiam, quâ possit ab eo petere observationem mandatorum ejus, quantum & quomodo res tanta petenda est, id est, amore petendo, querendo, pulsando, & totius viribus animi iugiter concupiscendo, præsertim in tentatione, cum animus illecebrâ voluptatis distractus est, nec toto animi conatu potest ad Deum confugere?

Et lib. 1 oper. imperf. cap. 94, dicit admonitionem legi prodasse prædestinatum, sed non dicit prodasse omnibus hominibus, quia Deus omnibus quibus subest bonum, non largitur caritatem qua sola vult bonum. Homo Pelagiane, inquit, caritas vult bonum, & caritas ex Deo est, non per legis literam, sed per spiritum gratiæ; in hoc est prædestinatis adiutorium litera, quia iubendo & non juvando admonet infirmos confugere ad spiritum gratiæ. Sic lege legitime utuntur quibus bona est, id est, utilis: alioquin per se ipsa litera occidit, quia iubendo bonum, & non largiendo caritatem quæ sola vult bonum, reos prævaricationis facit.

Et lib. de corr. & grat. c. 1: Qui ergo legitime lege utitur, discit in ea malum & bonum, & non confidens in virtute sua, confugit ad gratiam, quâ præstante declinet à malo & faciat bonum. Quis autem confugit ad gratiam nisi cum à Domino gressus hominis diriguntur, & viam ejus volet? Ac per hoc & desiderare auxilium gratiæ initium gratiæ est; de quo ait ille, Et dixi, nunc capi, hæc mutatio dextere Excelli.

Post S. Augustinum sic S. Prosper adversus Collat. c. 23, Imperantur autem ista homini, ut ex ipso præcepto Dei, quo ei hoc quod accepit, indicitur, agnoscat id se suo vitio perdidisse, & non ideo iniquam esse exactionem quia ad reddendum quod debet, idoneus non est, sed à litera occidente confugiat ad spiritum vivificantem, & facultatem quam ante non invenit in natura, querat ex gratia: quod si facit, magna est misericordia Domini; si non facit, iusta est pœna peccati.

Denique post S. Proserum S. Fulgentius lib. 2 de veritate prædestinationis & gratiæ c. 4, Dum præcipitur nobis ut velimus, ostenditur quid habere debeamus, sed quia id ex nobis habere non possumus, admonemur, ut à quo nobis datur præceptum, ab ipso petamus auxilium, quod tamen non possumus poscere, nisi Deus in nobis operetur & velle. Sufficit igitur in posterum quod semel ex Patribus ostendimus, non consequi ex admonitione legi omnibus hominibus, quod lex admonet iuste sufficientes & necessarii vires per gratiam, quibus possint vel mandata legi implere, vel ad spiritum gratiæ confugere.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXVIII Testimonium.]

Libri 1 quæst. 2 ad eundem.

NOluit Esau, & non currit, sed si voluisset, & cucurrisset, Dei adiutorio pervenisset, qui etiam ei velle & currere volendo præstaret, nisi vocacione contemptâ reprobis fieret.

R E S P O N S I O.

Hic S. Augustinus errorem quem deponat, disputando agitat, ibi enim eadem de vocacione & fide docet, qua in expositione propositionum ad

Roma.

Romanos duxerat: cum in Semipelagiano errore versaretur. Hinc ergo concludi non potest juxta Ecclesiam sensum esse aliquam vocationem internam, cui proinde alter obtemperat, & alter resistit. Verum postquam ventilata S. Augustinus, an voluntas credendi sit donum Dei et solium nomen, quia credere non possumus nisi Deo vocante, tandem desinit fidem esse donum Dei quia ut velimus & incipimus credere, Deus misereatur, & cum misereatur, sine dubio volumus. Illud patet ex expositione hujus sententia Apostoli, Non est volentis, neque currentis, &c. quam de gratia ex se efficaci ad bonam voluntatem & fidem necessaria S. Augustinus intelligendam esse docet.

Nota etiam quod si quid ex testimonio citato probaretur, ex eo gratia sufficiens libero arbitrio subiecta probaretur.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXIX Testimonium.]

Lib. 8; qq. quæst. 68.

AD illam cenam quam Dominus dixit in Evangelio preparatam, neque omnes qui vocati sunt venire voluerunt, neque illi qui venerunt, venire possunt, nisi vocarentur; Itaque neque illi sibi debent tribuere qui venerunt, quia vocati venerunt, neque illi qui non voluerunt, alteri tribuere, sed tantum sibi, qui ut venirent vocati, in eorum erat libera potestate.

RESPONSIO.

EX hoc loco nihil etiam colligi potest, nisi pro errore Semipelagiano, in quo erat S. Augustinus cum hac quaestione disceret, tunc enim non putabat fidem Dei gratia proveniri, ut clarius innotebit ex iis quae praecedunt verba ab adversariis relata, quaeque Semipelagianismum expressius continent.

Sed cur, inquam, hac verba quæst. 68, in quibus errorem esse dicimus, S. Augustinus non correxit, cum hanc quaestionem retractavit? Imo verò manifestissime correxit, sic loquendo lib. 1 retractationum cap. 26: Est misericordia Dei præveniens ipsam voluntatem, quæ, si non esset, non prepararetur voluntas à Domino. Ad eam misericordiam pertinet & ipsa vocatio, quæ etiam fidem prævenit. II, Quia quacumque ad illum errorem circa fidei donum pertinent, scilicet retractavit in lib. de praedestinatione. Sanctæ. cap. 3 & 4.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXX Testimonium.]

De natura & gratia cap. 26.

Non deserit, si non deseratur, ut piè semper iustèque vivatur.

RESPONSIO.

I, Si quid ex hoc loco probatur, probatur gratia sufficiens libere subiecta arbitrio.

II, Resp. Deus neminem deserit, si non deseratur, quia, ut inquitur Thomista fere omnes in hunc & Concilio Tridentino locum, nulli iusto Deus gratiam sanctificantiem subtrahit, nisi Deum per peccatum mortale deseruerit; seu, si de gratia actuali illud intelligendum sit, Deus nulli iusto negat gratiam operanti, nisi negligendo orare Deum deseruerit, seu nisi Dei auxilium implorare deseruit. Plura diximus ad huius loci expositionem in scripto circa primam propositionem cap. 6, art. 3. Ex hu patet solutio ad multas alias similes sententias quæ adversus veram Christi gratiam, quam defendimus, proferuntur.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXI Testimonium.]

Libro 4 ad Bonifacium capite ultimo in fine.

UT petant prudentes, (homines) Deus instruit & clementer audit.

NOTA, ridiculè instrueret nos ut peteremus auxilium quod non esset paratus dare: quare si instruit ut petamus, dare paratus est, ideoque in nobis est ut petamus, quia petentes exaudietur est, in nobis est ut impetremus.

RESPONSIO.

Deus est paratus dare auxilium suum petentibus quantum petendum est, ideoque nos ad petendum instruit, sed ut piè petamus, ut petamus dignè, fideliter, ardentè, perseveranter, & quantum petendum est, preparatur voluntas à Domino. Quod si quis Deus nos monet ut petamus, colligitur ab adversariis semper nobis adesse petendi gratia: Respondemus hunc fuisse Adversariorum errorem, qui vel correctionem & exhortationem mutilem esse contendebant, vel immoque inesse facere quod precipitur, vel orare. Ad quem errorem refutandum S. Augustinus scripsit librum de corrept. & grat., & præterea contra Iulianum lib. 4 cap. 8, Pelagianos arguit, quod exilimarent, ideo omnes salvi fieri, quia, cum Deus velit dare, nolunt ipsi petere, docetque, cum nervo velle possit, nisi Deus voluntatem preparante atque subveniente, profundum esse cur & in majoribus & in minoribus Deus velit aliter, & noluit alteri subvenire, nec tamen ridiculè instruit omnes ad petendum, licet noluit omnibus subvenire.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXII Testimonium.]

De gratia & lib. arb. cap. 15.

Quare jubet si ipse daturus est? quare dat si homo facturus est? nisi quia dat quod jubet, & adjuvat ut faciat cui jubet.

R 2-

RESPONSIO.

Hic locus ab adversariis male citatur, nam in editionibus correctioribus non ita legitur, Dat quod jubet, & adjuvat ut faciat cui jubet; sed ita legitur, Dat quod jubet, cum adjuvat ut faciat cui jubet. Itaque non est sensus, Deum semper dare quod jubet, & adjuvare cui jubet, hoc enim evidenter falsum est, siquidem non dat Deus quod jubet quando eius praecepta violantur: sed sensus est, Deum dare quod jubet, quando adjuvat eum cui jubet; quod maxime evertit doctrinam adversariorum. Inde enim sequitur nullum esse gratiam propriè sufficientem, nisi eam quâ Deus dat quod jubet, talis autem gratia efficax est, cum sit vera gratia quam à Deo petimus.

II, Cum dicit Augustinus Deum adjuvare cui jubet, loquitur de gratia efficaci, quâ Deus dat quod jubet, & facit in nobis cor novum, & spiritum novum ponit in medio nostri, & convertit nos ad se, ut patet locum & caput integrum legenti: Atqui Deum non dat omnibus gratiam efficacem: Ergo non adjuvat omnes ut faciant quod jubet.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXIII Testimonium.]

Ejusdem libri capite 18.

Nisi quia praecepto admonitum est liberum arbitrium, ut quæreretur Dei donum. Quod quidem sine suo fructu prorsus admoneretur, nisi prius acciperet aliquid dilectionis ut addi sibi quæreretur, unde quod jubebatur impletur: cum dicitur, Diligamus invicem, lex est; cum dicitur, Quia dilectio ex Deo est, gratia est, sapientia quippe. Dei legem & misericordiam in lingua portat: unde scriptum est Psalm. 83, Benedictionem dabit qui legem dedit.

NOTA, Ibi probari frustra statuendum sine dono gratiae praeceptum, illudque semper cum praecepto esse conjunctum.

RESPONSIO.

I, Si quid ex hoc loco probari possit, probaretur gratiam, seu ad operandum seu ad erandum necessariam subjunctam esse libero arbitrio.

II, Huius loci hic sensus est: (liberum arbitrium sine suo fructu admoneretur) scilicet quoad vim faciendi id quod jubetur, nisi prius acciperet aliquid dilectionis, quia gratia est fructus vim tribuens praecepti illius implendi, non verò quia gratia semper conceditur cum praeceptum datur: frustra tamen & inutiliter praeceptum non datur cum sine gratia datur, multa sunt enim praecepti utilitates: sed ubi non est gratia quâ praeceptum impletur, vel quâ Dei donum quæritur, non est praeceptum praecepti sensum. Ita ipse S. Augustinus eodem in libro exponit cap. 4: Nisi, inquit, gratia adjuverit, nihil lex erit nisi virtus peccati,

augetur enim concupiscentia, &c. Et infra: Est cum voluntas ejus convenitur & ei dicitur, Noli vinci à malo; quid ei prodest nisi gratia succurrente fiat? Unde concludit in fine caput: Homo ergo gratia juvatur, ne sine causa voluntati ejus jubeatur. Et cap. 15: Sic quippe adjuvatur ut faciat quod jubetur, tunc enim utile est velle cum possumus, & tunc utile est posse cum volumus. Nam quid prodest si quod non possumus volumus, aut si quod possumus nolumus? Clare docet S. Augustinus 2 operis imperfecti cap. 157, frustra Dolorem hortari, nisi Deus dat incrementum, & cum Deus dat incrementum, audientem sine dubio proficere. Ergo ubi non est gratia efficax, aliquo sensu frustra admoventur liberum arbitrium. Itaque ex loco citato non sequitur semper esse gratiam ubi est praeceptum, licet tunc praeceptum sit sine suo fructu quoad vim faciendi id quod jubetur: quamquam verò aliquo sensu sit frustra, & nihil proficit illi qui admoventur, frustra tamen & sine omni fructu & utilitate praeceptum non est, licet illi gratia conjuncta non sit. Ostendit esse in homine liberum arbitrium, sine quo praecepta impleri non possunt, monet hominem quod ab eo fieri debeat, auferit excusationem quam homines solent de ignorantia obtinere.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXIV Testimonium.]

Lib. 2 de Pastoribus cap. 5.

Confortatur infirmus cum ei dicitur, spera quidem tentationes hujus saeculi, sed ab omnibus eruet te Dominus, si ab illo non recedas retro cor nostrum.

RESPONSIO.

Verum id, ut ait S. Augustinus lib. de dono pers. c. 7, Dei est facere ut non recedas retro cor nostrum. Post casum, inquit, hominis non nisi ad gratiam suam voluit pertinere ut homo accedat ad Deum, neque nisi ad gratiam suam voluit pertinere, ut homo non recedat ab eo. Et paulo infra: Manus igitur est Dei ista, non nostra, ut non discédamus à Deo qui dixit: Timorem meum dabo in cor eorum ut à me non recedant.

Quod certe in quibusdam facit, & in quibusdam non facit: Cur autem in omnibus non faciat, audi S. Prosperum: Cur autem illum retineat (ne Deum deserat) illum non retineat, nec possibile est comprehendere, nec licitum vestigare; cum scire sufficiat ab illo esse quod statuit, & non ab illo esse quod ruitur.

* Resp. 14 ad obj. Vincentianae.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXV Testimonium.]

Enarrat. in Psalmum 26.

Noli de te præsumere, si te dereliquerit in ipsa via deficiis, cades, aberrabis, remanebis: dic ergo illi, voluntatem quidem liberam mihi dedisti, sed sine te nihil est mihi conatus meus, adjutor meus esto, ne derelinquas me, neque desipias me, Deus salutaris meus: Tu enim adjuvas qui condidisti, tu non desis qui creasti.

RESPONSIO.

Id verum est, sed cum qui de Deo, non de se præsumit, quoque illi dicit in oratione sicut dicere oportet, Adjutor meus es tu, quod quidem nemo potest docere, nisi Deus in illa opereatur & velle, ait S. Fulgentius loco supra citato.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXVI Testimonium.]

In Psalm. 43.

Non ergo relinquit Deus, & cum videtur relinquere, tollit quod malè desiderasti, & docet quid debeas bene desiderare.

RESPONSIO.

Sensus est, Deum non propterea derelinquere hominem, cum subtrahit illi bona temporalia, sicut quidam arbitrantur se à Deo derelictum, cum illi in prosperitatibus non favet. Videatur locus iste apud S. Augustinum, ut pudeat adversarios tot testimonio, quia nihil ad propositum sciunt, congerere. Cum autem tollit tibi Deus hac temporalia qua malè desiderasti, docet quid debeas bene desiderare. Verum est, sed ista doctrina, aut ipse S. Augustinus libro supra citato de gratia Christi, nisi eam Deo alius & interim cum ineffabili suavitate infundat, non solum ostendendo veritatem, sed etiam impertiendo caritatem, doctrina est licita, non gratia & legi, non spiritui.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXVII Testimonium.]

In Psalm. 51.

Noluit intelligere ut bene ageret, non enim dictum est, Non potuit, sed noluit, inquit, intelligere ut bene ageret, claudit oculos suos à luce præsentis.

RESPONSIO.

Resp. primò, loquitur hic Sanctus Augustinus de cognitione & intelligentia veritatis qua obligat ad

bene agendum, & ad quam sufficientes sumus per legem atque doctrinam, non verò de viribus sufficientibus ad legem implendam.

Secundò, illud dicitur posse secundum S. Augustinum, quod nostram sequitur voluntatem, & quod facimus quando volumus: quia verò plerique hominum cognoscunt veritatem si vellent, idea de illi ipsi dicitur, non quod non potuerunt cognoscere, sed quod noluerunt, & quod in illi ignorantia sequitur voluntatem, non præcedit. Verum quid hoc ad propositum? quid hoc ad gratiam sufficientem omnibus datam ut præcepta implerentur?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXVIII Testimonium.]

In Psalm. 77.

Precelsit enim aliquid unde Deus iustificati me iratus ab eis suum lumen auferret.

RESPONSIO.

Erat officii adversariorum locum integram producere, & hac verba immediatè sequens addere, Ut in peccata, quæ nullà tergiversatione defendi possunt, non esse peccata cæcitas humanæ mentis ostenderet ab itinere iustitiæ deviando & errando.

Hæc S. Augustinus de *Ægyptiis*, qui cæcitate mentis Deo rebellabant: eoque derelicti obdure. Verum quid inde pro gratia sufficiente? quid enim aliud intendit S. Augustinus, quàm aliqua peccata puniri à Deo tantà cæcitate mentis, ut præ illa cæcitate homines postea in alia peccata offenderent, quæ aut non videntur esse peccata, aut, si vident, continentur. Quis hoc neget? peccata peccati vindictam mouet apostolus, sapientes huius mundi, qui Deum ex creatura agnoverunt, quia tamen ei gratias non egerunt, sed pro vero Deo idola coluerunt, iusti ab ipso traditi esset in reprobum sensum, & in passionem ignominia, ut facerent quæ non conveniebant.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XXXIX Testimonium.]

In Psalm. 102.

Sanat omnino ille quemlibet languidum, sed non sanat invitum, quid autem te beatius? quàm ut tamquam in manu tua vitam, sed habes in voluntate tua saniebatem tuam, &c. Vide ibi plura, sed maxime illa: Non enim cessavit vocare, aut vocatum neglexit instruere, aut perfectum neglexit coronare.

RESPONSIO.

Mira est omnino adversariorum audacia, & libenter dixerimus animadversum S. sedu Apostolica

solida digna, non solum quod inverso ordine S. Augustinus testimonium proferunt, sed etiam quod illud de truncant ac mutant.

Hac enim sunt priora verba S. Augustini: Non cessavit Deus vocare, aut vocatum neglexit instruire, aut instructum cessavit perficere, aut perfectum neglexit coronare; Ex quibus hac præcepta expunxerunt, aut instructum cessavit perficere; quia cum gratiam generalem omnibus datam ex hoc loco colligere velint, ac videant non posse dici de omnibus quod perficit per gratiam quos instruit, quia aliis omnes per Christi gratiam essent perfecti, quod dici non potest, ideo fraudulenter hac verba superprebunt, ex quibus solum S. Augustinus de gratia interiori omnibus data in isto loco loqui non posse constat. Post ejusmodi fraudes que sinceritas ab adversariis expellenda est? Deinde est, nulla sit fraus in istatione hujus testimonii, quia sicut adversarii illud audient producere ad probandum peccatoribus gratiam sufficientem semper dari, cum ibi loquatur S. Augustinus homini peccatori, sed non de ipso peccatore, verum de homine iusto, ut erat David, cuius iniquitatis Deus propitius fuit, cuius sanavit omnes infirmitates, cuius redemit de interitu vitam, & quem coronavit in misericordia & miserationibus. Nam S. Augustinus hunc Psalmem explicandum suscepit, Benedic anima . . . qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, &c. Ex hoc animus peccatorem ad spem simili gratia, & ad desperationem revocat; subdit enim immediate: Quid dicis quia es peccator? convertere & accipe retributionem istas, propitius sit omnibus iniquitatibus tuis, id est, convertere, & retribuet tibi Dominus bona pro malis, sicut retribuit isti iusto qui dicit, qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis.

Quod attinet ad illa verba que sequuntur in S. Augustino: Sanat omnino ille quemlibet languidum, sed non sanat invitum: verum est, sed, ut ait ipse S. Augustinus ibidem: Opus est ut sanari velis, ut manum Medici non repellas, ut non solum delesteris cum fovet, sed etiam tolères cum fecat, ut tolères medicinalem dolorem, futuram cogitans finitatem. Denique ut pro salute æterna tolères, quod pro temporali solent homines agroti tolerare. Sed, amabo, velle fieri oportet sanari, patienter manu Medici ferri, tolerare omnia dura & amara huius seculi tamquam medicamenta morborum nostrorum amore salutis æternæ, parvæ sunt ista? & quod ad tanta idoneum est, nisi Deus operetur in homine illud velle, illudque in eo de die in diem confirmet & corroboret per efficaciam gratiæ sue singulari?

Sed dicunt adversarii: Subiungit S. Augustinus nos habere, id est, in voluntate nostra sanitatem nostram. Fatemur, verum non in eo sensu quem contendunt, quasi id omnes proximi possint per gratiam sufficientem omnibus datam, sed quia statim ut volumus sanari, sanamur, quia ista voluntas est semitas, & quantum major voluntas, tantum major sanitas, quod certe dici non potest de omnibus alius bonis quæ extra vo-

luntatem sua sunt. Audiant, quæso, adversarii ipsius Sanctum Augustinum sapienter hoc eodem loco explicantem: Hanc salutem si volueris, obtinebis; honores, divitiis cum quæsieris, non continuo si volueris habebis: hoc & pretiosius est, & sequitur voluntatem, qui salutes qui voluerit.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XL Testimonium.]

In Psalmum 118 Concione 17.

Quia itaque credidi tua esse mandata, ipsa fides mea quæ id credidi, impetrat abs te gratiam quæ faciam quod mandasti, si enim homo mihi hæc juberet forissecus, numquid etiam ut facerem quod jubebat adjuvaret intrinsecus? doce ergo me suavitatem inspirando caritatem, doce me disciplinam donando patientiam, doce me scientiam illuminando intelligentiam, quoniam tuis mandatis credidi, te illa credidi mandasse, quia Deus es, & homini donas unde facias eum facere quod mandas.

RESPONSIO.

Probat hoc testimonium ius esse homini Deum obsecrari per fidei orationem, ut caritatem infunderet quæ sunt ejus mandata quæ fieri ipse præcepit. Quis hoc neget? imo ex hoc argumento invictissime demonstramus, hac omnia quæ petimus à Deo, scilicet caritatem, suavitatem, sapientiam, bonitatem, & universa ejusmodi ad salutem pertinentia, nobis à Deo donari per gratiam efficacem, & provide singularem, nulli enim unquam Christiano aut saltem Ecclesiæ venit in mentem à Deo petere gratiam sufficientem libero arbitrio subjectam, sed gratiam tantummodo quæ ipsum liberum arbitrium invincibiliter & insuperabiliter subjugat.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLI Testimonium.]

In Psalmum 120.

In nostra potestate est, Deo donante, si eum nobis faciamus custodem, qui non dormit neque dormitat, qui custodit Israël.

RESPONSIO.

Quid illud est quod S. Augustinus dicit esse in potestate nostra, nobis habeamus custodem qui non dormit, & impediatur quomodo moveatur per nos? Si enim, ait Sanctus Augustinus tota hac enarratione, quæras inter homines custodem qui non dormiat, non invenies. Nam omnis homo dormit & moritur, vis habere custodem non dormientem? Deum elige custodem. Ex quo concludit in fine: Est ergo in potestate

state nostra habere custodem non dormientem, si voluerimus eum eligere in custodem nostrum. Quia hoc negat? sed illa potestas ut elegimus Deum custodem nostrum, & in illo ponamus auxilium nostrum & securitatem nostram, nulla est nisi Deo dante, id est, nisi Deum eam det per gratiam suam efficacem.

Quam autem male & perperam inferant adversarii ex hoc testimonio Sancti Augustini & similibus, non posse per gratiam sufficientem quod S. Augustinus dicit esse in potestate nostra, patet ex ipsius Sancti Augustini in eodem Sermone ex quo hoc testimonium adversarii desumpserunt; sic enim loquitur: Ut autem sis ad dexteram, id est, ut possis Dei filius fieri, potestatem accepisti, quam potestatem, de qua dicit Apostolus Joannes, Dedit eis potestatem filios Dei fieri; unde accepisti hanc potestatem? Credenobis, inquit, in nomine ejus; si ergo credis, ipsa tibi potestas data est, ut sis inter filios Dei. Sed quid ipsa potestas quam accepit homo, nisi Dominus protegat? Ecce credidit, jam ambulat in fide, infirmus est inter tentationes, agitur inter molestias, inter carnales corruptiones, inter suggestiones, inter cupiditates, inter versutias & laqueos inimici; quid valet ergo quia habet potestatem & credidit in Christum, ut sit inter filios Dei: Vix homini illi, nisi & ipsius fidem Dominus protegat, id est, ut non te permittat tentari supra quam potes ferre, sicut dicit Apostolus: Fidelis Deus, &c.

En habes à Sancto Augustino hæc tria: I, Christianos omnes, per fidem (scilicet caritate operantem, potestatem habere sic vitam regere ut sint ad dexteram inter filios Dei. II, Hanc potestatem infirmam esse, & cito deficere nisi Deum tam sorbeat, protegat, & conservet. III, Deum non facere ut omnibus ut non desinat in tentatione fides eorum, vel non tententur supra id quod possunt ferre.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLII Testimonium.]

In Psalm. 131.

Nemo præsumat viribus suis se reddere quod voverit: qui te hortatur ut voveas, ipse adjuvat ut reddas. Cui assine est illud Sermon. 7 de tempore: Dulciter & confidenter voveamus, ille dabit possibilitatem ut reddere possimus.

RESPONSIO.

Ita sane, sed addendum erat quod præmisit S. Augustinus, Ipse David vovit tamquam in potestate habens, & rogat Deum ut impleat quod vovit, est devotio voventis; sed humilitas deprecantis. Nemo præsumat viribus suis se red-

dere quod voverit. Adjuvat ergo Deus eum qui vovit ut reddat quod voverit, sed adjuvat bonitatem, sed adjuvat de Deo, non de se præsumentem. Et qui talis est, nisi per veram gratiam efficacem?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLIII Testimonium.]

In Psalm. 143.

Vide quàm securus opereris, quia non defereris ab illo quem quæris.

RESPONSIO.

Hoc in loco agitur non de deferentia adversarii gratia Dei sed mercedis. Sic enim iustus alloquitur S. Augustinus: Quamvis opererem nocte, id est, in obscuritate fides, credens & non videns, tamen opera tua (id est, merces operum tuorum) non peribit, non enim, si queris Deum in veritate, defereris in die iudicii ab eo quem quæris; libet hic asserere verba Sancti Augustini, Ergo operare quamvis in nocte manibus tuis, id est, bonis operibus inquire Deum, antequam veniat dies ille qui te iustificet, ne veniat qui te mortificet: vide enim quàm securus opereris, quia non defereris ab illo quem quæris. Sic abutuntur Molina discipuli Religione summi Pontificis, sic impugnant Iudicibus suis, sic illudine ævo & eruditioni Eminentiſſimum Cardinalium, quasi aut eum non vacet testimonia ipsa in S. Augustino examinare, aut verum illorum sensum non valeant deprehendere.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLIV Testimonium.]

In Psalm. 145.

Appropinqua, incipe desiderare, incipe quærere & agnoscere eum à quo factus es; non enim deferit opus suum, si ab opere suo non deferatur.

RESPONSIO.

Ex integro loco S. Augustinus clare patet quia fuerit ejus sensus: Dicitur homini in afflictione aliqua constituto, est quidem homo magnus per quem possit liberari, aridet, gaudet; En igitur, quod si dicitur illi, liberat te Deus, quasi desperatione frigidit: promittitur auxilium mortalis, & gaudes; promittitur immortalis, & tristis es, &c. Vix talibus cogitationibus, &c. Appropinqua, incipe desiderare, incipe quærere & agnoscere eum à quo factus es, non enim deferet opus suum si ab opere non deferatur.

Ex quo perspicuum est Sanctum Augustinum loqui de homine in aliqua tribulatione temporali constituto, cui spondet Deus illi non desuturum, sed

enim à tribulatione liberatorum, si ipse homo Deum non deserat, id est, dimodo Deum querat, ad Deum confugiat, & in Deo, saltem tamquam in bonum potente, spem suam reponat: quo quid verum? & quia aliud anxiat negaverit? Verum, ut monuitur supra, in eiusmodi premisso condonationi, & promissum & conditio, & quod exigitur & quod offertur, utrumque aequaliter demon est miseretur Dei, qui cuius vult miseretur.

Quod si adversarii velint hac verba extendere ad omnem tentationem & aduersionem gratia Dei necessarium ut tentatio vinci possit, non contendemus cum illis, imo ultro fatebimur Deum non deserturum hominem, si ab homine ipso non deseratur, sed ut S. Augustinus * dicit: Deus ipse facit ut non deseratur, nam ideo petimus ne inferamur in tentationem. Quia autem gratia facit ut non deseratur, sufficienter efficacia? Audiat ipse S. Augustinus cap. 2, cum illud dicit: Timorem meum dabo in cor eorum ut à me non recedant. Quod quid est aliud, quàm talis ac tantus erit timor meus quem dabo in cor eorum, ut mihi perleveranter adhaereant?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLV Testimonium.]

Exsermone 181 de tempore.

Habent tertium genus medicinæ à quo se excusare non possunt, nisi qui morbos animæ suæ sanare contempserint. Hoc ergo medicamentum, quod nulli sanæ menti deesse potest, studiosè & piè frequentemus, impletes illud Apostolicum, Sine intermissione orate.

RESPONSIO.

Dicit Augustinus tropicè esse medicinam peccatorum nostrorum, jejunium scilicet, elemosinam & orationem, posse autem contingere ut quia excusationem iustam præstas quod non jejunet propter stomachi imbecillitatem, vel quod elemosinam non des propter pauperiam, cum verò oratio intus in corde fiat, & orare ubi aliud sit quàm desiderare suaque desideria Deo exponere, si quis negligat orare, & hoc remedium vi ad sanitatem animæ suæ, profectò se ipsum excusare non poterit, quia quod non orat, id non ex aliquo defectu vel corporis vel rerum externarum, sed ex solo contemptu salutis suæ provenit, nam si non contempneret, & esset sanæ mentis, hanc medicinam quæ sola illi supersit ad curanda vulnera sua, non neglexeret. Item verò quod ex his verbis S. Augustini, Hoc medicamentum nulli sanæ menti deesse potest, inferunt omnibus qui pœnesi vel delirio non laborant, aut qui comotes sunt menti suæ, adesse gratiam sufficientem quâ possint piè, frequenter & sine intermissione orare, sicut S. Aug. in objectione

* Lib. de dona pers. cap. 16.

dicta esse orandum: qui non videat quantum à veritate, ab experientia, & à mente S. Augustini abhorreat? Querimus enim ab adversariis an gratia sufficienter que in illorum opinione requiritur, tantum ad piæ & sine intermissione orandum, sufficiat etiam ad jejunandum & elemosinas dandum: an non sufficiat: si dixerint sufficere: Ergo gratia per se efficax non erit amplius necessaria ad aliquid opus bonum, cum hac tria, jejunium scilicet, elemosina & oratio omnia bona opera vitæ Christianæ comprehendant, & sic nulla erit gratia nisi subdita libero arbitrio. quod sancti ab errore Pelagiano non recedat.

Si dixerint non sufficere, sed ad jejunandum & dandum elemosinas requiri gratiam per se efficacem, ad orandum verò piè & sine intermissione non requiri, sed tantum sufficientem; quomodo cum sana mente id poterint dicere: quæ est enim ista insania? si dicatur piæ & iugis orationem magis esse in nostra potestate monitione à Deo pendere quàm jejunium & elemosinam, gratiamque ipsius orationis omnibus dominum dari, jejunium & elemosinam non dari: nemine quædam sanctiores quaque experientur in seipso nullum inter opera pietatis esse magis arduum ac difficile, nullumque inter Dei dona variis aut preciosis esse quàm ejusmodi piæ & continuæ orationem?

Itaque cum dicit S. Augustinus, Hoc medicamentum nulli sanæ menti deesse potest, non in hoc sensu dicit, quod omnino homo sana mentis hanc gratiam piæ & iugis orationis acceperit, sed quod nulli hominum vitio, & qui non contemnat salutem suam deesse potest, in quo hoc medicamentum differt ab aliis remediis jejunii & elemosinæ, quæ homini vitio & studio salutis suæ frequentissime deficiunt.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLVI Testimonium.]

Serm. 1 interadditos & opera Sirmon-di editos.

Ostendit illos quos Eſus præfigurabat sic esse peccatores ut in potestate haberent, & in libero arbitrio mutare se & fratres conjungi.

RESPONSIO.

Ut non cessant Adversarii hac & similia objicere, ita non cessamus respondere cum S. Augustino lib. 1 retractat. cap. 11: In potestate malorum est mutare in melius voluntatem, sed illa potestas nulla est, nisi prepararet voluntas à Domino, quæ cum fortis & potens preparatur, facile fit opus pietatis, etiam quod difficile atque impossibile fuit.

Itaque cum dicit S. Augustinus esse in peccatorum potestate mutare vitam suam, non est sensus quod datur illis omnibus gratia sufficienter subdita libero arbitrio quâ possint, sed tantummodo quod id verè possint, & revera id faciunt, quando Deo operante in corda illorum id volunt, quia, ut ait S. Augustinus, illud est in pot-

potestatem nostra quod cum volumus facimus, & quod nostram sequitur voluntatem.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLVII Testimonium.]

Tractat. 2 in cap. 1 Evangelii
Joannis.

Ecce hic est, & modò & hic erat, & semper hic est, & numquam recedit; opus est ut non deferas, & non defeceris, noli cadere, & non tibi occidet; si tu feceris casum, ille tibi facit occasum, si autem tu stas, præsens est tibi.

RESPONSIO.

Sensus est, opus est ut non deferas per iniquitatem, & non defeceris ab eo secundum presentiam quâ vivificat animam pram. Nam ipse est vita & lumen anima, hac autem deserto peccatum subsequitur, verum quod sit alia quadam desertio procedens peccatum, quâ lucet Deum non auferat vires quas dedit, non tamen eas auget, nec novas addit in tentatione ut ei resistatur; ita clare docet S. Augustinus*, ut de hoc dubitare non sit. Hæc sunt ejus verba. In illa tentatione quâ quisque decipitur & seducitur, neminem tentat Deus, sed planè judicio suo alto & occulto quoddam deferit, cum ille deseruerit, invenit quid faciat tentator, non enim invenit adversus te luctatorem, sed continuò illi se exhibere possiderem si deserat Deus; ne deserat ergo nos, ideo dicimus, Ne nos inferas in tentationem.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLVIII Testimonium.]

Cap. 5 de gratia & lib. arbitrio.

Si quaesieritis Deum, invenietis, si autem dereliqueritis eum, derelinquet vos; manifestat quidem liberum voluntatis arbitrium.

RESPONSIO.

Vix adduci possumus ut credamus, adversarios, qui ista nobis objiciunt, librum legisse de gratia & libero arbitrio unde desumpta sunt, cum totum illud caput ab Augustino conscriptum sit, ut hanc & similes Pelagianorum objectiones refelleret, ostenderetque, quod capite jam diximus, promissa Dei condonationem nihil efficere præsertim necessitati gratia victricis efficacis & singularis. Talia, inquit, de Scripturis colligunt Pelagiani, Convertimini ad me, & convertar ad vos; ut secundum meritum conversionis nostræ detur gratia ejus in qua ad nos & ipse convertitur, nec attendunt qui hoc sentiunt, quia nisi donum Dei esset etiam ipsa ad Deum nostra conversio, non ei diceretur:

Deus virtutum converte nos, & Deus tu convertens vivificabis nos; Et converte nos Deus famitatum nostrarum, & ejusmodi alia quæ commemorare longum est: Nam & venire ad Christum quid est aliud nisi ad eum credendo converti? & tamen ait, Nemo potest venire ad me, nisi datum fuerit ei à Patre meo. Item quod scriptum est in lib. 2 Paralipomen. Dominus vobiscum cum vos estis cum eo; & Si quaesieritis eum, invenietis, si autem dereliqueritis eum, derelinquet vos. Sed illi qui dicunt gratiam Dei secundum merita nostra dari, ista testimonia sic accipiunt: ut dicant meritum nostrum in eo esse quod sumus cum Deo, ejus autem gratiam secundum hoc meritum dari ut sit & ipse nobiscum. Item meritum nostrum in eo esse quod quaerimus eum, & secundum hoc meritum dari ejus gratiam ut inveniamus eum. Et in lib. 1, quod dictum est, Et tu Salomon, fili mi, cognosce Deum, servi ei in corde perfecto & anima volente. Si quaesieris eum, invenietur tibi; & si dimiseris eum, repellet te in perpetuum, declarat voluntatis arbitrium. Jam igitur ex testimonio S. Augustini patet, Pelagianos, ut probamus gratiam Dei secundum merita nostra dari, hoc testimonia illi obijisse: Convertimini ad me & ego convertar ad vos. Et illud: Dominus vobiscum, cum vos estis cum eo. Et illud: Si quaesieris Dominum corde perfecto & animâ volente, invenietur tibi. Et quid ad hæc respondebat S. Augustinus? Respondet nostram conversionem ad Deum, propter quam Deus convertitur ad nos, donum esse gratia singularis & efficacis, nempe illius gratia quæ his verbis exprimitur: Deus virtutum converte nos, & Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum à Patre meo. Quæ autem modo dicitur, ut docet Augustinus, Si convertaris ad Deum, Deus convertetur ad te, eodem planè dicitur, Si quaesieris Dominum, invenies eum. Sicut ergo converti ad Deum ut convertatur ad nos, ita quaerere Deum ut inveniatur à nobis, donum est gratia singularis & efficacis.

Denique ex eo quod dicit Augustinus demonstrari liberum arbitrium ex Scriptura testimonio, Si quaesieris Deum, invenies eum, quid inde colligunt adversarii? & ad quod probandum hæc verba profertur? Voluntate huius verbis Scripturæ secundum Augustinum demonstrari, esse in omnibus hominibus liberum arbitrium instructum gratiâ sufficienti, quâ possint quaerere Deum, ut Deus inveniatur ab eis, an non voluit? si voluit, ergo per gratiam sufficientem sine efficacis possunt omnes homines quaerere Deum in corde perfecto & anima volente? Quæ nihil Christiane gratia infensum dici potest; & cum hoc adscribitur Augustino, quod magis saltem etiam in illorum sententia & sententur enim Augustinum defendisse contra Pelagianos gratiam efficacem. Si non voluit, ut quod præferimus illud testimonium pro gratia sufficienti? Ut igitur objectioni re-

* Sermon. 9 de diversis.

pondeatur, dicimus quid cum Pelagianus uteretur huius testimonio Scripturae, ut probarent esse liberum arbitrium in homine per naturam quo posuit ad Deum converti, cumque toto corde suo querere, satisbat Augustinus hac testimonia demonstrare hoc liberum arbitrium esse in homine per naturam, nec amissum esse per culpam, sed simul etiam commendat contrarios illos, hoc liberum arbitrium non esse sufficiens ad querendum Deum, nisi sanetur per gratiam.

Itaque non dicit S. Augustinus huius testimonio Scripturae, Si quaesieris Dominum corde perfecto, invenies eum, demonstrari esse in homine liberum arbitrium instructum per gratiam, sed tantummodo esse in omni homine per naturam, quod ad nihil valet nisi adiutum & sanatum per gratiam.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[XLIX Testimonium.]

Sermone 9 inter eos qui à Sirmondo editi sunt.

Habe ergo spem & gloriam, non in te, sed in præcedente & subsequente misericordia Dei. Vide autem quo te perducit si non deferueris deducentem? ad domum Dei te ducit, non ut hospitem ad tempus ut migres ex ea, sed ut habitatorem, ut permanas in ea, &c.

EX his deducitur, Deum, quantum in se est, unumquemque in observatione præceptorum, cum eorum observandorum obligatio imminet, sufficienter adjuvare, nec ulli deesse nisi qui voluerit. Quin etiam ex prædictis tertium illud deducitur, nempe fidelibus, multo magis iustis qui tenacius adherent, nunquam gratiam omnem denegari ad observationem præceptorum. id autem pluribus locis.

RESPONSIO.

Sanctus Augustinus dicit debere hominem ponere totam spem, fortitudinem & gloriam suam, non in se, id est, in sua virtute, sed constituere in misericordia Dei præcedente & subsequente, id est, qua præcedit peccatorem ut iustum faciat, & subsequatur iustum ut iustus permaneat.

Inferunt adversarii Deum quantum in se est, unumquemque in observatione præceptorum, cum eorum observandorum obligatio imminet, sufficienter adjuvare, nec ulli deesse, nisi qui vulneris. Sed quænam hac est consequentia? S. Augustinus dicit, Si non deferueris Deum deducentem, ad domum Dei te ducit, id est, ad regnum Dei, ut inhabites in illo in perpetuum. Hac enim verba sibi proposuerat explicanda: Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. *Pli*

in huius verbis vel minimum verbum aut vestigium gratia communis & sufficientis? Quid cum aliud illa verba: Si non deferueris Deum per peccatum, ducet te in regnum suum, quam illa significans, si servaveris mandata, vitam habebis: aut illa: Si perseveraveris usque ad finem, salvus eris? Et hinc locutione inferre: Ergo omnes homines, etiam impii & infideles, habent sufficientem auxilium quo possint implere mandata, & in ea perseverare? Quæ consequentia? Addunt adversarii: Quin etiam ex prædictis tertium illud deducitur, nempe fidelibus, multo magis iustis qui tenacius adherent, nunquam gratiam omnem denegari ad observationem præceptorum. Ita sane, hæc consequentia deducitur ab adversariis, sed contendimus à nemine nisi fabi & pertinaciter deluci posse.

II, Non dicimus omnem gratiam denegari fidelibus & iustis, cum novissi per gratiam iusti sint & fideles; sed dicimus cum Augustinus hanc potentiam quam dedit Deus fidelibus filius Dei fieri, infirmam esse & imparem tot & tantis tentationibus sustinendis, nisi eam Deus protegat induc & augeat, quod in quibusdam facit per misericordiam, in quibusdam non facit per iudicium, & licet nulli iusto aut fidei vires, quas illi dedit, non asserat nisi ob peccatum, non tamen semper vitæ & majores tribus, sine quibus multa tentationes superari non possunt.

III, Estentur gratiam non denegari iustis & fidelibus ad observationem præceptorum, & ut loquatur cum Augustino loco ab adversariis citato, misericordiam Dei omnes fideles subsequi. Verum eâ conditione, ad quam illes ibidem hortatur Augustinus, ut caveant saltantem, ut per superbiam non deiciantur comitantem, ut apprehendant virgam disciplinæ, & in baculo misericordie fideliter incumbant, ut correptionem Domini patienter ferant secundum illud Psalmi: Virga tua & baculus tuus ipsi me consolata sunt. Verum quoniam ista potest, nisi gratia singulari & efficaci adiutus?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[I Testimonium.]

In Psalm. 7.

Duo sunt officia medicinx, unum quo sanatur infirmitas, alterum quo sanitas custoditur.... Juxta illud ibi dicitur (Psalm. 6.) Salvum me fac propter misericordiam tuam. Juxta illud hic dicitur: Judica me, Domine, secundum iustitiam meam, ipsi enim ut à malo evadat, remedium: hic autem, ne in morbum recadat, tuitionem petit. Juxta illud dicitur, Salvum me fac, Domine, secundum misericordiam tuam; Juxta hoc dicitur, Justum auxilium à Domino, qui salvos facit rectos corde; & illa enim & ista salvos facit, sed illa ex ægitudine ad salutem transequit, hæc in ipsa salute conservat: Inque

ibi

ibi misericors auxilium est, quia nullum habet meritum peccator qui adhuc iustificari desiderat, credens in eum qui iustificat impium: hic autem iustum auxilium est, quod iam iusto tribuitur: Dicat ergo ibi peccator, qui dixit infirmus, Salvum me fac, Domine, propter misericordiam tuam; & dicat hic iustus, qui dixit, Si reddidi retribuētibus mihi mala, iustum auxilium meum à Domino qui salvos facit rectos corde; si enim medicinam adhibet quā sanemur infirmi, quanto magis eam quā custodiamur sani? Quoniam si, cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est, Rom. 5, quanto magis nunc iustificati salvi erimus ab ira per ipsum?

RESPONSIO.

Justus, de quo hic S. Augustinus loquitur, ille est, qui vocatus & iustificatus est secundum proposuitum, quia talis est verè filius promissum, ut loquitur S. Augustinus cap. 9 de corr. & grat. Filius in illa prædestinatione quā datus est Christo ut non pereat in æternum, sed habeat vitam æternam. Quoniam ergo verè filius promissum est & heres per Deum; ille est qui verè ducere potest, iustum adiutorium meum à Domino, ille est cui post regenerationem suam, quodammodo debetur adiutorium perseverantia, habuit ratione meritorum & meritum Christi, ad hoc enim datus est Christo à Patre, & Christus animam suam pro illo posuit, ut ei & perseverantia donetur, ut omnia ipsi cooperentur in bonum, & non pereat in æternum, sed habeat vitam æternam, ut latè probat S. Augustinus ibidem.

At verè non ita est de illo iusto, qui quoniam victor est impietatis, & in eadem impietate mortuus, non est heres secundum præsumptam Dei, nec proinde filius in memoriali Patris æterni, inconcussa stabilitate conscriptus: Est quidem Dei filius, sicut est iustus propter infirmitatem temporalem gratiam, ut loquitur Augustinus, sed non propter præsumptam & prædestinationem Dei, de quo proinde intelligi debet illud Ioannis: Ex nobis exierunt, sed non erant ex nobis: Nam si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum. Quibus verbum quid aliud dicit Ioannes, nisi Non erant filii etiam quando erant in profectione & nomine filiorum, non quia iustitiam simulaverunt, sed quia in ea non permanserunt. Hinc autem iusto non debetur adiutorium, & licet Christus pro illo mortuus sit pluribus ac verò modis, non tamen ut morte suā perseverantiam in iustitia, ac vitam æternam illi efficaciter promitteretur. Quia verò Sanctus Augustinus in suis enarrationibus super Psalmum firmamentum habebat ad populum, eique mori erat frequenter fideles omnes ut iusti, & ut electi, & prædestinati alloqui: hinc fit ut de omnibus indifferenter hæc verba Davidis intelligat: Iustum adiutorium meum à Domino. Quod au-

tem S. Augustinus cum omnibus fidelibus agit velut cum electis, easque omnia electorum adscribat privilegia, dubitare nemo poterit qui legerit caput 9 de corr. & grat. Vbi inter cætera hoc ait: Appellamus ergo eos & electos Christi Discipulos, & Dei filios, quia sic appellandi sunt, quos regeneratos piè vivere cernimus: sed tunc verè filius quod appellatur, si manserint in eo propter quod sic appellantur.

Sed demus adversariū hunc locum Sancti Augustini quem nobis objicit, de quibuscumque iusto, sive electo, sive reprobo intelligendum esse. Quid inde propter conclusionem pro sua sententia: cum ibidem dicat S. Augustinus hoc adiutorium iusto semper esse à Deo petendum, Nam, inquit, infirmus orat ut liberetur, sanus orat ne corrumpatur. Nomen ergo inde sequitur hoc adiutorium ideo dari iusto, non quia omni iusto semper datur, sed quia ex quadam iustitia iusto debetur oranti & petenti, & tantum petenti quantum & quomodo res tanta petenda est, id est, piè, ardentè, & perseveranter, ut supra ex eodem Augustino ostendimus lib. 2 de peccat. merito.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LI Testimonium.]

In Psalmum 48.

SI ergo iniquitas calcanei circumdabit nos, ut quid timeamus, cum conversi ad Christum habeamus in potestate ut non faciamus iniquitatem?

RESPONSIO.

Hæc eadem obijctio jam facta & refutata est.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LI Testimonium.]

In Psalm. 53.

Omnes Sancti adjuvantur à Deo, sed intus ubi nemo videt: quomodo enim poena impiorum conscientia, sic magnum gaudium piorum ipsa conscientia.

RESPONSIO.

Loquitur S. Augustinus de adiutorio consolationis ex bona conscientia, quæ Deus adjuvat Sanctos, ne doleant ex proferitate impiorum, dando iucunditatem in cor eorum de bonis operibus, juxta illud Davidis, Dediti iucunditatem in corde meo. Hic sensus patet ex contextu. Quis autem negat hanc consolationem Spiritus Sancti & letitiam bona conscientia dari Sanctis à Deo consolante: sed unde ista bona conscientia? nisi ex caritate, de qua dicit Apostolus: Caritas de corde puro & conscientia bona & fide non ficta; & caritas unde? nisi à Deo juxta illud Ioannis, Caritas ex Deo est; non ex libero arbitrio

bitrio quod est in nobis, ut torus ait S. Augustinus, Sed per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LIII Testimonium.]

In Psalm. 66.

CAnta in via, noli timere iudicem, antequam esses fidelis timebas, sed invenisti Salvatorem; Impium te quæsit ut redimeret, redemptum deferet ut perdat?

RESPONSIO.

Rest. primò, Hic deprehenditur iterum mala adversariorum fides, quod suppresserunt verba immediate præcedentia, quæ sensum S. Augustini omnino operunt. Aut enim S. Augustinus in hac verba, ET GENTES IN TERRA DIRIGIS: Directæ autem gentes, ambulantes in fide, exultantes in illo, facientes opera bona, & si qua forte, quoniam per mare navigant, intrat aqua per minutissimas cavernas, per rimulas ad sentinam exhauriendo eam per opera bona, ne plus intrando cumulum faciat, & navem deprimat exhauriendo, quotidie jejunando, orando, elemosynas faciendo, dicendo puro corde, Dimitte nobis debita nostra, sicut & nos dimittimus debitoribus nostris, dicendo ista, ambula securus, & exulta in via, canta in via, noli timere iudicem.

Secundo, Hæc via, ut ait S. Augustinus eodem Psalmi passim supra, Christus est; quantum securus cantas in Christo, non habet via ista latronem, &c. Ipsa cantatio confessio est; confessio peccatorum tuorum, & virtutis Dei, tuam iniquitatem confitere, te accusa, illum glorifica, te reprehende, illum lauda, ut & ipse veniens inveniatur te punitorem, & exhibeat se tibi Salvatorem tuum. Vides quod ibi S. Augustinus loquitur de Christo Salvatore in die iudicii.

Tertiò, Cum dicit S. Augustinus, Noli timere iudicem, loquitur pro altera vita, non pro illa: nam superius dixerat: Gaudeat iudicandus qui timuit iudicaturum; & sensus est: Noli timere, ne iudex tuus, cum venerit iudicaturum, fallatur, ne corrumpatur sicut homo mortali, quia iudicat populos in æquitate. Audiatur, si placet, ipse S. Augustinus: Ille, cum venerit, populos in æquitate iudicabit, quid tibi valebit calliditas accusatoris ubi est testis conscientia? ubi tu eris & causa tua? ubi iudex non querit testem? advocatum misit tibi, propter illum & per illum consistere, age causam tuam, & defensor est penitentis, & petitor veniæ consentientis, & iudex innocentis: verè timere poteris causam tuam ubi advocatus tuus erit iudex tuus. Latentur ergo & exultent gentes, quoniam iudicas populos in

æquitate, sed timere poterunt ne malè iudicentur? dent se corrigendos ei qui videt iudicandos, hic corrigantur, & non timeant cum iudicantur.

Quibus ita deductis, nunc luce clarius est hanc esse mentem S. Augustini in hac oratione ad fideliem & ipsam, si ambulas in via, id est, in Christo, si exultas in illo, facies opera bona, si sollicitus es quousque sententiam exhaurire, id est, levia peccata quæ irrequirit redimere jejunando, orando, elemosynas dando, noli timere de tuo iudice nisi corrumpi posses aut falli, imo gaude & exulta quia reperies iudicem qui iudicabit populos in æquitate, qui tuum Salvatorem tuum erit, quia tuus ipsi iudex punitor. Nam si, cum esses impius, quæsit ut te redimeret, redemptum non deferet ut perdat, id est, non te deferet aut tradet adversario tuo & accusatori ut perdat. Quid enim ibi valebit calliditas accusatoris?

Verum ex his verbis colligere, homini iusto quantum deget in corpore mortis huius, non esse quod timeat ne deservatur à Deo & inferatur in tentationem, quia hoc ferat? quia Catholicorum aures id sine zelo & indignatione audire possunt? & ubi illud Pauli, Cum timore & tremore salutem vestram operamini? Deus enim est qui operatur in vobis velle & perficere pro bona voluntate. Et illud D. Leonis Magni: Et hæc est Sanctis causa metuendique tremendi, ne ipsis operibus pietatis elati, deferantur ope gratiæ, & relinquantur in infirmitate naturæ.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LIV Testimonium.]

In Psalm. 83.

Tanta dat & malis, & tibi nihil servat? salsum est quod tibi promittit? servat, securus esto, qui tui misertus est cum esses impius, deferet te cum factus es pius? qui peccatori donavit mortem Filii sui, quid servat salvo per mortem Filii sui? Tene debitorem quia credidisti in promissorem. Dominus non privabit bonis ambulantes in innocentia.

RESPONSIO.

Sensus est, non te deferet sine mercede quam promissit. Cum enim peccent omnes qui peccant propter bona temporalia vel adipiscenda vel retinenda, vult enim S. Augustinus ab hac iniquitate debitorum spe præstantiorum bonorum quæ reprobis dedit Deus diligentibus se. Et quæ sunt illa bona? requies, immortalitas, æternitas, impassibilitas, ipsa sunt bona quæ servat Deus fidelibus suis. Et paulo infra: Tanta dat & malis, & tibi nihil servat? salsum est quod tibi promissit? servat, securus esto; qui misertus tui cum esses impius, deferet te cum factus es pius? qui peccatori donavit mortem Filii

Filii sui, quid servat salvo per mortem Filii sui? tene debitorem, quia credidisti in promissorem.

Quæ post hæc verba dubitare poteris, S. Augustinus, cum dicit Deum non deferendum bonitatem qui factus est pius, loqui, non de deferente auxilii ad perseverandum in hac vita, sed mercedem in altera? I, Quia hæc verba sibi proponit explicanda, Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia. Unde concludit: Quod, si Deus tanta dat bona malis, quanta servabit bonis? atqui verbum servare designat alteram vitam. II, Quia ista bona, sunt immortalitas, eternitas, &c. quæ sunt bona alterius vitæ, non istius. III, Quia vult S. Augustinus benivolum esse securum quod Deus illam non deferet, quia bonus habet illum promissorem: atqui Deus promissus bona æterna ambulanti in innocentia, sed nulli promissu perseveranti usque in finem. Ideoque secundum Concilium Tridentinum nemo sibi hoc fingere domini certis debet polliceri, nec in hoc tentationis locum degere securus: Et quidem si bonus debet esse securus se à Deo nunquam deferendum auxilio sibi necessario ad perseverandum in innocentia, cur igitur rogat Deum ut ab illo non deferatur? cur dicit cum Propheta, Non me derelinquas uliquequoque, id est, ut interpretatur Augustinus, si dereliquisti, ut sine adiutorio tuo infirmum appaream, noli usquequoque, ne peream?

Cur dicit cum eodem Propheta, Ne repellas me à mandatis tuis? Quid enim est à Deo repelli, aut S. Augustinus, nisi non adjuvari? mandatis quippe ejus rectis & arduis humana non contemperatur infirmitas, nisi præveniens ejus adjuvet caritas. Quos autem non adjuvat, hos merito videtur repellere, tanquam flammæ fraxea prohibeantur indigni ne manum extendant ad arborem vitæ, quis est autem dignus ex quo peccatum intravit in mundum, & per peccatum mors, & ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt? sed indubitata misericordia sanatur debita nostra miseria.

Quam multa & præclara hic docentur ab Augustino.

I, Repelli homines à mandatis Dei cum non adjuvantur.

II, Quosdam adjuvari, quosdam non adjuvari.

III, Neminem etiam iustum (nem iustum est ista vox, Ne repellas me à mandatis tuis), dignum esse qui adjuvetur ex quo perit in Adam.

IV, Cum adjuvatur, per indebitam gratiam & misericordiam adjuvari, & ei propterea hanc gratiam & misericordiam iugiter esse implorandam, dicendo cum Propheta, Ne repellas me à mandatis tuis. Quid autem solum quam orare Deum ut faciat quod nunquam facit nec ex iustitia facere possit?

Quod ergo anima Christiana confidens promissu Dei secuta sit se nunquam, si in innocentia ambulet, deferendam à Deo, nec privandam bonis quæ Deus promissus & servat ut qui ambulant in innocentia, mi-

bil sanctum, nihil Deo gratum, quod verò secuta sit, se nunquam à Deo deferendam illa adiutorio sine quo non potest ambulare in innocentia usque in finem, abesse à cordibus Christianis ista presumpcio & securitas damnata etiam in Concilio Tridentino sess. 6, cap. 13, & can. 16 & 22.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LV Testimonium.]

In Psalm. 84.

Quam certâ, quam firmâ promissione servat iustus vitam suam, qui iniustus donavit mortem suam.

R E S P O N S I O.

Hæc verba non reperiuntur apud S. Augustinum in Psalmum prædictum, sed in Psalm. 85. Quod ibi dicit S. Augustinus, nihil omnino ad propositum: loquitur enim de vita beata, quam servat iustus in prædestinatione sua, & cuius pignus voluit esse vitam & sanguinem suum. Hæc sunt verba S. Augustini in Psalm. superius: Ille quippe sponsus dans arras sponsæ suæ sanguinem suum & spiritum suum, quo locupletavit nos interim in ista peregrinatione, adhuc tamen servat nobis divitias suas, unde enim tale pignus dedit? quid est quod servat? Et post pauca: Ibi ergo Propheta videbat futura, nobis jam vero facta in illius providentia & prædestinatione certissima. Verum quid hæc ad gratiam sufficientem?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LVI Testimonium.]

In Psalm. 85.

Qui præter viam sunt, Christiani non sunt, aut Catholici nondum sunt, deducuntur ad viam, sed cum perducti fuerint ad viam, & Catholici in Christo facti fuerint, ab ipso deducuntur in ipsa via ne cadant: certè jam ambulant in via, Deduc me, Domine, in via tua: certè jam in via tua sum, deduc me ibi, & ambulabo in veritate tua: deducente te non errabo; si dimiseris, errabo. Ora ergo ut te non dimittat, sed usque in finem deducat, quomodo deducit semper movendo, semper dando tibi manum suam.

R E S P O N S I O.

I, Falsitas est in citatione. Non enim dicit S. Augustinus, deducuntur, sed deducantur, aliud est autem ducere, cum homines Christiani facti sunt, deducantur à Deo in via salutis: aliud ducere, deducuntur, quia, ut subiungit Augustinus, nisi Deus deducat, ipsi cadunt.

II, Non continui legendum, quomodo deducit semper monendo, semper dando tibi manus suam. Sed per interrogationem: quomodo deducit? cui respondet semper monendo, semper dando tibi manus suam. Non ergo vult S. Augustinus Deum quolibet Christianum deducere, quia, ut colligitur ex quo verbum, si semper deduceres omnem iustum, nullus iustus aberraret, dicit enim David, Deduc me, Domine, in via tua, & ingrediar in veritate tua, cum iustus deducitur, semper ingreditur & ambulat; sed tantum docet S. Augustinus hoc modo Deum iustos deducere, semper illis dando manus suam, quia si transisset manus subtrahit & avertit faciem suam, non deducit sed dimittit. Quid ergo in his verbis pro sententia adversariorum, imo vero quid ipsi magis contrarium ab ipso poterat proferri?

Id enim dicit Sanctus Augustinus, deducente te non errabo, ergo qui errant non deducuntur, & tamen voluit adversarii probare ex S. Augustino illos deduci.

II, Subiungit, Si dimiseris, errabo, unde concludit & oratione opus esse ut Deum non deserat. Ignorant qui non orant, deseruntur: quod si ex eo quod S. Augustinus dicit Deum efforandum ne dimittas sed deducat, inferant adversarii, ergo omnes habent gratiam orandi; idem est ac si diceretur, perseverandum est usque in finem ut salvum sis, ergo omnes habent gratiam perseverandi; vel si diceretur, credendum est in Christum, & agenda penitentia ut peccata remittantur, ergo omnes habent gratiam fidei & penitentia. Ecce valde soluta Malinellarum argumenta, ecce illorum obliqua consequentia.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LVII Testimonium.]

In Psalm. 86.

Filius Dei pro nobis mortuus est, securus esto. accepturum te vitam ipsius, qui pignus habes mortem ipsius. pro quibus enim mortuus est Christus? nunquid pro iustis? Paulum interroga: Etenim Christus pro impiis mortuus est, impius eras, & mortuus est pro te; iustificatus es, & deseret te? qui iustificavit impium, relinquet pium?

R E S P O N S I O.

I, **N**e minimam quidem verbum huius objectionis loco citato.

II, Quantum ad mortem Christi, quemadmodum dicebat olim S. Augustinus*, Omnis qui Christi sanguine redemptus est, homo est; non tamen omnis qui homo est, etiam Christi sanguine redemptus est. Ita dicimus quod omnis qui Christi sanguine redemptus est, primum impius est, non ta-

men omnis impius etiam sanguine Christi redemptus est; non enim notum est Christus pro omnibus impiis, eo scilicet sensu, ut absolute voluerit singulos mortis suae participes fieri & mortem suam illis applicari; neque enim omnibus infidelibus per ipsum mortem donatur gratia fidei, sicut nec singulis fidelibus vel postea donatur gratia perseverantia in fide vel iustitia.

III, Quid sperat ad hoc verba quae subiungit S. Augustinus: Iustificatus es, & deseret te? loquitur de desertione mercedis, ita ut deserat iustum sine mercede, nulla habita a ratione honorum operum eorum; qui sensu conformatur ex precedentibus verbis citatis: Securus esto percipiturum te vitam ipsius qui pignus habes mortem ipsius.

IV, Si contemdam adversarii & probare possint S. Augustinum loqui de desertione quantum ad vitam aeternam & media ad illam consequendam necessaria. Respondemus iuxta ipsum nuncien & principia, cum loqui de iustificatione pro cuius salute aeterna Christum mortuum est, quoniam enim mortem sit etiam pro iusto reprobus ad temporales quosdam divinae gratiae effectum, non tamen ad obtinendam pro eo perseverantiam in iustitia & vitam aeternam, alioquin vel hanc gratiam & salutem fuit alii qui electi sunt, recepissent, vel oratio Christi pro illis sufficiens: quod iniquum est tantummodo cogitare.

Hanc autem explanationem libet confirmare opusculis Sancti Augustini verbi lib. 22 de Civit. cap. 24, Quid dabit eis quos praedestinavit ad vitam, qui haec dedit etiam eis quos praedestinavit ad mortem? quae bona in illa beata vita faciet eos sumere; pro quibus in hac miseria unigenitum Filium suum voluit usque ad mortem tanta mala perferre? Unde Apostolus de ipsis in illud regnum praedestinatis loquens, Qui proprio, inquit, Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit eum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? cum haec promissio complebitur, quid erimus? quales erimus? quae bona in illo regno accepturi sumus? quandoquidem Christo moriente pro nobis tale jam pignus accepimus? Vis vides Sanctum Augustinum ita intelligere haec verba de electis, ut tamen & scilicet & fideles omnes; inter electos computet & recenscat.

Sanctum Augustinum secutus celeberrimus ille Scripturarum interpret magnus Estius in hac eadem Pauli verba: Qui proprio filio non pepercit, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? Colligit, inquit, Apostolus argumento id maiori Deum certissime largiturum nobis, id est, electis, bonarum enumerata, gratiae scilicet & gloriae, qui enim Filio suo, quo nihil habet carius, non pepercit, sed pro salute nostra impendit, tradens eum pro nobis omnibus in mortem, certe nec caetera dona ad salutem necessaria, nec ipsam denique salutem est negaturus, hoc de electis interpretatur S. Augustinus lib. 22 de Civit. cap. 24, & alibi, quamquam id per se clarum est,

* Lib. 1 de adale. conjug. c. 5.

est ex eo maxime quod sequitur, quis accusabit adversus electos Dei?

Et paulo supra in illa verba, Si Deus pro nobis, quis contra nos? dicitur hoc in persona electorum seu predestinatorum, de quibus jam locutus fuerat, quorum in persona etiam frequentia dicuntur; quatenus ergo quisque fidelium confidere potest ac debet se esse à numero electorum, eà ratione sententiam hanc cum illis quæ sequuntur, potest ac debet sibi in applicare.

Vides, lector, quomodo hæc solidà hujus loci interpretatio pateat vanitas omnium argumentorum quæ adversari ex testimoniis Augustini deducunt, in quibus ille Sanctus Doctor anomas fideles ad spem & fiduciam promissionum Dei eosque vult esse securos de Dei protectione & caritate, cuius pignus mortui innocentis filii sui acceperunt.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LVIII Testimonium.]

In Psalmum 87, in hunc versum:
Et ipsi expulsi sunt de manu tua.

Idest, cum ab eis factus sum, ipsi expulsi sunt de manu tua, ipsi adiutorio manus tuæ privati sunt, qui me sine adiutorio esse putaverunt; foderunt enim, sicut dicit in alio Psalmo, ante faciem meam foveam, & inciderunt in eam; melius enim sic intelligendum existimo, quàm ut id quod dictum est, & ipsi expulsi sunt de manu tua, ad illos referatur dormientes in sepulchro, quorum non meminit adhuc, ut resurgant; de his tamen dictum est Sapientie 3, Justorum animæ in manu Dei sunt, hoc est, habitant in adiutorio Altissimi, & in protectione Dei cæli commemorantur, Psalm. 90. *Ibi vide plura.*

RESPONSIO.

Quoniam non videat quantum adversarii bonis probationibus indigeant ad suam sententiam confirmandam, cum tam invalidas & nec ad rem pertinentes accumulanti? quid enim in hoc toto Sancti Augustini sermone pro gratia sufficienti, vel omnium vel fidelium donata? siquidem

In prima parte huius testimonii dicit Sanctus Augustinus Iudeos repulsi fuisse à manu & adiutorio Dei, qui Christum occidendo, cum sine adiutorio Dei esse putaverunt. Illi, inquit, expulsi sunt de manu Dei, qui Dominum Jesum Christum de manu ejus expulsum esse crediderunt, quia cum inter iniquos deputatum occidere potuerunt.

In altera parte, ubi citavit hunc Sapientie locum, Justorum animæ in manu Dei sunt, &c. loquitur S. Augustinus, sicut & Sapientia, de animarum San-

ctorum qui cum potestate decesserunt, ita ut sit sensus, Cum inter dormientes in sepulchro sint iusti quidam quorum licet nondum meminerit Deus ut resurgant, de his tamen dictum est. Justorum animæ in manu Dei sunt, hoc est, habitant in adiutorio Altissimi, & in protectione Dei cæli commemorantur. Quomodo enim animæ Sanctorum non erant in manu Dei, si vel capillus de capite eorum non peribit?

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LIX Testimonium.]

Libro de corr. & grat. cap. 7.

Quoniam potest dici homini, in eo quod audieras & tenueras, perseverares si velles, nullo modo autem dici potest, id quod non audieras crederes si velles.

NOTA, de iusto sermonem esse, in cujus arbitrio esse dicitur, ut si vellet perseverare, possit, quia non nisi volenti Deumque deferenti gratia denegatur: Deus autem ex se gratiam ad perseverandum ad singulos actus semper dare paratus est, ideoque in eo non sit par ratio iusti perseverare volentis, cui Deo pro certo illi auxilium danti proxima ad singula præcepta, quæ ad perseverandum occurrunt, potestas inest, cum homini infideli eadem proxima potestas non adsit ut Evangelio sibi nondum prædicato assentiatur.

RESPONSIO.

I, Si quid probaret hic locum, probaret gratiam Christi libero iusti arbitrio subiectam esse ad perseverandum seu in oratione, seu in operatione, atque exorta & ratiocinatione Adversariorum illud sequitur.

II, Si locum non truncatum, sed integer referretur, solâ illius lectione agnosceretur, illum scopo adversariorum nequaquam servare, neque ibi adhiberi gratiam perseverandi iusti omnibus semper dari pro nutu voluntatis eorum: Sic enim Sanctus Augustinus loquitur: Si ab hac damnatione non se liberabunt qui poterunt dicere, non se audisse Evangelium Christi, cum fides ex auditu sit: quantum minus se liberabunt qui dicturi sunt, perseverantiam non accepimus? Justior enim videtur excusatio dicentium, non accepimus audientiam, quàm dicentium, non accepimus perseverantiam, quoniam potest dici: homo in eo quod audieras & tenueras, in eo perseverares si velles: nullo modo autem dici potest, id quod non audieras crederes si velles. Sed nullus vult perseverare nisi in quo Deus per donum perseverantia operatur istud velle: unde huic verbis S. Augustinus tamen ostendit, justiores videri querelam dicentium, non audivimus Evangelium, quàm dicen-

tium, non accepimus perseverantiam, licet enim verè hoc perseverare non possit, sicut ille credere non potest, tamen quod hic non perseverat, ex mala voluntate proficiscitur, unde rectè illi dicitur, perseverare si velles, id est, nisi bonum quod teneras, per malam tuam voluntatem relinqueres. Alteri autem dñi non potest, credere si velles, cum nullus, etiam si velis, credere possit ea de quibus nihil audirè. Nec est huius loci expositio.

Quod verò Sanctus ille Doctor numquam senserit, nec dixerit gratiam perseverandi iustum omnibus semper dari, quò pro mutis sua voluntati utantur seu possint uti vel non uti; tam certis argumentis ex hoc libro demonstrari potest, ut eam qui id velin dubium revocaveris, bene librum non legisse necesse sit. Ex multis aliisque solum propinquitus, hoc enim iustum à nobis hoc tractatum non est, cum iam satis testimonium obiectum exposuerimus, aliudque nullo modo adversarij favore ostenderimus.

I, Itaque hoc probatur ex discrimine duplici adiutorij natura sana & integra, quod hoc libro cap. 11 ex professo & plenè expatitur, siquidem unum dat posse perseverare si velis, nec efficit ut velis; aliud dat non solum posse perseverare si velis, sed etiam efficit ut velis. Gratia primi donum est adiutorium sine quo non fit: gratia verò secundum donum ad singulos pietatis usum necessaria est adiutorium sine quo non fit, & questu, quod indelutabiliter, insuperabiliter, invictissimè voluntatem ad agendum agit. Cum ergo S. Augustinus dicit iustum perseverantium esse si vellet, id non intellexit eo sensu, ut habeat gratiam sibi relictam, quò si vult perseverat, & quò non efficitur ut velis, quia tale adiutorium non est bonum per peccatum infirmi, sed integri, non est gratia Christi Salvatoris, sed Dei Creatoris.

II, S. Augustinus cap. 12 docet iustum post naturam lapsam perseverare non posse, nisi illi perseverantia donetur, per quam nonnisi perseverans est. Nunc verò, inquit, Sanctis in regnum Dei per gratiam prædestinatum non tantum tale adiutorium perseverantiz datur, sed tale ut eis perseverantia ipsa donetur, non solum ut sine isto dono perseverantes esse non possint, verum etiam ut per hoc donum nonnisi perseverantes sint. Ex hoc querimus an iustum omnibus hoc perseverandi gratia donetur? Responderi non potest affirmativè, quia iusti omnes perseverarent, siquidem hoc gratis talis est, ut iusti per illam nonnisi perseverantes sint. An ergo isti quibus eadem gratia non datur, perseverarent si velissent, adeo ut in coram mutis si perseverare? nec etiam hoc dicit potest, alia hoc perseverantia gratia ad perseverandum necessaria non esset, quod S. Augustinus repugnat, docenti hoc donum tale esse, ut sine isto perseverantes esse non possint. Quare & eodem capite asserit gratiam ad perseverandum necessariam talem esse, ut simul perseverandi & possibilitatem & voluntatem donet. Ut quoniam, inquit, non perseverabunt nisi & possint & velint, perseverandi eis possibilitas & voluntas divinæ gratiæ largitate

donetur. Ergo iusti qui non perseverant, non acciperunt gratiam, nec quò pro mutis suo, seu si velint, perseverent, nec quò perseverare possint.

Denique si in voluntate iustorum gratia sibi relictà ac semper præsentè pro mutis attentum perseverare vel non perseverare possumus esse, nullum esset inscrutabile iudicium quod ex duobus positis unum perseveraret, & alter non perseveraret; sed illud totum per velle & nolle sacillimè salveretur. Docet autem S. Augustinus toto isto libro hoc esse penitus inscrutabile. Hic si à me queratur, inquit cap. 8, cur eis Deus perseverantiam non dederit, quibus eam quò Christianè viverent dilectionem dedit? Me ignoreare respondeo. Non enim arroganter, sed agnoscens modulum meum audio dicentem Apostolum: O homo! tu quis es qui respondes Deo? & altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei, quàm inscrutabilia sunt iudicia ejus, & investigabiles viæ ejus. Et paulò infra: Si ergo confiteris donum Dei esse perseverare in bono usque ad finem, cur hoc donum ille accipiat, ille non accipiat, puto quod mecum pariter nescis, & ambo hic inscrutabilia iudicia Dei penetrare non possumus. Et libro de dono perseverantiz cap. 9, docet hoc iudicium Dei magis esse inscrutabile circa duos parvulos ac duos cupios: Ex duobus autem parvis, inquit, cur huic donetur perseverantia usque in finem, illi autem non donetur, inscrutabiliora sunt iudicia Dei.

Ex his patet quàm alienum sit à S. Augustini sententia in libro de corr. & grat. expressa, ut dicitur donum dari semper omnibus iustis in iustitia perseverandis gratiam, quò pro suo nutu, seu si velint, utantur vel non utantur.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

[LX Testimonium.]

Serm. 21 de verbis Domini.

ET ideo unusquisque nostrum, dum licet, & cum Dei adiutorio in potestate nostra consistit, (id est, toto vita tempore, ut patet ex sermone) & peccata vitare, & quod bonum est, exercere contendere.

RESPONSIO.

ERROR est in citatione (istud enim non legitur in sermone citato), Augustini tamen esse concedimus. Sed nihil aliud hoc testimonium significat, quàm, dum in hac vita sumus, semper nos per bona opera salvari posse, ut S. Prosper in responsione ad sextam objectionem Vincentianam docet huius verbi: Hoc inter malos homines distat & dæmones, quod hominibus etiam valde malis superest, si Deus misereatur, reconciliatio, dæmonibus autem nulla est in æternum servata conversio.

CONCLUSIO.

EX his facile est intelligere quæ sit habenda Molinista fides: quod sperari possit in rebus humanis ab hoc hominum genere, qui circa divinus artificis laudem fallaci & sophistica. Interpretes falli (ut de veritate innocenti dicebat olim Cyprianus*) extrema ponunt, & superiora prætereunt, partis memores, & partem subdole comprimentes. Divi Augustini reprehensores vana obiciunt, recta impugnans, prava defendendi. Neglectum atque contemptum Augustini librum integrum, ubi rem, de qua agitur, datâ operâ traclat, explanat, confirmat, inculcat, quasdam ejus sententias aut ad rem non pertinentes, aut dimidatas, aut aliquando corruptas hinc inde colligunt, ut lectoribus creduli, aut solus sua versutia non affectu suum faciant. Ecce quibus artificii relatorum ex Augustini testimoniorum interpolatoribus Doctorem probatissimum suum in partes invicem trahunt. Ecce quo candore genuinam ejus mentem exponunt, salutareque doctrinam inquirunt. Ecce quibus via perniciosæ de gratia generalis Molinistica errores defendunt. Locuti sunt adversum nos linguâ dolosa*, sed ille nos ab eorum insidiis liberabat, qui apprehendit sapientes in astutia eorum, & consilium pravorum dissipat. In oppugnandum Augustini Discipulus Molinista ita se gerunt, quasi persuasum & exploratum habeant fraudibus & calumniis Catholicam fidem expugnari posse. Itane Molina discipulus existimant in omnibus hominibus intelligentiæ caligare obtutum, & à cunctis Ecclesiæ filiis spiritum scientiæ & pietatis abscidisse, ut non erubescant ingerere se judiciis legentium tam inhonesto mendacio†? Veram hæc unque

fortassis ipsorum causa tribuenda fore, miserabiles istos cenatus ab ingenio non contemnendum extorsit dura necessitas. Hæc opprobria sacre justitiae male susceptum patrociniū falsitatem. Erraverunt ab utero, locuti sunt falsa*. Itaque illos admonemus, ut si deinceps lucidissima & saluberrima scripta Sancti Augustini eo consilio servari velint, ut magister optimorum atque sapientissimum suū adversari Discipulū, imo sibi ipsi contrarium esse, cum aliqua veri speciei jactitent, paululum saltem humana, si non Christiana sinceritatis assument, vel certe cordatis bonis viris persuadeant mendacium indigere ac defendi posse veritatem. Alioquin domi besterna Ludovici Molina commenta in antiquissimis & fundatissimis Augustini documentis querimus, vano & pernicioso labore seipsos fatigant, novitatem suam in ipsi visceribus orthodoxæ veritatis indagantes.

Quæ omnia Sancta Sedes correctioni ac judicio subjicimus.

Subscriptum Roma die Luna XIX Maii anno
M DC LIII.

Ainsy signé avec paraphes.

Natalis de Lalane Docteur Facultatis Parisiensis,
Abbas B. Marie de Vallé-crescente.

Tissot de la Mart Prebiter Congregationis Oratorii Domini Iesu.

Ludovicus de Saint-Amour in sacra Facultate Parisiensis Docteur ac Socius Sorbonicus.

Nicolas Manesier in sacra Facultate Parisiensis Docteur ac Socius Sorbonicus.

Ludovicus Angerri ejusdem sacra Facultatis Parisiensis Licentiatum ac Insiguit Ecclesiæ Trecentis Canonum.

1 Lib. de unitate Ecclesie.

2 Psalm. 108.

3 Job 5.

4 S. Prosper cont. Collat. 1. 33.

* Psalm. 57.

MEMOIRES APOLOGETIQUES

pour les Recteur, Doyens, Procureurs & Supports
de l'Université de Paris.

Dont il est parlé Partie III Chapitre IX.

*Contre l'entreprise de quelques Hibernois, La plupart estudiants
en l'Université.*

Encore que l'Université de Paris doive se préparer à souffrir des persecutions continuelles, tandis que son repos & sa liberté seront insupportables à ses ennemis : neantmoins la qualité des personnes dont on vient de se servir pour la diviser, est une chose assez estonnante ; & elle n'auroit jamais creu, ny qu'un petit nombre d'Hibernois surpris par des artifices estrangers deust estre capable de faire soulever contre elle le Syndic de la Faculté de Theologie ; ny que tant de docteurs deussent favoriser une entreprise si temeraire. Mais puis qu'elle se voit reduite à un estat assez déplorable, pour soutenir son autorité contre ses propres enfans, & qu'on l'oblige de rendre raison de sa conduite, du moins elle a cette consolation dans ses disgraces, que si elle doit parler pour sa justification, c'est devant le Parlement de Paris ; c'est à dire, devant cet Auguste Tribunal qui luy conserve depuis tant de siècles ses droits, ses libertés, & ses privileges ; & elle n'a pas sujet de craindre que cette Cour luy impute comme un crime, le zele si plein de moderation & de prudence, qui l'a portée à reprimer une nouveauté qu'elle n'auroit pû souffrir sans conspirer en mesme temps contre la discipline de l'Eglise, & contre l'autorité Royale. Il luy suffit pour fermer la bouche de ses adversaires, de représenter le fait sans couleurs, & sans artifices ; parce que conservant toujours l'amour de la paix au fond du cœur, elle aime mieux se justifier devant tout le monde par la force innocente de ses raisons, que de dire tout ce qu'elle pourroit alleguer contre la violence de ses plus injustes persecuteurs.

L.

Relation fidelle de tout ce qui s'est passé au sujet d'une Declaration de ces Hibernois, & des veritables motifs qui ont porté l'Université de Paris à arrester leurs entreprises par un Decret exemplaire.

ON ne se seroit jamais persuadé qu'après que Monsieur l'Archevesque de Paris, a-

pres que le tres-Auguste Clergé de France assemblé à Paris depuis un an, & la tres-celebre Faculté de Theologie, se sont abstenus pour des raisons importantes de porter aucun jugement sur les questions qui concernent la matiere de la grace, l'on deust rechercher avec des empressements extremes la décision de quelques Hibernois qui estudient en l'Université de Paris, comme si la doctrine de l'Eglise dependoit de leur sentiment, ou comme si cette injuste deference leur donnoit une nouvelle jurisdiction.

Toutesfois Monsieur le Recteur de l'Université de Paris apprit avec beaucoup d'estonnement une si estrange procedure. Il sceut que ces Hibernois, sollicités par des Ecclesiastiques qui sont en reputation d'avoir quelque credit à la Cour, avoient proposé dans plusieurs assemblées qu'ils avoient faites, de faire quelque declaration doctrinale des opinions de la grace qui sont en controverse, & cette nouvelle entreprise l'obligea d'user de toutes les precautions nécessaires pour en arrester les suites. Pour cet effet, ayant eu advis qu'ils s'estoient encore assemblés dans la chambre de M. Nicolas Poërus Hibernois, Bachelier en Theologie & Professeur en Philosophie au College de Lyseux, & qu'ils estoient sur le point de déterminer certaines questions de la grace, il leur fit signifier le treizième jour de Février par un des Bedeaux de l'Université qu'ils eussent à s'abstenir de ces sortes de conventicules, & qu'ils n'eussent point la hardiesse de prononcer aucun jugement doctrinal.

Leur prompte sortie hors de la chambre de ce Bachelier, fit croire d'abord que ce commandement avoit esté fait à des personnes obeissantes : mais ceux qui les avoient portés à cette entreprise, voulurent faire avec moins d'éclat ce qui ne leur avoit pas réussi dans ces assemblées ; & ils coururent de porte en porte pour faire souscrire à des particuliers trois ou quatre exemplaires d'une Declaration qui leur fut présentée toute dressée, & qui contenoit un jugement sur cinq propositions touchant la matiere de la grace.

De si pressantes sollicitations faites à des estrangers que leurs afflictions domestiques reduisent

duisent à des incommodités notables, portent quelques-uns de ces Hibernois à escouter ceux qui ne leur promettoient de l'assistance que sous cette condition; & des vingt-six qui donnerent leur signature, il n'y a qu'un seul Docteur en Theologie, que deux Bacheliers, & deux Maîtres es Arts, tous les autres n'ayant ny rang, ny degré dans l'Université de Paris, & quelques-uns mesme ayant à peine estudié en Philosophie, ou en Grammaire.

Monsieur le Recteur estant informé de cette negociation secrette ne put, sans trahir sa Magistrature, ne se pas plaindre de cette entreprise contre son autorité. Il en advertit les Doyens des Facultés & les Procureurs des Nations; & dans l'Assemblée ordinaire qui se tint chez luy le Samedi quatrième jour de Mars; il leur representa combien il estoit important d'empescher que ces conventicules ne se tinssent dans les Colleges de l'Université, & de punir ceux qui contre ses défenses expressees, & sans avoir ny autorité, ny caractère pour porter aucun jugement dans les matieres de doctrine, avoient neantmoins eu la hardiesse de prononcer sur des propositions ausquelles la Faculté de Theologie n'avoit pas jugé à propos de toucher, lorsqu'on les luy avoit présentées dans l'Assemblée du premier Juillet 1649 pour les examiner; que M. l'Archevesque de Paris, & que tout le Clergé de France assemblé depuis un an dans cette Ville capitale du Royaume, n'avoient aussi voulu rien définir sur cette matiere. Il leur fit encore remarquer que cette Declaration contenoit des choses extrêmement prejudiciables à l'autorité de l'Université de Paris, & qui bleissoient notablement les droits & les privileges du Royaume, & de l'Eglise Gallicane. Enfin, il leur dit que de ces Hibernois, il avoit obligé de comparoître devant l'Assemblée les quatre qui estoient du corps de l'Université pour estre ouïs sur cette affaire, & pour représenter tous les exemplaires de cette Declaration qu'ils avoient souscrite.

Les Doyens des Facultés, & les Procureurs des Nations ayant esté d'avis d'entendre les Hibernois avant que de passer outre, on les fit entrer dans le lieu de l'Assemblée; & apres qu'on eut fait en leur presence la lecture de cette Declaration, ils convinrent qu'ils y avoient souscrit chacune en particulier, & sans l'avoir examinée en commun; qu'aucun exemplaire de trois ou quatre qu'ils avoient signés ne leur estoit demeuré entre les mains, mais qu'ils en avoient donné un à M. Vincent General des Prestres de la Mission, & Principal du College des Bons-Enfants; qu'ils estoient prests de revokeur leur signature si l'Université le leur

commandoit ainsi; à quoy ils s'obligerent mesme par leur signature.

En mesme temps Monsieur le Recteur produisit une Requête qui avoit esté présentée & à luy, & à Messieurs les Doyens des Facultés & Procureurs des Nations par des Theologiens Hibernois de l'Université de Paris, qui leur faisoient une tres-instante priere au nom de toute leur nation de ne pas imputer à tout le corps la faute & la temerité de quelques particuliers, dont les uns avoient esté trompés pour ne pas entendre les choses qu'ils avoient souscrites, & les autres avoient esté seduits par les adversaires de l'Université: Enfin ils supplioient humblement qu'il pleust à l'Université d'arrester le mal que quelques particuliers vouloient faire à toute la nation, d'empescher que le lien de la charité fraternelle ne fust rompu, & qu'ils ne fussent marqués de cette flétrissure si honteuse à leur reputation, comme s'ils avoient tous consenty à la faute de quelques-uns qui avoient commis un si étrange attentat contre les droits de l'Eglise Gallicane, & de tout le Royaume de France.

Après la lecture de cette Requête on donna audience à plusieurs Theologiens Hibernois, dont quelques-uns declarerent que deux Jesuites avoient promis de donner une maison aux Hibernois s'ils vouloient signer cette Declaration, qu'on leur avoit fait mesme esperer que quelque autre personnage feroit une fondation en leur faveur, & que l'on seroit donner des Benefices à ceux qui auroient signé cette Declaration.

Après avoir ouï toutes ces choses, & deliberé meurement de cette affaire, tous ceux qui avoient droit d'opiner dans cette Assemblée furent d'avis d'un commun consentement, qu'il n'appartenoit à aucun particulier de rien définir dans les matieres de la doctrine; & par consequent, ce petit nombre d'Hibernois qui n'estoient que des particuliers, & de nulle autorité, & qui n'avoient pour la plupart, ny aucune marque de doctrine, ny aucun degré dans l'Université de Paris, avoient commis une action de temerité & d'insolence, lorsqu'apres la defense expresse qui leur en avoit esté faite par M. le Recteur, ils s'estoient attribué le pouvoir de donner un jugement de doctrine, & de decider des questions touchant lesquelles, ny la Faculté de Theologie, ny M. l'Archevesque de Paris, ny le Clergé de France n'avoient voulu rien définir. Que pour cet effet l'Université condamnoit, abrogeoit & annulloit cette Declaration, qu'elle la jugeoit prejudiciable à son autorité, contraire aux mœurs & aux droits du Royaume, & de l'Eglise Gallicane; qu'elle ordonnoit que tous les exemplaires qui en pourroient estre

estre trouvez en quelque lieu que ce fust avec la signature de ces Hibernois fussent apportez à Monsieur le Recteur, & abolis : Qu'elle privoit de tout degré, de tout droit & privilege de l'Université de Paris, ceux qui apres y avoir esté admis avoient souscrit cette Declaration ; que quant aux autres, elle leur ostoit toute esperance de recevoir jamais aucun degré, & les chassoit de tous ses Colléges, si dans 8 jours à compter depuis la signification de ce Decret, ils ne revoquoient par escrit & signature cette premiere souscription, & s'ils n'en mettoient leur Declaration entre les mains du Greffier de l'Université, & qu'apres ce temps expiré, il n'y auroit aucune esperance de pardon pour ceux qui seroient convaincus de contumace : Qu'elle defendoit à ces Hibernois & à tous autres dans l'Université de Paris, de faire à l'advenir de semblables entreprises, sous peine d'estre privés de tous degrés, privileges, droits, & Colléges de la mesme Université ; & quelle estoit d'avis de signifier au plustost ce Decret à tous les Principaux des Colléges, & à tous autres à qui il pourroit appartenir. C'est ainsi que conclut Monsieur le Recteur : Et ce Decret signé *Quintane, Scribe de l'Université*, fut en suite signifié par le grand Bedeau de la Nation de France.

Ce Decret si important fut apres confirmé dans l'Assemblée generale qui se fit aux Mathurins le vingt-unième jour de Mars. Il est vray que Monsieur Hallier Syndic de la Faculté de Theologie, qui avoit apporté en cette Assemblée toute la chaleur d'un homme pre-occupé d'intéressé & de passion pour la deffense d'une cause si injuste, voulut parler en ce lieu-là ; mais parce qu'il se vantoit de porter la parole de la part de sa Faculté qui ne luy en avoit donné aucune charge, & que c'estoit au Doyen, & non pas à luy d'estre l'organe de la Faculté en cette rencontre, ainsi qu'il a esté pratiqué de tout temps dans ces Assemblées, on luy fit voir la nouveauté de son procédé. Aussi quoy que ce fut là le lieu de deliberer de cette affaire, & qu'il s'y fut trouvé plus de cinquante Docteurs de cette Faculté ; ils firent d'inutiles efforts quand ils sommerent & interpellèrent ce Syndic de laisser prendre par le Doyen, selon la coustume, les voix des Docteurs presens pour deliberer. M. Messier qui faisoit la charge de Doyen dans cette Assemblée, fut aussi prié par plusieurs fois de prendre leurs suffrages ; Mais M. Pereyret, & quelques autres Docteurs l'en empêcherent. Enfin M. Hallier apres avoir crié beaucoup pour ne rien dire, ne remporta pas d'autre satisfaction de son procédé, que la honte d'avoir eu une infinité de resemoins de son desordre.

Après cette confirmation solennelle, il y

avoit lieu d'esperer que ces Hibernois se rangeroient à leur devoir ; mais comme ils estoient possédés par d'autres esprits que par les leurs ; ils furent conseillé d'appeller de ce Decret au Parlement, non qu'ils esperassent de trouver aucune protection à leur desobeissance ; mais seulement pour entretenir plus long-temps le trouble dans l'Université, qui est le seul but de ceux qui les sont les instrumens de leur passion. En effet, ayant présenté leur requête au Parlement, la Cour retint la cause par Arrest du vingt-quatrième Mars, lequel fut signifié à M. le Recteur le vingt-neufieme du mesme mois. Mais ces Hibernois voulant témoigner qu'ils manquoient autant de respect pour le Parlement que pour l'Université, par un procédé bien estrange, ne laisserent pas de se pourvoir en suite par devers la Faculté de Theologie, & sous pretexte d'implorer son intervention, luy demanderent qu'il luy plust de juger de leur différent touchant ledit Decret ; comme si cette Faculté estoit un tribunal superieur à l'Université & au Parlement, & comme si elle avoit droit de juger du jugement de toute l'Université. Maître Nicolas Poërus ayant esté choisy comme le plus hardy avec Maître Thomas Medus porta cette demande à la Faculté de Theologie assemblée en Sorbonne le premier jour d'Avril. Et luy presenta un original de cette Declaration qu'ils avoient signée, & produisit un autre acte fait par ces Hibernois pardevant Notaire en date du 22 Mars, c'est à dire, apres la confirmation du Decret fait par l'Université dans son Assemblée generale tenue aux Mathurins le vingt-unième Mars. Ceux qui avoient quelque connoissance de ce qui s'estoit passé furent surpris, quand par la lecture de cet Acte, ils reconnurent que ces particuliers au lieu de revoquer cette Declaration, la confirmoient par un Acte tout contraire à ce qu'ils avoient promis de faire, & à quoy ils s'estoient mesme obligés par écrit en l'Assemblée du quatrième Mars. Et comme leur Declaration commence par une plainte contre les nouveaux dogmes qu'elle dit s'enseigner publiquement par quelques personnes dans ce siecle malheureux ; M. de Sainte-Beuve Docteur de Sorbonne & Professeur Royal en Theologie interpella cet Hibernois de dire quels estoient ces Dogmes nouveaux, & qui estoient les Professeurs qui les enseignoient : mais ceux qui avoient inspiré à ce Bachelier la hardiesse de se produire pour allumer le flambeau de division, se firent retirer à l'heure mesme, apres l'avoir empêché de répondre sur cette plainte : Entre lesquels M. Hallier oubliant qu'il estoit Syndic pour se ressouvenir seulement qu'il estoit M. Hallier, & trahissant l'honneur de sa charge pour les interets de

sa personne; bien loin derequerir hautement pour M. de Sainte-Beuve, vouloir devenir le conseil de Poërus, par une lâche prevarication, & qui est une des suites d'un Syndicat, dans lequel il est entré d'une manière assez honteuse. Il donna avis à ce Bachelier de se retirer promptement; & dit lui-même que ce Bachelier répondroit avec conseil, *respondit ex consilio*.

L'aveuglement de ce Syndic le devoit porter à des desordres plus étranges. Il proposa l'affaire à la Faculté; Il demande que l'on en délibère; Il se rend l'Advocat de ces Hibernois, & le défenseur de leur déclaration; Il la veut maintenir dans tous ses points; dit qu'ils n'ont commis aucune faute de donner une telle déclaration privée; & il condamne hautement le Decret de l'Université; Et pour surprendre sa compagnie, il luy impose hardiment, & dit que ce Decret n'avoit été confirmé par aucune des Facultés dans l'Assemblée des Mathurins; Quoy que M. de Sainte-Beuve ne pouvant souffrir cette imposture, dit hautement que le Decret y avoit été confirmé, & qu'il en tenoit l'acte en main signé du Greffier de l'Université, qu'il s'offroit de lire à la Compagnie. Et par cet artifice M. Hallier nonobstant la résistance d'un grand nombre de Docteurs, fit conclure que la Faculté improuvoit le Decret * & le consentement que son Sous-Doyen y avoit donné dans l'Assemblée de M. le Recteur s'il en avoit donné aucun, approuvoit ce que M. Hallier avoit fait dans l'Assemblée générale des Mathurins, & se joignoit à l'appel interjeté par ces Hibernois, à laquelle conclusion s'opposèrent environ quarante Docteurs Seculiers, déclarans qu'ils adheroient à M. le Recteur, & à l'Université pour faire subsister son Decret contre ces Hibernois.

Certainement, si ce Docteur n'avoit fait gloire de paroître l'ennemy public des privileges de la Faculté de Theologie de l'Université de Paris, des droits & de la seureté du Royaume, des libertés de l'Eglise Gallicane, & de toute la discipline & police Ecclesiastique, il ne se seroit pas emporté à un excès si étrange, sa Compagnie seroit en paix; & le repos de l'Université ne seroit pas troublé par des divisions domestiques.

* *Improbavit predictum Decretum diei 4 Martii: consensum quoque si quem præbuit, in communis privatis apud ampliss. D. Rectorem illi Decreto D. Prædicatorum Theologie: quæ verè gesta sunt a D. Syndico, die 21 Martii in Comitibus generalibus Mathurinis: approbavit: & appellatum Hibernorum fide advenit, &c.*

II.

Raisons puissantes qui ont engagé plusieurs Docteurs de La Faculté de Theologie à ne point se separer de l'Université.

Cette affaire n'est pas de la qualité de celles qui se decident à la pluralité des voix, puisque toutes les formes y sont violées: & c'est pour cela que plusieurs Docteurs, & même les plus anciens; Sçavoir Messieurs Hennequin, Chastelain, de Mincé, Coppin, Dreux, Bachelier, Broulle, Bourgeois, & plus de trente autres seculiers se sont opposés à une conclusion si injuste, & ont déclaré qu'ils se joignoient à toute l'Université pour faire subsister son Decret contre l'entrepris de ces Hibernois. En quoy ils n'ont eu que de justes considerations, & des motifs tres-raisonnables.

I, Ce Decret a esté fait dans toutes les formes: on a observé dans ce jugement toutes les regles de droit: ce Decret n'a esté fait que par l'avis de la Faculté de Theologie, puisqu'elle a esté présente à l'Assemblée par M. Hennequin son Sous-Doyen, qui a donné le premier son suffrage & son consentement à ce Decret; & personne n'accusera ce venerable Docteur ny d'imprudence, ny de precipitation, que ceux qui ne connoissent pas sa probité & sa sagesse, & le zele qu'il a pour conserver les interêts de sa Faculté; & l'on justifiera apres entierement la conduite qu'il a gardée en cette affaire; & l'on sera voir qu'il merite une approbation generale & des actions de grace de toute la Faculté, comme il en a receu de tous les Docteurs, qui defendent avec le plus de justice les veritables interêts de cette Compagnie: & enfin ce Decret a esté confirmé dans l'Assemblée generale tenue aux Mathurins le vingt-unième Mars, par les Doyens des Facultés superieures, & par les Procureurs des Nations.

II, Quand la Declaration des Hibernois ne seroit pas, comme elle est, tout à fait illegitime; & quand leur procede seroit aussi soutenable qu'il est injuste & digne de châtiment, il n'y auroit point lieu pour cela à la Faculté d'intervenir avec ces Hibernois. Si elle pretendoit recevoir quelque blessure dans ses droits, elle pouvoit & devoit plustost s'en plaindre à l'Université; & à faute de satisfaction, elle se fust pourvue à la Cour. Mais non seulement elle se joint à ces Hibernois, & ainsi se divise & d'elle-même, puisque tant de Docteurs s'opposent à ce qu'elle fait, & de tout le Corps de l'Université. Mais de plus elle porte son jugement sur le Decret de toute l'Université,

elle l'improuve ; & c'est ce qui rend sa conclusion tout à fait nulle & abusive ; puisqu'elle n'a eu aucun pouvoir ny juridiction pour imposer le jugement de l'Université. La Faculté de Theologie n'est qu'un membre & une partie, quoy que la premiere & la plus noble de toute l'Université, elle luy est inferieure comme une partie l'est à son tout ; elle n'a aucun droit de juger de son jugement, ny d'improver ce qu'elle fait, elle peut seulement s'y opposer, & en appeller au Parlement, ou intervenir en cause avec les appellans ; & elle ne peut pas dire ny pretendre que ce Decret ne soit le Decret de l'Université, puisqu'ayant esté fait dans toutes les formes, il avoit esté confirmé dans l'Assemblée generale des Mathurins avant l'Assemblée de la Faculté, & cependant la Faculté de Theologie partagée & divisée d'elle-même, prononce qu'elle improuve ce Decret, *improbat Decretum*.

III, Il est constant que M. Hallier ayant voulu parler dans l'Assemblée generale des Mathurins, au nom de toute la Faculté, sans en avoir aucun ordre de sa part : ayant voulu porter la parole de sa Compagnie en presence du Doyen, auquel ce droit appartient ; & ayant refusé de faire mettre en deliberation ce qu'il vouloit proposer, & de faire demander les suffrages des Docteurs qui estoient presens à cette Assemblée, & qui y composoient le Corps de la Faculté de Theologie : Il est, dis-je, constant qu'il a agy en tout cela contre les formes & les coutumes ; Et ainsi comment la Faculté peut-elle approuver ce qu'il a fait en cette Assemblée contre les regles de la Faculté ? Ce n'est donc pas l'esprit de la Faculté qui a formé cette conclusion si illegitime : On void bien que les Docteurs qui s'y sont opposés sont les desseigneurs des veritables interets & des droits de leur Compagnie, & que s'ils n'en sont pas la plus nombreuse, ils en sont la meilleure & la plus saine partie. On void bien que Monsieur Hallier n'a pû faire faire une telle conclusion que par brigue & par intrigue. Quatre ou cinq Docteurs qui voudroient dominer dans la Faculté, ayant conseillé à M. Hallier d'entreprendre ce qu'il entreprit contre toutes les formes dans l'Assemblée des Mathurins ; & l'ayant autorisé eux-mêmes, il a fallu qu'ils l'ayent fait approuver à la pluralité des suffrages, quelque illegitime & quelque injuste qu'il soit, & quelque remontrance qu'ayent faite les Docteurs qui se sont opposés pour la Faculté à cette conclusion pretendue. Mais comment la Faculté approuve-t-elle ce que Monsieur Hallier a fait dans l'Assemblée des Mathurins, sans sçavoir ce qu'il a fait ? Il dit que n'ayant pû parler à l'Assemblée generale des Mathurins par l'empe-

chement qu'on luy avoit apporté, il avoit fait un acte devant Notaire pour s'opposer au Decret ; il devoit produire & faire voir cet acte à la Faculté. La Faculté avant que d'approuver ce que Monsieur Hallier avoit fait, devoit connoître par la lecture de cet acte, ce qu'il avoit fait par cet acte. Tous ces défauts font voir qu'on a eu plus de soin de faire réussir dans la Faculté, ce qu'on avoit mal entrepris dans l'Assemblée de l'Université, que d'observer les loix de la Faculté, & les regles de la justice.

IV, Et n'a-t-on pas encore veu que Monsieur Hallier Syndic, & les Docteurs qui l'appuyent, ont fait violer dans cette Assemblée toutes les formes de droit, & les regles les plus certaines de l'équité naturelle ? Peut-on croire que l'on ait souffert dans cette Assemblée M. Richard Nugent juger, de l'affaire duquel il s'agissoit ? Toutesfois il a esté présent à cette deliberation ; il a même donné son avis, & l'on a contesté long-temps pour écrire & pour compter son suffrage. Est-il une marque plus evidente de conspiration, & un procedé moins juste que de s'opiniâtrer comme l'on a fait pour rendre un particulier Juge dans sa propre cause, apres qu'il a esté témoin d'une deliberation où il s'agissoit principalement de luy ?

V, Mais il n'y a aucun lieu à la Faculté d'intervenir pour ses droits mêmes, parce qu'ils ne sont nullement blessés, ny à l'égard du jugement, puisqu'il ne contient autre chose qu'un simple reglement de discipline contre ceux qui ont usurpé un jugement doctrinal ; ny à l'égard du Docteur compris dans le jugement, puisque l'Université a eu droit de juger comme elle a fait, & de decerner contre luy une peine qui n'estoit que comminatoire ; Et en effet, ce Docteur a comparu dans l'Assemblée, a esté interrogé, & s'est soumis volontairement & par sa propre signature au jugement de l'Université, & n'a pas esté exclu actuellement ny nommé des droits de la Faculté par ce Decret ; il falloit encore prononcer contre luy & contre tous les autres un second jugement, pour leur faire en effet subir la peine qui est portée par ce Decret. Et ainsi l'on peut dire que ce Decret est plustost un reglement exemplaire & necessaire pour la discipline & pour le maintien de l'autorité Royale, qu'une punition de ceux qui l'ont violée, puisque personne n'a encouru en effet aucune peine par ce Decret, & qu'il a esté en la liberté de tous d'avoir peché impunement en reconnoissant leur faute, & en se soumettant comme ils avoient publiquement promis, à ce qu'il plairoit à l'Université d'ordonner. Mais supposant même qu'il eust esté à propos d'en

communiquer à toute la Faculté de Theologie à raison de ce Docteur, & pour éviter les conséquences, estoit-ce une cause suffisante à la Faculté de juger du Decret, & d'intervenir en l'affaire des Hibernois contre l'Université ?

VI, S'il y avoit lieu de faire opposition au Decret, c'estoit dans l'Assemblée generale de l'Université aux Mathurins, & puisque l'on n'y en a fait aucune, ny de la part de la Faculté, ny de la part d'aucun Docteur, quelle apparence de remuër tout de nouveau une affaire desja jugée, & qui a passé publiquement par une confirmation authentique? M. Hallier demanda à parler dans l'Assemblée des Mathurins de la part de la Faculté, & fut interrompu pour les raisons que nous venons de dire; mais ny luy ny aucun autre Docteur ne s'opposa publiquement à la confirmation de ce Decret. M. Hallier protesta seulement de ce qu'on l'empeschoit de parler, & personne ne luy entendit dire qu'il s'opposoit à la confirmation du Decret. Aussi ne verra-t-on point qu'il soit fait aucune mention de son opposition dans l'acte de la confirmation du Decret. Et on sçait que quand quelqu'un fait une opposition & qu'il en demande acte, on a coutume de la luy accorder tousjours. Il a dit à la Faculté qu'il s'y estoit opposé par acte devant Notaires: mais cela ne suffit pas, il devoit dire publiquement dans l'Assemblée des Mathurins, qu'il s'opposoit à cette confirmation. On luy a bien ouï dire aux Notaires qu'il leur demandoit acte de ce qu'on l'empeschoit de parler, mais on ne luy a point ouï dire qu'il s'opposoit à la confirmation de ce Decret, ny qu'il demandoit acte de l'opposition qu'il faisoit: Et ainſy ce Decret ayant esté confirmé sans opposition publique de la part de la Faculté, ny de son Doyen, ny de son Syndic, ny d'aucun autre Docteur particulier, il n'y avoit plus de lieu à la Faculté de s'y opposer apres. Mais quand mesme M. Hallier Syndic se fut opposé hautement dans cette Assemblée à la confirmation du Decret, il eut fallu prendre les suffrages des Docteurs presens qui composoient le corps de la Faculté, pour dire l'avis de la Faculté. C'estoit là le lieu & le temps destiné à delibérer de cette affaire: & l'empeschement que M. Hallier a apporté à cette delibération, fait bien connoître qu'il jugeoit que la Faculté estoit contraire à son dessein, & qu'elle eut confirmé le Decret, si elle eut eu la liberté d'opiner dans cette Assemblée? Quelle violence ne fit-on point à M. Messier qui tenoit la place de Doyen pour l'empescher de dire hautement & intelligiblement son avis, & de prendre celuy des Docteurs presens comme il en estoit requis? Les choses s'estant ainſy passées

dans les Mathurins, ou la Faculté lors assemblée doit estre reputée avoir confirmé le Decret, ou ne s'y estant point opposée en ce lieu, elle ne peut plus s'y opposer apres. Mais enfin la Faculté de Theologie n'estant qu'une partie de l'Université, quand elle se fut opposée dans les formes à ce Decret; il n'eut pas laissé d'estre confirmé par l'Université, puisqu'il l'estoit par les autres Facultés, & par les quatre Nations.

VII, Enfin les Docteurs opposans sont prests de faire voir à tout le monde la justice du Decret en luy mesme, l'injustice de la Declaration de ces Hibernois en tout ce qu'elle contient. Comme donc d'une part ils en sont persuadés, & que d'autre costé ils sçavent que l'Université a usé de son droit avec une prudence & une moderation extrême, ils ne peuvent consentir à cette nouvelle faction qui tend à ruiner insensiblement l'Université toute entiere. C'est ce qu'il est aisé à l'Université de justifier, & de montrer que son Decret est tres-juste & tres-moderé; & que la Declaration des Hibernois est tres-injuste & tres-temeraire.

III.

Refutations generales sur la Declaration des Hibernois, & sur la temerité & la consequence dangereuse de cette entreprise, principalement en ce qui regarde la discipline de l'Eglise sur les maitres de doctrine.

A Ccommodons-nous à la dureté de nos adversaires, & par un excés de condescendance, traitons cette affaire, non point par le préjugé du Decret & de sa confirmation; mais comme si ce n'estoit pas une chose desja decidée. Certes il est mal-aisé de concevoir ce que pourront repliquer ces protecteurs de la plus mauvaise de toutes les causes, lorsqu'on leur aura fait voir par des preuves sensibles & convaincantes; 1. Que cette Declaration est une entreprise toute visible des Hibernois. 2. Qu'elle est injuste & temeraire dans chacune de ses parties, & tout à fait contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane, aux droits du Royaume, & à la seureté de la personne sacrée de nos Roys. 3. Que les Recteurs, Doyens & Procureurs ont eu droit de la casser, & de punir exemplairement ceux qui estoient convaincus de l'avoir signée. 4. Qu'ayant resolu d'en faire un exemple, ils y ont procedé avec tant de prudence & de moderation que l'on ne peut les accuser, ny d'excés dans leur chastiment, ny de precipitation dans leur conduite.

Pour commencer par cette Declaration, ce n'est pas en parler avec exaggeration, que de dire qu'elle blesse la paix de l'Eglise, & particulièrement celle de la Faculté; qu'elle est contraire à la discipline & à la police Ecclesiastique, qu'elle est d'une consequence tres-dangereuse pour les matieres de doctrine; qu'elle est contraire aux Arrests de la Cour de Parlement, & injurieuse au jugement de la Faculté en ce qui regarde les cinq propositions, qu'elle qualifie suspectes d'heresie: qu'elle blesse les Arrests de la Cour, détruit les droits de la France, ruine l'autorité Royale & Souveraine, en ce qui regarde le pouvoir des Papes, dont elle établit la puissance temporelle sur les Roys; enfin qu'elle est contre toute sorte de formes & d'équité.

Comme l'Université n'a nullement jugé ny pretendu juger du fond de la doctrine: comme elle n'a rien dit en son Decret de la vérité ny de la fausseté des cinq propositions de la grace, contenus dans la declaration de ces Hibernois; aussi n'a-t-elle aucun dessein ny d'approuver, ny d'improver icy les mêmes propositions, soit qu'on les considere en elles-mêmes, & comme elles sont conçues; soit qu'on les considere dans les sens differens qu'elles peuvent recevoir. Mais elle les regarde comme des propositions sur lesquelles il y a grande contestation entre les Docteurs Catholiques, sur lesquelles la Faculté n'a pas jugé à propos de prononcer, & desquelles il n'y a eu aucun jugement de l'Eglise, depuis qu'elles ont été mises en avant. Et l'on soutient que quand même ces propositions seroient telles en effet que ces Hibernois les qualifient: quand elles seroient, comme ils prononcent, suspectes d'heresie & d'erreur, leur entreprise seroit intolérable, & d'une consequence tres-pernicieuse à l'Eglise, parce qu'ils ont fait une declaration toute nouvelle sur des points de doctrine qui sont contestés; parce qu'ils ont dressé une formule de profession de foy non reçuë & inouïe, sans avoir aucune autorité dans l'Eglise.

I, Il faut ignorer toutes les Ordonnances du Royaume aussi bien que toutes les loix de l'Eglise, pour ne pas sçavoir qu'il n'appartient à aucun particulier de faire des conventicules, où on parle de juger de la doctrine, de dresser des declarations de foy, & d'en faire souscrire plusieurs exemplaires, & les mettre entre les mains & en la disposition d'autrui. Neanmoins c'est par cette voye que les Hibernois ont commencé leur entreprise. Ils se sont assemblés au College de Liffieux dans la chambre de M. Nicolas Poërus; & c'est là qu'ils avoient résolu de faire souscrire cette Declaration. Ce fait est constant par la signification que le

grand Bedeau de la Nation de France leur a faite de la part de M. le Recteur. Cette entreprise est donc d'autant plus digne de punition, que ces estrangers devoient avoir plus de respectement de l'hospitalité que leur donne la France, & ne pas faire parmy nous, ce qui ne leur peut être permis en nul endroit de la terre.

II, Il n'est permis à aucun particulier de dresser aucune nouvelle declaration ou profession de foy, ny d'y souscrire; autrement, s'il estoit permis à chaque particulier de fabriquer des declarations doctrinales selon son caprice, & de les faire souscrire par ceux qu'il pourroit; un autre prendroit la même licence, & s'attribueroit l'autorité d'en faire souscrire de toutes contraires; Et ainsi l'Eglise seroit divisée par une infinité de professions de foy toutes différentes, & les particuliers qui les auroient faites sans aucune autorité Ecclesiastique effaceroient toutes les marques de cette unité de foy, qui ne fait de tous les fidelles qu'un même corps de Religion.

III, On pourra se servir du même moyen en toute sorte de matieres; & lorsque l'on se verra dans l'impuissance publique, ou d'essayer, ou de faire un examen réglé, ou de paroître en Theologiens devant les Tribunaux de l'Eglise sur des points de doctrine qui seront contestés entre les Docteurs Catholiques; les plus foibles en science, & les plus puissans en intrigues & en credit, auront recours à ces negociations de tenebres pour faire recevoir leurs opinions, & se rendront par ce moyen les maîtres absolus, & les arbitres souverains de la doctrine, en faisant souscrire aux autres la condamnation des sentimens qui leur seront desagréables. Ceux qui soutendront une doctrine plus accommodante, favorable à l'esprit du siecle & aux interets humains, employeront cette conduite pour autoriser leurs sentimens, pour enlever la vigueur de la discipline Evangelique, & pour corrompre la pureté des mœurs du Christianisme. Ceux même qui ont le cœur envenimé contre la puissance temporelle de nos Roys, & qui brûlent d'un desir continu de soumettre leur Couronne à la puissance temporelle des souverains Pontifes, auront recours à cet artifice pour soutenir une doctrine qu'ils ne peuvent retracter: & les anciens sentimens de l'Université & de la Faculté de Theologie seront trahis par l'iniquité de ce commerce. Il suffit de descrire ce procédé pour en faire toucher au doigt l'injustice & la pernicieuse consequence.

IV, Il est aisé de verifier que la plupart de ceux qui ont signé sont entierement ignorants en ces matieres dont ils jugent. De vingt-sept il y en a vingt-un qui n'ont aucun titre ny degré

gré dans l'Université, & de ces 21 il y en a 12 étudiants en Théologie, & 7 étudiants en Philosophie; les cinq autres sont deux Bacheliers, & deux Maîtres es Arts, qui véritablement sont interrogés pour le Baccalauréat, mais qui n'ont pas encore répondu de Tentative; & il n'y a qu'un seul Docteur de la Faculté de Paris, qui est Maître Richard Nugent. Quel Ecclésiastique si ignorant qu'il soit, ne se mèlera de faire de semblables Déclarations en toutes les matières de doctrine, soit au regard de la foy, soit au regard des mœurs, si l'on souffre & si l'on ne punit exemplairement cette entreprise en ces escoliers Hibernois?

IV.

Examen de toute la Déclaration des Hibernois dans chacune de ses parties, principalement en ce qui touche la puissance Royale.

I, L'On voit par la seule lecture de cet écrit que c'est une formule de profession de foy, & une Déclaration doctrinale; & si l'on s'arrête à la préface de ces Hibernois, on les doit prendre pour des personnes très-considérables, & de grande autorité dans l'Eglise. Que l'on considère ce commencement si magnifique, *Cum nova dogmata in his calamitosissimis temporibus à quibusdam decantantur, producentur, typi mandentur, &c. Nos infra scripti hunc periculo mature pro viribus occurrere proponentes, &c.* Le saint Siege de M. l'Archevêque de Paris, le Clergé de France parleroient-ils avec plus d'autorité, s'ils avoient à faire des décisions, & ne diroient-ils pas à considérer le stile de ces Hibernois que chacun d'eux est un Pape, ou pour le moins un Evêque? Certes, si la Faculté de Paris étoit obligée de s'expliquer sur ces matières, elle choisiroit d'autres termes, & ne se serviroit pas de ces expressions qui marquent de la puissance. Qui peut donc souffrir que de simples escoliers usent d'un si étrange langage? Et est-il rien de plus ridicule que la hardiesse qui leur fait dire qu'ils veulent remédier meurement aux maux que l'on voit naître dans l'Eglise par la division des esprits sur la matière de la grace? Est-ce à des escoliers de Philosophie & de Théologie à juger & à prononcer que l'on enseigne de nouveaux dogmes dans l'Université de Paris? Est-ce à des escoliers à juger des Professeurs en Théologie qui sont leurs Maîtres, & savent-ils ce que c'est qu'un dogme nouveau?

II, Que doit-on attendre d'une préface qui marque une si grande science & autorité, & quelle sera la manière de prononcer de ces Hibernois? Ils prononcent comme des per-

sonnes qui veulent faire des décisions. *Firmiter statimus, dicunt-ils, promittimusque*, nous ordonnons & nous promettons. Qui pourroit souffrir une entreprise si visible de ce petit nombre de particuliers, qui n'ayant ny autorité, ny caractère, ne laissent pas de parler comme des oracles dans des matières de Théologie? Qui pourroit ne pas improuver la temerité qui les porte à faire une résolution commune sur des points de doctrine? Enfin qui se feroit imaginé que des personnes de cette condition eussent assez de hardiesse pour soucrire le formulaire d'une profession de foy toute nouvelle & inouïe jusqu'à ce temps dans l'Eglise?

III, Mais que promettent ces Hibernois en des termes si magnifiques? *Promittimus, dicunt-ils, nos semper adhaerere omnibus Decretis ac censuris summorum Pontificum.* A dire le vrai; cette promesse qu'ils font, est une menace pour toute la France, & un acte d'hostilité contre les droits de la Couronne. Mais ne nous en prenons pas à ces escoliers; qui sans doute ne sont pas assez malins pour former d'eux-mêmes une conspiration si dangereuse: Et puisque c'est icy la pierre d'achoppement; ne craignons nullement de dire que ceux qui ont dressé cette Déclaration, ont eu visiblement le dessein formel de blesser les droits de l'Eglise Gallicane, de faire un outrage à la puissance Royale, de choquer les Arrêts du Parlement, & de fouler aux pieds les censures de l'Université & de la Faculté de Théologie, & principalement la dernière qui a été faite contre la doctrine pernicieuse de Sanctarel. Car outre qu'ils le sont servis de ces termes généraux, *omnibus Decretis*, ils ont encore voulu encherir, & s'expliquer plus nettement en cette manière; *insuper promittimus nunquam nos ex animi sententia privatim aut publice defensores, &c. nullas propositiones de errore aut heresi suspectas, aut quomodolibet a quovis summo Pontifice damnatas.* Voilà le venin, & ces dernières paroles renferment le plus dangereux artifice d'une si noire cabale. En effet, pouvoit-on blesser plus ouvertement l'autorité souveraine de nos Rois, & marquer avec des termes plus précis les Décrets & les Bulles de quelques Papes contre leur puissance sacrée? On fait dire à ces étrangers, pour le faire dire en suite si l'on peut à tous les François, qu'ils ne se contentent pas d'ordonner & de promettre qu'ils adhereront tousjours à tous les Décrets & aux Censures des Papes; Ils ajoutent qu'ils ne soutiendront jamais de propos délibéré ny en particulier, ny en public, aucune doctrine condamnée par quelque Pape que ce soit, & en quelle manière que ce soit. A moins que de nommer par le détail les Bulles des Papes contre les Rois, & de les marquer

distinctement; Il est impossible de trouver des mots plus exprés, par lesquels on puisse désigner plus clairement des Bulles si prejudiciables à nos Princes, & si contraires aux libertés de la France. Et lorsqu'on a voulu faire dreser à ces Hibernois un acte pour s'expliquer sur ce point, on l'a conçu de telle sorte, qu'il n'est pas moins contraire à la puissance Royale que leur première Declaration; puisqu'on leur fait dire par cet acte qui commence * *quod insuper promittimus*, que par ces propositions condamnées en quelque maniere que ce soit, & par quelque Pape que ce soit, ils ont entendu & entendent les propositions qui ont été condamnées par quelque censure que ce soit. *Declaramus nos hic intellexisse & intelligere propositiones quacunque censurâ sive notâ hereticas, sive erroneas, sive falsas aut temerarias damnatas nunquam docturos.* Et ainsi leur interpretation est plustost une nouvelle confirmation qu'un déguisement de leur dessein, ou plustost du dessein de ceux qui sont les Auteurs & instrumens de toute cette entreprise. Et on ne voit point que dans la Declaration Françoisé qui est faite devant Notaires, ils se soient plus clairement expliqués sur ce point, duquel ils ne parlent aucunement. Mais quand ces secondes declarations contiendroient une interpretation favorable, ou même une revocation formelle de ce qu'ils ont dit en leur première declaration, le Decret de l'Université seroit-il moins juste? Ne faut-il pas considérer ce qu'ils ont dit en leur première declaration contre laquelle l'Université a fait son Decret; qui même estoit confirmé dans l'Assemblée generale du vingt & unième Mars, avant cette seconde declaration qui n'est que du vingt-deuxième Mars. Ce qui fait connoître que la Faculté n'a de nullement considéré ces secondes declarations, & qu'elles n'ont pû luy servir de pretexte pour se joindre avec ces Hibernois contre l'Université, ny pour improuver son Decret? encore même qu'elle eust eu le droit & le pouvoir d'en porter son jugement, & que d'ailleurs sa deliberation eust été legitime.

La Declaration de ces Hibernois étant donc ainsi conçue, que l'on fasse reflexion sur la qualité de cette entreprise, & l'on sera contraint d'avouer que M. le Recteur & l'Université auroient été reprehensibles, s'ils ne l'avoient imprimée. Des Hibernois qui sont en France, & qui tirent tant d'avantages de l'hospitalité publique de cette civile nation, des étrangers qui estudent avec une liberté toute entière dans l'Université de Paris, sont assez hardis pour faire des conventicules sur les points de la doctrine, & de nostre Reli-

* Cet acte est en suite de la Declaration de ces Hibernois devant Notaires.

gion; Ils souscrivent à des Declarations contre l'autorité des Roys, contre les Arrests de Parlement, contre les Censures de l'Université & de la Faculté; Ils approuvent, ordonnent par une ferme résolution, & promettent de soutenir la Bulle de Boniface VIII, sur laquelle Sanctarel, & tous les Sanctarellistes de deçà & de delà les monts fondent principalement leur pernicieuse doctrine de déposer les Roys, de disposer de leurs Royaumes, & de delier leurs sujets du serment de fidelité; Jusques-là que l'un d'eux qui est Suarez Jesuite allegue hardiment cette Bulle, comme la principale preuve de ce qu'il dit que cette doctrine doit être creüe comme un article de foy. Des Hibernois par les termes généraux, dont ils se servent sans aucune exception, promettent de soutenir la Bulle de Jules II contre le Roy Louis XII & Jean d'Albret Roy de Navarre, tous deux Predecesseurs de nostre Roy tres-Christien Louis XIV Roy de France & de Navarre; Ils s'engagent par serment de défendre cette Bulle, par laquelle le Royaume de Navarre a été usurpé sur son Seigneur legitime. Ils s'obligent de recevoir la Bulle, par laquelle Sixte V a privé le feu Roy Henry le Grand de glorieuse memoire du Royaume de Navarre, & a déclaré le même Roy & Henry Prince de Condé, & leur posterité incapables de succéder au Royaume de France, & à toute autre Principauté & dignité, & a absous tous leurs sujets & vassaux du serment de fidelité & de tout autre devoir. Ils ordonnent & promettent de s'attacher inviolablement à la Bulle in *Cena Domini* *, par laquelle les appellations comme d'abus usitées depuis tant de siècles en ce Royaume sont expressement condamnées, & toutes les personnes qui les interjetent, ou les favorisent, & tous les juges seculiers qui les reçoivent & qui en prennent connoissance sont excommuniés. On demande à toute sorte de personnes non passionnées, ce que peut faire en cette rencontre M. le Recteur lorsqu'on vient luy faire des plaintes de cette Declaration; qu'on luy en met entre les mains des copies attestées par ceux qui en ont vu l'original

* *Excommunicamus & anathematizamus omnes & singulos Cancellarios, & Vice-Cancellarios, & Consiliarios ordinarios & extraordinarios quovismode Regum & Principum, ac Praesidentes Cancellarium, Consilium & Parlamentorum: nec non Procuratores generales eorumdem, aliosque Judices tam ordinarios quam delegatos: nec non Archiepiscopos, Episcopos, Abbates, Canonos, datarios, Vicarios & Officiales, qui per se vel alium seu alios Beneficiales, & decanatus, ac alios spirituales & spirituales omnes & causas ab Auditoribus & Cancellariis nostris aliosque Judicibus Ecclesiasticis advocant, ... ac sese illarum cognitionem tamquam judices interponunt, etiam sub pretextu violentie prohibemur.* Ex Bulla in *Cena Domini*.

riginal & la signature ? Peut-il estre comme il est le Gardien de la discipline de l'Université de Paris, & le Chef de ce Corps celebre, & demeurer dans le silence, comme le moins qualifié & le plus indifférent de tous les hommes ? N'en proposera-t-il rien aux Doyens des Facultés, & aux Procureurs des Nations ? Que si apres qu'il leur a fait la proposition par l'obligation de sa charge, le fait est justifié par la propre confession des complices, l'Université qui ne peut plus ignorer une entreprise si dangereuse, negligera-t-elle de la reprimer par la juste severité de ses Decrets ? Ne se mettra-t-elle pas en estat de casser cette Declaration, & de punir ceux qui l'ont signée, s'ils ne la renvoient, & s'ils n'y renoncent ? Mais si le Recteur estoit capable d'une si molle & si stupide patience, que diroit l'Université ? Et si l'Université avoit tant d'indifférence pour les droits de la Couronne, que diroit le Roy ? que diroit le Parlement de Paris ?

IV, Que si l'on veut aller plus avant, & penetrer tout le secret de cette affaire, on verra bien que tous ces mots n'y ont pas esté mis sans dessein. Pour cela, il faut de considerer seulement quelles personnes prennent la principale part à cette intrigue. On voit d'un costé que les Jesuites en ont esté les promoteurs, & que la declaration des Hibernois a esté dressée par la sollicitation de ces Peres, qui conservant toujours le venin de leur mauvaise doctrine contre les Roys, le respandent & le font glisser par tout où ils peuvent, quelque Rabardeau, & quelque Hereau qu'ils aient eu depuis Sanctarel. D'autre costé l'on voit que M. Hallier Syndic de la Faculté a esté selon toutes les apparences du complot de cette Declaration, puisqu'il s'en est rendu le defendeur contre tous les devoirs de sa charge. Et comme ce Docteur a signé dans un des Commentaires de *Cornelius à Lapidus* Jésuite, la doctrine de Sanctarel Jésuite aussi, il ne desiste point de ces sentimens pernicieux, il les favorise en toutes les occasions, & abusant de sa qualité de Syndic, continue tous les jours de signer des Theses où cette doctrine contre la France est renouvelée. Il est ravy de l'opposition & des reproches publics que luy en font quelques Docteurs de la Faculté ; parce que cela le rend plus considerable dans la Cour de Rome ; & on diroit qu'il n'est ny Syndic ny Docteur, que pour faire glisser le Sanctarellisme, où il peut l'insinuer adroitement. On laisse à juger à la sagesse du Parlement, s'il y a lieu de souffrir plus long-temps ces monopoles, & s'il n'est pas à propos d'informer contre les auteurs & les complices de cette Declaration, afin de les punir comme meriteroit d'estre châtiés ceux qui font des conspirations publiques contre les interets de la Couronne.

V, *Firmius statum* (disent ces Hibernois) *promittimusque nos semper ad observandum de retu ac statum summoerari Pontificum, nomenclaturoque in qua lata sunt à Pio V, Gregorio XIII, Urbano VIII & Innocentio X contra Balam, Lenfantum, cumque sequaces.* Dequoy se meslent des escoliers Hibernois qui estudent dans l'Université de Paris ; quand ils s'engagent par la promesse d'un acte public à adherer nommément à une Bulle contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane, que la Faculté de Theologie n'a point voulu recevoir, & qui n'a jamais esté registrée dans le Parlement ? En usera-t-on de la sorte, lorsque des considerations legitimes & des raisons meurement pesées empêcheront les Magistrats, ou les Universités de recevoir quelque Bulle en France ? Prendra-t-on cette licence de faire des Declarations pour obliger des particuliers par leurs signatures, à recevoir comme une piece autentique ce que des Compagnies toutes entieres n'auront pas voulu admettre, non par aucune averfion contre l'Eglise, dont la puissance sera toujours sacrée aux Magistrats & aux Docteurs, mais pour la necessité pressente de resister aux pretensions de la Cour Romaine ? Quelle vigueur auront les loix du Royaume ? à quoy servira l'autorité du Parlement ? qui ne méprisera les resolutions de l'Université de Paris & de la Faculté de Theologie, si on introduit, & si on met en usage ce moyen d'autoriser & de faire recevoir en France toute sorte de Bulles & de Decrets, en y engageant les fideles par leur signature, ou par l'autorité de ceux qui auront signé & promis de les recevoir ? Si on accorde l'impunité à cet exemple, rien n'empêchera d'en faire autant à l'égard des Bulles qui blessent directement les droits & l'autorité Royale, & qui tendent à renverser les loix fondamentales du Royaume. Certainement il n'y a point de procédé plus injuste, ny qui merite davantage d'estre reprimé par le soin des Magistrats.

VI, *Insuper promittimus* (conclurent ces Hibernois) *numquam nos, &c. defensores ullius propositionis de errore aut heresi suspectæ, &c. præsertimque frequentes ; 1, Aliqua Dei præcepta, &c.* Nous attendons que ces escoliers nous disent quelle autorité, quel pouvoir, quelle science ils croient avoir pour qualifier si nettement, & declarer suspectes d'heresie cinq propositions, sur lesquelles ny le saint Siege, ny le Clergé de France, ny M. l'Archevesque de Paris, ny la Faculté de Theologie n'ont porté aucun jugement. Lorsque l'on a présenté à examiner ces cinq propositions, non seulement la Faculté n'a pas voulu en juger, mais mesme il a esté conclu d'un commun accord & consentement dans l'Assemblée du septième Decembre 1649, qu'il n'estoit point nécessaire de procé-

der à l'examen ou au jugement de ces propositions*. Et sur ce que l'on fit courir un écrit sous le nom des Docteurs qui avoient esté députés, par lequel ces propositions estoient qualifiées d'erreur; ces Docteurs mesme qui avoient esté commis pour en faire leur rapport estant appellés à la Cour, desadvouèrent la publication de ce projet de censure, reconnurent que ces propositions n'avoient pas esté qualifiées par eux de la sorte, donnerent parole de ne rien faire sur ce sujet directement ny indirectement, jusqu'à ce que par la Cour en eust esté ordonné, & cette protestation publique fust suivie des defences que fit la mesme Cour par son Arrest du cinquième Octobre 1649. de passer outre, jusqu'à ce qu'en eust esté ordonné autrement; & cet Arrest rendu parties ouïes à la Requeste de soixante & deux Docteurs, fust signifié & leu publiquement dans l'Assemblée de la Faculté le premier Decembre 1649. Est-il donc une hardiesse plus grande que celle des Hibernois, & ne faut-il pas avoir renoncé à tout sentiment d'honneur pour trouver bon que des escoliers de Theologie & de Philosophie pour la pluspart ayent osé qualifier ces propositions suspectes d'heresie, qu'ils les condamnent & les rejettent par un écrit public signé de leur main, & qu'ils fassent des conventicules pour en porter un jugement doctrinal, sans examen toutefois, & sans connoissance de cause? Depuis quand oblige-t-on au silence des Docteurs pour faire parler leurs escoliers comme des juges sur des questions importantes à toute l'Eglise? & la Faculté n'a-t-elle resolu de se taire que pour prestre plus d'attention aux oracles & aux decisions de ces Hibernois?

VII, Ils diront par la bouche de leurs partisans que M. Hallier dit pour eux dans l'Assemblée de la Faculté, & ils persisteront à faire valoir ce qu'essayé d'alleguer pour eux ce fameux Docteur, qui de Syndic de la Faculté se rendit l'Advocat de la Declaration des Hibernois, le defendeur de leur procedé, l'approuvateur de leur maniere d'agir, & de tous les chefs que la Declaration contient dans son estenduë. Suivant la subtilité de ce Theologien celebre, ils diront que c'est une Declaration privée de quelques particuliers qui promettent de ne point soutenir une doctrine qui leur a paru mauvaise, & qu'on leur a dit estre telle, & qu'ils ne pretendent pas ny faire aucune censure, ny porter aucun jugement doctrinal. Mais on ne se peut payer d'une si soible deffai-

te, & il faut quelque chose de plus solide pour pouvoir donner atteinte au Decret de l'Université. Car ne vient on pas de faire voir que ces Hibernois ne peuvent parler de la sorte dans leur Declaration, sans parler comme des personnes qui sont établies en autorité dans l'Eglise? Declarer que l'on enseigne de nouveaux Dogmes, que l'on a resolu de pourvoir meurement à un mal si dangereux, qualifier des propositions, les marquer comme suspectes d'heresie, n'est-ce point porter un jugement doctrinal? Et où pouvoit aller plus avant l'entreprise de ces Hibernois? On sçait fort bien qu'ils ne pretendent pas faire une censure juridique; Aussi n'est-ce pas dequoy on les accuse, mais on les accuse de faire & de signer une Declaration doctrinale, & un formulaire de profession de foy toute nouvelle, sans avoir pour cet effet ny degres, ny autorité, ny science. Que si cette raison qu'ils alleguent par la bouche de M. Hallier l'un de leurs plus zelés Apologistes, estoit une justification recevable, à qui ne seroit-il point permis d'en faire autant? Qui ne pourroit dresser en toute matiere des Declarations doctrinales, & des manieres de profession de foy de nouvelle trempe, pour les faire signer à toute sorte de particuliers, aux Ecclesiastiques, aux Laïques, aux Seculiers, aux Reguliers, aux sçavans, & aux ignorans, aux hommes, & aux femmes? Car selon le raisonnement de M. le Syndic de la Faculté, on pourroit dire qu'il seroit permis à un chacun de declarer & de signer ce qu'il pense, & ce qu'il juge sur les matieres de la foy; qu'il est en la liberté de tous les particuliers de s'obliger mesme par écrit, à soutenir & enseigner ce qu'ils trouvent à propos, & qu'ils peuvent sans contrevenir aux loix du Royaume, & aux Constitutions de l'Eglise, faire des conventicules & des assemblées pour se lier ensemble par la confederation publique des memes opinions, & pour se promettre reciproquement de soutenir cette doctrine, de rejeter & de condamner cette autre: Et qu'apres tout, ceux qui en useroient de la sorte ne pretendroient point pour cela faire des censures juridiques, comme seroient des Prelats ou des Facultés, ny rendre des jugemens que les autres soient obligés de suivre. Certainement ceux qui mettent au nombre des choses indifferentes, la plus grande confusion que l'on puisse introduire dans l'Eglise, en ce qui regarde la doctrine de la foy & de ses mœurs, peuvent respondre de la sorte, & mespriser tous les funestes inconveniens qui sont les suites naturelles d'un procedé si estrange. Mais ceux qui sont persuadés que cette licence nous seroit voir dans peu de temps autant de professions de foy differentes qu'il y auroit de personnes, ne peuvent approuver

* *Socii provisione fuisse tam circa propositiones de quibus est controversia, quam circa ea que tangunt materiam de re acta & de auctoritate divina, per sanctiones Ecclesiasticas, & auctoritate ipsius Facultatis: atque ideo non esse necesse pro cetera ad examen vel iudicium eorundem.*

prouver une conduite qui tend à nous faire souffrir en France au sujet de la Religion les mêmes maux qui sont maintenant de l'Angleterre un theatre de division & un égoult de toutes les heresies, & de toutes les erreurs imaginables. Neantmoins c'est cette même conduite que M. Hallier Docteur de Sorbonne, ancien Professeur en Theologie, & Syndic de la Faculté approuve, loué, & maintient de tout son pouvoir. C'est ce procedé qu'il ne craint pas de justifier publiquement en pleine Assemblée de Sorbonne en qualité de Syndic; & il aime mieux ternir le lustre du Doctorat, & renverser tous les privileges des Docteurs, que de ne pas soustraire les Hibernois à la juridiction de l'Université de Paris, qui est leur Mere & la sienne.

VIII, Mais apres tout, c'est un abus de pretendre que cette Declaration des Hibernois soit particuliere; Il est constant qu'elle est aussi publique que le puisse estre une piece de cette nature. Vingt-six ou vingt-sept personnes s'assemblent par plusieurs fois, signent tous dans un même écrit, sousscrivent trois ou quatre exemplaires qu'ils envoient de tous costés. Cet écrit est si peu secret, qu'il est même deféré à Monsieur le Recteur; Ceux-mêmes qui l'ont signé en font imprimer plusieurs exemplaires. Enfin les Jesuites qui ont remué les principaux ressorts de toute cette machine, l'ont desja allegué comme une piece authentique dans un libelle* publié le premier jour du mois d'Avril. Si donc cette Declaration n'est publique, il est mal-aisé de dire ce que l'on doit appeller public. Cependant M. Hallier qui a veu & scéu tout cela, n'a point laissé de vouloir persuader la Faculté que cette Declaration n'estoit que privée; Et au lieu de confiderer que quand même ce qu'il dit seroit veritable, neantmoins étant si illegitime & si injuste comme elle est, elle ne pourroit venir à la connoissance publique sans estre abolie; Il a fait tous ses efforts pour soutenir devant toute la Faculté assemblée, une pretention si insoutenable & si injuste.

V.

Que Monsieur le Recteur, les Doyens des Facultés, & Procureurs des Nations ont eu droit de prononcer le jugement qu'ils ont prononcé en cette rencontre.

A Presavoir pretendu que les Hibernois ont pu sousscrire de leur autorité privée une nouvelle Declaration de soy, il ne reste plus à leurs partisans pour couronner une si grande injustice, que de disputer la jurisdic-

ction de toute l'Université sur ses membres, & de luy vouloir ravir un droit dont elle jouit depuis sa premiere fondation.

I, Mais le Parlement de Paris qui est le gardien perpetuel de ses privileges, ne souffrira point qu'on luy conteste la juridiction qu'elle a tousjours eue de regler, punir, & corriger ceux qui pechent contre les constitutions & la discipline; Et comme cette autorité luy a esté conservée dans toutes les reformations qui s'en sont faites de temps en temps, & particulièrement dans la dernière qui fut faite la premiere année de ce siecle, par l'autorité de cet auguste Senat, elle est toujours demeurée en cette possession paisible.

II, Si l'Eglise Gallicane s'est maintenue dans ses libertés, c'est l'Université de Paris qui les a tousjours soutenuës entre les autres Compagnies. On scait les services importants qu'elle luy a rendu dès le temps de S. Louis*, quel soin elle a pris de conserver à la France l'exemption des decimes, lorsque Gregoire XII, Benoist XIII & Alexandre V dispuoient tous trois le saint Siege; la vigueur avec laquelle elle soutint la cause de toute la France sous le Pontificat de Jean XXIII. Aussi son Recteur est particulièrement chargé de pourvoir qu'il ne se fasse rien contre les libertés de la même Eglise, qui ne sont autre chose que le droit commun dans lequel elle s'est tousjours conservée; & il est fondé en Coustume & en Arrests pour desfendre l'autorité & la puissance Royale. C'est pour ce sujet qu'il fait des plaintes au Parlement, lorsque quelque Decret de Rome contraire aux libertés de cette Eglise est venu à sa connoissance. C'est dans l'usage de ce droit si ancien qu'il s'opposa au nom de l'Université en plein Parlement à la verification des Bulles de la legation du Cardinal d'Amboise. Et depuis quelques mois ayant esté au Parquet se plaindre d'un Decret de l'Inquisition de Rome qu'on publioit à Paris, Messieurs les Gens du Roy luy donnerent toutes les louanges que des Magistrats peuvent donner à un Recteur qui s'acquitte de sa charge pour le service du Roy & de sa Couronne.

III, Il est certain que la Declaration des Hibernois est illegitime; qu'elle est contraire à la Police de l'Eglise, à la discipline & aux reglemens de l'Université. Qu'elle blesse la paix de la Faculté de Theologie, & la conclusion qu'elle a faite de ne point examiner ny juger de ces propositions; Qu'elle est injurieuse aux Arrests du Parlement, tant pour ce qui est des defenses qui ont esté faites à la Faculté de ne rien faire sur ces propositions, que pour ce qui est des Arrests contre Santarel & autres, quel-

* Recherches de Pasquier livr. 3 chap. 16.

2 Le même chap. 18.

* *Triumphus Catholicæ veritatis* pag. 415.

le choque l'autorité sacrée de nos Roys, & les loix de tout le Royaume. Cela étant, il est visible à tout le monde que les Recteur, Doyens, & Procureurs ont eu droit de casser & d'abolir cet écrit; & puisque ceux qui l'ont signé sont soumis à la discipline de l'Université, dont ils ont l'honneur d'estre les membres, elle a eu droit de les punir s'ils ne revoquoient leur signature. Et à l'égard des escoliers qui l'ont signée, elle a eu droit de les exclure de ses Colleges, & leur ôster toute esperance de ses degrés, si de leur costé ils ne revoquoient aussi cette Declaration. Entre ceux qui ont signé, il se trouve aussi un Docteur de la Faculté, qui étant membre de l'Université comme les autres, est aussi sujet à la jurisdiction de sa Mere. Aussi l'a-t-il reconnu en comparoissant à l'Assemblée de l'Université, il a répondu aux interrogations qu'on luy a faites, il s'est soumis par sa propre signature à ce que l'Université ordonneroit; & ce Docteur est tout autrement coupable que les autres, puisque son mauvais exemple, & le préjugé avantageux de sa personne les a portés à signer.

IV, Il est indubitable que le Recteur & l'Université de Paris ont jurisdiction pour la discipline, ils ont donc pu l'exercer en un fait qui est de pure discipline. Car quoy que la Declaration des Hibernois regarde des matieres de doctrine: Neantmoins l'Université a jugé de leur fait & de leur Declaration; sans prononcer sur le fond de la doctrine; Comme en effet la seule lecture du Decret fait assés voir qu'elle n'y prononce rien; ainsi qu'elle a encore déclaré dans son Decret du dernier May, *Facile intelligi ex verbis dicti Decreti nihil statum de veritate aut falsitate quinque propositionum in dicta Hibernorum Declaratione contentarum, atque in ea re DD. Deputatos senties Academia mentem.* Et l'Université a pu casser cette Declaration à cause que la maniere en est tout à fait illegitime & contre les formes; & qu'elle blesse l'autorité Royale, au maintien de laquelle l'Université doit ses soins & sa vigilance.

V, Il ne s'est rien fait en cette rencontre que ce qui s'est fait depuis peu en une semblable occasion, sans qu'aucun particulier de l'Université de Paris y ait trouvé à redire. Car M. François Veron ayant traité d'une maniere injurieuse l'Université de Paris dans un libelle qu'il avoit fait, & ayant dit de nouvelles injures de vive voix dans l'Assemblée de l'Université, où il avoit été appelé, M. Godefroy Hermant alors Recteur, & maintenant Docteur de Sorbonne, conclut par l'avis des Doyens & Procureurs le Septembre 1647 qu'il seroit privé de tous degrés, droits, privileges, & prerogatives de la même Université, que ses lettres de Maître es Arts seroient

biffées & cancellées dans l'Assemblée generale de l'Université aux Mathurins. Ce qui fut exécuté sans contredit, & en presence de Monsieur Pereyret qui se trouva à l'une & l'autre de ces assemblées, & qui ne pensa point à defendre cette personne contre la jurisdiction de l'Université.

VI, La Faculté peut pretendre que s'agissant de doctrine touchant cinq propositions de la grace, c'estoit à elle à en connoistre. Mais l'Université n'a point jugé de cette doctrine, & a tres-justement usé du droit qu'elle a de conserver par des actes de jurisdiction sur ses supposts, le pouvoir & l'autorité souveraine de la Couronne des Roys de France: & on ne peut luy contester cette autorité sans contrevénir à l'Arrest si celebre donné ainsin Germain en Laye le huitième jour de Juillet l'an 1631, par lequel elle fut maintenue en la possession & jouissance de ce privilege dont on l'avoit voulu priver dans les differens qui s'emeurent sur le sujet de Telle-fort Jacobin. Mais si la Faculté de Theologie a droit de juger de la discipline, le Recteur & l'Université ont aussi droit d'en juger. Et mesme en ce fait particulier, on peut dire que la connoissance en appartenoit plustost à l'Université, parce qu'il falloit ouïr des témoins, faire comparoître ceux qui avoient signé, recevoir leurs depositions, & user de toutes ces formalités ordinaires, que la Faculté ne peut pratiquer qu'avec des difficultés extremes, & qui ont été observées ponctuellement par M. le Recteur, tant devant son Assemblée, que dans son Assemblée mesme. D'ailleurs tous ceux qui avoient signé estoient de la Faculté des Arts, à la reserve d'un Docteur, & par consequent la connoissance en appartenoit plus particulièrement à M. le Recteur, & à M. M. les Procureurs des Nations qu'à aucun autre.

VII, Mais pour reconnoître plus clairement la justice de son procedé, il faut considerer la naissance & le progrès de cette affaire. On a porté à ce premier Magistrat de toute l'Université les plaintes contre cette Declaration des Hibernois; On l'a adverty du conventicule que l'on faisoit dans un College pour la signer. Monsieur le Recteur a fait tout ce qu'il a pu par son autorité & par sa prudence, pour aller au devant du mal, dont il avoit tres-grand sujet d'apprehender les suites pernicieuses; Il a fait à ces Hibernois defences de porter aucun jugement de doctrine, ils ont mesprisé un si juste & si facile commandement; Ils n'ont pas laissé de passer outre, & de signer la Declaration qu'on leur avoit présentée. On en a donné avis à M. le Recteur; On luy a porté des marques publiques d'une si grande temerité qui estoient visibles dans la copie de cette Declaration;

claration, & on luy a dit les noms des premiers qui avoient souscrit. Pouvoit-il à moins que de renoncer à sa charge, & de trahir par une mesme lâcheté la cause de Dieu, de son Eglise, du Roy, de la Cour de Parlement, de l'Université, & de la Faculté mesme de Theologie; Pouvoit-il, dis-je, regarder cette entreprise avec des yeux indifferens, & ne pas pouvoir avec toute l'Université à un desordre si public, & à une temerité si insupportable? Ne devoit-il pas user de toute son autorité apres avoir fait agir toute sa prudence? Ne devoit-il pas faire un exemple apres avoir fait un commandement?

V I.

Que Monsieur le Recteur & toute l'Université ont agy avec beaucoup de prudence & de moderation dans la conduite de cette affaire.

A Pres avoir montré l'injustice de la Declaration des Hibernois, la temerité de leur entreprise, la juridiction de l'Université sur leurs personnes, & le droit qu'elle a eu de les punir, il reste seulement de faire voir qu'elle a gardé toutes les regles de la moderation & de la prudence dans le commencement & dans la suite de son procedé, & qu'elle ne s'est pas contentée de faire une action de justice, mais qu'elle s'est mise en estat de n'estre blâmée avec raison, de precipitation, ny de chaleur. C'est ce qu'il est aisé de faire voir par le simple recit de cette affaire. Voicy comme elle s'est passée.

On donne advis à M. le Recteur que l'on fait des assemblées dans les Colleges de l'Université de Paris pour y dresser des Declarations toutes nouvelles, sur des points de doctrine. On l'avertit du jour que l'on se doit assembler chez M. Nicolas Poërus Bachelier en Theologie, & Professeur en Philosophie au College de Lisieux pour proposer à des Hibernois de signer ce formulaire. Il leur fait signifier un mandement par le grand Bedeau de la Nation de France, portant deffense de s'assembler, & de faire de telles Declarations. Ils rompent apparemment cette assemblée; mais ils ne laissent pas en suite de signer cette Declaration contre la deffense expresse du Chef de toute l'Université. On en donne advis à celui dont l'autorité est si honteusement violée par des hommes si peu qualifiés. On luy porte copie de cette mesme Declaration; Cependant il demeure toujours dans les bornes d'une patience incroyable, & ne peut encore se refoudre d'agir avec toute son autorité, tandis qu'il luy restera des voyes plus douces, &

moins rigoureuses. Dans cet esprit de moderation & de prudence, il envoie querir les Hibernois pour s'informer de la verité; Il employe pres d'un mois tout entier à faire cette information avec une grande exactitude; Il en communique aux principaux de l'Université, & tous sont d'avis que l'on arreste cette entreprise, & que l'on punisse avec vigueur cette desobeissance. Le jour de l'Assemblée ordinaire de l'Université estant venu, il y mande les Hibernois; Aussi-tost qu'ils s'y sont trouvés, on interroge également & ceux qui avoient présenté une Requête contre cette Declaration, & ceux qui l'avoient signée. On reçoit leurs depositions; on écoute leurs Declarations & leurs réponses; & le tout considéré, & l'affaire mise en deliberation, on met quatre ou cinq heures entieres pour en connoistre meurement. Enfin apres une exacte discussion de cette affaire, tous les Doyens & les Procureurs sont d'avis de laisser un exemple par ce Decret: Monsieur le Recteur apres avoir pris leurs suffrages qui conspirent tous à la mesme fin conclut avec eux tous, & prononce. Y a-t-il quelque precipitation, soit dans l'examen, soit dans le jugement de cette affaire? & les plus severes Censeurs peuvent-ils raisonnablement trouver, quoy que ce soit à reprendre dans toute cette procedure?

On se plaint qu'une affaire de cette consequence ait esté resoluë en une seule Assemblée. Mais on ne considere pas que Monsieur le Recteur l'avoit preparée pendant un mois tout entier; qu'il avoit ouï les plaintes & les depositions, que tous ceux qu'il estoit besoin d'entendre avoient esté ouïs devant toute l'Assemblée. On ne considere pas que le fait estoit constant, que la desobeissance des Hibernois estoit reconuë, que l'on voyoit évidemment l'injustice & la consequence dangereuse de cette Declaration; que tout le monde estoit convaincu de l'entreprise illegitime de ces Hibernois contre tout ordre & toute discipline, contre les loix fondamentales du Royaume, & la puissance sacrée de nos Roys tres-Chrestiens. On ne considere pas, non seulement que tous les Doyens & les Procureurs estoient presens, mais mesme que Monsieur le Recteur en avoit auparavant communiqué à la pluspart de ces Messieurs. Ce jugement n'est-il donc pas autant esloigné de toute marque de precipitation, que de toute apparence d'injustice? Et si M. le Recteur s'estoit autrement conduit en une affaire où il s'agissoit de l'autorité du Roy, des loix du Royaume, & des Arrests de la Cour, n'auroit-on pas deu le blâmer d'avoir manqué aux plus estroites obligations de sa charge & d'a-

voir trahir la fidélité qu'il doit au Roy & à l'Etat.

Mais ces Hibernois, dira-t-on, se soumettoient à ce que l'Université ordonneroit de leur action; pourquoy donc les punir avec tant de sévérité? On peut répondre à ceux qui forment cette objection qu'il estoit en la puissance de ces mêmes Hibernois de s'exempter de cette prétendue sévérité, apres mesme qu'ils en avoient reçu le jugement. Car puisqu'on ne les oblige par ce Decret qu'à revoquer leurs signatures, que l'on ne prononce contre eux aucune peine, si ce n'est au cas qu'ils ne veulent pas se soumettre; qu'ils s'acquittent de leurs promesses, qu'ils revoquent cette Declaration, comme ils s'y sont engagés, & ils ne sont sujets à aucune peine pour l'avoir signée, quoy qu'il y eut lieu d'en ordonner de très-rigoureuses contre des personnes dont l'opiniâtreté & la rébellion sont si visibles. Et c'est ce qui fait voir la justice de cette peine comminatoire portée par le Decret. Car puisqu'ils promettent de se soumettre, les punir en cas seulement qu'ils refusent de rendre cette soumission, ce n'est que les engager à exécuter la parole qu'ils ont donnée, ne pouvant désormais y manquer sans mériter doublement d'être punis, & pour défober aux loix de l'Université, & pour manquer à leur promesse. En effet se sont-ils soumis comme ils promettoient de le faire? Rien moins que cela. Le Decret n'a été signifié que dix jours apres; ils ne se sont pas mis en devoir de satisfaire à leur parole, & de réparer leur faute pendant ce temps; & apres que le Decret leur a été signifié, au lieu d'obéir, ils se sont pourvus au Parlement, & en suite ils ont voulu engager dans leur party la Faculté de Théologie.

L'on dit encore; Il s'agissoit d'un fait de doctrine, & de juger d'un Docteur de la Faculté que l'on prive de tous degrés, s'il ne revoque sa signature; & par conséquent, qu'il ne falloit point passer si avant sans en communiquer à la Faculté. L'on en rejette même la faute sur M. Hennequin qui assistoit comme Doyen à cette Assemblée, & l'on pretend qu'il devoit demander d'en parler à sa Compagnie.

M. Hennequin a selon sa coutume meurement pesé & considéré toute cette affaire, & a examiné ce Decret avec attention, & il n'a point remarqué cette nécessité prétendue. Il voyoit qu'il ne s'agissoit nullement de juger de la doctrine, mais de juger contre ceux qui avoient usurpé un jugement doctrinal; qu'il n'estoit question que d'exécuter les anciens reglemens de l'Université & de la Faculté de Théologie, pour lesquels il n'estoit point besoin de consulter la Faculté; que ce n'estoit qu'un reglement de Police & de disciplines que

le fait & le droit estoient constants, & que l'un & l'autre appartenoit proprement à l'Université qui venoit d'en être saisie. Il voyoit que le Docteur avoit comparu, avoit répondu, s'estoit soumis. La peine n'estoit que comminatoire contre luy non plus que contre les autres; & il n'en encouroit aucune en revoquant sa signature, ainsi qu'il l'avoit promis en promettant de suivre le jugement de l'Université; & il ne pouvoit être actuellement exclus des droits de l'Université, ny encourir la peine portée par ce Decret que par un second jugement, ainsi que nous l'avons fait voir.

Comme donc M. Hennequin a vu que les droits de la Faculté de Théologie n'estoient nullement blessés par ce Decret, il n'a rien fait contre la prudence, quand il a jugé qu'il n'estoit ny nécessaire ny à propos de retarder ce jugement, & de demander du temps pour en communiquer à la Faculté, puisque d'ailleurs ce delay ne tendoit qu'à accorder une suspension à ceux qui formoient une entreprise toute visible contre les loix de l'Eglise, & contre les droits du Roy & du Royaume: & ainsi ce sage & ancien Docteur de Sorbonne n'a donné aucun sujet à la Faculté d'improver ce qu'il a fait, & il ne merite en toute cette conduite que des loiauges & des remerciemens publics de toute sa Compagnie, comme il en a très-justement reçu d'un grand nombre de Docteurs & des plus anciens.

VII.

CONCLUSION.

LA Cour reconnoît sans doute que comme l'entreprise des Hibernois est sans pareille, la conspiration du Syndic & de plusieurs Docteurs qui se sont unis avec eux contre le Recteur de l'Université de Paris, est aussi une action qui n'a point d'exemple, & qui n'ayant été conçue que par les mouvemens secrets d'une aveugle passion, doit être réprimée par l'autorité publique de la Justice. Si c'est un crime à un Recteur & à l'Université d'avoir fait leur charge, d'avoir eu du respect pour les Arrests du Parlement, & pour les loix du Royaume, d'avoir empêché des monopoles que l'on faisoit contre le repos de l'Eglise au prejudice des droits du Roy, & de l'honneur de sa Couronne, c'est un si beau crime qu'il luy est honorable d'en être accusé, & glorieux d'en être puny. Mais la Cour n'ordonne point des chastimens pour punir des actions qu'elle a toujours honorées de ses loiauges; & il y a lieu d'espérer, que si elle a des condamnations à prononcer, c'est contre ceux qui favorisent une entreprise tout à fait injuste, & qui tendent par cette division publique à ruiner l'un des

des plus anciens ouvrages de nos Roys, la Mc-re de toutes les bonnes lettres, l'un des plus rares ornemens de l'Estat & de l'Eglise Gallicane.

Que s'ils sont encore assés injustes pour pretendre que ce Decret est la cause de tout ce trouble, & a rompu la paix des esprits, on se contentera de leur dire qu'ils doivent aller plus loing, remonter jusqu'à la source, & reconnoître que l'Université seroit encor en repos, si les Hibernois n'avoient fait & soutenu avec opiniastrété une Declaration doctrinale. Voudroit-on que le chef de l'Université fust assés lasche & assés stupide pour laisser tout entreprendre par voye de fait; & le voudroit-on obliger de voir ce desordre sans faire la moindre plainte, & sans rompre son silence? Auroit-il pû estre capable de cette dissimulation sans estre responsable à l'Eglise, au Roy, & au public de tous les maux qui en auroient pû arriver, & sans estre complice de l'entreprise dont il a creu devoir faire la punition? Personne n'est donc moins recevable à crier contre le trouble, & ceux qui en sont les auteurs uniques, & c'est dequoy il est aisé de convaincre ceux qui soulevent les Hibernois contre l'Université, & qui veulent luy ravir le droit de conserver la discipline de son Corps, & de soutenir les interets du Royaume. Mais il n'est pas croyable que le Parlement appuye leur pretention, ny qu'il favorise l'entreprise de quelques Hibernois; Et il y a tout sujet d'esperer qu'il autorisera un Decret qui n'a esté fait que pour maintenir la discipline de l'Université, l'honneur de la Faculté de Theologie, la police de l'Eglise, les Arrests de la Cour, les loix du Royaume, la puissance de nos Roys, & la seureté de leurs personnes sacrées.

On reserve de montrer dans un autre escrit les faussetés & les calomnies contenues dans un libelle qui a pour tiltre, *Concilio Facultatis*, &c. que quelques particuliers sans adveu ont fait imprimer, placarder & publier en Latin & en François avec une inscription tres-fausse & tres-injurieuse à toute l'Université, qui a tres-justement condamné cette entreprise par son Decret du dernier May rapporté cy après.

DECLARATIO HIBERNORUM

juxta Exemplar ab ipsis typis mandatum.

Cum inter dogmata huius calamitosissimi temporibus à quibusdam doceantur, prædicentur, typis mandentur, in colloquiis familiaribus miscantur, & denique quod peius est, catechismo rudis & inculta plebi proponantur cum summa animorum dissensione, periculumque sit, ne aliqui ex Hibernis, qui Parisi majore numero student, quam in ulla totius orbis ci-

vitare, huius dogmatibus imbuantur, que in patriam nostram Hiberniam fides avideque Religioni tenacissimam redutes diffeminare, ac incantorum animi instillare conententur, siquæ Ecclesiam Hibernicam, à centum annis & amplius, hæreticorum insulubris ac vehemensissimæ persecutionibus nimis afflictam, & à decemio crudelis ac periculoso letho agitam, perturbarent. Nos inscripsi huius periculo maturè pro viribus occurrere propolentes, firmiter statumque promissimusque nos semper adhibere universis Conciliis æcumenicis, ac præcipue Tridentino, necnon omnibus decretis ac censuris summorum Pontificum, nominatimque iis quæ late sunt à Pio V, Gregorio XIII, Urbano VIII, & Innocentio X contra Baium, Lærentium, eorumque sequaces. Insuper promissimus, nunquam nos ex animi sententia privatum aut publicè defensores, doctores, prædicatores, multoque minus catechismo plebi proposuros ullas propositiones de errore aut hæresi suspectas, aut quomodolibet à quovis summo Pontifice damnatas, præsertimque sequentes:

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum præsentem quas habent vires sunt impossibilia: deest quodque iis gratia quæ possibilia fiant.

II.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam refistitur.

III.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

IV.

Semipelagiani admittunt prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

V.

Semipelagianorum error est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, aut sanguinem fudisse.

Mauritius Duranus, Docteur Theologus.

Richardus Nugent, sacra Facultatis Parisiensis Doctor, & Decanus Ecclesiæ Cluvenensis.

Daniel Nume, Docteur Theologus.

Nicolaüs Poërus, sacra Facultatis Parisiensis Baccalarius, & apud Lexoviam Philosophiæ Professor.

Thomæ Medus, sacra Facultatis Parisiensis Baccalarius.

Dermidius Hederman, sacra Facultatis Parisiensis Baccalarius admissus & relaxus.

Ioannes Molony, *sacra Facultate Parisiensis Baccalaureus admissus & rector*, necnon Decanus Ecclesie Metropolitane Casselensis.
 Cornelius Fogarty, *Procuratorius Apostolicus*.
 Bernardus Cunley, *Theologus*.
 Carolus Heran, *Theologus*.
 Ioannes Fleming, *Theologus*.
 Marius O'Brien, *Theologus*.
 Eugenius O'Kiffe, *Theologus*.
 Edmundus Barry, *Theologus*.
 Guilielmus Quelen, *Theologus*.
 Philippus L'yeu, *Theologus*.
 Dominus Heran, *Theologus*.
 Ioannes Collaghau, *Theologus*.
 Eduardus Concl, *Theologus*.
 Gelasius O'neagher, *Theologus*.
 Dominus Faly, *Philosophus*.
 Cusstantinus Eriem, *Philosophus*.
 Guilielmus Gallens, *Philosophus*.
 Thomas Laby, *Philosophus*.
 Ioannes Bourgo, *Philosophus*.
 Dominus Kennedy, *Philosophus*.
 Ioannes Madden, *Philosophus*.

Omnes supradicti sunt Sacerdotes, qui Superioribus suis tam in spiritualibus quam in temporalibus reverentiam & obsequium promittunt.

DECRETUM UNIVERSITATIS Studii Parisiensis.

ANNO DOMINI millesimo sexcentesimo quinquagesimo primo, die Sabbati quartâ Martii in Comitiis ordinariis Universitatis studii Parisiensis apud amplissimum Dominum Rectorem in Regie Navarra. Exposuit amplissimus D. Rector, cum sibi renunciatum esset nonnullis Hibernis à paucis mensibus saepe congregari in Collegio Bonorum, ut vocant, Francorum, Præfide uno ex Missionariis, & eorundem Hibernorum aliquos nuper inducitos in cubiculum Magistri Nicolai Porri Hiberni Baccalaurei Theologi & Philosophi Professoris in Gymnasio Lexovæ, ut illic de nonnullis questionibus in materia gratia statuerent; se Rectorem statim illis significasse per unum ex Apparitoribus Universitatis uti abstererent ab eiusmodi conventibus & ab omni iudicio doctrinali: Vetus quidem illos parere, quia statim disscesserint, sed itum paulo post essentiam ad singulos, & nuncupque clanculum proposita tria aut quatuor subsignanda exemplaria Declarationum, cuius hic tenor est: Cum nova irreperint dogmata quorum aliqua publicè doceantur, alia colloquiis particularibus misceantur, alia rudè plebi in catechismo proponantur imbuenda, & quo periculum est ne aliqua ex Hibernis qui nunc Parisi student, perniciofa dogmata loco avite fidei deficiant in patriam Catholicæ Religionis, ex quo semel in ea incepit, tenacissimam. Nos infra scripti his malis maturè occurrere volentes, firmiter statuimus ac promitti-

mus nos semper ad hæzuros Concilios œcumenicos, præsertimque Tridentino, necnon omnibus decretis ac censuris summorum Pontificum, nominatimque iis quæ lata sunt à Pio V, Gregorio XIII, Urbano VIII, & Innocentio X contra Baium, Janenium, & sequaces eorum. Insuper promittimus, nos nunquam ullas doctrinas de hæresi suspectas & quomodolibet à quocumque summo Pontifice prohibitas defensuros, docturos, prædicaturos, multoque minus in catechismo plebi proposituros, præsertimque sequentes propositiones: I, Aliqua Dei præcepta iustis volentibus & conantibus secundum præfentes quas habent vires sunt impossibilia: deest quoque eis gratia quâ possibilia fiant. II, Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur. III, Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione. IV, Semipelagiani admittebant prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei; & in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare. V, Semipelagianum est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem sudasse. Hibernorum autem prædictorum nonnullorumque privatum omni arte sollicitatum ut prædicta Declarationes subscriberet, tandemque effectum ut subscriperent aliqui numero circiter viginti sex, quorum unus tantum Doctor erat Theologus Parisiensis, duo Baccalaurei, duo Magistri in Artibus, cæteri nullum gradum & nomen in Academia, quorum alii vix Philosophiam salutarerunt, alii vix Grammaticam. Oculis dicti Dominus Rector quanti intererat Universitati, accersi à Gymnasio sui conventicula ejusmodi, atque in eo animadvertere qui contra quam fuerat prohibitum in doctrina causa sine ulla auctoritate statueret ausi sint, præsertim verò de propositiis in ea Declaratione contentis, de quibus sacra Theologia Facultas, tametsi deliberationi suæ ante octodecim menses propositis, nihil decreverit, neque illustrissimus Parisiorum Archiepiscopus, neque augustissimus, qui etiam in Parisi sedet suæque habet Comitæ, Clerus Galliarum, de eisdem propositiis quicquam desinierint. Observati item Dominum Rector quædam in prædicta Declaratione contineri, quibus Academia Parisiensis auctoritas, ac Regni & Ecclesiæ Galliana iura & privilegia maxime lædi viderentur. Postremo ducti Academicos quatuor qui subscriperant, adesse missos, ut de re nota audirentur, exemplariaque omnia Declarationis à se subscripta repræsentarent. **PLACUIT** quæ primum audiri illos; quibus admissis pericula est prædicta Declaratio, subsiquæ sunt se illa subscripsisse peritiam & absque ulla prævia examinatione committi, & subscripsisse tribus quidem aut quatuor aliis exemplaribus, quorum nullum penes se superasset, sed illorum unum tradidit Magi-

Magistro Vincento à Paulo Missionariorum Generali & supradicti Collegii Bonorum Puerorum Primario; paratis esse se revocare subscriptionem illam suam, si una Universitati videretur : quæ omnia verè à se dici & promitti, addidit etiam sua syngrapha, confirmavit. Tum Dominus Rector exhibuit libellum supplicantis sibi & DD. Decani & Procuratoribus oblatum ab alio Hiberni Academicæ Theologiæ, quo quidem Nationis sua nomine vehementer obtestabantur uni ne universa Gentis suæ impuleretur paucorum factum & temeritas : quorum alius ob incertam deceptus, alius ab Academia adversarii seductus fuisse dicebatur; postulatamque ut placeret Universitati delinqueret occurrere huic paucorum malo, quo quidem caritas fraternæ dissolvitur, mittiturque nota quasi omnes consenserint in paucorum istorum culpam, qui contra Ecclesiæ Gallicanæ & Regni jura id ausi sint. Quo periculo libello supplicis auditi sunt plures Hiberni Theologi, quorum aliqui declarantes infestatos duos religiosissimè pollicuit fuisse Hiberniæ domum, si prædicta Declarationi subscriberent, factam etiam speciem fundationis ab aliquo alio viro, & Sacerdotiorum seu Beneficiorum Ecclesiasticorum à prædicto Magistro Vincento à Paulo Missionariorum Generali. QVIBVS omnibus auditis, re in maturam deliberationem vocatâ, CENSURAVNT omnes unanimi consensu, neminem, qui privata sui auctoritatis, posse in doctrina causa decernere, proptereaque factum esse temerè & insolenter ab istis paucis & privatis hominibus nullum auctoritatis, & maximè partium nullum doctrinæ & nullum gradum in Academia, qui contra quàm prohibitum illi fuerat ab Amplissimo Domino Rectore, doctrinale sibi iudicium arrogare ausi sint, & de prædictis questionibus statuerè, de quibus nec sacra Theologiæ Facultas, nec illustrissimus Parisiorum Archiepiscopus, nec augustissimus Galliarum Clerus quicquam definierint. QVO CIRCA UNIVERSITAS Declarationem ipsam damnat & abrogat, eamque irritam esse vult & nullam, judicat eam auctoritatis suæ adversam, ac movibus & juribus Regni & Ecclesiæ Gallicanæ contrariam, jubetque exemplaria illius omnia ubicunque subscripta occurrerint ad amplissimum D. Rectorem offerri & aboleri. Academicis qui prædicta Declarationi subscripserint omni Academicæ gradu, jure & privilegio deictis : ceteros verò omni spe & alio gradu excludit, & Gymnasiū omnibus expellit : nisi intra diem octavum à significatione hujus Decreti subscriptionem illam suam scripto & syngrapha apud Scribam Universitatis revocarint, quo exalto tempore nullam speciem suorum venie continuatibus. Verat ne illi aut alii in Academia sine aliquâ privata auctoritate possint nullatenus audire : aliqui certissimum illi ad eam Academia gradibus, privilegiis, juribus & Gymnasiū spectantem edictis, primo quoque tempore significandum Decretum hoc censet omnibus Gymnasiarchis & aliis quorum interest. ET ITA à Domino Rectore conclusum fuit. Subscriptum QUINTAINÉ Scriba Universitatis.

Acta in Comitibus generalibus Universitatis studii Parisiensis apud Mathurinenses, die 21 Martii.

ANNO Domini millesimo sexcentesimo quinquagesimo primo, die vigesima prima mensis Martii alius Universitatis studii Parisiensis de mandato clarissimi viri M. Joannis Courtin Rectoris amplissimi borâ nonâ matutinâ convenit apud Mathurinenses. Tum D. Rector apud omnes ejusdem Universitatis Ordines frequentissimos exposuit causam congregationis, nempe supplicationes à se indicatas ad S. Medardi pro gratia immortalibus Deo propitius agenda, quo quidem Auctore cum hac Urbis, quæ à Rege Henrico IV quondam defecerat, in optum Principem ditionem tandem redacta fuit, tum Regis præcipue Principes de Condé & de Cony, & Dux de Longueville à carcere, in quem conjecti erant, post annum & amplius fuerant emissi. Præterea D. Rector verba fecit de quodam Decreto nuper facto, nempe die Sabbati quarto Martii anni præsentis in Consilio ordinarii ejusdem Universitatis apud Regiam Navarram, adversus quosdam Hibernos, qui contra quàm prohibitum fuerat ab amplissimo D. Rectore, doctrinale sibi iudicium arrogare ausi sint, & cum nullum sint auctoritatis, de nonnullis questionibus in materia gratiæ statuerè, de quibus nec sacra Theologiæ Facultas, nec illustrissimus Parisiorum Archiepiscopus, nec augustissimus Galliarum Clerus quicquam definierint : quique firmiter statuerint se promiserint se semper adhaerere omnibus Decretis summorum Pontificum : quo quidem Regni & Ecclesiæ Gallicanæ jura & privilegia, atque adeo Curia Decreta maxime laedi viderentur. Insuper Dominus Rector pro more possulari rati & gratia haberi quæcumque gesta in sui Magistratu amplissimo, literasque commendaticias sibi decerni, simulque frequentissimum censuratum ad eadem Deo sub invocatione S. Medardi factum. Denique D. Rector secus supplicandi potestatem. Tum D. Haller Doctor & Syndicus sacri Theologorum Ordinis dedit se velle loqui nomine sua Facultatis, sed Doctores plerumque contenderunt hoc ad ipsum non pertinere, nisi ab eadem Facultate ipsi data fuisset loquendi potestas, sed esse Prædicantem qui tum aderat, Doctorem, qui tum Facultatem representabant, suffragia colligere, & ex pluribus suffragiis concludere : cum verò Syndicus prohibuisset contra morem Academicæ, quominus rei in Doctorem deliberationem adduceretur, Doctores quominus ipsi Facultati nomine loquerentur, pariter intercesserunt, atque adeo contenderunt ad Decanum, aut ad seniores, qui vicem illius gerit, pertinere, Facultatem sententiam, invito prius consilio, referre, nec aliter fieri in generalibus Comitibus Academia : penes verò D. Haller esse, quod voluerit ab Academia privato nomine possulare, cuius rei instrumentum Doctores illi possiderant, sibi quod juri esset & rationi valuerunt. Nihilominus DD. Decani superiorem Facultatem & quatuor Nationum Procuratores confirmarunt quæcumque gesta sunt ab amplissimo

fuso D. Rectore, ipsique pœmde literas commendatitias decreverunt, & comitatus ad S. Medardi amplissimum. Et ita per D. Rectorem conclusum fuit Parisiis, anno & die prædictâ. Subscriptum QUINTAIN.

DECRETUM ALTERUM

Universitatis studii Parisiensis.

ANNO DOMINI millesimo sexcentesimo quinquagesimo primo, die ultimâ mensis Maii, in Comitatu extraordinario Universitatis studii Parisiensis per DD. Deputatos congregata apud amplissimum Domitium Rectorem in Regia Navarra: Exposuit amplissimus Dominus Rector editum fuisse libellum ante dies tres, cuiusque illo ipso die Pentecostei programme publico totâ Universitate, quin & arctotâ divulgatum pro irritis & computis, proclamationisque deinde per vias omnes cum hac inscriptione, **CONCLUSIO** Facultatis Theologicæ Parisiensis pro Hibernis, adversus Decretum amp. Dom. Rectoris Academiae de die quarta Martii 1651 & Jansenistis. Parisiis apud Guillelmum Salsier Typographum Regis viâ Rectionum prope Sorbonam ad insigne duorum Turturum, **M D C L L** cum privilegio Regis. Quo quidem libello multa continentur præsentis animadversione dignissima; verumtamen quia longum esset deliberare nunc de omnibus, propositum est tantum aliqua. Primum quid censent de libelli inscriptione & de eiusdem programmati. Secundò nunquid placeat inquiri in auctoritate. Tertiò conueniri in eo libello expostulationem Nicolai Poëri & Thoma Medæ Hibernorum Baccalariorum in Theologia, factam in Comitatu sacra Facultatis Theologiae anno 1651 die 1 mensis Aprilis, multa de Decreto adversus se lato querentium, obtestantiumque dictam Facultatem uti de eo iudicare velit, & revera de eo iudicatum, latamque illo ipso die sententiam à dicta Facultate. Meminerunt igitur DD. Deputati Hibernos ipsos duos auditos fuisse in Comitatu ordinario in Regia Navarra die quarta Martii, eosdem illos subscripsisse, paratos esse se renunciare Declarationi suæ, si quid deliquisse viderentur: Decreto deinde adversus eos lato provocasse ad Senatum; retentam à Senatu cognitionem causæ: Id ita significatum sibi Rectori die 29 ejusdem mensis Martii. Videant igitur DD. Deputati an illi Hiberni duo rectè & rite querelam & iudicium causæ deferre possent poterint ad dictam Facultatem die 1 Aprilis, & an dicta Facultas certius facta per eosdem Hibernos de ipsorum ad Senatum provocazione, de Decreto cognoscere & iudicare potuerit salvâ Academiae & præsertim Senatui auctoritate. Quare M. Franciscum Hallier Syndicum dictæ Facultatis imposuisse graviter eisdem suæ Facultati, quia in expostulatione sua dicto libello centena leguntur hæc illius verba: Ita ut prædictus D. Rector discesserit (ex postremis comitiis generalibus apud Mathurumenses) sine confirmatione (dicti Decreti)

facta ab ulla generalium Comitiorum Facultate. Diem crastinum statim diem esse Comitiorum dictæ Facultatis, inducent nunquid videatur in Re Academia dictam Facultatem congregatam de Decreti confirmatione certiorum legitime fieri. Et quia libellus præ se fert privilegium Regi, nunquid illustrissimo Cancellario Galliarum fraus facta, resque illi parum religiose rectata videatur. **QVIBVS** AUDITIS **PLACUIT** legi libellum totum; quo periculo ageretur DD. Deputati ita rem esse planè quemadmodum amplissimus D. Rector observaverat. Atque ita de omnibus ab eo propositis. **CENSERVNT**: circumventam religionem illustrissimæ Cancellariæ Galliarum: libelli inscriptionem falsissimam esse & contumeliosissimam universæ Academiae Parisiensis: rem esse inauditam & manifestè hætenus violari bonorem Academiae injuriis etiam programme publicæ; inquerendum in auctores fraudis & iniquiæ, & adversus eos omni iure agendum: Sacra Facultati Theologiae insinuerit impostum à M. Francisco Hallier illius Syndico, qui persuaserit Decretum latum adversus Hibernos aliquos à nulla Facultate fuisse confirmatum in postremis Comitibus generalibus apud Mathurumenses die 21 Martii, cum revera confirmatum fuerit à DD. Decanis superiorum Facultatum & quatuor Decretariis Nationum: in eo Decreto nihil factum inconsultâ dictæ Facultatis Theologiae, quia Decrete illi ferendo dicta Facultas assensu per M. Jacobum Hennequin Prodacum suum, qui primus sententiam dixerat, primisque consenserit in Decretum: neque propterea contrahendus & consulendus fuisse Facultati & Nationi, qui soli Deputati decernere soleant quando percutitur in disciplinam: Declaratione Hibernorum violatam disciplinam Academiae, & graviter laesa iura & securitatem Regis & Regni: Facile intelligi ex verbis dicti Decreti nihil statum de veritate aut falsitate quingue propositionum in dicta Hibernorum Declaratione contentarum, atque in ea re DD. Deputatos sic curâ Academia mentem: priusquam dictum Decretum ferretur, Hibernos ipsos duos Nicolai Poëri & Thoma Medæ auditos fuisse in dictis Comitibus ordinariis in Regia Navarra die 4 Martii, eosdem illos subscripsisse paratos esse se renunciare Declarationi suæ, si quid in ea peccavisse viderentur; visum fuisse peccasse illos rethemener in disciplinam Academiae & in iura Ecclesiæ Gallicanæ & Regni, proptereaque Decretum adversus eos latum fuisse, isdemque significatum die 21 Martii: provocasse illos ad Senatum, retentam à Senatu cognitionem & definitionem causæ 14 Martii, id ita significatum amplissimo D. Rectori 29 ejusdem Martii, prandioque neque ipsos Hibernos duos ab eo tempore querelam & iudicium causæ deferre potuisse ad dictam Facultatem Theologiae, nec ab eadem Facultate iudicium nullum ferri de dicto Decreto salvâ Academia maxime verò Senatui auctoritate. Et ne ipsorum omnium præstendi possit nulla ignoratio possit, crastina die primo Iuxti qui status est dies Comitiorum dictæ Facultatis Theologiae, significandum Decretum hoc eisdem congregatæ Facultati per Apparitores Universitatis, atque

que hujus exemplum palam dependens apud dictam Facultatem una cum exemplo dictæ conformationis Decretis Lati adversus Libernes, quod utrumque exemplum subscriptum sit à M. Nicolas Quintaine Universitatis Scriba. Atque hoc Decretum pro Gymnasiorum omnium scribis primo quoque tempore affigendum. Et ut à Domino Rectore concisioni fuit.

Subscriptum QUINTAINE.

Fait & signifié le contenu cy-dessus par moy Pierre le Vasseur, grand Bedeau de la Nation de France en ladite Université, soubsigné, à Messieurs les venerables scientifiques Doyen & Docteurs de la sacrée Faculté de Theologie fondée en ladite Université, en leur Assemblée tenuë au College de Sorbon-

ne, ce jourd'huy premier Juin entre sept & huit heures du matin 1651. En parlant entr'autres à venerables & scientifiques personnes Maître Jean Mullot Doyen, & Maître François Hallier Syndic, & plusieurs autres en grand nombre assemblés, à ce qu'ils n'en pretendent cause d'ignorance, & leur ay laissé copie dudit contenu cy-dessus, & de la presente signification. Fait es presences de Pierre Portier, Bedeau de la Faculté de Droit Canon, Louis de la Roche grand Bedeau de la Faculté de Medecine, Jean de la Porte, petit Bedeau de la dite Nation de France, qui ont signé ce present, & autres tesmoins. Signé L. VASSEUR, P. PORTIER, L. DE LA ROCHE, DE LA PORTE, avec paraphes.

ESCRIT DU PERE MOREL

Augustin, Docteur de la Faculté de Paris, rempli de calomnies contre les Disciples de S. Augustin, qui couroit dans Rome où ce Religieux estoit en l'année 1651.

CE qui se trouva dans cet écrit enfermé entre deux crochets [] & de plus petit caractère que le reste, contient les additions que le Pere Morel y fit sur les reproches qui luy avoient esté faits par Monsignor Sacrista des excès de cet écrit, selon ce que j'en ay dit Partie III Chap. VIII. En voicy les termes :

De controversia inter Jansenistas & Anti Jansenistas.

AB eo momento quo prodit in lucem liber Jansenii Episcopi Ipressus pro titulo presbiteri Jansenii Augustinus de gratia, &c. velut flamma cinerem latebris aliquandiu sepulta sacro impetu erupit, tandem detestantes premeditata scilicet ignis, ex quorundam etiam Doctorum Parisiensium & Lovaniensium eadem simul consilia machinantium animi & caecitiei, qui miserabili successu succitit, qua non ardentius flagrant, excitantur incendia, forsitan demum non ita facile restringenda, & quidem ad praestringendam (si possint) S. Sedis auctoritatem, & saniorum doctrina puritatem cum ipsa maculandam. Adversus enim debet in Gallia & Belgio haereticorum radices in ipsos etiam Catholicos aliquem sinistra in sanctam Sedem propensionem & doctrina spiritali reserenda, unde orti sunt veri politici & partituri, ex sentibus haereticorum illam odi vel aversionem à summa sancta Sede potestate mentem perniciosus ebullientes: inter quos aliqui etiam sunt Facultatum Doctores erga ipsam minus bene affecti, qui modum omnibus nituntur ipsam labefactare. En finit co-

rum qui Jansenista appellantur, quia per sui & nefas etiam contra Bullas Pontificias Jansenii dogmata tuentur tamquam obtinendo suo fini apertura.

Ut verò finem scilicet affecri possint, hiis artificibus nituntur, & imprimis opera pretium affirmant praecipuo sancta Sedis zelatores tam seculares quam regulares debilitare, ac, si possent, opprimere: quod hujusmodi viri multum modum semper tenuerunt, primum apertis conatus Religiosos Mendicantes (qui vocantur in principia Papa, quia Generales eorum sunt Itali & semper in Italia commorantes) ex Universitatibus & Facultatibus eliminare, ut debitor sit hoc modo numerus defensorum sancta Sedis, propterea Rubei ista sequaces Rubei qui potestatem Pontificiam impugnarunt anno 1626, & novissimè anno 1649 intrinsece Jansenista id sollicitarunt & super hoc Arrestum à Senatu obtinuerunt, ut tantum duo Doctores ex singulis Ordinibus Mendicantium votum habeant in Comitibus Facultatum Parisiensis. Secundo, Quia per rem id obtinere non poterant propter generosam & nunquam satis laudandam D. D. Doctorum secularium erga sanctam Sedem bene affectum etiam adversus Senatus placita resistunt, ideo secretioribus viis & diabolicis intentionem magis apti dissimulationibus id moliri sunt, videlicet scriptis impugnando communis aliorum Doctorum & Regularium sancta Sedis additorum sententias, & selegunt materiam de gratia & praedestinatione, impote implacandum animis commodarum, qua vulgo persuadere volent esse sanctis Patribus contrarias, ut sinistram de ipsi in popularium animos opinionem incutiant. Hoc artificio Jansenista usi sunt: ut enim Doctorum sacra Facultatis tam secularium quam Regularium sancta Sedis zelatorum conceptam apud omnes affirmationem convellent,

ac sanctius deinde posuit summa sua machinationis venenorum respergere, velu & remu saniores eorum sententias infinguntur quasi cum Pelagianis & Semipelagianis in materia gratia omnino consensu; & ad hoc aptius insinuandum, præsertim obique D. Augustinum velut suarum opinionum vindicem & assertorem, cum alios repugnare & dissentire continuo declamant & derisoriè ipsos appellant Molinistas & Jesuitas, quasi præsertim Molinam D. Augustino, imo ita calumniantur, ut appellant S. Augustini adversarios, cum tamen nec Iesuitæ nec Molina sed soli veritatis sint addicti. Tertiò, Nedum scriptis nituntur sua dogmata in permixtum zelatorum sancta Sedu sub prætextu tuendi doctrinam D. Augustini propalare, sed conclusum etiam pecuniis Doctores & Concinnatores qui virtus idem effundant in pulpitu Scholarum & semptorum, Baccalaureos in Facultate ut sint in conspectibus publicis eorum placita sustineant: uno Studentes in omnibus Gallia & Belgii Universitatibus & Facultatibus venales habent, necnon omni conditione tui in nobis fere singula, ne pessera eruditionem in Scholis & in privato domibus diffundant, & simplicitatem etiam insinuant privato colloquio, in quibus misceri cum rebus de gratia & prædestinatione rei horrendæ de sacramentis Altaris & Penitentia & contra auctoritatem sacri Concilii Tridentini, & perpetua interferunt calumnias adversus Doctores & viros quoscumque sancta Sedu zelatores præcipuos: & ex sine Magnates aliquos distinctionis suam in partem artificiose deduxerunt, à quibus ingentes pecuniarum summas habent ad perficiendas huiusmodi nefarias molitiones; & maxime est quos conatus efficere ad finem assidue. Habent aliquos in locis scilicet in finibus seminaria & congregationes huiusmodi machinationibus intentas.

Deinde quæ videntur lenissime non satù promovere utrum suum contra zelatores sancta Sedu per solam dispositionem de materia gratia & prædestinatione in huius D. Augustinum, tum propter suavitatem & ampliorum Doctorum adversantium partem, tum propter Bullas Pontificias talem contraversiam prohibentes, non potuerunt diu conceptum adversus S. Sedem & Ecclesiam retinere, quare illud fors evenerunt per libros & scripta de frequentia vel nobilitate de infrequentia communione, de penitentia, &c. accusantes Ecclesiam corruptela, cuius se modicos & reformatores ventiles, & etiam aperti per scripta de duobus Capitulis Ecclesie, & quodam in Bullis Pontificis de huius rebus sanctam ac prohibitionem est, subreptum & male sanctum esse palam dixerunt semper & scripturam, & ubiqueque ipsa liberum & obivum fuit, seditionis excitarunt, & conati sunt impedire ne in Facultate & in Ecclesia Bulla Pontificia super huius rebus emanate publicarentur & respercerent: Euerunt tamen irriti ac vani omnes eorum impetus ob maiorem triplo in Facultate numerum Doctorum sancta Sedu zelatorum, & propterea rabie ac furore perciti, antiquos errores & offensivas sententias de gratia & sacramentis obique sicut antea, scribere, docere & evulgare non destiterunt.

Quibus perspicuè sacra Facultas Parisiensis sancta Sedu sepeper observantissima nedum Bullas præfatas legit, amplexa est, & suos in commentariis ad eternam memoriam & obsequentiam reulit, sed etiam nova decretis sanctis, ne nunquam vel inscriptis vel in communibus, vel in conspectibus Theologorum Doctorum sui & Baccalaurei quiderent huius de rebus sancta Sede prohibitis agere, & quosque aliquos Baccalaureos suos in Theologia aliquam huiusmodi consensionem adhibuit, delicta est à D. Synodo: cum tamen post tot & tantas cautiones adhibitas nunquam requiescerent à scribendo & loquendo lenissime, sed in dies crescere eorum factio, imo aliqui Baccalaurei à Magistris illius sacrosancti prescripti eo devenissent audacia, ut huiusmodi propositiones à D. Synodo delictas suis in conspectibus reparent, & sacrosancti magis ac magis offensivas propositiones obique deprecarent in contemptum Bullarum Pontificiarum & decretorum sacra Facultatis & magnitudinem totius Ecclesie scandalum, imo & aliarum nationum (qua tamdiu Facultatem Parisiensem lenissime calumniose insinuant); ad hoc ne possent illas facillime & sacrosancti perstringere atque confingere, ac simul tamen Bullis Pontificis probulentibus diffinitionem & censuram Antiorum de præfatis materis contradiçioni disputantium non repugnare, censuram unanimes fere omnium Doctorum, exceptis quibusdam sicut lenissime, consilio & decreto seligendas esse propositiones magis offensivas ex iis quæ continuo in vulgus obique spargebantur, nullâ dubitâ ratione vel mentione an sint lenissime, vel Arnaldi, vel Iesuitarum, vel quorumque aliorum, & cum assensu censurâ, si opus esset, post exactam Doctorum nedum aliquot ad hoc specialiter deputatorum, sed etiam omnium & singulorum diffinitionem & examen ad advertendum ne ulterius populi deciperentur: selecta sunt antea sequentes propositiones:

I.

Aliqua Dei præcepta hominibus iustis vellentibus & conantibus secundum præfentes quas habent vires, sunt impossibilia: deest quocumque iis gratia quâ possibilia fiant.

II.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam restituitur.

III.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur in homine libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

IV.

Semipelagiani admittebant prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

V.

Sempelagianorum error est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, aut sanguinem fuisse.

VI.

Sensit olim Ecclesia privatam sacramentalem penitentiam pro peccatis occultis non sufficere.

VII.

Naturalis attritio sufficit ad sacramentum Penitentiae.

Atque istu propostionibus per Deputatos aliquos diligenter examinatis per aliquos menses, tandem sacra Facultas destinaverat eas censere in Comitiu prima Augusti proximi praeferri: quod cum praeviderent lausensium, primo ad ea Comitia ex omnibus Regni partibus convocatis dispersos sua sacriatus Doctores & alios etiam, quibus subdole & calumniose resisterant, Facultatis Molustas (sive appellant Doctores sancta Sedis zelatores) velle censurâ perstringere S. Augustinum, dissuadentes praedictas propostiones, exceptu duobus nitens, esse D. Augustinu, & ad hoc creduntur 40 librarum milia pro evocandis huiusmodi magistris undequaque dispersis impendisse. Secundo, Aliis quoque etiam Religiosis idem persuaserunt hic agi de vindicando à censurâ Augustinu. Tercio, Cum non obstantibus illu artificibus viderent se impares evitanda sacra Facultatis censura, seditionem excitantes in Comitiu, novâ fraude volentes contra consuetudinem intrudere in locum D. Decani quemdam Doctorem eo praetextu quod sit Cancellarius Universitatis, & excitatio clamoribus continuis, hoc modo impederent determinationem Facultatis, in qua contra 25 vel 30 lausensium, & aliquot alios taxato tenenda S. Augustinum decipios erant, centum & amplius Doctores. Quarto, Denique ad Parlamentum non ad sanctam Sedem appellatum, & unum ex motivis appellationis inter alia proferunt, quod Comitiu Facultatis adessent Mendicantes qui ex Senatus-consensu debent abesse. Libellum supplicem eorum subscripsisse dicuntur 40 circiter, numerandos eos qui pretextu vindicandi à censurâ D. Augustinum subscripsisse innuenerunt. Quinto, Etiam sollicitant ut aliquis ut Romam scriberent ad Generales Ordinem & alios, quod Facultas Parisiensis vellet censurâ perstringere D. Augustinum, ut hac arte, fraude & calumniâ viros de rebus illis minime instructos praeveniret & suis in partes apud sanctam Sedem agendas illicerent; imo quaedam transmisserunt excerpta ex scriptis consilium excellentissimi viri sancta Sedis inter alios observantissimi D. Pereyres Regia Navarrae magni Magistri, ut mitantur persuadere quod ille ac simul alii eiusdem partis sint adversari D. Augustino, & notare possunt cum ipso alios insignes sancta Sedis zelatores infra nominandos, & commiserant provinciarum istu nuntios & calumniâs Roma diffundendis quibusdam ibidem tunc temporis commorantibus, qui nec

sunt Doctores, nec ullatenus de veritate instruiti; & aliquid iam profecerant apud nuntiales salu speculabiles, nisi casu adfuerent quidam Doctores illu sacra Facultati qui calumnias illas sua Patenti refertis impostas eherent.

Debet sancta Sedes summe cavere ne autem praebeat illu lausensiu, quia mixti & commixti sunt cum Riberistis, id est, cum sequacibus Riberis, qui adversus Ecclesiasticam Monarchiam tantum scriptis & actionibus fecit ab anno 1611 ad 1628, & omnis eorum saciliu nihil sic embuit & prosequitur quàm sancta Sedes auctoritatem labefactare (ut dixi) & artificia prae-textata doctrinae S. Augustini in laesum, & alia id genus non habent alium finem sive propostum modo superius explicato. Praecipua verò lausensiarum capita & columnae sunt D. D. Arnould, Guilbert, du Hamel, Bourgeois qui Rame laesumum defendit; Ludovicus de Saint-Amour sanctum Guillelmi de Sancto Amore in persequendo apud Senatum Mendicantibus imitator cum socio suo Carol. le Roux, ambo ignobilis sermone homines, deinde D. de Minc Richerus aliter reditum sancta Sedis minime assensu, D. Ruffe S. Rochi Parisi Curiam vir lausensiu & in Facultate maxime seditiosus, de Sainte-Beuve pro illa factione maxime zelosus, & alii qui memoria iam non occurrunt. Illustres autem illorum partiarum adversarij & sancta Sedis zelatores ardentissimi sunt praefati D. Pereyres, D. Cernet, D. Hallier Syndacus Facultatis, vir de sancta Sede pro zelo suo summi meriti, sicut & D. Morel, qui apud Regni principes pro consensu sancta Sedis & sanioris doctrina titula continud defendat; simuliter D. le Mayno, D. Grandin Professores Sorbonici, D. Charran Parisiensis Penitentiarum, D. Guichard Navarricus Professor. Inter Mendicantes P. Nolas vir insignis, &c. Tam sunt ut commodè nequeant commoveri. [D. Loyse Cancellarius S. Augustinus quidem, non factuosus additus, & praecipuus Augustinus in Facultate & apud S. Sedem benefactor.]

Verum si liceat dicere quod sentio, quavisi sicut lausensiarum saciliu est pessima & pessimo habet finem supra delibatos, ita ex adverso parti Anti-lausensiarum sui omnino religiosa, & nuntius sanctum pro Dei gloria & sancta Sedis & puriori doctrina defensione finem inspicit; tamen ex reciproco oppositarum partium consensu mali & perniciosis effectus oriuntur: quia enim lausensia pro typo praetexto & pretextato assument D. Augustinum, & Anti-lausensia ad alios confingendi in materia gratis & sacramentorum maxime nituntur Concilio Tridentino: hinc fit quod illorum aliqui videantur deprimeri in aliquo auctoritatem D. Augustini, & sane nonnulli peccati aliquando & excidendi in D. Augustinu ut conciliari fundamentum lausensiarum; & lausensia ex opposito nituntur infrungere auctoritatem illius sacrosancti Concilii, quod potissimum est partis adverse fundamentum, afferentes non fuisse ita legitimum, ut affirmatur sed ex solis Papae manibus censuratum, &c. Unde non parum mi-

natur & S. Sedes & S. Conciliorum auctoritas, & maxime debilitatur vis impugnandi hereticos per illa media, nec innumeris heretici subsistant in hoc Catholicos.

Quamobrem his in controversiis existimo agendum magna cum cautela, & brevis esse omnibus silentium imponere, ut jam toties factum est. Sed non debet S. Sedes fastidire continuas reiterationes prohibitionum iam falliarum, quia qui primâ vice non obtemperant, secundâ vice obsequuntur. Studiosè tamen cavendum est à lancesuissis, & consulendum, quantum fieri poterit, aliis qui sunt sanioris doctrine & sancta Sedes in omnibus ardentissimi zelatores, & quàm citius fieri potest, sancta Sedes præsertim in Gallia propter hereticos quibuscumque novatibus radicem præcidat, ne infausta iterum suscipiant incrementa, quod omni avertat Deus.

[Rursum tamen utrobique pariendo essent ac debet à censurâ castigandi, ne dum lancesuisti quæ doctrinâ & membra D. P. Augustini obtinuerunt ad commovendas seditiones, verum etiam illi insulti qui temerari ac irriterentur ausi sunt scribere vel loqui de sanctissima & doctrinâ illi Ecclesiæ Doctore & Doctorem Principem, suam blasphemiam suamque novitatem illi ac ceteris omnibus præferenda: unde merito S. Inquisitus Decreto suo animadvertit in blasphemiam illam

contra D. P. Augustinum propositiones nuper in publicum disseminatas.

Tamen præfati rerum necessitas postulat ut præ Romanæ Sedis circa lancesi singulares propositiones distinctè mentem aperiat ad extinguendum tot incendiorum fontem: quia enim Bulla sanctissimi Urbani VIII contra lancesium hunc prohibet damnatque tanquam reuocantem propositiones iam ab aliis à summis Pontificibus damnatas; & lancesista infamissimi accusantque hanc Bullam per se subreptitiam, & fraudè testaturum fuisse insertam. Cùm id maxime perstringat honorem & auctoritatem Romanæ Sedis quæ est columna veritatis: illa debet præfata Bulla veritatem vindicare, & notari ac singularem designare quoniam sine illa propositiones ab ipso reuocata & ab aliis à summis Pontificibus damnata, si nullam amplius habeant lancesia excusationis causam & occasionem alios decipiendi, maxime deservenda simul discrimina doctrinæ lancesi à D. Augustino. Postea in aliis D. Augustini doctrinæque ipsius angustiores debet à eris severitate agendam.]

Ce fut ces deux derniers paragraphes & les lignes de la fin de celui debet sancta Sedes, qui sont de caractères pareils à ceux-cy, que le Pere Morel adjouta à cet écrit, quand il le retourcha sur ce que Monseigneur Sacrifica luy en avoit dit.

Pièces adjoutées à ce Recueil.

Avis sur la harangue du P. Mulard.

J'Avois mis d'abord l'écrit du P. Morel entre les pièces de ce Recueil comme toutes les autres dans l'ordre selon lequel j'en avois parlé dans la suite de mon Journal; mais aiant trouvé à propos en les faisant imprimer de ne pas m'astraindre si fort à cet ordre, que je ne considérasse aussi la liaison qu'elles pouvoient avoir ensemble tant par les matières que par les personnes qu'elles regardoient, j'avois réservé ce même écrit pour la dernière de celles que j'y avois jointes en le signant, afin de le faire suivre immédiatement par la harangue du P. Mulard que je mettrois la première entre les adjoutées. Mais aiant encore depuis considéré que cette harangue estoit aussi toute entière dans la 5^e disquisition de Paul Irénée article 3, j'ay creu qu'il seroit tres-inutile de la laisser en deux endroits, & qu'il valloit mieux la supprimer icy où elle ne pourroit estre que comme une pièce détachée, pour la laisser dans cette disquisition où elle est inserée dans la suite du discours. Le Lecteur y aura donc recours, s'il a la curiosité de la voir.

Avis sur les suffrages des Consultants.

J'En eus, comme j'ay dit, rien découvrir de ces suffrages pendant que j'estois à Rome; mais il en a esté envoyé des copies que Monseigneur l'Evesque de Montpellier a reconnues en présence de Messieurs les Evesques d'Olone & de Conzerans estre entièrement conformes à celle que luy même en a rapportée. De sorte que d'une part on ne peut pas douter de la vérité de ces suffrages, & que de l'autre le Decret de l'Inquisition de Rome, qui les a déclarés apocryphes, est bien aisé à entendre. Car cela ne veut pas dire qu'ils soient faux & supposés, puisque si cela estoit on les auroit fait désavouer par les Consultants mêmes auxquels cet écrit les attribue, & on en auroit fait paroître le desaveu; mais seulement que ce sont pièces qu'on auroit esté bien-aisé à Rome qui n'eussent pas esté publiées. Mais l'aient esté par l'impression qui en a esté faite avec les notes d'un Theologien disciple de S. Thomas, je ne ferai pas de difficulté de les insérer encore icy avec ces mêmes notes. Les voyez donc dans une entière conformité à cette impression.

TREDECIM THEOLOGORUM

Ad examinandas quinque Propositiones ab Innocentio X selectorum Suffragia, seu, ut appellant, Vota, summo Pontifici scripto tradita. Ex quibus verus Constitutionis sensus innotescit; & ad optatam inter Catholicos Theologos pacem stabiliendam via facilis appetitur.

P R Æ F A T I O.

Ecclēsiæ vulnera in membrorum ejus intestina pugna qui non defleat, prorsus pietatis expers sit. Cuncta tamen deslere pauci possunt, quia partium studio pauci carent. Partem dolet qui parti addictus est. Univerſa lugere is unus potest, qui unius veritatis amicus est. Talem me esse, nisi sit insolens, dicere ausim. Certè nec Janſenio, nec Molinæ studeo, Sancti Thomæ jam inde ab initio sequar, & ipsius Scholæ discipulus, quam utrique suam facere student, utrique Catholicam fatentur. Illa ergo vel hoc nomine maximè idonea ad conciliandos animos tantà inter se contentione dissidentes.

Sed quoniam video nescio quorum temeritatem eò processisse, ut summi Pontificis Constitutione ad S. Thomæ auctoritatem labefectandam abutantur, ad Sedis Apostolicæ honorem pertinere visum est, hanc ab ipsa contumeliam depellere; simul Ecclesiæ de gratia Christi doctrinam ab illis corruptelis vindicare, quas in ipsam certī homines immiscere variis artibus tentant.

Ad id autem opportunissimum est visum, palam exhiberi Consultorum Vota sive suffragia, ex quibus summus Pontifex Constitutionem confecit. Ex his enim tum vera Pontificiæ Constitutionis intelligentia patebat, tum multorum novitia Molinæ commenta sectantium arguē refellentur, qui dum Janſenio ardentius instant, Ecclesiam in Pelagii errorem pene præcipitant: cujus reum Molinam ante Clementem VIII & Paulum Vegerunt & peregerunt clarissimi ex Schola nostra Theologi.

Si quis autem de hujus scripti veritate dubitet, adire poterit Episcopum Montis-pessuli, qui illud Romā rediens secum attulit: quod idem fecerunt alii ex Ordine Religioso, qui itidem illud ex manuscripto exemplari Romæ descripserant; ut jam multa Parisiis hujus scripti exemplaria circumferantur. Quò magis necessarium est illud typis quàm primum excudi, ne inter varias describentium manus, multas, ut sit, maculas contrahat, & fidem atque auctoritatem amittat.

Ex eo autem constabit, & adeò non læsam Constitutione Thomistarum doctrinam, ut ad

eam potius ipsa Constitutio conformata sit. Si quidem Consultores pene omnes doctrinam de gratia per se efficaci, quæ maximè nostræ Scholæ propria est, omnibus locis Catholicam, orthodoxam, veram esse profitentur.

Constabit 2, Romæ inter Consultores non de ipsare, sive de aliquo dogmate disputatum esse, sed tantum de sensu Propositionum. Illas enim quicunque ad gratiam efficacem pertinere putarunt, etiam Catholicas pronunciarunt. Quicunque autem declararunt hæreticas, etiam à gratia efficaci lato discrimine junxerunt.

Constabit 3, quo pacto Janſenii causa Romæ tractata sit. Nam qui ejus nullam à Consultoribus rationem habitam velit, longissimè erret. Multi enim ex Consultoribus expressè sensus Janſeniani meminerunt. Contrā qui id Consultoribus mandatum à summo Pontifice contendat, ut sensum Janſenii inquirerent, vel an Propositiones ex Janſenio excerptæ essent, dijudicarent, præ studio falsis & iniquis videri possit. Apertè enim unus è Consultoribus, isque sancti Officii Commissarius, Propositiones à summo Pontifice propositas dicit *in abstracto, & ut præcudunt ab omni referente*; quod illum coram summo Pontifice dicere ausum, nisi verum esset, nulli unquam sano verisimile fiet. Multi ergo de Janſenio locuti sunt; verum est. Sed injullis & sine mandato locuti sunt; & hoc verum est. Ita de Janſenii sensu neutiquam Romæ judicatum est; nullum enim judicium sine prævia inquisitione: sed ex Theologorum obiter inter disputandum de mente Janſenii loquentium sermone, obiter in Constitutione nominatus Janſenius.

Cætèrùm non mediocris mihi spes est, fore ut hoc scriptum ad hoc dissidium sedandum permultum faciat. Nam ex illo cernere poterunt Molinistæ, quàm frustra gratiæ efficacis doctrinam attentent. Rursus Janſenii defensores, qui toties germanos S. Thomæ se discipulos esse testati sunt, quid sinceritatis habeat hæc professio, facile indicare poterunt, si probatam & quasi sanctam in Consultorum Votis Thomistarum in quinque Propositionibus doctrinam ex animo amplectantur.

Nullum autem tam absurdum futurum putato, ut ex istis Consultorum sententiis neget indagandam Pontificiæ Constitutionis mentem. Non enim, ut omnes Theologi conveniunt,

ex aliquo ἐξ ὧν αὐτῶν, & tanquam ex tripode promittit oracula summus Pontifex, fed humano modo veritatem inquirens, doctos homines consulens, & ex illorum sententia fidei dogmata definiens. Nihil autem absurdum fingi potest, quàm ut summus Pontifex tredecim viris doctis in consilium adhibitis, id hæreticum pronunciet, quod illorum omnium calculo tanquam orthodoxum comprobatur sit. Quamobrem, ut dixi, cùm omnes Consultores S. Thomæ doctrinam de gratia per se efficaci passim extra aleam ponant, qui hanc vel leviter ausit incessere, tanquam summo Pontifici injuriosus ab omnibus repellendus est.

10 Febr. 1697.

CONSULTORIUM
super quinque Propositionibus
VOTATA

*Brevibus interdum animadversionibus
illustrata.*

PRIMA PROPOSITIO.

Aliqua Dei præcepta hominibus iustis
volentibus & conantibus secundum
præsentēs quas habent vires sunt im-
possibilia : deest quoque illis gratia
quâ possibilia fiant.

L.

Pater SPORSA PALAVICINUS,
Societatis Iesu.

Die 1. Oktober 1493.

P *Viat hanc Propositionem explicatam de illis viri-
bus & illa gratia, quas Deum tenetur tribuere nullo
supposito peccato, ne originali quidem, ad hoc ut va-
lide obliuiscerentur, esse erroneam.*

ANIMADVERSIQ.

Hic Janfenium ne nominat quidem ille Confultor, ex ea hret Societate quæ Janfenium maxime infectatur. Patet tamen ex illius in alias Propositiones censuris, fenfuum illum quem in i Propositione damnat, Janfenio ab eo attribui: *gratum subest, de qua loquens Propositio, desse sine ullo peccato, ne origina quidem.* Quod à Janfenii sententia omnino alienum esse, omnibus palam est. Quare merito in hoc fenfu Propositionem damnat: fenfuum verò Janfenii omnino non attingit.

II.

P. MARCUS ANTON. CARPINETUS,
Procurator generalis Capucinatorum.

M Ea sententia est, quod tota propositio, ut patet, cum illo addito, Deest quoque illis gratia

*Et, sit non solum eterna & reale semini, sed etiam
heretica, vel haeretici proxima. Quia tamen Propositi
pessimi hunc duplicem sensum habere, quod scilicet Deus
hic & nunc subtrahat gratiam, quod praecepta sunt
possibilia iussu voluntatis & communi, fideliter aut
non fideliter: idcirco in primo sensu, ubi iussu non fideliter
agunt cum Deo, Propositi erit Catholicus, siqui Catho-
lica quod Deus nunquam subtrahat gratiam iussu fide-
liter se reverent.*

ANEMADVERSIQ.

P Ræclarè Confultor duplicem in vocibus illis *conantibus* & *volentibus* sensum distinguit. Quidam enim fideliter conantur: his nunquam deest gratia efficax ad operandum necessaria. Quidam infideliter; quia nempe gratiæ excitanti & sufficienti sensu Thomillico resistunt: his deesse potest, & idè illi mandata implere non possunt, eâ scilicet potestate cui nihil deest. An ille sensum Jansenii damnare, ex eo præcisè iudicandum, an per illos iustos volentes & conantes intelligat Jansenius fideliter volentes & conantes; an verò volentes & conantes infideliter. Si primum, procul dubio illius sensum erroris damnat; si secundum, ut pugnant Jansenistæ, procul dubio absolvit. Utrum fit verisimilior, nolim hic definire, ne contentioni detur locus. Interim ex Confultoris mente hæc propositio: *Aliqua Dei præcepta hominibus posita volentibus & conantibus infideliter, sunt impossibilia, deestque quo gratia quæ posibilia sunt, est Catholica: &c.* qui hunc Jansenii sensum esse velit, à Confultore nullo modo differt. Apparet verò longè ipsum à Motivitarum sensu abhorruisse, qui gratiam implendi præceptum iustis quocumque modo se gerentibus nusquam deesse volunt.

III.

Pater THOMAS D'ELBENE,
Clericus Regularis.

Proposito hoc se intelligatur in sensu formali, hoc est, sumendo in se secundum praesentia quae habent vires, habituales, supernaturales, & actuales, est Catholica. Si sumatur in sensu reali, prout se habet à parte rei, sunt impossibilia simpliciter; quia deus gratia actuali quiescens, sive sit efficax, sive sufficiens, est heretica. Si sumatur, sunt impossibilia, secundum quid, propter negationem gratiae efficaciæ, sed non sufficiens; in hoc sensu est Catholica, conformis Scripturæ & sanctorum Patrum.

ANIMADVERSIÖ.

EX isto Consultore hoc sensu tantum hæretica est propositio, si nomine gratiæ, quæ deesse dicitur, intelligatur tum efficax tum sufficiens. Ita si iustis volentibus & conantibus deesse gratiam sufficientem Thomi-

istico sensu Janfenius voluit, prorsus eum damnat Consultor. Sin autem, ut contendunt ipsius defensores, solam efficaciam; nihil illum lædit, siquidem ex ipso hæc propositio: *Aliaque Dei præcepta iussu volentibus & consentibus secundum præsentem quas habent vires, sunt impossibilia secundum quid, propter negationem gratiæ efficacis, & non sufficientis, est propositio Catholica, conformis Scripturis & Patribus.* Nec minus perspicuum est quàm iste sit alienus à Molina: siquidem nullam Molina impossibilitatem præceptorum, nec absolutam, nec secundum quid admittit: sed omnibus præstò esse vult sufficientem quandam gratiam, cui non sit necessaria gratia efficax ad actum operandum.

IV.

P. AUGUSTIN. MARIA à CREMONA,
Ordinis Servorum.

Die 8 Octob. 1611.

Si propositio sumatur in sensu universalis, sive loquendo simpliciter de omnibus iussu, sive de omnibus iussu transgressoribus, est propositio hæretica: si in sensu particulari, attentis proprio & rigoroso verborum sensu, pariter est hæretica: si in sensu indefinito, prout patet, est etiam hæretica.

ANIMADVERSIO.

REcè Consultor propositionem damnat, tum in sensu universalis, quia sic Calviniana est: tum in sensu particulari, attento proprio & rigoroso sensu; quia sic impossibilitatem absolutam significat, non tantum impossibilitatem secundum quid; denique rectè etiam in sensu indefinito; quia sensus indefinitus in materia controversa & doctrinali prout universalis sumitur; sicut ista propositio: *Altra moventur à propria forma; quia de eo disputant Philosophi, fere sumitur in sensu universalis.*

Hujus Consultoris sententiam nihil officere Thomistis palam est. Janfenistæ verò illam amovent, quod absolutam præceptorum impossibilitatem nec à se, nec à Janfenio admissam contendunt: quorum exceptiones nec probare mihi, nec improbare consilium est, sed tantum indicare.

V.

Pater LUCAS WADINGUS, Ordinis strictioris Observantiz.

Si hæc propositio intelligatur universaliter, ut ut omnes iussus comprehendat, & pro omni tempore demegatur gratia ad implenda præcepta necessaria, est temeraria, à Patribus damnata, fraudulosa, Deo iniuriosa, dominibus perniciosa: si verò intelligatur de præceptu respectu peccatorum venialium; aut de iussu operantibus secundum suas domesticas vires, in ista tan-

tum syllendo; aut tertio (quem putat sensum Janfenii) intelligatur de potentia proxima & completa, & de gratia actuali non semper, sed aliquando denegata, nullam meretur censuram.

ANIMADVERSIO.

REcè Consultor propositionem defendit, si intelligatur de potentia completa, & de gratia actuali efficaci, scilicet iustis aliquando substracta: id enim docent plurimi Thomistæ, imò omnes; si quidem potentia completæ nomine intelligatur ea cui nihil desit. Discant ergo ex isto Theologo Molinistæ, verum esse iustis aliquando deesse gratiam efficacem, & tunc ipsis mandata non esse possibilia potestate omnino completæ, & quæ nihil aliud requirat ad agendum. Verùm hic obiter notandum est, etli Consultor ante Constitutionem sic potuerit propositionem explicare, & sic explicatam defendere; post Constitutionem tamen id non licere. Judicavit enim summus Pontifex pravum illius sensum magis esse naturalem. Itaque illam nunc ab omnibus sine explicatione rejici convenit. Verùm iste sensus, quem Catholicum defendit eruditus Consultor, etiam nunc post Constitutionem ab omnibus Thomistis ut orthodoxus defenditur.

Sensum Janfenii apertè absolvit iste Consultor: nihil tamen à cæteris distans qui illum damnaverunt, sed alio tantum modo illum exponens. Si melius ipse, Janfenius extra aleam est: si melius alii, Janfenius hæret in luto. Sed ut ut sit, Consultorum ipsorum hic existimatio non agitur, qui de Janfenii sensu citra fidei periculum dissentire inter se potuerunt.

VI.

Pater DOMINICUS CAMPANELLA,
Ordinis Carmelitarum.

Ista propositio videtur contra fidem coercitæ ad aliqua præcepta, cum debeat extendi ad omnia. 2, Est insipienter composita ex duobus partibus contradictoriis. 3, Quoad utramque partem est formaliter hæretica.

ANIMADVERSIO.

VOtum istius Consultoris obscurius est, ideo nec prodest, nec obest ulli.

VII.

Pater MODESTUS à FERRARIA,
Procurator generalis Ordinis Minorum
Conventualium.

Si prima pars hujus propositionis præcisè accipitur, vel facit sensum universalem, & sic est hæretica: vel facit sensum singularem, & sic quamvis possit explicari & trahi in bonum sensum, ut huius impossibilia

dicat

deus negationem potentie proxima, potest admitti: & absolute cum illo termino, impossibilia, est rejicienda tanquam temeraria, & à Patribus sub anathematice prohibita. Si accipiat secundum se totam, vel consideratur, ut ille terminus, gratia, supponit pro gratia efficaci, cum exclusionem gratia sufficientis, & sic est heretica: vel consideratur absolute secundum quod sonant termini ipsius, & sic saltem est errori proxima.

ANIMADVERSI O.

F Atetur Consultor bonum esse istum sensum: *Alqua Dei praecepta non sunt possibilia hominibus iusta potestate proxima.* Unde nescio quid cogitarint, qui super illa voce tot modò turbas excitarunt, quasi potestatem proximam admittente in omnibus iustis necesse sit.

Quod autem de fide ait esse, iustis volentibus & conantibus non deesse efficacem & sufficientem simul, hic sit scio inelamabunt quidam Janseniani, & Concilium aut Scripturae locum ostendi postulant, in quo haec gratia sufficientis Thomistico sensu contineatur. His tamen si tam equi sunt quàm videri volunt, facile satisfieri potest. Verbum ipsum gratiae sufficientis non est de fide: nullo enim Conciliorum decreto consecratum est. Res ipsa nomine significata ad fidem pertinet: hoc enim nomine significamus gratiam excitantem quae imperfectos actus producit, nec plenum tamen consensum operatur nisi adsit validior gratia; & ideo secundum quid tantum efficax est; semper enim producit actus illos imperfectos: & secundum quid est inefficax; quia nos excitat, & nobis dat vires ad bona opera facienda, quae tamen re ipsa non perficimus propter resistentiam voluntatis. Ea gratia sic explicata nonne milies in Patrum monumentis reperitur? nonne cum omnes vel proprio experimento sapissime sentiunt? Quis enim est qui se excitanti Deo resistisse non doleat? Ergo talem gratiam necessariò admittendam vel ipsi, si se audire voluerint, certè fatebuntur, eamque conantibus & volentibus semper praestò esse. Unde enim conarentur & vellent nisi per illam? Utrum autem ista gratia dicenda sit sufficientis, necne, nominis quaestio est ad fidem nihil pertinens, in quo multos ex ipsis vidi consentientes, nullum apertè refragantem. Malim ipsè cum mea Schola etiam verbis congruere, dummodo non apud imperitos sermociner, qui hoc verbo facile abutuntur: quia illud Moliniano sensu accipiunt. Cæterum propter ambiguum nomen, & nullà auctoritate sancitum, nullam cuiquam molestiam libenter fecerim.

VIII.

Pater RAPHAEL AVERSA, Ordinis Clericorum Minorum.

Propositio in plano & aperto verborum sensu, siro dicamus in proprio & rigore significati, est omnino damnable, tanquam temeraria contra omnem sententiam Theologorum, tanquam scandalosa contra communem sensum Catholicorum, tanquam injuriosa & blasphemica contra Deum, & denique tanquam haeretica contra fidem.

ANIMADVERSI O.

ET hic rigorosum verborum sensum attendit, quem haeticum esse inter omnes constat.

IX.

Pater VINCENTIUS DE PRETIS, Dominicans Communis generalis S. Officii.

Haec propositio non est qualificabilis ratione praesentis, quia propositio sui in abstracto, ne praesentis ab omni praesente: est qualificabilis secundum sensum communem & usitatum, sententiam haeticam in modo loquendi receptam ab ipso, & damnata ab Ecclesia Catholica; & est temeraria, scandalosa, male sonans. 3. Oportet formare prius sensum legitimum istius propositionis, antequam qualificetur ratione rei significatae, quia non apparet ex quo appareat ista impossibilitas.

I D E M.

Die 6 Novembris 1651.

Ista propositio secundum omnes terminos quibus constat actualiter, acceptis in significatione propria usuali & consueta non est qualificabilis, & non est qualificabilis nisi redunda ad sensum in quo potest esse erroneam; hoc est loquendo de impossibilitate physica, non tollente obligationem, nec excusante transgressores à culpa & à pena, & reclusa ex negatione verum quia Deo teneretur dare ad praecepta talia observanda nulli existente culpa. Vbi autem ly iustis, debet necessariò interpretari, & stare pro iusto de praeterito, & per appositionem terminorum nulli existente obice peccati actualis & originalis, qui termini nec implicat nec explicitè includerentur in significatione usuali dictae propositionis.

ANIMADVERSI O.

Hic veritati concedendum est. Planè demonstrat Consultoris votum nusquam iussu Pontificis excussum esse Jansenii sensum, neque id aut ignorare potuit S. Officii Commisarius, aut cognitum apud ipsum summum Pontificem dissimulare. Cur ergo de Jansenio nonnulli loquuntur? Quia libuit, non quia iustum erat.

Cæterum hujus votum à Molina alienum non negabunt ipsi Molinistae.

X. Pater

X.

PATER PHILIPPUS VICECOMES,
Generalis Augustinianorum.

Si propositio faciat hunc sensum: Iusti secundum vires tantum quibus formaliter iusti sunt, praesto divino auxilio actuali, non possunt implere aliqua Dei praecepta, est vera & Catholica: si autem consideretur in sui terminis, est male sonans; quia pro eo quod dicere debuerat: Iusti secundum praesentes vires tantum non possunt completè implere praecepta; maluit dicere: Praecepta sunt impossibilia secundum praesentes vires: vox autem ista praecepta impossibilia, etiam si limitata ad vires praesentes cum exclusione auxilii actualis, male sonat. Quoad secundam particulam, si faciat hunc sensum: Desit quoque gratia, saluetur auctu auxiliu, quia secundum praesentes vires praedictas tantum possunt illa completè implere: propositio est Catholica: propter tamen terminum, impossibilia, est male sonans.

ANIMADVERSIO.

Vir ille doctrinā eximius sententiam, quā iusti dicuntur aliquando praecepta non posse completè implere, Catholicam fatetur. Cæterum vocem, impossibilia, bene repudiat; quia ex se significat non solum absentiam potentiae completæ, sed omnimodam potentiae negationem. Quisquis igitur solum potentiam completam, & cui nihil desit, iusti denegat absente efficaci gratiā, verbis & re cum Consultore consentit. Molinistas verò, qui potentiam omni ratione completam semper iusti adesse volunt, quomodo ab illius censura eximam, profus non invenio.

XL.

P. VINCENTIUS CANDIDUS, Domi-
nicanus, Magister sacri Palatii.

Die 14 Novembris 1652.

Sentio praedictam propositionem aliquam non mereri censuram, sed esse versiviam & Catholicam; quia simili assertio conficitur in variis locis Scripturae sacrae extare. Tradita etiam invenitur sub equivalentibus terminis à Synodo Tridentina sess. 6 de Reform. c. 11, si attenti verba illa perpendamus. Consuetudinem videtur praedicta propositio familiarissimo modo loquendi aliquorum Theologorum.

ANIMADVERSIO.

Cave putes R. P. Vincentium in errore fuisse, quia primam propositionem censuræ iudicat immunem; nam & ante Constitutionem, & post, maximo semper honore apud summum Pontificem fuit, imo moriens magnam sanctitatis opinionem Romæ reliquit. Cur igitur absolvit quod Pontifex damnat? Quia hanc propositionem aliter interpretatus est quàm summus Pontifex. Putavit illam in

sensu gratiae efficacis accipi posse, & ideo Catholicam esse asseruit, conformem Scripturis & Patribus. At contra, sicillam interpretandam non esse iudicavit summus Pontifex, cujus iudicio Christianus orbis assensus est. Catholicus ergo sensus est quem defendit Pater Candidus, sed hunc damnatae propositionis verbis exprimere nefas est post Constitutionem; ante Constitutionem nefas non erat. Unde nefcio cur crinini vertatur quibusdam Doctoribus Parisiensibus, quòd has propositiones in multis aliis sensibus iure damnandas, tamen in sensu gratiae efficacis defendi posse dixerint ante Constitutionem; cum id Consultores celeberrimi coram summo Pontifice sine invidia aut formidine tam apertè fecerint.

XII.

P. JOANN. AUGUSTIN. à NATIVITATE
(Tartaglia) Carmelita Discalcatus.

Censeo hanc propositionem in aliquo sensu minus proprio posse sustineri: in sensu intento ab auctore, id est, Cornelio Jansenio, esse dignam censurā, ut iam damnant à sacra Tridentina Synodo; absolat ut praecidat ab hoc vel illo sensu determinatè, offensivam autem fidelium.

ANIMADVERSIO.

Sensus iste minus proprius, sensus est gratiae efficacis ad quam revocari posse primam propositionem quidam putabant. In hoc sensu posse sustineri propositionem censuit Consultor. Quod autem damnat propositionem in sensu Jansenii, magno nos negotio liberasset si simul expressisset istum Jansenii sensum. Nihil enim magis ambiguum; ita variè à suis vel adversariis vel defensoribus torquetur. Quia tamen hunc sensum indicat à Synodo Tridentina antè damnatum; cum illa Lutheri utique sensum damnaverit, videtur id existimasse Consultor, eundem Lutheri & Jansenii sensum esse: quod vehementer pernegant Janseniani. Ita Lutheri error primum constituendus: post, illud expenditur, an cum illo sentiat Jansenius: quæ postrema quæstio factio non iure continetur.

XIII.

P. CÆLESTINUS BRUNUS,
Ordinis S. Augustini.

Censeo hanc propositionem esse censurandam, pro ut sacrum Concilium declarat, an tementariam, & à sacris Patribus anathemate damnatam. Et item quia immediatè opposita est Scripturae sacrae, & sacro Concilio Tridentino, & alio Concilio, & novissimè Bullæ summorum Pontificum Pii V, Gregoræ XIII, & Urbani VIII. Existimo etiam esse heresi proximam. Possunt tamen opponi aliqua praeterrativa.

ANIMADVERSI O.

PReservativa illa quæ apponi posse censet Consultor, non alia intelligi possunt quàm quæ sensum efficacis gratiæ à pravis sensibus segregant: nam & istum gratiæ efficacis patronum fuisse patebit ex sequentibus votis.

Quamobrem ut votorum summam colligam, damnant propositionem in sensu universali (qui Calvinianus est) tres Consultores. In proprio & rigorofo, vel tanquam hæresim, vel tanquam hæresi proximam, quatuor. Absolvunt in sensu potentiæ completæ & proximæ, tres. Sensum Janfenii unus expressè rejicit, unus expressè probat. Et quia propositionem omnes, excepto Candido sacri Palatii Magistro, aliquatenus damnant, ex omnium votis confecta Constitutio dicenda est.

SECUNDA PROPOSITIO.

Interiori gratiæ in statu naturæ lapsæ nunquam resistitur.

I.

P. JOANN. AUGUST. à NATIVITATE, Carmelita Discalceatus.

Die 18 Novemb. 1691.

HÆc propositio in aliquo sensu minùs proprio est vera, in sensu intento à Janfenio est digna censurâ, aut repugnans S. Tridentinæ Synodo, & sacro Scripturæ; & sic est heresi proxima. Vi præcudit ab hoc vel illo sensu determinatè, ostendit autem fideliùs.

II.

P. CÆLESTINUS BRUNUS, Ordinis S. Augustini.

HÆc propositio si intelligatur de gratiæ efficaci præcisè, vera est; sed quis propriè & juxta terminos suos indefinitè loquitur de omni gratiâ, & quia fautores hujus propositionis deficiunt omnino sufficientem, quod est contra omnem Theologum, SS. Patres, & præcipuè D. Augustinum, quem ibi saluò patronum assisunt, & contra sacrum Concilium Tridentinum, ideo eadè censurâ, quâ prima propositio, censuè qualificandam.

III.

Pater SPORSA PALAVICINUS, Societatis Jesu.

HÆc propositio secundum se recepta mihi videtur immunitè ab omni censura: quatenus verò proferatur à Janfenio, & inseritur tanquam ex præmissis, ex eo quod negat in natura lapsæ etiam hominibus sufficientis vires sufficientes ad implenda præcepta, quando res ipsa peccant, est digna eadè censurâ, quâ notari priusam propositionem; non secundum se, sed quatenus consequentia illius.

ANIMADVERSI O.

NOta à Palavicino secundam propositionem propterea tantum damnari, quia sequitur ex prima propositione. Quare cum in prima manifestè à sensu Janfenii aberraverit, patet nec cum in secunda rectè collimasse, si Janfenium ferire voluit: quod idem de reliquis propositionibus dici potest, in quibus semper ipsius censuræ ad primam illam referuntur, & ex ea pendent. Quare si in ipso limine, ut patet, à Janfenii sensu decreraverit, prorsus ipsum in reliquo cursu non attingit.

IV.

P. MARCUS ANTON. CARPINETUS, Procurator generalis Capucinorum.

HÆc secunda propositio ut patet, secundum suum sensum clarum non solum est perniciosa, temeraria, & male sonans; sed est etiam formaliter hæretica, aut heresim sapient.

V.

Pater THOMAS D'ELBENE, Clericus Regularis.

Die 10 Novemb. 1691.

HÆc propositio si intelligatur de gratiâ interiori efficaci, est Catholica: si intelligatur de gratiâ interiori quacunque, distingue: vel sacri sensum quoad ipsum formaliter, & est Catholica; vel sacri sensum quoad consensum qui semper sequatur, ita ut omni gratiâ interior sit efficax, & nulla sufficiens, in quo sensu loquitur Janfenius; & sic, si non formaliter, saltem proximi est hæretica, & eroditur falsa.

VI.

P. AUGUSTIN. MARIA à CREMONA, Ordinis Servorum.

HÆc propositio si sumatur in sensu communi, est heresi proxima: si in sensu particulari, est in aliqua sententia sit vera & probabili; in proprio tamen sensu & rigorofo verbum ab auctore, id est, Janfenio, intento, est hæretica: si in sensu indefinito prout patet, est temeraria, male sonans, & scandalosa.

VII.

Pater LUCAS WADINGUS, Ordinis strictioris Observantia.

HÆc propositio in sensuque auctoris illa sit, si intelligatur de gratiâ efficaci, sive adjuvante, sive excitante, est vera & Catholica: si verò de sufficienti, & quacunque gratiâ interiori, secundum omnem gratiâ latitudinem, est temeraria, & heresi proxima.

VIII.

P. DOMINICUS CAMPANELLA, Ordinis Carmelitarum.

Censu istam propositionem, sive consideretur prout patet, sive ut explicata ab auctore, id est, Janfenio,

nia, esse formaliter hereticam, tanquam destrullivam gratia sufficientem, qua de fide est concedenda.

IX.

Pater MODESTUS à FERRARIA, Procurator generalis Ordinis Minorum Conventualium.

Censeo hanc propositionem non solum in sensu len-
suum, sed etiam in proprio verborum sensu esse
saltem heresi proximam.

X.

Pater RAPHAEL AVERSA, Ordinis
Clericorum Minorum.

Propositiō hanc ita intellecta, seu potius correctā :
Interiori gratia efficaci nunquam resistitur, est ve-
ra & Catholica; suppleudo tamen in bona Theologia,
non solum (iuxta Lansenium) in statu naturæ lapsæ,
sed nec in statu naturæ integræ, nec in statu viæ Ange-
lorum; ac accepta ut sonat universaliter, quod nulli
prorsus gratia resistatur, si procederet ex suppositione,
quod gratia desit peccatoriū, eo quod non esset illi
necessaria, saperet heresim Pelagianam. Procedente
autem ex suppositione, quod gratia sit quidem neces-
saria, sed denegetur à Deo, ut non possit homo servare
mandata, quo pacto propriè & in rigore est de mente
Lansenii, sic comitatur cum prima propositione, ac pro-
pterea participat cum illa eandem censuram.

XI.

Pater VINCENTIUS DE PRETIS, Do-
minicanus Commissarius generalis
S. Officii.

Hæc propositio non est qualificabilis; quia gra-
tia interior Augustiniana propagata contra Pe-
lagianos, est solum gratia efficax; ac proinde apud Au-
gustinum convertitur gratia interior, & gratia effi-
cax. Dicere hanc propositionem esse qualificabilem,
quia solum gratiam sufficientem omnibus modis, est qua-
lificare ipsissimam doctrinam D. Augustini in suis ope-
ribus ultimis, & omnium Thomistarum.

XII.

Pater PHILIPPUS VICECOMES,
Generalis Augustinianorum.

Die 27 Novembris 1652.

Gratia interiori, hoc est, efficaci, qua propriè in-
terior dicitur, nunquam resistitur. Propositio ve-
ra & Catholica.

XIII.

Pater VINCENTIUS CANDIDUS, Do-
minicanus, Magister sacri Palatii.

Censeo hanc propositionem nullam mereri cen-
suram, imo esse Catholicam & veram. Nominè
cui interioris gratiæ in hac propositione verè & pro-
priè debet intelligi de gratia efficaci. Etenim analogè
stare pro sanctorum significatiō, nedum humane Philo-

sophia, verum etiam sacrarum literarum mori & con-
suetudini est consentaneum. Vberius si resistere ac-
cipiatur largè & communiter, quatenus homo possit re-
sistere velut in sensu diverso, nunquam tamen in sensu
composito dissentiet. In tali sensu est Catholica & vera.
Similiter si resistere intelligatur stricte, nunquam re-
sistet etiam loquendo in sensu diverso.

ANIMADVERSIO GENERALIS
in Vota Consultorum super secunda
propositione.

Secundam propositionem de gratia efficaci
intellectam, septem, ut videre est, Consul-
tores absolvunt, imo potius novem. Nam sensus
ille in quo illam veram esse aiunt Augusti-
nus à Nativitate, & Palavicinus, sensum esse
gratiæ efficacis, manifestum est. Ceteri
gratiam efficacem ne vellicant quidem. Qui
Jansenium defendere voluerit, non leve ex
Wadingi voto argumentum eliciet, ut probee
nunquam mandatum esse Consultoribus ut
sensem Jansenii excuterent. Incredibile enim
est Consultorem de sensu Jansenii interroga-
tum à summo Pontifice, sic ipsi respondere au-
sum esse: *Hæc propositio consensum antiorum illa fit.*

Quod autem id unum in Jansenio reprehendunt
Consultores, quod gratiam sufficientem
prorsus abolerit, nullamque esse volue-
rit gratiam cui dissentiant, hoc vehementer
labefactant hodierni Jansenii defensores, cum
se gratiam sufficientem Thomistico sensu re-
ipsa admittere, eidemque verè resisti, verè ab
ea dissentiri profiteantur. Quo semel posito,
nulla super hac propositione lis est ipsos inter
& Consultores. Verum istam litem dirimen-
dam Jansenianis relinquamus: nobis illius par-
tes fovere nihil necesse est. Hoc unum dico,
sufficientem illam gratiam, quam plerique
Consultores admittunt, non esse Molinianam,
ut patet, quia idem gratiam per se efficacem
simul admittunt, quam Moliniana prorsus ab-
igit.

TERTIA PROPOSITIO.

Ad merendum & demerendum in sta-
tu naturæ lapsæ non requiritur in ho-
mine libertas à necessitate, sed suf-
ficit libertas à coactione.

I.

P. JOANN. AUGUST. à NATIVITATE,
Carmelita Discalceatus.

Die 27 Novemb. 1652.

Hæc propositio in aliquo casu particulari non est
digna aliqua censura: prout à Lansenio asser-
tur, repugnat Scripturæ, & Concilio Tridentino, &
successive est heretica.

II.

P. CÆLESTINUS BRUNUS,
Ordinis S. Augustini.

Censo hanc propositionem esse temperariam, & formaliter hereticam.

III.

Pater SFORSA PALAVICINUS,
Societatis Jesu.

Hæc propositio secundum se, & intellecta de libertate includente sufficientem deliberationem, & indifferentiam pudici, ut intelligimus ejus auctores, puto non incurre ullam censuram: prout verò habetur in consensu, quod scilicet omnes, etiam iusti qui peccant mortaliter, in matura læsa careant libertate indifferentia, & necessario taliter peccent, puto esse dignam eadem censurâ quâ affici primam propositionem.

ANIMADVERSIO.

Notatu dignum in hoc voto sententiam Thomisticam de indifferentia iudicii circa media, quæ non impedit quominus voluntas efficaciter à Deo prædeterminetur, expressè ab hoc Molina discipulo, sed moderatissimo, ab omni censura eximi. Auctores enim illi, à quibus eam asseri dicit, non alii sunt quàm Thomistæ. Quod autem addit ex Jansenio: Omnes qui peccant mortaliter, necessario taliter peccare, id vulgò negant Janseniani, qui se in peccatoribus indifferentiam contradictionis admittere dicunt, nec quicquam omnino à vulgari Thomistarum doctrina hac in parte differre.

IV.

P. MARCUS ANTON. CARPINETUS,
Procurator generalis Capucinatorum.

Propositio hæc si accipitur merum & demeritum lætæ, nullâ digna est censurâ. Simulatur si propositio intelligatur non solum de positivitate in ordine ad Deum, sed etiam de facto, ex speciali privilegio quoad meritum, & ex aliqua causa speciali quoad demeritum, nullâ est digna censurâ. Accipiendo verò propositionem ut facit, & secundum sensum quem regulariter importat, & in sensu ab auctore, hoc est, Jansenio intenu, est non solum male sonans, sed etiam absolute heretica.

V.

Pater THOMAS D'ELBENE,
Clericus Regularis.

Censo tertiam propositionem hæc simpliciter, esse formaliter hereticam.

VI.

P. AUGUSTIN. MARIA à CREMONA,
Ordinis Servorum.

Hæc propositio in proprio & riguroso sensu, maxime à Jansenio intenu, est formaliter heretica.

VII.

Pater LUCAS WADINGUS, Ordinis strictioris Observantiz.

Censo propter multitudine & auctoritatem gravissimorum virorum, qui doctrinam omnem, à qua pendet propositio, defendunt, propositionem probabilem & nullâ dignam censurâ Theologicâ.

VIII.

Pater DOMINICUS CAMPANELLA,
Ordinis Carmelitarum.

Censo istam propositionem in sensu ab auctoribus explicato esse formalissimè hereticam, tanquam destruente libertatem, & consequenter rationem meriti & demeriti in nostris actionibus.

IX.

Pater MODESTUS à FERRARIA,
Procurator generalis Ordinis Minorum Conventualium.

Censo hanc propositionem secundum propriam sensum verborum, & secundum se absolute consideratam, esse saltem errantem in fide.

X.

Pater RAPHAEL AVERSA, Ordinis Clericorum Minorum.

Censo propositionem hanc non solum esse damnatam à summis Pontificibus contra Machabæum Beum, & contra Jansenium; sed esse formaliter hereticam, damnatam à D. Thoma, & ab aliis summis Pontificibus & Concilio, & esse formaliter heresim Calvini & Lutheri, damnatam in Concilio Tridentino. Quod si coarctaretur ad aliquem casum particularem, adhuc declinat in partem heresi.

XI.

Pater VINCENTIUS DE PRETIS, Dominicanus, Commissarius generalis S. Officii.

Hæc propositio intellecta de libertate à coactione, excludente libertatem indifferentiam destruente efficaciam gratiæ positam à D. Augustino, est Catholica, & non est qualificabilis; intellecta autem de libertate à coactione excludente indifferentiam compatiens secum efficaciam divinæ gratiæ Augustiniana, est qualificabilis, & erronea, & etiam majori censurâ digna.

XII.

Pater PHILIPPUS VICECOMES,
Generalis Augustinianorum.

Die 11 Decembris 1693.

Propositio quoad meritum est vera & Catholica, quoad demeritum respectu peccatorum qua sunt pena peccati, de quibus dicitur: De necessitatibus meis eripe me, Domine, non est qualificabilis.

XIII. Pater

XIII.

Pater VINCENTIUS CANDIDUS, Dominicanus, Magister sacri Palatii.

HÆc propositio cum non solum à pluribus Doctibus Scholasticis, sed etiam à multis Patribus & Doctibus Ecclesie, præsertim à D. Augustino & D. Thoma reperitur asserta, necesse est dicere eam in sensu Catholico defendi posse, ne dicamus ipsos propositiones temerarias aut hæreticas scripsisse. In re enim dubia & probabili interpretatio illa præferenda, unde juri certum non latuit. Sensus igitur propositionem assertam nullam incerti censuram, imo esse veram & Catholicam.

ANIMADVERSIÓ GENERALIS
IN Vota Consultorum super certa
propositione.

Valde hinc nos turbant Consultores; quia sensum Jansenii sæpe damnant, nunquam exprimunt. Quod tamen ex illorum votis concipi licet, sic illum utique acceperunt, quasi omnem prorsus indifferentiam, etiam eam quæ cum gratia efficaci coheret, etiam indifferentiam judicii & electionis mediocrius funditus sustulerit, & meram necessitatem invexerit: quo sensu, qui certè, ut aiunt, rigorosus & proprius est, illam etiam repudiant omnes cum Thomistæ tum Jansenistæ, qui hunc sensum Jansenio falso tribui pugnant. At quia præter illas indifferentias judicii & electionis, quas omnes admittunt, et alia quædam notissima, nempe Moliniana, illa scilicet quæ semper in utramque partem sic expedita est, ut nihil ipsi desit quominus se vel in bonum vel in malum convertat; hanc utique nullo modo adstruunt Consultores, utpote gratiæ efficaci capitaliter aversam. Imo quatuor ex ipsis dignitate longè præcipui, eruditione non postremi, propositionem ipsam à censura liberant, quatenus excludit hoc Molinianæ Scholæ signum; nec tamen cum cæteris Consultoribus pugnant, nisi quòd illam aliter quam ipsi interpretantur. Hi propositionem rectè damnant; quia in proprio sensu destruit omnem indifferentiam; illi minùs de ea sentiunt, quia solam Molinianam impugnare videri potuit, quod non modò non vetat fides, sed etiam jubet. Ergo qui cæteras indifferentias admittit exceptâ Molinianâ, cum omnibus Consultoribus reipsa consensit.

QUARTA PROPOSITIO.

Semipelagiani admittebant prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei: & in hoc erant hæretici, quòd vellent eam gratiam esse talem, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.

I.

P. JOANN. AUGUSTIN. à NATIVITATE,
Carmelita Discalceatus.

Die 11 Decembris 1652.

HÆc quarta propositio ut patet est hæretica: ut asseritur à sensu contra quosdam Doctores Catholicos, meretur censuram propter acerbitatem: ut est antecedens ex quo ipse inferi consequentiam de gratia vitæ & medicinali, est etiam hæretica.

ANIMADVERSIÓ.

Non nihil ille gratiam efficacem videtur impetere, sed in speciem tantum: non enim credibile est aliquid ex illo Ordine, qui speciali decreto prædeterminationem physicam docere & defendere tenetur, quæ utique gratia victrix & medicinalis est, aliquid contra Ordinis sui doctrinam ausum esse. Quid igitur senserit, breviter indicabo. Sunt quidam, sed vix pauci, qui cum prædeterminationem physicam defendant, tamen illam à victrici delectatione à Jansenio asserta in eo sejungunt, quòd prædeterminatio physica relinquat adhuc voluntatem indifferentem in sensu diviso & etiam composito, componendo scilicet potentiam cum actu opposito. At verò, inquit, delectatio victrix omnimodam necessitatem asserit ex Jansenio, nec ullam relinquit indifferentiam. Sic videtur sensisse iste Consultor, itémque Raphaël Aversà in suo suffragio. At in hoc valde repugnantes habebunt Jansenii defensores, qui hanc meram esse cavillationem à suo & Jansenii sensu alienissimam clamitant, nec ullam à se necessitatem gratiæ tribui, nisi quam Thomistæ infallibilitatis vocant; nullam indifferentiam repudiari nisi Molinianam. Ita hic etiam de sensu Jansenii ab istis Consultoribus dissident, at in ipsis dogmatibus cum Consultoribus congruunt.

II.

Pater CÆLESTINUS BRUNUS, Ordinis
S. Augustini.

Die 14 Decembris 1652.

Hanc propositionem secundum hylarum evidentè patet esse falsam: quantum verò ad id quod asserit in secunda parte, præter censuram certa propositionis,

sitionis, quia ex ea inferitur necessario omnes Catholici heretici esse, duo esse temerariam, blasphemam, & ad modum virtualiter hereticam, & sensum etiam formaliter.

III.

Pater SFORSA PALAVICINUS,
Societatis Jesu.

Pro hanc propositionem esse falsam & temerariam propter acerbissimam censuram qua notat sententiam probabilem, & mihi talem ab Ecclesia admissam. Praesumendo autem à censura hujus sententia probabilis, propositio ipsa in se, & prout prolata à Lanfeno, mihi videtur immixta ab omni censura Theologica.

IV.

P. MARCUS ANTON. CARPINETUS,
Procurator generalis Capucinatorum.

Prima pars propositionis in quantum continet secundam sive historiam, non est digna censura, neque est etiam evidenter falsa. Secunda pars propositionis accepta indefinisse prout sonat & potest excidit tam ad gratiam efficacem, quam insufficientem, est non solum temeraria & erronea, sed etiam formaliter heretica. Prout restringitur ad gratiam efficacem, in quo sensu visus est Lanfeno proferre, non est digna aliqua censura Theologica, nisi in quantum nimis rigorose censuratur auctori, ejusmodi gratia posse resisti & obtemperari: quia cum sit doctrina probabilis, non meretur notam heresi.

V.

Pater THOMAS D'ELBENE, Clericus
Regularis.

Ista propositio, quicquid sit de prima parte, in qua est questio de facto, & mera historia, tamen quoad secundam partem prout intelligitur à Lanfeno, est formaliter heretica.

VI.

P. AUGUSTIN. MARIA à CREMONA,
Ordinis Servorum.

Circa hanc quartam propositionem sum in voto, quoad primam partem esse falsam. Quoad secundam, licet in aliquo sensu possit probabiliter sustineri, in proprio tamen & rigoroso sensu verborum à Lanfeno intento, cum annexu & connexu sub quibus restringitur ab eodem, cui non potest adaptari sensus probabilis quem potest habere, propositionem esse formaliter hereticam.

VII.

Pater LUCAS WADINGUS, Ordinis
strictioris Observantiae.

Confesso propositionem hanc fuisse male conceptam, & anachronismum (quisquis ille fuerit) in prima parte circa dogmata Semipelagianorum, & in secunda circa mentem Lanfeni fuisse plane deceptum. Ceterum

in libro Lanfeni confesso scandalosum esse & temerarium nimis vehementem illum modum proponendi sententiam propriam, & impugnandi aliam, praesertim Patrum Jesuitarum.

VIII.

P. DOMINICUS CAMPANELLA,
Ordinis Carmelitarum.

Confesso hanc quartam propositionem quoad primam partem, tanquam punctum pertinentem ad historiam, non cadere sub censura Theologica. Quoad secundam, & saltem imponi Semipelagianum tanquam errorem, & esse formaliter hereticum, in quantum sententiam Catholicam antiquissimam, nupte à multo saeculo, ipso Calvino latente, traditam in Ecclesia Dei, & à concilio saeculorum sine ulla contradictione & discrepancia creditam, dicit hereticam.

IX.

Pater MODESTUS à FERRARIA, Procurator generalis Ordinis Minorum
Conventualium.

Dico hujus propositionis primam partem esse falsam, alteram esse saltem heresi proximam.

X.

Pater RAPHAEL AVERSA, Ordinis
Clericorum Minorum.

Die 23 Decembris 1692.

Propositio hac est tota falsa & perniciose contra fidem historia: sed specialiter secunda pars recondenda in maximam contumeliam Ecclesiae Catholicae, praesentibus dari talem gratiam cui possit humana voluntas resistere vel obtemperare, & ipsa in se est heretica contra definitum Concilium Tridentinum. Quod si quarta propositio ita corrigatur: Gratia & efficacia humanae voluntatem non posse resistere, adhuc eo modo quo ponitur à Lanfeno, videtur heretica; sed explicando gratiam efficacem eo modo quo apud alteram Scholam intelligitur, in sensu composito vel sub similibus terminis, seu contineret sanam doctrinam.

XI.

Pater VINCENTIUS DE PRETIS, Dominicanus, Commissarius generalis
S. Officii.

Hae propositio quia imponit notam hereticarum Semipelagianis, ex eo quod affirmarent gratiam ab ipsi posuisti esse talem, cui voluntas possit resistere vel obtemperare, per talem doctrinam destruendam efficaciam gratia Dei Augustini, & approbantem inefficacitatem gratia assertam à Semipelagianis, impugnata à Deo Augustino, est immixta ab omni censura.

XII.

Pater PHILIPPUS VICECOMES,
Generalis Augustinianorum.

Si propositio ista intelligitur, quod saltem admitteret talem gratiam cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare, cum exclusione omnis gratiae efficaciae, & secundum propositum, sic utique erant haeretici Semipelagiani: si vero ita intelligitur, ut ea vellet eam gratiam esse talem cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare, ut tamen praeter illam admitteret gratiam efficaciam & secundum propositum, sic non erant haeretici, sicut non sunt doctissimi viri qui utramque gratiam admittunt.

XIII.

Pater VINCENTIUS CANDIDUS, Dominicanus, Magister sacri Palatii.

Quoad primam partem propositionis quartae, censura non mereri aliquam censuram, ut ex multis relatu, praesertim ex testimonio D. Augustini de Praedestin. cap. 1. Quoad secundam partem, in hoc errant haeretici, quod sensum Pelagianorum proprium, quatenus excluderent gratiam vere efficaciam quam statuit D. Augustinus in suis operibus, falsa est: si autem ly resistere accipitur ad proprio significatu, non videtur censuranda secunda pars propositionis.

ANIMADVERSI O GENERALIS
in Fata Consultorum super quarta
propositione.

Propositionem ipsam, ut palam est, sex Consultores innoxiam pronunciant: ceteri propterea damnant, quia erroris accusare videtur Catholicam doctrinam contra Calvinum definitam, scilicet gratiae resisti vel obtemperari posse. An igitur sex ex illo numero haeretici fuerunt, & septem Catholici? An fides ab haereticis non nisi uno Consultoris calculo dissidet? Neutiquam omnes idem re ipsa senserunt: sed ut in aliis propositionibus, sic etiam in illa, de sensu ejus non conveniunt.

Sensum Jansenii hic expressit Jesuita Palavicinus, Carpinetus, Wadingus, à censura exempti: imo postremus ille auctorem illarum propositionum in Jansenii mente planè deceptum coram summo Pontifice praedicat, verè ne an falso, nihil ad me. Interim obiter noto hanc de Jansenii sensu controversiam inter ipsos Consultores viguisse, nec demum post Constitutionem natam esse, ut quidam fabulantur, quam ultimam ex professo & non obiter tantum agitaissent: tantas enim fortasse lites nobis non reliquissent.

Rectissime autem Generalis Augustinianorum, itemque Commissarius S. Officii in eo collocant Semipelagianorum errorem, quod

gratiae efficacis necessitatem ad initium fidei destruerent, quod adversus Molinistas id ipsum sentientes semper tenuit, & etiam nunc tenet omnis Schola Thomistica, omnesque graves Theologi.

QUINTA PROPOSITIO.

Semipelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum fuisse, & sanguinem fuisse.

I.

P. JOANN. AUGUSTIN. à NATIVITATE,
Carmelita Discalceatus.

Die 30 Decembris 1651.

HAEC propositio, ut jaces, non est Catholica; si expomat quod auxilia sufficientia preparata omnibus hominibus ex merito Christi, meretur censuram propter acerbitatem. Vt est connexa cum propositione lansenii, quod Christus sit mortuus solum pro praedestinati, & illis solum preparaverit auxilia sufficientia ad perseverandum, meretur eandem censuram ac prima propositum.

II.

P. CAELESTINUS BRUNUS,
Ordinis S. Augustini.

Existimo hanc propositionem tanquam omnibus horrendam & impium, & tanquam animam reliquarum propositionum, & quia habet etiam asinitatem cum multis propositis damnatis Ban, praesum temerariam & plus aliquid haereticam.

III.

Pater SFORSA PALAVICINUS,
Societatis Jesu.

Censo istam propositionem secundum se esse Catholicam, & non dignam censurâ, nisi propter censuram annexam propositioni. Propter quomodo censuram quâ damnat propositionem admissam à multitudine Scholasticorum, & simpliciter prolatam in Tridentino, censo esse temerariam & male sonantem; prout praesertim à lansenio, censo mereri eandem censuram quâ notari primam propositionem.

IV.

P. MARCUS ANTON. CARPINETUS,
Procurator generalis Capucinatorum.

Die 12 Jan. 1653.

HAEC propositio ut jaces, Christum non esse mortuum pro omnibus omnino hominibus, & pro omnibus omnino hominibus sanis, minime non fuit, sine alio addito explicante, est male sonans, prout antea offendens, & si non formaliter haeretica, saltem haeretici proxima. Eadem propositio restricta hoc modo: Christum non esse mortuum pro praedestinati, adhuc est formaliter haere-

heretica, sic simpliciter & sine alia explanatione proposita. Eadem propositio restricta hoc modo: Christus non est mortuus pro omnibus omnino hominibus; quia non est mortuus pro infidelibus, adhuc est heretica. Eadem propositio restricta hoc modo: Christus non est mortuus pro omnibus omnino hominibus, quia non est mortuus pro parvulis, adhuc est heretica, simpliciter & sine aliqua declaratione prolata. Eadem propositio etiam declarata hoc modo: Christus non est mortuus pro omnibus, quia non omnibus contulit beneficium suae passionis, sed solum praedestinatis, adhuc est heretica. In uno verò sensu solo est Catholica, si dicatur: Christus non est mortuus pro omnibus, quia non omnibus contulit beneficium salutis sine beatitudinis aeternae.

V.

Pater THOMAS D'ELRENE,
Clericus Regularis.

Dico: Vel quia ista propositio facit sensum, quod Christus non sit mortuus pro omnibus efficaciter, & non est digna censurâ; sed Catholica: vel facit sensum quid non sit mortuus pro omnibus aequaliter: ita ut discretio fit ex nobis, non autem ex gratia; & est etiam Catholica: vel facit sensum quid non sit mortuus pro quibusdam, ut pro infante qui morietur sine baptismo, pro pagano, & quibusdam Christianis imbutis; & est erronea & temeraria; saltem prout vocat opinionem oppositam, errorem Semipelagianorum: vel facit sensum quid sit mortuus pro praedestinatis tantum, & pro nullo alio etiam iustificatis, ut per baptismum, &c. & in hoc sensu, qui verè est Iansenii, est heretica.

VI.

P. AUGUSTIN. MARIA à CREMONA,
Ordinis Servorum.

Sum in voto, propositionem hanc ratione censura esse male sonantem & temerariam; secundum se esse scandalosam: in sensu auctoris, nempe Iansenii, quatenus excludit à beneficio aeterni mortis Christi infideles & parvulos, esse parum probabilem, & nihil piam: quatenus excludit aliquos ex iustificatis, esse erroneam & formaliter hereticam.

ANIMADVERSIO.

Hæreo, fateor, quomodo hic duos istos Consultores excusum, quod eam Iansenio sententiam tribuant, Christum ita pro solis praedestinatis mortuum esse, ut pro nullis aliis mortuus sit etiam iustificatis per baptismum. Hoc enim constat à sensu Iansenii verbisque disjunctionis esse, cum pro omnibus iustificatis, etiam reprobis Christum esse mortuum profiteatur. Non video igitur quid dici possit, nisi Consultores istos indiligentius sensum Iansenii excussisse; quia summus Pontifex propositiones expendi iusserat in abstracto, & ut prescindant ab omni proferente, ut ait Vincentius de Pretis S. Officii Commissarius

in suo suffragio. Quamobrem illi summus Pontificis iussu, propositionibus in abstracto spectandis intenti, de Iansenio audita potius quam visa retulere, aliter procul dubio locuturi, si Iansenium suis oculis inspexissent.

VII.

Pater LUCAS WADINGUS, Ordinis strictioris Observantiae.

Die 14 Januarii 1693.

Ista propositio quinta cum illa nota sine censura Semipelagiani erroris, nullibi legitur apud Iansenium. Explatio autem quam addidit loci sacra Scriptura de morte Christi pro solis fidelibus, praesertim pro praedestinatis, sana est & Catholica, neque conformis eidem sacrae Scripturae, & quae expresse habetur apud Augustinum, & alios SS. Patres, & alios gravissimos Doctores.

VIII.

Pater DOMINICUS CAMPANELLA,
Ordinis Carmelitarum.

Dico propositionem istam fuisse primo erroneam ex Calvino: secundò Semipelagiani non errasse in hoc puncto, sed rectè & Catholicè sensisse: tertio esse formaliter hereticam, tanquam repugnantem apostolicis & totius repetitis testimoniis Apostolicis, necnon sacro Concilio, & SS. Patribus concordantem; & propter omnipotentis Deo, cuius naturae bonitas; & c. piosissima Christi redemptionem, cuius modica sanguinis gutta pro totius mundi redemptione sufficeret, ut testatur Clemens VI in Extravagante Unigenitus, de poenitentia, esse valde contrariam.

IX.

Pater MODESTUS à FERRARIA,
Procurator generalis Ordinis Minorum
Conventualium.

Cum hac propositio, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum est, sit de fide, ex Scriptura, Concilio Trid. & SS. Patribus, hac quinta propositio est omnino heretica.

X.

Pater RAPHAEL AVERSA, Ordinis
Clericorum Minorum.

Die 20 Januarii 1693.

Hæc propositio in modo loquendi propriè & rigorosè sumpta, est blasphemica, contumeliosa, contraria S. Scripturae, & Concilio Tridentino; in sensu verò Iansenii paritè ex professo lib. 3 de gratia Salvatoris cap. ultimo, reducitur ad primas tres propositiones; quare eandem cum illis censuram meretur.

XI.

Pater VINCENTIUS DE PRETIS, Dominicanus, Commissarius generalis S. Officii.

Hæc propositio per hoc quod afficitur notâ erroris subit censuram quam meretur, & providetur ei immunitas ab omni censura.

ANIMADVERSIO.

Mens Consultoris est, rectè Semipelagianum erroris notâ affici hanc propositionem, Christus pro omnibus mortuus est, intellectam Molinistice sensu, videlicet quod Christus omnibus promeruerit gratiam quandam Molinianam, quam alii accipiunt, alii respuunt pro solo nutu voluntatis; adeoque immunitem iudicat à censura quintam propositionem, quatenus Molinæ sententiam damnat.

XII.

Pater PHILIPPUS VICECOMES, Generalis Augustinianorum.

Votum est. Hæc propositio ex D. Prospero & Hieronymo in terminis est à Semipelagianis asserta tantquam contraria sententia S. Patris Augustini. An verò ab illis vel ab illis simpliciter assertatur, vel tanquam illorum error habenda sit, dico secundum sensum intentum à Semipelagianis, ista propositio est falsa, quatenus numerum existimant Christum Dominum æqualiter ac indifferenter quicunque lege exclusâ omni gratiâ efficaci*, & secundum propositum de quo loquitur Apostolus, & explicat Augustinus.

ANIMADVERSIO.

Et hic Consultor propositionem vocat, non totum istud complexum, Semipelagianum est dicere, &c. sed hanc solam partem ultimam, Christus pro omnibus omnino hominibus mortuus est, quam falsam dicit, secundum sensum à Semipelagianis intentum, quem eundem esse manifestè vult ac sensum Molinistarum.

XIII.

P. VINCENTIUS CANDIDUS, Dominicanus, Magister sacri Palatii.

Censet quinam propositionem prædictam nullam mereri censuram, & sustineri posse ut probabilem, & sine dubio veram. Semipelagianorum enim error fuit, ut omnibus pro comperto est, ita Christum Dominum esse omnium Redemptorem, & pro omnibus mortuum existimarent, ut penes liberum arbitrium omnium hominum esset tale Redemptoris beneficium acceptare seu repudiare, etiam proximâ & immediatâ, & ut auct. Theologi, cum actu coniunctâ potentia: quo errore manifestè humano arbitrio partes primas, gratia verò secundas tribuebant, contra Magistrum

* Deest hic aliquid.

Genium Paulum ad Corinth. 4, ac ipsum electionis profundissima mysteria relegabant, quo consequenter veram Christi Dominum redemptionem de medio tollerant, ut talis redemptionis participes esse homines ex liberi arbitrii veribus operantes autmerant.

ANIMADVERSIO GENERALIS
in Vota Consultorum super quinta propositione.

In hac quinta propositione similiter se gerunt Consultores atque in cæteris. Quidam ex illis de sensu Jansenii pro libito loquuntur. Contra Wadingus multis locis apud Jansenium istam propositionem asserit. Ipsam propositionem quidam defendunt, quidam damnant, in ejus intelligentia dissentientes, in ipsis dogmatibus aut nihil, aut parum. Siquidem inter omnes gratiæ efficacis patronos, aut certe non impugnatores, quales illi fuerunt, sententias sequentes orthodoxas esse convenit.

I, Christum solis prædestinatis ea beneficia morte suâ promeruisse, quibus certissimè liberantur quicunque liberantur.

II, Nulli reprobis datum esse aut promeritum per mortem Christi efficacis & gratuitum perfectantur donum, sine quo nemo unquam salvus erit.

III, Gratias omnes quas iustificati reprobis recipiunt, ipsis ex meritis Christi conferri: & quia iustificati omnes habent gratias Thomistice sensu sufficientes, modò actuales, modò habituales, etiam pro illis promerendis Christum esse mortuum.

IV, Mortem Christi esse sufficientem pro totius mundi salutem.

V, Absolutâ voluntate omnium hominum salutem optasse.

VI, Absolutâ voluntate & efficacis solis prædestinatis æternam beatitudinem optasse, petiisse, promeruisse.

Hæc fere inter Thomistas constant, nec ulum ex istis capitibus convellunt Consultores, multa etiam expresse probant. Sunt autem quedam in nostra Schola controversa, v. g. an omnes infideles & obdurati habeant gratias sufficientes: hæc non attingunt Consultores.

Si quæras quem sensum Jansenio tribuant qui ipsi videntur adversi; Respondeo hunc esse, ut ex ipso pro solis prædestinatis Christum mortuus sit, & nullo modo pro reprobis; ex quo consequens aiont esse, nulli, ne justo quidem, adesse sufficientia media ad salutem. Talem non esse Jansenii sensum multi contendunt: jure an injuriâ, grandis quæstio; at mei nec instituti, nec stomachi. Omnino enim quod pertinet de unius hominis sententia litigare prorsus non intelligo. Erret, an rectè sentiat Jan-

senius, nihil ad me: imo nihil ad fidem, nihil ad Ecclesiam, dummodo de ipsis dogmatis constet. De ipsis propositionibus inter se Consultores dissenserunt; quantum id durius? Integra tamen omnium fides; quia verborum potius ista, quam rerum dissensio fuit. Potest idem in Jansenii sensu accidere, quem variè acceptum probare illi possunt, illi improbare, nihil inter se in ipsis dogmatis discrepantes. An ita sit, videant quorum id interest. Ego vero doctis illis viris, qui defensi Jansenii invidiâ laborant, libenter hanc conditionem tulerim, quam simili in causâ Origenistis infensissimus illorum hostis Hieronymus tulit; aut deferant Jansenium, aut doceant illius mentem à proprio sensu propositionum penitus alienam, & in his quinque capitulis nostræ Scholæ penitus consentientem, in qua certissimum ipsis ad vitandam Molinistarum ferocientium audaciam refugium semper patebit.

A D V I S

Touchant le General des Augustins.

ON a veu dans ces suffrages que le P. Philippe Visconty General des Augustins a toujours soutenu les cinq propositions comme devant estre exemptes de toute censure, parce qu'il les prenoit dans le sens de la grace

efficace. Et c'est ce qui fait voir qu'on n'a jamais trouvé mauvais à Rome qu'on soutinist les propositions en les prenant en ce sens, puisqu'il la connoissance qu'on y avoit des sentimens de ce General, n'a pas empêché qu'on ne luy ait présenté depuis trois Evêchés, dont aiant refusé les deux premiers par un sentiment d'humilité, il se crût enfin obligé de se rendre aux instances que le Pape d'aujourd'huy luy fit de nouveau d'accepter celuy d'Ascoli dans le Royaume de Naples: C'est ce qu'on apprendra par cet extrait d'une lettre qui me fut écrite de Rome le 19 Fevrier 1657.

IO non so che nuova darle se non brevemente significare à V. S. che dopo esser stati proposti i Vescovati di Catanzaro e Nardo nel Regno al P. Visconti, & esser stati da lui rifiutati; Mercoledì passato, giorno delle Ceneri sù fatto avvisare da N. S. che li proponeva il Vescovato d'Ascoli pure in Regno; e perche da questo scoperi che sua Santità in tutti i modi lo voleva Vescovo, e'l giorno dopo lo mandò à chiamare Monsignor Ghisgi per l'istesso, la mattina seguente del Venerdì fu intimato all' esame, e fu esaminato con Monsù Alliere per il Vescovato di Cavogluene. Non so che mi dire di questa premura; e come si siano incontrati à stare assieme l'Arca e Dogone. L' Alliere se ne stia nel convento di S. Marcello, e la serà di carozza il C. Barberino. Del resto le vivo servitore e La salute con tutti amorosissimi amori. Di Roma li 19 Febraro.

PAVLI IRENÆI
CAUSA JANSENIANA,
S I V E
FICTITIA HÆRESIS,
SEX DISQUISITIONIBUS
Theologicè historicè explicata explosa.

Aviz touchant ces Disquisitions.

ME n'aurois pas mis ces disquisitions dans ce Recueil si je n'avois eu que les trois premières, parce qu'elles ont déjà été imprimées plusieurs fois & qu'elles ne regardent que peu ou point le récit que j'ay entrepris dans mon Journal. Mais depuis que je me suis résolu de le faire imprimer, ayant appris que ce même Auteur en avoit fait trois autres quelques Evêques dès la fin de l'année 1657, & qui contenoient un abrégé de ce qui s'elloit fait à Rome dans l'affaire des cinq propositions; j'ay eu la curiosité de les voir auparavant, je les ay cherchées, & je les ay recouvrées. Je les ay trouvées si conformes pour ce qui est du fond des faits historiques à ce qui est traité dans mon Journal, que j'ay crû les devoir donner au public & en faire un corps en y mettant un titre general tel qu'il est cy-dessus qui les comprist toutes. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans cet Auteur quelques faits qui ne sont point dans mon Journal, & qu'il ne face aussi plusieurs réflexions qui luy sont particulières sur les faits qui nous sont communs; mais il a pu avoir d'autres mémoires que les miens, puisque mes Collegues ont écrit une infinité de lettres de Rome pendant le séjour qu'ils y ont fait, & qu'on a appris en France quantité de choses par nos adversaires mêmes qui nous estoient cachées à Rome. Mais comme je ne condamne point ce que j'ignore, je n'en réponds pas aussi, m'estant renfermé uniquement à rendre un témoignage public à l'Eglise de ce qui est venu à ma connoissance sans rien alterer ni déguiser de la vérité. Au reste la sincérité & la candeur qui paroît dans la manière d'écrire ne me permettent pas de douter qu'il n'ait dit ce qu'il a dit en y gardant autant de bonne foy & un amour aussi pur pour la vérité que j'en ay eu moy-même dans ce que j'ay dit. Après tout, ces Disquisitions éclaircissent tellement les matières qu'elles traitent, & elles sont toutes si convaincantes, qu'on en peut

dire avec vérité ce qui a été dit des deux premières qui ont été imprimées, qu'elles sont très-propres pour appaiser les différens qui sont aujourd'hui dans l'Eglise. *Ad præsentem Ecclesie tumultum sedandos opportuna.*

Voicy quelques passages de S. Augustin & de S. Thomas qui ont été mis comme pour servir de préface aux deux premières qui ont été imprimées.

S. AUGUSTINUS.

CERTUM est nos mandata servare si volumus, sed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum est ut tantum velimus, quantum *fuisset* ut volendo faciamus. ... Qui ergo vult facere Dei mandatum, & non potest, jam quidem habet voluntatem bonam, sed adhuc parvam & invalidam; poterit autem cum magnam habuerit & robustam. ... Et quis istam etsi parvam dare cæperat caritatem, nisi ille qui præparat voluntatem, & cooperando perficit, quod operando incipit? Quoniam ipse ut velimus operatur incipiens, qui volentibus cooperatur perficiens. ... tamen sine illo vel operante ut velimus, vel cooperante cum volumus, ad bona pietatis opera NIHIL VALEMUS. *De gratia & lib. arb. c. 16, 17.*

IDEM S. AUGUSTINUS.

Concupiscentiæ reatus nisi in renascentibus non solvitur, ut eo post hanc absolutionem non inquinetur, nisi qui ei ad perpetrandum opus malum spiritu adversus eam vel non concupiscente, VEL NON TORTIUS CONCUPISCENTE consentit. *Lib. 6 operi ult. in lat. cap. ult.*

IDEM S. AUGUSTINUS.

Dicite nobis, ô vani, non defensores, sed inflatores liberi arbitrii; dicite, inquam, nobis, si noluissent Gentes credere, justè que vivere, evacuaretur promissio quæ facta est ad Abraham? Non, inquit. Ergo ut Abraham ob stipendium fidei consequeretur dilatationem seminis, præparata est Gentium voluntas à Domino; & ut vellent, QUOD ET NOLE POTUISSENT, ab illo factum est, qui

ea quæ promisit, potens est facere. *Contra secundam Iulian. Resp. lib. 2.*

IDEM ADVERSUS SEMIPELAGIANOS.

Omnes Deus docet venire ad Christum, non quia omnes veniunt, sed quia nemo aliter venit.... Nam si & illos quibus stultitia est verbum crucis, ut ad Christum venirent docere voluisset, proculdubio venirent & ipsi. Non enim fallit aut fallitur qui ait: *Omnia qui audierunt à Patre, & didici, venit ad me.* Abist ergo ut quisquam non veniat qui à Patre audivit & didicit. Quare, inquit, non omnes docet? Si dixerimus, quia nolunt discere quos non docet, respondebitur nobis: Et ubi est quod ei dicitur: *Domine tu convertens vivificabis nos?* Aut si non facit VOLENTES EX NOLENTIBUS Deus, quid orat Ecclesia secundum præceptum Domini pro persecutoribus suis, quandoquidem hoc pro eis oratur, ut non credentibus, id est, fidem non habentibus, FIDES IPSA DONETUR? Cum igitur Evangelium prædicatur, quidam credunt, quidam non credunt. Sed qui credunt, Præ-

dicatore forinsecus insonante, intus à Patre audiunt atque discunt; qui autem non credunt, foris audiunt, intus non audunt, neque discunt; hoc est, illis datur ut credant, illis non datur. *Quia nemo, inquit, venit ad me, nisi Pater, qui me misit, traxerit eum.... Et nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum à Patre meo.* Ergo trahi à Patre ad Christum, & audire ac discere à Patre quo credat in Christum, nihil aliud est quam donum accipere à Patre quo credat in Christum. *Hæc est Augustino Catholica fides Semi-pelagianorum errori opposita. De prædest. SS. c. 8.*

S. THOMAS.

Omnia absoluta voluntas Christi, etiam humana, fuit impleta; quia fuit Deo conformis: & per consequens omnis ejus oratio fuit exaudita. Quare dicendum est, quod Dominus non oravit pro omnibus crucifixoribus; neque etiam pro omnibus qui erant credituri in eum, sed pro his solum qui erant prædestinati, ut per ipsum vitam consequerentur æternam. *3 p. q. 21. a. 4.*

PAULI IRENÆI

DISQVISITIO PRIMÆ.

An sint in Ecclesia novæ alicujus hæresis Sæctatores.

QUOD retro sæculum nihil fortasse ejusmodi visum aut auditum, quale huius nostris temporibus cernere est. Sollicitantur omnes & Ecclesia & sæculi principes, armantur concessores, populi concitantur, ad extinguendum nefas cuius nova latent, ut aiant, hæresis incendum. Periculatari dicitur res Christiana, nisi gliscienti malo maturè occurratur. Rem totam propius inspicere, nec vanis rumoribus, sed fidelibus oculis credere: nec hæreses, nec periculi umbram aut somnium reperies.

Id quoniam offendi mirifice pertinet ad conciliandam Ecclesiæ pacem, hæc scriptio breviter, at, ni fallor, invictè demonstrabitur, nullam in Ecclesia hæresim, nullam hæreticam esse, ut ex omnibus constet non tam hæc suspensio & hæreses flammam esse, quam occulte malevolentia & privati odii summum: quem omnibus, ac præsertim Ecclesiæ rectoribus, offundere nituntur homines sibi male confisi, nec obscuri de causis conciliatari, ut in hac omnium rerum caligine suam interim cupiditatibus serviant.

Quod propositum, sic effuso. Nulla hæresis sine hæretico dogmate. Nulli hæretici sine pertinacia in damnato dogmate defendendo. Neutræ estin Ecclesia. Igitur nec hæresis in Ecclesia, nec hæretici.

Singulas partes separatim exequemur, ac primum de hæretico dogmate.

ARTICULUS I.

Novam illam hæresim in ipsis quinque propositionibus non resistere, quia eas nemo defendit.

OMNES de gratia controversia ad quinque propositiones jam redierunt. Nam cætera omnia cuius fides dispendum libere defendi jam ipsi adversarii consentiunt. Ergo aut ibi hæresis sita, aut nusquam. At non ibi esse facile convincitur. Omnes enim ad novum Catholicum isti propositiones proscribunt, & quidem in proprio verborum sensu: ubi nam videtur hæresis? Constatam questionem duceres, nisi adversarium callidum novam rursus lites ferre instituisse. Non satis aiant esse ad declinandam hæresim, si propositiones damnetur in proprio sensu, nisi etiam damnetur in transiensu. Ad hunc finem decretum quoddam ab Episcopis Gallicæ expresserunt Annati sui operæ lesuita, quo jubentur omnes Theologi propositiones in transiensu sensu dammare. Hoc qui renuat, quod multis faciunt, illico hoc Annatio argumento ferunt: transiensu sensus ab Episcopis ut hæreticus proscribitur. Defendit sensum transiensu. Ergo defendit hæreticum sensum. Ergo ei hæreticus. Hoc sophismate, minus & terroribus armato, omnes jam Molinistæ vires continentur. Ex illo notum transiensu illam hæresim erant. Hoc igitur accuratius examinandum, dissolvendum, obtrudendum est, quo simul si illa hæresis terriculum evanescat.

ARTI-

ARTICULUS II.

Sophismatis Moliniani dissolutio.

SI quis Bellarminum & Baronium Cardinales hoc argumentum propter sensum Honorii summi Pontificis sensum, Monothelitarum hereses ageret reos: Sexta Synodus oecumenica, item duae sequentes, ac duo summi Pontifices, Honorii Epistolae & sensum utique damnarunt hereses Monothelitanae. Vos defendunt sensum Honorii. Ergo Monothelitanae hereses crimen suscipiunt. Quæro quo pacto tanti viri à tam fædo & tam aperte falso crimine eximendi sint? Numerum detegendo argumenti vitio, quod constat quatuor terminis, & sub Honorii sensu equivocationem & fallaciam tegit.

Damnatus sensum Honorii sexta Synodus. Sensus Honorii defendunt Bellarminus & Baronius. Sed non eundem sensum illa damnavit, isti defendunt. Monothelitæ autem sensum in epistola Honorii esse crediti sextæ Synodis, & ideo damnari. At easdem epistolas Catholicis sensu interpretantur illustissimi Cardinales, & ideo defendunt. Non ergo Synodo adversantur in questione purè, sed tantum in fallo, id est, literarum Honorii interpretatione.

Omnino dupli ratione hominè etiam ab Ecclesia damnatus sensus defendi potest. Primò, ut ille ipse sensus, nullèque sententia quam damnavit Ecclesia, defendatur. Mòc qui faciat, hereticus est. Secundo, ut aliusque auctor sensum ab heresi ad Catholicam fidem benignè interpretatione scilicet. Hoc qui faciat, sit temerarius, sit propositi benignus, hereticus cerè dici non potest: non enim hereticum, sed Catholicum sensum defendit.

Vtrique modo sensus Origenis, & utrumque sensuum modum valde Patres pro sua aequitate seceverunt. Multi enim ipsi Origenis errores defenderunt. Ergo illi à Patribus pro hereticis habiti. Alii contra suum Origeni patrocinati sunt, ut illi errores salubri illi ascriptos esse certarent, quosque verba durius accipi contenderent. Hi non scilicet, sed defensores Origeni ab Augustino dicuntur, in qui nemo tam injustus fuit, ut ab hac rem notam heresi in illi conferret.

Ex illis manifestum est sensum sensum dupliciter defendi posse. Primò ita ut quinquè propositiones, & proprium earum sensum sensum esse qui fateatur, & eas nobilissimè defendere non desistat. Hoc si quis fecerit, in illum insurgant lesus quantum volumus.

Verum alia plene eximendi à noxa sensum ratio est: si quis videlicet eius verba eo sensu interpretet, quem constat esse Catholicum; utcumque propositiones in eorum proprio sensu dantur, at ipsas propositiones & proprium earum sensum in sensum se videre denegat. Qui ita se gerat, quocumque nomine afficiatur, hereticus dici nequit, cum sensus ille, quem vere ac salubri sensum esse putat, ut Catholicum ab omnibus probent.

Hoc consilio, reliquum est ut de sensum hanc tan-

tum secundà ratione à periculo viri eruditè defendi sensum; quia nimirum eius verba eo sensu accipiant, quem nemo hereses accusare audeat. Quod postquam confecerò, sponte corruet Annatum sophisma. Damnatus enim sensum sensum Episcopi; sed illum videlicet, quem sensum esse creditur. Rursus quidem sensum sensum non ejurant; sed quia illum aliter quam Episcopi interpretantur, & eam tam arbitrantur doctrinam in illo contineri, quam ipsi Episcopi, ipsi summo Pontifici probatam esse cerè sciunt. Non ergo illi ab Episcoporum mente & sententia descendunt in aliquo dogmate, sed tantum in intelligentia sensum, quem illi dantur, ut benignè interpretantur. Vitium in hoc sit temeritas aliqua, alia est controversia, non esse sensum, extra controversiam est.

Omnis ergo difficultas ad hoc caput reducitur, utrum ille sensus, quem sensum trahunt qui illum condemnare recusant, sit Catholicum, nec ab Episcopo damnatus dici possit. Hanc, si saltem, prorsus eximit subijuncta sensum sensum explicatio, quem tenemur.

ARTICULUS III.

Tota Jansenii doctrina circa quinque propositiones ad duo capita haud dubiè Catholica reducitur.

Quid Episcopi sensum Jansenianum nomine intellexerint, haud facile conjici potest: nunquam enim illum explicarunt. Tam variè autem adhuc illum interpretati sunt qui adversus ipsum scripsere, ut vix duos reperiri in eodem sensu congruentes. Prorsus enim quolibet sensum sensum licet asserere, dummodo insulsum aliquem errorem contineat. Itaque quolibet sententiam licet defendere, dummodo sensum sensum verbo tenui repudet. Quid ergo, inquam, Episcopi sensum, incertum est; aliud certum & indubitatum, nusquam illi in mente fuisse damnare tam sententiam, qua contineri sensum sensum arbitrantur qui eius damnationem non consentiunt. Tota res solè expositione indiget illius doctrina quam isti esse Catholicam cerè sciunt, & Jansenianam etiam esse putant. Videamus vel insensibilis adversari quid in ea reprehendere habeant.

Sic igitur existimant illi, totam sensum doctrinam circa quinque propositiones duobus istis capitibus contineri.

Primò gratiam efficacem, quæ voluntas insalubriter, sed sine necessitate ad bene operandum applicatur & determinatur, ad singulas actiones bonas, & ad ipsam orationem esse necessariam. Ita per orbem Christianum omnem S. Thoma Schola, & celeberrima Academia. Nec verò isti gratia majorem sensum attribuit efficaciam, quam Thoma, ut quidam insulsi criminari occupant; sed eandem plane quæ scilicet voluntas physice prædeterminetur, sed sine necessitate, nisi ista nomine effectum insalubrem intelligat.

Secundum est, nullam in hoc statu naturæ corrupta dari gratiam sufficientem Moliniano sensu acceptam, quæ scilicet nullum aliud auxilium requirat ad bene

operandum; sed pro arbitrio meum vel conscientiam vel dissentientem, modo effectum habeat, modo non habeat. Ita etiam omnes Thomista, ut ipse Lanseminus testatur tom. 3, lib. 3, c. 1.

Si nihil aliud lanseminum circa quinque propositiones doceat nisi hæc dua capita, proculdubio Catholice sentit; proculdubio verum ejus sensum non damnarunt Episcopi, cum nemo docere audeat, ab Episcopis vel gratiam efficacem esse damnatam, vel Molinianam gratiam pro fidei dogmate sancitam esse.

Si quid aliud ipse sentiat aut doceat, ostendatur modo, & iam ipsum sensum nemo abdicare recusabit. Nam qui recusant, hæc una ratione moventur, quid nihil aliud in ipso vident. In quo utique errare possunt: possunt de illo benigne quam par esset sentire: possunt esse temerarii. At hereticum prorsus esse non possunt; nisi hereticum sit ipsam Ecclesiam fidem sub Lansemini nomine defendere.

Sed ne tam generali asseratione suum facere vellet exsolvantur, opera pretium est singularem ostendere quid Lanseminum circa propositiones sensisse putam: ex quo patebit, nihil aliud astrui, nisi efficacis gratia necessitatem ad singulos actus; nihil aliud repici, nisi versatilem Molinæ gratiam.

ARTICULUS IV.

Quid circa primam propositionem senserit Lanseminus, prout à suis defensoribus explicatur.

HÆC una est ex quinque propositionibus, cujus verba ex Lansemino depræmpta sunt; quamquam loco suo a multis aliis plene sensum exhibeant, quam qui ex appropositis verbis elucitur. Hunc enim talem esse credimus.

Cum omnibus hominibus, atque adeo jussu necessaria sit gratia prædeterminata ad bene operandum, ad implenda Christiano animo præcepta, ad graves tentationes vincendas: illa tamen gratia non omnibus jussu, etiam volentibus, consentibus, & transitibus imperfectis per gratias inefficaces, quas Thomista sufficiens vocant, semper præstari est. Ergo etiam si jussu in hoc statu consistenti veram habeant implendi mandata potestatem per gratiam illam tunc habitalem tunc actualem; illa tamen potestas non completitur omnia ad agendum necessaria: nec sufficiens est Molinistico sensu; quia deest adhuc illi gratia efficax agendi, qua necessaria prorsus est ut voluntas ad plene consentiendum applicetur & determinetur. Itæ si gratia sufficiens Thomistico sensu usurpetur pro ea qua tribui posse internum à gratia efficaci applicandam, certum est omnes jussu volentes & consentes nunquam carere ejusmodi gratiâ: sin autem Molinistico sensu, sic quibusvisque deest gratia efficax, deest etiam gratia sufficiens Moliniana. Sola enim gratia efficax est omnibus modis sufficiens, ut vulgo Thomista omnes agnoscunt. Similiter si vox posse usurpetur pro potentia interna agendi, ut vulgo sumitur à Thomistis, omnes jussu semper habent ejusmodi potestatem, qualis est oculi sani in tenebris, ut iidem docent. Sin autem usurpetur Moliniano & vulgari sen-

su pro ea cui nihil deest necessarium ad operandum, non habent semper omnes jussu ejusmodi potentiam: imo quicumque gratiâ efficaci carent, tali etiam preterire carent; carent enim aliquo necessario. Id si Moliniani defendi ægererent, damnum current ab Episcopis & à summo Pontifice desertu verbum. Tunc enim sensum Lansemini constaret esse damnatum. Sin autem id se impetrare non possint sicut, quid est cur heretici accusent eos quorum sensum non ambiguis verbum expressi ne attentare quidem audeant?

ARTICULUS V.

Quid circa secundam propositionem.

DUplex gratia interiori actuali genus ab Lansemino admissum existimamus: alia enim efficax apud illum, alia inefficax. Prima illa est, quam Thomista simpliciter efficacem vocant: huic semper resisti potest, nunquam resistitur. Inefficax gratia eadem prorsus est atque ea, quam Thomista modo sufficiens vocant, modo excitantem. Nec tribui posse & tunc ad alium effectum quem non habet, non tamen ita validam ut efficacis gratiâ ad bene operandum nihil egereat. Illi gratia vere resistitur in eo effectum quem posset habere, si voluntas plene consentiret; imo nunquam isti gratia non resistitur, nisi cum efficax & prædeterminata gratia illi adiungitur.

Sed quævis ista gratia sit inefficax respectu boni operis, ad quod ex natura sua tendit, & ad quod implendum voluntatem excitat & roborat; alio tamen sensu est efficax secundum quid; quia semper actum illos imperfectos producit ad quos ex decreto absoluto divina voluntati ordinatur. Atque ita generatim omni Christi gratia efficax dici potest; quia semper id efficit quod Deum absolute fieri decrevit.

Quid hæc doctrina à vulgari doctrina Thomistarum discrepet, omnino ignorare nos fateamur. Quare cum nihil lesam constet ab Episcopis Thomistarum sententiam, certum est etiam hanc, quam Lanseminam esse credimus, nullo modo ab ipsis violatam.

Ergo ex Lansemino, prout à nobis intelligitur, aliquid gratia interiori verissime resistitur, sed non ita ut Molinista docent, quasi eidem gratia nunc resistatur, & nunc non resistatur pro solo flexu voluntati.

ARTICULUS VI.

Quid circa tertiam propositionem.

CUM gratia efficax infallibiliter moveat voluntatem, nec ei auster aut libertatem aut meritum, certum est ad merendum non requiri indifferentiam illam Molinianam, quâ voluntas ita positi bonum & malum agere, ut ad utrumlibet alii & effectui pro libito sese determinet: contingere enim non potest, ut cum gratia efficax malum eligat.

Rursus cum sine gratia efficaci nemo bene agat, merito contra peccent & demerantur, certum est ad demerendum non requiri indifferentiam Molinianam, quâ voluntas ita se ad bonum & malum positi contrahere,

ne ei nihil deſit neceſſarium, quo ſe in utramlibet partem converteret: caret enim in illo caſu gratia efficaci ad bene agendum neceſſaria.

At hac una indifferentia deſcripta ceteras omnes, quia gratia efficaci non adveſantur, ſemper in hoc ſtatu natura laſſa reperiri, nobis videtur ſentire Lanſenium. Ita- que ex illo ad merendum & de merendum in ſtatu natura laſſa non ſufficit libertas à coactione, ſed requiritur etiam libertas à neceſſitate, & cum ipſa gratia efficaci voluntas adhuc remanet indifferens ad male agendum in ſenſu tum diverſo tum compoſito, prout explicatur à Thomiſta. Verum autem he indifferentia requirantur ad libertatem in genere, vel ad libertatem abſtrahendo à ſtatu natura integra & laſſa, à libertate Chriſti & hominum, alia quaſtio eſt, qua Conſtitutionem non attingit.

ARTICULUS VII.

Quid circa quartam propoſitionem.

Non propterea Sempelagiani heretici fuerunt, quia gratia vel obtemperari vel reſiſti poſſe dicerent, omnes enim ad Catholici docent; ſed in eo præſe ab Auguſtino oppugnati, & poſtea ad Eccleſia damnati ſunt, quid ſidem invehant, & perſequerantur in fide negarent hominibus dari per gratiam efficaciam; eam videlicet quæ non eſſet communis bonis & malis, ſed diſcerneret bonos à malis: eam de qua doctum eſt: Omnis qui audivit à Patre, & didicit, venit ad me; & eam ex qua totum gratuita prædeſtinationis myſterium indiſſolubili ſerie nectitur. Id unum nobis videtur docere Lanſenium.

ARTICULUS VIII.

Quid circa quintam propoſitionem.

Inimè Sempelagianum eſt, cum Proſpero docere, Chriſtum pro omnibus hominibus mortuum eſſe quantum ad ſufficientiam pretii, & communem generi humani cauſam.

Nou eſt item Sempelagianum, Chriſto tribuere humanam ſalutem pro omnium omnino hominum ſalute inveniendi.

Hereticum foret afferere, Chriſtum tantum pro ſalute prædeſtinatorum eſſe mortuum: mortuus eſt enim pro promerenda gratia omnibus reprobis quibus aliquid collatum eſt.

Cum omnes poſſi gratiam habeant ad implenda mandata Thomiſtico ſenſu ſufficientem, ſive habitabilem, ſive actualiorem, omniſque gratia ex Chriſti morte derivetur, conſequens eſt, Chriſtum mortuum eſſe pro promerenda iſta gratia omnibus juſti.

Cum abſoluta Chriſti voluntas divina ſemper conformis exitu, proculdubio conſeſſus æternæ prædeſtinationis decreto, quo Deus certos tantum deſtinavit ad regnum gratulatiſſa miſericordiæ, reſeſſu ab hoc dono aliquid pariter rei, quas in maſſa perditionis reliquit. Illudque decretum nec precibus ſuis, nec mortu oblatione abſolviſſe mutare voluit: non igitur reprobus vel perſe-

verantia domum, vel ſalutem æternam, per mortem ſuam abſoluta voluntate promereri voluit, quantum utrumque antecedente & minus proprio dictæ voluntate optare poterit.

ARTICULUS IX.

Sensus iſtos nec à ſummo Pontifice, nec ab Episcopis eſſe damnatos; ſed à tota Eccleſia Catholicos haberi.

HAberet Moliniſta, quid ſentiant in quo ſaiſti criminibus apud populum, apud Eccleſia Principes, in irriduum vocare non ceſſant. Nihil aliud ſenſiſſe Lanſenium opinamur. Nos certe nihil aliud tenere, quoniam propria conſcientia extra Deum quæſque arbitrat eſt, ſanctiſſimè confirmamus. Ergo aut hunc ſenſum aggreſſi ſunt, aut maledicere deſiderant.

Verum quo pacto hunc ſenſum niſi apud imperitos laeſſere audeant, cum luce clariſſe pateat, nil in ipſo contineri niſi gratia efficaci aſſertionem, & Moliniana gratia reſeſſionem, quorum alterutrum hereticos accuſare, aut à ſummo Pontifice damnatum docere, nullum alium nomen Theologum adhuc auſus eſt? Quin & ipſe Moliniſtarum ſignifer Annatus in Caroll. p. 19, aperte conſeſſetur, ſumum Pontificem id in quo diſſident Thomiſta à Jeſuitis diſputationi reliquiſſe, nec attingere voluiſſe controverſiam de gratia per ſe ipſam efficaci.

Hoc Annatus veritatis latari, voluſſe an irritum, nihil deſino. Aliiter certe ſciere non potuit: noverat enim quum ſepe Pontifex viva voti vinculo de gratia efficaci ulla in re violanda ne quidem cognaſſe deſideraret. Quod ne illi obſcurum eſſe poſſet, voti ſcriptum adjuuxit. Nam in illo Brevis ad Episcopos Gallia niſſo, mentionem facit conſueſſam decreti ſacre Inquiſitionis, in quo expreſſe habetur, controverſiam de auxilio eodem loco ab Innocentio X. reſeſſam, quo illam Clement V III & Paulus V reſeſſerant. Illi Romanorum Theologorum pars multò maxima non minus poſt Conſultationem quàm ante, eandem doctrinam eorum ſummo Pontifice quotidie tueretur & doceret. Cetera verò per orbem Academia ſeſco illum non reſeſſunt, ut multa non aliam admittant, nulla excludant.

Quid Societates religioſas Dominicæ, & Carmelitarum Diſcalceatorum loquar, à quibus exulat Moliniſmus, in quibus regnat virrix Dei gratia? Quid Presbyteri Oratorii, & Canonici Regulares ſancti Auguſtini? Quam paucos habet in hoc numero Molina ſeſcitantes!

Atenui quidam ex iis cum gratiam efficacem vel acerrime tuerentur, ſufficientem Moliniana vel cum exiſtatione repudiarent, tamen iniquiores ſunt Lanſenio, ſciunt; ſed qua Lanſenii aliam mentem fuiſſe arbitrantur, eoque ſuper hac maxime Catholicæ gratia efficaci dogmate noſcio quos errores, uno illos ipſos qui in proprio quicunque propoſitionum ſignificatu continentur, ſuperſtruxiſſe exiſtiant. At nos, quibus hoc error

recens à lausonio exalificatos nondum videre contigit, quique nihil in illis legimus super quinque illis propositionibus nisi param & simplicem gratia prædeterminantem doctrinam, à Molina oppositam, sicut cum illi in ipsis dogmatum contrarium, ita in interpretatione lausonii tamdiu ab illis dissentimus, donec istos errores gratia efficaci superaddiderit ipsi lumen præsentium depredenderimus.

Ita profus de Episcopis Gallie Lutetia congregatis sentire prius dicimus, quorum vel maximam partem à S. Thoma paribus stare, à Molina abhorreere notum est; nec ullum esse ex illis arbitror, qui Molina patronum audire vellet. Et tamen illi lausoni sensum damnari exigunt. Quomodo? Quia nimirum ita multi sic afferunt crediderunt aliquid sentire lausonium à gratia efficaci diversum, à Thomistarum sibi alium.

Verum de illorum mente divinare nihil necesse est, iis enim nec affuerunt lausonianum illum sensum quem damnari voluit, ut non possit quicquam à gratia efficaci doctrina esse distinctum. Nam primò sensum illum recens à lausonio inducitur, & omnium sibi Catholici ante Basium ignotum esse promittunt. At hoc minime in gratiam efficacem cadit. Quid enim in sibi Catholici notum & illustri quem hac doctrina, quæ una ante Molinam, & necio quosdam Theologos Pythagæ & Catharim in sibi Catholici videntur: post natus verò lesutæ ac Molinianæ satisfactionem, est in illi loci in quibus dominantur, minus fluerit; tamen in nobilissimæ Academicæ eadem semper auctoritatem tenuit, & etiamnum tenet.

Secundò, eadem auctoritas istum sensum esse, ut ipse lausonium sateat illum à quingenti annis fuisse Scholasticum innotuit. At contra lausonium non uno loco, sed pluribus divina gratia efficacem infallibilem ex Thomistica sibi confirmat; illisque dissimilis, ut ipse appellat, Theologos de vi illius prædeterminatrice rectissime sensisse cessavit. Non igitur illa doctrina est, quam lausonium sibi innotuit esse sateat, cum eam ex sibi daderit, hauserit, expresserit.

Nec minus illud à gratia efficaci necessitate sensum illum lausonianum abiecit, quod hunc Augustino aduersum esse testantur Episcopi: nisi enim omnium oculi adhuc caligaverunt, nihil ab illo Scripturæ clarior, significantior, crebrior exprimi potest, quam illum gratia tunc necessitas, tum vi indeclinabilis & insuperabilis omnibus locis ab Augustino expressa est. Legantur modo libri de correctione & gratia, de prædestinatione Sanctorum, de dono perseverantiae, de gratia Christi; nec ullum arbitror fore, nisi privati cupiditatibus aut præiudicii occationem, qui non Augustinum vel solum fuisse, aut gratia efficaci necessitatem ad singulos potius alius docuisse, clarissime & validissime confirmasse sateat. Quam opinionem tantum mixtam testimonium, tot sanctorum vetustate reboratam, ut verbulo obiter & aliud agentes Episcopi damnare voluerint, incredibile, indignum, contumeliosum in ipsis est. Verum, ut dixi, ne tam foris macula aspergi possent, sedulo caverunt, tum illi notis

quibus lausonianum illum sensum designaverunt, tum maxime celeberrimâ illâ Thesi apud Patres Oratorum defensa ipsique dedicata, in qua cum gratia efficaci necessitas ad singulos alius clarissime esset expressa, ne hinc doctrina existimarentur iniqui, nullum illum frequentia sua & planctu corroboraverunt.

ARTICULUS X.

Concluditur nullam in Ecclesia novam hæresim esse, nullos hæreticos.

Ergo cum in lausonio præter ipsum gratia efficaci dogma nihil ipsius defensores videant & defendant: nec illum sensum quicumque hereses accuset, consequens est nullum in Ecclesia hæreticum dogma à quoquam defendi. Aut enim tantum gratiam efficacem docet lausonium, & sic à nemine culpatur; aut aliquid præterea, & sic à nemine defenditur. Sive autem recte sentiat, sive erret, prosum tamen errore vacante ipsius defensores, qui non aliam ob causam eius sensum damnare resingunt, nisi quia sic illum interpretantur, ut Catholici esse à nemine negari possit.

Consequens est secundo, illi Episcopi in nullo profus dogmate refragari. Quamvis enim Episcopi lausonii damnet, illi damnare remaneant, tamen hoc omni dissentio nominis est, non rei. Arbitrantur Episcopi in lausonio esse doctrinam quandam omnium sibi Catholici ignotam, ab lausonio vel ipsomet esse recte innotam, Augustino manifeste repugnantem, toto orbe damnatam, à summo Pontifice percosam, qua denique propriam propositionum sensum continet; & ideo illum sensum, quicumque est tandem, nullo enim ipsum loco indicant, merito prosperant. At illi qui in lausonio manifestum illum sensum omnino non vident, & nihil aliud in ipso deprehendunt, nisi gratia efficaci doctrinam omnium sibi Catholici notissimam, à lausonio Thomistarum confessione confirmatam, ab Augustino, vel sententiis adversariis, aperte traditam, ipsi Episcopi, ipsi summo Pontifici probatissimam, & à proprio propositionum sensu omnino alienam, utique illum sensum, quem unum in lausonio vident, damnare sua subscriptione non possunt.

Consequens tertio est, quidquid lesuta ad periclitandam quandam iuri controversiam in Ecclesia machinarentur, totam tamen disciplinam in sacro iantere. Palam est enim, illi Theologos, qui lausoni defensores dicuntur, non aliter ab Episcopo quam in interpretatione lausoni disadere, quod qui sacri questionem esse negat, nescio quid iuri aut sacri questionem appelles. Illa certe questio ad fidem pertinere non potest: fides enim Scripturæ & Traditione nascitur: at si interpretandum esse lausonium an aliter, quomodo Scripturæ aut Traditione probatur?

Postremo, quod initio proposueram, consequens est, nullos in Ecclesia hæreticos esse. Nemo enim hæreticum ob eiusmodi questionem qua Traditione probari nequit, & in nuperi auctorum interpretatione sita est. Nec verò illi sunt, quibus pertinacia in dogmate damnato defendendo iure obicelli possit: nullos enim damna-

tum dogma à quoquam defenditur; aut si defenditur, sine pertinacia certe defenditur: nam quale sit illud, prorsus ignoratur. Nemo autem pertinax dici potest in illo dogmate tuendo quod ignorat.

Quamobrem ut pauci omnia complectar, & adversarius ac occidam, propositiones in proprio sensu à me damnari iterum professus, reliquis controversiis sic expedio.

Qui gratia efficacis necessitatem ab Episcopo, aut à summo Pontifice Lanfemani sensus nomine damnatam ducere auit, in illos mendacissime contumeliosus est, quem satis sit hoc argumento refellere: Si damnantur Episcopi & summus Pontifex gratiam efficacem, iterum utique libentissime damnabunt. At (si denique hoc dicimus) ipsi nec ex summo Pontifice, nec ex Episcopo ullam asserere decretum possunt, qui gratia efficacis doctrina à Thomista omnibus defensa damnatur hereses. Igitur ista doctrina prorsus ab omnium censura libera est.

Secundò, qui Lanfemani sensus defendere aliud huius verbum quam efficacis gratia doctrinam, qualis à Thomista defenditur, intelligere ducit, aut delusum ipse est, aut alios deludere vult.

Tertiò, qui propterea Catholicos Theologos hereses accuset, quod Catholicis Aristoteli verba benignius interpretentur, mensure testatur aut quid agatur sit, aut quid heresi.

Ex omnibus autem manifestum esse arbitror, nisi tantos clamores tolleret iniquitas ut vix exaudiri veritas posset, controversias illas, quae nunc tantò à animorum contentione tanquam gravissima, & ad summam Religionis pertinentes agitantur, ita leves, ita faciles esse, ut, nisi collationem utriusque partis semper lesuistarum gratia preposuisset, vel semihorà omnes turba consopiri, omnes discussiones sedari possent. De verbis enim acquiror, non de re ipsa nunc disceptatur, cum à solida gratia efficacis controversia ad postulatam proximam & sufficientem verba, ad actus primos & secundos disputatio abducatur, in quibus si variis vocum acceptationes sustuleris, lites pariter ac contentiones prorsus extinxeris. Id quominus adhuc foret obstita potentia lesuistarum: fieri enim non potest quin continui sua Exiliosae tranquillitas reddatur, quod ne fiat omnibus modis agitur.

FINIS.

PAULI IRENÆI

DISQUISITIO SECUNDA.

De vero sensu Janfenii, & multis commentitiis sensibus illi affectis circa primam propositionem.

Nillos in Ecclesia hereticos esse qui dissenti perget, magis id optare malevolè, quam reverè sentire videatur. Restat temeritas erratum, quo nonnulli Theologi aspergi possint; non leve illud quidem, at humanum tamen, nec dignum omnino quod tantà severitate coercatur: nisi ferè tam seculi seculo vivimus, ut hoc demum culpa iudicari potius quam morum, cogitationis potius quam facti, castiganda supersit. Quàm multis undique vitis premimur, qua aut prudentes aut averti indulgentià tolerantur! Quid ergo tantum committere poenit Janfenius, cui doctrina ac probitas laudem vel adversarii tribuunt, ut benignius de ipso sensu, nullà dignum remia scilicet hoc seculo sit, quod non modo tunc placendum, cum se prorsus & exerta; sed ex ipsi animi latebris, adhibitis subscriptionum tormentis erudam videatur? Quid facient quibus non satis manifestum est Janfenium errasse, ut ipsum damnari tui à conscientia possint? Silere ipsi in votis erat: at loqui compellit subscriptionis exactor. Fidem suam palam profuturi non sufficit. Nam ad Janfenianum sensum tanquam ad scopulum semper arguentur. Quid igitur? Nempe quod restat eas rationes afferent quibus Janfenium innocentem probent. Quid si quis gravius ferat, non ipsi impotet, sed illi qui hanc necessitatem imponunt.

Ex illorum numero vel postremus ego, postquam primà Disquisitione eum sensum qui Lanfemio ab ipsius defensoribus tribuitur, Catholicum comprobavi, hanc secundà plu praelebo, & sic omnino sentire Janfenium assernam; non ut illis Episcoporum decretis refrager, sed ut temeritatè crimen aut purgari aut deponam. Si quis enim huius quos proferam rationibus solide respondeat, quin eam in partes concedam, nulla in me mora sit. Sin autem ad nullum poterit, non video qui temerarius existimari possim, quod in argumentis crediderim, qua refelli à nemine possint. Sensum Janfenii circa primam tantum propositionem hic exquiramus, de ceteris aliis loquimur si opus sit; etsi vix necesse est, cum omnes ab adversariis ad primam revo-centur.

ARTICULUS I.

Figuntur quædam Regulæ ad intelligendum Janfenii sensum necessariz.

Averlorum sensum ex verbis eruitur, nam verborum ea vis est, ut animi cogitationes exprimant. At qua verba nunquam variè intelligi habent, hinc ex circumjectis saepe ad certam notionem alligenda sunt. Quod si quis Scriptur verborum suorum vim ipse exposuerit, tunc illo sensu semper intelligi in decursu operis debent; & quævis id verbum occurrat, ipsa notio in mente subsistenda. Videmus hoc Geometra, in veritate rimanda omnium sagacissimi. Hinc ad

vitandos equivocationis errores, verbum primum ipsa de sumunt: constantem autem apud illos alienum vocem notione, qui de sensu ejus adhuc dubitet, aut illam ex vulgi more, nisi ex ipsa definitione interpretatur, merito ab omnibus videtur.

Nisi quoniam autem hujus instituti major necessitas extitit, quam in hac controversia de sensu Iansenii. Nam quoniam propositionem primam, cuius unus vocis apud Iansenium reperitur, tam vagus habet significatum, ut nisi illam ad certam notionem revocaveris, nihil certi de sensu ipsius posui consistere.

Primum enim vox iustis, aut de omnibus, aut de quibusdam, aut indefinitis accipitur.

Voces illae, conantibus & volentibus, aut de conantibus per naturam, aut de conantibus per gratiam. Rursum de conantibus per gratiam, aut sufficientem, aut efficacem, aut Molinianam: de conantibus per gratiam cui consentiam, aut de conantibus per gratiam cui renituntur; id est, de conantibus fideliter aut infideliter.

Præsentis vires intelliguntur aut actuales, aut habituales: naturales, aut supernaturales; comparata ad vires hujus vitae, aut ad vires alterius vitae.

Vox impossibilia, significat impossibilitatem absolutam, aut secundum quid; voluntariam, aut involuntariam: negat vel potentiam in actu primo, vel tantum potentiam in actu secundo, vel removere potestatem omnem, vel tantum completam, perfectam, sufficientem. Rursum potentia completa, proxima, &c. duo habet significatum, ut notat Alvarez: apud Molinianum significat potentiam cui nihil deest; apud Thomistam etiam illam, cui deest adhuc aliquid necessarium, nempe gratia efficax.

Similiter vox deest, à quibusdam accipitur pro eo quod deest sine peccato. Ita Nicolai, & quidam alii. Ab aliis simpliciter pro eo quod deest quocunque modo.

Gratia qua deesse dicitur, aut est habitualis, aut actualis: illa verò vel sufficienti, vel efficaci: sufficienti, aut Moliniana, aut Thomistica, utraque vel agendi, vel vivendi.

Variae illae acceptiones si inter se permisceas, miraberis quantum discrepantium aliquantisper propositionum numerus exurgat, ut notum omnibus qui Arithmeticam callent.

ARTICULUS II.

Singularum vocum notio constituitur.

Cum igitur non multiplicem, sed unicum sensum Iansenium habueris, antequam de illo fiat, prout singula verba ad singulas notiones restringenda sunt: tunc demum liquido vera ejus sententia patebit, quod à multis prætermisum tam variis nobis sensum Iansenianum procedit.

IUSTIS.

Vocem iustis, à Iansenio non de omnibus, sed de quibusdam tantum iusto intelligi jam fere omnes consentiunt. Quod satis constat ex eo quod assertum ex Au-

gustino, paulo ante propositionis verba: *Quarundam cupiditatem tentationes aliquorum hominum vires temptare. Ergo iustis idem est, ac quibusdam iustis.*

VOLENTIBUS ET CONANTIBUS.

Primum non loquitur Iansenius de conatu naturali. Afferit enim exemplum Petri ante lapsum, & Augustini ante conversionem, quorum infirmam voluntatem saepe ex gratia fuisse agnovisse.

II, Non loquitur de plena voluntate & efficaci. Nam voluntatem, de qua loquitur crebro, ex Augustino vocat parvam, infirmam, & invalidam.

III, Certum est infirma illi voluntati ex gratia profecta non consentiri ex Iansenio, sed potius resisti. Nam de conatu quem habuit Augustinus ante conversionem expresse ait: Nonne conabatur Augustinus, quando dicebat: Quibus sententiarum verberibus non flagellavi animum meum, ut sequeretur conantem post te ire, & tamen tantum conatui renitebatur? &c. Et in eo ipso loco unde de prompta propensione, renitenti concupiscentiae fieri dicit, ut homo non plene velit, non integre velit, non tota voluntate velit.

IV, Certum est, voluntatem illam imbecilem asserere vires quasdam. Non enim nullas esse, sed invalidas docet Augustinus, & ex Augustino Iansenium.

V, Certum est denique, voluntatem illam nonquam effectum habituram, nisi adhuc per gratiam efficacem plena & integra voluntas. Ideo saepe ait, cum illa homines non posse bene agere, id est, nunquam bene acturos esse.

Iam verò quid est gratia imperfectam voluntatem producenti, qua dat aliquam vires, aliquid posse, tale tamen ut effectum semper careat, nisi adhuc efficax auxilium? Quid est, inquam, illa gratia, nisi ea quae insufficientem Thomistica recentiores vocant, non nominat designata, sed, quod multò clarior est, sua nomine expressa?

Hinc patet quam immerito Iansenius repudiata penitus hoc loco sufficientem gratiam arguatur. Sed magis illud etiam constabat expositio vocis illius sufficientis sensu, prout à Iansenio usurpatur: quo iudicio antemadverso, multos in errorem inducillos video.

SUFFICIENTES GRATIA ET POTESTAS, quid apud Iansenium.

Nihil est quod hic divinatibus indulgeremus; nomen enim dubitationem præstat Iansenium huius verbi tom. 3, lib. 3, cap. 1. Vocamus, inquit, illam sufficientem gratiam seu sufficientem adiutorium, præter quod nihil aliud ex parte Dei per modum principii necessarium est, ut homo velit aut operetur, sic enim à multis recentioribus & vulgò fere accipitur. Ecce aperte testatur se Iansenium intelligere.

Nunc vide de Thomistica quid sentiat: Quod si verò sic accipitur ut sufficientes datur, sicut à quibusdam dicitur, quod satis est ut homo dicatur posse operari, quamvis aliud necessarium sit

sit ut de facto operetur; de hujusmodi sufficienti gratia non est hic nostra controversia. Talem enim sufficientem fortasse non difficilem Augustinus admitteret, quamvis eam esse veram Christi gratiam, de qua questio est, pernegaret. Quod idem dixerit verbum de gratia sufficiente habet Alvarez. diss. 92, n. 2.

Quoniam igitur negat Lanseus gratiam imperfecta voluntati esse sufficientem, idem est ac si diceret non esse Moliniano modo sufficientem; non esse ita sufficientem ut nihil aliud requiratur. At quoniam sufficienti sit Thomistico sensu, nec negavit unquam, nec negare potuit.

Ex his omnibus liquet, hec verba, conantibus & volentibus, si interpretanda esse, conantibus & volentibus per gratiam Thomistico sensu sufficientem, & et resistantibus & ideo infideliter conantibus.

IMPOSSIBILIA.

Non loquitur Lanseus de impossibilitate absoluta. Omnium enim loci fateatur mandatum quodlibet per gratiam efficacem impleri posse. Nec de impossibilitate involuntaria: nam ex Augustino saepe ab illo citato omnes homines mandata servarent si vellent. Non negat omnem potentiam: nec habitalem, quia loquitur de iussu, quos per gratiam habitalem asserit posse, tom. 3. lib. 3. cap. 15, nec actualem, quia loquitur de conantibus qui per gratiam excitantem habent vires invalidas.

Quam ergo potestatem negat? Audiamus ipsum, oportet enim sui interpretem: Ad hanc, inquit, sanctam voluntatis assequendam, gratiam invocamus, hoc ipso clarissime profitentes deesse nobis sufficientem ad illa praecepta facienda potestatem. Et adhuc clarius postea superius de iussu volentibus & conantibus loquens: Nondum, inquit, possunt tantum velle, quantum sufficit ad implenda mandata. Non negat igitur potestatem simpliciter, sed negat sufficientem potestatem. Quid est autem sufficienti potestas Lanseus? Meminerimus fixa supra notioni: ea scilicet cui nihil deest ex parte Dei. Quamobrem cum hoc loco dicit, mandata esse impossibilia sufficienter, idem est ac si dicat; Non sunt possibilia ea potestate cui nihil deest. Itemque cum negat potestatem illam esse completam, non Thomistico sensu negat: de hoc enim ne cogitavit quidem: sed Moliniano tantum negat; quia deest ipsi gratia efficax. Quamobrem ut notiones verborum istorum magis etiam insinuet, iterum hic repetit, illa verba, Potestas sufficienti, completa, proxima: Potestas cui nihil deest ex parte Dei a Potestas completens omnia necessaria ad agendum, idem omnino apud Lanseum significare, talisque potestati defectum aliquando exprimit vel simpliciter voce, non posse, vel durius etiam per vocem, impossibile: quae quidem significatio, etsi dura & minus propria, non tamen auctoritate Patrum caret, in primisque Augustini & Prosseri.

SECUNDUM PRÆSENTES VIRES.

Eae vires intelligit Lanseus quas iusti habent in eo statu quo invalidi & infideliter & conantur & volunt. Non probat, quia non negatur.

DEEST.

Nihil notius in doctrina Lanseus, quam homini gratiam sine ipsius peccato subtrahi non posse; nec hic immoretur in re non dubia.

GRATIA.

Non sufficienti utique, quia illam suppositus bin verbi, conantibus & volentibus, sed ea quam invocari datur, ut plene integreque velle possimus, id est, efficax, etque non erandi, loquitur enim de erantibus, & gratiam invocantibus, non tamen tam fideliter & serventer quam debent; sed agendi, & implendi alii precepti.

ARTICULUS III.

Verus Janseusii sensus.

IGitur ad constatuendum verum Lanseusii sensum, nihil aliud opus est, quam stabilis verborum, quibus constat propositum, notiones pro ipsi verbi subsistere. Sic cum nullus error loci esse, vel si velit, potest. Ex iis autem collectis hic sensus exurgit: ALIQUA DEI PRÆCEPTA QUIBUSDAM HOMINIBUS JUSTIS CONANTIBUS ET VOLENTIBUS PER GRATIAM EXCITANTEM THOMISTICO SENSU SUFFICIENTEM, SED ET RENITENTIBUS ET IDEO INFIDELITER VOLENTIBUS, NON SUNT POSSIBILIA EA POTESTATE CUI NIHIL DEEST: DEEST QUOQUE ILLIS GRATIA EFFICAX AGENDI, QUAE POSSIBILIA FIANT EA POTESTATE QUAE COMPLECTITUR OMNIA AD AGENDUM NECESSARIA. Ineptam hanc verborum congeriem vocat Annatus, quia praecisa ambiguitate nullum hic frandi locum reperit. At ego apertissimam viam ad cavillationes ipsius elidendas. Aequivocum enim & nominum questionibus jamdudum lesus Christianum orbem ludificatur: cuius malum tunc ac provisio, voces ipsas definire, ne de vocibus frustra lugeatur. Quamobrem si solidam sibi victoriam querant, hanc ipsam sensum bin verbi expressum damnari deserit a summo Pontifice turent. Huius gratiam, huius artes suas conferant: hinc machinas suas impendat numerosa Societas. Sin autem id se impetrare posse dissidat, cur de Lanseusiano sensu tot turbas excitat, quem non nisi involutum audet lacerare, et volutum attingere reformatas?

ARTICULUS IV.

Sensum illum Janſenii non eſſe propoſitionis ſenſum propoſitionis in ſe ſpectatæ.

Hic mirū quorū poteſt, nerrum ſenſum ille quem Catholicum eſſe conſtat, quemque Janſenianum etiam oſendimus, ſui verum & propriū prima propoſitionis in ſe ſpectatæ ſenſus? Reſponſus non eſſe proprium, & facile proba. Nam primò vox juſtus, cum ſit indeſinita, potiùs univerſaliter ſumi debet, quàm particulariter. Vt enim bene notat Franciſcus Amicus teſtata, t. 8, diſp. 3, n. 67, Verba indeſinita in materia doctrinæ accipiuntur univerſaliter, ſicut iſtam propoſitionem, Planetæ non niſi à Sole lucunt, nemo aliter interpretatur, niſi omnes Planetæ à Sole lucere.

Secundò, vox conantibus & volentibus, ſignificat potiùs plenam voluntatem, quàm vellentem quandam, qua non eſt ſimpliciter voluntas, ut ait S. Thomas 1. part. quæſt. 19, art. 5. deinde ſignificat potiùs voluntatem ſine reſuſa, quàm voluntatem cui valdior voluntas reſiſtit. Quod enim ita volumus, magis nolle dicimur quàm velle.

Tertiò, vox impoſſibile, magis ſignificat impoſſibilitatem abſolutam, quàm ſecundum quid. Nam, ut ait S. Thomas 1. part. quæſt. 62, art. 2. ad 2, Impoſſibile propriè ſignificat id ad quod nullo modo pervenire poſſumus, ne quidem cum alterius auxilio. Magis etiam propriè ſignificat impotentiam involuntariam, quàm voluntariam. Quod enim ſi cum volumus, cum eo ipſo ſit in poteſtate noſtra, propriè impoſſibile dici non debet. Et, cum loquatur propoſitus de juſtu volentem qui non poſſe dicuntur, omnino ſignificare videtur impotentiam non voluntariam.

Quartò, gratia cum ſit nomen generis, magis propriè ſignificat quancumque gratiam, quàm gratiam efficaciæ agendi.

Fatendum eſt igitur, propoſitionem in ſe ſpectatam, & in proprio ac rigoroſo ſenſu, ut loquuntur Romani Conſultores, non unam, ſed multas hæreſes complecti. At Janſenii locum, ex quo illius propoſitionis verba reſuſa ſunt, mutauit in iſto proprio & rigoroſo ſenſu intelligi jam demonſtravimus, ſed in alio ſenſu propoſitionis quidem, ſtralatio, & catachreſico, ſi verba ſerſum ſpectet; & tamen juxta motiones ab ipſo conſtitutæ legitime & maxime Catholice. Non ergo poteſt ille hæreſi accuſari; & multo minus ille, qui ejus ſenſum timent: nam illi hic vocibus nec uſi ſunt unquam, nec nentur.

ARTICULUS V.

Falſi ſenſus Janſenio affici.

Scrupuloſior ac minutior hæc ſingularium propoſitionum vocum interpretatio videri poſſit, niſi ex ea facilis & expedita pateret via ad ſciſtiſ illos ſenſus

explodendos, quibus Janſenii doctrinam ipſius adverſariuſum adulteravit. Maniſeſtum enim omnibus erit, illorum errorem inde propoſiſ, quid aliquæ propoſitionis voces contra mentem ipſius interpretati ſunt; quod in ſingulari oſtendere non erit inutile.

Primus ſenſus falſo Janſenio attributus, nempe Calvinianus.

Nil frequentius in iſeſuarum ſcriptis qua Conſtitutionem amceſſerunt, quàm ut Janſenius Calviniani erroris circa præceptorum impoſſibilitatem arguatur. Id habent præcipuè Claromontana Theſis ann. 1644, in quibus prima propoſitio ex in Luthero & Calvini locis expreſſa dicebatur, in quibus illi hæretici aperte docent, impoſſibilitatem ſemper eſſe præcepta omnibus juſtis, utcumque ſpectis Deo adjuventur. At poſt Conſtitutionem, cum id viderent vehementer offere cauſa ſua, reſiſtatione mutata, jam negant vulgarem Calvini errorem de præceptorum impoſſibilitate omnium generatim juſtu unquam Janſenio attributum, ſed aliam quandam ſciſtiſm & inanditam Calvini ſenſiſm, de impoſſibilitate præcepti quorūdam juſtu tantum, ex defectu gratiæ effeſci. Sic nuper diſputare cupit Amatus, ſed ſiſtiter, ne quid gratiam dicam. Quem enim aliam intelligere poterunt Romani Conſultores ac ſummus Pontifex, niſi veram & notum Calvini errorem, qui certo in proprio prima propoſitionis ſenſu cum male alii continetur. An verò ſiſtiſm detrahunt aut tuerunt noſiſe quam Calvini hæreſim nondum notam, at ex ſeſuarum cerebro propediem erupturam? Neceſſariè tamen à ſeſiſtiſm hæc ſolida inſtituta eſt, ut hoc ſua cauſa grande vitium quodammodo ſarient. Sed ut ſapè in magno numero quidam craſſiores repeſiunt, qui ſcena ſua male ſervunt; ita nuper contrigit, ut quidam Teſtata Anteliamenſis nomine Craſſet, Societati ſua attas ani obliſi, aut non edoſi, rurſus adverſari ſint, quò Janſeniiſm vocat, erudum Calvini dogmæ objeſtaret. In publica enim concione dixit, Ex illorum ſententia conſectarium eſſe, omnes confeſſiones eſſe invalidas, quod actum contritionis impoſſibilem eſſe dicerent. Et ne tanta calumnia memoria intercederet, in ſamoſo quodam libello adverſus Anteliamenſem Episcopum, qui ipſum à ſacris concionibus interdiſerat, ſirapto illam ipſam animoſe propagavit. Verum bene ad Societatem ſuam calidiſſimè magiſtrum remittere ſat erit, ut rudem illam deſiſcat audaciam. Interim ex eo conſolatio, Calvinianum ſenſum, nempe omnibus juſtis mandata Dei eſſe impoſſibilia, Janſenio à ſeſiſtiſm attributum eſſe, ſed falſo.

II SENSUS FALſUS.

Ex illa voce, conantibus & volentibus, malè accepta.

Vocem illam dupliciter accipi poſſe ſateatur Carpiſtius Procurator generalis Copuſmonium, Conſultor in quinque propoſitionum cauſa deſeſm. Aut enim intelliguntur, inquit, de juſtis inſideliter conantibus, quo

IV SENSUS.

Ex eadem voce malè intellecta.

quo sensu, ait, Catholica est propositio: aut de iusto fideliter conantibus, & hoc sensu est heretica. Et quia ille sensum sensum damnare voluit, ut insequentibus votum indicat, utique hunc sensum sensum tribuit: iustus volentibus de conantibus fideliter, mandata Dei sunt impossibilia. At cum supra demonstraverimus per alios iustos volentes de conantibus eis intelligi à sensu, qui à gratia facilitate diffinitus, qui continentur bona voluntati à gratia summissi; patet etiam non eos intelligi qui conantur fideliter, nisi forte diffinitur à gratia, & oia inordinata repudiare, sit fideliter conatus aut velle. Per hoc ipsum est igitur sensum illam, quem damnavit iste Consiliarius, meriti quidem paruisse damnari; sed à sensu mente profuso alienum esse.

III SENSUS FALSUS,
qui est Annatinus,Ex iisdem vocibus, & verbo impossibilia,
perperam acceptis.

Pater Annatus Molinorum facile principium, antequam illam de sensu sensum non exprimendo, sed generatim damnando, technon excoctasset, multum illum locum, prout sibi visum, expressit; ubique fraudulenter, & ex suo à Societate suo genio, sed præcipue in Cavillis cap. 8, pag. 56, Homines iusti, utique, quocumque divina præcepta transgrediuntur, ea transgrediuntur ex impossibilitate servandi, quæ sequitur ex defectu gratiæ ad constituendum servandi potentiam necessaria; esto non desit servandi voluntas & conatus: hic sensus est germanus Jansenii, & Jansenianorum, idemque hæreticus. Sic ille.

At ex ipso libenter quaesitum, quid tantopere laboras, ut sensum sensum adverseretur suum subscriptione damnetur. Faciliorem longe viam ipsi demonstrepo. Tollat Latens nomen, iam ille Jansenius, ut ipsi videatur, sensum omnium subscriptione damnavit. Scateat enim aquarum, & prout sonant termini, aperta hæresis continet.

Primo, falsum est homines transgredi præcepta ex defectu gratiæ. Nam defectus gratiæ efficii non est causa peccati, sed mala voluntas.

Secundo, impossibilitas illa non peccandi, de qua loquitur Annatus, cum voluntate servandi præcepti communio manifestè significat, impossibilitatem non à voluntate profectam.

Tertio, impossibilitas illa quam adstruit, non solum remota voluntatem Molinianam, cui nihil necessarium deest, sed etiam Thomisticam. Talem enim esse vult, ut ei omnes Thomisti adversentur.

Quarto, verba illa, voluntas, & conatus, cum minima restricta sint, ex se significant plenam & absolutam voluntatem, non quandam voluntatem, quo nomine etiam demandanda est Annatus propositio. Ergo ille sensum sensum non expressit, sed corruptit; & in hoc vocibus, conantibus, & volentibus, utique in verbo impossibilia, suum fecit.

Quartum hunc sensum, quantum cum Annato quadantem contentus, visum est serpere; quia plures multo & d. sanctius, animoque longè candidiore, à quibusdam viris doctis & piis, vere & Christiane gratia amantibus propositum est. Illi cum Jansenianorum namque effugere, & molinorum Catholice & Augustinianæ gratiæ efficaci doctrinam retinere velent, utriusque assensui se posse sperant, si ita Jansenii mentem interpretentur, quasi ille iustus gratiæ efficaci defunctus, cum profuso potentia spoliaverit, etiam eam quam Thomista vocant in actu primo; ita ut etiam illi adint cetera adiutoria, nihil magis ipsi bonum velle possint, quam cæcus videre, claudus currere, beatus peccare. Sic illi sensum sensum expresserunt, & quidem ipsum verbum: fateor enim comparationes illas esse deprecatas ex tom. 3, lib. 2, cap. 1 & 2. Simpliciter dicunt à se verbo Latens accipi, & ideo nullam ipsi injuriam inferri. In quo primum videre oportuerat, an tali simplicitate sua ipsorum verba expendi vellem. Quod profecto reaserunt. Nullum est enim fere qui non aliam hæresin argui possit, si verba profuso argere & ad verum referre liceat. Omnino ut in ceteris rebus humanis, ita sermonibus nostris, nisi aquas interueniat, ex summo iure summa sit injuria.

Id hoc loco factum ab illis esse contendit. Quod remota contentione studio pacis hic ostendam. Sine gratiæ efficaci non magis potest iustus bene agere, quam cæcus videre; agnosce hoc Latens verba. Ergo, inquam, non modo negat fore gratiæ efficaci quidquam bene fieri, sed omnino destruit eam potentiam in actu primo, quam Thomista descendunt. Nego hanc esse Latens sententiam, aut illam ex his verbis bene elici. Et cur negem assero. In animi comparatione non omnia similia sunt. Sufficit ut illa inter se conveniant, quæ inter se comparantur. Iam verò cæcus cum iusto gratiæ efficaci defuncto dupliciter potest comparari. Primo, si spectentur potentia in actu primo: sic nulla inter utroque similitudo, sed potius magna dissimilitudo. Cæcus enim caret internâ videndi virtute: iustus pollet internâ facilitate bene agendi, etiam actuali, si vult & conatur. At si spectentur ista potentia in actu secundo, tunc in eo plene conveniunt, quod sicut cæcus videre actu & effectivè non potest, ita iustus bene agere sine efficaci gratiæ actu & effectivè non potest. Plena est communio vitæ talibus locutionibus. Quis enim erroris arguat eum, qui sano oculis præditum non magis in tenebris posse videre, quam cæcum docet. legitur si Latens iustum cum cæco comparari, & illud potentiam in actu primo, inopie profuso locutus est, & si velis, hæreticè. Sin autem spectari potentiam in actu secundo, rectè, Catholice, Thomisticè locutus est. Verum est enim tam contingere non posse, ut iustus sine efficaci gratiæ bene agat; quam ut cæcus videat. Primo sensu, absurdo illo scilicet & inopie, Latens interpretatur viri erudit. Scio, & dolet. Sed ab

ipsi libenter quærent, quid eis compulsi tam præve de illius iudicio sentire. Simpliciter autem se eorum verba interpretari. Verum iubet nos Apostolus in bono simplici esse, ut in malo, id est, cum de aliquo incommodius sentiendum est, idem nobis prudentiam imperat. Quid ergo illis moverit, nescio: cur ab in diffentiam illa me movent.

Primum, ridiculum mihi videtur Janenio consilium tribuere, ut grande volumen composuerit ad evertendam potentiam quandam in actu primo, qua nunquam in actum prodeat. Quid enim illi obest tali potentia? An illa prædestinationis divina mysterium immutat? An efficaciam gratiæ necessitatem solvit? Omnis magna quidam & gravis questio est, utrum sit necessaria gratia efficax ad bene agendum. At illa semel stabiliâ, de gradibus illius bene agendi potest, que in iustis, etiam efficaci gratiâ deservit, manet, etiam nullum unquam sola producit actum, operose disputare, etiam hominum esse videtur. Quomodo enim ne quis mihi de illa iniquum negotium facesset; præfiteri illam me locare in summo gradu, dummodo nunquam ex illo gradu in actum illum prodeat sine efficaci Dei auxilio.

II. Janenium aperte per gratiam habitualement datam posse præfiteri, tom. 3, lib. 3, c. 15. Idemque conantes & volentes virtuti in vias habere dicit; ideo autem invalidum habere dicit, quia gratiâ efficaci egent ad actum operandum.

III. Discreti Janenium tom. 1, lib. 5, cap. 11, asserta gratiam efficacem esse adiutorium actus secundi. Hoc enim discrimen sensatus inter gratiam possibilitatem (que temperanda gratiam sufficientem Thomistam qua dat posse), & gratiam efficacem, quam post Augustinum vocat adiutorium voluntatis & actionis, Quod adiutorium possibilitatis sit adiutorium actus primi; adiutorium voluntatis & actionis sit adiutorium ACTUS SECUNDI. Illud enim facit ut potentia in actu primo potens fiat, & ad volendum agendumque habilis & præparata: hoc verò ut in actu secundo velit atque agat. Supponit ergo manifeste Janenium actum primum ante gratiam efficacem.

IV. Quo maxime istius interpretationis iniquitas ostenditur, cum ille tom. 3, lib. 2, cap. 3, discrimen inter suam Thomistarumque sententiam explicat, illud in eo præcise sumi docet, quod illi tam infirmorum hominum esse fingunt ante lapsum, quam ipsorum Augustino asserti esse post lapsum. Quare ut Thomista hominis stantis potentiam in actu primo largiuntur, sic illam Janenium homini lapsi libenter concedit; dummodo magis illud, gratiam efficacem ad bene agendum nobis in hoc statu omnino necessariam esse.

Hæc de quarto illo sensu sensus disputari, quod in unum Janenio cum aliquo colore, licet, ut videre est, dilatore à bono viri imputetur. Ceteri sua sponte ex positum fundamentum disputant, in primisque ille quem quinto loco asserimus.

V SENSUS.

Ex vocula, *desse*, malè intellecta.

Pater Palavicinus Iussita, à Romano Consultoribus unus, sic sensum Janenium interpretatur est, ut patet ex illius suffragio recens edito, quasi iustum Janenium deesse voluerit gratiam sine illo peccato, ne originali quidem. Itaque videtur sit accepisse voculam, *desse*, quomodo illam accepit Ioannes Nicolai, qui eodem modo Janenium sensum interpretatur in suffragio censorio, pag. 9. Cum gratia, inquit, dicitur desse, non omnimoda tantum & absoluta defectio, sed spontanea ex parte Dei abdicatio indicatur, quæ juvare plane nolit conantem licet ac volentem, qui manifestus Janenii sensus est, expressus ex Janenio per Arnaldum; unde ille novam istam vocula *desse* naturam hæserit, cum vocem discurreret. Ceterum ipsum in Janenii sensu plane decipi manifestum est. Ex illo enim homini stantis gratia nunquam desit: lapsi desse non possunt sine causa, qua sit in ipsi, non in Deo, ut omnibus notum est.

VI SENSUS.

Ex vocula, *gratia*, malè intellecta.

Multis Romani Consultores, in quibus est Thomas d'Elbene, & Raphael Aversa, illud Janenium crimini dederunt, quod à iusto volentibus & conantibus non modo gratiam efficacem removerit, sed etiam sufficientem Thomistam sensu. Quod cum falsum esse supra demonstraverimus, & ipse patet in sensu Janenii fuisse detectum, tunc generis gratiæ nomen accipimus, quod speciei Janenii accepit. Idem cum istu sensu videatur Nicolai Cornet, qui cum dixisset efficaciam gratiæ doctrinam optimam esse, nihilominus Janenium reprehendebat, quod non istam sufficientem gratiæ rationem temperabat.

VII SENSUS.

Ex eadem vocula malè accepta.

Nec ab illorum errore abstinuit Professor Sorbonæ Chamillardus, qui negavit hoc loco vult à Janenio non modo gratiam agendi, sed etiam orandi. Sustineo, inquit in secunda Epistola pag. 5, hunc esse Janenii sensum: iusti volentibus & conantibus mandata esse impossibilia, quia nec addit gratia agendi, nec gratia orandi & impetrandi divini auxilii. At in utroque aperte fallitur; addo enim hoc loco Janenium non ait gratiam orandi desse, ut illam gratiam quæmi desse dicit, sed desse probet, quia oramus. Nemo autem tam absurdus fingi potest, ut gratiam orandi probet desse quia oramus, id est, quia gratiam orandi habemus. Et certe conatus ille & voluntas est gratia quædam orationis; orare enim ex Augustino est desiderare; uno est agendi gratia, non efficax quidem, at Thomistam sensu sufficientem. Verum hic ipse error alibi supra exagratum est.

CONCLUSIO.

Hic jam omnes non modo ab omni præjudicio liberor, sed non penitus privato studio ecclesiæ compello & abigitor, ut servò eandem sententiam considerem quam pertractatum exemplum in Ecclesiis indicavit, & quam utalando iugo Catholicorum Theologorum fides approbatur, conscientia veniunt, hoc novo excorquendum subscriptionum consilio. Videmus, quæso, quid agnatus habeat hoc incertum. Quid enim? Postulatur à me ut quinque propositiones damnum. Facio, ac libenter. Non satis est, assunt illas in proprio sensu damnum oportet. Etiam hic non invitum obtempero. Utgeor adhuc: Adde, inquam, necesse est, proprium istum sensum esse etiam Lansenianum. Eia quid hoc ad fidem? Quid ad heresim? Sed tamen obsequi studeo, si possum. Lansenianum sensum damnum placet? At quem potissimum? Nam multos vides circumferri, Carpenteticum, an Annaticum? Corneticum, an Palavicinicum? Chenuillardicum, an Crasseticum? Vnum si eligam, ceteris injuriam infero. Quem vales, inquam, modo aliquem. Itane igitur ut Lansenius erret ideo arbitratus? Sed quid mihi offertur, ut incipsum in hoc damnando non erraturum credam, cum ceteris omnibus mihi adversetur?

Age igitur, prædictis agamus, & plus quam postulatur ultro prestemus. Lansenium damnum prout explicatur à Palavicino, Annato, Corneto, Carpenteto, Crasseto, & ceteris huiusmodi. Ita non jam autem, ut exigitur, sed septem & plures etiam sensus Lanseniani rejicio. Quid est ergo quod à me amplius peti

posui? Ut illas existimem & profitear de Lansenii sensu bene fuisse. Omnesne? Qui possunt, cum uni scriptori multiplicem sensum imponant, qui non nisi unus habuit? An singulos? An quem eligam ex septem, sex ex illis insensu habebit. Deinde si singulos separatim possum rejicere, cur non universos?

An igitur ad res denique redibit, ut Lansenium in genere errasse sciendum sit, abstrahendo à quocunque sensu? At perisim ignorare me fateor, quid sit error in abstracto, & in genere, cum species assignari non possit. Neque enim genus sine ulla specie coherere, in logica elementum deduxisse commemoravi. Assignetur ergo Lanseniano ille sensus: aliquem quomodo à quocunque damnum posui non vides.

Attendant igitur quorum id interest, in quam horrendam perturbacionem & caliginem præcipitur Ecclesia, dum certorum bonorum studium indulgetur. Quod totum eorum arte & consilio effectum est, qui semper omni ratione providentia, ne tota hac causa, auditu utriusque partis, præcisè nominum questionibus, constitutis diffusionibus capitibus, in legitimo iudicio disceptetur. Quid domus impetretur, usumque semper conventionibus, quarum pleraque de nomine sunt, iactabatur Ecclesia, & ipsum membra cetera concertatione inter se colludentur. Id gaudent, qui in hac confusione potentiam suam & securitatem querunt. Id dolent quibus veritas qua periclitatur, unitas qua scinditur, caritas qua violatur, cordi & sollicitudini est.

FINIS.

PAULI IRENÆI
DISQUISITIO TERTIA;

SIVE

ECCLESIAE TURBÆ.

Fr. ANNATO Jesuita iudice composita.

I.

Imprudentiæ arguitur Annatus.

Dixim, mi Pater, cepi provinciam, qui te monere aggrediar in tanto tuo ac Societatis tuae plausu. Nihil enim monumentum inimicum, quam cupiditas felix, & opinione victoria elatus animus. Sed tamen hac incommoda affectione tua non tardatum, peragam munus meum. Qui sibi uni peccat, dimitti potest inasignatus. Tua culpa, mi Annate, latius manent, ea præsertim quas in hac postrema scriptumcula admisisti. Patere igitur in viam te molitur reduci vel invitum, ut qui fecisti in errorem abripui, vel tecum, vel sine te ad sanctorum iudicia revocentur. In hac controversia

tu mihi summum eris testis, tu præcipuus iudex. Ita si te resse, te iudice, causa occiderit, de nullo habebis nisi de te queri. Quam etiam hoc tibi tribuendum duxi, ut errata tua Latine potius quam Gallicè retererem, quod maior tibi huius lingue facultas sit ad respondendum. Sic enim habeto, me quidem nihil magis optare, quam ut meum monitum permiciatissimum turbanda Ecclesia consilium deponas: hoc dempto, nihil male, quam ut salutem ad respondendum te accingas. Nam id te facere non posse ceritè scio, qui causa tua iniquitatem omnium oculis subijcias. Atque adeo non ut te puniam, sed ut vehementius extimulem, liberius indicabo quid sit in quo te incusem.

Imprudentiæ aro à te factum esse, mi Annate, quod hac tanto Molinistarum triumpho despectissimam quandam scholam antevertisti, tam apertis fallaciis fustem-

sciantem, ut vultuam tuam plus labefaceret, quàm ulla cuiusquam impugnatio. Hec palam demonstrari non erit inutile, ne Societas tua alium sibi providens defensorem, aut tu certe aliam defensionem.

II.

Annatus causam suam prodiit potiùs quàm defendit.

MAli colloncat qui in adversam scopo partem iaculatur. Male partes Oratorum implet, qui quod asserere nititur destruit. De se fabula narratur, mi Annate: nihil enim minus effusum, quàm quod effusum vi. Nempe hoc tibi propositum est in illa scriptura tua, ut eis qui Iansenistas vocas, haereticos doceas. At ipse nemo clarius quàm tu Catholicos probavit. Miraberis quia dicam. Non jam ad Episcopos, non ad summum Pontificem provocamus, quando ne ad illos affuerint voces nostrae, Iansenitarum gratia precepsit. Te, te appellamus, mi Annate: tua iudicio stabis, & quae nobis causa nostra fiducia est, tuo iudicio vincemus. Age igitur, mi Pater, supremum te iudicem sige, nos humiles & demissa fide fidem tibi nostram purgamus.

III.

Augustinianorum apud Annatum purgatio.

CAlumnium imperitur à Societate tua, Pater Annate. Ridelicet nobis errores imponuntur, de quibus cogitavimus nunquam. Sed ad eos amorem sufficit sententiam nostram hoc unico argumento vindicare. Gratia efficax ad omnes pietatis actus necessaria dogma summum Pontifex Catholicum agnovit, omnes per orbem Episcopi, omnes Universitates, mox tu ipse. Atqui hoc enim dogma circa quinque propositiones tuetur, & nullam aliud. Igitur & circa propositiones, summum Pontificem, Episcoporum, Universitatum, tuo denique iudicio Catholicos sentimus. Nec premere ullum potest non damnatum expresse Iansenium. Aut enim ille nihil aliud habet circa istas propositiones praeter hoc dogma, & sic caret errore: aut aliquid aliud, & sic defensoribus caret. Verum autem habeat, necne, ita manifesta questio facta est, ut eam ad fidem pertinere ne fingere quidem posui. Brevissum dicam. Quem tu sensum Iansenii esse putas, nos damnamus: quem nos sensum Iansenii esse putamus, ne tu quidem damnare ausis. Habet orationis illius summam. Nos iudicium tuum expectamus. Illud vero hic verbis gradibus Janè ac Incentu exponis.

IV.

Annati responsio.

Gratia efficax (inquit in postremo in solibello p. 21 & 22) duplici modo defendi potest, quorum ille haereticus est, haereticis principis nixus; alter orthodoxus, sanctis aucto-

ritate Conciliorum principis suffultus. Primum sequitur Calvinus, & ideo haereticus est. Catholici Doctores, Thomistae, Scotistae, Sorbonistae, Jesuitae de secundo consentiunt, & propterea, variis licet concertationibus distractis, tamen in eadem & indivulsa Ecclesiae communione permanent. Ergo ut explores, an Iansenius defendendae gratiae efficaciae professione sit immunis, illud indagandum, quo pacto ipsum defendat, tanquam Calvinus, an tanquam Catholici Doctores.

Haec enim, mi Pater, bellissimè principia posuisti. Itaque nos hic tibi nihil omnino refragantes habebis. Perge igitur.

V.

Primum iudicium Annatinum.

Calvinus ita gratiam efficacem defendit, ut ab illa nullam aliam nobis relinqui libertatem putet, nisi eam quae dicitur à coactione; ceterum ab ista gratia agendi necessitatem imponi, quae potestatem auferat resistendi quamdiu gratia perseverat.

VI.

Subscriptio.

Hic paulisper, quatinus, subsiste, mi Annate, & nobis expedi quo pacto quis hunc à se Calvinum errorem possit amoliri, numerum eo simpliciter, aperit, & sincerè damnanda. Bene habet. Igitur iam te iudice Calvinum errorem liberati sumus: hunc enim simpliciter, ingenuè, & apertè damnamus, rejicimus, excutimus. Quid ultra postulas? Ut non modo de gratia efficacia non Calvinum sentiamus, sed etiam ut Catholici? Praescribere ergo quid sit Catholicè gratiam efficacem defendere.

VII.

Secundum iudicium Annatinum.

Catholici Doctores inter se consentiunt, gratiam per se efficacem ita regere voluntatem, ut vim & potestatem resistendi ei non adimat, ita ut haec duo inter se componentur, gratia in voluntate, & in eadem voluntate sub gratia constituta sufficiens non consentiendi potestas: nec dubitant quin hic verus sit Concilii Tridentini sensus in istis verbis, potest dissentire si velit.

VIII.

Subscriptio.

Iterum querimus quo pacto quis fidem facere possit, hanc sui doctrinam probare? An aliter quàm ingenuè & simpliciter subscriptione? Tollantur ergo vanae concertationes; subscriptionum enim & sincerè praestentur.

rem.

remanere cum ipsa gratia efficaci dissentendi potestatem. Verum ex omnium Thomistarum doctrina adiungimus, seu potius explicamus quia tu involvi, eam vim esse gratia prædeterminanti ut physica semper & infallibiliter efficiat, non ut voluntas dissentire non possit, sed ut nolu. Relinquitur ergo dissentendi potestatem, aucter dissentendi voluntatem: hoc est, cum ipsa gratia pacifice consiliis dissentendi potestas, consistere non potest dissentendi voluntas. Nam, ut ait Alvarez diff. 72, num. 4, Quando motio Dei est efficax, liberum arbitrium infallibiliter consentiet. Etenim hoc operatur gratia in libero arbitrio, quod cum possit dissentire, non dissentiat; cuius ratio est quam assignat S. Thomas 1. 2, qu. 112, art. 3. Nam intentio Dei decidere non potest. Unde si ex intentione Dei movens est, quod homo, cuius cor movet, consentiat & consequatur gratiam, infallibiliter eam consequetur, & necessariò, necessitate infallibilitatis, non autem ex necessitate absoluta. En doctrina nostra circa gratiam efficacem sanctam expostionem.

Iam si querat quo pacto Concilium Tridentinum locum accepimus, non alium interpretem adhibebimus, quam illum Societatis vestra corpoream, Dionysium Petarrum. Ande, si placet, illum loquentem tom. 1, l. 9, p. 602, & nos Sodales tuo succincentes amplectere. Illud quod per Christi merita tribuitur donum, non solum dat posse si velint, sed etiam velle quod possunt; & est tale, ut eo dato non nisi perseverantes sint, id est, ut certò, & quod in scholis dicitur, infallibiliter perseverent, tametsi libere gratia illi donoque consentiant, non necessariò; sed ita ut dissentire possint si velint, quod Tridentina scilicet Synodus, quamvis ut non dissentire velint, eodem illo perseverantia dono perficitur. Ergo etiam hoc tibi plane satisfaciendum necesse est. Tua enim doctrina sine exceptione subscribimus. Superest 3 caput, quod sic exprestisti.

IX.

Tertium iudicium Annatinum.

IN hoc quoque capite Catholici Doctores consentiunt, gratiam sub efficacis formalitate non esse ita ad bona opera necessariam, ut non possit sine hac esse sufficiens, omnemque largiri potestatem, quæ necessaria est ad hoc ut quod jubet Deus, nobis possibile sit, quamvis illud ipsa non præstet. Ex quo fit ut vitio nostro hæc gratia effectu careat.

X.

Explicatio & subscriptio.

ET si, mi Annate, hic doctrinam tuam consiliò obsecrasse videri possit, ut non ab ea amplianda deterreris; quia tamen verba tua significat eo sensu accipienda quæ Thomistarum doctrinam nihil laedas, nec me

utique ledere possunt, nec ullum Augustini discipulum. Nam illi circa quinque propositiones cum vulgariis Thomistis plane consentiunt. Nihil est ergo quominus eodem sensu quo illi tantum illud verum caput approbent: imò nihil necesse est ad à me iam fieri, cum in prima Disquisitione iam fecerim, aperteque dixerim, duplex esse gratia generis, aliud efficax, aliud inefficax: hoc idem prorsus esse atque illud quod Thomista auxilium sufficiens vocant, obque mandata fieri veri possibilia, etiam cum illa res ipsa non prestat; adeoque hanc gratiam suo nunquam effecit carere. Hæc omnia omnes Augustini discipuli toties iterarunt, ut mirum sit vos adhuc adversus eorum voces obstandere.

XI.

Thomistarum, quos orthodoxos agnoscit Annatus, de gratia efficaci pronunciata.

Ceterum, mi Annate, quemadmodum in verbis tuis involvatur Thomistarum sententiam probavi, sic eam paulò enunciatius hic à me proferri, ne fraudi detur locus, quoque boni consulas. Hæc verò ad ista dogmata, quæ cum illis adversus Solationalium tuum tuemur, fere rediguntur. 1. Gratiam efficacem ad omnia pietatis opera, & ad ipsam orationem necessariam esse. Nam, ut restituit Alvarez diff. 55, num. 13, Præter vocationem sufficientem, quæ tribuit voluntati posse consentire, requiritur etiam ut actualiter consentiat, vocatio efficax quæ fiat consentiens. Et adhuc clarior paulò super, num. 6, Nulla dispositio remota ad gratiam haberi potest ex sola facultate nature, siue sit potestere, siue desiderare ipsam gratiam, siue quodlibet aliud: sed ad illam necessariò requiritur SPECIALE AUXILIUM PRÆMOVENTIS GRATIÆ.

Secundo, huius tam necessaria gratia ea rû & efficacia est, ut ait Alvarez diff. 23, ut hæc duo sint impossibilia: quod Deus auxilio efficaci moveat liberum arbitrium ad consensum; & nihilominus liberum arbitrium dissentiat. Aliis enim non ageretur à gratia efficaci indeclinabiliter & insuperabiliter.

At de efficaci quidem gratia ita sentimus. De inefficaci vero nostram sententiam habet Disq. 1, art. 5. Tantum hic duo nominatum annotabo.

1. Esi hæc potestatem asserat observandi mandata, tamen istam potestatem talem non esse, ut completatur omnia ad agendum necessaria. Nam illud, mi Annate, de vobis oportet ex Navarretta tom. 2, com. 19. Quod Suares dicit, auxilium sufficiens includere in se omnia quæ sunt necessaria ad operationem, falsum est, & contra D. Augustinum. Et ibidem: Non continet auxilium sufficiens quicquid per modum principii est necessarium ad illam operationem.

II. Etiam gratiam sufficientem semper illum operari

rari efficiunt, ad quem absoluta Dei voluntate ordinatur. Recte enim idem Alvarez diff. 80, Omne auxilium sufficiens comparatione unius actus semper est efficax respectu alterius, ad quem efficiendum decreto absoluto divinæ voluntatis destinatur. Unde generatur omnis grana dicti efficacis potest, & rursus servari in efficaciam secundam quā, quæ eadem sufficiens vel excitans dicitur; & efficaciam simpliciter & propriam. Eia, mi Annate, quid iam habes quid succensum? An hoc forte nobis succensum, quid succensendi causas prætidum? Nec modo levem controversiam super quinque propositionibus reliquam esse docemus: sed plane nullam. Nullam, nullam, inquam, invenies, Pater Annate, quantumvis omnes ingenii tui nervos intendas, dum Thomistarum sententiam, ut facis, orthodoxam fateberis. Atque addo experire: emittet ne verbum ab omni ambiguitate remotum quæstionis caput assignes. Si feceris, mi Annate, victurū. Quæ condicio aquir cuiquam offerri potest, quæm ut clare aperteque cunctis quod obtineat nuntiet? Et nobis pericaciam obicitis, qui tibi morigeri suum plus fortasse quam relictis. Et hæresim in Ecclesia esse dicitis, cum nullam de certo dogmate disputationem posui ostendere. Prius ergo responde hinc argumento: Nulla certa hæresis sine certa controversia. At nulla in Ecclesia certa controversia. Ergo nulla hæresis.

XII.

Annati sententiā victus Annatus.

Non vereris igitur, mi Pater, quæm de nobis iam sententiam pronuntiaturum sis. Jam tu illum promissionem, cum tam accurato discrimine Calvinianum errorem à Catholica fide distinxisti. Quisquis enim Calvinum, ut à te explicatur, rejicit, se iudice, Calvinianum non est. Quisquis Catholicam fidem ex ore tuo amplectitur, se iudice, Catholicum est. Ita si nos ut hæreticos pergis ducere, non tam nobis turpissimum criminis notam inires, quam tibi injuria, incensuram famam apud homines, culpam apud Deum accersis. Hujus iudicium, mi Annate, nimis abesse oculo tuo. Aliter ageres, si de illo sermō cogitares. Quam enim tandem Deo rationem reddideris ei, cum exproberis tibi tot errorum suorum sanam manifestum hæresim crimine confisam: projectam in periculum schismatis Ecclesiam: visum, non nullum quæstionibus turbatum fiduciam pacem: delectum artium tuarum summis Pontifici aequitatem, cuius aures, bene! tibi nimium credulas, innumeris quotidie mendaciis oneratur? Non agitur de Iansenio. Ille in tuto locum non iam veretur humanam decem. De nobis agitur, quibus erbe Christianis inspiciente Calvinianum sensum obicere non dubitas. Etiamne id nobis imperabit, ut reclamante conscientia hanc errorem à nobis defensum agnoscamus, quem totā mente semper repudiavimus? Nimis, nimis hoc durum est, Pater Annate, ut falsum crimen agnoscamus, ne salubri accessu videatur.

XIII.

Iteratā responsione eliditur Annatinus de sensu Iansenii Cavillus.

Quid offeres igitur quæstionem illa hæresis, quam nobis obicitis, plane evanuerit? Iterumne ad Iansenii sensum cavillosos recurros, & ad rem illud suppositum: Iansenianum sensum est Calvinianum: at Iansenianum sensum defendit: ergo Calvinianum? Deum immortalis! Adeo homines ex odio & cupiditate immutari, ut nullum in se non dicam humanitatis, sed rationis vestigium agnoscat? Nam tu, si homo esses, mi Annate, illo potius modo argumentum tuum converteres: Iansenianum sensum est Calvinianum: at damnatus sensum Calvin: ergo damnatus sensum Iansenii. Debueras ergo nobis non Calvinum obicere probatum, sed Iansenium desertum. Certè enim Iansenius ille sensu aliquo dogmate committitur, non nuda illa vocibus quæ nihil ex se significant. Hoc dogma tu ipse desino, circumscrībui, explicas, & in Calviniano errore situm doces. Nos illud dogma rejicimus. Ergo rejicimus sententiam illam, quam tu Iansenianam appellas. At quidam eam negant esse Iansenianam. Omnam hæresim, & ante manditam! Duo homines eandem omnino sententiam tenent, nempe Calvinianam: eo solum discrepant, quod alter Calvinianum sensum appellat Iansenianum, & ideo damnat: alter sententiam Thomisticam, utrique probatam, appellat Iansenianam, & ideo verbum illud non damnat: ob hoc totum discrimen hic hæreticus, ille Catholicus.

Cur ergo non intelligas, Dialectice senex, paucis argumentationibus tuæ vitium, dupliquemque sub hoc verbo Ianseniani sensus notionem supponi, aliam à me, aliam à te; Thomisticam à me, à te Calvinianam? An tantum illius nominis verum est, ut quodcumque denuum Ianseniani sensum voce affusatur, eisdemque orthodoxum, statim evadat hæreticum? Quid si mihi persuadeam eundem esse Molinæ & Iansenii sensum? Iamne tuus Molina hæreticus fieret? Inquiris in te mihi videret, mi Annate, si te fingerem tam asperum. Ecce quidam sibi persuaserunt Iansenianum nihil omnino à vulgari Thomistarum doctrina circa quinque propositiones discedere. Quis non videat nihil fieri posse demeritum, quæm si quis eadem ipse hæresim infusmet? At stultis sibi persuaserunt. Stultos igitur voca, Catholicos scire: quoniam iam ostendit tibi unde stultitiam istam haurierint. Haurierunt enim non modo ex multis Iansenii locis, quorum nonnulla 2. Dissquisitione promittunt: sed etiam ex Patre Palaciano, Romano Iesuita, viro in istis rebus & intelligente & moderato. Audi ergo quomodo ille Iansenianum cum Thomistis conjungat, de gratis sufficiente loquens: Primum, inquit Tr. de Grat. aum. 1645. in Col. Rom. Diff. 4. art. 4. asserunt communiter Patres Dominicani, & idem ipsa docet Iansen. lib. 3. de Gr. cap. 1. cum inficietur dari gratiam ali-

quam

quam sufficientem, subdit eam concedi posse, si admittatur in eo sensu in quo eam admittit Alvares, ceterique nobis adversarii in questione de Auxiliis; ut nimirum det quidem posse, non tamen fit sufficiens ad agendum, nisi aliquid aliud addatur ex parte Dei; adhuc tamen non esse veram Christi gratiam. Contraria est doctrina Societatis, pro qua fit conclusio.

Hinc ille in votis suis eadem censurâ Lansenium perstrinxit, quâ idem Alvarem perstrinxisset. Erroneum dixit illius sensum, quia Thomisticum; haeticum nonquam dixit, quia Thomisticum haeticum ducere nonnullum audetis. Quid quid ille super quarta propositione sensum Lansenii dixerit verbum absque, & innotum iudicat à censura? Hic, quæso, responde, Pater Annate. Cum Palavicini sensum Lansenii nuncione indicabat à censura, an ille Calvinianus erat, an blasphemus, an haeticus? Non opinor. Quare ergo ut Catholicum defendebat, quod in Calviniani erroris accusabatur, nisi quia aliter quam tu Lansenium interpretabatur? Sensus igitur non propterea quousquam Calvinum adhaerere, quia Lansenium defendas, aliquem Romanum illud iudicium dimidio fere Calvinianum numero constatum fuisse.

XIV.

Solam Molinæ & Suarezii sufficientem gratiam à Jansenio explosam.

Ceterum hoc Palavicini tui loco admonet, ut obiter hic aperiam quantopere credulæ lectionis hoc sufficientem gratiam nomine sciens vel imprudens impomat. Scilicet nihil crebrius in ore habet, ut tibi Dominicus adjuvas, quam gratiam sufficientem Thomisticam à Lansenio quasi innotum esse exagratam. At in hoc, mi Annate, longissime erras. Illa enim gratia sufficiens, quàm ut monstrum infestatur Lansenium t. 3, l. 3, c. 3, non est illa Thomistica, quam ab Augustino libenter admissam ut docueras cap. 1, sed Sodalium vestrorum, Suarezque præcipue incongrua gratia, quæ lato hinc à Thomistica distidit. Hoc verò iam manifeste non minus solum, sed expresse testificatur, ut munus suæ votis prædictam criminacionem toties iterasse. Quamobrem, mi Pater, ne vel te, vel alios falli, sis habeto: Quous Lansenium gratiam sufficientem explosit, non aliam intelligi, nisi Molinianam aut incongruam Suarezianam. Idem de cetero Augustini discipulo affirmo, quibus in illa gratia sufficiente Thomistica nihil displicet præter nomen, quæ vò ad Molinam forentum abutimur. At, si facti innotueris, non eam hoc verbo significari gratiam quæ completatur omnia ad agendum necessaria, nihil pariter cur non id nomen facili admittatur, & hoc sensu gratia sufficiens omnibus posita volentibus & conantibus concedatur. Quamobrem, ut dixi, res ipsæ nomine à Thomistica significata probatur ab omnibus: ac verbum ipsum ante Moliniano veneno perperandum, quàm in Ecclesiam invehatur; aut certe cum ea cautione usurpandum, ut Molinisticum sensu expresse rejiciatur.

XV.

Refellitur alia fallacia Annatina de sensu legitimo.

Ex his similiter corruat aliud eum, in quo non me docriter tibi placeat, argumentum, seu verius sophisma. Quinque propositiones, inquit, in sensu legitimo à quibusdam doctoribus defensæ sunt: at damnatæ sunt in sensu legitimo: ergo damnatæ sunt eo sensu, quo defensæ ab illis sunt. Hic etiam legitimi sensus equivocatione nos illud; nec aliter argumentari, quàm si quæ ita tenebatur: Legitimum Honoris sensum damnavit sexta Synodus: at legitimum Honoris sensum tunc Bellarminus: ergo sexta Synodus damnavit sensum quem tunc Bellarminus: ergo Bellarminus haeticus est. Sicem, mi Pater, in Dialecticæ operam tuam doctrinam consumpsisti, ut adhuc istius argumenti vitium non percipias, nec intelligas in sensus legitimi voce latere fallaciam? Alim enim prorsim legitimum sensum, quem Pontifex damnavit; alim legitimum sensum, quem illi defenderunt. Qui enim ille sensus ab illis Doctoribus propugnatus? Audiamus eorum eorum verba referentem: Auctor, inquit, libri de gratia victrice ait, propositiones esse veras, & maximè Catholicas in sensu gratiæ efficaci; atque hoc solum sensu à Jansenio defendi. Ecce quid sit ille sensus legitimus, doctrina nempe de gratia efficaci, quam tu veram & orthodoxam sateris. Hanc illi in quinque propositionibus includi posse existimaverunt. Nec soli, mi Annate, ita senserunt. Præcipui à Consulioribus idem quod illi censuram; nec tamen Calviniani erant, aut ulli singulæ unquam opinione aspersi sunt. Contrà Consuliores alii numero plures sensum legitimum propositionum à gratia efficaci plane segregatum esse contenderunt. Huic assensum est summus Pontifex, ipsi erant Christianissimi. Quid sequitur? Nempe hoc unum; gratia efficaci doctrinam in sensu propositionum includi non debere, omninoque sentiendum, hunc gratie efficaci sensum non esse legitimum quinque propositionum sensum. Quod illo argumento tuo bene convincitur. Summus Pontifex non damnavit gratia efficaci doctrinam. At damnavit sensum legitimum quinque propositionum. Ergo doctrina gratia efficaci non est sensus legitimum quinque propositionum. At sensus ille quem Doctores tuebantur, nihil aliud erat quam doctrina efficaci gratia. Igitur sensum illerum à summo Pontifice damnatum non est. Hoc solum ergo ipsi exprobrare, potes sensum illum, quem legitimum dicere, sententiâ summus Pontifex illegitimum & alienum à propositionibus esse iudicatum. Quod bonari & reverentia summi Pontificis facili debuit.

XVI.

Ridiculè implicitam Augustinianorum sententiam insectantur Jesuitæ, cuius explicitæ & non ambiguis verbis expresse damnationem extorquere non possunt.

Certe, Pater Annate, rationes tuas sponte desilire? Sed paulisper sunt hoc loco mirari fraudulentum Societatis institutum. Quorsum enim nos assidue legitimi sensus, Janseniani sensus vocibus pulsas & obtundis? Non obsequium, non retinemus sensus nostris, immo nos plausimus verbo enunciemus. Dien desit vobis gratia apud Reges, apud multos Episcopos, apud summum denique Pontificem. Quis iam igitur omnia illi fusi de Janseniani sensus vocibus concertatione, sententiam nostram nostris verbis expressam apud summum Pontificem vel apud Episcopos citasse accusati? Si iam illam implicitam damnaverunt, ne contentis, libentissimi usque explicitam damnabunt.

Agite ergo & emimini, Iesuitæ, ut in aliqua Bulla hæc verba verbi Chrysostomus legat: Hæc propositio; Quibusdam iustis gratiæ excitanti & Thomistico sensu sufficienti renitentibus non adest gratia efficax, necessaria ad bene agendum, siue sine qua non adfuit omnia ad agendum necessaria; est hæretica, blasphemæ, & impia.

Facite ut legamus: Hæc propositio; Duplex est gratiæ genus: alia efficax, alia inefficax. Huic semper, cum sola est, resistitur; illi nunquam. Utraque verò in eo convenit, quòd semper efficax sit respectu illius effectus ad quem absolutâ Dei voluntate ordinatur; est hæretica.

Facite ut legamus: Hæc propositio; Ad merendum & decernendum in statu naturæ lapsæ non requiritur indifferentia Moliniana, quâ voluntas ita potest velle & nolle, ut non modò cum gratia efficaci potestas dissentendi coherereat, sed etiam actus contrarius; est hæretica.

Facite ut legamus: Hæc propositio; Semipelagiani in eo errabant, quòd negarent fidem ita esse donum Dei, ut nemo credat ut oportet, nisi cui per gratiam efficacem fides ipsa donetur; est hæretica.

Facite denum ut legamus: Hæc propositio; Christus non est mortuus ut omnibus reprobis gratias Moliniano sensu sufficientes impetraret, quæ sine efficaci auxilio in actum prorumpant; hæretica est & blasphemæ.

XVII.

Apostolica & Augustiniana gratiæ efficaciæ doctrinâ, Jesuitarum in eam machinationibus confirmatur & illustratur.

E infame Bullam, Pater Annate, non timeamus ne aliquam à summo Pontifice infusitâ artes eliciant, & propterea triumphus tui, vanaque victoria ardeamus, seu potius miseremur. Numquam enim serè illustrari exemplo comprobatis Deus, quantâ sit formidâ veritatis, & quàm terribis sint hominum in illam insurgentium venatus. Ecce per duodecim annos conjurata in gratiam efficacem Molinistarum nationis nullas artes, nullas machinationes ad eam eversionem amittit: Regibus, Episcopis, summo Pontificibus obrepit; & tamen eadem doctrinâ validis viribus confirmatur; ab Episcopis quoties probatur; Roma ut eam maxime flores; nec quisquam est qui Molinistâ libenter audiat. Hoc tanto nobis solatio est, ut illos factus in nos concitatos securi tanquam prospiciamus. Non enim iam fides, non veritas periclitatur, quæ adversariorum etiam ore & testimonio sancitur; non conscientia nostra, quæ nobis coram Deo hoc sincerum testimonium reddat, nihil aliud nos in hac materia sentire, nisi quæ supra exposuimus, quæque omnium Theologorum calculo tanquam orthodoxæ comprobari ceterò sumus. Ergo sama doctrinæ nostra, aut temporali commotionum discrimen agnosce, de quibus, si qui vehementius solliciti sit, & Christum & Theologi nomine sit indignus. In hac sermone Iesuitæ quantum valent. Nobis illorum fortissimam optate iniquam subvite. Interim dum nostra illorum calumniam obscuratur sentia, veritatis, quam adversus illos tueretur, splendor clarius emascet. Equiv enim non hæc certam, Catholicam, ac divinam doctrinam potest, quæ descriptoribus suis in summam vividam per falsas criminationes adductis, Iesuitarum tamen impetum in excidium suum, & Principum, & summum Pontificem gratiâ abuterantur, suo robore sustentat? aut quomodo unquam huic argumento respondimus Iesuitæ? Si quid esset in doctrinâ superioris exposta, quod vel levissimam notam mereretur, non ex pariter summus Pontifex, Iesuitarum operatione adversus illorum dogmatum defensores exasperaret. Sed nullum unquam ex supra positi capicibus expresse damnabit. Ergo nullum est damnationis dogmæ, nullum quod orthodoxam & sanctam non sit.

XVIII.

Cur Jansenium multi Thomistæ damnare detrectant.

Nimirum igitur accusatione hæreses excidisti, Pater Annate. Restat ut aliâ impetum convectas, ac nos dicat verè quidem Jansenii sensum damnare, quippe qui Calvinianum damnemus; quem eundem at-

que Iansenianum patat; sed sine pudore, sine suspore aut perniciâ boni quem rejiciamus errorem, noluisse hâcenus appellari Iansenianum. Hoc Iansenius, mi Amice, potes dicere, si te ipse audire volueris, nec à ratione deficiere. At hoc tamen cave ne dicas: nam id si defendideris, hoc ipso pax erit confusiva quam odisti. Parum eni à admodum hâc accusatione movebuntur adversarii tui, faciliusque de se peccatam hâc in parte tibi probabunt, ac te in hac victoria specie quàm vides exultare imponi permittent. Itaque per oculos tuos de bellari Iansenio sibi tropicam erigat Societas: licet ut evasardus, stupulus, perrinacior appetat. Desinat modò commententis hâcenus formidine Ecclesiam sollicitare. Quin etiam, nisi planè si intractabilis, facili erit de reliquo transigere. Quid enim restat, cum tuum illum sensum Iansenianum omnes damnent? Hoc invenit scilicet, ut cum Iansenianum omnes appellent. Levissimum negotium: jam enim de syllaba agitur, non de sensu. Sed vin tibi expulsum ostendit viam, mi Pater, quâ non agere omnes adduxeris, ut te de Iansenio sensu rectè sensisse non crevis, sed ultero sateantur. Dignare, mi Pater, dubitationibus illorum occurrere, & quodam ab ipsis evellere stupulos quibus ab hac questione retardantur: huius ne ignores, sincerè & simpliciter hic exponam.

XIX.

Calvini doctrinam videtur damnare
Jansenius.

MAGNUM postulas ut Iansenium Calvino fuscioreretur. Ego contra, levem hanc operam à te exigo, ut potenter auscultes, cur hoc crudeli valde sit arduum. Difficile est enim, mi Pater, Catholico Amicis eam sententiam tribuere quam expressè damnat & rejicit. Vnam, inquit, id facit Iansenius? Tomo 3, mi Amice, lib. 8, cap. 21. Hæc sunt, inquit, quæ Ecclesia in Calvino, quantum ad hanc materiam gratiæ & liberi arbitrii, improbavit. Primum est, quod Calvinus negat esse in homine boni & mali electionem, &c. Secundum est, quod Calvinus docet gratiam ita movere hominem ut non sit ei liberum resistere. Sic enim loquitur: Voluntatem Deum movet, non qualiter multis seculis traditum est & creditum, ut nostræ postea sit electionis motioni ut obtemperare aut refragari. Augustino verò Dominus ita movet voluntatem, ut quamvis infallibiliter convertatur & operetur, possit tamen motioni Dei refragari aut obtemperare, seu, ut Concilium Tridentinum loquitur, illi dissentire si velit. Potentia quippe dissentendi non repugnat actuali gratiæ motioni & consensui, quamvis fieri nequeat ut actualis dissensus cum actuali Dei motione jungatur. Ecce Calvini dogma expresse damnatum, ut Ecclesia & Augustinus contrarium. Ecce sub actuali gratia permanentem dissentendi potestatem.

(1750)

XX.

Thomistarum doctrina à Jansenio explanata & comprobata.

Nunc verò hoc uno loco, sed integris capitibus ex professo docet & inculcat, & in primis capite superioris, ubi sic Thomistarum doctrinam explanat, ut vix ulli Thomistæ eam luculentius exposuerint. Dicimus igitur, inquit, liberum arbitrium quantumcumque vehementi atque efficaci gratiæ delectatione præventum atque determinatum ad faciendum bonum, adhuc tamen posse bonum non tantum non facere, sed etiam malum. Verum est enim istud, non quidem in sensu composito, ut vulgo dici solet, sed in sensu diviso; nimirum, quia eodem tempore, quo voluntatis arbitrium sub gratiæ delectatione efficaciter eam movente positum est, imo quo etiam actum voluntatis bonum facit, est in eadem voluntate potestas illud non faciendi, imo peccandi; non quod cessatio ab actu quem tunc elicit, aut actualè peccatum cum gratiæ delectantis influxu consistere possit, quod sensus compositus postularret; sed quia cessandi & peccandi potestas cum eadem gratia simul in eodem voluntatis arbitrio conjungi potest. Nam quamvis duo actus contrarii sint oppositi, & in eadem voluntate simul esse non possint, potestates tamen ad opposita non sunt oppositæ, nec sibi invicem, nec actibus oppositis, & in eodem simul subiecto sive agente, sive quiescente commorantur. Sic ergo voluntas quantumcumque gratiæ suavitatè capiatur, potest non agere id quo rapitur: quia veram non agendi potentiam etiam sub gratia rapien- te retinet; quamvis fieri nequeat, ut ipsa non-actio cum gratiæ operatione in eadem simul voluntate copuletur. Quin etiam Iansenius dissentit hanc esse mentem Trid. Concilii. Attende eum quid adjuvat: Sic etiam juxta Tridentinum homo recipiens inspirationem, illam abjicere potest, & liberum arbitrium à Deo motum potest dissentire si velit.

XXI.

Alvaris doctrina Jansenio consona.

Quæ igitur, Pater Amice, hunc laborem suscipe, ut aliquo discrimine hanc Iansenii doctrinam à vulgari Thomistarum mente feceris. Id enim perdifficile videtur. Quid enim aliud Iansenius, quàm quod Alvarez. his verbis disp. 215, n. 3 & 4? Potentia ad unum actum non repugnat potentie ad actum contrarium, nec etiam repugnat actui contrario. Actus autem contrarii repugnant inter se in eodem subiecto. Et infra: Notandum secundò, quod cum dicitur potentiam liberam esse, quæ, positis omnibus requisitis ad ope-

randum potest operari & non operari, etiam in sensu composito, hoc dupliciter intelligi potest: primò, ut compositio fiat inter praequisita ad operandum, & potentiam operandi & non operandi; & tunc sensus est, quod potentia ad operandum & non operandum stat simul in eodem subiecto cum antecedenter praequisitis ad talem operationem; & hic sensus verissimus est. Secundo modo potest intelligi, ita ut compositio fiat inter antecedenter praequisita ad operandum talem actum, & carentiam talis actus, & tunc sensus est, quod omnia praequisita, etiam ex parte Dei, ad operandum talem actum particularem, & carentiam ejusdem actus, seu actus contrarius, possint esse aut aliquando sine simul in eodem subiecto. In hoc sensu intendimus praedictam definitionem impugnare. *Et disp. 92, cum Molinistarum sententiam sic expressisset, Quidam dixerunt, quòd stante in homine quocunque auxilio praevidentis gratiae secundum omnem realem virtutem & perfectionem quam habet ut venit à Deo, possit etiam in sensu composito dissentire & non converti. Max. num. 4 subicit: Contraria sententia vera est, & de mente Sancti Thomae, omniumque Doctorum quos suprà adduximus. Idemque disp. 74, num. 6, Liberum arbitrium motum à Deo auxilio efficaci, non potest illi dissentire in sensu composito, sed in sensu diviso, ut inferius patebit. Sequeretur enim quòd voluntas Dei esset inefficax, & impedibilis per hominis voluntatem: quod, ut Augustinus dicit, & nos suprà offendimus, est impossibile. Vult, mi Pater, non verbis laus adductus fuisse, qui cum Patre Palaciano senserunt, nihil ab Alvarez circa quinque propositiones discrepare Iansenium. Tu tamen, ut ingenuus es, quadam certe discrimina deteges, ut nullus jam scriptus à damnando Iansenio quemquam retrahat.*

XXII.

Occurritur argutiis Annatinis.

N Et verò me ad eam questionem pertraxeris, mi Pater, utrum potestas dissentendi, qua cum gratia efficaci cohaeret, sit sufficiens, completa, proxima. Hanc enim uno verbo sic incido: Voces illae, ut notat Alvarez disp. 117, n. 11, ambiguae sunt, & alium apud Thomistas, alium apud Molinistas significatum habent. Apud hos ca deum ducitur potestas sufficiens, qua nihil praerequirat ut in actum prodeat. Apud istos autem, etiam ea qua nunquam cum actu conjungitur. Itaque si illi verbum exprimit eam potestatem qua cum effectu aliquando coniungatur, quo sensu haec verba solet usurpare Iansenius, certum est eam dissentendi potestatem, qua cum gratia efficaci remanet, nec proximam, nec suffICIENTEM esse, nunquam enim cum actu efficaci conjungitur, quando gratia

perseverat. At si quantum aliam potestatem in actu primo cogites, per me laet ut eam sufficientem, sufficientissimam, completam, completissimam, plenam, plenissimam, expeditam, expeditissimam dicas, & si velis, trecenta alia nomina excogites, dummodo gratia efficaci nunquam actu & effectu dissentiat. Omnino ad istas cavillationes semel refutandas in secunda Disquisitione iam dixi, potestas illas nunquam cum actu conjunctas in summo gradu me semper constanter. Itaque, mi Pater, iusti gratia efficaci instructi potentiam non agendi quolibet nominibus ornata tribue quantum velis: & istam gratia efficaci destitutam quolibet bene agendi potentiam largire. Dummodo enim efficaci per se, & non ex scientia media, gratia neminem actu dissentire, & sine illa neminem bene agere fatear, nihil omnino sententia nostra adversabitur.

XXIII.

Cuivis Theologo non licet quemlibet Iansenii locum pro arbitrio damnatarum propositionum loco supponere, idque temerariè ab Annato tentatum.

N Illicesse arbitror, mi Annate, in invidiosa, & nisi fallor, infrascripta sacri questionis operose versari, ac tam illud indiculum diligentius excurrere, in quo tu propropter quadam Iansenii loca cum 5 propositionibus quasi sensu congruentia componis. Quamquam hoc rectè & salubri summi Pontificis, Episcoporumque reverentia poteram. Licet enim illi proprium & rigorosum 5 propositionum sensum in Iansenio extare significent; non tamen curru privato Theologo eam licentiam dederunt, ut quemlibet Iansenii locum pro damnatis propositionibus substitueret. Imò potius hoc omnino fieri non licere unum Gallia Episcopi, qui in sua Narratione propositionum sensum non aliquo peculiari loco censuerit, sed ex totius doctrinae compage resiliare afferunt.

Multò minus licet, mi Annate, quod tu fecisti, Augustini loca pro damnatis propositionibus supponere, ipsa sacra mutilare & corrumpere. Multò minus licet Lesuani sententiam distinctam apud Iansenium characteribus expressas, & ab omnibus 7 hominibus in Lesu sensu rejectas, à summo Pontifice consecratas contendere. Verum numerotorem illam Disquisitionem nunc emittimus. Interim quadam generaliora hic annotabo, quibus si responderis, non ad praesentem dissertationem seruisse desidemus.

XXIV.

Propositiones in Iansenio totidem verbis extare asseruit Annatus, nec promissio satisfacit.

In primò, P. Annate, illud me male habet, quod non sat à hic tamen ipse liberis fidei. Equid enim excidis tibi quàm magnificè olim palam producere-

in *Cavillis* quinq; illa damnata capta esse propositiones individuas & singulares totidem verbis in *Janſenio* contentas? Aut nobis igitur totidem illa verba reddere, vel inconfutatum te promiſſorem ſatere. At inquis ſumus qui à te totidem illa verba exigimus. Quasi verò inquis ſis, id à te exigere, quod tu promiſiſti, quodque omnibus ſemper ſeculo uſurpatum eſt. Equod enim exemplum aſſeres, aſſignatus nominativus aliqui ſcriptori nonnullas propoſitiones tanquam ex tñm libro excerptas, niſi totidem verbis ab illo ſcripta eſſent?

XXV.

Annati in aſſignandis æquivalentibus propoſitionibus inconfantia.

Fruſtra igitur, mi *Pater*, ad æquivalentes propoſitiones conſuegi, omniſu illi totidem verbis, quæ nobis repræſentare debebas. Verùm in his quoque, ne quid gravius dicam, petam ſelix es. Primum enim illud explicare duceras, quod multis den torſi, & etiamnum torques. Si revera inſenſus erat aut propoſitiones damnatas æquivalentes, cur non illa potius *Janſeni* verbus expreſſe ſummo Pontifici oblata ſint? Expediendum tibi ante omnia fuerat, mi *Annate*, intricatum iſtum conſiliu myſterium.

Sed qua tandem ſint illa tue propoſitiones æquivalentes? Vage, incerta, volatilis, ſine certa ſede ac domicilio: nova ſingulis annis priſcu excluſiſe ſeſe oſtentant; mox, quaſi partibus ſuis peractis, è proſpectu ſe ſubtrahunt, & aliu locum dant. Itaque, mi *Annate*, anno 1654 alio planè propoſitiones æquivalentes attuliſti, hu depuſiſti ad alias nunc conſuegi. Verùm, ut tunc tibi hoc non debuiffe credere rei ipſa docuit, ſic nubi ſatu firmum video, cur tibi nunc credam. Quid ſi enim ad duo annos alia loca *Janſeni* proferas, aut tunc quoque tecum ſententia mutanda erit? Non omnibus, mi *Annate*, tam mobile ac deſultorium iudicium contigeat. Propria hæc virtus tua, quam tibi non irvidemus. Praſtat ergo duntaxat exſpectare dum in certu *Janſeni* locu conſtitueris: nec tu nobis hanc dilatorien denegare poteſ.

XXVI.

Vitioſe Annati argumentationes.

Eſt aliud, mi *Pater*, quod valde in illo tuo indice eruditi bonum reprebendunt; infirmita ſcilicet & imbellis argumentandi ratio: nam ſi quis illud omne quod poſtuſi tibi concedat, nihil tamen omnino promoverit. Accommodari, inquis, poteſt damnatarum propoſitionum ſignificatus certis illis *Janſenii* locis. Multa negant. Sed quid tam, mi *Pater*? Accommodari poteſt Arianaſm heretiſ hu *Scriptura* verbus: *Pater* maior me eſt. Ergo revera illa *Scriptura* verba continent Arianaſm heretiſm. Accommodari poteſt ſenſu ſecunda propoſitionis damnata, Gratia interiori nunquam reſiſtitur, hiſ verbus *S. Auguſtini*, Gratia *Chriſti* à nullo duro corde

reſpuitur, quia ideo tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur. Ergo accommodandum. *Sentiſne* quàm iſta male colligamur? Nihil igitur haberes, etiamſi illud imperaſſes, iſtis *Janſeni* verbus damnatarum propoſitionum ſenſum accommodari poſſe. Illud, illud, mi *Annate*, probandum eſt, hunc damnatum ſenſum verbus illis ſuis à *Janſenio* accommodatum eſſe. Quis enim ſcripter Catholicus tam accuratè locuti eſt, ut nonnunquam ipſum verbu non perverſo aliquo ſenſu aſſignu poſui?

Exemplo erit ille locus *Janſeni*, quem ut quarta propoſitioni conſentaneum aſſeres, ex tom. 1, l. 8, c. 6. In hoc ergo, inquit, propriè Maſſilienſium error ſitus eſt, quòd aliquid primævæ libertatis reliquum putarent, quò ſicut *Adam*, ſi voluiſſet, poterat perſeveranter operari bonum, ita lapſus homo ſaltem credere poſſet ſi vellet; neuter tamen abſque interioris gratia adiutorio, cujus uſus vel abuſus relictus eſſet in uniuſcuſque arbitrio & poteſtate. Hinc tu loco ſenſum quarta propoſitionis aptas, acumpe Calviniani, quaſi *Janſenus* hic ducere voluerit. Sempelagianos idèd fuiſſe hæreticos, quòd gratiam talem eſſe vellet, cui poſſet humana voluntas reſiſtere vel obtemperare: Fateatur, mi *Annate*, adverſarius tuus, omni gratia reſiſſi & obtemperari poſſe, ſive illa ſit efficax, ſive inefficax. Efficax enim ſemper obtemperatur, & nihilominus ſemper reſiſti poteſt: inefficax contrà, cum ſola eſt, ſemper reſiſtitur, ſemper obtemperari poteſt. Hoc ſi neget *Janſenus*, errat. Sed unde concludis hoc ab ipſo *Janſenio* negatum? Poſteſt, inquis, illu verbu accommodari ſenſu Calviniano. At poteſt etiam accommodari Catholicæ, nempe gratia uſum vel abuſum non eſſe voluntati Moliniano modo ſubjectum: ita ut eadem gratia pro ſolo muti voluntatis modò inefficax ſit, modò efficax ſine illa alia Dei ope. Hiſ ſenſus, mi *Annate*, ita Catholicus eſt, ut contrarium Sempelagian erroris damnaverit tota Congregatio de Auxiliu in ſuo Molina.

Hæc propoſitio, inquit, & doctrina Patris Molinæ, quatenus docet efficaciam auxiliu divini pendere ab effectu & libertate arbitrii humani, non autem ab ipſo auxiliu prout à Deo venit, & ex modo motionis divinæ, videtur tradita à Sempelagianis, ut licet videre in Epiſtola S. Hilarii ad S. Auguſtinum: aſſeritur autem à Molina contra expreſſam ſententiam S. Auguſtini lib. de corr. & grat.

Demus, mi *Pater*, utramque ſenſum admittit verba *Janſeni*. Sane ergo hæretica ſi cum Calviniano potentiam diſſentendi negent: ſed Catholica erunt, ſi cum Congregatione de Auxiliu Moliniſticam gratiam Sempelagian erroru accuſent. At tu cur tuo iure in peſſorem partem accipis? Cur ad Calvin ſenſum ditorques? Debeueras ergo aliqua loca proferre, ex quibus conſtaret *Janſenium* hæc verba Calviniano ſenſu uſurpaſſe. Nihil enim certum hoc principio: Exſolis verbis quæ duplicem ſenſum habere poſſunt, quorum alter verus ſit, alter falſus,

con-

constare non potest, malo illa sensu accipienda.

Disce igitur, mi Pater, accuratior dialectica leges. Si veli hunc locum quem proferi, hereticum probare, alia conquire, quibus doceam non solum hic Molanum rejectum esse à Jansenio, sed Calvinum errorem comprobatum, quod ex solo illi loci, ut multum, ambiguis nonquam elicies. Omnino enim in Semipelagianum solum videtur culpae Molinismus, ut cum tom. 3, lib. 3, c. 1, congesta Moliniana gratia notione, in eo praeclare quod nullum aliud Dei auxilium requirat, sic deinceps Semipelagianum exprimit errorem: Proscripti sunt Massilienses non aliam ob causam, nisi quia tale auxilium homini sufficere putarent, adeoque NULLUM ALIUD adiutorium ad credendum actu ex parte Dei esse necessarium.

XXVII.

Damnati quinque propositionum sensus genuinae notae.

Fressera sensum illum damnatarum propositionum in Jansenio queri, mi Annate, nisi prius damnatum illarum sensum qualis sit, noverim. Hinc verò, ne errorem, quibusdam notis indicarent tuum summum Pontifex, tum Episcopi Gallia; quas notae ubi non reperiri, ibi scite sensum illum damnatum minime reperiri. Hae estiam delibari primâ Dispositione, tametsi iterum hic clarius indicabo, ut ex his eruditi letores de tuo indiculo possint statuere.

PRIMA NOTA.

In primis testantur Episcopi variis narrationibus sua loci, praesertimque p. 15, hunc sensum damnatum, esse proprium & germanum istarum Propositionum sensum. Idem loquuntur Romani Consultiorei qui semper proprium & rigorosum sensum damnant. Hinc statuitur illud axioma:

Quaecunque propositio non continet rigorosum & proprium sensum alicujus ex propositionibus, haec non continet sensum damnatum illius propositionis.

SECUNDA NOTA.

Declarat Episcopi Gallia sensum illum damnatum esse Augustino contrarium. Hinc eluce aliud axioma:

Nulla propositio Augustino & Jansenio communis continet damnatum propositionum sensum.

TERTIA NOTA.

Declarat Romana Inquisitio: assensum Episcopi: omnes Universitates consentaneas, Thomistarum doctrinam Innocentii Constitutione nulla in re violatam. Inde collige tertium axioma:

Nulla propositio Thomistis & Jansenio communis continet proprium & damnatum sensum propositionum.

QUARTA NOTA.

Speciatim declaravit summus Pontifex Innocentius gratia efficaci doctrinam, prout à Thomistis defenditur, minime decreto suo ulla auctoritate spoliatam, ac de hoc capite tota Ecclesia consentit. Hinc nascitur quartum axioma:

Quaecunque propositio continet solam gratiae efficacis, prout à Thomistis defenditur, assertionem, damnatum illum sensum non continet.

QUINTA NOTA.

Testantur Episcopi in narratione sua, hunc sensum damnatum à nullo ante Baiam & Jansenium esse traditum, adeoque illum omnibus Scholasticis adversari. Inde collige quintum axioma:

Nulla propositio Scholasticis usitata, trita, & probata continet damnatum illum sensum propositionum.

SEXTA NOTA.

Damnatus ille sensus à summo Pontifice reprobat, ab Episcopi proferitur, totâ Ecclesiâ hereticus iudicatur. Sequitur inde sextum axioma:

Nulla propositio quam vulgo Theologi nomine improbane defendunt, continet damnatum illum sensum.

Hu notis, mi Annate, prodi perfectio, certius in explorando sensu Jansenii versabere: non perfectio, semper errabis.

XXVIII.

CONCLUSIO.

Malle igitur animo, mi Pater, & consensum parum feliciter institutum felicius persolvere. Non ingratum nobis, nec Secretati tua unitilem operam navaverim, si fugitivae illas propositiones tandem è latibulis suis extraxerim. Nam quod simpliciter & libere docendum sit, id quoque, mi Annate, jejuniis adhuc in hoc argumento versati es, magisque ad eadem imperitorum levitatem, quam ad eruditorum certum limatumque iudicium elaborasse videris. Sed tu, credo, quae per incuriam exiderunt, monitus emendabis, & utilius reddis in praelum. Quoniam ut tibi antea occupatioribus valde districto, nimis enervare impone, unum hoc à te contendo, ut quia de prima propositione in altera Dispositione disputavi, rescindenda suscipias: hanc enim ideo, cetero omisso, accuratius pertraximus, quod ex ipsa reliqua neciteretur. Vbi huic responderis, tum tibi de quatuor alii responsio non deerit.

Verum, si quis, ut vehementer avaro, rescindere digueris, facio, queso, ut meos sensus impetias, non alienos affingas. Quaestionem illam generalem, an propositiones sint in Jansenio, necne, praesens omitto. Sed loca illa quae proferi, damnatae propositionibus esse congruentia nego. Hinc sequitur, se propositiones in Jan-

senio non reperisse: non sequitur, neminem alium posse reperire. Fortasse illi praeclabunt alii acutiores & diligentiores: non enim solus homo es, sed totus & multus. Non contumebis te tamen, sat scio, quam me, si non haereticum, certe haereseos fautorem appelles. Ast ego hoc tibi in autelassum repono: Nemo haeresei favere potest quia nulla est: at nulla in Ecclesia nova haeresis: nulli ergo nova haeresei fautores. Quorsum igitur tot decreta, tot Epistolae, tot conciones, tot libelli? Nescio, mi Pater. Vnum hoc scio, quamvis ista esset haeresis, quam vos sensus Janseïani haeresim dicunt, neminem adhuc me reperisse qui nasser. Incredibile, inquit, scilicet haeresei larvâ Ecclesiam polluti. Incredibile, mi

Pater, esse quandam haeresim, quam nemo verbis perspicuis nec ambiguis posui exprimere, quam ignorent & qui accusant & qui excusant; cuiusque tota via sex syllabis, sensus Janseïani, sine ulla certa notione & sensu contineatur. At in hac opinione vehementer erro. Omnino vehementer, mi Pater, si erro. Adde etiam ex vestris deiratu, maculat: invidiosius enim erro, quippe qui omnem adhibuerim diligentiam ad novam illam haeresim detegendam, nec tamen detegere potuerim. Ita si me inclementius obarguas, vel Escobario iudice consuetabitur reprehenderi Annatus.

FINIS.

PAULI IRENÆI

DISQUISITIO QUARTA.

Nullum fuisse inter Doctores ex utraque parte Romam missos, legitimum controversiarum caput.

P R Æ F A T I O

AD FRANCISCUM ANNATUM.

Perstringitur ejus taciturnitas, occasio inscriptionis declaratur.

Sic est prorsus, mi Annate, insipienter speravimus fore ut Disquisitionum nostrarum aculem aliquid à te responsi eliceremus. Sed insipienter quoque illi iudicant, qui eam silentio tuo causam praetendunt, quid indignum auctoritate tuâ sit arbitratus cum ignoto hoste confingere. Mibi verò & de te iniquis sentire videntur, quiam insolens tibi fastidium tribuimus; & de ipsa re non rectè, qui te parum decet in hoc certamen descenderunt putant. Enimverò si honor spectatur tuus, laesitio tibi & vehementer tui Gallie tui Latine exagitato, longè sui beneficium respondere, quàm tacere: praesertim cum tam facilem vivendi conditionem tulisset tibi, & id modo à te, quo me victum sateret, exegisset, ut contraversis quâ hodie consiliatur Ecclesia, certum aliquid caput assignares. Hoc, mi Annate, cur recusari, non alia cuivis causa occurrat, nisi quod id te praestari posse diffusus es.

Praeterea non ignorat inscriptionem nostram, ac multò magis celebrem illam deciman-ollevam Provincialems epistolam, quæ et, mi Pater, in magnam concitavit angustiam, multorum manibus teri, nec paucis aliud persuasisse quod volebant, nullam omnino de illa fidei dogmate contentiorem in Ecclesia esse, totamque illam Lanseïanæ sensus haeresim meram fabulam esse, à vobis indultam, ut adversarii vestri invidiam apud imperitios facerent. Quam opinionem cur ex animi humanum nollis evellere, si hoc à te fieri posse consideres?

Ergo illud propensum vero, si minis honorificum ti-

bi silentium erat, nullo certe Societati tue fuisse, à cuius commodis & loqui tui, & tacere metui. Scilicet eam in non levi discrimen adduxerat incautè à te tradita Lanseïanæ sensus explicatio, de gratia necessitante, quæ dissentienti potestatem auferret. Alimur erat de causâ tua, sitam perspicue loqui persistisses. Nihil illa magis quàm lucem timet: nihil illi consensio, quàm si intelligatur. Vnde te vehementius auri à Socii tui incertum fuisse, quid præloperet à & incallidâ defensione omnes penes defensiones suas discessisset.

igitur, mi Annate, non ita praestudium iniqui sumus, ut suspicemus tibi prudentissima taciturnitatis consilium à te abusi contendamus. Novimus enim quàm illud rationibus tui opportunitatem, imo necessitatem fuerit. Tu modo ne succenseas, si quando nobis non idem quod tibi conducit, non eandem quoque rationem incanemus. Tam nostra studet introitus causâ, quàm tua id causâ reformidat. Ergo sine saltem utilitatis servare cuivis sit liberum. Tui silere sit ius: nobis saltem haec loqui, ut veritatem patefactione lucem ac pacem frustra turbata Ecclesia conciliemus: abactis sicut scilicet haereseos terribulo, quo illam jam sine causa tu caterque Sodales tui commoveret.

Atque autem turbas hâc scriptione contentionesque non molimur, ut nihil aliud contendamus, quàm mollem omnino de fide in Ecclesia turbam, nullam iueri & adversarios nostros contentiorem vel esse, vel fuisse. Quod argumentum cum iam in prima Disquisitione pertractatum, cur hic iterum pertractandum censam, paucis aperio.

Dilectus, mi fallor, & necessarius rationibus eruit, nullam de quovisque propositionibus discordiam in Ecclesia versari, nec causam esse cur nris in suspensionem haereseos vocetur, cum de ipsi dogmati omnes consentiant, omnes illam sensum qui dicitur Lanseïanum, perque respuant. Illud tamen, fateor, vehementius, mi Anna-

te, mirabar, cur ergo Romanæ disceptaturi Doctores
trissent. Nominum enim mihi ridiculum videbatur, ut
vel Doctores inter se de nihilo animose pugnarent,
vel iudices de nihilo pugnari non intellexerint.

Quamobrem hoc totum quale esset inquirendi consi-
lium cepi; opportunèque nactus varia scripta qua utra-
que ex parte Consultoribus aut summo Pontifici oblata
sunt, & præterea multas eorum, qui tunc Roma præ-
sentes aderant, literas, nondum peracto negotio scrip-
tas, in quibus quæcumque illis facta, dicta, agitata
sunt, singulatim recensentur; cuncta diligenter perlu-
stravi. Hic quæ mihi ante obscura & implicata vide-
bantur, explicata & aperta visa sunt. Intellexi soli-
dam imò & Theologicam fuisse contentionem de gra-
tia efficaci & sufficiente Moliniana. Intellexi gravi &
legitimâ ratione Romanæ præfatos Augustinianos Do-
ctores, ut eas calamitates eviterent, quas ex confusa
propositionum censura videmus accidisse. Reperi causâ
sua diffusâ Molinias, clam Romanâ totam controversiâ
faciem immutasse: efficaciam gratiæ oppugnatione deser-
tâ, abiectione Moliniana pariter, veram disceptatio-
nis causam penitus sustulisse; aliamque commentitiam
calumniam superstructâ contentiorem Consultoribus
Romanis & summo Pontifici obtulisse, nec in veris Au-
gustinis discipulis, sed in quâdam Lanfensianum Ler-
vâ ab ipsis efficitur impetum fuisse. Reperi postremo,
tantum artibus & gratiâ valuisse lesuam, ut nec illa
calumniam elui, nec nova illius & fictitiæ controversiâ
inamictis retegere & redargui posset.

Enimverò, mi Annate, non mediocriter indolui,
tamdiu accuratè istarum rerum cogitatione frandatum
esse urbem Christianam; nec leviter succensus eorum
lentitudinem, qui hæc cum optimè noverant, tamen ad-
huc à consensu illa narratione supersederunt. Sed
quoniam recte ipsi in tanta veritatis caligine opportunum
fugandum tenebrarum lumen fidei subtraham, ipsi vider-
int. Mihi certe licere non sinit arbitratum calare,
quia abigendo fictitia hæreses criminis, quo tot Ca-
tholici innumeratim afferuntur, præsumptuosa
sunt.

Quod nos eâ munis irridiosè saltari videntur, quod
hic nulla de Lanfensio questio est, sed tantum de Augu-
stini discipulo, quos falsè Lanfensianum nomine tra-
ducunt adversari, à quibus quicquid propositionum er-
rores removeri ad id summo Pontifici injurium non est,
ut sit etiam honorificum & optabile. Quid enim ad
probandam Pontificiæ Constitutionis æqualem vali-
dum, quàm ejusmodi esse illas propositiones, ut eas ne-
mo in proprio sensu, & illo qui dicitur Lanfensianus,
unquam defendens? Quid summo omnium Christiano-
rum parenti optatum, quàm filios omnes suos id i-
psam de fide sentire & dicere; nec modo nunc, sed
semper circa damnata hæc capita extitisse concordēs?

ARTICULUS I.

De primo statu controversiæ, dum Pa-
cificus agitabatur ante quinque pro-
positionum exortum.

Quo pacto Roma inter se concordēs resp. Doctores
extiterint, & sâdis discordiis exstinctis sint qui
Parisiam tam acriter inter se pugnarent, hæc quæstio
Disquisitione reterege, & in lucem promovere consilium
est; quæ hujus ignoratio magnis hinc toti negotio tene-
bras offundat.

Notum omnibus, quibus contentiones illæ, quæ quin-
que propositionum exortum antecesserunt, evolutæ & per-
spectæ sunt, totam Augustinianam inter & Molinias
contentionem fuisse; Thomistasque in illa rixa nullatenus
impluitos. Contendebant Augustiniani gratiam
illam sufficientem Molinisticam, quæ nihil aliud requi-
rit ex parte Dei ut in actum producat, merum Sempe-
legianum esse. Contrâ lesuam & eorum gregales,
nisi ejusmodi gratiæ versatilis & libero arbitrio subje-
cta five ad operandum, five ad agendum admitteretur,
satis induci, necessitatem inveter, desperationem in ho-
minibus asserti, importunissimè quærabantur. Sape
Molinus in Scholâ Sorbonicâ hoc uno discrimine Lan-
fensium à Thomistis secrevit, quod Thomistæ duriores,
horridiores, & adversus hostes sui nimis tui. Sape
de Hallerio multis audiverunt: Si contentio fiat Lan-
fensiana & Thomistica opinio, istam longè crudeli-
orem esse, quippe quæ ad hominem innocentem acerba
illa humani sensibus gratuita prædestinationis dogma-
ta extendat, quæ tantum in hominibus lapsu Lanfensium
admittit.

Quid rei in scholâ vestra Claromontani? Nonne
apertè prædeterminationem physicam Calvinus infu-
mulastis, ut propterea Sedes Apostolica Nuncius, ne
Theos vestros in quibus illud erat expressum, publicè
sustinerentur, inhiberit?

Quid tu ipse, mi Annate? Nonne tuus in quadam
de scientia medicæ libro Calvinis Thomistas equipa-
rasset, ab Academia Theol. ana censurâ impulsus es?

Quid Molinus? Nonne aliquot ante annis hæc Lan-
fensii propositionem Romanam misit, ut ejus censuram
impetraret: Nullum jam dari hominibus lapsis
adjutorium sufficiens juxta primum sensum,
hoc est, præter quod nullum aliud ex parte
Dei per modum principii necessarium est, ut
homo velit, aut operetur, quin simul efficax
sit? Qui cum agebant ut hæc propositio censurâ nota-
retur, quid aliud quàm Molinianam gratiam Aposto-
lica Sedes iudicio sanciri contendebat?

Ergo, mi Pater, si verum dicere velis, ante quin-
que propositionum exortum, de sola efficaci gratiâ &
sufficiente Moliniana tota erat controversia. Augusti-
niani pro efficaci contra Molinianam gratiam depu-
gnabant. Vos cum vestris affectis pro sufficienti Mol-
iniana contra efficacem.

Erat alia de Sancti Augustini auctoritate con-
tentio. Neque doctrinam sanctam testam relectam
ipsius

bant ipsi discipuli; vos eam non obsecrâ vellicabam.

Quid enim aliud tendebat vestre Ex-Iesuâ Cornetum, cum anno 1649, quo Syndici officio fungebatur, hanc conclusivam e thesibus jam impressis eradii jussit: Augustini doctrinam posse à quovis sine erroris periculo sustineri?

Quid Adamus ille vestre concionator & scriptor, qui tunc temporis innumeris conciliis convictis S. Augustinum, tanquam obscurum, intricatum, & qui nimis Pelagianorum odio in Calvinismum impigrescit: à quo scilicet descendendum erat, ut veritas Catholica Pelagianorum inter & Calvinismi intergeita retineretur?

Quid ceteri passim vestri Sodales, quibus id temporis hoc unum studium fuisse videtur, ut Augustinum arderent, ejusque auctoritatem elevarent?

ARTICULUS II.

Quid de propositionibus questi sunt Augustiniani, cum primum à Corneto editæ sunt.

Hic scilicet fuit rerum status, cum famosa illa propositiones in lucem prodierunt. Mitto referre quo pacto Nicolai Cornetum primum invitum ad istud inceptum adductum sit: quemadmodum secreta illa coitio coalluerit: tum qua Comitii illi die 1 Julii anni 1649 habui contingit, ut totam fabulam prodiderit bonis senex, qui nomina Inquisitorum quos illi suggererat oblatus, schedulam à sinu protulit, Doctorum Moiuri manu scriptam, in qua illa exstant: Quomodo Cornetum Doctori Jansenium subdoli impetu conquerenti, ita responderit: Non agitur de Jansenio, Domine mi. Postremò quomodo tantum apparatus, intercessionem septuaginta Doctorum, supremi Senatus auctoritate discussus sit. Conventio denique inter Doctores facta sit, ut de istis propositionibus tanquam à nullo prelati auctore siceretur.

Vnum dico, Doctores Augustinianos de istarum propositionum fabrica multo festivi; atque illud imprimis, fictas ad arbitrium propositiones, obscuras, & ambiguas, in quibus veritas cum errore permixta esset. Hinc in scripto Facultatis oblato 1 Decembrii 1649, à M. Petro Coppin omnium Doctorum nomine qui huic apparatusi intercesserant, propositiones vocantur ambiguæ, æquivoque, à nullo auctore, in sensu quem præ se ferre videntur, assertæ.

2. Testati sunt veritatem illam, quam subdoli involuam in quinque propositionibus querebantur, esse dogmatæ gratiæ efficacis. Hinc liber de Gratiæ viâctrice anno 1650 de hoc uno argumento conscriptus.

3. In predicto sensu gratiæ efficacis, propositiones istas verissimas & orthodoxas esse cõsideraverunt: quod non est istas propositiones defendere, sed tantum dogma gratiæ efficacis.

4. In multis aliis sensibus falsas, erroneas, & hæreticas esse confessi sunt, sed quæ à nemine sustinerentur.

5. Detexerunt artificium Molinistarum, ambi-

quam censuram obtinere molitionem, quam deinde in Augustini doctrinam & efficaciam gratiæ dogma torquerent.

Postremò multis scriptis id ostendere laboraverunt, de æquivocis propositionibus sententiam ferri non oportere, priusquam evolutis illarum sensibus; in falsitate damnatione veritas implicari non possit.

De Jansenio autem quid duxerim, constare pœstet tum ex variis scriptis tunc editis, tum ex subjuncto loco qui habetur in scripto cui titulus est:

Quinque propositionum de gratia, quas Facultati Theologicæ Parisensi M. Nicolaus Cornet subdoli exhibuit 1 Julii 1649, vetæ & Catholica expositio juxta mentem discipulorum S. Augustini.

Has propositiones, inquit, esse ad libitum fictas tamdiu constabit, quamdiu ubi, & à quo ut jacent assertæ sint, demonstratum non fuerit; quod à nemine hæcenus nisi mendaciter præstitum est, nec præstari potest. Quàm periculofum autem, quàm iniquum, quàm inusitatum est, propositiones à nullo auctore assertas, à nullo auditis, ad libitum fictas, examini subijcere? Primam propositionem utcumque excipimus, quæ iisdem quidem verbis in Iprensis Episcopi opere expressa, attamen à præcedentibus & consequentibus verbis, quæ apud Jansenium planum & rectum illius sensum declarant, dolose avulsæ, sic exhibitæ est, ut obscura & ambigua penitus, perverfæque interpretationi obnoxia videatur: proptereaque non sine arte & consilio dissimulatus est locus Iprensis Episcopi, ne scilicet quo sensu ibi asseritur & exponitur, tota Augustiniana, hoc est, tota Catholica, tota non alio sensu, quàm QUI GRATIÆ PER SE EFFICACIS AD SINGULOS ACTUS NECESSITATEM EXPRIMIT DEFENSA DEPREHENDERETUR. Posterius est, quod spectat ad harum propositionum sensum, scilicet æquivocas esse penitus & ambiguas omnes; proptereaque hinc rectæ, inde perverfæ; hinc Catholicæ, inde erroneæ & hæreticæ interpretationi obnoxias. POSSUNT ENIM AD GRATIÆ VICTRICIS ET PER SE EFFICACIS, AD SINGULOS PIÆ VOLUNTATIS MOTUS NECESSARIÆ DOCTRINAM SINGULÆ REVOCARI; nec alio quàm gratiæ istius per se efficacis sensu, aut à Episcopo Iprensi, QUANTUM EX EJUS OPERIS LECTIONE INNOTESCI, aut à quovis alio B. Augustini discipulo defensæ sunt, nunquam ab iis, ut jacent (id est, in proprio significatu) assertæ, ut in libro de gratia Christi victrice satis fusè & perspicuè demonstratur.

Sic Augustiniani loquebantur anno 1651, quo in libello edum est, hoc est. duobus ante Constitutionem anni. Unde patet quam audacter viri primarii impulerint, qui hanc in sabulem persuadere veriti non sunt: Ante Constitutionem editam, nec in Gallia, nec in Belgio dubitatum, quin quinquae propositiones Latens essent. Dubitatum enim non est, quin quinquae illae propositiones ad efficacem gratiam revocari possint: quod verum esse omnes agnoscunt. Sed scilicet illo sensu, qui à Pontifice utroque damnatus non est, cum à tota Ecclesia & ab ipso summo Pontifice quotidie probetur in Thomisti; in quocunque alio sensu apud Latensium extare nunquam agnoverunt illius defensores.

ARTICULUS III.

Censura quinque propositionum, ex Doctoris de Sainte-Beuve scriptis dictatis in Sorbona anno 1651, deprompta.

Sed ne generatim hoc tantum ad declinandam offensionem ab Augustini discipulis dicta causari posui, mihi Amate, mecum, queso, recognosce, censuram in illas propositiones Latam longe ante Constitutionem à Doctore de Sainte-Beuve, notissima eruditionis, probitatis, sinceritatis viro. Hic verò, utpote scholastico more de his propositionibus in scholis agens, emendatius sensum Augustinianorum aperuit.

Censura primæ propositionis.

Disp. 1, sect. 3.

Ad extirpandam inviviam in discipulis B. Augustini, alio modo contemnerent propositionem suam, quam postea illi imposuerunt. Dixerunt scilicet, quod hanc propositionem Augustiniani tuerentur: Aliqua Dei præcepta hominibus iustis volentibus & conantibus secundum præsentem quas habent vires, sunt impossibilia: deest quoque illis gratia quæ possibilia fiant. De qua propositione ne diximus, quod constata per adversarios Augustinianos doctrina, non enim alii quatuor, ex terminis ambiguis, aliquo sensu falsa est, & aliquo sensu vera; [quem tamen non esse proprium & germanum satum esse declarat.]

1, Falsa est & hæretica, si vox illa, hominibus, supponat universales pro singulis hominibus, & sensus sit, quod aliqua præcepta omnibus & singulis hominibus, secundum præsentem quas habent vires, sunt impossibilia: nam certum est aliquos iustos servare Dei mandata.

2, Falsa est & hæretica, si voces illæ, secundum præsentem quas habent vires, significent vires quas habent iusti in hac vita: nam de fide est, iusti in hac præsentem vitam posse servare Dei mandata.

3, Falsa est & hæretica, si vox illa, volentibus, significet plenam & perfectam voluntatem. Nam plene & perfecte velle servare mandata non potest iustus, nisi ea servet alii.

4, Prima ejusdem par est etiam falsa & hæretica. Nam primò homines iusti sunt liberi & viatores, adeoque capaces auxiliorum quibus mandata observent. Illud autem non est impossibile simpliciter, quod est possibile per gratiam. Secundò, Gratia sanctificans, & alius auxilia quæ habent, si parva sunt, sunt alia quod principum propinquum observantiam illorum: si magna, sunt principum proximam.

Secunda autem par falsa est & hæretica, intellecta de singulis iustis, & de gratia quæ possibilia fiant proximè Dei mandata. Nam cum sint aliqui iusti in hac vita, qui Dei mandata observant, falsum est nec minime esse iustorum in hac vita qui habeat proximam ad implenda præcepta possibilitatem. Falsa etiam est & erronæa, intellecta de aliquibus iustis & de possibilitate remota: [sensu scilicet Moliniano, quam eadem proximam ducit sensu Thomistico nihil videt] Nisi gratia sanctificans, & auxilia actualia quæ habent, sunt quoddam principum mandatorum observantiam.

Est autem vera eo sensu, quod aliqua Dei præcepta aliquibus hominibus iustis, non plene ac perfecte voluntibus & conantibus, secundum vires quas habent in hac vita, cum non plene ac perfecte volunt atque conantur, sunt illi impossibilia potestate proximæ, [id est, quæ complentur omnia ad agendum necessaria, & cunctis necessitatibus efficacis auxilii ad agendum:] deest ut quoque gratia [efficax scilicet, nam sufficientem Thomisticam in istis iustis supra agnoverit] quæ possibilia proximè fiant.

Proximam enim potentiam quam negat, intellige semper Moliniano modo, præter quam nihil aliud requiritur: nam hoc sensu hanc vocem semper usurpat. Aliam enim potentiam, quam Thomista etiam completam vocant, cum ipsi non admittunt, cum illa nihil obstat gratia efficacis necessitati, quam solum deest & ceteri Augustiniani tuerentur? Præferimus enim idem Doctor infra nihil virtutis deesse gratia excitanti ad effectum produciendum fateatur, & ob solam resistenciam effectum carere: quod est illam asserere in actu primo completam.

Censura secundæ propositionis.

Ex eadem sectione.

Quod spectat ad istam propositionem: Interiori gratiæ nunquam resistitur, quæ secunda est ex quinque quas composuerunt adversarii doctrina S. Augustini, & discipulis eius tanquam auxiliorum obiectum, idem dico quod de aliis: scilicet æquivalentem esse, secundum aliquem sensum falsissimam, secundum alium verissimam.

Falsissima est sub aliquo sensu; quia sub aliquo sensu verum est, quod interiori gratiæ semper resistitur. Prob. Omnis gratia interior est habitualis vel actualis, & omnis resistencia est cum victoria, vel sine victoria. Resistitur habituali gratiæ ab homine cum victoria super gratiam, quando peccat mortaliter: nam qui peccat mortaliter, agit contra gratiam habitualem, adeoque illi resistit. Resistitur gratiæ habituali sine victo-

via supra illam, quando concupiscentiâ insurgens & tentans, voluntas non consentit.

Gratia actuali vel est intellectus, vel voluntas.

Gratia interiori intellectui resistitur cum victoria qua de illa reportatur, quando sola est: quia cunctis est

conditio quoad hoc cum gratia exteriori legi, qua si sola est, obest occasionaliter, &c. Gratia voluntati

vel est parva, vel magna: parva resistitur, sed ut ut aliqua ex parte, sed majori superetur, minori supe-

ret. SUPERATUR, QUIA NON PONIT EFFECTUM, QUEM IN SUBJECTO MI-

NUS RESISTENTE PONERET: superatur, quia ponit omnem effectum ad quem ordinatur à Deo: facit velle, licet non plene, sed imperfecte. Verissima

autem est hac propositio, intellecta de gratia quantumlibet magna vel parva, si per hanc vocem, resistere,

intelligant ea resistencia quâ conatus omnis gratia ista manet & vacuum fiat, ut impediatur à ponendo illo ef-

fectu ad quem ordinatur à Deo, [per voluntatem nempe absolutam, ut idem Doctor indicat alio loco. Nam gratiam frustrari eo effectu ad quem ordinatur per voluntatem antecedentem, libenter dabitur quicumque sentiant, istam voluntatem in Deo esse formaliter.]

Censura tertiæ propositionis.

Eadem sectio.

EX dictis iudicium pariter facile fiet de tertiâ propositione, ab usum auditoribus eodem spiritui fabricata ex ajutorio, & calumniosè imposita Augustiniano. Talis est: Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur libertas à necessitate, sed sufficit libertas à coactione.

Scilicet prima pars ejus, procedens de bono puro viatore, & non comprehensivè, falsa est, & hæretica.

Nam libertas voluntati in genere, est libertas à necessitate extrinseca: quod autem convenit superari, contingit ejus inferioribus.

2. Intellecta de libertate electionis, qua est libertas per quam meremur in via, & eadem intellecta de necessitate ab interiori inclinatione procedente, sive intrinseca, qua sit absoluta, est falsa. Nam libertatis electionis essentialis est indifferencia ex parte potentia:

[activa scilicet, non passiva, ut late idem Doctor probat:] talis autem indifferencia opponitur necessitati

interiori absolutæ, qualis est ea necessitas quâ Deus amatur à Beatiss.

Verissima est autem de libertate electionis, & necessitate procedente ab interiori inclinatione, qua sit dumtaxat hypothetica. Ratio est, quia posita motione

divina gratis, sequitur necessario [hypotheticè scilicet] agere voluntatem, sed suo modo, & abque essentiali

libertati sua indifferencia documento; sed tantum cum defectu indifferencia ex parte actionis, qua est illi accidentalis dumtaxat.

Posterior verò pars propositionis istius falsissima est eo sensu, quod omnis actus voluntatis non coactus, sed spontaneus, sit sufficiens ad meritum & demeritum:

aliis motus primò primi effecti demeritorii. Secundò, eo sensu quo coactus dicitur, quod sit à principio ex-

terno non concorrente, sed remittente passo: alius eo ipso quo via ista inferretur voluntati, ut tamen ageret in bono sine in malo, posset demereri: quod absurdum esse docet Augustinus, ubi de fato Mathematicorum, & vi illata bene natura per malam in heresi Manicheorum.

Verissima autem est, si liberum esse à coactione sit illud, non tantum quod vim non purè patitur, quæ prima speciei est coactionis, ut in lapide cum sursum projicitur: non tantum quod vim patitur & agi: sed modo praternaturali, ut in lapide decedente sponte cum propellitur, ut majori decedat impetu, quæ est secunda speciei coactionis: sed etiam quod non est determinatum à natura, sed se suo modo determinat, quæ est tertia speciei coactionis. Nam apud SS. Patres quod est determinatum à natura, aliquando coactus appellatur. [Vides quàm in aliena tantum, & minime propria significacione veram esse agnoscat, qui alius falsam concedat.]

Censura quartæ propositionis.

Ex 1 disp. sect. 1, art. 2.

EX dictis patet, quale iudicium ferendum sit de hac propositione: Semipelagiani admittere prævenientis gratiæ interioris necessitatem ad singulos actus, etiam ad initium fidei, & in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere, vel obtemperare. Quam propositionem una cum alio quatuor B. Augustinus discipulo calumniosè imputant aliqui Molinæ fautores.

Dicimus igitur, quod ista propositio quibuscumque ab ipsi contexta sermoni, aquivoca est, sub quobusdam sensibus vera, & falsa sub aliis. Prior pars abjolutè falsa est, intellecta de Semipelagianis omnibus: quia certum est ex S. Prospero, Epistolâ ad Augustinum, quod aliqui ipsorum pelagianizabant, non agnoscentes aliam gratiam ad initium fidei à gratia exteriori legi aique doctrina. Eadem prior pars est vera de alio genere Semipelagianorum, intellecta de gratia interiori intellectui; hanc enim à Semipelagianis istis non negatam fuisse sile clarum est.

Rursum vera est, intellecta de gratia voluntati, qua commissæ sit, seu subditi libero arbitrio; seu de auxilio sine quo non, quod dat homini posse se velle, sed non velle quod posuit, ut probationes nostræ evincant. Sed falsa est, intellecta de gratia voluntati, cui sit commissum seu subditi liberum arbitrium; seu de auxilio quo, eo scilicet quod dat homini velle quod posuit, & non tantum posse se velle. Talis siquidem gratia necessitatem ad initium fidei non admittit Semipelagiani.

Quod ad posteriorem verò ejus partem, scilicet quod in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere, vel obtemperare; dicimus istam simpliciter loquendo falsam esse & hæreticam. Nam de fide est ex Conc. Trid., homines posse gratia interiori voluntati resistere, vel obtemperare. [Quid plerumque quid Pontificia Constanciensi congruentius?]

Censura quintæ propositionis.

Ex disp. 5, art. 7.

Recentes primò variis sensu istius propositionis, Christus pro omnibus mortuus est; septem videlicet Catholicos, & nunc Sempelagianum.

Primum est, quod Christus pro omnium hominum salute mori voluerit, voluntate quâdam antecedente, seu velleitate, ut colligitur ex S. Thoma.

2. Quod mortuus sit pro omnibus & singulis, quoad sufficientiam pretii.

3. Quod mortuus sit pro omnibus & singulis hominibus, ratione causæ & naturæ communis.

4. Quod mortuus sit non pro singulis generum, sed pro generibus singulorum.

6. Quod mortuus sit pro omnibus fidelibus, eo sensu, quod nullus est fidelium qui non sit participi aliquid effectus mortis Christi, maximè quæ redemptionis à peccato originali.

7. Christus mortuus est pro singulis hominibus, modo ipsi credant, & se disponant ad gratiam adoptionis recipiendam.

Sensus Sempelagianus est, ita mortuum esse pro singulis hominibus, modo ipsi credant, ut fidei in omnium non sine efficaci gratia sit posita: quod refellit eruditus Professor variis locis & præsertim articulo præcedente.

Hu posita, suam de quintæ propositione censuram subiungit huius verbis:

Ex hi patet quale iudicium ferendum sit de hac propositione quam obijciunt Molina defensores Augustini discipuli quasi suam, cum tamen ipsi ad excusandam irridiam ad libitum eam composuerint: Sempelagianum est Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse. Scilicet Sempelagianum non est; imò maximè Catholicum id dicere in sensibus Catholicis à nobis propositis, licet id sit Sempelagianum dicere in sensu Sempelagianorum.

En Professor eruditus sincerum de quinque propositionibus iudicium, ante Constitutionem Innocentii de iure editum, cui congruunt omnia illa scripta tunc temporis ab Augustiniano evulgata & maxime ipsarum propositionum explicatio Catholica excusa Parisi anno 1651, itemque sensuum distinctio summo Pontifici exhibitæ.

ARTICULUS IV.

De gratia sufficiente Thomistica
quomodo locuti sint Augusti-
niani Doctores.

Secundâ Disquisitione planum feci quo pacto hæc gratiam universam Lanfienus & dispositione removerit, & speciatim in volentibus & conantibus admisit. Opera pretium est hic ostendere quomodo illi quos Lanfienus Moliniani dicunt, hæc questionem ante Constitutionem omnino seposuerint & attingere noluerint.

Inprimis Audet Apologia Patrum diserte testatur quam gratiam sufficientem impugnat, eam Molinianam esse, non Thomisticam, graviterque castigat Doctorem Martellium, quod Thomisticam quasi gratia sufficientis patronis auxilio accesserisset, cum illi aliusmodi gratiam sufficientem admittant, à Moliniana, quam Augustiniani avversabantur, longe diversam.

Clarior adhuc Audet libri de Initio pia voluntatis cap. 1, pag. 2, Non hic impugno, inquit, eam gratiam sufficientem, præter quam alia ex se efficax necessaria dicitur ad singulos pietatis actus, sed gratiam versatilem, in manu liberi arbitrii positam, ut à S. Augustini & Ecclesiæ doctrinæ omnino alienam rejicio. Nullam esse talem ut à liberi arbitrii consensu effectum fortitur contendo. Aliquam autem necessariam ad singulos pietatis motus, conatus, & actus, quæ ex se sit efficax, assevero. Intelligo ergo me, cum gratiæ sufficientis, flexibilis, vel æquilibris, versatilis, incipit, in manu liberi arbitrii positæ, nuncupatione utor, gratiam eam Molinisticam designare, quæ effectum suum à voluntatis consensu Deo efficaciter non præmovet, fortitur.

Vinam igitur totam reputo controversiam? Audi, quæso, Lector, & intellige de qua tunc certatur. Constat totam Molinistam inter & sancti Augustini discipulos controversiam in hoc sitam esse: An dentur aliquæ gratiæ actuales internæ, cor & voluntatem intus afficientes, quæ vi suâ bonam voluntatem non efficiant: sed quas secundum se indifferentes & æquilibras, liberum lapsi hominis arbitrium ad effectum seu ad profectum operis perducat.

Vides, mi Annate, Augustinianos semper seposuisse illam de generali gratia sufficiente questionem, nec omnino præmississe quid de ea sentirent, excepto quid Lanfienus ab Augustino illam non difficile admissum iri proficitur. Huius autem cautionis ea causa fuit, quod semper eas questiones attingere veriti sint, ex quibus parum fructus posset in Ecclesiam redundare. Talis erat hæc de generali gratia sufficiente questio, qualem omnibus etiam infidelibus nonnulli Thomistæ concedant. Nam quacunque demum sit ea gratia, non ea certe est quam orant sibi fideles, & quam infidelibus petunt. Non enim petunt sterilem quandam bene agendi potestatem, sed petunt omnino ut bene agant, ut saepe ait Augustinus.

Accedit quod talis gratia explicatio parum admittit prodehæ ad compeſcendas hominum voces, divina legi implenda potestatem sibi deſuisse querentium. Nichil enim querulus illos consolatur potestis alterius auxilii ad agendum indige. Vnde Sylvestri insigni Theologus Academia Duacensis 7, 2, q. 109, a. 4, Sive detur aliqua gratia, quæ tantum est sufficiens, non efficax, sive non detur; ea secundum rei veritatem est impertinens ad salvandum; quod homo possit divina mandata fervare: partim quia

quia ut ipse illa servet, ea gratia sola non sufficit; sed oportet quod etiam adsit gratia efficax quæ à solo Deo pendet, & gratis seu sine merito tribuitur: partim quia iuxta communem sententiam gratia sufficiens non semper datur, & tamen homines viatores semper possunt divina mandata servare; ac per consequens etiam tunc quando non habent gratiam sufficientem. Ergo ut observatio præceptorum dicatur esse possibilis, non est necesse venire eò ut dicatur quod habeant gratiam sufficientem. Hæc ille longe ante natæ ex occasione libri *Lanseniani* de gratia contemneret.

Erât aliud in ista gratia tractatione periculosum, ipsum scilicet vocabulum *sufficientem* gratia, quod facilitate maximeque ab imperitiis in perversum sensum detorquetur. Unde liquet apud Patres & S. Thomam nunquam illud illâ notatione usurpatum quâ usurpatur à nonnullis Thomistis; nec sufficiens olim dictum, nisi quod ad agendum respiciat. Quam ob causam *Levantenſis* Facultas hoc nomen soli deum efficaci gratiæ impertit. Gratia, inquit in iustificatione censura, ad conversionem sufficiens, ipsi convertitur; quæ verò non convertitur, non sufficit.

Hic de causis istam gratiam præfusi omittere satum plerique Augustiniani duxerunt; adeoque talis gratia defensio vel impugnatio nunquam capitalis Augustiniana doctrine parti ab ipsi constituta. Adstruere illam vel non adstruere, nihil ad cardinem causæ, nec ad Augustinianam doctrinam summam.

Sed illud animadvertere dignissimum, Jesuitica causa defensores, Hallerum scilicet, & socios discreti scripti Roma oblata esse testatos, nolle se gratiam sufficientem generalem adstruere, sed prorsus intactas relinquere hæc questiones; nam Christum morte sua gratiam sufficientem infidelibus, obduratis, infidelibus, promeruerit. Sic enim loquuntur super quima propositione in scripto Consultoribus oblato, quod tandem cum quosdani alios in Augustinianorum numerum venit: Hoc sensu examinata propositione, intactæ relinquuntur difficultates quæ occurrunt circa infantes sine baptismo decedentes, aut infideles, aut obduratos. Nam qui dicit Christum non pro solis prædestinatis esse mortuum, non dicit consequenter pro quolibet reprobo in particulari mortuum esse: sed sufficit quod pro aliquibus saltem reprobis.

Atque hæc de gratia generali, quatenus infidelibus, obduratis, generatim conceditur, Augustinianorum circumspexit fuit: sed aliter se gesserunt in asserenda eadem gratia respectu ipsorum. Multis enim gravissimique Doctores eam gratiam in infidelibus non adstruunt. At fidelebꝝ eam prorsus negare, quod ad rem ipsam verum potest, qui intelligat quid eo nomine Thomista significent. Intelligunt enim motionem Spiritus Sancti, cuius impulsu voluntas imperscctam quædam voluntati seu velleitæti elicitat, quibus ita ad perfectiores actus disponatur, ut nisi ipsa resisteret, plenum illa gratia effectum obtinerent. Ro-

sisit autem semper, inquit Thomista, nisi voluntas ad perfectè consentiendum efficaciter applicetur. Talem gratiam qui prorsus resistit, omnino non dicam Catholici, sed sancti non fu, cum eam experiri quisque sepe poterit.

Certum igitur talem gratiam admisisse Augustinianos, quam tamen libentius inefficacem appellabam quàm sufficientem, ut videre est in secunda Apologia *Lansenii* lib. 2, cap. 22, pag. 273. Ideo autem non appellabam sufficientem; quia eommode vulgus intelligit eam gratiam præter quam nihil aliud prærequiritur ex parte Dei ad bene agendum & plene consentiendum: non quo negaverim nunquam talem gratiam sensu Thomistico sufficientem dici posse. Quare Professor Sorbonicus D. de Sainte-Beuve, tamen si ut qui maxime Augustiniani, non dubitavit tamen hanc gratiam in ipsi, scilicet nominis ambiguitate, admittere; Ejus verba describam, ne tu, mi Anna, te, causari possis, post Constituentem deum de hac gratia admittenda Augustinianos cogitasse. Sic ergo ille in scriptis dictatis anno 1653, disp. 5, 4, 6.

Legitima est divisio gratia voluntatis propria ei status naturæ lapsæ per Christum Deum reparatæ, in gratiam sufficientem & efficacem, si per gratiam sufficientem intelligatur gratia parva, ea scilicet quæ cum sit efficax ejus effectum ad quem proximè ordinatur, & quem Deus ABSOLUTA VOLUNTAS [audi absolutam voluntatem] intendit; non est et tamen efficax ejus effectum quem Deus absolutè voluntate non intendit, & ad quem ordinatur, quantum est de se [& antecedente si velis voluntate] & si per gratiam efficacem intelligatur gratia magna, ea scilicet quæ est efficax ultimi effectum, quem Deus absolutè suâ voluntate intendit. Sic gratia sufficiens ea est quæ verbis gratiæ parvi desideria parva, & parvæ voluntatem converſionis; efficax, quæ convertit ad perfectè.

Probat, quia legitima est divisio gratia voluntatis illius præsentis, in parvam & magnam. Augustiniani illam agnovit l. de gr. & lib. arb. c. 17, sent in sua conversione, expressit in confessionibus suis clarissimè & eloquentissimè. Hæc autem quæ parvi desideria parva, & imbecillum dat voluntatem, licet sit efficax ratione hujus effectum; est tamen SUFFICIENTES RESPECTU ULTERIORIS EFFECTUS; quia quod enim non ponat, NON EST DEFECTU VIRTUTIS, [audi virtutem] cum nihil deest, id est, completam in actu primo] quæ de se habet omnia quæ requiruntur ad effectum illum componendum, sed ratione resistentia subjecti, quia si licet gratia victrix est, non absolute, sed comparatè dimittat ad minorem concupiscentiam. Deum verò non intendit suâ absolutè voluntate ultimum hunc effectum poni in subiecto sic resistente. Atque hæc accepto gratia sufficientis pro gratia parvæ efficacem ejus effectum ad quem proximè ordinatur à Deo, & efficacis sumpti pro gratia magna, est insignitum est. Secula S. Thomæ Doctrinam, ut constat ex Sylvio 2, 2. q. 111, 4. 3. scribente; Rectè autem omnis gratia est

est efficacis alicujus effectus, ejus nimirum ad quem proximè ordinatur, & quem Deus absolute voluntate intendit: *Laudat idem Doctor in eadem sententiam Alvarum & Medanam, potiusque omnes omnino Thomistas adjungere.*

ARTICULUS V.

De potestate justorum ad observanda mandata, & de possibilitate proxima, quomodo ante Constitutionem Augustini discipuli locuti sint.

BREVITER dicam, unâ possibilitate exceptâ, ceteras omnes concesserunt. Non aliam, immo in expositione propositionum ann. 1651, superius citata, impotentiam aliquando inesse justo alicui dicit Janſenius, nisi eam quæ à gratiâ per se efficacis absentia oritur, quæ simul & posse proximum & velle donat. Et paulo suprà: Atque ita aliquando justus aliquis non habet gratiam quæ proximam & completissimam præcepti ut oportet observandi potentiam donat.

Verum quia voces illæ, potentix proximæ & completæ, ambigua sunt, aliisque à Thomistis, aliis à Molinistis sensu accipiuntur, disputandum præterea quid illi nomine potentix proximæ & completissimæ, quem negabant justis, intellexerint: neque enim hoc ambiguum reliquerunt. Sed multo loci vocibus istis, posse proximi, intelligi à se significarum possibilitatem eorum effectû; possibilitatem cum ipso velle conjunctam, ut in ista expositione videre est; vel adhuc clariùs, vel posse cui nihil necessarii deest ad operandum, potentiam quæ non indiget alio auxilio, ut in opem suam exeat. Sic aperit Auctor scripti super quinque propositionibus, quod incipit: In nomine Domini nostri & Dei Servatoris Christi, anno 1649 editi. In hac igitur Christi schola faciunt profectû, quotquot possunt; non possunt verò quotquot non faciunt, hoc est, potentiâ proximâ & directâ, QUÆ ALIO INSUPER AUXILIO NON INDIGET UT IN OPUS SUUM EXEAT. Quod identidem advertendum censeo, ne qua hic Thomistarum sufficienti gratiæ, quam admitto lubens, fiat injuria. Ex quo liquet solam illas proximam potestatem Molinensium sensu ipso negasse; & cum aliam qualemvis concesserint, etiam proximam potestatem sensu Thomistico reſſa non impugnavisse: licet eam remissionem congruentius dici eâ se sentirent, quod alterius gratia auxilio ad operandum indigeret.

ARTICULUS VI.

De indifferentia quomodo locuti sint.

Hic etiam brevissimè sententiam suam complexi sunt. Ex quibus patet, inquam in expositione quinque propositionum, indifferentiam qua-

lemlibet in hoc lapsæ naturæ statu, ab Augustini discipulis in his quæ ad salutem & finem supernaturalem pertinent, admitteri, præter Molinisticam, quæ gratiæ ad singulos pios actus necessariæ efficaciam & vim propriam destruit.

Et speciatim de indifferentia Thomistica: In statu naturæ lapsæ, inquam, ad merendum & demerendum adest semper, & etiam requiritur in puris viatoribus, indifferentiam potentix, non modò circa media, verum & circa rectum finem, non quidem ratione libertatis aut meriti secundum se, sed ratione status hujus & conditionis.

Sed quia peccandi facultas Christo præſa abſuit, cuius status omnino repugnabat, ideo negetur ad libertatem meriti & demeriti generatim & in alio quacumque statu requiri potentiam peccandi vel vitium indifferentiam potentia, non ut in hominum lapsorum meritis eam indifferentiam reperiri & requiri negarent; sed ne Christus Dominus qui peccare, qui Dei præceptum non obsequi, qui opera sua ad Patri suum gloriam non referre non poterat, in alio obediencia & dilectionis Dei, vel liber non fuisse, vel non meruisse dicatur.

ARTICULUS VII.

Utrum ante Constitutionem necessitantem gratiam admiserint Augustiniani.

NECESITATIS vocem non exhorret quodam sensu S. Thomas. Sic enim 1. 2, q. 112, a. 3, Si præparatio ad gratiam consideretur, secundum quod est à Deo movente, tunc habet necessitatem ad id ad quod ordinatur à Deo, non quidem coactionis, sed infallibilitatis; quia intentio Dei deficere non potest. Eodemque nomine frequenter nititur schola Thomistarum; sed Augustiniani rari admodum, nec sere unquam sine explanatione subieci.

Necessitantis verò gratiæ voce, quia melo animo sicca & composita est, nusquam illos usum reperies: ac multo minus perverſum illum sensum admiserunt, qui sub illa fictitia voce solus ab illius artificio includi: Necessitantem enim gratia voce eam intelligunt Moliniani, non modò quæ infallibiliter habeat effectum, & physice prædeterminet; sed quæ tollat dissentendi potentiam, etiam in sensu diviso, id est, quæ impedit quominus cum alio contrario potestas remaneat. Quisquis igitur resisti & dissentiri possit gratia confiteatur, necessitantem gratiam repudiat. Hoc verò tam clarè, tam crebrè, tam sine ambiguitate Augustiniani passim prædicaverunt, ut nostro simile videri possit ipſi in hoc capite calumniam passim.

Imprimò ante exortas propositiones, Auctor secundæ Apologia pro Iansenio ann. 1645 in lucem edita, lib. 2, cap. 18, ejus adversus quem scribit criminationem hæc verba refert: Docet Janſenius gratiæ resisti non

diffundit & accuratè ante à Doctoribus prædicta sunt, ut id Iesuii studio fuisse videatur, illorum vacuitas ad amicum implere. Ecce quo pacto illorum consilia explicuit. Aulicè exposuimus & prop.: Per æquiuocum assertionem censuram ancipitem & variis interpretationibus obnoxiam, in animo habuerunt invidiam & odium in Episcopum Iperensem & S. Augustini discipulos concitare; vere falsis involvere; Pelagianum errorem cum Catholica simul fide commiscere; perturbare omnia; censuram ipsam ancipitem, huius sibi iudicium & interpretationem arrogando, in quos libebit sensus inflectere; sibi huius censuræ tuendæ prætextu, quidvis audiendi licentiam facere apud imperitam multitudinem, cui uni fallendæ & deludendæ student, totum Iperensis Episcopi opus, ut de errore vel hæresi notatum conclamare. Idem argumentum videri potest latè explicatum in pref. & consil. libri de gratia vultus.

Muldo etiam gravius Episcopi, cum pro illa solemnem postularentur Congregatione, aliam longè diversam institutionem accepissent, inter Regulares erudicum & quinque Cardinales, in qua omnia clam perogerentur; nulla foret scriptorum communicatio, nulla partium institueretur celsitudo: Episcopali libertate summum Pontificem mouerent, fore ut ex tali agendi ratione infusa turba, contentionem, scandala orirentur, & magna Augustiniana doctrina, magna Pontificia Sola Liber aspergeretur. Ipsorum episcopalem diuina prudentia plenissimam, in sequenti Dignificatione recitabimus.

ARTICULUS X.

Jesuitarum calliditas in excipiendis Thomistis ex propositionum accusatione.

ID ingit metuentes Doctores Augustiniani, ex Episcoporum, à quibus insuperant, mandatū, ut regia via res tractarentur, autè omnia solemnem Congregationem institui postulabant, cum aliter calumniis, quibus potissimum Augustiniana causa premebatur, proferri occurrere & resisti non posset. Iesuita contrà ac Iesuitici Doctores, qui hoc causa sua capitaliter adversum esse sentiebant, detrum quoddam ac tortuosum iter ingredi caperunt, ut optato exitu potirentur. Huius consilii, mi Pater, ne nega, aulicè præcipui exististi; Neque enim in hominibus Sorbonicis cadebat tanta veritas. Sed tu tunc temporis Roma eras totius negotii moderator & rector, qui illos Doctores assidue tecum versantes ad hanc calliditatem instrueres. Patere ingit tibi breuiter in memoriam redigi tuas palmas, ut est, subtiliter exprogetur fallacia.

Harum prona & maxime necessaria fuit, sicut cum Thomistis ad tempus consensio; quam tu propterea assimulare coactus es, quod cum illorum doctrina magna Roma auctoritate floreat, si paulummodo ipsos lapsos-
visser, certam tibi repulsum paratam esse sagaciter oderaberis. Illuc enim insurrexissent in te Romani fere

omnes Theologi; controuersent ex toto arde Dominicanis, ac multa alia familia Augustinianis subsilio resissent.

Ergo ad auxiliares illas copias subuocandas, necessario præferendum, palamque denunciandum erat, nullum Thomistæ doctrinæ caput in quinque propositionibus agi: totam hanc controuersiam à disputatione de Auxilio sub Clemente VIII influita esse alienigenam & gratiæ prædeterminantis & Thomistæ Scholæ nullum omnino imminere ex illarum propositionum damnatione periculum; Iesuitarum sententia nihil penitus firmamenti accessurum. Hoc, mi Annate, in ipso lumine pleno esse prædicanda; alioquin statim exclusus esses.

Verum hic tibi memini desisti, ac ne quis dubitaret, ipse tanquam Thomistarum hostis, fucatis illius cum Thomistis super quinque propositionibus fœderis præco & luccinat esse voluisti. Hoc consilio liber à te primum Hallero Roma ad usum commodatus, mox tuo nomine edum est cum hoc titulo; Janfenius à Thomistis damnatus. Hic liber totum præclarum, Didaci, Alvari, Nuguez, Cabesado, Ledesma, Nizatu, Gonzalez, Navarretta, atque alii quomodolibet personat.

Quam Thomistis omnem omnino suspensionem demeris, sic eos in præstatione meum & periculo liberat: Interesse puto, inquit, tum communis boni veritatis, quam omnes quærimus, tum privatæ Thomistarum dignitatis, auctoritatisque, quam non expedit in censura damnabilium sententiarum implicari, ut omnes intelligent præcipuos defensores gratiæ prædeterminantis, & qui causam illam ardentius egere circa tempora disputationum, contraria prorsus posuisse principia principis Janfenianorum. Quod, ut spero, lector peripicue intelliget ex oppositione doctrinæ Thomistarum ad quinque propositiones, quæ modò ad examen vocantur, ut non dubitem tibi mecum dicturus sis eos qui tam faciliè sibi patiuntur imponi, alterutram Theologiam necessariò nescire, nempe vel Thomisticam vel Janfenianam.

Potuisti-ne amantius & benignius pro Thomistarum dignitate sollicitari? Porum tamen fuisse, nisi ad eum modum tuos etiam defensores instituisti. Hallerum loquor, Logatum, Milerdum, Iosellum. Verum illi in ludo tuo ad calliditatem edocti, præclarè magistri sui artes reuerunt. Nihil enim magis laborarunt, quam ut alieni in Thomistam animi à se suspensionem auerterent. Itaque Hallerum non obsecrasti se discitabat efficaci gratia patronum, & versatilibus gratia hostem, cum tu has imperias uen iniquo stomacho concuqueret. Sic enim Roma faciendum fuit, & tempori seruendum. Hac cum ipse, utrumque toleret occasio, præcipue coram Dominicanis sine dubitatione saltarent, tum verò in scriptis qua Consultoribus & Dominicanis obtulerunt, inclementissime expresse. Ex quibus quoniam omnia fere nacti sum, licet hic pauca describere, quæ tu, cre-

credo, facile agnosces. Pleraque enim, aut potius omnia, ex Jesuitica officina prodierunt, eademque etiam Roma in multorum manibus versauerunt.

In scripto cui titulus est: An sit fopienda quæ jam fervet Jansenistarum controversia, imposito utrique parti silentio? sic loquuntur: Non est similis hæc controversia controversiæ de Auxiliis. In illa enim disputabatur de rebus nondum decisis: & ita disputabatur ut ipsa disputatione magis dubium fieret an & quid esset decidendum; & ideo facta est utrique parti copia suam defendendi sententiam. Hoc autem fieri non potest de controversia Janseniana.

Item in fine: Hanc esse causam Thomistarum & Jesuitarum qui dicunt, errant toto cælo. Nihil proponitur summo Pontifici de quo fuerit controversia inter illos Ordines: nihil quod non sit inter ambas familias communi consensu constitutum.

Item in alio scripto Dominiciani conciliandis facto: Cum Jansenistæ per se ipsos stare non possint, alios sibi adungere conantur, quibus innitantur, præsertimque reverendissimos Patres Dominicanos, quasi utrisque communis sit causa, cum tamen una toto cælo ab alia discrepet; quod, ni fallor, ipsa causarum expositione demonstrari potest.

Ibidem: Quod autem res seu causa prædeterminantium in integro relinquatur, etiam si quinque illæ propositiones decreto Pontificio damnetur, vel quia jam damnata sunt, damnatis esse declaratur, manifestum est; nempe ex hoc decreto non magis urgeri poterunt, quàm modò urgentur ex Tridentino.

Ibidem: Nullum ex Thomistis invenio, qui vel unam e quinque propositionibus admittat vel defendat. Ibidem: Nec quidquam ponderis accedet Jesuitarum hypothefi ex novo Pontificio decreto.

Item in quodam scripto longiore super quinta propositione: Colligitur secundò, quid dicendum sit illis, qui hanc esse putant controversiam de auxiliis divinæ gratiæ, tamdiù olim dissertatam sub duobus Pontificibus inter Thomistas & Jesuitas, hocque jam prætextu Janseniani utuntur, ut censuras eludant, ut cum non putent posse Thomistas in eandem ruinam trahi cum illis, ipsi communionem sententiarum & connectione erigantur & stent. Sed in eo quoque latius aberrant quàm toto cælo. Nihil omnino illis exprobratur, de quo Thomistæ cum Jesuitis contenderint; Nihil exigitur quàm quod fuerit concordissimum duorum illorum Ordinum consensu atque suffragiis constitutum.

Videſne quàm instanter illud urgeant, nihil se omnino in iudicium vocare quæ vel tantillum Thomistarum sententia ladi possit, & Jesuitarum causa roborari.

ARTICULUS XI.

Conciliandorum cum Thomistis Molinistarum quanta fuerit difficultas. Summa in hoc Annati solertia.

Verùm pinguior istorum Doctorum calliditas extisset, si unversum cæcum juravissent nolle se Thomistis injuriam factam; indigni esse tam graves Theologos, qui in quinque propositionum damnatione implicarentur. Meritò non tam stolidi homines Roma putarentur, ut hæc sua sponte absurda ipsi tantùm affirmantibus crederent. Ergo speciatim ostendendum sunt quo pacto ipsi à Thomistis alacri non essent, nec quidquam omnino contenderent, quod ipsorum causa obesse aliquatenus posset.

Arduum proſectò negotium, in quo tamen sic te nobilitasti, ut nusquam magis cognitum sit quantum esset in solertia tua. Quamobrem patientem, quæso, nobis aures accomoda, dum paulo latius mirabile illud commentum, cui in præcipuum laudem procal dubio inter omnes calliditates tuas tribui, & tua & lectorum oculis subiicimus.

Omnia dissidiorum quibus Molinistæ à Thomistis distrahuntur, vixit penè semper prædeterminantium & per se efficaci gratiæ doctrinæ, quam hi tuerentur, illi respuunt. Afferunt Thomistæ ex Scripturæ oraculis & Conciliorum Decretis sine gratiæ efficacis & prædeterminantis nullum bonum opus fieri, nullum præceptum impleri ut oportet: sive ut loquuntur, motum Dei efficacem, cui voluntas insubstituer consentis, ad omnia putatis opera necessariam esse. Harum opinionum rigorem Molina non ferens, abſcissa efficaci gratiæ quasi libertatis inimicâ, aliam excogitavit versatilem & sufficientem, quæ doceri posset, non velle: sed pro motu voluntatis modò efficax, modò inefficax esse. Haec duo sententia ex adverso sibi opposita sunt. Peritum versatilem gratiam efficacem ad omnia putatis opera necessariam: abſcissa efficacem versatilem & sufficientem Moliniano sensu gratia.

Ex capitali illa opinionum distractione, alia deinde Thomistæ inter ac Molinistæ contentionis nascuntur. Et primò circa possibilitatem præceptorum longissime à Molinistis Thomistæ dissident. Nam cum certum sit non omnes actus implere præcepta, certum est etiam non omnibus adesse efficacem gratiam ad illorum observationem necessariam: Hæc enim præſente semper implentur, absente nunquam. Videntur igitur Thomistæ non omnium talem implendorum præceptorum potestatem concedi posse, quæ cum actu aliquando conjungeretur. Potestas enim quæ haberi gratiæ efficaci desinit, nunquam cum actu conjungitur. Itaque distinctionem in sibi traditam ad hoc explicandum advocaverunt, sensus nimirum compositi & diversi. Quibus adest gratia efficax, hu possibilitas dicuntur mandata non sensu compo-

sito, quia actualis observatio mandatorum cum illa gratia semper componitur: quibus autem non adest, his negantur mandata observare posse in sensu composito. Nunquam enim actualis observatio mandatorum, cum gratia efficiaci absentia componitur: posse tamen aini in sensu diviso: quia potestas observandi mandata cum illorum concupiscentia & omissione consistit, qui vocari etiam sensus compositus potest, si non alius cum actu contrarius sed potentia cum actu componi intelligatur. Hinc Alvarez. *diff.* 2.3 de Auxil. n. 33. In sensu composito nihil velle possumus sine prædeterminatione divina: quia hæc duo non possunt simul consistere, quod scilicet nos velimus in particulari aliquid, & quod Deus non prædeterminaverit quod velimus illud.

Molinista contra hæc sensus divisi potestatem irrident, omnibusque volunt mandata esse possibilis in sensu composito, ita ut actualis observatio semper cum illa potestate, actu & efficiacivè possit consistere, & aliquando consistat.

ARTICULUS XII.

Fons discordiæ sedatus, sēpositā quæstione de Gratia prædeterminante. Et contentio circa possibilitatem præceptorum composita per possibilitatem abstractivam.

Videamus, mi Pater, quo pacto tantam discordiam sedaveris; scilicet ut bonus medicus statim ad illius fœnem remedium apposuisti, totam hanc de gratia prædeterminante contentionem è medio tollens. Non agitur de gratia prædeterminante, inquebant tuo mentis Doctores Augustiniani adversi in scriptis adjuvendi Dominici scilicet. Item abo loco: Non agitur de modo quo gratia efficax est. Et infra: In hac causâ nullo modo includitur celebris illa quæstio de Auxiliis, tam acriter olim sub Clemente VIII & Paulo V Thomistas inter & Jesuitas agitata. Eodem pertinenti loco superius adducta de Thomistarum dogmatum in damnationem propositionem nullo modo periculatibus.

Liberalis erant Hallerum in celebri collatione apud Dominicanos habita coram Generali & præcipui Religiosus illius Ordinis, paratorem se professus est subscribenda suo nomine gratia efficiaci, ut postmodum ducimus.

Verum hæc quæstione sēpositâ de mandatorum possibilitate, quomodo poterant illi cum Thomistis concordare se fingere? Famosa nempe abstractionum verbositas; quandam enim abstractivam possibilitatem posuissent, quæ nostri opinioni esset, sed utriusque scilicet calculi comprobaretur: quia non esset possibilitas sensus compositi; hæc enim rejicit schola Thomistica; nec possibilitas sensu diviso, hæc enim subsannat Schola Moliniana, sed nescio quæ ab utraque præfata possibilitas.

Nihil fingo, mi Annate, nec facer. Ex te ipso sci-

scitur, Potentia illa observandi mandata, quam in suis præceptis transgredientibus semper reperiri contendebant tui Doctores, cuiusmodi esset? Talisne sit sola nunquam sine efficiaci auxilio operetur? Latet ergo Thomista, jacet sollicitatio tua prædeterminantem gratia minimè lesa, jacet ipse Hallerum efficiaci gratia, ut ipse secebat, defensor. Talisne sit sine auxilio efficiaci in actum nunquam prodeat? Latet Molina tuum. Ignoratur ut Molina et Thomista sua para serrentur, statuenda sunt in iustis illis peccantibus possibilitas generalis quadam abstractivè ab ea quæ aliquando operatur, & ea quæ inter perpetuò remanet sine efficiaci auxilio.

ARTICULUS XIII.

Diffidium Thomistarum & Molinistarum de potentia proxima, abstractione ab Annato compositum.

Nunquam maiori cuiquam usui abstractiones fuerat quàm tibi in hac causâ. Proximo enim nova abstractio fuit tibi necessaria, ut te cum Thomistis nonnulli in proxima & completa potestati vocem conjungeres. Mirificè tibi illæ placebant; eò magis, quid eas ab Augustinianis vulgè repudiari, & à quibusdam Thomistis admitti videres, rem consiliu tuu operantissimam, cum id ageres ut cum Thomistis consentire, cum Augustinianis pugnare videreris. Verum nescius non eras hæc voces alio sensu à Thomistis, alio à vobis usurpari. Thomista enim potestas proxima dicitur, etiam si indigeat auxilio efficiaci ad operandum antecedenter necessaria. Vobis ea denum potestas proxima, quæ nihil aliud requirit ad agendum. Itaque vos potestatem proximam Thomistarum irridetis, illi contra proximam potestatem vestram promissive omnibus concessam, hæreticam censent: quia tollit efficiaci gratia necessitatem. Non te fugiebat nec Doctores tuos, tanta in illa voce aquivocatio & fallacia. Iam & tu in sensu à Thomistis damnato, & Doctores tui in quadam propositionum censura, Consultatibus oblata, locum Alvarus retulerunt, in quo huius nominis aquivocatio luculenter explicatur.

Locum petitur ex *diff.* 117, n. 11: Potentia potest dupliciter dici proxima & expedita ad operandum. Primò, quia nihil aliud requiritur ex parte ipsius potentie, quo in actu primo constituitur ad actualiter operandum, sive ad volendum & nolendum. Et hoc modo liberum arbitrium, positum omnibus requisitis ad operandum, potest potentie proximè & expeditè operari & non operari, velle & nolle. Secundo modo potest dici facultas proxima & expedita ad operandum, quia in sua operatione non dependet ab alia priori causâ tribuente ipsam cooperationem, vel actualiter concurrente, & in hoc sensu nulla causâ secunda, quantumvis ponatur perfecta secundum se, & sclusâ præmotione divinâ, est expedita ad operandum.

Videsne

Videſne igitur duplicem huius vocis ſignificationem ab Alvarez diſtinctam? Alteram Thomiſticam, alteram Moliniſtam: alteram qua adeſſi gratiam efficaciſſimam non habentibus; alteram qua adeſſi omnibus iſta gratia carentibus? Jam quæſo quam ſtatueret Roma voluerit? Non Thomiſticam, credo, nam hanc irridet; nec Moliniſtam etiam, nam illam reſpuit Alvarez, quo cum nitentur, & tota Thomiſtarum ſchola. Stultum eſt autem ex Alvarez & Thomiſta probare vellet, quod negat Alvarez, negant omnes Thomiſta. Quam igitur nobis poſſibilitatem proximam in genere, ſive abſtrahendo à poſſibilitate proxima Thomiſtarum, & poſſibilitate proxima Moliniſtarum?

ARTICULUS XIV.

Diſſenſio de gratia ſufficiente Thomiſtas inter & Moliniſtas, compreſſa per gratiam ſufficientem abſtractivam.

MAliæ abſtractionibus, mi Annate, belligam e-nim procedunt. Ecce alia gravi Thomiſta inter & Moliniſta de gratia ſufficiente diſcordia. Sufficientem gratiam admittunt Thomiſta, qua producit actus quendam imperfectos, & poteſtatem largitur ad perfectiores: Sed idem doceri nunquam iſti gratia plene conſentiri: imo contingere non poſſe ut illi conſentiant ſine efficaci.

Contra Moliniſta gratiam admittunt verſatilem, cui ſine efficaci auxilio aliquando conſentitur. Quid agas? quo te vertas? Moliniſtam adſtrere tutum non erat; Thomiſticam admittere alienum à rationibus tuis. Quid igitur? Nec illam adſtrues, nec iſtam, ſed quendam gratiam ſufficientem in abſtracto. Audi Sorbonici Doctores à te traditos in quodam brevi ſcripto ſuper quinque propoſitionibus, ubi pugnāt; Juſtis volentibus & conantibus non deſſe gratias ſufficientes. At ne Moliniani viderentur, quod meſuo quomodo ſemper probroſum eſt, illud adiungunt. Notata, per has voces, auxilii ſufficientis, non intelligi gratiam illam verſatilem, quæ modò effectum habet, modò non habet, quæ à **MULTIS DOCTORIBUS CATHOLICIS** REFUTATUR: ſed intelligi gratiam quæ verè ſufficientis ſit, quocumque tandem modo: ſeu quæ verè facultatem tribuat juſto aut implendi præceptum, aut petendi gratiam neceſſariam ad illud implendum, ita ut per eam juſtus inexcusable reddatur, quando præceptum transgreditur. Sit in explicatione 2. propoſ. Non hic agitur de gratia ſufficiente verſatili ſtatuerenda, quæ modò effectum ſuum habet, modò non habeat; ſed tantum in genere quaeritur, utrum verum ſit in ſtatu naturæ lapſæ nullam dari gratiam quæ verè ſufficientis ſit.

Dixeramne tibi Doctores tui Roma ſufficientem gratiam in abſtracto deſendiſſe, & ne ſe cum Thomi-

ſti committerent, ſufficientem Moliniſtam deſenſerunt longe à ſe removiſſe? Perierat videlicet Catholica fides, ſi abſtractionum methodus interdiſſet. Sed reliqua, videamus.

ARTICULUS XV.

Diſſenſio Thomiſtarum & Moliniſtarum circa indifferentiam libertatis, abſtractione item ab Annato compoſita.

SEquitur alia non levis inter Thomiſtas & Moliniſtas pugna ex eodem prædeterminanti gratia ſonte preſeſſa. Ex Thomiſtarum dogmatibus, cum adeſſi efficaci prædeterminatio ad aliquem actum, fieri nequit ut voluntas in iſtum ad quem præmoveretur actum, non conſentiat. Hinc illi conſequenter philoſophantes negant, ad libertatem requiri, ut poſſit omnimodò ad agendum prærequiſitus, voluntas poſſit agere & non agere in ſenſu compoſito, ita ſcilicet ut cum iſta antecedenter prærequiſitus poſſit componi tam actus quàm carentia talem actum. Præmotio enim, inquiunt, eſt unum ex antecedenter prærequiſitis, cum qua tamen componi non poteſt carentia actum ad quem præmoveret. Ergo aliſmodo indifferentiam admittere, quam indifferentiam potentia appellat, oportet ad determinationem naturalem; hæc ſit ut quantūcumque præmotione efficiatur voluntas, poſſit tamen agere, & non agere in ſenſu diſſo, qui quatenus compoſitus dici poſſit, ſupra diximus. Quia, inquiunt, tamen non poſſit contingere ut voluntas non eliciat actum illuſ ad quem à Deo præmoveretur, retinet tamen illius non eliciendi potentiam. Non enim potentia opponitur actui contrario, ſed tantum actus contrarius. Sed præſtat hoc ex ipſo Alvarez conſiderare.

Liberum arbitrium creatum, inquit diſp. 115, n. 3 & 4, non ſolum antequam determinetur ad unum actum, ſed etiam in ipſo iſtanti in quo determinatur à Deo, & ſeipſum determinat ad eundem actum, ſimul habet potentiam quæ poteſt liberè producere actum contrarium, non tamen habet potentiam ad actum contrarium ſimul habendum. Nam duo actus contrarii ſimul in eadem potentia eſſe non poſſunt, ſed ſolum ſucceſſivè. Hinc habuit ortum illa diſtinctio communiter à Theologis & Metaphyſicis recepta, de ſimultate potentiz, & potentia ſimultatis. Eſt enim in libero arbitrio ſimultas potentiz ad operandum & non operandum. Nam per hoc quod operetur unum actum, non deſtruit liberam facultatem & potentiam quam habet ad operandum actum contrarium ſi velit vel non operandum. Ad hoc igitur explicandum deſervit illa diſtinctio ſenſus compoſiti & diſſi, quæ utuntur communiter Doctores, ut diſp. 25 viſum eſt.

Notandum ſecundo, quòd cum dicitur po-

tentium liberam esse, quæ positis omnibus requisitis ad operandum, potest operari & non operari, etiam in sensu composito, hoc dupliciter intelligi potest. Primo ita ut compositio fiat inter prærequisita ad operandum, & potentiam ipsam operandi & non operandi; & tunc sensus est quod potentia ad operandum & non operandum stat simul in eodem subiecto cum antecedenter prærequisitis ad talem operationem; & hic sensus verissimus est, ut postea explicabimus.

Secundo modo potest intelligi, ita ut compositio fiat inter antecedenter prærequisita ad operandum talem actum, & carentiam talis actus, seu actum ipsum contrarium. Et tunc sensus est quod omnia prærequisita etiam ex parte Dei ad operandum talem actum particularem, & carentia eiusdem actus, seu actus contrarius, possint esse, aut aliquando sint simul in eodem subiecto. In hoc ergo intendimus prædictam definitionem impugnare. Sic Alvarez, & cum eo Thomista.

Imo quidam rigidores definitionem vulgarem libertatis, quæ dicitur id demum esse liberum, quod positis omnibus ad agendum prærequisitis, potest agere & non agere, fundunt repudiare. Hæc definitio, inquit Ledesma diss. de Auxiliis, contr. 7, art. 1, neque apud Aristotelem neque apud S. Thomam, neque apud graves auctores nisi apud Almainum & alios nominales invenitur.

Et ante Ledesnam Medina 1. 2, q. 10, art. 4, de Almaino loquens: Dat, inquit, definitionem libertatis seu liberi pro sua phantasia, dicens, quod ad libertatem sufficit ac requiritur, quod positis omnibus præviis necessariis requisitis ad agendum, sit in potestate voluntatis agere & non agere. Et paulo infra vocat definitionem libertatis ab Almaino confictam. Cum hi Cabezadus prædictam definitionem libertatis omnino negat, tract. de Auxil. q. 2, paulo ante finem, & Navarretius tom. 1. contr. 12, §. 2.

Sed quidquid demum de illa sentiant, certum est omnes Thomistas indifferentiam illam in sensu composito, cum scilicet componitur alius diffusio cum gratia efficiaci, penitus rejicere, licet aliam admittant, quæ vocat indifferentiam potentia & sensus diffusi.

Quid vos Molinista? de ista indifferentia potentia quid sentitis? Non agere illam à Calvino admissum iri, præterquam ad libertatem requiri indifferentiam ad agendum & non agendum in sensu composito, quo positi componi uterque actus cum potentia. Sic tu in tractatu de scientia media, sic tecum ceteri Molinista. Quo pacto igitur tu tam longe à Thomistis dissepas in indifferentia notione, cum sis tamen super hoc capite sedulo imbutus? Item consensum pacifica illa abstractivum. Ad libertatem requiri quandem indifferentiam dixisti, dixerunt Iesuitici Doctores, sed consensum esset ista indifferentia, non explicasti, nec illi item. Lem sic rogem, quem indifferentiam intellexeris, nec Molinista-

niam dices; quomodo enim illam, Thomistarum, et ubique scegisti, testimonium confirmassetis? nec etiam Thomistarum; iam enim aperte Molina repudiatur scietur. Equum igitur nisi generaliter indifferentiam & abstractivam? Habet compositionem tua super indifferentia subdem rationem.

ARTICULUS XVI.

Pugnam Thomistarum & Molinistarum super necessitate antecedente abstractione diremit Annatus.

Superest modo una de necessitate pugna, ex gratia uem prædeterminante derivata. Hæc postea quia semper consentit voluntas, in Thomistis istum gratia deservit acriter insurrexerunt Molinista hoc arguunt, quod refert Alvarez diss. 12, n. 5: Necessitas antecedens liberum consensum creatæ voluntatis, seu quæ provenit ex causis prioribus, tollit libertatem. Sed necessitas operandi habens ortum ex absoluto decreto voluntatis divinæ prædeterminantis liberum arbitrium ad omnem suam actionem in particulari, est necessitas ex causis prioribus proveniens. Ergo &c.

Quid ad hoc Alvarez? distinguit duplicem sensum necessitatis antecedentis, dicitque hoc nomen ab Anselmo, unde fluxit, non intellectam esse omnem necessitatem à priori, ut Molinista opinantur, sed tantum necessitatem absolutam; atque adeo necessitatem quæ provenit ex voluntate divina, negat esse antecedentem, quia non est absoluta, sed conditionata. Voluntas enim divina non tollit contingentiam à rebus.

Respondet secundo, necessitatem ex suppositione voluntatis divinæ non esse necessitatem antecedentem, sed potius consequentem causam rei. Licet enim antecedat causam creatam, non tamen antecedat causam primam simpliciter, quæ est voluntas divina, quæ magis insistit in effectum quàm causa secunda.

Vides igitur Alvarez illos negasse antecedentem necessitatem inferri à gratia vel promotione, quia hoc nomine intelligi vel necessitatem absolutam, vel necessitatem quæ omnem causam rei antecedat, lesunt autem omni necessitas à priori causa datur antecedens: illos cum utrique dictis necessitatem antecedentem destruere libertatem, non idem tamen dictis, quia non idem intelligitur. Quæro igitur ut in aliis, cum tui Doctores Roma clamant ab omni necessitate antecedente peram libertatem: quid illo nomine significarent? an quod Thomista, nempe necessitatem absolutam quæ tollat contingentiam? quid inde ad ipsos utilitatis redire possit? An quod Molinista, nempe omnem necessitatem à priori? Ergo illi omnibus Thomistis eversa libertatis crimem intendissent, quod sedulo semper caverunt. Neutræ ergo propriè intellexerunt, sed quandam dumtaxat in abstracto necessitatem antecedentem impugnaverunt. Verum ut magis hoc abstractivum commentum fruat, iuvat hic abstractivam illam compositionem, quæ ineludi percipitur, brevi tabellâ delevare.

T A B U L A

Compositionis inter Thomistas & Jesuitas factæ,
secundum abstractionum operâ.

Thomistæ.

Abstractivi Jesuitæ.

Molinistæ.

I.

Gratia prædeterminans & per se
efficax, ad omnia pietatis opera
est necessaria.

I.

Abstrahitur à questione
de gratia per se efficaci
& sufficiente versatili.

I.

Gratia prædeterminans
& per se elicax, non est
necessaria ad omnia pietatis
opera: sed est tantum neces-
saria gratia sufficiens quæ
pro nutu voluntatis modò
efficax, modò inefficax sit.

II.

Justis volentibus & conantibus, sed
gratiam efficacem non habentibus,
mandata Dei sunt possibilia tantum in
sensu diviso, non autem in sensu com-
posito, quo observantia mandatorum
cum potentia illa observandi aliquan-
do componatur.

II.

Justis volentibus & con-
nantibus mandata Dei sunt
semper possibilia, abstrahendo
à sensu composito & di-
viso.

II.

Justis volentibus & con-
nantibus mandata Dei sunt
semper possibilia in sensu
composito.

III.

Justis peccantibus suppetit proxi-
ma non peccandi facultas, quæ nun-
quam in actum prodit sine gratia effi-
caci.

III.

Justis peccantibus suppe-
tit proxima non peccandi
facultas abstrahendo ab ea
quæ prodit, & ea quæ nun-
quam prodit in actum sine
alio auxilio.

III.

Justis peccantibus suppe-
tit semper proxima non pec-
candi facultas, quæ non in-
diget, ut in actum prodeat,
efficaci auxilio.

IV.

Datur gratia sufficiens, sed præter
quam aliud auxilium prærequiritur,
ut voluntas ipsi plenè consentiat.

IV.

Datur gratia sufficiens
quomodocunque, sive abstrahendo
à Moliniana &
Thomistica.

IV.

Datur gratia sufficiens ex-
tra quam nihil aliud prære-
quitur ex parte Dei.

V.

Indifferentia quâ positus omnibus
antecedenter prærequiritis ad agen-
dum, potest quis agere vel non agere
in sensu composito, non requiritur
ad libertatem meriti & demeriti, sed
tantum ut possit quis agere vel non a-
gere in sensu diviso.

V.

Requiritur ad libertatem
indifferentia, quocunque
tandem modo, sive abstrahendo
à sensu composito &
diviso.

V.

Requiritur ad libertatem
indifferentia agendi vel non
agendi in sensu composito.

VI.

Necessitas antecedens sumpta pro
necessitate absoluta, quæ tollit con-
tingentiam effectus, destruit libera-
tem: non autem si sumatur tantum
pro necessitate orta à causa prima quæ
præmoveat infallibiliter voluntatem,
nec tamen tollat contingentiam.

VI.

Necessitas antecedens tol-
lit libertatem abstrahendo
ab utroque istius vocis sen-
su.

VI.

Omnis necessitas à priori
est antecedens & tollit liber-
tatem.

ARTICULUS XVII.

Annatus hoc inito cum Thomistis fœdere, nullam sibi disensionem reliquissè cum Augustinianis.

Non omnia sunt in astutia, mi Annate; habes illa suum modum, nec unquam prætergradatur natura fons. Hæc tuâ fuciat cum Thomistis consensio: nil fieri potuit scelerius, saevius. Est tamen magnam in ea re vitium, non tuâ quidem culpâ, sed usus rei. Non ignora, credo, axioma Geometræ pariter ac Philosophi tritum: Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se. O si illud ex libro omnibus, vel potius à communi sensu delersissè! Nam veli nolu, unicuique illud pronuntiatur omnes tibi machinæ distrahunt.

Quo pacto, inquit? Audi, mi Pater. Habet hanc finem suscepta tibi cum Thomistis concordia speciei, ut alterum auxilio fretum Augustiniani saculæ expugnaret. Sed frustra cum Thomistis coitionem facis, si hæc cum illa coitione cum Augustinianis pariter in gratiam redussi, nec ullas tibi reliquissè certandi causas. Dicam plenius. Cum eadem prorsus sit Thomistarum & Augustinianorum in illis 5 capitulis doctrina, non potius super illa cum Thomistis sodas inire, quin pariter cum Augustinianis inieris. Nam quæ naturâ eadem sunt, ut ea divellas, natura non patitur. Ergo te brevi confringam argumento: De possibilitate præceptorum, de gratia sufficiente iustorum volentium & continentium, de indifferentia, de gratia necessitante, idem sentimus prorsus Augustiniani atque Thomistæ. Atqui cum Thomistis nulla tibi li est, nec Roma sunt, ut tunc confiteris. Ergo cum Augustinianis nulla est, nec fuit. Revertit enim suprapositum axioma: Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se. Id nobis paulo latius explicandam.

ARTICULUS XVIII.

Cùm de gratia prædeterminante Romæ non actum sit, nulla fuit pugna inter utriusque partis Doctores.

Toti, ut dixi, in gratia efficaci descendenda Augustiniani fuere. His num opus amor, hic thesaurus est. Hinc ipsi qui reliquis, nihil eripit. Gratulantur ergo tibi, quod tuo munus hanc adeo se venerari Hallerius & socii sinxerant. Iure enim illi Pauli voces usurpare possunt: Dum omnimodo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuncietur, & in hoc gaudeo, sed & gaudebo. Ergo quia nihil aliud circa quinque præfessiones sentimus, qui de eo capite non pugnat, ut nemo pugnavit, cum illi resçsâ non pugnat. Rursus cum illi solam gratiam Molinarianam & Parisiæ & Roma impugnarent, ut iam ostendimus, quando illam adstruere nec vos nec vestri Doctores voluissè, nec Augustiniani voluissent pugnaverunt.

Ostendimus totam controversiam Parisiæ in eo sitam, an ad singulos actus gratia efficax requireretur, an darentur Moliniana & veritatis gratia, quæ nihil aliud requirit ad agendum actû & effectivè. Num ergo illi aliud Roma egerunt, aliud defendendum aut impugnandum susceperunt? Num se operibus de gratia sufficientie Thomistarum contraversus implicarunt? Imo verò legantur ad nomen omnia scripta quæ summæ Pontificis paulò ante editam constitutionem obtulerunt, nihil aliud in illis reperies, quàm gratia efficacis confirmationem, Moliniana gratia impugnationem; ac ne unum quidem verbum quo Thomistarum gratia sufficienti vel munus violata sit.

Ecce quàm cavè clarus ille Des-mares coram summo Pontifice questionem summam constituit: Ut ab ipso sermonis exordio omnis prorsus æquivocatio tollatur, ac citra omnem ambiguitatem nostra decurrat oratio, operæ pretium existimavi breviter insinuare Sanctitati Vestræ, quid nomine gratiæ per se efficacis, quid gratiæ sufficientis & MOLINISTICÆ intelligendum sit. Per gratiam ex se efficacem intelligimus gratiam quæ sua vi ac virtute primâ internâque, &, ut utar verbis Apostoli, *εὐσπείρως*, non solum dat homini posse li velit, sed etiam facit certissimè ac invincibiliter ut velit. Hæc autem vis ac virtus gratiæ, nihil aliud est quàm, ut docet Augustinus contra Pelagianos, suavitatis quædam cælestis ac delectatio dilectionis, seu infusus in animos caritatis, quæ diffunditur in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, quâ cognita sancto amore facimus. En gratia efficacis descriptionem ex Augustino. Vbi illud somnium gratia necessitante? Ne umbra quidem.

Videamus contra, quàm gratiam sufficientem impugnent: Verùm, inquit, ex opposito, per gratiam indifferentem & Molinisticam intelligimus ejus assertores illuminationem quandam intellectus, & pium motum in voluntate, indeliberatum tamen & non liberum, quæ mediante possit homo velle vel agere bonum aliquod: ut autem velit, id relictum esse in suo libero arbitrio, quod nutu suo quandoque vult, quandoque non vult, modò quæ in unam partem se flectit, modò in alteram. Itaque hæc inter nos & istos est quaestio: An gratia regnet in voluntatem, an voluntas in gratiam: An gratia sibi subijciat liberum arbitrium, an liberum arbitrium sibi subijciat gratiam. Nos dicimus gratiam esse victricem liberi arbitrii, eamque esse necessariam ad singulos actus.

Vides-ne, mi Annate, quàm constans Augustinianorum in sententia, sic oratio fuerit? ut adversus cavillationes vestras tanta atque munus? Quare nec ullum quidem aut verbum aut scriptum ipsorum proferre poteris, in quo vel tantillum ex istis finibus quos sibi circumscripterant, egressi sint. At tu quid habes ad hæc? Quid tui Doctores? Gratiam, inquam, prædeterminantem non impugnamus. Bene est. Versan-

lem & Molinianam non adstruimus. *Sai est, dormiamus in utramque autem, veritas enim in vado est: vel potius, alacres, jam quosvis à te dissensionis causas, sutiles & inanes esse probemus.*

ARTICULUS XIX.

Explicantur calumnix quibus Annatus falsam hæresim, falsam contentiorem, fictitios in quos pugnaret adversarios extruxit.

Si quis vincere velit, mi Annate, ut tu certe volebas, nec nōum habeat adversarium, ut tibi, hac de gratia efficaci questione sēpistū nullus erat, restat ut in ludicrum certamen instituas, ludicri singat adversarios de quibus possit triumphare. Hanc tu vlam, mi Pater, hanc tui Doctores attriperunt, non enim alia supererat.

Pro veris Augustini discipulis, nescio quos adorti sunt Lanseus, qui nemini praterquam ipsi vbi, auditi, cognoscerent. Ili stramine Lanseus qua voluerit commenta, quasi libuit hereses tribuerunt. Ioculare figmentum, & tantum ridendum, nisi hoc ipsa criminosa, hac hereses in Augustinianos Theologos, qui nunquam de huius vel seminaverant, conferre voluissent. Illi igitur fictitias hereses seu veras potius calumnias opera pretium est hic ex sociorum tuorum & illorum Doctorum quos tui artibus intraxeras, scriptis explicari. Non enim aliunde, crede, erui possunt. Audiamus itaque lesuatos Doctores, sua cum mentis illi Lanseus contentionis summam exponentes.

In scripto de adiungenda Dominicanis instituto ita loquuntur: Non agitur de modo rei in hac causa, sed de ipsa re. Non de modo quo gratia efficax est, de quo Thomistas inter & Jesuitas controversatur, sed de gratia ipsa sufficiente, quam tam hi quam illi admittunt; & de efficaci, utrum scilicet NECESSITATE ABSOLUTE ET ANTECEDENTER VOLUNTATEM, quod certe utrique negant, & soli adstruunt JANSENISTÆ. (habet Lanseianam hæresim.) Non agitur de modo quo gratia cum libertate concilianda est: sed de libertate ipsa, quæ reverrà per necessitatem antecedentem destruitur. Ergo in hac causa nullo modo includitur CELEBRIS ILLA QUÆSTIO DE AUXILIIS tam acriter olim sub Clemente VIII & Paulo V Thomistas inter & Jesuitas agitata. Nempe utrique concedunt divinæ gratiæ humanam voluntatem CONSENTIRE ET DISSENTIRE POSSE. HOC IPSUM JANSENISTÆ NEGANT. Igitur diversa causa est, nec quidquam ponderis accedit Jesuitarum hypothesis ex novo Pontificio decreto.

Item in scripto super quanta prop. Qui hanc esse putant controversiam de Auxiliis.... LATIUS ABERRANT QUAM TOTO CÆLO. Nihil omnino illis exprobat de quo Thomistæ cum Jesuitis contenderent. Nihil exigitur quam quod fuerit concordissimum duorum illorum Ordinum consensu atque suffragiis con-

stitutum; id est, Quod possibilia sint Dei præcepta transgressioribus; Quod detur auxilium sufficiens atque internum, à quo homines dissentiant; Quod indifferentia ad agendum & non agendum, à libertate arbitrii quæ requiritur ad merendum & demerendum, SIT INSEPARABILIS; Quod non sint hæretici qui dicunt liberum arbitrium Deo moventi per GRATIAM EFFICACEM, (nota efficacem) dissentire posse: Et quod sensus divinus quo id posse dicitur, non idem sit quod ex hypothese mutationis & subtractionis gratiæ, ita ut cum illa sit expedita ad dissentiendum potentia.

Observe, quæso, mi Annate, quævis hic nominant vel tu vel isti Doctores gratiam sufficientem, possibilitatem, indifferentiam, hac omnia intelligi debere in abstracto, abstractendo scilicet à notione Molinistica & Thomistica. Huius posui, pergamus, & nos in istu liberali expecta; imo tibi in expugnando tuis illi Lanseus falsas adducit.

ARTICULUS XX.

Expurgantur priora ex fictitiis illis dissensionis capitibus ab Annato ejusque Doctoribus Romæ excogitatis.

Non leviter certe tibi ac Doctoribus tuis succensco, mi Pater, quid tantum frustra laborem ceperitis. Idcirco Romanam petere oportuit, ut possibilitates abstractivæ, gratiæ sufficientes abstractivæ, indifferentias abstractivæ obtrimeretis? Fecistis me opera tua tam male collocata. Quin tu nobis ista producbas? Certe sine sumptu, sine labore hic ab Augustinianis non minus satisfactum foret, quàm à Thomistis, emendatque ipsos in insculandis ac delendis nescio quibus illi Lanseianis necessitantibus gratiæ assertoribus, socios vel prompssimos habuissetis. Quid enim, mi Annate, hic petierant tui Doctores, quod non ipsi Augustiniani, & ante Romanum iudicium, & in ipso Romano iudicio, & post istud denique iudicium, tam prælixè quam illi Thomistæ detulerunt? Petierunt ut possibilita ducantur Dei mandata. Qui hoc unquam Augustinianum negavit? Vt verà possibilitate possibilita ducantur. Bene est. Sed dic, quæso, an satis sit possibilita Thomistica alius primo & sensui dary. Nempe illam satis esse satisfactum necesse est, aut iam tibi cum Thomistis pugnandum, quod fore detrectas. Ergo illam tibi ac sociis tuis, quæntacumque est, tradant, concedant, largiantur Augustiniani. Equum deant it?

At forte id meo nomine facio, quod nullum est. Iam verò sat scio, me nemo temerarium dicit, si hoc pro omnibus respondeam. Hoc certe concepit Arnaldus in Apologético epistola: hoc ceteri quotidie Augustinianam largiuntur. Itaque cum expeditissimas, completissimas sufficientissimas, proximas potentes, sine efficaci auxilio nunquam in alium prodantes plenè membris tertri in-

enim quoniam liberabatur Arnaldus in Dissertatione de propositione sua prefatione: Speciatim verò, inquit, in iustis volentibus & conantibus, gratias excitantes admittendas fateor, easque Thomistico sensu sufficientes. Quamobrem quæcunque demum sententia Constitutioni Innocentii subijciatur, fateor verum esse illum sensum, quo vulgò à Thomistis accipitur, nimirum omnibus iustis volentibus & conantibus adesse gratias excitantes sufficientes Thomistico sensu, neque deesse illis gratiam quā possibilia fiant præcepta, tum quia jam habent excitantem, quā possunt sensu prædicto: tum quia si illi gratiæ plenè consenserint (quod possunt si velint; quod si non fecerint, in culpa sunt) gratiam efficacem non jam habituri sunt, sed jam habebunt: quia si quis gratiæ sufficienti consenserit, ut idem docent, signum est à posteriori affuisse illi gratiam efficacem.

Hac post Constitutionem Arnaldus, quod idem, ut vidimus, ante Constitutionem variè dixeram, impudenter Doctor de Sainte-Beuve, cuius locum ante retulimus. Nec aliter locuti sunt Roma Augustiniani Doctores, cum tandem casu nescio quid Hallerius scriptum naïli essent, cuius illi constitutionem breviter consensam non Consultoribus, sed summo Pontifici obtulerant opus quo auditi sunt duo, id est, iam consecrata Constitutione, ut fateris. In hoc scripto verba Hallerii reserunt ut sensum Lanseii super prima propositione complerentis.

SCRIPTUM ADVERSARIORUM.

Constat verò ex Janseii doctrina, ex principiis toto isto libro tertio, & alibi, etiam iustis quociescunque transgrediuntur mandata Dei, deesse gratiam, tum illam quā eadem implere possunt, tum istam quā auxilium ad præcepta implenda sufficiens impetrare queant. Hoc illi, qui de Lanseio nominatim Roma agi non putabant, obiter tamen & quasi aliud agentes ita resellunt.

R E S P O N S I O.

Imponunt gravissimè Lanseio, nisi per auxilium sufficiens intelligant Molinistum, quod reverà nunquam adesse in hoc statu docet Lanseius, quia per illud vera Christi gratia destruitur, & Pelagianus error restituitur. Næquam verò dixit passim, quociescunque transgrediuntur præceptum, nullam habere gratiam. In hac ipsa propositione de qua agitur, questio est de JUSTIS VOLENTIBUS UTIQUE PER GRATIAM ALIQUAM. Dicuntur enim volentes, imperfectè subiecti & invalide, per hanc parvam gratiam, ut docet S. Augustinus de grat. & lib. arb. in testimonium qua Lanseius præcipit citat in locis ubi de propositione agit. Dum ergo dicit Lanseius non adesse gratiam quā possunt præcepta implere, intelligi de gratia ita dante posse ut complectum, ut dei simul quoniam velle, sed non excludit aliam parvam gratiam. Legatur de gratia Salvatoris lib. 2, c. 17. lib. 4, c. 16, 17, 18.

lib. 8, c. 1. & postea de adversariis suis induitur. Hanc autem gratiam parvam non variis quidem gratiam sufficientem ad operandum, quia non existimavit illud auxilium ad aliquid sufficiens dici, præter quod aliud auxilium necessarium est: sed tripiè gratiam sufficientem sumptam pro parva & imperfecta, qua tantum non est, quanta sufficit ut volendo faciamus, sed quæ sufficit ut imperfectè velimus, non solum non negavit, sed in locis citatis & nobiscum sicut veram CHRISTI GRATIAM adstruxit.

En quid illi tam obiter de Lanseio quem misissimum alius nec in scriptis nec in orationibus suis appellaverunt. Ergo, mi Annate, & ante & post Constitutionem, & Roma & Parisius de gratia sufficienti insistentem volentium tibi semper satisfecerunt Doctores Augustiniani. Non postulas Molinistam, concedunt Augustiniani Thomistam. In hac includitur abstractiva illa tua gratia sufficiens, ut in speciem genus, si si aliquid: aut si nihil est illa gratia sufficiens in abstracto, ut longè probabilius est, & si hanc negarent Augustiniani, mi Annate, non negarent.

Si nil Cinna petis, nil tibi Cinna nego.

A R T I C U L U S X X I.

Aliz fidei altercandi causæ excluduntur.

Quæ vestra in calumniando audaciam ignoret, suffragatur necesse est, esse quosdam hyperbolicos lanseistas, vulgo dominum ignotos, quorum nomina Roma detulerunt. Planè enim incredibile est tot in quo vel in Gallia, vel in Belgio ac cæteris Europa locis versantur, tam inepta & absurda commenta affingere a se, quæ huiusmodi lanseistis ascribunt.

Agitur, hæc vestra sunt atque Hallerii verba superius relata, de gratia efficaci; utrum scilicet necessiter absolute & antecedenter voluntatem, quod certè utrique, id est, Thomistæ & Molinistæ negant, & soli adstruunt JANSENISTÆ. Et infra: Utrique concedunt divinæ gratiæ humanam voluntatem consentire & dissentire posse: hoc IPSUM JANSENISTÆ NEGANT. Item: Exigitur ab ipsis ut fateantur QUOD NON sint hæretici qui dicunt liberum arbitrium per gratiam EFFICACEM MOTUM DISSENTIRE POSSE; & quod sensus divinus, quo id posse dicitur, non idem sit quod ex hypothesi mutationis & subtrahitionis gratiæ, ita ut cum illa sit expedita ad dissentiendum potentia.

Age de, mi Pater, quoniam sunt illi lanseisti qui id negant vel negaverunt? Quibus in verbis, quibus in locis habitant? Quibus in libris id docuerunt? Quomodo testem adducis qui hoc de ipsis audivit?

De Lanseio non agitur, de quo in hac tota Disquisitione non disputo, quanquam ipsius sententia ex quo loci tertii Disquis. adductus, utique ex cap. 4, lib. 8 de gratia Christi facile pervulgeri possit. Agitur de Augustini discipulis, in quos sub lanseistarum nomine

mine hanc calumniam contulisti, quam ego in antecessum ex tot illorum locis art. 5, 6, & seq. allata elisi. Hanc si Roma refellere potuissent Augustiniani Doctores, qui sacrorum Doctorumque innotum pudor? Quae Augustini fuisse? Quanta in illos summi Pontificis indignatio exarsisset, cum se tam aperte ab illis cognovisset illisum? Verum scilicet providisti, ut vobis hoc obijcere impudenter; adversarii vestri hac non modo repellere, sed vix nosse quidem liceret: gratia siquidem vestra perfectum est, ut Augustiniani & scriptorum communis, & tantâ contentione postulata collatio negaretur, uti mox narrabimus. Dico tamen nunc factum est, ut in scriptis summi Pontificis oblatis, sed qua nullus omnino legat, utpote Constitutione iam consecrata, hanc calumniam, aliud agentes consueverint, illud ipsum asserentes, quod negare arguebantur. Sic enim illi in scripto de gratia effusis, paulo ante Constitutionem editam summo Pontifici oblato: Ex ratione status, reperitur semper indifferentia potentiae, quâ voluntas etiam sub gratia proximè necessaria ex se efficace, potest nolle. Et infra: Quod ad hæc verba, SUFFECIT LIBERTAS à COACTIONE, non intelligitur nullam esse in hujus status merito & demerito indifferentiam potentiae, hoc enim hæreticum esset, & à nullo Catholico assertum est. Et infra: Ista indifferentia ratione status hujus semper reperitur.

Abiit nunc quicumque jactare Roma non erubuerunt, gratiam efficacem talem ab Augustiniano adstrui, qua necessitas absolutè: negare ibi gratia efficaci posse dissentiri, omnem omnino indifferentiam amovere, sensumque diversum tantum statueret ex hypothese subtrahebat gratia, quod summum coram adversariis suis ne minima quidem potuissent probabilitate specie prætexere. Hi sere sunt sensus illi quos sub quaque propositionibus ab adversariis suis defendi criminabantur,

ut ex te ipso, mi Annate, desicere est in præfatione Lanfenu à Thomistis damnata ita loquente: Cum Thomistæ, inquit, consensent intrinsicam omnino libero arbitrio indifferentiam, eamque proximam & expeditam, (scilicet in sensu diverso) teetiam propositionem Jansenii penitus contemnerunt: unde sequitur etiam destructio quartæ: quia si gratia efficax non tollit libertatem, consequenter nec tollit indifferentiam quâ sit ut possit dissentiri: quod dicere, judicatur hæreticum in illa propositione. Similiter Hallerum in explanatione quartæ propos. Queritur, inquit, utrum hæreticum sit dicere, gratiam actualem Christi talem esse cui possit humana voluntas consentire vel dissentire. ... Neque etiam attingitur questio hic de gratia efficaci, à se aut à consensu, quia utriusque opinionis assertores fatentur quod gratiam Dei possumus abjicere, juxta Concilium Tridentinum sess. 6, c. 5. sed tantum queritur utrum gratia in statu naturæ corruptæ talis sit, UT NECESSITATEM INFERAT VOLUNTATI, ADEO UT NON POSSIT EI DISSENTIRE: quod nullus Catholicus unquam admisit.

Primam & secundam propositionem eodem multis Moliniani referunt, nec quoniam revocare difficile est. Ita ex unica illa necessitate gratia criminatorem omnes penè propositiones constata sunt.

Sed ut hæc etiam magis dilucescant, non abs re erit, quemadmodum in abstractiva tua cum Thomistis pacificatione feci, idem etiam hanc cum Augustini discipulis consensum & scilicet cum fictis Lanfenu pugnam exigua tabella hic representari: In qua etiam adjicietur ad cumulum, verum & solidum inter Augustinianos & Molinistas de gratia efficaci odiosum certamen, ne quid ad plenam totius lites causam cognitionem desit.

Vera pugna Molinistas inter, & Augustinianos ac Thomistas.		Fucata concordia Inter Thomistas, & Molinistas abstractivos.	Συναρμυξία Inter Molinistas abstrac- tivos, & fictitios Jansenistas.
Viri Molinista.	Augustiniani & Tho- mistæ.	Molinista abstra- ctivi.	Fictitii Jan- senistæ.
I. N on datur gratia nec per se efficax, nec necessitans, sed tantum sufficiens.	I. D atur gratia per se efficax non necessitans.	I. N on datur gratia nec cessitans, sed alia abstrahendo ab efficaci & suffi- ciente.	I. D atur gra- tia neces- sitans sine dispen- tando potestatem solvens.
II. Mandata Dei iustis volentibus & conantibus sunt possibilia semper in sensu composito.	II. Mandata Dei iustis volentibus & conantibus, sed gratia efficaci ad plene conandum necessaria carentibus, non sunt possibilia in sensu composito, sunt tamen ipsam possibilia in sensu diviso, & in actu primo, ea potestate qua nunquam in actu prodit sine efficaci auxilio.	II. Mandata Dei iustis volentibus & conantibus sunt possibilia, abstrahendo à sensu diviso & composito.	II. Mandata Dei iustis volentibus & conantibus sunt impossibilia tam in sensu diviso quam composito.
III. Datur gratia sufficiens versatilis quæ pro nutu voluntatis modo est inefficax, modo est efficax, sine novo auxilio. Non datur autem ejusmodi gratia sufficiens quæ aliud in super requirit auxilium ut in actum prodit.	III. Non datur gratia sufficiens versatilis, quæ sine alio novo auxilio modo efficax sit, modo inefficax pro solo nutu voluntatis. Datur tamen gratia sufficiens, si per eam vocem ea intelligatur quæ cum imperfectam voluntatem inspicit (quæ ratione efficax est) potentiam dat ad plenam voluntatem, quam tamen nunquam producit sine efficaci auxilio.	III. Datur gratia sufficiens quomodocumque, si- ve abstrahendo ab ea quæ nunquam, & ea quæ aliquando in actum prodit sine efficaci auxilio.	III. Nulle datur propterea gratia sufficiens nec versatilis, nec Thomistæ; sed omnia gratia efficax est plene consentiens.
IV. Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ, requiritur indifferentia in sensu composito, sive quæ quis ita agat, ut contingere potuerit eum actu & effectivè non agere. Non sufficit autem indifferentia potentiae, sive in sensu diviso, quæ ita voluntas dicitur posse non agere, ut nunquam reipsa non agat.	IV. Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ non requiritur indifferentia in sensu composito: sive non requiratur ut voluntas, posita omnibus ad agendum prærequiritur, ita sit ad agendum aut non agendum indeterminata, ut utrumlibet actu & effectivè contingere possit, & aliquando reipsa contingat: sufficit autem indifferentia in sensu diviso, quæ ita dicitur voluntas posse non agere, ut tamen posito efficace gratia divina auxilio, nunquam ipsam non agere contingat.	IV. Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ requiritur indifferentia abstrahendo ab indifferentia sensus compositi vel divisi.	IV. Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ, nulla requiritur indifferentia, nec in sensu diviso, nec composito, nec actus, nec potentia.
V. Cuiuslibet gratiæ in sensu composito obtemperari & resisti potest.	V. Cuiuslibet gratiæ in sensu diviso obtemperari & resisti potest, sed in sensu composito gratia efficaci semper obtemperatur, nunquam resistitur. Inefficaci autem vel sufficiens, ratione illius effectus, respectu cuius datur sufficiens, semper resistitur, cum sola est nunquam obtemperatur.	V. Gratiæ cuiuslibet obtemperari vel resisti potest, abstrahendo à sensu composito vel diviso.	V. Gratiæ efficaci resisti omnino non potest, nec in sensu diviso, nec in sensu composito.

ARTICULUS XXIII.

Conclusio cum exhortatione ad concordiam.

Sed iurgiorum fati, mi Annate; praeſtat in concordiam redire, condonatio iurgiorum. Vides de neceſſitate illa gratia nullum unquam Auguſtini diſcipulum cogitaſſe. Deſine ergo in illo ſigmento concertationis cauſam querere. Et quando abieciſta Moliniana indiſcrentia Molinianaque gratia deſenſione, nullum tibi eſſe cum Thomſu certamen agnoſci; Agnoſce itidem nullum cum Auguſtiniano vel eſſe vel fuiſſe. Fratres in ſe pugnare, miſerum eſt; ſine cauſa pugnare, miſerrimum. Nullam autem cauſam fuiſſe cur Auguſtinianum illos errores impingeretis, ita perſuadei planum ſeci, ut id nec

palam negare audeas, ſi quid crudelitatum iudicium veretur; nec taciturne apud te, ſi quid veteris conſcientiam tuam. Saltem ergo convictus deſine, & hanc diſcordiam ſtamam quâ ſine cauſa flagrat Eccleſia, compone. Bono zelo ſortitaſſe meſio quam illam gratia neceſſitatis heretici inſectum quibuſdam videre, ſi ea evanefcente turbare deſiſſat. At ſi poſtquam omnes inſuperabilis, indeclinabilis, invicta gratia conſtantiaſſime retenta, hanc tuam gratiam neceſſitatem propalam exploſerim, tamē heretici ſormidini interire non deſiſſat: tunc vel cecū patebit, qui te ſpiritus agit, non cum paci, ſed diſcordia; non veritati, ſed calumnia ſpiritum eſſe.

v Idus Auguſti, Ann. Sal. M DCLVII.

FINIS.

PAULI IRENÆI

DISQUISITIO QUINTA.
HISTORICA & THEOLOGICA.

Quâ ratione Jeſuitæ effecerint, ne Romæ intelligeretur de nihilo pugnari.
Ubi brevis hiſtoria Romani iudicii.

ARTICULUS I.

Scopus huius Diſquiſitionis. Annati conſilia.

QUod clariuſ demonſtravimus nullam reipſa inter Doctores ex utraque parte Romanam miſſam controverſam fuiſſe, eò videtur obſcurum, cur hoc Roma ſit ignoratum; cur tam facile Jeſuitarum & Halleri calumniæ creditum ſit. Hoc illud eſt, quod hæc Diſquiſitione explanandum aggreſſimur. Sed ad id neceſſe eſt brevem totius Romani iudicii hiſtoriam prætexi: quam eſſi in totum comprimi maluiſſemus, exterquei à nobis adverſariorum in obſcuro heretici crimine perſecutio, quod pro virtutis deſpectu, nemo non iniquum egreſſerit.

Tu verò, mi Annate, quando in quarta Diſquiſitione tam benignam nobis operam navaviſti, & adhuc ſcriptis tui orationis noſtra fidem adſtruxiſti; hic etiam, obſectro, nobis ſubvenire. Conſiliorum enim tuorum profundam caliditatem oculis omnium, inſuper ſubſectum ſumum, quâ te vel poſſimum ſui decet. Nolo ingredi in interiora mentis tuæ; ſacta per ſe ipſa loquuntur & mentem produunt. Licet ergo perſacta quodam divinaturni genere ex eo qua ſeſiſti, colligere qua cogitari, inſuperque hic repræſentare conſiliorum tuorum ſumum qua poſtmodum ex eo qua acta ſunt, luculenter patere.

Retum inactum, mi Annate, ſtatim hic erat. Oblata Thomſi pacificatio nullam pugnandi cum Auguſtiniano ſolidam tibi in propoſitionum negotio relin-

quebat cauſam. Hic tamen alieniſſima commenta aſſingere decreverat, ut quocumque tandem modo aliquam auferret propoſitionum cenſuram. Hoc ut periret, ea tibi opportuniffima viſa eſt via.

Imprimis deſtinatum fuit variis calumniis ab hoc quidem negotio alieni, ſumum tamen in animo morſum relinquentibus, Auguſtinianum adoriri, poſſimumque inimici in Sedem Romanam animi labe affergere. Sic futurum ſperavi, ut eo Romani in propoſitionum controverſa nocentes operarent, eoque ſaculius crederent.

Latè verò non modo ſingulari in Sedem Romanam veneratio vobis præſeſcenda fuit; ſed deſorme ac degener in ſingulis Curia Romana miniſtris obſequium ſimulandum. Hoc Roma virutum non poſtrema cenſetur.

Sed enim occurrebat hic grandis ſcopulus, ad quem tua capta aliſum in præ certum erat: expulſa illa nempe Auguſtinianum, & à ſummo Pontifice premiſſa collatio: qua ſi conſtituta fuiſſet, ſumum tuum cum illi conſenſum, & calumniarum tuarum vanitatem ad oculum demonſtrari neceſſe erat. Huius tam certi naufragi vitandi, mi Annate, una ratio erat, ut nervos omnes tuos intendere ad ſumum Pontificem ad conſtituenda collationis cauſam deſtenderem.

Magnam erat hoc impetrariſſe, non ſufficebat tamen ad victoriam. Quid ſi enim ſcripta manu communicarentur inter Doctores, & tui cogerentur explanare & diſtincte quid peterem & vellem, aperire? Sciſciſtiſſimorum commentum nudatum eſſet, quod metu erat, ne ſibi à Romanis exciperetur. Quid tu igitur commodum hic agere, niſi ut ne ſcripta communica-

rentur, pugnantes, illudque pervincentes, ut soli tam recte quam scripto Doctores tui loquerentur, nec illorum mendacia ulli liceret refellere?

Hoc affectum poteris in quidem esse superior, non tamen cerid. Quid si enim Consultores Iansenii sensum circa quinque propositiones explanasset, & cum Thomista convenire docuissent? Fortasse illorum auctoritate motus esset summus Pontifex. Eundem igitur fuit ut neminem audiret pro Iansenio loquentem, multos contra Iansenio obloquentes.

Vnum refutabas non minus difficile, sed quomodo tamen confutandum: Augustinianos Doctores & omnino non audiri, & plane audiri, perque causa tua noxum. Attingendum ergo medium quoddam uter, ut sic audirentur, quatenus tibi utile erat, non quatenus ipsi. Audirentur ad pompam, non audirentur ad banc contra versam penam explicandam.

Hac cogitare potuisti, mi Annato, ipsi tui quod gerebas, negotii naturā & terrenā prudentiā quā vales, admonente. Hac certe sensit te ex consequenti narratione patebit.

ARTICULUS II.

Quam præclare calumniis Romæ Jesuitæ pugnaverint in Augustinianos.

Nihil unquam tamis studiū Iesuita expetere quam Augustinianorum excidium. Nulla in causa tentare Societati suæ existimationem imo salutem verti putarunt. Quantum igitur in illa contenderint, ex ipsorum cupiditatis magnitudine conici licet. Quibus autem potius armis uterentur quam iis quæ non sibi semper paradisioma essent, oblique curarunt? Calumniam & maledictam loqueri, quam illi virorum capitulum numero subducerent, cum Iesuitico utilitatibus inferret, & in illos exierit, quos sua Societati infensos putant. Hanc cum in Iesuitis rebus adhibere soliti sint, si in tanto verum caridine negligenter, stultos se ipsi deputarent.

Itaque nusquam illi laxiores calumniae habenas admiserunt quam cum Roma & propositionum causa expendere. Multo illos quibus novam hæresim Augustinianam affunderent, superari Dissimulatione consuevit. De his loqueri quibus Romanorum animos prepararent ad illa ipsa nova hæresici commenta proclivius accipienda.

Toto ex orbe, id agentibus ipsis, similes de Iansenianorum multisque riuores Romam affuebant. Illi à quadringentis Iesuitis per urbem discebantur, ipsique nominatim Persuasi clam à certis insurrebantur hominibus. In his putida illa de negata Transubstantiatione, delictis imaginibus, negato purgatorio, stricta Sacramentorum invocatione, expulso indulgentiis, mendaciis quæ jam in Gallia frangebant, Roma, quanto maius hic Iesuitis quam illis fides, maxime calebat.

Hæc ipsi quidem Iesuita, negant Romæ gratiā polleter. Sed plus etiam auctoritatis habebant illa calumnia quæ per alios Roma diffundebatur. Quam ad rem nullo operam suam Iesuitis commodarent, ac precipue

Hallerum, & duo quidam Religiosi, de quibus infra dicetur. Hi præsertim eos sibi copertum dispensanda, quæ gratiorem Augustinianis iudiciis constare apud Romanos possent.

Hoc consilio Hallerum, dum adhuc Persius esset, longas ad Abscissum, ad Cardinalem Barberinum atque ad alios Romanæ Curia proceres mittebat epistolas, quibus prout ex illo multis in ipsa Serbica audierunt, Iansenistas confodiebant, hoc est, calumniam inscandebat. In quibusdam, ut ex illo specimen hominis istius fides cerneretur, scripserat, certa se habere documenta quibus convinceret eos qui S. Augustinum sequi se profiterentur, innumeros errores docuisse, & istos nominatim: Christianos qui peccant mortaliter, baptismi characterem amittere: Sacerdotes & Episcopos, si lethale crimen admiserint, privati suo characterē, neque Sacerdotes & Episcopos amplius esse: summum Pontificem esse tantum primum inter pares.

Hæc & alia multa in illis epistolis concesserat Franciscum Hallerum. Quod cum Persius resissent Augustiniani Doctores, 1^o Decemb. 1651, in ipsi Facultati Comitiū prædictum Hallerum interpellare, ut ista quæ se habere scilicet documenta proferret, quæ Facultas pro merito in ipsorum errorum auctores ammadverteret. Sed ille tam perculsus pudescitque contumit.

At postquam Romam venit, quod Iesuitis ibi commiserat erat, eò ad calumniandum effrenatior fuit, cum ipse Curia Romana Primores quoties anriferet, & tanquam unus è præstis illis Doctoribus a huius audierit. Itaque mirum quam stulta multis persuaserit, tam apertum esse Iansenistarum schisma, ut jam vulgò differrentem à cæteris habitum induerent: Frequenter mulieres sic adultera sua in confessione explicare; Tones defuit mihi gratia: Esse nonnullos quos ad desperationem illarum opinionum crudelitas adegisset. Huic favuli Romanorum credulitate abutebatur Hallerum. Maxima Iesuita ac multi alii Monachi accepti Hallerum referentes, in vulgus spargebant, quasi irrefragabili auctoritate muniti.

Horum quos dixi Religiosorum, unus Motellum appellabatur, Theologus Parisiensis. Hic cum Romam adesset, & voce & scripto Augustinianos infestari non desinit. Voces præterea, scriptum unum mihi in manu est, & quo nonnulla hic atrezant, ut omnes intelligant qualis Roma de Iansenio desensibus scilicet. Huius scripti titulus est: De controversia inter Iansenistas & Anti-Iansenistas. Homini ingenium sequentia indicabunt.

In Gallia & Belgio, inquit, orti sunt viri politici ac partiani ex fontibus hæreticorum, illam odi vel averfionis à summa sanctæ Sedis potestate mentem perniciosius ebibentes, inter quos aliqui sunt etiam Facultatum Doctores erga ipsam minus bene affecti: qui mediis omnibus nituntur ipsam labefactare. En finis illorum qui

qui Jansenistæ appellantur; quia per fas & nefas etiam contra Bullas Pontificias Jansenii dogmata tuentur, tanquam obtinendo suo fini aptiora. Ut verò finem facilius assequi possint, his artificibus utuntur: & imprimis operæ præcium æstimant præcipuos SANCTÆ SEDIS ZELATORES tam seculares quàm Regulares debilitare, ac, si possint, opprimere; quod hujusmodi viri multis modis semper tentarunt. *Et infra*: Secretioribus viis diabolicam intentionem magis aptè dissimulantes, id moliti sunt, videlicet scriptis impugnando communes aliorum Doctorum & Regularium SANCTÆ SEDI ADDICTORUM sententias, selegunt materiam de gratia & prædestinatione, utpote implicandis animis commodiorem.... Hoc artificio Jansenistæ usi sunt, ut Doctorum sacræ Facultatis tam secularium quàm Regularium S. SEDIS ZELATORUM conceptam apud omnes existimationem convellant, ut facilius deinde possint suæ machinationis venenum respergere. *Et infra*: In perniciem ZELATORUM S. SEDIS conducunt pecuniis Doctores & Concionatores qui virus idem effundant in pulpitis scholarum & templorum: Baccalaureos in Facultate, ut suis in conclusionibus eorum placita sustineant, imo studentes in omnibus Galliæ & Belgii Universitatibus & Facultatibus venales habent: necnon omnino conditionis viros in urbibus fere singulis, ut pestiferam eruditionem in scholis & in privatis domibus disseminent, & simplices etiam instituant privatis colloquiis, in quibus miscent cum rebus de gratia & prædestinatione RES HORRENDAS de Sacramento Altaris & penitentitiæ, & contra auctoritatem Concilii Tridentini, & perpetuas interferunt calumnias adversus Doctores & viros quosunque S. SEDIS ZELATORES præcipuos. Et eo fine Magnates aliquos ditissimos suam in partem artificiosè deduxerunt, à quibus ingentes pecuniarum summas habent, ad perficiendas hujusmodi nefarias molitiones. Et mirum est, quos conatus efficiant ad finem assequendum. Habent aliquot in locis sectariorum suorum seminaria & congregationes his tantum machinationibus intentas. Deinde quia videntur Jansenistæ non satis promoveri votum suum contra ZELATORES S. SEDIS per solas materias de gratia, & pretextatum in his D. Augustinum, non potuerunt diu conceptum adversus S. SEDIS & Ecclesiam venenum retinere. Quare illud foras evomuerunt per libros & scripta de frequenti, vel melius de infrequenti communione, accusantes Ecclesiam corruptelæ, cujus se medicos & reformatores ventitant, & etiam apertius per scripta de duobus capitibus.

Hæc si Religiosus ille consideret & cum laude ac

plausu multorum Roma spargebat, quid confes levisit? Itaque manifestam illa calumniam tam altis egressu in Romanorum mente radices, ut nibi mirum inde exprimenda Janseniana, ut putarunt, factionis confusa sentiasse.

ARTICULUS III.

Mulardi Franciscani, Regis Christianissimi nomine, cujus se Legatum ferebat, ad summum Pontificem in Augustinianos calumniæ.

Sed levisit parum sua omnium sedulium suorum lingua in Augustini discipulos armare. Parum fuit Religiosorum maledicentiam in illos distringere. Parum denique Episcoporum Legatum falsi sed magnæ doctrinæ opinione Roma florentem Hallerum in ipsos immutare, nisi etiam Regi Christianissimi ridiculum quendam Legatum adornassent, qui ingentia crimina etiam summo Pontifici, quasi Regi ipsius mandato, illi imponeret. Huc qualem fuerit, opera præcæni pauca aperire, ut noris indigneturque posteritas, tam despectam Molinisti fuisse Regis Christianissimi Majestatem, ut ipsi tam injuriam Legatum obtrudere non dubitarent.

Huius Legato nomen fuit Mulardo. Erat autem origines Carnotensis, genere Halleri consobrinus. Ille primum Capucinorum institutum professus; mox desertor & transfuga ex Ordine & Catholica Religione, Montu-Pessulani Calvinistam egit, uxorem duxit, & Medicinam sæculari. Deinde conjugalis vita perisus, Romam petiit, summo Pontifici obrepsit, & ab ipso cum absolutioe, mutandi Ordinis, & ad minus asserum transiendi licentiam impetravit. Fit igitur ut pridem ex Capucino Calvinista, sic ex Calvinista Franciscanus, laxioris, vel nullius potius observantiae, parafiniam potius quàm religiosam vitam agens, ubique turbans, & se vel alios præ animi vagæ mobilitate exagitant.

Hic, cum illa in Augustini discipulos invidiam flamma exarsisset, arde hanc occasionem arripuit, non tam ut sui gloriam, quàm ut huc illuc cursandi licentiam compararet. Itaque Halleri operâ delectus est, qui Roma lauscularum damnationem Facultatis ac Regi nomine deposceret, dignus à Molinisti iudicatus, qui talem legationem obiret. Dedit etiam ipsi Hallerum ad Absinthium obsequii literas, quibus enim à Facultate Theologica Parisiensi ad summum Pontificem missum fuisse mentiebatur. Post commendatam enim ipsius summam fidem, curam, experientiam: Audies igitur illum, inquit, plurima nostro nomine, hoc est, Facultatis nomine loquentem. Denique quo Roma commendatus esset, adiuncta est Episcoporum literis, Regine Regni tunc moderatrix ad summum Pontificem Epistola, quâ ut hanc causam brevi decideret, orabat.

Huius ille mandatis superbus Romanus venit, nec modo quoque propositum suum iudicium petivit, sed censuras etiam calumnias tanquam regis iussu in Augustini discipulos

scipulus vultus. Hæc nihil necesse est ex manuscripto erui, cum eas lesuaturus affecta nomine Fileau nuper publicaverit in illo, etiam lesurus pudendo libello quem inscribere, Relation juridique, Narratio juridica. Ibi Mulderi oratio, tanquam insignis Molauistica causa firmamentum typis edita est, pag. 177:

Oratio ad summum Pontificem Innocentium divinâ providentiâ Papam X, habita Romæ die 25 Septembris anni 1651 à Patre Francisco Mulard, Prædicatore regio Ordinis Minorum, pro negotiis controversis Jansenianæ à Christianissimo Rege Romanam missio.

Missus à Christianissimo Rege, & à Syndico Sorbonæ deputatus, nomine Facultatis Theologiæ Parisiensis, ad Sanctitatis Vestræ pedes, ut secundum antiquæ Ecclesiæ formam super dubiis rebus ac controversis Jansenianorum propositionibus Sedem Romanam consulere-mus, & de ore Sanctitatis Vestræ Apostolico fonte responsa tandem aliquando per omnes Regni nostri provincias emanent. Hoc postulat, Beatissime Pater, apud nos Reipub. Christianæ necessitas. Non enim apud eos qui Jansenianas partes sequuntur, doctrinæ duntaxat consensus est, seu potius erroris uniformitas, sed & consiliorum communicatio. Jam ista doctrinam in sectam coaluit conspiratio est hominum temerarium, qui omnes spernunt præter suos, sibi non faventibus quoquo modo maledicunt, & ADVERSUS SUMMI PONTIFICIS DIGNITATEM ATQUE AUCTORITATEM VEXILLUM EREXERUNT, juniorum Doctorum ac scholasticorum manipulos conducentes pretio, quod à mulieribus & liciis quibus penitentiae publicæ necessitatem inculcant, faciliè corradiunt blanditiis, factione, novitatis dulcedine. Ab hominibus istiusmodi, Beatissime Pater, quid sperandum, vel potius, quid timendum præter turbas, quas jam miserrimè in Gallia excitarunt, & Ecclesiæurbationem quam pro certo molliuntur. Opus est igitur celeri ac potenti manu Sanctitatis Vestræ quâ comprimantur. Nisi enim eorum dogmata erronea, quibus tanquam tessera ac sacramento confederatio ista confringitur, certa ac singularia damnantur censurâ Pontificis inrefragabili, quam alio nomine elevare nequeant, quasi sit Congregationis Inquisitionis, aut à certis hominibus dictata, non à Pontifice ipso lata, nunquam ad plenum debellari poterit ista factio. Ista, Beatissime Pater, non tam meo nomine, neque enim, si meo nomine tantum loquerer, adeo confidenter loquerer Sanctitati Vestræ, SED NOMINE CHRISTIANISSIMI RE-

GIS, NOMINE PLURIMORUM EPISCOPORUM, NOMINE MULTORUM DOCTORUM ET SORDONICORUM ET ALIORUM, imo omnium fere, quotquot in Regno nostro sunt Catholicæ fidei zelo æstantium, & prudentiâ insignium ore loquor; æqui boni ut consulas hanc orationem nostram precamur. Et Sanctitati Vestræ plurimos ac felices annos optamus, ut Ecclesiæ Dei & orbi universo pacem & spiritualem & temporalem tandem aliquando reddere possit & valeat.

Sic ille & Regi Christianissimi Marefate, & summi Pontifici apud indignissimè abutebatur. Sed quæ effrayator qui audacia, eo immorem fraudis sustinuit præferbat. Annum Christianissimi Regis Legato non credidisset Innocentium, octoginta præterea Episcoporum & Facultatum Theologiæ quasi suffragium præferrent? Si ergo credidit, credidit majore potius quam temere; atque caute erga filitium illam conspersionem & sectam peius in dies animatus fuit.

ARTICULUS IV.

Collationis inter Hallerium & Dominicanos brevis historia.

Romanorum animâ ita per illas talumna preparati, tota denique vestra sententia fuit, ut collationis consilium distulberetis. Quam id consensu capitaliter inscriptum esset, in quidem ab ipsi iuncti solertia tuâ scissis: Hallerium autem non modo ratione, sed etiam quodam experimento, cuius narrationem placuit præmittere, ut omnibus pateat tam mali compactam fuisse sententiam vestram, ut ne minimum quidem in legitima collationis locum possit consistere. Hæc Hallerium, ut dixi, expertus est in brevi colloquio quod cum Dominicus habuit, cuius historiam Romæ tantæ temporis fidelissime conscriptam, & mox in Galliam missam, nos hic compendio summa cum fide narrabimus.

Die Martis undecimâ Februarii anni 1653, Generalem Dominicanorum convenit Hallerium. Dixit se cum Thomistis tongruere, gratiam efficacem illis admittere, non hoc sensu impati à se Iansenium, sed alio qui Thomistæ nil præteris attingeret. Respondit Generalis graviter esse negotium quàm ut brevi decideret, illud prius cum Theologo Ordinis sui communicandum. Rei ergo ad seriem sextam requisit, interim cum Theologo sui consilium habet Generalis, quorum præcipui erant Nolano, Reginaldus, Galafinus, Alvarez, Libelli, quibus visum est sequentes propositiones consentire, quas Hallerius subscribendas offerrent, ad ad explorandum num vere & ex animo scium sentiret.

I.

Gratia efficax verè, realiter ac physice præ-movens & prædeterminans immutabiliter, infallibiliter, insuperabiliter, ita est necessaria ad singulos actus, etiam ad initium fidei, & ad

orationem, ut sine illa homo, etiam iustus, non possit adimplere Dei præcepta, etiam si velit & conetur affectu & conatu imperfecto; quia deest illi gratia quâ possit, sive quâ fiant illi possibilia possibilitate cum effectu, ut loquitur Augustinus de natura & gratia capite 42.

II.

In natura lapsa nunquam resistitur gratiæ interiori, id est, efficaci, in sensu explicato in prima propositione, quæ secundum phrasim Augustini vocatur interior.

III.

Ad merendum & demerendum in statu naturæ lapsæ, non requiritur libertas ab omni necessitate, sed sufficit libertas ab omni coactione, hoc est, à violentia & naturali necessitate.

IV.

Admiserunt Semipelagiani gratiæ interioris ad singulos aucto necessitatem; & in hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare; id est, in hoc erant hæretici, quod vellent gratiam illam non esse efficacem modo explicato in prima propositione.

V.

Error est Semipelagianorum dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse, aut sanguinem fudisse: quia videlicet Christus esse quidem mortuus pro omnibus quoad sufficientiam pretii sufficienter, non tamen efficaciter, quia non omnes participant beneficium mortis ejus.

Die dictâ, scilicet Februarii 14, Valentino Martyri sacra, Hallerius & socii cum Dominicani collaturi adveniant, ac post prima illa que in congressu salenti, demonstrare conatus est Hallerius quinque propositiones à controversia qua inter Dominicani & Iesuitas riget, omnino esse alienas. Hic de Basani propositionibus agi, quas Lanfennu renovavit. Nominatim esse eamque in iis Congregationibus qua propositionibus exentienda jam habita erant, ut tota de Auxiliis controversia prorsus intacta relinqueretur, nihil omnino cum illa implicatas esse propositiones, nec eam eas à se impugnari, quatenus ad gratiam efficacem revocatur, sed tantum in sensu Jansenii, sicut ex omnibus libellu summo Pontifici oblatu planum erat; qui sensus prorsus à Dominicani semina abhorreat. Hoc breviter ille in singulis propositionibus probare conatus est, hic tantum duobus principiis videtur, admittam semper esse à Thomasi gratiam sufficientem, rejiciam ab eisdem esse necessitantem gratiam qua tolleret salutandipotentiam; contra à Lanfennu necessitantem gra-

tiam aditru, reijci funditus sufficientem, & tanquam mensuram exagilari.

Vbi perierant, iussu Generalis Patris Reginaldis sic exorsus est: Tria in hac questione supponenda; primum, pro fide decreto haberi non posse gratiam sufficientem omnibus communem. Secundo, Ex Thomasi gratiam sufficientem semper esse ad imperfectos alius efficacem, neque hoc sensu à Lanfennu negatam, eademque longe diversam esse à Moliniana qua sui efficacem per consensum, utpote que nunquam in actum procedat, nisi efficaci auxilio ad opus applicetur. Tertio, gratiam efficacem, quâ insuperabiliter & indeclinabiliter voluntas ad actum impellitur, ad omnem pietatis actum, adeoque etiam ad fidei & eraticum iustia esse prorsus necessariam.

Huius positi, facile est, inquit, probare in sensu gratia efficaci omnes propositiones veras esse. De possibilitate præceptum in Congregationibus de Auxiliis disputatum est. Videbant Iesuitæ in sententia Dominicani præcepta esse impossibilia iussu gratia efficaci carentibus. Respondentem nostrum, esse impossibilia in sensu composito, non in sensu diviso; siue possibilia esse possibilitate simplici, non autem possibilitate cum effectu: adeoque verum est ex nostra doctrina, iussu volentibus & conantibus mandata Dei esse impossibilia in sensu composito, licet sint possibilia in sensu diviso per illam gratiam qua satis indicatur his vocibus, volentibus & conantibus, id est, per gratiam sufficientem Thomistica sensu, qua nihil aliud est, quam voluntas & conatus quidam imperfectus. Ceteras eo modo ad gratiam efficacem revocatis, quæ explicatur in propositionibus supra memoratis.

Postquam Reginaldis contemnit, excepit Hallerius: Gratia efficaci doctrinam olim à se in scholis traditam dixit, nec se minus ad eandem proficendam paratum esse; & ita se in publica oratione coram Cardinalibus & Consultoribus testificatum. Verum hæc absente nequaquam præcepta esse impossibilia, nec hæc presente potestatem dispensandi eripi, ut Concilium Tridentinum desinuerat, nec ipsi ex necessitate consentire. Porro illam quam attulerat Pater Reginaldis distinctionem possibilitatis simplici & possibilitatis cum effectu à nemine unquam esse traditam. Respondens Reginaldis eam exare apud Augustinum cap. 41 de nat. & grat. Tum Hallerius: Nusquam in Augustino reperire est hæc verba: possibilitas cum effectu. Atqui, inquit Reginaldis, hæc ipsa Augustinus sui vocet, & eo quo dixi loco. Convictus Hallerius alio sermone detorsit, iterumque confirmavit in sensu efficaci gratia nullo modo propositiones à se impeteri, quod ipsum asseruerat unde fideles ejus Lagantius & Josselin, idque à se expressè in omnibus supplicibus libellis suis esse declaratum. Non igitur, inquit Generalis, siue causa doctrina nostra timeamus, quando vos ipsi illi timuistis. Tum Hallerius: sed ubi est jam quod illi timeamus, insecreret enim in Bolla oratio nostra, quâ illa neminem è discrimine tollitur.

Huius dicti, Pater Alvarus Theologia Professor sententiam

tentiam dicere possum: *Ve* video, inquit, facili inter nos composuisti. Conceditur gratiam efficacem à provisione Dei minime pendentem. Ergo etiam in sensu gratia efficacis propositiones esse veras concedatur necesse est. Ergo sciendum est vobis, gratia efficaci carentibus præcepta esse impossibilia impossibilitate consequenti, non antecedenti. Ergo etiam illud debitum, gratia efficaci nunquam restitui, nec illa necessitate meriti tolli. Hoc igitur tantum scitis opus est. Distinguenda sunt propositiones in variis sensu: max à summo Pontifice communiter petendum, ut illas sanciat in sensu gratia efficaci, damnet in alio sensibus.

Hic Patrem Alvarez interpellavit Hallerum. Quam tu, inquit, gratiam efficacem postulas, eam libenter concedo. Falso istidem eà carentibus præcepta esse impossibilia impossibilitate consequenti. Hoc privatim subseribere paratus sum, non tanquam Episcoporum Legatus. Vos vicissim damnationis propositionum in sensu Lanfensii subscribite. Hallerio ita loquens ceteri Doctores palam affecti sunt. Tum Reginaldus: Quid si, inquit, nobiscum vel in omnibus propositionibus, vel in quibusdam sentiat Lanfensius? An sic quoque à nobis damnetur? Hoc illud est, inquit Generalis, quod inquirendum est: cur igitur hunc sensum Lanfensii explicare detrectatis? Enimvero, inquit Reginaldus, ante omnia explicandus est ille sensus Lanfensii, quem si pateat à Thomistis esse diversum, tum ejus damnationem communibus votis à summo Pontifice postulabimus. Hic Hallerum ac socii suo ore negarunt, hunc se JANSENTII SENSUM EXPLICARE POSSE, NE À MANDATIS EPISCOPORUM DISCERENT. Tum Pater Alvarez: Quando hunc Lanfensii sensum explicare non potestis, nec vobiscum convenire non possumus. Volumus, inquit Hallerius, damnari Lanfensium, quatenus negat gratiam sufficientem. Atqui, inquit Pater Alvarez, in hac ipsa propositione quam impugnatis, eam admittit. Quid est enim volentibus & conantibus, nisi gratiam sufficientem habentibus? Imperfecta enim voluntas & imperfectum conatus est gratia sufficiens Thomistarum.

Illi autem: Si gratiam sufficientem, inquit, admittit Lanfensius, sibi ipse repugnat. Tuus Alvarez: Si sibi contradicit Lanfensius, ob hoc ipsum explicandus est ejus sensus; alioqui damnato sensu Lanfensiano, utra tandem contradictionem pati damnata dicitur? Sed vos quid tandem admittitis, quod Lanfensius non admisit? Admittit in ipso gratiam habituales; admittit Lanfensius. Admittit virtutes infusus; admittit Lanfensius. Admittit inspirationes & illustrationes; admittit Lanfensius. Admittit desideria bona; admittit Lanfensius in hac prima propositione. Bona enim voluntas de qua loquatur, ex hac gratia est, & ista gratia ipsissima est gratia sufficiens Thomistarum. Quid ergo Thomistæ, quid vos supra Lanfensium? *Ve* illi nihil respondebant, idem argumentum iter iteravit Pater Alvarez. Ad extremum respondit tribus Doctoribus postremis; præter hac omnia admittendam esse gratiam sufficientem,

extra quam nihil homini desit, præter ipsum actum qui à gratia efficaci consistit. Negarunt Dominicani aliam à Thomistis admitti gratiam sufficientem, ab ea quam supra exposuerant, latèque probarent ex sancto Thoma, sine efficaci Dei gratia nihil bene fieri posse: itaque damnatà primà propositione damnari duos Sancti Thomæ articulos. Non aliam igitur compositionis viam iniri posse, quam si accuratè rediri illarum propositionum sensum scierneretur à sensu, ut saltem damnationem simul prosequerentur. Tum Doctores: NOBIS, inquit, NON SENSUS ILLOS DISTINGUERE NON LICET, NE À MANDATIS EPISCOPORUM DISCISCAMUS. Nec nos, inquit Pater Alvarez, possumus consentire vobiscum.

Hæc ubi dixit; Generalis affurgens, Videtur, inquit, quantum è re nostra sit, ne propositiones sine explanatione damnetur. Boni ergo consulite, si, ne hoc fiat, pro viribus elaboremus. Quæ cum dixisset, Hallerum & socii non multum alacres discesserunt.

Postea Generalis totius familiæ suæ nomine ductus & septem vicibus audientiam à summo Pontifice postulavit, nec impetravit tamen: adeò summo & consensu illud hæretas de gratia efficace & de tota contraversa de Auxilio nullam hic verti questionem; & alio non audiendos qui gratia tantum efficacis defendenda causâ audiri postularent.

ARTICULUS V.

Quo pacto Jesuitarum gratiâ Augustinianis Doctoribus solennis Congregatio scriptorumque communicatio negata sit.

Quam bonâ fide Augustiniani in hac contraversa versarentur, bene percipis Læus, quid omni studio ac contentione semper egerint, ut solenni congregatione instituta, scilicet scriptorum communicatione, fraudi omnium amoveretur suspitio: Quam vos malè, imò potius intelligi, quid omni arte semper tentabatur & clandestina judicia capessit. Virique prudenter; sed illi Christianâ prudentiâ; vos seculari atque terrenâ.

Nimirum si hæc solennis, quem postulabant, Congregatio esset instituta, illi ruerant, vos perierat. Quid enim fieret parvulus illis adreactionibus vestris, si adversari vultum, si dispositionis licentia subfunderet? Quid illa gratia necessitatis Lerrâ, ac ceteris vitæ calamitatibus? Rectè igitur ad illam Congregationem accendunt omnes vestra Societatis artes, gratiam, potentiam contulistis. Hanc propriâ ducibus aequitate summus Pontifex Episcoporum Doctorumque precibus initio concesserat: sed ad eum ab hac mente deducendum, qua non admota sunt machina: Quibus terrores allari?

Quare longævo seni per homines familiaris ac robu

robis addidit infusuratum, ne extremam senectutem superfluum curi oneraret, neve diffinitionum illarum molestia festinam sibi arceret mortem? Id Clementis VIII interitum causam fuisse citra fructum. Ad Sedem Apostolicam esse itate in id quoque pertinere, ut iudicium partibus res fides dividuare possit. Sic Pii V, sic Gregorius XIII Bullis in Balam, sic nostramque Vrbem in lanseum nemo audito consilium. Si semel istius Congregationis fama in exteras manaret provincias, adulatorum undique Doctores, & plura fortasse postulatores. Abunde omissos esse qui iam Roma aderant; quid si rursus alii adungerentur? Audiri iam nonnullorum insisteri de celebrando Concilio necessitate. Ascendendum omnino iam illud summo Pontifici de dogmatis sine ulla iudiciorum dilatorum, & ulla partibus auditis decernendis; utendumque ad id ea temporum inclementia quâ nulla opportunum coniungere poterat. Nunc Anlem Gallicam, nunc longe numerosissimam Episcoporum partem, nunc precipua Senatus Parisiensis capita (sic enim de illorum voluntate loquebamini) ad occupandum Pontificiam Constitutionem parata. Periculum in mora esse, hic confirmari lanseianam factionem, reformatamque specie toti Ecclesie immanentem, novanda Religione avidam, de summi Pontificis infallibilitate male sentientem, cuius opprimenda tempus idoneum non omittendum, sed quam celerrime occupandum esse.

Serui, mi Annate, quàm nihil mentiar: sed ne me putet divinatione verum assequi, sic habeto, nihil me conjecturâ hic indulgere; nec quidquam scribere quod non tibi certis argumentis aliquando probetur. Erat summus Pontifex: ob multa ab lanseiana causa alienus, & maximo quod Urbani VIII Bullam falsi accusaverant lanseii desinens, in qua consilienda ipse, dum Cardinalis esset, assensit: nec adhuc abscesserat ex cuius animo suspensa illius capiti terror, mutique olim, ut Roma pallidum erat, ab lanseianis cum Cardinali Rubelo sordet de duplici summo Pontifice constituendo: quo rumore profertim adducta est Inquisitio ad librum illius de auctoritate Petri & Pauli suo decreto profligandum.

Hoc ergo rumore percussus, & præterea variis rumoribus undique pulsatus Innocentium, quamprimum illâ se molestiâ, illâ suspitione exolvere statuit. Itaque pro solenni quam proutierat Congregatione, rem totam Inquisitioni, seu potius nonnullis ex Inquisitione selectis Cardinalibus & Consultoribus excutendam remisit, ratum id & brevius, & ad auctoritatem Romanam Sedem amplendam opportunum.

Nihil latius & exceptatius lesuitis poterat accidere: siquidem inter Cardinales Inquisitionis præfices erat Spada, ipsi pridem conjunctis, durisque olim in nequitiis quibus notis à summo lanseianum habuit. Erat etiam inter missos Inquisitionis Abbas eiusdem S. Officii assessor, professor cum Augustinus Discipulus innumeris exiens, qui Roma etiam vehementer ob multis ipsius iniquis reatibus. E Consultoribus nullus lesuitis addictus, immo unus etiam lesuita. Accidit præterea ut Abbas Hilarius & Pater Vbalanus à Con-

sultorum numero se subducerent. Illi à Cardinali Spada moniti ne adesset, hic nihil super ea re à summo Pontifice deinceps in arbitratu, indeque emulans contentioni intridum fugiens. Quibus amito, quos lesuitis minime dedotes esse certum erat, illorum eorum locum intrudunt Taragliâ Discalcato Carmelita, & Calistum Brann, ambo Molinisti obnoxii.

Non statim tamen Augustiniani Doctores immutis huius controversiæ iudicium ad Inquisitionem delatant. Taciti enim Consultorum nominibus soli denique Cardinales huic negotio præficti ipsi inducati sunt, quibus deinde tanquam impertrata quam postulabant Congregatione, præambula quedam scripta obtulerunt de auctoritate sancti Augustini, & de rebus in Sorbona gestis.

At postquam & Consultorum nomina rescribere, & quod nunquam credidissent, non modo cum adversariis collationem, sed & mutuum scriptorum communicationem sibi negari: tum vero de statuto se & illius gravari apud Cardinales exposulavere; cum fraudulenti adversarii sibi rem esse dixerunt, quorum scripta & sermones innumeris mendaciis scaterent: hac à se, nisi comminarentur, relessi non posse: nihil habere aequitatis nisi accusatori liceret pro libro crimina consingere, res negaretur hac saltem crimina de quibus accusaretur, nosse: hanc materiam ambigui verborum notionibus sic implicatam, ne nihil factum sit quàm adversarii mentem in alienis sensus detorque, & perversa interpretatione corrumpere; totam hanc concertationem iterum eximiam fore, nisi partibus eorum auditis utriusque sententia ex mutuo illo conspectu liquida pernosceretur.

Hic illi super ipsa iudicii forma: mox de personis quibus illa Congregatio constabat. Omisso honoris causa Cardinali Spada, quamquam hunc sibi manifeste infensum iudicii partes obtinere æquum non esset, Abbatem violentas cum ipsi & apertas innotuit gerentem, omnesque adversus ipsos sollicitantem; item Patrem Modestum Annatum libelli approbatorem; Patrem Palatinum Res pernoctantem sustinentem & Congregatione removeri petentem.

Nihil iustum eâ postulazione videbatur, nec ullus in Gallia iudex qui ob istas recusationes casus non seipso sponte de iudicio subduceret. Alii Roma mox vigent. Ergo extrema hac postulatio statim explosa, egre id quidem serenitibus Augustiniani, sed iniuriis tamen istam ad tempus misinantibus, ut saltem scriptorum communicatio & mutua collatio non negaretur.

Verùm ad hoc eludendum variis causationibus attulerunt delecti Cardinales; aliorum ab Inquisitione mori ad esse, quæ ne ad homines quidem mori adducendis, testes coram re adesse necessarium censet: non privatam esse Doctores leges summo Pontifici dicere, tantamque ipsorum contentionem contumacia vicinam: an dubitarent sumum Pontificem de rebus fidei sine ulla disputatorem, sine ulla collationum ambigui posse iudicare? An vererentur ne si patet inter se contemdescentes non adesset, S. Spiritus afflatus in iudicando privaretur? Longè ipsi modestiores & submissiores

esse adversarios suos, qui nihil mullent, quàm ut tota res sine ulla scriptorum communicatione, sine disputatione, pro summi Pontificis arbitrio breviter decidere-
tur: denique non solum decoram Theologum illam pugnam cum adversariis suis decernendi cupiditatem.

Opponentibus Augustiniani longè majorum huic iudicio fidem futuram, si solèta majorum, non illa iniustitia & clandestinè vià perageretur: longè exploratius omnibus fore assidue summo Pontifici in iudicando Spiritum Sanctum, si idoneas veritati aperienda vias amplecteretur. Id enim iubere Spiritum Sanctum, homines inquirendi veri rationes non respu, Traditionem consili, doctos homines adhiberi, calumnias & fraudibus alium obsequi. Ad discutiendam illam equivocationem mendaciorumque calumniam, quâ totam hanc controverfiam adversarii sui involvere studebant, mutuatam disputationem plane necessariam: nihil esse cur Hallerum, ipsiusque sociorum obsequium Cardinales Laudibus ferrent, non illos Romana Curia, sed rationibus suis obsequi: videre homines assidue actum esse de causa sua, si sententiam suam coram adversariis promere & defendere cogerentur: Ideo quidvis ad hoc amolendum moliri: nam illi esse præsidiū in calumnia: hæc verò in tenebris exultare, in luce jacet & erascit: ita nihil mirum si in declinanda collatione tantopere se morigeros præsent. At si illorum obsequium concessa collatione periclitari velint, fore ut illos tam inobsequentes offendant, quàm Augustiniani comitè hac in parte ad parcendum prompti & expediti. Hæc si Inquisitionis viros non ferret, argumento esse res tantum alio quàm Inquisitionis iudicio discipandas: nec se Romanis ab Episcopis missis, ut aliquod Inquisitionis decretum atque expectarent, sed ut solennem Congregationem efflagitarent, in qua sancti Augustini doctrinam adversus eos omnes iuri posset, qui eam vel palam, vel furtivè impugnare audent. Contumacissimum esse in Episcopis Gallos, si ipsi postulantes in Augustini causa negaretur, quod olim Iesuiti in Malina causa tam prolixè concessum erat. Ceterum non pugnè se sed rationibus, sed Patrum auctoritate certare velle, nec pugnè certè coram Clemente VIII decretatum, nec pugnè in Concilio Tridentino pugnatum, quorum utroque multa Theologorum rationes habita sint: Nil injuria fieri summo Pontifici, nec quidquam iuri ipsi detrabi, si id ab ipso postuletur, quod à Concilio Oecumenico studiose servari solet: sed gravem Theologum Catholicum, gravem Episcopum injuriam fieri, si hoc ipsi negetur, quod hereticis negari nec solet, nec potest.

Dura hæc Romanis auribus oratio visa, incenditibus odia Iesuiti & Hallerum, tantisq; demissis Tribunal Inquisitionis venerantibus, quanto illius auctoritatem agnoscerent constantius Augustiniani decernebant. Inaque tota res assidue in bonam contentionem versa. Ostendere voluerunt Romani Inquisitores, decreta fidei, non auditis contradicitoriè parvis, tametsi audiri flagitantibus, à summo Pontifice condi posse. Ad extremum Doctores semper libellis supplicibus solennem Congregationem arguentibus, & cur negaretur poscentibus, simpliciter responsum est: Negatur quia postulat. Hæc

ipse illi dejecti nullum deinceps scriptum Cardinalium obvenerunt: omninoque ex Episcoporum, quarum Legati erant, mandato, & de more Gallicæ gentis, quæ Inquisitionis tribunal non agnoscit, causam dicere in hoc iudicio desuperunt.

Exinde res ad voluntatem Iesuitarum suare cepit. Semoti adversarii causam Iesuiticam in illa Congregatione egit Hallerum. Augustiniani quibus voluit inimicis & maledictis onerari. Suas de gratis necessitates, de erepta dissentendi libertate, de impossibilitate preceptorum, etiam in sensu diversa, nonnulli decernit: parulis iudicium auribus quasi velut fabulas instillavit. Sic institutum, sic peractum illud iudicium Romanum fuit, in quo Hallerum & socii quæ volvere nemine resellente, dixerunt: nullus pro altera parte locutus est: ita nullam ferendis calumniis opportunitatem iudicio formam, ne si vellent quidem Iesuitæ optari possent.

ARTICULUS VI

Episcoporum literarum ad summum Pontificem.

Postquam hoc Romano Congregationis institutum Gallis Episcopis pro Augustino laborantibus antitum est, non modeste illi in tanto rei Christianæ periculo commoti, statim literas exposulatorias ad summum Pontificem misere, in quibus quæ constantius videtur mala, præfata prudens denunciarent. Harum partem aliquam subici non erit alienum.

BEATISSIME PATER,

Cum famosas illas quinque propositiones, structurâ ancipites, sensu æquivocas & subdolas per homines sibi addictos ideo tantum ad libitum suum providissent Iesuitæ, ut S. Augustini auctoritas molitur convelleretur, neoterica Ludovici Molinæ opinio de Romane Sedis iudicio, de toto retro seculorum consensu, de orthodoxa veterum Theologiarum familiarum doctrina triumpharet; sancti divine gratiæ Doctoris existimatio in tuto jam esse videbatur, postquam ad illud tribunal devoluta erat, ex cuius gloriosa commendatione publicam obtinet toto orbe celebritatem. Verum, Beatissime Pater, quanta fuerat hæcenus ad hujus Congregationis rorem exultatio nostra, tanta nos repentinæ mutationis admirationo percellit. Ex quo illi ipsi Doctores Theologi, quibus ad Sanctitatem Vestram Deputati sumus, postremis literis significarunt contrarii longè viâ totum negotium procedere cœpisse: Non haberi promissam Congregationem, in qua partes oppositæ mutuò congregarentur, vivâ voce coram inter se contenderent, & scriptis ultro citroque communicatis, omnem fraudis suspicionem amolirentur: sed aliud jam penitus institui, quàm quod annuente Vestra Sanctitate jam se consecutos esse rescriperant. Quod quidem ut à sperata pacis ratione

alienum est, sic à nobis sine intimo mœroris sensu disci non potuit, cum attendimus quanta inde publicis S. Augustini adversariis accederet audacia, quæ malorum feçes excreveret, quàm opportuna iniquietis hominibus præberetur occasio novos longè latèque tumultus excitandi: quanta denique Romanæ Sedis, ad eoque ipsi Ecclesiæ labes aspergeretur, si quod Molinæ fautores tot callidis molitionibus ambiunt, maxima hujus ætatis controversia ambiguo tantum & obscuro judicio dirimeretur, quo illi non in sanctum modò Augustinum ejusque discipulos; sed in ipsius etiam Apostolicæ Cathedræ auctoritatem ac fumam impunè abuti possent in posterum.

En quid illi futurum præsequebantur, ex clandestinis illis obscurisque Congregationibus. Illi autem malis antevertendis plenum prudentia, plenum caritatis summum Pontificis consilium deinde suggerunt. Patiatur Sanctitas vestra, Beatissime Pater, non tam pietatis ac reverentiæ quàm doloris ac gemituum plenam admonitionem. Exiguæ scintillæ latum jam undique sparserunt incendium; mali vis improba non uno loco grassatur: litigant filii, gemit mater: in Patris providentia totius remedii summa posita est. Magno æstu res geritur, sed quem Pontificia respiciat auctoritas, si nullis æquivocorum sensuum involucris obtectum proferatur judicium, si secundum solitas Ecclesiasticorum judiciorum formas ac regulas pronuncietur; si denique tam omni ex parte absolutum sit, ut illi tanquam cælesti oraculo acquiescere debeant, qui contrarias hæcenus sententias propugnaverunt: quod ut ipso eventu ratum fiat, neque ullus superfit iusto exceptionis locus, quædam imprimis videntur necessaria. Primum ut nostris ad Sanctitatem Vestram Delegatis facultas fiat liberè eorum adversariis, qui præsentem sunt, aperiendi quod sentiunt, & omnes illorum technas retegendi. Deinde ut quæ ultro citròque ad sententiæ defensionem prolata erunt, fidè & accuratè manu in publicos commentarios referantur: rerum in commentarios relatarum apographa concedantur disceptantibus, ipsique inter sese mutuo ac bonà fide communicent, quæ vel ad suam stabiliendam vel ad impugnandam oppositam exhibuerint. Præterea ut Jesuitæ, quibus tanquam Molinianæ novitatis assertoribus, & apertis Augustinianæ doctrinæ hostibus præcipua contentionis ineundæ moles incumbit, in judicium tanquam primariæ partes accedant, præsertim cùm scripta jam produxerint, quæ Franciscus Annatus ex hac Societate Theologus suo nomine Parisiis palam edere ausus sit. Demum ut Dominus Albisus à Congregatione abstineat, ob eas reculationis causas, quarum æquitas ipsa per sese satis clucescit. Denique Frater Modestus qui

Francisci Annati librum à prælo recentem approbare veritus non est, neque ullis ab hac audacia prohibitionibus potuit deterri, ab eodem judicio femoveatur, nec ferendæ sententiæ jus obtineat, qui tam evidenti præjudicio mentem Molinæ patronis obnoxiam declaravit. Hæc sunt, Beatissime Pater, non declinandi judicii consilia, sed subsidia stabiliendæ pacis. Speramus Sanctitatis Vestræ acceptas fore preces nostras in hoc rerum cardine necessarias, justitiæ commendabiles, pietatis ac venerationis plenissimas.... Postulamus ut non impar malo remedium adhibeat, eoque judicio lis tanta dirimatur, quod omnes admittant Catholici, regiones omnes venerint. Atque illud profectò futurum est, si qualem Congregationem Clemens VIII & Paulus V instituerant, talem Sanctitas Vestra nobis annuat, disceptaturis apertam & liberam, omni carentem invidiâ, celebritate solennem. Ita loquuntur, ita monent, qui sincerum paci ac veritati amor incendit: Sed quibus artibus lesina tam iusta Episcoporum vota, tam summæ preces frustrari sint, in hujus narrationis serie patebit.

ARTICULUS VII.

Nova Episcoporum Legatio pro obtinenda Congregatione.

NEc verò hæc liberâ admonitione contenti, diu rursus Legatos ad summum Pontificem mittunt, qui novis obsecrationibus Congregationem solennem ab ipso impetrare conententur. Admissi in conspectum summi Pontificis novi Legati exponunt Episcoporum vota, collationis habende necessitatem, pro ea obtinenda demisse supplicent, nec aliam eorû stabiliendam viam esse demonstrant. Ad omnia respondet summus Pontifex, supremum Christi Vicarium ad illas collationes concedendas nullâ lege teneri: Congregationem à se institutam, qualem præsentem rerum statui convenire iudicaverat: audites à se Consultores diligenter de propositionibus disputantes, nec deserturam sibi S. Spiritus inspirationem ad aliarum veritatem aut falsitatem perscrutandam, prorsusque Pontificiorum decretorum veritatem ab hac solium Spiritus S. inspiratione pendere: velle se totum negotium brevi transigere; disputationibus rem extrahi: assentes toto orbe Doctores: inde contentiones institui: has se maturâ Constitutione velle componere. Multa illi contrâ suppliciter summum Pontificem obtestati sunt, ut illi diligentia quam se in excitandis propositionibus adhibuisse distabat, aliam etiam institutenda Congregationis diligentiam addere dignaretur. Hoc quoque divina providentia, Romana Sedis tuenda semper irrogantis indicium esse, quid talem Episcopus Gallus mentem immisisset. Non enim assensu prophetico veritatem summum Pontificem innoscere, sed sacra Traditione consulendâ, rebusque controversis humanâ & Ecclesiasticâ diligentia expendendis. Tum summum Pontifex, citius acrius suâ sponte placidè te-

justitia crucinationes & Alibi artes prorsus obstruunt, sapientia illa sibi ingesta dixit, eademque toties iterari superfluum: sibi constitutum esse nullam scripturam communicationem, nullam disputationem concedere. Sed si audas, inquit, sine adversarij vulnere, ad vos quantum volueritis (quanto verteret) audiendi paratus sum. Nec plura hac de re praesummi Pontificij reverentia adhibere ausi sunt.

ARTICULUS VIII.

Quomodo quaestio facti, seu Jansenij causa Romae tractata: quantā versutia Jesuitae effecerint ne quisquam pro eo loqueretur.

Vixit enim hoc totam pro impetranda solemnitate Congregationis alterationem, quod magis apparet, simul resiste, Jansej per biennium ferme duraverit. Nunc uberior explicandum quo paulo in arcana illa Congregatione Jansej causa, sive facti quaestio tractata sit. Quam narrationem paulo altius repetere non erit inutile.

Non novum erat Roma Jansej nomen: sed primum in bonam partem, deinde in malam clarissimum. Magnam enim iusto apud Romanos famam ipsi conciliabant nobilitati ejus pro fide Catholica adversus haereticos certamina: addit ut ipsius Episcopatum Bulla gratia ipsi omnium consensu Cardinalium concessa sint. Sed liber ipsius possibimus, tamen eruditissimorum vororum laudem citam Roma promeruit: tamen lesustarum potentia in gravem irridum vocari caput. Magna, & meritis quidem, Romanis cura, ne quia Ecclesiae pacem sollicit. Sed non eadem semper ipsi felicitas in detegendo turbemur auctoribus. Quod cum apprimere lesusta nosset, tota Europa in Jansej & Jansejstas tumultuari coepit. Tumultum exaudire Romani, unde oreitur non sensere. Jesuita enim toto orbe dispersi sedulo operam dabant, ut undique finistri de Jansej defensoribus rumores Romam afferrentur, quod ipsi adversus incantatos adversarios non difficile fuisse, quisquis eorum potentiam, & magnam assilaram multitudinem cogitavit, facile perficeret.

Hic assidui verberatus Urbano VIII, statuit quamvis remedium gliscum incendium extinguere, hōs subices Jansej, aliosque adversum eum scriptos etiam nomine prohibendi, quod adversum Pontificum decreta, inconsulta Romanā Sede, de gratia scribi vetantur, in lucem edati essent. Deinde quoniam nescio quai Bai sententias renovasse arguebatur Jansej, placuit Urbano Pio V & Gregori XIII Bullas renovare, non nominato Jansejo: Neque enim fas esse censebat fugillare hominem quemquam inauditā parte, ut ex ipso in hac ipsa Jansej causa multi auctores. Sed quia lesuita prodat renovata Bai Bulla? Damari, aut certe perstringi Jansej volebant, ut hoc colore ipsius defensores vexarent, & Romanam cum ipsi Curiam colliderent. Effecerunt igitur Alibi praesertim opera, ut Jansej nomen, qua-

si qui Basiliam propositiones venerat, insensu Pontifice in Bullam inferretur.

Tamen si verā nullum de Jansejo doctrina indicium, sed tantum libi prohibitionem hac Bulla contineri, ubi tamen in exteriori missa est provincia, magnus ubique eruditum querelas excitat, praesertim in Belgio & Academia Lovanensi, cuius doctrinam, sicut Augustini, toto suo volumine Jansej illustrat. Ergo hac Doctores duo Romam misit, qui Jansej certam summam Pontificis defenderent, quorum unus erat Clericus ille Summum, vir doctissimus quidem, sed antiqua merum simplicitate, non hac recentis versutia.

Hic cum sua Facultate de prodicta Bulla querelas summam Pontifici exposuisset, responsum accepit, Bullam Pii V & Gregori XIII se tantum renovari voluisse: sed ne quisquam nominatim carperetur, expresse vetuisse. Hoc responsum & ipse statim ad Academiam suam scripsit, & aliquando post in Memoriali Cardinalibus oblatum nominatim expresse, quod ab homine gravi factum necesse suffragatur nisi verum esset. Sed cum nihilominus multis calumniam Roma laetari Jansej videret, paratum se professus est ad ipsos Augustinum in campo Flora combutendum, si quid in eo ostendi posset ab Augustini & Ecclesiae doctrina distans.

Sic ille annuum & amplius Roma exegit, quoties depocens examinem Jansej, ipsius adversarios quoties laeserit; nec toto illo tempore quisquam qui cum eo congressu vellet, inveniri est: nec inveniri quidem. Vix enim alium repetere erat in Augustini doctrina peritorem, ut testatur extremum illud opus Triados SS. Patrum, Roma ab ipso vixit heri compositionem.

Urbano vitā sancto Cardinales Bulla confessorum hunc Doctorem sibi jampridem odiosum amolari volentes, se squiborā post obitum summam Pontifici eum accersire, & omni loco responsum Bulla anti-Jansejana exemplar authenticum tradere. Mansit tamen Roma ad usque Innocentii Pontificatum; examensque Jansej, & Bulla abrogationem petere perstitit; sed ut nihil impetrari possit vidit ab eo Pontifice qui in ea consuecunda assuetat, deum reverfus est.

Hic fuit prima in Jansej relationis exitus: sed non multo post longe gravior in illum belli mole incubuit, cum plurimorum Episcoporum Galliae litteras quas lesustarum concursationes exciperant quinquae propositiones à Corneto fabricatae, quae oblique in eorum episcopis laesens tribuebantur, ad summam Pontificem delatae sunt. Missae sunt Romam, ut iam diximus, ex utraque parte Doctores dissimilimo consilio. Alii propositiones sine distinctione damnari volebant, alii eas consuecunt Jansejo censurā notari debebant. Insistuta est ab Innocentio X Congregatio ad hanc controversiam examinandam, qualem operam lesuita, qualem Augustiniani Doctores fugiebant. In hac omnia clam peracta; nulla collatio, nulla scriptorum communicatio permissa est. Erat autem hac ipsissima Inquisitionis Congregatio. Illic quibus habebatur dictum pro seribis extatā charta cum hac inscriptione: Die N. habebit Congregatio S. Officii. Eiusmodi inscriptio inde artissima etiam Parisi affertur.

Præterea jam Romæ peterebatur Legatus ab Arcidiacono Lovaniensi ad Lansenium defendendum Doctorem docti Madritum petisse, ut commendatorius Regi Catholici literas obtineret: indeque Romam brevi veniretur. Consultum & providentius visum Lansenio in speciem parere, ut eo secretius oppugnetur, quo testis. Igitur ne qui aperit ipsi patrocinari posset, peterebatur inter Consultores obliuissimum quidem esse summo Pontifici Lansenium, nupot jam damnatum in Urbani Bulla; non tamen propriè causam ipsius in Congregatione trahari: sed de quinque propositionibus inquiri. Ipsa propositiones inquisitioni oblata sunt, abstrahendo ab omni proferente, mandatumque Consultoribus, ut de iis prout jacent, sententiam ferrent; quod expresse testatur in suffragio suo Commissarius S. Officii, qui certè quid in hac Congregatione factum sit, velleptimè noverat.

Indè consecutus fuit lesus a. Primum quidem, ut non iniqui Lansenio Consultores, cum inane sibi invicem ex ejus defensione mollem accersere, de Lansenio sicerent, propositiones in abstracto consideratas, in sensu gratia efficaci inveni factu haberent.

2. Ut lesus Consultores, imponere quidvis de Lansenio, neque reclamante diceret, cum eorum commenda, quasi à transa qua trahatur aliena, reselleret utro curaret.

Habet igitur istius judicii formam qualis fuerit. Lansenio sensum nonnullis Consultores, tamen non ex mandato summi Pontificis, voluntate tamen sua acriter infestati sunt, atque illi quas voluerit fabulas, imprimitis illud necessitatis gratia, & sublata dissemiendi potentia hementum affuxerit. Contrà Augustiniani Lansenio mentem nil ad rem pertinere ait, Augustinianam rationem de gratia efficaci doctrinam optinè defenderunt. Vnus VVadingus negavit propositiones esse Lansenio; sed id obierit Et aliud agens. Ita suumque Pontifex & Cardinales multos contra Lansenium loquentes audierunt, vix ullum pro ipso, quantum Consultoribus quatuor aut quinque, & quandoque sex ab ipso flarent, ut ex ipsorum suffragio patuit.

Atque hac sit esse gesta quemadmodum diximus, & certum est omnibus qui Romam tunc erant, & illorum Theologorum suffragia nupere dicta plenissimè demonstrant. Nam si iusti essent Consultores de questione facti, utrum necne propositiones in Lansenio sint, sententiam promittere, neque omnes de hac ipsa sententiam discurrere; & tamen Consultorem parè maxima de Lansenio fides, & propositiones in abstracto considerat. Imò, ut dixi, Commissarius S. Officii desertè testatur propostia fuisse hac quinque capita ut præscindunt ab omni proferente.

Sic igitur votorum inorum factum ei compo, mi Annate, nec agere tibi fuit propositiones ipsas in sensu gratia efficaci ab omnibus fere Consultoribus orthodoxis & ab omni censura immunes esse judicatas. Sperasti enim fore quid commigra, ut adversarios sub Augustini & gratia efficaci defensione elapsus sub Lansenio sensum innotuè insequeretur.

Restabant adhuc amovendi molesti illi Doctores Lovanienses, qui si Romam pervissent, causa fortasse lesusitarum consilia turbassent, sed ne recurent, sedulo allaboravit Cardinalis Spada. Scripsit quippe ad Hispaniensem Nunciū, ut annitteretur quomodo illi Doctores literas commendatorias à Rege Catholico pro Lansenio impetrarent. Neque enim de Lansenio Roma, sed tantum de quinque propositionibus examinandis agi, nulla haberi auctoritate ratione. Patrit Nuncius: interposuit auctoritatem suam: literas commendatorias pro Lansenio diu impedit tanquam inutilis. Hæc sibi deiecit, & præterea memores quam Roma nihil pauci ante annu profecissent, in patriam re infestà regressi sunt.

Quæ igitur jam mirabunt de Lansenio summum Pontificem & illos Cardinales incommodis sensit. Habebat in illorum auribus Halterius, tam magna illic fides, quàm ipse patre, sive nullius. Venditabatur octoginta Episcoporum numerus, tanquam Lansenio adversus, nec Roma cognitus erat quibus artibus ha subscriptoribus extera essent. Hibernorum declaratio, atque alia ejusmodi sancere Parisiis irrita, hic quasi magni ponderis testimonia summo Pontifici clam ostendebantur. Ad hac lesusitarum magna Roma gratia, magna fides. An illi tanta pietatis Religiosi, fides Catholica calumnia, falsa Lansenio criminari vellent imponere? Porro Augustiniani Doctores hac omnia occultè miseri ignorantibus aut parvis facientes, & præterea propositionem, non Lansenio causâ Romanam ab Episcopis missi, secretis illis molitionibus nihil opponebant, nec ullum pro Lansenio suffragium proferebant (poterant autem quavislibet numero saproferre), quod nec ejus causam alluri Romam venissent, nec de eorum agi existimarent. Nemo ergo aderat qui Lansenium defenderet, nemo qui se Lansenio nominis turidâ vellet onerare, contrà innumeris Lansenio nemine prosus resellente obreclabant. Et ipsam varietatem errorum reum agebant. In his tenebris quos Innocentio, qui quicquid in rebus Theologicis noverat, per alios noverat, succensere possit, quod aliquid in Lansenio vix esse crediderit? Quem non humana potius miseria cogitatione subleat, quâ si in istiusmodi errores citius ducit ac tantis sepe obrepant? Proius enim de Lansenio assitit tot accusatoribus, non auditis defensoribus, judicatis Innocentius, vix aliter judicare potuit; poterat tamen, ut optabant omnes pauci amantes, vel omnino non judicare, vel ejus defensoribus locum dare. Quod si non fecit, Halterius & lesus impu audiam est, qui nullum de lesu Lansenio contraversiam esse, taleque omnino esse qualis ab ipsis exhibebatur, constanter affirmarunt. Hic ergo credidit Innocentius, cum illos calumniari non crederet. Inde haud dubie conficienda Constitutionis consilium cepit, in cuius præfatione, de qua certè Consultores iudicium minime tolerant, nomen Lansenio insereretur, eoque temperamento, ut dubium esse posset, judicasse, aut sententiam suam, vel potius Episcoporum Gallia opinando interponeret, de Lansenio memovisset: quod progrederi vel regressi posset utrumque

que Constitutio sua populos ac Theologos offenderet vel morigerari vel repugnantes.

ARTICULUS IX. Audientia Doctorum Augustinianorum.

UNum hoc tantum consicienda Constitutionis auctores male habebat, quod Augustiniani Doctores constanter causam dicere, nisi praesentibus adversariis, veniebant. Hinc valde innumum uti cernebant Constitutionis auctoritatem, si altera tantum parte audita factam esse percrebesceret.

Ergo cum Augustinianorum constantiam pervincere illisque ad quandam audientiam speciem petri adhuc illi possumus sperare, opportune accidit, ut Christianissimi Regis Legatus bono animo Augustinianos Doctores obsecravit, ut audientiam pollicenti summo Pontifici se sistere detrectarent, alioquin fore ut multis suspicaretur ipsos cause sua parum fidere, ecludendi iudicii causas capere: simul injuriam fieri summo Pontifici, si oblata ab ipso causa audienda facultas respueretur: postremo hac via longe melius expectatam ab ipsis collationem impetrari posse, si ejus necessitatem ex eorum oratione summus Pontifex ipse consideret: Eo esse Romae mores, ut qua possumus malum a se beneficii loco tribui, quam violentum precibus extorqueri.

Hac atque alia, praecipue verò summi Pontificis reverentia, de cujus promissis debuit ac pietas & Religio non sinebant (Promiserat autem, ut diximus, quantum vellent, ipsi audientiam se praestitutum), Augustiniani Doctores impulerunt, ut sibi solum atque extra adversariorum conspectum locuturi oblata a summo Pontifice audientiam amplecterentur. Ergo se suum summo Pontifici 19 Maii anno Domini 1633. De gratia efficaci discessit Lalanus Vallucrensis Abbas, omnesque propositiones ad eam revocari posset, & hoc sensu veras esse perspicue demonstravit, in alio sensu falsas & hereticas docet. Eandem materiam suscipi persequitur P. Dei-mares, & ex Angilino confirmat gratia efficaci ad singulos pietatis actus necessaria doctrinam ad fidem Ecclesia pertinere. De sensu ne verbum quidem dixerit, tum quia ejus defendendi causa Romam non venerat, tum quia apud omnes Roma notum erat, non de sensu sed de propositionibus agi.

Prima illa audientia, necessaria quidem sua causa fundamenta petebant: sed vix adhuc illum ingressi, nulla propositionum singularem excussa, nullis adversariorum argumentis dilutis, cum aliter sum accerserentur diebus, id se praestituros sperabant. In quo te habemus assentientem, mi Annate, qui sic in Cavillis pag. 35: Cum dicturi, inquis, essent de quinque propositionibus, ceperunt dicere de Jesuitis.... Satyram illam excepit effusa in commendationem S. Augustini & gratiae per se efficacia oratio, DE QUIBUS NULLA ERAT CONTROVERSIA, & post longa

quatuor horarum fastidia compertum est nondum cepisse dicere de tribus capellis. Sic igitur dicendi finem faciunt, ut qui se ad prosequendum multis aliis diebus causam adnarent. Deinde summo Pontifici varia scripta offerunt: unum de prima propositione: alterum de gratia efficaci: tertium de Jesuitarum in Augustinum petulantia: quartum de variis propositionum sensibus, quorum alii haeretici essent, alii Catholici: in quo palam contestantur semper illum sensum gratia efficaci, quo propositiones tuebantur, à se sensum tri, ni diserte a summo Pontifice prescriberetur. Accipit omnia gratanter summi Pontifex, illisque digressu collaudavit ipsorum eruditionem & pietatem, & circumstantibus Cardinalibus dixit: HI DOCTORES NON SUNT HAERETICI, ut iactabatur. Itaque inquisitis nominibus, & ad causam diligenter cognoscendam adduci plerisque visus est. Contra tamen excludere Jesuiti Doctores, quod adversarii sic tandem ad audientiam petra alii essent, nec obscurè illorum simplicitatem irridere ceperunt, qui alias audientiam expectarent; sive hoc praesentione quadam & auctori conjectarent, sive consilia pridem fixa incantibus emittant.

ARTICULUS X.

Quibus rationibus adductus summus Pontifex Constitutionem statim promulgari jussit.

Multum plerisque Consultoribus, multum summo Pontifici attraxit Augustinianorum oratio: sed hoc ipsum Jesuitarum fautores calidissima oratione in perniciem vertent. Facile, inquebant, illi Theologi in vulgari ac tralatio argumento se iactant: In gratia efficaci sensu propositiones innoxias probant, quasi verò hoc res agant: ac non ipse summus Pontifex, ipsi Consultores, ipse Hallerius hanc de gratia efficaci quaestionem seposuerunt. At quod eas in alio sensu damnant, discit hic Pontifex quam jussit accusentur, quam tunc damnantur, nec se pingui artificio ab istu sensu delin patiatur. Descendant hic quidem Angilinum, ac in Gallia Calvinum: Pro sola efficace gratia laborare se simulant: ac ipsorum affectu nil istu simulationibus mutantur, sed plenis vucis necessitates gratias, creptam dissentendi potestatem, absolutam praecipuum impossibilitatem in Gallia crepant. Anst, ut illi Pseudo-lansenisla meticulari Reina nunc faciunt gratiam tamquam efficacem in Gallia lansenisla docerent, quisquam in eos tumultum concitasset? An eas propositiones accusavissent octoginta Gallia Episcopi efficacis gratia magna ex parte defensores? An earum damnationem postulavimus Romam venisset, Hallerius, idem gratia efficaci propugnator, & lansenianorum hostis acerrimus? Nimirum hac fida lansenisla professio, qua propositiones in solo sensu gratia efficaci tueri, nec promulganda Constitutionis causam tollit, cum aliter in Gallia loquantur: & periculum tollit,

salus, cum ipse ostendat jam in sententia mutare & verbum ad reprimendum carere. Cur igitur propter unum sensum, erubescamus quidem, sed à nemine impetum, nec in damnatione periclitantem, dubitet summum Pontificem maxias propositiones proferbere; gliscientem flammam extinguere; Ecclesiam turbam componere; Sedem Romanam auctoritatem amplificare; inimicam potestati suae salutem nilisui. Incolorem tantum volumus gratiam efficacem, age, age, in tuto est; nec est cur illi timeant, quam impetui nullum. Sed quando hoc solum petimus, nihil est cur illi iterum accersat summum Pontifex, ut ipse rursus audiat frustra de gratia efficaci desolantes. Demum propositiones ut haereticas in alio sensibus, facti est, non reprobantur igitur Constitutioni, quæ perversi illi sensui prohibentur. Cur non igitur summus Pontifex quatinusvis se hac molestia & Ecclesiam hoc metu liberet? Cur non hanc opportunitatem arripat ut publica tranquillitas & Romanae Sedis ampliandis summi inferiat?

Ita persuasus est Innocentius: Augustinianos Doctores aliter non accersit: nullam Consultorum congregationem habuit (ut ipse scribit in Cavilla pag. 37) in qua saltem ex istis quaereret quid de Augustinianorum oratione sentirent. Oblata scripta nemini communcavit, nec omnino inspicit: sed continui conceptam antea (ut ipse ibidem scribit) Constitutionem publicam inspicit. Hæc propositiones sine sensuum distinctione damnabantur: Latissimum oblique eorum auctor asserbatur.

ARTICULUS XI.

Augustinianos Doctores Romæ digredientes multos officii prosequitur summus Pontifex, iterumque confirmat de efficaci gratia & auctoritate S. Augustini violanda nunquam se cogitasse. Quædam alix probationes asseruntur.

Non minimum perculit Augustinianos Doctores tam infirmam eorum. Nunquam enim sibi in animum inducissent quatuor duratum spatium, quo vix insinuare controversia caput ponerant, conclusum ut promissam illam audientiam quantam vellent. Certe enim longe amplius volebant; nec est ullus qui in tam periculosa causa non malis omnino non audiri, quam sic audiri.

*Vi in malis tamen, hæc se consolatione * recrea-*

* Cette consolation que Paul Irenée nous fait prendre en ce paragraphe, ne fin jamais durant cet entretemps que dans son idée; parce que depuis que la Constitution fut affichée & presqu' aussitôt attachée par les mêmes Officiers, jusqu'à notre parlement de Rome, nous ne la vîmes point, & nous ne le vîmes point au vrai ce qu'elle portoit. Néanmoins je laide ici ce que cet Auteur en a écrit sans y rien changer non plus qu'au reste, tant parce que ce n'est point à moi à toucher aux ouvrages d'autrui, que parce que si nous n'eumes pas cette consolation durant cet entretemps, les supérieurs que nous en avions ou nous estant pas connus, nous la recevions au moins peu de jours après qu'ils nous furent manifestés.

tant; si invidio illo iudicio certa Ecclesie pax esset allata, certe violatam non esse veritatem, cum apud omnes causaret summum Pontificem non attigisse materiam de Anaxim, nec gratiam efficacem, nec particularem illos sensus, ad quos quinquæ propositiones revelaverant, qui nihil aliud quam efficax gratis doctrinam complectebantur. Præterea cum summo Pontifici & scripto & voce denunciasset, nunquam se à quinque illarum propositionum particularium disensione dissociaret, nisi nominatim ab ipso & conceptu verbum proferberentur, mansissim erat damnatum tantum generaliter censuram propositionum, particulari illos sensus probatos potius quam damnatos fuisse.

Ne quid tamen dubitarenti superesset, ipsum Constitutioni auctorem, antequam Romæ discederet, adire statuerunt, quo certum ipsum mentem cognoscere. Accessit summi ad salutandam Pontificem die 13 Junii anni 1653. Ille verò eis, non quasi damnatorum dogmatum defensores, sed quasi veritatis & Augustiniane doctrinæ vindicæ exceptis, amplexus est, ornavit. Dixit summum cepisse se vulnere ex oratione ipsorum vigore, modestia, prudentia, doctrina. Hoc habuit gran fondatione del vigore, della modestia, prudenza e doctrina col laquale avete parlato. An doctè, an prudenter loquuntur qui hæc is adstruunt? Dixit illi planè persuasisse quod volebant. An potro hæcsem persuaserant summo Pontifici?

Quid multa? Generalibus illi testimoniis non contenti Augustiniani Doctores, nominatim quaesierunt, an efficax, quam desiderant, gratis Constitutione illa prohiberetur? Quid igitur ad hoc summum Pontifex? Quædam Moliniani. Certe summo esse dixit: Questo è certo, nec Augustini doctrinam, nec gratiam efficacem illo iudicio violatam. Quid tibi videtur, mi Amate, an sic loqueretur Pontifex cum iis quos aliquo errore crederet implicatos? Non enim potius ab hæresi retrahere studeat, præsertim cum patet professi esse in eadem se semper sententia persistunt?

At ferè hoc omnia fugimus. Cave ne istud Roma doceat, ubi eorum qua dico veritatem nullus ignorat. Cave ne apud doctos & eruditos, qui hoc inquirere curant. Equod enim ipsorum testimonium illustrium, quam ipsius Christianissimi Regi Legati epistola, cuius multa exempla mi vulgum manarunt, quam hic etiam attexi non erit inutile?

Excerptum ex Epistola Christianissimi Regis Legati, ad Comitem de Brienne, qui Regi est ab interioribus secretis. Dat. Romæ 16 Junii anni 1653.

Die Jovis 12 Junii, summo Pontifici dixi, Doctores qui vulgò Augustini defensores dicuntur, multum cupere, antequam in Galliam revertantur, ad oculum pedum admitti, & Apostolicâ benedictione donari. Respondit

H b

San-

Sanctius sua frequenti die, quibuscunque tandem negotiis distringeretur, tamen audientiam ipsis sese daturum. Nec verò promissio defuit. Honorificentissimis verbis Doctores istos prosecuta est, Sancti Augustini ac Sancti Thomæ doctrinam, necnon efficacis gratiæ dōgma decreto suo minimè damnari confirmavit, omnemque controversias eodem loci relictas dixit, quo sub Clemente VIII & Paulo V relictæ sunt: sed cū ipsimet declarasset de propositionibus vel Calvinisticè, vel Pelagianè, vel Catholicè sentiri posse, erroneas ac temerarias judicari ideo debuisse, cum certo sensu hæreticæ essent. Omnis enim propositio in qua latere potest venenum, populis instillari non debet, ut nec in pascua ducuntur oves quæ bonis & venenatis herbis permixta sunt, ne incautè ab ovibus venenum hauriatur. Postremò summus Pontifex ipsos collaudavit & gratias egit.

Cui igitur, mi Annate, quos collaudat summus Pontifex, laetant tui? Cui summus Pontifex Constitutione ad stabilendum Molinam tam sepe abutuntur, vix memores quàm hoc severè summus Pontifex interdixerit? Nam cū paulo post Constitutionem Iesuitæ Romanus tertiæ propositionis censuram in Molina favorem detorqueret, per Eminentiſsimum Cardinalem Barberinum manderi curavit Innocentius ipsi Generali Iesuitarum, ut talem suorum conspectores audaciam, omnibusque Professoribus suis ediceret, ne quod è postrema Constitutione adversus Sancti Thomæ doctrinam, & efficacis gratiæ ad omnia pietatis opera necessaria dōgma, eliceret tentarent.

ARTICULUS XII.

Allatà in Galliam Constitutione silentiæ, sed ad breve tempus. Nova rursus contentio callidè procuditur à Iesuitis de factò Jansenii. Hæc controversia in duobus capitibus sita. Fundamenta negantium propositiones esse in Jansenio.

Hæc fuit, mi Annate, victoria tua ratio, in qua paranda, præstū fuisse tibi videtur Virgilianum illud:

— Dolus an virtus quis in hoste requirat?

Nunc opere præsum est atquidem quo pacto cursum illius prosecutus sis, & hoc Pontificio decreto adversarii tui irretieris.

Adferunt in Galliam Consensum tanto ambitu petita, tanto data recipitur ab omnibus, sileatur, propositiones ab omnibus reprobantur. Quid multa? Pacis imaginem quandam vides. Interim missa à Doctrinæ ad Episcopos, à quibus legati erant, distinctio

illa sensum summo Pontifici oblata, & a nemine Roma improbat, ante Consensum promulgationem in lucem edita fuerat, ut omnibus manifestum quàm illi nihil Romæ nisi gratiam efficacem defendissent. Hic si vos illum concordia studium, si qua fraternæ caritatis cura tangeret, tam promptam Augustinienis in damnandis propositionibus obedientiam gratularem, pacem Ecclesiæ redditum gauderetur. Sed nusquam magis aperuit, tam promptam Augustinienis in damnandis propositionibus obedientiam gratularem, pacem Ecclesiæ redditum gauderetur. Sed nusquam magis aperuit, tam promptam Augustinienis in damnandis propositionibus obedientiam gratularem, pacem Ecclesiæ redditum gauderetur.

Supererat una de factò Jansenii contentio, quam multi in Constitutione Innocentii nondum deisam existimabant. Quam levem, mi Annate, quàm nihil fidei attingentem, quàm nullo modo ad Ecclesiæ edificationem pertinentem! Hæc ipsa privati potius sermonibus, quàm libri agitata statim evanesceret, nisi fuisse qui forent & exsisterent. Dem tibi in ea Augustiniani errasse, tamen erat, aut nusquam venia locum. Vbi enim nisi in eiusmodi rebus locum habebunt Apostolica voces? Veruntamen si quid aliter scipis, hoc quoque vobis Deus revelabit; quæ tibi insuperat Augustinus, ut id doceat: Qui de capitibus dogmatum consensum, in mutuarum controversiarum ramis, non esse præstus arguenda, sed hortandos potius, ut eorum qua nondum capiunt, intelligentiam à Deo possent?

Hic fuit Apostoli, hic Patrum animus. At scierim tuorum longe dissimili. Dolebat illi adversarii sui accepta Constitutione, ipsorum se manum sollicitasse. Ergo ut eos jam elabentes sui rursus casibus irretierent, inani illa controversiæ avida arripit tota Gallia clamare cupere non videtur redds Constitutionem, & Janseniarum artibus Pontificum eludi.

Sed obsecro, mi Annate, quid sibi volent isti clamores, aut quid aliud quàm pravam scierim tuorum animus indicabant? Quid enim? An inutile est Consensum qua turbas componi, hæsimus, si qua fuit, prorsus extinguit? Ita prorsus rebus inutilis erat; hoc querebamus; nam enim in illa petebatur utilitatem ut odu exstinguenda rebus sanctus esset. Quod hanc vestram cupiditatem non explet, amule ducim. Igitur ex negotiorum contentione brevi ingentem excelsus controversiam, dignamque qua Episcoporum conventus exerceret. Hæc quomam clamoribus vestris in tantam abut celebratam, paulo diligenter explicanda est.

Augustiniani Theologi quo pacto totum hoc negotium Roma tractatum esset non ignari, in illa scilicet questione duo contendebant: I, Verba illa Constitutionis quibus Jansenio propositiones oblique tribuebantur, iudici Pontifici vim non habere; sed ad summam Pontificiæ opinionem, quam ipse colligenda Gallia Episcopi, vel potius Iesuitæ credens, re indiffusè obiter significasset.

II, Ex Halleri & Iesuitarum sermonibus, summum Pontificem duris Jansenii mentem interpretatum esse, & quædam sententias Jansenianas passasse, qua

qua revera Jansenio non essent; ideoque in Jansenio quidem sensu propositiones damnare voluisse, novitatem revera damnasse; quia verum Jansenii sensum longe diversum esset ab eo quem tanquam Jansenii sensum in propositionibus proscriberet.

Cum potius opinionem, quam judicariam sententiam in Constitutione de Jansenio interpositam consentiret, hoc argumentum movebatur.

Primo, Quod novum prorsus & inauditum in Ecclesia esset, alicui Scriptori propositiones tribui, tanquam ex ipsius libro extracti, nisi totidem verba apud ipsum exstarent. At quatuor saltem propositionum verba in Jansenio non exstare, curru sufficiens patet.

Secundo, Quod in singulis propositionibus damnandis nullam Jansenio mentionem faceret, sed tantum in proemio & clausula Constitutionis, qua ad narrationem potius quam ad decisionem spectant.

Tertio, Quod nullum sine examine iudicium fieri solet. At nemini Jansenio excutendi provinciam Roma mandata; neque enim de ejus sensu dicere iustum: propositiones ipsas in abstracto spectari certissimum erat. Nil igitur probabiliter habere videbatur, ut de tanti viri tantique Episcopi libro & grandi & ad intelligendum operoso, necnon audite qui in ejus defensionem loqueretur, ex paucorum Regularium oculos servandis promovere vellet Innocentius, praeterquam cum Constitutionis sua voce ita consulto temperasset, ut non violentier in alium trahi posset.

Falsum vero sensum Jansenio Roma attributum, ideo sibi persuaseram, quod nihil aliud in Jansenio deprehenderent circa propositiones quin gratia efficaci doctrinam à Pontifice non damnatam, sed potius probatam. Quare cum pateret Innocentium in quinque propositionibus Jansenii sensum voluisse damnare, nec minus certum esset, non damnatam esse gratiam efficacem, consequens erat Innocentium per Jansenianum illum sensum aliud quoddam dogma intulisse à gratia efficaci doctrina longe diversum, cum illum rejiceret summus Pontifex, illam probaverit. Ergo cum exotericum illud dogma in Jansenio, tamen si acri studio quaquam deprehendere non possent, in eam opinionem venerunt, hoc potius ex Hallero desutarumque commentu haustum, quam in Jansenio inventum esse.

Harum quaestionum nullam ad fidem pertinere palam est. Quid enim refert ad fidem, an Pontificem censum recte de Auditoris sensu iudicasse, dummodo exstiterit de fide ipsa recte sensisse, & cum ipsius fide prorsus consoniam? Quid refert, credam necne, sensum illum quem damnavit Pontifex, in Jansenio reperiri, dummodo idem atque ipse dogma, eundem sensum, eundem errorem quem Jansenianum appellat, pariter damnum? Quid refert, an in Jansenio sensum illum à gratia efficaci diversum possum deicere, dummodo illum, quicumque est, & ubicumque sit, proscribam & excipiam? Haec tamen & in, & testis gregalis tui non intelligere similes, inde rursum nova dissensionem flammam excivisse, & hoc colo-

re de integro adversarias vestras, tanquam manifestos haereticos infestari vehementius copiosum.

ARTICULUS XIII.

Alexandro VII statum hodiernae de facto Jansenii quaestionis perversè & mendaciter expositum. Hinc novissimà ejus Constitutione praecipuum controversiae caput omissum; illud decisum quod ad rem nihil pertinet.

MORTUO Innocentio successit Alexander hujus nominis septimus, cujus magna in consuecenda Constitutione partes fuerant. Hic suapte ingenio in iustis propensior, quamvis plus ipsi fidei habuit, tanto ab illarum controversiarum veritate cognoscenda longius abfuit. Indicium esse potest decretum ipsum, quo Innocentius Constitutionem confirmare & facti quaestionem dirimere voluit. Ex hoc enim perspicui licet, statum huius quaestionis prorsus ignotum ipsi fuisse. Nam si postremam illam Constitutionem diligentius expendamus, & qualis Pontifici in ea condenda sensus fuerit, exploremus, reperiemus ita putasse summum Pontificem, Jansenii sensum esse certum aliquid dogma erroneum, de quo inter utrumque contendendum partem constaret. Hunc quosdam tueri, & damnatum à summo Pontifice pernegare, quo sibi illum perpetuo tenere liceat; atque ita illos, dum de quaestione facti idemque litigare se simularent, reverè tamen de jure litigare, cum illud ipsum dogma alterius defenderent, quod ab Innocentio damnatum esset.

Hac opinione indutus Alexander, nihil aliud sibi faciendum iudicavit, quem ut declararet, utpote intimatum Innocentii cogitationum sensum, ipsi propositionum fuisse ut Jansenii sensum damnaret, ac propositiones proscriberet, velut à Jansenio excerptas, tanquam in Gallia de Innocentii voluntate ambigebatur. Et quoniam in ea facti quaestione, qualis ipsi exhibitus est, iuri etiam quaestio involvitur, ideo durius increpavit illos qui de facti quaestione dubitarent, filios iniquitatis appellans. Quo sensu verbo nunquam missum Pontifex in eos urere, qui in iura facti quaestione nihil ad ius, nihil ad fidem pertinentem, in qua toties decepti facti summi Pontifices, ab ipso modelli dissentirent.

Talem fuisse summi Pontificis mentem tota clamat Constitutio, de qua tria docere habeo.

Primum si probe intelligatur, nihil illam desinere, non modo si ius, sed etiam si fallum spectetur, quod non aliqua ratione sit verum.

Secundo, Falsum prorsus esse, & maxime à majoribus hominibus infirmatam summum Pontifici eam opinionem, quod ad condendam Constitutionem addidit.

Tertio, Totam controversiam de facto Jansenii integram nec decisam esse relinquit.

I, Nihil falsi definivisse summum Pontificem, si juri & fidei species, manifestam est. Damnavit enim propositiones, & eorum proprium sensum, sed ita ut gratia efficacis doctrinam voluisset intactam. Secus loquendo gratia efficacis sensu, omnes illae propositiones in alio sensibus merito damnavi possunt.

Non in facili quidem questione quicquam dixisse mihi videntur; quod non omnes verum agnoscant si, quid voluerit Pontifex, aliter inspicitur. Nam cum putaret in Gallia lauari, utrum Innocentius lausensium sensum damnavisset, & propositiones ex ipso excerptas credidisset, rectissime & verè declaravit, propositiones in sensu lausensium esse damnatas, ab Innocentio scilicet, qui reverà propositiones tanquam lausensianis damnare voluit, sensumque lausensium in involuntum credidit.

Verorem & benignorem hunc Alexandrina Constitutionis intellectum puto. Non enim ullam ad hanc falsi questionem dirimendam Congregationem habuit, ut in novis decretis condendis observari solet: sed ea tantum quae sub decessore suo facta sunt, tanquam testibus fidei sumis narrat, cui sine ea quae videtur morae testantur fidem abrogari par non est. Videt autem excerptas propositiones, sciamur excessus. Neut Innocentio mentem fuisse damnare lausensium; sciamur talo fuisse Innocentii consilium, & Alexandro prorsus succinimus. At si de eo ambigi in Gallia putasset, utrum ab Innocentio rectè examinatum fuisse lausensium, utrum bene à Consultoribus ipsius intellectum; utraque decreto suis hac controversie praecipua capita decidisset; quod tamen Alexander omnino non fecit. Magna enim diligentia propositiones examinatas testatur, lausensium excessum non dici, nec docere potuit. Quam cautionem nemo fortissimè putet, & excerptam agnoscat quod non expressum est.

Quia tamen hac interpretatio, etsi, ut dixi, religiofit, ac, si mentem Pontificem penitus introspiciamus, verior; tamen ab approbatione populari nonnullis abhorret, non existimemus huc Theologo, qui lausensium male Roma intellectum putet, huc definitionem ita simpliciter subserbere, ut non manifestè appareat eum de falsi questione adhuc dubitare; ne, si postmodum urgeatur, ac dubitationem suam promovere cogatur, in perversa calliditate & perfidia suffocationem veniat; quam opinionem Sacerdotes ac Theologi omnes longissime à se debent amoveri.

II, Nec verò difficultas probatur, opinionem à veritate prorsus alienam summo Pontifici de controversia Gallis insinuatam. Nam ut ex eorum Constitutione cernere est, credidit lausensium summum Pontifex esse nuntios, quos idcirco filios iniquitatis appellat, qui fidem, ut testantur ipse, labefactent; illo ipso videlicet dogmate defendendo, quod lausensianum sensum nomine damnavit Innocentius. Hinc ad condendam Constitutionem eam se potissimum ratione profectum adductum, ut omnes fideles in unitate, non alicujus falsi, sed fidei, continerentur, quam ab illis lausensium defensoribus callidè violari credidit. Atqui hoc falsissimum esse Augustiniani omnes facillimè convincunt, dum se profectum cum summo Pontifice prorsim in fide congruere, &

quidquid in propositionibus damnavit, pariter requirere, damque adversarios suos compellere ut vel eorum agnoscat circa propositiones dogmata, in quae à summo Pontifice sensu deficiant.

Præterea credidit lausensium Pontifex sensum lausensium esse certum aliquod dogma, quod prolatu huiusmodi eodem modo ab omnibus intelligatur. Hinc de illo sensu quasi certo & nominè dubio explicando non laborat. At hoc plane falsum esse perspicuum est, cum in sensu lausensium interpretando ita nunc falsi controversia posita sit, quem Hallerius & Conscriptores nominati ad necessitatem gratiam & alia ejusmodi monstris pertrahere nituntur: contra Augustinianam ad simplicem gratia efficacis doctrinam revocant.

Postremo credidit, dubitari hic in Gallia, an lausensium damnare voluisset Innocentius: at de hoc nullum noquam dubitavi.

III, Ex omnibus autem clarissime demonstratur quod tertio loco posui, veram falsi questionem prorsus ab Alexandro non decissam.

Ambigebatur enim primo, non Innocentius opinando, an iudicando propositiones lausensium transisset: quia iudicii loco valde non habetur, quod sine praevia examine summi Pontificis debet pronuntiare. At hanc dubitationem nullo modo sustinet Alexander. Nominum docuit nec docere potuit lausensium librum legitime ab Innocentio examinatum, quo tamen omisso, omnis declaratio summi Pontificis, opinio, non iudicii locum habet.

Ambigebatur secundo, an lausensium verè decessisset, gratia necessitatem afferri voluntarii, dissimulandi potestatem totum, iussu mandata esse simpliciter impossibilia, etiam in sensu diverso, &c. Quomodo autem voluit Hallerius & Iesuius. An intra vulgarem efficaciam gratia ac Theologiae schola doctrinam hac in parte stetit, ut volent ipsam defensores. Hanc dubitationem quomodo anfert ea Consilium, quia lausensium sensum omnino non explicat, nec innuit?

Si quaeratur, mi Amate, quomodo hanc falsi questionem dirimere possit summus Pontifex? Respondum habet: si lausensium librum legitime examinari caveret, ac pariter audiat Theologos qui pro lausensio loqui voluerint. 1. Si perspicui & sine ambiguitate agnoscat quid lausensianum sensum nomine intelligendum sit, & quid ille ab Augustino discrepet. Hoc donec ab ipso impetretur, semper erit non iusta querela locum adversus eos qui lausensianum sensum explicare decreverint, damnari sine explanatione imperijse precipiant.

En tibi mi Amate, cetera illius contentio, quae jamdum sine causa iactatur Ecclesiae, dissolutam pro rerum abundantia brevem; pro Dissensionum nostrarum modo, longiorem. Nec enim sum eam quam patimur aspiam confectam, nec rursus ea omittere volo, quae ad id probandum pertinebant, quod ita hac inscriptione specto, nullam de quinque propositionibus, seposita utrinque efficaci gratia, vel esse vel fuisse controversiam. Et quomodo nonnulli adhuc cavillationes superant, quibus simpliciter imponere soletur, ipsum

est, ut quæ res est difficultatis umbra, breviori illa responsione ad hujus Disquisitionis calcem elidere.

ARTICULUS XIV.

Quibusdam Molinisticis cavillis occurratur.

QUÆSTIO I.

Cur ante damnationem quinquæ propositionum, eam Augustiniani ambigunt tamen, uno sensu veras, altero hereticæ dicere, nunc verò simpliciter hereticæ fateantur?

RESPONSIO.

Verborum significatio ex usu hominum; Ecclesiasticorum verborum intelligentia ex usu Ecclesiæ pendet. Sic quæ sua sponte ambigua sunt, totâ Ecclesiâ in aliquam significationem consensiente, ambigua esse desinunt. Vocem *Consubstantialis* olim damnatâ Synodus Antiochena contra Paulinû Samosatenum; eandem contrâ hæc hæresis oppressâ pro fidei testera habuit Ecclesiâ contra Arianos. Neque tunc causâ levissimè hanc vocem per se ambiguum esse: consensum enim Ecclesiâ omnem erat malum ille sensus, cuius ex se erat capax, omniique ambiguitatē decepta. Idem de propositionibus judicium fieri debet. Ambigua secundum se & equivoca sunt, ut ipsa Consiliorum vota demonstrant. Possunt ad rectum sensum gratia efficaci trahi, possunt in male & heretico sensu; & quidem, ut judicavit summus Pontifex, congruentius accipi. Sic autem illa damnata Innocentius X, ut expresse efficiat & prædeterminatum gratia doctrinam censurâ subducitur. Sic ipsius Constitutionem suscepit Ecclesiâ, utrius doctrinæ auctoritas, etiam sacerdotibus testibus, maneret intacta. Non igitur illa includi jam potest in propositionum sensu; quia damnata vocis ad damnatum sensum alligat Ecclesiæ consensus. Sublata est ergo omnis prorsus ambiguitas. Excepit autem ex illarum propositionum sensuum efficaciam gratiæ doctrinâ, nihil jam in eis remanet nisi nolum & virulentum. Ergo ante damnationem quia ambigua erant, partim vera, partim falsa merito dicta sunt, non ab Augustiniano modo, sed ab ipsi Romanâ Inquisitionis Theologî, ab omnibus Dominicanis, imò ab ipso Hallerio & sociis qui in collatione cum Dominicanis consensu suum, propositiones à se non impugnari in sensu gratiæ efficacis, ut supra vidimus. Post damnationem verò, quia sublata est ambiguitas, rectè item simpliciter hereticæ dicuntur.

QUÆSTIO II.

Cur novissimi confessi sunt ante illarum propositionum damnationem, Latens sensum in illis involvi posse, nunc idem istud simpliciter negant?

RESPONSIO.

Etiâ injurium sit ut singulorum dicta premant uni-

versos, facile tamen ex dictis cerni potest, quam non ista inter se pugnent. Latentem illi sensum qui involvi in damnatione quinquæ propositionum poterat, nihil aliud erat, ut ab Augustiniano potest explicatum est, quàm gratiæ efficaciam doctrinâ. Quid mirum igitur, si subditiō eæ propositionum sensuum illo dogmate gratiæ efficaciam, latentem patitur sensum subditiōis suæ? Constant igitur illi fidei pulcherrimè; & qui ante damnatas propositiones, gratiæ efficaciam, sive Latentem sensum metuebant, nunc ipsi nobis omnino timent. Quomodo enim Latentem sensum metuerent, cum viderent gratiam efficaciam in tuto collocatam, quam nomine Latentem sensum intelligebant?

QUÆSTIO III.

An sensus divisi per mutabilitatem liberi arbitrii explicari excludat vulgarem ejus explanationem à Thomistâ traditam?

RESPONSIO.

Cum negare non possem Moliniani, sepe ab Augustiniano usurpati vulgarem illam distinctionem Thomistarum, sensus divisi & sensus compositi, hoc sicut apud ignaros nostrorum rerum Consultores usi sunt, his vocibus, sensus divisi, ab ipsi non designari idem quod vulgo Thomistæ intelligunt, sed quandam damnam flexibilitatem liberi arbitrii, quod subtilitâ gratiâ posuit male agere, cum hoc durante gratia non possit. Hic focus ita facile ablegitur: Maxima Augustinianorum pars, non alio modo quàm Thomistæ interpretati sunt sensum divinum: ut usque ipse Latens, & epi Apologizæ, Doctores Sanctorum & omnes illius discipuli, qualescunque Augustiniani Doctores Romanam misit. Vni quem viderim, vir quidem doctissimus eam flexibilitatem liberi arbitrii veritatis perscrutatus est, non ut aliquid Thomistæ explanationis detraberet, sed ut aliquid superadderet. Non agere facit ille cum ipsa gratia efficaci pacifice cohabere dissentienti potentiam, unquam alit dissentientem, quod Thomistæ ad sensum divinum sufficit. Sed cum hoc minus hereticis satisfaciat, plura aliquid dicere voluit, & id ostendere, quomodo gratia non modo in sensu diviso sic explicato, sed etiam magis propriè & quasi in sensu composito resisti possit. Hoc fit ille constructi.

Gratiæ efficaciam ex Augustino est delectatio vitæ, vitæ autem dicitur quatenus aliam delectationem vincit. Vincit autem, quia validior & fortior est. Sed fortior est comparatè ad concupiscentiam vires, cum quibus confligit. Ita si angustentur illæ concupiscentiæ vires, non jam superior, sed iustior esset; idcirco non vinceret, sed vinceretur. Ergo quia concupiscentia semper augeri potest & inflammati vehementius, nulli est gratiæ gradus ut hæc vita, in quo non possit gratia vinci per validiorem concupiscentiam. Cur igitur non vincitur? Quia, inquit, Dicitur hoc concupiscentiæ augmentum in his quos tentationis vires facere constituit, vel pro majori concupiscentiæ ardore majorem caritatis ardorem accendit. Ita semper resisti potest gratiæ efficaciam, nunquam ta-

ment refutitur. Hanc explicationem qua Thomistica aliquid superadditur, ideo magis amplectitur vir eruditus, quod eam hereticis quodammodo magis censeret oppositam. Illi enim gratiam semel datam nonquam extinguere in animo semel iustificatorum censent: & sic salutem hominibus timorem detrahunt a gratia excidentis.

Hanc autem resistendi potentiam vocat ille quidem in sensu diviso, potuisset tamen aliquatenus vocare in sensu composito, cum per istud concupiscentia augmentum gratia qua efficax ante fuit, aliquando reipsa resistatur. Sic enim infirma Petri carnis victrix erat in ipso antequam mortis metu percelleretur: accedente hoc timore victa est. Manifestum est autem sensum divinum sic explicatum, Thomisticam notionem involvere, & aliquid amplius.

QUESTIO IV.

An qui indifferentiam sensu divisi non adhibet ad conciliandum liberum arbitrium cum gratia, ideo istam rejicere docendum sit?

RESPONSIO.

Hoc argumentum nititur imperitissime Ricardus, ut probet indifferentiam Thomisticam sensu divisi à latensio negatam. Recurrit, inquit, ad aliam rationem conciliandæ cum gratia libertatis. Quid tum? Ergo priorem tanquam falsam repudiat. Vbi logicum istud acumen? Quam multa vera alii veris explicandis infervere non possunt! An quicumque sensu, quibusdam Scripturae verbis accommodari non potest, ideo falsum in se & erroneum? Certum est igitur in libertate huius via reperiri indifferentiam istam potentia à Thomistis explicatam. Agnovit id Iansenius & lib. 3. cap. 4. & uberior cap. 20 & 21. Sed utrum ad libertatem cum gratia consensionem adhibita sit ab Augustino, alia questio est. Negat id Iansenius, sed non ideo indifferentiam istam rejicit. Vult esse proprietatem inseparabilem libertatis huius via; aut si veli, esse de essentia libertatis, quatenus hoc nomine sola electio significatur libertas. Sed non vult esse de essentia generali libertatis, sicut ab Augustino spectata est. Sed si sit proprietatis, siue essentia, certum est, ut Iansenius agnovit, eam & reperiri & requiri in hoc statu naturæ lapsæ ad merendum & demerendum.

QUESTIO V.

An gratiam sufficientem in abstracto, potentiam proximam in abstracto, &c. desinuisse censendus sit summus Pontifex?

RESPONSIO.

Aliquis fortasse sibi in mentem induxerit, id Anatum abstractionibus suis esse consuevit, ut saltem à

summo Pontifice gratia sufficientes in abstracto, potentia proxima in abstracto, indifferentia in abstracto sancterentur. Verum etsi ubi hoc ad Augustinum, tamen falsum est. Absque enim ut talibus notius fidei Catholicæ iniquitate summus Pontifex, summus idem Catholicæ fidei vindex. Et certe etiam ipsi tribuatis, causa nulla est. Primam verborum istorum nulla in Constitutione mentio: Ergo ista verba nullo modo usurpanda decrevit. Restat ut rem significatam ad fidem pertinere decreverit. Sed qua tandem est res significata per gratiam sufficientem in abstracto, & cetera ejusmodi? Viduam? Nulla. Viproblem? Nil facilius. Nomen enim illud sufficiens, & cetera id genus, non novimus Thomisticis notis & Molinisticis conveniunt: sed tantum aquirere. At si utriusque una est notio qua potest perficere & in abstracto desinire: ita aquirere nulla communis notio qua possit abstrahi & desinire. Exemplo sit nomen, Taurus, quod aquirere convenit Philasophe, menti, astro, animali: Iam quæro, quid est Taurus, quatenus abstrahit à singulis illis significationibus? Nihil omnino præter syllabas Tau, rus. Similis de gratia sufficienti ratio est. Sua causæ significatio gratia Moliniana, quam sufficientem dicunt; sua item Thomistica. At utrique, ut scaturit omnes, vox sufficiens aquirere convenit. Abstrahere ergo istam ab utroque significato, ubi remanet præter sensum sensu vacuum, quem nequidem tibi reliquit summus Pontifex, qui ejusmodi verba in Scholarum angulis relegari, à fidei decretis longissime arcuit. Ridiculum ergo ut summus Pontifex gratiam sufficientem quæ sufficientem in abstracto desinierit, quia gratia sufficiens quæ sufficientem in abstracto, nihil præter sit.

Quid igitur, inquit, desinivit? Idem quod Concilium Tridentinum in illis decretis quæ à latensio violata querebantur. Non ergo vetat, imò jubet & Religio & pietas, ut Innocentii Constitutionem omnes venerentur, & probent, pariterque Alexandri VII decretum amplectantur, quatenus nihil superaddiderit, & illos quos putavit Innocentius Iansenianos, cum ipso proscribit erroribus. Verum ut hoc dammare proclive est, ita in iis, quibus tribuantur, invenire difficilimum. Vni sit, nihil est quod de iis inveniendo laboremus. Ilac ad te proprie cura pertinet, mi Anate; tu Ianseniani erroris, Ianseniani sensus, fidei jussor es, quandoquidem tibi Roma de eo creditum est. Deteges igitur quando viles Iansenistas illos qui negant gratia efficaci posse dissentiri, qui necessitantem gratiam invenere. Nobis inserim & ceteris Ecclesiæ fideibus sufficit ut illos tuos Iansenistas, & illum Iansenium tuum, qui fuit, ex animo damnemus, ut facimus.

Noxiæ Octobris, A. S. 1697.

PAULI IRENEI

DISQUISITIO SEXTA.

S I V E

VERA METHODUS DISQUIRENDI

An quinque propositiones damnatæ sint in Janzenio.

P R Æ F A T I O.



uestionem per se scriptam, nam propositiones sunt in Janzenio, necne, celebratam hoc tempore sicut aliterantium utrimque Theologorum tanta contentio.

Itaque est utrum sit vel ab omni non moveri, vel commutari statim extinguere: tamen illa in presenti propterea iam emitti non potest, quia ex ipsa crimen hereticæ, aut saltem inobediencie, multum cateroquin probatissimum videtur, constat. Atque illud quidem crimen sic quinquemque Disquisitionibus depulsi, ut confidam fore, tum ut mihi assentiantur æqui, tum ut saltem taceant vel iniqui, ac mihi causam silentio tradant. Superest nuda & ab omni degmate avulsa facti questio, de qua nonnisi primam propositionem attigi, animam etiam non attingere licuisse. Sed quoniam licet ut cum maxime ferre periculo, & tamen ea ratione à quibusdam tractari, ut finis contentioni nullus sit, visum est saltem breuem & certam methodum tradere, quâ in alteram partem expediri & ad exitum perducere queat. Omnino enim ejusmodi sunt facti questiones, ut de iis duobus nisi utro disputantium contendere non possit.

Verum in tradenda certa illa methodo inveniendum, si modo sint in Janzenio, propositionem, necesse fuit falsas & fallaces methodos rejicere; quarum omnium quoniam in Morelliano libello nuper edito exempla reperi, ea non alibi de quaesivimus. Itaque tam creberrè hocvum hunc Doctorem castigabimus, ut has Disquisitiones, libelli ab eo nuper conscripti consensu haberi possit: tantum convitiis ejus nihil reponemus, famoremque ipsi mentem optare contenti.

A R T I C U L U S I.

Regulæ generales veræ methodi; fallacis notæ. Principia per se nota vel ab utraque parte concessa.

In omni disputatione primum videre est quid utriusque concedatur. Deinde quid primum Reo ab Adversario obijciatur, quod Rhetores intentionem vocant. Tum quâ ratione precipuam illam accusationem depellant Reus, quod appellant depulsionem. Ex hoc verò intentionem depulsionisque conspectu, status exoritur, qui primum clare & emulcatè constituendus, & reseratus omnibus istis capitulis de quibus non certatur,

quàm accuratissime definiendus. Obijci Miloni Appiani; Clodum occidisti. Intentio est. Respondet pro Milone Cicero: Occidi; sed rectè, quia infidatorem. Depulsio est. Hinc dua nascuntur questiones, quibus contentum statim: An licet occidere infidatorem? An Clodum infidator? Illa paria, hæc facti.

Hoc posito, jam facile à fallaci dignoscitur vera & certa methodus. Illa, unica tantum est, quæ illud de quo queritur certum argumentum conficit, & quæ ex adverso opponitur firmis probationibus repellit.

Falsa autem; non una, sed duplex. Nam vel illud probat de quo non queritur; ut si non aliud totâ oratione probasset Appianus, nisi Clodium à Milone occisum: vel de quo queritur fluxu & variis argumentis adferunt.

Constitutâ methodo, ne disputatio finitur, certa & utrinque concessa principia sequi necesse est. Eiusmodi sunt quæ sequuntur, de quibus tam Malinigia quàm Janzenii defensores facillè contentent.

I.

Cum Augustino, Patribus, & antiquis Scholasticis, ut sentire nefas non est, ita nec loqui.

II.

Augustini & Patrum, necnon S. Thome & antiquorum Scholasticorum locutiones, sensum haberi à damnato propositionum sensu diversum.

III.

Ex sola locutione Augustini vel antiquorum Scholasticorum non potest argui quicquam vel ab Augustino, vel ab antiquis Scholasticis dissentire, vel ullum hæreticum dogma docuisse.

IV.

Scriptoribus Catholicis ambiguum locutionem, oribdoxi sensus & erronei capaces, erronei interpretari nefas est, si erroneum illæ sensus expressè sit amictus.

V.

Ambigua locutio bene sensu interpretanda est, si ab ipso scriptore ad bonum sensum alligata sit: ut cum egregiè Dionysius Carib. de sum. lib. 2, art. 8. Cum verba alicujus Doctoris in uno loco inducta poterunt sic & sic exponi, trahi, intelligi; videndum est ad quem intellectum ipsemet Doctor hujusmodi verba sua alibi redigat & coarctet.

VI. Nol.

VI.

Nihil locum Jansenii reprehendi potest, nisi vel propter verba, vel propter sententiam vocibus subjectam.

VII.

Damnatum in propositionibus sensu ante exortas propositiones scholi Carolici ignotum, ut in narratione sua testantur Episcopi.

VIII.

Hic principium aliud addi potest, de quo iam diximus in secunda Disquisitione, nimirum, non mutari propositionis sensum, cum definitiones vocum pro usu vocibus subiunguntur.

ARTICULUS II.

Methodus inveniendae in Jansenio primae propositionis.

Quia iam istam propositionem accurate secundum Disquisitionem excusimus, utrum nobis hoc loco prosequendum, ut cum impugnatoribus, tum defensoribus Jansenio, inveniendam sibi ad causam obtinendam methodum demonstramus.

Utrique concessum.

Convenit orthodoxam, & nullo modo Punitivam Constitutionem violatam Thomistarum doctrinam, qui docent, iustis quibusdam gratiam sufficientem habentibus, sed ei venientibus, non adeque gratiam efficacem, sine qua tamen non habent omnia ad agendum necessaria, siue non possunt implere praecepta eiusmodi necessitata, cui nihil desit ad agendum necessarium.

Intentio Molinistarum.

Tradit primam propositionem deservit verbis Jansenii tom. 3, lib. 3, cap. 13: Aliqua Dei praecepta, &c.

Depulsio Augustinianorum.

Verba prima propositionis damnata habet Jansenium loco citato, sed sensum illum damnatum non habet: quia locum Jansenianum ex circumstantiis & annexis ad eum sensum alligatur, qui nil continet praeter vulgarem Thomistarum doctrinam, totius Ecclesiae, praecipue vero summo Pontifici probatam, istam nempe: Quibusdam iustis gratiam sufficientem Thomistico sensu habentibus, sed ei venientibus, praecepta non sunt ita possibilis, ut ea sine alio auxilio implere alicui & effectui possint, & desit illi gratia efficax, sine qua non habentur omnia necessaria ad implendum praeceptum.

Cum certum sit hunc sensum esse orthodoxum; hinc exurgit

Unica quaestio.

Utrum hic sit verus Jansenii sensus, an alia huius loco sententia ab ipso subiecta sit.

Vera methodus Augustinianis incunda

Postulat ut ipsi bene & non alium esse sensum Jansenii comprobent; quod nos, ut fallor, geometricali demonstratione conclusimus Disquisitione secunda. Contra

Vera methodus Molinistis incunda

Postulat ut probent non hunc, sed alium quendam erroneum sensum huius vocibus ad Jansenio subiectum. Id nisi faciant, nihil agunt, nec quicquam omnino promovebunt.

Exigitur Morellius ad istam methodum.

Iam videamus quid egerit Morellius, & quemodo primam propositionem in Jansenio esse probaverit. Verba, inquit, illius in Jansenio reperimus. Quid tum? Quis unquam hoc negavit? Quis non ultro concessit? De sensu solum quaestio est. Queritur an damnatus ad Pontificis sensum (quem certum est ex 7 Principio * ad Thomistarum doctrinam alienum esse) in Jansenio sit? De hoc quid dicat, bene Morelli? Nihil. Quorsum ergo abis disputatio tua? In sententiam. Quid meretur? Risum. Quis crederet hominem qui se Magnatum vendicat quasi doctum, & istum praefatum controversiam peritum: qui adversarios singulis versibus probat & convitiis onerat, tanta incuria esse, ut ordinem dissimilitudinis praefatus ignoret, & magno canatu quasi recordandum aliquid mysterium afferat, quod centies ipsi, ne postulantes quidem, concessum sit: ipsum verò contraversiam caput ne verbo quidem attingat?

ARTICULUS III.

Methodus inveniendae in Jansenio secundae propositionis.

Reficanda primùm & à disputatione amovenda qua inter utroque litigantes consistit.

1, Verba ipsa secundae propositionis non sunt in Jansenio.

2, Orthodoxa est Thomistarum sententia qui docent efficaci gratia nunquam resisti sufficienti, cum sola est, semper resisti in eo effectu ad quem excitat. Hanc ipsam Latine gratiam quam sufficientem vocant, esse secundum quid efficacem, & nunquam carere eo effectu ad quem divina voluntate ordinatur. Sic enim omnes Thomistae, à quibus Alvarez diff. 80: Omne auxilium, inquit, sufficiens comparatione unius actus, semper est efficax respectu alterius, ad quem efficiendum decreto absoluto divinae voluntatis ordinatur: v.g. auxilium sufficiens ad actum fidei producit efficaciter pias cogitationes & notitias credendorum, & pia desideria habent

* VII PRINCIP. Damnatum in propositionibus sensu ante exortas propositiones scholi Carolici ignotum, ut in narratione sua testantur Episcopi.

habendi fidem. Et Silivius in 2. 2. q. 111. art. 3. Revera omnis gratia est efficax alicujus effectus ad quem proximè ordinatur, & quem Deus absolutà voluntate intendit.

Hic posita, videndum quid afferat Janſenius impugnatores, quod repellant defensores, ut ex aliorum intentione & aliorum depulſione conſtituatur quaſtio.

Intentio Morellii & Molinistarum.

Docet, inquit, Janſenius variis locis omnem gratiam eſſe efficacem, gratiam agra voluntatù non relinquere in libero arbitrio, ſed inevitabiliter facere ut velit bonum, tollere omnem reſiſtentiã, oppoſitos obſtacles voluntatù perturbare; hominem Deo operanti per gratiam non poſſe reſiſtere; nullam gratiam effectum cavere; gratiam & efficiam recipiari; hoc ipſo quo effectum homo deſinitur, ſequi nullam ei gratiam eſſe collatam.

Depulſio Janſenii defenſorum.

Reponunt Janſenii defenſores hac loca reprehendi non poſſe, nec propter verba, quia tota Auguſtini locutionibus conſtant, etiam apud Scholiſticos uſitati; nec propter ſententiam; quia talis eſt, ut etiam teſtium eam probari ſaltem ut orthodoxam neceſſe ſit, nempe: Quamvis ſini gratia quædam inefficaces, & quibus reſiſtitur; tamen omnem gratiam eo ſenſu efficacem dici poſſe, quia nulla caret eo effectum ad quem abſolutà Dei voluntate ordinatur.

Hinc colligunt ex * ſexto principio articuli primi nihil in iis eſſe reprehendendum, propoſitione ſecunde propoſitioni nec verba nec ſenſum in Janſenio contineri. Rectè quidem ad metum iſti tendunt, & niſi obſtem Moliniſta, etiam perveniunt.

Quæſtiones duæ.

Duplex inde quæſtio tantum exurgit.

Alia minus præcipua: An iſta loca Auguſtini ſenſu vel apud Theologos uſitati locutionibus conſentiant.

Alia capitalis: An ſenſum in Janſenio continere ſoti probatum Ecclieſia, ſaltem ut orthodoxum.

Methodus ineunda Moliniſtis.

Proſum alterutrum conſciendum eſt Moliniſtæ; vel voces illas non eſſe Auguſtinas, nec illi Theologi Catholici probatas: quod ſi effecerint, Janſenium tantum temeritatem & incuria coarguerint: vel non habere in Janſenio ſenſum illum quem iſti tribuunt ejus defenſores, ſed alium quo nulli proſum gratia nullo modo reſiſta ſtatuatur: quod ſi præſtiterint, etiam hæreſi reum tendunt Janſenium.

Expenditur ex illa methodo Morellius.

Quid ibi Morellius? quo pacto utramque quæſti-

* VI PRINCIP. Nullum locum Janſenii reprehendi poſſe, niſi vel propter verba, vel propter ſententiam vocibus ſubſtitui.

nem tractat? Quo pacto probat ex Janſenio nullam eſſe gratiam inefficacem; non reſiſti gratiæ in eo efficiam ad quem diſponit, ad quem excitat, ad quem allicit, ad quem dat poſſe quod nunquam in actu exit ſine gratia ſubſistere, eo modo quo Thomiſta docent. Auguſtinus quid afferat. Tacet, obmutiſcit, quaſtione ne cernit quidem. O præclarum patrum! O dignum Pontificia Conſtitutionum vindicem!

Methodus Auguſtinianis ineunda.

Nunc iſtremus an melius in cauſa ſua ſtetur Janſenii defenſores, quibus hoc efficiendum eſt:

- 1, Loca Janſenii qua arguuntur, Auguſtini aut aliorum Patrum gratia defenſorum locutionibus conſistere, aut certe apud Theologos uſitari.
- 2, Nullo modo ſenſum damnatum ſecunde propoſitioni continere.
- 3, Eo ſenſu accipi debere qui toti Ecclieſia probetur.

Objecta à Moliniſtis Janſenii loca cum Auguſtini & Proſperi locis comparantur.

Ad primum obviandum ſolus ſe oculis advocati egerere dicunt Janſenii defenſores, antequam objecta Janſenii loca cum aliis Auguſtini aut aliorum Patrum locis à regione ita componant:

JANSENIUS tom. 3, lib. 2, cap. 4.

Gratia ſine voluntatis in primi hominis libero reſiſtentiâ arbitrio, ut eam ſi vellet deſereret, aut ſi vellet uteretur: gratia verò lapſæ ægrotæque voluntatis nullo modo in hominis reſiſtentiâ arbitrio, ut eam deſeret aut arripit ſi voluerit; ſed ipſa eſt potius illa poſtremo gratia, quæ inevitabiliter facit ut velit, & à voluntate non deſeratur.

AUGUSTINUS de corr. & gr. cap. 11.

Nec illa gratia ſani hominis parva erat, quæ demonſtrata eſt etiam potentia liberi arbitrii, quoniam eſt adiuvatur, ut ſine hoc adiutorio in bono non maneret, ſed hoc adiutorium ſi vellet deſereret; hæc autem tantò major eſt, ut parum ſi hominis per illam reparare perditam libertatem; parum ſit denique non poſſe ſine illa vel apprehendere bonum, vel permanere in bono, niſi etiam efficiatur ut velit. Prima gratia eſt quæ ſit ut habeat homo poſſibilitatem ſi velit; ſecunda plus poteſt, quæ etiam ſit ut velit. Si in tanta infirmitate vitæ huius ipſi RELINQUERETUR VOLUNTAS ſua, nec Deus in eis operaretur ut vellet, ineret tot & tantas tentationes voluntas ipſa ſuccumberet. Subvenit eſt infirmitati voluntatis humanæ, ut divina gratia inſuperabiliter & indeclinabiliter ageretur.

Notæ quædam.

NOTA I, Inſuperabilem, indeclinabilem illam gratiam quæ dat velle, quæ non relinquit homi-

homini voluntatem suam, sed facit velle: quæ non est simili gratia Adamica, quam ipse deferrebat cum vellet, ita necessariam ab Augustino statui, ut sine ea dici non possit hominem lapsum vel apprehendere bonum, vel permanere in bono.

NOTA II, gratiam quæ relinquitur libero arbitrio, quam deferit homo cui vult, nihil aliud esse Augustino & Iansenio quam gratiam versatilem & Molinianam. Semper enim eam opponit Augustinus efficacique facit velle; sed hoc latè infra probatur.

NOTA III, Non ad nunc agi, utrum Iansenius cum Augustino sentiat, sed utrum cum Augustino loquatur; quod certe qui hoc loca inspexerit, negare nemini potest. Fieri tamen posse non disseruimus, ut alieum ab Augustino sensum in his verbis incluserit. Sed hoc facilius probare debent Molinistæ. Non facilius verò probant Iansenii defensores, ut infra ostendetur.

JANSENIUS tom. 3, S. PROSPER carm. lib. 2, cap. 14.

Tota doctrinæ Augustini moles eo collimant, ut Christiani credant, & qui possunt intelligant, non liberum arbitrium esse quod red-let auxilium efficax vel inefficax, & quod sit causa cur hoc & non aliud efficiatur in opus quod possit gratia efficiens aut non efficiens in opus omni potius, quod liberi ut illius causa sit, ut aliter singuli hoc & non fiant.

Et in margine, Moliniam, Lesium, Suarezem, adhibet, quorum sunt verba quæ dissolutè hic characteribus excussa sunt.

At verò omnipotens hominem cum gratia saluat, ipsa suum consummat opus, cui tempus agendi semper adest, quæ gesta velit, non moribus illi. Fit mora, nec causis anceps suspēditur ullis, Nec quod sola potest, curâ officioque minuitur. Essequitur, famulosque vicem committit agendi.

AUGUSTINUS de gr. & lib. arb. c. 16.

Certum est nos velle cum volumus; sed ille facit ut velimus bonum. Certum est nos facere cum facimus; sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati.

Ibidem.

Ut in Deum credamus & piè vivamus, non volentibus neque currentibus, sed miserentis est Dei: non quia velle non debemus & currere, sed quia in nobis & velle operatur & currere.

Nota.

Morellum adducit pernitenti, sed hic propositus ferri non potest, quem non puduit Lesium & Molina loca, dissolutè apud Iansenium characteribus expressa, solam gratiam versatili doctrinam complexa, quasi silem Catholicam à summo Pontifice consecratam proferre, & ex hoc Iansenium erroris arguere, quod Molina doctrinam dicat ab Augustino improbari. Nec est quod canitur commune esse Thomistis ac Molinistis dogma: Possesse liberum arbitrium gratia influxum impedire. Alio enim longè sensu à Molinistis asseritur, alio à Thomi-

stis. Isti duplex genus gratia admittunt, unam cui nunquam resistitur, aliud cui semper resistitur in secundario effectu, id est, plenè conversione, quam ista gratia nunquam operatur sine uberiori auxilio, tunc nunquam negatur Iansenius, imò multo locū admissi. At verò Molinistæ uniusmodi gratiam admittunt, quæ cum possit aliter & effectivè sortiri effectum, nunc a libero arbitrio impeditur, nunc non impeditur. Itaque à libero arbitrio pendere volunt quod gratia nunc sit efficax, nunc inefficax. Hoc negat Iansenius, hoc ab Augustino improbari dicit; hoc tota olim Congregatio de Auxilio in Molina damnatur hic verbis: Hæc propositio & doctrina Patris Molinæ, quatenus docet efficaciam auxilii divini pendere ab effectu liberi arbitrii humani, non autem ab ipso auxilio, prout à Deo venit, & ex modo motionis divinæ, videtur tradita à Semipelagianis; asseritur autem à Molina contra expressam sententiam sancti Augustini lib. de corr. & grat. Hoc negant omnes post Romani Theologi, quibus ut blandirentur qui Roma quinque propositiones impugnarent, & ne gratiam versatilem & Molinianam adhibere viderentur, multum locum præbuerunt in sibi doli Consultationibus oblati, & nominatum in hac propositione, de qua sic loquuntur:

Non agitur de gratia sufficiente versatili statuenda, quæ modò effectum suum habeat, modò non habeat; sed tantum in genere, utrum verum sit in statu nature lapsæ nullam dari gratiam quæ verè sufficiens sit.

JANSENIUS tom. 3, lib. 2, cap. 24.

Gratia tollit omnem voluntatis resistentiā.

AUGUSTINUS de præd. SS. cap. 8.

Hæc gratia quæ occidit humanis cœdibus divinam largitate tribuit, à multo duro corde respiciatur, quia ideo tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur.

Lib. ad Simpl. q. 2.

Nescio quomodo dicatur frustra Deum misereri, nisi nos velimus. Si enim Deus miseretur, ergo iam volumus: ad eandem quippe misericordiam pertinet ut velimus.

JANSENIUS tom. 3, lib. 2, cap. 24.

Gratiam Dei in astrictum statuit Augustinus, ut oon raro dicat hominem operanti Deo per gratiam non posse resistere, sed & contrario Deum oon quicquid voluntatem electuram prævidet, sive absolute, sive conditionatè, sed quicquid omnino voluerit in voluntate operari, quam ipse magis habeat in suis omnipotentissima potestate, quoniam ipsa

AUGUSTINUS de corr. & grat. c. 14.

Deo volenti saltem succedere, nullum hominis restitit arbitrium. Sic enim velle & nolle in voluntate volentis est potestate, ut divinitus voluntatem non impediat, nec superet potestatem. De his enim qui faciunt quæ non vult, facit ipse quæ vult. Non est itaque dubitandum volumini Dei qui in cælo & in terra omnia quæcumque voluit facit.

ipsa voluntas. *Quid probat illud loci quia hic à regimine posita sunt.*

et, & qui etiam illa que futurus fuit fecit, humanas voluntates non possit resistere, quominus faciat ipse quod vult.

in ipsi *Lausenii* locutionibus esse reprehendendum, omnique bono sensu accipi posse, eo scilicet quo ab Augustino accepta sunt: inde *consequens* argumentum conuenient.

Argumentum I.

Omnes *Lausenii* locutiones quæ circa secundam propositionem profertur ex Augustino desumptæ, vel manifestè Augustiniani æquivalentes sunt, sententque aliquante molliores, ut patet ex ipsa inspectione.

Sed ex Augustiniani locutionibus nemo argui potest secundam propositionem tradidisse, per tertium principium articuli primi. Ergo ex istis locutionibus argui non potest *Lausenii* tanquam secunda propositionis auctor: quod erat probandum.

Geminæ notæ in hoc argumentum.

Hoc argumentum duabus notis suffulcitur: prima est, Augustini locutiones esse *Lausenianis* per se duriores. Nihil enim durum, si *Mohistæ* audiamus, in hac materia dici potest, quam gratiam à nullo duro corde respui; cumque qui non facit quod non novit, nondum à Deo doctum esse per gratiam, sed per literam & legem.

2. Augustiniani illas locutiones fere usquam ab Augustino circumscripti & contrarij, contrarij autem à *Lausenii* easdem phrasas sæpe ad sensum omnibus probatum expresse allegari, ut infra probatur. Rursus ab eodem *hereticum* sensum ab istis expresse removeri: unde sequi aint longe iniquius in *Lausenianam* secundam propositionem invicem conijci, quam in ipsum Augustinum conijceretur.

Lemma præambulum.

Atque ita quidem illi summovent eorum qui ex istis locutionibus secundam propositionem erant. Sed ipsum sensum *Lausenii* validius adhuc damnato secunda propositionis sensu segregant duobus argumentis, præter alia superioris posita principia, hoc item lemma subijciunt.

Omnes superioris allata locutiones, in quibus contineri secundam propositionem putant, ut multum ambigua sunt. Possunt enim ad illam revocari doctrinam, toti *Thomistarum* Scholæ probatam: omnem gratiam tam efficacem quam sufficientem, esse efficacem respectu proximi istius effectus ad quem ordinatur voluntate Dei absolutâ.

Sic enim explicari possunt omnes superioris allata *Lausenii* locutiones: Gratia tollit omnem resistenciam, nempe quæ impedit proximum effectum, non quæ remouetur. Item nulla gratia effectum caret, nimirum proximo illo ad quem destinatur voluntate absolutâ, non remoto ad quem existat: Gratia omni agit & peragat effectum proximum, non remotum.

Gratia est convertibilis cum effectû; distingo, proximo non remoto, sive eo propter quem datur voluntate absolutâ, non eo ad quem naturâ suâ tendit & refertur voluntate Dei antecedente.

Omnis gratia est efficax, nempe proximi effectum ad quem

112

* III PRINCIP. Ex sola Augustini locutione nemo argui potest illam hereticum dogma docuisse.

JANSENIUS tom. 3, lib. 2, cap. 25.

Nolla profus effectus careret, sed eam in omnibus in quibus datur, infallibiliter operatur.

Ibid.

Gratiam tanquam causam & operationem voluntatis bonam vel effectum esse, ut Philosophi loquuntur, convertibiles & à se mutabiles inseparabiles.

Ibid.

Hoc ipso quo effectus bono destruitur, nullam ei gratiam collatam esse.

AUGUST. serm. 44 de verbis Domini.

Agis si ageris, & bene agis si à bono agaris.

Lib. ad Simpl. q. 2.

Nescio quomodo dicatur frustra Deum misereri ois ois velimus. Si enim Deus miseretur, jam volumus.

De præd. SS. c. 8.

Si omnis qui audit à Patre & dicitur venit, omnis qui non venit non audit à Patre nec dicitur. Abit ut quisquam non veniat, qui à Patre audit & dicitur.

Ibid.

Qui credunt Predicatore fortissimum infirmum, intus à Patre audiunt atque discunt. Qui autem non credunt, foris audiunt, intus autem non audiunt, neque discunt.

Lib. de gr. Chr. c. 13.

Qui novit quod fieri debeat, non facit. Nondum à Deo dicitur secundam gratiam, sed secundum legem; non secundum Spiritum, sed secundum literam.

Ibid.

Quando Deus docet, non per legis literam, sed per Spiritus gratiam; ita docet, ut quod quisque didicerit, non tantum cognoscendo videat, sed etiam volendo appetat, agendoque perficiat.

Lib. 2 operis ult. in Julianum.

Cum verbis Doctor plantat & rigat, possumus dicere, fortè credit auditor, cum verò Deus dat incrementum, sine dubio credit & proficit.

S. Prosper.

Ipsam consummat operatur.

JANSENIUS tom. 3, lib. 2, cap. 32.

Que agit & peragit effectum.

Ex his omnibus consuetudine *Lausenii* defensores, nihil

quem ordinatur voluntate absoluit, non ejus ad quem ex natura sua tendit.

Nulla datur gratia sufficiens, nisi sit efficax; distinguo, sufficiens omnibus modis & ad agendum actus, sive Moliniane, verum est; sufficiens Thomistica, cui semper dissentiat, nisi adhaerent efficax: falsum.

Hinc clarescit omnes istas locutiones boni sensus capaces. Denique Molinista etiam malum admittit, quod jure negari posset, quia Augustinus alias phrasas, quales ista sunt, ad bonum sensum Ecclesiae consensum attulit: Sed denique tamen includi posse sub omnibus illis verbis, & Catholicum sensum Thomistarum, & haereticum damnata propositum, tamen concedamus necesse est Lansenii adversarii, nil in eis esse reprehendendum, si patet ab ipso orthodoxo tantum sensu intellectum; hoc verò duplex argumento confutatur ipsius defensores.

Argumentum II.

Lansenium malum sensum qui in istis propositiones cadere poterat, expressè removit, cum variis locis asseruerit, gratia nonnunquam dissentiri gratias quasdam inefficaces esse; gratias quasdam in solis desiderii inefficacibus basari, & ad concupiscentiam superari. Loca in promptu sunt.

Primus locus.

Delectatio victrix (inquit tom. 3, lib. 8, c. 2.) quae Augustinus efficit efficacis adiutorium, relativa est. Tunc enim est victrix, quando alteram superat: quod si contingat alteram ardentiorum esse, in solis inefficacibus desideriiis haerebit animus, nec efficaciter unquam volet quod volendum est. *En gratiam, quæ accepta in solis desiderii inefficacibus haeret animus.*

Secundus locus.

Initio autem capituli 27, libri 2 de gratia Christi Salvatoris: Nec verò, inquit, moveat quoniam quod constat multos divinitus mente collustrari, imo verò & in ipsa voluntate motibus divinæ gratiæ percipi, qui tamen ab ejus interna suasionem & inclinationem dissentiant, ut propterea falsum putet gratiam in eo cui datur, semper operari effectum ob quem datur.

Nota.

Locum iste ita manifestum Amato visum est, ut aliter elabi non potuerit, quem cavendo non hanc esse Lansenii doctrinam, sed potius objectionem ab ipso propositam quam refellat. Agnoscit igitur hanc doctrinam esse Catholicam, & secundae propositioni contrariam. Restat inquirendum an hic locum continueat Lansenii doctrinam. Hoc verò ita perspicuum est, ut utrum videri possit tam absurdam cogitationem cuiquam incidere potuisse. Currit enim insipienti patet hoc asserri à Lansenio quasi Catholicum dogma cum sua sententia conciliandum, cui repugnare in speciem

videbatur. Explicare enim toto hoc capite comendat quomodo utramque verum sit, & à gratia saepe dissentiri, & tamen illam semper cum habere effectum ad quem datur: velut si quis ita adversus Calvinistam disputaret: Nec verò moveat quoniam quod constat Christum in celo nunc esse, nec inde exiturum ante supremum iudicium, ut propterea falsum putet cum in Eucharistia esse. En verum utique non negaret Christum in celo esse, sed negaret ex eo sequi ipsum in Eucharistia non esse.

Talem esse Lansenii mentem & per se patet, & ex sequentibus verbis omnino constat. Quemadmodum, inquit, inundatio divinæ gratiæ totam hominis voluntatem secum instat impetuosis cuiusdam torrentis rapit, sic ut omnia humani cordis retinacula, quibus terrenis rebus irrecitit, velut violenta quadam tempestate dirumpat; ita lenis ille velut auræ tenuis afflatus, complacentiam quandam voluntatis tenuissimam, rei tam pulchræ, quæ simul obijcit contemplanda, temperatam suavitur impetrat, & celeritè quasi furim post se rapit.

Non potuit gratiam sufficientem Thomistarum clariè & significantiè exprimere. Hanc enim illi in istis vellentibus, excitantibus, complacentiam suam docem. Nec refert quod negat Lansenium istam gratiam sufficere. Semper enim hoc verbum, ut ipsi nec monet initio libri 3, pro eo usurpat, quod sine alio auxilio sufficit ad actum & effectivè agendum, nec gratiam efficacem requirit. Ita cum ait, Hæc gratia nullo modo sufficit ut homo Dei mandatum operetur, idem est ac si dicat, cum hæc gratia nunquam hominem Dei mandatum operari sine ulteriori auxilio; cum dicit, Non enim quævis gratia ad quosvis effectus inferendos sufficit, idem est ac si dicat, non quævis gratiam ad quemvis effectum rei ipsa actu & sine ulteriore auxilio inferendam satis esse. Quæ phrasæ tametsi ex usu communi & ex Augustino petita, & à Lansenio multum in locis explicata, præcipue tamen Scholasticis induxit, ut ab eo omnem gratiam sufficientem rejici putarent.

Postremò si quis inefficaci gratia verbum ex Lansenii ore velit audire, habet illud lib. 4. cap. 10; Gratia, inquit, nunquam est sufficiens (Moliniano scilicet sensu, ut saepe monuimus) sed vel efficax vel inefficax. Satis hoc est? Addit Lansenius: Ex inefficaci gratia operationem sequi non posse: id est, ex perpetuo ejus loquendi more, superius à nobis in secunda Disquisitione subvixit, fieri non potest ut ex auxilio inefficaci solo, sequatur operatio; quod de sufficiente sua gratia molles Thomistæ testamur. Cum igitur, ut patet, errorem illum sensum Lansenius excipiat, sequitur ex quarto principio, ambiguis ejus locutiones non posse ad illum detorqueri, sed orthodoxo potius sensu accipiendas. Quod erat probandum.

Argu-

* IV PRINC. Scripserit Catholicus ambiguum locutionem orthodoxi sensus & artem capax, errorem interpretari nescit, si erroneus ille sensus expressè sit amov-

Argumentum III.

idem *lansemum* eadem locutione aperto ad bonum & Catholicum sensum obligari, additis restrictionibus Thomisticis.

1. Fateor non omnem gratiam plenam & integram effectum obtinere; sed tantum aliquam. Nulla, inquit, Christi gratia effectu suo caret. En propositum generale: Sed omnis efficit ut voluntas velit & aliquid operetur. En restrictionem.

Nomine autem voluntatis illius quam semper operatur gratia, non est intelligenda plena voluntas, sed nonnunquam sola voluntas & desiderium inefficax. Si contingat, inquit, cupiditatem ardentiorē esse, in solis desideriis inefficacibus hærebit animus. Addit *lansemum*, effectum illum quem semper efficit gratia, esse illum ob quem datur. Gratia, inquit, in eo cui datur, semper operatur effectum ob quem datur.

Iam verò per voces illas, ob quem datur, manifeste intelligitur *lansemum* cum effectum ad quem destinatur voluntate Dei absolutā. 1. Quia cum voluntas Dei nominatur, nisi quid obstat, intelligenda est absoluta, non antecedens, quæ non nisi improprie dicitur voluntas, cum sit tantum voluntas, ut ait Sanctus Thomas. 2. Quia gratia datur voluntate absolutā, non antecedente, ut ait *lansemus* lib. 3. de gratia Chr. cap. 20. Hinc patet sententiam *lansemii* his verbis concludi posse: Gratia semper aliquem effectum operatur, cum nempe ad quem ordinatur Dei voluntate absolutā.

Ergo debent eo sensu accipi omnes superiores allate ambigue locutiones, ex * quinto principio articuli primi. Sed hic sensus est Catholicus, quia Thomisticum omnibus communis, ut supra constitutum. Ergo sensus *lansemii* in omnibus illis locis est Catholicus. Quod erat demonstrandum.

Corollarium.

Ex his omnibus constat, inquit, unam eandemque esse sententiam *lansemii* & Thomisticam circa gratiam tam efficacem, tam inefficacem, seu sufficientem.

Utrique admittunt gratia efficaci proprie dicta semper consentiri; utrique assentunt ex gratia inefficaci nunquam operationem sequi.

Utrique assentunt tam gratiam efficacem quam inefficacem, esse efficacem respectu ejus effectus quem vult Deus.

Utrique gratiam inefficacem in imperfectis adibus positam docent.

Hoc tantum inter se differunt, quod cum duo in gratia inefficaci consideranda sint, nunc quod sit efficax respectu ejus effectus ad quem ordinatur voluntate absolutā; alterum quod sit Thomisticè sufficienti, & de posse à gratia efficaci applicandum & determinandum.

* V. PRINC. Ambigua locutio bene sensu interpretanda est, si ab ipso Scriptore ad bonum sensum obligata sit.

respectu alterius effectus ad quem excitat: frequentius illam *lansemus* considerat, quatenus refertur ad illum effectum respectu cuius efficax dicitur. Contra Thomisticè frequentius eam spectant quatenus refertur ad illum effectum respectu cuius dicitur sufficienti vel inefficax.

Rursus *lansemus* inefficacem gratiam vix nunquam appellat sufficientem, non quod eam neget sufficere ratione Thomisticè; sed quia semper hoc verbum usurpat Moliniana & vulgari ratione apud omnes Patres usitata, & præque in Schola sua Lovanensi recepta, ubi id demum sufficere dicitur, quod complectitur omnia ad agendum necessaria. Sic enim illi in justificatione Censura ann. 1586. cap. 13: Gratia ad conversionem sufficiens ipsa convertit; quæ verò non convertit, non sufficit. Ille notione recte *lansemus* gratiam inefficaci sufficere negavit, quoniam id nunquam Thomisticè negasset, ut testatur initio libri 3. de grat. Chyssi cap. 1. At verò Thomista ad vitanda, credo, Molinistarum convitia, crebro gratiam inefficaci sufficientem dicitur.

3. Thomista frequentissimi cum gratia inefficaci hominem posse assentunt, in alio primo scilicet, & tu sensu diviso.

Contra *lansemum* aliquando quidem dicit hominem cum illa posse. Nam de illa voluntate inchoata loquitur tom. 3. lib. 8. cap. 20. Velle, inquit, dat posse; & fortiter velle, fortiter posse. Frequentius tamen hoc negat; quia verbi, non rei discrepantia est. Affermat enim posse, cum hoc verbum usurpat pro potentia actus primi. Negat posse, cum accipit pro ea potentia cui nihil deest ad agendum alia necessarium.

Quare, an concedi possit ex *lansemii* principii gratiam inefficacem dare posse proximum & completum, iidem ut quidam Thomista de gratia sufficienti docent? Distinctione hic opus est, quam multoties attulimus. Si posse proximum accipis pro eo cui nihil deest necessarium ad agendum, ne quidem impulsio & applicatio ad agendum; sic non dat posse proximum gratia inefficax, nec apud *lansemum*, nec apud Thomisticos: si si accipis pro eo quod continet virtutem integram, applicandam tamen auxilio efficaci; sic nihil vetat quinimmo ille *lansemii* doctrinā, imo accurate vestigiis ejus insistenti, gratia illa inefficax posse completum largiri dicatur. Docet enim ille gratiam efficacem largiri tantum actum secundum; docet largiri tantum posse completissimum, quod complectitur omnia ad agendum necessaria; docet largiri posse eum effectum; docet ab Augustino gratiam Thomisticam facile admissam iri.

Diluitur Annatum sophisma.

Ex his facile patet quo pacto retundendum sit Annati argumentum, quo *lansemum* à Thomisticis voluit segregare. Gratia, inquit, sufficientem apud Thomisticos caret eo effectu ad quem dat posse proximum.

At nunquam gratia *lansemii* caret eo effectu, ad quem dat posse proximum.

Ergo discrepat à Thomislo Iansenus.

Fallacia enim laborat nunc propositio, quæ expedit duplici huius vocis, posse, sensu detegitur. Nunquam carit gratia eo effectu ad quem dat posse proximum, quod nihil aliud requirit ad agendum; verum est ex Thomislo & Iansenio: nunquam caret eo effectu ad quem dat posse proximum actu primi, & semper ab actu derivatum; planè falsum est ex utroque.

Sed ad istum argumentum & similes alios semel & uno verbo incidendum, in promptu habendum est quod superius secundà Disquisitione & tertà annotari; potestas illa non agens in quo vulneris gradu adversarij esse concedendus, dummodo nunquam sine uberiori auxilio in actum prodeam. Nec minus illud ex Iansenio concedi potest, gratiam nunquam carere eo effectu ad quem disponatur voluntas Dei antecedente. Cum enim ea voluntas semper seratur in bonum absolute spectatam, consentire autem gratia habeat rationem boni, utique semper illà voluntate Deum velle censendum est homines sua gratia non resistere, sed illi planè consentire: improbat enim homines gratia sua resistentes, vellesque illos ad se converti, quod quidem si non praestant, in ipso causa est, non in Deo. Profero autem sicut Thomisla docent, etiamsi gratis efficaci nunquam dissentiant, dissentiendo tamen potentiam in voluntate manere: sic instructa infirmioribus illi gratia voluntas, etsi nunquam in planè consentiat, tamen verè consentire potest, nec defectu physica potestatis in non consentit, sed quia meriti alio obiecto, quò magis delectatur, consentire. Ille tamen status animae creaturam magis quam Deum amantem verè propterea vocatur infirmus, imbecillus, & impotens, quia nunquam contigit ut in eo statu sine ampliori auxilio verè agat, & quia hic ipse status animae voluntariè male consentientis, & ideo bonum resistentis, magna est infirmitas & impotentia respectu boni, non quidem antecedens sed consequens liberam consensum voluntatis male amplius delectant.

ARTICULUS IV.

Methodus inveniendæ in Iansenio
tertiæ propositionis. Quæ
convenient.

Nemo sere tam pertinax inter Molinistas quilibet agnoscat summum Pontificem neutiquam suâ Constitutione generalem illam attingisse questionem, Verum libertas quatenus Deo competat, Christo, Beatis, hominibus & demonibus, possidet indifferentiam. Nam & Philosophica potius quam Theologica est, & nominis plus satisque quam rei, ut primarius Molinista sentire novi.

Verus nec illud definivit Innocentius, Christum in iis actibus in quibus fuit determinatus ad unum, ut ad diligendum Deum, non meruisse, contra quam flammatur à sancto Thoma. Non definivit, inquam, vel Christum Patrem non amare potuisse, vel amando non meruisse, adeoque da questione illa generali neutiquam pronunciavit, an libertas meriti & demeriti ge-

nerationi quatenus hominibus lapsi & Christo competat, possidet indifferentiam, & excludat determinatam ad unum voluntatem. Hinc nominatum in propositione ad resolvendum illam generale questionem, firmitas status naturæ lapsæ.

Constat 3, nec illud sanctissimum Pontificem, ad merendum & demerendum requiri indifferentiam Molinianam, quæ potentiæ ita expeditum ad unumlibet postulat, ut alterutrum posita respo & actu arripere sine ulla anxio. Latè hoc Disquisitione quoriam probavimus ex scriptis Molinistarum. Hic sufficit annotasse indifferentiam illam ab omnibus Thomisla rejici, quos super dices in Theologia licet.

Constat postremo, statum esse ad omnem erroris suspensionem vitandam, illam indifferentiam admittere, quam admittunt Thomisla.

Intentio Molinistarum.

Docuit, inquam, tertiam propositionem Iansenum tem. 3, lib. 6, ubi docet, nullam omnino voluntatem, quantumcumque ad unum determinatam, amittere libertatem. Hoc enim intelligendum de libertati meriti & demeriti & de statu naturæ lapsæ, à quo indifferentiam amoveret, ut necessitatem inveciat.

Depulsio Iansenii Defensorum.

Nec verba Iansenii reprehendi possunt, quia ex Patribus & Scholasticis petita; nec sensus, quia hoc tantum in illis locis docuit Iansenius: 1, Libertati in genere solum repugnare coactionem, quatenus hæc etiam comprehendatur necessitas naturalis. 2, Ad libertatem meriti & demeriti, quatenus Christo coarctum, non requirit indifferentiam. Non docet autem ad libertatem meriti & demeriti in statu naturæ lapsæ non requirit indifferentiam, imo potius statum indifferentiam à libertate & à meritis huius via in hominibus lapsi esse prorsus indurissimam. Ergo non docuit seriatim propositionem. Hinc oritur

Questiones duæ.

Alia minus precipua: Verum Iansenii locutiones de libertate à Patribus & Scholasticis petita sunt.

Alia capitalis: Verum erraverit in sensu, siue utrum ab hoc statu indifferentiam amoveret, etiam Thomislicam in sensu derivat.

Methodus incunda Molinistis in tertiâ propositione.

Debent ostendere 1, Iansenium hoc usum duriorem locutionibus, nec apud Patres & Scholasticos usitatum quod si evicerint, ipsam tenebunt imprudentiam ream.

2, Omnem omnino indifferentiam ab ipso sublatam, etiam illam quam Thomisla concedunt; hoc modo poterit in errore teneri. In quo ea danda laus est Annato, quod unicam illam affricanda Iansenio tertiâ propositionis viam non ignoravit. Illic in Iansenio à Thomistis damnato propterea docet ad ipso traditam tertiam propositionem, quia tollit omnem indifferentiam, quam Thomisla concedunt. Nec minus clare Hallerum &

et scit in eo summam questionum rectè constituit, quod, inquam, indifferens à statu naturæ lapsa sit inseparabilis, ut supra vidimus.

Expenditur ex ista methodo Morellius.

Aliquantum item propius in hac propositione Morellius ad controversiam caput accedit. Intellexit enim questionem esse scholasticam, utrum libertas in genere possit esse indifferens; quam definire summus Pontifex ne cognovit quidem. Ergo ut causam obtineat, illud adjicit: Jansenii discipuli, inquit, consentiunt toto libro sexto agi de libertate naturæ corruptæ. Laudo quod ita intellexit; in hoc non laudo, quod suo jure sumit illud ipsum quod probari decuerat; non laudo quod id adversariis suis assignat, quod ipsi amiserunt negant. Legat, queso, libellum qui anno 1654 adversus Annatum editus est, videbit in eo latè comprobari Jansenium hoc libro non de libertate hujus statum, sed de generali & naturali tantum disputasse, atque ut à generali indifferens excludit, sic ad statum hujus viæ profusè necessariam docuisse.

At forte responsa conviciis dabit non hoc à Jansenii defensoribus agnatum, quod ab ipsis agnosci silentium quàm prudentiū affirmavit: sed tamen contendet id ipsi agnoscendum. Verum ut quid posuit ab ipsis impetrare, tam tam asseveranter à Jansenio negent? Ex Augustino, inquit tom. 3, lib. 7, cap. 5, & Bernardo asseruimus libertatem arbitrii (sed quam? An hujus statum, an verò genericam?) generalem, inquit, & naturalem non esse aliam, nisi à necessitate, per quam patet eos solam coactionem intellexisse. At cum idem agi de libertate hujus viæ, aliter se sentire profectur. Sic enim inquit lib. 6, cap. 34: Inter actum liberum & statum libertatis permagna differentia est: aliter Deus, aliter Angeli viatores, aliter Beati, aliter damnati, aliter Christus Dominus in viæ constitutus liber fuit, nec ullo pacto quæ in uno statu libertatis adsunt, aut etiam requisita sunt, ad alterum extendenda sunt. Hominum igitur viatorum non solum coactionis expertem esse libertatis adsunt, sed etiam necessitatis immutabilis voluntarie, cum Scriptura & Patribus & Catholica fide fatemur perlibenter.

Quæsum ergo, inquit Morellius, tam multū agi de libertate Jansenius, nisi ut naturæ lapsæ libertatem explicet? Facilius modus, sed in quo tamen non miror Morellii ingenium hussisse. Genus præfandi quidem à speciebù, sed tamen in speciebù est. Gradus sentiunt, ut vulgo in scholis philosophantur, rationem non involvi, & tamen sentiens in homine est, qui rationem habet, non quatenus sentiens, sed quatenus homo. Similiter genericæ illæ libertates quam tractat & evolvit Jansenius, ut in Deo & in Beato, sic etiam in homine lapsæ est, nec involvit etiam in homine lapsæ indifferens quatenus libertas est, sed illam aliunde indivisibilem nexu habet adiunctam, quatenus libertas est hominis lapsæ & viatoris: sicut sentiens, cum non involvat in se

rationem, eam tamen quatenus in homine est, indivisibile nexu habet annexam. Quamobrem qui negat, in hoc statu indifferens Jansenium propterea rectè agat, quod indifferens ad genericam libertatem rationem pertinere neget, tam sit absurdus, quàm si qui à Philosophis hominem fingi criminetur rationis expertem, quia negans eum quatenus sensus productus est, esse rationalem; sive quia rationem, specifiçum esse gradum voluit, non genericum. Atque ut illi hanc criminatorem facillimè hæc responsione depellerem: Non dicimus hominem esse rationis expertem, sed negamus esse rationalem quatenus animal, quia hic gradus in aliis invenitur sine ratione: Sic item Jansenius nullo negotio eorum repellit, qui negant ipsi indifferens obijciunt. Non nego, inquit, hominem esse indifferens; at ut ergo indifferens ipsi convenire per genericam rationem libertatis, sed per specialem hujus statum & viæ conditionem, quæ sit ut nobis ipsi proprietur ad merendum & demerendum nisi per iudicium indifferens, ut aiunt Thomistæ. Habet Morellius geminam Jansenianam mentis explicationem, qui hanc viam explicande libertati propterea arripit, quod Augustinus interpretem professus, quæ apud ipsum inveniatur, simpliciter debuit exponere.

Methodus ineunda Jansenii Defensoribus.

Primo docendum in obiectis Jansenii loci nihil esse à Patrum & antiquorum Scholasticorum loquendi modo alienum. 2. Sensum illorum locorum non excludere indifferens, nec quicquam nisi Catholicum & orthodoxum compelli. Primum exequimur comparati inter se Jansenius & Patrum Scholasticorumque loci ad hunc modum:

Locus Jansenii obiectus à Morellio 1.3, lib. 6, c. 6.

Aperitè confessio est omnem omnino voluntatem, quantumcunque ad usum determinatam, nulli tali necessitate, quod dicatur necesse esse ut velit, deinceps esse liberam: quia non desinit esse voluntas, quæ non esset si nollemus.

Augustinus de Civitate lib. 5, cap. 10.

Si autem definitur ista necessitas secundum quam dicimus necesse esse ut ita sit aliquid, vel ita fiat; necesse est eam timeamus ne nobis auferat libertatem.

S. Thomas q. 10 de potentia 2. ad 5.

Docendum quod naturalis necessitas secundum quod voluntas aliquid ex necessitate velle dicitur, ut felicitatem, libertatis voluntatis non repugnat, ut Augustinus docet in 5 de Civitate. LIBERTAS ENIM VOLUNTATIS VIOLENTIA AUT COACTIONI OPPONITUR.

Et 1 part. qu. 88 ad 1.

Verbum Augustini est intelligendum de necessitate coactionis.

coactionis, necessitas autem naturalis non aufert libertatem voluntatis.

Bernardus libro de libero arbitrio.

Nec Deus caret libero arbitrio, nec diabolus, quoniam id quod ILLE ESSE NON POTEST MALUS, NON INFIRMAPACIT NECESSITAS, SED FIRMA IN BONO VOLUNTAS, ET VOLUNTARIA FIRMITAS; quodque hic non vult in bonum respirare, non aliena facit violenta oppressio, sed sua ipsius in malo obstinata voluntas.

Janfenius lib. 16, cap. 24.

Docet Sanctus Thomas opus esse laude vel vituperio dignum, ex hoc quod est voluntarium, non coactum, tametsi sit determinatum ad unum. Nam disputans utrum Christus peccare potuerit, cum sibi obijecisset ex Augustino, quod nullas peccatas in eo quod vitare non potest, & proinde nullas etiam meretur, vel laudetur de hoc quod dimittere non potest.

Deinde subiicit loca S. Thoma qua habet à regione.

S. Thomas.

Impotentia coactionis quae opponitur voluntario, tollit rationem meriti & demeriti, non impotentia quae est ex perfectione in bonitate & malitia, quia hoc voluntarium non tollit, sed ponit voluntatem determinatam ad unum. Quod posse peccare pertinet ad laudem. est per accidens, in quantum ostendit opus quod laudatur ex necessitate factum non esse. Sed quavis remoueat à Christo potentia peccandi, non tamen ponitur coactio quae voluntario contrariatur, & laudis rationem tollit.

In 3, dist. 23, art. 4.

Cum explicaret quomodo Christus mereri potuerit per liberum arbitrium determinatum ad unum.

Dicendum, inquit, quod etiam si esset DETERMINATUM AD UNUM NUMERO, SICUT AD DILIGENDUM DEUM, QUOD NON FACERE NON POTEST; tamen ex hoc non amittit libertatem aut rationem laudis siue meriti; & ita est actus sui dominus.

Janfenius lib. 6 de gr. Chr. cap. 38.

Cum recensisset Janfenius multa Scholasticorum loca, summam ipsorum breuiter ita colligit: Habet, Lector, consensum admirabilem tot sanctissimorum & eruditissi-

Loca à quibus Janfenius hanc conclusionem elicit.

Petrus Capucius in 2, disp. 7.

Respectu amare Deum in Beatis, est sempiterna & libera electio.

morem virorum, de quibus nulla umquam erroris in hoc argumento suspicio fuit. Unanimiter consentiunt quae docent voluntatem, hoc ipso quo rationalis voluntas est, esse liberam, sed non posse privari libertate, nec voluntatem, id est, voluntatem futuram nisi esset libera & in potestate, nullam immutabilitatis, inevitabilitatis, vel quocunque voces nomine, sed solam coactionis libertatem ea repugnare.

Necessitas coactionis tollit rationem meriti. necessitas immutabilitatis, proveniens ex perfectione virtutum, non tollit, sed auget.

Scorus quodl. 16.

Cum necessitate ad volendum fiat libertas in voluntate. Nam in eo est libertas volendi, quia delectabatur & diligebat aliquid agit.

Richardus de Media-Villa in 2, dist. 25, art. 3.

Non obstant quae Angelis diligunt bonum liberrime, motu dilectionis moventur.

Sanctus Thomas.

Etiamsi esset liberum arbitrium determinatum ad unum numero, sicut ad diligendum Deum, quod non facere non potest, tamen non amittit libertatem aut rationem laudis, siue meriti.

Alexander de Hales.

Necessitas coactionis tollit liberum arbitrium, sed non necessitas inevitabilitatis.

Guillelmus Parisiensis.

Necessitas vel impossibilitas quae non aufert operi quia sit voluntarium, hoc est, ex voluntate, quam impossibile est non esse liberam, nec culpam aufert.

Petrus Lombardus.

Ubi non est libertas, nec voluntas.

Hugo de Sancto Victore tract. 2, cap. 4.

Ex quo voluntas est, libertas est, quia voluntatis est libertas; ubi autem non est libertas, nec voluntas.

Bernardus de libero arbitrio.

Ubi voluntas, ibi libertas; & hoc est quod patet dici liberum arbitrium. Ipsam enim voluntatem, quam impossibile est de seipso sibi non obedire, etiam impossibile est sibi privari libertate.

Joannes Damascenus lib. 3 fidei orthodox. cap. 14.

Arbitrii libertas nihil aliud est quam voluntas.

Augustinus 22 de Civit. Dei, cap. ult.

Eris una in omnibus, & inseparabilis in singula voluntas libera. Fruens indecenter aeternorum pudentiae gaudiorum.

Cerni licet nihil in summa istorum locorum à Ianfenio collecta reperiri, quod non in istu loco exeat; nihil ab illo additum de suo, multa etiam rescata duriora; Et tamen tam parum Ecclesia, tam parum homini summi Pontificis consulit Marcellum, ut huic non

Langi-

lausis, sed Patrum Scholasticorumque verbis
tertium propositum contineri contendat. Verum quid
ipse sequentibus argumētis respondere possit, haud sa-
tis video.

• Argumentum I.

Ex solâ Augustini & Patrum & antiquorum Scholasticorum verbis, nemo potest argui hereticam sectâ proposuissis et adidisse doctrinam, ex * tertio principio articuli primi.

Sed hæc quæ præfert Morellius, ipsissima sunt Patrum & Scholasticorum loca & verba, sine ulla inflexione, quæ sensum mutare vel tantillum possit, à Latino repetita. Ergo &c.

Argumentum II.

Doctrina in tertia proposuione damnata, nulli, ut
testantur Episcopi, ante Lanzenium cognita est. Atqui
istorum locorum doctrina ab omnibus pene antiquis
Scholasticis tradita est, utpote ex ipsorum libris, ne
verbo quidem addito, nulla. Ignorant haec loca non
continent tertiã proposiuionem.

Argumentum III.

Vi detur ambigua esse locorum Lanseij verba, certe negari non potest quin commodè explicari possint sensu orthodoxo, adhibita levi distinctione. Nam quod ait nullam inervatilitatem, immutabilitatem, solam coactionem necessitatem libertati repugnare, intellige de libertate generali, quatenus Deus, Beati, & hominibus continet, non de propria hujus statum. *Lex extra aliam hic locum erit.*

Quod ait docere sanctum Thomam opus esse laudis vel vituperii dignum ex hoc quod est voluntarium non cadit: iam non meretur Molinistam impium, si addiderit, speculati hic rationem laudis & vituperii generatim, quatenus etiam Christo convenit, qui caruit indifferetia in Deo diligendo, quia tamen ille alia meruit; non autem propriam & specificam meritum huius status, quod nunquam ab indifferetia disjunctum.

Quod aut voluntatem non amittere libertatem ullā tali necessitate, quā ducunt necesse est ut velit, tam orthodoxum erit si de libertate generali intelligatur, quā si de statu libertatis in hac vita saltem.

Atque inuenimus ambigua istius locutionis ipse sano ille & eruditior sensu interpretatur, ipse de generati-
se tantum libertate, non de sicut libertati in hac vi-
ta agere testatur. Asseruimus, inquit, 3. lib.
6. cap. 5. libertatem arbitrii GENERALEM
ET NATURALEM, non esse aliam nisi à ne-
cessitate, per quam intelligitur à Patribus sola
coactio.

Et statim initio libri septimi: Haecenus, inquit, declaravimus **GENERALEM** libertatis ratio-

nem, à qua dictum est liberum arbitrium, in eo
situm esse, quod immune sit à necessitate co-
actionis. Ipse inseparabilem esse ab hoc statu asserit
indifferenciam potentia, ut Morello jam ostendi-

Ergo hac loca malo sensu interpretari nefas est, per
* quoniam Principium articuli primi. Quod erat de-
monstrandum.

Argumentum IV.

*Malum istum sensum qui in istas locutiones intrare posset, nempe quod a libertate hujus vita omnem indifferentiam exclusit, remouet expresse lamsenium, ut jam probauimus Disquisitione tertia. Igitur hoc sensu illas explicari iniuriam est, per * quartum Principium articuli primi.*

Ergo nec verba, nec sensum Lansonii possunt reprehendi; atque ista nil in eo nisi orthodoxum, per * sextum Principium articuli primi. Quid erat demonstrandum.

Videat, quæso, Morellum quàm rectè isti ad controversiæ caput colliment, non ipsam more maniter sibi ipsi plaudentes, nec ridiculè de prostrato hostibus, quos ne attingerint quidem, more ipsius gloriantes, sed Lanseum clarè & manifestè ipsiusmet Lanseii locum ad ipsius calumniam vindicantes.

ARTICULUS V.

Excursio in Annatum super Jansenii
sententia de libertate.

NE quid in hac materia difficultatis reliquamus, ad istum propositionis calcem, breviter quaedam perflutavimus, dum Molinismi res adhuc fluitarent, ab Amato scripta libro de incoacta libertate. Ibi enim summa forte ignota, & quid postulatura esset Societas causa non praeficit, alienata nonnulla ab istum inutilitatem posuit, illudque praefertim quod ait pag. 175, *Janseum admittere Thomam non indifferentiam: sed in eo sibi contradicere.* Fatetur, inquit, Janseum ita convenire indifferentiam libero arbitrio, ut quibuscunque positis quae ad agendum bonum & malum requirentia sunt, possit liberum arbitrium in hac vita facere bonum & malum, facere alterutrum & non facere. *Et iterum:* Dicimus liberum arbitrium quantumcunque vehementi atque efficaci gratiae delectatione praeventum atque determinatum ad faciendum bonum, adhuc tamen posse bonum non tantum non facere, sed etiam malum. Verum est enim istud non in sensu composito, ut vulgo dici solet, sed in sensu diviso. Adde quod

* V P R I N C. *Ambigua locutio bono sensu interpreta-
nda est, si ab ipso Scriptore ad bonum sensum alligata sit.*

* IV PRINC. Scriptum Catholicis ambiguum locutionem orthodoxi sensus & erronei capax, erroneo interpretari nefas est, si erroneus ille sensus expressè sit amicus.

* VI PRINC. Nullus locum Janſenii reprehendi potest, niſi vel propter verba, vel propter ſententiam.

quod dicit eodem libro dum putat suam sententiam defendere posse eadem ratione quā Thomistae: In libero arbitrio quantumcunque per gratiam preparato atque determinato reperiri similitudinem potentiae ad operandum & non operandum: esse, non sit potentia similitatis. Et quod idem est: Quamvis duo actus contrarii sint, & in eadem voluntate simul esse non possint; potestates tamen ad opposita non sunt oppositae, nec sibi invicem, nec actibus oppositis; sed in eodem simul subiecto sive quiescente, sive agente simul commorantur. Usitata est ista dissidentium cogitationum pugna in Janseniana Theologia.

Hic primò animadverti vellem fateri Annatum non usque adeo firmum in neganda indifferentia Jansenianum, ut non eam discreti verbi aliquando agnoverit. Contradicit, inquit, sibi Jansenius, nunc admittit indifferentiam, nunc negat. Igitur ex ipso Annato non sumus probabiles est eorum sententia, qui agnoscunt à Jansenio indifferentiam totam, quam Annati qui sublatam commendat. Quod si non minus probabile, hoc ipso sit etiam probabilius, quia benignius, quia in Episcopum Catholicum religiosius est. Nam cum duae sint de Scriptoris Catholicis sensus opiniones, quarum una rem erroris alicuius afferunt, alia errare libenter, uti manifestum sit disparitas rationum, semper in iudicando amplectenda est benigna sententia; quod nisi sit, in illud Domini praeceptum impingunt: Nolite iudicare & non judicabimini.

2. Notandum admitti à Jansenio indifferentiam certum & conceptum verbum: at nullum locum proferre Annatum, quo sic clare negata in hoc statu indifferentiam vel ipse possit contendere. Quod igitur dubites potestatem clara & non ambigua affirmationis silem ad purgandum erroris suspitione Jansenium esse debere, quam obscurioris alicuius locutionis ad eundem crimine innectendum?

3. Non aliter ferè probat Annatum tolli à Jansenio indifferentiam, quam confutationibus quibusdam, ex quibus indifferentia excludenda sequi duci. At contrariam & apertam Scripturam testimonificationem asserre confutationem, ridiculum & injuriosum. Eequid enim non tam saepe ejusmodi confutationibus Thomistas cum Calvinis sentire arguit? Et tamen ipse negat Thomistas idem pro Calvinistis, pro libertate inimicum habendos. Aliud est, inquit, videre quid sentiant, aliud quid contra eos objiciatur.

Postremo, quod vel precipuum est, pueriles, ridiculas, nullum roborem sinit confutationes illae, ex quibus negata indifferentia accusationes constat Annatum, ut ex illarum consutatione ad oculum demonstrabitur.

Annatinus Cavillus.

Non potest, inquit Annatus, à Jansenio admitti similitudo potentiarum, quia potestatem agendi conferri docet per videlicet delectationem, sive in bono, sive in malo: At simul non sunt videlicet delectationes: Ergo nec agendi potentia. Respondet, Indere Anna-

tum in voce posse, & unguisimum in Scholae doctrinam dissimulare. Duplex est enim potestas, duplex posse: alia actus primi, alia actus secundi; alia quae intrinsecum virtutem notat, alia quae etiam impulsivam & applicativam ad agendum involvit: ex hoc postremo genere est videlicet delectatio; impellit illa ad agendum, admovet, applicat, eo prorsus modo quo Thomista de physica praedeterminatione sentiant.

Dat ergo propriè dicendo actum secundum, primam supponit, tollit similitudinem sensum compositi, quo componuntur actus inter se, relinquit similitudinem potentiarum in actu primo, eo prorsus modo quo praedeterminatio physica. Eam ob rem Jansenio gratia efficax dicitur adiutorium actus secundi, non primi; nec dat posse alia ratione, nisi quia dat velle, dat ipsam actum, non quandam separatam ab actu potentiam.

Igitur si sermo sit de ipsius potentia in actu primo spectatum, plena est apud Jansenium similitudo potentiarum; si de actu secundo, nec apud Jansenium, nec apud Thomistas ulla similitudo est, sed tantum successio: atque hoc est quod aliquando Jansenius ait, non nisi subiecta gratia efficax hominem posse male agere, nimirum in sensu composito. Nunquam enim continget ut res ipsa male agat, dum aderit efficax gratia; at potentia ipsa male agendi prorsus eodem tempore cum gratia efficaci consistit. Habet enim bene, etiam cum bene agit, male agendi potestatem, sed non habet male agendi voluntatem. Videat Annatus quam facile fuerit illud ipsius, quo maxime se jactat, argumentum refellere.

Aliae Annati ratiunculae confringuntur.

Quid est, inquit, quod dicit Jansenius, non admittit se indifferentem, qualem admittunt recentiores Scholastici? Vin' dicam, mi Pater? Non admittit Jansenius indifferentiam qualem testatur, quos molli recentiorum Scholasticorum nomine appellat; Vide libri oras, non alios videbo quam lesum adscriptos.

Pergit Annatus, & ita diffinit: Admittuntne illi aliam indifferentiam quàm illa quam admittit Ecclesia? Ita prorsus: admittunt Moliniani indifferentiam rectè fronte cum gratia efficaci pugnantem; admittunt indifferentiam qua posset non modo ut semper positum omnibus ad agendum requisitum possumus agere & non agere, sed etiam quàm cum omnibus illis ad agendum requisitis, etiam cum ipsa gratia oppositis actus aliquando componatur. Hanc nunquam agnovit Ecclesia. Sed solent Annati mores, qui propriè in Societatem suam dicti sunt, in omnes Theologos spargere, ad emendandum Jansenio apud omnes irridiam.

Expresse est apud Jansenium, inquit Annatus, indifferentia negatio, paratè, not. 79, dum Senarum, Bellarminum & Vasquez eo nomine accusat, quod gratiam admittant quàm stant in libero arbitrio, pos-

su arbitrium, indifferenter velle & nolle. Nunquamne intelliget Amatus solus hic Molinista à Jansenio capto, qui præsentem suâ gratiâ sufficientem, non cerit in alteram partem vergere voluntatem ducunt, sed nunc gratiam rejicere, nunc accipere versatili & instabili motu, sine ullo alio dei auxilio? Hanc indifferenteriam negat, rejicit, damnat Jansenius, & quicunque cum Jansenio vestram illam gratiam versatilem detestantur: atque ut illa Molinisticam resistit gratiam, sic illa locutiones quibus à Molinistâ expressum solet, nempe ejus usum vel non usum in libero relinquere arbitrio, posse illam arripere vel repudiare pro nutu, posse ei voluntatem consentire vel dissentire, velle & nolle: qua locutiones licet rectum habeant sensum in doctrina Thomistarum, & ideo determinata & adligata ad illorum sensum, sapis, ut jam latè probavimus, à Jansenio probentur, tamen quia in Molinistarum ore, imò in ore vulgi, nihil aliud significant nisi gratiam versatilem quam pro nutu nunc accipit, nunc abijcit voluntas, nullo, cum accipit, ubertiore instruita auxilio quam cum abijcit; hoc meriti sensum istâ locutionibus à Molinistâ expressum explodit Jansenius.

Equidem miror tam tardum Amato ingenium fuisse, ut tam facilem verborum discrepantiam conciliare nequiverit. Admittit indifferenteriam Jansenius; negat indifferenteriam Jansenius: sætur gratia quamlibet efficaci vel consentire vel dissentire posse voluntatem; negat idem in libero arbitrio relictam gratiam; negat eam pro arbitrio recipi vel repelli. Si non ipse mentem suam interpretatus esset, tamen injuriam erat pugnam illam verborum non aliquâ, præsertim expeditâ & ad manum distinctione componere: sed proptus excessivitate carent qui in illa ambiguitate cavillantur, cum ipse sic præcisè definitis, quam indifferenteriam oppugnet, quam admittat, ut nullum disparationis locum reliquerit.

Depunit indifferenteriam quam oppugnat lib. 8 de gr. Christi cap. 20: Quamdiu, inquit, hic vivimus, semper inest indifferencia libero arbitrio, sed non eo modo quo isti Scholastici (Jesuitæ) putant, quos supra diximus, qui quocunque modo arbitrium, sive gratiæ, sive peccati delectationibus imbuatur, semper existimant cum utraque ejus dispositione posse fieri ut utrumlibet velit, sive bonum, sive malum, pro illa sola scilicet innata indifferencia voluntatis, quæ sub quacunque dispositione actum præveniente sese suâ libertate in utramvis partem flectit.

Non potuit clarius Molinistam indifferenteriam significare; quæ cum quocunque gratia non undam potestatem actum expectem, sed ipsam contrarium actum compit, quâ voluntas ita potens fingitur, ut instruita sufficienti auxilio, nunc se in alteram partem flectat, nunc in aliam reflectat. Hanc indifferenteriam oppugnant quotquot in disciplina Thomistarum stant Theologi; hanc reverè tanquam humana superbia inventum insectatur passim Jansenius: at illam alteram Thomistarum, quâ voluntas ita potest

dissentire gratia efficaci, ut nunquam dissentiat, idem ultro sætur admittitque, & latè explicat Jansenius.

Eodem, inquit, tempore quo voluntatis arbitrium sub gratia efficaciter eam movente positum est; imo quo etiam actum voluntatis bonum facit, est in eadem voluntate potestas illud non faciendi, imo peccandi: non quod cessatio ab actu quem tunc elicit, aut actuale peccatum cum gratiæ delectantis influxu possit consistere, quod sensus compositus postularet: sed quia cessandi & peccandi potestas cum eadem gratia simul in eodem voluntatis arbitrio conjungi potest. Sic ergo voluntas quantumcunque gratiæ suavitæ capitur, potest non agere id quo rapitur, quia veram non agendi potentiam, etiam sub gratia rapente retinet, quamvis fieri nequeat ut ipsa non-actio cum gratiæ operatione in eadem simul voluntate coeuletur.

Habet Amatus ad suas arguitur. Habet Lector unde judicet, utrum aquum sit eam Jansenio hæresim tribui, quam disertis verbis ipse rejiciat; an verò illius verba, ut multum ambigua, eo sensu intelligi, quo ab ipsomet explicat esse demonstratur.

ARTICULUS VI.

Methodus invenientiæ in Jansenio quartæ propositionis.

Convenit inter omnes Theologos licere sine ulla erroris nota gratiam versatilem rejicere, qua modo effectum habet, modo non habet. Constat 2, orthodocam esse Thomistarum doctrinam, quæ negat gratia efficaci unquam resisti, licet semper resisti possit.

Intentio Molinistarum.

Docet Jansenius hæreticos in eo fuisse Semipelagianos, quod dicerent gratia resisti posse vel obtemperari, quia vult gratia efficaci necessitatem asserere voluntati, & dissentienti potestatem auferri; quam doctrinam tradidit lib. 8 de hæres. Pelag. cap. 6.

Nota.

Nassianum Molinista quam in hac Jansenii accusatione, & in quarta propositionis sensu sic explicando constantiores. Docent enim unanimi consensu in hoc errorem Jansenii situm, quod gratia efficaci dissentire posse negaverit, quia necessitatem asserit. Sic Hallerini & socii in illis scriptis qua Roma Consultivibus intulerunt; Thomistæ, inquirunt, & Jesuitæ concedunt divinæ gratiæ humanam voluntatem consentire & dissentire posse; hoc ipsum Jansenistæ negant. Alibi: Exigendum à Jansenii defensoribus, inquirunt, ut fateantur quod non sint hæretici qui dicunt liberum arbitrium Deo moventi per gratiam efficacem dissentire posse. Et Amatus in præfatione libri cui titulus est:

Jansenius à Thomistis damnatus, Si gratia efficax, inquit, non tollit libertatem, consequenter nec tollit indifferentiam; quod dicere judicatur hæreticum in illa propositione. Idem in responsione ad Ludovici Molinæ Epistolam 17 præcipuum Jansenii errorem in eo collocat, quod veli gratia necessitatem asseri voluntati. Postremò Morellum in eo etiam collocat Jansenianum errorem circa hanc propositionem, quod hæreses accuset eos qui dicunt gratia resisti posse.

Depulsio Jansenii Defensorum.

Nec in verbis Jansenii quicquam reprehendendum, quia Augustiniana sunt; nec in sensu, quia faveatur gratia etiam efficax resisti posse; faveatur ab ea liberum arbitrium posse dissentire, licet nunquam dissentiat; faveatur non esse hæreticos qui hoc asserunt, imò hæreticos assiri qui hoc negant. Sed eos tantum Sempelagianum errorem insinuat, qui eadem gratia nunc consentiri nunc dissentiri pro solo nunc arbitrio volunt, siue qui gratiam Molinianam & versatilem in Ecclesiam introducti; nec alius est sensus omnium locorum quæ ab eis adversarii præferuntur.

Quæstio.

An culpanda fuerint Jansenii verba, an sensum, siue an Jansenius gratiam necessitatem admitteret, cui resisti non possit; quod improbandum: an verò solam gratiam versatilem, quæ modo effectum habet, modo non habet, rejectum; quod non modo licitum, sed laudandum est.

Methodus Molinistis ineunda.

Debent ad arguendum imprudenter Jansenium ostendere duriora illius verba, & minus Augustiniana. Ad eum verò hæreses accusandum docere debent gratiam necessitatem, cui resisti non possit, à Jansenio admissam, nec solam Molina gratiam repudiatam, sed & efficacem cui resisti possit.

Expenditur ex hac methodo Morellius.

Sedulo caris bonus Doctor ne quid nobis ussiam in se resellendo labori daret. Vix enim unquam ad usque controversia caput pervenit. Quare apud illum argumenta quibus probet admitti à Jansenio gratiam necessitatem: quare rationes quibus asseruat non solam à Jansenio reijci Molina gratiam, sed omnem omnino cui resisti possit, etiam efficacem. Alium ubique silentium reperies, & Morellium inquit illum patrem semper similem esse, qui multis laboraret ostendere Cledonium à Milane occisum, nec ultra progresseretur.

Methodus Jansenii defensoribus ineunda.

Vt verba Jansenii innocua esse demonstrarent, ostendere sat est Augustiniana esse: Vt sensum, doceant oportet solam in allata loca gratiam Molinisticam reijci,

nec negari dissentientem potestatem cum efficaci gratia coherentem. Vtrunque autem ita præstare: ac de verbis prout.

Letum qui obijciunt Jansenio, extat lib. 8 de heresi Pelag. cap. 6. In hoc, inquit, ergo propriè Massiliensium error situs est, quod aliquid primæve libertatis reliquum putant, quo sicut Adam, si voluisset, poterat perseveranter operari bonum; ita lapsus homo saltem credere posset si vellet, neuter tamen absque interioris gratiæ adiutorio, cujus usus vel abusus relictus esset in uniuscujusque arbitrio & potestate.

In hoc loco ea demum verba culpanitur, quod errorem esse dicat Jansenium in hoc statu admittere gratiam, cujus usus vel abusus relictus sit libero arbitrio: atque hæc verba purgare nullius negotium est. Asserit enim Sanctum Augustinum gratiæ naturæ lapsa non relinqui libero arbitrio. Nec ipsum, inquit lib. de corr. & grat. cap. 11, Adamum Deus esse voluit sine sua gratia, quam reliquit in ejus libero arbitrio: tale quippe erat adiutorium quod desereret cum vellet, & in quo permaneret si vellet, non quo fieret ut vellet. Ecce quid sit gratiam relinqui libero arbitrio, non dare vellet, non esse efficacem, pendere ab ipsum nunc, nunc deseri, nunc arripi, sine alio auxilio quod dei ipsum vellet. Huiusmodi gratiam amolari ab hoc statu nihil aliud est quam damnare Molina versatilem gratiam. At verò talem non esse gratiam hominibus lapsi, nec relinqui illam libero arbitrio, ostendit Augustinus sequentibus verbis: Si in tanta infirmitate vitæ huius ipsis RELINQUERETUR voluntas sua ut vellet, inter tot & tantas tentationes voluntas ipsa succumberet. Subventum est igitur infirmitati voluntatis humanæ, ut divinæ gratiæ insuperabiliter & indeclinabiliter ageretur.

Sed ut ipsam locutionem omittamus, quam satis patet ex Augustino sumptam, sensum ejus ita vindicant: Verba illa Jansenii quæ arguuntur, ne durissimè de iis sentiantur, ambigua sunt, & sensum tum Catholicum, tum erroneum admittunt. Catholica erant si sic accipiantur: Errabant Massilienses, quod admitterent gratiam versatilem, cujus usus & non usus ita libero relinqueretur arbitrio, ut sine alio auxilio eadem gratia nunc consentiret voluntati, nunc dissentiret.

Rursus hæretica erant si sic accipiantur: Errabant Massilienses, quid dicerent gratiæ non necessariæ voluntatem, & dissentientis potestatem ab ea non asserri.

Hæc positi, orthodoxum esse Jansenianum loci sensum hoc duplici argumento concludunt.

Argumentum I.

Excludit & amovet deserte Jansenius malum illum sensum qui includi in his verbis possit. Sic enim loquitur de grat. Chr. lib. 8, cap. 21, Ecclesia reprehendit in Calvino, quod doceat gratiam ita movere voluntatem, ut non sit ei liberum resistere:

frere: Augustino verò ita Deus movet voluntatem, ut quamvis infallibiliter convertatur & operetur, posset tamen motioni Dei refragari, aut obtemperare, seu, ut Concilium Tridentinum loquitur, illi dissentire si velit. Multa alia loca jam attulimus, quibus illam dissentendi potentiam cum gratia efficaci simul consistere tradit Lansenius.

Itaque per * quartum principium articuli primi ambiguum ejus locum hæretico illo sensu accipi non potest, igitur orthodoxo, qui solam Malina gratiam erroris accusat, accipi debet. Quid erat probandum.

Argumentum II.

Verba quibus constat hic locum, sepe ab ipso Lansenio explicata sunt.

Primæva libertas.

Passim enim declarat Lansenius per primævam libertatem se intelligi libertatem, qualis in Adamo fuit, nempe voluntatem ita sanam ac robustam, ut gratia efficaci quæ daret velle, quæ voluntatem impelleret ad opus, non indigeret. In quomodo hunc primævam libertatis statum expresserit, lib. de grat. primi hominis & Angel. cap. 14. In illo felicitatis statu velle & nolle non ab ipso adjutorio, sed ab arbitrii libertate Deus peti voluit, ut quocumque videretur se flecteret, sive applicando ipsum adjutorium ad influendum secum, si vellet; sive non applicando, si nollet.

Adam per primævam libertatem poterat perseveranter operari bonum.

Possit intelligi Lansenium, non illud Thomisticum à gratia efficaci applicandum: sed hoc tantum quid omnino ad agendum necessaria complecteretur, quodque in actum prodire sine novo auxilio non repugnaret. Hunc cum solo illo adjutorio Angelis asservit in bono permanisse. Videndum totum liber de gratia primi hominis & Angel. & præcipue cap. 14.

Ita lapsus homo per reliquias primævæ libertatis, posset saltem credere si vellet.

Id est, homo lapsus sine gratia efficaci poterat ex Semipelagianorum more per solum illud adjutorium innocentiam & reliquias libertatis actu credere. Illic eorum errorem designavit tom. 3, lib. 3, cap. 1: Proscripti sunt, inquit, Massilienses, non ob aliam causam, nisi quia tale auxilium sufficere putarent, adeoque nullum aliud adjutorium ex parte Dei esse necessarium.

* IV PRINC. Scriptoris Catholicæ ambiguum locutionem, orthodoxi sensus & erroris capaces, erroneo interpretati non est, si erroneus ille sensus expressa sit amicus.

Neuter tamen sine interioris gratiæ adjutorio, cujus usus vel non usus relictus esset in cujusque libero arbitrio & potestate.

Id est, gratia quæ velle non dabit, tom. 1, lib. 8, cap. 6. Talis fuit illa gratia, ut ejus usus in sua cuique voluntate relinqueretur. NON ENIM DABAT VELLE VEL AGERE. Gratia quæ non admovebat voluntatem ad opus. De gratia primi hominis cap. 14. Non enim adjutorium faciebat influendo ut arbitrium vellet, sed arbitrium volendo ut adjutorium influeret: Gratia cujus effectum sepe actu impediebat voluntas, rursus tandem quoque reddebat efficacem. Applicatio, inquit, ad influendum (in statu innocentie) libero arbitrio tribui debet, cujus nutus facit usitatum adjutorium simul influat, cujus nutu plerumque fit & semper fieri potest ut non influat.

Ita ad verum Lansenii sensum inveniendum nil aliud opus est, quam varias illas colligi notiones, & una propositione concludi. Errabant Massilienses, quod docerent non sic peccato originali læsam esse naturam, ut non aliqui illi pars superesset robustæ illius libertatis, à qua peteretur ipsum velle, non ab ipso adjutorio. Et ita sicut Adam poterat primæ illius libertatis viribus actu in justitia sine efficaci auxilio perseverare; sic hominem lapsum posse saltem actu credere, nullà alià adjutum gratiâ, quàm eâ quæ primo homini collata est, quæ non erat efficax, quæ non dabat velle, quæ voluntatem ad opus non admovebat, sed contrà ab ipsa libertate applicanda erat, ita ut pro nutu dominantis voluntatis, nunc caretet effectu, nunc sortiretur effectum.

Hic constitutum, sic breviter demonstratio conficitur: Hæc propositio solum carpit & rejicit gratiam Molinianam, quod sine errore fieri licet, ex positio initio hujus actualis principio. Atque hæc propositio verum continet Lanseniani loci sensum, ne ex subiecta explanatione istorum verborum ab ipso Lansenio petita patuit. Igitur Lansenii locum solum rejicit gratiam versatilem & Molinianam, quod orthodoxum est. Igitur ejus loci sensus orthodoxus est ex * quinto articuli primi principio. Quid erat demonstrandum.

Secundum locum quem assertit Morellus, omitto, quia facilior est, & ex hac methodo nullo negotio repelli potest. Manifestum est enim per illa verba quibus abitur, Cujus influxus in eorum libero arbitrio relinqueretur arbitrio, solum designari versatilem Molina gratiam, non verò gratiam efficacem, quæ facit liberum arbitrium influere.

Kk 3

ARTI-

* V PRINC. Ambigua locutio bene sensu interpretanda est, si ab ipso Scriptore ad bonum sensum allegata sit.

ARTICULUS VII.

Methodus inveniendæ in Janfenio
quintæ propositionis.

C Raviter & verè nobilis Scriptor quæstionem illam, *An Christus pro omnibus mortuus sit*, factio-
sam vocat, & commotendam quidem imperita plebe-
cula animi idoneam; reipsa tamen apud eruditos sa-
tisfieri, duo nullam. Præcisus enim quæ utrumque con-
veniant, nihil jam restat de quo certari possit, aut, si
quid restat, ita vanum ac inane est, ut de eo alterari
ridiculum sit.

Quæ convenient utrinque.

Convenit orthodoxam esse eorum sententiam, qui
prædestinationem statuant sine prævisione meritorum
saltem. Et quidquid cum ea opinione, quam de fide
esse assertit Bellarminus, necessario coheret; quomodo
sunt illæ propositiones consecratae.

Deus solus electi efficiat & absolutè voluntate ante
prævisionem meritorum regnum calefaciat destinavit,
illis solus Christus, cuius voluntas divina semper con-
sentientia fuit, æternam beatitudinem efficiat & absolu-
tè voluntate optavit, gratia, meruit.

Nec Deus nec Christus ullum habuit efficaciam &
absolutam voluntatem saltem reproborum.

Solus electi Deus & Christus efficaciam adiutoria con-
ferre decrevit; quibus certissimè liberantur quicunque
liberantur.

Nullus reprobus largiri Deo consensit efficacæ perse-
verantiæ donum, sine quo nemò salvatur.

Nullus reprobus consensit Deo consensit gratias illas
versatiles & Molinianas, quibus ad salutem sine effi-
caci auxilio aliquando perveniatur, quia nulla effi-
caciæ datur in hoc statu.

Potest agnosci in Deo antecedens quedam velle salu-
tati reproborum, potest item in Christo.

Christus vultus efficaciæ morte suâ multis reprobus
gratias quibus abutuntur, promereri.

Non necesse est ad fidem, sateri omnibus reprobus col-
latas esse gratias sufficientes: pater exemplo excaeca-
torum & infantium, quibus tunc Theologi gratias suffi-
cientes negant, ut agnovit ipse Hallerus & ejus loci
in scripto Consultoribus oblato super hac ipsa propo-
sitione: Intactæ relinquuntur, inquit, difficulta-
tes quæ occurrunt circa infantes sine baptismo
decedentes, aut infideles, aut obduratos. Nam
qui dicit Christum non pro solis prædestinatis
esse mortuum, non dicit consequenter pro
quolibet reprobo in particulari mortuum esse;
sed sufficit quod pro aliquibus saltem reprobis.

De prima parte hujus propositionis.

Duplex in quinta propositione pars est: alia falsa,
scandalosa, &c. pronuntiatur; alia etiam hæretica:
utraq; Janfenio tribuitur ab ejus amulis, utraq; à
Janfenio remouetur ab ejus defensoribus. Nam, ut res
tota magis dilucescat, utramque partem separatim

tractabimus, ac primò de ea parte quæ falsa à Poni-
fice dicitur.

Intentio Molinistarum.

Docet hæc partem Janfenii, cum ait lib. 3. de grat.
Christi cap. 10: Nec enim juxta doctrinam an-
tiquorum, pro omnibus omnino passus & mor-
tuus est, cum potius hoc tanquam erroneum
rejecerint.

Depulsio Janfenii defensorum.

Nec verba, nec sensus istius loci reprehendi potest;
non verba, quia à Sancto Augustino & Concilio con-
secrata sunt; non sensus, quia negat tantum Christum
esse mortuum pro omnibus in sensu Moliniano & Semi-
pelagiano, nempe quòd Deus det omnibus gratias suffi-
cientes versatiles, à libertate arbitrii applicanda, nec
singularem quodam modo pro electis mortuum su, quo non
est mortuus pro reprobis.

Methodus Molinianis ineunda.

Debent docere vel verba Janfenii auctoritate Ecclesie
carere, ut enim imprudentia inciderit, vel alio sensu à
Janfenio intellecta, quam quo ab ejus defensoribus in-
telliguntur, nempe quòd erroris etiam illam S. Properi
expositionem arguat, quæ dicitur Christus mortuus
pro omnibus, quantum ad sufficientiam pretii.

Expenditur ex ista methodo
Morellius.

Vitam tam modestam effert Morellius quàm parum
molestem est! Nunquam enim vidi hominem minus li-
tigiosum. Ergo si querat quid de ea dicat contraversa,
uno verbo accipe: *ghet*.

Methodus Janfenii Defensoribus
ineunda.

Debent vindicare tum verba, tum sensum istius lo-
ci Janfeniani, quod illi sic præstant: Primùm osten-
dunt e regione Janfeniana latuisse loca Patrum & Con-
ciliorum easdem aut manifestè æquivalentes locutiones
complectentia.

Locus Janfenii tom. 3. Loca antiquorum ex
lib. 3. cap. 20. quibus hæc verba
Janfen. mutantur.

Ex quibus omnibus jam
facit arbitror parere, argu-
mentum istud quo Christum
pro omnibus passum & mor-
tuum est, vel edempositionem
se pro omnibus dedisse ai-
eitur, nihil omnino pro au-
nitio sufficienti supponendo
do facere. Nec enim juxta
doctrinam antiquorum pro
omnibus omnino Christus
passus ut mortuus est, aut
pro omnibus omnino tam
generaliter sanguinem fun-
dit, cum hoc potius tan-
quam errorem à fide ab-
hor-

Catholica fides tenet, &
Scripturæ sanctæ veritas
docet, quod pro omnibus
credentibus & per gratiam
baptismi ex aqua & Spiritu
Sancto regeneratis & Ec-
clesiæ incorporatis verè
Domini & Salvatoris nosse
sit passus. De infidelibus et-
dem constantiè definit. Cæ-
ter hæc nova & inanis
præsumptio, ut nullum ho-
minem, etiam impiorum,
&

Ecclesia Lugdunensis.

horrentem doccant effere-
spandam.

& apud inferos irrevocabili-
ter damnatorum fuerit,
pro quo Christus passus non
fuerit. Cum pro solis illi

defunctis passionem sustinuerit, qui cum dum in corpore
vivere, fideliter venturum, & modum sui passionem re-
demptionem crediderunt. Hoc itaque est Catholicum,
hoc fidei Ecclesie ab initio commendatum.

*Et utramque partem istorum inferius tangens, ac
disputationem prolixiorum concludendo completens:*
Ex his igitur, inquit, diligenter ac fideliter con-
sideratis certissimè ac clarissimè ostenditur pro
omnibus fidelibus Christi qui fuerunt, aut
sunt, vel erunt, factam esse passionem Christi;
pro corpore Christi immolari corpus Christi.
De his verò qui adhuc in iniquitate atque im-
pietate detinentur, manifestum est ex hac re-
gula fidei, quod quicumque ex ipsis per Dei
gratiam fuerint ad fidem conversi & in Christo
regenerati, etiam pro ipsis constituendum sit fac-
tum esse, quod pro omnibus fidelibus factum
constat. De cæteris verò qui in ipsa impietate
sua perseverantes sunt perituri, si de Scripturæ
sacræ auctoritate, quod etiam pro talibus Do-
minus passus sit, certissimis & clarissimis testi-
monii nobis demonstrare poterint boni viri,
qui talia definirunt, dignum omnino est ut
credamus & nos. Si verò non potuerint, ces-
sent contendere pro eo quod non legunt. Pu-
deat eos definire quod nesciunt. Timeant sta-
tuere quod nullum Sanctorum Patrum, nul-
lum Concilium, nullum Apostolicæ Sedis
Pontificum, nullum Ecclesiasticorum dogma-
rum decretum hæc tenent inveniant statuisse.

Et Concilium Valentinum cap. 4: De redem-
ptione sanguinis Christi propter nimium erro-
rem quod de hac causa exortus est; ita ut qui-
dam, sicut eorum scripta indicant, etiam pro
illis impiis qui à mundi exordio usque ad Pas-
sionem Domini in sua impietate mortui & æ-
ternâ damnatione puniti sunt, effusum defi-
niant, contra illud Propheticum: Ero mors
tua, ô mors; ero morsus tuus, inferne; illud
nobis simpliciter & fideliter tenendum ac doc-
endum placet, juxta Evangelicam & Aposto-
licam veritatem, quod pro illis hoc datum pre-
tium teneamus, quibus ipse Dominus noster
dixit: Sicut Moyses exaltavit serpentem in de-
serto, ita exaltari oportet filium hominis, ut
omnis qui credit in ipso non pereat, sed habeat
vitam æternam.

*Qui negat Iansenii verba à Patribus sumpta, non
solutus, sed plane cæcus sit. Hinc quomodo demonstratio
conficitur.*

Argumentum I.

*Ex solis Patrum verbis nemo argui potest scandalo-
sam & falsam circa mortem Christi doctrinam ducisse,
ex tertio Principio. Sed his Iansenii locis verbis
Patrum totum constat, ut insipienti patet. Ergo ex illo*

*nem potest argui falsam et aduulsa doctrinam. Quod o-
rat demonstrandum.*

*Sensum autem solatà methodo tenetur. Ambigua,
ut nullum, autem esse Iansenii verba. Boni enim sen-
sus capacia sunt si sic explicentur: Christum deum ha-
buisse voluntatem absolutam promerendo per mortem
suam omnibus reprobus gratias sufficientes Molinianas
aut efficacis, quibus ab æterno interitu liberari actu
& effectu possent.*

*Falsum habebimus sensum si quovis modo explicatum
de omnibus omnino hominibus ipsam sententiam, Chri-
stus pro omnibus mortuus est, intentionem esse sta-
tuat.*

*Atqui, inquit, bono & Catholico sensu sua ver-
ba interpretatus est ipse Iansenius. Primum enim ape-
rit quod intelligat per illa verba, pro aliquo mori,
& sanguinem fundere. Pro aliquo mortuum
esse, inquit eodem capite, insinuat voluntatem
Christi quam habet ut ei mors sua Patri oblata
& sanguis prosit. Et clarius ibidem: Esse passum,
crucifixum, mortuum, se redemptionem dedisse,
vel propitiatorem esse pro omnibus, plus
aliquid dicit, quàm nudè pretium sufficiens
obtulisse pro iis. Illud enim indicat intentionem
moris pretium pro illis oblatum esse, ut e-
jus oblatione placatus Pater eos re ipsa de servi-
tute liberaret, non sub ista conditione, si ipsi
velint, qui nisi Deo donante non possunt, sed
ut velint & credant, potenter in eorum volun-
tatibus operando.*

*Voluntatem autem illam Christi quem requirit ut
pro aliquibus mortuus esse dicatur, significat esse veram
& absolutam, ut patet 1. ex remotione conditionis, Si
& ipsi velint. 2. Quia sic se ipse interpretatur: pro
veris ovibus vero populo suo absolute salvan-
do semetipsum dedit ac tradidit. Et infra: Ipsorum
liberationem à massa perditionis & salu-
tem ABSOLUTE VOLUIT. 3. Quia cum
generatim nominatur voluntas, intelligitur absoluta:
hinc generalis Theologorum sententia; Christum nihil
invenit voluisse, nihil invenit orasse; quod ita apud
Theologos certum, ut inter errores à Facultate Parisi-
ensi damnatus, qui in cake Magistri Sententiarum re-
versentur, relata sit hæc propositio: Quod satis erat
possibile quod per voluntatem aut volitionem
creatam Christus aliquid voluit, quod nun-
quam debuit evenire.*

*Sufficientem autem illa gratia, quam negat omnibus
esse collatam, est Moliniana; quia in quo huius libri hoc
sensu verbum istud semper se interpretaturum esse professus
est. Hoc posito, ita demonstratio concluditur.*

Argumentum II.

*Hæc propositio: Christus non est mortuus pro
omnibus omnino hominibus, cum intentione
& voluntate absoluta ut eis mors sua prosit; ut
ejus oblatione placatus Pater eos re ipsa de servi-
tute liberaret, potenter in eorum cordibus
voluntatem ipsam operando, vel ut eis largiretur*

tur gratia sufficientes, quæ nihil aliud ad augendum requirerent. Ille *propositio*, inquam, est *orthodoxa* ex *suspensio* principii iuris huius arithmetici. Sed hæc *propositio* continet verum sensum loci *Janse- niani*, nupere *expositio* vocum ab ipso *Janseio* factâ tota constans, per * octavarum principium. Ergo verba eius ut multum ambigua, hæc sensu *orthodoxo* sunt interpretanda. Quid erat demonstrandum.

Argumentum III.

Malus sensus qui cadere in hæc verba poterat, e-
iusmodi est: Quocunque sensu erroneum est di-
cere Christum pro omnibus omnino homini-
bus mortuum esse. Hunc sensum amovet *Janseus*,
cum *Prosseri* expositionem quâ Christum dicitur mor-
tuum pro omnibus, quantum ad potentiam pretii, sive
sufficientiam; non autem quantum ad applicationem
& efficientiam, esse *Augustinianam* expositionem minus
appositam sentiat, tamen ut Catholicam & *orthodoxam*
& *Semipelagianam* oppositam esse testetur. Nam
hanc ipsam *Prosseri* doctrinam aliarum hoc premittit:
Fabricarunt, inquit *ibidem*, *Massilienses* ad-
versus rigidum illud & peculiare *propositum*
Dei, quandam generalem & indifferentem erga
universos voluntatem: deinde ex illa suffi-
cientem omnibus gratiam derivarunt. Quare
nihil mirum est si istam verbis idem proponamus
antidotum, hoc est, si isdem argumentis
quibus *Massilienses* uti sunt, eandem *Augustini*
& *Prosseri* solutiones opponamus. Et conti-
nuè ab illa ipsa *Solutione* ordine, ad omnes
homines pertinet. Ergo cum nihil absurdum sit quàm
Prosserum à *Janseio* *Semipelagianum* habitum esse.
& *Prosseri* solutionem quam ipse *Semipelagianum* oppo-
nit, *Semipelagianum* errore infestam, patet *Janseum*
non omnes istius loci expositiones ad omnes homines per-
tinentes, erroris *Semipelagianum* damnasse.

Varia utque sub finem istius articuli rationes quibus
Christum dici posset mortuum pro omnibus omnino homi-
nibus à *Janseio* non abhorrente inde abimus.

Nota.

Si queratur verò quam expositionem istius loci *Semi-
pelagianum* erroris accuset, breviter ex ipso *Janseio* ibi-
dem discit, eam esse quâ subvertitur divinæ bene-
volentiae *propositum* erga electorum salutem,
tanquam Gentilium fatum, libertatis exci-
dium, necessitatis azylum, desperationis igna-
vixque barathrum, præcepti, exhortationis,
orationis interitus; illam esse, quâ amoto pecu-
liari *proposito* erga electos, fabricatur genera-
lis & indifferens erga universos Dei voluntas:
non illa antecedens qua cum gratuita prædestinatione
coheret, & ab ipso *Janseio* admittitur, sed illa con-
ditionata, quâ Deus ipsos salvos vult, si homines
velint, per liberum arbitrium sufficienti quadam gra-
tiâ motum, sed à gratia efficaci non determinatum.

* VIII PRINC. Non mutat ut *propositio* sensus
cum definitiones vocum pro ipso vocabulo subiunguntur.

Illam esse quâ sufficienti gratia in omnes derivatur,
non illa *Thomistica* qua cum prædestinatione gratuita,
cum efficaci gratia placide consistit, sed *Moliniana*,
qua utramque destruit, & pro solo nudi liberi arbitrii
sine auxilio efficaci, nunc effectum habet, nunc non ha-
bet. Verum est huiusmodi expositionem propriam *Mol-
lianum* à *Janseio* esse existimari. Verum est à me
quoque existimari; sed ita id existimo, ut non metum
ne *Morellum* & tota *Molinistarum* natio hanc *proposi-
tionem* vel falsitatem vel scandalum à summo Pontifice
notari curent; *Semipelagianum* est dicere, ita
Christum pro omnibus mortuum, ut nullum
peculiare *propositum* & voluntatem habuerit
salutis electorum, sed omnibus citra delectum
generatim salutem voluerit sub conditione,
quæ posset à libero arbitrio actu sine efficaci
gratia impleri, atque omnibus sufficientes gra-
tias veratiles, quæ modò effectum habent,
modò non habent, promeritis sit.

De secunda parte quintæ propositionis.

Intentio Molinistarum.

Tradit *Janseius* quintam *propositionem*, etiam
quatenus hæreses damnata est; quia vult Christum
pro solis electis mortuum esse, & pro nullo reprobo,
tom. 3, l. 3, c. 27.

Depulsio Janseii Defensorum.

Loca quæ obijciuntur *Janseio*, ex *Augustino* & *S. Thoma*
manifeste mutata sunt: sensum nem illarum
orthodoxum esse, & à quinta *propositione* dignitatem,
nempe solis electis absolutâ voluntate Christum beatus-
simum operasse, meruisse: adeoque ex * sexta *proposi-
tione*, nihil in eis est reprehensione dignum.

Questio duplex.

1, An locutus cum *Augustino* & *S. Thoma* *Janse-
ius*? 2, An senserit *Janseus* Christum nullo modo
pro reprobo mortuum esse, nec ullam in ipso ex morte
Christi gratiam desinere decerni.

Methodus incunda Molinistis.

Debent verba *Janseii* ab *Augustino* verbis abijungere,
ut verba reprehendant; debent silentiis nullo modo
ex *Janseii* mente Christum pro reprobo mortuum, ut
sensum incutiant.

Expenditur ex hac methodo Morellius.

Semper sui similis *Morellus*, parè ubique levitatu
asserit tantum quadam loca *Janseii*, sensum eorum non
assignet, nec damnata *propositionis* sensu accipienda
comprobet, cum manifeste alio accipi possint. Itaque
autem verberat, & ut simpliciter dicam, plene nuga-
tur. Verùm insuper hic argumento ceteris licet quæ
malâ

* VI PRINC. Nullus locus *Janseii* reprehendi po-
test, nisi vel propter verba, vel propter sententiam vocibus
subiectam.

malâ fide in hac contentionē versetur. Nunc enim ex aequo & Jansenium & Jansenii defensores infelicitur, nec minus erroneus quanta propositionis sensum ab illis defendi contendat, quàm ab ipso Jansenio, & tamen olim tam longè ipsi hac in parte à Jansenio segregaverit, ut, cum quantam illam propositionem in Jansenium conferret, immineat ab hoc errore ipsius defensores agnoverit. Sic enim loquitur in libro quem inscripsit, Augustini de gratia sententia, pag. 37: Ipsi, inquit, evidentiâ permoti, fatentur Christum esse mortuum pro multis qui pereunt. Credunt enim ipsum mortuum esse pro omnibus semel sanctificatis, etsi ad tempus tantum, nec in iustitia perseverantibus. Itaque patet ipsos sine ratione contra mentem Augustini & contra suam hunc locum opponere.

Methodus Jansenii defensoribus sequenda.

Debent ostendere cum Augustino & Sancto Thoma loqui Jansenium, deinde sensum ejus hunc esse in loci obiectu, pro solâ electi salvandâ efficacem & absolutâ voluntatē mortuam esse Christum, quod constet oribdoxum esse.

Primum igitur dicunt, allatâ ex Jansenio loca, quasi sensu cum: quanta propositione congruentia, manifestè, si verba spectes, Augustinianâ locutionem censurâ. Quod sic ad oculum demonstrant.

De primo loco Jansenii à Molinistis allato.

Postquam, aiunt, probasset Jansenius latè, cap. 20, lib. 3 de grat. Christum esse mortuum pro tota Ecclesia toto orbe dispersâ, pro peccatis omnium fidelium, pro justificandis temporaliter multis reprobis; adiungit, quia solis prædestinatis salutem æternam Christus absolutè voluit. Ideo sæpe ab Augustino locutiones illas Scripturæ ad solos prædestinatos contrahi; quod hoc Augustini loci confirmat Epist. 48: Christus propitiator est peccatorum nostrorum, non tantum nostrorum, sed totius mundi, propter triticum quod est pro totum mundum. Et lib. 21 de Civit. cap. 24: Quid est omnium? Et eorum scilicet quos ex Gentibus, & eorum quos ex Judeis prædestinavit, vocavit, justificavit, non omnium hominum. Et lib. 22, cap. 24: Apostolus de ipsis in illud regnum prædestinatis loquens, qui proprio, inquit, Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. Et max. illud addidit ex quo calumnians causam arripuit Morellus & Molinista, Ne quis, inquit, fortè suspicaretur ita phrasen hujusmodi affirmativas de prædestinatis intelligendas esse, ut tamen alii iusti, qui de beato illo numero non sunt, non excludantur; non uno in loco invertebat istiusmodi locutiones, ita ut eas negativè efferendo dicat Christum pro cæteris qui

non sunt prædestinati, non esse mortuum, non semetipsum dedisse redemptionem. Hoc enim in Epistola ad Evodium sine ambiguitate pronunciat: Non perit unus ex illis pro quibus mortuus est Christus: quod, si nullus ex illis perit, inquit Jansenius, pro quibus mortuus est, profectò quisquis perit, live aliquando iustus fuerit, live non, non est pro illo mortuus Christus.

Hac postrema verba arripit Morellus ut Jansenio quantam propositionem asungat: sed facili noticiâ illo argumento refellitur.

Hac propositio, quæ Augustini est: Non perit unus ex illis pro quibus Christus mortuus est; & illa Jansenii, Qui perit, non est pro illo mortuus Christus; non duplex, sed una propositio est ex Logica regulâ conversâ, quibus pueri docentur propositiones negativæ universales posse simpliciter converti. Ergo locus Jansenii Augustinianâ locutione constat. Ergo nihil in ipso verbis reprehendendum est ex * primo principio articuli primi. Inde verò ad repellendam Morelli accusationem, ejusmodi etiam argumentum conficitur.

Argumentum I.

Jansenii locutio Augustiniana est, ut per se patet; sed ex solâ Augustini verbis nemo argui potest quantam propositionem tradidisse ex * tertio principio, quia illa locutiones sensum habent à propositionibus diversum, ex * secundo. Ergo ex illo loco non potest erui quanta propositio. Quod erat demonstrandum.

De secundo loco Jansenii à Molinistis allato.

Simili modo repellitur secundus locus, qui præterquam quod Sancti Thomæ est, nihil aliud quàm evidentem ex Augustini loco, & legitimi dicitur consecutionem continet.

Afferit enim primum ibidem Jansenius hunc Augustini locum:

Si de aliquibus ita Ecclesia certa esset, ut qui sunt illi etiam nosset, qui licet adhuc in vita sunt constituti, tamen prædestinati sunt in æternum ignem ire cum diabolo, tam pro eis non oraret, quàm nec pro ipso. Ex hoc loco & alio simili ex lib. de corr. & gr. 15, hoc colligit Jansenius: Scivit Christus quo quisque ab æterno prædestinatus erat; scivit hoc decretum neque ullius pretii oblatione mutandum esse, nec se ipsum velle mutare. Ex quo factum est ut juxta sanctissimum Doctorem non magis Patrem pro æterna liberatione ipsorum quàm pro diabolo deprecatus fuerit. Sed si quid pro illis rogavit Patrem,

* I PRINC. Cum Augustino, Patribus & antiquis Scholasticis, ut sentire nesci non est. ita nec loqui.

* III PRINCIP. Ex sola Augustini locutione nemo argui potest ullum hæreticum dogma docuisse.

* II PRINCIP. Augustinus & Patrum locutiones sensum habent à damnata propositionum sensu diversum.

trem, pro temporalibus quibusdam iustitiæ effectibus rogavit, & pro iisdem obtinendis obtulit pretium, fuditque sanguinem suum. Cujusmodi oblatio, quia valde diminuta est, parumque reprobis, multum verò prædestinatis prodest, ut infra declarandum est; hinc fluxit ut passim in scriptis suis Augustinus oblationem sanguinis & mortis, & orationem Christi sere ad solos electos restringere soleat.

Hanc consequentiam rectissimè ex Augustino duellam quæ negare possit, aut quæ illarum propositionum catenam abrumperet? Si Christum oravit pro reprobis salutem, cum eos nosset ab electorum numero exclusos, pro iisdem oravit Ecclesia, etiam si illorum reprobationem nosset. Sed ex Augustino Ecclesia non oravit pro reprobis salutem si eos nosset. Ergo non oravit pro eorum salute Christus qui noverat.

Sed verba ipsa Ianseniana propositionum, quatenus arguitur, habemus apud Sanctum Thomam 3. parte, q. 21, art. 4: Secundum voluntatem rationis Christus nihil voluit, nisi quod scivit Deum velle. Et ideo omnis absoluta voluntas Christi, etiam humana, fuit impleta, quia fuit Deo conformis; & per consequens omnis ejus oratio fuit exaudita. Hic cum occurreret Christum orasse ut peccatum crucifixorum suis ignoscere, ita respondet: Dicendum quod Dominus non oravit pro omnibus crucifixoribus suis, sed pro his solum qui erant prædestinati, ut per ipsum vitam consequerentur æternam.

Sed quid ad purgandam omni erroris labe istam locutionem Iansenii aliam austeritatem querimus quæm ipsiusmet Christi, qui se non pro mundo regere affirmat, sed pro his qui ipsi dedit Pater? Ex quibus ejusmodi demonstratio consistit.

Argumentum II.

Hæc verba Christi: Non pro mundo rogo, &c. Hæc verba Sancti Thomæ: Christus oravit pro his solum qui ex ipso vitam consequuntur æternam. Hæc Augustinus doctrina: Non orandum pro eorum salute, qui ad æternum interitum prædestinati noscerentur, rectum habens sensum, Catholicum, orthodoxum, à quinta propositione deversum.

Sed Iansenii verba, utpote æquivalentia loci Augustini, Sancti Thomæ, imò Evangelii, eodem accipi sensu possunt. Ergo ex illis solum non potest elici sensus hæreticus quinta propositionis, ex * tertio principio articuli primi. Probeni igitur Moliniani ex aliis locis hæc verba alium in Augustino & Sancto Thomæ, alium in Iansenio sensum habere, vel saccentur se nihil agere.

Sic quidem Iansenii defensores quædam veluti exceptionem adversarius suos summovent, sed ad causam peritum obtinendam solâ methodo hæc loca tum ad bonum sensum expressè à Iansenio alligari, tum malum

* III PRINC. Ex sola Augustini vel S. Thomæ locutione nemo argui potest ullum hæreticum dogma docuisse.

sensum quæ in illa intradi possit, expressè ab eodem removeri duplici argumento confirmant.

Argumentum III.

Hæc verba: Quisquis perit, non est pro illo mortuus Christus. Et illa item: Non magis Patrem pro æterna liberatione reproborum, quàm pro diaboli oravit, rectum & Catholicum habens sensum, si ita accipitur:

Quisquis perit, cum ab æterna perditione per mortem suam liberare non voluit Christus absolutâ voluntate, nec æternam illius salutem sanguine suo promovere absolutè voluit, uti nec eam à Patre absolutâ oratione petiit; hunc sensum rectum esse patet ex ea qua consolare diximus initio hujus articuli.

Sed ad hunc sensum adlegatis verba Iansenii, ut jam ostendimus. Primum enim explicat quid intelligat per illa verba. Pro aliquo mori. Pro aliquo, inquit, mortuum esse vel fuisse sanguinem suum, insinuat voluntatem Christi quam habet ut & mors sua Patri oblata, & sanguis proficit. Voluntatem autem illam ibidem indicat esse absolutam. Electorum, inquit, liberationem ex massa perditionis absolutè voluit. Et paulò superius: Pro vero populo suo absolute salvando semetipsum dedit & tradidit.

Igitur in Iansenii sententia Christum non esse mortuum pro æterna salute reproborum, nihil est aliud quàm Christum non voluisse absolutâ voluntate ut per mortem suam reprobi salvarentur. Hic autem sensus orthodoxus est ex supradictis. Igitur sensus verborum Iansenii est orthodoxus & à quinta propositione abennus. Quod erat demonstrandum.

Argumentum IV.

Malum sensum qui in illa verba intradi possit, nempe quid non sit mortuum ad illam reprobi gratiam conferendam, expressè removeret Iansenium. Testatur enim mortuum esse Christum pro universa Ecclesia toto orbe dispersa, pro omnibus fidelibus. Dicit, fideles omnes sanctificatos in sanguine Christi, redemptionem assequi; live in accepta redemptione perseverent, live ab ea excidentes, sanguinem Testamenti pollutum duxerint, in quo sanctificati sunt: Dicit omnes temporales quibus exornantur reprobi gratiæ effectus morte Christi promeritos. Igitur ex * quarto principio ejus verba malo illo & perterse sensu explicari nesciunt. Quod erat demonstrandum.

ARTI-

* IV PRINC. Scripturæ Catholici ambiguum locutionem, orthodoxis sensus & erroris capacem, erroris interpretari nesciunt, si errorum illi sensus expressè sit amovendus.

ARTICULUS VIII.

Notæ ad maiorem intelligentiam Jan-
senianæ doctrinæ circa mortem
Christi.

Diximus summam doctrinae Lanseniana circa mortem Christi, hanc esse, pro redemptione totius Ecclesiae Christum semet obtulisse, & pro gratiis temporalibus multum etiam ex reprobis munus promittens. solum tamen pro adestatione aeternam saluam, & quae cum salute necessarii connexa sunt, utique efficacem perseverantiam absolutâ voluntate promittere voluisse.

Hac sententia ex iis quae vulgo in Scholis venditantur opinionibus aliam rejicit, alteram pariter precipuam amplectitur, minus precipuam amittit intellam.

Rejiciu Molinianam quæ Christum flammis sic omnibus reprobus gratias suffragentis promeruisse, ut quod eas illi resistunt, illis accipiant, non discernentis gratia efficax, sed libero tantum arbitrio attribui debeat. Hac illa sententia est, quam ut Scimpelagianam exegit. Ad hanc flabundum duci affert solum à Scimpelagianorum argumetum à generali redemptione petitum, quod quidem error accusat in sensu Scimpelagianorum, quatenus videlicet volebant ex morte Christi ita generale in bonis & malis gratia abundantiam definire, ut reproborum electorumque discrimen ex liberi arbitrii nam, non ex divina prædestinatione penderet.

Amplexibus recentiorum Thomistarum sententia
partem longe præcipuam, nempe Christum absolutè
voluntate solè electu salutem voluisse, meruisse, pe-
tisse, quatenus item fidelium iussu sufficientem suis
sensu, sed indignam efficaciam auxilii potentiam, gra-
tia interius illustratam conferri sentiant: sed quæ-
niam ex iis nominibus gratias sufficientes efficaciam generant in
omnes homines fluere, nec probat, nec improbat.

Rursus quod eadem in Deo antecedentem quandam voluntatem salutis omnium admittunt, agnoscit & ipse. Ex qua consequitur longi potius iure admissam in Christo.

Porro illa antecedens voluntas non de se solum perinet, ut Deus abstrahendo ad hominum lapsum, saltem omnium, quatenus homines sunt, optare dicitur; sed generatim antecedens dei voluntas fertur in id quod rectum, quod iustum, quod bonum faciendum se est; in qua rectum est hominem converti, penitentem agere, bonitatem Dei non contemnere, gratias ejus non repugnare, ad Sacramenta accedere; hoc omnia antecedens voluntate conficitur Deus velle, licet speciatim singulis circumstantiis, non decreverit singulis efficaciae gratias conferre, quibus ad salutem certis perveniant, sine quibus certis ad salutem excludant. Ergo non eo solum nomine antecedens voluntate Deus omnium hominum salutem optat, quia omnes creaturas rationales ad beatitudinem fecit; sed etiam quia cum permixta gratias vel externas vel internas in reprobos diffundat, quibus innumus est ipso abusu, innumeris adiutus ad Ecclesiam

scire patere velit, antecedenti voluntate velle censetur omnes ad salutem pervenire, quia velle ipsi oblatum in malitia non manere, & oblatum sibi profuturum bene uti; licet aliunde iustitia voluntatis, hanc omni-
bus circumstantiis, melius esse iudicavit illis malitia sua relinquere, nec efficacia adversaria concedere, quibus soli humani cordis gratia superaret. Nunc patet Deum antecedenti voluntate & demonum & hominum reproborum salutem velle; longe tamen aliter boni-
num quam demonum. Cum enim nulla jam gratia profuturum demonibus offerat, nec Ecclesia adiuvi illi patere velit, aut sacramentorum opem; consequenter nec illis gratia sua bene uti velit, quam nullam ipsi hoc tempore largitur. Contrā verò, cum homines adhuc in via sint, conversionem illis & sinceram ad se redi-
turi bonitatem gratiarum suarum sumam, & quibus illos minimè ercet, optare voluntate antecedente putandum erit, quoniam nihil errat demones prelati.

illa verò antecedens voluntas sepe in Christo fuisse
videatur, ut cum super Ierusalem fletet, & hic verbis
veniensq; ejus cladis deploraret: Flevit, inquit Lucas
super illam dicens: Si cognovisses & tu, & qui-
dem in hac die quæ ad pacem sunt tibi, nunc
autem abscondita sunt ab oculis tuis, quia veni-
ent dies in te, & circumdabunt te inimici tui
vallo, &c. Ita genti suæ, & in illa gente omnium quo-
rum gerebat imaginem, reproborum rinum latuissimu-
m Christum, & tamen absolutæ voluntatis æve præde-
stinatiois decreta, quæ ab illa sorte Saulierum separa-
ti erant, plenè consensiebat. Nec incommodè quidam
hæc verba Christi in horto: PATER, SI POS-
SIBILE EST, TRANSEAT A ME CA-
LIX ISTE, de humana illa volentate intelligunt,
quæ objectum mentis sue reproborum damnationem de-
precabatur.

3. Ex his patet quo sensu removeri debeat, & quo admitti possit in Deo & Christo condonata voluntas salutis reproborum.

Nam condere illa à Molinijis afferri solua, quòd dicitur Deum omnium saluare optare sic & ipsi relin-
quere submissa infirmitati quidam subiungunt, quòd ni-
hil requirit ad agendum, fundus cunctis, neque
efficacia diuersi anxietis prout indigena, & ab hoc statu
penitus aliena, in quò, ut ait Augustinus, si homini
relinqueretur voluntas sua, ita ut ipsum velle
gratia non operetur, inter tantas infirmitates
vix huius voluntas ipsa succumberet.

At aliusmodi condonata voluntas, quâ dixerint
Deum omnes homines saluos fieri velle, si & ipsi ve-
liant, non subministrat quâdam ipsi veritas gratia,
sed quia vult ipsi ad prauitatem & duriciam sua respo-
dere, & ad penitentiam reuerti, à qua impediuntur,
aut extinguitur aliqua impotentia, sed propria & cul-
pabilis peruersitate: hæc, inquam, ratio condonatae
voluntatis, cum nihil aliud sit quàm ascendens volun-
tas, & non arbitror, quàm leuata omnia iussa
præcipua, omnia iniussa vetari, diuina prædestina-
tioni nihil effici, nec à Lausinio negata dici posse.

Parec enim ex supradictis multis modis Christiano

dicti posse mortuum pro salute reproborum, etiam ex latens. Notandum enim, mori pro aliquo dupliciter accipi. Vel enim significat velle salutem alicuius, vel significat velle mediu conferre adipiscenda salutis.

Rursus velle salutem alicuius dicitur Deum, vel antecedenti voluntate, vel consequenti, sive absolute.

Antecedenti voluntati rursus vel Molinisticè intelligitur, ut sit idem quod conditionata illa quam reprobis; vel Thomisticè, ut nihil sit aliud quam ea Dei voluntas quæ Deus vult quicquid fieri iustum & æquum est, quicquid per se & absolute bonum est. Hanc convenire diximus cum aliusmodi conditionata voluntate.

Huius positi, claret Christum multis modis dici posse mortuum pro salute omnium omnino hominum, & maxime fidelium reproborum. Primum enim sufficiens pretium pro omnibus obtulit. Deinde in nova lege sacramenta divina gratia fontes, & quasi poculum quoddam, ut ait Plessier, immortalitatis Deum omnibus proponit: & in veteri nunquam opem suam ex futuris Christi meritis defluentem implorantibus subtrahit.

3. Antecedenti illâ voluntate velle omnes ad Ecclesiam suam afferre, à peccatis recedere, ad misericordiam suam convertere. 4. Nunquam non hominibus quædam adminicula salutis, nunc externa, mox interna concessit, quibus si male utuntur homines, propria pravitate male utuntur, & contra antecedentem illam Dei voluntatem. Nam quia nunquam est homines sic Dei beneficium abuti, ideo hoc dicitur Deum velle, quia non vult malum. Contra autem, quia æquum est homines bene illis uti, ideo dicitur hoc Deum velle. 5. Magis adhuc proprie pro fidelibus reprobus, quia ius est ad salutem æternam per baptismum dedit, à quo nemini ruit suo & culpa excludit.

Hoc unum igitur reprobis in infidelitate morientium nemini concessit, ut voluntates ipsorum ad se converteret efficaci illâ gratiâ, sine qua propter obstinatum in mala hominum voluntatem, nihil unquam ab ipso bene fit.

Hoc unum item nulli fidelium reprobis concedit, ut efficax ipsi perseverantia donum largiatur. Et tamen hoc ipsum petentibus non negari: sed ut petant & ita petant ut res tanta petenda est, oculis quodam iudicio non in omnibus operari voluit, quamvis quod non petant, non ex defectu gratiæ, sed ex cœcitate depravationis nascatur.

Constat igitur solo electis æternam salutem, & gratias illas efficaces cum æterna salute nexas Deum destinasse, & Christum absolute & efficaciter promereri voluisse. Et quia hoc voluntati modis maxime propriis; alii verò non ita propriis, nec omnino reprobus utilis, hinc luculenter Petavius lib. 9, c. 7, n. 9: Pluribus in locis, inquit, Augustinus negat Deum velle omnes salvos fieri, sed eos tantummodo qui prædestinati sunt ad vitam. Et paulo post: Quapropter utique de illa communi voluntate Dei statuatur, ac sive Augustinum existimes quandam in Deo voluntatem agno-

visse, quæ universam hominum massam liberare, & ad salutem provehere studuerit quantum erat in se; sive nullam erga reprobos talem habuisse concedas; nihilominus hoc de quo solo pugnamus ex illius mente constabit, longè diversam de electis salvandis ac liberandis, quam de reprobis in illo voluntatem existisse. At ex ipso manifestum est sequi non ex meritum varietate dispares in utroque salvandos voluntatem existisse; sed circa electos absolutam & gratuitam: in reprobos verò non nisi conditionatam, & quam velleitatem vocant, tanquam ita concipitur: Vellem istos salvare, nisi eos primi parentes culpa odiosos & execrabiles fecisset. Absolutam verò de iisdem damnandis ob illud originale delictum, voluntatem & sententiam fuisse. Et infra ex multis Augustini locis hanc consecutionem elicit: Igitur Augustinus arbitratus est non omnes velle salvos esse Deum, sed quosdam nolle salvos esse, non quia ipsi nolunt, sed quia Deus non vult, ut ipse disertè ait Epist. 107.

Postremò idem Petavius de Valentini Concilio circa Christi mortem decreto ita loquitur: Canone, inquit, 4 Valentini Patres reprehendant eorum errorem qui dicunt Christum pro omnibus impiis qui à mundi exordio usque ad Passionem Domini in sua impietate mortui æternâ damnatione puniti sunt, & statuunt PRO EIS TANTUM ID FECISSE QUI ÆTERNAM VITAM CONSEQUUNTUR.

Haberi testata propositionem damnata quinta propositioni planè æquivalentem ab uno ex suis prolatis: Christus pro iis solum sanguinem fudit, qui æternam vitam consequuntur. Nullum ejusmodi in toto latens libro invenire ita crudam possum, ut fortasse quisquam suspicari possit librum Petavi pro latens libro Innocentio X obtrusum fuisse. Nec tamen ita sum iniquus, ut Petavius propterea confiteam errorem qui in illa verba includi posset, etiam tradidisse. Hoc solum Iesuius monitus volo, si iniquum sit quantam propositionem in Petavius confecti, apud quem saltem extant illius verba, quævis iniquius in latens, ubi nec ipsa ejus verba comparant.

ARTICULUS IX.

Conclusio.

Hæc sunt quæ de methodo istius questionis expendenda in utramque partem disputanda censuimus. Quod si in Molinistarum rationibus referendis breviores sumus, credant hoc mihi velim, non ideo à me factum, quod eas consilio dissimularum, sed quia non alias inveni quas afferrem: in quo ipsorum est aliqua culpa, qui cum tantum è re Ecclesia iudicent esse, omnibus persuadere quinque propositiones à latens decreto esse, tantumque in asserendis ea de re decretum diligenter ponant, contra in adstruenda illorum decretorum fide, in erudiendis hominibus indigentissimi se gerant.

gerant. Hæcne provincia tot minutis scriptoribus relinquenda erat, præsertimque Morellus tam omnium ad hanc causam pro dignitate tractandam, ne quid gravius dicam, minime apio. Quamobrem etsi parum bonæ fidei, prævidentior tamen Cornetii ratio videtur, qui suo suorumque ingenio & fortasse causa diffusum, quantum potuit semper sequaces suos ab huius scripturandi consilio debortatus est. Scilicet sagaciter intellexit ille Molinianum Actiopolæ quomodo seipsum esse quidquid de hac controversia à suis in lucem promitteretur, quamque vix publici juris factum publice omnium contemptum priusquam adversarium scriptis exploderetur. Ergo ut eis quæ valerent aggrediretur, ad clandestinas se insolentiae cotam contulit; & nobile illud quinque propositionum opus, cujus in Bibliotheca Anti-Lansianensi auctor perhibetur, idem primum & postremum esse voluit, lætu ac triumphum quod una pagella plures negotii adversarii sui exhibuit quam omnes lætæ & tota Molinianorum Scriptorum natio. Ergo hic nunc verè sapit Molinificas utilitates, ceteri illi scripturantes mera somnia.

Ab his tamen, si tanta ipsos scribendi libido teneat, puto hæc sextâ Disquisitione non mediocrem me gratiam inisse. Certam enim ipsi & mucam ostendi viam, quæ expetitis illarum propositiones in Lansenio possint invenire, si quidem tui sint; erraticos excursus in quibus sine fructu expatiantur præcidi, nec ipsos de via errare passum suum. Alacres igitur eam vident, si quid sue causæ confidunt, & mihi gratulentur tam certæ methodi demonstratori. Nam quid Lanseni defensorum formamenta latius paulo exposui, ad ipsorum quoque rationem promovendam pertinebit; scilicet hæc, quæ

quoquo modo dissolvenda sunt, si ab ipsis ignorentur, nunquam ad exitum perducere quebunt. Nunc autem nudam quasi Lansensierum lætæ ostendi, quod ipsi seriant & confodiant, si quid robore, si quid animo valent. Quod si non præstent, iam sibi non alius impetent, quid utrum in Lansenio sint illa propositiones nec ne, tam multis dubitant. Fidenter hoc assero, quia verè, quamlibet multis Episcoporum suorumque Pontificis decretis designari carent propositiones esse in Lansenio, nunquam ullam ab eruditis hoc pacto fidem impetrabunt, multorumque potius dissidentiam augebunt. Non enim ad hoc persuadendi viæ quicquam confugit, nisi quæ rationes deficiunt. Alia prorsus facti quaestio, alia fidei ratio; in his auctoritas Ecclesiæ valet plurimum, in illis autem ne auctoritatem quidem suam interponere debet, sed illas ad præstatum ipsi à Deo & natura iudices, sensus nempe rationemque remittere. Verè enim & prudenter habetis illustrissimus Vabrensis Episcopus in facti questione ab Innocentio III dissentientem, In huiusmodi, inquit, rebus ad verum semper redeundum est. Ergo quantumcumque nunc Theologi novi ferritius iugo premantur, quantumcumque omnium ora intentatis terroribus obstruantur, erumpet tamen aliquando opprèssa libertas, intelligentque tandem recipi hæc horum consiliorum auctores, vim, terrores, minus, potius idoneas ad persuadendas facti quaestiones esse methodos, nec minus rationem cogi non posse, quàm voluntatem.

VI Kal. Decembris, Ann. MDCCLVII.

F I N I S.

D E C L A R A T I O N

De Monsieur SINNIGH Docteur de Louvain, de laquelle j'ay parlé Partie VI, Chap. 1, sur quelques audiences qu'il eut estant à Rome, des Papes Urbain VIII & Innocent X, & de quelques-uns de Messieurs les Cardinaux touchant le livre de Monseigneur l'Evesque d'Ipre.

Avis touchant cette piece.

CEn n'a point esté par dessein, mais par hazard & par nécessité que j'ay esté obligé de retrancher cette piece du Recueil de celles que j'avois promises dans mon Journal, pour l'insérer en cet endroit. Je n'en ay disposé de cette sorte, que parce que ne l'ayant point trouvée parmi les autres pendant qu'on travailloit à leur impression, & n'ayant pu la recouvrer aussi promptement qu'il eust fallu pour la pouvoir imprimer dans l'ordre selon lequel elle y avoit esté mise, ila esté nécessaire de chercher sa place ailleurs. Néanmoins il me semble qu'elle a tant de rapport à ce qui a esté traité dans cette sixième Disquisition, qu'elle n'en pouvoit avoir aucune qui luy fust plus naturelle que celle-cy, & que le hazard a fait en cette rencontre ce qui auroit deu'estre fait par choix & discernement.

IN nomine Domini, Amen. Anno Incarnationis Dominice millesimo sexcentesimo quadagesimo septimo, indictione decima quinta, Pontificatus sanctissimi in Christo Patris ac Domini nostri D. Innocentii divinitus providentiâ Papa decimo anno tertio, mensis Februarii die vigesima secunda, coram me Notario publico, & testibus infra nominandis constitutus ac personaliter comparens eximus Dominus Ioannes Sinnigh, sacra Theologia in Academia Lovaniensi Doctor & Professor ordinarius, Collega maioris Theologici Praefecti, nuper pro parte eiusdem Academiae, & Illustrissimorum Ordinum Brabantiae ad Sedem Apostolicam deputatus, affirmavit, & interpositis iuramentis asseravit, quod in audientia quam à felicis recordationis Urbani octavo summo Pontifice obtinuit die vigesima sexta Novembris millesimi sexcentissimi quadagesimi tertii sub horam nonam autemerdianam, idem sanctissimus Dominus Urbanus Pontifex viva voci oraculo dedit ipsi Domino Comparenti, praesentibus clarissimo D. Cornelio Papiro, & venerabili D. Petro Vercauteren, tria sequentia: primum se per Bullam seu Constitutionem suam occasione libri D. Lansenii Episcopi impressi, & aliorum opusculorum super eadem materia utrinque editorum evulgatam, non aliud intendisse quam confirmare Bullam Pii V, à Gregorio XIII ipsidem confirmatam; secundum, se caruisse ne in ista sua Bulla seu Constitutione, ullum in particulari fugillaretur cum expressione nomi-

ni: tertium, non fuisse intentionis suae per istam Bullam seu Constitutionem procreare ullum praedictam doctrinam B. Augustini, & eos qui contrarium assererent praesumerent compescendos esse. Cuiusmodi D. Comparens ad secundam replicasset mirum esse quomodo nomen Lansenii irreperisset in Bullam contra praedictam doctrinam à sua Sanctitate adhibitam, sanctissimus D. respondit agendum esse de ea re cum D. Pralato Albino compulsa Bulla. Insuper idem D. Comparens similiter affirmavit, & mediantes iuramenta asseravit, se die vigesima octava Aprilis millesimi sexcentissimi quadagesimi quarti, auditum fuisse personaliter & verbaliter cum praenominato clarissimo D. Papiro à tribus Eminentissimis S. R. E. Cardinalibus Spada, Pamphilio, & Falconerio, assistentibus praefato Pralato Albino & Abbate S. Crucis in Hierusalem, nomine Hieronymi, ibique inter alia multa dixisse, se paratum esse sub beneplacito sanctissimi D. Papae, & Eminentiarum suarum, ostendere imprimis omnia puncta doctrinae de gratia & libero arbitrio inter Lansenium & ipsum amulos modò controversa, coincidere cum punctis olim inter Augustinum eiusque amulos controversis; secundum, argumenta quibus Lansenii doctrina modò ab amulis impetitur, coincidere cum argumentis quibus Pelagiani & eorum affecta olim in Augustini doctrinam erantur: tertium, calumnias quas modò ab amulis Lansenii patitur, coincidere cum in quas olim in vita & post obitum passus fuerat Augustinus: Praeterea praeterea se esse ad comparandum publicè in campo Flaviae Urbis Lansenium in eventum quo in praedictorum probatione deficeret. Addidit postremò idem D. Comparens, & sub iuramento similiter asseravit, se hac eadem in substantia repetivisse coram sanctissimo D. nostro Innocentio X ad Pontificatum iam erecto, idque die quinta Novembris eiusdem anni millesimi sexcentissimi quadagesimi quarti in prima audientia ab eodem obtenta in porticu palatii Vaticani, ubi cum ipso ultra mediam horam deambulans circa horam tertiam pomeridianam, prelixi super praemissis differuit. Acta sunt hac anno, indictione, Pontificatu, mense, die quibusvis praesentibus in maiori Collegio Theologorum Lovanii Domini & Magistris Ioanne Creveler, & Jacobo Bodart Praedictorum & Sacrae Theologiae Baccalariis sermatis, testibus ad praemissa vocatis atque rogatis. Minuta huius subscripsi idem eximus D. Comparens iuxta signatam mei Notarii. Et ad decessus est & crit: Quod attestor ad praemissa Notarium. Ainsli signé: VValt. vander VVatersert Notarius publicus. avec parafe.

TRADUCTION DU MANUSCRIT

De l'affaire de Monsieur Grimani Patriarche d'Aquilée.

Les j'ay relen avec attention ce Manuscrit, depuis mesme qu'il est imprimé, plus je l'ay trouvé considerable pour l'élucider des matieres qui sont aujourd'huy en controverse dans l'Eglise. C'est pourquoy ne doutant point que ceux qui liront ce que j'en ay du chap. 9 de la 4 partie de ce Journal, ne soient tres aises de lire aussi toutes les pieces dont j'y fais mention; & considerant que la plus grande partie en est Italienne, qui est une langue inconnue à beaucoup de personnes de la nation pour qui j'écris, j'ay cru que je les obligerois de leur en donner à la fin de ce volume la traduction suivante.

L'Affaire de l'Illustrissime & Reverendissime Grimani Patriarche d'Aquilée, jugée en sa faveur dans le sacré Concile de Trenre, sous le Pontificat de nostre saint Pere le Pape Pie IV, le 18 jour de Septembre 1563, touchant une lettre écrite par le mesme Patriarche à son Vicaire d'Oudené.

Lettre du Patriarche.

REVEREND VICAIRE, Vous m'écrivez que le Predicateur de l'Eglise Collegiale d'Oudené a presché comme une maxime constante, que celui que Dieu a predestiné ne peut en aucune façon estre damné, bien qu'il arrivât qu'il tombast dans le péché; parce que quelque grande que soit sa cheute, Dieu le retire de son péché, en telle sorte qu'à la fin il faut qu'il se salue: & que tout de mesme il faut que celui que Dieu a reprouvé, se damne. A quoy vous adjoutez en suite ces paroles formelles: Qu'il en arriva beaucoup de scandale & de bruit parmy le peuple & dans vous mesme, comme s'il eust tout à fait nié nostre libre arbitre, pour avoir établi l'élection & la predestination de Dieu. Et comme vous me mandez que vous n'avez pas voulu faire aucune chose pour la réparation de ce scandale, sans sçavoir auparavant ce qu'il m'en sembloit: pour satisfaire à ce que la charge où je suis, demande de moy, je me sens maintenant obligé de vous dire tout ce que Dieu m'a fait connoître sur ce sujet dans la lecture que j'ay faite des Escritures saintes, afin de vous procurer tout le repos & toute la consolation qui pourront dependre de moy en cette rencontre. Et partant je suis obligé moy-mesme pour rendre témoignage à la verité, de reconnoître que la proposition

que le Predicateur a avancée, & de laquelle le peuple s'est scandalisé, est veritable & catholique; sçavoir que les predestinés ne peuvent pas se damner, ny les reprouvés se sauver. Et afin que je puisse commodement vous apporter les preuves de cette proposition, mon dessein est de vous monstrier premierement par l'autorité de l'Ecriture que la predestination & la reprobation ne depend que de Dieu seul: en suite je vous feray voir qu'elle ne peut estre empêchée ny par la volonté de Dieu, ny par le diable, ny par nous-mesmes, ny conséquemment par qui que ce soit, & je vous le monstrey, tant par l'autorité de l'Ecriture, que par des raisons evidentes, & la doctrine de S. Augustin, vous protestant que toute de temps & de memoire je ne puis pas vous apporter la millième partie des preuves par lesquelles on peut établir cette verité catholique.

Mais avant toutes choses il faut confesser que si S. Paul, ce vase remply du S. Esprit, écrivant aux Romains de cette election & reprobation, apres avoir rapporté plusieurs témoignages sur ce sujet, s'écrie enfin en disant: O profondeur des richesses, de la sagesse & de la science de Dieu! il est bien juste & nécessaire que nous fassions tous maintenant avec luy cette mesme exclamation, en donnant la gloire à Dieu: & nous sommes d'autant plus obligés de le faire, que nous sommes bien éloignés des lumieres de ce grand Apostre. Mais parce que nostre Seigneur Jesus Christ, suivant la verité de ses promesses immuables, n'a jamais laissé son Eglise privée des lumieres du S. Esprit, afin que ce mesme Esprit nous conduisist à la connoissance de toute verité, & qu'ainsi de temps en temps nous aiant laissé à nous qui sommes ses membres, la semence de sa grace, de peur que sans elle nous ne demeurassions steriles & pires que les enfans de Sodome, il a conservé le S. Esprit pour nostre consolation contre les erreurs & les ennemis de la grace. C'est une verité constante que celle que je confesse maintenant, sçavoir que les predestinés que Dieu a choisis selon le bon plaisir de sa volonté, ne peuvent se damner; & tout de mesme, que les reprouvés & rejetés ne peuvent pas se sauver. Et pour vous faire voir que cela est veritable, S. Paul inspiré de Dieu, enseigne à l'Eglise des Romains & à tous tant que nous sommes, le profond secret de la predestination & de la reprobation, par ces paroles qu'il dit au chapitre neuvième: Car tous ceux qui sont d'Israel ne sont pas Israélites; par lesquelles il nous mon-

montre que la predestination des enfans a esté figurée dans la personne d'Isaac qui estoit fils de la promesse, pour les distinguer des reprouvés figurés dans la personne d'Ismaël fils de la chair. Et c'est pour cela qu'il dit aux Galates, parlant de ces deux enfans : *Chassez la servante & son enfant, le fils de la servante ne sera pas benitier avec le fils de la maîtresse.* Et cet Apôtre pour faire l'argument plus fort prouve la même election & reprobation en la personne de deux enfans nés d'un même accouchement : *Avant qu'ils fussent nés, & qu'ils eussent fait ny bien ny mal, afin que le decret de Dieu subsistât selon son election, il fut dit de l'un, non selon le merite de ses œuvres, mais selon la vocation divine, que l'aîné seroit soumis au cadet, selon qu'il est écrit : J'ay aimé Jacob, & j'ay haï Esau.* Vous voyez comme S. Paul montre clairement que non seulement il reconnoît la predestination & la reprobation; mais même qu'il la reconnoît de telle sorte, qu'ainsi qu'il dit luy-même, Dieu en supporte quelques-uns avec une grande patience, lesquels sont des vases de colere, réservés pour la perdition, afin de faire éclater sa colere, & pour manifester sa puissance, afin qu'il puisse aussi faire paroître les richesses de sa gloire dans les vases de misericorde qui sont préparés pour la gloire. D'où il est clair que Saint Paul applique la predestination & reprobation à des personnes particulières & déterminées, ainsi que Saint Augustin l'a reconnu en tant d'endroits de ses ouvrages. Et pour cela il ne faut pas se persuader qu'on puisse accuser Dieu d'aucune sorte d'iniquité, parce qu'il est comme un potier universel qui peut d'une même masse de terre faire un vaisseau pour s'en servir à un usage honorable, & un autre pour l'employer à des usages méprisables. Il faut conclure par conséquent que la predestination & la reprobation ne viennent que de Dieu seul; tant parce que l'Ecriture le dit ainsi, & que S. Paul le confesse ouvertement en ce lieu-là & en plusieurs autres, que parce qu'elle ne peut tirer son origine d'aucuns principes naturels, étant toute divine & spirituelle comme elle est; & dependant seulement des promesses libres que Dieu nous a faites. Il est facile de voir maintenant que cette predestination étant un ordre établi sur Dieu même, & non sur une chose créée, elle ne sçaitroit estre en aucune sorte empêchée par luy même, puisqu'il dit par le Prophete : *le suis Dieu & je ne change point*, & qu'il peut encore moins se contredire à soy-même; & c'est ce qui faisoit dire à Paul : *Les dons & la vocation de Dieu ne sont pas sujets au repentir.* Et si la vocation (je parle de l'intérieure) laquelle l'Apôtre écrivant à Timothée, appelle sainte, & qu'il dit estre faite, non à cause de nos œuvres, mais selon le decret de sa vo-

lonté, est une chose de laquelle Dieu ne se repent jamais; à plus forte raison il faut qu'il ne se repente pas non plus de l'élection qu'il fait de nous, laquelle precede cette vocation. C'est ce qui faisoit que nostre Seigneur Jesus Christ disoit à ses Apôtres : *Ne vous réjouissez pas de ce que vous faites des miracles; mais réjouissez vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.* Comme voulant dire : Si vous voulez vous réjouir, ne vous réjouissez pas des choses que vous ferez obligés de quitter dans peu de temps, quelques relevées & éclatantes qu'elles soient; mais je vous montre un sujet de joye que vous ne perdrez jamais, parce que vos noms sont écrits au ciel : c'est à dire : c'est en moy que repose & de qui depend vostre félicité, laquelle n'escauroit jamais vous manquer. S. Jean confirme la même chose dans son Apocalipse, quand il décrit les élus au nombre de douze mille dans chaque Tribu, lesquels estoient mis au livre de la vie; & il dit qu'ils estoient marqués, non d'aucune autre marque que de celle du sang de Jesus Christ; ce qui montre qu'ils ne devoient plus passer par la mort, parce qu'autrement sa revelation auroit plutôt rempli nos cœurs de confusion & de trouble, que de paix & de consolation, & que le fruit du sang du Redempteur n'auroit pas esté une chose stable & assurée. Outre cela le Prophete dit au Pseaume 64 : *Bienheureux celui que vous avez choisi & que vous avez retenu pour estre à vous, il demeurera dans vostre maison.* Et en plusieurs endroits de l'Evangile il est dit : *Toutes ces choses se sont faites afin que l'Ecriture fust accomplie.* Et cette Ecriture n'est autre chose que les paroles des Prophetes éclairés de Dieu. Pourquoi voudrions-nous donner moins à Dieu qu'à un Prophete qui est un de ses serviteurs? La predestination de Dieu n'est autre chose que sa prophetie; c'est à dire qu'il est impossible que les choses arrivent autrement qu'il les a prévues de toute éternité. Outre qu'en prevoiant les choses (je parle maintenant des saintes & des bonnes) il fait en sorte qu'elles soient par sa misericorde, sa bonté, & sa justice souveraine. Il ne faut donc pas que nous nous étonnions de ce que, comme dit le Pseaume, l'élus & le predestiné ne peut estre que bienheureux, parce, dit-il, qu'il habitera dans ma maison, & cela fera, tant à cause que Dieu l'a prédit, que parce qu'il sera aussi que cela soit.

Pour ce qui est de Satan, certainement il ne peut empêcher cette predestination, parce que ce nombre déterminé des élus qui ne peuvent estre damnés fut figuré par le peuple d'Israël, quand Dieu commanda à l'Ange exterminateur qu'il tuast tous ceux dont il ne trouveroit pas les portes marquées avec le sang de l'agneau. Si donc le sang mort des animaux eut

la vertu de preserver le peuple de la mort corporelle dans le jour de la colere de Dieu, pourquoy ne confesserons nous pas que le sang vivant de Jesus-Christ avec lequel il a marqué ses enfans de toute eternité, ait une force beaucoup plus grande & plus efficace pour delivrer de la mort eternelle de l'ame tous ceux que Dieu a déjà retenus pour estre du nombre de ses enfans ? Cela se prouve par le témoignage de Jesus-Christ & en S. Jean chapitre dixième, où il parle des brebis qui sont de son troupeau, & de celles qui n'en sont pas. Le Sauveur dit en ce lieu de celles qui n'en sont pas : *Vous autres, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Mais de celles qui appartenioient à Jesus-Christ, il disoit : *Mes brebis entendent ma voix, & je les connois, & elles me suivent, & je leur donne la vie eternelle, & elles ne périront jamais, & personne ne pourra les ravir d'entre mes mains. Mon Pere qui me les a données est plus grand que tous, & personne ne pourra les ravir d'entre les mains de mon Pere.* Si vous confiderez & pesez toutes ces paroles, vous serez contraint de confesser que les élus de Dieu ne peuvent se damner, comme semblablement les reprouvés ne peuvent se sauver.

Mais parce que j'ay prouvé suffisamment autant que le temps me le permet, avec ce peu d'autoritez & de raisons, qui sont pourtant pleines de force à l'égard de ceux qui veulent les considerer sincerement, que l'élection ne peut estre empêchée ny de Dieu ny du diable ; de Dieu, parce qu'il n'est pas contraire à soy même ; ny du diable, parce que Nostre Seigneur Jesus-Christ la defend & la maintient avec son sang : outre qu'il dit luy même en S. Jean chapitre dix-septième, parlant de tous les disciples : *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés.* Si donc la puissance du Fils est egale à celle du Pere, & si le Pere ne luy a jamais refusé aucune chose, parce qu'il a tousjours trouvé en luy l'objet de ses complaisances ; qui pourra dire qu'il y ait quelqu'un qui puisse condamner les enfans de Dieu ? Le diable peut bien les tourmenter, les persécuter, & quelque fois même les reduire quasi à la mort ; mais ils ne périssent pas, parce que Dieu met la main sous eux & les relève. Mais au même endroit parlant de Judas qui estoit reprouvé, il dit : *Aucun d'eux n'est pery, excepté le fils de perdition, afin que la prophetie qui est contenue dans le Psaume cent huitième, fust accomplie.* Il est certain que si l'Escrature doit s'accomplir, il est nécessaire que le reprouvé ne puisse pas estre sauvé, parce qu'il est fils de la perdition, ainsi que Jesus-Christ dit ; & le fils ne peut jamais démentir la nature qu'il a reçue de son pere. Et pour cela le Redempteur disoit : *Vous avez le diable pour pere, par-*

ce que vous faites ses œuvres. Et ce sont proprement ceux que Dieu ne regarde jamais par Jesus-Christ avec l'œil de sa divine miséricorde, ainsi qu'il arriva à Judas, & non à S. Pierre que Jesus-Christ regarda, afin qu'il ne se desesperast pas apres avoir si miserablement renoncé son Maître.

Il me reste à montrer maintenant que la predetermination ne peut pas estre empêchée de nostre part. Et en voicy la raison. C'est parce que quand Dieu nous élit & nous predestine en Jesus-Christ, il le fait premierement sans y estre nécessité ; mais par sa propre & libre volonté, à laquelle aucun ne fait résistance, parce qu'il est dit par le prophete : *Qui résistera, Seigneur, à la chaleur de votre visage ?* En outre il nous élit hommes miserables & non pas beaux, pauvres & non riches, pecheurs & non justes, nus & non vêtus. Et parce que tout cela se fait par la bonté divine avec une grande & infinie charité, il ne nous élit pas simplement pour nous abandonner en suite, & nous laisser libres dans les mains de nos propres conseils, parce qu'il sçait bien que s'il nous y laissoit, nous retournerions bientôt à nostre premier estat : mais en consequence de son election divine il nous donne dans le temps toutes les graces qui estoient renfermées dans cette election. Premierement il nous prepare la volonté, afin que nous puissions accepter les inspirations divines ; il nous console & nous fortifie dans les tentations, afin que nous ne tombions point dans la perdition ; il nous donne la foy, l'esperance & la charité, afin qu'avec ces armes nous puissions combattre & surmonter nos ennemis ; & en un mot, il nous orne de tous ses biens. Et Dieu se comporte à l'endroit de ceux qu'il reçoit pour ses enfans, tout de même que seroit un maître qui voyant un homme pauvre & miserable, privé de tout secours, abbatu dans un grand chemin, blessé & abandonné de tout le monde, seroit excité par la compassion naturelle, de le prendre pour en faire son cher & fidele serviteur. C'est une chose qu'on ne peut pas dire qu'il suffit à ce miserable que cet homme luy eust fait la faveur de le choisir pour son serviteur, parce que cela n'empêcheroit pas qu'il ne demeurast dans ce chemin exposé autant que jamais à ses premières miseres. Certainement il faudroit s'il luy vouloit donner quelque témoignage veritable de son affection, qu'il ne se contentast pas seulement de l'avoir choisy pour son serviteur, il faudroit qu'il le fist conduire dans sa maison, qu'il fist penser ses blessures, qu'il le fist habiller, & que de jour en jour il luy fist de nouvelles graces. Mais l'amour de Dieu est beaucoup plus puissant que celui de la nature, parce que celuy-cy ne peut faire que des bienfaits exte-

rieurs, & celui de Dieu non seulement nous peut donner les biens corporels tres abondamment; mais aussi nous élève jusques par dessus le ciel avec les biens spirituels qu'il nous peut donner, afin qu'estant revestus d'un esprit nouveau, nous paroissions aux yeux de Dieu des serviteurs honorables qui ne sont pas méconnoissans de tant de bienfaits qu'ils ont reçus. Et c'est ce qui fait que ces serviteurs, qui se reconnoissent estre du nombre des enfans, operent toujours avec amour & non avec crainte.

Voilà les raisons par lesquelles on fait voir que nous ne pouvons pas empêcher l'élection de Dieu. Ecoutez les autoritez de l'Ecriture qui confirment la mesme chose. S. Paul au premier chapitre de sa lettre aux Ephesiens parle de cette sorte: *Béni soit Dieu & le Pere de Nostre Seigneur Jesus-Christ, qui nous a remplis de toutes sortes de benedictions spirituelles, qui nous a comblés de ses faveurs célestes en Jesus-Christ; comme il nous a élus en luy devant la constitution du monde, afin que nous fussions saints & sans tache devant sa face en charné; il nous a prédestinés, à l'adoption des enfans par Jesus-Christ, & par l'union avec luy, selon le decret de sa volonté, pour la louange de la gloire de sa grace, en laquelle il nous a comblés de ses grâces en son Fils bien-aimé, dans lequel nous avons esté rachetés, & nous avons esté lavés de nos pechés par son sang selon les richesses de sa grace qui a esté répandue sur nous en grande abondance.* Cette seule autorité entendue avec l'oreille de l'esprit, & non avec celle de la chair, est capable de refondre & d'éclaircir tous les doutes qui pourroient naître de la proposition que ce Predicateur a avancée. Et en vérité chacune de ces paroles (puisque elles sont autant de paroles du S. Esprit) nous doit estre plus chere & plus estimable que mille mondes, parce qu'on y voit paroître avec éclat la grandeur, la bonté, la compassion & la miséricorde de Dieu sur nous, & particulièrement parce qu'elles nous font connoître pour nostre consolation, que ceux qui sont prédestinés & enfans de Dieu, ne peuvent jamais périr, à cause qu'ils sont élus en Jesus-Christ devant la constitution du monde. Ainsi celui qui est élu, est fondé sur Jesus-Christ; & qui est fondé sur Jesus-Christ, ne peut tomber, parce que Jesus-Christ est la pierre & le fondement inébranlable contre lequel la puissance du diable ne peut prévaloir, comme elle ne peut aussi prévaloir contre l'edifice basty de pierres vivantes, qui est la Sainte Eglise & le nombre déterminé des élus. C'est ce qui est encore manifesté par la parabole de la maison basty sur le sable, qui tombe au moindre vent, & de celle qui est basty sur la pierre, qui ne peut en aucune sorte estre ébranlée par les

vents les plus impetueux. De plus S. Paul ajoute & dit, *que Dieu nous a élus en Jesus-Christ avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints & sans tache devant sa face.* Vous voyez que la predestination regarde comme un objet proportionné les bonnes & saintes œuvres que Dieu nous prepare, afin que nous y marchions; & pour nous donner moyen de le faire, il a laissé dans l'Eglise son Saint Esprit qui brûle avec un feu caché, mais puissant, tout ce qu'il trouve d'impur & de superflu, & qui enflamme de plus en plus les cœurs des élus de saints & chastes desirs, en sorte qu'ils demeurent tres purifiés lorsqu'ils sont lavés des ordures de ce monde. Il n'y a personne qui ne puisse & ne doit reconnoître cette predestination des Saints, de laquelle on ne scauroit rendre d'autre raison, que le bon plaisir de la volonté de Dieu, que S. Paul a marquée dans le mesme lieu cité cy dessus, & S. Pierre au premier chapitre de la premiere de ses Epistres, & tous les Prophetes du vicié & du nouveau Testament, ont pareillement reconnu ce don dans la personne des élus; de telle sorte que la lumiere du soleil n'est pas plus éclatante que celle de ces témoignages divins.

Qu'on ne parle donc plus de ces conséquences fausses, pitoyables & forcées, par lesquelles on pretend, comme j'ay dit cy dessus, que le libre arbitre est ruiné par l'élection gratuite de Dieu, & que l'homme demeure semblable à un morceau de bois & à une pierre; comme S. Paul assure qu'il est arrivé de nos temps, que ce qu'il avoit prêché d'avantageux pour la grace, avoit esté pris pour établir la liberté de la chair, comme s'il eust esté permis à un chacun de faire mal afin que la grace fust rendue plus abondante, ce qui est une chose tout à fait damnable. Ce sont là les conséquences que tirent ceux qui ne veulent pas rendre à Dieu tout l'honneur qui luy est dû, ou ceux qui veulent partager par moitié ce qui n'appartient qu'à Jesus-Christ seul, & qui ne connoissent pas l'excès de la miséricorde qui nous a esté faite par la mort du Fils de Dieu, lequel voulant nous montrer la profonde misere de nostre esclavage, a fait paroître par luy mesme quelle estoit la vraye liberté des enfans, & depuis l'enseigna par sa propre bouche lorsqu'il dit, *Vous serez véritablement libres quand le Fils de Dieu vous aura délivrés.* C'est pourquoy nous devrions sçavoir que la predestination n'oste pas aux élus leur libre arbitre, mais qu'elle le leur donne, qu'elle le leur procure, & qu'elle le leur conserve; qu'elle ne force & ne violence personne, mais qu'elle fait que la volonté se porte au bien volontairement & doucement. C'est pourquoy l'on voit par experience qu'il

n'y a rien au monde qui soit plus libre, & dont la puissance soit plus grande que celle d'un bon Chrestien, puisqu'il la liberté s'étend sur toutes choses même jusques sur la mort du péché & de foy même; & qu'il n'y a rien qui puisse luy faire aucun préjudice, pourveu, comme dit S. Paul, que la liberté chrestienne ne se change pas en une liberté charnelle, & s'il arrive quelque fois qu'il tombe dans le péché, il éprouve en luy même cette parole de l'Ecriture qui dit que toutes choses, même les pechez, tournent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. C'est une chose que j'o dis après S. Augustin, & qui doit estre prise en ce sens; que les pechez où cet homme prédestiné s'est laissé emporter, luy servent d'une occasion de recourir à Dieu qu'il a offensé, de déplorer son péché, & de s'en repentir, & d'en devenir meilleur d'heure en heure, connoissant tousjours de plus en plus & la mort qui naît du péché, & la vie que Jesus-Christ donne. Il est bien vray que dans les reprouvez le libre arbitre ne sert de rien pour acquérir la vie éternelle, ainsi que S. Augustin le dit écrivant à Simplicien en cette sorte : *Le libre arbitre sert de beaucoup, il est vray; mais à quoy est-il bon dans ceux qui sont vendus sans le péché?* Et peu de lignes après, le même Pere dit encore : *Il nous est commandé de bien vivre; mais qui est celui qui peut bien vivre, sinon celui qui est justifié par la foy?* Vous voyez que ce Saint homme n'estimoit pas, comme l'on estime aujourd'huy, que ce fust une chose horrible à dire que le libre arbitre ne nous fust pas pour parvenir au salut; tant s'en faut, il le condamne tout à fait sans la grace en ce qui concerne le mérite & la justification, comme il est aisé de voir dans tous ses ouvrages. Quittons aussi cette presumption de la chair qui nous fait trouver étrange que nostre salut ne soit pas en la puissance de nostre libre arbitre; parce que ceux là sont heureux, dont le salut est entre les mains de Dieu, & ceux là tres malheureux qui dependent d'eux mêmes. C'est ce que S. Paul nous enseigne par cette parole de Moysé au chap. 33 de l'Exode : *L'auray pitié de celui dont j'ay eu pitié, & je seray misericordieux à celui à qui je la voudray faire.* Ce n'est donc pas une chose qui depende du celui qui veut ou qui court, mais de la misericorde que Dieu veut faire. Et il ne faut pas dire que cet Apôtre dans ce lieu n'e combat la coopération de nostre volonté; mais il rapporte & remet toute la gloire à Dieu qui desire & recherche puissamment la volonté de ceux qui croyent. D'où vient qu'il se plaint par le Prophete de ce peuple endurcy qui ne voulut point obeir à la voix de Dieu qui l'appelloit, & qui vouloit l'attirer à foy & le rassembler sous ses ailes, comme une poule y rassemble ses poulains. Il est bien vray

que comme on ne peut rendre d'autre cause de la predestination & reprobation, que la volonté de Dieu dirigée par son ineffable justice, comme dit S. Augustin; de même ce sont nos fautes & nos iniquitez qui sont la cause de nostre damnation; & c'est ce que l'Ecriture dit par ces paroles : *C'est de toy que vient la perte, ô Israël, comme ton salut de moy.*

Vous avez entendu tout ce que j'ay écrit cy-dessus pour confirmer la proposition qui vous a scandalisé : *Que les predestinez ne se peuvent pas damner, ny les reprouvez se sauver;* & je ne l'ay pas pu mieux faire que par la parole de Dieu qui divise l'esprit d'avec l'ame. Mais afin que vous & tout autre puisse estre assuré que je vous ay cité fidelement les Escriptures saintes, j'y adjouteray les sentimens de S. Augustin cette colomne de l'Eglise, pris de divers endroits de ses ouvrages sur cette matiere. Et premierement pour vous faire voir que c'est son sentiment, que les predestinez ne se peuvent pas damner, ny les reprouvez se sauver, voyez ce qu'il dit au Tome 3 dans le livre *Du fide ad Petram*, chap. 23. *Croyez, tres certainement, & ne doutez en aucune sorte, que tous ceux que Dieu par sa bonté toute gratuite a fait des vases de misericorde devant la creation du monde, ont esté predestinez par Dieu même pour estre du nombre de ses enfans adoptifs; & qu'aucun de ceux que Dieu a predestinez pour le Royaume des cieux, ne sçauront perir; comme au contraire aucun de ceux que Dieu n'a pas predestinez, à la vie, ne sçaura en aucune façon estre sauvé; parce que cette predestination gratuite est la preparation de la grace par laquelle Dieu nous a predestinez pour estre ses enfans adoptifs par Jesus-Christ son Fils en unité avec luy.* Dites maintenant que ce Saint Docteur n'a pas entendu comme moy ce passage de l'Epistre aux Ephesiens que j'ay cité, & confessez que ce qui y est contenu n'est pas l'imagination d'aucun homme, mais une verité dictée par le S. Esprit. C'est pourquoy ce Saint Docteur ne hesite pas sur ce sujet; mais il dit, *croyez, tres certainement.* Il confirme la même chose dans son Commentaire sur le Pseaume 68 au verset où il est dit : *Qu'ils soient rayez du livre de vie.* Et encore dans un autre endroit, écrivant contre Julien, il dit ces paroles expressees : *A Dieu ne plaise qu'il arrive qu'un predestiné à la vie, quitta celle-cy sans avoir auparavant receu le Sacrement du Mediateur.* Et pour finir, qu'on lise l'epistre 106 à Paulin Eveque, & selon les maximes contenues dans ces écrits, on verra ce qu'il faut croire de ceux qui appartiennent à la vie éternelle, & de ceux qui n'y appartiennent pas; parce que par l'autorité de ce grand Saint, auquel l'Eglise a une obligation infinie, chacun pourra apporter des oreilles & des yeux plus attentifs pour lire & con-

templer les veritez des Saintes Eſcritures, en s'humiliant & priant Dieu qu'il luy decouvre les ſens des Eſcritures. C'eſt pourquoy puis-que la bonté de Dieu nous a maniſteſté dans l'Egliſe en tant de façons la predeſtination des élus, & les Saints Docteurs & Predicateurs, entr'autres S. Auguſtin cette grande lumiere & ce ſolide marteau des heretiques, l'ayant toujours reconnu, je ne puis que je ne diſe avec eux qu'on la doit enſeigner & preſcher dans l'Egliſe; mais qu'il en faut parler avec ſageſſe, afin qu'elle ſoit entendue ſans ſcandale & embraſſée, parce qu'on y peut contempler comme dans un miroir vivant, & y entendre & penetrer par la foy les hauts conſeils de Dieu, & ce qu'il a de toute eternité réſolu de ſon Fils & de ſes membres, tant dans la remiſſion des pechez, que dans la preparation à la gloire pour ſes élus. De cette façon l'eſprit de ſatan ne ſera pas tirer une conſequence auſſi impie que fuſſe, qui a autre fois eſté tirée dans l'Egliſe par les membres pourris qui en eſtoient ſeparez, & qui a eſté renouvelée en ce temps: Si Dieu, diſent-ils, en a predeſtiné quelques-uns & reprouvé quelques autres, il arrivera ſans doute que les uns ſe ſauveront, & les autres ſe damneront. Et de-là ils concluent que ſoit qu'ils faiſent bien ou mal, leur ſalut & leur damnation arrivera par neceſſité; & ſe ſervent de ces arguments pour prendre la liberté de faire toujours mal, puis-que Dieu, diſent-ils, a deſja déterminé de les ſauver ou de les damner, & ils ſe laiſſent ainſi volontiers abuſer par le diable qui ſe transforme en Ange de lumiere pour éteindre cette parole & ſemence par laquelle il faut qu'il ſoit à la fin ſurmonté & tout à fait aneanti. Et ces misérables ne s'aperçoivent pas que ſi Dieu a maniſteſté pour l'Egliſe le grand myſtere de la predeſtination qui a eſté caché aux ſiecles paſſez, ils devroient pluſtoſt s'efforcer par la miſericorde de Dieu & par le moiſen des bonnes œuvres, de rendre certaine la ſainte vocation de Dieu, que de faire voir par les mauvaiſes qu'ils ſont fils du diable; puis-que ſi la lumiere naturelle nous apprend qu'un de nos plus chers amis, liberal & plein de charité, qui pour nous faire recouvrer noſtre liberté terreſtre ſe mettroit volontiers en priſon à noſtre place, & donneroit ſon argent pour repa- rer nos infortunes; ſi, diſ-je, la lumiere naturelle nous enſeigne que nous ne devrions jamais offenſer un tel ami; comment ſe peut-il faire que la lumiere increée du S. Eſprit ne nous enſeigne pas que le Fils de Dieu eſtant mort pour les élus, & ayant dit qu'ils ne peuvent pas perir, il n'eſt pas permis de faire du mal en aſſurance en offenſant un ami ſi plein de bonté & un frere ſi amoureux par un ſentiment impie de la predeſtination; & au lieu de

ſe crucifier avec Jeſus-Chriſt pour ſon ſalut, le crucifier comme les perfides Juifs pour ſa damnation. Le fidele Chreſtien ne doit pas faire profeſſion d'eſtre pécheur, mais il doit bien reconnoiſtre devant Dieu & devant les hommes qu'il eſt un misérable pécheur, & avec une perpetuelle penitence reformer ſa mauvaiſe vie & ſe corriger de ſes péchez, parce qu'eſtant devenu enfant par la regeneration de Jeſus-Chriſt, il ne doit pas entrer dans les œuvres des eſclaves du péché, puis-que qui commet le péché s'en fait eſclave; & s'il arrive quelquefois qu'il tombe, il doit ſe relever avec plus de vigueur, & devenir ainſi à chaque moment plus ennemi & plus éloigné de l'iniquité. De meſme qu'un enfant de grande naiſſance ſelon le monde ne s'attache jamais dans la maiſon de ſon Pere à des offices ſerviles qui n'appartiennent qu'aux plus bas ſerviteurs; & s'il arrive quelquefois qu'il y mette la main, il la retire auſſi-toſt, parce qu'il reconnoit la honte & le dommage qui luy en arriveroient s'il y vouloit eonſommer ſa vie.

Je ſuis arrivé à la conclusion de ce que j'avois à vous dire ſur ces choſes, dont ſi je voulois vous dire ce qui ſuffiroit poſſe en parler dignement, beaucoup de travail & beaucoup d'étude ne ſuffiroient pas; je diſ, pour ſ'y exercer, & non pas pour maniſteſter la verité, laquelle ſe renferme en peu de paroles, parce que le Seigneur a fait une parole abrégée ſur la terre. Il ſuffit aux enfans, que le Pere éternel leur decouvre ſa volonté par le moindre ſigne, parce qu'auſſi-toſt ils l'embraſſent ſans tant de preuves, & ainſi qu'elle ſe conſerve en eux, il n'a point laiſſé de gage plus efficace que celui de ſon Saint Eſprit, que je ſupplie humblement de vouloir diſſiper les tenebres de noſtre ignorance, & remplir les élus de la lumiere divine, à laquelle nous ſommes obligez de rendre toujours des actions de grâces infinies. C'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Le Seigneur Dieu vous conſole. A Veniſe le 17 Avril 1549.

Iean Patriarche à Aquilée.

Apologie de l'Illuſtriſſime Patriarche d'Aquilée ſur la precedente lettre.

I PROPOSITION.

Il a conſervé la ſemence de ſa grace, afin que nous ne demeurions ſerviles; il a conſervé le S. Eſprit pour noſtre conſolation contre les erreurs & les ennemis de la grace.

RÉPONSE.

A Pres avoir avant toutes choſes invoqué le nom du S. Eſprit envoyé par le Pere & par

& par le Fils qui est la source de toute vérité, & dans lequel j'ai écrit avec un cœur humble ce que j'ai écrit dans ce petit traité que j'ai fait de la prédestination, j'explique la première proposition qu'on a traitée, & j'appelle ennemis de la grace toutes les personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui deshonnorent & méprisent ce bienfait gratuit de Dieu, en consacrant aux desirs de la chair les choses saintes de Dieu, que S. Augustin combat souvent, & que j'ai crû aussi devoir attaquer dans ce même discours. J'appelle encore ennemis de la grace ceux que j'apprends qui écrivent & qui enseignent que le salut peut arriver à ceux que Dieu n'a pas prédestinez. Et enfin j'appelle ennemis de la grace non seulement les Pelagiens qui ont coutume de vivre aujourd'hui parmi nous, mais aussi ceux qui sont passés, & que S. Cyprien, selon le témoignage de S. Augustin, a vaincus & terrassés long temps avant qu'ils fussent nés.

II PROPOSITION.

La prédestination est de Dieu seulement, tant parce que l'Ecriture le dit & que S. Paul l'enseigne ouvertement en ce lieu-là & en plusieurs autres, que parce qu'elle ne dépend pas de principes naturels, étant toute divine & spirituelle, & dépendant seulement des promesses libres que Dieu nous a faites.

RÉPONSE.

La prédestination est de Dieu seulement, parce que rien n'a précédé dans l'éternité la volonté de Dieu prédestinant & reprouvant. C'est pourquoy on n'en peut assigner aucune cause efficiente que la volonté divine. Il est écrit au chapitre 9 aux Romains ; *J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esau*. C'est un passage que j'entens au même sens que l'ont entendu S. Augustin, S. Thomas, & le Maître des Sentences. Et la prédestination est prise icy absolument, & non pas pour ses effets ; ce qui ne détruit pas le libre arbitre, & n'empêche pas qu'en temps & lieu il n'agisse librement, méritoirement & sans contrainte, comme j'en parle aussi clairement dans mon même écrit, autant que je l'ai pu faire en si peu de temps. Et je ne nie pas aussi que la bonté de Dieu qui a voulu faire ou ne pas faire miséricorde, comme je l'ai marqué dans mon traité, ne soit la raison pourquoy Dieu prédestine ou reprouve. Et enfin je ne rejette point le bon usage du libre arbitre qui sert pour obtenir la grace sanctifiante lorsque Dieu la donne au prédestiné ; afin que s'en servant bien, il mérite la gloire.

Ce qu'estant ainsi, on peut dire véritablement que la prédestination dépend seulement

des promesses que Dieu nous a faites. Et il n'y auroit en cela aucune contradiction, quoique la prédestination fust prise icy pour les effets, qui tirent leur origine & leur force des mérites de Jesus-Christ, que la grace nous a communiqués en suite des promesses qui ont été faites à ceux qui croiroient en luy. Nous apprenons ce que je dis de ces promesses des chap. 11 & 36 d'Ezechiel, du 32 de Jeremie, & de plusieurs endroits des Epîtres de S. Paul : & S. Pierre nous enseigne que toutes les choses qui appartiennent à la vie & à la piété, nous ont été promises & données par la vertu toute-puissante de Dieu : de telle sorte que les bonnes œuvres mêmes sont parties des promesses que Dieu nous a faites. *Le vous donnerai un cœur de chair (dit le Prophete), & je vous offrirai le cœur de pierre, & je ferai que vous sachiez*. Il nous a donné un auguste gage de ses promesses. Dieu s'est fait nostre débiteur, parce qu'il a bien voulu nous faire ses promesses. Nous avons donc dans la Sainte Ecriture un témoin tres ample des promesses que Dieu nous a faites ; & ces promesses pour cela ne détruisent pas le libre arbitre, & n'empêchent pas qu'il ne concoure méritoirement aux bonnes œuvres. S. Augustin dans le traité III sur S. Jean, est de ce sentiment ; que la vie éternelle ne nous est donnée que par la grace ; Ce qui ne seroit pas véritable si les paroles de S. Augustin n'étoient considérées par rapport à l'origine de cette vie-là, parce qu'elles osteroient les œuvres méritoires. Et S. Paul : *La vie éternelle est une grace de Dieu, & grace pour grace*. Ce que S. Augustin entend & explique, comme la grace, que Dieu nous a faite de nous choisir pour la vie éternelle, étant la cause de la grace qu'il nous fait de nous donner des œuvres qui puissent la mériter. Ce sentiment donc n'exclut pas le libre arbitre qui est établi dans mon traité, comme j'ai dit cy-dessus, & encore moins les bonnes œuvres, mais plustost il enferme & exige sur toutes choses & le libre arbitre & les bonnes œuvres.

III PROPOSITION.

Parlant du reprouvé, qu'il ne se peut pas sauver, parce qu'il est fils de la perdition, comme dit Jesus-Christ. Le fils ne peut jamais dementir la nature qu'il a reçeu de son Pere ; & pour cela le Redempteur dit : Vous estes des enfans du diable, puisque vous faites ses œuvres ; & ceux-là sont proprement ceux que Dieu ne regardé jamais en Jesus-Christ avec l'œil de sa miséricorde.

RÉPONSE.

Le Sauveur appelle les enfans de perdition, des perfides & des obstinez, comme en effet en

ce temps-là ces Juifs estoient des homicides & des persecuteurs de la verité. C'est à ce passage que j'ay fait attention, & je les ay appellez des enfans du diable, parce que le Sauveur les a appellez de ce nom : *Vous avez le diable pour Pere, puisque vous faites ses œuvres.* Je ne dis autre chose que cela. Mais ceux qui ne font pas desfiner simplement & proprement pour la vie éternelle, ny écrits au livre de vie, quoy qu'ils nous paraissent estre des enfans de Dieu, ils le font neantmoins du diable, mais d'imitation & non pas de substance, comme dit S. Augustin. J'ai dit cela en regardant à leur dernière fin de la damnation, à leur impenitence finale que Dieu connoît & a toujours connue très certainement. J'ai dit que Dieu ne les regarde jamais avec l'œil de sa miséricorde par un jugement très juste & incompréhensible, comme j'ai dit qu'il estoit arrivé à Judas, que S. Leon Pape dans le sermon de la passion, le considérant comme fils de perdition, appelle un homme inconvertible (c'est à dire, qui ne pouvoit pas se convertir). C'est ce but que mes paroles regardent, & non pas de certaines choses passageres, ny la justification de la vie présente dans laquelle ils peuvent estre quelque temps, pendant laquelle Dieu regarde plusieurs fois Judas & les autres reprouvez, de son œil de miséricorde, sçavoir lorsqu'ils sont bien, & qu'ils sont en estat de grace.

IV PROPOSITION.

Il ne nous élit pas simplement pour nous abandonner & nous laisser dans la main de nos propres conseils, parce qu'il sçait bien l'estat où nous nous réduirons bien-tôt; mais en suite de son élection divine, il fait paroître en leur temps tous les dons qui estoient renfermez dans son élection.

RESPONSE.

Si je connoissois assez en quoy l'on a pû douter sur cette proposition qui est la quatrième en ordre, peut-estre que j'expliquerois mieux ma pensée. Partant j'ai voulu dire que Dieu fait beaucoup de biens aux predestinez qui sont sous la garde de Dieu, par une charité particulière qu'il a pour eux, ainsi que cela se voit dans les paroles suivantes lorsque je dis que Dieu nous prepare la bonne volonté, selon le témoignage de l'Apôtre : *C'est Dieu qui opere le vouloir & le parfaire; & le reste qui suit, à quoy je renvoie.* C'est pour cela que Dieu ne délaisse pas les élus sans sa grace, & qu'il ne les laisse pas dans la main de leurs conseils. Mais pour cela je ne pretens pas par-là contredire en rien à cette parole du Sage, ce qui seroit une folie, quand il a dit que *Dieu a laissé l'homme dans la main de ses conseils.* Mais tout ce que j'ai entendu & voulu signifier est que Dieu dans ses

élus, ne laisse point le libre arbitre sans le secourir par sa grace, & qu'en estant assisté, il fait heureusement toutes les choses que j'ai dites dans mon traité. S. Augustin soutient ce sentiment en quantité d'endroits de ses ouvrages. Et je prie le Lecteur de ne croire pas que j'aye mis le libre arbitre nécessité & contraint; parce que ce seroit faire injure à la verité. Car dans mon même traité je combats ceux qui suivent des lumieres tout à fait fausses d'un esprit renversé dans l'idée qu'ils se forment du très saint don de la predestination, quand par negligence & par malice ils réduisent la plus grande liberté du libre arbitre aidé de Dieu, à une honteuse & damnable nécessité, contre l'expresse doctrine de tous les Docteurs, & principalement de S. Augustin, qui est le Pere de tous, le plus redoutable à cette sorte de gens. C'est pourquoy je conclus avec la verité receüe dans l'Eglise & avec l'autorité de S. Augustin, que la predestination n'ôte pas le libre arbitre, mais qu'elle l'établit davantage, ainsi que je l'ai dit expressement dans mon traité, auquel je renvoie le Lecteur.

V PROPOSITION.

Es même ne peut prevaloir contre l'édifice bâti de pierres vives, qui est la sainte Eglise, & le nombre déterminé des élus.

RESPONSE.

Dans cette proposition il faut considerer les choses qui sont auparavant, & celles qui sont apres dans mon traité, parce que sans cela ces particules coupées & nuës engendrent de l'obscurité. Pour confirmer la predestination & la force j'avois cité l'autorité divine de S. Paul aux Ephesiens, où cet organe de l'Esprit de Dieu explique tous les biens que Dieu a preparez pour les predestinez. Ses paroles sont claires, & elles m'avoient donné occasion de dire, comme j'ai fait, que satan ne peut prevaloir contre l'édifice bâti de pierres vives, lequel édifice est la sainte Eglise & le nombre déterminé des élus. Et ce que j'ai dit en cela, est appuyé sur la parabole prise de la bouche de la verité même. Qui ignore, comme dit S. Paul, que le diable ne peut rien contre les élus? Mais pour cela il ne faut pas nier que le diable ne prevale quelquefois contre les élus de Dieu, comme en effet il y prevaut souvent par leur negligence & par leur malice. Mais que cela fait-il à ma pensée qui a regardé cet oracle de S. Jean chapitre 10 : *Mes brebis ne périront jamais, mon Pere qui m'a données est plus fort que tous, personne ne peut les ravir d'entre mes mains.* J'ai donc dit que satan ne peut prevaloir contre ces predestinez dont il s'agissoit dans mon traité, en la même maniere que l'entend nostre Sauveur & les autres saints & Catholiques

Auteurs,

Anteurs sans que pour cela on puisse dire qu'il y ait dans le libre arbitre aucune nécessité ou contrainte, comme s'il n'agissoit non plus que s'il n'estoit qu'un morceau de bois ou une pierre. Comme je n'ai fait que toucher en passant cette matière, ne pouvant pas en parler plus amplement dans un si petit espace de temps, cela a esté cause que parlant de cet édifice basti de pierres vives, je l'ai appelé l'Eglise & le nombre déterminé des élus; non pas pour exclure l'Eglise universelle, ce qui eust esté le discours d'un homme extravagant & insensé, & capable de nier la clarté de la lumière divine, puisque nous sommes obligés de reconnoître & de croire fermement la Sainte Eglise Catholique répandue par toute la terre, de sous un Chef dans le Ciel, qui est Jesus-Christ (comme dit S. Paul) & sous son Vicaire legitime qui est un autre Chef dans la terre de la mesme Eglise. Mais j'ai ainsi appelé la Sainte Eglise, cet édifice basti de pierres vives, parce qu'il peut estre ainsi appelé, bien que cette Eglise soit invisible, puisque c'est ainsi que S. Augustin l'appelle au cinquième livre contre les Donatistes, & S. Bernard sur les Cantiques, aux chapitres 23 & 68. Les élus sont assemblés dans cette Eglise par la foy, par la charité & par les Sacrements, comme dans l'Eglise visible & militante les élus & les autres fideles sont unis par les mesmes liens; & quoique quelques-uns d'entr'eux perdent la charité, si neantmoins ils conservent la foy Catholique, ils ne laissent pas d'estre & de demeurer dans la mesme Eglise.

VI PROPOSITION.

Et pour nous donner moyen de la faire, il a laissé dans l'Eglise son Saint Esprit qui brule avec un feu caché, mais puissant, tout ce qu'il trouve d'impur & de superflu, & qui enflamme de plus en plus les cœurs de ses élus de saints & chastes desirs, en sorte qu'ils deviennent tres purifiés, lorsqu'ils sont lavés, des ordures de ce monde.

RESPONSE.

Je continuois à rapporter les benedictions & les graces de Dieu sur les élus, puisque le S. Esprit leur est donné pour la purgation des péchez, & pour enflammer les esprits de chastes pensées, qui sont la source des bonnes œuvres qui en proviennent en suite pour la sanctification de Dieu, en sorte qu'ils demeurent tres purifiés. Ce qui est une verité qu'il ne faut pas entendre de tous les predestinez; mais il faut croire que cela se fait en quelques-uns qui peuvent devenir tres purifiés, eu égard à l'estat de la vie presente, & qui peuvent s'avancer heureusement de vertu en vertu, comme S. Paul le marque dans ses Epistres.

S. Augustin employe le mesme terme au livre premier de la Trinité, quand il dit que les Esprits tres purifiés peuvent regarder le souverain bien. Je dis tres purifiés, quant aux affections de la volonté, & non seulement quant aux pensées de l'esprit, ainsi qu'explique S. Bonaventure. Mais pour conclure comment j'ai pu dire cela, il faut voir S. Thomas au quatrième écrit sur le quatrième livre des Sentences, lorsqu'il parle du purgatoire, & qu'il explique ce que c'est qu'édifier sur le fondement du bois & de la paille, où faisant comparaison des œuvres des parfaits & de celles des imparfaits, il dit que les péchez veniels sont purgez & consumez par la ferveur de la charité, & qu'il ne faut pas dire que ces péchez soient du bois & de la paille édifiez sur le fondement, parce qu'ils ne demeurent pas en eux habituellement, adjoustant qu'ils sont en assurance, & qu'il ne demeure rien à purger en eux. Or le sentiment que j'avance en cet endroit, ne fait injure à personne, & il ne comprend pas tous les élus, comme il est clair par la suite & l'explication des paroles: & quand mesme il les comprendroit tous, ce que pourtant je n'ai point voulu dire, qui pourroit empêcher que je ne le disse au mesme sens que S. Paul a dit qu'il ne demeure rien de la damnation dans ceux qui appartiennent à Jesus-Christ; & quand il demande à un homme qui veut estre parfait Chretien, qu'il depuille le vieil homme, & avec luy toutes ses concupiscences.

VII PROPOSITION.

Ce sont là les consequences que tirent ceux qui ne veulent pas donner à Dieu tous l'honneur qui luy est dû, ou ceux qui veulent partager par moitié ce qui n'appartient qu'à Jesus-Christ seul, & qui ne connoissent pas l'excès de la misericorde qui nous a esté faite par la mort du Fils de Dieu, lequel voulant nous montrer la profonde misere de nostre esclavage, a fait paroître en luy mesme quelle est la liberté de ses enfans, & depuis l'enseigna par sa propre bouche lorsqu'il dit, Vous serez vraiment libres quand le Fils de Dieu vous aura delivrez.

RESPONSE.

J'ai rejetté plus haut les fausses suites qu'on attribue à la predestination divine; parce que les choses les plus vraies peuvent estre corrompues par de semblables consequences. Mais maintenant pour detester l'orgueil des hommes qui élevant plus qu'ils ne doivent les forces de la nature, pretendent faire les bonnes œuvres sans le secours de la grace, Je parle contre ceux qui ne connoissant pas ce qu'ils sont sans la grace, n'en rendent pas à Dieu toute la

te la

te la reconnoissance qu'ils devoient. C'est donc à Dieu seul à qui la gloire doit estre renduë, parce que l'Eglise universelle le chante ainsi apres S. Paul : *Que l'honneur & la gloire soient seulement pour Dieu ce Roy immortel & invincible*. Mais pour connoistre comment j'ai dit cela, il ne faut que considerer les paroles suivantes de mon traité, où je cite le Saint Evangile : *Si le Fils vous delivre, vous serez vrayement libres*. Je dis encore une fois que c'est à Dieu seul que la gloire doit estre donnée, & il ne se trouvera point d'endroit dans l'Ecriture, où cette salutaire reconnoissance n'éclate. Les livres des Prophetes en sont pleins, & toute la Sainte Ecriture ne nous enseigne autre chose : & c'est de cette sainte & veritable reconnoissance que tous les biens nous arivent. L'Esprit rentre en luy mesme & se corrige lorsque dans les sentimens d'une vraye humilité, il reconnoist sincerement devant Dieu sa pauvreté & sa nudité sans sa divine assistance. Et pour cela les hommes ne sont fustrez de rien, s'ils se servent des graces de Dieu pour bien agir & meriter, comme dit S. Augustin qui nous enseigne que croire & operer nous appartiennent, & à Dieu aussi ; à nous, à cause de la liberté du libre arbitre ; à Dieu, à cause de l'Esprit de la grace. Le temps me manqueroit si je disois tout ce qu'il faudroit dire. Je me contente donc de ce peu de choses que j'ai dites, me remettant du reste à tout ce qui se trouve dans la Sainte Ecriture & les Auteurs Catholiques pour la confirmation de ce sentiment qu'il m'est impossible de rapporter.

VIII PROPOSITION.

Il est bien vray que dans les reproches le libre arbitre ne vaut rien pour acquerir le salut, comme S. Augustin le confesse écrivant à Simplicien en cette maniere : Le libre arbitre est tres puissant, & en verité vaut beaucoup ; mais que peut-il & que vaut-il dans ceux qui sont vendus sous le péché ? Es peu apres le mesme dit : Il nous est commandé de bien vivre ; mais qui peut bien vivre que celui qui est justifié par la foy ? Considerez icy que ce Saint homme n'estimoit pas que ce fust une chose si horrible, comme on l'estime aujourd'huy, que de dire que le libre arbitre ne suffit pas pour faire nostre salut.

• REPONSE.

Après avoir parlé tres avantageusement du libre arbitre aidé par la grace, ainsi qu'on peut le voir peu auparavant, j'ai adjouté selon la doctrine de S. Augustin que j'ai rapportée en suite, qu'il ne valoit & ne pouvoit rien dans ceux qui estoient vendus sous le péché. Cette maxime & d'autres pareilles se trouvent répandues par tout dans les ouvrages de S. Augu-

stin, & je les entens catholiquement, comme il les a entendus luy mesme, parce que le libre arbitre sans la grace ne peut absolument faire aucune action qui soit bonne ou meritoire. Sans moy vous ne pouvez rien faire, dit la verité. *C'est Dieu qui opere le vouloir & le persévérer*, comme il a esté dit cy-dessus. Sans la grace prévenante nous ne faisons aucun bien, & sans la justifiante nous ne sommes point sauvez. Mais enfin pour conclure, je dis que dans cet article j'ai le mesme sens qu'a eu la Sainte Eglise ma Mere, dont on peut voir les sentimens exprimez par des paroles tres manifestes, en ce qu'elle dit & ce qu'elle ordonne dans le second Concile d'Orange chap. 6. 7. 13. & 14. & tant dans tous les autres articles que dans celui-cy j'ay le mesme sens, & je l'ai tousjours eu, qu'a eu la mesme Sainte Eglise, hors laquelle je proteste tres constamment qu'il n'y a point de salut à esperer, en rendant en cela la louange que je dois à Dieu tout-puissant, Pere, Fils, & S. Esprit, auquel comme au Bien-faiteur de tous, & au mien particulier je me soumets entierement. Je soumets aussi humblement & sincerement à nostre Saint Pere le Pape & au jugement de l'Eglise Catholique tout ce que j'ai dit dans ce peu de temps, & dans l'empreffement de la douleur qui m'accable, n'ayant jamais eu la moindre pensée de m'écarter en rien des sentimens de l'Eglise, que chacun de ses enfans doit avoir en singulier respect & veneration. Beny soit Dieu dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aloy Jean Grimani Patriarche d'Aquilée j'ai expliqué comme dessus la susdite proposition au nom de la Sainte Trinité.

Supplique des Ambassadeurs de Frioul
envoyez à la Serenissime Republique
de Venise pour l'affaire
du Reverendissime Patriarche Grimani.

Serenissime Prince, & Illustrissime Seigneurie,
Nous tres fideles Sujets & serviteurs de vostre Serenité, envoyez vers vous par les Reverends Chapitres d'Aquilée & d'Oudené, par la magnifique ville d'Oudené, & par les magnifiques deputez de vostre terre du Frioul, nous pouvons vous assurer avec verité que depuis plusieurs années nostre Patrie, nostre Clergé & nostre Ville n'ont point envoyé leurs Agens aux pieds de vostre Serenité pour une affaire plus pressante, plus necessaire & plus louable, que pour la presente, dans laquelle s'agissant de l'honneur de Dieu, & de la paix & repos de leurs consciences, ils ont trouvé

trouvée la conjoncture des affaires de ce temps très favorable pour communiquer leurs peines & leurs besoins à vostre Serenité, à cette République très-Chrétienne, à nostre très-clement Prince. Ce nous est un moyen très avantageux, Serenissime Prince, pour faire connoître avec combien d'ardeur & de concordie tous tant que nous sommes, désirons de rendre une entière & filiale obéissance & charité, non seulement à vostre Serenité, mais aussi aux Chefs & aux Pasteurs Spirituels que Dieu nous a donnez, ainsi que nous désirons présentement le témoigner envers la personne du Reverendissime Patriarche Jean Grimani nostre très cher & très aimable pere. C'est ce que nous ferons avec piété & justice, étant bien informez que c'est la volonté de Dieu que non seulement nous priions sa Majesté divine pour la santé & prospérité de nos Pasteurs, que nous les écoutions, & que nous leur obéissions; mais encore que nous en ayons le soin que de bons enfans doivent avoir de leur pere, & que nous satisfissions à ce devoir avec d'autant plus de zèle, que nos peres spirituels nous doivent estre plus chers & plus venerables que ne sont les corporels. C'est pourquoy c'est avec raison que nostre chef étant languissant, nous qui sommes ses membres, sommes obligez de luy compaître conformément à l'autorité de l'Apostre, qui pour confirmer l'unité dans l'Eglise de Dieu, & pour ôster les divisions & les schismes, ordonne & commande à toutes les Eglises ce soin & cette sollicitude que nous qui en sommes membres devons avoir les uns pour les autres, & particulièrement envers nostre chef. Et partant ensuivant les ordres de la volonté de Dieu dans les besoins qui nous pressent, & dans une affaire si importante, nous recourons pieus de soy aux pieds de vostre Serenité, & nous espérons d'en recevoir la consolation convenable à sa bonté, à nostre zèle, & à la nécessité de la patrie. Nous représentons donc très humblement à vostre Serenité, qu'il y a treze ans que Maître Leonard d'Oudené nostre Compatriote de l'Ordre de S. Dominique, estimé de tout le monde, & considéré comme un Predicateur très docte & très Catholique, & qui avoit passé dans son Ordre par tous les honneurs & toutes les charges, preschant dans l'Eglise d'Oudené dit à bon dessein quelque chose de la prescience divine & de la predestination; & que le grand Vicair de ce temps là écrivit ensuite à Monseigneur le Reverendissime Patriarche, qui selon la coutume des anciens Peres & Pasteurs envoyoit pour réponse au Vicair & à l'Eglise une homélie sur cette matiere, estimant que par là il satisferoit & confirmeroit davantage l'esprit

de son Vicair & de tous ceux qui auroient entendu parler ce Predicateur sur cette matiere. Cette homélie fut publiée & enregistrée dans la Chancellerie de Vostre Serenité à la ville d'Oudené, & elle fut répandue presque par tout. Depuis ce temps jusqu'à présent nous n'avons pas remarqué que cet office de Monseigneur le Reverendissime Patriarche ait causé parmi nous la moindre alteration autre que celle que nous avons appris depuis peu, & que nous reconnoissons estre très considerable & de très grande consequence. Car le bruit que Vostre Serenité sçait qui s'est répandu ces jours passez concernant cette homélie, pouvant causer de l'infamie à Monseigneur le Reverendissime Patriarche, diminuer ou ruiner tout à fait son autorité, & le combler d'affliction & de douleur, & étant capable de donner du scandale & de la confusion à nous & à nos consciences, ce qui seroit un mal déplorable qu'il faut tâcher d'empêcher; toute la patrie très fidele auroit estimé pouvoir estre accusée de desobéissance & d'ingratitude, si dans une si longue oppression de l'innocence d'un Pasteur & d'un Prelat qui luy est si cher (comme en effet nous estimons le nostre très innocent, & tout le monde le tient pour tel, le regarde comme tel, & en témoigne par tout ses sentimens) nous n'avions donné à Vostre Serenité & à tout le monde des preuves assurées de nostre bonne volonté & de nos obligations, tant pour l'affliction que nous ressentons de celle de Monseigneur le Patriarche, que pour une chose encore plus importante, qui est la desolation qui nous seroit inevitable, si nous laissions plus long temps durer ce scandale dans un temps si miserable, où toutes choses sont pleines de tumulte & de confusion. C'est ce qui nous a portez à vous faire cette remontrance avec d'autant plus d'ardeur, que nous connoissons mieux que les peuples fideles sont obligez d'aimer & de procurer le repos & la paix, particulièrement dans ce temps où les mauvais exemples nous portent à en user autrement. Et laissant à part l'amour que nous portons au Reverendissime Patriarche pour ses merites & pour ses vertus qui vous sont assez connues, lequel certainement est très grand, & pour lequel nous serions toutes choses possibles à de bons enfans, nous ne sommes pas résolus de manquer à ce que Dieu nous a dit de sa bouche même: *Les scribes & les Pharisiens ont esté assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils disent.* Voilà, Serenissime Prince, que la vérité même nous dit que nous devons écouter nos Pasteurs, parce qu'ils sont peres & maîtres des peuples. Et c'est pour cela que S. Paul dit: *Souvenez vous de vos superieurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu,*

obéissez à vos superieurs & soyez leur soumis; car ils veulent comme devant rendre compte de vos ames, afin qu'ils le fassent avec joye & non pas avec tristesse; car cela vous est utile. Ce sont là des autoritez de Dieu, auxquelles il est nécessaire que nous obéissions. Et afin que nous le puissions faire avec plus de succès, il est nécessaire que vostre Serenité qui est gardienne des Saintes loix, nous favorise & nous secoure. Cela sera quand il plaira à Vostre Serenité de s'entremettre pour nous faire entendre avec assurance & avec une souveraine autorité quelle est la doctrine de nostre Patriarche & de nostre Pasteur dans cette homelie, puisque pendant que cela demeure indecis, nous demeurons dans la tristesse & dans un scandale de tres grande consequence, étant, comme nous sommes, environnez de tous costez de provinces & de peuples qui se laissent emporter dans d'autres sentimens que ceux que prescrit la Sainte Eglise Catholique & Romaine nostre mere, de laquelle tous tant que nous sommes nous ne nous departirons jamais, reconnoissant que c'est un don particulier dont nous sommes redevables à la bonté de Dieu, que les provinces & les lieux soumis à la garde Patriarchale & au tres heureux Domaine de Vostre Serenité, sont jusqu'à present exemts & éloignez de tous les troubles qui agitent maintenant l'Eglise. Si donc la doctrine de Monseigneur le Reverendissime Patriarche dans cette homelie est bonne, que Vostre Serenité considere quelle obligation nous avons, & quel feu de charité doit exciter nos cœurs à luy procurer pour l'amour que nous luy portons la paix & la tranquillité, la conservation de son honneur & de sa reputation, qui sont toutes choses dont nous pouvons esperer toute sorte d'avantage, comme sans elle nous devons nous attendre à estre privez de toute consolation spirituelle. Vostre Serenité voit par là que ç'a esté toutes ces considerations si honnettes & si equitables, pour lesquelles le Clergé, la ville, & toute nostre heureuse patrie, se sont creus obligez par nécessité à faire la mesme chose envers leur Pasteur que nous lisons qu'autrefois des peuples tres devots ont fait aux leurs dans les persecutions de Liberius Eveque de Rome, de Saint Athanasé Eveque d'Alexandrie, de S. Chrysostome Eveque de Constantinople, & dans celles de tant d'autres, où la devotion des peuples excitée par le Saint Esprit a fait paroître sa pieté & sa charité envers leurs Pasteurs. Nous voulons nous joindre à eux en les imitant dans leurs bonnes actions, d'autant plus maintenant que le temps presse, & que nous ne pouvons plus dissimuler: parce que, Serenissime Prince, comme s'il se trouve que le Patriarche soit innocent,

ainsy qu'il est estimé tel par un consentement general & par la reputation publique, nous nous acquittons de nostre devoir dans le resentiment que nous témoignons de son affliction: ainsy il faut que nous fassions justice à nous-mêmes, s'il arrive que sa doctrine dans cette homelie soit digne de reprehension & de condamnation: parce que tant que nous demeurons suspens-là dessus, & tant que la discussion d'une affaire si importante est différée, il faut que nous soyons toujours en danger d'estre trompez. C'est pourquoy pour obvier à tant de maux, & pour procurer à nos esprits uoe entiere satisfaction, toutes les susdites personnes de vostre tres fidele province d'un commun accord nous ont envoyés à Vostre Serenité, afin que par la benediction de Dieu & par l'entremise de vostre autorité, nous puissions obtenir l'effet de nos justes demandes, & que nous ne souffrions aucun mal, n'ayant commis aucune faute. Et partant nous supplions tres-humblement Vostre Serenité & toute cette tres heureuse & tres Chrestienne Republique, que maintenant que l'affaire, le temps, l'occasion, & toutes les choses le permettent, elle ait agreable d'écrire à ses excellentissimes Ambassadeurs residens au Concile general de Trente assemblé par l'autorité du souverain Pontife & du Saint Esprit, afin qu'ils s'employent avec une diligence & bienveillance Chrestienne envers ces Saints Peres choisis des plus fideles & des plus doctes de toute la Chrestienté, pour obtenir d'eux qu'apres qu'ils auront considéré avec des yeux de justice les paroles de Monseigneur le Reverendissime Patriarche dans cette homelie, ils declarent si elles sont conformes à la saine doctrine des Saints Peres de l'Eglise Catholique, afin que par la declaration assurée & solide du Saint Concile, nous puissions mettre en repos nos consciences, qui ne peuvent qu'estre dans l'agitation & dans le trouble pendant que cette irresolution de ces mouvemens pourront durer. Nous esperons que cette remontrance que nous sommes si obligez de vous faire, sera tres agreable à nostre Saint Pere le Pape Pie IV, comme à un pere plein de prudence & de bonté, qui sera tres-aise de voir one si sainte conspiration dans toute une Province affectionnée à son Pasteur; qu'il reconnoitra que cette affection aussi-bien que cette demande étant un pur instinct du S. Esprit dont sa Sainteté est le premier ministre, seront dignes de son approbation & de sa bienveillance, & qu'en fin il aura de la consolation de sçavoir la serme resolution où nous sommes, de vouloir vivre sous la protection & la vraye discipline de la Sainte Eglise Romaine nostre mere. C'est une chose que nous faisons voir aisément & fide-

& fidelement dans la disposition où nous sommes de vouloir rendre à nostre Pasteur l'honneur & le respect que nous luy devons. Nous nous éloignons par ce moyen de cette peste qui a coutume de donner aux malheureuses heresies des commencemens pleins de douleur, quand les inferieurs (comme le Bienheureux Martyr S. Cyprien le témoigne) se soutraient opiniâstement & avec mépris de la charité & de l'obéissance qu'ils doivent à leurs Superieurs. Et ainsi estant excité par la sollicitude pastorale, il sera encore bien-aise de nous instruire par son autorité & par celle du Saint Concile de quelle sorte il faudra que nous nous gouvernions dans ces temps miserables envers nostre Reverendissime Patriarche. Nous avons d'autant plus d'esperance qu'il le fera, que nous parlons du Siege Patriarchal d'Aquilée, que les souverains Pontifes ses tres Saints predecesseurs appellent *le premier apres le Siege de Rome*. Partant il ne voudra pas permettre qu'un membre si important, si considerable, & si proche de luy mesme, demene offensé par la malignité des temps, si ce membre se trouve vivant & innocent, puisque mesme quand il seroit languissant ou malade, il ne manqueroit pas de le conforter, de le guerir, & de le ramener, comme Dieu le commande par son Prophete. Pour conclure, Serenissime Prince, nous avons jugé que cette voye est la plus aisée & ordinaire, & celle qui peut mettre fin avec un applaudissement universel à nos besoins & à tant de maux dont nous sommes menacés. Parce que les souverains Pontifes, comme a souvent fait S. Gregoire ce tres Saint Pape, dont les sentimens servent de loix immuables à la Sainte Eglise, pour defendre l'innocence & l'estime des bons Prelats, ou bien pour condamner les scandaleux qui vouloient vivre contre les regles Saintes, ont convoqué de temps en temps des Conciles par l'autorité desquels ils ont soutenu l'innocence & la reputation des bons Prelats, & châtié la temerité & les erreurs des méchans en fermant la bouche à tout le monde. Et si nos tres Saints Peres ont convoqué des Conciles pour faire ce que nous venons de dire, la mesme chose se fera d'autant plus aisément sans donner à l'Eglise aucune incommodité, maintenant qu'est assemblé le Concile le plus general & le plus parfait qu'il y ait eü depuis celuy de Nicée jusqu'à present. Estant bien equitable, soit par la nature de l'affaire qui ne s'est pas remuée en ces temps sans quelque mystere, soit par la consideration des interets de Vostre Serenité & des besoins si grands de nostre patrie, soit enfin par les qualitez propres du Reverendissime Patriarche & de sa maison, que son affaire soit veüe &

terminée par le jugement & l'autorité de nostre Saint Pere & du Saint Concile. Que si cela ne se faisoit pas en cette occasion si favorable, les choses passées nous apprennent qu'il faudroit que nous nous attendissions de demeurer à nostre dommage dans une perpetuelle & pernicieuse irresolution digne de compassion en elle mesme, & de faveur envers le Saint Concile, auquel en cas de besoin nous voulons recourir pour faire paroître nostre foy, nostre charité & nostre besoin & celui de toute nostre province; & nous esperons y trouver par Vostre Sublimité toute la faveur & l'assistance qui sera necessaire à une cause aussi juste & aussi honneste qu'est la nostre. Quant à nous, Serenissime Prince, comme nous nous sommes acquittez de ce devoir avec toute l'integrité dont nos esprits estoient capables, & avec une singuliere foy & une ferme esperance que Dieu benira du haut des Cieux nostre poursuite, nous vous supplions d'agréer nostre zele & nostre humilité, & de favoriser nos humbles prieres, puisque nous ne faisons rien autre chose que d'aimer, de respecter & de chérir le Reverendissime Patriarche nostre Pasteur & Pere bienaimé, avec le mesme jugement & avec la mesme charité que Vostre Serenité l'a elle mesme continuellement & unanimement chery & déclaré digne de toute faveur & des plus grandes dignitez; & elle nous aimera au moins pour cette consideration, que devenus semblables à nostre Prince dans les bons desirs & les louables pensées, nous nous conformons & satisfaisons dans les mesmes choses auxquelles il a donné le premier une approbation solemnelle par son tres grave est tres sage jugement. Nous n'avons pas eü dessein en tout cecy de soutenir la cause de nostre Patriarche, qui est connue de Vostre Serenité & de tout le monde, comme si elle avoit besoin de vostre defense. Nous sommes persuadez de ce que dit S. Augustin, que la meilleure cause est celle qui est approuvée sans avoir besoin d'estre defendue; & que la justice la mieux établie est celle qui n'est pas appuïée sur des paroles, mais sur la force de la verité. Nous ne tendons pas aussi à le delivrer de l'oppression; cela n'appartient qu'à Dieu & aux Princes, auxquels il a particulièrement commandé de delivrer les opprimés. Mais l'unique but de tout ce discours & de cet écrit, est de rendre un témoignage eternal de nostre respect envers Vostre Serenité, outre tout ce qui a esté dit plus amplement & plus prudemment par nostre tres excellent Collegue. Apres quoy nous n'avons plus qu'à recommander nostre Pasteur, nostre patrie, le salut de ses peuples & nous mesmes à la bienveillance de Vostre Sublimité,

que nous prions Dieu de conserver dans un
perpetuel bonheur.

*Le dernier jour du mois de Juillet,
M. D. LXIII.*

Les Illustriſſimes & Reverendiſſimes Lega-
ts & Preſidens du ſacré Concile de
Trente ont d'autorité Apoſtolique élu les
Peres cy-apres nommés pour delibérer avec
eux des lettres ſuſdites & de leur Apologie;
ſçavoir ſi elles ſont heretiques ou ſuſpectes
d'heréſie, ou ainſi expliquées ſcandaleuſes:
aſſo qo'apres ils en diſſent leurs avis; leſquels
furent ceux cy.

Les Illuſtriſſimes Cardinaux	De Onimbre
De Lorraine &	De Sigona
Madruce.	De Medina
Les Illuſtriſſimes Ambaſſadeurs	De Lerma
L'Archeveſque de Pragues,	De Arzac
L'Eveſque des Cinq-Eglies,	De Campagna
L'Eveſque de Pranceſque, &	De Theano
L'Eveſque d'Anſbourg.	D'Ippe
Les Archeveſques	De Namur
De Grenade,	De Leon
De Brague, &	De Treſie.
De Rege.	Les Abbés
Les Eveſques	De Clairvaux
D'Evroux	D'Anſbourg Eſpagnol
De Sien	Eurythim Flaman.
	Le General
	Des Auguſtins.

Et tous ces Peres ont diligemment examiné
les dites lettres & leur Apologie, & en ont tous
dit leurs avis.

*Avis de l'Illuſtriſſime Cardinal de
Lorraine touchant la ſuſdite lettre
donné aux Illuſtriſſimes & Re-
verendiſſimes Legats du
Concile.*

J'ay leu la lettre de Monsieur Jean Grima-
ni Patriarche d'Aquilée datée du 17
d'Avril 1549 à ſon Vicaire d'Oudené dans
l'Egliſe d'Oudené, & ſes reſponſes touchant
certaines propoſitions extraites de la meſme
lettre, que Vos Seigneuries Illuſtriſſimes &
Reverendiſſimes m'ont fait donner en leur
preſence par le Notaire du Concile. Et apres
avoir avant toutes choſes invoqué le nom de
Jeſus-Chriſt, & avoir pris le conſeil de quel-
ques perſonnages tres doctes, Theologiens
François, particulierement de ceux que le
Roy Tres-Chreſtien a envoiés à ce Saint-Con-
cile, afin que je fuſſe aſſiſté & aidé par leur do-
ctrine dans une choſe ſi importante: Apres
donc les avoir entendus, & avoir diligemment

examiné les Ecrits du Patriarche ſuſdit, je di-
que je n'ay rien trouvé dans la ſuſdite lettre
qui fut heretique, erronée, ou ſcandaleux, ou
ſuſpect d'heréſie ou d'erreur: Queſ'il ſ'y eſt
trouvé quelque choſe d'obſcur qui pût don-
ner quelque ſouſpçon à ceux qui ne ſont pas
aſſez clairvoians dans ces matieres, que tout
cela peut aſſément eſtre éclairci & reſolu par
la lecture de la reſponſe du meſme Patriarche,
comme en eſſet je l'eſtime éclairci & reſolu.
Partant je juge le meſme Patriarche exempt
de tout ſouſpçon d'heréſie, d'erreur ou de
ſcandale.

*Lettre du meſme à noſtre S. Pere
le Pape.*

TRES SAINT PERE,

J'ay eſté appellé ces jours pazez par Meſ-
ſieurs les Prelats avec vingt-cinq tres doctes &
tres ſçavans Peres choiſis de toutes les nations,
aſin que je me trouvaſſe au jugement du Pa-
triarche d'Aquilée dans le procès qui luy avoit
eſté intenté touchant la foy à l'occaſion d'une
certaine lettre qu'il avoit écrite à ſon Vicaire
d'Oudené. Encore que la queſtion dont il
s'agilloit fuſt tres difficile, neantmoins apres
qu'on en a eu fait un diligent examen, on a
trouvé qu'elle eſtoit exempte oon ſeulement
d'heréſie, d'erreur ou de ſcandale, mais de
ſouſpçon meſme, & ainſi le Reverendiſſime
Grimani a eſté trouvé innocent par un con-
ſeſtement general & ſins que perſonoe fuſt
d'avis contraire. J'ay crû devoir l'eſcrire à
Voſtre Sainteté, afin que ſe luy rende le com-
pte que je dois de cette affaire ainſi que je
m'y eſtime obligé, & que je luy repreſente en
toute humilité qu'elle doit acquieſcer & ſ'en
tenir aux ſentimens de ces tres doctes & ſaiots
Peres. C'eſt pourquoy, Tres Saint Pere, je
ſupplie V. S. qu'elle reçoive en ſes bonnes gra-
ces ce Prelat qui a eſté trouvé innocent, &
qu'elle donne cette ſatisfaction à la Sereniſſime
Republique de Veniſe qui ſ'eſt toujours ſi
bien employée pour le ſervice de Voſtre Sain-
teté & du S. Siege, que puis qu'elle le voit ab-
ſous, elle le voit auſſi élevé au Cardinalat par
la juſtice, la liberalité & la ſaveur de V. S.
Certainement V. S. ſera une choſe digne d'une
eſtime éternelle, & elle obligera beaucoup
les Venitiens, auxquels eſtant comme je ſuis
redevable en beaucoup de choſes, je confeſſe
que je prendrai en mon particulier une tres
grande part en ce bienfait ſignalé, ſ'il plaiſt à
V. S. l'adjouſter à tant d'autres que j'ay déjà
receus d'elle. Je ſupplie V. S. de me pardon-
ner ſi je continue de luy eſtre incommodé par
la longueur de ceue lettre: La bonté de Voſtre
Saint-

Sainteté envers tout le monde, sa bienveillance singulière envers moy, & ses dernières lettres du VII Aoust toutes pleines de sa bonté paternelle pour moy en sont cause; Enfin je m'y suis creu obligé par mon grand respect pour elle, par mon affection à son service, & par la fidélité inviolable que je luy ay vouée & que je luy garderay à jamais. Donné à Trente.

Lettre des Illustrissimes Legats à Monsieur le Cardinal Borromée.

Illustrissime & Reverendissime Seigneur,

Monsieur l'Evesque de Tortose (qui est un des Deputés pour l'affaire du Patriarche d'Aquilée) estant sur le point d'aller jusqu'à Milan pour voir le Duc de Sesse son Neveu, Messieurs les Ambassadeurs de Venise ont fait leurs sollicitations, afin qu'avant son départ les susdits Deputés en fissent leur rapport & en dissent leurs avis. C'est pourquoy pour satisfaire ces Ambassadeurs nous avons esté obligés de remettre la Congregation generale hier après dîné, pour vacquer à cette particuliere cy qui dura depuis une heure après midy jusqu'au soir. Les Deputés dont nous envoiâmes les noms à vostre Seigneurie Illustrissime & Reverendissime avec la lettre des Illustrissimes Cardinaux de Lorraine & Madrutio, s'y trouverent tous excepté l'Ambassadeur de Pologne qui ne pût pas s'y rencontrer à cause qu'il estoit aux champs indisposé; & ils dirent tous leur avis l'un apres l'autre selon l'ordre de leur prestance. Tous les avis furent uniformes, que dans la lettre du Patriarche il n'y a pas une parole heretique, & qui ne se trouve dans S. Augustin, dans S. Prosper, dans S. Bernard, dans S. Thomas & dans les autres Saints Docteurs. Ce qui fit qu'ils conclurent tous, qu'il doit estre dechargé de la calomnie qu'on luy a imposée; adjoustant mesme que ce n'estoit pas là seulement leur sentiment, mais aussi que c'estoit celuy de tous les Theologiens de leurs nations avec lesquels ils dirent qu'ils avoient conféré le tout diligemment. Neantmoins l'Archevesque de Grenade & l'Evesque de Ségovie parurent un peu reservez, disant qu'ils n'avoient pas encore bien veu la chose à leur gré; mais que pour ce qu'ils avoient veu jusqu'alors, ils jugeoient qu'il falloit absoudre le Patriarche, se reservant pourtant de dire une autrefois plus assurément ce qu'ils en pensoient, & de vouloir auparavant voir les avis qui ont esté envoyés de Rome, qu'on leur a donnés à cet effet. Quelques-uns dirent aussi que qui avoit fait la lettre, paroissoit estre peu versé dans la voie

scholastique; mais que neantmoins dans l'Apologie il éclaircissoit si bien les choses, qu'il ne leur restoit aucun scrupule. Quand ils eurent tous achevé de dire leurs avis, nous les priaâmes d'avoir agreable de nous les donner chacun par écrit en substance & en abrégé, afinque nous pussions bien les considerer & former nostre sentence ou jugement, & tous dirent qu'ils le feroient volontiers. Vostre Seigneurie Illustrissime voit maintenant en quel estat se trouve l'affaire du Patriarche, & elle pourra en donner avis à nostre Saint Pere. La presente n'estant à autre fin, nous luy baisons les mains, & nous nous recommandons humblement à elle. De Trente le 14 Aoust M. D. LXIII.

De Vostre Seigneurie Illustrissime & Reverendissime les tres-humbles serviteurs,

Le Cardinal Morone.
Stanislas Cardinal de Vorme.
Le Cardinal Simonnetta
Le Cardinal Navagero.

Sentence sur la susdite lettre rendue par les Illustrissimes Legats au Concile de Trente sous le Pape Pie IV. le 18 jour du mois de Septembre, M. D. LXIII. dont voicy la teneur moi à nos.

Après avoir invoqué le nom de Nostre Seigneur Jesus-Christ, n'ayant que Dieu seul devant les yeux, & de l'avis & consentement d'autres personnes habiles en Theologie, nous jugeons, nous attestons, nous prononçons que la susdite lettre du susdit Reverendissime Monsieur Jean Grimani Patriarche d'Aquilée jointe à son Apologie, n'est point heretique ny suspecte d'heresie, ny mesme ainsi expliquée scandaleuse; & toutefois qu'il n'est pas à propos de la divulguer à cause de certaines choses difficiles qui n'y sont pas traitées & expliquées assez exactement. Nous le disons, déclarons, prononçons & sententions ainsi en toute meilleure forme &c.

Lettre de l'Illustrissime Seigneurie de Venise au Reverendissime Patriarche d'Aquilée.

Tres Reverend Pere en Jesus-Christ,

A nous seroit malaisé de vous dire avec quelle consolation & contentement nous avons appris la juste & honorable conclusion qu'a eu l'affaire de Vostre Seigneurie Reverendissime dans le Sacré Concile General, d'un consentement universel de tous ces saints & tres-sçavans Peres, & en presence de tous les

Ambassadeurs des Princes de la Chrestienté. Mais vous aurez bien peu vous mesme le connoître & le juger par la singulière affection que nous vous avons tousjours portée, & par le desir aussi bien que par la ferme & la juste esperance que nous avions que vostre innocence seroit ainsi reconnuë & manifestée à tout le monde. C'est pourquoy nous nous en réjouissons grandement avec vous, tant pour vostre interest particulier, que principalement pour le nostre, Vostre Seigneurie Reverendissime estant non seulement née Noble de nostre Republique, mais d'une famille si honorable & à laquelle nous avons tant d'obligations. Et voiant que cette Assemblée si relevée, si honorable & si souveraine a favorisé de ses loüanges non seulement le jugement, mais aussi le temoignage que nous avons rendu au Pape & par tout ailleurs où il l'a fallu de vostre Seigneurie Reverendissime, comme connoissant fort bien la vie vertueuse, Religieuse & Catholique qu'elle a tousjours menée, nous avons eu sujet de desirer & d'esperer (comme nous serons tousjours avec toute sorte d'affection & de raison) que Dieu qui est la

source de la justice & de tout bien aiant voulu que les calomnies qui avoient injustement esté faites contre vous, aient esté surmontées par la verité, vous surmonterez aussi tout à fait l'empeschement qui avoit esté mis contre Vostre Seigneurie Reverendissime à la publication de cette dignité que les honorables qualités de sa personne, sa vertu, sa pieté & son intégrité luy ont fait mériter & obtenir. Donnée en nostre Palais Ducal, le 29. jour de Septembre M. D. LXIII.

Ierosime Primis par la grace de Dieu Duc de Venise.

Et sur le dos est écrit. *Au Reverendissime Pere en Dieu Monsieur Jean Grimani par la grace de Dieu tres digne Patriarche d'Aquilée.*

Pour ce qui est du Sennet en vers Italiens qui est à la fin de toutes ces pieces manuscrites, & qui apparemment est un ouvrage de celuy qui les avoit ramassées, je n'entreprendray pas de le traduire, parce que c'est une chose qui importe peu au sujet qui m'a fait faire cette traduction.

F I N.

Fautes demeurrées à l'Impression du Journal.

Page 57. col. 1. ligne 50. CHAPITRE lisez CHAPITRE P. 119. col. 2. lig. 12. & par consequent contraires aux veritables, lisez, contraires à ceux qu'il estimoit veritables Page 122. col. 2. lig. 35. ce mot vous sera lisez en mot sera P. 145. col. 1. lig. 1. de l'arrestier lisez de s'arrestier P. 149. col. 1. lisez, dernière d'assurance lisez l'assurance P. 140. col. 2. lig. 7. l'oultreman lisez decimas P. 355. col. 2. lig. 6. & de finit lisez de finir. Page 285. col. 1. lig. 26. possibilia lisez impossibilia P. 391. col. 2. lig. 1. Reginald lisez General P. 400. col. 2. lig. 34. non plus que nous la doctrine lisez non plus que nous que la doctrine. P. 406. col. 2. lig. 39. ex allectis lisez ex allectis P. 411. col. 2. lig. 51. inquietes lisez inquieti P. 406. col. 2. lig. 39. ex allectis lisez ex allectis P. 482. col. 2. lig. 77. après prochainement; adjoint car ou elle est donnée de Dieu pour &c. P. 500. col. 2. lig. 26. au lieu de la grace lisez de la volonte

Fautes demeurrées à l'Impression du Recueil.

Page 45. au titre, ligne 6. Chap. VIII. lisez Chap. X. Page 73. col. 2. lig. 46. alio que lisez alio qui Page 85. col. 2. lig. 8. & 9. lisez, quidam voluit & quidam communit. Page 96. col. 2. lig. 43. nunquam lisez nunquam Page 98. col. 1. lig. 12. qui quocunque lisez qui quocunque modo Page 99. col. 1. lig. 12. quasi lisez, quare Page 112. col. 1. lig. 47. & postea lisez & postea de Page 113. col. 2. lig. 24. ita lisez ita Page 116. col. 1. lig. 54. servandis lisez servandis Page 118. col. 2. lig. 11. posse lisez non posse Page 119. col. 2. lig. 12. premis lisez, premis hoc obiectis Page 129. col. 2. lig. 15. tribuitur lisez culpa tribuitur Page 137. col. 1. lig. 13. sed cum lisez sed cum adjuvat Page 137. col. 2. lig. 23. ostenderet lisez ostenderet Page 138. col. 1. lig. 53. habere lisez habere in manu Page 139. col. 2. lig. 53. sed lisez sed est Page 139. col. 2. lig. 47. ab opere lisez ab opere suo Page 140. col. 1. lig. 11. & lisez & ad Page 142. col. 1. lig. 12. esse in lisez esse in mundi. P. 142. col. 1. lig. 14. bonum lisez bonum liberum arduum Page 142. col. 1. lig. 42. ne justum faciat lisez ne justum fiat P. 142. col. 1. lig. 25. non auferat lisez auferat Page 143. col. 2. lig. 32. 33. 34. 35. ut lisez si P. 147. col. 1. lig. 46. qui lisez qui Page 148. col. 1. lig. 35. sine igitur lisez sine igitur sancti Page 195. col. 1. lig. 28. sed & revertentibus lisez sed in revertentibus Page 195. col. 1. lig. 46. suspendat lisez suspendat Page 195. col. 1. lig. 55. aditior lisez aditior Page 209. col. 2. lig. 36. suo saltem effectus saltem Page 214. col. 1. lig. 2. Annatum lisez Annatum Page 229. col. 2. lig. 59. praxat lisez portat Page 236. col. 1. lig. 43. paxat lisez Congregationes Page 255. col. 2. lig. 6. Aliquam non effectus tam Page 268. col. 2. lig. 25. après paxat sunt, adjointes sunt effusis sanguinibus Page 269. col. 2. lig. 20. après veris lisez adjointes veris intelligit de l'insigne &c.



AD 1170173





